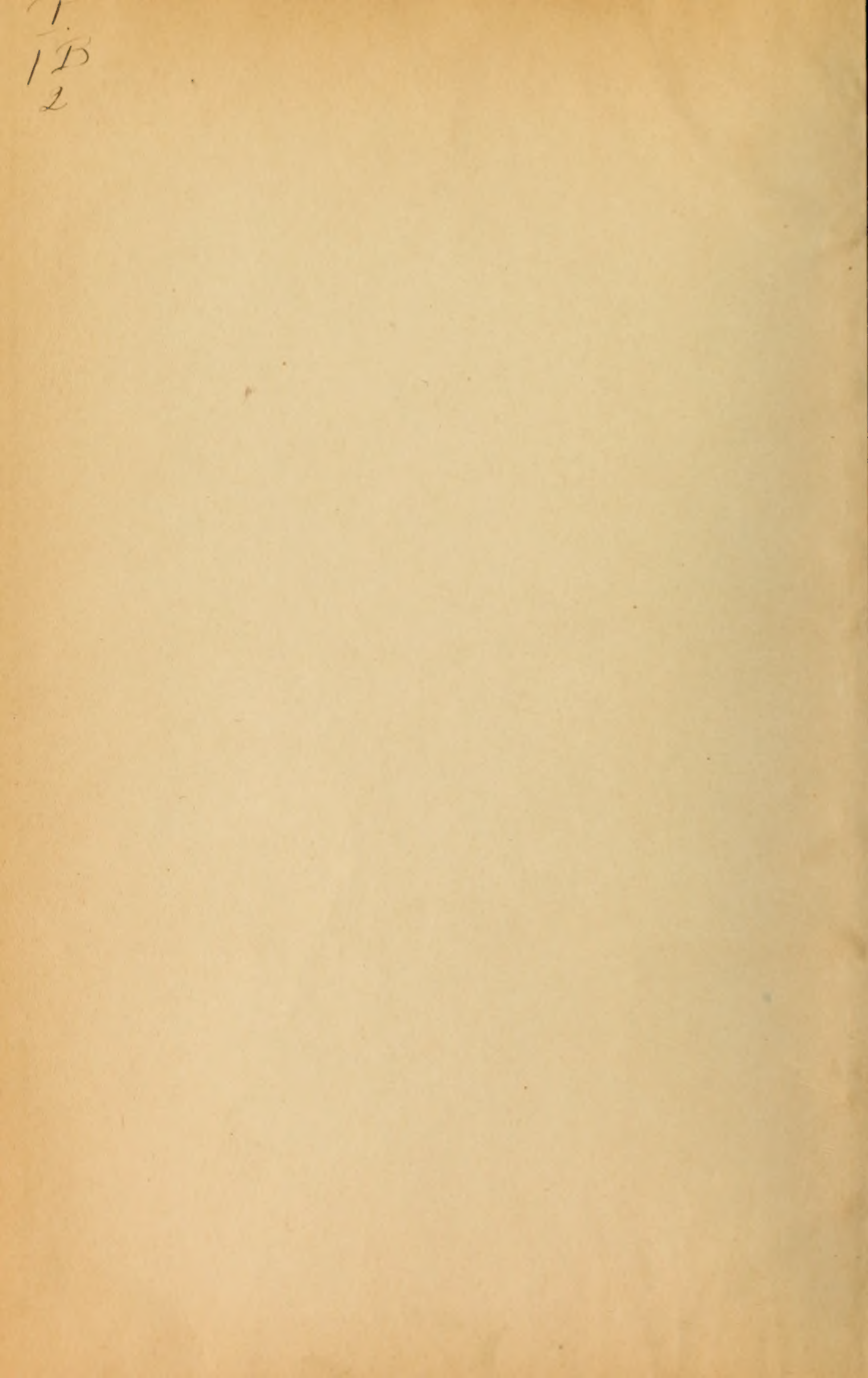






COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET*, FÉNELON*, MASSILLON*,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU*, ANSELME*, FLÉCHIER*, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI*, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE*, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME DIX-SEPTIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE MABOUL, DE MASCARON, DE LA CHAMBRE; LES ŒUVRES CHOISIES DE NICOLAS DE DIJON; LA PREMIÈRE PARTIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE RICHARD (L'AVOCAT).

CHEZ L'EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845.

INDEX

DES AUTEURS ET DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

MIGNE, succursaliste, à Montrouge, de Vrayet de Surcy, imprimeur à Paris.

NOTICE SUR MABOUL.

MABOUL (JACQUES), né à Paris d'une famille distinguée dans la robe, embrassa l'état ecclésiastique, et honora sa vocation par sa conduite et son talent pour la prédication qu'il déploya avec le plus grand applaudissement dans la capitale et en province. Il brillait surtout dans l'oraison funèbre. S'il est demeuré au-dessous de Bossuet, qu'il n'est guère possible d'égaler dans le sublime, son style ne manque pas de douceur, il est assez égal et châtié. Son éloquence est touchante et persuasive. On admire dans ses discours la noblesse des sentiments, la profondeur des pensées, la précision et la justesse de l'expression, la majesté des figures. Il fut longtemps grand-vicaire de Poitiers, devint évêque d'Aleth en 1708, et mourut dans cette ville, le 21 mai 1723. On a de lui plusieurs *Oraisons funèbres;* celles du chancelier *Michel le Tellier*, prononcée en 1680; de *Marie Françoise de Lezay de Lusignan, première prieure perpétuelle des religieuses de Notre-Dame de Saint-Sauveur de Puyberland en Poitou*, prononcée dans l'église de Puyberland, en 1708; de la *princesse Louise Hollandine, Palatine de Bavière, abbesse de Maubuisson*, prononcée en 1709; du *duc et de la duchesse de Bourgogne;* du *grand Dauphin, fils de Louis* XIV, prononcée à Saint-Denis en France, le 28 novembre 1713; de *Charles Legoux de la Berchère, archevêque de Narbonne*, prononcée à Montpellier, le 23 janvier 1720. Toutes ces oraisons funèbres, d'abord imprimées à part in-4°, ont été recueillies en 1 vol. in-12, sous le titre de *Recueil des Oraisons funèbres prononcées par M. Maboul, ancien évêque d'Aleth;* Paris, 1748, in-12. Pour donner une idée de l'éloquence de cet orateur chrétien, nous rapporterons ici un passage tiré de l'oraison funèbre de M. le dauphin, dans lequel il relève la piété du prince, en démontrant qu'elle est bien plus méritoire que celle des particuliers, par les piéges dont les princes sont environnés au milieu d'une cour brillante et magnifique. « La piété de M. le Dauphin, dit « l'orateur, fut d'autant plus admirable, « qu'elle ne fut jamais obscurcie par les « nuages passagers que répand sur les plus « belles vies la faiblesse des passions. Lors- « que je me représente cette terre de corrup- « tion où la Providences fait naître le princes, « et que le devoir de leur condition y retient; « lorsque j'y aperçois des plaisirs s'offrir en « foule à leurs désirs, et souvent même les « prévenir; des courtisans flatteurs toujours « prêts à encenser leurs vices et à servir « leurs passions; d'artificieuses Dalilas se dis- « puter à l'envi la fausse gloire de leur plaire, « leur préparer, sous l'appât trompeur des « charmes les plus séduisants, un piége à « leur vertu; je ne suis pas surpris de voir « Samson, sans cheveux et sans force, deve- « nir le jouet des mêmes Philistins dont il « avait été la terreur; David, le plus saint « des rois, se préparer, par une honteuse « chute, le sujet d'un long repentir; et la « sagesse même, en la personne de Salomon, « se prostituer aux idoles. Vous aviez ré- « servé, Seigneur, à la gloire de notre siècle « d'y faire naître un prince qui, plus fort que « Samson, plus fidèle que David, plus sage « que Salomon, fît connaître à l'univers « qu'une solide piété se fortifie dans les pé- « rils, et que la grandeur des obstacles ne sert « qu'à lui donner plus d'éclat et à lui acquérir « plus de mérite. » Ce prélat excellait dans les portraits; on cite comme un modèle celui de madame la Dauphine, dans l'oraison funèbre commune à cette princesse et au Dauphin son époux. On doit encore à l'évêque d'Aleth deux *Mémoires* relatifs aux querelles du jansénisme, qui troublaient l'Eglise, l'un adressé au duc d'Orléans, régent, et l'autre aux évêques de France.

PRÉFACE

DE L'EDITION DE 1748.

Il est juste de conserver les ouvrages des grands orateurs. M. MABOUL, *évêque d'Aleth, est du nombre de ceux qui ont excellé dans le genre des Oraisons funèbres. Ce recueil en fait foi. Lorsqu'elles furent prononcées, elles eurent un succès éclatant qu'elles conservèrent après l'impression. L'orateur ne jugea pas à propos de les réunir pendant sa vie; plus il a négligé sa propre gloire moins il mérite, d'en être privé. Il est de la générosité de ceux qui lui survivent, de transmettre à la postérité les discours de cet homme qui fit honneur à l'épiscopat. Il reçut de la nature tous les talents nécessaires pour les sciences; il les perfectionna par l'étude et les consacra à l'Eglise à laquelle il se dévoua lui-même. Il remplit avec édification tous les ministères d'un état si saint, et celui de la prédication fut celui où il excella. Il parut avec distinction dans un siècle fécond en grands hommes. La ville d'Aleth le vit avec*

joie remplir son siége épiscopal; elle s'applaudit de la préférence qu'on lui donna sur d'autres diocèses. Le nouvel évêque ne regarda pas sa dignité comme le terme de ses travaux; il la soutint par des instructions assidues, et il appuya ses instructions sur de grands exemples. Son diocèse ne borna pas son zèle; il prêta son ministère aux états de Languedoc, tantôt pour célébrer la mémoire d'un de ses plus illustres chefs, tantôt pour déplorer la mort d'un prince des plus chers à la France, tantôt enfin pour ranimer à l'ouverture de cette illustre assemblée le zèle pour la religion, pour le roi et pour l'état.

Les affaires de sa province le ramenèrent quelquefois à Paris. Les discours qu'il y prononça pendant son séjour lui firent recueillir les mêmes applaudissements que cette capitale lui avait autrefois accordés. La cour même le choisit pour interprète de sa douleur à la mort du duc et de la duchesse de Bourgogne, et l'orateur justifia parfaitement un tel choix.

Si dans les occasions d'éclat il donna des preuves de la beauté de son génie et de l'excellence de ses talents, il sut, dans le cours de sa vie, édifier son peuple par l'innocence de ses mœurs, le consoler par ses charités et laisser, après sa mort, une mémoire précieuse et respectable. Un tel homme ne mérite-t-il pas qu'on s'intéresse à sa gloire et qu'on recueille ce qui nous reste de lui?

L'utilité publique, autant que la gloire de l'auteur, a fait rassembler ces oraisons qui, séparées et dispersées dans les cabinets des curieux, risquaient de se perdre. L'on a été assez heureux pour en trouver qui n'avaient pas encore été imprimées. On espère que le public saura bon gré des soins qu'on s'est donné et l'on s'en croit dédommagé par l'avantage qu'on se flatte de lui procurer.

Tout ce qui peut flatter et cultiver en même temps le bon goût, se trouve dans ces ouvrages; justesse d'esprit, élégance de style, pureté d'expression, pensées brillantes, figures grandes et nobles, pleines de feu, de force et de majesté, tout est placé à propos.

Faut-il pour l'ornement du sujet retracer les agitations d'une cour tumultueuse et divisée? Avec quelle dextérité, quelles sages précautions sont-elles dépeintes dans l'éloge du chancelier le Tellier? C'est néanmoins le coup d'essai de l'orateur. Faut-il rendre un témoignage public à l'héroïque piété d'une illustre princesse, qui cacha sous un voile sacré l'éclat d'une naissance auguste? Avec quelle onction, quelle douceur de style, quelle noblesse de sentiments s'énonce-t-il dans l'éloge de l'abbesse de Maubuisson! Cette pièce est regardée avec justice comme un chef-d'œuvre; c'est à ce titre qu'elle a déjà paru dans un recueil d'oraisons funèbres.

Faut-il déplorer au nom de la France, la mort d'un prince et d'une princesse, qui faisaient les espérances de la nation? le choix des expressions répond à la tristesse et à la singularité du sujet. L'exorde (qui, dans les grandes occasions, est une partie très-essentielle du discours), l'exorde seul réunit toutes les images lugubres qu'on peut présenter et tous les sentiments attendrissants qu'on peut inspirer. Le début saisit le cœur; l'apostrophe si noble et si majestueuse qui suit le console par les vues de la religion.

Qu'il me soit encore permis de fixer l'attention du lecteur sur l'éloge de Louis XIV. Parmi les beaux traits qui consacrent la mémoire de ce monarque, qu'on remarque surtout comment on y traite sa générosité royale envers le roi d'Angleterre. La religion des deux rois est mise dans un si beau jour, dépeinte avec des couleurs si vives et si bien ménagées, qu'on ne sait en quelque sorte ce qu'on doit admirer davantage ou la vertu de ceux qui font de si grandes actions, ou l'art de ceux qui savent les peindre si noblement.

ORAISONS FUNÈBRES

DE

MABOUL, ÉVÊQUE D'ALETH.

ORAISON FUNEBRE DE MICHEL LE TELLIER.

CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI,

Prononcée à Paris dans l'église des Grands-Augustins, le deuxième jour de mars 1686.

Beatus homo qui invenit sapientiam.

Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse (Prov., h. III).

Ce n'est pas d'une sagesse purement humaine que le plus sage et le plus éclairé de tous les rois a voulu parler en cet endroit. Instruit par l'Esprit Saint, il en connaissait le faux éclat, il savait que ses conseils sont dangereux, que son objet est périssable, que sa fin est limitée, et que n'ayant pour fondement que l'orgueil de l'homme, elle n'est devant Dieu que vanité.

La sagesse dont il fait l'éloge, prend son origine de Dieu même. C'est elle qui a avec soi le conseil, l'équité, la prudence, la force; c'est par elle que les rois règnent (*Prov.*, VIII).

que les législateurs font des lois justes, que les puissants rendent la justice; enfin c'est elle, qui, après avoir comblé l'homme d'honneur et de grâces pendant sa vie, le couronne de gloire après sa mort. Heureux donc celui qui l'a trouvée. *Beatus homo qui invenit sapientiam*(*Prov.*,IV).

Vous me prévenez sans doute, messieurs, dans l'application de mon sujet. Témoins des grandes actions de très-haut et très-puissant seigneur, messire Michel le Tellier, chevalier, chancelier de France, vous le reconnaissez dans les paroles de mon texte, et formant l'idée de sa félicité sur celle que vous avez de sa sagesse, vous comprenez qu'ayant été l'homme de son siècle le plus sage, il est aussi le plus heureux.

Mais ne trompé-je point votre attente de vous parler de son bonheur dans un temps où vous pleurez encore sa perte? Vous vouliez de moi un triste récit de sa mort, et j'entreprends de vous consoler par l'assurance de sa gloire. Vous regardiez la douleur comme un hommage dû à son tombeau, et je vous invite à son triomphe.

Car ne croyez pas qu'en orateur profane je donne des larmes à une mort qui est précieuse devant Dieu, et que, semblable à ceux qui sont sans espérance, je borne ce discours à louer des grandeurs humaines, ou en déplorer la perte. Je ne connais dans la chaire de vérité de solides grandeurs qu'en Dieu seul; et si je viens aujourd'hui vous représenter un grand homme dans la vie mortelle qu'il a perdue, c'est pour y découvrir les moyens d'arriver à l'immortelle dont il jouit. Vous verrez dans cette vie une conduite si régulière, une si parfaite uniformité dans ses actions, une suite si constante de prospérités et de gloire, que vous serez obligés de vous écrier encore avec moi: Qu'*Heureux est l'homme qui a trouvé la sagesse.*

La sagesse, messieurs, est l'assemblage de toutes les vertus. Si j'avais à prononcer l'éloge d'un autre, je pourrais au milieu de tant de vertus en trouver une qui, lui étant propre, vous le ferait reconnaître ; mais quand il s'agit de parler de M. le Tellier, il les faut toutes pour former son caractère.

Joindre aux lumières de l'esprit, la droiture du cœur; à la connaissance de la vérité, l'amour de la justice; à la facilité de concevoir les grands desseins, le courage de les exécuter; accorder les intérêts les plus éloignés, sans les blesser; remplir tous les devoirs de la vie publique, sans oublier les devoirs de la vie privée; agir avec force contre les méchants, quand il faut les confondre ; les traiter avec bonté, quand il faut les gagner; sévère sans rigueur, doux sans faiblesse, élevé sans orgueil, modéré sans contrainte, fidèle au roi, tendre envers le peuple, plein de zèle pour la religion; tout cela, messieurs, n'est qu'une partie de l'illustre mort dont les obsèques vous assemblent Je vois toutes les vertus qui se présentent en foule, et qui demandent place dans son éloge. Accablé par le nombre, que puis-je faire de mieux que de vous les montrer sous l'idée générale de la sagesse qui le renferme?

Cette sagesse incomparable qui ne fut point en lui le fruit tardif de l'expérience, lui servait de guide dans tous les emplois, où il plut à Dieu de l'appeler, dans les affaires de l'Etat, dans l'administration de la justice, dans sa conduite particulière. Dans les affaires de l'Etat, elle en fit un ministre fidèle; dans l'administration de la justice, elle en fit un magistrat accompli ; dans sa conduite particulière, elle en fit un parfait chrétien. Voilà, messieurs, tout le sujet de ce discours

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, qui, pour l'intérêt de sa gloire et pour l'exemple de ses peuples, suscite de temps en temps de grands hommes, fit paraître au commencement de ce siècle M. le Tellier qui en devait être l'ornement. S'il était permis de louer un chrétien par la naissance, je vous dirais qu'il trouva dans son sang la semence de ses vertus, et qu'en naissant dans la pourpre, il reçut tout ce qui pouvait le rendre digne de remplir la première place de la robe : car à peine eut il l'usage de la raison qu'on aperçut en lui une âme grande et élevée. La vivacité de l'imagination fut heureusement unie à la solidité du jugement : on admira en tout un esprit vaste et pénétrant, sublime dans ses pensées, juste dans ses raisonnements, capable de tout exprimer, ne trouvant rien de trop grand, ne trouvant rien de difficile. Talents incomparables qu'il perfectionna par l'étude, et qu'il sanctifia par la piété.

Tel et plus encore était M. le Tellier, lorsque sur un des premiers tribunaux de France, on le vit expliquer les lois dans un âge où les autres commencent encore à les apprendre. Quelle application n'avait-il point pour découvrir la vérité? Quel zèle pour la soutenir lorsqu'il l'avait découverte? Vous l'auriez vu dans les affaires les plus épineuses suppléer par la force du génie à l'expérience qu'il n'avait pas; mais dans ce haut degré de capacité qui avait prévenu les années, il conserva toujours une parfaite modestie; vertu rare dans la jeunesse où l'amour-propre étant plus vif, entête plus aisément les hommes de leur propre mérite. De si beaux commencements lui attirèrent l'admiration de sa compagnie, et dans cette admiration l'on pouvait trouver l'heureux présage de ses grandeurs.

Il aurait demeuré sans peine dans ces premiers emplois, si le bruit de ses vertus trahissant sa modération ne l'avait fait monter plus haut.

Cette grande ville capitale de ce royaume, et la première de l'Europe, Paris, qui par la multitude presque innombrable de ses habitants, par la diversité des états et des conditions, par le mélange des citoyens et des étrangers, par sa liberté, par ses plaisirs, par ses richesses, est sujette à de grands désordres; Paris avait besoin d'un magistrat, qui, joignant la fermeté à la prudence, veillât à sa sûreté, y établît l'ordre et la police, conservât les droits de la veuve, servît de père à

l'orphelin, maintînt l'abondance, fît fleurir les arts, protégeât l'innocence, punît le crime. On n'hésite point, M. le Tellier agréé par la cour, désiré par la ville, est pourvu de la charge de procureur du roi. Dans cette charge il surpasse l'attente que l'on a de lui; rien n'échappe à sa vigilance : il fournit à tout par lui-même, et par cet heureux essai, il fait connaître qu'il est né pour le public.

Mais une ville seule ne suffit pas à sa capacité, et la divine providence qui l'a choisi pour concourir par sa sagesse à la conservation de cette puissante monarchie, l'appelle à des emplois plus importants.

L'Italie depuis plusieurs siècles servait de théâtre à la guerre. Nos rois dans le dessein de se rendre maîtres par les armes des états qui leur appartenaient, avaient souvent conduit en personne, ou entretenu par leurs généraux de puissantes armées dans ces provinces. De bons et de mauvais succès, des batailles gagnées et perdues, des villes prises et reprises, des rois victorieux et prisonniers, n'avaient que trop fait connaître que le sort de la guerre est incertain, et que le Dieu des armées qui y préside sait élever ou humilier, quand il lui plaît, les puissances de la terre.

A regarder ces événements d'une manière plus humaine, les victoires des Français passaient pour l'effet de leur courage, celles des Espagnols et des Italiens pour l'effet de leur politique, et comme rien ne paraissait inaccessible à la valeur des uns, tout paraissait réparable à la prudence des autres. Pour fixer la victoire et l'attacher à notre parti, il fallait réunir dans une seule nation les bonnes qualités des deux, et assurer par la conduite les conquêtes faites par la valeur. (C'est ce que l'Univers attentif voit avec étonnement dans ce siècle de miracles : tant de provinces conquises et conservées, malgré toute l'Europe réunie, éternisent la gloire de la France, et l'Espagne déconcertée est contrainte d'avouer, que contre les desseins d'un roi aussi sage qu'invincible, tous les efforts de sa politique sont impuissants.) Cette orgueilleuse nation conservait encore un reste de réputation sur la fin du règne de Louis le Juste, et jugeant du présent par le passé, elle espérait de réparer avec le temps les pertes qu'elle venait de faire. Mais ce prince victorieux que d'autres soins occupaient, lui oppose la prudente conduite de M. le Tellier, et lui confiant l'intendance de son armée en Piémont, il rend certain par ce choix le fruit de ses victoires. Car ce nouveau ministre n'est pas plutôt arrivé, qu'il étudie les fautes passées pour les éviter. Il comprend que nos anciennes disgrâces en Italie n'étaient pas venues des entreprises des ennemis; que ces hommes patients avaient moins espéré de leur force que de nos désordres ; que les maladies , la disette et la débauche avaient plus ruiné de troupes que les siéges et les batailles ; que les soldats mal payés s'étaient révoltés contre les chefs, que la licence avait entretenu la division , et qu'enfin des armées, puissantes à l'entrée de la campagne, s'étaient affaiblies et vaincues d'elles-mêmes.

Plein de ces réflexions, il s'applique à établir une meilleure discipline. N'ayant en vue que les intérêts du roi son maître, il s'oppose à l'avarice de ceux qui ne songent qu'aux leurs propres ; ferme quand il faut tenir les soldats dans l'obéissance, charitable quand il faut soulager leurs besoins, il s'en fait aimer et s'en fait craindre ; il étouffe tous les murmures, ou en les prévenant avec adresse, ou en les faisant punir avec rigueur : par ses soins l'argent du roi conservé avec fidélité, se distribue avec justice ; les vivres et les munitions sont abondantes, et ne sont point dissipées ; la débauche est bannie, les maladies sont moins fréquentes, tout est dans l'ordre et dans le devoir qui, conservant l'armée avec la gloire de la nation, la mettent en état d'attaquer, ou de se défendre avec un égal succès !

En vain, jaloux ennemis qui l'admirâtes avec douleur, et qui ne pûtes en pleine campagne tromper la vigilance de ce sage ministre, en vain, dis-je, vous flattiez-vous de le surprendre dans le cabinet par vos artifices ; vous le vîtes à Turin rendre inutiles tous vos projets, et finissant une importante négociation, mettre la paix dans une famille royale que vous aviez intérêt de diviser.

Dans ce temps, messieurs, la charge de secrétaire d'Etat pour les affaires de la guerre vient à vaquer. L'ambition se réveille, on forme des cabales et des intrigues, un chacun prend parti à la cour, et le royaume incertain attend avec impatience le choix du roi. Le mérite seul de M. le Tellier absent parle pour lui, et cette sollicitation, plus puissante que celle de ses concurrents, le fait nommer à une charge qu'il ne demande pas et qu'il n'a pas même désirée.

Quels furent alors ses sentiments ? Ni charmé par l'éclat de cette nouvelle dignité, ni étonné par son poids, il ne l'accepte ni ne la refuse ; il rentre au dedans de lui-même pour sonder le fond de son cœur, et examiner les choses, non par les mouvements des passions qui sont aveugles, mais par les règles de la sagesse qui l'éclaire ; il voit les dangers presque inévitables de la cour, il la regarde comme une mer orageuse, où les tempêtes sont continuelles, et les naufrages très-fréquents ; il voit que la vertu y a moins d'admirateurs que d'ennemis, et que la plus grande faveur y est la plus incertaine. Dans ces pensées il loue la retraite de son prédécesseur, et prêt à l'imiter, il veut se dérober au public pour vivre à Dieu et à lui-même. Mais d'un autre côté il considère que le gouvernement des Etats est dans l'ordre de Dieu, qu'il y a une vocation au ministère politique, comme au ministère des autels ; que cette vocation paraît par une certaine suite d'événements, qui, n'étant point l'effet du hasard, place les hommes où la Providence les destine. Vaincu par ces raisons, il obéit à la voix de Dieu qui s'explique par celle du prince, et il s'engage par des motifs de reli-

gion dans une charge, où les autres aspirent par des motifs de grandeur.

La guerre partout déclarée fournissait une ample matière à ses soins, et il fallait un génie d'une aussi vaste étendue que le sien, pour être tout à la fois en Italie, en Catalogne, en Flandre et en Allemagne. Ici rétablissant une armée affaiblie, il la met en état de pousser plus loin ses conquêtes ; là fortifiant des villes, il couvre toutes nos frontières ; fournissant à propos des vivres et du secours, il fait réussir des siéges et en fait lever aux ennemis ; réglant les marches et les quartiers, il pourvoit à la subsistance des troupes sans incommoder les provinces ; il répond aux soldats et aux officiers, et rendant à tous une exacte justice, il console par ses manières obligeantes ceux à qui il ne peut rendre de services plus effectifs.

Suivez-le, messieurs, dans le conseil ; entrez, s'il est possible, dans ce sanctuaire, où le secret inviolablement gardé fait la sûreté de l'Etat et le succès des entreprises. C'est là que vous verrez ce ministre, plus admirable encore par la sagesse de ses avis que par la promptitude de l'exécution, se rendre digne de l'estime et de la confiance d'une grande reine. Qui sut mieux que lui connaître les véritables intérêts du roi? Qui sut plus fidèlement les conserver? Attaché uniquement à son devoir, il voit naître des orages autour de lui, sans en être ébranlé ; il les soutient avec courage et les apaise avec prudence.

C'est ici, messieurs, je l'avoue, l'endroit le plus important, mais le plus difficile de mon sujet. L'éloge que l'on m'a confié, m'engage à rompre le silence; mais l'honneur de ma patrie me l'impose ; je voudrais vous mettre devant les yeux l'inimitable conduite d'un ministre habile et fidèle dans les temps les plus difficiles; mais je voudrais aussi vous dissimuler les erreurs d'un peuple qu'un prompt et sincère repentir a effacées. Dans cet embarras, messieurs, imitons celui dont nous publions les louanges; et puisque pendant sa vie il a toujours fait céder ses intérêts particuliers au bien public, faisons encore après sa mort céder sa gloire à celle de sa patrie ; l'amour tendre qu'il a eu pour elle nous en avouera sans doute, et consentira que ses plus mémorables actions soient ensevelies avec nos malheurs dans un oubli éternel.

Eloignez donc, messieurs, de votre mémoire ces troubles que l'inquiétude, la jalousie, l'ambition et l'intérêt firent naître en France, dans un temps où de glorieuses victoires semblaient nous promettre une paix avantageuse. Perdez l'idée de ces torrents impétueux de factions, qui, se répandant dans Paris, ébranlèrent les plus sages, et entraînèrent presque malgré eux les plus fidèles. Oubliez que les plus fameux héros tournèrent contre la France les mêmes armes qu'ils avaient si heureusement prises pour sa défense. Oubliez, dis-je, toutes ces tempêtes que la sagesse de M. le Tellier a calmées, et retranchez de sa vie des jours qui, ayant été pour l'Etat des jours de confusion et de désordre, furent pour lui des jours de triomphe et de gloire. Que ne puis-je vous le faire voir au milieu de ces agitations se possédant toujours lui-même ; tantôt opposer aux desseins des factieux une généreuse résistance, tantôt leur accorder quelque chose pour ne les pas irriter ; traitant avec les grands et avec les peuples suivant leurs intérêts ; proportionnant les remèdes aux conjonctures ; également habile, soit qu'il fallût par une lente, mais prudente négociation, laisser la faction se ralentir d'elle-même, soit que par une entreprise hardie, mais salutaire, il fallût couper le mal dans la racine. Mais encore une fois, messieurs, que le souvenir de ces temps malheureux, s'efface pour toujours de vos esprits, et admirons, par les travaux de M. le Tellier, ou plutôt par un miracle de la Providence, le peuple dans le devoir, le ministre dans sa splendeur, le prince dans l'autorité, les membres de l'Etat dans l'union, concourir avec une égale ardeur à l'agrandissement de ce royame.

Vous vous imaginez déjà sans doute voir Stenay pris, et Arras secouru ; les ennemis battus à la bataille des Dunes, et les Français dans Dunquerque ; des villes prises en Flandre et en Italie, et le roi victorieux forcer l'Espagne à lui demander une paix qu'elle avait auparavant refusée. Je ne vous dirai point que notre sage ministre contribua à ces événements, que pendant que M. le cardinal Mazarin sur la frontière traite avec l'étranger, il est seul chargé du poids du ministère, que par lui passent les intentions du roi et les desseins du premier ministre ; qu'il aide à la négociation par ses conseils, ravi de voir enfin finir nos guerres par l'alliance d'une princesse dont la mémoire à jamais heureuse vivra éternellement dans la France.

La joie publique fut bientôt interrompue par la maladie du cardinal. Ce grand homme, après avoir couronné ses travaux par une paix qui étant le comble de ses désirs, le fut aussi de sa gloire, touche à sa dernière heure ; il sent venir la mort sans se troubler ; il quitte volontiers le monde où il ne serait plus nécessaire, et voyant la perte que le royaume allait faire de lui, pleinement réparée en la personne de M. le Tellier, il l'appelle et le fait dépositaire de tous ses secrets, persuadé qu'il ne s'en servira que pour le bien de sa patrie et pour la gloire de son prince.

Toutes les affaires de l'Etat allaient tomber sur lui, si Louis, plus roi encore par les hautes qualités de son âme que par sa couronne, n'avait pris les rênes en main. Quel spectacle pour l'univers qu'un jeune prince, qui, joignant à de grandes lumières un travail assidu, veut connaître et faire tout par lui-même, rare et puissant exemple pour la postérité, et qui charge de confusion ces princes fainéants, qui, tout occupés des plaisirs, prêtent leur nom aux affaires, et, rois,

en apparence, sont esclaves en effet de leurs propres ministres !

Cependant M. le Tellier ne demeure pas inutile; le roi aussi content de sa capacité que de son zèle, lui fait part dans son cabinet de ses importants secrets qui décident du sort de l'Europe : il consulte son expérience sur ses desseins, les règle souvent par ses conseils; et pour l'attacher de plus près à sa personne, il le décharge du poids d'un glorieux, mais pénible emploi, sur un fils qui, digne héritier des vertus de son père, fait, par son application, qu'on ne s'aperçoit pas du changement.

Ne semblait-il pas, messieurs, qu'après de si longs et si utiles services, M. le Tellier allait jouir dans une heureuse vieillesse du fruit de ses travaux? Aimé de sa famille autant qu'elle était aimée de lui, estimé par son prince, cher à sa patrie, comblé d'honneurs, comblé de biens, heureux dans ses enfants, heureux dans ses alliances, sans reproche, sans envie, il n'avait plus rien à désirer que de passer une vie plus tranquille auprès d'une illustre épouse, qui ayant été la compagne fidèle de ses jours, fut la principale récompense de ses vertus. Mais l'intérêt de la France le dérobe à de si douces occupations : il est élevé par le choix du roi à la charge de chancelier. Choix infiniment glorieux pour lui; mais, si j'ose le dire, glorieux pour le roi même. Préparez-vous donc, messieurs, à voir ce grand homme, engagé dans de nouveaux travaux et toujours conduit par la même sagesse, remplir à la tête du conseil l'idée du magistrat accompli.

SECONDE PARTIE.

La robe, messieurs, a ses héros aussi bien que l'épée : ils concourent tous à la conservation des Etats; les uns les défendent par la force, les autres les maintiennent par la justice; ceux-là s'opposent aux ennemis étrangers, ceux-ci détruisent les ennemis domestiques. La gloire est commune entre eux, et la même pourpre qui fut dans Rome la récompense des victorieux, est encore parmi nous l'ornement des magistrats, et la marque de leur dignité. A regarder les choses dans leurs principes, ils sont également les ministres de la providence divine. Le même Dieu qui tantôt prend le nom de Dieu des armées et qui tantôt s'appelle le souverain juge du monde, leur communique le caractère d'une même puissance; et mettant aux uns le glaive en main, il donne aux autres la balance.

Entre ces héros, en fut-il jamais un, messieurs, qui portât plus haut la dignité de sa charge, et qui en remplît plus glorieusement les devoirs, que l'illustre chancelier que nous pleurons? Plein de cet amour de la justice, qui fut dès ses tendres années les plus chères délices de son cœur, il gémissait depuis long-temps de voir en France un monstre que l'envie, la haine, la colère, l'avarice, l'ambition et l'opiniâtreté des hommes ont rendu invincible, et qui, dans les douceurs de la plus parfaite paix fait ressentir les maux de la guerre la plus cruelle : un monstre qui sait se maintenir par les armes même dont on se sert pour le combattre, à qui rien n'est inaccessible, qui travaille à la propre perte de ceux dont il entreprend la défense, et qui, n'épargnant aucune condition de la vie, ose porter ses fureurs jusque dans le Sanctuaire. Parlons, messieurs, sans figure. La chicane triomphante désolait impunément le royaume. Tout était possible à ses artifices; les affaires les plus injustes réussissaient par ses subtilités, ou duraient éternellement par ses longueurs; enfin elle n'était jamais sans ressource. Vaincue dans un tribunal, elle cherchait asile dans un autre, et ne manquant jamais de spécieux prétextes, elle avait le secret de recommencer une guerre et plus longue et plus dangereuse.

M. le Tellier fut à peine assis sur le premier tribunal du monde, qu'il la regarda comme la première ennemie qu'il eût à combattre; et ne pouvant la détruire, il travailla à l'affaiblir. Vous en êtes témoins, messieurs, vous qui, composant son auguste et souveraine compagnie dont il était le chef, recueillîtes de sa propre bouche les oracles qu'il prononçait avec tant d'équité et de sagesse.

Quelle peine n'avait-il point d'accorder ces arrêts qui cassent ceux des cours, et qui, rappelant les parties aux premières procédures, rallument tout de nouveau des feux éteints? Arrêts souvent plus funestes à ceux qui les obtiennent, qu'à ceux contre qui ils sont obtenus. Fidèle dépositaire des sceaux de France, il ne les prodigua jamais. Respectant en eux l'image sacrée du roi, il craignit de la profaner en l'imprimant sur des lettres qui, n'étant pas justes par elles-mêmes, seraient devenues, sous l'autorité du prince, des semences fécondes de nouvelles divisions. Vous rapporterai-je ici tous les règlements qu'il fit pour le soulagement des parties? Ferai-je le détail de ce nombre infini d'arrêts qui mirent fin à tant d'injustes poursuites? Vous parlerai-je de ces déclarations qui, servant d'explication aux lois, en ôtèrent l'ambiguïté, et retranchèrent par ce moyen les prétextes de l'injustice?

Mais que ne peut point contre les plus sages institutions, l'iniquité des hommes? Les lois, disait autrefois saint Cyprien (*Epist. ad Donat.*), sont gravées sur les douze tables à la vue de tout le monde, et l'on pèche au milieu des lois, l'innocence n'est pas conservée dans les lieux mêmes qui sont marqués pour son asile; la crainte de la justice paraît aujourd'hui une faiblesse, et l'on commet impunément ce qu'on peut racheter sans peine.

Ces désordres plus connus sans doute en ce siècle que dans celui de saint Cyprien, firent comprendre à notre sage chancelier que c'était peu d'établir des lois, si elles n'étaient pas observées, et si les juges, ou les méprisant, ou ne les sachant pas, ne suivaient dans leur jugement que leurs intérêts ou leurs caprices; que pour redonner aux lois leur première vigueur, il fallait détruire l'iniquité insolemment assise sur les tribu-

naux augustes où tant d'excellents magistrats aussi recommandables par leur probité que par leur science, font toute leur gloire de leur devoir : je parle de ces tribunaux inférieurs où plusieurs font de la judicature un métier, et où l'on met dans un honteux commerce le sacré ministère de la justice.

Ce fut pour remédier à ces maux qu'on vit le plus doux de tous les hommes devenir sévère. Toujours disposé à excuser les fautes des autres, il ne pouvait pardonner celles d'un juge. Il les punissait sans miséricorde, parce qu'il les croyait irréparables ; il se regardait sans cesse dans la charge de chancelier comme l'âme de la justice, qui doit donner tout le mouvement à ce grand corps, et en cette qualité il se serait imputé à lui-même les injustices des mauvais juges, qu'il aurait souffertes. Aussi lui a-t-on souvent entendu dire, *qu'il ne pouvait pas, à la vérité, juger partout, mais qu'il était obligé de répandre partout l'esprit de la justice, et de la faire régner dans tous les tribunaux du royaume.*

L'ignorance était un autre obstacle à ce grand dessein, plus difficile encore à surmonter. On voyait des juges après une légère épreuve, souvent même sans en faire, élevés aux charges de la robe ; et, par un abus qu'on ne pouvait assez déplorer, devenir les arbitres du sort des hommes, et décider de ce qu'ils ont de plus cher, de leurs biens, de leur honneur, de leur vie.

Monsieur le chancelier en connaissait trop les dangereuses conséquences pour le souffrir. Il savait qu'il y a peu de différence entre l'ignorance et la malice d'un magistrat ; que l'une, à la vérité, est plus criminelle, parce qu'elle est privée de lumière ; que le juge méchant, mais éclairé, ne pèche que quand il lui plaît ; que le juge ignorant, quoique intègre, pèche même lorsqu'il ne voudrait pas le faire ; qu'ils sont également l'un et l'autre préjudiciables au bien public, et également incapables de remplir des places qui ne s'accordaient autrefois qu'à une longue expérience et à des vertus sans reproche.

M. le Tellier, animé par ces réflexions, s'applique sans relâche à bannir l'ignorance des tribunaux de la justice. Fameuses écoles de droit, inconnues et désertes il y a peu d'années, maintenant si publiques et si fréquentées, vous en serez des témoins éternels ; l'édit du rétablissement des études qui vous rend votre ancienne splendeur, est l'ouvrage de M. le Tellier ; ces doctes leçons dont vous retentissez, ce concours d'Auditeurs, ces longues années d'études, ces examens rigoureux et réitérés, ces actes publics et solennels nous font espérer de n'avoir désormais que des juges pleins de science, et sont en même temps autant de bouches qui publieront à jamais la gloire de votre incomparable restaurateur.

Pendant, messieurs, qu'il donne ainsi tous ses soins à former de bons magistrats, par des réglements et des édits, il en forme, sans y penser, beaucoup plus encore par son exemple. Les vertus d'un parfait magistrat qui se trouvent toutes en sa personne, font naître dans la robe une heureuse émulation ; les membres noblement jaloux de la gloire du chef, s'efforcent de l'imiter. Pour lui, messieurs, il ne prit jamais d'autre modèle que Dieu même. Il avait appris du Saint-Esprit, que Dieu étant le juge de tous les hommes, ceux de la terre ne sont que ses ministres, et qu'ainsi, dans leurs jugements, ils ne doivent se proposer d'autre règle que l'immuable vérité qui est la règle de ceux de Dieu. Ce fut aussi cette vérité seule qu'il consulta : dépouillé des sentiments humains, élevé au-dessus de lui-même, le sacré bandeau de la justice sur les yeux, il n'eut d'égard ni à la grandeur, ni à la misère, lorsqu'il fallut juger ; le pauvre et le riche furent auprès de lui dans une égale recommandation : il examina toujours les causes par le droit des parties, et jamais par leur qualité. Aussi ne put-on ni le séduire, ni le corrompre ; on ne put ni le préoccuper par des persuasions artificieuses, ni le fléchir par des larmes étudiées ; les sollicitations furent auprès de lui sans effet ; les droits de l'amitié, inutiles ; les tendresses du sang, impuissantes. Il disait sans cesse avec Jésus-Christ, qu'il ne pouvait rien de lui-même, mais qu'il jugeait sur ce qu'il entendait ; qu'il était l'arbitre des affaires, et non pas le maître ; et que le Dieu de l'univers qui jugera les juges mêmes, l'avait établi, non pas pour suivre le penchant de sa propre volonté, mais pour se conformer aux ordres inviolables de l'éternelle justice.

Si tous les magistrats montaient sur le tribunal avec ces mêmes dispositions, on verrait l'injustice plus timide attaquer moins souvent l'innocence. Effrayée par l'intégrité des juges elle craindrait d'être confondue, et de trouver dans l'équité de leur jugement la juste punition de ses téméraires entreprises. Mais que n'ose-t-elle point aujourd'hui ? Fière de ses fréquents succès, elle hasarde tout sur la faiblesse de ses juges ; et si elle ne peut les corrompre, elle se flatte de les surprendre. Quels moyens n'emploie-t-elle point auprès d'eux pour y réussir ? parents, amis, leurs propres passions. Corruption d'autant plus dangereuse que l'on a moins de force d'y résister.

Monsieur le Tellier fut toujours à couvert de ces embûches. La connaissance que l'on avait de sa fermeté fit qu'on n'osa pas même les essayer. N'entendez pas, messieurs, par cette fermeté une vertu austère et farouche, qui ôtât aux parties la hardiesse de l'aborder. Il avait une gravité qui donnait du respect à ceux qui l'approchaient ; mais il n'avait point de rudesse qui les étonnât : il écoutait tout le monde avec une égale douceur. Les misérables trouvaient chez lui un accès facile, leur indiscrétion ne lui donnait point d'impatience, leurs plaintes le touchaient au lieu de l'irriter : il les aidait à se faire entendre ; enfin il ne les quittait point sans les consoler, ou en leur faisant espérer d'être bientôt jugés, ou en leur disant les rai-

sons du retardement : car il regarda toujours l'expédition comme une partie de la justice, et la seule grâce qu'il fit jamais à la mauvaise cause fut de la condamner promptement. Vous le savez mieux que moi, célèbre compagnie, qui reçûtes de lui tant de marques d'estime et qui lui en témoignez aujourd'hui une si respectueuse reconnaissance.

Ne l'avez-vous pas vu pendant des mois entiers tenir conseil deux fois dans un même jour? En vain sa famille, par l'intérêt de sa santé, le presse d'aller à la campagne goûter quelque repos, *il n'en peut*, dit-il, *avoir de véritable, s'il retient à Paris des gens éloignés de leur famille pendant qu'il peut les renvoyer*: admirables leçons pour ces jeunes magistrats, qui, occupés de toute autre chose que des fonctions de leur charge, arrêtent des années entières les plaideurs à leur suite, et leur font par d'injustes longueurs acheter trop cher les fruits de la justice.

Cette infatigable application de monsieur le Tellier, ne lui fit point oublier un autre devoir de sa charge et plus cher à son cœur et plus important à l'Etat. C'est de la justice qu'il rendit à l'Eglise que je veux parler et de ce zèle ardent qu'il témoigna pour conserver ses droits contre les entreprises de l'hérésie.

A ces noms, messieurs, votre attention se renouvelle, l'amour tendre que vous avez pour la Mère commune des fidèles vous intéresse dans sa cause, et je vous vois par vos vœux et par vos suffrages secourir ma faiblesse pour mieux dépeindre son triomphe.

L'hérésie, vous le savez, commença il y a plus d'un siècle à se répandre dans ce royaume. Obscure et faible dans son origine, elle marche d'abord à petit bruit ; masquée sous l'apparence de réforme, humble, modeste, elle s'insinue insensiblement dans les cœurs, charmant les esprits inquiets par la nouveauté de ses dogmes, trompant les faibles par le faux éclat de ses raisons, flattant le chagrin des mécontents, applaudissant aux desseins des ambitieux, elle grossit chaque jour le nombre de ses partisans ; et devenue enfin plus hardie par ses premiers progrès, elle fait succéder la force à l'artifice, et se déclare publiquement l'ennemie de la religion et de l'Etat. Foudroyée par les anathèmes d'un concile, proscrite par les édits de nos rois, vaincue dans les batailles de Jarnac et de Moncontour, elle renaît de sa défaite toujours plus forte; et semblable à cette hydre fabuleuse qui reprenait autant de têtes qu'on lui en abattait, elle trouve de nouveaux défenseurs à mesure qu'on lui en ôte. Vous décrirai-je ici toutes ses fureurs? Vous la ferai-je voir armant la France contre la France, arracher les brebis à leurs pasteurs, les sujets à leur prince, les enfants à leur père? Vous ferai-je voir par ses violences les autels profanés, les temples abattus, les cloîtres violés, les lois sans vigueur, les liens de la société civile rompus, le frère trempant les mains dans le sang de son frère, d'autant plus animé à ce barbare et cruel emploi qu'il s'en fait un point de religion, et qu'il croit par-là rendre service à Dieu?

Seigneur, quel péché avions-nous donc commis pour attirer sur votre Eglise des effets si funestes de votre colère? Cette Eglise autrefois si chérie de vous, et dont l'empire ne devait avoir d'autres bornes que celles du monde, se trouve presque accablée sous les efforts de ses ennemis, et contrainte par la nécessité des temps de consentir à des édits qui assurent l'impunité de leurs sacriléges entreprises. Sous l'autorité de ces édits obtenus par la force, on vit l'hérésie jouir en paix du fruit de ses iniquités, élever des temples, habiller des loups en pasteurs, assembler des troupeaux ; et semant parmi eux un dangereux poison, leur causer un mortel assoupissement qui ne leur permet pas d'ouvrir, ni les yeux à la vérité, ni leur cœur à la grâce.

Cependant Rachel désolée fond en larmes elle ne peut se consoler de la perte de ses enfants. Mais essuyez vos pleurs, dit le Seigneur dans Jérémie, votre fidélité est récompensée ; ces enfants que vous regrettez vont revenir de la terre ennemie se renfermer dans votre sein. Prophétie heureusement accomplie par le ministère du roi, qui plein de tendresse pour ses sujets, ne serait pas content de leur avoir assuré la paix par ses victoires, s'il ne leur assurait le salut éternel par leur conversion.

Ce serait ici le lieu de consacrer son éloge, mais je laisse à des voix plus fortes le soin de publier tant de gloire! et, me renfermant dans un respectueux silence, j'admire en secret des prodiges que notre siècle ne saurait comprendre, et que les siècles à venir ne pourront croire.

A peine l'édit de Nantes est-il révoqué, que la vérité se répand dans tous les esprits, semblable à ces grands fleuves, qui ayant rompu les digues qui les arrêtaient se répandent avec impétuosité dans les campagnes. Nos temples sont trop étroits pour contenir les troupeaux égarés qui reviennent à leurs pasteurs, on ne peut suffire à les réconcilier, tout retentit de conversions ; et par un miracle imprévu de la grâce, on admire tous les Français réunis dans une même foi, n'étant plus qu'un cœur et qu'une âme, ne former désormais qu'une seule Eglise.

Vous n'ignorez pas, messieurs, la part que la Providence a donnée à M. le Tellier dans ce grand ouvrage de miséricorde et de puissance. La main de ce sage chancelier est l'instrument heureux dont elle se sert pour former le redoutable foudre qui renverse pour toujours l'ennemie de nos autels. Digne et juste récompense de la piété d'un magistrat qui n'eut jamais dans les fonctions de sa charge, d'autre fin que Dieu même!

Qui pourrait exprimer la joie qu'il ressentit au retour de ce sceau fameux qui donnant le dernier coup à l'hérésie, sera un monument éternel de sa gloire?

Après une grâce si singulière, il consent, dit-il, de mourir, comme s'il craignait de ternir par des occupations humaines l'éclat d'une action toute divine. Le ciel, hélas! ne

seconde que trop ses désirs. Mais ne précipitons pas, messieurs, ce fatal moment; vous n'avez pas encore vu ce grand homme tout entier; il nous reste à vous le montrer dans sa conduite particulière, remplissant, par le secours de la même sagesse, les devoirs d'un parfait chrétien.

TROISIÈME PARTIE.

En vous mettant devant les yeux un ministre fidèle et un magistrat accompli, j'ai déjà fait, messieurs, sans y penser, le portrait d'un parfait chrétien; l'idée de l'un est nécessairement unie à l'autre, puisque les juges et les ministres de la terre ne peuvent remplir l'étendue de leur vocation s'ils ne ressemblent à Jésus-Christ, qui ayant été le ministre de Dieu son Père et le dépositaire de sa justice, a consacré en sa personne ces deux éminentes qualités.

Mais parce qu'outre les devoirs de chaque état il y en a de généraux qui sont communs à tous les fidèles, je craindrais de laisser cet éloge imparfait, si, ayant trouvé dans la vie publique de M. Le Tellier de grands exemples pour les ministres et les magistrats, je n'en proposais encore dans sa vie privée qui fussent propres pour tous les hommes. Mais quelle est, messieurs, mon entreprise? Le moyen que dans le peu de temps qui me reste, je puisse fournir à tant de choses? Comment vous dépeindre tant de vertus? Par laquelle commencerai-je? Sera-ce par cette foi vive qui lui donna de si hautes idées de la religion, et qui lui inspira tant de vénération pour ses mystères? Vous révèlerai-je les exercices secrets de piété que les affaires les plus importantes ne purent jamais arrêter, non pas même les interrompre? Vous entretiendrai-je de cette crainte salutaire des jugements de Dieu qui le rendit si circonspect dans les siens? Vous découvrirai-je son humilité, sa patience, son amour pour les gens de bien, sa tendresse pour les pauvres, sa bonté pour ses domestiques, sa douceur pour tout le monde?

Mais allons, messieurs, à la source; et pénétrant jusqu'au fond de son cœur, venez admirer avec moi ces grandes vertus dans leur principe.

Il s'était convaincu dans l'école de la sagesse que la plus utile étude de l'homme est d'apprendre à sanctifier son cœur, que c'est peu de montrer au monde des vertus éclatantes qui font du bruit, si ces vertus n'ont pour fondement qu'une passion dominante qui en corrompt le mérite; que les hommes peuvent être trompés, mais que Dieu ne saurait l'être; que les hommes jugent du cœur par les actions, mais que Dieu juge des actions par le cœur. Soutenu par ces importantes vérités, il travailla à purifier le sien. Le succès, messieurs, couronna ses desseins; il réduisit ses passions dans une parfaite obéissance. Son âme dans une assiette toujours égale ne fut point agitée par des mouvements contraires. Préparé à soutenir toutes les disgrâces, il ne se laissa point surprendre par la faveur; sa réputation et sa gloire ne lui donnèrent point de faste; ses honneurs et ses dignités point d'amour-propre. Plus grand que les grandeurs mêmes, il sut y résister; et les recevant comme des dons de Dieu, il les craignit comme des écueils de la vertu.

Le combat de l'homme de bien contre la mauvaise fortune, disait autrefois Sénèque, est un spectacle si rare et si beau, qu'il est digne de l'attention même de Dieu. Mais en voici un, messieurs, plus merveilleux sans doute; c'est le combat du sage contre la bonne fortune. Dans les adversités la nécessité fait une partie de la vertu; l'homme secouru par sa raison, se fait aisément un mérite des peines qu'il ne peut éviter. Mais ne point abandonner son cœur aux prospérités où tout flatte, où tout seconde vos désirs, c'est l'effort de la vertu la plus parfaite.

Celle de M. Le Tellier alla plus loin encore; non content de s'être mis au-dessus de toutes les passions et de la fortune, il s'immola lui-même tout entier à Dieu; les richesses et les dignités qui l'environnaient ne furent que les ornements du sacrifice. Eclairé par la charité qui l'animait, il savait qu'il n'est pas permis à l'homme de jouir de lui-même, et que Dieu étant le principe de toutes choses, il en est aussi la fin.

C'est toi, mort, qui nous as révélé ces grands sentiments de christianisme qu'il portait dans son cœur, et que son humilité dérobait à nos yeux; c'est toi qui, le dépouillant de toutes les grandeurs qui auraient pu nous imposer, nous l'as fais voir tel qu'il était en lui-même.

A peine, messieurs, fut-il frappé par sa dernière maladie, qu'on connut qu'elle était mortelle. On n'eut pas besoin pour lui apprendre le danger où il était d'user des précautions dont on se sert pour y préparer les autres hommes. Un fils (1) plus sensible encore au salut de son père qu'à sa propre douleur, se charge de ce charitable, mais cruel office. La mort qu'il lui annonce ne l'étonne pas; comme il estimait peu la vie, il n'est point effrayé par la présence de la mort: il connaît la fragilité de l'une, il sait la nécessité de l'autre; et résolu à ne plus vivre, il ne songe plus qu'à bien mourir. Son esprit tout à lui-même lui découvre pendant huit jours toutes les horreurs du tombeau; mais sa foi lui met devant les yeux toutes les grandeurs de l'éternité; il voit les biens du monde prêts à s'évanouir pour lui, et il s'en console par l'attente des biens du ciel. Il se sent arracher au sein de sa famille, mais il espère d'être bientôt reçu dans le sein de Dieu. On fait des prières pour sa santé, et il n'en fait que pour son salut. Ainsi se détachant par avance de tout ce que la mort lui va ravir, il en attend le coup sans frayeur. Son âme se fortifie à mesure que son corps devient plus faible; elle se dégage peu à peu du commerce des sens; et pleine de joie de voir finir son exil, elle va d'un vol rapide se réunir à son principe.

(1) Monseigneur l'archevêque de Reims

C'est du moins, Seigneur, ce que nous osons présumer. Vos miséricordes (1) invoquées jusqu'au dernier soupir, les sacrements de votre Eglise reçus avec tant d'édification, le sacrifice de Jésus-Christ tant de fois offert pour l'expiation de ses péchés, nous font espérer que vous ne serez point entré en jugement avec cette âme fidèle, et qu'ayant couvert la multitude de ses fautes par votre infinie charité, vous aurez couronné ses vertus d'une éternelle récompense.

Ainsi mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans celui qui ayant consacré une longue vie au bien public, mérita d'être regretté de tout le monde.

Le roi perdit en lui un ministre fidèle, l'état un chancelier plein de justice, la religion un zélé défenseur; les pauvres pleurèrent un père tendre, les gens de bien un protecteur, tout le royaume un grand exemple. Perte cruelle dont nous serions inconsolables, si la Providence ne l'avait heureusement réparée. Un illustre successeur, une illustre épouse, d'illustres enfants font revivre parmi nous toutes les vertus de M. Le Tellier. Sa piété éclate dans son épouse; sa fidélité et sa prudence se font admirer dans un grand ministre; son amour pour l'Eglise paraît dans un savant archevêque; enfin sa justice, sa capacité, sa vaste intelligence, sa sagesse, son expérience se trouvent toutes dans M. le chancelier, qui, par ses rares qualités et par ses longs services, s'est rendu digne de l'estime et du choix du plus grand roi du monde. Mais pendant, messieurs, que j'essaie de tromper votre douleur, ne perdez pas le fruit de ce triste spectacle; et tournant les yeux vers ce tombeau, souvenez-vous que c'est là que toutes les grandeurs aboutissent, que nous allons à grands pas à la mort, qu'en ce moment toutes choses périront pour nous, que nos desseins seront détruits, nos fortunes renversées, et qu'étant confondus dans une juste égalité nous ne serons distingués que par nos vertus et nos bonnes œuvres. Puissiez-vous, messieurs, vous convaincre efficacement de cette sensible vérité, afin que profitant des grands exemples de M. Le Tellier vous puissiez mériter la gloire!

ORAISON FUNÈBRE DE MARIE-FRANÇOISE DE LESAY DE LUSIGNAN,

PREMIÈRE PRIEURE PERPÉTUELLE DES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME-DE-SAINT-SAUVEUR DE PUYBERLAND EN POITOU,

Prononcée à Puyberland, le 18 juillet 1708.

Adducentur Regi virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi.

Des vierges seront amenées au Roi après elle, et l'on vous présentera celles qui sont ses plus proches (*Psal.* XLIV).

Monseigneur, vous comprenez par les seules paroles de mon texte tout ce que je viens vous dire à la gloire de l'illustre vierge que nous pleurons. Sortie de la maison paternelle pour se consacrer au Roi des rois dans l'éclat de la plus brillante jeunesse; non contente de lui rendre hommage de tout ce que la nature et l'éducation avaient réuni en elle de perfections et de mérite, elle attira par l'odeur de ses vertus et par l'attrait de son exemple ce qu'il y avait de plus distingué entre les filles de Sion; elle assembla ses plus proches, et leur servant de guide elle les présenta à Jésus-Christ pour être toujours en sa présence, et lui faire toutes ensemble et de leur cœur et de leur corps un continuel sacrifice.

Ce fut sur cette montagne sainte, autrefois la demeure de ses Pères, aujourd'hui le tabernacle du Très-Haut, qu'elle donna aux yeux des anges et des hommes ce religieux spectacle; ce fut dans cet asile sacré, ouvrage de ses mains, qu'elle forma ces chastes épouses de l'Agneau, qu'elle les revêtit de beauté et de force, et qu'entretenant par la surabondance de sa charité leurs lampes toujours ardentes, elle en fit des vierges sages dignes d'être admises aux noces du céleste époux.

Ce serait donc à vous, vierges chrétiennes, qui fûtes sa joie et qui êtes maintenant sa couronne, ce serait à vous plutôt qu'à moi d'entreprendre de la louer; vous l'avez vue de plus près, vous l'avez suivie, vous l'avez admirée, et l'image de ses vertus empreinte dans le fond de vos âmes vous fournirait sans peine et sans effort la matière du plus éclatant panégyrique; et si l'excès de la douleur ne vous permet pas de parler, votre silence est un éloge encore plus digne d'elle, et la grandeur de votre perte se fait sentir tout entière par l'impuissance où vous êtes de l'exprimer.

Que viens-je donc faire ici? Je viens prêter ma voix à vos larmes, je viens servir d'interprète aux sentiments de votre cœur, je viens aider votre reconnaissance, je viens concourir avec vous à rendre de pieux devoirs à la mémoire de très-illustre et très-religieuse dame Marie-Françoise de Lesay de Lusignan, première prieure perpétuelle de Puyberland; je viens vous présenter dans la sainteté de sa vie un modèle pour la conduite de la vôtre; je viens par le récit de ce qu'elle a été, vous faire comprendre ce qu'elle est; je viens vous consoler de sa mort par le souvenir de sa mort même.

PREMIÈRE PARTIE.

Mais pour me fixer dans un si vaste sujet, je me renferme dans la seule idée que m'en a fournie le prophète, et je me contente de vous répéter: Des vierges seront amenées au roi après elle, et l'on vous présentera celles qui sont ses plus proches. En effet, lorsque je rappelle à ma mémoire tout ce qu'elle a entrepris pour l'établissement de cette illustre communauté, tout ce qu'elle a surmonté de contradictions et d'obstacles pour la soutenir, tout ce qu'elle a employé de moyens pour la rendre solide et parfaite; j'y aperçois l'ouvrage de toutes les vertus, et pour-

(1) Monsieur Le Tellier voulant prononcer ces paroles du Psaume, *Misericordias Domini in æternum cantabo*, expira en disant *cantabo*.

rais-je dire laquelle y a plus contribué, le zèle ou la sagesse, la constance ou la charité?

Mais ne vous persuadez pas, messieurs, qu'en vous représentant aujourd'hui Mme de Puyberland au milieu de ces vierges choisies, comme une sainte prêtresse qui les a conduites à l'autel, je puisse oublier qu'elle en a été les prémices. L'offrande que ces vierges firent après elle, fut la récompense de l'offrande qu'elle avait faite d'elle-même; elle ne fut digne de contribuer à la consécration des autres, que par le mérite de sa propre consécration, et la grâce qui consomma son sacrifice, fut le germe sacré de ces précieuses victimes; en un mot, messieurs, la grandeur de ce sacrifice, la fécondité de ce sacrifice, c'est tout son éloge.

Offrir à Dieu le sacrifice de soi-même pour reconnaître par cette offrande volontaire l'excellence de son être et la souveraineté de son empire, c'est, messieurs, une loi qui a commencé avec le monde, et la première qui fut imposée aux plus parfaites créatures. Les anges, dit saint Augustin (*de Civ.*, *l.* X, *c.* 31), furent dès lors, comme ils sont encore, une hostie toute pure qu'ils offrent à Dieu dans eux-mêmes, et l'homme, sorti des mains de Dieu plein de grâce, était aussi lui-même dans le paradis terrestre la seule victime qu'il immolait. En perdant l'innocence il ne perdit pas cette obligation; et si, pour la remplir, il fut forcé d'avoir recours aux sacrifices des animaux, ce fut pour suppléer par ces victimes innocentes cette victime pure qu'il ne trouvait plus dans son cœur; mais depuis que Jésus-Christ, prêtre et victime, a pris la place des holocaustes, et que par l'efficace de son sacrifice il a réparé ce qui manquait à la perfection du nôtre; le sacrifice de nous-mêmes est redevenu le seul que Dieu exige de nous et le seul qui lui puisse plaire; il ne demande plus, dit saint Augustin, le sacrifice sanglant d'une bête égorgée, mais il demande le sacrifice spirituel d'un cœur pur et anéanti; madame de Puyberland commença à peine à se connaître, qu'elle sentit ce premier devoir. La foi qui, de jour en jour, prenait en elle avec l'âge de nouveaux accroissements, lui en découvrait de plus en plus l'importance; et la grâce qui servait de guide à son cœur, lui inspirait de plus en plus d'ardents désirs de l'accomplir. Déjà l'on aurait pu remarquer en elle une piété tendre envers Dieu, une exacte fidélité aux pratiques de la religion, une obéissance facile aux instructions de ses maîtresses; naïve, sincère, ennemie du mensonge, avouant ses fautes, toujours prête à s'en corriger, attentive aux bienséances de son sexe, sans légèreté, sans caprice, sans opiniâtreté, sans humeur, douce, docile, prévenante, honnête: vertus naissantes qui, accompagnées des lumières d'une raison prématurée, furent comme l'heureux présage de cette sagesse consommée qui a fait depuis notre admiration.

Jeunes personnes qu'on élève ici sur ce modèle, puissiez-vous être maintenant ce qu'elle fut à votre âge, et marcher toujours sur ses traces, pour convaincre de plus en plus que notre cœur appartient à Dieu et qu'en quelque état que la Providence vous appelle, vous lui en devez le sacrifice.

Ce fut pour rendre le sien parfait que notre jeune vierge, non contente de s'immoler sans cesse sur l'autel de son cœur, forma le dessein de briser les liens qui semblaient l'attacher au siècle pour se consacrer tout entière à Dieu par les vœux de religion. Elle avait compris qu'il n'est point aisé d'être à Dieu dans les engagements du monde, et qu'au milieu de tant d'idoles qu'on y adore, et qui toutes à l'envi se disputent l'empire de notre cœur, il y a toujours lieu de craindre que ce sacrifice ne s'interrompe et que les flammes ne s'éteignent avant que l'holocauste soit consommé.

Secondée dans ce généreux dessein par une mère, qui, chrétienne autant qu'éclairée, l'avait offerte à Dieu avant même qu'elle eût vu le jour, elle n'eut point à surmonter ces obstacles qu'apportent à la vocation de leurs enfants ces mères imprudentes, qui, séduites par un aveugle amour, croient les avoir perdus lorsqu'ils se donnent à Dieu; mais aussi dans la part qu'il plut à Dieu de donner à la mère dans le sacrifice de sa fille, n'allez pas vous représenter une femme impérieuse, qui, se regardant comme la souveraine de sa famille, décide du sort de ses enfants par les vues d'une politique mondaine, ou par les préjugés d'une prédilection mal entendue; qui fait de son propre choix la règle de leur vocation, qui les sacrifie sans discernement à l'élévation d'un aîné trop chéri, et qui forçant leur inclination par une injuste autorité, en fait d'infortunées victimes de son ambition, sous le nom de victimes de Jésus-Christ. L'illustre mère dont nous parlons, fut bien éloignée de ce caractère, l'offrande qu'elle fit de sa fille fut tout ensemble l'effet de sa tendresse et de sa religion; elle ne fit à Dieu ce précieux présent qu'autant qu'il lui plairait de l'accepter, heureuse de pouvoir s'immoler à lui dans la plus chère portion d'elle-même, et de faire servir au triomphe de la foi les plus doux penchants de la nature.

C'est ici, messieurs, qu'il faut vous développer un mystère de grâce où vous verrez avec étonnement un coup rare, mais éclatant, des plus signalées miséricordes.

Gabriel de Lesay et Susanne de Cerls, père et mère de celle que nous honorons, dignes l'un de l'autre par leur haute naissance et par leurs qualités personnelles, avaient eu le malheur de naître et d'être élevés dans l'hérésie; et si le mérite et l'inclination formèrent les premiers nœuds de leur alliance, l'on peut dire que la conformité de religion contribua encore plus à les unir par les engagements du mariage. Etait-ce donc, ô mon Dieu! de ce mariage contracté hors de votre Eglise que devait naître cette fille illustre, ce vase d'élection que vous aviez choisi pour faire bénir votre nom dans ce saint temple, et vous y consacrer tant de victimes? Sci-

gneur, que vos jugements sont profonds, et que vos voies sont impénétrables ! A peine ces jeunes époux avaient goûté les douceurs d'une heureuse société, qu'une disgrâce imprévue force M. de Lesay de sortir du royaume. Quelle tristesse pour de nouveaux époux sincèrement unis ! Mais tristesse que la grâce leur rend salutaire par un miracle de sa puissance; cette grâce, qui sait, quand il lui plaît, tirer le bien du mal, ménage les moments de douleur que leur cause une cruelle séparation, pour leur faire sentir le malheur d'une séparation mille fois plus funeste; et frappant leurs cœurs par les mêmes mouvements, elle leur fait désirer plus ardemment d'être réunis à l'Eglise que d'être réunis ensemble : pressés par ces désirs qui ne furent point concertés, ils marchent à pas égaux dans la voie de la vérité, et, par un prodige que l'on ne peut, sans impiété, attribuer au hasard, le même jour qui vit l'époux à la sainte Baume en Provence, abjurer l'hérésie, vit l'épouse à Mesle en Poitou, prosternée aux pieds des autels en demander l'absolution : conversion miraculeuse qui, exempte de tout soupçon de politique ou d'intérêt, fut comme la source des abondantes bénédictions que Dieu versa à pleines mains sur cette famille prédestinée !

Le premier soin de madame de Lesay, après un bienfait si signalé, est d'en rendre à son Dieu de très-humbles actions de grâce; pleine de cette foi vive qui avait détruit jusque dans la racine ses anciens préjugés, elle va à Saumur pour faire passer par les mains de la Mère du Sauveur du monde les vœux qu'elle a dessein d'adresser à son Fils, et lui faire en même temps une réparation publique de l'éloignement et du mépris peut-être qu'elle avait eu jusqu'alors pour une dévotion si solide et si consolante.

Ce fut là que, semblable à la mère de Samuel, mais moins touchée qu'elle de la honte de la stérilité, elle ne demanda à Dieu des enfants que pour les consacrer à son service et réparer par eux le culte légitime que son erreur lui avait ravi dans les premiers jours de sa jeunesse. Ses vœux sont écoutés, elle met au monde celle que nous honorons, et dans le moment même elle en réitère le sacrifice, plus sensible à la joie d'offrir à Dieu ce premier fruit de son mariage, qu'au bonheur d'en être la mère.

Ce fut donc pour cette pieuse dame un grand sujet de consolation de voir croître de jour en jour en vertus cette innocente victime, de découvrir dans le fond de ses inclinations un goût de préférence pour toutes les choses qui sont de Dieu, d'apercevoir jusque dans ses amusements un essai de la religion, de la voir, dis-je, se frayer elle-même un chemin à l'autel, et par des désirs aussi empressés que volontaires, ratifier, sans le savoir, l'offrande qu'elle en avait faite. Déjà elle s'était arrachée du sein de sa famille, et, emportée par l'ardeur de son zèle, elle avait pris l'habit et soutenu les pénibles épreuves d'un rigoureux noviciat, lorsque, saisie d'une langueur mortelle et qui parut sans remède, elle sembla toucher à sa dernière heure. Ce fut alors que, recueillant dans son âme toutes les forces de son corps épuisé, elle s'éleva de plus en plus à Dieu par la véhémence de ses désirs; qu'empruntant de sa charité tout ce qu'elle avait d'ardeur, elle se mit en état de suppléer par la sainteté d'une mort prématurée les travaux et la pénitence d'une longue vie; mais les temps marqués par la Providence pour enlever ce trésor à la terre n'étaient pas encore arrivés. Rendue aux prières et aux larmes d'une mère tendre, elle ne perdit pas de vue sa vocation ; et si elle fut forcée de chercher sous un climat plus doux et dans un ordre plus mitigé une règle plus proportionnée à la faiblesse d'un tempérament délicat, ce fut par l'expresse volonté de Dieu qui se manifesta à elle par les ordres de son évêque ; plus religieuse et plus estimable d'avoir embrassé un état moins austère par un principe d'obéissance, que d'avoir soutenu par un principe de faux honneur un engagement plus difficile.

Voici donc le moment désiré que son sacrifice va s'accomplir par la solennité des vœux qu'elle avait déjà faits tant de fois dans son cœur ; le feu du ciel descend sur la victime, et la fumée de l'holocauste monte jusqu'au trône de Dieu en odeur de suavité ; car ce sacrifice ne fut pas de ces sacrifices équivoques, où il entre souvent plus d'intérêt que de religion, plus de politique que de vérité, plus de respect humain que d'amour de Dieu ; ce ne fut point de ces engagements forcés où par un monstrueux assemblage d'habits de pénitence et d'airs de vanité, d'observances régulières et de sentiments profanes, on ne voit que trop souvent dans le sanctuaire du Seigneur des fantômes de religieuses, qui ne sont ni de la religion ni du monde, que le monde rejette et que la religion désavoue.

Celle que nous honorons, en se consacrant à Dieu, lui sacrifia en même temps tout ce que le monde peut avoir pour un jeune cœur de plus flatteur et de plus séduisant ; et elle aurait pu dire en prononçant ses vœux, ce que le Fils de Dieu dit à la veille de son sacrifice : C'est maintenant que le monde va être jugé.

Issue d'une des plus grandes maisons du royaume elle avait un droit naturel à ces prééminences glorieuses qui font l'ambition et si souvent le désespoir des personnes de son sexe; elle ne voyait presque rien au-dessus d'elle, et la noblesse de son sang, relevée par la noblesse de ses inclinations, semblait être en elle une vocation pour le monde.

Je ne vous raconterai point ce que les annales des siècles les plus reculés peuvent nous apprendre de la maison de Lusignan ; je ne vous dirai rien de ses alliances avec les premières couronnes de l'Europe; je ne vous parlerai point de ces héros qui dans les guerres saintes ont soutenu avec tant de courage les intérêts du nom chrétien, et qui ayant scellé de leur sang le trône de Jérusalem y ont régné avec tant de gloire ; je passerai sous si-

lence tout ce que leurs illustres descendants ont acquis de nos jours de réputation et d'honneur dans les premiers emplois et de l'épée et de l'Eglise; je n'ajouterai point que le sang de Ceris fut mêlé en elle avec celui de Lusignan, et qu'elle tenait du côté maternel, aux maisons de Saintonge, les plus anciennes et les plus illustrées. L'humilité d'une vierge chrétienne qui foule aux pieds tous ces titres d'honneur pour s'ensevelir tout entière en Jésus-Christ, ne m'avouerait pas de vous en faire le détail, et il suffit de vous en avoir dit assez pour vous faire connaître par la dignité de la victime l'excellence du sacrifice.

Ce sacrifice vous paraîtra plus grand encore, lorsque vous saurez que la nature libérale avait joint en elle, aux prérogatives d'une naissance si distinguée, toutes les grâces de l'esprit et du corps, qui dans les personnes même du moindre rang sont toujours applaudies, et ne leur persuadent que trop qu'il n'y a rien dans le monde au-dessus de leurs espérances. A Dieu ne plaise que j'entreprenne de louer dans ce discours des perfections si fragiles et si souvent criminelles, et que je mette au rang des vertus ce qui en est presque toujours l'écueil! la parole de Dieu n'est pas destinée à encenser l'idole du monde et à lui dresser des autels. Je n'ai donc garde de faire entrer dans un éloge chrétien ces grâces naturelles que les mondains adorent; le mérite de madame de Puyberland n'est pas de les avoir possédées, c'est d'avoir su les mépriser, c'est d'avoir su les dérober aux complaisances de l'amour-propre, c'est d'avoir su les préserver de la corruption des louanges, c'est d'avoir su les tenir cachées sous les voiles d'une sévère modestie; pour tout dire en un mot, c'est d'avoir su renoncer aux avantages qu'elles lui promettaient dans le siècle, pour les immoler à l'amour de son divin Maître. Vous comprenez toute la grandeur de ce sacrifice, filles du monde, qu'une faible beauté rend si vaines, et qui enchérissant sur la nature par un art que votre orgueil a inventé, prenez tant de soin de relever une perfection si dangereuse; vous, dis-je, qui mettant en elle toute votre gloire vous en faites un superbe titre pour exiger des autres des hommages que vous vous rendez continuellement à vous-mêmes, vous comprenez ce qu'il en doit coûter aux personnes de votre sexe pour surmonter une tentation si délicate, et établir en elle sur les débris de la vanité et de l'amour-propre, l'empire de Jésus-Christ; mais ce qui est difficile à la nature corrompue ne l'est pas à un cœur pénétré de grâce. Notre jeune Vierge qui n'avait d'ambition que de plaire à Dieu oublia aisément qu'elle aurait pu plaire au monde, et détachée de tout intérêt humain elle eut encore moins de peine à lui sacrifier l'espérance d'une opulente succession.

Elle n'était pas du nombre de ces personnes de qualité qu'une fortune ingrate force malgré elles de chercher dans la religion un asile à leur indigence, qui ne prennent le parti de renoncer aux biens de la terre, que parce que les biens de la terre leur ont manqué, et qui tâchent de réparer par la gloire de la pauvreté évangélique, la honte que traîne après soi dans le monde une pauvreté involontaire. Non que je veuille ici juger personne, je sais que le renoncement au désir des richesses est d'un même prix devant Dieu, que le renoncement à des richesses effectives, et que Dieu a moins d'égard aux choses qui lui sont offertes, qu'aux dispositions du cœur qui lui en a fait le sacrifice. Madame de Puyberland sacrifia à Dieu le désir des richesses, et les richesses mêmes. En vain on lui proposa un établissement capable de remplir la plus vaste ambition; en vain l'on offrit à ses yeux tout ce que la magnificence et le luxe ont de plus pompeux et de plus attrayant, rien ne fut capable de la toucher; ce qui aurait pu ébranler la vocation la plus affermie, la confirma dans la sienne, et la grandeur de l'épreuve ne servit qu'à donner plus d'éclat à la grandeur du sacrifice.

Quelle fut sa joie lorsqu'affranchie de la tyrannie du monde, et du poids des bienséances humaines, loin du bruit et du tumulte des passions, elle goûta dans une paisible retraite les douceurs d'être toute à Dieu! Ce fut alors qu'elle dit avec l'Epouse des Cantiques : J'ai trouvé celui que j'aime, je l'ai trouvé et je ne permettrai pas qu'il m'échappe.

Imaginez-vous donc une religieuse, qui, contente de son état, pleine de reconnaissance d'y avoir été appelée, ne connaît d'autres plaisirs que ses devoirs; qui, fidèle à accomplir les observances de sa règle, n'a pas moins d'exactitude à accomplir les petites que de facilité à remplir les plus grandes; qui, ennemie de toute singularité, renferme sa vertu dans les bornes de la vie commune; qui, saintement dissipée dans une innocente récréation, revient sans peine dans le temps marqué au recueillement et au silence; qui se prête avec joie aux plus vils ministères sans aspirer aux plus élevés; que rien ne blesse et que tout édifie; qui supporte les faibles sans jalousie contre les parfaites; pour tout dire en un mot, dont toutes les actions ont pour fondement l'humilité, pour guide l'obéissance, pour principe la charité. Entrez dans le sanctuaire de son cœur et vous y découvrirez tout ce que la foi la plus vive a de soumission et de confiance, tout ce que la pénitence la plus sincère a d'anéantissement et d'amertume, tout ce que l'oraison la plus sublime a de lumières et d'ardeurs, tout ce que le zèle le plus étendu a de mouvements et de transports, tout ce que l'amour le plus fidèle a de désintéressement et de pureté. Vertus qui, revêtues au-dehors de tout ce que la politesse et la modestie ont de plus engageant, en font bientôt l'objet d'une admiration sans envie; l'on ne peut se défendre de l'estimer, et on l'aime encore plus qu'on ne l'estime : elle passe successivement par tous les emplois du monastère, et chacun fait découvrir en elle de nouveaux talents que son humilité

tenait cachés ; supérieure à tous, elle les remplit avec une égale capacité ; partout éclate une pénétration d'esprit à qui rien n'échappe, et une force de jugement qui la détermine toujours à ce qu'il y a de plus juste et de plus parfait.

C'est ainsi, vierges chrétiennes, que Dieu par les dons les plus précieux de la nature et de la grâce nous préparait un modèle en vous préparant une Mère. A ce nom si tendre et si cher votre attention se renouvelle avec vos larmes, et votre reconnaissance s'intéresse de plus en plus à ce que je dois vous dire de la fécondité de son sacrifice.

SECONDE PARTIE.

Il y a, mesdames, une fécondité spirituelle, plus noble que la naturelle : si les femmes juives avaient connu la première, elles n'auraient pas tant estimé l'autre, et elles auraient préféré l'honneur de donner des enfants au ciel à Celui d'en donner au monde. Ce privilége était réservé dans la loi nouvelle aux chastes épouses du Fils de Dieu, qui intimement unies à lui par les vœux de la plus parfaite pureté, trouvent dans cette pureté même, la source d'une fécondité si glorieuse. Stériles dans l'ordre de la nature elles ne le sont pas, dit saint Ambroise, dans celui de la grâce ; elles engendrent des justes par la force de leur amour, et la sanctification des âmes est le fruit précieux de leur alliance avec Jésus-Christ. Mais si cette admirable fécondité est le partage des vierges consacrées, c'est particulièrement de celles que Dieu a choisies pour former de nouvelles épouses à l'agneau, et, par un concours heureux de sagesse et de charité, les engendrer à la religion.

Telle fut, mesdames, l'illustre Mère que vous regrettez, et je ne veux que vous pour me servir de preuve qu'il n'y en eut jamais ni de plus féconde, ni de plus heureuse. Digne récompense d'un sacrifice où, renonçant à l'espérance de donner à ses ancêtres une glorieuse postérité dans le monde, elle mérita d'avoir dans l'Eglise, par une chaste génération, une postérité sainte dont la mémoire est éternelle, et toujours en honneur devant Dieu et devant les hommes.

Je ne puis mieux vous exprimer la fécondité de ce sacrifice que par celle du sacrifice d'Abraham et d'Isaac, où le père étant le prêtre et le fils la victime, ils furent dignes par ce généreux effort de leur obéissance et de leur foi, de devenir contre toute espérance les ancêtres du Sauveur du monde, et les pères de tous les fidèles. Vous sentirez, mesdames, toute la justesse de ce parallèle, si vous vous souvenez que Madame de Lesay, mère de celle que nous honorons, ne contribua pas moins au sacrifice de sa fille que sa fille elle-même, et que cette généreuse dame fut le glorieux instrument dont Dieu se servit pour jeter les fondements de cette illustre et nombreuse communauté.

Non contente d'avoir immolé à Dieu le plus cher objet de sa tendresse, elle voulut comme David, mais plus heureuse, lui bâtir un temple, et lui dresser des autels ; elle fonde, mesdames, ce monastère sous le nom de prieuré perpétuel de Notre-Dame de Saint-Sauveur, dédiant ainsi à Jésus-Christ, sous l'invocation de la sainte Vierge, ce monument de sa piété, en reconnaissance des grâces qu'elle avait reçues du Fils par l'intercession et les mérites de la Mère. Elle consacre à cette œuvre sainte sa propre maison et tout son bien; et presque dépouillée de tout, elle ne souhaita d'être plus riche que pour donner plus à Dieu et lui préparer un tabernacle plus digne de sa majesté. Cette fondation ne fut point de ces restitutions colorées, où le riche au lit de la mort déchiré par les reproches d'une conscience alarmée destine à la décoration des temples les dépouilles de l'orphelin, et rend à Dieu pour réparer ses injustices les richesses qu'il a prises au monde; ce ne fut point de ces raffinements d'orgueil, où, sous des apparences de piété, l'on cherche moins à plaire à Dieu qu'à l'honorer parmi les hommes, et à ériger dans le sanctuaire même de la religion un monument à sa vanité. Notre illustre fondatrice n'eut en vue que la plus grande gloire de Dieu; et si par son premier testament elle se réserva le droit de nommer la prieure du monastère, ce ne fut que pour nommer la plus digne; elle avait sagement compris que Dieu a moins d'égard à la magnificence des temples qu'à la pureté des victimes qui s'y immolent, et elle n'aurait pas cru faire asssz de lui bâtir un temple de pierre, si elle ne contribuait en même temps par le choix d'une supérieure du premier mérite, à lui former des temples vivants, où il fût sans cesse adoré en esprit et en vérité.

Elle nomma, mesdames, celle que nous avons perdue, et la tendresse y eut moins de part que la justice ; elle n'écouta la voix du sang qu'autant qu'elle la trouva d'accord avec la voix du Saint-Esprit ; et son inclination toujours soumise aux ordres de la Providence ne décida en faveur de sa fille, qu'autant que Dieu lui-même en avait décidé par l'organe de ses ministres.

Cette nomination acceptée par l'Eglise, applaudie par le monde, sanctifiée par les grâces du ministère, fait naître aussitôt parmi les filles les plus distinguées de la province une généreuse émulation, et j'aperçois déjà se former dans leurs cœurs un saint empressement de se consacrer à Jésus-Christ, sous la conduite d'une supérieure dont les éminentes vertus leur sont un gage assuré du plus heureux gouvernement

Mais quels furent ses sentiments à la vue d'une charge qui, n'étant pas au-dessus de ses forces, était beaucoup au-dessus de ses désirs ! Elle ne la regarda pas par ces endroits flatteurs qui ne séduisent que trop souvent les personnes de son état, et qui leur font trouver dans la gloire de commander le dédommagement d'une pénible obéissance ; elle la regarda par le prix des âmes dont elle la rendrait responsable ; elle la regarda par les intérêts de Jésus-Christ dont elle la ferait la dépositair ; elle la regarda par les talents

qu'elle croyait lui manquer pour la remplir; et dans cette vue elle l'aurait constamment refusée, si sa parfaite soumission aux volontés de Dieu n'avait forcé son humilité d'y consentir.

Vous allez donc voir une fille de vingt-cinq ans à la tête d'une communauté naissante suppléer par la force d'un esprit supérieur l'expérience et les vertus de tous les âges. Attentive à tout prévoyant tout, ne trouvant rien de trop grand, ne trouvant rien de difficile, s'animant par les obstacles, les surmontant par son courage, discernant le bien d'avec le mal, s'attachant toujours à ce qui serait de plus utile, par préférence à ce qui serait de plus éclatant.

Puyberland devient bientôt sous sa conduite le spectacle de plusieurs provinces; la rosée du ciel qui descend avec abondance sur cette sainte montagne y répand une fécondité digne d'envie, et l'on aurait pu dire de cette nouvelle Sion que Dieu l'a aimée plus que toutes les tentes de Jacob. Quel prodige d'y voir naître presque dans un instant cette nombreuse assemblée de vierges que la grâce y a consacrées à des marques si visibles de la protection du Très-Haut! qui ne connaîtrait pas que c'est lui-même qui l'a fondée?

Vous dirai-je, vierges saintes, toute la part qu'il plut à Dieu de donner à votre illustre Mère dans cet ouvrage de sa grâce? Vous parlerai-je de ces rares et sublimes talents qu'il lui communiqua pour votre bonheur et pour sa gloire? C'est ici, je l'avoue, que je sens toute ma faiblesse, et qu'accablé du poids de mon sujet, je vous appelle à mon secours pour apprendre à cette illustre assemblée tout ce que vos yeux ont vu, tout ce que vos oreilles ont entendu, tout ce que vos mains ont comme touché de cette sagesse merveilleuse qui fut l'âme de sa conduite.

Qui jamais reçut dans un degré plus éminent le don du discernement des esprits? Qui jamais sut les ménager avec plus d'adresse? Qui jamais sut les faire entrer plus heureusement dans ses desseins? Elle savait que la grâce qui corrige et qui perfectionne la nature, ne la détruit pas, et ne la change pas même toujours; qu'elle suit pour l'ordinaire la pente de nos inclinations, et que les sanctifiant par une onction salutaire, elle les tourne insensiblement du côté de Dieu, et nous fait entrer comme par nous-mêmes dans les voies de la justice. Pénétrée de cette pensée, elle réglait sa conduite sur ce modèle; se regardant comme l'instrument de la grâce, elle s'appliquait à en découvrir les impressions et les progrès, et, toujours attentive à les suivre, elle ne hasarda jamais de les prévenir; se multipliant en mille formes différentes elle s'accommodait au tempérament, à l'humeur, aux penchants de celles que la Providence lui avait soumises, et par un art qui n'appartenait qu'à elle seule, elle tirait du fond de leurs faiblesses mêmes la matière de leurs vertus. Empruntant toute son autorité de la raison, et presque jamais de sa dignité, elle persuadait ce qu'elle aurait pu commander, et toujours obéie elle ne fit jamais sentir la pesanteur du joug d'une rigoureuse obéissance; une noble fierté tempérée par un mélange heureux de modération et de bonté, lui attirait tout ensemble le respect et la confiance, et celles que la sévérité n'aurait pu vaincre étaient forcées de se rendre aux charmes inévitables de sa douceur. N'entendez pas ici, mesdames, par cette douceur une vertu molle qui dégénère en faiblesse, et qui, contente de gémir en secret du mal, manque de force pour y apporter du remède; elle cachait sous l'innocent appât d'une attrayante douceur une courageuse fermeté, dont les effets étaient d'autant plus sûrs qu'ils étaient moins éclatants, et que, par une prudence qui allait au devant de tout, elle savait prévenir le relâchement, ou l'étouffer dans sa naissance

Vous la représenterai-je au milieu de ses filles, les aimant toutes comme si elle n'en avait eu qu'une seule; ne voulant de distinction parmi elles que celle d'une charité plus empressée; compatissant à leurs peines, toujours sûre de les consoler; attentive à découvrir leurs besoins, plus prompte encore à les secourir; prête à se refuser le premier nécessaire pour leur fournir même le superflu? Elle n'était pas de celles qui, placées dans le même rang, se regardent comme les maîtresses d'un bien qui ne leur est mis qu'en dépôt, qui se croient exemptes du vœu de pauvreté parce qu'elles peuvent le violer impunément, qui emploient à leur propre usage ce qui est donné pour plusieurs, et qui font de leur abondance l'indigence de toutes. Elle ne se regarda jamais que comme l'économe d'un bien dont elle était comptable à sa charité; elle oublia que c'était le patrimoine de ses pères, elle le ménagea comme le patrimoine de Jésus-Christ; vêtue des dépouilles des autres, elle se croyait la mieux parée, parce qu'elle l'était plus pauvrement; contente d'une seule chambre sans ornements, sans commodités, elle n'y voulut de riches meubles que ses filles mêmes qui s'y assemblaient en commun; mangeant avec elles la manne dans le désert, elle fut toujours assise à la même table, et se nourrit du même pain; la première aux observances, elle n'exigeait rien des autres qu'elle ne pratiquât elle-même, et ses plus solides instructions étaient celles de son exemple.

Quelle attention n'avait-elle point à bannir du lieu saint tout esprit de division et de discorde, et à tenir unies par les liens d'une sainte amitié, celles que la religion avait unies par les liens des mêmes vœux! Quelle application à renouveler parmi elles la grâce de leur état, à ranimer leur ferveur; à leur faire ajouter à la lettre qui tue, l'esprit, la charité qui vivifie; à l'accomplissement de la loi, la perfection de l'intelligence et de l'amour! Quoique suffisante à cet emploi le plus essentiel du ministère, par l'onction que Dieu répandait sur ses talents, son humilité sagement défiante ne s'en repose pas entiè-

rement sur elle-même; elle emprunte tous les ans d'une célèbre compagnie, dont la science et la piété forment le caractère, des ministres éclairés qui viennent secourir son zèle, et qui arrosant ce champ fertile et y semant à pleines mains la divine parole y font renaître dans tout leur éclat les plus excellentes vertus.

Avec quel succès la vit-on cultiver par elle-même et par des maîtresses choisies ces jeunes plantes, ces dépôts précieux des familles les plus distinguées, qui furent confiés à sa sagesse, et dont l'éducation surpassa de bien loin les plus flatteuses espérances! Dans l'incertitude des différents états où la Providence les destinait, elle les rendit propres à se distinguer dans tous; et la religion et le monde, rarement d'accord, ont également admiré les sujets qu'elle leur a donnés.

C'est ainsi que voyant croître de jour en jour en nombre et en vertus ces fruits précieux de sa charité et de sa sagesse, il semblait qu'elle n'eût plus rien à faire que de goûter en paix les douceurs de son heureuse fécondité; mais Dieu qui se plaît d'éprouver ceux qu'il aime, soit que pour leur propre sanctification il veuille purifier leur vertu, soit que pour sa propre gloire il veuille la manifester, Dieu permit au démon de répandre dans ce voisinage les mortels poisons de l'envie, et de susciter à cette communauté déjà formée, les plus rudes contradictions. Ne craignez rien, Mesdames, voici la femme que le Sage ne pouvait trouver; elle a ceint ses reins de force, elle a affermi son bras, et sa lampe ne s'éteindra point durant la nuit.

Déjà Madame de Puyberland avait dissipé les premiers orages qui s'étaient élevés sur cette sainte maison par une inquiétude assez ordinaire aux gens du monde, qui ne peuvent voir sans jalousie consacrer au service de Dieu des biens que leur cupidité a convoités; déjà elle en avait triomphé par un arrêt, et plus glorieusement encore par sa charité et ses bienfaits, lorsqu'elle eut à soutenir tout ce que le désespoir d'une fortune chancelante peut inspirer d'artifice et de violence, pour enfreindre les droits les plus sacrés de la justice.

En vain elle essaie par un accommodement utile à sa partie, préjudiciable à elle-même, d'acheter chèrement la paix; l'on attribue à la crainte et à la faiblesse ce qui est l'effet de la prudence et de la bonté, et l'injustice devenue plus hardie ne lui laisse de ressource que dans la force de son courage, et dans la sagesse de sa conduite. Quelle douleur pour elle d'être forcée par un intérêt si pressant de s'arracher aux douceurs de la solitude pour aller dans le tumulte du plus grand monde réclamer l'autorité des loix, et tirer de captivité par la vitesse et par la netteté de ses lumières, la vérité opprimée sous les ténèbres d'une monstrueuse chicane!

Ce n'est point ici une Supérieure, qui, ennuyée de sa retraite, et conservant encore quelque penchant pour le monde, cherche sous le nom d'affaires un prétexte honnête à sa dissipation. Madame de Puyberland renfermée à Paris dans un cloître, se prête à ses affaires sans se prêter au monde; se trouvant dans tous les endroits où la nécessité l'appelle, et jamais dans ceux qui pourraient exciter sa curiosité; gardant partout les bienséances de son état, elle ne charme pas moins par sa retenue et par sa modestie, que par la vivacité de son esprit et les agréments de sa personne; son crédit s'augmente chaque jour avec sa réputation, et Paris étonné semble pour la première fois porter envie à la province : je ne vous dis point les difficultés presque immenses qu'elle eut à soutenir dans le cours d'une ennuyeuse poursuite, et que toute autre moins habile et moins éclairée aurait eu peine à surmonter : heureuse encore après de longues sollicitations et deux pénibles voyages, d'avoir su terminer une affaire dont le gain fait l'abondance de cette maison; plus heureuse de s'y être rendue digne de la bienveillance d'une illustre parente dont l'approbation seule fait le plus sûr mérite, et qui par sa haute sagesse que l'univers admire, s'est acquis depuis tant d'années l'estime et la confiance du plus grand roi du monde.

Ces glorieux succès qui n'enflent point son cœur, redoublent sa confiance, et, prête à soutenir de nouvelles épreuves, elle croit pouvoir tout en celui qui la fortifie.

Que ne puis-je, aux dépens même de sa gloire, ensevelir dans un profond oubli une autre contradiction qui n'a que trop éclaté, et qui fut d'autant plus sensible à son cœur qu'elle était domestique, et semblait menacer d'une ruine prochaine non le temporel du monastère, mais la religion même?

L'inquiétude déclarée d'une seule semble se communiquer à plusieurs : de mauvais conseils sont écoutés, les vocations s'ébranlent, et le public prévenu semble favoriser une entreprise téméraire. Vous le permîtes ainsi, ô mon Dieu, non par un effet de votre colère, mais par un effet de votre sagesse; vous voulûtes éprouver, mais vous ne voulûtes pas détruire; et tirant votre gloire des conseils mêmes formés contre elle, vous fîtes servir à affermir votre ouvrage, ce qui dans l'opinion des hommes semblait devoir le renverser.

Sages confidents des plus secrètes pensées de celle dont nous célébrons la mémoire, vous seuls pourriez nous révéler ce qu'il lui en coûta pour soutenir un événement dont le succès même fut pour elle jusqu'à la mort le sujet de la plus sensible amertume, mais qui le fut en même temps de la plus pure et de la plus persévérante charité.

Que n'attendez-vous point, messieurs, d'un courage si fort et d'une vertu si éprouvée dans les accès d'une maladie, qui, peu ordinaire à son sexe, fait presque toujours le désespoir du vôtre, et qui, inconnue et sans remède, ne donne de relâche aux douleurs que pour en préparer de plus vives? vous l'auriez vue attaquée de la goutte pendant l'espace de douze années, plus constante à

supporter le mal que la goutte à le redoubler; il ne lui échappe pas la moindre impatience, elle dissimule ses souffrances pour les épargner à ses filles, et toujours attentive à les consoler, elle se refuse à elle-même les douceurs d'une soulageante consolation ; l'esprit et le cœur élevés au ciel, elle invoque son Dieu, non pour se plaindre de ses rigueurs, mais pour bénir ses miséricordes ; elle lui offre ses peines en expiation de ses péchés, et elle se fait d'une maladie naturelle le mérite d'une pénitence volontaire.

Cette maladie jointe à un grand âge ne diminue en rien sa sollicitude maternelle, un esprit toujours supérieur supplée les forces que la nature lui refuse. C'est peu pour elle d'avoir formé par la fécondité de son zèle cette illustre communauté ; c'est peu pour elle de l'avoir élevée par de glorieux accroissements à ce haut degré de perfection et de bonheur qui paraissait au-dessus de toute espérance ; ses désirs ne peuvent être remplis si elle n'en assure la durée par le choix d'une illustre personne qui succédant à sa dignité succède à ses vertus, et qui animée du même esprit et marchant sur les mêmes traces, soutienne et perfectionne même ce que sa sagesse a établi.

Ce dessein ne fut pas le conseil d'un jour, il y avait déjà près de trente années que sa prévoyance l'avait conçu, et ce fut pour en préparer le succès qu'elle engagea dès lors madame de Lesay sa mère, à transférer aux évêques de Poitiers le patronage de ce prieuré, persuadée que dans le choix d'une Supérieure de qui dépend tout le bonheur de la religion, un premier ministre de Jésus-Christ y porterait des lumières plus sûres et des vues moins intéressées. C'est peut-être la seule occasion où elle a pu déplaire à sa famille ; mais dans un cœur pur et dégagé comme le sien, les intérêts de sa famille pouvaient-ils entrer en concurrence avec ceux de la religion ! Elle n'attend pas comme la plupart des hommes, les derniers moments pour se démettre d'une charge qu'elle ne pourrait plus retenir. Pleine de vigueur encore, et dans un temps même où la goutte moins opiniâtre semblait lui promettre un reste d'heureux jours, elle fait une résignation secrète, et cette résignation ne fut connue que par sa propre déposition.

Quelle fut votre surprise, vierges chrétiennes, à la vue d'un événement que vous n'auriez pas même soupçonné! Mais quelle fut votre joie de voir que votre illustre mère, toujours attentive à vous plaire n'avait fait que prévenir vos désirs, et que sans la perdre vous aviez avec elle une seconde Mère qui, plus distinguée par l'éclat de ses rares vertus que par l'éclat de sa haute naissance, fait la gloire de celle qui l'a choisie, et le bonheur de celles qui lui obéissent!

Vous comprendrez encore plus, mesdames, tout le mérite de cette abdication volontaire lorsque vous saurez qu'elle fit naître la dernière épreuve que Dieu préparait à ce saint établissement, et qui, facile à surmonter pendant la vie de madame de Puyberland, aurait été dans une vacance de mort d'une dangereuse conséquence. Une tradition de famille quoiqu'incertaine persuade à un gentilhomme, proche parent de la fondatrice, que le droit de nommer au prieuré de ce monastère, lui est dévolu par celui du sang; et noblement jaloux d'assurer à ses descendants un droit si glorieux, il nomme une illustre personne qui, par la noblesse de sa maison et par ses qualités personnelles, serait digne des premières places.

Madame de Puyberland vit avec joie éclore de son vivant des prétentions dont on menaçait sa communauté après sa mort; et sans se plaindre d'un parent qu'elle estimait, ni d'une fille qui lui était chère, elle les regarde comme d'illustres instruments que la Providence mettait en œuvre pour mettre le dernier sceau à son ouvrage, et fixer enfin l'incertitude que les différents préjugés avaient formée dans les esprits sur la solidité d'un établissement, dont on craignait encore la chute dans le temps même qu'on en admirait les progrès.

C'est à votre zèle, Monseigneur, qu'elle fut particulièrement redevable d'un succès, qui, mettant le comble à sa gloire, le mit aussi à ses désirs. Vous dérobant pour cette seule fois à ce cher troupeau que vous ne perdez jamais de vue, vous courûtes à Paris au secours d'une communauté, dont les intérêts unis avec les droits de votre siége vous parurent dignes de tous vos soins ; ce fut là que par ce noble crédit que donne une vertu reconnue vous remportâtes en moins de jours que les autres n'y emploient d'années, cet arrêt solennel, ouvrage d'une souveraine justice, qui, assurant le repos des familles, et celui de ce monastère, sera dans les annales de cette maison un monument éternel de votre sollicitude paternelle.

Quel spectacle, messieurs, et en fut-il jamais de plus édifiant, de voir madame de Puyberland à la tête de cinquante filles, reste précieux de quatre-vingts qu'elle avait engendrées en Jésus-Christ, reconnaître pour sa Supérieure une d'elles, et faire succéder à la gloire du plus long et du plus heureux gouvernement, l'exemple de la plus pure et de la plus religieuse obéissance ! Je sais, madame, ce qu'il en a coûté à votre humilité pour consentir à ce noble effet de la sienne, et que toujours soumise à elle par les sentiments de votre cœur, et par une respectueuse déférence, vous n'avez usé de l'autorité qu'elle vous avait confiée, que pour la lui conserver plus entière.

Après tant de travaux couronnés par ce dernier effort d'une si haute sagesse, il ne lui restait plus que de consommer par une sainte mort le sacrifice d'une longue vie. Rendue à elle-même elle s'occupe pendant quatre années de cet unique nécessaire; jetant sans cesse les yeux sur son tombeau, elle en fait l'objet salutaire de ses plus profondes méditations ; pénétrée de la grandeur des jugements de Dieu, elle s'applique à les prévenir, en se jugeant elle-même sur le tribunal de son cœur ; se dégageant de plus en plus des

affections les plus légitimes, elle ne s'en permet que pour son Dieu ; et ne tenant plus à la terre que par les faibles liens d'un corps prêt à périr, elle est déjà dans le ciel par tous les transports de son âme. Attaquée dans ces dispositions par le dernier accès de goutte qui lui prépare le coup mortel, on fait des vœux pour sa santé, et elle n'en fait que pour son salut ; on répand des larmes sur ses douleurs, et elle n'en répand que sur ses péchés ; on cherche des remèdes à ses maux, et elle n'en demande qu'à ses fautes. Un sage ministre que son humilité me défend de louer, mais dont cette humilité même accompagnée des plus solides vertus fait le plus grand éloge, lui annonce avec sa dernière heure le terme désiré de son exil. Dépositaire depuis plusieurs années des sentiments d'une illustre parente à qui il était plus intimement uni par les liens de la charité que par les liens de la nature, il n'eut pas besoin de cet art qu'on croit nécessaire auprès des autres pour ménager leur frayeur ; il lui montre sans déguisement l'éternité qui va s'ouvrir pour elle, et prêtant son ministère aux charitables secours que l'Eglise accorde aux mourants, il emprunte de la parole de Dieu tout ce qu'elle a de plus vif et de plus consolant pour enflammer de plus en plus sa foi et soutenir son espérance.

Ainsi mourut dans le baiser du Seigneur, pleine de jours et de vertus, munie de tous les sacrements de l'Eglise, celle qui, pour le bonheur de ceux qui l'ont connue, n'aurait dû jamais mourir ; mais qui ayant légitimement combattu et rempli une longue course, mérita d'aller recevoir du juste Juge la couronne de justice qui lui était réservée.

Dignes filles d'une sainte Mère, vous qui, témoins des circonstances de sa mort précieuse, avez recueilli avec tant de soin les derniers et les plus purs sentiments de son cœur, vous, dis-je, qui, pénétrées jusqu'au fond du vôtre des marques si touchantes qu'elle vous a données en mourant de son affection maternelle, en conservez un si tendre et si précieux souvenir, arrêtez le cours de vos larmes, une trop longue tristesse n'est permise qu'à ceux qui sont sans espérance. Ce qui a fait jusqu'à ce jour le sujet de vos plus amères douleurs, est la source même où vous devez puiser vos plus sûres consolations ; votre chère Mère ne vous a pas abandonnées, elle est encore avec vous par les sentiments d'une amitié plus épurée, et sa charité devenue plus parfaite vous prépare du haut du ciel de nouveaux secours plus efficaces et plus heureux.

C'est du moins, Seigneur, ce que nous osons présumer de vos infinies miséricordes ; mais si quelques fautes échappées à la fragilité humaine, et presque inévitables dans le cours d'une longue vie, rendent encore cette grande âme redevable à votre justice, recevez en sacrifice d'expiation les prières de votre Eglise, et que l'Agneau sans tache, qui dans ce moment même va s'immoler pour elle par le ministère d'un saint pontife, efface tout ce qui pourrait y être resté de souillure, afin que purifiée dans son sang et revêtue de ses mérites, elle jouisse réellement de vous-même dans le séjour de votre gloire.

Pour vous, Messieurs, qui, appelés à cette lugubre cérémonie par la profonde vénération que vous aviez pour elle, et par la reconnaissance que vous lui devez de l'estime qu'elle avait pour vous, ne bornez pas les devoirs que vous lui venez rendre à d'impuissantes larmes, ou à une stérile admiration, venez sur son tombeau recueillir ses vertus ; venez-y prendre de nouvelles leçons sur le néant des grandeurs humaines, venez vous y détromper des faux charmes du monde : venez vous y convaincre que la plus longue vie n'est qu'une ombre qui disparaît ; la gloire la mieux établie, qu'un songe qui s'évanouit ; les richesses les plus brillantes, qu'un trésor fragile toujours prêt à vous échapper ; que tout est emporté par une suite rapide de moments qui passent ; que tout change, que tout périt ; qu'il n'y a que Dieu qui demeure, et qui demeure éternellement. Venez, dis-je, pénétrés de ces réflexions salutaires, apprendre à mourir volontairement au monde et à vous-mêmes, pour prévenir les rigueurs d'une mort nécessaire que vous ne pourrez éviter.

ORAISON FUNÈBRE DE LOUISE HOLLANDINE,

PALATINE DE BAVIÈRE, ABBESSE DE MAUBUISSON.

Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus.

Toute la gloire de la fille du Roi vient de son cœur. (*Ps.* XLIV).

Madame (1), Dieu ne juge pas des princes comme nous avons coutume d'en juger : souvent trompés et toujours éblouis par l'éclat de leur couronne, entraînés par le torrent d'une cour flatteuse, attentive à leur plaire, nous renfermons nos admirations dans l'appareil extérieur de puissance et de pompe qui les environne ; et, soit que le respect nous défende de sonder leurs cœurs, soit que nos yeux, trop faibles, soient incapables d'y pénétrer, nous formons toute l'idée de leur gloire sur la seule vue de ces apparentes grandeurs.

Dieu qui les a formés, et qui ne les a mis en spectacle à l'univers que pour être sur la terre les plus nobles images de sa divinité, veut qu'on y reconnaisse, à des grandeurs plus solides, les traits de sa ressemblance, et que leur gloire, pour approcher de plus près de la sienne, prenne sa source dans le fonds des plus excellentes vertus.

C'est pourquoi le Saint-Esprit, parlant dans l'Ecriture de la fille du roi, ne fait entrer, dans son éloge, ni les avantages de la naissance, ni les prééminences du rang ; il ne la loue ni par la majesté de ses traits, ni par la dignité de sa personne ; il ne lui fait un mérite ni de l'éclat de ses richesses, ni de la magnificence de sa cour ; il ne la cherche, il ne la regarde qu'en elle-même, et il met

(1) Madame la princesse

toute sa gloire dans son cœur : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.*

Qu'attendez-vous donc de moi, et quelle doit être ici ma conduite? Chargé du glorieux, mais difficile ministère, de rendre à la fille d'un roi un juste tribut de louange, me sera-t-il permis de chercher hors d'elle-même les titres de sa gloire? vous parlerai-je de la noblesse de ce sang illustre, qui, de héros en héros, a coulé tout pur dans ses veines? assemblerai-je sur son tombeau ces lauriers que ses ancêtres ont cueillis en tant d'occasions différentes, pour lui en former une couronne? vous représenterai-je la hauteur de tant de trônes, au milieu desquels elle est née? ferai-je le dénombrement des empereurs, des rois, des électeurs, que sa maison a donnés à l'Europe, et qui ont rempli le monde entier du bruit de leur grand nom?

Elle-même m'en désavouerait, et elle me défend encore, après sa mort, de la revêtir de ces grandeurs héréditaires, dont elle s'est, pendant sa vie, si généreusement dépouillée.

Comme elle ne connaissait de vraie gloire que celle de renoncer à toute gloire, elle en fit son premier devoir, et, oubliant qu'elle était née pour commander aux hommes, elle mit tout son bonheur à servir Dieu. Préférant la solitude à la cour, la cellule au trône, la croix au sceptre, les épines aux couronnes, l'humilité au faste, l'obéissance à l'autorité, elle se déroba au siècle, pour se renfermer en elle-même, et cacha toute la princesse sous le voile et sous l'habit de religion.

C'est à ce point de vue que je borne tout ce discours. Vous n'y verrez pas de ces grands événements qui décident du sort des États, et qui, intéressant les plus nobles passions du cœur, préparent un grand spectacle à la curiosité publique; mais vous y admirerez les merveilles d'une Providence attentive à former un cœur selon celui de Dieu, spectacle digne des saints et des anges mêmes. Vous n'y verrez pas de ces traits d'une politique profonde, qui, par des ressorts secrets, sait donner le branle aux affaires, et manier avec succès les intérêts les plus difficiles; mais vous y découvrirez les traits d'une prudence évangélique, qui sait mettre à profit la grâce, et ramener tout aux intérêts du salut; enfin, vous n'y verrez pas une princesse qui, désarmant des rois ennemis, devient l'auguste sceau d'une paix peu durable; mais vous y verrez une fille de roi qui renonce à toutes les alliances du monde, pour s'unir à l'agneau par une alliance éternelle.

C'est cette divine alliance qui, ayant fait l'objet des plus ardents désirs de la princesse que nous pleurons, a fait aussi toute sa gloire, gloire d'autant plus pure qu'indépendante des caprices du sort et des révolutions des temps, elle ne la doit qu'à sa vertu.

Vous en comprendrez, messieurs, encore plus le prix, si vous faites attention et à la grandeur des obstacles que la princesse eut à surmonter, et à l'étendue des devoirs qu'elle eut à remplir. Préjugés de religion, grandeurs humaines, liaison du sang, tendresse maternelle, quels obstacles plus invincibles? Retraite inviolable, pauvreté effective, crucifiement de la chair, abnégation de soi-même, quels devoirs plus rigoureux?

Mais que ne peut point une grande âme qui est inspirée par la grâce? La princesse, également supérieure et aux obstacles et aux devoirs, surmonte ces obstacles par la grandeur de sa foi, remplit et surpasse même ces devoirs par l'étendue de sa charité. Voilà, messieurs, les titres de sa gloire, et le sujet de l'éloge que je consacre à la mémoire éternellement recommandable de très-haute, très-excellente et très-religieuse princesse Louise-Hollandine, palatine de Bavière, princesse électorale, abbesse de Maubuisson.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, qui, dans l'ordre de son éternelle providence, a des élus marqués dans les conditions même les plus éloignées du salut, et qui, dans les vues de miséricorde qu'il a sur eux, veut les conduire tous à la même gloire, les y conduit souvent par des voies toutes différentes. Quelquefois, pour signaler sa puissance et les merveilles de sa grâce, il les fait tout d'un coup tout ce qu'ils peuvent être; il dissipe les plus anciens préjugés, il rompt les engagements les plus forts, il fait taire les plus impérieuses passions, et, les arrachant à eux-mêmes, il les fait passer en un instant du plus profond abîme de l'erreur à la connaissance et à l'amour de la vérité. Quelquefois, par des opérations plus secrètes et plus lentes, il fait de leur sanctification l'ouvrage de plusieurs années; et comme s'il voulait leur donner plus de part à la gloire de leur conversion, il fait de leurs propres résistances la matière de leur mérite; il les laisse long-temps, si j'ose ainsi parler, aux mains avec la grâce; il les laisse long-temps incertains entre la vérité qui se montre et les préjugés qui les dominent; il leur laisse sentir successivement toute la grandeur des obstacles; et ce n'est qu'après de longs combats, et une victoire long-temps incertaine, qu'il en fait ces justes parfaits, dignes de l'admiration de tous les siècles.

Telle fut, messieurs, la conduite de Dieu sur la sainte princesse dont nous honorons la mémoire. Il la fit naître d'une des premières maisons du monde; et dans cette naissance même, elle trouva tous les obstacles du salut, obstacles qui croissaient avec elle, et qui, empruntant de nouvelles forces des vertus mêmes qu'une sage éducation lui inspira, lui préparèrent de longues épreuves, et lui firent acheter au prix des plus rudes combats, la gloire de les avoir surmontés.

L'hérésie qui, comme un torrent impétueux, inonda, dans le seizième siècle, les vastes provinces d'Allemagne, et qui, appuyée des intérêts d'une politique mondaine, entraîna presque malgré eux les plus puissants princes de l'Empire, s'était fait du chef de la maison palatine un de ses plus grands protecteurs. Devenue comme héréditaire dans

cette auguste maison, elle passa aux princes ses descendants; et elle se vantait d'avoir en elle ses plus fermes appuis, et de trouver dans leur haute valeur autant que dans leur faux zèle des armes pour pousser plus loin ses conquêtes.

Vous le permîtes ainsi, ô mon Dieu! non pour détruire, mais pour purifier votre Eglise; vous fîtes de ces princes les nobles instruments de votre justice; vous empruntâtes leurs bras pour châtier Israël, et y rétablir, par ces salutaires effets de votre colère paternelle, la pureté de votre culte.

La princesse Louise, issue de ces héros, reçut d'eux, avec les plus heureuses inclinations, l'attachement à l'hérésie. Seconde fille de Frédéric, roi de Bohême, et d'Elisabeth d'Angleterre, elle naquit à La Haye, dans le sein même de l'erreur. Le duc de Brunswik et la république de Hollande la présentèrent au baptême; et ces princes qui, suivant la sage institution de cette cérémonie, auraient dû répondre à l'Eglise de l'intégrité de sa foi, servirent de caution et d'interprètes de son dévouement au calvinisme.

A ces premiers engagements succèdent les leçons d'une vertueuse dame (1), qui, applaudie des soins qu'elle avait pris de l'enfance du père, ne promettait pas de moindres succès dans l'éducation de la fille. Faisant de la droiture du cœur et de la pureté des mœurs, du mépris de la vanité et de l'horreur du mensonge, de la compassion pour les malheureux et de la tendresse pour les pauvres, de la crainte de Dieu et de son amour ses plus familières instructions, elle versait dans cette âme tendre les poisons de l'erreur, avec d'autant plus de facilité, qu'à la faveur de ces grandes vertus ils y trouvaient plus d'accès, et qu'ils se présentaient à elle sous les noms empruntés de verité et de religion.

Ajoutez à ces impressions, presque toujours invincibles, ce que peuvent, pour les fortifier, le respect et l'amour d'un père qu'on se propose pour modèle, et qui, n'offrant aux yeux que de nobles exemples de sagesse et de piété, fait de la haine de la véritable religion le premier principe de la sienne, et croit en l'attaquant rendre service à Dieu.

Que nous sommes heureux! et quelles grâces n'avons-nous point à rendre au Père des miséricordes d'avoir épargné à notre faible foi des préjugés si difficiles à vaincre; de nous avoir fait naître entre les bras de la vérité; et de nous avoir rendu, si j'ose ainsi parler, sa sainte religion comme naturelle!

Les préjugés de la princesse grossissaient encore par la politique des ministres attentifs à les cultiver. Découvrant de jour en jour en elle de nouvelles vertus, qui mûrissaient avec l'âge, comprenant tout ce qu'ils en devaient attendre pour l'honneur de la secte, et pour leur propre réputation, ils s'accréditaient de plus en plus auprès d'elle sous la qualité usurpée d'envoyés du Seigneur; et couvrant leur fausse doctrine de l'autorité de la parole de Dieu, pour elle toujours respectable, ils n'oubliaient rien pour lui en faire une religieuse habitude, souvent plus forte et plus insurmontable que la nature même.

Seigneur, souffrirez-vous qu'elle soit plus long-temps trompée par le zèle même qu'elle a pour vous? souffrirez-vous que ces rares qualités de l'esprit et du cœur, qui ne la distinguaient pas moins des autres hommes qu'elle en était distinguée par la hauteur de sa naissance, se prêtent plus long-temps à l'hérésie et au mensonge? Souffrirez-vous que cette âme pure, qui ne respire que pour vous, chante vos saints cantiques dans une terre étrangère? sera-t-elle encore longtemps captive sous la tyrannie de Babylone? et ne lui sera-t-il point permis de vous offrir dans la sainte cité des sacrifices de louanges?

Ce fut, messieurs, par la lecture assidue de l'Ecriture sainte, qui, dès l'enfance même, fit ses plus chères délices, que Dieu répandit en elle les premiers rayons de sa vérité. Elle n'était pas du nombre de ces jeunes personnes qui, pour charmer leur oisiveté, passent les jours entiers à la lecture de ces livres profanes, qui, sous les fleurs d'une délicate expression, cachent souvent un mortel venin; où l'on puise à longs traits la vanité du monde; où dans un tissu de fables arrangées avec art on prend le goût du mensonge; où dans les mouvements d'une passion imaginaire qui intéresse on en forme en soi de véritables; où les faiblesses autorisées semblent justifier les nôtres; pour tout dire en un mot, où l'esprit et le cœur courent un égal danger de se perdre et de se corrompre. La princesse, qui joignait à l'amour de la vérité la plus scrupuleuse vertu, cherchait dans les livres saints des événements plus dignes de son attention, et des sentiments plus conformes à la pureté de son cœur. Mais que n'aurions-nous point à craindre pour elle de cette lecture même si salutaire, si l'Esprit de Dieu, venant au secours du sien, ne l'avait garantie du piége de ses propres préventions?

Tel est le caractère des hérétiques: injustes possesseurs de l'Ecriture sainte, ils s'en rendent eux-mêmes les arbitres et les interprètes; ils osent d'une main hardie rompre les sceaux de ce livre fermé que l'Agneau seul peut nous ouvrir; et comme s'il en avait trop coûté à leur orgueil d'assujettir leur raison à la parole de Dieu, ils veulent l'en dédommager en assujettissant à leur tour la parole de Dieu à leur raison: ils la lisent, non pour en découvrir le vrai sens, mais pour la détourner dans le leur; non pour dissiper leurs erreurs par sa vérité, mais pour corrompre sa vérité par leurs erreurs: et par un juste châtiment de leur téméraire présomption, ils trouvent une nouvelle source d'aveuglement dans la source même des lumières.

La princesse qui avec l'hérésie n'en avait

(1) Sybile de Kettet, de la maison des ducs de Curlande.

pas l'orgueil, et qui dans l'étude de la sainte parole cherchait moins à devenir savante qu'à devenir meilleure, commence à douter d'une religion qu'elle n'y découvre pas. La mauvaise foi d'un ministre (1), dont dans un âge tendre elle avait été témoin non suspect, vient fortifier ses doutes; et partagée entre l'attachement qu'elle a pour la religion de ses pères, et la crainte d'en être trompée, elle se trouve livrée à ces premières inquiétudes que produit dans un cœur un premier mouvement de grâce.

Ces salutaires inquiétudes croissaient encore, lorsque lisant dans l'Ecriture les terribles vengeances que Dieu, jaloux de l'honneur de son culte, exerce contre les rois qui l'ont abandonné, elle en faisait une triste, mais juste application aux disgrâces du roi son père.

Frédéric, appelé par les vœux et les suffrages de la noblesse et du peuple à la couronne de Bohême, trouvant dans les priviléges de la nation et dans sa haute naissance des titres suffisants pour soutenir son élection, semblait devoir se promettre un règne aussi glorieux que durable. Quel prince en effet plus capable de régner qu'un héros qui comptait parmi ses ancêtres tant d'empereurs et tant de rois, qui joignait à l'intrépidité du soldat toutes les parties du capitaine, à la science de la politique les vertus de la vie civile? Quel prince, dis-je, plus digne du trône, si l'hérésie ne lui avait servi de premier degré pour y monter.

Mais le Dieu des armées qui, *dans la grandeur de sa gloire se plaît à confondre ses ennemis, et qui leur envoie sa colère comme un feu dévorant qui les consume comme la paille* (*Exod.*, XV, 7), suscite à Frédéric un prince de sa maison même (2), qui, à la tête des troupes de l'empire et armé du faux zèle de l'Eglise, va l'attaquer sur son trône. La bataille se donne (3), et malgré les derniers efforts de valeur, malgré toutes les ressources de la prudence, l'armée de Frédéric est défaite, et par cette révolution, aussi subite qu'imprévue, Frédéric perd la couronne, et la nation ses priviléges.

Pendant que les courtisans regardent cet événement comme d'injustes caprices d'une aveugle fortune, la princesse y adore les jugements profonds d'une secrète Providence ; et la grâce, se mêlant à ses réflexions, lui fait apercevoir dans ces malheurs domestiques, les malheurs inévitables que doivent craindre tôt ou tard les protecteurs de l'hérésie.

(1) Un médecin catholique que la reine de Bohême estimait, ayant eu en sa présence et de la princesse sa fille une conférence avec un ministre, il le pressa si fort sur le baptême des enfants, que le ministre sans répliquer demanda huit jours pour répondre ; les huit jours expirés, le ministre manque au rendez-vous, et s'excuse sur des affaires; enfin, pressé par la reine même, il lui avoua que, malgré son application et son travail, il n'avait rien trouvé dans sa Bible de quoi répondre aux objections du médecin. La princesse Louise alors âgée de huit ans s'en est toujours souvenue, et la grâce lui en fit tirer, dans un âge mûr, des motifs de conversion.

(2) Maximilien de Bavière.

(3) Bataille de Pragues.

Mais si ses yeux timides et retenus par le respect se refusent à une longue attention sur des événements où la mémoire d'un père se trouve intéressée, la grâce lui montre à découvert dans les révolutions d'Angleterre combien suspecte et peu sûre doit paraître une religion, qui n'a jamais eu pour fondement que la révolte et l'injustice, ne s'est maintenue et agrandie que par les plus énormes attentats.

Ce schisme fameux d'un roi, qui, comme un autre Salomon, abandonna la sagesse pour sacrifier aux idoles d'une honteuse volupté, et qui, pour serrer de plus près des liens scandaleux qu'une aveugle passion avait formés, rompit les nœuds sacrés qui l'attachaient à l'Eglise : ce schisme, qui, par une malheureuse fécondité produisit dans un royaume autrefois si fidèle ces monstrueuses sectes, qui, divisées contre elles-mêmes, ont donné presque de nos jours le plus horrible spectacle que tous les crimes ensemble puissent préparer à l'univers : ce schisme, la funeste origine des malheurs d'une royale maison, dont les plus héroïques vertus, unies aux droits du sang, n'ont pu la garantir : ce schisme, messieurs, le sujet le plus ordinaire des méditations de la princesse, le fut aussi des plus pressants motifs qui contribuèrent à sa conversion.

Instruite par des pièces authentiques (pour elle d'autant moins suspectes qu'elle les tenait des mains même les plus intéressées à les cacher), elle ne put voir sans horreur que les noms spécieux de pureté et de réforme qui l'avaient abusée, n'avaient été que le masque de l'ambition et de l'intérêt; le zèle, qu'une aveugle fureur; la séparation de l'Eglise, qu'une révolte déclarée contre les puissances légitimes; la destruction des autels et des monastères, qu'une sacrilége avidité du patrimoine de Jésus-Christ; et ne pouvant accorder ces traits avec la sainteté de l'Evangile, elle comprit qu'une religion coupable de tant de maux ne pouvait être la véritable ; que de la professer plus longtemps ce serait s'en rendre complice, et, pénétrée de ces réflexions, elle sent renaître en elle un pressant désir d'y renoncer.

Aidée dans cette situation des conseils d'une illustre amie (1), que son mérite plus que sa naissance lui avait justement acquise ; éclairée des lumières de ministres fidèles (2) ; enfin, pleinement convaincue par la lecture d'un livre où l'hérésie (3), forcée jusque dans ses derniers retranchements, se trouva accablée sous le poids immense de l'éternelle vérité, elle se déclare à ses confidents ; et catholique dans le cœur, il ne manque à sa parfaite conversion que d'en faire profession publique.

Réjouissez-vous, anges du ciel, la brebis égarée est sur les épaules du pasteur, la dragme perdue est retrouvée, l'enfant pro-

(1) La princesse d'Oxoldre.

(2) Prêtres écossais.

(3) Traité en flamand contre les ministres de Bolduc.

digne va retourner dans la maison paternelle.

Mais si la foi de la princesse a su triompher d'elle-même, et élever dans son cœur sur les débris des plus forts et des plus anciens préjugés, de secrets trophées à la vérité de l'Église, sera-t-elle assez courageuse pour se manifester, et lever hautement l'étendard de la croix dans les États dont elle est bannie ?

Imaginez-vous une grande princesse qui faisait la gloire et les délices d'une puissante république, et qui dans le respect, la soumission et les hommages que ses hautes vertus lui attiraient, semblait avoir usurpé l'empire sur les peuples du monde les plus jaloux de leur liberté, qui, attachée à eux par une inclination réciproque, s'y trouvait encore engagée par une juste reconnaissance; qui, accoutumée à leurs mœurs et élevée dans leurs maximes, s'en était fait une longue, mais agréable habitude; qui, fidèle jusqu'au scrupule aux devoirs de la religion dominante, en avait été jusqu'alors l'édification et l'exemple. Pourra-t-elle donc renoncer tout d'un coup à des idées si flatteuses ? Pourra-t-elle, en se déclarant catholique, souffrir qu'on la soupçonne d'ingratitude ou d'inconstance? Pourra-t-elle se résoudre à voir les applaudissements et les louanges se changer pour elle en indignation et en reproches; à l'estime qu'elle s'était acquise succéder le regret de l'avoir estimée ? Osera-t-elle, dis-je, soutenir seule contre tous une religion proscrite et décriée, et se faire de tous ceux qu'elle connaît et qu'elle aime ses plus implacables ennemis?

Quelle tentation pour une foi naissante ? Sondez-vous ici, grands du monde. Interrogez vos cœurs et nous dites quels efforts il en coûterait à votre foi, si, au préjudice des plus forts et des plus anciens engagements, si, au préjudice des liaisons les plus tendres, si, au préjudice de votre fortune et de votre gloire, si, au préjudice des plus flatteuses espérances, elle avait à se déclarer.

Ce n'est pas là pourtant ce qui coûtera le plus à la foi de la princesse. Désabusée dès sa première enfance des vanités du monde, maîtresse de ses passions, supérieure à tout intérêt, ne comptant pour rien le jugement des hommes quand il s'agit d'obéir à Dieu, prête à souffrir opprobre pour son nom, ravie même de verser son sang pour sa gloire, elle ne peut être retenue par le respect humain ; et je n'ai rien à craindre pour elle de la mauvaise honte, qui en retient tant d'autres dans le mauvais parti, et leur fait mettre une espèce d'honneur à soutenir contre leur conscience même, la religion où ils sont nés.

Un sentiment plus juste et plus conforme à la véritable religion est le seul qui lui reste à vaincre, la crainte de déplaire à une auguste mère, qu'elle aime uniquement, et dont elle est tendrement aimée, qui fait seule toute sa joie et dont elle est réciproquement la plus douce consolation ; cette crainte formée par les plus nobles et les plus religieux sentiments lui défend de se découvrir, elle se défie d'elle-même, elle appréhende d'être trahie par sa propre tendresse, elle redoute des larmes puissantes; elle craint une douleur respectable, et n'osant se hasarder à un combat trop inégal, elle ferme, pour la première fois, à la reine sa mère, le sanctuaire de son cœur.

Cependant la grâce la presse, et la voix de Jésus-Christ, qui lui répète en secret que, quiconque ne hait pas son père et sa mère, ne saurait être son disciple (*Luc.*, XIV), semble lui reprocher son peu de foi.

Quoi donc, Seigneur, faut-il être ingrat et dénaturé pour vous plaire, et cette auguste vierge ne sera-t-elle digne de vous qu'en renonçant à l'amour d'une mère qu'elle a regardé jusqu'alors comme le premier et le plus inviolable de ses devoirs ?

Non, messieurs, le Sauveur de nos âmes ne pousse pas si loin la sévérité de ses lois, mais il veut nous apprendre que, sans blesser la tendresse que nous devons à ceux qui nous ont donné la naissance, nous en devons craindre les écueils, et que s'il arrive que leurs desseins ne s'accordent pas avec les ordres de sa providence, nous devons imposer silence à la voix du sang, pour obéir à la sienne, et lui donner par ce dernier, mais pénible effort, des preuves effectives d'une invincible fidélité.

La princesse pénétrée de cette importante maxime fait enfin céder la nature à la grâce, sa foi impatiente d'éclater ne souffre plus de délai, et quoi qu'il en puisse coûter à son cœur, elle va par une fuite généreuse s'arracher du sein de la reine pour se réunir à l'Église.

Trompant, sous une figure empruntée la vigilance des gardes, passant seule et à pied toutes les rues de la Haye, elle se rend au lieu concerté, et de là sans équipage et sans suite, sans argent, sans pierreries, sous la seule guide des anges fidèles, elle arrive à Anvers, où reçue dans le monastère des Carmélites anglaises, elle emprunte de ces saintes victimes de la foi de nouvelles forces pour soutenir la sienne et consommer enfin l'ouvrage si désiré de sa parfaite conversion.

Je ne vous représente point les agitations et le trouble de la cour de Bohême, les larmes et les gémissements des officiers de la princesse, l'affliction et la colère de la reine, lorsqu'à l'inquiétude que donne son absence succède la douleur d'en apprendre la cause par ces mots écrits de sa main que l'on trouve sur sa toilette : *Je passe en France pour me faire catholique et me rendre religieuse.* Paroles courtes, mais admirables, dignes d'être transmises à la postérité dans les annales de l'Église, paroles marquées du sceau de l'esprit de Dieu qui les a dictées, et qui respirant cette noble simplicité de l'Évangile, qui ne connaît ni déguisement ni artifice, sont un miroir fidèle de la candeur et de la pureté du cœur de la princesse qui les a écrites.

Quelle fut sa joie lorsque, rendue à elle-

même et affranchie du joug pesant de toute contrainte, elle se vit en état de marcher dans les voies que la grâce lui avait montrées, et que la miséricorde de Dieu lui avait ouvertes! Ce fut alors que dans les transports de son zèle elle s'écria avec le saint roi : *Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louange, et j'invoquerai votre nom; je m'acquitterai de mes vœux devant votre peuple, à l'entrée de votre saint temple, au milieu de Jérusalem* (*Ps.* CXV).

Ce fut, messieurs, pour accomplir ce glorieux dessein qu'après s'y être affermie de plus en plus sous la sage conduite d'un ministre habile et fidèle (1), qui, comme un autre Ananie, lui ouvrit de plus en plus les yeux sur la vérité de nos mystères, elle renonça publiquement à l'hérésie qu'elle avait depuis longtemps abjurée dans son cœur.

Déjà accoutumée, autant que fidèle, à toutes les pratiques de la religion, on ne s'aperçoit qu'elle est nouvelle catholique, qu'au redoublement de piété et de ferveur : point de doutes inquiets, point de curiosité indiscrète, point d'orgueilleuse singularité; respectant jusque dans les moindres cérémonies l'autorité de l'Eglise, tout lui paraît grand, tout lui paraît auguste, tout lui paraît vénérable; rendant grâce de ce qu'elle a compris, se soumettant sans hésiter à ce qu'elle ne peut comprendre : enfin, joignant par un prodige de foi la docilité de l'enfance avec la sagesse et les vertus de l'âge parfait.

Mais ce n'est pas assez pour la grandeur de sa foi d'être réconciliée à Jésus-Christ, ses désirs ne peuvent être remplis qu'en s'unissant à lui par des liens plus étroits, et lui donnant par l'entier sacrifice d'elle-même de nouvelles preuves de reconnaissance et d'amour.

Pressée par ce désir, elle passe en France, où le céleste Epoux l'appelle. Il était bien juste qu'un royaume, si distingué des autres par la pureté de sa foi, fût le théâtre du plus auguste et du plus éclatant triomphe que la grâce pût préparer à la religion.

Reçue à Rouen par Edouard, prince palatin, son frère, vous dirai-je quels furent les transports de leur amitié mutuelle, qui, formée par les plus purs sentiments de la nature, empruntait de nouvelles forces de la conformité de la religion? Vous représenterai-je les tendres mouvements de son cœur, lorsque passant par cette royale abbaye, elle y embrassa les trois princesses, ses nièces (2), et que dans leurs vertus naissantes, elle aperçut par un heureux pressentiment tout ce que l'Europe en devait attendre, non seulement pour le bonheur des Etats, où la Providence les destinait, mais plus encore pour la gloire et l'édification de l'Eglise.

Quel sujet d'admiration de trouver dans

(1) Le R. P. Jésuite.

(2) Marie-Louise, princesse de Salm; Anne, princesse de Condé; Benedicte, duchesse de Brunswick, mère de l'impératrice.

la princesse, leur mère (1), plus de mérite que la renommée n'en publiait, et de pouvoir s'assurer dans la bonté de son cœur, autant que dans la supériorité de ses lumières, une source inépuisable des plus sages et des plus utiles conseils.

Arrivée enfin entre les bras d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, princesse plus célèbre par la grandeur de son courage que par la singularité de ses malheurs; trouvant en elle une seconde mère, elle en fut présentée au roi, qui, joignant aux bienfaits l'accueil le plus gracieux, fit connaître par ce noble essai de sa bonté et de sa libéralité royale, qu'il serait désormais le protecteur et l'asile des princes persécutés pour la justice; et que, malgré la dureté des temps les plus difficiles, il leur fournirait, du fonds même de ses propres besoins, de quoi soutenir avec éclat la majesté des rois et l'honneur de la religion.

La princesse, dédommagée par une si puissante et si glorieuse protection, de ce qu'elle avait quitté pour Jésus-Christ, prévenue dans tous ses désirs, estimée d'une cour pompeuse qui s'offrait à elle, aimée et admirée de tout le royaume, ne perd pas de vue sa vocation.

Retirée auprès de la reine sa tante (2), elle étudia de plus près dans le cœur de cette héroïque princesse, cette constante chrétienne, dont les siècles les plus reculés ont à peine fourni le modèle, elle s'y convainc de plus en plus de la fragilité et du néant des grandeurs humaines : elle y apprend à se détacher sans retour de ce qui pourrait encore la toucher dans le monde : et après s'être essayée pendant un an à la pratique austère des plus religieuses vertus, elle vient se renfermer dans ce monastère, où la Providence avait dressé l'autel de son sacrifice : c'est là que vous l'allez voir remplir et surpasser même les plus rigoureux devoirs par l'étendue de sa charité.

SECONDE PARTIE.

Se faire un inviolable précepte de ce qui à peine est un conseil; se dépouiller de sa volonté propre pour faire toujours celle des autres; ne connaître d'autre plaisir que celui de n'en point avoir; mettre sa gloire dans l'humiliation, et sa joie dans la souffrance; ne posséder rien et renoncer à tout désir de posséder; passer la nuit dans la prière, et le jour dans le silence; vivre en société et garder toujours la solitude; aimer ses sœurs plus que soi-même, et ne s'attacher à aucune; regarder les faibles sans mépris, et les parfaites sans envie; fermer son cœur par retenue, le découvrir par obéissance; enfin mourir sans cesse à soi-même, et vivre dans un corps comme n'en ayant point : ce n'est là, messieurs, qu'une partie du devoir que la princesse eut à remplir dans les épreuves du noviciat.

Vous parlerai je de ces pratiques secrètes,

(1) Anne de Gonzague, princesse palatine, sa belle-sœur.

(2) A la Visitation de Chaillot.

d'autant plus utiles qu'elles le paraissent moins, que le monde nommerait folie, mais qui sont sagesse devant Dieu : pratiques dont on ne peut rendre raison, que celle d'humilier et d'assujettir la raison même, et qui, propres à éprouver la docilité du premier âge, révoltent naturellement l'indépendance de l'âge mûr.

Quel prodige de voir une princesse de trente-six ans, qui joignait à la noble fierté qu'elle avait puisée dans son sang, un esprit solide et élevé, et qui, accoutumée aux douceurs d'une cour flatteuse, voyait l'obéissance courir au-devant d'elle : de la voir, dis-je, se plier tout d'un coup à des observances si pénibles ; courir à son tour au-devant de l'obéissance, et oublier ce qu'elle était née, pour descendre à ce qu'il y a de plus bas et de plus humiliant dans la religion.

Mais tout est possible quand on aime. La charité, plus forte que la nature, plus puissante que les plus anciennes habitudes, plus sage que l'expérience, plus persuasive que la raison, se plaît à faire ces merveilles; mais ce n'est ici que le prélude de celle qu'elle vous prépare.

En vain une sage abbesse veut ménager une foi naissante, et épargner à un tempérament délicat ce que la règle a de trop austère; la princesse n'y peut consentir, et leur charité, en cela peu d'accord, se manifeste également : dans la supérieure, par la prudence, et dans la novice, par la ferveur.

Vierges sages, qui avez eu le bonheur d'être les compagnes de ses épreuves, et d'entretenir avec elle le feu sacré de vos lampes, pour aller au-devant de l'Epoux, vous nous pourriez dire combien elle était offensée de tout ce qui s'appelle distinction ; soit qu'elle voulût ôter de vos cœurs une jalousie dont vous n'étiez pas susceptibles, soit que se regardant elle-même, elle se crût la moins parfaite, elle voulut toujours être associée à vos humiliations; et si son zèle en avait été cru, elle aurait pris sur elle-même le soin d'expier seule ces légers manquements, que la sévérité de la discipline punit comme des fautes, pour en prévenir de plus grandes.

Plus fervente encore étant professe qu'elle ne l'avait paru étant novice, elle surpasse toute espérance : appelée à toutes les charges du monastère, elle paraît née pour chacune ; exacte, active, vigilante, elle n'y laisse rien à désirer, et sa charité industrieuse, qui sait ménager les moments, lui fait remplir les devoirs particuliers de chaque office, sans qu'il en coûte rien aux devoirs communs de l'observance régulière. Partout éclate une foi vive que rien ne peut ébranler ; une humilité profonde qui s'accroît même des louanges; un goût pour le travail qui se renouvelle dans la lassitude, un amour de la pénitence, qui croit n'en avoir jamais fait assez ; une charité sans bornes qui ne trouve rien au-dessus d'elle.

Cependant Catherine-Angélique d'Orléans, abbesse de ce monastère, attaquée d'une maladie mortelle, touche à sa dernière heure ; jugez, messieurs, de la douleur de ses filles, par le respect et l'amour qu'elles avaient pour elle Sentant par avance toute la perte qu'elles allaient faire, elles en auraient été inconsolables sans l'espérance de la voir bientôt réparée. Déjà les yeux tournés sur la princesse, elles la regardent comme leur abbesse ; elles réunissent en elle seule leurs désirs et leurs vœux, et prévenant le choix du prince, elles lui vouent unanimement dans le cœur une religieuse obéissance; chose aussi glorieuse pour elle, qu'elle est singulière. Car dans ces occasions où il s'agit d'une supérieure, l'on tremble, l'on hésite, l'on délibère, chacun en juge, suivant ses préjugés ou ses différents intérêts; et comme il est rare que les hommes pensent de même, il n'est pas plus rare encore qu'ils soient d'accord dans leurs sentiments. Mais il est certains mérites du premier ordre à qui l'on ne peut rien contester, et comme s'ils avaient un droit acquis sur la liberté même, ils n'ont qu'à se montrer pour réunir tous les suffrages. Madame d'Orléans, dépositaire des vœux unanimes de sa communauté, si conformes aux siens propres, écrit au roi pour lui présenter des vœux si justes, et le roi, qui dans le choix des ministres de l'Eglise a plus d'égard à la grandeur de la vertu qu'à l'éclat de la naissance, les trouvant réunis au plus haut degré dans la personne de la princesse, la nomme à cette abbaye, et, assurant par ce noble choix le bonheur de ce monastère, il prépare à tous les monastères du royaume le modèle du plus sage et du plus heureux gouvernement.

Ne vous imaginez donc pas ici une abbesse qui, pour se dédommager de ce qu'elle a quitté dans le monde, introduit le monde même dans le centre de la religion; qui, d'une maison consacrée à la pénitence, s'en fait un palais somptueux où tout respire la vanité, qui, par la magnificence de ses meubles, tâche de remplacer celle qui manque à sa personne ; qui, par une fausse imitation de la grandeur, se forme une cour secrète, qui n'est ouverte qu'à la faveur ; qui, regardant comme ses sujettes celles que la religion a faites ses sœurs, leur fait rechercher comme une grâce l'honneur de la servir de plus près ; qui, dans une table à part, ne cherche pas moins la délicatesse du goût qu'une orgueilleuse distinction ; qui, n'ayant d'autre maladie que l'ennui de la retraite, va dans un pompeux équipage étaler aux yeux du monde une santé qui fait envie ; pour tout dire, en un mot, qui, devenue abbesse, croit n'être plus religieuse, et laisse aux autres le soin pénible d'accomplir des vœux dont elle-même s'est dispensée.

Vous ne reconnaissez pas à ces traits votre sainte abbesse, et plût au ciel que ce ne fût ici qu'un portrait de fantaisie qui ne trouvât point de ressemblance !

Madame de Maubuisson ne voit dans la charge où elle est appelée que de nouveaux devoirs ajoutés aux premiers, et elle n'estime

dans l'autorité dont elle est revêtue, que la liberté de se refuser à des ménagements où l'obéissance la contraignait : mêmes habits, mais plus austères; même table, même nourriture, vase de terre, cellule sans feu; couchant sur la dure, assidue aux offices du jour, la première à ceux de la nuit; gardant les jeûnes de règle, s'en imposant de volontaires; elle ne sépare point la religieuse d'avec l'abbesse, et, confondue avec ses sœurs dans toutes les observances de la réforme, elle n'en est distinguée que par une attention plus scrupuleuse à s'en acquitter.

Contente de porter la croix de Jésus-Christ dans le cœur, elle ne porta jamais celle qui, étant dans l'institution un symbole de pénitence, est devenue dans l'opinion des hommes un ornement de dignité.

Consentant à peine d'être la première dans le chœur, elle descendit de la chaire qui l'élevait au-dessus de toutes, pour y placer l'image de la sainte Vierge, et ôter par cette sage conduite, à celles qui viendront après elle, jusqu'à la tentation d'y remonter.

Ses armes, placées dans l'église à côté d'un autel, ont à peine frappé sa vue, qu'elle en est offensée, et, ne trouvant point de mains assez obéissantes pour toucher à un monument si respectable, elle va, la palette à la main (1), les effacer elle-même : convaincue par la délicatesse de son humilité qu'une religieuse qui est morte au monde doit se refuser jusqu'aux plus légères apparences de la vanité mondaine. Bien éloignée, dans ces rares effets de son humilité, de la fierté mal entendue d'une abbesse qui, curieuse de la voir, mais plus jalouse encore de la préséance et du rang, la fit pressentir si la droite lui serait donnée : Depuis que je suis religieuse, dit madame de Maubuisson, je ne connais ni la droite ni la gauche que pour faire le signe de la croix, cachant sous la simplicité de cette naïve réponse la plus délicate correction.

En vain un orateur habile la montre à elle-même dans un portrait fidèle : tout le monde l'y reconnaît, elle seule ne s'y trouve pas; et, n'apercevant dans cet éloge que ce qu'elle devrait être, elle le regarde comme un innocent moyen pratiqué avec art pour l'instruire plus poliment sur ses devoirs.

Quelle impression ne fait point sur l'esprit et le cœur une si humble abbesse qui, dans l'art du gouvernement, fait de l'exemple la première maxime, et qui, n'exigeant rien des autres que ce qu'elle observe elle-même, montre la règle écrite dans toutes les actions de sa vie? Seul et efficace moyen de maintenir la discipline, car c'est en vain que la parole édifie, si l'exemple détruit; c'est en vain que l'on punit des relâchements que l'on se pardonne à soi-même. Les hommes, naturellement portés à l'imitation, ne s'accoutument qu'à ce qu'ils voient; et l'obéissance aux lois, pénible et rigoureuse par elle-même, ne leur devient supportable et facile qu'autant qu'elles sont gardées par ceux mêmes qui les ont faites.

Madame de Maubuisson joignait à la force des exemples cette douceur insinuante, qui par un charme inévitable, sait s'emparer d'un cœur sans qu'il s'en aperçoive, et dont les victoires sont d'autant plus sûres qu'elle triomphe de nous par nous-mêmes, et nous laisse le secret applaudissement de nous être volontairement rendus. Aussi de quel usage aurait pu être la sévérité parmi de saintes filles qui, par une chrétienne émulation, se disputaient à l'envi la gloire d'être les plus régulières; et qui, plus attentives à plaire à Dieu qu'à plaire à leur abbesse, ne lui fournissaient chaque jour que de nouveaux sujets d'estime dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Cette sage abbesse, naturellement incapable de ces soupçons inquiets et de cette injurieuse défiance qui font plus d'hypocrites que de saints, leur laissait une liberté honnête, qui, loin de dégénérer en abus, ne servait qu'à donner plus d'éclat et plus de vérité à la ferveur.

Toujours prévenante et toujours accessible, elle se prête à toutes sans prédilection ni faveur; toujours égale, toujours la même, elle n'exige ni assiduité ni complaisance. La va-t-on voir tous les jours, elle n'en est point fatiguée; est-on longtemps sans s'acquitter de ce devoir, elle n'en témoigne aucune peine : on fait la règle, et c'est assez.

Mais par quel secret pensez-vous qu'elle ait entretenu dans cette sainte maison cette austère régularité qui, depuis tant d'années, ne s'est jamais démentie? Ce qui servait d'exemple à toutes les communautés de son ordre en est en même temps l'admiration.

Ce fut, messieurs, par la prudente et particulière attention à n'y admettre que des personnes qui, dépouillées de toute vue mondaine, exemptes de toute contrainte, ne cherchassent dans la religion que la religion même, et dont la vocation, pesée au poids du sanctuaire, en fît connaître le mérite.

Elle n'était pas de ces supérieures intéressées qui, sous le nom tant vanté du bien du monastère, cachent souvent une insatiable avarice; qui mettent à prix l'entrée du sanctuaire et font un indigne trafic du vœu de pauvreté; qui, jalouses de signaler leur gouvernement par de superbes édifices, le sont peu de former des temples vivants au Saint-Esprit; qui, recevant à bras ouverts celles qui sans être appelées suppléent la vocation par les richesses, rejettent avec dureté celles qui, étant pauvres, suppléent les richesses par une véritable vocation; pour tout dire en un mot, qui par cette fausse prudence de la chair appauvrissent la religion en enrichissant le monastère, et, sous le spécieux prétexte de fondation solide, ruinent sans ressource les fondements de la discipline.

Madame de Maubuisson fut toujours dans des dispositions toutes contraires. Fidèle économe du patrimoine de Jésus-Christ, elle ne craignit pas moins de l'augmenter par des

(1) Elle savait peindre, et dans les heures de son loisir, elle a fait un très-grand nombre de tableaux, dont l'église et sa maison sont remplies; elle en a aussi donné plusieurs aux paroisses des environs et à plusieurs communautés.

voies illicites, que de le dissiper par des dépenses superflues. Jamais traité, jamais convention, même tacite, n'influa dans la réception des sujets. Elle laissait à la liberté des parents de régler eux-mêmes ce que leur tendresse ou leur charité inspirait, et le recevant comme une aumône, elle ne l'exigea jamais comme une dette. Plus on lui propose de grands avantages, plus la vocation lui est suspecte ; ce qui fermerait les yeux aux autres redouble son attention ; des offres trop libérales lui paraissent un intérêt caché, et le succès a fait voir qu'elle s'est rarement trompée. Combien y en a-t-il parmi vous, chastes épouses de l'Agneau, qui devez à ce rare désintéressement le bonheur dont vous jouissez ? et qui, plus riches des dons de la grâce que des biens de la fortune, n'avez payé votre entrée dans ce monastère qu'au seul prix de vos vertus ?

Qui pourrait exprimer son amour pour les pauvres ? Plus inquiète et plus empressée sur leurs besoins qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, elle n'était pas moins attentive pour les connaître, que prompte pour les secourir ; elle s'ôtait jusqu'au nécessaire pour ne leur en pas laisser manquer, et dans ces généreux efforts de sa charité maternelle, elle croyait à peine avoir rempli les devoirs de la plus exacte justice.

Dans une année de calamité, dont le triste souvenir durerait encore, s'il n'était étouffé sous le poids d'une calamité présente, plus longue et plus rigoureuse, Maubuisson se trouve assiégé par une infinité de malheureux que la faim, la nudité, les maladies, et plus encore la réputation de ce charitable monastère y attirent de toutes parts. Déjà les fonds sont épuisés, et les provisions consommées font craindre pour la communauté la même disette qu'elle a si généreusement soulagée. La prudence alarmée fait ses remontrances, mais elle n'est point écoutée. Madame de Maubuisson, fidèle en toutes occasions à ses conseils, les regarde en celle-ci comme un crime ; persuadée que c'est gagner que de perdre, elle continue et redouble même ses aumônes, et mettant sa confiance en celui qui n'abandonne point le juste, elle voit par une espèce de miracle sa communauté ne manquer de rien et les pauvres toujours secourus.

Belles leçons dans ces temps malheureux pour ces riches avares, qui, couvrant leur impitoyable dureté du nom de sage prévoyance, se refusent aux besoins connus d'une misère présente, pour prévenir les besoins incertains d'une misère à venir, et qui du fond de ces lieux souterrains où ils s'enferment avec leurs trésors, n'entendent point la voix du souverain Juge du monde qui leur crie du haut du ciel : *Insensés, l'on vous redemandera votre âme cette nuit même, et pour qui sera ce que vous avez amassé* (*Luc.*, XII) ?

Madame de Maubuisson, si tendre pour les pauvres, était encore plus sensible à la misère de ceux qui étant dans la foi, et privés des biens de la grâce, sont d'autant plus à plaindre, que l'âme est plus précieuse que le corps. Quels désirs ne formait-elle point pour leur salut ? Quelle joie lorsqu'elle apprenait leur conversion ! Sentiments qui toujours les premiers et les plus vifs de son cœur, lui faisaient redoubler chaque jour ses prières et ses vœux pour la personne sacrée du roi. L'hérésie vaincue par ses bontés et proscrite par sa puissance, les nouveautés confondues, la vérité protégée, la piété en honneur, la religion même assise avec lui sur son trône, les merveilles toujours présentes à son esprit lui faisaient compter les triomphes de la foi par les jours de Louis le Grand, et sa charité, en cela d'accord avec sa reconnaissance, lui faisait un devoir particulier et personnel d'implorer sans cesse de nouvelles bénédictions sur son règne, et de demander à Dieu la conservation d'un prince si cher à ses sujets et si nécessaire à l'Église.

A des vœux si légitimes et si saints se joignait un zèle ardent pour les princes de son auguste maison : zèle qui, formé par la tendresse et la charité unies ensemble, avait moins pour objet leurs prospérités temporelles, que leur sanctification. Zèle glorieusement récompensé par la conversion d'une grande princesse qui dans la place la plus proche du premier trône du monde, ne s'y fait pas moins aimer par ses rares bontés, qu'elle y est admirée par le brillant éclat de ses héroïques vertus.

Pour vous, Madame, qui venez rendre aujourd'hui à cette illustre tante de si pieux, mais de si tristes devoirs, et qui, dépositaire des plus purs sentiments de son cœur, avez senti de plus près les effets de ce zèle, dont vous étiez le plus cher objet, vous avez connu par vous-même, qu'elle n'estimait les grandeurs humaines qu'autant qu'elles sont sanctifiées par la grâce ; que cet amas de gloire que la maison de Condé, unie à la maison palatine, a répandu sur vous, était moins le motif de son attachement que le saint usage que votre sagesse en a su faire ; que le bonheur que vous avez d'avoir donné au monde un prince qui soutient avec tant d'éclat le nom des héros ses ancêtres, était moins le sujet de sa joie, que l'amour de la religion que vous lui avez inspiré ; que dans l'éducation des princesses (1) que vous lui avez confiées, elle était moins attentive à cultiver les nobles talents que la nature leur a donnés, qu'à les former sur le modèle de la piété de leur mère ; en un mot, qu'elle aimait plus votre vertu que votre personne même. Pourquoi faut-il que dans un temps où il a plu à Dieu de vous affliger par les pertes les plus sensibles, elle manque à votre consolation ? ou pourquoi n'est-elle pas témoin de cette parfaite résignation, qui vous fait soutenir ces douloureuses épreuves avec autant de fermeté que vous avez toujours témoigné de modération dans les plus brillantes prospérités ?

Enfin je touche à ce triste moment où votre sainte Abesse va consommer par une

(1) Madame la princesse de Conti, madame la duchesse de Maine, madame d'Enghien.

sainte mort le sacrifice d'une sainte vie. Attaquée, il y a près de sept ans, par une maladie qu'on peut nommer une mort commencée ; mais qui, en se répandant dans tout son corps, respecta contre l'ordinaire la vigueur de son esprit et la pureté de sa raison, elle commença dès lors à se préparer à ce terrible passage si redoutable aux plus justes.

Faisant violence à la maladie même, elle emprunte de sa charité les forces que la nature lui refuse ; les attaques redoublées ne servent qu'à redoubler sa ferveur : les gémissements et les larmes viennent au secours de sa voix ; plus son corps appesanti semble pencher vers la terre, plus son âme s'élève à Dieu par la véhémence de son amour.

Vous auriez vu tous les jours cette languissante victime se traîner au pied des autels pour s'immoler avec l'Agneau sans tache, qui s'immolait pour elle, et puiser dans la fréquente participation de cette hostie adorable un renouvellement de vie, pour suffire aux apprêts de son dernier sacrifice. Vous l'auriez vue, malgré le poids de ses infirmités, assidue à l'office, mêler sa faible voix à celle de ces chastes vierges, et chanter avec elles les cantiques de louange, que sa foi lui fait espérer de chanter bientôt avec les séraphins dans la Jérusalem céleste.

Quelle crainte des jugements de Dieu! quelle confiance en ses infinies miséricordes! partagée sans cesse entre ces deux sentiments, tantôt elle fait de sa mort prochaine l'objet de ses frayeurs, tantôt elle la regarde comme le terme heureux qui doit finir son exil ; mais toujours également soumise aux ordres de la Providence, elle les adore dans le respect, et tous ses sentiments se réunissent dans le seul plaisir de voir accomplir en elle les desseins de Dieu et ses éternelles volontés.

Enfin après six ans passés dans une douloureuse agonie, après avoir vu tant de fois le tombeau se fermer et se rouvrir pour elle, après avoir purifié tant de fois son cœur dans le sang de l'Agneau, après avoir reçu tout de nouveau dans le saint viatique le gage d'une gloire prochaine, et le germe divin d'une heureuse immortalité, son amour, plus fort que la mort même, vient consommer l'holocauste, et son âme, dégagée des pesants liens de son corps corruptible, va d'un vol rapide se réunir à son principe.

Vierges chrétiennes, qui n'avez pas été moins édifiées de sa mort précieuse, que vous l'avez été de la pureté de sa vie, et qui vous promettiez peut-être du récit que j'en devais faire, quelque consolation à vos justes douleurs, ne vous plaignez-vous pas de moi, d'avoir enseveli sous le silence tant de saintes actions que vous avez vues et admirées, et le cher souvenir que vous en conservez dans le cœur n'est-il pas pour moi un [illegible] reproche d'avoir trompé vos espérances? Mais comment dans un discours, déjà trop long pour la patience de l'auditoire, mais trop court pour renfermer tant de merveilles, pouvais-je suffire à les raconter.

C'est donc à vous qu'il est réservé de suppléer ce qui manque à cet éloge ; c'est à vous de transmettre en détail à celles qui viendront après vous, ces sublimes vertus, dont je n'ai fait que tracer l'idée ; afin que, passant de main en main à la postérité la plus éloignée, elles forment dans ce monastère un corps de tradition, qui lui serve de seconde règle ou du moins du plus sûr et du plus fidèle commentaire de celle que vous professez. C'est par là que, perpétuant la mémoire de votre sainte abbesse, vous perpétuerez celle de votre reconnaissance ; c'est par là que vous justifierez les bontés d'une illustre mère qui vous a tendrement aimées, et qui, du haut du ciel où nous osons présumer que sa charité l'a placée, vous prépare de nouveaux secours pour l'accomplissement de vos devoirs.

Dans cet état, elle ne veut point de vos larmes, mais elle vous demande de bonnes œuvres ; elle ne veut point de stériles louanges, mais elle veut que vous la louiez en l'imitant, et que, courant avec persévérance dans la sainte carrière qu'elle vous a ouverte, vous vous hâtiez de la rejoindre dans le séjour de la gloire. Dans ce noble dessein que votre vertu vous inspire, quel secours ne trouverez-vous point pour l'accomplir dans l'exemple d'une sage abbesse, qui, suivant avec respect des traces si saintement frayées, conservera avec fidélité le dépôt précieux qui lui a été confié, et qui, revêtue du double esprit de celle que vous avez perdue, fera revivre parmi vous sa prudence et sa charité?

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN ET DE MADAME LA DAUPHINE.

Usquequo cibabis nos pane lacrymarum, et potum dabis nobis in lacrymis in mensura?

Jusqu'à quand nous nourrirez-vous d'un pain de larmes, et nous ferez-vous boire de l'eau de nos pleurs avec abondance (*Ps.* LXXIX).

Monseigneur (1), quel spectacle, messieurs, et quelles noires images n'offre point à nos yeux la funeste singularité de la pompe qui vous assemble? un prince et une princesse, les délices d'une puissante nation, morts et enlevés presque en un même jour à la première fleur du bel âge ; l'époux et l'épouse percés du même glaive, livrés sous ce lugubre appareil de leurs grandeurs passées, à la nuit du même tombeau, triste et lamentable sujet des mêmes réflexions et des mêmes larmes!

Grand Dieu! nous adorons votre puissance suprême : nos biens, nos vies, nos princes, l'Etat, tout vous appartient, et l'excès de notre douleur ne rompra jamais les liens de notre dépendance. Mais n'était-ce point assez, Seigneur, de nous avoir fait éprouver la pesanteur de votre bras par la mort inopinée d'un prince (2), le plus doux

(1) Monseigneur le duc de Berry.

(2) Monseigneur le dauphin, père, mort le 1er avril 1711.

objet de nos premières espérances? Une si noble victime, fumante encore sur vos autels, n'a-t-elle pu calmer votre courroux? et restait-il, dans les trésors de votre colère, de nouveaux traits à votre vengeance? Nous crûmes alors avoir bu jusqu'à la lie la coupe de votre fureur : devions-nous craindre que votre ange exterminateur vînt égorger dans une nuit nos premiers-nés; que le vent de colère vînt sitôt renverser ces beaux rejetons d'olivier qui s'étaient multipliés dans les jours de miséricorde; et moi-même (1), triste interprète, il y a peu de jours, des larmes d'une grande province inconsolable de la mort du père, devais-je encore aujourd'hui prêter à la France mon faible ministère, pour déplorer dans celle des enfants l'excès de ses malheurs? *Jusqu'à quand nous nourrirez-vous d'un pain de larmes, et nous ferez-vous boire de l'eau de nos pleurs en abondance? — Usquequo cibabis nos pane lacrymarum*, etc.?

Quoi donc! le ciel n'avait-il rassemblé dans le prince et dans la princesse que nous pleurons, les dons les plus rares de la nature et de la grâce, que pour en faire à l'univers un spectacle de quelques jours? ne les avait-il prêtés à notre admiration et à notre amour que pour faire un léger essai du bonheur de les posséder? et ne les avait-il préparés pour la félicité du monde que pour lui en rendre la perte plus amère et plus accablante?

Perte immense et irréparable! qui formera des regrets jusque dans les siècles les plus reculés, et qui, intéressant encore plus que nous les générations qui nous doivent suivre, rendra communs à nos neveux les transports de notre affliction.

Au milieu de tant de motifs qui concourent à les former, me sera-t-il permis de choisir, et pourrai-je, sans tromper votre attente, les ramener à deux points de vue qui puissent tous les réunir?

Deux grands objets se présentent à moi : l'Etat et la religion; quelle perte pour l'Etat, que celle d'un prince et d'une princesse, qui plus unis encore par le concert unanime de leurs hautes vertus, que par les doux liens que le mariage avait formés, promettaient au monde le modèle du plus sage et du plus heureux gouvernement! Quelle perte pour la religion, que celle d'un prince et d'une princesse qui, joignant à la foi la plus pure, l'amour et la pratique de toutes les vertus chrétiennes, promettaient à l'Eglise l'exemple le plus édifiant et la protection la plus déclarée. En un mot, messieurs, la grandeur de la perte que fait l'Etat, la grandeur de la perte que fait la religion, c'est le juste sujet de nos larmes, et celui de l'éloge de très-haut, très-puissant et excellent prince, monseigneur Louis Dauphin, et de très-haute, très-puissante et excellente princesse, Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse.

(1) L'évêque d'Alet prononça l'oraison funèbre de monseigneur le dauphin, père, aux états de Languedoc, le 16 janvier 1712.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu qui, dans les conseils de son éternelle providence, a établi les princes pour être sur la terre les premiers ministres de son empire, et les dépositaires de sa puissance souveraine, ne répand pas toujours en eux ces dons excellents d'intelligence et de sagesse qui forment le caractère des grands rois, et qui, étant comme l'âme du gouvernement légitime, deviennent la source heureuse de la félicité publique.

Comme il les donne quelquefois dans sa colère, et qu'il les choisit pour exercer par eux ses plus redoutables vengeances, il ne les élève au plus haut rang que pour en faire le fléau du monde : il répand en eux, suivant l'expression d'un prophète, un esprit d'étourdissement qui seul règle tous leurs conseils; et qui, gagnant comme un venin subtil l'esprit et le cœur des peuples, détruit dans l'espace de quelques jours l'ouvrage de la sagesse de plusieurs siècles.

Le plus riche présent que le ciel puisse faire aux hommes est de leur donner des princes, qui, plus élevés au-dessus d'eux par la sublimité de leurs vertus, que par la hauteur de leur rang, se regardent moins comme les maîtres que comme les pères de leurs sujets; et qui, joignant à la connaissance profonde de leurs immenses devoirs, la plus scrupuleuse fidélité à les remplir, soient moins jaloux de régner, que de faire régner avec eux la vérité et la justice. Bonheur rare, et l'effet des plus signalées miséricordes! Bonheur qui, depuis tant d'années, fait la gloire de ce royaume; et qui, nous ayant rendus l'objet de l'attention de l'univers, a tant de fois attiré sur nous la jalousie des nations voisines, et l'admiration des plus éloignées! Bonheur dont, malgré le funeste coup qui vient de nous frapper, nous jouissons encore, et qui, dans le long cours d'une vie plus précieuse que jamais, supplée pour nous ce qu'une mort précipitée vient de ravir à nos neveux.

A juger des événements dans les règles ordinaires de la prudence humaine, n'avions-nous pas lieu d'espérer que cette constante félicité deviendrait à nos descendants un bien héréditaire? et que destinés à obéir au prince et à la princesse que nous pleurons, ils goûteraient, sans nous porter envie, la douceur du plus sage et du plus heureux gouvernement?

A peine le dauphin eut-il atteint le premier usage de la raison, qu'on aperçut en lui ces hautes inclinations, que Dieu n'imprime que dans ces âmes choisies, dont il veut faire aux yeux des hommes les plus nobles images de ses éternelles grandeurs. Un désir sagement curieux de tout connaître et de tout savoir; un esprit supérieur aux difficultés rebutantes des sciences même les plus abstruses; un goût de préférence pour tout ce qui était marqué au coin de la vertu; plus attentif encore à se rendre meilleur qu'à se rendre savant; docile aux instructions de ses maîtres; les prévenant souvent par ses réflexions, préférant aux plaisirs les

plus innocents les exercices et le travail; enfin, joignant à la brillante vivacité du premier âge, toute la justesse et toute la solidité de l'âge mûr. De cette sagesse prématurée, qui n'aurait auguré qu'au règne de David succèderait un jour celui de Salomon?

Pendant que, par l'amas singulier de tous les talents et de toutes les vertus ensemble, Dieu formait dans le sein de la cour un prince selon son cœur, se formait, sous un autre climat, du plus beau sang du monde, une princesse digne de lui. Déjà l'on découvrait en elle toutes les nobles qualités qu'une naissance heureuse et la plus sage éducation peuvent inspirer : dans la délicatesse des premiers traits un air de grandeur et de majesté; un feu ingénieux qui animait ses attraits naissants, de vives saillies d'imagination, présages sûrs d'un esprit vaste et pénétrant; certaines grâces répandues jusque dans ses moindres actions; un abord facile, une douceur prévenante : sans légèreté, sans caprice, ennemie du mensonge, jalouse des bienséances de son sexe; tempérant sa vivacité par la pudeur et la modestie; regardant la prééminence de son rang comme un engagement de primer aussi par le mérite : telle, enfin, qu'elle était déjà la gloire et les délices d'une cour distinguée, et y faisait naître par avance une secrète jalousie contre celle à qui Dieu réservait le bonheur de la posséder. Arrivée en France, elle justifie la renommée, et surpasse même nos espérances; elle étale à nos yeux dans l'ingénuité du premier âge un mérite naissant qui serait envié dans un âge plus avancé; et il fut aisé de comprendre que Dieu l'avait formée exprès pour le bonheur d'un prince, dont le goût délicat n'accorda jamais son estime qu'à la véritable vertu.

Vous avez été témoins, messieurs, des nœuds sacrés qui les unirent, et qui, resserrés chaque jour par de nouveaux accroissements d'estime et de tendresse réciproques, donnèrent au monde le plus grand, mais le plus rare exemple d'un mariage bien assorti, et firent connaître, à la honte du goût dépravé de notre siècle, que rien ne peut égaler les douceurs que goûtent dans la société conjugale des époux qui font de la plus solide vertu le fondement de leur union.

Le dauphin ne se fit pas de ces nouveaux engagements un prétexte de se dispenser de l'application au travail. Connaissant tout le prix du temps, et combien les moments en sont précieux, il sut les ménager, pour acquérir de jour en jour, par la méditation et par l'étude, de nouveaux degrés de sagesse : constant à suivre un si noble projet, rien ne fut capable de l'en détourner : laissant à la princesse son épouse le soin de remplir ces devoirs de bienséance et de politesse, que semble exiger de nos princes une cour uniquement occupée du désir de les voir et d'en être vue, il prit pour son partage des devoirs plus importants : il crut qu'il était plus juste de se dérober à de vains amusements pour s'occuper d'un bien solide, que de se prêter une partie des jours à remplir les vides d'une curieuse oisiveté.

Savants du premier ordre qu'il honora de son estime et qui lui parûtes dignes d'entrer dans le sanctuaire de ses études, vous pourriez nous dire jusqu'à quel point il porta les plus belles et les plus hautes connaissances, se faisant des lettres et des ouvrages d'esprit, le délassement d'une étude plus sérieuse : curieux de pénétrer dans les mystères de la nature, n'ignorant rien des découvertes et des inventions des beaux arts : versé dans l'histoire de l'Eglise, instruit à fond de la profane : joignant à l'héroïque science de la guerre celle des grands principes de la politique la plus sainte : appliqué par préférence à toutes à la science des mœurs; digne enfin de prêter ses lumières au roi, de l'aider à porter le pesant fardeau des affaires, de travailler sous ses ordres au gouvernement de l'Etat, et de concourir avec sa bonté et sa sagesse, à notre commune félicité.

Bientôt, messieurs, vous l'allez voir à la tête de nos armées, entrer sur les traces de ses ancêtres dans la noble carrière des héros. Quel sujet de joie à son cœur d'être appelé aux glorieux travaux d'une guerre juste, de combattre pour de grands intérêts, que le sang et l'amitié lui rendent plus chers que les siens mêmes, et de concourir avec des peuples fidèles à maintenir un roi, qui, plus encore par ses héroïques qualités que par les droits les plus légitimes, est seul digne de leur commander?

Déjà il avait fait voir en Flandre tout ce que l'activité et la valeur peuvent inspirer à un général pour harceler des ennemis puissants, et renverser leurs projets, lorsque nommé au commandement de l'armée d'Allemagne il entreprit de donner un nouveau rempart à l'Alsace, par la conquête du vieux Brizac. Vaillants guerriers qui le suivîtes et qui l'admirâtes, vous vous souvenez encore de cette marche longue et précipitée, où le premier à cheval, et toujours à la tête des troupes, il s'avança vers Fribourg pour donner le change aux ennemis, et les obliger, en portant du secours dans cette place, de rendre eux-mêmes plus facile et moins longue la conquête de l'autre.

Je laisse à l'histoire de représenter en détail les opérations de ce siége : avec quelle admiration la postérité y verra-t-elle un jeune prince de vingt-deux ans, qui, ne se fiant qu'à lui-même de l'exécution de ses projets, va reconnaître en personne, jusque sous le feu des ennemis, les postes les plus dangereux? qui, le premier à la tranchée, y passe uue partie de la nuit pour en avancer les travaux, et ranimer par ses libéralités, et plus encore par son exemple, le soldat tremblant sous une grêle de coups; qui, incapable de repos, fait lui-même la visite du camp pour tenir les gardes alertes, et pourvoir, suivant les besoins, à la sûreté de son armée; pour tout dire en un mot, qui fournit à tout par lui-même et laisse à décider ce qui lui acquit plus de gloire, ou son infatiga-

ble application à tous les devoirs de général, ou l'ardeur et l'intrépidité de son courage.

Pendant que le dauphin en spectacle à l'Europe en fait seul toute l'attention, quels pensez-vous, messieurs, que furent les sentiments de la princesse son épouse? Egalement jalouse de sa gloire, et inquiète de ses dangers, elle se trouve livrée au plus rude combat que puissent former dans un cœur deux passions opposées : la joie que lui causent les succès du jeune héros est empoisonnée par la crainte que son amour lui inspire, et elle se trouve réduite au point de désirer, ou qu'il eût moins de valeur, ou qu'elle eût pour lui moins de tendresse.

Mais enfin la frayeur s'empare de toute son âme, lorsque par un récit fidèle elle apprend que le dauphin, qui ne se repose que sur lui-même des entreprises du siége, s'opiniâtre, malgré ses premiers officiers, à monter sur une banquette pour reconnaître un terrain, et que la sentinelle qui l'occupait, tombe morte à ses pieds. C'est alors que s'abandonnant sans ménagement à toute la violence de ses larmes, elle éclate, si je l'ose dire, en reproches, et ne craint point de nommer témérité et imprudence l'intrépidité de sa valeur. Sa tendresse alarmée sollicite sans relâche celle du roi d'arracher à ses propres périls un prince qui n'en connaît point ; elle emprunte les vœux de l'Etat, intéressé autant qu'elle à sa conservation, et elle obtient enfin qu'il se rapproche d'elle, et que, content d'avoir réduit en quatorze jours de tranchée ouverte une place jadis imprenable, il vienne recueillir dans les témoignages de la satisfaction du roi la seule récompense digne de sa victoire.

Les dangers où la valeur expose le dauphin dans ses différentes campagnes, ne sont pas la seule épreuve où cette guerre mit la constance de la princesse; avec quelle douleur vîmes-nous un prince dont on estimait les talents dans la guerre, et qui par le nombre de ses troupes et par la situation de ses Etats, était comme l'arbitre du sort de l'Italie, se prêter à un dessein d'une maison ambitieuse, dont les projets n'ont point de bornes, et qui, constante dans son caractère, lui a peut-être fait sentir à lui-même, qu'elle regarde avec moins de reconnaissance que de jalousie les services qu'il lui a rendus.

Quel coup pour la jeune princesse! et pourra-t-elle, sans blesser la nature, suivre le penchant de son cœur, et demeurer fidèle à des intérêts que les lois, la religion et sa propre tendresse lui rendent communs avec nous? C'est ici que recueillant toute sa vertu, elle fit connaître que la droiture du cœur aidé de la prudence sait ménager les intérêts les plus délicats; qu'on peut remplir les devoirs d'épouse sans cesser d'être fille, qu'on peut sans se rendre suspecte se conserver dans l'estime et dans la bienveillance d'un père et d'un époux ennemis : contente de gémir d'un malheur qui part d'une main respectable, impatiente d'en arrêter le cours, elle met tout en œuvre pour renouer les liens dont elle avait été l'auguste gage; et si le ciel irrité refusa à ses justes désirs la consolation d'y réussir, du moins mérita-t-elle qu'on regrettât un allié qu'elle nous avait rendu cher, et fit désirer plus ardemment de le voir revenir à ses premiers engagements, que de tirer de ses hostilités une pleine vengeance.

Cette guerre, la triste cause de tant d'alarmes pour la princesse, et la noble occasion de tant de gloire pour le prince, était pour tous les deux un égal sujet d'amertume, lorsque jetant les yeux sur les longues calamités que traîne après soi la discorde, ils voyaient tant d'innocentes victimes sacrifiées aux fureurs des plus implacables passions; lorsque, malgré les bontés d'un grand roi toujours attentif au bien des peuples, ils voyaient des ennemis obstinés de se rendre eux-mêmes la victime de leur ambitieuse jalousie, et préférer à des avantages même inespérés, la fausse et stérile gloire de troubler le repos du monde.

Le dauphin nourri dans des principes plus élevés ne connaissait pour un prince de véritable gloire que dans l'équité et dans la justice : il regardait le bonheur des hommes comme sa première obligation ; et prêt à leur sacrifier ce que les préjugés de l'orgueil rendent si cher aux souverains, il aurait voulu payer, je ne dis pas seulement au prix de sa propre vie, mais de sa gloire même, leur commune conservation, sûr (sans pourtant en avoir le motif) de s'acquérir par cette route inconnue aux héros les plus vantés, une gloire plus pure et plus digne de l'admiration de tous les siècles.

Avec quelle tendre compassion n'entrait-il pas dans le détail de ces misères publiques dont la plupart des princes rejettent avec tant de soin l'idée trop importune? Plus appliqué et plus sensible à ces misères, que ceux mêmes qui en portent le pénible poids, soupirant plus ardemment qu'eux après l'heureux moment qui les en pourrait affranchir, il ne borne pas l'effet de sa tendresse à des vœux impuissants; il sacrifie à un intérêt si cher tout ce qui peut dépendre de lui ; et si les conjonctures peu favorables ne lui permettent pas d'arrêter le cours de nos maux, son amour ingénieux lui suggère chaque jour quelque moyen de les adoucir.

Quelle preuve plus effective pouvait-il vous en donner, peuples fidèles, que de renoncer, aux dépens même du nécessaire de sa dignité, à des pensions qui sont comme l'apanage de l'héritier de la couronne. Content d'avoir hérité de cette bonté tendre qui fit le caractère du dauphin son père, et qui en avait fait nos délices, il ne voulut point hériter de ces grands revenus que la libéralité du roi avait accordés à la prééminence de son rang : s'en réservant peu (1), et seulement assez pour perpétuer les bienfaits du prince, son père : *Il ne croit pas*, dit-il, *dans des besoins si pressants pouvoir être couché sur l'Etat pour des sommes si considérables.*

(1) Monseigneur le dauphin ne se réserva que six mille francs de cinquante, que feu Monseigneur touchait tous les mois.

paroles qui portent avec elles un éloge plus éclatant que tous ceux que notre reconnaissance lui prépare : paroles dignes d'être transmises à la postérité pour servir de leçon à former le bon prince; paroles enfin qui sont un tacite reproche contre la dissipation de ces princes, qui pour satisfaire un goût immodéré des plaisirs les plus recherchés, ou pour remplir l'insatiable avarice de favoris flatteurs, épuisent sans ménagement les trésors de l'Etat, et font d'une indiscrète prodigalité l'indigence du monde. L'amour des peuples, l'heureux principe, et si je l'ose dire, toute l'âme de la conduite du dauphin ne se fait pas moins admirer dans ces conseils importants où la sagesse du roi l'appelle. Attentif à trouver des ressources aux besoins de l'Etat, il l'est encore plus à chercher les moins onéreuses; il s'applique sans relâche à tirer du fonds d'une prudente politique le secret d'accorder les intérêts du particulier avec ceux du royaume, persuadé qu'on ne peut soutenir le corps qu'en ménageant les membres, et que la ruine de ceux-ci entraîne bientôt le dépérissement de l'autre.

Vous parlerai-je de ses désirs pour la paix, et des sages projets qu'il formait par avance pour en prématurer les fruits, et faire oublier aux hommes dans la joie et dans l'abondance, les malheurs d'une longue guerre? Quelles vues pour réformer les abus de ces édits nécessaires que la dureté des temps arrache à regret des mains du prince, et qui, n'ayant rien que de juste en eux-mêmes, deviennent, contre ses intentions, l'instrument respectable d'une injuste cupidité, et servent d'occasion à des hommes avides de gain, de mettre à profit nos malheurs! Quelles mesures enfin pour rendre bientôt au royaume cette face riante que tant d'orages ont obscurcie; pour faire fleurir dans un nouvel éclat le commerce, les arts, les sciences; pour remettre en vigueur l'ordre et la discipline; pour faire régner partout la bonne foi, l'équité, les lois et la justice!

Dans ces nobles desseins que sa sagesse lui inspirait, c'était à son cœur un sensible plaisir de voir une illustre épouse s'y associer par ses désirs, les appuyer même par ses lumières, et lui promettre un heureux concours de tout ce qui dépendrait d'elle, pour travailler ensemble sous les ordres et sous l'autorité du plus grand roi du monde, à procurer la gloire de l'état et le soulagement des peuples.

Seigneur, vous avez promis à celui qui garderait le précepte de votre sagesse, la longueur des jours et la multiplication des années (*Prov.*, I). Fondés sur la vérité de cette promesse, jusqu'où ne portions-nous point nos espérances? La voyant heureusement s'accomplir dans la personne de l'aïeul, n'avions-nous pas lieu de nous flatter qu'elle s'accomplirait dans ses descendants; et que, dignes héritiers de sa sagesse, ils en partageraient la récompense? Que dis-je, messieurs, les promesses de Dieu ne sont pas vaines; mais c'est par des jours éternels qu'il a voulu les accomplir. Ces jours périssables, dont il leur a abrégé le cours, ne sont pas pour eux une perte; ils ne le sont que pour nous. Ils ont peu vécu, mais ils ont rempli la course d'une longue vie (*Sap.*, IV); leur âme était agréable à Dieu, et il s'est hâté de les tirer du milieu de l'iniquité. Ce ne sont donc pas eux, c'est nous-mêmes, c'est notre postérité que nous devons plaindre : c'est la prudence de leurs conseils, c'est l'étendue de leurs talents, c'est la force de leurs exemples, c'est la droiture de leur cœur, c'est leur bonté, c'est leur justice, ce sont toutes leurs vertus ensemble que nous devons regretter. Quelle perte pour l'Etat! vous l'avez vu, messieurs, mais quelle perte pour la religion! c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La religion, ce sentiment profond que la nature a imprimé dans l'homme, et qui au milieu même des égarements de son esprit, et de la corruption de son cœur, le force de reconnaître une puissance supérieure, qui règle et qui gouverne cet univers; la religion a toujours été regardée comme le fondement le plus solide du gouvernement des Etats, et le lien le plus fort de la société des hommes : c'est par ce lien respectable que les païens mêmes, malgré la vanité de leurs idoles, se sont fait un premier devoir d'obéir à leurs souverains, et que les souverains, qui en connaissent l'importance, se sont fait un premier devoir de conserver la religion.

Sur ce principe, messieurs, quelle obligation pour des princes que la Providence a fait naître dans le sein de la véritable, et qu'elle destine au gouvernement d'un peuple qui en fait sa première loi! Quelle obligation pour eux de la connaître, et de s'en instruire, d'en maintenir la pureté et la splendeur, d'en observer eux-mêmes la discipline et les préceptes, et joignant à la douce persuasion de l'exemple la force de l'autorité, la faire fleurir et régner avec eux sur le même trône!

Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu! de ce qu'au milieu de tant de nations que vous avez créées par votre puissance, vous avez choisi la nôtre pour être par préférence le plus auguste sanctuaire de votre sainte religion. Transmise jusqu'à nous dès les premiers siècles de l'Eglise, maintenue par la piété de nos rois, elle a toujours fait la force et la gloire de ce royaume : malgré l'esprit d'erreur, qui dans les derniers temps a infecté l'Europe, et qui à la faveur de la rébellion avait porté son souffle empoisonné jusque dans le cœur de nos provinces, elle y a toujours été dominante, et nous l'avons vue, de nos jours, appuyée du zèle et de la puissance d'un grand roi, dissiper sans retour ce qui lui restait d'ennemis, et élever sur les débris de l'hérésie et du schisme un éclatant trophée à la pureté de son culte.

Au milieu de ces prodiges, qui ont consacré dans nos fastes le nom du religieux héros qui en a été l'instrument, quel nouveau sujet de joie n'était-ce point pour l'Eglise de

voir à côté de son trône un prince et une princesse, qui, dignes héritiers de sa foi et de son amour pour la religion, lui promettaient dans un heureux avenir et dans la succession du même zèle la protection la plus puissante, et l'exemple le plus efficace?

Mais, Seigneur, vous avez voulu humilier Jérusalem ; irrité de nos péchés, dont le cri s'est élevé jusqu'à vous, *vous avez renversé tout ce qu'il y avait de beau dans Jacob, et vous avez brisé dans le transport de votre fureur toute la force d'Israël* (*Jerem.*, *Lament.* II). C'est à votre Eglise, toujours soumise à vos lois, de bénir la main qui la frappe, et d'adorer sans murmure la rigueur de vos jugements : mais du moins sera-t-il permis à cette Rachel désolée de faire entendre ses gémissements et ses cris, et de faire sentir aux hommes dans la grandeur de la perte que la religion vient de faire, la grandeur des crimes qui l'ont attirée.

Vous l'avez vu, messieurs, ce jeune prince, que l'Eglise pleure et que l'impiété même est forcée d'admirer; vous l'avez vu dès sa plus tendre enfance, *marcher*, comme un autre Josias, *dans les voies de David son père, sans détourner ni à droite ni à gauche* (*Reg.*, IV). Son esprit et son cœur, toujours d'accord dans le culte suprême qu'exige de lui l'Être souverain qui l'a formé, se prêtaient chaque jour de nouveaux secours pour remplir ce premier devoir. L'éclat de sa naissance, la hauteur du trône qui lui était destiné, les grandeurs qui l'environnaient, ne servirent qu'à l'y rendre plus attentif et plus fidèle : persuadé que les plus nobles créatures ne sont faites que pour rendre à Dieu plus de gloire, et que la mesure des dons doit être celle de l'hommage : bien différent de ces princes orgueilleux qui, enivrés de leur grandeur et de leur puissance, se rendent eux-mêmes leur idole, et qui ramenant tout à leur propre gloire, dérobent à Dieu par une injuste usurpation celle qui lui était due.

Le dauphin, prosterné chaque jour au pied du trône du souverain roi du monde, ne jetait les yeux sur lui-même que pour découvrir de plus en plus la profondeur de son néant et reconnaître aux yeux de Dieu, qu'il n'y a que lui seul de grand, et que toute grandeur hors de lui n'est que vanité et que mensonge. Apprenez de là, hommes superbes, que le mépris de soi-même n'est pas incompatible avec l'admiration de l'univers, qu'un prince chrétien qui donne au monde le religieux exemple d'une éminente piété, sait distinguer en lui-même les bienfaits de la grâce d'avec la misère qui lui est propre, et peut tirer également de l'un comme de l'autre de nouveaux motifs d'anéantissement et de soumission.

Mettrai-je ici la dauphine dans un parfait parallèle avec le prince, son époux? elle-même m'en désavouerait ; et vous aussi, messieurs, souffririez avec peine que j'osasse honorer par des louanges exagérées la vertu d'une princesse qui, par tant d'endroits éclatants, en a mérité de véritables. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste ; le maître ne distribue pas également les talents à ses serviteurs ; les ouvriers ne sont pas tous appelés à la même heure. Il y a pour tous les hommes dans l'ordre de la Providence de différents degrés de grâce; heureux celui qui connaissant la mesure de la sienne est fidèle à la remplir.

La princesse dont nous honorons la mémoire, fit toujours remarquer en elle un fonds de religion supérieur à tous les préjugés de la nature ; une foi simple également dégagée de ces doutes inquiets que produit l'obscurité des mystères, et de cette orgueilleuse curiosité qui cherche à les comprendre ; une soumission sans réserve à tous les oracles de l'Eglise, une vénération profonde pour toutes les choses saintes ; un goût de l'Ecriture et des livres de piété qui lui en fit préférer la lecture à ces mensonges ingénieux, où, sous prétexte d'amusement l'on boit à longs traits le venin subtil des plus dangereuses passions ; fidèle aux observances de précepte, on la vit à toutes les solennités donner à la cour le noble exemple d'une religieuse modestie ; purifiant souvent son cœur dans la sacrée piscine de la pénitence ; participant dans un sage mélange de confiance et de frayeur à nos redoutables mystères; sentant la vanité des plaisirs et se reprochant de les avoir trop aimés; telle enfin que sa piété prenait chaque jour avec l'âge de nouveaux accroissements, et faisait espérer de la voir bientôt par une heureuse émulation marcher à pas égaux avec le dauphin son époux dans les voies de la vie parfaite.

Que ne peut point en effet sur un cœur noble et généreux l'exemple domestique de la vertu la plus épurée, lorsqu'il est soutenu par l'estime et par la tendresse, et quel usage n'en fait point la grâce entre d'illustres époux dont elle a formé l'union, pour inspirer à l'un toute la piété de l'autre.

Celle du dauphin fut d'autant plus admirable, qu'elle ne fut jamais obscurcie par ces nuages passagers, que répand sur les plus belles vies, la faiblesse des passions. Lorsque je me représente cette terre de corruption où la Providence fait naître les princes, et que le devoir de leur condition y retient ; lorsque j'y aperçois les plaisirs s'offrir en foule à leurs desirs, et souvent même les prévenir, des courtisans flatteurs toujours prêts à encenser leurs vices, et à servir leurs passions ; d'artificieuses Dalilas se disputer à l'envi la fausse gloire de leur plaire, et leur préparer sous l'appât trompeur des charmes les plus séduisants, un piége à la vertu : je ne suis pas surpris de voir Samson, sans cheveux et sans force, devenir le jouet des mêmes Philistins dont il avait été la terreur; David, le plus saint des rois, se préparer par une honteuse chute le sujet d'un long repentir, et la sagesse même en la personne de Salomon se prostituer aux idoles. Vous aviez réservé, Seigneur, à la gloire de notre siècle, d'y

faire naître un prince qui, plus fort que Samson, plus fidèle que David, plus sage que Salomon, fit connaître à l'univers, qu'une solide piété se fortifie dans les périls, et que la grandeur des obstacles ne sert qu'à lui donner plus d'éclat, et à lui acquérir plus de mérite.

Vous ferai-je ici le détail de ces grandes vertus qui contribuèrent à la former? Méditation profonde des vérités éternelles, lecture réglée des livres saints; sage défiance de soi-même; prière assidue; mortification de l'esprit soutenue de celle du corps; crainte salutaire des jugements de Dieu; ferme confiance en ses miséricordes; usage fréquent des sacrements : vertus qui, sous la garde d'une humilité profonde, servirent toujours de remparts à son innocence, et lui préparèrent dans les différents combats qu'elle eut à soutenir une victoire assurée.

Quelle leçon pour les jeunes princes, et quel usage n'en fera point l'Eglise pour confondre ceux qui, dans une condition même moins relevée, se persuadent que la jeunesse est l'âge de tous les plaisirs; qu'il importe peu de consacrer à Dieu les premières années de sa vie, pourvu qu'on retourne à lui dans les dernières, et qui, se rassurant par l'idée trompeuse d'une pénitence éloignée contre la juste contrainte que leurs déréglements devraient leur inspirer, s'abandonnent sans remords au torrent du monde, et se font de toutes les passions autant d'idoles qu'ils adorent.

Le dauphin, non content de faire régner Dieu dans son cœur, aurait voulu le faire régner dans celui de tous les hommes. Jaloux de leur bonheur, il l'était encore plus de leur salut, et il aurait préféré la gloire de bannir les vices du monde à celle de le conquérir.

Quel zèle pour la paix de l'Eglise, et quelle amertume à son cœur d'y voir naître des divisions domestiques, qui par des progrès insensibles pourraient en rompre l'unité? Soumis à cette Eglise avec la docilité de cette sage enfance que Jésus-Christ nous prescrit, il se prête à elle sans usurper son autorité; et n'osant toucher à des questions qu'elle seule a droit de juger, il emploie tout ce que la sagesse inspirée par le zèle peut fournir de moyens, pour porter à se réunir dans l'unité de doctrine ceux que le Saint-Esprit a unis dans l'unité du sacerdoce.

Cet amour pour l'Eglise dont il se fit toujours un premier devoir, ne le rend pas moins attentif aux besoins de ses membres, qu'aux intérêts de sa gloire. Il sait que les pauvres en sont aux yeux de Dieu la portion la plus chère; que sous ce vil extérieur de bassesse, qui les environne, ils sont, comme lui, marqués du sceau de l'alliance, ses frères en Jésus-Christ et les enfants du même père: pressé par ces considérations que sa foi lui inspire, il fait des pauvres le premier objet de ses bontés, et plus la distance des conditions semble l'en éloigner, plus sa charité l'en rapproche.

Qu'il est beau de voir un grand prince prendre soin de déterrer lui-même ces misères cachées, qui n'osent se montrer, entrer dans le détail des malheurs d'une famille affligée pour y porter la consolation, et lui épargner, en prévenant ses besoins, la douleur de les éprouver et la honte de les découvrir! Bien éloigné de ces riches impitoyables qui, engraissés du sang des pauvres, et nourris de la substance de la veuve et de l'orphelin, ne peuvent en souffrir la vue, et qui ayant eux-mêmes fait leurs plaies refusent jusqu'aux plus légers secours pour les guérir.

C'est peu pour notre prince de dérober aux plaisirs, au luxe, à la magnificence, de quoi fournir à l'étendue de ses aumônes, il s'ôte même jusqu'au nécessaire, et quand les fonds sont épuisés, sa charité ne l'est pas. Il adoucit par des paroles consolantes des maux qu'il ne peut encore soulager; il fait espérer, il promet, et ses promesses sont par avance un secours qui tient lieu du secours même.

N'allez pas ici vous imaginer une libéralité mal entendue qui répand l'argent sans discernement et sans choix, et qui remplissant l'injuste cupidité d'une indigence affectée, ne remédie point à la véritable. Il examine, il s'informe, il se fait instruire, il sonde lui-même le fond des misères, il distingue les besoins d'avec les besoins, il proportionne les secours à la qualité et aux services, plus admirable encore par ce sage arrangement de ses aumônes, que par ses aumônes mêmes.

Quelle consolation pour le dauphin d'en être avoué, disons mieux d'en être applaudi par la princesse, son épouse! Non qu'il cherchât les louanges des hommes dans des actions qui n'avaient que Dieu pour objet, mais le zèle ardent que la religion et sa tendresse lui inspiraient pour la perfection d'une princesse qu'il aimait autant que lui-même, lui faisait trouver un plaisir extrême à la voir partager avec lui les sentiments de compassion dont il était pénétré pour les malheureux, à la voir les soulager elle-même dans l'étendue de son pouvoir, et dépouillée de toute ostentation, cacher dans le sein du pauvre tout le mérite de ses aumônes.

Mais si la princesse de son côté, charmée des grandes vertus qu'elle admirait dans le dauphin, n'osait se promettre d'y atteindre; du moins put-elle se flatter de ne lui rien céder dans les sentiments d'attachement et de respect qu'elle eut toujours pour le roi, et qui formés par inclination autant que par devoir lui acquirent avec son estime, sa tendresse et sa confiance. Que j'aime à la voir attentive à lui plaire, ménager avec empressement tous les moments de l'approcher; tirer du fonds d'une ingénieuse tendresse mille traits propres à lui inspirer de la joie; l'arracher pour ainsi dire au poids des affaires, et lui faire goûter dans le sein de son auguste famille les plus douces consolations que puisse ressentir un père.

Aurions-nous pensé qu'une mort prématurée dût venir rompre de si tendres liens; que la providence qui semblait les avoir for-

més pour le bonheur des jours d'un grand roi, dût sitôt retirer ses bienfaits, et préparer à sa constance par des coups redoublés des épreuves redoutables aux cœurs même les plus insensibles?

A peine la dauphine fut-elle atteinte de la dernière maladie, qu'on connut qu'elle était mortelle; la vigueur du tempérament, les ressources de la jeunesse, les remèdes réitérés, tout cède à la violence du mal qui la dévore, et l'on est forcé de lui apprendre à elle-même un danger, qu'une morne tristesse répandue autour d'elle lui avait déjà fait pressentir. La mort qu'on lui annonce ne trouble point son âme; son courage et la religion viennent au secours de la nature, et supérieurs à tout désir de vivre, ils ne lui laissent que le désir de bien mourir.

Ces grandeurs, ces plaisirs, ces agréments, ces douceurs de la vie, dont la perte paraît si dure aux personnes de son rang et de son âge, n'attirent point ses regrets; elle n'en a que de l'abus qu'elle en a pu faire; elle les immole sans réserve avec elle-même en expiation de ses péchés; heureuse de pouvoir suppléer par l'offrande volontaire d'un si grand sacrifice, ce qui pourrait manquer à la plénitude de sa pénitence, joignant à l'humble confession de ses fautes l'amertume du plus sincère repentir; nourrie de la chair et du sang de l'Agneau; fortifiée par la grâce des onctions sacrées; soutenue des vœux et des prières de l'Eglise, elle se sent pénétrée des plus vives consolations, et pleine de confiance aux mérites d'un Dieu mort pour elle, elle meurt dans la douce et ferme espérance de vivre et de ressusciter en lui.

Grand prince dont nous connaissons les sentiments pour cette illustre épouse, nous sera-t-il permis d'entrer dans le sanctuaire de votre cœur, pour y découvrir les mouvements d'une douleur qui, formée par la plus vive tendresse, et soumise à Dieu par la plus parfaite résignation, vous fit éprouver un genre de supplice qui n'est connu qu'aux grandes âmes? Que les païens se livrent aux transports d'une tristesse immodérée, ils sont sans espérance, et ils trouvent dans ces transports mêmes un remède à leur affliction: que des hommes durs et qui n'aiment qu'eux-mêmes, se refusent à de justes larmes, ils trouvent dans leur propre insensibilité la cause de leur apparente soumission: mais sentir toute l'amertume du calice, et l'accepter par obéissance, c'est l'effort de la vertu la plus consommée.

Celle du dauphin va plus loin encore, il aime sa propre douleur, il rappelle sans cesse à son esprit tout ce qui peut l'aigrir, il s'en occupe le jour; il veut qu'on l'en entretienne pendant la nuit, mais ce n'est que pour en renouveler plus souvent le sacrifice; ce n'est que pour trouver dans la grandeur de sa perte de nouvelles leçons du néant des grandeurs humaines: ce n'est que pour donner plus de vivacité à sa foi; ce n'est que pour s'unir par un amour plus pur à l'Etre souverain qui est toujours le même et dont les années ne finissent point.

C'est par ces dispositions si dignes d'un héros chrétien, qu'il se préparait sans le savoir au sacrifice qu'il allait faire de lui-même; sacrifice qui coûtera moins à son cœur, que celui qu'il vient de faire; sacrifice commencé dès le premier usage de la raison, continué sans interruption pendant tous les jours de sa vie, et dont celui de sa mort ne sera que la plénitude.

Je touche, messieurs, à ce triste moment, où le prince, frappé du coup mortel qui nous l'a ravi, fit connaître que la mort, si amère et si effrayante pour les pécheurs, n'a rien de redoutable pour une âme juste: il la voit venir d'un œil tranquille, et il la regarde moins comme le terme fatal d'une vie heureuse, que comme un port favorable qui va le mettre à couvert des dangers du monde. Toute la cour en pleurs fait des vœux pour sa guérison; il n'en fait que pour son salut et pour le nôtre: heureux, dit-il, s'il peut être la dernière victime de la colère de Dieu, et que sa justice enfin apaisée conserve au bonheur de l'Etat et à la gloire de l'Eglise, un roi qui désormais en fait seul toute l'espérance. C'est dans ces sentiments qu'il s'écrie sans cesse: Seigneur, sauvez le roi. Paroles qui nous découvrent toute son âme, et nous expriment en abrégé sa tendresse pour ce prince, son amour pour les peuples, son zèle pour la religion.

Ici, messieurs, toutes les vertus se réunissent pour consacrer la victime; toutes les grâces découlent en elle des sacrés canaux de l'Eglise; le sang de Jésus-Christ s'y répand, et le feu sacré de l'amour divin vient consommer l'holocauste.

Puisse, grand Dieu, une si noble et si sainte victime devenir à vos yeux une hostie de propitiation pour ces péchés qui vous ont armé contre nous; puisse-t-elle arrêter le cours de ces redoutables vengeances, dont nous venons encore de sentir tout le poids par la perte d'un prince qui, dans un âge quoique tendre, semblait déjà nous promettre les vertus que nous regrettons; puissiez-vous, dis-je, touché de l'amertume de nos larmes, et de l'excès de notre douleur, faire croître sous les yeux du roi et pour la consolation de ses jours, un prince qui vient encore de nous causer tant d'alarmes: conservez-le, Seigneur, à l'ombre de vos ailes; éloignez de lui tout danger, et faites enfin par votre grâce que ce précieux gage, et le seul qui nous reste de l'amour de deux illustres époux que votre colère nous a ravis, devienne pour nous dans une longue suite d'années un gage constant du retour de vos anciennes miséricordes.

C'est à vous, monseigneur, qu'il est réservé de suppléer par l'éclat de vos vertus, les grands modèles qu'une providence rigoureuse a enlevés à son éducation; de lui inspirer pour la personne sacrée du roi, cette tendre et respectueuse soumission dont vous faites le plus cher devoir de votre vie; d'imprimer dans son âme ces inclinations bienfaisantes, qui vous ont gagné tous les cœurs, de contribuer enfin par la sagesse de vos con-

seils, et plus encore par la force de vos exemples, à faire revivre en lui cet amour des peuples et ce zèle pour la religion, qui ont été les nobles caractères du prince et de la princesse qu'il a perdus; et qui les ayant rendus l'objet de l'admiration des hommes, vous font espérer qu'ils ont été jugés dignes de jouir ensemble dans le sein de Dieu, d'une couronne immortelle.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LOUIS DAUPHIN,

Prononcée dans l'Eglise de Notre-Dame, au service que les états de Languedoc assemblés à Montpellier ont fait faire le 16 *janvier* 1712.

Planxerunt eum omnis Israel planctu magno.

Tout Israël le pleura avec de grandes marques de douleur (I *Mach*, *ch*. XIII).

Monseigneur (1),

Quel plus glorieux éloge le Saint-Esprit pouvait-il donner à un héros qui faisait les délices et l'espérance de sa nation, que de dire que tout Israël le pleura? Comme il est rare qu'un prince se fasse aimer de tous pendant sa vie, il n'est pas moins rare qu'il soit pleuré de tous après sa mort. Que des courtisans flatteurs, que des favoris ambitieux le regrettent, c'est un faible hommage à sa vertu; voyant mourir avec lui leurs plus solides espérances, ils pleurent moins la perte du prince que la perte de leur fortune, et leur douleur intéressée ne peut contribuer à sa gloire.

Mais qu'une nation entière, que tant d'hommes si différents dans leurs préjugés et dans leur goût, divisés par tant d'intérêts, se réunissent dans le sentiment unanime d'une même douleur, à la mort d'un prince, que la Providence leur enlève, c'est un témoignage d'autant plus sûr et plus éclatant de son mérite, qu'il est exempt de tout soupçon de flatterie ou d'intérêt, et que formé presque sans nous dans nos cœurs, il ne peut avoir pour fondement que les plus sublimes vertus. Aussi remarquons-nous que parmi tant d'hommes illustres que l'Ecriture a loués, il n'y en a que très-peu dont elle ait dit que tout Israël les pleura.

J'ai donc cru, messieurs, ne pouvoir vous donner d'abord une plus haute idée de ce prince, dont vous m'avez confié l'éloge, que de vous représenter cette consternation générale qui se répandit non-seulement dans ce royaume, mais dans les pays même étrangers, à la triste nouvelle de la mort inopinée de monseigneur Louis, dauphin.

Cette consternation générale ne fut point l'effet d'une politique qui pleure par bienséance, et qui, plus attentive à plaire aux vivants qu'à honorer les morts, cherche à se faire un mérite des apparences de la douleur. Ce ne fut point de ces tristesses passagères que produit presque toujours l'image de la mort des grands par l'idée qu'elle renouvelle du néant des grandeurs humaines; l'amour seul fit couler nos larmes, chacun crut avoir perdu ce qu'il avait de plus cher, chacun regretta ce qu'il estimait le plus, et s'il m'était permis de recueillir ici toutes les louanges que forma, sans étude et sans art une si juste et si éloquente douleur, je pourrais me flatter non-seulement de remplir, mais de surpasser même votre attente.

C'est donc du fond de cette douleur que je vais tirer tout l'éloge du grand prince dont les obsèques vous assemblent, et je me contenterai de vous répéter souvent, avec mon texte, que tout Israël le pleura : *Planxerunt eum omnis Israel planctu magno.* Il fut pleuré de la cour dont il faisait l'admiration, il fut pleuré des peuples dont il faisait les délices. Voilà, messieurs, tout le partage de ce discours, que je consacre à la mémoire de très-haut, très-puissant et excellent prince monseigneur, Louis dauphin.

PREMIÈRE PARTIE.

La cour, l'auguste assemblage de tout ce qu'il y a de plus grand par la naissance, de plus élevé par le rang, de plus honoré par les emplois, l'est aussi de ce qu'il y a de plus distingué par l'esprit, de plus raffiné par la politique, de plus consommé par l'expérience : comme ses lumières sont vives et pénétrantes, son goût sûr et exquis, son discernement juste et délicat, il n'est pas aisé de surprendre son admiration; elle démêle sans peine le faux mérite d'avec le vrai, et elle en est un juge d'autant plus sévère, que forcée presque toujours à dissimuler, elle en pardonne moins. Les princes, qui par la hauteur de leur rang y sont le plus en spectacle, sont aussi les plus exposés à ses jugements et à sa censure; comme elle les environne de toutes parts, elle a sans cesse les yeux ouverts sur eux, elle les étudie de près, elle les approfondit, elle les pénètre, et rien ne lui échappant de leurs vertus ou de leurs vices, elle proportionne ses sentiments à l'idée qu'elle en a conçue. Les respects profonds, les devoirs assidus, l'empressement de plaire, les complaisances, les louanges mêmes, sont un tribut nécessaire, mais équivoque, qu'elle rend à tous également, et qui étant dû à leur dignité, ne leur coûte rien à acquérir; mais une véritable estime, une affection pure et sincère, ce sont des sentiments libres dont elle est rarement prodigue et qu'elle leur fait toujours acheter au prix des plus éminentes vertus. Par quel moyen plus sûr pouvais-je donc vous découvrir tout le mérite du prince que nous regrettons, que de le peser dans la balance redoutable d'une cour si éclairée.

Cette cour, qui le vit naître et qui forma dès lors l'horoscope de sa naissance; non sur les préjugés incertains d'une science vaine, mais sur la gloire d'une longue suite de héros, dont le sang coulait dans ses veines; cette cour vit croître de jour en jour avec le prince les hautes espérances qu'elle en avait d'abord conçues. La paternelle attention du roi à cultiver le plus heu-

(1) M. l'archevêque de Narbonne officiant.

reux naturel, par la plus sage éducation, fortifia de plus en plus ses espérances et fut pour elle un présage assuré de ces grandes vertus qui ont fait depuis son admiration.

Le roi, qui regarda le dauphin comme le plus riche présent que le ciel lui pouvait faire, ne l'aima pas de cet amour aveugle qui transporte les hommes vulgaires; il ne compta pour bonheur d'avoir un héritier de sa couronne, qu'autant qu'il le serait de ses vertus, et ces paroles adressées à l'homme illustre à qui il confia ce grand dépôt: *J'aime mon fils, mais j'aimerais mieux le voir mort que de penser qu'il ne serait pas honnête homme :* ces paroles dignes d'être gravées sur le bronze au frontispice de tous les palais des souverains, ces paroles firent connaître à la cour ce qu'on devait attendre d'un plan d'éducation formé sur un si sage et si héroïque principe. Le roi n'était pas dans le goût de la politique de cet empereur qui crut trouver un nouveau relief à sa gloire dans l'indignité du successeur qu'il adopta. La gloire du roi était trop solide et trop pure, pour se préparer un tel secours : ennemi de la fausse, il crut la sienne intéressée à se former un successeur qui lui ressemblât.

Sous les yeux d'un tel guide, on vit deux hommes du premier ordre travailler sans relâche à tirer du fonds des inclinations du jeune prince les premiers traits de ressemblance avec ce grand modèle, qu'ils ne perdaient jamais de vue. Hé! quels maîtres plus propres à cet important ministère, que deux hommes d'une droiture si inflexible, si sages et si versés dans ces hautes sciences qui font et le chrétien et le héros.

Le dauphin, formé par de si doctes mains, joignant aux grâces naturelles d'une florissante jeunesse, la douceur, la politesse et ces autres talents agréables qui gagnent et qui intéressent, devint bientôt non-seulement le spectacle de toute la cour, mais l'objet de l'attention, dirai-je de la jalousie des cours même les plus éloignées. Vous n'ignorez pas qu'il n'y en eut aucune, parmi les plus illustres, qui ne fît de son alliance le sujet de sa plus haute ambition, non-seulement par la flatteuse idée d'approcher leurs princesses du premier trône du monde, mais plus encore pour leur procurer dans le comble de la gloire le plus parfait bonheur de la société conjugale. Ce bonheur était réservé à une grande princesse qui par la noblesse de ses inclinations, par la supériorité de son génie, et plus encore par son heureuse fécondité, justifia la glorieuse préférence qui lui fut donnée, et mérita par tant d'augustes titres toute l'estime du roi, toute la tendresse et toute la confiance de son époux.

Au milieu des délices d'une cour pompeuse, au milieu de mille plaisirs qui volaient au devant du prince, on le vit presque toujours maître de lui-même s'en laisser rarement séduire, et si la fragilité naturelle donna quelque accès aux passions dans son cœur, la sagesse et la religion surent bientôt les surmonter, car, donnerai-je le nom de passion à ce noble exercice, qui entretient le courage, qui augmente la vigueur du corps, qui accoutume aux fatigues, et qui étant une image de la guerre est l'amusement des héros? Si notre prince poursuivit quelquefois avec trop d'ardeur ces bêtes féroces qui causent tant d'alarmes aux timides bergers, du moins y peut-on remarquer celle dont il serait transporté lorsqu'à la tête des armées, il aurait à combattre les ennemis de la religion et de l'État. Tel David autrefois fit sur les lions l'essai de cette héroïque vertu qui triompha des Philistins.

La guerre enfin déclarée pour prévenir les desseins d'une ligue formée par tout ce que l'ambition, la jalousie et l'impiété unies ensemble peuvent inspirer de fureur, cette guerre fournit au dauphin l'occasion de signaler ses talents dans ce grand art, dont il avait pris de si doctes leçons dans l'histoire du roi, son père.

Sur la fin de l'automne, saison où les campagnes dépouillées de fruits, les torrents enflés, les chemins rompus, et mille autres obstacles presque insurmontables, semblent rendre aussi téméraire que dangereuse toute entreprise militaire, le dauphin part, et plein de cette noble confiance que lui inspire son courage, il entreprend la conquête du Palatinat.

A peine Philisbourg est investi, que vous l'auriez vu, avec ce sang-froid intrépide qui ne connaît pas de danger, s'exposer partout au feu des ennemis, et causer par là à son armée plus d'alarmes que d'étonnement; car la bravoure n'est plus une vertu qu'on admire dans les princes de sa maison, elle est une qualité héréditaire qui passe en eux avec le sang; et si de ce côté ils ont quelque chose à acquérir, c'est d'apprendre à la modérer.

Ce qu'on admira, messieurs, fut de voir le dauphin remplir avec tant de capacité toutes les parties de général, et suppléer par la supériorité du génie ce qui manquait à l'expérience. Je laisse à ces nobles guerriers qui prêtèrent leurs bras à cette illustre conquête de vous le représenter : ici, faisant dresser une batterie; là, relevant une tranchée; ici, commandant une attaque; là, fortifiant un logement, soutenant tout par lui-même, ne laissant rien échapper à sa prévoyance. Les officiers et les soldats animés par son exemple autant que par le désir de lui plaire se disputent à l'envi les occasions les plus périlleuses, et la mort même leur paraîtrait un gain au prix de son estime. Les louanges qu'il donne aux uns, les récompenses qu'il donne aux autres, le gracieux accueil qu'il fait à tous, son attention à prévenir leurs besoins ou à réparer leurs pertes, le soin qu'il prend lui-même des malades et des blessés; enfin la douceur du commandement jointe à la plus exacte discipline; tout persuade aux troupes qu'elles sont encore sous les ordres du roi, à ces siéges fameux où elles ont acquis tant de gloire. Serez-vous donc surpris de voir tom-

ber sous les efforts du dauphin, en vingt jours de tranchée ouverte, une place qui avait arrêté pendant quatre mois un prince de réputation (1), et qui moins forte alors, le força de lever le siége.

Le Nèkre et le Rhin débordés feront en vain à Manheim et à Frakendal un rempart de leurs eaux : cet obstacle ne servira qu'à en relever la conquête, et bientôt tout le Palatinat subira la loi du vainqueur.

Vous vous imaginez peut-être, au retour du dauphin, voir un prince orgueilleux, enflé de sa victoire. Aussi modeste qu'avant son départ, il en attribue tout le succès à la sagesse des ordres du roi et à la valeur de ses troupes : on dirait, à l'entendre, qu'il n'en a été que le spectateur. L'Europe étonnée dans cette première campagne de la rapidité du conquérant, ne le fut pas moins dans la seconde de la haute sagesse qu'il y fit paraître, et qui pourrait donner de la jalousie aux plus consommés capitaines.

Le prince Louis de Bade contraint, aux approches de l'armée du dauphin, de couvrir la sienne des plus forts retranchements, semble lui présenter une grande occasion de gloire, par la difficulté de forcer dans son camp un si illustre ennemi. Déjà les troupes impatientes volent sur ces remparts inaccessibles, de toute la vivacité de leurs désirs, et si l'on en croit leur ardeur et leur zèle, la victoire leur est assurée. Quelle tentation plus séduisante pour un jeune prince qui n'écouterait que les transports de sa valeur! mais l'héritier de la couronne n'est pas un aventurier, qui s'abandonnant aux caprices de la fortune cherche à se signaler par une témérité heureuse ; il compare ce qu'il pourrait perdre ou ce qu'il pourrait gagner, et sa prudence n'y trouvant point de proportion, il préfère ce qui est plus sûr à ce qui est plus brillant, et pour ne pas payer trop cher un champ de bataille arrosé de sang, il se refuse à la victoire.

Mais voici, messieurs, un autre ennemi sur la scène qui vient lui préparer en Flandre un nouveau genre de triomphe, qui dans les principes de la guerre ne peut être plus glorieux.

Vaincre en rase campagne un ennemi redoutable qui offre ou qui accepte le combat, c'est un succès éclatant capable de remplir la plus haute ambition : cependant la gloire n'en est pas si propre au commandant, qu'elle ne dépende de certains événements que toute sa sagesse n'a pu prévoir ; et il arrive souvent que la victoire inconstante favorise le plus heureux au préjudice du plus habile ; mais vaincre l'ennemi sans le combattre, tromper sa vigilance et ses artifices, renverser ses projets les mieux concertés par une science supérieure ; en un mot, faire tourner contre lui-même ses propres mesures, c'est le chef-d'œuvre du grand général, et dont il tire une gloire d'autant plus pure qu'indépendante du hasard, il ne la doit toute qu'à lui-même. C'est, messieurs, ce que l'on admira dans cette marche, aussi fameuse qu'incompréhensible du dauphin, qui, transportant en moins de quatre jours sur les bords de l'Escaut une nombreuse armée, fit avorter par ce coup de maître les desseins d'un prince habile dans la guerre (1), et lui arracha des mains une conquête presque assurée.

Quels avantages n'étaient point réservés à la nation, sous un général si intrépide dans les dangers, si sûr dans ses projets, si rapide dans l'exécution, si aimé des troupes, si redouté des ennemis? Mais la tendresse du roi ne peut consentir d'exposer plus longtemps aux hasards de la guerre une tête si précieuse : les victoires les plus complètes lui paraîtraient trop chères à ce prix; et l'intérêt de l'Etat lui demande la conservation d'un prince, qui en faisait les plus solides espérances.

C'est ici, messieurs, que va paraître tout le héros; car c'est en vain que les préjugés populaires ont consacré ce nom à ces hommes altérés de sang, qui, incapables de repos, ont toujours les armes à la main; qui ne connaissent d'autre gloire que de porter partout la terreur et l'effroi, et qui transportés d'un désir immodéré de vaincre les hommes, ne savent point se vaincre eux-mêmes : je ne reconnais point l'héroïsme à ce caractère, je n'y découvre qu'une passion fougueuse que la crainte ou la flatterie ont déguisée en vertu.

Le vrai héros guidé par la sagesse ne connaît de vraie gloire que dans une juste modération; toujours prêt à prendre les armes pour le salut de la patrie; toujours prêt à les quitter, lorsque la patrie le demande : il met tout son mérite dans son devoir. Tels on vit ces hommes illustres tant vantés parmi les Grecs et les Romains, passer sans peine du commandement des armées aux paisibles amusements de l'agriculture.

Tel aussi va vous paraître le dauphin rendu au loisir de la cour, tranquille sans passion, sans désirs, toujours prêt à seconder les desseins du roi, content de les voir exécuter par d'autres, n'ayant d'autre ambition que de lui plaire, mettant tout son bonheur dans la dépendance, toute sa gloire dans la soumission : (vertu rare et peut-être inouïe parmi les princes de son rang!) car est-il une situation plus délicate et plus environnée d'écueils que celle d'un jeune prince qui, né pour commander et qui en ayant tous les talents, se voit assujetti à une longue obéissance? Quels efforts n'a-t-il point à se faire pour garder le juste milieu et arrêter ses désirs aux pieds du trône où il doit monter? mais ce qui serait peut-être impossible à tout autre ne l'est pas à la vertu du dauphin : la tendresse qu'il a pour le roi, et qui est (si je l'ose ainsi nommer), sa seule passion, ne lui permet pas de penser que la première couronne du monde lui est réservée : plus heureux d'obéir au roi que de régner sans lui, l'empire de l'univers au

(1) Le duc de Lorraine.

(1) Le prince d'Orange.

prix d'un seul de ses jours ne lui pourrait plaire. Sentiments dignes du fils de Louis le Grand, et qui méritant d'être proposés pour modèle à tous les enfants des souverains, ne peuvent qu'inspirer de nouveaux sentiments d'horreur contre ces monstres d'ambition, qui, transportés d'une sacrilége fureur, n'ont point craint de violer les droits les plus sacrés pour s'ouvrir le chemin du trône, et se sont fait des plus énormes crimes autant de degrés pour y monter.

Le dauphin, scrupuleusement attentif à marquer au roi, jusque dans les choses même les plus petites, son attachement et son respect, mérita bientôt toute sa confiance.

Appelé dans les conseils importants, qui devaient décider du sort de l'Europe, il ne s'y distingue pas moins par la droiture de ses intentions que par l'étendue de ses lumières; il écoute, il pèse les raisons, il souffre qu'on le contredise et, sans être jaloux de son premier sentiment, il se rend toujours au meilleur. Ennemi déclaré de cette lâche dissimulation, dont la politique ultramontaine a fait une vertu des souverains, il se fit toujours une religion du secret; et, incapable de jamais trahir la vérité, il sut la tenir inviolablement cachée lorsque l'intérêt de l'état ou celui de ses amis l'exigeait. Je dis de ses amis, car il en eut, messieurs, et ce n'est pas la moindre partie de sa gloire.

Les princes ne manquent ni de courtisans, ni de flatteurs, mais ils n'ont pas toujours des amis; soit que, renfermés dans leur grandeur, ils aient peine à en descendre pour se rapprocher des autres hommes; soit que, plus jaloux de se faire craindre que de se faire aimer, ils n'inspirent point cette libre confiance qui fait le caractère de l'amitié, ils goûtent rarement les douceurs de ce commerce délicieux qui fait le bonheur de la société humaine et qui dédommage les autres hommes de n'être pas nés dans le premier rang.

Le dauphin se fit de la vraie et solide amitié, non-seulement un plaisir, il s'en fit même un religieux devoir; je n'entends pas ici par devoir une loi gênante qu'on s'impose à soi-même par un effort de raison et qui, n'ayant point sa source dans le penchant du cœur, coûte toujours à accomplir; je parle d'un devoir doux et facile que produit naturellement et sans contrainte, une inclination bienfaisante et qui nous porte de nous-mêmes à prévenir ceux que nous aimons par les plus sensibles témoignages d'une fidèle amitié.

Que ne puis-je ici vous faire parler, illustres amis de notre prince? vous qui, plus attachés à sa personne qu'à son rang, lui parûtes dignes de son estime et de sa plus intime confiance, vous fit-il jamais sentir le poids de sa grandeur? vous fit-il essuyer de ces contre-temps bizarres que produit une inquiète jalousie? forma-t-il jamais contre vous les plus légers soupçons? exigea-t-il de vous des devoirs contraignants, des services pénibles, des applaudissements, des louanges? Il ne voulut pour prix de son amitié pour vous, que votre amitié même. Toujours aisé, toujours égal, affligé de vos peines, ravi de vos succès, regardant vos intérêts comme les siens propres; les appuyant de son crédit; vous prêtant des vœux sincères lorsque les conjonctures ne lui permettaient pas de vous rendre des services plus effectifs. Vous l'avez perdu, ce prince aimable! une mort imprévue a rompu ces doux liens qui vous unissaient à lui; vous le pleurez avec toute la cour, et des larmes si justes sont également et votre gloire et son éloge. Mais non-seulement il fut pleuré de la cour, dont il faisait l'admiration, il fut pleuré des peuples dont il faisait les délices. C'est le sujet de mon second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Le caractère de grandeur que Dieu imprime sur le front des princes, pour rendre en eux son image plus respectable; l'éclat et la supériorité que leur donne la hauteur de leur rang; l'héroïque science de la guerre; la plus profonde pénétration dans les secrets de la politique; enfin le glorieux et brillant assemblage de tout ce qui les distingue des autres hommes, toutes ces choses, si capables de leur attirer le respect et même l'admiration des peuples, ne suffisent pas seules pour leur en acquérir l'affection. On n'aime pas toujours ce qu'on respecte et ce qu'on admire, l'amour est un sentiment volontaire que le plus faible des hommes peut refuser impunément au plus redoutable héros; la conquête du cœur ne se fait ni par la supériorité des talents, ni par l'autorité du rang, ni par la force des armes; elle n'est réservée qu'à ces douces et aimables vertus qui saisissent nos inclinations; en un mot, la puissance fait craindre les princes, mais la bonté seule les fait aimer.

Ce fut, messieurs, par cette bonté, vertu favorite du grand prince que nous pleurons, que se forma dans le cœur des peuples ce sentiment unanime de bienveillance et de tendresse qui les attachait à sa personne, indépendamment de son rang. Il n'était pas du nombre de ces princes durs et orgueilleux qui, uniquement occupés d'eux-mêmes, se font une fausse idée de grandeur de mépriser tous les hommes; qui, regardant les peuples comme de viles créatures, condamnées par leur condition à la servitude et à la peine, se persuadent qu'ils ne sont nés que pour servir leur passion et qui, les sacrifiant sans ménagement, à toute la violence de leurs désirs, en font de tristes victimes de leur ambition, de leur avarice ou de leur luxe.

Le dauphin, guidé par la propre droiture de son cœur, éclairé des lumières de la foi, comprit que des hommes pétris du même limon, formés comme lui à l'image de Dieu, rachetés, comme lui, par le sang précieux du Verbe fait chair, n'étaient pas des créatures méprisables; et, loin que la distance presque infinie des conditions lui fît oublier ce qu'il leur devait, elle ne servit qu'à l'y rendre plus attentif et plus fidèle; se regardant à leur égard comme le ministre de la paternelle bonté de Dieu, il ménagea avec

empressement tous les moyens de répandre sur eux les heureux effets de la sienne.

Le Seigneur, dit le Prophète, *a regardé du haut de son lieu saint, il a regardé du ciel sur la terre, pour entendre les gémissements de ceux qui étaient dans les liens* (*Psalm.* CI). Puissent tous les princes, à l'exemple du nôtre, ne perdre jamais de vue ce divin modèle! puissent-ils du haut du trône de leur gloire jeter souvent les yeux sur les faibles mortels, pour compatir à leurs disgrâces, pour prévenir leurs besoins, pour briser leurs chaînes, pour les garantir des entreprises de l'injustice, pour leur faire goûter dans la joie et dans l'abondance les innocentes douceurs d'une vie tranquille.

C'est ce que nous nous promettions avec justice du grand prince que nous pleurons; convaincus par tout ce qu'il faisait pour nous, de ce qu'il aurait voulu faire, il nous tenait lieu de tout, et, plus charmés de sa bonne volonté que de ses bienfaits, nous croyions posséder en lui tous les biens que sa bonté aurait voulu nous procurer.

Quelle preuve en effet plus éclatante pouvait-il donner de son amour pour les peuples que de sacrifier à leur repos des couronnes que les droits de sa naissance lui avaient justement acquises? et si le ciel irrité contre les hommes n'a pas secondé des vues si pures, en a-t-il moins auprès de nous le mérite d'un si grand sacrifice?

Les couronnes d'Espagne dévolues par les lois fondamentales de l'État au plus proche héritier du sang, ne pouvaient être contestées à Louis Dauphin, petit fils de Philippe IV et seul neveu de Charles II, dernier roi décédé sans enfants. Ni le fameux partage, pratiqué par la politique d'un prince qui sous prétexte de paix préparait à l'Europe de nouvelles semences de guerre, ni le testament même de Charles II, quoique dicté par des motifs plus religieux et plus purs, ne pouvaient entrer en parallèle avec des droits si supérieurs; et la justice du roi, sans même en être sollicitée par sa tendresse, ne pouvait refuser de les soutenir de toute la puissance de ses armes. Mais, ô amour des peuples! qui présidiez toujours au conseil du père et du fils, vous leur inspirez d'autres vues, et pour tâcher de maintenir une paix (1), dont à peine on avait goûté les prémices, vous décidez en faveur du donataire au préjudice de l'héritier.

Cette noire jalousie, monstre qui depuis tant d'années dévore le cœur des princes nos voisins, et que tant de sang répandu ne peut encore assouvir, cette jalousie fit comprendre au roi quelles seraient leurs alarmes, s'ils voyaient les couronnes d'Espagne réunies à celles de France, dans la personne d'un prince, qui également propre à se faire aimer de ces deux nations, détruirait sans peine leur ancienne antipathie, et formerait entre elles une union d'autant plus étroite, qu'il en serait le lien.

Ce fut pour calmer cette inquiète jalousie et lui ôter tous les prétextes de la guerre, qu'une puissance trop formidable aurait pu lui fournir, que la sagesse du roi toujours attentif au bien du peuple, lui fit désirer que le dauphin content de remplir après lui le trône de ses aïeux paternels, renonçât en faveur du duc d'Anjou, à celui dont il était, par les droits de la reine sa mère, le légitime héritier, et que par ce moyen les deux couronnes partagées parussent moins redoutables à nos ennemis.

Politique vraiment chrétienne! qui n'ayant pour principe et pour fin, que la félicité des peuples, semblait nous promettre de plus heureux événements. Le dauphin, messieurs, prévient les désirs du roi son père; ses intérêts propres ne balancent pas un moment dans son cœur les intérêts publics, et, pour faire régner la paix, il refuse de régner lui-même. Magnanime effort de la vertu la plus héroïque! qui inconnu dans les siècles passés, lui assure dans les siècles à venir une couronne de gloire que la plus maligne envie ne lui oserait contester.

Vous représenterai-je cette joie mêlée d'étonnement et d'admiration qui se répandit alors dans le royaume? Vous ne l'avez pas oublié, peuples fidèles, malgré les calamités d'une guerre accablante, vous aimez à vous souvenir de ce que votre prince vous a sacrifié, pour vous les épargner, et il me semble lire en ce moment dans vos cœurs, que ce souvenir si cher vient ranimer votre zèle pour lui donner en la personne du roi son fils de nouvelles preuves de votre éternelle reconnaissance.

Puisse le juste ciel content de cette grande victime dont la mort vient de consommer le sacrifice, dissiper cet esprit de discorde qui souffle de toutes parts avec tant de fureur, et qui, fermant les yeux de nos ennemis à leurs plus solides intérêts, leur a fait préférer aux avantages d'une paix offerte, la fausse et barbare gloire de faire gémir l'Europe sous le poids de leurs injustes prétentions!

Déjà, messieurs, la Providence plus favorable a raffermi sur le trône, par des victoires inespérées, un roi qu'elle voulait éprouver, mais qu'elle ne vouloit pas détruire; et l'Espagne a lieu d'espérer de la justice de sa cause et de son inviolable fidélité, de jouir longtemps sous le règne du fils de toutes les bontés du père.

Pour nous, qui, accoutumés au bonheur de le voir vivre parmi nous, avons senti de plus près et plus souvent les nobles effets de sa bonté, quelles victoires pourraient nous consoler d'une perte si douloureuse? Nous n'avons rien perdu de ses vertus, nous en jouissions même avant qu'il fût au monde dans la personne du roi son père, nous les voyons toutes revivre dans la personne du dauphin son fils; mais nous avons perdu sa personne même; eh! quelle perte peut se comparer à celle d'un bon prince!

Quand je rappelle ces jours fortunés où se donnant en spectacle, dans la capitale du royaume, il entendait retentir de toutes parts ces vives acclamations des peuples, plus chè-

(1) La paix de Riswik.

res à son cœur que la pompe superbe du plus brillant triomphe; je comprends toute l'amertume des larmes que sa mort leur a fait répandre, et je ne puis mieux vous exprimer tous les transports de leur douleur, que par les transports de plaisir que sa seule présence leur inspire. Quelle douceur ne trouvaient-ils point à se raconter les uns aux autres jusqu'à ses moindres actions, et dont il n'y en avait aucune qui ne fût marquée du sceau de sa bonté? pourront-ils jamais oublier le noble et généreux emploi qu'il faisait d'un argent destiné, par la libéralité du roi, à ses seuls plaisirs?

Fidèles ministres de ses inclinations bienfaisantes, vous pourriez nous dire avec quel sage arrangement il réglait chaque mois ses libéralités et ses aumônes; proportionnant ses bienfaits à la qualité et aux besoins; mettant tout son plaisir à tirer du fond de ses plaisirs mêmes, de quoi fournir à l'étendue de sa charité; je dis de sa charité, messieurs, car je n'aurais garde de prêter le saint ministère de la parole divine, à louer des vertus qui n'auraient pour fondement qu'une sagesse purement humaine, et qui corrompues, comme elle par le poison de l'orgueil, ne seraient d'aucun mérite devant Dieu. J'ai l'honneur de louer un prince qui fit toujours de l'amour de la religion, le premier devoir de sa vie, et qui compta pour un plus grand bonheur d'être enfant de Dieu et de l'Eglise, que d'être fils du plus grand roi du monde.

Sa foi toujours simple, toujours pure, ne fut jamais troublée par ces doutes inquiets que forme une raison orgueilleuse; adorant avec une humble soumission la profondeur de nos mystères, il ne chercha point à les comprendre, mais il les crut. Hommes vains et corrompus, qui vous faites souvent un sacrilége honneur de faire briller votre esprit aux dépens de la religion; impies! osâtes-vous jamais l'approcher? Doux, humain, gracieux, facile à excuser, il ne fut sévère que pour vous; vous regardant comme les ennemis de son Dieu, il vous abhorra comme les siens propres.

Avec quelle édifiante fidélité le vit-on remplir dans tous les temps tous les devoirs que la loi prescrit? quelles occupations, quelles affaires purent le dispenser de donner à la cour le religieux exemple de s'immoler chaque jour avec l'Agneau sans tache dans le sacrifice de nos autels? Quel respect, quel recueillement, quelle modestie, quelle sainte frayeur à la vue de cette adorable victime? quelle préparation pour y participer? Aumônes, jeûnes, prières.

Mais est-ce assez, ô mon Dieu! pour vous plaire de remplir les devoirs extérieurs du culte public, si l'on n'y joint pas le sacrifice intérieur du cœur pour être anéanti devant vous? Celui du dauphin, Seigneur, vous le savez, fut encore plus droit que ses actions; il fut pécheur, mais il ne fut pas impénitent; il succomba aux faiblesses de la nature, mais il s'en releva avec le secours de votre grâce.

Quel usage ne fit-il point pour son salut de cet accident imprévu, dont il fut saisi, il y a quelques années, et qui l'ayant conduit jusques aux portes de la mort, causa dans le royaume de si vives alarmes! La crainte alors nous fit regarder cet accident comme un coup funeste de la colère de Dieu irrité contre nous; la religion le fit regarder au prince comme un coup favorable de son infinie miséricorde; il y reconnut la charitable bonté d'un père qui le frappait pour l'instruire; et fidèle autant qu'attentif à ces importantes leçons, il se détrompa pour toujours des faux plaisirs du monde; et joignant au mépris la douleur et le repentir de les avoir aimés, il fit avec eux un éternel divorce.

Ces impressions si salutaires, que fit alors sur son cœur l'image de la mort, puisse sa mort même les faire aujourd'hui sur vous! puisse-t-elle rapprocher de vos yeux le terrible moment de la vôtre! puisse-t-elle vous faire sentir que le glaive qui doit trancher la trame de vos jours, ne tient qu'à un filet suspendu sur vos têtes, qu'une main invisible en a déjà peut-être écrit l'arrêt sur la muraille; qu'alors toutes choses périront pour vous, comme vous périrez pour elles; et qu'il ne vous restera de ces vains plaisirs qui font votre attachement et votre crime, que le cruel désespoir d'en être arraché malgré vous, ou l'éternel, mais inutile repentir de les avoir trop aimés.

Depuis ce jour heureux où le dauphin, rendu à la tendresse du roi et à l'amour des peuples, fit changer en actions de grâces les mortelles frayeurs que sa maladie avait causées, on le vit toujours attentif sur lui-même, toujours en garde contre sa propre faiblesse, se refuser constament à toutes les dangereuses occasions du péché; et si nous en croyons le témoignage des illustres confidents de ses plus secrètes pensées, il sut depuis plusieurs années toujours s'en garantir.

Quelle plus solide consolation pouvais-je donner, chrétiens, à vos vives douleurs, que de vous fournir un si favorable préjugé du bonheur éternel d'un prince qui avait toujours fait le vôtre, et de vous rassurer par le mérite d'une innocence réparée contre la la juste crainte qu'une mort presque aussi subite qu'imprévue aurait pu vous inspirer?

Ce n'est pas ordinairement à la mort que se font les véritables conversions: quiconque attend ce dernier moment pour se repentir de ses péchés en obtient rarement la grâce; ces actes de religion, qu'on arrache à peine de la bouche d'un homme presqu'éteint sous le poids du mal, sont des signes bien équivoques du salut; l'Eglise charitable lui en administre les sacrements, mais elle ne lui en donne pas l'assurance.

Le dauphin, instruit par les respectables exemples d'une piété domestique, et plus encore par les secrètes inspirations de la grâce, n'attendit pas pour prévenir les redoutables jugements de Dieu, l'heure qu'il y devait comparaître: dans quelles plus favorables dispositions pouvait-il en être surpris, que dans un temps où, sortant à peine du sacré

banquet de l'agneau pascal, il s'était nourri du pain de vie, et portait dans son âme toute teinte encore du sang de Jésus-Christ le gage précieux de l'immortalité et de la gloire?

Mais, Seigneur, si, malgré l'espérance que nous donnent de son salut ses vertus et vos grâces, il reste encore dans cette grande âme quelques fautes à expier; si les larmes et les prières réitérées de tant de peuples attentifs à implorer sur elle vos divines miséricordes, n'ont pas encore satisfait à toute l'étendue de votre justice, ne rejetez pas, ô mon Dieu ! les vœux d'une grande province, humblement prosternée aux pieds de votre trône ; prêtez l'oreille à la voix de ces saints pasteurs que vous lui avez donnés pour médiateurs auprès de vous, et qui, non contents de vous avoir tant de fois offert, pour le repos du prince, le sacrifice d'expiation qui efface les péchés du monde, se réunissent aujourd'hui pour vous l'offrir tous ensemble. Exaucez, Seigneur, les sacrificateurs par le mérite du sacrifice; exaucez ces peuples fidèles qui l'offrent avec eux, et que votre colère enfin, satisfaite de nous avoir enlevé un prince qui faisait nos délices, épargne les jours d'un grand roi, qui, moins jaloux de régner que de vous faire régner vous-même, ne connaît plus d'autre gloire que celle de maintenir la religion et la pureté de votre culte. D'ailleurs, daignez aussi répandre de nouvelles bénédictions sur un prince, qui, formé selon votre cœur, fait son unique étude de votre loi sainte, qui puise dans les conseils de votre éternelle sagesse les maximes du gouvernement où votre providence le destine, et qui, marchant sur les nobles traces de son père et de son aïeul, promet à nos neveux une longue félicité.

Enfin, Seigneur, pour comble de nos désirs, accordez la paix à votre Eglise, accordez-la à l'Europe, afin que tous les peuples qui vous connaissent et qui vous adorent, réunis par les liens durables d'une charité réciproque, n'aient désormais d'autre émulation que de chanter à l'envi votre gloire, et de publier vos infinies miséricordes.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Prononcée à Paris dans l'église de Notre-Dame, en présence de monseigneur le duc de Bourbon et de monseigneur le comte de Charolois, le 28 novembre 1715.

In fine hominis denudatio operum illius.

La mort de l'homme nous découvre le vrai des actions de sa vie (*Eccles., ch.* XI).

Monseigneur,

C'est à la mort que l'homme, incapable de dissimulation et de contrainte, se montre et se découvre tel qu'il est; ses actions, dépouillées de tout ce qu'elles avaient d'emprunté, paraissent toutes nues; et souvent ce que le monde ébloui avait admiré comme le plus noble effort des vertus les plus héroïques, n'offre plus à nos yeux que l'odieux ouvrage des plus monstrueuses passions. Rien de plus équivoque et de plus caché que l'homme vivant; ce qu'on vante en lui sous le nom de sagesse n'est dans plusieurs qu'une artificieuse politique attentive à en affecter les dehors ; la valeur qu'un téméraire emportement de vengeance et de vanité, la libéralité qu'un intérêt secret de l'orgueil et de l'amour-propre. Aux approches d'une mort certaine, ces fausses vertus s'évanouissent, et tel qui, pendant sa vie, avait rempli le monde du bruit de ses exploits, ne donne en mourant qu'un pitoyable spectacle de faiblesse et de lâcheté. Ce qui fait dire à l'Ecclésiastique, que la mort est la plus sûre épreuve pour distinguer le vrai d'avec ce qui n'en a que l'apparence; que jusque-là les louanges qu'on donne aux hommes sont fausses ou incertaines, et que, pour leur en donner de justes et de véritables, il faut les attendre à la mort.

Nous n'avions pas besoin, messieurs, de cette funeste épreuve pour connaître le fond des vertus du grand roi que nous pleurons : ces vertus, toujours les mêmes, ces vertus qui, dans le cours de tant d'années, et dans la diversité de tant d'événements, ne se sont jamais démenties; ces vertus étaient plus que suffisantes pour fixer notre admiration.

Mais enfin, puisqu'il a plu à l'éternelle Providence de lui faire subir la loi prononcée contre toute chair; c'est à notre douleur, quelque sorte de consolation, de voir que sa mort a justifié sa renommée, qu'elle assurera dans la postérité la vérité de nos éloges, et forcera l'envie même, si longtemps jalouse de sa gloire, d'avouer et de reconnaître qu'il n'en fut jamais de plus pure.

Ce prince, qui, dans le repos d'une paix achetée au prix de tant de soins, semblait pouvoir se promettre encore de longs et d'heureux jours, est saisi d'une maladie qui lui annonce sa dernière heure : livré pendant dix jours aux attaques d'une mort toujours présente à ses yeux, il n'en est pas un moment troublé, et, comme si les forces du corps avaient passé à l'esprit, il n'en est que plus ferme et que plus tranquille. Insensible à la perte de la puissance souveraine, dont les rois sont si jaloux, il dérobe à la mort la gloire de l'en dépouiller, il s'en dépouille par avance : parlant de ce qu'il ferait, étant roi, il se regarde comme ne l'étant plus, et il n'explique que par des conseils et des prières ce qu'il aurait pu commander : supérieur à toute faiblesse, vainqueur des plus tendres et des plus légitimes affections, il voit couler des torrents de larmes sans en être ébranlé, et s'il tient encore à sa famille et à sa cour, ce n'est que par le noble soin qu'il prend lui-même de les consoler : enfin, tout occupé de l'affaire de son salut; soumis sans contrainte aux ordres de la Providence, les attendant sans impatience et sans frayeur, ne regrettant de ses grandeurs passées que l'abus qu'il en a pu faire; plein de foi ou de confiance aux miséricordes de son Dieu, il consomme en paix son sacrifice, plus grand dans ces derniers moments que dans les dangers de la guerre et sur le trône de sa gloire.

Qu'attendez-vous donc de moi, messieurs, dans ce juste tribut d'honneur et de louange que notre reconnaissance et notre amour préparent ici à sa mémoire? quelles idées pourrais-je vous donner de ce nombre presque infini d'actions qui s'offrent en foule à son éloge, qui ne soient au-dessous de celles que sa mort seule vous en inspire?

Déjà vous prévenez tout ce que je viens de vous dire de ces grands exploits de guerre qui l'ont égalé aux plus fameux conquérants; et les admirant dans leur source, vous y découvrez tout ce qui forme le héros. Rappelant à votre mémoire ces différentes lois de justice et de discipline qui font la force de l'État et la sûreté des familles, vous y découvrez l'ouvrage de la plus haute sagesse et de la plus saine politique.

Témoins de ce qu'il a entrepris pour la gloire du Dieu vivant, de tout ce qu'il a osé pour agrandir le royaume de Jésus-Christ et maintenir la vérité de son culte, vous y découvrez une foi vive et courageuse, digne des anciens patriarches et des plus saints rois d'Israël.

Que me reste-t-il donc à faire, que de vous servir d'interprète, que de prêter ma voix aux sentiments de vos cœurs et laissant à l'histoire le soin de transmettre aux siècles futurs tant de faits éclatants dont l'univers a retenti, me borner à les admirer avec vous dans la pureté de leur principe.

Louis, dont les obsèques vous assemblent, roi par les droits de sa naissance, chrétien par la grâce de sa naissance spirituelle, ne perdit jamais de vue les immenses devoirs que lui imposèrent ces deux sublimes qualités; et ce qu'il fut par cette double naissance, il le fut encore plus par toutes les vertus qui en forment les caractères: suivez-le, messieurs, dans tout le cours de son règne, dans les temples, dans les conseils, dans les camps, au milieu de la cour, dans ses amusements mêmes, partout vous y trouverez le roi, partout vous y trouverez le chrétien. C'est à ces deux points de vue que je réduis son éloge, et voici, messieurs, en abrégé toute sa gloire: il fut roi, il fut chrétien.

C'est ce qui va faire le sujet de ce discours, que je consacre à la mémoire éternellement respectable de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV, du nom, roi de France et de Navarre.

PREMIÈRE PARTIE.

Je n'appelle pas roi celui que le seul bonheur de la naissance a placé sur le trône, et qui n'ayant de roi que le nom, esclave en effet des vices les plus honteux, sans talents, sans vertus, n'offre aux yeux de l'univers qu'un vain fantôme de la royauté. J'appelle roi, messieurs, celui qui, étant l'image de Dieu sur la terre par la participation de sa puissance, lui ressemble encore plus par la participation de ses vertus; qui, maître de ses passions, ne règne pas moins sur son cœur que sur les peuples qui lui sont soumis; qui, au-dessus des autres hommes par la hauteur de sa dignité, est au-dessus de sa dignité par la supériorité de ses talents; qui, versé dans la science profonde du gouvernement, suffit à tout par ses lumières, et qui, jaloux de ses devoirs, ne se repose que sur lui-même du pénible soin de les remplir; qui, redoutable à la guerre, facile à la paix, réunit en soi les qualités rarement compatibles de guerrier et de pacifique; qui dans un juste milieu de clémence et de fermeté sait tempérer la rigueur des lois sans affaiblir l'obéissance; pour tout dire, en un mot, qui faisant de la justice le principe de ses délibérations et de ses conseils, la fait régner avec lui sur le même trône.

Tel fut Louis, et c'est dans cette idée que je renferme son éloge. Que d'autres admirent en lui l'éclat et l'ancienneté de sa couronne, qu'ils fassent le dénombrement des héros et des rois, dont le sang coula dans ses veines; qu'ils vantent la grandeur et l'étendue de sa puissance par la noblesse et le courage de la nation qui fut soumise à ses lois: qu'ils rappellent à vos yeux ces traits de grandeur et de majesté que la nature avait répandus sur sa personne, et qui, le distinguant des autres hommes le faisaient reconnaître sans qu'on pût s'y méprendre, pour celui qui leur commandait. Ces rares et singulières prérogatives furent de purs dons de la libéralité de Dieu, où sa volonté n'eut point de part, et qui, dignes d'admiration, ne le sont pas toujours de louange.

Ce qui fait le mérite du prince que nous regrettons, c'est d'avoir été plus distingué par l'éclat de ses vertus, que par l'éclat de ses grandeurs héréditaires; c'est d'avoir justifié aux yeux de l'univers les bienfaits de la Providence; c'est d'avoir été vraiment roi, et tel, que s'il n'avait pas été roi, il aurait paru digne de l'être.

Appelé à la couronne dans un temps où la faiblesse de son âge lui permettait à peine de prêter son nom aux affaires, il fut nourri si j'ose ainsi parler, dans l'horreur et dans le tumulte des armes. Aux troubles d'une guerre étrangère que d'éclatantes victoires auraient rendue moins redoutable, se joignent les troubles d'une guerre intestine plus funeste et plus dangereuse: l'État divisé contre lui-même, branlé sur ses fondements, et les peuples animés à leur propre perte semblent offrir aux ennemis de la monarchie les mêmes armes qui en avaient si glorieusement triomphé. Malheur trop ordinaire des minorités! où l'inquiétude, la jalousie, l'ambition, devenues plus hardies prêtent des armes à la révolte, et mettent en péril l'autorité souveraine par l'injuste désir de la partager. Grâces à vos miséricordes, ô mon Dieu! nous n'avons point aujourd'hui ce malheur à craindre; une paix solide, dernier ouvrage de la sagesse de Louis, nous met à couvert de toute guerre étrangère, et la sagesse d'un prince en qui se réunissent avec les droits du sang, l'estime et l'affection de tous les ordres du royaume, nous met à couvert de toute guerre domestique, et nous promet dans une heureuse minorité les douceurs du plus juste et du plus tranquille

gouvernement. Les troubles de la minorité de Louis XIV, qui semblaient menacer son règne des plus funestes calamités, devinrent par les soins d'une Providence attentive à la conservation de ce royaume, une des sources de son bonheur et de sa gloire ; Dieu les mit en œuvre comme autant de leçons pour former le cœur du jeune roi, pour affermir son courage, pour l'instruire par l'adversité dans le grand art de régner et lui apprendre par les dangers presque inévitables où la faiblesse de l'âge expose les souverains, ceux qu'ils devraient craindre dans un âge formé, lorsqu'affaiblis par les passions, livrés à l'oisiveté et à la mollesse, ils manquent des qualités nécessaires pour fixer l'obéissance et maintenir parmi les peuples l'ordre et la discipline qui en sont les plus sûrs liens.

Ces troubles apaisés mirent bientôt la nation en état de pousser plus loin ses conquêtes, et Louis noblement jaloux de la gloire de ses généraux, impatient de la partager, peut à peine se dérober aux tendresses de la reine sa mère, qu'on le voit courir aux dangers et donner dans ces premiers essais de sa valeur et de sa conduite des augures certains de ces éclatantes victoires qui doivent signaler son règne.

Vous le savez, messieurs, son inclination dominante fut pour la guerre ; née avec lui, soutenue de l'exemple de ses illustres ancêtres, fortifiée par les préjugés de toutes les nations et de tous les siècles qui y ont attaché l'idée de l'héroïsme, il y abandonna les premiers désirs de son cœur ; et regardant moins la guerre du côté du danger que du côté de la gloire qu'on y peut acquérir, il lui fut plus facile de vaincre que de se refuser à la victoire.

Illustres généraux, vous qui, instruits par ses leçons dans le grand art de la guerre, pourriez aujourd'hui en donner à tous les maîtres du monde ; vous, dis-je, qui compagnons fidèles de ses travaux et de ses dangers, avez mérité par tant d'exploits éclatants d'entrer dans le partage de sa gloire, vous seuls pourriez nous dire jusqu'à quel degré il porta les vertus militaires, la sagesse dans les conseils, le secret dans les entreprises, la prévoyance dans les apprêts, la célérité dans l'exécution, l'intrépidité dans les périls, la modération dans les succès, la ressource dans les obstacles, la constance dans les revers : heureux, mais rare assemblage et qui seul forme le héros.

Que ne m'est-il permis d'entrer dans le détail de ces différentes campagnes dont chacune fut marquée par des faits singuliers ou de prudence ou de valeur ; vous y verriez un prince qui, au milieu d'un camp, comme dans la ville la mieux policée, sait y maintenir la discipline et y fait fleurir l'abondance ; qui, ne se reposant que sur lui-même de la sûreté de son armée, visite de jour et de nuit les gardes les plus avancées ; qui, pour assurer ses projets, va reconnaître en personne, jusque sous le feu de l'ennemi, les postes les plus dangereux ; qui, ne connaissant ni lassitude ni travail, rejette comme d'indignes conseils ceux qu'on lui donne pour sa santé ou pour son repos ; qui, soutenant l'officier par la louange, et le soldat par le gain, inspire à tous une égale ardeur de combattre et de vaincre ; qui, distribuant les emplois suivant la capacité et les talents, maintient la subordination sans faire naître de jalousie ; enfin qui, sûr de l'affection et de la confiance de ses troupes, plus maître des cœurs que des personnes, les trouve promptes à l'obéissance et leur fait trouver dans le bonheur de le servir et de lui plaire la plus glorieuse récompense.

Quels succès n'étaient point réservés à des talents si supérieurs, et pourrait-on sans injustice attribuer aux seules faveurs de la fortune des conquêtes achetées au prix de tant de vertus ?

Ce fut, messieurs, par les nobles efforts de toutes ces vertus ensemble, que l'Europe étonnée vit Louis au plus fort de l'hiver, malgré les éléments conjurés, malgré la nature obstinée à lui refuser tout secours, subjuguer des provinces, qui, après plusieurs années de guerre, auraient pu remplir l'ambition des plus heureux conquérants.

Vous parlerai-je de cette fameuse campagne, où plus rapide qu'un torrent qu'un orage imprévu vient de former, et qui ne trouve rien d'inaccessible, il pénétra jusque dans le cœur d'un Etat puissant qui, ayant su donner des bornes à la mer, n'en put donner à ses conquêtes ?

Ferai-je le dénombrement de ces villes, de ces citadelles, qui, fortifiées à l'envi et par la nature et par l'art, semblaient défier toute force humaine, et qu'on vit tomber d'elles-mêmes comme autant de Jérichos au seul bruit de ses trompettes ?

Qui pourrait suffire, je ne dis pas à raconter, mais à nommer tant de batailles gagnées et sur mer et sur terre, tant de places prises et reprises, tant de retranchements forcés, et mille autres exploits de guerre qu'il ne dut pas moins à la sagesse qu'au courage invincible de ses illustres généraux ; et qui lui ayant attiré la jalousie des nations voisines, lui acquirent le respect et la vénération des peuples les plus éloignés ?

Mais en vous représentant ici un roi belliqueux, couronné par tant de victoires, ne perdons pas de vue le législateur et le juge ; ses talents pour la guerre ne sont qu'une partie du plus grand roi, et celui qui, transporté d'un désir immodéré de combattre et de vaincre, oublierait le gouvernement de l'Etat et la justice qu'il doit aux peuples, ne mériterait pas nos éloges. L'Ecriture, après avoir raconté les différentes victoires que David avait remportées sur les ennemis d'Israël, dit aussitôt, qu'*il rendait des jugements, et faisait justice à tout son peuple* (II *Reg.*, VIII), voulant par là apprendre aux souverains dans l'exemple d'un roi selon le cœur de Dieu, que ce n'est pas assez pour eux de vaincre les ennemis du dehors par la force

des armes, s'ils n'ont une égale attention à réprimer les ennemis domestiques par la force des lois et par l'équité de leurs jugements.

Louis, si semblable à David dans toutes les circonstances de son règne, ne sépara jamais ces deux devoirs, et il n'est pas aisé de dire par lequel des deux il mérita plus de gloire.

A peine le titre et le pouvoir de premier ministre furent éteints avec le cardinal Mazarin, que Louis devenu lui-même son premier ministre, se met à la tête des affaires. Quel spectacle plus beau, et quelle leçon pour les souverains, de voir un jeune prince de vingt-deux ans au milieu d'une cour pompeuse où tout ne respirait que plaisirs, se faire chaque jour d'un travail assidu une loi sévère, assembler différents conseils. fidèle aux heures marquées, tout quitter pour s'y rendre, et ne donner au délassement et au repos que ces moments libres que l'arrangement et le bon ordre savent dérober aux affaires sans en retarder l'expédition?

Ce qu'il fit un jour, on le lui vit faire tous les jours de sa vie, et quiconque sait ce qu'il en coûte à un souverain pour s'imposer des lois et s'y rendre fidèle, trouvera dans cette uniformité de conduite, et dans cette exacte régularité d'application et de travail, un fond de mérite qui pour être moins éclatant n'en est pas moins solide; et qui, indépendant de tout ce qui peut flatter les passions, ne peut avoir pour fondement qu'une véritable sagesse.

L'attention de Louis ne se borne pas à une seule partie du gouvernement; elle embrasse tout genre d'affaires; et s'il ne peut les juger toutes, il pourvoit à toutes par la sagesse de ses lois. Le dirai-je ici, messieurs, à la honte de la nation? soit orgueil, soit avarice, soit envie, soit toutes ces passions ensemble, les hommes sont rarement d'accord, et ceux mêmes que des liens respectables devraient plus étroitement unir, sont les premiers à donner le scandale des plus opiniâtres divisions; ce qu'un léger intérêt a commencé, la vanité le soutient; l'esprit et l'industrie viennent au secours de la passion, et l'on met tout en œuvre, juste et injuste, pour préparer un faux triomphe: de là naquit ce monstre odieux qui, enveloppé dans un dédale de procédures multipliées à l'infini, dévore les entrailles de ceux mêmes qui l'ont formé; et qui, laissant partout de tristes vestiges de ses ravages, est un des plus dangereux fléaux que la colère de Dieu puisse permettre pour punir les hommes, et les rendre eux-mêmes ministres volontaires de ses plus redoutables vengeances. La destruction de ce monstre parut à Louis plus digne de ses travaux, que celle de ces monstres dont la défaite mit autrefois au nombre des dieux un héros de l'antiquité; et s'il ne peut pas l'étouffer, il sut au moins le désarmer et le rendre impuissant par la réformation de la justice. Illustres magistrats, sages dépositaires de son autorité, et qui, fidèles interprètes de ses lois en fîtes toujours la règle de vos équitables jugements, vous connaissez mieux que nous tout le mérite de cette entreprise, et ces codes fameux qui donneraient de la jalousie aux Théodose et aux Justinien, en seront des monuments éternels. Tel fut, messieurs, le zèle de Louis : pour rendre justice à ses peuples, il ne put souffrir de retardement, il le suivait jusqu'au milieu des armées; la même tente où se formaient les grands projets de guerre fut le tribunal de sa justice, et la postérité trouvera dans les dépôts publics, des jugements datés du jour de ses victoires.

En ce moment, messieurs, s'offre à mon esprit un autre genre de victoire plus digne encore de votre attention : une coutume insensée, mais fortifiée par les préjugés de plusieurs siècles, et par l'exemple des plus illustres d'entre les hommes, avait consacré sous le nom d'honneur la plus brutale des passions ; les plus sages mêmes en s'y refusant auraient craint de se dégrader, et se trouvaient forcés par une barbare loi, pour eux devenue sacrée, de sacrifier à cette idole leur fortune, leur vie et leur salut même. C'est du duel, messieurs, que je veux parler; cette aveugle fureur qui versa autrefois tant de sang, qui enleva tant de pères à leurs familles, tant d'époux à leurs femmes, tant de citoyens à la patrie, tant de braves guerriers à la défense de l'Etat. En vain Louis le Juste avait entrepris de l'abolir, la rigueur de ses lois ne put servir de frein à des hommes follement prodigues de leur vie, et l'exemple mémorable de sévérité qu'il exerça sur d'illustres têtes, ne servit qu'à leur faire imaginer un nouveau genre de point d'honneur dans le mépris même du supplice. Ce triomphe était réservé à la sagesse de Louis le Grand, et ce fut moins par son inflexible fermeté que par ce noble ascendant que ses vertus lui avaient acquis sur les hommes, qu'il déracina de leur cœur cette passion invétérée dont la noblesse s'était fait jusqu'alors une espèce de religion; et l'on vit par une espèce de miracle nos plus vaillants guerriers devenus avares de leur sang, se refuser sans honte à ces fausses preuves de valeur, et ne prodiguer désormais leur vie que pour le service du roi et le salut de la patrie.

Le blasphème qui, comme une espèce de contagion, avait gagné toutes les conditions de la vie, et qui, malgré la politesse de la cour en était devenu le langage le plus ordinaire, fut banni même des armées; l'on eut honte d'un vice que le prince avait en horreur, et son exemple fut plus efficace que les lois.

C'est ainsi que Louis, en proscrivant les vices inspira le goût des lettres, et fit naître dans la nation, naturellement fière et avide de gloire, la noble émulation de se distinguer par les sciences et par les beaux arts, autant qu'elle s'était toujours distinguée par le courage et par la valeur.

C'est sous les grands rois que se forment les hommes illustres; le désir de les servir et de leur plaire, développe, si j'ose parler, des talents secrets ignorés souvent de ceux

même qui les possèdent; il inspire de vertueux efforts, il anime, il soutient ; il met en mouvement toutes les puissances de l'âme : et élevant les hommes au-dessus d'eux-mêmes, il les fait arriver à une hauteur de perfection inconnue sous les autres rois.

C'est ce qui paraîtra dans la postérité un des plus grands prodiges du siècle de Louis le Grand. Son règne qui a rassemblé plus de grands hommes en tout genre que tous les siècles passés ensemble, sera désormais la plus noble époque des sciences et des beaux arts ; et s'il nous met en état de disputer aux anciens l'honneur de la préférence, il sera dans les temps à venir le désespoir des modernes.

Nous l'avons perdu, ce puissant protecteur des lettres : mais consolez-vous, muses affligées, vous avez un nouveau protecteur qui vous aime, et qui, versé autant que vous-mêmes dans la profondeur de vos mystères, ajoutera par la sublimité de son génie, par la justesse de son goût, par la diversité de ses talents un nouveau lustre à votre gloire.

Ce fut au bruit de ces merveilles qu'on vit accourir du fond du Nord, une autre reine de Saba pour voir Salomon dans sa gloire, et s'assurer par ses propres yeux de tout ce que la renommée en publiait. Mais ne nous laissons pas éblouir par l'éclat de cette gloire intérieure que tout le monde estime, et qui, ayant fait le plus vif objet de la curiosité des nations, le fut encore plus de leur surprise. Perçons à travers cette foule d'objets de magnificence et de pompe, qu'offre partout à nos yeux le règne le plus florissant ; dépouillons même Louis, s'il est nécessaire, de toutes ses grandeurs ; et pénétrant jusqu'à son cœur, cherchons dans un mérite plus solide un plus juste sujet d'éloge, et plus digne d'imitation. Je cesse donc pour un moment de vous montrer le roi, pour ne vous montrer que l'honnête homme. J'appelle ainsi celui qui, toujours guidé par la raison, en fait la règle de sa conduite ; qui, sans caprice, sans humeur ne veut jamais que ce qui est juste ; qui, connaissant la faiblesse humaine, supporte dans les autres les fautes mêmes qu'il aurait peine à se pardonner ; qui, se prêtant aux douceurs d'une vertueuse société, abhorre celles qui n'ont pour mérite qu'une piquante raillerie ou une ingénieuse médisance ; qui, habile à choisir ses amis, fait du degré de leur vertu, la mesure de son amitié ; qui, traitant ses domestiques avec bonté, leur fait moins apercevoir qu'ils ont à servir un maître, qu'à obéir à un père.

Tel et plus encore fut Louis dans le secret de la vie privée : j'en atteste ceux qui attachés de plus près à sa personne l'ont vu dans ces moments libres, où dégagé du pénible soin de soutenir en public l'éclat de sa majesté, il était rendu à lui-même et livré sans contrainte à son propre penchant.

Quelle humanité, quelle douceur, quelle facilité dans le commerce, quelle attention pour y faire trouver aux autres les mêmes agréments qu'il cherchait avec eux ! quelle ouverture, quelle confiance pour ces hommes illustres qu'il jugea dignes de son estime, et qu'il honora toujours de la plus fidèle amitié ! bien différent de ces faux politiques, qui, sous les dehors empruntés d'une amitié prévenante, ne songent qu'à tendre des piéges à la sincérité, et qui connus enfin sans croire l'être, n'ont jamais que de faux amis. Louis, dans ces doux moments qu'il passait avec les siens, oublia toujours qu'il était roi et voulut aussi qu'ils l'oubliassent, et il ne leur fit jamais sentir qu'il était leur maître, que par la grandeur de ses grâces et par la magnificence de ses bienfaits. Ne vous imaginez pas ici, messieurs, des favoris qu'un goût de caprice élève sans mérite à la plus haute fortune, et qui, incapables de soutenir le poids de leur faveur, déshonorent la main qui les a formés, et font rejaillir jusque sur le prince la haine et le mépris qu'on a pour eux. Les amis de Louis ne durent cette glorieuse qualité qu'au mérite, le public fut toujours d'accord avec le roi sur l'estime qui leur était due; et si leur bonheur parut digne d'envie, leurs vertus firent connaître qu'ils étaient dignes de leur bonheur.

C'est à ces illustres amis du plus grand roi du monde qu'il est réservé de suppléer ce qui manquera à cet éloge : appelés dans le sanctuaire de son âme, dépositaires de ses plus secrètes pensées, ils l'ont vu tout entier; et s'il leur est permis de rompre le sceau du secret qui dérobait à nos yeux la plus noble partie de lui-même, ils vous apprendront qu'il fut encore plus roi par les qualités de son cœur que par les talents de régner. Mais non-seulement il fut roi, il fut roi chrétien. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Lorsque je me propose de vous montrer Louis sous la haute idée du roi chrétien, mon dessein n'est pas de borner son éloge à la profession publique d'une religion qu'il avait reçue de ses pères et qui fut toujours celle des peuples. La religion dans les rois est plus souvent une politique qu'une vertu ; ils n'y sont attachés qu'autant qu'elle est conforme à leurs intérêts ; songeant moins à la maintenir qu'à se maintenir par elle, ils couvrent de son nom respectable les projets de leur ambition, ils en empruntent le zèle pour s'accréditer parmi les peuples ; et habiles à profiter des conjonctures, ils s'en font un puissant moyen pour autoriser leurs entreprises, ou pour agrandir leur puissance.

A Dieu ne plaise que, perdant le respect qui est dû aux souverains, j'ose ici juger ceux qui n'ont que Dieu seul pour juge ; ce n'est qu'à ce puissant maître des rois qui jugera les justices mêmes, qu'il appartient de sonder leurs cœurs : ce que j'en dis fondé sur tant d'exemples que l'histoire m'en fournit n'est que pour mettre dans un plus grand jour la solide piété d'un prince, qui plus attaché à sa religion qu'à sa couronne, plus jaloux de faire régner Jésus-Christ que de régner lui-même, plus chrétien dans le cœur

que dans les actions, fit toujours de la religion le premier devoir de sa vie ; et qui, loin de la faire plier aux maximes d'une politique mondaine, ne connut de vraie politique que celle qui était fondée sur les maximes de la religion. Quelqu'attention que puissent avoir les rois à tenir leur cœur fermé, il est des moments où, las de se contraindre, ils laissent échapper leur secret ; et pendant qu'ils imposent à la multitude abusée par les dehors concertés d'une apparente piété, ils ont malgré eux des confidents nécessaires qui en pénètrent le fond et qui en découvrent la fausseté.

Louis, messieurs, à cet égard n'eut aucune précaution à prendre; moins attentif à paraître pieux qu'à l'être, il suivit sans affectation et sans contrainte tout ce que sa foi lui inspira ; et si tant d'actions éclatantes qui ont signalé son zèle et son amour pour la religion l'ont rendu digne des louanges et de la reconnaissance de l'Eglise, je ne crains point de dire qu'il en est plus digne encore par la pureté des motifs qui en ont été les principes.

Quel exemple pour la cour, et quelle instruction pour les autres hommes ! de voir un grand roi non-seulement fidèle à tous les exercices que la loi commande, mais encore à tous ceux dont une piété réglée se fait chaque jour une religieuse obligation : affaires, guerres, plaisirs, rien ne put jamais l'en détourner ; et si David, non pour vanter sa piété, mais pour se rendre Dieu propice, lui disait (*Ps.* CXVIII) : Seigneur, je vous ai loué sept fois par jour, Louis aurait pu dire la même chose. Sans parler de ces prières secrètes qui n'eurent que Dieu pour témoin, vous l'avez été de celles qu'il faisait en public; et plus édifiés de son recueillement et de sa ferveur, que de son exactitude, vous l'avez vu chaque jour de sa vie prosterné dans le temple aux pieds du trône de l'Agneau, adorer le Dieu de ses pères en esprit et en vérité, implorer sur lui-même et sur son royaume ses puissantes bénédictions, lui rendre un religieux hommage de toutes ses grandeurs, et reconnaître à la face du ciel et de la terre, qu'à lui seul appartiennent toute gloire et toute puissance, et qu'il n'y a que lui seul de grand. Heureux ses courtisans, si dans ces heures consacrées au plus essentiel devoir de l'homme, ils n'ont point mêlé au culte du vrai Dieu le culte des idoles, et si leur cœur aussi pur que celui de Louis n'a point fixé dans la créature les mêmes vœux qu'il n'adressait qu'au Créateur.

La piété de Louis ne se borna pas aux devoirs importants qui lui sont communs avec tous les hommes. Adorer Dieu, le craindre, le servir, l'aimer, mettre en lui seul toute sa confiance, éviter le mal qu'il défend, faire le bien qu'il ordonne, joindre au culte extérieur que la loi prescrit, le sacrifice intérieur d'un cœur pur et humilié, c'est le devoir de tout chrétien : faire adorer par les peuples ce même Dieu qu'on adore, accomplir la loi et la faire observer ; soutenir le vrai culte par l'ardeur de son zèle, abolir le faux dans toute l'étendue de sa puissance, protéger le juste, punir l'impie, enfin ne régner que pour faire régner la religion ; c'est le devoir d'un roi chrétien.

Lorsque Joïada rétablit Joas sur le trône de ses pères, l'Ecriture dit (II *Paral.*, XXIII), qu'après lui avoir mis le diadème sur la tête on lui mit aussitôt la loi de Dieu à la main, pour lui apprendre que l'autorité souveraine dont on venait de le revêtir, ne lui avait été rendue que pour rétablir sur les ruines de Baal le culte du vrai Dieu que l'impie Athalie avait entrepris d'abolir.

Une autre Athalie, messieurs, mais plus dangereuse et plus puissante, avait dans les derniers siècles poussé plus loin ses fureurs : ennemie déclarée de la religion de nos pères, se croyant tout permis pour la détruire ; joignant aux artifices de la séduction l'insolence de la révolte, elle avait divisé le royaume contre lui-même; et portant ses mains sacriléges jusques dans dans le sanctuaire, elle avait fait des temples du Dieu vivant la chaire de l'impiété et du mensonge. Vous reconnaissez à ces premiers traits l'hérésie de Calvin si fameuse par tant de crimes, et qui portant partout le flambeau de la guerre, armant le frère contre le frère, le père contre le fils, le sujet contre le souverain, les princes contre les princes, s'était formé au milieu même de la monarchie une espèce de république à la honte de la religion : à la faveur d'édits arrachés par la nécessité des temps, elle jouissait encore sous le règne de Louis du fruit de ses anciennes iniquités ; rivale de l'Eglise, elle avait comme elle ses temples, ses pasteurs, sa liturgie, ses lois, et on la voyait devenue membre de l'Etat, exercer sur une partie usurpée du troupeau de Jésus-Christ, une sacrilege, mais tranquille autorité.

Louis ne put souffrir plus longtemps que les tribus fussent divisées, et que Samarie eût un culte séparé de celui de Jérusalem. Il entreprend de rompre ce mur de séparation, ouvrage de tant d'années, et qui, fortifie par tout ce que les préjugés d'une religion, quoique fausse, peuvent inspirer d'opiniâtreté et de zèle, semblait impénétrable à toute puissance humaine. C'est ici que va paraître tout le roi chrétien. Louis, sourd aux conseils d'une timide politique qui lui fait entrevoir tout le péril de cette entreprise, méprisant tout ce que l'hérésie irritée pourrait soulever contre lui de puissances étrangères, tout ce qu'elle pourrait hasarder au dedans pour se maintenir, ne consulte que sa foi, et espérant contre tout espérance, il lui porte le coup mortel. Ce fut, messieurs, par la révocation de ce fameux édit où l'hérésie retranchée depuis tant d'années, comme dans son fort, se promettait une inviolable sûreté. A ce coup éclatant les temples de l'erreur sont mis en poudre, les faux prophètes confondus, les maîtres du mensonge condamnés au silence, tout culte impie est aboli, l'Eglise rentre dans tous ses droits, et l'autorité du sacerdoce, partout

respectée, n'a désormais d'autres bornes que celles de l'empire.

Ce qu'a osé la suprême puissance, la douceur et la charité le soutiennent. Louis, plus jaloux du salut de l'hérétique qu'ennemi de l'hérésie, n'oublie rien pour arracher de son cœur l'erreur qu'il a proscrite : emplois, honneurs, bienfaits, rien ne coûte à son zèle; moyens qui, quoiqu'humains, mais sanctifiés par la pureté du motif, préparèrent les voies à la grâce, et rendirent les esprits dociles à la vérité. Je n'entreprends pas ici de rapporter toutes les circonstances de ce grand prodige de miséricorde et de puissance dont Louis fut le noble instrument; ce sera aux fastes de l'Eglise d'en instruire la postérité, et je croirai avoir suffisamment rempli votre attente si, pour exprimer à cet égard toute la gloire de Louis, j'applique à ce religieux roi ce que le Saint-Esprit a dit de Josué : *Il fut grand selon le nom qu'il portait, très-grand pour sauver les élus de Dieu, pour confondre ses ennemis, et pour acquérir à Israël la terre qui était son héritage* : *Magnus secundum nomen suum, maximus in salutem electorum Dei, etc.* (*Eccles.*, XLVIII).

Ce n'est pas assez pour Louis de proscrire de ses Etats les anciennes erreurs, il n'est pas moins attentif à les préserver des nouvelles; sa sagesse lui en fait prévoir les dangereuses conséquences, et l'ardeur de sa foi lui fait tout mettre en œuvre pour en arrêter les progrès, ou les étouffer dans leur naissance. Ne vous imaginez pas ici, messieurs, un prince téméraire qui, passant les bornes de sa puissance, ose soumettre à son jugement ce qui n'est réservé qu'à celui de l'Eglise; Louis soumis à cette Eglise qu'il respecte comme sa mère, lui prête son autorité sans vouloir usurper la sienne; regardant ses décisions comme des lois sacrées, il en fait la règle de sa conduite, et prenant pour partage la plus scrupuleuse obéissance, il n'eut jamais d'autre vue que de l'inspirer à ses sujets. Telles furent pendant sa vie, telles furent au moment de sa mort, les dispositions de ce grand roi; vous les bénirez, Seigneur, et vous ne souffrirez pas que ce royaume, la plus noble portion de votre héritage, puisse jamais être flétri par le souffle empoisonné de l'erreur; vous l'en préserverez par votre grâce; et arrachant par les mains de vos ministres fidèles, l'ivraie que l'homme ennemi pourrait entreprendre d'y semer, l'on verra le sacerdoce et l'empire toujours d'accord concourir avec une égale ardeur au triomphe de vos éternelles vérités.

L'amour de Louis pour la religion va plus loin encore : non content de la faire fleurir dans ses Etats, non content de la protéger dans ces régions infidèles, où captive sous la tyrannie de Babylone, elle n'a de liberté qu'au prix des plus injustes tributs, il en fait passer les lumières jusque dans les terres les plus inconnues, moins jaloux de les conquérir que de les soumettre à la foi. C'est là que par le zèle infatigable des ouvriers évangéliques que sa piété y conduit, et que sa charité y entretient, l'Eglise recueille chaque jour de nouvelles moissons et érige sur les débris de la plus grossière ignorance et de la plus absurde idolâtrie, de religieux trophées au nom de Jésus-Christ.

Mais ne cherchons pas si loin des monuments de la piété de Louis, j'en vois partout qui m'environnent, et dont un seul pourrait suffire au plus éclatant panégyrique.

Vous parlerai-je de ce fameux hôtel (Invalides) qui, égal aux villes par son étendue, égal aux palais les plus somptueux par sa magnificence, recueille les précieux restes de ces vaillants guerriers qui, n'ayant pour héritage que les glorieuses, mais tristes marques d'une valeur épuisée, auraient vu périr par l'indigence cette partie d'eux-mêmes qu'ils avaient à peine dérobée à la fureur des combats; c'est là que la charité de Louis leur assure, dans un heureux asile, les douceurs d'un innocent loisir; c'est là que prévenant tous leurs désirs, également attentif aux besoins du corps et de l'âme, il leur fait distribuer dans une riche abondance le pain commun et le pain sacré de la parole; c'est là, dis-je, que dans un temple digne du zèle et de la magnificence de Salomon, l'on voit chaque jour une troupe presqu'innombrable de soldats, fidèles aux règles d'une religieuse discipline, invoquer le Dieu des armées, et lui offrir en holocauste, pour le salut de leur bienfaiteur, la même vie qu'ils avaient tant de fois hasardée pour le salut de son Etat.

Non loin de là, dans un autre asile (Saint-Cyr), ouvrage de la charité de Louis, quels vœux ne forment point, pour son repos, ces innocentes vierges qui, n'ayant des biens de la fortune que la seule noblesse en partage, y recueillent, dans une sage éducation, le précieux héritage d'une solide piété; dégagées, par les bienfaits de Louis, des périls de l'indigence, loin du bruit et des inquiétudes du monde, elles apprennent dans une pratique assidue des talents de leur sexe, à soutenir la noblesse de leur naissance par celle de leurs vertus; heureuses d'y trouver le modèle dans une illustre dame qui, retraçant à leurs yeux l'idée de la femme forte, supérieure à toute fortune, leur enseigne, par son exemple, à n'estimer que les biens qui se puisent dans les sources de la sagesse.

Mais voici, messieurs, un autre objet plus digne encore de la grandeur et de la piété d'un roi chrétien. Vous n'avez pas sans doute perdu de vue cette royale famille qui, célèbre par ses malheurs autant que par ses vertus, a donné de nos jours le plus grand spectacle de fidélité à Jésus-Christ que la Providence ait encore présenté aux yeux de l'univers; forcée par des conjonctures, dont le récit n'est pas de mon sujet, de sacrifier sa religion à la couronne, ou de sacrifier sa couronne à la religion, elle ne met pas en délibération le parti qu'elle doit prendre, elle quitte sans regret un trône où la foi ne peut régner avec elle, et vous l'avez vue fugitive, dépouillée de tout, n'ayant pour cortége que sa piété, venir chercher dans celle de Louis un asile à sa religion.

La même foi qui fait descendre du trône ces religieux princes inspire à Louis la noble ardeur de les y faire remonter; mais si Dieu ne le permet pas, Louis, pour les consoler de la perte de leur couronne, les fait entrer dans le partage de la sienne; il leur fait de nouveaux sujets de tous ceux qui lui obéissent; il fait passer par leurs mains des grâces et des récompenses, et vous l'avez vu pendant près de vingt-cinq années attentif à tout ce qui pouvait leur plaire, leur fournir du fonds même de ses plus pressants besoins de quoi soutenir avec éclat la majesté des rois. Nous reconnaissons, Seigneur, dans ces merveilles l'ouvrage de votre grâce toute puissante; heureux, si mettant à profit les leçons que vous nous donnez par ces grands rois, nous savons comme l'un tirer du fonds de nos disgrâces le principe de notre justice, ou nous sanctifier comme l'autre par le bon usage des prospérités.

Au milieu de tant de gloire il ne manquait plus à Louis que d'être éprouvé lui-même par le feu de l'adversité. L'adversité, messieurs, est pour les élus dans l'ordre de la Providence un effet de miséricorde, soit que Dieu la permette pour punir leurs péchés, soit qu'il s'en serve pour épurer leurs vertus; il leur fait sentir dans la main qui les frappe la bonté d'un Père qui les aime; les disgrâces qui traversèrent le règne de David furent plus salutaires et plus glorieuses à ce prince que ne le furent à Salomon ses constantes prospérités. Je ne crains donc pas de ternir la gloire de Louis en rappelant ici le souvenir de ses disgrâces : les disgrâces, messieurs, entrent dans le partage des grands hommes. Quelque humiliante idée que puissent s'en former les préjugés de l'amour-propre, elles sont pour le héros et pour le chrétien la source de la vraie gloire, et Louis, sous les coups redoublés de la mauvaise fortune, nous paraîtra plus grand qu'au milieu de toutes les faveurs de la bonne.

Je laisse aux nations que la crainte d'une trop grande puissance avait liguées contre nous la flatteuse douceur de raconter leurs victoires; si elles ont vaincu des troupes jusqu'alors invincibles, elles n'ont pu triompher d'un roi supérieur aux événements; la grandeur de sa foi, la fermeté de son courage en tirent de nouvelles forces, et plus la Providence paraît constante à l'humilier, plus il fait voir dans une noble, mais chrétienne résignation, que rien ne peut ébranler, un cœur qui a pour appui la sagesse et la religion.

Eloignez d'ici, messieurs, l'idée d'un prince insensible qui doit à l'indolence du tempérament une apparente fermeté : Louis, plus touché que vous-mêmes des calamités que traînait après soi une longue guerre, et dont même au milieu de la paix nous portons encore le pénible poids, Louis fit bien voir que sa constance était l'ouvrage de la vertu, lorsqu'inspiré par l'amour des peuples et pressé d'un tendre désir de finir leurs malheurs, il oublia ses plus chers intérêts et ne craignit point de sacrifier à leur repos dans des propositions (1) heureusement rejetées, sa famille et sa propre gloire.

Mais Dieu qui voulait l'éprouver ne voulut pas le confondre; la victoire fugitive retourne sous ses étendards, la même main qui gagne des batailles et qui force des villes forme l'heureux traité d'une paix glorieuse, et, malgré toute l'Europe conjurée, le royaume conserve ses premières conquêtes, et le roi d'Espagne est sur le trône. Heureux Louis dans ce retour de miséricorde, si Dieu dont nous adorons les jugements n'avait point enlevé à ses espérances des princes dont les éminentes qualités promettaient à l'État les plus constantes prospérités ! Forcé par la nécessité des temps de pourvoir aux dépens des peuples, aux pressants besoins du royaume, hors d'espérance de vivre assez longtemps pour les pouvoir soulager au gré de ses désirs, il se disait à lui-même, il nous l'a dit, messieurs, et vous aussi le pensiez, que c'était au Dauphin que ce bonheur était réservé. Dieu ne l'a pas voulu; ce prince que toutes les vertus à l'envi avaient formé pour être le modèle des rois et les délices du genre humain, ce prince était mûr pour l'éternité, et la terre inondée de crimes n'était pas digne de le posséder. Rassurez-vous, peuples affligés ; Dieu fléchi par tant d'illustres victimes qu'il s'est immolées dans sa colère aura pitié de vos malheurs; sa providence est infinie dans ses ressources, et ce qu'elle n'a pas fait par ces princes que vous regrettez, elle vous le promet par un autre. Oui, monseigneur, c'est à vous qu'elle a réservé de fermer ces profondes plaies qu'une longue et cruelle guerre a faites au cœur de l'État; c'est à vous qu'elle a réservé de nous faire goûter les doux fruits de la paix : déjà ils mûrissent entre vos mains, et ces nobles projets de gouvernement par l'amour des peuples autant que par la sagesse, nous en sont des gages certains. Heureux le jeune roi, dans la perte des grands exemples que la mort a dérobés à ses yeux, de les trouver tous en vous, et de pouvoir apprendre en vous imitant le grand art de se faire aimer et de rendre les hommes heureux.

C'est ce qui a fait en mourant la consolation de Louis; ne tenant plus à la terre que par l'amour des peuples, et (si je l'ose dire) par la vive douleur de n'avoir pu les rendre heureux, il en fait l'abrégé des leçons que sa tendresse lui inspire pour l'instruction du nouveau roi : *Suivez*, lui dit-il, *les bons conseils, et tâchez de soulager votre peuple, ce que je suis assez malheureux de n'avoir pu faire.* Vous bénirez, ô mon Dieu ! une leçon si salutaire; vous la graverez profondément dans le cœur de ce jeune prince; vous l'y ferez germer par la douce rosée de votre grâce, et cultivée par les soins d'une sage éducation, fortifiée par l'exemple des illustres princes de son sang, elle portera son fruit dans le temps, et deviendra une source féconde de la félicité publique.

Enfin Louis, déjà mort au monde par l'ab-

(1) Négociation de Gertruydemberg.

dication de toutes ses grandeurs, ne songe plus qu'à suppléer par la force de sa contrition ce qui manque à sa pénitence; il ne peut oublier des péchés, qui, quoique mille fois détestés, s'élèvent toujours contre lui; il les rappelle sans cesse dans l'amertume de son cœur; confondu, anéanti à leur vue, aux pieds du trône de son juge, il réclame dans de ferventes prières les puissants secours de sa grâce; et empruntant d'un roi pécheur et pénitent l'expression de sa douleur et de sa confiance, il lui dit : *Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, selon votre grande miséricorde, et effacez mon iniquité selon la multitude de vos bontés.*

C'est dans ces heureuses et chrétiennes dispositions que, muni du pain de vie, fortifié par les onctions saintes et par les suffrages de l'Eglise, soutenu par les transports de sa foi, ranimé par la vue des biens que lui promet l'espérance, plein d'amour pour son Dieu et d'un ardent désir de le posséder, il va s'y réunir.

Puissent, Seigneur, les vœux que nous formons dans ce temple, monument éclatant du zèle de Louis pour la beauté de votre maison, puissent les vœux que nous y formons pour son salut être portés par les mains de vos saints anges jusqu'au trône de votre gloire; puisse l'auguste sacrifice qu'un saint pontife vient y offrir, devenir pour ce religieux roi une hostie de propitiation; puisse-t-il effacer par les mérites de la victime ce qui lui reste encore de fautes à expier, afin que sa grande âme purifiée de toute tache et revêtue de Jésus-Christ, digne enfin de vous voir et de vous posséder, jouisse à jamais en vous de la gloire immortelle que vous prépariez à ses vertus.

ORAISON FUNEBRE

DE CHARLES LE GOUX DE LA BERCHERE.

Hanc amavi, hanc exquisivi a juventute mea, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius.

J'ai aimé la sagesse, je l'ai recherchée avec ardeur, j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et j'ai toujours été épris de sa beauté (*Sap., ch.* VIII).

Monseigneur (1), faire de la sagesse le premier objet de ses désirs, la rechercher avec ardeur, faire tout effort pour s'unir à elle par les liens les plus étroits, enfin l'aimer par préférence à toute chose, c'est, messieurs, le plus parfait de tous les dons; don qui n'est pas fait à tous, et que Dieu n'accorde avec plénitude qu'à ces hommes distingués qu'il a choisis dans ses conseils éternels pour être les premiers ministres de sa providence sur les hommes, et de son amour pour l'Eglise.

Cette sagesse qui a son origine dans le ciel, ce noble écoulement de la sagesse éternelle, ce principe de toute science, cette vive lumière qui voit le passé et qui juge de l'avenir, qui pénètre ce qu'il y a de plus subtil dans les discours, et de plus difficile à démêler dans les paraboles; qui enseigne la tempérance, la prudence, la justice, la force; cette sagesse, source féconde des grandes vertus, cette sagesse fut toujours les plus chères délices du grand pontife que nous pleurons.

Ce fut, messieurs, sous la garde de cette compagne fidèle, qu'on le vit, dès le premier âge, réunir en soi tous les avantages de l'âge mûr, et s'attirer, avec l'estime et la bienveillance des peuples, l'admiration et peut-être encore la jalousie des vieillards; ce fut par les conseils de cette sagesse, qu'appelé à la cour, mer toujours orageuse et fameuse en naufrages, il en mérita la faveur, et se garantit de ses écueils; ce fut par cette sagesse que revêtu des premières dignités, il les posséda sans en être possédé lui-même; et que moins touché de leur éclat que des différentes obligations qu'elles imposent, il en soutint toujours le poids avec une invincible persévérance. Enfin ce fut par les derniers secours de cette heureuse sagesse, qu'après avoir fourni une longue carrière, il couronna les travaux d'une illustre vie par la gloire d'une sainte mort.

Ce n'est donc pas ici ce sage formé dans l'école des stoïciens, qui, vainqueur de ses passions par la plus criminelle de toutes, n'a pour fin dernière que lui-même; et qui, par un raffinement d'orgueil se fait du mépris même de la gloire une route pour y arriver. Le sage que je viens ici vous montrer est un sage formé par le Saint-Esprit même et par toute l'onction de sa grâce; un sage élevé dans l'école de Jésus-Christ, et nourri des préceptes de la prudence évangélique; un sage détaché du monde et de lui-même, qui joignit à la droiture du cœur l'innocence des mœurs, au talent de la parole la force de l'exemple, à la profondeur, la science, le discernement des esprits; au zèle de la discipline, la douceur et la patience; un sage enfin qui, dans les hauts ministères où l'estime d'un grand roi et les vœux unanimes de cette province l'avaient élevé, justifia le choix du prince, justifia et surpassa même nos espérances; car, soit que vous le regardiez dans les seules actions du ministère ecclésiastique, soit que vous le regardiez dans les fonctions du ministère ecclésiastique et du ministère politique unis ensemble, vous le verrez supérieur à toutes, les remplir toutes avec une égale étendue.

C'est dans l'accomplissement de ces immenses devoirs que va paraître dans tout son éclat la plus haute sagesse, et c'est aussi ce qui va faire le sujet de l'éloge d'illustrissime et révérendissime seigneur Charles le Goux de la Berchère, archevêque et primat de Narbonne, président né des Etats généraux de la province de Languedoc.

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est l'ordre de Dieu sur son Eglise : par le même décret qu'il prédestina son Fils unique pour être le grand prêtre de la nouvelle alliance, il prédestina des hommes selon son cœur pour en être sur la terre les premiers ministres, et exercer dans tous les temps les

(1) M. l'archevêque de Narbonne officiant.

glorieuses fonctions de ce royal sacerdoce. C'est de cette prédestination toute gratuite que découle tout don parfait; de là ces grâces d'état et de ministère, ces talents supérieurs, ces vives lumières, ces vertus éminentes qui, dans un concours unanime forment les grands évêques et sont en eux, par les merveilles qu'ils opèrent, des preuves éclatantes d'une vocation toute divine.

Celui, messieurs, dont les obsèques vous assemblent, eut à peine une raison formée qu'il fut aisé de s'apercevoir que Dieu l'avait marqué du sceau de cette sublime vocation : un goût de préférence pour toutes les choses qui sont de Dieu, une horreur invincible pour tout ce qui peut inspirer le vice, une heureuse docilité aux conseils de ses directeurs et de ses maîtres, un ordre inviolable dans la distribution du temps, une vive attention à tout ce qui peut éclairer l'esprit et purifier le cœur; en un mot, une application sans relâche aux exercices de la piété et au travail de l'étude; toutes ces choses firent bientôt connaître que le Saint-Esprit l'avait oint par avance de l'huile sainte, qui forme et qui consacre les souverains prêtres de la nouvelle Jésusalem.

Une illustre mère, digne de tous les éloges que l'Écriture a donnés à la mère de Samuel, fut le premier instrument que la Providence mit en œuvre pour accomplir en lui ses desseins; chargée seule de son éducation par la mort prématurée du premier président de Grenoble, son père, elle l'offrit au Seigneur, non par les vues corrompues de l'ambition ou de l'intérêt. Source funeste, mais trop ordinaire de tant de fausses vocations! elle l'offrit dans un esprit de zèle et de religion, elle l'offrit pour l'attacher de plus près et par des liens plus forts au culte de son Dieu; et sans penser aux dignités qui l'attendaient, elle contribua de tout ce qui pouvait dépendre d'elle pour l'en rendre digne.

Déjà il avait donné les preuves les plus solides d'une profonde érudition, dans cette fameuse faculté, si féconde en grands hommes et si renommée dans l'univers, lorsque pour s'assurer de plus en plus de sa vocation, il crut devoir consulter Dieu, même dans le silence et dans la retraite; disposé, s'il n'avait écouté que son inclination, à rompre tout commerce avec les hommes, pour aller, loin du bruit et des agitations du monde, s'occuper dans la solitude de la seule affaire de son salut. Mais Dieu ne permet pas que cette lampe ardente et luisante qu'il avait allumée lui-même pour éclairer sa maison fût cachée sous le boisseau : il emprunte la voix de deux hommes illustres (1), également recommandables par la pureté de leurs vertus et par l'étendue de leurs lumières, et lui manifestant par eux, comme par un autre Ananie, ses éternelles volontés, il force son humilité de se prêter aux poids redoutable du sacerdoce, et de se vouer pour toujours aux fonctions publiques du ministère évangélique.

Vous serez peut-être surpris, messieurs, de voir un jeune prêtre, d'une vertu si délicate et si épurée, attaché à la cour par une charge qui, dans les préjugés du monde, est regardée comme un moyen ménagé par la prudence du siècle pour s'ouvrir le chemin des premières portes de l'Église; mais si vous faites attention que Dieu emprunte souvent les moyens humains pour arriver à sa fin, et qu'il en sait tirer sa gloire, vous serez forcés de reconnaître que c'est Dieu même qui l'y plaça, pour en être l'édification et l'exemple. Scrupuleusement fidèle à tous les devoirs de sa charge, il s'en fait un de se refuser à tout ce qui n'est pas du culte de son Dieu ou du service de son maître; au milieu d'une cour qui offre aux yeux tout ce qu'il y a de plus grand, de plus magnifique et de plus pompeux; au milieu de mille objets séduisants, par tout ce que la nature et l'art peuvent réunir d'agréments et de charmes, l'abbé de la Berchère se fait une solitude au-dedans de lui-même, et vivant à la cour comme n'y étant pas, il partage tous ses moments libres entre la prière et l'étude : toujours le même à l'armée où son devoir l'appelle, vous l'auriez vu offrir tous les jours dans le camp le sacrifice propitiatoire du Verbe fait chair, et, pendant que le roi à la tête de ses troupes attaque les ennemis de l'état, les mains levées comme un autre Moïse, implorer sur ses armes la protection du Dieu des armées.

Vous dirai-je ici toute l'impression que fit une vertu si constante et si épurée sur l'esprit d'un grand roi qui, juste estimateur du mérite, honora toujours d'une estime toute singulière ceux qui, revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ, en exprimaient en eux la sainteté : si ce sage prince n'avait consulté que son propre goût, il aurait retenu pour toujours auprès de sa personne un serviteur qui lui était cher; mais l'amour qu'il a pour la religion ne lui permet pas de refuser à l'Église un premier ministre, tel que ses lois et ses besoins les demandent. Le siége de Lavaur vient à vaquer, et l'abbé de la Berchère ne trouve point dans l'esprit du roi de concurrent pour le remplir; l'ample moisson que l'hérésie préparait dans ce diocèse au zèle du pasteur qui le devait gouverner, inspire au roi de le confier à des talents qui lui sont connus, et le roi ne fut pas trompé dans son attente.

A peine ce nouveau pontife est-il monté sur le trône de cette Église, qu'on aperçoit en lui, comme dans un miroir fidèle, toutes ces excellentes qualités dont saint Paul fait un premier devoir à son disciple Timothée, et qui sont autant de leçons dictées par le Saint-Esprit même pour être dans tous les temps la forme et le modèle des évêques. Attentif à se conformer au souverain pasteur des âmes, il commence par visiter le troupeau dont le père de famille lui a donné la conduite, et sans interrompre d'un seul moment une si longue et si pénible entre-

(1) M. Le Camus, évêque de Grenoble, et depuis cardinal; M. Tronson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice.

prise, il est bientôt en état de dire avec le Fils de Dieu : *Je connais mes ouailles et mes ouailles me connaissent ;* brûlant pour toutes de la charité la plus tendre, il a pour toutes les entrailles de père, s'accommodant à leur caractère, entrant dans leurs besoins, pleurant avec ceux qui pleurent, se réjouissant avec ceux qui ont de la joie, se rendant faibles avec les faibles, enfin se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Au milieu des travaux immenses où l'engage une charité si étendue, il entend au dedans de lui-même une secrète voix qui lui répète ce que Jésus-Christ dit autrefois à ses apôtres : Allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël, et dans ce moment même il fait le principal objet de sa sollicitude pastorale ces brebis égarées, qui, marquées du sceau de l'Agneau, paissaient séparées du troupeau dans des pâturages empoisonnés.

L'hérésie, ce monstre sorti de l'enfer, qui, joignant à l'esprit de rébellion le charme séduisant des plus profanes nouveautés, s'était rendue dans cette province si puissante et si redoutable ; l'hérésie jouissait encore dans le diocèse de Lavaur des fruits injustes de sa révolte ; maîtresse de sept temples, elle y prononçait impunément ses faux oracles, d'autant plus habile à s'y maintenir, qu'à la faveur d'une académie fameuse qu'elle s'y était établie, elle y enseignait, avec les langues et les belles-lettres, l'art de persuader le mensonge ; art funeste ! qui, usurpant un tyrannique empire sur des cœurs tendres et dociles, fortifiait en eux les préjugés de la naissance ; et les nourrissant de plus en plus dans des erreurs pour eux respectables, les rendait inaccessibles à tous les traits de la vérité. M. de la Berchère sent toute la grandeur de l'obstacle, mais il n'en est pas effrayé ; plein de confiance en celui qui l'envoie, il s'abandonne à toute l'ardeur de son zèle ; et mettant en œuvre tout ce que la prudence et la charité unies ensemble peuvent inspirer, il travaille sans interruption et sans relâche à affranchir de l'esclavage de l'erreur cette chère portion de son troupeau que les loups habillés en pasteurs avaient si longtemps usurpée.

Il n'était pas du nombre de ces savants superbes qui, présumant tout de leur science, croient que tout doit fléchir sous les premiers efforts de leur éloquence ; qui veulent dominer en maîtres sur les esprits et sur les cœurs, et qui, se promettant de leur seule autorité ce qui n'est réservé qu'à la puissance de Dieu, révoltent par là même ceux qu'ils ont intérêt de gagner, et ne servent, par ces vains efforts, qu'à augmenter leur haine pour les ministres du Dieu vivant, et fermer de plus en plus leurs cœurs aux vérités qu'on leur annonce. Il savait, ô mon Dieu ! que ce n'est pas par les discours persuasifs de la sagesse humaine que votre sainte foi s'est introduite dans le monde ; qu'en vain nous travaillons à l'établir, si vous ne répandez sur notre ministère la divine onction de votre Esprit ; qu'en vain nous parlons à l'oreille, si vous ne faites entendre au cœur cette parole vive et pénétrante qui éclaire et qui persuade.

Dans cette conviction, messieurs, il s'applique d'abord à connaître les desseins de la grâce ; sans entreprendre de la prévenir, il la suit pas à pas dans toutes les voies qu'elle paraît lui montrer ; il ménage avec attention et saisit avec fidélité tous les moyens qu'elle lui suggère ; et joignant à une patience invincible les attraits d'une insinuante douceur, il prépare sur les ruines de l'hérésie d'éclatants trophées à la grâce de Jésus-Christ. Cette vie vraiment pastorale, cette pratique exacte non-seulement des préceptes, mais des conseils même évangéliques, cette simplicité de mœurs, cette affabilité, cet accès facile, cette tendre prédilection pour les affligés et pour les pauvres, cette bonté pour tous ; ces vertus qui s'offrent en foule aux yeux des hérétiques, forment en eux des sentiments d'estime et d'admiration auxquels ils voudraient en vain se refuser, et qui accréditant parmi eux le ministre, y accréditeront bientôt le ministère.

Vous l'auriez vu tous les jours en chaire, sans autre préparation que la méditation et la prière, distribuer à ces peuples le pain sacré de la divine parole, convaincu que celui qui a dit :*Ne vous mettez point en peine de ce que vous direz, car il vous sera donné à l'heure même*, ne l'abandonnerait pas à sa propre faiblesse, et que ce serait moins le prédicateur que le Saint-Esprit même qui s'exprimerait par sa bouche : le succès, messieurs, justifie cette apostolique confiance ; les vérités divines s'offrent en foule à son esprit avec cette noble simplicité qui en est le propre caractère ; elles touchent, elles intéressent, elles ébranlent, et si elles ne dissipent pas encore des préjugés depuis trop longtemps enracinés, elles commencent à les rendre suspects, et font naître dans les cœurs, avec des doutes inquiets, le salutaire désir de s'éclaircir et de s'instruire.

Ce sage ministre ne se contente pas de prêcher sur les toits, suivant le précepte de Jésus-Christ, il joint aux instructions publiques, les instructions particulières, d'autant plus efficaces, qu'étant personnelles, elles attaquent plus vivement et de plus près l'erreur qui se montre et qui cherche à se défendre. Souvent, sous le nom d'hospitalité, vertu si recommandée dans l'Ecriture, il attirait dans son palais les ministres et les personnes les plus distiguées de la secte ; accompagnant de l'accueil le plus gracieux une table chrétienne, mais abondante, il les amenait insensiblement à ces doctes et curieuses conversations, qui font le charme de la société des gens de lettres ; et passant des traditions humaines qui sont le fondement de l'histoire aux traditions divines qui sont le fondement de la religion, il les familiarisait (si j'ose ainsi parler) avec les vérités catholiques, et leur faisait trouver déjà plus de goût à les entendre, et moins de répugnance à les croire. Ce fut par cet art divin d'une charité aussi patiente qu'industrieuse, que ce saint évêque se fit reconnaître par les uns pour leur légi-

time pasteur, qu'il parut aux autres digne de l'être, et que mettant tout à profit, il opéra tant de merveilleuses conversions, conversions d'autant plus sincères, qu'exemptes alors de tout soupçon d'hypocrisie ou l'intérêt, elles furent le fruit tout pur de ses labeurs évangéliques.

Cependant des contraventions aux édits attirent la rigueur des lois; les temples sont démolis, et l'académie de Puylaurens est supprimée. A ce coup imprévu, l'hérésie frémit et s'irrite; et, méconnaissant la main qui la frappe, elle menace dans sa fureur de venger sur le ministre un coup qui part de la main du maître.

C'est ici, messieurs, que va paraître le bon pasteur; en vain on l'avertit de toute part des complots formés contre sa vie; en vain on lui représente qu'il est de la prudence de laisser calmer les premiers transports de cette injuste fureur; transporté lui-même par l'ardeur de son zèle, il court où le péril est le plus grand. Que l'on est fort, ô mon divin Jésus! lorsqu'armé du casque du salut et du bouclier de votre foi, l'on va en votre nom porter aux ennemis de votre Eglise les paroles de paix et de vie! A peine s'est-il montré dans Puylaurens, qu'à son aspect vénérable la fureur des loups se change en la douceur des agneaux; les écailles tombent des yeux de ces aveugles habitants; la dureté de leur cœur se fond aux rayons de la vérité qui les éclaire, et chacun, dans un sentiment unanime qui n'avait point été concerté, s'écrie avec Saul terrassé: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Même succès couronne ses travaux dans tous les lieux où son courage et sa charité le conduisent; et au retour d'une si longue, mais si glorieuse expédition, il a la consolation de voir toutes ses brebis égarées, réunies dans la bergerie, ne former désormais avec lui qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Mais dans l'ordre de Dieu, sa mission n'est pas bornée à ce troupeau: il est appelé par un choix imprévu à la métropole de Provence, et consultant moins son goût que son obéissance, il suit la voix qui l'appelle, disposé d'aller en tous lieux, sans prédilection pour aucun, prêter son ministère aux desseins de la Providence.

La renommée qui volait au-devant de lui avait déjà instruit la Provence de ce qu'elle en devait attendre pour la gloire de Dieu et pour la félicité des peuples; sa présence fait plus encore: ses vertus simples et naïves, dépouillées de tout l'air de hauteur et d'ostentation, lui gagnent bientôt tous les cœurs, et lui rendent facile ce qui serait à peine pour un autre l'ouvrage de plusieurs années. Ces cours supérieures qui, jalouses de l'autorité royale dont elles sont les dépositaires, ne sont pas toujours d'accord avec celle du sacerdoce, avaient depuis longtemps des différends avec leur archevêque, que la mort même du dernier n'avait pas encore éteints. M. de la Berchère qui regarde ces différends comme un obstacle au bien qu'il voudrait faire, entreprend de rompre ce mur de division, et tout l'aide à y réussir; les moyens que sa sagesse propose sont accueillis au gré de ses désirs, tout intérêt est réglé, toute semence de jalousie est détruite, l'estime et la confiance réciproques croissent et se fortifient de jour en jour. Quels fruits n'avait-on pas lieu de se promettre de la réunion de deux puissances dont le concours n'est pas moins nécessaire au repos de l'Etat, qu'aux progrès de la religion!

Ce n'était pourtant pas dans cette province que Dieu voulait fixer son ministère; celle de Languedoc le redemandait comme un bien qu'elle n'avait prêté qu'à regret, et ses vœux furent exaucés: vous l'allez donc voir dans Albi, plus respectable par ses propres vertus que par la dignité d'archevêque, offrir aux fidèles de cette nouvelle métropole ce pasteur accompli, qu'ils avaient si souvent envié aux peuples qui le possédaient.

Je ne vous le représente point toujours uniforme dans sa conduite, toujours fidèle à l'ordre que sa prudence s'était prescrit, fournissant par lui-même à toutes les parties du ministère. (1). Là, pour confirmer dans la foi ces néophytes qui, nouvellement réunis à l'Eglise, y tenaient peut-être moins par les liens sacrés de la grâce que par les liens extérieurs d'une politique mondaine, il associe à son zèle de fidèles coopérateurs, il les anime de la parole et de l'exemple, et, recueillant par eux des fruits de vie, il fait entrer dans les cœurs, avec l'amour de la vérité, la consolation et la paix. Ici, pour confondre les pécheurs, il appelle de loin un fameux prophète (2), qui, comme un autre Jonas, vient au nom du Seigneur crier dans Albi d'une voix tonnante: *Dans quarante jours la ville sera détruite*, et la prophétie s'accomplit: Albi pécheresse est anéantie, et Dieu substitue à sa place Albi pénitente et convertie; ses murailles et ses maisons subsistent encore, mais elle ne subsiste plus dans ses vices et dans ses désordres.

Ce n'est pas seulement, messieurs, aux besoins spirituels des âmes que s'étend la vigilance de ce charitable pontife; les besoins corporels des pauvres ne touchent pas moins vivement son cœur, et quel jour dans sa vie ne fut pas marqué par l'exercice de l'aumône? Je ne parle pas de ces aumônes légères, que l'importunité arrache souvent à l'avarice même, et qui sont moins l'effet de la vertu qu'un don forcé, qui a pour principe l'amour-propre; je parle de ces aumônes prévenantes, qui vont déterrer les misères cachées, et qui, cachées elles-mêmes, ne sont connues que par la seule reconnaissance qui prend soin de les publier. Vous dirai-je que dans ces heures mêmes destinées au travail, où l'homme public est forcé de se refuser indifféremment à tout le monde, le pauvre, par un privilége singulier, trouvait auprès de lui un accès toujours libre et un secours toujours présent. Ne vous imaginez pas pourtant une libéralité mal entendue,

(1) Mission à Réalmont.

(2) Le P. Honoré de Cannes.

qui, surprise par les artifices d'une misère exagérée, dérobe à la véritable ce qui n'est dû qu'à elle seule; ce tendre père des malheureux savait distinguer le vrai pauvre d'avec celui qui, pour nous tromper, en emprunte les apparences, et le degré du besoin fut toujours celui de l'aumône.

Mais s'il ne peut suffire par lui-même à tout le bien que sa tendresse pour les pauvres pourrait lui inspirer, il y supplée par la parole et par l'exemple; il fait naître par l'un et par l'autre une chrétienne émulation parmi les riches, et chacun à l'envi se fait un essentiel devoir de seconder son pasteur. Ce fut de cette charité féconde du pasteur et des peuples qu'on vit, comme par un miracle, s'élever dans Albi un vaste et solide édifice, asile ouvert à tout genre de pauvreté, asile pour tout âge, pour tout sexe, pour tout état; asile enfin où, par les règles d'une discipline sagement établie et fidèlement observée, l'on fournit à tous avec abondance, non-seulement la nourriture qui périt, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle; glorieux ouvrage d'une charité consommée! où l'on voit avec étonnement le vice sans ressource, la fainéantise occupée, la mendicité proscrite.

C'est ainsi, messieurs, que ce grand archevêque, toujours occupé de la gloire de son Dieu, toujours occupé de la sanctification des peuples, remplissait les divines fonctions du ministère ecclésiastique : il me reste à vous le montrer dans les fonctions du ministère ecclésiastique et du ministère politique unies ensemble; et vous l'allez voir, toujours guidé par la même sagesse, les remplir toutes avec une égale étendue.

DEUXIÈME PARTIE.

Le ministère ecclésiastique et le ministère politique ne sont pas incompatibles; comme ils ont l'un et l'autre Dieu pour principe, et pour fin la félicité des peuples; ils se prêtent, lorsqu'ils sont unis, des secours réciproques, et l'autorité de l'un, soutenue par l'autorité de l'autre, rend plus sûres et plus infaillibles les opérations de tous les deux. Ce fut ainsi que Dieu autrefois, pour former le peuple bien-aimé qu'il s'était choisi d'entre les nations, réunit dans Moïse ces deux grands ministères; et que, publiant par ce prophète les lois saintes qui règlent le culte qu'exige de l'homme l'Etre suprême, et les lois civiles, qui sont la forme et les liens de la société humaine, il l'établit chef de ce peuple, pour y maintenir, par la double autorité dont il l'avait revêtu, la pureté de la religion et la discipline de l'Etat.

Telle est à peu près, messieurs, depuis plusieurs siècles la constitution de cette vaste province; sous l'autorité d'un grand roi, qui n'en a point dans son empire de plus affectionnée ni de plus fidèle, elle a ses usages et ses lois, qui sont la forme du gouvernement politique; et, chargée elle-même de les faire observer, elle a pour chef de cette importante administration le premier pasteur de ses églises.

Monsieur de la Berchère, que la sagesse de ses conseils et son expérience dans les affaires avaient fait juger digne de ces grands ministères, sut toujours en allier si parfaitement les devoirs, qu'il n'est pas aisé de dire qui mérita plus d'éloges, ou le primat de Narbonne, ou le président des Etats.

Ce n'est donc pas ici un de ces fameux politiques tels qu'on en a vus et qu'on en voit peut-être encore aujourd'hui dans le monde, qui, revêtus comme lui des premières dignités de l'Eglise et appelés aux gouvernements des Etats, oubliant qu'ils sont les premiers ministres de Jésus-Christ, pour ne montrer en eux que les premiers ministres du prince, et qui, se reposant sur des ministres inférieurs des divines fonctions du sacré ministère, ne sont jaloux que des seules fonctions du ministère politique.

Celui dont nous honorons la mémoire, au milieu même des affaires publiques, qui demandaient plus d'application et de travail, eut toujours les yeux ouverts sur le cher troupeau que Jésus-Christ lui avait confié, et le bien temporel des peuples qu'il procura de tous ses efforts, ne déroba jamais rien de sa vigilance et de ses soins au bien spirituel des âmes, qu'il regarda toujours comme le premier objet de sa sollicitude paternelle.

Telles étaient alors les conjonctures, qu'il ne fallait rien moins qu'une prudence aussi consommée que la sienne pour se garantir des écueils qui s'offraient à lui de toutes parts. Dans une longue guerre, où toute l'Europe conjurée contre la France semblait la menacer d'une ruine prochaine, les besoins de l'Etat croissaient de jour en jour, et la province, épuisée par les efforts redoublés de son affection et de son zèle, voyait croître à son tour ses besoins et son impuissance, et se trouvait forcée d'implorer pour elle-même les secours qu'on lui demandait : triste et délicate situation pour un ministre fidèle, qui, également affectionné aux intérêts du roi son maître, et aux intérêts des peuples dont il est le père, se trouve en danger, ou de trahir la confiance du roi par des refus indiscrets, ou de trahir les intérêts des peuples par des contributions excessives. Mais, que ne peut point la sagesse guidée par la droiture? Féconde en expédients, elle sait tirer du fonds même des difficultés les moyens de les surmonter; et, par un art qui n'appartient qu'à elle seule, elle concilie des intérêts qui dans le premier point de vue auraient paru inalliables.

C'est ce que nous avons admiré pendant tant d'années dans la conduite du grand homme que nous regrettons; entretenant avec la plus vive attention l'amour du prince pour les peuples et l'amour des peuples pour le prince, il trouva toujours dans ces deux principes d'infaillibles ressources, et fit naître de la soumission qu'il inspirait aux peuples pour les volontés du roi, les grâces et les bienfaits que ses bons offices auprès du roi attiraient sur les peuples. Disons pourtant, sans rien vouloir ici diminuer de sa gloire que l'illustre compagnie dont il eut

l'honneur d'être le chef, alla toujours au-devant de ses intentions et de ses désirs, et qu'il n'eut jamais occasion de mettre en œuvre les secrets ressorts d'une politique artificieuse pour faire entrer dans ses vues des sujets qui mettent leur gloire dans la plus constante fidélité, et dans la plus inviolable obéissance.

Ce ne sont pas toujours, messieurs, les secours extraordinaires qu'exigent des provinces les besoins de l'Etat, qui causent leur épuisement ; la mauvaise administration des finances, l'avarice des exacteurs, la concussion, l'usure sont souvent pour elles des fléaux plus funestes que celui de la guerre, et les ennemis domestiques ne sont pas moins à craindre que les étrangers.

Notre illustre président qui ne l'ignorait pas, se fit toujours une essentielle obligation d'entrer dans le détail de cette sage et industrieuse économie qui maintient l'ordre et la discipline, et qui, mettant tout à profit, sait remplacer en partie par l'attention et l'arrangement, ce que l'amour de la patrie et la nécessité des temps peuvent ôter à la commodité des peuples. Ne l'avons-nous pas vu assembler tous les jours un conseil domestique des officiers de la province, qui tous dignes de sa confiance par leurs lumières et par leur droiture, discutaient avec lui tout genre d'affaires, lui en montraient à l'envi différents points de vue, lui en proposaient les difficultés et les remèdes; et par ces sages préliminaires, qui avaient pour fin le bien public, le mettaient en état de présenter les affaires toutes digérées aux yeux de la province, et de lui en rendre par là la decision facile et plus prompte.

Vous parlerai-je du respect qu'il eut toujours pour notre illustre compagnie ; incapable de hasarder rien qui pût lui déplaire il alla toujours au-devant de tout ce qu'il crut de plus conforme à son goût et à ses désirs ; quelle exactitude à remplir ces devoirs de bienséance et de politesse qui sont les doux liens de la société ? Devoirs, dont ses grandes occupations, son âge et ses infirmités même ne lui permirent jamais de se dispenser : Quelle joie, lorsqu'il pouvait accorder des grâces ! Quelle douleur, lorsque le devoir ou des engagements nécessaires le forçaient de les refuser ! Quelle fidélité à sa parole ! Quel ordre, quel arrangement pour n'y pas manquer par un oubli involontaire !

Mais, en vous montrant ici le président des états, ne perdons pas de vue l'archevêque. Le même que vous venez de voir à notre tête, fournir avec une application aussi heureuse qu'infatigable aux travaux pénibles de l'administration politique de cette grande province, va paraître à la tête d'un clergé nombreux dans un synode assemblé, et pourvoir avec une égale sagesse aux differents besoins de sa métropole.

Ce n'est pas, messieurs, une légère entreprise, de vouloir réformer des abus, qui, autorisés par un long usage, semblent avoir prescrit contre les lois. L'habitude qu'on s'en est formée, et qui a prévenu ou étouffé les remords, les fait passer pour légitimes ; on croit pouvoir toujours faire ce qu'on a fait impunément, et l'esprit et le cœur se révoltent à l'envi contre des règlements, qui dans leurs préjugés se montrent à eux sous le nom de joug et d'intolérables nouveautés.

Mais tel est l'ascendant d'un zélé ministre du Seigneur, qui, profondément versé dans la science de l'Eglise, joint à la solidité des preuves le talent de l'insinuante persuasion ; il force les plus anciens préjugés jusque dans leurs derniers retranchements, et fait entrer, comme par eux-mêmes, dans la voie qu'il montre ceux mêmes qui en paraissent les plus éloignés. C'est, messieurs, ce qui arriva dans la publication des statuts synodaux que la sagesse de notre savant archevêque avait dictés ; statuts, qui dépouillés de ce qu'a de dur l'ancienne discipline en conservent pourtant tout l'esprit, et qui, tenant un juste milieu entre la sévérité des premiers siècles, et le relâchement des derniers, établissent la plus exacte régularité sans désespérer la nature.

Il ne fut pas moins heureux à rétablir dans le culte public la pureté de ce sacrifice de louanges, dont l'Eglise se fait chaque jour et à tous ses ministres une indispensable obligation. Une pieuse ignorance animée d'un zèle indiscret, avait introduit dans l'office des faits, qui, sans aucune preuve de vérité, n'avaient pas même de vraisemblance, qui par un faux merveilleux qui dissipait l'esprit, le détournait des vérités saintes qui auraient dû l'occuper, et qui, ne contribuant en rien à la gloire de Dieu, étaient aux impies et aux hérétiques une pierre de scandale et une occasion de blasphème. Prêtres du Seigneur, qui depuis dix ans avez entre les mains un office, qui n'offre à vos yeux que les maximes les plus pures de l'Evangile, et les merveilles les plus avérées de la toute-puissance de Dieu, quelle reconnaissance n'en devez-vous point à la savante piété de votre illustre archevêque ? Et pourrez-vous jamais, en chantant ces sublimes cantiques, dignes d'être chantés dans le ciel par les séraphins mêmes, oublier celui qui vous met en état d'offrir sans cesse ici-bas, au Dieu que vous servez, un encens digne de sa grandeur suprême et de son infinie majesté ?

Un autre objet, messieurs, n'anime pas moins vivement son zèle : il voit, avec une religieuse douleur, au milieu de l'une des deux plus anciennes métropoles, un temple imparfait, qui, magnifique dans son plan et digne dans ce qu'il contient du Dieu qu'on y adore, est un monument d'autant plus triste de la décadence de la piété des derniers siècles, qu'il donne plus de relief et plus d'éclat à la piété du siècle qui le vit former. A cette vue le saint archevêque n'écoute point les timides conseils d'une prudence qui sent et qui prévoit les obstacles, il n'écoute que les seuls conseils de son zèle, et malgré la dureté des temps qui lui refuse tout secours, secondé d'un célèbre chapitre toujours prêt d'entrer dans le bien qu'on lui montre, il jette les fondements profonds de ce vaste édi-

fice, et l'on voit chaque jour contre toute espérance s'élever un superbe temple, digne d'être avoué de la magnificence même de Salomon; religieux monument! qui dépositaire des précieuses dépouilles de son corps mortel portera, avec son nom, la mémoire de ses vertus jusque dans les siècles les plus reculés.

Cependant les affaires publiques le rappellent; je ne dis pas seulement celles de la province, je parle de celles de l'Eglise, dans des circonstances où la sagesse même aurait été tentée de s'y refuser; je ne vous rapporte point tout ce qui s'offrit aux délibérations de cette grande assemblée du clergé, à laquelle il eut l'honneur de présider; honneur peut-être payé trop cher par les difficultés! N'écoutons point ici les préjugés du vulgaire, il ne voit les choses que par les dehors, et incapable d'entrer dans le fond, qui ne lui est point connu, il est en possession de faire sur les événements qui se présentent, des jugements souvent faux et toujours téméraires. Il ne s'agissait pas dans cette assemblée de refuser à l'Etat épuisé des secours nécessaires; le clergé, la première et la plus illustre portion de cet Etat, se fit toujours un premier devoir d'en procurer les avantages au delà même de ses forces; il s'agissait d'accorder le bien public avec celui des particuliers, et de sauver le corps, sans trop en affaiblir les membres : c'est ce qui fut l'ouvrage de la prudence de notre illustre président. Accoutumé à manier parmi nous des intérêts si délicats, il se renferme dans les bornes de ces sages tempéraments qui lui avaient si souvent et si heureusement réussi dans la conduite de cette province et dans le juste équilibre qu'il sut toujours garder; le clergé sentit à peine augmenter ses charges, et l'Etat fut secouru.

Epargnez-moi, messieurs, le triste soin de vous entretenir en détail des autres affaires du clergé, affaires d'autant plus importantes, que, supérieures à tout intérêt temporel, elles regardent la religion même. Nos péchés, Seigneur, vous ont irrité, et pour nous en punir, vous avez permis qu'au milieu de ce clergé, toujours si fidèle à vos lois, toujours si inviolablement attaché à la pierre fondamentale de votre Eglise, toujours si jaloux de la pureté de votre foi et de la saine doctrine que vous lui avez mise en dépôt; vous avez, dis-je, permis qu'il s'y élevât des contradictions et des disputes, fruits amers de cette orgueilleuse science, qui, voulant trop approfondir ce qu'il suffit de croire, répand souvent des ténèbres sur la vérité même.

L'amour de la religion, qui fut toujours l'essentiel caractère de notre savant archevêque, lui fait voir avec la plus amère douleur, cette sainte unité qui fait la force de l'Eglise en danger de se rompre : eh! que n'est-il point capable de hasarder pour arrêter dans ses progrès un si redoutable malheur? Il offre de consacrer à ce saint ouvrage ses lumières, ses soins, son repos, sa santé; heureux, si, aux dépens même de sa vie, il y pouvait contribuer. Non, messieurs, qu'il présumât de la supériorité de ses talents; ce qui avait été souvent, mais inutilement tenté par des prélats du premier mérite, il l'espérait de la pureté de ses intentions et de l'ardeur de ses désirs, il l'espérait du concours des illustres prélats, qui, animés du même zèle, se proposaient la même fin, il l'espérait surtout des miséricordes de son Dieu, et tirant du fond de son humilité le principe de sa confiance, il nous disait souvent, que la conduite la plus ordinaire de Dieu est d'opérer, par les instruments les plus faibles, les plus grands miracles de sa puissance.

Mais les temps de miséricorde et de paix marqués dans l'ordre de la Providence, n'étaient pas encore arrivés : faites-les venir, ô mon Dieu, ces temps si désirés, détruisez par la clarté de vos lumières les préjugés qui les retardent, détruisez par l'efficace de votre grâce, tous les obstacles qu'y pourrait mettre l'amour-propre : maître des esprits et des cœurs, faites qu'ils ne soient désormais jaloux que de votre seule vérité, afin que, réunis dans l'unité d'un même langage, comme dans l'unité d'une même foi, nous soyons plus que jamais en état de convaincre les ennemis de votre Eglise que si, du fond de nos misères, il s'y forme quelquefois des nuages qui en troublent la sérénité, ce ne sont que des nuages passagers que le souffle de votre divin Esprit saura bientôt dissiper, et que cette Eglise, appuyée sur l'infaillibilité de vos promesses, est, et sera toujours, malgré les vains efforts de toutes les puissances des ténèbres, la colonne et la base de la vérité.

Au milieu des sages projets que formait pour la paix de l'Eglise notre charitable archevêque, une mort depuis longtemps pressentie, vient se montrer à lui de plus près; familiarisé, si j'ose ainsi dire, avec elle, par la salutaire habitude d'y penser et d'y réfléchir, il la voit approcher d'un œil tranquille, et ce qui fait le trouble et le désespoir du pécheur, fait la joie et la consolation de ce juste.

Sacré dépositaire des plus secrets sentiments de son cœur (1), vous qui, témoin assidu des derniers jours de sa vie, avez recueilli et donné au public les circonstances de sa mort précieuse, vous avez prévenu les justes conséquences que je m'étais promis d'en tirer pour l'instruction de mon auditoire. Puissent les grands exemples que vous nous avez mis sous les yeux, nous convaincre de plus en plus que ces grandeurs fragiles, ces honneurs passagers, cette réputation, ce crédit, vaines idoles que le monde adore, que ces faux biens ne sont que néant devant Dieu; qu'il n'y a de vrai, de réel, de solide, que ces biens immuables que la foi nous montre et que l'espérance nous promet.

Heureux donc notre saint archevêque, qui, dégagé de tous les liens de la terre, dégagé de toute affection humaine, ne se sent plus vivre que dans les seuls transports de la

(1) Le P. Le Beuf, recteur des doctrinaires, son confesseur.

plus ardente charité, et qui regardant la mort comme un gain, accélère par la vivacité de ses désirs, ce moment heureux qui va finir son exil, et le faire jouir pour toujours de Dieu même dans la céleste patrie.

N'en doutons pas, messieurs, de si saints désirs sont accomplis ; ce divin Sauveur qui par un excès d'amour a voulu que la même gloire, qui fut le prix de son sang, fût la récompense du juste ; ce divin Sauveur a déjà couronné dans son serviteur fidèle, les dons précieux de sa grâce, et tout nous donne lieu de présumer que l'auguste sacrifice que nous offrons aujourd'hui pour son repos éternel, sera moins un sacrifice d'expiation, qu'un sacrifice d'actions de grâce.

Quel plus doux motif de consolation pouvais-je, messieurs, vous proposer de la perte que nous avons faite? nous avons un protecteur dans le ciel, et nous voyons revivre parmi nous dans son illustre successeur tout ce qui fut l'objet de nos larmes et de nos regrets ; ces grands talents pour le gouvernement de l'Eglise, cet amour pour la religion, ce zèle ardent pour le bien public, cette industrieuse sagesse à manier les affaires les plus difficiles ; cette heureuse facilité à les exprimer, cette inclination bienfaisante, cette officieuse politesse, cette bonté toujours égale ; vertus, qui, empruntant un nouvel éclat de la hauteur de la plus illustre naissance, en reçoivent encore plus du fond de sa douceur et de sa modestie ; puissent les prières de l'un nous conserver toujours l'autre ; ce sont les seuls vœux qui nous restent à faire pour le bonheur de cette province.

NOTICE SUR MASCARON.

MASCARON (Jules), né à Marseille en 1634, était fils d'un fameux avocat au parlement d'Aix. Il entra en 1650 dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua par son goût et son talent pour les belles-lettres, qu'il professa d'une manière brillante dans plusieurs colléges. Il débuta, en 1663, à Angers, dans la carrière de la prédication, et parut, l'année suivante, à Saumur avec tant d'éclat, qu'il fallut dresser des échafauds dans l'église pour contenir l'affluence des auditeurs. Le savant Tannegui-Lefèvre, frappé d'un talent qui s'annonçait d'une manière si distinguée, dit un jour : « Malheur aux prédicateurs qui « viendront après lui ! » Le jeune orateur se fit entendre à Aix, Marseille, Nantes, et partout il eut le même succès. Les principales églises de la capitale se disputèrent l'avantage de le posséder : la cour le demanda pour l'Avent de 1666, et l'on y fut si satisfait de ses sermons, qu'on le retint pour le carême de l'année suivante. Lorsqu'au sortir de cette station il alla prendre congé du roi, « C'est « moi, mon Père, lui dit le monarque, qui « vous dois des compliments. Vos sermons « m'ont charmé ; vous avez fait la chose la « plus difficile, qui est celle de contenter « une cœur aussi délicate. » A l'époque où Louis XIV, esclave de ses passions, donnait de grands scandales, Mascaron, prêchant devant lui sur la parole de Dieu, le premier dimanche du carême de 1669, ne craignit point de rappeler la mission du prophète Nathan, chargé de la part du Seigneur d'aller annoncer à David la punition de son adultère, et il accompagna ce trait de ces paroles, que saint Bernard adressait aux princes : « Si le respect que j'ai pour vous ne me « permet de dire la vérité que sous des enve- « loppes, il faut que vous ayez plus de péné- « tration que je n'ai de hardiesse, et que « vous entendiez plus que je ne vous dis, « et qu'en ne vous parlant pas plus claire- « ment, je ne laisse pas de vous dire ce que « vous ne voudriez pas qu'on vous dît. Si, « avec toutes ces précautions et tous ces « ménagements, la vérité ne peut vous plaire, « craignez qu'elle ne vous soit ôtée, et que « J.-C. ne venge sa parole méprisée. » Les courtisans crurent faire leur cour à Louis XIV, en cherchant à envenimer ce trait de hardiesse. Leur roi leur ferma la bouche, en leur disant : « Le prédicateur a fait son devoir, « c'est à nous à faire le nôtre. » Lorsque Mascaron se présenta devant lui, ce prince, loin de témoigner le moindre ressentiment, le remercia de l'intérêt qu'il prenait à son salut, lui recommanda d'avoir toujours le même zèle à prêcher la vérité, et de l'aider, par ses prières, à obtenir de Dieu la victoire sur ses passions. Louis XIV le chargea l'année suivante de deux Oraisons funèbres, une pour madame Henriette d'Angleterre, et l'autre pour le duc de Beaufort. Les travaux de Mascaron furent récompensés en 1671 par l'évêché de Tulle. Au dernier sermon qu'il prêcha, avant d'aller à son évêché, il fit ses adieux. Le roi lui dit : « Vous nous « avez touchés dans vos autres sermons, « pour Dieu ; hier vous nous touchâtes « pour Dieu et pour vous. » Sachant allier les devoirs de l'épiscopat avec les fonctions du ministère de la prédication, Mascaron remplissait les premiers par des instructions éloquentes, de fréquentes visites et de sages statuts synodaux, et les dernières par des stations de carême, à Toulouse, à Bordeaux, à Versailles. L'*Oraison funèbre de Turenne*, regardée comme son chef-d'œuvre, mit, en 1675, le dernier sceau à sa réputation. Transféré, en 1679, à l'évêché d'Agen, le calvinisme lui offrit un champ proportionné à l'étendue et à la vivacité de son zèle. Les hérétiques, entraînés par le torrent de son éloquence, et gagnés par les charmes de sa vertu, rentrèrent presque tous dans le sein de l'Eglise.

Ce vertueux prélat remplit encore des stations d'avent et de carême à la cour, en 1683, 1684 et 1694, et y recueillit les mêmes applaudissements que dans les jours brillants de sa jeunesse. Ce fut à la fin de cette dernière année que Louis XIV lui fit ce compliment : « Il n'y a que votre éloquence « qui ne vieillit point. » De retour dans son diocèse, il continua de le régler et de l'édifier jusqu'à sa mort, arrivée le 16 décembre 1703. La ville d'Agen lui doit plusieurs établissements utiles. Les *Oraisons funèbres* de ce prélat ont été recueillies en 1704, in-12, par le P. Charles Borde, de l'Oratoire, qui les a fait précéder d'une vie de ce prélat. On a réuni dans un recueil les *Oraisons funèbres de Bossuet*, *Fléchier et Mascaron*, Paris, 1738, 3 vol. in-12. Ce vertueux évêque dut en partie la grande réputation qu'il eut de son vivant, aux qualités extérieures de l'orateur, dont la nature l'avait doué; sa prestance était majestueuse, le son de sa voix agréable, ses gestes étaient naturels, il joignait à cela un fonds d'instruction peu commun; cependant il avait conservé beaucoup du mauvais goût qui avait infecté si longtemps l'éloquence de la chaire.

(*Extrait du Dictionnaire des prédicateurs français.*)

ORAISONS FUNÈBRES
DE
MASCARON, EVEQUE D'AGEN.

ORAISON FUNÈBRE
D'ANNE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE, PRONONCÉE
AUX PÈRES DE L'ORATOIRE DE PARIS EN 1666.

Fortitudo et decor indumentum ejus.
Elle est revêtue de force et de beauté (*Prov., ch.* XXXI).

Si au lieu de demander avec le Sage, quel est l'homme bienheureux qui a trouvé une femme forte, je demande aujourd'hui quel est le malheureux qui l'a perdue; j'entendrai mille voix entrecoupées de soupirs, qui me diront qu'ils ont fait cette fâcheuse perte dans la personne de la plus grande, et la plus auguste, et de la plus magnifique princesse du monde, Anne d'Autriche, reine de France et de Navarre. L'Eglise, qui est immortelle, comme Jésus-Christ son époux est immortel, et qui, dans l'assurance de cette double immortalité, semble défier la mort de lui pouvoir ôter quelque chose, me dira, par la bouche de ses ministres, que la mort vient de lui faire perdre une reine qui a défendu sa grandeur, humilié ses ennemis, et comblé d'honneur ceux qui ont combattu pour sa défense. La maison royale, par un triste et par un lugubre appareil de ceux qui la composent ou qui la suivent, me dira qu'elle a perdu une reine qui était comme le centre où toutes les parties du monde royal se réunissaient, à qui la tendresse d'un cœur affligé paye un tribut aussi sincère, que les marques en sont pompeuses et magnifiques. Les pauvres et les malheureux me diront qu'ils viennent de perdre leur bonne et charitable mère : ce temple même qui a été si souvent honoré de la présence de cette auguste reine, me dit que la mort lui a ravi ce précieux trésor; qu'il ne la faut plus chercher que dans le ciel, où son esprit est entre les mains de Dieu, pendant que son corps est dans un superbe, mais triste mausolée, qu'on lui a dressé dans le temple de Dieu. Mais quoi! s'il n'y a qu'un temple où il soit permis de lui élever un tombeau, dont le marbre et les pierres précieuses désignent la dignité de ses cendres qu'elles enferment; ne sera-t-il pas permis à la douleur de lui élever un autre tombeau et un mausolée plus riche que le premier, où toutes les vertus chrétiennes et morales, naturelles et surnaturelles, infuses et acquises, tiendront lieu de marbre et de pierres précieuses? Mais s'il est difficile de faire un chef-d'œuvre, quand on travaille sur ces matériaux pesants et grossiers, que le soleil cuit dans le centre de la terre, ou que la rosée forme dans le sein de la mer, à quelle difficulté ne dois-je pas m'attendre, ayant à travailler à ces matériaux invisibles et spirituels, que le soleil de la grâce a formés dans le cœur de notre auguste princesse? Encore pour réussir dans ce premier ouvrage, souvent il ne faut que retrancher quelque partie superflue avec le ciseau; mais, dans celui-ci, je suis obligé de me comporter d'une manière bien différente; et s'il ne me faut rien ajouter par la flatterie, aussi faut-il que je tâche de ne rien diminuer par la bassesse de mes pensées. Je n'ai pas besoin de précaution pour éviter ce premier inconvénient; la matière que je traite est grande, elle est auguste, elle est claire, et, dans cette clarté, elle ne laisse aucun vide à la flatterie, parce que la vérité y publie hautement à la louange de notre reine, ce que le mensonge invente ordinairement pour les autres; et plût à Dieu que je sois autant dans la nécessité de ne rien diminuer, que je suis dans l'impuissance de rien ajouter. Ainsi, dans ces justes sentiments, il faut que j'élève mon esprit, il faut que

j'emprunte le secours du ciel, et que, pour faire le portrait de la plus sage et de la plus accomplie reine qui fût au monde, je me laisse conduire à la lumière du plus sage et du plus parfait de tous les rois. Ce grand prince entreprenant de faire le portrait d'une femme forte et généreuse, et d'une héroïne accomplie, il étudie tous ses traits, il examine tous ses linéaments; et, pour en prendre le véritable caractère, il la considère dans trois états. Il la regarde dans sa famille; et nous dit qu'en cet état, elle a une fécondité forte, qui la rend mère d'enfants qui la bénissent et publient sa grandeur: *Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt.* Il la regarde dans l'administration des affaires de son époux, et il dit qu'il se repose entièrement sur sa sage conduite, et que les dépouilles qu'elle emporte de ses ennemis, sont en même temps et les marques de ses victoires, et les témoignages illustres de son courage: *Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit.* Enfin, la considérant dans la dernière action de sa vie, il dit que sa magnanimité lui attire le mépris de la mort, qu'elle se moque de ses horreurs, et qu'elle en triomphe par sa force et par sa constance: *Et ridebit in die novissimo.* Je vous avoue, messieurs, que l'idée générale de cette courageuse héroïne, que Salomon vient de vous dépeindre, se confond tellement avec l'idée particulière de la grande reine dont je parle, que si l'ordre du temps ne me déterminait, je ne saurais si ce grand prince aurait pris son idée sur Anne d'Autriche, ou si cette reine aurait réglé sa conduite et donné une copie de sa force sur l'original de cette généreuse héroïne. En effet, je la considère dans trois états: je la regarde dans sa famille, je la regarde dans sa régence, je la regarde dans sa mort. Elle est forte dans sa famille, par la gloire d'une généreuse fécondité: *Surrexerunt filii ejus*, etc. Dans sa régence, je la vois forte et puissante, par les dépouilles différentes qu'elle remporte sur ses ennemis: *Spoliis non indigebit.* Et, enfin, elle me paraît dans le comble de la force et de la magnanimité, lorsque je considère la constance avec laquelle elle a enduré les douleurs et les humiliations de la mort: *Et ridebit in die novissimo.* Et partant, avouons que la force et le courage a été comme le manteau royal qui l'a parée: *Fortitudo et decor indumentum ejus.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu qui est fécond et éternel tout ensemble, a fait un partage de ses deux qualités glorieuses, entre les deux plus beaux ouvrages qui soient sortis de ses mains: il a donné l'immortalité aux créatures spirituelles, il a communiqué la fécondité aux créatures corporelles: ces esprits sont stériles, mais ils dureront toujours; ces corps ne dureront pas toujours, mais ils sont féconds; et comme la stérilité est, pour ainsi dire, un certain contrepoids de l'immortalité des esprits, la fécondité sert de consolation aux êtres corporels, dans la nécessité qu'ils ont de mourir. Les créatures spirituelles, qui n'ont que trop de belles qualités pour faire naître l'orgueil en elles-mêmes, deviendraient insolentes, si elles pouvaient se produire par la fécondité; mais, d'autre côté, les créatures corporelles seraient trop malheureuses, si elles ne trouvaient quelque avantage dans la fécondité et dans la production qui les fait vivre même après leur mort. Anges, consolez-vous de votre stérilité, vous avez de quoi vous borner par l'excellence de votre nature. Hommes, consolez vous de la nécessité que vous avez de mourir, vous avez de quoi vous consoler par votre fécondité.

Si j'en demeurais là, messieurs, quel partage donneriez-vous à Anne d'Autriche? La mettriez-vous parmi le rang des anges et de ces substances spirituelles, dans le temps de la stérilité? ou bien dans la fécondité, lui donneriez-vous la première place parmi ces dames illustres et ces héroïnes qui se sont signalées par la production de leurs enfants? Grande princesse, consolez-vous de cette stérilité dans laquelle vous avez été si longtemps; vous avez assez de charme et de vertus pour attirer l'amour et le respect de tous les hommes. Consolez-vous de la nécessité que vous avez de subir la mort, parce que votre fécondité vous fera revivre dans une illustre et éclatante postérité.

Il n'y avait que notre grande reine qui fût capable de désabuser les esprits de cette maxime intéressée, où tout le monde ne regarde que l'utilité et le profit. On méprise les amis quand ils ne sont plus en état de faire du bien; on néglige les beaux arts, parce qu'ils n'apportent plus de richesses. Cette maxime est allée même jusqu'à l'idolâtrie. La reconnaissance a porté le plus souvent à adorer comme des dieux ceux dont on recevait quelques bienfaits; et l'excès de l'intérêt ne porte que trop souvent les chrétiens à dérober à Dieu le culte qu'on lui doit, quand sa providence ne les conduit pas à leur gré et ne favorise pas leurs entreprises. Les souverains n'en sont pas exempts: on cherche l'intérêt et le profit dans leur conduite, et, sans compter les grandes qualités qui rendent leurs personnes augustes et vénérables, on croit qu'ils ne le sont pas, quand la nature ne leur a point accordé la fécondité. Grâces au ciel, cette injustice ne sera pas imputée à notre France, et si quelque chose pouvait consoler les Français de n'avoir reçu qu'après une longue suite d'années le plus grand de tous les rois, ce serait parce que cette stérilité aurait donné le loisir à la France de rendre aux belles qualités d'Anne d'Autriche la justice qui lui est due, et faire voir que cette princesse, dans le temps de sa stérilité, avait de quoi attirer la vénération et l'amour des peuples, sans que l'intérêt de leur bonheur particulier y fût mêlé. Tellement que je doute si dans la suite elle a mérité plus de gloire, de respect et d'avantages, que dans le temps qui a précédé sa fécondité. Depuis qu'elle eut donné à la France ce grand monarque, qui fut comme l'astre fa-

vorable et fortuné de cette monarchie ; depuis qu'elle eut appuyé son bonheur par la naissance d'un second prince : *Magna spes altera Romæ;* depuis que l'administration des affaires lui eut donné le moyen de verser des grâces et de continuelles faveurs sur ce royaume ; on a eu lieu de douter si nous étions reconnaissants ou justes, et si notre amour et notre respect était, ou un tribut des bienfaits, ou une simple gratitude que nous rendions à la gloire de notre grande reine.

Le ciel n'a pas voulu que la chose fût indécise : sa stérilité a fait voir que nous la devions regarder comme un ange, dont nous admirons la beauté et aimons la protection, quelque stérile qu'il puisse être. Quand le soleil ne serait pas bienfaisant, disait un ancien, quand il ne mûrirait pas nos fruits, quand il ne rendrait pas nos campagnes fécondes, et qu'il ne voudrait pas concourir à toutes les productions sublunaires, cette beauté néanmoins, cet éclat et cette influence qui le fait appeler le père de la nature, est un avantage si grand, qu'il n'aurait qu'à se montrer et à faire le tour de l'univers, pour mériter l'adoration des hommes : *Meruit adorari, si solum prœteriret.* Il y a eu un temps où notre reine, dans sa stérilité, semblait n'avoir rien fait ou pour la gloire de l'Etat, ou pour le bonheur des particuliers. Mais, dans ce temps-là même, elle avait tant de charmes et d'attraits, qu'elle n'avait qu'à se montrer, pour se rendre aimable et adorable dans le cœur des Français : *Meruit adorari;* et bien loin que pour lors elle ne nous ait paru si grande que dans la suite, c'est parce qu'elle nous avait réduits à ce point de nécessité et d'amour, que nous ne savions si nous souhaitions plutôt la naissance d'un roi pour la France, ou si nous demandions un fils pour Anne d'Autriche. Nous ne savions si nous étions plus sensibles à notre bien et à celui de l'Etat, qu'à l'intérêt particulier de cette grande reine. Aussi puis-je dire qu'il y eut un combat de générosité entre elle et ses sujets. Ses sujets ne souhaitaient sa fécondité que pour elle, et cette grande reine ne craignait sa stérilité que pour les Français ; elle craignait la suite fâcheuse des affaires publiques, quand les rois meurent sans enfants, comme les siècles derniers nous en ont fourni de funestes exemples. Peut-être que, par une secrète inspiration du ciel, elle comprit que le fruit de sa fécondite serait la gloire de son siècle. Ainsi, pleine de compassion pour nos maux, et pleine d'espérance pour le bien de l'Etat, elle souhaite, elle demande ; mais elle souhaite, mais elle demande avec les désirs et les prières, qui (dans l'expression d'un ancien Père de l'Église), par une sainte jalousie, s'adressent et s'attaquent au ciel : *Invidia cœlum tundimus.* Il n'y eut pas de bouche qu'elle n'ouvrît pour rendre le ciel exorable à ses vœux : les pèlerinages, les aumônes, les pénitences, les libéralités frappaient incessamment les oreilles de Dieu ; mais je peux dire qu'il en était de toutes ces voix différentes comme de la voix du ciel, qui est le tonnerre. Il n'y a qu'un coup; mais ce coup est redoublé par la quantité d'échos qui se multiplient dans les airs. Dans les prières, par lesquelles la terre voulut forcer le ciel, il n'y avait qu'une voix, qui était celle de cette grande princesse. Les soupirs des âmes saintes étaient joints à ses soupirs ; leurs larmes répondaient à ses larmes, leurs désirs faisaient les échos des siens ; elle était l'œil de ceux qui pleuraient, et le cœur de ceux qui souhaitaient cette auguste naissance.

Apprenez de là, chrétiens, apprenez de là l'art de forcer le ciel : apprenez que c'est ainsi qu'il faut faire une douce violence à Dieu ; ou pour m'expliquer par les paroles du grand saint Augustin, apprenez qu'il faut que vos désirs montent jusqu'au ciel pour en faire descendre des miracles : *Ascendunt desideria.* Mais on en a vu descendre un Isaac : *Descendunt miracula.* Les désirs de Rachel se sont élevés vers le ciel : *Ascendunt desideria.* Mais on en a vu descendre des Joseph : *Descendunt miracula.* Les désirs de la femme d'Helcana se sont élevés vers le ciel, mais on en a vu descendre des Samuel. Les désirs de notre grande reine se sont élevés de la sorte, ces vapeurs ont monté jusque dans l'empyrée, mais qu'est-ce qu'il en viendra ? Il n'en descendra que des miracles. Comment cela ? *Surrexerunt filii ejus.* On en verra descendre deux héros, deux princes miraculeux ; voilà le fruit de ses prières, de ses aumônes, de ses larmes et de ses désirs. Elle obtiendra un Samuel qui sera le miracle du monde chrétien par le zèle qu'il aura pour la religion ; elle obtiendra un Joseph que non-seulement l'Egypte, mais toute la terre adorera ; elle obtiendra un Benjamin, qui lui servira de soutien et d'appui ; elle obtiendra cet Isaac qui sera l'amour et l'espérance d'une postérité glorieuse, mais Isaac peut-être aussi fameux par son immolation que le premier.

Vous me prévenez sans doute, et vous voyez bien que je vous fais ressouvenir de ces tristes jours où la France et la reine furent en danger de perdre, l'une un grand roi, l'autre un bon fils, où le ciel qui ne se repent jamais des présents qu'il fait aux hommes, sembla se repentir du don qu'il avait fait à la France ; où nous pensâmes voir moissonner en boutons et en fleurs le plus beau fruit qui faisait toute notre consolation. Cette grande reine fut en danger de perdre notre monarque, après avoir déjà tant éprouvé quelle était l'inclination de son cœur bienfaisant, quel était son respect et son amour envers une si bonne mère. Ah ! que volontiers je céderais la place que j'occupe à ces cœurs de père et de mère qui sont ici présents ! ils nous fourniraient en cette rencontre des expressions beaucoup plus fortes que ne peuvent faire toutes nos méditations. Dites-moi vous-mêmes quels sont les sentiments d'un cœur de père et de mère, dans ce sacrifice où le fils doit servir de victime. Dites-moi s'il y a une tyrannie plus grande que celle de la nature, quand il faut rendre par la mort, comme une victime, ce qu'elle a octroyé comme un présent. Quel-

que soumise que puisse être une mère, elle accuse néanmoins le ciel d'injustice et de cruauté : *Atque deos atque astra vocat crudelia mater*. Les plus modérés disent avec la mère de Jacob : *Si sic futurum erat, quare necesse fuit concipere?* Qu'était-il besoin de mettre un fils au monde pour le perdre avec tant de douleur? Mais, tyrannique nature, tu n'exciteras pas ces troubles dans le cœur de notre princesse : tu ne tireras pas ces murmures et ces plaintes de sa bouche. Elle ressentira ces douleurs, mais elle ne s'y abandonnera jamais, elle sera étonnée d'un si grand coup de foudre, mais elle n'en sera pas abattue, et en cela elle entreprend de vaincre Dieu et de se vaincre elle-même; de vaincre Dieu, pour obtenir la santé de son fils ; de se vaincre elle-même, pour obtenir le consentement de sa volonté à sa mort, si Dieu l'ordonne de la sorte, afin qu'après avoir triomphé du ciel, elle triomphe de la terre, pour rendre ce monarque au ciel, que le ciel avait donné à la terre. Elle dit : Si mon fils meurt, du moins que j'aie cette consolation de rendre à Dieu la plus précieuse partie de ce qu'il a donné aux hommes. Ah ! que cela est chrétien, et que cela est grand aux yeux de Dieu même !

Dieu se plaît quelquefois à ménager la pudeur des hommes, et de peur de nous faire rougir, il veut se rendre en quelque façon notre débiteur. Il avait dessein d'immoler son Fils ; et il voulut deux mille ans auparavant qu'Abraham immolât le sien, afin qu'il devînt son débiteur; c'est ce que Tertullien appelle par un beau mot, *typicam contestationem*, une constestation de libéralité et de courage. Je n'ai qu'un fils, dit Abraham, je l'immolerai : je n'ai qu'un Fils, dit Dieu à Abraham, que j'engendre et que j'ai engendré de toute éternité ; cependant je le donnerai aux hommes. Je n'ai qu'un fils, dit Abraham, dans lequel est renfermée toute l'espérance d'une glorieuse postérité, cependant je l'immolerai. Je ne veux pas dire que l'immolation d'Isaac ait mérité celle de Jésus-Christ ; je ne veux pas dire, ni qu'Isaac, ni que Louis fût une victime assez digne pour répondre à celle du premier être. Mais me tenant au sentiment de notre grande reine, je dis que si elle n'a pas rendu tout à Dieu, en lui rendant ce fils, elle lui a rendu la principale partie. Car enfin la générosité du sacrifice payera le miracle de cet enfant donné ; et Louis immolé au ciel vaudra Louis donné à la terre. Cependant, grande princesse, vous avez beau être magnifique, la libéralité du ciel l'emportera sur votre reconnaissance : ce même fils augmentera vos dettes, vous le tirerez du tombeau comme du néant, et il sera le père de tant de héros que le ciel nous promet.

Eussiez-vous pu vous imaginer, Messieurs, qu'une reine stérile pendant un si long espace de temps, qu'une reine qui avait été en danger de perdre le fruit de sa magnanimité, l'ait emporté par sa fécondité sur toutes les reines que nous comptons dans notre France depuis quatre siècles ? Je ne parle pas des augustes qualités de ce héros qu'elle a donné à la terre ; il me faudrait remonter jusqu'à la naissance du monde : mais je dis que dans l'histoire il n'y a point eu de reine qui ait vu des enfants mâles des fils qu'elle avait mis au monde. Elle a vu naître de Louis XIV, et d'auguste Marie-Thérèse, cet aimable enfant, cet incomparable dauphin, dont la vivacité et le brillant promet de si grandes choses ; dont l'esprit produit des inclinations si magnanimes, que dans un âge si tendre, il n'est pas moins majestueux qu'il est aimable. Elle a vu naître du mariage de Philippe de France et d'Henriette d'Angleterre, un prince et une princesse qui ont fait toute sa joie, et ont été les objets de ses tendresses. Où trouverez-vous des exemples semblables d'une si glorieuse fécondité? Remontez à notre histoire, mais remontez lentement, prenez haleine, il vous faudra faire bien des pauses ; et après avoir passé quantité de rois et de reines, il faudra vous arrêter enfin à saint Louis et à Marguerite de Provence pour les trouver. Je veux que notre princesse ait été d'ailleurs aussi heureuse que les reines que nous comptons entre deux; mais j'ai appris de l'Ecriture, que la bénédiction d'une fécondité glorieuse, était le partage des justes : *Generatio rectorum benedicetur :* et les bénédictions que le ciel avait versées sur un saint et vertueux mariage depuis quatre siècles, ne devaient se renouveler que dans le mariage de Louis le Juste et d'Anne d'Autriche, *generatio rectorum benedicetur*. Mais dans ce point d'histoire nous trouvons un autre exemple ; et parce qu'il faut comprendre que cette reine a été magnanime, et que cette héroïne a été victorieuse; disons que si elle a été aussi glorieuse que Blanche de Castille, elle a remporté les dépouilles de ses ennemis qui ont dressé un trophée à sa gloire : *Spoliis non indigebit*. C'est le second trait de son éloge.

SECONDE PARTIE.

C'est une chose surprenante que ce qu'il y a de plus fort se laisse vaincre par ce qu'il y a de plus faible, et que ce qu'il y a de plus faible soit vaincu par le plus fort. Le ciel qui est le maître de la terre, ne se laisse vaincre que par les prières ; et comme ces armes sont ordinairement le partage des femmes, ce sexe semble en cela plus fort que l'autre ; car par ses prières, il emporte ce qu'il veut avec plus de facilité et de bonheur. Mais quand il faut vaincre les hommes qui ne sont que faiblesse ; si on n'emploie que les larmes, ils sont invincibles ; ces larmes ne produisent rien, il faut employer plusieurs choses pour en triompher ; il faut que la force, la magnanimité, la prudence, et cent autres vertus soient le principe de ces victoires qu'on veut emporter sur les hommes. Notre grande reine avait déjà fait voir ce qu'elle pouvait sur le ciel par ses larmes et afin que sa force fût connue de toute la terre, il fallait qu'elle fît voir ce que sa générosité et son courage pouvait faire sur les hommes: il fallait qu'elle en triomphât par une politi-

que chrétienne, qui fait des sages chrétiens, et par une humilité chrétienne qui fait des souverains modestes. Remarquez, je vous prie, tout le commencement et toute la suite de sa régence, et vous verrez que ces trois qualités ont été comme les trois astres qui ont fait le brillant de sa couronne, et qui dans leur ascendant ont rendu tout le cours de sa vie glorieux. Sa force l'a couronnée dans la bataille de Rocroy, dans ce jour heureux que je peux appeler le jour natal de la fortune du roi. Sa sagesse l'a couronnée dans la réduction des esprits que l'autorité avait partagés, et dans le choix qu'elle fit de ce brave et de ce fidèle ministre qui fut comme l'intelligence qui donna le mouvement à notre France. Mais croirez-vous que l'humilité, toute pauvre qu'elle est, lui mit la plus belle couronne sur la tête ?

Souvenez-vous de ce jour où les vœux des Français furent accomplis, où les suffrages des princes du sang et les arrêts de la cour s'expliquèrent en faveur d'Anne d'Autriche. Souvenez-vous que cette auguste assemblée, dont le conseil des plus hautes puissances de l'Etat fit une pompe si brillante à l'avantage de cette princesse, lui déféra la régence sans restriction ; parce que de donner des bornes à son pouvoir, c'était en donner à la félicité de cette monarchie. Pensez-vous, Messieurs, que dans cet éclat et ce haut avantage, cette vertu obscure de son humilité tînt le premier rang ? De vouloir sonder le cœur des souverains, ce serait entreprendre sur le droit de celui qui a la clef des abîmes; mais leurs pensées se montrent sur leur visage; leurs sentiments se produisent avec des caractères évidents : on voit ou une fierté, ou du moins une joie extraordinaire : leur bouche ne daigne pas parler, mais leur visage dit qu'ils ont tout sous leurs pieds, et qu'ils n'ont que Dieu sur leurs têtes.

Eh ! plût à Dieu qu'ils connussent de bonne foi que tous les grands ne sont que les simples vassaux de Dieu ; mais l'exemple d'une Agrippine ne nous apprend que trop que les rois se voyant dans la grandeur, oublient qu'ils sont hommes, et qu'ils croient avoir bien partagé Dieu, quand ils mettent son trône à côté du leur, et qu'ils disent comme cet ange apostat : *Ascendam, et ero similis Altissimo.* De ce faste et de cet orgueil des rois, descendons dans le cœur humble de notre reine, et voyons quels furent ses pensées et ses sentiments, lorsque toute la régence lui fut déférée : elle l'a déclaré à une personne qu'elle estimait et qui était auprès d'elle : au lieu de se laisser emporter, ou à la fierté ou à la joie, elle ne fut occupée que de cette pensée, qu'elle allait tenir, non-seulement la place du roi, mais celle du Roi des rois qui la devait juger, et qui ne l'avait élevée à cette haute dignité que pour y faire son salut, contribuer à sa gloire et à la félicité des peuples. Oh le beau sentiment ! N'est-ce pas là une reine régente, qui est digne d'être choisie par tous les états et par tous les peuples pour être la maîtresse de l'univers ? S'il y a des couronnes, c'est pour cette tête humble; s'il y a des sceptres, c'est pour cette main bienfaisante et pieuse ; car en quelles mains Dieu pouvait-il mieux déposer son autorité que dans celles de cette reine, qui avait élevé l'humilité sur le trône, en même temps qu'elle s'y était assise? En quelles mains plus charmantes les peuples pouvaient-ils mettre leur bonheur que dans celles de cette princesse, qui n'a de joie de tenir la place de Dieu que pour faire la félicité des hommes ? Et bien loin que cette autorité lui ait attiré un faste et un orgueil extérieur, elle l'a toujours rendue plus modeste. Elle augmentait néanmoins tous les jours ses conquêtes et multipliait ses victoires, depuis que ce grand héros, ce formidable duc d'Enghien eut signalé son premier coup d'essai dans la bataille de Rocroy, par la défaite de six des plus anciens généraux et de trente mille hommes.

On demande si ce jour fut le dernier miracle de la vie du père, ou le premier du règne du fils ; si ce fut la suite du branle que le roi mort avait donné au bonheur de la France, ou le mouvement que le roi vivant avait commencé d'imprimer à cette monarchie. Tenons le milieu, et disons que le roi mort lui avait consigné sa fortune ; qu'il l'avait fait dépositaire de son bonheur et de cet ascendant qu'il devait avoir sur tous ses ennemis, et que comme le sang du père uni au fils fait son courage, le fils vivant par sa force anime la mort du père ; et que par des communications réciproques, si le roi vivant s'enrichit des victoires du roi mort, le roi mort avait triomphé dans ses cendres par la félicité et le courage de son fils. Ainsi Dieu voulut combler de grandeur cet état, et ce premier jour n'eut par après que des suites avantageuses et glorieuses à notre France.

Je n'exagérerai pas, et je ne dirai que ce qui se justifie par les endroits les plus certains de l'histoire des six premières années. Le grand Gaston, duc d'Orléans, assura les frontières par la prise de Gravelines qui passait pour le chef-d'œuvre des ingénieurs, et qui fut ensuite la source de nos victoires. La postérité le croira-t-elle quand on lui dira que nous n'employâmes que fort peu de temps pour prendre Dunkerque; que cette place ne coûta que fort peu de jours ; qu'elle fut enlevée à la vue de six généraux ? Notre princesse n'a-t-elle pas suivi le vol de la victoire, pour faire voir la Mothe rasée, le Danube, le Rhin, la Bavière, l'Autriche, l'Allemagne dans l'effroi, la ville de Rhode prise au pied des Pyrénées ? Est-ce là exagérer ? et ne puis-je pas dire que le ciel, qui ne fait que des menaces aux Etats, quand les rois sont enfants, changea ses menaces en bénédictions ; et que cette princesse pouvait, aussi bien que Débora, rendre justice à ses peuples à l'ombre des palmiers : *Sedebat sub palmis*, à l'ombre de ses conquêtes et des dépouilles de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Catalogne, et de tous les peuples voisins, afin de vérifier ces paroles : *Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit.*

Oh ! Français, nation belliqueuse, peuple

guerrier, où n'aurais-tu point porté tes conquêtes sous le génie de cette reine, si les dissensions civiles n'avaient armé tes mains contre toi-même, pour te déchirer les entrailles, dans une guerre qui ne mérite jamais de triomphe. Je m'arrête ici, messieurs, et j'ai appris d'un ancien que les plaies qui blessent le corps d'un État sont des plaies sacrées, qu'il n'appartient qu'aux mains des puissances souveraines de manier : *Tangat vulnera sacra nulla manus.* Pour moi, je n'y porte ni ma langue, ni mes yeux, ni mes mains : j'ai peine même à y porter mon esprit, de peur qu'il n'arrive en cette rencontre ce que l'historien romain dit de la pompe funèbre de César, qu'il n'y avait point d'image qui parût davantage que celles de Cassius et de Brutus, encore bien qu'elles n'y fussent point exposées : *Sed præfulgebant Cassius et Brutus eo quod eorum imagines non videbantur.* Ce fut en ce point que la majesté de notre reine se fit paraître. Elle se montra comme un pilote adroit qui tenait toujours le timon; elle eut toujours un œil vigilant et un cœur intrépide au milieu de l'orage : jamais courage ne fut plus ferme; jamais esprit ne fut si présent; et je veux dire d'elle ce que cet ancien disait de cette princesse de Rome : *Urbi cunctisque timentem, securamque sui;* que, par un soin infatigable, elle prévoyait tous les dangers pour les éviter; qu'à l'égard de l'État et de ses peuples, elle était en crainte; mais que pour elle-même, elle conservait une confiance, un courage et une fermeté inébranlables; et comme les outrages particuliers qui ont attaqué sa personne n'altérèrent jamais sa constance, les disgrâces n'ébranlèrent jamais son courage; sa paix fut semblable à celle d'un fleuve, comme dit l'Écriture : *Erit sicut flumen pax tua.* La rame blesse le fleuve, mais ses eaux entourent et caressent la rame. Le fleuve pourrait grossir, déraciner et entraîner les arbres qui s'opposent à son cours et qui sont à son rivage; mais il donne la fécondité à ces mêmes arbres. Les vertus de cette grande reine n'empêchèrent pas qu'elle ne fût sujette à la médisance et à la calomnie; mais elle coula toujours les mêmes grâces; elle répandit la même fécondité et elle donna des aumônes considérables à ceux-là même dont la pauvreté n'empêchait pas l'insolence. Ainsi elle triompha de ses ennemis et d'elle-même : de ses ennemis, par ses armes ou par ses bienfaits; d'elle-même, par sa douceur et par sa clémence.

Ce n'est pas qu'elle ne vît avec douleur ses ennemis profiter de nos dissensions : la France devint un théâtre funeste de guerres domestiques et étrangères; mais elle trouva sa consolation dans son courage et dans l'espérance que notre héros ne laisserait pas longtemps les débris du naufrage : elle savait que, par sa conduite, il réparerait les plaies que les guerres civiles avaient faites au corps de l'État, et jamais espérance fut-elle mieux fondée; voyant le plus beau naturel cultivé par des mains les plus ingénieuses; voyant le plus bel esprit instruit par les leçons pieuses et politiques du plus grand maître qui ait instruit nos rois; voyant son cœur magnanime et bienfaisant dressé par un illustre gouverneur, qui lui ayant servi de bras dans ses armées, lui servait de conseil et de conduite dans le cabinet? Mais jamais espérance fut-elle mieux soutenue et plus surpassée? Elle vit en peu de temps les fruits admirables de son éducation : elle vit ce grand génie paraître avec éclat, se faire redouter de toutes les puissances de la terre; et c'est en cela que cette grande reine fut semblable à l'aigle, qui, après avoir instruit ses aiglons dans l'art de vaincre les serpents, les anime de ses yeux dans le combat, se tient dans son nid, et les voit triompher avec joie. Anne d'Autriche en fait de même; elle instruit notre jeune monarque; elle laisse dans ce conquérant la foudre contre ses ennemis; elle l'anime de ses conseils : elle excite son courage, et se contente d'avoir seulement soin de cette partie, qui regarde la religion et la paix.

Allez, disait autrefois David aux troupes qu'il envoyait contre Absalon son fils, allez, remportez des victoires, mais souvenez-vous surtout que celui contre qui vous combattez est mon fils; épargnez son sang et sa vie, *servate filium Absalon :* Allez, disait cette grande reine aux généraux de ses armées, faites craindre mon fils, portez partout la gloire de ses armes, gagnez des batailles, forcez les villes, remportez des victoires; mais souvenez-vous qu'il y a des princes qui me tiennent lieu d'enfants; sauvez leur honneur et leur vie, *servate filium meum.* Et de peur que l'ardeur des combats, ou l'insolence des victoires n'attirassent la vengeance de Dieu, elle était continuellement au pied des autels pour attirer de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions sur la personne du roi et sur l'état. On connaissait sa présence sur les villes frontières, non pas à prendre ses divertissements et ses plaisirs, non pas aux comédies, aux jeux et aux bals, mais aux dévotions publiques, à soulager les pauvres, et à délivrer les prisonniers.

C'étaient là les campagnes de sa piété pendant l'hiver et le reste des saisons, et ainsi elle triompha et du ciel et de la terre; et je peux dire que par ces deux combats que firent la mère et le fils, le héros et l'héroïne, ils travaillèrent tous deux puissamment à la paix. Cette paix qui est la mère des vertus et des beaux arts, est un présent du ciel, il est vrai; mais il faut que la terre l'accepte, et il arrive souvent que les vaincus s'y opposent, par le désir qu'ils ont de réparer leurs pertes. La mère entreprend de triompher de Dieu, pour faire descendre la paix du ciel; le fils entreprend d'obliger la terre de recevoir ce présent du ciel : la mère fait descendre cette olive agréable; et le roi, par le cours de ses victoires, désabuse les ennemis de l'espérance de réparer leurs ruines. Disons mieux, que le ciel inspira le moyen de satisfaire le vainqueur et le vaincu, de rassasier l'avidité de ce conquérant, et de donner moyen aux ennemis de ne plus rien perdre. Louis fut satisfait, et jouit du

fruit de ses conquêtes : car pouvait-il faire une conquête plus glorieuse que celle de Marie-Thérèse? les vaincus furent satisfaits; car l'Espagne pouvait-elle plus noblement réparer ses pertes, qu'en procurant à son Infante la plus belle couronne qui soit au monde? Si Julie eût vécu, disait un grand homme, elle eût étouffé les guerres civiles, elle eût tenu César et Pompée en paix et en bonne intelligence, parce qu'elle était l'épouse de l'un et la fille de l'autre. *Inde virum poteras atque hinc retinere parentem.* Marie-Thérèse est la Julie de la France; elle a désarmé ce grand conquérant son époux, elle a désarmé Philippe, roi d'Espagne, son père : *Inde virum poteras*, etc. Ainsi notre sage princesse, après avoir si longtemps triomphé en fermant le temple de la guerre, et en ouvrant celui de la paix, eut cette consolation, que les guerres furent les dépouilles de ses trophées. Après cela ayant ménagé une paix si avantageuse et si glorieuse à la France, elle regarda la terre comme un lieu où elle n'avait plus rien à faire : elle tourna les yeux vers le ciel; et selon le style de l'Ecriture, elle voulut mourir et être ensevelie dans la paix : *Corpora sanctorum in pace sepulta sunt.* Anne d'Autriche souhaita de mourir dans cette heureuse tranquillité. Mais, grande reine, cette paix qui est accordée pour les autres, ne sera pas accordée pour vous; le plus grand de vos combats n'est pas encore donné, il vous faut combattre contre la mort, mais contre une mort lente, qui vous attaquera avec toute sa rage. Elle l'attaque, messieurs, mais elle en triomphe avec une constance qui doit ravir tous les esprits : *Et ridebit in die novissimo.*

Je suis bien aise que les premiers points de ce discours aient emporté la meilleure partie de mon temps, et que je sois obligé de passer légèrement sur une matière si funeste. Mais, que dis-je, pour peu que j'en parle, je n'en dirai que trop pour abattre les cœurs et les esprits sous le poids de la douleur : je n'ai qu'à vous dire que cette grande reine n'est plus avec nous, que nous l'avons perdue par la douleur la plus piquante qu'un corps soit capable de ressentir; mais tâchons de parler en peu de mots de sa mort, et de la constance avec laquelle elle l'a soufferte.

TROISIÈME PARTIE.

Toute la philosophie tombe d'accord que la force a deux objets principaux : la hardiesse et la crainte; la crainte, pour modérer la témérité, et empêcher que par son excès elle ne dégénère en brutalité; la hardiesse, pour dissiper cette terreur panique, et empêcher que par son frisson elle ne nous arrête dans le chemin de la vertu. Mais parce qu'il est plus aisé de modérer la hardiesse, qui n'est que trop ordinaire, que de dissiper la crainte, dont on ne manque jamais, le philosophe conclut que le principal objet de la force regarde et se termine à la crainte du mal, et cette crainte est plus ou moins grande selon l'appréhension du mal qui nous menace; et comme entre toutes les choses terribles, il n'y en a point de plus horrible que la mort, la force n'a jamais un plus beau champ de bataille, que lorsqu'elle l'affronte généreusement. Mais quelle est la nature de cette mort dont je veux parler? Je ne suis pas du sentiment de ce philosophe, qui croit que cette mort est celle qu'on cherche à la bouche d'un canon, à la tête d'une armée : *Horæ momento cita mors venit aut victoria læta :* cette mort vient en un moment, et on est assuré, ou que l'on en est quitte en peu de temps, ou qu'on se met en état de triompher bientôt de ses ennemis. On croit toujours éviter la mort, et il n'y a point de brave qui voulût s'engager au combat, s'il n'espérait d'en revenir. Mais d'ailleurs, quand on chercherait la mort par cette voie; quand on l'affronterait avec hardiesse, cette ardeur ne se trouve que dans le bouillant d'une bile échauffée, et une espèce de fureur, comme dit ce même Philosophe : *Furor cooperatur.*

Grande reine, il ne manque rien à votre force, que celle dont votre sexe vous a dispensée. Vous n'avez pu affronter la mort dans les combats. Mais cette mort vous vient chercher dans le lit, pour devenir le sujet de vos victoires. Cette grande reine se voit frappée d'une maladie mortelle; on lui promet bien qu'on lui apportera quelque soulagement, mais on ne lui promet pas d'en guérir. Faux gladiateurs, qui cherchez la mort dans des duels : véritables braves, qui la cherchez dans les combats pour la gloire de votre prince; quel serait votre sentiment, si on vous faisait de semblables propositions? Car enfin après cette nouvelle, il ne serait pas question d'une bravoure, d'un sang échauffé et d'une bile allumée; il faut une âme dans un sang-froid, qui envisage la mort avec un œil intrépide; qui l'affronte avec courage, dans l'assurance qu'elle a de ne la pouvoir éviter. Je vous demande, y a-t-il force et courage pareil, et n'est-ce pas d'elle que je dois dire véritablement : *Ridebit in die novissimo?* Elle dit avec une plus grande constance que cet ancien : *Vivens vivensque perco*, je meurs tout en vie, et je péris devant mes propres yeux, et de peur qu'une constance aussi forte que la sienne n'altérât la modestie de son âme, elle se jeta au pied d'un crucifix dans un état de pécheresse.

Il est certain que la vie des grands, quoiqu'innocente, est toujours accompagnée de délices, et que quand ils ne seraient pas coupables d'autres péchés, ils seraient toujours coupables, dit un grand homme, de leur félicité. Ils se doivent regarder comme des pénitents, lorsque nous les regardons comme des martyrs. Anne d'Autriche se regarda comme elle devait dans cet état. La crainte ne fit aucune basse impression sur son cœur. Elle se retrancha toute sorte de consolation ; et lorsqu'elle vit la tendresse de ses enfants, elle en fut touchée comme mère; mais elle la rejeta comme chrétienne. Et un jour le roi lui ayant dit qu'il eût voulu donner son sang pour lui rendre la santé : Ah! mon Dieu, dit-elle ce n'est plus souf-

frir que de souffrir avec tant de consolation. Comment cela s'appelle-t-il, messieurs? cela s'appelle être intrépide dans ce jour qui ébranle la constance des plus généreux, et regarder la mort d'un œil riant : *Ridebit in die novissimo*. Ce combat est trop beau pour n'être pas considéré attentivement : la magnanimité de ce grand cœur est un spectacle trop beau pour ne pas mériter nos réflexions. Il lui a fallu violer les lois ordinaires, qui veulent qu'on ne meure qu'une seule fois. Oui, elle a été deux fois aux prises avec la mort : elle vit les larmes de ses enfants, et la désolation de sa maison; mais avec un cœur qui l'emporta sur cet effroi de la mort, et que nous ne pouvons mieux comparer, sans sortir de sa famille, qu'avec ce que fit Charles-Quint, après qu'il se fut retiré du monde pour vivre tout entier avec Dieu. Ce grand prince, qui dans les combats avait affronté mille fois la mort naturelle, se mit dans un cercueil qu'il se fit faire pour souffrir une mort mystique, là, il entendit faire pour lui vivant, les prières que l'Eglise fait pour les morts; il vit l'état où il serait véritablement réduit après son trépas; et tout plein de vie qu'il était, comme dit son historien, il s'imagina être mort, et ne plus converser avec les vivants : *In imaginario fine*. C'est l'exemple que voulut imiter la petite-fille de Charles-Quint. Elle eut deux combats et deux prises différentes avec la mort : elle vit avant que de la souffrir les larmes de ses enfants, la douleur de ses peuples, les pleurs et les gémissements de la maison royale; mais elle les vit avec un esprit tranquille; mais elle les ressentit avec un courage qui fit reculer la mort; et cette mort se trouva vaincue par la générosité avec laquelle cette grande reine la méprisa.

Si l'essai est si généreux, jugez quel sera le chef-d'œuvre. Appréhendera-t-elle une seconde fois la mort, après l'avoir surmontée la première? Ce monstre avec lequel elle a mesuré ses forces, fera-t-il quelque atteinte sur son esprit, après qu'elle en a triomphé? Il lui faudra enfin succomber, mais ce sera avec le même succès que celui qui a triomphé de la mort; elle conservera la magnanimité de son cœur; elle aura la même liberté de son esprit, et mourra dans le baiser du Seigneur : *In osculo Domini*. Le Fils de Dieu mourant eut deux sentiments dont l'un regarda le ciel, et l'autre la terre. Pour ce qui est de la terre, ce fut en faveur des deux plus chères personnes qu'il eût, Marie sa mère, et Jean son disciple. Il recommanda ce fils adoptif à sa mère; il ordonna réciproquement à ce disciple d'avoir à l'égard de Marie l'amour, la tendresse et l'assistance d'un enfant. Voilà quels furent les sentiments de cette grande reine; elle regarda la terre en mourant, mais elle ne la regarda que pour les deux plus chères personnes qu'elle eût au monde, le roi et Monsieur; elle conjura le roi d'avoir un amour de tendresse pour ce cher frère; elle recommanda à Monsieur d'avoir un amour de respect pour ce souverain : après ces dernières paroles, après avoir donné à la terre ses regards et ses pensées, elle porta les yeux vers le ciel; elle reçut tous ses sacrements avec une piété et une dévotion sans égale; elle reçut son Dieu avec une foi et une charité véritablement chrétienne, et rendit au ciel cet esprit généreux qui avait fait le miracle de la terre. C'est ainsi que meurent les politiques par le secours de la philosophie; c'est ainsi que meurent les héros par l'excès de leurs forces; mais c'est ainsi que meurent les saints par les transports de la grâce. Ce sont ces morts qui sont grandes devant Dieu, et précieuses devant ses yeux; ce sont ces morts qui font naître des sanglots, mais qui les étouffent; qui tirent les larmes, mais qui les arrêtent; parce qu'après avoir admiré le cours d'une si belle et si sainte vie, on espère qu'une personne qui meurt avec tant de foi et de courage, ne peut qu'elle ne soit récompensée d'une immortalité bienheureuse.

Mais, mon Dieu, parce que vos yeux trouvent des taches dans les âmes les plus pures, parce qu'ils trouvent des défauts dans les astres et dans les anges mêmes : si les fautes de cette princesse, que la fragilité n'a pu éviter, ne sont pas expiées, écoutez les vœux des Français; écoutez, et rendez-vous sensible aux larmes des pauvres qui demandent grâce pour leur mère; et s'il est vrai que la voix du peuple est la voix de Dieu; mon Dieu, écoutez notre voix qui vous demande le repos de paix pour celle à qui il a dû sa paix. Espérons cela, messieurs, de la miséricorde de Dieu, et croyons que d'un royaume temporel, elle est passée dans un empire éternel, et une félicité glorieuse. *Amen.*

ORAISON FUNÈBRE

DE HENRIETTE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS;

Prononcée au Val-de-Grâce, où repose son cœur.

Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?

Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant? jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge (Ps. IV)?

Si je n'ai pas le bonheur de vous convaincre aujourd'hui, messieurs, du mépris qu'il faut faire de la vanité des choses humaines, et de l'amour que nous devons avoir pour les biens éternels, je reconnais de bonne foi dès le commencement de mon discours que je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, et n'attribuer qu'à ma faiblesse le défaut d'une persuasion, que toutes choses me rendent si facile dans le lieu où j'ai l'honneur de parler. Je ne puis me plaindre dans cette rencontre, comme tant d'autres orateurs, que la partie n'est pas égale entre celui qui parle et ceux qui écoutent; et qu'il s'en faut bien que les armes soient pareilles, lorsqu'avec des paroles que le vent emporte, il faut attaquer des cœurs qui sont fortifiés par

des sentiments qui demeurent, et défendus par des habitudes invétérées. J'avoue ingénument que cette excuse ne peut pas couvrir ma faiblesse; puisque je vous combats ici avec plus d'avantage que je ne voudrais. Ce sont ici des cœurs qui parlent à d'autres cœurs; qui parlent le langage le plus persuasif et le plus touchant qui fut jamais; qui par la force de leur silence ne laissent rien à faire à la force de mon discours; et qui avec un ton d'autorité qu'ils conservent encore dans le tombeau, font marcher la persuasion devant les paroles; qui nous disent que tout n'est rien sur la terre; et que quiconque s'y attache par le poids de son cœur, n'aime que la vanité et le mensonge : *Usquequo gravi corde? ut quid diligitis*, etc.

Je ne suis jamais entré depuis plusieurs années dans ce temple auguste, que ces paroles ne me soient venues à l'esprit; lorsque cet édifice pompeux, et ce dôme superbe qui montre de si loin aux hommes, et de si près aux anges la grandeur de l'illustre princesse qui l'a élevé, surprenaient mon imagination, et la remplissaient de trop d'idées favorables aux pompes du siècle. Cœur sacré d'une grande reine, vous m'avez rappelé de cet égarement, et par une voix secrète, vous avez dit au mien qu'un jour viendra que cet ouvrage sera renversé, que son faîte sera plus bas que son fondement, et que du haut du ciel où vous jugez par des vues bien différentes des nôtres, vous ne voyez rien de solide dans ce chef-d'œuvre de l'architecture, que la seule piété qui vous en inspira le dessein.

Mais comme le bruit confus, quand l'oreille s'y est une fois faite, devient pour nous une espèce de silence, nos cœurs accoutumés à ce triste et salutaire langage, ne sentaient presque plus l'émotion qu'il devait leur causer. Providence de mon Dieu, vous n'avez pas voulu que le monde manquât plus longtemps de vous faire écouter sur cette importante matière : vous avez voulu qu'un nouveau cœur qui avait eu tant de part à l'amour du premier, lui succédât dans le soin de désabuser les hommes de l'amour du mensonge. C'est elle, monseigneur (1), qui a inspiré à votre Altesse royale, le dessein d'unir ici ces deux cœurs qui ont occupé tout le vôtre, et de faire par leur union une leçon puissante à toute la terre, où la grandeur forcée de se trahir elle-même, découvre son faible, son inconstance et son néant. C'est ici que votre Altesse royale étudiera à se désabuser par religion de l'amour de cette éclatante grandeur, dont elle se dépouille par l'affabilité obligeante qui lui gagne le cœur de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. C'est ici qu'elle apprendra à mépriser en chrétien une vie qu'elle sait mépriser en héros, lorsque l'amour de la gloire et l'ardeur de son courage la pousse aux périls les plus évidents et aux plus dangereuses occasions. Venez donc, enfants des hommes, venez en ce lieu apprendre le peu de chose que vous êtes, puisque ceux que l'Ecriture appelle enfants des dieux, y trouvent une leçon qui les humilie et les anéantit.

On est souvent trop curieux à vouloir pénétrer les desseins de la Providence, et trop hardi à décider sur ses conseils. Mais ce serait être sourd et aveugle, que de n'entendre pas, et de ne voir pas ce qu'elle a voulu dire à tout l'univers par le funeste accident que nous pleurons. Elle n'avait réuni dans un même sujet tant de grandeur dans la naissance, tant de brillant dans l'esprit, tant de générosité dans le cœur, tant de grâces dans la personne, tant de prospérités dans la fortune, que pour triompher d'un seul coup de tout ce que la grandeur humaine peut opposer à la grandeur divine, et faire voir aux souverains du monde le peu d'étendue qu'a leur puissance, puisque leur propre personne est le terme qui la borne et qui la serre de plus près; et quand il plaît au ciel de se jouer des grandeurs de la terre, entre les plus grandes félicités il n'y a qu'une heure.

Oh! qui me donnerait le loisir de vous faire ici cette importante leçon dans toute son étendue, et de devenir l'interprète fidèle des sentiments de ce grand cœur? Qui me donnerait des mains assez délicates, et des yeux assez perçants pour en faire l'anatomie, vous en découvrir tous les replis, vous faire entrer dans cet abîme, et vous montrer partout des trésors cachés de gloire, de grandeur et de vertu? Car, messieurs, ne nous amusons point à chercher l'homme hors de son propre cœur : partout ailleurs il est déguisé, son esprit ne peut se parer des illusions qui le représentent souvent à lui-même tout autre qu'il n'est; les actions par où on juge ordinairement de lui, ne sont pas toujours des marques certaines des habitudes de son âme : c'est la force de la nécessité qui l'y contraint; c'est la seule occasion qui l'y convie; c'est l'impétuosité d'une fougue passagère qui l'y pousse : et dans toutes ces rencontres on lui arrache l'action, elle lui échappe, il ne la fait pas.

Mais cet homme dont le vrai naturel est si souvent gêné dans les actions publiques, dont le portrait est si souvent flatteur, dans son esprit se trouve tel qu'il est dans son propre cœur. C'est là qu'il est tout entier, comme dit le grand Augustin : *Cor meum ubi ego sum quicumque sum;* et c'est dans le fond de ce cœur qu'il faut chercher la matière solide des éloges véritables. Esprit saint, doigt sacré de Dieu, c'est à vous de faire une dissection si délicate; c'est à vous à me conduire dans un abîme dont le fond n'est connu que de vous, et je me flatte que ce sont vos lumières, qui, par les Ecritures que vous avez dictées, me font connaître les qualités admirables de ce grand cœur.

Il est parlé dans l'histoire des rois, d'un cœur docile et soumis à toutes les leçons de la vérité, *cor docile*. Il est parlé dans l'Ecclésiastique d'un cœur noble et élevé, dont tous les desseins et tous les désirs brillent de la gloire d'une véritable grandeur, *cor splen-*

(1) *Monsieur*, Philippe de France, présent.

didum. Il est parlé dans le même livre d'un cœur généreux, intrépide et assuré contre tous les coups de la mauvaise fortune, *cor confirmatum.* Il faut n'avoir point connu la grande princesse que nous pleurons, pour ne pas avouer que ces traits font le portrait achevé de son cœur. Il n'en fut jamais un plus droit, plus sincère et plus propre à céder à la vérité quand elle lui paraissait, *cor docile.* Il n'en fut jamais un plus haut, plus grand et plus sublime dans toutes ses vues, *cor splendidum.* Il n'en fut jamais un plus ferme, un plus serré et plus uni en lui-même contre toutes les attaques de l'adversité, *cor confirmatum.* Voilà, messieurs, les habitudes naturelles qu'on y a pu découvrir pendant une vie aussi courte que la sienne. Mais, Dieu! que la grâce a tiré du trésor de ce cœur de bien plus grandes choses à la mort! *De bono thesauro cordis profert bonum.* De la docilité qu'elle a toujours eue pendant sa vie pour se rendre à la vérité et à la raison, la grâce en a tiré à sa mort l'aveu et le mépris sincère de la vanité de toutes les grandeurs de la terre, *cor docile.* De cette sainte élévation de cœur qui n'a jamais rien conçu de petit et de faible pendant sa vie, la grâce en a tiré à sa mort l'amour de la véritable grandeur, qui ne se trouve que dans la possession de la gloire éternelle, *cor splendidum.* Mais comme on ne peut aller du néant de la créature qu'elle a méprisé, à cette plénitude de grandeur qu'elle a aimée, que par la pénitence et la croix; de la fermeté naturelle qu'a eue ce cœur pendant toute sa vie, la grâce en a tiré la constance et la générosité chrétienne, avec laquelle elle a souffert les douleurs extrêmes qui ont précédé sa mort, *cor confirmatum.* Voilà, messieurs, de quelle manière l'Esprit de Dieu a fait servir les nobles inclinations de ce cœur dans la nature aux effets merveilleux de la grâce: *De bono thesauro cordis profert bonum.* Voilà les trois importantes leçons que fera à jamais à tous les hommes le cœur de très-haute, très-excellente et très-puissante princesse, HENRIETTE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a pas au monde un plus beau caractère d'esprit que d'aimer la vérité; cet amour est dans notre entendement le remède de toutes les erreurs; dans notre cœur, le frein de toutes nos passions; et, dans la vie civile, le lien le plus assuré de la société. Cet amour nous rend presque également incapables de tromper et d'être trompés. S'il est autour de notre cœur comme le cristal de cet ancien philosophe pour le découvrir tout entier, il y est aussi comme le triple airain du poëte pour le défendre contre les surprises. En un mot, de tous les débris de cette grande fortune et de ces trésors spirituels qui faisaient la félicité de l'homme innocent, il n'est rien resté de plus précieux à ses enfants malheureux, que l'amour de la vérité. Je le regarde comme les preuves d'une ancienne noblesse, et les efforts d'un bon sang qui se ressent encore un peu de la pureté de sa source, qui est de conserver de l'inclination pour une chose dont le crime de notre père nous a fait perdre la possession.

Mais combien de combats n'a pas à donner une jeune personne qui entre dans le monde pour satisfaire cette noble passion? A combien d'ennemis tout à la fois est-elle obligée de faire tête pour se parer et de la surprise de la part des autres et de l'opiniâtreté de la sienne? Grands de la terre, vous le savez, les sens nous trompent, les fausses opinions nous séduisent, la jeunesse distrait, les passions entraînent et la grandeur éblouit. Tout cela combat pour le mensonge; et, l'âme rebutée de la recherche d'une vérité à laquelle il faut aller à travers tant de voiles, tant d'embûches et tant d'ennemis, se réduit presque par force à l'amour du mensonge, qu'elle trouve tout établi au dedans et au dehors.

Notre âme, dit l'éloquent Grégoire de Nysse, doit être, à l'égard de nos sens, ce que les mêmes sens sont à l'égard des autres parties du corps; et, comme c'est à eux à régler tous les mouvements du corps humain, à conduire les différents objets, de même c'est à l'âme à conduire les sens du corps qu'elle anime, à ne les pas croire trop légèrement, à ne rien recevoir d'eux sans examen, à les démentir dans la fausseté de leur rapport. Cependant, comme ce sont nos sens qui ont les premiers jugé des choses avant que notre âme fût assez éclairée pour les corriger, il arrive qu'elle s'attache opiniâtrément aux préjugés de ces conseillers infidèles et il est presque impossible que nous jugions du vrai et du bon par les seules lumières de l'esprit, parce que nous sommes toujours prévenus par le jugement des sens qui prononcent selon leur fausse maxime. Ils sont les gardes dont il est parlé dans les Cantiques, qui, bien loin de dire des nouvelles à l'épouse de son bien-aimé qu'elle cherche, la blessent et lui font autant de plaies qu'ils lui inspirent d'erreurs, comme dit élégamment saint Augustin: *Animam per sensus vanissimos mortali et fugaci substantia verberatam.* Ce serait, pour le moins, une consolation pour une âme avide de la vérité, si elle avait le bonheur de cette amante sacrée et si elle pouvait dire qu'étant allée au delà de ses sens, elle a trouvé ce qu'elle cherchait: *Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea.* Mais, hélas! cette âme sauvée par un bonheur extraordinaire, de l'écueil de ses sens, tombe dans les embûches que lui dressent les fausses maximes, à qui la longueur du temps semble avoir donné toute la dignité et tout l'air de la vérité.

Cette âme se trouve investie par tant de chimères d'honneur et de fantômes de plaisirs; elle trouve l'idole de la vanité et du mensonge établie dans l'esprit et dans le cœur de tout le monde; elle respire cet air sans y penser; elle trouve que le consentement universel les a mis dans leurs cœurs avant même qu'elle ait eu la liberté de les choisir; et, semblable à l'Océan qui, sortant en quelque

façon de lui-même par les flots dont il bat le rivage, ne ramène jamais ses eaux sans entraîner avec elles tout ce qu'elles ont trouvé sur les bords; l'âme sortie d'elle-même par les réflexions qu'elle fait sur tout ce qu'elle voit autour d'elle, n'y revient jamais qu'avec les idées et les fantômes du mensonge, qui ont aveuglé toute la terre. Si quelque rayon de lumière lui fait soupçonner en passant la fausseté des choses qu'elle a vues, les passions déjà soulevées dans le cœur, empêchent qu'elle n'examine à fond ce qu'il est nécessaire de ne voir que sur la superficie pour le trouver beau, et la raison déjà complice et esclave de ses passions, se trouve dans l'état dont parle Tertullien; elle craint, ou elle a honte d'approfondir ce jugement : *Aut timet, aut erubescit inquirere.* Honteuse de ne se pas trouver assez forte pour suivre le bien qu'elle verra; tremblante de peur de trouver les crimes moins doux, quand elle les découvrira; elle jouit cependant du fruit de cette dissimulation affectée; elle diffère toujours à juger le fond, et couvre du nom de délai et de paresse une perversité véritable, et une corruption toute formée.

Ce n'est pas pourtant encore le dernier degré du malheur de notre âme; jusqu'ici vous l'avez vue abusée, trompée, séduite, incertaine, paresseuse, et elle ne vous a pas paru tellement digne de blâme, que vous ne la jugeassiez encore digne de compassion. Mais enfin voici son crime : si quelque curiosité, si quelque secours lui montre clairement la vérité, cette âme qui s'est déjà familiarisée avec les ténèbres que l'accoutumance lui rend douces, regarde la vérité avec les sentiments de cette reine qui, s'étant poignardée ellemême et sur le point d'expirer, chercha encore d'un œil mourant à voir la beauté de la lumière qu'elle allait perdre et, charmée d'un si bel objet, poussa un soupir et tomba entre les mains de la mort : *Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.* L'homme abusé cherche la vérité en tremblant; dès qu'il la trouve, il soupire : mais on ne sait pas ce que veut dire le soupir d'un pécheur, et on a lieu de douter si c'est par l'amour d'une vertu qu'il devrait avoir, ou de dépit d'avoir rencontré ce qui condamne tout ce qu'il veut aimer et estimer sur la terre : *Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.* De manière, messieurs, que pour former un cœur docile à la vérité, qui est le plus beau caractère d'une belle âme, il n'est pas nécessaire absolument d'être prévenu en venant au monde, d'une force qui nous sauve de la surprise des sens, qui nous défende de toutes les illusions des fausses maximes; naître avec cette lumière, n'est pas l'état d'une nature aussi corrompue que la nôtre. Ce ne serait pas être le disciple de la vérité, c'en serait être le maître et le possesseur, et, pour avoir le cœur docile, il suffit d'aimer et de chercher la vérité, d'avoir de la pénétration pour la découvrir, de la reconnaître de bonne foi quand on la voit, et de l'aimer quand on l'a connue. Cette recherche, cette pénétration, cette reconnaissance, cet aveu, cet amour de la vérité, qui furent autrefois dans le plus sage de tous les rois l'objet de ce choix judicieux, qui lui fit préférer un cœur docile à l'étendue des empires et à l'abondance des richesses, furent dans notre grande princesse les premiers présents de la nature, qui sont comme une espèce de grâce du second ordre que l'Esprit de Dieu fait servir quand il lui plaît, à cette grâce divine du premier ordre qui distingue le chrétien de l'homme et qui le tire de lui-même pour l'appliquer tout entier à son Dieu.

Elle a toujours aimé naturellement à s'instruire des choses dont les personnes de son sexe, de son âge et de son élévation savent à peine se douter. Elle ne s'est jamais fait un faux mérite de l'ignorance que tant de grands comptent parmi leurs belles qualités et les titres de leur noblesse; elle a aimé la lecture et les gens d'esprit et, par la connaissance de ce qu'il y a de plus fin, de plus délicat dans les belles-lettres, dans les sciences épineuses et dans les beaux-arts, elle a cultivé et augmenté cette délicatesse d'esprit qu'elle avait reçue de la nature. Elle avait purgé son esprit de cette présomption si familière aux grands de la terre, qui leur persuade qu'ils ont une souveraineté d'esprit et un ascendant de raison aussi bien que de puissance; ils mettent leurs opinions au même rang que leurs personnes. Du respect et de la déférence qu'on leur rend, ils en font des raisons pour faire valoir leur sens, et ils sont bien-aises quand on a l'honneur de disputer avec eux, qu'on se souvienne qu'ils commandent à des légions.

Que, s'ils n'ont pas cette injustice, difficilement se parent-ils d'une autre; ils ont une certaine inquiétude, une précipitation dans la recherche de la vérité, qui, comme dit si ingénieusement saint Augustin, leur fait d'ordinaire demander une courte réponse à une grande question : *Ad quæstionem magnam responsio brevis.* Comme ils n'ont pas toujours la pénétration qu'il faut pour aller vite et que les grandes occupations ne leur laissent pas le loisir qu'il faut pour aller lentement, ils se défient de la force de la vérité, parce qu'on ne peut pas la renfermer tout entière dans une petite répartie.

L'illustre Henriette n'eut jamais cette négligence pour la vérité, ni ce dédain pour les savants : elle est toujours allée pas à pas dans les choses difficiles qu'elle a voulu pénétrer. Ayant l'esprit entièrement juste, elle s'est toujours laissée conduire de degré en degré; quelque progrès qu'une préoccupation contraire eût pu faire dans son esprit, jamais la raison ne s'est présentée qu'elle n'y ait fait céder la sienne, et elle était bien éloignée de donner le nom de victoire et de force à une résistance obstinée qui ne mérite que le nom d'une opiniâtreté puérile.

Mais autant qu'elle avait de docilité pour la vraie raison, autant avait-elle de pénétration pour découvrir le faible de tous les faux raisonnements, et pour distinguer le fond d'une véritable beauté. L'aiguille touchée de l'aimant cherche la direction du pôle; plus elle est fine, moins elle décline. Il y a

des âmes privilégiées, si bien touchées du goût du vrai et du faux, que leurs premiers mouvements les tournent toujours infailliblement au point où l'un et l'autre se trouvent. Parmi ces âmes de premier ordre, notre auguste princesse était du premier rang; elle avait une vivacité si prompte dans la conception, et une si grande justesse dans le discernement, qu'elle n'a jamais hésité entre la vraie raison et ses apparences : vous eussiez dit qu'elle allait droit à la vérité sans passer même par les ténèbres du doute.

Toutes ces qualités si grandes, si nobles, si rares dans la simple spéculation, deviennent douces, commodes, obligeantes dans la pratique. Sa sincérité épargnait à ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, ces longues observations et ces terribles découvertes qu'il faut faire pour connaître le cœur des grands, qu'il est aussi difficile de pénétrer, que de mesurer la hauteur du ciel et de sonder la profondeur de la terre : *Cœlum sursum, terra deorsum, cor regum inscrutabile.* Sincère dans ses paroles, fidèle dans ses promesses, franche dans son procédé, sûre dans ses amitiés, elle a fait voir à toute la terre que si les petites lumières ont besoin de chercher des jours artificiels et des réflexions étudiées pour briller d'un plus grand éclat, les grands astres n'ont qu'à se montrer tels qu'ils sont pour charmer et éblouir tous les yeux.

En voilà assez, messieurs, s'il ne fallait louer qu'une personne du siècle propre à gagner tous les esprits, soit qu'elle se fît admirer par ses lumières, soit qu'elle admirât celle des autres. Voilà le trésor d'un bon cœur : *De bono thesauro cordis.* Mais, pour parler en chrétien, je regarde le trésor de tant de belles qualités qui sont attachées à cet amour naturel de la vérité, comme des pièces rares et antiques d'un cabinet curieux: la matière en est précieuse, l'ouvrage en est exquis; mais toutes ces médailles n'ont point de cours dans le monde; elles sont marquées à un coin trop ancien; elles portent l'image d'un prince dont le nom est à peine connu, et dont l'autorité n'est point du tout reconnue : pour les rendre de mise, il faut qu'elles portent l'image d'un prince, dont la personne et dont la mémoire règne encore. S'il ne fallait que demeurer dans l'ordre de la nature, le trésor que je vous ai fait admirer, suffirait ici pour vous faire un des plus riches panégyriques du monde : mais dans l'empire de la religion chrétienne, il faut que l'image de Jésus-Christ, marquée par l'impression de sa grâce, achève cette matière informe que la nature lui présente; et pour tout dire par un bon mot d'un Père de l'Église si propre à mon sujet, que cette docilité pour des vérités morales ne soit qu'un essai et un apprentissage pour se soumettre aux vérités surnaturelles et chrétiennes : *Ut credat gratiæ discipulus naturæ.*

Dans cette soumission, c'est l'esprit qui porte le premier le joug. Soit qu'il soit moins corrompu que le cœur, soit que l'homme s'intéresse moins pour ses opinions que pour ses plaisirs, il est certain qu'ayant laissé l'âme plus forte et plus libre, il fait plus de chemin en peu de temps à travers les erreurs; au lieu que le cœur suit lentement le vol de l'esprit, parce que ses ailes sont faibles et liées par la glu des affections de la terre, dont il est d'autant plus difficile de se défendre, qu'elles sont plus honnêtes et plus innocentes : *Prævolat intellectus, tarde sequitur humanus affectus.* Ainsi la vérité maîtresse de cette pointe de l'esprit par ses rayons et par ses lumières, déclare la guerre à la volonté, ou rebelle ou paresseuse : elle fait des courses sur le cœur, pour faire que ce qui est lumière dans l'esprit, devienne feu dans la volonté, et qu'il y ait une persuasion efficace des choses dont l'esprit n'a encore qu'une conviction stérile : *Cupiens eorum habere delectationem, quorum potuit reddere rationem.*

Il y avait longtemps que notre illustre princesse avait porté plus loin les vues de son esprit et les désirs de son cœur; elle était convaincue que ce faste, ces plaisirs (maux, hélas! presque nécessaires à l'élévation des grands), peuvent embarrasser le cœur et ne jamais le remplir. La parole de Dieu était de même un des plaisirs qui touchait le plus vivement son esprit et son cœur; elle aimait les blessures salutaires que fait ce glaive à deux tranchants, qui, comme dit saint Paul, pénètre jusqu'au fond de l'âme, pour lui découvrir tous ses sentiments, et lui faire voir ce que l'amour-propre et l'erreur lui cachaient; elle conservait toutes ces divines paroles en elle-même; elle repassait en son cœur, non-seulement le brillant et le beau, mais le touchant et le solide : *Conferens in corde suo.* Il n'y avait point de jour dans la semaine depuis longtemps, qu'un grand prélat, dans la bouche duquel la vérité est aussi belle que puissante, ne l'entretînt des devoirs de la piété chrétienne, du mépris des choses du monde et de l'amour de l'éternité. Les audiences de cérémonie et d'affaire sont établies depuis longtemps à la cour : l'illustre Henriette est la première qui y a établi des audiences réglées de piété.

Quand on perd subitement les grands hommes, ont fait cent observations sur les choses qui ont précédé leur mort; on s'étonne de ne l'avoir pas prévue par un tel accident, par une telle parole : mais, sans faire ici le prophète après l'événement des choses, ne pouvons-nous pas dire que toutes ces réflexions, tant de desseins, tant d'actions chrétiennes, tant de projets qui ne venaient que d'un esprit de religion, étaient les mouvements d'une grâce puissante qui détachait son cœur de toutes les choses qu'elle devait bientôt quitter, qui coupait les racines de l'arbre, afin que la chute en fût plus aisée et plus douce, et qui, ne voulant pas l'arracher avec violence, l'en faisait déprendre par elle-même : *Quo facilius vitam contemnat, amputatis quasi retinaculis ejus.*

Ne direz-vous pas que la grâce, déjà assurée de ce cœur, ne lui fait voir le monde quelques jours avant sa mort, avec tout ce

qu'il a de plus pompeux et de plus doux, que pour augmenter la gloire de l'aveu et du mépris qu'elle fera de la vanité? Elle vient de se voir l'amour et l'admiration des deux plus superbes cours de l'Europe : elle est allée chercher un cher frère, un grand roi, dont la justice et la bonté rendent le règne si glorieux et si doux, et dont toutes les vertus, qui ont de l'éclat et celles qui sont bienfaisantes font sans cesse l'apologie et l'éloge de la royauté dans ce lieu, où ses droits sacrés ont été le plus cruellement violés. Sa présence avec toutes les marques de l'amitié la plus tendre et la plus sincère, renouvelle dans le cœur de notre grande princesse tout ce que l'estime et la nature peuvent faire ressentir de plus fort à une telle sœur pour un tel frère. Elle revient heureusement, et comble de joie toute la cour et toute la France. Voilà le point fatal où on l'attend pour lui faire avouer que le monde, avec toutes ses pompes et toutes ses joies, n'est que vanité et que mensonge.

Grâce de mon Dieu, que vos coups sont hardis, et que vos plus difficiles entreprises sont glorieusement soutenues! Venez donc à mon secours, Esprit de Dieu, montrez-moi le point de vue où vous mîtes ce cœur docile, pour lui faire voir d'un seul coup le vide et le néant de ce monde, que les derniers regards lui avaient montré si plein et si beau. Malheureux mortels que nous sommes, il faut, comme dit saint Augustin, qu'une longue et éternelle douleur donne la question à notre corps pour nous obliger à faire cet aveu : *Incumbit diu corporis quæstionarius dolor*. Il faut que nous soyons, comme dit un prophète, dans l'état de ces vieux chênes qui voient sécher leurs branches, pâlir et flétrir leurs feuilles, et pourrir leurs troncs. Il faut que nous nous voyions mourir par pièces avant que nous avouions la la vanité du monde trompeur : *Cum fueritis veluti quercus defluentibus foliis*. Encore ne rejetons-nous pas l'espérance de toutes les choses qui se dérobent de nous ; par nos désirs, nous courons après ces fantômes qui disparaissent.

A la première pointe, au premier sentiment de sa douleur, l'illustre Henriette entend la voix de la vérité qui lui dit que l'homme n'est que vanité, et que toute la gloire qui l'entoure n'a pas plus de durée que la fleur qui sèche dans les champs ; elle voit disparaître autour d'elle grandeurs, gloire, plaisirs, jeunesse, avec la joie d'une personne qui découvre parfaitement une vérité dont elle cherchait à se persuader depuis longtemps ; elle fuit toutes ces ombres avec plus de précipitation par la docilité de son cœur, que les ombres ne la fuient ; par la faiblesse de son corps et les approches de la mort, elle les voit disparaître d'une manière bien différente de ceux qui s'attachent à elle. L'ombre, messieurs, est la fille du soleil et de la lumière, mais une fille bien différente des pères qui la produisent. Cette ombre peut disparaître en deux manières, ou par le défaut ou par l'excès de la lumière qui la produit ; il ne faut qu'un nuage ou que la nuit pour détruire toutes les ombres ; ceux qui sont assez aveuglés pour courir après elles, ont le malheur de perdre et l'ombre et la lumière, lorsqu'un nuage ou la nuit vient à leur dérober le soleil. Enfants du siècle, voilà votre sort, tout ce que vous aimez sur la terre, toutes les grandeurs, les plaisirs, tous ces objets de vos amours et de votre ambition, ne sont que des ombres des vrais biens de l'éternité qui doivent occuper tout notre cœur. Ce Dieu, ce soleil brillant ne les produit ici qu'en passant sur la terre, réservant pour le ciel la plénitude de ses lumières. Cependant vous tournez le dos à ce soleil pour courir après ces ombres, vous en êtes amoureux, et dans le moment que vous les croyez tenir, le nuage d'une mauvaise fortune vous les cache, et plus que tout cela, le soleil se couchant sur vous par la nuit de la mort, vous perdez en même temps, et la lumière à qui vous tournez le dos, et les ombres qui étaient le sujet de votre amour et de votre poursuite.

Il y a une autre façon de voir disparaître les ombres, qui se fait par la plénitude de la lumière, telle qu'est celle du soleil en son midi, lorsque, dardant ses rayons à plomb, il cache l'obscurité de toutes les ombres sous la base de tous les corps, et les oblige, pour ainsi dire, de s'aller cacher dans les enfers, qui est leur séjour, pour laisser régner la lumière toute seule sur l'hémisphère.

C'est ainsi, messieurs, que se sont finis les jours de la grande princesse que nous pleurons : *Dies mei sicut umbra prætereunt*. Une sainte effusion, une pénétration, une plénitude des lumières de cette vérité qu'elle a toujours aimée pendant sa vie, lui a mis à sa mort devant les yeux la vanité de toutes les choses, pour ne lui laisser voir que Dieu : remplie de toutes les vraies lumières de la divinité, elle a vu sous quelle affreuse nuit est enseveli notre jour : *Postquam se lumine vero implevit, vidit quanta sub nocte jaceret nostra dies*. Elle l'a vue, elle l'a méprisée, lorqu'attachée par ses regards sur un crucifix, j'entends sortir ces paroles de son cœur : Malheureuse, mon Dieu! de n'avoir pas mis en vous mon unique confiance, et d'avoir pu espérer à la vanité et au mensonge. Ces paroles me paraissent comme un anathème contre tout le néant de la créature; et toutes douces qu'elles sont, elles sont à mes oreilles le bruit de la foudre qui perce l'épaisse obscurité de la nuit, pour faire briller et entendre l'éclat et le bruit de la vérité.

Elle s'est comptée elle-même au nombre des choses qu'elle méprisait ; et quand je la considère s'anéantissant et s'éclipsant elle-même devant Jésus-Christ, anéanti et éclipsé sous les voiles sacrés de l'adorable eucharistie qu'elle reçut avec tant d'amour, après l'avoir demandé avec tant d'humilité, il me semble que je vois l'ombre d'une grande montagne qui couvrait une vaste plaine, disparaître devant le soleil, et s'anéantir elle-même devant la lumière : *Dies mei sicut umbra prætereunt*.

Faites, grand Dieu, que des lumières dont ce cœur docile est pénétré, dans ce moment il s'en fasse quelques réflexions sur les cœurs de tous ceux qui m'écoutent ; qu'à la faveur de cette clarté ils voient la vanité des ombres qu'ils poursuivent. Ouvrez, grand Dieu, ces ombres de tous les cœurs, pour entendre la voix de ce cœur qui leur crie que le monde n'est qu'un trompeur ; trompeur, hélas ! non pas par lui-même, mais par la fureur des hommes qui le contraignent de servir à leurs illusions. Non, non, messieurs, n'accusez pas le monde, il est de bonne foi, il ne nous trompe point par ses vicissitudes et ses inconstances, il nous fait lui-même son portrait : Je ne suis qu'une fable, qu'un mensonge décevant ; il nous crie : Je passe, je m'en vais, je disparais, et j'entraîne avec moi tous ceux qui s'attachent à moi ; *Mundus clamat, ego deficio.* O homme ! quel est ton aveuglement d'avoir moins de bonne foi pour toi-même que le monde n'en a ? Tu veux trouver quelque vérité où il ne te montre que le mensonge, tu prétends fixer une chose dont il te dit que l'instabilité fait l'essence ; tu veux vivre, comme si tu ne devais jamais sortir d'un lieu dont toutes les grandeurs de la terre ne t'empêcheront pas d'être chassé.

Princes souverains de la terre, parlez ; vous appelez-vous les maîtres de la terre, vous qui êtes aussi peu maîtres de l'heure qui vous en fera sortir, que de celle qui vous y a fait entrer ? Apprenez, enfants des dieux, apprenez, enfants des hommes, que tout n'est que vanité sur la terre ; que tout y étant trompeur, la véritable élévation de cœur ne peut être satisfaite que de la grandeur de Dieu seul. C'est, messieurs, ce qu'a si vivement ressenti à sa mort ce cœur brillant, ce cœur grand : *Cor splendidum*, qui a été incapable de rien de petit pendant sa vie.

SECONDE PARTIE.

Il y a une infinité de choses si connues et si inconnues en même temps, qu'on peut dire d'elles véritablement avec saint Augustin, que tant qu'on ne nous en demande rien, nous les savons ; mais dès lors qu'on nous fait des questions, et que nous entreprenons de les résoudre, nous ne les savons plus : *Si nemo ex me quærat, scio; si quærenti explicare velim, nescio.* Ce sont certaines choses si subtiles et si délicates, qu'il ne faut pas les toucher, ce semble, que par la pointe de l'esprit ; si nous voulons les presser par les réflexions, elles s'évaporent ; ce sont de certaines idées générales qui brillent à nos yeux d'un éclat aussi vif que celui d'un éclair, mais qui comme lui ne laissent ni traces ni vestiges.

Votre expérience propre vous fera mieux connaître ce que je vous dis, que toutes mes paroles ; dans le moment que je vous ai parlé de la grandeur et de la magnanimité de ce cœur illustre : *Cor splendidum*, n'est-il pas vrai que votre esprit s'en est formé une idée noble, grande, éclatante ? que tout ce que la vaste idée d'un magnanime enferme, s'est montré à vos yeux ? Quiconque ne l'a pas compris par une seule vue, ne le comprendra jamais par une plus longue explication.

Il n'est pas difficile de peindre la figure de ce qui a des bornes et qui par conséquent est figuré ; mais ce qui est sans limites ne se peut représenter : et il est aisé de donner le caractère d'une vertu particulière, parce qu'elle a des bornes dans ses exercices ; mais pour la grandeur du cœur humain qui a une influence générale sur tous ses sentiments, sur toutes ses vues, sur tous ses désirs et sur toute sa conduite, qui est au cœur ce que la bonne grâce est au corps, qui ne l'abandonne dans aucun exercice, dans aucun mouvement, dans aucune action ; c'est ce qu'on ne peut étaler. L'idée est trop haute pour y atteindre, elle est trop vaste pour la resserrer, elle disparaît trop vite en se montrant, pour la fixer. Quiconque est obligé là-dessus à une demande, ne saura jamais y satisfaire par une réponse : *Si nemo ex me quærat, scio : si quærenti explicare velim, nescio.* Cependant la philosophie trop curieuse pour rien laisser échapper à ses recherches, n'a pas laissé de faire la dissection d'une chose qui échappe entre les mains, et de tracer le portrait d'une idée qui disparaît dès qu'on s'y applique.

Le magnanime, disent les philosophes profanes, doit avoir de lui-même une grande opinion, proportionnée à son grand mérite. S'attribuer quelque chose et n'en rien mériter, c'est être fou ; s'attribuer beaucoup et mériter peu, c'est être orgueilleux ; s'attribuer peu et mériter peu, c'est être modeste ; s'attribuer peu et mériter beaucoup, c'est être lâche. Le magnanime marche juste au milieu de ces extrémités vicieuses, et, convaincu qu'il mérite beaucoup, il s'attribue beaucoup aussi ; parmi toutes les choses qui peuvent servir de récompense à la vertu, il dédaigne toutes les autres et n'est amoureux que de la gloire ; le magnanime ne se fait jamais de sa naissance et de sa dignité un droit de mépriser les autres : il met ses plus chères délices à faire du bien, et il n'en reçoit jamais sans honte. Si n'aimer pas à devoir longtemps un bienfait est une espèce d'ingratitude, il est le plus ingrat de tous les hommes ; parce qu'il se hâte de rendre avec usure : il aime à oublier le bien qu'on lui a fait, afin d'obliger toujours par grandeur et par générosité, et jamais par reconnaissance : il n'est point empressé pour agir, il ne prend la peine de sortir de ce repos où il jouit de lui-même, que pour peu d'actions, et que pour celles dont l'éclat doit briller par toute la terre : il n'admire pas facilement, puisqu'il trouve peu de choses conformes à l'idée qu'il s'est formée du bon et du beau : s'il loue peu, il ne ment jamais, et il croit les défauts des hommes indignes de son application et de ses discours. Voilà, messieurs, un portrait d'un cœur magnanime, tiré sur les originaux de la vanité païenne, particulièrement de la manière d'Aristote et de Sénèque, et je ne crains point d'assurer que si ces philosophes avaient pu avoir Henriette à louer, il n'y a pas là un éloge qu'ils ne lui eussent donné dans leurs

principes, et qu'ils eussent avoué que l'original est si bien, qu'il est bien plus aisé d'en prendre les traits, qui sont des choses particulières, que l'air, qui est quelque chose de général et d'imperceptible.

Mais il me semble que ce cœur me reproche que je le laisse trop longtemps entre les mains de ces profanes, et que je ne passe pas assez vite l'éponge sur tous ces traits d'Adam corrompu, que Rome païenne adore, mais que Rome chétienne déteste. Et en effet, si on laissait le portrait d'un cœur magnanime dans l'état où ces philosophes l'ont mis, ne pourrait-on pas lui faire avec justice le même reproche que faisait autrefois un grand prophète à un grand monarque : *Cum sis homo et non Deus, dedisti cor tuum quasi cor Dei*? Tu n'es qu'un homme, et cependant oubliant la misère de ta condition, tu donnes à ton cœur une fierté et une grandeur qui ne peut appartenir qu'au cœur de Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei.* Faisons donc du faste profane de cette magnanimité païenne ce que nos pères ont fait autrefois de l'appareil de l'idolâtrie : brisons ce qui est profane pour être consacré, et consacrons ce qui est capable d'un bon usage.

Il est certain que ces belles et nobles inclinations d'un cœur humain, sont des restes de cette heureuse ressemblance qui rendait l'homme l'image de Dieu. Ce sont des restes d'une ancienne beauté. C'est ainsi que les appelle saint Augustin dans un ouvrage qu'il adresse à une personne de la première qualité, qui ayant toujours pendant la prospérité conservé une grandeur d'âme héroïque, la tourna tout d'un coup pleinement vers Dieu par le retour d'une grâce imprévue : *Illud ergo, illud tum*, lui dit-il, *quo semper decora et honesta desiderasti.* Cette inclination noble a je ne sais quoi qu'il est impossible d'exprimer, mais qui cependant réglait tous les desseins de votre âme, et ne les portait que vers des choses glorieuses et honnêtes ; cette inclination qui vous a toujours fait faire plus de cas de la libéralité que des richesses, qui vous a fait préférer la justice à la puissance, qui vous a toujours fait souhaiter avec plus d'ardeur d'être louable que d'être louée ; enfin ce reste, ce trait de la divinité : *Illud ipsum, inquam, divinum*, qui s'endort sur les grandeurs du siècle, la Providence l'a voulu éveiller en vous par des secousses de vos disgrâces, et tourner pleinement le plus grand de tous les cœurs vers le plus grand de tous les objets : *Illud ipsum divinum nescio quo vitæ hujus somno sopitum, vanis illis jactationibus Providentia excitare decrevit.*

Après une si grande autorité, regardons dans ce grand cœur comme un reste de l'ancienne grandeur de l'homme innocent, cette inclination qui fait que le magnanime ne reçoit jamais qu'avec peine, et donne toujours avec plaisir. Abraham la reconnaissait bien cette magnanimité, lorsqu'il refusa avec plaisir les dépouilles des ennemis qu'il avait vaincus en secourant un prince de ses voisins. Je prends à témoin, dit-il, le Dieu qui est le maître du ciel et de la terre, que je ne recevrai pas la moindre chose de votre main, de peur que vous ne puissiez dire : C'est moi qui ai enrichi Abraham : *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt.* Voilà un grand cœur, qui ne peut se résoudre à devoir qu'au Dieu du ciel et de la terre, et qui évangélise avant l'Evangile même, et ressent par avance ce que Jésus-Christ nous a dit depuis, *qu'il est bien plus doux de donner que de recevoir.*

C'était l'inclination dominante d'Henriette ; le remerciement d'un bienfait lui était un langage incommode, le refus d'une grâce lui était un langage inconnu ; quoique son esprit fût capable autant que nul autre de fournir à cette libéralité si ordinaire aux grands, qui ne consiste qu'en paroles obligeantes, elle était persuadée que les grands qui sont les images de Dieu ne doivent parler que par les effets. Elle aimait à donner à tout le monde par libéralité, elle aimait encore plus à donner aux pauvres par religion ; parmi ceux-ci elle préférait les pauvres convertis, par catholicité : et entre eux tous les Anglais avaient plus de part à ses bienfaits, par le généreux dessein d'une conquête religieuse de son pays. Si ce cœur était encore capable de quelque sentiment après sa mort, ce que je viens de dire l'eût fait tressaillir. Je touche à l'endroit par où il était le plus sensible : la conversion de cette île fameuse était le plus ardent de tous ses souhaits ; seule catholique de la maison royale d'Angleterre, seule héritière du dépôt précieux de l'ancienne religion, elle avait réuni dans son cœur tout le zèle que tant de princes religieux autrefois assis sur le trône, avaient eu pour la foi.

Vous avez vu que le magnanime est de peu d'entreprise : qu'il est au-dessus de cet empressement qu'on doit plutôt appeller inquiétude qu'action, et qu'il n'aime à agir que pour des choses qui brillent sur la terre. Ce sentiment, que la fierté met dans le cœur des héros, est encore inspiré par la nature dans celui des héroïnes ; il n'y a que les actions du premier ordre qui doivent leur faire abandonner le doux repos qui fait leur gloire ; et je remarque, messieurs, que, pour l'ordinaire, ces actions du premier ordre pour elles, sont des conquêtes de religion ; elles laissent aux héros la gloire de se soumettre les Etats par les armes ; elles leur disputent la gloire de les conduire par la politique ; mais elles surpassent souvent les princes dans cette gloire de les soumettre à Jésus-Christ par la foi. L'Empire doit sa conversion à Hélène ; la France à Clotilde, l'Espagne à Ingonde, l'Angleterre à Adelberge, la Lombardie à Théodelinde. Grande et illustre princesse, les hommes ignorants et gênés dans leurs jugements par les succès, ne peuvent pas à la vérité vous placer parmi ces héroïnes plus heureuses et non pas plus zélées que vous. Mais Dieu qui lit dans les cœurs, qui voyait vos désirs, qui savait vos desseins, et qui connaissait vos projets, proportionne les couronnes à sa con-

naissance, qui n'est pas l'esclave des événements. Grand Dieu, si votre grâce fait germer ces semences, et si cette île se réunit jamais au monde chrétien, dont l'hérésie la sépare plus que la situation, nous pouvons dire que vous avez accordé au cœur de l'illustre Henriette d'Angleterre, l'accomplissement du plus ardent de ses désirs, et que vous ne l'avez pas frustrée de cette volonté qu'elle avait témoignée par tant de vœux de son cœur, dont l'efficace ne peut être connue que de vous : *Desiderium cordis tribuisti ei, et voluntate labiorum ejus non fraudasti eam.* Voilà, messieurs, une de ces grandes et de ces éclatantes actions qui méritent qu'un cœur magnanime sorte de la tranquillité : *Cor splendidum.*

Mais si jamais un cœur fut en danger d'entrer dans ces fières maximes de la vanité, où vous avez vu que les philosophes ont mis le caractère le plus beau et le plus reconnaissable du magnanime, avouez, messieurs, que ce grand cœur avait tout ce qu'il fallait pour concevoir et pour soutenir cette fierté qu'ils ont crue si noble et si élevée; lorsque d'un côté on voit réunie dans sa personne toute la gloire des Stuarts, qui, comme un fleuve fameux, dont la source est inconnue, tant elle est éloignée, remonte par la succession des rois d'Ecosse, jusqu'à l'obscurité de ces temps qui sont les pays perdus et les terres inconnues de l'histoire; lorsqu'on le voit paré de l'autre de tout l'éclat de l'auguste maison de France, qui, sûre de la noblesse de sa source par Charlemagne, néglige de monter plus haut, et dresse par là, la plus ancienne, la plus noble, et en même temps la plus nette et la plus assurée généalogie qui ait jamais été comptée depuis qu'il y a des monarques au monde. Quand on se voit né avec toutes les qualités de l'esprit et du corps qui eussent fait paraître digne de l'adoption de tant de rois et de tant de grands cœurs, si on n'était pas de leur sang, avouons que si cette fière complaisance qui arrête le magnanime sur lui-même, et lui fait exiger l'estime et le respect des autres comme un tribut de gloire qu'ils lui doivent, pouvait être excusée, elle le serait par tant de grandeur, par tant d'esprit et tant de mérite ; et que, s'il n'y avait point de Dieu au-dessus de nos têtes, cette fierté qui est sacrilége, deviendrait juste et raisonnable.

Mais loin d'ici, vaine et extravagante magnanimité, qui n'a pour fondement que la destruction d'un être souverain, dont l'existence nécessaire est l'unique fondement de toutes choses. Loin d'ici, superbe morale, qui ordonne à ton héros d'imiter le sacrilége des empereurs romains, qui abattaient la tête de leurs idoles pour mettre la leur à leur place. La morale chrétienne plus sûre dans ses principes, plus juste dans ses conclusions, plus pénétrante en matière de véritable grandeur, avait appris à notre illustre princesse, qu'il y avait un Dieu immortel, invisible, et un Dieu maître des siècles et de l'éternité, qui seul, étant le principe de toute grandeur, doit être seul le terme et la fin de toute gloire : *Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo honor et gloria* : enfin un Dieu si jaloux de cette gloire, qu'il sait réduire en poussière toute grandeur qui s'élève contre la sienne. Elle a su baisser la tête sous cette main toute-puissante, et reconnaître de bonne foi qu'un cœur bien touché de l'amour de la véritable gloire, et de la véritable grandeur, ne peut être rassasié que par la grandeur et par la gloire de Dieu : *Satiabor cum apparuerit*, etc.

Voyez, je vous prie, messieurs, ce que la guerre tire à sa mort du trésor de ce cœur magnanime, et comme cette vérité n'a rien eu de surprenant pour elle, lorsque la mort la lui a montrée de plus près. Elle fait voir la même chose à tous les hommes, le néant de la créature et la grandeur de Dieu. Tout disparaîtra dans ce jour, dit un prophète, et le Seigneur tout seul y sera élevé : *Exaltabitur Deus solus in die illa.* Ce mot de *seul* détruit tout, abolit tout : ce *seul* incomparable et impérieux ne laisse rien en l'être des choses, bâtit son trône sur le néant de toutes les grandeurs : ce *seul* abat tous les degrés, rompt tous les rangs, ôte toutes les différences : *Exaltabitur Deus solus in die illa.* Pendant la vie nous gardons quelque mesure entre notre religion et notre orgueil; nous donnons le plus à Dieu et le moins à l'homme : Dieu est plus puissant, Dieu est plus sage; l'homme est moins sage; et moins puissant, disons-nous : mais après tout, ce *plus* laisse quelque mérite à ce *moins*, et ne l'éclipse pas tellement qu'il n'en laisse paraître quelque chose. Mais dans ce jour, le *moins* est aboli par le *seul* Dieu, rien ne paraît puissant, rien ne paraît sage que Dieu : *Exaltabitur solus*, etc. Cependant, comme les yeux ignorants n'aperçoivent pas dans un tableau toutes les beautés que les yeux savants y découvrent; cette vue de la grandeur de Dieu ne produit pas le même effet dans tous les cœurs : les uns y voient la grandeur d'un juge qui va les perdre, et par là s'abandonnent à la crainte et au désespoir : les autres n'y considèrent que la grandeur d'un Dieu, qui seul peut les rappeler à la vie; ils font mille vœux, et se flattent de quelques espérances : d'autres, étourdis plutôt que charmés de ce grand objet, ne peuvent ni craindre, ni espérer; et ni les uns ni les autres ne regardent la grandeur de Dieu que par rapport à leur intérêt.

Voyez, messieurs, voyez toutes les démarches de cette illustre princesse allant à la mort; examinez sa constance, écoutez ses paroles, pénétrez ses sentiments, et, oubliant tous ces préjugés que ce que je vous ai dit a pu vous inspirer, prenez le caractère de son cœur. Le voyez-vous saisi de crainte devant la majesté de son juge? Le voyez-vous empressé à demander du terme et du délai? Y découvrez-vous le moindre trait d'un esclave qui tremble, ou d'un cœur lâche qui recule? de la crainte, elle n'en prend que le respect et l'humilité, elle adore son Juge, elle lui offre les peines extrêmes qu'elle endure pour l'expiation de ses péchés et la satisfac-

tion de sa justice. Dans le désir de la vie, elle ne prend que ce que le christianisme ordonne, et, bornant par une sainte hardiesse la puissance de son Dieu, elle ne consent au retour de sa santé qu'à condition de l'employer plus chrétiennement. Elle ne fait que passer sur ces sentiments qui arrêtent tous les autres; elle est enlevée par l'attrait le plus sublime de la grâce vers la grandeur de Dieu. C'est-là que ce cœur, qui trouvait si peu de chose à admirer sur la terre, tant l'idée qu'elle avait de la grandeur de Dieu, était élevée et sublime, trouve un objet qui la charme et qui la transporte. Aussitôt elle reconnaît la souveraineté de son Dieu par ces paroles qui attendrissent et ravissent le cœur en même temps, elle s'écrie : Je suis résolue à la mort, je suis soumise à Dieu, je veux ce qu'il veut, j'espère en sa miséricorde. O Dieu vraiment grand et vraiment magnanime! qui ne reconnaît dans toutes ces paroles que le plus haut degré de la grandeur de l'homme est de céder à la grandeur de Dieu, et de sortir de la vanité des choses humaines, pour entrer en possession de son éternité?

Il en est des âmes basses et vulgaires, comme il est de ces oiseaux domestiques et terrestres; leurs ailes ne servent qu'à les rendre plus pesants; dès qu'on leur ôte ce qui leur sert d'appui, ils tombent sur la terre de toute la pesanteur de leur corps. Mais il en est de ce cœur noble et généreux comme d'un aiglon, qui dès le moment que le nid où il a été élevé est détruit, tend les ailes, prend son essor, se dérobe à nos yeux, et va contempler d'un œil fixe et d'une paupière intrépide le bel astre dont les hiboux ne peuvent soutenir la lumière. Le cœur de l'illustre Henriette voit détruire, par l'effet subit d'une corruption invétérée, ce corps que les pères ont appellé le nid de l'âme, où elle ne doit être que pour un temps, elle voit toute la grandeur dans le sein de laquelle elle a été élevée, disparaître et s'anéantir. Mais bien loin de s'appesantir et de retomber par le poids de ses désirs vers la terre, poussée par la magnanimité que la grâce inspire à ce cœur déjà magnanime par sa nature, elle va se perdre dans le sein de Dieu, elle s'y porte par ses désirs; et, quand on lui demande si elle n'est pas bienheureuse que Dieu l'enlève du milieu de la vanité des choses humaines pour l'appeller à son éternité, n'ayant plus l'usage de la langue, elle fait connaître par une action bien marquée, qu'elle ressent ce bonheur.

Je regarde cette âme comme dans un sanctuaire, pour me servir des termes du grand saint Chrysostome, où entrant dans la sainteté et dans la solitude majestueuse de Dieu, elle ne jette plus qu'un regard dédaigneux vers toutes les choses du monde. Remplie de la grandeur infinie de Dieu, elle ne voit plus qu'avec mépris tout ce que notre vanité fait tant valoir. Elle ne découvre qu'un point indivisible dans ce que nous divisons pourtant en tant de royaumes et de possessions. Dégoûtée de ce qu'elle voit du côté du monde, charmée de ce qu'elle voit du côté de Dieu, elle souffre d'un cœur généreux et intrépide les douleurs aiguës qui ont précédé sa mort, pour expier l'amour qu'elle a eu pour ce qu'elle dédaigne, et pour mériter la possession de cette grandeur dont elle est charmée. *Cor confirmatum.*

TROISIÈME PARTIE.

Puisque des deux parties dont nous sommes composés il faut nécessairement que l'une cède au pouvoir de la mort, il est de la force humaine de défendre l'autre contre son empire, d'empêcher que le corps qui tombe par pièces et qui perd sa beauté, sa force et sa vie, n'ensevelisse l'âme dans ses débris, et ne la fasse disparaître par une mort morale, pendant qu'elle conserve une immortalité naturelle. La religion et la philosophie ont regardé cette fermeté d'un cœur humain, comme le chef-d'œuvre du Sage. Les écrivains sacrés et profanes ont cru que la plus longue vie était encore un trop court apprentissage pour le moment de la mort, et qu'il fallait une longue méditation et plusieurs essais, pour une action qu'on est aussi assuré de faire une fois, que de ne la pouvoir réparer par de seconds efforts, si on a le malheur de la faire mal. C'est dans cette vue que Platon a dit que la philosophie n'était que la méditation de la mort. Mais le grand apôtre saint Paul a porté bien plus loin son étude, comme saint Jérôme nous le fait remarquer. N'étant pas content d'une simple méditation, il en fait des essais; il meurt tous les jours pour apprendre à mourir une heure: *Quotidie morior.* Je ne compte pour rien la leçon journalière de la mort que me fait la nature par la nuit qui m'aveugle, et par le sommeil qui m'assoupit; je me familiarise avec elle, je la cherche dans les périls, je l'affronte dans tout ce qu'elle a de plus affreux, et par ces essais je me dispose au combat effectif que je donnerai un jour contre elle. Voyez, dit le savant saint Jérôme, la différence qu'il y a entre le philosophe et l'Apôtre. C'est bien moins de penser que de faire, et il y a bien de la différence entre un homme qui ne veut vivre que pour apprendre à mourir, et un homme qui veut toujours mourir lorsqu'il devrait vivre : *Multo fortius apostolus; aliud enim est agere et conari; aliud vivere moriturum, aliud mori victurum.* Si ceux qui ont rassuré leur esprit et fortifié leur cœur par tout ce que la nature et la grâce peuvent inspirer de générosité et de force, ne laissent pas d'être ébranlés, lorsque de ces essais et de la méditation du combat, il faut venir au combat même, en quel état vous trouvez-vous réduites, âmes imprudentes, vous qui ne prenez de temps pour la délibération de la mort que le temps de l'éxécution même; vous qui voyant ce que vous n'avez jamais vu, êtes obligées de penser à ce que vous n'avez jamais pensé; vous qui dans un instant, dans un point de temps indivisible, comme parle l'Ecriture, vous vous voyez transportées sous cette ligne fatale qui sépare le temps de l'éternité, le ciel de l'enfer, l'éternelle félicité d'avec l'éternelle misère; vous à qui la mort n'ouvre les yeux pour les vanités humaines et les vérités divines, qu'au moment qu'elle

vous enlève, et vous empêche de regarder ce qu'elle vous montre. Je les vois, messieurs, ces cœurs, je les vois fiers tant que leur santé dure; mais sont-ils malades? je les vois surpris, incertains, troublés, abattus, confondus. La nouveauté d'un état imprévu les surprend, la crainte de l'avenir les trouble, la multitude des choses qu'ils ont à faire les effraie. Ayant vécu avec autant d'assurance que s'ils n'avaient jamais dû mourir, ils meurent avec autant de lâcheté que s'ils n'avaient jamais su vivre. Les sentiments qu'ils ont de Dieu, sont tous hors de leur place : ils l'ont cru tout miséricordieux, lorsqu'il le fallait croire juste, pour ne pas pécher; ils le croient juste, lorsqu'il faut le croire miséricordieux, pour ne pas entrer dans le désespoir; et comme la confiance en la miséricorde, qui devrait faire la consolation de leur mort, fait le crime de leur vie; la crainte de la justice, qui devrait faire la sainteté de leur vie, fait le désespoir de leur mort.

Sur ces principes qui règlent les événements ordinaires, que devons-nous penser de cette mort généreuse, de cette mort tranquille et pourtant si soudaine ? La constance, la fermeté, la tranquillité, la sagesse, la religion qui nous y charment, sont-elles l'effet d'une longue méditation, ou d'un prompt miracle de la grâce ? Est-ce une mort concertée ? est-elle l'ouvrage d'un moment ? meurt-on de cette manière sans y avoir pensé ? Y pense-t-on au milieu des grandeurs et des plaisirs ? Grâce de mon Dieu, je ne sais lequel de ces deux miracles choisir pour votre plus grande gloire et pour celle de ce cœur qui s'est rendu à vos mouvements. Avoir pris de loin des mesures si justes pour bien mourir, c'est un miracle dans la cour. Etre morte avec tant de fermeté et de religion sans le secours de ces mesures, est un miracle de la grâce même. Mais auquel de ces miracles que la raison nous oblige de nous arrêter, il faut s'écrier dans tous les deux: *Cor confirmatum.* O cœur affermi contre la mort ! ô cœur intrépide ! soit que dès votre vie vous ayez fait des méditations secrètes et des essais de la mort, soit que vous ayez surpassé au moment de la mort tous les essais et toutes les méditations de la vie : *cor Confirmatum.*

Un prophète dit à un monarque, qu'un âge bien plus avancé, une vie assez longue et une piété constante devaient avoir préparé à la mort : Tu mourras: *Morieris tu.* A cette nouvelle, tout ce que son âge, sa piété et sa maladie devaient lui avoir inspiré de résolution disparaît et se trouve sans soumission, sans fermeté ; et honteux des pleurs que sa lâcheté lui fait répandre, il se tourne vers une muraille pour cacher ses larmes et sa honte : *Convertit se ad parietem.* Non-seulement un homme de bien parlant en prophète, mais une douleur mortelle dit à l'illustre Henriette d'une voix intérieure, plus puissante et plus vive que celle d'un prophète, *Morieris tu;* vous, princesse, sang illustre de tant de rois, vous jeune et dans le printemps de votre âge, vous accomplie par l'assemblage de tant de qualités, vous à qui la sagesse donne tant de vues et de projets si glorieux : *Morieris*, vous mourrez, et vous mourrez tout à l'heure. O cœur bien différent de celui d'Ezéchias, prince pourtant *selon le cœur de Dieu.* Dans cet instant, comme si elle s'était fait elle-même donner le signal d'une exécution qu'elle eût projetée depuis plusieurs années, elle agit, elle parle, elle ordonne, elle prévoit tout ce qui regarde son salut avec tant de presence d'esprit, tant de fermeté de courage, avec une constance si bien soutenue jusqu'au bout, que pour bien faire le portrait d'une mort qui ressemble si fort à la tranquillité et à la quiétude de la vie, il faut se servir du terme des Latins, qui pour dire qu'une personne est morte, disent qu'elle a vécu : *Vixit.*

Je sais bien qu'étant née dans les disgrâces de sa maison, n'ayant eu pour berceau que les débris du trône de ses pères, elle s'est familiarisée avec les disgrâces. Dès qu'elle a commencé à respirer, je sais qu'elle a eu pour maîtresses dans l'art de souffrir héroïquement, les grandes adversités de l'illustre Henriette de France, reine d'Angleterre, sa mère. Ce digne rejeton des lys immortels, a eu le double sort que l'Ecriture donne à cette belle fleur ; un temps elle a paru sur le théâtre du monde avec plus de majesté que Salomon : *Dico vobis quia nec Salomon in omni gloria sua vestiebatur sicut unum ex illis.* Un temps elle a paru entourée d'épines : *Sicut lilium inter spinas.* Mais dans ces deux états elle a fait voir qu'elle avait le cœur plus grand que sa fortune; ce lys plus majestueux que Salomon, ne s'est point corrompu comme lui, elle n'a point quitté la loi de Dieu au milieu d'une cour délicieuse et hérétique ; ce lys, au milieu des pointes de ses adversités, n'a point été étouffé, et a toujours levé la tête au-dessus des épines qui l'ont entouré : *Sicut lilium inter spinas.* Helas ! qu'est-ce que je fais? qu'est-ce que je dis? Je sais ce que l'Ecriture nous veut dire quand elle défend de faire cuire l'agneau dans le lait de sa mère ; et toutefois, inhumain que je suis, je vais jusque dans le tombeau renouveler la douleur d'une illustre mère aimée avec tant de respect, en l'appelant à la mort d'une fille aimée avec tant de tendresse.

Revenons donc, messieurs, et disons que, quelque grande que puisse être l'habitude d'un grand cœur pour soutenir toutes les pertes qui arrivent du côté de la fortune, il s'en faut bien qu'il ait par là de quoi résister aux maux qui regardent sa personne. L'homme de bien, par l'attention de sa raison, laisse toujours une fort grande distance entre lui et tout ce qui est hors de lui ; et quelque perte qu'il fasse de tout ce qui n'est pas lui-même, pour parler justement, il faut dire qu'il souffre une perte, mais absolument il ne faut pas dire qu'il souffre : *Potest adhibere vigilem rationem, et non curare quod patitur, quia non patitur.* Mais lorsqu'il perd les biens du corps, la santé et la vie, c'est alors que l'âme peut s'écrier avec le prophète : *Tribulatio proxima est*, l'ennemi est attaché aux

portes de la place. L'esprit et le corps sont deux choses distinctes, il est vrai, mais elles sont unies : ce sont deux substances différentes, mais elles sont sœurs ; ce que l'une veut, l'autre le pense; et ce que l'une pense, l'autre le sent. Il faut une force d'esprit héroïque pour fermer le passage de l'un à l'autre et empêcher que le désordre, qui est le sentiment de l'un par la douleur, ne passe dans les pensées de l'autre par la crainte et la confusion : *Tribulatio maxima est.*

Cependant Tertullien, parlant des martyrs, nous dit qu'ils avaient trouvé le secret de séparer les intérêts de leurs âmes des intérêts de leurs corps : *Anima fortium sibi gaudium exquirit.* Voilà, messieurs, le portrait de cette illustre princesse. Parmi les flammes secrètes et les pointes aiguës d'une bile répandue qui brûle, qui tranche, qui détruit tout ce qui est sensible dans le corps, son âme conserve une tranquillité si admirable, que vous diriez que tout ce que la maladie ôte à la force de son corps, la grâce l'ajoute à la force de son âme. On a de la peine à croire que cet esprit qui agit avec tant de justesse, et ce corps qui souffre avec tant de vigueur, soit l'esprit et le corps d'une même personne. Avec tout cela pourtant ce n'est point encore ce chef-d'œuvre de la force de leur grand cœur : il me semble qu'il est bien plus aisé de conserver la fermeté de son âme contre sa propre douleur, que contre la compassion qu'en ont les autres. Soit que la réflexion de la douleur, soit que l'abattement que nous voyons dans les autres, nous donne une permission secrète de nous relâcher en quelque chose de cette constance sévère qui tenait notre cœur en devoir ; il est certain que la douleur des spectateurs touche, attendrit et abat davantage que le triste spectacle dont on est l'acteur et le sujet. Cette illustre mourante se voit attaquée par la douleur de ceux qui pleurent sa mort, plus vivement que par la douleur même qui la fait mourir ; tous les cœurs des témoins de ses maux attaquent son cœur : *Peribit cor regis, peribit cor principum, et obstupescent sacerdotes.* Voilà ce qui se passe autour d'elle ; les saints ministres des autels, étonnés d'entendre sortir de la bouche de cette princesse un langage de religion, de piété, de pénitence si différente de celui qu'on parle à la cour, mais attendris, parce qu'il les console, fondent en pleurs, *obstupescent sacerdotes.* Tout ce qu'il y a de princes et princesses, répondent par leurs larmes et par leurs soupirs à ceux que ce triste spectacle tire du cœur et de la bouche de Monsieur, et font un chœur de deuil et de tristesse autour d'elle, qui lui est un fidèle miroir de ses maux et du danger où elle est : *Cor principum peribit.*

Le grand, l'invincible et le magnanime Louis, à qui l'antiquité eût donné mille cœurs, elle qui les multipliait dans les héros, selon le nombre de leurs grandes qualités, se trouve sans cœur à ce spectacle, *peribit cor regis.* La mort indignée de ne pouvoir l'ébranler sous des formes terribles par la crainte, prend une autre forme plus douce et plus touchante pour l'émouvoir par tout ce que l'estime et l'amitié peuvent inspirer de douleur et de sensible dans une telle rencontre. Cependant au milieu de tant de pleurs, cette princesse s'avance vers la mort avec autant de majesté que le soleil vers son couchant, et dans un temps où les autres sont à peine capables de recevoir des consolations, elle en donne à tout le monde : *Magno spiritu vidit ultima, et consolata est lugentes.* Mais les discours qu'elle fait ne partent point d'une fausse constance. Les longs discours des mourants, auxquels on donne souvent le nom de fermeté, ne sont la plupart du temps que l'effet d'une timidité déguisée. L'âme cherche à s'amuser par tous ces raisonnements spécieux, pour ne pas voir l'ennemi qu'elle va combattre : bien loin que la bouche parle de l'abondance du cœur, c'est le cœur qui cherche à se fortifier par l'abondance des paroles de la bouche; et comme le dit un ancien, il n'appartient qu'à celui qui craint la mort d'en parler.

Le cœur des insensés est dans leur bouche, dit l'Ecriture, et la bouche des sages est dans leur cœur : *In ore fatuorum cor illorum, in corde sapientium os illorum :* c'est-à-dire que l'insensé ne garde ni fermeté ni sagesse pour son cœur ; il évapore tout par les discours de sa bouche : le Sage, au contraire, ne parle qu'à son cœur, c'est là qu'il conserve la force et la générosité de ses sentiments à la mort. Ces deux extrémités sont dangereuses et suspectes ; on ne sait pas bien ce que les longs discours des uns et le silence des autres veulent dire. La sage, la généreuse, la chrétienne Henriette fait un mélange judicieux de ces deux choses : elle parle, elle demande, elle ordonne, elle répond par des paroles courtes et généreuses ; le trouble ne change rien, la crainte ne diminue rien, le faste n'ajoute rien à tout ce que la fermeté chrétienne et la constance religieuse demande.

Aussi, avait-elle puisé cette constance dans des sources pures et véritables, je veux dire dans le fond de la religion et dans les plaies de Jésus mourant. On vante plusieurs morts de l'antiquité païenne, mais à force de les considérer de près et de les mettre en plusieurs jours différents, on y découvre toujours le faible de la nature. Celle de Caton tient plus d'un noir chagrin, pour ne pas dire de la fureur ; celle de Brutus et d'Othon a de la faiblesse; celle de Sénèque est pleine d'ostentation ; celle de Panthée et de Porcie n'est que l'effet d'une religion violente. Il n'appartient qu'à vous, grâce de mon Dieu, de donner à la mort une plénitude de grandeur qui ne laisse point de vide. La mort de l'illustre Henriette est douloureuse sans chagrin, elle est subite sans trouble et sans faiblesse, elle est constante et glorieuse sans ostentation.

Mais voulez-vous savoir, messieurs, où ce cœur si ferme, par les qualités de la nature, a puisé une fermeté qui est infiniment au-dessus de la nature? Jetez les yeux sur ce crucifix qu'elle demande dès le commencement de son mal : *Ibi abscondita est forti-*

tudo ejus, voilà le divin arsenal où elle a pris les armes impénétrables par lesquelles elle a triomphé à la mort de tous les ennemis de l'homme et du chrétien.

Ce corps déchiré et mourant dans le sein de la douleur, a adouci toute l'amertume et émoussé la pointe des maux de l'illustre Henriette; elle les a aimés comme la matière du sacrifice de la pénitence. Le cœur de Jésus mourant, ouvert par la blessure de l'amour plus que par la pointe de la lance, a banni de la mort de l'illustre Henriette tous les troubles et toutes les inquiétudes, par l'espérance de la miséricorde et le désir d'une meilleure vie. Cette tête de Jésus mourant, penchée sous le poids de nos péchés et sous la pesanteur de la main de son Père, a chassé tout le faste et l'ostentation de la mort d'Henriette, et lui a fait connaître que les chrétiens ne devaient pas considérer cette dernière heure comme la matière d'une gloire profane devant les hommes, mais comme le supplice de leurs péchés devant Dieu.

Enfin, pour satisfaire aux désirs que l'humilité inspira à ce cœur chrétien dans ce dernier moment, il faut que nous oubliions toute la gloire de sa mort, pour ne penser qu'au sacrifice et aux prières dont elle peut avoir besoin pour l'expiation des péchés de sa vie. Elle ne nous laisse point sa mort pour exemple: elle est un miracle, et les conséquences que vous voudriez en tirer pour le délai de la pénitence, ne seront jamais justes, puisqu'elles naîtront d'un principe, qui, étant extraordinaire, n'est pas infaillible. Mais ce grand cœur nous laisse à exécuter ce qu'il nous laisse à recueillir de ses dispositions; ce sont les désirs sincères et les projets généreux d'une vie toute chrétienne, dont il fut véritablement rempli dans ce dernier moment: leur exécution eût édifié toute la terre, si le projet d'une vie si belle et si sainte n'eût été arrêté par la gloire d'une si belle et si sainte mort.

ORAISON FUNÈBRE

DU DUC DE BEAUFORT.

Prononcée à Notre-Dame en 1670.

Esto vir fortis, et præliare bella Domini.

Soyez brave et généreux; mais employez principalement votre valeur dans les combats du Seigneur (I *Reg.*, *c.* V.)

Dieu fait encore, par ses prédicateurs dans l'Eglise, ce qu'il faisait autrefois par ses prophètes dans la synagogue. Tantôt il purifie leur bouche, comme celle d'Isaïe, pour leur faire expliquer d'une manière sublime et élevée la sainteté et la grandeur de ses mystères; d'autres fois il les oblige, comme Daniel, à porter sa parole devant les rois, et à ménager dans ce ministère délicat, et la fidélité qu'ils doivent aux vérités dont ils sont chargés, et le respect inviolable qu'ils sont obligés de rendre aux personnes sacrées à qui ils les annoncent. Quelquefois il veut que, semblables à Ezéchiel, ils ouvrent le ciel aux fidèles, et leur fassent voir le séjour de cette bienheureuse éternité qui doit être l'objet de leur espérance et de leur désir. Mais quand je fais réflexion sur le sujet qui me fait monter aujourd'hui dans cette chaire, tout ce qui se présente de triste à mes yeux, et tout ce que je sens de trouble au dedans de moi-même, ne me disent que trop que je n'y suis que pour renouveler le personnage que fit autrefois Jérémie à la mort du grand roi Josias, lorsque, pénétré de douleur de la perte de ce prince, qui se sacrifia lui-même pour la défense de la sainte cité, et pour empêcher les infidèles d'en approcher, il composa ces tristes, mais belles lamentations, qui ne paraissent pas tant les plaintes d'un homme affligé, que les expressions de la douleur même.

On a eu raison de dire que les hommes meurent, que les siècles s'écoulent, et que cependant les mêmes événements ne laissent pas de revenir. Nous venons de voir le malheureux sort de Jérusalem dans celui de Candie; la puissance fatale des Egyptiens dans celle des Turcs, et la déplorable mort de Josias, défenseur d'Israël, dans celle de cet illustre défenseur de l'Eglise, François de Vendôme, duc de Beaufort, pair de France, chef et surintendant-général des mers et du commerce de France, et généralissime des armées navales de sa majesté. Permettez-moi donc, Messieurs, de faire ici des lamentations plutôt qu'un éloge, et de m'écrier tristement: *Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israel!* Par quel secret dessein de la Providence, par quelle main, par quel genre de mort avons-nous perdu ce prince vaillant et religieux, de qui la chrétienté attendait son salut, et qui semblait mériter toute la protection du Dieu des armées, puisqu'il combattait pour la défense de ses autels et pour la liberté des peuples qui l'adorent! *Quomodo*, etc.

En effet, quel changement de nos espérances! N'avions-nous pas tout sujet d'attendre de le voir revenir de Candie, tel que nous le vîmes revenir les années dernières des côtes d'Afrique, chargé des dépouilles des Barbares? de voir apporter dans ce temple sacré des étendards enlevés aux ennemis du nom chrétien, et de voir le croissant humilié devant la croix de Jésus-Christ? Mais, hélas! au lieu de ces trophées, je ne vois ici que le triste appareil de ses funérailles, la sombre couleur des ornements de ce temple, la lumière défaillante de ces flambeaux. Le son lugubre de nos cloches, les accents pitoyables de la musique: toute cette pompe où la religion et la valeur paraissent en deuil; les cérémonies du sacrifice, et le triste maintien de cette auguste assemblée apprendraient à ceux même qui ne le sauraient pas déjà, que c'est ici le triomphe d'un héros, mais d'un héros mort et enseveli dans son propre triomphe.

Comment ce triste accident ne serait-il pas un sujet de larmes pour la France, puisqu'il l'est pour toute l'Europe? L'empire, l'Espagne, les royaumes et les républiques le pleurent, Rome et Venise lui ont déjà donné des marques publiques de leur deuil et de leur reconnaissance. Mais quelque sincère qu'ait pu être leur douleur, il faut qu'elle

cède à la nôtre ; elles ne nous ont prévenus dans les marques de leur tristesse, que parce que nous les avons surpassées dans la tristesse même. Nous nous sommes abandonnés à cette inclination de la nature qui nous donne un si grand penchant à croire les choses que nous souhaitons, mais qui nous rend aussi opiniâtres, et ingénieux pour nous affermir et nous tromper par l'incrédulité des choses que nous craignons ; l'espérance, pour se soutenir, se prend aux moindres nouvelles et aux plus faibles apparences, et par l'illusion de ses désirs, l'éloignement, qui est l'occasion ordinaire du mensonge, lui paraît un juste fondement de la vérité qu'on souhaite. Hélas ! faible déguisement de nos maux, vous ne nous avez que trop longtemps abusés ; la suspension de notre croyance sur ce funeste accident, n'a servi qu'à nous faire sentir davantage la pesanteur de son coup, et donner lieu à cent tristes réflexions qu'un prompt étourdissement de douleurs eût étouffées.

Mais à Dieu ne plaise que ces sombres nuages de tristesse qui obscurcissent notre esprit, nous empêchent de voir l'éclat des vertus et de la gloire qui a environné ce prince durant sa vie et à sa mort ; au contraire nous ne voyons jamais le soleil plus grand que dans son couchant à travers les exhalaisons rougeâtres qu'il élève de la terre. Ce prince ne doit jamais paraître plus brillant de gloire à nos yeux, que dans le moment où tout couvert du sang des ennemis et du sien, en mourant, l'épée à la main pour le service de son Dieu et de son roi, il a fait l'apothéose de la valeur, il a consacré un sentiment qui dans ces deux conditions ne mérite que le nom de fureur, puisqu'il est certain qu'il n'y a point de véritable valeur ni de grandeur héroïque, si elle n'est employée à la défense des intérêts de son prince ou de la gloire de son Dieu. Mon texte vous le dit en deux mots : Voulez-vous être un héros et remplir la vaste idée de ce nom de grand homme ? combattez pour le Seigneur, pour lequel il faut obéir sur la terre ; combattez pour le Seigneur, qu'il faut adorer dans le ciel : *Esto vir fortis, et prœliare bella Domini.* C'est dans ces deux emplois d'une valeur chrétienne et héroïque, que je prétends vous faire voir le prince dont nous célébrons les obsèques ; il a combattu pour son prince, il est mort pour son Dieu ; ce qu'il a fait pour son prince a été comme l'apprentissage de ce qu'il a fait pour son Dieu ; ce qu'il a fait pour son Dieu a été la couronne de ce qu'il a fait pour son prince : *Esto vir fortis;* ces guerres justes et légitimes qui ont occupé le commencement et la fin de sa vie glorieuse, feront le sujet de son éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

Par quelle étrange fascination sommes-nous venus à ce point d'aveuglement, de borner l'exercice de la force, qui est la plus éclatante de toutes les vertus, à la seule valeur qu'on témoigne dans les combats ? Par quel charme cette dangereuse erreur s'est-elle établie dans le cœur des hommes, de n'être sensibles qu'à la gloire des actions militaires ? Ces innocentes victoires, ces victoires admirables, spirituelles et divines où notre âme est en même temps le champ de bataille, le capitaine et le soldat, le vainqueur et le vaincu ; où la modération triomphe de l'emportement des passions, où la justice l'emporte sur l'avidité insatiable de l'avarice et de l'ambition : nous les écoutons avec une approbation faible et tranquille, au lieu que le récit d'un combat sanglant, l'histoire d'une guerre, où un million d'hommes auront servi de victimes à l'orgueil d'un ambitieux, nous charme, nous transporte, nous enlève ; nous crions : ô miracle, et : ô héros; moi-même, tout persuadé que je suis de cette aveugle prévention, qui ne parle ici que pour la condamner, je sens qu'il s'en faut peu que mon imagination, trompée par la simple peinture de ce que je condamne, ne séduise mon esprit. Il faut que je me tienne fortement à la foi et à la raison, uniques maîtresses de cette chaire, pour m'empêcher de me laisser aller au torrent d'une opinion qui entraîne tous les hommes, et qui, comme dit saint Ambroise, enchante tellement tous les esprits, que leur admiration ne s'éveille qu'au bruit des combats, et que leurs yeux ne sont éblouis que par la seule lueur des armes : *Aliquos bellica defixos gloria tenet, ut solam putent esse prœliorum fortitudinem.*

Soyons, messieurs, de justes distributeurs de la gloire ; pesons le digne prix des belles actions au poids du sanctuaire, et nous verrons la vérité du beau mot de ce Père que je viens de citer ; qu'il faut reconnaître de bonne foi que la valeur est une vertu plus éclatante que les autres, mais qu'elle ne saurait jamais être une vertu quand elle est seule : *Fortitudo velut excelsior cœteris, sed numquam incomitata virtus.* Persuadée qu'elle est de sa propre férocité et du penchant qu'elle a vers l'oppression et la violence, elle ne se fie pas à elle-même de sa propre conduite, et de peur de faire des faux pas qui ne la font jamais tomber que dans des précipices : *Non enim seipsam committit sibi,* elle cherche l'appui des autres vertus pour se soutenir : *Quo enim validior est, eo promptior est ut inferiorem opprimat,* etc. Comme dans le ciel il y a des étoiles brillantes à la vérité, mais dont l'influence est maligne; que si elle n'était corrigée par la conjonction des autres astres dont les regards sont plus bénins, elles ne brilleraient que pour perdre toute la terre ; de même, messieurs, la valeur a un éclat qui nous éblouit et qui nous charme ; mais cet éclat ne brillera que pour la perte du genre humain et pour la désolation des royaumes, si les autres vertus par leurs compagnies n'arrêtent, ou ne corrigent la malignité de ses influences : *Fortitudo velut excelsior cœteris, sed numquam incomitata virtus.*

Et véritablement, messieurs, si dans la vie du prince dont nous pleurons la mort, je n'avais aperçu que cette grandeur de courage qui l'a fait passer pour un des plus vaillants hommes de son siècle ; que cette force

et cette adresse de corps que les poëtes ont tant vantée dans leurs héros, et qui rendaient le nôtre si infatigable et si adroit dans tous les travaux de la guerre ; si je n'y eusse vu en un mot que ce que ce premier mouvement de notre préoccupation estime dans un grand homme de guerre ; j'avoue que je me fusse trouvé embarrassé de mon sujet, et que j'eusse désespéré de pouvoir tirer d'une matière toute mondaine et toute séculière la forme d'un discours chrétien et digne du lieu où j'ai l'honneur de parler.

Temple sacré de la vérité éternelle, autels où la vérité incarnée est immolée tous les jours, chaire d'où la vérité divine rend ses oracles, que ma langue s'attache à mon palais, si je n'ai pas pour vous des sentiments plus grands et plus dignes que ceux qu'avait l'orateur romain pour le sénat de Rome où il parlait. Cet éloquent païen parlant au plus grand conquérant du monde, au vainqueur de nos Gaules, c'est tout dire, lui dit avec une liberté plus digne d'un prédicateur chrétien que d'un orateur profane : César, si l'on ne lit dans votre histoire que les actions militaires qui vous ont soumis tout l'univers, la postérité véritablement y trouvera des choses dignes de son admiration, mais elle n'y en trouvera point qui soient dignes de ses louanges : *Habet quæ miretur in te posteritas, nunc etiam quæ laudet exspectat.* Si je me fusse réglé, messieurs, sur ce sentiment, j'eusse cru les actions de monsieur le duc de Beaufort, toutes propres par leur éclat à attirer l'admiration ; mais je ne les eusse jamais crues dignes des louanges de la chaire chrétienne, où la vérité de Jésus-Christ est seule l'arbitre de la réputation et de la gloire.

David, ce grand conquérant, ce grand homme de guerre, tout selon le cœur de Dieu qu'il était, eut la permission à la vérité d'amasser les matériaux qui devaient entrer dans le bâtiment du temple de Dieu ; mais il n'eut pas la gloire de mettre la main à ce saint édifice, ses mains étaient trop sanglantes ; l'avantage en fut réservé à son fils Salomon, le plus sage, le plus équitable et le plus pacifique de tous les princes. Pour élever un monument solide à la gloire des héros chrétiens, des mains sanglantes peuvent en amasser la matière ; les actions de guerre et la valeur sont comme les pierres précieuses qui entreront dans la structure de leurs trophées ; mais si David amasse la matière, il faut que Salomon donne la forme ; c'est-à-dire, qu'il faut que les actions de valeur reçoivent leur perfection des mains de la sagesse et de la justice ; à moins de cela, elles sont des diamants, si vous voulez, mais des diamants sans être taillés : elles sont des pierres de jaspe et de porphyre si inégales et si irrégulières dans leurs figures, qu'elles ne peuvent jamais être employées au bâtiment du temple de la gloire chrétienne, si la vertu ne les taille et ne les polit en leur ôtant ce qu'elles peuvent avoir d'injuste, de cruel et de furieux.

Grâces à Dieu, je n'ai rien à craindre de la qualité de la matière que j'ai à employer dans ce discours : si je vous parle des combats de monsieur le duc de Beaufort, ce n'est que parce qu'après vous les avoir montrés au dehors, j'ai de quoi vous faire entrer dans son cœur pour vous faire voir tous les sentiments que les Pères de l'Église demandent des soldats chrétiens, qui signalent la force de leur cœur dans les batailles du Seigneur : *Præliare bella Domini.*

A l'âge de douze ans, il fallut abandonner ce prince à l'ardeur de son courage, qui lui fit demander avec instance de suivre le feu roi, de triomphante mémoire dans les expéditions de Savoie et de Lorraine : on lui enseigna plutôt à ne combattre pas qu'à combattre. Ceux qui sont autant nés pour la gloire que lui, ne font pas tant l'apprentissage de ce métier glorieux pour apprendre à être vaillants, que pour apprendre à n'être pas téméraires. Et en effet, dans la Hollande où il alla chercher la guerre, et apprendre l'art militaire sous le prince d'Orange, ce grand capitaine dit de lui, que la leçon à laquelle il serait le plus indocile, serait celle de se ménager. La guerre ne fut pas plutôt déclarée à l'Espagne, qu'il accourut en France : il se signala dans la bataille d'Avein, et fit voir qu'un soldat du sang du grand Henri, est un grand capitaine dès ses premières campagnes. L'année suivante, monsieur le duc de Vendôme se voyant toujours à la veille de perdre ses fils, à qui l'amour de la gloire faisait oublier celui de la vie, obtint du roi de ne permettre qu'à un d'eux d'aller à l'armée. Monsieur le duc de Beaufort n'oublia rien pour être choisi : il fit valoir plus haut son rang de cadet, qui semblait le destiner au hasard de la mort, que les autres ne font valoir leur droit d'aînesse. Il n'a jamais fait violence à la douceur de son âme ennemie des ruses et des artifices, que pour obtenir cette glorieuse préférence. Il semble qu'un secret pressentiment lui apprenait les choses merveilleuses qu'il devait faire dans l'armée que monsieur le comte de Soissons opposait au passage des Espagnols. Il se crut obligé de réparer par un redoublement de valeur l'absence d'un frère très-vaillant, et il soutint si dignement par ses belles actions une préférence qu'il n'avait obtenue que par un généreux artifice, que tout le corps de cavalerie légère supplia monsieur le comte de Soissons de le mettre à leur tête, et ce général en ayant eu la permission de la cour avec mille éloges, ce prince à l'âge de dix-huit ans où les autres sortent à peine de leurs exercices, se vit à la tête de douze mille chevaux, porté à ce glorieux emploi par l'admiration et l'amitié que sa valeur et sa bonté avaient inspirées à toutes les troupes. Ce qu'il fit sous les murailles de Noyon contre les troupes de Jean de Verth, lorsqu'avec deux escadrons il soutint tout l'effort de sa cavalerie aux lignes et au convoi d'Arras, au fort de Ranszeau pris et repris en un jour par sa valeur, sont des actions si belles et si extraordinaires, qu'on peut dire qu'elles surpassent toute la gloire de ce

que le mensonge a inventé pour les héros fabuleux.

Mais, imprudent que je suis, je ne vois pas que je fais tort à la grandeur de ses actions en vous les marquant, comme si des choses si publiques et si éclatantes pouvaient être ignorées par des Français, elles qui ont fait l'admiration des étrangers et feront celle de la postérité. Vous me demandez, je le vois, ce que je vous ai promis de chrétien dans ses actions, afin que ce qui paraît grand devant les hommes puisse vous paraître grand devant Dieu. Pour satisfaire à votre désir, et pour conserver aux sentiments et aux actions de Monsieur le duc de Beaufort la plénitude de leur gloire, je ne saurais l'appuyer sur un fondement ni plus beau ni plus solide, que celui que saint Augustin me fournit écrivant à un grand homme de guerre de son temps.

Lorsque vous vous préparez au combat, souvenez-vous, lui dit-il, que cette grandeur de courage qui vous anime, et que cette force de corps qui vous soutient, sont des dons de Dieu : et ainsi donnez-vous bien de garde d'abuser des dons de Dieu contre Dieu même ; ayez pour maxime qu'il faut toujours choisir la paix et être contraint à la guerre ; que lors même que la main est armée, il faut que le cœur soit désarmé : *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas.* Il faut immoler l'ennemi qui résiste, non pas à la cupidité de la vengeance, mais à la dure loi de la nécessité ; et la même justice qui le fait mourir dans la chaleur du combat, doit l'épargner lorsque la victoire l'a mis dans nos fers : *Sicut rebellanti violentia redditur, ita victo vel capto misericordia ejus debetur.*

Soyez à jamais béni, Dieu de justice et de vérité, qui n'inspirez pas seulement ces saintes maximes aux docteurs de votre Eglise, qui en écrivent tranquillement dans leurs cabinets ; mais qui savez les graver par votre grâce dans le cœur de ceux que leur naissance et leurs emplois engagent dans la profession tumultueuse des armes ; qui conduisez la main de vos guerriers : *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prœlium, et digitos meos ad bellum ;* et qui faites de ces sentiments de modération et d'équité un frein à l'impétuosité qui les emporte.

Ces maximes qui forment l'idée d'un guerrier chrétien, avaient tellement pénétré le cœur de notre prince, que par les choses que nous en savons, et qui nous découvrent le fond et les habitudes de son âme, j'ose avancer qu'il a suivi exactement cette première leçon de saint Augustin, que c'est la nécessité, et non pas la volonté qui doit faire mourir l'ennemi. Quel est l'homme de guerre, messieurs, qui, après les ennuis mortels de trois années de prison, ne regarde pas tous les moyens qui lui sont offerts pour recouvrer sa liberté, comme des choses nécessaires ? Quel est l'homme à qui l'amour-propre ne fasse pas donner le nom de nécessité à son évasion ? On se dit que la liberté est plus précieuse que la vie ; on se persuade que la même pensée qui a fait paraître digne des fers, pourrait bien faire paraître digne de mort. Pour éviter ces cruelles extrémités rien ne paraît illicite, tout semble permis, et on croit que ce n'est pas la volonté, mais la nécessité qui fait mourir le garde, qui poignarde le geôlier : *Hostem non voluntas, sed necessitas perimit.*

Arrêtez-vous, faux raisonnements de notre amour-propre, vains fantômes de nécessité sous lesquels notre âme cherche inutilement à donner le tour de la raison à ses passions : apprenez d'un grand homme de guerre, apprenez d'un prince arrêté depuis trois ans, qui manquant son coup, a lieu de craindre avec raison tout ce que la seule imagination fait appréhender aux autres ; apprenez que la nécessité de tuer les hommes ne se mesure pas par nos craintes ni par nos intérêts particuliers. Il était aisé à monsieur le duc de Beaufort de sortir dès la première année de sa prison, si ce cœur grand et généreux eût voulu consentir à une mort qu'il ne croyait point permise, parce qu'il n'en pouvait tirer d'autres fruits que sa liberté particulière. Il lui en coûte deux ans de prison et davantage. Grand Dieu ! tenez-lui compte par votre bonté de ce long espace de temps qu'il a sacrifié à votre justice ; et pour raccourcir et soulager ses peines, souvenez-vous des ennuis de deux ans de prison, où le seul respect de vos saintes lois l'a retenu avec une patience si grande et une fermeté si héroïque, qu'on n'a jamais entendu sortir de sa bouche la moindre chose qui sentît la plainte ou l'emportement.

Mais peut-être me direz-vous que dans la froideur d'une délibération, cette retenue est plus aisée, moins héroïque et moins chrétienne. Que direz-vous donc lorsque deux ans après il exécute durant la nuit le même dessein de sortir, si bien ménagé par un ami ? L'exempt qui le gardait s'étant éveillé, court aux fenêtres, donne l'alarme à la place. Le premier mouvement de celui qui aide à sa sortie, est de poignarder cet officier. M. le duc de Beaufort a déjà abandonné son cœur aux désirs, à l'amour et aux transports qu'inspire la liberté naissante ; il sent l'ardeur d'un jeune lion qui se sauve de la cage où on l'a tenu longtemps enfermé. Qu'il lui en coûtera s'il faut revenir de la douceur de cette espérance ! Cependant il triomphe de tous ces sentiments ; il empêche que cet officier ne soit poignardé ; il fait sortir son ami le premier, et il ne consent à sa liberté que quand le chemin qui le conduit ne saurait être marqué de sang.

Cette modération, messieurs, cette présence d'esprit était en lui l'effet d'une longue habitude de générosité et de justice dans ses premières campagnes. A la bataille d'Avein, dans l'ardeur de son âge et du combat, ayant vu un soldat tuer de sang-froid un ennemi qui s'était rendu à sa discrétion, il le poussa et lui fit mille reproches d'une lâcheté indigne d'un cœur chrétien, et d'un cœur français. Si la malheureuse ville de Tirlemont fut saccagée quelques jours après, il ne tint

pas à la générosité et aux soins de notre prince que ce malheur ne fût prévenu. Il donna des gardes aux monastères et aux églises, où il fit enfermer les dames de la ville et les saints ministres des autels. Partout où il fut, sa présence empêcha la cruauté et la violence; mais n'ayant pu se trouver partout, il donna des larmes aux abominations et aux barbaries des troupes étrangères qui souillèrent notre victoire. Comment s'appelle cela, messieurs, au langage de l'orateur romain? Cela s'appelle vaincre non-seulement l'ennemi, mais la victoire même. Elle est d'ordinaire insolente, cruelle, injuste : entre les mains du duc de Beaufort elle était douce, juste et modérée; malgré ses emportements ordinaires, il savait l'arrêter à ces termes du grand Augustin, qui ne permet de pousser l'ennemi que par nécessité, et qui veut qu'on l'épargne par bonté quand il est vaincu : *Sicut rebellanti violentia redditur, ita victo vel capto misericordia debetur.*

Cette humanité pour les ennemis vaincus ne vous fait-elle pas juger, messieurs, du soin qu'il avait de ses propres soldats dans tous leurs besoins et toutes leurs maladies? On pourrait l'appeler le père aussi bien que le général des armées; et comme il était sévère à exiger d'eux tous les devoirs de la religion et de la discipline militaire, il était soigneux jusqu'au scrupule de leur faire rendre dans les hôpitaux tous les secours que l'Eglise et la médecine offrent pour l'âme et pour le corps.

Cependant, messieurs, tout ce que je viens d'étaler à vos yeux n'est point capable d'achever les héros chrétiens : je crois pouvoir dire des grands hommes de guerre sans profanation, ce que les Pères ont dit des martyrs de Jésus-Christ : Ce n'est pas la peine qui fait le martyr, c'est la cause : *Martyrem non pœna facit, sed causa.* Ce n'est pas seulement la valeur, la science de l'art militaire qui font le héros, c'est la cause qu'il soutient. Le premier n'est point martyr, s'il ne répand son sang pour la foi de Jésus-Christ. Le second n'est héros que lorsqu'il combat pour le service de son prince. Le souverain reçoit le glaive de Dieu; le sujet le reçoit de la main de son prince : sans cette subordination, la valeur n'est que brutalité, la mort de l'ennemi n'est qu'un meurtre, la modération n'est que finesse, la victoire n'est que cruauté, et le triomphe n'est qu'une espèce d'idolâtrie politique.

On ne peut pas apporter au monde un cœur plus net pour la fidélité et pour l'attachement qu'un sujet doit avoir pour son prince, pour l'amour qu'on doit à sa patrie, qu'était celui du duc de Beaufort. Dans le cours de toutes les actions dont je vous ai parlé jusqu'ici, le zèle pour la gloire de son roi y parut avec plus d'éclat que la valeur même. Ce zèle l'a cent fois empêché de sentir les coups que l'artifice et l'envie de ses ennemis lui portaient. Quand ils lui ont fait ôter le commandement des armées, ils n'ont pu lui ôter l'ardeur qui l'a fait combattre en qualité de volontaire, obéissant à des gens à qui il venait de commander : ils n'ont pu lui ôter cette persévérance qui lui a toujours fait attendre la fin des campagnes, et résister à l'exemple des autres volontaires, qui, contents de l'exécution de quelque action d'éclat, se retirent d'abord, semblant n'aimer le service que pour la parade et par une vaine ostentation de leur valeur.

Mais, sans perdre le temps à des paroles inutiles, croyons-en nos souverains sur cette importante matière : ils sont les meilleurs juges de la fidélité de leurs sujets. Comme ils manient tous les ressorts cachés de leurs Etats, ils connaissent ceux dont le mouvement est le plus régulier et le plus juste, et il n'est pas permis d'appeler du jugement que la confiance qu'ils prennent en eux prononce en leur faveur. Jamais jugement fut-il plus glorieux et plus éclatant pour un sujet, que celui qu'un grand roi mourant prononça en faveur de M. le duc de Beaufort? Dans le moment de la mort, qui est le vrai point de vue de toute la vie, ce grand monarque rempli des connaissances du passé, des craintes du présent, des soins de l'avenir, s'arrête par toutes ces différentes réflexions sur monsieur le duc de Beaufort, comme à celui de qui le grand cœur le rassure le plus contre les craintes du présent, et dont la fidélité et la franchise reconnue par mille épreuves du passé, lui donnent de meilleurs et de plus infaillibles augures pour l'avenir. Il lui confie la garde des princes ses enfants, commande à toutes les troupes de sa maison de lui obéir; et lorsque la mort allait enlever ce grand prince à la terre, la reine son épouse, dans cette crise fatale où l'Etat languissait par les approches de la mort de son roi, dépose les dieux tutélaires de l'Etat, et l'unique sujet de nos espérances entre les mains de notre prince, et le rend en quelque façon l'intelligence de ce soleil naissant, qui devait dans son midi remplir toute la terre de sa gloire.

On peut dire, messieurs, avec vérité, que l'orient de ce beau soleil fut l'orient de la gloire du duc de Beaufort. Le signe du lion n'est jamais plus brillant, ses influences ne sont jamais plus fortes que lorsqu'il est joint au soleil et qu'il reçoit un redoublement d'ardeur, de lumière et d'activité de la conjonction de ce grand luminaire. Jusqu'ici le duc de Beaufort vous a paru comme un lion dans les combats par sa valeur et par sa générosité : mais ce lion joint à ce soleil, brille de son plus bel éclat et est embrasé de ses plus beaux feux. Grand Dieu! veillez sur ce prince, soutenez-le dans une élévation où toute autre main que la vôtre est un trop faible appui. Grand prince! veillez sur vous-même, détournez, par votre sagesse, l'influence de quelques autres astres sous lesquels ce soleil va passer. Si vous parez ce coup, que ne ferez-vous pas? *Si qua fata aspera rumpas, tu Marcellus eris.*

Mais quoi, messieurs, la prudence de l'homme est trop faible pour pouvoir fixer l'inconstance des choses humaines : la rapidité

des globes célestes sépare les astres les uns des autres, et les met, après avoir été unis, dans des situations opposées. Hélas! la fragilité de tout ce qui est sur la terre, l'ignorance des véritables intérêts de l'Etat, la confiance qu'inspirent la naissance, les services et la capacité, les mouvements de l'ambition et de la vengeance; et plus que tout cela, la main de Dieu qui se joue des conseils des hommes, et qui fait servir le dérèglement de leurs passions aux justes desseins de sa vengeance, sépare ce qui était le mieux uni; c'est une source alors, qui, demeurant unie dans son principe, se sépare en divers ruisseaux. Le nom du roi résonne partout, son service sert ou de cause ou de prétexte dans l'un et l'autre parti, on voit fleurs de lis opposées à fleurs de lis. Il n'est pas permis d'être neutre : heureux ceux que l'établissement de leurs affaires et la situation de leur fortune n'entraîne pas malgré eux dans des partis opposés à leurs inclinations et à leur devoir! Quand le malheur, et ce qu'on appelle nécessité dans le monde, y engage, on peut faire des choses qui paraissent grandes, à la vérité, et ne perdre jamais le profond respect que l'on doit à ceux dont on croit défendre les intérêts; on peut éviter d'approcher des lieux que la présence de son prince rend sacrés; on peut réprimer l'impétuosité de ceux qui, dans leurs avis et dans leurs actions, vont trop loin; on peut faire mille coups de tête, se montrer aussi bon chef de parti que bon chef d'armée; on peut se rendre le maître de ce monstre à cent têtes, mais qui n'a point de cœur; on peut enfin fixer ses affections toujours douteuses et flottantes : mais quand on aura fait toutes ces choses, quel est l'éloge qu'elles méritent : il est renfermé dans ces deux mots de saint Augustin : *Magna hæc sunt, sed non bona;* ce sont de grandes choses, mais il s'en faut bien qu'elles soient bonnes. Que ceux qui se persuadent que tout ce qui est grand est bon, se souviennent qu'il faudrait, suivant leur faux raisonnement, que les grands maux fussent de bons maux : *Non enim bonum est omne quod magnum est, quoniam sunt magna etiam mala.*

Voilà tout ce qu'on peut dire de ces temps malheureux que votre imagination vous représente : de manière qu'on ne saurait mieux représenter la carrière de la vie de M. le duc de Beaufort, que par la course de ce fleuve d'Espagne qui est interrompue vers le milieu par la nature de la terre qu'il trouve en son chemin : elle boit les eaux, elle les fait disparaître aux yeux des hommes pour les faire renaître dix lieues plus bas, et les faire couler vers l'Océan. Les deux extrémités de ce fleuve sont couronnées d'arbres qu'il nourrit sur son bord; le milieu est sec, sablonneux et stérile, et a toute l'apparence d'un désert.

Les commencements et la fin de la vie de M. le duc de Beaufort forment une des plus belles carrières du monde, les lauriers et les palmes y naissent de tous les côtés pour les couronner; mais le milieu est comme cette terre ingrate qui interrompt le cours de ce fleuve fameux; l'eau y est, la terre y est, mais il n'y croît point d'arbre. La valeur, la prudence paraissent dans ces divisions; mais de cette valeur et de cette prudence, il ne naît point de lauriers pour orner un triomphe : *Bella geri placuit nullos habitura triumphos.* Voyons-le donc sortir comme un fleuve pour s'aller décharger dans l'Océan, qui va devenir le théâtre de sa force dans les combats qu'il doit donner pour le service de la religion et de l'Etat contre les infidèles : *Esto vir fortis, et prœliare bella Domini.*

SECONDE PARTIE.

Je n'ignore pas tout ce que les anciens ont dit contre la navigation qui a ouvert aux hommes le chemin de la mer; avec quelle véhémence ils ont déclamé contre ces cœurs d'airain, qui, sans être effrayés ni par des tempêtes, ni par des écueils, ont osé les premiers exposer leur vie à l'inconstance de cet élément infidèle. Je sais qu'ils ont dit que la navigation a ouvert une nouvelle porte à la mort : avant elle on mourait par le fer, par le feu et par les maladies; on ne périssait point par les naufrages qui ont englouti tant de flottes. Mais en vérité, quand on tourne la chose d'un autre sens, on trouve ces inconvénients bien réparés par un art qui est le chef-d'œuvre de l'esprit des hommes, la plus belle preuve de la fermeté de leur courage, qui est le lien de la société humaine, qui nous donne avec abondance toutes les commmodités des pays éloignés, qui perfectionne tous les arts et toutes les sciences, et sans lequel tout nous paraîtrait incroyable, parce que nous ignorerions ce qu'il y a de plus rare dans la nature. Si on considère la politique, il est constant, par l'exemple de l'histoire ancienne et moderne, que rien ne contribue tant à la gloire des Etats que les forces navales : par elles les plus petits deviennent grands, et les grands deviennent les maîtres des autres. Les Romains qui en cinq cents ans avaient eu bien de la peine à subjuguer l'Italie, se virent en deux siècles les maîtres du monde, depuis que la première guerre punique leur apprit l'art et les avantages des forces maritimes. Charles le Sage n'arrêta le progrès des Anglais en France, que par la flotte qu'il mit en mer sous Jean de Vienne, son amiral; il croisa dans la Manche, il empêcha les traits de ses ennemis. Si Venise revint de la perte qu'elle fit de tous ses Etats de la Terre ferme en la journée de la Ghiera d'Adde, ce ne fut que parce qu'elle conserva ses places maritimes et ses îles. N'avons-nous pas vu de nos jours la naissance de la république de Hollande, et comme les forces et l'art de mer ont mis et la souveraineté et l'abondance dans un pays que la nature semblait n'avoir fait que pour la servitude et la misère? Jugez, messieurs, quelle grandeur, quelle abondance doivent faire espérer à la plus florissante monarchie du monde ces flottes nombreuses, ces superbes arsenaux, ces compagnies de commerce, ces longues et fréquentes navigations conduites par l'étoile d'un invincible monarque, animées par les

soins et les assiduités infatigables d'un grand ministre, et conduites par tant de généreux officiers. Nous en pourrions raisonnablement attendre l'empire de l'une et l'autre mer, et le commerce de l'Europe, si nous pouvions obtenir de l'impatience de notre génie autant de persévérance que nous avons de force et d'adresse.

Mais si tous ces avantages, si toute cette gloire touche l'homme et le citoyen, le chrétien qui juge des choses par d'autres vues se trouverait insensible, si cet art que la curiosité des hommes a inventé, que leur avarice a cultivé, que leur ambition et leur cruauté ont souillé, n'était devenu nécessaire pour l'établissement de la foi dans le nouveau monde, et pour la défense de la religion dans l'ancien.

Hélas! depuis que la main de Dieu a changé de fléau pour châtier son peuple, et qu'au lieu du septentrion d'où venaient tous les orages de sa colère: *Ab aquilone pandetur omne malum;* l'orient corrompu dans sa foi, est devenu le fléau de l'occident corrompu dans ses mœurs; la rage de ces peuples barbares n'a inondé la chrétienté que par la mer, et la générosité n'a rien inspiré de grand aux chrétiens pour la défense ou pour l'attaque, dont la mer n'ait été ou le théâtre ou le chemin. C'est par les forces maritimes qu'on a arrêté le progrès de l'empire des Arabes, qui n'étant que des marchands inconnus sur le bord de la mer Rouge, se virent en cent ans les maîtres des trois Arabies, de la Perse et de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique et de l'Espagne. C'est par les forces maritimes qu'on les a repoussés dans leurs ports d'où ils sont si souvent sortis pour ravager l'une et l'autre Sicile, toutes les côtes d'Italie, où dans le sac de Rome, ils profanèrent le plus auguste sanctuaire de la chrétienté. C'est par les forces maritimes que nous leur avons rendu une partie des maux qu'ils nous ont fait sentir; c'est par elles que l'empire de Constantinople et les royaumes de Jérusalem, de Chypre et de Candie ont été établis par les Français à la tête de toute l'Europe croisée : et toutes les fois que notre malheur, ou notre négligence nous a rendus faibles sur mer, nous avons ressenti leur violence et leur insulte, et celle des Turcs qui ont succédé à leur impiété aussi bien qu'à leur empire.

Pour trouver ces temps malheureux, il ne faut pas remonter plus haut de dix ou douze années, où les armements de mer, négligés par d'autres soins, exposaient toutes nos côtes et toute la mer Méditerranée aux incursions de ces infidèles. Vous l'avez ouï dire, messieurs, vous l'avez appris par des relations. Hélas! je l'ai vu de mes propres yeux : quand je me souviens qu'il n'arrivait point de vaisseau dans nos ports, qui ne nous apprît la perte de vingt autres; quand je songe qu'il n'y avait personne qui ne pleurât ou un parent massacré, un ami esclave, ou une famille ruinée. Quand je rappelle dans ma mémoire l'insolente hardiesse avec laquelle ils faisaient des descentes presque à la portée de notre canon, où ils enlevaient tout ce que le hasard leur faisait rencontrer de personnes et de butin; que les promenades même sur mer n'étaient pas sûres; qu'on craignait toujours que de derrière les rochers il n'en sortît quelque pirate : quand je me représente les cachots horribles d'Alger et de Tunis remplis d'esclaves chrétiens et de Français plus que d'autres nations, exposés à tout ce que la cruauté de ces maîtres impitoyables leur faisait souffrir, ou pour ébranler leur foi, ou pour les obliger à grossir le prix de leur rançon : quand je rappelle dans ma mémoire toutes les railleries sacriléges et piquantes que faisaient ces insolents, d'un Dieu et d'un roi qui défendaient si mal, l'un ses adorateurs, et l'autre ses sujets; mon imagination me rend ces temps malheureux si présents, que je ne puis m'empêcher de m'écrier : *Usquequo, Domine, improperabit inimicus?* Jusqu'à quand, grand Dieu, les ennemis de votre nom insulteront-ils à votre gloire? Quel terme mettez-vous à leur puissance fatale et à nos malheurs? Mais il me semble qu'on me répond : Attendez que notre grand roi, attendez que l'invincible Louis prenne lui-même entre ses mains les rênes de l'empire : ce soleil levant fera disparaître ce croissant funeste, et ceux qui ont troublé notre paix viendront nous la demander à genoux.

C'est, messieurs, ce que nous devons à l'amour que notre grand monarque a pour la gloire de son Dieu et pour la félicité de ses peuples. C'est ce que nous devons aux soins et à la générosité de M. le duc de Beaufort : il s'applique sous les ordres de son souverain à réparer les forces de mer : je parle mal quand je dis réparer, il faut faire une espèce de création, puisque de cette grande puissance qui nous avait rendus si redoutables sur mer, il n'en restait pas même les débris.

Cependant, pour faire connaître aux barbares ce qu'ils devaient attendre de la plénitude de nos forces, notre grand amiral leur en fait sentir les commencements, il se met en mer en 63, avec six vaisseaux seulement et six galères, il n'a que des matelots qui ont presque oublié leur métier : mais, suppléant à tout par l'intelligence qu'il s'acquit en moins de rien dans la marine, et par son grand cœur, il va chercher les corsaires d'Alger jusque dans leur port, il leur prend et leur coule à fond plus de vingt bâtiments, et leur amiral, amené dans nos ports, fut à son retour un bel ornement de son triomphe. En 64, avec cinq vaisseaux de guerre seulement, il obligea les corsaires de se retirer dans la baie d'Alger, et les y suivit avec un courage intrépide. Enfin, le vent contraire l'ayant empêché de brûler leurs vaisseaux, il les canonne, les met hors de service : de là il va sous les forts de la Goulette et sous leur artillerie brûler l'Amiral d'Alger monté de six cents hommes et sa conserve.

Mais fut-il jamais une résolution plus héroïque et plus fameuse que celle qu'il prit, lorsque, ne se voyant qu'avec son vaisseau,

deux frégates et deux brûlots, il se vit attaqué par vingt-quatre vaisseaux d'Alger, qui croyaient ou sa perte, ou sa fuite assurée? Ils n'eurent pas, ces barbares, ni le plaisir de l'un, ni la gloire de l'autre. Ce prince ne put se résoudre à voir fuir le pavillon de France devant celui d'Alger, et le petit-fils du grand duc de Mercœur, la terreur des Ottomans, devant ces pirates. Plein de la confiance que lui inspirent et la grandeur du Dieu qu'il adore, et l'ascendant de la fortune du prince qu'il sert, il se met en défense, il attend leurs desseins : on le tâte, on le marchande de tous côtés, il paraît partout également intrépide. Cette contenance assurée produit dans le cœur de ces infidèles la même crainte et le même respect que la fermeté de César à l'égard de ses soldats; et on peut dire de ce prince aussi bien que de cet empereur, que sans trembler à la vue d'un si grand danger, il fit trembler ceux qui pouvaient le perdre avec tant de facilité: *Meruitque timeri, nil metuens.* Dans une autre rencontre, donnant la chasse à deux vaisseaux qui s'allaient sauver dans le port de Bugie, il leur gagna le devant, se mit entre eux et le fort, et malgré le feu continuel de quatre batteries, il en brûla un, et se rendit maître de l'autre.

La dernière campagne d'Afrique couronna toutes les autres : il attaqua cinq vaisseaux de guerre dans le fond du port de Sarcelles, dont le moindre était monté de quarante pièces de canon : il en coula deux à fond, se rendit maître des trois autres, et vainqueur sur terre aussi bien que sur mer, il démonta la batterie de terre qui l'avait inutilement canonné. Enfin, en quatre ans, ayant pris ou brûlé plus de cent bâtiments aux corsaires, sans avoir perdu la moindre chaloupe, ces barbares abattus par tant de pertes, ou touchés des affronts que notre amiral leur fit souffrir en cent occasions, demandèrent la paix à sa majesté, à des conditions si glorieuses pour la France, qu'on a de la peine à croire comment il est possible qu'en trois ou quatre campagnes, ce prince ait pu, par les généreux efforts de sa valeur, par la sagesse de sa conduite, et par la franchise de son procédé, exécuter trois choses si difficiles, ruiner des forces établies depuis si longtemps, rabattre une fierté soutenue par une si longue suite de nos pertes, et gagner la confiance de la plus scrupuleuse et de la plus défiante nation de la terre.

Mais le plus bel ornement de son triomphe, furent les captifs qu'il retira des prisons d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Leurs bénédictions, leurs acclamations, les expressions grossières et confuses de leur reconnaissance, les larmes que la joie tirait de leurs yeux, celles des parents et des amis qui virent le retour de ce peuple de captivité, dont ils pleuraient la perte depuis si longtemps, firent un panégyrique de la religieuse valeur de ce prince, plus beau, plus touchant et plus durable que toute l'éloquence des orateurs. Grand Dieu, permettez-moi de vous adresser pour ce prince, s'il ne règne point encore dans le sein d'Abraham, les paroles que Job disait autrefois de lui-même : *Benedictio perituri in me veniat.* Ecoutez, pour son soulagement, la voix de tant de malheureux qui allaient périr sans son secours. Celui-là était sur le point de renier sa foi, celui-ci de mourir sous le bâton, sans sacrements et sans consolation ; l'autre de tomber dans le désespoir. Souvenez-vous, grand Dieu, de toutes les bénédictions que lui ont données ces malheureux qu'il a tirés de leur danger et de leur misère : *Benedictio perituri in eum veniebat.*

Mais, Seigneur, pouvons-nous croire qu'il ait encore besoin de ces suffrages, lorsque nous pensons à l'occasion glorieuse de sa mort? Elle est du nombre de celles que l'Ecriture appelle précieuses devant Dieu : si elle n'égale pas celle des martyrs, elle en approche; puisque, semblable à ce brave Machabée, il s'est sacrifié pour la liberté de son peuple, et pour graver son nom, non pas dans le temple fabuleux de mémoire, où l'on ne voit que des monuments de vanité, mais dans le livre de vie, où sont les titres illustres d'une gloire véritable et éternelle : *Dedit se ut liberaret populum suum, et faceret sibi nomen æternum.* Vous le savez, messieurs, Candie que les Vénitiens défendaient depuis si longtemps avec tant de gloire pour eux, et tant d'avantage pour la chrétienté dont elle était le boulevart le plus avancé, se voyait réduite à l'extrémité. Elle était attaquée, non pas par des hommes, mais par des démons, qui, cachés dans la terre, faisaient sortir des flammes continuelles pour la détruire et la consumer. La valeur et les heureuses sorties de tant d'illustres Français qui y avaient signalé leur courage, faisaient espérer que la levée de ce siége était réservée à la puissance du même prince, et à la faveur de la même nation qui avait depuis peu arrêté avec tant d'honneur les progrès des Ottomans dans la Hongrie. C'est Dieu même qui donne le signal de cette guerre, et c'est alors aussi que tout ce qu'il y a de cavaliers, qui, dans un emploi tout séculier ont conservé un cœur chrétien, lui répondent : *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Il est temps, Dieu des armées, de combattre sous vos étendards; il est temps qu'après avoir si souvent combattu comme homme dans mes querelles particulières, comme citoyen dans les querelles de l'Etat, je combatte comme chrétien dans les querelles de mon Dieu, et qu'un sang versé par les mains de la religion, lave les taches dont un sang versé par l'ambition et la vengeance, a pu souiller mon âme, et que je consacre à Dieu une force que je n'ai reçue que de lui : *Fortitudinem meam*, etc. C'est, messieurs, le privilége des guerres saintes : on n'y a point le déplaisir de voir que ceux qui prétendent posséder ensemble un royaume éternel et infini sans jalousie, ne puissent posséder des royaumes bornés dans leur étendue et dans leur durée sans ennui et sans querelle. Dans ces guerres-là, la sainte cité de Dieu n'est point divisée

contre elle-même ; c'est Jérusalem toute seule qui combat l'impie Babylone, et qui est toujours assurée de la victoire, quel que puisse être le succès de son entreprise. C'est dans ces guerres, où la foi et le salut qui ne peuvent s'unir dans les autres, se trouvent heureusement rassemblés : et on ne peut rien dire de plus beau et de plus chrétien sur ce sujet, que ce que le grand saint Augustin me fournit dans son dernier livre de la Cité de Dieu.

Ce saint docteur cite cet endroit de Cicéron, qui soutient qu'une cité bien réglée ne doit ni faire ni soutenir aucune guerre, que pour conserver, ou la foi qu'elle a engagée à ses alliés et à ses maîtres, ou pour se conserver elle-même : *Nullum bellum suscipi a civitate optima nisi pro fide aut salute.* Si cela est, réplique le grand Augustin, que fera la pauvre ville de Sagunte, assiégée par les Carthaginois ? Les intérêts de sa fidélité et ceux de son salut lui inspirent des desseins tout opposés : si elle veut garder la foi qu'elle a jurée aux Romains, il faut qu'elle renonce à sa conservation ; si elle veut se conserver, il faut qu'elle renonce à sa foi : *Sagunti, si salutem elegerant, fides fuerat eis deserenda : si fides tenenda, amittenda utique salus.* Milice séculière et païenne, voilà votre écueil et votre embarras : comme vous ne reconnaissez point d'autre salut ni d'autres conquêtes que celles qui se font et qui se conservent en ce monde, quel que soit le chemin que vous teniez dans ces périlleuses occasions, ou il vous conduit à la perte de votre foi par la conservation du salut, ou il vous conduit à la perte de votre salut par la conservation de votre foi ; et ainsi cette maxime si belle de Cicéron dans la théorie se trouve confuse et impossible dans la pratique. La cité de Dieu, quand elle combat Babylone, ne se trouve point dans ces embarras : les intérêts de son salut et de sa foi, bien loin de s'entrechoquer, s'établissent l'un l'autre; et ceux qui combattent dans ces glorieuses occasions, trouvent tout ensemble dans la mort, et le dégagement de la foi qu'ils ont donnée à Jésus-Christ, et le commencement du salut éternel que Jésus-Christ leur a promis.

C'est par la gloire d'une telle mort que la justice de Dieu a voulu récompenser tout ce que je vous ai fait voir de chrétien dans la milice de notre prince, et expier en même temps tout ce que la faiblesse humaine y a pu mêler de passion et de vanité. La Providence n'a pas voulu que nous pussions douter des sentiments de son cœur dans cette religieuse entreprise, et que ceux qui seraient chargés de le louer, eussent la peine de faire des découvertes incertaines dans son cœur, et de rendre la vérité douteuse en n'y allant que par des conjectures : sa main a laissé par écrit ce que pensait son cœur ; ses derniers sentiments paraissent dans les dernières paroles qu'il a écrites au moment qu'on levait l'ancre et la voile pour partir. *Je pars* (écrivait-il à madame la duchesse de Vendôme sa mère) *avec la plus grande joie du monde, pour me rendre où la religion, le service de mon maître, et la véritable gloire m'appellent. Je crois que vos prières à qui je dois tout ce que j'ai eu de bonheur en ma vie, ne me manqueront pas en une occasion qui doit être selon votre goût, puisqu'elle est toute sainte.* Je ne lui prête rien, messieurs, ce sont ses propres termes ; je les ai vus écrits de sa propre main, et les ai regardés comme les sentiments d'une âme déjà détachée de la matière, et pleine de ces vraies idées du bon et du beau, dont les vaillants du monde n'ont pour l'ordinaire que de fausses notions et de vains fantômes. Ne diriez-vous pas qu'il a fait lui-même dans ce peu de paroles tous les apprêts de son apothéose ? Ne semble-t-il pas que, semblable à ces anciens qui se parent de leurs plus riches habits allant à la mort, il a paré son âme des plus beaux sentiments que la générosité puisse inspirer? Il y regarde la religion comme chrétien, il y regarde le service de son maître comme sujet, il y regarde la vraie gloire comme un héros, et par la réunion de ces trois regards dans une seule action comme de plusieurs rayons dans un centre, il s'en forme un éclat et un rejaillissement de gloire qui éblouit et qui dissipe tout cet air funeste et ténébreux que les noms de malheurs, de fuite, de terreurs et de mort, veulent répandre devant nos yeux.

Non, non, succès, règles fautives des ignorants, vous ne maîtriserez point notre jugement dans cette rencontre : à travers toutes les préventions et tous les préjugés qu'une mauvaise issue inspire contre un beau dessein, nous voyons toutes choses judicieusement projetées, sagement conduites, vaillamment exécutées. Tant que le ciel, dont les jugements sont impénétrables, ne s'en est point mêlé, je vois les Turcs poussés vigoureusement, ou ensevelis dans leurs propres travaux, je les vois se jeter dans la mer et chercher dans les eaux un salut que la terre leur refuse. Mais hélas ! ce que tant de milliers d'hommes ne peuvent faire, un accident inopiné, et qui n'est pas de ceux que la prudence peut ou prévoir, ou réparer, le fait, la victoire est arrêtée au milieu de sa course, le feu se met dans un magasin à poudre : le bruit, l'éclat, les coups, les feux entrecoupés frappent les yeux des soldats, et troublent leur imagination. Ils croient que l'enfer et le ciel tonnent également contre eux : que la chute du ciel va les écraser; que l'ouverture de la terre va les engloutir ; qu'on n'a pas à combattre contre les hommes, mais contre les démons. Quelques-uns sont enlevés, tous sont épouvantés. La terreur, qui du côté de Dieu est un effet de sa puissance, et du nôtre un effet de notre faiblesse, chasse toute la discipline ; il n'y a plus d'ordre, plus d'obéissance : la présence d'esprit et le cœur des chefs ne peut pas même changer la confusion de la fuite en l'ordre d'une retraite ; et le soldat, n'ayant plus la valeur qu'il faut pour combattre, n'a plus la docilité qu'il faut pour obéir.

C'est ici le triste et malheureux endroit où ma matière m'échappe d'entre les mains :

le désordre dérobe ce prince à ma vue, et il fallait que sa vie ayant été un beau spectacle pour les hommes, sa mort fût un spectacle pour le Dieu des armées et pour les anges qui composent ses légions : *Spectaculum Deo et angelis.* C'est à vous, anges de Dieu, seuls et uniques spectateurs de ces combats, à parler sur cette matière. Anges tutélaires de cette Eglise et de la France, ministres du Dieu des armées, dites-nous quels furent dans ce triste abandonnement les sentiments d'un cœur qui se charge lui seul de faire l'honneur des armées chrétiennes, et de recueillir, pour ainsi dire, dans lui-même le débris de la valeur et du courage de toute une armée. Il me semble, messieurs, que ces esprits bienheureux me répondent, par une secrète inspiration, que le Saint-Esprit a lui-même fait l'éloge de notre prince et l'histoire de sa mort dans celle de Judas Machabée, et qu'il n'y a qu'à changer les noms pour voir la vérité des choses. Représentez-vous donc M. le duc de Beaufort tel qu'était le vaillant Machabée, lorsque, abandonné des siens, il se vit exposé à toutes les forces et à la fureur de ses ennemis : tout ce qui reste autour de lui ne lui parle que de fuite et de retraite, elle lui est aussi ouverte qu'aux autres : *Liberemus animas nostras, et revertamur ad fratres nostros.* Il semble que la prudence et les lois de la guerre l'ordonnent; mais l'esprit de force, qui anime ceux qui combattent pour le Seigneur, a ses belles et ses justes irrégularités. Il y a une espèce d'enthousiasme sacré et d'inspiration divine, qui pousse leur cœur au delà des bornes dont la prudence humaine est esclave. Les Samson, les Judas Machabée, les Eléazar en sont dispensés à leur mort : les excès, les transports, les saints emportements sont la justesse de cette valeur; et ces excès, ces transports et ces emportements sont si beaux, que la médiocrité des plus belles vertus ne les vaut pas. C'est par l'inspiration de cet esprit que notre prince dit alors les mêmes paroles qui sortirent de la bouche de Judas Machabée : *Absit ut rem istam faciamus, et fugiamus ab eis :* A Dieu ne plaise que je fuie devant les infidèles; si notre dernière heure est venue, mourons en vaillants hommes, et ne ternissons pas par la fuite de la mort la gloire d'une belle vie : *Sed moriamur in virtute, et non inferamus crimen gloriæ nostræ.* Voilà les paroles sacrées et les sentiments religieux par lesquels il a consacré sa mort et lui a donné l'air du martyre. Animé de cette résolution, il fait sentir aux infidèles que si le dessein de mourir augmente la force d'un vaillant homme, le dessein de mourir pour Jésus-Christ relève la valeur jusqu'à l'infini : il porte la terreur et la mort partout où il va adresser ses coups. Mais enfin : *Cecidit Judas, et cæteri fugerunt.* Ce nouveau Judas Machabée, après la fuite de tous les autres, cédant au nombre plutôt qu'à la force, tombe sur ses propres trophées, et meurt d'une mort la plus glorieuse qu'un héros chrétien puisse souhaiter, l'épée à la main contre les ennemis de son Dieu et de son roi, dans le centre du monde, à la vue de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie; et plus que tout cela, à la vue de Dieu et de ses anges.

Après ce coup fatal qu'attends-tu, Candie, pour te rendre? Toutes tes espérances sont mortes avec ce prince, ton destin était attaché au sien; si la terre avait pu quelque chose pour ta délivrance, tu l'eusses reçu des mains de ce prince :

Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Mais, Candie, Dieu s'est expliqué contre toi par cette mort : soumets ta tête à un joug que la main de Dieu t'impose, et tant que durera ta captivité, tu seras un monument de ce que M. le duc de Beaufort a fait pour ta délivrance.

La raison de ce triste succès est impénétrable. Le même Dieu qui laissa perdre deux batailles sanglantes aux onze tribus d'Israël, après leur avoir commandé d'aller exterminer la tribu de Benjamin, a ordonné de secourir Candie, et nous a laissé succomber dans ce secours. Relégués à un coin de la terre et au plus bas étage du monde, où nous n'avons que des vues bornées et finies, il ne nous appartient pas de sonder les secrets de la conduite de Dieu, qui règle tout par des vues générales et universelles. Mais on peut dire que l'arrêt de la perte de Candie était fulminé dans le ciel, comme autrefois celui de Jérusalem : *Dominus locutus est super eam propter multitudinem iniquitatum ejus.* Nos péchés, nos crimes, nos abominations ont été les plus vaillants soldats des Ottomans : les oraisons des saints, les vœux des fidèles, les prières d'un saint pape, dont la mémoire sera à jamais en bénédiction, n'ont pu percer les nuages que les noires vapeurs de l'iniquité avaient formés entre Dieu et nous : *Opposuisti nubem tibi, ut non transeat oratio.* De quel orage, de quelle tempête cette nue grosse de nos crimes ne nous menace-t-elle pas? Je la vois suspendue en l'air, prête à fondre sur tous les endroits où la colère de Dieu comme un vent impétueux la poussera. Tous les apprêts qui se font dans l'empire ottoman sont le bruit de la foudre qui gronde sourdement dans la nue avant que d'éclater sur Candie; nous avons perdu le mur et l'avant-mur de la sainte cité : *Cecidit ante murale, et murus pariter dissipatus est.* Le monde chrétien est ouvert de tous côtés, et l'Eglise peut bien dire à son époux Jésus-Christ : Regardez mon affliction et ma misère, mon ennemi, enflé par ses succès et par mes pertes, médite mille funestes desseins contre ma liberté. J'entends le bruit des chaînes qu'il me prépare : *Vide, Domine, afflictionem meam, quoniam erectus est inimicus.* Mais tournant sa voix du ciel vers la terre, n'a-t-elle pas sujet d'adresser aux princes chrétiens ces tristes paroles : Mes chers et illustres enfants, quelle fureur vous anime si opiniâtrément les uns contre les autres, pendant que l'ennemi commun avance, prend le pays et ga-

gne les dehors, d'où il attaquera bientôt le cœur de vos États! Qu'attendez-vous pour vous unir contre lui? Quoique l'abomination de la désolation paraisse dans le lieu où elle ne doit pas être; que le premier temple du monde soit changé en mosquée; certes Dieu saura bien tirer sa gloire de nos pertes, et son Eglise, représentée par cette femme de l'Apocalypse, prendra des ailes pour voler dans le désert et pour s'établir parmi de nouveaux peuples qui lui ouvrent leurs esprits et leurs cœurs. Mais quelle honte pour vous devant les hommes, et quel jugement devant Dieu, si par votre négligence et vos animosités mutuelles elle se voit chassée d'un lieu où elle a exercé un empire et si long et si glorieux! Ces tristes paroles ne s'adressent pas tant aux lieux où je parle, qu'aux pays étrangers. Le zèle de notre invincible monarque pour la défense de l'Eglise a paru par des marques si éclatantes, qu'il est aisé de juger que nous ne pleurerions pas la perte de Candie, s'il eût pu agir dans cette rencontre avec toute la plénitude de ses forces, et suivre toute l'étendue de ses désirs.

Ce sera sous ses étendards, messeigneurs (1), que nous verrons un jour vos altesses, venger sur ces infidèles la mort du prince que nous pleurons. Ce noble courage qui anime vos cœurs, et qui a déjà paru dans toutes les rencontres où il vous a été permis de le montrer, nous donne des augures infaillibles de ce glorieux avenir. Mais, lorsque la force de votre âge vous mettra en état d'exécuter ce que vous prévenez déjà par l'impatience de vos désirs, après l'exemple du grand Louis, ayez toujours devant les yeux un Enée et un Hector à qui le sang vous lie de si près;

Et cum matura adoleverit ætas,
Vos pater Æneas et avunculus excitet Hector.

Cet Enée chrétien est immortalisé par sa valeur dans mille combats, et par sa piété dans la plus éminente dignité de la religion. Cet Hector chrétien est mort en défendant la Troie chrétienne; mais sa gloire ne mourra jamais; tant qu'il y aura des hommes au monde, l'exemple de sa vie et de sa mort dira à tous ceux que leur naissance et leur inclination destine aux emplois de la guerre, qu'il n'y a point de véritable valeur si elle n'est employée pour la défense des intérêts de son prince et de la gloire de son Dieu: *Esto vir fortis, et prœliare bella Domini.*

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE PIERRE SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE,

Prononcée aux Carmélites de Pontoise en 1672.

Corona dignitatis senectus quæ in viis justitiæ reperietur.

La plus belle couronne d'une éminente dignité, c'est d'y vieillir avec honneur, et en marchant constamment dans les voies de la justice (*Prov.*, *ch.* XVI).

Pour achever le portrait de la vanité des choses humaines, il ne me restait plus qu'à rendre ce triste devoir à la mémoire de messire Pierre Seguier, chancelier de France, garde des sceaux de la couronne et commandeur des ordres de Sa Majesté. Deux ans ne se sont pas encore écoulés, depuis que les obsèques pompeuses d'une illustre princesse et d'un grand prince (1) élevés sur la terre dans le point de leur plus grande gloire, donnèrent une assez ample matière à l'éloquence chrétienne de la chaire, et il ne nous fut pas difficile d'inspirer du dégoût pour les créatures, étant soutenu par deux exemples si fameux de l'inconstance de tout ce que le monde a de plus éclatant et de plus doux.

Cependant il n'est que trop vrai, qu'autant que ces morts soudaines sont propres à jeter d'abord la frayeur et l'étonnement dans les âmes; autant dans la suite laissent-elles lieu à l'amour-propre de ne s'en point faire l'application. Chacun se persuade qu'il est destiné à fournir une plus longue carrière dans le monde, et jugeant de la longueur de sa vie par le désir de vivre qui est sans bornes, on regarde la longue vie dont on se flatte, comme une espèce d'immortalité.

Pour pouvoir donc donner le dernier trait au tableau de l'inconstance des créatures, il fallait encore parler de la mort d'un grand homme qui, dans une des plus belles et des plus longues vies du monde, eût laissé le loisir au siècle d'épuiser en sa faveur tout ce qu'il peut faire pour la grandeur et la félicité d'un mortel, et qui eût donné à la terre un exemple aussi rare qu'est celui d'une longue vie et d'une longue gloire tout ensemble. On ne peut choisir un meilleur juge pour régler le prix qu'on doit donner à toutes les pompes du siècle, et il n'y eut jamais un juge plus propre à prononcer ce fameux arrêt, que le grand homme que nous pleurons. Personne n'a vu de plus près le comble des grandeurs humaines, que ce grand chancelier du plus grand royaume du monde; personne ne les a examinées avec des yeux plus éclairés, que ce philosophe chrétien; personne ne les a vues plus longtemps que le plus ancien officier de la couronne, qui ayant mérité dans sa jeunesse la place des vieillards, a conservé dans sa caducité l'esprit et la vigueur des jeunes gens: *Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperietur.*

Parlez donc sur ce grand sujet, grand et illustre mort: faites-vous un nouveau tribunal de votre tombeau, et portant votre autorité plus loin après votre mort qu'elle n'a été pendant votre vie, prononcez dans cette illustre assemblée, non plus sur les différends des particuliers, ni sur les affaires publiques de cet Etat, mais sur le sort général et la condition universelle de tout le genre humain. Dites-nous ce que vous a paru au moment de votre mort cette belle vie, qui joignait un si grand poids de gloire au poids de vos années. Que vous a paru l'éclat de tant d'actions héroïques, lorsque la mort vous a mis dans ce point de vue, d'où se décou-

(1) Messieurs les princes de Vendôme, présents.

(1) Henriette d'Angleterre et M. de Beaufort.

vre la véritable proportion de toutes les choses qu'on ne voit ailleurs que dans un faux jour si propre à l'illusion ? Quoi, messieurs, ce grand homme ne peut répondre, ce premier oracle de la justice est muet, et la mort détruit tellement toutes choses, qu'elle ne laisse pas même une langue et une bouche pour prononcer que tout n'est rien.

Imprudent que je suis ! le morne silence qui règne autour de ce tombeau, ne fait-il pas la fonction de sa langue et de sa voix ? Ne nous dit-il pas que la longue carrière d'une si longue vie n'a paru à ce grand homme au moment de sa mort, que comme le jour qui vient de passer ? Hélas ! quand on est arrivé au terme, les différentes longueurs de la carrière qui y conduisent, se distinguent aussi peu que celles des lignes, quand elles sont confondues dans leur centre ; la mort unit tout, confond tout, égale tout, parce qu'elle réduit tout dans une espèce de néant qui est indivisible et qui ne se mesure point par les degrés. Mais comme pour bien juger de la grandeur d'une chute, il faut la mesurer de la hauteur du lieu d'où l'on tombe, pour bien juger du néant de l'homme et de la puissance de la mort, il faut voir quelle a été la grandeur du héros dont elle a triomphé ; combien de gloire elle a renfermée dans son tombeau et que tout y serait enseveli avec lui, s'il n'avait opposé au pouvoir de la mort cet assemblage glorieux de tant de vertus naturelles et chrétiennes, domestiques et publiques, civiles et morales, qui étant des qualités immortelles, porteront la gloire de son nom jusqu'à la plus reculée postérité parmi les hommes : elles lui ont préparé le chemin de cette gloire dont Dieu couronne ses élus parmi les anges.

Et à vous dire le vrai, il n'en fallait pas moins à ce grand homme pour soutenir dignement le poids de l'auguste ministère dont il était revêtu, et pour remplir la vaste étendue des fonctions d'un grand chancelier. Car cette importante dignité est dans un sujet l'un des plus doux ornements de la royauté. L'image du Dieu des armées que portent les princes, se fait sentir à leurs ennemis par les mains de ceux qui portent ses foudres dans les emplois tumultueux de la guerre ; mais l'image douce et brillante du Dieu de paix et de justice que portent les princes à l'égard de leurs sujets, est imprimée dans la personne d'un chancelier, par le caractère auguste de sa charge. Elle est comme un canal spirituel qui entretient un commerce de raison et d'intelligence entre le prince et ses sujets, par où la protection de la justice descend du prince vers les peuples, et le respect et la fidélité des peuples remonte vers le souverain.

Enfin, messieurs, un chancelier me paraît dans le monde civil, comme une de ces intelligences du premier ordre, que Dieu ne dédaigne pas d'associer à sa providence dans la conduite de l'univers ; il faut qu'il ait leur lumière, leur fermeté et leur religion. Ces purs esprits qui gouvernent le monde sous les lois de Dieu, ne sont que lumière et qu'intelligence, et dans la sphère de leurs fonctions rien ne borne leur connaissance. Leur force n'est pas moindre que leur lumière, rien n'est capable d'arrêter leur opération ; ils maîtrisent la nature ; tous les mouvements des éléments rebelles sont contraints de céder à leur force et à leur fermeté. Tant de lumière et tant de force ne font aucun tort à leur religion ; pendant qu'ils gouvernent le monde, ils sont eux-mêmes gouvernés par une loi supérieure à laquelle ils sont soumis par le choix de leur liberté, autant que par la nécessité de leur dépendance.

C'est sur les qualités de ces nobles intelligences, que je prends l'idée de celles de M. le chancelier ; il a eu leurs lumières, il a eu leur fermeté, il a eu leur religion. Tout ce qu'il y a de ténèbres répandues sur les beaux arts et sur les sciences les plus épineuses, cédait à la pénétration de son génie, et il n'était pas moins l'oracle de toutes les belles disciplines, que celui de la jurisprudence et des lois. Son cœur, par sa fermeté, répondait aux lumières de son esprit ; la crainte, l'avarice, la flatterie, ces vents impétueux du monde et de la morale, qui renversent les cœurs les plus fermes, n'ont jamais ébranlé le sien ; tout élevé qu'il était au-dessus des autres hommes par l'éminence de ses qualités et de ses charges, sa religion l'a toujours constamment abaissé sous la main toute-puissante de Dieu, et lui a toujours soumis les lumières de son esprit pendant sa vie, et consacré toutes les affections de son âme à sa mort. Voilà messieurs, le sujet de son éloge, qui vous convaincra qu'ayant conservé ces sentiments jusqu'à une vieillesse fort avancée, il a mérité pleinement les louanges divines que mon texte renferme : *Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperietur.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'oserions-nous dire, messieurs, et nous croirait-on, si l'oracle de la vérité ne l'avait dit avant nous, que les premiers magistrats de la terre doivent être regardés comme des dieux, et que les compagnies de justice sont des assemblées de divinités subalternes, où le véritable Dieu préside par l'esprit de la justice qui y décide toutes choses : *Deus stetit in synagoga deorum ?* Mais que la vanité humaine ne se fasse point un poison d'une qualité si auguste, l'antidote n'est pas loin ; et la même Ecriture qui les nomme des dieux, nous apprend avec quelle précaution et en quel sens ce beau titre leur appartient, en les faisant souvenir que tout dieux qu'ils sont, ils ne laisseront pas de mourir comme des hommes : *Dii estis, vos autem sicut homines moriemini.*

Je dis plus, sans crainte d'avancer un paradoxe, si les hommes n'étaient mortels, le nom que porte le Dieu immortel ne leur eût jamais été donné, et ils doivent le plus éclatant de leurs titres à la plus basse de leurs qualités, qui est celle de cendre et de poussière. Avez-vous jamais remarqué, messieurs, que les anges que Dieu applique au

gouvernement de l'univers, n'ont jamais été appelés des dieux dans les Écritures? Dieu affecte au contraire de leur donner des noms qui les rabaissent, en les appelant ses serviteurs et ses esclaves. Cette réserve, dit le grand saint Augustin, est une prévoyance du Dieu jaloux. S'il eût donné son nom aux anges, il eût risqué quelque chose : ces nobles créatures ont de quoi soutenir ce grand nom avec quelque sorte d'apparence; leur immortalité jointe à leur lumière eût peut-être trompé les hommes, et on leur eût dressé des autels et présenté des sacrifices. Mais pour l'homme il n'a point eu les mêmes ménagements; il leur a donné sans crainte le nom de dieux, et à quelque degré d'élévation que leur lumière et l'étendue de leur esprit portât leur grandeur et leur gloire, il n'a pas appréhendé qu'on se trompât et qu'on s'avisât de faire un dieu d'une créature si fragile.

Voilà, messieurs, le jugement que le Dieu du ciel prononce sur les dieux de la terre; s'ils avaient de quoi soutenir ce grand nom, il ne le leur eût jamais donné; ils ne sont si hauts par leurs titres, que parce qu'ils sont si bas par les choses; et quelque air de divinité que leur lumière attache à leur personne, le tombeau sera toujours infailliblement un contre-poids de la gloire de leur tribunal. Vous en voyez au milieu de cette église l'exemple le plus décisif qui fût jamais : *In medio autem deos dijudicat.*

Le grand homme qui repose dans ce tombeau n'était pas un dieu du commun : *non de plebe deus.* Par la lumière de l'esprit aussi bien que par l'éminence de sa dignité, il pouvait être appelé, aux termes de l'Écriture, le premier des dieux; ses lumières brillaient de cet éclat qui fait les premiers génies du premier ordre; elles étaient pures sans aucun mélange d'obscurité, et le faisaient arriver à la pure vérité, sans passer par les ténèbres du doute; elles étaient aussi vastes et aussi étendues que son ministère, c'est-à-dire, qu'elles avaient une espèce d'immensité; elles avaient une influence universelle sur tous les corps lumineux de l'État; comme le soleil redouble le feu des astres auxquels il se joint sur la route, toutes les compagnies de justice brillaient d'un éclat redoublé par la présence de celui qui n'était pas moins leur soleil pour les éclairer, que leur chef pour leur donner le branle et le mouvement. En faut-il davantage pour soutenir le grand nom que l'Écriture donne aux juges? En eût-il fallu davantage pour soutenir l'apothéose parmi les peuples dont la prostitution et l'ignorance mettait tous les législateurs et tous les magistrats au nombre des dieux?

Mais hélas! nous ne pouvons plus nous y tromper, la précaution n'est que trop sûre; ce grand homme n'est plus que cendre et que poussière, cet oracle est muet, ses lumières sont éclipsées par les ombres de la mort, ce grand chancelier n'a plus pour tribunal qu'un tombeau. L'Église, reconnaissant la protection qu'il lui a toujours donnée, lui rend ses devoirs; mais ce n'est plus que comme à un pécheur qui a besoin de la miséricorde du Dieu des dieux et du juge des juges. L'éloquence sacrée de la chaire rend ses hommages au protecteur et au maître de la plus pure éloquence du siècle; mais c'est par une oraison funèbre. Ah! ne craignons pas, messieurs, de l'appeler un dieu, le premier des dieux; n'appréhendons point de blesser la jalousie d'un Dieu. En attirant l'admiration des hommes, nous n'avons, hélas! devant les yeux que de trop sensibles précautions contre la grandeur de tant de titres, et contre la sublimité de tant de nobles idées.

Et à vous dire le vrai, il nous en prend bien de regarder les lumières de ce grand homme si approchantes de celles de ces intelligences, et si bien tirées sur celles de Dieu, à travers les voiles de la mort. Sans ce secours leur éclat nous éblouirait; nous ne pourrions voir d'un œil ferme cette portion de l'Esprit de Dieu, cette émanation de lumières éternelles, cette participation de la sagesse divine. C'est l'avis du Sage de louer les hommes après leur mort, qui est un précepte de modestie pour celui qui est loué, et devient en cette occasion un secours nécessaire pour celui qui loue : *Lauda post mortem.*

Car, messieurs, je ne fais pas de difficulté de dire qu'un talent aussi grand et aussi rare que celui de cet illustre chancelier, ne fût un pur don du ciel, qui était plus infus qu'acquis. Les hommes peuvent allumer des flambeaux pour éclairer un espace médiocre; mais il n'appartient qu'à Dieu d'allumer ce grand flambeau qui forme le jour et qui éclaire toute la terre.

Il me serait aisé, si je voulais tout donner à l'industrie humaine, de trouver dans le bonheur de son éducation et dans l'assiduité de son travail la source de ses grandes connaissances; car ce grand homme eut pour son précepteur M. Fremiot, que son mérite éleva depuis à la dignité d'archevêque de Bourges et de grand aumônier de France. Il apprit la science du droit du disciple bien-aimé du grand Cujas; et l'on peut dire que ces savants maîtres, pour satisfaire l'avidité de leur illustre disciple, le nourrissaient du suc et de la moelle de toutes les sciences, comme on dit que Chiron ne nourrissait son Achille que de la cervelle des lions. Avec la plus belle et la plus heureuse facilité d'esprit qui fût jamais, il n'a pas laissé de s'appliquer à l'étude avec autant d'assiduité que s'il eût fallu acquérir par un travail opiniâtre ce que le ciel lui avait donné par le bonheur de sa naissance. L'amour des sciences fut toujours la passion dominante de son cœur; il lui consacra ces premières années, qui sont d'ordinaire la proie malheureuse de tous les vices pour lesquels il ne faut que des richesses et un corps. La grandeur de ses gains faisait son avarice dans ce beau commerce. L'histoire, la jurisprudence, la morale et la politique ont toujours été ses plus douces occupations et ses plus chères

délices. Cet esprit altéré de la sagesse l'alla chercher dans le lycée, dans l'académie et dans le portique; et après s'être enrichi de tous les trésors qu'il y trouva, il se fût cru pauvre et indigent de tout ce qui a fait les richesses de toute l'antiquité profane, s'il n'eût trouvé dans les saintes Ecritures et dans les connaissances théologiques de quoi remplir l'objet infini de la capacité presque infinie de son esprit. La glace de l'âge n'avait point amorti dans ce sage vieillard la pointe de cette sainte et noble passion. La mort l'a surpris faisant des extraits de sa propre main sur toutes ces grandes matières; occupation bien plus digne d'un grand homme dans un âge si avancé, que celle de ce Romain si vanté, qui se faisait honneur d'apprendre la langue grecque.

Je pourrais encore trouver dans son sang la source de ses lumières et regarder ses connaissances aussi bien comme un héritage que comme une acquisition.

Vous me prévenez, messieurs, et ce seul mot vous remet devant les yeux toute la gloire des grands hommes que la maison des Séguier a donnés à la robe depuis qu'elle a renoncé à celle des armes, où ceux de ce nom se sont signalés dès l'onzième siècle, tant en la charge de grand sénéchal des comtes de Flandres, qu'en celle de connétable de la duché de Narbonne. Vous vous représentez un Pierre Séguier, bisaïeul de notre illustre chancelier, qui fut l'amour et les délices du grand roi François I[er], qui l'ayant entendu parler avec tant de plaisir sur toutes choses, voulut enfin qu'il parlât pour lui au parlement en qualité d'avocat-général, et dans les plus importantes négociations des affaires de l'Etat. Un Antoine Séguier dont la sagesse, l'intégrité, la lumière et la religion, font voir de combien les vertus chrétiennes l'emportent sur celles des Caton et des Aristote. Un autre Pierre Seguier, père de cet illustre mort, qui trouva dans les troubles et l'agitation de l'Etat l'affermissement de sa vertu, une digne matière à son habileté dans les affaires et une preuve assurée de son inviolable fidélité. Vous vous représentez un sénat tout entier de grands et illustres magistrats de ce nom, douze conseillers au parlement, six conseillers d'Etat, deux lieutenants civils, deux avocats-généraux, sept maîtres des requêtes, cinq présidents au mortier, deux prévôts de Paris, chefs de la noblesse de France et plusieurs illustres prélats. Tout brille, tout éclate, dans cette illustre généalogie : la religion, la justice, la science et la sagesse y jettent mille rayons de tous côtés, et les réflexions de tant de lumières envoyées des pères aux enfants et réfléchies des enfants vers les pères, y forment un éclat que l'esprit a peine de soutenir. Tous ces grands hommes s'étaient réunis dans leur petit-fils, ils lui avaient transmis toutes leurs plus glorieuses qualités, et comme les fleuves ne perdent leur nom que dans l'Océan; le nom, les titres, les dignités, les vertus, de cette illustre maison, ne pouvaient se confondre et se perdre plus glorieusement que dans la personne de M. le chancelier et dans cette éminente dignité qui est comme un océan de grandeurs, le comble et le sommet de toutes les dignités du royaume.

Præmissaque retro
Nobilitas nec origo latet, sed luce sequente
Vincitur, et magno gaudet cessisse Nepoti.
Prima Togæ virtus stat Filius.

Mais encore une fois, messieurs, toutes ces sources, quelque claires qu'elles soient, n'ont pu produire cet esprit de lumière dont ce grand homme était inondé, pour me servir des termes d'un ancien. Pour former ce grand déluge et cette inondation, il faut que le ciel s'ouvre et qu'il verse à flots et à torrents ce que la terre ne saurait donner que goutte à goutte. Pour connaître tout ce qui mérite d'être su, pour porter d'un seul regard ses réflexions plus loin sur les plus difficiles matières, que les plus beaux esprits du siècle ne peuvent faire par de longues méditations, et pour avoir cette connaissance presque immense des principes de la jurisprudence, de la diversité des lois, des différents usages, des règles infinies du droit commun, des exemptions délicates, des priviléges, des intérêts du prince, des devoirs des sujets, des diverses natures d'expéditions; pour juger des justices des autres et redresser par sa lumière et par son équité, ce que les plus sages têtes d'un Etat n'ont point vu; pour pénétrer d'un coup d'œil jusqu'au fond des affaires les plus embrouillées; il faut, messieurs, il faut être éclairé d'en haut, il faut avoir une participation de cette clarté infinie du Tout-Puissant : *Emanatio claritatis omnipotentis.* Il faut à la manière des anges, comme dit saint Augustin, voir les effets dans les principes, et lire dans Dieu même les règles de cette première justice, qui dans son unité contient la multiplicité de toutes les lois, et qui, sans jamais changer d'elle-même, ne laisse pas de changer les règles qui sont nécessaires au monde, ou pour arrêter la malice des hommes, ou pour soulager leur misère. Ne croyez pas, messieurs, que je diminue la gloire de ce grand homme en disant qu'on lui a plus donné qu'il n'a acquis, parce que nous sommes toujours plus riches et plus ornés des dons de Dieu que des fruits de notre travail. Par l'étude et par la méditation, c'est l'homme qui acquiert; par l'infusion, c'est Dieu qui donne; et Dieu est toujours plus riche et plus libéral pour donner, que l'homme n'est avide et habile pour acquérir.

Aussi quand ce grand homme ouvrait la bouche pour expliquer les sentiments de son prince et pour dire les siens, il faisait sentir à tous ceux qui l'écoutaient, cet air d'inspiration, cette force d'en haut qui a tant de grandeur et qui tient bien plus de l'oracle que de l'orateur. L'éloquence des hommes ordinaires a besoin d'un grand amas de paroles, de figures et de mouvements. Il faut qu'elle attaque le cœur humain dans les formes, pour soutenir cette espèce de tyrannie qu'elle exerce sur les cœurs en les per-

suadant. Aussi on peut dire que ces figures et ces mouvements sont comme de petites armées rangées en bataille. Mais l'éloquence d'un prince qui parle à ses sujets, celle d'un chancelier qui parle pour son prince, fière, majestueuse, assurée qu'elle est de ses droits et de sa dignité, néglige tous ces petits arrangements; elle enlève ce que l'autre ne fait que demander, et par la force des choses, sans secours, sans agitations et mouvements, elle fléchit les obstinés, persuade ceux qui sont incertains, désarme les rebelles, inspire le respect, et fait avec moins de bruit et plus de force, ce que l'autre n'exécute qu'à peine avec tant de figures tendres et de mouvements passionnés.

Telle était l'éloquence de ce grand homme, facile, claire, énergique et grave, qui portait le caractère de son esprit et de sa dignité. Nous pouvons lui mettre dans la bouche ces paroles du plus sage de tous les hommes : *Habebo propter sapientiam claritatem ad turbas, et honorem apud seniores :* Ma sagesse m'a donné ce brillant d'esprit et cette force de parole qui attire le respect des peuples, et qui jette de l'étonnement dans l'esprit des plus sages magistrats. *In conspectu potentium admirabilis ero :* Je me suis fait admirer au plus puissant ministre qui fût jamais. Armand le Grand, l'immortel Armand trouva quelque chose à admirer dans la profondeur de ma sagesse et dans la force de mon éloquence, lui qui se connaissant lui-même, devait avoir épuisé sur ses qualités héroïques toute son admiration : *Facies principum mirabantur me.*

Le grand roi, qui seul méritait sur la terre d'être le maître d'un si grand ministre, fut charmé de mes discours, et voulut que la plus haute éloquence servît d'interprète à l'exacte justice du plus juste de tous les rois : *Loquentem me respicient, et sermocinante me plura, manum ori suo imponent.* Tous les ordres du royaume, attentifs des yeux et des oreilles à mes discours, mettaient leur main sur leur bouche, pour garder un plus grand silence, et pour empêcher ces saillies d'applaudissements que mon éloquence leur arrachait.

Mais non, messieurs, oubliez tout cela, souvenez-vous seulement qu'il a dignement parlé pour notre grand monarque; ce seul mot est le plus grand éloge du monde. Un historien a dit des six guerriers qui devaient décider par un duel le différend d'Albe et de Rome, qu'ils portaient tous les cœurs de deux grandes armées : *Ingentium exercituum animos gerentes.* Mais quel éloge peut égaler celui qu'on peut donner à notre chancelier d'avoir si dignement porté dans ses discours l'esprit et le cœur du grand, du juste, du magnanime Louis? Pour soutenir un caractère presque divin, il faut une espèce d'inspiration et d'enthousiasme. Quiconque ne demeure pas au-dessous de ce grand emploi, est au-dessus de toutes les louanges. Vous les voyez, vous les sentez, messieurs, mais j'ose dire que personne ne les sent et ne les voit mieux que moi dans ce moment, et l'impossibilité où je me trouve de parler dignement de ce grand prince, me fait mieux juger de la difficulté qu'il y a de parler pour lui. Mais, messieurs, si c'est un si grand sujet de louange pour un sujet, d'avoir pu s'élever jusqu'à cette région supérieure de l'esprit de son souverain, est-ce une petite louange pour un souverain de descendre avec tant de dignité jusqu'aux emplois de ses sujets, de faire voir en les continuant avec tant de grâce, tant de suffisance et de capacité, que tous ses officiers ne suppléent pas tant à son défaut, qu'ils ne font que soulager ses peines; qu'il est tous ses officiers par sa pénétration et par ses lumières, quoiqu'il ne le soit pas par fonction, et qu'on peut dire de lui, comme du premier des Césars, que le même génie qui le fait vaincre dans les combats, le fait prononcer avec tant de lumière et de sagesse sur les affaires les plus embrouillées à la tête de son conseil : *Ut illum eodem animo dixisse quo bellavit appareat.* Grande âme, si vous êtes encore sensible aux choses de la terre, et s'il plaît à Dieu de vous faire connaître ce qui s'y passe; que de joie pour vous d'apprendre que votre mort même n'a pas été inutile à la gloire d'un maître, qui a été votre plus tendre et respectueuse passion durant votre vie!

Sans vouloir pourtant pénétrer dans les secrets de l'autre vie sur lesquels la Providence a tiré un voile impénétrable, ne pouvons-nous point dire, que si les lumières de ce grand homme ont été si utiles au service du roi, l'amour qu'il a eu pour les lettres et pour les savants, ne servira pas peu à immortaliser ce que Sa Majesté a fait de grand et dans la guerre et dans la paix? S'il se trouve des Virgile et d'autres génies capables de porter la mémoire de notre grand monarque jusqu'à la plus reculée postérité; s'il y a des mains assez habiles pour conserver à nos neveux les traits, l'air, la douceur et la majesté de ce visage et de ce port si digne de l'empire du monde; je ne crains point de dire que cet Auguste en doit quelque chose à ce Mécène. C'est lui, messieurs, c'est lui qui a donné le premier exemple à notre siècle d'exciter le travail des beaux esprits, ou en leur épargnant par ses libéralités la peine et le temps qu'il faut donner à solliciter la fortune, ou en procurant à leur vertu la gloire et l'élévation qui est la plus douce et la plus digne récompense du mérite.

Aussi, lorsque le grand cardinal de Richelieu eut quitté la terre, l'Académie française, ce corps illustre, qui, contre la nature des autres corps, n'est composé que d'yeux brillants qui découvrent tout par leurs lumières, de bouches éloquentes qui charment tout par leurs discours, n'hésita point sur le choix qu'elle devait faire d'un chef qui continuât de l'animer d'une manière aussi noble et aussi élevée que ce grand Armand. Elle recouvra dans notre illustre chancelier ce qu'elle venait de perdre dans ce premier ministre, et elle considéra moins dans ce choix la protection qu'elle pouvait recevoir

de son autorité, que la supériorité de son génie, qui le rendait sans leur choix le chef des savants et des beaux esprits, et la libéralité qui l'en rendait le bienfaiteur et le père. En effet, messieurs, il a fait élever les uns aux premières dignités de l'Eglise; il a poussé les autres dans le conseil du roi; il a fait des libéralités à quelques-uns, que leur mérite peut excuser de profusions. Une partie de ces grands hommes ont déjà rendu leur reconnaissance publique, je laisse aux autres de témoigner leur gratitude d'une manière digne d'eux; il a trop bien placé ses bienfaits, pour craindre que ceux qui les ont reçus les ensevelissent jamais dans l'oubli. Ils publieront sans doute que les grâces et les établissements n'étaient pas les seuls biens qui les attachaient à ce grand homme, qui était leur maître aussi bien que leur protecteur; ils ont reçu des avis de lui dans leurs ouvrages et dans leur profession, qui les ont surpris, et qui leur faisaient voir que, pour pénétrer ce qu'il y a de plus fin et de plus délicat dans les beaux arts, il ne fallait qu'un seul regard à ce génie sublime, et que ce que les autres ne découvraient qu'à force de travail et d'application, ce grand homme le voyait dans les petits moments où il se délassait de la forte assiduité qu'il apportait à son ministère. Que ne pourra pas un tel esprit pour la justice, s'il se trouve un cœur qui y réponde par sa fermeté? C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La plus ancienne de toutes les lois est celle que la main de Dieu a gravée dans le cœur de l'homme en le formant. Nous portons dans le fond de notre être cette loi toujours vivante, qui nous éclaire dans nos doutes, qui nous avertit dans nos erreurs, qui récompense nos vertus, qui punit nos crimes par les sentiments intérieurs qui nous consolent ou qui nous déchirent. Aussi l'éloquent saint Chrysostome a fort judicieusement remarqué que, dans le décalogue que Dieu donna à son peuple, il ne rend aucune raison ni des commandements, ni des défenses qu'il y fait. En défendant l'adultère et l'homicide, il n'ajoute pas, parce que ce sont de grands maux : en commandant l'honneur des parents, il ne rend pas pour raison la justice qu'il y a d'aimer ceux à qui nous devons la vie. Dieu avait déjà mis toutes ces raisons dans le cœur de l'homme, et sa propre conscience, par une lumière intérieure, prévenait tout ce qu'on aurait pu lui dire pour autoriser l'équité de ces commandements et de ces défenses : *Quoniam præveniens conscientia hæc omnia nos docuit.*

De manière, messieurs, que si l'homme se fût donné à lui-même l'attention qu'il se devait, il n'eût pas eu besoin du secours d'une autre loi. Mais, depuis que, séduit par les créatures et emporté par ses passions, il a fui son propre cœur, il a fermé ses oreilles à la loi du dedans qui le guidait, il lui a fallu une loi du dehors qui le ramenât à lui-même. Dieu l'a traité, dit saint Augustin, comme un esclave fugitif qu'on fait revenir dans sa prison et dans ses fers, à force de courir après lui et de lui couper chemin. L'homme fuyait son propre cœur et avait coupé les chaînes sacrées que sa raison lui donne : *Eras fugitivus cordis tui.* Dieu, pour l'obliger à rentrer en lui-même, met un législateur au-dessus de sa tête, lui donne une loi qui frappe ses sens. Il la voit écrite en tous les endroits, il l'entend prononcer en tous lieux. Pressé qu'il est par cette loi extérieure du côté de ses sens, il rentre dans lui-même et revient à cette loi intérieure, par laquelle il devait se gouverner pour vivre en homme.

C'est, ce me semble, messieurs, le beau sens qu'on peut donner à ces paroles de David : *Constitue legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* Il considère cette liberté effrénée des païens qui les faisait vivre sans loi et sans dépendance dans cet état. Il faut qu'ils se croient ou des dieux ou des bêtes. Dieu est trop grand pour être réglé par une loi supérieure : la bête est trop stupide pour être réglée par une obéissance raisonnable. Quiconque veut vivre sans loi, s'élève ou s'abaisse à l'un de ces degrés, et dans tous les deux il n'est point homme. Mais, grand Dieu, envoyez-leur un législateur qui les place dans leur véritable rang, et qui, leur faisant voir qu'ils ne sont pas des bêtes, puisqu'ils ont de la raison pour être conduits; qu'ils ne sont pas dieux, puisqu'ils ont trop de faiblesse pour se conduire eux-mêmes, leur apprenne justement qu'ils sont libres, à la vérité, mais libres sous une loi : *Constitue legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* Voilà ce que c'est que d'être homme.

Mais quand il faut donner ce législateur, ce premier magistrat à son peuple, qu'il y a de mystère et qu'il faut faire de démarches ! On sépare Moïse de cette foule d'Israélites qui demeurent au bas de la montagne : on le fait monter sur le haut de la sainte colline de Sina : il est défendu aux animaux d'approcher de ce lieu sacré : la gloire du Seigneur dont une nue est le symbole, enferme Moïse dans un même sanctuaire avec Dieu : il en revient avec un éclat et un air de divinité dont les Israélites ne peuvent soutenir la force et le brillant. Tout cela nous dit que le législateur et le premier magistrat d'un grand peuple, entre dans le premier partage de la gloire et de la force du Seigneur; qu'il laisse bien loin au-dessous de lui cette foule d'hommes déréglés qu'il doit conduire; qu'il s'élève à cette partie du monde moral, où n'arrivent pas les tempêtes et les orages des passions qui renversent tout dans la basse région où se trouve le commun des hommes, et que s'étant mis au-dessus de tous les sentiments dont la nature animale est capable, il devient un pur esprit et une pure intelligence que la raison détermine, et dont les mouvements humains ne peuvent ébranler la fermeté.

Il n'est pas besoin, messieurs, que je des-

cende à une application précise de tout ce que je viens de dire : vous l'avez faite avant moi ; vous avez reconnu les traits de ce juste chancelier dans le portrait de la justice même que je viens de former. Seigneur, s'écrie un prophète, vous n'êtes point comme ces juges de la terre : les passions dont leur tribunal est investi de toutes parts, n'approchent point du vôtre ; et maître de vous-même, vous jugez avec une tranquillité que rien au monde ne peut troubler : *Tu autem dominator virtutis, cum magna tranquillitate judicas.* Pour en venir là il faut être Dieu ou l'image de Dieu. Mais, Seigneur, puisqu'en récompensant nos vertus, vous couronnez vos propres dons, ne soyez point jaloux si j'exprime par ces termes consacrés à votre grandeur, la fermeté d'âme des grands hommes dont l'équité a été une des plus belles images de votre justice. Oui, messieurs, ce grand homme a exercé la justice en qualité de maître des requêtes, d'intendant des plus importantes provinces du royaume, de président à mortier, de garde des sceaux, de chancelier de France, avec une fermeté que la flatterie n'a pu amollir avec tout ce qu'elle a de doux ; que l'avarice n'a pu corrompre avec tout ce qu'elle promet de biens, et que la crainte n'a pu ébranler avec tout ce qu'elle a de terreur. Quiconque a pu résister à tous ces coups, peut passer pour invulnérable.

Le roi de Babylone connaissait bien tout le faible du cœur humain, lorsqu'il entreprit de rendre tout son peuple idolâtre : il savait que les hommes ne sont pas ordinairement gratuitement méchants; qu'on prétend mettre à couvert ses crimes sous sa lâcheté ; que s'il faut se défaire de sa probité, l'on n'entend point la perdre, mais la vendre ; que ceux qui font l'injustice pour l'injustice même sont des monstres, et que les monstres sont rares. Ainsi, messieurs, ce prince fait préparer des musiciens et des instruments dont l'accord faisait une harmonie douce et capable d'amollir les âmes les plus dures et les plus farouches. Il fait allumer une fournaise et tenir des bourreaux prêts, afin que l'image d'une mort si présente intimidât les âmes faibles ; la statue d'or, afin que l'éclat de cette matière, que Tertullien appelle si bien la reine du monde : *Princeps mundi*, éblouît les yeux des avares. Toute la Syrie céda à ces différentes attaques ; il y eut peu d'hommes dont Nabuchodonosor n'eût trouvé le faible, et on ne compte que trois jeunes hommes qui eussent le cœur de résister à une si lâche prostitution. La gloire en soit rendue à votre grâce, mon Dieu, vous avez trouvé dans ce grand homme que vous venez d'enlever à la terre, un ministre fidèle, un chancelier incorruptible, et qui, ayant résisté aux douces attaques de la flatterie, aux promesses engageantes de l'avarice, aux menaces terribles de la crainte, a si fort approché de cette tranquillité avec laquelle vous jugez : *Tu autem cum tranquillitate judicas.*

Longtemps avant que la sagesse humaine nous dît que les plus dangereux ennemis étaient les donneurs de louanges : *Pessimi inimicorum genus laudantes* ; la sagesse divine avait prononcé par l'oracle de ses Écritures que les louanges sont à l'homme de bien ce que le feu est à l'or, et que comme la plus grande preuve de ce métal est la résistance qu'il fait à l'activité de cet élément qui détruit tout, de même la marque certaine d'une grande âme est la résistance qu'elle fait aux sentiments que la bouche corrompue des flatteurs veut lui inspirer, et de refuser les faveurs que l'on veut tirer par les louanges, car le flatteur est toujours intéressé; il aborde en adorant, mais les louanges ne sont que la préface d'une demande : *Accessit adorans et petens aliquid ab eo.* Il prétend que le son des louanges enchante l'âme, l'endort, l'amuse ; et pendant qu'emportée hors d'elle-même par ces louanges, elle ne songe qu'à se regarder avec amour-propre dans le beau portrait que les flatteurs lui font d'elle-même ; ce qu'elle serrait lui échappe des mains ; chatouillée qu'elle est, elle n'a plus de force à résister. Tout le monde se laisse enchanter à cette sirène ; nous avons un penchant à croire que tout ce que la flatterie dit de nous sort de la bouche de la vérité. On ajuste la flatterie avec tant d'art, que nous croyons que les portraits de sa façon nous ressemblent. Personne ne ferme pleinement la porte aux flatteurs ; on se contente par une fausse modestie de la pousser doucement et de la laisser entr'ouverte. Vérités de mon Dieu, venez à mon secours pour me faire louer dignement la magnanimité de cette âme héroïque, qui, comme un soleil, a su dissiper la vapeur plutôt que l'encens qui s'élève du fond corrompu de l'âme du flatteur. Vous lui devez, vérité de mon Dieu, autant de véritables éloges qu'il en a refusé de faux de la bouche de la flatterie. Appelez autant de véritables panégyristes autour de son tombeau qu'il a éloigné d'injustes flatteurs de son tribunal. Que les pauvres qui n'avaient que l'éloquence des larmes et les tristes discours de la misère viennent apprendre à toute la terre si les civilités des grands, si les louanges des beaux esprits, si cette flatterie d'assiduité et de visites leur ont fait trouver l'accès moins favorable auprès de cet autel vivant, où tous les malheureux rencontraient un asile assuré. Mais non, messieurs, ce grand homme qui parlait mieux que tous les autres hommes, exprimera mieux là-dessus ses sentiments, et ses propres paroles lui feront bien plus d'honneur que les miennes : *Je regarde*, disait-il, *l'excès des louanges qu'on me donne, comme un préjugé de l'injustice des demandes qu'on me va faire. Je ne suis ni aussi grand qu'un Dieu pour mériter les parfums les plus exquis, ni aussi insensible qu'une idole pour soutenir la vapeur puante des fausses louanges.* S'il est vrai que la bouche du flatteur est l'épreuve de la fermeté du cœur de l'homme de bien, jamais cœur a-t-il passé par tant d'examens et d'épreuves différentes que celui de ce grand homme, à qui ses dignités attiraient

autant de flatteries que ses vertus de justes louanges?

Cependant, messieurs, quelque grand que soit le sujet de cet éloge, il me semble que le refus des richesses et des présents a je ne sais quoi de plus pur et de moins suspect que celui des honneurs et des louanges; parce qu'il est comme impossible de renoncer à ce doux parfum de la gloire, quand il nous est offert, encore qu'en apparence nous y renoncions. Quiconque refuse d'être loué par les autres, se loue lui-même; il recueille une moisson de gloire plus noble et plus sûre que celle qu'il dédaigne; et quand une fois les louanges sont adressées à quelqu'un, soit qu'il les accepte ou qu'il ne les accepte pas, il les reçoit toujours. Il n'en est pas de même des richesses : celui qui les rejette demeure aussi pauvre qu'il était auparavant, et il n'y a point de différence entre les perdre tout à fait et les refuser. Aussi l'Ecriture sainte compare la fermeté de ces âmes que les richesses n'ébranlent point, à celle de ces bâtiments solides dont les fondements sont creux jusqu'aux enfers, et dont le faîte s'élève presque jusqu'au ciel : *Qui projicit avaritiam, monumenta saxorum sublimitas ejus.* Mais cette même Ecriture qui vient de me fournir de quoi louer cette générosité en général, me donne les paroles du monde les plus fortes pour en faire l'application à cet illustre chancelier : *Suscitavi eum ad justitiam;* je l'ai fait naître pour être l'appui de la justice, l'exemple de tous les grands magistrats, le protecteur des innocents, la terreur des injustes : *Omnes vias ejus dirigam;* je conduirai ses pieds dans les voies de la justice, je conserverai ses mains, et elles seront pures de toute la corruption que les présents et les gains injustes attachent à celles des avares : *Et non in pretio, neque in muneribus.*

Ce grand homme eut la religion de ne rien recevoir qui ne pût être donné justement et qui lui pût être reproché par les soupirs de quelques particuliers intéressés; il eût cru être souillé de la confiscation du bien des proscrits : il a regardé la dépouille des malheureux comme une chose profane et à laquelle la main du souverain prêtre de la justice ne doit jamais toucher. Oui, ce grand homme pouvait à la fin de sa vie, avec la même assurance que Samuel, appeler tous les peuples de ce grand état et leur dire : *Loquimini de me coram Domino et coram Christo ejus :* Venez, peuples innombrables de ce grand royaume, qui avez été soumis à l'autorité de mon tribunal, paraissez avec moi devant celui de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils; déposez si j'ai opprimé quelqu'un, si je me suis prévalu de mon autorité pour faire quelque chose contre les lois dont j'étais le tuteur et l'oracle, si j'ai pris des présents, non-seulement de la veuve et de l'orphelin, mais du traitant et de l'homme d'affaires : *Si oppressi aliquem, si de manu cujusquam munus accepi.* Touché comme je le suis de ce que je dis, il me semble, messieurs, que j'entends les voix confuses de tous les Français, qui s'élèvent des quatre coins de cet Etat, et qui crient : Grâces, Seigneur, miséricorde au protecteur des pauvres dont les mains sont si nettes de tous présents, et dont toute la conduite n'a pu être souillée de l'ombre d'aucun gain injuste. Bien loin de cela, messieurs, il a mille fois rejeté l'inutile qui n'était point honnête, pour embrasser l'honnête qui était stérile et infructueux. Il me prend ici une envie bizarre, illustres héritiers de ce grand homme; chassez, si vous pouvez, de votre cœur, pour quelques moments, cette générosité héroïque que toute la terre connaît, et que j'ai vue de si près dans les derniers jours de la vie de ce grand homme; prenez pour un peu de temps les sentiments et les pensées des avares, les vues de l'avarice loueront mieux ce grand homme que tout ce que je puis avoir de rhétorique. Qu'un héritier intéressé et qui serait peu touché du désir de la gloire, serait éloquent à se plaindre d'un père qui, après avoir été quarante ans garde des sceaux et chancelier, sort de ces grands emplois avec un peu moins de biens qu'il n'y en avait apporté! qu'il se trouverait bien fondé de l'accuser d'imprudence et d'insensibilité pour sa famille! que ces accusations et ces plaintes seraient glorieuses et honorables, puisque tout ce qui manquerait à son avidité ferait l'éloge de ce grand homme! Mais, messieurs, il faut nous taire, et vous, et moi sur ce sujet, vous ne serez jamais assez avares, ni moi assez éloquent pour le louer, vous par vos plaintes, moi par mes éloges; une bouche plus éloquente l'a fait avant nous, le roi a loué la générosité et le désintéressement de son ministère, il a publié qu'il n'a trouvé de la résistance en lui que quand il a voulu lui faire donner de grands appointements pour des emplois extraordinaires dont il se chargeait; j'ai eu l'honneur d'entendre cet éloge de sa bouche. Que l'envie se taise là-dessus, la bouche du Seigneur a parlé : *Os Domini locutum est.*

Mais quoi! ce grand homme sera-t-il plus privilégié, dans la morale, que ces héros fabuleux ne l'étaient dans la nature! Ils n'étaient pas absolument invulnérables, et il y avait toujours quelque endroit dans leur corps par où ils pouvaient être blessés comme le reste des hommes; la crainte n'ébranlait-elle point, dans l'exercice de la souveraine justice, celui que la flatterie n'a pu corrompre? Non, messieurs, cette passion violente qui, comme parle Tertullien, ouvre toutes les portes de l'âme et y fait entrer tous les crimes : *Quando aditus animæ formido laxavit :* n'a pu ébranler la fermeté de ce grand cœur; il n'a point appréhendé les disgrâces puisqu'il ne les a point évitées.

Il n'a point appréhendé les dangers qui ont menacé sa vie; les provinces soulevées, les peuples mutins, l'image présente de la mort n'ont jamais troublé son esprit, ému son cœur, fait pâlir son visage, ou déconcerté la gravité de son maintien. Je parle ici aux

confins d'une province qui a vu ce grand homme à la tête des troupes du roi aussi bien que de ses conseils, d'un côté donner le mot aux officiers de guerre; de l'autre faire parler les lois en reines parmi les armes où elles ont accoutumé d'être muettes, et trouver ce doux tempérament de la sévérité qui châtie les rebelles, et de la douceur qui les gagne. Qu'il paraissait bien que la sévérité avec laquelle ce grand homme pacifia cette importante province, venait bien plus de la fermeté de son âme que de la dignité du caractère dont il était revêtu, et de la force des troupes qui le soutenaient.

Je n'ose, messieurs, vous convier de tourner les yeux d'un autre côté, pour voir un théâtre bien plus fameux d'une action encore plus éclatante et plus fameuse. Epargnez-moi la peine de dire les noms, le temps, le lieu et les acteurs; n'ayons pour ce temps funeste que des larmes et un silence profond: *Lacrymas civilibus armis secretumque damus*. Ne regardons point la chose comme arrivée, persuadez-vous que c'est une idée de générosité que je vais vous tracer, ne descendez, que de loin et en passant sur les applications odieuses, permettez-moi de n'en parler qu'en énigme, et ne vous efforcez point, de grâce, d'en trouver le mot.

L'on veut que le plus grand magistrat du royaume paraisse en public, et qu'il passe à travers d'une foule de séditieux qui ont perdu le respect qu'ils doivent à leur souverain, pour aller faire la fonction de son ministère la plus hardie et la plus odieuse à ce peuple mutiné. Aux approches d'un tel péril, une âme du commun ne sent que des mouvements irréguliers: car ou l'excès de la crainte la fait reculer, ou bien se sentant trop faible pour affronter un tel péril qu'elle aurait considéré dans toute son étendue, elle devient hardie par une espèce de lâcheté qui l'empêche de considérer le péril où elle se jette sans gloire, parce qu'elle le fait sans connaissance. Le héros dont je parle, éloigné également de ces deux extrémités vicieuses, ne craint rien pour lui-même, et craint tout pour l'Etat. Il a tout le cœur qu'il faut pour aller, et toute la présence d'esprit qu'il faut pour délibérer s'il le devait faire; il balance s'il ne faut pas ôter à des peuples l'occasion d'un grand crime, tel qu'eût été le meurtre d'un chancelier de France: il sait qu'une goutte de son sang en ferait couler des ruisseaux dans la suite par tout le royaume, et qu'un tel attentat ne méritant point de pardon, ceux qui l'auraient commis ne chercheraient point d'autre impunité que la perte de l'Etat. Croyez, messieurs, que dans ce portrait j'ai voulu représenter le sage Caton, qui, dans le feu des guerres civiles, ne craignait rien pour lui-même et n'était occupé que des dangers de la république: *Cunctisque timentem, securumque sui*.

Vous savez ce qui arriva, l'ange tutélaire de l'Etat épargna le plus grand crime du monde aux peuples qu'il avait sous sa protection. Un reliquaire donné à ce grand homme par une sainte vierge du Carmel, fut une barrière impénétrable contre la rage de ces furieux (1), et fit voir que quand il plaît à Dieu, deux ais de sapin sauvent ce que des milliers d'hommes n'eussent pu garantir. Il en est des âmes communes comme de la mer qui est encore agitée longtemps après que les vents sont calmes; elles passent des frissons de la crainte aux emportements de la vengeance et aux excès immodérés de la joie, passion également opposée à la sagesse et à la gravité d'un grand homme. Celui dont je parle, retiré par miracle du plus grand de tous les dangers, ne retient de l'image de son péril que ce qui regarde l'image de son prince, et plus ferme que l'orateur romain, à qui la vue de quelques soldats fit perdre l'esprit et le cœur, ce grand homme ne soutint jamais mieux dans son discours la dignité de son prince, que dans celui qu'il fit revenant des portes de la mort. Quiconque trouve cette présence d'esprit en sortant d'un si horrible danger, fait voir qu'il ne l'a jamais perdue, que la fermeté de son âme n'est pas un moindre miracle que la conservation de sa personne, qui fut un effet des sentiments qu'il a toujours eus pour Dieu.

TROISIÈME PARTIE.

Me voici, messieurs, dans la troisième partie de ce discours, où pressé par le temps, je me contenterai de marquer seulement les choses, et laisserai à vos esprits le plaisir de faire le reste. Ne croyez pas que ce soit faire descendre monsieur le chancelier de son tribunal, que de le représenter au pied des autels de Dieu qu'il a toujours si régulièrement adoré. Ce que l'homme rend à Dieu par les sentiments de sa religion, est le premier devoir de la justice; et j'ai appris du grand saint Augustin et du docteur angélique saint Thomas, que puisque l'exercice de la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, la plus essentielle de ses obligations se trouve à rendre l'esprit et le cœur à Dieu, qui le regarde comme sa plus douce et sa plus agréable possession.

Je vous atteste ici, sainte et auguste religion d'un Dieu crucifié; avez-vous trouvé une tête plus souple au joug que vous imposez, que celle de ce grand homme? Jamais entendement humain a-t-il porté de meilleure foi les chaînes sacrées dont les vérités révélées tiennent l'orgueil et la fierté de l'esprit captives? Sainte et auguste religion, il a toujours été votre disciple, votre protecteur comme chancelier, votre docteur comme très-savant. C'était trop peu pour lui, il eût voulu être votre victime comme martyr, et nous lui avons ouï dire avec des paroles de feu et de larmes, que sa mort n'avait rien de rude pour lui, sinon de ne la pouvoir souffrir pour la défense de la foi de Jésus-Christ et de son Eglise. Quand je vois ce grand esprit si soumis aux articles de notre foi, il me semble que je vois l'océan, cet élément si étendu et si fougueux, qui après

(1) V. la Vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement par le P. Amelot.

avoir porté ses flots jusqu'aux cieux, avoir creusé dans son sein des abîmes jusqu'aux enfers, avoir menacé d'engloutir tout ce qui est sur son rivage, dès qu'il approche du bord, il se dompte lui-même, il brise ses flots, il vient trînant comme un esclave pour baiser le doigt de Dieu qui lui marque ses bornes, et qui lui dit : Elément fougueux, tu viendras jusque-là, et tu ne passeras pas plus avant. L'esprit de M. le chancelier avait l'étendue de l'océan, il en avait le mouvement, il s'élevait jusqu'au ciel, il descendait jusqu'aux enfers, par la connaissance qu'il avait de toutes choses ; mais dès qu'il approchait des choses de la religion, il adorait les bornes sacrées que sa foi lui marquait par l'ordre de Dieu : *Termini positorem adorat.* Cette soumission si sincère venait des idées sublimes qu'il avait de la grandeur de Dieu, du néant et de la misère de l'homme. Il avait souvent dans l'esprit et dans la bouche ces belles paroles de Tertullien, qui ne paraissent pas indignes de Dieu, qui est si grand et si unique dans sa grandeur, qu'il semble détruire tout autour de lui pour demeurer dans la solitude majestueuse : *Deus solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ possidet.* Le seul Etre suprême détruit tout, anéantit tout, ôte tous les degrés et tous les rangs, bâtit son trône sur le néant de toutes les créatures. Trop heureux, trop heureux, disait-il, si je puis me perdre moi-même pour m'abîmer dans l'infinité de ce premier Etre.

Ces sentiments qui l'ont occupé si saintement sur la fin de sa vie, avaient pénétré son esprit et son cœur dans sa jeunesse ; il eut dessein de se consacrer tout entier à la contemplation de la grandeur de son Dieu, et de s'en rendre la victime par la pénitence. Mais les ordres de Dieu lui destinaient une autre place dans son Eglise, il fallait qu'il en fût le protecteur. Pouvait-on seconder plus fidèlement ses desseins, pouvait-on être attaché plus scrupuleusement à l'Eglise, qui est la colonne de la vérité, et avoir plus de déférence pour le saint-siége qui en est l'oracle ? Pleurez, pleurez, ministres des saints autels, prélats de l'Eglise, vous avez perdu le plus zélé défenseur de cette ombre de juridiction qui vous reste. Pleurez, familles de religieux, les uns votre fondateur, les autres votre père, tous votre protecteur. Il me semble ici, messieurs, que je suis obéi, et que j'entends de tous les côtés du royaume les tristes accents des services qui lui ont été faits en tant d'églises ; tristes, mais précieuses marques de la douleur et de la reconnaissance de ces saints ordres.

Les sentiments de la religion étaient descendus de son esprit dans son cœur ; il aimait Dieu, il le regardait comme son souverain bien, il n'avait point de plus doux entretien que ceux dont il était la matière ; et lorsque dans les conférences secrètes qu'il avait très-souvent avec des personnes de piété, il lui était permis de s'abandonner à sa tendresse, les larmes lui coulaient des yeux ; ce sang du cœur, comme parlent les Pères, étaient des marques ardentes de la sincérité de son amour et de sa pénitence ; car il avouait dans l'amertume de son âme qu'il était pécheur.

Loin d'ici le lâche artifice de ces orateurs, qui, au lieu de faire voir ceux qu'ils louent comme pénitents, s'efforcent de les faire impeccables ; ils ne voient pas que l'autel et la chaire ne s'accordent pas ; que les auditeurs le prennent pour un pécheur, tandis qu'ils s'efforcent de faire voir le panégyrique d'un saint ; et que rien ne s'accorde plus mal qu'un sermon pour un innocent, et qu'une messe pour un coupable. M. le chancelier a été homme, c'en est assez pour avouer qu'il a été pécheur. Mais, grand Dieu ! si vous ne sauvez que ce qui n'a point péché : hé ! qui sera justifié ? qui remplira les siéges des anges prévaricateurs ? quel sera le sujet de votre miséricorde ? Votre serviteur a péché, c'est ce que font tous les hommes : mais ce que tous les hommes ne font pas, il a fait pénitence, il a versé des larmes amères, il a poussé des soupirs enflammés ; il a fait des profusions dans ses aumônes assez grandes pour éteindre les flammes de l'enfer. Enfin, il a terminé tant de saintes actions de sa vie par une de ces morts que vos Ecritures appellent précieuses devant vous.

Hélas ! j'ai prononcé cette funeste parole, j'ai bouché vos plaies, messieurs, et je me vois obligé de les rouvrir. Illustres enfants de ce grand homme, songez dans ce moment à son exemple plus qu'à sa perte, ayez autant de constance pour entendre parler de sa mort, qu'il en eut pour la souffrir. Il faut presque adorer ce que vous pleurez : *Quod luctus fleverat ante, nunc adoret.* Il vous a donné l'exemple de la constance, il ne paraissait pas qu'il allât quitter tant de chers et dignes objets de sa tendresse. Cet endroit me fait souvenir de cet illustre Metellus à qui ses conquêtes avaient donné le nom de Macédonien ; il est peu de personnes dont on puisse plus justement comparer le bonheur avec celui de ce brave Romain : car outre ses grandes actions, ses triomphes, ses charges, le long espace de temps qu'il vécut, il laissa quatre illustres fils au monde ; il les vit dans un âge avancé et dans les premières places de l'Etat : on vit quatre fils porter sur leurs épaules le cercueil de cet illustre père. Les deux aînés avaient été consuls, le troisième l'était effectivement, et le quatrième le fut bientôt. Pour parler juste, dit un historien, il ne faut pas appeler cela mourir, mais sortir agréablement de la vie.

Notre chancelier est mort de même au milieu des siens dont il était aimé jusqu'à l'adoration, dans les larmes d'une épouse que sa piété et tant d'autres rares qualités lui rendaient considérable. Il voyait son sang joint à celui du grand Henri par l'alliance d'un grand prince ; il voyait dans sa famille par le mariage de mesdemoiselles ses filles, toute la gloire, la générosité et, ce qui est si rare, la probité des plus illustres maisons du royaume ; il eût eu de la peine à décider, lui qui décidait tout, qui l'emportait dans son

illustre famille, ou les prélats dans les vertus religieuses de l'Eglise, ou les officiers de la couronne dans les qualités éclatantes de l'épée, ou les dames dans les grâces et les vertus modestes de leur sexe. Mourir dans le sein de tant de grandeurs et de tant de gloire s'appellerait, au style d'un païen, partir doucement de la vie; mais dans un style chrétien, être le meilleur père du monde, et quitter sans faiblesse tant d'enfants si aimants et si aimés, s'appelle s'endormir au Seigneur, s'appelle espérer une vie où l'on n'est plus lié par les liens périssables de la chair et du sang, mais par les chaînes immortelles d'une éternelle charité.

Jamais homme ne fut plus pénétré de la foi, de l'espérance, de l'amour de cette vie future que ce grand homme. J'eus l'honneur d'être appelé à sa mort, et j'apportai à ce triste ministère toute la douleur que peut inspirer une perte publique, et l'intérêt d'une maison à qui je dois tant de respects et de reconnaissances. Mais pardon, messieurs, si je vous dis qu'en le voyant je ne pus plus donner que des larmes de joie à votre perte; au lieu de trouver un malade affaibli qui eût besoin d'être aidé, je vis un homme plus admirable dans le lit de la mort, qu'il n'avait jamais été sur son tribunal. Je m'oublierai moi-même avant que d'oublier les grandes choses dont je suis le témoin. Combien à travers les ombres de la mort, ce spectacle avait d'éclat et de grandeur! Le beau spectacle pour Dieu de voir ce cœur brisé de douleur, humilié dans la vue de ses péchés; mais soutenu par la confiance de ce Jésus qu'il nommait si souvent son bon, son doux, son aimable et miséricordieux Jésus : *Spectaculum Deo!* Le beau spectacle pour les anges, de voir le brillant de cette grande âme, qui déjà dégagée des sens et de la matière, touchait, ce semble, aux vérités éternelles, et n'était remplie que de cette grandeur et de cette sainteté de Dieu que ces intelligences célèbrent dans toute l'éternité : *Spectaculum Angelis!* Le beau spectacle pour les hommes, de voir l'exemple d'une résignation si entière à la volonté de Dieu, et ce choix si juste des passages les plus beaux et les plus affectifs de la sainte Ecriture, qu'il semblait que le même esprit qui les a dictés aux prophètes, les lui inspirât pour les dire et pour en tirer les plus tendres affections : *Spectaculum hominibus.*

Mais pourquoi me servir d'un terme singulier pour parler des spectacles de plusieurs agonies, où la grâce de Jésus-Christ a fait triompher ce grand homme de toutes les forces de l'enfer et de toutes les horreurs de la mort? Il a vu plusieurs fois dans ce triste appareil que lui causèrent les cérémonies sacrées de l'Eglise, la douleur de ses chers enfants, les larmes de ses domestiques et les sentiments qu'inspire la nature : mais il les a vues sans en être ému, il les a senties sans s'étonner. Ces langueurs, ces abattements, ces symptômes, que Tertullien a si bien appelés des portions de la mort, l'ont mis plusieurs fois aux prises avec elle. La mort du Seigneur qui donne la mort et la vie, qui conduit jusqu'au bord du tombeau et qui en retire, semblait l'immoler et le faire revivre plusieurs fois pour se donner plus souvent à lui-même, aux hommes et aux anges, le beau spectacle d'une mort si héroïque et si chrétienne. Car, messieurs, par où jugeons-nous du retour de sa vie, si ce n'est par ses élévations à Dieu, par ses actes de religion? Animé d'une foi si vive, d'une espérance si ferme, d'une charité si ardente pour son Dieu et pour ses ennemis, le premier mouvement de son cœur était un mouvement de religion. Il pouvait dire à Dieu avec le prophète royal, dont il répétait fidèlement les plus beaux psaumes : *Resurrexi, et adhuc sum tecum*, je suis ressuscité, mais ce n'est que pour être avec vous. Aussi nous ne nous aperçûmes que ce grand homme avait cessé de vivre, que lorsqu'il cessa de parler de Dieu.

Que dis-je, messieurs, cessa de parler de Dieu! Non, non, il ne cessera jamais de le faire; son corps fait encore dans son tombeau l'office que son esprit faisait dans son corps; ses ossements dans le sépulcre qu'il a choisi, disent encore à Dieu : Seigneur, qui est semblable à vous? *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* Semblable à ces hommes pleins de foi, dont l'histoire ecclésiastique nous parle, il a renoncé à ce superbe tombeau de ses pères, pour trouver une humble retraite dans la terre des saints, et pour entretenir et cultiver par le voisinage du corps d'une sainte, qui a toujours été sa protectrice (1), ce germe d'immortalité qu'empruntent les fidèles mourants par la participation de la chair vivifiante de Jésus-Christ. Il semble que dès le quatrième siècle on a travaillé à son épitaphe par ces beaux vers :

> Sprevisti patris corpus sociare sepulcris,
> ... Cum pia fraternis consortia somni,
> Sanctorumque cupis cara requiescere terra.

Grand Dieu, ne le frustrez point de son espérance. Fidèle servante de Jésus-Christ, obtenez-lui par le voisinage de vos sacrés os une heureuse communion de grâces et de paix. Saintes filles d'Elie, ouvrez le ciel, comme votre père, pour en faire descendre, non pas une goutte, mais une inondation de rosée pour éteindre les flammes qui sont destinées à l'expiation de ses péchés. Et vous, chère et illustre sœur, soulagez votre juste douleur par les paroles que Jésus-Christ vous adresse aussi bien qu'à celle dont il parle dans l'Evangile : *Resurget frater tuus.* Ce frère que vous avez pleuré si amèrement n'est pas mort, il a vécu en moi, il ne saurait mourir : *Resurget frater tuus.* Vous le souhaitez, vous le croyez; nous le souhaitons, nous le croyons avec vous, nous l'espérons. Mais comme la justice de Dieu est délicate et si sévère, qu'elle trouve des taches dans les anges qui sont des esprits si purs, qu'elle trouve à réformer dans no-

(1) La sœur de M. le chancelier, religieuse carmélite de Pontoise, où il a choisi sa sépulture.

tre plus exacte justice ; nous allons joindre notre esprit et notre cœur à l'esprit et au cœur du grand prélat qui achève le sacrifice que notre discours n'a que trop longtemps interrompu, et offrir la victime de propitiation pour cette grande âme; et pleins de l'espérance de sa gloire, nous nous souviendrons à jamais que la vie de M. le chancelier ayant été assez belle et assez éclatante pour satisfaire l'esprit des plus ambitieux, sa mort assez chrétienne et assez sainte pour remplir les désirs des justes ; vous pouvez lui appliquer sans crainte les paroles sacrées qui ont commencé ce discours, puisque l'on ne peut couronner plus dignement une éminente dignité, qu'en y vieillissant avec honneur, et en sortant par la piété et par la religion qui sont les voies véritables de la justice : *Corona dignitatis senectus, quœ in viis justitiœ reperietur.*

ORAISON FUNÈBRE

DE HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, MARÉCHAL-GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, ETC.

Prononcée en 1675 *aux Carmélites du grand couvent de Paris, où repose son cœur.*

Proba me, Deus, et scito cor meum.

Eprouvez-moi, grand Dieu, et sondez le fond de mon cœur (*Ps.* CXXXVIII).

Il n'y a rien que l'homme puisse moins soutenir que l'examen de son cœur, soit que Dieu en soit le juge, ou que les hommes en soient les arbitres. Les lumières de Dieu vont découvrir jusque dans les plus secrets replis de notre âme, mille défauts que notre amour propre nous cache et nous déguise à nous-mêmes : et les hommes, tout aveugles qu'ils sont, n'ont pas laissé de conserver un reste de connaissance maligne, qui leur fait entrevoir ce qu'il faudrait pour faire un cœur parfait : mais qui leur donne un penchant secret à croire que ce cœur n'est plus qu'en idée, et qu'on n'en trouve point sur la terre.

Aussi la situation la plus raisonnable où l'homme de bien puisse être là-dessus, est de craindre beaucoup les jugements de Dieu, et de se mettre fort peu en peine de ceux des hommes. Il faut qu'uniquement attentif aux idées de vertu et de gloire que cette règle lui propose, il oublie presque s'il y a des spectateurs sur la terre, pour ne songer qu'à ce Dieu qui est en même temps le spectateur, le juge et la couronne de ses actions. C'est là que le grand roi dont j'ai emprunté les paroles de mon texte, tournait tous les mouvements de son cœur; lorsque par une fierté sainte et héroïque, dédaignant toutes les vaines opinions de la terre, il allait apprendre des jugements de Dieu, celui qu'il devait faire de ses pensées et de ses actions : *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Je sens bien, messieurs, que je trahis les plus chers sentiments de l'illustre mort que nous pleurons, lorsque j'entreprends d'exposer à vos yeux les trésors d'un cœur que la nature avait fait si grand, et que la grâce avait rendu si bon et si religieux. Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers ; mais jamais homme ne songea moins aux applaudissements des spectacles : et dans ce moment je me représente si vivement de quel air ce grand homme rejetait les louanges ; et je me sens si fort frappé de cette manière, qui sans avoir rien de dur, mettait pourtant sur son visage tout le ressentiment d'une modestie indignée, qu'il s'en faut peu que je n'abandonne mon entreprise, et que je ne laisse à vos cœurs le soin de faire l'éloge d'un cœur que notre héros ne voulait être connu et approuvé que de Dieu seul : *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Et en vérité cette sorte d'éloge lui serait bien plus avantageuse que tout ce que l'éloquence pourrait produire de pompeux et de magnifique. Il y a de certains sujets, où l'auditeur touché par avance, s'irrite que l'orateur entreprenne de lui inspirer quelque chose de nouveau. Le cœur ne peut souffrir que l'esprit par des pensées particulières, vienne diviser un sentiment général qui le remplit et qui l'occupe tout entier. C'est l'état où je vous trouve, messieurs ; vous sentez bien plus de choses sur ce sujet, que vous ne pensez. Votre âme pénétrée de tout ce qu'était ce grand homme, se sent pleine d'une foule d'idées, qui, à force de se presser pour se faire voir tout à la fois, se confondent et ne font qu'un seul sentiment de tout ce que la vertu d'un héros peut inspirer de respect, d'admiration, de tendresse, et de douleur, à ceux qui l'ont admiré, qui l'ont aimé et qui l'ont perdu. De sorte, messieurs, que votre imagination élevée au-dessus d'elle-même par la sublimité du sujet, poussée et soutenue par la tendresse et la douleur de vos cœurs, ne laisse rien à faire ni à vos pensées, ni aux miennes ; et personne ne pourra me reprocher d'être demeuré au-dessous d'une si riche matière, à qui je ne puisse faire le même reproche avec justice, s'il était chargé du même emploi.

Eh ! où en serais-je réduit, messieurs, sans cette égalité d'impuissance où la grandeur du sujet met tout ensemble les auditeurs et l'orateur? Car je ne me cache point à moi-même la difficulté de mon entreprise, et le peu d'espérance qu'elle laisse d'un heureux succès. Je sais que pour répondre dignement à ce que vous attendez, il faudrait que l'on pût dire de moi ce qu'un historien a dit de six combattants, à qui deux armées remirent autrefois la décision de leurs intérêts : Ils combattirent en hommes qui étaient animés de l'esprit et du cœur des deux grands peuples qui les employaient : *Magnorum exercituum animos gerentes.* Pour louer dignement ce grand homme, ne faudrait-il pas que je fusse animé des sentiments de toute l'Europe? de ceux de la cour dont il était l'admiration ; de ceux des armées dont il était l'âme et les délices ; de ceux des peuples dont il était le bouclier et le défenseur; de ceux de tout le royaume dont il était l'ornement · de ceux

des ennemis dont il était la terreur ; de ceux des honnêtes gens dont il était le modèle ; et plus que tout cela, de ceux de l'Eglise et des saints dont il était l'amour et la joie?

Souffrez donc que pour me soutenir un peu dans un si grand dessein, et pour ne pas m'égarer dans la recherche des qualités héroïques d'un si grand homme, je suive l'idée que les divines Ecritures nous donnent en la personne d'un si grand prince, d'un grand capitaine et d'un grand saint; et que, convaincu comme je le suis de la conformité du cœur de notre héros avec celui de David, j'adresse à toutes les conditions de la terre les paroles que David n'adressait qu'à Dieu: *Proba me, et scito cor meum*, sondez et examinez ce cœur, vous qui ne concevez point d'autre grandeur que celle qui vient des vertus militaires; et vous trouverez que comme celui de David, il a eu toute la valeur et toute la conduite qui fait les grands capitaines. Sondez et examinez ce cœur, vous qui n'êtes sensibles qu'aux vertus douces de la morale et de la société civile; et vous trouverez que, comme celui de David, il a eu la bonté, la douceur, la modération et toutes les qualités qui forment l'honnête homme et le sage. Sondez et examinez ce cœur, vous qui, plus éclairés que les autres, ne donnez votre approbation qu'aux vertus chrétiennes; et vous serez convaincus que, comme celui de David, il a été pénétré de foi, de religion, d'humilité et de tous ces dons du Saint-Esprit qui font les chrétiens et les saints : *Proba me, et scito cor meum.* Voilà, messieurs, le sujet et la division du discours que je consacre à la gloire immortelle de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerie légère, gouverneur de la province du haut et du bas Limosin.

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, messieurs, que presque tous les peuples de la terre, quelque différents d'humeur et d'inclination qu'ils aient pu être, sont convenus en ce point d'attacher le premier degré de la gloire à la profession des armes; et soit que par complaisance pour les plus forts, on ait voulu les élever sur tous les autres; soit que par flatterie on se soit laissé aller à consacrer la passion dominante des grands, ou que véritablement on n'ait rien trouvé au-dessus de cette fermeté d'ame qui fait mépriser les périls et la mort même, rien n'est si établi dans le monde que la supériorité de la gloire qui vient de la valeur, des victoires et des triomphes.

Cependant si ce sentiment n'était appuyé que sur l'opinion des hommes, on pourrait le regarder comme une erreur qui a fasciné tous les esprits, et dont le monde est assez rigoureusement puni par le trouble et la désolation que l'amour d'une telle gloire cause dans tout l'univers. Du moins ne croirais-je pas que la chaire de la vérité fût destinée à louer les erreurs du genre humain, ni que les ministres du Seigneur qui ne trempent plus leurs mains dans le sang des victimes, dussent être les panégyriques de ces actions, dont le récit entraîne avec soi l'idée de tant de meurtres et de carnages.

Mais quelque chose de plus réel et de plus solide me détermine là-dessus; et si nous sommes trompés dans la noble idée que nous nous formons de la gloire des conquérants, grand Dieu! j'ose presque dire que c'est vous qui nous avez trompés. Car enfin, messieurs, sous quelle image plus pompeuse les saintes Ecritures qui doivent régler nos sentiments, nous représentent-elles Dieu même, que sous celle d'un général qui marche en personne à la tête des légions innombrables d'esprits qui combattent sous ses étendards? Elles nous le font voir sur un char tout brillant d'éclairs, la foudre à la main. La terreur et la mort marchent devant sa face, renversent ses ennemis à ses pieds; et, se faisant sentir aux choses insensibles mêmes, ébranlent jusqu'à leurs fondements, et ouvrent la terre jusqu'aux abîmes. Le plus auguste des titres que Dieu se donne à lui-même, n'est-ce pas celui de Dieu des armées? Les anges ne le font-il pas retentir au-dessus de tous les autres dans le ciel même qui est le centre de la paix? Et enfin lorsque Dieu paraît sur la montagne de Sinaï, comme un législateur, pour parler d'un ton de grandeur et d'une voix de magnificence, ne donne-t-il pas ses lois parmi les éclairs et les foudres?

Ainsi, messieurs, vous tous que la naissance et même la vocation du ciel appelle à cette glorieuse profession, qui est la défense des autels de Dieu, de l'autorité de votre prince, et de la sûreté de votre patrie, ne la regardez point comme un obstacle formel à votre salut et à votre gloire chrétienne. Ce que l'Eglise peut louer par la bouche de ses sacrés ministres, vous pouvez le pratiquer en chrétiens. Oui, vous le pouvez, et j'atteste sur cette vérité la gloire immortelle de ces héros généreux qui ont autrefois composé les légions, à qui la valeur et le courage donnèrent le nom de fulminantes. L'Eglise leur a dressé des trophées sur la terre, et le ciel les a couronnés d'une gloire qui ne passera jamais. C'est parmi ces saints héros que nous pouvons croire qu'est placée l'âme de celui que nous venons de perdre, puisque avec leur courage et leur valeur il a eu leur foi et leur religion.

M. de Turenne a eu tout ce qu'il fallait pour faire un des plus grands capitaines qui furent jamais. Sa grande naissance qui, par la suite de mille héros, le faisait remonter jusqu'aux anciens comtes souverains d'Auvergne, et ducs d'Aquitaine, l'approchait par ses alliances de toutes les couronnes de l'Europe. Tous ces grands noms de France, Navarre, Angleterre, Ecosse, Bourgogne, Sicile, Portugal, et tant d'autres si souvent répétés dans sa généalogie, ne l'entretenaient que de victoires et de triomphes. Il était né avec un grand sens naturel, et une pénétration judicieuse, avec un corps de ce tempérament robuste que les anciens louaient si fort dans leurs héros, et qui, jusqu'à un âge avancé, l'a rendu capable de toutes les fatigues de la

guerre. Il commença dès l'âge de quatorze ans à porter les armes. Il ne pouvait apprendre ce glorieux métier sous un plus grand maître que le fameux Maurice, prince d'Orange, son oncle. Il passa par tous les degrés de la milice. La fortune lui fournit de grandes occasions, des combats, des siéges, des batailles, des révolutions subites, de grands événements. L'emploi le porta dans des pays différents, la victoire le suivit presque partout, et la gloire ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas toujours vaincu, il a du moins toujours mérité de vaincre, puisque dans l'une et dans l'autre fortune il a également bien agi en brave soldat et en grand capitaine; et, sans aucune distinction de bon et de mauvais succès, il me paraît toujours le même en Hollande, en Italie, en Catalogne, en Allemagne, en France et en Flandre.

La Hollande admira dans ses premières campagnes une valeur qui lui devait être un jour si fatale, et on ferait valoir ce qu'il fit à la levée du siége de Cazal, au secours de Turin, à la route de Quiers, et au passage du Pô, à Moncallier, si la gloire de cent autres miracles par lesquels il s'est élevé au-dessus de lui-même, ne jetait un éclat assez vif pour effacer ceux de ses premières années.

Le malheur de Mariandal arrivé par la faute d'un officier étranger, pouvait-il être plus glorieusement et plus utilement réparé que par cette présence admirable d'esprit avec laquelle M. de Turenne sauva le reste de l'armée? Dans le trouble où de tels désordres jettent d'ordinaire un général, on eût regardé comme un coup de prudence de faire approcher de nos frontières les troupes qu'il avait sauvées dans la déroute. Mais notre héros, dont les vues étaient toujours plus étendues et plus justes que celles des autres hommes, leur donne le rendez-vous bien avant dans le pays ennemi, favorise leur retraite, combattant plutôt en victorieux qu'en vaincu, oblige par cette marche et par cette résolution, comme il l'avait prévu, plusieurs princes d'Allemagne, de joindre leurs troupes aux siennes, et commandant peu de temps après l'aile gauche de l'armée du roi à la fameuse bataille de Norlingue, la fortune y seconda si bien les efforts qu'il fit pour retenir la victoire dans notre parti, qu'elle mérita qu'on lui pardonnât l'injure de l'avoir abandonné au commencement de cette campagne.

Mais de quoi servent les armes, si par les combats et les victoires on ne se fait un chemin à la paix, qui dans l'ordre légitime des choses doit être la fin de la guerre? M. de Turenne ravage comme un foudre tous les bords du Rhin, entre dans la Bavière le fer et le feu à la main, prend presque toutes les villes de cet Etat, défait les Bavarois et les Impériaux, et force l'empereur par tant de victoires de consentir à la paix de Munster, qui assura au roi la conquête de l'Alsace.

Hélas! malheureuse France, pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restait-il pas assez d'autres, sans tourner les armes contre toi-même? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de sang et à perdre tant de vaillants hommes qui eussent pu te rendre maîtresse de l'Europe? Que ne peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire et les dérober à la connaissance de nos neveux! Mais puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre qui, pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vue ce défaut de lumière et cette nuit funeste, qui, formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux mêmes qui cherchaient le bon chemin. Il est certain d'ailleurs que le côté que nous pouvons montrer de ce temps malheureux est si beau, si grand, si illustre pour M. de Turenne, et qu'il fit des choses si importantes pour l'Etat et si glorieuses pour lui, à Bleneau, à Gergeau, à Ville-Neuve-Saint-Georges, à Etampes et en cent autres endroits, que la mémoire en durera autant que la monarchie; et il semble qu'un homme qui n'eût pas songé à regagner le temps qu'un petit égarement presque forcé lui avait fait perdre n'eût point été capable d'aller si loin.

La suite de la guerre ne fut qu'une suite de gloire pour lui. La levée du siége d'Arras et celle du siége de Valenciennes sont deux monuments éternels de sa valeur et de sa prudence. Vainqueur dans l'un, et contraint de céder à la fortune dans l'autre, il fut également admirable dans tous les deux. Car si dans le premier il parut avec tout ce que la valeur heureuse a d'éclat et de pompe, dans le second il fit voir tout ce que la valeur malheureuse a de fermeté et de ressources. Sa retraite eut l'air d'un triomphe pour lui; et, bien loin de désespérer de la république et de la fortune de son roi, il empêcha les ennemis de profiter de leur victoire, prit la Capelle, et fit voir cette capacité admirable et consommée qui lui faisait trouver le moyen de profiter des disgrâces et de se mettre en état, après les pertes, de donner souvent de la crainte et toujours de l'admiration à ses ennemis.

Ce fut la dernière fois qu'il eut besoin de cet art des ressources qu'il savait mieux que capitaine de son siècle. La fortune, d'accord avec son mérite, ne lui laissa plus que la gloire de vaincre et de profiter de ses avantages. Ce n'est plus qu'un torrent impétueux de prospérités, et j'ai de la peine à suivre le vol de la victoire qui m'entraîne pour me faire voir la prise de Saint-Venant, Mardick, Dunkerque, Furnes, Bergues, Dixmude, Ypres et Oudenarde. La conquête de la plupart de ces villes fut le fruit de la sage et généreuse résolution que prit notre héros de différer à se rendre maître de Dunkerque qu'il assiégeait, pour aller battre les ennemis à la fameuse bataille des Dunes. Je ne sais si j'oserai dire qu'il fit dans cette campagne comme un abrégé de toute la gloire militaire, et qu'il convainquit toute l'Europe que son génie s'étendait également sur toutes les parties de la guerre, et qu'il était toujours le

même, soit qu'il fallût conduire des siéges, ou prendre promptement le meilleur parti dans les occasions pressantes, ou exécuter avec vigueur ce qui était judicieusement résolu, ou vaincre en bataille rangée, et profiter sans relâche de ses victoires.

Tant de grandes actions, une suite si constante de glorieux succès, une réputation si pleine et si entière semblaient être le plus doux et le plus digne fruit de tant de travaux ; et on eût dit que le ciel ne pouvait plus rien pour lui, après lui avoir accordé toutes les couronnes que la gloire peut mettre sur la tête d'un sujet. Cependant ce qui eût été le terme et la fin des plus grands héros n'était qu'un chemin et un moyen au nôtre pour arriver à une plus grande gloire. Le Dieu des armées, par tant d'illustres emplois, par tant d'événements divers, tant de victoires et tant de triomphes, ne faisait que préparer un maître en l'art de la guerre au grand et invincible Louis, et il ne fallait pas moins que l'étude et l'expérience de près de cinquante années pour faire quelque jour des leçons à un tel disciple. Que ne peut pas un grand maître, lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former? A peine M. de Turenne a-t-il donné ses premiers conseils, qu'il se voit hors d'état d'en donner d'autres, prévenu par les lumières, par la pénétration et par l'heureuse et sage impétuosité du courage de ce grand monarque. Comme on voit la foudre conçue presque en un moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frapper, abattre, ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent partout. Les murailles de Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, Alost, Oudenarde tombent à ses pieds. La terreur saisit toute la Flandre et l'étonnement passe au loin dans toute l'Europe. M. de Turenne est lui-même épouvanté de la rapidité et de la justesse de ce mouvement, lui qui, accoutumé à faire des choses extraordinaires, ne devait plus trouver dans la guerre de sujet d'admiration. Mais ce qui doit redoubler la nôtre, c'est que M. de Turenne a paru si grand aux yeux du roi, qu'il a mérité que ce grand prince voulût bien s'appliquer, dans les commencements, à l'étudier; et, par la conformité de génie dans l'art de la guerre, le roi est si bien entré dans les manières de ce parfait capitaine, que M. de Turenne ne fit rien, il y a un an, pour chasser les Allemands du royaume, que le roi n'eût projeté dans son cabinet; et les ordres de ce grand monarque étaient si conformes aux projets de notre héros, que l'on ne sait s'il est plus glorieux au roi d'être entré de si loin dans les desseins d'un général consommé en l'art de la guerre et aidé de la vue des lieux, ou à M. de Turenne d'avoir prévenu par ses actions les ordres d'un maître si éclairé.

N'attendez pas de moi, messieurs, que je vous fasse ici une description particulière des actions immortelles de cette campagne, digne de l'envie des plus fameux conquérants qui furent jamais. Pour bien peindre de telles choses, il faut avoir un génie capable de les faire, et la postérité ne saurait jamais bien tout ce que ce grand homme fit voir de sagesse, de capacité, de pénétration, d'activité, de vigueur à Sintzeim et Ladembourg, à Entzeim, à Mulhauzen, à Turqueim, si ce nouveau César n'avait lui-même laissé l'histoire de sa vie. Pour moi, dont le style peu accoutumé à de telles matières, n'en pourrait que ternir l'éclat, quand je vois cette multitude innombrable d'Allemands qui menaçaient la France d'une inondation pareille à celle des Cimbres et des Teutons; et que j'entends cet homme si sage qui parlait toujours si modestement de l'avenir, promettre fièrement de leur faire repasser le Rhin, au deçà duquel l'espérance de ravager nos plus riches provinces, les avait attirés; il me semble qu'il y eût ici une inspiration d'en haut, et que non-seulement, vaillant comme David, mais en quelque façon prophète comme lui, il parla de l'avenir aussi sûrement que le Dieu même qui l'inspirait pour le prévoir, et qui le soutenait pour l'exécuter.

Assemblez-vous, ennemis d'Israël, dit le Dieu des armées, et vous serez vaincus : *Congregamini, populi, et vincimini* (*Is.*, VIII). Renforcez votre ligue de l'union de cent peuples confédérés, vous serez vaincus : *Confortamini, et vincimini.* Faites des apprêts effroyables de guerre, vous serez vaincus : *Accingite vos, et vincimini.* Joignez la prudence à la force; tenez mille conseils de guerre, tous vos desseins seront renversés : *Inite consilium, et dissipabitur.* Promettez, espérez, menacez, il n'arrivera rien de ce que vous projetez : *Loquimini verbum, et non fiet.* Voilà, messieurs, comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne sont que du vent et de la fumée; et voilà ce que promet fièrement ce grand capitaine, cet autre David inspiré et animé de l'esprit de Dieu. Peuples que le Rhin sépare de nous, unissez-vous; sortez de vos forêts et de vos neiges pour venir inonder les doux climats de la France : cercles de l'empire, unissez toutes vos forces, vous serez vaincus, et il ne vous restera que de tristes et malheureux débris de vos armées, qui iront annoncer à leur pays épuisé d'hommes et de soldats, votre défaite et la grandeur de mon roi. Il le dit, il l'exécute; il fait une marche de près de cent lieues, il conduit son armée et son artillerie par des chemins que les montagnes, les précipices, les torrents et les neiges rendaient inaccessibles à des voyageurs libres et déchargés; la marche se fait avec un secret si prodigieux, qu'on eût dit que les troupes étaient enveloppées d'un nuage épais qui en dérobait la vue à tous les hommes. Il surprend les ennemis, il les attaque avec un nombre inégal mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées, et pour peindre la chose par les paroles même de l'Ecriture Sainte et de l'Eglise, qui viennent si bien à mon sujet, à peine M. de Turenne fit-il briller dans ses étendards l'image éclatante du soleil de France, que les yeux des ennemis en furent éblouis. Cette multitude se dissipe,

ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite et l'ardeur de notre illustre général qui ne leur donne point de relâche : *Refulsit in clypeos aureos, et multitudo gentium dissipata est.*

Aussi ne fut-il jamais un triomphe plus pompeux que celui dont les peuples honorèrent M. de Turenne à son retour, les couronnes de laurier et de chêne, les arcs de triomphe dont les Romains récompensaient la valeur de leurs généraux, approchent-ils des acclamations, des larmes de joie, des bénédictions de toutes les provinces qu'il traversa? Ce héros si ennemi du faste, mais si sensible au plaisir de faire du bien, pouvait-il être plus agréablement convaincu de celui qu'il avait fait à toute la France, que par la foule que faisaient sur son passage les vieillards et les jeunes gens, les hommes, les femmes et les enfants, et par cet empressement qu'ils avaient de voir, de saluer, d'approcher et de toucher celui qu'ils reconnaissaient pour leur libérateur, et à qui ils publiaient devoir leur honneur, leur vie, leurs biens, leur patrie et leur liberté?

Les sages et heureux commencements de cette campagne ne nous promettaient pas de moindres succès, et sans le coup fatal qui nous a ravi ce grand capitaine, il fallait que la France songeât à quelque nouvelle manière de triomphe. Hélas! l'eût-elle cru que la pompe en dût être si triste et si lugubre? Ce n'était point se flatter de vaines espérances d'un avenir douteux, que de se promettre de telles choses d'un héros, qui à force de remporter des victoires, nous en avait fait perdre entièrement la surprise et presque la joie.

Nous attendions ces grands avantages avec une tranquillité bien éloignée de la présomption inquiète que causent des désirs mal fondés; car que ne pouvait-on pas attendre d'un tel général à la tête de tant de braves soldats, qui, renouvelant les sentiments des soldats d'Alexandre, se croyaient invincibles sous sa conduite? Qu'il y ait, disaient-ils tous d'une voix, des rivières entre nous et notre patrie; qu'on nous engage dans le cœur d'un pays ennemi, qu'on nous ordonne de combattre avec un nombre inégal contre toutes les forces de l'empire; que des marais tremblants nous fassent craindre que la terre ne manque sous nos pieds. Tant que ce grand homme sera à notre tête, nous ne craignons ni les hommes ni les éléments; et déchargés du soin de notre sûreté par l'expérience et par la capacité du chef qui nous commande, nous ne songeons qu'à l'ennemi et à la gloire.

M. de Turenne a eu même en mourant un avantage qui manqua à ce conquérant de l'Asie. Alexandre ne trouva point d'ami assez fidèle pour venger sa mort, ni de successeur assez illustre pour maintenir et pour étendre ses conquêtes. M. de Turenne a trouvé l'un et l'autre. Messieurs ses neveux, qui excités par leur propre vertu et par l'exemple d'un oncle si illustre, l'avaient si généreusement suivi dans toutes les occasions de danger et de gloire, tous les officiers et tous les soldats, remplis d'une nouvelle vigueur, comme s'ils avaient ramassé sur le cercueil de ce prince, ces restes d'esprits que les anciens croyaient errer autour des corps morts, ou persuadés qu'ils combattaient encore à la vue de cette grande âme, firent d'abord sentir aux ennemis ce que peuvent des troupes disciplinées par un tel maître, et animées du désir de venger sa mort. Et si ce grand homme était capable de quelque sentiment pour les choses de la terre, quelle serait sa joie de voir que le grand prince qu'il regardait comme le premier capitaine du monde, et pour la valeur et pour la capacité, soit venu ajouter les victoires d'Allemagne à celles de Flandre; qu'à ses approches et à son nom, que la gloire a fait raisonner si souvent sur les bords du Rhin, les ennemis aient levé des siéges et fait des mouvements qui font voir que les héros ont l'art de vaincre quelquefois leurs ennemis, sans les combattre?

Toutes ces choses, messieurs, nous ont à la vérité rassuré de nos craintes; mais qu'est-ce qui sera capable de soulager notre douleur? La tristesse que la mort de M. de Turenne a causée, n'est pas de la nature de celles qui s'évaporent avec les premières larmes et les premiers soupirs; elle a fait une impression trop durable sur tous les cœurs. La cour, les armées, la ville, les provinces, les peuples s'en sont fait une douleur qui ne passera jamais. Vous ne l'avez point encore oublié, messieurs; cette funeste nouvelle se répandit par toute la France, comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qui ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'Etat. Ensuite oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. L'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt; l'autre qu'il était parvenu à être admiré sans envie; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans en être haï, mais enfin ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince. On vit dans les villes par où son corps a passé, les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire des Romains, lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées, le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux à l'envi l'accompagnaient

de leurs larmes et de leurs prières. Les villes pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau, faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient; et comme si en voyant son cercueil on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

Ce regret n'a point été particulier à la France; les étrangers qui l'ont admiré pendant sa vie, l'ont pleuré à sa mort et je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans un sentiment contraire à celui qu'eut David sur la mort de Saül et de Jonathas. Il ne voulait pas qu'on apprît aux Philistins la perte de ces illustres défenseurs d'Israël : *Nolite annuntiare in Geth, neque in plateis Ascalonis.* Non, non, que la renommée porte la nouvelle de cette perte aux ennemis de la France. Partout où la vertu sera aimée, on regrettera cet illustre mort. Dans les cours les plus opposées à nos intérêts, il se trouvera des princes généreux qui donneront des éloges à sa mémoire, des regrets à sa perte et des prières à son âme. Ceux mêmes qui en feront un sujet de joie et qui le témoigneront par des fêtes publiques, élèveront, sans le vouloir, un trophée à la gloire de M. de Turenne, par l'aveu public de leur crainte et par leurs réjouissances. Mais quel sentiment d'admiration les étrangers n'auraient-ils pas eus pour ce grand homme, s'ils l'avaient vu de près comme nous, et s'ils avaient connu les qualités incomparables de son âme?

Car, comme la valeur, toute héroïque qu'elle est, ne suffit pas pour faire les héros, et qu'elle est semblable à ces étoiles qui brillent à la vérité, mais qui n'auraient que de mauvaises influences, si la conjonction de quelques astres bienfaisants ne les corrigeait; tout ce dehors si grand et si pompeux que je viens d'étaler à vos yeux, ne suffirait pas pour donner une gloire solide à M. de Turenne, si son cœur n'avait été animé de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le sage. C'est là seconde partie de mon discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est proprement que dans son cœur que l'homme se trouve tout entier et tel qu'il est véritablement. Partout ailleurs il peut être ou partagé ou déguisé; son esprit a de la peine à se parer des illusions de l'amour-propre qui le représentent à lui-même tout autre qu'il n'est. Des actions par où l'on juge ordinairement de nous, ne sont pas toujours des marques certaines des habitudes de notre âme; c'est quelquefois la nécessité qui nous y contraint, ou l'occasion qui nous y convie. Il y a même des moments heureux où l'ardeur d'une générosité sans réflexion nous y pousse; et, dans toutes ces rencontres, à parler sainement des choses, il ne faut pas dire que l'homme ait la gloire de faire une action qu'on lui arrache ou qui lui échappe.

Mais cet homme si suspect dans tout le reste, se trouve tel qu'il est dans son propre cœur. C'est là qu'il faut prendre les véritables traits de son portrait et la matière solide de ses louanges. C'est dans mon cœur que je suis véritablement tout ce que je suis, s'écrie le grand saint Augustin : *Cor meum ubi ego sum, quicumque sum.* Et dans les paroles que j'ai prises pour texte, après que David a convié Dieu de l'examiner tout entier, il s'arrête ensuite à son cœur, comme à l'unique sujet sur lequel tout cet examen doit tomber : *Proba me Deus, et scito cor meum.*

Ainsi, n'appréhendez pas, messieurs, qu'en me bornant à l'éloge du cœur de M. de Turenne, je vous fasse perdre quelque chose de ce grand homme, ni qu'il se trouve hors des limites de mon sujet quelque partie de cette précieuse matière, que je ne mette pas en œuvre. Il me serait bien plus aisé de prendre M. de Turenne par tout autre endroit que par celui de son cœur; c'est par là principalement qu'il se dérobe à mes yeux. Ce n'est pas que ce cœur se soit jamais évaporé dans les chimères d'une fausse gloire, ou que les sentiers obscurs de la dissimulation, du péché et du mensonge me le cachent. Une route bien plus glorieuse me le fait perdre de vue : il a tenu un chemin si peu battu dans la carrière de la véritable gloire, que je n'y trouve ni trace, ni adresse pour me guider. Accoutumés que nous sommes à ne voir aller les hommes que de biais et par des détours, j'ai de la peine à suivre un cœur qui, dans la poursuite de la gloire, ne s'est jamais ni arrêté, ni égaré. De tous les motifs qui font agir les hommes et qui corrompent dans la racine des fruits qui paraissent si beaux au dehors, je n'en trouve pas même l'ombre dans ce cœur. L'avarice, l'intérêt, l'amour-propre, la vanité, le plaisir, ces sources empoisonnées de toutes les actions des hommes, n'ont jamais infecté ce cœur.

Ce grand homme était si bien sorti de lui-même et de ses propres intérêts, qu'il n'y est jamais rentré par le moindre retour. Dans l'impétuosité qui le portait vers les grandes choses, il n'a jamais fait cette réflexion intéressée, que la belle idée de la gloire qui l'attirait, pût devenir sa gloire particulière; et, pour vous le représenter d'un seul trait tel qu'il a été, il faut dire de lui comme du plus sage des Romains (1), que l'amour-propre qui est tout borné en lui-même, n'eut jamais de part, ni dans ses desseins, ni dans ses actions.

Jugez, messieurs, si de cette élévation, il a pu seulement jeter les yeux sur les richesses et en faire le motif de ses actions, lui qui ne daignait pas même les regarder comme des fruits honnêtes de ses travaux. Ce n'est pas qu'il affectât les manières de ces fameux capitaines dont Rome et Athènes ont tant célébré la glorieuse pauvreté. Sans avoir vécu comme eux, il a été ce qu'ils étaient et si l'on faisait exactement l'anatomie du cœur de ces héros, peut-être trouverait-on que les Fabrice, les Camille et les Phocion, se sont plus appliqués aux richesses par le soin laborieux de s'en priver, que M. de Turenne, par la noble indifférence d'en avoir, ou de n'en avoir pas.

(1) Nullosque Catonis in actus irrepsit partemve tulit sibi nata voluptas.

Si le roi d'Epire voulait éprouver la générosité de mon cœur, disait un de ces Romains, il devait le sonder par l'offre de tout son royaume : *Toto ei regno tentandus fui.* Il est honnête et glorieux de refuser les libéralités des rois lorsqu'elles doivent être le motif ou la récompense d'une trahison ; mais, après tout, ce n'est que la gloire d'un crime évité. Un roi plus grand en toute manière que le roi d'Epire, a tenté, s'il m'est permis de me servir de ce terme, l'indifférence que M. de Turenne avait pour le bien, par tout ce que le plus grand roi du monde peut faire pour le plus grand de ses sujets. Mais notre héros, indocile à souffrir de grandes richesses, n'a jamais pu consentir à en recevoir qu'autant qu'il en fallait pour mettre la bonté et la reconnaissance de son prince à couvert, sans risquer la gloire de sa modération et de son désintéressement.

Il regardait, à la vérité, les richesses comme des moyens nécessaires pour soutenir la grandeur de sa naissance et celle de ses illustres emplois. Mais, dégagé de l'erreur des autres hommes qui cherchent sans cesse des moyens pour une fin qui ne vient jamais, il ne songeait aux moyens que lorsque la fin qu'il s'était proposée le pressait. C'était à la veille de ces glorieuses campagnes, qu'il songeait qu'il n'était pas riche ; c'était dans la suite de l'emploi qu'il empruntait des sommes considérables pour des nécessités imprévues. Prenez garde, messieurs, que votre amour-propre ne vous fasse quelque surprise en cet endroit et que vous n'alliez donner un nom peu honnête à un oubli plus glorieux que la plus sage précaution. Ce prince, assuré de l'amitié du roi et du secours de ses serviteurs, croyait qu'il lui était permis d'être négligent sur un point où les autres pèchent par un excès de prévoyance, et je puis dire que M. de Turenne avait toute la gloire du désintéressement, sans avoir la honte de l'imprudence ; au lieu que les autres n'ont au dehors la gloire de la prudence que parce qu'ils sont poussés au dedans par le motif d'un lâche et sordide intérêt.

Cependant la gloire de M. de Turenne ne me semblerait pas pleine et entière sur ce sujet, si, vainqueur de l'avarice par la facilité de ses inclinations naturellement grandes et généreuses, il n'avait jamais rien eu à combattre. La Providence a voulu qu'il ait eu une fois en sa vie des désirs, qu'il les ait vaincus glorieusement, et qu'il ait fait voir à toute la terre qu'il avait assez de force pour acquérir une vertu difficile et laborieuse, si le bonheur de son naturel ne l'eût pas rendu sans peine l'homme le plus vertueux de son siècle.

Voici, messieurs, une des actions de sa vie, que les yeux du peuple n'ont peut-être pas remarquée, mais qui est si belle et si extraordinaire, que je ne puis me résoudre à la passer sous silence. M. de Turenne avait passionnément désiré le gouvernement d'Alsace et de Brisac : des vues proportionnées à la grandeur de sa naissance et à l'élévation de de son âme, lui avaient mis ces désirs bien avant dans le cœur ; il était encore en un âge où les passions sont les plus violentes ; cette grande gloire qu'il s'est depuis acquise, ne lui ôtait point encore la vue de ce que le monde appelle des établissements solides. L'occasion d'obtenir ce qu'il désirait se présente avec des circonstances si heureuses et si honnêtes, qu'on eût dit qu'il avait concerté avec la fortune l'exécution de son désir. Le gouverneur de Brisac avait été mis dans cette place importante de la main du duc de Weymar. A l'arrivée de M. de Turenne qui venait commander l'armée du roi dans l'Alsace, il entre dans des soupçons et dans des frayeurs, dont nous ignorons le sujet ; il se retire, il abandonne sa place et la province à l'homme du monde qui en désirait le commandement avec plus de passion. Cette occasion capable de faire naître l'envie d'un si bel établissement, aux personnes qui n'y eussent jamais pensé, l'a fait perdre à notre héros qui y pensait depuis si longtemps. Il ne dépêche point de courrier à la cour, pour demander la dépouille d'un homme qui se dépouillait lui-même, et par un désintéressement sans exemple, il rassure le gouverneur, le remet dans sa place et le raccommode à la cour. Conquérir l'Alsace, prendre Brisac, se rendre maître de ce fameux passage du Rhin ; ce serait l'effet d'une valeur héroïque, mais dont les soldats, les officiers et la fortune qui veut avoir sa part dans tous les grands événements, partagerait la gloire avec M. de Turenne. Mais vaincre ses désirs, vaincre la force de l'occasion, renoncer à Brisac et à l'Alsace, c'est une victoire que M. de Turenne remporte tout seul, et dont il ne partage la gloire avec personne.

Nos passions ne sont pas seulement violentes, elles sont adroites ; repoussées par un endroit de notre âme, elles se représentent avec un nouveau visage d'un autre côté. Tel croit qu'il n'est pas honnête d'être intéressé pour soi-même, qui se persuade qu'il est permis de l'être pour ce que l'on aime, et il ne voit pas que son amour-propre le suit partout, et qu'il ne lui fait faire ce petit mouvement au dehors que pour le ramener dans son intérêt par un chemin dont il ne s'aperçoit pas. M. de Turenne a eu pour son illustre maison, pour ses chers amis et pour ses fidèles serviteurs, toute la tendresse et tout l'empressement que la nature inspire à un bon cœur. L'absence ni le temps n'étaient point capables de ralentir l'ardeur de son amitié ; mais il y avait en son cœur un amour prédominant à tous les autres : c'était l'amour de la justice : elle était la règle inviolable de toutes ses actions ; l'amitié ni la haine ne le pouvaient jamais préoccuper ; il refusait des grâces à ses amis, qu'il accordait à ses ennemis, quand il les en croyait plus dignes que ceux qu'il aimait, et sourd à toutes les plaintes de la nature et de l'amité, il traitait ceux qui étaient capables de les faire, de petits esprits qui tournent toujours autour d'eux-mêmes, n'ayant pas assez de force pour s'en éloigner.

Aussi n'était-ce ni par l'intrigue d'un do-

mestique intéressé, ni par des assiduités étudiées, ni par l'utilité d'une liaison que l'on se faisait une entrée dans le cœur de M. de Turenne. Le bonheur pouvait lui montrer ceux qui devaient être ses amis, mais il n'allait que jusque-là, le seul mérite faisait le reste; car comme il n'avait point une froideur et une fierté capable de rebuter, il n'avait point aussi cet air caressant qui semble mendier le cœur de tout le monde, sans vouloir pourtant engager le sien. Personne n'a jamais pu se plaindre d'avoir été dédaigné avec mépris, d'avoir été amusé par de vaines espérances. Ce grand homme avait, rendu l'accès de son cœur difficile sans être rude, et il en avait, pour ainsi dire, fortifié les premières avenues; parce qu'après les avoir une fois forcées par le mérite, le reste ne coûtait plus rien ni à prendre ni à conserver.

Je vous appelle à témoins de cette vérité, chers et illustres amis de cet homme incomparable; fut-il jamais une amitié si entière, si douce et si sûre que la sienne? Sa dissimulation vous a-t-elle jamais donné la peine de faire ces difficiles observations qu'il faut employer pour pénétrer le cœur humain? L'inégalité de son humeur vous a-t-elle jamais obligés de prendre des mesures pour choisir les bons moments et pour éviter les fâcheux? Sa défiance vous a-t-elle jamais obligés à ces éclaircissements qui font perdre, à réparer des choses déjà faites, un temps qu'on emploierait bien plus agréablement à faire de nouveaux progrès dans l'amitié? A-t-il jamais exigé de vous une servitude et une dépendance tyrannique? Enfin, dans ce commerce qui vous ouvrait ce cœur jusqu'au fond, y avez-vous jamais rien trouvé qui méritât quelque indulgence de votre part? Y avez-vous découvert quelque faiblesse et quelques sentiments qui marquassent la vanité et la corruption du siècle? Avez-vous eu besoin de vous faire une religion de nous cacher quelque défaut secret? Eussiez-vous désiré d'en ôter ou d'y ajouter quelque chose? Si vous étiez les maîtres de vous former un cœur à vous-mêmes, en voudriez-vous un plus grand, plus droit et plus parfait? Hélas! je le sens, messieurs, je touche à l'endroit de votre plaie le plus douloureux et le plus sensible, et s'il vous était libre de m'interrompre, ne vous écrieriez-vous pas ici que vous n'y avez rien vu que de grand et d'héroïque; que tous ses sentiments étaient pour vous des leçons de sagesse et de vertu, des sujets d'admiration et d'amour, et la matière éternelle de vos larmes, ou du moins d'un triste et précieux souvenir?

Hé! que ne doit-on pas croire d'un cœur, en qui l'amour souverain de la vérité a été la source de mille vertus? Cet amour est le plus beau caractère d'une grande âme. Il est dans notre esprit le remède des erreurs et des illusions où notre ignorance nous expose: dans notre cœur il est le frein de nos passions, qui, fatiguées des reproches de la vérité, se lassent enfin et s'éteignent. Il est le lien le plus assuré de la société civile; et si je le puis dire, cet amour nous rend en quelque façon incapables de tromper et d'être trompés. Mais pour avoir cet amour dans un degré héroïque, il faut aimer la vérité par-dessus toutes choses, et n'aimer dans les choses que la vérité. Car notre amour-propre, toujours attentif à nous faire quelque surprise, ne nous donne que trop souvent le change. Nous aimons tous la vérité, mais nous ne l'aimons pas tous si uniquement, que nous n'aimions encore quelque chose avec elle; et pour accorder en nous ces deux amours, nous nous laissons aller à croire que ce que nous aimons est la vérité (1). Un rayon de la lumière du ciel qui préparait ce grand cœur à la connaissance des vérités de la foi, l'y disposait par cet amour naturel qu'il avait pour celles de la morale. C'était son inclination dominante, et son étude particulière était à ne montrer, à n'avoir et à n'être rien de faux. Ses actions étaient aussi sincères que ses paroles; ses paroles n'étaient que les images de ses pensées, et ses pensées étaient toutes heureusement réglées sur les idées de la vérité.

Il ne lui est jamais arrivé de chercher à paraître par de certaines choses, dont l'éclat et la belle apparence ne sont pas toujours soutenues d'un fond d'honneur et de vérité. Il était naturellement libéral, les pauvres le savent; et il lui eût été facile de satisfaire cette noble inclination, s'il eût voulu se relâcher un peu sur la manière d'acquérir, pour parvenir à la gloire de donner. Il n'a jamais balancé là-dessus, persuadé que la libéralité n'était plus une vertu, dès que l'on consentait à acquérir avec quelque empressement ou quelque injustice, pour donner avec pompe et avec éclat. Mais ce même homme, à qui l'on n'eût pas arraché les sommes les plus petites, lorsque la moindre ombre de vanité se rencontrait à les donner, n'avait point de peine à se dépouiller même de son nécessaire, lorsque la moindre ombre de justice ou de bienséance pouvait ôter à ses largesses l'air du faste et de l'ostentation. C'est de cet amour pour la vérité que venait l'aversion qu'il avait de se justifier dans les choses que les faux bruits ou les mauvais offices pouvaient rendre suspectes. Content du témoignage de sa conscience, il ne voulait point devoir à une apologie ce qu'il devait à la vérité même. C'est de l'amour pour la vérité que venait cette modération admirable dans les rencontres, où il semblait que l'intérêt de sa gloire dût exciter son ressentiment. Comme il allait jusqu'au fond des choses, il trouvait qu'il y a bien plus de gloire à vaincre sa passion qu'à venger une injure, et que ceux qui courent à la vengeance, vont au plus aisé et non pas au plus glorieux.

Cet amour lui faisait préférer la gloire d'une entreprise bien concertée, quoique malheureuse, au vain éclat de celles qui n'ont rien de bon que le succès. Enfin, c'est

(1) Quicunque aliud amant, hoc quod amant volunt esse veritatem. (*Aug. C. l. X, c.* 15).

de cet amour de la vérité que venait cette naïveté admirable avec laquelle M. de Turenne se laissait voir tel qu'il était, sans rien exagérer par orgueil, sans rien abaisser par une fausse modestie, mais plus que tout cela, par une si entière application à la vérité des choses, qu'elle lui faisait presque oublier si c'était de lui-même qu'il parlait. La peinture a besoin d'ombres et de jours pour donner du relief aux corps qu'elle représente, ou pour mettre les autres en éloignement; aussi ne fait-elle que des figures : la nature qui produit les choses véritablement, n'a pas besoin de ces artifices. Comme il ne fut jamais une vertu plus pleine et plus naturelle que celle de ce grand homme, il n'y en eut jamais de plus épurée de tout artifice. Il ne se cachait point, il ne se montrait point; il parlait lorsqu'il le fallait, et de ses victoires et de ses désavantages, aussi peu attentif à relever la gloire des unes qu'à déguiser le malheur des autres. Il ne songeait pas même à ses grandes ressources de gloire qui lui permettaient de faire des pertes sans s'appauvrir; et la même vérité qui lui faisait raconter le détail des victoires innombrables qu'il a remportées, lui faisait dire le particulier de quelques occasions où il n'avait pas été heureux; aussi éloigné dans ces récits du faste de la modestie, que de celui de l'orgueil.

Dans ce moment, votre imagination ne vous représente-t-elle pas vivement cette simplicité admirable qui régnait dans toutes les actions et dans toutes les manières de M. de Turenne? Ne croyez-vous pas voir ce prince se mêler dans la foule des courtisans et dans les assemblées même de la ville, avec la bonté et la familiarite d'un homme qui n'eût pas été distingué par tant d'endroits?

Pour moi, messieurs, je ne puis m'empêcher de peindre ce que je pense là-dessus, par des traits tout différents de ce que je veux représenter, et de rappeler dans votre mémoire ces siècles funestes de l'empire romain, où il n'était pas permis aux particuliers d'être vertueux et illustres, parce que les vices des princes ne laissaient ni vertu ni gloire impunies. Après avoir conquis des provinces et des royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du triomphe, il fallait à son retour éviter la rencontre de ses amis, prendre la nuit, de peur de trop arrêter les yeux du public. Une embrassade froide, sans entretien et sans discours, était tout l'accueil que le prince faisait à un homme qui venait de sauver l'empire. Du cabinet de l'empereur, où il ne faisait que passer, il était rejeté et confondu dans la foule des autres esclaves : *Exceptusque brevi osculo, nullo sermone, turbæ servientium immixtus est*. M. de Turenne a eu le bonheur de vivre et de servir sous un monarque dont la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses sujets. Il n'y a point de grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à celle du soleil qui nous éclaire, et l'importance des services n'est jamais à charge à un prince convaincu par sa propre magnanimité qu'il les mérite. Aussi les distinctions d'estime et de confiance de la part du roi, valaient à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent allées aussi loin que ces distinctions, si le roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des grâces; mais ce qui était l'effet d'une sage politique dans les temps malheureux où la vertu n'avait rien tant à craindre que son éclat, était en lui l'effet d'une modestie naturelle et sans art.

Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en était occupé. En vain les peuples s'empressaient pour le voir, en vain, dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaître, le montraient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connaissaient pas; en vain la seule présence sans train et sans suite faisait sur les âmes cette impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même, par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme, et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

Outre les sentiments que la religion lui inspirait sur ce sujet, ceux qu'il avait pour le roi et pour l'Etat, lui ôtaient toutes les vues de sa gloire particulière; et il eût cru faire un larcin de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croyait devoir tout entier à son prince et à sa patrie. Quel est le général d'armée qui s'avise de se faire une inquiétude de ce qui se passe dans les lieux éloignés de lui? N'arrive-t-il pas le plus souvent qu'une jalousie secrète leur fait craindre les avantages de la cause commune, lorsque leur gloire particulière ne s'y trouve pas, ou qu'il y a du danger qu'elle ne soit ou obscurcie ou balancée? Notre héros, défait de ces pernicieuses maximes, donnait ses désirs et ses craintes aux entreprises où il ne pouvait contribuer de ses soins et de sa personne. Il pratiquait sur ce point ce qu'il disait judicieusement en d'autres rencontres : qu'il fallait toujours craindre l'ennemi éloigné, et ne le craindre plus dès qu'il est présent. Ce capitaine intrépide et assuré contre l'ennemi qu'il avait en tête, portait ses craintes et ses désirs partout où le roi portait ses armes, en Flandre, en Sicile, en Catalogne; semblable à ce sage et généreux Caton, qui, sans rien craindre pour lui-même, craignait pour toutes les parties de la république romaine : *Cunctisque timentem, securumque sui*.

Il a poussé cette délicatesse et les effets de cet amour si loin, qu'il semble que ce n'est pas ici le portrait d'un homme qui ait été tel qu'on le représente, mais la simple idée du sujet le plus zélé qui fût jamais. Car hasarder simplement sa vie et sa fortune pour

l'Etat, ce ne fut pas assez pour satisfaire une âme aussi héroïque et aussi remplie de l'amour de ses véritables obligations que celle de M. de Turenne; mais basarder sa réputation pour son prince, renoncer à sa propre gloire pour l'intérêt de l'Etat, c'est le plus grand sacrifice qu'un grand capitaine puisse faire à son maître; et c'est, messieurs, ce qu'a fait M. de Turenne dans les deux dernières campagnes. Il y a un an que nous lui voyions faire le personnage de cet illustre Romain, qui fut appelé l'épée de la république. Avec un nombre inégal, et un désavantage qui le menaçait presque d'une défaite assurée, il cherche, il pousse, il bat à toute heure les ennemis. Cette année, au contraire, il se réduit au personnage de cet autre Romain, qui fut appelé le bouclier de la république. Quoique le nombre et la valeur de ses troupes semblassent lui assurer la victoire, il fuit les occasions des combats et des batailles; différent de lui-même dans la conduite, mais semblable à lui-même dans l'ardeur pour le service de son prince et pour le bien de l'Etat. Il y a un an qu'il était en deçà du Rhin, où il fallait, à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemands l'envie de venir inonder la France, pour cela les poursuivre et les battre sans relâche; cette année, il était au delà du Rhin, et il lui suffisait de maintenir l'armée du roi, et d'assurer le repos de sa patrie.

Avouez, messieurs, que se servir de l'épée avec tant de risque, lorsque, pour l'intérêt de sa gloire particulière, il ne devait, ce semble, que se couvrir du bouclier; se couvrir simplement du bouclier, lorsqu'il pouvait, en apparence, se servir avec tant de gloire de l'épée! enfin s'exposer au danger et à la honte d'être vaincu, lorsque le service du roi demandait qu'il hasardât tout pour essayer de vaincre! fuir les occasions de combattre et de vaincre, lorsque, pour le service du roi, il suffisait de n'être pas vaincu, est une chose rare, si singulière, si héroïque, qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modèle, et qu'elle ne sera jamais imitée!

Croyez-vous, après cela, messieurs, que celui qui jusqu'ici nous a paru un héros hors de la portée même de l'imitation, pût encore trouver de quoi s'élever au-dessus de lui-même, par la grandeur et par la droiture de ses sentiments? Vous persuaderez-vous, messieurs, qu'un grand homme de guerre, qu'un général d'armée ait pu faire des souhaits pour la paix? Croirez-vous qu'un homme puisse si bien faire la guerre et songer à la finir? Je ne le croirais pas moi-même, si je ne parlais d'un héros qui nous avait accoutumés aux miracles et aux prodiges. Oui, messieurs, ce grand capitaine désirait ardemment la paix. Il voyait avec douleur les maux qu'entraîne après soi la nécessité de la guerre. Il laissait aux vertus médiocres ces lâches ménagements, qui, pour faire durer la considération d'un particulier, font durer la misère des Etats; et sans songer qu'il eût de quoi se rendre encore plus admirable dans la vie privée, qu'à la tête des armées, il se hâtait de se dérober, par la rapidité de ses victoires, la matière de ses emplois. A l'entrevue des deux rois, il fut sans doute bien plus touché des réjouissances publiques, avec lesquelles les Français et les Espagnols solennisèrent la naissance de la paix et l'espérance de la félicité publique, que de l'aveu que le roi d'Espagne fit à sa gloire, lorsque, pressé par la force de la vérité, il confessa, en présence des deux cours, que les victoires de M. de Turenne lui avaient fait passer de mauvaises heures et de mauvaises nuits: lui dont la fière gravité aurait à peine permis qu'il avouât seulement que le soin de ce vaste empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, fût capable de troubler son repos.

Pour une telle vertu la terre n'a point de couronnes. Le laurier et l'olive joints ensemble n'en forment pas une assez belle pour une tête illustre. Ce n'est que de votre main, grand Dieu! qu'une vertu si parfaite doit être couronnée. Souvenez-vous donc, Seigneur, de la douceur de ce nouveau David: *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus*. Donnez le repos de la sainte Sion à cette grande âme, qui par ses exploits n'a songé qu'à contribuer à la paix des peuples qui vous adorent. Vos miséricordes, grand Dieu! nous donnent presque cette assurance, et ce n'était que pour le préparer aux couronnes éternelles que vous aviez rempli ce cœur de religion, de piété, et de toutes les vertus qui font les chrétiens. C'est la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Tous les siècles et toutes les nations ont eu des hommes extraordinaires, que la valeur, la prudence, la fortune et la sagesse ont distingués des autres. L'ancienne Grèce et l'ancienne Rome nous ont laissé des modèles de grands princes, de vaillants capitaines, de sages et illustres citoyens: mais il est difficile de trouver dans un seul homme toutes les vertus qui ont fait les héros parmi les païens, et celles qui font les saints parmi les chrétiens. C'est pourtant le caractère véritable du prince que nous pleurons. Rome profane lui eût élevé des statues sous l'empire des Césars; et Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les pontifes de la religion de Jésus-Christ. Car, messieurs, si le nombre des vertus morales de M. de Turenne était plus grand que celui de ses exploits, sa religion le rend encore plus admirable que toutes les qualités naturelles de son âme.

De sorte, messieurs, qu'il me semble que je vous ai conduits dans cet éloge, par des endroits semblables aux différentes parties du temple de Jérusalem. On rencontrait d'abord le parvis que la foule du peuple remplissait de tumulte: on passait ensuite par les lieux sacrés où les victimes étaient égorgées, et l'on entrait enfin dans le sanctuaire que Dieu seul remplissait par la présence de sa grandeur, et qui, par une communication de sainteté, rendait les autres lieux majes-

tueux et vénérables. Le cœur de ce grand homme a été le temple animé du Dieu vivant. Vous en avez vu d'abord les dehors tumultueux, par ce bruit que font dans l'imagination les actions militaires, lors même que l'on ne fait que les dire. Vous êtes entrés ensuite dans cette partie de notre cœur où résident les passions différentes, et vous les avez toutes vues immolées à la gloire par la vertu de ce héros. Enfin me voici dans l'endroit de mon discours où il faut que je tire le rideau, pour découvrir à vos yeux le sanctuaire de ce cœur que Dieu remplissait par sa majesté, et où il était comme sur un trône, que la foi, l'espérance, la charité, l'humilité et les autres vertus chrétiennes lui dressaient. De ce lieu sacré je vois sortir des lumières qui se répandent sur tout ce que je viens de dire, qui sanctifient tous les éloges que j'ai donnés à ce grand homme, et qui, réformant tout ce que vos idées peuvent avoir eu de profane jusqu'ici, au lieu de vous le faire voir comme un César et un Alexandre dans la guerre, vous le représentent comme un David ou un Théodose, et comme un philosophe chrétien, élevé dans l'école de Jérusalem plutôt que comme un disciple d'Athènes.

M. de Turenne, qui ne pouvait, ce semble, avoir que des défauts étrangers, et comme hors de lui-même, fut engagé par sa naissance et par son éducation dans les erreurs de Calvin, qu'il trouva établies et dominantes dans son esprit avant que sa raison fût assez forte pour s'y opposer. Mais que ne peut pas la main toute-puissante qui opère le salut des hommes? Les péchés et les erreurs mêmes lui servent pour manifester les richesses de sa miséricorde et la gloire de ses élus. Car s'il est vrai, selon saint Augustin, que beaucoup de malheureux égarés ont fait voir la beauté de leur génie et la grandeur de leur esprit dans la défense des erreurs qu'ils soutenaient : *In ipsis erroribus defendendis quam magna claruerunt ingenia!* ne peut-on pas dire que le temps que M. de Turenne a été dans l'erreur, n'a servi qu'à faire l'épreuve de la sincérité de son cœur? S'il n'eût eu qu'une religion de politique, nous ne pleurerions pas à la vérité ces belles et nombreuses années qu'il a passées hors du sein de l'Eglise; mais peut-être faudrait-il pleurer devant Dieu celles qu'une foi feinte lui eût fait passer dans la véritable communion. Jamais homme, si je puis me servir de cette expression, n'a été de meilleure foi dans l'erreur que M. de Turenne, et, tant qu'il plut à celui qui avait marqué le temps où ce grand homme devait entrer dans le sein de Jérusalem, de le laisser dans la malheureuse prévention de Babylone, rien ne fut capable de l'ébranler. Il fut pourtant attaqué par tout ce qu'il y a sur la terre de plus fort et de plus sensible. La conversion de M. le duc de Bouillon, son frère, le pressa non-seulement par tout ce que la chair et le sang ont de pouvoir dans ces sortes de changements; mais par tout ce que l'exemple d'un prince, également grand par l'esprit, par le cœur et par la force de la persuasion, pouvait avoir d'ascendant sur l'esprit d'un frère plein d'estime et de respect pour cet illustre aîné. La fortune et la gloire le sollicitèrent par tout ce qu'elles ont de force et d'attraits. Le roi, avant la paix des Pyrénées, eût honoré la plus grande vertu de son royaume de la première charge de sa couronne, si M. de Turenne eût cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands honneurs de la terre, en foulant aux pieds la religion qu'il professait. Quelle perte, que tant de constance et de fermeté n'ait pas été employée pour la bonne cause! La Providence le permit, afin que la gloire de sa conversion ne fût pas douteuse, et qu'il parût aux yeux du bon et du mauvais parti, que sans mélange d'aucun motif humain, il n'avait été vaincu que par ces charmes de lumière dont parle saint Paul, qui, ayant gagné son cœur depuis si longtemps par l'amour de la vérité, chassèrent enfin de son esprit toutes les ténèbres de l'erreur.

Ce combat intérieur où M. de Turenne n'avait que Dieu pour spectateur, où il avait mille ennemis secrets qui s'opposaient à son salut, où il s'agissait, non d'une couronne qui flétrit sur la tête du vainqueur, mais de cette couronne immortelle que Dieu a préparée à ceux qui le servent en esprit et en vérité, a été l'occasion de sa plus noble victoire et de son triomphe le plus illustre. Il employa, pour se vaincre lui-même, plus d'art, plus de sagesse et plus de courage, qu'il n'en avait jamais employé à vaincre les autres; et comme le premier pas vers la victoire est de bien connaître l'ennemi qu'on doit combattre, M. de Turenne n'oublia rien durant un long temps pour reconnaître le fort et le faible de sa première religion, qui, par une grâce singulière de Dieu, lui était devenue suspecte. Il écouta tous les avis qu'on lui donna, il frappa à la porte de la vérité par les prières et par les larmes; il se défia d'autrui et de lui-même, et, s'abandonnant tout entier à la conduite de Dieu, qu'il cherchait avec tant de sincérité, il triompha dans son esprit de la vieille erreur que le malheur de son éducation y avait établie : il triompha dans son cœur de la mauvaise honte qui, parmi les hommes, fait passer pour faiblesse un changement, lors même qu'il conduit à la vérité ou à la vertu. Il mit sa gloire à brûler ce qu'il avait jusqu'alors adoré, et à entrer avec autant d'humilité que de courage dans le sein de cette Eglise, qui, charmée de ses vertus, soupirait depuis si longtemps après l'acquisition d'un tel fils.

Anges du premier ordre, Esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande âme, dites-nous quelle fut la joie de l'Eglise du ciel à sa conversion, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque du pied des autels de l'Agneau sacrifié, vous les portâtes au pied de l'autel de l'Agneau régnant dans la gloire. Les vieillards couronnés, et les chœurs des au-

ges n'en redoublèrent-ils pas la joie et l'harmonie du céleste cantique?

Pour vous, messieurs, vous n'avez pas oublié que l'Église de la terre regarda cette conversion avec autant de joie, qu'elle eût fait celle d'un royaume tout entier. M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'Etat, ne causa jamais à la France une joie si universelle et si sensible, que M. de Turenne vaincu par la vérité et soumis au joug de la foi.

Les bénédictions et les applaudissements ne s'arrêtèrent pas à cet illustre converti, ils passèrent jusqu'à ce cher et illustre neveu qui, par ses conférences fréquentes, avait contribué si efficacement à la conversion de ce grand homme. Certes, messieurs, si pour mériter l'honneur du triomphe parmi les Romains, et pour monter au Capitole avec la pourpre, il fallait avoir étendu les bornes de l'empire et défait des armées considérables; quand la grandeur de la naissance, la profondeur du savoir, l'innocence des mœurs, une sagesse consommée dans une grande jeunesse, n'auraient pas assuré à ce prince la plus éminente dignité de l'Église, il suffisait d'avoir contribué quelque chose à la conquête de cette grande âme, pour mériter d'entrer en triomphe, et couvert de la pourpre sacrée dans le Capitole du monde chrétien.

Depuis que M. de Turenne fut devenu par sa conversion un nouvel enfant en Jésus-Christ, fut-il une piété plus sincère, une foi plus vive, une confiance en Dieu plus pleine et plus forte, une humilité plus profonde, et une religion plus entière? Mais, qu'est-ce que je fais! Et avant que d'avancer dans ce sanctuaire, ne faut-il pas que je prononce ici les mêmes paroles que disait autrefois le diacre, lorsque le prêtre était arrivé à la plus auguste partie des sacrés mystères: *Sancta sanctis*, les choses saintes ne sont que pour les saints? Enfants du siècle, hommes nourris dans le mensonge et la vanité, jusqu'ici vous m'avez entendu, parce que j'ai dit des choses que le monde corrompu est capable d'admirer, quoiqu'il ne soit pas toujours capable de les faire. Mais m'entendrez-vous, et me croirez-vous, lorsque je vous parlerai des sentiments que la religion et la piété lui inspiraient? Vous ne les avez pas entendus de sa bouche. M. de Turenne, content d'exposer aux yeux du siècle les dehors d'une vie sage et réglée, gardait pour les conversations qu'il avait avec les serviteurs de Jésus-Christ, des sentiments dont le monde n'était pas digne, et il n'avait garde d'exposer ces perles évangéliques à des profanes qui les eussent foulées aux pieds par leurs railleries sacriléges. Aussi n'est-ce pas à vous que je donne ce cœur à examiner dans cette partie de mon discours; c'est à Dieu, c'est à ses Saints, c'est à ces sacrées épouses de Jésus-Christ, qui, par leur piété, prennent plus d'intérêt à la religion de ce prince, que le sang ne leur en a fait prendre en tout le reste.

M. de Turenne avait une foi si vive et si pleine, que tout lui paraissait grand et majestueux dans l'Église. Il avait de la vénération pour les plus petites pratiques de la religion, dont les enfants du siècle ne font que de froides railleries. Il regardait ces observances religieuses avec les mêmes sentiments qu'il faut considérer dans la nature les œuvres de Dieu, qui n'est pas tellement grand dans les grands ouvrages qui sont sortis de ses mains, qu'il ne soit encore admirable dans les plus petits. Si vous ne voyez pas cette grandeur, mondains, c'est qu'il y a deux sortes de vie dans le monde, l'une toute spirituelle, et l'autre toute dans les sens. Ces deux vies sont également incompréhensibles l'une à l'autre, parce qu'il y a un chaos impénétrable entre les deux; et comme les saints ne peuvent comprendre que les hommes faits pour jouir de Dieu s'occupent tout entiers du néant des créatures, les hommes charnels de leur côté ne peuvent donner le prix qu'il faut à tant de saintes pratiques d'humilité et de pénitence, qui leur paraissaient comme un rien dans la religion. Vous croyez, messieurs, que c'est moi qui ai fait la distinction de ces deux vies, et que je l'ai même empruntée de quelque contemplatif éclairé. Me croirez-vous, messieurs, quand je vous dirai que je n'ai fait en cela que redire fidèlement les sentiments de M. de Turenne, et les vues saintes et justes que sa foi lui donnait sur toutes les choses de la religion? Et, en vérité, je n'ose vous blâmer de la peine que vous avez à le croire. Car enfin, est-ce dans la cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque et sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités? Non, messieurs, non, ni la chair ni le sang ne pouvaient lui avoir révélé de si grandes et de si sublimes vérités; c'était le Père céleste qu'il servait avec une foi si pure et une religion également éloignée de la dureté et de l'hypocrisie.

Que s'il avait une vénération si sincère pour les pratiques de pénitence et d'humilité qui paraissent si petites; jugez, messieurs, de quelle manière il était touché de la grandeur des mystères, dont l'élévation est si propre à humilier l'esprit et le cœur de l'homme. M. de Turenne ne trouvait point à son gré de néant assez profond où la créature pût se réduire devant la majesté terrible du Dieu qui l'a faite et qui la soutient. Ce n'était pas assez pour lui d'offrir au Seigneur soir et matin le sacrifice de ses lèvres, il voulait être chrétien tout le jour, comme il le disait lui-même, et il avait pitié de ces personnes aveugles, qui, par une petite prière qu'ils offrent à Dieu le matin, croient avoir acheté le droit de l'oublier, et même de l'offenser le reste de la journée. M. de Turenne n'estimait dans la religion, que ces jours pleins et entiers dont parle David: *Dies pleni invenientur in eis;* et mettant, pour ainsi dire, en faction tour à tour toutes les puissances de son âme, il s'efforçait de continuer par la droiture de ses intentions, par l'éloignement du péché, et par l'amour sincère du bien, le sacrifice de louanges que ses prières, ses saintes lectu-

res, ses heures de retraite et ses pieuses réflexions commençaient et finissaient fidèlement tous les jours.

Ne pensez pas, messieurs, que notre héros perdît à la tête des armées, et au milieu des victoires ces sentiments de religion. Certes, s'il y a une occasion au monde, où l'âme pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants, où un homme par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde, d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel : c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion et l'humilité paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance, où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait ses prières ; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble posture ce Dieu, devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer de la victoire, faisaient porter l'arche d'alliance dans leur camp, et M. de Turenne croyait que le sien serait sans force et sans défense, s'il n'était tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime, qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistait avec une dévotion et une modestie capable d'inspirer du respect à ces âmes dures, à qui la vue des terribles mystères n'en inspirait pas.

Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre, où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait des cris de victoire autour de lui ; en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès : il arrêtait tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : si Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, il y a encore assez de temps pour être battus.

Aussi comme il reconnaissait que toutes les victoires venaient de Dieu, il s'efforçait de les rendre dignes de Dieu. Après avoir vaincu les ennemis, il n'oubliait rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie : M. de Turenne la rendait douce, raisonnable et religieuse. Quels ordres ne donnait-il pas? quels efforts ne faisait-il pas pour arrêter le carnage, qui après l'ardeur du combat n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare ; pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles, et les abominations qui obligent si souvent les princes chrétiens à pleurer les plus justes et les plus glorieuses victoires?

Après un tel exemple, les faux politiques oseront-ils encore mettre parmi leurs maximes impies, que la religion chrétienne n'est pas propre à faire de grands hommes de guerre? Les libertins oseront-ils tourner en ridicule ceux qui songent à apporter aux occasions dangereuses, un cœur d'autant plus ferme et plus intrépide, que leur conscience est plus pure? O corruption ! ô fantôme d'une fausse gloire ! ô ouvrage funeste de ce vieil ennemi du genre humain, qui n'a que trop réussi à ouvrir une porte assurée à la mort éternelle des âmes, dans un emploi où il a tant de portes ouvertes, à la mort du corps ! Quoi, messieurs, des chrétiens peuvent-ils penser qu'un homme soutenu de la confiance qu'il a en Dieu, armé de la sûreté de sa conscience, animé de l'espérance des couronnes immortelles, convaincu qu'une des plus essentielles obligations que la religion lui impose, est de combattre et de mourir, s'il le faut, pour le service de son prince et de sa patrie, soit moins généreux et moins vaillant qu'un impie présomptueux, qui met toute son espérance en soi-même, et qui ne reconnaît point d'autre Dieu que son cœur et que son bras? messieurs ! le pourrez-vous croire désormais? Et si les exemples des Charlemagne, des Théodose, des David, qui ont plus remporté de victoires par leurs prières que par leurs épées, sont trop anciens et trop éloignés, ne serez-vous pas instruits par la piété et la religion du héros que vous venez de perdre? Vous lui avez vu prendre au pied des autels, les armes pour aller combattre les ennemis : vous lui avez vu rapporter au pied des autels ces mêmes armes, après les avoir vaincus. Avez-vous vu que sa religion l'ait troublé en donnant les ordres ; qu'elle l'ait rendu timide dans l'exécution ; qu'elle l'ait empêché de poursuivre chaudement la victoire ; d'en tirer tous les avantages possibles pour le service de son Maître? Enfin pour avoir de la religion, en était-il moins prudent, moins vaillant, moins heureux ? ou plutôt n'était-il pas heureux, sage et vaillant, parce qu'il avait de la religion?

Et en vérité, messieurs, il semble qu'il était bien juste que le Dieu des armées com-

battit pour un prince qui combattait pour lui avec tant de zèle et d'ardeur. Le soin d'acquérir de nouveaux sujets à son roi, ne l'empêchait pas de songer aux conquêtes de Jésus-Christ, et à la conversion des hérétiques. C'étaient les victoires pour lesquelles il croyait qu'il lui était permis d'avoir de l'amour-propre, et dont il pouvait en quelque façon se glorifier. Il souhaitait avec tant de passion de ne voir qu'un pasteur et qu'un bercail dans l'Eglise, que je ne crains point de dire, qu'avec plaisir il se fût fait anathème pour réunir les frères qu'il avait eus dans l'erreur, à ceux que la vérité lui avait donnés. Il n'épargnait rien pour satisfaire cette sainte passion; il étudiait avec soin les meilleures manières de ramener les égarés; il avait des conférences fréquentes avec toutes les personnes qui par leur savoir, leur zèle et leur charité, pouvaient avancer ce grand ouvrage. Au milieu de son camp, à la veille des plus importantes actions de la guerre, et quelques heures avant que de vaincre des armées entières, il écrivait de longues lettres, il donnait des avis pour enlever à l'hérésie quelque ministre ou quelque personne considérable, qui par l'éclat de sa conversion pût procurer celle de plusieurs autres.

Comme il savait qu'il n'y a que trop d'hérétiques, qui, pour me servir des termes de Tertullien, regardent la pauvreté comme une divinité plus redoutable que le Dieu même dont ils tiennent la vérité captive dans l'injustice; il n'épargnait ni son bien ni son crédit, pour leur subsistance, et pour leur faire trouver dans l'Eglise véritable tout ce qu'ils perdaient de secours, d'appui et de biens en quittant la fausse. Il n'était hardi à demander des grâces au roi que sur ce sujet et il fût allé jusqu'à l'importunité, si la religion de son prince n'eût prévenu son zèle. Ce zèle n'est pas éteint par sa mort; sa libéralité fait encore la guerre à l'hérésie, et il ne s'est pas contenté que l'exemple de sa conversion fût comme un phare qui avertît les hérétiques du chemin qu'il fallait tenir pour éviter les écueils; il a même préparé un port et un asile à ceux qui, se sauvant tout nus du naufrage, ont besoin de trouver sur la rive quelque main charitable qui leur aide à conserver une vie qu'ils viennent de garantir des flots. Tant de soin, tant d'application, tant de vues pour les intérêts de l'Eglise, ne méritent-ils pas qu'on lui donne les titres les plus pompeux dont les saints Pères aient honoré la mémoire des princes religieux? Que l'on publie que, comme Constantin, il a été un évêque du dehors pendant sa vie, et qu'on lui donne, comme à ce grand empereur, le nom de très-saint et de très-heureux après sa mort. Ce triste endroit de mon discours m'avertit ici qu'il faut que je dissipe quelques pensées sombres qui s'élèvent dans votre âme, et que je vous adresse les mêmes paroles que saint Ambroise employa autrefois dans l'oraison funèbre du jeune Valentinien : *Audio vos dolere quod non accepit sacramenta Baptismatis;* je vois, disait-il au peuple de Milan, que vous avez une extrême douleur de ce que l'empereur est mort sans avoir reçu le baptême. Mais, continue-t-il, il avait souhaité ce sacrement, il l'avait demandé avec ardeur et avec une foi vive : n'est-ce pas en avoir la grâce, quoiqu'on n'en ait pas reçu l'ablution? *Certe qui poposcit, accepit.* Si les martyrs sont lavés dans leur sang, sans le secours du baptême, pourquoi ne dirons-nous pas que l'illustre Valentinien en a été baptisé par sa piété et par ses désirs? *Si suo sanguine abluuntur Martyres, et hunc sua pietas abluit.*

Je suis bien éloigné de croire que j'aie ni la sainteté ni la gravité du grand Ambroise, pour donner à mes sentiments un poids approchant de celui qu'avaient les pensées de ce grand saint. Mais aussi n'ai-je pas en main une matière plus favorable et des gages plus assurés du salut de M. de Turenne, que saint Ambroise n'en avait de celui de Valentinien. Notre héros avait été régénéré en Jésus-Christ par le baptême; il s'était uni à lui par la participation des divins mystères, en mangeant au pied des autels ce pain des forts, qui soutient l'âme, et lui donne la force d'arrriver à la sainte montagne de Dieu. Il avait une foi vive, une confiance de fils en la bonté du Père céleste; il sentait, comme il le disait lui-même au confident de sa piété, que l'amour de Dieu croissait en son cœur. Ses mœurs étaient pures, ses intentions saintes; il avait un extrême éloignement du péché, il adorait Dieu en esprit et en vérité, il le priait avec une charité ardente et une humilité sincère; il est mort dans le devoir actuel d'un bon citoyen : ses désirs les plus ardents étaient de contribuer, par ses victoires, à une paix qui lui donnât le moyen de vaquer dans la retraite à cet unique nécessaire que Jésus-Christ nous enseigne dans l'Evangile.

Le beau spectacle que c'eût été pour le monde chrétien, d'entendre dire à ce grand homme, après la paix, ce que dirent les Machabées, vainqueurs de tous leurs ennemis : *Ecce contriti sunt omnes adversarii nostri, ascendamus nunc mundare sancta et renovare.* Voilà les ennemis de mon prince vaincus, l'Europe paisible, et la France triomphante. Montons sur la sainte montagne de Sion, pour y purifier et y achever le temple que Dieu veut avoir dans nos cœurs. Il l'eût fait, messieurs, il l'eût fait; on lui eût vu mettre toute sa gloire au pied de la croix, et descendre, par religion et par humilité, d'une élévation d'où les autres sont ordinairement précipités par quelque revers de fortune ou par la mort.

Ce grand et bel avenir dont sa mort précipitée nous a fait perdre l'exemple, ne sera point perdu pour lui devant vous, grand Dieu! vous qui lisiez dans son cœur, vous qui voyiez ce désir sincère et empressé qu'il avait de sortir de l'Egypte, pour vous aller adorer dans le désert. Votre puissance peut, quand elle veut, mettre les temps en abrégé, et donner à quelques jours le mérite de plusieurs années; et cette même puissance qui appelle les choses qui ne sont pas, avec la

même facilité que celles qui sont, ne donnera-t-elle pas la récompense de ce glorieux avenir à un héros qui s'en était presque attiré tout le mérite par l'ardeur et par la sincérité de ses désirs!

Mais quand ce cœur ne serait pas un fruit entièrement mûr pour le ciel, le Carmel, cette terre de grâces et de bénédictions où il a été transplanté, ne lui avancerait-il pas ce degré de chaleur et ce goût de sainteté qui le rendra propre pour l'éternité bienheureuse, tandis qu'il ne tombera pas une goutte de rosée sur les malheureuses montagnes où ce grand homme a été enlevé à la terre? *Montes Gelboë, nec ros, nec pluvia cadat super vos.* L'oblation du sacrifice, l'élévation des mains de cet illustre prélat, dont la tendresse redoubla la religion, le zèle et la piété; les prières de ces saintes filles du Carmel, attireront sur ce cœur des rosées d'en haut, assez abondantes pour lui donner sa dernière perfection.

Certes, l'on peut bien dire de monsieur de Turenne, que la gloire qui l'a suivi durant toute sa vie, l'a accompagné jusqu'après sa mort. Le roi, pour donner une marque immortelle de l'estime et de l'amitié dont il honorait ce grand capitaine, donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces maîtres de la terre, qui conservent encore, dans la magnificence de leurs tombeaux, une image de celle de leurs trônes. Ce sera là, messieurs, que les étrangers curieux, et la postérité savante, iront apprendre, dans les ornements de l'architecture, les actions éclatantes de ce prince, dont la réputation a rempli toute la terre et remplira la suite des siècles. Ce sera là que, par des emblêmes ingénieux, on apprendra quelles ont été les vertus civiles et morales, par lesquelles il a surpassé la sagesse des plus célèbres philosophes. Mais si, dans ce superbe monument, M. de Turenne trouve la gloire d'Athènes et de Rome; dans celui que la piété de son illustre maison lui élève en ce saint lieu, nous pouvons dire que la gloire du Carmel lui est donnée : *Decor Carmeli datus est illi.* C'est ici que toutes les vertus chrétiennes feront le sujet de son épitaphe, et la magnificence de son tombeau; c'est ici que l'on apprendra que la grandeur de la naissance, la vie de la cour, la profession des armes, la gloire des victoires et des triomphes, et les applaudissements du monde, n'ont pas été incompatibles dans le cœur de M. de Turenne avec l'humilité de la croix, et qu'une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, un zèle animé pour la conversion des hérétiques, une haine constante du péché, un amour véritable pour le bien, une intention pure, et enfin une religion pleine et sincère, ont procuré devant Dieu, à ce parfait héros, une gloire plus solide, plus éclatante et plus durable que celle dont il a été couvert devant les hommes

NOTICE SUR DE LA CHAMBRE.

CHAMBRE (PIERRE CUREAU DE LA), membre de l'Académie française, fut destiné d'abord à la médecine; mais une surdité qui lui survint le fit tourner du côté de l'Eglise. Il mourut en 1693, curé de Saint-Barthélemy. Ses connaissances ne se bornaient pas aux matières ecclésiastiques. Il écrivit peu; mais il engagea plusieurs personnes timides, quoiqu'habiles, à écrire. Il se comparait à Socrate, qui ne produisant rien de lui-même, aidait les autres à produire. Quoiqu'il aimât la poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers en sa vie. Boileau, à qui il le récita, s'écria en l'admirant : *Ah! M. le curé, que la rime en est belle!* On a de lui plusieurs *panégyriques*, imprimés séparément, in-4°. Paris, 1686.

ORAISON FUNEBRE

PAR

DE LA CHAMBRE.

ORAISON FUNEBRE

DE MARIE THÉRÈSE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Par l'abbé de la Chambre, curé de Saint-Barthélemy (1).

Et erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.

Elle s'était rendue très-recommandable en toutes choses, parce qu'elle craignait grandement le Seigneur, et personne n'en disait le moindre mal (Judith, ch. VIII).

Dans le deuil universel qui couvre toute la France, dans la consternation générale de tous les ordres du royaume sur la perte irréparable que nous avons faite de la meilleure et de la plus vertueuse de toutes les reines;

(1) Cette oraison funèbre fut prononcée dans la chapelle du Louvre, le 24 janvier 1684, en présence de messieurs de l'Académie française

l'Académie française a été toute plongée dans l'amertume et dans la tristesse, par l'attachement respectueux qu'elle a pour son auguste protecteur, par son zèle ardent pour le bien de l'Etat, et par l'amour constant qu'elle fait profession d'avoir pour la vertu; la passion qui l'anime pour les belles-lettres, ayant pour fondement de ses exercices la probité; l'étude ne lui servant que d'aiguillon et de motif, pour tendre et arriver plus tôt au comble de la perfection et de la sagesse chrétienne; sans quoi l'esprit, le savoir et l'éloquence sont des maux et non des biens, sont plus à craindre qu'à rechercher.

Ce vous était donc, messieurs, une obligation indispensable de donner dans cette triste et déplorable conjoncture, des marques publiques de votre douleur, de mêler vos larmes avec celles de tous les bons Français et de tous les fidèles chrétiens, d'offrir un sacrifice de prières et de louanges tout ensemble, de payer un tribut et de rendre vos hommages à la mémoire d'une princesse doublement votre souveraine, et par sa couronne et par sa vertu; puisqu'on n'en saurait faire un juste éloge qu'on ne trace à même temps une idée parfaite de la vertu même, qu'elle a su rendre et plus aimable et plus aisée à pratiquer. Aussi vous n'étes les derniers à lui rendre ces derniers funèbres, qu'afin d'avoir l'honneur de clore la cérémonie de ses obsèques avec plus de splendeur, de pompe et d'appareil.

Mais, messieurs, comment avez-vous bien daigné me prendre pour votre interprète parmi tant d'excellents sujets que vous aviez à choisir au dedans et au dehors? N'est-ce point que vous avez jugé, qu'il n'y a rien de plus touchant que la vérité, qu'il n'y a rien de plus éloquent que les larmes, qu'elles pénètrent le ciel et amollissent les cœurs sans parler? Oui, messieurs, quelque glorieux que me soit votre choix, je n'eus jamais la présomption de croire que je pusse en quelque sorte soutenir les intérêts et la dignité de la compagnie, répondre à ses souhaits et à son attente. Vous n'avez pas oublié la répugnance que je vous témoignai à me charger d'un si pénible emploi, que vous me forçâtes pour ainsi dire d'accepter. Toutes les suites d'une action si périlleuse se présentèrent en foule à mon esprit et me firent perdre presque courage. Cependant, après avoir bien considéré l'honneur qu'il vous a plu de me procurer quasi malgré moi, je me sentis comme hausser le cœur et relever mes espérances. Il me semble que la loi indispensable que vous m'imposiez de vous obéir, m'aplanissait toutes les difficultés qui m'avaient paru d'abord insurmontables et me mettait dans l'heureuse nécessité de bien faire. C'est ainsi que votre bonté m'a voulu persuader qu'il m'était déjà arrivé une autre fois sous vos auspices, dans ce jour à jamais mémorable pour les belles-lettres, où, après avoir rendu vos derniers devoirs au fameux chancelier Seguier, vous passâtes de son hôtel dans ce palais de l'honneur et de la gloire, où vous êtes depuis assemblés sous la protection du plus grand roi qui fut et qui sera jamais.

Ah! messieurs, oserais-je vous avouer qu'il entre encore quelque chose d'aussi fort et d'aussi touchant dans mon obéissance! Le cœur me dit que je vais ranimer par ce moyen les cendres d'un père et d'un frère morts dans le service actuel de sa majesté, domestiquement attachés à sa personne royale. N'est-ce pas en quelque manière leur rendre la vie, que d'essayer à faire revivre une princesse qui les a honorés de sa confiance et de son estime? S'ils ont sacrifié leurs jours pour tâcher d'augmenter les siens, puis-je mieux faire que de les imiter? puis-je rien faire de plus agréable à une mémoire qui me doit être précieuse et si chère?

Enfin, messieurs, ce qui a achevé entièrement de me déterminer, c'est que tout est grand, tout est chrétien dans le sujet que vous m'avez confié : la vérité y brille de son propre éclat, sans qu'il soit besoin de la revêtir ni de la parer. Comme nous avons à célébrer une princesse, qui ne faisait point trophée ni montre de sa vertu; ce serait mal la louer que de faire ostentation et parade d'éloquence. Nous en ferions une image pompeuse et magnifique, et nous n'en ferions point une image fidèle et ressemblante. Comme les larmes que nous avons répandues sur son tombeau, n'étaient point étudiées, mais véritables, qu'elles partaient du cœur, allaient droit au cœur; nos louanges doivent être de même sans pompe et sans affectation : elles doivent couler de source, elles doivent naître de l'abondance du cœur. Loin d'ici ces ambitieux déguisements, dont on colore des actions douteuses et équivoques; hélas! que trop souvent criminelles. S'il y a des tours et des ménagements à prendre, il faudra s'en servir pour chercher à amoindrir le bien, et non pas à le faire valoir et à l'augmenter : tout au contraire de la plupart des autres discours funèbres, où le grand art consiste à éloigner ou à approcher les objets; à les grossir, ou à les diminuer, selon le mal qui s'y rencontre, ou le bien que l'on y suppose. S'il y a des adoucissements et des voiles à mettre, il faudra s'en servir pour tempérer le trop vif éclat des vérités que nous avons à représenter, qui paraîtraient incroyables et au-dessus de notre portée; et non pas pour cacher des défauts, pour couvrir quelques faiblesses, ou pour ménager des jours favorables, et donner de fausses lueurs à des vertus apparentes et superficielles. En un mot, jamais orateur n'eut tant de besoin de l'adresse si fort vantée de ce peintre ingénieux qui travaillait également pour les yeux de l'esprit et pour ceux du corps, qui donnait toujours quelque chose à deviner et à entrevoir; dont les ouvrages laissaient plus à penser aux intelligents, que l'on n'en découvrait effectivement sur la toile.

Afin donc de m'ouvrir une nouvelle route dans un chemin si difficile, et pour ne pas marcher sur les pas de tous ces héros sacrés de l'Evangile, qui ont déploré notre perte

commune avec tant d'honneur, de consolation et de gloire, dans les premières églises du monde chrétien, d'une manière si touchante et si pathétique : je me renfermerai dans mon texte qui m'a frappé d'abord, et qui m'a semblé remplir parfaitement l'idée qui nous reste à tous des vertus chrétiennes et morales, publiques et privées de cette auguste princesse. Je me contenterai de faire un fidèle récit et un simple dénombrement de tout ce que nous avons vu et admiré pendant le cours d'une si belle vie. Je ramasserai de côté et d'autre les épis épars, qui ont plutôt lassé que fui la main des moissonneurs, qui ont travaillé avant nous dans un si beau champ, ce qui arrive toujours dans une grande récolte.

Sur ce principe, n'attendez point de division plus recherchée que l'ordre simple et naturel que me fournissent ces paroles : *Et erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.* Elle s'était acquis une réputation immortelle, parce qu'elle craignait grandement le Seigneur, et personne n'en disait le moindre mal. Eloge bien rare de tout temps ! plus rare encore dans un siècle où la calomnie n'épargne personne, où par une licence effrénée et par un déchaînement terrible, cette ennemie mortelle de la charité chrétienne jette indifféremment son venin sur tout ce qui éclate et qui brille.

Je suis d'autant plus volontiers cette route, qu'elle me conduit insensiblement à ce qu'il y a de plus remarquable dans notre grande reine : soit qu'on la regarde du côté de Dieu ; soit qu'on la considère du côté des hommes.

Elle a mené une vie fort extraordinaire dans une vie commune et ordinaire. Il y a quelque chose de simple et de commun en apparence dans sa conduite, mais qui cache dans le fond quelque chose de bien grand et d'héroïque. Une vie extérieure, tumultueuse et agitée; une vie intérieure recueillie et nullement dissipée. Point de singularité, nulle affectation, même train de vie, et de vie constante et uniforme, et cependant distinguée, singulière et inouïe; et cela l'espace de quarante ans, sans intervalle, sans relâche et sans discontinuation, avec autant de ferveur au dernier jour qu'au premier : caractère particulier de notre auguste princesse, qui la distinguera à jamais de toutes les autres; exemple unique qu'elle a donné à son siècle, et qui fera l'étonnement des siècles à venir.

Elle a servi Dieu comme s'il n'y avait point de créatures au monde : elle a regardé les créatures, comme si elles lui avaient toujours représenté Dieu : satisfaisant régulièrement à ces deux devoirs capitaux et indispensables du Christianisme, la crainte de Dieu et l'amour du prochain; ne manquant jamais aucune occasion de servir le Créateur et la créature. Ces deux vues du ciel et de la terre, des anges et des hommes, rarement d'accord, quand il s'agit de juger du mérite de quelqu'un, et de le couronner; et qui se réunissent néanmoins parfaitement en faveur de la reine, pour la combler à l'envi et à jamais de bénédictions et de louanges, et pour lui procurer une double immortalité dans l'éternité et dans le temps : ces deux considérations, dis-je, de la crainte de Dieu et de l'amour du prochain, formeront les deux parties de l'éloge funèbre que je consacre par obéissance, par inclination et par devoir à la mémoire éternelle de très-haute, très-puissante, très-excellente et très-chrétienne princesse Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, épouse de Louis le Grand, roi de France et de Navarre, protecteur de l'Académie française.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une chose fort surprenante et bien digne de nos étonnements et de nos admirations, quoiqu'on n'y ait quasi point fait de réflexion, de voir que la première qualité que Dieu a prise dans le monde, et le premier titre de grandeur qu'il s'est donné, est celui de Juge, suivant ce que l'on a remarqué dans la langue originale du texte sacré de la Genèse, où il est expressément porté que le Juge créa le ciel et la terre, au lieu que nous lisons ordinairement dans la Vulgate, Dieu créa le ciel et la terre. La suite de l'histoire de la Genèse confirme merveilleusement bien cette vérité : car Dieu n'eut pas sitôt établi l'homme dans la possession du paradis terrestre, qu'il lui défendit l'usage du fruit de vie, et qu'il le menaça de cet arrêt épouvantable de condamnation et de mort, s'il en mangeait contre sa défense : lui montrant bien par cette loi primitive, comme l'appelle Tertullien, qu'il était véritablement son souverain et son juge, faisant ainsi du paradis terrestre un palais et un tribunal de justice.

Il semble, Messieurs, que Dieu ait voulu tenir la même conduite, et se conserver le même droit dans la réparation de l'homme, qu'il avait fait voir et qu'il s'était acquis dans sa création. En effet, si vous prenez garde à ce qui se passe, quand nous commençons l'année ecclésiastique, et que nous comptons les premiers fastes sacrés de la grâce; l'Eglise ne nous propose pas plutôt le premier avénement de Jésus-Christ dans l'incarnation du Verbe, qu'elle nous remet en même temps et presque auparavant devant les yeux son dernier avénement dans le jugement universel, qu'il doit faire à la fin du monde. Son tribunal et son berceau, sa crèche et son trône, l'étable de Bethléem et son lit de justice, la rosée et l'influence d'un ciel benin et favorable dans l'un, l'aspect d'un ciel irrité et en courroux dans l'autre, font tout ensemble l'objet de ses regards, de son culte et de sa dévotion. Comment accorder cette rigueur et cette sévérité de Jésus-Christ juge, avec cette bonté et cette mansuétude de Jésus-Christ enfant ? c'est, messieurs, que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse (1), et le fondement de toutes les instructions nécessaires à sa-

(1) Initium sapientiæ timor Domini (*Eccl.*, I)

(*Huit.*)

lui (1). Aussi voyons-nous que le Saint-Esprit voulant donner une idée parfaite d'un homme de bien dans la personne de Job, dit de lui pour tout éloge, qu'il était un homme simple et craignant Dieu (2). Le panégyrique du bienheureux Siméon est dressé sur le même plan, c'était un homme juste et de conscience timorée, remarque le texte sacré (3). La femme forte n'est point autrement exaltée (4). L'héroïne Judith, de qui les paroles de mon texte ont été dites originairement, n'est pas tant célébrée pour sa grandeur de courage que par la crainte qu'elle a eue pour le Seigneur. *Et erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.*

C'est donc louer Marie-Thérèse d'Autriche de la manière du monde la plus chrétienne et la plus avantageuse, que de lui attribuer ces mêmes paroles : d'autant plus qu'elle a craint le Seigneur dans un temps, dans un lieu, et dans un état où il est bien difficile de le faire, et rien de plus ordinaire que d'y manquer : trois circonstances qui relèvent infiniment le prix de cette vertu. Et, pour commencer par la première, disons qu'elle a craint Dieu depuis le berceau jusqu'au tombeau, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, pendant tout le cours de sa vie.

Mais il est nécessaire de remarquer ici, avant toutes choses, que quand je parle de la crainte du Seigneur par rapport à la reine, c'est bien moins de la crainte servile qui procède de la seule appréhension du châtiment, qui fait envisager Dieu comme un juge sévère, que de la crainte filiale, qui naît d'amour et de respect, et qui le fait regarder comme un père clément et miséricordieux. Moïse disait au peuple de Dieu pour l'exciter à la crainte, qu'il n'avait qu'à se ressouvenir de ses ancêtres, auxquels il le renvoie, pour l'obliger à se contenir dans son devoir : *Consultez*, dit ce législateur admirable dans son livre du Deutéronome, *toutes les générations qui vous ont précédé, elles vous tiendront toutes le même langage; interrogez votre père, et vous verrez ce qu'il vous répondra; remontez jusqu'à vos majeurs, et ils vous avoueront tous unanimement que votre première obligation est de vous attacher à Dieu par préférence à toutes choses, que vous devez craindre le Seigneur, le servir et l'adorer* (5).

Voilà, messieurs, ce qu'a fait Marie-Thérèse d'Autriche : elle s'est constamment appliquée à recevoir des règles d'une vie chrétienne et édifiante, de ceux-là même dont elle avait reçu une vie d'éclat et de gloire. Elle a envisagé cette longue suite de rois et d'empereurs dont elle est descendue, non point pour s'enorgueillir, mais pour s'humilier, pour prendre d'eux des leçons de piété et de religion. Elle a su tirer de la grandeur humaine, qui est la chose du monde, selon saint Paul, la plus opposée au véritable esprit du christianisme, un antidote merveilleux, un préservatif assuré contre la contagion du siècle, je veux dire la crainte du Seigneur.

Je dois donc plus par nécessité, que pour satisfaire à la coutume, marquer quelques traits d'une naissance qu'elle a su sanctifier et si bien faire valoir pour son salut, vu même que Dieu l'a consacrée jusque dans sa racine en la personne du fameux Rodolfe, dont la pieuse histoire est connue de tout le monde.

Dans cette foule infinie de héros et d'héroïnes, qui se présentaient incessamment à l'esprit de la reine, pour lui servir de miroirs et de modèles, je ne parlerai point de Philippe IV, son père, ni d'Isabelle de France sa mère; la mémoire en est toute récente, et en bénédiction à tous les peuples pour leur singulière piété. Je remonte plus haut tirant vers la source, et rapporte un seul exemple de l'un et de l'autre sexe, de l'une et de l'autre branche d'Espagne et d'Allemagne.

Le premier est de Maximilien, archiduc d'Autriche, descendant de ce Rodolfe. Son aventure n'a pas tant fait de bruit, mais en vérité elle n'a pas moins d'éclat, et elle mérite bien d'être tirée des ténèbres du silence et de l'oubli où elle a été ensevelie.

Ce prince s'étant égaré à la chasse, tomba malheureusement dans un précipice affreux, d'où il paraissait impossible de le pouvoir retirer sans une assistance visible du ciel. En vain toute sa cour fondit sur le bord, et s'empressa de le secourir, il en coûta inutilement la vie à plusieurs de ses sujets, qui se précipitèrent eux-mêmes dans cet abîme, se hasardant de le sauver. Le prince voyant qu'il n'en pouvait pas humainement réchapper, au lieu de murmurer de la rigueur de son sort, et de s'abandonner au désespoir, il fit entendre qu'il demandait pour toute consolation et avec grande instance, qu'on lui apportât de la plus prochaine Église du voisinage, le saint sacrement, seulement pour l'adorer, puisqu'il ne le pouvait pas recevoir en effet et de bouche. Sitôt que le curé du premier village lui eut montré Notre-Seigneur d'en haut, Maximilien se prosterna incontinent au fond de son abîme, et plus humilié de cœur et d'esprit, qu'il ne l'était de corps, il adore son Créateur et la profondeur de ses jugements, entièrement dévoué à ses ordres les plus rigoureux. Dieu pour récompenser une si grande foi, suscita un paysan, qui par des routes secrètes et inaccessibles à tout autre, dégagea miraculeusement l'archiduc.

Voyons si l'Espagne nous produira rien d'approchant, et si la reine a recueilli une portion aussi considérable de l'hérédité en ma-

(1) Initium verborum meorum timor Domini.

(2) Vir ille simplex et rectus, ac timens Deum (*Job*, I).

(3) Justus et timoratus. (*Luc.*, II, 25).

(4) Mulier timens Dominum, ipsa laudabitur (*Prov.*, XXXI).

(5) Memento dierum antiquorum. Cogita generationes singulas, interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi (*Deut.*, XXXII, 7).

tière de foi, du côté des rois catholiques, que de la succession des empereurs d'Allemagne.

Oui sans doute, messieurs, ce n'est là qu'un fait solitaire et particulier; voici un bien universel répandu dans tout le monde, dont les influences s'étendront dans tous les siècles, et jusqu'à la dernière postérité.

C'est Isabelle de Castille, cette grande, généreuse et dévote princesse, que les écrivains espagnols élèvent au-dessus de toutes les héroïnes des siècles passés. Elle eut tant de foi, elle fut tellement pénétrée de la crainte du Seigneur, que par un pur motif de zèle et de dévotion, elle obligea Ferdinand d'Aragon, son époux, de chasser tous les Maures du royaume de Grenade; ce qui lui valut, et à ses successeurs, le glorieux surnom de Catholiques. Elle ouvrit la porte dans le Nouveau-Monde à la foi catholique, en y envoyant sous la conduite de Christophe Colomb des missionnaires zélés pour y planter l'Evangile au Mexique et au Pérou. Non contente de tous ces admirables progrès, elle fit imprimer ces belles bibles de Complute (1), les premières et les plus correctes qui aient paru en ce genre dans l'Europe, en plusieurs langues orientales, et que toutes les éditions qui ont paru depuis, n'ont fait que copier. Le zèle de la gloire de Dieu et du salut de tant d'âmes qui se perdaient dans le Levant, faute d'instruction, l'obligea uniquement de contribuer de son autorité et de ses finances à une si sainte œuvre. Elle donna jusqu'à quatre mille écus d'or de quelques manuscrits arabes pour en perfectionner l'édition, par les mains du cardinal Ximenès, son premier ministre, le cardinal de Richelieu d'Espagne, fondateur d'une académie célèbre, comme celui-ci.

Faut-il s'étonner si l'auguste sang qui a coulé dans les veines de Marie-Thérèse d'Autriche, lui a inspiré de la piété; si elle a sucé avec le lait la crainte de Dieu, si elle avait jeté de si bonne heure de profondes racines dans son cœur. Elle cultiva soigneusement ces précieuses semences; elle pratiqua toute sorte de vertus dès ses plus tendres années, elles crurent à mesure qu'elle s'avançait en âge, fortifiée par l'excellente éducation qu'on lui donna.

L'Infante catholique courut à grands pas dans la voie du salut et avec une extrême ardeur. La prière, la lecture, la fréquentation des sacrements, la retraite dans les monastères furent les premiers et les plus continuels exercices de sa jeunesse. Elle cherchait de plaire à Dieu en mille manières différentes, qui est le partage ordinaire de ceux qui le craignent (2); elle s'étudiait de remplir tous ses devoirs avec autant d'empressement que les autres s'étudient de plaire au monde, pouvant bien dire avec le prophète: *J'avais toujours la crainte de Dieu devant les yeux et je ne le perdais jamais de vue* (3). En un mot, elle fit pendant près de vingt ans à la cour de Madrid, ce que nous lui avons vu pratiquer pendant tout le temps que nous avons eu le bonheur de la posséder en France. Le théâtre et les spectateurs changèrent, mais ce fut toujours le même spectacle, ce fut toujours un continuel applaudissement de deçà, et de delà les monts.

(1) Alcala de Henarès.

(2) Qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis (*Ps.* CXI).

(3) Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris est mihi, ne commovear (*Ps.* XV).

Admirons ici la conduite de la divine Providence sur ses élus. Dieu veut sauver cette princesse et se l'approprier, il la fait naître, vivre et mourir à la cour, grand Dieu! Que vos conseils sont secrets et incompréhensibles! que vos miséricordes sont infinies et adorables! et que vous savez bien tout faire contribuer au salut de vos prédestinés! La cour est le lieu de la sanctification de cette princesse: cependant il est si difficile de s'y sauver, que saint Chrysostome ne feint point d'avancer, que le miracle que Dieu opéra en faveur des trois enfants de Babylone, qui marchèrent au milieu des flammes de la fournaise ardente, sans en être consumés, quelque grand qu'il fût, n'était qu'une figure d'un autre infiniment plus surprenant qu'il avait fait éclater en leurs personnes, en conservant leur innocence toute pure au milieu des périls, des piéges et des tentations de la cour.

Si la demeure en est si dangereuse aux simples courtisans, qui ont tant de sujets de mortification d'ailleurs, tant d'occasions de s'humilier et de rentrer en eux-mêmes, que sera-ce donc à l'égard de ceux qui y sont assis sur le trône? Comment pouvoir conserver au milieu de cet éclat extérieur qui les environne, une dépendance du premier Etre? Comment pouvoir se retenir, dans la licence de tout faire impunément, ayant mille occasions de satisfaire sa cupidité, à moins que d'avoir la crainte de Dieu bien avant dans le cœur comme Marie-Thérèse d'Autriche? Nous pouvons dire aussi que cette vertu y faisait l'office de chérubin posté à l'entrée du Paradis terrestre, avec une épée flamboyante, pour en écarter jusqu'aux ombres et aux moindres apparences du péché.

Le fréquent usage du sacrement de l'eucharistie était encore un excellent remède dont cette princesse se servait contre toute sorte de tentations. Il la fallait voir au pied des autels recevoir son Créateur, prendre cette nourriture sacrée que le Psalmiste appelle si bien *l'aliment de ceux qui le craignent* (1); pour être fortement persuadé de la que vérité je prêche.

Saint Thomas nous enseigne qu'une des principales raisons pour lesquelles la communion nous défend avec tant de force contre les illusions du malin esprit, nous délivre des périls et des chutes où nous sommes continuellement exposés, c'est que Jésus-Christ l'a établie pour être le monument perpétuel de sa passion, par laquelle toutes les puissances de l'enfer ont été vaincues. La présence du corps et du sang adorable de ce divin Sauveur, dont les démons nous voient pené-

(1) Escam dedit timentibus se (*Ps.* CX).

trés et revêtus au sortir de la sainte table, nous rend terribles à cet esprit d'iniquité et de malice. Car si le sang de l'agneau qui n'était que la figure de cet auguste sacrement faisait que l'ange qui frappait toutes les autres maisons, épargnait celles dont les portes en étaient teintes; quelle force ne doit pas avoir ce sacrement même dans ces bouches si souvent teintes du sang de l'Agneau immaculé, sur ces lèvres si souvent empourprées du sang précieux de Jésus-Christ?

Que si la reine n'a point macéré son corps par des mortifications extérieures et par l'austérité de sa vie, qui est un autre effet de la crainte de Dieu et de l'appréhension de ses jugements (car je ne prétends point lui attribuer des vertus qu'elle n'a pas pratiquées; nous sommes assez riches de notre propre fonds, sans recourir aux emprunts et sans nous parer de faux diamants); si, dis-je, la reine n'a pas macéré son corps par des mortifications extérieures, elle brisait son cœur par une douleur continuelle de ses moindres fautes. C'est dans le secret et au fond de son oratoire, qu'on l'a vue souvent verser des larmes en abondance devant Dieu. C'est là qu'elle soupirait, qu'elle gémissait, qu'elle se déconfortait, qu'elle s'immolait toute vivante au Seigneur. C'est là qu'elle s'écriait souvent avec le roi-prophète : *Domine, ante te omne desiderium meum et gemitus a te non est absconditus*, ou avec le grand saint Augustin : *Tu nosti gemitum cordis mei et flumina oculorum meorum.*

A le bien prendre, cette pénitence est mille fois plus rude que celle des jeûnes, des haires et des cilices. Cette vie commune qu'elle a menée, est plus difficile à pratiquer que la vie la plus austère des anachorètes de la Thébaïde; car celle-ci est dans une extrémité qui ôte à l'appétit charnel de l'homme tout sujet de se satisfaire, en lui ôtant les occasions; outre que le corps se forme et s'habitue insensiblement à ces observances et à ces rigueurs, et n'en est presque plus touché dans la suite, par la force de l'accoutumance; au lieu que celle-là est toujours exposée à de nouveaux piéges, si l'on n'est bien sur ses gardes, et si l'on n'a sans cesse la crainte de Dieu devant les yeux comme Marie-Thérèse d'Autriche.

De sorte que savoir se conserver dans le siècle sans être corrompu, c'est, à proprement parler, courir sur le bord des précipices sans y tomber, marcher au milieu des flammes dévorantes sans en être atteint, manger du poison sans s'empoisonner, respirer un air mortel et contagieux sans en mourir.

Une des choses qui a le plus contribué à faire connaître le néant de la grandeur humaine à la reine, et cette importante vérité que Dieu est terrible sur les rois, et à l'affermir par conséquent de plus en plus dans la crainte du Seigneur, est la réflexion qu'elle a souvent faite sur l'état et la qualité des patrons et des protecteurs des deux premières villes du monde qui ont partagé sa vie, et dont elle a également fait la joie et les délices par sa présence et par sa demeure; la désolation et le désespoir par son absence et par sa perte.

Madrid, lieu de sa naissance, la capitale des rois catholiques, le berceau et le centre de leur monarchie, cet abrégé du monde soumis à leur empire, ainsi qu'elle est qualifiée dans une inscription latine faite pour Philippe II, reconnaît pour patron un pauvre laboureur, saint Isidore. Paris, la première ville de l'univers, qui est en effet ce que l'autre n'est qu'en idée, réclame pareillement pour patronne une petite bergère sainte Geneviève.

La majesté des rois très-chrétiens, la majesté des rois catholiques, si fort opposés en tout le reste, conviennent et s'accordent dans le choix commun qu'ils ont fait de l'état et de la qualité des protecteurs de la capitale de leurs royaumes, dans la vénération commune qu'ils ont pour un paysan et pour une paysanne. Ils n'ont point de secours plus assuré dans leurs plus pressants besoins, que de venir implorer leur assistance à leurs tombeaux, et ils en ont toujours ressenti des effets très-salutaires.

Grande et importante leçon pour contrepeser la vanité humaine! Grande et importante leçon, pour faire appréhender aux souverains le Roi des rois qui les humilie de la sorte, jusqu'à mettre au-dessus de leurs têtes ce qu'ils ont foulé aux pieds! Belle leçon pour nous faire toucher au doigt, combien la dévotion de la reine était éclairée, combien sa crainte était ingénieuse!

Pourrait-on douter, après tant de preuves, que Marie-Thérèse d'Autriche n'ait demeuré fixe et immobile dans la crainte de Dieu, ainsi que l'Ecriture l'a observé de Tobie (1), et qu'elle n'ait persévéré jusqu'à la fin de sa vie dans un exercice continuel de cette vertu (2)?

La crainte de Dieu et l'amour du prochain sont deux préceptes si étroitement unis et enchaînés ensemble, que ce m'est une nécessité de passer à ma seconde partie, pour achever de mettre la dernière main à la première, afin de pouvoir vérifier, dans toute leur étendue, les paroles de mon texte à Sa Majesté, en vous faisant voir que cette princesse a joui pleinement de la récompense que Dieu a promise à ceux qui le craindront.

David nous apprend quelle est l'abondance du bien, quelle est la douceur merveilleuse que Dieu a réservée quelquefois ici-bas sur la terre à ceux qui auront été pénétrés de cette crainte salutaire (3).

C'est qu'il les cache dans le secret de sa face pour parler aux termes du prophète; il les conserve comme à l'abri dans le secret de son cœur; il les met à couvert de la contradiction, des murmures et des reproches san-

(1) Immobilis in timore Dei permansit (*Tob.*, II, 14).

(2) Timor Domini sanctus permanens in sæculum sæculi (*Ps.* XVIII).

(3) Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te! (*Ps.* XXX, 20).

glants des hommes ; il les préserve et les garantit du venin et des morsures de leurs langues médisantes (1); ils sont les seuls hors des atteintes de la censure et de la calomnie. La crainte du Seigneur leur sert d'un baume précieux et incorruptible, qui maintient leur réputation en son entier, et leur communique une sorte d'immortalité.

Voilà justement, messieurs, ce que je me suis engagé de vous faire voir dans mon second point : voilà ce qui est précisément porté dans les dernières paroles de mon texte. Non-seulement il ne s'est trouvé personne qui ait osé ternir l'éclat d'une si belle vie du moindre souffle de son haleine médisante; mais elle s'est fait autant d'admirateurs et de panégyristes de sa bonté, de sa douceur et de sa charité, qu'il y a eu de glorieux témoins de son règne et de sa vie : *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.*

SECONDE PARTIE.

Il n'y a rien de plus contraire que la lumière et les ténèbres, rien de plus incompatible que le soleil et la nuit. Cependant si nous en croyons le prophète David, il s'en est fait une union et un assemblage merveilleux pour former le trône de Dieu. Car si vous demandez à ce grand prophète où Dieu a placé son tabernacle, il vous répondra que c'est dans le soleil; et dans un autre endroit, il vous dira que c'est dans les ténèbres. Ne serait-ce point là un trait de cette éloquence sacrée et divine de l'Ecriture sainte, dont il ne se rencontre aucune trace ni aucun vestige dans l'éloquence profane des orateurs d'Athènes et de Rome? Le Saint-Esprit nous apprenant par là, mais d'une manière figurée, que la clarté qui environne l'essence divine est si grande, et qu'elle jette des rayons si purs et si vifs, qu'elle couvre de ténèbres l'entendement de ceux qui en approchent, comme le soleil éblouit par la splendeur de sa lumière les yeux de ceux qui le regardent : *In sole posuit tabernaculum suum.*

Disons plutôt, messieurs, que Dieu a mis son trône dans le soleil à l'égard des justes qui, s'élevant jusqu'à lui par les lumières de la foi, touchent et voient à découvert les vérités les plus cachées; au lieu que les pécheurs et les infidèles qui ne se conduisent dans la recherche qu'ils font de Dieu, qu'à la faveur des lumières troubles et confuses de la raison humaine, ne sauraient percer les ténèbres et dissiper les nuages dont son trône est enveloppé : *Posuit tenebras latibulum suum.*

Essayons d'appliquer à Marie-Thérèse d'Autriche ce que le prophète a dit de Dieu. Ne craignons point de vérifier en sa personne ces deux passages du Psalmiste dans un autre sens et tout différent. Pourquoi ne pas attribuer à une image vivante de la Divinité, ce qui a été dit de la Divinité même? Faisons-le d'autant plus hardiment que cette princesse a été partagée des deux plus glorieux attributs de la Divinité, la grandeur et la bonté, et qu'elle s'est rendue mille et mille fois plus recommandable par sa bonté que par sa grandeur, quelque immense et quelque infinie que celle-ci ait été.

Dieu a mis son trône dans le soleil, puisqu'il l'a fait naître d'une maison que le soleil voit partout où il se lève, et qu'il ne se couche jamais pour elle. Dieu a mis son trône dans le soleil, puisqu'il l'a placée sur le trône d'un prince qui a le soleil pour symbole et pour hiéroglyphe; d'un prince qui voit tout, qui fait tout, qui est présent à tout, infatigable comme le soleil, environné de rayons aussi éclatants et aussi éblouissants que ceux de ce bel astre : *In sole posuit tabernaculum suum.*

Mais d'un autre côté, ne pouvons-nous pas dire que Dieu a mis son trône dans les ténèbres, puisqu'elle a fait souffrir une éclipse et une défaillance à ce soleil; qu'elle l'a couvert de nuages par sa mort? puisqu'il est bien difficile de représenter une vertu qui semble se dérober à la vue, et par sa propre grandeur, et par la modestie dont elle se couvre, qui a toujours fui les regards et les applaudissements des hommes : *Posuit tenebras latibulum suum.* Comment entrer dans le détail de sa vie privée et domestique? Comment descendre dans le particulier de certaines actions qui paraissent médiocres et sans éclat, et qui ne laissent pas d'être d'un grand poids et très-difficiles à pratiquer dans le commerce du monde? Si c'est un jardin tout rempli de roses et de lis, c'est un jardin fermé : *hortus conclusus.* Si c'est une fontaine qui porte l'abondance et la fécondité partout où elle coule, c'est une fontaine scellée : *fons signatus.* Enfin, si c'est la fille du roi (1), c'est une fille dont toute la gloire est intérieure et cachée : *filia patris abscondita.* Comment parlerons-nous donc de ces merveilles? *Quid faciemus in die quando alloquenda est?* Je me trompe, messieurs, ce qui fait ma crainte et mon inquiétude doit faire mon assurance et mon repos, puisque si je ne vous montre pas aujourd'hui toutes les grandeurs de Marie-Thérèse d'Autriche, j'entrerai du moins par là, en quelque sorte, dans l'esprit de son humilité qui les a voulu dérober à nos yeux : mon silence en dira plus que mes paroles; et il se peut faire que la même Providence qui a tendu, pour ainsi dire, comme autant de rideaux et de voiles sur ses grandes qualités, ne permette pas encore aujourd'hui que les prédicateurs les lèvent et les découvrent entièrement.

Voyons donc, comme en les entr'ouvrant tant soit peu, de quelle manière Marie-Thérèse d'Autriche a rempli ses principaux devoirs à l'égard du prochain, en qualité de fille, d'épouse et de mère : et nous trouverons que bien loin qu'on en ait dit du mal dans quelqu'un de ces différents états, elle s'est attiré partout mille bénédictions et mille louanges. *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.*

(1) Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum. Proteges eos in tabernaculo tuo a contradictione linguarum (*Ps.* XXX, 21).

(1) Omnis gloria filiæ regis ab intus

Le devoir des enfants envers leurs parents est le plus ancien et le plus naturel de tous. Aussi le précepte nous en a été enjoint d'une manière toute particulière, si nous en croyons l'observation curieuse de Philon, Juif. Ce grand homme nous assure que, de tous les préceptes qui étaient contenus dans les deux tables de la loi que Dieu donna à Moïse sur la montagne, il n'y avait que celui qui ordonne d'honorer ses parents, qui fût écrit dans l'étendue des deux tables, et qui en remplît l'espace d'un bout à l'autre, au lieu que tous les autres commandements étaient réduits à part sur une colonne, en sorte que ceux qui regardaient le prochain, fussent distingués et séparés par une table différente de ceux qui avaient Dieu pour objet; afin sans doute de nous insinuer par cette distinction mystérieuse, que ce précepte est divin et humain tout ensemble; et que c'est la plus ancienne dette que nous ayons contractée par notre naissance, aussi privilégiée que celle dont nous sommes redevables à Dieu même.

J'ose dire que peut-être jamais personne ne s'en acquitta mieux que l'infante catholique. Jamais enfant n'eut tant d'attache, de vénération, de complaisance et de respect pour son père. En voici une belle preuve, dont il n'y a guère d'exemple dans l'histoire, quoiqu'il y en ait une infinité du contraire.

Notre princesse ayant atteint l'âge de seize à dix-sept ans, Philippe IV, son père, fut attaqué d'une maladie très-dangereuse. Les grands d'Espagne, particulièrement la noblesse des royaumes de Valence et d'Aragon, fort mécontents et indignés de voir leur monarchie autrefois si florissante, qui avait été portée au plus haut point de splendeur et de gloire par Charles-Quint; qui avait continué dans ce premier lustre sous Philippe II, mais qui avait commencé à décliner sous les deux autres rois suivants; prirent occasion de la maladie du prince pour aller en corps saluer l'infante, et la prier de vouloir prendre en main les rênes du gouvernement, et lui déclarer qu'ils avaient résolu de la proclamer pour leur souveraine. Au lieu de les écouter et de consentir à une telle proposition, l'infante s'irrite, elle s'emporte d'une noble colère, elle les chasse de sa chambre, après avoir traité leur demande de sacrilége et d'impiété, dont la seule pensée lui causait de l'horreur. Bien éloignée de donner dans la manie de ce fils dénaturé de David, qui prévenait les grands de son État et les caressait, afin de pouvoir plus aisément par leur moyen détrôner son père.

Elle montra dans cette occasion qu'elle était véritablement fille d'Isabelle de France, sa mère: qui dans une conjoncture toute semblable d'un soulèvement général de ces mêmes provinces naturellement fougueuses et remuantes, et qui se ressouviennent toujours de leurs anciens priviléges, qui les mettaient même au-dessus des rois: cette princesse, dis-je, voyant avec une extrême douleur que Philippe IV, son époux, sortait de Madrid pour aller châtier les rebelles, et qu'aucun des grands ne se mettait en devoir de l'accompagner, elle monta aussitôt à cheval, se fit voir dans les rues de Madrid, alla chez tous les grands leur reprocher leur lâcheté, et leur représenta avec une force héroïque, que c'était une grande honte, qu'ils laissassent ainsi partir le roi pour une expédition aussi dangereuse et contre ses propres sujets, sans qu'ils en voulussent partager les hasards avec leur souverain; que ce n'était pas là la coutume de la noblesse française qui était toujours prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le service de son prince. Elle les encouragea de manière qu'ils partirent tous pour l'armée, et en ramenèrent le roi glorieux et triomphant.

J'ai un bon garant de ces deux faits historiques, qu'il me semble que personne n'a touchés, et qui méritaient bien néanmoins qu'on les relevât: principalement le premier qui regarde en particulier notre princesse, et qui fait tant à son honneur; puisque le mépris d'une couronne est plus glorieux que la couronne même, et qu'il est plus difficile de la rejeter que de la soutenir. Il fallait bien qu'on la jugeât capable de gouverner, puisque le souverain commandement lui était déféré par ceux-là mêmes, qui se disent maîtres en l'art de régner.

Si Marie-Thérèse d'Autriche a eu tant d'attache et d'amour pour son père, bon prince, à dire le vrai, mais peu agissant et peu fortuné, quelle doit avoir été sa passion pour Louis le Grand son époux? Elle a été si forte qu'elle la fit éclater dès son jeune âge. L'infante catholique donnait à tout moment des marques du penchant et de l'inclination qu'elle avait conçus pour ce prince, qu'elle a toujours regardé comme lui devant être soumise un jour. Quand on voulait obliger l'infante de faire quelque chose où elle semblait avoir de la répugnance, on n'avait qu'à lui dire que le roi de France le lui commandait, elle obéissait aussitôt aveuglément et avec un extrême plaisir, témoin ce qui lui arriva une fois, lorsque Philippe IV, son père, se promenait en gondole *al Buen Retiro*, maison de plaisance aux portes de Madrid, tout environnée de pièces d'eau. On ne put jamais engager l'infante de s'y embarquer, parce qu'elle appréhendait fort cet élément; enfin le roi s'avisa de lui dire qu'elle ne serait donc point mariée à Louis XIV, parce qu'il fallait passer la mer pour entrer en France. Quoiqu'elle eût à peine cinq à six ans, elle se jeta incontinent dans la barque avec une hardiesse surprenante, tant le ciel lui avait inspiré de penchant et d'inclination pour ce prince qui lui était destiné. J'ai balancé quelque temps si je rapporterais ces particularités, de crainte qu'en les regardant d'un certain côté, on ne les traitât de minuties indignes de la majesté de la chaire; mais saint Augustin m'a déterminé, en m'apprenant qu'il ne faut point mépriser ce qui paraît bas et abject en apparence, puisque ces petites choses, qui semblent légères, ont été les semences et les fondements, la source et le principe de toutes les grandes

que l'on a vues et admirées dans la suite : *Noli contemnere quod abjectum est, inde processit quod miraris* (*S. August.*, *hom.* 36, *tom.* X).

Me voici enfin arrivé au plus bel endroit de la vie de notre grande reine, qui demanderait un panégyrique régulier, un éloge tout entier. Mais je vous avoue, messieurs, ma faiblesse ; je ne me sens pas assez de force pour soutenir un tel poids ; je ne me trouve pas assez d'adresse pour déployer, comme il le faudrait, toutes les voiles de l'éloquence. Deux excellents orateurs de la compagnie l'ont fait avec tant de délicatesse dans les superbes mausolées du corps et du cœur de la reine, que ce serait une témérité de vouloir retoucher à des tableaux faits de si bonne main. Mais que dis-je, Messieurs ? le témoignage que le roi lui-même a rendu de la conduite soumise et respectueuse de cette auguste princesse, de son attache et de sa complaisance pour sa personne sacrée, ne tient-il pas lieu de tous les éloges qu'on en pourrait faire ? Ne nous dégage-t-il pas de ceux que nous en ferions effectivement, si sa majesté ne nous avait pas prévenus ? Son témoignage ne vaut-il pas mieux, et ne l'emporte-t-il pas sur toutes ces masses de pierre, sur ces statues d'airain, de marbre et de porphyre, qu'on ne manquera pas d'élever à sa mémoire. Pour moi, je n'y voudrais point d'autre inscription sépulcrale pour les animer que ces paroles du Sage : *Vir ejus laudavit eam* (*Proverb.* XXXI, 28). *Elle a été louée par Louis le Grand son époux.*

Tout ce qu'on y mettra ensuite, bien loin d'ajouter quelque chose à sa gloire, ne fera rien que la diminuer et l'affaiblir. Sa plus grande louange vient de Louis le Grand, l'amour et les délices de ses peuples, la terreur et l'effroi de ses ennemis, l'étonnement et l'admiration de tout l'univers, l'arbitre souverain de la paix et de la guerre, le destructeur des duels et de l'hérésie, le vengeur de l'innocence opprimée, le protecteur des lois et des arts, le rémunérateur des savants, vainqueur et triomphateur de lui-même, modérateur et émulateur de sa propre gloire.

Fasse le ciel qu'il soit toujours grand, toujours bienfaisant, toujours semblable à lui-même ; qu'il puisse voir pousser ces tendres surgeons des lis, les voir croître et multiplier à l'infini, les voir transplantés jusqu'aux extrémités de la terre, partout où a volé la gloire de son nom.

Fasse le ciel qu'il puisse jouir du privilége que nous ne lisons point qui ait été jamais accordé qu'à un seul roi de l'Ancien Testament, grand zélateur de la gloire de Dieu et de la religion de ses pères, le portrait au naturel de notre prince ; puisqu'on a dit d'Ézéchias qu'il n'y en eut point devant et après lui un semblable (1). Que ses jours soient prolongés aux dépens même des nôtres (2). Que ce qui a été retranché de ceux

(1) Post eum non fuit similis ei de cunctis Regibus Juda, sed neque in his qui ante eum præcesserunt (IV *Reg*).
(2) Dedisti hæreditatem timentibus nomen tuum. Dies super dies Regis adjicies (*Ps.* LX, 6, 7).

de la reine soit ajouté aux siens. Enfin que Louis le Grand puisse être longtemps dans la situation admirable où il paraît aujourd'hui.

La reine a encore été louée par ces astres naissants, par ces anges qu'elle a aussitôt donnés au ciel qu'à la terre, dans le généreux sacrifice qu'elle a fait de cinq enfants, que la mort lui a enlevés (1). Après avoir imité Clotilde dans les prières ferventes et assidues qu'elle faisait au pied des autels, pendant que son époux combattait à la tête de ses armées, elle l'a encore parfaitement imitée dans la résignation chrétienne qu'elle témoigna à la mort de son fils, qui lui fit dire dans le transport d'une foi vive et animée, qu'elle ne pouvait s'affliger de la perte d'un enfant, dont Dieu avait fait un roi dans le ciel.

L'auguste héritier de la couronne, ce fils unique, dont Dieu a béni le mariage de ses plus saintes bénédictions, ne fait-il pas aussi le panégyrique de la reine ? Pour bien juger du présent qu'elle a fait en le donnant à l'État, voyons quels héros nous tenons de deux autres reines espagnoles, Blanche de Castille et Anne d'Autriche. L'une nous a donné saint Louis, et l'autre Louis le Grand. Quel sera donc ce noble rejeton qui vient du même plant ? Quel glorieux avenir n'en devons-nous pas espérer ?

N'attendez pas, Messieurs, que je m'explique davantage sur la bonté, la douceur et la charité que la reine a témoignée en toutes occasions à ses sujets. Tous, jusqu'aux moindres, ont ressenti des effets de son humeur tendre et bienfaisante ; et ils n'auraient pas tous été abîmés de douleur à sa perte (il y en a qui en sont morts), si elle ne les avait pas toujours traités en véritable mère. Pour bien juger de sa charité, je vous renvoie au portrait que saint Paul a tracé de cette vertu, tableau qui semble être fait uniquement pour notre princesse, et qui est comme l'abrégé de sa vie. *La charité est patiente, elle est douce. La charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point dédaigneuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne se pique point, elle ne s'aigrit point, elle n'a point de mauvais soupçons. Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité, elle tolère tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout* (2).

Nous en avons encore un portrait vivant et animé dans cette auguste princesse, qui vient d'assurer le bonheur de la France, par les nouveaux et précieux gages de sa fécondité. On peut voir en la regardant, comme dans une glace fidèle, une image de de cette grandeur accommodante et aisée,

(1) Cum me simul laudarent astra matutina ; et jubilarent omnes filii Dei (*Job*, XXXVIII, 7).
(2) Charitas patiens est, benigna est. Charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa : non quærit quæ sua sunt : non irritatur, non cogitat malum : non gaudet super iniquitate ; congaudet autem veritati : omnia suffert ; omnia credit ; omnia sperat, omnia sustinet (1 *Cor.*, XIII).

de cette grandeur civile et obligeante, qui compatit à toutes les misères du prochain, qui les envisage comme les siennes propres, qui entre dans tous leurs besoins, qui ne cherche qu'à les soulager et à se rendre utile et nécessaire à tout le monde. Mais hélas, messieurs, ces draps mortuaires qui couvrent de deuil et de ténèbres un palais tout couvert de gloire (1), tout ombragé de palmes et de lauriers, me rappellent ailleurs, et m'avertissent qu'il faut nécessairement finir par le dernier période de la vie de Marie-Thérèse d'Autriche : ce qui va faire la morale et la conclusion de ce discours.

Comme la reine avait toujours extrêmement appréhendé la mort, ce qu'elle a eu de commun avec les plus grands saints : Dieu a permis que sa dernière heure lui ait été entièrement cachée, et qu'elle soit morte, pour ainsi dire, sans le croire et sans le sentir. Il y avait beaucoup à craindre que cette triste pensée l'ayant souvent inquiétée pendant sa vie, l'approche de la mort ne la troublât encore davantage; que ce lugubre appareil n'attendrît son cœur et n'augmentât ses alarmes. Mais la Providence divine veillant toujours au bien de ses élus, fit en sorte de lui dérober un spectacle plus douloureux que la mort même. Non-seulement elle ne vit point venir cette affreuse ennemie du genre humain, elle ne sentit pas même ce coup terrible que nous avons tous ressenti si vivement, et dont le simple ressouvenir nous perce le cœur. Elle a passé par la commune loi du trépas; mais ç'a été sans aucun sentiment et sans aucune connaissance. Les craintes, les frayeurs, les ombres pleines d'horreur qui environnent et assiégent en foule le lit des autres mourants, ne se sont point approchées du lieu de son repos.

Bien au contraire, Dieu lui suscita un ange, un envoyé du ciel. N'est-ce pas le nom que saint Jean donne dans son Apocalypse aux évêques? Peut-on autrement appeler son propre pasteur? Il survint là comme s'il avait été mandé exprès; quoiqu'il fût venu fortuitement et en apparence pour les besoins communs de toute l'Eglise, dont il est le continuel et fidèle médiateur auprès du prince. Pourrais-je, messieurs, oublier ici un des principaux ornements de notre compagnie, cet heureux génie qui a le plus contribué à nous approcher du trône, à nous introduire dans cet auguste palais?

Quoique Notre-Seigneur n'eût pas besoin du secours des anges dans son agonie; l'Ecriture néanmoins marque expressément qu'un ange lui apparut du ciel, pour le conforter (2) : en quoi il nous a voulu donner l'exemple de nous faire assister au lit de la mort par quelqu'un de ces anges visibles préposés à la conduite du petit monde, figures des intelligences qui donnent le mouvement au grand. Ce secours n'avait donc garde de manquer à la reine : une des personnes de tout le royaume la plus capable de la rassurer, se trouva là à point nommé, pour lui rendre ses derniers devoirs comme son archevêque, et, pour écarter, s'il en eût été besoin, par ses vives, profondes et pénétrantes lumières, tous ces vains fantômes que nous ne voyons que trop souvent s'emparer de l'esprit des autres moribonds. Il accourut aussitôt, il la munit du saint Viatique, il lui administra le pain des anges, le pain des forts. Il lui dit sans autre préparation, ces paroles qui sont trop belles et trop chrétiennes pour n'avoir pas été recueillies, et qu'on ne saura gré d'insérer ici.

Dieu vous a visitée, madame, *par une douloureuse maladie, et vous l'avez reçu avec un respect et une patience, qui a donné de l'édification à tout le monde. Il s'approche de vous à ce moment d'une manière bien plus avantageuse, puisque c'est pour s'unir à vous, et pour vous unir avec lui : ce précieux gage de son amour qu'il vous a laissé sur la terre, ne vous a été accordé que pour vous rendre immortelle dans le ciel. Il ne faut plus songer*, madame, *qu'à cette couronne précieuse; il l'a préparée pour ses élus, et la terre entière vous serait nuisible, si elle vous empêchait d'être mise dans ce nombre. Ce Dieu fait humble jusqu'à l'anéantissement, demande à votre esprit et à votre cœur de vous humilier devant lui. Les souverains ne lui plaisent jamais mieux qu'en cet état. Croire en lui, l'aimer uniquement, s'offrir en sacrifice à sa majesté divine, savoir se conformer entièrement à ses ordres : voilà*, madame, *la préparation qu'il demande de vous, et sans laquelle vous devez tout craindre, et n'avez aucun bien à espérer. Faites*, madame, *réflexion sur ces sentiments, vous n'avez aucun temps à perdre; et songez, que de la bonne ou de la mauvaise disposition que vous apporterez à cette dernière action chrétienne, dépend peut-être le bonheur ou le malheur de votre éternité.*

Oserais-je prendre la liberté d'avancer ici par forme de pieuse conjecture, qu'il semble que Dieu ait permis qu'on n'eût pas le temps d'administrer à cette princesse la sainte onction des mourants; comme s'il nous avait voulu montrer par là visiblement en quelque sorte l'innocence et la pureté de ses mœurs, la bonne odeur et l'onction miraculeuse de sa vie véritablement chrétienne, suppléant en quelque sorte au défaut de celle-ci.

Car il paraît par la recherche de la plus haute antiquité ecclésiastique, que l'on ne donnait guère le sacrement de l'extrême-onction aux personnes de mœurs irréprochables et de sainte vie. Témoins les Athanase, les Chrysostome, les Nazianze, sans parler d'une infinité d'autres saints rapportés par Grégoire de Tours, où il n'en est fait aucune mention dans leur histoire, si exacte et si circonstanciée d'ailleurs.

La raison de cette conduite est fondée sur ce que l'Eglise a toujours regardé l'huile sacrée des infirmes, comme la consommation de la pénitence, comme un baume salutaire qui sert à consolider les plaies, qui sert à

(1) Et atram laureatis foribus induet vestem (*Senec. de Consol. ad Polyb.*).

(2) Apparuit ei Angelus de cœlo, confortans eum (*Luc.* XXII, 4).

expier les restes des péchés, c'est-à-dire la langueur et l'infirmité que l'âme a contractée par l'habitude du péché, comme l'explique le catéchisme du concile de Trente. *Et si in peccatis sit, remittentur ei*, dit formellement l'apôtre saint Jacques; d'où vient qu'on la donnait autrefois avant le saint viatique; coutume que l'on observe encore aujourd'hui en quelques diocèses, et elle tient lieu pour lors de préparation à la divine eucharistie.

Il est certain que l'usage constamment établi en plusieurs provinces porte de ne point administrer ce sacrement aux enfants qui n'ont pas atteint l'âge de discrétion; l'Eglise ne jugeant pas qu'il y ait rien à nettoyer des fautes contractées en Adam dans ces âmes tendres et timorées, qu'elle présuppose avoir conservé leur innocence baptismale.

La voix du peuple, qui est si souvent la voix de Dieu, ne dit-elle pas quelque chose d'approchant de la reine? Ce consentement unanime de tous les fidèles sur le bruit qui s'est répandu de sa sainteté, n'est-il pas d'un heureux présage? N'a-t-il pas accoutumé de devancer l'oracle de l'Eglise, émané du centre de la vérité, de la chaire apostolique, qui ne fut jamais plus en droit de régler l'objet du culte des fidèles, qu'aujourd'hui qu'elle est si dignement remplie par un souverain pontife qui est la sainteté même.

Quoi qu'il en soit de ce raisonnement que je soumets à la décision de mes supérieurs, étant fortement persuadé avec toute l'Eglise, que ce sacrement a été institué par Jésus-Christ pour relever notre courage et pour nous faciliter l'entrée du ciel au sortir de cette vie, et que tout chrétien doit souhaiter d'être en état de le recevoir, autant qu'il est possible, avec toute la religion et la piété requises; s'il est permis de présumer de la sorte, de la privation de ce sacrement à l'égard de notre princesse, nous pouvons dire avec bien plus de fondement et d'assurance de la privation de sa vie arrivée dans le plus florissant état de son âge, ce que saint Basile de Séleucie a dit du premier exemple de la mort qui a paru dans le monde: *O res inopinatas! In mortis vestibulo tabula resurrectionis legitur.* O merveille surprenante et inouïe! L'on voit dans le vestibule du temple de la mort, un tableau vivant et animé de la résurrection. Comment un tel prodige est-il possible? et cela n'enveloppe-t-il pas contradiction? N'en doutons point, messieurs, puisque l'innocent Abel, la première et la plus expresse figure de Jésus-Christ, a subi le premier la commune loi du trépas. Il semble qu'une loi faite pour des coupables, qui s'étaient attiré eux-mêmes ce châtiment par leur prévarication criminelle, devait être premièrement exécutée sur leurs personnes et qu'ils en devaient subir les premiers la peine. Cependant l'innocent Abel est immolé; assurément que Dieu nous a voulu donner par là un arrhe et un gage certain de la résurrection; en faisant que la mort servît de passage à la vie et qu'elle devînt pleige et caution de l'immortalité.

C'est que Dieu, qui est miséricordieux dans le plus fort même de sa colère, a voulu nous faire luire au travers et au milieu même des ombres de la mort et de ses plus épaisses ténèbres, un rayon d'espérance et de résurrection: *Et mortis primam viam, mortis dissolutionem fore spondet.*

Cette mort prématurée prouve manifestement qu'il y a une autre vie meilleure que celle-ci, pour récompenser les justes, et comme un Père a dit, parlant du sacrifice d'Abraham, que c'était une sorte d'engagement que Dieu prenait pour immoler un jour son propre Fils, afin de ne se pas laisser vaincre en magnanimité et en grandeur de courage par les hommes; aussi la mort avancée d'Abel, est une autre sorte d'engagement que Dieu prenait d'une résurrection glorieuse, pour le dédommager dans l'éternité de ce qu'il avait perdu dans le temps. *O res inopinatas! in mortis vestibulo tabula resurrectionis legitur.*

Disons donc de notre auguste princesse enlevée au milieu de sa course par un jugement de Dieu, qu'il ne nous est pas permis de sonder, ce qui a été dit autrefois d'une grande impératrice, qu'elle n'a quitté le royaume de la terre que pour entrer en possession de celui du ciel; qu'elle n'a perdu qu'une couronne corruptible, pour acquérir la couronne d'immortalité et de gloire (la couronne des rois, quelque fermée qu'on la fasse, étant à jour, toujours entr'ouverte aux traits funestes que la mort y décoche à toute heure); en un mot, qu'elle n'a fait que passer d'un trône à un autre.

Si cette mort avancée de la reine (1) est un signe et un présage de résurrection glorieuse pour elle, ne devons-nous pas au contraire appréhender qu'elle ne devienne un signe de réprobation pour tant de mauvais chrétiens, et qu'elle ne s'élève au jour du jugement, comme une autre reine de Saba, pour leur reprocher leur peu de foi et de religion, le peu de cas et de profit qu'ils ont fait de tant de grands exemples qu'elle a donnés à son siècle. Je n'entre point dans le détail des merveilleux rapports qui paraissent ici, je sais trop bien devant et pour qui j'ai l'honneur de parler. Nous sommes trop vivement pénétrés de reconnaissance pour notre généreux bienfaiteur, pour le perdre tant soit peu de vue.

Quelle opposition des vertus de Marie-Thérèse d'Autriche à nos défauts! Quel éloignement de sa conduite à la nôtre! Notre corps a été plongé dans les eaux salutaires du baptême; mais notre cœur est toujours plongé dans l'amour du siècle. Notre front

(1) Regina Austri surget in judicio cum generatione illa, et condemnabit eam: quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis: et ecce plus quam Salomon hic (*Matth.* XII, 42).

a été marqué du signe de la croix, du sceau et du caractère des prédestinés; mais notre cœur l'abhorre, notre front en rougit, notre bouche le désavoue, nous ne sommes pas dignes de porter un si beau nom, en menant une vie si peu conforme à notre état.

La raison de ce désordre vient de ce que la crainte de Dieu est entièrement bannie du cœur des hommes, qu'ils errent sans cesse au gré de leurs désirs, qu'ils se laissent aller au torrent du siècle, au poids de la cupidité qui les entraîne. Le penchant qu'ils ont pour les choses caduques et périssables est si grand, qu'ils se laissent séduire par leurs moindres attraits.

Comment ferons-nous donc pour nous garantir de tant d'écueils? Comment ferons-nous pour nous mettre à couvert de tant d'ennemis? Courons au tombeau de notre princesse, c'est une école ouverte où elle nous enseigne un moyen infaillible de nous tirer de tous ces piéges. Ecoutez-la, messieurs : *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos* (*Ps.* XXXIII, 12) : Venez, mes enfants, venez, mes fidèles sujets, je vous apprendrai à craindre le Seigneur, à honorer le roi et à aimer votre prochain. Ne courez point après ces imaginaires grandeurs du monde, qui nous échappent au moment que nous commençons à en jouir. Ne courez point après ces richesses qui traînent tôt ou tard l'injustice après elles, si l'injustice ne les devance. Ne courez point après ces plaisirs détrempés de tant d'amertumes, qui ne laissent que des remords cuisants et des repentirs éternels. Ne courez point après cette vaine gloire qui n'est rien; si vous avez à vous glorifier, glorifiez-vous comme moi dans le Seigneur (1). Voilà tout ce qui m'est resté de ma grandeur, voilà tout ce qui fait le sujet de ma joie et de ma félicité éternelle, voilà l'effet qu'a produit en moi la crainte de Dieu : *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos.*

(1) Qui gloriatur, in Domino glorietur (I *Cor.*, I, 31).

Qu'un tel exemple nous confonde d'une sainte honte; apprenons dans notre bassesse à craindre le Seigneur, après avoir vu une telle majesté soumise si généreusement à Dieu. Tremblons à la vue d'une si profonde humiliation dans le premier trône du monde; c'est le vrai moyen de ne point appréhender un jour, à l'article de la mort, la rigueur des jugements de Dieu, dans ce jour de calamité et de misère, dans ce jour décisif de notre bienheureuse ou malheureuse éternité. C'est le conseil que nous donne saint Augustin, de chasser la crainte par la crainte : *Metuamus, ut non metuamus.*

Pourquoi ne craindrions-nous pas, messieurs? Pourquoi ne serions-nous pas frappés d'une crainte salutaire sur l'incertitude de notre destinée? puisque nous ne sommes pas tout à fait exempts d'appréhension et de crainte pour le salut de cette grande reine, quelque remplie de vertus qu'elle nous ait paru. Dieu nous enseigne qu'il découvre des fautes dans les âmes les plus pures et les plus innocentes, qu'il aperçoit des taches dans les anges mêmes. Prions donc la divine bonté, qu'il lui plaise vouloir expier ce que la fragilité humaine n'aurait pu éviter dans cette religieuse princesse. Unissons nos vœux et nos prières à celles de toute l'Eglise, afin d'obtenir de sa miséricorde infinie, que la reine, après avoir été l'exemple et l'édification de tous les fidèles ici-bas sur la terre, puisse être encore révérée bientôt sur ces mêmes autels, comme l'ange tutélaire et la protectrice de la France dans le ciel.

NOTICE SUR LE P. NICOLAS DE DIJON.

NICOLAS (le père) de Dijon, ex-provincial des capucins de la province de Lyon, et grand prédicateur du XVIIe siècle, est mort à Lyon en 1694. Il a laissé plusieurs sermons qui ont été donnés au public; un Avent intitulé : *Pharaon réprouvé, ou l'Avocat sur la providence de Dieu, sur la réprobation des pécheurs*, 1685, in-4°; Octave du Saint Sacrement, in-8°, 1686; Octave de l'Ascension de Notre-Seigneur, in 8°, 1687; sur les évangiles du carême, 3 vol. in-8°, 1688; sur les mystères de Notre-Seigneur, in-8°, sur les mystères de la sainte Vierge, in-8°, 1688; sermons prêchés pendant l'avent, in-8°; sermons pour les quarante heures contre le mauvais usage du sacrement de pénitence, 1691, in-8°; panégyriques des saints, 3 vol. in-folio; sermons sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, 3 vol. in-8°, 1694; sermons pour les vêtures et professions religieuses, in-8°, 1695; octave des morts, in-8°, 1695. Tous ces sermons ont été imprimés à Lyon. Ceux qui sont sur les évangiles du carême, ont été traduits en italien, et imprimés à Venise en 2 vol. in-4°, 1730.

(*Extrait du Dictionnaire des prédicateurs français.*)

SERMONS CHOISIS
DE NICOLAS DE DIJON.

SERMON PREMIER

POUR LE JEUDI DES CENDRES.

De la foi du centenier.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Je vous dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël (*S. Matth., ch.* VIII).

Quoique dans l'opinion du monde la profession des armes ne s'accorde pas avec les exercices de piété, et qu'on soit persuadé par mille expériences que la guerre est un grand obstacle au salut, que les vertus militaires ne sont point d'intelligence avec les vertus chrétiennes, et qu'il suffise d'être soldat pour passer pour impie : si est-ce pourtant que Jésus-Christ réformant aujourd'hui cette erreur populaire, canonise la condition d'un officier d'armée, et louant hautement la foi du centenier, donne un démenti solennel à ce poëte qui a dit :

Nulla fides, pietasque viris qui castra sequuntur.

Que la foi et la piété ne se trouvaient non plus parmi les gens de guerre, que parmi les païens. Oui, messieurs, Jésus-Christ, législateur de la nouvelle loi, juge équitable de toutes les conditions, et arbitre souverain du sort de tous les hommes, réfute aujourd'hui cette fausse créance des peuples, en faisant le panégyrique d'un capitaine de cent hommes d'armes, et confessant, avec admiration, qu'il n'avait point trouvé parmi les Juifs auxquels la foi d'Abraham était héréditaire, une foi plus grande, ni plus parfaite que celle de ce cavalier païen. Je ne m'étonne pas néanmoins de voir le Fils de Dieu vanter si hautement la vertu de cet étranger, il est aisé d'en pénétrer la cause : c'est que comme ce divin Sauveur était venu au monde pour établir son Eglise comme une armée rangée en bataille; qu'il voulait faire de la religion, une milice bien réglée, et de la vie du chrétien un combat perpétuel, il fallait que la foi qui est la première vertu chrétienne, fût une vertu militante et guerrière, puisqu'elle avait plus de combats à soutenir, et plus d'ennemis à vaincre que toutes les autres; c'est dans cette pensée, que Guillaume de Paris a dit qu'entre tous les actes de vertus, il n'y en a point qu'on produise avec plus de résistance d'esprit que celui de la foi : *Ex omnibus actibus intellectus solum credere habet bellum.* C'était un privilége réservé à Marie de croire sans combattre, et sans résister à la parole de l'ange, quand il lui dit : *Ave, Maria.*

Quoique l'admiration soit la mère de la philosophie, si est-ce pourtant qu'il faut avouer qu'elle est fille de l'ignorance, puisqu'elle ne s'engendre que par la vue des événements imprévus, et des effets inopinés dont les causes sont inconnues. Voilà pourquoi Cyrus roi de Perse disait ordinairement qu'un prince étant élevé au-dessus de toutes les choses du monde ne devait rien admirer, parce qu'il ne devait rien ignorer, et que l'admiration et l'ignorance étaient également indignes d'une âme royale. Cependant je remarque dans l'Evangile de ce jour, que le Fils de Dieu qui avait pris toutes nos faiblesses, excepté l'ignorance et le péché, admire la foi du centenier ; c'est ce qui fait le sujet de l'étonnement d'Origène, lors qu'il s'écrie : *Attende quantum sit, aut quale sit, quod Deus unigenitus miratur* (*Hom.* 5, *in divers.*). Considérez quelle merveille est celle-ci, de voir un Dieu dans l'admiration : toutes les pompes des empires du monde, toutes les grandeurs des rois de la terre sont des objets indignes de ses regards et de son attention; tout cela se présente incessamment à ses yeux : *Nihil horum mirabile est, sed tantum fides.* Et rien de tout cela ne lui paraît si admirable que la foi de cet homme : *Hanc miratur honorificans, hanc acceptabilem sibi æstimat.* Oui, c'est la seule chose qu'il regarde avec complaisance, qu'il honore de son admiration, et qu'il estime digne de lui.

Voilà, messieurs, ce qui a fait le sujet d'une belle dispute entre nos théologiens, savoir si le Fils de Dieu a été capable d'admiration : la raison du doute est que l'admiration étant un mouvement de surprise qui procède de l'ignorance de l'esprit, elle paraissait indigne, et injurieuse à Jésus-Christ qui ne pouvait rien ignorer : *Quid enim miraretur qui præscius erat*, dit saint Augustin (*Lib. I, super Gen., cap.* VIII). Cependant saint Matthieu tranche le mot tout net : *Miratus autem Jesus.* Jésus admira la foi du centenier. Mais le même saint Augustin (*Ibid.*), et après lui saint Thomas (III, *p. q.* 15. *art.* 8), donnent la résolution de cette difficulté, en disant que l'admiration qui procède de l'ignorance de l'esprit dans le reste des hommes, procédait en Jésus-Christ par l'ordre de sa volonté et de sa raison, qui par condescendance et par sagesse donnait ces signes extérieurs des passions humaines pour les faire servir à son ministère et à notre instruction : *Omnes igitur tales motus ejus, non perturbati animi signa sunt, sed docentis magisterium*, dit ce grand évêque d'Hippone. Oui, tous ces signes d'admiration, d'étonnement, et de surprise

que donnait le Fils de Dieu dans des rencontres extraordinaires, étaient des marques non pas de son ignorance, mais de sa sagesse qui faisait servir les passions de l'homme à l'office de maître : et saint Chrysostome assure que le dessein du Fils de Dieu dans l'occasion présente, fut de porter ses apôtres par son exemple à l'admiration, en leur apprenant qu'il y avait en effet quelque chose de bien admirable dans la foi de ce cavalier : *Aliis exemplum dedit ut mirarentur* (*Hom.*, 27 *in Matth.* Or, approfondissons, je vous prie, ce qu'il y a eu de surprenant et d'extraordinaire dans les motifs, dans les actes, et dans les œuvres de cette foi pour en faire un objet digne de l'admiration de Dieu et des hommes. Il me semble, si j'ai été assez heureux pour bien pénétrer les pensées du Fils de Dieu, que voici en quoi consiste cette merveille. C'est qu'il faut remarquer, que notre centenier qui, selon un grave auteur, s'appelait, *Caius Cornelius*, Espagnol de nation, avait trois engagements considérables qui paraissaient incompatibles avec la foi de Jésus-Christ (*Lucius Dexter*, *an. Christi* 34). Il était engagé dans les ténèbres de l'idolâtrie opposées aux lumières de la foi du vrai Dieu : il était engagé au service de l'empire romain qui ne reconnaissait pour lors d'autre maître que Tibère; et il était engagé dans la profession des armes contraire aux exercices de la religion : *Quis enim accingitur ense, et non contraria justitiæ exercet,* dit Tertullien (*Lib. adv. Jud. c.* 9) : car qui est l'homme d'épée qui ne viole pas toutes les lois de la justice, et qui ne tue, ne pille, ne brûle point, qui sont les actes ordinaires de la guerre : *Propria negotia prœliorum.* Or qu'a fait la foi dans notre centenier? elle a rompu en un moment tous ces engagements qui étaient insurmontables à tous les efforts de l'esprit humain, puisque par un changement subit et inopiné, elle en a fait d'un adorateur des idoles le premier chrétien de la gentilité; d'un officier de l'empereur Tibère, le premier sujet de Jésus-Christ; et d'un déserteur de milice, le premier vainqueur de ses ennemis. Voilà les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité incontestable que le salut de tous les hommes qui ont été, qui sont, et qui seront dans tous les siècles, a toujours été indispensablement appuyé sur la foi en Jésus-Christ considéré comme Messie, et comme rédempteur; avec cette différence, que les hommes qui ont vécu sous les lois de nature et de Moïse, ont été sauvés par la foi en Jésus-Christ futur. Que ceux qui vivaient de son temps ont été sauvés par la foi en Jésus-Christ présent, prêchant, et conversant dans le monde; et ceux qui vivent, et vivront jusqu'à la consommation des siècles, seront sauvés par la foi en Jésus-Christ passé, mort, et ressuscité. Voilà pourquoi saint Pierre instruisant le centenier Corneille, qui dans le sentiment de plusieurs Pères et interprètes de l'Ecriture est le même que celui dont je fais le panégyrique, lui dit ces belles paroles, en lui parlant de Jésus-Christ : *Huic omnes prophetæ testimonium perhibent remissionem accipere peccatorum omnes qui credunt in eum* (*Act. apostol.*, X). Tous les prophètes lui ont rendu ce témoignage, que tous ceux qui croiront en lui recevront la rémission de leurs péchés, et seront sauvés. Or, il faut remarquer que comme avant l'Incarnation du Verbe, il n'y avait que les seuls Juifs qui eussent la connaissance du vrai Dieu, il n'y avait aussi qu'eux seuls qui eussent la foi en Jésus-Christ comme au Messie futur; toutes les autres nations du monde étaient ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie, et dévouées au culte des démons; en sorte que cette foi commença seulement à se répandre publiquement parmi les gentils au bruit de la prédication et des miracles de Jésus-Christ même : d'où j'infère que c'est avec justice que cet aimable Sauveur loue hautement celle de notre centenier, puisqu'elle l'avait tiré en si peu de temps des ténèbres de l'idolâtrie, et que d'un adorateur des idoles elle en avait fait le premier chrétien de la gentilité : *Principem gentium credituturarum*, l'appelle saint Hilaire à ce propos, le prince des nations qui devaient croire en Jésus-Christ. *Et primum fructum ex gentibus* (*Homil. in cap.* VIII. *Matth. Aut. Imp. homil.* 22 *in Matth.*), et les prémices des fruits que la gentilité a produits à l'Eglise.

Mais, pour tirer la foi naissante de ce cavalier du milieu des ombres de l'idolâtrie, et la faire paraître dans le grand jour de la grâce et avec toutes les lumières du christianisme parfait, examinons, je vous prie, les motifs qui l'ont porté à croire si facilement en Jésus-Christ. Car il est certain en bonne théologie que comme la foi ne contemple que des choses obscures et inévidentes qui ne peuvent pas déterminer par elles-mêmes notre entendement à les croire, nous avons besoin de quelque motif, non-seulement intérieur, tel que la lumière de la grâce et de la révélation; mais encore extérieur et sensible pour nous obliger de soumettre notre raison à son empire. Saint Augustin était prévenu de ce sentiment lorsqu'il confesse que plusieurs choses ont porté son esprit à renoncer aux erreurs des manichéens, à le faire entrer dans le sein l'Eglise, et à l'affermir dans la foi. Ecoutons-le parler lui-même. *Multa sunt*, dit-il, *quæ me justissime tenent in Ecclesiæ catholicæ gremio* (*Lib. contra epis. fundam. c.* 4). Il y a plusieurs motifs qui m'attachent immuablement à la créance de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. *Tenet me consensus omnium populorum*; j'y suis retenu par le consentement universel de tous les peuples qui ont embrassé cette foi d'un commun accord. Car il y a cette différence entre la religion catholique et les autres sectes, ou religions prétendues, en ce que celles-ci ne se sont renfermées qu'entre les murailles d'une ville, entre les limites d'une province, d'un royaume, ou d'une nation; comme le calvinisme en quelques cantons de la France, et le luthéranisme en quelques électorats d'Allemagne. Ou comme la

loi de Moïse même qui n'avait de vigueur que dans la Judée, et parmi les Juifs. Mais pour ce qui est de la religion chrétienne, et de la foi romaine : *Annuntiatur in universo mundo*, dit l'Apôtre (*Rom.*, I, *cap.* V. 8) : Elle est prêchée par tout l'univers, elle est établie par tout le monde, embrassée et suivie de toutes les nations. Cette raison est plus forte qu'elle ne paraît d'abord ; Cicéron même s'en est servi pour prouver invinciblement qu'il y a un Dieu, parce que, dit-il, toutes les nations du monde en sont tombées d'accord, et sont convenues dans cette créance.

Le second motif qui a retenu saint Augustin dans la foi de l'Eglise est, dit-il, *Auctoritas miraculis inchoata, spe nutrita, charitate aucta, vetustate firmata;* son autorité inébranlable, fondée par des miracles, nourrie par l'espérance, accrue par la charité et affermie par son antiquité. En effet, messieurs, Dieu a tant fait de prodiges et de miracles pour autoriser cette foi, que les esprits les plus incrédules et rebelles à la vérité ont été contraints de croire ce qu'ils ne pouvaient comprendre. Car comme ils étaient persuadés d'ailleurs qu'il fallait une puissance divine et infinie pour faire des miracles et agir par-dessus les forces de la nature, de là, ils ont sagement conclu que Dieu, qui est la première vérité, n'aurait pas eu garde de faire autant de miracles qu'il en a fait dans tous les siècles pour autoriser les mensonges d'une Ecriture supposée et les impostures d'une fausse religion.

Le troisième motif qui a déterminé l'esprit du grand Augustin à embrasser la foi de l'Eglise romaine, est la succession continuelle et non jamais interrompue des souverains pontifes depuis saint Pierre jusqu'au pape présent : *Ab ipsa sede Petri Apostoli... usque ad præsentem episcopatum successio sacerdotum.* Car, comme l'Eglise est un corps mystique et visible, elle doit avoir un chef pour n'être pas un corps monstrueux et acéphale ou sans tête ; et non-seulement elle doit avoir un chef invisible qui est Jésus-Christ, mais encore un chef visible de même nature que les membres de ce corps, et qui n'est autre que le pape et l'évêque de Rome, que le concile d'Ephèse appelle pour cet effet, *Caput fidei nostræ*, Le chef de notre communion et de notre créance. Voilà les motifs qui ont rendu et qui rendront toujours à un esprit aussi bien tourné que celui de saint Augustin, nos mystères de foi plus que croyables : *Credibilia nimis*, dit le prophète. Mais motifs si puissants que ce grand docteur de l'Eglise les appelle : *Christiani nominis clarissima vincula*, les précieuses chaînes qui nous lient et nous unissent tous dans le nom et dans la religion chrétienne.

Or cela supposé, avouons, messieurs, que c'est avec raison que le Fils de Dieu nous propose la foi du centenier comme un objet digne de son admiration et de la nôtre. Cet homme était un infidèle, né dans l'erreur, élevé dans le paganisme, qui ne connaissait point Dieu, qui n'adorait que des idoles, et cependant il devient en un moment le premier chrétien de la gentilité, sans avoir eu aucun de tous ces motifs dont je viens de parler. Il n'avait point encore vu toutes les nations du monde conspirer à embrasser la foi de Jésus-Christ, il l'embrasse au contraire dans un temps auquel elle n'était suivie que par douze pauvres pêcheurs idiots et ignorants, et combattue par tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens dans la ville de Jérusalem et de savants hommes dans toutes les synagogues de la Palestine. De plus, il n'avait aucune connaissance des Ecritures, de la loi de Moïse, ni des prophètes ; il n'avait pas même encore vu Jésus-Christ, ni ouï les oracles de sa bouche, ni vu aucun miracle de sa puissance ; cependant il croit en ce Jésus-Christ inconnu, méprisé, persécuté dans sa personne et attaqué dans sa doctrine par les docteurs de la loi et par les princes des prêtres, comme un ennemi déclaré de l'état et de la religion, de César et du pontife ; n'importe, dis-je, sa foi triomphe de tous ces obstacles que la raison humaine semblait lui opposer, et lui fait reconnaître et adorer Jésus-Christ comme le vrai Dieu. Ce qui a fait dire à saint Chrysostome que sa foi a surpassé celle des Juifs et égalé celle des apôtres ; et voici la raison qu'il en donne : *Quia neque audivit Christum dicentem, neque miracula facientem, sed audita tantum leprosi sanitate, plus credidit quam audivit* (*Imperf. hom.* 22, *in Matth.*). C'est que ce cavalier n'avait point encore ouï prêcher Jésus-Christ, il ne lui avait encore vu ni éclairer les aveugles, ni ressusciter les morts : mais ayant appris seulement par la bouche de la renommée qu'il avait guéri un lépreux, il en crut plus qu'il n'en avait ouï dire, puisqu'au lieu de le croire bon médecin, il le crut véritable Dieu. Enfin, disons pour comble de la gloire de ce nouveau converti qu'il a cru en Jésus-Christ avant que d'avoir vu les martyrs répandre leur sang pour sa querelle, et avant que d'avoir vu saint Pierre assis dans sa chaire de Rome ou d'Antioche commme son vicaire et comme chef de son Eglise : au contraire, dit Basile de Séleucie, *Adhuc Petrus in utero erudiendus gestabatur, et gentes ad Deum concurrunt* (*Orat.* 19 *de Cent.*), saint Pierre n'était presque pas encore sorti de sa barque, à peine était-il appelé à l'apostolat que cet adorateur des idoles se rend l'adorateur de Jésus-Christ, devient membre de son corps mystique et le premier chrétien de la gentilité. Voilà, messieurs, ce qui a fait l'admiration du Fils de Dieu, et ce qui doit faire notre condamnation.

Oui c'est assez, ô mon Dieu, admirer la foi de cet Espagnol, qui d'un idolâtre en a fait un chrétien, il me semble qu'il faut plutôt admirer l'infidélité de la plupart des Français qui de chrétiens deviennent tous les jours idolâtres. Je ne parle point de ceux que les erreurs de Calvin ont jetés autrefois dans la désertion et dans l'apostasie ; puisque le roi les a tous fait rentrer dans la communion de l'Eglise romaine par des

édits aussi pleins de piété et de sagesse que ceux par lesquels Théodose, à la prière des évêques d'Orient, y rappela les donatistes; mais je parle de ces chrétiens qui, sans sortir du sein de l'Eglise en apparence, ni renoncer ouvertement à la religion, ne font point de véritable profession de la foi et de l'Evangile de Jésus-Christ. O temps, ô mœurs, ô triste décadence du christianisme! Quoi! sommes-nous retournés dans les ténèbres de la gentilité? Tous ces motifs qui ont retiré autrefois saint Augustin de ses erreurs n'ont-ils plus de force pour nous retirer de notre aveuglement? Pouvons-nous, avec quelque ombre de raison, nous opposer au consentement universel de toutes les nations qui ont embrassé notre foi? Pouvons nous être rebelles à l'autorité des Ecritures, confirmée par un nombre infini de miracles, signée et scellée avec le sang de douze millions de martyrs. Pouvons-nous enfin douter de la foi et de la doctrine qui, étant sortie de l'océan de la divinité et du sein de Jésus-Christ comme de sa source, a passé par ses apôtres, et est venue jusqu'à nous par la succession continuelle des souverains pontifes comme par un sacré canal, sans que la fureur des hérésies, des schismes et des persécutions l'ait jamais pu interrompre ou infecter? Non, messieurs, tous ces grands motifs ne font plus d'impressions sur nos esprits, la sotte vanité de vouloir passer pour plus sages et plus éclairés que nos pères, fait que nous devenons tous les jours moins catholiques et moins religieux; car, pour ne vous point flatter, je puis dire des chrétiens de notre siècle ce que Jérémie a dit des Juifs de son temps : *Periit fides, et ablata est de ore eorum* (*Jerem.*, VII, 28). La foi est perdue dans le monde, elle a fait naufrage parmi les chrétiens, elle est étouffée dans les cœurs des uns par le doute et par l'infidélité, elle est bannie de la bouche des autres par les jurements et par les blasphèmes, et ne se reconnaît plus dans les mains de tous, parce qu'ils n'en font point les œuvres.

Mais non, je me trompe, il y a encore de la foi dans le royaume : j'en trouve parmi les officiers de guerre, parmi ceux de justice, j'en remarque même à la cour et parmi les gens du beau monde; mais, hélas! quelle est cette foi? sinon celle dont parle saint Hilaire. Ce saint et savant évêque de Poitiers, parlant de la foi de son temps qui était celui de l'empereur Constance, prince arien, dit que pour lors l'arianisme devint la religion de la mode et la foi du temps : *Fides temporum, et non Evangeliorum*. Oui, messieurs, sitôt que cette hérésie qui combattait la consubstantialité du Fils de Dieu eut commencé d'infecter les esprits dans Alexandrie et dans Constantinople, tout l'univers fut surpris d'étonnement, dit saint Jérôme, de voir qu'il avait changé de créance sans y penser, puisque presque tout l'Orient abandonnant la foi du concile de Nicée s'endormit catholique et s'éveilla arien. D'où vient ce changement, sinon qu'on crut que la foi étant une vertu d'Etat et de politique, elle pouvait devenir la foi de la mode, et du temps : *Fides temporum, et non Evangeliorum?* Cette foi, nonobstant son antiquité et son immutabilité n'a pas été sujette à de moindres vicissitudes dans l'Occident et dans le Septentrion qu'elle l'avait été dans l'Orient. Sitôt que Luther se fut révolté contre l'Eglise, on vit bientôt l'Allemagne changer de créance, les électeurs de Saxe et de Brandebourg, les rois de Danemark et de Suède entraînés par le torrent, abandonnèrent la foi de l'Evangile pour suivre celle de la mode et du temps : *Fides temporum*. Sitôt qu'Henri VIII se fut déclaré chef de l'Eglise anglicane, ses trois royaumes se séparèrent de la communion de Rome pour suivre cette foi de la mode et du temps : *Fides temporum*. Sitôt que Calvin eut commencé de publier ses erreurs et de prêcher sa réforme en France, quelle révolution ne vit-on point dans l'Eglise et dans l'Etat; on crut que la foi de nos pères était trop vieille et que, sans rien perdre de sa pureté, elle pouvait s'accommoder au temps et à la mode, comme le langage et les habits : *Fides temporum, et non Evangeliorum*. Cependant la foi étant quelque chose d'éternel, de divin et d'immuable, elle doit être élevée au-dessus du temps et de la mode, et ne se ressentir jamais ni des changements de celui-là, ni des bizarreries de celui-ci. Pleurons donc le malheur de notre siècle, et effrayés de la perte de tant d'hérétiques et d'infidèles qui ont renoncé à la foi, qui n'ont point été encore éclairés de ses lumières, attachons-nous à l'Eglise qui est le centre de l'unité, et suivons l'exemple de notre centenier qui, par des motifs moins forts et moins puissants que les nôtres, est devenu presque en un moment, d'un adorateur des idoles, le premier chrétien de la gentilité, et d'un officier de l'empereur Tibère le premier sujet du royaume de Jésus-Christ. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il y a cette différence entre la foi et les autres vertus en ce que celles-ci nous donnent quelque qualité glorieuse devant Dieu, ou qu'elles nous élèvent à son alliance, ou qu'elles nous font entrer en participation de quelques-unes de ses perfections. Il n'en est pas de même de la foi, elle nous abaisse et nous humilie en sa présence, et nous réduit dans la condition de ses esclaves et de ses sujets. C'est la pensée de l'Apôtre qui ne nous explique jamais mieux les effets de cette belle vertu que par les mots de captivité et d'obéissance; n'en cherchons point de preuve ni d'exemple que dans la personne du centenier de l'Evangile, puisqu'il est véritable que la foi s'étant rendue la maîtresse de son cœur et de son esprit, en a fait en un moment d'un officier de l'empereur Tibère, le premier sujet de l'empire de Jésus-Christ. C'est la belle remarque qu'a faite saint Pierre Chrysologue, lorsque dans un sermon qu'il a fait à la gloire de ce nouveau converti, il dit ces belles paroles, prêchant au peuple de Ravenne : *Audituri estis hodie, fratres dilec-*

tissimi, quemadmodum cohortis Romanæ centurio, dux factus est militiæ christianæ (*Serm.* 15 *de Cent.*). Vous entendrez aujourd'hui, mes frères, une aventure surprenante, qui est que le commandant d'une cohorte romaine, est devenu le capitaine de la milice chrétienne, et qu'un officier des armées de Tibère s'est rendu le premier sujet du royaume de Jésus-Christ : *Et servitutem militiæ sæcularis, in divinam sustulit dignitatem :* et a quitté le service d'un prince de la terre, pour avoir l'honneur de servir au roi du ciel. C'est, messieurs, l'heureux changement que la foi a fait dans ce cavalier, par les actes héroïques qu'elle lui a fait produire lorsqu'il reçut le Fils de Dieu dans sa maison.

Mais afin d'approfondir toute sa conduite pour sa gloire et pour notre instruction, il faut distinguer avec les théologiens trois actes différents de la foi, qui sont : *Credere Deum, credere Deo, credere in Deum* (*S. Th.* 22, *q.* 2, *art.* 2). Croire Dieu, c'est-à-dire qu'il y a un Dieu qui est, et qui existe ; croire à Dieu, c'est-à-dire à sa parole et à son autorité ; croire en Dieu, c'est-à-dire en croyant aller à lui par espérance et par amour. Non pas que ces actes soient absolument différents ; non, ils n'en font proprement qu'un seul, mais qui se divise par trois regards ou rapports différents à son objet. Voici comme la chose se passe : lorsque notre entendement considère Dieu comme l'objet matériel de la foi, il produit le premier acte, qui est *Credere Deum*, croire qu'il y a un Dieu ; et cet acte le regarde en tant qu'il est un être nécessaire, qui est et qui existe nécessairement et éternellement. Si l'entendement passe plus avant, et qu'il considère la raison formelle de son objet qui est Dieu en tant qu'il est la première et infaillible vérité, il produit le second acte, qui est *Credere Deo*, croire à Dieu, et cet acte le regarde en tant qu'il est sincère et véritable en ses paroles, et qu'il ne peut ni mentir, ni tromper. Enfin si notre entendement considère ce même objet de notre foi qui est Dieu en tant qu'il est, non-seulement notre premier principe, mais encore notre dernière fin ; il produit le dernier acte qui est : *Credere in Deum :* Croire en Dieu ; et cet acte le regarde comme notre souverain bien et notre béatitude essentielle, à laquelle nous nous portons par un mouvement de notre volonté, qui est excité par la grâce, soutenu par l'espérance et consommé par la charité. *Credere in Deum, est credendo in Deum ire :* c'est en croyant aller à Dieu, non par les démarches du corps, mais par les affections du cœur.

Or ceux qui croient produisent différemment ces actes selon la diversité des esprits qui les animent. L'athée, *non credit Deum*, ne produit point le premier acte de foi, qui est de croire qu'il y a un Dieu, puisqu'il le nie, sinon de bouche, au moins de cœur : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus*, dit le prophète (*Ps.* XIII, 1). L'hérétique produit le premier acte, il croit qu'il y a un Dieu : *Credit Deum ;* mais il ne produit pas le second : *Non credit Deo.* Il ne croit pas à Dieu, ni à la vérité de sa parole, il croit plutôt à son esprit particulier, et à sa folle raison. Les démons produisent le premier et le second acte, à la confusion des hérétiques et des athées, ils croient qu'il y a un Dieu, et le craignent : *Credunt et contremiscunt.* Ils croient à Dieu et à la vérité de sa parole : mais ils ne peuvent croire en lui, qui est le troisième acte : *Non credunt in Deum*, parce qu'ils ne peuvent plus aller à lui par espérance et par amour. Tellement qu'il n'y a que les seuls chrétiens que la foi a rendus sujets de l'empire de Jésus-Christ, qui peuvent produire tous ces actes. Ils croient qu'il y a un Dieu, contre l'aveuglement des athées ; ils croient à Dieu, contre l'erreur des hérétiques ; et enfin ils croient en Dieu, contre l'obstination des diables et des damnés. Voilà pourquoi le cardinal Baronius remarque qu'à la naissance de l'Eglise, on les appelait par excellence : *Credentes*, les croyants, puisqu'en effet, c'est par ce mot : *Credo*, que le véritable catholique se reconnaît et se distingue de toutes les autres sectes. Car le mathématicien dit : *Video*. Je vois par démonstration et par expérience. Le physicien dit : *Scio*, Je sais avec évidence, et par raison. Le logicien dit : *Concludo*, Je conclus en bonne forme, et par conséquence. L'académicien dit : *Disputo*, Je dispute par problème, pour et contre. Le pyrrhonien dit : *Dubito*, Je doute de toutes choses, et ne sais, ni ne crois rien. Mais pour ce qui est du chrétien, il dit hardiment : *Credo*. Je crois sans voir, sans examiner, sans évidence et sans raison. C'est ce grand mot que saint Pierre de Vérone, martyr, ayant appris dans les écoles des chrétiens, étant encore enfant, et né de parents manichéens, il l'écrivit encore sur la terre et sur la poussière avec les caractères de son sang, ne pouvant plus le prononcer de sa bouche.

Il me semble, messieurs, que je vous vois déjà dans l'impatience d'apprendre comment est-ce que notre centenier, passant du service de l'empereur Tibère à celui de Jésus-Christ, a rendu hommage à sa divinité par ces trois actes héroïques ; mais il n'y a qu'à lire l'Evangile pour contenter votre curiosité. Car, saint Matthieu remarque que ce cavalier, ayant appris que Jésus-Christ s'approchait de la ville de Capharnaüm, il crut d'abord, par un premier acte de foi, que ce Jésus de Nazareth, ce fils de charpentier était véritablement Fils de Dieu, puisque, sans s'arrêter aux humbles apparences de sa personne et de tout son extérieur, sa foi éleva son esprit au-dessus de tout ce que lui représentaient ses yeux, elle lui fit reconnaître et adorer sa divinité voilée sous les ombres d'un corps : *Intra corporis tegmen latentem vidit divinitatem*, dit saint Jérôme (*Comment. in cap.* VIII, *Matth.*). Et la marque infaillible qu'il croit sa divinité, c'est qu'il lui demande un miracle qui ne peut être que l'effet de la puissance de Dieu, et non pas de l'industrie d'un homme.

Que si la foi lui a fait produire son premier acte, qui est, *credere Deum*, croire la divinité de Jésus-Christ, elle lui a fait produire encore le second, qui est, *credere Deo*, croire à la vérité de sa parole. C'est en effet à la force et à la vertu de cette divine parole qu'il rend hommage, lorsqu'il dit au Fils de Dieu : Parlez, Seigneur, il suffit d'une parole pour guérir mon serviteur : *Dic verbo, et sanabitur puer meus.* Et, pour faire voir qu'il en était bien persuadé, voici l'argument qu'il fait à Jésus-Christ : Seigneur, lui dit-il, si moi, qui suis sous la puissance de César, j'ai pourtant des soldats sous mon commandement, qui sont si soumis à mes ordres, que je n'ai qu'à parler et je suis obéi : je dis à l'un, Allez là, en même temps il y court; je dis à l'autre, Faites cela, il le fait : à plus forte raison, Seigneur, vous, étant le maître de tous, et n'étant soumis à personne, il n'est pas nécessaire que vous veniez dans ma maison pour y faire paraître votre puissance : Non, Seigneur, ne vous incommodez point, *noli vexari*, je ne mérite pas cet honneur ; mais, sans sortir du lieu où vous êtes, parlez, commandez, ordonnez, *dic*, votre parole sera efficace, votre commandement sera exécuté, et mon valet sera guéri. Comme s'il eût voulu dire : *Ostende absens corpore quod præsens spiritu consummare potes* (*Homil. ut supra*), explique Origène : Montrez dans l'éloignement de corps ce que vous pouvez par la présence de votre esprit.

Mais que veut dire ce brave cavalier par son compliment? quelle est sa pensée, quelle est son raisonnement? il me semble, si je l'ai bien compris, qu'il distingue deux sortes de paroles en Jésus-Christ : l'une de la bouche, l'autre de l'action; l'une qui est l'interprète de sa pensée, l'autre qui est l'ouvrière de ses miracles ; l'une qui se fait entendre à l'oreille, l'autre qui se fait entendre aux yeux. Or, laquelle est-ce de ces deux paroles que demande le centenier : *Verbum non de loquendi usu, sed de faciendi virtute*, répond saint Chrysologue (*Serm.* 15, *de Cent.*). Il demande la parole, non pas de sa bouche, mais de son action; il demande, non pas celle dont il explique ses pensées, mais celle dont il fait ses miracles. *Quia verbum tuum, Domine, sanitas est, verbum tuum vita est.* Parce que votre parole, ô Seigneur, est la lumière des aveugles, la santé des malades et la vie des morts. Mon Dieu ! messieurs, un saint Augustin, un saint Ambroise, un saint Bonaventure, un saint Thomas, tous les docteurs de l'Eglise ensemble parlaient-ils plus doctement et plus hautement de la divinité du Fils de Dieu, de l'immensité de son être, de l'étendue de sa puissance, de la vertu de sa parole, que cet homme a parlé ? Comme il était bon courtisan, et qu'il savait flatter agréablement son prince, il fait encore admirablement bien sa cour à Jésus-Christ, *dic verbo. Magna fides quæ Dei dicere credit esse facere* (*Glossa interlin.*). O que cette foi est grande, qui croit que dire et faire n'est qu'une même chose en Dieu.

Mais la foi de notre centenier n'en demeure pas là, ce ne lui est point assez de lui faire croire que Jésus-Christ est Dieu, que sa parole est toute-puissante, et qu'il est présent partout par son esprit et par sa vertu, il faut qu'elle lui fasse encore produire le troisième, et le plus noble de tous ses actes, qui est de croire en Dieu ; c'est-à-dire, comme l'expliquait tantôt saint Augustin : *Credendo in Deum ire :* Aller à Dieu en croyant et en aimant, ou par une foi animée de charité. Jamais homme n'est allé à Dieu par un mouvement si charitable ni si religieux que notre centenier : *Accessit ad eum centurio.* Après avoir envoyé des députés au Fils de Dieu par respect et par honneur, il y vint encore lui-même en personne par la force de sa foi et par la grandeur de sa charité : *Non tam corporis præsentia, quam fidei potentia*, dit saint Augustin (*Lib.* XXXIII *contra Faust. c.* 8). Et ce qui est encore plus digne d'admiration, c'est qu'il recourt à Jésus-Christ, non point pour son profit ou pour son intérêt particulier, mais par un pur motif de charité et de compassion envers son serviteur malade. Ecoutez comme il s'en explique lui-même : *Domine, puer meus.* Ce n'est que son valet, cependant il l'appelle son enfant, pour marquer qu'il avait pour lui l'amour et la tendresse d'un père, et que sa santé lui était aussi précieuse que si elle eût été nécessaire à tout l'empire romain. Et c'est par cette action, dit Origène, que le centenier s'est distingué d'une manière admirable, en ce que tous ceux qui ont demandé quelques grâces miraculeuses au Fils de Dieu, ne les ont demandées que pour eux-mêmes, ou pour leurs enfants, ou pour leurs proches ; mais aucun ne s'est avisé d'en demander pour son valet, *nisi iste solus*, hormis cet homme seul : *Et hoc ei ad augmentum beatitudinis, et coronam gloriæ erat* (*Homil.* 5, *in diversos*), et c'est ce qui a fait son bonheur et sa plus grande gloire.

Et c'est ce qui fait aussi la honte et la confusion des chrétiens ; et pour leur en épargner une partie je veux bien leur faire grâce, en ne les accusant point de ne pas croire un Dieu comme les athées, ni à Dieu comme les hérétiques; mais j'avoue que je ne puis me persuader qu'ils croient en Dieu comme le centenier par une foi animée de charité, et accompagnée de bonnes œuvres. Je parle à vous, monsieur et madame, çà : *Ostende fidem tuam sine operibus* (*Jacob.*, II, 18). C'est l'apôtre saint Jacques qui vous porte cette parole, et qui vous défie de lui montrer votre foi sans les œuvres, car on ne connaît l'arbre que par les fruits, voulant dire que sans la charité et sans les œuvres, il n'y a point de véritable foi parfaite et animée. Or, montrez-moi votre foi agissante par la charité envers vos valets et vos domestiques; quel soin avez-vous de leur salut s'ils sont débauchés, ou de leur instruction s'ils sont ignorants, ou de leur santé s'ils sont malades. Chose étrange, les infidèles et les barbares ont souvent plus de compassion pour leurs esclaves, que vous n'en avez pour vos serviteurs. Tandis

qu'ils sont en santé et qu'ils ont de la force, on en tire tout le service qu'on peut, et on ne leur donne de salaire que le moins qu'on peut. Mais ces pauvres misérables tombent-ils malades, on les envoie coucher dans un grenier, dans un galetas, exposés aux injures de l'air ou dans une écurie parmi les bêtes, sans secours, sans consolation, sans remède, sans sacrements : si le chien de madame est malade, elle lui donne de son bouillon et le nourrit de ce qu'il y a de meilleur sur la table : si le cheval de monsieur est malade, tous les maréchaux de la ville sont occupés à le traiter, bon foin, bonne avoine, bonne litière, bonne couverture, saignée, salade, potions, rien ne lui manque, c'est le cheval de monsieur, on n'épargne rien pour le guérir. Mais pour ce pauvre laquais malade, va, pauvre malheureux, fais comme tu pourras, on ne s'informe pas seulement si tu es en vie, et à peine trouvera-t-on dans toute la maison un autre valet assez charitable pour lui porter un verre d'eau. Mon Dieu, sont-ce là des chrétiens, osent-ils se vanter d'avoir la foi, croient-ils que leurs valets soient des créatures raisonnables comme eux, qu'ils soient créés à l'image et à la ressemblance de Dieu comme eux, rachetés du sang de Jésus-Christ comme eux, membres du même corps de l'Eglise qu'eux, participants des mêmes grâces qu'eux, appelés à une même gloire qu'eux, et aussi précieux à Dieu qu'eux; non, ils ne croient point toutes ces vérités de foi, ils sont pires que des Turcs et des barbares. Çà, parlez, grand Apôtre, prononcez l'arrêt de leur condamnation, afin qu'ils ne prétendent plus cause d'ignorance : *Si quis suorum, et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior* (I *Tim.*, V, 8) : Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ses domestiques, il a renoncé à la foi, il est pire qu'un infidèle. Eh bien ! messieurs, l'oserez-vous dire maintenant que vous avez la foi et que vous êtes chrétiens, après cet oracle du Saint-Esprit qui vous met dans le rang des renégats et de ceux qui ont fait abjuration de la religion catholique. Et pour me rétracter de ce que j'avais avancé tantôt en votre faveur, vous ne croyez point, non plus qu'un athée, qu'il y ait un Dieu qui juge et condamne un jour votre cruauté. Vous ne croyez point, non plus qu'un hérétique, à la parole de Dieu, qui vous ordonne d'aimer votre serviteur comme votre âme, et de le traiter comme votre frère : *Sit tibi quasi anima tua, et quasi fratrem sic eum tracta* (*Eccli.*, XXXIII, 31) : Enfin, vous ne croyez point en Dieu non plus que le mauvais riche réprouvé, puisque vous avez moins de charité et de compassion pour ces pauvres Lazares, que pour vos chiens et vos chevaux ; ils languissent sans le secours de la médecine, et meurent sans les sacrements de l'Église. Allez ! vous êtes des hommes sans humanité et sans raison, et des chrétiens sans foi et sans christianisme. Le centenier vous fera un jour votre procès, puisque sa foi a été si parfaite que d'un adorateur des idoles, elle en a fait le premier chrétien de la gentilité ; d'un officier de l'empereur Tibère, elle en a fait le premier sujet de l'empire de Jésus-Christ ; et que, pour comble de gloire, d'un déserteur de milice, elle en a fait le premier vainqueur des ennemis mêmes de la foi. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Ne vous persuadez pas, messieurs, que les schismes qui ont divisé le corps de l'Eglise, que les hérésies qui en ont retranché plusieurs membres, et que les persécutions qui ont fait mourir ses plus généreux défenseurs, aient été les plus redoutables ennemis de la foi : non, messieurs, ces sortes d'ennemis-là ne lui ont pas fait le plus grand mal, parce qu'ils l'ont attaquée publiquement et à découvert, et depuis qu'elle a été établie dans le monde. J'estime que les plus dangereux de tous, sont ceux qui l'ont combattue dans le secret et dans le silence même avant son établissement. Or, voulez-vous savoir quels sont ces ennemis cachés qui l'ont empêché d'établir son empire dans l'esprit des païens, et qui s'efforcent tous les jours de le détruire dans l'esprit des catholiques? je soutiens que ce sont les passions du cœur humain. Oui, messieurs, la honte, la crainte, l'intérêt ont toujours empêché, ou disputé l'entrée de la foi de Jésus-Christ dans les cœurs des hommes. Mais nous voyons aujourd'hui dans l'Evangile le plus illustre triomphe de cette foi par l'admirable changement qu'elle a fait dans la personne de notre centenier, puisque d'un déserteur de milice, elle en a fait le premier vainqueur de ses plus grands ennemis. Oui, allez, honte, crainte, intérêt, passions humaines, vous voilà vaincues par un capitaine désarmé, et attachées comme des captives à son char de triomphe. Ce n'est pas pourtant, dit saint Augustin, que Jésus-Christ lui eût recommandé de se rendre déserteur de la milice romaine, pour suivre la sienne, non, mais il loua seulement sa foi qui lui avait fait vaincre la honte, la crainte et l'intérêt, qui sont ses ennemis ou les obstacles qui lui ferment l'entrée du cœur humain : *Non desertionem militiæ imperavit, sed fidem illius laudavit* (*Lib.* XXI, *contra Faustum*, *cap.* 74).

Oui, messieurs, j'estime que la honte est le plus redoutable et le plus dangereux ennemi de la foi, la honte de s'avouer pour disciple de Jésus-Christ, honte de faire profession de l'humilité chrétienne, honte d'être dévot et de pratiquer la vertu, honte en un mot de fréquenter les sacrements, de visiter les prisonniers, et de fuir les mauvaises compagnies : voilà pourquoi Jésus-Christ proteste hautement qu'il sera le juge inexorable et le sévère vengeur de cette honte criminelle, en désavouant pour ses disciples devant son Père, ceux qui auront eu honte de le confesser et de le servir devant les hommes (*Marc.*, VIII, 38). Or, que fait la foi quand elle s'est rendue la maîtresse de notre cœur? elle ne nous ôte pas seulement les doutes de l'esprit, mais elle nous arrache encore de dessus le front cette fausse honte et cette dangereuse

pudeur, afin de nous rendre hardis jusqu'à l'impudence, mais d'une sainte hardiesse, et d'une impudence religieuse qui ne sait ce que c'est de rougir, quand il est question de confesser sa foi et de professer le christianisme. C'était avec cette noble fierté que saint Paul ayant quitté la loi de Moïse, pour embrasser celle de Jésus-Christ, disait aux Romains : *Non erubesco Evangelium*, je n'ai point de honte de prêcher et de professer l'Évangile.

C'est, messieurs, la belle victoire que la foi a remportée sur cette fausse honte dans la personne du centenier. Lisez l'Évangile, et vous verrez que tout brave et tout homme de qualité qu'il est, il ne rougit pas d'envoyer des ambassadeurs au Fils de Dieu, et d'y aller lui-même en personne, sans se soucier du qu'en dira-t-on à Rome et en Jerusalem; non, il n'a point de honte de se prosterner devant ce Jésus de Nazareth, qui paraissait le plus humble et le plus méprisé de tous les hommes, et n'a point de honte enfin d'adorer sa divinité avec autant de respect et de courage qu'il avait adoré autrefois les dieux tutélaires de l'empire. En vérité, messieurs, il me semble que je puis bien lui appliquer en cette rencontre les belles paroles que Tertullien a dites dans une pareille occasion : *Quoniam homo non erubuerat lignum et lapidem adorans* (*Lib.* IV, *contra Marc.*, *cap.* 21), comme cet homme étant encore idolâtre n'avait point eu honte d'adorer des statues de bois et de pierre comme des divinités : *eadem constantia non confusus de Christo*, il crut qu'il fallait montrer une pareille hardiesse en adorant Jésus-Christ sans rougir, *ut sic pro impudentia idololatriæ satis Deo faceret per impudentiam fidei*, afin de compenser l'impudence de son idolâtrie passée par l'impudence de sa foi présente, d'où vous pouvez conclure par la pensée de ce docte Africain, que la foi s'étant rendue victorieuse de cette fausse honte et de cette criminelle pudeur, elle devient saintement impudente de sa victoire, et rend le nouveau converti saintement impudent de son triomphe; mais d'une impudence chrétienne et religieuse qui fait qu'il ne rougit point de quitter le culte du diable pour se consacrer à celui du vrai Dieu, et d'abandonner une fausse religion, pour embrasser la véritable. C'est, messieurs, cette honte dangereuse qui retient encore quelques-uns de ceux de la religion prétendue réformée dans les erreurs de Calvin, surtout ceux qui sont un peu delicats sur le point d'honneur, et qui affectent de passer pour esprits forts dans le monde; oui la honte de passer pour inconstants et pour volages les retient dans l'aveuglement. C'est par cette méchante honte qu'un gentilhomme n'oserait refuser un appel, et de tirer l'epée contre toutes les lois de Dieu et du prince. C'est par cette méchante honte que cet homme et cette femme conservent des aversions irréconciliables jusqu'à la mort, parce qu'ils rougissent de faire quelque avance, de rendre le premier salut et de faire quelque honnêteté à leur ennemi; c'est par cette méchante honte qu'on rougit de faire une action de piété, d'accompagner un prêtre qui porte le saint sacrement à un malade, ou d'aller visiter les pauvres dans un hôpital, et les prisonniers dans un cachot : mais sachez, esprits delicats, que si la foi ne vous fait perdre cette méchante honte, cette honte dangereuse vous fera perdre la foi. Allez donc, messieurs, aussi généreusement que notre centenier où la foi, où le salut, où la charite du prochain, où la gloire de Dieu vous appellent, courez tête levee à son service, *nudato capite quia non erubescimus*, dit Tertullien (*Lib. de Orat.*), ne rougissez point de servir un si grand et un si bon maître que lui, et de faire profession publique que vous êtes chrétiens.

Mais ce n'est pas tout, la foi de notre centenier n'en demeure pas là, elle pousse ses victoires plus avant; non contente d'avoir banni la honte de dessus son visage, elle arrache encore la crainte et l'intérêt de son cœur. Crainte, intérêt, passions si pernicieuses, qu'elles ont fermé l'entrée des esprits, des villes, des provinces et des royaumes entiers à la foi de Jesus-Christ : *Si credimus ei venient Romani, et tollent gentem nostram, et locum* (*Joan.*, XI, 48). Ecoutez le pernicieux raisonnement que l'intérêt et la crainte firent faire aux Juifs, dans le conseil qu'ils tinrent pour résoudre la mort du Fils de Dieu. Si nous croyons en ce Jésus de Nazareth, et si nous le reconnaissons pour le Messie, c'en est fait, tout est perdu, nous verrons bientôt les Romains fondre sur nous; toutes nos provinces seront exposées à leur pillage, et notre saint temple abandonné à leur profanation. Voilà, messieurs, comme la crainte de perdre les biens temporels a fermé l'entrée de la ville de Jérusalem à la foi de Jésus-Christ, et a été la cause de la réprobation des Juifs, de la decadence de leur monarchie, et de la désolation de tout le pays qui gemit maintenant sous la domination tyrannique des Turcs (I *Tim.*, VI, 10). L'Apôtre était bien instruit des pernicieux effets que ces deux lâches passions étaient capables de produire, lorsqu'il a dit que la convoitise des biens de la terre, et la crainte de les perdre ont été le funeste écueil contre lequel la foi de plusieurs a fait un triste naufrage. Lisez l'histoire ecclésiastique, vous y verrez en effet que ce sont ces deux passions déréglées qui ont fait plus d'apostats de la foi et plus de déserteurs de la religion, que toute la cruauté des tyrans, des Dioclétien et des Maxence. Mais lorsque la foi s'est rendue la maîtresse du cœur de l'homme, elle le rend en même temps victorieux de cette crainte mondaine et de cette convoitise insatiable. Voyez l'exemple de nos premiers chrétiens, la foi leur avait inspiré un si généreux mépris pour tous les biens caduques et périssables, qu'ils en souffraient la perte non seulement sans regret et sans peine, mais encore avec joie et avec plaisir. C'est de quoi l'apôtre les congratule, lorsqu'il leur dit : *Cum gaudio rapinam bonorum vestrorum passi estis* (*Hebr.*, X). Oui, voilà l'un des

grands effets que la foi ait produits dans les chrétiens des premiers siècles, d'où vient que le grand évêque de Séleucie l'appelle *fidem spoliatricem*, la spoliatrice des biens qui a reduit tant de grands personnages à la besace et à la mendicité.

Notre illustre centenier nous en fournit un fameux exemple, puisqu'en même temps que la foi l'eut désarmé, elle le rendit vainqueur de toutes ses passions. Quelle merveille est-ce ici de voir un officier de guerre, qui, sans crainte de perdre sa charge et ses appointements, sans crainte d'encourir la disgrâce et l'indignation du sénat, quitte le service de Tibère, quitte l'épée et le baudrier, abandonne l'étendard et les aigles de l'empire, se moque des faveurs de la fortune aussi bien que de la colère de son prince, n'appréhende ni les foudres du Capitole, ni l'indignation des dieux, ne se met point en peine de tous les mauvais offices que les Juifs lui peuvent rendre en cour et auprès de César, et, animé seulement de son courage et de sa foi, s'engage au service de Jésus-Christ, fait abjuration de l'idolâtrie et de la superstition romaine, et s'en va jusque dans le fond de l'Espagne, pour, en qualité d'apôtre de sa patrie, y annoncer l'Évangile, y porter la foi, et y faire reconnaître et adorer la divinité de Jésus-Christ (*Heleca in addit. ad dextrum, an. Christi* 66).

Voilà, messieurs, comme la foi l'a rendu le maître, non seulement des passions de son cœur, mais encore le vainqueur de la paralysie de son valet, puisque c'est elle en effet qui l'a guéri. C'est le témoignage authentique que le Fils de Dieu même lui a rendu, en lui disant : *Vade, et sicut credidisti, fiat tibi.* Allez, qu'il vous soit fait selon votre foi. *O Domini benignitatem! operis socium assumit supplicantem. O fidem miraculi adjutricem*, s'écrie à ce propos Basile de Séleucie (*Orat.* XIX, *de Cent.*) : O aimable clémence du Seigneur! qui veut bien partager avec le centenier la gloire de ce miracle, ô foi admirable de ce cavalier! qui a été la coopératrice de la puissance du Sauveur du monde, dans la guerison de son serviteur malade. Où trouvera-t-on maintenant, parmi les enfants d'Abraham, une foi plus parfaite, plus animée et plus agissante que celle de ce païen converti.

Mais hélas! où trouvera-t-on maintenant des seigneurs, des officiers d'armée quitter la cour, abandonner le service, se défaire de leurs charges, renoncer à leurs appointements, à leurs prétentions, à leur fortune pour servir Dieu dans un coin de province, dans une maison de retraite, hors de la cour et du grand monde. Où trouvera-t-on des bénéficiers qui, pour conserver la foi, renoncent à ces prieurés, ou à ces abbayes de commande que la simonie a mis dans leur maison comme un patrimoine, ou dont la faveur du prince les a chargés sans mérite et sans vocation? Où trouvera-t-on des riches du monde, qui, pour conserver la foi, réformeront leur train, et retrancheront leur luxe, pour restituer les biens dont eux ou leurs pères ont dépouillé les pauvres, les veuves et les orphelins? Non, messieurs, vous ne trouverez point de catholiques assez zélés pour cela; ils mettent leur intérêt dans un bassin de la balance, et la foi dans l'autre, l'intérêt l'emporte, la foi n'est pas de poids. Je dis bien davantage, on verrait aujourd'hui peu de chrétiens s'engager au service de Dieu, si le maudit intérêt n'y appelait les uns et n'y retenait les autres, puisqu'il est vrai que c'est lui qui est l'âme des plus grandes actions de religion qu'on fasse dans le monde. Souffrez, messieurs, que, sans offenser personne, je fasse le portrait du christianisme présent avec les mêmes paroles qu'un prophète a employées pour faire celui du judaïsme passé. *Principes ejus in muneribus judicabant, et Sacerdotes ejus in mercede docebant, et Prophetæ ejus in pecunia divinabant* (*Malach.*, III, 11) : Ses princes rendaient la justice pour des présents, ses prêtres enseignaient la loi pour leur intérêt, et ses prophètes devinaient le futur pour de l'argent : et pour comble de leur aveuglement et de leur présomption, *super Dominum requiescebant*, ils se reposaient fort tranquillement du soin de leur salut, sur la bonté du Seigneur. Que vous en semble, messieurs? n'est-il pas véritable que comme la synagogue figurait l'Eglise, les désordres de l'un marquent aussi ceux de l'autre? On fait aujourd'hui en France ce qu'on faisait autrefois en Judée; le juge ne rend la justice, l'ecclésiastique n'assiste à l'office et au chœur, le prêtre ne dit la messe, le prédicateur ne prêche, le docteur n'enseigne et chacun ne fait son devoir que par intérêt; si les sermons de carême étaient fondés pour les auditeurs comme pour les prédicateurs, toutes les boutiques seraient fermées aux jours ouvriers comme aux jours de fêtes, et cette Eglise regorgerait de monde. Ainsi je pourrais faire aux chrétiens du temps, le reproche que Tertullien faisait aux Romains de son siècle : *Exigitis mercedem pro solo templi, pro aditu sacri, non licet deos esse gratis, venales sunt* (*Apolog.*, *cap.* XLIII). Tous les exercices de religion, l'administration des sacrements, l'entrée des temples, la célébration de nos plus saints mystères, le service de Dieu, tout cela ne se fait pas pour rien, ainsi l'intérêt bannit la foi du monde et l'étouffe dans le cœur des chrétiens.

C'est pour cette raison, messieurs, que je ne m'étonne plus de cette effroyable menace que Jésus-Christ fait en finissant notre Evangile, et avec laquelle je finis ce discours. Je vous dis en vérité, que Dieu appellera des nations étrangères, et des peuples infidèles de toutes les parties du monde, de l'Orient et de l'Occident, pour les introduire dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob : *Filii autem regni ejicientur*, pendant que les enfants et les héritiers présomptifs de ce royaume en seront chassés éternellement. Je sais bien, messieurs, qu'à la lettre, cette menace a été faite aux Juifs, et a été exécutée en leurs personnes en notre faveur, puisque nous avons été substitués en leur place, et que nous avons hérité de leur foi.

Mais prenons garde à notre tour, que des païens n'héritent aussi de la nôtre. On s'aperçoit déjà de la décadence de la religion, on remarque que la foi sort de la plupart des royaumes chrétiens, qu'elle passe les mers avec une multitude de saints missionnaires, et qu'elle va s'établir dans un nouveau monde à la honte et à la condamnation du nôtre. Tremblons, chrétiens, et disons avec les apôtres : *Adauge nobis fidem*. Seigneur, augmentez notre foi, puisqu'elle est petite, fortifiez-la, puisqu'elle est faible, ressuscitez-la, puisqu'elle est morte, afin qu'ayant vécu ici bas par la foi, qui est la vie du juste, nous vivions dans le ciel par votre vision, qui est la vie des bienheureux. *Amen.*

SERMON II.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

L'esprit de la vie chrétienne.

Ductus est Jesus a spiritu in desertum ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, afin qu'il y fût tenté par le démon (*S. Matth.*, *ch.* IV).

Il faut avouer, messieurs, que la conduite de Dieu est admirable, et que les secrets de sa providence sont bien profonds, puisque le Père éternel considérant aujourd'hui son Fils couvert des marques honteuses du pécheur, et feignant ne le point connaître sous ces criminelles apparences, il le fait passer par toutes les épreuves les plus indignes de sa personne, et les plus injurieuses à son innocence. C'est ce qui a donné matière à un savant interprète, qui est souvent pris pour saint Chrysostome, de faire une méditation également dévote et curieuse sur l'évangile de ce jour (*Auctor. imperf. homil. V, in Matth.*). Cet auteur remarque que Jésus-Christ a reçu quatre sortes de baptêmes en ce monde par l'ordre de son Père éternel : savoir, un baptême d'eau, un baptême d'esprit, un baptême de feu et un baptême de sang : *Postquam Dominus Jesus baptizatus est aqua a Joanne, et spiritu a Patre, ducitur in desertum ut baptizetur igne tentationis, postmodum morte baptizandus.* Saint Jean fut le ministre de son baptême d'eau dans le Jourdain ; le Père éternel fut lui-même le ministre de son baptême d'esprit sur les bords de ce fleuve ; le démon fut le ministre du baptême de feu et de tentation dans le désert ; et les Juifs furent les ministres de son baptême de sang sur le Calvaire. Il reçut le baptême d'eau sous la figure d'un pécheur ; il reçut le baptême d'esprit sous les infirmités d'un homme; il reçut le baptême de feu et de tentation sous l'habit d'un pénitent, et reçut le baptême de sang sous les apparences d'un criminel. Pour nous apprendre que ni les eaux du baptême par lesquelles nous avons été régénérés à une nouvelle vie ; ni que l'esprit d'adoption par lequel nous avons changé notre condition d'esclaves du démon en celle d'enfants de Dieu ; ni que le sang de Jésus-Christ par lequel tous les péchés du monde ont été expiés, ne pourront nous dispenser de ce baptême de feu et de tentation, par lequel notre fidélité doit être éprouvée dans tous les temps et dans tous les états de notre vie. Or, s'il y a quelque temps dans l'année auquel le chrétien doive se préparer à ce baptême de feu et de tentation, c'est particulièrement dans celui du carême. Car, comme les cendres que l'Eglise répandit mercredi sur sa tête, ne lui donnèrent pas seulement le principe d'une seconde naissance et le sacrement d'une heureuse mort, mais encore l'esprit d'une nouvelle vie, il faut qu'il se prépare à toutes les tentations qui lui seront livrées par les ennemis de son salut, et qui le solliciteront de renoncer à la vie du carême, qui est une vie de pénitence, pour reprendre celle du carnaval, qui est une vie de dissolution. Mais courage, messieurs, Jésus-Christ qui a triomphé de toutes ces tentations en soi-même, les vaincra encore en nous, puisque, selon la belle pensée de Tertullien : *Victoriam dominantem regibus nobis fecit ancillari*, celui qui est le dispensateur de la victoire, la fera servir aux chrétiens pour s'acquérir l'empire sur leurs passions, comme il la fait servir aux conquérants pour s'acquérir l'empire du monde. Mais comme nous avons besoin de lumière pour reconnaître nos ennemis, et de force pour les vaincre, demandons l'un et l'autre au Saint-Esprit, c'est lui qui a conduit le Fils de Dieu dans le désert, et qui l'a revêtu de notre chair dans le sein de la Vierge, quand un ange lui dit : *Ave, Maria.*

Quand je considère la création du monde qui est le premier ouvrage que Dieu a fait hors de lui-même pour se faire connaître dans les créatures inanimées, et pour se faire aimer par les raisonnables, je remarque que sa puissance a produit trois sortes d'êtres parfaits, qui ont des différentes vies conformes aux différentes conditions de leur nature : savoir, l'ange, l'homme et la bête. L'ange est un être tout spirituel, la bête est un être tout matériel, l'homme est un être composé d'une substance spirituelle et d'une substance matérielle. La vie de l'ange est une vie toute d'esprit, celle de la bête est une vie toute de chair, celle de l'homme est mêlée de chair et d'esprit : quand il vit selon la chair, il dégénère de sa noblesse, et tombe dans la condition d'une bête ; quand il vit selon l'esprit, il soutient sa dignité, et s'élève dans la condition d'un ange. Car, comme la théologie distingue deux natures et deux vies en Jésus-Christ, une nature et une vie divine qui lui est commune avec son Père, parce qu'il est Dieu comme lui ; une nature et une vie humaine qui lui est commune avec nous, parce qu'il est homme comme nous ; de même la philosophie distingue deux substances et deux vies dans un même homme. Une substance et une vie animale qui lui est commune avec les bêtes, et qui le rend homme animal, dit saint Paul, *animalis homo*. Une substance et une vie spirituelle qui lui est commune avec les anges, et qui le rend homme spirituel, dit le même

apôtre, *spiritualis homo*. De là arrive que, comme lorsque Jésus-Christ faisait des actions conformes à sa nature humaine, on disait qu'il vivait et qu'il agissait en homme: *Non enim videretur, nisi homo; aut cæderetur, nisi homo; aut crucifigeretur, aut moreretur, nisi homo*, dit saint Augustin (*Enarrat. in psal.* LXIII, *v.* 7). Et lorsqu'il faisait des œuvres conformes à sa nature divine, on disait qu'il parlait, et qu'il agissait en Dieu. Il en est de même de l'homme, quand il suit les mouvements de la chair, on dit qu'il vit en bête; et quand il suit ceux de l'esprit, on dit qu'il vit en ange. C'est le raisonnement que saint Paul fait aux Romains, quand il leur dit : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini* (*Rom.*, VIII, 13). Si vous vivez selon la chair, vous mourrez : *Si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis*, mais si vous mortifiez les œuvres de la chair par l'esprit, vous vivrez.

Il est vrai que Dieu dans la première création de l'homme lui avait donné une vie toute d'esprit par le don de la justice originelle et par la vertu de son souffle divin : mais cet homme ayant perdu son innocence, et ses enfants étant devenus tout chair, Dieu retira son esprit, dit l'Ecriture (*Genes.*, VI, 3), et leur vie ne fut plus qu'une vie de bête sans esprit et sans raison. Il fallait donc pour nous tirer de cet état, que le Rédempteur renouvelât en nous par sa grâce et par son exemple, cette vie d'esprit que le Créateur nous avait donnée par sa puissance et par sa bonté. Mais quelle est à votre avis cette vie d'esprit? Je réponds que ce n'est plus la vie d'Adam dans le paradis terrestre: mais celle d'Adam banni de ce lieu de volupté : ce n'est plus une vie accompagnée de délices, mais une vie traversée de mille tentations : c'est en un mot la vie que Jésus-Christ a menée dans le désert, sujette à la nécessité de la faim, et exposée aux tentations du diable. La vie de l'ange n'est point exposée aux tentations, parce qu'il est confirmé dans la grâce, et immuable dans le bien. Celle de la bête n'y est pas sujette, parce qu'elle agit par une nécessité de nature, incapable du bien et du mal. Mais celle de l'homme y est incessamment exposée, parce que n'agissant point ni par une nécessité amoureuse, comme l'ange, ni par une nécessité naturelle, comme la bête, mais par une liberté d'indifférence, il se peut porter par choix au vice ou à la vertu, en succombant à la tentation, ou en résistant à la concupiscence. Or, comme cette vie d'esprit dont Jésus-Christ nous donne aujourd'hui le modèle, est accompagnée de trois qualités différentes, savoir d'innocence, d'austérité et de retraite, elle est aussi exposée à trois sortes de différentes tentations, savoir aux appas du péché, aux amorces du plaisir, aux charmes de la compagnie : mais il faut que malgré toutes ces tentations, la vie du chrétien soit en tous temps, et particulièrement en carême, une vie innocente, une vie austère, une vie retirée. Une vie innocente par l'abstinence de toute sorte de péchés : une vie austère par la privation de toute sorte de plaisirs : une vie retirée par la séparation de toute sorte de compagnies. Voilà les trois caractères de la vie chrétienne pendant le carême, et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme le premier dessein de Dieu sur les hommes a été de les conserver dans l'innocence de la vie et dans la pureté des mœurs, je remarque qu'il s'est toujours servi du jeûne comme d'un moyen efficace pour l'exécution de ce grand dessein. A peine Dieu eut-il créé Adam, qu'il l'obligea au jeûne, et lui en fit une loi, afin que son observance fût l'intelligence tutélaire et conservatrice de son innocence; et pour lui apprendre en même temps que l'état de la justice originelle, et la sainteté du paradis terrestre ne se pouvaient conserver que par l'abstinence du fruit dont il lui avait défendu l'usage, dit saint Jérôme : *Beatitudo paradisi absque abstinentia cibi non potuit dedicari* (*Lib.* II, *conc. Jovinian.*). Ne croyez pas pourtant, messieurs, que la loi du jeûne ait été abolie par la perte de l'innocence; non, elle a passé jusqu'à nous avec la loi du péché, aussi bien qu'avec celle de la nature. La raison est que la conservation d'un effet dans son premier état, et sa réparation après sa destruction ne dépendent souvent que de la même cause et du même principe qui l'ont produit; or, comme Dieu avait donné la loi du jeûne à Adam pour lui conserver son innocence, il l'a encore publiée de nouveau pour la réparer dans ses enfants. C'est la belle pensée de Tertullien, lequel après avoir déclamé contre les excès de bouche que commirent les enfants d'Israël, et avoir prouvé que par leur intempérance ils avaient renouvelé en eux-mêmes le péché originel : *Primus populus primi hominis resculpserat crimen* (*Lib. de Jejun.*), il ajoute que la providence de Dieu qui a eu soin de nous fournir des remèdes proportionnés à la nature de nos maux, nous a ordonné le jeûne : *Ut ita salutem æmulo modo redacenderet inedia sicut extinxerat sagina;* afin que l'innocence qui avait été corrompue par la gourmandise fût réparée par l'abstinence.

Ne vous persuadez pas pourtant, messieurs, par un esprit d'erreur que toutes les obligations du carême soient renfermées dans le jeûne corporel et dans la seule abstinence des viandes; il y a longtemps qu'un grand pape a combattu cette illusion, qui trompe la plupart des fidèles, et qui déshonore le carême. Ce saint pontife qui a été l'ornement et la gloire de l'Eglise dans le quatrième siècle, et qui montait plus souvent en chaire pour instruire le peuple romain, que dans sa loge pour le bénir, et que sur son trône pour y être adoré, lui disait un jour dans un sermon de carême : *Non in sola abstinentia cibi nostri stat summa jejunii :* Toute la perfection de notre jeûne ne consiste pas dans le seul retranchement des viandes : *Haud fructuose corpori esca subtrahitur, nisi mens ab iniquitate revocetur ;* car c'est en vain

qu'on s'abstient de manger, si l'on ne s'abstient point de pécher. C'est donc une vérité constante, fondée sur l'autorité des divines Écritures, que la vie innocente que Dieu demande des chrétiens pendant le carême consiste dans l'abstinence du péché, aussi bien que celle de la chair. En voici les raisons.

La première se tire de la perfection du jeûne ; car il me semble, selon la bonne doctrine, qu'il faut raisonner des composés de morale, comme des composés de physique, et des vertus chrétiennes, comme des êtres naturels; demandez aux philosophes et aux théologiens, en quoi consiste l'essence des uns et des autres; ils vous répondront, en corps et en âme; en matière et en forme, qui sont les parties essentielles qui entrent dans le composé, et qui ne sont que le composé même, lorsqu'elles sont unies ensemble. Or, comme dans l'ordre de la nature, le corps de l'homme, par exemple, étant séparé de son âme, n'est qu'un cadavre puant et infect, sans beauté, sans mouvement et sans vie, de même dans l'ordre de la morale, le jeûne corporel, séparé du spirituel, n'est qu'un cadavre d'abstinence, sans âme, sans mérite, et sans vie. Voyez cette vérité dans les autres vertus et dans les sacrements mêmes. Qu'est-ce que la foi sans la charité qui est sa forme, sinon, répond saint Chrysostome, *Cadaver fidei*, un cadavre de foi, ou une foi morte, sans vie et sans mérite. Et qu'est-ce que l'eau répandue sur la tête d'un enfant dans l'administration du baptême, si vous n'y joignez les paroles, qui sont la forme, sinon un simple élément, et non pas un véritable sacrement, c'est-à-dire une cérémonie extérieure vide de grâce et de vertu. Il en est de même du jeûne, le seul retranchement des viandes corporelles n'est que le corps du jeûne, l'abstinence du péché est comme la forme qui lui donne son mérite et sa perfection. C'est, si je ne me trompe, la première instruction que le Fils de Dieu donna à ses apôtres dès le commencement de leur vocation, et que l'Église a donnée à tous les chrétiens dès le commencement du carême, en leur disant dans le premier Évangile : lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, qui affectent d'avoir un visage pâle et défiguré : *Ut pareant hominibus jejunantes* (*Matth.*, VI, 16), afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent; car je vous dis en vérité, qu'ils ont reçu leur récompense : pour nous apprendre par cet oracle de la sagesse éternelle, que le véritable jeûne consiste dans l'abstinence du corps et dans celle de l'esprit : dans l'abstinence du corps en le privant de l'usage des viandes défendues, et dans l'abstinence de l'esprit en mortifiant son appétit de vaine gloire. D'où j'infère que si Jésus-Christ a réprouvé si hautement le jeûne des pharisiens et des hypocrites, parce qu'il était accompagné de vanité et d'ostentation, il condamnera encore avec plus de justice celui des chrétiens qui est souvent souillé de toutes sortes de crimes, de colère, de vengeance, de fornication, de mollesse, d'adultère, d'usure, de blasphèmes, d'injustices et d'emportements.

Écoutez, je vous prie, avec quel zèle et quelle fermeté saint Basile a déclamé contre ces sortes de jeûnes des chrétiens d'Orient. Ce Père parlant des trois parties du jeûne ecclésiastique qui sont de s'abstenir de chair, de ne point boire de vin, et de ne manger que le soir, et exhortant les fidèles de joindre le jeûne spirituel au corporel, leur dit ces belles paroles : *Verum jejunium est ab omnibus vitiis esse alienum* (*Orat.* I, *de Jejun.*). Le vrai jeûne est de s'abstenir de tous les vices. Car à quoi sert de ne point manger de chair; *Si comedis fratrem tuum*, si vous mangez la substance des pauvres et déchirez la réputation de votre frère. Quel profit tirez-vous de ne point boire de vin : *Si ab injuriis non temperas*, si vous ne vous abstenez pas de dire des injures, et de répandre le sang de vos ennemis. Enfin quel fruit vous revient-il de ne manger que le soir : *Si diem totum absumis apud tribunalia;* et saint Chrysostome ajoute : *Et in impudicis spectaculis* (*Hom.* 8. *de Pænit. tom.* I), si vous perdez misérablement tout le jour à plaider devant tous les tribunaux de justice, ou à vous trouver à tous les spectacles publics de l'hippodrome. Or comment appelez-vous ces sortes de jeûne, sinon : *Otiosa jejunia, vana jejunia*, dit saint Léon (*Serm.* 4. *de jejun. Sept. mensis*), des jeûnes inutiles, vides de grâce et de mérite.

Mais laissons saint Basile invectiver contre le faux jeûne des Grecs (*Serm.* 2 *de Jejun. pent.*); écoutons de quelle manière Dieu même a invectivé contre celui des Juifs. Ce peuple charnel lui ayant fait un jour cette demande chez un prophète : *Quare jejunavimus et non aspexisti* (*Isa.*, LVIII, 3)? Pourquoi, Seigneur, avons-nous jeûné sans que vous nous ayez regardés? Voici la réponse que Dieu lui fait : *Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* C'est parce que votre propre volonté se trouve au jour de votre jeûne ; c'est-à-dire parce que vous suivez tous les désirs illicites de votre volonté et tous les mouvements déréglés de vos passions aux jours de vos plus grandes abstinences, comme aux jours de vos plus fameuses débauches; et descendant ensuite dans le détail des crimes dont il déshonorait son jeûne, il lui en fait ce reproche : Vous jeûnez, il est vrai, mais *omnes debitores vestros repetitis.* Votre avarice est si barbare, qu'elle fait qu'en répétant vos dettes, vous opprimez vos débiteurs; vous jeûnez, je l'avoue, mais au lieu de passer ces jours d'abstinence en prières et en bonnes œuvres : *Ecce ad lites et contentiones jejunatis;* vous les employez en querelles et en procès, enfin vous jeûnez, et j'en tombe d'accord ; mais pendant que vous mortifiez votre corps avec une admirable austérité, *Percutitis pugno, impie*, vous frappez vos frères avec une violence impitoyable : or, comment voulez-vous qu'un pareil jeûne souillé de tant de crimes me puisse être agréable ; désabusez-vous donc, dit Dieu, *et nolite jejunare sicut usque ad hanc*

diem. Et ne vous avisez plus de jeûner de la manière que vous avez fait jusqu'à cette heure, car je vous déclare que je me moquerai de vos jeûnes et de vous.

Concluons donc qu'il faut joindre l'abstinence du péché avec l'abstinence des viandes, afin que la vie du carême soit aussi innocente et réglée que celle du carnaval a été déréglée et criminelle ; car quoique le chrétien soit obligé d'éviter le péché pendant toute l'année, aux jours de féries, aussi bien qu'aux jours de dimanches et de solennité ; si est-ce pourtant qu'il y est plus obligé dans le temps du carême selon les règles de l'ancienne discipline de l'Eglise, que dans tous les autres temps; et c'est de cet engagement dont les cendres qu'on vous mit mercredi dernier sur la tête vous doivent renouveler la mémoire ; car comme vous les avez prises dans un esprit de pénitence pour expier les péchés passés, il faut nécessairement s'abstenir d'en commettre de nouveaux, afin que le retranchement des vices de l'âme uni au retranchement des viandes du corps fasse en vous un nouvel homme ou la nouvelle vie du chrétien pénitent.

La seconde raison qui nous oblige à joindre l'abstinence spirituelle avec la corporelle, c'est-à-dire celle des péchés avec celle des viandes, se tire de l'essence et de la nature de l'homme même. Je vous ai déjà dit que l'homme était composé de deux substances différentes, savoir d'une âme raisonnable et d'un corps terrestre : or, il faut savoir que chacune de ces substances a une nourriture qui lui est propre et un jeûne qui lui est particulier. L'âme raisonnable, qui est une substance spirituelle, a une espèce d'aliment conforme à sa nature, tout spirituel comme elle, qui n'est autre que la contemplation des vérités éternelles et l'amour du souverain bien. C'est ce que Jésus-Christ nous veut dire par la réponse qu'il fait aujourd'hui au diable, qui le sollicitait de changer les pierres en pain. Il est écrit, lui dit-il, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; et c'est de cet aliment céleste et invisible dont les anges mêmes se nourrissent dans le ciel, selon cette belle parole de l'ange Raphaël à Tobie : *Ego cibo et potu invisibili utor* (*Tob.*, XII, 19). Le corps qui est une substance matérielle, a aussi un aliment conforme à sa nature, tout matériel comme lui, c'est-à-dire les fruits de la terre et la chair des animaux ; mais comme il y a de certaines viandes contraires au salut de l'âme et du corps, parce qu'elles sont défendues par la loi de Dieu, il est juste que l'âme ait son jeûne et son abstinence aussi bien que le corps.

Prêtons ici l'oreille à la voix de Dieu, puisqu'après avoir réprouvé le faux jeûne des Juifs, il nous a fait le portrait de celui qu'il demandait de nous : *Hoc est magis jejunium quod elegi* (*Isai.*, LVIII, 6), Voici le véritable jeûne que j'ai choisi pour apaiser ma justice et pour satisfaire à vos péchés : *Dissolve colligationes impietatis* : rompez les chaînes des mauvaises habitudes qui accablent vos âmes, et celles qui font gémir les prisonniers, donnez la liberté aux captifs, pardonnez les injures à vos ennemis : *Frange esurienti panem tuum :* partagez votre pain avec les pauvres, votre maison avec les pèlerins, et vos vêtements avec ceux qui sont nus : alors votre lumière éclatera comme l'aurore, vous recouvrerez bientôt votre santé, votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur vous protégera : voilà les paroles avec lesquelles Dieu même nous a tracé l'idée du jeûne parfait qui consiste dans la mortification des passions, aussi bien que dans celle de la chair. En effet, si vous demandez à saint Isidore qu'est-ce que le jeûne accompagné de crime et du déréglement des passions, ce grand archevêque de Séville, qui florissait dans le septième siècle, et que le huitième concile de Tolède a appelé le dernier des pères de l'Eglise selon l'ordre du temps, mais non pas selon l'ordre de la doctrine et de la sainteté ; ce saint prélat, dis-je, vous répondra que s'abstenir de manger et ne pas s'abstenir de pécher, c'est jeûner à la façon des diables, car ces mauvais esprits sont toujours dans le jeûne aussi bien que dans le péché : *Qui a cibis abstinent et prave agunt, dæmones imitantur, quibus esca non est, et nequitia semper est* (*Sentent.*, *lib.* II, *cap.* 44).

Il faut donc que la vie du chrétien, qui doit être une vie innocente et pénitente pendant le carême, se passe dans l'abstinence du péché, aussi bien que dans celle de la chair ; et cette obligation n'est pas seulement fondée sur la perfection du jeûne et sur la nature de l'homme, mais encore sur la communion de Pâques ; car comme ce sacrement, aussi bien que les autres, est composé de deux choses, savoir : des symboles visibles et d'une grâce invisible, c'est-à-dire des espèces du pain et du corps de Jésus-Christ, il faut que puisque notre corps et notre âme participent à ce divin sacrement, ils s'y préparent tous deux par le jeûne et par l'abstinence ; mais comme le seul jeûne corporel ne suffit pas pour nous rendre dignes de nous approcher de la sainte table, il y faut joindre le spirituel, en passant tout le temps du carême dans l'abstinence du péché, aussi bien que dans l'abstinence de la viande ; et pour vous faire voir que cette doctrine que je vous prêche n'est pas nouvelle, consultons les sentiments des Pères de l'Eglise grecque et latine, nous les entendrons parler dans une si parfaite uniformité d'esprit et de pensées, qu'il sera facile de juger qu'on a écrit et agi de concert sur cette matière dans l'Orient et dans l'Occident. Saint Jean Chrysostome, qui vivait dans le troisième et quatrième siècle, sous l'empire d'Arcadius, ayant posé en fait, comme un principe incontestable, que la fin des jeûnes du carême n'était autre que de se purifier de tous les vices pour se rendre digne de communier à Pâques, tire cette conséquence, dont il fait une loi indispensable pour tous les chrétiens : *Quisque igitur secum reputet, quem defectum correxit, quam virtutem acquisivit, quod peccatum abjecit, qua in parte melior effectus sit* (*Hom.* XXII, *tom.* X). Que

chacun donc examine sa conscience et sa vie, qu'il se rende un compte exact et sévère à soi-même de quel défaut il s'est corrigé, qu'il voie quelle vertu il a acquise, quel péché il a surmonté, et en quoi il est devenu meilleur : *Quod si isthic negligens solum jejunium ostentare poterit*, Et s'il arrive que quelque lâche et négligent ne se puisse vanter d'autre chose que de son jeûne, sans me faire voir ni son amendement de vie, ni son progrès dans la vertu : *Foris maneat* (*Hom.*, XI, *tom.* II), qu'il demeure hors de l'Église, et qu'il ne soit pas si téméraire de s'approcher de l'autel. Car s'il ne peut montrer ni les passions qu'il a domptées, ni les péchés dont il s'est amendé, ni les mauvaises habitudes qu'il a déracinées : *Nihil usui erit jejunium*, son jeûne ne lui servira de rien, et ne le rendra pas digne de participer à nos saints mystères.

Si de Constantinople où saint Chrysostome a prêché cette grande vérité, vous passez à Milan, vous entendrez saint Ambroise la prêcher publiquement avec une égale fermeté, et même avec plus de rigueur, puisqu'il veut qu'on joigne les bonnes œuvres à l'abstinence des viandes et à celle du péché. *Nulli actus sæculi*, dit-il, *actus divinitatis impediant* (*Serm.* XXXIII), Que les affaires du monde n'empêchent point celles de Dieu ; *Quidquid enim aliud, præter mandatum Dei feceris, quamvis abstineas, non jejunas.* Car si vous vous occupez à d'autres choses qu'à faire les commandements de Dieu, je vous déclare que vous ne jeûnez point, quoique vous ne mangiez pas, et que le jeûne fait de la sorte n'est qu'une fausse abstinence sans mérite et sans profit.

Il faut donc, messieurs, que le corps et l'âme qui ont coopéré à l'acte du péché, observent la loi du jeûne, et se ressentent de sa rigueur chacun à sa façon. C'est la grande maxime du salut et de pénitence que saint Bernard (*Serm.* II, *quadrag.*) a enseignée dans sa solitude de Clairvaux, non-seulement aux religieux qui sont consacrés au service de Dieu, mais encore aux personnes qui sont engagées dans le commerce du monde. Si toutes les puissances de l'âme ont trempé au péché, qu'elles prennent part au jeûne ; que l'esprit jeûne, en s'abstenant de toutes les pensées criminelles ; que le cœur jeûne, en s'abstenant de tous les amours déréglés, et que la volonté jeûne, en s'abstenant de tous les désirs illicites : *Si vero peccaverunt et membra cætera, cur non jejunent et ipsa ?* Et si les autres membres du corps sont complices des crimes, pourquoi ne seraient-ils pas compagnons du jeûne ? *Jejunet ergo oculus a curiosis aspectibus :* que les yeux jeûnent donc à leur mode, en s'abstenant de tous les regards impudiques et curieux. *Jejunet auris a fabulis et rumoribus :* que l'oreille jeûne, en se fermant au bruit des fables et aux nouvelles du monde. *Jejunet lingua a detractione et murmuratione :* que la langue jeûne, en s'abstenant de murmure et de détraction. *Jejunet manus ab operibus malis :* que la main jeûne, en s'abstenant de toutes sortes d'actions déshonnêtes et criminelles. *Sed et multo magis jejunet anima ab omnibus vitiis, quia sine jejunio hoc, cætera a Domino reprobantur :* mais surtout que l'âme jeûne, en s'abstenant de tous ses vices et de toutes ses mauvaises inclinations : car sans cette abstinence spirituelle, tous les autres jeûnes sont réprouvés du Seigneur. Il est vrai que votre vertu sera tentée par les amorces du péché, par les artifices du diable, par les illusions du monde et par les délicatesses de la chair ; mais il faut combattre et vaincre aujourd'hui avec Jésus-Christ, puisqu'il nous en a donné l'exemple et la loi, et que le carême nous impose une obligation indispensable de mener, non-seulement une vie innocente par l'abstinence de toute sorte de péchés, mais encore une vie austère, par la privation de toute sorte de plaisirs. C'est le second caractère de la vie chrétienne, et le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Comme Adam, dans sa première création, avait été formé à l'image et à la ressemblance de Dieu, impassible, bienheureux et immortel ; la vie qu'il avait menée dans l'état d'innocence, s'il y eût persévéré, aurait été une vie impassible, immortelle et bienheureuse ; les maladies n'auraient pu altérer la santé de son corps, et le chagrin n'aurait jamais troublé les plaisirs de son esprit. Mais comme dans sa seconde création, il a été formé à l'image et à la ressemblance d'un Dieu souffrant, mourant et crucifié, la vie qu'il a été obligé de mener dans l'état de son péché et de sa pénitence, n'a pu être qu'une vie souffrante, mourante et crucifiée. En effet, messieurs, la vie d'Adam et celle de ses enfants bannis du paradis terrestre, ne devait pas être différente de celle du Fils de Dieu descendu du ciel ; et comme celle que ce divin Sauveur a menée sur la terre, en qualité de pénitent public des péchés du monde, a été une vie austère, détrempée de mille amertumes, et sans mélange d'aucun plaisir ; il fallait nécessairement, pour établir une parfaite conformité entre l'original et les copies, que la vie des chrétiens fût une vie austère, ennemie du plaisir et du divertissement. Je crois, messieurs, si je ne me trompe, que c'est ce point de théologie mystique que l'apôtre saint Paul a enseigné aux Corinthiens, lorsqu'il leur a dit que nous portons toujours en notre corps la mort de Jésus-Christ : *Ut et vita Jesu manifestetur in nostra carne mortali* (II *Cor.*, IV, 11), afin que la vie de Jésus paraisse dans notre chair mortelle. Or, quelle est, à votre avis, cette vie de Jésus qu'il veut que nous fassions paraître dans nos corps mortifiés ? Il est certain que ce n'est pas sa vie divine dont il jouit dans le sein de son Père, dans l'État de sa gloire, et dans la splendeur des saints : ce n'est pas non plus sa vie miraculeuse qu'il faisait éclater de temps en temps dans le monde, par l'empire absolu qu'il exerçait sur toutes les créatures, sur les maladies et sur la mort, sur le prince des ténèbres et sur toutes les puissances de l'enfer. Mais c'est sa vie pénitente et crucifiée qu'il a com-

mencée dès le sein de sa Mère, qu'il a achevée entre les bras de la croix, et qu'il veut renouveler dans les élus après sa mort.

Mais pour vous expliquer son dessein, il faut distinguer deux corps en Jésus-Christ, un naturel et un mystique; le naturel est son humanité sainte formée par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge; le mystique n'etant autre chose que l'assemblée des fidèles unis par la vertu du même Esprit divin dans les eaux du baptême. Or, comme la vie qu'il a menée dans son corps naturel a été une vie crucifiée, il veut aussi que celle de son corps mystique soit une vie pénitente, afin d'établir une parfaite ressemblance entre ces deux corps. Il y a pourtant cette différence entre ces deux vies, en ce que les souffrances de la vie de son corps naturel se sont terminées par la mort et par la gloire de sa résurrection, mais que les mortifications de la vie de son corps mystique dureront jusqu'à la fin des siècles, par les rigueurs de la pénitence. Et voilà ce que veut dire notre grand Apôtre, lorsque parlant savamment des intentions de son Maître qu'il avait apprises dans le troisième ciel, il dit aux chrétiens de Corinthe, qu'il faut porter toujours la mort de Jésus-Christ dans nos corps : *Ut vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali*, afin que cette vie souffrante de Jésus paraisse sensiblement dans notre chair mortelle. Or, s'il y a quelque temps dans l'année, auquel nous soyons obligés de mener cette vie pénitente et privée de tous les plaisirs des sens, c'est particulièrement en carême, puisque notre abstinence de quarante jours n'est proprement qu'une imitation de la sienne.

Contemplez donc, messieurs, ce grand et ce divin exemplaire, et considérez que Jésus-Christ ayant été baptisé dans le Jourdain par les mains de saint Jean-Baptiste, il fut conduit dans le désert par le mouvement du Saint-Esprit, et que ce fut dans ce lieu que la glose appelle: *Locus certaminis* (*Glossa interlin. in Matth. cap.* IV); un champ de bataille, dans lequel il consacra son baptême par le jeûne, dit Tertullien, pour nous donner le modèle d'une vie vraiment abstinente par la privation de tous les plaisirs du corps : *Suum baptisma jejuniis dedicavit* (*Lib. de Jejun.*). Et c'est, messieurs, cette vie austère que les plus grands saints ont fait paraître visiblement dans leur chair mortifiée selon la pensée de saint Paul.

Mon Dieu, que la face de l'Eglise primitive me semble belle, malgré l'horreur des sacs et des cilices qui faisaient ses plus précieux ornements! et que le spectacle que les chrétiens nous présentent dans le temps du carême, me paraît digne de l'amour et de l'imitation d'une âme bien pénétrée de la douleur de ses péchés, ou du désir de sa perfection. Examinons, je vous prie, quels ont été leurs sentiments, et nous verrons ensuite quelle a été leur abstinence. Tertullien nous a informés de l'un et de l'autre, quand il nous a dit ; *Teneo a primordio homicidam gulam, tormentis atque suppliciis inediæ puniendam* (*Lib. de Jejun. cap.* III). Je soutiens que, puisque la bouche a été la première meurtrière de notre innocence dès le commencement du monde, elle doit être sévèrement punie dans la suite des temps par le supplice de l'abstinence et par le tourment de la faim. Voilà la cause et l'origine de l'institution du carême et de l'abstinence de la chair : non pas que l'Eglise nous en ait défendu l'usage, dans la pensée que la chair des animaux soit immonde, et que nos âmes en contractent quelque impureté, lorsque nos corps en font leur nourriture, selon l'erreur des manichéens, des priscillianistes, et des encratites, disciples de Tatien, qui ne gardaient cette abstinence de viande, que par cette folle raison. Non, mais l'Eglise nous interdit l'usage de la chair, tant pour ôter à la nôtre la matière de ses rébellions contre l'esprit, que pour nous défendre toutes les délicatesses du goût et tous les raffinements de la sensualité.

En effet, comme l'abstinence est une vertu, et que le jeûne est son principal exercice, il est certain que cette vertu n'a pas tant pour fin de soustraire la nourriture au corps, que de lui retrancher les amorces de la volupté. Cela est si véritable, que quoique dans la naissance de l'Eglise, la nourriture ordinaire de ceux qui jeûnaient, ne fût que de légumes, des fruits, du pain et de l'eau, les Pères néanmoins ont déclamé hautement contre les délicatesses qu'on cherchait dans les légumes bien assaisonnés, dans les liqueurs exquises et dans les fruits précieux, comme contre de grands excès, de relâchement de discipline, et de violement du jeûne. Ecoutez comme saint Jérôme s'en est expliqué: ce savant et austère solitaire parlant de certains jeûneurs réformés qui, sous prétexte de plus grande austérité, ne mangeaient que de la purée de légumes, au lieu de pain, *Contrita olera*, leur en fait un crime par ce reproche : *Famam abstinentiæ in deliciis quærunt* (*Epist. ad Nepot.*), ils cherchent dans leur sensualité la réputation de leur abstinence; puisqu'en effet, dit-il, cette nourriture était plus délicate que le pain sec. Saint Augustin n'a pas été plus favorable à ces autres abstinents prétendus, qui buvaient des sucs d'herbes, et de fruits, ou autres sortes de liqueurs, au lieu d'eau pure, selon l'usage ancien et commun. Ces délicats, dit-il, se servent de ces breuvages : *Non salutis causa*, *sed jucunditatis* (*Serm.* 66 *et* 147, *de temp.*), non pas tant pour la santé que pour la sensualité. Or pour parler avec saint Grégoire, évêque de Nysse, qui vivait dans le quatrième siècle, *Vinum imitantur, suamque cupiditatem fictitiis potionibus consolantur* (*Serm. in princip. jejun.*). Ces faux jeûneurs contrefont le vin par des breuvages artificiels, et tâchent de tromper leur goût, et de flatter leur soif par des potions que la sensualité a inventées. D'où vous pouvez juger avec quelle sévérité le jeûne était observé parmi les premiers chrétiens, non-seulement par les xérophagies de la semaine sainte, mais encore par leur abstinence aux autres jours du carême, puisque

les Pères leur faisaient des crimes du petit adoucissement qu'ils cherchaient en mangeant du pain sec, et en buvant de l'eau pure, et encore leur retranchaient-ils les excès de l'un et de l'autre, selon la remarque de Cassien (*Coll.* 22, *cap.* 3). En voilà assez, messieurs, pour faire le procès à la sensualité des chrétiens du temps, qui inquiètent toute la nature, et tirent des contributions de tous les éléments pour entretenir l'abondance et la délicatesse sur leur table. N'est-ce pas une chose honteuse, dit saint Basile, de voir que dans un temps auquel, par la loi du carême, les troupeaux paissent tranquillement dans les prairies, auquel : *Nullum animal deplorat mortem suam*, aucun animal ne pleure sa mort ni ne craint de voir répandre son sang, auquel : *Cessat machæra coquorum* (*Orat.* I, *de jejun.*), le couteau des bouchers se repose, et n'est point employé au carnage; dans un temps en un mot auquel : *Mensa contenta est sponte nascentium*, la table des véritables serviteurs de Dieu est contente de ce que la terre produit libéralement. Oui, c'est une chose honteuse de voir des chrétiens qui, dans un temps de pénitence, non contents de boire les vins les plus délicats du pays, et de manger les meilleurs poissons des mers et des rivières, obligent encore leurs cuisiniers à épuiser toute leur industrie pour leur faire des sauces et des ragoûts, afin de déguiser les viandes, et de flatter leurs appétits. Voilà un beau jeûne; voilà une rude abstinence; voilà une représentation bien naïve de la vie pénitente de Jésus-Christ qui a passé quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger. N'est-ce pas là se moquer de lui, de l'Église et du carême?

Mais laissons là ces délicats dans leur abstinence molle et voluptueuse, retournons à l'austérité de nos premiers chrétiens, et disons que leur vie pénitente pendant le carême ne se terminait pas à la seule privation des plaisirs du goût, elle s'étendait encore jusqu'à une générale répudiation de tous les autres plaisirs plus innocents. Leurs esprits étaient persuadés que ces quarante jours qui étaient consacrés à la mémoire de la mort et de la passion du Fils de Dieu, se devaient passer dans le deuil et dans la tristesse, et ne devaient rien avoir de commun avec les jours de réjouissance et de divertissement. Cette doctrine n'a pas seulement été prêchée par les apôtres dans les églises de Rome et d'Antioche, les Pères de l'Église gallicane l'ont enseignée dans le neuvième siècle, puisque je trouve dans l'histoire de nos conciles, que Théodulfe évêque d'Orléans, qui vivait en ce temps-là, et qui était bien avant dans l'estime et dans la confidence de Charlemagne, interdit dans son diocèse toutes sortes de divertissements pendant le carême, comme étant des choses opposées à l'esprit de pénitence qui est l'âme des jeûnes de l'Église. *Abstinentia in his diebus omnium deliciarum esse debet*, dit ce grand prélat (*Concil. Gall. tom.* II, *pag.* 222).

Mais descendons un peu dans le détail des plaisirs défendus pendant le carême, afin d'instruire les confesseurs et les pénitents de leur devoir, et apprendre à ceux-là ce qu'ils doivent savoir, et à ceux-ci ce qu'ils doivent faire. Je dis donc en premier lieu, que le plaisir de la chasse qui paraît honnête, indifférent, ou innocent même doit être interdit dans ces jours de pénitence. Cette résolution est d'autant plus authentique, qu'elle a été donnée par une bouche qui n'a prononcé que des oracles. Car l'histoire ecclésiastique m'apprend que les Bulgares ayant consulté le pape Nicolas I, sur plusieurs doutes, et lui ayant demandé en particulier si la chasse était permise pendant le carême : ce grand pontife qui a égalé le mérite des Léon et des Grégoire par la fermeté de son courage, par la sainteté de sa vie et par la pureté de son zèle pour le bien de l'Église, répondit hardiment et sans ménager ces nouveaux convertis sous prétexte de les affermir dans la communion romaine, qu'il fallait s'abstenir de la chasse dans un temps auquel l'usage de la chair était défendu; et qu'il y avait du péril de s'exposer à la tentation : et afin de leur faire goûter une réponse si sévère, et qui flattait si peu l'humeur d'un peuple si adonné à ce divertissement, il lui donne cette raison : c'est que je remarque, dit-il, dans l'Histoire sainte que la chasse a toujours été l'exercice aussi bien que le caractère des réprouvés. *Jejunii tempore a cunctis mundi oblectamentis recedendum est, præsertim cum neminem nisi reproborum, venationes exercuisse, sacra designet historia* (*In resp. Bulg. cap.* 25).

Saint Ambroise, animé d'un même esprit, avait déclamé aussi longtemps auparavant contre le plaisir de la chasse et de la pêche, comme contre un plaisir illicite et défendu dans le carême. *An putatis illum jejunare.* Pensez-vous, dit-il, que celui-là jeûne, qui se lève de grand matin, qui éveille tous ses domestiques, qui tend ses filets, qui lâche ses chiens, qui court les bois et les forêts : Non, il n'est pas censé jeûner, quoique son abstinence ait été grande, et qu'il n'ait rien mangé tout le jour : *Potest videri tardius se refecisse, non tamen Domino jejunasse* (*Serm.* 33). Saint Charles, successeur de saint Ambroise, et qui avoit hérité de son esprit et de son zèle pour la réformation des mœurs des chrétiens de son temps, fit dans le cinquième concile de Milan, un decret solennel touchant l'observance du carême, par lequel il défendit la chasse, les assemblées et les festins dans les jours consacrés au jeûne et à la pénitence (*Act. Eccl. Mediol. pag.* 214). Si de l'Occident vous passez dans l'Orient, vous verrez que les empereurs chrétiens ont signalé leur zèle en ce point aussi bien que les Pères de l'Église. Je dois cette observation à Théodore Balsamon, patriarche de Constantinople, lequel dans ses notes sur le Nomocanon de Photius, remarque que les lois impériales avaient défendu trois sortes de jeux ou de spectacles publics pendant le carême : *Nec scenicum spectaculum, vel venatio, equorumque cursus peragitur* (*Nomoc. Titul.* 7, *cap.* 4), savoir, les représentations

du théâtre auxquelles ont succédé nos bals et nos comédies, la chasse et la course aux chevaux qui se faisaient à Constantinople dans l'hippodrome. Voilà les divertissements que Justinien avait interdits dans toute l'étendue de son empire pour mieux sanctifier le temps du carême. Quoi! messieurs, sommes-nous sous le règne d'un prince moins chrétien que ne l'était cet empereur? Ou, sommes-nous dans un siècle où la discipline de l'Eglise ait moins de vigueur que dans celui-là? Hélas ne cherchons point d'autre cause de tous les relâchements que nous voyons dans le christianisme que notre lâcheté et notre mollesse qui, pour ne rien retrancher de notre vie sensuelle et voluptueuse, veut que les plaisirs du carnaval soient de toutes les saisons de l'année.

Mais ce n'est pas tout, achevons de pousser à bout nos chrétiens délicats du temps, en faisant voir jusqu'où ceux des premiers siècles ont poussé l'austérité de leur vie et la rigueur de leur abstinence pendant le carême. Vous savez, messieurs, que saint Paul, parlant du mariage, l'appelle par excellence un grand sacrement : *Sacramentum magnum*. Parce qu'il est, dit-il, la représentation du mariage de Jésus-Christ et de son Eglise. Vous savez de plus que la grâce de ce sacrement sanctifie l'amour naturel des personnes mariées, rend le nœud de leur alliance indissoluble et fait par conséquent que les plaisirs qu'on y peut goûter sont permis et innocents, pourvu qu'on les prenne selon les règles de l'honnêteté et selon les lois du christianisme. Cependant je trouve qu'on a eu autrefois tant de respect pour le carême, que les fidèles le regardaient comme un temps consacré à la continence aussi bien qu'au jeûne. Je ne m'en étonne pas, les Pères de l'Eglise ne leur prêchaient autre chose dans tous leurs sermons de carême. Saint Jérôme à Rome, saint Ambroise à Milan, saint Augustin à Hippone, saint Césaire à Arles, saint Eloi à Noyon, semblaient avoir fait de la continence du carême une loi générale à tous les chrétiens (*S. Hier. l.* 2. *cont. Jovin.*; *S. Ambr.*, *serm.* 37; *S. Aug.*, *de temp.*, *serm.* 2, 78; *S. Césaire homil.* 2). Le premier de ces Pères que je viens de citer disait qu'il y avait un certain temps, qui était celui du jeûne, auquel un homme ne pouvait faire tout ensemble l'office de chrétien et celui de mari. *Quamdiu impleo officium mariti, non impleo officium Christiani.* Et le dernier de ces Pères a dit hardiment qu'un chrétien qui usait du droit de mariage en carême faisait un aussi grand crime que celui qui mangeait de la chair: *Similis reatus.* On peut adoucir l'austérité de cette parole, mais il ne lui faut pas ôter sa force.

Si l'autorité de tous ces grands évêques ne suffit pas pour vous vaincre, il faut au moins vous rendre à celle d'un grand pape, qui est Nicolas I. Ce saint et généreux vicaire de Jesus-Christ, formant par ses instructions la nouvelle église des Bulgares, leur fit voir, par l'autorité des Ecritures, que toutes les voluptés sensuelles devaient être bannies les jours de pénitence pour ne pas rendre nos jeûnes aussi exécrables à Dieu que ceux des Juifs (*Instit. Bulg. cap.* 48). Et je remarque que le concile de Tolède, célébré l'an 1473, déclara que la défense de ne point faire de noces en carême était une ordonnance tacite de chasteté et de continence. Quoi qu'il en soit, cette continence des personnes mariées a passé autrefois en France pour une condition nécessaire au mérite et à la perfection du jeûne, qu'un grand évêque d'Orléans, aussi recommandable par son zèle pour le bien de l'Eglise que pour celui de l'Etat, a écrit et a soutenu que le jeûne était sans profit lorsqu'il était souillé par le devoir du mariage. *Nihil pene valet jejunium, quod conjugali opere polluitur* (*Theodul. Instit. Pasto.*, *cap.* 43). D'où j'infère, à la honte de notre siècle, que quoique la continence ne fût proposée aux fidèles engagés dans le mariage que comme un conseil, ils l'observèrent néanmoins aussi religieusement qu'une loi. Mais ce qui est ici de remarquable, c'est que cette même continence, qui n'était que de conseil dans l'Eglise latine, était de précepte dans l'Eglise grecque et parmi les orientaux, comme nous l'apprenons de la réponse que Balsamon fit à Marc, patriarche d'Alexandrie, qui lui en avait proposé le doute et demandé la résolution (*Juris Orient.*, *pag.* 386).

Mais c'est assez considérer cette grande maxime de morale dans le droit et dans la spéculation, il est temps que je vous la fasse voir dans le fait et dans la pratique, il n'est pas nécessaire de sortir du royaume pour cela. La France nous propose le fameux exemple du plus saint de ses rois, qui est saint Louis : tout le monde sait que ce grand prince observait religieusement cette continence pendant l'avent et le carême, de concert avec la reine Marguerite, sa femme; c'est ce que nous avons appris par le témoignage que Geoffroi de Beaulieu, son confesseur, en a rendu à la postérité (*Du Chêne*, *tom.* V, *pag.* 448). Et les actes du concile de Reims, tenu l'an 1092, font foi que Robert, comte de Flandre, se retirait aussi pendant le carême dans le monastère de Saint-Bertin, pour y passer tout ce saint temps en prières et en continence. Et l'on trouve même sur cette matière un canon exprès du concile d'Elvire, cité par Gratian (*De Consecr. l.* II, *Omnis homo*). Mais voici un trait d'histoire terrible qui nous apprend que Dieu a autorisé quelquefois cette continence par des miracles et par des châtiments. Guillaume de Malmesburi, religieux de l'ordre de saint Benoît, et auteur des annales ecclésiastiques d'Angleterre, raconte que le saint évêque de Vinchester, nommé Elpheg, après avoir donné des cendres à tout son peuple le premier mercredi du carême, prêcha d'une manière si puissante et si pathétique pour animer tout le monde au jeûne et à la continence, que son sermon fut écouté avec dévotion et applaudissement de tous ses auditeurs. *Doctrinam reverenter audientibus cæteris* (*Lib.* II *de Gestis pont. Angl.*, *p.* 243). Il n'y eut qu'un

insolent qui tourna en raillerie l'exhortation de l'évêque, et qui protesta qu'il reprendrait ce même jour-là sa femme dont il s'était séparé depuis quelque temps. Il le fit, mais Dieu vengea bientôt le mépris qu'il avait fait des saintes coutumes de son Eglise et de l'exhortation de son saint pasteur; car il fut surpris d'une mort subite et étouffé la nuit dans son lit. Pour nous apprendre que l'observance de la continence pendant le carême était passée en loi dans les premières ferveurs du christianisme et parmi les véritables serviteurs de Dieu, qui, selon le conseil de l'Apôtre, se sont étudiés de faire paraître la vie de Jésus-Christ dans leur chair mortelle et dans leurs corps mortifiés. Or, examinez maintenant si vous en trouverez quelque trait, quelque ombre ou quelque vestige dans la vie des chrétiens du temps; peuvent-ils dire avec vérité qu'ils jeûnent selon l'esprit, selon l'intention et selon la discipline de l'Eglise? Pour moi, j'avoue que je ne vois point de différence entre leur vie de carême et celle de carnaval: jeux, bonne chère, divertissements, parties de chasse, spectacles publics, assemblées et festins; et pour tout dire, en un mot, je trouve qu'ils font dans le temps de carême tout ce que les hommes faisaient au temps du déluge. *Erant comedentes et bibentes, nubentes et nuptui tradentes*, dit Jésus-Christ (*Matth.*, XXIV, 37). Ils mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs filles. Oui, voilà ce que font nos chrétiens du temps dans les saints jours du carême, ils mangent quand ils ont faim, ils boivent quand ils ont soif, et s'ils ne font pas les cérémonies des noces, ils ne laissent pas de faire les œuvres de la chair. Qui sont ces chrétiens-là? sinon ceux que Tertullien appelait de son temps: *Psychicos et animales* (*Lib. de Jejun. cap.* 1), animaux et charnels, non pas parce qu'ils refusent de faire les trois carêmes de l'hérésiarque Montan, mais parce qu'ils ne font pas celui de Jésus-Christ, ni même celui de l'Eglise, et que leur vie n'est ni innocente par l'abstinence du péché, ni austère par la privation des plaisirs, ni enfin retirée par la séparation des compagnies. C'est le troisième point de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Quand je considère l'austérité du jeûne du Fils de Dieu, je la trouve plus admirable qu'imitable, et comme elle a été au-dessus des forces ordinaires de la nature, ce grand exemple n'a pu être imité que par des hommes tout divins, comme par un Moïse qui a été établi le Dieu de Pharaon (*Exod.* VII, 1), et par un Elie qui a été appelé l'homme de Dieu (IV *Reg.*, I, 10). Mais lorsque je médite sur la retraite de cet aimable Sauveur dans une vaste solitude et dans un affreux désert, qui était entre la ville de Jérusalem et celle Jéricho; tout m'y paraît saint, mystérieux et imitable, non-seulement aux anachorètes et aux religieux, mais encore aux séculiers et aux laïques. Jésus-Christ donc se retire dans le désert pour y faire son carême, non-seulement parce que la solitude lui était un séjour agréable et familier, dit Tertullien: *Solemnis est ejusmodi regio Creatoris* (*lib.* 4, *cont. Marc.*), mais parce qu'il voulait donner aux chrétiens l'exemple de la retraite qu'ils doivent faire pendant le carême.

Je sais bien, messieurs, et il est à propos que je le dise moi-même pour prévenir toutes les raisons qu'on peut opposer à cette retraite, pour les personnes du monde: je sais bien, dis-je, que l'homme, selon les conditions de sa nature, est un animal sociable, né pour vivre avec ses semblables, et non pas avec les bêtes. Je sais bien de plus que le citoyen, selon les lois de la société humaine, est un animal politique, né pour vivre dans les villes, et non pas dans les forêts; mais je sais bien aussi que le chrétien, selon les lois de sa profession, n'est pas seulement un animal politique et sociable, mais encore un animal religieux destiné à vivre de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'une vie mêlée d'action et de contemplation, et dont les exercices soient partagés entre le service de Dieu et les affaires du monde. En effet, messieurs, la condition d'un séculier ne serait pas différente de celle d'un damné, s'il n'avait quelque temps dans le cours de l'année, où, dégagé du tumulte du siècle et de l'embarras des affaires du monde, il pût travailler uniquement à celle de son salut: Or, s'il y a dans l'année un temps propre à la retraite et au silence, il faut tomber d'accord que c'est celui du carême, appelé pour cet effet, *Tempus acceptabile, et dies salutis* (II *Cor.*, VI, 2), temps favorable et jours de salut.

Je laisse ici tous les raisonnements humains, pour n'appuyer mon opinion que sur des faits incontestables. Je trouve, messieurs, qu'on était si persuadé dans les premiers siècles de l'Eglise, que le temps du carême était un temps consacré à la retraite et au silence, que cet usage devint commun non-seulement parmi les solitaires de l'Egypte et de la Syrie, qui cherchaient en ce temps de jeûne et de pénitence des laures plus écartées et des lieux plus reculés; mais même parmi les ecclésiastiques et les séculiers, qui s'allaient cacher dans des monastères et dans des solitudes, afin de s'y ensevelir en quelque manière tout vivants, et n'en sortir que pour ressusciter à Pâques avec le Fils de Dieu. Témoin saint Eparque, évêque de Clermont, et successeur immédiat de Sidoine Apollinaire, selon Grégoire de Tours. (*Lib.* II. *cap.* 21). Témoin Pallade, évêque de Saintes, selon le rapport du même auteur (*Lib.* VIII, *cap.* 43), qui s'allaient cacher pendant le carême, dans des lieux déserts, et dans des îles inconnues pour ne s'occuper que de Dieu seul. Témoin le comte de Flandre dont j'ai déjà parlé, qui se retirait dans un monastère pour y vivre comme un simple religieux, plutôt que comme un grand prince. Mais quant aux autres laïques, comme ils ne peuvent ni ne doivent abandonner les villes, il faut au moins qu'ils se retranchent dans le monde, contre le monde même, c'est-à-dire qu'ils se fassent une espèce de solitude dans leur maison en renonçant à la bonne chère,

en se séparant de leurs femmes et en se privant des plaisirs de la vie. C'est l'instruction que saint Ambroise donnait autrefois aux personnes engagées dans le monde sans aucun égard ni à sexe ni à condition, et appelait cette retraite une solitude intérieure et un désert domestique où régnaient l'abstinence, la mortification et la chasteté : *Ut jejuniorum tempore tanquam desertum habitantes, abstineant epulis, voluptate, muliere* (*Ambr., serm.* 37).

Et je crois, messieurs, que c'est pour faciliter cette retraite que l'Eglise n'a pas seulement défendu les spectacles publics, les jeux, les assemblées, les festins, les danses, les comédies et toutes les parties de divertissement pendant le temps du carême ; mais qu'elle a encore poussé la vénération qu'elle avait pour ces saints jours, jusqu'à défendre même les affaires du barreau et l'administration de la justice. En voici des preuves. Saint Basile le Grand a cru que cette défense était fondée dans l'Ecriture sur ce reproche que Dieu fait aux Juifs : *Ecce ad lites et contentiones jejunatis* (*Isai.* LVIII, 4). Vous jeûnez pour faire des procès et des querelles à vos frères. Ce saint archevêque de Césarée en Cappadoce, après avoir cité ce passage d'Isaïe, ajoute ces paroles pour arrêter les poursuites d'un chicaneur : *Expectas vesperam ut cibum capias, et diem totum absumis apud tribunalia* (*Orat.* 1, *de jejun.*), Vous ne mangez que le soir au temps de jeûne, et vous perdez tout le jour à solliciter des juges et à courir les tribunaux. Les empereurs chrétiens accommodant leurs lois impériales à l'esprit de l'Eglise qui est un esprit de silence et de paix, avaient défendu toutes les poursuites de justice dans ce saint temps. Voici celle de Gratien et de Théodose : *Quadraginta diebus qui paschale tempus anticipant, omnis cognitio inhibeatur criminalium quæstionum*, Que le jugement de procès criminels soit interdit pendant les quarante jours qui précèdent le temps de Pâques. Et les empereurs Théodose et Arcade avaient défendu pendant ces saints jours l'exécution des coupables (*Cod. Theod. l.* IV, V ; *ibid., leg.* 2. *tit.* 8, *l.* II).

Les rois de France et les évêques de l'Eglise gallicane n'ont pas eu moins de piété, ni moins de vénération pour le carême, que les Pères de l'Eglise grecque et que les empereurs d'Orient ; puisque je trouve que les Pères du concile de Meaux tenu l'an 846 présentèrent une requête au roi Charles le Chauve, par laquelle ils priaient sa Majesté de faire observer à ses officiers de justice, aux comtes et aux juges de son royaume, ce qui est ordonné par les Ecritures et par les saints Pères : *Quod a divina auctoritate, et sanctorum Patrum constitutione cautum esse dignoscitur*, savoir, de ne point tenir d'audience ou d'assemblées pour terminer des procès depuis le mercredi des cendres jusqu'à Pâques. Et les Pères du concile de Tribur, tenu en Allemagne sous l'empereur Arnulphe l'an 895, ordonnèrent pareillement que, suivant les statuts des anciens Pères, les juges n'exerceraient aucun acte de justice en carême ; et voici la raison qu'ils donnèrent de la sévérité de leur ordonnance : *Quia inde irascitur Deus quod cum tantum suo sancto servitio debeat populus desudare, inveniatur lites et contentiones frequentare* (*Can.* 35). Parce que nous apprenons des saintes Ecritures, disaient-ils, que Dieu ne peut souffrir sans se mettre en colère qu'on trouble par le tumulte des affaires du monde la tranquillité de son service, et que son peuple emploie en chicane et en procès, un temps qui ne doit être consacré qu'à la prière, à la retraite et au silence.

Si la guerre qui se fait par les procès était interdite pendant le carême, celle qui se fait par les armes étoit encore défendue avec plus de sévérité, parce qu'elle est opposée à l'esprit de retraite et de pénitence aussi bien qu'à l'esprit de charité et de paix. Lisez les décrets que les évêques de France dressèrent dans leur concile, et qu'ils présentèrent encore au roi Charles le Chauve l'an 846, à Epernai, vous en trouverez un qui regarde la suspension d'armes pendant le carême, et qui fut accepté malgré la résistance et l'opposition des seigneurs du royaume (*Concil. Meiden. can.* 28). Et l'auteur de l'histoire écclésiastique d'Angleterre remarque que cette religieuse coutume fut en vigueur jusqu'au douzième siècle, et donne l'exemple de deux armées ennemies, savoir de celle de l'impératrice et de celle du roi d'Angleterre que le carême obligea de se retirer et de cesser tout acte d'hostilité l'une contre l'autre : *Superveniens quadragesima omnibus vacationem bellorum indixit* (*Guil. de Mam. lib.* II). Et Othon d'Autriche, évêque de Freisingen en Allemagne, raconte que l'empereur Frédéric I[er], dont il était proche parent, suspendit le siége de Tortone en Italie, depuis le jeudi saint jusqu'au jour de Pâques par un sentiment de piété et de religion (*Hist. nouv. pag.* 193). *Princeps*, dit cet illustre historien dans sa chronique, *religionis intuitu, quatuor diebus ab arcis impugnatione cessandum statuit* (*Lib.* II. *Chron. cap.* 18).

Tellement que la pratique contraire a toujours passé pour un si grand crime dans l'esprit des princes vraiment chrétiens, que Louis le Débonnaire confessa, lorsque par un horrible attentat on le dépouilla de l'empire, sous prétexte de subir une pénitence publique, il confessa, dis-je, d'avoir commis un grand crime, d'avoir donné un grand scandale à ses sujets et porté un grand préjudice à l'Eglise et à l'Etat, qui était d'avoir fait une expédition militaire pendant le carême, par le mauvais conseil des lieutenants-généraux de ses armées, et de ses ministres d'Etat : *Quia pravorum consiliis delusus, in diebus Quadragesimæ expeditionem generalem fieri jussit* (*Baron., an* 833. *nu.* 17).

Voilà, messieurs, l'idée de la vie chrétienne dans le saint temps de carême, telle que l'Eglise nous l'a proposée dans les règles de son ancienne discipline, et dont elle nous a fait voir les exemples et la pratique dans les premiers fidèles, après en avoir adoré l'original en Jésus-Christ dans le désert. Oui, messieurs,

voilà la vie des véritables chrétiens des premiers siècles, vie non seulement innocente par l'abstinence de tous péchés, et austère par la privation de tous plaisirs, mais encore retirée par la séparation de toutes compagnies et cessation de toutes les affaires publiques. Confrontez maintenant la vie des chrétiens du temps avec celle-là. Hélas! vous n'y trouverez ni conformité, ni ressemblance! on croit que la solitude n'est que pour les moines, et la retraite pour les religieux : *Cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum* (*Ps.* CXIII, 15). Ces mondains se persuadent que Dieu ne s'est réservé que le ciel empirée pour y établir le séjour de sa gloire, mais qu'il a abandonné toute la terre aux hommes pour s'en faire un lieu de plaisir et de débauche, et non pas une vallée de larmes et de gémissements. Entrez dans un tripot, dans une académie, dans un cabaret, vous n'y verrez que des joueurs, vous n'y entendrez que des blasphémateurs. Passez par les rues, vous y verrez une foule de monde et de gens empressés, chacun avec son affaire en tête ou sa passion au cœur, qui l'occupe et qui le fait agir. Entrez dans les maisons, vous verrez l'artisan dans sa boutique, le marchand dans son magasin, le négociant dans son comptoir, le procureur au palais, l'avocat à l'audience, madame au jeu, et monsieur en compagnie. Mais entrez dans nos églises, elles vous paraîtront des déserts, des solitudes, des lieux abandonnés, à peine y verra-t-on, dans toute une après-dînée, un dévot ou une dévote en retraite y adorer le Père céleste en esprit et en vérité. Ainsi le carême perd ses droits, et peut-être que la semaine sainte ne sera pas mieux sanctifiée que le lundi et le mardi gras.

Mon Dieu! où en sommes-nous? dites-moi, messieurs, de bonne foi, si les Basile et les Chrysostome, les Ambroise et les Augustin, les Remy et les Irenée, qui ont travaillé avec tant de zèle et tant de succès pour établir la pureté de la morale et la sainteté de la discipline dans l'Orient et dans l'Occident, dans l'Italie et dans la France, si, dis-je, tous ces grands prélats revenaient au monde, s'ils revenaient dans nos villes et dans nos provinces, nous prendraient-ils pour des chrétiens, nous croiraient-ils dans la même créance dans laquelle ils ont vécu et dans la même religion qu'ils ont professée? Non, messieurs, je le dis avec un sentiment de douleur et de vérité, ces grands hommes voyant le relâchement de leur discipline, la corruption de nos mœurs et le dérèglement de notre vie, nous prendraient pour des demi-païens, pour des schismatiques et pour des gens séparés de leur communion. Rougissons donc de nos désordres, que la honte, la crainte, l'honneur, la piété, l'amour, la pénitence, nous fassent revenir de notre égarement, nous fassent rentrer en nous-mêmes et nous obligent de suivre Jésus-Christ dans le désert. Je sais bien, messieurs, que le démon qui, pour tirer le Fils de Dieu de sa solitude, le transporta sur une haute montagne, lui fit voir tous les royaumes du monde et les lui offrit pour prix d'une adoration; je sais bien, dis-je, que cet esprit tentateur emploiera sa force ou ses artifices pour vous troubler dans votre retraite et pour vous faire rentrer dans les compagnies du monde et y reprendre vos premiers engagements; mais faites en sorte que Jésus-Christ qui a été vainqueur de la tentation en lui-même, ne soit pas vaincu en vous. Souvenez-vous que ce divin Sauveur n'a permis au démon de le tenter que pour notre intérêt et pour notre instruction, dit saint Augustin : *Ut ad superandas tentationes mediator esset, non solum per adjutorium, verum etiam per exemplum* (*Lib.* IV, *de Trinit.*, c. 13, *ante med.*, *tom.* III). Oui, il ne s'est soumis à la tentation qu'afin de nous apprendre à vaincre les nôtres, en se rendant notre médiateur, non-seulement par son secours, mais encore par son exemple et, afin qu'ayant combattu par ses armes et triomphé par sa grâce, nous soyons couronnés dans la gloire. *Amen.*

SERMON III

POUR LE VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

De la gloire des hôpitaux.

Est autem Jerosolymis probatica piscina quinque porticus habens. In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, exspectantium aquæ motum.

Il y avait à Jérusalem près la porte des Brebis une piscine qui avait cinq galeries dans lesquelles étaient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, de perclus et de paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau (*S. Jean, ch.* V).

Si Adam eût conservé son innocence, toutes les créatures auraient participé à son bonheur, et tout l'univers n'aurait été pour lui et pour sa postérité qu'un paradis terrestre, qu'une région de paix et d'abondance et qu'un séjour de délices et de volupté : le père et les enfants auraient joui sur la terre d'une félicité anticipée; nulle passion déréglée n'aurait troublé l'empire de la raison, nulle maladie n'aurait altéré la santé des corps, et tous les habitants de cet heureux monde auraient disputé de la félicité avec les anges par la grâce de l'innocence qui les aurait conservés dans l'amitié de Dieu, et par le don de l'immortalité qui les aurait préservés des atteintes de la mort. Mais cet homme ingrat étant tombé dans le péché, toutes les créatures ont été ensevelies dans sa disgrâce, et tout l'univers s'est ressenti de son malheur. En effet, messieurs, depuis que par la perte de l'innocence l'homme est devenu malade aussitôt que pécheur, je ne me représente plus ce monde que comme un hôpital général, dans lequel nous sommes tous renfermés par la condition de notre nature, et par l'ordre de Dieu, et où nous gémissons sans cesse sous la pesanteur des maux qui nous accablent. Tellement que si, dans la pensée d'Aristote, c'est la nécessité qui a jeté les premiers fondements des villes, je puis dire aussi que c'est la nécessité qui a tracé le premier plan des hôpitaux; comme les hommes trouvent dans les villes tous les

secours de la vie, les pauvres trouvent aussi dans les hôpitaux le soulagement à toutes les misères. C'est, si je ne me trompe, ce que l'Evangile de ce jour nous représente dans cette fameuse piscine qui était comme l'hôpital général de la ville de Jérusalem. Cette maison avoit été bâtie par Salomon sur le bord d'une fontaine ou d'un étang, que Josèphe appelle *Stagnum Salomonis* (*Lib.* VI, *bel. Jud. cap.* 6), dans lequel on lavait les victimes avant que de les aller sacrifier dans le temple qui était auprès de cet étang; cette maison fut depuis embellie et augmentée de portiques, de sales ou galeries par Darius Histaspis, roi de Perse, ou par son neveu Artaxercès, afin de la rendre plus commode pour l'habitation des pauvres et des malades (*S. Amb.*, *lib.* I, *Offic. cap.*14). Les personnes charitables de Jérusalem contribuaient par leurs aumônes à l'entretien de cette maison et au soulagement des misérables: voilà pourquoi elle s'appelait en langue syriaque Bethchesda, c'est-à-dire, *Domus misericordiæ*, Maison de miséricorde (*Cenebr. in notis chro.*). Et l'ange qui présidait à cette piscine et qui donnait le mouvement à l'eau était, selon les docteurs hébreux, l'ange Raphaël, qui selon l'étymologie de son nom, signifie médecine, ou médecin de Dieu. D'où vous pouvez voir que si c'est le péché qui a donné naissance aux hôpitaux, ce sont les aumônes des fidèles qui les doivent conserver et entretenir. Pour moi, messieurs, je consacre aujourd'hui à celui de votre ville ce discours que je vais faire, comme une aumône spirituelle conforme à ma profession, afin d'attirer les vôtres temporelles proportionnées à vos biens. Demandons pour cela à Dieu l'esprit de charité par les prières de la mère de miséricorde, et disons-lui : *Ave, Maria.*

Comme ce monde est un ouvrage composé de pièces aussi différentes en nature et en espèces, qu'en figure et en qualités, la sagesse de Dieu a eu soin de répandre dans ce grand corps un certain esprit d'amour, qui conserve l'union de toutes ses parties et qui, par une vertu secrète empêche leur division: *Omnia ex elementis et divino spiritu constant* (*Serv.*, *in Virgil.*), dit le grammairien Servius Honoratus qui vivait dans le second siècle. Il est vrai que les anciens philosophes n'ont pas été d'accord lorsqu'ils ont voulu assigner les principes de toutes choses : Epicure n'en a point reconnu d'autres que les atomes; Pythagore que les nombres; Platon que les idées; Aristote y a ajouté son Entéléchie ou sa cinquième essence, qui est le nom qu'il donne à l'âme (*Arist.*, *lib.* II, *de Anim.*), mais tous sont convenus qu'il fallait un certain nom pour lier et unir les parties de tout, voilà pourquoi Empédocle, au rapport de saint Justin, martyr, a établi l'amitié comme un des principes de toutes choses : *Eo quod unioni inserviat* (*Orat.* 2 *ad Græc.*), parce qu'elle servait, dit-il, à l'union de toutes les parties de l'univers et à empêcher le vide qui en aurait troublé l'harmonie et rompu les proportions. En effet, cette amitié est si nécessaire dans le monde, que l'empire des dieux mêmes, s'il en faut croire à Platon (*Plat. in Lysid.*), ne put se maintenir en paix que depuis que l'amour fut monté sur le trône, qu'il eut donné des lois aux hommes et qu'il se fut chargé de leur gouvernement. Or, ce que les philosophes ont dit de l'ordre du monde et de l'empire des dieux les politiques l'ont dit des societés et des républiques des hommes établies par leur puissance et réglées par leur sagesse. L'amitié, dit Aristote, est la source de la félicité publique, parce que c'est elle qui unit les citoyens avec les magistrats dans une ville et les sujets avec le prince dans un état : *Amicitiam civitatibus maximum bonum esse arbitramur* (*Lib.* II *Politic.*, *cap.* 2). Mais ce n'est pas là le seul bon office que l'amitié rend aux hommes; elle ne se contente pas de les unir par l'accord de leurs volontés; elle les unit encore par la société de leurs biens. Voilà pourquoi Socrate voulut que toutes les fortunes fussent égales dans la république et Platon ordonna que tout fût en commun dans la sienne. Il est vrai qu'Aristote a condamné la politique de l'un et de l'autre, comme contraire aux devoirs de la vie civile et de la société humaine; il a jugé que l'inégalité des fortunes était plus propre à entretenir l'amitié, parce qu'elle conservait la dépendance mutuelle qui est entre les riches et les pauvres; les riches ayant besoin du ministère des pauvres pour les servir dans leurs besoins et les pauvres ayant besoin aussi du secours des riches pour les soulager dans leurs nécessités. D'où il concluait : *Necesse est ergo,* *duas civitates in una esse civitate et eas inter se contrarias, aliam scilicet pauperum, aliam divitum* (*Lib.* I *politic.*, *c.* 3). Il faut donc qu'il y ait deux villes renfermées entre les murailles d'une seule, c'est-à-dire, selon sa pensée, qu'une ville pour être bien policée doit être peuplée de deux sortes d'habitants, savoir de pauvres et de riches, pour se secourir mutuellement dans leurs nécessités, et c'est pour cette raison qu'il compare une ville bien policée à un concert de musique dont la beauté consiste dans la différence des accords et dans l'inégalité des voix.

Mais n'en déplaise à Aristote et à toute sa politique, la philosophie de l'Evangile n'a point été d'accord en ce point avec celle du lycée; l'Ecriture m'apprend que dans la naissance de l'Eglise tous les biens étaient en commun parmi les fidèles : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una* (*Act.*, IV, 32) : Toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme, et de cette union des cœurs procédait la communauté des biens. D'où vient que l'historien sacré ajoute : *Nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia* : Que nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier; toutes choses étaient communes entre eux. Mais nous ne sommes plus dans cet état de perfection; la convoitise ayant mis la division entre les cœurs, elle a mis encore le partage entre les biens; et de là est venue cette prodigieuse inégalité de fortune qui fait

que l'on voit l'abondance d'un côté et la disette de l'autre, des maisons riches et opulentes, et des familles pauvres et misérables. Ne faites pas néanmoins un crime à la providence de Dieu de cette inégale distribution des biens de la fortune; elle est au contraire un effet de sa sagesse, qui a voulu engager le riche et le pauvre dans une sainte société par cette mutuelle dépendance où ils sont l'un de l'autre : *Simul in unum dives et pauper*, dit le Prophète (*Ps.* XLVIII, 3). Oui, le pauvre et le riche, que vous voyez si éloignés l'un de l'autre dans leur condition du monde, sont unis ensemble non-seulement dans le sein de la Providence, mais encore dans les devoirs de la société. *Non sunt divisi, non sunt separati*, dit saint Augustin (*Enarrat. in hunc psal.*) : Ils ne sont point divisés, ils ne sont point séparés. La charité, que saint Paul appelle *vinculum perfectionis*, le lien de la perfection, les unit en terre par les mêmes actes hiérarchiques qui unissent les anges supérieurs avec les inférieurs dans le ciel; et ces actes sont, donner et recevoir. Or, en quel lieu est-ce que la charité fait cette alliance du pauvre et du riche? Je réponds que c'est partout; comme il y a des riches et des pauvres répandus dans toutes les parties du monde : *Dilatentur viscera charitatis*, dit saint Augustin, il faut étendre aussi partout les entrailles de la charité. Mais comme les pauvres se trouvent assemblés en plus grand nombre dans l'hôpital, il faut aussi que la charité des riches s'y réunisse avec plus de libéralité et d'abondance; et, afin de les y obliger par toutes les raisons qui sont capables d'attendrir leurs cœurs et d'ouvrir leurs bourses, j'en veux rapporter trois particulières qui peuvent faire plus d'impression sur leurs esprits. La première se tire d'un principe de religion, la seconde se tire d'une maxime de politique, la troisième se tire d'un motif d'intérêt. Je m'explique : il faut, messieurs, faire du bien à l'hôpital pour le soulagement des pauvres, parce qu'il est un temple, un rempart, une banque. C'est un temple consacré au Dieu de la pauvreté, voilà la raison de religion; c'est un rempart élevé pour la défense de la ville, voilà la raison de politique; c'est une banque établie pour le profit des habitants, voilà la raison d'intérêt. Et c'est toute l'économie de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais bien, messieurs, que les Romains ne voulurent point faire bâtir autrefois de temple à la pauvreté dans leur ville, mais seulement hors des murailles et dans un faubourg; et c'était pour reprocher tacitement à cette déesse indigente que, puisqu'elle rendait tous ses sujets misérables, elle ne méritait pas d'être adorée ni d'avoir des autels dans une ville qui ne travaillait qu'à rendre ses citoyens heureux. Mais la charité chrétienne, réformant cette superstition romaine par un véritable principe de religion, a jeté les fondements de l'hôpital de cette ville, et l'a fait bâtir comme un temple consacré au Dieu de la pauvreté, et c'est en cela qu'elle a été éclairée des plus pures lumières de la foi et excitée par les plus sacrés mouvements du Saint-Esprit, qui lui ont fait juger que si la pauvreté n'était pas une déesse, elle avait au moins la vertu de faire des dieux.

Mais, afin de vous bien expliquer ce mystère de religion sans recourir aux métamorphoses des poëtes ou à l'apothéose des Romains, il faut supposer que la pauvreté peut être considérée en trois différentes personnes, dans lesquelles elle fait différentes figures et différents offices, savoir : dans la personne du Verbe incarné qui l'a choisie, dans la personne des riches miséricordieux qui la soulagent, et dans la personne des misérables qui la souffrent. Or, je soutiens que, selon la condition de ces trois sortes de personnes, elle mérite qu'on lui consacre des temples et qu'on lui dresse des autels, c'est-à-dire qu'on lui bâtisse des hôpitaux, appelés pour cet effet Hôtel-Dieu, puisqu'il est certain qu'elle a été divinisée dans la personne du Verbe incarné qui l'a choisie, qu'elle divinise les riches miséricordieux qui la soulagent, et qu'elle fait des dieux de tous les misérables qui la souffrent.

Quoique la pauvreté ne soit pas un attribut de Dieu ni une perfection de sa divine essence, qui est la source féconde et inépuisable de tous les biens de nature, de grâce et de gloire :

Ipsa suis pollens opibus nihil indiga nostri,

dit Boëce (*Lucret.*, *lib.* I). Si est-ce néanmoins qu'elle est devenue une vertu du Verbe incarné. Sa divine sagesse, ayant formé le décret du salut des hommes, la choisit comme un moyen plus convenable à leur réparation. Il est vrai qu'il pouvait faire servir les richesses à l'exécution de ce grand dessein; mais, considérant que le premier homme s'était perdu par l'abondance des biens dans laquelle il l'avait créé, et prévoyant de plus que la convoitise de ces biens de la terre serait le grand écueil du salut de tous ses enfants, il a employé la pauvreté à l'ouvrage de leur rédemption, comme un remède contraire à la cause de tous leurs maux. C'est ce secret de la conduite de Dieu que saint Paul découvre aux chrétiens de Corinthe, lorsqu'il leur dit : *Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est.* Le grec, selon Érasme, porte : *Mendicavit.* Vous savez, mes frères, quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est rendu pauvre et mendiant pour l'amour de vous. *Ut illius inopia vos divites essetis* (II *Cor.*, VIII, 9), afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté. Tellement que, comme par le mystère de l'incarnation la nature humaine s'est unie avec la divine dans la personne du Verbe, il s'est fait entre Dieu et l'homme une communication d'idiômes ou de propriétés; et par cette communication les faiblesses de l'homme sont attribuées à Dieu, et les perfections de Dieu sont attribuées à l'homme. C'est en ce sens que nous disons que cet homme, en parlant de Jésus-Christ, est tout-puissant, sage, miséricordieux, immense, immortel, impassible, infini, adorable et sou-

verainement riche; et que Dieu réciproquement est devenu en cet homme, pauvre, passible, mortel, infirme et sujet à toutes nos faiblesses. D'où vient que Tertullien a dit hardiment que ce mystère semble avoir enrichi l'homme des dépouilles de Dieu : *Tantum confert homini quantum detrahit Deo.* Non pas que Dieu ait perdu ses perfections divines dans l'Incarnation, non, mais c'est qu'elles ont été communiquées à l'homme d'une manière si admirable qu'on peut dire que l'homme est devenu infiniment riche comme Dieu, et que Dieu est devenu extrêmement pauvre comme l'homme. Et par conséquent il faut dire que comme Dieu, selon la pensée de Tertullien, a consacré la pénitence en soi-même : *In semetipso pœnitentiam dedicavit* (*lib. de Pœnit.*, *cap.* 2), de même Jésus-Christ a consacré la pauvreté en sa personne, mais d'une manière différente : car, quand Dieu témoigne dans l'Ecriture, ou de la douleur d'avoir créé l'homme, ou du repentir de l'avoir puni, ce repentir et cette douleur ne se sont trouvés en Dieu que par métaphore. Mais, quand cette même Ecriture nous dit que le Verbe divin s'est fait pauvre et mendiant par son Incarnation, il a souffert effectivement dans notre chair mortelle toutes les incommodités qui sont inséparables de l'état de pauvreté. Et par conséquent la pauvreté ayant été consacrée ou comme divinisée dans le Verbe incarné, nous ne devons plus considérer les hôpitaux que comme de véritables Hôtels-Dieu, c'est-à-dire comme des temples consacrés à la pauvreté de Jésus-Christ.

En effet, messieurs, lorsque je contemple dans mes méditations l'étable de Bethléem, je me le représente dans l'esprit de la foi : *Spiritu per fidem imaginante*, ainsi que parle Tertullien (*lib. de Spect.*, *cap.* 30). Comme le premier temple de la loi de grâce et de la religion chrétienne, dans lequel les rois et les pasteurs ont rendu leurs premières adorations, non pas à la puissance, à la sagesse, à la bonté, à l'immensité, ou aux autres perfections de Dieu qui étaient comme anéanties dans les infirmités de notre chair, mais à la pauvreté de Jésus-Christ naissant, comme à la première perfection qu'il fit paraître à son entrée dans le monde. Tellement que cette vertu qui jusqu'alors avait été inconnue à la sagesse du siècle, et qui passait pour un sujet d'opprobre au jugement humain, fut la première reconnue et révérée par les Juifs et par les gentils. Cela est si véritable que, lorsque les prophètes nous ont parlé du premier avénement de Jésus-Christ, ils nous l'ont représenté avec la qualité de pauvre, aussi bien qu'avec la dignité de roi : *Exsulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem* (*Zach.*, IX, 9) : Fille de Sion, soyez ravie de joie; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse. *Ecce rex tuus veniet tibi justus, et salvator, ipse pauper :* Voici votre roi qui vient à vous; ce roi qui est juste, sera votre Sauveur et sera pauvre. L'Evangile explique ce formellement ce vers et en fait une si juste application à Jésus-Christ, qu'il serait inutile de réfuter ici toutes les rêveries des Juifs qui le veulent entendre de Zorobabel, ou de Néhémie, ou de quelques autres de leur nation. Ainsi vous voyez que la pauvreté a été la perfection dominante, et le propre caractère par lequel le Fils de Dieu s'est fait connaître aux prophètes par la révélation dans l'Ancien Testament, et aux hommes par son Incarnation dans le Nouveau. Et par conséquent j'estime plus la piété de vos ancêtres qui, en bâtissant l'hôpital de cette ville, ont consacré un temple à la pauvreté de Jésus-Christ, que celle de l'empereur Justinien qui fit bâtir une superbe église à Constantinople, et qu'il dédia à sainte Sophie ou à la sagesse de Dieu. Quoi qu'il en soit, il faut demeurer d'accord que la pauvreté ayant été consacrée en la personne de Jésus-Christ, elle mérite qu'on lui bâtisse des hôpitaux en forme de temple pour y être honorée des chrétiens.

Mais ce n'est pas tout, elle me paraît encore plus digne de cet honneur, puisque je trouve qu'elle a la vertu de diviniser même ceux qui souffrent ses incommodités. La raison est que comme Jésus-Christ ayant été baptisé dans le fleuve du Jourdain par les mains de son précurseur saint Jean-Baptiste, ne sanctifia pas seulement tout l'élément de l'eau par son attouchement, mais lui communiqua encore, dit Tertullien, une qualité sanctifiante pour purifier le péché et pour régénérer les pécheurs : *Sanctificata natura aquarum, et ipsa sanctificare concepit* (*lib. de Bapt.*); de même je puis dire que ce divin Sauveur ayant consacré la pauvreté en sa personne, il lui a encore communiqué la vertu de consacrer et de diviniser les pauvres, c'est-à-dire sans blesser la foi et la religion, d'en faire de petits dieux. Et effet, si, selon l'oracle de Jésus-Christ même, l'Ecriture appelle des dieux ceux à qui la parole de Dieu est adressée : *Si illos dixit deos ad quos sermo Dei factus est* (*Joan.*, X, 35), on a droit d'appeler aussi des dieux ceux qui participent à la pauvreté de Jésus-Christ. C'est pourquoi je puis dire des pauvres avec vérité, ce que Tertullien a dit avec ironie des images et des statues des faux dieux : *Fatum consecratione mutantes, licentiam artis transfigurantes* (*Apolog.*, *cap.* 12). Les pauvres changent de condition et de fortune, puisque la pauvreté les transforme en des dieux, d'une manière plus sainte et plus efficace que l'art des sculpteurs ne transformait pas autrefois le bois, la pierre, les métaux lorsqu'il en faisait des idoles.

Mais comme cette vertu qu'a la pauvreté de diviniser les hommes paraît fabuleuse et imaginaire aux riches du monde, je leur veux faire comprendre cette heureuse transformation, que les païens ont appelée apothéose, par une sublime comparaison. Mais, afin de la rendre sensible et familière aux idiots aussi bien qu'aux savants, il faut remarquer que, comme les trois personnes de la sainte Trinité sont intimement présentes les unes dans les autres, par le mystère ineffable que les théologiens appellent circum-

incession, c'est-à-dire par une mutuelle existence du Père dans le Fils, du Fils dans le Père, du Père et du Fils dans le Saint-Esprit, et du Saint Esprit dans le Père et dans le Fils ; de même, dit saint Chrysologue, Jésus-Christ est si intimement présent dans le pauvre, et le pauvre est tellement présent et uni avec Jésus-Christ, qu'il faut dire de ces deux choses l'une : *Aut Deus in se transfudit pauperem, aut se in pauperem transfudit Deus* (*Serm.* 14) : Ou que Dieu par une secrète infusion s'est coulé dans la personne du pauvre, ou que par un admirable écoulement le pauvre s'est insinué dans la personne de Dieu. Mais de quelque manière que la chose se fasse, il est toujours véritable de dire que, comme Jésus-Christ s'est souvent transformé en pauvre, qu'aussi le pauvre est tout transformé en Jésus-Christ.

C'est là aussi, si je ne me trompe, la pensée de saint Chrysostome, lorsqu'il a dit que le Fils de Dieu s'était laissé présent en ce monde en deux lieux différents; savoir, au saint sacrement de l'autel, et dans la personne des pauvres. Il s'est laissé présent dans l'eucharistie sous les espèces du pain ; et dans le pauvre sous la figure d'un mendiant : dans l'eucharistie en esprit de sacrifice, dans le pauvre en esprit de mendicité : il est présent dans l'eucharistie pour exercer notre foi, et dans le pauvre pour exciter notre charité : il est dans l'eucharistie pour y recevoir nos adorations, et dans le pauvre pour y recevoir nos aumônes. Et c'est ce mystère que Jésus-Christ lui-même nous explique dans l'Évangile : *Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis* (*Matth.*, XV, 40). Je vous dis en vérité, qu'autant de fois que vous avez rendu ces devoirs de charité au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus. Voilà pourquoi saint Louis, roi de France, animé de cet esprit de foi et de charité, faisait tous les jours manger trois pauvres vieillards à sa table, les servait de ses royales mains, et ne mangeait souvent que leur reste; et comme quelques-uns de ses courtisans lui dirent un jour que cette action était indigne d'un grand prince, il leur fit cette réponse digne d'un roi très-chrétien : *Ego in pauperibus Christum revereor.* J'honore Jésus-Christ en la personne de ses pauvres. En effet, il avait bien raison ce grand prince de parler de la sorte; car si les pauvres sont les frères de Jésus-Christ, ou les membres de son corps, on peut dire qu'ils ne font qu'une même personne avec lui. Voilà pourquoi Tertullien appelle le pauvre : *Deus larvatus*, un Dieu masqué, une divinité travestie, ou Jésus-Christ transfiguré en pauvre. N'est-ce pas ce qu'il a confirmé lui-même par une infinité d'apparitions dans lesquelles il s'est manifesté sous l'habit et sous la figure d'un mendiant, et a reçu l'aumône de ses fidèles serviteurs.

Cette vérité, messieurs, n'a pas été inconnue à la plus superstitieuse de toutes les nations, je veux dire aux Romains, puisqu'ils n'ont pas cru que la mendicité fût injurieuse ou incompatible avec la majesté des dieux, mais comme ce sentiment était corrompu par un esprit d'avarice et d'idolâtrie, Tertullien leur en fait une raillerie et un reproche tout ensemble, en leur disant : *Non sufficimus et hominibus et diis vestris mendicantibus opem ferre* (*Apolog.*, *cap.* 42). Nous n'avons pas assez de biens, et nos revenus ne sont pas assez considérables, ni suffisants pour subvenir en même temps aux nécessités de vos dieux mendiants et nos hommes misérables : et comme nous ne donnons l'aumône qu'à ceux qui la demandent : *Porrigat manum Jupiter, et accipiat*, que votre Jupiter, oui, ce Jupiter qui, selon vous, lance son foudre et fait gronder son tonnerre, tende la main, et on lui donnera comme aux autres pauvres. Mais pendant que vos dieux, ajoute ce savant Africain, exigent par leurs grandes quêtes la meilleure partie de vos biens, et que le Dieu des chrétiens se contente de leur reste, je puis dire néanmoins sans nous vanter que : *Plus misericordia nostra insumit vicatim, quam vestra religio templatim :* Notre miséricorde fait de plus grandes aumônes aux pauvres qui sont à nos portes et parmi les rues, que votre religion ne fait d'offrandes à vos dieux dans leurs temples et sur leurs autels. D'où vous pouvez voir que les Romains, tout orgueilleux qu'ils étaient, n'avaient point de honte d'adorer des dieux dont la majesté était réduite à faire la quête et à porter la besace : *Majestas quæstuaria efficitur* (*Apolog.*, *cap.* 13), et ne rougissaient pas de professer une religion qui n'était occupée qu'à mendier de porte en porte, dans les hôtelleries et dans les cabarets : *Circuit cauponos religio mendicans :* pour nous apprendre par le sentiment même des païens qu'il y a quelque chose de divin dans la pauvreté, surtout depuis qu'elle a été consacrée dans la personne de Jésus-Christ, et qu'elle en a tiré une vertu secrète qui divinise non-seulement les personnes misérables qui la souffrent en elles-mêmes, mais encore les personnes miséricordieuses qui la soulagent dans les autres.

Il faut avouer, messieurs, qu'il y a quelque chose de bien divin dans la miséricorde aussi bien que dans la pauvreté, puisque si nous en croyons à l'Orateur romain, cette vertu seule suffit pour l'apothéose, c'est-à-dire pour élever les hommes au-dessus du reste des mortels, et les mettre au rang des dieux : *Suscepit vitia hominum, consuetudoque communis, ut beneficiis excellentes viros, in cœlum fama, ac voluntate tollerent* (*Cicero*, *l.* II *de natur. Deor.*).

Il est vrai que les stoïciens au rapport du même Cicéron avaient diffamé la miséricorde dans leur école (*Orat. pro Muren.*), en la faisant passer pour une maladie de l'âme à laquelle celle du sage n'était point sujette, parce qu'ils la croyaient sans passion ; mais ceux qui ont voulu justifier ces philosophes ont apporté un tempérament à cette doctrine pour qu'elle ne parût si odieuse ni si barbare ; en disant qu'il était vrai qu'autant que la miséricorde portait le trouble et la tristesse

dans l'esprit, elle était indigne du sage qui ne devait jamais perdre son calme ni sa tranquillité parmi les plus fâcheuses aventures de la vie : mais qu'en tant que cette miséricorde le portait à donner du secours aux misérables, elle n'était pas incompatible avec la sagesse, mais devenait clémence et générosité. C'est en ce sens que Sénèque disait : *Non miserebitur sapiens, sed succurret.* Le véritable sage ne s'amuse pas à donner sa compassion aux misères, mais du soulagement aux malheureux. Voilà pourquoi l'Orateur romain défendant la cause de Ligarius, tâche de fléchir César en élevant sa miséricorde par-dessus toutes ses autres vertus : *Nulla de tuis virtutibus plurimis nec gratior, nec admirabilior misericordia est* (*Orat. pro Ligario.*) : Entre toutes vos vertus, ô César, qui sont en grand nombre, il n'y en a point qui vous rende plus admirable aux hommes, ni qui vous approche plus près des dieux que votre miséricorde.

Or, je trouve que la philosophie chrétienne s'accorde parfaitement en ce point avec celle des païens ; lisez l'Evangile, vous verrez que Jésus-Christ nous exhortant à être miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux nous en propose un puissant motif et une raison capable de tenter, et de contenter toute l'ambition humaine, qui est l'imitation d'une perfection qui nous rend semblables à lui, et qui fait qu'en qualité d'enfants nous participons à la divinité de notre Père (*Luc.*, VI, 36). La raison est que comme il n'appartient proprement qu'à la puissance de Dieu de faire des pauvres, il n'appartient aussi qu'à sa miséricorde de les soulager et de les enrichir : *Dominus pauperem facit, et ditat*, dit la mère de Samuel (*lib.* I *Reg.*, II, 7). Dieu seul est dispensateur des richesses et de la pauvreté. Oui, princes du monde, votre puissance est trop limitée pour faire des pauvres : *Pauperes Dei*, les appelle saint Augustin ; les pauvres sont l'ouvrage de la puissance de Dieu et non pas de l'avarice des hommes. Tellement que comme Dieu a droit par son souverain domaine de nous dépouiller de nos biens quand il veut, il a aussi soin par sa miséricorde de nous secourir quand il lui plaît. D'où j'infère que comme en usurpant la puissance et l'autorité de faire des pauvres, on commet un attentat sur le domaine de Dieu; de même en se chargeant du soin de les soulager, on imite sa miséricorde et on participe à sa divinité. Ce n'est point ma pensée, c'est celle de saint Grégoire de Nazianze, qui exhortant un homme riche à faire l'aumône, l'en presse par une raison d'honneur et par le motif d'une noble ambition : *Fac calamitoso sis Deus :* Ah ! monsieur, rendez-vous le Dieu du pauvre en le soulageant dans sa nécessité ; et faites en sorte que s'il est obligé à la puissance de Dieu du bienfait de sa création, il soit redevable à votre miséricorde de celui de sa conservation. Non, messieurs, ne craignez point. Dieu n'en sera pas jaloux, et ce pauvre ne deviendra point idolâtre, s'il vous révère non-seulement comme son ange tutélaire, mais encore comme son Dieu, son conservateur et son sauveur. La raison est que, comme Dieu établit autrefois Moïse le Dieu de Pharaon : *Constitui te Deum Pharaonis* (*Exod.*, VII, 1), en lui communiquant sa puissance pour délivrer son peuple de la captivité, il vous constitue aussi le Dieu de ce pauvre pour le délivrer de sa nécessité : *Noli ergo*, conclut ce Père, *oblatam divinitatis adipiscendæ occasionem amittere :* Ne perdez donc pas cette occasion favorable de vous élever au-dessus de la condition d'un homme mortel, puisque l'aumône est une secrète apothéose qui vous changera en Dieu. Le premier ange voulut se rendre semblable à Dieu par son orgueil, et le premier homme, par sa désobéissance ; celui-là est devenu un diable, celui-ci est devenu une bête : mais l'homme riche deviendra effectivement semblable à Dieu par la miséricorde envers les pauvres.

Il me semble, messieurs, si j'ai bien pénétré la pensée de ce Père, qu'il veut dire qu'on peut acheter en quelque manière la divinité, sans crainte de commettre une simonie, et s'acquérir les honneurs divins sans tomber dans l'idolâtrie. Tertullien m'a fourni cette pensée lorsque, parlant aux Romains, il leur dit : *Non licet deos esse gratis, venales sunt* (*Apolog.*, *cap.* 13); les hommes parmi vous ne deviennent pas des dieux pour rien, la divinité est vénale, et s'achète à prix d'argent. Or, ce que ce Père a dit pour tourner les païens en ridicule, se peut dire encore pour rendre les chrétiens miséricordieux : la divinité se peut acquérir au prix des aumônes. J'appelle divinité une divine ressemblance avec le Père éternel qui est le Père de miséricorde, avec le Fils de Dieu qui est le frère des pauvres : *Uni ex fratribus meis*, et avec le Saint-Esprit qui est appelé leur Père : *Pater pauperum*. D'où il faut conclure que l'hôpital, qui est la maison des pauvres, et l'Hôtel-Dieu est véritablement un temple consacré au Dieu de la pauvreté. Cela est si véritable que je trouve que les Pères du cinquième Concile d'Orléans, tenu l'an cinq cent quarante-neuf, auquel saint Sacerdos, évêque de Lyon, présida, fulminèrent contre les profanateurs des hôpitaux les mêmes anathèmes que contre les profanateurs des églises. Voilà pourquoi je puis dire de cette ville ce qu'un poète chrétien et un illustre consul qui vivait dans le quatrième siècle sous l'empire du grand Théodose, a dit de la ville de Rome :

..... Tot templa deum, quot in urbe sepulcra
Heroum numerare licet.
(*Prudent. lib.* I *contra Symmach.*)

Qu'il y avait dans cette capitale du monde autant de temples consacrés aux dieux qu'il y avait de sépulcres qui renfermaient les cendres des héros. Oui, messieurs, je puis dire, sans blesser la modestie chrétienne, que l'hôpital de cette ville renferme autant de temples que de tombeaux, autant d'autels que de sépulcres, autant de dieux que

de pauvres qui y sont renfermés, et que de recteurs qui les gouvernent. Oui, messieurs, souffrez que je vous révère aujourd'hui sous cette qualité de dieux tutélaires de cette maison de charité. Le Dieu des miséricordes en veut bien partager avec vous le nom et les honneurs, n'épargnez donc ni vos soins ni votre vigilance, ni vos peines, ni vos bienfaits; soutenez-la si elle est bien affermie; appuyez-la si elle est ébranlée : souvenez-vous qu'elle vous doit être plus chère que celle que vous ont laissée vos pères, et que celle que vous laisserez à vos enfants, puisque celle-ci ne renferme votre bonne fortune que pour le temps, et que celle-là renferme votre bonne fortune pour l'éternité. Mais afin de vous mieux convaincre, voyons comme votre hôpital n'est pas seulement un temple consacré au Dieu de la pauvreté, mais encore un rempart élevé pour la défense de la ville. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est le sentiment des politiques que la crainte est le génie tutélaire des États et des Empires; c'est elle qui, par une sage prévoyance, a inspiré la première pensée de fermer les villes de murailles, d'y bâtir des citadelles, et de les flanquer de bastions contre les surprises des ennemis : *Metus hostilis retinebat civitatem*, dit Salluste (*De Bello Jugurt.*). La crainte de l'ennemi est un rempart qui assure le repos public. C'est par cette sage politique que Scipion Nasica, souverain pontife, et estimé sans contredit le plus homme de bien de Rome, s'opposa toujours vigoureusement dans le sénat au dessein qu'on avait de détruire la ville de Carthage, et voici sa plus forte raison que saint Augustin a jugée digne d'avoir place dans ses livres de la Cité de Dieu : *Quia Romanis tamquam pupillis adhuc civibus idoneum tutorem videbat esse terrorem* (*lib.* I *de Civit. Dei, cap.* 31) : C'est parce que les Romains, dit-il, n'étant encore que comme des pupilles, il jugea qu'il leur fallait donner une crainte perpétuelle de leurs ennemis pour être la tutrice de leur vertu guerrière, et de leur empire naissant, et assurer par ce stratagème, le repos de Rome par la crainte de Carthage qui était son ennemie et sa rivale. Que si la crainte a inspiré à la politique humaine la pensée de bâtir des forteresses, et d'élever des remparts pour la sûreté des villes, la charité chrétienne a inspiré les mêmes conseils à vos pères, en les portant à bâtir l'hôpital de cette ville pour être, non-seulement l'asile des pauvres, mais encore *propugnaculum publicæ securitatis*, le rempart de la tranquillité publique, et du repos des habitants.

Pour donner jour à ma pensée, il faut supposer, avec quelques auteurs, que si l'état d'innocence et de la justice originelle eût persévéré dans le monde, il n'y aurait point eu de ville, parce que tout cet univers n'aurait été qu'un paradis de délices où l'usage des biens et le droit d'habitation aurait été paisible et commun à tous les hommes : ou que s'il y eût eu des villes, elles n'auraient point été fermées de murailles, sinon par ornement plutôt que par nécessité. Mais le péché ayant banni l'innocence du monde et porté le désordre partout, on a été contraint de bâtir des villes, d'y faire des retranchements, de les fermer de murailles, et de les flanquer de tours et de bastions, parce que le péché ayant répandu partout une semence de guerre, ayant révolté les animaux contre les hommes, et armé les hommes contre les hommes mêmes comme contre leurs plus grands ennemis, leur vie ne serait plus en assurance si les villes n'étaient défendues par de bons remparts. Voilà pourquoi Aristote (*lib.* VII *Polit.*) condamne l'opinion de certains faux politiques qui soutenaient par une sotte vanité, ou par une ridicule bravoure, que les villes ne devaient point être défendues par la force des murailles, mais seulement par la valeur des soldats. Nestor n'approuva pas non plus ce sentiment, puisqu'il donna ce sage conseil aux Grecs de fermer leur camp de bonnes murailles pour empêcher les courses et les sorties des Troyens. Et enfin l'Écriture nous apprend que Néhémias, par l'ordre de Dieu, rebâtit les murailles de la ville de Jérusalem, afin qu'elle pût se défendre des insultes de ses ennemis : *Venite, et ædificemus muros Jerusalem* (*lib.* II *Esdr.*, II, 17). C'est donc le péché qui a obligé les hommes d'user de ces précautions pour conserver leur repos, et empêcher les surprises : cela est si véritable que saint Chrysostome, parlant de la première ville du monde qui fut bâtie par Caïn, et qu'il nomma Enochia, du nom de son fils Henoch, l'appelle fort éloquemment *Primæ monumenta ruinæ* (*Genes.*, IV, 17), l'ouvrage du premier péché, le monument de la perte de l'innocence et de la ruine de tout le genre humain. Et l'abbé Rupert dit à ce propos : *Notandum quod prima terrenarum civitatum causa homicidum fuit*, le parricide a jeté les fondements de la première ville et en a cimenté les murailles avec du sang.

Or, cela supposé, je dis que quoique cette ville, aussi bien que tout le royaume, jouisse par la grâce de Dieu d'une profonde paix : si est-ce pourtant qu'il faut avouer avec saint Augustin, qu'il y a une certaine paix qui est plus dangereuse que la guerre : *Pax cum bello de crudelitate certavit, et vicit; istud enim prostravit armatos, ista nudatos* (*Lib.* I *de Civit. Dei, c.* 28) : La paix et la guerre disputèrent ensemble de cruauté, et la paix l'emporta; car la guerre ne fit mourir que des gens armés, et la paix fit égorger des gens dépouillés, et qui étaient sans défense. Saint Augustin parle en cet endroit des calamités de la ville de Rome, lorsqu'elle nageait dans le sang de ses citoyens pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla. Oui, messieurs, je puis dire que la paix dont jouit votre ville est peut-être plus funeste que toutes les guerres étrangères, parce qu'elle conserve et entretient dans le cœur des habitants la convoitise des richesses de la terre, qui est, selon saint Paul, la racine de tous les

maux. C'est elle qui allume les querelles et les procès dans les familles, et qui fait que le partage des biens est toujours suivi de la division des cœurs : *Mundana hæreditas*, dit saint Chrysologue, *ante posteris infert jurgia quam conferat censum, et antequam dividat hæreditates scindit hæredes* (*Serm.* 162). Une succession vous produit toujours un procès avant qu'elle augmente vos revenus, et avant qu'on ait fait la division d'un héritage, on voit la division parmi les héritiers. Enfin, c'est cette cupidité des richesses de la terre, ou leur mauvais usage qui provoque souvent la colère de Dieu, et qui l'oblige d'envoyer des calamités publiques ou particulières pour punir les péchés des habitants : *Pestis et fames, et bella immittuntur a Deo tamquam tonsura inolescentis generis humani*, dit Tertullien. Mais qu'a fait la piété de vos ancêtres? elle a fondé l'hôpital de cette ville comme un sacré rempart qui la met à couvert de toutes les guerres domestiques et étrangères, et de tous les malheurs spirituels et temporels qui lui peuvent venir ou du mauvais usage des richesses, ou de la colère de Dieu.

Il faut avouer que les biens de la terre sont d'une nature extrêmement maligne, puisqu'ils sont les ennemis déclarés de la charité chrétienne qui l'étouffent dans les cœurs, et qui la bannissent des villes. Cependant il est certain que, si cette divine charité pouvait régner dans une ville parmi les citoyens, et dans une maison parmi les parents, il ne faudrait, ni portes ni murailles pour les fermer, leur bonne intelligence seule leur servirait de rempart : *Non opus est multiplicibus se muris, turribusque sepire, unum est inexpugnabile munimentum, amor civium*, dit Sénèque (*Lib.* I *de Clement.*, *c.* 19). La raison est que la charité fait changer de nature aux richesses, et fait par une vertu divine et par un miracle secret, que ces richesses qui sont des semences de division et de guerre, deviennent des semences de concorde et de paix. Voici comme se fait ce merveilleux changement.

Il est certain en bonne théologie que les richesses sont d'elles-mêmes indifférentes, qu'elles peuvent servir au bien et au mal, et que toute leur bonté ou leur malice ne viennent que du bon ou du mauvais usage qu'on en fait. Il y a des riches sauvés, il y a des riches damnés ; Abraham a été l'un des plus riches et des plus saints de tous les patriarches de l'Ancien Testament, il fit servir ses richesses à sa sainteté, il partagea son bien avec les pauvres, et il bâtit une cabane auprès de sa tente pour y loger les pèlerins : *Construxit subfugium angustum quidem homini, sed divinæ sufficiens majestati*, dit saint Augustin (*Ser.* 66, *de temp.*) Cette cabane était étroite à la vérité pour y loger des hommes, mais elle fut assez grande pour y recevoir la majesté infinie de Dieu, et des trois personnes de la sainte Trinité qui y logèrent sous la figure de trois anges travestis en pèlerins. Doëg a été le plus riche et le plus méchant de tous les pasteurs de Saül : *Potentissimus pastorum Saul* (I *Reg.*, XXI, 7), dit l'Ecriture : ses grandes richesses furent les fruits, ou les instruments de ses iniquités ; il se rendit le ministre de la fureur de son maître, le persécuteur de David, le meurtrier du souverain pontife Achimélech, et pour comble de cruauté il trempa encore ses mains dans le sang de quatre-vingt-cinq prêtres, et de tous les habitants de la ville de Nobé (*Ibid.*, XXII, 18, 19). Tant est véritable l'oracle du Saint-Esprit, qui a dit par la bouche du sage fils de Sirach, qu'il n'y a rien au monde de plus cruel, de plus méchant, ni de plus détestable qu'un riche avare : *Avaro nihil est scelestius* (*Eccli.*, X, 9).

Disons donc que les richesses étant indifférentes d'elles-mêmes, elles empruntent leur bonté et leur malice du bon ou du mauvais usage qu'on en fait. Mettez-les entre les mains d'un méchant homme, elles deviendront les instruments de tous les crimes, les semences de tous les procès, la source de toutes les querelles, et la cause de tous les malheurs. Faites passer ces mêmes richesses des mains de ce mauvais ménager en celles d'un homme miséricordieux ; elles changeront en quelque façon de nature, elles deviendront la matière de toutes les vertus, l'instrument de toutes les bonnes œuvres, la conservation de l'Etat, et le bien de la religion. Ecoutez, je vous prie, comme saint Augustin raisonne savamment à ce propos : *Pone aurum inter bonum hominem, et malum* : Mettez une grande somme d'or et d'argent entre un homme libertin, et un homme charitable : *Tollat malus*, Que le libertin s'en saisisse : Quel en sera l'usage? le voici : *Inopes opprimuntur, judices corrumpuntur, leges violantur, res humanæ pervertuntur* (*Serm.* 115, *de diversis, qui est tertius in festo S. Cypriani, c.* 9). Tout est perdu, on verra en même temps les pauvres opprimés, les juges corrompus, la justice vénale, les lois divines et humaines violées, l'ordre de la vie civile renversé, luxe, excès, débauche, violence, confusion partout? voilà les crimes qu'on voit régner dans une ville quand les richesses sont en de méchantes mains, et quand on en fait un méchant usage : *Tollat bonus*. Mais enlevez ces richesses des mains de ces harpies et de ces dissipateurs, mettez-les en dépôt en celles des chrétiens charitables et miséricordieux, quel emploi en feront-ils, le voici : *Pauperes pascuntur, nudi vestiuntur, oppressi liberantur, captivi redimuntur*. Vous verrez en même temps un grand changement de scène : les pauvres seront nourris, les orphelins seront élevés, les veuves seront protégées, les captifs seront rachetés ; en un mot, on verra toute une ville florissante par l'heureuse rencontre de la justice et de la miséricorde, de la charité et de la paix.

C'est une vérité qu'on veut lire sur les tombeaux des morts, dans les testaments et dans les épitaphes de tant de personnes illustres qui ont enlevé à la convoitise de leurs héritiers une portion considérable de leurs biens pour en faire le patrimoine des pauvres, pour jeter les premiers fondements

d'un hôpital, et élever par ce moyen un rempart pour la sûreté publique ; voilà comme la charité est sage et ingénieuse, et comme elle sait l'art de faire servir au repos des citoyens ce qui aurait peut-être servi à leur ruine en fournissant la matière à dix mille procès, ou en jetant la pomme de discorde entre plusieurs familles. Ne croyez pas, messieurs, que ces généreux sentiments de piété n'aient été inspirés aux hommes que depuis l'établissement de l'Eglise, et la prédication de l'Evangile : Rome païenne a vu son Fabius et son Fabricius, tous deux consuls, celui-là vainqueur d'Annibal, et celui-ci vainqueur de Pyrrhus, qui n'ont vécu, qui n'ont fait la guerre, qui n'ont vaincu leurs ennemis, qui n'ont amassé des biens, et n'ont recueilli les fruits de leurs victoires que pour remplir les coffres de l'épargne, et enrichir la république par leur pauvreté : *Divites esse nolebant*, dit Salvien, parlant de ces grands hommes, *ut crescentes Reipublicæ vires privata paupertate munirent.* Ils refusaient tous les émoluments du consulat et des dignités publiques, afin d'augmenter les forces naissantes de l'empire par leur pauvreté privée. Ah ! messieurs, que les actions de ces illustres Romains sont dignes de l'Eglise primitive et du christianisme naissant, et s'ils les avaient faites par un mouvement de religion aussi bien que par une maxime de politique, ils mériteraient d'être comparés à nos premiers chrétiens.

Si vous voulez remonter encore plus haut, et apprendre ce qui s'est passé à ce propos dans des pays, et des siècles plus reculés : l'histoire sainte vous apprendra que Pharaon obligea les enfants d'Israël, dans le temps malheureux de leur captivité, de bâtir deux grandes villes, savoir : Phitom, et Ramesses pour en faire les greniers publics du royaume, d'où vient qu'au lieu que le texte latin les appelle : *Urbes tabernaculorum*, les villes des tabernacles, le chaldéen les nomme, *Urbes thesaurorum*, les villes des trésors (*Exod.* I, 11). En effet elles furent destinées par Pharaon pour en faire des magasins, afin d'y conserver le blé, l'huile et le vin qui étaient les trésors de toute l'Egypte. Mais Hugues de saint Victor tourne la phrase à mon propos, et appelle ces deux places, *Urbes pauperum*, les villes des pauvres : comme si les villes des pauvres et les trésors des villes n'étaient qu'une même chose. Ainsi je puis dire que la piété de vos pères a imité la politique de Pharaon, puisqu'en fondant votre hôpital, ils ont bâti en même temps une ville pour y conserver leurs trésors, et une ville pour y renfermer les pauvres ; ce nom ne vous doit point paraître nouveau, saint Grégoire de Nazianze le donna autrefois à l'hôpital qui était sous la direction du grand saint Basile, en l'appelant : *Novam pauperum civitatem* (*Josue*, XXI, 36), La nouvelle cité des pauvres, pour la distinguer du reste de la ville, qui était la cité des riches. Et moi, je puis appeler la vôtre : *Civitas refugii*, une cité de refuge semblable à celles qui servaient parmi les Juifs d'asiles aux malheureux.

Jugez après cela, messieurs, si je n'ai pas bien raison de dire que l'hôpital général est un rempart élevé pour la sûreté publique, puisque l'argent que vous y donnez par les legs pieux que vous y faites, ne vient plus troubler par des procès et par des querelles la paix des habitants ; il contribue au contraire à leur bonne intelligence, et à leur union. C'est l'observation curieuse que fait Tertullien, lorsque, justifiant, contre les reproches des gentils, la conduite des premiers chrétiens qui mettaient tous leurs biens en commun, afin que les pauvres en fussent soulagés aussi bien que les riches ; il leur dit : *Ex substantia familiari fratres sumus, quæ penes vos fere dirimit fraternitatem* (*lib. Apolog.*, c. 39) : Quoique nous soyons étrangers, d'humeur et de nations différentes par les lois de la nature, nous sommes néanmoins tous frères par la communication mutuelle de nos biens : et voilà ce qui vous surprend et ce qui vous scandalise, de voir que les richesses qui mettent le divorce parmi vous autres, conservent l'amitié parmi nous. Mais ne vous étonnez pas de cette merveille, en voici la raison : *Quia animo, animaque miscemur, nihil de rei communicatione dubitamus :* Comme nous sommes tous intimement unis de cœur et d'esprit par les liens de la charité, nous sommes encore tous parfaitement unis de volontés par la communication réciproque de nos biens. Ces deux mots funestes : *meum*, et *tuum*, mien et tien, qui sont les sources malheureuses de toutes les guerres qui ravagent le monde, et qui désolent le genre humain, étant bannis parmi nous, on ne voit régner dans nos assemblées que l'amour et la paix. Et si vous voulez savoir, ajoute ce Père, quel est l'usage des collectes ou des quêtes que nous faisons dans les villes et parmi nous autres chrétiens, *menstrua die*, un jour tous les mois : je veux bien vous découvrir ce mystère de notre religion, afin que vous ne la teniez plus suspecte : *Hæc quasi deposita pietatis sunt, nam inde non epulis, non potaculis, non ingratis voratrinis dispensantur.* Ces aumônes ainsi amassées sont comme les sacrés dépôts de la piété des fidèles qui, par conséquent, ne sont point employées en fêtes et en cadeaux, en festins et en débauches : *Sed egenis alendis, humandisque, et pueris, ac puellis, re ac parentibus destitutis :* Mais à nourrir les pauvres, à loger les pèlerins, à ensevelir les morts, à élever les orphelins, et à faire subsister des familles entières lorsqu'elles sont destituées de tout secours humain. Et afin que vous ne craigniez pas que l'avarice soit capable de tenter ceux qui sont les dépositaires ou les dispensateurs de ces aumônes (voici qui regarde, messieurs, les recteurs ou administrateurs de l'hôpital) : *Præsident probati quique seniores, honorem istum non pretio, sed testimonio adepti :* On ne choisit pour présider à la dispensation du temporel que des vieillards d'une probité connue, et d'une piété consommée ; car ces offices d'honneur ne se vendent pas à prix d'argent, mais ils se donnent sur le seul té-

moignage de leur vertu : *Nec enim pretio ulla res Dei constat*, car les choses divines ne s'estiment, ni ne s'achètent par aucun prix.

Que vous en semble, messieurs, ne vous persuadez-vous pas que j'ai fait le portrait de votre hôpital, et du secours que vous y donnez aux pauvres avec les mêmes paroles dont Tertullien a fait l'éloge de la charité des premiers chrétiens ; puisque vous avez fait de votre hôpital le rempart sacré de la sûreté publique non-seulement contre le mauvais usage des richesses qui trouble la paix des villes ; mais encore contre la colère de Dieu qui en punit souvent les déréglements.

J'avoue, messieurs, que les poëtes ne m'ont jamais paru plus sages ni plus raisonnables parmi leurs folles rêveries, que lorqu'après nous avoir représenté tous les Grecs armés pour la ruine de Troie, ils nous ont encore représenté une ligue entre les dieux, dont les uns conspiraient à la perte de cette ville, et les autres à sa conservation.

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo;
Æqua Venus Teucris; Pallas iniqua fuit.

Ces théologiens de l'antiquité païenne nous ont voulu représenter dans le sens moral de cette fable, le combat secret qui se livre dans le cœur de Dieu entre sa justice et sa miséricorde. Sa justice irritée contre les péchés des hommes menace de saccager les villes, les provinces et les empires ; sa miséricorde fléchie d'un autre côté par ses prières et par les bonnes œuvres des gens de bien s'empresse pour les sauver. Il est vrai que lorsqu'une ville a rempli la mesure de ses péchés, et que la justice divine a résolu d'en faire le théâtre de sa vengeance ; il n'y a ni murailles, ni remparts, ni tours, ni citadelles, qui la puissent mettre à couvert de ses foudres : celles de Sodome et de Gomorrhe n'eurent pas des boulevards inaccessibles au feu du ciel, et la hauteur de leurs tours ne les put empêcher d'être réduites en cendres, et égalées à leurs fondements. Il faut aussi néanmoins demeurer d'accord que comme Dieu prend plaisir de voir qu'on s'oppose à sa colère, et qu'on retienne son bras quand il est déjà levé pour nous frapper : il est certain que s'il se fût rencontré dix hommes justes dans ces villes proscrites et abandonnées, Dieu, selon la déclaration qu'il en fit lui-même à Abraham, aurait pardonné à tous les coupables à la considération de ce petit nombre de justes, et leur justice aurait formé une barrière à ce torrent de flammes, et aurait arrêté le cours de cet embrasement (*Genes.*, XVIII, 32).

Or, messieurs, entre toutes les vertus qui sont capables de sauver une ville, et de la préserver du dernier malheur, c'est la charité, c'est la miséricorde envers les pauvres qui lui rend ce bon office ; soit parce que le feu de la justice de Dieu n'a pas la force de brûler ce qui est consacré à la miséricorde : *Misericordem divinus ignis nescit exurere*, dit saint Chrysologue (*Serm.* 42) : soit parce qu'en faisant du bien à l'hôpital pour le soulagement des pauvres, elle élève un rempart capable de résister à toutes les foudres du ciel ; d'où vient que saint Chrysostome appelle l'aumône : *Fulcrum orbis terrarum :* l'arc-boutant qui soutient le monde, lorsqu'ébranlé par les péchés des hommes il est menacé de ruine et de bouleversement ; soit parce que la miséricorde dont on use envers les pauvres se joint avec la miséricorde de Dieu pour combattre sa justice, et pour la désarmer ? C'est la pensée de saint Césaire, archevêque d'Arles, illustre par sa doctrine et par sa piété : ce grand prélat qui vivait dans le sixième siècle, qui reçut le pallium des mains du pape Symmachus, et qui eut l'honneur de présider à quatre conciles, savoir : d'Agde, de Carpentras, de Vaison, et au second d'Orange. Ce saint, dis-je, parlant de l'aumône, dans un sermon de la miséricorde, dit que : *Pro nobis militat inopia pauperum* (*Hom.* 15, *de misericordia ; Bibliot. Patr.*, *tom.* IX) : les misères des pauvres soulagées par la miséricorde des riches, combattent contre la justice de Dieu pour la conservation des villes, et pour le salut des habitants.

Mais non-seulement la miséricorde exercée envers les pauvres, désarme et apaise la justice de Dieu, elle fait encore quelque chose de plus, dit saint Ambroise (*Serm.* 15), c'est qu'elle fait souvent changer les sentences, et réformer les arrêts qu'elle a prononcés contre les coupables : *Quamvis offensus Deus, et criminibus provocatus, cogitur tamen liberare eleemosynis quos disposuerat punire peccatis.* Oui, mon Dieu, tant offensé et irrité puisse-t-il être, est contraint néanmoins, *cogitur*, de pardonner en considération d'une aumône à ceux qu'il avait résolu de punir en considération de leurs péchés.

Concluez donc que j'ai raison de dire que l'hôpital général, fondé et entretenu par vos aumônes, est un véritable rempart élevé pour la sûreté publique. Voilà pourquoi je voudrais graver sur son frontispice ces belles paroles que saint Ambroise a dites de la tour de David : *Subsidio pariter et decori:* cette tour servait d'ornement et de défense à la ville de Jérusalem : d'ornement par sa beauté, et de défense par sa force. De même votre hôpital sert d'ornement et de défense à votre ville. Il lui sert d'ornement, puisqu'il surpasse en beauté non-seulement tous les monastères des religieux mendiants, mais encore tous ceux des religieux rentés. Voici, messieurs, qui mérite une sérieuse réflexion. Les monastères des religieux qui sont les véritables pauvres évangéliques, les uns illustres par leur naissance, les autres considérables par leur sainteté, tous recommandables par leur doctrine, par leurs prédications, par leurs ouvrages et par les services signalés qu'ils rendent à l'Etat et à la religion ; leurs maisons, dis-je, sont humbles, modestes, simples, conformes à la pauvreté de leur profession, elles n'ont rien qui brille aux yeux, qui se ressente du faste ou de la vanité du siècle. Mais pour ce qui est des hôpitaux de la plupart des villes du royaume qui ne

sont destinés que pour servir de logement à des inconnus, à des étrangers, à des enfants exposés, à des vieillards fâcheux, à des femmes incommodes, à des bouches inutiles, à des misérables qui souffrent la pauvreté par force, qui pratiquent la vertu par contrainte, qui ne s'appliquent au travail que par violence, qui ne servent Dieu qu'avec peine, qui n'obéissent aux recteurs que par crainte, et qui ne souffrent enfin la clôture qu'avec impatience; ces hôpitaux, dis-je, sont pourtant plus élevés que tous les autres bâtiments d'une ville, sont plus superbes que les palais des princes et des gouverneurs, grands pavillons, magnifiques corps de logis, spacieuses basses-cours, salles tapissées, chambres garnies, offices commodes; parcourez tous les appartements, vous y verrez partout un air de grandeur qui vous surprendra; mais je ne m'en étonne pas, cette maison est digne du Seigneur qui y habite, c'est un temple consacré au Dieu de la pauvreté, c'est un rempart élevé non-seulement pour la beauté et pour l'ornement de la ville, mais encore pour sa défense et pour sa conservation : *Subsidio, pariter et decori.*

Si le mauvais usage des richesses est la cause de tous les crimes qui se commettent dans une ville; et si l'abus qu'on en fait provoque souvent la colère de Dieu contre les habitants, ne craignez point, messieurs, les fléaux de sa justice, votre hôpital vous met à couvert de ses foudres; les biens que vous y donnerez ne pourront plus servir de matière à ses vengeances, parce qu'ils ne serviront plus de matière à vos péchés. Mais souvenez-vous aussi, que comme lorsque les villes les plus imprenables, et les plus régulièrement fortifiées manquent de munitions de guerre et de bouche, elles ne peuvent pas soutenir un siége, ni faire une longue résistance aux ennemis, il faut qu'elles se rendent à discrétion, ou qu'elles se résolvent à être bientôt forcées, pillées, saccagées, et abandonnées à la fureur du soldat vainqueur : ainsi votre hôpital s'en ira bientôt par terre, et ne pourra empêcher que votre ville ne périsse ou par le débordement de vos crimes, ou par les fléaux de la justice de Dieu, s'il manque de munitions de bouche pour nourrir les pauvres qui y sont en garnison, comme les troupes du Seigneur des armées, et du Dieu de la pauvreté. Mais s'il est muni de toutes les choses nécessaires à sa conservation, dormez tranquillement à l'ombre de cette forteresse, vous n'avez rien à craindre de la part de tous vos ennemis visibles et invisibles, vous pouvez chanter dans vos maisons ce beau cantique que le peuple de Dieu chanta autrefois dans la terre de Juda : *Urbs fortitudinis nostræ Sion, Salvator ponetur in ea murus et antemurale* (*Isai.*, XXVI, 1). Sion est notre ville forte, imprenable et inaccessible : le Seigneur en sera lui-même la muraille et le boulevard. Oui, messieurs, Jésus-Christ, qui est caché dans la personne des pauvres renfermés dans votre hôpital, sera lui-même le protecteur et le défenseur de votre ville, de vos biens, de vos âmes et de votre salut, puisque les aumônes que vous faites à cette sainte maison, la rendent non-seulement un temple consacré au Dieu de la pauvreté et un rempart élevé pour la conservation de la ville; mais encore une banque établie pour le profit des habitants. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Si, selon la pensée de Job, la vie de l'homme est une milice sur la terre : elle est au sentiment de Platon un commerce avec Dieu; en tant qu'elle est une milice, elle nous oblige d'être soldats; en tant qu'elle est un commerce, elle nous engage à être marchands. Jésus-Christ autorise la pensée de ce saint, et le sentiment de ce philosophe, toutes les maximes de son Evangile nous animent à une guerre innocente et nous invitent à un négoce fortuné. Le même, qui a dit qu'il avait apporté un glaive du ciel en terre pour y faire des divorces et des séparations, nous a aussi assurés que le royaume du ciel était semblable à un marchand : enfin, le même esprit de vérité qui vous a dit : *Pugnate*, combattez, vous a dit encore : *Negotiamini* (*Matth.*, XIII, 55). D'où j'infère que, si, en qualité de soldats, nous sommes obligés de combattre (I *Mach.*, V, 32); en qualité de marchands, nous sommes obligés de négocier. Si, en qualité de soldats nous n'emportons le ciel que par force et par titre de conquête; en qualité de marchands, nous ne le gagnons que par trafic et par titre d'achat (*Luc.*, XIX, 13). Or, messieurs, il n'est pas besoin de mettre votre argent dans le commerce des Indes pour le faire valoir, il ne faut pas étendre votre négoce dans les pays étrangers, et jusque dans le nouveau-monde pour en tirer de grands profits spirituels et temporels. Vous n'avez qu'à le porter à l'hôpital, c'est une banque établie pour le profit des habitants : voilà pourquoi je le puis appeler avec saint Grégoire de Nazianze, *Publicum pietatis promptuarium, et commune locupletum ærarium* (*Orat.* 20 *pro S. Basil.*) : Le coffre de l'épargne de la piété de vos pères, et le trésor public des riches miséricordieux : et, par ce moyen, votre ville deviendra semblable à celle que le Prophète appelle : *Urbs negotiatorum* (*Ezech.*, *cap.* XVII, 4), une ville toute peuplée de riches marchands, qui font leur fortune pour le temps et pour l'éternité.

Pour achever de vous convaincre par cette raison d'intérêt, et vous faire toucher au doigt le profit clair et liquide qui vous revient des legs et aumônes faits à l'hôpital; il faut poser en fait que tout le bonheur du commerce consiste en deux choses, savoir à retirer beaucoup de profit, et à ne faire aucune perte. La raison est que comme l'esprit de l'homme est également ennemi de la pauvreté qui le tient en état de souffrance, et avide du bien qui entretient les douceurs de la vie : de là vient que l'amour qu'il a pour ses aises, excite dans son cœur deux autres violentes passions qui sont comme les ministres de tous ses appétits insatiables, savoir le désir et la crainte : le désir du profit, la crainte de la perte; le désir du profit le

fait courir la mer et la terre, et étendre son commerce jusque dans les royaumes étrangers au péril de toute sa fortune et de sa vie :

Impiger extremos currit mercator ad Indos
Per mare pauperiem fugiens per saxa, per ignes.
(*Horat.*, *lib.* 1 *Epist.*, *Ep.* 1.)

La crainte de la perte fait qu'il modère son avidité, qu'il règle son négoce, qu'il le renferme dans les limites d'une ville ou d'une province, et qu'il aime mieux conserver la meilleure partie de son bien que de risquer le tout : *Timor consultantes facit*, dit Aristote : La crainte qui est la mère des sages conseils, réforme ses vastes desseins, et lui fait prendre de justes mesures. Or, cela supposé, je soutiens que ces deux grands avantages se trouvent dans votre hôpital, car comme il est une banque sacrée établie pour l'intérêt spirituel et temporel des habitants, l'argent que vous y mettez, produit un grand profit pour contenter votre convoitise; et ne souffre aucune perte pour vous guérir de votre crainte; et de là vous conclurez avec saint Chrysostome que l'aumône est le plus lucratif de tous les arts : *Ars omnium lucrativa*, puisque vous y gagnez beaucoup, et que vous n'y perdez jamais rien. Examinons, je vous prie, ces deux grands avantages que vous ne rencontrerez pas dans les plus fameuses banques du monde.

Il est certain premièrement que vous tirez un profit immense de l'argent et des aumônes que vous donnez à l'hôpital pour le soulagement des pauvres. La raison est que vous en tirez, d'une manière innocente et permise, tous les intérêts et tous les avantages qui vous peuvent revenir d'une simonie et d'une usure. Demandez aux casuistes: Qu'est-ce que simonie? ils vous répondront que c'est un trafic sacrilége par lequel on achète les choses spirituelles au prix des temporelles. Et qu'est-ce que l'usure? ils vous diront que c'est un trafic injuste par lequel vous retirez plus d'argent que vous n'en avez prêté en vertu du prêt (*S. Tho.* 2-2, *quæst.* 100, *art.* 1; *Sylvest.*, *Navar.*, *Sotus*, *Layman*). Or, quoique l'un et l'autre soit défendu par toutes les lois, si est-ce néanmoins qu'ils s'exercent tous deux licitement dans le commerce de l'aumône. La simonie s'y exerce, puisque par le prix d'une chose temporelle, vous achetez les choses les plus saintes et les plus sacrées du monde, savoir : les grâces, le sang, les mérites de Jésus-Christ, la rémission des péchés, les trésors de l'Eglise, le royaume du ciel; comme je vous le ferai voir en détail dans un autre discours que j'ai préparé sur cette importante matière d'où dépend le salut des riches et des pauvres. C'est saint Césaire, archevêque d'Arles, qui a découvert et loué cette fine et innocente simonie, lorsque invitant ses diocésains à l'aumône, il les y attire par cette raison d'intérêt, et par cette amorce du grand profit qui en revient : *Dum inopi misericordia temporali largitate confertur, inde mirifico summoque commercio æternus thesaurus compensatur* (*Hom.* 1, *de Miser.*) : La miséricorde dont vous usez envers les pauvres en leur donnant le reste de votre temporel, devient par un trafic inouï, et par un admirable commerce le prix d'un trésor infini, et d'une récompense éternelle. Ah ! que l'état du christianisme serait florissant, si l'on ne voyait plus dans l'Eglise et parmi les bénéficiers d'autre simonie que celle-là; que le patrimoine des pauvres, et que les revenus des bénéfices seraient saintement employés; ceux qui les possèdent ne seraient pas obligés à des restitutions si nécessaires, et leur salut ne serait pas exposé à des dangers si inévitables.

Si la simonie est licite dans le commerce de l'aumône; l'usure est aussi permise, et le profit qu'on en tire n'est pas défendu, je trouve au contraire qu'il est autorisé par toutes les lois. Car quoique l'argent soit stérile de sa nature, puisque c'est un métal qui n'a en lui-même aucune semence de fécondité; il est pourtant véritable selon Aristote que dans le prêt : *Nummus nummum parit* (*lib.* I *Politic.*, *cap.* 7), Un écu produit un écu; or si selon la maxime de ce philosophe l'argent peut produire quelque chose; c'est particulièrement celui qui se donne par aumône: parce qu'étant mis entre les mains des pauvres comme dans une terre fertile, et y étant arrosé des influences du ciel, il y produit des fruits au centuple selon l'oracle de la vérité éternelle. Voilà pourquoi saint Basile parlant de l'aumône l'appelle un don et un prêt tout ensemble : *Donum simul et mutuum* (*Serm.* 2, *in Ps.* XIV), c'est un don gratuit et un prêt usuraire; c'est un don gratuit en tant qu'elle est donnée libéralement et généreusement pour subvenir à la nécessité du pauvre, pour l'amour de Dieu, et sans aucune intention basse et mercenaire du profit et de la récompense. C'est un prêt usuraire, en tant que vous en tirez des intérêts qui montent incomparablement plus haut que le principal; et que vous prêtez cet argent sans qu'il se trouve dans ce prêt ni *lucrum cessans* ni *damnum emergens*, ni profit perdu ni dommage souffert; au contraire il y a grand profit à faire, nul péril à craindre, nulle perte à souffrir. Vit-on jamais de commerce plus avantageux, ni de négoce plus lucratif. *O beatum commercium! o felix negotiatio !* s'écrie saint Paulin, évêque de Nole, *in qua debitori plusquam debeat debetur* (*S. Paulin. epist.* 12). Voilà comme a parlé ce grand prélat qui a été l'ornement de la France par sa naissance, et la gloire de l'Eglise, qui a eu pour maître le fameux poëte Ausone, et qui a mérité d'avoir pour ses panégyristes les quatre docteurs de l'Eglise. Ce saint évêque s'écrie donc en parlant de l'aumône : ô commerce heureux ! ô négoce fortuné! par lequel le pécheur qui est le débiteur de Dieu, devient son créancier, et par lequel la miséricorde divine lui doit plus de récompense pour ses aumônes, que la justice ne lui doit de châtiments pour ses péchés; et c'est ce que saint Chrysologue explique en d'autres termes, lorsque s'appuyant sur l'oracle du Saint-Esprit, il dit

hardiment : *Qui fenerat pauperi ipsum sibi judicem præstat debitorem* (*Prov.*, XIX, 17) : Celui qui prête au pauvre oblige le souverain juge de se rendre son débiteur, et la caution du pauvre ; et bien loin que ces sortes de prêts à intérêts soient condamnés par les lois divines et humaines ; je trouve au contraire qu'ils sont beatifiés et canonisés par les Pères du concile de Gangres (*L'an* 320, *c. ult.*), ville archiépiscopale de Paphlagonie, province de l'Asie Mineure : *Bona opera quæ in pauperes exercentur secundum ecclesiasticas traditiones beatificamus.*

Enfin, disons pour couper court, que s'il y a de grands profits à tirer de ce commerce, il n'y a nulle perte à faire, nul dommage à souffrir ; en voici les raisons. Il en est de l'aumône donnée à un pauvre comme de la semence jetée en terre, dit saint Chrysostome : *Eleemosyna est semen.* Le grain ne se perd pas, il se corrompt seulement, mais cette corruption est le principe d'une nouvelle génération, et d'une moisson abondante. Ainsi, mettant votre aumône entre les mains du pauvre, comme une divine semence dans une terre bien cultivée, elle ne périra point ; grêle, tempête, mauvais temps, injures de saisons, ne vous frustreront point de votre récolte : ce même Dieu qui multiplie tous les jours le blé dans la terre, et qui multiplia autrefois le pain dans le désert : *Furtivo incremento*, dit saint Chrysologue, par un accroissement invisible multipliera dans vos greniers le blé que vous donnerez à l'hôpital, et dans votre bourse l'argent que vous donnerez aux pauvres : *Furtivo incremento*, par une multiplication inconnue, car on ne perd jamais rien avec Dieu.

Ou bien disons avec notre saint archevêque d'Arles, que la main du pauvre, *Christi gazophylacium est* (*S. Cæsar. homil.* 1 *de miser.*), est le tronc de Jésus-Christ, ou le coffre dans lequel il conserve ses trésors. Or, ce qu'il garde est bien gardé ; comme il n'a perdu aucun des élus que son Père lui avait confiés : *Non perdidi ex eis quemquam*, parce que, dit-il, *Servabam eos* (*Joan.*, XVIII, 9 ; *et* XVII, 14), j'avais soin de les bien conserver ; de même il ne perd rien de tout ce qu'on donne à ses pauvres, et de tous les biens qu'on lui confie en leur personne ; il est fidèle, il conservera votre dépôt ; il mettra votre argent dans un coffre fermé à si bonne clef, que vous n'aurez pas à craindre que les voleurs le dérobent. C'est l'assurance qu'il vous en a donnée lui-même dans l'Evangile, dormez tranquillement sur sa parole : *Fures non effodiunt, nec furantur* (*Matth.*, VII, 20). Ou bien disons que l'argent que vous donnez à l'hôpital court moins de risque que celui que vous pourriez mettre à la banque de Venise et au mont-de-piété de Rome ; parce que, selon la pensée du Jérémie de notre France, Salvien, évêque de Marseille : *Nummularii Salvatoris pauperes recte intelliguntur ;* les pauvres sont les banquiers de Notre-Seigneur ; ils auront soin de si bien placer et si bien faire valoir votre argent, que vous n'aurez ni disgrâce, ni procès, ni mauvaises affaires, ni banqueroute, ni revers de fortune à craindre : votre argent est en assurance entre leurs mains ; Dieu même est leur répondant, il s'est engagé solidairement pour eux, et vous a hypothéqué tous les mérites de son Fils, toutes les richesses de sa providence et tous les biens de nature, de grâce et de la gloire pour la sûreté de votre aumône.

Mais, messieurs, je ne veux point ici vous tromper, je manquerais de sincérité dans mon ministère si je ne vous avertissais pas de bonne foi qu'il y a un certain péril auquel votre aumône est exposée ; non pas du côté du pauvre parce qu'il est un débiteur solvable, non pas du côté de Dieu parce qu'il est une caution infaillible, mais du côté de vous-mêmes, c'est-à-dire de votre vanité. C'est saint Chrysologue qui nous a découvert cet écueil caché, et qui nous a avertis de nous tenir sur nos gardes ; cet éloquent archevêque de Ravenne, expliquant ces paroles du Fils de Dieu : *Cum facis eleemosynam, noli tuba canere ante te* (*Matth.*, VI, 2). Lorsque vous faites l'aumône, ne faites pas sonner la trompette devant vous pour obliger le monde à lever la tête, et à ouvrir les yeux, et pour vous attirer des louanges et des applaudissements, parce que dit ce Père : *Talis eleemosyna hostilis est ;* une telle aumône est meurtrière : premièrement, pour vous, parce qu'elle est un écueil contre lequel vous perdez le bien temporel que vous donnez par aumône, et les biens éternels que vous attendiez pour récompense ; secondement, elle est injurieuse au pauvre à qui vous la donnez, parce qu'en vantant votre bienfait vous publiez sa honte et insultez à sa misère : *Eleemosynam quisquis ostentat, insultat ;* troisièmement, elle est ennemie de la miséricorde, parce qu'elle détruit le mérite de la plus noble de toutes ses œuvres ; enfin elle fait insulte à Dieu même, parce qu'en cherchant des témoins de ce secours que vous donnez aux pauvres, ou de ce legs que vous faites à l'hôpital, c'est ou un reproche que vous lui faites, ou un doute que vous formez contre lui, en le soupçonnant qu'il n'est pas ou assez fidèle pour conserver votre dépôt, ou assez magnifique pour récompenser votre aumône : *Fides arbitros non requirit, de accipientis fide disputat qui sine mediatoribus nihil dat.* La foi ne cherche point de spectateurs de ses bonnes œuvres, celui-là doute de la fidélité de celui auquel il confie quelque chose, lorqu'il ne lui veut rien donner qu'en présence de témoins. Voilà, messieurs, le seul péril où votre aumône peut être exposée ; défendez-la de la vaine gloire, qui est un voleur domestique, qui lui peut ravir son mérite, elle est préservée de tous les autres risques qu'elle peut courir.

Çà donc, messieurs et mesdames, qui avez tant d'argent inutile dans vos coffres, qui laissez gâter tant de blé dans vos greniers, dans l'attente d'une année stérile, qui laissez tourner et aigrir tant de vin dans vos caves, dans l'attente d'une mauvaise saison, qui laissez manger tant d'habits à la tigne

dans votre garde-robe, apportez ici vos restes, mettez votre superflu à l'hôpital. Quoi! vous ne faites point de scrupule de jouer les vingt et les trente pistoles en une après-dînée, pour le profit ou pour le divertissement, et vous n'avez pas assez de charité chrétienne ni pour les pauvres ni pour vous-mêmes, pour en donner dix tous les ans pour votre salut éternel. Ah! messieurs, contribuez du bien que Dieu vous a donné pour soutenir cette sainte maison où les enfants exposés trouvent des mères et des nourrices, où les pupilles trouvent des tuteurs, où les orphelins trouvent des pères, où les vieillards trouvent du repos dans leurs dernières années, et où tous les membres de Jésus-Christ trouvent du pain à manger, et des habits pour se couvrir. Ah! messieurs, si les anges étaient capables de porter envie à quelqu'un, ce serait à messieurs les recteurs, parce que, ne pouvant rendre aucun service au Fils de Dieu dans le ciel, où il est impassible, glorieux et immortel, ils lui en pourraient au moins rendre quelqu'un en terre en la personne des pauvres, dans lesquels il s'est laissé présent et souffrant. Continuez donc toujours vos soins, votre zèle et vos libéralités à l'hôpital, afin que les pauvres que Tertullien appelle *Vestræ confessionis alumnos* (*Apolog.*, *cap.* 39), les chers nourrissons de votre foi et de votre charité, vous soient un jour des dieux propices dans ce temple consacré au Dieu de la pauvreté, afin qu'ils soient vos anges tutélaires dans ce rempart élevé pour la conservation de votre ville, et afin qu'ils soient à l'heure de la mort vos fidèles répondants dans cette banque établie pour le profit des habitants : *Ut cum defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula* (*Luc.*, XVI, 9); afin qu'ils vous reçoivent en l'autre vie dans des tabernacles éternels. *Amen.*

SERMON IV.

POUR LE SECOND DIMANCHE DU CARÊME.

De la vaine félicité du monde.

Domine, bonum est nos hic esse, si vis faciamus hic tria tabernacula.

Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie (*S. Matth.*, *ch.* XVII).

L'amour de ce monde est si enraciné dans le cœur des hommes que les plus sages ont peine de l'arracher; et l'expérience nous apprend que ceux mêmes qui sont plus convaincus de la vanité des choses de la terre, ont peine de se défaire de leurs prestiges et de renoncer à leur prévention. Je ne suis donc pas surpris de voir que les amoureux du monde y bâtissent des maisons, et y forment des projets pour tous les siècles, comme s'ils étaient immortels, ou comme s'ils y devaient avoir une demeure éternelle : c'est en cela qu'ils manquent dans les principes de la foi et de la religion, et qu'ils se trompent dans la connaissance et dans la recherche du souverain bien de l'homme. Mais ce qui fait aujourd'hui le sujet de mon étonnement, c'est de voir qu'un apôtre, qu'un disciple de Jésus-Christ, qu'un saint Pierre qui avait appris par les oracles de la Sagesse éternelle et de la première vérité, que tout passait en figure en ce monde, et qu'il n'y avait ni bien solide, ni félicité immuable, ni demeure permanente, se soit tellement laissé éblouir par l'éclat passager de la gloire de son bon maître transfiguré sur le Thabor, qu'il s'oublie en un moment de soi-même, et de sa condition d'homme mortel; qu'il s'oublie que la terre n'est point notre patrie, mais une vallée de larmes, et un lieu de bannissement; qu'il s'oublie que Jésus-Christ doit bientôt mourir sur le Calvaire; qu'il s'oublie en un mot de la gloire du paradis, et qu'enivré d'une petite goutte de consolation spirituelle, il prenne le ruisseau pour la source, l'ombre pour la vérité, et veuille demeurer éternellement sur cette montagne. Oui, messieurs, voilà ce qui fait le sujet de mon étonnement et j'aurais peine d'excuser les sentiments de cet apôtre, si un évangéliste n'avait pris soin de les excuser lui-même en les attribuant à un transport, à un enthousiasme, à un petit égarement d'esprit, ou du moins à une grande frayeur, comme veut saint Marc : *Non enim sciebat quid diceret : erant enim timore exterriti* (*Marc.*, IX, 5). Il ne savait ce qu'il disait, ce bon apôtre, tant ils étaient tous effrayés. Cependant voilà le délire où tombent ordinairement la plupart des chrétiens : ils connaissent par leurs propres expériences, et à leur propre dépens la tromperie, et le peu de solidité des biens, des honneurs, et des plaisirs du monde; ils ne peuvent néanmoins se résoudre à les quitter, ils trouvent leur séjour sur la terre si agréable, qu'ils s'y voudraient bâtir une maison pour toute l'éternité. Ah! messieurs, désabusez-vous de cette dangereuse illusion, aspirez à une plus grande fortune et par une noble ambition, méprisez la gloire du Thabor, puisqu'elle est de si peu de durée, portez votre espérance à celle du ciel qui n'aura point de fin; c'est celle-là que Jésus-Christ vous a méritée par les opprobres du Calvaire, et dont il se dépouilla par amour en se faisant homme dans le sein de Marie, quand un ange lui dit : *Ave, Maria.*

Lorsque les philosophes ont parlé du souverain bien de l'homme, ils ont été si faciles à prendre le change, ou si ingénieux à se tromper eux-mêmes, qu'ils sont tombés en autant d'erreurs différentes, qu'ils ont eu de différentes passions dominantes dans leurs esprits. Marc Varron excellent philosophe et le plus docte de tous les Romains, a fait une espèce d'anatomie, ou de recherche exacte de toutes les opinions des anciens à ce propos (*Marcus Varro, lib. de Philos*), et en rapporte selon saint Augustin deux cent quatre-vingt-huit, tant leurs esprits ont été féconds en extravagances et en rêveries (*lib.* XIX, *de Civ. Dei*, *c.* 1). Je me contente de rapporter celles qui ont fait autrefois plus de bruit dans le monde, et qui ont encore aujourd'hui plus de sectateurs dans notre siècle. La première a été celle des épicuriens qui établissaient le souverain bien de l'homme dans la volupté, et dans le repos : Dans la volupté : *Qua delectabiliter movetur corporis*

sensus, dit saint Augustin; qui consiste dans un agréable mouvement des sens, et dans le repos qui exclut tout ce qui pourrait causer de la douleur et de l'incommodité au corps. La seconde opinion a été celle des stoïciens qui faisaient consister la béatitude de l'homme, non pas dans la volupté du corps, mais dans les vertus de l'âme: ainsi ceux-là ne voulaient rendre l'homme heureux que selon la partie animale, c'est-à-dire selon la chair; ceux-ci ne le voulaient rendre heureux que selon la partie raisonnable, c'est-à-dire selon l'esprit. C'est en quoi les uns et les autres se sont trompés; la volupté épicurienne ni la vertu stoïque ne font point la dernière félicité de l'homme : *Hi conantur sibi falsissimam fabricare beatitudinem quanto superbiore tanto mendaciore virtute*, dit saint Augustin : Ils se forment une vaine béatitude, qu'ils fondent sur une vertu d'autant plus fière qu'elle est plus fausse. La troisième opinion a été celle des académiciens qui établissaient la souveraine béatitude dans les biens extérieurs, tels que sont les richesses, l'honneur, la bonne renommée, la puissance, la santé, et les plaisirs : car comme ils savaient que la béatitude était un état parfait par l'assemblage, et par la jouissance de tous les biens, ils se persuadaient faussement que l'homme ne pouvait être heureux que par la possession de tous ces biens de fortune. Mais saint Thomas a pris soin de réfuter toutes ces erreurs (1-2 *quæst.* 2, *art.* 1, 2, *et seqq.*), et de faire voir que ni aucun de ces biens en particulier, ni tous unis ensemble, ne pouvaient être le souverain bien de l'homme, puisqu'ils ne pouvaient parfaitement rassasier ses appétits, d'où il conclut qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse rendre l'homme bienheureux : comme il est la première vérité, il le rend bienheureux selon l'entendement par sa connaissance : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te Deum*, dit Jésus-Christ. Comme il est le souverain bien, il le rend bienheureux selon la volonté par son amour : et de l'union de l'entendement et de la volonté avec leurs propres objets, résulte un plaisir ineffable qui inonde toutes les puissances de l'âme, et tous les sens du corps des bienheureux. C'est ce que saint Augustin nous explique par ces belles paroles. Lorsque nous serons dans le ciel, dit-il, *ibi vacabimus, et videbimus, et amabimus, et habebimus; ipse enim finis est desideriorum nostrorum.* Voilà en abrégé tous les biens que Dieu a preparés aux élus; quand nous serons arrivés à notre patrie : *Vacabimus :* nous nous reposerons par la cessation de toutes les œuvres serviles et laborieuses : voilà la félicité du corps. *Videbimus :* nous verrons Dieu, son essence et ses perfections par la lumière de gloire : voilà la félicité de l'entendement. *Amabimus :* nous l'aimerons d'une charité consommée de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces : voilà la félicité de notre volonté. Enfin : *Habebimus :* nous le posséderons par une tranquille jouissance qui ne sera jamais troublée ni par la crainte de nous en séparer ou de le perdre, ni interrompue par la cessation de le voir et de l'aimer: *Et ipse finis est desideriorum*, et c'est lui-même qui est la fin et l'accomplissement de tous nos désirs. C'est donc une vérité de la foi que la souveraine béatitude de l'homme consiste dans la seule possession de Dieu.

Cependant, n'est-ce pas une chose honteuse de voir, non plus des philosophes païens dans l'erreur et dans l'ignorance de cette vérité, mais des chrétiens dans un si grand aveuglement d'esprit et dans un si grand dérèglement de volonté que de renouveler à ce propos toutes les folles opinions des gentils : l'avare établit son souverain bien dans les richesses; l'ambitieux dans l'honneur; le politique dans la puissance; le voluptueux dans le plaisir : le général d'armée dans le gain d'une bataille; le courtisan dans l'amitié de son prince : en un mot, chacun met sa béatitude à contenter sa passion. Ah! fous bienheureux du monde! si vous ne voulez pas entendre la voix des ministres du Seigneur, qui tâchent de vous guérir de vos entêtements, écoutez au moins celle de Dieu même qui vous crie pour vous désabuser : *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt* (*Isa.*, III, 12) : Mon peuple, sachez que tous ceux qui vous appellent bienheureux sont des trompeurs qui vous flattent, et qui vous séduisent. Or, quoique ce soit là un oracle de la vérité éternelle qui porte avec soi sa preuve et sa conviction; j'entreprends pourtant de vous persuader aujourd'hui par la raison et de vous convaincre par vos propres expériences, que tous les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde unis ensemble ne forment qu'une fausse béatitude : *Adulterina felicitas*, dit Basile, évêque de Seleucie; et ne sont que des bienheureux imaginaires, c'est-à-dire des bienheureux en apparence et des misérables en effet. C'est, messieurs, le portrait de cette trompeuse félicité que je vais représenter à vos yeux avec de vives couleurs, et avec ses trois caractères qui vous feront tomber d'accord que celui qui ose dire avec saint Pierre : *Bonum est nos hic esse :* Il fait bon demeurer en ce monde, est dans un plus grand égarement d'esprit que cet apôtre, puisqu'il a perdu la foi et la raison. En effet, qu'est-ce que cette vaine félicité dont les mondains peuvent jouir dans cette vallée de misères, sinon une ombre et un fantôme qui n'a : 1° qu'une belle apparence; 2° qu'une courte durée; 3° qu'une malheureuse fin. Sa belle apparence éblouit nos yeux; sa courte durée trompe notre attente; sa malheureuse fin nous ravit le ciel. Voilà les trois caractères essentiels ou les trois funestes effets que produit la fausse béatitude du monde que je vais peindre au naturel dans les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain, en bonne philosophie, qu'il n'y a point de jugements plus sujets à l'erreur que ceux qui ne sont fondés que sur la superficie des objets et sur la seule apparence des choses. Comme les essences des êtres et les intentions des actions sont ca-

chées et ne se manifestent pas toujours ni par les circonstances extérieures qui les accompagnent, ni par les accidents sensibles dont elles sont revêtues, de là vient qu'on se trompe souvent quand on ne veut juger de leur bonté ou de leur malice que par ce qui paraît au dehors. Voilà, messieurs, la cause de l'erreur presque universelle qui a corrompu le jugement des mondains sur la prospérité temporelle. Ces faux sages ne considérant l'honneur, les richesses et les plaisirs que par ce qui frappe les sens, ils ont pris pour des biens solides et véritables ce qui n'en avait qu'une vaine apparence et qu'un éclat trompeur. Mais afin de vous faire voir que je ne vous abuse pas moi-même par des raisons aussi fausses et trompeuses que le sont vos joies et vos contentements ; je pose en fait pour principe incontestable de morale, que les deux véritables sources de tous les plaisirs qu'on peut goûter sur la terre et dans le ciel, ne sont autres que Dieu qui est notre dernière fin et que la vertu qui est un moyen pour l'acquérir.

Oui, messieurs, Dieu est la première et la véritable source de tout le bonheur de l'homme dans le temps et dans l'éternité. La raison est, que nous ne sommes rien, et que nous n'avons rien en ce monde et en l'autre que par une participation de quelque bien de Dieu. Si nous avons été retirés du néant, et si nous avons reçu l'être, c'est par une participation de l'être de Dieu ; si nous vivons, c'est par une participation de la vie de Dieu ; si nous raisonnons, c'est par une participation de la raison de Dieu ; ce sont ces trois premiers biens de nature que saint Paul explique aux Athéniens par ces paroles : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (*Act.*, XVII, 28). C'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie. Si nous sommes sages, c'est par une participation de la sagesse de Dieu ; d'où vient que Salomon se voyant élevé sur le trône de son père, pria le Seigneur de lui envoyer du haut des cieux la sagesse assistante de ses conseils éternels pour l'aider dans le gouvernement de son royaume: *Assistricem sapientiam* (*Sap.*, IX, 4). Si nous sommes justes, c'est par une participation de la justice de Dieu. Si nous sommes saints, c'est par une participation de la sainteté de Dieu. Si nous sommes riches, c'est par une participation des richesses de Dieu. Si nous sommes dans l'honneur et dans l'élévation, c'est par une participation de la gloire et de la grandeur de Dieu. Enfin, si nous sommes bienheureux en ce monde et en l'autre, ce n'est que par une participation de la béatitude et de la félicité de Dieu : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (*Joan.*, I, 16). Nous avons tout reçu de sa plénitude; c'est-à-dire que tous les biens de nature, de grâce et de gloire, qui sont communiqués aux anges et aux hommes, viennent de Dieu comme de leur première source.

Ce principe ainsi établi, je dis que nous ne trouverons jamais la véritable joie, le véritable honneur, le véritable repos ; en un mot, la véritable félicité, que dans la possession du bien qui fait les véritables bienheureux : savoir les anges et les saints du paradis. Or, demandez à tous ces habitants de la Jérusalem céleste, où est-ce qu'ils trouvent leur souveraine béatitude ? ils vous répondront que c'est dans la jouissance de celle de Dieu même. Il semble que David en avait fait l'expérience, lorsqu'il disait à Dieu en parlant des bienheureux : Ils seront enivrés de l'abondance des biens de votre maison, et vous les ferez boire du torrent de vos délices : *De torrente voluptatis tuæ* (*Ps.* XXXV, 9). Il ne dit pas des delices du paradis, mais des délices de Dieu même. Je passe plus avant et je soutiens que pour goûter un véritable plaisir, il faut l'aller puiser dans la même source où Dieu puise le sien, c'est-à-dire en lui-même, dans le fond de son essence, dans sa jouissance, dans sa connaissance et dans son amour. En effet, s'il n'avait pas en lui-même la source de sa félicité éternelle, et s'il était obligé de l'aller chercher ailleurs, il ne serait pas Dieu. Il n'y a donc point de véritable félicité que celle de Dieu, point de véritables richesses que celles qu'on trouve en Dieu, point de véritable honneur que celui qu'on possède en Dieu, point de véritable plaisir que celui qu'on goûte en Dieu ; tous les autres biens sont faux et trompeurs, ils n'ont qu'une vaine apparence qui éblouit les yeux, ils n'ont rien de solide qui puisse contenter le cœur. Ecoutons parler Dieu même : *Hæc dicit Dominus.* Voici ce qu'il dit autrefois à son peuple : *Non glorietur sapiens in sapientia sua, et non glorietur fortis in fortitudine sua, et non glorietur dives in divitiis suis* (*Jerem.*, IX, 13). Que le sage ne se glorifie point dans la sagesse du monde, parce qu'elle n'est que folie ; que le fort ne se glorifie point dans la force du corps, parce qu'elle n'est que faiblesse, et que le riche ne se glorifie point dans les richesses de la terre, parce qu'elles ne sont que pauvreté : *Sed in hoc glorietur, qui gloriatur, scire et nosse me:* Mais que celui qui cherche la véritable et solide gloire, ne se glorifie d'autre chose, sinon de me connaître, parce que ma connaissance seule suffit pour le rendre bienheureux.

Remarquez, messieurs, que Dieu, par ces paroles de sagesse, de force et de richesses, comprend toutes les choses qui peuvent rendre l'homme heureux en ce monde selon l'âme et le corps, dans le sentiment des anciens philosophes. Il entend par le mot de sagesse toutes les vertus intellectuelles, arts, sciences, prudence, qui font la félicité de l'esprit ; il renferme dans le mot de force, toutes les bonnes qualités corporelles, santé, beauté, vigueur, qui font la félicité du corps, et par le mot de richesses, il comprend tous les biens de fortune, honneur, puissance, plaisir, qui font la félicité de la vie. Or, Dieu nous défend d'établir notre souverain bien dans toutes ces choses qui forment l'essence de la félicité mondaine, parce qu'elles n'ont qu'une vaine apparence et qu'un éclat trompeur de la véritable et solide béatitude.

En effet, examinez, je vous prie, en juges équitables sincères et dégagés de toute

prévention, le fond et l'essence de tous ces biens qui composent la félicité prétendue des mondains, et je me promets que vous réformerez bientôt vos jugements et que vous avouerez, convaincus par votre expérience et par votre raison, que tout cela n'est que mensonge, illusion et vanité. Oui, je dis vanité, et en voici la preuve dans la seule étymologie du nom. La langue hébraïque, qui est extrêmement féconde, et qui renferme un sens vaste et profond dans ses paroles, explique par trois noms différents et tout à fait mystérieux le nom de vanité ou de vain. Savoir : *Elil*, *Hebel*, *Cazab*, qui signifient : *Nihil, vile, mendacium :* Rien, vil, mensonge. Or, tout cela convient parfaitement à la félicité du monde. Elle est vaine, *Elil*, elle n'est rien, elle n'a rien de réel ni de solide ; c'est en ce sens que saint Paul parlant d'une idole, dit qu'elle n'est rien dans le monde : *Scimus quia nihil est idolum in mundo* (I *Cor.*, VIII, 4). Ainsi toutes les idoles ou les dieux des nations ne sont point *Elohim*, c'est-à-dire, véritablement Dieu : *Sed elilim*, mais vanités. Secondement, les Hébreux expliquent le nom de vain, par le mot *Hebel*, qui signifie une chose vile, abjecte, volatile; c'est en ce sens que Salomon, parlant de toute la grandeur, de tous les plaisirs et de toute la félicité du monde, l'appelle : *Hebel*, vanité des vanités. Ce mot se tire du verbe *Habal*, qui signifie : *Evanuit, vilis factus est :* qui est vil, méprisable, qui se dissipe en l'air et s'évapore en fumée. Enfin le mot de vain est exprimé par celui de *Cazab*, qui signifie *mendacium*, un mensonge ; tout ce qui n'est point conforme à sa règle, à son principe, à son idée et à son original, se peut appeler vain et menteur. C'est en ce sens que le Prophète dit que tout homme est menteur (*Ps.* CXLIII, 4), c'est-à-dire, vain et semblable à la vanité, comme ce même Prophète s'explique ailleurs, parce qu'il a préféré le mensonge du diable à la vérité de Dieu ; parce qu'il est vain dans ses pensées, vain dans ses désirs, vain dans ses espérances et dans ses craintes, et il est encore plus vain dans sa présomption, parce qu'au lieu de toutes les misères qui l'accablent, il est devenu, dit saint Prosper: *Vermis insolens et superbus pulvis* (*Carm. de ingrat.*, c. 27), Un ver insolent et une superbe poussière. Enfin, c'est en ce sens que toute la félicité du monde n'est que vanité, parce que pour parler avec saint Jérôme : *Tota ejus substantia mendax est :* Toute sa substance n'est que mensonge et illusion.

Or, jugez maintenant s'il ne faut pas que les chrétiens soient tombés dans une horrible extravagance, pour croire, et pour dire : *Bonum est nos hic esse ;* qu'il fait bon demeurer en ce monde, et y jouir d'une félicité qui n'a qu'une vaine apparence qui fascine les yeux, et qu'un éclat éblouissant qui trompe la raison. Voilà pourquoi saint Augustin compare l'homme ainsi abusé à un frénétique, qui, mourant de faim, rejette les bonnes et solides viandes qu'on lui donne, et fait en même temps tous ses efforts pour prendre celles qu'il voit peintes dans un tableau. Oui, dit ce saint, voilà le portrait des chrétiens du siècle, ils renoncent aux biens solides et éternels que Dieu prépare à ses élus : *Et imagines eorum quæ videntur famelica cogitatione lambunt : O si fatigentur inedia* (*lib.* IX *Confess.*, *cap.* 4). Ils s'efforcent de repaître leurs yeux et leur âme de la vaine image des biens caducs et périssables. Hélas ! s'ils se lassaient au moins de cette viande imaginaire qui ne fait qu'irriter leur faim, et entretenir leur indigence, on pourrait espérer de les désabuser. Mais non, il n'y a rien à espérer : leur entêtement est si extrême, qu'ils se contentent d'embrasser des ombres, de se nourrir de fumée, et de se remplir de vent.

Voyons cette vérité dans le détail. Il est certain que tous les biens qui sont dans le monde se réduisent aux utiles, qui sont les richesses ; aux honnêtes qui sont les honneurs, et aux délectables qui sont les plaisirs. Et ce sont ces sortes de biens dont la possession fait les prétendus bienheureux du siècle. Or, quoique tous ces biens viennent de Dieu, et que sa bonté en soit la dispensatrice; je soutiens néanmoins que leur jouissance, tant longue et tranquille puisse-t-elle être, n'est point la véritable béatitude de l'homme ; la raison est, que tous ces biens unis ensemble ne peuvent rassasier ses appétits, ni lui causer une véritable joie : et afin de vous en convaincre, demandez à Aristote qu'est-ce que la joie? il vous répondra qu'elle n'est autre chose, sinon : *Complementum motuum animi, et ultima perfectio :* Un épanouissement de cœur, un délicieux repos, ou une agréable cessation de tous les mouvements de l'âme, et sa dernière perfection. Appliquez maintenant cette définition à toutes les joies qu'on peut goûter dans la possession de tous les biens de la terre, et vous verrez qu'il n'y en a pas un qui puisse contenter le cœur, ni rassasier l'âme, ni calmer ses mouvements. L'acquisition de toutes les sciences ne peut satisfaire la curiosité de l'esprit ; l'amour de toutes les créatures ne peut donner du repos au cœur, la possession de toutes les richesses ne peut rassasier la cupidité de l'avare, tous les honneurs du monde ne peuvent remplir l'âme d'un ambitieux ; tous les plaisirs des sens ne peuvent assouvir la passion d'un impudique ; écoutons parler Salomon, illustre et irréprochable témoin de la vérité que je vous prêche. Ce prince devenu prédicateur dans son livre admirable, qui porte pour titre l'*Ecclésiaste*, c'est-à-dire le prédicateur, nous fait un divin sermon à ce propos, ou une sincère confession de toute sa vie : *Dixi ego in corde meo : Vadam, et affluam deliciis* (*Eccles.*, II). *J'ai dit en moi-même, prenons toutes sortes de délices, et jouissons de tous les plaisirs qu'on peut goûter sous le ciel.* S'il l'a dit, il l'a fait. Voici sa relation. *J'ai fait faire des ouvrages magnifiques, j'ai bâti de superbes maisons, j'ai planté des vignes, j'ai fait des jardins et des vergers, où j'ai mis toutes sortes d'arbres fruitiers, j'ai fait faire des réservoirs d'eaux pour arroser*

les plants des jeunes arbrisseaux, j'ai eu un superbe équipage, grand train de serviteurs et de servantes, grand nombre d'esclaves nés dans ma maison, une prodigieuse quantité de bœufs, et des troupeaux de brebis plus que n'en ont jamais eu tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusalem ; j'ai amassé une grande quantité d'or et d'argent, et toutes les richesses des rois et des provinces sont venues fondre dans mes coffres; j'ai eu des musiciens et des musiciennes, et tout ce qui fait les délices des enfants des hommes; j'ai eu de riches coupes, et des vases précieux pour servir le vin à ma table; enfin, pour finir ce récit il ajoute : Et omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis : *Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré* : Nec prohibui cor meum quin omni voluptate frueretur, et oblectaretur se in his quæ præparaveram : *j'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs, et de se plonger dans toutes les délices que je lui avais préparées avec toute l'industrie d'un sage, et toute la puissance d'un roi.* Eh bien! mon prince, dites-nous maintenant si vos appétits ont été parfaitement rassasiés? *Hélas! dit-il, après avoir eu une longue et tranquille jouissance de toutes les choses qui pouvaient rendre un homme bienheureux en ce monde; je n'ai rien trouvé dans mes honneurs, dans mes richesses, et dans mes plaisirs, sinon vanité des vanités, néant, illusion, mensonge et affliction d'esprit.*

Voilà comme a parlé le fils, écoutons maintenant parler le père, et nous tomberons d'accord que David avait encore le goût meilleur et le discernement plus juste que Salomon, puisque, sans s'amuser à la recherche de cette vaine félicité que le monde promet à ses idolâtres et à ses amoureux, il est allé puiser la joie et le plaisir dans la source la plus pure et non pas dans des ruisseaux empoisonnés : *Cor meum*, dit-il, *et caro mea, exsultaverunt in Deum vivum* (*Psal.* LXXXIII, 3) : Mon cœur et ma chair, mon âme et mon corps ont tressailli de joie dans le Dieu vivant. Prenez garde, dit saint Augustin, que ce n'est pas un homme du commun qui parle, mais un puissant monarque qui, déclarant quel a été le sujet de sa plus pure joie, dit qu'il s'est réjoui, non pas dans la possession des richesses, ni dans les honneurs du diadème, ni dans les divertissements de sa cour, ni dans la prospérité de ses armes, ni dans la défaite de ses ennemis : *Non in vanitatibus mortuis, et cito cum omni amore suo morituris* (*lib.* L, *Homil.* 33). Non, ce saint roi ne s'est point réjoui dans ces vanités mortes et périssables, qui meurent et qui périssent avec leur amour et leurs amoureux, mais il a trouvé ses plus solides plaisirs dans le Dieu vivant : *Ut ostenderet quia totum quod non pertinet ad Deum debet haberi ut mortuum*, pour nous apprendre que toutes les joies qui ne procèdent pas de Dieu comme de leur origine, et qui ne se rapportent pas à lui comme à leur fin, sont des joies mortes, trompeuses et mortelles, propres à empoisonner le cœur et à faire mourir l'âme. Ajoutez à cela que tous les biens du monde, qui causent quelque sorte de joie et de plaisir à leurs possesseurs, n'étant que des biens particuliers, ils ne peuvent rassasier l'homme tout entier, c'est-à-dire toutes les puissances de son âme et tous les sens de son corps. Ce qui fait le plaisir de la volonté ne fait pas celui de l'esprit; ce qui fait le plaisir de la vue ne fait pas celui de l'ouïe ; ce qui fait le plaisir du goût ne fait pas celui de l'odorat; chaque puissance est déterminée à son objet particulier ; ainsi il n'y a que Dieu seul qui étant un bien souverain, infini, immense, universel, en un mot, *Omne bonum*, comme il dit lui-même à Moïse, (*Exod. cap.* XXXIII. 19) étant tout bien, lui seul peut remplir l'immense capacité de son âme, rassasier ses appétits infinis, et le rendre bienheureux selon l'esprit et selon la chair.

Cependant que font les chrétiens, en quoi établissent-ils les joies de leur corps et de leur esprit ? Hélas! Seigneur, ce n'est point en vous, ce n'est point à vous connaître, ce n'est point à vous aimer, ce n'est point à vous servir ni à vous adorer : en quoi donc? l'oserai-je dire, ô mon Dieu : c'est bien souvent à vous offenser, à violer votre loi, à blasphémer votre saint nom, à déshonorer votre majesté : c'est le Saint-Esprit qui l'a dit lui-même, et qui s'en est plaint il y a longtemps : *Lætantur cum male fecerint*, *et exsultant in rebus pessimis* (*Prov.* II, 14) : Ils s'applaudissent à la façon des diables quand ils ont fait du mal, et se réjouissent dans leurs plus méchantes et criminelles actions.

C'est ici, messieurs, une seconde raison qui vous doit convaincre que les joies du monde sont vaines et trompeuses puisqu'elles ne procèdent pas de la véritable source du bonheur qui est Dieu, en tant qu'il est notre dernière fin, et la vertu en tant qu'elle est un moyen infaillible pour l'acquérir.

Comme, selon la bonne philosophie, les moyens doivent avoir de la proportion avec la fin, et tenir en quelque façon de sa nature, je puis dire que Dieu étant la dernière fin de la créature raisonnable, toutes les vertus qui nous conduisent à lui donnent à tous ceux qui les pratiquent un avant-goût de la félicité future dont ils jouiront dans le ciel, et lorsqu'ils seront arrivés à leur dernière fin. Il n'y a point de saint sur la terre ni de bienheureux dans le paradis qui ne soit un témoin irréprochable, et un juge compétent de cette vérité : les païens mêmes ne l'ont pas ignorée; quelques-uns, enchantés de la beauté de la vertu, et enivrés de l'honneur et du plaisir qu'ils ont trouvé dans sa pratique, l'ont recherchée comme leur souverain bien. Saint Augustin, expliquant à ce propos les divers sentiments des anciens philosophes, selon le système que lui en avait formé Varron, fait cette curieuse et savante remarque, savoir que la volupté peut être considérée dans trois rapports avec la vertu : *Voluptas corporis*, dit-il, *animi virtuti aut præfertur, aut subditur, aut jungitur* (*lib.* XIX *de Civ. Dei*, *cap.* 1) : La volupté du corps est ou soumise à la vertu, ou

elle lui est préférée, ou elle lui est jointe, c'est-à-dire, qu'elle est ou l'esclave, ou la maîtresse, ou la compagne de la vertu; la volupté est esclave et soumise à la vertu, *subditur*, quand on s'en sert comme d'un moyen pour l'acquérir; ou bien elle est la maîtresse de la vertu, c'est-à-dire qu'on la préfère à la vertu, *præfertur*, et qu'on la recherche pour elle-même, et, en ce cas, la vertu n'est qu'un moyen pour acquérir ou pour conserver la volupté, ainsi elle en devient l'esclave, qui est la dernière honte. Cette infamie pourtant, ajoute saint Augustin : *Quosdam philosophos, patronos, et defensores suos habuit*, a trouvé des avocats et des protecteurs parmi les philosophes. Enfin, la volupté peut être considérée comme compagne, et en tant que jointe à la vertu, *jungitur*, et c'est lorsqu'on ne les recherche point l'une pour l'autre, mais chacune pour elle-même. Or, appliquant ces sentiments des diverses sectes d'anciens philosophes aux pratiques des diverses classes de nouveaux chrétiens, je puis dire que les chrétiens parfaits, agissant par une intention pure, font servir les plaisirs innocents de la vie à l'acquisition de la vertu, et la vertu à l'acquisiton de leur dernière fin qui est Dieu : car tout réussit en bien à ceux qui l'aiment. Les chrétiens imparfaits, agissant par une espèce de gourmandise ou d'intempérance spirituelle, comme parlent les théologiens mystiques, ne cherchent pas seulement le Dieu des consolations, mais encore les consolations de Dieu et les douceurs qu'on goûte à son service, et dans la pratique des vertus. Mais quant aux chrétiens mondains, qui établissent leur souverain bien dans les voluptés du corps, et dans les honneurs du siècle, et dans les richesses de la terre, ils rendent les vertus esclaves de leurs plaisirs : *Virtutes voluptatis pedissequas*, dit saint Augustin, et ne s'en servent que comme de moyens pour acquérir cette béatitude imaginaire, qui est la fin de toutes leurs recherches et l'objet de leur ambition. Or, jugez maintenant si ces misérables abusés peuvent jouir d'une véritable félicité en ce monde, puisqu'ils ne la mettent ni en Dieu qui en est la première source, ni dans la vertu, qui en est le premier ruisseau.

C'est ce mystère d'iniquité que Dieu nous a découvert par un prophète, quand il a dit: *Confusum est gaudium a filiis hominum* (*Joel.*, I, 12) : Il ne reste plus rien de ce qui faisait autrefois la joie des enfants des hommes. La version des Septante porte : *Confuderunt gaudium filii hominum* : Les enfants des hommes ont confondu la joie et les contentements de la vie. Dieu qui fait toutes choses, avec un ordre admirable, avait attaché la joie et le plaisir afin d'attirer les hommes à son amour et à sa pratique par cette amorce du plaisir, et avait attaché la douleur et la peine au péché afin de les en dégoûter : mais qu'est-ce qu'ont fait les enfants d'Adam? *Confuderunt gaudium* : ils ont renversé cet ordre; ils ont attaché le chagrin et la tristesse à la vertu pour la rendre odieuse aux voluptueux, et pour les rebuter de sa pratique : et ont attaché le plaisir et la joie au péché pour y attirer les âmes molles et efféminées par cette amorce de volupté : *Hunc ordinem ita confuderunt*, dit l'abbé Rupert, dans l'explication de ce passage : ils ont tellement confondu l'ordre que Dieu avait établi dans les choses qui pouvaient être le sujet de la véritable joie, ou de la véritable tristesse, que le cœur humain pouvait ressentir en ce monde : *Ut et in Domino gaudere negligerent, et in bonis tantum gaudere quærerent* : Qu'au lieu de chercher leur véritable béatitude dans la possession de Dieu, ils l'ont établie dans la jouissance d'une vaine félicité. Soyez maintenant vos juges, et dites-moi, je vous prie, si un chrétien peut goûter une véritable joie dans le monde, puisque toutes celles que les âmes corrompues y cherchent et y trouvent ne tirent souvent leur origine que de la source empoisonnée du péché. Qu'est-ce qui fait, par exemple, le plaisir d'un débauché? c'est de manger de la chair en carême; péché mortel. Qu'est-ce qui fait le plaisir d'un envieux? une disgrâce qui renverse la maison et la bonne fortune de son voisin; péché mortel. Qu'est-ce qui fait la joie d'un vindicatif? la mort, ou le malheur qu'il a procuré à son ennemi; péché mortel. Qu'est-ce qui fait la joie d'un avare? les richesses qu'il a acquises par injustice, ou qu'il ne dispense pas aux pauvres par obligation; péché mortel. Qu'est-ce qui fait le plaisir d'un voluptueux? la jouissance de l'objet pour lequel son incontinence soupire. Ah! plaisirs empoisonnés, contentements barbares, infâmes, et insipides voluptés, vous n'êtes qu'illusions et que fantômes, vous pouvez rendre l'homme criminel, mais non pas bienheureux.

C'est à ce propos, messieurs, qu'il me semble que saint Augustin n'a rien dit de plus touchant dans ses Confessions que lorsqu'il fait le récit du combat qu'il ressentait en lui-même entre les plaisirs de la chair et ceux de l'esprit; entre ceux qu'il goûtait dans la pénitence, et ceux qu'il avait goûtés autrefois dans le péché : *Contendunt lætitiæ meæ flendæ cum lætandis mœroribus, et ex qua parte stet victoria, nescio* (*lib.* X *Confes.*, *cap.* 28). Hélas! dit-il, mes détestables joies combattent avec une délicieuse tristesse; et je ne sais point quel sera le succès du combat : *Domine, miserere mei* : Seigneur, ayez pitié de moi. Il continue sa plainte : *Contendunt mœrores mei mali, cum gaudiis bonis; et ex qua parte stet victoria, nescio* : Ma mauvaise tristesse est aux prises avec une sainte joie, sans savoir encore de quel côté tournera la victoire. *Domine, miserere*, Seigneur, venez promptement à mon secours, dans l'incertitude où je suis de ce qui doit affliger mon âme, ou de ce qui la doit réjouir. Mais un moment après sortant de ce doute qui suspendait son esprit, il s'écrie, fortifié d'une grâce victorieuse : *Væ prosperitatibus hujus sæculi, semel et iterum a timore adversitatis, et a corruptione lætitiæ* : Malheur à la prospérité du siècle qui éblouit nos yeux, malheur aussi à la crainte de l'adversité

qui abat notre courage, et malheur enfin à toutes les fausses joies qui corrompent notre vertu.

Voilà, messieurs, une image des contentements qu'on goûte dans le monde, il n'y a rien de pur, tout y est mêlé, tout y est confondu; le ris s'y trouve avec les larmes, la joie y est tempérée par la tristesse, le plaisir y est détrempé de douleur, et la fin d'un contentement est confondue avec le commencement d'une disgrâce. Le Thabor même, où la joie vous paraît si pure, n'a pas été exempt de ce mélange de tristesse et d'affliction. Si le visage de Jésus-Christ y paraît plus éclatant de lumière que le soleil, et si ses vêtements y disputent de blancheur avec la neige : Moïse et Hélie l'entretiennent des douleurs de sa mort et des ignominies de son supplice, comme pour troubler la gloire de son triomphe, par le récit des opprobres de sa passion : *Dicebant excessum ejus quem erat completurus in Jerusalem* (*Luc.*, IX, 30). Si les Apôtres qui furent les témoins de cette pompe se trouvèrent transportés d'une joie inexplicable à la vue de la splendeur et de la majesté de leur bon maître, cette sainte joie fut aussitôt rabattue par une subite frayeur dont ils furent saisis en se voyant couverts d'une épaisse nuée. Mais pourquoi vous produire tant d'illustres témoins, les David, les Salomon, les Apôtres, Jésus-Christ même : Parlez vous-mêmes, messieurs, tous tant que vous êtes, mettez la main sur la conscience, donnez la gloire à Dieu, et dites la vérité; depuis que vous avez l'usage de raison pour connaître le monde, pour goûter ses plaisirs, et pour en faire un juste discernement : çà, dites de bonne foi, ne trahissez point vos sentiments, avez-vous trouvé un contentement solide, et une joie bien pure hors de Dieu, hors de l'exercice de son amour, de l'état de la grâce et des pratiques de la vertu? Non, messieurs, vous êtes trop sincères, vous n'oseriez dire, que oui; parce que toutes ces joies n'ayant été que mondaines, elles ne sont point sorties de la véritable source du bonheur, qui n'est autre que Dieu; et n'ayant été que criminelles, elles ne sont pas sorties par le canal naturel, d'où elles doivent se répandre dans l'âme, qui est la vertu, la bonne conscience, et la sainteté de vie; et par conséquent elles n'ont été que vaines, fausses, trompeuses, et incapables de contenter votre cœur, et de rassasier vos appétits. Ainsi j'ai eu raison de dire que toute la félicité que promet, et que donne le monde n'a qu'une belle apparence qui éblouit les yeux; et j'ajoute encore qu'elle n'a qu'une courte durée qui trompe notre attente. C'est la seconde partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Quand nous ne serions pas éclairés des lumières de la foi, celles de la philosophie et du bons sens suffiraient pour nous persuader cette seconde vérité. En effet, les platoniciens qui ont approché de plus près la philosophie chrétienne, considérant l'inconstance, et le peu de durée de toutes les choses du monde, en ont reconnu trois causes universelles. La première est divine, c'est la volonté de Dieu; la seconde est humaine, c'est la volonté de l'homme; la troisième est naturelle, c'est la nature de tous les êtres d'ici-bas. Souvenez-vous donc, enfants d'Adam, que toute la félicité de ce monde est fragile, et de peu de durée, puisque Dieu, oui, ce grand Dieu, dont la volonté est la règle et la mesure de toutes les choses, l'a ainsi ordonné.

C'est une chose admirable, messieurs, de voir que Dieu qui a pris plaisir de se peindre lui-même dans le monde, et de tracer quelques images de ses perfections, a été si jaloux de son immutabilité qu'il ne l'a voulu communiquer à aucune créature. Il a peint une image de son immensité dans l'étendue des cieux, un rayon de sa majesté dans les splendeurs du soleil, un crayon de l'abîme de ses jugements dans les abîmes de la mer, une image de sa sagesse dans Salomon, de sa clémence en David, de sa puissance en Moïse, ainsi des autres; mais pour ce qui est de son immutabilité, il a été si délicat, et si jaloux de se la réserver en propre qu'il ne l'a voulu partager avec personne. Quoique la terre soit ferme et immobile sous nos pieds, elle a pourtant ses tremblements et ses agitations, pour nous apprendre que lui seul est immuable, et que sans rien perdre de son immutabilité, il imprime le mouvement à toutes choses : *Apud te omnium mutabilium incommutabiles manent origines, et omnium rationalium, et irrationalium; atque temporalium sempiternæ vivunt rationes* (*Lib. Soliloq.* 31), dit saint Augustin. Dieu donc est seul immuable soit selon les perfections, parce qu'il est un acte très-pur qui les possède toutes dans la très-simple unité de son essence, sans en pouvoir ni perdre ni acquérir. Il est immuable selon le lieu, parce qu'il est immense tant par son essence qui remplit tout, que par sa connaissance qui pénètre partout, et que par sa puissance qui opère partout. Enfin, il est immuable selon le temps, parce qu'il est éternel, et qu'il n'a ni commencement ni fin. Or comme sa volonté est droite et réglée par une souveraine et infaillible raison, elle n'a rien fait ni voulu d'immuable dans le monde. Non, messieurs, rien d'immuable dans les perfections; témoin les anges, quoiqu'ils soient les plus excellentes créatures qui soient sorties des mains du Créateur, ils ont eu néanmoins leurs défauts et ont été sujets au changement: *Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, et in angelis reperit pravitatem* (*Job.*, IV, 18) : Ceux qui le servent ne sont point stables, et les yeux ont découvert du déréglement dans de purs esprits, dit Job. *Quanto magis*, ajoute-t-il; à plus forte raison en trouvera-t-il dans les hommes qui ne vivent que dans des corps de chair, et dont les âmes n'habitent que dans des maisons de boue; *domos luteas.* Témoin ces grands hommes que l'antiquité sacrée nous propose comme des modèles de vertus, Adam, Noé, David, Salomon, saint Pierre; ce sont les as-

tres de la synagogue et de l'Eglise, qui ont eu leur éclipse comme les astres du ciel; ce sont des rois, des patriarches et des apôtres qui ont eu leur faiblesse comme le reste des hommes mortels; tant il est véritable que Job a eu raison de dire : *Inter sanctos ejus nemo immutabilis* (*Idem.*, XV, 15) : qu'il n'y a point de saint immuable dans la sainteté. *Quanto magis abominabilis et inutilis homo* : à plus forte raison l'homme abominable et inutile sera-t-il plus faible et moins constant dans la vertu.

Si la sainteté n'est pas immuable en ce monde, la félicité y est encore moins constante; Dieu voudrait à la vérité que les hommes fussent fermes dans sa grâce et dans son amour, mais il ne veut pas qu'ils persévèrent longtemps dans une bonne fortune. Il a créé leurs âmes immortelles, mais il les a renfermées dans des corps mortels pour nous apprendre qu'il n'y a rien d'immortel ici-bas pour nous, dit Simmaque, préfet de Rome et beau-père de Boèce : *Nihil mortalibus æternum est* (*Epist.*, VII, 8). C'est pour cette raison que saint Augustin fait une sévère critique de ces vers de Virgile, par lesquels ce poète introduit le premier des dieux qui promet une durée éternelle à l'empire romain : .

His ego nec metas rerum, nec tempora pono
Imperium sine fine dedi.
(*Virg.*, *lib.* I. *Æneid.*)

Vous vous trompez, flatteur que vous êtes, lui disait saint Augustin, Dieu n'a jamais ni promis, ni donné une durée éternelle aux empires du monde; la décadence de celui des Mèdes, des Perses, des Grecs, et de celui même de vos Romains, vous donne par sa chute un démenti après votre mort. L'ordre au contraire de la volonté immuable de Dieu porte que toute la vaine grandeur du siècle n'aura qu'une courte durée, et ne se mesurera que par quelques moments. C'est ce que l'Evangile remarque par une parole mystérieuse, quand il raconte que le démon ayant mené Jésus-Christ sur une haute montagne, il lui fit voir tous les royaumes de la terre : *In momento* (*Luc.*, IV, 5), en un instant; pour nous apprendre par le peu de durée de cette vision, le peu de durée de toutes les grandeurs du monde, disait saint Ambroise, puisqu'elles passent toutes en un moment : *Non tam aspectus celeritas indicatur, quam caduca fragilitas potestatis exprimitur, in momento enim cuncta illa transeunt* (*Comment. in Luc.*, *Ibid.*). Voilà l'ordre immuable établi par la volonté de Dieu pour la durée de la prospérité de ce monde. Elle a communiqué son éternité et son immuabilité aux joies des bienheureux qui sont dans le ciel, et aux peines des damnés qui sont en enfer, mais elle n'a communiqué ni immuabilité ni éternité aux biens et aux maux de cette vie, afin que ceux-là ne fussent pas l'objet de notre espérance, ni ceux-ci le sujet de notre désespoir.

Remontez une seconde fois en esprit sur le Thabor, combien dura la gloire de Jésus-Christ transfiguré? Hélas! elle fut bientôt éclipsée! Moïse et Elie s'évanouirent, et toute cette pompe disparut en un moment : *Et statim circumspicientes neminem amplius viderunt, nisi Jesum tantum* (*Marc.* IX, 7). Regardant aussitôt de tous côtés, ils ne virent plus personne que Jésus qui était demeuré seul avec eux. Qui est-ce qui a dissipé si promptement ce pompeux spectacle qui faisait que les apôtres disputaient de la félicité avec les bienheureux? sinon la volonté de Jésus-Christ qui ne jugeait pas à propos de les laisser jouir plus long temps de cette béatitude anticipée, de crainte d'amollir leur courage, et de ralentir leur vertu. C'est ce que saint Pierre reconnut fort bien, même dans son égarement, lorsque formant le projet de faire trois tentes sur cette montagne pour y établir une demeure permanente, il n'oublia pas d'ajouter dans la proposition qu'il en fit à son bon maître : *Si vis*, s'il vous plaît, et si vous le voulez, sachant bien que sa volonté était la règle de la durée de toutes les choses de ce monde : *Definiens statuta tempora* (*Act.* XVII, 26).

Si la volonté de Dieu donne une si courte durée aux joies des justes, elle n'en accorde pas une plus longue à la félicité des impies, soit pour leur servir de remède, soit pour leur servir de châtiment; j'ai vu le méchant dans le comble de l'honneur, dit David, et aussi élevé par-dessus les têtes des autres hommes, que les cèdres du Liban sont élevés par-dessus les autres arbres; j'ai passé, et il a disparu; je l'ai cherché, et je n'ai pu trouver sa place, ni aucun vestige de toute sa grandeur (*Ps.* XXXVI, 37, 38). Jésus-Christ lui-même nous en propose un exemple fameux dans l'Evangile : il dit qu'il y avait un certain homme puissant, riche, grand seigneur, qui se persuada d'avoir trouvé la source de la véritable félicité dans l'abondance de ses biens de fortune, s'animait soi-même à se bien divertir, et à prendre du bon temps : Çà, mon âme, disait-il, tu jouis de grands revenus, tes caves sont toutes pleines de vin, tes greniers sont tous remplis de biens, tu as des provisions pour une longue suite d'années? arrière donc tous les soucis, tous les chagrins, et toutes les inquiétudes de la vie; buvons, mangeons, faisons bonne chère, et ne nous embarrassons de rien. Remarquez en passant, messieurs, le discours de cet homme brutal, et de ce faux bienheureux : il parle à son âme comme si elle était mortelle et corruptible comme celle des bêtes, et comme si elle était capable de goûter les plaisirs sensuels et les voluptés animales du boire et du manger. Eh bien! à la bonne heure, le voilà donc ce bienheureux imaginaire qui forme des projets de divertissements pour bien des siècles : *In annos plurimos*. Mais que fera Dieu? quoi! favorisera-t-il sa cupidité et son intempérance? arrêtera-t-il avec un clou de diamant la roue de sa bonne fortune pour donner une longue durée à sa prospérité? le laissera-t-il dans cette longue et paisible jouissance de biens, d'honneurs, de plaisirs, de santé et de vie, dont il se flatte en fou, en insensé, et en homme qui a perdu la foi, la raison, et le bon sens? Non, non,

messieurs, Dieu ne changera point en sa faveur le cours de sa providence, ni les décrets de sa volonté ; il verra bientôt ce bienheureux prétendu enlever ses biens, et arracher sa vie. *Nec Deus ipse eum dormire per littit*, dit saint Ambroise, *interpellat cogitantem*, *excitat dormientem* (*Lib. de Naboth*, *cap.* 6) : Dieu ne lui permet pas de dormir avec tranquillité, il l'interrompt dans ses plaisirs, et il le trouble dans son sommeil : car s'étant couché avec cette agréable illusion qu'il lui restait encore une longue et délicieuse suite d'années à vivre, et de divertissements à goûter, il est éveillé comme par un coup de tonnerre, au bruit d'une voix qui lui crie à l'oreille : *Stulte*, fou, extravagant, insensé, te voilà bien trompé dans ton attente ; il faut mourir, non pas dans dix ans, non pas dans un an, non pas dans un mois, non pas demain, ce terme est encore trop long ; mais, *hac nocte* (*Luc.* XII, 20), cette nuit, dans ce moment. En effet, voilà mon voluptueux surpris d'une apoplexie qui l'étouffe subitement, et de son lit porté dans le tombeau. Hé ! mon Dieu, il se portait si bien hier, il était si joyeux, il était si content de lui-même, il soupa avec tant d'appétit, il se coucha en si bonne santé, il se préparait à régaler demain ses amis avec tant de magnificence, et à donner aux dames bal, comédie, cadeau ; cependant voilà tous ses projets renversés, cette grande fortune abattue, tous ses grands biens dissipés, cette superbe maison par terre : mais en combien de temps, et par quelle étrange aventure ? quoi, est-ce par la révolution de plusieurs siècles ? Non, messieurs, tout ce bouleversement n'est l'ouvrage que d'une nuit qui a rompu toutes ses mesures, et qui a trompé son attente. Belle leçon de philosophie chrétienne qui nous apprend que la plus grande fortune, et que la prospérité la mieux établie du monde n'est pas de longue durée ; non-seulement par un décret éternel et inviolable de la volonté de Dieu, mais j'ajoute encore par les inclinations inconstantes et volages de la volonté de l'homme.

Comme toutes les choses qui composent la félicité du monde ne dépendent ordinairement que du caprice et de l'opinion des hommes, toutes ces choses n'ont aussi qu'autant de durée dans leurs agréments et dans leurs charmes, qu'il plaît à notre volonté d'y prendre du goût et du contentement. Car comme toutes les créatures n'empruntent que de la seule volonté de Dieu, la durée de leur être et de leur demeure sur la terre, dit le Sage : *Quomodo posset aliquid permaneri nisi tu voluisses, aut quod a te vocatum non esset, conservaretur* (*Sap.* XI, 26). Qu'y a-t-il, Seigneur, dans l'univers qui pût subsister si vous ne le vouliez pas, ou qui se pût conserver sans l'ordre exprès de votre volonté ? De même je puis dire que toutes les joies du monde n'empruntent leur durée que de la volonté de l'homme, et comme sa volonté est insconstante et volage, elle imprime son inconstance et son instabilité à toutes les choses qu'elle aime, ou qu'elle hait, en se faisant aujourd'hui un sujet de chagrin et de tristesse de ce qui faisait hier le sujet de son plaisir et de son divertissement.

La raison est, qu'il y a cette différence entre la volonté de Dieu, la volonté de l'ange, et celle de l'homme; en ce que, quoique la science et la volonté de Dieu soient immuables, puisqu'il connaît et qu'il veut immuablement les choses : *Scit, et vult incommutabiliter*, dit saint Augustin : il ne communique pas néanmoins son immutabilité aux êtres, mais il les laisse dans leur état naturel, c'est-à-dire, sujets à la vanité et à l'inconstance. Quant à la volonté de l'ange, comme elle s'attache immuablement à son objet, on peut dire qu'elle lui communique sa constance et son immutabilité; c'est ainsi que ces bons et ces mauvais esprits s'étant attachés, les uns au bien, et les autres au mal par des élections différentes, ils sont demeurés irrévertibles; la volonté des anges fidèles confirmée en grâce a communiqué son immutabilité à son état; en sorte qu'il n'y aura jamais de changement dans sa béatitude : et la volonté des anges apostats, obstinée dans sa malice, a communiqué aussi son immutabilité à son état, en sorte qu'il n'y aura jamais de changement dans sa damnation (*S. Thom.* 1 *part. quæst.* 6, *art.* 2, *in corp.*). Mais il n'en va pas de même de la volonté de l'homme : comme elle ne s'attache pas immuablement à ses objets, et qu'elle demeure toujours libre, inconstante, et volage après avoir pris parti, comme elle l'était auparavant, on peut dire qu'elle communique sa légèreté et son inconstance à tous les objets de ses passions. Voilà ce qui fait qu'elle prend souvent le change en amour et en haine, en estime et en mépris, en joie et en tristesse, et dans toutes les choses qui peuvent contenter ou rebuter sa convoitise et son imagination. Ajoutez à cela, que l'âge et le temps ne contribuent pas peu à entretenir son humeur inconstante. Autre temps, autre occupation ; les amusements de l'enfance ne font point les plaisirs de l'homme parfait. Un petit garçon se fait une grande affaire et un grand plaisir de bien faire tourner sa toupie, et une petite fille de bien habiller sa poupée, mais quand ils seront plus avancés dans l'âge, ces divertissements ne seront plus de leur goût, ni de saison pour eux.

Pour vous, messieurs et mesdames, vous le savez bien, les vieilles coutumes de se divertir comme de s'habiller ne sont plus de l'usage ni du goût de notre siècle, il faut de la mode et de la nouveauté partout, dans le péché même, aussi bien qu'en toute autre chose. Comme les hommes de notre temps ne veulent pas porter des pourpoints à grandes basques comme leurs aïeuls, ni les femmes reprendre le vertugadin de leurs grand'-mères, les uns et les autres ne veulent plus aussi se divertir comme on faisait au temps passé ; ainsi l'on peut appeler chaque homme de notre siècle du nom que Philon le Juif donne à cet eunuque d'Egypte qui acheta le patriarche Joseph : *Putiphar artifex voluptatis* (*Lib. de Temul.*) ; l'inventeur des plai-

sirs, ou l'auteur des jeux, des fêtes et des divertissements du prince. Or, d'où vient ce peu de durée dans toutes les choses qui forment la félicité du monde, sinon de l'inconstance de la volonté de l'homme ? Mais d'où vient originairement cette inconstance ? Il me semble, si je l'ai bien compris, qu'elle procède d'une impression de la nature, et d'un sentiment de religion; car, comme notre volonté est naturellement amoureuse du souverain bien, elle le va chercher partout avec un appétit insatiable; et comme elle trouve dans les biens de ce monde un vestige du souverain bien qui n'est autre que Dieu, elle s'y arrête, elle s'y attache, croyant d'y trouver ce qu'elle cherche, et ce qui la peut contenter. Mais voyant qu'après en avoir goûté, ce bien n'est pas celui qu'elle cherche puisqu'il s'enfuit, que cet honneur n'est pas celui qu'elle poursuit puisqu'il s'éclipse, que cette beauté n'est pas celle qu'elle adore puisqu'elle se flétrit, que ce plaisir n'est pas celui qu'elle désire puisqu'il la dégoûte; de là vient que, se voyant ainsi trompée dans son attente, elle prend le change, elle va chercher d'autres richesses qui puissent contenter sa convoitise, d'autres honneurs qui puissent satisfaire son ambition, d'autres plaisirs qui puissent assouvir son incontinence, quelque autre beauté qui puisse plaire à ses yeux, une autre félicité qui la puisse rendre bienheureuse en remplissant son cœur et en rassasiant ses appétits. Mais comme elle ne se trouve point non plus que la sagesse, *In terra suaviter viventium* (*Cap.* XXVIII, 13), dit Job, dans la terre de ceux qui vivent parmi les voluptés du monde et les délices des sens, l'âme de ces faux bienheureux est dans une agitation perpétuelle sans goûter jamais un véritable repos; et si elle a joui de quelques plaisirs pendant la vie, elle voit à la mort que tout cela est passé : *Ut libidinum vaporata momenta* (*Lib. de Hab. muli. cap.* 2), dit Tertullien, comme des moments évaporés. Ainsi, il ne faut pas s'étonner du peu de durée et de consistance de la vaine prospérité du monde : cela vient de l'ordre de la volonté de Dieu, de l'inconstance de la volonté de l'homme, et enfin de la nature même de toutes les choses qui sont sous le soleil.

Il faut avouer, messieurs, que saint Paul nous a développé ce mystère en grand philosophe aussi bien qu'en grand théologien. Ce docteur des gentils, écrivant aux fidèles de Corinthe qui était une ville de Grèce, et faisant à ces savants nouvellement convertis la description du monde, il la fait, non pas en géographe, mais en apôtre, en leur disant : *Prœterit figura hujus mundi* (I *Cor.*, VII, 31) : la figure de ce monde passe; il ne dit pas la forme, mais la figure, parce que la forme est quelque chose de permanent qui se rapporte à la substance de l'être, et fait partie de son essence. Mais la figure n'est qu'une chose superficielle et changeante, qui se rapporte aux accidents du composé. Voilà pourquoi nous mettons une grande différence entre transformation, transsubstantiation et transfiguration. La transformation est un changement d'une forme en une autre, comme celui qui se fait dans les métaux au rapport des chimistes; la transsubstantiation est un changement de substance en une autre, tel que celui qui se fait dans l'eucharistie, de la substance du pain en la substance du corps du Fils de Dieu; la transfiguration est un changement d'une figure en une autre, tel que fut celui qui se fit sur le Thabor, dans le visage et dans les habits de Jésus-Christ : *Transfiguratus est ante eos*, dit saint Matthieu : il fut transfiguré en présence de ses disciples, son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. Saint Luc dit : *Facta est species vultus ejus altera* (*Luc.*, IX, 29) : son visage parut tout autre qu'il n'était auparavant. Tellement que c'est avec beaucoup de sagesse que saint Paul n'attribue qu'une figure au monde, pour nous apprendre que toute sa pompe, sa grandeur et sa félicité passe en un moment. C'est dans cette pensée que saint Augustin qui connaissait parfaitement toutes ses illusions, et qui s'était entièrement désabusé de ses erreurs, dit que toutes les choses du monde qui paraissent les plus agréables, ne portent avec elles, sinon : *Asperitatem veram, et falsam jucunditatem, certum dolorem, incertam voluptatem, spem beatitudinis inanem* (*Epist.* 39, *ad Licentium*) : une véritable amertume et une fausse douceur, une douleur certaine, et une volupté fort douteuse, un amas de toutes sortes de misères, et une vaine espérance de félicité; ainsi tout y est de peu de durée, parce que tout s'y passe en figure, et qu'on ne voit partout que transfiguration. Le diable s'y transfigure en ange de lumière, dit saint Paul (II *Cor.*, XI, 13, 14, 15), les partisans s'y transfigurent en ministres de sainteté, et les séducteurs s'y transfigurent en apôtres de Jésus-Christ; mais comme ces transfigurations les tiennent les uns et les autres dans un état violent, comme ils jouent des personnages qui les tiennent dans la contrainte, la comédie ne sera pas de durée, chacun retournera dans son premier état; le diable ne paraîtra plus qu'un ange de ténèbres quand ses lumières seront éclipsées, et que tous ces hypocrites ne paraîtront plus que des ministres d'iniquité lorsque leur fausse justice sera évanouie.

Voilà le sort de ceux qu'on appelle bienheureux dans le monde; les uns y sont transfigurés en rois, les autres en ducs et pairs, gouverneurs de province, les autres en présidents, magistrats, grands seigneurs; ceux-là sont environnés de gloire, ceux-ci jouissent de grands revenus, tous nagent dans les délices : *Transfiguratus est ante eos;* ils paraissent transfigurés en bienheureux à la vue des peuples qui admirent leur grandeur, qui adorent leur fortune : *Et beatum dixerunt cui hæc sunt*, et qui s'écrient : Bienheureux ceux qui jouissent de tous ces biens; mais, hélas! combien durera la transfiguration? autant qu'un songe, pas davantage. Voyez cet artisan, ou ce pauvre laboureur,

après qu'il a bien sué, bien jeûné et bien travaillé pendant toute la journée, il se couche le soir après un maigre souper, il s'endort profondément de lassitude; cependant son imagination, féconde en grotesques, lui représente en songe qu'il est devenu haut et puissant seigneur, qu'il a grand train, grand équipage, superbe palais, chambres tapissées, riches ameublements, table bien servie, viandes délicates, vins délicieux; il boit, il mange, il fait bonne chère; heureux tandis qu'il dormira; malheureux sitôt qu'il sera éveillé. En effet, voilà le coq qui chante, voilà le soleil qui se lève, on appelle l'artisan à sa boutique, et le laboureur à sa charrue; ces agréables fantômes se dissipent, cette seigneurie imaginaire s'évanouit, la table et le festin s'éclipsent, et ce pauvre malheureux se trouve couché sur la paille, sans couverture et sans linceul, et sans qu'il lui reste autre chose de sa grandeur passée, sinon la faim et la pauvreté. Voilà justement une image de la prospérité des mondains : *Dormierunt somnum suum* (*Psalm.* LXXV, 6), dit le Prophète. Leur vie s'est passée comme un songe, ils se sont éveillés à la mort, ils n'ont rien trouvé entre leurs mains : je ne m'en étonne pas : *Prœterit figura hujus mundi*, la figure du monde est passée; ses biens n'étant que des biens en figure, honneurs en figure, plaisirs en figure, divertissements en figure, félicité en figure, bienheureux en figure, tout cela s'est évaporé en songe, et dissipé avec le vent, sans vérité, sans solidité, sans substance. Ainsi l'on peut dire de ces bienheureux imaginaires, ce que saint Paul a dit des Juifs : *Hœc omnia in figura contingebant illis* (I *Cor.*, X, 11). Toutes choses leur arrivaient en figure : leurs sacrements, leurs sacrifices, leurs cérémonies n'étaient que des figures, et des signes vides de grâce et de vérité : *Egena elementa* (*Galat.*, IV, 9), dit saint Paul. Observations légales, vaines, défectueuses, impuissantes pour donner la justice et la véritable sainteté. Ainsi, je puis dire la même chose de l'état des mondains : *Omnia in figura contingebant eis;* toutes les richesses, tous les honneurs, tous les divertissements, toute la bonne fortune ne leur arrive qu'en figure; rien de réel, rien de solide, rien de véritable. Voilà pourquoi tout fuit comme l'ombre, et disparaît en un moment : *Umbra futurorum;* les biens de la vie présente n'étant que l'ombre de ceux de la future, leur durée ne se mesure que par les instants indivisibles qui composent le temps.

Ajoutez à cela qu'il en est du monde civil ou moral, comme du naturel et élémentaire : celui-ci ne s'entretient que par une succession continuelle de générations et de corruptions : *Generatio prœterit, generatio advenit* (*Eccles.*, I, 4), dit le prédicateur des rois; une race passe, une autre lui succède; tous les êtres qui font partie de cet univers renfermant dans leur composition les quatre éléments, ou quant à leurs formes, ou quant à leurs qualités, ils portent en eux-mêmes le principe de leur ruine; les mêmes éléments qui les composent par leur union, les détruisent par leur contrariété : et voilà la cause intérieure de leur peu de durée. Il en est de même du monde civil et moral : les éléments qui le composent ont leur contrariété et leur antipathie. Si vous examinez la fortune de ce riche avare, vous verrez qu'elle est composée de biens qui sont contraires, et qui se détruisent les uns et les autres : il a mêlé et confondu les biens sacrés avec les profanes, ou il a uni ceux qu'il a hérités de ses parents avec ceux qn'il a dérobés aux pauvres; sa fortune ne sera pas de durée, et sa maison tombera bientôt par terre. Toute l'Ecriture est pleine d'oracles, et toutes les histoires sont remplies d'exemples qui confirment cette vérité. Toute la gloire du monde qui environne ce seigneur ambitieux, ne lui forme de toute sa vie qu'un beau jour d'hiver : le soleil se montre pour quelques moments, et se cache aussitôt dans un nuage qui ne donne que de la pluie et de l'obscurité; les ris, les joies, les divertissements des voluptés sont mêlés de larmes, de tristesse et de douleurs : *Risus dolore miscebitur*, dit le Sage (*Prov.*, XIV, 13). Ainsi toute la félicité du monde étant composée, comme nos corps, d'éléments contraires, il faut qu'elle finisse bientôt par sa propre fragilité. Voyez tous les empires du monde, que reste-t-il de toute leur grandeur passée? celui des Mèdes tombe par terre, et celui des Perses se forme de ses débris; celui-ci tombe à son tour, et voit celui des Grecs s'élever sur ses ruines; celui des Romains prend la place, et étend sa domination par tout l'univers. Mais qu'est devenu ce fantôme redoutable de grandeur et de puissance? Hélas! dit Sénèque, *Ingenium imperiorum magna fastigia oblivione fragilitatis humanœ collapsa sunt* (*Suasor.*, 2). Les plus grands empires du monde, suivant la fragilité de toutes les choses humaines, sont tombés par le poids de leur propre grandeur, et se sont ensevelis sous leurs ruines. Défaites-vous donc, messieurs, de vos dangereuses préventions, et n'appelez plus bienheureux ceux que le monde adore et que la fortune caresse, et soyez convaincus que toute la félicité dont on peut jouir ici-bas n'a qu'une belle apparence qui éblouit nos yeux, une courte durée qui trompe notre attente, et une malheureuse fin qui nous ravit le ciel. Cette dernière proposition devait être la troisième partie de ce discours, mais comme elle est d'une extrême importance, j'en ferai demain le sujet d'un sermon entier, pour ne pas laisser néanmoins celui-ci imparfait; concevez-en une terrible idée par avance, par le léger crayon que je vous en vais tracer.

TROISIÈME PARTIE.

C'est l'avantage de la religion chrétienne de découvrir l'homme à l'homme, et de lui faire connaître et sentir ses véritables misères au milieu de toutes ses vaines grandeurs; mais il fallait pour cela que le Fils de Dieu descendît du ciel, et qu'il nous vînt dire lui-même comme dans l'assemblée générale de

tous les hommes : *Tamquam in concione generis humani*, dit saint Augustin ; Que toute la prospérité du monde n'aura qu'une malheureuse fin. Il l'a dit, et il faut que cela arrive, car il ne peut ni mentir, ni nous tromper. Mais pour bien entendre sa prédiction, il faut supposer, selon les principes de sa divine philosophie, qu'il y a deux mondes ici-bas dont dont l'esprit est opposé, et dont les maximes sont toutes contraires ; savoir le monde de Jésus-Christ, ou la cité de Dieu, et le monde du diable ; c'est ce que saint Augustin appelle en d'autres termes, cité du ciel et cité de la terre. Le monde de Jésus-Christ, ou la cité de Dieu n'est habitée que par les élus : le monde du diable, ou la cité de la terre n'est peuplée que par les réprouvés. L'esprit du monde ou de la cité de Dieu, est un esprit de tristesse, de pauvreté, de mépris, de larmes, de mortification et de pénitence. L'esprit du monde, et de la cité du diable, est un esprit de dissolution, de libertinage, de joie, de ris, de plaisirs, de bonne chère et de divertissements ; c'est le portrait que le Fils de Dieu a fait de ces deux mondes, avec peu de paroles : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini* (*Joan.*, XVI, 20) : Il parle à ses apôtres, et leur dit : le monde se réjouira, et vous serez affligés. Mais dites-nous de grâce, Sauveur du monde, les joies seront-elles éternelles dans le monde des réprouvés, et la tristesse sera-t-elle immortelle dans le monde des élus ? Non, non, messieurs, Dieu par un coup de justice et de providence changera la scène, et le sort des uns et des autres. Il en a formé le décret, il l'exécutera ; écoutez-le parler. Votre tristesse, ô âmes affligées, *Vertetur in gaudium*, sera changée en joie : j'essuierai les larmes de vos yeux, et toutes les peines de cette vie seront heureusement absorbées dans un océan de délices intarissables, et de voluptés éternelles. Mais pour toi, ô fausse joie du monde des réprouvés, tu seras éternellement changée en douleur, en larmes et en grincements de dents. C'est la menace que Jésus en a faite à tous ces faux bienheureux : *Obrutum cor habentes illecebris mundi, et mortiferis delectationibus consopitum :* Qui ont le cœur étouffé par les plaisirs du monde, et empoisonné par les mortelles délectations de la chair. Oui, c'est à tous ces gens-là que Jésus-Christ adresse sa parole, quand il dit : *Malheur à vous riches ; parce que vous avez votre consolation en ce monde : Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim : Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes : Malheur à vous lorsque les hommes vous donneront des louanges et des bénédictions ; parce que ces applaudissements seront des présages des malédictions qui viendront fondre sur vous* (*Luc.*, VI, 24, 25 26).

Voilà, messieurs, quel sera le sort de ces faux bienheureux à l'heure de la mort ; voilà à quoi se terminera toute leur vaine prospérité ; c'est pourquoi saint Augustin parlant de toutes ces bénédictions temporelles, nous les a dépeintes au naturel, quand il les a appelées : *Miserorum solatia, non præmia beatorum* (*Lib.* 22. *de Civit. Dei*, c. 24), la consolation des misérables, mais non pas la récompense des bienheureux. C'est donc une extrême folie de vouloir se promettre une véritable félicité sur la terre : non, messieurs, elle ne s'y peut trouver, le péché l'a bannie du monde. Il est bien vrai que Dieu ayant créé l'homme dans l'innocence originelle, il lui avait accordé une félicité commencée : s'il eût persévéré dans ce bienheureux état, rien n'aurait troublé son repos ; son travail aurait été sans fatigues, son sommeil sans inquiétude ; ses passions sans rebellion, les animaux sans antipathie ; les plantes sans poison ; les astres sans malignes influences ; la terre sans stérilité ; l'air sans corruption ; la mer sans tempêtes ; son corps sans maladies ; son esprit sans chagrin ; sa solitude sans ennui ; sa compagnie sans dégoût ; en un mot, la jouissance de tous les biens créés n'aurait jamais été interrompue ni par la douleur, ni par la tristesse, ni par la crainte de la mort. Mais hélas ! que le monde a bien changé de face, et que l'homme est tombé de bien haut par le péché. Il a été chassé du paradis terrestre, son corps est devenu sujet à mille maladies ; les remèdes lui deviennent souvent des poisons, son esprit est dévoré de chagrin, ses passions se sont révoltées contre sa raison ; les animaux se sont retirés de son obéissance, les biens qu'il possède ne le rassasient pas par leur jouissance, et ceux qu'il ne possède pas le tourmentent par le désir ; sa bonne fortune ne le rend pas heureux, parce qu'il est insatiable ; et celle d'autrui le rend misérable, parce qu'il est envieux ; et pour tout dire en un mot avec saint Chrysologue : *Qualem lætitiam habebit in vita, qui vitæ sumit exordium de mœrore.* (*Serm.* 44). Quelle joie peut-il avoir pendant sa vie, lui qui est né parmi les larmes, et qui doit mourir dans la douleur ? Oui, messieurs, voilà la fin de tous ceux qui s'appellent les bienheureux du monde. Et en voici deux grandes conséquences que je tire.

La première, c'est que comme la tristesse des élus qui sont les citoyens de la Jérusalem céleste, et du monde de Jésus-Christ aura une heureuse fin, puisqu'elle sera changée dans le ciel en une joie éternelle ; de même les plaisirs des réprouvés, qui sont les citoyens du monde du diable, auront une issue funeste, puisqu'ils seront changés en d'immortelles douleurs : *Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum* (*Apoc.*, XVIII, 7) : C'est l'arrêt de condamnation prononcé contre Babylone, figure de voluptueux : multipliez ses tourments et ses supplices à proportion qu'elle s'est élevée dans son orgueil et qu'elle s'est plongée dans les délices.

La seconde conséquence qu'il faut tirer, c'est que comme les afflictions qu'on souffre dans le monde de Jésus-Christ, servent aux élus d'épreuve à la vertu et de préparation à une heureuse mort ; de même la prospérité dont on jouit dans le monde du diable, sert aux réprouvés de matière à de plus grands

crimes, et de disposition à une funeste mort. Témoin Aman, oui, cet Aman qui fut le plus heureux courtisan du monde, et le premier favori du plus puissant monarque de l'univers; son élévation fut si prodigieuse qu'il semblait partager l'honneur du diadème avec l'amitié de son prince; il fit néanmoins une chute si effroyable, que du premier degré du trône où il était monté par sa bonne fortune, il fut attaché à un gibet haut de cinquante coudées pour y finir sa vie avec toutes ses grandeurs (*Esth.*, VII, 10). Pour nous apprendre que la vaine prospérité du monde, n'est que comme une funeste comète et un sinistre présage d'une malheureuse fin.

Oserai-je dire, messieurs, que Jésus-Christ nous a bien voulu donner une preuve et un exemple en sa personne afin de nous bien désabuser. En effet, dites-moi, je vous prie, comment appelez-vous ce grand appareil, cette pompe magnifique de gloire et de majesté dont il paraît aujourd'hui revêtu sur le Thabor? sinon, répond saint Grégoire de Nazianze : *Pompa moriturœ victimœ* : La pompe funèbre d'une victime destinée à la mort et au sacrifice. Ce Père fait allusion à la coutume des anciens qui était de couronner de fleurs les victimes qui devaient être immolées aux dieux : *Saginantur ad mortem, coronantur ad supplicium*, dit Minutius Félix. Voilà justement ce que signifie tout cet éclat de gloire dont Jésus-Christ est environné dans sa transfiguration. La gloire du Thabor est la pompe funèbre de la victime qui doit être immolée sur le Calvaire, pour les péchés du monde. La lumière dont brille son visage est le présage du sang et des crachats dont il sera défiguré; la blancheur de ses vêtements est le présage des ridicules ornements de royauté dont il sera revêtu pendant sa passion. Ces deux grands personnages, Moïse et Elie, qui sont à ses côtés pour rendre témoignage à sa divinité, sont le présage de ces deux insignes voleurs au milieu desquels il sera crucifié pour augmenter l'ignominie de son supplice. Enfin la voix du Père éternel qui fait retentir cette sainte montagne, et qui déclare que celui-ci est son fils bien-aimé, est le présage de celle des Juifs qui se fera entendre sur une autre montagne et qui dira en insultant à sa mort : S'il est le le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui. Voyez encore cette vérité dans un autre mystère de sa vie : comment appelez-vous cette entrée triomphante qu'il fit dans Jérusalem, et tous ces grands honneurs avec lesquels il y fut reçu malgré l'envie et la rage de ses ennemis, sinon : *Pompa moriturœ victimœ* : la pompe funèbre d'une victime dévouée à la mort et au sacrifice, pour nous apprendre que les vaines grandeurs de ce monde n'ont qu'une malheureuse fin pour les élus aussi bien que pour les réprouvés, avec cette seule différence que cette fin malheureuse sert au salut de ceux-là et qu'elle est un commencement de damnation pour ceux-ci.

Après cela, messieurs, je n'ai plus rien à vous dire que ces touchantes paroles que saint Bernard dit au pape Eugène dans la lettre qu'il lui écrivit sur son élévation au souverain pontificat : *Exultavi, fateor, sed cum tremore* (*Epist.*, 273) : Je vous avoue, saint Père, que j'ai tressailli de joie en apprenant votre élévation; mais, hélas! je confesse aussi que cette joie a été mêlée de frayeur et de crainte : *Ego enim etsi nomen patris deposui, sed non timorem, non anxietatem, nec affectum, nec viscera patris* : Car quoique j'aie quitté à votre égard le nom de père, je n'ai pu néanmoins me dépouiller de la crainte, de l'inquiétude, de la tendresse et de l'amour de père. Car dans cet état où je vous vois maintenant à la sortie du cloître, élevé sur le plus auguste trône du monde : *Considero gradum, et casum vereor* : Je considère d'un côté l'éminence de votre dignité et je la révère; je considère d'un autre côté le danger de la chute et je tremble : *Attendo celsitudinem, et e vicino casum reformido* : Je vous vois avec une profonde vénération dans la place la plus éminente de la terre; mais je vois en tremblant la profondeur du précipice qui est auprès de votre chaire. Car je puis dire, pour ne vous point flatter : *Altiorem locum sortitus es, non securiorem* : Le rang que vous tenez dans l'Eglise est le plus relevé pour la gloire, mais il n'est pas le plus assuré pour le salut. Voilà le compliment de conjouissance qu'un grand saint a fait à un grand pape; mais voici la réflexion que je vous prie d'y faire.

Si la tiare d'un pape, si la dignité d'un souverain pontife, si la qualité de vicaire de Jésus-Christ a paru si dangereuse et si terrible à l'esprit de saint Bernard, de quelle sainteté qu'elle soit accompagnée, et de quelle vertu sa gloire soit soutenue; hélas! messieurs, avec quel frisson de crainte ne faut-il pas envisager la gloire, la grandeur, la prospérité, la bonne fortune du monde? Ah! que toute cette pompe mondaine couvre d'écueils et cache de précipices! Qui est donc le chrétien qui ne tremblera pas, alors qu'il se verra dans l'honneur, dans les richesses et dans le plaisir, puisque tout ce faux éclat n'est souvent que le faible brillant d'une comète qui le menace de sa tête, de son salut et de sa vie? Revenez donc, prince des apôtres, de votre égarement d'esprit et ne dites plus : *Bonum est nos hic esse* : Qu'il fait bon ici. Non, non, cet éclat passager de la gloire de votre maître n'est point capable de nous éblouir. Nous regardons sa transfiguration avec des yeux plus éclairés et des esprits moins prévenus. Nous sommes convaincus que tout ce qui brille, qui fait bruit et figure dans le monde, n'est autre chose, sinon, disait un grand saint désabusé : *Ingens fabula, longumque mendacium* : Une grande fable et un long mensonge qui n'est propre qu'à tromper des gentils, mais non pas des chrétiens. Ce monde n'est point notre patrie, nous n'y voulons point bâtir de maison ni de tabernacles pour l'éternité. Nous aspirons à un pays où les joies sont plus solides, parce qu'elles se puisent en Dieu, qui en est la

source. Imitons donc les trois apôtres qui, après que la gloire de la transfiguration fut éclipsée : *Levantes oculos, neminem viderunt, nisi solum Jesum* : Levant les yeux en haut, ne virent plus que Jésus tout seul. O que nous serons heureux, si voyant avec mépris toute la gloire du monde qui passe comme un éclair, nous ne contemplons que Dieu seul qui demeure ferme et immuable et qui seul étant notre souverain bien, nous peut rendre bienheureux par la jouissance, pour le temps et pour l'éternité ! *Amen.*

SERMON V.

POUR LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE DU CARÊME.

Contre le luxe des habits.

Homo quidam erat dives, et induebatur purpura et bysso.

Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin (*S. Luc, ch.* XVI).

Ce n'est pas tant un effet du bon esprit de l'homme, qu'une marque du déréglement de ses passions, de tirer vanité de son crime, et de vouloir faire servir à sa gloire ce qui ne devrait servir qu'à son humiliation. C'est pourtant ce que fait tous les jours la malice de l'homme pour braver la justice de Dieu. Si le péché l'a chassé du paradis terrestre, et l'a relégué dans le monde comme dans le lieu de son supplice et de son bannissement : *Orbi tamquam metallo datus*, dit Tertullien (*Lib. de Pallio., cap.* 2) : Son amour-propre l'a rendu assez fou et assez téméraire, que d'entreprendre de lui former un nouveau paradis ici-bas, et d'y établir sa félicité malgré toutes les misères de sa vie. Il n'y a pas lieu pourtant de s'étonner de cette folle prétention, puisque si nous en croyons l'abbé Rupert, la science qu'Adam affecta en mangeant du fruit défendu, n'était autre, sinon : *Scientiam plantandi sibi paradisum :* La science de planter un autre paradis que celui que Dieu avait planté pour sa demeure, et de n'être redevable qu'à son industrie de son bonheur et de son divertissement. Mais cette première entreprise ne lui ayant pas réussi, il s'est tourné d'un autre côté. Comme le péché a contraint les premiers enfants d'Adam de bâtir des villes, et des maisons pour la sûreté de leurs personnes, de leurs biens et de leur vie; leur vanité a trouvé le secret de se faire un palais de leur prison, où l'or et l'azur sont prostitués à l'ornement des chambres, et à l'embellissement des alcoves et des cabinets. Si le péché les a soumis à la dure nécessité de boire et de manger : la sensualité se sert de cette infirmité de la nature comme d'un prétexte spécieux pour couvrir l'abondance des viandes qu'on sert à leurs tables, et toutes les autres profusions qui se font dans leurs festins. Enfin, si le péché les a obligés de prendre des habits pour la nécessité et pour la bienséance; la vanité des femmes en a fait l'occasion du luxe, et l'amorce de la volupté ; et comme ce désordre n'est pas particulier à notre siècle, mais qu'il l'a de commun avec tous ceux qui l'ont précédé, et qu'on aura peine à le réformer dans ceux qui le suivront : je ne suis pas surpris si le Fils de Dieu racontant aujourd'hui, non pas par la parabole, mais l'histoire du mauvais riche, remarque que le luxe de ses habits a été son premier crime, et la première cause de sa damnation. *Induebatur purpura et bysso.* J'ai dit, messieurs, que c'était ici une histoire véritable, et non pas une parabole, et je l'ai dit : 1° après les plus anciens Pères de l'Eglise qui l'ont cru, et qui l'ont prêché (*Tertull.*, *S. Irénée*, *S. Chrys.*, *S. Grég.*, *S. Ambr.*, *Clem. d'Alexand.*, *et Orig.*) ; 2° parce que Jésus-Christ désigne le pauvre par son nom propre, qui est celui de Lazare, et que la tradition des Hébreux appelle le riche, *Ninensis*, dit Euthemius; et 3° parce que la description qu'il fait des peines de l'enfer, et des particularités de cette aventure, sont des circonstances qui appartiennent plutôt à une histoire qu'à une parabole. C'est donc, messieurs, ce luxe des habits que j'attaque aujourd'hui avec saint Grégoire : car il y en a, dit ce grand pape, *qui cultum subtilium, pretiosarumque vestium non putant esse peccatum* (*Homil.* 40, *in Evang.*) : qui, remplis d'un esprit d'erreur, se persuadent que le luxe et la délicatesse des habits n'est pas un péché : mais c'est en cela qu'ils sont bien trompés : car, *si culpa non esset*, si ce n'était pas un péché, le Fils de Dieu ne nous marquerait pas précisément dans l'Evangile, *quod dives qui torquebatur apud inferos, bysso et purpura indutus fuisset:* Que ce riche qui était tourmenté en enfer était superbement habillé de lin, et de pourpre en ce monde. C'est ce que je prétends vous prouver dans ce discours, après avoir salué la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Il faut malgré le point d'honneur confesser à notre honte et à notre confusion, que la condition de l'homme est sujette à tant de bassesses et à des servitudes si honteuses, qu'on peut dire que les misères de sa naissance le font dégénérer de sa noblesse, et le mettent au-dessous des autres animaux. Cette proposition n'est pas difficile à croire, ni encore moins à prouver, si on considère cet homme selon les faiblesses de l'esprit, ou selon les infirmités du corps. Si vous le considérez selon l'esprit, vous remarquerez qu'il vient au monde, privé de l'usage de la raison aussi bien que de la parole; vous n'y découvrirez ni connaissance, ni industrie, ni discernement pour toutes les choses qui lui sont bonnes ou contraires : il semble même que la nature lui ait refusé l'instinct qu'elle a accordé à toutes les bêtes pour rechercher tout ce qui peut leur conserver la vie, et pour fuir tout ce qui peut leur donner la mort. La première voix que fait entendre cet homme malheureux, en sortant du sein de sa mère, est celle des larmes et des soupirs, que Tertullien appelle une voix de devin et de prophète, qui, sentant ses misères présentes, prédit ses calamités futures : *Primam vocem augurem incommodorum emittunt :* Si vous le considérez selon le corps, vous ne le

trouverez pas plus heureux ni plus riche dans son apanage; il sort du sein de sa mère, dans une si extrême nudité, qu'on dirait que la nature n'a été qu'une cruelle et une marâtre pour lui, puisqu'elle lui a refusé le poil, la plume, la laine et les écailles, dont elle habille le reste des animaux : ainsi on peut dire qu'elle ne l'expose au monde, que comme le rebut de toute la nature, et pour servir de jouet a la fortune et aux éléments; *ad omnem fortunæ contumeliam projectum*, dit Senèque (*Lib.* VII, *epist.* 14). Et Sidonius Apollinaris, évêque de Clermont, qui vivait dans le V[e] siècle, dit qu'il est rejeté, *tamquam naufragum*, comme un reste de naufrage. Il est bien vrai que, pour ne pas paraître tout-à-fait ni cruelle ni ingrate en son endroit, elle lui a donné du secours contre ces deux sortes de disgrâces, quoique ce secours vienne un peu tard; savoir, la curiosité et l'industrie. La curiosité le porte à l'étude des sciences pour former son esprit, et perfectionner sa raison contre les ténèbres de l'ignorance; et l'industrie lui a fait inventer des habits pour couvrir sa nudité, et défendre son corps contre les injures des saisons. Mais cet homme abusant des dons de la nature, aussi bien que de ceux de la grâce, s'en est servi contre lui-même et contre son créateur : comme sa curiosité est devenue criminelle, il n'a tiré souvent autre fruit de son étude et de sa science que des erreurs et des hérésies, dont il a combattu la foi et corrompu la religion. Et comme son industrie est devenue vicieuse, il n'a aussi tiré autre fruit de l'usage des habits que le luxe et la mode, dont il a choqué la modestie, et offensé la pudeur. Il n'y a pas lieu pourtant de s'étonner de ce déréglement, si on considère qu'il ne suit souvent pour règle de sa conduite, que le mouvement de sa passion, plutôt que les lumières de sa raison. Car, comme les artisans suivent les règles de leur art dans les ouvrages; les philosophes, les règles du syllogisme dans leurs arguments; les médecins les aphorismes de médecine dans leurs ordonnances; les juges les lois de la jurisprudence dans leurs arrêts; les capitaines les règles de la discipline militaire dans les siéges et dans les combats; et les princes les maximes de la politique dans leur gouvernement, de même je puis dire que l'homme ne garde souvent d'autres règles dans sa conduite, que celles de ses passions. L'avarice lui prescrit les maximes qu'il doit garder dans l'acquisition du bien; l'ambition lui marque celles qu'il doit suivre dans la poursuite de l'honneur; la colère lui inspire celles qu'il doit observer dans la vengeance des injures; en un mot, sa légèreté et son caprice lui font suivre la mode et la coutume dans l'usage des habits. Je crois pourtant, messieurs, que c'est ici le péché originel des Français et leur inclination dominante; il semble qu'ils se soient fait une loi d'imiter toutes les nations étrangères, non-seulement dans leurs vices, en suivant leurs coutumes, mais encore dans leurs habits, en suivant leurs modes.

On me répondra peut-être qu'Alexandre en usait de la sorte, que ce grand prince s'en trouvait bien, puisque pour apprivoiser les peuples nouvellement conquis à son empire, il s'accommodait à leur manière, il prenait leurs habits, pour gagner leur bienveillance, et se vêtait à leurs modes, pour les accoutumer à sa domination. Mais avouons, messieurs, que ce que ce conquérant faisait par un secret de politique, les Français le font par une légèreté d'esprit. Les autres nations sont fermes et constantes en ce point : leur mode de s'habiller aujourd'hui est celle qu'ils ont reçue de leurs pères; ni le caprice des particuliers, ni leur commerce avec les étrangers n'y ont fait nul changement : ils s'habillent aujourd'hui comme on s'habillait parmi eux dans les premiers siècles ; et si leurs ancêtres revenaient au monde, ils ne méconnaîtraient pas leurs neveux à leurs habits, puisque la nouveauté, ni la mode, ne les ont point encore travestis. Puis donc que ce vice est si particulier à notre nation, que je pourrais dire avec Tertullien : *Habitum vertere naturæ totius solemne munus est* (*Lib. de Pallio*, *cap.* 2) : que c'est de la nature même qu'elle a emprunté la coutume de changer aussi souvent d'habits, qu'elle fait de saisons; je ne puis dissimuler, sans trahir mon ministère, les abus qui se commettent dans ces diverses modes que le démon a inventées à la honte du christianisme et à la damnation des chrétiens. Et afin de vous en convaincre, je soutiens que ces modes immodestes sont coupables de trois crimes qui ne méritent rien moins que l'enfer; savoir d'orgueil, de lasciveté, et de scandale : c'est-à-dire qu'elles sont vaines, lascives et scandaleuses. Vaines, puisqu'elles flattent l'orgueil de l'esprit ; lascives, puisqu'elles corrompent l'innocence des mœurs; scandaleuses, puisqu'elles offensent la charité du prochain. En tant qu'elles flattent l'orgueil de l'esprit, elles sont contraires à l'humiliation des pécheurs ; en tant qu'elles corrompent l'innocence des mœurs, elles sont contraires aux obligations des pénitents; et en tant qu'elles offensent la charité du prochain, elles sont contraires à la qualité de juste : ainsi, de quelque condition que vous soyez, pécheurs, pénitents, ou justes, si vous suivez ces modes, vous êtes convaincus d'être nécessairement ou superbes, ou lascifs, ou scandaleux; puisqu'elles-mêmes inspirent de la vanité, portent à l'incontinence, et causent du scandale. C'est ce que vous verrez dans les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

L'orgueil, qui est un appétit déréglé de sa propre excellence, de la gloire et de l'honneur du monde, est si enraciné dans le fond de notre nature corrompue, qu'il fait que l'homme, tout misérable qu'il est, ne se contente pas de tirer sa gloire de la vertu, il la veut encore tirer du vice, et se faire un sujet de vanité de ce qui devrait être le sujet de sa honte (*D. Tho.* 1, 2, *qu.* 84, *art.* 2, *in*

corp.). C'est ce qui arrive ordinairement dans le luxe des habits : l'esprit de l'homme et de la femme est tellement déréglé en ce point, que se servant de la nécessité pour flatter son orgueil, il renverse l'intention de la nature et combat les desseins de Dieu : et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, que comme les ouvrages de la nature sont des ouvrages d'une souveraine intelligence qui ne viole jamais ses règles, et qui ne s'écarte jamais de sa fin, puisqu'elle est conduite par la sagesse de Dieu même, qui est son premier auteur; aussi ses intentions sont si justes et si raisonnables, qu'elle ne se propose jamais rien à faire que ce qui est de meilleur et de plus parfait; en sorte que s'il lui échappe quelquefois de ne pas suivre fidèlement ses règles, de s'éloigner de son but, et de produire des monstres, elle les regarde aussitôt comme des péchés publics qui doivent être punis, et comme des productions illégitimes qui doivent être étouffées. Tellement que comme elle fait toutes choses avec un certain rayon de sagesse, qui est un écoulement de celle de Dieu, qui éclate en toutes ses œuvres; il est certain que comme elle a attaché la beauté à la vertu, pour nous inviter à la suivre, et la honte au péché, pour nous empêcher de le commettre, elle a aussi attaché une certaine pudeur à la nudité pour nous obliger de nous couvrir avant que de paraître aux yeux du monde. D'où vous pouvez juger que c'est la nature aussi bien que la nécessité, qui est devenue la maîtresse des arts et l'inventrice des habits, mais qu'en cela sa première intention n'a été que de soulager les nécessités du corps, et non pas de flatter la vanité de l'esprit.

Or, qu'a fait l'esprit d'orgueil, qui est le corrupteur des ouvrages de la nature aussi bien que de ceux de Dieu? il a renversé les plus saintes intentions de l'un et de l'autre, en faisant servir la nécessité dds habits à la vanité de l'esprit. C'est contre ce grand abus, qui s'était déjà glissé dans les premiers siècles de l'Eglise, que Tertullien a hautement déclamé, lorsque, considérant le luxe extraordinaire des habits, il dit que c'est un péché qui offense la nature et qui renverse ses intentions : *Primum tegendo homini*, dit-il, *necessitas præcessit*, *dehinc ornando imo et inflando*, *ambitio successit* (*Lib. de Pallio*, c. 3). La nécessité a donné la première invention des habits; mais la vanité a donné la première invention des modes : les habits sont inventés pour couvrir la nudité du corps, mais les modes sont inventées pour flatter l'orgueil de l'esprit; en sorte que ce qui se faisait au commencement du monde, par pure nécessité, ne se fait plus, dans la suite des siècles, que par pure vanité. En effet, quel est le premier usage des habits? sinon de nous défendre des injures de la saison, et de couvrir un corps qui est devenu honteux et rebelle, sitôt qu'il a cessé d'être pur et innocent; et quelle est la fin des modes? sinon d'enfler le cœur, et de lui faire tirer de la gloire du sujet de nos plus grandes humiliations. Peut-on voir un exemple plus naturel de cette sotte vanité que celui que le prophète nous représente dans la personne du roi de Tyr, lorsque, dans le portrait admirable qu'il nous fait de ce prince, il nous le représente, non seulement rempli de sagesse, et remarquable par sa beauté, mais encore superbe et magnifique dans ses vêtements : *Omnis lapis pretiosus operimentum tuum* (*Ezech.*, XXVIII, 13). Votre habit, lui dit-il, était couvert de toutes sortes de pierres précieuses. Mais quel fut l'effet que produisit le luxe de ses habits, sinon l'orgueil de son esprit qui fit, qu'ébloui de sa propre beauté, la tête lui tourna, et fit une chute si déplorable, que les Pères en ont fait la figure de la chute de Lucifer : *Elevatum est cor tuum in decore tuo; perdidisti sapientiam tuam in decore tuo*, lui reproche le prophète: la vanité que vous avez tirée de votre beauté et de la richesse de vos habits, vous a enflé le cœur, et vous a fait perdre votre sagesse (*S. Ambr.*, *lib. de Parad.*, *cap.* 2; *S. Jerom. Theodoret. S. Aug.*, *lib.* 11, *de Genes. ad lit.* (*c.* 26. *Ibid.*, *v.* 17). Croyez-vous, messieurs et mesdames, avoir l'esprit plus fort et plus éclairé que ce prince, pour pouvoir étouffer dans vos cœurs l'orgueil que le luxe des habits y fait naturellement naître?

Mais, afin de vous désabuser une fois en votre vie, je soutiens que, de quelque côté que vous considériez le luxe de vos habits, soit quant à la matière, soit quant à la forme, vous y trouverez un plus grand sujet de confusion que de gloire. Quant à la matière, il faut, malgré vous, tomber d'accord qu'elle n'est que la dépouille des bêtes, ou l'excrément des minéraux. Car, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que la laine, sinon la toison des moutons? Qu'est-ce que la soie qui compose vos plus riches étoffes? sinon la bave et l'écume des vers, ou le sépulcre fragile que se bâtissent, en mourant, ces petits animaux. Qu'est-ce que la pourpre, qui n'était autrefois réservée que pour l'ornement des rois, et dont le riche avare de notre Evangile était si superbement habillé: *Induebatur purpura*, sinon le sang de quelques petits poissons qui sont devenus les victimes de notre cruelle vanité? Que sont les perles qui brillent sur les têtes et autour du cou des dames? sinon les verrues des nacres, et la partie la plus épaisse de l'écume de la mer, qu'elles ne peuvent convertir en leur substance? Que sont les diamants et les rubis, sinon de l'eau congelée dans le sein des rochers? Qu'est-ce que l'or que l'on emploie à tant d'usages profanes, sinon les parties d'une terre stérile à qui le soleil donne la dureté, à qui le feu donne de l'éclat, et à qui l'opinion donne le prix? Qu'est-ce, en un mot, que cette toile si fine, dont étaient faites le chemises de notre riche avare, et que l'Evangile appelle de fin lin : *Induebatur bysso*, sinon une herbe que nous voyons naître et mourir dans les campagnes, qui s'infecte, et se corrompt dans les eaux, qui est tirée en filets, tournée au fuseau, étendue sur un

métier, tissue avec la navette, blanchie à la rosée, et enfin taillée en mouchoir et en collets, mais d'une manière si fine, si transparente et diaphane, qu'on la prendrait, dit un ancien, pour du vent tissu, et pour de l'air empesé : *Ventum textilem* (*Pétrone*)? Je vous demande après cela, messieurs, ne faut-il pas avoir perdu le bon sens pour tirer vanité du luxe de vos habits, et pour vous montrer avec tant de faste aux yeux du monde, couverts des excréments de la terre, et des dépouilles des animaux ? Cependant c'est ce qui se fait tous les jours, dit Tertullien : *Aut ut luxuria negotietur, aut ut gloria insolescat ;* ou pour devenir plus impudiques, ou pour vous rendre plus orgueilleux, pour ajouter un nouveau foyer à votre incontinence, ou pour fournir une nouvelle matière à votre vanité.

Que si vous considérez ces habits quant à la forme, ou quant à la mode, il n'y a point d'esprit bien tourné qui n'y trouve plus de sujet de s'humilier que de s'enorgueillir. Car qu'est-ce que la mode, qui est la grande idole que tout le monde adore? Je réponds premièrement avec Tertullien (*Lib. de hab. mulieb.*, *c.* 2), que c'est une invention du diable qui, connaissant l'orgueil naturel de l'homme, et la vanité de la femme, les a attaqués par leur faible, c'est-à-dire par leur passion dominante, pour les porter au crime; il a attaqué l'homme par la curiosité, c'est-à-dire par l'étude et la recherche des sciences défendues, comme l'art de deviner, de l'astrologie judiciaire, et des autres connaissances propres à enfler son esprit, et à le faire évanouir dans ses pensées. Mais pour ce qui est des femmes, les anges apostats, dit ce savant africain, les tentent encore avec plus de succès par l'amorce du luxe et de la pompe des habits : *Proprie et quasi peculiariter feminis instrumentum istud muliebris gloriæ contulerunt,* Oui, ce sont ces esprits orgueilleux qui, pour infecter les femmes de leur esprit d'orgueil, leur ont inspiré ces diverses sortes de modes et d'habits, desquels leur sexe tire sa plus grande gloire ; ou bien disons que cette mode n'est proprement que l'effet de l'imagination grotesque d'un artisan qui, pour faire valoir son métier, gagner de l'argent, établir sa réputation, et contenter l'humeur volage des Français, a cru que, comme les éléments se trouvent dans tous les mixtes, qu'aussi toutes les nations étrangères se pourraient trouver dans la française, si celle-ci en pouvait prendre, non-seulement les mœurs et les coutumes, mais encore les modes et les habits : *Ingenia vestificinæ artis*, dit le même Tertullien, *varias indumentorum formas promulgavere* (*Idem*, *ibid.*). En effet, messieurs, les artisans et inventeurs de modes n'ont pas mal réussi, puisque s'il fallait juger la nation par l'habit, on pourrait dire que, comme l'homme a quelque chose de commun avec toutes les créatures, l'être avec les pierres, la vie avec les plantes, le sentiment avec les animaux, et le raisonnement avec les anges; qu'aussi le Français a quelque chose de commun, dans les habits, avec les autres nations du monde : il a pris le juste-au-corps des Allemands, la culotte des Suisses, la veste des Hongrois, et la perruque des Sarrasins; les femmes mêmes ne sont pas exemptes de ce blâme, et je puis faire à nos dames le même reproche que Tertullien fait à celles de Carthage : *Pudet eas nationis suæ, quod non Germanæ aut Gallæ sunt pocreatæ, ita patriam capillo transferunt* (*De cultu fœm.*, *cap.* VI) : Les femmes africaines ont honte de leur nation, et rougissent de n'être pas nées Allemandes ou Françaises ; mais si elles ne le sont pas de naissance, elles tâchent de le devenir par la coiffure et par l'imitation de leurs habits. Ainsi nos dames, ayant honte d'être nées Françaises, elles s'étudient de devenir Espagnoles ou Italiennes, non-seulement en apprenant leur langage, mais encore en prenant leurs modes et leurs habits. Peut-on faire plus d'outrage à la nature que de vouloir paraître tout autre que ce qu'elle nous a a fait naître, et faire plus d'injure à sa nation que d'abandonner les coutumes de son pays pour emprunter celles des étrangers?

Or, pour faire voir tous les excès qui se commettent en cette matière, Tertullien, qui l'a traitée à fond, en distingue deux particuliers du côté de la matière ou des étoffes des habits ; et deux du côté de la forme ou des modes, Les excès ou abus qui se commettent du côté de la matière sont : *Raritas et peregrinitas :* La rareté et la singularité, qui ont toujours trouvé grâces aux yeux du monde à cause de la nouveauté (*Lib. de hab. mulieb.*, *cap.* 3), La rareté consiste en ce qu'elles ne sont point communes ni familières à toutes sortes de personnes ; car les choses communes perdent leur prix dans l'opinion des hommes : et les merveilles que Dieu même fait tous les jours dans la nature deviennent méprisables parce qu'elles sont trop fréquentes. La singularité consiste en ce que ces étoffes viennent des pays étrangers ; c'est ce qui fait que les draps qui se font dans le royaume, ne paraissant pas assez précieux pour contenter la vanité des Français, ils en font venir des pays étrangers, d'Angleterre, de Hollande, d'Espagne, de Turquie, de la Chine et des Indes, pour se faire distinguer par l'habit plutôt que par le mérite. Les deux autres abus qui se commettent dans la façon et dans les modes sont, *cultus et ornatus*, et, dit ce Père, l'artifice et l'ornement : l'artifice renferme l'or, l'argent, les pierreries, qui sont choses innocentes en elles-mêmes ; l'ornement consiste dans le fard par lequel on peint le visage et les cheveux pour changer de teint, de poil et de couleur, et tromper ainsi les yeux du monde. Le premier est un péché de superbe, parce qu'il enfle l'esprit ; le second est un péché de prostitution, parce qu'il souille le corps : et l'un et l'autre de ces abus sont, non-seulement contraires à l'ordonnance du roi, qui les a souvent défendus par ses édits, et à l'intention de la nature,

qui ne nous a donné des habits que pour servir à la nécessité et non pas au luxe; mais encore aux desseins de Dieu, qui ne nous en a permis l'usage que pour nous donner une matière d'humiliation, et non pas un sujet de vanité.

Voici, messieurs, l'une des plus grandes injures qu'on puisse faire à Dieu et sur laquelle peu de chrétiens font réflexion: ils sont persuadés, à moins que d'avoir renoncé à la foi, que Dieu est leur créateur, qu'ils sont l'ouvrage de ses mains, que c'est lui qui les a tirés du néant, que c'est lui qui les a formés dans le sein de leur mère, ainsi que Job et la mère des Machabées l'ont confessé; en un mot, que c'est lui qui a, non-seulement créé leurs âmes, mais encore organisé leurs corps, qui a donné la couleur à leurs cheveux et marqué la mesure de leur taille. Cela est si véritable que Jésus-Christ, dans l'Evangile, assure qu'aucun homme mortel n'a la puissance d'ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée, ni de rendre un seul de ses cheveux blanc ou noir (*Matth.*, VI, 27; *Idem*, V, 36). Cependant considérez à quel excès la vanité a emporté l'esprit des femmes : *Displicet eis plastica Dei*, dit Tertullien : L'ouvrage de Dieu leur déplaît : *In seipsis redarguunt, reprehendunt artificem omnium :* elles se veulent mêler de corriger et de reprendre en elles-mêmes le souverain artisan de toutes choses : *Reprehendunt enim cum emendant, cum adjiciunt, cum autem medicaminibus ungunt, genas rubore maculant, oculos fuligine collinunt* (*De cultu fem.*, *cap.* V). Car, ne font-elles pas outrage à l'ouvrier lorsqu'elles réforment son ouvrage, qu'elles en cachent les défauts, qu'elles mettent du blanc sur leur visage, du rouge sur leurs joues et sur leurs lèvres, du noir sur leurs sourcils et sur leurs paupières; qui, pour paraître d'une plus haute taille que celle que le Seigneur leur a donnée, se font de leurs souliers une espèce de base, ou de piédestal, et qui, pour tromper les yeux du monde et se moquer de Dieu, affectent de paraître tantôt brunes et blondes tantôt par une coiffure de cheveux empruntés, que ce Père appelle, par une expression extrêmement forte : *Exuvias alieni capitis forsitan immundi, forsan nocentis et gehennæ destinati* (*Lib. de cultu fem.*, *cap.* VII) : les dépouilles d'une tête étrangère, d'une tête sale et vilaine, de la tête d'un criminel qui a peut-être été pendu, ou peut-être d'un réprouvé même qui est déjà damné. Jugez après cela si vous avez bien sujet de tirer vanité de vos perruques et de vos coiffures. Pour moi, je ne puis concevoir comme elles ne vous donnent pas plus d'horreur que de complaisance.

Que vous semble, messieurs, de tout ce discours? Ne diriez-vous pas que ce Père a déclamé contre les désordres que les chrétiens et les chrétiennes commettent en ce point, dans notre siècle, lorsqu'il a fait le portrait de ceux qui se commettaient de son temps? Car, dites-moi, je vous prie, comment voulez-vous que Dieu vous reconnaisse, à la mort, pour l'ouvrage de ses mains, puisque vous vous êtes défigurés depuis les pieds jusqu'à la tête? Saint Cyprien, imitant le style et suivant le génie de son maître Tertullien, a dit une parole à ce propos, qui devrait faire frémir une âme qui conserve encore quelque sentiment de religion. Ce généreux martyr de Jésus-Christ et défenseur de la discipline de l'Eglise, exhortant un jour les vierges à avoir en abomination toutes sortes de fards ou d'artifices, qui peuvent déguiser le visage et les yeux, leur dit : *Deum videre non poteris, quando oculi tui non sunt quos Deus fecit, sed quos diabolus infecit* (*Lib. de Discip. et hab. Virg.*) : Je vous déclare, ma fille, et c'est l'Esprit divin même qui vous le déclare par ma bouche, que vous ne pourrez jamais voir Dieu, parce que vos yeux ne sont pas ceux que Dieu a formés par sa puissance, mais ceux que le diable a corrompus par le fard.

Que si cela ne suffit pas encore pour faire évaporer la fumée de votre tête, et étouffer la vanité dans votre cœur, remontez, je vous prie, jusqu'à la naissance des siècles, entrez dans le paradis terrestre, et considérez avec moi dans l'esprit de la foi et du christianisme, que Dieu ayant créé nos premiers parents dans la grâce aussitôt que dans la nature, sa bonté ne leur donna point d'autre habit que la robe d'innocence. Comme la justice originelle avait établi son empire dans leurs âmes et dans leur corps, que leurs âmes n'étaient point sujettes aux dérèglements des passions, ni leurs corps aux mouvements de la concupiscence, l'une et l'autre n'avaient point ainsi honte de leur nudité. Tout était pur, tout était chaste, nulle pensée déshonnête, nul regard lascif, nul mouvement déréglé ne troublait l'innocence de leur vie, ni la sainteté de leurs mœurs : mais en même temps qu'ils furent dépouillés de la justice originelle, la honte qui suivit aussitôt leur péché les obligea de se couvrir de feuilles, afin de cacher à leurs yeux ce qui leur reprochait leur crime et ce qui offensait leur pudeur (*Genes.*, III, 21.). Dieu même leur fut indulgent jusque dans leur péché, puisque pour faire servir la nécessité à leur humiliation, et la honte à leur pénitence, il leur fit des habits de peau dont il les revêtit pour leur apprendre qu'ayant perdu la grâce, qui les rendait semblables aux anges, ils étaient devenus, par leur péché, semblables aux bêtes. Mais pourquoi, messieurs, un habit si austère à des personnes qu'il avait revêtues auparavant de tant d'honneur, de beauté et de gloire? Quoi! manquait-il à Dieu de l'industrie, ou de l'étoffe pour les mieux habiller; et celui qui avait revêtu le soleil de lumière, semé le firmament d'étoiles, et émaillé la terre de mille fleurs, qui avait donné l'écarlate aux roses et la pourpre aux violettes, n'avait-il rien de plus doux ou de plus précieux que des peaux de bêtes pour faire leur premier habit? Vous jugez bien, messieurs, qu'il ne manquait à Dieu ni étoffe ni industrie; mais il voulut humilier l'orgueil de ces deux premiers criminels du monde, en leur donnant

un habit de pénitence et de mortification : *Habitum pœnitentiæ*, l'appelle Tertullien. Mais cependant, que fait l'esprit corrompu du siècle ? il semble qu'il ait entrepris de braver Dieu, de renverser ses desseins, d'insulter à sa justice, de se moquer de ses arrêts, et de faire que l'homme tire vanité de son crime, en tirant vanité de ses habits. En effet, il y a peu de personnes au monde qui n'en tirent quelque avantage, qui ne se distinguent par l'éclat de l'or et de la soie, quand elles sont tant soit peu distinguées par leur condition, et qui ne fassent, des marques honteuses du premier crime, le superbe trophée de leur ambition.

Mais, hélas ! messieurs, que Tertullien était un juge bien plus équitable de toutes ces vanités, lorsque, considérant tous ces vains ornements dont les femmes se parent avec tant d'orgueil, il nous les décrit par des paroles bien remarquables : *Omnia ista damnatæ et mortuæ mulieris impedimenta sunt*, dit-il, *quasi ad pompam funeris constituta* (*Lib. de Habit. mulieb.*, c. 1) : Tout ce grand appareil de jupes, de collets, de robes, colliers, bracelets, guipures, rubans, toilettes, sont les caractères d'une femme morte à la grâce, et déjà condamnée au jugement de Dieu, et les tristes ornements dont elle se pare pour sa pompe funèbre : remarquez ces deux mots, *mortuæ et damnatæ mulieris* : les ornements funèbres d'une femme mondaine, qui est morte à la grâce, à la vertu, à la pudeur, et qui est déjà condamnée au tribunal de la justice divine par un jugement anticipé. Ce n'est pas moi qui suis l'auteur de cette pensée, c'est un ancien Père, et un des premiers défenseurs de l'Eglise, qui a combattu par sa plume les premiers persécuteurs de la foi ; c'est un Père qui vivait dans le second et dans le troisième siècle, c'est un auteur dont les hérétiques même reçoivent le témoignage, parce que, de son temps, disent-ils, la doctrine de l'Eglise était encore dans sa pureté; les méchants théologiens n'en avaient pas altéré la doctrine par leurs pernicieuses erreurs, et les méchants casuistes n'en avaient pas corrompu la morale par leurs opinions relâchées : dans ce siècle donc auquel la discipline ecclésiastique et le christianisme naissant étaient dans toute leur vigueur, les vains ornements des femmes passaient pour les marques visibles d'une apostasie secrète de la foi et de la religion. Il est vrai que cet auteur n'est pas demeuré ferme dans la vérité, et que, ou par un secret dépit, ou par un orgueil insupportable, ou par une autorité indiscrète, il est tombé dans les erreurs de Montanus : mais sa morale en ce point est très-conforme à la doctrine de l'Eglise et à celle des apôtres, et tous les Pères des siècles suivants l'ont soutenue avec une pareille force, sans en rien relâcher, témoin saint Jérôme, qui, parlant d'une femme mondaine, la décrit en ces termes : *Divitiarum fasciis colligata in sæculi jacebat sepulcro* (*Epist. ad Marcellam*) : Elle s'était comme liée et ensevelie avec ses superbes ornements dans le sépulcre du siècle.

Mais, parce que le malheur des derniers temps a établi un usage contraire à la sainteté des premiers siècles, on se persuade que cette dangereuse coutume du monde, et que ces modes lascives, qui sont les inventions de Satan, pourront prescrire contre la loi de Jésus-Christ, contre les maximes de l'Evangile, et contre les vœux que vous avez faits au baptême. Mais, non, messieurs, vous vous trompez; non, mesdames, vous êtes abusées : ce soin déréglé que vous prenez de vous parer d'un air si mondain, et si opposé à la pudeur de votre sexe, pour plaire aux yeux des hommes ou pour contenter votre vanité, est une de ces œuvres du diable, et de ces pompes du monde à laquelle vous avez renoncé dans le baptême, et, toutes les fois que vous vous habillez de cette manière qui offense les yeux, vous violez votre vœu, et vous faites une abjuration secrète du christianisme, puisque vous renoncez à l'humilité chrétienne, qui ne peut souffrir le luxe, et à la pudeur de votre sexe, qui doit renoncer à toutes les amorces d'impureté. Ainsi j'ai eu raison de dire que ces modes sont coupables de plusieurs crimes ; elles sont non-seulement vaines, puisqu'elles flattent l'orgueil de l'esprit, mais elles sont encore lascives, puisqu'elles corrompent l'innocence des mœurs. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quoique la vertu du sacrement de baptême soit admirable et souverainement efficace, puisqu'elle est une participation de celle du sang de Jésus-Christ, si est-ce pourtant qu'il faut avouer que si elle a assez de force pour effacer le péché originel, elle n'en a pas assez pour éteindre le feu de la concupiscence. Ce foyer est comme une étincelle du feu d'enfer, rien ne le peut étouffer dans nos corps ; il se conserve sous les eaux du baptême, et sous les cendres de la pénitence : et quoiqu'il soit aussi semblable au feu élémentaire qui, étant dans sa propre sphère, n'a pas besoin d'aliment pour se nourrir et pour se conserver : si est-ce pourtant qu'il se fait de tous les objets qu'on lui présente une matière propre à nourrir ses flammes, et à entretenir son embrasement. Or, entre toutes les choses qui sont capables d'irriter davantage son ardeur, je soutiens que ce sont les modes lascives dont les dames ont coutume de s'habiller ; comme elles sont inventées par un esprit ennemi de la pudeur et de la chasteté, elles ravissent l'innocence des filles, et portent la corruption dans les bonnes mœurs des jeunes gens. Examinez, je vous prie, sans aucune préoccupation, les mauvais effets qu'elles produisent, et vous tomberez d'accord qu'elles corrompent l'esprit par de mauvaises pensées, le cœur par des affections impures, et tout le corps par une entière prostitution.

1. Il est certain en bonne philosophie, que rien n'entre dans l'esprit, qui ne se fasse un passage par les sens : c'est un ordre établi

de la nature, que tous les objets extérieurs doivent envoyer leurs espèces aux organes du corps pour de là aller former les fantômes que l'entendement doit nécessairement contempler pour en tirer la connaissance ; il est vrai qu'il y a eu autrefois une grande dispute entre de certains philosophes touchant l'excellence et la noblesse des sens de l'ouïe et de la vue, les uns ayant pris le parti des yeux et les autres le parti des oreilles : pour moi, j'estime qu'on peut accorder ce différend, en disant que l'ouïe est plus noble que la vue, en ce que la foi et les sciences doivent passer par l'oreille pour entrer dans l'esprit. Mais la vue, d'un autre côté, semble être plus excellente que l'ouïe, puisque les exemples des vertus doivent passer par les yeux pour aller promptement au cœur. L'esprit ne connaît les vertus que comme admirables dans les préceptes qu'on en donne à l'oreille, mais il les connaît comme imitables dans les exemples qu'on en donne aux yeux. Ce que je dis des vertus, je le dis encore des vices ; le poison s'insinue plus fortement et plus insensiblement dans l'âme par une action criminelle que par un méchant discours.

Cela supposé, dites-moi, je vous prie, parlons ici sincèrement et de bonne foi, sans flatter le mal et sans déguiser la vérité, quel est le dessein de ces jeunes hommes, desquels il me semble qu'un ancien poète chrétien, qui fleurissait dans le quatrième siècle, sous l'empire du grand Théodose, a fait le portrait dans son poème admirable, qui porte pour titre : *Flamartigenia*, ou de l'origine des péchés, quand il a dit,

Cernas mollescere cultu
Heroas.
(*Prudent. in Flamartig.*)

des hommes qui font les héros de cours et de la ruelle, et que le continuel commerce avec les femmes a rendus efféminés dans leurs habits aussi bien que dans leurs mœurs ; et quel est le dessein de ces femmes mondaines qui se sont érigées en déesses du quartier et de la veillée, sinon, répond Tertullien, un désir mutuel de plaire aux yeux et d'agréer à l'esprit les uns des autres : *Et viris propter feminas, et feminis propter viros, vitio naturæ ingenitæ est placendi voluntas* (*Lib. de cul. fem. cap.* VII). Voilà pourquoi on ne paraît avec la pompe des beaux habits en public que pour voir et pour être vu ; voilà la maligne intention dont l'esprit de tous les jeunes gens est empoisonné, étant persuadés que, aussitôt que les yeux, *qui sunt in amore duces*, qui sont les guides et les maîtres de l'amour, seront éblouis, le cœur sera bientôt gagné. En effet, n'excusons point les dames, nous sommes très-persuadés par l'expérience qu'elles ne se parent jamais quand elles doivent demeurer seules dans leur chambre et au coin de leur feu : la solitude est ennemie du luxe ; quand elles n'ont point de témoins qui les regardent, point de dévots idolâtres qui les admirent, et point d'adorateurs impies qui leur donnent de l'encens, elles sont bientôt lassées de se parer ; tout cet équipage qui flatte la vanité de l'esprit tient tout leur corps dans une si grande contrainte qu'elles sont obligées de se demander quelquefois quartier à elles-mêmes et de s'aller dépouiller pour respirer un peu à leur aise. Saint Ambroise est admirable dans le portrait qu'il fait d'une de ces esclaves de la vanité : *Hinc collum catena constringit*, dit-il, *inde pedes compes includit* (*Lib.* I *de Virginib.*). Vous la voyez paraître en public avec des chaînes au cou et aux bras et des entraves aux pieds ; il est vrai que ces chaînes sont d'or, mais elle ne gémit pas dans un moindre esclavage que si elles étaient de fer. N'importe, incommodité, esclavage, contrainte, tout cela est agréable à son esprit, pourvu qu'elle ait le plaisir de plaire aux yeux. Or, comment appelez-vous ce désir, sinon, *elaborata libido*, répond Tertullien, une passion déréglée et un crime étudié ? Ainsi, excusez tant qu'il vous plaira votre luxe, votre fard et le soin de vous parer, par une bonne intention ; je me moque de votre excuse, jamais une chose qui est mauvaise en elle-même ne peut-être justifiée par une bonne intention. La pensée de plaire aux hommes n'est jamais innocente, le désir de les engager est toujours criminel, et il est autant diffiicle de vouloir donner de l'amour aux autres et de n'en point prendre, comme il est difficile de porter dans son sein le feu dans la maison de son voisin sans se brûler soi-même.

C'est donc mal comprendre l'étroite liaison qu'il y a entre les yeux et l'esprit, de vouloir paraître belle et agréable aux yeux du monde, sans vouloir en même temps peindre une image de sa beauté et de ses agréments dans l'esprit de ceux qui vous voient, et dont vous voulez être vue. Job avait bien mieux compris le secret de cette philosophie, et la malice de ce procédé, lorsque, pour conserver la pureté de ses yeux et l'innocence de son esprit, il disait : J'ai fait une convention avec mes yeux, que je ne penserais jamais à aucune femme (*Job.*, XXXI, 1). Voici, messieurs, une façon de parler bien étrange, et un traité bien mystérieux, de faire un accord avec ses yeux pour ne point penser à une personne ; on ne pense pas avec les yeux, mais avec l'esprit. Les pensées sont pour celui-ci ; les regards sont pour ceux-là. Voici donc le sens de ces paroles : c'est qu'il y a une si grande dépendance et une subordination si naturelle entre les opérations de l'âme et celles des sens, que notre entendement serait sans connaissance, et notre volonté sans amour, si nos sens ne leur envoyaient les espèces des objets que celui-là doit connaître, et que celle-ci doit aimer. Voilà pourquoi le saint homme Job, qui connaissait cette dépendance, a eu raison de faire un traité avec ses yeux de ne penser jamais à femme ; c'est-à-dire, de ne les regarder jamais, afin de ne penser jamais à elles. D'où il faut conclure avec Tertullien : *Quod non de integra conscientia venit studium placendi, per decorem, quem natu-*

raliter invitatorem libidinis scimus (*Lib. de cultu fem. c.* 2.) : que le désir de plaire aux yeux de la beauté, qui irrite naturellement la concupiscence, ne peut venir d'une conscience bien droite, ni d'une intention bien pure, mais d'un esprit qui est déjà déréglé par de mauvaises pensées, et d'un cœur corrompu par des affections criminelles.

C'est ici la seconde manière dont les modes lascives corrompent l'innocence des mœurs de l'un et de l'autre sexe; car quand les yeux se sont laissé éblouir par l'éclat d'une beauté impudique, son fantôme s'imprime bientôt dans l'esprit, et l'esprit étant suborné, il lui est facile de séduire la volonté, et d'enlever le cœur. Je crois, messieurs, que vous n'ignorez pas que la simple pensée du crime n'est pas criminelle, et que la connaissance des objets les plus abominables du monde ne rend point l'esprit coupable. Si la volonté n'y donne son consentement : si la simple vue du mal pouvait rendre méchant, Dieu, dont la connaissance infinie se porte sur tous les crimes qui se commettent en tout temps, en tous lieux, et par toutes les nations de la terre, ne serait ni saint ni impeccable, s'il n'en pouvait être témoin, sans être complice, et s'il ne pouvait les voir, ni les connaître, sans les vouloir, ou sans les approuver. Il n'y a donc que la seule volonté du crime qui fasse les criminels, il n'y a que la seule affection du pécheur qui mérite d'être punie, et que son cœur, qui soit complice de tous ses péchés. Voilà pourquoi le Fils de Dieu nous assure que c'est du cœur que sortent les pensées de tous les crimes, d'adultère, d'homicide, de fornication, de blasphème et de vengeance, comme autant de ruisseaux empoisonnés d'une source corrompue (*Matth.*, XV, 19). Or, comment appelez-vous toutes ces modes du monde, et ces manières de s'habiller si déshonnêtes, ces gorges tout ouvertes, ces bras tout nus, ces épaules découvertes, ces mouches, cette gomme, ce vermillon, cette céruse, cette poudre, ce fard, ces cheveux frisés et empruntés, pour paraître tantôt brunes et tantôt blondes, sinon, *ingenia iniquitatis*, répond Tertullien : des inventions d'iniquité, des productions de l'enfer, et des stratagèmes du diable ? *Quod enim nascitur opus Dei est, ergo quod fingitur diaboli negotium est* (*Lib. de cultu fem. c.* 6): Car, tout ce qui est né avec nous, ou que la nature nous donne, est l'ouvrage de Dieu et un bienfait de sa bonté : mais tout ce que l'art y ajoute pour nous déguiser, et pour nous embellir, est une invention du diable qui entreprend de corrompre en nous l'ouvrage du Créateur. Mais quelle est la fin de toutes ces transfigurations que le fard fait sur le visage pour lui donner une beauté trompeuse et étrangère, sinon de remplir l'esprit de mauvaises pensées et de fantômes impurs, et de souiller le cœur par mille affections deshonnêtes, et par mille désirs criminels? La raison est que la volonté étant une puissance aveugle, elle se laisse conduire par l'entendement, et quand son guide est trompé, elle se sent aussitôt de la tromperie; car il n'y a pas beaucoup de chemin à faire pour passer de la complaisance de l'esprit au consentement de la volonté ; ainsi le dérèglement de ces deux puissances de l'âme ne vient souvent que d'un simple regard.

Voyez, je vous prie, un exemple admirable de cette vérité dans l'Ecriture. Judith divinement inspirée de s'exposer pour le salut de sa patrie, et pour la liberté de son peuple, crut que pour triompher d'Holoferne, général des armées de Nabuchodonosor, il le fallait combattre par les attraits de sa beauté, plutôt que par la force des armes ; et quoique sa beauté fût égale à sa vertu, elle se persuada néanmoins qu'il ne fallait pas négliger les inventions de l'art, ni le luxe des habits, qui en relèvent l'éclat, et lui donnent de nouvelles grâces. C'est pourquoi l'histoire sainte remarque que cette héroïne des Juifs, sortant de la prière toute remplie de l'Esprit de Dieu, se dépouille de ses habits de deuil, quitte la haire et le cilice, se lave tout le corps avec de précieuses liqueurs, parfume ses habits, laisse flotter ses beaux cheveux sur ses épaules, pare son cou, sa tête, et ses bras de perles, de bijoux et de pierreries, prend les sandales à ses pieds, qui étaient une espèce de chaussure aussi galante que riche, afin de faire un amoureux du tyran persécuteur de son peuple. En effet, l'événement répondit à son attente, et son projet eut un succès si heureux que sa beauté partagea avec son courage le péril du combat et l'honneur du triomphe ; Dieu même se mit de la partie pour favoriser son dessein, puisqu'il donna un nouvel éclat à sa beauté : *Cui etiam Dominus contulit splendorem :* exauça cette prière qu'elle lui avait faite : *Capiatur laqueo oculorum suorum in me* (*Judit.*, X, 4) : Qu'il soit pris par les yeux, à la vue de ma beauté. Tout arriva selon son souhait, puisqu'en même temps qu'elle parut devant Holoferne, *Statim captus est in oculis ejus* (*Ibid.*, XXI, 13) : ce général d'armée, insolent de ses victoires, devint aussitôt le captif de sa belle captive, et fut vaincu par un seul regard de ses yeux : mais comme le cœur ne peut être longtemps rebelle quand les yeux sont gagnés, l'Ecriture ajoute : *Cor ejus concussum est* (*Ibid.*, XII, 16) : son cœur fut tellement ému, qu'oubliant à faire la guerre, il ne songea plus qu'à faire l'amour.

Voilà, messieurs, comme une femme, avec la seule beauté de son visage et le luxe de ses habits, fut la cause de la déroute d'une puissante armée, et de la mort funeste de son général. Mais afin que les femmes mondaines ne puissent point tirer exemple de l'action de Judith, l'Ecriture sainte la justifie hautement de ce que, pour relever l'éclat de sa beauté naturelle, elle y avait ajouté les inventions de l'art, en nous apprenant qu'elle n'en avait usé de la sorte, que par un principe de vertu, plutôt que par affection au vice et que pour se rendre la libératrice du peuple de Dieu, plutôt que la victime de la prostitution de ses ennemis : *Quoniam omnis ista compositio*, dit le Saint-Esprit, *non ex libidine, sed ex virtute pendebat :* ce grand soin

de s'habiller si superbement et d'une manière qui paraissait si peu modeste, fut le stratagème d'une vertu héroïque, plutôt que l'effet d'un amour lascif. Voilà pourquoi le Seigneur lui donna de nouveaux agréments, *ut incomparabili decore omnium oculis appareret*, afin qu'elle parût d'une beauté incomparable aux yeux des Assyriens. Mais pour vous, mesdames, le Saint-Esprit qui connaît le secret de vos cœurs, pourra-t-il dire la même chose de la pureté de vos intentions? Quoi! ce grand soin, toute cette galanterie, cette jupe traînante par toute une église, et jusqu'au pied des autels, cette grande perte de temps, ces dépenses excessives en habits, pour vous parer comme des courtisanes, plutôt que comme des femmes chrétiennes, sont-ce des effets de votre vertu, de votre courage et du dessein que vous avez formé de couper la tête à quelque Holopherne, ou à quelque persécuteur de la foi? Non, mesdames, l'Eglise est en repos, elle n'a plus de Néron, ni de Dioclétien, à combattre, elle n'a plus besoin du bras d'une femme, ni des attraits de sa beauté, ni du luxe de ses habits pour la faire triompher de ses ennemis; c'est vous au contraire qui lui faites une persécution, d'autant plus cruelle qu'elle est moins sanglante; puisque vous faites plus mourir de ses enfants par vos attraits et par vos charmes, que les tyrans n'en ont fait périr par le fer et par le feu. Ainsi vous devez tomber d'accord, malgré tous vos prétextes et toutes vos raisons, que ces modes lascives portent le déréglement dans votre esprit, la dépravation dans votre cœur, et enfin la prostitution dans tout votre corps.

Voici le dernier trait qu'il faut ajouter au portrait que je viens de vous faire des modes lascives, en tant qu'elles sont les corruptrices de votre innocence, pour vous en inspirer autant d'horreur que vous en auriez pour un secret de magie. Comme le corps est une partie animale qui ne suit que les plaisirs des sens, il est certain que quand il n'est pas réglé par les lois de la raison, éclairé des lumières de la foi, ou qu'il n'est pas soumis à l'empire d'une volonté maîtresse de ses passions, il se prostitue à toutes sortes de vices, et s'abandonne à tous les excès qui violent la loi de Dieu, et qui offensent la pudeur du sexe. La raison est qu'il y a un si parfait accord entre l'esprit, le cœur, et le corps, qu'ils se trouvent toujours de compagnie, et se mettent d'intelligence quand il faut faire le bien ou le mal, et embrasser la vertu ou fuir le vice. L'esprit en fournit l'image et la pensée, le cœur y donne l'affection et le consentement, le corps en fait l'exécution et réduit l'un ou l'autre en pratique. Or, comme ces modes lascives dépravent l'esprit des femmes, et qu'elles corrompent leur cœur et leur volonté, il faut conclure nécessairement qu'elles prostituent encore tout le corps, et qu'elles ne laissent aucune partie dans sa première innocence. C'est le reproche que Tertullien leur a fait il y a longtemps : *Gratiam decoris cultus societate prostituunt* (*De cultu fem. cap.* IX) : elles prostituent la grâce de leur beauté par le fard de leur visage, et par le luxe de leurs habits; et poussant encore la chaleur de son zèle et de sa morale plus avant, il ajoute que le crime qu'elles commettent, en s'habillant d'un air si mondain, est une espèce de sacrilége et de profanation. Voici la raison admirable qu'il en donne : c'est que les femmes chrétiennes étant consacrées, non pas comme des vestales pour conserver le feu sur les autels des faux dieux, mais comme les prêtresses de la pudicité pour offrir au vrai Dieu un perpétuel sacrifice d'elles mêmes, *sacerdotes pudicitiæ*, elles prostituent leurs corps, qui est le temple de la pureté et de la divinité même, en le couvrant d'habits lascifs et d'ornements profanes. Et en effet, lorsqu'elles paraissent dans nos églises avec cet équipage, qui offense les yeux de tous les serviteurs de Dieu, *quid minus habent, quam infelicissimæ illæ publicarum libidinum victimæ*, qu'ont-elles moins que ces vilaines et ces courtisanes, qui sont les malheureuses victimes de la prostitution publique? Car ne vous flattez point, continue ce Père, vous avez découvert votre gorge, vos épaules, et vos bras; comptez là-dessus que vous n'êtes plus, ni chastes, ni vierges dans ces parties de votre corps, que vous avez exposées au pillage des yeux et aux désirs de la concupiscence.

Si vous ne voulez pas croire à Tertullien, croyez au moins à un prophète, et à Dieu même qui parlant au peuple d'Israël, sous la figure d'une femme abandonnée, lui dit : *Auferat fornicationes suas a facie sua, et adulteria sua de medio uberum suorum* (*Osée*, II, 2) : que les fornications ne paraissent plus sur son visage, ni ses adultères au milieu de son sein. Remarquez, messieurs, que Dieu se plaint ici des femmes juives, qui se paraient d'une manière, qui témoignait leur impiété et leur idolâtrie, en portant à leur cou de petites images de leurs idoles ornées de perles et de diamants : ainsi, il appelle ces bijoux et ces vains ornements, que les femmes portent sur leurs gorges nues, du nom d'adultère et de fornication. C'est dans cette même pensée qu'un autre prophète compare les femmes mondaines à ces monstres qu'on appelle Lamies (*Thren.*, IV, 3), qui découvrent la beauté de leurs mamelles pour attirer les passants par cet objet lascif et ensuite pour les dévorer (*Cœlius Rodig.*, *lib.* 19, *antiq. lect.*, *c.* 5.). Remarquez, messieurs, que selon la fable, ces monstres, qui se trouvent en Afrique, sont des femmes métamorphosées en bêtes, dont la moitié du corps conserve encore la figure humaine (*Lib.* 2, *pædag. cap.* 10), mais dont la rage est implacable contre tout le genre humain : *Lamiæ nudaverunt mammam.* Voilà le portrait au naturel que le Saint-Esprit a fait des femmes mondaines, en les comparant à des monstres aussi cruels que lascifs, pour nous apprendre de combien de crimes la nudité de leurs gorges est coupable. Les païens n'ont pas eu des sentiments plus favorables d'elles que les

Pères de l'Eglise; l'empereur Auguste appelle le luxe des habits un caractère de vanité et une marque d'incontinence. Les Lacédémoniens, au rapport de Clément d'Alexandrie, ne permettaient l'usage des beaux habits qu'aux seules courtisanes, afin que la sévérité de cette loi en donnât de l'horreur aux honnêtes femmes qui avaient de l'amour pour la pudeur et pour la vertu. Ce fut aussi pour cette raison que la vestale Posthumia fut soupçonnée d'inceste, parce que la beauté et les richesses extraordinaires de ses habits, scandalisèrent sa religion et rendirent sa vertu suspecte au grand prêtre. Enfin *Caius Sulpicius* n'eut point d'autre raison pour répudier sa femme, sinon pour être une fois sortie de la maison la tête découverte, en lui disant : la loi vous commande de ne vous étudier qu'à plaire à votre mari ; cependant votre visage découvert me fait connaître que vous avez dessein de plaire à quelqu'autre, au préjudice de votre vertu et de mon honneur : souffrez donc, mes chères sœurs, que je vous fasse cette même prière que Tertullien faisait aux dames de son temps : *Ergo benedictæ, lenones et prostitutores vestitus et cultus ne in vos admiseritis* (*Lib. de cultu fœm. cap.* 5).

O femmes qui êtes bénites du Seigneur, souvenez-vous, si vous êtes encore vierges, que vous êtes consacrées à la majesté de Dieu par la grâce du baptême ; si vous êtes mariées, que vous êtes réservées seulement à vos maris par le sacrement du mariage ; si vous êtes veuves, que vous êtes consacrées à l'Eglise par la sainteté de votre état ; et que par conséquent vous devez renoncer à ce luxe et à ces modes qui ne sont autre chose qu'une corruption de l'innocence, qu'une amorce au crime, et qu'une prostitution générale de tout votre corps et de tous vos sens. Ce Père néanmoins voulant apporter quelque tempérament à sa proposition générale, et faire voir qu'il entendait le monde et se rendait à la raison, ajoute ces paroles : *Si quas autem vel divitiarum suarum, vel natalium, vel retro dignitatum ratio compellit ita pompaticas progredi* : Que s'il y a néanmoins des dames parmi vous qui croient être obligées de paraître avec un pompeux équipage, et de porter des habits précieux, soit à raison de leur naissance, soit à raison de leurs grandes richesses, soit à raison de leur dignité et du rang qu'elles tiennent dans le monde, à la bonne heure, dit-il, je consens qu'elles se distinguent par leurs ornements : *Ut tamen sapientiam consecutæ, temperare saltem ab hujusmodi curate, ne totis habenis licentiam usurpetis prætextu necessitatis* : Mais souvenez-vous néanmoins, mesdames, vous qui vous piquez de sagesse, d'user avec modération de ces sortes de choses, qu'on n'ait pas lieu de croire que vous avez lâché la bride à votre vanité, sous prétexte de nécessité et de bienséance. Car après tout, pour être femmes de qualité, vous n'en devez pas être moins chrétiennes ; et s'il faut vous distinguer des autres qui ne sont ni de votre naissance, ni de votre condition, ce doit être autant par votre vertu que par votre équipage, et par votre modestie autant que par vos habits. Fuyez donc comme l'écueil de votre salut éternel ces modes coupables de tant de crimes ; elles sont vaines, puisqu'elles flattent l'orgueil de votre esprit ; elles sont lascives, puisqu'elles corrompent l'innocence de vos mœurs ; et enfin elles sont scandaleuses, puisqu'elles offensent la charité du prochain : c'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Pour réduire cette dernière proposition dans les principes de la théologie morale, il faut remarquer que le scandale, selon l'étymologie de son nom, et selon sa définition même, n'est proprement qu'une parole ou une action qui, n'étant pas bien juste ni régulière, donne au prochain occasion de chute et de ruine spirituelle, c'est-à-dire de péché (*D. Tho.* 2-2, *qu.* 43, *art.* 1). Or, quoique tous les crimes soient des objets de la colère et de la vengeance de Dieu, si est-ce pourtant que celui du scandale semble mériter de plus grands châtiments que les autres : *Væ mundo a scandalis*, dit Jésus-Christ (*Matth.*, XVIII, 7) : Malheur au monde à raison des scandales dont il est rempli ; il ne dit pas à raison des homicides, des adultères, des blasphèmes, des larcins, ni de tous les autres péchés qui s'y commettent, mais seulement à cause des scandales qui s'y donnent partout. La raison est que les autres péchés n'ont qu'une matière déterminée dans laquelle ils se commettent, ou une loi particulière qu'ils violent, ou une vertu spéciale à laquelle ils sont opposés. Mais pour ce qui est du scandale, il se commet en toute sorte de matière ; il viole toutes les lois, et attaque toutes les vertus. Voilà pourquoi il est devenu si familier et si commun dans le monde, qu'il est presque passé en habitude et tourné en nécessité parmi les hommes : *Necesse est ut veniant scandala*, ajoute le Fils de Dieu : Il est nécessaire qu'il arrive des scandales, non pas d'une nécessité absolue, mais seulement conditionnelle et de supposition : c'est-à-dire que les hommes sont si corrompus dans leurs mœurs, si inconsidérés dans leurs paroles, si déréglés dans leurs actions, en un mot, ils sont tellement apprivoisés au mal et naturalisés au crime, qu'il est impossible que leurs mauvais exemples ne scandalisent le monde, et qu'ils ne soient les uns aux autres occasion de ruine et de péché. Jésus-Christ donc voulant arrêter le torrent de ces scandales qui se déborde dans toutes les compagnies, qui inonde toutes les villes, et qui ravage les provinces et les royaumes entiers, ajoute cette menace, ou plutôt cette malédiction : *Væ homini per quem scandalum venit* : Malheur à l'homme par qui le scandale arrive. En effet, il est si misérable, cet homme, que le Sauveur du monde n'a point fait difficulté de le comparer au démon : *Vade post me, satana, scandalum es mihi* (*Matth.*, XVI, 23) : C'est ainsi qu'il

parla à saint Pierre qui, par un zèle indiscret, s'opposait au dessein de sa mort : Allez, Pierre, retirez-vous de moi, vous parlez, non pas comme un apôtre, mais comme un démon, et vous m'êtes un sujet de scandale plutôt qu'un sujet de gloire, puisque vous voulez m'empêcher d'obéir aux volontés de mon Père, et de boire le calice de ma passion.

Cela supposé, je soutiens qu'entre toutes les actions des femmes qui peuvent offenser les yeux du monde, il n'y en a point qui cause plus de scandale dans le christianisme, que le luxe, le fard et les modes lascives qu'elles suivent dans leurs habits. C'est ce mystère d'iniquité que l'ange de l'Apocalypse découvrit à l'évêque de Pergame, lorsqu'après l'avoir loué de sa fidélité, il lui fait pourtant ce reproche : Vous avez parmi vous des hommes qui suivent la doctrine de Balaam : *Qui docebat Balac mittere scandalum coram filiis Israel, edere, et fornicari* (*Apoc.*, II, 14) : lequel enseignait à Balac à mettre des pierres de scandale aux Israélites pour les faire tomber dans l'idolâtrie et dans la fornication. Remarquez, messieurs, que ce Balaam a été l'un des plus grands prophètes de l'ancien Testament, mais aussi l'un des plus méchants et perfides de tous les hommes (*Num.*, XXIV, 16) : il a été un grand prophète, puisqu'il a eu de grandes visions du Tout-Puissant, qu'il a été honoré d'admirables révélations du Très-Haut, et que Dieu a annoncé par sa bouche les plus grands mystères du nouveau Testament, comme la naissance de Jésus-Christ, la ruine de Jérusalem, l'établissement de l'Eglise, et la décadence de l'empire romain; mais il a été aussi le plus perfide de tous les hommes, puisque corrompu par son avarice et par son ambition, il donna à Balac le pernicieux conseil d'envoyer les filles des Moabites les plus belles et les plus lascivement habillées, dans le camp des enfants d'Israël, afin de les corrompre et de les faire tomber dans l'impureté et dans l'idolâtrie, en ajoutant qu'aussitôt qu'ils se seraient abandonnés à ces deux crimes, qu'ils auraient contracté une amitié criminelle avec ces filles étrangères, et qu'ils auraient mangé des viandes consacrées à l'idole de Beelphégor, c'est-à-dire de Priape, selon saint Jérôme (*Lib.* VIII, *in cap.* XXVI, *Isaiæ*), Dieu irrité contre eux les abandonnerait à la fureur de leurs ennemis, et les empêcherait d'entrer dans leur pays comme victorieux, et de s'y établir par droit de conquête. Ecoutez, je vous prie, les éloquentes paroles avec lesquelles Origène nous explique ces pernicieux conseils de Balaam : *Non virtute militum, sed mulierum decore pugnandum est* (*Comment. in cap.* XXIV. *Num.*) : Seigneur, dit ce faux prophète à Balac, roi des Moabites, il faut combattre les Hébreux, non pas par le courage des soldats, mais par la beauté des femmes, non pas par la force des armes, mais par les amorces de l'amour : *Procul amove armatorum manum, et electam congrega speciem puellarum* : Faites donc retirer toute votre armée, et assemblez une grande troupe des plus belles filles de votre royaume, opposez-les aux enfants d'Israël, et je vous réponds de la victoire et de leur déroute; car il est certain que : *Forma vincit armatos, ferrum pulchritudo captivat; vincentur specie qui non vincuntur prælio* : La beauté triomphe des armées les plus formidables, elle se rend maîtresse des vainqueurs par les charmes plutôt que par le fer, et ceux qu'on ne peut vaincre dans une bataille, sont toujours vaincus par ses attraits. Le succès répondit à ce pernicieux conseil; ces filles Moabites étant entrées dans le camp des Hébreux avec des viandes consacrées à leur idole, éblouirent tellement les yeux de ce peuple de Dieu par les attraits de leur beauté lascive et par la richesse de leurs superbes ornements, qu'ils en firent des idolâtres et des impudiques aussitôt qu'elles en eurent fait des amoureux.

Voilà, messieurs, l'horrible scandale que la beauté, la compagnie et l'alliance avec ces femmes étrangères causèrent parmi les enfants d'Israël quarante ans après leur sortie d'Egypte, et dont Dieu fut tellement irrité, qu'il commanda à Moïse de faire pendre à l'opposite du soleil tous ceux qui étaient dans l'idolâtrie et dans la fornication, vaincus par la beauté de ces filles. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le sage fils de Sirach, qui savait les suites funestes de cette aventure, donne dans un chapitre entier des règles de la retenue avec laquelle on doit vivre à l'égard des femmes. Car non-seulement il défend de s'asseoir ou de manger avec elles, hors les occasions où les lois que l'honnêteté la plus exacte nous permettra de le faire, mais il veut même qu'on évite de les regarder : *Ne forte scandalizeris in decore ejus* (*Eccli.*, IX, 5); de peur que celle sur laquelle vous arrêtez la vue, ne vous devienne par sa beauté un sujet de scandale, c'est-à-dire, de chute dans le péché. Nous devons toujours craindre cette contagion générale que le péché a répandue dans toutes les créatures; ce feu de l'enfer dont parle saint Jacques, qui brûle toujours au dedans de nous-mêmes, et ces piéges visibles ou secrets que le démon nous tend à toute heure. Le monde se persuade aisément que ces regards sont fort innocents, et que c'est porter la vertu à un excès d'austérité, que de la réduire à cette dure contrainte, de lui interdire la simple vue d'une beauté; mais on cessera de s'étonner de la sévérité de cette discipline, quand on aura bien compris l'oracle du Saint-Esprit, qui nous dit par la bouche du même sage, que : *Speciem mulieris alienæ multi admirati, reprobi facti sunt* (*Ibidem*, V, 11), plusieurs ayant été surpris par la beauté d'une femme étrangère, ont été rejetés de Dieu. Quoi de plus terrible que ce jugement, être réprouvé pour avoir fait un regard de curiosité et d'admiration, comme pour avoir commis le crime. Ajoutez à cela que l'expérience ne fait voir que trop souvent que cet avis est aussi véritable que le Dieu de vérité qui le donne; et que le remède n'est pas plus grand que le mal. Nous ne sommes pas plus saints que David, disent

les Pères de l'Eglise, et nous n'avons pas reçu plus de grâces du ciel, pour trouver en nous la fermeté qu'il ne trouva pas en lui. Cependant quelle est la pierre d'achoppement qui a fait tomber ce David, que la seule vue d'une femme qui était même éloignée de lui. Craignons donc un écueil où les saints ne se seraient peut-être pas perdus, s'ils l'avaient craint autant qu'ils devaient, et qu'il était redoutable : et que la chute des forts soit l'effroi des faibles. Il n'y a point de plus grande illusion dans le monde, que de s'imaginer qu'on puisse vivre au milieu des flammes, sans se brûler. Cette persuasion même est une marque qu'on est déjà dans le mal qu'on ne veut pas craindre : car il est impossible d'éviter les plus grands désordres, qu'en fuyant comme la mort les moindres apparences : la modestie est le rempart de la chasteté ; ces deux vertus se soutiennent mutuellement l'une et l'autre, et quiconque néglige celle-là, ne peut garder celle-ci.

Jugez donc, messieurs, par ce seul discours, si je n'ai pas raison de dire qu'une femme avec sa beauté et ses modes lascives est une pierre de scandale à toute une ville ; c'est ainsi que Tertullien, qui s'est le premier élevé dans l'Eglise contre les désordres du sexe, en a parlé, lorsque déclamant contre cette beauté fardée et étrangère que les femmes empruntent de leurs ornements il dit ces admirables paroles dont saint Cyprien s'est servi : *Dignitas formæ possidentibus gravis, appetentibus exitiosa, exposita tentationibus, circumdata scandalis* (*Lib. de cultu fœm. c.* 3). Cette beauté curieusement entretenue est pesante et importune à celles qui la possèdent, elle est pernicieuse à celles qui la désirent, elle est exposée aux tentations de ceux qui la regardent, et elle est tout environnée des scandales de ceux qui s'y laissent éblouir ; mais pourquoi est-ce que cette beauté lascive est accompagnée de scandale, comme autant de valets et de domestiques qui la suivent, sinon, répond Tertullien, parce qu'elle est une espèce de magie qui fascine les yeux, qui séduit la raison et enlève le cœur : *Proprias præstigias formæ* (*Lib. de cultu fœm. c.* 2). Ainsi, il est difficile que ceux qui la regardent, ne tombent pas dans le piège qu'elle tend, ou bien, dit le même auteur, c'est que : *Facta est gladius illi* (*Ibid.*), elle devient un poison et un glaive à son admirateur, d'où il faut conclure que ces filles et ces femmes sont aussi coupables de la perte des jeunes hommes qu'elles attirent par ces dangereux appas, que si elles leur avaient fait avaler du poison dans une coupe d'or, ou plongé le poignard dans le sein.

Mais afin de descendre dans un détail de tous les scandales particuliers, dont les femmes remplissent le monde par leur beauté artificielle, par leurs nudités honteuses et par leurs manières affectées, je dis premièrement qu'elles scandalisent leurs maris, auxquels elles donnent un juste sujet de jalousie et d'ombrage, puisqu'elles leur donnent occasion de croire qu'elles ont dessein de plaire à d'autres yeux qu'aux leurs. Il est vrai que le Saint-Esprit donne un avis important aux maris à ce propos, quand il leur dit par la bouche du Sage : Ne soyez point jaloux de la femme qui vous est unie, de peur qu'elle n'emploie contre vous la malice que vous lui aurez apprise (*Eccli.*, XIX, 1). Sur quoi saint Augustin dit qu'une des grandes peines à laquelle s'expose une fille qui s'engage dans le mariage, est de pouvoir devenir injustement suspecte à celui que Dieu lui donne pour être à son égard, selon l'expression de saint Paul, ce que Jésus-Christ est à l'égard de son Eglise : avec cette différence, que nous ne pouvons être suspects à Jésus-Christ sans être coupables, parce qu'il pénètre le fond des consciences ; au lieu que les cœurs de ceux qu'il a unis ensemble par le nœud sacré du mariage, étant impénétrables l'un à l'autre, l'un d'eux peut concevoir sans sujet un soupçon qui le rendra malheureux lui-même, et encore plus malheureuse celle contre qui il le formera si injustement. Il est certain néanmoins que les femmes sont obligées par les lois du christianisme, de se comporter de telle sorte, soit dans leurs habits, soit dans tout le reste de leur conduite, qu'elles ne donnent pas occasion à leurs maris de croire qu'elles ont partagé leurs cœurs avec d'autres. Souvenez-vous donc, mesdames, que vous ne devez plaire uniquement qu'à vos maris, dit Tertullien : *In tantum autem placebitis eis, in quantum alteris placere non curabitis* (*Lib. de cultu fœm.*, c. 4) : Or, vous ne leur plairez qu'autant que vous vous étudierez de ne point plaire à d'autres. *Cui ergo pulchritudinem tuam nutrias :* Pour qui donc prenez-vous soin de nourrir et de cultiver votre beauté, car, ou votre mari est déjà chrétien, leur dit-il, ou il est encore gentil : *Si fidelis, non exigit;* s'il est déjà chrétien, il n'exige pas de vous cette affectation ; s'il est encore païen, il ne la croit pas exempte de crime : parce que les gentils tenaient la vie chrétienne suspecte d'inceste, d'adultère et de toute sorte de crimes et d'abominations. Ainsi vous vous tourmentez inutilement, conclut-il ; *aut suspecto, aut non desideranti, placere* : Pour plaire à un homme, ou qui ne désire pas en vous cette beauté, ou qui la tient déjà suspecte. Voilà le dilemme que cet excellent auteur faisait aux dames chrétiennes de son temps, et je le fais encore aux dames de notre siècle, et je les prie de me répondre : leurs maris tiennent leur beauté suspecte de crime et d'infidélité, ou non ; s'ils ne la tiennent pas suspecte, le trop grand soin qu'elles ont de se parer commencera à faire naître quelque ombrage dans leur esprit ; s'ils la tiennent déjà suspecte, cela augmentera leurs soupçons, et diminuera leur amour aussi bien que leur estime. Que si elles me répondent que c'est leurs maris qui les obligent de s'habiller de cet air mondain et de suivre ces modes lascives, je leur répondrai qu'ils faut donc que leurs maris aient renoncé à la conscience et à l'honneur : à la conscience, en se rendant complices de tous les crimes

qu'elles commettent et qu'elles font commettre aux autres, et à l'honneur, en donnant une approbation tacite à leurs galanteries ou à leur infidélité. Je prie les maris et les femmes de faire réflexion sur ce raisonnement.

Secondement, je dis que les femmes qui suivent ces modes scandalisent leurs enfants, puisque par ce mauvais exemple elles leur donnent une occasion de péché. Les enfants sont des singes qui se rendent imitateurs et copistes de tout ce qu'ils voient faire aux autres : outre que leurs gorges découvertes venant à faire les premières impressions malignes sur leur esprit faible et sur leur cœur encore tendre les apprivoisent aux regards impudiques, diminuent l'horreur qu'ils ont naturellement des mauvaises actions, et leur donnent ensuite l'audace de les commettre à la première occasion. C'est ce que Tertullien avait fort bien compris, lorsqu'il faisait cette belle prière à toutes les femmes chrétiennes en général et en particulier : *Oro te, sive mater, sive soror, sive filia, vela caput :* Je vous conjure, qui que vous soyez, mère, sœur, ou fille, couvrez votre visage, et moi, j'ajoute votre gorge, vos épaules et vos bras: *Si mater, propter filios ; si soror, propter fratres; si filia, propter patrem* (*Lib. de veland. Virg.*, *cap.* 16) : Si vous êtes mère, couvrez-vous à cause de vos fils, si vous êtes sœur, à cause de vos frères, si vous êtes fille, à cause de votre père; *omnes in te ætates periclitantur*, tous les âges sont en danger auprès de vous, parce que vous êtes des ennemies d'autant plus terribles, que vous paraissez plus aimables, et d'autant plus dangereuses que vous êtes plus belles.

Troisièmement, je soutiens qu'elles scandalisent leurs domestiques : s'il était permis aux confesseurs de découvrir les désordres et les horribles prostitutions qui se commettent dans les familles par les immodesties des femmes, on jugerait que l'honneur et la vertu sont bannis des maisons chrétiennes, comme des lieux publics et infâmes. Il ne s'en faut pas étonner, saint Ambroise appelle le fard et les vains ornements dont elles se servent pour plaire au monde plutôt que pour marquer leur condition : *Adulterini amoris illecebras* (*Lib. de Virginibus*), les amorces d'un amour étranger et illicite. Et saint Jérôme : *Ignem juvenum*, *et forma libidinum* (*Epist. ad Furiam*) : le feu des jeunes gens et le foyer de leur concupiscence.

4. Elles scandalisent tous les artisans qui les servent, et sont cause des impatiences et des blasphèmes où ils s'emportent, soit à raison du paiement qu'elles retardent, soit à raison de l'injustice qu'elles leur font. Elles doivent encore leurs souliers en broderie au cordonnier, elles doivent la façon de leurs habits au tailleur; elles doivent les étoffes précieuses au marchand : ainsi elles sont habillées aux dépens des ouvriers qu'elles ruinent pour contenter leur vanité : semblables en cela à la corneille de la fable, elles ne sont richement parées que des plumes et du bien d'autrui.

5. Elles scandalisent les anges qui ont horreur de voir ce luxe et tous ces vains ornements avec lesquels elles viennent tête levée dans nos églises comme dans des maisons profanes. Tertullien était si choqué de cette effronterie, qu'il s'écriait, transporté d'un saint zèle pour la maison de Dieu : *Debet adumbrari facies tam periculosa quæ ad cœlum scandala jaculata est, et Deo rea est angelorum exterminatorum* (*Lib. de Veland. Vir.*, *cap.* 7). Ah! mesdames, qui faites profession du christianisme, et qui voulez qu'on croie que vous avez encore quelques sentiments d'honneur et de vertu, abaissez vos coiffes sur votre visage, qui a porté autrefois le scandale dans le ciel, et qui s'est rendu coupable devant Dieu de la chute des anges apostats. Vous comprenez bien, messieurs, au langage de cet auteur, qu'il a cru aussi bien que quelques anciens Pères de l'Eglise, que le péché des anges était un péché de la chair et l'amour déréglé qu'ils avaient eu pour les filles des hommes, ainsi que parle l'Ecriture, et qui pour fruit de l'alliance criminelle qu'ils avaient contractée avec elles, avaient produit ces fameux géants, qui ont fait autrefois tant de bruit dans le monde. Pour moi, je donne un autre tour aux paroles de ce docte Africain, et je conjure les dames de se couvrir le visage et la gorge, surtout dans les églises, non pas à cause des anges invisibles et des esprits bienheureux qui assistent à la célébration de nos divins mystères, mais à cause des anges visibles qui sont les prêtres et les ministres du Dieu vivant, qui lui offrent l'adorable sacrifice de nos autels.

6. Elles scandalisent toute l'Eglise lorsque d'un côté on voit tant d'or, tant d'argent, tant d'étoffes précieuses, tant de rubans et de guipures de grand prix, prostitués sur leurs habits, pendant que d'un autre côté on voit tant de pauvres églises de campagne toutes ruinées, des tabernacles sans pavillon, des autels sans nappes, le saint sacrement sans ciboire, et des sacristies sans ornements : quelle profanation, quelle irrévérence, quel mépris pour la maison de Dieu.

7. Elles scandalisent Jésus-Christ dans son corps mystique ; car n'est-ce pas une chose honteuse, pour ne pas dire monstrueuse, de voir que pendant que quelques membres de son corps sont habillés avec tant de luxe, d'excès et de dépense, on en remarque d'autres, qui sont les pauvres, presque tout nus, sans souliers, sans habits et sans chemises, exposés aux injures des temps et à la rigueur des saisons : tout cela retourne à la honte et à la confusion de Jésus-Christ. Voici pourtant encore une difformité plus grande qu'on remarque dans son corps, qui est de voir sous un chef couronné d'épines, couvert de plaies et souillé de crachats, des membres vêtus de soie, chargés de dentelles, couverts de pierreries, et habillés jusqu'à l'insolence et à la vanité. Quels sentiments peuvent avoir les païens de notre christianisme et de notre religion ?

Enfin elles scandalisent Dieu même lors-

qu'elles paraissent avec cet équipage injurieux jusqu'aux pieds de nos autels, comme pour y braver sa majesté, et partager avec elle les hommages et les adorations des fidèles ; car premièrement il semble qu'elles aient entrepris de tromper sa vue et de se déguiser à ses yeux, puisqu'elles transfigurent leur visage et le déguisent avec le fard : *Mentiuntur effigie*, dit Tertullien (*Lib. de Cultu fœm. cap.* 4), ce qui est une espèce de mensonge et d'hypocrisie; et secondement elles affectent de donner un démenti public au Fils de Dieu, en faisant voir qu'elles ont trouvé le secret de faire changer de couleur à leurs cheveux. Quelle insolence! quelle impiété!

Voyez donc, mesdames, de combien de scandales votre luxe et vos modes vous rendent coupables devant Dieu et devant les hommes ; et par conséquent si Jésus-Christ nous commande dans l'Evangile d'arracher nos yeux et de couper nos pieds et nos mains, s'ils nous scandalisent, c'est-à-dire s'ils nous sont occasion de péché, jugez si vous n'êtes pas obligées, à plus juste titre, de vous priver de ces ornements inutiles et superflus qui ne servent qu'à entretenir votre vanité et solliciter les autres au crime. C'est pourquoi l'Apôtre, se conformant à la doctrine et à l'intention de son maître, écrit à son disciple Timothée et lui recommande d'avertir les femmes qu'elles s'habillent comme l'honnêteté le demande, qu'elles se parent de modestie et de chasteté, et non pas avec des cheveux frisés, ni des ornements d'or, ni de pierreries, ni des vêtements somptueux (I *Tim.*, II, 9). Ces paroles de saint Paul avaient tellement pénétré l'esprit et le cœur du grand saint Charles Borromée, auquel l'Eglise universelle, l'état ecclésiastique et tout le monde chrétien a l'obligation d'avoir retranché tant d'abus, et fait refleurir le premier christianisme partout ; ce grand cardinal, dis-je, dans les instructions qu'il donne aux confesseurs de son diocèse, et qui ont été imprimées par le commandement du clergé de France en 1657, ordonna à tous les confesseurs de ne recevoir jamais à la confession les femmes qui s'y présenteraient avec des cheveux frisés, avec des bracelets et pendants d'oreilles, avec des habits d'étoffe d'or, ornés de dentelles ou de broderies, et qui n'auront pas la tête couverte d'une coiffe ; car il est impossible, disait ce grand saint, que l'esprit du christianisme, de religion et de pénitence, qui est inséparable de celui d'humilité, se puisse trouver dans des têtes ornées avec tant de vanité, et dans des corps parés avec tant de luxe.

Disons donc avec Jésus-Christ, que s'il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde, et s'il faut en particulier qu'il en arrive par le luxe des habits, malheur à toutes ces femmes par qui ces scandales arriveront. Dieu les a toujours punis avec la dernière sévérité. Saint Jérôme nous assure que saint Hilarion délivra une femme possédée, qui ne fut abandonnée à la fureur du diable, que pour punir la passion déréglée qu'elle avait de se parer. Mais ne cherchons point d'exemples étrangers, nous en avons de domestiques. Quand les historiens ont décrit la funeste journée de Crécy, qui fut un jour si fatal à la France, par la bataille qu'Edouard, roi d'Angleterre, gagna sur Philippe, roi de France, ils donnent plusieurs raisons de ce malheur, comme on peut voir dans les Annales ecclésiastiques (*année* 1346, *pag.* 609). Mais Gaguin, général des trinitaires, l'attribue à la vie lascive des Français, qui étaient si difformes en leurs habits, qu'ils ressemblaient, dit-il, à des farceurs et à des comédiens. Les autres nations n'ont pas été exemptes de ces malheurs; Nicéphore Grégoras raconte à la fin de son histoire, qu'une des grandes marques de la décadence de l'empire des Grecs, fut la nouveauté des habits que chacun commença à porter à discrétion sous le jeune Andronic, contre l'ancienne institution. Mais si de l'empire des Grecs, vous passez à celui des Romains, vous y trouverez plus de police. L'empereur Tibère défendit par un édit exprès de porter de la soie dans les habits, et lui-même se soumit à son ordonnance, et en ce même temps, le sénat fit un semblable décret, que Tacite rapporte, et dont il rend cette raison : *Ne vestis serica viros fœdaret* (*lib.* II *Annal.*) : de peur que les hommes ne fussent déshonorés en portant des habits de soie, comme si la défense du sénat y eût attaché une marque d'infamie.

Il est vrai que la piété de nos rois a souvent tâché de réformer le luxe par la sévérité des ordonnances, mais il a été de leurs édits en France, comme de la loi *Opia*, donnée autrefois à Rome contre un pareil excès ; elle fut révoquée vingt ans après sa publication, la vanité des femmes l'ayant emporté sur le bien public et sur toutes les raisons du bon gouvernement. Ah! plût à Dieu que tous les princes du monde eussent des yeux aussi chastes que Louis XIII, de sainte et de triomphante mémoire! Ce grand monarque faisant son entrée à Dijon, l'an 1629, vint descendre dans l'église de la Sainte-Chapelle pour assister au *Te Deum* : parmi une grande multitude de personnes de tout sexe et de toute qualité qui s'empressaient de voir et d'approcher Sa Majesté, une dame mondaine, superbement habillée à la mode du temps, avec la gorge découverte, s'étant fait faire un passage pour aborder le roi, le capitaine des gardes la repoussa rudement sans avoir égard à sa qualité, en lui disant : Madame, ou couvrez-vous, ou retirez-vous, Sa Majesté ne pourra ni vous voir, ni vous souffrir en cet équipage, ces nudités offensent la pudeur de ses yeux, et blessent la pureté de son cœur. Le lendemain, une autre ayant été assez hardie pour se trouver à son dîner habillée d'un air aussi lascif que la première, ce grand prince enfonça son chapeau comme pour lui servir de rempart : *Ut nec oculos emittat proprios, nec admittat alienos* (*Tertul.*, *lib.* VI *de Velan. Virginib.*, c. 16) : Pour retenir les regards de ses yeux, et empêcher ceux de cette femme d'aller jus-

qu'à lui; et ayant pris en sortant de table une gorgée de vin dans sa bouche, il la cracha dans la gorge de cette malhonnête dame. Voilà le châtiment et la confusion que sa vanité lui attira.

Après cela, mesdames, je n'ai plus rien à vous dire, sinon de vous prier de me donner une réponse positive à cette dernière demande que je vais vous faire : ou vous êtes chrétiennes, ou vous ne l'êtes pas? Si vous ne l'êtes pas, tant pis pour vous, vivez en païennes tant qu'il vous plaira, adorez vos idoles tant que vous voudrez; mais ne venez plus dans nos églises. Que venez-vous chercher dans l'assemblée des fidèles, puisque vous n'en êtes plus? Ne fréquentez plus les sacrements, ils ne sont plus pour vous. Ne prétendez plus au ciel, les portes vous sont fermées. Renoncez à Jésus-Christ, vous ne le reconnaissez plus pour Dieu, et il ne vous reconnaît plus aussi pour une créature rachetée au prix de son sang. Mais si vous êtes chrétiennes, à la bonne heure pour vous, mais il faut vivre en chrétiennes, il faut agir en chrétiennes, il faut parler en chrétiennes, il faut vous comporter en chrétiennes, en un mot, il faut vous habiller en chrétiennes; car, on connaît le chrétien à son habit : *Christianum habitus sonat*, dit Tertullien. Et l'esprit du christianisme le doit animer si parfaitement en toute chose : *Ut emanet ab anima in habitum* (*Lib. de Cultu fœm., cap.* 13), que du fond de son âme il rejaillisse non-seulement sur son corps, mais encore jusque sur son habit.

Mais afin qu'on vous puisse mieux connaître et distinguer dans le particulier, dites-moi, je vous prie : ou vous êtes encore dans les désordres de vos péchés, ou vous êtes déjà dans l'état de grâce et de sainteté. Or, remarquez qu'en quelque état que vous soyez, vous êtes obligées de renoncer au luxe des habits. Si vous êtes pécheresses et engagées dans les désordres d'une mauvaise vie : Ah! avec quelle effronterie vous osez-vous parer avec tant de vanité, dit Tertullien, vous qui êtes l'ennemie de Dieu et de tout le genre humain : *Tu es diaboli janua, tu es arboris illius resignatrix, tu es divinæ legis prima desertrix, tu imaginem Dei elisisti, et adornari tibi in mente est supra pelliceas tuas tunicas* (*Lib. de Habit., mulieb. c.* 1). Oui, vous qui êtes la porte par où le diable est entré dans le monde, vous êtes la première qui avez osé porter votre main insolente et sacrilége sur le fruit de l'arbre défendu; vous êtes la première qui avez eu la hardiesse de violer la loi de Dieu; vous êtes le fatal instrument dont le démon s'est servi pour combattre et pour vaincre le premier homme; vous êtes cette malheureuse créature, qui avez effacé la plus noble image que Dieu eût faite de lui-même dans le monde; et après tous les crimes dont vous avez offensé la majesté du Créateur, et tous les malheurs que vous avez attirés sur les têtes des hommes, vous êtes encore si folle, ou si orgueilleuse, que: *Adornari tibi in mente est*, de vouloir vous parer, vous farder, faire la belle et l'agréable aux yeux de ceux à qui vous devriez être en horreur et en exécration. Allez, votre présomption est insupportable, vous ne faites pas réflexion sur votre malheureux état, et votre aveuglement est, ou le châtiment, ou la consommation de tous vos crimes.

Que si vous êtes sortie par la miséricorde de Dieu des désordres de votre vie mondaine, et que vous ayez embrassé la profession d'une vie pénitente et réformée, vous n'avez pu commencer cette réforme que par celle de vos habits. Lisez, je vous prie, dans saint Jérôme, le divorce admirable que les Eustochium, les Paule et les Fabiole ont fait avec le monde et avec ses vanités, vous verrez que dès le moment que leur cœur a été à Dieu, elles se sont dépouillées de tous ces vains ornements qui marquaient leur première qualité, leur fortune et leur naissance. Il faut que le changement du cœur paraisse dans le changement des habits. C'est ce que notre docte Africain nous a excellemment expliqué, lorsque parlant d'une femme qui a quitté le monde pour se donner à Dieu dans les exercices d'une vie chrétienne, il dit qu'elle ne doit plus paraître aux yeux des hommes que sous une espèce d'habit de deuil : *In se circumferens Evam lugentem et pœnitentem* (*Lib. de Habit. mulieb., cap.* 1), dans la pensée qu'elle porte en elle-même Eve pleurant et pénitente à la porte du paradis terrestre, dont elle a été chassée pour châtiment de son orgueil et de sa désobéissance. Voilà, mesdames, le miroir et l'original que je vous présente à imiter dans votre vie réformée: la première femme du monde habillée par les mains de Dieu d'une peau de bête.

Enfin, si vous avez passé par ces deux états, et que vous soyez déjà arrivées dans un état de sainteté et de perfection, je crois qu'il y a longtemps que vous avez renoncé aux bagatelles et aux amusements; vos habits qui ont toute la modestie de ceux des cloîtres nous persuadent que vous menez une vie toute religieuse dans l'état séculier. Ainsi, je n'ai rien à vous dire, sinon, qu'ayant changé le soin de parer vos corps de mille ornements vains et superflus, au soin de parer vos âmes de piété, de sainteté, de grâces, de chasteté, de vertus et d'innocence, je puis vous assurer avec Tertullien, que : *Taliter pigmentatæ Deum habebitis amatorem* (*Lib. de Habit. mulieb., cap. ultimo*; qu'étant ainsi ornées et embellies, et si je l'ose dire, fardées par l'éclat de tant de vertus, vous aurez les hommes, les anges et Dieu même pour amoureux et pour époux. Ah! que vous serez belles, que vous serez charmantes, et que vous serez aimables à ses yeux. Travaillez donc, mes chères sœurs, à vous faire cette robe nuptiale avec laquelle il faut paraître à la table du Roi des rois, et aux noces de l'Agneau. C'est ce que je vous souhaite. Au nom, etc. *Amen*.

SERMON VII.

POUR LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Contre les coutumes du monde.

Quare et vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram ?

Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu, pour garder votre tradition (*S. Matth.*, *ch.* XV).

L'homme est un animal si jaloux de sa gloire, et si idolâtre de ses sentiments, qu'il a peine de se soumettre à une raison supérieure et à un jugement étranger. Voilà la source de toutes les guerres qui s'allument de temps en temps entre les princes ; voilà la cause de toutes les disputes que l'on a vues naître autrefois entre les philosophes, et la semence de tous les procès qui s'intentent tous les jours parmi les hommes. Les princes ont voulu soutenir leurs raisons d'Etat par le sort des armes; les philosophes ont voulu appuyer leurs rêveries par la force du raisonnement, et les hommes veulent défendre la justice de leur cause par l'autorité des arrêts. Je ne suis pas pourtant surpris de voir des hommes de toute sorte de secte et de condition, soutenir avec chaleur leurs sentiments particuliers contre les sentiments des autres hommes, on peut excuser leurs différends : comme ils sont tous sujets naturellement à l'erreur et au mensonge, ils se peuvent tromper dans le jugement de leurs affaires, aussi bien que dans la recherche de la vérité. Mais ce qui fait le sujet de ma surprise, c'est de voir dans l'évangile de ce jour l'orgueil insupportable avec lequel les scribes et les pharisiens soutiennent l'autorité des traditions de leurs pères contre l'autorité des commandements de Dieu. C'est le reproche que Jésus-Christ leur en fait aujourd'hui. Saint Matthieu raconte que les scribes qui se flattaient d'être les plus savants dans la loi, et les pharisiens qui se vantaient d'en être les plus religieux observateurs, étant venus de Jérusalem trouver le Fils de Dieu dans la terre de Génésar, lui firent une querelle sur la conduite de ses disciples : *Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum?* lui dirent-ils : pourquoi vos disciples violent-ils la tradition des anciens, en prenant leur repas sans se laver les mains ? Mais que répondit le Fils de Dieu à ce crime prétendu dont ces docteurs de la loi accusaient ses disciples; il ne se mit point en peine d'excuser cette action, mais rétorquant l'argument contre eux, il leur dit avec beaucoup de fermeté et de zèle : *Quare et vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram ?* et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu pour garder votre tradition? Voilà, mes frères, le reproche que Jésus-Christ fait aujourd'hui aux Juifs, et que je puis faire aux chrétiens du temps, qui, pour suivre les coutumes du monde violent impunément l'Évangile de Jésus-Christ. C'est donc cette pernicieuse tradition humaine, ou coutume du monde que j'attaque dans ce discours. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit de vérité, demandons-les par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

J'avoue, mes frères, que j'ai aujourd'hui affaire à une forte partie, puisque l'ennemi que j'attaque a autant de partisans dans le monde qu'il y a de faux sages qui suivent ses maximes et de faux chrétiens qui soutiennent ses intérêts. C'est contre la coutume que je me déclare aujourd'hui et dont je prétends détruire l'empire qu'elle a usurpé sur les esprits. Mais pour procéder avec ordre, il faut remarquer que puisque le Fils de Dieu donne le nom de tradition à la coutume, il est à propos de distinguer avec les docteurs trois sortes de traditions. Les premières sont divines, et ce sont celles que Dieu a établies par un précepte, quoiqu'on n'en trouve rien de marqué dans l'Ecriture ; tel est le baptême des enfants, nous n'avons rien d'écrit sur cet usage, nous le tirons de la tradition de l'Eglise. Les secondes sont ecclésiastiques, et ce sont celles que l'Eglise c'est-à-dire le pape et les prélats ont établies par leur autorité et par leur commandement, telles sont les cérémonies dont on se sert dans l'administration des sacrements, dans le sacrifice de la messe, dans les jeûnes, les fêtes, etc., et celles-ci ne sont pas tant humaines que divines, puisqu'elles sont ordonnées par l'Eglise, qui est gouvernée par le Saint-Esprit ; les troisièmes sont civiles, et ce sont celles que les hommes ont établies par leur autorité et qui ont pris le nom de coutume. Or, celles-ci sont de deux sortes, il y en a de bonnes et de légitimes qu'on peut suivre innocemment, c'est ce qui s'appelle, en termes de palais, droit coutumier; le droit commun de la France coutumière doit servir de loi (*Patru. plaid.* 10). Il y a d'autres coutumes ou traditions qui sont mauvaises et contraires à la loi de Dieu, et qui par conséquent ne peuvent être suivies sans crimes, ce sont celles-ci que Jésus-Christ condamne aujourd'hui, et dont il fait un sanglant reproche aux pharisiens. Ecoutez comme il les confond. Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère, et quiconque les maudira sera puni de mort (*Exod.*, XX, 22 ; *Deuter.*, V, 16). Voilà la loi de Dieu qui est toute formelle ; *vos autem dicitis*, mais vous autres, vous dites qu'il suffit que chacun dise à son père ou à sa mère : tout le bien que j'ai, et dont vous pourriez tirer du secours dans votre nécessité, est voué à Dieu ; je n'ai plus rien à vous donner, *Corban*, Dieu vous assiste. Ainsi conclut Jésus-Christ : *Irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram.* Vous rendez inutile le commandement de Dieu, qui oblige d'honorer et de soulager son père et sa mère, pour suivre votre tradition, qui veut qu'on fasse des offrandes au temple du bien qu'on devrait employer à secourir ses pauvres parents. C'est, mes frères, cette pernicieuse tradition et cette cruelle coutume qui violait le droit naturel auquel tous les autres doivent céder, et qui avait été introduite par l'avarice des anciens pharisiens, que Jésus-Christ combat de toute la force de son autorité divine en leur repro-

chant qu'ils étaient des guides aveugles et des docteurs de mensonges, *Docentes doctrinas et mandata hominum*, en enseignant une doctrine et des maximes qui venaient des hommes et non pas de Dieu.

Que si les scribes et les pharisiens sont atteints et convaincus d'avoir violé la loi de Dieu pour suivre les traditions des anciens, les chrétiens sont coupables du même crime, puisqu'ils transgressent souvent les commandements de Dieu pour suivre les coutumes du monde. Mais afin de vous en convaincre par vous-mêmes et par vos expériences, il faut poser en fait que la coutume, selon les jurisconsultes et les canonistes après Tertullien, n'est autre chose, sinon un droit ou un usage établi pour servir de règlement, *Quod pro lege suscipitur cum deficit lex*, dit ce savant Africain, qui sert de supplément à la loi et qui est suivi comme une loi même dans les cas auxquels le législateur n'a pas pourvu (*Can. consuetudo. dist.* 1; *lib. de cor. mil. cap.* 4; *Vulpian. Heraldus, l.* II *digress. cap.* 3). Ainsi, une coutume raisonnablement établie par une autorité publique et qui n'est point contraire à la loi de Dieu, ni à celle du prince, ni aux ordonnances de l'Eglise, ni au bien de l'Etat, peut être suivie sans crainte et sans péché, comme j'ai déjà remarqué. Mais pour ce qui est de la pernicieuse coutume du monde, qui n'est autre chose qu'un abus souffert, qu'un crime toléré, ou qu'une vieille erreur, dit saint Cyprien, *Consuetudo sine veritate vetustas erroris est*, et qui s'est introduite dans une ville ou dans une province par un relâchement de discipline; coutume, en un mot, qui est contraire à la loi de Dieu, aux maximes de l'Evangile et à toutes les bonnes mœurs; elle ne peut être suivie sans péché. C'est pourquoi, afin de vous désabuser de cette erreur qui corrompt tous les esprits et qui autorise tous les crimes, je prétends vous faire voir toutes ces coutumes du monde comme injustes et criminelles de trois côtés, savoir: dans leur institution, dans leur usage et dans leurs effets; du côté du démon, du côté des hommes et du côté de Dieu: du côté du démon, qui est l'auteur qui les a inventées; du côté des hommes, qui sont les esclaves qui les suivent; du côté de Dieu, qui est le législateur qui les défend. Voilà les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme tous les ruisseaux qui coulent d'une source empoisonnée sont gâtés et corrompus, il faut aussi que toutes les coutumes du monde soient méchantes et criminelles, puisqu'elles procèdent originairement du diable, qui est l'auteur de toute malice et de toute iniquité; mais afin de vous bien convaincre de la vérité de cette proposition, il faut remarquer que le principal dessein de cet esprit orgueilleux étant de se rendre semblable à Jésus-Christ sur la terre, n'ayant pu se rendre semblable à Dieu dans le ciel, il a inventé les pernicieuses coutumes du monde pour être les lois municipales de son royaume, les funestes maximes de son évangile et les constantes traditions de son Eglise, tout cela vous fait déjà de l'horreur et vous paraît incroyable, mais voici les preuves qui vous en convaincront.

J'apprends de la théologie et de l'Ecriture que Jésus-Christ ayant été sacré au moment de son Incarnation, non-seulement comme grand prêtre et souverain pontife de la nouvelle loi, mais encore comme roi des rois de la terre, il a soumis tous les hommes à son empire comme autant de sujets, et a fait publier son Evangile par tout le monde comme la loi fondamentale de son royaume. *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus* (*Psal.* II, 6). C'est Jésus-Christ lui-même qui nous a fait cette déclaration par l'un de ses plus illustres ancêtres selon la chair: pour moi, dit-il, le Seigneur m'a établi roi sur la montagne sainte de Sion. Ces paroles nous font distinguer deux sortes de royautés ou de puissances que son Père lui a communiquées au moment de son Incarnation: une spirituelle sur toute l'Eglise universelle comme grand pontife; et une temporelle sur tous les royaumes du monde en qualité de souverain (*S. Tho. lib.* 1 *de Regim. Prin. cap.* 22). Or, il est certain que le premier exercice de la puissance royale, et que le premier caractère de l'autorité des princes, c'est d'établir des lois pour le bon gouvernement des peuples qui sont soumis à leur empire. C'est cette puissance qu'un grand et sage empereur a reconnue, lorsqu'il a dit: *Imperatoriam majestatem non solum armis decoratam, sed et legibus decet esse armatam, ut utrumque tempus et pacis, et belli rite possit administrari* (*Just. init. Instit.*). Il est de la bienséance et de nécessité que la majesté du prince soit appuyée par les armes et autorisée par les lois, afin de gouverner les peuples avec autant de justice que de vigueur dans les divers temps de la paix et de la guerre, et c'est ce que Jésus-Christ même a confirmé lorsqu'après avoir dit que son Père l'avait établi roi sur la sainte montagne, il ajoute qu'il lui avait encore donné l'autorité de donner des lois aux hommes, pour les gouverner par sa justice et par sa sagesse, *prædicans præceptum ejus*: et par conséquent comme Jésus-Christ est notre prince légitime, et qu'il nous a donné son Evangile comme la loi fondamentale de son royaume, nous sommes obligés en qualité de ses sujets d'obéir aveuglément à sa loi. C'est ce que les païens mêmes ont reconnu: l'autorité de commander réside dans la personne du prince; *Nobis obsequendi*, dit Tacite, *gloria relicta est*, mais la gloire d'obéir est réservée aux sujets; et Epictète, d'Hiérapolis philosophe stoïcien, qui vivait dans le premier siècle, qui était esclave d'Epaphrodite, capitaine des gardes de Néron, et qui dans sa servitude parut toujours incomparablement plus libre que son maître, disait ordinairement qu'il y avait de l'honneur d'obéir à la loi, au prince et au plus sage: *Legi, principi, sapientiori cedere decorum est* (*Aul. Gell. noct. Attic. l.* XV, *c.* 11 *et l.* XVII, *c.* 19).

Or, qu'a fait le démon pour s'égaler à Je-

sus-Christ : il ne s'est pas contenté de se faire bâtir des temples comme à un Dieu ; il s'est fait encore élever un trône comme à un roi : il ne s'est pas contenté de faire immoler des victimes à son honneur, il a voulu encore avoir des sujets soumis à son empire : comme Jésus-Christ a été appelé le roi des Juifs, cet esprit orgueilleux a usurpé le titre de prince du monde : et comme Jésus-Christ a établi son royaume par la loi de l'Evangile qu'il a fait prêcher par ses apôtres, le démon a aussi établi le sien par la force de la coutume qu'il a introduite dans le monde et qu'il a fait prêcher par ses partisans. Ce n'est point ma pensée, c'est celle de Tertullien qui, parlant de cet artifice du diable, a dit fort à propos : *Consuetudo initium ab aliqua ignorantia vel simplicitate sortita in usum per successionem roboratur* (*Lib. de Velan. virgin. cap.* 1). La coutume a commencé par l'ignorance ou par la simplicité, et s'est ensuite fortifiée par le temps : *Et ita adversus veritatem vindicatur*, et s'étant introduite et affermie en cette manière, elle s'est conservée et maintenue contre la justice et contre la vérité. Voilà comme ce docte Africain, parlant de la naissance et du progrès de la coutume, attribue l'un à l'ignorance des peuples, et l'autre à la succession du temps comme aux causes matérielles qui l'ont formée de bonne foi. Mais voulez-vous savoir quelle est la cause efficiente qui l'a produite, quel est l'ouvrier qui l'a fabriquée, et l'auteur qui l'a introduite dans le monde : je réponds que c'est le démon qui a voulu avoir ses maximes et ses coutumes, comme les princes du monde ont leurs codes et leurs ordonnances, et comme Jésus-Christ même a son Evangile et sa loi. En effet, ajoute ce Père, il faut nécessairement attribuer à l'institution du diable tout ce qui n'est pas établi par l'institution de Dieu ou par l'autorité de son Eglise. Or, comme toutes ces pernicieuses coutumes du monde ne sont établies par aucune institution divine, mais qu'elles sont au contraire défendues par la loi de Dieu, il s'ensuit que le démon en est l'auteur, et que par conséquent elles sont toutes méchantes comme lui ; une méchante cause ne peut produire un bon effet, ni un méchant arbre un bon fruit. *Facit et hoc ad originis maculam, ne bonum existimes quod initium a malo accepit* (*Idem, lib. de Spect. cap.* 5). Ainsi vous ayant découvert la honte et la malice de l'origine de la coutume, vous ne pouvez la croire ni bonne, ni innocente, puisqu'elle procède d'un principe si mauvais et si corrompu. Voilà pourquoi ce savant auteur conclut son raisonnement avec ces paroles : *Qui paracletum receperunt veritatem consuetudini anteponunt* : ceux qui se sont déclarés du parti de Jésus-Christ, qui font profession de son Evangile, et qui ont reçu le Saint-Esprit, renoncent à la coutume et embrassent la vérité : comme au contraire ceux qui sont du parti du diable, qui font profession de le servir à sa mode, et qui sont animés de son mauvais esprit suivent la coutume et renoncent à la vérité du montanisme. Je sais bien que ce dernier passage de Tertullien est un peu suspect, mais il peut avoir le bon tour et le bon sens que je lui ai donnés.

Or, remarquez, s'il vous plaît, que Tertullien oppose toujours la vérité à la coutume, pour nous apprendre que, comme la vérité est essentielle à l'Evangile de Jésus-Christ, qu'aussi l'erreur est comme essentielle à la coutume du monde ; et que par conséquent on ne peut suivre l'erreur de celle-ci, sans renoncer à la vérité de celui-là. Tellement que la coutume étant au diable, qui est le père de l'erreur et du mensonge, ce que les Instituts sont à Justinien, ce que le Code est à Théodose, ce que la Loi est à Moïse, et ce que l'Evangile est à Jésus-Christ, je puis dire que la coutume l'est au diable, c'est-à-dire, qu'elle est la loi municipale de son royaume, sa grande raison d'Etat, le mystère de sa domination et le plus ferme appui de son empire : voilà pourquoi je puis faire aux chrétiens qui renoncent à l'Evangile pour suivre la coutume, le même reproche que saint Paul fait aux Galates, qui abandonnèrent l'Evangile pour se soumettre de nouveau aux cérémonies de la loi : *Miror*, leur dit-il, *quod sic tam cito transferimini ab eo qui vos vocavit in gratiam Christi, in aliud Evangelium* (*Galat.*, I, 6). Je m'étonne qu'abandonnant celui qui vous a appelés à la grâce de Jésus-Christ, vous passiez sitôt à un autre Evangile. Quel est ce nouvel Evangile, que ces peuples de l'Asie Mineure, pervertis par de faux apôtres, suivaient au préjudice de celui que saint Paul leur avait prêché, et par lequel il les avait convertis à la foi, sinon un mélange qu'ils prétendaient faire des vieilles coutumes, des rits et des cérémonies de la loi de Moïse avec la doctrine et les maximes de l'Evangile de Jésus-Christ. Voilà ce que faisaient autrefois les Galates, et voici ce que font aujourd'hui les Français : comme ils sont trompés par le démon, et remplis d'un esprit d'erreur, ils veulent suivre un autre Evangile que celui de Jésus-Christ, *aliud Evangelium*. Et quel est ce nouvel Evangile, sinon celui de la coutume qu'ils suivent religieusement en toutes choses, dans le langage, dans les habits, dans la doctrine et dans les mœurs. C'est la remarque d'Aulu-Gelle : *Consuetudo vicit*, dit-il, *quæ cum omnium domina rerum, tum maxime verborum est* (*Lib.* XII, *noct. Attic. cap.* 13). La coutume l'a emporté partout, elle s'est rendue la maîtresse de toutes choses, et l'arbitre même du langage ; et moi j'ose ajouter qu'elle s'est encore rendue juge des affaires de la religion aussi bien que de celles de l'Etat : elle a fait de temps en temps, et en diverses parties du monde un nouveau symbole pour les choses qu'il fallait croire, un nouveau Décalogue pour celles qu'il fallait observer ; et a fait enfin, par un dernier attentat, que la foi est devenue la foi du temps et de l'usage, et non plus la foi de l'Evangile et de l'antiquité : *Fides temporum, et non Evangeliorum*, l'appelle saint Hilaire : d'où il est arrivé que cette pernicieuse coutume du monde a étendu le royaume du diable, aussi loin que la prédi-

cation de l'Evangile a étendu celui de Jésus-Christ.

Mais ce n'est pas tout, l'envie que le prince des ténèbres a contre les hommes, et la haine qu'il a conçue contre Jésus-Christ, lui a fait faire encore de plus grandes entreprises, et former de plus pernicieux desseins : il ne s'est pas contenté d'avoir opposé loi contre loi, et Evangile contre Evangile; il a encore entrepris d'opposer autel contre autel, et Eglise contre Eglise, afin de partager avec Jésus-Christ non-seulement sa puissance temporelle dans le monde, et sur le corps, mais encore sa puissance spirituelle sur les âmes et dans la religion. Il a réussi dans son projet, il a un royaume temporel, il a un royaume spirituel, il a fondé celui-là par la tyrannie, il a établi celui-ci par la superstition. C'est-à-dire, en un mot, que comme Jésus-Christ a une Eglise qui est l'assemblée des fidèles, le diable a la sienne, qui est l'assemblée des réprouvés : et comme Jésus-Christ voulant élever son Eglise sur les ruines de la synagogue a aboli les cérémonies et les sacrifices de l'ancien Testament, de même le démon voulant élever son église sur les ruines de celle de Jésus-Christ, il ne s'est pas contenté d'introduire la superstition dans son culte, et la profanation dans ses sacrements, il y fait encore entrer une certaine malheureuse coutume qui corrompt tout ce que la religion a de plus saint et de plus sacré. Ecoutons parler Tertullien à ce propos, *Æmulus ex adverso adulterandis usibus divinæ conditionis studet* (*Lib. de Spect., cap.* 2) : le démon qui est le rival et l'ennemi de la gloire de Dieu, ne s'étudie qu'à corrompre et à dépraver les usages sacrés de l'Eglise par des usages tout opposés, et par des coutumes toutes contraires qui gâtent les vertus, et qui autorisent les vices. En effet, si cet homme mange de la chair en carême, c'est par coutume; s'il jure et blasphème le saint nom de Dieu, c'est par coutume; si cet autre médit son voisin, et se venge de son ennemi, c'est par coutume; si cette femme emploie plus de temps au jeu qu'à la prière, c'est par coutume; si cette autre va plus volontiers au bal et à la comédie, qu'au sermon et à la messe, c'est par coutume; si cette autre est engagée dans les compagnies, dans le luxe, et dans la vanité, c'est par coutume; et afin que rien ne manque à la malignité de la coutume, elle ne se contente pas d'autoriser tous les crimes, elle corrompt encore toutes les vertus. Voyez comme on les pratique dans le siècle : si on y prie Dieu, c'est par coutume; si on entend la messe, c'est par coutume; si on vient au sermon, c'est par coutume; si l'on fréquente les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, c'est par coutume; si on donne l'aumône, c'est par coutume; ainsi la coutume est comme l'âme de toutes les bonnes et de toutes les mauvaises actions qui se font aujourd'hui dans le monde; d'où il arrive que celles mêmes qui paraissaient les plus chrétiennes, étant faites par ce mauvais esprit de coutume, elles ne sont plus que des ombres de bonnes œuvres, et des fantômes de vertus, *virtutis species exanimis, et simulacrum sanctitatis*, dit saint Cyprien; et toutes les mauvaises actions étant pareillement autorisées par cette maudite coutume, en deviennent plus mauvaises, parce qu'elles sont des crimes publics qui se rendent vénérables aux peuples par l'exemple des grands, *fiunt et miseris religiosa delicta*, dit ce saint évêque de Carthage.

Peut-on, mes frères, pousser le crime de la coutume plus avant, et peut-on élever son idole plus haut que de la mettre sur le même autel que l'Evangile de Jesus-Christ? Il me semble en vérité que je puis bien faire aux chrétiens du temps la même plainte que le gymnosophiste Dendamis fit autrefois des sages de Grèce, lorsque parlant aux ambassadeurs d'Alexandre qui lui vantaient la vertu et les actions héroïques de ces grands hommes : « J'avoue, leur répondit-il avec un air de censeur et de philosophe, que ces hommes dont vous parlez ont eu de grandes vertus, mais il faut aussi tomber d'accord qu'ils ont eu de grands vices, et qu'entre tous ces vices, le plus considérable de tous, et qui a attaché plus de blâme à leur mémoire, c'est d'avoir suivi en toutes leurs actions, *vim quamdam phantasticam quam legem et morem vocitabant* (*Quint. Curce*), une certaine vertu secrète et imaginaire qui exerçait un empire tyrannique sur leurs esprits, et qu'ils appelaient du nom de loi, d'usage et de coutume. Oui, mes frères, voilà justement le reproche que je puis faire aux chrétiens du temps : l'un de leurs plus grands crimes, c'est qu'ils suivent trop religieusement la mode et la coutume dans toutes leurs actions, dans toute leur conduite, dans leurs habits, dans leurs divertissements et dans les actions mêmes de piété : mais d'où vient ce désordre, sinon d'un artifice du diable, qui se sert de l'ignorance des peuples, de l'autorité des grands, de la faiblesse des hommes et de la vanité des femmes, pour se faire un nouvel Evangile d'une méchante coutume, *aliud Evangelium*, soit pour établir son royaume, soit pour renverser l'Eglise, soit pour imiter ses traditions.

Je sais bien que voici une pierre d'achoppement à messieurs de la religion prétendue réformée; le seul nom de tradition les scandalise, et ils nous font une grande querelle là-dessus; mais qu'ils crient, qu'ils réclament, et qu'ils s'inscrivent en faux tant qu'ils voudront contre la sainteté, la vérité, et l'antiquité des traditions, il faut nécessairement admettre dans l'Eglise, et si Jésus-Christ condamne aujourd'hui celles des pharisiens, les hérétiques n'en doivent point tirer d'avantage, c'est qu'elles étaient vaines, frivoles, impies et contraires à la loi de Dieu. Mais afin de démêler en passant ce point de controverse, il faut remarquer que nos traditions ne sont autre chose sinon de certains dogmes, rits, céré-

monies ou préceptes divins qui depuis le temps de Jésus-Christ et des apôtres sont venus jusqu'à nous, non pas à la faveur des Ecritures, mais par l'usage et par le discours : d'où vient qu'on n'en trouve ni le commencement, ni l'institution dans aucun concile, mais une pratique constante et immémoriale dans l'Eglise universelle et parmi les fidèles. C'est ce que saint Paul enseigne aux premiers chrétiens de Thessalonique qui était la métropolitaine de Macédoine, quand il leur dit, *Tenete traditiones quas accepistis sive per sermonem, sive per Epistolam* (II *Thes.*, *cap* II, 14) : Mes frères, demeurez fermes et inébranlables dans la foi, et gardez fidèlement les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre Epître. En effet comme la parole de Dieu est également véritable soit lorsqu'elle est écrite, soit lorsqu'elle est prêchée, il lui faut aussi ajouter également foi, soit lorsque vous l'entendez de nos bouches, soit lorsque vous la lisez sur le papier. Cela, mes frères, est si conforme au bon sens et à la droite raison, que toutes les nations du monde tant soit peu policées, Lacédémoniens, Athéniens, Romains, Perses et Chaldéens se sont servis dans le gouvernement de leurs républiques d'un droit non écrit aussi bien que d'un droit écrit ; et Platon voulait qu'on eût autant de vénération pour celui-là, que pour celui-ci ; et avec justice, puisque, selon Tertullien, *Prior est anima quam littera, et prior sermo quam liber, et prior sensus quam stylus :* l'âme est plus ancienne que les lettres, la parole est plus ancienne que les livres, et la raison est devant l'écriture, d'où il conclut qu'on s'est gouverné dans le monde par la tradition et par le droit non écrit, premier que par le droit écrit (*Lib.* VI, *de Legi.* VI ; *Lib. de Test. animæ*). Cela est si véritable, que l'Eglise de Dieu n'a subsisté et n'a été gouvernée pendant l'espace de deux mille ans, c'est-à-dire, depuis Adam jusqu'à Moïse, que par la parole de Dieu non écrite, mais enseignée seulement par les patriarches, et transmise de vive voix à leurs enfants et à leurs successeurs. Qu'y a-t-il donc de plus incontestable et de plus solidement appuyé que la tradition ?

C'est pour cette raison que Tertullien, qui était voisin du temps des apôtres, parlant du sacrifice que nous offrons pour les morts, du signe de la croix et de plusieurs autres cérémonies de l'Eglise dont nous ne trouvons point l'institution dans l'Ecriture, dit qu'il en faut nécessairement aller chercher l'origine et l'établissement dans la tradition, dans la coutume et dans la foi. *Traditio*, dit-il, *tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix, fides observatrix* (*Lib. de Coron. mil.*, *cap.* 4) : La tradition leur a donné le commencement et la naissance, la coutume leur a donné la force et le crédit, et la foi en a autorisé l'usage et l'observance.

Or, cela supposé, je dis que le démon, voulant abolir ces traditions saintes et sacrées de l'Eglise, en a substitué d'autres méchantes et corrompues en leur place. Quelles sont ces traditions ? je réponds que ce sont les mauvaises coutumes du monde que les réprouvés suivent aveuglément comme les maximes de l'évangile du diable et comme le droit non écrit de la synagogue de Satan. Voilà pourquoi ce docte Africain ajoute : *Consuetudo de traditione manavit* (*Idem*, *ibid.*, *cap.* 3). La coutume tire son origine de la tradition dans les choses mauvaises comme dans les choses bonnes, dans les maximes d'Etat comme dans les affaires de religion, et dans le déréglement des mœurs comme dans les cérémonies de l'Eglise. Voyez-en la preuve et l'exemple dans l'évangile de ce jour. La loi de Dieu recommandait aux Juifs la pureté du cœur en toutes choses ; la tradition des pharisiens recommandait particulièrement la propreté des mains à table. Que faisaient ces hypocrites ? ils étaient si religieux observateurs de la tradition de leurs anciens, qu'ils se lavaient plusieurs fois les mains pendant leur repas, crainte que la saleté de leurs mains venant à se communiquer aux viandes qu'ils mangeaient, leurs âmes n'en fussent souillées. Quelle extravagance ! tellement que toute leur application était de laver leurs mains, les coupes, les pots, les vases et la vaisselle : et c'est ce que Jésus-Christ appelle : *Baptismata calicum et urceorum* (*Marc.*, VII, 4), etc., baptêmes ou lavement de tous leurs ustensiles, et eux-mêmes étaient appelés vulgairement *baptistæ*, baptistes (*S. Just.*, *Dial. cum Tryph.*). Ainsi, mettant toute leur étude et toute leur religion à observer cette tradition des anciens, ils violaient impunément la loi de Dieu, puisque dans des corps bien propres et bien lavés ils portaient des âmes souillées de mille crimes (*S. Epi.*, *l.* I, *hær.* 18). Voilà pourquoi Jésus-Christ leur fait ce reproche : *Bene irritum facitis præceptum Dei, ut traditionem vestram servetis* (*Marc.*, VII, 9) : Vous êtes des gens bien saints et bien religieux, de vous dispenser ainsi du commandement de Dieu pour garder votre tradition, et d'avoir plus de soin de la pureté de vos corps que de celle de vos âmes.

Ce reproche ne s'adresse pas seulement aux Juifs, il s'adresse encore aux chrétiens qui violent hardiment les commandements de Dieu pour suivre les coutumes du monde : voyez-les un jour de communion et de bonne fête, ils ont plus de soin de se bien habiller que de se bien confesser. Le commandement de Dieu veut la bonne confession, et la coutume veut les beaux habits ; la coutume l'emporte, et la loi de Dieu est violée. Demandez à ce riche avare pourquoi il prête son argent à usure contre la loi de Dieu, il vous répondra que c'est la coutume du pays, et que son père en a usé de la sorte : ainsi la coutume l'emporte, et la loi de Dieu est violée. Demandez à ces filles et à ces femmes pourquoi elles découvrent leurs bras, leurs gorges et leurs épaules, elles vous répondront que c'est la coutume du monde. Mais vous scandalisez toute la ville, et vous êtes cause de mille péchés mortels ; n'importe, la coutume

l'emporte, et tous les commandements de Dieu sont violés. Mais hélas! mesdames, s'il fallait combattre la coutume par la coutume, je vous aurais bientôt convaincues que vous ne suivez que la méchante et que vous abandonnez la bonne : consultez toute l'antiquité sainte et profane, et vous verrez que la coutume des femmes païennes et chrétiennes était de porter un voile sur la tête et d'avoir le visage couvert. Tertullien, qui a fait un livre entier pour soutenir cette religieuse coutume, dit que, parmi les femmes païennes, celles des Arabes ne paraissaient jamais que voilées; et parmi les chrétiennes, il fait voir que c'était l'usage dans tout l'Orient et dans tout l'Occident, et que c'était une coutume gardée encore avec plus de sévérité dans l'Église grecque que dans la latine, que les femmes ne se découvraient jamais le visage (*Lib. de Veland. virg.*, *cap.* 2). Voilà donc des coutumes opposées les unes aux autres. Mais comme les anciennes, qui étaient les plus chrétiennes et les plus modestes, ne s'accordaient pas avec le luxe, la vanité et le libertinage des derniers temps, les femmes mondaines y ont renoncé, elles en ont pris de nouvelles qui ont été introduites par un esprit d'erreur et d'impudicité pour bannir la pudeur du sexe et pour porter la corruption dans les bonnes mœurs. En vérité, messieurs, c'est ici où il faut plaindre et pleurer le malheur et l'aveuglement des chrétiens en voyant la coutume du monde si bien suivie, et l'Évangile de Jésus-Christ abandonné. Je me souviens qu'un ancien législateur disait ordinairement aux étrangers qui venaient dans sa république : *Aut legibus utere meis, aut recede de civitate mea* (*Apud Hermam, lib.* III) : Ou vivez selon mes lois, ou sortez de ma ville. Il me semble que Jésus-Christ et le démon disent tous les jours la même chose aux chrétiens. Jésus-Christ leur dit : Ou vivez selon mon Evangile, ou sortez de mon Eglise. Le diable leur dit la même chose : Ou vivez selon ma coutume, ou sortez de ma synagogue. Quel parti prennent les chrétiens? Hélas! ils aiment mieux demeurer dans la syagogue de Satan et suivre les coutumes du monde, que de demeurer dans l'Eglise de Jésus-Christ et de vivre selon les maximes de son Evangile. Jugez après cela si je n'ai pas bien raison de dire que les coutumes du monde sont méchantes et criminelles, non-seulement du côté du démon qui en est l'auteur qui les a inventées, mais encore du côté de l'homme qui est l'esclave qui les suit. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Comme l'homme peut être considéré dans les divers états de la nature, de la grâce et de la gloire, les théologiens lui attribuent aussi trois sortes de libertés différentes, selon la diversité de ces trois états : savoir une liberté de nature, une liberté de grâce et une liberté de gloire (*Magist. Sent.*, *lib.* II, *dist.* 25). La liberté de nature l'affranchit de toute nécessité et contrainte qui pourrait violer son indifférence pour le bien et pour le mal, pour faire une action ou pour ne la pas faire, pour agir d'une manière ou d'une autre, et c'est par le privilége de cette première liberté que Dieu émancipa l'homme, dit Tertullien, et qu'il le déclara majeur en lui donnant son libre arbitre : *Deus hominem emancipavit, cum liberi arbitrii potestatem concessit.* La liberté de la grâce l'affranchit de la servitude du péché, servitude d'autant plus dure et plus honteuse qu'elle opprime la liberté de l'âme plutôt que celle du corps : *Liberati a peccato, servi autem justitiæ* (*Rom.*, VI, 18), dit saint Paul, étant affranchis du péché, nous sommes devenus serviteurs de la justice. Enfin la liberté de la gloire affranchit l'homme de toutes les misères qui pourraient troubler le repos de sa vie bienheureuse, et la jouissance de sa souveraine félicité : *Ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei.* La première liberté est commune à tous les hommes, la seconde n'est que pour les justes, la troisième n'est que pour les bienheureux. Or, je dis que les coutumes du monde sont d'une nature si maligne, qu'elles dépouillent l'homme de ces trois sortes de libertés, et l'engagent en trois sortes de servitudes honteuses et opposées à la noblesse de sa condition et à la dignité de son être.

Il est certain que Dieu a créé l'homme libre aussi bien que raisonnable; c'est par ce double avantage qu'il est semblable aux anges, et qu'il est distingué des bêtes. C'est par sa raison qu'il fait le discernement du bien et du mal, et c'est par sa liberté qu'il choisit l'un ou l'autre. En effet, demandez aux philosophes qu'est-ce que la liberté ; ils vous répondront que c'est une faculté naturelle qui, ayant tout ce qui est nécessaire pour agir, demeure indifférente pour faire une action, ou pour la laisser. C'est avec ce noble privilége que Dieu créa l'homme, et c'est ce que l'Écriture nous donne à entendre quand elle dit : *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui* (*Eccl.* XV, 14) : Dieu, dès le commencement, a créé l'homme, il l'a laissé dans la main de son conseil. Les Pères et les interprètes ont entendu ces paroles, ou du premier homme, ou de ses enfants. Elles sont claires pour le premier homme : car Dieu le laissa proprement dans la main de son conseil, et mit devant lui l'eau et le feu, la vie et la mort, le bien et le mal, parce que Dieu l'ayant créé tout pur, et ne lui ayant donné la loi de s'abstenir d'un fruit que pour lui marquer l'obéissance qu'il devait à celui qui l'avait rendu si heureux, il laissa toutes choses, et la grâce même dont il avait orné son âme, dans une dépendance absolue de sa volonté, afin qu'il se portât au bien ou au mal avec une liberté tout entière, sans que rien le déterminât à l'un plutôt qu'à l'autre, que l'inclination seule que son cœur se donnerait à lui-même, et que l'empire qu'il avait sur ses mouvements. Ces paroles aussi se peuvent entendre des hommes après le péché. Car, encore qu'ils n'aient pas cette grâce d'innocence comme Adam, pour se porter au bien

ou au mal avec une égale facilité, et qu'au contraire, toute leur inclination dès leur enfance se porte au mal, selon l'Ecriture, parce qu'ils sont nés d'Adam, après son péché, comme une chair de péché et comme des ruisseaux impurs d'une source impure ; il est vrai, néanmoins, dit saint Augustin, qu'ayant reçu la loi de Dieu, ou celle qui est entée dans la nature, ou celle qui est écrite, lorsqu'ils la violent en péchant, ils rejettent la vie et choisissent la mort par une désobéissance volontaire. Voilà donc cette liberté d'indifférence qui a été donnée à l'homme innocent, et qui persévère encore dans l'homme coupable, mais beaucoup affaiblie, soit par la difficulté que sa volonté trouve au bien, soit par le penchant qu'elle a au mal.

Or, messieurs, quoiqu'à parler juste et dans la rigueur, rien ne puisse ravir la liberté à l'homme, et contraindre sa volonté dans ses propres actes, si est-ce pourtant que les méchantes coutumes du monde exercent un empire si tyrannique sur les puissances de son âme et sur les sens de son corps, qu'elles le réduisent dans une espèce d'esclavage, qui fait que sa condition est un peu différente de celle des bêtes. C'est une vérité que les païens mêmes ont reconnue. Sénèque, parlant de la corruption des bonnes mœurs parmi les Romains, ne l'attribue qu'aux pernicieuses coutumes de son temps, qui les avaient rendus semblables à des bêtes sans liberté et sans raison : *Omnes pergunt*, dit-il, *cæco pecorum ritu, non quo eundum est, sed quo itur :* Tous les hommes se gouvernent d'une manière aveugle comme des animaux ; ils vont, non pas où il faut aller, mais où les autres vont : *Non ad rationem viventes, sed ad similitudinem;* ils se conduisent, non pas par raison et par prudence, mais par coutume et par imitation ; d'où il arrive que, par une suite nécessaire et par un malheur inévitable, *præcipitat nos per manus traditus error, alienisque perimus exemplis*, nous courons au précipice, par une erreur de tradition qui passe de père en fils, et que nous périssons enfin en suivant les coutumes et les exemples des autres. Pour bien entendre la pensée de ce philosophe, il faut remarquer qu'il parle des hommes de son temps, c'est à dire du peuple de Rome, par comparaison à un troupeau de moutons. Quelque instinct que la nature ait donné à ces animaux, lors néanmoins qu'ils se trouvent en quelque passage un peu difficile, ils suivent l'exemple plutôt que l'instinct; et quoiqu'ils soient déterminés par la nature à toutes leurs opérations, si est-ce pourtant que cette impression intérieure ne suffit pas toute seule pour les faire passer, il faut que l'une de ces bêtes donne l'exemple et franchisse le pas pour attirer toutes les autres après elle. Il ne s'en faut pas étonner : elles se conduisent par l'exemple et non pas par la raison. Voilà justement le portrait des chrétiens du temps: ils marchent, non pas par le chemin où il faudrait aller, mais par celui où le grand monde va ; non pas par le chemin que Jésus-Christ a tracé dans l'Evangile, et qui est difficile et étroit, mais par celui que le diable a tracé par la coutume, et qui est spacieux et agréable. Or, d'où vient cet égarement ? c'est que tous se conduisent *cæco pecorum ritu*, comme des bêtes sans liberté et sans raison. Mais qui est-ce qui les a rendus aveugles en leur ôtant la raison, et qui est-ce qui les a rendus esclaves en leur ravissant leur liberté : *Gravissimum consuetudinis imperium*, répond le même Sénèque ; c'est le joug insupportable et l'empire tyrannique de la coutume. Ainsi, vous voyez par le sentiment de ce sage païen, et par votre expérience même, que les hommes qui se laissent emporter à la coutume, comme des animaux sans connaissance et sans raison, semblent avoir renoncé au privilége de leur liberté, pour vivre sous les dures lois de cette impérieuse maîtresse.

En effet, si les objets extérieurs ont des charmes et des attraits capables de tenter notre volonté, d'ébranler son indifférence, et de lui donner un certain poids secret qui l'ôte de son équilibre, et qui la fait pencher de leur côté ; de même il est certain que la coutume qui est établie et fondée sur l'exemple de la multitude, a une certaine force magique qui entraîne si impérieusement les volontés après elle, qu'on ne peut lui résister : en sorte que comme nous voyons que dans un Etat ou gouvernement tyrannique les peuples gémissent dans les fers, pleurent leur liberté perdue, et ne suivent plus d'autres lois que celles que leur impose la volonté du tyran : *Barbari quibus pro legibus semper dominorum imperia fuere*, dit Tite-Live ; ainsi l'on peut dire que les chrétiens qui vivent sous l'empire de la coutume, ont perdu ou renoncé à leur liberté, ils sont emportés par une force secrète et par une autorité publique qui les charge de tant de chaînes, qu'apprivoisés à cette servitude, ils ne font plus d'efforts pour s'en délivrer.

C'est une vérité dont les gens du monde ont peine de se persuader même par leur propre expérience, mais dont le Sage les va convaincre par un exemple auquel on ne peut répondre, et par une autorité qu'on ne peut rejeter. Le Saint-Esprit nous voulant apprendre l'origine des idoles, et la naissance de l'idolâtrie, attribue l'une et l'autre à une coutume tyrannique qui usurpa tant d'empire dans le monde, et qui réduisit les hommes dans une si grande servitude, qu'en leur ôtant la volonté de s'en délivrer, elle ne leur laissa pas même la liberté de s'en plaindre : *Convalescente iniqua consuetudine hic error tamquam lex custoditus est, et tyrannorum imperio colebantur figmenta* (*Sap.*, XIV, 16) ; la coutume ayant pris le dessus sur la raison par la force de l'exemple, et s'étant rendue la maîtresse des esprits par la longueur du temps ; cette erreur d'adorer des idoles, qui avait été introduite en forme de religion par l'autorité des tyrans, fut aussitôt observée comme une loi par soumission des peuples, et ces peuples devinrent

si esclaves, qu'ils ne purent, ou ne voulurent, ou n'osèrent plus ni s'opposer au torrent de la coutume, ni résister à la volonté de leurs maîtres, *Convalescente iniqua consuetudine.*

Voilà, messieurs, jusqu'où la coutume a porté sa tyrannie et son attentat; voilà les deux injustes usurpations qu'elle a faites en même temps à Dieu et à l'homme : à Dieu, des honneurs qui lui sont dus, pour les rendre à des idoles; et à l'homme, de la liberté qui lui est naturelle, pour le rendre semblable aux bêtes. Eh bien! mes frères, serez-vous encore longtemps les vils esclaves de cette insolente et tyrannique coutume; gémirez-vous encore longtemps sous sa dure captivité, et ne travaillerez-vous jamais à recouvrer votre liberté perdue? car confessez de bonne foi; n'est-il pas véritable que lorsque vous voulez opposer votre devoir à ces injustes coutumes du monde, dont les unes vous engagent au jeu où vous faites des pertes considérables, ou des gains illicites; dont les autres vous font rechercher des compagnies qui vous sont occasion de péché; dont les autres vous obligent à vous habiller selon les modes du temps, qui ne s'accordent point ni avec la modestie de votre sexe, ni avec les maximes de l'Evangile; n'est-il pas véritable, dis-je, que lorsque vous voulez quelquefois par un principe de conscience et de religion, renoncer à ces malheureuses modes et coutumes, vous dites que vous n'êtes plus vos maîtres et vos maîtresses, et que vous n'avez plus la liberté de faire autrement. Or, comme appelez-vous cette confession? sinon un aveu sincère que vous faites, que vous êtes devenus semblables aux bêtes, en baissant le cou sous le joug insupportable de la coutume qui a pris le dessus sur votre raison. Mais comme les hommes s'apprivoisent quelquefois tellement dans le crime, qu'ils ne s'avisent plus ni de pleurer leur perte, ni de se plaindre de leur malheur, de là vient qu'ayant perdu en quelque façon la liberté de la nature sans en ressentir de la peine, ils perdent encore celle de la grâce sans en témoigner de la douleur.

Voici, mes frères, l'effet d'une étrange aveuglement et d'une effroyable insensibilité; mais afin de vous le faire comprendre, souvenez-vous, s'il vous plaît, que comme l'homme avait été créé dans la grâce aussitôt que dans la nature, il avait été aussi créé dans une double liberté, savoir, dans celle de la nature qui le rendait le maître du monde, et dans celle de la grâce, qui le rendait enfant de Dieu; la première le faisait homme, la seconde le faisait juste. Or, il y a cette différence entre ces deux sortes de libertés, en ce que le péché a affaibli seulement la première; mais il nous a ravi entièrement la seconde : ainsi nous sommes devenus esclaves, dit saint Augustin, non pas par la condition de notre nature, mais par le châtiment de notre péché : *Nomen servi culpa meruit, non natura* (*Lib.* XIX, *de Civit. Dei*, *cap.* 15). En effet, si Adam n'eût pas péché, cette heureuse liberté des enfants de Dieu aurait passé jusqu'à nous avec son innocence, mais étant tombé dans le crime, il a perdu l'une et l'autre pour lui et pour sa postérité; il est vrai que Jésus-Christ nous a rétablis par sa grâce dans la liberté des enfants de Dieu : *In libertatem filiorum Dei*, dit saint Paul (*Rom.*, VIII, 12). Mais hélas! nous ne jouissons pas longtemps de ce privilége que nous recevons dans le baptême : en même temps que nous perdons notre innocence, nous perdons encore cette liberté, et nous devenons esclaves sitôt que nous devenons pécheurs, *Qui facit peccatum, servus est peccati*, dit le Fils de Dieu (*Joan.*, I, 34). Or, si le seul péché originel nous a engagés dans une si dure captivité, je dis que la coutume du monde qui est coupable d'une infinité de crimes nous fera encore gémir sous de plus dures lois, parce qu'en nous laissant emporter au torrent de ses maximes, elle nous précipite dans l'abîme de tous les péchés qui se commettent dans toutes les conditions. Parcourez, mes frères, touts les états, et vous verrez que c'est elle, qui ayant prescrit, ou violé la raison et la loi, a introduit l'idolâtrie dans le monde, l'usure dans les prêts, la simonie dans les bénéfices, la profanation dans les églises, le sacrilége dans les sacrements, le relâchement dans les cloîtres, l'infidélité dans le commerce, l'injustice dans le barreau, l'impiété à la cour, le libertinage parmi les hommes, le luxe parmi les femmes, le duel parmi les gentilshommes, les dissolutions dans le carnaval, les dispenses dans le carême, le paganisme parmi les chrétiens, les vices de toutes les nations parmi les Français, le renversement de toute la discipline ecclésiastique régulière et séculière, et la corruption dans toutes les bonnes mœurs : tellement que chacun poussé au dedans par le déréglement de ses passions, attiré au dehors par la violence de la coutume, se trouve dans une espèce de necessite de pecher.

En effet, mes frères, il faut raisonner ici des mauvaises coutumes du monde en général, comme des mauvaises habitudes des pécheurs en particulier. Or, demandez aux théologiens qu'est-ce que l'habitude, ils vous répondront que c'est un penchant contracté par une longue continuation de semblables actes, qui fait que l'homme est fortement porté à agir de même manière; d'où il arrive que cette habitude étant mauvaise, et se changeant en une seconde nature, elle nous fait tomber, dit saint Augustin rapporté dans le canon, comme un fardeau qui nous accable par sa pesanteur : *Vi consuetudinis malæ tanquam mole terrena premitur animus* (*Can. sicut tribul. de Pœnit. dist.* 2); et ajoute que si nous n'avons soin de lui résister dans sa naissance, elle dégénère en une funeste nécessité. Voilà ce que c'est que la mauvaise coutume en particulier, et le mauvais effet qu'elle produit dans le pécheur, qui est de le rendre esclave du péché.

Voyons maintenant qu'est-ce que la coutume du monde en général. Je réponds qu'elle

n'est autre chose, sinon une suite et une continuation des mêmes actions particulières faites souvent par beaucoup de personnes et par un certain espace de temps qui prescrit contre la loi, contre la vérité et contre la raison parmi les libertins. De là vient que ce qui serait blâmé et détesté, n'étant fait qu'une seule fois et par une seule personne, commence à être approuvé et tiré en exemple, quand il est fait par la multitude, pendant un long espace de temps et plusieurs fois : ainsi la réitération des actes et la longueur du temps venant à apprivoiser les yeux et les esprits à de pareilles actions que tout le monde fait, elles affermissent insensiblement l'empire de la coutume, et la font passer pour une loi du pays. C'est, si je ne me trompe, la pensée d'Aristote, lorsqu'il disait : *Validiores et de validioribus rebus leges sunt illæ, quæ ex moribus proveniunt quam quæ ex litteris* (*lib.* III *Polit.*, *cap.* 22), que les lois vivantes qui viennent des actions des hommes et des coutumes des peuples, sont plus fermes et plus inviolables que toutes celles qui sont écrites, et que nous n'avons que dans les Codes des princes et dans les registres des parlements. Voilà donc l'empire tyrannique de la coutume établi dans le monde par la longueur du temps et par les mêmes actions souvent réitérées, qui, toutes mauvaises qu'elles sont, semblent imposer la nécessité de les continuer et d'en faire tous les jours de semblables. Voyons tout ceci dans la pratique.

N'est-il pas véritable que s'il ne se commettait qu'un adultère en cent ans, il passerait pour un monstre abominable, et tout le monde conspirerait à l'étouffer; mais depuis que la coutume nous a apprivoisés à voir ces amoureuses fureurs qui violent la fidélité du mariage, qui troublent la paix des familles, et qui déshonorent la sainteté du sacrement, l'amour s'est tourné en coutume et le crime en galanterie, les hommes tiennent à déshonneur de n'avoir point de maîtresses, et les femmes sont honteuses de n'avoir point de galants : *Pudet non esse impudentem*, dit saint Augustin, on a honte de n'être pas méchant. Tandis qu'il n'y avait que des sauvages qui s'égorgeaient les uns les autres comme des bêtes farouches, l'homicide était en horreur aux nations plus civilisées et aux peuples les plus humains; mais aussitôt qu'une barbare coutume en a fait un point d'honneur parmi la noblesse, elle a fait en même temps de l'homicide, défendu par la loi de Dieu, une vertu permise aux gentilshommes par la coutume du monde; d'où il est arrivé que les mêmes choses, sans changer de nature, n'ont fait que changer de nom; celles qui étaient les crimes du siècle passé sont devenues les vertus du siècle présent; la coutume leur a donné cours et crédit parmi une troupe de libertins qui ont corrompu l'esprit des peuples par leurs mauvais exemples, et qui leur ont fait accroire qu'une chose était permise sitôt qu'elle était devenue publique : *Consensere jura peccatis, et cœpit licitum esse quod publicum est*, dit saint Cyprien (*Epist. ad Donat.*). Les femmes ne sont pas moins criminelles que les hommes en ce point; lorsqu'elles se sentaient encore de la sainteté des premiers siècles de l'Eglise, on les reconnaissait pour femmes chrétiennes par la pudeur de leur visage et par la modestie de leurs habits : il ne s'en faut pas étonner, dit Tertullien, c'est que, *tanta debet esse plenitudo pudicitiæ christianæ, ut ab anima emineat in habitum*, la plénitude de la chasteté chrétienne était si grande en ce temps-là, que de l'âme elle passait jusqu'au corps, et du corps elle rejaillissait jusque sur les habits. Mais depuis qu'une pernicieuse coutume a banni la pudeur du sexe, et a introduit les modes lascives de s'habiller, elle a violé toutes les lois de Dieu et de la nature, et sont devenues encore plus païennes dans leurs mœurs que dans leurs habits.

Mais quoi donc, mon Père, me direz-vous, la coutume qui s'est introduite presque par toute la France, que les femmes paraissent en public avec la gorge découverte, ne les excuse-t-elle pas de péché lorsqu'elles la suivent? Je ne veux point résoudre moi-même ce cas de conscience, mon autorité n'aurait peut-être pas assez de poids pour faire impression sur votre esprit; mais écoutez la réponse de saint Antonin, archevêque de Florence, qui a passé pour le plus savant homme du quinzième siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Cette coutume, dit-il, de découvrir le cou et les gorges : *Valde turpis et impudicus est talis usus, et ideo non servandus* (II *part. tit.* 4, *cap.* 5, § 3), cet usage est honteux et impudique, ainsi on ne le doit pas suivre. Voilà comme a parlé ce grand homme qui a été comme l'oracle de l'Eglise, et qui a été en grande vénération aux souverains pontifes Nicolas V, Calixte III, Pie II, Eugène IV et Adrien VI, qui l'a canonisé pour sa doctrine et pour sa sainteté. Ce grand docteur donne la même réponse pour la coutume introduite presque partout de porter *vestes caudatas*, des jupes traînantes à longues queues, quoique leur usage ne paraisse pas si criminel que celui de porter la gorge découverte : *Hoc turpe est, et detestandum, nec illis conformandum*, cela néanmoins est honteux et détestable, dit-il, et il ne faut point se conformer à cette mauvaise coutume, selon cette défense que Dieu fit autrefois à son peuple : *Non sequeris turbam ad faciendum malum* (*Exod.*, XXIII, 2), vous ne suivrez pas l'exemple de la multitude pour faire le mal. Cependant les femmes se moquent de toutes les lois pour suivre la coutume : l'honneur, la pudeur, la conscience, le christianisme ne peuvent arrêter le cours de ces abus; quel sentiment faut-il avoir après cela de ces dames; ne puis-je pas les appeler avec saint Paul : *Captivas mulierculas oneratas peccatis, quæ ducuntur variis desideriis* (II *Tim.*, III, 6), des femmes esclaves de la coutume, chargées de péchés et agitées de diverses passions. Je prie les directeurs de lire ce passage de l'Apôtre, qui est un avertissement qu'il donne à ceux qui

sont chargés de la conduite des âmes : je ne lui donne pas tout son jour, je révère leur personne et leur caractère, et je ne dois scandaliser ni l'un ni l'autre; mais ils doivent prendre garde, ces messieurs les directeurs, de ne point flatter leurs pénitentes, ni favoriser la coutume contre la vérité. Comme Jésus-Christ nous a délivrés de la servitude de la loi de Moïse, il nous a encore délivrés de la servitude de la coutume du monde par la grâce de notre adoption, et par la liberté de ses enfants qu'il nous a méritée par sa mort; et je puis dire qu'en renonçant par les vœux de notre baptême aux œuvres du diable et aux pompes du monde, nous avons encore renoncé à toutes ses coutumes, oui, à toutes ses coutumes, puisqu'elles tiennent rang parmi les pompes du siècle et parmi les œuvres de Satan.

Mais, ô état déplorable du christianisme, vœux du baptême, Evangile de Jésus-Christ, vous êtes aujourd'hui violés par les hommes qui intoduisent dans le royaume l'hérésie de la coutume! Ne vous étonnez pas, messieurs, si je donne le nom d'hérésie à la coutume; c'est après Tertullien, *Quod sapit adversus veritatem, hoc erit hæresis, etiam vetus consuetudo* (*Lib. de Vel. virg., cap.* 1) : Tout ce qui combat la vérité peut passer pour hérésie, sans en excepter même la vieille coutume. Or, saint Jérôme remarque que les hérésiarques se sont toujours servis du ministère des femmes, pour donner cours à leurs hérésies dans le monde : c'est ce qu'il prouve par une curieuse induction. Simon le Magicien, dit-il, se servit d'une vilaine prostituée, appelée Hélène; Nicolas d'Antioche en avait toujours une troupe à sa suite, *choros duxit fœmineos* (*Epist. ad Ctesiph.*). Marcion en envoya une devant lui à Rome, pour préparer les esprits à recevoir ses impostures; Apelles se servit de Philomène, Montanus, de Prisca et de Maximilla, qui séduisirent même Tertullien, avec tout son zèle et tout son bel esprit; Arius se servit du crédit de Constance, sœur de l'empereur Constantin, *et ut orbem deciperet, sororem principis ante decepit*, et, pour tromper plus facilement tout l'univers, il trompa premièrement la sœur de l'empereur; enfin Donat se servit de Lucille, Elpidius d'Agapé, et Priscillien de Galla, tellement que toutes les hérésies qui ont combattu la foi étant redevables à l'ignorance, au crédit, à la curiosité ou à la légèreté des femmes, de leur naissance et du progrès qu'elles ont fait dans le monde, il fallait encore que l'hérésie de la coutume, qui corrompt les bonnes mœurs, leur fût redevable de son établissement et de l'empire qu'elle a pris sur les esprits. Empire tyrannique, qui fait que le crime de ceux qui suivent ces maudites coutumes du monde n'est pas moins horrible que celui que commirent les Galates, convertis par saint Paul, et qui, après avoir joui de la liberté de l'Evangile, se soumirent de nouveau à la servitude de la loi. Voilà le crime des chrétiens qui, après avoir renoncé aux pompes du monde dans le baptême, et joui de la liberté des enfants de Dieu, se rendent les vils esclaves de la coutume, et renoncent à la liberté non-seulement de la nature et de la grâce, mais encore de celle de la gloire.

Je sais bien, messieurs, que la liberté de la gloire, par laquelle l'homme est affranchi de toutes sortes de misères, n'est réservée que pour le ciel; mais je sais bien aussi, avec l'Apôtre, que *toutes les créatures attendent le temps de cette gloire en gémissant et en souffrant, et qu'elles ne sont pas seules dans cette attente; mais* que *nous-mêmes, qui avons reçu les prémices de l'esprit : Intra nos gemimus adoptionem filiorum Dei expectantes redemptionem corporis nostri; nous soupirons dans le cœur après l'accomplissement de l'adoption des enfants de Dieu, et de la délivrance de notre corps* (*Rom.*, VIII, 23). Mais, hélas! messieurs, ce n'est point là le sujet de l'espérance des chrétiens du temps, ils ont renoncé à cette liberté de gloire, puisque, s'étant rendus les esclaves de la coutume, ils se sont engagés en des maux qui passeront du temps à l'éternité. Il me semble que Sénèque a découvert cette vérité avec les seules lumières de la philosophie, lorsqu'il a dit : *Inter causas malorum nostrorum quod vivimus ad exempla*, l'une des causes de tous nos malheurs, c'est que nous suivons l'exemple d'autrui, *nec ratione componimur, sed abducimur consuetudine*, et que nous ne nous conduisons point par la raison, mais que nous nous laissons emporter à la coutume. Nous ne voulons pas faire ce que peu de personnes sages font; mais nous faisons sans scrupule tout ce que la multitude fait : d'où il arrive que, *recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est*, une erreur ou un crime passe pour licite et permis parmi nous, sitôt qu'il s'est rendu public. Cela est si véritable, que Scipion l'Africain a dit chez Cicéron, au rapport de saint Augustin, que jamais on n'aurait souffert dans Rome les choses infâmes que la comédie représentait sur le théâtre, *nisi consuetudo vitæ pateretur* (*Aug., lib.* II *de Civit. Dei, cap.* 9), si une mauvaise coutume ne les avait introduites et autorisées dans le commerce de la vie. Voilà, selon Sénèque et selon Cicéron, la cause des malheurs qui ont accablé le peuple romain (*Cicero, de Republ.*); et je n'en découvre point d'autres de tous les péchés qui se font parmi les chrétiens. La mauvaise coutume publique fait tous les pécheurs publics, et l'une et l'autre fait des esclaves publics et particuliers, qui ne doivent rien prétendre à l'héritage céleste; l'Esprit saint a prononcé l'arrêt de leur réprobation, par la bouche de saint Paul : *Non erit hæres filius ancillæ cum filio liberæ*, le fils de l'esclave ne sera point heritier avec le fils de celle qui est libre. Ainsi les chrétiens qui sont les sectateurs des coutumes du monde ne doivent rien prétendre au ciel, parce que ces coutumes qu'ils suivent en toutes choses sont criminelles, soit du côté du diable qui est l'auteur qui les a introduites, soit du côté de l'homme qui est l'esclave qui les suit, soit

du côté de Dieu qui est le législateur qui les défend. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu voulant rendre l'Eglise militante une parfaite copie de la triomphante; non pas quant à son repos et à sa tranquillité, mais quant à sa sainteté et à sa perfection, il fait plusieurs défenses et plusieurs commandements aux hommes pour les retirer du vice, et pour les porter à la vertu. Or, comme les coutumes du monde sont extrêmement opposées à l'accomplissement de ce dessein, il a pris aussi plus de soin de nous les défendre par toutes ses lois. En vérité, messieurs, il me semble qu'il ne faudrait point d'autre raison pour nous porter à faire ou à laisser une action, que le seul motif de la défense ou du commandement de Dieu. C'est de ce puissant argument dont se sert Tertullien pour porter tous les chrétiens à la pénitence : *Audaciam existimo de bono divini præcepti disputare*, dit-il (*Lib. de Pœnit.*, *cap.* IV): j'estime qu'il y a de la témérité de disputer, ou de douter si ce que Dieu nous commande est bon et juste, car il est de notre devoir d'obéir, non pas parce que les choses qu'il commande sont bonnes, mais parce qu'elles sont commandées. Et voici la raison qu'il en donne, qui est que, quand il s'agit d'obéir : *Prior est auctoritas imperantis quam utilitas servientis*, il faut avoir plus d'égard à l'autorité du souverain qui commande qu'à l'utilité des sujets qui obéissent. Si cette maxime est incontestable pour toutes les défenses et pour tous les commandements de Dieu; elle doit être reçue et suivie avec une particulière vénération pour le regard des coutumes du monde. Dieu les défend, cela suffit, ne disputons pas davantage, il y faut absolument renoncer, ou renoncer à sa loi.

Entre plusieurs défenses que Dieu fit autrefois aux enfants d'Israël, voici l'une des plus importantes qu'il leur fit publier par la bouche de Moïse : *Juxta consuetudinem terræ Ægypti in qua habitatis, non facietis; et juxta morem regionis Chanaam, ad quam ego introducturus sum vos non agetis, nec in legitimis eorum ambulabitis* (*Levit.*, XVIII, 3). Voilà le texte formel de la loi, en voici l'explication: Dieu connaissant l'inconstance de son peuple et son peu de fermeté dans sa religion et de fidélité à son service, lui recommande particulièrement de ne point suivre les mauvaises coutumes, ni du royaume d'Egypte où ils avaient demeuré longtemps captifs, ni celles du pays de Chanaan où il les allait bientôt faire entrer comme vainqueurs; mais de demeurer toujours fidèles dans l'observance de ses commandements, sans se laisser corrompre par les mauvaises mœurs de ces idolâtres. Prenez garde, messieurs, que Dieu ne dit pas aux Hébreux : vous n'adorerez point les idoles d'Egypte, ni de Chanaan; mais: vous ne suivrez point les coutumes des Gentils, voulant dire que tous les crimes dont les nations infidèles étaient souillées se trouvaient comprises dans le seul nom de coutume; voilà la première défense que Dieu fit à son peuple soit pour conserver la pureté de ses mœurs, soit pour policer sa république naissante, soit pour régler son culte et perfectionner sa religion. En effet, tandis que les Juifs ne se laissèrent point corrompre l'esprit par les mauvaises coutumes des étrangers, ils furent le peuple chéri et bien-aimé de Dieu, mais sitôt qu'ils eurent fait alliance avec les Gentils et qu'ils eurent commencé de vivre à leur mode, Dieu les prit en horreur et les abandonna à la fureur de leurs ennemis. Mais vous me direz peut-être, ô mon Père, il ne faut pas s'étonner si Dieu a réprouvé ce peuple pour avoir suivi les coutumes des Egyptiens et des Chananéens, c'est que ces coutumes étaient mêlées de superstition et d'idolâtrie ; mais celles du monde ne sont point contraires à la véritable religion, ni au culte de Dieu, ainsi elles ne sont pas si criminelles que vous pensez; cette réponse est si peu soutenable et si indigne, je ne dirai pas seulement d'un chrétien, mais même d'un honnête homme qui a un peu de bon sens et de raison, que je ne veux que l'autorité d'un philosophe païen pour la réfuter : *Corruptela malæ consuetudinis*, dit Platon, *igniculi exstinguuntur a natura dati, exoriunturque, et confirmantur vitia contraria* (*Lib.* I, *de Legib.*): toutes les étincelles et les semences des vertus que la nature a répandues dans nos cœurs sont éteintes et étouffées par la corruption d'une mauvaise coutume et tous les vices contraires à ces vertus tirent leur naissance et doivent leurs progrès à ces pernicieuses coutumes, voulant dire qu'elles étaient, en quelque façon, contraires au droit naturel, et que, par conséquent, elles ne peuvent être suivies, en conscience, mais rejetées avec exécration. Voyons cette vérité dans la pratique et dans l'exemple.

Il est défendu, dit saint Thomas, par le droit naturel, de chercher autre chose dans le ministère ecclésiastique et dans les bénéfices, que l'utilité de l'Eglise et la gloire de Jésus-Christ. Or, s'il arrive, dit cet ange de l'Ecole, qu'un homme prenne plusieurs bénéfices : *Hac intentione ut sit ditior, ut lautius vivat*, etc. (*Quodlib.* IX, *art.* 15) : avec cette intention d'en devenir plus riche, et de faire meilleure chère, le vice qui se trouve dans cette pluralité de bénéfices, ne serait pas ôté par là, mais plutôt augmenté, parce que ce serait même une chose illicite de n'avoir qu'un seul bénéfice avec cette mauvaise intention, bien qu'en soi il n'y ait nul dérèglement à n'avoir qu'un seul bénéfice ; d'où il conclut que quand cette pluralité de bénéfices possédés avec cette intention mercenaire et indigne, ne serait pas défendue par le droit positif, elle le serait par le droit naturel, et par conséquent il faut dire que les canons, qui regardent les choses qui sont défendues par le droit naturel et divin, ne peuvent jamais être abrogés par aucune coutume contraire, dit saint Antonin : *Sciendum quod nulla consuetudo quantumcumque generalis et antiquata, potest præjudicare, seu tollere id quod est de lege naturali seu etiam divina, quoad moralia præcepta* (I *parte*, *tit.*

XVII, § 6). D'où vient cela ? le voici. C'est que la raison qui a porté l'Église à faire ces canons subsiste toujours, puisqu'elle est fondée sur le droit naturel et divin qui est invariable, et qui ne peut être aboli par aucune coutume contraire. Tout cela se prouve par l'autorité du droit canonique et civil. Il est dit dans le canon, que quoiqu'une coutume établie depuis longtemps soit d'une grande autorité : *Verum non usque adeo sui valitura momento, ut aut rationem vincat, aut legem* (*Can. consuetudin. dist.* 11) : elle n'a pas néanmoins tant de force qu'elle puisse prévaloir contre la raison ou contre la loi. L'empereur Constantin a dit la même chose dans le civil (*Lib.* VIII, *cod. tit. quæsit. longa consuet.*). Il me semble, messieurs, que cela devrait suffire pour prononcer sentence de condamnation et d'anathème contre les coutumes du monde. Mais voici encore quelque chose de plus fort.

Comme Jésus-Christ est la première et infaillible vérité, et que la coutume n'est qu'une erreur invétérée, il est certain que bien loin de l'approuver par la loi de l'Évangile, il l'a combattue au contraire par toute son autorité et par la dignité de son ministère. En effet, quand il a parlé de ces coutumes du monde et des maximes de son Évangile, il a fait voir une si grande opposition entre les unes ou les autres, qu'il a fait juger qu'il était impossible de les observer toutes deux en même temps. *Le monde rira*, disait-il un jour à ses apôtres, *et vous pleurerez*. Et ailleurs : *Si vous étiez de ce monde, le monde vous aimerait, le monde vous caresserait ;* c'est-à-dire, si vous étiez animés de l'esprit du monde, si vous suiviez les coutumes du monde, vous seriez les favoris de ce monde; mais parce que vous avez renoncé à son esprit et à ses coutumes, il vous haïra et vous persécutera comme ses plus grands ennemis. D'où il faut conclure qu'on ne peut suivre les coutumes du monde sans faire une abjuration secrète de l'Évangile et sans porter sur le visage un caractère de réprobation. Voilà pourquoi Tertullien fait cette belle remarque, que quand Jésus-Christ a parlé de soi-même dans l'Évangile : *Veritatem se, non consuetudinem cognominavit* (*Lib. de veland. virg., cap.* 1) : il s'est appelé la vérité et non pas la coutume, pour nous apprendre qu'il y avait une opposition infinie entre Jésus-Christ et la coutume, en ce que Jésus-Christ est la vérité infaillible, et la coutume n'est qu'une vieille erreur : *Consuetudo sine veritate, vetustas erroris est*, dit saint Cyprien (*Epist.* 74). La vérité vient de Dieu, la coutume vient des hommes ; la vérité est éternelle, la coutume est appuyée sur le temps ; la vérité est immuable, parce qu'elle suit le droit de la nature qui est commun à toutes les nations ; la coutume est passagère et peut être abolie, parce qu'elle n'est qu'un usage particulier de quelque peuple ou pays particulier, en un mot, la vérité est la mère de toutes les vertus, parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle est Dieu même ; la coutume est la source de tous les crimes, parce qu'elle vient du diable, père du mensonge, et qu'elle est elle-même une vieille erreur. Voilà pourquoi le concile de Paris tenu l'an 829, ayant fortement déclamé contre de certaines pernicieuses coutumes qui s'étaient introduites dans le royaume, dit ces belles paroles en forme d'avertissement à tous les chrétiens : *Quapropter unusquisque fidelis, si salvus esse vult, oportet ut remotis perversis consuetudinibus quæ periculum animarum generant, fidem Christi quam percepit bonis operibus exornare non negligat* (*Concil. Paris., cap.* 1) ; il faut que tout fidèle qui désire sincèrement se sauver renonce à toutes les coutumes déréglées qui mettent l'âme en danger de se perdre, et qu'il travaille à accompagner sa foi de bonnes œuvres. Or, il ne se faut pas étonner si les papes et les conciles ont déclamé avec tant de chaleur contre les coutumes du monde, et s'ils ont fait tant de canons pour les détruire ; c'est parce que comme l'Église s'en est expliquée elle-même, elle a toujours regardé une mauvaise coutume comme une pernicieuse corruption qui violait toutes les lois et qui attaquait la foi, la discipline et les bonnes mœurs : *Mala consuetudo non minus quam perniciosa corruptela vitanda est* (*Can. mala cons. dist.* 8).

Cependant quelle est la vie des chrétiens du temps, hélas ? c'est une vie qui n'a point d'autre règle que la coutume ; c'est en vain qu'on lui veut opposer l'Évangile, on ne l'écoute pas ; l'exemple d'une troupe de jeunes gens a plus de force pour se faire suivre, que l'autorité de Jésus-Christ n'en a pour les retenir, et comme si les mauvaises coutumes introduites en France ne suffisaient pas pour dépraver toute la nation, nous empruntons encore celles des pays étrangers ; nous ne nous contentons pas de suivre leurs modes dans les habits, nous les imitons dans les mœurs, et nous nous persuadons de pouvoir accorder Jésus-Christ avec le monde, et l'Évangile avec la coutume ; semblables en cela à ces Assyriens, qui, étant venus établir une colonie en Samarie, embrassèrent à la vérité la religion des Juifs et adorèrent le Dieu d'Israël, mais sans quitter le culte de leurs idoles, ni le service de leurs faux dieux (IV *Reg.*, XVII, 33). Ainsi ils voulaient être fidèles et idolâtres tout ensemble : fidèles par religion, idolâtres par coutume. Voici le portrait qu'en a fait le Saint-Esprit, peut-être que vous vous reconnaîtrez en le considérant : *Cum Dominum colerent, diis quoque suis serviebant juxta consuetudinem gentium :* en adorant le Dieu d'Israël à l'exemple des Juifs, ils adoraient encore les idoles selon la coutume des gentils : *Et juxta consuetudinem suam pristinam perpetrabant*. Ainsi ces nouveaux convertis, faisant céder leur nouvelle religion à leurs vieilles coutumes, vivaient toujours selon leur ancienne mode, c'est-à-dire en païens et non pas en adorateurs du vrai Dieu, et cette malheureuse coutume prévalut tellement dans leurs esprits par-dessus la véritable religion qu'ils avaient embrassée, que l'Écriture ajoute ces paroles pour nous marquer la force insurmontable d'une mauvaise cou-

tume : *Filii eorum, et nepotes eorum sicut fecerunt patres sui, ita faciunt usque in præsentem diem* : leurs enfants et leurs neveux ayant été élevés dans ces mauvaises maximes et dans ces superstitieuses et impies traditions, suivent encore jusqu'à aujourd'hui la coutume de leurs pères, plutôt que la religion de leurs maîtres.

Que vous en semble, messieurs ? le Saint-Esprit ne nous décrivait-il point les mœurs des chrétiens du temps, en nous décrivant celles de ces anciens peuples d'Assyrie, et ne puis-je pas dire que nous avons succédé à l'irréligion de ces prétendus convertis ? Car dites-moi de bonne foi quel est le dessein de la plupart des chrétiens qui sont engagés dans le monde, sinon de faire sans y penser un monstrueux mélange du paganisme et du christianisme, en voulant suivre tout ensemble les erreurs de la coutume et l'Evangile éternel de la vérité : *Evangelium æternum* (*Apoc.*, XIV, 6) ; c'est-à-dire, en voulant servir à Dieu et au diable, à Jésus-Christ et à leurs idoles. En effet, examinez, je vous prie, toute leur conduite, vous verrez qu'à la vérité ils font profession de la religion chrétienne, ils viennent à l'église, ils assistent à la messe, ils entendent le sermon, ils fréquentent les sacrements, ils prient et adorent le vrai Dieu comme font tous les bons fidèles ; mais, hélas ! leur foi est-elle bien ferme et bien animée ? leurs actions se font-elles dans l'esprit du christianisme ? n'adorent-ils point encore des dieux étrangers, ne présentent-ils pas encore de l'encens à leurs anciennes idoles : *Juxta consuetudinem suam pristinam*, selon leur vieille coutume ? Car ne flattons ni ne déguisons point le mal ; si nous pouvions pénétrer dans le fond de leurs cœurs, nous verrions que le monde y a élevé autant d'idoles qu'il y a de différentes passions auxquelles on sert par coutume : ainsi en adorant le vrai Dieu, chacun adore encore son idole selon la coutume des Assyriens ; l'un sert à son amour ou à sa haine, l'autre à sa convoitise ou à son ambition, celui-ci à la jalousie ou à sa vengeance, celui-là à son honneur ou à son plaisir, et tous violent les vœux qu'ils ont faits au baptême de renoncer au diable, au monde, à ses pompes, et à ses coutumes.

Ah ! fous et insensés que vous êtes, qui aimez mieux périr avec la grande foule des réprouvés, en suivant la coutume, que de vous sauver avec le petit nombre des élus en suivant l'Evangile ; ouvrez les yeux de l'esprit pour voir le précipice où vous allez tomber ! Le monde vous sera bien obligé de vous damner pour suivre ses maximes : et tous ces honnêtes gens qui composent, dites-vous, le beau monde de la ville, vous sauront bon gré d'aller en enfer avec eux en suivant leur exemple et en vous en faisant une loi ! Mon Dieu, que cet aveuglement est déplorable, de voir aujourd'hui tout le monde se damner et aller au diable par coutume, et de voir si peu de personnes se sauver et aller à Jésus-Christ par amour. En vérité, messieurs, c'est ici où je puis bien dire avec saint Augustin : *Qui contempta veritate præsumit consuetudinem sequi* (*Lib.* 3 *contra Donat.*, *cap.* 6) ; que celui qui présume de suivre la coutume au préjudice de la vérité, *aut circa fratres invidus est quibus veritas revelatur*, est ou un jaloux contre ses frères, auxquels la vérité du salut est révélée, *aut circa Deum ingratus cujus revelatione Ecclesia instruitur*, ou il est bien ingrat envers Dieu dont l'Eglise est gouvernée par le Saint-Esprit et instruite par ses révélations : ainsi celui qui préfère la coutume à la vérité est un méchant et un perfide de quelque côté qu'on le considère ; il est ou envieux du bonheur des gens de bien que Dieu a désabusés des maximes du monde en leur découvrant le péril et la fausseté de ses coutumes, ou il est bien ingrat envers Dieu de ne vouloir pas suivre dans ses mœurs la discipline de l'Eglise qui est la colonne et le firmament de vérité.

Fuyez donc, messieurs et mesdames, toutes ces pernicieuses coutumes du monde, ne me les alléguez plus pour autoriser vos mauvaises actions. Il n'y a point ici de mesure à prendre, ni de tempérament à garder ; il faut nécessairement de deux choses l'une, renoncer à l'Evangile ou à la coutume, renoncer à Jésus Christ ou à la coutume, renoncer à la grâce ou à la coutume, renoncer au baptême ou à la coutume, renoncer à tous les autres sacrements ou à la coutume, renoncer au paradis ou à la coutume, parce que la coutume a une opposition formelle à toutes ces choses ; elle combat l'Evangile, elle offense Jésus-Christ, elle résiste à sa grâce, elle détruit la religion, elle déshonore le baptême, elle abuse des sacrements, elle ferme le paradis. Faites donc en sorte que Jésus-Christ ne vous fasse pas à la mort le reproche qu'il fait aujourd'hui aux Pharisiens : Vous avez violé mes commandements et ma loi pour suivre vos traditions et vos coutumes. Mais faites qu'il vous congratule plutôt d'avoir renoncé à toutes les coutumes du monde pour suivre les maximes de son Evangile. Ce sera par ce moyen que sa loi ayant été la règle de toute votre conduite en ce monde, elle sera encore le guide qui vous conduira au ciel. *Amen.*

SERMON VIII.

POUR LE LUNDI DE LA PASSION.

Du refus des grâces.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum, et vado ad eum qui me misit ; quæretis me et non invenietis.

Je suis encore avec vous un peu de temps, et je m'en vais ensuite vers celui qui m'a envoyé ; vous me chercherez et ne me trouverez point (*S. Jean*, *ch.* VII).

Je vous avoue, messieurs, que tout me paraît si terrible dans l'Evangile de ce jour, que toutes les paroles que le Fils de Dieu y dit aux Juifs, m'étonnent et m'alarment, et que je n'en remarque presque point qui soit capable de me réjouir, ou de me consoler. Ce divin Sauveur, voyant que les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens avaient

tenu un grand conseil contre lui, et qu'ils avaient envoyé les ministres de leur passion plutôt que de leur justice, pour se saisir de sa personne, il ne leur dit pas une parole qui ne soit ou un arrêt de mort ou une menace de condamnation. Car premièrement il leur déclare qu'il n'a plus que très-peu de temps à demeurer avec eux, pour leur prêcher et pour les convertir : *Adhuc modicum tempus vobiscum sum.* Secondement il les menace qu'il s'en va, qu'il les abandonne, qu'il s'en retourne à son Père qui l'a envoyé, et qu'ils ne pourront le suivre au lieu où il va : *Et ubi ego sum, vos non potestis venire.* Troisièmement il leur prédit qu'après son éloignement, ils le chercheront avec empressement; mais que leurs recherches seront inutiles, puisqu'ils ne le trouveront plus : *Quæretis me, et non invenietis.* Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est de voir que les promesses du Fils de Dieu ne sont pas moins terribles que ses menaces ; car, l'évangéliste ajoute que le dernier jour de la fête, qui est le plus solennel, Jésus se tenant debout, dit à haute voix : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat :* si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi, il sortira des fleuves d'eau vive de son cœur, comme dit l'Ecriture : ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient un jour en lui. Cependant les Juifs sont demeurés aveugles parmi toutes ces lumières, et altérés auprès de cette fontaine, sans vouloir être éclairés des rayons de celle-là, ni vouloir boire des eaux de celle-ci. Voilà, messieurs, les prédictions et les menaces qui ont eu leurs effets sur les Juifs, et qui s'accomplissent encore tous les jours sur les chrétiens, puisque les uns et les autres se sont attirés ces terribles châtiments par le refus qu'ils ont fait des grâces qui leur ont été présentées. Oui, je le dis et je le répète encore en frémissant, que c'est ce refus des grâces qui est cause que Jésus-Christ ne peut plus demeurer avec nous, que *modicum tempus,* pour très-peu de temps. C'est ce refus des grâces qui fait qu'il s'en va, qu'il nous abandonne, et qu'il se retire de nous : *Vado.* C'est ce refus des grâces qui fait que nous le chercherons, et que nous ne le trouverons plus : *Non invenietis.* C'est ce refus des grâces qui fait que tous nos efforts seront un jour inutiles, et que nous ne pourrons arriver au lieu de repos et de félicité où il a établi sa demeure, et qui devait être le terme de notre pèlerinage et le port éternel de notre salut : *Quo ego vado vos non potestis venire.* Enfin c'est ce refus des grâces qui, pour comble de malheur, sera cause que nous ne pourrons plus boire dans la fontaine des eaux vives, ni être un jour enivrés du torrent des délices éternelles. O refus des grâces, que tu es donc terrible ! que tu engages une âme dans une grande enchaînure de crimes et de calamités ! puisque tu rejettes le prix de la rédemption dont Marie conçut l'auteur, quand un ange lui dit : *Ave, Maria.*

Il faut que l'homme, malgré tout son orgueil et toute l'estime qu'il peut concevoir de lui-même, tombe d'accord qu'il a naturellement l'esprit si mal tourné, que ses inclinations sont si corrompues et que son insensibilité est si extrême, que quoiqu'il sente son mal, et qu'il en prévoie les suites funestes, il ne peut pourtant se résoudre ni à suivre les conseils que son céleste médecin lui donne, ni profiter de la vertu des remèdes qu'il lui présente. Mais afin de vous faire bien comprendre le péril où il s'expose par le refus qu'il fait de ses remèdes et de ses conseils, il faut distinguer avec saint Augustin quatre sortes d'états différents dans lesquels il peut être considéré ; savoir : *Ante legem, sub lege, sub gratia, in pace* (*Lib.* LXXXIII, *Quæst.* 66) : devant la loi, sous la loi, sous la grâce, dans la paix, ou dans la gloire. L'homme devant la loi, ne connaissant point encore le péché, suivait les mouvements de la concupiscence. Sous la loi, le péché lui ayant été défendu, il n'a pas laissé de le commettre, vaincu par la force de sa mauvaise habitude, et emporté par le torrent de ses passions. Sous la grâce, il ne se laisse pas vaincre par la force de la volupté ; mais il résiste à son empire et conserve sa liberté. Dans la gloire, il jouira d'une profonde paix dans toutes les puissances de son âme, et dans tous les sens de son corps, parce qu'il n'aura plus de rébellion intestine à étouffer, ni d'ennemis étrangers à combattre. Dans e premier état qui est celui devant la loi : *Nulla pugna cum voluptate,* dit notre incomparable docteur : il n'avait aucun combat à livrer ou à soutenir contre la volupté, parce que n'ayant encore reçu ni commandement ni défense, il lui était permis de suivre ses appétits. Dans le second état, qui est celui sous la loi : *Pugnamus, sed vincimur :* l'homme combat contre la volupté et contre la concupiscence, mais il est vaincu et succombe en ce combat. Dans le troisième état, qui est celui sous la grâce : *Pugnamus et vincimus :* l'homme combat et résiste à ses ennemis, mais il triomphe et sort victorieux du combat. Enfin, dans le quatrième état qui est celui de la gloire : *Perfecta et æterna pace quiescimus ;* l'homme n'ayant plus ni d'ennemis domestiques à combattre, ni d'ennemis étrangers à vaincre, il jouira d'une profonde paix, et d'un repos éternel. D'où vous voyez, messieurs, que Dieu par une conduite pleine de suavité et de force, ayant donné la loi à l'homme comme un secours extérieur pour régler ses actions : et lui ayant donné la grâce comme un secours intérieur pour l'aider à accomplir la loi et pour mériter la gloire, il l'a rendu l'arbitre de sa bonne ou de sa mauvaise fortune, c'est-à-dire l'auteur de son salut ou de sa perte. S'il observe la loi par la fidèle coopération à la grâce, il s'ouvre les portes du ciel et se procure une paix éternelle, qui sera la fin de toutes ses guerres, et la consommation de sa félicité. Mais si, par le refus obstiné à la grâce qui lui est présentée, il viole la loi, il s'ouvre les portes de l'enfer, et s'engage dans un abîme de malheurs qui n'auront point de fin. C'est donc, messieurs, à ce refus des grâces que je m'arrête aujourd'hui, puisqu'il est, non-

seulement le plus grand de tous les crimes, mais encore la racine de tous les autres, et la cause de notre damnation. Or, afin de vous en tracer une idée qui réponde aux principes de la foi et à la vérité de ma proposition, je soutiens que ce refus outrage les trois Personnes divines dans leur conduite extérieure, et dans les trois plus nobles ouvrages qui leur sont attribués. 1°, il trompe la providence du Père; 2°, il déshonore la passion du Fils; 3°, il rebute la bonté du Saint-Esprit. Il trompe la providence du Père, parce qu'il rend ses soins inutiles dans le gouvernement de ses créatures : il déshonore la passion du Fils, parce qu'il rend son sang inutile pour la rédemption des hommes : il rebute la volonté du Saint-Esprit, parce qu'il rend ses dons inutiles pour la sanctification des pécheurs. Voilà les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je me persuade, messieurs, qu'il y a bien de la gloire, ou bien de la douceur de porter la qualité de père, puisque Dieu en a paru si jaloux qu'il n'a pas défendu aux hommes de prendre les titres de rois, de seigneurs, et de dieu même, mais seulement celui de père : *Patrem nolite vocare vobis super terram; unus est enim, Pater vester qui in cœlis est* (*Matth.*, XIII, 9) ; n'appelez personne en terre du nom de père, parce que vous n'en avez qu'un seul qui est dans le ciel. Je ne m'étonne pas de ces défenses, dit Tertullien, c'est qu'il porte ce titre, dit-il, avec plus de justice que tous ceux qui nous ont mis au monde : *Tam pater nemo, tam pius nemo* (*Lib. de Pœnit.*, *c.* 8); mais de plus, c'est qu'il en fait mieux l'office, et en remplit mieux les devoirs que tous les autres. En effet, si le nom de père dans la pensée de ce docte Africain, est un nom de puissance et d'amour : *Appellatio est pietatis et potestatis* (*Lib. de Orat.*, *c.* 2) ; où trouvera-t-on plus de puissance que dans notre Père celeste? et où trouvera-t-on plus d'amour que dans son cœur? puisque après nous avoir donné l'être par celle-là, il nous fait du bien par celui-ci, et emploie tous les soins de sa providence pour nous conserver dans l'ordre de la nature par des secours temporels, et pour nous conduire dans l'ordre de la grâce par des secours surnaturels : *Tua autem Pater providentia gubernat* (*Sap.*, XIV, 3) : Oui, Père céleste, lui dit le Sage, c'est votre providence infaillible et éternelle qui gouverne tout l'univers, et qui conduit toutes les créatures à leur fin. Il me semble, messieurs, que vous pouvez vous former une idée de la providence universelle de Dieu dans le gouvernement de l'univers, par la considération de celle d'un père de famille dans la conduite particulière de ses enfants, et dans les divers projets qu'il forme de leur établissement. Oui, messieurs, c'est en cette manière que Dieu se comporte envers les hommes, qui sont les enfants de sa providence. Car, comme il y a de différents emplois dans l'état civil du monde; de différents offices dans l'état spirituel de l'Eglise : *Alios prophetas, alios doctores,* dit saint Paul (I *Cor.*, I, 8); des prophètes, des docteurs, des apôtres, etc.: et comme il y a de différents trônes de gloire dans l'ordre surnaturel de la béatitude, ainsi que Jésus-Christ nous en assure : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt* (*Joan.*, XIV, 2) ; je remarque aussi que le Père céleste prépare des grâces différentes à ses enfants; selon les divers états auxquels sa providence éternelle les destine.

Mais, afin de vous faire entrer dans le secret de cette divine conduite, il faut savoir que la providence qui est attribuée à Dieu le Père, est définie par Boëce : *Divina ratio in summo omnium Principe constituta, quæ cuncta disponit* : La divine raison qui réside dans l'entendement du suprême Monarque, qui dispose de toutes choses et qui conduit toutes les créatures à leur fin. Or, il faut savoir que cette providence est si certaine et si infaillible, que rien n'arrive, ni contre sa connaissance, parce qu'elle prévoit tout, ni contre sa volonté, parce qu'elle ordonne de tout, ni contre ses ordres, parce qu'elle dispose de tout; ni contre sa puissance, parce qu'elle fait tout. Et que si quelque créature sort quelquefois de son rang, et de l'ordre qui lui est assigné dans l'univers : *In alium ordinem relabitur ne quid in regno Providentiæ temeritati liceat*, dit le même Boëce; elle retombe dans un autre, de peur que le hasard ou la fortune n'ait quelque part au gouvernement du royaume de la Providence. Voilà, messieurs, une vérité de foi, dont il n'est pas permis à un chrétien de douter; si est-ce pourtant que j'ose dire que celui qui refuse la grâce qui lui est présentée pour faire son salut, trompe autant qu'il est en lui cette providence du Père céleste, puisqu'il ne s'en sert pas selon l'intention, ni pour la fin pour laquelle elle lui avait été donnée.

Expliquons ce point délicat de théologie par une comparaison familière. Dites-moi, je vous prie, quel fut le péché de ce serviteur paresseux de l'Evangile, qui cacha en terre le talent qu'il avait reçu, et pour lequel il fut condamné au dernier supplice? Il est certain que ce fut pour avoir trompé le dessein et l'intention de son maître, qui le lui avait donné pour le faire valoir dans le négoce, pour son intérêt et pour le sien. Voilà le crime capital de ce serviteur infidèle et le vôtre. Comme toutes les grâces, toutes les bonnes pensées, toutes les saintes inspirations viennent originairement du Père des lumières : *Omne donum perfectum desursum est descendens a Patre luminum* (*Jacob.*, I, 17); et que toutes ces grâces vous sont données par sa providence, comme autant de talents pour vous aider à sortir du péché, pour changer votre mauvaise vie; que faites-vous lorsque vous fermez les yeux à ces divines lumières; que vous rejetez ces bonnes pensées de votre esprit; que vous étouffez tous ces bons mouvements dans votre cœur; que vous fermez l'oreille à la voix des prédicateurs et aux avis des confesseurs; et que vous refusez enfin toutes les grâces qui vous sont présentées? Je vous déclare que

vous trompez méchamment, autant qu'il est en votre puissance, les sages projets, les intentions miséricordieuses et les desseins éternels que la providence de votre Père céleste avait sur vous. Il vous avait choisi (comme dit l'Apôtre) devant la création du monde, pour vous faire saint, il n'a rien oublié pour faire réussir ce grand ouvrage de votre sanctification; cependant, Providence divine, vous êtes trompée dans votre attente, vous aviez eu dessein de sauver ces enfants d'ire et de colère, et d'en faire des enfants de grâce et d'adoption; mais ils se sont moqués de vous, ils ont mieux aimé être des enfants de ténèbres que de lumière, demeurer dans le péché, que de rentrer dans la grâce, et de gémir sous la tyrannie du Père de mensonge, que de vivre sous le doux empire du Père des miséricordes. C'est la plainte et le reproche tout ensemble que Dieu même en fait par le Prophète à ces enfants rebelles qui se sont rendus indignes de la grâce de leur adoption : *Audite, cœli, et auribus percipe, terra, quoniam Dominus locutus est:* Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui a parlé : *Filios enutrivi, et exaltavi, ipsi autem spreverunt me :* J'ai nourri des enfants avec soin, et je les ai élevés avec amour, et, après cela, ils m'ont méprisé, ils n'ont payé mes tendresses que d'ingratitude et de rébellion, et ont enfin trompé ma providence, en leur refusant les grâces que je leur avais offertes pour seconder l'intention que j'avais de les sauver.

Voyons, je vous prie, cette divine vérité dans une aventure domestique qu'on voit assez souvent dans le monde. Un père de famille, par exemple, a trois ou quatre fils, il en destine l'un à l'épée, l'autre à la robe, celui-ci à l'Eglise, et celui-là à quelque autre profession. Voilà le plan général qu'il se forme de leur établissement, et voici la manière dont il s'y prend pour en venir à l'exécution. Après que par sa prudence il a étudié leur humeur, leur génie, leur capacité et leurs inclinations, il envoie celui qu'il destine à l'épée dans une académie, pour lui faire apprendre à monter à cheval et à faire des armes; il l'engage ensuite dans les troupes et au service du roi, dans l'infanterie ou dans la cavalerie, il lui donne son équipage, et n'oublie rien pour en faire un bon soldat : voilà le destin du premier. Quant au second qu'il destine à la robe, il n'a pas moins de passion d'en faire un honnête homme dans sa condition; il n'épargne ni soin, ni argent, ni dépenses pour cela; après les premières teintures des lettres humaines, il l'envoie à Paris faire un cours de philosophie, de là à Orléans ou dans une autre université, pour y apprendre les instituts et étudier en droit; il le fait recevoir avocat, il l'oblige de fréquenter le barreau, et de se trouver à toutes les audiences pour former son esprit au style du palais, et pour en faire un jour un bon officier de justice. Quant au troisième, qu'il destine à l'Eglise, il ne donne pas moins de soins à son éducation qu'à celle de ses aînés; après avoir achevé ses premières classes en province, il l'envoie étudier en Sorbonne pour y faire un cours de philosophie, il tâche de le pousser sur les bancs, et d'en faire un docteur; et, comme il y a quelque bénéfice dans la maison, chapelle, canonicat, prieuré, on en fait d'abord un clerc beni, on lui fait porter la soutane, on le met au séminaire comme dans une école de science, de piété et de vertu. Voilà les desseins justes et équitables d'un bon père et d'une bonne mère pour l'établissement de leurs enfants. Cette comparaison est de saint Jérôme : *Pater et mater nutriunt filium*, dit-il, *promittunt sibi de illo felicitate, mittunt ad studia, erudiunt, disponunt, ut etiam militet* (*Comment. in Ps.* XCIII). Mais hélas! messieurs, que la prudence de ce bon père sera bientôt trompée et tous ses projets renversés, et qu'il sera bientôt contraint de s'écrier : *O vanas hominum curas, o quantum est in rebus inane!* Oh! que les pensées des hommes mortels sont vaines, et qu'il y a du vide et de tromperie dans toutes les choses du monde!

Considérez en effet le succès malheureux de tous les soins de ce bon père, et comme son attente est trompée par la mauvaise conduite de ses enfants. Le soldat s'en revient, après une campagne, dans la maison, sans argent, sans honneur et sans équipage : l'avocat revient de l'université, sans science et sans doctrine, il ne fréquentera jamais le barreau, et ne plaidera jamais une cause: le bénéficier sera sans piété et sans dévotion, il ne dira jamais son bréviaire, et ne laissera pas que de dissiper les fruits de son bénéfice; ainsi les uns et les autres ont fait de grandes dépenses à leur père, et ont mal répondu à l'intention qu'il avait de leur procurer un honorable établissement.

Ce qui se passe parmi les enfants des hommes, par rapport à leur père charnel, se passe encore parmi les enfants de Dieu par rapport à leur Père céleste. Ce meilleur de tous les pères, considérant qu'il y avait plusieurs places vides dans les ordres, dans les chœurs et dans les hiérarchies des anges, par la chute des rebelles, avait choisi les chrétiens pour les substituer en leur lieu et place, et, comme ils ne s'y pouvaient élever d'eux-mêmes, mais par le secours de sa grâce qui les devait rendre semblables à ces esprits bienheureux, il leur en distribue de différentes : *Unicuique secundum propriam virtutem* (*Matth.*, XXV, 15) : à chacun selon sa portée pour les faire entrer dans cette famille angélique, et ne faire des uns et des autres qu'une même société dans le ciel; mais que font ces enfants ingrats? Ils imitent la méchante conduite du prodigue de l'Evangile : *Qui dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose* (*Luc.*, V, 13) : Qui dissipa tout son patrimoine par une vie criminelle et prostituée. Oui, ces chrétiens, dégénérant de la noblesse de leur naissance, et renonçant à la grâce de leur adoption, refusent les grâces qui étaient comme leur divin patrimoine, ou les dissipent dans la débauche et dans le jeu, et, par cette injurieuse et indi-

gne conduite, ils trompent les desseins de leur Père céleste et tous les projets de sa providence. Voilà pourquoi il les appelle par le Prophète : *Filii mendaces, filii nolentes audire legem Dei* (*Isai.*, XXX, 9) : Des enfants menteurs, des enfants rebelles, qui ne veulent point écouter la loi de Dieu, mais qui veulent vivre selon leur caprice. Peut-on pousser plus avant l'ingratitude, et peut-on commettre un plus grand crime que celui du refus des grâces, qui semble renverser tout l'ordre de la providence divine !

Mais pour vous mieux faire connaître encore la malice des enfants, par opposition à la bonté du père, il faut distinguer deux sortes d'enfants dans la divine famille, savoir : des mineurs et des pupilles, des adultes et des majeurs : les premiers sont ceux qui n'ont pas encore la connaissance, la liberté et la raison ; les seconds sont ceux qui ont déjà l'usage de la raison, de la liberté et de la connaissance. Or, le Père céleste se comporte en deux différentes manières, envers eux, par rapport à la diversité de leur état. Il donne le ciel à ceux-là par titre d'héritage et comme par un patrimoine qui leur est acquis par le sang de Jésus-Christ, et par la grâce du baptême qui les fait enfants et héritiers tout ensemble : *Si filii et hæredes* (*Rom.* VIII, 17) : ainsi sa providence n'est point trompée en ceux-là, parce que n'ayant pas l'usage de la liberté et de la raison, ils ne peuvent s'écarter de l'ordre de ses volontés. Mais pour ce qui est de ceux-ci, c'est-à-dire des adultes qui sont censés majeurs, et émancipés par le parfait usage de leur libre arbitre, il a résolu par un décret éternel de ne leur donner le ciel que par titre de récompense : *Hæreditas Domini, filii merces* (*Psal.* CXXVI, 4) : l'héritage du Seigneur sera la récompense de l'enfant. D'où il faut conclure que le ciel nous étant promis à nous autres, non pas comme un héritage qu'on peut posséder sans mérite, mais comme une récompense qu'on ne peut acquérir sans travail ; il faut nécessairement travailler, suer et faire violence à toutes les inclinations de la nature corrompue pour le gagner. Mais comme nous ne le pouvons pas de nous-mêmes ni de nos propres forces, deux choses y doivent concourir : la grâce du côté du Père céleste, et la coopération du côté des hommes qui sont ses enfants. La grâce de Dieu toute seule ne les fera pas saints, le travail des hommes seuls ne les fera pas bienheureux ; il faut donc que la grâce de Dieu et le libre arbitre de l'homme concourent ensemble pour mériter le ciel : *Qui fecit te sine te, non justificat te sine te ; ergo fecit ne scientem, justificat volentem*, dit saint Augustin (*Serm.* XV, *Verb. Apost.*) ; celui qui vous a fait sans vous, ne vous justifiera pas sans vous, donc celui qui vous a créé sans que vous en eussiez la connaissance, ne vous sauvera pas sans que vous y donniez votre consentement.

Voilà, messieurs, l'ordre immuable de la conduite de Dieu sur tous les hommes ; comme il a une volonté sincère de les sauver tous, sa Providence distribue aussi à tous les secours nécessaires pour les faire arriver à cette fin. D'où vient donc qu'il y a tant de chrétiens dans le monde qui se damnent malheureusement tous les jours ? Il est certain que ce n'est point par le défaut de grâces du côté de Dieu, mais par le défaut de coopération du côté des hommes. Et par ce défaut de coopération, ou ce refus des grâces qui leur étaient présentées, ils ont perdu le ciel, ils ont trompé la providence du Père céleste, et se sont enfin trompés eux-mêmes. Mais qui sera, à votre avis, le plus trompé des deux, ou de Dieu ou des hommes ? A la vérité l'intention de Dieu n'a pas été suivie, ses desseins n'ont pas été exécutés ; mais parlant absolument, sa Providence n'a point été trompée, elle fera servir leur infidélité à quelques autres desseins, selon les secrets de sa sagesse; eux seuls seront les plus trompés. Car comme nous disons en théologie, que Dieu change par exemple, ses arrêts de condamnation, lorsque les pécheurs changent leur mauvaise vie, il ne faut pas croire que le changement se fasse en Dieu : non, tout est constant et invariable dans ses connaissances et dans ses décrets, aussi bien que dans sa nature et dans son essence. Tout le changement se fait dans le pécheur qui, passant de l'état du péché dans celui de la pénitence, change en même temps son mauvais sort; d'objet qu'il était de la colère et de la vengeance de Dieu, il devient celui de sa tendresse et de son amour. De même lorsque nous disons qu'un pécheur trompe la providence du Père céleste par le refus qu'il fait de ses grâces, la tromperie n'est point dans la providence de Dieu ; non elle est toujours certaine dans sa conduite, et infaillible dans ses dispositions : *Non enim decipietur ut homo, vestris fraudulentiis*, dit Job à ses amis : Dieu ne se laissera point tromper comme un homme, par vos adresses et par vos fourberies. Toute la tromperie sera donc pour le pécheur qui, se flattant toujours d'une vaine confiance à la Providence de son Père céleste, sera enfin privé des grâces qu'il a refusées, et abandonné à la fureur de ses passions : *Hæc pœna peccati justissima, ut amittat unusquisque, quo bene uti noluit*, dit saint Augustin ; car c'est une peine qui est très-justement due au péché, que celui-là soit privé du bienfait qu'il a refusé, ou dont il n'a pas voulu faire un bon usage.

Mais afin que vous n'en prétendiez plus aucune cause d'ignorance, il faut que vous sachiez une bonne fois en votre vie, que la première intention de Dieu, en vous offrant sa grâce, n'est autre, ou que de vous sauver si vous en faites un bon usage, ou de vous punir si vous la recevez en vain. Tellement que, quoi qui arrive, sa Providence n'est jamais trompée, parce que sa volonté est toujours accomplie, et ses desseins toujours exécutés. Si vous profitez de ses grâces, il vous sauve, et c'est ce qu'il prétend : Si vous les refusez, il vous punit, et c'est ce qu'il a résolu : *Nolite ergo decipere animas vestras*, dit Dieu par un prophète (*Jerem.*, XXXVII, 8) : Ne trompez donc pas vos âmes en

croyant me tromper ; car la tromperie retombera sur vous.

C'est ce profond mystère de Providence qu'un Prophète nous a expliqué, lorsque parlant de la réprobation des Juifs sous la figure d'une vigne, il dit ces admirables paroles pleines d'onction, d'érudition et de crainte : *Vinea facta est dilecto meo in cornu filio olei* (*Isaïe*, V, 1 *et seq.*) : Mon bien-aimé avait une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile : *Sepivit eam* : Il prit soin de l'environner d'une bonne haie : *Lapides elegit ex illa :* il en ôta toutes les pierres : *et plantavit eam electam*, et la planta d'un plant rare et excellent : *ædificavit turrim in medio ejus, et torcular exstruxit in ea* : il bâtit une tour au milieu, et y fit un pressoir : *Et exspectavit ut faceret uvas, et fecit labruscas* : il s'attendait qu'elle porterait de bons fruits, et elle n'en a porté que de sauvages : *Nunc ergo, habitatores Jerusalem et viri Juda, judicate inter me et vineam meam* : après tous ces soins, çà, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez les juges entre moi et ma vigne : *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei ?* Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'ai fait pour elle, et cependant elle a trompé mon attente ? Je m'étais flatté que mes soins et mon travail ne seraient pas inutiles, mais elle m'a frustré du fruit de mon travail, et de la fin de mon espérance ; puisqu'au lieu de produire de bons raisins, selon mon intention, elle n'en a produit que de sauvages, contre mon attente. Ne croyez pas pourtant que je sois le plus trompé dans cette aventure, tout le malheur de la tromperie retombera sur elle ; car pour me venger et pour la punir du peu de profit qu'elle a tiré de tous les avantages que je lui avais faits : *Auferam sepem ejus, et erit in direptionem* : J'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage de tout le monde ; je détruirai les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds de tous les passants : *Et ponam eam desertam : non putabitur, et non fodietur* : Je la rendrai toute déserte, et elle ne sera point ni taillée, ni labourée ; les ronces et les épines la couvriront de tous côtés : *Et nubibus mandabo ne pluant super eam imbrem :* et je commanderai aux nues de ne plus verser de pluie sur elle. Quel horrible abandon ! Voilà la figure, voici la vérité et l'explication que le prophète en fait lui-même : *Vinea Domini exercituum domus Israel est* : La maison d'Israël est la vigne du Seigneur des armées : *Exspectavit ut faceret judicium, et ecce iniquitas ; et justitiam, et ecce clamor* : Il a attendu qu'elle fît des actions justes, et elle n'a commis que des iniquités ; il s'était promis qu'elle porterait des fruits de justice, et il n'entend que le bruit des plaintes qu'on fait contre elle. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il a abandonné cette malheureuse nation au glaive des Romains qui l'ont détruite, et à la fureur de sa justice qui l'a réprouvée.

Or, je puis dire des chrétiens ce qu'Isaïe a dit des Juifs : comme ils sont les héritiers de leur foi, il est à craindre qu'ils ne le soient encore de leurs crimes et de leur châtiment. Oui, messieurs, l'âme de chaque chrétien peut être appelée la vigne du Seigneur, puisqu'elle a été plantée par sa puissance, cultivée par sa grâce, et arrosée par son sang. Pour ne point tromper sa Providence, elle doit produire des fruits conformes à son état et à sa profession. L'ecclésiastique et le religieux doivent produire des fruits de sainteté, de piété et de vertu par la digne célébration des divins offices, par l'administration des sacrements, et par un saint emploi des revenus de leur bénéfice. Le gentilhomme doit produire des fruits de miséricorde, de libéralité et de clémence, en n'accablant pas ses sujets d'exactions, de charges et de services injustes. Le magistrat doit produire des fruits d'intégrité, de charité et de justice, en n'immortalisant pas les affaires, mais en rendant des jugements équitables sans avoir égard à personne. Le marchand doit produire des fruits de sincérité, de franchise et de bonne foi, en ne débitant que de bonne marchandise dans la juste mesure et dans le juste prix. Chacun de tous ces gens-là reçoivent du Père céleste des grâces propres à produire toutes ces sortes de fruits. Mais que font ils lorsqu'ils rejettent toutes ces grâces, et qu'ils n'en font pas un usage selon son intention ? Je puis dire qu'ils trompent sa providence, et que de plus : *Gratiam prostituunt*, pour parler avec Tertullien, *irritam et ingratam reddunt velut exornatam, et naufragam* (*lib. de Cultu fem.*, *cap.* 9) ; ils prostituent cette grâce qu'ils ont reçue, ils la rendent vaine et inutile, ils la dépouillent de sa beauté et de son ornement, et lui font faire enfin un triste naufrage. Mais qu'ils sachent qu'ils périront eux-mêmes dans le naufrage, et qu'ils seront les premiers trompés, soit pour avoir trompé la providence du Père dans le gouvernement des créatures, soit pour avoir déshonoré la passion du Fils de Dieu dans la rédemption des hommes. C'est le second crime qui est renfermé dans le refus des grâces, que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est avec beaucoup de justice et de raison que l'Apôtre saint Paul, parlant du sang de Jésus-Christ, l'appelle *pretium magnum* (I *Cor.*, VI, 20) : un grand prix ; mais prix si grand et si admirable, que ni Dieu, ni l'homme seul ne le pouvaient fournir. La raison est que deux choses devaient essentiellement concourir pour le former selon l'ordre présent des décrets de Dieu, savoir du sang et du mérite. Il fallait premièrement du sang, non pas du sang de bêtes, parce qu'il était impossible, dit l'apôtre saint Paul (*Hebr.*, X, 4), que le sang des taureaux et des boucs pût effacer les péchés du monde ; mais il fallait du sang humain. Secondement, il fallait du mérite, non pas d'une simple créature raisonnable, parce qu'étant finie dans sa vertu, elle ne pouvait pas satisfaire pour une injure infinie dans sa malice, il fallait donc un mérite infini. Or, Dieu seul pouvait bien fournir le mérite infini, parce qu'il est

d'une dignité infinie ; mais il ne pouvait pas fournir du sang humain, parce qu'il n'avait pas un corps humain. L'homme seul pouvait bien fournir tout le sang nécessaire, parce qu'il était d'une nature mortelle, mais il ne pouvait pas fournir le mérite, parce qu'il était lui-même le criminel. Il a donc fallu que Dieu se soit uni à l'homme plutôt qu'à l'ange, afin de pouvoir fournir de son fonds le mérite et le sang qui étaient nécessaires pour former ce grand prix de notre rédemption. Comme Dieu, il a fourni le mérite infini : *Verbo operante quod verbi est*, dit saint Léon : Le Verbe ayant contribué de son côté tout ce qu'il devait donner comme homme, il a fourni le sang humain : *Carne exsequente quod carnis est* : la chair ayant aussi donné tout ce qu'elle y devait contribuer de sa part.

Or, ce principe supposé, je dis que Jésus-Christ nous ayant non-seulement délivrés de la servitude du péché par le mérite infini de son sang, mais, de plus, nous ayant mérité toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour notre salut, nous devons recevoir toutes ces grâces comme de sacrés écoulements et comme des gouttes précieuses de ce sang adorable. Oui, messieurs, vous ne recevez pas une seule bonne pensée, ni une seule inspiration qui ne vous ait été achetée au prix du sang du Sauveur, et méritée par toutes les douleurs de sa mort. D'où j'infère que toutes les fois que vous rejetez les bonnes pensées qu'il vous donne, que vous fermez les yeux aux lumières dont il vous éclaire, et endurcissez vos cœurs contre les mouvements dont il vous touche, vous déshonorez sa passion et ses souffrances, en rendant pour vous inutile le prix de votre rédemption.

Mais, afin de mieux éclaircir et prouver cette proposition qui vous paraît peut-être un paradoxe, il faut considérer le sang de Jésus-Christ dans quatre instants différents ; savoir, premièrement, dans l'instant de son union avec le Verbe ; secondement, dans l'instant de son effusion sur le Calvaire ; troisièmement, dans celui de sa consécration dans l'eucharistie ; quatrièmement, dans celui de son application aux hommes. Son union avec la personne du Verbe, dans l'incarnation, était nécessaire pour y emprunter un mérite infini, et en tirer une qualité sanctifiante. Son effusion était nécessaire sur le Calvaire, pour y consommer le sacrifice de notre rédemption. Sa consécration, dans l'eucharistie, était nécessaire pour en faire le sacrifice de la nouvelle loi, et le sacrement d'amour par excellence. Son application était nécessaire aux hommes pour expier leurs péchés, pour leur mériter la grâce, et pour leur procurer la gloire. Or, je remarque quatre sortes de personnes qui déshonorent ce sang adorable ; savoir, les Juifs, les gentils, les hérétiques et les mauvais chrétiens. Les Juifs l'ont déshonoré par leurs blasphèmes dans son union avec la personne du Verbe, en niant que Jésus-Christ fût véritablement fils naturel de Dieu, et que sa chair et son sang fussent unis à un suppôt divin. Les Gentils l'ont déshonoré dans son effusion, puisque ayant été les ministres de la fureur des scribes et des pharisiens, ils tirèrent ce sang des veines et de tout le corps du divin Sauveur, et le foulèrent aux pieds comme le sang d'un scélérat et d'un coupable. Les hérétiques le déshonorent dans sa consécration, puisque, par un esprit d'erreur et d'impiété, ils nient la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte eucharistie, et le véritable changement des substances du pain et du vin en celle de son corps et de son sang. Enfin les chrétiens lui font encore plus d'injure dans son application, puisqu'en refusant les grâces qui leur sont présentées, ils mettent un obstacle à la vertu infinie et à l'ouvrage de leur sanctification. Voici comment.

Comme ce sang précieux avait été tiré des hommes au mystère de l'incarnation, Jésus-Christ a voulu leur rendre ce même sang par droit de réfusion, mais bien différent de ce qu'il était autrefois. Avant son incarnation, ce n'était que le sang d'un homme mortel, et d'Adam, pécheur tout gâté et corrompu ; mais, dès le moment que le Verbe divin l'eut uni à sa personne, et qu'il eut commencé de couler dans ses veines, il lui communiqua non-seulement un mérite infini pour nous délivrer de la servitude du diable et pour nous réconcilier avec son Père, mais encore une qualité sanctifiante pour nous laver de nos pechés. Or, c'est toute la vertu et tout le mérite de ce sang qu'il nous donne par une espèce de réfusion, non-seulement dans la réception des sacrements qu'il a institués dans son Eglise, mais encore par la distribution des grâces qu'il vous présente pour faire votre salut, et, par conséquent, il faut dire que vous faites plus d'injure à Jésus-Christ, et en quelque manière plus de déshonneur à son sang, en rejetant une seule bonne pensée et une sainte inspiration, que les Juifs, que les Gentils et que les hérétiques ne lui en ont fait.

Oui, messieurs, je le répète, vous faites plus d'outrage au Fils de Dieu, en rejetant sa grâce que les Juifs et les Gentils ne lui en ont fait, en répandant son sang ; la raison est que leur ignorance semblait les excuser en quelque façon, ou du moins diminuer leur crime : *Si cognovissent*, dit l'Apôtre *numquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I *Cor.*, II, 8) : s'ils avaient connu le Seigneur de la gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié ; mais pour vous qui le connaissez par les lumières de la foi, et qui savez que chaque grâce que vous recevez a été achetée au prix de son sang. N'est-ce pas un crime inexcusable, et un sacrilége indigne de pardon, de rejeter cette grâce, puisque le mépris que vous en faites rejaillit jusque sur le sang qui vous l'a méritée ? Ajoutez à cela que la première effusion de ce sang qui s'est faite par les Juifs et par les Gentils était selon les desseins et les intentions de Dieu ; Pilate et Hérode n'étaient que comme les exécuteurs de son décret et les ministres de sa justice :

Convenerunt adversus sanctum puerum tuum Jesum Herodes et Pontius Pilatus cum gentibus facere quæ manus tua et consilium suum decreverunt fieri (*Act.*, XXVII, 28) : Hérode et Ponce-Pilate avec les gentils, se sont unis ensemble contre votre saint enfant Jésus, pour faire tout ce que votre puissance et votre conseil avaient ordonné devoir être exécuté contre lui pour le salut des hommes. Mais les chrétiens, plus méchants que tous ces bourreaux, non contents de le crucifier de nouveau en eux-mêmes, comme leur reproche saint Paul (*Hebr.*, VI, 9), contre la volonté et l'intention de Dieu, ils déshonorent encore tous les jours sa passion et foulent aux pieds son précieux sang en rejetant la grâce qu'il leur avait méritée. C'est la plainte que ce divin Sauveur en a fait, il y a longtemps, par un prophète, lorsqu'il a dit: *Pretium meum cogitaverunt repellere* (*Psalm.* LXI, 21) : Ces impies se sont résolus de rejeter mon prix. Quel est ce prix ? Saint Augustin répond : *Pretium acquisitum a me, pretium quod ipse sum, et quod perditis, et perdentibus promissum.* C'est celui que j'ai acquis par ma mort; et ce prix, qui n'est autre que moi-même, que vous perdez malheureusement par votre refus, et qui avait été promis et offert pour ceux-mêmes qui le perdent, tellement que lorsque ces rebelles rejettent la grâce, ils rejettent le prix de leur rédemption, et ils le perdent en même temps pour Jésus-Christ et pour eux : pour Jésus-Christ, puisqu'ils le privent de l'honneur et de la gloire qu'il s'en était promis; et pour eux-mêmes, puisqu'ils se privent des secours de salut qu'ils en devaient tirer: n'est-ce pas là faire une horrible injure à la passion du Fils de Dieu.

Mais ce n'est pas tout : leur malice n'en demeure pas là, ils ajoutent à la cruauté des Juifs et des gentils, l'impiété des hérétiques. Car, messieurs, faites-moi, je vous prie, justice sur le cas que je vais vous proposer. Que diriez-vous si, pendant qu'on célébrerait en cette église le saint sacrifice de la messe, un huguenot y entrait subitement, et qui, en même temps que la consécration du précieux corps et du précieux sang de Jésus-Christ serait faite par le prêtre, irait prendre le calice, et jetterait tout ce sang adorable par terre, et le foulerait aux pieds ? Ah ! mon Dieu, vous vous récrieriez aussitôt sur une si épouvantable profanation : oh ! l'impie ! oh ! le traître ! oh ! le sacrilège ! Il n'y aurait pas de cachots assez profonds dans vos prisons pour l'y charger de fers et de chaînes; il n'y aurait pas assez de roues pour le rompre tout vif, ni assez de fagots pour le brûler à petit feu. Voilà qui est bien; tous ces sentiments sont nobles, sont religieux, sont raisonnables, votre emportement est juste et saint, votre colère est toute chrétienne, et il n'y a personne en cette compagnie qui, pour venger la querelle de Jésus-Christ ne voulût être le bourreau de cet impie. Cependant, messieurs, quelque énorme que vous paraisse ce crime, je trouve un endroit par lequel on le pourrait excuser : C'est que cet homme, étant calviniste de secte et de profession, il ne croit point la présence réelle et substantielle du Fils de Dieu au saint sacrement de l'autel. Ainsi, ne la croyant pas, il s'est persuadé, dans sa fausse prévention, n'avoir jeté en terre que du pain et du vin ; et même d'avoir fait en cette rencontre une œuvre de piété et de religion, en retranchant aux catholiques le sujet de leur superstition, et de leur idolâtrie. Mais pour ce qui est du chrétien qui rejette la grâce de Jésus-Christ, étant convaincu qu'elle est le prix de son sang; de quelle excuse pourra-t-il couvrir son crime, et justifier son refus? Pour moi, je n'en vois point, et il faut tomber d'accord qu'il mérite encore un plus grand châtiment que l'hérétique. C'est le terrible arrêt que l'apôtre saint Paul a prononcé contre lui, lorsque, écrivant aux Hébreux, il leur dit : Que si un homme était condamné à la mort, sans pardon et sans miséricorde, quand il était convaincu par deux ou trois témoins d'avoir violé un précepte de la loi de Moïse : *Quanto magis deteriora putatis mereri supplicia*, conclut il : Quel plus effroyable supplice ne mérite pas un chrétien, *qui Filium Dei conculcaverit, qui sanguinem testamenti pollutum duxerit, et Spiritui gratiæ contumeliam fecerit* (*Hebr.*, X, 29) : qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang du Nouveau Testament dans lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de la grâce? Où vous voyez que ce docteur des gentils ne fait qu'un même crime de mépriser la grâce de Jésus-Christ, et de profaner son sang qui a été le prix de sa rédemption.

La raison est que, comme selon la doctrine du même apôtre, celui qui reçoit indignement le corps du Seigneur, est aussi coupable de sa mort que les Juifs qui l'ont crucifié, parce qu'il renouvelle l'ignominie de sa passion, et met un obstacle à la vertu de son sacrement; de même celui qui reçoit indignement, *et in vacuum*, et en vain, comme parle saint Paul (II *Cor.*, VI, 1), la grâce de Jésus-Christ, il est aussi coupable que s'il l'avait foulé aux pieds, parce qu'il rend sa vertu inutile et sans effet. Ah ! messieurs, que le grand apôtre avait bien l'âme pénétrée de cette vérité, lorsqu'il disait aux Galates, qui étaient un peuple de l'Asie-Mineure : *Non abjicio gratiam Christi* : Je ne rejette pas la grâce de Jésus-Christ, c'est-à-dire : *Non irritam facio*, explique saint Augustin; je ne la rends point inutile, parce que si je refuse d'en profiter, *Gratis Christus mortuus est*, c'est en vain que Jésus-Christ est mort, je ne me prévaudrai jamais du mérite de son sang, ni du fruit de sa passion; car, comme il n'est mort que pour nous mériter cette grâce, le refus que j'en ferais serait une déclaration publique que je renoncerais au bienfait de sa mort.

Après cela, concluez hardiment avec moi, que s'il y a pécheur au monde du salut duquel il faille désespérer, c'est de celui d'un chrétien qui se forme une malheureuse ha-

bitude de rejeter toutes les bonnes pensées que Dieu lui donne pour se convertir. En voici la raison, que je tire d'une autorité irréfragable de l'Ecriture. Nous lisons dans l'histoire des rois, que le grand prêtre Héli ayant appris par la voix publique les abominations et les sacriléges que ses deux enfants Ophni et Phinées commettaient dans le ministère divin, il ne leur en fit qu'une faible correction, quoiqu'avec une expression extrêmement forte, et qui était capable de faire impression sur leur esprit, si l'endurcissement n'eût déjà été formé dans leur cœur : Pourquoi faites-vous, leur dit-il, ces choses détestables que j'apprends de tout le peuple : *Si peccaverit vir in virum, placari ei potest Deus* (I *Reg.*, II, 25) : Si un homme pèche contre un autre homme, on peut apaiser Dieu, et le lui rendre favorable : *Si autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo?* Mais si un homme pèche contre le Seigneur, qui priera pour lui? qui apaisera sa colère, et qui lui obtiendra le pardon? Remarquez, messieurs, que tous les péchés sont contre Dieu, parce qu'ils combattent sa justice et sa sainteté infinie. Mais sachez qu'il n'y en a point qui attaque plus directement sa souveraine majesté, que lorsqu'on viole les choses saintes, qu'on les expose aux insultes des hommes, et que ceux-là mêmes en sont les profanateurs qui en devraient être les plus religieux dépositaires. Or, si le péché de ces deux enfants a paru si grand devant Dieu et devant les hommes, qu'il n'a pu être expié que par leur mort et par celle de leur père; quel crime ne commettent pas les chrétiens lorsqu'ils méprisent et rejettent la grâce de Dieu? N'est-ce pas Dieu même qu'ils attaquent? N'est-ce pas la chose la plus sainte et la plus sacrée qu'ils violent? N'est-ce pas le sang du Nouveau-Testament qu'ils profanent? N'est-ce pas en un mot au prix de leur rédemption qu'ils renoncent? Et par conséquent : *Quis orabit pro eo?* Qui osera prier pour un tel pécheur? Qui osera solliciter son pardon auprès de Dieu le Père, si le sang de son Fils demande vengeance contre lui, et si celui qui est l'avocat général de tous les autres auprès de son Père, se sentant offensé dans son ouvrage de la rédemption par le mépris que celui-ci a fait de sa grâce, demande sa condamnation?

Voici, messieurs, qui doit porter la terreur dans les esprits les plus forts, de penser que le refus des grâces est en quelque manière un péché irrémissible ; mais que tous les autres peuvent obtenir le pardon. Vous commettez un larcin, vous un homicide, vous un adultère, vous une médisance. Voilà, à la vérité, de grands crimes, il n'en faut qu'un seul pour vous damner éternellement; mais par la miséricorde de Dieu votre salut n'est pas encore désespéré, Jésus-Christ a laissé dans son Eglise une victime, un sacrifice et des sacrements pour leur expiation; lui même est encore grand prêtre toujours vivant, et médiateur perpétuel auprès de son Père pour en obtenir le pardon. Mais pour ce qui est du crime que vous commettez en refusant la grâce actuelle qu'il vous présente pour vous convertir à lui, il ne faut point espérer qu'il fasse pour vous l'office d'avocat et de grand prêtre, puisque vous renoncez au mérite de son sang en refusant la grâce qui en est le fruit : *Non relinquitur hostia pro peccato*, dit saint Paul. Tremblez donc, mes frères, dans le moment que vous sentez l'inspiration intérieure qui vous appelle à la penitence, et à sortir de votre péché, dans la pensée que si vous rejetez ce bon mouvement, vous vous fermez la porte du ciel, vous attirez sur votre tête les foudres de la justice divine, vous mettez un obstacle à votre salut éternel, et vous rendez enfin votre conversion impossible, soit parceque vous trompez la providence du Père en rendant ses soins inutiles dans le gouvernement de ses créatures, soit parce que vous déshonorez la passion du Fils en rendant son sang inutile pour la rédemption des hommes; soit parceque vous rebutez l'amour du Saint-Esprit en rendant ses dons inutiles pour la sanctification des pécheurs. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Comme le Père éternel est la source féconde et inépuisable de toutes les grâces par sa miséricorde, que Jésus-Christ en a reçu la plénitude, et que c'est lui qui nous les a méritées par sa mort; c'est aussi le Saint-Esprit qui en est le dispensateur, qui les distribue diversement aux hommes par sa bonté. C'est pour cette raison, que la vocation des gentils et la sanctification des pécheurs lui est attribuée comme son ouvrage par excellence; d'où je conclus que celui qui rejette ses grâces et ses inspirations, rebute sa bonté, met un obstacle à la perfection de son ouvrage, et le rend lui-même stérile au dehors de la sainte Trinité.

Pour éclaircir ce point de théologie, et prouver ma proposition, il me semble qu'on peut distinguer deux sortes de stérilités dans le Saint-Esprit : savoir, une intérieure et une extérieure. Il est stérile au dedans, parce que toute la fécondité de l'entendement et de la volonté de Dieu, est épuisée dans ses deux émanations éternelles, qui sont la génération du Verbe et la procession du même Esprit. Ainsi il ne lui reste rien à produire, ni par voie de connaissance, ni par voie d'amour. Ce même Esprit divin est aussi stérile au dehors, non pas par lui-même, ni par un défaut de fécondité, mais par la malice des hommes qui résistent aux mouvements de grâce, et qui mettent un obstacle à l'ouvrage de leur sanctification. C'est le sujet de reproche que saint Etienne faisait autrefois aux Juifs, lorsque dans une dispute publique il leur dit qu'ils résistaient au Saint-Esprit par leurs esprits rebelles, et par leurs cœurs incirconcis : *Vos semper Spiritui sancto resistitis* (*Act.*, VII, 51). Or, il y a cette différence entre ces deux sortes de stérilités; que la première lui est glorieuse, parce qu'elle ne vient ni de faiblesse, ni d'impuissance; mais qu'au contraire elle fait la consomma-

tion de toutes les communications intérieures des personnes divines, des unes aux autres. Mais la stérilité extérieure lui fait une extrême injure, parce qu'elle empêche sa fécondité au dehors, et qu'il est contraint de céder à la rébellion des pécheurs qui s'opposent eux-mêmes à leur sanctification, dont il voulait tirer toute sa gloire. Voici comment :

Il y a cette différence entre les ouvrages que le Fils de Dieu et le Saint-Esprit font hors d'eux-mêmes; que comme le Fils de Dieu dans sa génération éternelle procède par voie de connaissance et d'entendement, il se communique aussi dans sa mission temporelle à l'esprit des hommes, comme une lumière céleste pour l'éclairer parmi les ténèbres de son ignorance et de son aveuglement; mais comme le Saint-Esprit procède dans son émanation éternelle par voie de volonté et d'amour, il se communique aussi dans sa mission temporelle à la volonté du même homme comme un feu sacré, afin d'allumer dans son cœur l'amour du souverain bien : tellement, que comme il est l'Esprit de grâce et d'amour tout ensemble, il prévient le pécheur par des mouvements secrets qui ont autant d'ardeur que de lumière, afin que par une même opération il lui découvre l'horreur du vice et l'échauffe de l'amour de la vertu. Oui, messieurs, c'est cet Esprit de bonté qui vous offre ses grâces lorsque vous y pensez le moins; son inspiration vous va chercher quelquefois dans le lit, ou à la table; dans l'église, ou dans votre maison, lorsque vous êtes sur le point d'offenser Dieu, au moment que la tentation vous en presse, que votre concupiscence vous y porte, que l'objet vous y attire, que le monde vous trompe, que le diable vous séduit, que la chair se révolte. Oui, dans ces périls et au milieu de ces occasions, que saint Chrysostome appelle toutes fumantes : *Fumantes occasiones;* vous sentez le mouvement de la grâce et l'impulsion du Saint-Esprit, qui, par une ardeur toute céleste, opposée à celle de la concupiscence, vous encourage à la résistance ou à la fuite. Ah! messieurs, prenez garde à ce que vous allez faire, vous voilà entre l'Esprit-Saint et l'esprit malin; celui-là vous veut sanctifier, celui-ci vous veut perdre; si vous suivez les mouvements du premier, voilà le coup de votre salut et de votre victoire; si vous suivez la suggestion du second, voilà la cause de votre crime et de votre damnation; si vous résistez à celui-là, vous lui faites outrage et le rendez stérile; si vous consentez à celui-ci, vous lui procurez une grande gloire, et le rendez vainqueur; enfin, si vous rejetez la grâce de l'Esprit-Saint, vous lui causez de la tristesse, et si vous résistez à la tentation de l'esprit malin, vous lui causez un grand plaisir. Quel parti donc prendrez-vous dans cette conjoncture? Ah! mes frères, écoutez la voix de l'Apôtre, qui vous crie : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis in die redemptionis* (*Ephes.*, IV, 30) : N'attristez pas l'Esprit Saint de Dieu, dont vous avez été marqués comme d'un sceau au jour de la rédemption. Non pas que le Saint-Esprit soit capable de tristesse, de douleur, ou de quelque autre passion humaine; mais cet Apôtre veut dire que celui qui refuse la grâce qui lui est présentée, attriste le Saint-Esprit autant qu'il est en lui, en ce qu'il rebute son amour, méprise sa bonté, résiste à ses inspirations, et lui ferme l'entrée de son cœur, qu'il voulait sanctifier par sa présence pour en faire le temple de sa divinité. C'est pourquoi il ne se faut pas étonner si un prophète, parlant des crimes des Juifs, dit : que l'un de ceux qui ont plus attiré la colère de Dieu sur leur tête, a été d'avoir affligé son divin Esprit par l'ingratitude dont ils ont payé sa bonté et par le mépris qu'ils ont fait de ses miséricordes : *Ipsi autem ad iracundiam provocaverunt, et afflixerunt Spiritum sancti ejus.* Le grec porte : *Spiritum sanctum ejus* (*Isaïe*, LXIII, 10).

En effet, on ne peut affliger davantage cet Esprit d'amour, selon notre manière de concevoir, que de l'obliger de retenir en lui-même son souffle et sa chaleur, et de l'empêcher de répandre l'un et l'autre sur les hommes pour leur sanctification; car comme Moïse nous dit que dans la création du monde il était porté sur les eaux pour les rendre fécondes (*Genes.*, I, 2), et pour en tirer les premières créatures vivantes par ses divines chaleurs; de même Jésus-Christ nous assure que ce divin Esprit dans la réparation du monde répand son souffle partout, afin d'attirer les infidèles à la foi, et les pécheurs à la pénitence; chacun l'écoute, tous entendent sa voix, il n'y a que ceux qui ferment volontairement l'oreille qui ne l'entendent pas : *Spiritus ubi vult spirat* (*Joan.*, III, 8), dit cet aimable Sauveur : L'Esprit souffle où il veut, quand il veut, au cœur de celui qu'il veut, fortement ou faiblement, comme il veut, selon les dispositions de sa sagesse, et de la profondeur de ses jugements : *et vocem ejus audis :* et vous entendez fort bien la voix de sa grâce et de son inspiration, car vous n'êtes ni sourd ni insensible à ces premiers mouvements qui ne dépendent que de sa bonté, et qu'il excite en vous sans votre consentement. *Sed nescis unde veniat aut quo vadat* (I *Cor.*, II, 11), ajoute-t-il en instruisant Nicodème de la manière ineffable et incompréhensible de notre divine régénération. Vous entendez donc le souffle de cet Esprit divin, et vous en sentez l'impulsion dans votre âme, mais vous ne savez pas, ni d'où il vient, ni où il va : vous ne savez pas d'où il vient, car vous ne comprenez point en effet comme la pensée de votre conversion vous est venue tout d'un coup, en tel temps, en tel lieu, en telle compagnie, en telle occasion, et en telle circonstance; non, vous ne savez point comme elle est entrée dans votre esprit, ni comme elle s'est insinuée dans votre cœur, c'est un secret qui nous est caché, réservé à Dieu seul : *Quæ Dei sunt nemo cognovit, nisi Spiritus Dei.* Suffit que cette grâce vous est pré-

sentée, qu'importe que vous sachiez d'où elle vienne, et comme elle est venue : vous n'ignorez pas qu'elle vient d'un Esprit d'amour et de bonté qui pense et qui travaille à votre salut, lors, bien souvent, que vous n'y pensez pas; *et nescis quo vadat* : et enfin vous ne savez pas aussi où va cette bonne pensée, et ce bon mouvement. Toute votre grande science, et votre unique affaire, consiste à en faire l'usage que Dieu prétend de vous. C'est cette importante maxime de morale chrétienne qu'Aristote même a reconnue par les seules lumières de la raison, lorsqu'il a dit : *His qui moventur per instinctum divinum non expedit conciliari secundum rationem humanam : sed sequi interiorem instinctum quia moventur a meliori principio* (*Lib.* VII *Moral.*) : Ceux qui sont conduits par un instinct divin ne doivent point prendre conseil de la raison humaine, mais suivre le mouvement intérieur, puisqu'il procède d'un principe plus excellent : un philosophe chrétien pourrait-il parler plus divinement de la fidélité avec laquelle nous devons suivre le mouvement de l'Esprit divin, dans la pensée que si ce bon mouvement nous échappe, il passera peut-être à un autre qui en fera mieux son profit ?

En effet, messieurs, il en est de la grâce du Saint-Esprit comme de la parole de Dieu. Or, celle-ci lorsqu'elle est prêchée ne demeure point vide ni stérile, mais produit toujours son effet selon la déclaration que Dieu même en a fait par un prophète : Comme la pluie et la neige, dit-il, descendent du ciel, et n'y retournent plus, mais qu'elles abreuvent la terre, la rendent féconde, et la font germer : ainsi ma parole qui sort de ma bouche, *non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui* (*Isai.*, LV, 10 *et* 12), ne retournera point à moi sans fruit, mais elle fera tout ce que je veux, et elle produira l'effet pour lequel je l'ai envoyée. De même la grâce du Saint-Esprit étant répandue sur tous les hommes comme un grand vent, ou comme un doux zéphyr, elle les attire tous à lui. Si vous suivez son impulsion, à la bonne heure, elle ne demeurera pas vide ; mais si vous la rebutez, tant pis pour vous, elle ira à quelque autre qui ne la recevra pas en vain, mais qui en fera son profit. Voyez cette vérité dans la pratique. Saint Luc raconte que saint Paul prêchant un jour à Antioche de Pisidie, les Juifs remplis d'envie et de colère s'opposèrent à sa doctrine avec des paroles de blasphèmes. Alors Paul et Barnabé leur dirent ces paroles qui étaient comme l'arrêt de leur réprobation : *Vobis oportebat primum loqui Verbum Dei* (*Act.*, XIII, 46) : Vous étiez les premiers à qui, selon l'ordre que nous en avions reçu, il fallait prêcher la parole de Dieu : *Sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes :* mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons présentement la prêcher aux Gentils. Voilà comme la grâce de l'Evangile a passé jusqu'à nous.

La raison est, que je soutiens, qu'il y a dans l'ordre de la Providence divine une espèce de substitution de grâce, comme il y a dans l'ordre des lois civiles une substitution de bien, en vertu de laquelle les héritages, les terres, et les maisons passent d'une main à une autre, ou par le défaut d'héritier, ou par la disposition du testateur. Oui, messieurs, c'est par cet ordre que le Saint-Esprit ne voulant point que sa grâce soit reçue en vain, a établi une substitution dans la dispensation de celles qu'il fait aux hommes; il vous offre par exemple aujourd'hui une grâce actuelle, et une forte inspiration de sortir du péché et de changer de vie : la voilà, le Saint-Esprit vous la présente, et au moment peut-être que ma voix frappe votre oreille, cette grâce frappe à la porte de votre cœur pour y entrer. Prenez garde à ce que vous ferez ; si vous la rejetez, elle est perdue pour vous; votre voisin sera substitué en votre place, il la recevra avec respect, il en fera un si bon usage qu'il sortira de l'église tout changé et converti.

C'est la doctrine de saint Thomas dans l'explication de ces paroles que l'ange de l'Apocalypse dit à l'évêque de Philadelphie : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (*Apoc.*, III, 11) : conservez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne. Cet ange de l'école développant ce mystère dit que la couronne de gloire dont il est parlé en cet endroit peut appartenir à quelqu'un, en deux façons; savoir, ou par le décret de la prédestination, ou par le droit de la grâce. Quand elle appartient à quelqu'un par le décret de la prédestination, il ne la peut perdre, parce que la prédestination de Dieu est certaine et infaillible, et aura immanquablement son effet; mais lorsque cette couronne n'appartient à une personne que par le seul droit de la grâce, comme ce droit n'est pas infaillible et qu'elle peut perdre la grâce, elle peut perdre aussi cette couronne de gloire : *Et ideo*, conclut ce saint docteur, *alius amissam coronam accipit, in quantum loco alterius subrogatur* (1 *p. q.* 23 *ad* 1) : Ainsi l'un gagne une couronne perdue, c'est-à-dire une grâce rejetée, parce qu'il est subrogé et substitué en lieu et place de celui qui a été si mal avisé que de la refuser. *Non enim permittit Deus aliquos cadere quin alios erigat* : Car c'est la conduite ordinaire de la providence de Dieu, de ne permettre que quelqu'un tombe, qu'il n'en relève en même temps quelqu'autre pour mettre en sa place. C'est la menace qu'il en avait faite dans l'Ancien Testament, pour retenir par la crainte son peuple dans le devoir : *Conteret multos et innumerabiles, et stare faciet alios pro eis* (*Job*, XXXIV, 24) : Dieu, rebuté du refus de ses grâces, réprouvera un nombre infini d'ingrats et de rebelles, en suscitera d'autres plus fidèles en leur place, par droit de substitution.

C'est une vérité qu'on voit établie par mille exemples dans l'Ecriture sainte, soit pour la substitution des grâces générales, soit pour celle des grâces particulières. Quant aux gé-

nérales, c'est par ce droit que les hommes fidèles ont été substitués à la grâce et à la place des anges apostats, c'est par ce même droit que les gentils ont été substitués à la foi et à la grâce des Juifs, selon cette menace de Jésus-Christ : *Auferetur a vobis regnum Dei et dabitur genti facienti fructus ejus* (*Matth.*, XXI, 43) : Le royaume de Dieu vous sera ôté et sera donné à un peuple qui en produira les fruits. C'est cette translation, ou substitution de grâce qui fut autrefois figurée par la prise de l'arche d'alliance, lorsque des mains des Juifs elle passa en celles des Philistins : *Arca ab alienigenis capta indicabat Testamentum Dei transiturum ad gentes*, dit le grand saint Eucher, évêque de Lyon.

S'il y a une substitution dans les grâces générales, il y en a aussi une dans les particulières ; c'est par cet ordre que Jacob fut substitué à Esaü dans le droit d'aînesse : que Samuël fut substitué à Heli dans les fonctions du sacerdoce ; que David fut substitué à Saül dans les droits de la royauté ; et que saint Mathias fut substitué à Judas dans la grâce de l'apostolat ; et c'est par ce même ordre que le Saint-Esprit, lassé et rebuté du mépris que vous faites de ses inspirations et de ses bons mouvements, les donnera à quelque autre qui en fera un meilleur usage que vous. Il vous donne par exemple aujourd'hui la bonne pensée de rompre avec cette misérable créature qui est l'occasion de tous vos crimes, et l'écueil de votre salut. Vous rejetez cette pensée de votre esprit, vous vous obstinez dans votre méchant commerce : qu'arrivera-t-il de là ? le voici. Le Saint-Esprit, voyant son amour rebuté et sa bonté méprisée, substituera un autre à votre place, il vous laissera dans votre attache et dans votre endurcissement. Mais viendra un jour et un moment auquel vous voudriez bien rompre vos chaînes et que honteux d'avoir renoncé à votre droit d'aînesse pour un plat de lentilles comme Esaü, c'est-à-dire pour un petit et infâme plaisir, vous demanderez à votre Père céleste, comme ce réprouvé demanda à Isaac son père, s'il ne vous a pas réservé au moins une bénédiction : *Numquid reservasti et mihi benedictionem* : mais on vous répondra qu'elles ont été données à votre frère par substitution, et qu'il n'y a plus rien à espérer pour vous.

Voici, mes frères, la raison de cette terrible conduite que j'emprunte de saint Thomas. Ce docteur angélique demande s'il est à propos de punir un ingrat par la soustraction des grâces et des bienfaits. A cela il répond avec distinction, et dit qu'un homme qui a les inclinations bienfaisantes, et le cœur grand, noble et généreux ne doit pas se rebuter d'abord, ni arrêter si promptement le cours de ses faveurs : mais ajouter de nouvelles grâces aux premières pour vaincre l'ingratitude du donataire, et de gagner son amour : *Ut de ingrato gratum faciat* (22, *q.* 107, *art.* 4), pour changer cet ingrat et en faire un reconnaissant. S'il arrive au contraire, dit-il, que ses nouveaux bienfaits ne servent qu'à l'endurcir davantage dans son ingratitude et dans son insensibilité, alors il le faut punir par le refus de toutes sortes de bons offices, grâces et bienfaits : *Si vero ex beneficiis multiplicatis ingratitudinem augeat et pejor fiat, debet a beneficiorum exhibitione cessare.* Voilà justement une image de la conduite du Saint-Esprit sur vous. Tandis qu'il y a espérance de vaincre votre ingratitude, sa bonté ne cesse de vous appeler, et de vous exciter par ses lumières intérieures, et par ses mouvements sacrés ; mais quand il voit qu'on ferme les yeux à ses lumières, et qu'on étouffe tous ses bons mouvements, que faut-il attendre d'un amour irrité, sinon, qu'il dégénère en haine, en dépit et en colère, qu'il vous refuse ces mêmes grâces lorsque vous les demanderez avec plus d'ardeur, et que vous en aurez plus de besoin ? Et en cela, messieurs, je trouve qu'il y a presque autant de miséricorde que de justice. Car le pécheur arrive quelquefois dans un état que ce serait une espèce de cruauté de lui donner de nouvelles grâces, parce que le refus ou le mauvais usage qu'il en ferait, ne servirait à autre chose qu'à augmenter ses crimes, et à croître son châtiment : *Ergo misericordiæ res est*, conclut saint Bernard, *in hac parte subtrahere misericordiam, quemadmodum iræ et indignationis misericordiam exhibere* (*Serm. de Ingrat.*). En effet, si selon le conseil d'Hippocrate, il faut s'abstenir de donner des remèdes à un malade lorsque la nature est dans une extrême faiblesse, ou que le mal est dans sa plus grande violence, parce que pour lors (dit ce prince de la médecine) la nature étant déjà affaiblie par l'épuisement de ses forces et abattue par la violence du mal, se trouverait tout à fait accablée par l'opération du remède : *Quia tunc natura laborans, remediis supervenientibus opprimeretur* : de même lorsque le pécheur est tombé dans le profond abîme de l'endurcissement, c'est indulgence de ne lui plus faire de grâce, parce que celles qui lui seraient données en cet état deviendraient pour lui des grâces de jugement et de condamnation, plutôt que de salut et de miséricorde.

Mais laissons à part tous les raisonnements humains, écoutons le Saint-Esprit parler lui-même, et tremblons en entendant l'horrible menace qu'il fait à ceux qui ont refusé ses grâces : *Quia vocavi et renuistis* (*Prov.*, I, 24 *et seq.*) : parce que je vous ai appelés par la voix intérieure de mes grâces, et par la voix extérieure de mes prédicateurs, et que vous avez fermé l'oreille à l'attrait de ma vocation, que vous avez méprisé les bons conseils que je vous ai donnés, quel sera, à votre avis, le châtiment que je prépare à tous vos refus ? roues, gibets, potences, pertes de biens ou d'honneur ? non, non, vous vous trompez, j'ai bien d'autres supplices pour vous punir et pour me venger : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* : je me moquerai de vous à mon tour ; vous vous êtes moqués de moi, de mes grâces et de mes inspirations pendant votre vie, et je me moquerai de vous, de vos larmes et de

votre *peccavi* à l'heure de votre mort : *Ridebo et subsannabo :* oui, je rirai de votre misère, et j'insulterai à votre désolation. Mais quand sera-ce, ô mon Dieu, que commencera cette épouvantable tragédie? *Quando id quod timebatis acciderit?* Ce sera lorsque vous serez tombés dans le malheur, ou dans la maladie que vous aviez tant appréhendés ; ce sera, *cum irruerit repentina calamitas*, lorsque vous vous trouverez accablés d'une affliction imprévue à laquelle vous n'étiez point préparés ; ce sera, *cum interitus quasi tempestas ingruerit*, lorsqu'une mort subite vous viendra surprendre comme une tempête et comme un tourbillon de vent qui vous jettera au lit de la mort, et de là dans le sépulcre sans secours, sans pénitence et sans sacrement, sans prêtre et sans médecin. Oui, ce sera pour lors que je me moquerai de vous, *ridebo et subsannabo vos.*

Mais quoi, mon Dieu! vous ririez de voir périr une âme créée à votre image et ressemblance, une âme rachetée au prix de votre sang! une âme régénérée dans les eaux du baptême et marquée d'un caractère divin! Ah! mon Dieu, qui est le père qui pourra rire en voyant périr son fils bien-aimé? qui est le pasteur qui pourra rire en voyant périr une brebis de son troupeau? qui est le libérateur qui pourra rire en voyant périr son esclave racheté? qui est le chef qui pourra rire en voyant arracher un membre de son corps : *Ridebo :* oui, ce sera moi, dit Dieu, qui rirai de tous ces impies à l'heure de leur mort, puisqu'ils se sont moqués de moi pendant leur vie.

Après cela, messieurs, ne me dites plus que Dieu est bon, et que ses miséricordes n'ont point de fin, je le sais bien; ne me dites plus qu'il n'est point avare de ses grâces, mais qu'il en est libéral jusqu'à la prodigalité, je le confesse ; ne me dites plus que la providence du Père céleste a une infinité de moyens pour sauver tous ses enfants, que le sang du Fils coule continuellement pour le salut des pécheurs, et que la bonté du Saint-Esprit ne se lasse point de répandre ses grâces pour la sanctification des âmes, et qu'enfin la justice divine ne se ressentira point du refus que vous avez fait de tous les secours qu'il vous a donnés pour votre conversion. Comment Dieu ne s'en ressentira pas? Ah! cieux, où sont vos foudres! terre, où sont tes abîmes pour ensevelir l'auteur de ce blasphème! Comment, Dieu ne se ressentira pas du refus de ses grâces! et moi je vous dis que s'il n'en avait point du ressentiment, il ne serait pas Dieu : non, Dieu ne serait pas Dieu, s'il n'en tirait vengeance, et je n'en ferais pas plus d'état que de toutes ces idoles de bois ou de pierre qu'ont adorées les païens, et qui étaient sans vie et sans ressentiment. Mais vous vous en ressentirez, ô mon Dieu, et c'est ce que je me promets de votre justice puisqu'elle est la marque et la plénitude de votre divinité : *Plenitudo divinitatis justitia* (*Tertull.*) ; vous vous en ressentirez, ô mon Dieu, et c'est ce que j'attends pour confondre ces impies, pour ne pas exposer plus longtemps votre conduite à leurs blasphèmes, et vos grâces à leurs mépris. Mais non, mon Dieu, je me rétracte de ce que je viens de dire; non, ô Père céleste, n'empêchez point votre providence d'appliquer encore vos soins amoureux au salut de ces indignes créatures, puisqu'il y va de votre gloire de sauver les enfants de votre famille et les ouvrages de vos mains. Non, ô aimable Sauveur du monde, ne fermez point sitôt vos plaies, laissez-en couler encore quelques gouttes de sang pour laver ces pécheurs ; puisqu'il y va de votre intérêt de faire valoir le prix de leur rédemption. Non, Esprit d'amour et de bonté, ne cessez point de pousser encore quelques soupirs de tendresse, de répandre quelque étincelle de votre feu sacré dans ces âmes insensibles, pour échauffer leur froideur, pour fondre leur glace, et pour amollir leur dureté; puisqu'il y va de votre honneur de faire voir que si vous êtes stérile au dedans de la Trinité, et que vous n'y produisez aucune personne divine par voie d'entendement ou de volonté, vous êtes infiniment fécond au dehors pour produire au moins des enfants de Dieu par voie de régénération et de sanctification. C'est la grâce que je vous demande pour tous mes auditeurs, et que je leur souhaite, au nom du Père, etc. *Amen.*

SERMON IX.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Jésus-Christ sujet de scandale.

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Bienheureux sera celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale (*S. Matth., ch.* 11).

Voici, messieurs, l'une des plus mémorables aventures de la vie du Fils de Dieu et de celle de saint Jean-Baptiste, et sur laquelle il me semble que les prédicateurs n'ont pas fait assez d'attention pour en découvrir le mystère. L'Evangile de ce jour nous représente donc saint Jean-Baptiste renfermé dans une prison par le commandement d'Hérode, chargé de fers et de chaînes, pour avoir prêché trop hardiment la vérité à une tête couronnée et à un prince incestueux, et à la veille de perdre lui-même la tête et d'être sacrifié à la haine d'Hérodiade, la plus méchante et la plus vindicative de toutes les princesses. Cependant l'horreur d'un cachot n'étonne point ce divin prédicateur, la crainte de la mort ne peut retenir la vérité captive dans sa bouche, il n'abandonne point son ministère, ni ne se relâche point de ses fonctions dans sa captivité. C'est, messieurs, dans cette périlleuse conjoncture que cet illustre prisonnier ayant ouï jusque dans son cachot le bruit des merveilles que la renommée publiait de Jésus-Christ, se résolut de lui députer une ambassade, plus zélé de procurer la gloire de son maître propre, que jaloux de recouvrer sa propre liberté. Ne vous persuadez donc pas, mes frères, que le doute, l'intérêt ou la crainte ait eu quelque part à cette députation. Il est vrai que quelques anciens Pères n'ont pas été des juges équitables de l'intention de saint Jean-Bap-

tiste. Tertullien et saint Justin ont été les premiers qui ont cru que ce divin précurseur était tombé dans le doute si Jésus-Christ était le véritable Messie, et que ce fut dans cette incertitude qu'il lui députa deux de ses disciples, pour s'éclaircir de la vérité : *Post spiritus prophetiæ, qui in Joanne fuerat, in Dominum translationem* (*lib. de Baptis.*, *cap.* 10) : Après que l'esprit de prophétie qui avait été donné à saint Jean eut été réuni en Jésus-Christ, comme le ruisseau à sa source, et comme le rayon au soleil. *Usque adeo defecit, ut quem prædicaverat, quem advenientem designaverat, postmodum an ipse esset miserit sciscitatum* (*Justin. quæst.* 38 *ad orthod.*). Cette divine lumière s'éclipsa tellement dans son esprit à la présence du Messie, que ne connaissant plus celui dont il avait annoncé la venue, il lui envoya deux de ses disciples pour apprendre de sa bouche s'il était l'Agneau qui devait effacer les péchés du monde, et le fils de David qui devait rétablir le royaume d'Israël : *Tu es qui venturus es, an alium exspectamus* (*Matth.*, XI, 3)? Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre? Mais cette opinion est appuyée sur un si faible fondement qu'elle a été abandonnée comme injurieuse à la foi de saint Jean-Baptiste, et comme contraire à la bonté de Dieu dont les dons sont immuables, et qui ne se repent point de les avoir faits, dit saint Paul (*Rom.*, XI, 29). Si le doute n'a point été cause de l'ambassade que saint Jean a députée à Jésus-Christ, l'intérêt et la crainte y ont encore eu moins de part; il a l'âme trop élevée et des intentions trop pures pour faire une action d'éclat par des motifs si bas et si indignes d'un homme de son caractère. Il se sert de la médiation de ses disciples auprès du Fils de Dieu, je l'avoue : mais il ne les charge pas de le prier en sa faveur, ni de lui demander de sa part qu'il emploie la puissance qu'il a de faire des miracles pour adoucir l'esprit d'Hérode, pour rompre ses chaînes et pour lui rendre la liberté. Il sait bien pourtant, selon l'oracle du prophète, que c'est l'un des effets de la venue du Messie, non-seulement d'annoncer, mais encore de donner la liberté aux captifs : *Prædicare captivis indulgentiam, et clausis apertionem* (*Isai.*, LXI, 1). Mais ce n'est point là la grâce qu'il demande au Messie : l'horreur de son cachot, la crainte de la mort et le désir de voir ses chaînes rompues, occupent moins son esprit que l'empressement qu'il a de faire connaître à ses disciples l'auteur de la véritable liberté des âmes qui consiste à être affranchie de la servitude du péché.

Ce divin précurseur ne fut point trompé dans son attente : ses disciples ayant demandé à Jésus-Christ s'il était le Messie promis par les prophètes et attendu depuis tant de siècles par les patriarches et par les rois de toute leur nation : le Fils de Dieu leur répondit par des œuvres plutôt que par des paroles, et au lieu de leur faire un grand discours pour leur prouver, par des témoignages de l'Ecriture qu'il était véritablement le Rédempteur d'Israël; l'Evangile remarque qu'il fit plusieurs grands miracles sur le-champ et à l'heure même : *In ipsa hora* (*Luc.*, VII, 21). Il guérit tant de malades, il rendit la vue à tant d'aveugles, il délivra un si grand nombre de possédés, et fit tant d'autres merveilles en présence de ces deux disciples, qu'il n'en fallut pas davantage pour les convaincre qu'il était le véritable libérateur du peuple juif, et le Messie promis pour le salut d'Israël. Voilà pourquoi ce divin Sauveur, les renvoyant à leur maître, ne leur dit que ces paroles : *Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis* : Allez, et racontez à Jean tout ce que vous avez ouï et tout ce que vous avez vu. Mais souvenez-vous, pour votre instruction particulière, que bienheureux sera lui à qui je ne serai point un sujet de scandale : *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me* (*Matth.*, XI, 6).

Arrêtons-nous ici, messieurs, puisque, de toutes les vérités que renferme l'évangile de ce jour, je n'en trouve point ni de plus terrible ni de plus importante que celle-ci : Bienheureux, dit Jésus-Christ, celui à qui je ne serai point un sujet de scandale. Il ne se flatte point ni nous aussi; il ne dissimule point que quoiqu'il soit la pierre de l'angle qui unit les deux parties de son édifice spirituel, c'est-à-dire qui unit les deux peuples, les Juifs et les Gentils dans le corps de son Eglise ; il peut être néanmoins une pierre de scandale, et une occasion de ruine aux uns et aux autres, aux fidèles aussi bien qu'aux infidèles. C'est ici, messieurs, le dénoûment du mystère ou l'explication de la prophétie du vieillard Siméon, lorsque, recevant entre ses bras le Fils de Dieu dans le temple, il dit ces paroles à la sainte Vierge : *Ecce hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel* (*Luc.*, II, 34) : Cet enfant sera la cause de la chute, aussi bien que de la résurrection de plusieurs en Israël : c'est donc avec raison que Jésus-Christ s'écrie aujourd'hui : Bienheureux sera celui à qui je ne serai pas une pierre de scandale et un sujet de ruine spirituelle, ou de chute dans le péché. En effet, mes frères, il y a grand nombre de chrétiens aussi bien que de Juifs, qui se vont briser contre cette pierre, et qui y font un triste naufrage du salut éternel. Comme il y va de notre intérêt de connaître ceux à qui Jésus-Christ est un sujet de mort et de scandale, pour nous empêcher d'être ensevelis sous les ruines et enveloppés dans un même malheur éternel; je distingue parmi nous trois sortes d'esprits faibles qui se scandalisent de l'enfance, de la vie et de la mort de Jésus-Christ : savoir, les esprits incrédules, les esprits délicats et les esprits orgueilleux. Les incrédules se scandalisent des faiblesses de son enfance, parce qu'ils ne les veulent pas croire ; les délicats se scandalisent de l'austérité de sa vie, parce qu'ils ne la veulent pas suivre ; les orgueilleux se scandalisent de l'ignominie de sa mort, parce qu'ils n'en veulent pas profiter. C'est ce que vous verrez dans les trois réflexions de ce discours. Après avoir dit : *Ave, Maria*,

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les esprits incrédules se scandalisent des faiblesses de l'enfance de Jésus-Christ.

Je suppose d'abord, pour l'intelligence de cette première proposition, que le scandale, n'étant autre chose, selon les théologiens (*D. Th.* 2-2, *qu.* 43, *art.* 1, *in corp.*), sinon une action ou une parole qui n'est pas bien conforme aux règles de la droite raison, et qui, d'elle-même et de sa propre nature, porte ses auditeurs ou ses témoins au péché, jamais, ni les paroles, ni les actions, ni les mystères de Jésus-Christ n'ont pu être sujet de scandale par eux-mêmes et de leur propre nature; et si quelques-uns de ceux qui les ont vus ou ouïs en ont pris occasion de ruine, ce n'a été que par la maligne disposition de leurs cœurs et de leurs esprits. Telle était la maligne disposition des pharisiens, qui, entendant la doctrine toute céleste de ce divin prédicateur, s'en scandalisèrent hautement, comme d'une doctrine pleine d'impiété et de blasphèmes, et prirent de là occasion d'attenter sur sa vie et de jurer sa mort. Voilà pourquoi les apôtres, entendant un jour leur bon maître invectiver publiquement contre l'ambition et l'hypocrisie de ces faux docteurs, ils lui dirent humblement : Maître, savez-vous bien que les pharisiens, ayant entendu ce que vous venez de prêcher : *Scandalizati sunt* (*Matth.*, XV, 12), s'en sont scandalisés. Laissez-les faire, répondit Jésus-Christ, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles, et qui tomberont les uns et les autres dans un même abîme de damnation.

Or c'est de ce levain des pharisiens dont l'esprit des hérétiques a toujours été infecté, puisqu'ils se sont fait de tous les mystères de la vie du Fils de Dieu, des pierres d'achoppement, des sujets de scandale et des écueils de leur foi et de leur salut. Son incarnation a été le scandale de Sabellius, puisque, n'admettant qu'une seule personne en Dieu, comme une seule essence, il a cru que le Père s'était incarné aussi bien que le Fils; sa conception dans le sein de la Vierge a été le scandale de Carpocrate et de Valentin, parce qu'ils l'ont crue aussi impure que celle de tous les autres enfants d'Adam, en l'attribuant à l'opération d'un homme, plutôt qu'à la vertu du Saint-Esprit. Son âme raisonnable a été le scandale d'Arius et d'Apollinaris, puisque l'un et l'autre l'ont niée et ont cru que la divinité tenait lieu de forme substantielle à son corps. L'unité de son suppôt divin a été le scandale de Nestorius, puisqu'il lui a attribué deux personnes aussi bien que deux natures. La distinction de ses deux natures divine et humaine a été le scandale d'Eutichès et de Sévère, évêque d'Antioche, puisqu'ils les ont confondues, pour en faire une troisième, différente des deux premières. La distinction de ses deux volontés a été le scandale de Cyrus, de Sergius et des autres monothélites, puisqu'ils ne lui en ont attribué qu'une seule. Sa filiation divine a été le scandale de Félix et d'Elipandus, puisqu'ils ne l'ont cru que fils adoptif de Dieu par sa grâce, et non pas son fils naturel par génération. Sa présence réelle au saint sacrement de l'autel a été le scandale de Luther et de Calvin, puisqu'ils ont nié la transsubstantiation, ou la conversion de la substance du pain et du vin en celle de son corps et de son sang. Enfin sa chair humaine ou son corps mortel a été le scandale de Marcion, puisqu'il a cru qu'il n'avait pris qu'une chair apparente, et que lui-même n'avait été qu'une ombre ou un fantôme d'homme, et non pas un homme véritable comme nous. Or, ce qui obligea cet hérésiarque de nier que le Fils de Dieu se fût véritablement incarné, et qu'il eût épousé la nature humaine par une union hypostatique, c'est que cet esprit incrédule et orgueilleux fut scandalisé de lire dans l'Evangile les humbles circonstances de sa naissance selon la chair, et surtout les faiblesses de son enfance, qu'il regardait comme injurieuses à la majesté d'un fils naturel de Dieu : voilà pourquoi il appelait chimères, rêveries et illusions tout ce que l'Ecriture nous raconte de ce divin enfant : *Nativitatis et infantiæ imaginariæ vacua ludibria* (*Tertull.*, *lib. de Car. Chr. c.* 5).

C'est, messieurs, pour ôter aux esprits faibles cette occasion de scandale, que Tertullien a composé un livre entier pour réfuter les erreurs et les impiétés de cet hérésiarque, et qu'il fait voir que ni le mystère de l'Incarnation ni celui de la naissance, ni celui de l'enfance de Jésus-Christ, ne sont ni impossibles à la puissance de Dieu, ni périlleux à son état, ni indignes de sa grandeur. En effet, dit ce zélé défenseur de la foi de l'Eglise, en adressant sa parole à Marcion, puisque tu as l'esprit si faible que de te scandaliser de tous ces mystères d'humiliation, ce ne peut être que parce que tu t'imagines qu'il y a ou de l'impossibilité, ou du péril, ou de l'indignité dans leur accomplissement : *Necesse est aut impossibilem, aut periculosam aut inconvenientem Deo existimaveris nativitatem* (*Ibid.*, *cap.* 2). Or je te veux convaincre, ajoute-t-il, qu'il y a autant d'erreur dans ton esprit que de malice dans ton cœur. Car premièrement, quant à l'impossibilité prétendue que tu t'y figures, je n'ai qu'à te répondre que rien n'est impossible à Dieu que ce qu'il ne veut pas, parce que la mesure de sa puissance n'est autre que celle de sa volonté. Or, il a bien voulu naître sous la figure d'un petit enfant, donc il l'a pu ; ou bien il faut dire que, s'il ne l'a ni pu ni voulu, il a encore moins voulu n'avoir qu'une naissance apparente, et ne se montrer au monde que comme un spectre et un fantôme d'enfant, puisqu'il aurait passé pour un imposteur et pour un séducteur du peuple, et chacun l'aurait regardé non pas comme venu du ciel, mais comme sorti de l'enfer ; non pas comme un Dieu, mais comme un magicien ; non pas comme un auteur de salut, mais comme un ouvrier de mensonge et un joueur de comédie : *Nec salutis pontificem, sed spectaculi artificem* (*Ibid.*, *cap.* 5).

Si la naissance corporelle du Fils de Dieu n'a pas été impossible à sa toute-puissance, elle a été encore moins périlleuse en son état. Cet hérétique, feignant de défendre l'immutabilité de Dieu, il lui faisait une véritable injure, en se persuadant faussement que Dieu ne pouvait se faire homme qu'en cessant d'être Dieu. Mais c'est en cela que ce méchant philosophe s'est lourdement trompé, en prenant l'incarnation du Verbe pour une conversion substantielle d'un être en un autre, et de Dieu en homme; et c'est ce qui a été cause de son erreur et l'occasion de son scandale. Il est vrai que le Verbe s'est incarné; mais cela s'est fait, non par la conversion de la divinité en chair humaine, mais par l'union de l'homme avec Dieu: *Periculum ergo status sui Deo nullum, est* conclut Tertullien (*L. de Car. Chr., cap.* 3); Dieu n'a donc couru aucun risque de l'immutabilité de son état et de la pureté de son être, il est demeuré aussi immuable après son incarnation qu'il l'était avant que de se faire homme. Il prouve ensuite sa proposition par l'exemple des anges qui ont paru autrefois sous des figures humaines. Si ces esprits bienheureux, dit-il, se faisant voir dans des corps empruntés, n'ont pas cessé d'être des anges en paraissant comme des hommes, quoi le Verbe divin, dont la puissance est infinie et supérieure à celle de tous les anges, n'aura-t-il pas pu se faire véritablement homme, sans cesser d'être véritablement Dieu. Il n'y a donc point eu de péril pour sa divinité de s'être couvert de la nature humaine et assujetti à toutes les infirmités de l'enfance.

Enfin disons que c'est par un esprit de pharisien que les hérétiques marcionistes se sont fait un sujet de scandale de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ, puisque, s'il ne s'est rien trouvé dans l'une et et dans l'autre qui fût ou impossible à la grandeur de la puissance, ou périlleux à l'immutabilité de son état, on ne s'y peut rien imaginer qui soit indigne de sa majesté infinie. En effet, dit Tertullien, Dieu a eu tant d'amour pour l'homme qui est l'ouvrage de ses mains, qu'il l'a bien voulu racheter selon la chair aussi bien que selon l'esprit, et selon le corps aussi bien que selon l'âme: or si ces deux parties composent l'homme que Dieu a racheté: *Quare hæc erubescenda illi facis, quæ redemit; et indigna, quæ nisi dilexisset, non redemisset* (*Idem, ib., cap.* 4): pourquoi donc, dit-il à l'impie Marcion, lui faites-vous un sujet de reproche de ce qui a été l'objet de son amour? et pourquoi vous persuadez-vous que cette chair a été indigne d'être élevée à sa divine alliance, puisque, s'il ne l'avait aimée par préférence aux anges, il ne l'aurait jamais rachetée? Ainsi Jésus-Christ n'a pas jugé que ce fût une chose indigne de sa majesté de naître comme un petit enfant, puisqu'il a aimé et racheté tous les enfants des hommes: *Amavit ergo cum homine nativitatem et carnem ejus.* Il a donc aimé avec l'homme sa naissance, son enfance et sa chair, et son amour est une preuve convaincante que le mystère de l'Incarnation n'est pas indigne de lui, ni injurieux à sa majesté.

Mais voulez-vous savoir pourquoi les hérétiques et les mauvais chrétiens se font un sujet de scandale de l'humilité de la naissance temporelle du Fils de Dieu, et des infirmités de son enfance? C'est qu'ils ont des esprits incrédules qui ne veulent pas croire qu'un Dieu se soit fait enfant. Et pourquoi ne le veulent-ils pas croire? C'est parce qu'ils ne veulent pas se rendre semblables à lui. Et pourquoi ne veulent-ils pas se rendre semblables à lui? C'est parce qu'ils ont honte de retourner dans la simplicité de l'enfance spirituelle, et de renoncer à leur raison en la soumettant à la foi. Cependant, quand le Fils de Dieu a formé le dessein de naître sous la forme d'un petit enfant, ce n'a pas été pour lui, il n'avait pas besoin d'une naissance temporelle, puisqu'il en avait une éternelle. Ainsi, s'il a choisi de naître comme un petit enfant selon la chair, ce n'a été que pour nous faire renaître comme de petits enfants selon l'esprit. Mais, ô étrange malheur! nous avons un si grand fonds d'orgueil en nous-mêmes, et une si grande opposition à retourner dans la simplicité, dans la pureté et dans l'innocence du premier âge, que, quoique le Fils de Dieu nous menace, que si nous ne nous convertissons et ne devenons semblables à un petit enfant, nous n'entrerons jamais au royaume du ciel; nous avons, dis-je, des esprits si pervers, que nous aimons mieux renoncer au ciel qu'à la terre, et à la foi qu'à la raison. Tant la fausse honte de retourner dans le bienheureux état de notre enfance, selon la grâce, a d'empire sur nos cœurs, et nous a renversé le bon sens.

Oh que Tertullien avait à ce propos des sentiments bien plus chrétiens et bien plus raisonnables que nous! bien loin qu'il regardât l'enfance de Jésus-Christ comme un sujet de scandale pour lui, ou comme un état indigne de la grandeur d'un Fils naturel de Dieu, il la regardait au contraire comme une cause de salut pour les hommes, et comme un instrument de gloire pour leur rédempteur. Voilà pourquoi il disait à Marcion: *Quodcumque, indignum est, mihi expedit, salvus sum si non confunder de Deo meo* (*Lib. de Car. Chr., cap.* 5). Cet état d'enfance que tu regardes comme indigne de Dieu, m'est extrêmement avantageux, et je puis répondre assurément de mon salut, si je n'ai point de honte d'être ce que Jésus-Christ ne rougit point d'avoir été: *Alias non invenio materias confusionis, quæ me per contemptum ruboris probent bene impudentem et feliciter stultum*: Car je ne trouve point d'autres matières de confusion, qui par le mépris d'une vaine pudeur et d'une fausse honte me fassent passer pour un homme sagement imprudent et heureusement insensé. Ce sentiment est digne d'un chrétien de l'Église primitive; mais hélas! il est devenu bien rare dans les chrétiens des derniers temps. Nos premiers parents eurent assez d'orgueil, et n'eurent point de honte de prétendre d'être semblables à Dieu dans la science du bien et du mal, et les enfants de ces parents infortu-

nés n'ont pas assez d'humilité, et ils rougissent même d'être semblables au Fils de Dieu dans la pureté de son enfance. D'où vient ce renversement du bon sens dans les hommes éclairés des lumières de l'Evangile? sinon parce qu'ils ne croient ni à Dieu, ni en Dieu. Ils ne croient pas à Dieu ni à la vérité de cette parole qu'il a dite dans l'Evangile: *Si vous ne vous convertissez, et ne devenez semblables à un petit enfant, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux* (*Matth.*, XVIII, 3). Et ils ne croient pas en Dieu, parce qu'ils ne veulent pas aller à lui par la voie de l'enfance. Ils prétendent d'y aller par la voie de la raison et en hommes parfaits; mais c'est en cela qu'ils sont ingénieux à se tromper eux-mêmes, puisque leur raison est souvent si fière et si orgueilleuse, que bien loin de se soumettre à l'autorité de la foi, elle veut que la foi se soumette à son empire.

Voilà, messieurs, ce qui m'a toujours fait juger qu'il était plus facile de convertir un empereur païen, que non pas un philosophe. Car quand il faut qu'un empereur idolâtre renonce à ses idoles pour adorer le vrai Dieu, la foi ne l'oblige pas de se dépouiller de son empire, elle le laisse toujours maître du monde comme elle fit autrefois les Constantin et les Clovis; elle se contente seulement de leur apprendre à gouverner les peuples selon les lois de la justice et de la religion, et à obéir à Dieu en qualité de chrétiens, pendant qu'ils commandent aux autres en qualité de souverains. Mais il y a bien d'autres difficultés à surmonter pour convertir un philosophe. Car il faut pour devenir disciple de Jésus-Christ, et pour professer sa divine philosophie qu'il commence par renoncer à sa propre raison, à son jugement et à ses lumières, et à croire aveuglément tous les mystères de religion qu'il ne pourra comprendre avec toute la pénétration de son esprit et toute la subtilité de sa philosophie. Or, remarquez, messieurs, que c'est par ce sacrifice de la raison humaine, que l'homme le plus raisonnable du monde devient aussi docile et traitable qu'un enfant au berceau. Mais qui est celui-là qui sacrifiera sa raison pour conserver sa foi. Je n'en sais rien, il ne faut pas l'aller chercher dans la multitude des gens du monde, mais dans le petit nombre des élus. Non, mes frères, il ne le faut pas chercher parmi les gens du monde, parce qu'ils veulent trop raisonner avec Dieu, et que c'est de ceux-là que le vieillard Siméon dit autrefois en esprit prophétique que l'enfant Jésus serait la cause de la ruine de plusieurs: *Ecce hic positus est in ruinam multorum.* Où faut-il donc aller chercher un enfant de grâce qui sacrifie sa raison à la foi, et son jugement à celui de l'Eglise? sinon dans le petit nombre des élus; et lorsque vous l'aurez trouvé, dites hardiment que c'est à lui que Jésus-Christ a adressé cette parole de notre évangile: *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me:* Bienheureux celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale, une cause de ruine et une pierre d'achoppement. Oui, messieurs, c'est être bienheureux que de ne se point scandaliser de l'humble naissance du Fils de Dieu, ni de toutes les faiblesses de son enfance, parce que c'est une marque qu'on n'a point de honte de se rendre petit enfant semblable à lui. Enfant par la pureté, par la simplicité et par l'innocence, sans cesser pourtant d'être homme parfait par la sagesse, par la prudence et par l'esprit. C'est à cette espèce d'enfance que nous exhorte l'Apôtre quand il dit: *Fratres, nolite pueri effici sensibus, sed malitia parvuli estote: sensibus autem perfecti estote* (I *Cor.*, XIV, 20): mes frères, soyez enfants non en prudence, mais en malice, et soyez hommes parfaits, non pas de cette sagesse du monde qui est réputée folie devant Dieu, mais de cette sagesse selon l'Evangile qui est estimée folie dans le monde. C'est par ce moyen, messieurs, que vous éviterez d'être non-seulement du nombre des esprits incrédules qui se scandalisent des faiblesses de l'enfance de Jésus-Christ, parce qu'ils ne les veulent pas croire; mais encore du nombre des esprits délicats qui se scandalisent de l'austérité de sa vie, parce qu'ils ne la veulent pas imiter: *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.*

SECONDE RÉFLEXION.

Les esprits délicats se scandalisent de l'austérité de la vie du Fils de Dieu.

De quel déréglement l'esprit humain n'est-il pas capable, lorsqu'il se veut mêler de juger des actions du prochain par la passion plutôt que par la raison, et par des apparences trompeuses plutôt que par de solides préjugés? Mais à quelles impiétés ne s'emporte-t-il pas, lorsqu'il entreprend de s'ériger en censeur de la conduite de Dieu même? Comme Jésus-Christ, selon la pensée de S. Cyrille d'Alexandrie, *Est sacratissimum ænigma*, est une énigme sacrée et un mystère incompréhensible à la sagesse du monde et à la prudence de la chair, chacun jugeait de lui selon qu'il était prévenu de l'esprit d'erreur ou de l'esprit de vérité: les gens de bien qui ne jugeaient que par les lumières de la foi, ne trouvaient dans ses paroles, dans ses œuvres, dans sa doctrine et dans ses miracles, que des sujets d'instruction et d'édification: *Bene omnia fecit* (*Marc.* VII, 37), disaient-ils, il a fait bien toutes choses. Voilà le témoignage public en faveur de ses bonnes œuvres. *Numquam sic locutus est homo* (*Joan.*, VII, 46), jamais homme n'a parlé ni avec tant de force, ni de si bonne grâce que lui. Voilà le témoignage de gens non suspects en faveur de ses paroles. *Nemo potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo* (*Joan.*, III, 2), personne ne saurait faire les miracles que vous faites si Dieu n'est avec lui. Voilà le témoignage de Nicodème en faveur de ses miracles. *Hæc verba non sunt dæmonium habentis* (*Idem*, X, 21), les grandes vérités que celui-ci nous prêche, ne sont pas la doctrine d'un homme possédé du diable, mais d'un homme tout rempli de l'esprit de Dieu. Voilà le témoignage des plus sages d'entre les Juifs en faveur de sa doctrine qui était un sujet d'admiration à tout le monde: *Mirabantur in doc-*

trina ejus. Voilà comme les gens de bien ne trouvaient dans toute la conduite du Fils de Dieu que des sujets de s'édifier et de s'instruire. Mais les esprits malins qui n'en jugeaient que par haine et par envie, n'y trouvaient que des sujets d'en murmurer et de s'en scandaliser.

Les pharisiens furent scandalisés de la bonté avec laquelle il conversait, buvait, mangeait avec les publicains pour avoir occasion de les convertir et les retirer de leurs désordres : ils lui en firent un crime et un sujet d'insulte, en lui reprochant qu'il était un homme de bon temps et de bonne chère, ami des publicains et des voleurs publics : *Homo vorax et potator vini* (*Matth.*, XI, 19). Les disciples de saint Jean étaient plus gens de bien que les pharisiens. Ils eurent pourtant leurs passions comme les autres : piqués d'une secrète jalousie contre Jésus-Christ, voyant qu'il faisait plus de bruit dans Jérusalem par sa doctrine et par ses miracles, que leur maître n'en avait fait par son austérité et par son baptême, furent scandalisés de voir que ses apôtres ne jeûnaient pas aussi austèrement qu'eux ; ils lui en firent un reproche public : D'où vient, lui dirent-ils, que nous et les pharisiens jeûnons souvent, et que vos disciples ne jeûnent point (*Matth.* IX, 14) ? Les Capharnaïtes et quelques-uns mêmes de ses disciples furent scandalisés du discours qu'il leur fit sur l'institution future du sacrement de son corps, ils lui tournèrent le dos, et ne voulurent plus entendre parler de cette doctrine qui leur paraissait pleine de folie, d'extravagance ou de cruauté : *Durus est hic sermo, quis potest eum audire* (*Joan.* VI, 61) ! Enfin les anges mêmes, c'est-à-dire Lucifer et ses compagnons apostats périrent contre cet écueil, puisque ayant appris par une révélation divine le mystère de l'Incarnation future du Fils de Dieu, ils furent scandalisés de cet état d'humiliation et d'anéantissement où il se voulait réduire, ils ne voulurent pas le reconnaître pour leur chef, ni être redevables à ses mérites de leur félicité éternelle. C'est ainsi que s'est accomplie la prophétie du vieillard Siméon : Puisque Jésus-Christ a été occasion de ruine à beaucoup d'anges rebelles, aussi bien qu'à beaucoup d'hommes pécheurs. C'est donc avec beaucoup de raison que ce divin Sauveur s'écrie aujourd'hui : Bienheureux celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale et une pierre d'achoppement !

Ne vous persuadez pas, messieurs, qu'il n'y ait eu que des Juifs aveugles, que des pharisiens hypocrites, et que des anges rebelles qui se soient scandalisés de la vie humble, méprisée et austère du Fils de Dieu. Je trouve parmi les chrétiens de certains esprits délicats et relâchés qui se scandalisent de la sévérité de sa morale établie par ses exemples aussi bien que par ses paroles, et qui aiment mieux renoncer à l'espérance de leur salut, que de suivre les maximes de son Evangile si dur et si contraire à la nature et aux sens. Voilà le pernicieux effet que cet esprit de délicatesse et de relâchement produit dans les chrétiens du siècle. Voyons s'ils ont raison de se scandaliser de cette morale, et si Jésus-Christ a eu tort de la prêcher.

Vous savez, messieurs, que la doctrine que Jésus-Christ a prêchée au monde et qui est renfermée dans son Evangile, soit quant aux dogmes de foi qui doivent être crus, soit quant aux règles des mœurs qui doivent être suivies : Vous savez, dis-je, que cette doctrine n'est point la sienne, comme il l'a déclaré lui-même, mais qu'elle est la doctrine de son Père qui l'a envoyé : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* (*Joan.*, VII, 16). Or, si cette doctrine est celle de Dieu le Père, qui est la vérité éternelle, immuable et infaillible, il faut conclure qu'elle est non-seulement toute remplie de la sagesse du législateur qui l'a publiée aux hommes, mais encore qu'elle est proportionnée à la faiblesse de ces mêmes hommes qui sont obligés de l'observer.

Il faut remarquer de plus que le péché, depuis la perte de l'innocence, nous a fermé le ciel, et qu'il en a rendu toutes les avenues fâcheuses et difficiles. Jésus-Christ ne nous a point flattés en ce point, il n'a usé ni d'hyperboles, ni d'adoucissement ; il nous a représenté ce chemin, non pas tel qu'il aurait été dans l'état de la nature innocente, plein, droit, aisé, et tout semé de fleurs, mais il nous l'a montré tel qu'il est dans l'état de la nature corrompue ; long, difficile, laborieux et tout semé d'épines. Ecoutez-le parler lui-même : *Quam angusta porta, et arcta via est quæ ducit ad vitam : et pauci sunt qui inveniunt eam* (*Matth.*, VII, 14), oh ! que la porte de la vie est petite, et que le chemin qui y mène est étroit ! il y en a bien peu qui le trouvent. Il n'en est pas de même de la porte de la perdition, elle est large, dit-il, et le chemin qui y conduit est spacieux, et le nombre de ceux qui y marchent est fort grand, et c'est ce qui fait que plusieurs sont appelés, et que bien peu sont élus.

C'est, messieurs, cette première maxime universelle que Jésus-Christ a établie pour fondement de toute la morale qui scandalise les esprits délicats et relâchés, et qui fait qu'ils aiment mieux se perdre avec la multitude dans les routes spacieuses de l'enfer, que de se sauver avec le petit nombre dans le chemin étroit du ciel. Mais vous me direz peut-être que cette règle de morale étant trop vague, trop générale et étendue, on ne peut pas prendre de justes mesures pour la suivre dans les faits particuliers. J'en tombe d'accord avec vous : mais si vous prenez la peine de lire l'Evangile, vous trouverez que Jésus-Christ a prévenu votre objection, et qu'il a expliqué lui-même dans le détail les points essentiels dans lesquels il veut que sa morale ne soit point expliquée par des fausses interprétations ou par des adoucissements humains, mais observée à la lettre et dans toute sa sévérité. Et afin de vous épargner la peine d'examiner tous les chapitres de l'Evangile dans lesquels ce divin législateur a répandu diverses maximes particulières pour la réformation des mœurs de toutes les nations, Juifs, gentils, chrétiens,

je vais vous marquer un passage formel dans lequel il a renfermé toute sa morale en abrégé : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me* (*Matth.*, XVI, 24) : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Remarquez, messieurs, que ces paroles ne s'adressent pas seulement aux apôtres, aux prêtres et aux religieux, mais à tous les chrétiens de tout sexe et de toute condition.

Or voici en quoi consiste toute la morale sévère de Jésus-Christ, et qui en a toujours fait un sujet de scandale aux chrétiens délicats et relâchés. Elle consiste dans une application continuelle à renoncer à nous-mêmes et à nos passions : *Abneget semetipsum.* Elle consiste dans une patience invincible à souffrir les injures et les adversités : *Tollat crucem suam.* Elle consiste à suivre avec une fidélité inviolable les pas et les exemples de Jésus-Christ : *Et sequatur me.* Elle consiste premièrement dans une application continuelle à renoncer à nous-mêmes et à nos passions. Le vrai chrétien ou disciple de Jésus-Christ, qui a un désir sincère de se sauver et de ne point s'égarer dans le chemin du ciel qu'il nous a enseigné par ses paroles, et frayé par ses exemples, doit veiller sans cesse sur lui-même pour renoncer à ses lumières, à sa raison et à son propre jugement dans les matières de foi et dans toutes les choses qu'elle propose et qui semblent choquer davantage son jugement et sa raison ; puisque comme le propre du philosophe est de raisonner, le propre du chrétien est de croire. Il faut de plus renoncer à sa propre volonté et la soumettre aveuglément à celle de Dieu, parce que sa divine volonté étant réglée par la première et suprême raison, elle doit être la règle des nôtres ; et comme cette règle est droite et infaillible, elle nous rend, en la suivant, infaillibles dans notre conduite et impeccables dans nos actions. Je dis plus, ce renoncement à nous-mêmes renferme encore le renoncement à toutes nos passions. Voilà qui scandalise étrangement nos esprits délicats plus accoutumés à vivre en disciples d'Epicure, qu'en disciples de Jésus-Christ. Cependant il faut passer par là ou renoncer à l'Evangile. Mais que deviendrons-nous, demande saint Grégoire, lorsque par ce renoncement de nous-mêmes et de nos passions nous nous serons laissés, séparés et éloignés de nous-mêmes ? Ce grand pape répond : Nous sommes différents par la malignité du péché, de ce que nous étions auparavant par la condition de notre nature : et ce que nous nous sommes faits nous-mêmes est bien différent de ce que Dieu nous avait faits : *Aliud sumus per peccatum lapsi, aliud per naturam conditi; aliud quod fecimus, aliud quod facti sumus* (*Homil.* 32, *in Evang.*). Or que ferons-nous pour nous réformer et pour nous sauver? Quittons-nous nous-mêmes tels que nous nous sommes faits par le péché, et retournons à ce que Dieu nous avait faits par sa grâce ; *Relinquamus nosmetipsos quales peccando nos fecimus : et maneamus nosmetipsi, quales per gratiam facti sumus.* Par exemple, dit-il, si un esprit orgueilleux se convertit à Dieu, et s'il devient humble par la grâce de Jésus-Christ : *Semetipsum relinquit*, cet orgueilleux renonce vraiment à lui-même. Si un impudique conçoit de l'horreur pour son incontinence, et commence à vivre en chasteté : *Abnegavit utique quod fuit*, il renonce véritablement à lui-même et à ce qu'il a été. Si l'avare étouffe en son cœur l'amour déréglé des richesses et qu'il donne aux pauvres avec libéralité le secours qu'il leur avait refusé avec injustice ; celui-là a véritablement renoncé à lui-même ; car quoiqu'il soit le même homme par la nature, il n'est plus néanmoins le même par sa cupidité : *Ipse quidem est per naturam, sed non est ipse per malitiam.* Mais hélas ! que le nombre est bien petit de ceux qui renoncent ainsi à eux-mêmes. C'est pourquoi je pourrais bien dire à Jésus-Christ au sujet des mauvais chrétiens du temps, ce que les apôtres lui dirent autrefois au sujet des pharisiens qui ne voulaient point entendre prêcher sa morale sévère : Maître, ne savez-vous pas que ces hypocrites, ces superbes, ces voluptueux et ces avares : *Audito verbo hoc scandalizati sunt* (*Matth.*, XV, 12, 13), sont scandalisés de l'austérité de votre doctrine ? mais Jésus-Christ répondra à ceux-ci ce qu'il répondit à ceux-là : Laissez-les dans leur sens réprouvé ; toute plante que mon Père n'a pas plantée sera arrachée et jetée au feu.

Ce n'est pas tout : le parfait renoncement à soi-même renferme encore le renoncement aux sens du corps, aussi bien qu'aux passions de l'âme. Ce sont de dangereux ennemis domestiques d'autant plus redoutables qu'ils paraissent plus nécessaires ; il faut donc être perpétuellement en garde contre eux, et ne nous servir de leur ministère que par un usage si indispensable, qu'ils n'aient pas sujet de se révolter par trop de liberté. Jamais contemplatif n'a parlé d'une manière si sublime de ce renoncement à nous-mêmes, à nos sens et à nos passions, que le bienheureux frère Gilles, compagnon de saint François ; voici les conseils qu'il donne en forme de paradoxe : Voulez-vous bien voir ? soyez aveugle ; voulez-vous bien entendre ? soyez sourd ; voulez-vous bien parler ? soyez muet ; voulez-vous bien marcher ? coupez vos pieds ; voulez-vous vous bien aimer vous-même ? haïssez-vous ; voulez-vous bien vivre ? mettez-vous en état de mort ; voulez-vous beaucoup gagner ? apprenez à perdre ; voulez-vous être riche ? soyez pauvre ; voulez-vous être dans le plaisir ? soyez dans la douleur ; voulez-vous être dans une grande tranquillité ? soyez toujours en crainte ; voulez-vous être élevé ? abaissez-vous ; voulez-vous être dans l'honneur ? cherchez le mépris ; voulez-vous être en repos ? occupez-vous au travail ; voulez-vous vaincre dans la dispute ? cédez à votre adversaire ; enfin voulez-vous être disciple de Jésus-Christ ?

soyez dans une application continuelle à renoncer à vous-même, à votre raison, à votre volonté, aux mauvais désirs de votre cœur, à toutes les passions de votre âme et à tous les sens de votre corps (*Lib. I Chronic. S. Franc. ord. min.*, *p.* 65) : voilà la morale de Jésus-Christ; les esprits délicats et les chrétiens mous et sensuels s'en scandalisent, ils la croient impraticable et impossible; et c'est en cela qu'ils accusent son auteur de peu de compassion et de peu de sagesse, de ce que, en nous donnant la loi de son Evangile, il nous a imposé un joug plus pesant que celui que la loi de Moïse avait imposé aux Juifs; ce qui est un reproche plein d'impiété et d'injustice, puisque ce divin législateur nous assure lui-même que sa loi est douce et que son joug est léger.

Cependant ces esprits délicats ont beau se plaindre, ils ne sont pas encore au bout de leurs peines. Ce n'est pas assez, pour vivre selon l'Evangile, d'avoir un soin continuel de renoncer à soi-même et à ses passions, il y faut encore ajouter une patience infatigable à souffrir toutes sortes d'injures et d'adversités; car c'est en cela que consiste, selon le langage de Jésus-Christ, porter sa croix tous les jours, *quotidie* (*Luc.*, IX, 23) : la raison en est que si les Pères de l'Eglise ont considéré la vie chrétienne comme l'apprentissage ou le noviciat du martyre, et s'ils ont appelé les chrétiens *Crucis religiosos* (*Tert. Apolog.*, *cap.* 16), les religieux de la croix, ils doivent faire une profession publique d'être perpétuellement crucifiés, et de souffrir, sans se lasser, sans murmurer et sans se plaindre, soit les adversités qui leur viennent de la part de Dieu, soit les injures qui leur viennent de la part des hommes, soit les tentations qui leur viennent de la part du diable, du monde et de la chair, soit enfin les chagrins qui leur viennent de la part d'eux-mêmes, car souvent nous nous sommes tous à nous-mêmes une rude et une pesante croix dont la mort seule nous peut détacher. Mais remarquez que ce n'est pas assez de souffrir les injures, les adversités, les mépris, les maladies, la pauvreté et la perte de l'honneur, des biens et de la vie : ces sortes de maux sont souvent communs aux élus et aux réprouvés, aux plus justes et aux plus scélérats; mais la difficulté, c'est de souffrir ces maux et de porter ces croix, non pas par force et à regret, comme font des voleurs condamnés au gibet ou à la roue; *sed ut christianus*, dit le prince des apôtres (I *Pet.*, IV, 16), mais il les faut souffrir en chrétien et dans le vrai esprit du christianisme, c'est-à-dire avec une patience infatigable et digne d'un disciple de Jésus-Christ.

C'est ici, messieurs, où je remarque une grande différence entre les deux législateurs de l'ancienne et de la nouvelle loi, c'est-à-dire entre Jésus-Christ et Moïse; en ce que celui-ci s'est contenté de donner aux Juifs la loi pour leur apprendre à bien vivre; et que celui-là a donné aux chrétiens la grâce avec l'Evangile pour les aider à l'accomplir. Or, quelle est cette grâce que le Fils de Dieu a donnée aux hommes de la nouvelle alliance pour les fortifier dans l'observance de la nouvelle loi? Tertullien répond que c'est sa patience : *Legi adimplendæ suam patientiam adjutricem præfecit* (*Lib. de Patient.*, *cap* 6). Il veut dire que la patience que le Fils de Dieu communique à ses vrais serviteurs, est comme une divine coadjutrice qui les aide à souffrir noblement et chrétiennement toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'observance des maximes les plus sévères de sa morale. Par exemple, dit-il, dans l'Ancien Testament la peine du talion avait son cours parmi les Juifs, loi dure, cruelle et farouche par laquelle il était permis de repousser une injure par une autre injure, et d'arracher un œil et une dent à un ennemi qui aurait fait un pareil outrage; mais pourquoi souffrait-on une loi si barbare parmi le peuple de Dieu? Le même Tertullien répond que c'est parce qu'il n'y avait encore ni foi ni patience sur la terre : *Absente Domino patientiæ et magistro* (*Ibid.*); parce que le Fils de Dieu, qui devait être le Seigneur et le maître de ces deux vertus, n'avait point encore paru dans le monde : mais en même temps qu'il y est venu, revêtu de notre chair mortelle : *Gratium fidei patientia composuit :* il y a apporté le don de la foi avec celui de patience; en sorte que, bien loin qu'il soit maintenant permis de venger un outrage par un autre outrage, l'Evangile de Jésus-Christ veut que, après avoir reçu un soufflet sur une joue, vous présentiez encore l'autre, tout disposé à en recevoir un second. Il veut que si votre ennemi vous donne des malédictions, vous lui donniez des bénédictions (*Matth.*, V, 44); il veut que, s'il invente des calomnies contre vous, vous fassiez des prières pour lui; il veut que, s'il vous dit des injures, vous lui fassiez des remercîments; il veut que, s'il vous suscite des persécutions, vous lui procuriez des bienfaits; il veut que, s'il n'a que de la haine et de l'envie contre vous, vous n'ayez que de l'amour et de la compassion pour lui; il veut que, s'il vous fait quelque outrage, vous lui pardonniez de bon cœur, non-seulement une fois, mais jusqu'à septante fois sept fois, afin de vaincre sa malice par votre bonté (*Matth.*, XVIII, 22). Et voilà, messieurs, cette maxime de morale chrétienne qui scandalise les esprits impatients et étrangement délicats sur le point d'honneur. Ils n'ont pas assez de christianisme pour souffrir une injure; un soufflet est un affront trop cruel et une croix trop pesante pour la souffrir sans se venger; mais pourquoi n'ont-ils pas assez de christianisme pour supporter cette insulte? c'est qu'ils ne sont pas disciples de Jésus-Christ, c'est qu'ils sont les ennemis de sa croix, comme les appelle saint Paul : *Inimicos crucis Christi* (*Philipp.*, III, 18); c'est qu'ils ne veulent pas aller au ciel par le chemin étroit que Jésus-Christ leur a enseigné dans son Evangile, et qu'ils aiment mieux aller en enfer par ces sentiers battus et spacieux que la morale relâchée des hommes a découverts aux vindicatifs, aux usuriers, aux simoniaques, aux larrons et aux parricides,

par leur mollesse et par leurs adoucissements : *Ecce hic positus est in ruinam multorum :* c'est ainsi que Jésus-Christ, par l'austérité de sa vie et de son Evangile, est une cause de ruine et un sujet de scandale aux personnes relâchées dans l'observance de la discipline, soit chrétienne, soit ecclésiastique, soit religieuse. Mais pourquoi l'auteur de leur salut devient-il la cause de leur perte ? sinon parce qu'ils sont si délicats, si efféminés, si amoureux d'une vie molle et voluptueuse, qu'ils ne veulent, ni renoncer continuellement à eux-mêmes, ni porter tous les jours leur croix, ni suivre enfin la vie, la doctrine et les exemples de Jésus-Christ, leur maître.

C'est en ce point particulièrement qu'on reconnaît le vrai disciple de Jésus-Christ, et qu'on le distingue des disciples de tous les maîtres d'erreur qui ont paru de temps en temps dans le monde. Ceux-ci pour troubler l'Eglise, pour éblouir le peuple, pour établir leur réputation parmi les hommes, ont feint de vouloir s'opposer à la corruption des bonnes mœurs, de réformer les abus du siècle et de rétablir la sévérité des anciens canons. Que n'ont-ils pas dit et que n'ont-ils pas fait, pour faire accroire aux simples que la morale sévère qu'ils prêchaient était le pur Evangile de Jésus-Christ ? En quelles erreurs ne tomba pas le pauvre Tertullien avec tout son bel esprit, en voulant suivre la morale sévère de son *paraclet*, je veux dire de l'hérésiarque Montanus, au sujet du jeûne et des nouveaux carêmes qu'il voulait établir (*Lib. de jejuniis*) ? à quel excès d'emportements ne se laissa-t-il pas aller contre le pape Zéphirin et contre toute l'Eglise au sujet de l'indulgence dont ce pape usa envers les pécheurs? avec quel zèle amer ne déclama-t-il pas contre cet abus prétendu? avec quelle aigreur ne s'écria-t-il pas ? ô temps ! ô mœurs ! ô relâchement de la discipline de l'Eglise, de la morale de Jésus-Christ et de la sévérité de son Evangile ! La chasteté va être bannie du monde ; l'Eglise ne sera remplie désormais que de scélérats et d'adultères, et l'on verra un nombre infini de faux pénitents profaner le sacrement de pénitence et ne faire que des sacriléges de celui de l'autel (*Lib. de Pudic.*, *cap.* 1). *Sed cavete a fermento pharisæorum* (*Luc.*, XII, 1), dit Jésus à ses disciples, donnez-vous de garde de ce levain des pharisiens. Un prétexte de réforme a toujours été comme un voile religieux sous lequel les hérétiques ont couvert les erreurs de leur doctrine, et quand ils auraient agi de bonne foi, il est toujours véritable de dire qu'une morale outrée peut causer autant de désordres parmi les fidèles qu'une morale relâchée ; si celle-ci porte au libertinage, celle-là porte au désespoir. Je veux qu'on soit dévot et austère, si vous voulez ; non pas par son caprice, par son choix et par son inclination, mais avec prudence et selon les maximes de l'Evangile ; je veux bien qu'on cherche des directeurs un peu fermes et sévères, non pas de ceux qui rendent le chemin du ciel si étroit et si impraticable, qu'à leur compte nul n'y pourra entrer. Ces sortes de directeurs sont semblables à ces faux docteurs contre lesquels Jésus-Christ a fulminé hautement dans un de ces discours : malheur à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes attribué la clef de la science du salut : *Et ipsi non introistis, et eos qui introibant prohibuistis* (*Luc.*, XI, 52), et qui n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée aux autres qui y voulaient entrer. Ce sont ces méchants directeurs qu'il appelle ailleurs des guides aveugles, qui mènent d'autres aveugles et qui les conduisent au précipice. Voilà pourquoi ce divin Sauveur nous voulant faire éviter le péril de tomber sous la direction de ces faux docteurs, ne s'est pas contenté de dire que pour être son véritable disciple, il fallait renoncer à soi-même et porter sa croix, il a ajouté qu'il le fallait suivre, qu'il fallait marcher sur ses pas, s'attacher à sa doctrine et imiter ses exemples. Cela est si véritable qu'il nous a dit en un autre endroit : Que nul ne soit si hardi que de s'attribuer le nom de maître : *Quia magister vester unus est, Christus* (*Matth.*, XXIII, 10), parce que vous n'avez qu'un seul Maître, qui est Jésus-Christ. C'est pour cela qu'aussitôt que ce divin Maître commença de paraître au monde, saint Jean lui envoya ses disciples pour être instruits des premières maximes de son Evangile. C'est donc ce divin Maître qu'il faut suivre, et quiconque ne parle pas en son nom, ou qui n'est pas éclairé de sa lumière, ou qui n'est pas animé de son esprit, ou qui m'enseigne un autre chemin pour aller au ciel, que celui qu'il m'a marqué dans son saint Evangile, ou qui est si hardi que d'entreprendre de le rendre ou plus large qu'il n'est par une morale relâchée, ou de le rendre plus étroit par une morale trop sévère : qu'il soit anathème : *Anathema sit* (*Galat.*, I, 8) ; ce n'est qu'un ignorant, un fourbe ou un imposteur. C'est ainsi que Jésus-Christ devient un sujet de scandale à ceux qui, quoique chargés de croix bien pesantes, n'ont pas néanmoins le bonheur de le suivre et de l'imiter, soit dans la pureté de son enfance, soit dans l'austérité de sa vie, soit dans la sainteté de sa mort : c'est le sujet de ma dernière réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Les esprits orgueilleux se scandalisent des ignominies de la mort de Jésus-Christ.

L'esprit humain est naturellement si orgueilleux, que se représentant Dieu assis sur un trône de gloire, revêtu de puissance et de majesté, il a bien voulu aspirer même par un crime à sa divine ressemblance ; mais lorsqu'il l'a contemplé mourant sur une croix, chargé d'opprobres et d'ignominie, il n'a plus voulu devenir même par sa grâce semblable à lui. Je ne m'en étonne pas : c'est que, considérant Dieu dans son premier état, il trouvait dans la grandeur de ses perfections infinies, tout ce qui était capable de flatter son ambition : et c'est ce qui lui faisait désirer sa divine ressemblance. Mais comme en le considérant dans son second état, il n'a trouvé dans ses humiliations jusqu'à la

mort de sa croix, que ce qui pouvait confondre son orgueil, c'est ce qui lui a fait perdre l'envie d'être semblable à lui. Et voilà, messieurs, le sujet du scandale des esprits superbes, qui, entêtés de la gloire et de l'honneur du monde, ont regardé avec horreur les anéantissements de la mort de Jésus-Christ crucifié: *Humilitas passionis scandalum mundo est. In hoc enim maxime ignorantia detinetur humana, quod sub deformitate crucis æternæ gloriæ Dominum noluit accipere* (*Can. in Matth.*), L'humilité de la passion du Fils de Dieu a été un grand scandale au monde, dit saint Hilaire, et c'est en cela que l'ignorance de l'esprit humain s'est fait connaître, en refusant de reconnaître et d'adorer le Seigneur de la gloire éternelle parmi les opprobres du Calvaire et sous l'ignominie de la croix.

Je ne suis pas néanmoins surpris, messieurs, de voir que le mystère de la mort de Jésus-Christ ait passé pour folie dans l'esprit des gentils, et qu'il ait été un sujet de scandale aux Juifs, les uns et les autres n'avaient pas encore soumis l'orgueil de la raison humaine sous l'empire de la foi, et ils ne jugeaient des œuvres de Dieu que par les principes d'une philosophie naturelle et par les règles d'une politique profane. Mais ce qui fait le sujet de mon étonnement, c'est de voir que les apôtres, éclairés des lumières de la foi et instruits dans l'école du Fils de Dieu, ne purent comprendre le mystère de sa passion, lors même que ce bon maître la leur prédit en termes formels: nous allons à Jérusalem, leur dit-il, et ce sera là que le Fils de l'homme sera livré aux gentils, qu'il sera fouetté, couronné d'épines et crucifié. Pouvait-il s'expliquer plus clairement? cependant l'Evangile remarque que ces paroles du Fils de Dieu furent une énigme incompréhensible et un mystère impénétrable pour eux: *Erat verbum istud absconditum ab eis: et non intelligebant quæ dicebantur* (*Luc.*, VIII, 34); tant la mort ignominieuse de la croix leur paraissait indigne de celui qu'ils regardaient comme le Messie, comme le Fils de Dieu et le Rédempteur d'Israël. Il est vrai que saint Pierre qui avait plus de lumière et de pénétration que les autres apôtres, puisque, selon l'ordre de la narration que fait son disciple saint Marc, il avait déjà fait cette fameuse profession de la divinité de Jésus-Christ; il est vrai, dis-je, que ce saint apôtre comprit que son maître leur parlait de sa mort et de sa passion, voilà pourquoi, suivant l'impétuosité de son zèle, il lui dit: Ah! Seigneur, à Dieu ne plaise que cela arrive. Pour lors Jésus-Christ se fâcha contre lui, en lui disant avec un ton de sévérité: Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale: *Scandalum es mihi* (*Matth.*, XVI, 23), parce que vos sentiments ne procèdent pas de la sagesse de Dieu, mais de celle des hommes. Or, pourquoi est-ce que Jésus-Christ regarda saint Pierre comme un sujet de scandale pour lui, puisqu'étant impeccable, rien ne pouvait lui être cause de ruine ou occasion de péché? En voici la raison qu'en donne saint Chrysologue; c'est, dit-il, qu'en voulant détourner Jésus-Christ d'aller à Jérusalem pour éviter d'y mourir du dernier supplice, il le sollicite indirectement au péché en le sollicitant par un amour indiscret à ne pas obéir à la volonté de son Père, et à mettre par conséquent un obstacle au triomphe de sa croix, au mérite de sa mort et à la rédemption des hommes: *Triumphum crucis vacuare contendit, dum fervere se nimio amore mentitur* (*Serm.* 27).

Il est donc vrai que la mort de la croix a toujours paru à l'esprit humain si indigne de la grandeur et de la majesté du Fils de Dieu, qu'il n'a pu se persuader qu'il s'y dût jamais soumettre, quelque gloire qui lui en pût revenir à lui-même, ou quelque utilité qui en pût revenir aux hommes. Mais c'est en cela qu'il s'est trompé dans ses vues et dans ses raisonnements, puisque ce Dieu plein d'amour et de bonté pour les hommes a bien voulu mourir sur la croix; quoiqu'il eût prévu que ce serait pour la ruine aussi bien que pour la résurrection de plusieurs. En effet, contemplez-le sur le Calvaire, c'est là où vous verrez que, selon la prophétie de Siméon: *Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum*, il est crucifié pour la condamnation aussi bien que pour le salut de plusieurs. S'il s'y trouve entre deux larrons, n'y est-il pas comme auteur de sanctification pour l'un, et comme occasion de perte pour l'autre? S'il s'y trouve entre deux nations, entre les Juifs et les gentils, n'y a-t-il pas été, dit le prince des apôtres, comme une pierre angulaire et précieuse qui a uni au corps de son Eglise plusieurs de ceux-ci par la foi (I *Petr.*, II, 7, 8), et comme une pierre d'achoppement et de scandale qui a rejeté plusieurs de ceux-là par leur orgueil et par leur impénitence. C'est donc avec raison que j'ai dit que les esprits orgueilleux se font un sujet de scandale de Jésus-Christ crucifié, parce qu'ils mettent par leur impénitence un obstacle au bienfait de sa mort.

Je sais bien, messieurs, qu'il n'y a point de pécheur à qui Jésus-Christ ne soit un sujet de scandale et cause de damnation, si après avoir vécu dans le péché il meurt dans l'impénitence. Mais je puis dire que ce malheur arrivera plus immanquablement aux superbes qu'à tous les autres pécheurs. Pourquoi cela? c'est que je suis convaincu qu'ils mettent un plus grand obstacle à la grâce du Rédempteur, et aux mérites de sa mort, que tous les autres. Cherchons les preuves de cette vérité dans les oracles de la vérité même. Le Saint-Esprit nous voulant représenter l'abîme de malheur où le péché de superbe précipite une âme; voici comme il en parle: *Initium superbiæ hominis, apostatare a Deo* (*Eccli.*, X, 14, 15); le commencement de l'orgueil de l'homme, c'est de lui faire commettre une apostasie à l'égard de Dieu: voilà le premier pas d'un esprit orgueilleux qui court à sa perte, il se sépare de Dieu: *Quoniam ab eo qui fecit illum recessit cor ejus*, parce que son cœur se retire de celui qui l'a créé. Voyez cette fausse démarche dans le premier ange et dans le premier homme.

Dieu en créant l'un et l'autre les avait rendus capables d'être tout remplis de lui, afin qu'ils trouvassent leur gloire et leur félicité à s'abaisser sous sa majesté suprême par une soumission pleine d'amour. Les saints anges sont demeurés en cet état, ils se sont anéantis devant Dieu, et ils rentrent sans cesse en sa présence dans ce même néant d'où sa main les a tirés. Le premier ange, au contraire, s'est ébloui de sa beauté, il a oublié qu'il n'était rien avant que Dieu l'eût fait tout ce qu'il était, et s'imaginant qu'il pouvait subsister par lui-même, indépendamment de son Créateur, il s'est séparé de lui par une *apostasie* pleine d'ingratitude et d'orgueil : *Initium superbiæ apostatare a Deo.*

Le premier homme est devenu superbe et apostat comme le premier ange, et tous ses enfants qui imitent sa présomption, retirent comme lui leur cœur de Dieu, et se font une idole d'eux-mêmes, se persuadant qu'ils peuvent vivre dans l'indépendance, n'avoir plus besoin de rien et se suffire à eux-mêmes pour toutes choses, comme leur Créateur. Voilà donc le premier effet que l'orgueil produit dans l'homme; il le sépare de Dieu et en fait un apostat. Le second, dit le Saint-Esprit, c'est que si cet homme demeure attaché à cette passion qui est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus intérieure et plus secrète : *Adimplebitur maledictis* (*Eccl.*, X, 15); il sera rempli de malédictions devant Dieu, dans le temps même qu'il sera béni des hommes pour ses vertus qui n'auront eu que l'apparence et la superficie. Enfin, le troisième effet de l'orgueil, c'est que l'orgueilleux trouvera sa ruine, sa perte et sa damnation dans son orgueil : *Subvertet eum in finem.* Comment cela? c'est parce que l'orgueil ayant rendu son esprit irrévertible, il ne voudra plus retourner à Dieu dont il s'est séparé, ni s'humilier devant lui par un mouvement d'amour et de pénitence, non pas même à l'heure de la mort. Etrange renversement de l'esprit humain. Si Jésus-Christ était mort comme ces braves capitaines du peuple de Dieu, comme les Siméon et les Judas Machabée, dans une sanglante bataille, après avoir fait mille actions de valeur, et remporté de fameuses victoires contre des rois impies et des nations infidèles, ces orgueilleux feraient gloire d'exposer leur vie à mille périls, et de mourir avec cette bravoure et cette intrépidité que le monde admire et avec laquelle on acquiert un peu d'honneur après sa mort. Mais quand il s'agit de mourir sur sa croix en bon chrétien, avec les dispositions que demande l'Evangile, et avec un cœur contrit et humilié, pour éviter une mort éternelle, et pour mériter une vie bienheureuse, hélas! ils ne veulent entendre parler ni de confession, ni de pénitence, ni de prêtre, ni de religieux; et ce qui marque encore davantage qu'ils sont déjà abandonnés à un sens réprouvé, c'est qu'on n'ose pas même leur présenter un crucifix, ou s'ils le souffrent sur leur chevet, ce n'est que pour sauver les apparences, et pour ne pas passer pour un impie au jugement du monde en mourant comme un scélérat et comme un athée qui n'a ni foi, ni honneur, ni religion. D'où vient une mort si funeste? sinon parce que cet orgueilleux s'est fait pendant sa vie un sujet de scandale de la mort et de la croix de Jésus-Christ.

C'est ainsi que cet impénitent rend infructueux par sa malice, tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour son salut. Il y a des âmes humbles à qui tout sert pour aller à Dieu, il y en a des superbes à qui rien ne suffit. Les voies douces et moins austères leur paraissent relâchées, un genre de vie plus rigoureux et plus sévère les rebute. Que faut-il faire pour les contenter? Je n'en sais rien, je m'en remets au jugement du Seigneur. Mais je sais bien au moins que le défaut est dans leur cœur et non pas dans les moyens, tout est bon à un bon cœur qui va droit et sincèrement à Dieu : *Omnia cooperantur in bonum* (*Rom.*, VIII, 28); tout nuit à un cœur gâté et corrompu qui s'est séparé de lui. Un cœur humble qui est vide de lui-même, et qui est tout rempli de Dieu, marche à pas de géant et s'avance dans les voies du ciel avec ces mouvements impétueux que les animaux du prophète Ezéchiel recevaient de l'impression de l'esprit de Dieu dont ils étaient poussés : *Ubi erat impetus Spiritus, illuc gradiebantur* (*Ezech.*, I, 12). Mais un cœur orgueilleux qui est vide de Dieu, et tout rempli de lui-même, est à charge à soi-même et si pesant dans ses mouvements, qu'il ne peut plus ni se porter à Dieu, ni rentrer en soi-même, ni se remettre dans le chemin du ciel dont il s'est écarté. Il a été un temps qu'il le pouvait avec la grâce de Dieu, mais il ne l'a pas voulu. Il en viendra un autre auquel il le voudra bien, mais il ne le pourra plus (*Jacob.*, IV, 6); parce qu'il est écrit dans les décrets éternels, que Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne sa grâce aux humbles.

Voilà, messieurs, ce qui fait que je regarde le péché d'orgueil comme un caractère visible de réprobation, et que je mets le salut des orgueilleux dans le rang des choses impossibles, et leur perte dans le rang de celles qui sont inévitables. La raison est que c'est une vérité de foi, que tous les biens que nous recevons de la bonté de Dieu ne nous sont donnés que par les mérites de Jésus-Christ. Oui, mes frères, si Dieu dans la création nous a donné la raison qui nous a faits hommes, si dans la justification il nous a donné la grâce qui nous fait chrétiens, et si dans la prédestination il nous a préparé la gloire qui nous fera un jour bienheureux; tous ces bienfaits nous ont été donnés par les mérites de Jésus-Christ. Or, un homme qui n'est pas seulement entêté, mais qui est comme enivré des fumées de son orgueil, a tellement perdu la foi, la raison et le bon sens, qu'il s'imagine n'être redevable de son bonheur qu'à lui-même, et non point ni aux mérites, ni à la mort de Jésus-Christ. Vous auriez peine à croire qu'un esprit raisonnable, duquel le Saint-Esprit a dit que

l'orgueil n'avait point été créé avec lui : *Non est creata cum hominibus superbia* (*Eccl.*, X, 22), eût été capable de devenir orgueilleux jusqu'à cet excès de folie que de se croire lui-même auteur de son propre bonheur, non vous ne le croiriez pas, si je ne vous en donnais des preuves incontestables. Je les abrége en peu de paroles.

Saint Thomas s'attachant à la doctrine de saint Grégoire distingue quatre espèces de superbes, qui renferment toute l'enflure de cœur qui se peut rencontrer dans les esprits arrogants et présomptueux (2-2. *q.* 162, *art.* 4, *in corp.*; *lib.* XXIII *moral. cap.* 7). La première espèce est de ceux qui se flattent faussement que tout leur bien ne vient que d'eux-mêmes, de leur naissance ou de leur industrie. Tel fut autrefois l'un des Pharaons ou des rois d'Egypte. Ce prince était si entêté de la puissance et de l'étendue de son empire, que ne reconnaissant point de puissance supérieure à la sienne ni sur la terre, ni dans le ciel, il avait eu l'insolence de dire : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (*Ezech.*, XXIX, 3) : Le Nil est mon fleuve, et c'est moi-même qui me suis créé. Il marque par ces paroles une assurance pleine de fierté et d'orgueil. Il se croit le maître du Nil, et des inondations de ce fleuve, qui ne rendait pas seulement son royaume très-fertile pour la félicité de ses peuples, mais encore inaccessible aux invasions de ses ennemis. Et c'était par une suite de la même extravagance qu'il se croyait être indépendant de Dieu, c'est-à-dire, qu'il se persuadait être son propre ouvrage, et non pas celui du Créateur. Voilà la première espèce de superbe qui ne peut être tombée que dans l'esprit d'un fou ou d'un athée, tel qu'était ce Pharaon. Car c'est la voix de toutes les créatures qui crient et qui confessent qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes, mais que c'est Dieu qui les a tirées du néant par sa puissance, et qui leur donne l'être par sa bonté.

La seconde espèce de superbe est de ceux qui s'imaginent que s'ils ont reçu quelques bienfaits de Dieu, ils les doivent à leur propre mérite, plutôt qu'à sa libéralité. Mais il est facile de confondre cette seconde sorte d'orgueilleux, en leur faisant voir qu'on peut dire de tous les hommes en général ce que saint Augustin a dit de saint Paul en particulier, avant sa conversion : savoir que Dieu n'avait trouvé en ce persécuteur aucun bon mérite capable d'attirer sa miséricorde, mais beaucoup de mauvais mérites, c'est-à-dire de méchantes œuvres capables d'attirer son indignation. Ajoutons à cela que si l'homme pouvait mériter quelque chose de lui-même, ce ne pourrait être ou que les biens de nature qui sont renfermés dans la création, ou que les biens de la grâce qui sont renfermés dans la justification. Or il est certain, dit saint Augustin, que nul homme n'a pu mériter d'être tiré du néant de la nature, ni de l'abîme du péché. Nul n'a pu mériter le bienfait de la création ; parce que pour mériter, il faut agir, et que pour agir il faut avoir l'être; et par conséquent nul homme, avant que d'avoir reçu l'être par la puissance de Dieu, n'a pu ni agir, ni mériter : c'est pourquoi il faut dire avec saint Augustin, que le bienfait de la création se peut appeler grâce : *Quia non præcedentium aliquorum operum meritis, sed gratuita bonitate donata est* (*Epist.* 3 *ad Innocent. tom.* II, *epist.* 95), parce qu'elle nous est donnée non pas par le mérite de nos bonnes œuvres précédentes, mais par la pure bonté de Dieu. Cela est encore plus vrai, dit le même saint Augustin, du bienfait de la justification. Car si vous avez mérité cette grâce, elle n'est plus une grâce, mais une dette : elle ne vous a pas été donnée pour rien, vous l'avez achetée, *Emisti, non gratis accepisti* (*Serm.* 15 *de verb. apost.*) : et c'est ce qui combat formellement cet oracle du Saint-Esprit qui dit par un prophète : *Pro nihilo salvos facies illos* (*Psal.* XXXV, 7) : Seigneur, vous les sauverez gratuitement : c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, vous ne trouvez rien en eux qui mérite le salut, néanmoins vous les sauvez : c'est donc une preuve certaine que vous leur donnez et la grâce et le salut gratuitement : *Gratis das, gratis salvas* (*Ibid.*, *ut supra*). C'est donc un orgueil insupportable à l'homme de se flatter devant Dieu de quelque mérite imaginaire, et de s'attribuer les biens de nature et de grâce, qu'il n'a reçus que de la miséricorde infinie de son créateur et de son rédempteur.

La troisième espèce de superbes est de ceux qui se glorifient d'avoir des dons, des talents ou des grâces qu'ils n'ont pas, ils veulent paraître aux yeux des hommes tout autres qu'ils ne sont, devant Dieu, ni en eux-mêmes ; c'est ainsi que l'on voit souvent dans le monde comme sur un grand théâtre où l'on joue la comédie, que chacun y fait un personnage différent de ce qu'il est. L'impudique se glorifie quelquefois de sa continence, l'avare de ses largesses, le vindicatif de sa modération, l'ambitieux de sa modestie, et il n'y a pas jusqu'à l'orgueilleux qui ne s'applaudisse de son humilité. Quel raffinement d'orgueil ! Les autres vices sont attachés à des déréglements sensibles et qui donnent de l'horreur. Mais l'orgueil tire sa naissance des vertus mêmes, il croit avec elles, il se cache sous elles et sous leurs apparences, comme ce ver qui se forme dans les plus excellents fruits, et qui en corrompt tout le dedans, lorsqu'on en admire tant le dehors. Ecoutez, je vous prie, le reproche sanglant que Jésus-Christ fait à l'évêque de Laodicée : c'était un de ces orgueilleux raffinés qui se vantait de beaucoup de biens et de richesses spirituelles qu'il n'avait pas : *Dicis : quod dives sum, et locupletatus et nullius egeo : et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus* (*Apoc.*, III, 17) : Vous dites hardiment je suis riche, je suis dans l'abondance, et je ne manque de rien : et vous ne savez pas que vous êtes malheureux, misé-

rable, pauvre, aveugle et tout nu. Toutes ces misères convenaient à un homme qui par son orgueil avait perdu l'amour de Dieu, et était tombé dans sa disgrâce. Peut-il rester quelque espérance de salut à une âme orgueilleuse tombée dans cet abîme de confusion et de malheur, et à qui l'ignominie de la croix, et l'humilité de la mort de Jésus-Christ est devenue un sujet de scandale, une cause de ruine et une pierre d'achoppement?

Enfin la quatrième espèce de superbes, est celle de ces personnes qui croyant avoir reçu quelque grâce singulière qui n'a été communiquée qu'à elles seules, n'ont que du mépris pour tous les autres. N'est-ce point de cet esprit d'orgueil dont le pharisien de l'Evangile était rempli, lorsque se croyant juste d'une justice extraordinaire, qui le rendait le plus homme de bien qui fût dans la ville de Jérusalem, il faisait sa prière dans le temple avec un air de vanité par lequel il se donnait plus de louanges, qu'il ne faisait de remercîments à Dieu. Je vous rends grâces, Seigneur, dit-il, de ce que je ne suis pas : *Sicut cæteri hominum* (*Luc.*, XVIII, 9, 10), comme le reste des hommes, qui sont des voleurs, des impies, des injustes, des adultères et des scélérats comme ce publicain. Que vous en semble, messieurs, ne fallait-il pas que l'orgueil eût bien démonté la cervelle de ce faux dévot, et qu'il eût entièrement étouffé tous les sentiments d'humilité et de religion, pour prier, et pour parler de la sorte à Dieu? Oui, assurément, il le faut croire; puisque Jésus-Christ le condamne par ses propres paroles, et qu'il lui fait même un péché de sa prière. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, que sa façon de prier a été la réprobation de son orgueil : *Hæc orandi disciplina fuit reprobatrix superbiæ* (*Lib. de Bapt.*, *cap.* 18). Vous en serez encore mieux convaincus, lorsque vous saurez que Jésus-Christ n'adressa cette parabole de l'orgueilleux pharisien et de l'humble publicain qu'à ceux : *Qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur cæteros* (*Luc.*, XVIII, 9), qui enflés de la bonne estime d'eux-mêmes et de leur justice prétendue, n'avaient que du mépris pour le reste des hommes.

N'ai-je donc pas raison de dire qu'il n'y a nulle espérance de salut pour les âmes orgueilleuses, puisqu'elles ont tant de vaine confiance en elles-mêmes, qu'elles n'attendent rien de la bonté de Dieu, ni des mérites de Jésus-Christ; elles n'ont que du mépris pour les faiblesses de son enfance, elles n'ont que de l'éloignement pour l'austérité de sa vie, elles n'ont que de l'horreur pour l'ignominie de sa mort. Que faut-il attendre de là? sinon qu'on verra sa prophétie accomplie en elles à leur malheur éternel. N'avez-vous jamais lu cette parole dans l'Ecriture : La pierre qui a été rejetée par ceux qui bâtissaient le temple, est devenue la principale pierre de l'angle? *Qui ceciderit super lapidem istum confringetur; super quem vero ceciderit, conteret eum* (*Matth.*, XXI, 42, 44) : Celui qui se laissera tomber sur cette pierre s'y brisera, mais elle écrasera et réduira en poudre celui sur qui elle tombera; pour vous apprendre que Jésus-Christ par sa propre déclaration sera cause de ruine, de mort et de scandale à plusieurs. C'est donc avec raison qu'il s'écrie aujourd'hui : Bienheureux celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale, ni une pierre d'achoppement ! c'est-à-dire qui ne sera point du nombre des esprits incrédules qui se scandalisent des faiblesses de mon enfance, ni du nombre des délicats qui se scandalisent de l'austérité de ma morale, ni du nombre de ceux qui se scandalisent de l'ignominie de ma croix. Oui, j'appelle ceux-là bienheureux, puis qu'animés de mon esprit, ils renoncent à la raison du vieil homme pour imiter l'enfance du nouveau; ils renoncent aux relâchements de la nouvelle morale, pour suivre les sévères maximes de l'Evangile; ils renoncent enfin à la superbe de la vie, pour participer aux humiliations de ma mort en ce monde et à la gloire de ma résurrection dans le ciel. *Amen.*

SERMON X.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Et erant Pater ejus et Mater mirantes super his quæ dicebantur de illo.

Le Père et la Mère de Jésus étaient dans l'admiration de toutes les merveilles qu'on publiait de lui (*S. Luc*, II, 33).

Lorsque j'ai médité avec attention tous les mystères que l'Evangile de ce jour nous propose, je l'ai trouvé rempli de tant de prophéties et de témoignages si authentiques et si fameux de la divinité du saint enfant Jésus, qu'il faut être païen, plus que les païens mêmes, pour en douter. En effet, saint Pierre voulant lui-même nous faire comprendre combien est certaine et convaincante cette preuve de la prophétie, nous la propose comme le fondement le plus inébranlable de notre foi. C'est ce qu'il nous a insinué à l'occasion de la transfiguration du Fils de Dieu dont il avait été témoin. Jésus-Christ, dit-il, reçut de Dieu le Père un illustre témoignage, lorsque, du milieu d'une nuée, où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne. Que vous semble, messieurs, d'un tel témoignage? Peut-on rien souhaiter de plus certain et de plus incontestable pour prouver la divinité de Jésus-Christ que ce grand miracle rapporté par le prince des apôtres, et qu'il assure avoir vu de ses propres yeux? Cependant ce même apôtre ajoute aussitôt : *Sed habemus firmiorem propheticum sermonem* (II *Petr.*, I, 19), mais nous avons les oracles des prophètes dont la certitude est plus affermie et auxquels vous faites bien de vous arrêter, comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à

ce que le jour de la grâce commence à vous éclairer. C'est donc principalement sur l'autorité des prophètes qu'est établie la fermeté de notre religion, et non-seulement sur la certitude de ce qu'ils ont prédit, mais encore sur le nombre de ces témoins si illustres et si irréprochables de la vérité des mystères qu'ils ont annoncés et sur le temps auquel il les ont publiés, et à dire le vrai, qui n'admirera de voir que tous ces prophètes ont commencé à annoncer ce que le Fils de Dieu devait faire au monde huit cents ans avant sa venue, et ont continué de l'annoncer pendant près de quatre siècles?

Mais ce qui me paraît ici de plus surprenant, c'est de voir aujourd'hui dans le temple de Jérusalem un homme et une femme qui, considérant Jésus-Christ sous la figure d'un petit enfant né de parents pauvres et méprisés, le reconnaissent néanmoins comme le Messie, et prophétisent qu'il fera de si grandes choses, que quoique la sainte Vierge et saint Joseph fussent accoutumés aux miracles, aux révélations et aux prophéties, ils sont pourtant dans l'admiration de toutes les merveilles que ce prophète et cette prophétesse disaient de lui. C'est ce qui a fait voir l'extrême aveuglement des Juifs, de ce qu'après tant de témoignages irréprochables de la divinité de Jésus-Christ, il ne l'ont pas voulu reconnaître pour leur Messie ni pour le vrai Fils de Dieu. *Prophetavit Simeon*, dit saint Ambroise, *prophetaverat virgo, prophetaverat copula conjugio, prophetare etiam debuit vidua* (*Lib.* II *in cap.* II *Luc.*) : Un grand prêtre a prophétisé en la personne du vieillard Siméon; une vierge avait prophétisé en la personne de Marie, une femme mariée avait prophétisé en la personne d'Elisabeth, il fallait encore qu'une veuve prophétisât en la personne d'Anne, et qu'elle annonçât les grandeurs de cet Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël : *Ne qua aut professio deesset aut sexus :* Afin que toutes sortes de personnes de toute condition, de tout âge et de tout sexe rendissent témoignage à la divinité de Jésus-Christ.

Mais arrêtons-nous, messieurs, à la prophétie du vieillard Siméon : comme elle regarde les chrétiens aussi bien que les Juifs, nous avons intérêt d'en bien pénétrer le sens. Ce saint homme rempli du Saint-Esprit, tenant le saint Enfant-Jésus entre ses bras, dit à tous ceux qui se trouvèrent dans le temple : *Ecce hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel* (*Luc.*, II, 34), cet enfant sera la cause de la ruine et de la résurrection de plusieurs en Israël. Or, puisque, selon cet oracle, Jésus-Christ doit être vraie cause de salut pour les uns, et occasion innocente de damnation pour les autres, examinons, messieurs, si nous sommes du nombre des premiers ou du nombre des seconds. Je vous ai fait remarquer dans l'explication de l'Evangile du second dimanche de l'avent, les funestes caractères de ceux à qui Jésus-Christ est un sujet de ruine et de scandale, c'est-à-dire de réprobation : voyons aujourd'hui dans l'explication de la seconde partie de l'oracle de Siméon, quels sont les heureux caractères de ceux à qui Jésus-Christ est la cause de salut, de prédestination, de résurrection. Je vous ai fait voir comme ceux-là périssent par l'opposition qu'ils ont à Jésus-Christ, soit dans la pureté de son enfance, soit dans l'austérité de son Evangile, soit dans l'amour de la croix. Voyons maintenant comme ceux-ci se sauvent par leur attachement à Jésus-Christ, soit par la vue continuelle de sa présence, soit par la fidèle imitation de ses œuvres, soit par une parfaite participation de son Esprit. Voici donc les trois caractères de ceux qui seront sauvés par Jésus-Christ. Agir en présence de Jésus-Christ; agir à l'exemple de Jésus-Christ; agir par l'esprit de Jésus-Christ : il faut agir en présence de Jésus-Christ qui nous regarde; il faut agir à l'exemple de Jésus-Christ qui nous conduit; il faut agir par l'esprit de Jésus-Christ qui nous anime. Ce sont les trois importantes instructions que je prétends vous donner aujourd'hui dans les trois réflexions de ce discours, après avoir dit, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le vrai chrétien doit agir en présence de Jésus-Christ qui le regarde.

Cette première maxime est si conforme au bon sens et à la droite raison, qu'elle n'a pas été inconnue aux païens. Sénèque, l'un des plus sages de l'empire romain, entre diverses règles de morale qu'il donne à son ami Lucille, n'a pas manqué de lui prescrire celle-ci : *Cogita virum sapientem perpetuum tui spectatorem :* Voulez-vous, mon cher, lui dit-il, devenir bientôt un parfait honnête homme? imaginez-vous que quelque grand personnage illustre et recommandable par sa sagesse et par sa probité, est un spectateur perpétuel et un censeur sévère de toutes vos actions. Mais donnons à cette morale païenne des raisons plus divines et des motifs plus chrétiens, et disons que, pour agir avec toute la perfection convenable aux vrais enfants de Dieu, il faut faire toutes nos actions en présence de Jésus-Christ, qui nous commande comme législateur, qui nous regarde comme témoin, qui nous sauve ou qui nous condamne comme juge. Toutes ces vues, messieurs, que la foi nous donne, doivent faire de puissantes impressions sur nos esprits et nous rendre extrêmement circonspects dans toutes nos actions, dans celles mêmes qui paraissent plus indifférentes, puisque nous les faisons toutes en présence et sous les yeux de celui qui est la sagesse incréée et incarnée de son Père, qui pénètre le fond des cœurs, des consciences et des intentions.

Il y a cette différence entre le Fils de Dieu et les autres législateurs, que quoique ceux-ci aient eu assez de sagesse pour inventer des lois et assez d'autorité pour les établir parmi les peuples dont ils avaient pris le gouvernement, ils n'ont pas eu néanmoins cette immensité nécessaire pour se rendre présents dans tous les temps, dans tous les

lieux et à toutes les personnes qui étaient obligées à leur observation. D'où il est arrivé que ce défaut de présence n'a pas peu contribué à la transgression, à l'abolition et à l'inobservance de ces lois, puisque nous savons que la plupart ont été, ou abolies, ou changées, après la mort de leurs législateurs, soit parce qu'elles n'étaient plus agréables à l'humeur des peuples, soit parce qu'elles n'étaient plus propres à la forme du gouvernement présent; et c'est à ce propos que Tertullien disait autrefois aux empereurs et au sénat de Rome : *Quot adhuc vobis repurgandæ leges latent, quas neque annorum numerus, neque conditorum dignitas commendat, sed æquitas sola* (*In Apolog.*) : Combien vous reste-t-il encore à réformer de lois; je parle de celles même qui ne doivent pas être tant recommandables par leur antiquité et par la dignité de leurs auteurs, que par leur justice et par leur utilité! *Et ideo cum iniquæ recognoscuntur, merito damnantur,* et c'est pour cela que, lorsqu'elles sont reconnues injustes ou inutiles, elles doivent être rejetées et abolies.

Il n'en est pas de même de la loi nouvelle que Jésus-Christ, notre divin législateur, a établie; comme elle a tous les caractères de l'éternité, elle n'aura point d'autre durée que celle de tous les siècles, et comme elle est immuable, elle subsistera dans toute sa vigueur jusqu'à la fin du monde malgré la révolution des temps. Je ne m'en étonne pas, messieurs, notre divin Législateur a reçu de son Père, non-seulement la sagesse pour inventer une loi si sainte et si raisonnable, non-seulement la puissance pour la faire publier par toute la terre, non-seulement l'immortalité pour la faire subsister après sa mort malgré toutes les persécutions de l'enfer et du monde, mais il en a encore reçu une espèce d'immensité pour se rendre présent dans tous les lieux de son empire. Ecoutez comme il parle à ses apôtres après sa résurrection. Toute puissance, dit-il, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc et instruisez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer ma loi, et assurez-vous que je serai toujours présent avec vous jusqu'à la fin du monde : *Vobiscum sum* (*Matth.*, XXVIII, 18, 19, 20). Ainsi ce n'est pas merveille si le règne de sa loi sera le règne de tous les siècles, et s'il veillera lui-même à son accomplissement et à sa transgression, comme législateur perpétuellement présent parmi les hommes.

Or, quelle conséquence faut-il tirer de ce principe? sinon que, si nous voulons agir avec toute la perfection que la loi de l'Evangile demande de nous en qualité de chrétiens, il faut faire toutes nos œuvres avec la même attention et le même recueillement intérieur que nous les ferions si Jésus-Christ nous était présent d'une présence visible et corporelle. C'est, messieurs, par cette règle de morale que les plus grands saints qui ont vécu dans toutes les lois sont arrivés à une éminente perfection. Qu'est-ce qui a rendu Abraham si parfait dans la loi de nature? sinon parce qu'il faisait toutes ses actions en présence de Dieu et dans la foi du Messie futur; c'est ce qu'il avait appris de Dieu même : *Ambula coram me et esto perfectus.* Marchez en ma présence et soyez homme parfait. Qu'est-ce qui a rendu Moïse si parfait dans la loi écrite que lui-même avait publiée à son peuple? sinon parce qu'il agissait en présence de Dieu invisible, avec autant de respect et de circonspection que s'il l'eût vu de ses yeux sous une forme visible : *Invisibilem tanquam videns sustinuit* (*Hebr.*, XI, 27). Et saint Paul nous assure que ce grand homme, étant encore captif en Egypte avec les enfants d'Israël, portait déjà Jésus-Christ présent en son esprit, puisqu'il aima mieux partager les calamités publiques avec le peuple de Dieu : *Improperium Christi* (*Ibid.*, 26), que d'accepter l'honneur qu'on lui voulait faire de le déclarer le fils adoptif de la fille de Pharaon et l'un des plus grands princes de ce royaume. Qu'est-ce qui a rendu les anciens prophètes si saints et si parfaits? sinon parce qu'étant tous remplis de l'esprit de Dieu, ils ne le perdaient jamais de vue. En sorte que, lorsqu'ils étaient contraints de faire quelque serment pour autoriser les menaces ou les promesses qu'ils faisaient aux peuples ou aux rois d'Israël, ils juraient par la présence de Dieu; c'est-à-dire par le Dieu vivant qu'ils regardaient comme présent, ou aux actions qu'ils allaient faire par son ordre, ou aux oracles qu'ils allaient prononcer de sa part : *Vivit Dominus in cujus conspectu sto* (IV *Reg.*, III, 13) : Je jure par le Seigneur des armées en présence duquel je suis, dit le prophète Elisée à Joram, roi d'Israël. Qu'est-ce qui a rendu les apôtres si parfaits dans la loi de grâce? sinon que depuis que Jésus-Christ leur eut envoyé son saint Esprit, ils regardaient toujours leur bon maître comme présent, quoiqu'ils l'eussent vu monter au ciel et qu'ils le crussent assis à la droite de son Père. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul ne prescrit point aux premiers chrétiens de plus excellente règle de perfection que de regarder toujours Jésus-Christ présent comme l'auteur et le consommateur de leur foi : *Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum* (*Hebr.*, XII, 2). Et qu'est-ce qui fait maintenant la sainteté et la félicité consommée des anges? sinon parce qu'ils contemplent toujours Dieu présent par la lumière de gloire, lors même qu'ils sont en terre et attachés à nos côtés par l'ordre de la Providence : *Angeli eorum semper vident faciem Patris* (*Matth.*, XVIII, 10).

Mais tournons la médaille. Qu'est-ce qui a fait le crime aussi bien que le malheur du premier ange et du premier homme? sinon parce qu'ils oublièrent tous deux Dieu présent. Au lieu de regarder Dieu comme l'unique objet de leur foi, de leur espérance et de leur amour, Lucifer s'amusa à se contempler lui-même, à s'admirer et à se plaire dans sa beauté naturelle; Adam s'amusa à écouter sa femme et à regarder le fruit défendu; tellement que l'un et l'autre ayant perdu

Dieu de vue, ils violèrent sa loi, et Dieu pour châtiment de leur crime, les bannit tous deux de sa présence; il chassa le premier du ciel et le second du paradis terrestre. C'est ce même malheur qui arrive à tous les chrétiens lorsqu'ils détournent les yeux de dessus Jésus-Christ. Comme il est la lumière, ils tombent dans l'aveuglement; comme il est la règle de toute perfection, ils tombent dans le désordre; comme il est la voie, ils tombent dans l'égarement; comme il est la vérité, ils tombent dans le mensonge; comme il est la vie, ils tombent dans la mort; et enfin, pour comble de disgrâce, ils héritent du mauvais sort de Caïn. Ce parricide n'eut point d'horreur de tremper ses mains dans le sang de son frère, parce qu'il crut faussement qu'il pourrait ou dérober son crime aux yeux de Dieu, ou dérober sa tête aux foudres de sa justice. Ainsi ayant voulu se soustraire à la présence de Dieu pour commettre son crime avec plus d'audace, Dieu le bannit effectivement de sa présence pour l'en punir avec plus de sévérité : *Egressus Cain a facie Domini habitavit profugus in terra* (*Genes.*, IV, 16) : Ce malheureux, frappé de la malédiction de Dieu, se retira de sa présence et devint errant, fugitif et vagabond sur la terre. C'est dans cet état d'abandon où tombent nécessairement les chrétiens, lorsqu'ils ne considèrent pas Dieu présent; il n'y a point de crime qu'ils ne commettent, il n'y a point de tentation si légère à laquelle ils ne succombent, il n'y a point de loi si sainte qu'ils ne violent, il n'y a rien de si sacré qu'ils ne profanent, et il n'y a pas un d'eux duquel on ne puisse dire ce que le roi Assuérus dit de son insolent favori : *Etiam vult reginam opprimere me præsente in domo mea* (*Esther.*, VII, 8)! Comment! ce méchant homme veut faire violence à la reine, même en ma présence et dans ma maison! Il est vrai qu'Aman n'avait pas dessein de commettre un pareil attentat; mais le pécheur plus méchant et plus hardi que ce favori disgrâcié, entreprend d'opprimer son âme et de faire violence à cette reine épouse de Jésus-Christ, même en présence de son divin époux; ne mérite-t-il pas bien d'être attaché à un même gibet qu'Aman pour châtiment d'un si grand crime.

Mais qu'on me donne un chrétien, qui soit bien persuadé que Dieu est présent partout, que Dieu voit tout, et que Jésus-Christ regarde toutes ses actions, qu'il entend toutes ses paroles, et qu'il pénètre les plus secrètes pensées de son esprit et les mouvements les plus insensibles de son cœur; je suis convaincu que s'il lui reste tant soit peu de foi, de crainte ou d'amour, il n'aura jamais la hardiesse de l'offenser. Car qu'il cherche premièrement un lieu, qu'il ne remplisse point par sa présence; après cela je lui permets de violer sa loi, et je lui promets même l'impunité de ses crimes. Qu'un chrétien est donc heureux, et que sa vie est sainte, innocente, et irréprochable, s'il peut arrêter les égarements de son esprit, et ne perdre jamais Jésus-Christ de vue, puisqu'il n'est pas seulement le législateur qui le gouverne par la sainteté de ses lois, mais encore le témoin qui observe et éclaire toutes ses démarches par la lumière de ses yeux.

Arrière tous ces témoins importuns et ces spectateurs critiques qui, par un esprit de curiosité, se veulent rendre présents à des actions qu'on voudrait être aussi ingénieux à cacher, que libre à les commettre. Mais dérobez-vous tant qu'il vous plaira aux yeux des hommes, vous ne vous déroberez jamais à ceux de Jésus-Christ. Car soit que vous le considériez comme Fils de Dieu, soit que vous le considériez comme Fils de l'homme, il sera toujours le témoin invisible de toutes vos actions bonnes et mauvaises. C'est le nom que saint Jean lui attribue dans ses révélations : *Testis fidelis* (*Apoc.*, I, 5) : Il est un témoin fidèle soit à l'égard de son Père, soit à l'égard des hommes. Il a été un fidèle témoin en terre, puisqu'il a rendu sous Ponce-Pilate un témoignage si authentique à la vérité et l'a scellée de son propre sang pour la gloire de Dieu son Père : *Testimonium reddidit sub Pontio Pilato bonam confessionem* (I *Tim.*, VI, 13); mais il sera aussi un témoin fidèle dans le ciel, puisqu'il y rendra un témoignage irréprochable dans le tribunal de sa justice, soit pour la justification, soit pour la condamnation des hommes : *Testis in cœlo fidelis* (*Psal.* LXXXVIII, 38). Qui est donc le chrétien si hardi, qui osera commettre quelque action indigne de son nom et de son caractère sous les yeux d'un si fidèle témoin? Il s'appelle fidèle, parce que, sans avoir égard à la qualité des personnes, il rendra un témoignage sincère de tout le bien et de tout le mal que chacun aura fait. C'est donc par un horrible blasphème que les impies se flattent chez un prophète que le Seigneur ne les verra point, et que le Dieu de Jacob ne saura rien de tous les crimes, les abominations et les violences qu'ils commettent : *Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob* (*Psal.* XCIII, 7). Que vous en semble? messieurs. Ne faut-il pas être impie de profession, ou athée déclaré, pour tenir ce langage? Mais disons aussi que, sans être tout à fait ou impies ou athées, beaucoup de chrétiens agissent comme s'ils n'étaient pas convaincus que Dieu pénètre le fond de leurs cœurs par sa lumière, et que Jésus-Christ rendra témoignage de toutes leurs œuvres par sa fidélité. Car, comment les ténèbres de leur malice pourraient-elles subsister devant cette divine lumière, si les différentes passions qui règnent dans leurs cœurs ne répandaient une espèce de nuage ou de voile dans leurs âmes pour leur cacher la présence de Dieu, et pour leur faire dire que Dieu ne les verra pas? Tel est sans doute le langage qu'inspire la corruption du péché, et c'est particulièrement ce qui en devrait inspirer plus d'horreur; non-seulement aux bonnes âmes, mais encore aux plus libertins; puisqu'il peut, en répandant insensiblement son poison et ses ténèbres dans notre esprit et dans notre cœur, nous conduire par divers

degrés à ce point d'impiété et d'athéisme, que de nous faire croire que Dieu ne nous voit pas; et qu'il est aveugle aussi bien que sourd et muet, puisqu'il souffre tous nos crimes sans se venger et sans nous punir.

Il est vrai, messieurs, que nous n'aurions rien à craindre dans nos plus grands dérèglements, si nous n'avions qu'à répondre à un témoin muet, qui ne pourrait parler; ou à un juge aveugle qui ne pourrait nous connaître. Mais tremblez, pécheurs, vous avez à répondre à un témoin fidèle, qui voit tout, et qu'on ne peut suborner, et vous avez à paraître devant un Juge qui connaît tout, et qu'on ne peut corrompre. C'est ici où je remarque que la justice divine s'administre d'une manière bien différente de la justice humaine. Dans l'administration de celle-ci, une même personne ne peut faire l'office de témoin et de juge, dans le jugement d'une même affaire. Mais dans l'administration de la justice divine, Jésus-Christ fera l'une et l'autre fonction : il déposera pour nous ou contre nous en qualité de témoin, et il prononcera contre nous ou en notre faveur en qualité de juge. Ecoutez, je vous prie, comme il parle lui-même de ce double office qu'il exercera au jour du jugement. Qui pourra seulement, dit le prophète, penser au jour de son avénement? Ou qui en pourra soutenir la vue? Après cette demande qu'il fait aux pécheurs; voici comme Dieu parle : *Accedam ad vos in judicio, et ero testis velox maleficis et adulteris, et perjuris*, etc. (*Malac.*, III, 2, 5). Alors, je me hâterai de venir pour être moi-même et juge et témoin contre les empoisonneurs, contre les adultères, contre les parjures, contre ceux qui retiennent par injustice la récompense du serviteur et du mercenaire, et qui oppriment les veuves, les orphelins et les étrangers; et contre tous ceux qui vivent sans respect pour ma présence; et sans crainte de mes jugements.

Qu'avez-vous à repondre à ce témoignage? et que n'avez-vous pas à craindre de l'inflexibilité d'un juge qui voit tout, qui sait tout, et qui est présent partout? Présent partout par l'immensité de son essence qui remplit toutes les créatures; présent partout par l'immensité de sa connaissance qui éclaire les plus épaisses ténèbres, et qui porte la lumière partout; présent par l'immensité de sa puissance qui agit partout, et qui fait toutes nos œuvres en nous et avec nous. Si elles sont mauvaises, il les permet, il les défend, il les condamne et ne les produit avec nous que comme cause universelle, par un concours naturel : si elles sont bonnes, il les commande, il les approuve, il les récompense, et il les produit avec nous, comme cause principale et efficiente, par le secours de sa grâce : ainsi c'est avec raison que le prophète a dit : c'est vous, Seigneur, qui avez fait toutes nos œuvres en nous : *Omnia opera nostra operatus es nobis* (*Isai.*, XXVI, 12). Mais c'est pour cela aussi que Dieu parle bien différemment de nos bonnes et de nos mauvaises œuvres. Quand il parle des mauvaises, il se plaint et nous reproche que nous l'avons fait servir par force à nos iniquités (*Ibid.*, XLIII, 24). Mais quand il parle des bonnes, il se vante et se glorifie que c'est lui qui nous les fera faire après qu'il nous aura donné un esprit nouveau, un cœur nouveau et des forces toutes nouvelles pour nous faire marcher dans la voie de ses commandements.

Souvenons-nous donc, mes frères, que nous faisons toutes nos actions en présence de Jésus-Christ qui est notre juge. Son Père lui a remis la souveraine puissance de juger tous les hommes, parce qu'il est Fils de l'Homme; il ne s'est pas contenté de lui élever un trône comme à un roi, il lui a encore dressé un tribunal comme à un juge; et comme il nous a tous soumis en qualité de sujets à sa puissance royale, il nous a aussi tous soumis, en qualité de criminels, à sa puissance judiciaire. Et par conséquent, si nous devons avoir du respect pour la présence de ce roi, quelle crainte ne devons-nous pas avoir pour la présence de ce juge? David avait l'âme si pénétrée de cette crainte et de ce respect que, considérant son juge et son souverain présent partout, il s'écrie : *Quo ibo a Spiritu tuo et quo a facie tua fugiam* (*Ps.* CXXXVIII, 6 *et seq.*)? Où irai-je, Seigneur, pour me dérober à votre esprit; et où m'enfuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, *tu illic es :* je vous y trouve présent dans les bienheureux, comme objet de leur gloire et de leur félicité éternelle. Si je descends dans le fond de l'enfer, *ades :* je vous y trouve encore présent dans les damnés, comme juste vengeur de leurs crimes. Si j'emprunte les ailes des oiseaux, et si j'entreprends de passer au delà des mers, et de voler jusqu'à l'extrémité de la terre, ce sera votre main, ô mon Dieu, qui me conduira elle-même, et ce sera votre droite qui me soutiendra. Enfin si je m'imagine que les ténèbres pourront me cacher, hélas! je me trompe, puisque les ténèbres les plus épaisses n'ont aucune obscurité pour vous, et que la nuit la plus sombre est à vos yeux aussi claire que le jour. C'est donc en vain que nous voudrions nous efforcer de nous dérober à la présence de ce témoin irréprochable et de ce juge incorruptible. Il y faut demeurer par force ou par amour. Si nous sommes des enfants de ténèbres nous fuirons la présence de Dieu et de Jésus-Christ qui est la lumière du monde. Mais si nous sommes enfants de lumière, nous ne perdrons jamais Jésus-Christ de vue, parce qu'il est le soleil de justice qui éclaire les justes en ce monde, de la lumière de sa grâce, et qui éclaire les bienheureux dans le ciel, de la lumière de sa gloire : *Ambulate ergo dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant* (*Luc.*, XII, 35) : marchez donc pendant que la lumière du jour vous éclaire, de peur que vous ne soyez surpris de la nuit. D'où vient, à votre avis, que la sainte Vierge et saint Joseph faisaient toutes leurs actions avec tant de sainteté, de recueillement et de perfection? Pour moi j'estime

que cela venait en partie de ce qu'ils ne perdaient jamais Jésus-Christ de vue, et de ce que, transportés d'admiration de toutes les merveilles qu'on disait de lui, ils le regardaient avec une attention infatigable comme un témoin visible et un juge souverain de toutes leurs pensées, de toutes leurs paroles et de toutes leurs œuvres, et le considéraient toujours comme présent en tout temps et en tout lieu, soit à la ville soit à la campagne, soit en buvant soit en mangeant, soit en veillant soit en dormant, soit en priant dans le temple, soit en travaillant dans leur maison. Voilà ce qui me persuade qu'un chrétien deviendrait bientôt parfait dans toute sa conduite et impeccable, en quelque façon, dans toutes ses œuvres, s'il était assez dévot et assez recueilli en lui-même pour faire toutes choses non-seulement en présence de Jésus-Christ, mais encore à son exemple. C'est ma seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

Le vrai chrétien doit agir à l'exemple de Jésus-Christ qui l'enseigne.

Il est certain, en bonne philosophie, que toutes les causes libres qui agissent avec connaissance et avec raison se doivent proposer quelque exemplaire dans tous leurs ouvrages, si elles les veulent produire avec plus de perfection. Dieu même qui est le plus noble de tous les agents, et qui ne fait rien qu'avec une souveraine sagesse et une puissance infinie, n'a produit le ciel, la terre, les éléments, les animaux, les anges et les hommes que sur les idées qu'il en avait conçues de toute éternité. Car demandez aux Pères et aux théologiens quelles sont ces idées; ils vous répondront que ce sont les exemplaires infaillibles et les originaux éternels sur lesquels Dieu a produit tous ses ouvrages hors de lui-même: *Exemplaria æterna ad quæ respiciens Deus cuncta quæ sunt fabricatus est.* Si Dieu qui agit avec tant de perfection et d'indépendance s'est proposé des exemplaires dans la production de toutes les créatures; les hommes qui agissent avec tant de faiblesse, d'imperfection et de dépendance, ne sont-ils pas obligés de se proposer quelques excellents modèles lorsqu'ils veulent produire quelque action de vertu? Car quoiqu'ils aient les idées générales, les notions universelles, et même, si vous voulez, selon quelques philosophes, les semences naturelles des vertus aussi bien que des arts et des sciences; il est certain néanmoins qu'ils ont besoin de quelques exemplaires extérieurs et visibles pour produire les actes de vertu avec plus de perfection et de régularité.

Mais la grande difficulté en ce point, consistait à trouver un modèle si parfait qu'il n'eût aucun défaut. La raison est que s'il eût été défectueux en quelque chose, les hommes, suivant la corruption de leur nature, l'auraient imité en ce qu'il aurait eu de mauvais plutôt qu'en ce qu'il aurait eu de bon. Il fallait donc deux conditions essentiellement nécessaires en celui qui devait servir d'exemplaire aux autres : il devait être visible, il devait être infaillible : il devait être visible pour être vu, il devait être infaillible pour être suivi. Et voilà justement ce qui augmentait la difficulté de trouver un exemplaire qui eût ces deux qualités unies ensemble. Et comme elles ne se trouvaient ni en Dieu seul, ni en l'homme seul, ni l'un ni l'autre ne pouvait nous servir de modèle. Dieu seul ne le pouvait pas; car quoiqu'il fût infaillible et souverainement parfait, il n'était pas néanmoins visible. Ainsi ne pouvant être vu, il ne pouvait être suivi. L'homme seul aussi n'était pas capable de nous servir d'exemplaire; car quoiqu'il fût corporel et visible, il n'était pas néanmoins infaillible et parfait : ainsi quoiqu'il pût être vu, il ne devait pas être suivi : *Ut ergo haberet homo*, dit saint Augustin, *quod videret homo, et quod sequeretur homo, Deus factus est homo* (*Lib. de vera Relig.*, *cap.* 16). Afin donc que l'homme eût un exemplaire visible qui pût être vu, et un exemplaire infaillible qui dût être suivi, Dieu s'est fait homme, et l'homme a été fait Dieu. Et c'est par cette admirable invention de sagesse qu'un Homme-Dieu, je veux dire Jésus-Christ, est devenu notre exemplaire visible et infaillible tout ensemble; c'est en lui que l'homme nous a donné des exemples visibles qui ont été vus de tout le monde; et c'est en lui que Dieu nous en a donné des infaillibles qui doivent être suivis de tous les hommes. C'est cette belle leçon qu'il donna à ses apôtres, et en leurs personnes, à tous les fidèles, lorqu'après leur avoir lavé les pieds, il leur dit: *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (*Joan.*, XIII, 15): je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez la même chose à mon imitation.

Il est vrai que les libertins, sentant la force des exemples de vertu de Jésus-Christ, et ne pouvant douter que ces exemples ne leur dussent tenir lieu de loi et de commandement, aussi bien que de règle et de modèle, se persuadent, pour excuser leur lâcheté, que les exemples du Fils de Dieu non plus que ses paroles, ne s'adressaient qu'à ses apôtres, et aux Juifs de son temps, qui avaient l'honneur de le voir converser visiblement parmi les hommes. Mais que cela ne regarde point les autres chrétiens qui, n'étant venus au monde que quinze ou seize siècles après lui, n'étaient pas obligés de l'imiter, puisqu'ils n'avaient pas le bonheur de le voir : outre que, ajoutent-ils, Jésus-Christ est à notre égard, depuis son ascension, ce qu'il était, avant son incarnation, à l'égard des Juifs. Or, comme les Juifs n'étaient pas obligés d'imiter les exemples du Messie, avant son incarnation, parce qu'il n'avait pas encore paru au monde; de même les chrétiens ne sont pas aussi obligés de suivre son même exemple depuis son ascension, puisqu'il s'est dérobé à leurs yeux, et qu'il s'est rendu invisible aussi bien qu'immortel. Voilà le raisonnement des impies; mais voici la réponse que saint Augustin y a faite il y a longtemps. Tu te trompes, libertin, dit-il, qui que tu sois qui allègues cette excuse pour justifier la corruption de ton cœur, et le dérèglement de tes mœurs. Il est vrai que Jésus-Christ

est retourné au ciel, mais il nous a laissé ses exemples en terre : comme il s'est laissé présent dans l'eucharistie, il s'est aussi laissé présent dans son Evangile, et quoiqu'il soit invisible dans l'un et dans l'autre ; il est vrai néanmoins que comme tu le manges dans le premier, tu le lis dans le second : son corps t'est caché, dans le premier, sous les espèces du pain ; son esprit t'est caché, dans le second, sous le sens de la lettre ; mais il est présent dans tous les deux ; il se montre admirable dans celui-là, il se fait voir imitable en celui-ci. Et enfin, comme il nous nourrit dans l'eucharistie, il nous instruit dans l'Evangile : *Semper ante te habes quem sequaris, Dominus exemplum in terra posuit cum Evangelium ibi reliquit* (*lib.* L, *homil.* 34). Ouvre donc les yeux, impie, dit saint Augustin, si tu n'es pas aveugle, et regarde que tu as toujours devant toi un exemple à suivre et à imiter ; ce divin Sauveur, avant que de monter au ciel, nous a laissé ses exemples en terre, lorsqu'il a eu soin de nous laisser son Evangile entre les mains. Renonce donc à cet Evangile, ou imite les exemples de vertu qu'il t'y a donnés.

Ne nous flattons point, mes frères, de quelque sexe et de quelque condition que nous soyons, il faut imiter Jésus-Christ dans les vertus qu'il a pratiquées en ce monde, ou renoncer à toutes les espérances du ciel. Vous avez ouï, à ce propos, le raisonnement des philosophes impies, écoutez maintenant le raisonnement des philosophes chrétiens. C'est un principe reçu dans la philosophie, dont tout le monde convient, savoir que le premier en chaque genre ou espèce doit être considéré comme la règle et le modèle de tous ceux qui sont contenus dans le même rang. C'est ainsi, par exemple, que le soleil et le feu étant les premiers êtres en qui la lumière et la chaleur dominent dans un souverain degré de perfection, tous les autres n'auront autant de chaleur et de lumière, qu'ils auront plus de rapport, et qu'ils participeront davantage aux qualités dominantes de ce premier des astres et de ce premier des éléments. Or, il faut raisonner sur ce même principe, dans les choses morales comme dans les naturelles. Comme Jésus-Christ est le premier homme dans l'ordre de la nature, et qu'il est le premier bienheureux dans l'ordre de la gloire, il est aussi le premier prédestiné dans l'ordre de la grâce ; et par conséquent, il faut dire que comme Jésus-Christ est le premier homme dans l'état de la nature, non pas selon l'ordre d'exécution, mais selon l'ordre d'intention, puisqu'Adam, ne fut créé que sur l'idée de Jésus-Christ futur : *Quodcumque limus exprimebatur*, dit Tertullien, *Christus cogitabatur homo futurus* (*Lib. de resurrect. carnis, cap.* 8) ; nous serons autant hommes parfaits, c'est-à-dire sages et raisonnables, que nous aurons plus de ressemblance avec cet Homme-Dieu ; et comme il est le premier bienheureux dans l'ordre de la gloire, notre place sera d'autant plus élevée dans le ciel, que nous approcherons plus près de son trône. Ainsi il faut conclure, par une suite de raisonnements, que comme il est le premier prédestiné dans l'ordre de la grâce, nous serons autant justes, saints et parfaits, que nous aurons plus de ressemblance avec lui dans l'innocence de sa vie et dans la pureté de ses actions. En effet, demandez à l'Apôtre quelle est la fin de notre prédestination éternelle dans les desseins de Dieu ? Il vous répondra que c'est de nous rendre conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné entre plusieurs frères : *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus* (*Rom.*, VII, 29).

Et par conséquent, si nous aspirons à la sainteté et à la perfection à laquelle nous sommes obligés par les lois du christianisme, il faut nécessairement faire toutes nos actions à l'exemple de Jésus-Christ, c'est-à-dire sur le modèle des siennes. Il faut penser comme Jésus-Christ, il faut parler comme Jésus-Christ, il faut prier comme Jésus-Christ, il faut converser comme Jésus-Christ, il faut boire et manger comme Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il faut que toutes les pensées de notre esprit, toutes les affections de notre cœur, toutes les paroles de notre bouche, tous les regards de nos yeux, et toutes les actions de nos mains soient dignes de l'esprit, du cœur, de la bouche, des yeux et des mains de Jésus-Christ. Et à dire le vrai, puisque nous n'appartenons plus à ce monde corrompu, nous ne devons plus nous conformer à ses modes, à ses coutumes, à ses lois, à ses maximes, à ses mœurs, ni même à son langage : *Nolite conformari huic sæculo*, dit l'Apôtre aux premiers chrétiens, *sed reformamini in novitate sensus vestri* (*Ibid.*, XII, 2) : Ne vous conformez plus au siècle présent, mais qu'il se fasse en vous une vraie transformation par le renouvellement d'esprit ; dépouillez-vous du vieil homme, revêtez-vous du nouveau, et faites voir, par une vie toute nouvelle, que vous êtes de nouvelles créatures en Jésus-Christ. O que notre vie serait donc sainte, et que toutes nos œuvres seraient divines et parfaites, si elles étaient tirées sur ce grand original ! Comme on connaît l'arbre par son fruit, on connaît aussi le vrai chrétien par ses œuvres.

Et qu'on ne me dise pas que cet original est d'une perfection si élevée au-dessus des forces de l'esprit humain, qu'il est impossible d'en tirer des copies et de le pouvoir imiter ; car cette objection ne vient que d'une illusion de l'amour-propre ou d'une fausse modestie, et j'estime, au contraire, qu'il nous est très-facile de suivre les exemples de Jésus-Christ, avec le secours de la grâce qu'il nous présente, pour nous rendre ses fidèles imitateurs. Mais, afin de vous en convaincre, il faut distinguer diverses sortes d'actions dans le Fils de Dieu, et qui doivent être diversement considérées. Il faisait des actions purement divines, qui lui étaient communes avec son Père, et qu'il produisait conjointement avec lui : *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (*Joan.*, V, 17) ;

Mon Père ne cesse point d'agir depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, et j'agis incessamment et conjointement avec lui. Or, ces premières actions ne doivent être considérées que dans un esprit de foi et d'adoration. Il faisait quelquefois d'autres actions qui étaient d'un ordre moins noble et moins élevé, mais qui étaient néanmoins surnaturelles et miraculeuses, parce que sa puissance divine en était le principe et la cause : telle était la vue rendue aux aveugles, la santé aux malades et la vie aux morts ; et celles-ci ne doivent être considérées qu'avec un esprit de religion et d'admiration. Mais il faisait aussi en toutes rencontres d'autres actions qu'on appelle vertueuses, parce qu'elles étaient toutes conformes à la loi de Dieu et à la volonté de son Père, et ce sont celles-ci qui doivent être considérées de tous les chrétiens comme des règles et des modèles de perfection. S'il nous avait obligés à imiter ses actions divines et miraculeuses, nous aurions eu droit de nous en excuser, et d'alléguer notre impuissance, mais qu'a fait ce divin Sauveur, pour s'accommoder à notre faiblesse? Il ne nous a proposé que ses actions vertueuses pour être le modèle de notre imitation.

Ecoutons-le parler dans son saint Evangile, lui-même nous y explique son intention : *Discite a me*, dit-il à ses apôtres, et en leur personne à tous les chrétiens : Apprenez de moi. Eh quoi! Seigneur, que voulez-vous que nous apprenions de vous? Ce n'est point, répond-il, l'art et la science de créer un nouveau monde ou de nouvelles créatures; ce n'est point le secret de faire des miracles, d'apaiser des tempêtes, d'arrêter le soleil, de guérir des malades, d'éclairer des aveugles, de ressusciter des morts ; non, ce n'est point là ce que je veux que vous appreniez de moi : ces grandes actions surpassent votre puissance, mais je vous veux apprendre à en faire d'autres plus proportionnées à vos forces, et plus conformes à votre état. Apprenez donc de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (*Matth.*, XI, 29). Quoi donc, mon Dieu, n'aviez-vous que cela à nous apprendre; et n'êtes-vous descendu du ciel que pour nous donner des leçons et des exemples de douceur et d'humilité? Hélas! Seigneur, le néant d'où nous sommes sortis, les misères qui nous accablent, la poussière où nous devons retourner, les faiblesses, les maladies, les passions et la mort qui troublent ou qui finissent les plus beaux jours de notre vie, ne nous faisaient-ils pas d'assez fortes leçons pour nous obliger à nous humilier, à nous anéantir et à pratiquer toutes les vertus opposées aux dérèglements de notre nature? Non, messieurs, ces leçons ne suffisaient pas, il fallait des exemples, et des exemples d'un Homme-Dieu, pour nous porter d'une manière plus douce et plus efficace à son imitation.

Lisez, encore un coup, l'Evangile, étudiez toute la vie de cet Homme-Dieu, vous verrez que pour corriger la corruption qui s'était glissée dans les cœurs et dans les mœurs des hommes, il a donné des exemples de toutes les vertus les plus contraires à leurs plus vicieuses inclinations. C'est la belle méditation de saint Augustin. Ce divin Sauveur, dit-il, voyant une horrible cupidité allumée dans les cœurs de tous les hommes, qui leur faisait rechercher les richesses comme les ministres de leurs voluptés, et les instruments de tous les crimes ; il a voulu souffrir à sa naissance pendant sa vie et à sa mort, toutes les injures et les incommodités de la pauvreté : *Satellites voluptatum divitias perniciose populi appetebant, pauper esse voluit* (*Lib. de vera Relig., cap.* 16). Qui est l'avare qui osera s'excuser de suivre cet exemple de pauvreté? Ce divin Sauveur voyant que les hommes recherchaient avec avidité les honneurs du monde, l'empire et la domination les uns sur les autres, il a refusé la royauté pour leur apprendre à mépriser cette fausse gloire et ces vaines grandeurs : *Honoribus et imperiis homines inhiabant : Rex fieri noluit.* Qui sera l'ambitieux qui osera s'excuser de suivre cet exemple d'humilité? Ce divin Sauveur voyant que la virginité était non-seulement une vertu inconnue aux hommes de son temps, mais encore odieuse et contraire à l'inclination et à la société humaine, il l'a consacrée en sa personne, et n'a voulu avoir que des enfants selon l'esprit et non pas selon la chair : *Carnales filios suos magnum bonum putabant : tale conjugium prolemque contempsit.* Qui est le voluptueux qui osera s'excuser de suivre cet exemple de chasteté? Ce divin Sauveur voyant que les hommes avaient en horreur les mépris, les injures et les humiliations, il n'y a sorte d'injures, d'humiliations et d'outrages qu'il n'ait voulu endurer, pour en adoucir l'amertume, et pour leur en donner de l'amour : *Contumelias superbissime horrebant, omne genus contumeliarum sustinuit* : Qui est l'esprit orgueilleux qui osera s'excuser de suivre cet exemple de modération? Les hommes délicats et efféminés avaient en exécration les douleurs du corps, et les fuyaient comme étant la destruction de leur nature : il n'y a sorte de maux et de douleurs dont ce divin Sauveur n'ait été accablé : *Dolores corporis exsecrabantur; flagellatus atque cruciatus est.* Qui sera le lâche qui osera s'excuser de suivre cet exemple de patience? Les hommes craignaient la mort comme la chose la plus terrible du monde : l'auteur de la vie a voulu mourir, pour nous ôter la crainte de la mort : *Mori metuebant, morte mulctatus est.* Qui est l'homme mortel qui osera s'excuser de mépriser la vie et la mort après cet exemple de fermeté? Les hommes regardaient la croix comme le plus infâme de tous les supplices : Jésus-Christ y a voulu être attaché comme un scélérat, pour changer son ignominie en gloire, et son opprobre en honneur : *Ignominiosissimum mortis genus crucem putabant; crucifixus est.* Qui est le chrétien qui osera s'excuser de porter sa croix, et de suivre l'exemple d'un Dieu crucifié? Enfin, cet

Homme-Dieu, dit saint Augustin, s'est privé de tous les plaisirs qui corrompaient la vie des hommes, et a pratiqué toutes les vertus les plus austères qui en pouvaient réformer les déréglements, afin de nous donner l'exemple de fuir ceux-là et d'embrasser celles-ci; car il est vrai que nos plus grands crimes ne viennent que de ce que nous aimons et désirons tout ce qu'il a rejeté et méprisé. D'où notre saint docteur tire cette conséquence, que toute la vie de cet Homme-Dieu n'est autre chose que le modèle de la nôtre; et la discipline ou la règle de nos mœurs : *Tota itaque vita ejus in terris per hominem quem suscipere dignatus est, disciplina morum fuit.*

De quelle excuse pourrons-nous couvrir désormais notre lâcheté? Si Jésus-Christ nous avait commandé quelque vertu qu'il n'eût pas pratiquée, ou s'il avait publié quelque loi qu'il n'eût pas lui-même accomplie, nous aurions quelque ombre de raison pour justifier l'inobservance de ses commandements. Mais comme il a commencé de faire avant que d'enseigner, ainsi que dit l'Evangile; comme il s'est anéanti et humilié au-dessous de tous les hommes, avant que de nous exhorter à l'humilité, comme il s'est dépouillé de toutes ses richesses avant que de nous conseiller la pauvreté, comme il a pardonné à ses ennemis, avant que de nous commander le pardon des injures, comme il a été extrêmement patient dans les persécutions, avant que de nous prêcher la patience, et comme il s'est soumis à toutes les volontés de son Père avant que de nous prêcher cette soumission, nous sommes inexcusables et dignes de la damnation éternelle, si nous n'observons sa loi, et n'imitons ses exemples: ainsi il peut dire aux chrétiens ce qu'il disait autrefois aux Juifs : si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais pas prêché, et si je n'avais point fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, *peccatum non haberent*, ils ne pécheraient pas; *nunc autem excusationem non habent de peccato suo* (*Joan.*, XV, 22, 24): mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché. Pourquoi cela? sinon parce qu'il a enseigné l'observation de la loi de son Père et de toutes les maximes de son Evangile, par son exemple aussi bien que par ses paroles. Les chrétiens donc sont aussi inexcusables que les Juifs pour n'avoir ni cru à la vérité de ses paroles, ni imité la sainteté de sa vie. Je dis plus, si le Fils de Dieu ne nous avait fait des commandements qu'à la façon des princes de la terre qui publient des lois, des édits et des ordonnances fâcheuses, difficiles et extrêmement à charge au peuple, sans leur donner le moyen d'y obéir, nous serions excusables dans nos désordres. Mais comme Jésus-Christ ne nous a point prescrit de maxime dans son Evangile, si contraire puisse-t-elle être à la nature et aux passions, qu'il ne nous ait en même temps préparé une grâce pour nous en adoucir intérieurement l'observance, et qu'il ne nous en ait donné l'exemple pour nous encourager extérieurement à sa pratique; nous sommes les plus criminels et les plus inexcusables du monde, si avec ces secours intérieurs et extérieurs, nous ne sommes fidèles à imiter Jésus-Christ en toutes choses, selon notre état, nos forces et notre profession. Mais, messieurs, ce n'est point assez pour être parfait en ce monde et pour être bien heureux en l'autre, d'agir en la présence de Jésus-Christ et à l'exemple de Jésus-Christ; il faut de plus agir encore dans l'esprit de Jésus-Christ. C'est le sujet de ma troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Le vrai chrétien doit agir avec l'esprit de Jésus-Christ qui l'anime.

Comme nous distinguons diverses sortes d'actions dans l'homme, il faut aussi distinguer diverses sortes de principes dont elles procèdent. La passion qui est un mouvement de l'appétit sensitif est le principe de certaines actions animales qui lui sont communes avec les bêtes : la raison, qui est une participation de l'intelligence des anges, est le principe des actions humaines qui lui sont communes avec tous les hommes : la grâce, qui est une participation de la nature de Dieu, est le principe des actions chrétiennes qui lui sont communes avec les justes. Or, comme cette grâce qui nous est donné avec l'esprit de Jésus-Christ, est le principe d'un être surnaturel et divin, elle doit être aussi le principe des actions surnaturelles et divines. D'où il faut conclure que toutes les autres actions qui ne procèdent pas de ce principe, ne peuvent être ni saintes, ni parfaites, ni agréables à Dieu, quelque éclat de sainteté et de perfection extérieure et apparente qu'elles puissent avoir aux yeux des hommes, si elles ne procèdent de ce principe, c'est-à-dire, de la grâce et de l'esprit de Jésus-Christ: *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (*Rom.*, VIII, 9): si quelqu'un n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, dit saint Paul, c'est à tort, faussement et témérairement qu'il se flatte d'être à lui. Parole terrible! car qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, ne peut avoir qu'un esprit d'erreur et de mensonge : et qui n'est point à Jésus-Christ, à qui peut-il être? sinon au prince des ténèbres. A quelle marque donc connaîtra-t-on que vous appartenez à Jésus-Christ : Ce sera, répond l'Apôtre, si vous agissez par l'esprit de Jésus-Christ : *Quicumque enim spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (*Ibid.*, 14): Car tous ceux, dit-il, qui sont poussés par l'esprit de Dieu, sont enfants de Dieu. On agit donc comme enfant de Dieu, quand on agit par l'esprit de son Fils, et on agit par l'esprit de son Fils quand on agit par un esprit d'amour.

En effet, il y a grande différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre les Juifs et les chrétiens, entre les enfants et les esclaves, entre la loi et l'Evangile, entre la montagne de Sina et celle de Sion, entre des cœurs de pierre et des cœurs de chair, entre la synagogue et l'Eglise, entre les disciples de Moïse et ceux de Jésus-Christ. L'esprit de

crainte faisait agir ceux-là, l'esprit d'amour doit faire agir ceux-ci. Puis donc, dit l'Apôtre, que vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude, mais l'esprit d'adoption : *Ipse spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei* (*Rom.*, V, 15, 16): c'est cet esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu, puisque nous n'agissons que par les mouvements de l'esprit de son Fils qu'il a répandu en nous.

Mais pour vous mieux développer les secrets de cette théologie mystique, il faut savoir qu'il y a quelques conditions nécessaires pour agir de cette manière toute parfaite et divine. Il faut l'union de notre esprit avec celui de Jésus-Christ, l'impression de l'esprit de Jésus-Christ sur le nôtre, et la soumission de notre esprit à l'impression de celui de Jésus-Christ.

L'apôtre saint Paul, qui a été le grand maître de la perfection chrétienne, nous enseigne la première condition, quand il nous dit que celui qui demeure uni et attaché au Seigneur, devient un même esprit avec lui : *Qui adhæret Domino unus spiritus est* (I *Cor.*, VI, 17) : nous ne pouvons donc agir par l'esprit de Jésus-Christ, que par l'union de notre esprit avec le sien. La raison est que comme l'union de l'âme et du corps est nécessaire à l'homme pour lui faire produire toutes les opérations naturelles et raisonnables : ainsi l'union de l'esprit du chrétien avec celui de Jésus-Christ, lui est nécessaire pour lui faire produire des actions méritoires et divines. Tellement que comme lorsque nous agissons seulement dans l'esprit du vieil homme, tout gâté et corrompu par le péché, nous ne faisons que des actions criminelles, parce que par l'union fatale de notre esprit avec le sien, nous ne devenons qu'un même esprit avec Adam pécheur. Ainsi lorsque nous agissons par l'union de notre esprit avec celui de Jésus-Christ, nous ne faisons que des actions toutes divines, parce que par cette union nous ne devenons qu'un même esprit avec lui. Voyez un illustre exemple de cette vérité en Jésus-Christ même. Qui est-ce qui a divinisé toutes ses actions ? et qui est-ce qui leur a donné un prix infini ? sinon l'union de la nature humaine avec la personne du Verbe qui en a fait un Homme-Dieu : *Nascitur homo Deo mixtus* (*Apolog.*, *cap.* 20), dit Tertullien. Ainsi qui est-ce qui donnera le prix, le mérite et la valeur à nos actions même indifférentes ? sinon l'union de notre esprit avec celui du Fils de Dieu. Ah! quelle gloire, quel bonheur à un chrétien de pouvoir se vanter de ne plus agir, de ne plus penser, de ne plus aimer, de ne plus parler, de ne plus prier, de ne plus prêcher, de ne plus converser que dans une étroite et intime union de son esprit avec celui de Jésus-Christ! O mes actions, que vous serez parfaites! ô mes pensées, que vous serez divines! ô mes affections, que vous serez pures! ô mes paroles, que vous serez édifiantes! ô mes actions, que vous serez chrétiennes! ô mes prédications, que vous serez pleines d'onction! ô mes conversations, que vous serez exemplaires! puisque vous procéderez de l'esprit de Jésus-Christ, comme du principe de votre mérite et de votre sainteté! mais il faut dire aussi par la raison des contraires : ô mes pensées, que vous serez extravagantes! ô mes affections, que vous serez criminelles! ô mes œuvres, que vous serez déréglées! ô mes prières, que vous serez défectueuses, si vous ne procédez pas en unité de principe de l'esprit de Jésus-Christ et du mien!

C'est le Fils de Dieu lui-même qui nous a appris cette maxime de morale chrétienne par une comparaison fort familière : *Manete in me*, dit-il, *et ego in vobis : sicut palmes non potest ferre fructum a semet ipso, nisi manserit in vite : sic nec vos nisi in me manseritis* (*Joan.*, XV, 4) : Demeurez en moi, et moi en vous. Car comme la branche de la vigne ne saurait porter de fruit d'elle-même, mais qu'il faut qu'elle demeure attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez porter aucun si vous ne demeurez en moi. Il veut dire que comme tandis que la branche est unie au tronc de l'arbre, elle fait toutes les opérations de la vie végétante, elle prend de la nourriture et de l'accroissement, et produit des fleurs et des fruits dans sa saison. Et comme tandis que le membre est uni à son chef, il est animé de son esprit, et n'emprunte le mouvement et le sentiment que par le moyen de cette union qui lui fait recevoir les influences de ses esprits : *Ita non potest vivere corpus Christi, nisi de spiritu Christi :* Ainsi si vous êtes membres du corps de Jésus-Christ, vous ne devez vivre que de l'esprit de Jésus-Christ. Et par conséquent si vous voulez agir désormais, non plus d'une façon purement naturelle comme les bêtes, ni d'une simple manière raisonnable comme les philosophes, mais d'une manière toute céleste et divine, il faut agir par l'esprit de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans l'union de votre esprit avec le sien.

Ce n'est pas assez pour agir avec l'esprit de Jésus-Christ, de demeurer intimement uni à lui par la foi et par la charité, il faut de plus recevoir de lui la vertu de faire le bien : parce que nous ne pouvons faire de nous-mêmes aucune bonne œuvre, sans une continuelle influence de sa grâce et sans un mouvement ou impression particulière de son divin esprit. La raison est, qu'on peut dire que l'esprit de Jésus-Christ fait dans le chrétien par proportion et par analogie, ce que la personne du Verbe faisait dans l'humanité sainte de Jésus-Christ. Car c'est le sentiment des théologiens que la divinité de Notre-Seigneur remuait son humanité sainte dans toutes ses œuvres, et l'appliquait dans toutes les opérations : *Pater autem in me manens, ipse facit opera* (*Joan.*, XIV, 10) : C'est mon Père qui demeure en moi, dit ce divin Sauveur, qui fait les œuvres que je fais. Mais, Seigneur, dites-nous de grâce : si les œuvres que vous faites sont celles de votre Père, comment sont-elles les vôtres ? et si elles sont les vôtres, comment sont-elles celles de votre Père ? Saint Thomas répond

qu'elles étaient les œuvres de l'un et de l'autre, parce qu'ils les produisaient conjointement, mais diversement néanmoins par rapport à la diversité des deux natures divine et humaine qui étaient unies en Jésus-Christ. C'est ce que cet ange de l'Ecole prouve et explique par ce raisonnement de philosophie : toutes les fois que deux causes subordonnées ont diverses formes et diverses facultés pour agir, l'opération de la cause principale et supérieure est toujours différente de celle de la cause inférieure et dépendante, quoiqu'elles s'unissent ensemble pour produire un même effet. De plus, ajoute saint Thomas (III *Parte, quæst.* 19, *art.* 1), quand l'action de la cause inférieure est double, l'une qui est selon sa propre nature, comme au burin de graver et à la plume d'écrire, et l'autre qui lui vient par l'impression de la cause supérieure qui l'applique et qui la fait agir, comme à un burin de tellement graver qu'il fasse une telle estampe, et à une plume de tellement écrire qu'elle forme de tels caractères, la première action est propre et naturelle au burin et à la plume, mais la seconde leur est étrangère et appartient au sculpteur et à l'écrivain, qui s'en sont servis comme d'instruments propres à produire leurs ouvrages. Il faut raisonner de la même façon des œuvres de Jésus-Christ : il y avait en lui deux natures, deux volontés et deux sortes d'opérations, les unes appartenaient à la nature divine, et les autres à la nature humaine, mais elles se faisaient avec tant d'union et de concert, que la nature divine se servait de l'opération de la nature humaine, comme de l'opération de son instrument : *Natura divina utebatur operatione naturæ humanæ, sicut operatione sui instrumenti* (II *Parte, quæst.* 19, *art.* 1) ; et la nature humaine participait aussi à l'opération de la nature divine, comme un instrument participe à l'action de la cause principale qui l'applique selon son dessein : *Et similiter natura humana participabat operationem naturæ divinæ, sicut instrumentum participat operationem principalis agentis.*

Voilà, messieurs, de quelle manière nous devons agir dans l'esprit de Jésus-Christ, c'est-à-dire par les mouvements de son divin Esprit; car comme cet Esprit-Saint qui est au dedans de nous, n'y demeure pas oisif et sans rien faire, mais qu'il veut être toujours en action ; nous ne devons agir en toutes choses que selon ses divines impressions. Voilà pourquoi quand il a promis à ses apôtres qu'il demeurerait avec nous jusqu'à la fin des siècles, cette promesse se doit entendre non-seulement qu'il y demeurera de la présence réelle de son corps sur nos autels pour nous nourrir, mais encore de la présence secrète de son esprit au dedans de nous pour nous conduire. Tellement que l'esprit de Jésus-Christ et le nôtre sont comme deux causes qui s'unissent ensemble pour produire nos œuvres de piété et de religion. Chacun de ces deux esprits a son opération particulière qui lui est propre et convenable à sa nature. Mais il faut que notre esprit ou notre volonté, qui est la cause inférieure et dépendante, reçoive l'impression de la grâce ou de l'esprit de Jésus-Christ, qui est la cause principale et supérieure à laquelle la gloire et le mérite de nos actions doivent être principalement attribués : c'est pour cette raison que l'Apôtre se sert d'un verbe passif pour bien exprimer l'opération impérieuse du Saint-Esprit sur le cœur et sur la volonté de l'homme : *Qui spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (*Rom.*, VIII, 14) : ceux qui sont poussés, dit-il, par l'esprit de Dieu, sont les enfants de Dieu. Saint Thomas expliquant ce passage lui donne ce beau tour ; comme les bêtes, dit-il, ne se gouvernent point elles-mêmes, mais qu'elles sont mues et gouvernées, parce qu'elles n'agissent pas par leur propre mouvement par choix et avec délibération, mais poussées, emportées et déterminées par la nature. De même, dit cet ange de l'Ecole, l'homme spirituel, le vrai chrétien ou l'enfant de Dieu ne fait point ses actions, poussé principalement par le choix de sa propre volonté, mais il les fait par un mouvement du Saint-Esprit qui l'éclaire de ses lumières, et qui le conduit dans ses actions : *Non quasi ex motu propriæ voluntatis principaliter, sed ex instinctu Spiritus sancti inclinatur ad aliquid agendum* (*Comment. in Epist. ad Rom. in hunc locum*). Ce n'est pas toutefois que le chrétien ne fasse ses actions avec une parfaite indifférence et une pleine liberté ; mais c'est que le Saint-Esprit produit lui-même le bon mouvement de sa volonté et de son libre arbitre, selon cet oracle de l'Apôtre qui dit que c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le pouvoir, c'est-à-dire la volonté de faire le bien et la force de l'accomplir : *Ipsum motum voluntatis et liberi arbitrii Spiritus sanctus causat : juxta illud, Deus est qui operatur velle et perficere* (*Philip.*, II, 13). Voyez une preuve de cette vérité dans le saint vieillard Siméon ; ne fut-ce pas par un mouvement du Saint-Esprit que le bienheureux vieillard alla au temple au jour et à l'heure que la sainte Vierge y présenta le saint enfant Jésus? *Venit in spiritu in Templum* (*Luc.*, II, 27).

Heureux donc le chrétien qui ne se conduit que par l'impression du Saint-Esprit, qui le consulte et qui l'écoute dans toutes ses affaires, dans toutes ses entreprises et dans toutes les actions les plus importantes de sa vie, soit dans celles qui regardent sa fortune aussi bien que celles qui regardent son salut! On ne le verrait jamais tomber dans l'égarement, en suivant un tel guide : car ce serait cet esprit de vérité qui éclairerait son entendement, qui échaufferait sa volonté, qui sanctifierait ses pensées, qui consacrerait ses paroles, qui purifierait ses affections, qui diviniserait toutes ses œuvres, et qui le rendrait semblable à ces animaux mystérieux qui traînaient le char de la gloire de Dieu, et qui n'allaient, dit le prophète, que par les routes et les sentiers où ils étaient poussés par l'impression de l'Esprit-Saint qui les conduisait : *Ubi erat impetus Spiritus, illuc gradiebantur* (*Ezech.*, I, 12).

Mais ce n'est pas assez de recevoir l'im-

pression du Saint-Esprit, il faut être docile et la suivre avec une parfaite soumission, dans les lieux et dans les emplois où elle nous pousse, et c'est la dernière condition nécessaire pour agir dans l'esprit de Jésus-Christ. Voyez ce divin Sauveur : où va-t-il, après avoir reçu le baptême dans le fleuve du Jourdain par la main de son précurseur saint Jean-Baptiste ? Il s'en va dans le désert, et il n'y va que pour suivre le mouvement du Saint-Esprit qui l'y attirait et qui l'y poussait : *Agebatur a Spiritu in desertum* (*Luc.*, IV, 1). L'Evangéliste se sert du même verbe passif dont saint Paul s'est servi depuis pour marquer non-seulement la force de l'impression du Saint-Esprit sur Jésus-Christ, mais encore la parfaite soumission de l'esprit de Jésus-Christ aux mouvements du Saint-Esprit. Car que sert cette impression de l'Esprit-Saint qui nous appelle à la perfection de notre état, et qui nous pousse pour nous faire courir dans le chemin du ciel et dans la voie des commandements de Dieu, si nous sommes aussi rebelles que les Juifs aux inspirations de sa grâce ? Cette impression du Saint-Esprit ne servira qu'à la condamnation de nos résistances et de nos rébellions. Pour moi, messieurs, je vous avoue que je me sens saisi d'une extrême frayeur quand je lis dans l'Ecriture la chute funeste du premier roi d'Israël. Ce prince à son avénement à la couronne avait reçu le Saint-Esprit, et avait été changé en un nouvel homme. Mais ayant été rebelle aux ordres de Dieu, et n'ayant pas voulu se soumettre à sa conduite, quelle fut sa fin funeste, et le châtiment de son peu de soumission ? Le voici, écoutez, et tremblez aussi bien que moi : *Spiritus Domini recessit a Saul ; et exagitabat eum spiritus nequam à Domino* (*I Reg.*, XVI, 14) : L'esprit du Seigneur se retira de Saül, et il fut agité d'un malin esprit auquel Dieu l'abandonna par un juste jugement. Remarquez, messieurs, qu'il n'y a point ici de milieu à prendre : nous ne pouvons être animés ni poussés à nos actions que par un bon ou par un mauvais esprit, par l'esprit de Jésus-Christ, ou par l'esprit du diable. C'est à nous à choisir. Les enfants de Dieu, qui sont les enfants de grâce, de lumière et d'adoption, n'agissent que par les impressions de l'esprit divin, qui ne les pousse qu'au bien, à la vertu, à la pénitence, à l'humilité, à la mortification de la chair, des sens, de la concupiscence des passions, et à la fuite du monde et de tout ce qui les peut séparer de Dieu. Les enfants du diable au contraire, qui sont des enfants de colère, de ténèbres et de réprobation, n'agissent que par les suggestions de l'esprit malin qui ne les pousse qu'au mal, au vice, à l'orgueil, à l'intempérance, à la volupté, à l'avarice, à l'impénitence, à la fuite de tous les exercices de piété, et à la transgression de toutes les maximes de l'Evangile, de la fréquentation des sacrements et de toutes les bonnes œuvres qui les peuvent réconcilier avec Dieu. Hélas ! je crois qu'il n'y a qu'à vous représenter le sort malheureux de ceux-ci pour vous en inspirer de l'horreur, et pour vous faire prendre une généreuse résolution de renoncer à vous-mêmes, à votre propre esprit à votre propre jugement, à votre propre volonté, et à tout votre amour propre pour vous abandonner entièrement à la conduite du Saint-Esprit.

Laissons-le donc faire et soyons seulement soumis à son opération. Car quoique dans cet état nous agissions dans une humble et aveugle dépendance aux mouvements de cet Esprit Saint, nous n'agissons ni avec moins de liberté, ni avec moins de mérite : mais seulement avec un plus grand détachement de notre volonté, et une plus profonde soumission aux ordres de Dieu. Voilà pourquoi le cardinal Cajetan expliquant ces paroles de l'Apôtre : *Qui spiritu Dei aguntur*, dit que par ce mot *aguntur*, qui est un verbe qui signifie l'état passif d'une âme, plutôt que son action, il ne faut pas entendre une contrainte, une nécessité, une violence, mais seulement une parfaite soumission et docilité aux mouvements du Saint-Esprit : car, en effet, dit-il, le vrai enfant de Dieu agit pour lors non pas en bête ou en esclave, mais en parfait obéissant : *Agitur enim, non invitus aut nescius, sed ut promptissime obsequens* (*Comment. in cap.* 8 *ad Rom.*) ; et voici la raison qu'il en donne : c'est parce que le propre des enfants, dit-il, est de se rendre si prompts, si dociles et si obéissants à toutes les volontés de leur père, qu'on dirait qu'ils n'agissent pas tant par le propre esprit qui les anime, que par celui de leur père qui les fait mouvoir : *Nam filiorum est tam promptissimos se exhibere patri, ut agantur spiritu patris, et operentur ad nutum patris.*

Voilà le bienheureux état où se trouve une âme lorsque dépouillée de son propre esprit, elle agit par un principe plus noble et plus élevé, en faisant toutes ses actions en présence de Jésus-Christ qui la regarde, à l'exemple de Jésus-Christ qui la conduit, et par l'esprit de Jésus-Christ qui l'anime. Quoi donc, mon Dieu ! n'agirons-nous jamais, ou que par passion comme les bêtes, ou que par raison comme les philosophes, ou que par convoitise comme les avares, ou que par vanité comme les orgueilleux, ou que par le plaisir comme les voluptueux, ou que par l'esprit du siècle comme les mondains ? et n'agirons-nous jamais par l'esprit de Jésus-Christ comme les vrais chrétiens et les vrais enfants de Dieu ? Ah ! Seigneur, je renonce à tout autre esprit qu'au vôtre qui est un esprit de paix, de douceur, d'humilité, d'austérité et de pénitence ; afin que je puisse dire désormais avec votre grand Apôtre : Je vis, mais non, ce n'est pas moi qui vis (*Galat.*, II, 20) ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi, qui agit en moi, qui travaille en moi, qui parle en moi, qui prêche en moi, qui vous aime, qui vous adore, et qui vous sert en moi. Et c'est en cette manière que nous sommes transformés en Dieu, dit saint Paul : *Tanquam a Domini spiritu* (*II Cor.*, III, 18), par l'opération du Saint-Esprit. Transformation qui se commence en ce monde par la grâce, et qui s'achève en l'autre par la gloire. *Amen.*

SERMON XI.

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus.

L'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent (*S. Luc, ch.* II, *v.* 43).

Ce n'est pas sans mystère que l'Evangile de ce jour nous décrit avec une religieuse exactitude la première action d'éclat que le Fils de Dieu ait faite dans le monde. Saint Luc nous raconte que ce divin Enfant ayant atteint l'âge de douze ans, la sainte Vierge et saint Joseph le menèrent à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques et pour y adorer le Seigneur selon leur sainte coutume; la fête étant passée, son père et sa mère s'en retournèrent à Nazareth, et l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem sans que ses parents s'en aperçussent. Toutes ces circonstances, mes frères, sont autant de mystères qui nous sont proposés pour notre instruction. Le premier nous apprend la religieuse fidélité de la sainte Vierge et de saint Joseph dans l'observation de la loi de Dieu, puisqu'ils ne manquaient aucune année d'aller à Jérusalem à la fête de Pâques pour y adorer Dieu en esprit et en vérité, quoiqu'ils s'acquittassent de ce devoir de piété dans leur petite maison de Nazareth, aussi bien que dans le temple de Salomon. Le second mystère apprend aux pères et aux mères l'obligation indispensable qu'ils ont de donner une sainte éducation à leurs enfants, de les former par leurs exemples aussi bien que par leurs paroles au service de Dieu et à tous les exercices de la religion. Le troisième nous apprend que si l'enfant Jésus se sépara de la compagnie de son père et de sa mère, ce ne fut pas par un coup de hasard, mais par un effet prémédité de sa sagesse, qui nous voulait donner l'exemple de rompre les liens les plus sacrés qui nous puissent unir aux hommes, quand il s'agit d'obéir à la vocation de Dieu. Le quatrième nous apprend que si Jésus-Christ n'avait fait quelquefois des actions d'indépendance dans le temps de ses plus grands abaissements, la foi de sa divinité n'en aurait pas été si vive, ni sitôt établie dans le monde; mais s'il semble aujourd'hui sortir de la dépendance de sa mère, ce n'est que pour nous faire voir une dépendance encore plus sainte et plus indispensable aux volontés de son Père. Le cinquième nous fait connaître la grandeur de l'amour de la sainte Vierge et de saint Joseph pour le Fils de Dieu par l'extrême douleur qu'ils ressentirent pendant les trois jours de son absence, et par l'extrême joie dont ils furent surpris lorsqu'ils le rencontrèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant sur l'intelligence de quelque passage de l'Ecriture ou de la loi avec l'admiration de tout le monde. Le sixième mystère nous apprend, par la réponse pleine de fermeté et de sagesse que le saint enfant Jésus fit au reproche amoureux de sa sainte mère, que nous appartenons à Dieu plutôt qu'à nos parents, et que par conséquent nous devons nous occuper au service de celui-là avant de nous appliquer aux affaires de ceux-ci. Le septième nous apprend que Jésus-Christ célébrait tous les ans, par avance et en figure, la solennité de la véritable Pâque, qu'il devait célébrer à sa mort et à sa résurrection, se servant de l'obéissance qu'il rendait à la loi de Moïse pour aller s'offrir en sacrifice à la volonté de son Père, et pour se préparer à remplir les figures des anciens sacrifices par la vérité du nouveau. Jésus-Christ donc n'a mené une vie humble et cachée qu'en attendant l'ordre de son Père et l'heure qui lui avait été marquée dans ses décrets éternels pour exercer les fonctions de Sauveur par ses miracles, pour établir son royaume par ses prédications, et pour consommer son sacrifice par sa mort. Enfin le dernier mystère que l'Evangile de ce jour nous représente et qui semble renfermer tous les autres, est celui qui nous découvre, dans un sens figuré, les trois différentes situations d'une âme chrétienne par rapport à son Dieu, par les trois différentes dispositions du cœur de la sainte Vierge, par rapport à son Fils. Je m'explique : ce divin enfant peut être considéré selon l'histoire de notre Evangile, ou comme présent, ou comme perdu, ou comme retrouvé. De quelle joie n'était pas remplie l'âme de sa sainte mère, lorsqu'elle le voyait toujours présent! De quelle douleur ne fut-elle pas accablée, lorsqu'elle l'eut perdu! De quel transport d'admiration ne fut-elle pas surprise, lorsqu'elle l'eut retrouvé! C'est, messieurs, en expliquant tous ces mystères dans un sens moral, que je prends occasion de vous représenter d'une manière aussi vive et aussi touchante que je pourrai, les trois diverses situations d'une âme chrétienne, soit lorsqu'elle possède son Dieu par la grâce, soit lorsqu'elle l'a perdu par son infidélité, soit lorsqu'elle l'a retrouvé par sa pénitence. Vous verrez l'extrême consolation d'une âme qui a le bonheur de le posséder, vous verrez l'extrême affliction d'une âme qui a eu le malheur de le perdre, vous verrez l'extrême empressement d'une âme qui est dans l'impatience de le retrouver. Voilà les trois mystères que je vais vous développer dans les trois réflexions de ce discours, après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par les intercessions de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'extrême consolation d'une âme juste qui a le bonheur de posséder son Dieu.

Comme la grâce que Dieu nous donne en ce monde est un commencement de la gloire qu'il nous prépare dans le ciel, on peut dire hardiment que les consolations dont une âme chrétienne jouit dans la vie présente, lorsqu'elle a le bonheur de posséder Dieu par la grâce, est un avant-goût des joies ineffables dont elle sera comblée dans

la vie future, lorsqu'elle aura le bonheur de le posséder par la gloire; et que par conséquent la félicité d'une âme vraiment chrétienne n'est différente de celle d'une âme bienheureuse que par une vue claire et une vue obscure, et que par le temps et par l'éternité : la félicité de celle-là se peut perdre, parce qu'elle est encore dans la voie; la félicité de celle-ci ne se peut ravir, parce qu'elle est déjà dans le terme; mais l'une et l'autre de ces saintes âmes doivent être contentes de son sort, puisque toutes deux se peuvent vanter qu'en possédant Dieu, elles ne peuvent être misérables, dans la jouissance du souverain bien.

En effet, demandez aux théologiens qu'est-ce que la béatitude dont les saints jouissent dans le ciel; ils vous répondront avec Boëce, que c'est un état parfait et accompli par l'assemblage de toutes sortes de biens. Et cela suffit pour condamner les opinions extravagantes des anciens philosophes touchant le souverain bien. Ils ont été des juges si peu équitables des vérités divines et de la béatitude essentielle de l'homme, que les uns l'ont établie dans les plaisirs du corps, les autres dans les vertus de l'âme, et d'autres dans les biens de fortune. C'est en quoi ils se sont lourdement trompés, car tous ces biens n'étant que des biens particuliers, temporels et périssables, ils ne pouvaient pas tenir lieu de souverain bien à l'homme, ni remplir la capacité infinie de son âme, ni rassasier pleinement tous ses appétits. C'est ce qui fait dire à saint Augustin : Pourquoi donc, petit homme insensé et déraisonnable, te fatigues-tu en vain à chercher l'honneur, les richesses, les plaisirs et tous ces autres biens faux et trompeurs dont le monde tâche de t'amuser et de te surprendre? *Quære unum bonum in quo sunt omnia bona et sufficit :* Termine toutes tes recherches à ne chercher qu'un seul bien dans lequel tous les autres sont renfermés comme dans leur source, et la jouissance de celui-là suffit pour ta félicité.

Mais il faut vous convaincre de cette vérité, qui est un des principes de la morale chrétienne : en quoi consiste la félicité des bienheureux dans le ciel? Je sais bien que nos docteurs ne sont point d'accord sur ce sujet. Les uns l'établissent dans la connaissance de Dieu, avec saint Thomas, d'autres l'établissent dans son amour avec Scot, et d'autres dans une union de connaissance et d'amour, mêlée d'un torrent de délices et de voluptés éternelles, avec saint Bonaventure. Je m'arrête d'autant plus volontiers à cette dernière opinion, qu'elle me paraît plus conforme au sentiment de saint Augustin. Car si vous demandez à ce grand docteur, qu'est-ce que nous ferons dans le ciel, et qu'est-ce qui y fera notre béatitude? Il vous répondra : *Videbimus*, *amabimus*, *gaudebimus*, nous verrons, nous aimerons, nous nous réjouirons. Nous verrons Dieu à face découverte, nous l'aimerons d'un amour consommé, et nous nous réjouirons d'une joie infinie. Or, il y a ce rapport et cette subordination entre ces trois choses, entre la connaissance, l'amour, et la joie qu'elles ont chacune leur juste mesure, ajoute saint Augustin : *Tantum gaudebunt beati, quantum amabunt, et tantum amabunt, quantum cognoscent Deum* (*lib. Meditation.*, *tom.* IX) : La mesure de la joie des bienheureux sera la mesure de leur amour, et la mesure de leur amour sera la mesure de la connaissance qu'ils auront de Dieu.

Voilà l'état de la félicité consommée d'une âme bienheureuse, qui est déjà entrée dans la joie du Seigneur, et qui le possède dans le ciel par une claire vision et par un amour béatifique; et voici l'état de la félicité commencée d'une âme dépouillée de l'amour de toutes les créatures : elle possède Dieu en ce monde par la foi et par la charité, et goûte par des consolations intérieures et ineffables combien le Seigneur est doux; c'est-à-dire que Dieu lui tient lieu de toutes choses; elle le voit en toutes choses, elle l'aime en toutes choses, et elle se réjouit en lui en toutes choses. Elle n'a que du mépris pour toutes les sciences humaines et profanes qui ne servent qu'à éblouir l'esprit et à enfler le cœur, parce qu'elle trouve en Dieu le Seigneur de toutes les sciences qui éclairent, qui élèvent et qui purifient une âme dans la contemplation des vérités éternelles : *Deus scientiarum dominus est* (I *Reg.*, II, 3). Elle n'a que du mépris pour les richesses de la terre, parce qu'elle trouve en Dieu le trésor des véritables richesses qui seules peuvent soulager son indigence et rassasier ses appétits. Elle n'a que du mépris pour les honneurs du monde, parce qu'elle trouve en lui la source du véritable honneur qui l'élève sans l'enorgueillir : *Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbiæ et justitia* (*Prov.*, VIII, 18). Quelle gloire à une âme de posséder tant d'honneurs et tant de richesses avec la sainteté et la justice! Enfin elle n'a que du mépris pour les plaisirs de la chair, parce qu'elle trouve en Dieu un océan de chastes plaisirs et d'innocentes délices, dont elle est saintement enivrée, au milieu même des plus grandes adversités de la vie, des croix, des maladies et des persécutions. Mais il ne faut pas s'étonner de ce grand calme dont une âme vraiment chrétienne jouit en ce monde, et du mépris qu'elle fait de tous les biens de la terre, lorsqu'elle possède son Dieu; c'est qu'elle est persuadée de la vérité de cet oracle que le Seigneur a prononcé depuis plusieurs siècles, et elle en a fait une règle de sa conduite : *Hæc dicit Dominus : non glorietur sapiens in sapientia sua, et non glorietur fortis in fortitudine sua, et non glorietur dives in divitiis suis : sed in hoc glorietur, qui gloriatur scire et nosse me quia sum Dominus qui facio misericordiam et judicium* (*Jerem.*, IX, 23) : Voici ce que dit le Seigneur : Que le sage ne se glorifie point dans sa sagesse, que le fort ne se glorifie point dans sa force, que le riche ne se glorifie point dans ses richesses, mais que celui qui se glorifie, dit le Seigneur, mette toute sa gloire à me connaître et à savoir

que je suis le Seigneur qui fais miséricorde et qui exerce la justice sur la terre, parce que c'est là ce qui me plaît, dit le Seigneur. Heureuse donc l'âme qui, désabusée de la vanité de toutes les choses du monde, ne met point sa confiance dans sa sagesse, ni dans sa force, ni dans ses richesses, depuis que Dieu lui a fait sentir par expérience, que cette sagesse est fausse, que cette force est trompeuse, et que ces richesses sont impuissantes pour la sauver, et qu'il lui a appris que la véritable sagesse, la véritable force, le véritable honneur et les véritables richesses, consistent à connaître sa grandeur et à savoir qu'il est le Seigneur de tout l'univers, qui exerce sa miséricorde envers ceux qui le craignent, et sa justice envers ceux qui le méprisent.

Voilà les vues certaines et infaillibles que Dieu donne à une âme qui le possède par sa grâce, et qui le voit présent en toutes choses par la lumière de la foi. En effet, cette lumière de la foi nous fait contempler en ce monde, selon la condition d'hommes mortels, le même Dieu et les mêmes perfections infinies que les bienheureux contemplent dans le ciel. Toute la différence qu'il y a, c'est que ceux-ci contemplent l'objet de leur béatitude à face découverte, et que nous ne le connaissons que comme dans un miroir et dans les énigmes (I *Cor.*, XIII, 12). Mais c'est toujours le même Dieu dont nous contemplons d'un regard fixe l'unité de l'essence et la trinité des personnes, leur parfaite égalité en toutes choses, la génération éternelle du Verbe, la procession du Saint-Esprit. C'est de ce Dieu infiniment adorable dont une âme élevée au-dessus d'elle-même contemple la puissance dans la création du monde, dont elle admire la sagesse dans le gouvernement de l'univers, dont elle révère la providence dans le soin qu'elle prend des créatures, dont elle respecte l'immensité qui le rend présent en toutes choses par la plénitude de son essence, par la plénitude de sa science et par la plénitude de son opération; c'est de ce Dieu dont elle reçoit les richesses de la bonté, dont elle ressent les effets de la miséricorde, dont elle voit avec une sainte horreur les anéantissements dans le mystère de l'incarnation, et dont elle adore l'amour infini dans le mystère de la rédemption des hommes. Et voilà ce qui fait que les bienheureux qui sont dans le ciel confessent, chez un prophète, qu'ils voient par la lumière de gloire toutes les choses qu'ils ont connues en ce monde par la lumière de la foi : *Sicut audivimus, sic vidimus* (*Ps.* XLVII, 7) : Nous voyons maintenant ce que nous avons cru; c'est-à-dire nous voyons clairement dans l'Eglise triomphante les mêmes choses que nous n'avons entendues qu'obscurément dans la militante.

N'est-ce pas de cette béatitude anticipée dont jouissait la sainte Vierge lorsqu'elle avait le bonheur de posséder le saint enfant Jésus, de jouir des douceurs de sa présence, et d'entendre les oracles de sa sagesse? Il est vrai que l'Evangile remarque que le Fils de Dieu ayant répondu à sa mère : Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe à ce qui regarde la gloire et le service de mon Père? son père et sa mère ne comprirent point ce qu'il leur disait : *Ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos* (*Luc.*, II, 5); mais l'obscurité de la réponse de ce divin Sauveur était une matière pour exercer leur foi. Voilà pourquoi l'évangéliste ajoute que sa mère conservait toutes ses paroles dans son cœur : *Mater ejus conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (*Ibid.*, 19 *et* 50). Non-seulement elle les conservait dans son cœur, mais, toute pénétrée des mystères dont ses paroles étaient remplies, elle s'en entretenait dans le silence pour en approfondir l'intelligence secrète, ou du moins pour en recueillir l'esprit et la vertu. Et cette conduite de la sainte Vierge condamne l'oubli et la négligence où vivent les chrétiens à l'égard des paroles et des œuvres du Fils de Dieu. Car ce n'est pas assez, pour profiter des mystères et des vérités qui nous sont enseignées dans l'Evangile, de les conserver dans la mémoire, il faut s'en entretenir en présence de Notre-Seigneur, et les méditer souvent, à l'exemple de la sainte Vierge, qui a été l'institutrice et le premier modèle de la méditation chrétienne sur la vie de Jésus-Christ. Profitons donc dans l'école de cette sainte et savante maîtresse; mais souvenons-nous en même temps que notre méditation ne doit pas être aussi froide et stérile que la spéculation d'un philosophe, mais qu'elle doit être toute brûlante et enflammée comme celle de ce prophète qui disait : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis* (*Ps.* XXXVIII, 4) : Mon cœur s'est enflammé au dedans de moi, et un feu sacré s'y est allumé pendant l'ardeur de ma méditation; je dis plus, notre méditation doit être tellement embrasée du feu de l'amour divin, qu'elle devienne la contemplation non pas d'un voyageur, mais d'un bienheureux. C'est ce que saint Bernard nous enseigne, quand il dit que *intellectus cogitantis fit contemplatio amantis :* la méditation d'un chrétien qui prie devient la contemplation d'un chrétien qui aime.

Donnez-moi en effet une âme qui aime Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces, elle comprendra bien ce que je dis; car, si l'amour divin domine en elle sur tous les autres amours, elle disputera de la félicité avec les anges. Vous n'aurez pas peine à croire cette vérité, si vous faites réflexion que la charité de la voie, comme on parle dans l'école, étant de même espèce que celle de la patrie, et que la béatitude formelle consistant dans l'amour qui transforme l'âme en Dieu, il faut nécessairement tomber d'accord qu'un chrétien qui aime Dieu de tout son cœur en ce monde jouit déjà d'un avant-goût de la félicité du ciel. Ainsi toute la différence qu'il y a entre les saints qui sont dans le paradis et les justes qui sont encore sur la terre, c'est que ceux-là possèdent Dieu dans l'état immuable d'une béatitude accomplie et par l'exercice d'un amour consommé; et que

ceux-ci ne le possèdent que dans l'état incertain d'une béatitude commencée et par l'exercice d'un amour encore imparfait. Mais les uns et les autres n'aiment qu'un même objet, qui est Dieu qui fait leur commune félicité, et ils ne l'aiment que d'un même amour qui brûle diversement dans leurs cœurs; il n'est jamais interrompu dans les premiers, il se refroidit quelquefois dans les seconds. Mais il est toujours substantiellement le même dans les uns et dans les autres Voilà ce qui fait dire à l'Apôtre que la foi, l'espérance et la charité sont trois vertus qui demeurent : *Major autem est charitas* I *Cor.*, XIII, 13), mais que la charité est la plus excellente des trois. Or, voici d'où vient cette excellence : c'est que la foi et l'espérance nous quittent à la mort et n'entrent point avec nous dans le ciel. La foi, étant une vertu sombre et aveugle qui ne contemple que des vérités obscures, en est bannie par la vue claire et intuitive de Dieu; l'espérance, étant une vertu pauvre et indigente qui n'attend que des biens futurs, est aussi bannie du ciel par la possession actuelle du souverain bien, qui fait qu'une âme bienheureuse n'attend et n'espère plus rien que la résurrection de son corps. Mais pour ce qui est de la divine charité qui nous a unis parfaitement à Dieu en cette vie, elle entre impérieusement avec nous dans le paradis pour nous transformer entièrement en lui dans l'autre vie. Ecoutez, je vous prie, les belles paroles que sainte Agnès, étant dans la gloire, dit à ses parents qui pleuraient auprès de son sépulcre : Ne me pleurez point comme morte, leur dit-elle, puisque je suis toute pleine de vie; je vois maintenant toutes les vérités que j'ai crues, et je possède tous les biens que j'ai espérés, et pour comble de félicité : *Ipsi sum juncta in cœlis quem in terris posita tota devotione dilexi* (*In offic. divin. in die festi*) : Je suis maintenant unie dans le ciel avec celui que j'ai aimé en terre avec toute la tendresse et toute la dévotion de mon cœur. Voyez encore cette vérité plus clairement en saint Joseph; les autres saints n'ont été bienheureux qu'après leur mort, celui-ci l'a été même pendant sa vie. Il avait le bonheur de voir le Fils de Dieu non-seulement des yeux de l'esprit, mais encore des yeux du corps; il avait la consolation non-seulement de le porter en son cœur, mais encore de le porter entre ses bras. Il est vrai qu'il ne comprenait pas le sens de toutes ces paroles, comme le marque l'évangile de ce jour, mais il en goûtait les mystères et se nourrissait de leur onction. C'est ce qui fait que l'Eglise chante à sa gloire (*In offic. divin. in die festi*) :

Post mortem reliquos mors pia consecrat,
Palmamque emeritos gloria suscipit,
Tu vivens superis par frueris Deo
Mira sorte beatior.

Que manque-t-il après cela au bonheur d'une âme qui possède Dieu en ce monde par la grâce? elle le contemple toujours présent par la foi, voilà la béatitude de son entendement; elle est toujours intimement unie à lui par une charité parfaite, voilà la béatitude de sa volonté; elle ne désire rien hors de lui, parce qu'elle a, comme dit Jésus-Christ, son royaume en elle-même, voilà le rassasiement de tous ses appétits; elle est inondée de tant de consolations intérieures, que des puissances de son âme, elles se débordent jusque sur les sens de son corps, et que sa chair, comme dit le prophète, se réjouit au Seigneur, aussi bien que son cœur, voilà un commencement de béatitude qui lui fait trouver son paradis en terre. Ecoutez les François d'Assise, les François Xavier, et les Thérèse. Lorsque ces grandes âmes se sentaient absorbées dans cet océan de délices ineffables qui enivrent les bienheureux dans le ciel, elles s'écriaient, dans l'impuissance d'en soutenir les abondantes communications : *Satis est, Domine!* Ah! Seigneur, c'est assez, arrêtez le cours de vos grâces et de vos douceurs, il n'y a plus moyen de vivre dans une si grande affluence de plaisirs célestes, il faut respirer ou mourir. Heureuse donc l'âme chrétienne qui a le bonheur de posséder son Dieu! Rien ne peut troubler son repos : toujours calme, toujours contente, toujours tranquille au milieu de toutes les adversités, elle voit, sans s'émouvoir, les chutes des royaumes, les révolutions des empires, les malheurs de la guerre, la fragilité des choses humaines, la perte de ses biens, la décadence de sa fortune, la mort de ses proches et de ses amis, rien de tout cela ne lui peut ravir sa paix intérieure, parce qu'elle regarde ces grands événements, non point dans le cours des causes secondes, mais dans l'ordre de la cause première, c'est-à-dire dans les dispositions de la providence de Dieu qui les ménage tous pour les faire servir à sa gloire et au salut des élus; tellement que, comme sa volonté semble être en quelque façon perdue et absorbée dans la volonté divine, elle ne veut que ce que Dieu veut, et elle ne veut rien de tout ce qu'il ne veut pas. Ainsi je puis dire des justes qui sont encore sur la terre, ce que saint Augustin a dit des bienheureux qui sont dans le ciel : *Creatoris sui participatione congaudent; cujus æternitate sunt firmi, cujus veritate sunt certi, cujus munere sunt sancti* (*lib.* IX *de Civit. Dei*) : Ils se réjouissent par la participation des biens du Créateur; c'est par son éternité qu'ils sont fermes et inébranlables dans leur état; c'est par sa vérité qu'ils sont assurés et infaillibles dans leur foi, et c'est par sa grâce qu'ils sont saints et parfaits dans leur conduite. Mais il ne faut pas s'étonner d'un si grand bonheur, c'est que le Dieu qu'ils possèdent, chacun à sa façon, leur tient lieu de toutes choses. *Ipse est lux illuminatorum, requies exercitatorum, esca indigentium, patria redeuntium, et corona vincentium* (*Idem, lib. Quæst. Evang., quæst.* 39) : Il est la lumière des aveugles, le repos des fatigués, la nourriture des faméliques, la patrie des exilés, et la couronne des vainqueurs; c'est-à-dire qu'il est la lumière de ceux qui le connaissent par la foi,

il est le repos de ceux qui sont accablés de maux pour sa gloire, il est la nourriture de ceux qui ont faim et soif de la justice, il est la patrie de ceux qui reviennent de leur bannissement, il est la couronne de ceux qui ont vaincu dans le combat. Hors de Dieu donc il n'y a ni lumière, ni repos, ni rassasiement, ni patrie, ni récompense à espérer; mais ténèbres, fatigues, indigence, misère, désespoir, calamités à attendre pour le temps et pour l'éternité.

Voulez-vous que je vous fasse sentir cette vérité par un exemple ? Mettez d'un côté un homme qui ne possède aucun bien en ce monde, mais qui a le bonheur de posséder son Dieu, et mettez de l'autre côté un homme qui a le malheur d'être privé de Dieu, mais qui possède toutes sortes de biens en ce monde. Çà dites-moi maintenant quel est votre sentiment sur la fortune de ces deux hommes, et lequel estimez-vous le plus heureux? Je parle à des impies qui établissent leur félicité dans la possession des biens de ce monde : ils me répondront avec les Juifs qui n'estimaient que la prospérité temporelle : Heureux celui qui possède tant de biens, tant d'honneurs, tant de domaines, tant de maisons et tant de revenus : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt;* mais si j'interroge David qui ne connaissait point d'autre bonheur que celui qu'on trouve dans la possession de Dieu, il s'écriera : *Beatus populus cujus est Dominus Deus ejus ;* heureux celui de qui le Seigneur est la possession et l'héritage, il ne manquera jamais de rien. Le mauvais riche de l'Evangile a été une image du premier, le pauvre Lazare a été une image du second. Le mauvais riche possédait toutes sortes de biens, mais il ne possédait pas Dieu; le pauvre Lazare, au contraire, possédait Dieu et ne possédait nul bien en ce monde. D'où il est arrivé que celui-là n'a été heureux qu'en apparence et misérable en effet, et que celui-ci, par un sort tout opposé, n'a été misérable qu'en apparence et a été bienheureux en effet. Tant il est vrai que c'est une extrême consolation pour une âme qui a le bonheur de posséder Dieu, mais que c'est aussi une extrême affliction pour elle quand elle a le malheur de le perdre! C'est le sujet de ma seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

L'extrême désolation d'une âme pécheresse qui a le malheur de perdre son Dieu.

Comme il y a divers degrés de perfection dans les vertus chrétiennes qui nous approchent toujours plus près de Dieu, et comme il y a divers degrés de malice dans le cœur humain, qui nous séparent aussi de plus en plus de lui, je remarque aussi avec les maîtres de la théologie mystique, que Dieu a de différentes manières de s'approcher et de s'éloigner de nous, selon qu'il nous trouve ou plus dignes ou plus indignes de ses faveurs. Il s'approche d'une âme juste, non-seulement par l'augmentation de sa grâce sanctifiante, mais encore par un sentiment secret de sa présence et par un goût délicieux des vérités divines: d'autres fois il se manifeste à elle et se fait connaître plus clairement par des visions, par des lumières et par des révélations extraordinaires, et d'autres fois enfin il s'unit à elle, il la transforme en soi, il ne devient plus qu'un même esprit avec elle, et fait que par une possession réciproque, Dieu est tout à cette âme, et cette âme est toute à Dieu : *Nemo enim*, dit saint Augustin, *possidet Deum, nisi qui possidetur ab eo* (*lib. de Salut. document.*, *c.* 9, *t.* IV); car personne ne possède Dieu s'il n'en est possédé lui-même. Voilà les différentes manières par lesquelles Dieu s'approche d'une âme; voici celles par lesquelles il s'en éloigne. Quelquefois il feint de s'éloigner d'elle pour éprouver sa fidélité, mais cette absence n'est qu'un jeu d'amour; car il demeure toujours intimement présent en elle; d'autres fois il s'en éloigne effectivement un peu, comme par un petit dégoût, pour la punir de quelque négligence, ou pour la purifier de quelque défaut; d'autres fois enfin il s'en sépare tout à fait par la soustraction de sa grâce, lorsqu'elle s'en est séparée la première par le violement de sa loi et par la perte de sa divine charité. Or, de quelque manière que se fasse cet éloignement, il ne laisse pas de faire sentir à cette âme une grande désolation intérieure et une extrême affliction. La première sorte d'éloignement est pour les âmes parfaites et élevées; la seconde est pour les âmes tièdes et négligentes; la troisième est pour les ingrates et pour les infidèles. Examinons tout ceci dans le détail, et que chacun s'examine soi-même pour reconnaître son état.

Quant à la première façon dont Dieu s'éloigne d'une âme, qui n'est qu'une absence feinte, un jeu d'amour ou, pour parler avec Tertullien, une dissimulation de présence : *Dissimulatio præsentiæ* (*lib. de Testim. animæ*); il est certain que les opérations de Dieu dans les âmes des justes, sont si secrètes et si impénétrables, que celles mêmes dans lesquelles il fait de plus grandes choses ont peine à les reconnaître et à les distinguer. Il fait cacher sa présence en tant de manières, que suspendant les consolations sensibles et les lumières extraordinaires par lesquelles il avait coutume de la manifester, il leur fait souffrir toutes les peines et toutes les afflictions que peut causer une véritable absence, il ne laisse que ténèbres dans leur entendement, confusion dans leur mémoire, sécheresses dans leur volonté, troubles dans leur imagination, et une désolation si grande dans tous les exercices de piété, que la tristesse dont elles se trouvent accablées serait capable de les jeter dans le désespoir, si elles n'étaient attachées à lui par une foi très-vive, par une charité parfaite, par une union très-intime et par une confiance inébranlable. Or, Dieu agit de la sorte avec ses meilleurs amis, soit pour purifier leurs vertus, soit pour éprouver leur fidélité, soit pour augmenter leurs mérites. Voyez Jésus-Christ présent

au milieu de ses deux disciples qui allaient à Emmaüs; il y était comme absent, parce qu'il y était comme inconnu : *Ipse Jesus appropinquans ibat cum illis; oculi autem eorum tenebantur ne eum agnoscerent* (*Luc.*, XXIV, 15, 16) : Jésus les voyant accablés de tristesse se joignit à eux; mais leurs yeux étaient retenus par une vertu divine qui les empêchait de le reconnaître. Ce divin Sauveur fait encore plus : *Ipse se finxit longius ire :* Il fit semblant d'aller plus loin. Dieu a ses desseins quand il se cache à ceux qu'il aime le plus. Autre est une ignorance de punition et de colère à laquelle il abandonne les impies; autre est une ignorance de dispensation et d'amour par laquelle il exerce les justes. On peut avoir Jésus-Christ avec soi sans le connaître, on peut marcher avec lui dans toutes ses voies sans pénétrer le secret de sa conduite; ainsi, il arrive souvent qu'il est plus près de nous, lorsque nous le croyons le plus éloigné.

C'est donc par un effet de sagesse et de providence qu'il feint de se retirer d'une âme, car ce n'est que pour lui faire sentir ses faiblesses, ou pour purifier son amour, et la disposer à recevoir de plus grandes faveurs. Voyez les apôtres; l'attachement qu'ils avaient à la présence corporelle et visible de Jésus-Christ, rendait leurs vertus si imparfaites, leur foi si chancelante, leur amour si intéressé, qu'il fut nécessaire que ce bon maître s'éloignât d'eux pour les rendre dignes de recevoir le Saint-Esprit. Je m'en retourne, leur dit-il, vers celui qui m'a envoyé; mais parce que je vous parle de mon absence et de mon éloignement, *tristitia implevit cor vestrum :* la tristesse vous a saisi le cœur. *Sed ego veritatem dico vobis, expedit ut ego vadam* (*Joan.*, XVI, 6, 7) : cependant je vous dis la vérité, il vous est utile et avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le consolateur, c'est-à-dire, le Saint-Esprit, qui seul vous peut consoler de mon absence, ne viendra point à vous. Qu'y avait-il de plus juste, de plus raisonnable, de plus saint que cet attachement que les apôtres avaient pour la présence du Fils de Dieu? Cependant ce divin maître le regarde comme un obstacle à recevoir la plénitude de la grâce du Saint-Esprit, voilà pourquoi il se retire visiblement d'eux, et retourne à son Père, mais il se laisse toujours présent au milieu d'eux, dans son Église, dans le sacrement de l'Eucharistie et dans le cœur des justes, par une présence invisible qui les console dans leurs afflictions.

Que si la privation de la présence corporelle et visible de Jésus-Christ causa tant de tristesse aux apôtres, de quelle douleur ne remplit-elle pas l'âme de la sainte Vierge et celle de saint Joseph pendant les trois jours de son absence! Si ce divin Enfant se sépara de son père et de sa mère, ce ne fut point pour purifier leur amour, il était tout divin, il n'avait rien d'impur, d'humain ou de terrestre, ce ne fut point aussi pour éprouver leur fidélité, elle lui était assez connue, mais ce fut pour augmenter leur mérite par la douleur que cette privation leur devait causer. Douleur si grande, que, comme il n'y a eu que le cœur d'une mère capable de la bien ressentir, il n'y a eu aussi que le cœur d'une mère capable de la bien expliquer : *Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (*Luc.*, II, 48) : O mon Fils! pourquoi nous avez-vous traités de la sorte? Vous qui connaissez le secret des cœurs, voyez avec quelle douleur et avec quelle affliction nous vous avons cherché. Quand saint Jean nous a voulu expliquer la grandeur de l'amour de Dieu dans l'incarnation, il ne s'est servi que de ce mot : *sic :* c'est ainsi que Dieu a aimé le monde (*Joan.*, III, 16). Et quand le même évangéliste nous a voulu représenter les fatigues que Jésus-Christ avait souffertes pour venir attendre la Samaritaine auprès d'un puits, il s'est servi encore de la même parole. *Fatigatus sedebat sic* (*Ibid.*, IV, 6). Ainsi, lorsque saint Luc nous a voulu expliquer la grandeur de la douleur de la sainte Vierge et de celle de son époux pendant les trois jours de l'absence du saint enfant Jésus, il dit que cette mère affligée use du même terme : *Quid fecisti nobis sic?* mais pour moi j'estime, selon la règle de saint Augustin, qu'on ne peut mieux connaître la grandeur de la douleur de la sainte Vierge, que par la grandeur de l'amour qu'elle avait pour son fils. Et comme son amour a été incompréhensible à l'esprit humain, sa douleur a été ineffable à une langue mortelle.

Il y a une autre sorte d'éloignement de Dieu par laquelle il se retire un peu d'une âme pour la punir de sa négligence et de sa tiédeur. Or, cette sorte d'éloignement ne se doit point appeler un jeu, une feinte, une dissimulation; mais un certain dégoût ou dépit l'amour. Je sais bien, messieurs, que les fautes vénielles ne rompent point l'amitié qui est entre Dieu et l'âme juste, et qu'elles ne causent point de divorce dans leur alliance; mais comme elles refroidissent la charité de cette âme, qu'elles la jettent dans la langueur et dans la négligence, et qu'elles la disposent insensiblement au péché mortel qui est une totale aversion de Dieu, elles font que ce Dieu, qui est extrêmement jaloux de notre amour aussi bien que de sa gloire, voyant cette âme s'éloigner un peu de lui, il s'éloigne aussi un peu d'elle, et la sentant tiède à son service, il est à craindre qu'il ne commence à la vomir de son cœur. C'est la terrible menace que Jésus-Christ fait à l'évêque d'Ephèse, lorsqu'après l'avoir loué de ses vertus et de ses bonnes œuvres, il ajoute : J'ai un reproche à vous faire, qui est que vous vous êtes relâché de votre première charité. Souvenez-vous donc de l'état d'où vous êtes déchu, et rentrez dans la pratique de vos bonnes œuvres (*Apoc.*, II, 3 *et* 4). Car, si vous manquez à faire pénitence, je viendrai bientôt à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place. Jésus-Christ parle encore d'un ton plus foudroyant à l'évêque de Laodicée. Je sais quelles sont vos

œuvres, lui dit-il, et les dispositions de votre cœur : je souhaiterais que vous fussiez, ou froid ou chaud; mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche; il ne dit pas qu'il le rejettera tout à fait, mais qu'il commencera à le rejeter et à s'éloigner de lui : *Incipiam te evomere ex ore meo* (*Apoc.*, III, 15 *et* 16). Voilà la vie d'un chrétien du temps, d'un honnête homme du monde, exempte des vices grossiers, mais molle et languissante, sans ardeur pour les vérités du salut, sans goût pour les exercices de piété, sans fidélité pour les devoirs du christianisme, et sans aucun vrai amour de Dieu : état bien dangereux pour toute sorte de personnes et plus encore pour celles qui sont consacrées à Dieu dans l'Eglise et dans le cloître, que pour celles qui sont engagées dans le monde. La raison est qu'il est plus difficile, selon tous les maîtres de la vie spirituelle, de réchauffer une âme tiède, que de convertir un gros pécheur. Les grands péchés épouvantent, et servent à réveiller un pécheur de son assoupissement; mais la tiédeur ou la négligence n'est capable que de l'endormir; on ne tient guère à Dieu, quand les liens de la charité sont si lâches; ce qu'on peut faire de bien ne lui peut plaire, quand on le fait avec cette tiédeur qui lui fait en quelque manière soulever le cœur. Ainsi, celui qui a du dégoût pour Dieu, mérite bien que Dieu en ait pour lui, et qu'il le vomisse de sa bouche. Voilà le péril inévitable où les péchés véniels exposent une âme; comme ils disposent cette âme à s'éloigner tout à fait de Dieu, ils disposent aussi Dieu à faire un vrai divorce avec elle. Mais comme il a compassion de sa misère, il est le premier à se rapprocher d'elle après s'en être éloigné, et tâche de la réchauffer par le feu de son divin amour; mais si par malheur cette âme continue dans sa froideur et dans son indifférence, et si venant à éteindre entièrement le feu de la charité par l'ardeur de sa concupiscence, elle préfère la créature au Créateur; c'en est fait, Dieu irrité l'abandonne aux mauvais désirs de son cœur, et la traite comme une ingrate et comme une infidèle, et il la rejette loin de lui comme indigne de sa grâce et de son amour.

Voici le coup fatal et l'abîme de désolation où tombe une âme chrétienne par son infidélité. Car, comme le bonheur de cette âme, quand elle possède Dieu par sa grâce, ne peut être comparé qu'à celui des bienheureux qui le possèdent dans le ciel, ainsi le désastre de cette même âme qui l'a perdu par le péché mortel, ne peut être comparé qu'à celui des damnés qui en sont privés dans l'enfer. Toute la différence que je trouve entre l'état de celle-là et l'état de ceux-ci, c'est que la perte d'une âme damnée est sans ressource, et que celle d'une âme pécheresse n'est pas sans espérance de réparation : celle-là étant arrivée au terme, elle ne doit jamais attendre grâce de la justice de Dieu; celle-ci étant encore dans la voie, elle peut prétendre à sa miséricorde. Mais quant à leur état présent, dans lequel elles sont toutes deux, ennemies de Dieu, je trouve beaucoup de ressemblance dans leurs peines. En effet, une âme pécheresse souffre dès la vie présente un commencement de damnation; elle est dévorée par l'ardeur d'un feu qui est son cruel supplice; elle est rongée par un ver de conscience qui est son bourreau domestique; elle est privée de la vue et de l'amour de son Dieu, qui est son souverain bien. Ainsi l'on peut dire de sa damnation commencée que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que l'esprit de l'homme n'a pu comprendre les châtiments secrets dont Dieu punit une âme qu'il a abandonnée en ce monde.

N'est-elle pas dévorée par le feu de sa concupiscence qui s'allume toujours de plus en plus sans se pouvoir éteindre? car qu'est-ce qui peut assoupir l'ardeur de ce feu? sinon ou la rosée de la grâce, ou les larmes de la pénitence? Or, comme cette âme qui s'est séparée de Dieu et qui s'est attachée aux créatures par un amour criminel, est comme une pauvre fébricitante qui brûle d'un feu intérieur que toutes ses passions déréglées ont allumé dans son cœur, dit saint Ambroise (*Lib.* IV *in Luc.*, *cap.* 4); et que d'ailleurs, ni la grâce ni la pénitence ne lui apportent aucun rafraîchissement, ne peut-elle pas bien s'écrier avec une âme damnée : *Crucior in hac flamma* (*Luc.*, XVI, 24) : Je brûle d'une flamme secrète et invisible, et je me sens alternativement tourmentée, tantôt de l'ardeur de ma convoitise, tantôt de l'ardeur de mon incontinence, tantôt du feu de ma colère, et tantôt de celui de mon ambition. Si au tourment de ce feu intestin qui la dévore, vous y joignez celui du ver immortel de la conscience qui la ronge, hélas! de quel repos, de quel calme, de quelle tranquillité peut-elle jouir? Vous le savez, messieurs, et Jésus-Christ l'a dit : *Vermis eorum non moritur* (*Marc*, IX, 43) : Le ver de la conscience ne meurt ni dans les damnés qui sont en enfer, ni dans les pécheurs qui sont encore en ce monde. Ce ver étant l'une des funestes productions du péché, il subsiste autant de temps que le péché qui l'a produit subsiste. Ce ver vivra éternellement dans le cœur des damnés parce que leurs péchés vivront éternellement et qu'ils seront irrémissibles. Mais il ne mourra dans le cœur des pécheurs qui sont encore en cette vie, que la pénitence ne l'ait étouffé. Et ne vous persuadez pas, mes frères, que ce ver qui est l'exécuteur immortel des arrêts de la justice divine n'exerce sa cruauté que sur les chrétiens qui ont violé la loi de l'Evangile; il ne traite pas avec moins de rigueur les païens qui ont violé celle de la nature. Lisez Tacite; vous verrez dans cet historien les mortelles inquiétudes, les troubles continuels et les tourments sans relâche que ce ver de conscience faisait souffrir à l'empereur Tibère. Lisez Cassiodore et Baronius; vous verrez dans les épîtres de celui-là, et dans les annales de celui-ci, les horribles frayeurs que ce ver de conscience causa à Théodoric après avoir fait couper injustement la tête à Sym-

maque et à Boëce. Il ne faut pas s'en étonner, Sénèque même, tout païen qu'il était, a reconnu la cause de ces tourments invisibles : Nul crime, dit-il, ne demeure impuni, de quelque gloire ou heureux succès que la fortune le puisse couronner : *quoniam sceleris in scelere supplicium est :* parce que le premier supplice du crime est toujours attaché au crime même. Voyez donc, messieurs, s'il y a une désolation pareille à celle d'une âme qui, pour contenter une folle passion, et pour jouir d'un plaisir d'un moment, se livre à la fureur d'un bourreau implacable qui la tourmentera dans l'éternité, si elle n'étouffe ce ver qui la ronge, et n'expie ce péché qui la perd par une bonne pénitence.

Mais toutes ces peines, quoique cruelles, me paraîtraient encore légères, si elles n'étaient aggravées par la perte de Dieu en ce monde, et par sa privation éternelle en l'autre. Hélas! s'il ne fallait que brûler par un feu qui ne se peut éteindre, s'il ne fallait qu'être rongé par un ver qui ne peut mourir, on se consolerait de tous ces maux, pourvu que cette âme malheureuse pût voir ou aimer son Dieu au milieu de ces supplices. Mais être privée de sa vue et de son amour, voilà le plus horrible de tous les supplices dont la justice de Dieu puisse punir ses plus grands ennemis en ce monde et en l'autre. N'est-ce pas de cet effroyable châtiment dont Jésus-Christ menaçait autrefois les Juifs, lorsqu'il leur disait : *Ego vado :* je m'en vais, vous me chercherez, vous ne me trouverez plus, vous mourrez dans votre péché. Autant de paroles, autant de carreaux de foudres capables d'anéantir les pécheurs s'il leur restait un peu de foi ou de raison. Ecoutez donc ce que Dieu disait autrefois à la ville de Jérusalem, et appliquez-vous toutes ces paroles : *Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te : scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum* (*Jerem.*, II, 19). Votre malice vous accusera, et votre éloignement de moi s'élèvera contre vous. Sachez donc et comprenez quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. Il suffit, ô âme infortunée, que tu sois éloignée de ton Seigneur et de ton Dieu, pour te convaincre du plus grand de tous les crimes; puisque tu n'as pu quitter celui qui t'avait comblée de grâces sans faire voir ta malice et sans te convaincre par toi-même de la plus noire de toutes les ingratitudes. Mais aussi tu sentiras par ton expérience et par les remords de ta propre conscience quel mal c'est pour toi de m'avoir abandonné, puisqu'en t'éloignant de moi qui suis la source de tous les biens, tu t'es plongée dans la dernière amertume et dans l'abîme de tous les maux : *Spernens bona et dulcia*, dit saint Jérôme, *mala et amara elegisti* (*Comment. in hunc locum*) : En méprisant le bien solide et les véritables douceurs, vous avez choisi, par un étrange caprice, l'amertume la plus insupportable et le plus grand de tous les maux. Heureuse l'âme qui, éveillée au bruit de ces reproches, et par le sentiment de ses misères, s'en va chercher avec une sainte impatience son Dieu qu'elle a perdu, mais plus heureuse encore si elle a le bonheur de le retrouver. C'est le sujet de ma troisième réflexion.

TROISIÈME RÉFLEXION.

L'extrême empressement d'une âme pénitente, qui est dans l'impatience de retrouver son Dieu.

Comme il n'y a point de douleur égale à celle d'une âme qui aime Dieu, et qui croit l'avoir perdu, ou qui a eu effectivement le malheur de le perdre, il n'y a point aussi d'empressement égal à celui qu'elle a de le retrouver. Il faut qu'il lui en coûte des larmes, des fatigues, de la douleur. N'importe, douleur, larmes, fatigues, vous lui serez chères à ce prix, et pourvu qu'elle ait le bonheur de le retrouver, toutes ses peines seront bien récompensées. Mais quel est le motif, à votre avis, qui inspire ce saint empressement à une âme pénitente, et qui la porte à rechercher son Dieu avec une fermeté invincible et une constance infatigable? Je sais bien, messieurs, que les charmes qu'elle découvre dans sa bonté infinie suffisent pour l'attirer. Mais il me semble que l'idée ou le souvenir qui lui reste des consolations ineffables dont elle jouissait en elle-même lorsqu'elle avait le bonheur de le posséder en son cœur, lui inspire ce grand courage avec lequel elle le va chercher aux dépens même de ses biens, de son honneur et de sa vie. Mon sentiment est appuyé sur celui de Job. Cet illustre souffrant, jetant les yeux sur l'état misérable où il était réduit, et l'opposant à l'état de gloire et de grandeur où il s'était vu élevé, ne put s'empêcher de soupirer après le recouvrement de sa félicité passée : *Quis mihi tribuat*, dit-il, *ut sim juxta menses pristinos, secundum dies quibus Deus custodiebat me* (*Job.*, XXIX, 2 *et seq.*)? Qui m'accordera d'être encore comme j'ai été autrefois et comme j'étais dans ces jours heureux où Dieu prenait lui-même le soin de me garder lorsque son astre luisait sur ma tête, et que je marchais avec assurance au milieu des plus épaisses ténèbres à la faveur de ses lumières dont j'étais éclairé; comme j'étais aux jours de ma jeunesse; *quando secreto Deus erat in tabernaculo meo :* lorsque Dieu habitait en secret dans mon cœur et dans ma maison? Qu'y avait-il de plus juste que ce souhait de Job, puisqu'il ne demandait la puissance de sa prospérité passée que pour avoir plus d'occasion de signaler par des bonnes œuvres son amour envers Dieu, et sa charité envers le prochain. Et qu'y a-t-il aussi de plus raisonnable que le souhait d'une âme pénitente qui ne soupire qu'après le bonheur de rentrer dans les bonnes grâces de son Dieu, et de le retrouver malgré ses infidélités passées? L'agréable souvenir des douceurs divines qu'elle goûtait lorsqu'elle avait l'honneur de jouir de sa présence et de le posséder dans son cœur ne lui permet

pas de se donner aucun repos qu'elle n'ait retrouvé celui qu'elle a perdu.

Suivons donc cette âme pénitente parmi toutes les démarches qu'elle fait pour retrouver son bien-aimé. Il me semble que je la vois courir et marcher sur les pas, tantôt de l'Epouse du Cantique qui cherche son cher Epoux, tantôt de Madeleine qui cherche son bon maître ; tantôt de la sainte Vierge qui cherche son Fils bien-aimé. L'Épouse va chercher son Epoux parmi les rues de Jérusalem, et ne l'y trouve point ; j'ai couru toutes les places de la ville, dit-elle, pour rencontrer mon bien-aimé : *Quæsivi illum, et non inveni* (*Cantic.*, III, 2) ; je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé. Madeleine va chercher son bon maître avec les autres femmes dévotes dans le sépulcre où il avait été enseveli, mais elles ne l'y trouvèrent plus : *Non invenerunt corpus Domini Jesu* (*Luc.*, XXIX, 3). La sainte Vierge et saint Joseph cherchent son fils parmi leurs parents et ceux de leur connaissance, mais ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher : *Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem requirentes eum* (*Ibid.*, II, 44, 45). L'épouse cherche son époux, toute fatiguée et couverte de sueur ; Madeleine cherche son maître, fondant en larmes et accablée de douleur ; la Vierge cherche son fils, affligée de sa perte et toute pénétrée d'amour. Enfin, après bien des recherches pénibles et laborieuses, elles retrouvent toutes trois ce qu'elles avaient perdu. La première trouve son époux hors de la ville, la seconde trouve son maître hors du sépulcre, la troisième trouve son fils hors de sa parenté. L'épouse trouva son époux à l'écart et loin des sentinelles de la ville ; Madeleine trouva son maître seul et séparé de ses disciples ; la Vierge trouva son fils dans le temple, assis au milieu des docteurs. Il faut donc qu'une âme vraiment pénitente, qui a envie de retrouver son Dieu et de rentrer dans sa sainte alliance, le cherche avec empressement comme l'épouse, avec persévérance comme Madeleine, et avec amour comme la sainte Vierge : empressement, persévérance, amour, conditions nécessaires et infaillibles pour retrouver son Dieu.

Quand je parle d'une âme pénitente, je parle d'une âme toute pénétrée d'une vive douleur de ses anciens égarements et de ses infidélités passées ; car c'est par cette douleur qu'elle rentre dans l'amitié de Dieu, et qu'elle cesse d'être son ennemie. Mais comme ce divin époux a été rebuté par le mépris de son alliance, il veut qu'on le cherche avec empressement pour être retrouvé, et pour jouir de ses premiers embrassements, et des douceurs de sa présence. Au premier péché mortel qu'une âme chrétienne commet dans sa vie, Dieu la quitte à la vérité, et fait divorce avec elle, mais si elle retourne à lui avec un sincère repentir de sa faute, elle n'a pas peine à le retrouver ; il n'en est pas de même, si elle continue dans son infidélité, ou si elle en commet souvent de nouvelles ; ce Dieu irrité l'abandonne et s'en va si loin d'elle qu'elle ne le peut plus retrouver qu'avec des peines, des fatigues et des périls inconcevables. Voyez une belle figure de cette vérité dans la conduite de l'épouse du Cantique. Son divin époux s'était retiré d'elle par je ne sais quelle raison ; cette amante sentant son absence, se met aussitôt en devoir de l'aller chercher. Elle le cherche, dit-elle, elle-même dans son petit lit, c'est-à-dire dans le repos d'une vie fainéante et oisive, mais elle ne l'y trouve pas ; elle le va chercher parmi les rues et dans les places publiques de Jérusalem, mais elle l'y trouve encore moins. Elle interroge les sentinelles qui gardent la ville, elle leur demande des nouvelles de son bien-aimé, mais elle n'en peut rien apprendre. Elle sort de la ville, elle passe au delà du corps de garde : *Et paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea* (*Cantic.*, III, 4) : Mais après que j'ai eu passé au-delà de cette troupe de soldats, j'ai trouvé, dit-elle, celui que mon âme aime et adore. Belle leçon, qui doit apprendre à une âme pénitente que si elle veut trouver son Dieu, ce n'est point dans le lit, dans le repos, dans l'oisiveté, dans le tumulte des villes, dans les embarras du monde, et dans le bruit des compagnies, mais dans la mortification de sa chair et de ses passions, dans la pratique des bonnes œuvres, dans les exercices d'une vie vraiment chrétienne, dans une sainte observance des maximes de l'Evangile, dans la prière, dans la retraite et dans le silence. *Paululum cum pertransissem eos :* Il faut passer au delà de toutes les créatures, et se quitter soi-même pour trouver Dieu. Ou bien il le faut aller chercher dans le fond de son cœur par un profond recueillement de toutes les puissances de son âme et de tous les sens de son corps ; car c'est là où il demeure et où il repose dans son midi.

Mais si cette âme chrétienne suivant son inconstance naturelle suit les mauvais désirs de son cœur, et si par des rechutes fréquentes elle retourne souvent à ses infidélités ; oh ! qu'il lui coûtera de larmes, de peines et de travaux à retrouver son divin époux ! C'est la triste expérience qu'en fit notre épouse des Cantiques. Le texte sacré remarque que son divin époux ayant été un soir pour lui rendre visite et pour la combler de faveurs, cette amante reçut fort mal l'honneur de cette visite, elle lui en fit même un sujet de reproche. Elle lui dit qu'il était tard, qu'elle était déjà couchée, et qu'elle ne pouvait se lever pour lui aller ouvrir la porte, c'est-à-dire pour lui donner l'entrée de son cœur. Mais hélas ! qu'elle paya chèrement ce refus malhonnête ! car ce divin époux de nos âmes, jaloux de son honneur autant que de notre amour, indigné de ce mépris, entre dans un saint dépit, s'en va et l'abandonne à sa paresse. Cependant cette pauvre épouse, étant rentrée en elle-même, se lève enfin, après avoir long temps disputé avec son chevet, et va ouvrir sa porte. Mais ô malheur ! ce fut trop tard : *At ille declinaverat atque transierat :* car il s'était déjà éloigné et avait passé

outre, dit-elle : *Quæsivi et non inveni illum : vocavi et non respondit mihi* (*Cantic.*, V, 6) : je l'ai cherché inutilement, et je ne l'ai point trouvé : je l'ai appelé, et il ne m'a point répondu : et pour comble de mes disgrâces, c'est que les gardes qui font la ronde par la ville, m'ayant rencontrée, m'ont battue et blessée comme une errante et vagabonde, et m'ont ôté mon manteau. Elle a bien mérité ce mauvais traitement, elle-même s'est attiré cette disgrâce, car Dieu ne souffre pas qu'on le méprise impunément, ni qu'on rebute sa grâce lorsqu'il nous la représente. Ainsi cette épouse devint sage à ses dépens, et apprit à ses compagnes la vérité de cet oracle du prophète : *Quærite Dominum dum inveniri potest* (*Isai.*, LV, 6) : cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver, car il y a des temps et des lieux où l'on le cherche inutilement, parce qu'on ne le trouve plus.

Ce n'est pas assez à une âme pénitente de chercher Dieu avec empressement comme l'épouse du Cantique, il faut encore, si elle a bien envie de le trouver, qu'elle le cherche avec persévérance, comme la Madeleine. Il ne se faut ni lasser, ni rebuter en cette vie dans la recherche et dans l'attente du Seigneur; comme il ne se conduit point par notre caprice, mais par les règles d'une sagesse infinie et d'une suprême raison, il a marqué dans ses décrets éternels, les heures et les moments auxquels il a la bonté de revenir à nous, et de se laisser trouver. Il faut donc de la fermeté, de la patience et de la persévérance dans nos recherches, si nous voulons qu'elles aient tout le succès que nous voulons. Si la Madeleine avait été de l'humeur timide ou impatiente des apôtres, elle n'aurait pas eu la consolation de voir et de trouver son bon maître ressuscité auprès de son sépulcre; mais c'est à sa persévérance seule qu'elle doit cette faveur. Voyez cette fidèle amante, dit saint Grégoire, *quæ a monumento Domini*, *etiam discipulis recedentibus non recedebat* (*Homil.* 25 *in Evang.*) : Pendant que les disciples de Jésus-Christ se retirent d'auprès de son sépulcre, Madeleine y demeure ferme et constante, et ne l'abandonne point. Mais que fait-elle là ? Elle avait déjà trouvé ce tombeau tout vide, elle n'y avait point trouvé le corps de son bon Maître, elle croyait que quelqu'un l'avait enlevé; cependant tout cela ne la rebute point, elle se baisse encore et regarde de tous côtés pour voir si elle ne trouvera point le bien qu'elle cherche et qu'elle croit avoir perdu : mais, messieurs, ne vous étonnez pas de cette conduite, dit ce grand pape : *Amanti semel aspexisse non sufficit* : Ce n'est pas assez à une âme qui aime d'avoir regardé une fois, car l'amour ne se lasse jamais de voir ou de chercher son objet : *Quæsivit ergo prius, et minime invenit : perseveravit ut quæreret : unde et contigit ut inveniret* : Madeleine donc chercha la première fois dans le sépulcre de Jésus-Christ, et ne l'y trouva pas; elle persévéra dans sa recherche, d'où il arriva qu'elle vit et trouva enfin celui qu'elle avait tant cherché : *Quia nimirum virtus boni operis perseverantia est* : Parce que c'est la persévérance qui fait le mérite et la vertu de la bonne œuvre de celui qui aime.

O âmes fidèles qui gémissez dans cette vallée de larmes, ne vous lassez donc point de chercher le Seigneur! ne perdez pas le fruit de vos veilles, de vos mortifications et de votre pénitence par impatience ou par dégoût, tôt ou tard il se présentera à vous et se laissera trouver, peut-être dans un temps et dans un lieu où vous l'espérez le moins. Mais cherchez-le comme il faut, le point du jour est venu, dit le prophète, la nuit va suivre : *Si quæritis, quærite : convertimini, venite* (*Isai.*, XXI, 12) : Si vous cherchez, cherchez avec soin, convertissez-vous et venez à moi. Le Saint-Esprit nous apprend, par ces paroles, que cette vie n'est qu'un jour et qu'il viendra après ce jour une nuit sombre et obscure dans laquelle on ne pourra plus travailler. Hâtez-vous donc, dit le Seigneur, pendant que vous avez encore un peu de lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent (*Joan.*, VIII *et* IX). Et si vous me cherchez, cherchez-moi sincèrement, du fond de votre cœur et avec persévérance; convertissez-vous et venez : on ne vient à Dieu que quand on est converti. Mais il faut que ce soit lui qui nous convertisse, il faut lui demander ce cœur nouveau qui se détourne de la créature et qui se porte vers le créateur, et alors on le cherche et on le trouve, parce qu'on ne cherche plus que lui seul.

Enfin, le chemin abrégé pour chercher Dieu et pour le trouver bientôt, c'est de le chercher par amour comme la sainte Vierge. Il est vrai que les autres vertus nous conduisent à Dieu, mais ce n'est que par de grands détours, la foi le cherche en aveugle et comme à tâtons, l'espérance le cherche, mais c'est avec crainte et comme en tremblant. L'amour seul nous le fait trouver sans peine et sans travail, parce qu'il est le charme qui nous attire et le nœud qui nous unit à lui. Je dis plus, c'est l'amour qui nous inspire et qui nous fait connaître le lieu où il faut le chercher et où il veut être trouvé. La sainte Vierge, suivant l'amour naturel de mère, alla d'abord chercher son fils parmi ses proches et ceux de sa connaissance; mais elle l'y chercha en vain, ce n'est pas là où Jésus-Christ se trouve, et c'est ce qui a fait dire à saint Bernard : *Domine Jesu*, *quomodo inveniam te, inter parentes et cognatos meos*, *qui minime inventus es inter tuos?* Hélas ! mon aimable Jésus ! comment vous trouverai-je parmi mes parents, vous qui n'avez point été trouvé parmi les vôtres, quoique tous remplis de grâce, de justice et de sainteté ? Marie donc n'écoutant plus la tendresse d'un amour naturel, mais suivant les mouvements d'un amour tout divin, alla chercher son fils dans le temple, et c'est là où elle le trouva. Et à dire le vrai, où fallait-il aller chercher et espérer de trouver celui qui était tout ensemble le prêtre et la victime de son Père, sinon dans le temple du Seigneur et dans le lieu que lui-même avait choisi comme une

maison de prière, de sacrifice et d'oraison.

Ici, messieurs, je ne puis m'empêcher de plaindre le malheur et de déplorer l'aveuglement des prétendus réformés dont la conversion s'est faite de mauvaise foi. Hélas! le zèle et la piété du roi les avait retirés de la synagogue de satan pour les faire entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ. Cependant aveugles et insensés qu'ils sont, ils n'ont pas voulu se réconcilier sincèrement à cette Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut, parce que hors d'elle ils ne doivent jamais espérer de trouver Dieu. Pour vous, âmes vraiment chrétiennes qui savez que Jésus-Christ est présent par amour dans votre cœur, qu'y a-t-il de plus proche de vous que votre cœur? Ne l'allez donc pas chercher si loin, cherchez-le au dedans de vous-même, c'est là que vous le trouverez; car il est écrit chez un prophète que le Seigneur est bon à l'âme qui le cherche et à ceux qui espèrent en lui : *Bonus est Dominus sperantibus in eum, animæ quærenti illum* (*Jerem.*, *Lament.*, III, 25). Cherchez-le donc par vos désirs, suivez-le par amour, car qu'est-ce que l'amour ne trouve pas? Il atteint les choses inaccessibles, il découvre les inconnues, il embrasse celles qui sont immenses, il réunit celles qui sont les plus éloignées, il touche les futures, enfin il porte en quelque manière l'éternité dans son vaste sein, et j'ose dire qu'il renferme Dieu même dans le cœur de la créature, car si je ne le comprends point, je le crois et je l'aime; ainsi, je possède par mon amour celui que je ne puis comprendre par ma pensée. Saint Augustin était bien pénétré de cette vérité lorsqu'il disait : Hélas! Seigneur, quels ont été les égarements de ma vie passée? Je vous allais chercher bien loin et vous étiez bien près : *Intus eras et ego foris;* vous étiez renfermé au dedans de moi, et j'étais tout dissipé au dehors, et c'est ce qui faisait qu'en vous cherchant toujours, je ne vous trouvais jamais. Enseignez-moi donc, Seigneur, à vous chercher avec empressement, avec persévérance et avec amour, car je ne puis vous chercher si vous ne me l'enseignez, ni vous trouver si vous ne vous montrez vous-même. Faites aussi, Seigneur, que je vous cherche en vous désirant, et que je vous désire en vous cherchant, que je vous trouve en vous aimant, que je vous aime en vous trouvant et que je vous possède enfin d'une possession si parfaite que je ne me sépare jamais de vous. C'est en cette manière que la sainte Vierge chercha son fils et qu'elle mérita de le trouver dans le temple pour ne plus se séparer de lui qu'à la mort. Encore cette séparation ne fut que de corps, mais jamais d'esprit.

Souvenez-vous donc, mes frères, que ce n'est que dans le temple, c'est-à-dire dans la solitude et dans la retraite qu'on trouve Jésus-Christ; ne vous a-t-il pas dit, il y a longtemps : Je quitte ce monde et je retourne à mon Père. Non, il ne peut demeurer dans ce monde, il est trop corrompu dans ses mœurs et il a trop d'opposition à sa sainteté. Jésus-Christ est le Dieu de la paix, il aime le calme et le silence, et le monde n'aime que la guerre, les querelles et les procès; Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie, et le monde est toujours dans l'égarement, dans le mensonge et dans la mort; Jésus-Christ est bon, sincère et fidèle, et le monde est un traître, un fourbe et un perfide. Jésus-Christ ne prêche que l'humilité et la pauvreté d'esprit, le monde n'est rempli que d'un esprit d'orgueil, d'ambition et d'avarice; Jésus-Christ sanctifie et rend heureux tous ceux à qui il fait part des amertumes de son calice, le monde damne et corrompt tous ceux qu'il caresse et qu'il enivre de ses plaisirs empoisonnés; tellement qu'une âme pénitente ayant eu, après tant de recherches et de fatigues, le bonheur de retrouver son Dieu, elle connaît et distingue parfaitement la voix de Jésus-Christ d'avec celle du diable, de la chair et du monde. Elle remarque que le monde lui crie : *Deficio*; je manque et je péris avec tous ceux qui s'appuient sur moi; que la chair lui crie : *Inficio*, je corromps et je salis tous ceux qui s'attachent à moi; que le diable lui crie : *Decipio*, je trompe et j'abuse tous ceux qui se fient à moi. Mais que Jésus-Christ lui crie dans le fond du cœur : *Reficio*, je soulage et je rassasie tous ceux qui viennent à moi. O que n'avons-nous l'oreille aussi délicate que saint Bernard, nous rejetterions toutes ces voix trompeuses et nous n'écouterions que celle de la vérité, qui nous conduit avec assurance parmi les sentiers de ce monde jusqu'au port du salut éternel. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE.

Pater mi, si aperuisti os tuum ad Dominum, fac mihi quodcumque pollicitus es, concessa tibi ultione atque victoria de hostibus tuis.

Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi tout ce que vous avez promis, après la grâce que vous avez reçue de prendre vengeance de vos ennemis, et d'en remporter une si grande victoire (*Juges, ch. XI*).

Quoique ce soit un spectacle bien extraordinaire, et qui offense la nature et la religion tout ensemble, de voir un père sacrifier ses enfants, et leur donner la mort après leur avoir donné la vie, j'en remarque pourtant dans l'histoire sainte et profane trois exemples fameux, tant parmi les gentils, que parmi les Juifs et les chrétiens. Abraham, le père du peuple fidèle, se mit en devoir de sacrifier son fils unique par un acte héroïque d'obéissance et de soumission au commandement de Dieu (*Genes.*, XXII, 10). Junius Brutus consul romain fit couper la tête à deux de ses fils en haine des Tarquins, et les sacrifia tous deux à la liberté du peuple, à l'amour de la patrie, et à la grandeur de la république. Leonigilde, roi des Goths sacrifia le prince Hermenegilde son fils à la passion furieuse qu'il avait d'élever l'arianisme sur les ruines de la foi de Nicée, et d'entretenir ses sujets dans leur rébellion contre Dieu et contre l'Eglise. Si l'antiquité sainte et profane nous a fait voir des pères assez religieux, politiques ou im-

pies pour sacrifier leurs fils par des raisons d'état ou de religion ; elle nous en représente encore trois autres parmi les mêmes nations qui ont eu la cruauté ou le courage de sacrifier leurs filles par une fausse ou véritable piété. La mythologie, où l'histoire fabuleuse nous fait voir un Agamemnon, roi d'Argos et de Mycène, qui sacrifie sa fille Iphigénie pour obtenir la prospérité de ses armes, et pour apaiser la colère des dieux (*Ovid.*, *l.* XII, *Metamorph.*). L'histoire sainte nous représente un Jephté, juge et capitaine du peuple de Dieu, qui sacrifie sa fille pour accomplir son vœu, et pour rendre grâces au Seigneur des armées, d'une fameuse victoire remportée sur ses ennemis (*Judic.*, XI, 36). Et enfin l'histoire ecclésiastique nous représente avec horreur un certain Dioscore, grand seigneur de la ville de Nicomédie, qui sacrifie sa fille unique appelée Barbe à la haine implacable qu'il avait conçue contre la religion catholique, et à la folle et aveugle vénération qu'il avait pour les faux dieux (*Surius ex S. Joan. Damasc.*). Je ne m'arrête point ici au premier sacrifice du roi d'Argos ; car, comme les poëtes ont tourné en contes fabuleux les histoires véritables qu'ils ont tirées de nos divines Ecritures, il est certain qu'Agamemnon et Iphigénie ne sont proprement que le Jephté et sa fille, dont le Saint-Esprit nous a conservé la mémoire dans les livres sacrés. Mais arrêtons-nous, messieurs, à considérer l'admirable conformité qui se rencontre entre les aventures de ces deux derniers pères, de Jephté et de Dioscore, quoique avec des circonstances bien contraires. Le premier adore le vrai Dieu, le second n'adore que des idoles ; le premier immole sa fille comme un sacrificateur, le second égorge la sienne comme un bourreau. Jephté sacrifie sa fille avec un esprit de piété et de religion ; Dioscore sacrifie la sienne avec un esprit d'impiété et de barbarie. Jephté, en répandant le sang de sa fille, rend un culte suprême à la majesté du Dieu d'Israël ; Dioscore, en répandant le sang de la sienne, rend un culte sacrilége aux dieux tutélaires de l'empire. Mais s'il y a tant de différences entre les deux pères quant à leur esprit, à leur religion et à leur intention ; il faut avouer qu'il y a une admirable ressemblance entre les deux filles, quant à leur esprit, à leur piété et à leur soumission. Celle-là dit à son père avec une grandeur d'âme digne d'une héroïne du christianisme : *Pater mi, si aperuisti os tuum ad Dominum, fac mihi quodcumque pollicitus es :* Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi tout ce que vous lui avez promis, ma vie ne vous doit pas être assez chère pour me la vouloir conserver au prix d'une infidélité. Oh ! que ce sentiment est noble pour une jeune princesse juive ! Mais ceux de l'illustre Barbe ont été encore d'autant plus nobles, plus généreux et plus élevés que l'Evangile nous porte à une plus éminente perfection que la loi ; que les sacrifices de l'Eglise sont plus agréables à Dieu, que ceux de la synagogue, et que les victimes de la religion chrétienne sont plus pures que celles de la religion judaïque. C'est ce que vous vous verrez dans le panégyrique de cette sainte, après que nous aurons salué Marie : *Ave, Maria.*

J'avoue, messieurs, que j'ai trouvé peu de choses dans l'Ecriture qui m'aient fait concevoir une plus haute idée de la grandeur et de la majesté de Dieu, aussi bien que de sa tendresse et de sa compassion envers les pécheurs, que ces paroles qu'il nous dit par un prophète : Je ne laisserai point agir ma colère dans toute son étendue, et je ne me résoudrai point à exterminer Ephraïm : *Quoniam Deus ego, et non homo* (*Osée*, XII, 9), parce que je suis Dieu, et non pas homme. Admirable raison pour laquelle Dieu n'extermine pas le pécheur qui l'offense et qui le fuit : c'est, dit-il, parce que je suis Dieu, non pas un homme. Quand les hommes frappent leurs ennemis, c'est pour les perdre, c'est pour les exterminer. Mais quand Dieu menace ou frappe les siens, c'est pour les sauver, et pour les appeler à lui. Mais voyons encore quelle force, quelle violence il emploie pour rappeler ces fugitifs, et ces déserteurs à son service : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis* (*Ibid.*, XI, 4). Je les attirerai à moi, dit-il, par tous les charmes qui peuvent gagner le cœur des hommes, et par les chaînes de la charité. O ! que cette conduite est digne de la bonté de Dieu ! il nous veut attirer par la douceur et non pas par la force, par l'amour et non pas par la crainte, par des chaînes d'or, et non point par des chaînes de fer. Mais afin de vous faire mieux comprendre cette conduite amoureuse de Dieu envers les hommes, il faut savoir que trois sortes de personnes ont accoutumé de se servir de chaînes et de liens, pour attirer quelqu'un à elles pour les tenir dans la dépendance et dans la soumission. Les vainqueurs s'en servent à l'égard des vaincus ; les maris à l'égard de leurs épouses ; les prêtres à l'égard de leurs victimes : les vainqueurs, se servent de chaînes, à l'égard des vaincus, lorsque changeant le droit qu'ils ont de leur donner la mort, en celui qu'ils ont de les tenir en servitude, ils leur conservent la vie, mais ils leur ôtent la liberté (*Just. in just. de jure pers. Lib.* IV, 55, 1) ; c'est en ce sens que le prince des apôtres parlant du dur et honteux esclavage dans lequel les pécheurs gémissent sous la tyrannie de leurs passions, prouve la nécessité indispensable de cette servitude par ce principe du droit des gens : *A quo quis superatus est, hujus et servus est* (II *Petr.*, II, 19). Celui qui est vaincu par un autre, devient nécessairement l'esclave de son vainqueur : ce sont là les lois de la guerre qui ont cours parmi toutes les nations. 2° Comme le mariage est un nœud sacré et un lien indissoluble, les personnes mariées doivent vivre dans une espèce de servitude, renoncer aux douceurs de la liberté : c'est ce que l'apôtre saint Paul leur représente avec des expressions fortes pour

leur faire sentir la pesanteur de leur joug, lorsque s'adressant à la femme à qui la soumission est tombée en partage et en châtiment, il dit : *Mulier alligata est legi quanto tempore vir ejus vivit* (I *Cor.*, VII, 39). La femme est liée par la loi pendant la vie de son mari, ainsi il n'y a que la mort d'une partie, qui puisse rendre à l'autre sa liberté perdue. C'est en ce sens qu'un ancien évêque qui vivait vers la fin du sixième siècle, dit qu'il y a cette différence entre les divers états de la virginité, du célibat et du mariage; que dans l'état de virginité la paix est profonde; dans le célibat, les peines sont adoucies; mais que dans le mariage, la servitude est insupportable : *Virginitas pax*, *cœlibatus redemptio*, *conjugium captivitas* (*S. Adhelm. tom.* III, *bibl.* PP.). La vierge, ajoute ce Père, est semblable à une reine qui conserve la paix dans son royaume; la veuve est semblable à une maîtresse qui vit en repos dans son domestique; mais la femme mariée est semblable à une pauvre esclave qui doit obéir à plusieurs maîtres : *Virgo est regina*, *continens est domina*, *conjugata ancilla*. Enfin, c'était la coutume des anciens sacrificateurs de lier la victime avec de bonnes cordes, de peur qu'au premier coup de hache ou de marteau, elle ne se dérobât aux prêtres, au sacrifice et à l'autel. C'est cette religieuse cérémonie qu'Abraham voulut observer dans le sacrifice de son fils; puisque l'Ecriture le dit formellement en ces termes : *Cumque alligasset Isaac filium suum* (*Genes.*, XXII, 9). Ce Père plein de foi et de courage ayant lié son fils Isaac, le mit sur le bûcher qu'il avait dressé sur l'autel : figure admirable de Jésus-Christ, victime des péchés du monde, qui devait être attaché à une colonne avec des cordes, et sur sa croix avec des clous, comme sur l'autel de son sacrifice !

Or, comme le Fils de Dieu est venu au monde selon les différentes idées que nous en trace l'Ecriture; en qualité de vainqueur du diable, de la mort et du péché : *Exiit vincens ut vinceret* (*Apoc.*, VI, 2); en qualité d'époux des âmes chastes et fidèles : *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo* (*Psal.* VIII, 5); et en qualité de grand prêtre de la nouvelle loi, et de pontife de la nouvelle Eglise : *Christus assistens Pontifex futurorum bonorum* (*Heb.*, IX, 11); il ne s'est pas contenté d'apporter du ciel un feu divin, comme il le dit lui-même, pour embraser les cœurs de tous les hommes; et une épée tranchante pour diviser l'esprit d'avec la chair; mais encore des liens et des chaînes pour nous attacher tous à lui. Il nous en avait fait la promesse, il nous a tenu parole. En même temps qu'il a été élevé sur sa croix, comme un vainqueur sur son char de triomphe, il nous y a tous attachés comme de bienheureux captifs pour monument éternel de la grandeur de sa victoire, et du recouvrement de notre liberté : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem* (*Psal.* LXVII, 19). En même temps qu'il s'est couché sur cette croix comme un époux sur son lit nuptial : *Thalamus parturientis*, l'appelle saint Augustin (*Lib.*, I, *de simb.*, *cap.* VI), il s'est uni avec les âmes fidèles, comme avec ses chastes épouses par les liens d'une foi vive, et d'une charité parfaite : *Sponsabo te mihi in fide* (*Osée*, II, 20). Enfin, en même temps qu'il est monté sur la croix, comme un prêtre à l'autel, il nous y a attachés avec ses clous pour nous faire offrir avec lui un même sacrifice en unité d'esprit et nous rendre par sa grâce des hosties saintes, vivantes et agréables à Dieu : *Hostiam viventem*, *sanctam*, *Deo placentem* (*Rom.*, XXII, 1). Mais, certes, il faut avouer, messieurs, que sainte Barbe s'est distinguée d'une manière admirable entre les bienheureuses captives de cet adorable vainqueur; entre les fidèles épouses de ce divin époux; et entre les innocentes victimes de ce prêtre éternel. Je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle a acheté à grand prix ces trois qualités illustres, dont elle a tiré toute sa gloire, aussi bien que sa sainteté : elle a sacrifié les douceurs de sa liberté à la gloire d'une longue prison; elle a sacrifié les plaisirs du mariage au vœu d'une perpétuelle virginité; elle a sacrifié l'amour de la vie au désir d'une cruelle mort. C'est-à-dire, messieurs, qu'elle a tout sacrifié pour appartenir uniquement à Jésus-Christ, sa liberté, ses plaisirs et sa vie. Elle a renoncé à sa liberté, pour mériter l'honneur d'être son humble servante; elle a renoncé au mariage, pour mériter l'honneur d'être sa chaste épouse; elle a renoncé à la vie pour mériter l'honneur d'être son innocente victime. Voilà les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Il fallait être aussi bien instruite des vérités du christianisme que l'était sainte Barbe, pour sacrifier avec autant de courage qu'elle fit, les douceurs de sa liberté à l'amour d'une longue prison, pour mériter l'honneur d'être l'humble servante de Jésus-Christ, son conquérant et son vainqueur. Pour bien comprendre la nature et le mérite de cette action, il faut considérer trois circonstances qui ont concouru à la rendre héroïque, et digne de l'admiration de tous les siècles : savoir le privilége de la liberté naturelle qu'on lui a ravi, et dont elle agrée la privation; le séjour d'une étroite prison où elle est renfermée, et dont elle chérit l'horreur; l'austérité de la religion chrétienne à laquelle elle s'est soumise, et dont elle aime toutes les rigueurs. Mais tout cela paraît peu de chose à cette grande sainte pour mériter l'honneur d'être la captive de son vainqueur, ou l'humble servante de Jésus-Christ. Examinons ceci dans le détail.

L'homme ayant été créé de Dieu dans la grâce, aussitôt que dans la nature, il avait été aussi créé dans une si souveraine liberté, qu'étant le maître absolu de tout le monde, il n'était soumis qu'à Dieu seul. Voilà la source et le principe de cet amour naturel que nous avons tous de conserver le privilége de notre liberté, qui est l'apanage de notre première naissance, la première insti-

tution de la nature, et la première faveur que nous avons reçue de Dieu avec la raison. C'est pour la conservation de cette liberté que les hommes ont pris souvent les armes les uns contre les autres, les sujets contre leurs princes, les valets contre leurs maîtres, et les enfants contre leurs pères, comme contre des tyrans, et l'on a vu même de grands hommes dans tous les siècles, et parmi toutes les nations qui, par cet amour naturel de la liberté, ont préféré une glorieuse mort à une honteuse servitude. Je sais bien, messieurs, qu'il y a peu de conditions au monde auxquelles il n'y ait quelque espèce de servitude et dépendance attachée, l'état même d'innocence n'en aurait pas été exempt, et il s'y serait trouvé des supérieurs et des inférieurs pour le bon gouvernement de cette heureuse et florissante république. Mais comme le péché a porté le désordre dans toutes les conditions des hommes, aussitôt que la corruption dans leur nature, dans leurs esprits et dans leurs volontés; il ne faut pas s'étonner si l'autorité des supérieurs est dégénérée en tyrannie, et si la soumission des inférieurs s'est changée en esclavage. L'antiquité en a vu de funestes exemples dans l'humeur farouche et impérieuse de plusieurs tyrans, comme des Théagènes de Mégare, des Cypselle de Corinthe, des Hannon de Carthage, des Denis de Syracuse, des Pisistrate et des Phalaris, qui ont mis leurs peuples dans les fers, et qui les ont fait gémir pendant tout leur règne sous une dure captivité. Le mauvais exemple s'est étendu encore plus loin, il s'est trouvé des peuples parmi lesquels la puissance paternelle était devenue suprême et tyrannique, les pères se servaient de leurs enfants comme de valets, et les vendaient comme des esclaves.

Enfin le mal a été si universel et si contagieux, qu'il a infecté même les mariages. Il s'est trouvé des maris si dépourvus d'humanité et de raison, qu'ils ont traité leurs femmes avec la dernière indignité; nulle considération, nulle complaisance, nulle honnêteté, nul amour pour elles, et pour comble d'injustice et de cruauté, ils s'en sont servis non pas comme de leurs compagnes, mais comme de leurs servantes. Je ne sais pas aussi, si ce n'est point par droit de représailles, qu'il s'est trouvé quelquefois des femmes qui, pour venger les injures du sexe ont traité leurs maris avec tant de hauteur et d'empire, que de leurs maîtres elles en ont fait leurs valets. Je crois, si je ne me trompe, que les femmes romaines ont été remplies de cet esprit d'orgueil et de domination, puisque Cicéron nous décrivant la condition d'un mari, ne nous la représente pas beaucoup différente de celle d'un esclave : *An ille liber est,* dit-il, *cui mulier imperat, cui leges imponit, præscribit, jubet, vetat quod videtur? Qui nihil imperanti negare potest, nihil recusare audet? Poscit, dandum est : vocat, veniendum : ejicit, abeundum, minatur, extimescendum* (*Cicero, in parad.*). Peut-on se persuader que cet homme soit libre auquel la femme commande en souveraine, auquel elle donne la loi, auquel elle ordonne, ou défend tout ce qu'il lui plaît? Pauvre mari qui n'a ni le pouvoir ni la hardiesse de refuser le service qu'on exige de lui. Si sa femme lui demande quelque chose, il faut tout accorder; si elle l'appelle, il faut aller; si elle le chasse, il faut sortir; si elle le menace, il faut trembler : vous jugerez après cela, messieurs, de la liberté de cet homme, comme il vous plaira. Pour moi, dit l'orateur romain, j'estime qu'il n'est pas seulement simple serviteur : *Sed nequissimum servum*, mais le plus malheureux de tous les esclaves, fût-il né de famille patricienne. Ainsi vous voyez que tous ces outrages, et ces violences faites à des personnes naturellement libres, ne sont propres qu'à inspirer à tout le monde une plus grande haine de la tyrannie, une plus grande horreur de l'esclavage et un plus grand amour de la liberté.

Cependant, messieurs, c'est de cette précieuse liberté dont sainte Barbe a fait un sacrifice à Jésus-Christ comme à son vainqueur dès sa plus tendre jeunesse. Mais qu'admirerons-nous ici davantage? Ou la vertu de la fille, ou la cruauté du père? ou la constance de Barbe, ou la tyrannie de Dioscore? Jamais l'histoire a-t-elle fait voir un exemple d'éducation pareille à celle que ce père barbare donne à sa fille. Elle est jeune, elle est belle, elle est unique, elle est héritière de tous ses biens, et plus considérable encore par sa vertu, que par sa naissance et par sa fortune. Mais allez, jeunesse, beauté, vertu, dons de la nature et de la grâce, vous n'adoucirez point l'humeur farouche de cet homme; il a renoncé à la tendresse et à la qualité de père, pour ne prendre que la dureté d'un comite, et la qualité d'un geôlier : et quoiqu'il regarde cette innocente demoiselle comme sa fille et son héritière, il la traite néanmoins comme une esclave et une prisonnière. Nulle douceur pour elle, nulle complaisance pour ses inclinations quoique vertueuses, nul commerce, nulle conversation ni avec les domestiques ni avec les étrangers, nulle récréation innocente, nul honnête divertissement, conforme à son âge, à son sexe, à sa condition, en un mot nulle douceur dans la vie, non pas même une femme confidente à laquelle elle puisse ouvrir son cœur, et avec laquelle elle puisse se consoler des ennuis de sa captivité. Peut-on voir un plus dur esclavage, puisqu'il ne s'y trouve pas une ombre de liberté?

En effet si Cicéron appelle la liberté : *Potestas vivendi ut velis* (*In par.*) : le pouvoir ou la puissance de vivre à discrétion, et d'agir selon sa volonté, jamais fille n'a eu moins de liberté sous la conduite la plus dure et la plus sévère de ses parents, que sainte Barbe sous le gouvernement inflexible de son père. Hélas! cette aimable captive n'a jamais rien fait selon le choix de sa volonté, ni selon le penchant de son cœur. On ne s'étudiait au contraire qu'à rompre toutes ses inclinations les plus innocentes, et à ne

l'occuper qu'à de certaines choses qui ne pouvaient ni lui plaire, ni la divertir : ainsi sa condition était plus malheureuse que celle de la plus misérable servante du logis. Cependant, messieurs, c'est ici que cette fille admirable nous a appris par son exemple, le secret de nous faire un exercice de vertu toute volontaire de la violence de son état, et de la nécessité de son esclavage. Elle considérait pour trouver ses chaînes douces et agréables, qu'elle appartenait à deux maîtres aux volontés desquels elle devait être soumise : à Jésus-Christ et à Dioscore; à Jésus-Christ comme à son vainqueur, à Dioscore comme à son père. Elle appartenait à celui-ci par les loix de la nature et de la naissance ; et à l'autre par titre de conquête et de rédemption. Elle regardait toutes les volontés de son père, quoique dures et barbares, comme des interprétations de celles de Jésus-Christ, et qui par conséquent lui paraissaient justes, saintes et raisonnables. Tellement qu'en obéissant à Dioscore, elle se persuadait par un principe de foi et de religion, qu'elle obéissait à Jésus-Christ, c'est aussi ce qui rendit infiniment agréable à son adorable vainqueur, le sacrifice qu'elle lui fit de sa liberté. O que ce sacrifice fut digne de la pureté du cœur de celle qui l'offrait, et de la majesté de celui auquel il était offert. Car si la dignité du sacrifice s'emprunte de l'excellence et de la noblesse de la victime, quel sacrifice plus agréable peut-on offrir à Dieu que celui de notre liberté? C'est une victime si précieuse, que Dieu même ne veut pas user de son droit et de son souverain domaine, pour nous obliger de la lui sacrifier par force; il se contente de la demander par amour. C'est en cette manière que sainte Barbe a offert la sienne à Dieu, et qu'elle s'est fait un plus grand honneur d'être l'humble servante de Jésus-Christ par son sacrifice, que d'être la fille unique de Dioscore par sa naissance.

Mais ce n'est pas tout; le sacrifice que sainte Barbe a fait de sa liberté n'a point été consommé par toutes ces rigueurs et ces violences; la cruauté du père et la constance de la fille ont été encore plus loin. Dioscore touché de repentir ou de jalousie de cette ombre de liberté qu'il avait laissée à la fille, de s'aller quelquefois promener dans les jardins, ou dans les appartements du château, résolut de la rendre tout-à-fait invisible au monde, et de la dérober aux yeux des hommes, de peur que sa beauté ne lui attirât des amants. Ce fut pour exécuter ce barbare dessein qu'il la renferma dans une grosse tour, et qu'il lui pratiqua dans l'endroit le plus incommode non pas une chambre, mais une prison si étroite et si obscure, qu'à peine était-elle éclairée de la lumière du jour. Ce fut ici, messieurs, que cette aimable et vertueuse fille eut besoin d'appeler à son secours tout ce que la foi, la raison et la grâce peuvent donner de force à un esprit humain pour pouvoir survivre à sa liberté perdue, et pour soutenir, sans murmurer et sans se plaindre du malheur de sa naissance, la cruauté de son père et la rigueur de sa prison.

En effet la prison a quelque chose de si odieux pour une âme noble et généreuse, qu'elle la regarde comme un supplice plus insupportable que la mort. C'est dans cette pensée, si je ne me trompe, que Tertullien a composé un livre exprès, et l'a dédié aux bienheureux martyrs de Carthage pour les encourager, non pas tant à souffrir les douleurs de la mort avec patience, qu'à soutenir les incommodités de leur prison avec fermeté; comme si la nature avait plus d'horreur à souffrir celle-ci, que celle-là. Et afin de donner plus de force à son discours, il leur représente les secours admirables que Dieu leur donne dans leurs cachots pour adoucir la pesanteur de leurs chaînes, et pour leur faire aimer leur captivité. Il est vrai, dit-il, ô les bénis, désignés martyrs du Seigneur : *Benedicti martyres designati* (*Lib. ad Mart. cap.* 1.). Que je vois plusieurs choses dans vos prisons qui effraient les sens, et qui font révolter toute la nature. J'y vois l'infamie, la contrainte, l'obscurité et la puanteur, et j'avoue que ces quatre sortes de maux sont capables d'ébranler le courage le plus intrépide; l'infamie offense l'honneur, la contrainte ravit la liberté, l'obscurité tourmente la vue, la puanteur blesse l'odorat. Mais consolez-vous, mes frères, Dieu a trouvé le secret de guérir tous ces maux par des remèdes contraires. Il a changé l'infamie de votre prison en un véritable honneur, il en a changé la contrainte en une véritable liberté; il en a changé l'obscurité en une céleste lumière, et il en a changé la puanteur en une odeur douce et agréable.

Dites-moi, mes frères, ajoute cet auteur pour prouver toutes les parties de sa proposition, y a-t-il maintenant dans Carthage un lieu plus honorable que celui de votre prison, puisque le Saint-Esprit l'a consacrée par sa présence, et qu'il en a fait un nouveau temple pour y recevoir le sacrifice de vos prières, de vos larmes et de vos gémissements. N'affligez donc point cet esprit consolateur par votre zèle indiscret, par votre tristesse ou par votre impatience, car je veux bien que vous sachiez que s'il n'était pas entré le premier dans ce cachot pour vous y préparer la place, vous n'y seriez pas maintenant renfermé et vous n'auriez pas l'honneur d'y être remplis de sa grâce et assistés de sa présence : *Si enim non vobiscum nunc introisset, nec vos illic hodie fuissetis* (*Ibid.*, I) : s'il a changé l'infamie de votre prison en un véritable honneur, il en a aussi changé la contrainte en une véritable liberté ; car il est écrit que partout où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté (II *Cor.*, III, 17), le corps peut être chargé de chaînes, mais rien ne peut retenir l'esprit captif, il anime la chair, mais il n'en est pas si esclave qu'il ne puisse prendre son essor et s'élever au-dessus d'elle, au-dessus du monde, au-dessus de toutes les créatures et pousser son vol jusqu'à Dieu : *Et si corpus includitur*,

omnia spiritui patent (*Tertul. Ibid.*, *cap.* 2) : j'avoue aussi que vous êtes ensevelis dans votre cachot dans la nuit et dans les ténèbres qui vous représentent les ombres de la mort : *Sed lumen estis ipsi*; mais considérez que vous êtes non-seulement des enfants de lumière, mais que, selon la parole du Seigneur, vous êtes vous-mêmes la lumière du monde : celle du soleil qui éclaire les yeux de votre corps, vous est commune avec les bêtes, mais celle de la grâce qui éclaire vos esprits ne vous est commune qu'avec les anges. Enfin il est vrai que vous ne respirez dans votre prison qu'une puanteur mortelle : mais souvenez-vous que vous êtes, comme dit l'Apôtre, la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu. Que vous importe-t-il donc, ajoute ce docte Africain : *ubi sitis in sæculo, qui extra sæculum estis* (*Ibid.*), en quel lieu du monde vous soyez, puisque vous vous êtes déjà séparés de tout le monde.

Mais comme si ces raisons ne suffisaient pas pour convaincre ces bienheureux martyrs de la vérité de sa proposition, il prouve, par des raisons toutes contraires, que c'est dans le monde et non point dans les cachots qu'on trouve une véritable infamie contraire au véritable honneur, une véritable contrainte contraire à la véritable liberté ; de véritables ténèbres contraires à la véritable lumière, et une véritable puanteur de vices opposés à la bonne odeur des vertus ; et, à juger sainement des choses, ne faut-il pas tomber d'accord, dit-il : *Ipsum magis mundum carcerem esse :* que tout ce monde n'est qu'une grande et affreuse prison : peut-on voir de plus épaisses ténèbres que celles où il est enseveli, puisqu'elles aveuglent non pas les yeux du corps, mais ceux de l'âme : *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant :* peut-on voir des chaînes plus pesantes que celles dont le monde charge les âmes de ses esclaves, sans les laisser jamais respirer un moment en paix et en liberté : *Graviores catenas induit mundus quæ ipsas animas constringunt :* quelle puanteur mortelle le monde n'exhale-t-il pas de tous côtés, par les crimes contagieux et les passions honteuses qui infectent presque généralement toutes les personnes, de tout âge, de tout sexe et de toute condition? *Immunditias expirat mundus, libidines hominum.* Enfin où trouvera-t-on moins d'honneur et plus d'infamie que dans le monde, puisqu'à le définir par sa principale propriété, il n'est autre chose qu'une prison universelle toute remplie de criminels, d'impies, de parricides, de voleurs, de scélérats, de gens en un mot qui ont tous mérité la mort, et qui sont dignes du dernier supplice, c'est-à-dire tout le genre humain : *Plures postremo mundus reos continet scilicet universum hominum genus.*

Si les bienheureux martyrs de Carthage ont eu besoin de ces saintes considérations pour s'armer d'une forte patience dans leur prison, et pour en souffrir toutes les injures avec une fermeté digne de la bonne cause qu'ils voulaient défendre, je me persuade que ces mêmes considérations n'ont pas été inutiles à sainte Barbe pour trouver quelque douceur dans son cachot. Car je ne doute pas que le diable, le monde, la chair et surtout l'amour-propre plus ingénieux à tromper un jeune cœur que les autres passions plus violentes, ne lui représentassent avec de vives couleurs, l'infamie, la contrainte, l'obscurité et la puanteur de sa prison, pour la jeter dans le désespoir ou dans l'impatience : mais elle trouva le secret de tromper elle-même ses ennemis et de faire servir la cruauté de son père à l'exécution des desseins de Dieu. Son père l'avait renfermée dans cette prison pour la tenir en servitude, et Dieu lui en fit un temple pour y recevoir le sacrifice de sa liberté. Son père la traitait comme une malheureuse prisonnière, et Dieu la regardait comme une sainte solitaire; son père lui fit souffrir l'infamie, la contrainte, l'obscurité, la puanteur et toutes les injures d'un cachot pour lui inspirer autant d'horreur pour la religion chrétienne que pour sa captivité; et Dieu, au contraire, se servit de ces mauvais traitements pour lui inspirer plus d'amour pour la vertu que pour la liberté. En effet, comme les saints, par une sagesse ingénieuse, savent profiter des plus fâcheux accidents de la vie et convertir même le mal en bien, tous les lieux leur sont indifférents, soit parce que Dieu les remplit tous par sa présence, soit parce qu'eux-mêmes les sanctifient tous par leur piété. C'est par ces grandes vues que la foi donne à ceux qui servent Dieu en esprit et en vérité et qui l'aiment d'un cœur pur et sincère, que les bienheureux martyrs trouvaient dans les prisons et dans les amphithéâtres de certains charmes secrets et de certaines beautés invisibles, qu'ils ne remarquaient pas dans les palais des rois. Je ne m'en étonne pas, dit Tertullien : *Hoc præstet carcer christiano, quod eremus prophetis* (*Ibidem ut supra, cap.* 2) : La prison est à un chrétien ce que les déserts ont été aux prophètes; c'est-à-dire des lieux de retraite, de prières, d'oraison, de repos, de silence et de communications avec Dieu.

Dites-nous donc maintenant, ô grande sainte Barbe, quelles étaient les pensées de votre esprit et les mouvements de votre cœur, en vous voyant dans la fleur de votre âge, réduite par l'humeur implacable de votre père dans une si dure captivité? Hélas ! à peine êtes-vous hors du berceau, que vous voilà dans une prison; à peine avez-vous commencé de connaître le monde, qu'on vous en ôte la vue et la conversation; à peine avez vous ouvert les yeux à la lumière du jour qu'on vous ensevelit dans les ténèbres; vous êtes belle et vertueuse, et l'on vous traite en méchante et en criminelle. Ah! mes frères, que les pensées de sainte Barbe étaient bien contraires à celles des filles du siècle, puisqu'elle regarde sa prison comme un paradis. Bien loin d'y trouver de l'infamie, elle y rencontre le vrai honneur; bien loin d'y être dans un état de contrainte, elle y jouit d'une véritable liberté; bien loin d'y être

enveloppée de ténèbres, elle s'y trouve tout environnée de lumières! bien loin d'y être dans la puanteur, elle y respire l'agréable odeur des lis, des œillets et des roses; ainsi son esprit enivré d'un torrent de chastes plaisirs et d'innocentes délices, déplore l'aveuglement de ses compagnes qui sont engagées dans l'amour du monde et dans les voluptés des sens, soit par le malheur de leur naissance, soit par un effet de leur mauvaise éducation. Elle regarde le monde comme l'affreuse prison du genre humain, où l'on ne trouve partout qu'infamie, contrainte, ténèbres, puanteur, perfidie, déguisement, nulle vertu, nulle religion, nulle bonne foi, nul amour de Dieu, nulle crainte de ses jugements. O que toutes ces vues et ces réflexions rendaient la prison belle et agréable à notre sainte! son séjour lui paraissait plus délicieux que celui des grandes villes, et elle goûtait de plus pures douceurs dans son silence et dans sa solitude qu'elle n'aurait fait dans le cours, dans le jeu et dans les divertissements des dames de Nicomédie. Je ne m'étonne pas de ce parfait dégagement de toutes les choses du monde, c'est qu'elle avait appris les plus belles maximes de la religion chrétienne par les soins de sa mère et qu'elle les avait pratiquées dès son enfance malgré la fureur de son père.

Voici, messieurs, la dernière circonstance qui a rendu infiniment agréable à Dieu le sacrifice que sainte Barbe lui a fait de sa liberté. C'est que si elle a eu beaucoup à souffrir par des raisons de politique en qualité de fille unique de Dioscore, elle n'a pas eu moins à souffrir par des raisons de religion en qualité d'humble servante de Jésus-Christ. Pour entendre ma pensée, il faut remarquer que si Adam eût conservé son innocence, l'homme aurait pu s'aimer soi-même d'un amour innocent, parce qu'il n'aurait rien trouvé en soi qui ne fût l'ouvrage de Dieu, et par conséquent saint, parfait et digne d'être aimé. Le monde même n'aurait pas été un objet indigne de son affection, parce qu'il n'aurait point retenu son cœur parmi les créatures, ni ne l'aurait point empêché de se porter à Dieu; mais depuis la perte de la justice originelle, tout est si corrompu dans le monde et dans nous-mêmes, que nous nous devons défier de l'un et de l'autre, et que nous avons plus de sujet de les haïr que de les aimer. Or, il n'y avait que la religion chrétienne capable de nous inspirer la haine pour le monde et pour nous-mêmes. C'est l'effet admirable qu'elle a produit dans tous les saints, et particulièrement dans les martyrs; comme ils ont fait paraître en toutes les rencontres la haine qu'ils avaient pour le monde; le monde a fait ausssi éclater en toute sorte d'occasions la haine implacable qu'il avait contre eux : Jésus-Christ les avait préparés à en soutenir les plus cruelles épreuves, lorsqu'il leur avait dit en la personne de ses apôtres : si vous étiez de ce monde, c'est-à-dire si vous étiez des amis de ce monde, le monde serait aussi de vos amis; mais parce que vous êtes les ennemis irréconciliables du monde; le monde est aussi votre ennemi mortel. O que sainte Barbe l'a bien éprouvée cette haine du monde, dans l'humeur barbare de son père! elle pouvait s'attirer l'amitié de l'un et de l'autre en renonçant à Jésus-Christ et à sa religion; mais elle a préféré l'amour de Jésus-Christ à celui de son père et les austérités de la religion, à toutes les caresses du monde.

Voyez donc, messieurs, cette sainte entre le monde et la religion, l'un et l'autre la veulent attirer, et tous deux se disputent la gloire de l'avoir. Mais ce qui est ici de singulier et d'admirable dans cette dispute, c'est que le monde et la religion ne se servent que des voies de rigueur pour la gagner : nulle caresse, nulles promesses, nulle douceur ne sont employées pour la vaincre. Dioscore son père qui la veut engager dans le monde n'use que de rigueur, de menace, de servitude, de prison, de cruauté. Jésus-Christ son vainqueur qui la veut retenir dans la religion, ne lui promet d'un autre côté que croix, humiliation, souffrance, mortification, crucifiement de sa chair et de toutes ses passions, et haine d'elle-même : quel parti prendra l'innocente Barbe, et de quel côté penchera son jeune cœur? Ah! mes frères, elle n'hésitera point dans son choix : Dioscore est son père, il est vrai, mais Jésus-Christ est son Dieu et son vainqueur : elle appartient à celui-là par les lois de la nature et par le droit de naissance, mais elle appartient à celui-ci par les dons de la grâce et par le droit de régénération : elle doit la vie du corps au premier, mais elle doit la vie de l'âme au second : elle doit l'obéissance à son père, je l'avoue, mais elle la doit premièrement à Jésus-Christ. Son père veut qu'elle soit païenne et qu'elle adore les idoles, et ce serait un crime de lui obéir : Jésus-Christ veut qu'elle soit chrétienne et qu'elle n'adore qu'un Dieu, et ce serait impiété de lui désobéir. Son père veut qu'elle aime le monde, et Jésus-Christ lui commande de le haïr; auquel des deux engagera-t-elle son amour, auquel donnera-t-elle son cœur? auquel rendra-t-elle obéissance? auquel enfin sacrifiera-t-elle sa liberté? Ah! mes frères, j'entends son langage, je pénètre dans ses pensées, il me semble qu'elle dit hardiment :

> Ille meos primus qui me sibi junxit amores
> Abstulit, ille habeat secum servetque sepulchro.

Que celui qui m'a aimée le premier, et qui m'a engagée le premier dans son service et dans son alliance : oui, que celui-là auquel j'ai consacré mes premières flammes et mes plus tendres amours, les conserve encore pendant ma vie, et les retienne jusqu'après ma mort. S'il faut servir à quelque maître, à Jésus-Christ ou au monde, servons uniquement à Jésus-Christ; lui seul mérite notre amour et nos services. Servir au monde, c'est toujours servir, c'est être toujours esclave; mais servir à Jésus-Christ, c'est être libre, c'est régner, c'est participer à sa royauté. O! que saint Paul avait de hauts et de sublimes sentiments de cette noble servi-

tude, puisqu'il ne prend point de titre plus glorieux que celui, non pas de simple serviteur de Jésus-Christ, mais de son serviteur chargé de fers et de chaînes pour son saint amour, et pour la défense de son Évangile : *Ego Paulus vinctus Christi* (*Ephes.*, III, 1); moi, Paul, prisonnier de Jésus-Christ. Cet apôtre pousse encore plus loin l'honneur d'être le prisonnier de Jésus-Christ, puisque parlant au roi Agripa, il lui dit avec une noble fierté : Plût à Dieu que vous fussiez chrétien, et que vous, et tous ceux qui m'écoutent présentement fussiez tels que je suis : *Exceptis vinculis his* (*Act.*, XXVI, 29), à la réserve de ces liens. Chose admirable, saint Paul veut bien partager avec ce prince, et avec tous les Juifs et les gentils les dons, les grâces, les faveurs qu'il avait reçues de Dieu, mais il ne veut partager ses chaînes avec personne, il se les réserve à lui seul, parce qu'il en tire sa plus grande gloire, et sa plus pure félicité.

N'est-ce point de l'incomparable Marie qu'il avait emprunté ces généreux sentiments, puisque cette plus pure de toutes les vierges, entendant qu'un ange la saluait comme Mère de Dieu, elle se contente de prendre la qualité de sa très humble servante, et d'en faire son plus beau titre d'honneur : *Ecce ancilla Domini.* N'est ce pas encore à l'exemple de la divine Marie, que sainte Agathe entendant que Quintien, préfet de Sicile lui faisait ce reproche : *Nonne te pudet nobili genere natam, humilem et servilem christianorum vitam agere* (*Luc.*, I, 38)? n'as-tu point de honte, toi qui es issue d'un sang si noble et d'une famille si illustre, d'embrasser la vie chrétienne si basse, si servile, et si méprisée dans le monde? Tu te trompes, répondit-elle au tyran : *Multo præstantior est christiana humilitas et servitus, regum opibus et superbia :* sache que l'humilité et la servitude des chrétiens est plus glorieuse que toutes les richesses et les grandeurs des rois de la terre. Se faut-il étonner après cela, si sainte Barbe a eu des sentiments si élevés de la noblesse de la religion chrétienne, si elle a chéri sa prison, si elle a sacrifié sa liberté à Jésus-Christ, et si elle a fait sa plus grande gloire d'être l'humble servante et l'heureuse captive de cet adorable vainqueur. Mon Dieu, que je déplore l'aveuglement des chrétiens, de ne pas connaître autant qu'ils doivent, ou de ne pas estimer autant qu'il faut, la dignité et la noblesse de leur religion! l'amour déréglé qu'ils ont pour leur liberté, leur persuade faussement qu'être chrétien, et être esclave, n'est qu'une même chose, et cependant ils ne s'aperçoivent pas, aveugles qu'ils sont, qu'on ne trouve la véritable liberté que dans le christianisme : car, hélas! peut-on appeler liberté, et se faire un titre d'honneur de la funeste puissance qu'ont les libertins de pécher, de se perdre et de se damner dans le monde? réformons donc nos jugements, et soyons persuadés avec saint Augustin, que : *Vera et sana libertas est ut bonum opus fiat, non timore sed amore : non formidine pœnæ, sed delectatione justitiæ* (*Enarrat. in psal.* LXVII) : la vraie et la saine liberté consiste à faire une bonne œuvre par amour et non pas par crainte : par le plaisir de la justice, et non pas par l'appréhension du châtiment. Voilà justement la différence qu'il y a entre la liberté des esclaves du monde, et celle des serviteurs de Jésus-Christ. Ceux-là peuvent-ils se vanter de jouir d'une vraie et parfaite liberté, qui ne font leurs actions que par la crainte servile du châtiment, et ceux-ci, n'ont-ils pas plus de droit de se flatter qu'ils sont véritablement libres, puisque animés de l'Esprit de Dieu, il ne font leurs actions que par l'amour de la justice. Ceux-là sont esclaves d'autant de cruels tyrans, qu'ils ont de passions impérieuses qui les dominent. Ceux-ci ne sont serviteurs que de Jésus-Christ seul qui les gouverne; le joug du monde est pesant et insupportable, celui de la religion est doux et léger. Avouons que sainte Barbe a choisi le meilleur parti, puisqu'elle a sacrifié, non-seulement les douceurs de la liberté à l'amour de la prison, pour mériter l'honneur d'être l'humble servante de Jésus-Christ; mais encore les plaisirs du mariage à l'amour de la virginité, pour mériter l'honneur d'être sa chaste épouse. C'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Pour bien comprendre l'excellence de ce second sacrifice que sainte Barbe a offert à Dieu, il est à propos d'en bien examiner la nature, le mérite et les difficultés; mais afin de procéder avec ordre dans cet examen, il faut supposer premièrement que, quoique le mariage ait été institué de Dieu dans la loi de nature ou dans le paradis terrestre, qu'il ait été autorisé dans la loi de Moïse, et érigé en sacrement dans la loi de grâce, il faut pourtant tomber d'accord qu'il est inférieur à la virginité en dignité et en mérite. Il est vrai que Jovinien, Vigilantius et d'autres hérétiques se sont récriés contre cette proposition; ils ont employé tous les raisonnements humains, pour établir l'opinion contraire; ils ont soutenu que le mariage étant établi comme un moyen nécessaire à la conservation de notre espèce, qui est un bien commun, il était préférable à la virginité, qui n'est au plus qu'un bien particulier. Ils ont ajouté à cela, que Dieu ayant consacré le mariage de nos premiers parents, dès le commencement des siècles, et leur ayant fait le commandement de la génération : *Crescite et multiplicamini* (*Gen.*, I, 28), leurs enfants ne pouvaient se dispenser de l'observance de ce précepte, sans se rendre prévaricateurs de la loi, destructeurs du monde, et ennemis du genre humain. Mais tous les docteurs catholiques, combattant ces fausses raisons qui semblent donner une ombre de vérité au mensonge, répondent fort sagement que comme tous les habitants d'une même ville ne sont pas obligés d'exercer tous un même métier, quoiqu'ils en aient la permission et l'habileté nécessaire pour s'en acquitter, tous, par exemple, ne doivent pas

être charpentiers, peintres, tailleurs, maçons ; mais il suffit qu'il y en ait de chaque art autant qu'il en faut pour l'utilité publique : de même, dit saint Thomas, chaque homme en particulier n'est pas obligé de faire une action qui regarde le bien commun de toute l'espèce ; mais il suffit que, dans la multitude, il s'en trouve un assez grand nombre qui satisfasse à cette obligation. Or, Dieu merci, nous ne sommes pas réduits dans le péril de voir désoler la terre, et périr le genre humain par le défaut du mariage : le monde est maintenant si peuplé, que s'il n'était éclairci de temps en temps par la peste, la guerre, la famine et les autres fléaux de la justice de Dieu, que Tertullien appelle *tonsura insolescentis generis humani* (*lib.* III, *cont. Gent.*, *c.* 336), les villes ne seraient pas assez grandes pour contenir tous les hommes, ni la terre ne serait pas assez féconde en biens pour les nourrir. Quel crime y a-t-il donc, si quelques personnes consacrées à Dieu renoncent à cette inclination générale de la nature, par un secours particulier de la grâce, et s'ils donnent la préférence à la virginité, par dessus le mariage ! Voilà pourquoi saint Jérôme, écrivant contre l'hérésiarque Jovinien, qui avait attaqué la virginité, lui dit que le célibat est d'autant plus noble et plus relevé au-dessus du mariage, que le ciel est plus élevé que la terre ; et voici la raison qu'il en donne : *Nuptiæ terram replent*, *Virginitas paradisum* (*Lib.* I, *cont. Jovinian.*) : C'est que le mariage n'est institué que pour peupler la terre ; mais la virginité est destinée pour peupler le ciel. Saint Jean de Damas donne une autre raison de l'excellence de la virginité par dessus le mariage : C'est, dit-il, que le mariage nous ravale en quelque façon dans la condition des bêtes, et la virginité nous élève à la condition des anges. Témoin cette parole de Jésus-Christ, qui nous assure que les hommes, après la résurrection générale, seront semblables à ces esprits bienheureux, exempts des liens du mariage : *Neque nubent, neque nubentur* (*Matth.*, XXII, 30), d'où ce Père tire cette conséquence naturelle : *Quantum angelus hominem antecedit, tantum etiam virginitas matrimonio præstat* (*Lib.* IV, *fid. Orth.*, *cap.* 25), d'autant plus que l'ange est élevé au-dessus de l'homme par la noblesse de sa nature, d'autant plus aussi la virginité est élevée au-dessus du mariage par l'éminence de sa dignité, et c'est pour cette raison que le Fils de Dieu ayant voulu se faire fils de l'homme, il a voulu naître d'une vierge, et être le fruit, non pas d'un mariage consommé, mais d'une virginité consacrée.

Or, il faut remarquer de plus, que si la virginité a eu des adorateurs parmi les chrétiens, elle a eu des ennemis parmi les gentils, et que les puissances du monde se sont liguées avec celles de l'enfer, pour lui faire la guerre et pour la bannir de toute la terre, comme la destructrice du genre humain. En effet, le démon voyant que le Fils de Dieu était venu au monde, pour abolir le culte des idoles et pour établir le culte du vrai Dieu, et que, pour porter les hommes à une perfection qui surpassait toutes les forces de la nature, et qui même était contraire au bien de la société et au salut de l'empire, il avait donné aux sectateurs de sa religion le conseil de la virginité, vertu inconnue à tous les siècles et à toutes les nations ; il a soulevé non-seulement les hérétiques, comme je vous l'ai dit, mais encore tous les princes païens, contre l'Eglise naissante, et a si bien fait par ses ruses et par ses artifices, que les persécuteurs de la foi sont devenus encore les persécuteurs de la virginité, afin que d'un même coup il pût arracher la foi du cœur des chrétiens, et la virginité des corps des hommes : c'est la belle observation que saint Ambroise a faite, lorsque, pour défendre la cause de ces deux excellentes vertus, il dit : *Qui deorum suorum adulteria venerantur, cœlibatus statuere pœnas* (*Lib. de viduis*), ceux qui ont adoré les incestes et les adultères des faux dieux ont ordonné des peines contre ceux qui garderaient le célibat : *Ut æmuli criminum mulctarent studia virtutum*, afin que les crimes fussent couronnés dans les impies, et les vertus punies dans les justes : *Specie quidem qua fœcunditatem quærerent*, *sed studio quo propositum castitatis abolerent* ; ainsi, sous le prétexte spécieux d'honorer la fécondité et de récompenser le mariage, ils s'étudiaient d'abolir la chasteté. Tellement qu'il ne faut pas s'étonner si les hommes et les démons ayant conspiré ensemble de bannir de toutes les républiques cette belle vertu, qui fait que les vierges sont les anges de la terre, comme les anges sont les vierges du ciel, il s'est trouvé des fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui ont répandu leur sang et donné leur vie pour la conservation de leur chasteté, aussi bien que pour la défense de leur foi, et qui ont fait autant de gloire de vivre chastes, que de mourir martyrs.

Mais avouons, mes frères, que si la virginité a son mérite et son excellence, elle a aussi ses peines et ses difficultés. Les autres vertus se contentent d'offrir des sacrifices particuliers de quelques parties de nous-mêmes ; mais la virginité veut offrir à Dieu un sacrifice entier, et un parfait holocauste de tout l'homme intérieur et extérieur de l'âme et du corps. La foi par exemple, se contente de sacrifier la raison en la rendant captive sous son empire et sous son autorité; l'obéissance se contente de sacrifier la volonté, en la soumettant aux commandements de la loi ; la charité se contente de sacrifier le cœur, en le consacrant entièrement à Dieu sans partage, sans réserve, et sans division ; la miséricorde se contente de sacrifier une partie de nos biens au soulagement des pauvres ; l'humilité se contente de sacrifier les vains honneurs du monde, et le désir de la gloire et des applaudissements des hommes, à l'amour des mépris et des anéantissements. Mais pour ce qui est de la chasteté ; ah ! mes frères, il n'est pas si aisé de la contenter, elle demande bien d'autres sacri-

fices pour honorer le Dieu de pureté : elle n'est point satisfaite d'une partie de la victime, elle veut qu'elle soit entièrement immolée. C'est pour cela que saint Ambroise appelle son observance une espèce de sacerdoce : *Sacerdotium castitatis*, par lequel l'homme chaste devient une hostie pure, égorgée, brûlée et consommée entièrement à la gloire de cet agneau sans tache, que les vierges seules ont l'honneur de suivre et d'accompagner partout dans le ciel. La chasteté donc étant une divine prêtresse, elle ne donne nul quartier à l'homme, elle ne lui fait ni grâce ni indulgence en quoi que ce soit, elle sacrifie toutes les pensées de l'esprit, tous les désirs de la volonté, tous les mouvements du cœur, tous les regards des yeux, toutes les paroles de la bouche, toutes les actions des mains, toutes les puissances de l'âme, toutes les opérations des sens, tous les plaisirs du corps, en un mot la chasteté sacrifie tout ce qui peut ou blesser sa délicatesse, ou flétrir sa pureté : voilà pourquoi Tertullien l'appelle : *Flos morum, honor corporum, decor sexuum, præjudicium omnis bonæ mentis* (*Lib. de pudicitia, cap.* I) : La fleur des bonnes mœurs, la gloire des corps, la beauté de l'un et de l'autre sexe, le fondement de la sainteté, et le préjugé d'une bonne âme.

Il faut donc tomber d'accord que comme cette vertu a de redoutables ennemis à combattre, et qu'elle a de terribles difficultés à vaincre, elle est aussi d'un grand mérite devant Dieu. C'est pourquoi après que saint Ambroise a comparé l'observance de la chasteté à une divine prêtresse, il ajoute qu'une vierge est une innocente victime, et une hostie toute pure, dont le sacrifice perpétuel fléchit la colère de Dieu, et désarme sa justice : *Virgo hostia est cujus quotidiano sacrificio vis divina placatur* (*Lib. de Virgin.*) : et ce qui est ici de plus surprenant, c'est de voir que les païens mêmes qui considéraient la chasteté, comme une vertu odieuse aux hommes, l'ont cru si agréable aux dieux quoique vilains, impudiques et abominables, qu'ils ont consacré des vestales, c'est-à-dire des vierges, pour entretenir perpétuellement le feu sur leurs autels; c'est ce qui fait que Tertullien parlant de ces malheureuses filles qui sacrifiaient leur virginité au diable, s'écrie par colère ou par compassion : *O continentiam gehennæ sacerdotem* (*Lib. de pudic.*) : O continence infortunée, prêtresse qui ne sacrifie tes victimes qu'à la gêne et à l'enfer! Que notre condition, mes frères, est bien plus heureuse que celle des gentils, puisque lorsqu'un chrétien sacrifie à Dieu l'amour des plaisirs sensuels, par le refus du mariage, et par le vœu de chasteté, il fait un sacrifice d'autant plus agréable à la divine majesté qu'il est plus laborieux, et plus pénible à la chair et au sang. Car que de combats ne faut-il pas livrer et soutenir pour conserver ce précieux trésor de la chasteté dans un vase aussi fragile que notre corps, et au milieu de tant d'ennemis étrangers et domestiques qui tâchent de nous le ravir; ne nous flattons point, ni ne nous trompons point en cette matière, mais avouons de bonne foi avec saint Augustin que : *Inter omnia Christianorum pia certamina sola dura sunt prælia castitatis : ubi quotidiana pugna et rara victoria* (*Lib. de honest. muli. cap.* II. *tom.* IX) : Entre tous les combats spirituels qui se livrent dans le christianisme, les plus rudes sont ceux de la chasteté : parce que ces combats sont continuels, et que les victoires sont rares. Elles ont été rares en effet dans l'ancien testament; Joseph a vaincu les importunes sollicitations de sa maîtresse, Suzanne a triomphé de celles de ses infâmes amoureux. Mais ces victoires ont été plus fréquentes dans la loi de grâce : et n'a-t-on pas vu une multitude infinie de vierges sortir victorieuses du combat, et y perdre la vie plutôt que la chasteté.

N'en cherchons point de plus mémorable exemple que celui de cette grande sainte, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Ne puis je pas dire que les rudes combats qu'elle a eus à soutenir, n'ont été pour elle que victoires, triomphes, et sacrifices? Comme elle avait fait un temple de sa prison, elle fit aussi un autel de son cœur, et pour mériter l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ, elle lui sacrifia tous les plaisirs du mariage, par le vœu de virginité. Ah! sagesse humaine, c'est ici où toutes tes précautions sont inutiles, et où tes desseins sont confondus, puisque la sagesse divine te fait servir contre ta prévoyance à l'exécution de ses desseins éternels; et toi, cruel Dioscore, tu renfermes ta fille dans une prison pour en faire une malheureuse esclave, et Dieu en fait son illustre servante; tu la retiens dans une honteuse servitude, et Dieu la fait jouir d'une glorieuse liberté; tu la réserves pour en faire l'appui de ta maison par un grand mariage, et Dieu la réserve pour soutenir l'honneur de son Eglise par sa virginité; tu lui destines un époux mortel, et le ciel lui prépare un époux immortel. En vérité, messieurs, c'est ici qu'il faut demeurer d'accord avec le prince le plus éclairé qu'il y ait jamais eu au monde que : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (*Prov.* XXI, 30) : Qu'il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur : la raison est que Dieu conserve toujours un empire souverain sur les volontés de ceux mêmes qui lui sont plus rebelles. Ils n'ont de pouvoir que celui qu'il leur a donné, et ils n'en usent qu'autant qu'il lui plaît : ainsi il fait retomber leurs propres efforts contre eux-mêmes, et il se sert de leur résistance ou pour affermir malgré eux ce qu'ils ont voulu détruire, ou pour détruire ce qu'ils ont voulu affermir.

L'exemple de Dioscore en est une preuve convaincante, Dieu a renversé son projet par les mêmes voies qu'il avait employées à le faire réussir. Ce seigneur considérant qu'il avait de grands biens, mais qu'il n'avait qu'une fille unique, crut que pour l'intérêt et l'agrandissement de sa maison, il fallait

chercher de l'appui et de l'alliance dans un mariage avantageux. Il appelle donc cette sainte fille, il lui ouvre son cœur, il lui déclare ses intentions, et lui fait connaître qu'il l'avait promise à un jeune seigneur, dont la naissance, la fortune, et les belles qualités le rendaient digne d'elle. Barbe ayant ouï la volonté de son père, lui répondit avec la modestie d'une fille bien née, mais avec une fermeté d'esprit, et une grandeur d'âme digne de la liberté du christianisme : qu'elle était obligée à sa bonté du soin qu'il prenait de son établissement, mais qu'elle ne pouvait entendre, ni consentir à aucune proposition de mariage, ajoutant, sans garder tant de mesures, ou user de beaucoup de ménagement, qu'elle avait déjà choisi un époux auquel elle avait donné sa parole, et auquel elle ne pouvait, ni voulait violer la foi; qu'elle savait bien à la vérité qu'elle était sa fille, mais qu'elle voulait bien aussi lui apprendre qu'elle était chrétienne; et que si en qualité de fille elle devait l'obéissance à un père, en qualité de chrétienne elle devait la fidélité à un époux. Dioscore aussi étonné de cette réponse, que s'il eût été frappé d'un carreau de foudre, apprenant que sa fille avait embrassé la religion chrétienne, et qu'elle avait renoncé au mariage ne fut point maître de ses passions; la haine, la colère, la vengeance, la rage, la fureur, déconcertèrent d'une si étrange manière son cœur et sa raison, qu'il tira sur le champ son épée pour la lui plonger dans le sein. Mais l'innocente fille se déroba par la fuite à la fureur de son père, et Dieu qui la réservait à un plus grand sacrifice, amollit la dureté d'un rocher, et l'entr'ouvrit pour servir d'asile à cette pauvre fugitive, et pour la rendre invisible aux yeux de ce bourreau.

Il me paraît, messieurs, qu'il y a des circonstances si extraordinaires dans la résolution de cette fille, et dans l'emportement de ce père, qu'elles méritent que nous y fassions un peu de réflexion pour bien connaître la piété de celle-là, et l'injustice de celui-ci. Il est vrai qu'à considérer avec un esprit païen la conduite de Dioscore, et celle de Barbe, on trouve de certaines raisons éblouissantes qui justifient le père et qui condamnent la fille. Car il est certain que la résolution de sainte Barbe se présenta d'abord à l'esprit de cet homme idolâtre comme coupable de trois grands crimes : savoir de rébellion envers son père, d'impiété envers les dieux, et de mépris envers les empereurs : de rébellion envers son père, puisqu'elle désobéissait à son commandement; d'impiété envers les dieux, puisqu'elle abandonnait leur culte; et de mépris envers les empereurs, puisqu'elle se moquait de leurs édits. Mais ce qui fortifiait encore davantage la fureur de Dioscore, et autorisait la justice de son ressentiment; c'est qu'il considérait, en homme politique, que la résolution de sa fille à se déclarer chrétienne, et à demeurer vierge, entraînait nécessairement et immanquablement après elle la ruine totale, et la décadence inévitable de sa maison : soit par le défaut d'héritier, soit par la colère des dieux, soit par l'indignation du préfet Marcian. Tellement que, considérant que sa famille allait être ou éteinte par la virginité de Barbe qui renonçait au mariage; ou exterminée par la colère des dieux qui vengeraient l'injure faite à leur religion; ou par l'indignation de Marcian qui punirait le mépris des ordonnances du prince, il crut au moins que pour ne point paraître aux yeux des hommes et des dieux, complice des crimes de sa fille, il en devait être lui-même le vengeur et le bourreau. Voilà, messieurs, les raisons qui peuvent justifier l'emportement de ce père, mais comme elles ne sont fondées que sur le méchant principe d'un intérêt temporel, d'une prudence humaine, et d'une fausse religion, on ne le doit considérer que comme un monstre de nature par sa cruauté envers sa fille, et comme un fauteur de l'idolâtrie par son impiété envers Dieu.

Mais pour ce qui est de la conduite de Barbe, ah! mes frères, qu'elle a été accompagnée de sagesse, de justice et de piété! Elle n'a pas besoin de raison pour la défendre, elle se justifie par elle-même. Comme cette admirable fille était savante dans la loi de Dieu qu'elle professait, elle savait fort bien jusqu'où pouvait aller son devoir, elle était convaincue qu'elle n'était point obligée ni d'obéir au commandement de son père, ni de brûler de l'encens aux idoles, ni de déférer aux édits des empereurs romains. Elle n'était pas obligée d'obéir au commandement de son père, parce que la chose qu'on lui commandait était contraire à sa conscience et à sa religion, elle n'était pas non plus obligée de rendre à des idoles de bois et de pierre, le culte qui n'appartient qu'au vrai Dieu. Enfin elle n'était pas obligée de déférer aux édits des empereurs païens, puisqu'ils défendaient par leurs ordonnances l'observance d'une vertu divinisée dans la personne de Jésus-Christ, consacrée dans celle de sa mère, recommandable par l'exemple de tant de saints, conseillée dans l'Evangile, et autorisée en dernier lieu par le fameux miracle que Dieu venait de faire en ouvrant un rocher pour donner retraite à cette bienheureuse vierge, pour lui conserver la vie, et pour honorer sa virginité. Grande consolation et instruction tout ensemble, pour les enfants, qui doivent apprendre par cet exemple de sainte Barbe, qu'ils ne doivent avoir nul égard ni pour les commandements de leurs pères, ni pour les lois des princes du monde, lorsqu'on les veut obliger par force, par menace, et par la crainte même de la mort, de faire une action, ou d'embrasser un état, contre ce qu'ils doivent à Dieu, à la religion et à leur conscience: *Per calcatum perge patrem :* lorsque vous vous trouverez dans de pareilles conjonctures, passez sur toutes ces considérations d'honneur, de respect, d'amour d'obéissance que vous devez à vos parents et à vos maîtres, Dieu est votre premier père, votre premier maître, votre premier souve-

rain; c'est lui qu'il faut aimer, c'est lui qu'il faut honorer, c'est à lui qu'il faut obéir le premier par préférence à toutes les puissances du monde. C'est cette généreuse résolution que firent paraître les apôtres saint Pierre et saint Jean, lorsque les princes des prêtres, les juges et les magistrats de Jérusalem leur ayant défendu, dans un grand conseil qu'ils avaient assemblé, de ne plus prêcher la divinité de Jésus-Christ; ces braves et intrépides prédicateurs de l'Evangile leur répondirent : *Si justum est in conspectu Dei, vos potius audire, quam Deum, judicate* : (*Act.*, IV, 19) ; jugez vous mêmes, messieurs, si nous pouvons en conscience vous obéir plutôt qu'à Dieu.

C'est de cet esprit de générosité chrétienne dont sainte Barbe fut animée, lorsqu'elle résista en face à son père, lorsqu'elle rejeta les propositions de mariage, qu'elle refusa le culte aux idoles, et l'obéissance aux empereurs, lors en un mot qu'elle déclara qu'elle était chrétienne, qu'elle voulait demeurer vierge, et qu'elle était prête à répandre son sang et à donner sa vie pour défendre sa religion, et conserver sa virginité. Ah! mes frères, avouons qu'il fallait toute la grandeur de courage de cette sainte pour résister à toute la fureur de son père, pour ne pas craindre les menaces de Marcian, et pour offrir au Dieu des vierges le sacrifice de son cœur, et celui de tous les plaisirs du mariage. Quel prodige est-ce ici, de voir une fille de qualité, également jeune, riche et belle, l'appui et l'espérance d'une ancienne et illustre famille, l'objet de l'amour et des recherches de plusieurs seigneurs, qui mettaient toute leur ambition, et toute leur bonne fortune à l'avoir pour épouse! Cependant toute cette félicité apparente que le monde lui propose n'est pas capable de la tenter, elle demeure insensible à toutes les douceurs prétendues du mariage, et ce qui est encore de plus considérable, à tous les traits de l'amour et à toutes les frayeurs de la mort. Mais je ne m'étonne pas de cette noble résolution qui semblait surpasser toutes les forces de son sexe, et de son âge; c'est qu'elle avait choisi un époux infiniment aimable qui seul méritait d'être aimé, pour lequel seul elle voulait vivre, pour lequel seul elle ne craignait pas de mourir : c'est aussi pour elle qu'elle avait pris ces paroles de saint Paul : *Despondi vos uni viro* (II *Cor.*, XI, 2) : je vous ai fiancée comme une chaste vierge avec Jésus-Christ votre unique époux : elle n'en voulait point d'autre, celui-là seul possédait tout son cœur. O qu'une vierge est heureuse, lorsqu'elle connaît son bonheur, et ses obligations, et qu'elle se sent assez courageuse pour demeurer fidèle à Jésus-Christ! Ecoutez l'avis que Tertullien lui donne : *Nupsisti Christo, illi tradidisti carnem tuam, illi sponsasti maturitatem tuam, incede ergo secundum sponsi tui voluntatem* (*Lib. de veland. virg.*, *cap.* 16). Ma chère sœur, dit ce zélé défenseur de la chasteté, à une fille chrétienne, vous êtes l'épouse de Jésus-Christ, vous lui avez sacrifié votre chair, aussi bien que votre esprit, vous lui avez consacré votre plus tendre jeunesse, aussi bien que votre âge plus mûr; souvenez-vous donc que vous ne devez plus ni étudier, ni suivre d'autre volonté que celle de ce divin Epoux qui ne se plaît que dans l'innocence, et qui ne repose que parmi les lis.

C'était là, messieurs, l'admirable situation de l'âme de sainte Barbe, depuis l'heureux moment qu'elle eut pris Jésus-Christ pour époux, elle ne voulut plus entendre parler ni de mari, ni de mariage, ni du monde, ni de ses plaisirs. Elle a consacré sa virginité à Jésus-Christ, elle croit qu'elle n'est plus maîtresse de son corps, non plus que de son cœur, elle connaît que son divin époux est jaloux et délicat, elle ne veut point s'attirer sa colère en lui donnant un rival; tous les plaisirs des sens, toutes les plus violentes inclinations de la nature, ne pourront ébranler sa constance, ni tenter sa vertu. Que sa race finisse en elle, que le nom de Dioscore s'ensevelisse avec lui dans son tombeau, que la mémoire de ses ancêtres demeure dans un éternel oubli, que ses grands biens passent en des mains étrangères, tout cela ne la touche pas; race, noblesse, famille, aïeux, richesses, périssez à la bonne heure, Barbe aime mieux voir périr le nom de son père que celui de son époux, la race de Dioscore que la secte de Jésus-Christ, et les superstitions des idolâtres que la religion des chrétiens. Mais prenez garde à vous, grande sainte, votre fermeté vous coûtera la vie : tant mieux, dit-elle, la mort et les supplices me plaisent à ce prix. Mon Dieu, que ces sentiments sont dignes d'une héroïne chrétienne! Et que pouvait-on attendre d'une résolution si ferme et si sainte? sinon que comme elle avait sacrifié à Jésus-Christ le privilége de sa liberté, pour mériter l'honneur d'être son humble servante, et sacrifié les plaisirs du mariage, pour mériter l'honneur d'être sa chaste épouse, elle lui sacrifierait encore l'amour de la vie, pour mériter l'honneur d'être son innocente victime. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Pour bien juger du mérite de ce dernier sacrifice et du prix de cette dernière victime que sainte Barbe à offerte à Jésus-Christ, non-seulement comme à son adorable vainqueur, et comme à son chaste époux, mais encore comme au Père éternel de la nouvelle loi. Il faut supposer en premier lieu, que comme la nature a gravé si profondément l'amour de la vie dans le fond de tous les êtres animés, que les animaux mêmes quoidépourvus de raison et de connaissance sont capables de cette impression; il faut conclure de là qu'on ne peut, ni donner à un ami une plus grande preuve d'amitié, ni offrir à Dieu un plus noble sacrifice de religion que celui de la vie. La raison est que la vie est le fondement de tous les biens qu'on peut posséder, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans l'ordre de la gloire. Un homme avant que de rece-

voir la vie, n'est qu'un être enseveli dans le néant, et il faut premièrement que Dieu lui donne la vie avant que de lui donner la raison qui le fait homme, avant que de lui donner la grâce qui le fait juste, et avant que de lui donner la gloire qui le fait bienheureux. Tellement que la vie étant le premier bienfait que nous avons reçu de Dieu par la création, la nature nous en a imprimé un amour si fort et si violent, qu'à moins d'une grâce victorieuse et bien extraordinaire on ne peut l'étouffer dans le cœur. Voilà pourquoi nous disons que le martyre par lequel nous sacrifions cette vie, est le plus grand témoignage que nous puissions donner de notre amour envers Dieu. C'est Jésus-Christ même qui l'a dit : *Majorem hac dilectionem nemo habet* (*Joan.*, XV, 13) : J'avoue qu'il faut de l'amour pour lui sacrifier les biens de fortune par la pauvreté volontaire ; j'avoue qu'il faut de l'amour pour lui sacrifier l'honneur du monde par le désir des humiliations; j'avoue qu'il faut de l'amour pour lui sacrifier les plaisirs de la chair, par la pratique de la chasteté ; j'avoue qu'il faut de l'amour, pour lui sacrifier les commodités du corps par le jeûne, par la mortification et par la pénitence. Mais quand il s'agit de lui sacrifier la vie par la mort et par le martyre ; ah ! mes frères, voilà jusqu'où peut aller l'amour parfait et héroïque, il ne peut aller plus loin, il ne peut s'élever plus haut ; il ne peut s'étendre davantage parce qu'il devient semblable à celui de Jésus-Christ, qui est le modèle de tous les vrais amours.

Demandez, je vous prie, à saint Bernard, quel a été l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et de quelle manière il les a aimés? il vous répondra qu'il les a aimés avec douceur, avec sagesse et avec force: *Dulciter, sapienter, fortiter* (*Serm.* 20, *super Cant.*). Il les a aimés avec douceur et tendresse, puisqu'il a épousé leur nature : *Quia carnem induit* : Il les a aimés avec sagesse, parce qu'il n'a pas contracté leur péché : *Quia culpam cavit :* Il les a aimés avec force, parce qu'il s'est livré pour eux à la mort : *Quia mortem sustinuit :* Voilà quel a été l'amour de Jésus-Christ pour les hommes ; apprenez donc maintenant, ô homme, quel doit être votre amour pour Jésus-Christ : *Disce amare dulciter, ne illectus : sapienter ne deceptus ; fortiter ne oppressus ab amore Domini avertaris :* Apprenez à l'aimer avec douceur, avec sagesse, avec force; aimez avec douceur, afin que le plaisir de la charité surpassant le plaisir de la convoitise, vous ne vous laissiez pas attirer par les fausses douceurs du monde ; aimez avec sagesse, de peur que séduit par les erreurs de l'esprit et par les illusions des sens, vous n'aimiez l'ombre au lieu de la vérité ; aimez avec force, de peur que troublés par la crainte de la mort, vous ne renonciez à l'amour de l'auteur de la vie. Tel a été l'amour des saints martyrs. Il a été accompagné de tant de douceurs et de consolations intérieures, qu'ils n'ont pas senti la rigueur des tourments, il a été accompagné de tant de sagesse, qu'ils ont évité les pièges du diable et se sont moqués des ruses et des artifices des tyrans. Il a été accompagné de tant de force, que leur amour devenu plus fort que la mort, leur a fait mépriser la vie.

Il faut remarquer de plus que Dieu a institué dans la loi de grâce, des sacrifices bien différents de ceux qu'il avait institués dans la loi de Moïse. Il se contentait dans celle-ci du sacrifice de la chair et du sang des animaux; mais il a demandé dans l'établissement de celle-là le sacrifice de la chair et de la vie des hommes. Qu'y a-t-il de plus juste que cette demande ? Jésus-Christ a sacrifié sa vie pour l'amour des hommes, n'est-il pas bien raisonnable que les hommes sacrifient leur vie pour l'amour de Jésus-Christ. Mais souvenez-vous, mes frères, qu'il faut que l'amour qui est le premier prêtre qui offre ce sacrifice sanglant, soit accompagné des trois qualités que saint Bernard lui a assignées; savoir de douceur, de sagesse et de force. Il doit être accompagné de douceur et de joie contre la crainte et la tristesse ; il doit être accompagné de sagesse et de prudence contre la témérité et la présomption; il doit être accompagné de force et de persévérance, contre l'impatience et le découragement. Il faut donc que pour souffrir généreusement le martyre, et sacrifier constamment sa vie à Jésus-Christ, que son divin amour nous remplisse de sa douceur, de sa sagesse et de sa force; sa douceur nous est nécessaire pour dissiper la crainte et la tristesse de la mort. C'est pour cela que Jésus-Christ même voulut bien recevoir les consolations d'un ange, pour aider la nature humaine, et pour soutenir la partie inférieure de son âme accablée par la crainte et par la tristesse de sa mort : *Apparuit illi Angelus de cœlo confortans eum* (*Luc.*, XXII, 43) ; la sagesse de l'amour divin nous est nécessaire contre la témérité et la présomption, pour nous apprendre quand il faut, où éviter la mort par la fuite, ou la souffrir par obligation ; les saints se sont quelquefois dérobés par la fuite à la fureur des tyrans, sans renoncer la foi de Jésus-Christ, et sans perdre son divin amour. Jésus-Christ lui-même a eu recours quelquefois à la fuite plutôt qu'à sa puissance pour se délivrer des mains de ses ennemis ; mais cette fuite était un effet de sagesse, plutôt que de lâcheté, c'est qu'il savait que son heure n'était pas encore venue : *Nondum venerat hora ejus* (*Joan.*, VII, 30) : Mais aussitôt que celle qui était marquée dans le décret éternel de son Père, fut arrivée, il alla lui-même se présenter à ses ennemis, et s'offrir à la mort : *Surgite eamus hinc* (*Ibid.*, XIV, 31) ; afin, dit-il à ses apôtres, que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je suis fidèle à obéir à son commandement, levons-nous, sortons d'ici, allons au jardin des Olives, au Calvaire, à la mort.

Enfin, la force de l'amour divin nous est nécessaire pour soutenir notre faiblesse contre l'impatience et le découragement. L'esprit humain est sujet naturellement à deux grands défauts, à l'inquiétude dans ses souffrances, et à l'inconstance dans ses résolutions. C'est pourquoi il a besoin que l'amour divin le

fortifie contre ces deux faiblesses, et qu'il lui donne deux vertus opposées pour le guérir de ces deux vices : savoir, la patience, pour calmer ses inquiétudes, et la persévérance pour fixer sa légèreté. Ce fut par le défaut de cette force qu'un des quarante martyrs qui furent exposés aux supplices et à la mort sous l'empire de Licinius, perdit le courage et la patience dans les tourments, et avec la patience et la persévérance, il perdit encore son âme, et la couronne du martyre, qui fut donnée à un plus courageux que lui; mais c'est aussi par la force de ce divin amour qu'un nombre infini de jeunes garçons et de jeunes filles : *Steterunt torti torquentibus fortiores* (*Lib.* 2. *Epist.* 6. *ad Mart. et confes.*): étant déchirés et tourmentés ont paru plus forts et plus courageux que ceux qui les déchiraient et les tourmentaient; et selon saint Cyprien, la constance de ces invincibles défenseurs de la foi est allée si loin, que : *Finem doloribus quem tormenta non dabant, coronæ dederunt*, leurs douleurs finirent par les couronnes, n'ayant pu finir par les tourments.

C'est ici, messieurs, où il faut avouer que quoique Dieu ait fait éclater sa puissance dans le monde par une infinité de miracles, je n'en trouve point néanmoins de plus admirables que ceux qu'il a produits avec de plus faibles instruments. C'est ainsi que cette puissance m'a paru avec plus de pompe et de gloire, lorsqu'elle a employé non pas des lions et des tigres, mais des moucherons et des sauterelles pour dompter l'orgueil de Pharaon; de même j'avoue que cette même puissance n'a jamais rien fait de plus digne de la grandeur et de la majesté de Dieu, que lorsqu'elle s'est servie non pas des héros et des conquérants du monde, pour l'établissement de sa religion et de son Evangile, mais de quelques petits garçons, et de quelques jeunes filles, qui, tout embrasées de son amour, ont sacrifié leur jeunesse, leur beauté et leur vie pour la conservation de leur virginité, aussi bien que pour la défense de leur foi. Ce prodige en effet a donné tant de gloire à Deiu, que l'Eglise l'en congratule par ces paroles : *Deus qui inter cætera potentiæ tuæ miracula etiam in sexu fragili victoriam martyrii contulisti :* Seigneur, ce ne peut être que par un miracle de votre puissance, et que pour relever l'honneur du fragile sexe féminin, que vous avez bien voulu lui faire part de la victoire du martyre, et du triomphe de la religion. En effet, que la philosophie stoïque en dise et en pense ce qu'elle voudra, pour moi, je soutiens que ce ne peut être que par un coup de la puissance de Dieu, et par une vive impression de son amour et non pas par un effet du raisonnement humain, qu'on a vu de jeunes filles âgées de treize, de quinze, ou de vingt ans, malgré les faiblesses d'un sexe qui semble n'avoir que la fragilité et la délicatesse en partage, braver les tyrans, s'exposer aux supplices, et souffrir la mort la plus cruelle avec un courage et une intrépidité qui passe l'imagination, et qui efface la gloire des héros de toutes les fables et de tous les romans. Non, messieurs, cela ne peut être mis qu'entre les miracles de la puissance et de l'amour de Dieu.

Or, c'est cette merveille qu'il faut admirer particulièrement en sainte Barbe, dans le dernier sacrifice qu'elle a offert de sa vie à Jésus-Christ : non contente d'être son humble servante, et sa chaste épouse, elle veut encore avoir l'honneur d'être son innocente victime, et de finir sa vie ou par les mains cruelles de son père, ou par les plaies mortelles de l'amour de son Dieu. Eh bien ! grande sainte, vos vœux seront exaucés, la cruauté de l'un se mettra d'accord avec l'amour de l'autre, pour vous rendre victime de la virginité et de la religion. Voici, messieurs, un spectacle digne des yeux de Dieu, des anges et des hommes, et qui mérite bien notre attention. Que l'on cherche dans toute l'antiquité profane, y trouvera-t-on un exemple de constance et de vertu héroïque, semblable à celui-ci? quoi! une jeune fille tendre et délicate, aimer sa prison et ses chaînes, renoncer au mariage et à tous les plaisirs, braver la mort et tous les supplices ! allez encore une fois, philosophie stoïque, vous n'êtes qu'une vieille rêveuse, et toute l'indolence de votre sage imaginaire succomberait bientôt à la vue seule de tant de tourments. Mais, ô amour divin ! ce ne peut être que votre ouvrage d'avoir inspiré à notre aimable Vierge cette fermeté d'esprit, ce courage mâle et ce cœur intrépide qui regarde la vie avec mépris, la mort avec joie, et les bourreaux avec tranquillité.

Mais afin de vous convaincre que c'est l'amour divin qui la soutient; reconnaissez-le, mes frères, ce divin amour par ses propres caractères; voyez de quelle douceur, de quelle sagesse, de quelle force il est accompagné. Sa douceur est charmante, sa sagesse est admirable, sa force est invincible. Quoi de plus doux que cette innocente victime? c'est une pauvre brebis qu'on mène à la boucherie : elle n'ouvre pas la bouche pour se plaindre et pour bêler; elle prévoit qu'on la va écorcher toute vive, n'importe, elle ne rompra point son silence. Elle voit que son père se veut faire un honneur et un mérite auprès des dieux et de l'Empereur, de se rendre lui-même son bourreau, et de répandre son propre sang dans celui de sa fille; n'importe, elle regarde tout cela sans émotion : son père lui peut ôter la vie qu'il lui a donnée, mais il ne peut lui ravir la douceur d'esprit et la paix intérieure qu'elle a reçue de Dieu. Dans cette terrible conjoncture qui pourrait déconcerter les esprits les plus forts, je trouve que la fille de Dioscore est bien plus digne de louange que la fille de Jephté. Il est vrai que cette jeune princesse juive, s'offrit généreusement à la mort, pour accomplir le vœu de son père : mais elle lui fit cette humble prière, et lui demanda cette grâce avant que de mourir : permettez-moi, au moins, mon père, lui dit-elle, que je parcoure les montagnes pendant deux mois : *Ut plangam virginitatem meam cum sodalibus meis* (*Judic.*, XI, 37) : afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes : comme c'était

un déshonneur dans l'ancien Testament de n'être point mariée, et de n'avoir point d'enfants; cette illustre fille n'a qu'un regret en mourant, qui est de mourir vierge; elle croit que sa mort ne peut être accompagnée de gloire, puisqu'elle porte la fleur de sa virginité dans le tombeau (*Sinopsis critic.*, *ibid.*). Ces larmes étaient pardonnables à une fille juive; mais elles auraient été honteuses à une fille chrétienne : voilà pourquoi sainte Barbe n'a garde de demander du temps pour pleurer la conservation de sa virginité, elle en aurait demandé au contraire pour en pleurer la perte, si elle lui avait été ravie. Elle conserve donc toute sa douceur avec son innocence, elle ne fait point de reproche à son père, elle ne se plaint point de sa cruauté, elle se contente de lui déclarer que l'amour de la vie, et la crainte de la mort ne lui feront point changer de sentiment, puisqu'elle a résolu de mourir vierge, plutôt que de vivre mariée : O que ce sentiment est digne d'une servante, d'une épouse et d'une victime de Jésus-Christ, qui selon les Pères a été : *mitis in vita*, *mutus in morte :* doux pendant sa vie, muet à sa mort.

Si l'amour qui a encouragé sainte Barbe dans le sacrifice qu'elle a fait de sa vie, a été accompagné de douceur, il a été aussi accompagné de beaucoup de sagesse. Comme elle était du nombre de ces vierges sages et prudentes, dont il est parlé dans l'Evangile, elle n'a jamais rien fait paraître d'irrégulier ni dans ses paroles, ni dans ses actions, ni dans toute sa conduite. C'est par un effet de cet amour sage, discret, judicieux qu'elle ne s'exposa pas d'abord témérairement à la fureur de son père, lorsqu'il la voulut tuer sur le premier refus qu'elle fit d'entendre les propositions de mariage. Elle crut cette sage fille, que sans offenser la religion, elle pouvait céder au torrent, et empêcher son père de devenir son parricide. Dieu, en effet, approuva sa fuite par un miracle, lorsqu'il lui prépara un asile dans le sein d'un rocher, et fit voir par cette merveille que cette fuite n'était pas un crime, mais une vertu, c'est-à-dire qu'elle n'était pas une désertion de sa foi, mais un effet de sa prudence. C'est ce qu'elle fit bien voir dans la suite, car connaissant enfin que son heure était venue, et qu'elle ne devait point mourir ni dans l'obscurité d'une prison, ni dans le creux d'un rocher, mais à la vue de toute la ville de Nicomédie; toute la douceur et la sagesse de son amour se changèrent en une force divine pour soutenir le dernier assaut, et consommer son sacrifice.

En vérité, c'est dans cette dernière scène qui devait finir la tragédie que sainte Barbe eut bien besoin que l'amour divin la soutînt de toutes ses forces au milieu de tant de cruels tourments, et qu'il lui donnât et une patience invincible contre leur violence, et une persévérance inébranlable contre leur durée. C'est ce secours qu'elle a reçu, et avec lequel vous l'allez voir victorieuse de Marcian et de son père, de la mort et de tous les tourments. Voyez-la, mes frères, cette innocente victime de la virginité et de la foi, environnée d'une troupe de bourreaux, comme d'une troupe de bêtes farouches altérées de son sang : les uns la battent à grands coups de nerfs de bœuf, les autres la déchirent avec des peignes de fer, les autres lui coupent les mamelles, les autres y appliquent le feu, son sang coule de tous côtés, son corps n'a plus de figure humaine, et accablée de tant de douleurs, elle n'a plus que la voix de libre pour appeler Jésus à son secours, et pour lui témoigner sa constance et sa fidélité par ces dernières paroles : *Tu nosti Deus cognitor cordium, quod te desiderans, et tuas amans leges : me totam tibi obtuli* (*S. Joan. Damas., in ejus Vita*) *:* Vous savez, mon Seigneur, vous qui pénétrez les secrets des cœurs, que je n'ai jamais eu de désir que pour votre gloire, ni d'amour que pour votre sainte loi : et que je me suis entièrement consacrée à vous par le parfait holocauste de mon âme, de mon corps et de ma vie.

Cependant, messieurs, la vue de ce grand spectacle qui tirait les larmes des yeux de tout le monde, ne fit qu'irriter la fureur de Dioscore, et tous les assistants virent avec horreur ce père dénaturé demander par grâce à Marcian d'être lui-même le bourreau de sa fille. O Afrique, as-tu jamais vu paraître parmi tes affreux déserts un monstre pareil à celui-ci ! O siècles passés, avez-vous jamais vu un semblable exemple de cruauté? Abraham, vous avez voulu plonger le poignard dans le sein de votre fils, mais c'était pour obéir au commandement de Dieu. Jephté, vous avez sacrifié votre fille, je l'avoue, mais ç'a été par un acte de religion, pour accomplir votre vœu et rendre grâces à Dieu d'une signalée victoire. Mais toi, ô infâme Dioscore, tu vas sacrifier ton innocente fille à une malheureuse raison d'Etat et à un intérêt de famille, pour contenter ta cruauté et pour honorer tes idoles. Voyez, mes frères, ce furieux; nuls sentiments d'amour, d'honneur, de tendresse ne peuvent amollir son cœur, ni retenir son bras, il conduit cette innocente victime sur une montagne, comme Isaac avait été conduit sur celle de Moria, et Jésus-Christ sur celle du Calvaire : elle arrive avec un petit souffle de vie qui lui reste : et là, sans rien perdre de sa constance, quoiqu'elle eût perdu tout son sang : *Stetit*, *oravit*, *cervicem inflexit* (*S. Ambr.*, *de S. Agnete*) : Elle se tient debout, elle fait sa prière, elle baisse la tête, et reçoit enfin la mort des mains de celui qui lui avait donné la vie : son corps tombe par terre, et son âme s'envole au ciel, pour y être couronnée non-seulement de la main des anges, mais encore de celle de son divin Epoux.

Ah ! grande sainte, souffrez que nous vous accompagnions dans votre triomphe, et que nous allions prendre part à votre victoire : mais tout beau, téméraire pensée, présomptueux sentiments, étouffez-vous dans le cœur qui vous a fait naître. Quoi ! un chrétien peut-il ignorer que la couronne ne se donne qu'aux vainqueurs, et que ce n'est pas assez de combattre, mais qu'il faut vaincre

pour la mériter et pour la recevoir. Çà donc, chrétiens, le champ de bataille est ouvert pour tout le monde ; la carrière est ouverte pour tous les fidèles : *Omnes quidem currunt :* Tous la courent ; *Sed unus accipit bravium* (I *Cor.*, IX, 24) : Mais, à la fin de la course, il n'y en a qu'un seul qui remporte le prix. Il faut donc, à l'exemple de sainte Barbe, fournir la grande et laborieuse carrière de la vie chrétienne ; il faut vaincre comme elle ces trois dangereux amours qui nous dominent et qui nous damnent : l'amour vicieux de la liberté, l'amour lascif du plaisir, l'amour déréglé de la vie. Le premier fait des libertins ; le second fait des impudiques, le troisième fait des impénitents. L'amour d'une fausse liberté nous réduit ordinairement dans un véritable esclavage ; l'amour des plaisirs lascifs du corps prépare mille cruelles douleurs à l'esprit et fait mille reproches honteux à la conscience ; l'amour de la vie présente jette dans le mépris de la future, dans l'oubli de Dieu et de la mort, enfin dans l'impénitence finale.

Il faut donc combattre l'amour de la liberté par l'amour de la retraite, de la soumission et de la dépendance à la volonté de Dieu et à celle de nos supérieurs, il faut que chacun se fasse de sa maison une prison volontaire pour quelques jours, ou, du moins, se forme dans son cœur une solitude intérieure, où, demeurant tout occupé de Dieu et de la grande et unique affaire de votre salut, les embarras du monde, les occupations du ménage et toutes les affaires domestiques et étrangères ne vous en retirent jamais. Si l'exemple de sainte Barbe ne suffit pas pour vous inspirer l'amour de la retraite contre le mauvais usage de la liberté, considérez celui que Jésus-Christ même nous en a donné : ***Ipse Dominus***, dit Tertullien, ***in secessu frequentius agebat, ut liberius oraret, ut sæculo cederet*** (***Lib. ad Mart.***, *cap.* 2). Quoique, étant impeccable, il n'eût rien à craindre de sa liberté, il demeurait néanmoins plus souvent dans la solitude que dans les compagnies, pour être plus dégagé du tumulte du monde, et pour s'appliquer à la prière avec plus de repos. Cependant on voit des chrétiens passer toute leur vie dans une effroyable dissipation d'esprit et des sens, sans pouvoir demeurer ni avec Dieu, ni avec eux-mêmes, une heure pendant le jour. Se faut-il étonner, après cela, si, sous prétexte de conserver une ombre de liberté, ils gémissent dans un véritable esclavage, qui ne les laisse pas assez maîtres d'eux-mêmes pour penser et pour travailler sérieusement à leur salut. Oh ! que les chrétiens du temps sont bien différents de ceux des premiers siècles : ceux-ci étaient, selon saint Grégoire de Nysse, *inusitatæ captivitatis amantissimi* (*apud Tertul. red.*, *lib. ad Mart.*, *pag.* 562), très-amoureux d'une profonde retraite et d'une captivité inouïe, et ceux-là sont amoureux d'une fatale liberté, et entêtés d'une funeste indépendance. Mais ce qui augmente leur honte en ce point, et qui aggrave leur crime, c'est qu'en ceci ils ont moins de vertu que les païens. Lisez toutes les instructions qu'un sage Romain donne à son ami, vous verrez qu'il ne lui recommande autre chose que la retraite et la solitude pour vaquer utilement à l'étude de la philosophie : *Fuge multitudinem*, *fuge paucitatem*, *fuge etiam unum* (*Epist.* X *ad Lucil.*) : Fuyez la multitude, mon cher Lucile, fuyez aussi le petit nombre, fuyez même la compagnie d'un seul homme, il y en a peu à qui j'ose vous fier : *Et vide quod judicium meum abeat :* Et voyez, je vous prie, jusqu'où je pousse ma délicatesse et mon sentiment sur cela : *Audeo te tibi credere :* Je n'ose vous confier qu'à vous-même. Si un Père de l'Eglise, comme saint Jérôme, avait donné ce conseil à Népotien ou à quelques-unes de ses filles spirituelles qui étaient sous sa direction ; tout le monde se serait récrié contre lui, on l'aurait fait passer pour un stoïque, pour un misantrope, pour l'ennemi du genre humain. Cependant c'est un païen, qui donne ce conseil à un autre païen, et tout le monde en admire la sagesse. Lucile en a profité, et, le disciple, suivant cette leçon, est peut-être devenu aussi sage que son maître. Mais Jésus-Christ, la sagesse éternelle, et maître de la vérité, a beau donner cette instruction aux chrétiens, on se moque de lui et de son Evangile ; ils regardent toutes ces maximes comme autant d'attentats sur leur liberté, et s'imaginent, par un étrange égarement de raison, qu'on les veut obliger à vivre en bêtes, et non pas en hommes ; en esclaves, et non pas en personnes libres ; cependant il est certain que la véritable liberté chrétienne est celle dont jouissent les enfants de Dieu, et qu'elle consiste à demeurer attachés à son service par les liens sacrés de la religion.

Ce n'est pas assez d'étouffer l'amour déréglé de la liberté par l'amour de la retraite ; il faut encore étouffer l'amour vicieux du plaisir par l'amour de la continence. Je ne prétends pas vous faire une loi et une nécessité du célibat et de la continence : ***De virginibus præceptum Domini non habeo, consilium autem do*** (I *Cor.*, VII, 25) : Non, dit l'Apôtre, je ne vous fais pas un commandement, de la part du Seigneur, de garder la virginité, je me contente de vous en donner le conseil ; et, pour vous parler avec un zèle sincère de votre salut, je crois qu'à raison des fâcheuses nécessités de la vie présente, il est avantageux à l'homme de ne se point marier ; il faut pourtant étudier ses forces, il faut consulter le Saint-Esprit, pour choisir l'état où vous trouverez plus de repos et de tranquillité, et où vous trouverez moins d'obstacles et plus de secours pour votre salut : *Alligatus es uxori, noli quærere solutionem ;* êtes-vous lié à une femme, ne cherchez point à vous délier par le divorce et par la séparation : le Seigneur a-t-il rompu lui-même ce lien par la mort de votre femme, n'en cherchez pas une autre, mais jouissez de votre liberté et de votre repos. Ce n'est pas, ajoute cet Apôtre, que si un homme épouse une femme, ou qu'une fille se marie, ils commettent un péché ; non, mais je leur déclare

qu'ils auront bien des afflictions de la chair à souffrir, et je voudrais les leur épargner. C'est pourquoi je conclus, dit l'Apôtre, que, comme le temps de la vie est si court, il faut vivre dans le mariage comme si on n'était point marié; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin (*l.* I *de serm. Dom. in monte, cap.* 14), qu'il faut garder la continence autant que la fragilité de la chair mortelle et la faiblesse du cœur humain le pourront permettre. Ce n'est pas que je veuille mettre le divorce entre les personnes mariées, à Dieu ne plaise, je les exhorte au contraire à l'amour et à la paix, mais au moins je prétends leur représenter qu'il ne faut pas toujours vivre en bêtes, qu'il ne faut pas toujours suivre les mouvements de la chair, qu'il ne faut pas toujours suivre le penchant de la partie animale; mais qu'il faut se souvenir qu'étant homme, il faut vivre selon la raison, et qu'étant chrétien, il faut vivre selon la foi. Il est vrai qu'il faut une grâce particulière du Seigneur pour garder la continence; et c'est à cette grâce divine que sainte Barbe doit la conservation de sa virginité. Mais recourez à Dieu, priez, pleurez, gémissez, demandez, elle vous sera accordée. Oh! qu'un grand prince était bien convaincu de cette vérité, lorsqu'il disait : *Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, adii Dominum et deprecatus sum illum* (*Sap.*, VII, 21) : Comme j'ai connu que je ne pouvais avoir la continence si Dieu ne me la donnait, je me suis adressé à lui, je lui ai fait ma prière, et je la lui ai demandée de tout mon cœur. Ce n'est pas être peu avancé dans la science des saints, que de savoir et d'être pleinement persuadé que c'est de Dieu qu'on doit recevoir le don de continence qui arrête tous les désirs déréglés de notre cœur, par l'impression de sa crainte et de son amour. Heureux celui qui a reçu ce don, mais qui n'en devient pas ni orgueilleux ni téméraire, de peur que ne se défiant pas assez de soi-même et de sa fragilité, s'exposant trop légèrement aux occasions de perdre cette grâce, Dieu ne l'abandonne aux mauvais désirs de son cœur, et n'en fasse comme de Salomon, d'un homme recommandable par sa sagesse et par sa continence, un homme fameux par ses folies et par ses prostitutions.

Enfin il faut étouffer l'amour déréglé de la vie présente, par l'amour d'une prompte mort, et par le désir de la vie future. En vérité, messieurs, il faut avoir l'âme bien ensevelie dans la matière, et avoir des inclinations bien peu différentes de celles des bêtes pour avoir tant d'attachement à la vie. Pour moi, je suis convaincu que pour peu qu'on laisse agir la raison, la vie paraîtra insupportable de quelque côté qu'on l'envisage, soit comme homme, soit comme pécheur, soit comme juste. Quel attachement est-ce qu'un homme peut avoir à la vie, puisqu'on n'y peut goûter aucun véritable plaisir, qu'on n'y trouve que des biens en idée et des maux en effet, soit pour le corps, soit pour l'esprit. Si les saisons ont quelque chose d'agréable, elles ont aussi quelque chose de fâcheux; si la fortune vous est riante cette année, elle vous tournera le dos l'année prochaine : mille objets désagréables vous blessent les sens en mille rencontres imprévues; les passions ne laissent pas l'âme un seul jour dans une situation bien tranquille; enfin une maladie, une disgrâce, un contre-temps vient empoisonner vos plus grandes joies, et troubler votre plus douce prospérité, et ne vous laisse qu'ennuis, dégoûts, chagrins, tristesse et accablement. Si vous ne voulez pas croire à ma parole, au moins croyez à la déposition de deux témoins irréprochables, de Job et de Salomon. Le premier, savant par une longue expérience, n'a-t-il pas déclaré que la vie de l'homme est courte et remplie de plusieurs misères capables de lui faire désirer la mort comme le souverain remède à tous ses maux? *Homo, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* (*Job*, XIV, 1); et le second n'a-t-il pas avoué dans sa plus grande prospérité et après la jouissance de tous les plaisirs de la vie, qu'il n'y avait trouvé que vanité et affliction d'esprit? d'où il concluait que le jour de la mort était plus avantageux à l'homme que celui de sa naissance (*Eccle.*, VII, 2), parce que celui-ci l'engage à de longues souffrances, et que celui-là lui procure un repos éternel.

Que si la vie n'est pas un objet digne d'amour pour un homme qui n'a qu'à souffrir les misères inséparables de la nature, elle doit paraître encore bien moins aimable à un pécheur qui a encore à souffrir toutes les misères de ses péchés, ténèbres dans l'esprit, endurcissement dans le cœur, remords dans la conscience, déréglement dans sa volonté, soulèvement dans ses passions, tyrannie des sens, fureur de la concupiscence : enfin : *Non est pax impiis, dicit Dominus* (*Isai.*, XLVIII, 22) : Il n'y a ni paix, ni repos, ni douceur, ni tranquillité pour les impies : mais affliction, calamité, déshonneur, maladie, vous serez une petite portion des amertumes de leur calice. Voilà pourquoi Tertullien assure que Dieu laissa la vie à Caïn comme le plus cruel châtiment de son parricide : *Cupidum mortis ut lueret delictum vetuit mori :* Les deux plus horribles peines de l'homme coupable sont l'ennui de vivre et le désir de mourir. L'empereur Tibère en avait fait l'expérience, et en alla faire une confession publique en plein sénat.

Enfin interrogez un homme juste. Ah! que ne vous dira-t-il pas sur les misères de la vie, et sur le bonheur d'une prompte mort? hélas! Job se plaint de n'avoir pas été étouffé devant sa naissance et dans le sein de sa mère, et de n'avoir pas trouvé la mort dans la source de la vie. David pleure et gémit de la longueur de son pèlerinage en ce monde, et saint Paul souhaite mille fois le jour de voir la prison de son corps détruite, et ses chaînes rompues, pour être avec Jésus-Christ. Oh! que tous ces grands hommes qui avaient le goût si fin, et le discernement si juste, savaient juger bien sainement des misères de la vie et des avantages de la mort! Mais sans aller

chercher des exemples dans les siècles les plus reculés de l'ancien et du nouveau Testament. l'Église nous en propose aujourd'hui un si admirable dans la personne de sainte Barbe, que celui-là seul suffit, ou pour convaincre, ou pour convertir, ou pour confondre les plus idolâtres de la vie. Quelle honte, quel reproche aux chrétiens de voir une jeune fille tendre et délicate renoncer dans la fleur de son âge à tout ce que le monde, la fortune et la vie avaient de plus agréable, de plus doux, de plus charmant, et s'exposer avec joie, avec courage à tout ce que la mort a de plus affreux, de plus cruel, et de plus effroyable dans ses tourments? Ah! mes frères, je ne m'étonne pas qu'elle ait affronté la mort avec un cœur si magnanime; elle la regardait comme le port du salut, comme le passage à une plus heureuse vie, et comme la consommation du dernier sacrifice qu'elle offrait à son adorable vainqueur et à son divin époux.

Prions-la, messieurs, cette grande Sainte, qu'elle nous obtienne de la miséricorde du Seigneur, sinon une haine chrétienne pour la vie, du moins, un secours particulier pour une bonne mort. L'auteur de sa légende, traduite du grec de saint Jean de Damas, raconte que cette sainte en mourant demanda à Dieu la grâce d'une heureuse mort dans un vrai esprit de componction et de pénitence, et munie des derniers sacrements, pour tous ceux qui pendant le cours de leur vie l'auraient honorée comme leur patronne, et lui auraient demandé sa protection : on entendit une voix du ciel qui l'assura de l'entérinement de sa requête : mille exemples fameux nous ont confirmé cette vérité, et Dieu a tant fait de miracles à ce propos pour rendre célèbre le nom de sa fidèle servante et de sa chaste épouse, par toute la terre, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Faisons-nous donc, messieurs, une vertu volontaire de cette nécessité inévitable de mourir : et faisons au moins, par un sentiment de chrétiens, ce qu'un païen faisait par un sentiment de philosophe. C'est Sénèque qui rendant compte à son ami de l'emploi de son temps, et des occupations de sa vie lui marquait dans l'une de ses lettres : je me suis étudié pendant ma jeunesse, à bien vivre; je m'étudie maintenant dans ma vieillesse, à bien mourir : *In juventute curavi ut bene viverem, in senectute ut bene moriar.* Oh! qu'un chrétien serait heureux, s'il pouvait s'appliquer sérieusement à ces deux sortes d'études si dignes de sa profession, dont l'une lui apprendrait à bien vivre, et l'autre à bien mourir. Hélas! la vie se passe à des études inutiles, qui ne servent qu'à remplir l'esprit de fumée, d'illusions, de chimères et de vaines sciences qui ne servent qu'à l'enfler et à l'enorgueillir; et à peine emploie-t-on une heure dans la journée pour apprendre la science de bien vivre et l'art de bien mourir. Désabusons-nous, mes frères, une bonne fois, et imprimons profondément dans nos cœurs cette maxime que l'Apôtre nous a enseignée : *Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur : sive enim vivimus, Domino vivimus : sive morimur, Domino morimur; sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus* (*Rom.*, XIV, 7, 8) : Nul de nous ne vit pour soi-même, et ne meurt pour soi-même : car soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons : soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur, et nous lui appartenons comme étant ses créatures, ses enfants et son héritage. Heureux si à notre tour le Seigneur est notre héritage après une sainte vie et une heureuse mort. C'est ce que je vous souhaite, etc. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE ANNE.

A fructibus eorum cognoscetis eos.

Vous les connaîtrez par leurs fruits. (*Matth.*, *chap.* VII, *v.* 16.)

Quand je considère la nature de tous les êtres, je remarque deux raisons particulières qui nous dérobent la parfaite connaissance de leur nature et de leurs propriétés. Les uns sont mêlés de tant de défauts, que comme ils semblent autant participer du néant que de l'être, s'il est permis de parler de la sorte, ce n'est pas merveille s'ils échappent à nos recherches et s'ils trompent notre curiosité; telle est la matière première : comme elle est voisine du néant, et qu'elle n'est, disent les philosophes, qu'une pure puissance physique sans forme et sans ornement, Aristote n'en a parlé qu'en aveugle, et a cru la mieux définir par négation que par affirmation, et en nous disant ce qu'elle n'était pas qu'en nous disant ce qu'elle était. Moïse semble avoir été dans le même embarras, lorsque, parlant de la création du monde, il dit qu'au commencement la terre ayant été créée, elle était informe, vide et toute nue : *Inanis et vacua* (*Genes.*, I, 2) : parce qu'ayant été tirée du néant, dit saint Augustin, elle n'était presque qu'un néant, n'ayant aucune ni des qualités, ni des formes qui nous sont connues (*Lib.* II *Confess.*, *cap.* 8). Elle n'était qu'un chaos affreux, c'est-à-dire, selon ce Père, un amas confus de semences des êtres, mêlées ensemble sans ordre, sans distinction et sans aucune des qualités qui frappent nos sens. Il y a d'autres êtres d'une nature si excellente et si sublime, qu'ils sont le désespoir de toute la philosophie et l'écueil de tous nos raisonnements, puisque l'esprit humain avec toute sa pénétration et ses lumières ne peut avoir une claire connaissance de leurs perfections. Telle est la nature de Dieu, dit Tertullien : *Deum vis magnitudinis et notum hominibus objecit et ignotum* (*Apolog.*, *cap.* 17); Dieu, par la grandeur infinie de son être et de ses perfections est connu et inconnu tout ensemble aux hommes : c'est pour cette raison, si je ne me trompe, que l'Écriture nous le représente, tantôt environnée d'une lumière

inaccessible qui éblouit nos yeux, et tantôt caché dans des ténèbres impénétrables qui nous jettent dans l'aveuglement. S'il y a des êtres cachés et presque inconnus dans l'ordre de la nature; il y a aussi des saints presque inconnus et cachés dans l'ordre de la grâce, et dont le nom seul est venu jusqu'à nous, soit parce qu'ils ont vécu dans des siècles trop reculés du nôtre, soit parce qu'ils ont été ingénieux à se cacher eux-mêmes dans une vie obscure et dans une profonde humilité; soit parce que l'histoire, ou envieuse, ou infidèle, ou négligente, a enseveli par le malheur des temps leurs vertus dans le silence, et n'en a rien transmis de mémorable à la postérité; soit enfin parce que Dieu lui-même a pris plaisir de les cacher dans le secret de son visage contre tous les troubles du monde, et de les dérober, pour de certaines raisons, à la connaissance des hommes : *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum* (*Ps.* XXX, 21). C'est dans ce rang, messieurs, que nous pouvons mettre sainte Anne, mère de la sainte Vierge. Comme elle était de la famille et du sang de David aussi bien que Joachim, son époux, la providence divine les laissa l'un et l'autre dans l'obscurité, de peur peut-être de réveiller la fureur d'Hérode, qui, pour se conserver le royaume au préjudice des légitimes héritiers, avait entrepris d'éteindre toute la race royale. C'est pourquoi je remarque que, quoique l'histoire de l'ancien Testament parle avec éloge de quelques illustres femmes appelées Anne, comme d'Anne, mère de Samuel, et d'Anne, mère du jeune Tobie, elle ne fait pourtant nulle mention, non plus que l'Evangile, d'Anne, femme de Joachim et mère de Marie : c'est ce qui m'oblige à suivre l'exemple de saint Jean de Damas qui, voulant faire le panégyrique de ces illustres parents de la sainte Vierge, se sert de cette règle infaillible que Jésus-Christ nous donne dans les paroles de mon texte : *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Comme on connaît l'arbre par le fruit, et l'homme par ses œuvres, on connaît aussi le père et la mère par les enfants : *O beatum par Joachim et Anna profecto ex ventris vestri fructu immaculato agnoscimini* (*Orat.* 1 *in nativit. B. V. Mariæ*) : O heureuse alliance de Joachim et d'Anne, s'écrie ce Père, vous nous faites bien connaître l'excellence de vos vertus par la pureté du fruit de votre mariage; mais comme la sainte Vierge s'intéresse dans les louanges de sa mère, demandons par ses intercessions les lumières du Saint-Esprit, en lui disant avec l'Ange : *Ave, Maria.*

Tous les ouvrages qui se font selon le cours ordinaire de la nature et de la grâce, ont leur commencement, leurs progrès et leur perfection. Quoique l'homme soit un animal raisonnable dès sa naissance, il faut pourtant que le temps et l'âge disposent les organes, et que l'expérience et l'éducation perfectionnent son raisonnement. Quelques [progrès] de grâces et de vertus que les saints possèdent en cette vie, l'Ecriture néanmoins ne nous les représente que sous le symbole d'une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait : *Crescit usque ad perfectam diem* (*Proverb.*, IV, 18). Quelque beauté et quelque perfection que Jésus-Christ ait pu donner à son Eglise naissante, elle n'est pourtant qu'un grand et superbe édifice qui croît et qui se bâtit tous les jours, et qui ne s'achèvera qu'à la fin des siècles : *Omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino* (*Ephes.*, II, 21). Jésus-Christ lui-même, qui avait reçu, dès le premier instant de sa conception, la plénitude de la grâce et de la sainteté, puisque toute la plénitude de la divinité même habitait corporellement en lui, croissait pourtant, dit l'Evangile, en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes : *Puer crescebat* (*Luc.*, II, 20); c'est-à dire qu'il proportionnait ses actes de vertu aux divers états de son âge. Il n'y a donc que Dieu seul qui, étant un acte très-pur, très-simple et immuable, ne peut croître en grandeur, en sagesse, en puissance et en toute autre perfection : voilà pourquoi nul esprit humain ou angélique ne peut former l'idée d'un être si souverainement parfait et accompli que le sien. Je remarque néanmoins que comme saint Cyrille d'Alexandrie appelle le Saint-Esprit : *Complementum totius Trinitatis* (*Lib.* XIV *Thess.*, *cap.* 3), L'accomplissement de la sainte Trinité, parce qu'il ferme le cercle des émanations éternelles et intérieures des personnes divines, il s'est trouvé des auteurs qui ont donné le même nom à la sainte Vierge; et Hésychius, patriarche de Jérusalem, a été le premier qui lui a donné sans scrupule ce titre glorieux, non pas dans le sens que quelques prédicateurs trompés les uns par les autres ou par quelques mauvais interprète, lui attribuent; car quand ce Père a dit que la sainte Vierge était l'accomplissement de la sainte Trinité : *Trinitatis complementum* (*Orat.* 3, *de Laud. Virg.*), il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'elle avait reçu et réuni en soi l'opération des trois personnes divines dans le mystère de l'incarnation. La vertu du Très-Haut, qui est le Père, dit-il, l'a couverte de son ombre : voilà l'opération de la première personne; le Saint-Esprit est descendu en elle : voilà l'opération de la troisième personne; et le Verbe s'est fait chair en son sein, voilà l'opération de la seconde personne, et c'est en ce sens que ce patriarche a dit que Marie était l'accomplissement, non pas de la Trinité ou des personnes divines en elles-mêmes, mais de leur chef-d'œuvre au dehors, et de leur grand ouvrage par excellence, qui est le mystère de l'Incarnation (*Vega. Theo. Maria palæst.* 31, *certam.* 1). J'ose dire néanmoins, messieurs, quelque chose qui vous paraîtra un peu hardi à la gloire de sainte Anne : c'est que sans offenser les règles de la foi, ni blesser le respect qui est dû à la majesté de Dieu et aux perfections infinies des trois divines personnes, j'ose soutenir dans un sens favorable que sainte Anne a donné l'accomplissement aux trois personnes de la sainte Trinité : *Trinitatis complementum.* Car n'est-il pas vé-

ritable qu'à parler de Dieu selon la raison humaine et selon l'usage du monde, comme l'Ecriture elle-même en parle en lui attribuant quelquefois un corps, des sens et des passions comme au reste des hommes, n'est-il pas véritable, dis-je, qu'on peut penser pieusement que quoique les trois personnes divines fussent infiniment parfaites au dedans d'elles-mêmes, il leur manquait néanmoins quelque chose qui pouvait augmenter leur gloire et leur perfection au dehors. Or, je trouve que le Père avait un Fils, mais il n'avait point de Fille; le fils avait un Père, mais il n'avait point de mère; le Saint-Esprit pouvait être époux, mais il n'avait point d'épouse. Or, qu'a fait sainte Anne? Elle a donné l'accomplissement à ces trois divines personnes en mettant la sainte Vierge au monde. Elle a donné une fille au Père; elle a donné une mère au Fils; elle a donné une épouse au Saint-Esprit. Elle a donné au Père une fille qui n'est pas indigne de son Fils; elle a donné au Fils une mère qui n'est pas indigne de son Père; elle a donné au Saint-Esprit une épouse qui n'est pas indigne de son époux. Avouons donc que sainte Anne peut partager avec sa bienheureuse fille cette qualité glorieuse: *Complementum totius Trinitatis;* d'avoir donné l'accomplissement aux personnes de la sainte Trinité. C'est ce que vous verrez dans les trois parties de ce panégyrique.

PREMIER POINT.

Lorsque l'apôtre saint Paul veut convaincre les nouveaux convertis que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de Dieu, et que tous les biens, soit spirituels, soit temporels que nous pouvons offrir à sa majesté infinie, ne sont que des présents que nous tenons de sa libéralité, il leur dit: *Quis prior dedit illi, et retribuetur ei* (*Rom.*, XI, 35)? Qui est-ce qui lui a donné quelque chose le premier pour en prétendre récompense? C'est, messieurs, par cette règle infaillible que je dis que si sainte Anne a été la première femme du monde qui a donné une fille au Père éternel, lorsqu'il n'en avait point, ce n'est que parceque le Père éternel lui en a donné une lorsqu'elle était stérile et qu'elle était dans l'impuissance d'en avoir. Pour vous faire comprendre ce mystère, il est à propos d'établir quelques principes qui sont les fondements et les preuves tout ensemble de ma proposition.

Le premier principe que je suppose, et dont toute la théologie convient, c'est que je dis que la fécondité par laquelle toutes les créatures vivantes et animées ont la vertu de produire leurs semblables, est une perfection qui doit être attribuée à Dieu d'une manière plus noble et plus excellente qu'elle ne se trouve dans toutes les créatures. Lui-même a paru si jaloux de cette perfection, que de peur que les hommes ne fussent assez injustes que de la lui refuser, il nous a dit il y a longtemps par un de ses prophètes: *Numquid ego, qui alios parere facio, ipse non pariam? et qui generationem cæteris tribuo, sterilis ero* (*Isai.*, LXVI, 9). Quoi! sera-t-il dit que moi qui fais enfanter les autres, je n'enfanterai point moi-même? et que moi qui donne aux autres la fécondité, je demeurerai stérile? il y a donc en Dieu une fécondité intérieure, et parmi ses émanations éternelles et infinies, il y en a une qui se fait par voie de génération. C'est cette fécondité que la foi nous fait reconnaître et adorer dans la génération éternelle du Verbe! génération si parfaite et si accomplie, que comme elle épuise toute la fécondité de l'entendement du Père, elle le met dans une bienheureuse impuissance de produire un autre Fils et encore moins une fille. C'est en cela que je remarque de grandes différences entre cette génération divine et les générations humaines. Premièrement, en ce que dans la génération humaine, un Père ne communique à son Fils qu'une nature semblable en espèce à la sienne: d'où vient qu'elle est définie par les philosophes: l'origine qu'un être vivant tire d'un autre être vivant en ressemblance de nature. Mais par la génération divine, le Père éternel communique à son Fils non-seulement une nature semblable à la sienne, mais il lui communique sa nature même, et cette nature n'étant point multipliée par la génération, elle conserve son unité dans la pluralité des personnes. Secondement, elles diffèrent en ce que les générations humaines ne se font que par une voie corporelle et animale, d'où il arrive qu'elles sont toujours mêlées d'impureté et de corruption. Il n'en est pas de même de la génération du Verbe divin: comme elle se fait par une voie toute spirituelle et intellectuelle de connaissance et d'entendement, elle est plus pure et plus incorruptible que l'émanation de la lumière qui coule du corps du soleil. Voilà pourquoi le Sage l'appelle la vapeur de la vertu de Dieu, et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant, qui par conséquent ne peut être susceptible de la moindre impureté: *Vapor est virtutis Dei, et emanatio quædam claritatis omnipotentis Dei sincera; et ideo nihil inquinatum in eam incurrit* (*Sap.*, VII, 15). Enfin elles diffèrent, en ce que, par la génération humaine, le Fils est toujours inférieur au Père qui l'engendre, comme l'effet est inférieur à la cause qui le produit. Cette imperfection ne se trouve point dans la génération divine, le Fils n'est ni inférieur ni postérieur à son père, mais il lui est coégal, consubstantiel et coéternel; coégal par la participation des mêmes attributs infinis; consubstantiel, par la participation d'une même nature indivisible; et coéternel par la participation d'une même durée qui n'a point eu de commencement, et qui n'aura point de fin: *Nec genitor prior est genito*, dit saint Léon, *nec genitus genitore posterior* (*Homil. Transfig. Domini*); le Père n'est point devant le Fils, ni le Fils n'est point après le Père. D'où il faut conclure que le Père éternel ayant épuisé toute la fécondité de son entendement dans la génération de son Fils, il n'a pu produire une fille au dedans de lui-même, et s'il en a voulu avoir une au dehors, il a fallu se servir du ministère d'une femme extraordinaire et distinguée entre toutes celles de son sexe par une éminente sainteté.

Le second principe que je suppose: c'est

que je dis que Dieu ayant formé le décret de l'incarnation de son Fils, il fallut choisir une mère qui ne fût pas indigne ni d'un tel fils ni d'un tel père. Et c'est, messieurs, sur la sainte Vierge que le choix est tombé. La raison est que comme dans l'ordre des générations humaines, et dans toute la postérité d'Adam il ne trouvait aucune créature qui ne fût infectée de son crime, il résolut de se faire une divine famille en terre, c'est-à-dire, d'avoir un fils si parfait, qu'il fût l'objet de ses plus tendres complaisances, et une fille si accomplie, qu'elle fût l'objet de son plus tendre amour. C'est ce grand projet qu'il a heureusement exécuté dans l'incarnation de son Verbe et dans la conception de Marie. Par l'incarnation de son Verbe il s'est fait un fils visible parmi les hommes, et par la conception de Marie, il s'est fait une fille visible parmi les femmes. Et comme toutes les créatures attendaient la venue de ce fils, et que ce fils ne pouvait nous être donné que par cette bienheureuse fille qui en devait être la mère, je puis dire que les mêmes rois, les mêmes patriarches et les mêmes prophètes, qui ont soupiré après la venue de Jésus-Christ, ont encore soupiré indirectement après la naissance de Marie.

C'est ce mystère qu'un grand dévot de la sainte Vierge nous explique en ces termes : *Omnia entia*, dit-il, *unum ens nobilissimum appetebant* (*S. Bernardin. serm. de nativit. B. V., cap.* 3) : tous les êtres demandaient pour leur perfection un être souverainement parfait et accompli. Les êtres vivants en demandaient un qui eût la vie dans un parfait degré de noblesse; les sensitives en demandaient un qui eût le sentiment dans un parfait degré de subtilité; les raisonnables en demandaient un qui eût la raison dans un parfait degré d'intelligence; *et breviter omnium nativitates appetebant optimum nascibile :* en un mot, dit ce Père, toutes les créatures qui recevaient l'être, le sentiment, la raison et la vie, par la génération, demandaient la venue d'une certaine créature, dont la naissance remplie de grâce et de sainteté, donnât la perfection à toutes les autres : *his igitur sic existentibus imperfectis:* toutes choses donc étant ainsi imparfaites, et dans une attente impatiente et amoureuse de leur dernière perfection, qu'a fait Dieu pour les contenter? *Provisum est mundo de una puella super omnes benedicta:* il a satisfait aux désirs de toutes les créatures, répond ce Père, et a pourvu à toutes les misères des hommes en nous donnant la plus sainte de toutes les filles en la personne de Marie, et en nous donnant par cette bienheureuse fille son Fils bien-aimé dans lequel il lui a plu, ainsi qu'il l'avait résolu en lui-même, de réparer et de réunir tout ce qui était au ciel et sur la terre, pour sa plus grande gloire, pour le salut des hommes et pour la perfection de tout l'univers.

Enfin le troisième principe que j'établis, et qui réunit les deux autres à mon sujet, c'est que je dis que le Père éternel ayant choisi la sainte Vierge pour être sa fille, il fallait lui choisir une mère pour la faire naître au monde par la voie des générations humaines. Il est à présumer, messieurs, selon notre manière de concevoir les décrets, les pensées et les conseils de Dieu, que les plus illustres femmes de l'antiquité judaïque dont le Saint-Esprit nous a marqué dans l'Ecriture la beauté et les vertus, se trouvèrent toutes présentes en un instant dans ses divines idées. Sa divine prescience lui fit distinguer dans la race des patriarches, de laquelle son Fils devait naître selon la chair, une Sara, femme d'Abraham; une Rébecca, femme d'Isaac; une Lia et une Rachel, femmes de Jacob. Mais toutes ces saintes femmes quoique agréables à ses yeux, ne lui parurent pas dignes de l'honneur d'être la mère de celle qu'il avait choisie pour sa fille. Il examine la race royale de Juda; il y voit une Thamar, mère de Pharez et de Zaram; il y avait une Rahab, mère de Boos; il y voit une Ruth, mère d'Obed; il y avait une Bethsabée, femme de David et mère de Salomon : il fait, à la vérité, l'honneur à toutes ces femmes de les choisir pour être aïeules de son Fils, mais comme il prévoit quelques flétrissures dans leur vie et dans leur conduite, il ne les juge pas dignes d'être la mère de sa fille. Enfin l'an du monde 4037 qui fut la plénitude des temps, Dieu vit un dernier rejeton de la racine de Jessé, ou de la race de David en la personne de sainte Anne, fille de Mathan, et femme de saint Joachim. Et ce fut sur celle-ci, messieurs, que Dieu arrêta les yeux, et qu'il la jugea digne d'être la mère de celle qu'il avait choisie par sa prédestination éternelle pour être sa fille unique et bien-aimée.

C'est pourquoi il me semble que je puis appliquer à sainte Anne cette excellente description que Salomon nous fait d'une femme forte, c'est-à-dire, ornée de toutes les vertus, et qui vit, selon Dieu, dans un saint mariage. Je sais bien que les saints Pères ont expliqué diversement ce portrait. Saint Augustin considère cette femme forte comme l'image de toute l'Eglise (*Serm.* 45 *de diversis*). Saint Bernard la propose comme la figure de la sainte Vierge qui a surpassé par sa sainteté non-seulement tous les hommes, mais encore les anges mêmes. J'ose dire pourtant que tout ce que le Saint-Esprit dit ici à la gloire de cette femme forte qui est mariée et qui a des enfants, a une plus grande convenance et des rapports plus naturels avec sainte Anne qu'avec la sainte Vierge, sa fille, ni qu'avec l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, ni qu'avec toutes les saintes femmes qui ont été les épouses des plus saints patriarches de l'Ancien Testament. En effet, après que le sage a dit que *cette femme est plus précieuse que tous les trésors qui s'apportent de l'extrémité du monde; que le cœur de son mari met sa confiance en elle; qu'elle a travaillé avec ses mains sages et ingénieuses; qu'elle a ouvert sa main à l'indigent, et qu'elle a étendu ses bras pour soulager les misérables; que son mari éclatera de gloire dans l'assemblée des juges, et lorsqu'il sera assis au milieu*

des sénateurs ; qu'elle a été revêtue de force et de beauté; qu'elle a ouvert sa bouche à la sagesse; que la loi de clémence est sur ses lèvres, et que ses propres enfants l'ont publiée très-heureuse (*Prov.*, XXXI, *per totum*) : il ajoute enfin, *multæ filiæ congregaverunt divitias : tu vero supergressa es universas* : ô grande sainte! plusieurs filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées : toutes ces saintes femmes qui vous ont précédée ont amassé un grand fonds de vertus, de grâces et de sainteté qui les a rendues dignes d'être les mères des plus saints patriarches de l'ancienne loi, et des plus illustres ancêtres du Messie : Sara a mérité d'être la femme d'Abraham, et la mère d'Isaac; Rébecca mérita d'être la femme d'Isaac, et la mère de Jacob; Rachel mérita d'être la seconde femme de Jacob, et la mère de Joseph; Anne mérita d'être la femme d'Elcana, et la mère de Samuel; une autre Anne mérita d'être la femme du vieux Tobie, et la mère du jeune; mais pour ce qui est de notre incomparable Anne : *Tu supergressa es universas :* elle a surpassé toutes les autres en grâces, en vertus et en prérogatives, puisqu'elle a mérité d'être la femme de Joachim, fils de Barpanther, et mère de Marie, fille du Père Eternel.

Je passe encore plus avant, et je dis que notre sainte Anne a surpassé toutes les autres mères, non-seulement par l'excellence de la fille qu'elle a enfantée comme le fruit de son mariage, mais encore par la manière admirable dont elle l'a conçue. Remarquez, messieurs, que le Père Eternel voulant avoir une fille qui ne fût pas indigne de lui, il l'a fait naître au monde par une espèce de génération conforme en quelque façon à la génération éternelle de son fils. Car comme il engendre son fils par la fécondité de sa pensée et de son entendement, il a voulu aussi que saint Joachim et sainte Anne aient conçu leur fille et la sienne par la fécondité de leurs prières et de leurs oraisons, qui est cette espèce de génération toute chaste et spirituelle accompagnée de noblesse et de splendeur, dont parle Salomon : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate* (*Sap.*, V, 1) En effet, ces bienheureux parents de la sainte Vierge ayant demeuré ensemble l'espace de vingt ans sans avoir aucun fruit de leur mariage, ils crurent qu'ils ne devaient plus attendre que de la puissance de Dieu ce qu'ils ne pouvaient plus espérer de la fécondité de la nature. Ainsi l'un et l'autre remplis d'un esprit de confiance et de foi poussaient des vœux et des soupirs au ciel; Joachim priait sur une montagne, et Anne dans son jardin : et leurs prières unies ensemble firent une si douce et agréable violence sur le cœur de Dieu, comme dit Tertullien en parlant de la vertu de l'oraison : *Hac vis Deo grata est* (*Apolog.*, *cap.* 39), que le moment étant arrivé auquel la providence divine avait résolu d'exaucer leurs prières et d'exécuter son dessein, sainte Anne conçut sa bienheureuse fille comme fruit de son oraison aussi bien que de son mariage

C'est ce que saint Jean de Damas nous explique fort bien par ces paroles de remerciement qu'il met en la bouche de cette bonne mère après qu'elle eut conçu la sainte Vierge: *Benedictus Deus qui orantibus id quod optabam dedit, et semen ex infructuoso semine concessit* (*Orat. de nativit. V. M.*). Le Seigneur soit béni qui a exaucé nos prières, qui de stérile m'a rendue féconde, et qui d'une terre infructueuse en a tiré un fruit de bénédiction. Ce Père, tout pénétré de joie et de dévotion, continue son discours, et adressant la parole au Père, à la mère et à la fille, il s'écrie : *O beatos Joachimi lumbos ex quibus prorsus immaculatum semen fluxit !* O bienheureux Joachim ! ô père fortuné par lequel Dieu a fait couler, comme par un sacré canal, la semence pure et sans tache dont a été formé le corps d'une fille qui devait être éternellement vierge ! *O præclaram Annæ vulvam in qua tacitis incrementis formatus fuit fœtus purissimus !* ô bienheureux sein de sainte Anne dans lequel la plus pure de toutes les créatures a été conçue, formée, organisée, animée et perfectionnée par des accroissements secrets de la nature et de la grâce! *O filia Adami et Dei, beatus venter qui te portavit, et ubera quæ te lactaverunt !* ô bienheureuse fille d'Adam et de Dieu! bienheureux le ventre qui vous a porté, et bienheureuses les mamelles qui vous ont donné du lait! Tellement que Dieu ayant communiqué sa fécondité aux parents de la sainte Vierge, j'ai raison de dire que Marie est la fille du Père éternel, aussi bien que de saint Joachim et de sainte Anne; et c'est en cela que cette sainte femme a donné l'accomplissement à la première personne de la sainte Trinité, puisque, n'ayant point de fille, elle lui en a donné une qui n'est pas indigne de son Fils.

C'est ici, messieurs, où je ne puis m'empêcher de combattre en passant le sentiment de quelques auteurs qui ont soutenu sur de faibles fondements que sainte Anne avait été mariée trois fois, et que de ces trois mariages elle avait eu trois filles appelées toutes trois Marie (*Petr. Sutor. lib. de tripl. conjug. B. Annæ*). Ce qui a donné occasion à cette opinion, est une certaine glose attribuée à saint Ambroise, dans laquelle Marie Cléophé est appelée sœur de la sainte Vierge. Mais l'on répond à cela, que cette glose ne se trouve nulle part dans tous les ouvrages de ce grand docteur; outre que quand il les aurait appelées sœurs, ce n'est pas à dire qu'elles aient été filles de sainte Anne : mais c'est qu'elles étaient femmes des deux frères, savoir, de saint Joseph et de Cléophas. Ajoutez à cela qu'il ne faut point de raison plus forte pour réfuter cette opinion, que de considérer qu'elle est non-seulement injurieuse à la vertu de sainte Anne, mais encore à la naissance miraculeuse de la sainte Vierge. Car c'est le sentiment commun de tous les Pères que Marie a été un enfant de prières et d'oraison, qu'elle a été donnée de Dieu à des parents âgés et stériles, et qu'enfin elle est fille unique de saint Joachim et de sainte Anne, comme Jésus-Christ est fils unique du

Père éternel et le sien. Voilà pourquoi saint Jean de Damas la salue au jour de sa naissance avec ces belles paroles : *Te unigenitam ac primogenitam hodierna die ex sterili parente produxit* (*Orat. de nativit. V. M*) : ô Vierge glorieuse ! c'est à ce jour que Dieu vous a fait naître de parents stériles, non-seulement comme fille aînée, mais encore comme fille unique : car comme votre fils est l'unique de son Père, parce qu'il a épuisé toute la fécondité de son entendement par sa génération : ainsi vous êtes fille unique de votre mère, puisque Dieu a vaincu sa stérilité par votre conception, et qu'il a béni son mariage par votre naissance. C'est enfin ce que l'Époux du Cantique a déclaré hautement, lorsque, parlant de la sainte Vierge, son épouse, il dit : *Unica est columba mea, una est matris suæ electa* (*Cantic.* VI, 8) : Marie est mon unique colombe par ma prédestination éternelle, et elle est la fille unique de sa mère par sa génération temporelle. Avouez, messieurs après toutes ces preuves que j'ai eu raison de dire que sainte Anne a été : *Totius Trinitatis complementum :* l'accomplissement des trois divines personnes au dehors d'elles-mêmes, puisqu'elle leur a donné ce qui leur manquait ; le Père éternel avait un fils, mais il n'avait point de fille, sainte Anne lui en a donné une qui n'est pas indigne de son Fils ; c'est ce que vous avez vu dans ma première partie. Le Fils avait un Père, mais il n'avait point de mère, sainte Anne lui en a donné une qui n'est pas indigne de son Père : c'est ce que vous verrez dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Quoique le Fils de Dieu ait reçu toute la plénitude de l'être divin, et la consommation de toutes ses grandeurs en vertu de sa génération éternelle ; saint Athanase, néanmoins, ne fait point difficulté de dire qu'il a reçu quelque chose de sa mère qu'il n'avait pas reçu de son Père. Tandis qu'il a demeuré dans le sein de son Père, il y a été caché, invisible, incompréhensible, inconnu aux hommes : et quoique toutes choses aient été faites et produites par lui dans la création du monde : *Omnia per ipsum facta sunt* (*Joan.*, I, 3) : Il ne s'est pas fait connaître néanmoins dans cet ouvrage, comme fils, mais seulement comme Dieu. La raison est que toutes les œuvres que Dieu fait hors de soi sont indivisibles et communes aux trois personnes qui agissent également dans l'unité d'un même entendement qui a la connaissance de tout, dans l'unité d'une même volonté qui forme les décrets de tout, et dans l'unité d'une même puissance qui produit et exécute tout. Mais lorsque ce fils du Père Éternel est devenu fils de Marie, qu'il s'est fait chair dans son sein, cette sainte mère l'a rendu visible au monde et l'a fait connaître aux hommes. C'est cette belle théologie que cet illustre défenseur de la consubstantialité du Fils avec son Père nous explique par cette comparaison : *Quemadmodum*, dit-il, *sermo noster quando volumus, nascitur ex labiis nostris* (*In quæstionib. quæst.*) : quoique notre pensée, qui est notre verbe mental, soit cachée dans notre esprit, nous la manifestons néanmoins et la faisons naître de notre bouche quand nous voulons : car il faut distinguer deux choses dans la parole, savoir, sa conception et son expression. L'une est intérieure, l'autre est extérieure ; l'une est spirituelle, l'autre est corporelle ; l'une par laquelle elle procède de l'entendement, l'autre par laquelle elle est produite par la bouche. Si vous considérez cette parole dans sa conception ou génération spirituelle et intérieure, elle est cachée et inconnue aux hommes, parce qu'elle demeure dans le principe qui l'a produite, c'est-à-dire dans l'entendement. Mais si vous la considérez dans son expression ou génération corporelle et extérieure, elle devient sensible, elle se fait connaître et entendre aux oreilles par le son de la voix. Or, il faut raisonner du Verbe divin, comme nous raisonnons de notre pensée ; il a deux générations, l'une éternelle, l'autre temporelle ; l'une divine, l'autre humaine, l'une intérieure, l'autre extérieure, l'une spirituelle, l'autre corporelle, l'une par laquelle il procède de l'entendement de son Père, l'autre par laquelle il procède du sein de sa mère. Les prophètes n'ont pu décrire sa première génération : *Generationem ejus quis enarrabit* (*Isai.*, LIII, 8)? Les Évangélistes nous ont décrit la seconde : *Generatio Christi sic erat* (*Matth.* I, 18) : la raison est, dit saint Athanase, que comme lorsque nous voulons manifester notre pensée, nous la revêtons d'une voix sensible et d'une parole articulée : *Ita et Dei sermo, quando ei visum fuit, natus est ex labiis prophetarum, et ex castissima Maria, et tunc manifestus factus est* (*Ibid.*, *ubi supra*) : de même lorsqu'il a plu au Père de faire entendre son Verbe ou sa parole éternelle au monde, il nous l'a expliquée par la bouche des prophètes ; et lorsqu'il l'a voulu manifester d'une manière encore plus sensible et plus intelligible aux hommes, il l'a revêtu d'un corps mortel, et l'a fait naître du sein de la Vierge : *Christi autem generatio sic erat.* Voici donc comme s'est faite cette naissance ou génération temporelle du Verbe divin.

Il fallait que la même femme qui avait donné une fille au père, donnât encore une mère au fils, et que par conséquent sainte Anne qui avait été choisie pour donner l'accomplissement à ce mystère, entrât en quelque manière dans l'ordre de l'incarnation : et comme l'incarnation du Verbe était le plus grand de tous les miracles de la puissance de Dieu, il fallait qu'il fût précédé par d'autres miracles, comme pour lui préparer les voies et lui aplanir le chemin. C'est-à-dire que pour disposer insensiblement nos esprits à voir un miracle si prodigieux et si extraordinaire que celui de l'incarnation, il fallait faire voir premièrement au monde une femme stérile devenir féconde en la personne de sainte Anne, et une vierge devenir mère en la personne de Marie, pour nous faire croire et adorer un Homme-Dieu en Jésus-Christ,

et pour nous convaincre en même temps que la génération temporelle de cet Homme-Dieu n'était pas moins pure en quelque façon que sa génération éternelle.

C'est ici, messieurs, où je remarque que la puissance de Dieu a gardé dans l'exécution de l'incarnation de son fils, le même ordre qu'elle avait gardé dans la création de l'homme. Car comme elle avait produit le ciel et la terre, le soleil et les astres, les plantes et les animaux, comme autant d'ébauches, ou de coups d'essais, avant que de former l'homme qui devait être le plus noble ouvrage de ses mains, et son chef-d'œuvre par excellence, il a agi de la même manière dans l'incarnation de son fils. Il ne s'est pas contenté d'en faire des promesses et d'en tracer des figures, il en a fait des coups d'essai par de différentes apparitions dans l'ancien Testament sous des formes humaines par lesquelles le Verbe divin s'apprivoisait, dit Tertullien, de parler et de converser avec les hommes : *Jam tunc et alloqui, et liberare, et judicare humanum genus ediscebat in carnis habitu non natæ* (*Lib. de carne chr. cap.* 6) : apparitions mystérieuses, qui n'étaient autre chose selon saint Grégoire de Nazianze, sinon l'apprentissage de l'incarnation future, par laquelle le Verbe divin devait se faire voir au monde, non plus dans une chair apparente et dans un corps emprunté, mais dans une véritable chair humaine et dans un véritable corps mortel de même nature que les nôtres : *Futuræ incarnationis rudimenta* Or, ce que la puissance de Dieu a fait pour préparer nos esprits à croire l'incarnation du Verbe, et à reconnaître un Homme-Dieu en la personne de Jésus-Christ, elle l'a fait encore à sa naissance, pour nous faire reconnaître en la personne de Marie, une Vierge Mère. Il ne s'est pas contenté de promettre ce miracle, lorsque pour confondre l'impiété du roi Achaz, il lui fit dire par un prophète : le Seigneur vous donnera lui-même un signe : une Vierge concevra et enfantera un fils (*Isai.*, VII, 14) ; mais comme ce signe était si prodigieux et si nouveau que l'esprit humain ne le pouvait comprendre, ni n'osait l'espérer, que fit-il pour en faciliter la créance ? Saint Grégoire de Nazianze répond : *Sterilis parit, quasi prœludium miraculi, quod in Virgine subsecutum est* (*Orat. de S. Eliz.*). Il fait précéder dans la naissance de la mère un essai de ce grand miracle qu'il devait faire à la naissance de son fils. Anne et Elizabeth étaient deux femmes âgées et stériles, la puissance de Dieu les rend toutes deux miraculeusement fécondes, celle-là conçoit et enfante la plus sainte de toutes les filles d'Adam, celle-ci conçoit et enfante le plus grand des enfants des hommes, et ces deux miracles furent comme le prélude, s'il est permis d'user de ce terme, du plus grand de tous les miracles, par lequel Marie, fille de celle-là, et cousine de celle-ci, devait concevoir et enfanter un Homme-Dieu.

Consolez-vous donc, ô bienheureux aïeuls de Jésus-Christ, cessez de gémir et de vous plaindre d'être sans enfants, vos prières sont exaucées et vos vœux accomplis ! lois de la stérilité vous êtes heureusement vaincues ; rigueurs de la nature vous voilà divinement adoucies ! Ennuis d'une longue attente, vous voilà miraculeusement et abondamment récompensés ! puisque la grâce venant au secours de la nature, semble avoir ou réformé le tempérament de votre corps, ou renouvelé la vigueur de votre jeunesse, pour faire naître de votre saint mariage une fille si parfaite, et une créature si accomplie, qu'elle sera un jour la mère de son créateur. C'est dans la considération de cette merveille, que saint Jean de Damas s'écrie : *O Beatum par Joachim et Anna ! omnis creatura vobis obstricta est ; per vos enim donum omnium donorum præstantissimum creatori obtulit, nempe castam matrem quæ sola creatore digna erat* (*Orat., de nativit. B. V. M.*) ; O bienheureux couple, Joachim et Anne ! toutes les créatures vous sont infiniment obligées de ce qu'elles ont reçu par votre moyen le plus excellent de tous les dons de Dieu, et de ce qu'elles lui ont pu offrir par votre moyen celle de toutes les créatures qui seule a été trouvée digne d'être la mère du Créateur. Mais que dis-je ! Non-seulement les hommes et les anges vous sont obligés, j'ose passer plus avant et dire que le Fils de Dieu même vous est redevable, puisque c'est vous qui lui avez donné une mère en terre, comme il avait un Père dans le ciel. Or, qu'a-t-il fallu faire pour cela ? il a fallu que la puissance de Dieu ait fait dans le sein de sainte Anne un miracle qui ne s'était jamais fait dans les siècles passés, et qui ne se fera plus dans les siècles à venir, dans l'ordre des générations humaines. Je m'explique.

C'est une loi universelle et indispensable que toute créature raisonnable qui reçoit l'être par les voies ordinaires de la nature, contracte le péché originel dans sa conception : nulle dispense, nulle exception pour personne sans un privilége extraordinaire. Le crime d'Adam étant héréditaire à toute sa postérité, tous ses enfants doivent naître criminels aussi bien que malheureux. Cependant, messieurs, le Verbe divin qui avait choisi sainte Anne pour être son aïeule, et sa fille pour être sa mère, fit, dans l'ordre des générations humaines, le plus grand de tous les miracles dans le sein de celle-là, en faveur de celle-ci. La même puissance divine qui avait créé les anges dans le ciel, remplis de grâce et de sainteté, et qui avait formé Eve dans le paradis terrestre, remplie de justice et d'innocence, forma aussi Marie dans le sein de sainte Anne et la fit entrer dans l'ordre de la grâce aussitôt que dans l'ordre de la nature, avec cette différence pourtant qu'il créa ces esprits bienheureux et cette première femme immédiatement par lui-même, mais qu'il ne forma la sainte Vierge qu'avec le concours de ses parents. C'est en ceci néanmoins que consiste la grandeur des miracles et la singularité de l'événement, qui est de voir une femme conçue dans le péché d'Adam, concevoir une fille dans la justice originelle. J'avoue que ce

n'aurait pas été une merveille dans l'état d'innocence, comme un bon arbre ne produit que de bons fruits, si nos premiers parents eussent persévéré dans la grâce et dans une parfaite soumission à Dieu, ils auraient transmis leur justice à leur postérité, et n'auraient engendré que des enfants saints et justes, aussi bien que raisonnables. Mais comme toute la nature humaine a été corrompue dans le premier homme et dans la première femme comme dans sa racine et dans son tronc : *Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus* (*Matth.*, VII, 16)? peut-on cueillir maintenant, dit Jésus-Christ, des raisins sur les épines, ou des figues sur les ronces? peut-on voir sortir des ruisseaux bien purs d'une source infectée? et peut-on voir sortir d'Adam, pécheur, et d'Eve, pécheresse, des enfants remplis de grâce et de sainteté dès leur conception et dès leur naissance.

Ce grand miracle n'avait jamais paru au monde, et Dieu n'avait résolu de le faire que dans le sein de sainte Anne en faveur de sa fille et à la gloire de son fils. Il l'a fait, messieurs, ce grand miracle, mais d'une manière incompréhensible à l'esprit humain. Il a fait naître Marie comme un lis au milieu des épines, il l'a fait sortir comme l'aurore du milieu de la nuit, il l'a tirée de la masse corrompue du péché, sans être infectée de son levain : *Caro virginis ex Adam sumpta, maculas Adæ non admisit* (*Serm. de Assumpt.*) : la chair de la Vierge, dit le cardinal Pierre de Damien, a été tirée d'Adam, mais elle n'a pas été infectée de son crime. Je ne suis pas pourtant du sentiment de quelques auteurs qui, nous voulant expliquer le mystère de la conception immaculée de Marie, et rendre raison de ce grand miracle, ont cru de bonne foi, sur les rêveries de quelques docteurs hébreux, que Dieu avait conservé en Adam une portion de son sang et de sa substance toute pure, toute sainte, et qui n'avait point été corrompue par son péché, et que c'est cette portion qu'il avait transmise par une succession continuelle de générations jusque dans le corps de saint Joachim et dans le sein de sainte Anne, et dont le corps de la sainte Vierge avait été formé. Mais, comme en matière de piété les auteurs dévots vont souvent jusqu'à la superstition ou à la rêverie, j'avoue que je ne puis approuver cette opinion, quoiqu'elle soit soutenue dans un livre approuvé et dédié au pape Léon X, et composé par l'un des plus savants hommes du dernier siècle. C'est pourquoi, sans recourir à cette portion pure et innocente d'Adam, transmise jusqu'à saint Joachim et à sainte Anne, j'aime mieux suivre le sentiment de saint Fulbert, évêque de Chartres, qui, parlant des parents de la sainte Vierge, a dit ces paroles à mon propos : *Haud dubium, quin utrumque parentem vivificus et ardens spiritus singulari munere repleverit* (*Orat.* 1 *de Nat. V. M.*) : Il ne faut point douter qu'un esprit saint et vivifiant n'ait animé saint Joachim et sainte Anne, et qu'il ne les ait remplis de grâce et de charité, afin que, toute concupiscence étant bannie, Marie fût le fruit d'un amour chaste et divin, plutôt que le fruit d'un amour lascif et déshonnête. La nature avait tenté plusieurs fois, mais inutilement, de produire ce miracle dans la conception des saints et des saintes de l'Ancien Testament; n'avait-elle pas voulu l'entreprendre dans Abraham et dans Sara, dans Zacharie et dans Elisabeth? Ces pères et ces mères vivaient dans la sainteté et dans la justice; les enfants, qui devaient naître de leur mariage, étaient des enfants de promesse et de bénédiction; ils avaient tous deux de grandes liaisons avec le Messie; Isaac devait être l'un de ses ancêtres et sa figure, Jean-Baptiste devait être son précurseur et sa voix. Cependant la nature trouva des obstacles secrets et invincibles à tous ses efforts, et ne put empêcher ces deux bienheureux enfants de contracter le péché originel, et d'être quelque temps enfants de ténèbres et de colère avant que d'être enfants de grâce et d'adoption.

Une conception toute sainte et toute pure n'était donc réservée qu'à la fille de sainte Anne, et la pureté de cette conception ne pouvait venir que d'une application anticipée des mérites de Jésus-Christ futur. Ainsi l'on peut dire que la grâce y a eu plus de part que la nature. Ecoutez, je vous prie, comme saint Jean de Damas nous explique ce mystère : *Quoniam futurum erat ut Dei genitrix et virgo ex Anna oriretur, natura gratiæ cedit, ac tremulenta stat progredi non sustinens* (*Orat.* 1 *de Assumpt. B. V. M.*) : Comme Dieu avait résolu de faire naître de sainte Anne la mère de son Fils, la nature connaissant sa faiblesse et le dessein de son auteur, céda ce grand ouvrage à la grâce, et s'arrêta en sa présence, saisie de respect et de tremblement. Oui, messieurs, la nature qui, par sa vertu féconde et dominante, doit présider à la génération de toutes les créatures, voyant que Dieu voulait être le principal auteur de celle-ci, et que la grâce voulait avoir l'honneur d'en être la première ouvrière, *Fœtum gratiæ antevertere non est ausa, sed tantisper expectavit, donec gratia produxisset fructum suum* (*idem, ibid.*), elle n'osa troubler ses ordres ni s'opposer à son dessein; mais elle se retint surprise d'une sainte horreur de voir ce sacré bouleversement et cette mystérieuse confusion dans l'ordre des générations humaines, qui était de voir dans le sein de sainte Anne, cette fille admirable dans la conception de laquelle elle avait eu si peu de part. Il n'appartenait qu'à Dieu, messieurs, de se préparer une nouvelle voie pour venir au monde, la voie commune et ordinaire par laquelle les autres enfants d'Adam tiraient leur origine était trop impure pour y soumettre cette sainte fille qui devait être la mère de Dieu. Comme le Fils de Dieu se devait faire homme pour donner une nouvelle naissance aux hommes, il devait naître lui-même d'une manière toute nouvelle, c'est-à-dire d'une aïeule stérile et d'une vierge mère, afin que

tout le monde connût qu'il était en même temps et l'auteur de la grâce en celle-ci, et le réparateur de la nature en celle-là.

Jusqu'ici, messieurs, vous avez vu deux grands miracles que la puissance de Dieu a faits dans le sein de sainte Anne; elle y a vaincu la stérilité par la fécondité, afin qu'elle pût donner une digne fille au Père; elle en a exclu le péché par la grâce dans la conception de Marie, afin qu'elle pût donner une digne mère au Fils; et voici un troisième miracle qu'elle y a fait, c'est qu'elle en a banni la douleur par la joie dans la naissance de ce bienheureux fruit de son ventre. Vous savez, messieurs, il y a longtemps, que c'est un arrêt de la justice divine prononcé contre la première femme du monde et contre toutes celles de son sexe, que, ne pouvant plus concevoir leurs enfants que dans le crime, elles ne les enfanteraient aussi que dans la douleur : *In dolore paries* (*Gen.*, III, 16). Voici pourtant une dispense de cette rigoureuse loi en faveur de sainte Anne et de la sainte Vierge : Dieu n'a pas étendu sur elle cette malédiction générale; comme par la plénitude de sa puissance, il a préservé de péché la fille dans sa conception, il a aussi préservé la mère de douleur dans son enfantement. La cause étant détruite, l'effet doit être détruit; sainte Anne n'ayant point conçu sa fille dans la corruption du péché et dans le dérèglement de la concupiscence, il semble que pour l'honneur de cette sainte fille, elle ne devait pas lui donner une naissance accompagnée de douleur et de travail, qui n'est que le châtiment du premier crime; elle devait, au contraire (si ma conjecture ne me trompe), jouir du privilége qu'auraient eu les femmes dans l'état d'innocence sous le règne de la justice originelle; car, pour lors, la conception aurait été aussi pure, et l'enfantement aussi aisé que le demandaient la sainteté et la félicité de cet état. Car sous le gouvernement de Dieu, qui est la justice même, dit saint Augustin, il est impossible qu'aucune créature soit misérable ou qu'elle souffre quelque peine sans l'avoir méritée par le péché : *Neque enim sub Deo justo miser esse quisquam, nisi mereatur, potest* (*lib.* II *de Gen. ad litter.*, *cap.* XXXV) : Les enfants, dans cet état, seraient sortis du sein de leurs mères sans aucune douleur, comme les fruits se détachent sans peine de la branche de l'arbre lorsqu'ils sont dans leur maturité.

Confessons donc, messieurs, que la sainte Vierge, ayant été conçue dans le sein de sa mère, pleine de grâce, de justice et de sainteté, elle y devait demeurer et en sortir sans lui causer ni les fatigues de la grossesse, ni les douleurs de l'enfantement. C'est dans cette pensée que saint Jean de Damas, qui ne parle de ce mystère que par enthousiasme et par admiration, s'écrie : *O castissimum rationis præditarum turturum par Joachim et Anna : vos pudicitia conservata, ea quæ naturam superant divinitus consecuti estis : virginem enim Dei matrem mundo peperistis* (*Orat.* 1 *de Nativit. V. M.*) : O Joachim et Anne, couple fortuné de chastes et de raisonnables tourterelles! vous avez obtenu de Dieu ce que vous ne pouviez espérer de la nature; c'est que vous avez produit la Mère de Dieu au monde sans perdre votre pudicité, c'est-à-dire sans souiller, dans le mariage, la pureté de votre cœur. Que fallait-il attendre d'une si sainte alliance? sinon que la grâce ayant prévenu le péché dans la conception de la fille, la joie bannirait la douleur dans l'enfantement de la mère.

Il me semble même qu'il y allait de la justice du Fils de Dieu, de faire remonter jusqu'à son aïeule le plaisir ineffable qu'il devait faire ressentir à sa Mère, vierge, au moment de sa naissance. Ah! qui pourrait comprendre de quel torrent d'innocentes délices et de consolations célestes l'âme de Marie fut inondée, lorsque le Verbe incarné sortit de son sein, comme le soleil de celui de l'aurore! Oh! qu'elle pouvait bien dire avec plus de raison que le prophète, que son cœur et sa chair se réjouirent pour lors au Seigneur : et qui pourrait aussi concevoir quel transport de joie ne ressentit point le cœur de sainte Anne, lorsqu'elle vit sortir de son sein cette aimable enfant dont la naissance annonçait la joie à tout le monde, puisqu'elle paraissait comme l'étoile du matin qui annonçait aux hommes la fin de la nuit du péché, la venue du jour de la grâce et les approches du soleil de justice! Le même saint Jean de Damas, avec un cœur tout pénétré de cette divine joie, adresse ces paroles à saint Joachim et à sainte Anne : *Gaudete in Domino Deo vestro, quia germinavit desertum, sterilis produxit fructum suum : Joachim et Anna tamquam spirituales montes dulcedinem distillaverunt* (*Idem, ib.*) : Réjouissez-vous au Seigneur, le désert a fleuri, la terre stérile a produit son fruit, et les parents de Marie, en mettant cette bienheureuse fille au jour, ont été semblables au ciel qui répand la manne et la rosée sur les montagnes de la terre promise qui distillent le miel et le lait. Ainsi vous voyez, messieurs que tous ces miracles ne se sont faits dans l'ordre de la nature et de la grâce que pour rendre sainte Anne plus illustre en elle-même, et plus digne d'être l'accomplissement de la sainte Trinité : *Trinitatis complementum.* C'est ce qu'elle a été en donnant ce qui manquait aux trois personnes divines : il manquait une fille au Père, elle lui en a donné une qui n'était pas indigne de son Fils; il manquait une mère au Fils, elle lui en a donné une qui n'était pas indigne de son Père; il manquait une épouse au Saint-Esprit, elle lui en a donné une qui n'était pas indigne d'un tel époux. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Que les hérétiques remplis d'un esprit d'erreur et d'impiété blasphèment tant qu'ils voudront contre le Saint-Esprit, puisque les foudres et les anathèmes dont l'Eglise les a frappés n'ont pu leur imposer silence ni les

rappeler de leur égarement. Qu'Arius n'en fasse qu'une créature, au rapport de saint Epiphane (*Hæres.* 69. *Epist. ad Serapion. Socrat. lib.* II; *Sozom., lib.* III *et* IV). Que Valentin n'en fasse qu'un ange, au rapport de saint Athanase; et que Macedonius nie sa divinité, au rapport de saint Augustin, ces erreurs, ces impiétés, ces blasphèmes n'ont pu ébranler la foi de l'Eglise qui le confesse et l'adore comme vrai Dieu, qui procède du Père et du Fils en unité de principe, par voie d'amour; et comme cette troisième personne ferme le cercle des émanations intérieures et éternelles de Dieu, et qu'elle épuise par sa procession la fécondité infinie de la volonté; ainsi que le Fils épuise par sa génération toute celle de l'entendement; c'est avec raison que saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, l'appelle comme je disais tantôt : *totius Trinitatis complementum :* l'accomplissement de toute la sainte Trinité. Cela n'empêche pas néanmoins que, sans offenser la foi de l'Eglise, je ne donne encore ce titre glorieux à sainte Anne, puisque comme elle a donné une fille au Père et une mère au Fils, elle a encore donné une épouse au Saint-Esprit; et c'est, messieurs, par cette divine épouse que cet Esprit d'amour, qui était stérile au dedans de la Trinité, est devenu si fécond au dehors, qu'il a produit avec elle le Fils naturel de Dieu par le mystère de l'incarnation, et une infinité d'enfants adoptifs par celui de la régénération. Voici mes raisons et mes preuves dont vous n'aurez pas peine à convenir.

Quoique Moïse dans l'histoire qu'il a écrite de la création du monde ne nous ait marqué que d'une manière obscure l'opération des personnes divines, de peur que les Juifs portés à l'idolatrie, ne prissent occasion de s'imaginer qu'il y avait autant de dieux différents qu'il y avait de personnes distinctes, je remarque néanmoins qu'il s'est expliqué d'une manière assez claire et intelligible sur la personne du Saint-Esprit, lorsqu'il dit que *l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux* (*Genes.*, II, 2). Il est vrai que les Juifs expliquant ces paroles selon la phrase hébraïque n'ont entendu ces paroles que de la vaste étendue de l'air. Mais tous les saints Pères les ont expliquées du Saint-Esprit qui est la troisième personne de la sainte Trinité. L'esprit de Dieu donc, dit saint Augustin, était porté sur les eaux, non comme dans un lieu et dans un espace corporel, mais il était au-dessus des eaux par la souveraineté de sa puissance infinie, pour en former tout ce qu'il y a de grand et d'admirable dans le ciel et dans la terre, de la même manière, dit-il, que l'esprit d'un savant architecte est élevé au-dessus d'un grand amas de bois, de pierres et de materiaux dont il doit former un superbe palais selon les règles de son art : *Superferebatur spiritus non loco, sed omnia superante ac præcellente potentia; sicut superfertur voluntas artificis ligno, vel cuique rei subjectæ ad operandum* (*Lib.* I, *de Genes. ad litter. cap.* 7) : Saint Jérôme remarque qu'au lieu de *superferebatur*, le mot hébreu porte *incubabat :* c'est-à-dire que le Saint-Esprit se reposait sur les eaux comme pour les animer en quelque sorte par sa vertu et sa fécondité divine, et pour en produire toutes les créatures de l'univers, ainsi qu'un oiseau, dit ce Père, se repose sur ses œufs pour en faire éclore ses petits.

Mais comme cette vertu féconde que l'Ecriture attribue au Saint-Esprit est commune aux trois personnes divines, et qu'elle ne se termine qu'à produire des créatures matérielles, cette même Ecriture qui développe dans le Nouveau Testament tous les mystères qui étaient cachés dans l'Ancien, attribue à cet Esprit divin une autre vertu féconde qui s'est fait connaître d'une manière plus noble et plus excellente dans le mystère de l'incarnation, que dans celui de la création. C'est ce secret ineffable que l'Ange découvrit à la sainte Vierge, lorsqu'il lui dit : *Le Saint-Esprit surviendra en vous* (*Luc.*, I, 34), pour vous remplir de sainteté et d'amour, et pour bannir de votre corps toute faiblesse humaine. C'est ce que ce même Ange expliqua encore plus clairement à saint Joseph, lorsqu'il l'assura que l'enfant que son épouse avait conçu, et qu'elle portait en son sein, était l'ouvrage du Saint-Esprit : *de Spiritu sancto est* (*Matth.*, I, 20); mais de qui est-ce que cet Esprit divin a emprunté cette vertu féconde? j'ose dire, messieurs, que c'est en quelque façon de sainte Anne, puisque c'est cette bienheureuse femme qui lui a donné une épouse digne de lui, dans laquelle et avec laquelle il a produit un Homme-Dieu. Car quoique sa puissance fût infinie, il ne pouvait pas néanmoins produire lui seul selon l'ordre des générations ordinaires, le Verbe incarné, mais il lui fallait une épouse qui lui fournît une portion de sa substance pour former le corps de ce divin enfant. Et voilà ce qui me donne l'assurance de dire que sainte Anne a donné l'accomplissement au Saint-Esprit, en lui donnant une espèce de ressemblance avec les deux autres personnes divines? en ce que, comme le Père et le Fils produisent en unité de principe un Dieu par une émanation éternelle, ainsi le Saint-Esprit et son épouse produisent un Homme-Dieu par une génération temporelle et par union de volonté et d'amour. C'est pour cela, dit saint Jean de Damas, que le Saint-Esprit, qui voulait avoir une épouse digne de lui, a présidé, par une vertu féconde et amoureuse, à la conception de Marie, aussi bien qu'à l'incarnation du Fils de Dieu; avec cette différence pourtant qu'il ne s'est point servi du concours de saint Joseph ni d'aucun autre homme pour l'incarnation de celui-ci; et qu'il s'est servi du concours d'un homme et d'une femme, de saint Joachim et de sainte Anne, pour la conception de celle-là : *Ex Spiritu sancto operante, et gratia cooperante mirabiliter facta est* (*Orat. ut supra*).

Mais descendons, je vous prie, dans un plus grand détail, et examinons de quelle façon particulière sainte Anne a donné une épouse au Saint-Esprit; car ce serait peu si

elle ne lui avait donné cette épouse que par le seul titre de génération et de naissance, il fallait encore qu'elle la lui donnât par titre de contrat, d'oblation et de sacrifice. Mais avant que de vous faire voir cette vérité dans son grand jour, souffrez que je vous la représente sous une belle figure. L'histoire sainte raconte qu'une illustre femme de l'Ancien Testament, appelée Anne, étant allée dans la maison du Seigneur, portant entre ses bras son petit enfant qui était Samuël, elle s'adressa au grand-prêtre Heli et lui dit ces paroles : *Pro puero isto oravi et dedit mihi Dominus petitionem meam* (I *Reg.*, I, 27, 28). J'ai prié le Seigneur de me donner cet enfant, et il m'a accordé la demande que je lui ai faite : *Idcirco et ego commodavi eum Domino :* C'est pourquoi je le lui remets entre les mains, afin qu'il demeure consacré à son service et à ses autels tout le temps de sa vie Les mères chrétiennes ont, dans la piété de cette femme, un excellent modèle du soin qu'elles doivent avoir de leurs enfants. Celle-ci, qui a suivi les règles évangéliques et apostoliques avant le temps de l'Évangile et des apôtres, et qui était déjà chrétienne dans la synagogue et au milieu des Juifs, ne désire d'être mère qu'afin d'avoir un fils qui soit tout à Dieu; elle le lui demande pour le lui rendre après l'avoir reçu de lui, parce qu'elle était stérile. Rien n'est plus tendre que l'affection qu'elle a pour un fils digne d'être aimé et obtenu du ciel après tant de prières, de larmes et de vœux. Cependant elle se prive volontairement de la consolation de le voir, de peur que le commerce qu'il pourrait avoir avec tout ce qui tiendrait tant soit peu de la contagion du siècle ne ternît en quelque sorte la pureté de son innocence. C'est pourquoi elle veut que dès son enfance, la maison de Dieu soit la sienne et qu'elle lui serve d'asile et de retraite; elle veut qu'il soit élevé parmi des personnes consacrées au ministère de son autel; elle veut que la piété lui devienne comme naturelle, et que tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend le porte à Dieu; elle veut enfin qu'il s'avance dans son amour à mesure qu'il croîtra en âge et qu'il ne vive que pour le servir.

J'avoue, messieurs, que tous les sentiments de cette Anne, mère de Samuël, sont grands, nobles et élevés; mais il faut aussi tomber d'accord que ceux de notre Anne, mère de Marie, ne sont pas moins remplis d'un esprit de foi, de piété et de désintéressement; elle avait été longtemps stérile comme celle-là, elle avait demandé et obtenu un enfant par ses prières aussi bien que celle-là, elle avait promis de le consacrer à Dieu aussi bien que celle-là; mais quelle différence y avait-il entre l'enfant de la première et l'enfant de la seconde? A la vérité, la première eut un fils, et la seconde n'eut qu'une fille; cependant il y avait autant de différence entre cette fille et ce fils, qu'il y en devait avoir entre une fille qui devait être la mère de Dieu, et un fils qui n'en devait être que le serviteur et le prophète. Je remarque néanmoins que malgré cette différence et tous les avantages que la petite Marie avait par dessus le petit Samuel, Anne avait fait vœu de l'offrir à Dieu : il faut qu'elle s'acquitte de sa promesse; la femme de Joachim ne sera pas moins religieuse à tenir sa parole que la femme d'Elcana ; elle a reçu du ciel un enfant par miracle, il faut qu'elle le lui rende par un sacrifice. C'est ce qu'elle fit, messieurs, au jour qu'elle représenta la sainte Vierge au temple, la troisième année de son âge. Ce fut proprement à ce jour qu'elle donna l'accomplissement aux perfections extérieures de Dieu, en donnant ce qui manquait à chaque personne divine, savoir : une fille au Père, une mère au Fils, une épouse au Saint-Esprit.

Lorsque la sainte Vierge se présenta au temple et qu'elle se consacra à Dieu à l'âge de trois ans, ce fut la première action d'éclat qu'elle fit dans le monde et à la vue des hommes; mais il faut avouer que sainte Anne eut beaucoup de part à la gloire et au mérite de cette action. En effet, messieurs, cette action fut accompagnée de certaines circonstances qui la rendirent aussi nouvelle qu'admirable; car remarquez, messieurs, que lorsque cette bienheureuse fille fit vœu de virginité perpétuelle, elle n'y fut attirée par aucun exemple précédent : la virginité était une vertu inconnue aux Juifs, on avait vu des femmes veuves garder la continence, mais on n'avait jamais vu des filles vouer la virginité; il est vrai que la fille de Jephté la garda, mais ce ne fut que par force et à regret, pour accomplir le vœu de son père; car selon quelques savants interprètes, c'est un sentiment que l'on peut soutenir, que l'accomplissement du vœu de Jephté ne se fit point par la mort réelle du corps de sa fille, mais par la consécration perpétuelle de sa personne et de sa virginité, ce qui est appelé, dans l'Ecriture, du nom de *mort* (*Exod.*, XXVII, 39). Cette consécration pourtant devait être sans doute très-sensible à un prince comme Jephté, puisque tout l'honneur d'un père, dans ce temps de l'ancienne loi, était d'avoir des enfants à cause de l'espérance du Messie, que chacun souhaitait de voir naître de sa race (*Estius in hunc locum et in Levitic. cap.* XXVII, *v.* 29). C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner, dit un savant auteur, si cette fille unique demanda deux mois de termes à son père pour pleurer, non pas sa mort, mais sa virginité avec ses compagnes : *Dimitte me ut duobus mensibus plangam virginitatem meam cum sodalibus meis* (*Judicum*, V, 37), parce que c'était alors une infamie à une fille de demeurer sans être mariée et sans avoir des enfants, pour la raison que je viens de dire. Ainsi la virginité n'était pas un moindre sujet d'opprobre en ce temps-là, que la stérilité. Mais sainte Anne et la sainte Vierge n'entrèrent point dans les sentiments de ce père et de cette fille, quoiqu'ils fussent pour lors tout saints et raisonnables. Anne, qui avait offert sa fille à Dieu avant même sa conception et sa naissance, fut ravie de la voir dans cette admirable disposition de consacrer, dès l'âge

de trois ans, sa virginité à Dieu sans demander du temps pour la pleurer, et sans y avoir été ni attirée par l'exemple d'aucune autre fille, ni obligée par aucun commandement de la loi.

Et à dire le vrai, cette vertu est si excellente et d'un ordre si relevé et si divin, que quoique l'Évangile nous porte à une perfection plus éminente que celle de la loi, l'Apôtre néanmoins exhortant les filles chrétiennes à la virginité, leur déclare de la part de Dieu que ce n'est point un commandement qu'il leur fait, mais que ce n'est qu'un conseil qu'il leur donne. Ce ne fut donc que par un mouvement du Saint-Esprit que la petite Marie fit ce grand vœu de virginité perpétuelle ; mais comme elle le fit dans un âge auquel elle était encore soumise à la puissance de ses parents, elle ne put faire ce sacrifice sans le consentement de sa mère, et les prêtres mêmes ne l'auraient point reçue si elle n'avait été autorisée et présentée par celle qui lui avait donné la vie. C'est ici où il faut admirer la conduite de Dieu ; car quoique les enfants soient plus à lui qu'à leurs pères, il n'en dispose néanmoins jamais qu'avec leur consentement. Il pouvait enlever Isaac à son père, puisqu'il était un enfant de miracle et qu'il était né contre les lois de la nature ; cependant il n'en voulut point disposer contre la volonté d'Abraham, et comme il voulait que l'enfant fût la victime de ce sacrifice, il voulut aussi que le père en fût le prêtre et le sacrificateur. Il en a usé de même manière avec sainte Anne, puisqu'il ne voulut recevoir la fille que par les mains de la mère. Ainsi, messieurs, il est vrai de dire que sainte Anne a eu beaucoup de part à la plus illustre action de Marie, elle l'a assistée dans sa consécration, elle l'a accompagnée dans son sacrifice, elle l'a conseillée dans sa retraite du monde et en son entrée dans le temple, et en tout cela elle agit par un mouvement du Saint-Esprit, qui ne voulut point recevoir la fille pour épouse que du consentement de sa mère.

Voilà un grand exemple de piété, mais qui est peu imité dans notre siècle par les mères chrétiennes. Combien en voit-on aujourd'hui de ces mères, ou cruelles, ou insensées, qui, après s'être mises peu en peine de donner à leurs enfants une éducation peu conforme à la religion qu'ils professent, choisissent pour le monde, et pour contenter leur vanité, tout ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux parmi leurs enfants, et ne donnent à Dieu que ceux qu'ils estiment le moins et souvent même ceux qu'ils regardent comme le rebut et la charge de leurs familles. Hélas ! messieurs, Dieu n'a-t-il pas droit de faire à ces pères et à ces mères le même reproche qu'il faisait autrefois aux Juifs : *Si offeratis cæcum ad immolandum*, leur dit-il, *nonne malum est ? et si offeratis claudum et languidum, nonne malum est ? offer illud duci tuo si placuerit ei* (*Malach.*, I, 8) : Si vous offrez une hostie aveugle, n'est-ce pas un mal que vous faites ? et si vous en offrez une qui soit boiteuse ou malade, n'est-ce pas encore un autre mal que vous faites ? Offrez de semblables victimes à votre prince, pour voir si elles lui seront agréables et si votre sacrifice sera reçu favorablement. J'avoue, messieurs, que les Juifs étaient très-coupables de présenter à Dieu des victimes, ou aveugles, ou boiteuses, ou malades, parce qu'ils violaient en cela les ordonnances de la loi qui défendait de ne rien offrir à Dieu qui ne fût parfait dans son espèce et qui ne fût digne de sa majesté. Mais ne faut-il pas tomber d'accord que plusieurs pères et plusieurs mères, qui se disent chrétiens, sont encore plus criminels que les Juifs, puisqu'ils offrent à Dieu des victimes qui lui sont beaucoup plus désagréables que celles dont nous venons de parler.

S'ils ont des enfants sans esprit, sans agrément, et pour lesquels ils n'ont eux-mêmes que de l'aversion et du mépris, ce sont ceux-là qu'ils engagent de bonne heure dans un cloître, sans se mettre en peine s'ils en ont une volonté sincère ou s'ils y sont appelés de Dieu. Il suffit qu'il leur plaise d'user ainsi de l'autorité paternelle et de la changer en une domination tyrannique, et ce leur est assez de considérer que ce moyen leur est commode pour accroître le bien et l'éclat de leur famille, et pour porter plus haut l'ambition d'un de leurs enfants, qu'ils destinent à paraître dans le monde : que celui-là soit heureux et tous les autres misérables, tout va bien. Voilà leurs vœux accomplis ; ils sont moins touchés des misères de ceux-ci que du bonheur de celui-là ; que même les uns et les autres se damnent dans le monde ou dans la religion, ce n'est ni leur salut, ni leur perte qui les embarrassent, pourvu qu'ils laissent dans leur famille un grand nom, de grands biens et un riche héritier, c'est tout ce qui leur tient au cœur, arrive qui pourra du reste. Ceux qui connaissent les désordres effroyables qui naissent d'une conduite si inhumaine et où l'on voit si peu de sentiment de christianisme et de piété, ne m'accuseront point d'user ici de quelque exagération, mais ils seront persuadés, au contraire, que j'en pourrais bien dire davantage, et pousser la morale bien plus loin que je ne la pousse, sans crainte d'outrer mon sujet, et que c'est de ces sacrifices funestes par lesquels on immole à Dieu des victimes involontaires, que naissent toutes les malédictions qui tombent souvent, et sur les pères cruels, et sur les mères dénaturées, et sur ceux mêmes des enfants qu'ils ont prétendu rendre plus heureux en leur donnant par injustice ce qu'ils ont ravi aux autres par inhumanité.

Ah ! pères et mères, à qui Dieu a donné des enfants comme des bénédictions de votre mariage, ne changez pas ces bénédictions en malédictions ; ne les forcez point d'embrasser la vie religieuse quand ils n'y sont pas appelés par une véritable vocation ; la maxime générale doit être suivie en ce fait particulier : *Nec religionis est cogere religionem quæ sponte suscipi debet, non vi* (*Lib. ad Scapulam, cap.* 2), dit Tertullien, on peut persuader la religion, mais on ne la doit pas

commander; c'est une affaire qui ne se traite qu'entre Dieu et le cœur humain, entre la grâce et le libre arbitre, si ce n'est que l'impiété et la révolte des hérétiques obligent les princes chrétiens à se servir du glaive que Dieu leur a mis entre les mains pour punir les criminels de lèse-majesté divine et humaine, et pour les ranger à leur devoir. Mais si Dieu qui vous a donné ces enfants les redemande, s'il les répète, s'il les appelle à son service : ce fils fût-il unique comme Isaac, cette fille fût-elle unique comme Marie, pères et mères, vous devez suivre l'exemple d'Anne et d'Abraham, vous devez les présenter vous-mêmes à l'Église, vous devez les conduire vous-mêmes à l'autel, vous devez enfin les offrir vous-mêmes en sacrifice. C'est par ce moyen que vous rendrez à Dieu ce que vous lui devez, et qu'après avoir donné à vos enfants une vie mortelle et misérable, vous leur en procurerez une immortelle et bienheureuse. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE SAINTE ROSE DE LIMA.

Obaudite me, divini fructus, et quasi rosa plantata super rivos aquarum fructificate.

Ecoutez-moi, ô germes divins, et portez des fruits comme des rosiers plantés sur le bord des eaux (*Eccli.*, c. XXXIX, *v.* 17).

Les philosophes agitent une question plus curieuse qu'utile et nécessaire. Ils demandent par quelle saison de l'année le monde a commencé son premier âge, c'est-à-dire s'il a été créé dans le printemps ou dans l'automne. Ceux qui sont travaillés de la maladie des beaux esprits du temps, et qui sont amoureux de la beauté des fleurs, sont sans doute du sentiment de ces philosophes, qui soutiennent qu'à la naissance du monde le soleil fut placé dans le signe du bélier, qui est le solstice du printemps, parce que, disent-ils, le printemps étant la première saison de l'année, il était plus convenable au premier âge du monde, puisqu'il exprimait parfaitement, si je l'ose dire, la bonne grâce de son enfance et l'état florissant de son berceau. Mais ceux qui cherchent l'utile plutôt que le délectable, et qui sont plus amoureux des plaisirs du goût que de ceux de la vue, c'est-à-dire qui ont plus de passion pour les fruits que pour les fleurs, soutiennent que Dieu, à la naissance de l'univers, plaça le soleil au signe de la balance, qui est le solstice de l'automne, parce que, disent-ils, cette saison étant la plus riche et la plus féconde de l'année, elle représentait plus naturellement la félicité du premier homme et les abondantes richesses de l'état d'innocence. Mais laissons ces philosophes défendre avec chaleur leurs sentiments. Pour moi, j'estime que la première saison qui régna dans le monde, n'était autre qu'un agréable mélange de la beauté du printemps avec les richesses de l'automne, puisque si la terre se trouva tout émaillée de fleurs, les arbres se trouvèrent tout chargés de fruits. C'est en cela que je puis dire que cette première saison du monde fut l'ombre de la loi de grâce, et que le paradis terrestre fut la figure de l'Église, qui, comme le jardin des délices de l'époux, produit en même temps et des fleurs et des fruits dans toutes les saisons de l'année : *Flores mei fructus honoris et honestatis* (*Eccli.*, XXIV, 23) : Mes fleurs sont des fruits de gloire et d'abondance. C'est une vérité, messieurs, dont nous avons une belle preuve dans la béatification de cette nouvelle sainte, qui fait le sujet de cette solennité. C'est une rose que je vous apporte, non pas de Jéricho, mais du Pérou ; c'est une rose d'une nouvelle espèce, qui a des fruits aussi bien que des épines. La capitale de ce grand royaume l'a vue naître d'une noble tige, et a pu dire : *Ego plantavi* (I *Cor.*, III, 6) : C'est moi qui l'ai plantée; l'ordre de saint Dominique a eu soin de l'arroser et de la cultiver, et a pu dire de son saint patriarche : *Apollo rigavit* ; et enfin toute l'Église a été embaumée de l'odeur de ses vertus, et a eu raison de dire que c'est Dieu qui lui a donné son accroissement et sa perfection : *Deus autem incrementum dedit.* O ville de Lima, que ton climat est donc heureux, et que le ciel t'a regardée par des aspects bien favorables ! l'on peut te flatter que tu n'as pas été sujette à la première malédiction que Dieu fulmina contre toute la terre, après le péché de nos premiers parents, puisque au lieu de produire des ronces et des épines, tu nous as produit une rose dont l'odeur et la beauté ont été les objets des délices du Fils de Dieu même : *Quasi rosa plantata super rivos aquarum* ; souffrez donc, messieurs, que j'entrelace aujourd'hui cette rose parmi les épines de sa couronne. Ce sera après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit : *Ave, Maria.*

Quand je considère les noms dans leur origine et dans leur imposition, je distingue trois causes particulières qui les ont inventés ; savoir, la sagesse, l'amour et la fortune. La sagesse en a fait son premier ouvrage, l'amour en a fait sa plus noble invention, la fortune en a fait son plus agréable jeu ; la sagesse a donné à chaque chose un nom conforme à sa nature, l'amour en a inventé de conformes à son estime, la fortune les a fait naître de la variété des événements. Les noms que la sagesse a imposés sont des ouvrages d'intelligence, ceux de l'amour sont des marques de tendresse, ceux de la fortune sont des productions du hasard. La sagesse renferme dans les noms qu'elle invente les perfections et les propriétés des choses, d'où vient qu'Aristote en fait leur première définition : *Definitio*, dit-il, *est ratio quam significat nomen* (*lib.* IV, *Metaph.*). C'est ainsi qu'Adam, ayant reçu de Dieu une sagesse infuse, donna à toutes les créatures des noms propres qui étaient les images sensibles et les symboles naturels des qualités de leur être. C'est pour cela que Basile de Séleucie dit que Dieu est le créateur de toutes choses, et qu'Adam a été l'inventeur des noms : *Nominum artifex* (*Genes.*, II, 19, 20). L'amour renferme dans les noms qu'il donne tous les sentiments d'estime et de tendresse que le cœur a pour l'objet aimé. C'est en

cela que je remarque une grande différence entre les noms que Dieu prenait dans l'ancien Testament, et ceux qu'il a pris dans la loi de grâce. En ce que, dans l'ancien Testament, il prenait des noms terribles et redoutables, qu'il tirait de sa puissance et de sa justice, pour inspirer aux Juifs la crainte et le respect. Mais, dans la loi de grâce, qui est une loi d'amour : *Superbum nomen imperii patris vocabulo temperavit :* Il a tempéré le superbe nom de maître et de souverain, par le nom amoureux de père, et il était raisonnable, ajoute saint Bernard, qu'il en usât de la sorte, et que l'amour lui donnât un nom, puisque l'amour lui avait donné un corps : *Maluit a dilectione nominari :* Il a mieux aimé emprunter son nom de son amour que de sa puissance. Enfin la fortune renferme dans les noms qu'elle donne les tristes ou les heureux événements qu'elle produit. C'est ainsi que le nom de César est venu de l'incision qu'il fallut faire au ventre de sa mère pour le mettre au jour. Incision qui s'est appelée depuis cette aventure : *Partus Cæsareus : Cæsar enim quasi cæsus :* Qui est venu au monde non point par enfantement ou par naissance, mais par incision. Or, je trouve que ces trois mêmes causes se sont unies ensemble pour donner le nom de Rose à cette sainte dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, et dont nous solennisons la béatification. Car quoiqu'on lui eût donné le nom d'Isabelle au sacrement de baptême, Dieu permit néanmoins que le nom d'Isabelle fût changé en celui de Rose, par un secret de sagesse de son amour et de sa providence qui fait la bonne fortune de toutes les créatures. Sa sagesse le permit, à raison de la ressemblance que ses vertus lui devaient donner avec les propriétés de cette fleur. Son amour l'ordonna ainsi, parce que sa couleur de feu est son symbole, ou sa figure hiéroglyphique. Et sa providence en disposa de la sorte, parce que son sang lui étant monté un jour au visage par un effet de sa pudeur, y forma une rose si vive et si vermeille, que sa mère voulut qu'elle en retînt le nom. En effet, lorsque j'ai examiné toute la vie de cette sainte, j'y ai distingué les trois principales propriétés de la rose ; savoir, sa beauté, sa couleur et son odeur. Sa beauté venait de l'abondance de la grâce, sa couleur venait de l'ardeur de sa charité, son odeur venait du parfum et de la réputation de sa sainteté ; *Nam odor bonus*, dit saint Augustin, *fama bona est* (*Tract.* L, *in Joan. post init.*) : La bonne renommée forme une bonne odeur. Ce n'est point pourtant, messieurs, à ces trois rapports que je m'arrête ; je veux vous représenter aujourd'hui la bienheureuse Rose dans les trois états différents de la fleur dont elle porte le nom. La rose peut être considérée ou comme fermée, ou comme épanouie, ou comme flétrie. Une rose fermée est celle qui est encore enveloppée dans son bouton ; une rose épanouie est celle qui a développé toutes ses feuilles ; une rose flétrie est celle qui a perdu sa beauté et son éclat. C'est dans ces trois états que je veux vous représenter cette bienheureuse fille du Pérou. Vous la verrez comme une rose fermée, comme une rose épanouie, comme une rose flétrie. Comme une rose fermée, par l'amour de la retraite ; comme une rose épanouie, par l'éclat de ses vertus ; comme une rose flétrie, par la rigueur de sa pénitence. Voilà les trois rapports que cette sainte a eus avec cette fleur, et qui feront les trois parties de son panégyrique.

PREMIER POINT.

Je sais bien, messieurs, que l'homme est un animal politique et sociable, et que, selon les premières intentions de la nature, il est né pour la compagnie plutôt que pour la solitude, et pour habiter dans les villes plutôt que pour demeurer dans les forêts. Je sais bien que Dieu même ayant créé le premier homme parfait et accompli selon la nature et selon la grâce, il ne jugea pas à propos de le laisser seul dans l'état d'innocence et dans le paradis de volupté. Car quoique sa solitude eût été délicieuse et exempte d'ennuis, il semble pourtant qu'il aurait manqué quelque chose à sa félicité, s'il l'avait privé des douceurs de la compagnie : *Nullius boni sine socio jucunda possessio est* (*Seneq.*) ; mais je sais bien aussi que la grâce dont les ouvrages sont des œuvres d'une souveraine intelligence, est souvent venue au secours de la nature, qu'elle a réformé ce penchant que l'homme a pour la compagnie, qu'elle lui a inspiré en une infinité de rencontres l'amour de la solitude et la fuite de la société, et qu'elle a pris plaisir d'en faire un animal religieux et solitaire, ainsi que la nature en avait fait un animal politique et sociable.

Mais de quels artifices, à votre avis, la grâce s'est-elle servie pour rendre la solitude belle et agréable, elle qui n'a rien dans le dehors et dans l'apparence, qui ne soit fâcheux et rebutant? Pour répondre à cette question, il faut poser en fait qu'il y a trois facultés en l'homme, qui lui servent à entretenir les devoirs de la vie civile, et le commerce de la société humaine : savoir, les sens, l'esprit et le cœur. Les sens se portent à la recherche de tous les objets qui leur peuvent donner quelque plaisir ; son esprit se porte à la connaissance des objets qui lui peuvent découvrir quelque vérité, et son cœur se porte à l'union avec les objets qu'il croit mériter son amour. D'où il arrive que l'homme animal et terrestre, ne trouvant point dans la solitude de quoi rassasier l'avidité de ses sens, ni de quoi contenter la curiosité de son esprit, ni de quoi remplir le vide et la capacité de son cœur, il se dissipe au dehors, il se répand parmi les créatures, et cherche enfin la compagnie de ses semblables, persuadé qu'il est que ses sens y trouveront leur plaisir par la jouissance des objets agréables, que leur esprit s'y perfectionnera dans l'étude des arts et des sciences, par une mutuelle communication de connaissances et de lumières ; et que leur cœur y goûtera toutes les douceurs d'un amour réciproque. C'est dans cette vue, si

je ne me trompe, que Platon a cru que le plaisir, la nécessité et l'amour avaient jeté les premiers fondements des villes, et donné naissance à la société humaine, en tirant les hommes de la solitude pour les faire vivre en communauté.

Mais que fait la grâce lorsqu'elle veut réformer le vieil homme et le revêtir du nouveau qui est créé en justice et en sainteté? elle ne le traite pas comme la justice divine traita autrefois Nabuchodonosor, elle ne lui ôte pas son esprit et son bon sens comme à ce prince orgueilleux, elle ne lui ôte pas le cœur d'un homme pour lui donner le cœur d'une bête : *Cor ejus ab humano commutetur, et cor feræ detur ei* (*Daniel.*, IV, 13), ni ne le condamne pas à brouter l'herbe comme un bœuf, ni à vivre dans les forêts parmi les ours et les lions. Non, messieurs, ce n'est point là cette sorte de retraite que Dieu demande à ceux qu'il appelle à une vie solitaire et cachée, il ne leur ôte point leur esprit qui est capable de le connaître, il ne leur ôte point leur cœur qui est capable de l'aimer, il ne leur ôte point leurs sens qui sont capables de le servir; mais il réforme ces trois facultés débauchées, en leur inspirant l'amour de trois sortes de retraites ou de recueillements; recueillement des sens, de l'esprit et du cœur. Par le recueillement des sens, ils renoncent à tous les objets extérieurs et sensibles, qui ne servent souvent qu'à le corrompre et à le salir et qui ne sont proprement que des fenêtres ouvertes par où la mort et le péché entrent dans l'âme (*Jerem.*, IX, 21). Par le recueillement d'esprit, ils renoncent à toutes les vaines pensées des choses du monde qui ne sont propres qu'à le dissiper et à l'éloigner de Dieu, comme dit le Sage : *Perversæ cogitationes separant a Deo* (*Sap.*, I, 3). Par le recueillement du cœur, ils renoncent à l'amour de toutes les créatures, amour criminel qui les rend aussi abominables que les objets qu'ils aiment : *Facti sunt abominabiles sicut ea quæ dilexerunt* (*Osee*, IX, 10), et c'est, messieurs, par ces trois sortes de retraites ou de recueillements que Dieu forme en eux cette vie intérieure que saint Paul appelle une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ (*Coloss.*, III, 3), et que ces saints sont appelés par le Prophète des bienheureux invisibles, que Dieu même prend soin de cacher sous l'ombre de ses ailes et dans le secret de sa face contre tous les troubles du monde : *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum* (*Psal.* XXX, 25). C'est, messieurs, sur ces principes que j'établis la vérité et les preuves de ma première proposition, et qu'il m'est bien facile de vous faire voir notre bienheureuse Rose dans son premier état, c'est-à-dire fermée comme un bouton de rose par la retraite et le recueillement de ses sens, de son esprit et de son cœur.

Quant à la retraite ou recueillement des sens, il faut savoir qu'il y a une si grande subordination entre les opérations des sens et les opérations de l'esprit, que selon l'axiome de philosophie, rien n'entre dans l'esprit qui ne se fasse un passage par les sens. Car, comme l'homme n'est pas d'une nature purement spirituelle comme l'Ange, sa manière d'agir et de connaître n'est pas aussi purement intellectuelle, comme celle de ces bienheureux esprits. Mais, comme son âme est renfermée dans son corps ainsi que dans une prison, elle se sert de ses sens comme de ses ministres ou messagers qui l'instruisent de tout ce qui se passe dans le monde. Cette belle captive ne peut voir que par ses yeux, elle ne peut entendre que par ses oreilles, elle ne peut parler que par sa langue, elle ne peut agir que par ses mains, elle ne peut se mouvoir que par ses pieds, en un mot, elle ne veut juger des choses que sur la déposition de ces témoins qui, étant souvent trompés eux-mêmes par le défaut d'une juste application à leurs objets, la trompent en même temps par de fausses apparences, si elle n'a soin de corriger leurs erreurs par sa raison. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, que c'est par les sens que l'homme se fait connaître un animal doué de raison et capable de discipline, des sciences et des arts : *Per hos sensus solus omnium homo animal rationale dignoscitur intelligentiæ capax et ipsius academiæ* (*Lib. de Anima*, *cap.* 17). Mais comme ces sens, suivant la corruption de la nature, se laissent souvent surprendre et suborner par les images des objets qui tentent l'âme et qui la sollicitent au péché, comme on peut voir par les funestes exemples d'Eve, d'Holopherne et de ces infâmes vieillards qui voulurent attenter sur l'honneur et sur la vie de Susanne, il ne faut pas s'étonner si les saints se sont souvent privés de l'usage de ces sens et s'ils se sont souvent rendus sourds, aveugles et muets volontaires, pour conserver plus sûrement leur innocence. Comme ils ont tous été animés de l'Esprit de Dieu, écoutez leur langage dans l'Ecriture. Les uns nous disent qu'ils ont fait un traité avec leurs yeux pour ne voir ni ne penser jamais à aucune femme, c'est Job (*Job.*, XXXI, 1). Un autre conseille au vrai serviteur de Dieu de former un rempart d'épines autour de ses oreilles, pour en fermer l'entrée aux mauvais discours, c'est le sage fils de Sirach (*Eccli.*, XXVIII, 28). Un autre demande à Dieu de mettre une sûre garde à sa bouche et un cachet sur ses lèvres pour ne le point offenser par ses paroles, c'est David (*Ps.* CXL, 3).

Enfin c'est l'instruction que Dieu même a donnée en figure dès le commencement du monde, particulièrement aux femmes. Car, pourquoi pensez-vous, demandent quelques interprètes, que la première femme eût cet avantage par dessus le premier homme, d'avoir été créée dans le paradis terrestre? Mesdames, n'en tirez point vanité; car Dieu n'en a usé de la sorte, disent-ils, que pour vous apprendre que la clôture devait être comme naturelle à votre sexe, et que la retraite devait être un remède à votre fragilité contre les tromperies et les séductions de vos sens, et, si vous demandez à saint Ambroise par quels moyens Adam a conservé et a perdu son innocence, il vous répondra :

Solus erat Adam quando in paradiso constitutus est, solus erat quando ad imaginem Dei factus est, sed non erat solus quando peccavit, et de paradiso ejectus est (*Lib.* IV, *Epist.* 31): Adam était seul lorsqu'il fut logé dans le paradis terrestre, il était seul lorsqu'il fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Mais il n'était pas seul quand il tomba dans le crime et qu'il fut chassé de ce jardin de volupté. Heureux et innocent tandis qu'il demeura seul; criminel et malheureux sitôt qu'il eut une compagne. Ainsi le premier homme perdit son innocence pour avoir prêté l'oreille à la voix de sa femme; celle-ci perdit la sienne pour avoir prêté l'oreille aux cajoleries du serpent et la mort et le péché entrèrent dans l'âme de l'un et de l'autre par les oreilles et par les yeux.

Voilà, messieurs, comme le mauvais usage des sens fut dans nos premiers parents une première cause de leur crime; et voici comme le recueillement de ces mêmes sens, fut dans la bienheureuse Rose un des premiers moyens de sa sainteté. C'est un mystère que Dieu même voulut bien nous découvrir à sa naissance, puisque l'histoire de sa vie m'apprend que cette petite fille vint au monde enveloppée dans la secondine, comme une rose naissante est renfermée dans son bouton. Voyez cette fleur lorsqu'elle commence à pousser, elle cache toute sa beauté dans son intérieur; vous diriez qu elle n'ose se développer aux yeux du monde, ni s'épanouir sous les rayons du soleil par une espèce de pudeur, ou de crainte d'être flétrie par un regard peu modeste, ou souillée par un léger attouchement. Voilà justement une image de notre aimable Rose. Comme les œuvres de la nature sont souvent des crayons des ouvrages de la grâce, il ne faut pas s'étonner si la nature la fit naître fermée dans son bouton et couverte d'un petit suaire. C'est que la grâce nous voulait donner dès-lors un présage de sa vie cachée et du profond recueillement de tous ses sens et, comme sa mère s'appelait Marie de l'Olive, je puis lui appliquer ces paroles de Job : *Quasi oliva projiciens florem suum* (*Job.*, XV, 23) : Marie de l'Olive a produit sa fille comme une belle fleur; mais comme une fleur si renfermée en elle-même et dans sa tige, qu'il semblait qu'elle eût dessein de se rendre inconnue au monde.

En effet, messieurs, si l'on voulait trouver Rose, il ne fallait pas l'aller chercher parmi les rues de Lima, ni dans les lieux d'assemblée, ni dans le cours, ni dans les spectacles publics. Jardins, solitude, verger, lieux consacrés à la retraite, à l'oraison et au silence, c'est vous qui la cachiez aux yeux des hommes, pour en faire un spectacle à Dieu et aux Anges. C'est par cet amour de la retraite, qu'elle demeura l'espace de quatre ans à Canta, lieu célèbre par la beauté des mines qui y attirent la curiosité de tous les étrangers, et elle y demeura si solitaire qu'elle ne voulut jamais sortir de la maison pour prendre une seule fois le plaisir de la promenade. Il est vrai qu'ayant été un jour contrainte par l'autorité que Dieu et la nature ont donnée aux pères et eux mères sur leurs enfants, d'assister à un spectacle public, elle trouva le secret de soumettre sa volonté à l'obéissance et d'y tenir ses sens en retraite. Elle y alla avec la même résolution qu'Alipius, ami de saint Augustin, alla autrefois à l'amphithéâtre : *Adero absens* (*Lib.* 6, *Confes.*, *c.* 8); J'y assisterai comme absent, disait-il à ses amis qui l'y entraînaient par force; mais Rose fut plus fidèle et plus constante à garder son bon propos que le brave Alipius. Elle assista au spectacle comme une fille obéissante, pour plaire à sa mère, mais elle y assista les yeux fermés, comme une aveugle volontaire pour plaire à Jésus-Christ. Enfin, c'est par l'amour de la retraite qu'elle se bâtit, dans le fond de son jardin, une petite cellule de cinq pieds de long sur quatre de large, disant qu'elle était assez grande pour elle et pour son époux. C'est justement ce que saint Augustin avait dit en parlant de cette petite loge qu'Abraham bâtit autrefois au milieu d'une campagne pour y recevoir les pèlerins et dans laquelle il eut l'honneur de recevoir des anges qui représentaient la personne de Dieu : *Fecit tugurium angustum quidem homini, sed divinæ sufficiens majestati:* Le lieu était un peu étroit pour y loger un homme, il se trouva néanmoins d'une assez vaste étendue pour y contenir toute l'immense et infinie majesté de Dieu. Ce fut donc dans ce petit ermitage que notre bienheureuse fille recueillie en elle-même et fermée comme un bouton de rose, semblait avoir renoncé à l'usage de ses sens; ses yeux étaient fermés à tous les vains objets du monde, sa bouche était fermée à tous les entretiens superflus, et ses oreilles à tous les discours profanes. Mais toute occupée de son divin époux, elle ne voyait que lui, elle ne parlait que de lui, et ne s'entretenait qu'avec lui, heureux effet du recueillement d'esprit.

Il faut avouer, messieurs, que ce recueillement d'esprit est quelque chose de bien sublime et élevé, puisque Dieu l'a consacré en lui-même pendant ces espaces infinis et éternels qui, selon notre faible manière de concevoir, ont précédé la création du monde. Car, si vous me demandez où était Dieu avant la production du ciel et de la terre, je vous répondrai, avec Tertullien, qu'il était dans une profonde retraite, et qu'il était renfermé en lui-même comme dans son centre, son siége et son trône : *Erat Deus sibi ipsi mundus, locus, sedes et omnia*; et si vous me demandez quelle était son occupation? je vous répondrai qu'il n'en avait point d'autre que celle de se contempler soi-même, de s'entretenir de ses divines perfections, d'engendrer son Verbe, comme termes de ses connaissances, et de produire le Saint-Esprit comme terme de son amour. Ainsi, quoique son divin entendement fût rempli des idées du monde et de toutes les créatures qu'il devait tirer du néant, jamais néanmoins ni la beauté de ces créatures, ni la variété des objets, ni la grandeur des événements n'ont pu le détourner un moment de la contemplation et de l'amour de lui-même.

C'est sur cette divine idée que la bienheureuse Rose a formé la retraite de son esprit, puisque, par un profond recueillement de toutes ses pensées, elle semblait entièrement absorbée en Dieu, et ne plus vivre que de la vie des âmes séparées de leurs corps. En effet, si l'oraison est une élévation de notre esprit à Dieu, un regard de foi fixe et amoureux de ses perfections infinies, on peut dire que comme l'oraison de cette sainte était sans relâche, l'union de son esprit avec Dieu était sans interruption; cela est si véritable que son histoire m'apprend qu'elle demeurait douze heures par jour dans ce saint exercice, immobile comme un rocher, et privée de l'usage de ses sens comme une statue qui a des yeux et qui ne voit pas, qui a des oreilles et qui n'entend pas, qui a des pieds et des mains, et qui demeure toujours sur sa base sans action et sans mouvement. Il me semble, messieurs, qu'elle était arrivée dans cet état de haute contemplation que saint Augustin nous décrit, et qu'elle pouvait dire avec lui : *Sileat tumultus carnis, sileant phantasiæ, ipsa sibi anima sileat, et transeat se, non se cogitando* (*Lib.* IX, *Confes.*, *cap.* 10). Que le tumulte de la chair se taise, que les fantômes des créatures se dissipent, que mon âme se taise aussi, et qu'elle garde le silence, qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même sans plus penser à elle-même, qu'elle demeure attentive et recueillie : *et loquatur ipse solus*, et que son époux seul lui parle, non plus par la voix des créatures, mais par lui-même qui est la parole éternelle et subsistante de son Père, et qui est une parole de vérité et de vie. C'est, messieurs, pendant ce profond silence intérieur et extérieur que l'esprit de la bienheureuse Rose était tellement élevé et uni à Dieu, qu'elle pouvait dire avec l'Apôtre, que sa conversation n'était plus que dans le ciel. Toutes ses pensées étaient tellement attachées à l'unique objet de son amour, que l'auteur de sa vie nous assure que jamais ni les occupations extérieures, ni le travail manuel, ni les affaires domestiques ne le lui purent faire perdre de vue. Il ajoute même que son sommeil n'était pas tant une suspension de ses sens qu'un profond recueillement de toutes les puissances de son âme en Dieu. Voilà pourquoi elle pouvait bien dire avec vérité : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cant.* III, 2) : Je dors et mon cœur veille. C'est ici la retraite du cœur, sans laquelle celle de l'esprit et des sens serait fort inutile.

Mais il faut remarquer qu'il y a une grande différence entre les opérations de l'entendement et de la volonté, de l'esprit et du cœur, en ce que l'entendement attire à soi ses objets, et se les rend semblables en les dépouillant de ce qu'ils ont de matériel et de terrestre, et en les faisant passer dans un état à peu près spirituel. La volonté, au contraire, prend une route toute opposée, elle va à la recherche de ses objets, elle se dépouille de son autorité et de son empire, elle s'avilit et se prostitue, pour ainsi dire, aux créatures inférieures, et se rend semblable aux plus indignes par une monstrueuse transformation. D'où il arrive que l'âme devient esclave d'autant de maîtres et de tyrans qu'elle a de passions qui la dominent, et que son cœur se trouve plus étroitement uni avec l'objet qu'il aime qu'avec le corps qu'il anime. Voilà pourquoi les saints qui ont été jaloux de conserver leur cœur tout entier à Dieu, sans division et sans partage, ont eu grand soin de le tenir fermé à tous les vains objets qui étaient capables de leur donner de l'amour. Ç'a été ici, messieurs, l'étude la plus sérieuse, et la plus grande application de la bienheureuse Rose. Puisque, pour fermer de bonne heure son cœur à tout ce qui était de mortel et de terrestre, elle fait, à l'âge de cinq ans, le vœu admirable de virginité. Comment appelez-vous cela? sinon : *Devotio supra ætatem*, *virtus supra naturam* (*S. Ambr. lib.* II, *de Virginib.*) : Une piété au-dessus de l'âge, une vertu au-dessus de la nature, une grandeur de courage au-dessus de son sexe, quelle merveille est-ce ici! Quoi, selon l'ordre naturel et civil, elle n'est encore que mineure, et n'a nulle autorité de disposer d'elle-même; cependant, dans l'ordre surnaturel et divin, la voilà émancipée, elle fait un acte de majorité, et, sans attendre le consentement de ses parents, elle se choisit un époux qui est le plus beau des enfants des hommes, et lui fait un entier sacrifice de sa liberté aussi bien que de son corps et de ses sens, de son esprit et de ses pensées, de son cœur et de ses affections, de sa vie et de toute sa personne. Taisez-vous donc, mère indiscrète; ne parlez plus à votre fille Rose ni de mari ni de mariage; et ne vous avisez point d'employer l'autorité que vous avez sur elle, pour lui faire violer la foi qu'elle a promise à Jésus-Christ; vos menaces et vos caresses y seront inutiles : elle a donné parole, elle sera jusqu'à la mort une amante fidèle. C'est aussi en vain que toutes les créatures se disputent ensemble l'empire et la conquête de son cœur; c'est en vain que le monde tâche de le surprendre par la beauté de ses pompes qu'il étale à ses yeux; c'est en vain que la chair le sollicite par les doux charmes du plaisir dont il flatte ses sens; c'est en vain que l'ambition le tente par le faux éclat de l'honneur dont il s'efforce d'éblouir son esprit : le cœur de Rose est inaccessible et hors des atteintes de tous ces faibles ennemis, elle n'a garde de donner un rival à son époux; comme elle connaît son humeur saintement jalouse, elle lui a aussi consacré tout son amour, elle ne veut pas même que son cœur soit entièrement ouvert à son confesseur. C'est ce qui l'obligea de prier un jour le Fils de Dieu, de dérober à sa connaissance les grâces qu'il avait la bonté d'y répandre, et les mystères qu'il avait dessein d'y accomplir. C'est pourquoi je puis dire que le cœur de cette sainte fille était semblable à cette porte orientale du sanctuaire qui devait être toujours fermée, et par laquelle nul homme ne pouvait passer, parce que c'est par là que le Seigneur le Dieu d'Israel était entré dans

son temple : *Porta hæc clausa erit et non aperietur et vir non transibit per eam, quoniam Dominus Deus Israel ingressus est per eam* (*Ezech.* IV, 2). Ou bien disons que le cœur de Rose était comme celui de l'épouse, un jardin fermé et une fontaine scellée du sceau de l'époux : *hortus conclusus , fons signatus.* mais c'est assez considérer cette Rose dans son bouton, c'est-à-dire fermée par l'amour de la retraite, considérons-la maintenant épanouie par l'éclat de ses vertus. C'est la deuxième partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je ne puis assez admirer la pensée de cet ancien philosophe qui, considérant ce monde matériel comme une image du monde archétype ou divin, n'a point fait difficulté de dire qu'il n'était autre chose sinon : *Deus explicatus*, Dieu même déployé, développé et comme épanoui hors de lui-même. Avant la création de l'univers, Dieu était comme resserré, ramassé et renfermé au dedans de lui-même, invisible, inaccessible, incompréhensible. Mais, lorsqu'il a tiré le monde du néant, il n'a fait qu'ouvrir son sein, éclore toute sa grandeur et développer toutes ses perfections : *Mundus est Deus explicatus.* Il me semble, messieurs, que vous faites déjà l'application de ma pensée, en vous représentant notre grande sainte comme une rose épanouie par l'éclat de ses vertus. En effet, qu'est-ce que la rose étale sous les rayons du soleil, lorsqu'elle ouvre son sein et qu'elle développe ses feuilles? elle fait admirer les charmes de sa beauté, elle fait briller le vif éclat de sa couleur, elle fait sentir la force de son odeur et la douceur de son parfum. Ce sont là toutes les merveilles que je remarque en notre sainte. Cette précieuse rose ayant été plantée, selon les paroles de mon texte sur le bord des eaux, je veux dire dans le tiers ordre de saint Dominique, y ayant été arrosée des plus pures influences du ciel et favorisée des aspects plus amoureux du soleil de justice, elle sortit de son bouton, je veux dire de sa retraite, elle s'épanouit au dehors, et fit paraître en même temps et sa beauté intérieure, et sa couleur vermeille, et son agréable odeur. Observons, je vous prie, toutes ces convenances qui se rencontrent entre notre sainte et la fleur dont elle porte le nom.

Quoique Dieu ait pris plaisir de tracer des ombres et des vestiges de ses perfections dans les créatures, il semble néanmoins, au langage de l'Ecriture, qu'il se soit étudié d'y tracer de plus vives images de sa beauté que de ses autres attributs (*Sap.*, XIII, 5). Voilà pourquoi Boëce, suivant la pensée du Sage, dit que le monde n'est beau que parce que Dieu même l'a formé comme une copie tirée sur l'original de sa beauté :

> Pulchrum pulcherrimus ipse
> Mundum mente gerens similique ; ab imagine formans.
> (*Lib. de consol. Philos.*).

Tellement que chaque créature est un crayon ou un rayon de cette beauté divine, et pour moi j'avoue que je la vois briller dans la rose avec plus d'éclat que dans toutes les autres fleurs. C'est pour cette raison, si je ne me trompe, que le poëte Anacréon l'a appelée autrefois l'amour et les délices des dieux immortels : *Rosa cœlitum voluptas.* Mais, après tout, la beauté de cette fleur n'est que superficielle, fragile, passagère; elle ne peut résister aux injures de l'air ni aux rigueurs des saisons, et il arrive souvent que le même jour qui la voit naître et épanouir, la voit aussi mourir et tomber.

Il n'en est pas de même, messieurs, de la beauté de sainte Rose. Je ne parle point ici de la beauté extérieure du corps et du visage dont les filles du siècle sont idolâtres, et dont elles se font un grand mérite et un grand sujet de vanité auprès des hommes. Mais je parle de cette beauté intérieure de la grâce dont la fille du prince tire toute sa gloire, et de laquelle seule l'Ecriture déclare que le roi des siècles immortel et invisible est amoureux. Et à dire le vrai : *Est et sua animæ pulchritudo multo suavior certiorque quam corporis, et ipsa quoque suis legibus, decore ordinis, atque apta suarum partium dispositione subsistens* (*Pétrarque, lib. de Remed. utriusque fort.*, *dial.* 2). L'âme a sa beauté aussi bien que le corps, et une beauté plus agréable et plus solide, qui consiste en de certaines lois, dans un ordre convenable et dans une juste disposition de toutes ses parties, ou, pour mieux dire, de toutes ses puissances, qui consiste, en un mot, dans le juste concert et dans le parfait accord de la chair avec l'esprit, des passions avec la raison, et de la raison avec la foi. C'est cette beauté intérieure que l'Epoux du Cantique a souvent admirée dans son Epouse, et que Jésus-Christ même a aimée et estimée dans notre bienheureuse Rose. Car son histoire m'apprend que cette sainte se promenant un jour seule dans son petit jardin, la terre lui parut tout à coup semée de lis et émaillée de roses. Et comme elle était toute ravie de voir ce printemps inespéré, le Fils de Dieu lui apparut sous la figure d'un bel enfant et l'invita amoureusement de lui cueillir quelques-unes de ces fleurs. Elle obéit, et lui en présenta un bouquet. Mais ce divin Enfant ne prit qu'une rose, en lui disant ces charmantes paroles, qui furent le gage de son amour : Ma fille, vous êtes cette rose que je cultive avec un soin particulier. Que cette rose devait être belle, puisqu'elle était cultivée par la main d'un Dieu, par les soins de sa providence et avec tous les empressements de son amour ! il ne faut pas s'étonner si sa beauté n'a pas été aussi fragile que celle des fleurs communes et ordinaires. La durée de celles-ci ne se mesure souvent que par la durée d'un jour :

> Quam longa una dies, ætas tam longa rosarum,
> Quas pubescentes juncta senecta premit.

Mais la beauté intérieure de l'âme de Rose a été de plus longue durée que la beauté extérieure de son visage; celle-ci a été flétrie par sa pénitence et par sa mort, et celle-là s'est augmentée par la rigueur de l'une et de l'autre. Et comme Jésus-Christ même s'était chargé du soin de la cultiver, il ne pouvait

vais manquer de la faire participer à l'incorruptibilité de la sienne. Et comme il n'y a que le péché seul qui soit capable de ravir la beauté intérieure d'une âme, Rose n'avait rien à craindre de ce côté-là, puisqu'elle vivait sous la continuelle et puissante protection de celui qui est l'auteur de la grâce, le destructeur du péché et le conservateur de l'innocence.

Mais, après avoir admiré la beauté intérieure de sainte Rose, admirons, je vous prie, le vif éclat de sa couleur. Comme elle a emprunté sa beauté de l'abondance de la grâce de Jésus-Christ, elle a aussi emprunté sa couleur de l'effusion de son sang et du sien. Cette proposition, messieurs, demande de l'éclaircissement et de l'attention. Saint Paul nous assure que Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort de la croix; saint Bernard ajoute qu'il a eu tant d'amour pour l'obéissance, qu'il a mieux aimé perdre la vie que de manquer d'obéissance et de soumission au commandement de son Père. D'où l'on peut conclure que l'obéissance et que l'amour ont été les premiers bourreaux innocents qui ont donné la mort au Fils de Dieu et qui ont versé tout le sang de ses veines. Cette doctrine est conforme à celle de saint Thomas, qui dit (*D. Thom.*, 3 *part.*, *qu.* 47, *art.* 2, *in corp.*) qu'il était convenable que Jésus-Christ mourût comme martyr de l'obéissance, soit à raison des hommes, soit à raison de son Père, soit à raison de lui-même. 1° A raison des hommes, afin de faire une réparation convenable à leurs crimes : comme la désobéissance du premier homme nous avait engagés dans le péché, il fallait que l'obéissance du nouvel homme nous rétablît dans la grâce : *Sicut per inobedientiam unius hominis peccatores constituti sunt multi, ita et per unius obeditionem justi constituuntur multi* (*Rom.*, V, 19). 2° Il était convenable que Jésus-Christ mourût par obéissance, par rapport aux intérêts de son Père, afin de satisfaire à sa justice et de faire une réparation d'honneur à son autorité méprisée par la désobéissance d'Adam. 3° Il était convenable que Jésus-Christ mourût comme martyr d'obéissance pour l'intérêt de sa propre gloire; car, comme sa mort devait être sa plus signalée victoire sur le diable, sur la mort et sur le péché, il fallait nécessairement qu'il mourût obéissant pour mourir victorieux, selon cet oracle de l'Ecriture : *Vir obediens loquetur victorias* (*Prov.*, XXI, 28). C'est donc, messieurs, dans le sang de cet Agneau immolé et de cette victime obéissante que les pécheurs ont lavé leurs péchés, et que les justes ont blanchi leurs étoles, les vierges en ont tiré la blancheur des lis, et les martyrs en ont emprunté l'incarnat des roses. Et ne savons-nous pas que sainte Agnès se vantait hautement que le sang adorable de ce divin Epoux avait rehaussé en même temps et la blancheur de son teint et le vermillon de ses joues? *Sanguis ejus ornavit genas meas* (*In offic. div.*). Et ne puis-je pas dire aussi que c'est de ce sang précieux que la bienheureuse Rose avait tiré sa couleur vermeille, puisqu'elle en était souvent arrosée par de fréquentes communions? et c'est pour cette raison, si je ne me trompe, que le saint enfant Jésus l'appelait du nom tendre et amoureux de *Rose de son cœur*.

Ce n'est pas tout; la bienheureuse Rose, non contente d'avoir emprunté sa couleur vermeille du sang de l'agneau, a voulu encore rougir et se teindre elle-même de celui de son propre corps, par un martyre d'obéissance, pour être plus conforme à son divin époux, que l'amante du cantique congratule sur la rougeur et sur le vermillon de son teint pendant sa passion : *Dilectus meus rubicundus* (*Cant.*, V, 10). Je sais bien, messieurs, que plusieurs saints et saintes ont excellé en cette vertu; mais, certes, il faut avouer que sainte Rose en a donné des exemples si extraordinaires que, par une invention nouvelle et inconnue au monde, elle trouva le secret d'accorder la volonté de sa mère avec celle de son divin époux, quoique souvent appointées contraires l'une à l'autre. Voici un fait mémorable que son histoire m'apprend. Sa mère, suivant l'esprit et les mauvaises coutumes du monde, obligeait souvent sa fille, par des menaces et même par des coups, de se parer, de s'habiller et de se friser comme les autres filles de son âge et de sa condition; elle voulait même qu'elle empruntât le secours de mille petits ornements étrangers pour relever la beauté naturelle de son visage. Cependant elle savait que tout ce faste et cet appareil de vanité, étant directement opposé à l'esprit du christianisme et condamné par l'Apôtre, déplaisait souverainement aux yeux de son époux. Que fera cette bienheureuse fille pour accorder la volonté de Jésus-Christ avec celle de sa mère? Voici le tempérament qu'elle trouvait pour obéir à celle-ci et pour ne pas déplaire à celui-là, qu'elle considérait comme un époux de sang : *Sponsus sanguinum* (*Exod.*, IV, 25) : ainsi que Séphora appela autrefois Moïse. C'est qu'elle accompagnait toujours son acte d'obéissance de quelque circonstance saintement cruelle envers elle-même, qui lui tirait non pas les larmes des yeux, mais le sang de quelque partie de son corps. Par exemple, sa mère lui commanda un jour d'attacher un bouquet de fleurs sur sa tête, suivant la mode du temps et la coutume du pays : que fera la pauvre Rose? Elle déteste dans son cœur ce reste de superstition, de cérémonie et de pompe du paganisme. Elle obéit cependant, mais d'une manière qui contentera la mère et qui ne déplaira pas à l'époux : c'est qu'elle attacha ce bouquet avec une grande aiguille et l'enfonça si avant dans sa tête qu'on ne put l'arracher qu'avec une grande violence, une extrême douleur et grande effusion de sang. Ah! mes frères, que cette Rose me paraît belle! qu'elle me paraît digne de son époux! Et ne faut-il pas tomber d'accord que le vermillon de son sang relève d'une manière admirable l'éclat de son visage et la blancheur de son teint? Tellement qu'en cette occasion, cette sainte ressemblait à une rose de la

Chine qui, au rapport des naturalistes, paraît toute blanche le matin, et qui prend sa couleur de sang et de feu à mesure qu'elle s'ouvre et s'épanouit sous l'ardeur du soleil.

Voilà, messieurs, la beauté et la couleur de notre Rose mystique ouverte et épanouie à vos yeux; il ne me reste plus qu'à vous faire sentir l'agréable odeur dont elle a embaumé tout le Pérou, toute l'Eglise et tout le monde chrétien. Il est certain que les vertus ont leur odeur par laquelle elles embaument l'Eglise, comme celles de fleurs embaument les jardins; voilà pourquoi elles sont représentées sous le symbole des roses qu'un ancien poëte appelle la fleur et le parfum des dieux : *Rosa flos, odorque divum* (*Anacréon*). Voici comme saint Bernard nous explique cette théologie mystique : *Habent mores colores suos, habent et odores* (*Serm.* 1, *in Cant.*). Les mœurs de chaque personne, soit bonnes, soit mauvaises ont leur couleur, elles ont aussi leur odeur : *Odorem in fama, colorem in conscientia.* Elles portent leur odeur dans le bruit de la renommée et leur couleur dans le témoignage de la conscience : *Colorem operi tuo dat ejus bonitas et cordis intentio.* La bonté de l'action et l'intention du cœur leur donnent la couleur : *Sed odorem, virtutis et modestiæ exemplum.* Mais elles n'empruntent leur bonne odeur que des exemples de modestie, de vertu et de piété chrétienne. Or si jamais sainte a embaumé le ciel et la terre, l'Eglise militante et l'Eglise triomphante de l'odeur de ses vertus, de la pureté de sa vie et de l'innocence de ses mœurs, avouons que c'est la bienheureuse Rose. Car en quelle partie du monde la renommée n'a-t-elle pas publié son nom et ses vertus? quel pécheur n'a pas été attiré par l'odeur de sa sainteté, au seul récit de l'histoire de sa vie? Je ne m'en étonne pas : comme le visage de Moïse devint tout éclatant de lumière par l'entretien qu'il eut avec Dieu sous la figure d'un ange : *Ex consortio sermonis Domini* (*Exod.*, XXXIV, 29); ainsi la bienheureuse Rose était devenue toute odoriférante par les entretiens continuels et familiers, non pas avec un ange, mais avec le Dieu des anges, qui est appelé la fleur des champs et le lis des vallées, et qui fait courir après lui toutes ses chastes amantes, attirées par l'odeur de ses parfums. Mais comment, messieurs, ses vertus n'auraient-elles pas exhalé une odeur toute divine dans son corps vivant, puisqu'on en sent encore exhaler une continuelle et miraculeuse de son corps mort, de ses ossements secs et du fond de son sépulcre? Sa pureté, sa simplicité, sa dévotion, sa patience, son obéissance étaient autant de fleurs qui faisaient sentir leur odeur particulière à ceux qui avaient le bonheur de la voir ou de l'entretenir; ses prières ne s'élevaient-elles pas au ciel comme l'agréable fumée de l'encens : *Ascendit fumus incensorum* (*Apoc.*, VIII, 4). Et n'était-ce pas par la mortification continuelle de son corps qu'elle exhalait une odeur semblable à celle de la myrrhe? C'est pourquoi, étant toute remplie de l'esprit et des vertus de celui qui l'avait choisie pour être la rose de son cœur, elle pouvait emprunter ces paroles de la Sagesse et dire avec une humble confiance en son Epoux : *Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi : quasi mirrha electa dedi suavitatem odoris* (*Eccli.*, XXIV, 30). J'ai répandu une senteur de parfum comme la canelle et le baume le plus précieux, et une odeur comme celle de la myrrhe la plus excellente. Car comme les fleurs, les herbes et les plantes aromatiques ne répandent jamais une plus agréable odeur que lorsqu'elles sont ou pilées dans un mortier, ou distillées par le feu, ainsi notre bienheureuse Rose n'a jamais répandu une si grande odeur de sainteté que lorsqu'elle a été plus accablée de mortification et de pénitence. C'est ce que le pape même (1) a voulu faire connaître à tous les fidèles, puisqu'après avoir consacré la première année de son pontificat par la beatification de cette fille admirable, il en voulut laisser un monument éternel à la postérité, en faisant fabriquer une médaille qui d'un côté représentait son portrait, et de l'autre un feston de roses avec cette devise : *Indica Rosa dedit odorem suavitatis anno* 1668 : La Rose du Pérou a répandu son odeur cette présente année 1668. Et je puis ajouter ici les paroles que dit l'Evangile à l'occasion de cette précieuse liqueur que Marie Madeleine répandit sur les pieds du Fils de Dieu : *Domus impleta est ex odore unguenti* (*Joan.*, XII, 3), Toute la maison, c'est-à-dire toute l'Eglise, qui est la maison de Dieu a été remplie de l'odeur de ce parfum. Jugez après cela, messieurs, si l'on peut voir un plus juste parallèle que celui que je viens de faire remarquer entre cette bienheureuse fille et la fleur dont elle porte le nom, puisqu'elle a eu ses principales propriétés, sa beauté, sa couleur et son odeur. Sa beauté, qu'elle a tirée de la grâce; sa couleur, qu'elle a tirée de son sang; son odeur, qu'elle a tirée de ses vertus. Mais achevons le parallèle, et disons que si elle a été une rose fermée par l'amour de la retraite, et une rose épanouie par l'éclat de sa sainteté, elle a encore été une rose flétrie par la rigueur de sa pénitence. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT

Je ne suis pas étonné de voir que le péché ait fait changer de face à tout l'univers, et qu'il ait tellement défiguré toutes les créatures qu'il ne leur ait laissé que quelques sombres vestiges de leur perfection originelle, et que quelques pitoyables débris de leur beauté flétrie. Non, ce mauvais effet ne m'étonne pas, parce que je connais la malice infinie de la cause qui l'a produit. Mais ce qui fait le sujet de ma surprise, c'est de considérer que la pénitence qui, selon saint Augustin, est une vertu qui doit réformer la laideur du péché par la beauté de la vengeance, entreprenne elle-même de défigurer les saints et les saintes, et d'effacer sur leurs corps et sur leurs visages ces crayons de la beauté divine que la grâce et la nature semblent y avoir

(1) Clément IX

imprimés. C'est néanmoins l'effet qu'elle a souvent produit par une ingénieuse cruauté dans les personnes les plus fidèles à Dieu, et dans celles qui sont les plus intimement consacrées à son service. L'exemple seul de notre bienheureuse Rose suffira pour vous convaincre de cette vérité ; car il est vrai que lorsque je la considère dans sa vie pénitente et crucifiée, elle ne paraît plus à mes yeux que comme une rose flétrie qui a perdu toute sa beauté, sa couleur et son éclat : et je suis persuadé que dans cet état elle a eu droit de dire, avec une sainte femme affligée de l'Ancien Testament : Ne m'appelez plus Noémi, c'est-à-dire belle, mais appelez-moi Mara, c'est-à-dire amère, parce que le tout-puissant m'a toute remplie d'amertume (*Ruth*, I, 20).

Je ne suis pas en peine de trouver des preuves de ma proposition. J'emprunte la principale de la nature même de mon sujet. Plutarque nous assure que les plantes et les fleurs qui répandent plus d'odeur passent plus promptement et sont plutôt flétries : *Quæ odorem emittunt cito marcescunt*. La raison est que l'odeur n'étant proprement qu'une évaporation des parties les plus pures et les plus subtiles des corps qui s'exhalent par transpiration, il est certain que les choses aromatiques et qui répandent plus d'odeur sont plutôt flétries que les autres qui en exhalent moins, parce qu'il se fait une plus grande et plus prompte évaporation ou dissipation de leur substance. Tel est le sort de la rose entre les fleurs. Comme elle est beaucoup odoriférante, elle est bientôt flétrie, surtout si l'on la met sur le feu et dans l'alambic pour la faire distiller en eau.

Voilà la figure, voici la vérité. La bienheureuse Rose toute embrasée de l'ardeur de son amour, et épuisée par la rigueur de sa pénitence a répandu une si grande odeur de sainteté par tout le monde, qu'il ne faut pas s'étonner si elle a été si tôt flétrie, et si le cours de sa vie a été si promptement interrompu : pour moi j'avoue que j'ai peine à comprendre avec quelle grandeur de courage, pour ne pas dire avec quel excès de cruauté, elle s'acharna sur elle-même, et sur son propre corps, avec une si sainte fureur qu'il ne tint point à elle qu'elle ne rendît son visage horrible aux yeux de tout le monde, de peur d'y laisser quelque vestige de son ancienne beauté. Les Pères font à ce propos une agréable question : ils demandent si la rose avait des épines dans le Paradis terrestre et dans l'état d'innocence ? Saint Basile et saint Ambroise croient qu'elle fut créée sans épines, mais qu'elles ne furent semées sur sa tige que par la malédiction que Dieu fulmina contre la terre après le péché du premier homme (*In Hexameron*.). D'autres se persuadent qu'elle fut créée avec des épines, mais que leurs pointes étant émoussées elles n'auraient point fait de blessures, ni causé de douleur (*Perer. in Genes.*). Le Poëte Chrétien semble être de ce sentiment quand il a dit :

Et velut in spinis mollis rosa surgit acutis,
Nil quod lædat habens, matremque obscurat ho
(*Sedulius*.)

Quoi qu'il en soit des roses du paradis terrestre, en voici une qui est venue du Pérou, qui, pour être sans péché, n'est pas pourtant sans épines, puisque je puis dire que tout son corps paraît hérissé comme le buisson ardent. Mais examinons, je vous prie, toutes les parties de son petit corps innocent sur lesquelles elle a exercé sa plus grande rigueur pour les défigurer, pour y flétrir, pour en dissiper et pour y faire mourir toutes les grâces et les agréments que la nature y avait fait naître.

Qui croirait, messieurs, que les yeux qui sont des sources de larmes, fussent encore des fournaises de feu, et qu'ils conservassent leurs lumières et leurs flammes avec l'humidité de leurs eaux ? C'est pourtant une vérité dont les femmes particulièrement peuvent être des témoins irréprochables. Car comme il n'y a point parmi elles de cœur si stupide qui ignore les lois de l'amour, il n'y en a point aussi de si glacé qui ne ressente quelquefois l'ardeur de cette passion, et qui ne sache par conséquent instruire ses yeux dans l'art de pleurer et d'aimer, de répandre des larmes et d'allumer des feux : *Ut flerent oculos erudiere suos* : N'est-ce pas là ce qui fait que les filles du siècle considèrent les beaux yeux comme un riche présent de la nature sans lequel tous les autres traits de beauté qui se peuvent trouver sur un visage sont morts et languissants ; et n'est-ce pas pour cela qu'elles les adoucissent tant qu'elles peuvent, pour faire que leurs regards soient autant de blessures mortelles aux cœurs de leurs amants ? C'est ce crime, si je ne me trompe, que le prophète reproche aux femmes de son temps, lorsqu'il dit que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute : *Extento collo* : et qu'elles faisaient des signes des yeux : *Nutibus oculorum ibant* (*Isa.*, III, 16) : signes funestes et avant-coureurs du coup mortel qu'ils devaient bientôt frapper. Notre bienheureuse Rose prévint tous ces maux que la beauté et le vif éclat de ses yeux pouvaient causer. Elle les changea d'abord en deux fontaines de larmes, et de peur que la source ne vînt à se tarir, elle les frottait de feuilles d'ortie, ou de chaux vive pour y entretenir perpétuellement l'eau et le feu tout ensemble. En sorte qu'il fallut recourir à la puissance de Dieu pour lui rendre la vue par un miracle, et à l'autorité de son confesseur pour la lui conserver par la défense qu'il lui fit de ne plus user d'un tel remède, et en lui représentant que les larmes, étant le plus pur sang du cœur, il ne devait couler par les yeux que lorsqu'il était blessé d'amour et de douleur.

Si cette sainte pénitence a exercé tant de cruauté sur ses yeux, elle n'a pas traité sa bouche avec plus d'indulgence. La grâce est répandue sur vos lèvres, dit un prophète à Jésus-Christ (*Ps.* XLIV, 3) : et vos lèvres ressemblent à un ruban teint en écarlate, dit l'Époux du Cantique à sa bien-aimée (*Cantic.*,

IV, 3). Ces expressions, messieurs, consacrées par le Saint-Esprit pour nous décrire les traits particuliers de la beauté de l'Epoux et de celle de l'Epouse, nous apprennent que le vermillon des lèvres n'est pas un des moindres ornements de la beauté d'un visage; mais notre bienheureuse Rose, ennemie mortelle de tout ce qui la pouvait rendre belle et aimable aux yeux du monde, usa de tant d'artifices, et rendit ses lèvres si noires et si livides, qu'elles ressemblaient plutôt à celles d'un cadavre, qu'à celles d'un corps animé. Que l'amour pénitent est ingénieux à tourmenter le cœur, et à crucifier le corps, quand il croit que tout lui est permis pour faire paraître dans notre chair mortelle, comme dit l'Apôtre, la vie crucifiée de Jésus-Christ. Rose suivant les mouvements de cet amour, tourmentait son corps par des jeûnes continuels et par de terribles abstinences. Mais lorsque sa mère, ou pour interrompre ses coutumes, ou pour éprouver sa vertu, lui commandait de se mettre à table et de manger en compagnie, elle trouvait le secret d'accorder son obéissance avec sa mortification, et d'avoir le mérite de l'une, sans perdre le mérite de l'autre. Elle s'allait frotter les lèvres et la langue avec du fiel de mouton avant de se mettre à table, afin d'empoisonner par cette acrimonie tout ce qu'on la forcerait de manger; et de se faire un instrument de supplice de ce dont on lui voulait faire un sujet de plaisir. Jamais les plus cruels tyrans ont-ils été plus ingénieux à inventer de nouveaux genres de supplices pour tourmenter les martyrs, que Rose l'a été à trouver de nouvelles inventions pour affliger son corps, et pour se rendre semblable à une rose flétrie qui n'a plus ni beauté ni couleur.

Vous savez, mesdames, de combien de crimes vous vous rendez tous les jours coupables par la nudité de vos gorges, et vous n'ignorez pas aussi combien il y a de siècles que Dieu vous crie par la bouche d'un prophète : Elevez-vous contre votre propre mère, condamnez ses excès et ses prostitutions, parce qu'elle n'est plus mon épouse et que je ne suis plus son époux : *Auferat fornicationes suas a facie sua, et adulteria sua de medio uberum suorum* (*Osée*, II, 2) : qu'elle efface les fornications de son visage, et qu'elle retranche ses adultères du milieu de son sein. Remarquez, mesdames, que Dieu attribue à votre visage seul, et à votre gorge seule les crimes les plus infâmes dont vous vous souillez en sa présence et dont vous flétrissez votre honneur devant le monde. O que la bienheureuse Rose avait bien compris le péril qu'il y a d'exposer le sein d'une belle et jeune fille aux yeux des hommes. Comme elle se considéra dès sa plus tendre enfance en qualité d'épouse de Jésus-Christ, elle s'étudia d'imiter toutes les manières humbles, modestes et chastes de celle du Cantique : voilà pourquoi elle put dire avec elle : *Ego murus, et ubera mea sicut turris* (*Cantic.*, VIII, 10) : je suis un mur; et mes mamelles sont comme une tour. Elle fut, en effet, un mur inébranlable par la fermeté de ses résolutions et par son attachement inviolable à l'amour de son divin Epoux, et elle a raison d'ajouter que ses mamelles ont été comme une tour, mais tour inaccessible non-seulement aux mains, mais encore aux yeux et aux regards des hommes, et comme si la précaution de les fermer n'eût pas été suffisante pour les rendre impénétrables à toutes sortes de vue humaine, elle trouva le secret de se meurtrir et de se déchirer tout l'estomac et tout le sein par un nouveau genre de supplice; en appliquant les ronces, orties, épines sur sa gorge et autour de ses bras, et en les pressant si fortement sur sa chair tendre et délicate que le sang en coulait de tous côtés.

Mais mon Dieu, ma chère Rose, n'êtes-vous pas assez flétrie et défigurée par toutes ces cruautés? vous n'avez plus rien à craindre du côté des hommes, puisque dans l'état où je vous vois réduite, vous êtes plus propre à leur donner de la compassion que de l'amour; pardonnez donc au moins aux autres parties de votre corps; comme elles sont innocentes, c'est une espèce d'injustice et d'inhumanité de leur faire porter la peine des péchés qu'elles n'ont point commis. Mais Rose n'écoute point tous ces raisonnements qu'une fausse compassion, ou que l'amour-propre lui peut faire pour l'obliger de se relâcher de la sévérité de sa conduite. Comme elle savait que le plus grand entêtement, et que la principale occupation des femmes consistait à embellir leur tête, et à ajuster leur coiffure, pour prendre un air de beauté étrangère au défaut de la naturelle, elle s'appliqua de son côté à punir, en sa personne, les péchés de son sexe. Çà, grande sainte, levez un peu ce crêpe qui vous couvre le visage, et sans crainte d'offenser votre pudeur, ôtez le voile qui couvre votre tête. Je ne suis pas surpris de voir que vous ayez coupé vos beaux cheveux, et que vous ayez sacrifié à la pénitence ce que les filles du siècle nourrissent avec tant de soin et d'artifice pour entretenir leur vanité. Mais ô ciel! qu'est-ce que je vois! quel spectacle d'horreur se présente à mes yeux et frappe mon esprit! C'est un cercle d'argent armé et hérissé de plus de quatre-vingts pointes ou clous très-aigus dont sa tête est ceinte; la peau est déchirée, le crâne est offensé, et l'on voit couler autant de ruisseaux de sang qu'elle s'est fait de plaies et de blessures. O Rose! que votre tête, percée de tant de clous, est bien semblable à celle de votre époux crucifié et couronné d'épines.

Que vous en semble, messieurs? n'est-ce pas ici où nous avons bien besoin que la foi vienne au secours de notre raison, pour nous faire adorer la sévérité de la conduite de Dieu sur ces âmes choisies qu'il appelle à une plus éminente perfection, à une ressemblance plus parfaite et à une union plus intime avec lui. J'appelle toutes les cruautés que Rose a exercées sur elle des effets de la conduite sévère de Dieu sur les élus, puisqu'il n'y a que son saint amour qui seul soi capable de leur inspirer un désir si arden

des souffrances, ni qui leur puisse donner une assez grande fermeté de courage, pour se rendre eux-mêmes leurs bourreaux, surtout lorsque l'Église est en paix, et qu'il n'y a point de tyrans au monde acharnés à leur arracher ou la foi ou la vie par la violence des tourments. Et à dire le vrai, quelles plus cruelles douleurs et quel genre de supplice plus atroce la bienheureuse Rose aurait-elle pu souffrir, si elle se fût trouvée au monde sous le règne de Néron, et sous ces siècles de fer et de sang de l'Église, que ceux que son amour lui a fait inventer pour se tourmenter elle-même? Cependant, messieurs, cette Rose n'est point encore assez flétrie aux yeux de son divin Époux; il faut que par un ordre particulier de sa sagesse éternelle, quelques maladies inouïes, et inconnues à toute la médecine achève de ruiner entièrement un corps que la pénitence a commencé de sacrifier.

Çà, qu'on tire ce rideau : Qu'est-ce que je vois sur ce pauvre grabat? c'est Rose malade. Eh bien, ma chère fille, dites-nous de grâce, malgré votre patience et votre modestie, quelles sont les douleurs que vous ressentez et les maux qui vous accablent? Hélas, répondait-elle, je me porte bien. Voilà tout ce que l'on pouvait apprendre de sa bouche, malgré un continuel vomissement de sang, malgré les horribles convulsions de tous ses membres, les cruelles contractions de tous ses nerfs, les syncopes et les défaillances qui la faisaient paraître morte aux yeux des assistants; mais lorsque son confesseur l'obligeait de parler, voici le récit sincère qu'elle faisait de ses maux, dans lesquels vous allez reconnaître la main de Dieu invisiblement appesantie sur elle, pour la tourmenter d'une manière aussi admirable que celle dont Job fut affligé, et qui l'obligea de se plaindre et de dire amoureusement à Dieu : *Mirabiliter me crucias* (*Job*, X, 16) : Seigneur, vous me tourmentez d'une manière ineffable. Quoique je ne puisse pas vous expliquer tout ce que je souffre, répondait cette pauvre fille mourante et obéissante; je vous dirai néanmoins qu'il me semble qu'une balle de feu me perce les deux tempes, qu'une broche de fer toute rouge et embrasée passe et pénètre depuis le sommet de ma tête jusqu'à la plante de mes pieds, qu'un poignard enfoncé dans mon côté droit me va percer le cœur de part en part, qu'on m'arrache les entrailles avec des tenailles de feu, que ma tête est enfermée dans un casque brûlant et qu'elle est continuellement battue à grands coups de marteaux, enfin il me semble qu'on me brise tous les os, et que tout mon corps est moulu et réduit en poussière. Voilà, ajoutait cette pauvre fille, un léger crayon des maux de mon corps que je ne puis comparer qu'à ceux de mon Époux crucifié, et contre lesquels je n'ai besoin d'autre remède que de celui de sa divine patience, car c'est par ce puissant secours dont il me soutient, que je souffre tous ces maux avec une certaine joie qui semble naître de la profonde paix de mon cœur et de l'humble soumission de mon esprit.

Voilà, dis-je, une petite description des peines extérieures de son corps, mais qui nous pourra exprimer toutes les peines intérieures de son esprit? elle a avoué elle-même à son confesseur, que pendant l'espace de 15 ans entiers, elle tombait une fois le jour dans de si horribles ténèbres, dans de si grandes sécheresses, dégoûts, abattements et désolations qu'elle ne voyait point de différence, disait-elle, entre son état présent et celui des damnés qui sont dans le désespoir de voir jamais finir leurs peines. C'est dans cet effroyable délaissement, où privée de toute consolation divine et humaine, elle s'écriait quelquefois en soupirant : Hélas! mon supplice ne finira-t-il pas au moins par ma mort? C'est ainsi, messieurs, qu'elle a souffert longtemps et à plusieurs reprises la peine de cet abandon que Jésus-Christ ne souffrit qu'une fois sur sa croix et dont il se plaignit à son Père : *Deus meus, Deus meus ut quid dereliquisti me* (*Matth.*, XXVII, 46).

Enfin la mort qui flétrit la beauté de toutes les créatures n'a pas épargné celle de notre bienheureuse Rose, puisque, suivant la fragilité naturelle de cette fleur dont elle porte le nom, après avoir langui longtemps d'amour et de douleur, et exhalé une admirable odeur de patience dans ses dernières maladies, plus chargée de grâces, de mérites et de vertus que d'années, elle laissa ses mortelles dépouilles en terre, et s'envola au ciel : *Sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris et universi pulveris pigmentarii* (*Cant.*, III, 6). Comme une petite vapeur d'aromates, de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres d'habiles parfumeurs. C'est sous cette figure que l'Épouse du Cantique s'éleva du désert de ce monde et monta au ciel appuyée sur son bien-aimé. Mais pourquoi le Saint-Esprit nous représente-t-il cette chaste amante, comme un rayon de fumée odoriférante? Sinon pour nous apprendre, appliquant ces paroles à sainte Rose, que cette bienheureuse fille s'étant toute consumée au service de Dieu, s'étant entièrement épuisée par la rigueur de sa pénitence, et ayant été tout à fait embrasée du feu de son divin amour, son âme devait s'élever au ciel comme la fumée d'un sacrifice odoriférant.

C'est à ce prix-là, messieurs, que se font les saints et les saintes. Quelques grâces, quelques dons, quelque beauté naturelle, quelques biens, quelque fortune ou avantage ayez-vous reçus de Dieu selon le monde, il faut obscurcir cet éclat, il faut flétrir cette beauté, il faut sacrifier tous ces avantages à l'amour et à la pénitence. Je sais bien que l'on peut faire un bon usage de tout ce qui vient de la main de Dieu : mais je sais bien aussi par l'expérience de tous les siècles et par le témoignage de tous les saints, qu'il est plus sûr de lui rendre ses biens, que de les garder pour soi. Car il arrive souvent que par les dangereuses illusions de l'amour-propre ou de la raison humaine, nous renversons l'ordre établi par sa providence, en voulant jouir des biens dont il ne faudrait

qu'user, ou en ne voulant avoir que le simple usage de ceux dont nous devrions poursuivre la jouissance. C'est ce désordre que saint Augustin appelle : *Frui utendis, et uti fruendis :* La bienheureuse Rose apprit de bonne heure à faire ce juste discernement; à peine eut-elle l'âge de raison qu'elle s'attacha à Dieu comme à l'unique souverain bien de la créature raisonnable, dont la jouissance aussi bien que la vue est promise à ceux qui ont le cœur pur; quant aux biens de la terre, elle ne s'en servit qu'en passant et pour les nécessités indispensables de la vie, elle les méprisa, elle les abandonna, elle les sacrifia à l'amour et à la pénitence, sans épargner même son corps, sa santé et sa vie qu'elle consacra à la croix, aux douleurs et aux souffrances.

Que me reste-t-il donc à vous dire? sinon de finir ce discours par les paroles avec lesquelles je l'ai commencé : *Abaudite me, divini fructus, et quasi Rosa plantata super rivos aquarum fructificate* (*Eccl.*, XXXIX, 17); Ecoutez ma voix, ô germes divins, et portez des fruits comme des rosiers plantés sur le bord des eaux. Le Saint-Esprit adresse ces paroles aux élus qui sont dispersés par tout le monde, et moi je les adresse aux fidèles assemblés dans cette Eglise. Il vous appelle des germes divins, parce qu'il vous regarde comme des enfants de grâce qui sont, selon saint Jean, nés et régénérés de la semence de Dieu. Il vous exhorte à porter des fruits comme des rosiers : quels sont ces fruits qu'il demande de vous? Ce ne sont plus des fruits d'innocence. Il sait bien que vous l'avez perdue cette innocence, soit en Adam par le péché originel, soit en vous-mêmes par le péché actuel. Il n'attend donc plus de vous que des fruits d'une vraie et sincère pénitence. Si vous avez été comme des greffes sauvages entés sur l'arbre de la croix, et en Jésus-Christ même crucifié, vous porterez des fruits pour l'éternité comme la bienheureuse Rose. Que de larmes ne répandrez-vous pas? que d'actes d'amour et de douleur ne produirez-vous pas? par combien de jeûnes, de mortifications et de pénitence n'affligerez-vous pas votre chair pour la soumettre à votre esprit? par combien d'aumônes et d'œuvres de miséricorde ne rachèterez-vous pas les péchés dont vous êtes redevables à la justice de Dieu? Quel encens ne brûlerez-vous pas sur les autels du Seigneur en lui présentant le sacrifice de vos prières et de vos oraisons? Voilà les fruits que Dieu demande de vous. Les fleurs toutes seules ne lui plaisent pas, elles ne lui auraient été agréables que dans l'état de la nature innocente : mais dans l'état présent de la nature corrompue, il veut les fruits d'un amour pénitent. Le monde ne lui peut rien offrir qui lui soit agréable : s'il a des fleurs, elles sont toutes flétries : s'il a des fruits ils sont tout corrompus, et n'ont qu'une beauté superficielle et apparente, comme ceux qui naissent dans les campagnes de Gomorrhe. Voilà pourquoi l'Eglise chante que les saints ont méprisé ce monde : *Fructu vacuum, floribus aridum* (*In offic. div. de Ss. Martyr.*), vide de fruits de sainteté et de pénitence, et dépouillé comme un arbre stérile de toutes les fleurs de sa vaine prospérité. Mais le christianisme nous fournit des fleurs de toute sorte de vertus, dont l'odeur monte jusqu'au ciel, et des fruits de bonnes œuvres qui se conservent pour l'éternité. La bienheureuse Rose a offert les unes et les autres à son époux, elle n'avait jamais perdu l'innocence de son baptême : cependant sa vie n'a été qu'une cruelle pénitence et un long martyre pour nous apprendre encore une fois que les saints ne se forment que sur la croix, qu'ils ne se perfectionnent que par les souffrances, et qu'ils ne se consomment qu'à la mort, car c'est pour lors que tous les desseins de Dieu étant accomplis en eux, ils vont recueillir dans le ciel avec une joie inconcevable, les fruits de gloire qu'ils ont semés en terre avec larmes et gémissements. C'est ce que je vous souhaite au nom, etc. *Amen.*

PANEGYRIQUE

DE SAINTE SCHOLASTIQUE.

Quasi stella matutina in medio nebulæ et quasi luna plena in diebus suis lucet.

Elle a éclaté pendant sa vie comme l'étoile du matin au milieu des nuages, et comme la lune lorsqu'elle est venue à son plein (*Eccles.*, *ch.* L).

L'Ecriture nous voulant faire connaître que Dieu est incompréhensible en lui-même, soit pour confondre notre orgueil, soit pour arrêter notre curiosité, elle se sert de deux sortes d'expressions figurées qui nous convainquent, en effet, et de la grandeur infinie de son être et de ses perfections, et de l'impuissance absolue de nos esprits à s'en former une juste idée. Tantôt elle nous dit avec un apôtre qu'il demeure dans une lumière inaccessible : *Lucem inhabitat inaccessibilem* (I *Tim.*, VI, 16). D'autres fois elle nous dit avec un prophète qu'il se cache dans des ténèbres impénétrables : *Posuit tenebras latibulum suum* (*Psal.* XVII, 13). Ses lumières ont ébloui les yeux des philosophes, ses ténèbres ont aveuglés ceux des curieux, et c'est et par ses ténèbres et par ses lumières que ceux qui le veulent contempler trop fixement sont éblouis de la splendeur de sa gloire et accablés du poids de sa majesté : *Qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria* (*Prov.*, XXV, 27). Or, comme Dieu prend plaisir de former les saints comme des copies tirées sur l'original de ses perfections, je remarque que par une conduite toute différente, mais toujours pleine de sagesse, il produit les uns comme de grandes lumières pour éclairer toute l'Eglise, et laisse les autres dans l'obscurité et dans les ténèbres pour n'en faire que des spectacles aux anges et non pas aux hommes. Lorsqu'il a choisi des apôtres pendant sa vie, et qu'il a fait naître de grands hommes dans la suite des temps, ç'a été pour en faire la lumière du monde et les premiers astres de son Eglise, pour porter à toutes les nations de la terre la lumière de son Evangile et la connaissance

de sa divinité. Mais combien aussi a-t-il laissé de grands personnages dans les déserts et dans les solitudes dont les noms, la mémoire, la vie et les vertus sont ensevelies avec eux dans leurs sépulcres, et qui ne seront connus qu'au jour du jugement. Je crois, messieurs, que c'est de ceux-ci dont parle le prophète, lorsqu'il dit à Dieu : *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum* (*Ps.* XXX, 25); Vous les cacherez, Seigneur, dans le secret de votre visage et dans le fond de votre sein contre les troubles du monde, et contre les insultes de leurs ennemis. Je remarque pourtant qu'entre ces deux classes de saints, dont les uns ont brillé avec un grand éclat de lumière, et dont les autres ont été cachés dans de profondes ténèbres, il y en a une troisième qui tient le milieu, et c'est celle de ces saints et de ces saintes dont on connaît les noms, mais non pas le mérite, dont la vie est mêlée d'éclat et d'obscurité, dont le monde a vu paraître quelque rayon de sainteté, mais dont il n'a pu découvrir l'astre d'où procédaient tant de lumières; ce sont, en un mot, ceux que Dieu a montrés d'un côté et qu'il a cachés de l'autre, soit par un mystère de sa sagesse, soit par un effet de leur humilité. Ainsi l'on peut dire de chacun de ceux-ci en particulier : *Lux lucet in tenebris* (*Joan.*, I, 5). Ça été une lumière qui a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise, c'est-à-dire que le monde ne les a pas connus. Je crois, mesdames, que vous êtes déjà persuadées que c'est dans ce rang qu'il faut placer votre illustre mère sainte Scholastique; nous avons si peu de connaissance de sa vie et de ses actions, qu'il me semble que c'est avec raison que je vous l'ai représentée dans les paroles de mon texte comme l'étoile du matin qui éclate au milieu d'un nuage, et comme la lune qui éclaire pendant la nuit. C'est pourquoi je ne puis réussir dans son panégyrique sans le secours particulier du Saint-Esprit qui fera que ces ténèbres ne seront point obscures pour nous, selon la promesse d'un prophète, et que la nuit même deviendra claire comme le jour et pour vous et pour moi : *Quia tenebræ non obscurabuntur a te, et nox sicut dies illuminabitur* (*Ps.* CXXXIII, 11). Demandons-lui cette grâce par l'intercession de son épouse qui a été la véritable étoile du matin, toujours éclatante de lumières. *Ave, Maria.*

Lorsque je me veux former dans mes méditations quelque image sensible de l'essence de Dieu, je me la représente comme une source inépuisable de vie et de clarté, dont tous les écoulements, soit au dedans, soit au dehors de lui-même, sont tous pleins de vie, et tous éclatants de lumières : *In ipso vita erat, et vita erat lux hominum* (*Joan.*, I, 4). Si le Père éternel engendre son Fils, objet adorable de ses divines complaisances, ce n'est que dans une plénitude de vie et de lumière, et au milieu de la gloire et de la splendeur des saints : *In splendoribus Sanctorum* (*Ps.* CIX, 4). Si le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit en unité de principe, ce n'est que parmi des feux et des flammes qui n'ont pas moins de vie et de lumière que de chaleur. Si ces trois divines personnes veulent sortir d'elles-mêmes par une saillie d'amour, et créer le monde par un écoulement de bonté, elles commencent ce grand chef-d'œuvre par la création de la lumière qu'elles tirent du néant, et par la communication de l'esprit de vie qu'elles donnent à tous les êtres animés. C'est ce qui a fait dire à Platon, que ce bruit confus qui, dans le débrouillement du chaos, retentissait dans le fond de l'abîme, n'était autre chose que le désir impatient des créatures qui soupiraient après la vie et la lumière comme après leur dernière perfection : *Tumultus in caho erat desiderium naturarum lumen, vitam, et perfectionem sui appetentium.* Examinez en un mot, toutes les œuvres les plus magnifiques de Dieu, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans l'ordre de la gloire, vous verrez qu'elles ne se commencent, qu'elles ne se continuent, et qu'elles ne s'achèvent que par la communication d'une lumière toute pleine de vie, et d'une vie toute éclatante de lumière. C'est, si je ne me trompe, ce que Platon nous a encore voulu exprimer en philosophe païen, lorsqu'il a dit que comme la lumière du soleil s'altère en plusieurs différentes couleurs, selon les différentes dispositions des sujets qui la réfléchissent; de même, dit-il, le rayon de la divinité qui est répandu dans tous les êtres y prend des formes différentes, selon la différente disposition des sujets qui le reçoivent. C'est ainsi, ajoute-t-il, que ce rayon divin se trouve dans les pierres, mais il y est sans vie; il se trouve avec la vie dans les plantes, mais il y est sans éclat; il se trouve avec la vie et avec l'éclat dans les animaux, mais il y est sans réflexion sur lui-même; et enfin il se rencontre dans l'homme avec la vie, avec l'éclat, avec une réflexion sur lui-même, et un retour jusqu'à la source de la vie et de la lumière dont il est sorti. Il y a pourtant encore ici une autre différence à observer; c'est que comme le Verbe divin, qui est le soleil de justice, et par conséquent la source de cette vie et de cette lumière, a deux différents hémisphères, le supérieur et l'inférieur, le ciel et la terre, sur lesquels il répand ses influences, il y communique aussi cette vie et cette lumière en deux différentes façons. Dans le ciel, il la communique aux bienheureux dans toute sa clarté, sans voile et sans nuage : voilà pourquoi le Prophète, parlant des saints qui sont dans la gloire, dit qu'ils brilleront comme les feux du firmament, et qu'ils luiront comme des étoiles pendant toute l'éternité (*Daniel.*, XII, 3). Mais il ne communique cette vie de lumière aux saints qui sont sur la terre, que mêlée de ténèbres, de nuages et d'obscurités; soit parce que leur éclat s'est obscurci par quelques faiblesses, soit parce qu'ils l'ont obscurci eux-mêmes par leur humilité. C'est en cela qu'ils ont eu une parfaite ressemblance avec le Verbe incarné, duquel Tertullien a dit que, pour proportionner l'éclat de sa lumière à

nos yeux et se rendre visible aux hommes, il avait obscurci les splendeurs de sa divinité sous l'ombre d'une chair mortelle : *Tenebras accepit ut lucere posset* (*lib. de Char. chr., cap.* 11) : et c'est parmi ces bienheureux visibles et invisibles, inconnus et découverts dans leur siècle, que je dois mettre votre incomparable mère, sainte Scholastique, puisqu'il est vrai qu'elle a éclairé le monde comme l'étoile du matin cachée au milieu d'un nuage et comme la lune, qui ne paraît que la nuit : *Quasi stella matutina in medio nebulæ, et quasi luna plena lucet.* En effet, comme Dieu a créé deux grands corps lumineux, dit Moïse, pour la nécessité aussi bien que pour l'ornement de l'univers : *Luminare majus, et luminare minus* (*Gen.* I, 16); l'un plus grand pour présider au jour, qui est le soleil, l'autre plus petit pour présider à la nuit qui est la lune ; ainsi Dieu a fait naître deux grandes lumières dans l'Occident, pour l'ornement du désert et pour la perfection de l'Eglise : savoir, saint Benoît et sainte scholastique. Il a fait naître le frère pour le faire briller aux yeux du monde, comme le soleil dans la maison du Seigneur : *Quasi sol refulgens sic ille effulsit in domo Dei* (*Eccli.*, L, 7); et il a fait naître la sœur comme une lune mystique pour éclairer par sa vie cachée l'obscurité du désert : *Et quasi luna plena in diebus lucet.* C'est ainsi que le Saint-Esprit a fait en même temps le panégyrique du frère et de la sœur dans un même chapi- du livre de l'Ecclésiastique. Il est donc vrai, que selon l'idée que me donne le Sage, je ne puis mieux vous représenter sainte Scholastique que comme l'astre de la nuit, et comme l'étoile du matin, puisque par trois espèces de miracles elle a fait paraître la lumière de sa raison parmi les ténèbres de l'enfance ; la lumière de la grâce parmi l'obscurité du désert, et la lumière de sa vie parmi les ombres de la mort; c'est-à-dire qu'elle a été un enfant raisonnable, une sujette toute puissante, et une vierge féconde ; ou bien disons pour parler plus clairement; qu'elle a fait trois unions admirables ; savoir celle de l'enfance avec la raison, celle de l'autorité avec la dépendance, et celle de la fécondité avec la virginité. Voilà les trois unions que cette sainte a faites de la lumière avec les ténèbres, et que vous verrez dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT

J'ai dit, messieurs, que sainte Scholastique a uni la lumière avec les ténèbres; puisqu'elle a uni l'enfance avec la raison. Pour vous faire concevoir la manière peu commune dont Dieu a distingué cette sainte dès son berceau, il faut poser en fait que quelque avantage que l'homme puisse tirer de la noblesse de son extraction, et que de quelque prééminence dont il ose se flatter par-dessus les animaux; la condition néanmoins de son enfance est si honteuse, que les bêtes mêmes ont plus d'industrie, plus d'adresse et plus de priviléges que lui. Car sans nous arrêter aux disgrâces qui troublent les plus beaux jours de sa vie, et aux douleurs qui l'accablent à la mort, jetons seulement les yeux sur les misères qui sont comme les apanages de sa naissance, et qui du sein de sa mère l'accompagnent dans le berceau : vous jugerez dès cette première vue, qu'il a bien sujet de s'humilier en lui-même, et d'ensevelir dans la bassesse de son origine toute l'enflure de son cœur, et tout l'orgueil de son esprit. Si vous le considérez au moment de sa conception, il ne vous paraîtra que comme un assemblage confus du néant et de l'être qui n'est ni homme, ni plante, ni animal; si vous le considérez au moment de sa naissance, c'est à la vérité, un animal raisonnable, qui a la figure d'homme, mais qui n'a pas l'usage de la raison. Cette raison est un soleil si faible dans son orient, qu'il ne fait paraître aucun rayon de lumière; c'est une fontaine si petite en sa source, qu'elle ne peut pousser aucune goutte d'eau, sinon, celles de ses larmes, qui sont, dit un ancien auteur, des larmes de prophètes, qui lui prédisent toutes ses calamités de l'avenir ; c'est en cela particulièrement que le néant des hommes, et l'effroyable misère des enfants d'Adam paraît tellement en son enfance, que les païens eux-mêmes, au rapport de saint Augustin, en ont reconnu les effets sensibles, quoiqu'ils n'en aient pas pu découvrir la cause : *Rem viderunt, causam nescierunt.* En effet, cet homme qui doit commander à tous les animaux ; il entre dans le monde comme le plus misérable et le plus abandonné de tous : la nature le traite moins en bonne mère, qu'en cruelle marâtre; et il semble qu'elle lui veuille ravir la vie, au même moment qu'elle lui en donne l'usage. Elle le prive même des secours qu'elle ne refuse pas aux plus méprisables des animaux : il ne peut ni chercher ce qui le doit nourrir, ni fuir ce qui le peut perdre. Toute sa grandeur est réduite à se pleurer lui-même dans son impuissance, dit Pline ; et il commence sa vie par souffrir sans avoir commis d'autre crime que d'être né : *A suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natus est* (*Plin., lib.* VII, *hist.* I, *procemium*). O folie des hommes! s'écrie ce sage païen, de ne juger pas ce qu'ils sont, par le souvenir de ce qu'ils ont été, et de s'imaginer qu'ils ne doivent vivre que pour être grands après qu'il sont nés si petits et si misérables : *O dementiam hominum a talibus initiis existimantium ad superbiam se genitos.*

Mais d'où pensez-vous, messieurs, que vienne cette première disgrâce qui nous fait naître comme des brutes plutôt que comme des hommes, et qui rend la vie de notre enfance plus animale que raisonnable : les philosophes et les théologiens en distinguent plusieurs causes, savoir l'ordre de la nature, l'indisposition des organes, et la peine du péché. Quant à l'ordre de la nature, il est certain que comme elle procède lentement dans la production de ses ouvrages, elle ne leur donne pas la dernière perfection tout d'un coup. Il faut, par exemple, plusieurs années au soleil pour former l'or dans le sein de la terre. Ces grands arbres que nous

voyons dans les forêts n'ont commencé que par de petites fibres, et ils ne se sont élevés qu'après des siècles entiers à cette prodigieuse grandeur par des accroissements insensibles; il en est de même du corps de l'homme qui est le chef-d'œuvre de la nature, et l'ouvrage d'une souveraine intelligence, il ne se perfectionne et ne prend la juste proportion de ses parties qu'avec l'âge et le temps : c'est en cela que la création diffère de la génération. Un ouvrage qui est fait par création, sort tout d'un coup de la main de son ouvrier, qui n'est autre que Dieu, avec toute la perfection de son être et avec toute la diversité de ses puissances, et les instruments de ses opérations, parce qu'il reçoit en même temps le principe qui le fait vivre et le principe qui le fait agir. C'est ainsi qu'Adam fut produit; la main de Dieu forma son corps, son souffle lui donna la vie, et sans passer par les infirmités de l'enfance, il se trouva tout d'un coup homme parfait avec l'usage de la parole, de la liberté et de la raison : mais pour ce qui est des autres hommes qui ne viennent au monde que par la voie ordinaire de la génération ; ô que de soins, d'industrie, et d'années ne faut-il pas employer pour les rendre un peu raisonnables? *horres infantem cum suis impedimentis profusum, dedignaris quod pannis dirigitur, quod unctionibus formatur, quod blanditiis deridetur* (*lib. de char. chr. cap.* 4): vous avez horreur, dit Tertullien à l'hérésiarque Marcion, de voir un petit enfant qui vient de naître, chargé des liens de la prison où il a été conçu dans le crime, et d'où il ne sort qu'avec douleur : vous souffrez avec impatience de le voir emmaillotté de tant de langes, et de l'entendre crier pendant le jour et pendant la nuit : quel soin ne prend pas une nourrice, il faut qu'elle le berce pour l'endormir, et qu'elle badine pour le faire rire, ou pour l'empêcher de pleurer; voilà quelle est la naissance et l'éducation de ce roi des animaux, que la nature ne produit raisonnable qu'en espérance, et malheureux en effet. Voilà la première cause qui pendant tout le temps de l'enfance nous prive de l'usage de la raison : c'est l'ordre de la nature; la seconde c'est l'indisposition des organes.

L'âme étant renfermée dans son corps, comme une belle captive dans sa prison, elle a besoin de ses facultés pour agir et pour connaître, car rien n'entre dans l'esprit qui ne fasse un passage par les sens. Elle ne peut voir que par les yeux, elle ne peut entendre que par les oreilles, elle ne peut s'expliquer que par la langue. Elle ne peut juger des odeurs et des saveurs que par le goût et l'odorat, elle ne peut agir et toucher que par les mains, elle ne peut se mouvoir que par les pieds. Ce n'est que par le ministère des sens qu'elle acquiert la connaissance de tout ce qui se passe dans le monde, parce que c'est d'eux qu'elle reçoit les espèces des objets extérieurs dont se forment les images et les fantômes que l'entendement doit contempler pour en avoir l'intelligence. Enfin c'est par le corps et par les sens qu'elle exprime toutes ses passions les plus douces et les plus tendres, les plus violentes ou les plus modérées, son amour ou sa haine, sa joie ou sa tristesse, sa colère ou son audace, son espérance ou son désespoir. Mais pour que ses sens puissent servir à toutes ses opérations, il faut que leurs organes soient bien disposés, et qu'ils aient une certaine étendue au dehors, ou une certaine conformation au dedans qui les rende capables de se bien appliquer à leurs objets, et de bien faire leurs fonctions. C'est par le défaut d'étendue au dehors, que le Fils de Dieu ne peut faire aucune opération naturelle de ses sens dans la sainte eucharistie; et c'est par le défaut de la formation intérieure de ces mêmes organes que les sourds et les muets de naissance ne peuvent ni entendre ni parler. Or comme les facultés de ces sens sont en quelque façon liées pendant l'enfance, il ne faut pas s'étonner si, pendant tout ce bas âge, nous sommes privés de l'usage de la parole et de la raison, et si nous ne faisons que des opérations animales, mais non pas raisonnables.

Enfin disons que le défaut de raison dans les enfants est encore une suite, et une peine du péché. Lorsque saint Augustin a médité sur l'état déplorable des hommes dans leur naissance, il nous en a fait une peinture capable de nous faire horreur : *Nascuntur homines*, dit-il, *homine generante, Deo creante, peccato inficiente, diabolo possidente :* Lorsque les hommes naissent, ils se doivent considérer sous la domination, et dans la dépendance de quatre principes dont ils tirent tout ce qu'ils ont de bien et de mal. Ils sont soumis au père qui a engendré leur corps, à Dieu qui a créé leur âme, au péché qui a corrompu leur nature, et au diable qui possède leur âme et leur corps. Peut-on donc voir un état plus déplorable que celui d'un enfant au moment qu'il entre dans le monde. Le corps qu'il tire de son père est sujet aux maladies et à la mort; l'âme qu'il reçoit de Dieu étant unie avec sa chair ne trouve que ténèbres dans sa raison, et déréglement dans sa volonté; le péché qu'il tire du premier homme le rend malheureux aussitôt que criminel; et le démon qui le possède comme un tyran, en fait un enfant de colère, et un esclave de ses passions. Une bête vient au monde avec un instinct qui lui fait reconnaître sa mère, et avec une industrie, qui sans instruction et sans étude, lui fait rechercher ce qui lui est propre, et fuir ce qui lui est contraire : et l'homme vient au monde avec une raison si ensevelie dans la matière, qu'il ne peut ni reconnaître la mère qui lui a donné la vie, ni trouver le sein qui lui doit donner du lait! O que le prophète a donc bien raison de dire, que l'homme est devenu semblable aux bêtes dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la morale, et souvent dans son âge raisonnable, aussi bien que pendant son enfance, parce que les peines du péché qui commencent avec sa vie, ne finissent qu'à sa mort (*Psal.* XLIII, 21). Ecoutez comme le Sage nous décrit ces misères communes à tous les hommes

dans toutes les conditions : *Jugum grave super filios Adam a die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ in matrem omnium* (*Eccli.*, XL, 1, 2) : Un joug pesant accable les enfants d'Adam, depuis le jour qu'ils sortent du ventre de leur mère jusqu'au jour de leur sépulture, où ils rentrent dans le sein de la terre qui est la mère commune de tous : les imaginations de leur esprit, les appréhensions de leur cœur, le souvenir du passé, l'incertitude de l'avenir, et les réflexions sur l'un et sur l'autre les tiennent en suspens dans le trouble et dans l'agitation. Remarquez que lorsque le Sage appelle ici les hommes du nom d'enfants d'Adam, il remonte jusqu'à la première origine du péché qui est la cause de tous les maux : il ne s'arrête pas aussi en cet endroit à déplorer les plaies extérieures dont Dieu a frappé l'homme, et sur cette multitude effroyable de maladies auxquelles l'expose la mortalité de son corps. Il s'arrête particulièrement sur les plaies de l'esprit, et sur les passions de l'âme qui lui ôtent souvent la raison, et qui le font plus bête que les bêtes mêmes qui ne perdent jamais leur instinct.

Mais il faut aussi tomber d'accord que, lorsque la grâce se met d'intelligence avec la nature dans la formation d'un enfant, elle l'affranchit par une vertu secrète et par une force dominante de la servitude honteuse des sens, et des rigoureuses lois de la nature, et d'une partie des peines du péché. C'est l'effet particulier que la grâce du Rédempteur a produit dans quelques saints privilégiés, lors, dit Tertullien, qu'il a réformé notre naissance par sa mort, et notre génération selon la chair, par notre régénération selon l'esprit : *Nativitatem reformat a morte, regeneratione cœlesti.* Et c'est, mesdames, en vue de cette grâce prévenante du Rédempteur communiquée à votre adorable mère sainte Scholastique, que j'ai dit qu'elle avait été un enfant raisonnable ; c'est-à-dire qu'elle avait été semblable à l'étoile du matin qui éclaire dans un nuage, et à la lune qui brille pendant la nuit, puisqu'elle a uni en sa personne les ténèbres de l'enfance avec la lumière de la raison.

Je sais, messieurs, qu'il y a des auteurs qui ont soutenu cette proposition dans la rigueur et à la lettre ; ils ont cru, je ne sais sur quel témoignage, que saint Benoît et sainte Scholastique avaient été conçus en même temps dans le sein de leur mère, et qu'ils étaient venus au monde dès le même jour comme enfants jumeaux. Il n'y a rien en cela d'incroyable ni d'impossible, ni de trop extraordinaire, selon les lois de la nature. Mais voici ce qui paraît surprenant et au-dessus du cours des générations humaines, c'est qu'ils assurent qu'on ouït ces deux enfants chanter les louanges de Dieu dans le sein de leur mère ; miracle dont nous n'avons point d'exemples ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament, et que nous ne devons pas croire sur la bonne foi de ces dévots auteurs. Tout ce que nous pouvons répondre à cela, c'est que rien n'est impossible à Dieu, lorsqu'il se veut glorifier dans ses saints ; il lui est aussi facile de faire parler des enfants dans le sein de leur mère que des morts dans le sépulcre : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* (*Psal.* VIII, 3). C'est vous, Seigneur, dit le prophète, qui avez tiré une louange parfaite de la bouche des enfants, et de ceux qui sont encore à la mamelle. Celui qui est le maître de la nature n'est point assujetti à ses lois, il en dispense quand il lui plaît, pour nous apprendre que tout sert à sa gloire et obéit à sa volonté. L'Ecriture raconte à ce propos une aventure mémorable (*Genes.*, XXV, 22), elle dit que les deux enfants dont Rébecca était grosse s'entrebattaient dans son sein, et lorsque Jacob en sortit, il tenait son frère Esaü par le talon, comme pour lui disputer le droit d'aînesse : Tertullien admirant ce combat mystérieux, s'écrie : *Ecce duplex fœtus in locis maternis tumultuatur portentosa quadam petulantia infantiæ, ante certantis quam viventis, ante animosæ quam animatæ* (*Lib. de Ant.*, *cap.* XXVI) ! Voyez cet étrange spectacle ! deux enfants qui se font un champ de bataille du ventre de leur mère, qui se choquent avant que de naître ; que la passion a rendus ennemis aussitôt que la nature les a faits frères, et qui, par une monstrueuse impétuosité d'enfance, ont à peine commencé de vivre qu'ils ont commencé de se quereller : *O infantem, et æmulum!* O enfant et rival en même temps ! ô frère et ennemi tout ensemble !

On peut donc croire pieusement que saint Benoît et sainte Scholastique ont été prévenus d'une grâce très-abondante dès le sein de leur mère ; mais il y aurait témérité de soutenir qu'ils ont loué Dieu avant que de naître, et que, par un usage avancé de raison, ils ont connu le Créateur avant que de connaître les créatures ; qu'ils ont été éclairés des lumières de la grâce avant que de voir celle du jour ; qu'ils ont appris à prier avant que d'avoir appris à parler ; qu'ils ont paru raisonnables avant que de paraître enfants ; et que, par un miracle inouï, ils ont fait du sein de leur mère, et le premier cloître où ils ont commencé de vivre en religieux, et le premier autel où ils ont commencé de s'offrir en sacrifice. Tout ce que l'on peut dire est que votre grand patriarche et son aimable sœur accomplirent fidèlement dès leur enfance ce conseil que l'Apôtre donne aux premiers chrétiens : Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, leur dit-il, de lui offrir vos corps : *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum ; et nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri* (*Rom.*, XII, 1, 2), comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel : surtout ne vous conformez point au siècle présent, mais qu'il se fasse en vous une parfaite transformation en de nouvelles créatures par un renouvellement de cœur et d'esprit. C'est ce renouvellement et cette transformation que saint Grégoire le

Grand a remarqué en sainte Scholastique dès ses plus tendres années, lorsqu'il dit (*lib.* II, *Dialogor.*), qu'elle se consacra à Dieu dans le temps de son enfance : *Omnipotenti Deo ab ipso infantiæ tempore dedicata.* Ainsi, en s'offrant soi-même, elle offrit une hostie qui avait toutes les conditions que demande l'Apôtre, elle était vivante de la vie de l'esprit ; elle était sainte par la pureté de son cœur, elle était agréable à Dieu par l'onction de la grâce, et son culte, par conséquent, était déjà tout spirituel et raisonnable : *Rationabile obsequium*, dans un temps où les autres enfants n'ont pas encore l'usage de la raison.

Disons donc, mesdames, que si Zoroastre vint au monde, non pas en pleurant comme les autres enfants, mais en riant, et si, par une dispense de la loi générale de la nature, il commença de rire aussitôt que de respirer, pourquoi ne dirons-nous pas que sainte Scholastique, par la dispense d'une autre loi commune à tous les enfants d'Adam, a commencé de raisonner aussitôt que de vivre ? Ne savons-nous pas que la grâce quitte quelquefois son cours ordinaire, et qu'elle n'a pas besoin de cette longueur importune d'années pour perfectionner la raison, aussi bien que la vertu, dans les saints ? Le même moment qui voit commencer ses grands ouvrages les voit aussi achever. Considérez le petit Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ; son tressaillement de joie ne venait-il pas d'un mouvement de sa raison, aussi bien que d'une impression de la grâce ? Tertullien n'a-t-il pas eu raison de l'appeler : *Infantem conscium Domini sui ?* un enfant raisonnable qui a connu son Seigneur avant que de connaître son père, et dont la présence de Jésus-Christ fit un grand prophète, avant que la maturité de l'âge en eût fait un homme accompli. Mais ce privilége n'était réservé qu'à ce saint précurseur, pour signifier, dit saint Thomas (3ᵉ *Part.*, *Quæst.* 27, *art.* 6, *in corp.*), la sanctification future qui devait être opérée par Jésus-Christ dans la loi de grâce, comme celle de Jérémie la signifia dans l'Ancien Testament. Ainsi l'on ne peut dire au plus de sainte Scholastique que ce que saint Grégoire le Grand a dit du frère : *Benedictus ab ipso suæ pueritiæ tempore cor senile gerens, et ætatem moribus transiens* (*lib.* I, *Dialog. de vita S. Bened.*, *cap.* 1). Le petit Benoît portait le cœur d'un vieillard dans le corps d'un enfant, et ses mœurs étaient au-dessus de son âge. Or, comme il y avait une alliance de grâce aussi bien que de nature entre le frère et la sœur, sainte Scholastique n'a pas été moins raisonnable dans son enfance que saint Benoît : *Ipsa*, dit un auteur recommandable par sa piété, *a cunabulis Christo dicata cum Maria audire meruit : optimam partem elegit* (*S. Bertrat.*, *in vita S. Schol.*). Scholastique, consacrée à Jésus-Christ dès son berceau, a mérité d'entendre ces paroles qui furent dites à la Madeleine : Elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera jamais ravie. C'est apparemment dans toutes ces vues qu'on a dit que ces deux bienheureux enfants avaient chanté les louanges de Dieu avant que de naître, et qu'ils avaient commencé de faire dans le ventre de leur mère un exercice qu'ils devaient continuer toute leur vie dans le cloître et dans le désert. Si cela était vrai, l'un et l'autre auraient pu dire avec le prophète : Seigneur, je me suis appuyé sur vous dès que je suis venu au monde, et vous êtes mon protecteur : *De ventre matris meæ*, dès le ventre de ma mère : *Et in te cantatio mea semper* (*Psal.* LXX, 7, 8 ; et vous serez toujours le sujet de mes louanges jusqu'à la mort, comme vous l'avez été même avant ma naissance ; ainsi, toute ma vie ne sera qu'un cantique de reconnaissance et d'amour.

Mais si vous me demandez comment cette merveille aurait pu se faire ? *Quomodo fiet istud ?* Je vous répondrai, autant qu'il est permis de pénétrer les voies de la conduite de Dieu sur les saints, que cela se serait pu faire : ou par une dispense de l'ordre commun, et du cours ordinaire de la nature ; ou par une prompte et miraculeuse disposition des organes du corps propres aux opérations de l'esprit ; et par des espèces infuses et indépendantes des fantômes que Dieu aurait répandues dans l'entendement de ces deux petits enfants, comme il en répand dans les âmes raisonnables au moment qu'elles se séparent de leurs corps. Tellement que leur esprit éclairé d'une lumière céleste, et leur cœur embrasé de l'amour divin auraient tiré de leur bouche ce cantique de louanges, et les auraient rendus religieux aussitôt que raisonnables. Quoi qu'il en soit, je puis appliquer ici à sainte Scholastique ce que les naturalistes disent du poussin, de la perdrix : *Natura ipsa celerior* (*Plin. Hist. nat.*) : Qu'il est plus diligent que la nature ; puisque sans attendre que sa mère casse l'œuf où il a été formé, il rompt lui-même sa petite clôture, il se dégage de la tunique qui le tient comme dans le maillot, et, impatient dans sa prison, il prévient les soins de la nature, en prévenant le temps de sa naissance, et se hâtant de paraître promptement au jour : *Natura ipsa celerior* : je puis dire la même chose de sainte Scholastique ; la grâce a été en elle plus diligente que la nature, puisque sans le secours du temps, de l'éducation et de l'âge, elle l'a faite raisonnable dans son enfance, et l'a fait briller comme l'étoile du matin au milieu d'un nuage, et comme la lune pendant l'obscurité de la nuit : voilà pourquoi elle fut appelée dans le baptême du nom de Scholastique, qui signifie, dit le vénérable Bède : Nourrisson de sagesse : parce qu'elle était devenue sage ; non pas dans l'école des philosophes, mais dans celle de Jésus-Christ : *Ipsa enim non in philosophorum schola, Scholastica facta est, sed Christi* : et voici la raison que ce Père en donne : c'est que cette sainte et admirable fille, dit-il, fuyant dès son enfance toutes les vanités du siècle, et tous les amusements de son âge, elle choisit pour l'époux de son

âme, celui qui lui avait appris à l'aimer, à le connaître, aussitôt qu'à raisonner : *Mundi ludibria ab infantia fugiens, cœlestem sibi sponsum aptavit.*

Je sais bien, messieurs, que Dieu ne fait pas naître souvent des enfants raisonnables selon la nature : ce sont des coups de Providence qu'il ne fait qu'en quelques siècles, et des faveurs qu'il ne réserve qu'à ses amis; mais je sais bien aussi qu'il en fait naître tous les jours selon le christianisme. Je vous avoue en effet, messieurs, que lorsque je me veux former une idée naturelle de la religion chrétienne, selon l'intention de Jésus-Christ, et selon les maximes de son Evangile, je ne puis mieux me la représenter que sous l'idée de la religion des enfants raisonnables : premièrement, parce que Jésus-Christ n'a été représenté lui-même à Isaïe, que sous la figure d'un petit enfant; non-seulement dans sa naissance : *Parvulus natus est nobis (Isa.*, IX, 6) : mais encore dans le gouvernement de l'Eglise; car après que ce prophète a représenté toutes les nations du monde sous la figure de divers animaux d'une nature farouche et opposée, il ajoute ensuite : *Puer parvulus minabit eos (Idem*, XI, 6) : un petit enfant les conduira tous, parce que si le pasteur de ce grand troupeau n'est qu'un petit enfant, il faut que tous les agneaux qui le composent ne soient aussi que de petits enfants : le Fils de Dieu l'a déclaré lui-même, car voyant que ses disciples repoussaient rudement de petits enfants qu'on lui présentait pour recevoir sa bénédiction : *Indigne tulit* (*Marc.*, X, 8, 14) : il s'en fâcha, et leur dit : laissez venir ces petits enfants à moi, et ne les empêchez point; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Enfin le christianisme est la religion des enfants raisonnables, puisque son instituteur nous fait un précepte de notre conversion, et de notre retour dans l'état de cette bienheureuse enfance; et il nous le fait avec menace et serment : je vous dis en vérité, c'est lui-même qui parle, que si vous ne vous convertissez, et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume du ciel *(Matth.*, XVIII, 3). Ces paroles ne se doivent pas entendre à la lettre et dans le sens grossier que le bon homme Nicodème entendait celles que ce divin Sauveur lui avait dites de notre régénération par le baptême. Il n'est pas nécessaire de rentrer dans le sein de nos mères, et de naître une seconde fois au monde, pour retourner dans l'état de cette enfance que Jésus-Christ demande de nous ! Il faut donc être petit enfant pour se sauver; cela est vrai, mais de la manière que l'Apôtre l'explique (II *Cor.*, XIV, 20) : mes frères, dit-il, ne soyez point enfants en ce qui est de l'esprit et de la sagesse, mais soyez petits enfants en ce qui est de n'avoir point de malice, et en conservant la pureté, la sincérité, la simplicité, et l'innocence de ce premier âge. O qu'un tel enfant formé sur l'idée de l'enfance de Jésus est aimable aux hommes, et agréable à Dieu ! son esprit dégagé des ténèbres de l'erreur, des illusions des sens et de toutes les tromperies du monde, fait qu'il raisonne en homme parfait, et non pas en petit enfant; son cœur parfaitement libre de tout attachement aux créatures n'a plus d'amour que pour celui qui l'a formé pour en être aimé. Il est sans passion, sans ambition, sans haine, sans colère, sans jalousie, sans appétit de vengeance : il aime tout le monde, il ne hait personne, il n'a point d'ennemis, heureux, content, tranquille; il voit la prospérité d'autrui sans envie, il souffre les injures sans ressentiment, il ne se laisse point éblouir par l'éclat de l'honneur, ni attirer par l'amorce du plaisir, ni tenter de l'amour des richesses. Le repos de son esprit et la tranquillité de sa conscience font son plus précieux trésor, et c'est, mes frères, dans cette divine enfance que consiste l'essence du christianisme; d'où vient que saint Pierre appelait les premiers chrétiens : *quasi modo geniti infantes* (I *Petr.*, II, 2) : des enfants nouvellement nés qui n'étaient point encore corrompus par les coutumes du monde, ni infectés des maximes du siècle.

Et à dire le vrai, cette enfance a tant de charmes, qu'un grand pape n'a point fait difficulté d'en faire un des principaux objets de l'amour, de la tendresse et de la complaisance du Fils de Dieu : *Amat Christus infantiam quam primum suscepit et animo et corpore :* Jésus-Christ aime l'enfance, puisqu'il a bien voulu prendre cet état et de corps et d'esprit : *Amat Christus infantiam humilitatis magistram, Innocentiæ regulam, mansuetudinis formam (Serm.* 7 *in Epiph.)* : Ce divin Sauveur aime l'enfance, parce qu'elle est la maîtresse de l'humilité, la règle de l'innocence, et l'image de la douceur : enfin, *Amat Christus infantiam quæ majorum dirigit mores, ad quam senum reducit ætates, et eos ad suum inclinat exemplum, quos ad regnum sublimat æternum :* Jésus-Christ aime l'enfance, c'est par elle qu'il règle les mœurs des jeunes gens, c'est sur son modèle qu'il forme les actions des vieillards, et il veut que tous ceux qu'il destine au royaume du ciel deviennent petits enfants à son exemple. Ce n'est donc point ici un simple conseil, c'est un commandement; il faut retourner nécessairement à la simplicité et à l'innocence de ce premier âge, si nous prétendons d'avoir quelque part à l'amitié de Jésus-Christ, et quelque place à son royaume. Je ferais peu d'état de l'enfance raisonnable de sainte Scholastique selon la nature, si elle n'avait été accompagnée de celle de la grâce : la première se pourrait trouver dans un pécheur, parce qu'elle n'y serait que comme un don gratuit, ainsi que celui de prophétie qui s'est trouvé en de méchants hommes, comme dans Balaam ; et Dieu pourrait bien faire raisonner un enfant, comme il fit parler autrefois une bête. Mais l'enfance raisonnable selon la grâce, selon l'esprit, selon le cœur n'est que pour les saints et pour les favoris de Dieu, parce qu'elle est fondée sur la grâce sanctifiante qui fait les

justes, et qui ne peut compatir avec le péché. Sainte Scholastique a donc été heureuse, puisque Dieu lui a communiqué l'une et l'autre. Voilà pourquoi j'ai eu raison de dire qu'elle avait uni en sa personne la lumière de la raison avec les ténèbres de l'enfance, et j'ajoute maintenant qu'elle a encore uni l'éclat de la puissance avec l'obscurité de la soumission. Par la première grâce, elle a été un enfant raisonnable; et par la seconde, elle a été une sujette toute puissante : *Quasi stella matutina in medio nebulæ, et quasi luna plena in diebus suis lucet.* C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Lorsque je recherche la raison pour laquelle le péché des anges a été puni avec tant de rigueur, et que celui des hommes a été pardonné avec tant de bonté, j'en trouve plusieurs dans les écrits des Pères; mais je n'en rencontre point qui convienne si bien à mon sujet, que celle du pape Innocent III. Ce saint pontife dit qu'il y a cette différence entre la condition des anges, et celle des hommes; en ce que les anges ayant été tous créés dans l'âge de majorité, c'est-à-dire qu'ayant tous reçu le parfait usage de leur libre arbitre dès le premier instant de leur création, ou de leur vie voyagère, et étant devenus tous coupables, non par le crime de Lucifer qui fut le chef de leur rébellion, mais par l'orgueil de leur propre raison, et par la malice de leur propre volonté, ils se sont rendus indignes de grâce et de pardon. Mais pour ce qui est des hommes, qui viennent au monde avec toutes les infirmités de l'enfance, et qui naissent dans la condition de pupilles, privés de l'usage de la parole et de la raison, et qui ne sont coupables que parce que leur père est criminel, il ne faut pas s'étonner si la justice de Dieu, toute irritée qu'elle était contre Adam, ne l'a pas condamné avec toute sa postérité au même supplice que Lucifer et ses compagnons apostats, mais il a pardonné à la faiblesse du père, et a eu pitié du malheur des enfants, en les traitant en pauvres pupilles, dit ce grand pape, qui ont droit de se faire relever : *Quibus beneficium restitutionis conceditur in integrum* (*Lib. de contemp. mundi*); c'est-à-dire de se faire rétablir dans l'état de félicité et d'innocence, où ils auraient été si Adam n'eût pas péché.

Il est donc vrai, selon la doctrine de ce grand pape, que quelque degré de sainteté et de perfection que nous puissions acquérir en cette vie, nous n'y serons jamais que dans la condition, et dans la dépendance de pupilles, et que nous ne serons jamais déclarés majeurs que dans le ciel, et jusqu'à ce que nous parvenions tous, dit l'apôtre (*Ephes.*, IV, 13), à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge, et de la plénitude de Jésus-Christ; car ce sera pour lors que nous serons tous émancipés par la possession de notre béatitude consommée. C'est, si je ne me trompe, ce que Tertullien a voulu dire par ces paroles : *Stipulatio nostra in cœlis, et apud inferos emancipatio nostra* (*Lib. de fuga in persec. cap.* 12). Jésus-Christ a stipulé pour nous dans le ciel avec son Père, pour nous y faire remplir un jour les places vides des anges apostats; et il nous a émancipé dans les enfers en nous tirant de cet abîme où le péché nous avait précipités. Notre émancipation s'est donc faite dans les enfers, lorsque Jésus-Christ y descendit, et qu'il tira les saints Pères des Limbes. Et notre stipulation s'est faite dans le ciel, lorsqu'il y monta au jour de son Ascension pour nous y préparer la place, ainsi qu'il le dit à ses apôtres (*Joan.*, XIV, 2).

Voilà, mesdames, les loix communes et ordinaires que la Providence de Dieu a établies dans le monde, pour le gouvernement des hommes. Je remarque néanmoins, que comme les rois et les souverains pontifes accordent quelquefois par la plénitude de leur puissance, des lettres de dispense d'âge aux mineurs pour pouvoir porter quelque bénéfice dans l'Eglise, ou quelque charge dans l'Etat; de même je puis dire que Dieu usant de son pouvoir donne quelquefois des dispenses d'âge à des âmes choisies, et à des hommes extraordinaires, lorsque par une vocation particulière, il les destine au bien de l'Eglise et de la religion. L'Ecriture nous en fournit un exemple fameux en la personne de Daniel; car saint Ignace, évêque d'Antioche, assure que ce prophète n'était âgé que de douze ans, lorsqu'il rendit ce fameux jugement en faveur de la très-chaste Suzanne (*S. Ignac. Sever. Sulp.*). Car le texte sacré remarque que lorsqu'on conduisait cette innocente victime à la mort : *Suscitavit Dominus spiritum sanctum pueri junioris, cujus nomen Daniel* (*Daniel.* XIII, 45.), le Seigneur suscita l'esprit saint d'un jeune enfant, nommé Daniel; et lui ayant fait connaître par une lumière divine, l'innocence de cette femme, et la malice de ses deux accusateurs, il sauva la vie à celle-là, et condamna ceux-ci à la mort par un jugement aussi plein de sagesse que celui qu'avait rendu autrefois Salomon, pour terminer le différend de deux mères qui se disputaient un enfant. Et n'avons-nous pas vu dans le Nouveau Testament de petites filles faire des actions de majorité, et rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ en présence des empereurs, dans un âge auquel elles n'auraient pas été reçues comme témoins au tribunal de la justice humaine. C'est ce que saint Ambroise fait voir par l'exemple de sainte Agnès, qui à l'âge de treize ans portait un cœur mâle dans un petit corps de fille : *Et jam Divinitatis testis existebat, quæ adhuc arbitra sui per ætatem esse non posset* (*Lib.* 1 *de Virginib. post init.*).

Mais ne cherchons point d'autre exemple que celui de sainte Scholastique : comme la grâce n'est point soumise aux loix de la nature, et qu'elle n'a pas besoin d'attendre la maturité de l'âge, et le nombre des années pour faire faire aux saints des actions d'une sagesse consommée, vous ne devez pas être surprises, mesdames, de voir votre sainte mère non-seulement raisonnable dans son

enfance, mais encore majeure dans sa minorité, c'est-à-dire toute puissante dans un état de dépendance et de soumission. En effet, je prétends vous faire voir que la grâce qui lui a été donnée dès son enfance l'a affranchie, par une espèce d'émancipation, de la puissance de son Père, de la tyrannie du diable, et de l'autorité de saint Benoît, et l'a rendue, comme je l'ai dit, majeure dans sa minorité, et supérieure dans sa dépendance. Ainsi l'on peut appliquer à cette sainte, ce que l'Ecriture dit de Jacob, quoique dans un autre sens : *Major serviet minori* ; l'aîné sera assujetti au cadet (*Genes.*, XXV, 23). Oui, mesdames, votre incomparable mère a été émancipée, c'est-à-dire affranchie de la puissance de son père, par son attachement à Dieu; de la domination du diable par la fuite du monde, et de l'autorité de saint Benoît par la vertu de ses prières.

Je sais bien que la puissance paternelle est la première, la plus légitime et la plus conforme à la nature de toutes les puissances ; puisque celle des rois sur leurs sujets, n'est, selon Aristote, qu'une image et un écoulement de celle des pères sur leurs enfants. Il faut néanmoins tomber d'accord que les enfants sont plus obligés d'obéir à Dieu qu'à leur père, et de suivre le mouvement de la grâce qui les appelle à la religion, plutôt que la volonté de leurs parents qui les veulent retenir dans le monde ; la raison est, disait saint Thomas, que l'esprit de l'homme ne reconnaît que Dieu seul pour Souverain, et ne relève absolument que de son empire dans les choses qui regardent le mouvement intérieur de la volonté. Tellement que comme toutes les choses naturelles suivent par une nécessité de nature l'impression du premier moteur qui est Dieu ; de même, dit cet ange de l'école (*Quæst.* 104, *art.* 5, *in corp.*), toutes les volontés humaines doivent, par une nécessité de justice, suivre le mouvement de la volonté de Dieu qui en est le premier moteur, et à l'autorité duquel toute autre autorité doit être soumise. Ce sentiment est si conforme à la droite raison, qu'il l'appuie de la pensée de Sénèque : *Errat*, dit ce philosophe, *si quis existimat servitutem in totum hominem descendere ; pars ejus melior excepta est* (*Lib.* III *de Benef. cap.* 20). C'est une erreur de croire que l'homme tout entier puisse être mis dans les fers, et réduit en servitude : *Pars ejus melior excepta est*, la meilleure partie de lui-même, qui est son âme, est exempte de cette dure loi. *Corpora obnoxia sunt, et adscripta dominis, mens autem est sui juris* : Les corps sont soumis à la puissance d'un maître, mais l'esprit est toujours libre, et n'est soumis qu'à Dieu. Tellement donc que les enfants qui sont appelés par une véritable vocation divine à l'état ecclésiastique et religieux, peuvent suivre l'attrait de la grâce contre la volonté de leurs parents, et leur répondre avec une fermeté sainte et modeste, ce que saint Pierre répondit au souverain pontife et aux princes des prêtres qui le voulaient empêcher de prêcher l'Evangile: Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes (*Act.*, V, 29), leur dit généreusement ce prince des apôtres, sans crainte de leurs menaces, ni de la mort. La raison est que la grâce émancipe en quelque façon les enfants, et les affranchit de la puissance paternelle, en les rendant majeurs pour faire choix d'un genre de vie qui les consacre entièrement à Dieu.

Nous en avons une preuve authentique et incontestable en la personne de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur avait deux générations différentes, une éternelle, et une temporelle. Dans l'éternelle, il a été engendré comme majeur, c'est-à-dire coégal, consubstantiel et coéternel à son Père ; et selon celle-là, il n'a jamais été soumis à aucune puissance divine ou humaine. Dans sa naissance temporelle, il a été engendré comme mineur : *Minor Patre secundum humanitatem* (*S. Athanas. Symb.*), Inférieur à son Père par son humanité ; et c'est selon cette seconde naissance, qu'il a été soumis à l'autorité de la sainte Vierge et de saint Joseph, comme les autres enfants sont soumis à la puissance de leur père : *Erat subditus illis* (*Luc.*, II, 51). Nous lisons néanmoins dans l'Evangile, qu'à l'âge de douze ans, il fit une action d'un enfant majeur et affranchi de l'autorité maternelle, lorsqu'il se déroba, s'il m'est permis d'user de ce terme, des yeux de saint Joseph et de sa sainte Mère, et qu'il resta à Jérusalem. Mais ce qui fait à mon propos, c'est que l'Evangile remarque que lorsque ses parents lui en voulurent faire un humble et amoureux reproche, ce divin enfant prenant un air grave et sérieux, leur répondit : pourquoi me cherchiez vous? ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux affaires qui regardent la gloire et le service de mon Père (*Ibid.*, 40)? Réponse admirable et pleine de sagesse, par laquelle ce divin enfant nous voulait faire connaître qu'il se considérait plutôt comme le Fils de Dieu, que comme Fils de Marie, et qu'il devait par conséquent plus d'obéissance à son Père qu'à sa mère.

C'est ce grand exemple de sainteté et de perfection que la petite Scholastique imita dès son enfance ; comme elle était parfaitement instruite des principes du christianisme, elle savait fort bien ce qu'elle devait à son père, mais elle n'ignorait pas ce qu'elle devait à Dieu. Jamais le monde n'a déployé en même temps tant de charmes pour gagner un jeune cœur, qu'il en employa pour engager dans son amour le cœur de cette aimable fille. La naissance, la nature et la fortune lui avaient fait à l'envi l'une de l'autre une magnifique profusion et de leurs dons et de leurs richesses. La naissance l'avait fait descendre d'une des plus nobles, des plus anciennes et des plus illustres familles d'Italie. Famille que le roi Théodat, chez Cassiodore, appelle : *Familia toto orbe prædicata* (*Lib.* X *Var., epist.* 12) : Une famille connue et célèbre par tout l'univers. Famille qui va chercher son origine jusqu'à l'an quatre cent cinquante de la fondation de Rome, c'est-à-dire, trois cents ans avant la naissance de Jésus-Christ ; famille si puissante que le sénat en

prit ombrage, et eût peur qu'elle ne s'emparât un jour de l'empire. Famille enfin si recommandable par les biens, les honneurs, les emplois et la piété, que la maison d'Autriche fait gloire d'aller chercher ses premiers ancêtres parmi les seigneurs de Nursie, et dans la famille de sainte Scholastique et de saint Benoît. Si la naissance avait donné une ancienne noblesse à notre jeune sainte, la nature lui avait donné en partage une ravissante beauté. C'est cette agréable qualité du corps que les sages païens ont jugée digne d'un empire : *Digna imperio ;* et qu'ils ont appelée une espèce de royauté qui s'acquérait sans le secours des armes : *Regnum sine satellitio:* C'est d'elle dont les dames sont si folles et si entêtées, qu'elles la regardent comme le souverain bien, et comme le plus précieux ornement de leur sexe, et dont quelques-unes ont été si idolâtres, que ne pouvant être et belles et vertueuses tout ensemble, elles ont préféré sans scrupule la beauté à la vertu. Sainte Scholastique a été douée de l'une et de l'autre, et je puis dire de sa beauté ce que l'Ecriture dit de celle de Judith : *Cui etiam Dominus contulit splendorem* (*Jud.*, X, 4); que Dieu même lui avait ajouté un nouvel éclat. Enfin la fortune n'étant pas moins libérale que la nature envers notre jeune demoiselle, elle la fit héritière de tous les biens de deux puissantes familles : savoir de celle de Claude Abondance, sa mère, qui avait été seule héritière de sa maison ; et de celle d'Anice Eutrope son père, depuis la retraite de son frère Benoît dans le désert. C'est dans cette heureuse situation où se trouva sainte Scholastique dès sa tendre jeunesse ; belle, riche, vertueuse, elle donnait de l'amour à tout le monde, et n'en prenait pour personne ; son jeune cœur consacré entièrement à Dieu, ne pouvait être pour d'autre époux que pour lui ; c'est ce qui fit que, transportée de son divin amour, elle trompa l'attente de son père, elle se rendit invisible au monde, elle laissa sa maison sans espérance et sans appui, et se mit fort peu en peine qui serait l'héritier de ses grands biens. Je ne m'en étonne pas ; c'est que son cœur était pénétré de ce noble sentiment, que Tertullien avait tâché d'inspirer autrefois aux martyrs de Carthage, lorsque, pour les encourager dans leur prison, il leur disait : *Hæredes Christianus non quærit totius sæculi exhæres : habet egenos fratres et Ecclesiam matrem* (*Lib. de Martyr.*) : Le chrétien qui a renoncé à tous les héritages du monde, se soucie fort peu qui sera son héritier, il est persuadé que les pauvres étant ses frères, et l'Eglise sa mère, il ne manquera pas d'héritiers pour recueillir sa succession. Tellement que cette sainte, se sentant affranchie de la puissance paternelle par la grâce d'une secrète émancipation qui la rendait majeure et maîtresse d'elle-même, elle quitta son père et suivit son frère pour être plus parfaitement à Dieu. Oh ! que son âme était bien pénétrée de cet oracle du Fils de Dieu ! Quiconque ne renonce pas à son père et à sa mère, n'est pas digne de moi. Oh ! aimable Scholastique, que vous êtes digne de Jésus-Christ, puisque vous avez quitté tout ce que vous aviez de plus cher au monde pour le suivre dans le désert, et pour le suivre par le mouvement du même esprit qui l'y avait conduit : *Ductus est Jesus a spiritu in desertum* (*Matth.*, XIV, 4).

Il est donc vrai, mesdames, que votre bienheureuse mère a été majeure dans un âge de minorité, puisque par une grâce extraordinaire elle a été affranchie, non-seulement de la puissance de son père par son attachement à Dieu ; mais encore de la domination du prince des ténèbres par sa fuite du monde, et par sa retraite dans la solitude. Il n'y a point de chrétien si peu versé dans l'Evangile qui ne sache que le diable y est appelé *le prince de ce monde :* d'où il faut conclure que les amoureux du monde sont ses sujets, et qu'il règne sur eux avec empire. Il est vrai que Jésus-Christ a détruit par sa mort l'empire de ce prince usurpateur, et qu'il nous a affranchis de sa domination tyrannique par la vertu de sa croix. Mais quel secours nous a-t-il donné pour ne plus retomber sous sa puissance ? il ne nous en a point donné de plus naturel, de plus facile et de plus efficace que la fuite. Oui, chrétiens, il faut sortir du monde pour être affranchi de la puissance du diable, comme les enfants d'Israël sortirent d'Egypte pour être affranchis de la cruelle domination de Pharaon : *Fugientes ejus quæ in mundo est concupiscentiæ corruptionem* (II *Petr.*, I, 4) : Jésus-Christ, dit le prince des apôtres, nous a communiqué les grandes et les précieuses grâces qu'il nous avait promises, pour nous rendre par ces mêmes grâces participants de la nature divine ; si vous *fuyez* la corruption de la concupiscence qui règne dans le monde par le dérèglement des passions. Il faut donc nécessairement fuir le monde pour s'affranchir de l'esclavage du diable, et pour jouir de la liberté des enfants de Dieu.

Pour vous bien faire concevoir ce point essentiel de la morale chrétienne, je veux raisonner ici des maximes du monde, de la même manière que saint Paul raisonne des cérémonies de la loi. Ce grand apôtre ayant appris que les Galates retournaient insensiblement dans le judaïsme, il tâche de les en retirer par plusieurs raisons qu'il leur apporte, et entre autres par celle-ci qu'il tire du droit : Remarquez, mes frères, leur dit-il, que tandis qu'un fils héritier de son père est encore enfant et dans l'âge de minorité, sa condition n'est point différente de celle d'un serviteur, quoiqu'il soit le maître présomptif de tous ses biens : mais il faut qu'il demeure sous la puissance des tuteurs et des curateurs jusqu'au temps marqué par son père et par la loi : *Ita et nos cum essemus parvuli, sub elementis mundi eramus servientes* (*ad Galat.*, IV, 1, 2 *et seq.*) : ainsi, dit-il, appliquant sa comparaison, lorsque nous étions encore enfants, nous étions assujettis aux cérémonies de la loi, comme aux premiers éléments et aux instructions grossières que Dieu a données au monde. Mais dès lors que les temps ont été accomplis selon les décrets éternels, Dieu a envoyé son Fils formé d'une

femme et assujetti à la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, afin de les rendre ses enfants adoptifs. Ainsi chacun de vous n'étant plus serviteur, mais enfant et héritier de Dieu par Jésus-Christ : *Quomodo convertimini iterum ad infirma et egena elementa, quibus denuo servire vultis?* Pourquoi donc retournez-vous à ces premiers éléments faibles et pauvres, c'est-à-dire à toutes ces observations légales, impuissantes, défectueuses et incapables de vous sauver?

Or, mesdames, je dis des maximes du monde ce que saint Paul a dit des cérémonies de la loi : ces maximes sont les éléments qui composent le monde corrompu du diable, comme l'air et le feu, l'eau et la terre sont les éléments qui composent le monde matériel du Créateur. Lorsque nous sommes dans le péché et sous la domination du prince de ce monde, nous le servons sous ses éléments, c'est-à-dire que nous sommes esclaves de ses maximes, de ses usages, de ses modes, et de toutes les coutumes pernicieuses et criminelles du monde, qui, comme les cérémonies de la vieille loi, donnent maintenant la mort à ses observateurs. Puis donc que Jésus-Christ nous a délivrés de la servitude de la loi et du monde, nous devons jouir de la liberté qu'il nous a procurée, et fuir le monde aussi bien que le judaïsme, puisque nous sommes affranchis du dur esclavage de l'un et de l'autre.

C'est par la grâce de ce divin libérateur que sainte Scholastique a été affranchie, dès son enfance, des tromperies des sens, de la servitude des passions, de la domination du prince des ténèbres, et qu'elle n'a jamais été assujettie à ces éléments du monde, c'est-à-dire aux maximes impies de la cour, aux coutumes corrompues du siècle, et aux passions déréglées du cœur humain. Elle le connut bien d'abord, cette sainte éclairée d'une lumière divine, que ces passions déréglées étaient les véritables éléments qui composaient le monde du diable. Il y a de ces passions qui tiennent des qualités de l'élément du feu, parce qu'elles échauffent continuellement le cœur et le sang dans les veines, telles sont la colère, la vengeance et l'amour lascif; il y en a d'autres qui ont les qualités de l'élément de l'air, parce qu'elles rendent les esprits volages, légers, inconstants, évaporés, telles sont l'orgueil, l'ambition, la vanité, le désir de la gloire et de l'applaudissement des hommes; il y en a d'autres qui tiennent des qualités de l'élément de l'eau, parce qu'elles rendent l'esprit lent, paresseux, oisif, fainéant, qui veut rouler tranquillement sa vie dans le repos, comme une rivière coule dans son lit, telles sont la paresse, l'oisiveté, la négligence et la fainéantise; enfin il y en a d'autres qui ont du rapport à l'élément de la terre, parce qu'elles ne donnent au cœur que des inclinations basses, rampantes, terrestres, telle est l'avarice ou la convoitise des biens de fortune. Mais grâces immortelles à la bonté prévenante de Jésus-Christ, qui affranchit dès le berceau le cœur de la jeune Scholastique de tous ces mouvements déréglés de l'appétit sensitif, et qui permit qu'il ne fût jamais esclave de ces éléments du monde corrompu et des pernicieuses coutumes du siècle : voilà pourquoi je puis lui appliquer ces paroles dont saint Ambroise a fait l'éloge de sainte Agnès : *Devotio supra ætatem, virtus supra naturam* (*Lib.* I *de Virg.*); sa dévotion a été au-dessus de son âge, et sa vertu au-dessus de la nature.

Mais voulez-vous savoir, mesdames, à qui votre bienheureuse mère est redevable de cette victoire de ses passions? je vous répondrai que c'est à la grâce de la fuite, oui, je dis grâce de la fuite; car j'estime qu'il ne nous faut pas une grâce moins forte pour vaincre nos ennemis par la fuite, que pour les vaincre par le combat. Représentez-vous donc le cœur de sainte Scholastique attaqué en même temps par le monde et par la grâce, immortels adversaires qui se disputent la conquête de ce cœur. Le monde déploie tous ses charmes pour l'attirer : l'éclat de sa naissance, la beauté de son visage, la délicatesse de son tempérament, ses grands biens de fortune, la tendresse de son âge, la consolation de son père, l'espérance de sa famille, les douceurs du mariage, les recherches et les empressements de plusieurs princes qui mettent toute leur ambition et leur félicité à l'avoir pour épouse; en un mot, le monde se montre à elle par tous ses plus beaux endroits, jeux, plaisirs, divertissements, fêtes, cadeaux, et toutes ces autres sortes de spectacles agréables et pompeux que Tertullien appelle, *imaginaria et vacua infantiæ ludibria* (*Lib., de Car. Chr.*, *cap.* 5), plaisirs imaginaires et vains amusements de l'enfance. D'un autre côté, la grâce qui travaille à se rendre la maîtresse du cœur de cette demoiselle jeune, belle, riche et bien élevée, emploie bien d'autres machines, et lui montre bien d'autres spectacles pour l'attirer; elle ne présente à son esprit qu'une vaste solitude, qu'un affreux désert, qu'un profond silence, qu'une mortification perpétuelle, jeûnes, abstinences, veilles, et tout ce qu'il y a de plus rebutant à la nature dans ce genre de vie retirée, pénitente, crucifiée, et dont elle ne voyait encore aucun exemple devant ses yeux. Que fera Scholastique au milieu de ces deux sortes d'attaques? de quel côté penchera son petit cœur! Ah! mesdames, n'en soyons point en peine; Scholastique n'hésite pas un moment, elle ferme les yeux aux pompes du monde, qui tâche de l'éblouir; elle ferme l'oreille à la voix de ces Sirènes qui la veulent enchanter, et, sans faire balancer un moment la victoire, elle laisse son père dans son palais, et va chercher son frère dans le désert; que son père s'afflige, qu'il se désespère et qu'il meure de douleur lorsqu'il apprendra sa fuite, le cœur de la fille est insensible à l'amour, à la compassion, à la tendresse, elle laisse à Dieu le soin de le consoler; pour elle, elle fuit, elle court où la grâce l'appelle, et, malgré la faiblesse de son âge et la délicatesse de son sexe, elle fera voir à tout le

monde qu'elle est capable de suivre l'exemple des premières héroïnes du christianisme; c'est ce que le vénérable Bède, l'un des plus grands et plus précieux ornements de l'ordre de saint Benoît, par sa piété et par sa science, a expliqué par ce distique :

Unguibus a teneris mutuans caduca supernis,
Ampla trophæa refert filia Virgo Sion.
(*Tom.* VII, *in vita sant. Schol.*)

Cette jeune vierge n'attendit pas d'offrir à Dieu les restes d'un âge caduc et d'un corps usé, mais elle lui consacra les fleurs de son enfance et les fruits de sa jeunesse : elle renonça à toutes les marques de sa naissance, à tous les soins de sa beauté, à toutes les espérances de sa famille, et éleva à la gloire de Jésus-Christ, son vainqueur, un magnifique trophée des plus belles dépouilles de son sexe, et des plus riches ornements de la vanité, contente de couvrir son corps d'un cilice et sa tête d'un voile, et de faire un vœu de chasteté perpétuelle entre les mains de son frère, pour monument éternel de son engagement inviolable au service de Dieu. c'est ici, mesdames, où vous allez voir votre bienheureuse mère comme une sujette toute puissante, puisque la même grâce qui l'avait déjà déclarée majeure, en l'affranchissant de la puissance de son père, et de la domination du prince de ce monde, va encore l'affranchir par un nouveau miracle de l'autorité de saint Benoît, quoique son supérieur, son directeur et son frère.

Vous savez, mesdames, qu'une religieuse est dans son cloître sous l'autorité de son supérieur, comme un pupille est dans le monde dans la dépendance de son tuteur, mais avec cette différence que lorsque celui-ci aura atteint l'âge de majorité marqué par les lois, il sera maître de ses biens et de sa conduite, et ne dépendra plus de la volonté d'autrui. Mais il n'en va pas de même des religieux et des religieuses ; dès le moment qu'ils ont fait le vœu d'obéissance, ils sont dans un état de minorité et de dépendance perpétuelle, dont ils ne peuvent être émancipés que dans des cas extraordinaires, et par une plénitude de puissance humaine ou divine. Voilà pourquoi les pères du désert appelaient le vœu d'obéissance : *sepulchrum propriæ voluntatis;* le sépulcre de la propre volonté (*S. Jean. Clim*). Cependant voici sainte Scholastique qui va faire un acte de supériorité, quoique dans un état de soumission et de dépendance; elle va s'affranchir de l'autorité de saint Benoît, qui de son frère selon la chair, était devenu son père selon l'esprit, et son supérieur dans la religion. Son histoire m'apprend que le saint et la sainte avaient coutume de se visiter tous les ans une fois : *Ut per sacra spiritualis vitæ colloquia sese vicaria relatione satiarent* (*Lib. Dial*, *cap.* 33), afin, dit saint Grégoire, de se nourrir mutuellement par des entretiens de la vie spirituelle. Mais, dans la dernière conférence, ils ne parlèrent que de la gloire des bienheureux et du bonheur de l'autre vie; et comme saint Benoît voulut se retirer dans son monastère, sa sœur le pria instamment de passer la nuit auprès d'elle. Cette demande parut si déraisonnable à l'homme de Dieu, qu'il la refusa absolument. Alors la sainte s'adressa au Seigneur, elle poussa quelques soupirs et versa des larmes si abondantes, qu'elles eurent la vertu de troubler le ciel en un moment, d'exciter une tempête, de faire gronder le tonnerre, de faire paraître des éclairs, et de faire tomber une pluie si prodigieuse que le saint se voyant contraint de demeurer, s'en plaignit à sa sœur, connaissant que cet orage était un effet de ses prières. Mais la sainte lui répondit : Je vous ai demandé une grâce, et vous me l'avez refusée, j'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée; allez-vous-en maintenant, si vous pouvez : ainsi toute la nuit se passa dans un entretien tout céleste et délicieux jusqu'au matin, que saint Benoît dit le dernier adieu à sa sœur, pour ne plus se revoir que dans l'éternité. Voilà comme la sœur eut plus de puissance que le frère, parce qu'en cette rencontre elle avait eu plus d'amour : *Plus potuit, quia plus amavit:* dit saint Grégoire (*ibid.*), et c'est en cette manière qu'une grâce miraculeuse l'ayant affranchie de l'autorité de son frère, elle devint majeure dans sa minorité, supérieure dans sa soumission, c'est-à-dire une sujette toute-puissante, qui savait intéresser le ciel dans son parti, et Dieu même dans sa cause; c'est cette victoire, ou ce triomphe de l'amour de sainte Scholastique sur l'amour de saint Benoît, que des poëtes chrétiens ont expliqué par ces vers

Omnia vincit amor, vincit soror imbre beatum.
Somnus abest oculis, omnia vincit amor.
Sufficiat precibus germanum vincere votum
Invictum cunctis, sufficiat precibus.
(*V. Bede*, *tom.* VII, *Paul. Diaco. Aquil.*)

Mais d'où vient, mesdames, que votre bienheureuse mère a eu plus de pouvoir en cette occasion que votre grand patriarche, qui a rempli l'Occident d'un aussi grand nombre de miracles, que de religieux? il me semble que je n'en puis apporter une meilleure raison que celle que saint Bernard nous donne par ces paroles : *Nihil omnipotentiam Verbi clariorem reddit, quam quod omnipotentes facit omnes qui sperant in eo* (*Serm.* 85, *in Cantic.*); il n'y a rien qui fasse éclater davantage la toute-puissance du Verbe, que de voir qu'il rend tout-puissants ceux qui espèrent en lui. Sainte Scholastique qui, selon l'étymologie de son nom, était le nourrisson de la sagesse, qui est le Verbe divin, s'adressa à lui avec confiance, afin d'obtenir de sa toute-puissance ce qu'elle n'avoit pu obtenir de la bonté de son frère. La Sagesse éternelle exauce sa prière, elle lui communique sa toute-puissance sur le ciel, sur l'air, sur les éléments, et fait enfin qu'elle retient par force celui qui n'avait pas voulu demeurer par amitié.

Exemple admirable, et qui doit animer la confiance de tous les chrétiens : nous sommes faibles, il est vrai; nous ne pouvons rien de nous-mêmes, d'accord; mais nous pouvons tout et par la grâce de celui qui

nous fortifie, et par la prière, qui est la dépositaire de sa toute-puissance. En effet, quel miracle n'a pas produit, ou quel secours du ciel n'a pas obtenu une prière faite avec une humble confiance et soutenue avec une grande foi? Jésus-Christ pouvait-il faire paraître avec plus d'éclat la vertu infinie de la prière, que quand il l'a employée pour faire le plus grand de tous ses miracles, qui fut la résurrection du Lazare, quatre jours après sa mort. Lisez cette histoire dans l'Evangile, vous verrez que tout y est mystère: ce divin Sauveur pleure, frémit, lève les yeux au ciel; et comme s'il se fût défié de sa puissance, il a recours à son Père, il le remercie de ce qu'il l'a toujours exaucé, et redouble enfin sa prière pour rendre la vie à ce mort, nous laissant ce beau problème à disputer: savoir si ce fameux miracle a été l'effet de sa prière, plutôt que l'ouvrage de sa toute-puissance. Que ne devons-nous pas espérer après cela de la bonté de Dieu, puisqu'il a renfermé une vertu toute-puissante dans la prière, pour faire tout ce que l'on veut, et pour obtenir tout ce que l'on désire, pour la gloire de Dieu et pour son propre salut. Mais il faut que cette prière procède d'un cœur aussi pur et aussi parfaitement dégagé de l'amour des créatures que celui de sainte Scholastique: le miracle que Dieu fit en sa faveur était une marque de la sainteté de son intention, et l'empressement qu'elle témoigna pour retenir son frère était la marque du plaisir ineffable qu'elle ressentait entendant parler de Dieu. Comme elle lui avait consacré son cœur dès son enfance, elle ne pouvait s'entretenir que de lui; tout autre discours lui paraissait fade, ennuyeux, insipide ou insupportable, et à dire le vrai, voilà le caractère infaillible d'un cœur prévenu de l'amour divin. Saint Augustin en avait fait l'expérience; il avoue lui-même que n'étant pas encore catholique, il avait conçu par la lecture du livre de Cicéron, qui portait le titre d'*Hortensius*, un amour ardent pour la sagesse: *Sed hoc solo in me tanta flagrantia refrigebat quod nomen Christi non erat ibi* (*Lib.* III *Confess., cap.* 4). Mais la seule chose, dit-il, qui refroidissait un peu cette grande ardeur était qu'il n'y voyait point écrit le nom de Jésus-Chist: *Quoniam hoc nomen in ipso adhuc lacte matris tenerum cor meum pie biberat, et alte retinebat*: car ce nom adorable était si profondément gravé dans son cœur dès son enfance, que l'ayant sucé avec le lait de sa mère, tous les discours où il ne trouvait pas ce nom sacré, quelque remplis qu'ils fussent de doctrine, d'éloquence et de politesse: *Non me totum rapiebant*, n'avaient pas assez de charmes pour le ravir entièrement.

Voilà quels ont été les sentiments du cœur de saint Augustin, et du cœur de sainte Scholastique: et quels doivent être ceux de tous les vrais chrétiens et de tous les vrais religieux et religieuses. Toute lecture, et tout entretien qui n'est pas de Dieu, ou qui ne les porte pas à Dieu, leur doit paraître, non-seulement fade et insipide, mais encore suspect et dangereux: quelque divertissante que soit la lecture d'un livre, quelque agréable que soit la conversation d'une personne, si elle dissipe votre esprit au lieu de le recueillir, si elle refroidit votre dévotion au lieu de l'échauffer, si elle ne remplit votre tête que des pensées et des images du monde, au lieu de remplir votre cœur de l'onction de la grâce et de l'amour de votre Dieu; évitez ces conversations et ces lectures comme des écueils de votre salut. Ce n'est pas assez que ces lectures ne soient pas criminelles, et que ces entretiens ne soient pas mauvais, il faut de plus que tout y soit chrétien, religieux, édifiant, et conforme à notre profession. Celui qui est sorti de terre, disait un jour le divin précurseur du Messie, est tout terrestre, et ne parle que de la terre, parce que le cœur ne s'explique que par la langue, et que la langue ne parle que de l'abondance du cœur (*Joan.*, III, 31): mais celui qui est venu du ciel, et qui retourne au ciel, est tout céleste, et ne parle que des choses du ciel. J'avoue, mesdames, que si l'un des souhaits de saint Augustin, a été d'entendre prêcher saint Paul, le plus ardent des miens serait d'avoir pu assister à cet amoureux entretien de Jésus-Christ avec saint André, et qui dura toute la nuit: mon Dieu, qu'est-ce que cet aimable Sauveur ne dit pas à ce fortuné disciple? que de lumières ne répandit-il pas dans son esprit? de quel feu divin n'échauffa-t-il pas son cœur? mais au moins, mesdames, que n'avons-nous eu le bonheur d'assister au dernier entretien de votre saint patriarche avec votre bienheureuse Mère! ô que leur esprit tout absorbé en Dieu, trouva cette nuit bien courte et bien délicieuse! et qu'ils eurent sujet de se plaindre du soleil, aussi bien que le grand saint Antoine, de ce que par son lever il vint interrompre leur conversation et leur extase, et les avertir qu'il fallait se séparer! Mais je m'aperçois encore que mon heure s'approche et qu'il faut finir, employons donc le peu de temps qui me reste à vous faire voir, selon ma promesse, que si sainte Scholastique a uni l'enfance avec la raison, et la supériorité avec la dépendance, elle a encore uni la fécondité avec la virginité. C'est la troisième partie de son panégyrique.

TROISIÈME POINT.

Lorsque je considère le monde après tous les changements et toutes les révolutions qui y sont arrivées depuis sa création, soit dans l'état de la nature innocente, soit dans l'état de la nature réparée; il me semble qu'on peut distinguer trois mondes différents, renfermés dans un seul: savoir un monde criminel, un monde chrétien, et un monde religieux. Le monde criminel est composé de tout le genre humain corrompu par le péché originel. Le monde chrétien est composé de toutes les nations converties à la foi, et régénérées par le baptême. Le monde religieux est composé de toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se sont consacrées à Dieu par les vœux de religion.

Adam et Eve ont été le père et la mère qui ont produit le monde criminel par la génération selon la chair. Jésus et Marie ont été le père et la mère qui ont produit le monde chrétien par la régénération selon l'esprit. Benoît et Scholastique ont été le père et la mère qui ont produit le monde religieux, par la réformation de la discipline. Or, comme Adam et Eve, un mari et une femme ont été les auteurs du monde criminel par leur péché; et comme Jésus et Marie, le fils et la mère ont été les auteurs du monde chrétien par leur grâce ; de même saint Benoît et sainte Scholastique le frère et la sœur ont été les auteurs du monde religieux par leur exemple ; puisque ce sont eux qui ont commencé à observer la vie monastique dans l'Occident avec une discipline plus régulière qu'elle ne s'observait pas dans l'Orient.

Or, il faut remarquer qu'il y a cette différence entre ces trois mères : Eve, Marie et Scholastique; en ce que Eve, qui est la mère du monde criminel, n'a été feconde que pour produire ses enfants selon la chair ; Marie, qui est la mère du monde chrétien, a été féconde pour produire Jésus-Christ selon la chair, parce qu'il est son fils naturel, et les élus selon l'esprit, parce qu'ils sont ses enfants adoptifs; et sainte Scholastique, qui est la mère du monde religieux, a été féconde pour produire une infinité de filles selon l'esprit. Eve n'a produit ses enfants que pour le monde; Marie n'a produit les siens que pour le ciel; Scholastique n'a produit les siens que pour le désert. Eve a été condamnée à trois grandes peines pour châtiment de sa désobéissance à la loi de Dieu ; Marie et Scholastique ont été préservées de ces trois malédictions, pour récompense de leur soumission à la volonté du Seigneur.

Les trois peines auxquelles Eve a été condamnée, sont : *corruptio in conceptu*, *gravitas post conceptum, dolor in partu :* corruption d'intégrité dans la conception, incommodité de la grossesse après la conception, et douleur dans l'enfantement qui est le terme ou la fin de la conception. Mais pour ce qui est de Marie et de Scholastique, elles ont été préservées de ces trois malédictions fulminées contre la première femme du monde, qui a été la meurtrière aussi bien que la mère de tous ses enfants. En effet, mesdames, j'ose avec une sainte liberté, appliquer à votre sainte mère, ces trois priviléges que saint Bernard attribue à la Mère de Dieu : *Fuit sine corruptione fœcunda*, dit-il, *sine gravedine gravida, sine dolore puerpera* (*Homil.* 3, *super sig. mag.*); sa fécondité a été sans corruption, sa grossesse sans incommodité, et son enfantement sans douleur. Mais voyons comme la sainte Vierge a bien voulu partager avec sainte Scholastique ces trois admirables priviléges qui l'ont rendue vierge et féconde en même temps.

Je sais bien que quelques anciens auteurs se sont laissés éblouir par cette agréable illusion, de croire de bonne foi, que si Adam eût conservé son innocence, les femmes auraient conçu sans perdre leur intégrité, et auraient eu la gloire d'être vierges et mères tout ensemble. Mais cette opinion n'est qu'une pure rêverie qui n'a nul fondement dans les Pères, ni encore moins dans l'Ecriture. C'était donc un privilége réservé uniquement à Marie en faveur du Fils de Dieu. Car, si pour engendrer un homme il fallait une mère, et si pour engendrer un Dieu il fallait une Vierge : il fallait nécessairement une Vierge-mère pour engendrer un Homme-Dieu. C'est ce qui s'est accompli une fois en Marie dans la plenitude des temps, et qui ne se verra plus dans la suite des siècles. Voilà pourquoi cette fille admirable, ayant connu que le mystère de l'Incarnation s'accomplirait en elle sans préjudice de sa virginité, elle demande l'exécution de la parole de l'ange, au lieu de s'y opposer. Ecoutez, je vous prie, les belles paroles que saint Bernard lui met en bouche, pour nous expliquer les sentiments de son cœur: *Fiat mihi secundum verbum tuum :* je souhaite que ce Verbe éternel, qui s'est rendu autrefois intelligible au monde dans la bouche des prophètes, vienne se rendre maintenant visible dans mon sein : *Nolo autem ut fiat mihi, aut declamatorie prædicatum, aut figuraliter significatum, aut imaginatorie somniatum* (*Homil.* 4 *super miss. in fine*) : car je ne veux point que ce Verbe soit pour moi, comme il a été pour nos anciens Pères: savoir, ou un Verbe prêché par parole, ou un Verbe exprimé par figure, ou un Verbe représenté en songe : car en cette manière, je ne connaîtrais ce Verbe éternel que par une révélation divine, mais je ne le concevrais pas par une véritable génération : *Oro ergo ut fiat mihi Verbum silenter inspiratum, personaliter incarnatum*, *corporaliter invisceratum :* je demande donc que ce Verbe divin entre au dedans de moi en silence, qu'il s'y incarne en personne, et qu'il en sorte en homme mortel. Vos vœux seront exaucés, ô incomparable Marie! Dieu se fera homme en vous, sans préjudice de sa divinité, et il vous rendra sa Mère sans préjudice de votre virginité ; parce que la vertu du Saint-Esprit qui vous couvrira de son ombre, fera en vous une Vierge-mère, et en votre Fils, un Homme-Dieu.

Voilà l'ouvrage que le bras tout-puissant de Dieu a produit dans la sainte Vierge, et voici celui que la grâce tout-puissante de Jésus-Christ a fait en sainte Scholastique. Elle est sortie vierge de la maison de son père, elle est demeurée vierge dans le désert ; mais cela ne suffit pas ; il faut qu'elle y devienne féconde, et mère d'une nombreuse postérité : *Sed quomodo fiet istud :* Comment se fera cette merveille ? elle s'est faite en deux façons, à savoir, par l'opération du Verbe divin et par le ministère de saint Benoît. Saint Bernard nous explique la première manière ; le vénérable Bède nous explique la seconde. Saint Bernard nous assure qu'une âme prévenue de l'amour de Dieu, cherche le Verbe incarné avec autant d'ardeur et d'impatience que l'Epouse du Cantique cherchait son époux, et c'est

avec raison que cette âme le cherche, puisque c'est par son union avec lui qu'elle devient belle, sage et féconde : *Quærit Verbum quo illuminetur ad cognitionem; quo reformetur ad sapientiam, cui conformetur ad decorem, cui maritetur ad fecunditatem* (*Serm.* 85, *In Cantic.*). Ce serait peu de chose, si une âme qui est devenue l'épouse du Verbe incarné, ne recevait de lui que des lumières, de la sagesse et de la beauté, et qu'avec tout cela elle demeurât stérile. Il faut donc qu'elle en reçoive encore une vertu féconde pour lui produire des enfants. C'est cette grâce de fécondité que Jésus-Christ communique à toutes ses épouses particulières comme il l'a communiquée à la sainte Eglise, qui est son épouse par excellence. Ecoutez comme ce chaste Epoux lui parle par un prophète : Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point, chantez des cantiques de louanges et poussez des cris de joie, vous qui n'aviez point d'enfants ; parce que celle qui était abandonnée a maintenant plus d'enfants que celle qui avait un mari, dit le Seigneur. Vous étendrez vos limites de tous côtés, car votre postérité sera l'héritière des nations, et elle habitera les villes désertes (*Isai.*, LIV, 1, 2, 3, 4). Je sais bien, mesdames, que ces paroles du prophète, selon l'explication de saint Augustin (*Lib. de Catech. rud. cap.* 17), s'adressent visiblement à l'Eglise, puisque ayant été quelque temps stérile, elle est devenue enfin par la grâce de son divin Epoux plus féconde que la Synagogue, et a eu une plus nombreuse et plus florissante postérité sous la loi nouvelle, que cette épouse répudiée n'en avait eu dans l'Ancien Testament. Je sais bien, dis-je, que ces paroles prises à la lettre, s'adressent à l'Eglise ; mais il me semble que je puis en quelque sens les appliquer à sainte Scholastique : car ne faut-il pas avouer que depuis qu'elle eut choisi Jésus-Christ pour Epoux, elle fut plus féconde dans sa virginité, qu'elle n'aurait été dans le mariage. Considérez l'étendue de l'ordre de saint Benoît : voyez la multiplication des seuls monastères des filles ; y a-t-il province, y a-t-il royaume dans le monde chrétien que ces dames religieuses n'aient embaumés de l'odeur de leur sainteté, et où l'on ne voie tous les jours naître de ces nouvelles plantes comme autant de fruits de la fécondité de leur bienheureuse mère ; c'est donc à leur ordre aussi bien qu'à l'Eglise qu'on peut adresser ces paroles du Prophète : *Semen tuum gentes hæreditabit et civitates desertas inhabitabit* (*Isai.*, LIV, 3) : Votre postérité sera l'héritière des nations, et elle habitera les villes et les déserts.

Si le Verbe divin a communiqué sa chaste fécondité à sainte Scholastique par son esprit et par sa grâce, saint Benoît lui a aussi communiqué la sienne par ses exemples et par ses instructions. Comme Dieu avait créé Adam et Eve pour produire tout le genre humain, il leur donna la fécondité avec sa bénédiction, et leur commanda ensuite de croître, de multiplier, et de remplir toute la terre : *Crescite et multiplicamini et replete terram.* Ainsi Jésus-Christ ayant fait naître saint Benoît et sainte Scholastique pour produire le monde religieux, leur donna en même temps une vertu féconde pour remplir et peupler tout l'univers du nombre infini de leurs enfants. C'est ce qui a fait dire au docte Génébrat, que comme le Fils de Dieu s'était servi de sa sainte Mère pour l'aider à produire son Eglise, qu'ainsi saint Benoît s'était servi de sa sœur pour l'aider à produire son ordre : *Benedictus cum sorore sua ordinem Benedictinorum instituit :* c'est ce que l'histoire de leur vie n'a pas oublié, car elle m'apprend que ce saint Patriarche ayant prescrit à sa sœur le genre de vie qu'elle devait suivre, elle fut la première à se soumettre à la discipline régulière, et attira beaucoup de filles par son exemple. Elle ajoute ensuite que le saint et la sainte étant un jour ensemble, et conférant sur l'établissement de quelques monastères, ils furent environnés d'une lumière céleste au dehors, et pénétrés au dedans d'une grâce divine, qui leur fit connaître que Dieu se voulait servir d'eux pour réformer et pour sanctifier tout l'Occident. Tellement qu'ayant commencé à jeter dès lors les premiers fondements de leur saint ordre, chacun commença à travailler de son côté à l'étendre, à le multiplier partout; la sœur en attirant des filles, le frère en attirant des hommes pour en faire des enfants de grâces et de bénédiction. C'est ce qui a fait dire à un ancien auteur et martyr de l'ordre : que, *Semel in anno sororem fecundabat bonus frater rore verbi cœlestis* (*S. Bern.*, *tract. in Legend. sap.*) : Saint Benoît visitait tous les ans une fois sa sœur, pour la rendre féconde par la céleste rosée de la parole de Dieu. C'est donc ici où j'ai bien sujet de m'écrier avec le Sage : Oh! que cette génération est belle et florissante, puisqu'elle est accompagnée d'une si illustre noblesse et d'une si grande chasteté (*Eccl.*, IV. 1).

Le second privilége que la sainte Vierge reçut dans l'Incarnation du Verbe, c'est que comme sa fécondité fut sans corruption, sa grossesse fut aussi sans travail : *Fuit sine gravedine gravida.* Je ne m'étonne pas de cette merveille ; comme elle avait conçu Jésus-Christ dans la sainteté et non pas dans la concupiscence, et par la vertu du Saint-Esprit plutôt que par l'opération d'un homme, elle ne devait pas être assujétie aux peines des autres femmes ; mais il fallait que comme la conception du fils avait été exempte de toute souillure, la grossesse de la mère fût aussi exempte de toute incommodité. C'est ce que saint Augustin prouve par une raison de convenance lorsqu'il dit : Jésus-Christ nous assure dans l'Evangile qu'il est la lumière du monde : or, comme la lumière est une qualité qui semble être plus spirituelle que matérielle, elle n'a nulle pesanteur, et par conséquent le saint enfant Jésus étant dans le sein de sa mère, il ne lui causait nulle fatigue par la pesanteur de son corps : *Cum Maria esset gravida salubri levitate gaudebat, lumen enim quod intra se habebat, pon-*

dus habere non poterat (*Serm.* 11, *de Nativit.*). Marie ne fut point embarrassée de sa grossesse, puisque la lumière dont elle était enceinte n'avait point de pesanteur.

C'est par ces deux mêmes raisons que sainte Scholastique a eu part à ce privilége de Marie. Car comme elle a conçu ses saintes filles dans la grâce et non pas dans le péché; selon l'esprit, et non pas selon la chair, et qu'elle les a conçues non pas comme des enfants de ténèbres, comme parle l'Ecriture, mais comme des enfants de lumière, elle n'a dû sentir ni peine, ni travail de les porter en son cœur: *Describe uterum de die in diem insolescentem, gravem, anxium, nec somno tutum* (*Lib. de Carne Chr. cap.* 4). Considérez, je vous prie, dit Tertullien, une pauvre femme dans le temps de sa grossesse: que d'ennuis, que de dégoûts, que de langueurs, que ses bons moments sont courts pendant la journée, que son sommeil est peu tranquille pendant la nuit, que de pesanteur, que d'abattement, que de fâcheux symptômes ne souffre-t-elle pas? ainsi les inquiétudes du présent, les craintes et les frayeurs de l'avenir, ne lui permettent pas de jouir d'une heure de vrai repos. Je ne m'étonne pas de cet état de souffrance; elle porte un enfant de ténèbres, un enfant du diable et un ennemi de Dieu en son sein: comme elle l'a conçu dans le péché, il faut que pour son châtiment, elle le porte avec peine et l'enfante avec douleur. Mais pour ce qui est de votre bienheureuse Mère, ah! mesdames, que son sort est bien différent de celui des mères qui vous ont conçues selon la chair et qui vous ont enfantées pour ce monde. Celles-ci vous ont portées avec peine dans leur sein, mais celle-là vous porte avec joie dans son cœur, parce qu'elle est une sainte mère, qui enfante de saintes filles au ciel et une Vierge qui engendre d'autres vierges à Jésus-Christ son Epoux: *Erat in ea Virgines germinans virginitas* (*S. Tho. de Vill. serm.* 2 *de Annuntiat.*). Chaque animal produit son semblable, une colombe ne produit qu'une colombe et une vierge ne peut produire que des vierges. Quelle apparence donc que les vierges étant les anges de la terre, elles puissent causer du travail, de la peine et de l'inquiétude à la mère qui les porte dans son sein? C'est pourquoi il me semble que j'entends la voix de sainte Scholastique qui dit à ces chastes filles ce que la mère des Machabées disait à ses généreux enfants, en les encourageant au martyre: Je ne sais, disait cette mère admirable, comment vous avez été formés en mon sein: car ce n'est point moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, mais c'est le créateur du monde, qui est l'auteur de la nature aussi bien que de la grâce, et qui vous ressuscitera un jour pour vous donner une vie bienheureuse et immortelle, en échange de cette vie caduque et misérable que vous méprisez pour son saint amour. Oui, mesdames, voilà le langage que votre sainte Mère tenait à ses premières filles pour les encourager au mépris du monde, lorsqu'elle les portait dans son sein, dans son cœur, entre ses bras et qu'elle les nourrissait de ce lait précieux de la parole de Dieu, que l'Ecriture appelle le lait de la mamelle des rois (*Isai.*, VI, 16). O mère! ô vierge! ô nourrisse! votre postérité égale en nombre les étoiles du ciel et les grains de sable qui sont sur le rivage de la mer.

Enfin disons, mesdames, que votre bienheureuse mère a participé au troisième privilége de Marie puisque son enfantement s'est fait sans douleur: *Sine dolore puerpera.* Ces douleurs que souffrent les femmes à la naissance de leurs enfants sont si grandes, que, selon les expressions de la langue sainte, elles sont semblables à celles de l'enfer, et lorsque les Pères en ont parlé, ils ont dit que si les filles considéraient bien cette malédiction générale fulminée contre leur sexe, il n'y en a point qui n'aimât mieux demeurer vierge, que devenir mère à ce prix-là. Mais cette loi de rigueur n'a point été pour la sainte Vierge. Comme elle avait conçu son fils dans la plénitude de la grâce, et par une vertu toute divine où la nature et le péché n'avaient eu nulle part, elle ne devait pas être enveloppée dans le châtiment des mères coupables, ni son fils assujetti à la naissance impure et douloureuse des enfants criminels. Voilà pourquoi un ancien Père, parlant de cette naissance temporelle de Jésus-Christ, et comparant la manière dont il était sorti du sein de sa mère, avec la manière dont il y était entré, dit ces belles paroles: *Sicut impatibiliter fuit illapsus, ita impassibiliter fuit elapsus* (*Procl. in orat. habit. in conci. Ephes.*): Marie a enfanté son fils comme elle l'a conçu; et comme ce divin fils s'est coulé dans son sein d'une manière incorruptible à sa conception, il en est sorti d'une manière impassible à sa naissance. Que sainte Scholastique est heureuse d'être entrée en société de privilége avec la mère de Dieu, puisqu'elle a enfanté un si grand nombre de filles à son ordre, non-seulement sans peine et sans douleur, mais avec une joie toute céleste, une consolation ineffable, et un plaisir tout divin! c'est ce qui me donne la confiance de lui appliquer ces paroles que le prophète a dites à l'Eglise pour la congratuler de sa fécondité: Louez le Seigneur qui a donné à celle qui était stérile, la joie de se voir dans sa maison la mère d'un grand nombre d'enfants: *Qui habitare facit sterilem in domo matrem filiorum lætantem* (*Psal.* CXII, 9). Ce prophète veut dire que celui qui a changé plusieurs fois l'ordre commun de la nature en rendant mères celles qui avaient été jusqu'alors stériles, est encore tout-puissant pour procurer à l'Eglise cette admirable fécondité qui de stérile la rendra mère d'un nombre prodigieux d'enfants qui rempliront toute la terre, et lui causeront une joie dont celle des femmes stériles devenues mères n'est qu'une très-faible image. Puis donc que le cœur de cette chaste épouse devenue féconde est rempli de tant de joie, c'est une marque que son accouchement est heureux, et que la naissance de ses enfants ne lui coûte nulle peine. Et à

dire le vrai, comme le rayon du soleil passe à travers un cristal sans le briser; comme un fruit mûr se détache de son arbre sans violence, ainsi les dames bénédictines étant les rayons de cette étoile du matin et de cette lune mystique qui a éclairé le monde pendant la nuit du péché et dans l'obscurité du désert, elles sont sorties de son sein comme une précieuse effusion de sa lumière : *Emanatio claritatis illius sincera* (*Sap.*, VII, 25); et par conséquent sans lui causer de la douleur; elles sont les fruits agréables et délicieux de sa fécondité qu'elle produit tous les jours avec joie, parce qu'elles sont des fruits de vie et de bénédiction.

Je me souviens à ce propos d'une belle remarque de saint Augustin. Ce grand docteur raconte que sentant un jour un furieux combat de sa chair contre son esprit pour s'opposer au dessein de sa conversion, la Continence qui jusqu'alors lui avait paru comme une vertu farouche et ennemie du genre humain se présenta à lui, *serena et honeste blandiens* (*Lib.* VIII *Confess.*, *cap.* 11), avec un visage serein et un air caressant, et qui lui tendait amoureusement les bras pour l'embrasser, avec la même tendresse qu'elle embrassait une troupe de chastes garçons et de chastes filles dont elle était environnée : *Et in omnibus ipsa Continentia nequaquam sterilis, sed fecunda mater filiorum de marito te, Domine,* et cette continence me paraissait en cet état, non pas comme une vertu stérile, mais comme une mère féconde en enfants qu'elle avait engendrés de vous, ô Seigneur, qui êtes son chaste époux! *et irridebat me irrisione exhortatoria, quasi diceret; tu non poteris, quod et isti et istæ?* Et cette vertu divine s'approchant de moi, il me semble qu'elle se moquait d'un air riant de ma faiblesse et de ma crainte, et qu'elle me disait pour m'encourager à la suivre : Quoi donc, Augustin, tous ces jeunes garçons et toutes ces jeunes filles gardent la continence, et tu as peur, tu crois et tu désespères de la pouvoir garder; désabuse-toi de tes illusions et de tes terreurs paniques, et sache que l'homme, tout faible et fragile qu'il peut être, devient tout-puissant avec la grâce de Dieu. Je ne sais pas, mesdames, quel est votre sentiment sur ce portrait que saint Augustin nous a fait de la continence; mais pour moi, je vous avoue qu'il me semble qu'il a fait celui de sainte Scholastique; n'est-elle pas en effet cette Vierge féconde qui devint la mère d'un nombre prodigieux de filles qui suivirent son exemple, qui abandonnèrent le monde, qui remplirent ses monastères, qui se rangèrent sous sa discipline; c'est elle enfin qui, par un prodige nouveau, est encore féconde après sa mort, et enfante tous les jours des filles à son ordre, et des épouses à Jésus-Christ. Mais qui sont ces filles qu'elle a engendrées à une nouvelle vie; il me semble qu'un prophète nous les a représentées sous la figure des colombes qui gémissent sans cesse devant le Seigneur : *Quasi columbæ meditantes gemimus* (*Isa.*, LIX, 11). Ne vous étonnez pas messieurs, que les religieuses bénédictines soient représentées sous le symbole des colombes qui prient et qui gémissent, puisque saint Benoît vit l'âme de leur sainte mère s'envoler au ciel sous la figure d'une colombe, ainsi que saint Grégoire le rapporte (*Lib.* II, *Diagl.*, *cap.* 34), et qu'un poëte chrétien l'a expliqué par ces vers :

Simplicitate placens instar petit alta columbæ
Regna poli penetrat simplicitate placens.
(*Paul. Diac. d'Aquilée.*)

Mais remarquons ici, mesdames, pour notre édification, que Dieu a une si grande aversion pour la stérilité, qu'il ne la peut pas souffrir dans ses épouses mêmes, quoique pures, quoique chastes, quoique vierges : il veut qu'elles soient fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres : ce sont là les fruits qu'il attend de leur fécondité. Il chasse, il répudie, il ferme la porte du ciel aux âmes stériles, comme aux vierges folles; elle ne sont point admises ni au festin, ni aux noces de l'époux, on les rejette comme des étrangères et des inconnues, et leur lampe éteinte est le caractère de leur réprobation. Je ne puis mieux vous faire sentir cette vérité que par un fameux exemple que je tire de l'Écriture : c'est celui de Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda. Ce prince, selon la remarque de Théodoret, n'imitait point la piété de ses ancêtres : il ne mettait seulement sa gloire qu'à se vanter d'avoir pour aïeul Abraham, Isaac et Jacob, David, Ezéchias et Josias, qui avaient tous été plus recommandables par leur piété et par leurs rares vertus, que par leur couronne et toute leur prospérité temporelle. Voilà pourquoi Dieu irrité contre lui, lui fait cette menace effroyable : quand Jéchonias serait comme un anneau dans ma main droite, je ne laisserai pas de l'arracher de mon doigt (*Jerem.*, XI, 24, 25) : voulant lui faire entendre par cette comparaison sensible, qu'il n'avait aucun sujet de se glorifier de lui être étroitement uni par la piété de ses pères; en même temps qu'il leur était si dissemblable par ses mœurs : le châtiment suivit de près la menace, Dieu l'arracha de son doigt comme un anneau qui lui faisait plus de honte que d'honneur, et l'histoire nous apprend que ce jeune et malheureux prince, n'ayant régné que trois mois à Jérusalem, fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, avec sa mère et avec les principaux de son royaume. Mais par quel crime s'était-il attiré un si effroyable châtiment? écoutez parler Dieu, *terra, terra, terra, audi verbum Domini, et scribe virum istum sterilem* (*Ibidem*, 29, 30) : terre, terre, terre, écoutez et écrivez pour le faire savoir à tous les siècles, que le roi Jéchonias est un homme stérile. Cependant l'Écriture nous apprend qu'il ne fut pas stérile, puisqu'il eut des enfants : mais Dieu l'appelle stérile, parce que ni son fils Salathiel, ni aucun de sa race ne lui succéda dans le royaume de Juda. Et que de plus il fut stérile en bonnes œuvres, puisqu'il ne fit aucune action digne de la piété d'un petit-fils de David et d'Ezéchias.

Ce n'est donc plus qu'un grand sujet de

confusion et de condamnation et aux Juifs de se dire enfants d'Abraham, et de n'en point faire les œuvres; et aux chrétiens, de se dire enfants des Apôtres et des martyrs, et de n'en pas suivre les exemples; et aux religieux, de se dire enfants des Benoît, des François et des Dominique, et de n'en pas imiter les vertus. Voilà cette espèce de stérilité, pour laquelle Dieu a tant d'horreur, qu'il ne l'a pu souffrir dans les mauvais anges sans les précipiter dans les enfers, ni dans nos premiers parents, sans les chasser du paradis terrestre. J'ose dire même que de peur que les hommes ne lui reprochassent ce défaut, s'il est permis de parler de la sorte, il s'en est défendu par avance : moi, dit-il, par un prophète, qui fais enfanter les autres, n'enfanterai-je point moi-même; et moi qui donne aux autres la fécondité, *sterilis ero* (*Isa.*, LXXVI, 9)? demeurerai-je stérile, dit le Seigneur votre Dieu? non, mesdames, il n'est point demeuré stérile, il a fait des œuvres dignes de la grandeur et de la majesté d'un Dieu; il a produit le monde et toutes les créatures, il a enfanté l'Eglise et tous les chrétiens, et par le ministère de douze pauvres pécheurs sans lettres, sans armes et sans autorité, il a réuni toutes les nations dans le sein de la même Eglise, pour n'en faire qu'un seul peuple et un seul royaume de Jésus-Christ : *ut de universis gentibus una gens fieret Christianorum* (*S. Hier.*, *in hunc locum*, V, 7) : c'est cette vertu féconde qu'il a communiquée aux patriarches et fondateurs des ordres religieux, et particulièrement à saint Benoît et à sainte Scholastique, et qui doit passer à leurs enfants, de peur qu'ils ne dégénèrent de la vertu de leur père. Car ce n'est pas assez de travailler à notre salut, il faut encore travailler à celui des autres. Si sainte Scholastique avait voulu demeurer stérile dans sa solitude, c'est-à-dire dans le repos de la contemplation, elle n'aurait pas la consolation de voir quinze mille monastères de filles répandus dans le monde chrétien, qui sont les productions de son esprit, les enfants de ses veilles, et les fruits de sa fécondité. Continuez, mesdames, à vous rendre les dignes filles d'une si sainte mère, attirez-lui-en d'autres par l'odeur de votre piété et par les exemples de votre vertu, afin qu'ayant été les imitatrices de sa sainteté, vous soyez les compagnes de sa gloire. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE LA SAINTE ÉPINE DE LA COURONNE DE JÉSUS-CHRIST, CONSERVÉE DANS L'ÉGLISE DU MONASTÈRE ROYAL DES DAMES RELIGIEUSES DE MONTFLEURY, PRÈS DE GRENOBLE,

Prêché le septième jour du mois de mai.

Milites plectentes coronam de spinis imposuerunt capiti ejus.

Les soldats ayant fait une couronne d'épines entrelassées la mirent sur la tête de Jésus Christ (*S. Jean, ch.* XIX).

Il faut avouer, mesdames, que la fête que vous célébrez aujourd'hui de cette sainte épine qui vous a été donnée par la piété et par la libéralité de votre illustre fondateur, Humbert II, prince dauphin, me paraît une solennité tout à fait hors de saison. L'Eglise qui évite autant qu'elle peut toute sorte de contre-temps jusque dans ses cérémonies, a renvoyé sagement jusqu'après Pâques la fête du saint sacrement de l'autel, parce qu'étant tout occupée la semaine sainte à honorer la mémoire de la passion de son divin Epoux, elle n'a pas voulu mêler, dans un même temps, deux solennités si contraires comme sont celle de l'institution de l'Eucharistie qui est un mystère qui n'inspire que de la joie et de la consolation, et celle de la passion de Jésus-Christ, qui ne demande que de la compassion et des larmes; cependant vous voulez, mesdames, que dans un temps que cette même Eglise a consacré à la joie de la résurrection de son Epoux, et auquel elle prépare à celle de son Ascension, j'oublie aujourd'hui ces mystères de joie, pour ne vous entretenir que d'un mystère de douleur. Vous voulez que je vous fasse le récit funèbre de sa mort, au lieu du récit de ses victoires; vous voulez que je vous le représente couronné d'épines, plutôt que revêtu de majesté; vous voulez que je vous parle de l'infamie de son supplice, au lieu de vous parler de la pompe de son triomphe; vous voulez que je vous le représente encore parmi les horreurs du Calvaire, plutôt que parmi les splendeurs du Thabor, et crucifié entre deux voleurs, plutôt qu'assis à la droite de son Père; vous voulez que je vous le fasse voir abandonné à la fureur de ses bourreaux, plutôt qu'élevé sur les têtes des anges; vous voulez que je vous le fasse contempler dans l'équipage d'un roi de théâtre, plutôt que dans la majesté d'un roi de gloire; vous voulez enfin que je vous le fasse envisager couvert des infames ornements d'une royauté ridicule, plutôt que revêtu des marques d'une puissance infinie; et moqué dans le prétoire de Pilate, plutôt qu'adoré dans le ciel. En vérité, mesdames, je pourrais bien vous dire à ce propos ce qu'un pauvre prince fugitif répondit à une reine de Carthage, lorsqu'il se vit engagé par sa prière à lui faire le récit de la désolation de sa patrie, et à lui raconter l'histoire de ses disgrâces et de tous ses malheurs,

Infandum Regina jubes renovare dolorem.
(*Æneid.*, *lib.* I).

il faut avouer, madame, que votre commandement m'est bien rigoureux, puisque l'obéissance que je vais rendre à vos ordres, me doit coûter le renouvellement de toutes mes douleurs. Je me trouve à peu près dans un cas semblable, ou du moins dans les mêmes sentiments. Mais il faut, mesdames, sans plus raisonner sur la circonstance du temps auquel vous célébrez cette fête, satisfaire à votre attente et à votre dévotion. O épine sacrée, adorable fleuron de la couronne ignominieuse de mon maître! quoique tu me paraisses quelquefois plus digne de notre horreur et de notre exécration, que de notre culte et de nos éloges, puisque tu as été le plus cruel instrument de ses douleurs et de ses ignominies, je confesse néanmoins que depuis que tu as été consacrée sur sa tête et teinte de son sang, tu mérites le respect des

anges, la vénération des hommes et les hommages des démons : le respect des premiers, parce que tu as contribué à leur gloire, la vénération des seconds, parce que tu as contribué à leur salut, et les hommages des troisièmes, parce que tu as contribué à détruire leur puissance et à renverser leur empire. Il est juste enfin que de la tête du Sauveur du monde, tu passes sur nos autels, afin qu'après avoir servi au ministère de notre rédemption, tu contribues maintenant à la gloire du rédempteur. Mais pour honorer cette précieuse relique par un discours qui réponde à sa dignité et à la piété de cette illustre assemblée, je vais demander les lumières du Saint-Esprit par les intercessions de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Plus je considère la nature et les effets du péché d'Adam, plus il me paraît horrible, et je conçois encore mieux que saint Augustin n'en a pas formé une fausse idée, lorsqu'il l'a appelé : *ruina ineffabilis, et grande ineffabiliter peccatum* (*lib. Enchir. cap.* 45) : une ruine ineffable et un crime dont l'énormité est incompréhensible. Je remarque en effet que ce péché produisit d'abord trois désordres effroyables qui n'ont pu être réparés dans la suite des temps que par une puissance infinie. Il avait ruiné le royaume spirituel de Dieu dans le monde ; il avait détruit l'état de la justice originelle dans les hommes; il avait établi l'empire tyrannique du démon sur la terre. Pouvait-il arriver une plus grande confusion dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce ? et pouvait-on voir un spectacle plus surprenant que de voir Dieu même dépouillé en quelque manière de sa royauté, l'homme privé de son innocence, et le démon revêtu d'une souveraine autorité? Je vous l'ai dit, messieurs, je le répète encore, ces désordres étaient si effroyables, qu'il a fallu la puissance infinie d'un Homme-Dieu pour les réparer, c'est-à-dire qu'il a fallu que celui qui avait été le créateur de toutes choses, en soit devenu le réparateur: c'est ce qui s'est heureusement accompli par l'incarnation. Jésus-Christ est venu au monde, dit le disciple bien-aimé, *ut dissolvat opera diaboli* (I *Joan.*, III, 8), pour détruire les œuvres du diable, dont le principal est le péché. Or, voici l'ordre que la sagesse divine a gardé dans l'exécution de ce grand mystère. Le Verbe éternel s'est fait homme sous trois qualités différentes propres à rétablir les choses dans leur premier état. Il est venu en qualité de roi, en qualité de victime, et en qualité de vainqueur. Il est venu en qualité de roi pour rétablir le royaume de Dieu par sa mort ; il est venu en qualité de victime, pour réparer l'innocence de l'homme par son sacrifice ; il est venu en qualité de vainqueur pour renverser l'empire du diable par sa croix. Voilà les effets admirables de l'incarnation du Verbe. Ce roi des siècles impassible et immortel s'est fait homme passible et mortel dans la plénitude des temps, il a fait de tous les chrétiens le nouveau peuple et le nouveau royaume de son père : *fecit nos regnum Deo et Patri* (*Apoc.*, I, 6), et il a fondé ce nouveau royaume et assemblé ces nouveaux sujets non pas par une vie molle et une conduite voluptueuse, mais par une mort infâme et accompagnée de mille douleurs : *Venit non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus* (*Serm.* V, *de Epiph.*), dit saint Fulgence. De plus cette innocente victime qui avait été immolée en figure dès le commencement du monde, a été immolée en effet dans le temps marqué dans le décret de Dieu : elle s'était offerte à son Père dès le sein de sa mère, elle s'immola elle même d'une manière non sanglante dans l'institution du sacrement de son corps, et elle fut enfin immolée d'une manière sanglante par la cruauté des Juifs, non pas dans le temple de Salomon, mais hors les portes de Jérusalem et sur la montage du Calvaire : *Quoniam communis erat hostia pro humano genere oblata* (*Serm.* 1, *de Paraceve*), parce qu'elle n'était pas la victime particulière des Juifs, dit saint Augustin, mais l'hostie publique des péchés de tout le genre humain. Victime adorable qui a restitué la grâce aux hommes, et qui a perfectionné les élus dans une sainteté éternelle et consommée par le mérite infini du sacrifice qu'elle a offert une fois : *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (*Hebr.*, X, 14). Enfin le Verbe divin est venu au monde en qualité de vainqueur pour en chasser le prince des ténèbres qui en avait usurpé l'empire; il l'a combattu non pas avec toute la force de sa divinité, mais avec toutes les infirmités de notre chair, et afin de rendre sa victoire plus mémorable, et la défaite de son ennemi plus honteuse, il l'a vaincu non pas en résistant à ses attaques, mais en souffrant ses insultes, non pas en repoussant ses efforts, mais en cédant volontairement à sa rage, et l'a enfin précipité dans le fond de l'abîme, non pas par un carreau de foudre, mais par l'ignominie de sa croix. Considérez la vertu de cette croix, dit saint Augustin, celle qui était autrefois destinée au supplice des scélérats est maintenant élevée par honneur sur les têtes des rois. Il ne faut pas s'étonner de cet effet, c'est que le Fils de Dieu en a fait l'instrument de sa victoire sur toutes les puissances du monde et de l'enfer : *Effectus probat virtutem*; *domuit orbem non ferro, sed ligno* (*Enarr. super Ps.* XLIV). Mais voici ce qui relève encore davantage la gloire du Fils de Dieu et qui confond plus hautement l'orgueil des hommes et des démons. C'est que selon l'ancienne et universelle coutume de toutes les nations, on donnait trois sortes de couronnes à trois sortes de personnes : une couronne d'or aux rois pour marque d'autorité et de puissance; une couronne de fleurs aux victimes pour marque de sacrifice et de mort ; et une couronne de laurier aux vainqueurs pour marque d'honneur et de triomphe. Or, qu'a fait Jésus-Christ auquel toutes ces sortes de couronnes étaient dues; celle d'or comme au Roi des rois; celle de fleurs comme à la victime des pécheurs, et celle de laurier comme au vainqueur de ses ennemis? Il s'est

moqué des coutumes des peuples et des pompes du monde, et pour condamner les unes et les autres, il s'est contenté d'une couronne d'épines. Oui, mesdames, Jésus-Christ a voulu être couronné d'épines comme roi des vertus, comme victime des péchés, comme vainqueur de ses ennemis. En qualité de roi des vertus il a fait d'une couronne d'épines la marque de sa royauté, en qualité de victime du péché, il a fait d'une couronne d'épines l'appareil de son sacrifice, et en qualité de vainqueur de ses ennemis, il a fait d'une couronne d'épines l'ornement de son triomphe. Voilà les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Je sais bien, messieurs, qu'il y a une ancienne querelle et une fameuse dispute entre nos docteurs touchant la royauté de Jésus-Christ. Les uns ne lui accordent qu'un royaume spirituel, et lui refusent le temporel, comme le savant évêque d'Avila (*Tostat. in cap.* XXI. *Matth. quæst.* 30). D'autres lui attribuent l'un et l'autre royaume, le spirituel et le temporel, comme saint Thomas (*Lib.* I *de Regimin., cap.* 12). Les premiers fondent leur sentiment sur la fin de l'incarnation du Verbe et sur l'humilité de son premier avénement. Les seconds établissent leur opinion sur la dignité de la personne de Jésus-Christ, et sur la grâce de l'union hypostatique. Et pour moi j'entre d'autant plus volontiers dans ce sentiment, qu'il me paraît plus conforme à l'Ecriture, au bon sens et à la droite raison. Ce n'est pas néanmoins, messieurs, de cette double royauté du Fils de Dieu que je prétends vous entretenir aujourd'hui : le sujet que je traite me fournit d'autres idées, et il faut même que pour répondre à votre attente, j'aille chercher les titres d'une nouvelle royauté en Jésus-Christ, non pas dans son incarnation, mais dans sa passion. Quand je le considère précisément dans le mystère de son Incarnation, tout me paraît grand et auguste en lui ; parce que l'homme y reçoit par son union avec la personne du Verbe, l'investiture, s'il est permis d'user de ce terme, d'une royauté spirituelle sur toute l'Eglise, et d'une royauté temporelle sur tous les royaumes du monde. C'est pourquoi il parut à saint Jean dans ses révélations, portant écrit sur sa cuisse, c'est-à-dire sur son humanité sainte, le titre glorieux de Roi des rois et de souverain de tous les princes de la terre. Mais lorsque je contemple ce divin Sauveur dans le mystère de sa passion, tout me paraît humble et méprisable en lui : il est vrai qu'il y paraît sous la figure d'un roi, mais d'un roi de théâtre et de comédie, et sous quelques ornements de royauté, mais d'une royauté pleine d'opprobres et d'ignominie : *Solus novus Rex Christus novæ gloriæ potestatem humero extulit, scilicet crucem* (*Lib.* III *contra Marc.*) : Jésus-Christ seul, dit Tertullien, en qualité de nouveau roi d'une nouvelle gloire, a porté sur ses épaules les marques de sa nouvelle puissance, savoir, sa croix, et sur sa tête le titre de sa nouvelle royauté, c'est-à-dire sa couronne d'épines. Un prophète avait prévu de loin ce mystère, lorsque parlant de la venue du Messie, il joint en même temps sa naissance et sa mort, et nous le dépeint dans un même chapitre avec tous les titres de sa royauté glorieuse, quand il l'appelle de ces noms pompeux : *Admirabilis, consiliarus, Deus, fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis* (*Isa.*, IX, 6) : L'admirable, le conseiller, le Dieu fort et tout-puissant, le Père du siècle futur et le Prince de paix ; et il l'avait dépeint auparavant avec la marque la plus insigne de son ignominieuse royauté, lors que, parlant de sa croix en figure, il avait dit, qu'il porterait sur son épaule la marque de sa principauté : *Factus est principatus super humerum ejus*, pour nous donner à entendre qu'il n'entrerait dans le royaume de la gloire, que par un règne de douleur. C'est-à-dire qu'il fallait qu'un gibet lui servît de trône, qu'un roseau lui servît de sceptre, et qu'il portât une couronne d'épines au lieu d'une couronne d'or.

Cette conduite, messieurs, ne vous doit pas surprendre ; car, comme le Fils de Dieu était venu au monde pour rétablir le royaume de son Père, c'est-à-dire le royaume de la grâce qui avait été détruit par le péché, il a fallu qu'il ait rétabli ce royaume par des vertus opposées aux crimes qui l'avaient ruiné. Ce royaume de la grâce avait été ruiné : 1° par l'orgueil de nos premiers parents qui, non contents de tant d'honneurs dont Dieu les avait comblés, voulurent encore par le désir déréglé d'une science interdite, s'élever jusqu'à un état tout divin ; 2° ce royaume avait été ruiné par la faiblesse et par la lâcheté d'Adam qui n'eut pas la force de résister à la tentation et qui n'eut point de honte de désobéir à Dieu pour ne pas attrister sa femme : *Ne suas delicias contristaret* (*Aug. de Gen. ad lit. l.* XI, *c.* 42), dit saint Augustin parlant de Salomon. Enfin le royaume de Dieu avait été ruiné par l'impatience du premier homme et de la première femme, ils ne purent souffrir tranquillement, dit Tertullien, la défense que Dieu leur avait faite de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal (*Lib. de Patient., cap.* 5). Eve en mangea la première par un esprit d'impatience : *Afflata spiritu impatientia infecto* : Adam suivi le mauvais conseil et le mauvais exemple de sa femme : *Periit et ipse per impatientiam utrobique commissam, et circa Dei præmonitionem, et circa diaboli circumventionem : illam servare, hanc refutare non sustinens* : et cet homme enfin rempli de tant de grâces, périt par une double impatience, tant à l'égard de la défense de Dieu qu'à l'égard de la ruse du diable, n'ayant pas eu assez de patience, soit pour souffrir paisiblement la défense de celui-là, soit pour résister constamment à la tentation de celui-ci. Il fallait donc que Jésus-Christ que le prophète appelle le roi de gloire et le *Seigneur des vertus* (*Ps.* XXII, *v. ult.*) rétablît le royaume de la grâce par des vertus opposées aux trois crimes qui l'avaient détruit. C'est ce qu'il a fait par les trois vertus particulières qu'il a pratiquées dans son cou-

ronnement d'épines, savoir : par une profonde humilité, par une force héroïque et par une invincible patience. En voici les preuves et les exemples.

Comme le démon est appelé le roi des superbes et des orgueilleux, il ne faut pas s'étonner s'il a fait mettre sur les têtes de ses idoles des couronnes d'or enrichies de pierres précieuses : mais comme Jésus-Christ est le roi des humbles par excellence, le maître et le Seigneur de l'humilité, il ne faut pas s'étonner s'il n'a voulu être couronné que d'épines. C'est en cela qu'il a voulu non-seulement confondre l'orgueil du diable, mais apprendre encore aux rois de la terre que son royaume n'était point de ce monde. Qui est le prince si entêté des grandeurs humaines qui voulût acheter une royauté de théâtre au prix de tant d'humiliations? Quoique toute la passion du Fils de Dieu ne soit qu'un mystère d'ignominie et d'anéantissement, il faut pourtant tomber d'accord que celui de son couronnement d'épines l'emporte encore sur tous les autres en opprobres, en douleurs et en ignominies. Si je le considère dans la maison de Caïphe, il y est traité en impie et en blasphémateur; si je le considère à la cour d'Hérode, il y est moqué comme un fou et un insensé : mais si je le contemple dans le prétoire de Pilate, il y est traité, moqué et habillé en roi de comédie. On lui met un méchant manteau de pourpre sur les épaules; ridicule et ignominieux vêtement : *Opprobrium ignominiosæ vestis*, l'appelle saint Augustin (*Lib.* XX *de Civit. Dei*, *cap.* 30). On lui met un roseau au lieu d'un sceptre à la main, figure de sa royauté folle et imaginaire. Enfin on lui met une couronne d'épines en tête; infâme et cruel ornement qui ne peut convenir qu'au roi des scélérats et des impies : *Contumeliosæ impietatis corona*, l'appelle Tertullien (*Lib. de Coron. milit.*). Jugez, mesdames, si ce n'est pas là le comble et le centre de toutes les humiliations du Fils de Dieu, et s'il ne fallait pas une humilité aussi profonde que la sienne, pour en soutenir tout le poids sans succomber.

Je crois que c'est dans cette vue que l'apôtre nous assure que Jésus-Christ n'a été couronné d'une gloire infinie au jour de son ascension dans le ciel, que pour compenser les douleurs et l'ignominie de ces épines dont il fut couronné au jour de sa mort et de sa passion (*Hebr.*, II, 9), et Tertullien, suivant la pensée de l'Apôtre, dit que les anges qui sont des juges plus équitables des vérités divines que tous les hommes ensemble, ne saluèrent point Jésus-Christ comme roi de gloire qu'après qu'il eut été couronné d'épines et attaché à la croix comme roi des Juifs : *Nec ante rex gloriæ a cœlestibus salutatus est quam rex Judæorum proscriptus in cruce* (*Lib. de Coron. milit.*, *cap.* 14). Allons donc, mes frères, nous prosterner dans un esprit de foi au pied de cet autel, pour y adorer cette sainte épine, non plus comme l'instrument des douleurs et des ignominies du Fils de Dieu, mais comme l'instrument de sa gloire et de sa grandeur. Il est vrai qu'elle a servi à son supplice, mais elle a aussi contribué à son triomphe et au rétablissement du royaume de Dieu au dedans de nous. Il est vrai qu'elle a tiré le sang de ce chef adorable, mais aussi elle l'a couronné de plus de lumières que le ciel n'est couronné d'étoiles : *Cœlum sideribus coronatum*, dit le même Tertullien après Homère (*ibidem cap.* 13). O diadèmes des rois! ô thiares des souverains pontifes! tout cet éclat de gloire qui vous environne s'éclipse en présence de celui qui brille sur la tête de Jésus-Christ : et tout votre or, vos perles, vos diamants, vos pierreries qui par leur clarté semblent produire un nouveau jour, ne sont point comparables à cette précieuse épine qui a été un fleuron de la couronne du roi des humbles qui ne règne que sur les cœurs contrits et humiliés.

Le Fils de Dieu ne s'est pas contenté d'employer son humilité au rétablissement du royaume de son Père pour confondre notre orgueil, il a fallu qu'il ait encore employé toute sa force à ce grand ouvrage pour confondre notre lâcheté. Voilà pourquoi le prophète parlant de lui sous le titre de roi de gloire et de Seigneur des vertus, dit qu'il est fort et puissant dans les combats : *Fortis et potens in prœlio* (*Psal.* XXIII, 8). C'est le sentiment de tous les Pères, que le plus rude de tous les combats que Jésus-Christ ait eu à soutenir contre toutes les puissances du monde et de l'enfer, c'est celui de sa passion : *Magna dies belli*, l'appelle Cassiodore : le jour de sa plus sanglante bataille. Lorsque le démon l'attaqua dans le désert, ce ne fut que par un combat singulier, ce ne fut qu'en champ clos, ce ne fut que par ruse et par artifice; voilà pourquoi le Fils de Dieu n'eut besoin que d'employer la sagesse de ses réponses pour repousser les attaques de cet esprit tentateur. Mais comme ce prince des ténèbres souleva toutes les puissances ecclésiastiques et séculières pour l'attaquer à force ouverte, et pour lui ravir en même temps et la force et la vie dans le cours de sa passion, ce divin Sauveur eut besoin aussi d'employer toute sa force, non pas pour se défendre, mais pour souffrir; et comme son couronnement d'épines a été l'un des plus cruels tourments de sa passion, puisqu'il a été un mystère de douleurs et d'ignominie : *Mysterium doloris* (*Ser. de passion.*), l'appelle saint Cyprien, il a eu aussi besoin d'une force héroïque pour en souffrir tout l'opprobre et toute la cruauté. Oui, mes frères, il a fallu que Jésus-Christ ait fait paraître une force extraordinaire et héroïque pour souffrir ce genre de supplice avec une constance digne d'un Homme-Dieu.

C'est ce que vous n'aurez pas peine à comprendre, si vous considérez que la force est une vertu par laquelle on s'expose aux périls avec courage, et par laquelle on souffre aussi les plus grandes douleurs avec fermeté (*Cicero.*, *lib. de Invent.*, *cap.* 37). Ainsi, cette vertu a deux actes particuliers, qui sont attaquer et défendre, agir et souffrir. Or, c'est le sentiment des théologiens, que l'acte de souffrir est plus glorieux que celui d'agir,

parce qu'il doit être accompagné, disent-ils, de deux vertus héroïques, savoir : de patience et de persévérance (*S. Th.* 2 2, *qu.* 123, *art.* 4). La patience est nécessaire contre la violence de la douleur, la persévérance est nécessaire contre sa durée, et c'est pour cette raison que Job, devenu savant dans l'art de souffrir, par une longue expérience de disgrâces et de calamités, disait à Dieu, en se plaignant un jour amoureusement de ce torrent d'afflictions dont il était inondé : *Quæ est, Domine, fortitudo mea ut sustineam* (*Job.*, VI, 11)? Hélas! Seigneur, quelle est ma force, pour pouvoir soutenir en même temps, sans succomber, et l'excès des douleurs que je souffre, et la fureur des ennemis qui me persécutent, et l'emportement de mes amis qui m'insultent, et les reproches de ma femme qui se désespère, et sur le tout la pesanteur de votre bras qui m'accable?

Or, si ce saint homme, qui n'était que la figure de Jésus-Christ, a fait paraître tant de force, qu'enseveli, comme il le dit lui-même, dans un abîme profond de toutes sortes de calamités, il les a souffertes et vaincues avec une fermeté inébranlable, quelle force admirable n'a pas fait paraître notre divin Sauveur à souffrir, d'une manière si humble et si modeste, une couronne d'épines sur sa tête? Supplice effroyable! douleurs cruelles et par leur violence et par leur durée! voilà pourquoi saint Augustin, le contemplant dans cet état de souffrances, dit qu'il a fait paraître d'autant plus de force, qu'il a témoigné plus de patience : *Quanto potentior, tanto patientior.* En effet, mesdames, je juge que les douleurs que souffrit le Fils de Dieu dans ce couronnement furent extrêmes et mortelles : premièrement, à raison de la partie affligée, je veux dire de la tête, où le sentiment de la douleur est plus vif que dans toutes les autres parties du corps, soit à cause de la délicatesse de son tempérament, soit à cause du cerveau, qui est l'origine des nerfs et des muscles ; secondement, les douleurs devaient être extrêmes, à raison des épines qui déchirèrent et pénétrèrent ce chef sacré de mille blessures mortelles. Saint Jérôme, parlant de ces épines, dit que : *Rhamnus sentium genus est asperrimum aculeis et flore gratissimum* (*Com. in ps.* XXXVII); le buisson dont les soldats prirent les branches pour former cette couronne, est une espèce d'hallier, appelé vulgairement bourge-épine, qui est en même temps dangereux par ses épines, et agréable par ses fleurs : *Unde intelligitur duplicem habere virtutem, acerbitatem ultionis, et honoris retributionem* ; d'où l'on juge qu'il avait deux sortes de qualités, l'une de blesser par ses épines, et l'autre de réjouir par ses fleurs. Mais lorsque cette couronne fut appliquée sur la tête du Fils de Dieu, elle ne lui causa que les douleurs mortelles par les épines, et ne lui attira que de cruelles railleries par ses fleurs. Oh! que c'est donc avec bien de justice que je puis appeler Jésus-Christ, avec Isaïe, un Dieu fort : *Deus fortis* (*Isai.*, IX, 9), et avec saint Paul, un Dieu patient, ou le Dieu de la patience : *Deus patientiæ* (*Rom.*, XV, 5).

C'est ici, mesdames, la troisième vertu que le Fils de Dieu a employée dans son couronnement douloureux et ignominieux pour rétablir le royaume de Dieu au dedans de nous-mêmes. L'usage de la couronne n'a pas toujours été réservé aux seuls rois. Je remarque qu'il était encore permis à ceux qui enseignaient les arts et les sciences. Il y avait anciennement dans les temples des Gentils un premier officier qui était appelé *Rex sacrorum*, le roi des choses sacrées, qui avait soin d'enseigner les cérémonies qui regardaient le culte des dieux, et il ne faisait jamais les fonctions de sa charge qu'avec une couronne en tête; et je trouve que, dans les académies orientales de Theman, de Cariathe, Sepher et de Memphis, le premier professeur s'appelait *rex justitiæ* (*in vita Apoll.*, *cap.* 5), le roi de la justice; il n'entrait dans son école qu'avec les ornements de la royauté; il avait une couronne en tête et un sceptre à la main. D'où vient que Philostrate nous représente le premier régent du collège des Bracmanes élevé sur un trône d'airain, enrichi de figures d'or, d'où il enseignait les sciences divines et humaines aux princes et aux souverains. Si les maîtres des sciences ont porté autrefois le nom de roi, et s'ils ont paru dans leur école, revêtus de tous les ornements de la dignité royale, il était juste que Jésus-Christ, qui était venu au monde pour nous apprendre la science du salut, qui ne consiste que dans la croix, les mortifications et les souffrances, parût dans la ville de Jérusalem, qui était sa première académie, avec les ornements d'une royauté ignominieuse, pour nous donner des leçons de patience, en qualité de roi de théâtre et d'homme de douleur, comme l'appelle le prophète : *Virum dolorum* (*Isai.*, LIII, 3). La raison est que les rois qui établissent les lois pour le bon gouvernement de leurs peuples, et pour conserver l'ordre et la paix dans leurs Etats, doivent être les premiers à s'y soumettre, pour donner l'exemple à leurs sujets. Ecoutez à propos cette parole; elle est digne d'une gloire immortelle, et digne de la piété des empereurs chrétiens : *Digna vox est majestate regnantis legibus alligatum se principem profiteri, et revera majus imperio est, submittere legibus principatum* (*Imper. Theod. et Valent., lib.* IV, *cod. de Legib.*). C'est un sentiment digne de la majesté d'un souverain, d'avouer que le prince est obligé d'obéir lui-même à ses lois, et c'est en effet quelque chose de plus grand qu'un empire de savoir assujettir la suprême autorité au devoir et à la raison. Ainsi Jésus-Christ, non content de nous avoir publié la loi et le commandement de la patience, en qualité de roi et de législateur, nous en a encore voulu donner l'exemple dans toute sa vie, à sa passion, et particulièrement dans son couronnement d'épines, en qualité de maître et de docteur de cette vertu.

Je vous l'ai déjà dit, mesdames, et je ne puis me lasser de vous prier d'y faire atten-

tion. Entre tous les genres de tourments dont le Fils de Dieu a été affligé dans le cours de sa passion, je n'en trouve point de plus cruel que celui que lui causa sa couronne d'épines; car s'il est vrai, selon le proverbe vulgaire, que quand la tête est malade, tout le corps souffre et s'en ressent; parce que les esprits animaux qui en découlent portent dans tous les membres le sentiment de la douleur. En quel état de souffrance n'était pas réduite toute l'humanité sainte de Jésus-Christ. Il n'y avait partie dans tout son corps, qui était l'ouvrage du Saint-Esprit, qui ne ressentît les blessures mortelles du chef. Mais pourquoi se soumettre à tant de sortes de supplices? sinon pour animer par sa patience le courage des martyrs et condamner la lâcheté des chrétiens. C'est, si je ne me trompe, ce qu'a voulu dire Tertullien, lorsqu'après avoir rapporté plusieurs exemples de cette vertu héroïque du Sauveur du monde, il conclut par ces belles paroles: *Taceo quod figitur, ad hoc enim venerat* (*Lib. de Patien. cap.* 3); je passe sous silence l'ignominie de sa croix et les douleurs de sa mort, puisqu'il n'était venu que pour mourir: *Numquid tamen subeundæ morti etiam contumeliis opus fuerat?* Mais quoi! n'était-ce pas assez de donner sa vie pour le salut des hommes? qu'était-il besoin de souffrir tant de genres de mort, de douleurs et d'ignominies? j'avoue, dit-il, qu'une simple mort suffisait pour nous racheter, mais elle ne suffisait pas pour contenter l'envie qu'il avait de souffrir: *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*: Il voulait s'engraisser des délices et du plaisir d'une longue patience avant que de mourir: *Et ideo despuitur, verberatur, fœdis vestitur, fœdioribus coronatur* (*Ibid.*). Et c'est pour satisfaire à ce désir et pour se voir baptiser selon son souhait dans ce baptême de sang, qu'il veut bien que son visage soit souillé de crachats, que son corps soit déchiré à coups de fouets, qu'il soit couvert d'un vilain manteau de pourpre par raillerie, et couronné d'épines par dérision. Mais quelle conséquence est-ce que ce docte Africain tire de cette invincible patience avec laquelle Jésus-Christ souffre tout l'équipage de cette ignominieuse royauté? sinon un argument irréfragable de sa divinité: *Hinc vel maxime, pharisæi, Dominum agnoscere debuistis, patientiam hujusmodi nemo hominum perpetraret* (*Lib. de Pat.*): Oh! pharisiens, persécuteurs de l'innocence et jaloux de la gloire de mon Maître, vous deviez reconnaître sa divinité, sinon par la grandeur de ses miracles, au moins par la grandeur de sa patience! Nul ne pouvait donner un exemple de si grande modération: Dieu seul ne le pouvait pas, parce qu'il est impassible; l'homme seul ne le pouvait pas aussi, parce qu'il est naturellement trop impatient. Il fallait donc nécessairement un Homme-Dieu pour souffrir de si extrêmes douleurs sans s'emporter et sans se plaindre.

Oh! que la foi avait bien ouvert les yeux de l'esprit et dessillé ceux du corps au bon larron, lorsque, contemplant ce divin Sauveur sur sa croix, non pas comme un criminel sur un gibet, mais comme un roi sur son trône, et contemplant sa couronne d'épines, non pas comme une couronne d'ignominie, mais comme un diadème d'honneur, il le prie de se souvenir de lui, lorsqu'il sera arrivé dans son royaume. Il pénètre le mystère de sa passion, il comprend le sujet de sa venue au monde, il est persuadé que c'était pour rétablir le royaume de la grâce détruit en terre par le péché des hommes, et pour rétablir le royaume de la gloire détruit dans le ciel par le péché des anges. Il voit déjà que tout cela est accompli par la patience admirable avec laquelle cet Homme-Dieu meurt sur sa croix. Il connaît que le royaume de la grâce va commencer, et que celui de la gloire va s'ouvrir. C'est ce qui l'oblige à souffrir la mort dans un esprit de patience, de résignation et de pénitence, et de se faire, dit saint Augustin, une échelle de sa croix pour passer du premier royaume dans le second (*Serm.* 2, *de Cathec.*) Sa confiance ne fut point trompée, puisqu'il mérita d'entendre de la bouche de ce Dieu mourant, ces paroles de vie et de salut éternel: *Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui en paradis avec moi* (*Luc.*, XXIII, 43). Si la foi du bon larron fut grande, celle de saint Louis, roi de France, ne fut pas moins admirable, puisqu'il a toujours fait infiniment plus d'état de la couronne d'épines qui fut mise sur la tête du Fils de Dieu au jour de sa passion, que de cette couronne d'or et de pierreries qui fut mise sur la sienne au jour de son sacre. Une couronne d'or n'est propre qu'à donner de l'orgueil et à éblouir l'esprit d'un prince, mais la couronne d'épines a la vertu d'humilier et de sanctifier son cœur. Témoin Humbert II, prince dauphin, qui ayant porté inutilement ses armes dans le Levant pour le recouvrement de la terre sainte, ne rapporta pour fruit de son voyage que cette précieuse épine dont il fit présent à ce monastère de Montfleury; et je ne doute point, mesdames, que ce ne soit pour récompense de sa piété et de son grand respect pour cette sainte relique, que Dieu lui inspira le dégoût des grandeurs de la terre, heureux dégoût! qui, après lui avoir fait donner le Dauphiné à Philippe de Valois, qui en investit son petit-fils Charles, en fit d'un grand et puissant prince, un pauvre et humble religieux de l'ordre de saint Dominique. Il fit profession à Avignon, entre les mains du pape Clément VI. Il reçut tous les ordres sacrés le jour de Noël, il fut fait sous-diacre à la messe de minuit, diacre à celle du point du jour, et prêtre à la troisième, et célébra solennellement le même jour; huit jours après il fut consacré patriarche d'Alexandrie et élu prieur au couvent de RR. PP. Jacobins de Paris où il est enterré. J'ai cru, mesdames, que je devais mêler ce trait d'histoire dans mon discours. C'est une petite digression qui ne peut qu'augmenter votre reconnaissance et votre estime pour la mémoire d'un prince si chrétien et si religieux, sans diminuer la profonde vénération que vous avez pour le pré-

sent qu'il vous a fait de cette sainte épine. Retournons maintenant à notre sujet, et disons que si Jésus-Christ, en qualité de roi de gloire, a fait d'une couronne d'épines la marque de sa royauté, il en a fait encore, en qualité de victime de nos péchés, l'appareil de son sacrifice. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

L'usage des couronnes est si ancien parmi toutes les nations du monde, qu'on a peine d'en découvrir l'origine. Les auteurs qui en ont écrit, ont cru que Bacchus et Janus avaient été les premiers inventeurs de ce superbe ornement (*Pline, lib.* XVI, *c.* 4). Bacchus, disent-ils, se couronna de lierre après la conquête des Indes, et Janus, roi d'Italie, se couronnait de fleurs, lorsqu'il offrait des sacrifices; et c'est de cette première institution que la couronne a passé de dessus la tête des rois, des vainqueurs et des prêtres, sur celles des victimes, lorsqu'elles devaient être immolées à l'honneur des dieux : *Saginantur ad pœnam, coronantur ad supplicium,* dit Minutius Félix, parlant de cette superstitieuse cérémonie des anciens. C'est, mesdames, suivant cet usage que je trouve consacré dans nos divines Ecritures, que je dis que le Père éternel ayant envoyé son Fils au monde pour être tout ensemble le prêtre et la victime de nos péchés, il devait être couronné d'épines pour servir d'appareil à son sacrifice sanglant.

Pour bien concevoir cette pensée, il faut poser en fait que la victime que Dieu demandait de nous pour l'expiation de nos crimes devait avoir trois qualités particulières : elle devait être innocente, elle devait être raisonnable, elle devait être mortelle : 1° elle devait être innocente, car si elle eût été coupable de quelque crime, elle n'aurait pu satisfaire pour les péchés des autres; elle aurait provoqué la colère de Dieu, au lieu de mériter sa miséricorde, et son sang impur aurait plutôt déshonoré son sacrifice que consacré son autel; 2° cette victime devait être raisonnable; car comme l'usage de la raison est nécessaire pour commettre un crime, il est aussi nécessaire pour faire une satisfaction; et comme il faut être raisonnable pour être criminel, il faut être aussi raisonnable pour être médiateur; 3° cette victime devait être mortelle; car comme la mort ou la destruction de la victime est de l'essence du sacrifice, il faut qu'elle donne sa vie et son sang pour expier l'offense et pour réconcilier l'offensant avec l'offensé : voilà pourquoi après que saint Paul a dit qu'il ne se remettait point de péché sans effusion de sang, il ajoute : *Sic et Christus semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata* (*Hebr.*, IX, 22 *et* 28). De même Jésus-Christ a été offert une fois pour effacer les péchés de plusieurs.

Or, il faut remarquer que la justice divine ne pouvait trouver dans tous les ordres des créatures, soit purement spirituelles comme les anges, soit purement corporelles comme les bêtes, soit corporelles et spirituelles comme les hommes, une victime qui eût toutes ces qualités. Les anges étaient innocents parce qu'ils avaient conservé la justice dans laquelle ils avaient été créés; et de plus ils étaient raisonnables, parce qu'ils sont de pures intelligences, douées d'entendement et de volonté, mais il ne sont pas mortels, parce qu'ils sont des substances spirituelles, et par conséquent immortelles et incorruptibles. Les bêtes étaient innocentes et même incapables de péché; elles étaient mortelles et corruptibles, non-seulement selon le corps, mais encore selon l'âme qui est tirée du sein de la matière; mais elles n'étaient pas raisonnables et incapables par conséquent de pécher et de satisfaire. Enfin l'homme était raisonnable, puisque la raison est la propre différence qui le distingue du reste des animaux; il était aussi sujet à la mort, non-seulement par les conditions de sa nature, mais encore pour châtiment de son péché; mais il n'était pas innocent, puisqu'il était lui-même le fameux coupable qui avait besoin d'un sacrifice d'expiation pour rentrer dans les bonnes grâces de Dieu. C'est ce que le Prophète avait bien prévu, lorsqu'il disait: *Frater non redimit, redimet homo? non dabit Deo placationem suam et pretium redemptionis animæ suæ* (*Ps.* XLVIII, 7 *et seqq.*) : Si le frère ne rachète point son frère, l'homme étranger sera-t-il capable de le faire? non, il est dans l'impuissance d'offrir à Dieu le prix de la rédemption ni de son âme, ni de celle d'un autre.

Tellement donc que la justice de Dieu ne pouvant trouver, ni parmi les anges, ni parmi les hommes, ni parmi les bêtes, une victime qui eût toutes ces qualités, c'est-à-dire qui fût innocente, raisonnable, mortelle et d'un mérite infini, il a formé le décret de l'incarnation de son Fils, et nous a donné dans ce Fils incarné cette victime innocente, raisonnable et mortelle : innocente, puisqu'elle était toute remplie de grâce, de justice et de sainteté : *Quid enim tam mundum pro mundandis vitiis mortalium, quam sine contagione carnalis concupiscentiæ caro nata in utero et ex utero virginali* (*Lib.* IV *Trin.*, *cap.* 14)? Que pouvait-on trouver de plus pur au monde, dit saint Augustin, pour laver les péchés des hommes qu'une chair qui était née d'une Vierge exempte du foyer du péché et de la corruption de toute concupiscence charnelle? De plus cette victime était parfaitement raisonnable, puisque sa raison était parfaitement dégagée des faiblesses, des égarements, des ténèbres et de l'ignorance de celle des autres hommes, et toujours réglée par une suprême sagesse et par une souveraine raison. Enfin Jésus-Christ était cette victime mortelle, puisque, par une suspension de la gloire de son âme qui devait se répandre naturellement sur son corps, il s'était dépouillé de son immortalité et s'était rendu sujet aux souffrances. *Quid tam aptum huic immolationi*, continue saint Augustin, *quam caro mortalis.* Que pouvait-on trouver de plus propre à être immolé en sacrifice qu'une chair mortelle; et par consé-

quent quelle victime pouvait-on offrir qui fût plus agréable à la justice de Dieu et plus capable d'expier les péchés des hommes que le corps même de notre prêtre et la chair de notre sacrifice? *Et quid tam grate offerri et suscipi potest quam caro sacrificii et corpus sacerdotis nostri* (*Idem, apud Thom.* III *p.*, *q.* 48, *art.* 3, *ad* 1)?

Ce principe ainsi établi, il faut se souvenir de ce que je disais tantôt, que c'était parmi les anciens une religieuse cérémonie, de couronner non-seulement les victimes qui étaient destinées aux sacrifices, mais encore les prêtres qui les devaient offrir, afin de rendre l'oblation plus magnifique et le culte plus pompeux. Je crois que les païens avaient emprunté des Hébreux cet usage des couronnes. Car je remarque dans l'Ecriture que Dieu avait commandé à Moïse d'orner de couronnes d'or l'arche, la table et l'autel des sacrifices : *Facies supra coronam auream per circuitum* (*Exod.*, XXV, 11); et lorsque les Machabées eurent rétabli le temple de Jérusalem, qui avait été démoli et profané par les nations infidèles, l'Ecriture dit qu'ils ornèrent le frontispice de couronnes d'or et de bouquets de fleurs : *Ornaverunt faciem templi coronis aureis* (I *Mach.*, IV, 57). Tellement que les païens, instruits des mystères et des cérémonies de la religion judaïque, avaient coutume d'engraisser leurs victimes et de mettre sur leurs têtes des guirlandes ou couronnes de fleurs, lorsqu'ils les conduisaient à l'autel pour y être égorgées; comme si ces superbes ornements eussent rendu plus religieux et plus auguste le culte de leurs divinités. C'est, si je ne me trompe, pour faire allusion à cette coutume, qu'un historien romain parlant de cette tresse ou bandeau royal que Marc-Antoine mit sur la tête de César dans une fête publique, dit que cette couronne était l'ornement funèbre d'une victime dévouée au sacrifice et à la mort : *Hæc insignia tanquam infulæ in destinatam morti victimam congerebantur* (*Florus*).

Si les couronnes étaient destinées aux victimes, l'usage, comme je l'ai déjà dit, en était encore permis aux prêtres. Car, quoiqu'au sentiment de Pline cet ornement n'eût été réservé uniquement qu'aux dieux : *Antiquitus nulla corona nisi deo dabatur* (*lib.* XVI, *cap.* 14), il ajoute néanmoins que le privilége de porter la couronne fut ensuite accordé aux sacrificateurs, afin d'établir une espèce de ressemblance entre les dieux et leurs ministres : *Postea vero deorum honori sacrificantes coronas sumpsere.* Je ne sais pas, mesdames, si les païens n'avaient pas voulu donner à leurs sacrificateurs les ornements avec lesquels le Sage nous représente Aaron premier grand prêtre et souverain pontife de l'ancienne loi : Votre grand nom, Seigneur, dit-il à Dieu, était gravé sur le diadème de sa tête : *Magnificentia tua in diademate capitis illius sculpta erat* (*Sap.*, XVIII, 24). Je ne sais pas aussi si notre couronne cléricale ne serait point une imitation de celle de ce souverain sacrificateur des Hébreux, mais je sais bien que Tertullien parlant des ornements du prêtre de la loi nouvelle, dit que la couronne est le caractère de son sacerdoce royal : d'où vient qu'il l'appelle : *Sacerdos coronatus* (*Lib. de Spect.*, *cap.* 23, *et de Cor. mil.*, *c.* 15). D'où j'infère que puisque la justice divine avait destiné Jésus-Christ pour être non-seulement la victime des péchés du monde, mais encore le grand-prêtre qui devait s'offrir lui-même par un sacrifice sanglant, il fallait, selon cette ancienne et religieuse cérémonie, qu'il fût couronné, mais d'une couronne d'épines, plutôt que d'une couronne de fleurs. Voici les raisons de ce mystère.

La première se tire de la justice divine qui l'avait ainsi ordonné par un décret éternel. Car il y a cette différence entre la nature innocente, la nature corrompue et la nature glorifiée, en ce que dans l'état de la nature innocente et sous le règne florissant de la justice originelle, qui était comme le printemps de grâce, aussi bien que du monde, la terre produisait des roses, disent quelques auteurs, mais ces roses étaient sans épines, parce que dans cet état de félicité rien ne pouvait blesser l'homme innocent, ni lui causer de la douleur; outre que la terre, ajoutent-ils, n'a commencé à produire des épines que depuis qu'elle fut frappée de la malédiction de Dieu pour châtiment de l'homme coupable : *Maledicta terra in opere tuo spinas et tribulos germinabit tibi* (*Genes.*, III, 17, 18). Dans l'état de la nature glorifiée, ou dans le ciel, il n'y aura que des roses sans épines, c'est-à-dire des joies sans tristesse et des plaisirs sans douleurs, nulle crainte, nul ennui, nul chagrin; c'est ce qu'un prophète semble nous promettre en termes figurés, lorsqu'il dit aux Juifs pour les consoler dans les calamités qu'ils souffraient par l'oppression de leurs ennemis? *Non erit ultra offendiculum amaritudinis et spina dolorem inferens* (*Ezech.*, XXVIII, 24) : J'ôterai à la maison d'Israël tout sujet de chute et d'affliction, et j'arracherai de leur terre toutes les épines qui leur pourraient causer de la douleur. C'est suivant cette métaphore que Tertullien, parlant du paradis, l'appelle : *Cœleste pratum* (*Lib. de Cor. mil.*, *c.* 15), une céleste prairie et une campagne émaillée de mille fleurs. Mais dans l'état de la nature corrompue, la terre ayant été frappée de la malédiction divine et arrosée de la sueur de l'homme criminel, elle produit une infinité de ronces et d'épines, comme une terre ingrate et stérile que le ciel ne regarde plus qu'en colère et avec indignation. Tellement que comme c'est la justice divine qui a choisi Jésus-Christ pour être sa victime, et que c'est elle qui a formé le décret de sa mort, elle a voulu qu'il ait été couronné d'épines plutôt que de roses, puisqu'il devait être immolé pour cet homme pécheur. Voilà pourquoi je puis dire avec saint Grégoire de Nazianze, que ce roseau, ce manteau de pourpre, cette couronne d'épines et tout cet équipage d'ignominie et de douleur avec lequel Jésus-Christ fut montré aux Juifs dans la maison de Pilate, n'était autre chose sinon : *Pompa moriturœ victi-*

mæ : La pompe et l'appareil d'une victime destinée à la mort.

Si Jésus-Christ a été couronné d'épines pendant sa passion par un arrêt de la justice de son Père, il était convenable qu'il le fût encore par la malice de nos péchés. C'est le sentiment des Pères que les épines ne sont pas seulement le châtiment de la terre, et l'une des peines de l'homme pécheur, condamné au travail, mais qu'elles sont aussi la figure du péché, puisqu'il pique et blesse mortellement l'âme : et c'est pour cette raison que saint Paul l'appelle en termes encore plus forts : *Stimulus mortis* (I *Cor.*, XV, 56), l'aiguillon par lequel la mort nous a tous percés : avant le péché la mort n'était point meurtrière, s'il est permis de parler de la sorte, parce qu'elle n'avait point d'armes, mais en même temps que le péché a été introduit dans le monde par la désobéissance du premier homme, la mort s'est servi du péché comme d'un aiguillon dont elle a percé le cœur de tous ses enfants, et avec lequel elle exterminera tout le genre humain. Il était donc convenable pour accorder les figures avec la vérité, que Jésus-Christ qui devait être la victime des péchés du monde fût couronné d'épines avant sa mort, afin que cette couronne fût en même temps et la figure de nos péchés et l'appareil de son sacrifice. C'est une observation que Tertullien a faite il y a longtemps lorsque déclamant contre le luxe des femmes, et surtout contre les folles coiffures, et les vains ornements de leurs têtes, il leur dit : *Quale oro te sertum pro utroque sexu subiit* (*Lib. de Coron. mil. cap.* 14) : Çà, ma sœur, dites-moi, de grâce, si vous êtes chrétienne, et si vous savez l'histoire de la passion de notre Rédempteur, quelle couronne a-t-il portée sur sa tête comme victime des péchés de l'un et de l'autre sexe, sinon, répond-il : *ex spinis et tribulis in figura delictorum quæ nobis protulit terra carnis :* une couronne composée de ronces et d'épines en figure des péchés que la terre de notre chair a produits comme des fruits de malédiction. Mais ce n'est pas tout, ajoute ce grand auteur, il y a encore d'autres circonstances à considérer dans cette couronne qui méritent notre attention, s'il nous reste encore un peu de foi : *Præter figuram contumelia in promptu est et turpitudo, et dedecoratio, et hic implexa sævitia quæ Domini tempora et fœdaverunt et lancinaverunt :* C'est que outre la figure de cette couronne, l'ignominie s'y trouve mêlée avec la douleur: car, hélas! les pointes de ces épines n'ont pas seulement déshonoré le chef adorable de ce divin Sauveur, mais elles ont encore percé ses tempes, déchiré son front, et couvert son visage de sang, mais avec tant d'horreur et de cruauté, que le prophète qui ne l'avait vu que de loin, a bien eu raison de prédire qu'à peine resterait-il une figure humaine à cet homme de douleurs. Mon Dieu, est-il possible qu'une dame chrétienne qui conserve encore quelque sentiment de religion ou de pudeur, ose entrer dans une église la tête levée, ou contempler une image de Jésus-Christ couronné d'épines avec une fausse coiffure de cheveux frisés, poudrés, empruntés, que l'orgueil du sexe a inventée, et que Tertullien appelle l'ornement funèbre, et le lugubre appareil d'une femme qui est morte à Dieu? *Hæc ornamenta mortuæ mulieris ad pompam funeris constituta.* Ah! Seigneur, qu'on se souvient bien peu aujourd'hui de votre passion dans le monde, et que l'orgueil, la vanité, le luxe et la volupté ont bientôt fait oublier aux chrétiens l'ignominie de votre croix et ce que vous coûte l'ouvrage de leur rédemption!

Enfin disons qu'il fallait que Jésus-Christ fût couronné d'épines comme victime de nos péchés, pour signifier l'état et la vertu de son sacrifice. La raison est, que comme la vocation des gentils et la conversion des pécheurs devait être le fruit du sacrifice de la croix; il fallait, dit Lactance Firmien, que Jésus-Christ fût couronné d'épines avant que d'être immolé sur l'autel de la croix, afin de nous apprendre que les nations infidèles qui par leur idolâtrie, et leur ignorance du vrai Dieu, n'étaient que des ronces et des épines, deviendraient un jour par leur conversion à la foi, une couronne de gloire au Rédempteur : *Corona spinea capiti ejus imposita,* dit ce Cicéron chrétien, *declarabat fore ut divinam sibi plebem de nocentibus tribulis congregaret* (*Lib.* IV *divin. Instit.*). Cela est conforme à la pensée de saint Isidore qui dit que le nom de couronne vient de ce que autrefois les gentils et les chrétiens tenant des branches de palmes et de lauriers en leurs mains environnaient l'autel en forme de cercle et de couronne (*Lib.* XIX *Orig. cap.* 30). Et l'Ecriture remarque que David s'étant caché dans une caverne pour se dérober à la persécution de Saül, ce prince furieux fit environner cette caverne en forme de couronne par toute son armée pour empêcher que cet illustre et innocent fugitif ne pût échapper de ses mains : *Saul et viri ejus in modum coronæ cingebant David* (I *Reg.*, XXIII, 26). Et je ne sais si ce n'est point dans cette pensée que Parménide, parlant de Dieu, l'appelle par une pensée toute mystérieuse : *Coronam continentem quæ cingit omnia*, une couronne immense qui environne le ciel et la terre, et qui contient toutes choses dans les dimensions infinies de son cercle. Quoi qu'il en soit, il faut dire que puisque toutes les nations de la terre devaient être un jour la couronne de Jésus-Christ par la vertu de son sacrifice; il était à propos, dit Clément d'Alexandrie, qu'il fût couronné d'épines au prétoire de Pilate, avant que d'être immolé sur la croix, afin de représenter, par une prophétie secrète, les nations idolâtres, qui, avant que d'être éclairées des lumières de la foi, et de produire des fruits de bonnes œuvres, n'étaient que de méchants buissons tout hérissés d'épines qui ne produisaient que des fruits de mort, de péché et de malédiction : *Domini enim corona spinea nos prophetice significabat qui fuimus aliquando infrugiferi* (*Lib.* II *pedag. cap.* 9). Mais saint Jérôme donne un autre tour à cette pensée, et dit

que le Fils de Dieu fut couronné d'épines, afin de faire naître des ronces et des épines de nos péchés, les lis, les roses, et les fleurs de toutes les vertus de chasteté, d'humilité et d'obéissance, dans les chrétiens : *Jesus spinis coronatus est ut de sentibus et tribulis lilia castitatis nascerentur* (*Epist. ad Demetr.*) : N'est-ce pas, en effet, du sang adorable dont cette sainte épine a été teinte, que les apôtres ont emprunté leur foi, les martyrs leur force, les confesseurs leur zèle, les vierges leur pureté, saint Benoît l'esprit de retraite, saint Bruno l'esprit de silence, saint Dominique l'esprit de la prédication, saint François d'Assise l'esprit de la pauvreté évangélique, saint François de Paule l'esprit d'abstinence, saint Ignace le désir ardent de la gloire de Dieu, les justes la conservation de leur justice, les pécheurs l'esprit de componction, les pénitents la persévérance dans le bien, les ecclésiastiques la réformation de leurs mœurs, les religieux la fuite du monde, les séculiers la victoire de leurs passions, et tout le monde chrétien sa sanctification. Jugez donc, messieurs, de quel culte nous ne devons pas honorer cette sainte épine, puisqu'en perçant la tête du Fils de Dieu, elle en a fait couler un déluge de grâces avec les ruisseaux de son sang. O terre ingrate et stérile ! tu n'as plus sujet de te plaindre de la malédiction que la justice divine fulmina autrefois contre toi après le péché du premier homme, puisque les ronces et les épines que tu as produites pour couronner la tête d'un Dieu mourant, nous sont plus chères et plus précieuses que toutes les roses que tu avais produites dans le paradis terrestre pour couronner l'homme innocent. O buisson ardent et incombustible ! avec tes feux et tes flammes du milieu desquelles Dieu daigna autrefois parler à Moïse et lui promettre la délivrance de son peuple de la servitude d'Egypte, et de la cruauté de Pharaon, tu nous parais moins digne de respect que cet affreux buisson d'épines qui a formé la couronne de ce Dieu rédempteur, dont la mort nous a délivrés de la puissance du diable et de la servitude du péché. Tant il est vrai que si Jésus-Christ en qualité de roi des vertus a fait de la couronne d'épines la marque de sa royauté, et si en qualité de victime de nos péchés, il en a fait l'appareil de son sacrifice ; en qualité de vainqueur de ses ennemis il en a fait l'ornement de son triomphe. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Il n'y a point de chrétien si peu instruit des principes de sa religion, qui ne sache que le péché est le premier et le plus ancien ennemi de Dieu, puisque c'est par lui que le diable même, le monde et la chair sont devenus ses ennemis capitaux. Otez le péché de la volonté du diable ; c'est un ange, c'est un pur esprit, c'est la plus belle créature qui soit sortie des mains de Dieu, c'est son image, c'est le sceau de sa ressemblance, dit le prophète : *Signaculum similitudinis Dei* (*Ezech.*, XLVIII, 12). Otez le péché du monde, c'est-à-dire du cœur des hommes et des femmes, ce monde n'aura plus rien de criminel. Considérez ces deux premiers habitants du paradis terrestre : ils avaient été créés de Dieu, en grâce, en justice, en sainteté, les créatures n'étaient point contagieuses, elles n'avaient rien qui pût séparer l'homme d'avec Dieu, ni l'éloigner de sa dernière fin. On pouvait les aimer sans crime, on pouvait s'en servir sans déréglement, on aurait possédé de grandes richesses sans avarice, et l'on aurait joui des plus grands honneurs sans ambition ; parce que l'amour de ces honneurs et de ces richesses n'aurait pu engager le cœur de l'homme, au préjudice de l'amour du souverain bien. Enfin purifiez la chair de son premier péché, et rendez-lui sa première innocence, vous n'y trouverez rien qui soit indigne de son premier auteur ! Considérez-la dans sa première création, elle était parfaitement soumise à l'esprit, les sens servaient sans erreur et sans tromperie aux opérations de l'âme ; car prendre le mensonge pour la vérité, n'est point l'état de l'homme innocent, dit saint Augustin, c'est le châtiment de l'homme coupable, *non est natura instituti hominis, sed pœna damnati.* Cette chair donc n'était point encore embrasée du foyer de la concupiscence ; elle n'était point corrompue par le déréglement de ses passions ; ses appétits étaient calmes et tranquilles, l'amour, la haine, le désir, la fuite et les autres mouvements étaient réglés ; les plaisirs étaient licites, et les divertissements innocents ; en un mot, cette chair de l'homme fut le chef-d'œuvre de Dieu, car lorsque ce divin ouvrier forma le corps d'Adam avec le limon de la terre, il changea ce limon en chair, il donna à cette chair la figure humaine : *et toties honoratur quoties Dei manus patitur* : dit Tertullien (*Lib. de Resur. car.*, *cap.* 6), il lui fit un grand honneur en la façonnant de ses propres mains, en l'animant de son esprit, en la sanctifiant par sa grâce, et en la destinant pour l'élever un jour à sa divine alliance : d'où vient que le même Tertullien l'appelle : *Christi sororem* (*Ibid.*) : sœur et épouse de Jésus-Christ.

Il est donc vrai qu'avant le péché, l'ange, le monde et la chair n'avaient rien qui fût contraire ou injurieux à Dieu, c'étaient des ouvrages qui n'étaient pas indignes de l'ouvrier, puisqu'il les avait tous faits : *In ornamentum suæ majestatis* (*Idem*), pour servir d'ornement à sa majesté. Mais en même temps que le péché s'est trouvé dans l'ange, dans le monde et dans la chair, il a corrompu leur nature, et les a rendus les trois ennemis capitaux de Dieu, aussi bien que de l'homme. Or ces ennemis étaient si puissants et si redoutables qu'il a fallu un Homme-Dieu pour les vaincre et pour en triompher. Oui, messieurs, il a fallu que le Verbe divin se soit fait homme pour abattre l'orgueil du diable ; il a fallu qu'il soit venu au monde pour confondre la sagesse du monde ; et il a fallu qu'il se soit fait chair pour condamner les plaisirs de la chair. Tout le cours de sa vie et de sa passion a été une victoire continuelle sur ces trois ennemis : mais il faut avouer

que c'est particulièrement dans son couronnement d'épines qu'il a eu le plaisir de triompher, avant que de mourir, du diable, du monde et de la chair. Pour bien comprendre la pompe de ce triomphe, il faut remarquer que cette couronne d'épines avait été mise sur la tête du Fils de Dieu, comme un ornement d'opprobre, comme une marque de folie et comme un instrument de douleur. Qu'a fait ce vainqueur de ses ennemis et des nôtres? Il a fait servir ces trois choses à la pompe de son triomphe. Il a humilié l'orgueil du diable par cet ornement d'opprobre; il a confondu la sagesse du monde par cette marque de folie; il a condamné les plaisirs de la chair par cet instrument de douleur. Voyons, je vous prie, dans un détail succinct, tous ces combats, et toutes ces victoires.

Quant au démon, j'avoue que son orgueil fut terriblement humilié dans le ciel, lorsque, ayant voulu se rendre semblable à Dieu, et monter sur son trône, il en fut chassé comme un orgueilleux et précipité dans le fond de l'abîme comme un rebelle : *Detracta est ad inferos superbia tua* (*Isa.*, XIV, 11), lui dit le prophète en l'insultant après sa chute. Cette première humiliation n'ayant pu étouffer dans son cœur les sentiments de son orgueil, il entreprit de se dédommager sur la terre des pertes qu'il avait faites dans le ciel. Il suborna les peuples, il se fit élever un trône comme à un roi, et des autels comme à un dieu. Comme roi, il établit des lois, et se fit rendre obéissance; comme Dieu il établit une religion et se fit offrir des sacrifices. Mais le règne de ce faux roi, et la religion de ce faux dieu ayant duré trop longtemps, le Fils de Dieu est venu le combattre en personne, non pas avec toute la force de sa divinité, mais avec toutes les faiblesses de notre humanité. Or quand est-ce qu'il a brisé la tête à ce prince du monde et à ce dieu de la gentilité? sinon lorsque la sienne a été chargée d'une couronne d'épines comme d'un ornement d'opprobre et de confusion. Car, comme un contraire est chassé et vaincu par un autre contraire plus fort et plus violent, le Fils de Dieu ne pouvait pas mieux confondre cet esprit orgueilleux, ni le chasser de tout le monde avec une force plus invincible que par cet état d'humiliation et d'opprobre où il s'est soumis dans son couronnement d'épines : c'est ce qu'il nous avait promis lui-même en parlant de sa passion : *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (*Joan.*, XII, 21) : c'est maintenant que le monde va être jugé; c'est maintenant que le prince du monde va être chassé de son empire.

Mais, comme ce triomphe avait été obscur et caché aux yeux des Juifs pendant la passion de ce divin Sauveur, il fut représenté quelque temps après à saint Jean avec toute sa pompe et sa magnificence. Le ciel ayant été ouvert, je vis paraître, dit-il, un cavalier monté sur un cheval blanc : ce cavalier s'appelait le fidèle, le véritable, le Verbe de Dieu : *Verbum Dei* : dont les jugements et les guerres sont justes : *Cum justitia judicat et pugnat* (*Apoc.*, XIX, 11 *et seqq.*); son équipage était magnifique, il avait la mine guerrière et le port majestueux; ses yeux étaient ardents comme des flammes de feu; il portait plusieurs diadèmes sur sa tête; il était vêtu d'une robe teinte de sang; on voyait sortir de sa bouche une épée tranchante des deux côtés, et il portait écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Que vous semble, messieurs, de ce portrait que saint Jean vient de faire en termes figurés? n'est-ce pas celui de Jésus-Christ dans sa passion? qui est-ce qui ose s'appeler le Verbe de Dieu, que lui seul? qui est le conquérant dont les guerres sont aussi justes que les jugements, sinon Jésus-Christ seul, qui est le guerrier dont les vêtements ont été teints de son sang dans le combat? sinon Jésus-Christ dans sa passion. Quel est le prince qui a droit de porter le titre glorieux de Roi des rois, et de Seigneur des seigneurs, sinon Jésus-Christ, puisqu'il est le dispensateur des couronnes et le maître de tous les royaumes? Et qui est l'empereur qui a jamais porté sur sa tête plusieurs diadèmes? *In capite ejus diademata multa*, sinon Jésus-Christ, à qui toute la puissance a été donnée dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, sur les anges, sur les hommes et sur les démons. Or, il y a apparence qu'entre toutes ces couronnes, celle d'épines n'était pas des moins éclatantes, car, comme il devait faire de sa croix le trône de sa royauté, il était juste qu'il fît de sa couronne d'épines l'ornement de son triomphe : *Per spinas suscepit diadema claritatis*, dit Théodoret : c'est par cette couronne d'épines, que ce vainqueur a mérité une couronne de gloire; puisque, après avoir humilié l'orgueil du diable par cet ornement d'opprobre, il a confondu la fausse sagesse du monde par cette marque de folie.

Il faut qu'il y ait quelque chose de bien odieux dans la sagesse du monde, puisque Dieu menace par un prophète, qu'il la confondra un jour, et qu'il la fera périr : *Miraculo grandi et stupendo* (*Isa.*, XXI, 14), par un prodige inouï qui surprendra tout le monde. Or, quel est ce prodige par lequel Dieu a confondu la sagesse du siècle et la prudence de la chair, sinon la folie de la croix et de la passion de son Fils? En effet, messieurs, je ne trouve rien de plus surprenant dans toutes les œuvres de Dieu, que de voir Jésus-Christ, qui est la sagesse éternelle de son Père, traité comme un fou et insensé dans le cours de sa passion. C'est le sujet d'une profonde méditation de saint Bonaventure. Ce savant et dévot cardinal dit qu'Hérode, indigné de l'obstination du silence de ce divin Sauveur, se persuada que tout ce que la renommée avait publié de l'excellence de sa doctrine et de la grandeur de ses miracles, n'était qu'un bruit de ville et que des contes d'une populace entêtée et prévenue en sa faveur, se moqua de lui : *Sprevit illum tanquam impotentem, quia signum non fecit; tanquam ignorantem, quia Verbum non respondit; tanquam stolidum, quia contra accu-*

santes se non defendit : Ce prince, piqué de rage et de dépit, se moqua de Jésus-Christ comme d'un faux prophète, faible et impuissant, puisqu'il n'avait pu faire aucun miracle; il s'en moqua comme d'un idiot et d'un ignorant, puisqu'il n'avait su lui répondre une seule parole; enfin il se moqua de lui comme d'un homme stupide et insensé, puisqu'il ne savait rien dire pour se défendre contre ses accusateurs. Ah! mesdames, Hérode pouvait-il faire plus d'outrages à Jésus-Christ, c'est-à-dire à celui qui est la puissance de Dieu, que de l'accuser de faiblesse? à celui qui est son Verbe, que de l'accuser d'ignorance? et à celui qui est sa sagesse, que de l'accuser de folie? C'est pourtant ce qu'a fait Hérode, et afin de donner au public une marque visible de sa folie, il le fait revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate comme un stupide, une bête ou un insensé. Ce jugement rendu contre Jésus-Christ à la cour d'Hérode, fut bientôt confirmé dans le palais de Pilate : car ce vrai roi des Juifs y fut fouetté, habillé et couronné comme un roi visionnaire, dont l'imagination troublée lui avait fait affecter le royaume d'Israël.

Cependant c'est ici où toute la sagesse de Jérusalem, de Rome et d'Athènes, c'est-à-dire des Juifs, des Grecs et des Romains a été confondue. Car Dieu, voyant que le monde avec la sagesse humaine, ne l'avait point reconnu dans les ouvrages de sa sagesse divine : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (I *Cor.*, I, 21), il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui. Qu'y avait-il, en effet, de plus fou et de plus extravagant selon le jugement humain, que de croire et de prêcher que Dieu s'était fait homme, et que ce Dieu fait homme, s'était laissé fouetter, couronner d'épines et pendre à une croix par la cruauté des hommes, pour le salut de ces mêmes hommes? il est constant, néanmoins, que toute la passion du Fils de Dieu qui a paru une grande folie à la sagesse du monde, a été dans la vérité, le ministère de la plus profonde sagesse de Dieu. Quelle plus grande sagesse, que de sauver les hommes par ce qui semblait devoir faire périr tous les hommes? et quelle plus grande sagesse de glorifier Jésus-Christ par ce qui le devait déshonorer, de tirer sa gloire de son ignominie, et son triomphe de sa mort? Quelle plus admirable sagesse que de sauver les hommes par les mêmes choses par lesquelles ils méritaient de périr? Tous les hommes étaient déjà perdus par le péché de nos premiers parents, et méritaient la damnation éternelle; ne semble-t-il pas qu'ils devaient encore tous périr par le péché des Juifs? néanmoins, la justice divine qui leur a imputé le péché d'Adam, parce que leur volonté était renfermée dans la sienne, ne leur a pas imputé le crime des Juifs, parce qu'ils n'y ont point consenti, ni par leur propre volonté, ni par une volonté étrangère. Qu'a donc fait la sagesse divine pour préserver les hommes de ce naufrage universel, et de cette damnation éternelle? Elle s'est servie fort ingénieusement de la faute d'Adam et du crime des Juifs. Elle s'est servie de la faute d'Adam, comme de cause ou d'occasion à la venue du Rédempteur; et elle s'est servie du crime des Juifs pour répandre le prix de la rédemption. Et par conséquent Jésus-Christ, couronné d'épines et crucifié sur le Calvaire, a confondu la sagesse humaine en sauvant les hommes par la folie de sa croix, de ses épines et de toutes les ignominies de sa mort et de sa passion, plutôt que par une voie de grandeur et de puissance. Ainsi, cette couronne d'épines est le véritable ornement du triomphe de ce vainqueur du monde, et de ce destructeur de sa fausse sagesse. Voilà pourquoi ce divin Sauveur, animant un jour ses apôtres à combattre le monde avec courage, et à souffrir ses persécutions avec fermeté, il leur dit : *Confidite, ego vici mundum* (*Joan.*, XVI, 33) : ayez confiance, il vous sera facile de vaincre le monde, puisque je l'ai déjà vaincu. Leçon admirable! par laquelle Jésus-Christ nous apprend par ses exemples aussi bien que par ses paroles à nous moquer de la fausse sagesse du monde : c'est ce que nous ferons, si nous méprisons tout ce que le monde estime, et si nous estimons tout ce qu'il méprise (I *Cor.*, I, 18 *et seqq.*). Le monde fuit les épines, nous les devons préférer aux roses; le monde abhorre les souffrances, nous les devons aimer; le monde craint les humiliations, nous les devons estimer; le monde cherche l'honneur, nous le devons fuir; car il est écrit que la croix est réputée folie par ceux qui se damnent, mais quelle est la force et la puissance de Dieu pour ceux qui se sauvent; ce qui est folie dans l'opinion des hommes, est sagesse devant Dieu; et ce qui est sagesse dans l'estime des hommes, est une vraie folie au jugement de Dieu. Révérons donc cette couronne d'épines de Jésus-Christ comme l'ornement de son triomphe, puisque c'est par ce diadème d'ignominie qu'il a humilié l'orgueil du diable; que c'est par cette marque de folie qu'il a confondu la sagesse du monde; et que c'est par cet instrument de douleur qu'il a condamné les plaisirs de la chair.

Pourquoi pensez-vous, messieurs, que saint Jean parlant du mystère de l'incarnation, nous explique son accomplissement avec ces paroles : *Verbum caro factum est* (*Joan.*, I, 14), le Verbe a été fait chair? il me semble que cet évangéliste aurait parlé plus régulièrement, s'il avait dit, que le Verbe s'était fait homme : parce que le mot d'homme signifie le composé entier de l'âme et du corps, et que la foi nous enseigne que le Verbe a uni l'une et l'autre de ses parties à sa divine personne. Ou si cet écrivain sacré ne voulait parler que de l'une des parties qui composent l'homme, ne se serait-il pas expliqué d'une manière plus juste et plus régulière, s'il avait dit que le Verbe s'était fait âme raisonnable? car il est certain que l'âme est la plus noble partie du composé : elle est une substance spirituelle

et immortelle, et la chair n'est qu'une substance matérielle et corruptible. Cependant ce disciple bien-aimé qui nous a expliqué d'une manière si haute et si sublime la génération éternelle du Verbe, a cru ne nous pas expliquer d'une manière basse et indigne la génération temporelle, lorsqu'il nous a dit : *Verbum caro factum est :* le Verbe a été fait chair. Les Pères nous donnent plusieurs raisons de convenance pour justifier cette expression de saint Jean. Pour moi, messieurs, j'estime que ce saint évangéliste a parlé de la sorte, pour nous marquer les deux effets particuliers que le Verbe divin devait produire en notre chair : savoir, de laver ses impuretés par son sang, et de condamner ses plaisirs par ses douleurs, il a produit l'un et l'autre de ces effets dans sa passion. Que de sang n'a-t-il pas répandu pour laver les ordures de cette chair? que de douleurs n'a-t-il pas souffertes pour condamner ses plaisirs?

Hélas! mesdames, contemplez Jésus-Christ couronné d'épines, vous verrez que c'est avec raison que saint Cyprien appelle ce couronnement un mystère de douleur : *mysterium doloris;* chaque partie du corps du Fils de Dieu a eu son tourment et sa douleur particulière, mais l'on peut dire que comme tous les sens du corps sont renfermés dans la tête, aussi toutes les douleurs ont été réunies dans ce chef adorable; parce que c'est de là que les nerfs et les esprits animaux tirent leur origine, et que ce sont ces esprits et ces nerfs qui portent le sentiment par tout le corps. C'est donc avec raison que l'Eglise fait dire à Jésus-Christ souffrant ces paroles que le prophète a fait dire à Jérusalem désolée : ô vous tous qui passez par le chemin : *attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (*Thren.*, I, 12) : considérez et voyez s'il y a une douleur comparable à la mienne; mais jugez en même temps, messieurs, s'il pouvait condamner plus hautement les plaisirs de la chair, le luxe et la vanité des ornements de la tête dans les hommes chrétiens et dans les femmes chrétiennes, qu'il les a condamnés par la couronne d'épines, cruel instrument d'ignominie et de douleur. En effet, qu'y a-t-il de plus honteux et de plus condamnable que de voir sous un chef couronné d'épines et accablé de souffrances, des membres couronnés de fleurs, et noyés dans les délices.

Ça, confrontez, je vous prie, vos têtes avec celle de Jésus-Christ; si tant est que vous ayez l'effronterie de soutenir cette confrontation. Peut-on voir un visage plus défiguré par des plaies, des contusions et des meurtrissures? Peut-on voir des cheveux dans un plus grand désordre, et d'où le sang coule de tous côtés? Peut-on voir une tête capable de donner plus d'horreur, par les épines qui la pénètrent et par les douleurs qu'elle souffre? Voyez maintenant la tête de ce jeune homme, honteux des cheveux que la nature lui avait donnés, il a emprunté ceux d'une tête étrangère, d'une tête infâme, de la tête d'un scélérat, et peut-être d'un damné pour se faire une perruque : *Exuvias alieni capitis forsitan immundi, forsitan nocentis et gehennæ destinati* (*Tertull.*, *lib.* II *de Cult. fam.*, *cap.* 7). O le bel ornement pour la tête du chrétien! croyez-vous que Jésus-Christ le reconnaisse en cet état pour membre de son corps? pour moi, je n'en crois rien. Voyez la tête de cette femme qui entre à l'Eglise! Y voit-on un vestige de piété, de modestie, de religion; tout y est faux, tout y est fardé, rien de naturel dans le teint, dans les cheveux, dans la couleur, dans la taille; elle est parée et habillée de toutes pièces étrangères et rapportées et je ne vois rien dans ses habits et dans sa personne qui ne ressente une comédienne ou une païenne. *Omnia ista damnatæ et mortuæ mulieris impedimenta sunt quasi ad pompam funeris constituta* (*Idem*, *lib.* I *de Hab. mul.*, *cap.* 1 :) Tous ces ornements vains et superflus sont les caractères d'une femme morte à la grâce et déjà condamnée au jugement de Dieu, et je ne regarde ses habits, sa parure et ses rubans que comme les tristes ornements de sa pompe funèbre et de sa mort dans le péché.

Oh! que les chrétiens des premiers siècles de l'Eglise avaient bien d'autres pensées que ceux des derniers temps! On voyait la pureté de leurs âmes paraître par un sacré rejaillissement jusque dans la modestie de leurs habits; ou s'ils se glorifiaient quelquefois d'être habillés d'une manière superbe et magnifique, c'est lors qu'on les revêtait d'une chemise ensoufrée pour les brûler publiquement. Ecoutez leur langage chez Tertullien : *Hic est habitus victoriæ nostræ, hæc palmata vestis, tali curru triumphamus* (*Apolog.*, *cap.* 30) : Voilà, disaient-ils, nos habits de pompe et de cérémonie! ces fagots dont on nous couvre sont les palmes et les lauriers dont on nous couronne, et nous montons sur ces bûchers comme sur nos chars de triomphe. C'est à ce langage et c'est à cette espèce d'ornement qu'on reconnaît le véritable chrétien et le véritable martyr de Jésus-Christ. Mais voici le langage auquel on reconnaît le libertin, l'athée et le réprouvé : *Coronemus nos rosis* (*Sap.*, II, 8). Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent, et laissons partout des marques de notre intempérance, de nos excès et de nos débauches. A Dieu ne plaise, messieurs, que nous ayons des sentiments si impies et des résolutions si désespérées. L'Evangile que nous professons nous enseigne d'autres maximes à suivre, il ne nous prêche autre chose que la mort et la mortification de la chair et de ses concupiscences, et l'Apôtre n'a-t-il pas dit : Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez (*Rom.*, VIII, 13). Jésus-Christ même vous en a donné l'exemple, il n'a pris notre chair dans le sein de la Vierge que pour la voir crucifiée sur le Calvaire; il n'a été déclaré le chef des anges et des hommes, de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante, qu'à condition qu'il serait couronné d'épines, avant que d'être couronné de gloire. Vous ne serez déclarés membres de son corps

qu'à cette condition; les épines nous sont dues en ce monde, les roses ne sont réservées que pour le ciel. Choisissons donc la couronne d'épines de Jésus-Christ pour notre partage en cette vie; si d'un côté elle fait notre tourment, elle fera de l'autre notre plus grand honneur et nos plus innocentes délices : *Justis floret ad ornatum*, dit saint Jérôme, *peccatoribus præbet spinas ad configendum* (*Comm. in Psal.* LVII). Elle produit des fleurs pour couronner les têtes des justes, et elle porte des épines pour percer le cœur des pécheurs.

O Rome idolâtre de la gloire de tes empereurs! que sont devenues maintenant ces branches de chêne, chargées de feuilles et de glands dont tu couronnais autrefois la tête de celui qui avait sauvé la vie à l'un de tes citoyens? elles sont flétries ou elles ont servi de nourriture aux pourceaux. Qu'est devenue cette herbe de gramen dont tu couronnais la tête des libérateurs de tes villes, qui battaient les ennemis et faisaient lever les siéges? Elle n'est plus que du foin (*Plin.*, *lib.* XVI, *c.* 4, *et lib.* XXII, *c.* 3 *et* 6). Que sont devenues ces branches de laurier dont tu ornais les portes du Capitole et dont tu couronnais la tête de tes Scipions, de tes César et de tes Pompée au jour de leur triomphe? Ils sont flétris, ces lauriers, et ils ne les ont pu garantir du foudre (*Senec.*, *lib. de Clem. cap.* 26). Mais pour vous, ô épine précieuse! qui avez couronné la tête du vainqueur du diable, du monde et de la chair, et qui avez été consacrée par son sang adorable? Qu'êtes-vous devenue depuis près de dix-sept siècles que vous avez été séparée de votre branche et de votre tronc; ô miracle de la providence divine! le sang de l'Agneau dont vous paraissez encore teinte, a été une divine rosée qui vous a conservée belle et florissante jusqu'à ce jour. Après avoir paru autrefois un instrument de douleur et d'ignominie à toute la Judée, vous êtes devenue maintenant un objet d'amour et de vénération à tout le Dauphiné. Quelle obligation n'avons-nous pas à cette divine Providence du soin qu'elle a pris de vous faire passer de Jérusalem à Grenoble; de la montagne du Calvaire, qui était une montagne d'horreur et de supplice, à Montfleury qui est une montagne florissante en vertus et en sainteté; et des mains de Madeleine en celles de ces dames religieuses autant recommandables par leur piété, qu'illustres par leur naissance? O sainte épine! qui avez servi autrefois à la cruauté des Juifs pour tourmenter le Fils de Dieu, servez maintenant à la dévotion des chrétiens pour honorer ce divin Rédempteur; et puisqu'en lui perçant la tête vous avez fait couler avec son sang les richesses de sa grâce et le prix de notre rédemption, pénétrez maintenant notre âme d'une sincère douleur de nos offenses, et faites couler par nos yeux le plus pur sang de notre cœur. Allons donc, chrétiens, nous prosterner aux pieds de cet autel, mais allons-y, dit Tertullien, pour y présenter à Jésus-Christ une tête semblable à celle qu'il a offerte à son Père pour apaiser sa colère et pour expier nos péchés : *Tale caput ei repende, quale suum pro tuo obtulit, ut nec floribus coroneris, si spinis non potes* (*Lib. de Coron. mil.*, *cap.* 14). Sacrifions notre tête à sa gloire, comme il a sacrifié la sienne pour notre salut, mais pour faire que notre sacrifice soit en quelque façon semblable au sien, offrons-lui des têtes sinon couronnées d'épines, au moins couvertes de cendres et jamais ornées de fleurs. C'est par ce moyen qu'il deviendra lui-même notre couronne de gloire dans le ciel, selon la promesse qu'il nous en a faite par un prophète : En ce jour-là, dit Isaïe, le Seigneur des armées, *Erit corona gloriæ et sertum exultationis residuo populi sui* (*cap.* XXVIII, 5), sera une couronne de gloire et comme un bouquet de fleurs à son peuple. Quel sujet de joie qu'un Dieu qui n'a été couronné que d'épines par les hommes, veuille être lui-même une couronne de gloire immortelle pour récompenser ces mêmes hommes? Nous ne pouvions pas porter notre ambition plus haut, et lui-même ne pouvait pas pousser sa magnificence plus loin; rendons-nous dignes de cet honneur, et souvenons-nous qu'il faut combattre jusqu'à la fin, qu'il faut vaincre tous nos ennemis, et que la couronne ne se donne qu'après la victoire. Je vous la souhaite au nom, etc. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DU BIENHEUREUX FÉLIX DE CANTALICE, RELIGIEUX CAPUCIN.

Quæsivit Dominus sibi virum juxta cor suum.

Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur. (I *Rois*, *ch.* XIII.)

Après que Samuel eut prononcé à Saül l'arrêt de sa réprobation, et qu'il lui eut déclaré que, pour châtiment de sa désobéissance, il ne régnerait plus en Israël; ce prophète lui fit ensuite le portrait de celui qui devait être le successeur de sa couronne, en lui disant que Dieu s'était cherché un homme selon son cœur, qui serait fidèle à accomplir toutes ses volontés. Il me semble, messieurs, que le Saint-Esprit ne pouvait rien dire de plus grand à la gloire de David, ni faire un plus excellent panégyrique en moins de paroles, qu'en disant que ce prince serait un homme selon le cœur de Dieu : *Quæsivit sibi Dominus virum juxta cor suum.* Car remarquez, s'il vous plaît, qu'il y a une grande différence entre ces deux choses : être selon la connaissance de Dieu, et être selon le cœur de Dieu; le premier homme créé dans la grâce et dans la justice était tout ensemble, et selon la connaissance et selon le cœur de Dieu. Il était selon la connaissance de Dieu, parce qu'il était conforme à l'idée qu'il avait conçue de toute éternité dans son entendement divin, de produire cet homme comme l'image vivante de ses perfections, comme l'accomplissement des créatures, et comme le dernier ornement de l'univers. Cet homme était aussi selon le cœur

de Dieu, parce qu'étant rempli de grâce et de sagesse, il était la gloire de son auteur, le chef-d'œuvre de sa puissance et l'objet de son amour. Mais en même temps que cet homme fut tombé dans le péché, il se fit un grand changement dans sa personne : il continua toujours d'être selon la connaissance de Dieu, mais il cessa d'être selon son cœur; il fut toujours l'objet de la connaissance de Dieu, mais il ne fut plus l'objet de son amour. L'entendement de Dieu connaît toujours le bien et le mal, les justes et les impies, mais son cœur ne peut aimer que le bien, et ne se peut plaire que dans les justes. Et quoiqu'il déclare quelquefois dans l'Ecriture, qu'il ne connaît point les pécheurs, et qu'il les rejette de lui par un *Nescio vos* (*Matth.*, XXV, 12), comme les vierges folles de l'Evangile; cela ne se doit entendre que d'une science d'approbation, ou d'une connaissance amoureuse qui est selon son cœur. Cette science du cœur de Dieu est si incorruptible qu'il déclare, par un autre prophète, que si le juste se détourne de la justice, et commet l'iniquité ; il ne se souviendra plus ni de sa justice ni de ses bonnes œuvres, ni ne sera plus selon son cœur. Mais il ajoute aussi pour nous consoler de nos chutes et de nos faiblesses, que si l'impie fait pénitence de ses péchés, et se retire de la voie de l'injustice, il oubliera ses iniquités, il vivra et ne mourra point, il rentrera dans ses bonnes grâces, et redeviendra selon son cœur (*Ezech.*, XXVIII, 21, 24). David a fait l'expérience de l'un et de l'autre de ces états. Heureux berger, vainqueur des ours, des lions et des géants, et qui, dans cet état d'humilité et de bassesse, fut toujours selon le cœur de Dieu. Roi infortuné, vaincu par ses propres passions, et qui, dans un état de grandeur, de prospérité, s'oublia de lui-même, puisqu'ayant donné son cœur à Bethsabée, il cessa d'être selon le cœur du Seigneur. Heureux berger, et mille fois encore plus heureux en effet que de nom, frère Félix de Cantalice, puisque Dieu l'alla chercher dans la campagne lorsqu'il menait une vie champêtre, et gardait les troupeaux, et il le choisit comme un homme qui était selon son cœur, non pas pour en faire un grand roi, dans le monde, comme David, mais pour en faire un grand saint dans sa religion, et pour retracer en sa personne une image de la simplicité et de l'innocence de ces bons pasteurs qui furent les premiers adorateurs de Jésus-Christ dans sa crèche : *Quæsivit sibi Dominus virum juxta cor suum;* c'est ce que vous verrez dans son panégyrique; mais demandons auparavant les lumières du Saint-Esprit par les intercessions de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Lorsque je considère toutes les œuvres que Dieu a faites hors de lui-même, j'en remarque de quatre sortes qui portent toutes de différents caractères de la grandeur et de la majesté de l'ouvrier; il a fait des œuvres de puissance, des œuvres de miséricorde, des œuvres de magnificence et des œuvres de justice. Les œuvres de puissance sont celles qu'il a produites dans l'ordre de la nature; les œuvres de miséricorde sont celles qu'il a produites dans l'ordre de la grâce; les œuvres de magnificence sont celles qu'il a produites dans l'ordre de la gloire; les œuvres de justice sont celles qu'il a produites dans l'ordre de la réprobation. Or, il faut savoir que dans les œuvres de puissance, de miséricorde et de magnificence qu'il a produites hors de lui-même, il a agi selon son cœur. Mais on peut dire que dans celles de justice, il a agi comme par force, et contre les inclinations de son cœur. Considérez, je vous prie, de quelle manière il s'est comporté dans la création du monde qui est le chef-d'œuvre de sa puissance ; vous verrez qu'il a agi selon les mouvements de son cœur, parce que toutes les créatures qu'il a tirées du néant, sont autant de participations de son être et d'écoulements de sa bonté : voilà pourquoi Moïse dit qu'il les considéra toutes avec complaisance, et qu'il leur donna son approbation : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (*Genes.*, I, 31). Si vous considérez Dieu dans la redemption du monde, dans l'établissement de l'Eglise, dans la vocation des gentils, dans la prédestination des anges et des hommes, qui sont les grands ouvrages de sa grâce et de sa miséricorde ; vous verrez qu'il les a produits selon l'inclination de sa nature et selon le penchant de son cœur; parce que, dit saint Léon, sa nature est la bonté même, sa volonté n'est point distincte de sa puissance, et son propre ouvrage est miséricorde : *Deus cujus natura bonitas, cujus voluntas potentia, cujus opus misericordia est* (*Serm.* 2 *de Nativ. dom.*). La raison est que le bien étant communicable de sa propre nature, et Dieu étant le souverain bien des créatures raisonnables, il a pris plaisir de se communiquer à elles d'une manière souveraine selon leur capacité (*Jacob.*, I, 5). C'est, si je ne me trompe, la pensée d'un apôtre quand il a dit : *Dat omnibus affluenter, et non improperat* (*Rom.*, XI, 29) : Dieu donne à tous libéralement et avec abondance, sans reprocher les grâces qu'il donne, et sans se repentir du bien qu'il fait. Si vous considérez Dieu dans les récompenses qu'il distribue aux bienheureux dans le ciel, qui est proprement une œuvre de gloire et de magnificence, vous verrez qu'il agit en cela selon son cœur, car comme il ne se laisse jamais vaincre par un bienfait, les couronnes qu'il distribue aux élus surpassent non-seulement leur mérite, mais encore leur espérance. En effet, il est écrit que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point ouï, et que l'esprit de l'homme n'a jamais pu concevoir une idée des grands biens que Dieu a préparés à ses amis. Et qu'est-ce que Dieu, demande saint Bernard, sinon une volonté toute puissante et infinie, une vertu libérale et bienfaisante, une raison infaillible et immuable, et enfin le bien immense et souverain qui a produit des créatures pour se communiquer à elles, qui leur a donné un désir infini de l'aimer et de le connaître, et une capacité infinie pour le posséder et pour le

contenir : *Quid est Deus? voluntas omnipotens, benevolentissima virtus, incommutabilis ratio, summa beatitudo creans mentes ad se participandum, alliciens ad appetendum, dilatans ad capiendum* (*Lib.* V *de Considerat.*, *cap.* 11) ; mais si vous considérez Dieu dans ses œuvres de justice, c'est-à-dire dans la réprobation des pécheurs, dans le châtiment des impies en ce monde et dans le supplice des damnés en enfer ; vous verrez que non-seulement, il n'agit point selon son cœur, mais qu'au contraire il agit par force et contre toutes les inclinations de sa volonté, car comme sa nature n'est que bonté, il faut qu'il change, en quelque façon, de nature, lorsqu'il est contraint de nous faire du mal. Voilà pourquoi il faut dire que Dieu se glorifie bien diversement dans les œuvres de justice, et dans celles de sa puissance, de sa miséricorde et de sa magnificence; dans les œuvres de sa justice il se glorifie par l'abandon, par la destruction, par la perte des pécheurs : *Scient Ægyptii*, dit-il, *quia ego sum Dominus cum glorificatus fuero in Pharaone* (*Exod.*, XIV, 18) : les Egyptiens connaîtront que je suis le Seigneur lorsque je serai glorifié dans la mort de Pharaon, et dans la perte de son armée. Mais dans les ouvrages de sa puissance, de sa miséricorde et de sa magnificence, il se glorifie dans les grâces, dans les vertus et dans les dons extraordinaires qu'il communique aux élus pour les élever à un état tout divin, et pour les rendre semblables à lui-même.

Il ne faut pas néanmoins s'étonner de cette libéralité de Dieu envers ses amis, c'est qu'en ces rencontres où il trouve des hommes selon son cœur, il agit selon toutes les inclinations de ce même cœur, en sorte que quand le cœur de Dieu ne trouve point d'obstacle au penchant qu'il a de faire du bien, et que le cœur du juste n'en met point à la capacité qu'il a d'en recevoir, de là il arrive qu'il se fait une mutuelle transfusion du cœur de Dieu dans celui du juste, et du cœur du juste dans celui de Dieu , et que toutes les grâces, les dons, les vertus et les perfections de l'un sont les grâces, les vertus et les perfections de l'autre; ainsi l'on peut dire avec vérité de Dieu et de l'homme juste, ce que saint Chrysologue a dit de Dieu et du pauvre : *Aut Deus in se transfudit pauperem, aut se in pauperem transfudit Deus* (*Ser.* 14 *de eleemos.*) : Ou Dieu s'est transformé dans le pauvre, ou il a transformé le pauvre en soi. C'est ce mystère, messieurs, qui s'est accompli en la personne du pauvre et bienheureux frère Félix de Cantalice. Comme il était un homme selon le cœur de Dieu, Dieu a pris plaisir d'exprimer en lui trois de ses divines perfections , savoir : sa simplicité, sa providence et son amour; il l'a rendu l'image de sa simplicité, l'économe de sa providence, et la victime de son amour ; il l'a rendu l'image de sa simplicité par la pureté de ses mœurs, il l'a rendu l'économe de sa providence par les fonctions de son office, il l'a rendu la victime de son amour par la haine de lui-même : voilà les trois parties de ce panégyrique.

PREMIER POINT.

Je dis, messieurs, que le bienheureux Félix de Cantalice a été un homme vraiment selon le cœur de Dieu, puisqu'il a été une image vivante de sa simplicité par la pureté de ses mœurs. Entre toutes les perfections qui nous font concevoir une idée plus claire, plus distincte et plus excellente de la nature de Dieu, saint Bernard donne le premier rang à sa simplicité : *Deus purus, simplex, integer, perfectus* (*Lib.* V *de Consider. cap.* 7). Dieu, dit-il, est un être pur, simple, entier, parfait, toujours semblable à lui-même, qui n'emprunte rien des temps, des lieux ni des créatures, qui produit, qui divise, qui multiplie, qui change toutes choses sans se diviser, sans se multiplier et sans jamais changer lui-même, mais qui demeure toujours invariable dans la très-simple unité de son être, c'est-à-dire un et non pas uni : *Unum et non unitum*; or, si vous me demandez qu'est-ce que cette simplicité, je vous répondrai avec l'Orateur romain, que c'est une perfection par laquelle une chose est sans composition de parties et sans aucun mélange de qualités distinctes et différentes qui fassent un tout par leur assemblage et par leur union : *Simplex animi natura non habet quicquam admistum dispar sui, atque dissimile* (*Cicero, lib. de Senect.*). Cette simplicité peut être considérée en Dieu dans Jésus-Christ et dans les saints; on la peut considérer comme incréée en Dieu , comme incarnée en Jésus-Christ, comme participée dans les saints. La simplicité incréée est un attribut par lequel je me représente Dieu sous l'idée d'un être ou d'un acte très-pur, qui ne souffre aucune composition ni de matière et de forme, ni de genre et de différence, ni d'acte et de puissance, ni de substance et d'accidents, ni de parties et de tout, ni d'essence et d'existence, ni de nature et de suppôt. Mais je vois, par un simple regard, toutes sortes de perfections rassemblées dans la très-simple unité de sa nature : c'est contre l'erreur des hérétiques anthropomorphites, qui ont cru que Dieu avait un corps et que c'était sur cette idée grossière et sur cet exemplaire matériel que Dieu avait formé l'homme à son image et à sa ressemblance. Mais saint Bernard, défendant la simplicité de Dieu contre ce blasphème , dit savamment : *Deus meus non constat partibus, ut corpus; non affectibus distat ut anima, non formis substat ut omne quod factum est* (*Lib. de Consid. cap.* 7). Le Dieu que j'adore n'est point composé de parties comme le corps, il n'a ni tête, ni bras, ni pieds, ni mains, et si l'Ecriture lui en attribue quelquefois, ce n'est que par métaphore pour nous représenter ses divines perfections. Ce Dieu n'est pas non plus divisé de lui-même par la contrariété des passions, comme notre âme, et il ne reçoit point de formes différentes et étrangères comme la matière des composés physiques.

Si Dieu est un être simple dans sa nature, il n'est pas moins simple dans ses connaissances, il sait tout, il voit tout, il pénètre tout par un simple regard et connaît toutes

choses, les présentes, les passées et les futures, et rien ne se peut dérober à sa vue. S'il est simple dans sa connaissance, il l'est aussi dans ses intentions, puisqu'il ne peut agir que pour une seule et unique fin, qui n'est autre que lui-même; enfin il est simple dans ses paroles, puisqu'il n'a parlé qu'une seule fois dans l'éternité, et qu'il n'a prononcé qu'une seule et simple parole, qui est son Verbe : *Semel locutus est Deus* (*Psal.* XVI, 12); et quoique dans la création du monde il nous ait parlé par la voix d'une infinité de créatures, ce n'a été, dit le cardinal de Cusa, que pour nous faire comprendre, par la variété de ces voix, la simplicité de son Verbe et l'admirable fécondité de sa simple parole : *Ut in tali varietate melius Verbi simplicitas, et simplicitatis fœcunditas explicetur* (*Lib.* VIII *excitat. serm. multifarie*).

Mais comme cette simplicité incréée de Dieu n'était bien connue qu'aux anges, voyons comme elle s'est incarnée en Jésus-Christ pour se faire connaître aux hommes. Vous savez, mes frères, que dans le mystère de l'Incarnation il s'est fait entre Dieu et l'homme une mutuelle communication d'idiomes et de propriétés, et que c'est en vertu de cette communication que nous disons que comme Dieu s'est rendu faible, infirme et mortel comme l'homme, l'homme réciproquement est devenu tout-puissant, immortel et simple comme Dieu; et quoique le Verbe divin ait épousé notre nature, il est pourtant demeuré dans son unité et dans sa simplicité, c'est-à-dire *un* et *simple*, non pas par le mélange ou la confusion des deux substances, divine et humaine, mais par l'unité du suppôt divin. En effet, si vous considérez avec attention toute la conduite du Fils de Dieu, vous verrez reluire cette divine et admirable simplicité dans son naturel, dans ses paroles et dans ses œuvres. Comme il était venu au monde pour détruire les œuvres du diable, il ne pouvait pas mieux réussir dans son entreprise qu'en combattant ses ruses par sa simplicité. Voilà pourquoi Tertullien, faisant une opposition de l'esprit du diable avec celui de Jésus-Christ, nous représente celui-là sous la figure du serpent, qui est un animal rusé, et celui-ci sous la figure d'une colombe, qui est un animal fort simple : *Christum columba demonstrare solita est, serpens vero tentare* (*Lib. adv. Valent. cap.* 2). La colombe, dit cet auteur, a toujours été la figure de Jésus-Christ, dont l'esprit est droit et sincère, et le serpent a été le symbole du diable, qui est un esprit malin et trompeur. *Illa a primordio divinæ pacis præco, ille a primordio divinæ imaginis prædo* : la colombe fut l'ambassadrice de la paix après le déluge, le serpent fut le larron de l'image de Dieu dans l'homme après sa création. Mais cette simple et innocente colombe a brisé la tête du serpent et a réparé l'image de Dieu dans l'homme, en lui apprenant à le chercher dans la simplicité du cœur.

Si la simplicité a été le propre caractère de l'esprit de Jésus-Christ, elle a été aussi le propre caractère de ses paroles; ses discours étaient sans fard, sans déguisement, sans artifice, c'est la confession même qu'en firent ses plus grands ennemis, lorsqu'ils lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes sincère et véritable et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à la qualité des personnes (*Math.* XXII, 16). A-t-il jamais trompé les Juifs? N'a-t-il pas toujours dit la vérité aux scribes, aux pharisiens, aux princes des prêtres et à Caïphe même, quoiqu'il connût bien que sa sincérité lui coûterait la vie? Mais ne vous en étonnez pas, c'est qu'il avait reçu de son Père cette simplicité dans ses paroles comme un attribut de sa divinité. C'est pour cela aussi que le Sage nous assure que ses entretretiens les plus familiers ne sont qu'avec les simples et les humbles de cœur : *Cum simplicibus sermocinatio ejus* (*Prov.* III, 32). En effet, si le Verbe fait chair veut que les anges annoncent sa naissance aux Juifs, il ordonne à ces esprits bienheureux d'en donner les premières nouvelles non pas aux docteurs de la loi, ni aux princes de la synagogue, ni au grand pontife de Jérusalem, mais à quelques pauvres pasteurs du voisinage de Bethléem, qui étaient les plus simples et les plus innocents de toute la Judée, dit Tite, évêque de Bostres dans l'Arabie Pétrée : *Quia præ cæteris simplices erant* (*Comment. in Matth.*). Dans le cours de ses prédications, il prenait souvent plaisir de se voir environné d'une troupe de petits enfants, et les proposait à ses disciples comme un modèle de la perfection chrétienne. Lorsqu'il voulut avoir des apôtres pour en faire les ministres de la nouvelle alliance et ses coadjuteurs dans l'établissement de l'Eglise et dans la prédication de l'Evangile, il choisit non pas des rabbins ou des hommes doctes, mais de pauvres pêcheurs simples et ignorants. Que vous semble de cette conduite, dit Tertullien en insultant les philosophes : *Deliquit opinor divina doctrina ex Judæa potius quam ex Græcia oriens : erravit et Christus piscatores citius quam sophistas mittens* (*Lib. de Anima*) : La sagesse éternelle ne s'est-elle point équivoquée de prendre naissance dans la Judée plutôt que dans la Grèce, et dans le bourg de Bethléem plutôt que dans la ville d'Athènes? Et Jésus-Christ ne s'est-il point trompé lui-même en employant des pêcheurs plutôt que des philosophes à la conversion du monde? Non, non, répond ce docte Africain, cette conduite est digne de la sagesse d'un Dieu, et c'est par là qu'il nous a voulu apprendre que la simplicité seule est plus propre à connaître Dieu et à répandre sa connaissance parmi les infidèles, que la sagesse humaine, que les raisonnements des philosophes, et que l'éloquence des orateurs (*Idem, lib. adv. Valent. cap.* 2). En effet, les raisonnements de ceux-là n'ont servi souvent qu'à combattre la foi, et l'éloquence de ceux-ci n'a été souvent employée qu'à déguiser la vérité : voilà pourquoi cet auteur, parlant des discours trop fleuris, enflés ou obscurs, il les appelle : *Tormenta cruciandæ simplicitatis, et suspendendæ veritatis* (*Idem, lib. de Anima*,

cap. 18), des espèces de tortures par lesquelles on donne la gêne à la simplicité, ou un masque à la vérité. Mais pour ce qui est de là parole de Dieu, elle est pure, claire et simple, sans rien perdre pourtant de son élévation, de sa majesté et de sa force.

Si la simplicité paraît si admirable dans les paroles du Fils de Dieu, elle ne paraît pas moins admirable dans ses œuvres, et sans employer le temps à vous la faire remarquer dans toutes ses actions particulières, soit vertueuses, soit miraculeuses, admirons-la, messieurs, dans l'institution du sacrement de baptême. Tertullien en était si charmé qu'il avoue franchement qu'il n'y a rien qui éblouisse tant les yeux de l'esprit humain : *Quam simplicitas divinorum operum quæ in actu videtur, et magnificentia quæ effectu repromittitur* (*Lib. de Baptismo*, *cap.* 1) : que la simplicité, et la magnificence qui se trouvent unies dans les œuvres de Dieu : la simplicité paraît dans l'action, et la magnificence dans l'effet. Considérez ce qui se passe dans l'administration du baptême ; il n'y a rien de plus simple que l'action qui se fait ; qui est de verser de l'eau sur la tête de l'enfant ; et il n'y a rien de plus magnifique que l'effet qu'elle produit dans son âme, qui est sa régénération.

Il est donc vrai qu'il faut adorer une simplicité increée en Dieu, et une simplicité incarnée en Jésus-Christ ; mais il faut aussi reconnaître une simplicité participée dans les saints. Sous la loi de nature, cette divine simplicité a été reconnue et canonisée en deux grands personnages, en Job qui a été l'un des plus puissants princes de tout l'Orient, et en Jacob qui a été l'un des plus illustres ancêtres du Messie : puisque l'Ecriture dit de l'un et de l'autre qu'il a été : *Vir simplex* (*Genes.*, II, 5 ; *Job*, II, 3) : un homme simple, droit, juste et sans déguisement. Sous la loi de Moïse, Daniel n'est pas tant loué des hautes et sublimes lumières de son esprit, que de la simplicité de son cœur ; voilà pourquoi l'Ecriture dit que si les lions ne le dévorèrent pas, ce fut plutôt par respect de sa simplicité que de sa sainteté : *Daniel in sua simplicitate liberatus est de ore leonum* (I *Mach.*, II, 60) : et la même Ecriture regarde en quelque façon comme des martyrs de la loi de Moïse, tous ces braves Juifs qui par une admirable simplicité d'esprit, se laissèrent égorger par leurs ennemis, plutôt que de combattre, et de se défendre un jour de Sabbat : *Dicentes* : *Moriamur omnes in simplicitate nostra* (*Ibid.*, 37) : en se disant les uns aux autres ; mourons tous dans la simplicité de notre cœur. Enfin sous la loi de grâce, l'Eglise naissante n'a-t-elle pas admiré la simplicité des apôtres des martyrs, et de tous les premiers chrétiens comme la vertu dominante de leur religion, qui leur avait été si recommandée par Jésus-Christ : Soyez simples comme des colombes, leur avait dit ce divin législateur (*Matth.*, X, 16)

Ne croyez pas pourtant, mes frères, que cette divine simplicité n'ait été connue et pratiquée que dans le christianisme naissant ; l'Eglise l'a vue et admirée dans plusieurs grands saints des derniers siècles, et sans aller chercher des exemples bien éloignés, toute la vie du bienheureux Félix de Cantalice en est une preuve incontestable. Comme il était un homme selon le cœur de Dieu, Dieu a pris plaisir d'exprimer en lui une image de sa simplicité par la pureté de sa vie et par l'innocence de ses mœurs. Ce fut pour ébaucher cette image que la Providence le fit naître de pauvres parents : la bassesse de sa naissance, et la pauvreté de sa condition, lui servirent de préservatif contre l'enflure du cœur, et contre l'orgueil de l'esprit qui vient souvent de la noblesse du sang, et qui est si contraire à la simplicité chrétienne. Comme ses parents n'étaient que de pauvres laboureurs, ils ne purent donner à leur enfant qu'une éducation rustique, ni lui faire apprendre d'autre métier que celui de garder les moutons, et de labourer la terre, cependant ce fut dans cette vie champêtre, qu'il commença de mener une vie angélique, et qu'il conserva dans la solitude, et parmi les animaux l'innocence de son baptême, et la simplicité de son enfance qu'il aurait peut-être perdues dans la compagnie des hommes, et dans un état plus relevé. C'est ce qui me fait comprendre la vérité et pénétrer le sens de cette maxime de la vie spirituelle que saint Bernard nous a enseignée, quand il a dit que la simplicité était le commencement de la nouvelle créature régénérée en grâce, en justice et en sainteté : *Simplicitas initium aliquod habet in seipsa creaturæ Dei :* en effet c'est la simplicité qui prépare les voies de Dieu dans une âme, et qui la dispose à recevoir une plus parfaite impression de sa ressemblance, et une plus abondante communication de ses faveurs. C'est ce que saint Ambroise prouve fort bien par l'exemple des pasteurs auxquels Jésus-Christ naissant dans l'étable de Bethléem aima mieux se manifester qu'aux sages du monde, et qu'aux plus grands seigneurs de Jérusalem : *Non mirandum est si Christi gratiam ante scire meruit innocentia quam potestas, et prius cognoscere veritatem simplex rusticatio, quam dominatio :* il ne faut pas s'étonner, dit ce saint archevêque de Milan, si les mystères de la grâce ont été révélés aux idiots plutôt qu'aux doctes, et si la vérité incarnée s'est fait plutôt connaître aux esprits simples, qu'aux esprits savants. En voici la raison que l'Ecriture nous donne : c'est que Dieu, dit-elle, regarde de près les choses humbles et basses, et ne regarde que de fort loin les choses hautes et élevées (*Ps.* CXXXVII, 7).

Quels regards amoureux de Dieu ne s'attirait pas notre jeune berger par l'humilité de son cœur, et par la simplicité de son naturel ? l'histoire de sa vie m'apprend que lorsqu'il était obligé de quitter son troupeau aux jours de fêtes et de dimanches pour aller entendre la messe, il le recommandait à son bon ange, et le priait d'en prendre soin à son absence. O admirable simplicité, que

tu étais agréable à Dieu, et que tu étais bien selon son cœur! puisqu'on vit souvent ces esprits bienheureux garder les moutons de Félix sous la figure de pasteurs. Combien de fois a-t-on vu ce jeune homme prosterné aux pieds des arbres sur le tronc desquels il avait gravé le signe de la croix, et demeurer là immobile une partie du jour, le corps abattu contre terre, et l'esprit élevé à Dieu? Quels sentiments de piété et de dévotion n'inspirait-il pas à ses camarades, lorsque labourant la terre, et tenant le soc de la charrue, ils lui entendaient faire ses prières, et chanter les louanges de Dieu d'un chant tout simple, mais d'une manière toute remplie d'onction? Je vous avoue, messieurs, que je ne puis m'empêcher de dire des terres labourées de la main du bienheureux Félix, ce qu'un auteur a dit des champs qui étaient autrefois cultivés par celles de quelques empereurs romains : *Ipsorum tum manibus imperatorum colebantur agri, gaudente terra vomere laureato, et triumphali aratore* (*Pline, lib.* XVIII, 15) : si les campagnes de Rome ont été glorieuses d'avoir été cultivées par des princes laboureurs, et par des charrues couvertes de lauriers, ce n'a pas été un moindre bonheur aux terres de Cantalice d'avoir été travaillées par les mains, et arrosées de la sueur d'un jeune laboureur qui paraissait simple aux yeux du monde, mais qui était véritablement grand selon le cœur de Dieu.

Et à dire le vrai, messieurs, le monde n'étant pas digne de posséder un si grand trésor, Dieu le tira de la maison de son père et l'appela à l'ordre des capucins. Cette retraite lui était nécessaire pour conserver avec plus d'assurance la simplicité de son cœur et l'innocence de ses mœurs. C'est le jugement qu'en a porté saint Augustin pour toutes sortes de personnes : *Simplex eris si te mundo non implicaveris sed explicaveris* (*Homil. in epist.* II *Joan.*). Mon ami, voulez-vous conserver votre simplicité? Fuyez le monde et ne vous embarrassez point ni dans ses intrigues, ni dans son commerce, ni dans ses affaires; parce que l'esprit de Dieu qui est un esprit simple, ne peut compatir avec celui du monde qui est un esprit double. Jésus-Christ donc qui fit quitter à saint Pierre sa barque et ses filets pour l'engager à une vie apostolique, fit quitter au bienheureux Félix sa charrue et ses bœufs pour l'engager à la vie religieuse; et comme il conserva à saint Pierre la simplicité de son esprit parmi les illustres fonctions d'apôtre, il conserva aussi au bienheureux Félix la simplicité de son cœur dans l'humble condition de frère lai. Enfin le même Père de lumières qui révéla toutes les grandeurs du Fils de Dieu à ce prince des apôtres, les révéla encore à ce pauvre religieux. C'est ce qui m'oblige de m'écrier ici avec Jésus-Christ : Je vous rends grâces, ô Père céleste, de ce que vous avez caché les secrets de votre sagesse éternelle aux doctes du monde, et de ce que vous les avez révélés aux simples de cœur et aux pauvres d'esprit. En effet que de profonds mystères de la théologie mystique Dieu ne découvrit-il pas à l'humble frère Félix? Il apprenait de plus sublimes vérités dans l'oraison, que les docteurs n'en apprenaient dans l'étude et dans les livres : et la science qu'il y apprenait n'était pas celle qui enfle le cœur et qui enorgueillit l'esprit, mais celle qui humilie une âme, et qui fait qu'elle pénètre d'autant plus son néant et celui de toutes les créatures, qu'elle s'élève à une plus haute connaissance du Créateur. C'est pourquoi je puis appliquer au bienheureux Félix ces paroles qu'un savant expositeur a dites à la gloire d'un autre saint frère lai de notre ordre appelé saint Didace : *Fuit feliciter idiota ut esset sapienter felix* : il a été, dit-il, un sage idiot, et un bienheureux ignorant : *Et ad mensuram indoctæ simplicitatis mutuatus est sublimiorem sapientiam sanctitatis* (*Calada, in Judith, cap.* 11, *v.* 14, *pag.* 417) : Et la haute sagesse qu'il a reçue de Dieu a été selon la mesure de l'admirable simplicité avec laquelle il a conversé parmi les hommes.

Mon Dieu! que c'était un agréable spectacle au ciel et à la terre, aux anges et aux hommes, de voir ce pauvre religieux parmi les rues de Rome, les yeux en terre, une besace sur l'épaule, un chapelet à la main, le cœur absorbé en Dieu, et environné d'une troupe de petits enfants qu'il invitait à aimer, à louer, et à remercier le Seigneur. Chaque animal, dit le Saint-Esprit, aime son semblable : et Félix conservant toujours la pureté et la simplicité de son enfance, trouvait une consolation infinie dans la compagnie des petits enfants. Je ne m'en étonne pas, mes frères, c'est que toute la tendresse et la dévotion de son cœur était pour le mystère de la divine enfance de Jésus-Christ, comme tout l'amour du cœur de son séraphique Père saint François était pour sa passion; et c'est de là que l'un et l'autre ont reçu des grâces différentes du Fils de Dieu. Jésus-Christ crucifié sous la figure d'un Séraphin, a imprimé les cicatrices de ses plaies sur le corps de saint François, et Jésus-Christ naissant sous la figure d'un petit enfant, a inspiré la pureté et la simplicité de son enfance au cœur du bienheureux Félix, comme je dirai tantôt. Souffrez donc, messieurs, que j'emploie au panégyrique de cet humble religieux, les paroles dont saint Paulin a fait celui de Victor, très-saint personnage : *Ingenita simplicitate tam purus animi fuisse perhibetur, ut peccare nescierit* (*Epist.* 34, *de Laud. Vict.*) : Cet excellent homme avait une si grande pureté de cœur et d'esprit par une simplicité naturelle, qu'on peut dire qu'il ne savait pas pécher : *Et jam in extremæ ætatis senecta puer, et malitia puerulus, non solum gratiæ sed et mentis infantiam gerit* : Et sa vertu a été si constante que conservant encore dans un âge fort avancé l'innocence de ses premières années, il est un petit enfant en malice, et l'on remarque dans sa conduite et dans ses mœurs, non-seulement l'enfance de la grâce, mais encore celle de l'esprit. Voilà, messieurs, dans ces paroles, le portrait au

naturel du bienheureux Félix : puisqu'il était encore véritablement enfant dans sa vieillesse par la simplicité de son cœur et par la pureté de sa vie. Quelles plus grandes preuves voulez-vous de sa simplicité d'enfant ou de colombe, que la sincérité de ses paroles, que la droiture de ses intentions, que son exactitude à remplir tous ses devoirs, et que son parfait dégagement de toutes les choses de la terre? sincère dans ses paroles, et incapable de mentir, de tromper, de trahir ou de déguiser la vérité ; droit dans ses intentions, et incapable d'agir pour d'autre fin que pour la gloire de Dieu, et par d'autre motif que par celui de son amour. Exact dans tous ses devoirs de religion, nulle dispense, nulle exemption, nul relâchement dans l'observance de la discipline régulière. Parfaitement dégagé de toutes les choses de la terre, nulle attache, nulle affection pour tout ce qui pouvait flatter les sens et la nature. Jamais homme a-t-il mieux accompli que lui le commandement que Jésus-Christ nous fait de retourner dans l'innocence des petits enfants, si nous voulons entrer au royaume du ciel? Ne nous flattons point ici, mes frères, c'est la vérité éternelle qui l'a dit : ***Repuerascere nos jubet secundum Deum ut simus malitia infantes per simplicitatem*** (***Tertull. lib. cont. Valent. cap.*** 2) : Il nous commande de retourner dans notre première enfance selon Dieu, mais non pas selon le monde, et ce retour ne se peut faire que par la simplicité du cœur, de l'esprit et de la raison. Non, superbes philosophes, non, grands du monde, quelque sagesse, quelque lumière, quelque science, prudence et expérience consommée puissiez-vous avoir dans les affaires du siècle, il n'y a point de paradis pour vous, si le savant, le docteur et le philosophe ne devient simple et sans malice comme un petit enfant. Mais comment se pourra faire ce retour qui surpasse tous les efforts de la nature? J'avoue que c'est un ouvrage de la grâce, qui n'exclut pas pourtant le travail de l'homme : et voici ce que Dieu demande de lui : *Tollere partes*, dit le savant cardinal Nicolas de Cusa, *est via simplicitatis qua itur ad Deum* (*Lib.* IV *Excit. in fine ser. de S. Martino*). Nous dépouiller de tout ce qui nous retient, nous occupe ou nous embarrasse, c'est la voie de la simplicité qui nous conduit à Dieu. Comme cette voie est fort petite et étroite, il nous faut baisser, ramasser, et décharger de tout ce qui peut empêcher le passage. Voulez-vous faire passer un cable de navire par le trou d'une aiguille? il faut défaire toutes ses cordes, et réduire chaque corde en petit filets : c'est ce que ce dévot cardinal appelle : *Tollere partes :* ôtez toutes les parties qui composent un tout, il n'y aura plus rien de double, tout y sera simple. J'en dis de même dans la morale : Voulez-vous rendre votre cœur simple? *tolle partes*, ôtez-lui toutes ses parties, c'est-à-dire, dépouillez-le de toutes ses passions déréglées d'amour, de haine, de crainte, de tristesse, d'espérance, de convoitise, d'orgueil, d'envie et de tous ces autres mouvements qui le partagent, qui le divisent, qui l'attachent aux créatures, au bien, à l'honneur, au plaisir et qui le dérobent à Dieu ; remettez-le dans l'état de sa première simplicité, et tel que Dieu même l'avait formé dans votre sein, et qu'il était dans votre enfance ; ce sera pour lors que vous serez comme Job, un homme droit et simple : *vir simplex*, et non pas comme celui que saint Jacques appelle esprit double : *Vir duplex animo* (*Jacob.*, I, 8), qui veut unir l'esprit de Dieu avec celui du monde, et avoir deux cœurs, l'un pour le ciel, l'autre pour la terre, cela est impossible. Comme il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi et qu'un baptême, il n'y doit aussi avoir dans l'homme qu'un esprit pour croire, et qu'un cœur pour aimer uniquement ce Dieu qui nous élaire par la foi, et qui nous régénère par le baptême. C'est en cette manière que vous deviendrez semblable au bienheureux Félix, et qu'on pourra dire de vous, comme de lui et de David : que vous êtes un homme selon le cœur de Dieu ; voilà tout ensemble, et la plus grande gloire, et le plus grand bonheur qui puisse arriver à un chrétien. C'est par là, que Dieu a commencé de rendre le bienheureux Félix, non-seulement une image de sa simplicité par l'innocence de ses mœurs, mais encore l'économe de la Providence par les devoirs de son office. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Comme l'ancienne philosophie avait caché les plus grands mystères de la religion sous des figures et des emblêmes ; je ne m'étonne pas si les Platoniciens au rapport de Plutarque distinguaient trois sortes de providence : une suprême en Dieu, une générale dans les dieux inférieurs, c'est-à dire dans les anges ; et une particulière dans les démons ou dans les génies. Ils appelaient la première providence : ***Inevitabilis supremi cogitatio*** (***Plutar. lib. de Fato***), la pensée, ou le décret inévitable du premier des dieux : et c'est celle-ci, disaient-ils, qui dispose de toutes choses avec une souveraine sagesse, et qui conduit toutes les créatures à leur fin avec une force impérieuse et une nécessité indispensable : et les soins de cette suprême providence sont si vastes et si étendus, qu'il n'y a point de pays au monde si inconnu, si barbare, ou si éloigné et inaccessible où elle ne fasse sentir et reconnaître ses dispositions et ses lois : *Nullus locus vacuus est a providentia* (*Trismeg. ad Amm.*). Quant à la providence générale qu'ils attribuent aux anges, ou aux dieux inférieurs et qui ne sont que les ministres du premier : c'est celle qui préside au gouvernement des choses d'ici-bas, et à la conservation des genres, des espèces et des individus de tous les êtres ; mais avec une dépendance nécessaire au premier moteur qui, demeurant immuable, imprime le mouvement à toutes choses. La troisième providence qu'ils appellent particulière, pour la distinguer de la suprême et de l'universelle, est celle qu'ils attribuent aux démons, c'est-à-dire aux génies, et par laquelle ils sont les custodes, les tu-

télaires, les maîtres et les arbitres des actions humaines : *tertia*, disent-ils, *genios tangit humanorum actuum arbitros et custodes*. Voilà comme ces philosophes ont parlé de la providence divine avec les seules lumières de la raison ; mais pour donner un sens catholique et orthodoxe à cette théologie païenne,

Il faut dire que ces sages de l'antiquité nous ont voulu apprendre par ces trois différents ordres du destin que, quoique la providence divine suffise elle seule au gouvernement du monde et à la conduite de toutes les créatures, elle se sert néanmoins souvent des anges, des hommes et des démons, comme des ministres de ses volontés et des exécuteurs de ses décrets ; avec cette différence pourtant que les anges sont les ministres plus ordinaires de sa providence surnaturelle pour le salut des hommes : *Providentia Dei*, dit le Platon chrétien, *per medios spiritus hominibus sæpe agendorum oracula pandit* (*Marcil. Fic.*, *Theol. plat.*) ; et que les hommes sont les ministres plus familiers de la providence naturelle pour pourvoir aux nécessités des pauvres. Or, comme le bienheureux Félix était en toutes choses un homme vraiment selon le cœur de Dieu, j'ai eu raison de dire qu'il a été le fidèle économe de la providence divine, le fidèle dispensateur de ses biens, et qu'il a été chargé de ce grand fardeau que saint Grégoire de Nazianze appelle *onus providentiæ :* le fardeau de la providence, qui consiste dans l'obligation indispensable et dans le soin universel de soulager tous les misérables.

Mais pour donner un plus grand éclaircissement à cette matière, il faut remarquer avec nos théologiens, que la providence divine renferme trois actes particuliers, savoir : un acte d'entendement, un acte de volonté et un acte de puissance. Elle renferme un acte d'entendement qui connaît les nécessités de ses créatures, et les moyens les plus propres pour les secourir ; elle renferme un acte de volonté qui veut efficacement leur donner les aides et les secours dont elles ont besoin, soit pour la conservation de leur être, soit pour l'acquisition de leur fin. Elle renferme un acte de puissance qui agit, qui exécute, et qui fournit effectivement dans les temps et dans les lieux tous ces secours choisis, et ordonnés par sa divine sagesse ; et ce sont ces trois actes que Boëce a renfermés, si je ne me trompe dans cette définition qu'il nous a donnée de la providence, lorsqu'il l'appelle après Platon : *Prima ratio in primo motore constituta qua cuncta lento ac suavi gressu ad suos fines directa perducuntur* (*Lib. de Consol. philos.*) : C'est la suprême raison qui réside dans l'entendement du premier moteur par laquelle toutes choses sont conduites à leur fin avec autant de douceur que de force.

D'autres auteurs nous expliquent plus familièrement cette divine providence, lorsque, parlant de Dieu d'une façon humaine, et par métaphore, ils lui attribuent trois choses nécessaires à l'infaillibilité de son gouvernement, et au bonheur de ses créatures, savoir : des yeux, un cœur et des mains ; et il semble que Dieu même a pris plaisir de se représenter sous cette idée, lorsque parlant à Salomon du temple magnifique qu'il lui avait fait bâtir dans la ville de Jérusalem, il lui dit que ses yeux seront ouverts, que ses oreilles seront attentives, et que son cœur se laissera fléchir aux prières qui lui seront faites, et aux sacrifices qui lui seront offerts en ce saint lieu (II *Paral.* VII, 15, 16) ; et comme l'effet suivait de près les promesses, il faisait connaître qu'il avait des mains aussi bien qu'un cœur et des yeux. Il est donc vrai que Dieu a des yeux pour voir tous nos besoins, et que rien n'échappe ou ne se dérobe à sa vue : c'est contre le blasphème des ennemis de sa providence, qui ont dit, il y a longtemps, par la bouche d'un des amis de Job, que Dieu ne voyait les choses humaines qu'à travers un voile, qu'il se promenait au-dessus des cieux, et qu'il ne prenait nul soin des choses de ce monde : *Per caliginem judicat, nec nostra considerat* (*Job*, XXII). Mais sa foi qui nous inspire de l'horreur de cette impiété, nous apprend que le Dieu que nous adorons, n'est pas un Dieu aveugle comme les dieux ou les idoles des gentils, qui ont des yeux et qui ne voient pas. Notre Dieu voit tout, et nulle créature ne lui est cachée, tout paraît à découvert devant lui ; le fond des abîmes et le secret des cœurs lui sont connus. Si Dieu a des yeux toujours ouverts pour voir nos misères, il a un cœur tendre pour en être touché de compassion ; ce n'est pas que la compassion ou la miséricorde se trouve en Dieu selon la passion, l'affection ou la douleur qu'elle excite dans les hommes. Non, puisque le cœur de Dieu n'est point sujet aux mouvements ou aux altérations des nôtres, mais elle s'y rencontre selon l'effet qu'elle en produit en faveur des misérables : *Misericors es*, lui dit saint Anselme, *non quia tu sentis affectum, sed quia nos sentimus effectum*. Voilà pourquoi l'Évangile remarque qu'aussitôt que le Fils de Dieu eut vu cette grande multitude de peuple qui le suivait dans le désert, il connut sa nécessité, et son cœur en fut attendri : *Misereor super turbam* (*Marc.*, VIII, 2), dit-il ; j'ai pitié de ce peuple ; mais comme ses yeux ne furent pas fermés en cette rencontre, ni son cœur insensible, ses mains ne furent pas percluses dans le besoin, puisqu'elles furent les ouvrières de ce grand miracle de la multiplication du pain : *Illa enim intervenit manus*, dit saint Léon, *quæ panem frangendo auget, et erogando multiplicat* (*Serm.* X, *in quadr.*, *cap.* 5) : la main de Jésus-Christ intervint en ce prodige, puisque ce fut elle qui augmenta le pain en le rompant, et qui le multiplia en le distribuant. C'est donc par la haute confiance que nous avons à la Providence divine, que nous faisons voir que nous avons et plus de prudence et plus de foi que les gentils, puisque nous ne mettons pas, comme eux, notre salut entre des mains de plomb, insensibles, immobiles et incapables de nous secourir : *Salutem non putamus esse in manibus plumbatis* (*Tertul.*, *Apolog.*, *cap.* 29) ; mais nous le mettons avec beaucoup d'assurance entre les mains d'un Dieu vivant, qui a des yeux

pour voir nos misères, qui a un cœur pour en être touché de pitié, et qui a des mains également puissantes et libérales pour nous enrichir de ses biens, et pour nous préserver de tous nos maux.

Cette théologie ainsi expliquée me sert de fondement et de preuve pour appuyer la proposition que j'ai avancée, savoir que le bienheureux Félix de Cantalice a été vraiment un homme selon le cœur de Dieu, puisque s'il a été l'image de sa simplicité par l'innocence de ses mœurs, il a été aussi l'économe de sa providence, par sa fidélité à remplir tous les devoirs de son office ; vous savez, messieurs, que la pauvreté de notre profession, nous obligeant à ne vivre que par voie d'aumône et de mendicité, l'ordre de la prudence et de la discipline religieuse veut que, pour ne point tenter Dieu par une fausse confiance, et par une stupide oisiveté, on commette à un religieux particulier dont la vertu soit connue et éprouvée, le soin de pourvoir à la subsistance de tous les autres. Je remarque que, dans l'Eglise primitive, cet office était confié à ceux qui étaient constitués dans les premières dignités, et saint Paul même n'a pas eu honte de l'exercer, et ne l'a point cru ni indigne ni injurieux au ministère apostolique, ou du moins il a pris soin de le faire exercer par des personnes considérables par leur piété. Ecoutez, je vous prie, comme il en parle aux chrétiens de Corinthe : Pour ce qui est des quêtes ou des aumônes que vous recueillez pour les saints, c'est-à-dire pour nos pauvres frères, gardez le même ordre que j'ai établi dans les églises de Galatie : que le dimanche chacun mette à part ce qu'il pourra donner selon ses moyens, sans attendre que je sois venu pour faire cette quête ; et, lorsque je serai arrivé, j'enverrai vos aumônes à Jérusalem, par ceux que vous m'aurez marqués dans vos lettres. *Quod si dignum fuerit ut et ego eam, mecum ibunt* (I *Cor.*, XVI, 1, *seqq.*) ; et s'il est besoin ou que la chose le mérite, que j'y aille moi-même, je les y accompagnerai volontiers. Saint Paul donc ne croyait pas que l'office de quêteur, ou de collecteur des aumônes des fidèles, qu'il appelle du nom de collectes, fût indigne de l'apostolat.

Je trouve même que les Romains, tout orgueilleux qu'ils étaient, n'avaient point de honte d'adorer des dieux qui, sans déroger à leur majesté, étaient réduits à faire la quête et à porter la besace : *Majestas quæstuaria efficitur* (*Tertul.*, *Apolog.*, *cap.* 13), ils trouvaient même qu'il y avait du gain et du profit à ce métier ; et enfin ils ne rougissaient pas de professer une religion qui ne subsistait que par voie d'aumône et de mendicité, et en cherchant de porte en porte ce qui était nécessaire pour les réparations des temples, pour l'entretien des sacrifices et pour la décoration des autels. *Porrigat ergo manum Jupiter et accipiat* (*Ibid.*, *cap.* 22) : Que votre Jupiter donc, oui, ce grand Jupiter que vous révérez comme le premier et le plus puissant de vos dieux, vienne faire la quête, qu'il tende la main, et qu'il demande l'aumône, on la lui donnera comme aux autres pauvres : c'est pour cela qu'il appelle ces faux dieux *dii mendicantes*, des dieux mendiants.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner si cet office de quêteur, consacré non pas tant par l'exemple des dieux des païens, que par celui des apôtres et des premiers fondateurs du christianisme, fut confié à notre bienheureux frère Félix de Cantalice, et s'il l'exerça avec un zèle, une charité, une sagesse et une patience infatigables pendant l'espace de quarante ans dans la ville capitale du monde. Comme ce grand serviteur de Dieu se regardait comme le dispensateur de ses biens, et comme le ministre ou l'économe de sa providence dans son office, il n'épargna ni soins, ni peines, ni fatigues de son côté pour en remplir tous les devoirs avec une fidélité inviolable ; et je puis dire aussi que Dieu de sa part, lui donna ses yeux, son cœur et ses mains, pour pourvoir non-seulement aux nécessités de ses frères, mais encore, par une surabondante charité, à celle des pauvres honteux de Rome.

Qui n'aurait pas été touché d'un sentiment de vénération pour ce saint vieillard, lorsqu'on le voyait passer par les rues avec un maintien si humble, si religieux et si modeste ; toujours les yeux en terre, comme je vous l'ai dit, le cœur au ciel et le chapelet à la main ? Mais qui n'était point surpris d'admiration, lorsqu'on s'apercevait que ses yeux, quoique collés à la terre, découvraient les plus secrètes nécessités des pauvres, que son cœur, quoique toujours élevé au ciel et absorbé en Dieu, se trouvait si sensible et si attendri aux besoins des misérables ? et que ses mains toujours entrelacées de son chapelet, savaient fort bien se délier lorsqu'il les fallait étendre, soit pour faire l'aumône, soit pour rendre quelque service aux pauvres artisans. Oh ! combien de fois a-t-on pu dire de lui ce que Salomon a dit de la femme forte dont il a fait le portrait ? *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem* (*Prov.*, XXXI, 20) : il a ouvert sa main à l'indigent, et il a souvent étendu les bras pour embrasser l'orphelin, et pour secourir le pauvre. Quelle merveille, s'il leur ouvrait les mains et les bras, puisqu'il leur ouvrait ses entrailles et son cœur ! Et comme sa charité avait de grandes et de vastes étendues, et qu'il se considérait comme le ministre de la providence surnaturelle de Dieu, aussi bien que l'économe de sa providence naturelle ; il ne soulageait pas seulement les besoins corporels des pauvres, par ses aumônes et ses libéralités, il s'efforçait encore de pourvoir aux nécessités spirituelles des pécheurs, par ses prières, ses corrections et ses bons conseils. Car il croyait que c'était une folie ou un manquement de foi, de se contenter de donner le pain matériel à un pauvre qui souffre la faim, et de ne pas dispenser le pain du ciel à une âme qui, étant l'image de Dieu, ne se nourrit que de sa parole, et ne vit que de son esprit.

Je vous avoue, messieurs, que c'est ici où je ne fais nulle difficulté d'employer au panégyrique de cet humble et charitable religieux, les paroles magnifiques qu'un consul romain a employées à celui d'un grand empereur : *Tam velox est tua potentia, o Cæsar, tamque pariter in omnibus intenta bonitas, ut ad malorum remedium salutemque sufficiat, ut scias* (*Pline, in Pan. Traj.*) : Votre puissance, ô César, est si prompte à nous secourir, et votre bonté est si attentive à étudier tous nos besoins qu'il nous suffit pour recevoir du remède à nos maux, que ceux que nous souffrons viennent à votre connaissance, puisque les voir et les soulager ne vous est qu'une même chose. Il est vrai que la dignité de l'empereur fournissait à Trajan de plus grands moyens de secourir le peuple romain, dans les calamités publiques et particulières, que la qualité de quêteur n'en fournissait au bienheureux Félix de Cantalice; mais si nous considérons le zèle, la bonté, la tendresse et la compassion du cœur, le religieux ne cédait en rien à l'empereur : car si celui-ci était plus puissant, on peut dire au moins que celui-là était plus charitable. Et à dire le vrai, c'est chose incroyable de considérer comme un seul homme a pu suffire à donner du secours à tant de misérables, puisque tout pauvre qu'il était, on l'appelait à Rome le père, le nourricier et le pourvoyeur des pauvres; il n'y en avait point dans cette grande ville que la honte pût dérober à ses yeux, à son cœur et à ses mains, il les allait chercher et découvrir dans l'obscurité de leur retraite, et quand il les avait trouvés, il tâchait de dérober et à eux et à lui-même, le bien qu'il leur avait fait. Comme l'économie de son office de quêteur l'obligeait à rouler une partie du jour par les rues de Rome; retournant le soir au couvent, accablé de fatigues et couvert de sueur, il allait visiter toutes les infirmeries, et consacrait une partie de la nuit au service des malades, distribuant à chacun les petites douceurs et les rafraîchissements que la Providence divine lui avait fournis par la charité des bienfaiteurs.

Ah ! mon cher frère, que faites-vous? est-ce là donc le repos que vous prenez après tant de fatigues? est-ce ainsi que vous vous délassez des travaux d'une pénible journée, par les peines d'une laborieuse nuit? est-ce ainsi que vous employez à de longues veilles ces heures que la religion a destinées au sommeil? Ah! laissez-moi faire, répondait ce grand serviteur de Dieu, ne vous opposez pas à ma consolation, et ne me troublez point dans ce saint exercice. Souffrez que je respire un peu l'air de ces infirmeries, il me paraît plus sain et plus délicieux que celui qu'on respire dans les jardins de Pamphile et de Borghèse. C'est ainsi que ce fidèle dispensateur, que le Seigneur avait établi sur une grande famille religieuse, remplissait tous les devoirs de son office, et mettait, par son travail, un supplément aux soins de la divine Providence, sans qu'aucune fatigue fût capable de rebuter son courage, ou de refroidir sa charité. Comme elle avait des dimensions presque infinies, cette divine charité, il l'étendait en tout temps, en tous lieux, sur toutes sortes de personnes. Elle ne pouvait être renfermée dans les limites, et entre les murailles de notre couvent, elle allait chercher de nouveaux exercices dans les prisons et dans les hôpitaux : il consolait les prisonniers en celles-là, et servait les malades en ceux-ci; il faisait leurs lits, il pansait leurs plaies, et assaisonnait tous ses services par des discours de piété, remplis de tant d'onction, que les corps et les âmes des uns et des autres se trouvaient également soulagées par ses œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle.

Combien de fois cet homme admirable n'a-t-il pas découvert de nobles familles qui, honteuses de leur pauvreté, et de la décadence de leur forrune, étaient sur le point de prostituer de jeunes demoiselles pour se retirer de la misère aux dépens de leur honneur, et de se faire un art de vivre de la profession de pécher. Quels étaient pour lors les sentiments du cœur de Félix? Hélas! tous les revenus de sa besace n'étaient pas capables de subvenir à de si grandes nécessités : n'en soyez pas en peine, messieurs, sa charité ingénieuse lui fera bientôt trouver des ressources à ces grands malheurs. Il s'en allait avec une humble confiance chez les cardinaux, chez les princes, chez les prélats, il leur exposait le péril, il leur représentait leurs obligations; en un mot, il les mettait à la taille, s'il est permis d'user de ce terme, et en tirait de saintes contributions pour sauver l'honneur, l'âme et la vie à des personnes que la honte et le désespoir allaient précipiter dans l'abîme du crime et de la damnation. C'est en cette manière que ce grand serviteur de Dieu, et ce fidèle économe de sa providence a affermi plusieurs maisons illustres dans leur penchant, et en a relevé plusieurs autres après leur ruine et leurs débris. Je dis plus : lorsque les moyens naturels et ordinaires à l'industrie humaine lui manquaient pour secourir les affligés, il avait recours aux miraculeux et extraordinaires. Témoin ce grand miracle qu'il fit à la face de tout Rome. Ce saint vieillard entrant un jour inopinément dans une maison, poussé par je ne sais quelle inspiration divine, le premier spectacle qui se présenta à ses yeux fut celui d'une pauvre femme désespérée qui tenait un enfant mort entre ses bras, mère et meurtrière tout ensemble. Elle lui avait donné la vie, mais par malheur, elle l'avait étouffé dans son lit pour l'avoir voulu coucher auprès d'elle. Elle met ce cadavre aux pieds du bienheureux Félix, le conjure de rendre la vie à l'enfant, et de conserver celle de la mère. Que fera cet humble religieux à la vue de ce triste spectacle? Il sent un furieux combat dans son cœur entre sa charité et son humilité. Sa charité lui attendrit le cœur à la vue de cette mère desesperée; son humilité l'endurcit à la vue de son propre néant; sa charité le presse de demander à Dieu la résurrection de ce mort; son hu-

milité le retient, et lui dit qu'il est un trop grand pécheur pour oser espérer et demander un miracle. A quoi donc se résoudra-t-il ? Ah ! messieurs, la victoire se déclare en faveur de la charité, et le cœur charitable triomphe du cœur humilié et anéanti. Je vois Félix à genoux, il prie, il gémit, il fait le signe de croix sur l'enfant, le voilà ressuscité. Le bruit s'en répand par la ville, tout le peuple veut être témoin de ce miracle; mais l'humilité du saint, quoique vaincue, ne voulant rien perdre de ses droits, fait que Félix s'enfuit, et se dérobe aux yeux du monde pour laisser toute la gloire à Dieu.

Je n'aurais jamais fait, messieurs, s'il fallait entrer dans le détail de toutes les actions de cet homme qui a été vraiment selon le cœur de Dieu. Mais il me suffit de vous dire encore une fois que s'il a été un fidèle économe de la providence naturelle de Dieu dans la dispensation des biens du corps, de la santé et de la vie; il n'a pas été un ministre moins fidèle de la providence surnaturelle dans la dispensation des biens de l'esprit. Que d'avis salutaires n'a-t-il pas donnés aux plus grands pécheurs pour les retirer du crime? Que de fortes et douces corrections n'a-t-il pas faites à d'autres pour prévenir leur dernier malheur? Lorsqu'il n'était encore qu'un petit berger, il inspirait par sa présence la crainte et le respect à ses compagnons; les plus libertins devenaient modestes à ses approches, vertueux à son exemple et dévots à son imitation. Ainsi, il pouvait dire avec autant de vérité et de modestie que le philosophe chrétien de Tertullien : *De occursu meo vitia suffunao* (*Lib. de pallio, c. ult.*); le vice rougit à ma rencontre, et se cache à mon abord. S'il donnait de si belles leçons de vertu dans sa jeunesse et lorsqu'il n'était encore que séculier; que ne fit-il pas dans un âge plus mûr et plus avancé, et lorsque le bruit de sa sainte vie lui eut acquis autant d'estime que d'autorité à la cour de Rome? Qui n'admirera cette généreuse liberté avec laquelle il parla un jour à un juge sur l'intégrité avec laquelle il devait administrer la justice? Comme il était dans la chaleur de son discours, il ouït la voix d'un veau qui criait dans la basse-cour de ce juge; notre bienheureux Félix s'arrêtant tout court, comme pour donner audience à cette bête, reprit la parole, et tout rempli de l'esprit de Dieu, dit à ce magistrat : eh bien! monsieur, entendez-vous bien le langage de cet animal, et comprenez-vous bien ce qu'il vous demande pour moi? Je le comprends, ajouta-t-il. il vous demande gain de cause pour celui qui vous l'a donné; mais souvenez-vous, monsieur, que les présents aveuglent les juges, ils leur mettent un bandeau sur les yeux et les empêchent de connaître la vérité et de rendre la justice. Cela dit, il fit la révérence au juge et lui laissa le loisir de digérer cet avis. Cette aventure me fait souvenir de celle de Tobie. L'histoire sainte raconte que sa femme Anne ayant reçu un chevreau par présent ou pour prix de son travail, elle l'apporta à la maison : *Cujus cum vocem balantis vir ejus audisset;* mais son mari ayant ouï crier cette petite bête, il dit à sa femme : *Videte ne furtivus sit*, prenez garde que ce chevreau n'ait été dérobé; rendez-le à son maître : *Quia non licet nobis aut edere ex furto aliquid, aut contingere* (*Tob.*, II, 20, 21); car il ne nous est pas permis de manger une chose qui a été dérobée, ni même de la toucher. Voyez jusqu'où va la délicatesse de conscience de ce saint vieillard, qui croit qu'il n'est pas permis non-seulement de manger, mais même de toucher ce chevreau qui avait été donné par présent à sa femme, dans la pensée de quelques expositeurs, de crainte qu'il ne fût pas légitimement gagné. Oh! qu'il serait à souhaiter que les officiers de justice eussent la conscience aussi délicate que le saint homme Tobie, en matière de présents! on ne servirait pas sur leur table tant de volailles et tant de gibier, dont les pauvres plaideurs ont soin de les engraisser; mais Dieu veuille qu'ils ne soient pas comme ces victimes qu'on engraissait autrefois pour les offrir en sacrifice : *Saginabantur ad supplicium* (*Minut. Felix*).

Mais laissons ce juge méditer sur l'avis que lui a donné ce saint religieux; voyons comme les cardinaux mêmes recevaient ses conseils et ses avertissements. Il savait ce bon homme le respect qui était dû à la pourpre de ces princes de l'Eglise, mais il savait aussi la part qu'il devait prendre aux intérêts de Jésus-Christ. Il entra un jour dans le palais d'un de ces seigneurs qui ne paraissent dans les rues de Rome qu'avec une pompe et une majesté qui inspire le respect à tout le monde; il demande audience à cette éminence, il est introduit en son cabinet, il lui dit avec une humble hardiesse ce que la renommée publiait de lui par toute la ville, et lui représente avec beaucoup de fermeté que sa conduite ne faisait honneur, ni à sa naissance, ni à sa pourpre, ni à l'Eglise; l'avis fut reçu avec un cœur docile, et toute la ville s'aperçut bientôt du changement de vie de ce prélat. C'est ainsi, messieurs, que ce fidèle ministre de la providence de Dieu travaillait et pourvoyait avec une vigilance infatigable au salut des grands et des petits : c'est pourquoi je puis dire de lui ce que saint Grégoire de Nazianze a dit à la gloire de saint Athanase : *Spiritus sanctus invenit hominem qui spiraret pro eo* (*Orat. funeb.*); le Saint-Esprit a trouvé en la personne du bienheureux Félix, un homme qui inspirait pour lui, c'est-à-dire un homme par l'organe duquel le Saint-Esprit, selon la menace du Fils, convaincrait le monde de ses péchés, de son injustice et de son infidélité (*Joan.*, XVI, 8); c'est ce que notre bienheureux Félix a fait, quoique dans un ministère humble et ravalé; mais nous savons que Dieu, pour nous faire aimer sa conduite et adorer sa puissance, se sert souvent des plus faibles instruments pour opérer de plus grandes choses, et que lorsqu'il a voulu confondre les sages du monde, il n'a employé que de pauvres idiots

qui passaient pour fous et pour insensés dans l'opinion des hommes. C'est suivant les règles de cette sagesse éternelle, que Dieu a regardé notre bienheureux Félix comme un homme selon son cœur, et comme un instrument propre à exécuter de grandes entreprises : c'est pour cela qu'après l'avoir rendu l'image de sa simplicité par l'innocence de ses mœurs, et le ministre de sa providence par les fonctions de son office, il l'a encore rendu la victime de son amour par la haine de lui-même. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT

Quoique l'amour soit la passion universelle ou la vertu dominante qui règne dans le cœur humain, il faut pourtant avouer que lorsque cet amour regarde Dieu pour objet, il prend trois qualités différentes, selon les trois état différents de l'Église militante, de l'Église souffrante et de l'Église triomphante. Comme l'Église qui est en terre est dans un mouvement ou action perpétuelle, l'amour des fidèles qui la composent doit être agissant et laborieux ; comme l'Église qui est en purgatoire est dans des souffrances et des douleurs perpétuelles, l'amour des âmes qui y sont condamnées doit être souffrant et patient ; et comme l'Église qui est dans le ciel est dans un triomphe ou repos éternel, l'amour des bienheureux qui y règnent avec Dieu doit être jouissant et tranquille. Ainsi ces trois sortes d'amours sont comme les trois caractères qui distinguent en quelque façon les trois états de l'Église. L'amour de l'Église militante est agissant et laborieux, parce que c'est par lui que les fidèles tendent à leur dernière fin ; l'amour de l'Église souffrante est souffrant et patient, parce que c'est par lui que les âmes satisfont à la justice divine ; l'amour de l'Église triomphante est jouissant, parce que c'est par lui que les bienheureux possèdent le souverain bien.

Les fidèles qui sont dans l'Église militante ne se sauveront pas par la foi seule, c'est-à-dire par une foi morte, inanimée, oisive et fainéante, s'il est permis de parler de la sorte ; mais ils ne doivent espérer d'opérer leur salut que par une foi vive, animée et agissante par la charité : il ne suffit donc pas de croire, il faut encore aimer et agir ; car, comme la foi est morte sans les œuvres, l'amour est languissant sans action. La foi sans les œuvres est un cadavre de foi, dit saint Chrysostome : *Cadaver fidei* ; et l'amour sans action n'est qu'une idole ou fantôme d'amour : *Idolum amoris*, dit saint Denis. D'où il faut inférer que les hérétiques qui rejettent les bonnes œuvres comme inutiles au salut, n'ont jamais bien connu ni la nature de la foi, ni la nature de l'amour, puisqu'il est certain que la vraie foi et le vrai amour ne peuvent subsister dans leur perfection sans les œuvres qui sont des signes de vie. Voilà pourquoi je puis dire que ceux qui ne croient et qui n'aiment que de bouche et de paroles, et non point par les œuvres et dans la vérité, sont semblables à ces arbres d'automne, dont parle un apôtre : *Infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ* (*Judæ*, XII), qui sont stériles et sans fruits, qui sont morts et sans vie, qui sont déracinés et arrachés du champ de l'Église. C'est donc par l'action que l'amour se manifeste aussi bien que la foi ; et saint Augustin était si bien persuadé de cette vérité, qu'il n'a point fait difficulté de dire que l'amour était le poids et le principe du mouvement dans tous les êtres qui sont capables d'aimer. Toutes les créatures, dit-il, n'agissent et ne se meuvent que par leur propre poids, et c'est par son inclination naturelle que chacune tend à son centre, le feu en haut et la pierre en bas. Or, pour moi, je déclare, ajoute ce grand docteur, que l'amour est mon poids, c'est ma passion dominante, c'est elle qui m'enlève et qui m'emporte, c'est elle qui me met dans l'action et dans le mouvement, et je puis dire qu'elle exerce son empire avec tant de douceur et de force sur mon cœur, que tous les divers mouvements de mon âme ne procèdent que des différentes impressions de mon amour : *Pondus meum amor meus, eo feror quocumque feror* (*lib.* XIII *Confess.*, *cap.* 9).

Si l'amour de l'Église militante est un amour agissant et laborieux, celui de l'Église souffrante est un amour pénible et patient. Quoique l'apôtre ait distingué la charité des fidèles en ce monde par ces deux propriétés, la souffrance et la patience : *Charitas patiens est*, *omnia suffert* (I *Cor*., XIII, 4) ; la charité, dit ce docteur des gentils, est patiente et souffre tout sans murmurer et sans se plaindre ; il faut néanmoins tomber d'accord que ces deux qualités conviennent proprement à l'amour des âmes qui sont dans l'Église souffrante. Comme l'ardeur du feu et la rigueur des autres peines qu'elles souffrent en purgatoire sont incompréhensibles à l'esprit humain, et qu'elles surpassent toutes celles que les martyrs ont souffertes dans le christianisme naissant, pour la défense de la foi et pour la profession de l'Évangile, il faut nécessairement un amour fort et patient pour soutenir avec une humble résignation et une fermeté inébranlable, des tourments, non pas inventés par l'industrie humaine et par la fureur des hommes mortels, mais pour soutenir toute la pesanteur du bras de Dieu même, et toute la sévérité de sa justice appliquée à les punir et à les affliger.

Enfin l'amour de l'Église triomphante est un amour paisible et jouissant, soit que la béatitude formelle consiste dans la connaissance de Dieu, comme veut saint Thomas, soit qu'elle consiste dans son amour, comme l'a cru Scot. Il est toujours vrai de dire que les bienheureux aiment Dieu, et que leur amour est doux et paisible, puisqu'ils sont dans la jouissance de leur dernière félicité. Leur entendement éclairé de la lumière de gloire contemple l'essence divine et la première vérité par une connaissance claire et intuitive, et leur volonté embrasée d'un feu divin est attachée au souverain bien par un amour béatifique et nécessaire : ainsi ces

deux puissances de l'âme pleinement rassasiées par la possession de leur objet sont enivrées, dit le prophète, du torrent des voluptés ineffables et des délices éternelles de la maison de Dieu : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis potabis eos* (*Ps.* XXXV, 9).

Or, il faut remarquer que, quoique ces trois sortes d'amour ne conviennent proprement et dans la rigueur qu'à ces trois états différents de l'Eglise, je trouve néanmoins que Dieu, par une grâce singulière, les a quelquefois unis dans le cœur de ses amis dès cette vie mortelle. Le bienheureux Félix se présente aujourd'hui naturellement à nous comme une preuve et un exemple de cette faveur extraordinaire. Comme cet humble religieux était selon le cœur de Dieu, que fallait-il attendre de sa bonté divine? sinon qu'elle le rendrait la victime de ces trois sortes d'amour par la haine implacable qu'elle lui a toujours inspirée contre lui-même. Cela, messieurs, ne vous doit pas surprendre; car il y a longtemps que saint Augustin, expliquant la doctrine de l'Evangile, nous donne la haine parfaite comme la règle et le modèle du parfait amour que nous devons avoir pour nous-mêmes : *Si bene oderis, tunc amasti* (*Tract.* III *in Joan. sub med.*) : c'est sur cette règle de se bien haïr soi-même que notre bienheureux Félix avait appris à bien aimer Dieu. Il l'a aimé en effet avec tant de force et de tendresse, qu'il est devenu la victime de son amour agissant, souffrant et jouissant. Oui, mes frères, il a été la victime de l'amour agissant par sa vie active; il a été la victime de l'amour souffrant par sa vie austère, et la victime de l'amour jouissant par sa vie contemplative.

Si les actions sont les preuves de l'amour, et si la grandeur des actions est la preuve de la grandeur de l'amour, que n'a pas fait ce pauvre religieux et cet homme de Dieu pour lui témoigner son amour! N'attendez pas, messieurs, que je vous fasse ici remarquer dans sa vie des actions héroïques et éclatantes; j'avoue que c'était un homme qui n'était nullement recommandable ni par sa naissance, ni par sa science, ni par sa fortune. Il n'a jamais traversé les mers, ni pénétré dans le nouveau monde pour y convertir des infidèles, pour y porter les lumières de la foi, la connaissance de Jésus-Christ et les vérités de l'Evangile, comme a fait saint Pierre : mais il a pu dire au moins avec autant de vérité que ce prince des apôtres : *Ecce nos reliquimus omnia* (*Matth.*, XIX, 27) : Seigneur, nous avons quitté toutes choses. Il est vrai que tout ce que l'un et l'autre avaient quitté était peu de chose; ils n'avaient point quitté de grandes richesses, ni de grands honneurs, ni de grandes dignités : le pêcheur n'avait quitté que sa barque et ses filets, et le laboureur n'avait quitté que ses bœufs et sa charrue : cependant ils ont pu se vanter tous deux d'avoir quitté toutes choses; parce que celui-là a beaucoup quitté, dit saint Grégoire, qui ne s'est rien réservé; et Dieu, qui est le juge équitable du mérite des actions humaines, ne regarde pas tant les choses que l'on abandonne que le parfait dégagement de cœur et d'esprit avec lequel on les abandonne (*S. Greg. hom.* V *in Evang.*). Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ préféra les deux oboles que la pauvre veuve offrit dans le temple, à toutes les pièces d'or que les grands seigneurs mirent dans le tronc? c'est que ceux-ci, en faisant de riches offrandes, se réservaient encore beaucoup de superflu, et que celle-là, bien loin de se réserver du superflu, donna même le nécessaire. Il faut donc raisonner du prix des choses que l'on quitte, comme du prix des choses que l'on donne : celui-là quitte beaucoup qui ne se réserve rien, et celui-là donne beaucoup qui donne tout ce qu'il a.

Ce n'est donc pas une petite gloire pour le bienheureux Félix de pouvoir être comparé en ce point à saint Pierre, et d'avoir tout quitté, comme lui, pour suivre Jésus-Christ dans la pauvreté évangélique. C'est quitter toutes choses en effet, dit saint Bernard, que de quitter ses biens, ses parents et soi-même : *Relinquere sua, relinquere suos, relinquere seipsum* (*In decamar. Ecce not.*). Voilà, mes frères, la première action que l'amour agissant a fait faire au bienheureux Félix en quittant le monde; et c'est le premier sacrifice qu'il a offert à Dieu, et dont il a été lui-même la victime. Comme la vie d'un bon frère lai dans notre ordre est une vie active et laborieuse représentée par celle de sainte Marthe, on n'a jamais vu notre frère Félix dans l'oisiveté; lorsque son office ne suffisait pas pour l'occuper, il donnait ses soins et son travail à faire une partie de celui des autres. Il se souvenait que la vie qu'il avait menée dans le monde ayant été une vie pénible, celle qu'il devait mener dans la religion ne devait pas être fainéante : c'est pourquoi il pouvait dire avec l'apôtre : *Laboramus operantes manibus nostris* (I *Cor.*, IV, 12). Nous sommes accablés de lassitude en travaillant de nos propres mains; et comme dans la maison du Seigneur les offices les plus bas selon l'opinion du monde, sont les plus nobles et les plus relevés selon l'esprit du christianisme, on voyait ce grand serviteur de Dieu et ce vrai amateur de ses frères : *Amator fratrum suorum* (II *Mach.*, XV, 14), s'occuper aux plus vils ministères du couvent, du jardin ou de la cuisine, pour pourvoir aux nécessités et aux commodités de tous, se faisant un plaisir aussi bien qu'un devoir de se sacrifier comme faisait le grand Apôtre pour le salut et pour la consolation de chacun en particulier : *Libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (II *Cor.*, *cap.* XII, 15). C'est en cette manière, et par des travaux continuels et infatigables de la vie active, que ce saint vieillard se rendait la victime d'un amour agissant et laborieux pour le service du prochain.

Voyons maintenant comme il s'est rendu la victime d'un amour souffrant et patient

par sa vie austère et saintement cruelle envers lui-même. Quand ce bienheureux frère faisait réflexion sur l'accident qui lui était arrivé dans le monde lorsque ses bœufs épouvantés et sa charrue renversée lui passèrent sur le ventre sans lui faire de mal, il regardait cette aventure comme un présage du martyre non sanglant auquel la providence de Dieu le réservait dans la religion ; et pour moi, messieurs, je vous avoue que je n'en puis dire autre chose que ce que Tertullien a dit de Jésus-Christ : pourquoi pensez-vous que ce divin Sauveur ne fut point égorgé par la cruauté d'Hérode et enveloppé dans le carnage des innocents ? il ne répond autre chose, sinon : *Grandior victima amori servabatur*. L'amour attendait que cette victime fût devenue plus grande pour lui être offerte en sacrifice. J'en dis le même de notre bienheureux Félix, Dieu lui conserva la vie dans ce fâcheux accident parce qu'il voulut attendre que cette victime fût plus grande pour être immolée à son amour par un sacrifice de religion. C'est ce qu'il a exécuté dans notre ordre ; car, quoique les austérités de notre vie soient aussi grandes que la fragilité humaine en puisse porter, et qu'on puisse donner véritablement aux capucins le nom que Tertullien donne aux premiers chrétiens quand il les appelle : *Crucis religiosos* (*Apolog.*, *cap* 16), les religieux de la croix : je remarque cependant que toutes nos austérités, nos jeûnes, nos disciplines, notre nudité, notre extrême pauvreté, nos longues veilles, et tout ce que saint François a ramassé dans sa règle de plus contraire à la nature et aux sens ; tout cela, dis-je, qui n'est qu'un appareil de mort et de sacrifice, n'était pas capable de contenter l'amour que le bienheureux Félix avait pour les souffrances. Comme il y avait autrefois parmi les païens des hommes gagés pour inventer de nouveaux genres de plaisirs et de voluptés pour divertir l'esprit des princes : *Voluptatum arbitri et artifices* : je puis dire au contraire, que le bienheureux frère Félix fut l'inventeur de nouveaux genres de souffrances et de mortifications, pour se rendre plus semblable à Jésus-Christ crucifié. La longueur et la rigueur de nos carêmes n'étaient pas suffisantes pour contenter l'amour qu'il avait pour l'abstinence, il y ajoutait de nouveaux jeûnes : le pain sec lui paraissait une nourriture trop délicate, et l'eau pure une liqueur trop délicieuse ; il mêlait la cendre dans l'un et l'absinthe dans l'autre pour tourmenter son goût. Nos couches, quoique dures, lui paraissaient encore trop molles, la paille lui paraissait trop tendre, il ne dormait que quelques heures à la dérobée sur la terre nue ou sur les haies. Hélas ! combien de fois l'a-t-on trouvé pendant le silence de la nuit dans la cave des morts se déchirer le corps à coups de discipline et répandre sur leurs ossements plus de sang que d'eau bénite ! C'était inutilement qu'on lui reprochait sa cruauté envers son corps et qu'on entreprenait de le réconcilier avec lui-même ; l'amour des souffrances s'augmentait en lui par la haine qu'il avait pour sa chair, car il voulait avant que de mourir, à l'imitation de son bon maître, s'engraisser du plaisir qu'il trouvait dans la patience, et de la volupté qu'il goûtait dans les douleurs : c'est ainsi que Tertullien parle de Jésus-Christ : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* (*Lib. de Patient.*, *cap.* 3).

Enfin disons que si l'amour souffrant a fait du bienheureux Félix un martyr pendant sa vie, l'amour jouissant en a fait un bienheureux avant sa mort ; s'il a été la victime de l'amour souffrant par sa vie austère, il a été encore la victime de l'amour jouissant par sa vie contemplative. Je ne sais pas, messieurs, quelles impressions les visions ou les apparitions divines font sur les saints, mais je sais bien par l'Ecriture, que si elles remplissent leurs âmes de quelques grâces extraordinaires, elles produisent quelquefois dans leurs corps des faiblesses, des infirmités et des langueurs : témoins Moïse (*Exod.*, IV, 10), Jacob (*Genes.*, XXXII, 25), et plusieurs autres grands saints de l'Ancien Testament. La raison est, si je ne me trompe, que comme les grandes lumières et les hautes connaissances qu'ils reçoivent de Dieu dans l'oraison, allument dans leur cœur un plus grand feu d'amour, et que le propre de l'amour divin est de produire la langueur et la défaillance, selon cette parole de l'épouse : *Amore langueo* (*Cant.*, II, 5) ; on peut dire que dans ces transports l'âme se dégage insensiblement de son corps, comme une captive de sa prison : *Licentia animæ sive morte fugitivæ* (*Tertull. lib. de Anima*). D'où il arrive, que dans cet état, la chair s'abat, les forces s'affaiblissent, l'esprit fait de nouveaux efforts pour s'unir plus intimement à Dieu, et soupire sans cesse jusqu'à temps qu'il repose en lui ; voilà ce que j'appelle être victime de l'amour jouissant. Il est vrai que l'amour est délicieux et tranquille dans les bienheureux qui sont dans le ciel, mais dans les saints qui sont encore sur la terre il est mêlé d'inquiétudes et d'impatience dans le retardement de la jouissance du souverain bien.

Voilà à peu près l'état où se trouva notre bienheureux frère Félix quelque temps avant sa mort. Comme entre tous les mystères de la vie du Fils de Dieu, celui de sa divine enfance lui avait enlevé le cœur et toutes ses tendresses, il formait mille souhaits de jouir du même bonheur qu'avait eu autrefois le saint vieillard Siméon, qui était de pouvoir tenir entre ses bras, avant que de mourir, le saint enfant Jésus ; ses vœux furent exaucés, et la sainte Vierge lui ayant apparu une nuit, lorsqu'il était élevé dans une haute contemplation, lui remit son aimable et adorable enfant entre les mains. Ah ! mes frères, c'est ici où je devrais finir mon discours puisque je n'ai point de paroles pour vous bien expliquer les amoureuses caresses que Jésus fit à Félix, et les profonds respects que Félix rendit à Jésus. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce saint vieillard put bien s'écrier : *Nunc dimittis servum tuum in pace* (*Luc.* II,

29) : Seigneur, je ne vous demande plus rien, laissez mourir maintenant votre serviteur en paix. Sa vie en effet, ne fut plus, depuis cet heureux moment, qu'une langueur d'amour, et il la finit bientôt après dans le baiser du Seigneur. Que vous en semble, mes frères? n'ai-je pas bien raison d'appliquer à ce saint religieux ces paroles que le Sage a dites du prophète Elie : *Beati sunt qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt* (*Eccli.*, XLVIII, 11). Bienheureux sont ceux qui vous ont vu, et qui ont été honorés de votre amitié; et moi j'ajoute plus heureux encore ceux qui vous ont imité que ceux qui vous ont vu.

Car ce n'est que pour imiter les vertus des saints que l'Eglise nous les propose comme des modèles de sainteté et de perfection : imitons donc, messieurs, la simplicité du bienheureux Félix puisque selon saint Grégoire : *Nihil felicius homine simplici* : Il n'y a rien de plus heureux qu'un homme simple, qui n'a nul repli dans son cœur, nul déguisement dans ses paroles, nul fard dans ses actions; mais qui ne regarde que Dieu seul pour fin de toutes ses œuvres, pour juge de ses intentions, et pour objet de toutes ses recherches. Vous, riches du monde, soyez, à l'exemple de ce bienheureux frère, les économes de la providence divine pour le soulagement des pauvres, ouvrez les yeux pour voir leurs misères, ouvrez les oreilles pour entendre leurs soupirs, ouvrez vos cœurs et les entrailles de votre miséricorde pour vous laisser toucher à la compassion, et étendez vos mains pour leur donner le secours qu'ils attendent de votre justice et de votre charité. Vous n'aurez pas peine à le faire, si vous vous souvenez que vous n'êtes pas les propriétaires, mais seulement les économes et les dispensateurs des biens du Seigneur, qui est le Dieu des pauvres aussi bien que des riches. Pour vous, mes frères, qui avez l'honneur de porter le même habit, de professer la même règle, et d'être les enfants d'un même père que le bienheureux Félix, soyez, à son exemple, des hosties toujours vivantes et des victimes toujours mourantes de l'amour divin; que cet amour anime toutes nos actions, qu'il sanctifie toutes nos souffrances, et qu'après nous avoir rendus les imitateurs des vertus du bienheureux Félix, il nous donne la jouissance du souverain bien avec lui. *Amen.*

LA VOLONTÉ PATIENTE DE DIEU

ENVERS PHARAON REBELLE.

SERMON PREMIER.

Première résistance à la vocation. L'infidélité volontaire.

Quis est Dominus, nescio Dominum.

Qui est ce Seigneur dont vous me parlez? allez, sortez d'ici, je ne le connais point (*Exode, ch.* V).

La foi est une vertu si divine dans son origine, qu'elle ne peut venir que de Dieu seul; et elle est si singulière dans sa nature, qu'elle ne peut convenir qu'à l'homme seul : en tant que divine dans son origine, elle ne peut venir que de Dieu seul, et non point de nous-mêmes; c'est-à-dire ni des lumières de la raison, ni du secours de la philosophie, ni d'un effort du franc-arbitre : c'est contre l'erreur des Semipélagiens, qui en attribuaient le commencement à l'homme et la consommation à Dieu; mais saint Paul les a condamnés quand il a dit que nous devions contempler continuellement Jésus-Christ comme l'auteur et le consommateur de notre foi, *aspicientes in auctorem fidei nostræ, et consummatorem Jesum* (*Hebr.*, XII), et en tant que la foi est singulière dans sa nature, elle ne peut convenir qu'aux hommes mortels, parce qu'étant une vertu obscure, elle ne peut convenir aux anges, ni aux bienheureux, et étant surnaturelle, elle ne peut se rencontrer dans les diables ni dans les damnés : tellement donc que la foi étant un don qui vient de Dieu comme du père des lumières, et une vertu qui convient à l'homme comme à un enfant d'adoption, il faut nécessairement que cette foi soit la première grâce que Dieu offre aux infidèles pour les appeler à sa connaissance et à son amour. Voilà pourquoi saint Augustin parlant de cette vertu, dit fort à propos, qu'elle est le premier remède que Dieu a appliqué aux maladies du genre humain. *Confecisti medicamenta fidei, et aspersisti ea super morbos orbis terrarum* (*L.* VI *Conf.*, *c.* 4). En effet, messieurs, je remarque dans notre histoire sainte, que la volonté bienfaisante de Dieu, voulant travailler au salut de Pharaon, aussi bien qu'à la liberté de son peuple, employa d'abord la prédication et les miracles pour éclairer ce prince des lumières de la foi, afin qu'il ne pût rejeter un jour sur la conduite de Dieu, la cause de sa perte, ni le crime de son infidélité. Cependant cet incrédule ferme les yeux à toutes ces lumières, il ne veut croire ni à Dieu, ni à Moïse, ni à miracle, ni à prédication; il ne pouvait se persuader qu'il y eût d'autres dieux dans le monde que son *Isis* et son *Serapis*, son *Osiris* et son *Anubis*, qui étaient adorés dans toute l'Egypte, comme les plus célèbres divinités. Ainsi son infidélité fit la première résistance à la grâce de sa vocation, dont il commença de fatiguer la volonté patiente de Dieu, et de mettre le premier obstacle à son salut éternel. Trem-

blons, chrétiens, en vue du malheur de ce prince incrédule, et instruisons-nous par l'exemple de Marie qui crut à la parole de l'ange quand il lui dit : *Ave, Maria.*

Il y a cette différence entre les vertus théologales qui perfectionnent l'homme par rapport à Dieu, et les vertus morales qui le perfectionnent par rapport à lui-même et au prochain, en ce que la prudence doit prescrire de certaines règles à celles-ci, et n'en doit point donner aux autres ; elle doit prescrire des règles aux vertus morales pour les conserver dans le juste milieu qui fait leur perfection, et qui les éloigne des deux extrêmes qui les corrompent par l'excès, ou par le défaut, et qui les font dégénérer en vices. *Cæteræ virtutes*, dit saint Grégoire, *nisi ea quæ appetunt, prudenter agant, virtutes nequaquam esse possunt* (*L.* II *Moral.* c. 33) ; c'est ainsi que sans la prudence, la force dégénère en vice en nous rendant audacieux et téméraires, et nous précipitant inconsidérément dans les dangers. Sans la prudence la justice dégénère en vice, en nous rendant trop indulgents, ou trop sévères quand il faut ordonner les peines et les châtiments. Sans la prudence la libéralité dégénère en vice, en nous rendant prodigues dans la distribution et dispensation de nos biens, etc. Mais il n'en va pas de même des vertus théologales : car comme Dieu qui en est l'objet est infini dans ses perfections, il n'y peut avoir d'excès dans les vertus qui le regardent et qui l'honorent. Comme il est le souverain bien de la créature raisonnable, il n'y peut avoir d'excès dans notre espérance, c'est-à-dire dans l'attente certaine que nous devons avoir de le posséder un jour par le secours de la grâce. D'où vient que le prophète dit qu'il a espéré jusqu'à l'excès et au-dessus de l'espérance, *supersperavi* (*Psal.* CXVIII) : et saint Paul dit qu'Abraham a poussé son espérance non-seulement au-dessus de l'espérance, mais contre l'espérance même, *in spem contra spem credidit* (*Rom.*, IV). Comme Dieu est infiniment aimable, nous ne pouvons l'aimer avec excès, puisqu'au contraire, la mesure et la règle d'aimer Dieu, dit saint Bernard, c'est de l'aimer sans règle et sans mesure, *modus amandi Deum*, *est amare sine modo.* Enfin comme il est la première, l'éternelle et l'infaillible vérité, on ne peut ajouter trop de foi à ses paroles, d'où vient que le prophète nous dit que ses témoignages sont croyables au delà de toute crédibilité, *testimonia tua credibilia facta sunt nimis* (*Psal.* CXVIII). Mais si la prudence ne trouve point d'excès à retrancher dans les vertus théologales, elle doit au moins corriger les défauts qui s'y peuvent rencontrer : elle doit retrancher les craintes et les défiances que nous pouvons avoir de Dieu, parce qu'elles sont injurieuses à l'espérance et à la confiance que nous devons avoir en sa bonté. C'est à raison de cette défiance que la sainte femme Judith fit une sévère correction à Ozias pendant le siége de Béthulie ; car ayant appris que ce prince du peuple avait résolu de rendre la ville à Holopherne, si elle n'était secourue dans cinq jours, cette héroïne lui dit avec une sainte indignation : Qui êtes-vous, vous autres qui osez tenter le Seigneur ? *Posuistis vos tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei* (*Judith*, VIII). Quoi ! est-ce à vous à prescrire un temps à sa miséricorde, et à lui marquer, selon votre caprice, le jour auquel il vous doit secourir ? leur marquant par ces paroles qu'ils manquaient d'espérance à la bonté du Dieu d'Israël. Il faut de plus que la prudence retranche les défauts qui se peuvent rencontrer dans la charité : il faut qu'elle réchauffe son ardeur quand elle est refroidie, et qu'elle ôte ces partages injurieux qui divisent nos cœurs entre les créatures et le Créateur, et qui lui donnent un rival en son amour ; parce que, selon la doctrine de saint Augustin, celui-là n'aime pas Dieu parfaitement qui aime quelque autre chose avec lui : *Domine, minus te amat, qui tecum aliquid amat.* Enfin, la prudence chrétienne doit retrancher les doutes et les incertitudes qui offensent la foi, et soumettre aveuglément notre raison à l'autorité de la révélation de Dieu, et à l'infaillibilité de sa parole. Voilà pourquoi l'Apôtre commande à son disciple Tite d'exhorter les vieillards d'être *prudentes et sani in fide* (*Tit.*, II), prudents et irrépréhensibles dans la foi ; car, comme la prudence humaine veut qu'on croie à la parole d'un honnête homme qui a l'âme droite, sincère et incapable de mentir ou de tromper ; ainsi la prudence chrétienne veut que nous croyions à Dieu, qui, étant la première vérité, ne peut souffrir la tromperie ni le mensonge. D'où vient que Tertullien s'écrie : *O Deum de sola fallacia infirmum !* ô Dieu ! je vous adore, parce que je ne découvre qu'une seule impuissance en vous, qui est celle de ne pouvoir ni mentir ni tromper. Voilà les bons offices que la prudence chrétienne nous rend dans la pratique des actes de foi, d'espérance et de charité ; mais il y a une autre certaine prudence humaine que saint Paul appelle prudence de la chair, *prudentia carnis* (*Rom.*, VIII), qui est si contraire et ennemie si déclarée des vertus théologales, qu'elle ne peut compatir avec elles dans une même âme, ni y établir son empire que par leur totale destruction. Or, quoique cette prudence de la chair ait cette antipathie générale avec toutes les vertus, si est-ce pourtant qu'elle en a une si particulière avec la foi, que Tertullien a dit que les premiers Césars auraient cru à l'Evangile, si cette fausse prudence, qui est l'âme du gouvernement des princes du monde, n'eût été un obstacle invincible à la foi, et ne les eût empêchés d'être chrétiens : *Ipsi Cæsares Christo credidissent, si christiani esse potuissent.* La raison est que ces faux sages du siècle, comme notre Pharaon, veulent examiner et juger des vérités de la foi dans trois tribunaux injustes, et devant trois juges incompétents, qui sont les sens, l'opinion et la raison. Cependant les sens sont trompeurs, l'opinion est incertaine, et

la raison est aveugle; et par conséquent les vérités de foi ne sont point de leur ressort, parce qu'elles sont inévidentes, infaillibles et surnaturelles; en tant qu'elles sont obscures et inévidentes, elles ne sont point du ressort des sens; en tant qu'elles sont certaines et infaillibles, elles ne sont point du ressort de l'opinion; et en tant qu'elles sont surnaturelles et divines, elles ne sont point du ressort de la raison. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Pharaon est toujours demeuré dans son infidélité; le prophète Isaïe nous en donne la raison : c'est, dit-il, que, *stulti principes Taneos, sapientes consiliarii Pharaonis, dederunt consilium insipiens* (*Isa.*, XIX); c'est que les princes de Thanis (qui était la ville capitale d'Egypte) ont été des fous, et que les plus sages ministres de Pharaon lui ont donné un conseil d'insensés et d'extravagants. Mais quel est donc ce *consilium insipiens*, ce conseil sans sagesse? c'est celui que les faux sages du temps suivent encore tous les jours dans leur conduite, lorsqu'ils veulent juger et examiner les vérités de foi dans ces trois tribunaux injustes, et devant ces trois juges incompétents, savoir, les sens, l'opinion et la raison : et c'est cette incompétence que je ferai voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Les vérités que la foi nous propose étant toutes obscures et inévidentes, il est certain que les sens en sont des juges incompétents, puisqu'ils ne peuvent juger, dit l'ange de l'école, que *de accidentibus sibi notis*, des accidents qui leur sont connus; mais pour vous faire mieux concevoir cette raison d'incompétence, il faut remarquer qu'il y a eu autrefois une grande dispute entre les anciens philosophes, touchant la foi que nous devions ajouter au témoignage de nos sens. Tertullien, qui a cru que cette dispute était digne de la curiosité des derniers siècles, a bien voulu nous en faire le rapport. Il dit donc que les philosophes appelés académiciens : *Sensuum fidem durius infamant* (*L. de Anim.*, *c.* 17), ont été peu favorables aux sens, en soutenant qu'ils étaient toujours immanquablement trompeurs dans leur témoignage et trompés dans leurs opérations. Les épicuriens, au contraire, dit-il, ont été grands partisans et défenseurs des sens : *Parem omnibus atque perpetuam defendunt veritatem*; ils leur ont à tous également attribué la vérité perpétuelle dans leurs témoignages, et l'infaillibilité dans leurs opérations. Mais les stoïciens, dit ce savant Africain, ont tenu le milieu; ils n'ont pas été si favorables aux sens que ceux-ci, ni aussi si contraires que ceux-là : *Moderantius locuti*, ils en ont parlé plus modestement et plus sobrement que les uns et les autres, *dum non omnem sensum, nec semper de mendacio onerant*, lorsqu'ils ne les ont pas fait tous passer, ni pour de faux témoins perpétuels, ni aussi pour des témoins toujours fort sincères, mais ils les ont considérés comme des témoins douteux qui pouvaient quelquefois autoriser le mensonge par un faux rapport, et rendre aussi quelqu'autre fois témoignage à la vérité par une relation fidèle. Voilà, messieurs, la dispute qui a divisé autrefois tout le portique et le lycée; mais pour vous en parler en théologien aussi bien qu'en philosophe, je dis que le témoignage des sens doit passer pour sincère, fidèle et véritable, lorsqu'ils ne jugent que de leurs propres objets, qui sont des choses matérielles et sensibles, et qu'ils sont appliqués avec toute la proportion et la régularité requises. Mais j'ajoute aussi que, dans les mystères de religion, et dans les vérités divines, leur témoignage est faux, et leur déposition doit être rejetée, parce qu'ils sont ou de faux témoins de ce qu'ils nous rapportent, ou des juges incompétents de ce qu'ils nous proposent.

Il est vrai que les Pères de l'Eglise n'ont pas condamné absolument le témoignage des sens en matière de foi, ils s'en sont servis fort à propos dans le mystère de l'incarnation; car quand il a été question de prouver que Jésus-Christ était véritablement homme, et qu'il avait pris un véritable corps, contre l'erreur de Marcion qui ne le faisait passer que pour un fantôme, ils en ont appelé au tribunal des sens, ils les ont reconnus pour juges compétents et pour témoins irréprochables; les apôtres mêmes y ont eu recours; saint Jean en tire son plus fort argument lorsque parlant du Verbe incarné dans sa première épître qu'il adresse aux Parthes, c'est-à-dire, selon saint Augustin, aux fidèles répandus dans l'ancien empire des Perses, il leur dit : *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ* (I *Joan.*, I) : Nous vous annonçons la parole de vie qui était dès le commencement, que nous avons ouïe de nos oreilles, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention et que nous avons touchée de nos mains. D'où vous voyez que ce disciple bien aimé a cru ne pouvoir prouver plus efficacement le mystère de l'incarnation du Verbe que par le témoignage de ses sens; mais je ne m'en étonne pas, le Fils de Dieu lui-même y a eu recours; car ses apôtres l'ayant vu ressuscité, et le prenant pour un esprit, pour un spectre, et pour un fantôme, il les rassure contre cette terreur panique; et pour les convaincre que c'était lui-même, *Ejusdem naturæ*, *sed alterius gloriæ*, dit saint Grégoire (*Homil.* 26, *in Evang.*), quant à la condition de la nature, mais non pas quant à l'état de la gloire, il s'en rapporte au témoignage de leurs sens : *Palpate et videte*, leur dit-il, *quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere* (*Luc.* XXIV) : Regardez mes mains et mes pieds, touchez-moi, voyez que c'est moi-même, et considérez qu'un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. Tellement donc que nous pouvons admettre le témoignage des sens comme juste et véritable dans le mystère de l'incarnation du Verbe, parce que le corps du Fils de Dieu étant matériel et sensible comme les nôtres.

ils en pouvaient juger comme de leur propre objet; mais pour ce qui est des autres mystères, comme ils ne renferment que des choses obscures et inévidentes, on rejette les sens comme des juges iniques, et comme des témoins corrompus.

La raison est que sans qu'il soit nécessaire de recourir aux charmes et aux enchantements de la magie, il est facile de les surprendre et de les tromper; il ne faut ou qu'une légère indisposition dans l'organe, ou qu'une simple altération dans le milieu, ou qu'une trop longue distance de l'objet, pour les exposer tous à l'erreur et à la tromperie. Par exemple, c'est par l'indisposition de l'organe que les ictériques voient tous les objets teints de la couleur jaune, qui est celle de l'humeur bilieuse dont leurs yeux sont chargés; c'est par l'altération du milieu, qu'un bâton qui est droit paraît courbé dans l'eau, l'erreur vient du milieu, qui est l'eau, qui rompt et qui brise l'espèce qu'elle renvoie à l'œil; enfin c'est par la trop grande distance de l'objet, qu'une tour carrée nous paraît ronde de loin, parce que le rayon visuel affaibli par l'éloignement de la tour, ne peut plus faire le juste discernement des lignes ni des angles, mais il les mêle et les confond avec la superficie. D'où j'infère, par conséquent, que si les sens sont si faciles à se tromper, et si leur témoignage est sujet à l'erreur pour le regard des choses naturelles et sensibles, et dans le discernement même de leur propre objet; jugez à quelles surprises ils ne seront pas exposés, quand ils voudront rendre des témoignages et porter des jugements sur les objets de la foi, qui sont des choses obscures et inévidentes qui ne sont point de leur ressort; et si un homme de probité et de bon sens osera se fier à leur rapport et ne voudra fonder sa foi et sa créance que sur leur déposition.

En vérité, messieurs, s'il faut juger dans ce premier tribunal de la présence réelle de Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, j'avoue que le mensonge triomphe de la vérité, que Calvin a gagné son procès, que l'Evangile n'est qu'un roman et que Jésus-Christ n'est qu'un imposteur, puisque au lieu de nous donner réellement son corps, il ne nous en a donné qu'une figure, ou ne nous en a rien donné du tout; car les yeux protestent hautement qu'ils ne voient que du pain; l'odorat, le goût, la main, déposent et soutiennent qu'il n'y a que du pain; à quel autre tribunal appellerez-vous donc de ce faux témoignage et de ce jugement inique de vos sens? A celui de la foi, répond toute l'Eglise. *Præstet fides supplementum, sensuum defectui*: La foi doit venir au secours de la raison, elle doit corriger l'erreur des sens, elle doit convaincre vos esprits, que Calvin doit être condamné comme l'ennemi de la vérité connue, que l'Evangile doit être reçu comme le testament de la vérité révélée, et que Jésus-Christ étant le maître de la vérité même, selon le témoignage de ses ennemis, *Scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces*, il nous a laissé réellement son corps sous les espèces du pain. Oh! mais nous ne le voyons pas, disent les sens, en s'inscrivant en faux avec les hérétiques; d'accord: il ne s'y est pas laissé présent pour y contenter nos yeux, mais pour y exercer notre foi; il ne s'y est pas laissé comme un objet sensible, visible et palpable, pour y être touché de la main et vu des yeux du corps; mais il s'y est caché comme le roi des siècles, immortel et invisible, pour y être adoré en esprit et en vérité (*Matth.*, XXII). Tellement qu'il faut qu'un chrétien demeure dans un esprit de foi et d'adoration, dans la vue de ce mystère, et que comme un autre Moïse, il contemple ce Dieu invisible comme s'il le voyait de ses propres yeux: *Invisibilem tanquam videns sustinuit* (*Hebr.*, XI).

Mais venons à la définition de la foi pour vous en mieux faire comprendre la nature et vous persuader efficacement que ce qu'elle nous propose ne peut être examiné au tribunal des sens. Interrogez saint Paul, demandez-lui: Qu'est-ce que la foi? Il vous répondra d'abord: *Argumentum non apparentium*: Qu'elle est l'argument convaincant et la persuasion infaillible des choses qui ne tombent point sous les sens. Par exemple, la foi m'enseigne qu'il y a un Dieu et que ce Dieu est un être spirituel et invisible; elle m'enseigne qu'il y a des anges et que ces anges sont des intelligences spirituelles et incorruptibles; elle m'enseigne que nous avons des âmes raisonnables et que ces âmes sont des substances spirituelles et immortelles; voilà des vérités de foi. Or, que répondriez-vous à un chrétien qui voudrait faire le philosophe, et qui vous dirait: Monsieur, je ne crois point qu'il y ait de Dieu, ni d'anges, ni d'âmes raisonnables, *nisi videro*, si je ne les vois de mes yeux et ne les touche de mes mains. N'auriez-vous pas raison de lui faire la même réponse que saint Augustin fit un jour à Fauste, évêque manichéen: *Hoc si quis neget, non refellitur, sed ridetur* (*L.* XXXIII *contra Faustum*, *c.* 6). On ne réfute pas une telle proposition, mais on s'en moque; car, dites-moi, que répondriez-vous à un paysan qui vous dirait: Je vous prie, monsieur, faites-moi voir une belle musique et une agréable symphonie. Vous vous moqueriez du bonhomme; ou si vous lui vouliez faire grâce, vous lui répondriez sans l'offenser: Mon ami, vous vous abusez, on ne peut pas voir la musique, parce qu'un concert n'étant composé que de sons, de voix et d'accords, vous pouvez l'entendre, mais vous ne pouvez la voir, les sons étant le propre objet de l'ouïe et non pas de la vue. C'est la même réponse qu'il faut faire à cet incrédule qui dit qu'il ne croit point qu'il y ait de Dieu, ni d'anges, ni d'âmes raisonnables séparées de leurs corps, qu'il ne les voie et ne les touche: *Non refellitur, sed ridetur.* Il se faut moquer de lui

Mais si vous le jugez capable d'entendre raison, il lui faut apprendre que c'est un principe dont les philosophes mêmes sont tombés d'accord, savoir: qu'il y a un Dieu, qu'il y a des intelligences et des âmes toutes spirituelles, et que ce Dieu, ces intelligences

et ces âmes, étant des êtres spirituels et de purs esprits sans aucune composition de corps et de matière, l'entendement les peut connaître, mais les yeux ne les peuvent voir; et par conséquent la foi étant selon l'Apôtre, *Argumentum non apparentium*, une conviction et persuasion des choses obscures, inévidentes et qui ne tombent point sous les sens, elles ne sont point de leur ressort, et on ne peut sans erreur et sans injustice les examiner dans leur tribunal.

Cependant que font et que disent les faux sages du siècle? ils disent ce que Pharaon dit à Moïse : *Quis est Dominus?* qui est ce Seigneur dont vous me parlez? qui sont ses sujets, où est son empire? *Nescio Dominum*; allez, je ne connais point ce Seigneur, je ne crains point sa puissance, et je me moque de ses menaces aussi bien que de ses commandements; et vous qui me parlez de sa part, *Ostendite signa* ((*Exod.*, VII), donnez-moi des signes de sa divinité, et des marques de votre mission. Ecoutez cet incrédule, il veut voir avant que de croire; il veut que la foi entre dans son esprit par les yeux à la faveur des miracles, plutôt que par les oreilles à la faveur de la prédication, cependant l'ouïe est le chemin naturel que Dieu lui a frayé dans l'homme pour aller dans son cœur. Mais que fait Dieu pour punir cet incrédule qui le veut obliger à violer l'ordre que sa sagesse a établi? il contente la curiosité de son esprit: Moïse fait des miracles en sa présence, il en fait dans tous les éléments, et il en remplit toute l'Égypte; mais Pharaon n'en est pas moins incrédule, ni moins obstiné dans son erreur; la foi ne trouve pas plus d'accès dans son âme par la vue que par l'ouïe, et par les miracles que par la prédication; et c'est là le juste châtiment dont Dieu punit ordinairement la curiosité des incrédules qui veulent que leurs sens soient les juges et les arbitres de leur foi, et qui croient plutôt à la parole d'un homme trompeur qu'à celle de Dieu qui est infaillible.

Voici, messieurs, la plus grande injustice du monde, et le plus cruel outrage qu'on puisse faire à Dieu; car remarquez, s'il vous plaît, que ces messieurs les esprits forts qui font profession de combattre la foi divine, sont pourtant fort religieux défenseurs de la foi humaine, et de la créance qu'on doit donner à un honnête homme, à un fidèle historien, à un bon géographe. Par exemple, ces sages mondains qui n'ont jamais vu le monde que dans une carte, croient fermement qu'il y a une ville, en Italie, appelée Rome; qu'il y en a une autre, en Espagne, appelée Séville; une autre, en Pologne, appelée Cracovie; une autre, en Portugal, appelée Lisbonne; ils croient effectivement qu'il y a, dans tous ces royaumes, des villes de ces noms, non pas pour les avoir vues, mais pour l'avoir ouï dire à quelques voyageurs : *Fides ex auditu*, ils ont ajouté foi à ces relations; et cependant ils ne veulent pas croire, sur la parole de Jésus-Christ et sur la relation des prophètes, qu'il y a une ville, une cité éternelle, une Jérusalem céleste et triomphante qui est le séjour des bienheureux : non, ils n'en croient rien parce qu'ils ne l'ont pas vue, et qu'ils n'y ont pas été; cela donne de la pitié et de l'indignation tout ensemble. D'autres croient fermement qu'il y a, dans le royaume de Naples et de Sicile, des montagnes dont les entrailles toujours brûlantes, jettent de temps en temps des torrents de feux et de flammes, de cendres et de fumée, qui désolent toutes les campagnes voisines, et qui portent la crainte perpétuelle de la mort dans les cœurs des habitants; oui, ils croient fort religieusement que ces Etna et ces Vésuve sont des montagnes qui renferment dans leur sein des feux que les pierres nourrissent, et que le temps ne peut éteindre. Et cependant ils ne veulent pas croire à la parole de Jésus-Christ qui les menace d'un enfer dont le feu est éternel, et qui ne s'éteindra jamais; quelle injustice! Enfin il y en a d'autres qui croient sans former un seul doute, qu'il y a eu des empereurs et des conquérants, des César, des Pompée et des Alexandre, qui ont gagné tant de batailles, remporté tant de victoires, et dompté tant de nations; qui ont détruit tant d'empires, et qui en ont fondé tant de nouveaux; oui, ils croient ces choses souvent incroyables, et les croient sans les avoir vues; mais sur la bonne foi d'un historien, d'un Suétone, d'un Tacite, d'un Tite-Live, et d'un Quinte-Curce; et cependant ils ne veulent pas croire qu'un Jésus-Christ, qu'un Homme-Dieu ait paru dans le monde, qu'il ait prêché dans Jérusalem, qu'il ait été crucifié sur le Calvaire, quoique des historiens sacrés, et que quatre Évangélistes, plus dignes de foi mille fois que les Quinte-Curce et les Tite-Live, que les Tacite et les Suétone, nous en aient fait un fidèle récit, comme témoins oculaires et irréprochables; quelle horrible injustice, ou quelle dépravation du bon sens!

Mais vous me direz peut-être : O mon père, il y a bien de la différence de l'un à l'autre; nous sommes libres pour croire ou ne pas croire ce qu'ont dit des historiens profanes, sans qu'il nous en puisse arriver ni bien ni mal. Mais on ne nous laisse pas la liberté pour le regard des évangélistes et des historiens sacrés: on nous oblige, sous peine de damnation éternelle, de soumettre notre entendement sous l'autorité de leur relation; c'est ici où je vous attends pour vous combattre et pour vous désarmer. Çà, répondez-moi, n'est-il pas véritable que dans une proposition alternative, par laquelle on vous donne le choix de prendre l'affirmation ou la négation, il est du bon sens, de la véritable prudence et de la droite raison, de prendre la partie dans laquelle on trouve tout son avantage, et dans laquelle on ne risque aucun péril? Or, dans cette proposition de foi qu'on vous fait, savoir que le Fils de Dieu s'est incarné, et qu'il a paru dans le monde, il est certain qu'il y a toute sorte de bien à espérer et nul mal à craindre, si on la croit; et qu'il y a toute sorte de malheurs

à attendre, et nul bien à se promettre, si on la nie. Donc il vaut mieux croire qu'il y a eu un Jésus-Christ sans l'avoir vu, que de le nier sur le rapport des évangélistes. La raison est que le fait qu'ils nous ont raconté est faux, ou il est véritable : s'il est faux qu'il y ait jamais eu de Jésus-Christ au monde, il ne m'arrivera jamais ni bien ni mal pour châtiment ou pour récompense de ma crédulité; mais au moins je pourrai reprocher à Dieu, après saint Augustin, que s'il y a eu de l'erreur dans ma créance, c'est lui-même qui m'a trompé, parce que j'ai cru sur le témoignage de ses évangélistes, par la bouche desquels il nous a parlé, et sur le témoignage de l'Eglise qui est conduite et éclairée par son Saint-Esprit : *Domine, si error est quod credimus, a te decepti sumus.* Mais s'il est véritable que Jésus-Christ ait paru effectivement dans le monde, et qu'il y ait fait toutes les merveilles que l'Evangile raconte, il vous arrivera le plus grand de tous les malheurs de ne l'avoir pas cru, qui est la damnation éternelle; et le plus grand de tous les biens de l'avoir cru sans le voir, qui est le salut éternel. Donc le bon sens et la raison nous persuadent qu'il est plus avantageux de croire en Jésus-Christ sans l'avoir vu, que de ne pas croire en lui parce qu'on ne l'a pas vu. Voilà pourquoi Jésus-Christ a canonisé dès cette vie ces âmes fidèles *qui crediderunt et non viderunt*, qui ont cru sans voir.

N'est-ce donc pas une folie ou une injustice de ces faux sages du siècle, de vouloir obliger Dieu, pour contenter leur caprice, de renverser tout l'ordre de la foi, c'est-à-dire de déchirer le voile du Temple, de lever les courtines qui enveloppent le tabernacle, de faire plier les ailes aux chérubins qui couvrent l'arche, de dissiper les ténèbres qui environnent son trône, de tirer le rideau de devant nos mystères, d'ouvrir la porte qui ferme le sanctuaire, de faire tous les jours des miracles à leur discrétion, de faire descendre les anges du ciel, de tirer les démons de l'enfer, et de faire sortir les morts de leurs sépulcres, pour venir prêcher aux vivants, et pour leur raconter des nouvelles de l'autre monde? mais écoutez, esprits curieux et incrédules, le jugement que Dieu a déjà prononcé contre vous. L'Évangile raconte que l'âme du mauvais riche, touchée d'une fausse pitié, ou d'une feinte appréhension de la perte de ses frères, demanda à Abraham permission de retourner au monde, pour leur prêcher la pénitence et empêcher leur damnation. Qu'est-ce que Dieu lui répondit? Non, de meure là, *habent Moysem et Prophetas, audiant illos*; ils ne manquent pas de prédicateurs, ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils écoutent leurs paroles, et qu'ils en fassent leur profit : Oh! non, Seigneur, répond ce damné voulant faire le philosophe et argumenter avec Dieu, les discours d'un mort qui retournerait en vie feraient plus d'impression sur leurs esprits, et les porteraient plus efficacement à la pénitence, que toutes les prédications des vivants. Vous vous trompez, répond Abraham, sachez que s'ils ne croient pas aux prédicateurs qui sont encore dans le monde, *neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent*, ils n'ajouteront pas plus de foi aux paroles d'un mort ressuscité. D'où vous pouvez inférer par ce dialogue d'une âme damnée, avec Abraham, que Jésus-Christ nous a raconté lui-même dans l'Evangile, que Dieu ne veut pas que la foi soit redevable au témoignage des sens, de son établissement dans le monde. En effet, Jésus-Christ a fait dans la ville de Jérusalem tous les miracles que la curiosité pouvait prétendre, les Juifs ont vu le Lazare ressuscité, les scribes et les pharisiens lui ont parlé; se sont-ils convertis par les paroles de ce mort revenu en vie? non, leur aveuglement devient plus grand, et leur résolution plus cruelle, puisque, pour étouffer le bruit de ce miracle, ils jurèrent dans une assemblée publique la mort du Lazare et celle de Jésus-Christ. Ce qui est arrivé en ce temps-là dans la Judée arriverait en France en ce temps-ci. Si les villes de Tyr et de Sidon ne se convertirent pas autrefois par le bruit des miracles que le Fils de Dieu fit dans celles de Corosaïm et de Bethsaïde, la ville de Lyon ne se convertirait pas aussi par les miracles que Dieu ferait à Paris; chaque ville voudrait voir ses morts ressuscités, et chaque habitant le voudrait entendre prêcher en son particulier, sans en vouloir croire au bruit public : tant il est véritable que l'esprit humain est un juge peu équitable des vérités divines, lorsqu'il les veut examiner au tribunal des sens.

Et, par conséquent, imitez l'exemple du centenier, qui se trouva heureusement à la mort du Fils de Dieu. L'Evangile raconte que ce brave cavalier ayant ouï ce grand éclat de voix que Jésus-Christ poussa en expirant, le reconnut d'abord pour le véritable Fils de Dieu. Mais pourquoi le reconnut-il plutôt à sa parole qu'à son visage? car, hélas! ni l'un ni l'autre ne portait point le caractère de la divinité. Cet éclat de voix était le dernier soupir d'un homme agonisant, son visage défiguré portait l'affreuse image d'une mort violente; ainsi l'un et l'autre semblaient n'avoir rien de divin. Cependant l'évangéliste remarque qu'il reconnut le Fils de Dieu en entendant sa voix plutôt qu'en voyant son visage; écoutez l'admirable réponse de saint Bernard : *Ex voce agnoscit Filium Dei, et non ex facie.* C'est avec raison, dit-il, que le centenier a reconnu le Fils de Dieu à sa voix, et non pas à son visage : *Oculum species fefellit, auri se veritas infudit;* c'est que son visage tout défiguré trompa ses yeux, mais la vérité entra par son oreille avec la foi : *Oculus pronuntiabat infirmum, fœdum, miserum, morte turpissima damnatum :* ses yeux ne lui représentaient Jésus-Christ que comme faible, infime, misérable, criminel, et condamné à mort : *Auri Filius Dei innotuit :* mais ce divin Sauveur, qui cachait sa divinité à ses yeux, la découvrit à son oreille, parce que c'est seulement par l'ouïe que la foi se fait un passage pour aller au cœur. Ne

disputons donc pas davantage sur une affaire déjà jugée, et établissons pour principe d'éternelle vérité, que, comme les vérités de foi étant obscures et inévidentes, ne doivent pas être examinées au tribunal des sens; aussi ces mêmes vérités étant certaines et infaillibles, elles ne doivent pas être non plus jugées au tribunal de l'opinion. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

S'il y eut autrefois une grande querelle entre les anciens philosophes, touchant la tromperie ou la fidélité du témoignage des sens, il n'y eut pas entre eux une dispute moins opiniâtre touchant la vérité ou la vanité des sciences. Car les dogmatiques, comme Aristote, Zénon de Citie, Epicure et les autres, sur de certaines vérités connues et sensibles, se sont vantés d'avoir acquis la connaissance universelle de toutes choses : les académiciens, au contraire, comme Carnéade, Clitomachus et les autres, sur de certaines choses cachées et obscures, ont désespéré de pouvoir acquérir non-seulement la science universelle, mais non pas même une seule particulière. Ainsi les premiers ont été des présomptueux, et les seconds des incrédules; ceux-là n'ont pas été sages, et ceux-ci ont été des fous, dit Lactance; ceux-là, parce qu'ils ont trop donné à l'homme; ceux-ci, parce qu'ils ne lui ont pas assez donné. En quoi donc consiste la véritable sagesse? *Ubi ergo sapientia est?* demande ce Cicéron chrétien. Il répond lui-même : *Ut neque te omnia scire putes, quod est Dei; neque omnia nescire, quod est pecudis* (*L. de falsa Sap.*, *c.* 6). Elle consiste en ce que vous ne vous flattiez pas de tout savoir, car c'est le propre de Dieu; ni en ce que vous ne vous défiiez pas tant aussi de vous-même, de croire que vous ne puissiez rien savoir, ce qui est le propre de la bête. Mais il y a une science qui est propre à l'homme, et c'est celle-ci, dit-il, qui est mêlée de lumière et de ténèbres, de doute et de certitude, d'erreur et de vérité : *Scientia cum ignoratione conjuncta et temperata :* La science vient de l'esprit, qui est originaire du ciel; l'ignorance vient du corps, qui est originaire de la terre; voilà comme ce savant maître du fils de Constantin a accordé le différend de ces philosophes.

Mais il s'est trouvé une autre secte de certains philosophes appelés sceptiques ou pyrrhoniens, qui ont attaqué les deux autres, en faisant profession, non pas d'une science universelle, comme les dogmatiques, ni aussi d'une ignorance absolue, comme les académiciens, mais d'une opinion incertaine et d'un doute perpétuel; et il semble que Socrate ait appuyé ce sentiment, lorsqu'il a dit, parlant de lui-même : *Nihil se scire, neque aliud quam ambigere, et alios reddere ambigentes* (*Socrat. in Menone*), qu'il ne savait autre chose que douter et embarrasser les autres par des doutes. Or, le fondement de cette philosophie toujours douteuse, flottante et incertaine, n'était autre que, comme elle établissait le souverain bien de l'homme dans une certaine situation de cœur qui fût exempte de trouble et d'agitation, tant par le moyen de l'*ataraxie* qui règle les opinions de l'esprit, que par le moyen de la *métriopathie* qui modère les passions de l'âme, de là ils concluaient que la seule époque ou suspension d'esprit qui apaise les passions, les troubles et les inquiétudes que les propositions affirmatives et négatives font naître dans l'âme, était capable de faire jouir l'homme de cette heureuse paix, qui n'est jamais interrompue par la dure nécessité de soutenir la gageure, et de défendre son opinion, quand on s'est une fois engagé dans l'affirmative ou dans la négative.

Voilà justement la philosophie des sages mondains et des chrétiens sceptiques, qui veulent introduire le pyrrhonisme dans la religion, porter le doute dans l'école de Jésus-Christ, et soumettre la foi au tribunal de l'opinion. Mais ce n'est pas seulement parmi les anciens philosophes que le doute a eu son cours, quant à la connaissance des choses naturelles et sensibles : il s'est même trouvé parmi les apôtres, quant aux vérités surnaturelles et divines, témoin saint Pierre; car l'Evangile remarque que cet apôtre ayant marché quelque temps sur les eaux comme sur un élément solide, sa foi commençant à s'ébranler par le doute et sa confiance par la crainte, il se sentit enfoncer dans la mer, et fut contraint de recourir à la puissance de son maître et de l'appeler à son secours; voilà pourquoi Jésus-Christ lui en fit ce reproche et cette correction : *Modicæ fidei, quare dubitasti?* Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?

Mais afin de découvrir la source et l'origine d'où naissent tous les doutes qui agitent nos esprits, il faut poser en fait qu'ils ne peuvent procéder de la foi vive et parfaite, parce que cette foi, selon les théologiens, *est assensus firmus*, un acquiescement ferme de notre esprit; ils ne procèdent pas non plus de la science, parce que la science *est cognitio certa et evidens*, une connaissance certaine et évidente; d'où il faut conclure que les doutes ne procèdent originairement que de l'opinion. En effet, demandez à saint Thomas : Qu'est-ce que l'opinion? il vous répondra que c'est *actus intellectus declinantis in unam partem contradictionis, cum formidine alterius* (*D. Thom.* XXII, *q.* 1, *a.* 4) : Un acte de l'entendement, qui, n'ayant ni l'évidence de la science ni la certitude de la foi, penche d'un côté de la proposition contradictoire, avec crainte pourtant que l'autre ne soit plus véritable.

Voyez, je vous prie, un exemple familier de cette vérité dans l'Evangile. Le Fils de Dieu, feignant un jour de ne pas savoir les divers sentiments qu'on avait de lui dans le monde, s'adressa à ses apôtres et leur demanda avec plus de sagesse que de curiosité : *Quem dicunt homines esse Filium hominis* (*Matth.*, XVI, 14)? Eh bien! qu'est-ce que les hommes disent de moi? qui dit-on que je suis? O Maître, lui répondirent ses disciples, les sentiments sont bien partagés et les opinions sont bien différentes; car les uns di-

sent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres que vous êtes Élie, et d'autres que vous êtes Jérémie ou quelque autre prophète qu'ils ne connaissent point; tellement que la confusion est si grande dans les esprits et dans les opinions du peuple touchant votre personne, qu'on ne sait plus que dire, que penser ni croire de vous. Alors le Fils de Dieu, ayant appris tous ces bruits de ville et voulant sonder la foi de ses apôtres : *Vos autem*, leur dit-il, *quem me esse dicitis?* Eh bien! quelles sont vos pensées? quels sentiments avez-vous de moi? qui croyez-vous que je suis? A cette demande du Fils de Dieu, saint Pierre prit d'abord la parole, *et diversis diversa opinantibus*, dit saint Jérôme, sans avoir égard aux différentes opinions des Juifs, il fit cette sublime réponse, et cette profession de foi admirable que toute l'Eglise fait encore aujourd'hui avec lui : *Tu es Christus, Filius Dei vivi;* vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Or voyez, je vous prie, la différence qu'il y a entre les sentiments de saint Pierre et ceux des Juifs. Comme la réponse de ce prince des apôtres procédait d'une foi vive, c'est-à-dire d'un ferme acquiescement de son esprit à la révélation qui lui avait été faite, non pas par la chair et par le sang, ainsi que Jésus lui déclara, mais par le Père des lumières ; il ne balança point, il n'hésita point, il ne s'expliqua pas avec doute ni avec crainte de se tromper ; mais, parlant avec toute la fermeté qui était convenable à celui qui devait être la pierre fondamentale de l'Eglise, il dit hardiment : Oui, Seigneur, *tu es Christus, Filius Dei vivi*, vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Ce ne fut pas de même des réponses des Juifs, elles étaient toutes accompagnées de doute et de crainte, qu'il ne fût pas effectivement, ni Jean-Baptiste, ni Elie, ni Jérémie. Or, d'où procédaient, à votre avis, ces doutes, ces craintes, ces incertitudes, ces perplexités, sinon de l'opinion des hommes, et non pas de la révélation de Dieu? *Terrena opinio te fefellit*, dit saint Léon (*serm.* 3, *in annivers. suæ Assumpt.*).

Voilà à peu près la situation d'esprit où se trouvent nos faux sages du monde : ils sont dans une époque ou dans une suspension perpétuelle en matière de foi : comme ils se laissent entraîner au torrent de l'opinion des hommes plutôt qu'à l'autorité de la révélation de Dieu, ils réduisent en opinions douteuses et problématiques une partie des mystères de religion, ou des vérités de foi; ils ne parlent qu'avec crainte et incertitude de l'immortalité de l'âme, de la validité des indulgences, de la vérité du purgatoire, de l'éternité des peines de l'enfer, de la vertu des sacrements, du sacrifice de la messe, et des autres. D'où il arrive que flottant ainsi, comme parle l'Apôtre, au gré des vents de toutes sortes de doctrines et d'opinions, *Fluctuantes omni vento doctrinæ*, ils se forment enfin une conscience douteuse qui se méfie de tout et qui ne croit plus rien. Mais d'où vient que l'esprit humain a un plus grand penchant à douter qu'à croire? pour moi, je crois avec saint Bernard, que cela vient d'une qualité maligne dont nous avons hérité de nos premiers parents; car, faites réflexion, je vous prie, sur ce qui se passa dans le paradis terrestre et vous y verrez quelque chose de surprenant. *Deus affirmat*, dit ce dévot Père, *diabolus negat* (*Serm.* 22, *de Div.*). Dieu parlant à Adam, lui dit affirmativement que s'il mange du fruit défendu, il en mourra, *Morte morieris;* et le diable parlant à Eve prend la négative et lui dit hardiment : *Nequaquam moriemini*, vous n'en mourrez point; quel parti prendra cette femme? elle n'ose pas se déclarer ouvertement contre Dieu, en renonçant à la foi; elle n'ose aussi se fier tout à fait à la parole du diable, crainte de tomber dans l'erreur; que fera-t-elle donc? *Mulier dubitat*, répond saint Bernard, elle demeure dans le doute et ne sait si c'est Dieu qui a dit la vérité, ou si c'est le diable qui a menti; et, pour faire voir que son esprit était en effet dans le doute et dans la perplexité, écoutez la réponse qu'elle fit au serpent quand il lui demanda pourquoi son mari ni elle ne mangeaient point du fruit de l'arbre défendu : *Ne forte moriamur*, dit-elle, crainte que peut-être nous n'en mourions; la menace de Dieu était formelle, positive et affirmative : *Moriemini :* Vous mourrez. Que fait cette femme dont l'esprit était flottant et la foi ébranlée? elle ajoute un *forte*, un peut-être à la menace de Dieu, pour marque de son doute et de son irrésolution. Voilà le mauvais esprit que nous avons hérité de nos premiers parents et qui est directement contraire et opposé à l'esprit de la foi, qui n'est accompagné que de fermeté et de certitude. Cependant ce mauvais esprit du siècle l'emporte et veut que la foi dépende du tribunal de l'opinion.

Ou bien disons que la source particulière des doutes qui combattent la foi, n'est point dans l'esprit, mais qu'elle est dans le cœur; car c'est le sentiment des théologiens, fondés sur la doctrine de saint Paul, que l'acte de foi doit procéder du cœur aussi bien que de l'entendement : *Corde creditur;* c'est-à-dire qu'il doit procéder d'une sainte affection, qu'on appelle dans l'école : *affection de pieuse crédulité* (*Rom.*, X), qui porte l'entendement à se soumettre à l'autorité de Dieu et à l'infaillibilité de sa parole; or, comme la plupart des chrétiens du temps n'ont point cette affection dans le cœur, ce n'est pas merveille s'ils deviennent philosophes sceptiques en matière de foi, et pyrrhoniens en fait de religion. Voilà pourquoi ils méritent bien qu'on leur fasse le même reproche que Jésus-Christ fit autrefois à ses disciples d'Emmaüs : *O stulti et tardi corde ad credendum* (*Luc.*, XXIV)! ô fous et insensés, dont le cœur est pesant et tardif à croire! Remarquez, s'il vous plaît, que le Fils de Dieu attribue leur doute, non pas à l'esprit, dont le propre est de croire, mais au cœur, dont le propre est d'aimer. Pourquoi cela? c'est qu'ils avaient assez de lumières, de preuves et de témoignages, pour convaincre leurs esprits de la résurrection de leur bon maître; mais leurs cœurs manquaient de cette affection de pieuse

crédulité, pour solliciter et obliger leur entendement à bannir les doutes et à se soumettre à l'autorité de la parole de Jésus-Christ et à la promesse qu'il leur avait faite de ressusciter le troisième jour. Et voilà comme en voulant examiner une vérité de foi au tribunal de l'opinion du monde, la foi y est toujours condamnée et y perd son procès. Jésus-Christ leur avait dit : *Tertia die resurgam :* Je ressusciterai le troisième jour. Les Pharisiens disent : non, il n'est pas ressuscité, ce sont ses disciples qui ont dérobé et enlevé son corps. Quel parti prennent nos pèlerins? ils n'osent pas dire que Jésus-Christ a manqué à sa parole; ils ne veulent pas aussi accuser les Pharisiens de publier une imposture : mais ils doutent de tout; et toutes les assurances que Madeleine et ses compagnes leur peuvent donner de sa résurrection passent pour extravagance et pour délire dans leurs esprits : *Visa sunt sicut deliramenta verba ista.* Tellement que le Fils de Dieu voulant affermir la foi chancelante dans leur esprit, il commença par échauffer leur cœur pour y faire naître cette pieuse affection qui captive l'entendement sous l'empire de la foi ; c'est la confession qu'ils en firent eux-mêmes : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via?*

Enfin disons que la principale cause des doutes qu'on forme contre les vérités de la foi, n'est autre que l'esprit gâté et corrompu du siècle, qui fait que les demi-savants et les faux doctes se persuadent que la foi, qui est la véritable science du chrétien, est comme les autres sciences naturelles, qui ont des opinions probables, qu'on peut suivre ou combattre à discrétion; c'était, si je ne me trompe, l'erreur de Pierre Abailard, lequel, au rapport de saint Bernard, *Fidem audet dicere æstimationem* (*Epist.* 200, *ad Innoc. Pap.*), était si téméraire que d'appeler la foi du nom d'opinion. Voilà pourquoi ce Père réfutant cette dangereuse et méchante définition, lui dit : *Academicorum sint istæ æstimationes, quorum est dubitare de omnibus, scire nihil:* Je renvoie ces sortes d'opinions aux académiciens, dont le propre est de douter de tout, et de ne savoir rien ; mais je m'attache, dit-il, à la doctrine de saint Augustin, qui nous apprend que la foi n'est pas une conjecture, ni une simple opinion, mais une science certaine qui est confirmée par le témoignage de la conscience; ou si voulez que je vous définisse la foi avec saint Paul, ajoute ce savant et dévot Père, je dirai qu'elle est : *Substantia rerum sperandarum*, la substance des choses qu'il faut espérer; et par conséquent si elle est une substance, qui dit quelque chose de fixe et de certain, elle n'est point *immunium phantasia conjecturarum*, une chimère d'opinion, et un fantôme de conjectures.

Cependant, messieurs, quoique ces erreurs d'Abailard aient été condamnées dans le concile tenu à Sens, ce méchant docteur a encore des disciples dans le monde qui se persuadent que la foi n'étant qu'une simple opinion, il leur est permis de ne croire que ce qui leur plaît, et de douter du reste ; mais afin de les confondre, remarquez que la certitude de tous les mystères de la foi, n'étant fondée que sur la certitude et sur l'infaillibilité d'un même motif qui est l'autorité de Dieu, tous ces mystères sont également croyables, et par conséquent il faut nécessairement ou les tous croire, ou les tous nier; car de croire par exemple, le mystère de la Trinité par le motif de l'autorité divine, et ne pas croire celui de l'Eucharistie par le même motif, c'est être hérétique ; parce que c'est un même Dieu de vérité qui a révélé l'un et l'autre, et dont l'autorité infaillible doit être également reçue dans les deux. Cependant que font ces faux doctes du monde ? ils considèrent les mystères de la religion et les propositions de foi, comme des opinions de philosophie qui se peuvent soutenir problématiquement; d'où il arrive qu'à la fin, à force de douter des mystères, ils bannissent absolument la foi de leurs cœurs, et y font naître une espèce d'athéisme qui fait qu'ils ne croient plus rien du tout.

Voilà le mal que je viens de découvrir, voici le remède que j'y dois appliquer : c'est d'exhorter tous les chrétiens avec saint Bernard, d'éviter toutes les opinions nouvelles, comme le grand écueil de la foi et de la religion; car comme la foi est fondée sur l'autorité de Dieu et sur l'infaillibilité de sa parole, dans laquelle il n'y peut rien avoir de nouveau, puisqu'elle est éternelle et immuable : *Regula fidei invariabilis et irreformabilis*, dit Tertullien; cette foi ne peut recevoir aussi des opinions nouvelles sans blesser son antiquité, et sans altérer sa pureté; cela est si véritable, que je remarque que les philosophes et les païens mêmes ont toujours tenu suspectes et dangereuses les opinions nouvelles en matière de religion; témoin l'aventure de saint Paul dans Athènes (*Luc.*, *Act. Apost.*, XVII); car saint Luc raconte que cet apôtre ayant parlé dans son premier sermon de la divinité de Jésus-Christ et de la résurrection des morts, il se fit en même temps une sédition dans son auditoire ; et quelques philosophes, païens de religion, épicuriens et stoïciens de secte, scandalisés de cette nouvelle doctrine, appelèrent saint Paul : *Novorum dæmoniorum annuntiator*, un inventeur de nouveaux dieux, et n'eurent point ni de plus grand reproche, ni de plus forte critique à faire de son sermon, sinon : *Nova quædam infers auribus nostris :* Vous nous prêchez ici une doctrine qui nous est suspecte par sa nouveauté. Voilà pourquoi ce grand apôtre recommande particulièrement à son cher Timothée d'éviter toute sorte de nouveauté, non-seulement dans sa doctrine, mais encore dans ses paroles, dans son langage et dans ses expressions : *Devita profanas vocum novitates* (I *Tim.*, VI); parce que l'oreille, enchantée par la beauté du langage, fait que l'esprit, sans s'en apercevoir, avale souvent le poison de l'erreur avec la grâce de la nouveauté. Ce fut aussi l'un des plus grands reproches que saint Bernard fit à Abailard : *Quis non horreat*, dit-il au pape Innocent, en lui écrivant contre les erreurs de ce doc-

teur de l'Université de Paris, *profanas novitates et vocum et sensuum?* qui est-ce qui n'aura pas horreur des profanes nouveautés, soit de son langage et de ses expressions, soit des sens et des explications qu'il donne à l'Ecriture?

C'est avec ce même esprit dont tous les Pères de l'Eglise qui ont été les plus généreux défenseurs de la pureté de la foi, se sont opposés aux nouvelles opinions, comme un poison subtil qui gâte et qui corrompt l'ancienne et la véritable doctrine. Ecoutez comme saint Jérôme s'en est expliqué dans une de ses lettres : Qui que vous soyez, dit-il, *assertores novorum dogmatum*, inventeurs ou prédicateurs de nouveaux dogmes, épargnez notre foi qui est si bien établie depuis tant de siècles; oui, épargnez cette foi sainte et vénérable par son antiquité : *Quia sine nova ista doctrina, mundus christianus fuit*, parce que le monde était déjà chrétien avant que cette nouvelle doctrine eût été inventée, et que son auteur se fût avisé de la mettre au jour.

Que me reste-t-il donc à vous dire en finissant cette seconde partie, sinon de vous faire la même prière que l'apôtre saint Paul fait aux Hébreux nouvellement convertis : *Doctrinis variis et peregrinis, nolite abduci* (*Heb.*, c. XIII). Au nom de Dieu, mes frères, ne vous laissez point emporter comme des esprits faibles, légers et inconstants, à toutes ces différentes doctrines nouvelles et étrangères, *peregrinis*, qui ne sont pas nées dans le sein de l'Eglise, mais qui sont venues de pays étrangers, de l'Asie et de l'Afrique, de l'Orient et du Septentrion, d'Angleterre ou d'Allemagne, de Hollande et des Pays-Bas; *peregrinis*, elles sont nouvelles et étrangères; cela doit suffire pour les rendre suspectes à votre esprit. Mais demeurez toujours dans la religion de vos pères : *In fide stabiles et immobiles*, comme parle le même apôtre, fermes et immuables dans l'ancienne créance de l'Eglise, qui est la colonne de vérité; et soyez convaincus que la foi étant d'une autorité indépendante et d'un ressort supérieur à celui de tous les tribunaux du monde, elle ne doit point être examinée et jugée, ni au tribunal des sens, parce qu'elle est obscure et inévidente; ni au tribunal de l'opinion, parce qu'elle est certaine et infaillible; ni enfin, dans celui de la raison, parce qu'elle est surnaturelle et divine. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Il me semble que Tertullien n'a pas mal rencontré, lorsque parlant des philosophes, il les a appelés les précurseurs et les patriarches des hérétiques, *Hæreticorum patriarchas* (*L. de Anim.*, c. 3), puisqu'il est certain qu'on a vu naître et sortir du portique et du lycée comme de la funeste boîte de Pandore, toutes les semences d'erreurs et d'hérésies qui ont attaqué la foi, qui ont combattu l'Eglise et qui ont inondé tout l'univers : en effet, ces messieurs considérant que Dieu avait abandonné le monde à leurs disputes, et ses ouvrages à leurs dissertations : *Mundum tradidit disputationi eorum*, dit le Sage (*Eccl.*, III), ils ont cru qu'il leur était encore permis de porter leur critique sur la conduite du Créateur et de rendre des jugements définitifs sur les mystères de religion, aussi bien que sur les secrets de la nature, en examinant les unes et les autres au tribunal de la raison; et c'est de cette philosophie querelleuse et dépravée que les esprits des hérétiques s'étant laissé infecter *non tam disputant, quam dementant*, dit saint Bernard (*Epist.* 189, *ad Innoc. Pont.*), ils ne raisonnent pas, mais ils extravaguent; et à force de disputer et d'extravaguer, ils ont enfin perdu la foi et sont devenus tout à fait fous et insensés, pour avoir voulu trop raisonner sur nos mystères et trop argumenter avec Dieu.

Mais puisque ces messieurs sont résolus de renoncer à la foi plutôt qu'à la raison, tâchons au moins de leur faire entendre raison; et pour cela je les prie de considérer que la foi, qui est originaire du ciel, ne relève point du tribunal de la raison, selon le principe même qu'avait établi le maître des anciens philosophes : *Quæ supra nos, nihil ad nos*, disait ordinairement Socrate (*Apud Lact.*, *lib.* III *divin. Instit.*, c. 20). Ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde point ni ne dépend point de nous. Or, comme la foi et toutes les vérités qu'elle nous propose sont surnaturelles et divines, elles sont au-dessus de nous et de la nature, et ne sont point par conséquent du ressort de la philosophie ni de la raison. Ajoutez à cela qu'il faut avoir renoncé au bon sens, pour vouloir concevoir des choses divines par des raisonnements humains, et atteindre un objet surnaturel par une puissance naturelle : car examinons un peu, au poids du sanctuaire, l'impossibilité de leur prétention.

Il est certain, en bonne philosophie, qu'il faut qu'il y ait du rapport entre l'objet et la puissance dans toutes sortes de connaissances, soit naturelles, soit surnaturelles : par exemple, pour que je puisse voir un objet, il faut qu'il y ait du rapport et de la proportion entre mon œil, qui est la puissance qui doit voir, et l'objet qui doit être vu; pour établir ce rapport, il faut que cet objet soit de même ordre que la puissance, c'est-à-dire qu'il soit premièrement corporel et matériel; parce que mon œil est un organe matériel et corporel, et c'est pour cette raison que vous ne pouvez pas voir un ange, ni que les bienheureux mêmes ne verront pas Dieu des yeux du corps, nulle puissance ne pouvant agir au delà de la sphère de son activité. Secondement, il faut que cet objet soit coloré, parce que la couleur est le propre objet de la vue. Troisièmement, il faut qu'il soit éclairé, parce que la lumière est une condition absolument nécessaire, puisque sans elle on ne peut faire aucun discernement d'objets ni de couleurs. D'où vient que saint Paul, parlant en philosophe aussi bien qu'en théologien, dit fort à propos que : *Omne quod manifestatur, lumen est* (*Ephes.*, V), que tout ce qui est connu n'est connu qu'à

la faveur de la lumière. Or, ce que je dis des connaissances naturelles et des puissances organiques, qui sont les sens du corps, je le dis encore des connaissances spirituelles et des puissances inorganiques, qui sont les puissances de l'âme. La lumière naturelle du soleil est nécessaire à l'homme pour voir les objets qui sont dans le monde. La lumière de la raison est nécessaire au philosophe pour comprendre les secrets de la nature. La lumière de la foi est nécessaire au chrétien pour croire les mystères de la religion ; et la lumière de gloire est nécessaire aux bienheureux pour voir l'essence de Dieu. Il y a pourtant cette différence entre ces lumières, en ce que celle du soleil, de la raison et de la gloire, découvrent et font voir clairement leurs objets à l'homme, au philosophe et au bienheureux; mais il n'en va pas de même de celle de la foi : comme elle est obscure, elle ne fait voir son objet qu'obscurément, et elle est donnée à l'esprit du chrétien, non pas tant pour lui faire connaître son objet que pour lui faire croire ; c'est-à-dire, en un mot, non pas tant pour l'éclairer que pour le dompter. Voilà pourquoi saint Paul n'explique l'effet que la lumière de la foi produit dans une âme, que par le mot de captiver et soumettre l'entendement humain sous le poids de son autorité divine.

Or, ce principe de philosophie ainsi établi, voici comme j'argumente contre ces philosophes. Comment se peut-il faire que notre raison, qui est une puissance d'un ordre naturel, puisse comprendre par ses seules lumières, qui sont naturelles, des objets qui sont surnaturels, et, par conséquent, hors la sphère de son intelligence et de sa pénétration; comment concevra-t-elle, par exemple, le mystère de la Trinité, qui dit : Un Dieu en trois personnes ; comment comprendra-t-elle celui de l'incarnation, qui est le mystère de l'Homme-Dieu, que saint Paul appelle, *mysterium absconditum a sæculis et a generationibus* (*Coloss.*, I) : mystère caché à tous les siècles et inconnu aux princes du monde, et aux sages de l'antiquité : vous voyez bien qu'il y a de l'implicance et de l'impossibilité. Et, pour vous parler franchement, j'estime que l'entreprise que ferait un chrétien de vouloir comprendre par la raison un mystère de foi, ne serait ni moins folle ni moins extravagante que celle d'un docteur qui voudrait apprendre la philosophie à son cheval. Car, n'auriez-vous pas droit de dire à ce M. le docteur, qu'il est aussi bête que son cheval ; et vous lui en rendriez une bonne raison en lui disant que les bêtes, n'ayant que des âmes et des facultés toutes matérielles et sensitives, elles ne sont pas capables de s'élever au-dessus de la matière et des sens, de confronter les choses les unes avec les autres, d'en tirer des conséquences et d'y faire des réflexions, qui sont des opérations qui ne conviennent et qui ne peuvent convenir qu'à une âme spirituelle et raisonnable. Cependant je soutiens que l'entreprise de ce M. le docteur, qui voudrait enseigner la philosophie à son cheval, ne serait ni plus folle ni plus ridicule que celle des hérétiques, qui veulent comprendre les mystères de foi par les lumières de la raison : car, ces mystères étant surnaturels, ils sont autant élevés au-dessus de la raison de l'homme que les questions de philosophie, qui sont des opérations de l'animal raisonnable, sont élevées au-dessus de l'instinct de la bête, qui est dépourvue de raison.

En vérité, messieurs, c'est ici, où je ne sais si je dois plaindre, ou insulter au malheur de tant de grands hommes, qui, pour s'être attachés trop scrupuleusement aux lumières de la raison, ont perdu celles de la foi, que Tertullien appelle éloquemment, *divæ determinationis inobscurabilis regula* (*L. de Anima, cap.* III), la règle de la détermination divine, qui ne peut s'obscurcir; témoin Calvin, qui, pour ne pas renoncer au principe de sa philosophie, a mieux aimé nier les principaux mystères de la religion. Oui, messieurs, c'est par ce méchant esprit de philosophe qu'il a mieux aimé nier la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement de l'autel, que d'admettre des accidents qui ne sont attachés à aucun sujet, et qu'un même corps reproduit en plusieurs lieux contre les assertions de sa philosophie, qui ne peut comprendre ni le miracle de ces espèces, ni la reproduction de ce corps.

Mais donnez, je vous prie, audience à saint Bernard, et voyez comme il a combattu et confondu tous ces méchants philosophes dans la personne du plus célèbre de son siècle (c'est Pierre Abailard); ce savant et dévot Père, faisant le portrait de ce méchant docteur dans la lettre qu'il écrit au pape Innocent : *Habemus in Francia de veteri magistro, theologum, qui ab ineunte ætate sua in arte dialectica lusit, et nunc in Scripturis sanctis insanit* (*Epist.* 200, *ad Innoc., cap.* II) : Nous avons en France un homme qui de vieux philosophe est devenu nouveau théologien, et qui après s'être joué dès sa jeunesse dans l'art de la dialectique, s'est avisé depuis quelque temps de commettre des excès et des folies insupportables dans l'explication de l'Écriture sainte : car jugez, saint Père, ajoute-t-il, de la folie de ce docteur : *Quid enim magis contra rationem, quam ratione rationem conari transcendere?* qu'y a-t-il de moins raisonnable que de s'efforcer de s'élever au-dessus de la raison, par la seule raison? *et quid magis contra fidem quam credere nolle, quidquid non possit ratione attingere?* et qu'y a-t-il de plus contraire à la foi, que de ne vouloir rien croire de tout ce qu'on ne peut comprendre par la raison? voilà cependant l'entreprise du docteur Abailard. *O alterum Aristotelem!* n'est-ce pas ici un second Aristote, qui a raffiné sur le raisonnement du premier, et qui a fait des découvertes qui ont été inconnues à toute l'antiquité? et pour faire voir son entêtement pour la philosophie, il faisait plus d'état des philosophes, dit saint Bernard, que de tous les Pères de l'Église. Et comme l'opinion de Platon touchant l'âme du monde, lui paraissait si

admirable et si orthodoxe qu'il n'avait point fait de difficulté de soutenir que le Saint Esprit était cette âme; ce généreux défenseur de la foi dit fort agréablement : *Illum multum sudat quomodo Platonem faciat Christianum, se probat ethnicum*, que lorsqu'il travaille beaucoup pour faire Platon chrétien, il se fait païen lui-même.

En effet, pour faire voir que la philosophie avait étouffé la foi et renversé la raison à cet inventeur de nouveaux dogmes, notre Saint s'écrie tout transporté de zèle et d'indignation : *Novum cuditur populis et gentibus Evangelium, nova proponitur fides.* On compose un nouvel Evangile pour les peuples et pour les nations, on propose une foi nouvelle, on établit un autre fondement que celui qui a été établi, puisqu'il est vrai que : *De virtutibus et vitiis non moraliter, de Sacramentis Ecclesiæ non fideliter, de arcano sanctæ Trinitatis non simpliciter nec sobrie disputatur :* On ne parle point des vertus et des vices selon la morale chrétienne, ni des Sacrements de l'Eglise selon la foi catholique, ni du mystère de la Trinité selon la simplicité et la retenue des anciens Pères. D'où vous pouvez voir qu'il n'y a rien de plus téméraire à un docteur, rien de plus pernicieux au salut des chrétiens, rien de plus injurieux à la grandeur de Dieu, que de vouloir juger et examiner les vérités de la foi et la profondeur de nos mystères au tribunal des sens, de l'opinion et de la raison. Voilà pourquoi il faut prendre le parti de saint Bernard qui parlant à son méchant docteur, lui dit : *Ego prophetas et Apostolos audio, obedio Evangelio, sed non secundum Petrum Abailardum.* J'écoute les prophètes et les apôtres, j'obéis à l'Evangile, mais non au nouvel évangile de Pierre Abailard, *quintum Ecclesia Evangelistam non recipit;* car l'Eglise ne reçoit point de cinquième Evangile : il faut donc que la foi soit au chrétien, ce que la raison est à l'homme ; et que comme l'homme est un animal raisonnable par la raison qui le distingue de tous les autres animaux, le chrétien soit aussi un homme fidèle par la foi qui le distingue de tous les infidèles.

Mais pour vous faire voir qu'il y a de la raison à croire sans raison, c'est que je dis : 1° Que Dieu l'a ordonné de la sorte, et que par conséquent il n'y a rien de déraisonnable en ce qui a été ordonné, et établi par la première et suprême raison; 2° Dieu l'a ainsi ordonné pour rendre hommage à l'autorité de sa parole ; car il est certain qu'on ne peut rendre un plus grand honneur à la parole de Dieu, qu'en soumettant notre raison à croire des choses qui choquent la raison même, et confondent le jugement humain. Voilà pourquoi Abraham lui donna plus de gloire en lui faisant le sacrifice de sa raison par la foi, que s'il lui eût offert le sacrifice de son fils par l'obéissance ; parce qu'en lui sacrifiant sa raison, il lui sacrifia ce qui le faisait homme ; mais en lui sacrifiant son fils, il ne lui offrait que ce qui le faisait père. Et c'est cette foi qui a paru si admirable à saint Ambroise, qu'il a cru ne pouvoir mieux louer ce patriarche, qu'en assurant que . *ulum contis suis philosophia non potuit æquare*, toute la philosophie n'a pu se former seulement l'idée d'un sage capable d'égaler ce père des nations fidèles.

3° Dieu veut que nous croyions sans raison, afin d'humilier l'orgueil de la raison ; car, comme le philosophe est un animal glorieux, dit Tertullien : *Animal gloriæ*, je remarque dans l'Ecriture que Dieu a couvert ses mystères, et qu'il s'est caché lui-même sous deux sortes de voiles différents, il s'est caché dans des ténèbres impénétrables, dit le Prophète, pour aveugler les superbes : *Posuit tenebras latibulum suum* (*Ps.* XVII), et il habite dans une lumière inaccessible, dit l'Apôtre, pour éblouir les curieux, *lucem inhabitat inaccessibilem* (I *Tim.*, VI); et c'est par ce secret de sa divine sagesse qu'il n'a tiré ses apôtres d'aucune école de philosophes, mais du rivage de la mer ; il n'a choisi que des pêcheurs, des ignorants et des idiots ; car, s'il eût appelé des philosophes à sa suite, ils auraient corrompu son Evangile au lieu de l'expliquer; ils auraient renversé son Eglise au lieu de l'établir, et troublé tout l'univers par leurs querelles et par leurs disputes, au lieu de l'édifier par leur humilité et par leurs prédications ; ou il les aurait obligés de renoncer à la philosophie, avant que de les élever à l'apostolat.

4° Dieu nous oblige de croire sans examiner et sans raisonner, c'est pour notre propre intérêt aussi bien que pour sa gloire ; car s'il nous avait obligés de pénétrer ses mystères par un effort de notre raison, nous aurions perdu la cervelle, et la tête nous aurait tourné avant que d'en avoir l'intelligence. Voilà pourquoi saint Augustin a dit cette belle parole à ce propos : *Auctoritati credere magnum compendium est, et nullus labor.* Croire à la seule autorité de Dieu, sans être obligé de comprendre ses mystères, c'est un grand abrégé de science qu'on acquiert sans étude, sans peine et sans travail ; outre que notre foi serait sans grâce et sans mérite, si elle était appuyée sur l'expérience et sur la raison.

5° Dieu veut que nous croyions ses mystères sans les examiner, ni au tribunal des sens, ni à celui de l'opinion, ni à celui de sa raison ; c'est pour nous empêcher de tomber dans l'aveuglement des philosophes et dans le sens réprouvé des hérétiques. Car, quand je considère le mauvais sort des uns et des autres, je trouve que leur folle raison leur a fait des pierres d'achoppement et de scandale, de tous les mystères de foi et de religion. En effet, chaque mystère a été un écueil contre lequel quelques-uns de ces faux savants ont fait un triste naufrage, au lieu d'y trouver un port de salut. Aristote, s'étant persuadé que, selon son principe de philosophie, *ex nihilo nihil sit*, que de rien on ne fait rien, a cru que le monde était éternel, et que sa création n'était point le premier ouvrage de Dieu dans le temps. Arius ne pouvant comprendre par sa faible raison que le Fils de Dieu fût aussi ancien

que son Père, a nié sa consubstantialité. Manès, ne pouvant comprendre comment Dieu, qui est infiniment bon, pût être l'auteur des maux et des disgrâces qui nous arrivent en cette vie, a établi deux principes de toutes choses, un bon et un mauvais. Sabellius, ne pouvant comprendre avec toute la subtilité de la raison comme se pouvait accorder l'unité d'un Dieu, avec la trinité des personnes, a confondu les trois personnes en une, laquelle, disait-il, a pris les différents noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit, selon les différents ouvrages qu'elle a faits hors d'elle-même. Enfin les calvinistes, ne pouvant comprendre avec leur philosophie comment est-ce que Jésus-Christ nous donne sa chair à manger, et son sang à boire au saint sacrement de l'autel, se sont séparés de lui comme les Capharnaïtes, et se sont retranchés du corps de l'Eglise, comme des membres pourris, en ne substituant au corps de Jésus-Christ qu'une simple figure. En un mot, parcourez toutes les erreurs qui se sont jamais soulevées contre la foi et l'Evangile, et vous verrez que la philosophie en a été la mère, et les philosophes les auteurs; mais qu'aussi, pour récompense de leur méchante doctrine, ils ont été enveloppés dans le malheur des anges apostats et de tous ces imposteurs publics que Job appelle : *Fabricatores mendacii, et cultores perversorum dogmatum* (*Job.*, XIII). Enfin, disons que Dieu n'a pas voulu soumettre la foi au jugement de l'homme, ni à l'examen de sa raison, afin de rendre nos vertus plus héroïques et notre mérite plus grand. En effet, comme il n'y peut avoir de véritables saints sans la foi, je puis dire aussi que c'est la foi qui a fait les plus grands saints. Mon Dieu, que mon âme est remplie de consolation, lorsque je remarque que saint Paul, faisant l'éloge des plus grands saints de l'Ancien Testament, attribue à la grandeur de leur foi les plus mémorables actions de leur vie, *fide* (*Hebr.*, XI). C'est par la foi que les sacrifices d'Abel furent plus agréables à Dieu que ceux de Caïn, *fide*. C'est par la foi que Henoch trouva grâce devant les yeux de Dieu, et qu'il a été transporté dans un paradis de délices, dans l'attente du jugement universel, *fide*. C'est par la foi que Noé s'est mis à couvert dans son arche, et de la fureur de Dieu, et des eaux du déluge, *fide*. C'est par la foi qu'Abraham a mérité de voir naître un enfant de bénédiction dans sa famille, et le Messie dans sa postérité, *fide*. C'est par la foi que Sara, malgré les rigueurs de la nature et les lois de la stérilité, est devenue féconde dans sa vieillesse, et a eu un fils qui a été l'espérance de toutes les nations, *fide*. C'est par la foi que Jacob a donné en mourant des bénédictions mystérieuses à ses enfants, qui étaient des prophéties de tous les événements futurs, *fide*. C'est par la foi que Joseph a triomphé de la cruelle perfidie de ses frères, et des amours impudiques de sa maîtresse : *Fide, Moyses grandis factus negavit se esse filium Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei*. C'est par la foi que Moïse, ayant été élevé par la fille de Pharaon, refusa d'être l'enfant adoptif de ce prince, aimant mieux partager les afflictions de la servitude avec son peuple, que les plaisirs de la cour avec son roi. *Fide, reliquit Ægyptum*, c'est par la foi qu'il fut délivré de la captivité d'Egypte. *Fide, celebravit Pascha*, c'est avec l'esprit de la foi qu'il célébra la Pâque. *Fide, transierunt mare rubrum*, c'est par la foi qu'il passa la mer Rouge avec tous les enfants d'Israël. *Fide, muri Jericho corruerunt*, c'est par la foi que les murailles de Jéricho tombèrent par terre. *Fide, Rahab meretrix non periit cum incredulis :* c'est par la foi que Rahab, qui était une femme débauchée, ne fut point enveloppée dans la ruine des incrédules. *Quid adhuc dicam*, que dirai-je davantage, *deficiet enim me tempus enarrantem de Gedeon, Barac, Samson, Jephte, David, Samuel et prophetis :* le temps me manquera si je veux parler encore de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuël et des prophètes, *Qui per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones*; qui par la foi ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice, ont reçu l'effet des promesses et la récompense de leurs travaux.

Jugez, après cela, messieurs, s'il ne faut pas être autant ennemi de son salut et de soi-même, que de Dieu et de son Eglise, de préférer la raison qui nous damne, à la foi qui nous sauve; et si Dieu n'a pas bien sujet de se plaindre et de faire aux chrétiens le reproche qu'il fit autrefois aux Juifs : *Quare aversus est populus meus aversione contentiosa* (*Jerem.*, VIII). Remarquez, je vous prie, la force de cette parole, *contentiosa*, pourquoi est-ce que mon peuple s'est séparé de moi, d'une séparation contentieuse, querelleuse et chicaneuse? c'est que sa raison a voulu trop disputer avec moi, elle a voulu soumettre la foi à son tribunal, au lieu de se soumettre elle-même à son empire; quelle injustice et quel orgueil. Ainsi l'on peut dire que ceux qui agissent de la sorte, sont plus philosophes que chrétiens, qu'ils veulent disputer de tout, et ne rien croire, et que par conséquent ils aiment mieux être sectateurs d'Aristote, que disciples de Jésus-Christ. Ah! non, mon divin Maître, je ne suis point de ce nombre, j'embrasse votre Evangile, et je renonce à la philosophie, j'abandonne Aristote, et je cours après vous, ô adorable Jésus : *Verba vitæ æternæ habes, ad quem ibimus* (*Joan.*, VI); oui, après vous, qui portez la lumière, la vérité et la vie dans vos paroles? A quelle autre école et à quel autre maître irons-nous recourir? non, non, nous n'en voulons point d'autre que vous; et pour vous en donner des marques, c'est que nous fermons désormais nos yeux, nous récusons nos sens, nous rejetons l'opinion, nous n'écoutons plus la philosophie, nous renonçons même à notre raison, et nous croyons enfin comme de bienheureux aveugles, sans voir et sans examiner, à l'autorité de votre parole, à l'infaillibilité de vos révélations, et à

toutes les déterminations de votre sainte Église. Mais, hélas! Seigneur, prenez garde que ma foi est encore petite, faible, chancelante, et par conséquent, *Adauge nobis fidem* (*Luc.*, XVII), Augmentez, fortifiez, et perfectionnez en moi ce don de votre grâce, afin qu'après avoir vécu par la foi, qui est la vie du juste en ce monde, je meure dans votre saint amour, qui est la vie des bienheureux dans le ciel. *Amen.*

SERMON II.

Seconde résistance a la vocation. — La désobéissance obstinée.

Nescio Dominum, et Israel non dimittam.

Je ne connais point le Seigneur, et je ne donnerai point la liberté a son peuple (*Exode, ch* V).

Quoique l'empire de Dieu ne dût point être sujet aux troubles et aux révolutions auxquelles les monarchies du monde sont exposées, puisqu'il est fondé sur une souveraine sagesse qui ne peut se tromper dans son gouvernement; sur une puissance infinie, qui ne peut trouver de résistance à ses ordres, et sur une durée éternelle qui n'aura jamais de fin : *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum*, dit le Prophète (*Psal.* CXLIV); si est-ce pourtant que j'ose dire que la rébellion est aussi ancienne que le monde, qu'elle a pris naissance avec le royaume de Dieu, et qu'il a commencé d'avoir des rebelles sitôt qu'il a commencé d'avoir des sujets; mais ce qui fait encore le sujet de mon plus grand étonnement, c'est de voir que Dieu soit moins jaloux de soutenir son autorité, et de conserver les droits de sa couronne, que les princes de la terre; l'autorité royale est si délicate, qu'on ne peut la toucher sans crime, et au premier bruit de rébellion qui s'élève dans un royaume, les rois courent aussitôt aux armes, unissent toutes leurs forces, et font marcher toutes leurs troupes pour apaiser le trouble dans sa naissance, et pour l'étouffer dans son berceau; c'est ce que nous voyons dans notre histoire sainte, car à peine les enfants d'Israël se sont-ils débattus dans leurs chaînes, et ont-ils fait quelques faibles efforts pour le recouvrement de leur liberté perdue, que Pharaon fait redoubler aussitôt leurs fers, impose de nouvelles charges à ces esclaves, et leur retranche même les secours ordinaires de la vie, pour leur ôter de l'esprit la pensée de la fuite, et leur arracher des mains les armes de leur rébellion, *Opprimantur operibus* (*Exod.*, V). Dieu n'en use pas de la sorte, il est patient à souffrir la rebellion, il ne se presse pas de punir les rebelles, il ne s'est point opposé à leur victoire, quand ils ont donné des combats, il leur a permis l'honneur du triomphe, quand les nations subjuguées le leur ont décerné; il a vu affermir leur trône sans jalousie, et étendre leur puissance sans indignation; il les a vus même blasphémer contre sa divinité, interdire son culte, renverser ses autels, adorer des idoles et violer ses commandements, sans paraître sensible à toutes ces injures, pour nous apprendre que si sa volonté bienfaisante les veut sauver, en leur donnant ses grâces, sa volonté patiente le veut aussi en souffrant leur rebellion. Voilà, messieurs, l'idée de la conduite de Dieu sur Pharaon rebelle, c'est aussi la seconde résistance que fait ce prince désobéissant à la grâce de sa vocation, en se moquant du commandement de Dieu, et en refusant de donner la liberté à son peuple Marie fut plus obéissante à ses ordres, puisqu'elle s'y soumit a la parole de l'Ange, qui lui dit : *Ave, Maria.*

Comme l'esprit de rébellion s'est toujours déclaré l'ennemi de Dieu et des rois, et qu'il a attaqué toutes les lois divines et humaines, pour en secouer le joug, ce n'est pas merveille s'il s'est efforcé de soulever les peuples, en leur persuadant que l'obéissance n'était que pour les bêtes, et non pas pour les hommes; et afin de couvrir ce faux dogme par une ombre de raison, ces chefs des rebelles ont dit que Dieu ayant créé l'homme libre et raisonnable tout ensemble pour être le roi des animaux et le souverain des créatures, il était né pour commander, et non pas pour obéir; et que comme l'empire et le commandement était l'apanage d'une nature libre, comme celle de l'homme, l'obéissance et la soumission était aussi la propriété d'une nature esclave, comme celle de la bête; ils ont cru même que leur sentiment était bien fondé dans l'Écriture et dans les Pères, lorsqu'ils nous ont produit l'autorité du Sage, qui, parlant à Dieu, lui dit : *Sapientia tua constituisti hominem ut dominaretur creaturæ quæ a te facta est*, c'est par votre sagesse, Seigneur, que vous avez créé l'homme pour commander à toutes les créatures, et c'est renverser l'ordre que vous avez établi, que de lui donner des maîtres pour les servir et pour leur obéir; et pour faire voir en effet que la soumission était contraire à la dignité de la nature raisonnable, et aux droits de sa première condition, ils nous ont apporté l'autorité de saint Augustin qui nous enseigne que : *Voluit Deus hominem nisi irrationabilibus dominari, non hominem homini, sed hominem pecori* (*Lib.* XIX *de Civit. Dei* c. 15), que le dessein et l'intention de Dieu, dans la création de l'homme, n'a été que de lui donner l'empire sur les animaux qui lui sont inférieurs en perfections et en nature, mais non pas sur les autres hommes qui lui sont semblables dans l'espèce et dans la condition. Voilà les dangereuses raisons dont on s'est servi autrefois pour soulever les peuples, et pour armer les sujets contre les princes, en proposant, aux esprits faibles et séditieux, une fausse image de liberté, témoin la guerre des paysans soulevés en Allemagne, et qui manqua d'être aussi funeste à l'empire et à l'État, que la rebellion de Luther le fut à la religion et à l'Église (*Arnol Meslor. hist. Anab-pt. l.* I, *Sleiden l.* IV *et* V).

Cependant il est vrai que le bon sens, la raison et la foi condamnent cette doctrine séditieuse, et nous apprennent que l'obéissance n'est pas tant une propriété des bêtes, qu'une vertu des hommes, et que cette vertu n'est ni basse, ni rampante, ni obscure, ni

indigne de la noblesse de leur être, puisqu'Aristote soutient que la sujétion et la dépendance est aussi naturelle et nécessaire à l'homme que la société et la raison. Or, comme la société ne se peut établir que par la subordination, et que la subordination ne peut subsister que par l'accord mutuel de l'autorité des uns, et de la dépendance des autres; de là il faut conclure avec les théologiens que l'obéissance est de droit naturel et divin; en effet, ce droit inviolable ordonne que comme dans l'ordre des choses naturelles, les inférieures sont gouvernées par les supérieures, et les plus faibles soutenues par les plus fortes; qu'aussi dans l'ordre des choses humaines et civiles, les inférieurs soient conduits par les supérieurs divinement établis pour le gouvernement des autres : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (*Rom.*, XIII) ; c'est ainsi que l'Apôtre parle aux Romains qui étaient le peuple du monde le plus jaloux de son autorité, le plus amoureux de l'empire, et le plus impatient dans l'obéissance et sous la domination. Que tout homme soit soumis aux puissances supérieures; et c'est ce que saint Thomas prouve par l'exemple des anges mêmes, parmi lesquels il y a des inférieurs et des supérieurs; et comme les hommes ne sont pas de meilleure condition que ces esprits bienheureux, il juge que cette soumission et cette dépendance se serait trouvée parmi les hommes dans l'état de l'innocence et de la justice originelle, sans offenser en aucune façon la dignité de leur nature, ni déroger au privilége de leur liberté (I *p.*, *q.* 96, *art.* 4, *sed contra*).

Que si tous les hommes sont obligés par ce droit naturel et divin, d'obéir aux puissances supérieures, c'est par ce même droit que tous les princes du monde sont obligés d'obéir à Dieu, et d'avoir une soumission si aveugle à toutes ses volontés, qu'ils ne peuvent violer ses commandements non plus que leurs sujets, sans se rendre criminels de lèse-majesté divine. Cependant c'est le second crime par lequel Pharaon continue de lasser la volonté patiente de Dieu; hier, il ne voulut point le reconnaître : *Nescio Dominum*, aujourd'hui il ne veut point lui obéir : *Israel non dimittam;* hier, il résista aux lumières de la foi, par son infidélité, et aujourd'hui il résiste à la justice de son commandement par sa désobéissance. Et, afin de vous faire voir la grandeur des châtiments que la désobéissance mérite par la grandeur des maux qu'elle produit, je soutiens que ce crime a troublé l'ordre des trois mondes, savoir l'ordre du monde raisonnable, l'ordre du monde spirituel, et l'ordre du monde angélique; et pour vous bien expliquer ma pensée, remarquez que l'ordre du monde raisonnable se conserve par l'aveugle dépendance de la créature au Créateur; l'ordre du monde spirituel se conserve par le parfait accord de la grâce avec le libre arbitre; et l'ordre du monde angélique se conserve par l'union indissoluble de la grâce avec la gloire. Or, qu'a fait le crime de désobéissance, il a troublé l'ordre de tous ces mondes, et y a porté la confusion. Il a troublé 1° l'ordre du monde raisonnable, parce qu'il a ôté dans l'homme la dépendance de la créature au Créateur; 2° il a troublé l'ordre du monde spirituel, parce qu'il a rompu dans le chrétien l'accord de la grâce avec son libre arbitre; 3° il a troublé l'ordre du monde angélique, parce qu'il a détruit dans ces esprits révoltés l'alliance de la grâce avec la gloire. Voilà l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

L'ordre de soumission et de dépendance de la créature au Créateur est si bien établi dans le monde naturel, qu'on ne le peut violer sans détruire en même temps l'essence de la créature, et disputer le domaine du Créateur, mais comme l'étendue de la dépendance des créatures doit suivre l'étendue du domaine du Créateur, il faut distinguer plusieurs sortes de domaines en Dieu, selon notre manière de concevoir, qui est de diviser souvent dans nos pensées, ce qui est parfaitement uni en Dieu. Nos docteurs reconnaissent donc dans ce premier être, un premier domaine, qu'ils appellent de propriété sur toutes les créatures, fondé sur la puissance infinie par laquelle il les a créées, les conserve et les détruit comme il lui plaît : car comme tout l'être des créatures n'est qu'un écoulement de sa bonté infinie, et une participation de son être éternel, il peut exercer sur elles un empire despotique et souverain, les conserver ou les détruire selon son bon plaisir, et leur donner la mort ou la vie, selon la sagesse de ses décrets, sans qu'aucune ait droit de se plaindre de sa conduite, ou de lui demander raison de ce qu'il fait. Et c'est de ce suprême domaine dont Dieu voulant faire concevoir une haute idée au prophète Jérémie, il le conduisit dans la maison d'un potier, et lui ayant fait voir le maître qui façonnait un vase et qui le brisait en même temps, il lui dit en se comparant à cet ouvrier, et tout le genre humain à une masse de terre : *Sicut lutum in manu figuli, sic vos in manu mea, destruam, et iterum ædificabo.* Ce qu'un morceau de terre et d'argile est entre les mains d'un potier, tous les hommes le sont entre les miennes, je les produirai et je les détruirai quand et comment il me plaira, je ferai d'une même masse des vases d'honneur et de gloire, ou des vases d'infamie et de rebut, sans qu'aucun ait droit de m'accuser d'injustice, ou de se plaindre de son sort, parce que je suis le maître absolu de toutes les créatures par mon domaine de propriété : *Destruam et iterum ædificabo* (*Jerem.*, XVIII).

2° Les théologiens reconnaissent en Dieu un domaine de direction sur toutes les créatures, fondé sur sa sagesse éternelle, dans laquelle réside la suprême raison d'Etat; car comme il a créé tous les hommes pour une fin dernière et générale, qui est pour soi-même et pour des fins particulières, qui sont l'exécution de ses décrets éternels, il n'appartient aussi qu'à lui de les y conduire par les voies que sa sagesse juge les plus convenables pour sa gloire et pour leur salut, sans qu'il

leur soit permis d'en examiner les secrets, ou d'en approfondir les abîmes. Et c'est, si je ne me trompe, par une imitation de cette conduite que les princes du monde font un si grand mystère de tout leur gouvernement, qu'ils font une espèce de crime à celui qui voudra les pénétrer : *Arduos principis sensus exquirere illicitum est*, dit Tacite ; et je remarque que le Saint-Esprit même menace ces esprits curieux qui veulent entrer dans les cabinets des rois et mesurer la hauteur de leur trône, qu'ils seront éblouis de l'éclat de leur gloire et opprimés du poids de leur majesté : *Qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria* (*Prov.*, XXV). Tellement que Dieu, en qualité de Roi des rois, a un souverain domaine de direction sur nous, par lequel il nous conduit à la fin pour laquelle il nous destine, par des voies si secrètes et si impénétrables à l'esprit humain, qu'il exige de nous une obéissance aveugle pour nous y soumettre, et nous défend la curiosité de les examiner; c'est pourquoi il me semble que je puis donner aux raisons de son gouvernement le nom que l'orateur romain donne aux raisons d'Etat, qui sont l'âme du ministère et du gouvernement des princes : *Consilia et artes imperatoriæ*, les conseils de sagesse, la science impériale et l'art de bien régner, ou bien je les puis appeler avec Aristote : *Regiminis sophismata*, les ingénieux sophismes du gouvernement qui trompent les curieux et qui embarrassent les plus sages. Quoi qu'il en soit, il faut toujours tomber d'accord que, comme la puissance de Dieu n'a pas eu besoin d'un secours étranger pour donner l'être aux créatures, sa sagesse n'a pas eu besoin aussi du conseil d'autrui pour les conduire à leur fin : *Quis ejus consiliarius fuit* (*Rom.*, XI) ?

3° Les théologiens distinguent en Dieu un domaine de juridiction, fondé sur l'autorité absolue qu'il a de donner des lois aux hommes, et de les obliger à leur observance. Car comme il est lui-même sa raison et sa loi, et que toutes les autres lois qui ont été données aux hommes, ne sont que des explications ou participations de la loi éternelle qui réside dans son entendement, il est par conséquent le premier législateur, et l'obéissance est le premier tribut que lui doivent toutes les créatures pour protestation de leur dépendance et pour marque de leur sujétion. Oui, messieurs, c'est par l'obéissance que nous devons honorer particulièrement le domaine de Dieu. Et c'est aussi par cette raison que l'apôtre saint Paul exhorte les premiers chrétiens d'obéir aux empereurs romains, quoique cruels et idolâtres, parce que, dit-il, 1° c'est l'ordre établi de Dieu; 2° c'est que leur puissance est une participation de celle de Dieu; 3° c'est qu'ils sont ses ministres et ses lieutenants en ce monde, qui portent le glaive de sa justice pour punir les criminels. Voilà pourquoi les premiers chrétiens étaient obligés en conscience d'obéir aux Néron et aux Dioclétien, quoique ennemis de Jésus-Christ et persécuteurs de l'Eglise; car ayant été élevés par des voies légitimes à l'empire, ils empruntaient leur puissance de Dieu : c'est la belle remarque que fait saint Augustin, lorsqu'il dit : *Non tribuamus dandi regni atque imperii potestatem nisi Deo vero* (*Lib.* V *de Civit. Dei*, c. 21) : N'attribuons qu'au vrai Dieu la souveraine puissance de distribuer les couronnes et les empires à qui il lui plaît, avec cette différence pourtant, qu'il ne donne le royaume du ciel qu'aux seuls justes, *solis piis ;* mais pour les empires du monde, *piis et impiis, sicut ei placet, cui nihil injuste placet*, il les donne aux justes et aux impies, comme il lui plaît, parce que rien d'injuste ne lui peut plaire; et c'est ce qu'il prouve ensuite par des exemples tirés de l'histoire romaine, et par l'opposition qu'il fait des bons et des méchants empereurs : *Qui dedit imperium Mario, ipse et Cæsari, qui Augusto, ipse et Neroni, qui Constantino christiano, ipse et apostatæ Juliano* ; Celui qui a donné l'empire à Marius, c'est le même qui l'a donné à César; celui qui l'a donné à Auguste, l'a donné à Néron ; et celui qui l'a donné à Constantin, le premier empereur chrétien, l'a donné encore à Julien, apostat de l'Eglise et déserteur de la religion. D'où il faut conclure que s'il y a une obligation de conscience d'obéir aux princes de la terre, comme étant administrateurs du domaine de Dieu et dépositaires de sa puissance, jugez si l'obligation n'est pas encore plus grande et plus indispensable d'obéir aux commandements de Dieu ; et s'il n'est pas véritable que tout le bon ordre et la paix du monde naturel dépend de la soumission de la créature au Créateur, comme le bon ordre et la paix des royaumes de la terre dépendent de l'obéissance des sujets à leur souverain.

Et c'est, messieurs, cette soumission et cette obéissance que Dieu exige de Pharaon, pour lui faire reconnaître son souverain domaine : *Hæc dicit Dominus, dimitte populum meum, ut sacrificet mihi in deserto :* Sire, le Seigneur du ciel et de la terre, duquel relèvent tous les empires de l'univers, vous commande par ma bouche, lui dit Moïse, de donner la liberté à son peuple, afin qu'il lui aille sacrifier dans le désert. Remarquez, s'il vous plaît, que Dieu voulant faire reconnaître le domaine qu'il avait sur Pharaon aussi bien que sur les Juifs, demande deux différents sacrifices pour marque de leur dépendance et de leur soumission. Il se contente que les Juifs lui sacrifient la chair et le sang de quelques animaux, parce qu'il les regarde comme un peuple né dans la servitude et dans l'esclavage, mais il veut que Pharaon lui offre le sacrifice de son esprit et de sa volonté, comme un prince qui était né pour le trône et pour l'empire.

En effet, messieurs, j'ose dire que ce sacrifice était digne de la majesté de Dieu auquel il devait être offert, et de la grandeur du prince qui le devait offrir; car, comme le plus grand honneur que recevaient autrefois les conquérants, lorsqu'on leur décernait l'honneur du triomphe, était de voir des rois captifs et des têtes couronnées chargées de fers et attachées au chariot du vain-

queur, de même Dieu ne reçoit jamais plus de gloire que lorsqu'il voit notre volonté, et surtout celle d'un grand monarque, soumise à son empire et obéissante à ses lois, parce qu'il regarde la volonté humaine comme son premier ennemi, qui lui dispute son domaine, et qui porte la rébellion entre toutes les créatures, et le soulèvement dans tous les états : *Sola voluntas humana dominium Dei reddit ambiguum*, dit Eusèbe Demesse.

Oui, messieurs, il n'y a rien de plus agréable à Dieu, ni qui lui donne tant de gloire, que le sacrifice de notre volonté ; la raison est qu'il y a cette différence entre l'obéissance et les autres vertus, en ce que les autres vertus n'offrent à Dieu que le sacrifice de quelque partie de nous-mêmes. La foi ne lui sacrifie que notre raison, la charité ne lui offre que notre cœur, la pauvreté ne lui sacrifie que les richesses, l'humilité ne lui sacrifie que l'honneur, la pénitence ne lui sacrifie que le corps, et la chasteté ne lui offre que les plaisirs ; mais l'obéissance lui offre un sacrifice entier et parfait de tout l'homme intérieur et extérieur. Elle sacrifie premièrement le jugement et la raison, en la soumettant à la suprême et infaillible raison de Dieu ; en lui représentant que ce serait témérité et audace de douter de la bonté ou de disputer de la justice de ses commandements : *Audaciam existimo de bono divini præcepti disputare*, dit Tertullien (*L. de Pœnit., c.* 4), d'autant qu'il faut toujours avoir plus d'égard à l'autorité de celui qui commande qu'à l'utilité de celui qui obéit, ajoute ce savant Africain : *Ad exhibitionem obsequii prior est auctoritas imperantis; quam utilitas servientis.* Secondement, l'obéissance sacrifie le cœur, parce qu'elle lui inspire du respect et de l'amour pour les commandements de Dieu, et l'empêche, dit saint Bernard, de faire des réflexions volontaires sur ce qu'il y peut avoir de rude et de fâcheux dans leur accomplissement et dans leur observance : *Cora suis voluntariis reflexionibus abducit* (*Tract. de Obed.*). Ainsi, comme la vertu d'obéissance est semblable à la foi, ce n'est pas merveille si elle aveugle la raison et captive le cœur sous le bon plaisir de Dieu. Mais comme si le seul sacrifice des puissances de l'âme était imparfait, elle ajoute encore de nouvelles victimes, qui sont les sens du corps, pour rendre l'holocauste accompli ; c'est la pensée du dévot saint Bernard, lorsque, parlant du véritable obéissant, il nous en fait le portrait avec ces belles paroles, qui en sont les couleurs les plus vives et les plus naturelles expressions : *Verus obediens*, dit-il, *parat oculos visui, aures auditui, linguam voci, manus operi, pedes itineri, totum se colligit ut imperantis colligat voluntatem* : Le parfait obéissant prépare ses yeux pour voir, ses oreilles pour entendre, sa langue pour répondre, ses mains pour travailler, ses pieds pour courir ; en un mot, il se ramasse et se recueille tout en lui-même, pour recevoir tous les commandements de son supérieur, sans en rien laisser ni perdre, ni échapper. Dites-moi après cela, messieurs, peut-on offrir à Dieu un sacrifice qui l'honore plus parfaitement, et qui conserve mieux l'ordre qu'il a établi dans le monde universel que celui de l'obéissance, puisqu'elle immole à Dieu notre âme et toutes ses puissances, notre corps et tous ses sens pour protestation solennelle de son souverain domaine, de notre servitude et de notre dépendance.

Que si l'obéissance honore si parfaitement Dieu, et par un culte si religieux, avouons aussi, messieurs, que la désobéissance l'outrage si cruellement, et par un attentat si téméraire, qu'elle ose lui disputer son domaine et lui ravir son autorité. Voyez cette vérité dans la désobéissance de Pharaon ; Dieu lui a déjà commandé plusieurs fois de mettre son peuple esclave en liberté ; il s'en est excusé d'abord sur son ignorance, en disant à Moïse qu'il ne connaissait point le Dieu d'Israël : *Nescio Dominum.* Quoique cette réponse fût une faible excuse pour couvrir sa rébellion, puisque, dans la pensée de ce savant orateur Minutius Félix, *omnium Dominum non minoris est sceleris ignorare quam lædere* (*Minut. Fel. in Octav.*), Dieu s'est rendu si visible dans le monde, que le crime de ne le pas connaître est aussi grand que celui de l'offenser ; Dieu néanmoins veut bien recevoir son excuse, il fait tant de miracles en sa présence, il se fait connaître en tant de manières, toutes les créatures prêchent sa divinité par des voix si intelligibles, que ce prince, convaincu par ses prodiges, reconnaît son domaine et adore sa justice : *Justus Dominus.* Mais ce n'était point assez d'avoir dissipé les ténèbres de son esprit, il fallait dompter la rébellion de sa volonté ; c'est particulièrement à cette victoire que Dieu s'attache, il lui fait faire des commandements réitérés de rendre la liberté à son peuple esclave, il le sollicite, il le menace, il joint les coups aux menaces, et les reproches aux uns et aux autres : *Usquequo non vis subjici mihi*, juqu'à quand refuserez-vous, lui dit Dieu par Moïse, de vous soumettre à ma puissance et d'obéir à mon commandement? Quelle sera la résolution de ce rebelle? *Israel non dimittam;* elle est bientôt prise : Non, dit-il, je n'obéirai point ; votre Dieu veut que j'élargisse son peuple captif dans mon royaume, et moi je réponds que je n'en ferai rien.

Examinez, messieurs, le crime de cette désobéissance et l'injustice de ce refus : les Juifs n'étaient point les sujets naturels de Pharaon, c'étaient des étrangers que les calamités du temps et que le malheur d'une famine générale avaient assemblés dans son royaume, où ils étaient retenus par force, sans raison, sans justice et même contre le droit des gens. Cependant Dieu, qui entre toutes les nations du monde avait choisi les Juifs par préférence pour être son peuple par adoption, son patrimoine et son héritage, *Hæreditas mea Israel*, répète ce peuple en qualité de seigneur et de souverain, et demande qu'on lui donne la liberté de sortir de l'Egypte et de lui aller sacrifier dans le désert : *Hæc dicit Dominus : Dimitte populum meum.* Voilà ce que le Seigneur commande,

mais voici ce que Pharaon répond : *Israel non dimittam;* non, je n'en ferai rien; il faut que ce peuple demeure toujours dans mon royaume, il faut qu'il gémisse toujours dans l'esclavage, qu'il me paie toujours les mêmes tributs, qu'il travaille toujours aux ouvrages de briques, et qu'il n'espère jamais la liberté.

Voilà l'injustice de la désobéissance de Pharaon, mais voici le trouble qu'elle a porté par tout le monde, en voulant ôter la dépendance de la créature au Créateur : toute la nature en est tombée comme en syncope, tous les éléments en ont souffert des convulsions, et le désordre a été si grand par toute l'Egypte, qu'une partie de ses courtisans et de ses sujets, indignés de son obstination, lui disent par une espèce de reproche ou de menace : *Usquequo patiemur hoc scandalum,* jusqu'à quand souffrirons-nous le scandale et la peine de votre désobéissance? *Dimitte homines ut sacrificent Domino Deo suo,* donnez la liberté à ces hommes d'aller sacrifier à leur Dieu. *Nonne vides quod perierit Ægyptus* (*Exod.*, X)? quoi! n'êtes-vous pas touché des maux de l'Egypte, et ne vous apercevez-vous pas qu'elle est à la veille de son bouleversement, et que nous allons être accablés sous ses ruines. C'est ainsi qu'une désobéissance est capable de renverser les royaumes et de troubler tout l'univers. Qui a désolé tout le monde et perdu tout le genre humain? la désobéissance d'Adam, qui a mangé d'un fruit contre la défense de Dieu. Qui est-ce qui a mis la confusion dans le camp de Josué et la déroute dans son armée? la désobéissance d'Achan, qui, dans le saccagement de la ville de Jéricho, a pris du butin et s'est réservé quelque dépouille, contre la défense de Dieu (*Josue*, VII). Qui est-ce qui a fait perdre à Saül la couronne, le salut et la vie? sa désobéissance aux ordres de Dieu, et pour avoir voulu, par une cruelle miséricorde, sauver la vie au roi Agag dans la destruction d'Amalech (I *Reg.*, XV). Qui est-ce qui a allumé une peste si générale dans toute la Judée, qu'on vit en peu de temps septante mille hommes enlevés par cet épouvantable fléau de la justice divine? la désobéissance de David au commandement de la loi (II *Reg.*, XXIV).

Mais n'allons point chercher d'exemples étrangers, vous en portez tous en vous-mêmes; ne vous persuadez pas qu'il n'y ait que l'Egypte qui ait produit des Pharaons et des rebelles aux commandements de Dieu, j'en trouverai dans cette ville, et peut-être que j'en rencontrerai dans cette église avant que je sorte de cette chaire; Dieu a beau leur commander de donner la liberté des enfants de Dieu à leur âme raisonnable qu'ils font gémir dans le dur esclavage du diable, et sous la cruelle tyrannie de leurs passions, chacun m'écoute en athée, et me répond en Pharaon : *Nescio Dominum, et Israel non dimittam,* qu'il ne connaît point Dieu, et qu'il ne donnera point la liberté à cette pauvre et malheureuse captive. C'est en vain qu'il commande à ce cruel et impitoyable avare de répandre ses richesses qu'il retient prisonnières dans ses coffres, pour être employées au soulagement des misérables qui gémissent sous les dures lois de la pauvreté; comme il vit en barbare, il me répond en Egyptien : *Nescio Dominum, et Israel non dimittam.* C'est sans aucun succès qu'il commande à ce cruel créancier d'élargir ce débiteur insolvable qu'il fait languir dans le fond d'un cachot, sans espérance ni de recouvrer sa dette, ni de rendre ce malheureux ni plus riche ni plus solvable par une plus longue prison; la loi de Dieu n'amollit point la dureté de son cœur, ni la misère de son débiteur ne lui inspire point de miséricorde. *Israel non dimittam,* il ne lui relâchera point sa dette : c'est sa devise et sa résolution.

Que vous en semble, messieurs, peut-on voir une désobéissance plus criminelle et plus obstinée, et peut-on faire plus d'outrage à Dieu qu'en lui disputant le domaine de propriété qu'il a sur toutes les créatures, sur vos âmes, sur vos biens et sur les pauvres; il est le premier Maître de toutes choses; il a le domaine direct et inaliénable sur toutes les créatures pour en disposer comme il lui plaît : cependant ce chrétien désobéissant lui dispute ce domaine et trouble tout l'univers, en voulant ôter la dépendance de ces créatures à leur Créateur, pour les faire servir à ses crimes et à ses passions. En effet, voyez comme tout l'ordre du monde est renversé, et comme l'usage naturel et légitime des créatures est perverti par sa désobéissance; au lieu que ces créatures devaient servir à venger la querelle de Dieu, elles servent à entretenir la rebellion de l'homme; le soleil l'éclaire au lieu de l'aveugler; l'air le rafraîchit au lieu de l'étouffer; la terre le soutient au lieu de l'engloutir; le feu l'échauffe au lieu de le brûler; l'eau le désaltère au lieu de l'empoisonner; le ciel n'a pour ses champs et pour ses vignes que de bénignes influences et de favorables aspects, et enfin, comme si ce n'était point assez à ce rebelle de faire servir toutes les créatures à ses crimes, il fait servir encore Dieu même à ses iniquités; et si vous n'en croyez pas à ma parole, croyez-en au moins à la plainte que Dieu lui-même en a faite : *Servire me fecisti iniquitatibus tuis* (*Isa.*, XLIII) : Vous m'avez fait servir, dit-il, par un prophète, à vos déréglements et à vos iniquités. O aventure incompréhensible! ô renversement d'ordre inconcevable! de voir un Dieu de sainteté infinie servir au crime et à l'iniquité; cependant c'est l'infâme et l'indigne occupation que lui donne le désobéissant, lorsqu'il abuse de tous ses bienfaits de création et de rédemption, de sa grâce de vocation à la religion et au christianisme, des dons de la foi, de la raison et du libre arbitre, des biens de fortune, de l'honneur, des charges et de la santé, et qu'il fait servir toutes ces grâces, et l'auteur même des grâces, à sa désobéissance et au déréglement de ses passions. Ah! messieurs, que l'apôtre saint Paul a bien raison de dire que, *Omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc* (*Rom.*, VIII), que toutes les créatures trai-

sonnables et inanimées pleurent, gémissent et souffrent jusqu'à cette heure, non pas tant de se voir corrompre et détruire par la fragilité de leur nature, que de se voir corrompues et dépravées par le mauvais usage qu'en font les hommes; voilà pourquoi elles attendent avec impatience le jour du jugement, parce que pour lors, ajoute l'Apôtre, *Ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis;* ces mêmes créatures étant toutes renouvelées, elles seront, non-seulement affranchies de la loi de la corruption et du changement, mais encore de la servitude et de l'esclavage, dans lequel les pécheurs les retiennent, en les faisant servir à leur désobéissance et à leurs iniquités. Et voilà, messieurs, comme les êtres qui sont dépourvus de raison se plaignent, aussi bien que Dieu, de ce que la désobéissance des hommes trouble l'ordre du monde raisonnable, en ôtant la dépendance des créatures au Créateur; mais j'ajoute encore, à raison qu'elle trouble l'ordre du monde spirituel en rompant l'accord qui est entre la grâce et notre libre arbitre. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Si, dans la pensée des philosophes, c'est un grand honneur à l'homme d'être l'abrégé de tout l'univers, et de renfermer en lui-même toutes les créatures, ce lui est encore une plus grande gloire, selon la parole de Jésus-Christ, de porter le royaume de Dieu en lui-même : *Regnum Dei intra vos est* (*Luc.*, XVII); mais il faut aussi tomber d'accord que ce lui est un grand sujet de honte et de reproche, si, par sa rébellion et sa désobéissance, il trouble la paix de ce monde spirituel et de ce royaume intérieur. En effet, messieurs, je puis dire que l'homme est l'arbitre de sa paix et de sa guerre, puisque l'obéissance seule, entre toutes les vertus, a cet avantage qu'elle peut retrancher les deux sources de toutes ses rébellions domestiques, qui sont l'indifférence du libre arbitre et les déréglements de la concupiscence; elle retranche l'indifférence du libre arbitre en le soumettant à l'empire de la grâce; elle retranche les déréglements de la concupiscence en la soumettant à l'empire de la loi; je m'explique.

Il est certain qu'il y a dans l'homme une faculté qui, ayant tout ce qui lui est nécessaire pour agir, demeure toujours si indifférente et si maîtresse d'elle-même, qu'elle peut agir ou ne pas agir, laisser une action ou la faire, sans contrainte et sans nécessité. Voilà ce qui s'appelle libre arbitre, et c'est ce noble privilége que Dieu donna à l'homme dans sa création, par lequel il l'émancipa, dit Tertullien, et le tira de la condition de pupille en le déclarant majeur : *Deus hominem emancipavit, cum liberi arbitrii potestatem concescit.* Mais pourquoi lui donna-t-il ce franc-arbitre qui lui devait être funeste en devenant la cause de sa perte et de ses rébellions : *Ut non necessitati*, répond ce savant Africain, *sed voluntati, et quasi naturæ suæ imputaretur bonum quod ageret*, afin que tout le bien qu'il ferait fût imputé, non pas à la nécessité et à la contrainte, mais à sa volonté.

Tellement que c'est un dogme de foi que l'homme a véritablement un libre arbitre, lequel, n'étant point ni confirmé dans le bien comme celui des bienheureux, ni obstiné dans le mal comme celui des damnés, il a la liberté d'indifférence pour se porter à l'un ou à l'autre, pour accomplir la loi de Dieu ou pour la violer; voilà pourquoi le Saint-Esprit semble avoir fait de cette liberté d'indifférence la source du mérite et du bonheur, lorsqu'il a déclaré bienheureux cet homme qui a pu transgresser la loi, et qui ne l'a pas transgressée. Il est vrai que Luther et Calvin, qui ont empoisonné une partie de l'Europe par leurs erreurs et par leurs impiétés, avouent bien que cette liberté d'indifférence avait été donnée à Adam dans le paradis terrestre, mais que par malheur il l'avait perdue avec son innocence pour lui et pour sa postérité. Erreur, illusion, hérésie, qui a été condamnée par le pape Léon X et par le concile de Trente : *Si quis liberum hominis arbitrium*, disent ces Pères assemblés au nom de Jésus-Christ, et animés de son Saint-Esprit, *post Adæ peccatum, amissum, et extinctum esse, dixerit, aut rem esse de solo titulo, immo titulum sine re, figmentum denique a satana invectum in Ecclesiam, anathema sit* (*sess.* 6, *can.* 5), Si quelqu'un est si téméraire que de soutenir que le libre arbitre de l'homme a été détruit, perdu et éteint par le péché, et que ce n'est plus qu'une ombre sans corps, une vaine image sans vérité, un titre spécieux sans fondement, un franc-arbitre imaginaire, et un fantôme de liberté, qu'il soit anathème. D'où il faut conclure que l'homme, ayant toujours cette liberté d'indifférence dans l'état de la nature corrompue, il peut être toujours rebelle à la grâce et à la loi, ou parfaitement soumis à l'empire de l'un et de l'autre, et devenir par conséquent juste ou pécheur, digne de châtiment ou de récompense. En effet, si nous étions comme les créatures irraisonnables et inanimées, semblables aux pierres et aux animaux, ou que notre libre arbitre ne fût, selon Calvin, qu'une pure puissance passive, qui ne fît que recevoir l'impression, et souffrir le mouvement de la grâce, sans agir et sans coopérer, nous serions toujours sans péché et sans mérite, parce que nous obéirions ou par force, comme les bêtes, ou par nécessité, comme les bienheureux.

Mais c'est trop écouter cet esprit de mensonge, donnons audience à l'esprit de vérité, qui nous assure par la bouche du Sage que Dieu a laissé l'homme entre les mains de son conseil, qu'il lui a proposé l'eau et le feu, le bien et le mal, la mort et la vie, avec une pleine liberté de choisir, *quod placuerit*, ce qui lui plaira (*Eccli.* I, 5); tellement qu'il ne faut chercher qu'au dedans de nous-mêmes la source de toutes nos rébellions contre Dieu, autrement ce serait à tort qu'il nous en ferait des reproches, et avec injus-

tice qu'il nous en donnerait le châtiment. Et il ne faut point recourir ici aux faux-fuyants des hérétiques, en répondant que ces paroles du Sage ne se doivent entendre que du premier homme, *quem ab initio constituit*, ainsi que porte le texte; car pour vous faire voir que cette liberté d'indifférence est de la nature et de la condition des enfants, aussi bien que de celle du père, écoutez comme Dieu parle au peuple d'Israël. Ce Seigneur plein de bonté et de miséricorde lui ayant fait voir la facilité qu'il y avait à obéir à son commandement, puisqu'il n'était pas au-dessus de ses forces, il lui représente ensuite la liberté d'indifférence dans laquelle il le laissait, de l'accomplir ou de le violer (*Deut.*, XXX). Mais ce qui est encore de plus étonnant, c'est que prévoyant que ce peuple, ou que les autres nations dans la suite des siècles ne voudraient pas croire sur sa seule parole, cette liberté d'indifférence dans laquelle étaient tous les hommes, il ajoute une espèce de serment à sa parole, comme pour la rendre plus authentique et plus digne de foi : *Testes invoco hodie cœlum et terram*. Silence, c'est Dieu même qui parle. Je prends aujourd'hui, dit-il, le ciel et la terre à témoin. Et de quoi, messieurs, est-ce que Dieu prend à témoin ; il faut que ce soit de quelque vérité bien importante qu'il nous veut apprendre, ou de quelque endroit bien délicat de sa conduite qu'il prétend justifier. Voici ce dont il s'agit : *Quod proposuerim vobis vitam, et mortem, benedictionem et maledictionem*. Oui, je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre, que je vous ai proposé la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, *elige ergo*, choisissez donc, je m'en remets à votre libre arbitre et à votre discrétion. Dieu pouvait-il, messieurs, s'expliquer plus clairement sur cette liberté, d'indifférence, et les hérétiques pouvaient-ils nous venir troubler plus mal à propos sur la possession où nous en sommes; nous sommes donc libres, il est vrai ; mais ô liberté que tu nous es souvent funeste par le mauvais parti que tu nous fais choisir, et par la rébellion où tu nous engages contre la loi de Dieu. Consolons-nous pourtant, messieurs, de cette indifférence, puisque la grâce, venant à notre secours, elle nous fait reprendre le parti de Dieu contre celui de la concupiscence, et s'accorde parfaitement avec notre liberté.

Mais cet accord mérite bien une réflexion, car il est certain que comme le péché ne nous a pas ôté la liberté d'indifférence, mais qu'il l'a seulement affaiblie par le poids qu'il nous a donné pour le mal, de même la grâce ne la détruit point ; au contraire, elle la fortifie par le poids qu'elle nous donne pour le bien; tellement que lorsqu'elle veut établir le royaume de Dieu dans le cœur de l'homme, ce n'est point en détruisant son indifférence, mais en domptant sa rébellion; ce n'est point par les droits d'une violente guerre, mais par le traité d'une bonne paix. Il me semble, messieurs, que je ne puis mieux parler de cet accord de la grâce avec le libre arbitre dans le cœur du chrétien, qu'avec les mêmes précautions avec lesquelles saint Léon a parlé de l'union de la nature humaine avec la divine dans la personne de Jésus-Christ. Ce souverain pontife, dans un sermon qu'il a fait sur le mystère de l'incarnation, dit avec beaucoup d'éloquence et d'élévation : *Verus venerator est, et pius cultor, qui nec de incarnatione Domini aliquid falsum, nec de Deitate aliquid sentit indignum* (*Serm.* 7, *de Nativ. Dom.*) : Celui-là est un véritable et religieux adorateur de nos mystères, qui ne se forme aucune fausse idée de l'incarnation du Verbe, ni qui ne prend aussi aucun sentiment indigne de sa divinité, parce que, dit-il : *Paris periculi malum est, si illi aut naturæ nostræ veritas, aut paternæ gloriæ negetur æqualitas :* Ce serait un même péril pour la foi, de nier la vérité de sa nature humaine par laquelle il est semblable à nous, ou de nier la consubstantialité de sa nature divine, par laquelle il est égal à son Père. J'en dis le même de l'accord de la grâce avec notre libre arbitre ; celui-là est un véritable et religieux docteur qui, en défendant les droits de la liberté, ne détruit point ceux de la grâce, car il y aurait un égal péril pour le chrétien, si, pour conserver l'indifférence du libre arbitre de l'homme, on voulait détruire l'empire de la grâce de Jésus-Christ. Disons donc que comme de l'union de la nature humaine avec la personne du Verbe, le Saint-Esprit a formé un Homme-Dieu en Jésus-Christ, de même aussi de l'union de la grâce avec le libre arbitre, le Saint-Esprit forme un homme juste dans le chrétien ; et c'est, si je ne me trompe, ce qu'a voulu dire saint Bernard, lorsque, pour nous faire voir la nécessité indispensable de l'union de la grâce avec notre libre arbitre pour nous sauver, il dit : *tolle liberum arbitrium, non est quod salvetur, tolle gratiam, non est unde salvetur* (*Tract. de Grat. et lib. arbit.*), ôtez le libre arbitre, vous détruisez le sujet capable du salut ; ôtez la grâce, vous détruisez le secours nécessaire pour se sauver.

Or, toutes ces vérités de foi ainsi supposées, dites-moi, je vous prie, à laquelle est-ce de toutes les vertus que la gloire est réservée, d'accorder la grâce avec la liberté de l'homme, et d'établir par conséquent la paix dans le royaume de Dieu; je réponds que c'est à l'obéissance seule ; et cela est si véritable qu'un sage politique l'a reconnu même dans les ténèbres de la gentilité, lorsqu'il a dit : *Nobis obsequii gloria relicta est* (*Tract.* 6 *Annal.*). Nous ne nous sommes réservés de toutes les grandeurs romaines que la gloire d'obéir aux Empereurs pour affermir le bonheur de l'empire. Ce sentiment et ce langage est plus digne d'un catholique romain, que d'un romain idolâtre; quoi qu'il en soit, je soutiens comme un fait incontestable, selon toutes les maximes de politique, aussi bien que de religion, qu'il n'appartient qu'à l'obéissance seule d'établir la paix dans ce royaume de Dieu, qui est au dedans de nous-mêmes, parce que c'est elle seule qui fait régner la grâce dans notre entende-

ment et dans notre volonté, en soumettant l'un à ses lumières, et l'autre à ses mouvements.

Mais pour ne pas perdre le temps dans des preuves inutiles, je veux faire une démonstration de cette vérité par la raison des contraires, en vous faisant voir que c'est aussi la désobéissance seule qui trouble la paix du royaume de Dieu, en rompant l'accord de la grâce et de notre liberté. Qui est-ce qui a troublé dans tous les siècles la paix du royaume visible de Dieu, qui est l'Eglise, sinon la désobéissance des hérétiques, qui s'en sont séparés par un esprit de rébellion; témoin les Ebion et les Cerinthe, les Manès et les Marcion les Arius et les Pélage, les Hermogène et les Jovinien, les Photius et les Macédonius, les Luther et les Calvin. Et saint Paul était si persuadé que la seule désobéissance était le grand obstacle à l'établissement de la foi et de l'Eglise, qu'il a dit ces belles paroles à mon propos : Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu, pour renverser les remparts qu'on leur oppose, et c'est par ces armes que nous détruisons les raisonnements humains et toute la hautesse qui s'élève contre la science de Dieu, et que nous réduisons en servitude tous les esprits, pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ : Prenez garde qu'il ne dit point à la foi, mais à l'obéissance de Jésus-Christ : *redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* (II *Cor.*, X). Et pour leur faire voir qu'il regardait la désobéissance comme une pierre d'achoppement et de scandale, il ajoute que si la prédication de l'Evangile n'est pas capable d'établir la foi dans le monde, et d'en bannir l'idolâtrie, il en viendra à la vengeance et aux châtiments ; mais à qui s'en prendra-t-il, et sur qui lancera-t-il les foudres de l'Eglise, voici les objets de sa sainte colère, et les plus grands ennemis du royaume de Jésus-Christ, *in promptu habentes ulcisci omnem inobedientiam.* Nous avons en notre main le pouvoir de punir, non pas les païens et les gentils, mais les désobéissants, parce qu'ils sont plus opposés à la loi, à la grâce, à la foi et à tous les desseins de Dieu. Remarquez que cet apôtre, tout rempli de zèle, ne menace de punir la désobéissance des idolâtres qui s'opposent à l'Evangile, qu'après que l'obéissance des Corinthiens sera parfaite, *cum impleta fuerit vestra obedientia*, c'est-à-dire, lorsque vous aurez satisfait à tout ce que l'obéissance demande de vous.

Si la désobéissance trouble le royaume visible de Dieu en ce monde, qui est la sainte Eglise, en rompant l'union des membres avec le chef, elle excite encore de plus grands troubles dans son royaume invisible qui est au dedans de nous, en rompant l'accord qui est entre la grâce et notre libre arbitre, et empêchant que notre esprit et notre volonté ne se soumettent aux inspirations intérieures et aux mouvements divins; je ne puis mieux vous représenter ces désordres que la désobéissance fait dans le cœur humain, que par l'exemple de notre Pharaon : saint Augustin s'en est servi fort heureusement pour nous convaincre que la seule rébellion du libre arbitre de l'homme était la cause de sa perte et de la ruine par conséquent du royaume de Dieu, dans sa personne aussi bien que dans son état. Ce grand docteur voulant mêler des jours avec des ombres dans le portrait qu'il nous veut faire de ce prince réprouvé, en fait un parallèle avec Nabuchodonosor: *Quantum ad naturam, ambo homines erant* (*L. de Prœd. et Grat.*, *c.* 15) : Si vous les considérez quant à la nature, ils étaient tous deux hommes. *Quantum ad dignitatem, ambo reges* : Si vous les regardez quant à la dignité, ils étaient tous deux grands et puissants monarques ; l'un régnait dans la Perse, et l'autre dans l'Egypte. *Quantum ad causam ambo populum Dei captivum possidentes* : Si vous les examinez quant à leur crime, ils étaient tous deux les tyrans et les persécuteurs du peuple de Dieu qu'ils retenaient captif. *Quantum ad pœnam, ambo flagellis clementer admoniti* : Si vous les comparez quant à la peine et au châtiment de leurs péchés, ils ont été tous deux avertis et punis de Dieu avec beaucoup de bonté et de clémence. *Quid ergo fines eorum fecit esse diversos* : D'où vient donc qu'ayant été si semblables dans leur commencement, et quant à la nature, et quant à la dignité, et quant à leur crime, et quant à leurs châtiments, leurs fins néanmoins ont été si différentes, que Nabuchodonosor s'est sauvé, et que Pharaon s'est perdu. *Nisi quod unus,* répond saint Augustin, *manum Dei sentiens in recordatione propriæ iniquitatis ingemuit*, sinon parce que l'un, savoir Nabuchodonosor, sentant le bras de Dieu appesanti sur sa tête et sur toute sa personne, gémit et soupira dans le souvenir de ses crimes passés, et alla reconnaître dans les bois et dans la compagnie des bêtes, ce Dieu qu'il avait méconnu sur son trône et au milieu de sa cour; *alter vero*, mais pour Pharaon, *libero contra Dei misericordissimam veritatem pugnavit arbitrio*, s'endurcissant tous les jours par les grâces et par les bienfaits, il combattit par son libre arbitre la très-miséricordieuse justice de Dieu. Ah ! étonnante rébellion de la créature contre le Créateur, et du libre arbitre de l'homme, contre la miséricorde et contre la justice de Dieu ! quoi donc, adorables perfections divines, n'y aura-t-il que vous deux qui trouverez dans nos cœur des résistances à toutes vos entreprises, et des obstacles à vos plus saintes intentions ! La puissance de Dieu commande, et le néant obéit à sa parole ; sa sagesse gouverne tout le monde, et tout le monde fléchit sous ses volontés ; sa Providence prescrit des lois au soleil, aux saisons et à la mer, tout est souple et obéissant; le soleil fournit tous les jours régulièrement sa carrière, l'ordre des saisons ne s'interrompt jamais, et la mer ne passe pas ses limites. Ainsi, pendant que toutes les créatures révèrent les perfections de Dieu, obéissent à leur commandement, et plient sous leur autorité, il n'y a que la

miséricorde et la justice qui trouvent en nous de la rébellion à tout ce qu'elles entreprennent pour leur gloire et pour notre salut, et qui ne peuvent conserver la paix dans le royaume de Dieu, parce qu'elles ne trouvent point d'obéissance dans la volonté de l'homme. *Contra misericordissimam Dei veritatem libero pugnavit arbitrio.*

Que si la désobéissance trouble la paix du royaume de Dieu, qui est en nous, parce qu'elle rompt l'accord de la grâce avec le libre arbitre, elle y excite encore de plus grands troubles et de plus dangereuses séditions, parce qu'elle rompt l'accord de la loi et de la concupiscence, en vertu duquel la concupiscence doit être soumise à la loi. Il faut avouer à ce propos que l'homme est si étrangement amoureux de l'indépendance, et si impatient sous le joug des lois qui gênent tant soit peu sa liberté, qu'il les viole sans remords et sans crainte, aimant mieux vivre coupable que mourir obéissant. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul dit que la cause, ou du moins l'occasion de tous nos péchés, n'est autre que la loi qui a été donnée aux hommes; non pas que la loi soit mauvaise, dit-il, *absit*, non, *sed peccatum non cognovi nisi per legem*, mais c'est elle qui m'a donné la connaissance du péché, *nam concupiscentiam nesciebam, nisi lex diceret, non concupisces* : car je ne savais pas que la concupiscence fût un crime, si la loi ne l'avait défendue; ainsi comme cette loi est un frein dont Dieu a voulu arrêter notre convoitise, elle est devenue en même temps la cause innocente de toutes nos rébellions. Si Dieu n'avait pas donné à Adam la loi du jeûne et de l'abstinence du fruit défendu, il en aurait pu manger sans crime : mais cette loi qui ne lui avait été donnée que pour servir d'épreuve à son obéissance, devint la cause innocente de sa rébellion, de sa mort et de tous nos malheurs. C'est pour cette raison, si je ne me trompe, que saint Ambroise, parlant du péché, l'a défini : *Prævaricatio legis æternæ, et cœlestium inobedientia mandatorum*, une prévarication de la loi éternelle de Dieu, et une désobéissance à ses commandements. En effet, qui a été l'occasion de tous les crimes et de toutes les rébellions de notre Pharaon, sinon le commandement que Dieu lui avait fait de donner la liberté à son peuple. Mais quoi! fallait-il que, sous prétexte que ce prince serait rebelle et désobéissant, Dieu laissât gémir éternellement de pauvres esclaves sous sa cruauté et dans ses fers? fallait-il qu'il s'abstînt de donner la loi écrite aux Juifs, et l'Évangile aux chrétiens? parce qu'il prévoyait toutes les transgressions futures qui s'en devaient faire dans la suite des siècles par les Juifs et par les chrétiens, et faut-il que le roi casse son code, et qu'il supprime ses ordonnances royales, sous prétexte qu'elles ne seront pas observées avec fidélité par ses officiers de justice? Non, non messieurs, dit un grand prince, au contraire : *Imperatoriam majestatem, non solum armis decoratam, sed et legibus decet esse armatam* (*In proœm. instit.*), il faut que la majesté du prince soit vénérable aux peuples par ses lois pour leur inspirer l'obéissance, et qu'elle soit redoutable aux ennemis par ses armes pour leur donner de la terreur.

Quoi qu'il en soit, Dieu nous ayant donné des lois pour réprimer les mouvements de la concupiscence, et étouffer toutes ses rébellions, à laquelle est-ce de toutes les vertus que cette victoire est réservée, sinon à l'obéissance seule, selon la promesse du Saint-Esprit. *Vir obediens loquetur victorias* (*Prov.*, XXI)? La raison est qu'on ne peut détruire un contraire que par son contraire, on ne peut mieux éteindre le feu qu'en y jetant de l'eau; ainsi on ne peut mieux étouffer la concupiscence, qui est la source de toutes nos rébellions, que par l'obéissance avec laquelle elle a une plus grande opposition qu'avec toutes les autres vertus. En effet, demandez à saint Augustin, qu'est-ce que la concupiscence? Il ne vous la définira que par les mots de désobéissance et de rébellion, soit que vous la considériez ou comme péché, ou comme cause du péché, ou comme peine du péché. *Concupiscentia*, dit ce grand docteur, écrivant contre l'hérétique Julien, *et peccatum est*, *quia illi inest inobedientia contra dominatum mentis* (*L.* V, *contra Julian.*, c. 3) : La concupiscence est un péché, parce qu'elle renferme une désobéissance formelle contre le domaine de la raison, lorsque la volonté en est complice. Secondement, *et pœna peccati est*, elle est la peine du péché, *quia reddita est meritis inobedientis*, parce qu'elle a été donnée à des rebelles, c'est-à-dire à Adam et à ses enfants, pour châtiment de la première désobéissance. Troisièmement, *et causa peccati est*, la concupiscence est la cause du péché, *defectione consentientis*, *vel contagione nascentis*, par la malice de notre consentement, ou par la contagion de notre origine. Et par conséquent, puisque la concupiscence n'est, dans sa nature, que désobéissance et rébellion, il est certain qu'elle ne pourra être plus efficacement détruite, ni plus parfaitement étouffée, que par l'obéissance qui la combat par une opposition naturelle, jusque dans son fond, et que, par une suite nécessaire, le royaume de Dieu qui est en nous, ne sera aussi jamais mieux affermi dans la paix et dans le calme, que par cette même vertu qui soumet le libre arbitre à l'empire de la grâce, et la concupiscence à l'autorité de la loi.

Mais, hélas! quelle étrange confusion, et quel bouleversement d'ordre dans le cœur du désobéissant, puisque la loi de la concupiscence l'emporte sur la loi de Dieu. La convoitise dit qu'il faut prendre et retenir le bien d'autrui, Dieu défend l'un et l'autre : on obéit à la convoitise, et on désobéit à Dieu; la concupiscence dit, qu'il faut s'abandonner aux plaisirs impurs et aux voluptés criminelles, et Dieu les défend : on obéit à la concupiscence, et on désobéit à Dieu; la vengeance dit qu'il faut se venger d'un ennemi, et Dieu le défend : on obéit à la vengeance, et on désobéit à Dieu. Et voilà comme, par la désobéissance, le royaume du diable s'é-

lève sur les ruines de celui de Jésus-Christ. N'est-ce pas ce que nous avons vu en Egypte et dans l'âme de Pharaon? Dieu lui commandait de donner la liberté à son peuple, et sa convoitise lui disait qu'il fallait le retenir; ce prince rebelle obéit à sa convoitise, et désobéit à Dieu. Voilà pourquoi saint Augustin dit fort à propos que sa seule désobéissance a été la cause de tous ses crimes, de son endurcissement et de son dernier malheur, *non enim illi imputatur quod tunc non obtemperarit*, on ne lui fait pas un crime de ce qu'il n'obéit pas à la fin au commandement de Dieu, *Quando quidem obdurato corde obtemperare non poterat*, parce qu'ayant le cœur endurci, il ne pouvait obéir, *sed quia dignum se præbuit cui cor obduraretur præcedenti infidelitate* (*In exposit. propos. ex epist. ad Rom.*, *n.* 62); mais c'est parce qu'il s'est rendu digne que son cœur se soit endurci pour châtiment de ses rébellions précédentes. Est-il possible, messieurs, que l'exemple de ce réprouvé ne vous touche point et ne soit pas assez puissant pour faire cesser toutes vos rébellions contre Dieu, contre sa loi et contre sa grâce. Si notre condition en ce monde est de servir quelque maître, choisissons d'être serviteurs de Jésus-Christ plutôt que serviteurs du diable; si notre obligation est d'obéir à quelque loi, que ce soit à celle de la raison, plutôt qu'à celle de la concupiscence, et s'il faut enfin contribuer à l'affermissement de quelque royaume en nous-mêmes, que ce soit de celui de Dieu et de sa justice, plutôt que de celui du monde et de l'iniquité. C'est le sujet de cette belle prière que l'apôtre saint Paul fait aux Romains (*Rom.*, VI). Ah! mes frères, leur dit-il, que le péché n'établisse point son royaume dans votre corps mortel, *non regnet*. Il ne dit pas : Faites en sorte que le péché ne se rencontre point en vous, non; car notre faiblesse est trop grande pour nous en défendre absolument; mais il dit : Prenez soin qu'il n'y règne pas en maître et en souverain, *ut obediatis concupiscentiis ejus*, pour vous faire obéir en esclaves à ses concupiscences et à tous ses emportements, parce qu'il le savait bien, ce grand apôtre, que l'obéissance qu'on rend à la loi du péché cause toutes les rébellions contre la loi de Dieu, et que par conséquent elle trouble l'ordre du monde raisonnable, en détruisant dans l'homme la dépendance de la créature au Créateur, trouble l'ordre du monde spirituel, en rompant dans le chrétien l'accord de la grâce avec son libre arbitre, et trouble enfin l'ordre du monde angélique, en empêchant dans les anges apostats l'alliance de la grâce et de la gloire. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Dieu ayant résolu par un décret éternel de donner la gloire aux anges, non comme à des enfants par titre d'héritage, mais comme à des serviteurs fidèles par titre de récompense, il leur fit un commandement, afin que les ayant créés dans la grâce par un effet de sa bonté, il les couronnât de gloire pour prix de leur obéissance. C'est un mystère que les païens mêmes semblent avoir pénétré avec les lumières de la raison, puisque Aristote, parlant des différentes manières par lesquelles les trois natures intelligentes et raisonnables, savoir : Dieu, les anges, et les hommes possédaient le souverain bien, a dit des paroles plus dignes d'un philosophe chrétien, que d'un philosophe idolâtre. *Quod sese optime habet in rerum natura* (il parle ici de Dieu) *inest ipsi bonum sine ulla operatione*, celui qui dans la nature a un être souverainement accompli et infiniment parfait, possède le souverain bien, et trouve la source de sa félicité en lui-même, sans être obligé de l'aller chercher au dehors, par quelque peine ou action qui la mérite, *ei vero quod est propinquius :* mais pour ce qui est de l'être qui l'approche de plus près et qui participe davantage à sa nature et à ses perfections (il parle de l'ange), *per unam et parvam operationem*, il a mérité le souverain bien par une seule et simple opération; *iis vero quæ remotiora sunt, per plures operationes :* Mais pour ce qui est de l'homme qui est plus éloigné de Dieu que l'ange, parce qu'il est d'une nature inférieure à celle de ces esprits bienheureux, il ne gagnera jamais le ciel que par plusieurs travaux, n'y n'aura jamais la couronne de gloire, qu'après avoir soutenu plusieurs combats, et remporté plusieurs victoires.

Or, examinez, je vous prie, quelle est cette seule et simple opération, par laquelle les anges ont mérité de passer de l'état de la grâce dans celui de la gloire, notre philosophe n'a pas pénétré assez avant pour nous en dire des nouvelles, il faut aller chercher dans l'Ecriture, les lumières que nous ne trouvons pas dans la philosophie; je ne m'attache pas maintenant à examiner avec les théologiens de quelle nature et de quelle espèce a été le péché des anges apostats; je m'arrête au sentiment de quelques théologiens qui fait admirablement bien à mon propos. Ces docteurs nous assurent que Dieu ayant révélé aux anges le mystère de l'incarnation future de son Fils, il leur commanda de l'adorer dans ses divines idées en esprit et en vérité, et de reconnaître cet Homme-Dieu, comme leur chef et leur souverain. Saint Paul semble appuyer cette pensée, lorsqu'il dit, écrivant aux Hébreux : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit et adorent eum omnes Angeli Dei* (*Hebr.*, I), lorsque Dieu introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit que tous les anges de Dieu l'adorent; le sens de ces paroles est si profond, qu'il le faut méditer pour le comprendre; il me semble, si je l'ai bien conçu, que cet apôtre nous veut donner à entendre par ce mot *iterum*, qui signifie derechef ou de nouveau, que le Père éternel a introduit deux fois son Fils dans le monde; il l'y a introduit la première fois dès le commencement des siècles, et la seconde dans la plénitude des temps : la première fois a été d'une façon spirituelle

et invisible; la seconde a été d'une manière visible et corporelle; la première fois a été par la révélation; la seconde a été par l'incarnation; la première fois a été pour les anges, la seconde a été pour les hommes; et comme lorsqu'il l'eut introduit de nouveau dans le monde, *iterum*, par une naissance temporelle, il commanda aux anges de l'adorer, il faut conclure aussi que lorsqu'il l'introduisit la première fois dans le monde angélique par la révélation qu'il donna de ce mystère à ces esprits bienheureux, il leur fit le premier commandement de l'adorer.

Mais ce qui est ici à remarquer, c'est que Dieu qui avait créé ces saintes intelligences dans la grâce, ne voulut pas les créer dans la gloire, ni leur donner la béatitude comme un apanage de leur nature, ni comme un pur don de sa libéralité, il voulut qu'ils la méritassent *per unam et parvam operationem*, comme disait tantôt notre philosophe, par une seule et simple opération, savoir par un acte d'obéissance et par une soumission d'esprit. Heureux ceux qui furent obéissants; infortunés ceux qui furent rebelles; heureuse obéissance qui unit par un lien indissoluble la grâce et la gloire dans les anges fidèles; malheureuse rébellion qui mit un divorce éternel entre l'une et l'autre dans les anges apostats, ce fut pour lors que ce terrible combat se livra dans le ciel, parce que Lucifer, *omnia cœlorum agmina opinatus est ad suum velle, posse flectere*, dit saint Augustin (*L. Cur Deus homo c.* 1), se flatta vainement de pouvoir par la force de son raisonnement, attirer dans son parti tous les ordres et toutes les hiérarchies des anges; mais il en trouva des légions entières, qui, demeurant fidèles dans l'obéissance qu'elles devaient à Dieu, s'armèrent de force et de zèle, chassèrent du ciel le chef de la rébellion, avec tous ses complices, et les précipitèrent dans les enfers. Tellement donc que comme les bons anges n'ont point de titre plus glorieux que celui d'esprits obéissants et de fidèles ministres dont le plus noble emploi et l'occupation éternelle est de faire la volonté de Dieu, *ministri ejus qui facitis voluntatem ejus* (*Psal.* CII), de même les démons n'ont point de nom plus infâme que celui d'esprits rebelles à Dieu et éternellement opposés à sa volonté : mais voici ce qui est de plus terrible, c'est que ces intelligences réprouvées n'ayant pas fait la volonté de Dieu dans les choses qu'il voulait, elles la font maintenant dans des choses qu'elles ne veulent pas, et c'est ce qui fait une partie de leur supplice et de leur damnation.

Pour donner tout l'éclaircissement nécessaire à cette pensée, il faut distinguer avec Aristote deux sortes d'empires, l'un qu'il appelle *Dominicum, seu despoticum*, souverain et despotique, tel est l'empire de l'esprit sur le corps; et l'autre qu'il appelle *civile, ac regium, vel œconomicum* (*Aristot. lib.* I *Polit. c.* 3), civil, royal ou économique, tel est l'empire de la volonté sur l'appétit : or, il y a cette différence entre ces deux sortes d'empires, que le premier agit par commandement, et le second par impression : on ne peut résister au premier, mais on peut résister au second. Par exemple, tous les membres du corps humain étant soumis à l'esprit par un empire despotique, ils obéissent sans résistance et sans rébellion; si ma volonté commande à ma langue de parler, ou de se taire, elle obéit incessamment; si elle commande à ma main de se remuer, la voilà aussitôt dans le mouvement, et son obéissance est si prompte, qu'il semble quelquefois que l'exécution précède le commandement; mais il n'en va pas de même de nos appétits : comme ils ne sont soumis à notre volonté que par un empire civil, auquel l'on peut résister, ils se révoltent souvent contre leur maîtresse et contre tous ses commandements.

Or, cela supposé, je dis que Dieu a exercé diversement ces deux sortes d'empires sur les anges, selon les divers états où ils se sont trouvés, de la voie, ou du terme, c'est-à-dire de voyageurs, ou de compréhenseurs dans les instants de leur vie voyagère; Dieu ne leur fit le commandement de l'adoration de son Verbe incarné que par une autorité civile, à laquelle par conséquent ils pouvaient résister par leur libre arbitre, autrement il n'y aurait point eu de crime dans leur désobéissance, ni de mérite dans leur soumission. C'est ce que saint Augustin explique admirablement bien, lorsqu'il dit : *Saluberrime confitemur, quod rectissime credimus*, nous confessons avec assurance ce que nous croyons avec vérité, savoir : *Deum sic ordinasse Angelorum et hominum vitam, ut in ea prius ostenderet, quid posset eorum liberum arbitrium, deinde quid posset suæ gratiæ beneficium justitiæque judicium* (*L. de Correp. et Grat. c.* 10) : Que Dieu a disposé de telle sorte la vie des anges et des hommes, qu'il nous a voulu faire voir par cette disposition, ce que pouvaient faire en eux l'usage de leur libre arbitre, le bienfait de sa grâce, et l'équité de sa justice. C'est ce qui est arrivé, puisque les mauvais anges, *per liberum arbitrium a Domino Deo refugæ facti sunt*, se sont rendus rebelles à Dieu, à sa grâce et à son commandement par leur libre arbitre, *cæteri autem per ipsum liberum arbitrium in veritate steterunt* : Mais pour les bons ils sont demeurés fermes dans la vérité, et soumis à la volonté de Dieu par leur même libre arbitre, pour nous apprendre que Dieu n'exerça pour lors sur les uns et sur les autres qu'un empire civil, qui leur laissait la liberté d'indifférence d'obéir à son commandement, ou de le violer.

Il n'en est pas de même de l'état présent; Dieu exerce un empire sur les uns et sur les autres, auquel ils ne peuvent plus résister, mais diversement. Les bons anges ne peuvent et ne veulent résister à la volonté de Dieu, parce que leur libre arbitre est confirmé en grâce, que leur entendement est attaché immuablement à la première vérité par une connaissance intuitive, et leur volonté atta-

chée immuablement au souverain bien par un amour nécessaire. Et quant aux mauvais anges, ils voudraient bien résister à la volonté de Dieu, mais ils ne le peuvent pas; leur volonté obstinée dans leur rébellion conservera son opposition éternelle contre celle de Dieu, sans pouvoir ni vouloir jamais s'y soumettre que par une horrible violence et une contrainte insurmontable, qui fait l'un des plus grands supplices de leur damnation. Et voilà comme n'ayant pas voulu faire la volonté de Dieu, dans les choses qu'il leur demandait pour leur salut, ils sont maintenant contraints de la faire dans des choses qu'ils ne voudraient pas, parce qu'ils les font et pour sa gloire et pour leur confusion. Et c'est par cet empire despotique et cette puissance formidable que Jésus-Christ les chassait autrefois des corps des possédés malgré leur rage et leurs résistances.

Voilà, messieurs, comme l'obéissance des anges fidèles et la désobéissance des apostats a fait du ciel et de l'enfer des lieux bien différents et bien contraires. L'obéissance des premiers a rendu le ciel le séjour d'une paix éternelle et d'une tranquillité inaltérable, où la volonté de Dieu s'accomplit parfaitement dans les bienheureux pour la consommation de leur gloire. La désobéissance des seconds a fait de l'enfer un affreuse région de confusion et de ténèbres, dans laquelle habite, dit Job, une horreur éternelle de laquelle l'ordre est banni pour jamais, et dans laquelle aussi la volonté de Dieu s'accomplit éternellement sur les damnés pour augmentation de leurs supplices.

Mais comme la terre est entre le ciel et l'enfer, elle participe aux qualités des deux extrêmes, et nous fait voir en même temps des images différentes de l'un et l'autre par l'obéissance des élus et par la désobéissance des réprouvés. Car comme les anges apostats sont tombés du ciel par leur désobéissance, et qu'ils y ont laissé des places vides par leur désertion, dit saint Jude : *Angelos qui non servaverunt suum principatum, sed dereliquerunt suum domicilium, in judicium magni diei vinculis æternis sub caligine reservavit* (*Epist. can. c.* 1), Dieu veut que les élus commencent à se faire un paradis en ce monde, et qu'ils travaillent pour mériter de remplir un jour dans le ciel les places vides des anges déserteurs. Mais par quelle vertu pourront-ils s'élever sur ces trônes de gloire, je soutiens, messieurs, que ce n'est que par l'obéissance. En effet, cette vertu est d'un mérite si extraordinaire, qu'elle fait les offices de toutes les autres, mais particulièrement de la foi et de la charité; elle fait l'office de la foi, car si c'est la foi qui me fait croire à l'Evangile, c'est par l'obéissance que je crois, et que j'obéis en même temps à cet Evangile. D'où vient que saint Paul donne le nom de l'obéissance à la foi, quand il dit aux Romains que, *non omnes obediunt Evangelio* (*Rom.*, X), tous n'obéissent pas à l'Evangile, il veut dire en cet endroit que tous n'y croient pas, voilà pourquoi il rapporte ensuite l'autorité et le passage d'Isaïe, qui dit, *Domine, quis credidit auditui nostro*, Seigneur, qui est-ce qui a cru ce qu'il nous a ouï prêcher. Tellement que comme l'obéissance porte le nom, et fait l'office de la foi, elle en a aussi tout le mérite aussi bien que celui de la charité. Car si cette divine vertu, selon le langage de l'Apôtre, fait elle seule toute l'observance et l'accomplissement de la loi, *qui diligit, legem implevit* (*Rom.*, XIII), je puis dire encore plus régulièrement et plus directement la même chose de l'obéissance; savoir, qu'elle est aussi bien que la charité la fin et l'accomplissement de la loi. Et c'est pour cette raison, si je ne me trompe, que Dieu préfère l'obéissance à tous les sacrifices, *melior est obedientia quam victimæ* (*I Reg.*, XV), dit Samuel à Saül, et qu'il regarde la désobéissance comme une espèce d'idolâtrie et d'infidélité, *quasi scelus idololatriæ*, *nolle acquiescere* Quoi qu'il en soit, avouons que l'obéissance est d'un mérite si rare et si distingué, que Dieu a résolu de ne nous donner la gloire que pour récompense de cette vertu. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements, dit Jésus-Christ; et il semble que l'ordre de la sagesse et de la justice de Dieu l'exige de la sorte. Comme les anges apostats ont perdu leurs places dans le ciel par leur rébellion contre la volonté de Dieu, les hommes ne gagneront ces places vides que par l'obéissance à ses commandements; et c'est pour cette sage raison qu'après la demande que nous faisons au Père céleste dans l'oraison dominicale, que son royaume nous advienne, qui est notre dernière fin, Jésus-Christ a ajouté dans la demande suivante, le moyen nécessaire pour arriver à cette fin, qui est, que la volonté de Dieu s'accomplisse en terre sur les hommes, comme elle s'accomplit dans le ciel sur les anges; pour nous apprendre que nous n'entrerons jamais dans son royaume, que par l'obéissance qui en a mis les anges en possession, et qui conserve encore parmi ces bienheureuses intelligences l'union et la paix qui fait une partie de leur félicité, dit saint Augustin, *obedientia est, quæ conservat concordiam in Angelis, et in monachis nutrit unitatem.*

Voilà comme les élus qui sont obéissants à toutes les volontés de Dieu, vont remplir les places qui sont vides dans le ciel; et voici comme les réprouvés qui sont des rebelles à tous ses commandements, vont remplir les places qui sont vides dans l'enfer. La raison est, qu'un désobéissant est coupable de tous les crimes; car, si le péché, selon la définition qu'en donnait tantôt saint Ambroise, est une prévarication de la loi et des commandements de Dieu, il faut conclure par conséquent, que celui qui est coupable de désobéissance, sera coupable de tous les autres péchés. En effet, messieurs, j'estime qu'il n'y a proprement que la désobéissance qui damne tous les hommes. Qui est-ce qui damne tous les gentils et tous les idolâtres? la désobéissance au premier commandement qui vous ordonne de ne point adorer les ido-

les, mais d'adorer et de servir un seul Dieu : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Qui est-ce qui damne tous les jureurs et blasphémateurs du saint nom de Dieu? la désobéissance au commandement qui nous ordonne de sanctifier son nom, et de ne le point prendre en vain : *Non assumes nomen Dei in vanum.* Qui est-ce qui damne les enfants qui manquent d'amour et de respect pour leurs pères et mères, sinon la désobéissance au commandement qui les oblige de les honorer : *Honora patrem tuum et matrem tuam.* Qui est-ce qui damne les voluptueux et les impudiques? la désobéissance au commandement : *non mœchaberis*, qui vous défend le péché de la chair dans toutes ses espèces. Qui est-ce qui damne le meurtrier, le larron, le faux témoin? sinon la désobéissance aux commandements qui défendent l'homicide, le larcin et le faux témoignage, etc. Ainsi vous voyez que qui dit un désobéissant, dit un homme coupable de tous les crimes, et qui dit désobéissance, dit un péché coupable de la damnation de tous les hommes; voilà pourquoi le démon, voulant rendre nos premiers parents complices de son crime et compagnons de son malheur, les tenta de désobéissance, et les rendit en effet désobéissants. Qu'est-il arrivé de là, en voici la suite funeste; c'est que *Per inobedientiam unius hominis, peccatores constituti sunt multi* (*Rom.*, V), par la désobéissance du premier homme, tous les autres sont devenus pécheurs, et tout le genre humain a été corrompu, et la corruption a été si générale, ajoute l'Apôtre, qu'elle n'a pu être réparée que par un remède contraire, c'est-à-dire, par l'obéissance d'un Homme-Dieu, qui s'est rendu notre victime obéissante jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : *Ita per unius obedientiam justi constituentur multi;* tellement que c'est le seul péché de désobéissance qui a damné les anges, qui a perdu les hommes, et qui a fait mourir le Fils de Dieu.

Jugez après cela, si Dieu n'a pas sujet de s'en plaindre et de nous en faire des reproches, et de vous dire par ma bouche ce qu'il disait autrefois aux Juifs par celle de Jérémie : *Ego locutus sum ad vos, et non obedistis mihi* (*Jerem.*, XXXV), je vous ai parlé, je vous ai commandé, mais vous vous êtes moqués de mes paroles et de mes commandements, puisque vous ne m'avez pas voulu obéir; cependant j'ai commandé à la mer d'apaiser ses orages et ses tempêtes, et elle m'a obéi. J'ai commandé à la mort de rendre ceux qu'elle tenait sous son empire, elle a ouvert tous ses sépulcres pour m'obéir. J'ai commandé aux démons de sortir des corps des possédés, et ils m'ont obéi. J'ai commandé aux moucherons et aux sauterelles d'aller ravager toute l'Egypte, elles m'ont obéi; et j'ai commandé à Pharaon de mettre mon peuple en liberté, il n'en a rien voulu faire; et je commande tous les jours aux chrétiens de m'aimer et de me servir, et personne n'obéit. Ah! Seigneur, il est vrai, il y a trop longtemps que vous êtes patient et que nous sommes rebelles, vous avez droit de vous plaindre et de nous damner, mais nous posons les armes, nous nous rendons à la discrétion d'un si bon Maître et d'un si aimable vainqueur que vous; parlez, ordonnez, commandez, vous serez désormais obéi sans résistance et sans opposition; et puisque les places des anges rebelles ne sont réservées qu'aux seuls obéissants, *fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra*, que votre sainte volonté s'accomplisse en nous, comme elle s'accomplit dans les anges : afin qu'ayant été les imitateurs de leur obéissance, nous soyons compagnons de leur gloire. *Amen.*

SERMON III.

Troisième obstacle du salut. Les spectacles publics.

Vocavit Pharao sapientes et maleficos, et fecerunt ipsi per incantationes Ægyptiacas et arcana quædam similiter.

Pharaon appela les sages et les magiciens d'Égypte, qui par leurs charmes et leurs enchantements firent quelques merveilles semblables aux miracles de Moïse (*Exode*, *ch.* VII).

Entre les diverses inclinations qui emportent et qui agitent le cœur de l'homme, il y en a une certaine si cachée dans son origine, et si bizarre dans ses effets, qu'on a peine d'en découvrir la cause, et d'en réformer les dérèglements, c'est que la nature lui a donné un si furieux penchant et une si grande facilité à imiter tout ce qu'il voit faire aux autres, que comme s'il était incapable de se déterminer de lui-même au vice ou à la vertu, toute sa vie se passe à considérer les actions des autres, et à se les proposer comme des originaux dont il s'efforce de faire des copies, et à se rendre bon ou méchant par imitation. C'est pourquoi il me semble qu'Aristote n'a pas mal rencontré à ce propos, lorsqu'il a défini l'homme, non-seulement un animal raisonnable, mais encore *animal imitativum*, un animal qui est un parfait copiste et un fidèle imitateur de tout ce qu'il voit faire en sa présence. Voilà, messieurs, le doux poison de la vie civile et la maladie contagieuse qui corrompt les meilleurs naturels, lorsqu'ils imitent plutôt les vices d'autrui qui nous entraînent par une force agréable et qui flatte la nature, que les vertus qui nous attirent par un charme contraire, qui choque ses inclinations : et c'est, si je ne me trompe, cette pernicieuse inclination d'imiter tout ce qui se passe dans le monde, qui a donné le commencement à la comédie et la naissance aux comédiens, lorsque des hommes inutiles et dangereux à l'État et à la religion, n'ayant point d'autre métier pour vivre que celui de divertir le genre humain, ont fait des spectacles publics pour représenter la vie et les plus mémorables actions des héros et des héroïnes de l'antiquité païenne, non pas tant pour réformer les mœurs des peuples, que pour tromper et divertir les fainéants. C'est, messieurs, la remarque que je fais dans notre histoire sainte, où nous lisons que Moïse ayant fait quelques miracles en présence de

Pharaon, pour le convaincre que sa mission et que le commandement qu'il lui faisait de donner la liberté aux enfants d'Israël, venait de Dieu, ce prince rebelle à la grâce des miracles, aussi bien qu'au commandement de Dieu, appella promptement à son secours les plus fameux magiciens d'Egypte, lesquels *per incantationes Ægyptiacas et arcana quædam similiter fecerunt*, par la force de la magie et par l'opération du démon lui firent un spectacle de divertissement par une fausse imitation des miracles de Moïse, afin que son esprit, séduit par ce plaisir enchanté, résistât toujours à la puissance de Dieu, retînt son peuple dans l'esclavage, et mît un nouvel obstacle à son salut. Vous comprenez bien, messieurs, que j'entre aujourd'hui dans une grande carrière, et qu'en attaquant le plaisir enchanté qu'on trouve dans les spectacles publics, et surtout dans celui de la comédie, je m'attire un grand nombre d'ennemis sur les bras? J'espère pourtant d'en faire mes meilleurs amis, soit par la justice de ma cause, soit par l'équité de leurs jugements. Ce sera après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit pour les désabuser et pour les instruire : *Ave, Maria.*

Comme l'esprit de l'homme semble être infini dans ses pensées, puisqu'il ne forme des projets que pour tous les siècles, et des entreprises que pour l'éternité, il semble aussi qu'il affecte par une vaine imitation de l'immensité de Dieu, de se rendre présent dans tous les lieux du monde, pour y être le censeur de tous les hommes, et le spectateur de tous les événements. Voilà pourquoi non content de rappeler dans sa mémoire l'histoire de tous les siècles passés, il veut encore par une espèce de magie que la comédie a inventée, tirer les morts de leurs tombeaux par une fausse résurrection, et les faire paraître sur le théâtre sous des visages inconnus, sous des figures étrangères, et avec des habits empruntés.

Il est vrai que les sages du paganisme avaient fait du théâtre une école publique, pour inspirer avec plaisir l'horreur du vice et l'amour de la vertu, et que les poëtes qui étaient les théologiens des gentils, avaient inventé les pièces comiques et tragiques pour une bonne fin ; en effet, ceux qui ont été les juges plus favorables de leur intention, ont voulu nous persuader que ces auteurs n'avaient prétendu autre chose, sinon de purger la volonté de ses passions déréglées, par la représentation de la tragédie, dans laquelle le théâtre était toujours ensanglanté par la mort des vicieux et par le châtiment des coupables, et de purger l'esprit des opinions erronées, par la représentation des comédies, dans lesquelles on tournait en ridicule les auteurs de la fausse doctrine et les maîtres des méchantes opinions : mais comme la poésie qui a été employée à ces sortes d'ouvrages s'est corrompue parmi les païens, elle a donné plus de force au vice pour le faire suivre, que de charme à la vertu pour la faire imiter. Voilà, messieurs, ce qui a souillé le théâtre de mille crimes, ce qui a rendu la comédie coupable de mille déréglements, ce qui a corrompu les bonnes mœurs des peuples, ce qui a armé le zèle de tous les Pères de l'Eglise contre ces spectacles publics, et ce qui a attiré toute la sévérité des lois divines et humaines, contre ces sortes de plaisirs enchantés : mais avant que de prononcer un arrêt de condamnation contre eux, l'ordre de la justice demande que nous informions du fait à charge et à décharge, et que nous examinions au poids du sanctuaire, si les plaintes qu'on fait contre la comédie sont légitimes, et si les crimes dont on l'accuse sont véritables. Or, je remarque que ceux qui se sont déclarés ouvertement ses parties, prétendent qu'elle est coupable de trois grands crimes, savoir : de profanation, d'infidélité et de libertinage ; de profanation, puisque la sainteté de la religion y est déshonorée ; d'infidélité, puisque les vœux du baptême y sont violés ; et de libertinage, puisque la pureté des mœurs y est corrompue. Voilà, messieurs, ce que je veux examiner dans ce discours, en forme de dissertation pour instruire l'esprit, aussi bien qu'en forme de sermon pour régler la volonté.

PREMIER POINT.

Le premier crime dont la comédie est censée coupable, c'est de profaner la sainteté de la religion ; pour établir ce fait, il faut remonter plus haut, et supposer que le principal dessein du démon ayant été de corrompre le culte de Dieu et la sainteté de la religion, il a exécuté son entreprise en introduisant l'idolâtrie dans le monde, en se faisant bâtir des temples, dresser des autels, offrir des sacrifices, et rendre les honneurs divins dans les fabuleuses divinités des gentils : mais voyant que dans la suite des temps l'Evangile avait rétabli le culte du vrai Dieu, qu'il avait renversé les idoles, banni l'idolâtrie et la superstition de tout l'univers, il a tâché de se consoler de cette perte en substituant les comédiens aux idolâtres, et la comédie au paganisme, pour s'en faire une espèce de religion. Ce n'est point ma pensée, c'est celle de Tertullien, qui, parlant des Lydiens, qui furent les premiers entre tous les peuples qui instituèrent des fêtes et des spectacles en forme de religion, dit fort à propos que, *inter cæteros ritus superstitionum suarum, spectacula quoque religionis nomine instituunt* (*Tertull. I de Spectac., cap.* 5), entre les superstitieuses cérémonies de leur culte, ils instituèrent des spectacles publics en forme de religion. Ces idolâtres pouvaient-ils mieux déshonorer la religion, qu'en faisant de ces cérémonies des spectacles de divertissement? en effet, messieurs, si vous voulez être des juges équitables, et vous défaire de toutes sortes de préventions, vous tomberez d'accord avec moi, que la comédie est un dangereux reste de l'idolâtrie abattue et du paganisme agonisant, de quelque côté que vous la puissiez considérer, soit du côté de son invention et de son origine, soit du côté de sa fin et de ses représentations, soit du côté de ses acteurs et de ses personnages. Oui, messieurs, ne vous flattez point, j'estime et

je soutiens que la comédie est un reste du paganisme dans son origine et dans son établissement, puisqu'elle n'a eu que les mêmes maîtres et que les mêmes auteurs que l'idolâtrie, qui sont les démons. La raison est que comme l'idolâtrie est une ombre et une fausse image de religion, par laquelle on rend les honneurs divins à des idoles de bois et de pierre, de même la comédie est une espèce de religion païenne, par laquelle on rend aussi les honneurs divins à des idoles de chair et de sang, c'est-à-dire, à des hommes vicieux et à des femmes débauchées, qui ont été érigés en dieux et en déesses, sous les noms de Jupiter et de Saturne, de Mars et d'Apollon, de Junon et de Vénus : et comme tous les ouvrages portent ordinairement le caractère de l'esprit et du génie de leur auteur, n'y a-t-il pas raison de dire que la comédie est un véritable reste du paganisme, puisqu'elle n'a eu que les mêmes maîtres et les mêmes auteurs que l'idolâtrie, savoir les démons.

Consultons là-dessus, je vous prie, les sentiments des premiers Pères de l'Eglise, et vous verrez quels sont ceux qu'ils ont tâché d'inspirer aux fidèles du christianisme naissant. Tertullien, considérant que les premiers chrétiens, dont la foi était encore tendre et délicate, se laissaient entraîner aux plaisirs des spectacles publics, par l'exemple des gentils, a employé toute la force de ses raisons pour les en détourner, en leur faisant voir que les divertissements du théâtre n'étaient proprement qu'un reste de superstition et d'idolâtrie, qui persévérait encore dans le christianisme, à la honte des chrétiens; et que toutes les choses qui se représentaient dans ces sortes de spectacles, n'étaient dans le fond qu'une idolâtrie déguisée et qu'un paganisme travesti, dont le démon était l'auteur; je ne sais pas ce que vous en pensez, mais voici ce qu'il en a dit : *Dæmones ab initio prospicientes sibi* (*Tertull., lib. de Spectac.*): Les démons depuis le commencement du monde ayant bien pris toutes leurs mesures pour élever leur religion et leur empire sur les ruines du culte de Dieu, *inter cætera idololatriæ etiam spectaculorum inquinamenta quibus hominem a Deo avocarent, et suo honori obligarent ejusmodi artium ingenia inspirarunt*, et considérant que l'institution des spectacles publics leur serait d'un grand secours pour débaucher l'homme du service de Dieu, et le consacrer à leur culte, ont inspiré aux païens ces sacriléges inventions de leur art, dans lesquelles toute la religion est profanée. Or, jugez maintenant des qualités de cet art, par l'esprit de l'artisan, et de la nature de l'ouvrage par le génie de son auteur. Et confessez que la comédie qui a été substituée aux anciens spectacles des païens, étant un reste d'idolâtrie, on fait en quelque manière autant d'honneur au diable et de deshonneur à la religion, en l'approuvant par leur présence, qu'en brûlant un grain d'encens au pied d'une idole, ou qu'en assistant aux sacrifices des gentils. La raison est que si dans la pensée de ce même Père, il y a une secrète idolâtrie renfermée dans chaque péché mortel, parce que le pécheur établissant sa dernière fin dans la créature, lui rend un honneur qui n'est dû qu'au Créateur, *idololatriam admittit, quicumque delinquit* (*Tertull., lib. de Idololat.*), l'on peut dire aussi que celui qui assiste à la comédie, commet une espèce d'idolâtrie, parce qu'il se rend coupable par sa présence de toutes les profanations qu'on y fait du christianisme et de la religion.

Et pour vous convaincre encore plus parfaitement que la comédie est une invention de l'enfer, et un ouvrage des démons plutôt que des poëtes, d'où vient, à votre avis, le mot de comédie, sinon d'un certain *Comus*, que les idolâtres ont autrefois adoré comme le Dieu qui présidait aux festins, à la débauche et à l'impudicité, c'est-à-dire, en bon français, le démon *Asmodée*, selon le tableau que Philostrate en a fait (*Philost.* III *tabl.*). Et comme il n'y avait point autrefois de dieu particulier qui n'eût aussi son culte et ses sacrifices particuliers, les débauchés qui étaient les sacrificateurs de ce *Comus*, composaient des odes et des élégies qu'ils chantaient à son honneur, comme des hymnes et des cantiques, aux jours de ses principales fêtes, et de ses plus grandes solennités. D'où j'infère que la comédie étant si infâme dans son auteur et dans son origine, un chrétien ne fait pas un moindre crime d'y assister, que celui qu'il commettrait en assistant aux fêtes des bacchanales et des orgies des anciens, où allant au sabbat avec les sorciers, puisque le démon étant l'auteur et l'instituteur des uns et des autres, il y reçoit un pareil honneur de tous les assistants. Or, demandez au plus indulgent de tous les casuistes : mon père, est-ce un grand péché d'aller au sabbat, d'assister à toutes les abominations qui s'y commettent, et d'applaudir à tous les honneurs qu'on y rend au démon. Il vous répondra, sans hésiter, que c'est au moins un péché mortel contre le premier commandement, et une abjuration secrète de votre religion. Demandez maintenant au saint et savant évêque de Marseille, Salvien, qui a été notre véritable Jérémie, qui a déclamé contre les désordres, et pleuré sur les malheurs de la France, comme le prophète Jérémie pleura autrefois sur ceux de Judée demandez-lui, dis-je, si c'est un grand mal d'aller au bal et à la comédie, et il vous répondra hardiment que c'est, *fidei apostatatio* (*Salv., l.* VI *de Guber.*), une abjuration et une apostasie de la foi; comme s'il voulait dire que le crime d'un chrétien qui va à la comédie est semblable en quelque manière à celui, ou d'un sorcier qui va au sabbat, ou d'un renégat qui renonce au nom de chrétien pour se faire mahométan, qui quitte l'Eglise pour aller dans une mosquée, et qui renonce à l'Evangile pour suivre l'alcoran; *fidei apostatatio*, voilà une abjuration de la foi de Jesus-Christ de part et d'autre; disons donc que la comédie est une véritable profanation de la sainteté de la religion, puisqu'elle est un ruisseau empoisonné d'une source corrompue : *nam*

et rivulus tenuis ex suo fonte, et surculus modicus ex sua fronde qualitatem originis continet, dit Tertullien (*lib. de Spect., cap.* 7.) ; c'est-à-dire qu'elle est un reste du paganisme, qui en a retenu tout le venin et toute la corruption, non-seulement dans son institution et dans son auteur, mais encore dans sa nature et dans ses circonstances, dans sa fin et dans ses représentations.

Ne nous arrêtons point ici, messieurs, à la décoration extérieure du théâtre, qui ne représente rien que de profane aux yeux; examinons la comédie dans son fond, et faisons une espèce de dissection anatomique de sa nature, de ses circonstances et de ses représentations. Car, dites-moi, qu'est-ce que la comédie? je réponds qu'elle n'est proprement que cette apothéose tant vantée parmi les païens, par laquelle un prince, un conquérant, un héros, qui s'était signalé pendant sa vie, ou dans le gouvernement de l'Empire, ou dans la défense de la patrie, ou par la défaite des ennemis, était admis au rang des dieux, après plusieurs religieuses cérémonies, et surtout avec l'approbation et le consentement du sénat; cette approbation du sénat a paru si extravagante à Tertullien, que ce Père voulant tourner en ridicule cette apothéose des Romains, leur dit en se moquant d'eux : *de humano arbitratu divinitas apud vos pensitatur*, la divinité parmi vous dépend du jugement humain, elle est une espèce de présent qui vient de la libéralité des consuls et du peuple; en sorte que, *nisi homini placuerit, Deus non erit* (*Tertull., Apolog.*), il n'y aura point de Dieu s'il ne plaît pas aux hommes. Or, je vous demande, qu'est-ce que cette apothéose, sinon une profane, une sacrilége et une injurieuse représentation, ou imitation de la canonisation de nos saints, que le démon a introduite sur le théâtre au mépris de l'Eglise, et au déshonneur de la religion.

En effet, comme la canonisation des saints est une cérémonie sacrée par laquelle l'Eglise sur des témoignages authentiques de miracles et de vertus, déclare qu'un tel homme ou qu'une telle femme est morte en état de grâce, et en odeur de sainteté, et permet qu'on lui rende un culte public, qu'on fasse ses images et ses portraits, qu'on fasse son éloge et son panégyrique, et qu'on lui adresse des prières et des vœux; de même la comédie étant une espèce d'apothéose, ou de canonisation de ces illustres païens, tant vantés dans la mythologie, et dans les métamorphoses, dans les fables et dans les romans, et qui se sont rendus plus fameux par leurs vices que par leurs vertus. Qui est l'homme de bon sens qui ne s'aperçoit pas que ces représentations comiques ou tragiques qui se font sur le théâtre, sont une ingénieuse et subtile invention du diable pour déshonorer les cérémonies de l'Eglise, et se moquer de la canonisation de nos saints. Et c'est par cette raison particulière que les spectacles des Gentils étaient défendus aux premiers chrétiens, parce qu'ils y représentaient quelques mystères de notre religion; pour, d'un sujet de piété, en faire une matière de plaisanterie, et rendre tout le christianisme odieux ou impertinent.

Mais je ne m'en étonne pas, c'était un artifice des puissances du monde et de l'enfer; car comme elles craignaient que la fureur et la tempête de la persécution ne pût pas ébranler la fermeté de la religion chrétienne, elles ont eu recours à la superstition et à la comédie pour en altérer au moins la pureté; et c'est pour réussir dans cette entreprise que le démon qui est, dit Tertullien, le rival de Dieu, et le copiste de Jésus-Christ, a imité et contrefait les mystères de la religion, et les sacrements de l'Eglise, pour opposer Eglise contre Eglise, et religion contre religion, et partager ainsi avec lui les adorations et les sacrifices. Le succès de l'entreprise ne lui a pas été tout à fait malheureux, car il a son baptême pour ses enfants, *tingit et ipse quosdam*, dit ce docte Africain; il a sa confirmation pour ses soldats, il a sa cène pour ses initiés, il a son Evangile pour ses prédicateurs, et enfin il a la comédie qui est la canonisation de ses bons serviteurs et de ses fidèles servantes; la tragédie est pour ses martyrs, et la comédie pour ses confesseurs.

Et pour vous faire voir que je n'outre pas la matière, et que je ne vous impose point, ça, tirez ce rideau et levez cette tapisserie: qui voyez-vous paraître sur le théâtre, sinon les faux dieux, et les ridicules déesses de l'antiquité, c'est-à-dire des hommes vicieux et des femmes prostituées, qui ont été érigés en divinités par les Gentils, ou bien on y voit paraître un illustre païen, un prince malheureux, ou un amant infortuné, dont le poëte fait le héros de la pièce, qu'il ressuscite par une espèce de nécromancie, et auquel il fait rendre plus de culte, et brûler plus d'encens qu'à tous les saints canonisés de l'Eglise, écrits dans notre martyrologe, et invoqués par les fidèles.

Mais vous me direz peut-être, que les muses françaises sont bien plus chastes que les muses grecques et romaines, qu'elles n'ont point l'humeur coquette, ni lascive de l'ancienne Thalie; le théâtre est maintenant purifié de toutes les ordures qu'il avait tirées des païens; et nos poëtes, qui font profession du christianisme, ne nous donnent plus que des pièces saintes et honnêtes, dans lesquelles on voit toujours la vertu triomphante, et le vice abattu. Ah! poison déguisé, dangereux artifice, pour tromper les pécheurs, et pour déshonorer les saints: quoi donc! l'on verra des saints et des saintes que toute l'Eglise révère comme ses véritables héros, et ses véritables héroïnes représentés avec un air lascif, par des hommes infâmes et par des femmes impudiques? Quoi! l'on verra l'histoire de leurs vies mêlée d'intrigues, d'amour et d'incidents de galanteries, et représentée par des vers qui expriment et émeuvent les passions d'une manière si forte et si douce, qu'en faisant les portraits de ces saints et de ces saintes, ils font paraître avec éclat leurs petites fai-

blesses, et obscurcissent leurs plus grandes vertus. D'où il arrive que ces vers qui décrivent si finement et si spirituellement ces petites faiblesses, étant prononcés d'une manière touchante et d'un ton languissant, et accompagnés du geste, de la voix et des autres grâces du visage et de l'habit, font bien plus d'impression sur les cœurs, que le style fade et insipide avec lequel on décrit leurs vertus; et c'est ce qui me conduit insensiblement à ma dernière preuve que je tire des acteurs, c'est-à-dire des comédiens, pour vous convaincre que la comédie est effectivement un reste du paganisme, ou si vous aimez mieux, le paganisme prétendu réformé.

Étudiez, je vous prie, la religion et la condition de ces honnêtes gens qui sont sur le théâtre, qui jouent les grands rôles, et qui font les personnages des dieux ou des empereurs, des déesses ou des reines, qui sont-ils, ce ne sont pas à la vérité des idolâtres ni des païens, je l'avoue, qui donc, hélas! ni vous ni moi, n'oserions le dire, pour l'honneur de notre sainte religion; ils ont pourtant l'effronterie de le dire eux-mêmes, et de le faire savoir à tous ceux à qui il appartiendra, qu'ils sont chrétiens. Ah! messieurs, voilà ce qui fait ma douleur et l'opprobre du christianisme; ils sont donc chrétiens, disent-ils, mais, hélas! quels chrétiens! qui sont de la même profession que ceux contre lesquels l'empereur Tibère rendit un arrêt de bannissement pour consacrer la septième année de son empire; quels chrétiens! qui font le métier de ceux que l'empereur Théodose condamne par les lois de son code à être exposés à la fureur des tigres et des léopards, comme étant la corruption des peuples et la peste des États; quels chrétiens! qui sont déclarés infâmes par les saints canons, comme on le peut voir dans le troisième concile de Carthage; quel chrétiens! que saint Cyprien appelle, *magistros et doctores non erudiendorum, sed perdendorum puerorum*, des maîtres et des docteurs plus propres à perdre et à corrompre la jeunesse qu'à l'instruire et à la bien élever; quels chrétiens! contre lesquels l'ordonnance de Charles IX aux états d'Orléans, et celles de Henri III aux états de Blois, ont fait plusieurs articles qui sont autant de carreaux de foudre qui exterminent dans tout le royaume ces ennemis secrets de l'État aussi bien que de la religion; quels chrétiens! auxquels les saints canons ôtent tous les moyens de vivre et de continuer dans cet exercice, en défendant qu'aucun soit si hardi de contribuer à leur subsistance, et déclarant que c'était un très-grand péché de leur donner de l'argent, ou quelque autre chose, *donare res suas histrionibus vitium est immane* (1. *p. dist.* 86, *can.* 7). Quels chrétiens! que le premier concile d'Arles, célébré l'an 314 sous le pape saint Sylvestre, et sous l'empereur Constantin, défend de recevoir à la sainte communion, *de theatricis et ipsos placuit quamdiu agunt, a communione separari*, c'est-à-dire, qu'il les prive de la participation du corps et du sang de Jésus-Christ, s'ils ne renoncent au théâtre: quels chrétiens enfin! sur lesquels saint Cyprien étant consulté par Everatius, s'il fallait les recevoir dans l'Église et dans les assemblées des fidèles, répond que non; et voici l'admirable raison qu'il en donne: *Quod ego puto, nec majestati divinæ, nec Evangelicæ disciplinæ congruere, ut pudor et honor Ecclesiæ, tam turpi, et infami contagione fœdetur* (*L.* I. *Epist.*, *epist.* 10); parce que j'estime qu'il n'est point convenable ni à la majesté de Dieu, ni à la discipline de l'Évangile, que l'honneur de l'Église soit ainsi offensé, et sa pureté flétrie par la communication avec des gens dont la profession est si infâme et le métier si contagieux. Cette réponse de saint Cyprien a été si vénérable à toute l'Église, qu'elle en a formé un canon exprès (*Can.* 95, *de consecrat. dist.* 3).

Après cela que vous en semble, messieurs et mesdames, je vous fais juges et arbitres de ce différend qui est entre Jésus-Christ et les comédiens, vous avez vu et examiné les preuves que j'ai apportées pour vous faire comprendre que la comédie est effectivement atteinte et convaincue du premier crime dont elle est accusée, savoir de profaner la sainteté de la religion. Prononcez maintenant arrêt d'absolution ou de condamnation contre elle? Ah! messieurs, s'il vous reste encore dans le cœur quelques sentiments de piété et de christianisme, ne laissez point corrompre votre jugement par le mauvais goût du siècle, et que le plaisir de la comédie (que j'appelle un plaisir enchanté, parce qu'il vous trompe et entraîne par des prestiges secrets, et par une fascination dangereuse, *fascinatio nugacitatis*, l'appelle le Sage), que ce plaisir, dis-je, ne suborne point votre raison, contre votre conscience; mais que tout le monde connaisse que vous ne cachez point les restes du paganisme, sous la profession apparente de chrétien. Car il faut, messieurs, de deux choses l'une, ou renoncer à la comédie ou renoncer à l'Évangile, ou renoncer aux comédiens ou renoncer à Jésus-Christ, ou renoncer au théâtre ou renoncer aux autels; car prétendre de les pouvoir accorder ensemble, et de partager son cœur et son affection entre les deux, c'est une présomption téméraire et ridicule, comme nous verrons demain. Disons donc que ce plaisir de la comédie qui enchante l'esprit et les sens, a paru toujours si criminel aux véritables dévots aussi bien qu'aux véritables doctes, qu'ils ont jugé que non-seulement la sainteté de la religion était profanée dans ces sortes de divertissements, mais que de plus les vœux du baptême y étaient violés. C'est le second crime dont on accuse la comédie, qu'il faut examiner dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je ne puis mieux commencer cette seconde partie qu'en distinguant avec saint Cyprien trois sortes de bonheur dans l'homme: *Primus felicitatis gradus est non delinquere,*

son premier bonheur, ou le premier degré de sa véritable félicité en ce monde, consiste à ne point pécher ; *secundus delicta cognoscere*, le second degré consiste à connaître ses péchés ; *tertius commissa diluere*, et le troisième consiste à expier ses péchés : pour moi, messieurs, je m'estimerai aujourd'hui bienheureux, si je puis vous faire renoncer pour jamais à la comédie, parce que je vous aurai mis en possession de ces trois degrés de félicité, qui sont de ne plus pécher en y assistant, de bien connaître les péchés qu'on y commet, et de bien expier les péchés qu'on y a commis : mais pour procéder avec ordre, et pour faire comprendre une vérité que vous n'avez peut-être jamais bien pénétrée, et à laquelle pourtant votre salut éternel est attaché; il faut savoir quelle est la grâce que nous recevons dans le baptême; quels sont les vœux que nous y faisons, et quelles sont les obligations qu'ils nous imposent; la grâce que nous y recevons est féconde, les vœux que nous y faisons sont solennels, et les obligations qu'ils nous imposent sont indispensables.

Comme le baptême est appelé par saint Paul : *Lavacrum regenerationis, et renovationis Spiritus sancti* (*Tit.* III), l'eau de la renaissance et du renouvellement du Saint-Esprit; la grâce que nous y recevons est si féconde qu'elle produit plusieurs grands et admirables effets : car premièrement elle rend le chrétien enfant adoptif de Dieu; elle lui imprime le caractère invisible de cette adoption dans l'âme, et le signe visible sur le front qui est le signe de la croix. D'où vient que Tertullien appelle le baptême : *Sacramentum signaculi*, le sacrement du signe ou du caractère. Secondement, elle le fait membre du corps mystique de l'Eglise, en l'unissant à son chef par la foi, en le sanctifiant par la grâce et en l'animant de son esprit; enfin elle rend le nouveau chrétien capable de participer à tous les autres mystères et sacrements de l'Eglise.

Mais afin que le catéchumène que Tertullien appelle, *Æternitatis candidatus*, prétendant à l'éternité, se rende digne de toutes ces grâces qui lui sont préparées et distribuées par le baptême, il doit faire de certains vœux solennels, qui sont des abjurations publiques de toutes les choses qui sont des empêchements et des obstacles à la grâce de sa régénération. Or quels sont ces vœux, les voici en peu de mots : c'est de renoncer au diable et à ses œuvres, au monde et à toutes ses pompes. La raison est que comme la grâce du baptême nous doit faire enfants adoptifs de Dieu, il faut nécessairement renoncer au diable, parce qu'on ne peut être enfant de deux pères, ni serviteur de deux maîtres. Troisièmement, comme la grâce du baptême nous fait membres du corps mystique de l'Eglise, il faut nécessairement renoncer au monde, parce qu'on ne peut être en même temps membre de l'Eglise, qui est l'assemblée des fidèles et le corps mystique de Jesus-Christ, et être membre du monde, qui est l'assemblée des réprouvés et la synagogue de Satan : *Synagogam Satanæ*, l'appelle saint Jean (*Apocal.*, II). Enfin, comme la grâce du bâptême nous rend capables de participer à tous les autres mystères et sacrements de l'Eglise, il faut renoncer absolument aux pompes du monde et aux œuvres de Satan, parce que nous ne pouvons pas être initiés tout ensemble aux mystères de sainteté et aux mystères d'iniquité. Or, comme ces vœux du baptême sont des promesses solennelles que nous faisons à Dieu à la face de l'Eglise et en présence des anges et des hommes, elles nous imposent une obligation indispensable de les accomplir, à moins que de passer pour infidèles et pour parjures : *Displicet enim Deo infidelis et stulta promissio* (*Eccli.*, V); car il n'y a rien qui déplaise plus souverainement à Dieu qu'une promesse folle et infidèle, c'est-à-dire qui n'est point accomplie.

Sur ces principes ainsi établis comme incontestables, voici comme j'argumente. Le vœu suppose une matière certaine et déterminée, et non pas vague, incertaine et indéterminée; quelles sont donc ces pompes particulières du diable et du monde, auxquelles nous avons renoncé par les vœux du baptême? je réponds et soutiens avec Tertullien et saint Cyprien, le maître et le disciple, que c'est l'ancienne créance de l'Eglise universelle, que lorsque par les vœux du baptême nous avons renoncé au diable et à ses œuvres, au monde et à toutes ses pompes, nous avons encore renoncé en même temps à tous les spectacles, bals et comédies : *Ad spectacula quoque*, dit ce docte Africain, *pertinet renuntiationis nostræ testimonium in lavacro*. La renonciation que nous avons faite dans les cérémonies solennelles de notre baptême, au diable et à ses œuvres, au monde et à ses pompes, comprend encore tous les spectacles publics et tous les divertissements criminels du théâtre et de la comédie, et voici la savante raison qu'il en donne : *Quia diabolo, et pompæ et angelis ejus sunt mancipata per idololatriam*, parce que toutes ces sortes de spectacles et de représentations se rapportent aux pompes du diable, et sont consacrées par l'idolâtrie à ses anges apostats. D'où il faut inférer par une suite nécessaire que ceux qui vont à la comédie et au bal, violent impunément les vœux solennels qu'ils ont faits à Dieu au sacrement du baptême.

Oui, messieurs, ils violent premièrement le vœu qu'ils ont fait de renoncer au diable, puisqu'ils s'engagent à son service et abandonnent celui de Dieu, qui est un crime d'infidélité, de désertion et de perfidie; c'est le solide raisonnement dont se sert Tertullien pour détourner les premiers chrétiens des spectacles des gentils, et qu'il tire de la discipline militaire : *Nemo enim in castra hostium transit, nisi projectis armis suis, nisi destitutis signis, et sacramentis principis sui* (*L. de Spect.*, *cap.* 24), comme un soldat est censé déserteur de milice, perfide à l'État et traître à son prince, qui passe dans le camp des ennemis après avoir quitté son baudrier

et ses armes, après avoir abandonné son drapeau et son étendard, et après avoir violé le serment de fidélité qu'il avait prêté à son capitaine; de même le chrétien est coupable d'une pareille trahison qui va à la comédie : car si l'Église est semblable à une armée rangée en bataille : *ut castrorum acies ordinata* (*Cantic.*, VI), le chrétien en est un soldat : *Christi sui militem*, l'appelle Tertullien (*L. de Resur. carn.*), il prête serment de fidélité à Dieu dans les sacrements de baptême et de confirmation. Serment de fidélité qui a été si vénérable même aux païens, qu'ils ont cru qu'on ne pouvait le violer sans sacrilége. C'est ainsi que Sénèque en a parlé : *Maximum vinculum ad bonam mentem, promisisti virum bonum, sacramento ligatus es* (*Senec., epist.* 37), le serment est le plus grand lien qui puisse obliger une bonne âme : vous avez promis d'être homme de bien, dit ce philosophe, souvenez-vous que vous êtes lié par serment, et que vous ne pouvez, sans sacrilége, manquer à votre parole. Cependant que fait le chrétien qui va à la comédie, il se rend déserteur de la milice du Dieu vivant, il se range sous l'étendard de son ennemi, qui est le diable, il s'engage à son service et viole par une lâche perfidie le serment de fidélité qu'il avait prêté à Jésus-Christ dans le baptême. Ainsi la promesse qu'il avait faite de renoncer au diable n'est autre chose, dit Grégoire de Tours, sinon : *Sacramentum mendax prolatum a perfidis*, un faux serment prêté par des traîtres et par des perfides qui sont sans foi et sans religion.

En second lieu il viole le vœu qu'il a fait au baptême de renoncer au monde. Pour vous bien faire comprendre la nature de cette promesse et de cet engagement, il faut distinguer deux sortes de mondes bien contraires et opposés; l'un est le monde de Jésus-Christ, l'autre est le monde du diable. Le monde de Jésus-Christ est l'assemblée des élus; le monde du diable est l'assemblée des réprouvés. Or, il y a tant d'antipathie entre ces deux mondes, qu'ils ne peuvent se souffrir, et qu'ils tâchent mutuellement de se détruire. Le monde de Jésus-Christ est continuellement dans les larmes, dans les souffrances et dans la douleur; et le monde du diable est continuellement dans le plaisir, dans la débauche et dans le divertissement : *Mundus gaudebit, vos vero contristabimini*, dit le Fils de Dieu (*Joan.*, XVI). Le monde de Jésus-Christ est toujours éclairé de la lumière de vérité; d'où vient que les élus, qui sont les habitants de ce monde, sont appelés : *Filii lucis*, enfants de lumière. Le monde du diable est toujours enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et du mensonge. D'où vient que les réprouvés, qui sont les habitants de ce monde, sont appelés enfants de ténèbres : et c'est aussi pour cette raison que ce monde aveugle et ignorant, ne connaît point Dieu : *Mundus eum non cognovit* (*Joan.*, I), et que selon le témoignage de saint Jean, il est tout gâté et corrompu de malice et de péché : *Mundus totus in maligno positus est* (I *Joan.*, V). Après cela se faut-il étonner si Jésus-Christ s'est déclaré si hautement contre lui, qu'il a fait des protestations publiques : en premier lieu, qu'il n'était point de ce monde : *Non sum de hoc mundo* (*Joan.*, XVII). En second lieu, qu'il ne priait point pour ce monde : *Non pro mundo rogo* (*ibid.*, XVIII). En troisième lieu, que son royaume n'était point de ce monde : *Regnum meum non est de hoc mundo* (*idem*, XVIII). En quatrième lieu, que ce monde était si abominable, qu'il ne pouvait recevoir son Saint-Esprit : *Quem mundus non potest accipere* (*idem*, XIV). En cinquième lieu, que ce monde lui était si insupportable, qu'il n'y pouvait plus demeurer, mais qu'il s'en retournait à son Père qui l'avait envoyé : *Iterum relinquo mundum et vado ad Patrem* (*idem*, XVI). Remarquez cette parole : *Iterum relinquo*, je quitte et j'abandonne derechef ce monde; pour nous apprendre qu'il a abandonné deux fois le monde; la première fois à sa naissance, et la seconde fois à sa mort; dès le moment de sa naissance il commença de quitter le monde en se séparant de lui, de ses maximes et de ses coutumes, par la sainteté de sa vie, et par un dégagement de cœur et d'affection : *Et iterum relinquo*, et à sa mort il se sépara tout à fait de lui, de sa présence visible et corporelle, et par un abandon de cœur et d'esprit; et, afin d'inspirer son esprit à ses apôtres et à ses élus, et les obliger à suivre son exemple, voici la belle leçon qu'il leur fit avant que de mourir. Mes apôtres, leur dit cet aimable Sauveur, ne vous étonnez pas : *Si mundus vos odit*, si le monde a de la haine et de l'aversion pour vous : car, *Scitote quia me priorem vobis odio habuit* (*idem*, XV), sachez que sa haine est encore plus ancienne contre moi. Il est vrai que : *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret*, si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui : *Quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus;* mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis et séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait, c'est pour cela que le monde vous méprisera et vous persécutera : *In mundo pressuram habebitis*, ne laissez pas pourtant abattre votre courage par crainte ou par lâcheté : *Confidite, ego vici mundum*, ayez au contraire grande confiance en mon esprit et en ma grâce, j'ai déjà vaincu le monde en moi, j'en triompherai encore en vous.

Voilà, messieurs, le portrait au naturel que Jésus-Christ a fait de ce monde auquel vous avez renoncé par le vœu de votre baptême; cependant que fait le chrétien qui a tant d'amour pour les spectacles et les comédies? je dis que c'est un transfuge et un déserteur, qui, au préjudice de son vœu et de ses promesses, passe du monde de Jésus-Christ, qui est l'assemblée des fidèles, dans le monde du diable, qui est l'assemblée des réprouvés. En effet, dites-moi, je vous prie, comment appelez-vous ces salles, ces tripots, ces lieux publics, où l'on joue les comédies, sinon les

synagogues de Satan, ou ses ministres s'assemblent pour y honorer le démon par des récits et par des symphonies, comme nos églises sont des lieux sacrés où les fidèles s'assemblent pour y adorer Dieu en esprit et en vérité : *Quale est ergo*, s'écrie Tertullien à ce propos, *de Ecclesia Dei tendere in Ecclesiam diaboli, de cœlo in cœnum* (*lib. de Spect.*, 25). Quelle fausse démarche est-ce ici, quelle horrible apostasie, et quelle honteuse désertion du christianisme. Quoi! de l'Eglise de Dieu passer à l'Eglise du diable, du ciel en enfer, et du pied des autels au pied d'un théâtre! Comment appelez-vous ce passage, sinon un violement du vœu que vous avez fait de renoncer au monde; puisqu'il est vrai que ces lieux destinés à ces sortes de divertissements et de spectacles, se peuvent appeler en bon français, le sabbat des honnêtes gens. Cette parole ne vous doit point scandaliser, nous avons appris cette vérité d'un certain auteur qui ne vous doit point être suspect de mensonge et de fausseté, en ce point, quoiqu'il en soit le père, c'est du démon : car Tertullien nous raconte que le diable étant un jour interrogé et pressé par un exorciste de dire la raison pour laquelle il était entré dans le corps d'une femme, ne fit point d'autre réponse que celle-ci : *In meo eam inveni* (*l. de Spect. c.* 26); prêtres, exorcistes, ministres du Dieu vivant, ne me reprochez point d'avoir fait usurpation d'une femme qui appartînt à votre Jésus-Christ; non, elle n'était point à lui, elle n'était point de ses sujettes, ni de son royaume, je l'ai trouvée dans ma maison, je l'ai trouvée sur mes terres, je l'ai trouvée dans mon Eglise et dans l'assemblée de mes bons serviteurs, et de mes fidèles servantes, j'ai usé de mon droit, j'en ai pris possession, personne ne me la doit disputer, elle m'appartient de bonne guerre : *In meo eam inveni*, je ne l'ai point été prendre dans sa maison, ni dans vos églises, je l'ai rencontrée dans un lieu qui est à moi, je m'en suis rendu le maître, je ne la quitterai point. Ah! messieurs, si Dieu donnait aujourd'hui le même pouvoir au diable que de possédés et de possédées ne verrait-on point par tout le monde; puisqu'hélas! tout le monde est rempli de chrétiens infidèles à Dieu; qui, après avoir renoncé solennellement au diable et au monde, ne peuvent se résoudre à renoncer aux œuvres et aux pompes de l'un et de l'autre.

Voici, messieurs, si je ne me trompe, ce qui va paraître de plus fâcheux et de plus incroyable aux sages du monde; savoir, de les convaincre que les bals et les comédies sont véritablement ces œuvres de Satan, et ces pompes du monde auxquelles ils ont renoncé solennellement par les vœux du baptême; cependant il me semble que pour peu qu'ils veulent entendre raison, et écouter les maximes de religion et de conscience, nous serons bientôt d'accord. Car n'est-il pas véritable que, comme ces belles statues qui nous restent des débris de l'antiquité, sont appelées avec justice les ouvrages de Phidias et de Praxitèle, lorsqu'on sait que ce sont ces fameux sculpteurs qui en sont les auteurs, qui les ont taillées eux-mêmes, et qui en ont fait les chefs-d'œuvre de leur art. Ainsi je puis dire avec vérité, que les bals et les comédies sont les ouvrages du diable, puisque c'est lui qui en est l'auteur, comme je vous l'ai fait voir dans ma première partie, et par conséquent : *Oderis, Christiane, quorum auctores non potes non odisse*, conclut Tertullien (*lib. de Spect. c.* 10). Il faut donc, ô chrétien, que vous détestiez nécessairement tous ces ouvrages, puisque vous en détestez les auteurs, et il ne faut pas m'alléguer ici pour excuse, que ce sont des poëtes chrétiens, et de fort honnêtes gens, qui sont les auteurs de ces pièces, et qui en ont composé les vers; je ne veux point répondre à cette objection, mais je veux que saint Augustin réponde pour moi; toute l'Eglise reçoit son autorité et son témoignage avec vénération sur des matières plus importantes, vous ne le récuserez pas en celle-ci : *Qua ratione rectum est, ut poeticorum figmentorum, et ignominiosorum deorum, infamentur actores, honorentur auctores* (*S. Aug. l.* II *de Civit. c.* 14); Je ne puis comprendre par quelle juste raison on prétend que les comédiens qui sont les acteurs qui représentent ces faux dieux sur le théâtre, soient marqués d'infamie, et que les poëtes qui sont les auteurs qui inventent et qui composent ces comédies, soient traités avec honneur; non, dit ce Père, je ne comprends point la raison de cette distinction; comme je ne vois point de différence entre leurs professions, je n'en vois point aussi entre leurs personnes. Ainsi il me semble que les lois, selon la véritable intention des législateurs, ne sont pas plus favorables aux uns qu'aux autres, mais qu'elles les condamnent également tous deux. Tertullien passe plus avant, car voyant que les derniers avaient déguisé les profanations du théâtre, par l'assaisonnement du plaisir : *Impietatem voluptate adumbrant*, dit-il (*lib. de Spect. cap.* 12), il défendait toutes sortes de commerces et de communications avec eux : *In sæculo cum illis moramur*, ajoute-il en parlant aux chrétiens, il est vrai que nous sommes mêlés avec eux dans le monde : *Sed tamen in sæcularibus separamur*, nous en sommes néanmoins séparés par l'usage des choses du monde : *Quia sæculum Dei est, sæcularia autem diaboli* (*lib. de Spect. c.* 15), parce que le monde appartient à Dieu qui en est l'auteur, et les choses du monde appartiennent au diable qui en est le corrupteur. Tellement que, de quelque côté que vous considériez le plaisir enchanté de la comédie, vous trouverez qu'il est au rang des œuvres et des inventions du diable, auxquelles vous avez renoncé par votre baptême.

Les pompes du monde ne sont pas plus privilégiées, et vous y avez renoncé aussi bien qu'aux œuvres de Satan. Mais je crois que vous n'avez peut-être jamais bien compris quelles sont ces pompes contre lesquelles vous avez prononcé votre grand *abrenuntio*; il est de mon devoir de vous l'expli-

quer, et du vôtre de le bien comprendre. La pompe n'est autre chose sinon un certain spectacle, ou cérémonie publique, accompagnée de joie, de jeux, de musique et de réjouissance : voici comme un poëte en a parlé.

> Sed jam pompa venit, linguis, animisque favete :
> Tempus adest plausus, aurea pompa venit.
> (*Ovid. lib.* I *Amor.*)

Or, les anciens distinguaient deux sortes de pompes, selon l'observation de Tertullien, *sacræ et funebres*, les sacrées et les funèbres : les premières étaient dédiées aux dieux : *Pompa ordinum, et hostiarum*, dans lesquelles on portait leurs statues, et on conduisait comme en triomphe les victimes qu'on devait sacrifier en leur honneur : les secondes étaient destinées pour les morts, dans lesquelles on portait leurs corps ou leurs cendres pour les enterrer avec cérémonies, ou pour les brûler avec solennité : *Clarissimam paterno funeri pompam celebravit*, dit Joseph (*lib.* I *de Bel. Jud.*), les premières avaient été instituées à la gloire des dieux, et les secondes à la mémoire des morts.

Voilà, messieurs, les pompes du monde qui étaient en vénération parmi les gentils, mais quelles sont celles qui sont en estime parmi les chrétiens, je réponds que si elles ne sont pas les mêmes, elles sont au moins les restes des païennes, qui ont été toutes deux ingénieusement renfermées dans les bals et dans les comédies ; on danse et on fait de magnifiques collations et de superbes festins dans les bals et dans les opéras, comme faisaient autrefois les païens dans les pompes funèbres et dans les enterrements des morts; il y a même apparence que cette coutume avait passé parmi les Juifs, puisque l'Evangile remarque que le Fils de Dieu entrant dans la maison de Jaïre, prince de la synagogue, pour ressusciter sa fille qui était morte, il y trouva des joueurs de flûte, et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, et qui se préparaient à honorer la pompe funèbre de la jeune défunte, au son de leurs instruments : mais Jésus-Christ rompit cette fête lugubre et chassa ces musiciens importuns (*Matth.*, IX).

Et que fait-on autre chose dans la comédie, sinon de renouveler les anciennes pompes qui étaient instituées en l'honneur des faux dieux, puisque, comme je l'ai déjà remarqué, on ne voit représenter sur le théâtre que les histoires de ces fabuleuses divinités. Or, messieurs, ne vous flattez point, je soutiens que ce sont là les véritables pompes du monde auxquelles vous avez renoncé par les vœux du baptême : car pour moi je n'en connais point d'autres, ou qui soient du moins si dangereuses que celles-là. Ecoutez comme un saint évêque de notre France en a parlé aux chrétiens de son siècle : *Spectacula*, dit-il, *etiam juxta professionem nostram opera sunt diaboli* (*Salvian. l.* VI *de Guvern.*), tous les spectacles publics, selon toutes les maximes de notre religion, sont censés les œuvres du diable ; *quomodo ergo, o Christiane, spectacula post baptismum sequeris*; avec quelle hardiesse donc, ô chrétien, oserez-vous courir à ces divertissements après votre baptême, *qui opus esse diaboli confiteris*, vous qui avouez qu'ils sont les œuvres de Satan. Or, souvenez-vous, mon frère, qui que vous soyez, que, *renuntiasti semel diabolo, semel et spectaculis ejus*, vous avez renoncé une fois pour toujours au démon et à ses spectacles; *ac per inde necesse est prudens, et sciens, dum ad spectaculum remeas, ad diabolum te redire cognoscas*, et par conséquent, il est nécessaire que vous sachiez une bonne fois en votre vie, qu'étant instruit autant que vous le devez être des vérités de la religion, et des obligations de votre baptême, vous n'allez jamais à ces sortes de spectacles, que vous ne retourniez en même temps au démon, et que, contre la foi donnée, vous ne renonciez à Jésus-Christ.

Mais il me semble qu'il y a longtemps que vous murmurez tout bas, que vous portez avec impatience de voir la comédie si mal traitée, et que vous me voulez dire qu'elle n'est point si criminelle que je la fais, puisqu'elle est bien différente des spectacles des gentils, contre lesquels seuls les Pères de l'Église ont déclamés. Bon, voilà toucher la véritable difficulté, mais il faut l'expliquer et la résoudre. Il me semble donc, si j'ai bien pénétré votre pensée, que vous ne pouvez m'apporter rien de plus fort pour excuser la comédie des chrétiens, que ce que les gnostiques ont allégué autrefois pour justifier les spectacles des gentils. Ces hérétiques, qui étaient les sectateurs des anciens Nicolaïtes, et qui étaient si déréglés et si voluptueux, qu'ils auraient mieux aimé renoncer à la vie qu'aux plaisirs, soutenaient qu'il n'y avait rien de mauvais dans tous les spectacles des gentils qui pût offenser la religion chrétienne; et voici la raison qu'ils en donnaient, au rapport de Tertullien : *Omnia a Deo instituta, et homini attributa, et utique bona, ut omnia boni auctoris* (*l. de Spect.*, c., II) : voici la forme de leur argument, vous jugerez de la force. Toutes les choses qui sont au monde sont créées de Dieu, et toutes ces choses ont été destinées pour le service de l'homme, et elles sont toutes bonnes, parce qu'elles viennent d'un bon principe. Toutes ces propositions ne font que la majeure de leur argument, venons à la mineure. *Inter hæc*, disent-ils, *deputantur universa ista, ex quibus spectacula instruuntur*. Or, tout ce qui sert à la pompe des spectacles, est dans le rang de ces bonnes choses qui sont créées par la puissance de Dieu, et qui sont destinées pour le service de l'homme; donc, concluaient-ils en méchants philosophes, et en plus méchants chrétiens, il n'y a rien, dans les spectacles des gentils, qui soit mauvais ni illicite aux catholiques. Et, comme ils croyaient qu'il y avait plus de difficulté dans la mineure de leur argument que dans la majeure, voici comme ils prétendaient la prouver. Il y a quatre sortes de spectacles parmi les gentils. Savoir, premièrement ceux du cirque, qui se faisaient par les courses des chevaux. En

second lieu, ceux de l'amphithéâtre, qui se faisaient par le combat des bêtes farouches. En troisième lieu, ceux de l'arène ou de la carrière, qui se faisaient par la joute des hommes. Enfin ceux du théâtre, qui se faisaient par des symphonies et par des concerts de voix et d'instruments. Or, examinez toutes choses, disaient-ils, et vous tomberez d'accord, *neque alienum videri posse, neque inimicum Deo, quod de conditione constet ipsius,* qu'il n'entre rien dans tout l'appareil de ces spectacles qui soit étranger, ou qui puisse même être ennemi de Dieu, puisque tout cela est son ouvrage et lui appartient par titre de création comme à l'auteur de toutes choses, *neque culpæ deputandum, quod Dei non sit inimicum,* et par conséquent il n'y peut avoir de crime en tout ce qui n'est ni étranger, ni ennemi de Dieu. Voilà comme ces mauvais philosophes argumentaient en faveur des spectacles, et comme les chrétiens du temps raisonnent aussi en faveur de la comédie; mais voici comme Tertullien répond aux méchants arguments des premiers, et confond les faux raisonnements des seconds. *Quam sapiens argumentatrix sibi videtur ignorantia humana, præsertim cum aliquid hujusmodi de gaudiis, et fructibus sæculi metuit amittere.* Que l'ignorance humaine, toute stupide et grossière qu'elle est, se montre néanmoins savante et ingénieuse, surtout quand il faut trouver des raisons pour justifier l'usage des plaisirs de la vie, et pour s'empêcher d'y renoncer; mais arrière tous ces arguments frivoles et toutes ces fausses raisons, le mensonge appuyé de tout le secours de la philosophie, ne peut rien contre la vérité.

J'avoue bien que tout ce qui entre dans l'appareil des spectacles, et dans la représentation des comédies, appartient à Dieu, et qu'il en est le créateur; les chevaux du cirque, les lions de l'amphithéâtre, les gladiateurs des arènes, les voix et les instruments du théâtre, viennent de lui comme du principe de toutes choses, *nemo enim negat Deum esse universitatis conditorem eamque universitatem, tam bonam, quam homini mancipatam* : car personne ne nie que Dieu ne soit le créateur de tout l'univers, que tout l'univers ne soit composé de bonnes créatures, par l'approbation même qu'elles ont reçue du Créateur, et que toutes ces créatures n'aient été destinées au service de l'homme par la disposition de leur auteur. Mais il faut savoir que, *multum interest inter corruptelam, et integritatem, quia multum est inter institutorem, et interpolatorem;* qu'il y a une aussi grande différence entre l'intégrité de ces créatures et leur dépravation, qu'entre leur créateur et leur corrupteur. Comme Dieu qui en est le créateur est infiniment bon, il leur a fait part de sa bonté en les tirant du néant pour leur communiquer l'être; et comme le diable qui est leur corrupteur est extrêmement méchant, il leur a fait part de sa malice en les tirant de leur état naturel, pour les faire servir, non pas à l'utilité et au salut de l'homme, selon le dessein que Dieu en avait eu, mais à sa damnation et à sa perte, selon le projet qu'il en a formé. D'où ce savant Africain conclut que, *tota ratio damnationis, perversa est administratio conditionis;* que tout ce qu'il y a de vicieux et de condamnable dans les créatures, vient de l'injuste et du mauvais usage qu'on en fait.

En effet, s'il était permis d'user indifféremment de toutes choses par cette seule raison que Dieu en est le principe et l'auteur, il s'ensuivrait que l'homicide, par exemple, ni l'idolâtrie ne seraient pas des actions ni mauvaises ni criminelles, parce que c'est Dieu qui a créé le fer et les poisons dont on tue les hommes, et qui a aussi produit le bois et la pierre dont on taille les idoles. Disons donc que les choses qui entrent dans les spectacles et dans les comédies, ne sont point mauvaises d'elles-mêmes, mais qu'elles deviennent illicites et défendues, par le mauvais usage qu'on en fait. Et comme les spectacles des gentils étaient criminels par leur mauvais usage, en ce qu'ils étaient institués à l'honneur des faux dieux, de même les comédies sont encore mauvaises par leur usage, parce qu'elles sont inventées pour y étaler toutes les pompes du monde. Oui, messieurs, c'est dans la comédie que le monde a renfermé tout ce qu'il a de plus agréable, de plus charmant, de plus beau, et de plus pompeux, pour nous éblouir, et pour se faire aimer, comme vous verrez dans ma dernière partie. Ne vous y trompez donc pas, le monde n'est pas un ennemi moins redoutable que le diable et que la chair. Chacun nous sollicite au péché par des voies différentes, le diable nous y pousse par la force de ses tentations, la chair nous y attire par l'amorce de la volupté, et le monde nous y engage par le plaisir de ses pompes. Et comme la comédie en est la plus agréable, et son plaisir le plus enchanté, je soutiens que vous êtes autant obligés de renoncer à cette pompe du monde, que vous êtes obligés de renoncer aux voluptés de la chair et de résister aux tentations du diable, puisque toutes ces sortes de plaisirs vous sont également défendus, et que vous y avez pareillement renoncé par les vœux du baptême : *Hoc erit pompa diaboli adversus quam in signaculo fidei ejeramus* (*Tertul.*, *ibid.*, c. 24). Oui, messieurs, je le répète encore une fois, tous ces spectacles publics, ces divertissements, ces bals et ces comédies sont les œuvres de satan et les pompes du monde, auxquelles vous avez renoncé dans le sacrement de votre régénération, *quod autem ejeceramus, neque facto, neque visu participare debemus.* Or, il est certain, selon toutes les lois de la bonne justice, qu'il ne vous est plus permis de participer par la vue ni par l'ouïe à toutes les choses auxquelles vous avez renoncé de cœur et d'affection.

J'ai dit, messieurs, que les lois de la justice nous défendent cette participation; car ce serait vouloir participer en même temps aux mystères de sainteté et aux mystères

d'iniquité, ce qui est impossible. C'est par cette raison que l'Apôtre prouve aux Corinthiens, qu'il ne leur était pas permis de manger des viandes qui avaient été sacrifiées aux idoles : considérez, leur dit-il, les Israélites selon la chair, ceux qui mangent parmi eux de la victime immolée, participent à l'autel. Ce n'est pas que je veuille dire que l'idole soit quelque chose, ou qu'une viande ait reçu quelque impression pour avoir été immolée aux idoles ; non, mais je veux dire, que ce que les païens immolent, ils l'immolent aux démons et non pas à Dieu : *Nolo autem vos fieri socios dæmoniorum* (I *Cor.*, X). Or, je desire que vous n'ayez aucune part ni communication avec les démons ; *non potestis calicem Domini bibere, et calicem dæmoniorum :* vous ne pouvez pas boire le calice du Seigneur et le calice des démons ; *non potestis mensæ, Domini participes esse, et mensæ dæmoniorum :* vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons ; cependant c'était l'injuste prétention de quelques chrétiens de Corinthe ; ils se persuadaient qu'il leur était permis de manger des viandes immolées aux idoles, et de manger ensuite le pain céleste à la table du Seigneur ; il me semble que ce procédé vous paraît si contraire à la foi et à la raison, que vous le condamnez déjà dans votre cœur ; et moi je vous dis que le vôtre n'est ni plus chrétien ni plus raisonnable, de vouloir assister aux pompes du monde et aux cérémonies de l'Eglise, de vouloir passer du pied de l'Autel au pied du théâtre : *A Dei munere, ad dæmoniorum officia* (*Tertul. l. de Spect. c.* 9) ; de vouloir aller d'un sacrifice qu'on vient d'offrir à Dieu, au sacrifice qu'on va offrir au diable, et de la même bouche dont on fait ses prières, réciter les vers d'une comédie et applaudir à des comédiens. Ah ! chrétiens, s'écrie saint Augustin : *Quid tibi cum pompis sæculi quibus renuntiasti* (*lib.* IV, *de Simb. ad catech. c.* 1). Qu'avez-vous encore de commun avec les pompes du siècle auxquelles vous avez renoncé ? Quoi ! faut-il pour un petit plaisir, violer les vœux du baptême et renoncer à la foi ?

Cette parole, messieurs, vous doit paraître dure, mais, à la vérité, elle vous doit faire trembler ; car, si, selon la doctrine de saint Paul, un chrétien qui n'a pas soin de ses domestiques : *Fidem negavit, et est infideli deterior* (I *Timoth.*, V), a renoncé à la foi et est pire qu'un infidèle, n'avais-je pas aussi raison de dire tantôt, selon la pensée de Salvian, que celui qui n'a point de soin de soi-même, ni de zèle de son salut, allant impunément à la comédie, a renoncé à sa religion et à son baptême, a abandonné le service de Dieu pour s'engager à celui du diable, et se rend par cette action plus criminel qu'un païen. Car les païens, considérant autrefois les cérémonies de l'Eglise et le sacrifice des chrétiens comme des sacriléges et des abominations, ont été si religieux à les éviter, qu'ils n'ont jamais voulu approcher de nos temples ni de nos autels, crainte d'irriter leurs dieux et d'offenser leurs idoles. Et cependant on voit des chrétiens bien moins scrupuleux, qui sans crainte de l'outrage qu'ils font à Dieu, fréquentent les théâtres et les comédies, quoiqu'elles soient les restes profanes de l'idolâtrie et de la gentilité. Que reste-t-il donc à faire et à dire pour conclure cette seconde partie, sinon de recourir à Dieu avec saint Augustin, *deprecanda est misericordia Dei*, dit ce Père, *ut donet intellectum ad ista damnanda, affectum ad fugienda, misericordiam ad ignoscenda :* il faut prier la miséricorde du Seigneur qu'il vous donne un esprit droit pour vous faire condamner ces sortes de divertissements, un cœur bien dégagé pour les fuir, et une grande miséricorde pour vous pardonner. Oui, messieurs, vous avez besoin d'un grand pardon et d'une grande miséricorde, puisque les crimes qu'on commet à la comédie, sont plus grands que vous ne pensez ; la sainteté de la religion y est profanée, les vœux du baptême y sont violés, et, pour comble d'iniquité, l'innocence des mœurs y est corrompue. C'est le troisième crime dont la comédie est accusée, et qu'il me reste à examiner dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère l'état d'un chrétien je trouve que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus inviolable dans sa profession, l'oblige à une parfaite innocence de vie et à une éminente sainteté de mœurs. Premièrement, il est obligé à la sainteté, parce qu'il est membre du corps mystique de l'Eglise, dont la sainteté est le propre caractère, *Sancta Ecclesia ;* en second lieu, parce que Jésus-Christ, qui en est le chef, est appelé le Saint des saints : *Quod ex te nascetur sanctum vocabitur* (*Luc.*, I), dit l'ange Gabriel à la sainte Vierge ; troisièmement, parce que l'esprit qui anime et qui gouverne tout ce corps de l'Eglise, est un esprit de sainteté et de sanctification, *Deus cujus spiritu totum corpus Ecclesiæ sanctificatur et regitur*, chante-t-elle elle-même ; quatrièmement, parce que la sainteté est la fin de notre prédestination : *Elegit nos ante mundi constitutionem ut essemus sancti* (*Ephes.*, I) ; cinquièmement, parce que les sacrements de l'Eglise sont institués pour donner la sainteté au chrétien, s'il ne l'a pas, ou pour la lui conserver, s'il l'a déjà reçue par la grâce, ou pour la lui restituer, s'il l'a perdue par le péché ; en sixième lieu, parce que c'est l'intention et la volonté de Dieu que nous soyons tous saints : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* (I, *Thess.*, IV) ; en septième lieu, parce que nous sommes créés pour jouir de Dieu qui est la source et le principe de sainteté : *Sancti eritis quoniam ego sanctus sum* (I, *Petr.*, I) ; enfin, parce que nous devons être les citoyens immortels de la Jérusalem céleste, qui est appelée la sainte cité : *Civitatem sanctam* (*Apocal.*, XXI) ; et que ses habitants sont tous : *Cives sanctorum, et domestici Dei* (*Ephes.*, II) ; les citoyens des saints et les domestiques de Dieu. Tellement donc, que Dieu ne s'étant proposé pour fin des

plus grands ouvrages qu'il a faits hors de lui-même, que notre sainteté, aussi bien que sa gloire, il a employé tous les moyens que sa sagesse a pu inventer, et que sa bonté nous a pu fournir pour réussir dans ce dessein.

Cependant, messieurs, d'où vient qu'il y a si peu de sainteté dans le monde, et si peu de saints parmi les chrétiens, qui sont néanmoins cette nation sainte dont parle le Prince des apôtres: *Gens sancta* (I, *Petr.*, II); en voici la raison, si je ne me trompe : c'est que comme Dieu ne nous a appelés, dit saint Paul, qu'à un état de sainteté et d'innocence : *Non enim vocavit nos Deus in immunditiam, sed in sanctificationem* (*Thess.*, IV). Il ne nous conduit aussi, et ne nous conserve dans cet état que par l'esprit de pénitence et de mortification, qui fait mourir le vieil homme avec toutes ses passions, et qui crucifie la chair avec toutes ses concupiscences; mais comme l'homme a une aversion naturelle pour tout ce qui gêne sa liberté, et qui fait violence à la nature, et que d'ailleurs il a un furieux penchant pour tout ce qui peut flatter ses inclinations corrompues, et lui donner du plaisir : que fait le démon? il se met entre deux, et prend une conduite qui contrarie les desseins de Dieu, et qui flatte les passions de l'homme; et afin d'empêcher, ou de corrompre cette sainteté à laquelle notre profession nous oblige, il nous attire si fortement à lui par l'amorce des plaisirs de la vie, qui sont les véritables poisons de la sainteté, que Tertullien nous assure que dans la naissance de l'Eglise, plusieurs furent détournés de se faire chrétiens, plutôt par la crainte de renoncer au plaisir de la vie, que de perdre la vie : *Plures invenias quos magis periculum voluptatis, quam vitæ avocet ab hac secta* (*lib. de Spect.*, c. 2). Et comme entre tous les plaisirs du monde, ceux du théâtre et de la comédie ont des charmes contre lesquels on a souvent, ou moins de force pour combattre, ou moins de volonté pour y résister, voilà la raison pour laquelle on trouve aujourd'hui si peu de sainteté dans le monde, et si peu de saints parmi les chrétiens : en effet, messieurs, je soutiens, après y avoir bien pensé et m'en être bien convaincu, qu'il n'y a rien entre toutes les vanités du siècle et tous les plaisirs de la vie, qui soit plus propre à corrompre la pureté du christianisme, et l'innocence des mœurs des chrétiens, que les divertissements du théâtre et de la comédie. Venons aux preuves.

Il y a eu autrefois un grand schisme entre les philosophes, touchant le sentiment qu'il fallait avoir du plaisir. Epicure en a fait le souverain bien de l'homme, Antisthène en a fait le souverain mal, Zénon n'en a fait ni un bien ni un mal. Ces messieurs ont eu chacun leurs raisons, mais ce n'est point maintenant mon affaire; je remarque seulement que les gentils et les chrétiens, dans le commencement de l'Eglise, furent autant divisés sur le point de la volupté, que sur celui de la religion : les gentils admettent toutes sortes de plaisirs; les chrétiens n'en reçoivent aucun; ceux-là en prenaient dans tous les spectacles, dans cette pensée que, *nihil obstrepere religioni, tanta solatia extrinsecus oculorum, vel aurium, nec Deum offendi oblectatione hominis* (*Tertull. l. de Spect. c.* 1), la religion n'était point déshonorée par les plaisirs des sens, ni Dieu offensé par les divertissements des hommes : mais comme les chrétiens avaient des connaissances plus épurées, ils avaient aussi des sentiments plus religieux, ils regardaient tous les plaisirs des spectacles publics comme autant d'injures et d'outrages faits à Dieu et à la religion; voilà pourquoi ils s'en privaient si absolument, et avec une si grande sévérité de discipline, que les païens, surpris de cette austérité, *existimabant christianos expeditum morti genus, ad hanc obstinationem, abdicatione voluptatum erudiri, quo facilius vitam contemnant, amputatis quasi retinaculis ejus* (*Idem, ibid.*), se persuadaient que les chrétiens étaient une nation toujours préparée à la mort, et qui s'entretenaient dans la volonté obstinée de mourir, et dans le mépris qu'elle faisait de la vie par le retranchement de toutes sortes de plaisirs, qui les pouvaient attacher au monde. Ils avaient bien raison, ces généreux et ces véritables chrétiens de renoncer à tous les plaisirs et divertissements publics, puisque, éclairés des lumières de la foi et pénétrés de la sainteté de leur profession, ils étaient convaincus qu'ils étaient le plus dangereux poison des bonnes mœurs, qui portaient la corruption dans tous les sens du corps et le déréglement dans toutes les passions de l'âme.

Je crois, messieurs, que tout ce que je vais vous dire là-dessus se trouvera plus fortement appuyé sur votre expérience que sur mes raisonnements; c'est pourquoi, afin de vous bien représenter ce qui se passe au-dedans de vous-mêmes, il faut remarquer qu'il y a cette différence entre les anges et les hommes, en ce que les anges étant de purs esprits dégagés de corps et de matière, ils n'ont pas besoin de recevoir les espèces sensibles des objets extérieurs pour les connaître. Mais l'homme ayant un corps matériel comme celui des bêtes, et son âme, quoique spirituelle comme l'ange, y étant renfermée comme une belle captive dans une prison, elle ne peut connaître toutes les choses qui sont dans le monde que par les espèces sensibles qui entrent par les sens, comme par les fenêtres de sa prison. Or, comme il y a de bons et de mauvais objets, les organes des sens restent affectés de leurs bonnes ou de leurs mauvaises qualités par le passage de leurs espèces, et répandent en même temps dans l'esprit et dans le cœur, la bonté des uns et la malice des autres. D'où il arrive que la mort et la vie entrent dans l'âme par les fenêtres, c'est-à-dire par les sens du corps. Mais, ô étrange corruption de la nature, ô rigoureux châtiment du péché! L'expérience nous apprend que, comme les espèces du vice frappent les sens d'une manière plus douce et plus agréable, et qu'elles font de

plus fortes impressions dans l'âme que toutes les images de la vertu, ce n'est pas merveille si le cœur en est plus tôt corrompu, et si toutes les passions en sont plus promptement déréglées.

Ça, messieurs, c'est ici où je vous appelle au pied du théâtre, pour y renouveler dans votre esprit, non pas un souvenir criminel, mais un souvenir innocent de tous les divers objets qui ont frappé vos sens, et de tous les divers mouvements qui y ont agité votre âme. N'est-il pas véritable que c'est dans la comédie où le monde a ramassé tous les charmes et tout l'éclat de ses autres pompes, pour éblouir vos yeux, pour enchanter vos oreilles et pour fasciner tous vos autres sens? N'est-ce pas là, où la décoration du théâtre, la bonne grâce d'un comédien et d'une comédienne, le luxe des habits, la nudité des bras et des gorges, la beauté des vers, la douceur de la symphonie, les concerts de voix et d'instruments, en un mot tous ce que l'Ecriture sainte appelle : *Mundum muliebrem*, tous les ornements du monde féminin ont conspiré ensemble pour remplir votre vue et votre ouïe de mille espèces lascives, pour soulever ensuite les passions de l'âme et corrompre toutes les vertus par les semences des vices et par le poison du plaisir.

Je me souviens, à ce propos, d'avoir lu quelque chose d'assez curieux et remarquable dans les livres de la Cité de Dieu, composés par saint Augustin. Ce grand docteur y raconte que les stoïciens, voulant tourner en ridicule les épicuriens, et les charger de la haine publique, pour avoir voulu établir le souverain bien de l'homme dans les plaisirs du corps, avaient dépeint dans un grand tableau la volupté assise sur un trône fort élevé, donnant la loi et les ordres à toutes les vertus qui étaient prosternées à ses pieds, comme de viles esclaves toujours disposées à lui obéir aveuglément : *Virtutes famulæ subjiciuntur, observantes ejus nutum, ut faciant quod illa imperaverit* (*lib.* V, *de Civit. c.* 20; *Cicero, lib.* II *de Finib.*). Et voici en effet comme cette molle et délicate reine, *delicata regina*, l'appelle saint Augustin, se servait de son autorité et de son empire : elle commandait à la prudence : *Ut vigilanter inquirat quomodo voluptas regnet, et salva sit*, de rechercher avec soin et application tous les moyens nécessaires pour rendre heureux et tranquille le règne de cette voluptueuse princesse; elle commandait à la justice, *Ut nulli faciat injuriam*, de ne faire tort à personne, *Ne offensis legibus, voluptas vivere secura non possit*, crainte que les lois étant violées, elles ne vinssent troubler son repos; elle commandait à la force d'éloigner de son trône et de son palais les douleurs, la tristesse et les chagrins, ou du moins d'adoucir ses petits déplaisirs présents, par le souvenir de ses délices passées : *Ut per pristinarum deliciarum suarum recordationem, mitiget præsentis doloris aculeos*. Enfin elle commandait à la tempérance de si bien régler tout ce qu'on lui devait servir à table, qu'elle conservât toujours sa santé et son embonpoint, sans être jamais ni travaillée de la faim, ni accablée de dégoût : *Ita virtutes cum tota sua gloria dignitate, tanquam imperiosæ cuidam, et inhonestæ, mulierculæ serviunt voluptati.* Et voilà comme les vertus, avec toute leur noblesse, leur dignité et leur gloire, obéissent comme des esclaves à une fière et impérieuse servante qui s'est érigée en maîtresse, et qui n'est autre que la volupté : *Nihil hac pictura ignominiosius*; il n'y a rien de plus ignominieux que cette peinture.

Que vous en semble, messieurs. Saint Augustin ne nous aurait-il pas fait le portrait de la comédie, en nous copiant celui que les stoïciens avaient fait de la volupté, pour rendre la philosophie d'Epicure odieuse. Je ne sais pas quel jugement vous en faites; mais pour moi, j'avoue que je n'ai rien remarqué dans ce tableau, que ce qui se passe tous les jours sur le théâtre. Car, de bonne foi, pouvez-vous nier qu'une comédie représentée sur un théâtre, ne soit pas véritablement cette *mollis et delicata regina*, cette reine molle et délicate, assise sur son trône; et pouvez-vous encore désavouer que toutes les vertus ne soient prosternées au pied du trône de cette voluptueuse princesse, pour en recevoir la loi, et pour obéir à ses commandements. Mais non, messieurs, je me trompe, et je me suis fourvoyé, en donnant à la comédie tant d'illustres suivantes, et un si noble cortége que celui des vertus. Oui, je me suis trompé, les vertus ne se trouvent point à la comédie, on les fait toutes mourir dans son cœur, on les sacrifie toutes à son plaisir : prudence, force, justice, pudeur, innocence, vous ne vous rencontrez point à ces spectacles, ni à ces divertissements; la prudence ne vous y accompagne pas, puisque vous choisissez le plus mauvais parti; votre force vous a abandonnés, puisque vous n'avez pu résister à l'amorce d'un dangereux plaisir; vous y êtes sans justice, puisque vous n'avez pas rendu ni à Dieu l'honneur qui lui appartient, ni à votre salut, le soin que vous lui devez; votre pudeur est perdue, puisque vous paraissez sans rougir dans un lieu qui est appelé, *Veneris sacrarium* (*Tertull. l. de Spect. c.* 10), le temple de Vénus, d'où l'honnêteté est bannie. Enfin l'innocence de vos mœurs y est corrompue par vos péchés, ou par ceux d'autrui, puisque vous êtes aussi coupables des crimes que vous faites commettre aux autres, que de ceux que vous commettez vous-mêmes. Et c'est pour cette raison que saint Irénée appelle ce spectacle du nom d'homicide et de meurtrier: *Homicidale spectaculum* (*lib.* I. *Advers. Hæres. c.* 1), non pas par la mort cruelle et sanglante des corps des gladiateurs, mais par la mort spirituelle et invisible des âmes des spectateurs.

Hélas, messieurs, l'auriez-vous jamais cru, que dans l'état présent du christianisme, et que dans des villes bien policées on eût ouvert des écoles publiques pour y enseigner le vice, et pour y corrompre les bonnes mœurs; comme si la nature gâtée comme elle

est, jusque dans son fond, n'était pas une assez savante maîtresse pour enseigner toutes sortes de vices aux enfants; cependant, c'est ce qui se pratique tous les jours dans la comédie, où l'on enseigne, non-seulement l'art d'aimer, qui fit bannir autrefois un poëte de Rome, mais encore l'art de commettre le péché avec esprit, et de conduire une intrigue avec adresse; d'où il arrive que le poison de l'amour, aussi bien que celui du plaisir, qu'Arnobe appelle, *lenocinia voluptatum*, venant à couler par les yeux et par les oreilles de ce jeune homme et de cette jeune fille, il s'insinuera si avant dans leurs âmes et dans leurs cœurs, qu'ils se rendront les véritables acteurs de la pièce qu'ils ont vu représenter par les comédiens, et feront qu'on verra dans le parterre ou dans la ville, la scène de ce qui s'est joué sur le théâtre. Et par conséquent, si Jésus-Christ nous commande d'arracher nos yeux lorsqu'ils nous scandalisent, c'est-à-dire, lorsqu'ils nous sont occasion de péché par leurs mauvais regards, quoi! messieurs et mesdames, ne devez-vous pas de deux choses l'une, ou renoncer à l'Évangile, ou vous arracher les yeux, puisque tout ce qu'ils voient sur le théâtre et à la comédie, leur est une pierre de scandale, et une occasion de péché.

Oui, messieurs, je l'ai dit, et je le soutiens encore, que la comédie est une occasion prochaine au péché; puisque par elle-même elle corrompt les sens, elle échauffe la concupiscence, et soulève toutes les passions, l'amour, la haine, la vengeance, la cruauté, les désirs illicites, et tous les appétits déréglés s'excitent avec plaisir, parce que les objets émeuvent les puissances avec force; et qu'une délectation morose qui est déjà criminelle d'elle-même, est bientôt suivie du consentement de la volonté et de l'acte du crime. Outre qu'il est incontestable dans les principes de la pure morale chrétienne, que tout plaisir que nous ne pouvons rapporter à la gloire de Dieu, et qui au contraire nous détourne de lui et de son service, est un plaisir criminel et défendu. Or, pouvez-vous, avec tout l'art et la science de bien dresser votre intention, rapporter le plaisir de la comédie à la gloire de Dieu; oserez-vous lui dire, Seigneur, c'est pour l'amour de vous, à votre honneur et gloire, que je vais voir jouer et danser les comédiens; en vérité, messieurs, ce serait-là faire à Dieu un beau sacrifice, il n'appartient qu'aux païens d'en offrir de semblables à leurs idoles et à leurs dieux. Consultez là-dessus vos confesseurs et vos casuistes, il y va de leurs consciences de vous dire leurs pensées, aussi bien que de la mienne de ne vous point déguiser mes sentiments; je ne sais pas si elle est scrupuleuse, cette conscience, mais du moins, il me paraît qu'elle est assez bien réglée selon la droite raison. Car, dites-moi, je vous prie, voici comme argumentait autrefois Tertullien, contre quelques chrétiens relâchés de son temps: S'il ne vous est pas permis de souiller votre goût et votre ventre, en mangeant des viandes qui sont sacrifiées aux idoles: *Si ventrem et gulam ab inquinamentis liberamus, quanto magis oculos, et aures ab idolothitis, et necrothitis voluptatibus abstinemus* (*l. de Spect. cap.* 24), il nous sera encore moins permis de souiller nos yeux et nos oreilles, en assistant à des spectacles qui sont institués pour honorer, non pas les dieux de la gentilité, mais l'idole du monde; car le sens du goût n'étant pas plus privilégié que celui de la vue et de l'ouïe, il n'y a pas un moindre crime à assister aux pompes du monde, qu'à manger des idolothites, puisque l'un et l'autre sont défendus, et que vous avez renoncé à tous les deux: *Recordare ergo tyrocinii tui diem*, disait saint Jérôme à Héliodore, *quo Christo in baptismate consepultus in sacramenti verba jurasti* (*Epist. ad Heliod.*): souvenez-vous donc du jour de votre noviciat dans le christianisme, et n'oubliez jamais que c'est dans ce bienheureux jour, auquel étant enseveli avec Jésus-Christ dans le baptême, vous avez juré un divorce éternel avec le monde, et avez prêté un serment de fidélité à Dieu.

Mais ne nous arrêtons point en si beau chemin, ne dissimulons point les désordres de la comédie, et ne l'épargnons point, puisqu'elle n'épargne rien, et qu'elle porte la corruption dans les puissances de l'âme, aussi bien que dans les sens du corps; n'est-il pas véritable que l'esprit s'y remplit des folles et dangereuses idées de tout ce que l'on a vu et ouï, et que ces idées que saint Augustin appelle *simulacra vitiorum* (*lib.* II *de Civit. cap.* 26), les images des vices, étant agréables au goût du siècle, elles bannissent toutes les pensées de salut et de pénitence, qui sont fâcheuses à la chair et au sang? N'est-il pas véritable que l'imagination s'imprime de mille fantômes impurs qui, passant continuellement comme en revue, vous font des spectacles secrets et invisibles, qui attachent votre cœur, et qui blessent votre conscience? N'est-il pas véritable, enfin, que votre volonté se trouve comme abandonnée au pillage de mille appétits déréglés, et de mille désirs illicites qui, comme autant de tyrans domestiques, ne lui laissent plus la liberté de se donner à Dieu, ni la force de rompre ses fers, ni le courage de renoncer au monde; en sorte que tel qui a été à la comédie chaste, dévot, pénitent, en revient impénitent, indévot et impudique: témoin Sénèque qui, parlant de lui-même, a fait cette confession sincère que, *redeo crudelior*, que, quoi que mon humeur ne soit point portée au sang et au carnage, disait-il, je n'assiste néanmoins jamais au combat des gladiateurs, que je ne sorte de l'amphithéâtre plus cruel et plus inhumain que je n'y suis entré, parce que mes yeux, venant insensiblement à apprivoiser mon esprit aux meurtres et au carnage, il n'a plus tant d'horreur de ces spectacles sanglants.

Si le témoignage d'un païen vous est suspect, celui d'un illustre chrétien vous sera peut-être vénérable: c'est celui du bon ami de saint Augustin, confident de ses débauches et de son libertinage, mais ensuite com-

pagnon de sa pénitence et de sa conversion. Ce grand docteur raconte lui-même cette aventure, et dit que cet ami étant allé à Rome pour étudier au droit, il fut un jour mené et traîné comme par force au spectacle du combat des gladiateurs : *Recusantem vehementer, et resistentem familiari violentia, duxerunt in amphitheatrum* (*S. Aug.*, *l.* VI, *Conf. c.* 8). Le voilà donc dans l'amphithéâtre en dépit de lui et malgré toutes ses résistances. Car, disait-il à ses amis, vous pouvez m'y retenir de corps, mais vous ne serez pas les maîtres pour y retenir mon esprit et pour me faire ouvrir les yeux : *Adero itaque absens, et sic, et vos, et illa superabo.* J'y assisterai donc puisque vous m'y forcez, mais j'y serai comme absent, car je n'y appliquerai ni mes regards, ni mes pensées, et par cet innocent artifice, je triompherai en même temps et du plaisir de ce spectacle, et de l'injustice de votre amitié. Peut-on aller à la comédie avec de plus saintes dispositions qu'Alipius alla à l'amphithéâtre, cependant muni de tous ces bons propos, armé de tout son courage et assisté de toute sa vertu, l'amphithéâtre ayant retenti en un moment par un grand éclat de voix qui se fit par la chute d'un des gladiateurs, que fit notre brave athlète, notre intrépide Alipius? hélas! il ne fut plus ce même Alipius, il ne fut pas le maître de ses yeux, ni de sa curiosité : *Spectavit, clamavit, exarsit.* Il regarda, il cria et s'emporta comme tous les autres : *Audax potius, quam fortis animus.* Marque qu'il y avait plus de présomption dans son bon propos, que de confiance en Dieu et que de force dans son esprit; mais quel grand mal pour le pauvre Alipius d'avoir regardé le gladiateur vaincu et d'avoir applaudi au vainqueur, le voici : C'est, dit saint Augustin, que : *Percussus est graviore vulnere in anima, quam ille in corpore* : La blessure qu'Alipius reçut dans l'âme fut plus mortelle que celle que le gladiateur reçut dans le corps. Allez après cela, chrétiens téméraires qui faites les esprits forts, dire que les spectacles publics ne font point de mauvaises impressions dans vos cœurs ; pour moi, j'estime que la comédie est un spectacle plus dangereux que celui des gladiateurs, le sang qui se répandait dans celui-ci n'était propre qu'à donner de l'horreur, mais le poison qu'on avale en celle-là, n'est propre qu'à donner la mort avec le plaisir; car, hélas! *In omni spectaculo nullum majus scandalum occurret quam ille ipse mulierum et virorum accuratior cultus* (*Tertull.*, *ibid.*, *c.* 25) : On ne verra point de plus grand scandale dans tous ces spectacles que cette mutuelle émulation des hommes et des femmes, pour y paraître parés, habillés, frisés et fardés, avec un air aussi pompeux, lascif et efféminé, que les comédiens et les comédiennes, et cela ne se fait pas innocemment.

Mais c'est assez entendre saint Augustin parler des autres, écoutons, je vous prie, ce qu'il a à nous dire de lui-même à ce propos. Rien de plus touchant, messieurs, rien de plus fort que ce qu'un cœur contrit et humilié a fait dire à ce grand pénitent, à ce grand docteur, à ce grand évêque et à ce grand saint ; et je crois qu'il n'y a ni saint, ni évêque, ni docteur, ni pénitent, qui n'entre dans ses sentiments, ou qui ose dire le contraire : *Rapiebant me spectacula theatrica plena imaginibus miseriarum mearum, et fomitibus ignis mei* (*l.* III *Confess.*, *c.* 1). C'est la confession qu'il fait de ce qui se passait dans son intérieur, par rapport à ce qui se passait sur le théâtre : Hélas! je me laissais entraîner au plaisir des spectacles publics, parce que je voyais le théâtre toujours rempli des images de mes secrètes misères, et toujours embrasé des feux de mon amour lascif. Cet illustre pénitent ne parlait point là, à mon sens, des spectacles sanglants, dans lesquels un gladiateur ou un lion était la victime sacrifiée au divertissement du peuple, la mort ni le carnage ne faisait point le plaisir d'Augustin, son cœur était occupé d'une passion plus douce et plus tendre : *Amare et amari mihi dulce erat* (*Idem*, *c.* 2); Non, dit-il, rien ne me paraissait plus doux dans la vie, que d'aimer et d'être aimé, et c'est pour cela, ajoute-t-il, que : *Tunc in theatricis congaudebam amantibus :* Je me réjouissais avec ces heureux et fortunés amants de théâtre et de comédie. *Cum sese fruebantur per flagitia;* sur tout lorsqu'ils pouvaient acheter au prix de plusieurs crimes, le fruit de leur amour : *Quamvis hæc imaginarie gererentur in ludo spectaculi* : Je ne laissais pas de goûter un véritable plaisir dans ces aventures imaginaires. Je crois, messieurs, que si vous faites une sérieuse réflexion sur ces paroles de saint Augustin, vous jugerez qu'en nous décrivant les pièces qu'on jouait de son temps sur le théâtre, il nous a fait le portrait des comédies qui se jouent dans le nôtre, et vous confesserez aussi que les mouvements déréglés qu'il sentait dans son cœur à la vue de ces spectacles, ce sont les mêmes que vous ressentez encore dans les vôtres à la représentation d'une comédie.

Cependant cet homme de qualité se ferait un crime contre l'honnêteté de n'y pas mener cette dame, et cette dame se ferait un plus grand scrupule d'honneur que de conscience de refuser la civilité du galant homme, et de se refuser à elle-même ce plaisir, ils y vont donc de compagnie, et en traînent plusieurs à leur imitation ; d'où il arrive que cet exemple forme une espèce de loi dans une ville : l'artisan et le bourgeois y voudront aller aussi bien que le gentilhomme et le magistrat, et alors on verra dans tous les quartiers et dans toutes les assemblées, ce qu'a prévu et prédit saint Cyprien : *Fiunt et miseris religiosa delicta, et cœpit licitum esse quod publicum est* (*S. Cypr.*, *epist. ad Donat.*), les crimes sont consacrés par les exemples des grands, ils deviennent religieux et vénérables aux peuples, quand il sont commis par des personnes distinguées par leur naissance et par leur condition, et vous diriez qu'une chose est devenue permise, sitôt qu'elle s'est rendue publique : c'est pour cela

que la salle de la comédie est toujours remplie de monde, pendant que nos églises sont désertes et ressemblent à des solitudes, et que le comédien verra plus d'auditeurs au pied de son théâtre, que tous les prédicateurs aux pieds de leurs chaires. Ainsi le service divin est abandonné, la religion est déshonorée, les sacrements sont profanés, il faut que Dieu sorte d'une ville, sitôt que les comédiens y seront entrés, et il faudra désormais fermer toutes les églises où l'on célèbre nos mystères, et toutes les écoles où on enseigne la vertu, sitôt qu'on ouvrira la salle de la comédie, parce qu'elle est, *privatum consistorium impudicitiæ*, le sérail privé où l'on donne des leçons du crime, et la synagogue du diable où l'on célèbre des mystères d'iniquité. Car n'est-il pas véritable que tandis qu'un comédien, ou qu'une comédienne exprime sur son visage, dans ses yeux, dans son geste, dans sa parole et dans sa voix, une passion feinte, d'amour ou de colère, il en fait naître de véritables dans l'âme de ses auditeurs, parce que la présence des objets a la force de les émouvoir dans les cœurs les plus tranquilles, et dans les esprits moins emportés. D'où vient que Lactance appelle ces divertissements du théâtre, *maxima vitiorum irritamenta*, les amorces du péché (*lib.* VI, *div. Instit.*, *c.* 20).

Ah! chrétiens, où est donc l'honneur du christianisme? Quoi! faut-il que je vous appelle à l'école des païens pour vous y faire des leçons de vertu et de sagesse? Ne savons-nous pas qu'un philosophe répudia autrefois sa femme pour avoir assisté un jour à un spectacle public, comme si elle y eût perdu l'honneur et violé la fidélité; et les empereurs même ont permis le divorce pour une pareille cause : ce fut pour ce même sujet qu'Octave Auguste défendit aux femmes d'y assister; et l'un des Scipions fit une si puissante harangue dans le sénat contre ces spectacles publics, qu'il fit abattre et ruiner théâtres, amphithéâtres, cirques et arènes, et tous les autres lieux destinés à ces infâmes divertissements (*Sueton. in Octav.*, *c.* 44). Et un auteur remarque qu'il se fit un jour une grande conjuration pour assassiner l'empereur Gallien; et voici la raison qu'il donne de cet attentat : *Ne diutius theatro, et circo addicta respublica, per voluptatem deperiret illecebras* (*Tribell. in Gallien.*); crainte que la république, qui avait déjà beaucoup perdu de sa vigueur sous le règne de ce prince voluptueux par les divertissements du théâtre et du cirque, n'achevât de se perdre tout à fait dans la mollesse et dans la volupté. Enfin Platon, au rapport de saint Augustin, chassa les poëtes de sa république, comme les corrupteurs de la jeunesse et les ennemis de l'honnêteté : *Tanquam adversarios civitatis, poetas censuit urbe pellendos* (*lib.* I, *de Civit.*, *c.* 15; *Plato.*, II, *de Repub.*).

Voilà, messieurs, les exemples que les païens nous ont donnés; voilà les leçons de piété et de religion qu'ils nous ont laissées : jugez, après cela, si je n'ai pas sujet de m'emporter avec Tertullien, et de m'en prendre à toutes les puissances de la terre comme il a fait, voyant la comédie tolérée dans le monde au préjudice de la religion : *Erubescat senatus, erubescant ordines omnes*, dit-il (*Tertull.*, *l. de Spect. c.* 17), que le sénat rougisse de ce qu'il ne retranche pas ce désordre par la sévérité de ses arrêts, que tous les ordres du royaume rougissent de ce qu'ils ne s'y opposent pas pour l'intérêt de l'Etat, et pour le bien de l'Eglise; que le clergé, que les prêtres, les confesseurs, que les prédicateurs, *erubescant*, rougissent d'autoriser une telle licence par leur complaisance, ou par leur lâcheté; que la noblesse rougisse, *erubescant*, de quitter les exercices où l'honneur et la naissance les appellent pour venir au pied d'un théâtre, applaudir à un comédien, ou badiner avec une coquette. Que les dames rougissent, *erubescant*, de renoncer à l'honneur et à la modestie de leur sexe, et de venir dans une salle que saint Cyprien appelle, *publici pudoris lupanarium* (*lib. de Spect.*), le lieu de la pudeur prostituée; que tous les chrétiens rougissent, *erubescant*, de donner vingt et trente sols pour assister à une comédie, et de refuser cinq sols aux pauvres pour racheter leurs péchés. Enfin, *erubescant omnes ordines*, que tous ceux qui font profession de piété et de christianisme, rougissent de ce que des yeux qui ne devraient contempler que le ciel, ou pleurer leurs crimes, s'ouvrent pour contempler de folles et dangereuses représentations, qui leur font commettre de nouveaux crimes; de ce que des oreilles sont attentives trois ou quatre heures à entendre des vers empoisonnés, et cependant elles se lassent d'entendre pendant une heure la parole de Dieu; de ce que des bouches qui ont été teintes du sang de Jésus-Christ par le sacrement de l'Eucharistie, sont profanées à applaudir à des crimes commis avec adresse, et représentés avec esprit; de ce qu'un temps qui est si précieux, et qui nous est donné pour être employé au salut et à la pénitence, est misérablement perdu dans des divertissements criminels. Ah! messieurs, que ces sortes de divertissements doivent être odieux à une âme bien pure, bien chaste et bien chrétienne? Quoi donc! sommes-nous retournés dans les abominations du paganisme et dans les siècles de la gentilité? Quoi! Jésus-Christ n'a-t-il pas encore publié son Evangile dans le monde; et les apôtres n'ont-ils pas encore banni la superstition et l'idolâtrie de tout l'univers? Quoi! faut-il pour divertir désormais les chrétiens, qu'on rebâtisse les cirques et les amphithéâtres, qu'on rétablisse les jeux olympiques, et qu'on recommence les combats des gladiateurs? Ah! non, chrétiens, l'Eglise nous propose bien d'autres spectacles à voir : car après tout, s'il faut des spectacles pour vous divertir, elle vous en offre de toutes les manières. Si vous voulez des spectacles de terreur, considérez l'horreur du dernier jugement, et voyez-y tous ces poëtes avec tous leurs héros : *non ad Rhadamanti aut ad Minois sed ad Christi tribunal palpitantes* (*Tertull.*, *l. de Spect. c. ultim.*), tous pâles et

frémissants de crainte, non pas devant le tribunal de Minos, ou de Rhadamante, mais devant celui de Jésus-Christ, juge souverain et inflexible des vivants et des morts; autre spectacle de terreur, descendez en esprit dans les enfers, et contemplez-y, *Reges qui in cœlum recepti nuntiabantur cum ipso Jove, præsides, et persecutores dominici nominis, sapientes philosophos cum discipulis suis una conflagrantibus congemiscentes, liquescentes, erubescentes* : Ces rois qui avaient été mis au rang des dieux, ces tyrans qui ont persécuté si cruellement l'Église, et tous ces sages de l'antiquité qui se sont attiré tant d'admirateurs et de disciples; oui, considérez-les ensevelis dans des flammes, pleurant, gémissant, et brûlant sans espérance de voir jamais finir leur supplice, ni éteindre le feu. Voulez-vous des spectacles de pompe et de gloire, considérez l'état de l'Église triomphante, les chœurs des anges, la joie des saints enivrés d'un torrent de délices et de voluptés éternelles. *Quæ illa exultatio angelorum, quæ gloria resurgentium sanctorum, quale regnum justorum, qualis civitas nova Jerusalem.* Voulez-vous des spectacles de piété et de dévotion, considérez les cérémonies de l'Église, la majesté de l'Office divin, la sainteté de nos sacrifices, la vertu de nos sacrements, la révélation de la vérité, la condamnation des hérésies, et le pardon des péchés : *quid jucundius quam revelatio veritatis, quam errorum recognitio, quam tantorum retro criminum venia.* Enfin, *quæ major voluptas quam fastidium ipsius voluptatis quam vera libertas, quam conscientia integra*; quel plus grand plaisir, que le mépris du plaisir, que la véritable liberté, et que la pureté de la conscience.

Voulez-vous des spectacles tragiques, méditez la mort des martyrs, et toute l'histoire de la passion de Jésus-Christ, qui est la plus sanglante et la plus sainte tragédie du Christianisme. Voulez-vous voir les combats, les victoires, et les triomphes des vertus sur les vices, entrez dans les séminaires des ecclésiastiques et dans les cloîtres des religieux, *et a pie impudicitiam dejectam a castitate, perfidiam cæsam a fide, sævitiam a misericordia contusam*, c'est là où vous verrez avec une extrême consolation, la luxure domptée par la chasteté, la perfidie abattue par la bonne foi, la cruauté vaincue par la miséricorde, et la vengeance étouffée par le pardon des ennemis. *Hæ voluptates, hæc spectacula christianorum sancta, perpetua, gratuita* : voilà les innocentes voluptés et les agréables spectacles des chrétiens; mais spectacles saints, perpétuels et libres : saints, puisque la sainteté s'y perfectionne et que la vertu s'y purifie : perpétuels, puisque la scène est partout, et que partout on y voit de rares exemples de piété et de religion; libres, puisque les portes des églises sont toujours ouvertes, que l'entrée n'est point vendue, et qu'il est permis à tout le monde d'assister à la célébration de ses mystères, sans donner ni or, ni argent. Après cela, que monsieur aille à la comédie, que madame y coure, que toutes les puissances de la terre et de l'enfer me sollicitent pour m'y attirer; non, dira une âme véritablement chrétienne : *Malo voluptate periclitari, quam salute*, j'aime mieux renoncer à mon plaisir, que de hasarder mon salut; et pour m'affermir dans ma résolution, je renouvelle le grand *abrenuntio* que j'ai dit dans mon baptême contre les pompes du monde, et contre les œuvres de Satan, et je le prononce contre le bal et la comédie, puisque la sainteté de la religion y est déshonorée, que les vœux du baptême y sont violés, et que l'innocence des mœurs y est corrompue. Mais ce ne peut être, ô Seigneur, qu'un ouvrage de votre amour, de nous faire jurer un divorce éternel avec ce plaisir enchanté, afin que nos cœurs soient mieux disposés à goûter les chastes plaisirs et les ineffables délices que vous préparez dans le ciel, à ceux qui vous auront aimés et servis fidèlement sur la terre. *Amen.*

SERMONS CHOISIS
DE L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

SERMON PREMIER.

La fausse sagesse des philosophes confondue dans le saint Sacrement de l'autel.

Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.

Je confondrai la sagesse des sages, et je rejetterai la prudence des prudents (I *Cor.*, *ch.* I).

Lorsque dans un esprit de foi et d'humilité, je veux pénétrer les conseils éternels de Dieu, et rechercher la fin particulière que le Verbe incarné s'est proposée pour se glorifier dans tous les mystères de sa vie, je n'en trouve point d'autre que celle qu'il nous a découverte lui-même dans les paroles menaçantes de mon texte, et qu'il a fait publier dans l'ancien Testament par un prophète, et prêcher dans le nouveau par un apôtre : *Perdam sapientiam sapientium*; je confondrai la sagesse des sages du monde, et je réprouverai la prudence des prudents du siècle. Voilà le dessein qu'il a formé dans ses divines idées, et voici la manière dont il en a fait l'exécution. S'il conclut le décret éternel de s'unir à une nature intelligente par une union hypostatique, et qu'il préfère la nature humaine à la nature angélique, c'est pour confondre l'orgueil des grands du monde, qui ne cherchent que des illustres alliances, et qui se font un crime contre l'honneur de mêler un sang noble avec un sang roturier. S'il choisit le bourg de Bethléem pour sa naissance, et la ville de Jérusalem pour sa mort, c'est pour naître dans une plus grande obscurité dans l'un, et pour mourir avec

plus d'infamie dans l'autre, afin de confondre la vanité des princes de la terre, qui font gloire de naître dans l'éclat de la pourpre, et de mourir dans le lit d'honneur : *Qui non judicare venerat, sed judicari : Bethleem prælegit nativitati, Jerosolymam Passioni*, dit saint Léon (*Serm. I de Epiph.*). S'il ne s'est servi que du ministère de douze pêcheurs rustiques et ignorants pour établir son Eglise, malgré toutes les puissances du monde et de l'enfer; c'est pour confondre la vaine sagesse des législateurs qui n'ont fondé leur république que sur de grandes maximes de politique, et sur de fausses raisons d'Etat : *quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes.* S'il n'a pas voulu pendant sa vie monter sur le trône de ses ancêtres, des David et des Salomon, non plus que sur celui des Auguste et des Tibère; c'est pour confondre l'ambition des monarques de la terre qui voudraient élever leur trône sur les ruines de tout l'univers. S'il a voulu faire une entrée solennelle dans la capitale de Judée avec un équipage humble et modeste, c'est pour confondre l'orgueil des conquérants, qui ne veulent que des rois vaincus, captifs, et enchaînés pour relever l'honneur de leur triomphe.

Mais il faut avouer que si Jésus-Christ a jamais confondu les faux sages de toutes les sectes et de toutes les nations, dans quelque mystère de sa vie, c'est particulièrement dans le sacrement de l'autel; puisqu'il est vrai que c'est dans ce mystère qu'il a choisi les plus faibles instruments pour confondre les plus hautes puissances : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* Qu'il s'est servi de ce qui était de plus vil, de plus méprisable, et de ce qui n'était rien au monde, pour détruire ce qui était de plus grand aux yeux des hommes : *Et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.* Voilà le grand ouvrage que Jésus-Christ a fait; et de quelle manière saint Paul nous l'a décrit.

Mais afin de descendre dans un détail particulier qui vous puisse convaincre de la vérité de ma proposition générale, je prétends vous faire voir dans les huit sermons de cette octave quatre sortes de faux sages que Jésus-Christ confond dans le saint sacrement de l'autel; savoir les philosophes, les juifs, les hérétiques, et les chrétiens (1). Il y confond la fausse sagesse des philosophes; la fausse espérance des juifs; les faux raisonnements des hérétiques; et la fausse dévotion des chrétiens. Vous verrez dans le premier et dans le second discours, comme il confond dans l'eucharistie la fausse sagesse des philosophes qui ont nié ses perfections. Vous remarquerez dans le troisième et dans le quatrième, comme il y confond la fausse espérance des juifs qui attendent sa venue; vous observerez dans le cinquième, et dans le sixième comme il y confond les faux raisonnements des hérétiques, qui combattent l'essence de ce sacrement; enfin vous verrez dans le septième et huitième, comme il y confond la fausse dévotion des chrétiens, qui s'approchent indignement de ses autels : *Perdam sapientiam sapientium*, etc. Mais il n'appartient qu'à vous, ô sagesse éternelle, de combattre, de vaincre, et de triompher de cette sagesse du siècle, et de cette prudence de la chair, puisque non contente d'avoir déjà abattu l'orgueil de la philosophie par la folie de votre croix, vous voulez encore humilier la vanité des autres sectes par les merveilles de ce sacrement. C'est donc dans le secret de ce sanctuaire que nous voulons entrer, pendant cette octave, pour y découvrir et y adorer ce qui est caché sous les ailes des chérubins; mais ce ne sera qu'à la faveur des lumières de votre divin Esprit, et sous les auspices de Marie qui conçut la sagesse incarnée dans son sein quand un ange lui dit : *Ave Maria.*

Les auteurs qui ont écrit la vie, la doctrine, et les mœurs des anciens philosophes, ont pris encore un soin particulier d'apprendre à la postérité leurs erreurs touchant la créance, et les sentiments qu'ils ont eus de Dieu; la première erreur est de ceux qui, pour se défaire de toutes les peines, et de tous les embarras que leur donnait la religion, ont étouffé dans leurs cœurs tous les sentiments de piété, et ont banni de leurs esprits toute la créance des dieux, et n'en ont cru aucun : les plus fameux de cette secte d'athées, sont Diagoras, Protagoras, Theodorus, et ce poëte qui a dit.

Marmoreo Licinus tumulo jacet, at Cato parvo,
Pompeius nullo : quis putet esse deos?

Licinus, le plus méchant de tous les hommes, est enseveli dans un superbe tombeau de marbre, Caton, le plus sage des philosophes, n'est mis que dans un petit cercueil, Pompée, le plus grand des mortels, n'en a point du tout; qui croira après cela qu'il y a des dieux, en voyant ce désordre et cette confusion dans le gouvernement du monde, et dans la conduite des affaires humaines. La seconde erreur est de ceux qui ont cru, à la vérité, qu'il y avait des dieux, mais ils ont d'abord attaqué leur providence, et ont cru, comme Pline, que c'était une chose non-seulement indigne de la grandeur de leur être de se mêler des affaires d'ici-bas, mais que leur majesté même en était avilie et déshonorée : *Tristi ac multiplici rerum humanarum ministerio pollui* (*lib.* II, *cap.* 7). Epicure s'était le premier declaré contre cette divine providence, en se formant l'idée d'un Dieu oisif, fainéant, paresseux, et inutile à tout le genre humain, dit Tertullien : *Deum otiosum, illiberalem et ut ita dicam neminem rebus humanis* (*lib. advers. Valent.*, c. 7). La troisième erreur est de ceux qui reconnaissaient une providence en Dieu, mais défectueuse et imparfaite, qui n'avait soin que des grandes choses et ne s'étendait point aux petites. Ç'a été l'illusion d'un certain Balbus stoïcien,

(1) De ces huit Sermons, nous n'en avons admis que deux dans notre collection. M.

qui au rapport de Cicéron, avait posé pour principe : *Dii magna curant, parva negligunt* (*lib.* II *de Nat. Deor.*). Mais cet orateur romain a pris soin de venger l'injure de la providence, et nous a épargné la peine de le réfuter. Cette erreur avait fait tant de progrès dans le monde, que les enfants même d'Israël s'en laissèrent infecter, puisqu'ils crurent que Dieu, qui avait eu assez de puissance et de force pour les délivrer de la captivité d'Egypte, n'aurait pas assez de soin et de providence pour les nourrir dans le désert : *Numquid poterit Deus parare mensam in deserto* (*Psal.* LXXVII, 19). C'est pourquoi, je prends garde dans l'Evangile que le Fils de Dieu a pris plus de soin de mieux affermir, dans l'esprit de ses apôtres, la foi de sa providence que de toutes ses autres perfections; il leur en a fait un grand discours exprès, pour leur faire voir que cette amoureuse providence s'abaisse jusqu'à prendre soin des plus petites choses, comme d'habiller les lis des vallées et de nourrir les oiseaux du ciel. Mais comme si ses paroles n'eussent pas été suffisantes pour leur persuader cette vérité de foi, il y ajouta le plus fameux de tous ses miracles pour les en convaincre tout à fait, qui fut celui de la multiplication des pains dans le désert. Cependant Jésus-Christ n'en est pas demeuré là. Il a voulu achever de confondre dans le saint sacrement de l'autel, la fausse sagesse des philosophes, qui ont combattu sa providence; puisque c'est là qu'il a pris soin de nous fournir un pain céleste si proportionné à notre usage et à nos nécessités, qu'il produit dans nos âmes les trois mêmes effets que le pain matériel produit dans nos corps. Savoir la nourriture, l'accroissement, et le plaisir. Oui, Messieurs, l'eucharistie donne une véritable nourriture au chrétien, un prompt accroissement à ses mérites, un plaisir divin à son goût. La nourriture engraisse son âme, l'accroissement perfectionne ses vertus, le plaisir renouvelle son appétit. Voilà les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'appartient proprement qu'à la providence de Dieu de faire des festins aux hommes, puisqu'étant souverainement riche, libérale et bienfaisante, elle seule peut pourvoir abondamment à leurs besoins. En effet, je remarque dans l'Evangile, que Jésus-Christ a fait trois admirables festins en ce monde, avec une magnificence digne de sa providence et de son amour; il fit le premier pendant sa vie, le second à la veille de sa mort, le troisième après sa résurrection. Il fit le premier dans le désert, le second dans le cénacle, le troisième en Emmaüs. Le prodige du premier consiste dans la multiplication du pain, le miracle du second consiste dans la transsubstantiation du pain, la merveille du troisième consiste dans la fraction du pain: *In fractione panis* (*Luc.*, XXIV, 35). Il nourrit cinq mille hommes dans le premier, il régala ses douze apôtres dans le second, il instruisit deux de ses disciples dans le troisième; le premier fut pour nourrir les corps, le second fut pour sanctifier les âmes, le troisième fut pour éclairer les esprits. Le premier fut la récompense de la dévotion de ce peuple qui l'avait suivi, le second fut le gage de l'amour qu'il avait pour les hommes qu'il allait racheter, le troisième fut le prix de l'hospitalité des deux pèlerins qui l'avaient logé. Le premier lui acquit parmi le peuple la qualité de roi : *Cognovit Jesus, quia venturi essent, ut raperent eum, et facerent eum regem* (*Joan.*, VI, 15); le second lui a donné le nom de père, le troisième lui a mérité le titre de bon pasteur. Sa providence naturelle prépara le premier aux Juifs sous la loi de Moïse; mais sa providence surnaturelle a préparé le second et le troisième aux chrétiens sous la loi de grâce, et celui-ci est plus excellent que les autres, puisqu'il nous donne sa chair et son sang.

Mais pour vous faire comprendre le prix et la valeur de cette divine nourriture, il faut savoir que l'aliment dont on se nourrit peut être considéré ou dans ses qualités, ou dans sa préparation, ou dans ses effets. Ses qualités doivent être conformes à notre tempérament, sa préparation doit être ajustée à notre usage, ses effets doivent être proportionnés à notre besoin. Quant aux qualités de l'aliment, il est certain qu'elles doivent être conformes à la nature et au tempérament de tous les êtres qui ont besoin de nourriture. Les créatures purement corporelles et terrestres, et dont les âmes se ressentent de l'impureté de leur origine et de la bassesse de leur extraction, qui n'est autre que la matière, comme les animaux, n'ont besoin que d'un aliment tout terrestre et matériel comme eux, c'est-à-dire de l'herbe, de la paille et du foin. Et c'est à quoi la providence de Dieu a pourvu : *Respicite volatilia*, dit Jésus-Christ (*Matth.* VI, 26), voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, cependant le Père céleste a soin de les nourrir. Les anges qui sont de pures intelligences et des substances toutes spirituelles parfaitement dégagées de matière et de corps, ont aussi une nourriture conforme à la délicatesse et à la simplicité de leur être, et cette nourriture n'est autre que l'essence de Dieu dont la vue les soutient et les nourrit dans le ciel. C'est ce mystère que l'ange Raphaël expliqua autrement à Tobie, lorsqu'il lui dit: *Ego cibo invisibili, et potu qui ab hominibus videri non potest utor* (*Tob.*, XII, 19). Lorsque j'étais avec vous à table, je trompais vos yeux par une innocente imposture: *Videbar manducare*. Car pendant que je feignais de manger de vos viandes matérielles, je me nourrissais d'une autre viande substantielle et invisible qui ne peut être vue par des hommes mortels, et qui ne peut être mangée que par des esprits immortels et bienheureux.

Mais pour ce qui est de l'homme, comme il tient le milieu entre l'ange et la bête, qui participe aux perfections de celui-là par la dignité de son esprit, et aux faiblesses de celle-ci par les infirmités de son corps, il lui fallait une nourriture proportionnée aux conditions de son être, c'est-à-dire, qui eût quel-

que chose de spirituel et de divin pour son âme, et quelque chose de matériel et de sensible pour son corps ; d'où j'infère que ni Dieu seul, ni l'homme seul ne le lui pouvait fournir. Dieu seul pouvait bien donner sa divinité, mais il ne pouvait donner sa chair, parce qu'il n'en a point et qu'il n'est qu'un pur esprit. L'homme seul pouvait bien donner sa chair, mais il ne pouvait pas donner un esprit vivifiant. Il n'y avait donc que Jésus-Christ, qui, étant Dieu et homme tout ensemble, nous pouvait donner sa divinité et son corps. C'est ce qu'il a fait au saint sacrement de l'autel : *Caro mea*, dit-il, *vere est cibus, Sanguis meus vere est potus* (*Joan.*, VI, 56). O âmes, saintement faméliques, approchez-vous de ma table, car ma chair et véritablement viande : *Vere est cibus*. Chrétiens, amoureusement altérés, approchez-vous de mes autels, mon sang est véritablement breuvage : *Vere est potus*. Or, pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ a ajouté cette parole : *Vere*. En voici la raison, si je ne me trompe : c'est qu'il est certain, selon les règles de la médecine et de la philosophie, qu'un véritable aliment doit être : *Partim simile, partim dissimile:* En partie semblable et en partie différent de nous. S'il était entièrement semblable, il ne pourrait pas nous nourrir, parce qu'il ne pourrait pas être altéré par la chaleur naturelle, ni par conséquent converti en notre substance : *Inter omnino similia non datur actio*. S'il était aussi entièrement différent de nous, de notre nature, de notre complexion, il ne pourrait non plus se cuire, se digérer et nous nourrir ; tellement donc qu'il faut une substance mixte pour être un véritable aliment, selon l'axiome, qui dit : *Ex iisdem nutrimur ex quibus constamus*. Or, la providence de Jésus-Christ a assemblé ces deux conditions dans la nourriture qu'il nous donne au saint sacrement de l'autel, puisqu'elle est en partie semblable à nous, et en partie différente ; elle est semblable à nous par son humanité et différente par sa divinité ; son humanité toute seule n'était pas une viande assez nourrissante pour nos esprits, et sa divinité toute seule était une viande trop solide pour nos corps : *Nec cibus corporis congruebat spiritui, nec cibus spiritus, corpori*, dit saint Thomas (*Opuscul.* 58). Voilà pourquoi la providence du Verbe incarné a fait un mixte de trois substances, sans faire pourtant aucun mélange ni confusion. Il a uni la substance de sa divinité avec celle de son corps et avec celle de son âme, et nous en a composé ce divin aliment ; mais voici comme il nous l'a préparé.

Il me semble, messieurs, que l'économie de la nature dans la préparation, et dans la distribution qui se fait de l'aliment pour nourrir nos corps, est une belle image de la conduite de la grâce dans la préparation, et dans la distribution qu'elle nous fait du saint sacrement de l'autel pour nourrir nos âmes. Car comme la nature prépare l'aliment par les différentes coctions qui se font dans l'estomac et dans le foie, avant qu'il soit en état de se convertir en la substance de nos corps ; de même il a fallu faire plusieurs préparations de ce pain céleste pour en faire un aliment propre à l'usage des hommes mortels. *In principio erat Verbum :* le Verbe était au commencement. *Ecce cibus sempiternus, sed manducant supernæ virtutes, manducant cœlestes spiritus, manducant et saginantur*, dit saint Augustin (*In psalm.* XXXIII, *conc.* 1, *inprocem.*). Voilà la viande éternelle. Les anges la mangent, les suprêmes vertus la mangent, les esprits bienheureux la mangent, ils s'en nourrissent, ils s'en engraissent. Mais, *unde cor tam idoneum illi cibo*, mais quel homme, quel cœur était capable de se nourrir de ce pain des anges. Il l'a fallu donc préparer dans le sein de la Vierge, et cette préparation s'est faite lorsque ce Verbe divin s'est fait chair par l'opération du Saint-Esprit. Cette préparation pourtant ne suffisait pas encore pour nous le faire manger, et pour nous en nourrir ; parce que, dit saint Ambroise, *Caro Christi esca solidior* (*Lib.* VI, *in Luc.*), la chair de Jésus-Christ, prise et mangée en sa propre espèce, était une viande trop solide pour des estomacs faibles et débiles comme les nôtres ; son sang aussi était une potion trop forte, et un breuvage trop violent pour nous : *Sanguis Christi potus vehementior*. Il a donc fallu, conclut saint Augustin, que comme une nourrice convertit en lait les viandes les plus solides, qu'elle mange pour en faire une nourriture proportionnée à la faible complexion de ses petits enfants : *Oportebat ergo ut mensa illa lactesceret, et ad parvulos perveniret*. Oui, il fallait que ce pain des anges se convertît en lait dans la sainte eucharistie, pour en nourrir les chrétiens, qui sont les petits enfants de la grâce, dit saint Pierre : *Quasi modo geniti infantes*. Et c'est pour cette raison que le maître d'Origène, Clément, prêtre d'Alexandrie, appelle le saint sacrement de l'autel : *Mamilla Patris :* La mamelle du Père éternel (*Lib.* I, *Pædag.*, *cap.* 6). C'est cette faveur incomparable que Dieu avait réservée aux chrétiens sous la loi de grâce que le prophète évangélique avait prévue et prédite longtemps auparavant, lorsqu'adressant sa parole à l'Eglise, figurée par la ville de Jérusalem, et lui annonçant de la part de Dieu, sa gloire, ses richesses et sa grandeur future et celle de ses enfants, il lui dit : *Suges lac gentium, et mamilla regum lactaberis* (*Isai*, LX, 16) : vous sucerez le lait des nations, vous serez nourrie de la mamelle des rois, et vous connaîtrez que je suis le Seigneur qui vous sauve, et le fort de Jacob qui vous rachète.

Quoi qu'il en soit, voilà le Verbe divin qui, après s'être fait chair dans le sein de Marie, s'est converti encore en pain céleste et en lait virginal dans le sacrement de l'autel, afin de nous y nourrir pour la vie éternelle ; il ne tiendra qu'à nous d'en user. Tandis que les viandes les plus délicates et les mieux assaisonnées du monde demeureront sur votre table, et que les vins les plus délicieux resteront sur votre buffet, les uns ni les autres ne pourront soulager vos né-

cessités, ni réparer vos forces, ni rassasier votre appétit; il est nécessaire de les manger, de les boire, de les digérer, de les convertir en votre propre substance pour en tirer du profit. De même, tandis que cette divine eucharistie demeurera sur l'autel et dans nos tabernacles, vous n'en sentirez pas les effets: *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis:* Non, dit Jésus-Christ, si vous ne mangez la chair et ne buvez le sang du Fils de l'Homme, vous n'aurez pas la vie éternelle. Car, après tout, il faut demeurer d'accord que la vie de l'âme n'est pas sujette à de moindres altérations que la vie du corps, et que le feu de la concupiscence ne consume pas avec moins d'activité l'humide radical de la grâce, que la chaleur naturelle celui du corps, si on n'a soin de prendre souvent cette divine nourriture qui soutient l'âme dans ses défaillances, et la nourrit dans ses langueurs. C'est pour cette raison, si je ne me trompe, que le Fils de Dieu qui connaissait également bien nos nécessités et nos remèdes, nous a obligés de demander tous les jours au Père céleste ce pain des anges, sous le nom de pain quotidien et supersubstantiel: *Panem quotidianum et supersubstantialem* (*Matth.*, VI, 11). Sa Providence ne veut point qu'on trouble l'ordre qu'il a établi dans les choses surnaturelles et divines, comme dans les naturelles et humaines. Or, comme c'est commettre un homicide volontaire qui mérite d'être puni par toutes les lois, de ne point prendre de nourriture et de se laisser mourir de faim, de même c'est commettre un homicide spirituel et donner le coup de la mort éternelle à son âme, que de la priver de ce divin aliment, qui lui peut conserver par sa vertu la vie naturelle, spirituelle et éternelle tout ensemble. Il est donc du devoir du chrétien qui veut conserver la vie de la grâce plus précieusement que celle de la nature, de s'approcher souvent de la sainte table pour recevoir ce sacrement, qui était appelé autrefois du nom de vie, *Vita*.

C'est à ce propos que tous les Pères et les conciles ont déclamé contre la tiédeur des fidèles et la rareté des communions. Lorsque, dans votre oraison dominicale, vous demandez à la Providence de votre Père céleste ce pain supersubstantiel, retranchez ce mot de *quotidien*; car si vous continuez à le dire, c'est vouloir vous moquer de Dieu, et vouloir vous tromper vous-même. C'est se moquer de Dieu de lui demander le pain de tous les jours, que vous ne voulez pas manger tous les jours, et c'est vous tromper vous-même de priver votre âme de cette divine nourriture, qui est tous les jours préparée sur sa sainte table, selon votre demande, et pour vos nécessités. C'est ce qui obligeait saint Ambroise de s'emporter d'une sainte indignation contre ces chrétiens lâches et indévots, et de leur dire: *Si quotidianus est panis, cur post annum illum sumis* (*Lib.* IV, *de Sacram.*, *cap.* 4): Si c'est un pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'une fois l'an? O état présent du christianisme, que tu es bien différent de celui des premiers siècles! Avouons, messieurs, que nous n'avons plus que les cendres du beau feu de nos premiers chrétiens. Dans ce premier âge de l'Église, et lorsque la dévotion des fidèles était encore naissante aussi bien que leur foi, tout étant florissant, ce sacrement était fréquenté, les communions étaient quotidiennes, les chrétiens s'approchaient tous les jours de la sainte table, et ne se retiraient qu'avec peine du pied des autels, dit saint Thomas (III[e] *part.*, *q.* 8, *art.* 10). Et le pape saint Anaclet, successeur de saint Clément, qui vivait au commencement du second siècle, appréhendant quelque refroidissement dans cette fervente dévotion des fidèles, fit, dans l'une des épîtres qui lui sont attribuées, une espèce de commandement de la communion quotidienne, avec une menace d'excommunication contre ceux qui manqueraient à cette obligation qu'il prétendait être fondée sur l'institution des apôtres, et sur la coutume de l'Église (*Cap. peracta de Consecrat.*, *dist.* 2). Voici ses paroles: *Peracta consecratione omnes communicent, et qui noluerint ecclesiasticis careant liminibus, sic enim apostoli, et sancta romana tenet Ecclesia* (*Epist. Agap.*) Et saint Denis qui, selon l'opinion vulgaire, a apporté de Rome en France, la foi et la religion, a recommandé la communion quotidienne avec tant de chaleur qu'il veut qu'on traite comme excommuniés ceux qui manqueront de s'approcher de la sainte table (*Lib. de Eccles. Hierar.*, *cap.* 3). Il est à présumer là-dessus que cet usage a persévéré longtemps dans l'Église, puisque les rois de France, qui entre tous les princes chrétiens ont été ses plus puissants, et plus généreux défenseurs, et ses protecteurs plus zélés pour faire observer ses canons et ses ordonnances, ont joint leur autorité à celle des conciles pour animer la piété des fidèles à s'approcher tous les jours de la sainte table: témoin Charlemagne, dans ses capitulaires, où nous lisons ces paroles remarquables: *Omnes qui intrant Ecclesiam debent communicare, et qui secus fecerit quasi non faciat ex membris Christi, a communione resecetur donec pœniteat* (*Lib.* VII. *c.*37). Tous ceux qui entrent dans l'Église doivent communier, et si quelqu'un est si hardi de faire le contraire, qu'il soit retranché de la communion des fidèles, comme n'étant pas membre de Jésus-Christ, et qu'il demeure ainsi séparé, jusqu'à ce qu'il donne des marques d'une véritable pénitence.

Si vous voulez remonter encore une fois jusqu'aux premiers siècles de l'Église, et savoir qu'est-ce que les fidèles prétendaient demander à Dieu, par le pain quotidien, Tertullien, qui vivait au commencement du troisième siècle, vous répondra pour eux: *Perpetuitatem postulamus in Christo, et individuitatem a corpore ejus* (*Lib. de Orat.*): Nous demandons un attachement perpétuel à Jésus-Christ, et une union indivisible avec son corps; non-seulement avec son corps mystique par le lien de la foi, mais encore avec

son corps naturel par la vertu de la communion. Et c'est à cette union ou participation du corps de Jésus-Christ, que les chrétiens étaient attirés par l'amour et par l'intérêt de leur salut, aussi bien que par la crainte et par les menaces de l'excommunication. Il est vrai que l'Église ne menace, ni ne fulmine plus que contre ces mauvais chrétiens qui passent des années entières sans s'approcher de ce divin sacrement. Cette bonne mère se contente de gémir et de soupirer sur la tiédeur et sur le relâchement de ses enfants ; elle n'emploie plus par la voix des Pères du concile de Trente, que les prières, les vœux et les souhaits pour les attirer plus souvent à la sainte table : *Optat sancta synodus ut singulis missis fideles adstantes communicarent* (*Sess.* XXII, *c.* 6). Le saint concile souhaite que les fidèles aient assez de dévotion pour communier à toutes les messes, et pour recevoir le corps de Jésus-Christ au sacrement, lorsqu'ils l'offrent en sacrifice. Voilà comme l'Église, s'accommodant à la dévotion languissante des derniers temps, ne nous invite plus à la fréquente communion par la terreur de ses foudres, c'est-à-dire ni par des menaces, ni par des commandements, mais par des vœux et des prières ; qui en devraient pourtant avoir toute la force et toute l'autorité. Ce n'est pas que j'estime que ces ennemis de la fréquente communion doivent être dans un plus grand repos d'esprit, ou dans une plus grande sûreté de conscience et de salut, puisque Jésus-Christ leur fait une plus terrible menace dans l'Evangile, que toutes celles que leur pourrait faire l'Église, dans ses conciles : *Dico vobis quod nemo virorum illorum qui vocati sunt gustabit cœnam meam* (*Luc.*, XIV, 24). Voilà un arrêt de réprobation, que le Fils de Dieu prononce en figure et en parabole contre tous ces indévots : je vous déclare, dit-il, qu'aucun de tous ces hommes qui ont été conviés, ne goûtera de mon souper. Or, en quelque sens que vous preniez ce souper, soit pour celui de la gloire, soit pour celui de l'eucharistie, que Jésus-Christ institua au souper de la veille de sa passion, comme pour lui servir de viatique; je dis que tous ces chrétiens qui, étant invités à ce banquet eucharistique, n'ont pas voulu s'y trouver pendant leur vie, en seront exclus à la mort. C'est-à-dire, que par un juste jugement, ils seront privés du viatique et du secours qu'ils devaient attendre à cette dernière heure de ce divin sacrement. Non, la sentence est donnée, elle sera exécutée infailliblement : *Nemo gustabit.* Aucun ne recevra le saint viatique, ou s'il le reçoit, ce sera sans la robe nuptiale d'innocence, et par conséquent avec un nouveau caractère de réprobation. Pourquoi cela ? C'est que lorsqu'ils ont été conviés à ce festin, *Cœperunt omnes simul excusare :* Tous comme de concert s'en sont excusés par de misérables prétextes et par de pitoyables raisons. L'amour qu'ils ont eu pour les biens, les richesses et les plaisirs de ce monde les y a fait renoncer, ils ont eu plus d'attachement pour une créature que pour Dieu, pour les biens de la terre que pour ceux du ciel, et pour leurs affaires temporelles que pour leur salut éternel : *Nemo gustabit cœnam meam :* Aucun de tous ces gens-là ne goûtera de ce souper, et par conséquent de celui de la gloire. Je veux donc, pour l'intérêt de votre salut, que les communions soient fréquentes, mais je ne veux pas aussi, pour l'honneur du sacrement, qu'elles soient indévotes. Je veux qu'on communie souvent par un esprit de foi et de religion, mais non pas par un esprit de vanité ou de coutume; j'aime mieux, en un mot, qu'on s'approche souvent de la sainte table par un mouvement d'amour, que de s'en éloigner trop longtemps par un mouvement de crainte; pourvu que la familiarité n'engendre point le mépris. C'est l'intention de Jésus-Christ : s'il s'est laissé comme un pain quotidien dans le saint sacrement de l'autel, c'est pour donner à nos âmes, non-seulement une véritable nourriture qui augmente leurs forces, mais encore un grand accroissement qui perfectionne leurs vertus. C'est la deuxième partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Comme les maîtres de la théologie mystique distinguent deux sortes d'enfance dans l'homme régénéré, l'une selon la nature, l'autre selon la grâce; l'une selon le corps, l'autre selon l'esprit; l'une qui suit sa naissance charnelle, l'autre qui suit la spirituelle : ils distinguent aussi deux sortes de nourritures indispensables et nécessaires pour donner l'accroissement et la perfection à ces deux sortes d'enfants. Nos mères charnelles ne nous donnent que du lait pour nous nourrir dans notre première enfance; et nos pères spirituels nous en fournissent aussi pour nous nourrir dans la seconde. C'est ce mystère que saint Paul a expliqué en figure aux premiers chrétiens de Corinthe, lorsqu'il leur dit : *Tanquam parvulis in Christo, lac potum dedi vobis, non escam* (I *Cor.*, III, 2), mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes qui sont encore charnelles; et comme vous n'êtes que des enfants en Jésus-Christ, je n'ai pu aussi vous nourrir que de lait, et non pas de viandes solides : *Nondum enim poteratis*, parce que vous n'en étiez pas alors capables. Voilà comme cet apôtre, avec toute la sagesse d'un bon père spirituel, ne dispensait à ces nouveaux convertis que le lait d'une doctrine commune et ordinaire, en attendant qu'ils fussent capables de se nourrir d'une viande plus solide, c'est-à-dire de concevoir une doctrine plus relevée, et de pénétrer des mystères plus profonds. Et c'est en ce sens que saint Pierre animé d'un même esprit que saint Paul, écrivant aux Juifs fidèles qui étaient dispersés dans les provinces du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie, et de la Bithynie, leur dit dans sa lettre écrite de Rome, l'an de Jésus Christ quarante-trois, dix ans après sa passion : Vous étant dépouillés de toute malice : *Quasi modo geniti in-*

fantes rationabile lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem (I *Petr.*, II, 2) : Comme des enfants nouvellement nés, desirez ardemment le lait spirituel, afin qu'il nous fasse croître pour votre salut. Mais avouons, messieurs, que la providence de Jésus-Christ a bien surpassé tout le zèle et toute la sagesse de ces deux grands apôtres, par cette divine viande et par ce lait sacré qu'il nous a préparé au saint sacrement de l'autel. En effet, cet aimable Sauveur que Clément d'Alexandrie appelle : *Pædagogus et altor*, notre maître et notre nourricier, ne pouvait pas nous donner, avec toute sa providence et sa sagesse, une viande plus capable ni plus propre pour nous nourrir dans notre enfance spirituelle qui doit durer pendant toute notre vie mortelle, ni qui eût plus de force pour nous faire croître en toutes sortes de vertus que le fréquent usage de la divine eucharistie. En voici les raisons incontestables qui se tirent de l'ordre de la nature, de l'effet de ce sacrement et de la condition de l'homme.

Il y a ce rapport entre la nature et la grâce, en ce que la nature n'achève pas tout d'un coup ses ouvrages ; il lui faut plusieurs années pour leur donner les derniers traits de perfection et de beauté. C'est par cet ordre inviolable, qu'elle ne donne pas à nos corps toute leur quantité et leur perfection dans le moment qu'elle les forme et les organise dans le sein de nos mères, il faut du temps pour leur donner leur juste grandeur et toute la proportion des parties intérieures et extérieures du cœur et du foie, de la tête et des pieds. Il en est de même de la grâce, elle procède lentement dans son cours ordinaire à la façon des agents naturels ; elle forme les saints comme de petits enfants, mais elle les fait toujours croître de vertus en vertus : *De virtute in virtutem*, dit le Prophète (*Psal.* LXXXIII, 8). C'est ce qu'elle a pris plaisir à nous découvrir sensiblement dans un chef-d'œuvre et dans le plus noble de tous ses ouvrages, qui est Jésus-Christ; il a été conçu et est né comme un petit enfant, point de privilége en cela, point de distinction, point de différence entre l'enfant Jésus et les enfants des hommes; *Invenietis infantem positum in præsepio*, dit l'ange aux pasteurs, vous trouverez l'enfant emmaillotté et couché dans une crèche (*Luc.*, II, 12). Mais, si vous le considérez dans le cours de son enfance, voyez le portrait que l'Ecriture nous en fait : *Puer crescebat, et confortabatur spiritu* (*Ibid.*, 8) : L'enfant croissait et se fortifiait en esprit. Il croissait en grandeur selon l'âge et selon le corps; et il se fortifiait en esprit, non pas par une augmentation de grâce et de lumières, mais par une science d'expérience et par une plus grande manifestation de sagesse et de vertus. Voilà l'original que le Père éternel nous a proposé à imiter. Nous sommes de petits enfants selon la grâce, nous devons croître en sainteté et en perfection, mais il n'appartient qu'à Dieu de nous y faire faire de prompts et d'heureux progrès. Car, que Paul convertisse les gentils, qu'il les plante dans l'Eglise par la prédication de l'Evangile; qu'Apollo les arrose par les eaux du baptême, et par ses instructions, leur travail sera inutile, si Dieu lui-même ne leur donne l'accroissement par sa grâce et par sa bénédiction : *Deus autem incrementum dedit* (I *Corinth.*, III, 6).

Or, je dis, messieurs, que la providence de Dieu n'a point de moyen plus efficace pour nous faire croître promptement en toutes sortes de vertus, que l'usage fréquent de l'Eucharistie. Car, comme une personne qui use souvent d'une bonne nourriture, s'engraisse facilement et prend de l'embonpoint, et comme les plantes qui sont mieux nourries de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, croissent davantage, et viennent plus tôt en maturité; de même un chrétien qui use souvent de cette sainte nourriture, qui porte avec elle toute la rosée du ciel et toute la graisse de la terre, c'est-à-dire de la divinité et de l'humanité : *De rore cœli et de pinguedine terræ abundantiam* (*Genes.*, XXVII, 28), fera bientôt d'admirables progrès en toutes sortes de vertus. La raison est que comme Jésus-Christ se donne à eux en forme de nourriture, il leur donne toutes ses qualités, non-seulement par une application immédiate de sa vertu, *immediatione virtutis*, mais encore par une application immédiate de son suppôt, de sa personne, et de toute la substance de son corps, de son âme et de sa divinité, *immediatione suppositi*, comme parlent les philosophes. Jugez, après cela, de l'admirable progrès qu'une bonne âme doit faire dans les plus héroïques vertus. C'est cette grande vérité que saint Augustin confesse avoir apprise de Dieu même, lorsqu'il lui dit dans un saint enthousiasme : *Contremui amore, et horrore, tanquam audirem vocem tuam de Excelso* (*Lib.* VII. *Confess.*, *cap.* 10) : Seigneur, j'ai frémi d'amour et d'horreur, comme si j'avais ouï votre voix descendre du plus haut des cieux, et venir frapper mon oreille pour me faire ce reproche amoureux. Ah ! Augustin, famélique et insatiable que tu es ! qui vas chercher parmi les créatures mortelles et corruptibles de quoi contenter tes passions et rassasier tes appétits, tu te trompes dans tes recherches : *Cibus sum grandium :* Sache que je suis la viande des grandes âmes : *Cresce, et manducabis me :* Croissez en vertus, en sainteté, en humilité, en continence, et vous serez digne de vous approcher de mes autels, et de me manger à ma table : *Nec tu me in te mutabis sicut cibum carnis tuæ, sed tu mutaberis in me.* Non pas pourtant que le progrès que ton âme fera dans la vertu, se fasse comme l'accroissement de ton corps; non, car tu ne me convertiras pas en toi par la communion, comme tu convertis les viandes en ta substance par la digestion : *Sed tu mutaberis in me :* Mais ce sera toi, qui, comme le plus faible, seras converti et transformé en moi. O heureux changement ! ô transformation fortunée, non pas de Dieu en Augustin, parce que ce serait, ô Seigneur, une conversion indigne de votre personne, et injurieuse à votre immutabilité ! Mais ce sera

un changement d'Augustin en son Dieu, qui sera, ô Seigneur, un changement digne de votre miséricorde et de toute l'étendue de votre amour.

Voilà, messieurs, deux sortes de progrès dans la vertu, dont l'un précède la communion, comme une préparation nécessaire, et l'autre la suit comme son effet infaillible, il faut croître en sainteté pour être digne de recevoir ce sacrement. Mais il fait croître lui-même, pour marquer qu'on l'a dignement reçu. Car comme la nourriture ordinaire s'accommode à l'estomac de celui qui la mange, et qu'elle se change en diverses parties dans un même corps ; qu'elle devient du sang dans le foie, de la mélancolie dans la rate, du flegme dans le poumon, du lait dans les mamelles, des esprits dans le cœur et dans le cerveau ; il en est de même du saint sacrement de l'autel ; comme Jésus-Christ s'y donne en forme de nourriture, lorsqu'il est distribué dans le corps mystique de l'Eglise par la communion, il y prend des formes différentes selon les différentes dispositions des membres qui le reçoivent. C'est ce point de théologie mystique que saint Jérôme nous a appris par ces belles et savantes paroles : ***Dominus ac redemptor noster, nunc est pars in singulis, in Salomone sapientia, in David bonitas, in Job patientia, in Petro fides, in Paulo zelus, in Joanne virginitas, in cæteris cætera, in eucharistia esca, ipse est omnia*** (*Epist. ad Amand.*) : Notre Rédempteur s'est fait membre particulier en chaque partie particulière du corps mystique de son Eglise, il s'est fait sagesse en Salomon, patience en Job, bonté en David, foi en saint Pierre, zèle en saint Paul, virginité en saint Jean. Mais dans l'eucharistie il s'est fait nourriture, afin de se faire tout à tous. D'où il faut inférer que comme la bonne nourriture que nous prenons nous communique toutes ses bonnes qualités, ainsi lorsque nous mangeons la chair de Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, non-seulement elle augmente la chasteté de celui qui est chaste, l'humilité de celui qui est humble, l'obéissance de celui qui est obéissant, la modestie de celui qui est modeste, la miséricorde de celui qui est miséricordieux, la foi en celui qui est fidèle, et la charité en celui qui est charitable ; mais elle lui donne encore la source de toute la sainteté, l'auteur de toutes les grâces et le Seigneur de toutes les vertus : ***Dominus virtutum*** (*Ps.* XXIII, 10). C'est-à-dire en un mot, qu'elle fait que toute la sainteté de Jésus-Christ devient la sainteté de celui qui communie.

Pour vous faire comprendre ma pensée par une haute et sublime comparaison, imaginez-vous, messieurs, qu'il se passe entre Jésus-Christ et le chrétien dans le mystère de l'eucharistie, tout ce qui s'est passé à peu près entre le Verbe divin et la nature humaine, dans le mystère de l'incarnation ; c'est-à-dire que comme toutes les perfections de Dieu, ont été communiquées à l'homme dans le mystère de l'incarnation, bonté, sagesse, miséricorde, puissance, sainteté, justice, patience, etc., oui, toutes ces divines perfections sont devenues les perfections de l'homme par communication d'idiomes ou de propriétés, comme on parle à l'école. Et c'est ce qui a fait dire à Tertullien cette parole hardie : *Tantum confert homini quantum detrahit Deo*. Ce mystère est si incompréhensible, qu'il donne autant de perfections à l'homme, qu'il en ravit à Dieu ; quoi qu'il en soit, disons que cette communication d'idiomes qui s'est faite entre Dieu et l'homme par l'incarnation, se fait encore entre Jésus-Christ et le chrétien par la communion. Comme le Verbe incarné se fait notre nourriture, il nous communique par conséquent toutes ses qualités : patience, bonté, miséricorde, sainteté, innocence, pureté, obéissance de Jésus, vous devenez les vertus du chrétien qui communie dignement ; et il sera véritable de dire en quelque façon, qu'il est humble comme Jésus-Christ, patient comme Jésus-Christ, miséricordieux, obéissant, chaste, bon, débonnaire comme Jésus-Christ. Mais ne vous étonnez pas de toutes ces merveilles, c'est là l'effet naturel que doit produire ce sacrement, puisqu'il est véritable, selon la doctrine de l'ange de l'Ecole, que, ***Nullum sacramentum isto salubrius, quo purgantur peccata, virtutes augentur, et mens omnium spiritualium charismatum abundantia impinguatur*** (*Opusc.*, 57). Nous n'avons pas dans l'Eglise un sacrement si salutaire, ni dont nous tirions tant d'avantage que celui de l'autel, puisque par son moyen nos vices sont retranchés, nos vertus sont perfectionnées, et notre âme est remplie de l'abondance des dons célestes et des faveurs divines. Oui, voilà les deux grands effets de l'eucharistie, en tant qu'elle est non-seulement le sacrement des vivants, mais encore en tant qu'elle contient et qu'elle donne l'auteur même de la vie. Elle retranche les vices, et perfectionne les vertus ; elle retranche les vices par l'augmentation de la charité, car à mesure que celle-ci augmente, la cupidité diminue, dit saint Augustin : *Ubi major charitas, ibi minor cupiditas, et ubi perfecta charitas, ibi nulla cupiditas* ; et quand la charité est parfaite, la cupidité est éteinte. Elle perfectionne les vertus par l'augmentation de la grâce, qui en fait acquérir les habitudes avec moins de travail et de peine, et produire les actes avec plus de facilité et de plaisir. Ainsi, il ne faudrait qu'une seule communion faite une fois dans la vie avec toutes les dispositions que la piété chrétienne y peut apporter, et que la dignité de ce sacrement demande pour élever bientôt une âme à la perfection de son état, ecclésiastique, religieux ou séculier.

La raison est, qu'en quelque état que l'homme soit en cette vie, sa première et principale condition est qu'il s'y doit considérer comme voyageur et étranger ; la terre n'est pour lui qu'un lieu de bannissement, le ciel est sa patrie ; il n'a la vie présente qu'en dépôt, la future est son héritage ; il combat dans l'Eglise militante, il ne régnera que dans la triomphante ; il est voya-

geur en ce monde, il sera compréhenseur en l'autre : en un mot il n'est que petit enfant sur la terre, il sera homme parfait dans le ciel. Voilà, messieurs, ce qui met une grande différence entre nous et les bienheureux ; comme ceux-ci sont arrivés au terme de leur juste grandeur, qu'ils ont fourni heureusement leur carrière, et qu'ils ont atteint l'état d'hommes parfaits, et la plénitude de l'âge de Jésus-Christ : *In virum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Ephes.*, IV, 13), dit l'Apôtre, ils n'ont pas besoin d'une nourriture qui les fasse croître en grâce, en mérite, en sainteté; ils ne sont plus capables de ces accroissements, ils n'ont besoin seulement que d'une nourriture solide, qui les conserve immortels et impeccables dans la félicité de leur état. Il n'en va pas de même des hommes mortels, il leur faut une nourriture conforme à leur état, c'est-à-dire, qui ait les qualités nécessaires à les faire croître comme de petits enfants de grâce et d'adoption, et à les faire avancer dans les voies du ciel et de la perfection, comme des voyageurs qui retournent à leur patrie. Or, la providence du Fils de Dieu ne pouvait pas nous fournir une nourriture plus propre à cette fin, que celle qu'elle nous a préparée au saint sacrement de l'autel; elle a toute la délicatesse nécessaire pour nous nourrir dans notre enfance, et toute la force requise pour nous faire avancer dans notre voyage. On se plaint que le chemin du ciel est étroit, et que les voies de la perfection sont difficiles, et qu'on a besoin de grandes forces et de beaucoup de courage pour marcher longtemps dans ces sentiers, sans crainte de tomber bientôt dans la lassitude ou dans l'égarement; je demeure d'accord avec vous de tout cela ; mais recourez au saint sacrement de l'autel, c'est là où vous mangerez le pain des forts, *panis fortium*, c'est là où vous recevrez le Dieu même de la force, *Deus fortis*, pour vous conduire dans votre chemin, pour vous soutenir dans vos faiblesses, pour prévenir vos égarements et pour vous faire achever heureusement votre course. Voyez-en une preuve et une figure en la personne d'Elie, ce grand prophète veut se dérober par la fuite à la persécution de Jézabel, cette princesse idolâtre en veut à sa vie, parce qu'il ne la ménage ni ne la flatte point, comme faisaient les prophètes de cour. Que fera cet homme de Dieu pour se sauver? il sort de la cour, il évite la présence de la reine, il va chercher une retraite sur la montagne et dans la solitude ; il se met en chemin, il marche à grandes journées, cependant ses forces s'épuisent, il tombe en défaillance; mais Dieu qui n'abandonne point ses serviteurs dans le besoin, lui envoie un pain cuit sous la cendre, par le ministère d'un ange; il le mange, il se lève et, tout rempli d'une nouvelle force, il continue son voyage et arrive sûrement à la montagne d'Oreb : *In fortitudine cibi illius*, dit l'Ecriture (III *Reg.*, XVII, 6), par la force admirable qu'il avait reçue de ce pain. Si la figure a eu tant de vertu, quoi! messieurs, la vérité n'en aura-t-elle pas encore davantage? Je ne veux que l'exemple des pèlerins d'Emmaüs pour vous convaincre. La mort de Jésus-Christ les avait plongés dans une profonde tristesse, le doute de sa résurrection les avait jetés dans un fâcheux abattement ; mais à peine eurent-ils mangé ce pain des forts que leur donna leur bon maître, qu'ils devinrent en un moment de nouveaux hommes ; leur foi chancelante fut affermie, leur espérance abattue fut relevée, leur amour languissant fut rallumé, leur courage se réveilla : *Et surgentes eadem hora regressi sunt in Jerusalem*, dit l'évangéliste (*Luc.*, XXIV, 33), et se levant à l'heure même, animés d'une force divine, ils retournèrent en Jérusalem.

Voilà, messieurs, le secours que vous devez attendre de la divine eucharistie, si vous la recevez dignement : *Vere est viaticum nostri itineris quo in hac vita alimur et nutrimur*, dit saint Gaudence : Elle est le viatique de notre pèlerinage, elle nous nourrit en cette vie, elle nous fait faire en peu de temps de grands progrès dans la vertu, elle nous conduira avec assurance dans le chemin du ciel jusqu'à ce qu'elle nous y introduise. C'est ce que l'Eglise nous apprend dans ses cérémonies et dans l'administration de ce sacrement ; car, quand elle le donne aux fidèles, lorsqu'ils sont en santé, elle leur dit, par la bouche du prêtre : Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme, la nourrisse et la conserve pour la vie éternelle : *Custodiat animam tuam in vitam æternam*. Mais lorsqu'elle le donne aux malades, en forme de viatique, elle change de paroles et de prières, et leur dit : Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *custodiat te ab hoste maligno, et ad vitam perducat æternam :* vous défende contre les attaques du malin esprit, et vous conduise à la vie éternelle. Cette bonne mère considère ses enfants, dans cette dernière heure, comme des soldats qui sont dans le champ de bataille, et comme des voyageurs qui sont à la veille d'un dangereux passage ; elle vient à leur secours dans cette extrémité, elle leur donne, comme à des soldats, la divine eucharistie pour leur servir de puissantes armes pour les faire combattre et triompher des attaques de l'ennemi invisible de leur salut, et leur donne, comme à des voyageurs, ce pain des forts en forme de viatique, afin de les aider à faire heureusement ce périlleux passage, et les conduire tranquillement au ciel, qui est leur patrie : *Viaticum appellatur*, dit Tertullien, *quia in via reficiens, in patriam usque perducit* (*Lib. de Resur.*). Demeurez donc d'accord que j'ai bien prouvé ma proposition, mais que Jésus-Christ a encore mieux tenu sa promesse quand il nous a dit que sa chair était véritablement viande, puisqu'elle est en effet l'invisible nourriture de notre âme, qui donne non-seulement un puissant secours à ses faiblesses et un grand accroissement à ses vertus, mais qui de plus cause un plaisir divin à son goût. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Lorsque les contemplatifs parlent de la manière que Dieu se fait sentir à une âme par une impression secrète et intime de sa présence, ils supposent, avec Origène (*Homil. I Reg.*), que l'âme a non-seulement des puissances spirituelles, un entendement et une volonté pour connaître et pour aimer Dieu, mais qu'elle a de plus des sens intérieurs, par lesquels elle s'unit à lui comme à un objet universel qui peut rassasier tous ses appétits, charmer sa vue, enchanter son ouïe, récréer son goût, réjouir son odorat, et faire sentir un plaisir divin à son corps, aussi bien qu'à son âme. Voici comme en a parlé ce Père, qui vivait dans le troisième siècle : *Singulis sensibus animæ singula quæque Christus efficitur*, Jésus-Christ se fait tout à tous les sens de l'âme, c'est pour cela qu'il prend plusieurs noms dans l'Ecriture. *Idcirco verum lumen dicitur ut habeant oculi animæ quo illuminentur* : Il y est appelé lumière pour se faire voir à ses yeux. *Idcirco verbum ut habeant aures quod audiant* : Il y est appelé Verbe ou parole pour se faire entendre à ses oreilles. *Idcirco unguentum ut habeat odoratus fragrantiam* : Il y est appelé baume, afin de l'attirer par son odorat et de la faire courir après lui par son parfum. *Idcirco panis vitæ ut habeat gustus quod degustet* : Enfin, il s'est rendu vraiment notre pain de vie au saint sacrement de l'autel, afin de nous attirer à sa table par le plaisir du goût.

En effet, comme la nécessité de boire et de manger est l'une des peines du péché et l'une des plus honteuses servitudes de la vie, puisqu'elle nous réduit tous les jours dans la condition des bêtes, il était à propos que la nature joignît le plaisir à la nécessité pour diminuer la honte et pour adoucir la peine qui accompagne cette action. De même le Fils de Dieu, qui dans les ouvrages de la grâce suit ordinairement la conduite de la nature, ne nous invite pas à sa table par le seul motif de la nécessité. Il nous y attire encore par l'amorce du plaisir et par une grâce si délicieuse qu'elle surpasse toutes les voluptés des sens. Voilà pourquoi saint Ambroise appelle l'eucharistie : *Panis mellitus*, Un pain tout pétri de miel et de lait. Et Tertullien avait dit longtemps auparavant, en parlant du festin que le père de l'enfant prodigue fit pour le retour de son fils : *Convivio gaudium suum exornat* (*Lib. de Pœnit.*, *cap.* 8). Ce bon père qui est la figure de Jésus-Christ, fit que la joie fut l'ornement du festin, c'est-à-dire le ragoût et l'agréable assaisonnement des viandes. Mais laissons les figures, venons à la réalité et faisons voir la suavité divine et le plaisir ineffable que goûte une bonne âme dans la communion. Voici ma démonstration qui est fondée sur la nature de ce sacrement. Car lorsque je le considère en lui-même, je trouve qu'il contient la source de toutes les délices présentes, et qu'il est l'avant-goût de la félicité future.

Comme tous les trésors de la science et de la sagesse du Père céleste sont renfermés en Jésus-Christ, comme toute la plénitude de la divinité habite corporellement en lui, et comme l'abondance de toutes sortes de douceurs aussi bien que de grâces, est réunie en lui comme dans le chef de l'Eglise, il est certain qu'en le recevant au saint sacrement de l'autel, nous recevons en même temps avec lui la source de toutes les délices de la vie présente, qui peuvent couler de ce chef, et se répandre dans tout son corps. La raison est que, dans le sentiment des théologiens, les sacrements nous communiquent deux sortes de grâces : l'une est générale et commune à tous, savoir, la grâce sanctifiante première ou seconde ; l'autre est particulière et propre à chaque sacrement selon sa nature ou la fin de son institution : or, comme l'eucharistie est instituée en forme de nourriture spirituelle, elle doit produire dans l'âme les deux effets que l'aliment matériel produit dans le corps, savoir, l'accroissement et le plaisir ; elle produit l'accroissement, par l'augmentation de la grâce habituelle, que j'appelle une grâce nourrissante qui augmente la sainteté et qui perfectionne toutes les vertus; mais de plus elle produit une grâce délicieuse qui adoucit toutes ses peines et qui réveille son appétit. C'est ce que la sagesse éternelle nous avait promis longtemps auparavant, puisque Jésus, fils de Sirach, qui vivait deux cents ans avant Jésus-Christ, et qui a été l'un des soixante-douze fameux interprètes que Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, fit venir en Alexandrie pour traduire en grec les livres saints : cet auteur, dis-je, nous parlant de la part du Fils de Dieu sur le mystère de l'eucharistie et sous le nom de la Mère du pur amour, dit : *Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient* (*Eccl.*, XXIV, 29). Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Pour nous apprendre que plus on mange la chair du Fils de Dieu, et plus on boit son sang dans l'eucharistie, plus on en demeure affamé et altéré, parce que l'âme y est attirée par l'amorce des chastes plaisirs et des innocentes délices qu'elle goûte dans la communion. Mais ne vous en étonnez pas, dit l'ange de l'école : *In hoc sacramento spiritualis dulcedo in suo fonte gustatur* (*Opusc. de SS. Sacram.* 57). Nous recevons les consolations divines dans les autres sacrements, mais seulement comme dans des ruisseaux qui nous les communiquent, et nous les allons puiser dans celui de l'autel, comme dans leur propre source.

Il me semble, messieurs, que je ne puis mieux vous faire comprendre cette vérité que par sa figure ; car, si la manne avait une si admirable odeur que, lorsqu'elle tombait du ciel, toute la terre en était embaumée, dit Tertullien : *Terra fragrabat* (*Lib. de Jejun.*) ; et si, selon l'éloquente description que nous en fait le Sage, elle renfermait toute sorte de suavité et de douceur : *Omne delectamentum in se habentem et omnis saporis suavitatem* (*Sap.*, XVI, 20); et ce qui passe encore toute imagination, c'est que cette faveur était si bien assaisonnée, qu'elle se conver-

tissait en toutes sortes de ragoûts, s'accommodait à l'appétit de chacun et fournissait, non-seulement à sa nécessité, mais encore à ses délices : *Deserviebat uniuscujusque voluptati et ad quod quisque volebat, convertebatur.* D'où j'infère que comme la réalité est plus noble que la figure, que l'Eglise est plus privilégiée que la Synagogue, et que les sacrements de la nouvelle loi, donnent des grâces dont ceux de l'ancienne ne montraient que des ombres, j'infère de là, dis-je, que l'eucharistie fait sentir aux chrétiens une suavité plus divine que celle que la manne faisait goûter aux Juifs : *Immolata caro Christi totius Trinitatis lætitia,* dit saint Eloi (*Homilia* VIII) : La chair de Jésus-Christ immolée en sacrifice est la joie des trois personnes de la sainte Trinité; et par conséquent les délices de tous les hommes mortels. Cela est si véritable, que les docteurs nous assurent que Jésus-Christ, n'ayant pu recevoir par la communion qu'il fit dans le cénacle une augmentation de la grâce sanctifiante, puisqu'il en avait reçu la plénitude dans son Incarnation, il en reçut une si grande abondance de douceur et de consolations divines, qu'elles lui suffirent, pour adoucir toutes les amertumes de son calice et les douleurs de sa passion ; voilà pourquoi l'évangéliste remarque, qu'en même temps qu'il se fut communié, il se leva de table, entonna un cantique en actions de grâces, sortit de Jérusalem et s'en alla à la mort, avec une joie, un courage et une fermeté digne de la grandeur de son âme.

Voilà, messieurs, l'effet particulier que la communion produit dans une bonne âme, elle change toutes les amertumes en douceur, le travail en plaisir, la tristesse en joie : elle lui fait sentir que le joug du Seigneur est véritablement doux et que son fardeau est léger ; elle fait disparaître à ses yeux tous ces monstres de difficultés qu'elle se figurait autrefois dans la pratique des bonnes œuvres, dans les maximes de l'Evangile, dans la fuite du péché et dans le changement de vie. Non, plus de peine, plus de crainte, plus de chagrin, plus d'impatience dans les maladies, plus d'emportements dans les mépris, plus de ressentiment des injures, mais joie, plaisir, délices, consolations, dans tout ce qui était autrefois de plus dur et de plus fâcheux à la nature : ne vous étonnez pas de ce changement, elle a trouvé dans l'eucharistie non-seulement la source de toutes les délices présentes, mais encore un avant-goût de la félicité future.

Comme la synagogue des Juifs a eu, dans ses cérémonies légales, des ombres et des images des mystères de l'Eglise : *Exemplaria et umbræ cœlestium,* dit saint Paul (*Hebr.,* VIII, 5), je remarque aussi que l'Eglise renferme, dans ses sacrements, un commencement de la félicité future. Et comme la foi, qui nous donne une connaissance sombre et obscure de Dieu, est l'aurore de la lumière de gloire, et un rayon de la vision béatifique; comme l'espérance nous donne, par sa certitude, une possession anticipée du souverain bien ; comme la charité ébauche, en terre, la transformation d'une âme en Dieu, qui se consomme dans le ciel, de même tous les sacrements nous donnent un droit légitime à la gloire des bienheureux ; mais la seule eucharistie nous en donne, non-seulement un gage infaillible : *Futuræ gloriæ nobis pignus datur,* chante l'Eglise, mais elle nous donne même un goût anticipé de toutes les joies du paradis. Tous les Pères de l'Eglise en ont parlé en ce sens : mais je ne trouve rien de plus fort ni de plus tendre que ce que dit, à ce propos, Mathieu, évêque de Vormes : ce grand prélat, parlant de l'eucharistie, l'appelle : *Futuræ jucunditatis amabile prœludium,* l'aimable prélude de la félicité future. *Ecclesiæ militantis cum triumphante suave glutinum* (*Serm. in cœna Dom. bibl. Pat.*); le précieux mastic et le nœud sacré qui unit l'Eglise militante avec la triomphante : *Dum eamdem dulcedinem qua illa fruitur sine velamento, ista habet sub sacramento :* Puisque le torrent des voluptés éternelles, qui enivrent les bienheureux dans le ciel, sans voile et sans déguisement, vient remplir le cœur des justes sur la terre, mais sous le voile et sous le sacrement. Que vous en semble, messieurs? ne diriez-vous pas que toutes les joies du paradis s'étaient fondues dans l'âme de ce Père, et qu'elles distillaient par sa langue et par sa plume, lorsqu'il écrivait ces amoureuses paroles ; oui, le saint sacrement de l'autel est l'aimable prélude et le délicieux avant-goût de la félicité future.

Mais j'entends que vous m'interrompez déjà, et que sans me laisser passer plus avant, vous me dites tout bas : Mon Dieu, mon Père, vous nous prêchez ici un étrange paradoxe! il faut que ces douceurs dont vous nous parlez ne soient qu'en idée, ou dans la seule imagination de quelque dévot contemplatif, comme d'un Harphius ou d'un Thaulère ; car depuis tant d'années que nous avons l'honneur de nous approcher de la sainte table, nous n'avons jamais goûté ce plaisir divin et cette consolation intérieure. Cette plainte n'est pas nouvelle, on l'avait faite, il y a longtemps, à saint Bonaventure, je me contente aussi d'y faire la même réponse que lui : *Mel posuit in ore, et dulcedinem non percipis* (*In præparat. ad miss.*) : Le Fils de Dieu vous a mis, par la communion, un rayon de miel dans la bouche, et vous n'en sentez pas, dites-vous, la douceur ineffable qui est quelquefois si abondante, que de l'âme elle passe jusqu'au corps, et qu'elle fait que le cœur et la chair s'en réjouissent au Seigneur, comme parle un prophète ; vous êtes en mauvais état, répond ce séraphin de l'école : *Signum est infirmitatis vel mortis* : Cette insensibilité est un signe de maladie ou de mort. Quand un homme est mort, on pourrait lui mettre la viande la plus délicate du monde dans la bouche, et la lui faire passer dans l'estomac, elle ne pourra servir de nourriture à ce cadavre, ni donner aucun plaisir à son goût, je ne m'en étonne pas, il a perdu, avec l'âme, le principe de la vie et

de tout sentiment, comme il n'a plus d'yeux pour voir les objets, il n'a plus de goût pour savourer les viandes. Voilà votre portrait, si vous avez communié en péché mortel, vous êtes mort, vous avez perdu la grâce qui est le principe de la vie du juste, vous avez perdu en même temps le goût de toutes les consolations; comme vous n'avez reçu que le sacrement, et non pas la vertu du sacrement, ce n'est pas merveille si vous n'en avez reçu ni la grâce nourrissante, qui consiste dans l'augmentation de l'habituelle, ni la grâce délicieuse, qui consiste dans le goût de cette divine suavité ; parce que, comme a fort bien remarqué Eusèbe de Césarée, *in sacramento fide Deus adesse creditur, suavitate sentitur.* C'est par la foi que nous croyons la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie, mais c'est par la suavité que nous le sentons.

Voilà, messieurs, la raison pour laquelle on voit souvent dans des villes beaucoup de communions, et beaucoup de vices, ces faux dévots et ces fausses dévotes s'approchent souvent de l'autel et sont bien loin de Dieu ; en mangeant la chair de l'Agneau, ils ne changent point d'humeur ni de nature, ils se mangent les uns et les autres comme des loups ; en mangeant le corps d'un Dieu humilié et anéanti, ils sont toujours aussi superbes et aussi orgueilleux que des diables : en mangeant la chair d'un Dieu qui souffre avec tant de patience les outrages qu'on lui fait en ce sacrement, ils sont toujours aussi impatients et emportés, dans les mépris et dans les injures, que des furieux et des possédés; semblables en cela au perfide Judas qui, déshonorant la dignité de son apostolat par le crime de sa perfidie, ne changea pas son méchant naturel, dit Victor d'Antioche, pour avoir participé au mystère de sainteté, mais demeura toujours traître et avare comme auparavant, et toujours semblable à lui-même : *Judas tametsi divinorum particeps effectus sui semper similis mansit, hoc est, tremendæ hujus mensæ cibo nihil prorsus mutatus aut emendatus est* (*Serm. ad hæc verba Ex vobis*, etc.). Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce perfide ressentit quelque goût des douceurs ineffables de ce divin sacrement, mais ils ajoutent que le diable entra aussitôt dans son cœur pour empêcher que cette amoureuse suavité n'adoucît sa haine contre Jésus-Christ; quoi qu'il en soit, comme vous ne recevez pas la grâce nourrissante de ce sacrement, ce n'est pas merveille si vous ne sentez point la délicieuse. Ou bien, disons que votre insensibilité aux consolations célestes que l'eucharistie répand dans une âme juste, est un signe sinon de mort, du moins de quelque maladie secrète, de quelque péché véniel, de quelque passion déréglée, de quelque amour vicieux ou attachement à quelque créature ou aux plaisirs des sens. C'est par de pareils déréglements que le goût des enfants d'Israël s'étant dépravé dans le désert, toutes les douceurs de la manne leur devinrent si fades et si insipides, qu'au lieu d'y trouver les agréments ordinaires, ils n'y trouvèrent que de l'amertume, et n'en eurent plus que de l'horreur : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo* (*Num.*, XXI, 5). Ne vous semble-t-il pas, messieurs, entendre parler des malades qui se plaignent que tout ce qu'on leur donne à manger et à boire est amer, cependant l'amertume n'est point dans les viandes ni dans le vin, mais sur leur langue qui est chargée de quelque humeur maligne qui infecte de son acrimonie tout ce qu'on leur peut présenter de plus délicat et de mieux assaisonné. Voilà l'image de la plupart de nos communiants; ils s'approchent de la sainte table avec le goût de l'âme tout dépravé, c'est-à-dire avec de secrètes indispositions qui les rendent malades et languissants, avec une certaine négligence ou tiédeur au service divin, avec un attachement au péché véniel, avec une distraction volontaire au moment de la communion actuelle ; ou bien ils viennent à l'autel avec des cœurs déjà tout remplis et enivrés des plaisirs du monde et des sens, et voilà la cause de leur insensibilité et l'obstacle qui les empêche de goûter, avec le Prophète, combien Dieu est doux et suave dans cet adorable sacrement. Mais en voici la raison que saint Bernard nous en donne : comme l'eau et le feu ne peuvent pas demeurer ensemble : *Sic spirituales et carnales deliciæ in eodem se non patiuntur* (*Epist.*, III *ad Fulconem*), de même, dit ce dévot Père, les délices spirituelles et charnelles ne peuvent pas se rencontrer dans un même cœur. Lorsque Jésus Christ sent approcher de sa table un chrétien avec l'odeur du vin ou de la bonne chère, il n'a pas garde de lui faire goûter la douceur de son vin qui engendre les vierges, ni la saveur de son froment qui nourrit les élus, et fortifie le cœur des justes, *Sed jejunam deserit mentem*, mais il laisse cette âme jeûner, languir, sécher, sans onction et sans consolation; mais lorsqu'une âme fidèle s'approche de sa sainte table, vide de toutes sortes d'amour pour les créatures, sevrée de toutes les consolations de la terre, avec une grande faim et une grande soif de manger la chair et de boire le sang de Jésus-Christ, ah ! c'est pour lors qu'elle connaîtra véritablement que ce pain céleste, dit saint Cyprien, *Omnium carnalium saporum irritamenta, et omnium exsuperat dulcedinum voluptates* (*Serm. de cœna dom.*), surpasse toutes les voluptés du monde et tous les plaisirs qui peuvent tomber sous les sens ou dans l'imagination.

Concluons donc, messieurs, que Jésus-Christ a confondu hautement dans l'eucharistie la fausse sagesse des philosophes qui ont nié sa providence, puisque c'est dans ce sacrement qu'il a pourvu avec une providence toute royale, selon la parole du grand prêtre Onias : *Regali providentia* (II *Mach.*, IV, 6), non-seulement à nos nécessités, mais encore jusqu'à nos délices. Ah! messieurs, que le patriarche Jacob avait conçu une haute idée et de sublimes sentiments du soin que cette adorable providence prend de nourrir toutes les créatures , puisqu'il en fait la preuve la plus convaincante et le caractère le plus

visible de la divinité : *Si dederit mihi panem ad vescendum, erit mihi Dominus in Deum* (*Genes.*, XXVIII, 20), si le Seigneur me donne du pain à manger, je l'adorerai comme mon Dieu, et cette prière que j'ai dressée servira de monument éternel de son bienfait et de ma reconnaissance. Chose admirable, ce religieux patriarche ne demande point au Seigneur des miracles de sa puissance pour le reconnaître comme Dieu, il se contente seulement de demander un peu de pain à sa providence, comme une marque plus infaillible de sa divinité. Je me persuade, messieurs, que ce saint homme parlait pour lors en prophète, et que portant son esprit au ciel, et sa vue dans l'avenir, il ne demandait pas seulement à Dieu le pain matériel qui nourrit le corps, mais ce pain céleste qui nourrit l'âme, et que le Messie qui devait naître de sa race, donnerait un jour aux hommes dans le nouveau Testament, par un effet de sa providence, aussi bien que pour gage de son amour.

Quoi qu'il en soit, je finis par la belle pensée de saint Grégoire de Nazianze, qui, considérant que ce patriarche mettait la divinité à si bon prix, qu'il la donnait, si je l'ose dire, pour un morceau de pain ; il adresse sa parole à un homme riche, et lui dit : *Fac, calamitoso sis Deus :* Ah ! messieurs! si vous aimez votre propre gloire et la véritable grandeur, donnez à ce pauvre, à cette veuve, à cet orphelin. *Si dederis panem ad vescendum, erit Dominus in Deum :* Oui, si vous donnez du pain à manger à cette famille désolée, elle vous regardera non-seulement comme son ange tutélaire, mais encore comme sa divinité favorable qui l'a retirée de la misère, et comme son Dieu conservateur qui l'a délivrée de la faim et de la mort : *Noli ergo,* conclut ce Père, *oblatam adipiscendæ divinitatis occasionem amittere :* Ne perdez donc pas cette belle occasion de vous faire révérer, sinon comme Dieu, du moins comme lieutenant de la providence pour le soulagement des pauvres. Oui, Dieu sera ravi de partager avec vous les honneurs de la divinité sur la terre, afin de partager encore avec vous l'éclat de sa gloire dans le ciel. *Amen.*

SERMON II.

La fausse sagesse des philosophes confondue dans le saint sacrement de l'autel.

Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.

Je confondrai la sagesse des sages, et je rejetterai la prudence des prudents (I *Cor.*, *ch.* I).

Je confondis hier les philosophes, qui ont nié la providence de Dieu sur les hommes, je dois combattre aujourd'hui ceux qui ont nié qu'il s'y pût rencontrer une véritable amitié entr'eux. Aristote ayant supposé pour maxime incontestable de sa morale, que l'égalité était le principe universel de toutes les unions, et le nœud nécessaire des plus parfaites alliances, a conclu que trois sortes de personnes étaient incapables de contracter une véritable amitié : savoir, le sage, le prince et Dieu (*lib.* VIII *Ethic.*, *cap.* 7. *Javell.*, *tract.* 2, *in lib.* VIII. *Ethic.*) Le sage n'en est pas capable, parce que la haute sagesse l'élève au-dessus des autres hommes; le prince n'en est pas capable, parce que la dignité royale l'élève sur la tête de tous ses sujets, et Dieu en est encore moins capable, parce que la grandeur infinie de son être l'élève infiniment au-dessus de toutes les créatures. Un poëte a suivi les sentiments du philosophe, quand il a dit :

> Non bene conveniunt, nec in una sede morantur
> Majestas et amor.

Mais, grâces immortelles à la bonté du Fils de Dieu, qui, pour confondre la fausse maxime de la philosophie profane, a trouvé le secret de mettre une espèce d'égalité entre Dieu et l'homme pour établir une véritable amitié. C'est, messieurs, ce grand ouvrage qu'il a commencé dans le mystère de l'incarnation, et qu'il a achevé dans celui de l'eucharistie, puisque s'étant fait homme dans le premier, il nous fait des dieux dans le second, et préférant dans l'un et dans l'autre la qualité d'ami à celle de souverain, il s'est dépouillé de toutes ses grandeurs, et s'est revêtu de toutes nos faiblesses, pour accomplir tous les devoirs de la véritable amitié : *Jam non dicam vos servos, sed amicos meos.* C'est la manière tendre et amoureuse avec laquelle Jésus-Christ parle à ses apôtres, après l'institution du saint sacrement de l'autel ; non, mes disciples, dit cet aimable Sauveur, je ne vous appellerai plus désormais du nom de serviteurs, mais de celui d'amis; puisqu'après vous avoir fait confidence des plus hauts secrets que j'avais appris de mon Père, je ne me suis rien réservé, je me suis donné moi-même à vous ; et pour nous convaincre de la sincérité de sa conduite, aussi bien que de ses paroles, il ne refusa pas même à Judas, malgré sa perfidie, le nom et les caresses d'un véritable ami : *Amice, ad quid venisti,* parce qu'il l'avait admis à sa table et à la participation de son corps. Ainsi le Fils de Dieu a plus fait que le faux sage et que le prince orgueilleux d'Aristote, puisqu'il a renoncé à la sagesse de l'un et à la majesté de l'autre pour contenter son amour, en ce que pour se faire notre ami dans le sacrement de l'autel, il s'est fait notre frère dans le sein d'une Vierge, quand un ange lui dit : *Ave, Maria.*

Les philosophes ont agité autrefois une curieuse question, sous le portique et dans le lycée, savoir, s'il était plus avantageux à l'homme de n'avoir qu'un ami ou d'en avoir plusieurs (*Arist.*, *lib.* IX *Ethic.*, *cap.* 10). Ceux qui avaient l'âme basse et vénale, et qui ne raisonnaient de l'amitié que sur le pied de l'intérêt, croyant que l'amitié ne devait servir qu'aux nécessités de la vie, ont tenu pour la pluralité ; car comme la vie, disaient-ils, est sujette à beaucoup de différentes misères, nous avons besoin d'un grand nombre de différents amis

pour partager avec nous nos peines, et pour nous secourir dans le besoin. Mais les autres, plus sages, considérant l'amitié en elle-même comme le plus noble mouvement du cœur humain, en ont jugé plus sainement, et ont combattu la multitude pour prendre le parti de l'unité; car comme la nature, disaient-ils, ne nous a donné qu'un cœur, la prudence aussi ne nous permet pas d'avoir plus d'un ami, et comme le cœur ne souffre point de division sans mourir, *Cor scissionem non patitur*, l'amitié ne souffre point aussi de partage sans se détruire. Lisez là-dessus toutes les histoires saintes et profanes, et vous verrez qu'elles n'ont vanté que la seule amitié, qui s'est trouvée entre deux personnes, comme entre Damon et Pithias, entre Théséus et Pirithoüs, entre Amicus et Amélius, entre David et Jonathas. En effet, messieurs, ceux-ci ont opiné, à mon sens, en véritables sages, puisque l'expérience et la raison nous ont donné des preuves convaincantes que nous trouvions dans un seul et parfait ami le secours dans toutes les nécessités, la consolation dans toutes les disgrâces, et le remède à tous les maux. Le seul oracle du Saint-Esprit suffit pour autoriser cette opinion et pour combattre cette philosophie mercenaire et intéressée, qui fait naître le schisme dans le cœur, et qui fait consister la félicité de la vie dans le grand nombre des amis. Job n'en eut que trois, et il trouva que c'était trop, puisqu'il les renvoya comme des consolateurs fâcheux et incommodes : *Consolatores onerosi omnes vos estis* (*Job.*, XVI, 2). Ecoutons donc comme le sage fils de Sirach a décidé la question : *Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis* (*Eccli.*, VI, 16), l'ami fidèle est d'un grand secours contre les misères de la vie, et un remède d'immortalité contre les craintes de la mort. Mais où le trouverons-nous, messieurs, cet ami fidèle ? Hélas! ne le cherchons point dans le monde, ne le cherchons point à la cour, ne le cherchons point parmi les hommes, ne le cherchons pas même parmi nos parents; si Salomon n'a pu trouver une femme forte, nous ne serons pas plus heureux à trouver un fidèle ami. Mais consolons-nous, messieurs, puisque nous l'avons trouvé en Jésus-Christ dans le saint sacrement de l'autel; car quoiqu'il ait paru véritable et fidèle ami dans tous les mystères de sa vie, c'est pourtant dans celui de l'eucharistie qu'il a rempli parfaitement tous les devoirs de l'amitié. Demandez aux philosophes quels sont les devoirs ou les effets de l'amitié, ils vous répondront qu'il y en a trois principaux, qui consistent à établir entre les amis une égalité de condition, une conformité de volonté et une société de biens (*Arist.*, *lib.* IX *Ethic.*, *cap.* 4). Elle doit établir une égalité de condition entre les amis, car s'il y avait de la différence, on verrait bientôt naître le mépris dans l'un, l'envie dans l'autre, et le divorce entre les deux; ce qui a fait dire à saint Jérôme que l'amitié suppose l'égalité entre les amis, ou qu'elle l'y établit si elle ne la trouve pas : *Amicitia pares facit, aut invenit.* Mais ce serait peu de chose de la seule égalité de condition entre les amis, si l'union et la sympathie des cœurs ne s'y rencontrait pas: voilà pourquoi le second effet de l'amitié est d'établir entre eux une si parfaite conformité de volonté en toutes choses, qu'on puisse dire qu'ils n'ont qu'une même âme et qu'un même cœur : *Amicorum, idem velle, idem nolle.* Enfin il faut que la véritable amitié établisse une parfaite société de biens entre les amis, afin que la prospérité de l'un fasse la bonne fortune de l'autre : *Inter amicos omnia communia.* C'est par toutes ces raisons que je prétends vous faire voir que Jésus-Christ a confondu au saint sacrement de l'autel la fausse sagesse des philosophes, qui ont cru qu'il n'y pouvait avoir une véritable amitié entre Dieu et les hommes, puisque c'est en effet dans l'Eucharistie qu'il a accompli tous les devoirs d'une sincère amitié, en y établissant entre lui et le chrétien une égalité de condition, une conformité de volonté et une société de biens; égalité de condition par la participation d'une même nature, conformité de volonté par la participation d'un même esprit, société de biens par la participation des mêmes grâces : c'est l'ordre de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je considère la manière avec laquelle Dieu se comportait avec les hommes dans l'Ancien Testament, j'y découvre un certain air de grandeur et de majesté qui leur inspirait autant de respect et de crainte que des sujets en doivent avoir pour leur souverain; et si l'Ecriture remarque que, lorsqu'il parlait à Moïse, c'était avec toute la familiarité avec laquelle un homme a coutume de parler avec son ami : *Loquebatur Dominus ad Moysem, sicut solet loqui homo ad amicum suum* (*Exod.*, XXXIII, 11), il ne s'en faut pas étonner, dit Tertullien, c'est parce que ses apparitions, sous des figures humaines, étaient des coups d'essai de son incarnation future, par lesquels il commençait à s'apprivoiser avec notre nature, et à converser amoureusement avec nous. Et c'est en cela que je remarque une grande différence entre les témoignages d'amour qu'il donnait aux Juifs, et ceux qu'il donne aux chrétiens, en ce que, comme avant son incarnation, il était un pur esprit, il n'avait point de passions humaines. S'il témoignait de la colère, dit saint Augustin, elle était sans altération; s'il montrait du zèle, il était sans trouble; s'il faisait paraître du repentir, c'était sans douleur; enfin, s'il donnait des marques de son amour, c'était sans émotion et sans tendresse : *Amas nec æstuas, zelas et securus es.* Mais depuis que le Verbe divin s'est incarné, ah! messieurs, comme il a pris un cœur de chair et des passions d'homme! il a commencé d'aimer à l'humaine, d'avoir des confidents et des amis, comme saint Jean et le Lazare, et de satisfaire parfaitement à tous les devoirs de l'amitié; et comme le premier devoir de l'amitié consiste à établir, comme j'ai dit, l'égalité entre les

amis, je soutiens qu'il a consommé dans l'eucharistie cette égalité ou ressemblance entre lui et l'homme, qu'il n'avait fait qu'ébaucher dans les autres bienfaits de la création et de l'incarnation.

Il est vrai que lorsque Dieu créa l'homme, il le forma à son image et à sa ressemblance, mais ce bienfait ne mit point d'égalité entre l'un et l'autre, il resta toujours une distance infinie entre la créature et le créateur, et ce vide n'a pu être rempli par tous les bienfaits de la nature, ni par tous ceux de la grâce, que l'homme reçut dans sa création et dans l'état d'innocence; ainsi Adam et tous ses enfants ne peuvent se vanter d'autre chose, sinon d'avoir été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, *ad imaginem et similitudinem Dei* (*Genes.*, V, 1). L'amour divin a fait quelque chose de plus dans l'incarnation, car voyant que l'homme ne pouvait pas être parfaitement semblable à Dieu, il a rendu le Fils de Dieu parfaitement semblable aux hommes : *In similitudinem hominum factus* (*Philip.*, I, 7). Et si par ce mystère le Verbe divin a mis quelque égalité entre lui et l'homme, cette faveur infinie s'est terminée à un seul individu de la nature humaine, qui est Jésus-Christ. Qu'a donc fait l'amour divin, pour rendre ce bienfait commun à tous les hommes? Il a institué le sacrement de l'autel pour établir non-seulement la ressemblance, mais encore l'égalité entre Jésus-Christ et les chrétiens, et achever par ce moyen ce qu'il n'avait fait qu'ébaucher dans la création et dans l'incarnation; dans la création l'homme est devenu semblable à Dieu, par la participation de ses perfections divines; dans l'incarnation, le Fils de Dieu est devenu semblable aux hommes, par la participation de la nature humaine. Mais dans l'Eucharistie, le chrétien est parfaitement semblable à Jésus-Christ par la participation de sa nature divine et humaine tout ensemble, non pas que le chrétien devienne coégal et consubstantiel avec Jésus-Christ par la communion sacramentelle, de la même manière que Jésus-Christ est coégal et consubstantiel avec son Père par sa génération éternelle; non, dit saint Augustin, *non eamdem suam, et nostram æqualitatem significavit, sed gratiam mediatoris ostendit* (*Tract.* 26 *in Joan. sub finem.*), non, cette égalité ne vient ni d'unité d'essence, ni d'union de personne, mais seulement d'union de corps, par laquelle le chrétien devient en quelque manière un autre Jésus-Christ; la raison est que comme par les lois de l'amitié notre ami devient un autre nous-même : *Alter ego*, ainsi qu'Ephestion devint un autre Alexandre, de même le chrétien par la communion devient un autre Jésus-Christ, puisqu'il demeure en Jésus-Christ et que Jésus-Christ demeure en lui.

Expliquons ce mystère par deux nobles comparaisons. Lorsque les théologiens nous veulent donner l'intelligence de ces paroles que le Fils de Dieu dit à ses apôtres : *Ego in Patre, et Pater in me est* (*Joan.*, X, 38), Je suis dans mon Père, et mon Père est en moi. Ils disent que cela se fait, *per circumincessionem*, par circumincession; c'est-à-dire par une mutuelle et intime inexistence des personnes divines les unes dans les autres, du Père dans le Fils et dans le Saint-Esprit, du Fils dans le Saint-Esprit et dans le Père, et du Saint-Esprit dans le Père et dans le Fils. De même on peut dire qu'il y a une espèce de circumincession entre Jésus-Christ et le chrétien qui communie, par laquelle Jésus-Christ est dans le chrétien et le chrétien est en Jésus-Christ. C'est la promesse que le Fils de Dieu nous en a faite lui-même dans l'Évangile, lorsqu'il nous a dit : *qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in eo* (*Joan.*, VI, 57), Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui; d'où saint Augustin tire cette conséquence : *Signum quia manducavit et bibit; hoc est, si manet et manetur, si habitat et inhabitatur, se hæret, ut non deseratur* (*Tract.* 27 *in Joan.*) : Le signe infaillible si vous avez mangé cette chair et bu ce sang à la table du Seigneur, est celui-ci : si vous demeurez en lui et s'il demeure en vous, si vous le possédez et s'il vous possède, s'il est dans votre estomac et si vous êtes dans son cœur, et si vous êtes enfin attachés à lui par un lien si indissoluble que vous n'en soyez jamais séparés. Avouez après cela, messieurs, que jamais les hommes n'ont poussé plus loin leur amitié dans leurs plus grands transports, que Jésus-Christ a porté la sienne dans le saint sacrement de l'autel, puisqu'il ne se fait qu'une même chose avec nous, et que nous ne faisons qu'un même corps avec lui : *Unum corpus efficimur*, dit saint Chrysostome (*Homil.* 61 *ad pop. Antioch.*). Où trouvera-t-on un meilleur ami au monde?

Voici ma seconde comparaison, qui n'est pas moins relevée que la première, mais qui vous paraîtra peut-être plus sensible. Après que saint Athanase nous a expliqué d'une manière noble et savante le mystère de la trinité dans la première partie de son symbole, il tâche de nous expliquer dans la seconde, si tant est qu'elle soit de lui, le mystère de l'incarnation. Et comme ce généreux défenseur de la foi et du concile de Nicée réfute dans la première partie de son symbole l'impiété d'Arius, qui disputait à Jésus-Christ la consubstantialité avec son Père, il donne des armes dans la seconde, pour combattre l'hérésie de Nestorius, qui cent ans après nia l'unité de personne en Jésus-Christ; voici comme il raisonne : Jésus-Christ est égal à son Père par la divinité, mais il lui est inférieur quant à l'humanité, et quoiqu'il soit Dieu et homme tout ensemble, il n'y a pas pourtant deux personnes, mais un seul Jésus-Christ. *Unus autem*, or, il n'y en a qu'un seul, mais comment cela? Voici comme il répond : *Non conversione Divinitatis in carnem, sed assumptione humanitatis in Deum* : Ce n'est point par la conversion de la divinité en chair humaine, mais par l'union de la nature humaine avec

la personne du Verbe, *Unus omnino :* En un mot, Jésus-Christ ne fait qu'un seul Homme-Dieu, *non confusione substantiæ, sed unitate personæ :* Non pas par mélange ou confusion de deux natures, mais par l'unité d'un suppôt divin ; et afin de faire comprendre ce mystère incompréhensible par une familière comparaison, voici ce que ce Père ajoute : *Nam sicut anima rationalis et caro, unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus :* Comme l'âme raisonnable unie à son corps ne fait qu'un seul homme, de même Dieu uni à l homme ne fait qu'un seul Jésus-Christ.

Voilà, messieurs, à peu près ce qui se passe entre Jésus-Christ et le chrétien dans l'eucharistie, car comme elle est le sacrement d'amour par excellence, et que c'est le propre effet de l'amour d'unir et de transformer les amis, et de faire que l'âme est plus dans le corps de celui qu'elle aime que dans celui qu'elle anime ; de là j'infère que la communion fait entre Jésus-Christ et le chrétien ce que l'incarnation a fait entre Dieu et l'homme, c'est-à-dire qu'elle ne fait en quelque façon qu'une seule personne, qu'un seul ami, qu'un seul Jésus-Christ; non pas par l'unité d'une seule nature, comme dans la trinité, ni par l'unité d'une seule personne, comme dans l'incarnation; mais par l'union de deux personnes qui n'en font qu'une seule dans une même chair, comme dans un sacré mariage : *erunt duo in carne una.* Et c'est en effet pour consommer cette union, dit saint Chrysostome, qu'il a institué le sacrement de l'autel, *ut unum quid simus, tanquam corpus Christi coaptatum*, afin que nous ne soyons plus qu'une même chose avec lui, comme un corps avec son chef. *Ardenter enim amantium hoc est* (*Homil.* 51 *ad popul. Antioch.*). Car c'est là le propre des véritables et ardents amis. Et quoique cette union ne soit pas substantielle comme celle du Verbe avec la nature humaine, ou comme celle de l'âme avec son corps, elle n'est pas aussi seulement morale par charité et par affection, *non per charitatem tantum*, ajoute ce Père ; mais elle est réelle et véritable, puisque nous mangeons réellement et véritablement son corps, *verum etiam ipsa re, in illam miscemur carnem.* D'où il arrive que cette union produit une si parfaite ressemblance entre Jésus-Christ et le chrétien, qu'on prendrait souvent la copie pour l'original, le disciple pour le maître, et la parélie pour le soleil, comme Sisigambis prit autrefois Ephestion pour Alexandre (*Quint. Curt.*, *l.* III, *n.* 4); c'est la remarque dévote et curieuse que fait saint Chrysostome, lorsque recherchant la raison pour laquelle Judas dit aux Juifs, qu'il leur donnerait un signe pour reconnaître Jésus-Christ. *Traditor dedit eis signum.* (*Marc.*, XIV, 44.) A quel propos ce signe? demande ce Père, Jésus-Christ ne leur était pas inconnu, ils l'avaient vu mille fois dans le Temple, dans les maisons, dans les places publiques et dans leurs disputes particulières ; ainsi ce signe était fort inutile : non, répond saint Chrysostome, bien loin d'être inutile, il était absolument nécessaire pour prévenir quelque équivoque ou quelque erreur dans sa prise. Car ce traître, dit-il, avait pris garde que les visages de tous les apôtres étaient devenus si parfaitement semblables à celui de Jésus-Christ, après la communion, qu'ils avaient faite au cénacle, qu'il avait eu peine lui-même à les démêler et à reconnaître le maître parmi les disciples, *habebant Christiferas facies.* Voilà pourquoi ce perfide leur donna un signe, en leur disant, celui que je baiserai, *ipse est*, c'est lui-même, c'est ce Jésus de Nazareth que vous cherchez, ne vous y trompez pas, et ne prenez pas l'un de ses disciples pour lui, car ils lui ressemblent tous si parfaitement, que j'ai eu peine à le distinguer. *Habebant Christiferas facies.* Or cette ressemblance venait de ce que la grâce qu'ils avaient reçue par la communion avait été si abondante que, passant de l'âme jusqu'au corps, elle avait imprimé sur le visage de tous les apôtres une parfaite ressemblance avec celui de Jésus-Christ : *Habebant Christiferas facies.* Voilà la pensée de saint Chrysostome, que les papes ont appelé, par honneur, l'Augustin des Grecs ; et voici celle de saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, qui vivait dans le même siècle, et qui, parlant de l'effet que la communion produit dans les chrétiens, dit que, *efficimur Christiferi* (*Catech. mistag.*, *cap.* 4), nous devenons les images vivantes de Jésus-Christ que nous portons dans nos corps.

Ne faut-il pas avouer après cela, messieurs, que le Fils de Dieu a rempli fidèlement tous les devoirs de la plus forte et de la plus tendre amitié du monde; car, où trouvera-t-on jamais des amis qui donnent leur propre corps à manger à leurs amis pour être plus intimement unis et plus parfaitement semblables à eux. Que l'histoire profane vante tant qu'elle voudra l'amour d'Artémise, qui avala les cendres de Mausole, son mari, pour le faire revivre en elle-même ou pour l'ensevelir dans un plus noble tombeau (*Aul. Gelle, lib.* X *Noct. Attic.*, *c.* 18). Et que l'histoire sainte loue aussi tant qu'elle voudra l'amour des serviteurs de Job, qui souhaitaient de manger la chair de leur bon maître, pour ne devenir qu'une même chose avec lui : *Quis det de carnibus ejus ut saturemur* (*Job.*, XXXI, 31)? l'amour de Jésus-Christ pour les hommes a surpassé celui de cette reine de Carie pour son mari, et celui de ces fidèles serviteurs de Job pour leur bon maître, puisqu'il nous fait effectivement manger sa chair et boire son sang dans la sainte Eucharistie, pour s'unir à nous, et pour nous transformer en lui. Ah ! messieurs, que l'âme de Paschase Ratbert, abbé de Corbie, qui vivait dans le neuvième siècle, sous le règne de Louis le Débonnaire, était bien pénétrée de cette grande vérité, lorsqu'il assure qu'un chrétien, après la communion, peut dire à Dieu ces magnifiques paroles : *O Deus meus substantia mea* (*Tract. de Corp. Chr. in Euch.*). Ah ! mon Dieu, souffrez que j'oublie pour un moment, ce que vous êtes et ce que je suis,

et que sans faire réflexion sur votre grandeur et sur ma bassesse, je donne la liberté à mon cœur et à ma voix en sortant de votre sainte table, de s'écrier que vous êtes, non-seulement mon Dieu, mon créateur, mon rédempteur, mon roi, mon juge et mon Père; mais, *substantia mea*; ma propre substance. Et c'est en cela, ô Seigneur, que vous nous traitez avec bien plus d'honneur que les Juifs; vous permîtes à ce peuple de l'ancien Testament, de vous appeler la plus noble portion de son héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ* (*Psal.* XV); mais, le chrétien a dans la loi de grâce le droit de vous appeler sa propre substance : *substantia mea* : qu'Abraham vous appelle sa récompense, qu'Isaac vous appelle le Dieu de ses pères, que Moïse vous appelle son souverain bien, que David vous appelle son fils, que Salomon vous appelle sa sagesse ; pour moi, je dis plus que ces rois et ces patriarches, puisque je puis vous appeler ma substance : *substantia mea*.

Mais comme les protestants ont attaqué ce savant et dévot abbé, qu'ils ont dépravé en plusieurs endroits, son traité admirable sur l'Eucharistie, et qu'ils ont osé soutenir avoir introduit dans l'Église la doctrine de la présence réelle de Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, voyons sans entrer ici en controverse, comme saint Ambroise, qui vivait plus de cinq cents ans avant cet abbé, a eu la même pensée et a tenu le même langage : *Quia Dominus noster Jesus Christus consors est divinitatis et corporis* (*lib.* VI, *de Sacram.*, *cap.* 1), Comme Notre-Seigneur Jésus-Christ participe aux deux natures divines et humaines dans l'Incarnation, *Ita et tu qui accipis ejus carnem, divinæ ejus substantiæ in illo participas alimento*. De même, vous qui recevez son corps par la communion, vous êtes fait encore participant de sa divine substance dans cet auguste sacrement. Je sais bien que ces messieurs les prétendus réformés chicaneront sur l'auteur du livre d'où j'ai tiré ce passage, et qu'ils ne voudront pas le reconnaître pour une légitime production de l'esprit de saint Ambroise; mais quel qu'en puisse être l'auteur, il suffit pour maintenant, qu'il ait cru la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, aussi bien que l'abbé de Corbie, et que tous deux aient été persuadés que le Fils de Dieu ne pouvait pas contracter une plus étroite amitié avec les hommes que celle qu'il a contractée dans la sainte Eucharistie, et qu'il ne pouvait pas établir une plus grande égalité entre eux et lui, que celle qu'il y a mise par la communion de son corps, afin de nous rendre des autres lui-même comme un fidèle et véritable ami.

Mais tremblons, messieurs, dans l'appréhension qu'une faveur si signalée ne nous rende ingrats, orgueilleux ou perfides; ingrats, en ne répondant pas à ce grand bienfait; orgueilleux, en nous élevant au-dessus de nous-mêmes; ou perfides, en trahissant son amitié. Car souvenez-vous que tout ami est jaloux, que toute amitié veut du retour, et que si vous voulez par conséquent vous rendre dignes de celle du Fils de Dieu, il faut renoncer absolument à toutes celles du monde, mais particulièrement aux impures et criminelles. Car ne vous flattez point, il y a longtemps qu'un apôtre a prononcé l'arrêt de divorce et de séparation : *Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi, inimica est Deo* (*Jacob.*, IV, 4)? Ames adultères et corrompues, ne savez-vous pas que l'amitié que vous avez pour ce monde, est une inimitié contre Dieu? *quicumque ergo voluerit esse amicus hujus sæculi, inimicus Dei constituitur*, et que quiconque par conséquent voudra être ami de ce monde se déclare l'ennemi de Dieu : et voici la puissante raison qu'en donne cet apôtre, c'est parce que, dit-il, l'Écriture nous apprend que l'esprit qui habite en nous nous aime avec jalousie. *Ad invidiam concupiscit spiritus qui habitat in nobis*. C'est-à-dire que l'Esprit divin dont nous avons été remplis dans le baptême, est si jaloux de notre amour, qu'il ne peut souffrir que nous le partagions avec le monde, et que de sa créature à laquelle il a donné l'être, vous en fissiez sa rivale qui lui dispute votre cœur. Mais pourquoi est-ce que l'amitié déshonnête rend les impudiques plus grands ennemis de Dieu, que tous les autres pécheurs, et plus indignes par conséquent de s'approcher de sa sainte table? en voici la raison. C'est que comme par le moyen de ce sacrement, nous sommes faits participants de la nature divine et humaine de Jésus-Christ, et que nous ne devenons qu'un même corps et qu'une même chair avec lui, il veut trouver dans le chrétien, au moment de la communion, une chair aussi pure en quelque manière que celle qu'il trouva dans la sainte Vierge, au moment de l'Incarnation. Oui, messieurs, voilà la pureté que Jésus-Christ demande des communiants; il veut un cœur si chaste que la moindre amitié charnelle lui ferait horreur : et c'est cette disposition de pureté qu'il nous a figurée lui-même dans les symboles de l'Eucharistie : car pourquoi pensez-vous qu'il a institué ce sacrement de son corps, sous les espèces du pain et du vin, plutôt que sous les espèces de la chair et du sang des animaux? Toutes les raisons de convenance l'invitaient à choisir celles-ci, mais les raisons de pureté l'ont obligé de prendre celles-là. Comme les animaux ne sont produits que par une génération impure, le Fils de Dieu n'a pas voulu se servir de leur chair pour en faire les symboles du sacrement de son corps pur et virginal. Mais comme le blé et le vin naissent du sein de la terre par la plus pure rosée du ciel et par une production virginale; il les a jugés dignes de changer leur substance en celle de son corps, et de cacher sa chair virginale sous leurs espèces et sous leurs accidents. Ce n'est point ma pensée, c'est celle de saint Fulbert, évêque de Chartres, qui vivait dans le dixième et onzième siècle : ce grand prélat qui avait été disciple du fameux Gerbert, archevêque de Reims, et depuis pape, sous

le nom de Sylvestre second, parlant dans l'un de ses sermons du mystère de l'Eucharistie, dit ces belles paroles : *Virgineis creaturis divina se infudit majestas :* La majesté de Dieu s'est répandue et insinuée dans des créatures vierges. Pour nous faire comprendre que s'il avait voulu une vierge pour lui servir de mère dans le mystère de l'Incarnation, et des créatures vierges pour lui servir de symboles dans le sacrement de son corps, il ne voulait aussi que des cœurs purs et des corps chastes pour s'unir à eux par la communion : *Virgine adhuc saliva*, comme parle Tertullien, avec une bouche qui n'ait été encore souillée d'aucun aliment. Or, quel est le crime d'un chrétien, qui a la hardiesse de s'approcher de la sainte table avec une amitié déshonnête dans le cœur? je dis qu'il mêle le sang de l'agneau sans tache avec le sang d'un bouc, et la chair virginale que le Saint-Esprit a formée de la plus pure substance de Marie, avec la chair infâme d'un pourceau; quel outrage, quel sacrilége, quelle profanation! Ecoutez avec quelles terribles paroles l'Apôtre saint Paul nous décrit l'horreur de ce crime. Lorsqu'après avoir posé en fait que notre corps n'est point pour la fornication, mais pour le Seigneur, il ajoute, comment donc, impudiques, *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi* (I *Cor.*, VI)? ne savez-vous pas que vos corps sont les membres, non seulement du corps mystique de Jésus-Christ, par le baptême, mais encore en quelque manière, les membres et les portions de son corps naturel et de son humanité sainte par le sacrement de l'autel. *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis?* Or, savez-vous bien quel crime commettent ces chrétiens et ces chrétiennes, qui entretiennent des amitiés charnelles et qui osent s'approcher de la sainte table avec des cœurs pleins d'adultères, d'incestes, de fornications? Ils arrachent à Jésus-Christ ses membres purs et chastes, pour lui en donner les abominables d'un vilain et d'une vilaine, d'un abandonné et d'une prostituée : *Tollens membra Christi faciam membra meretricis.* Oui, messieurs, cet amant impudique arrache la bouche au Fils de Dieu et lui donne la sienne souillée de mille baisers lascifs. *Tollens membra Christi.* Il lui arrache ses yeux chastes et innocents, et lui donne les siens corrompus de mille regards impudiques. *Tollens membra Christi.* Il lui coupe les mains et lui donne les siennes pleines d'ordures et d'abominations. *Tollens membra Christi.* Il lui arrache sa langue, qui n'a jamais prononcé que des paroles d'esprit et de vie, et lui donne la sienne qui n'a jamais tenu que des discours de cajolerie et de mort. *Tollens membra Christi.* En un mot, il veut unir dans son corps Jésus-Christ avec Bélial.

Jugez après cela, messieurs, de l'outrage que ces amitiés déshonnêtes font à Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, et de l'obligation qu'ont les confesseurs d'interdire la communion et de rejeter de la sainte table, ces hommes et ces femmes, ces filles et ces garçons, qui sont dans des engagements honteux et dans des pratiques criminelles. Car, quand je consulte l'ancienne discipline de l'Eglise, je trouve que ces plaisirs charnels, qui sont permis dans un légitime mariage, étaient défendus aux fidèles dans les jours de communion; je remarque que saint Paul conseille la continence aux personnes mariées, pour vaquer avec plus de pureté à la prière et à l'oraison (I *Corint.*, VII, 5); d'où saint Jérôme tire cette conséquence que, si la continence était une disposition nécessaire à la prière, elle devait être encore plus nécessaire à la communion : *Si per coïtum impeditur orare, quanto plus Corpus Christi prohibetur accipere* (*Apolog. cont. Jovin.*). Je sais bien, messieurs, que cette doctrine de saint Jérôme fit autrefois grand bruit dans le monde, qu'on parla et qu'on écrivit contre lui, comme s'il eût porté trop loin la loi et la nécessité de la continence entre les personnes mariées aux jours de communion. Mais bien loin que ce bruit l'obligeât de se rétracter de sa doctrine ou de relâcher de sa sévérité, il fit, au contraire, une apologie pour la soutenir et pour la défendre contre Jovinien. Voici son plus fort argument, auquel, à mon sens, il était difficile de répliquer. Si ceux, disait ce savant solitaire, qui, au même jour qu'ils avaient usé du droit de mariage, n'osaient pas entrer dans les basiliques des martyrs, avec quel front oseront-ils, au même jour, participer au redoutable mystère de nos autels. Quoi! les cendres des martyrs donnaient de la terreur, non-seulement aux adultères et aux fornicateurs, mais encore aux maris incontinents; et le corps de Jésus-Christ, qui est la victime de pureté et d'innocence, ne jettera pas dans l'âme des fidèles, une horreur d'eux-mêmes, s'ils ne sont bien purs de corps et d'esprit aux jours qu'ils doivent approcher de la sainte table. Saint Augustin a prêché en Afrique la doctrine que saint Jérôme avait enseignée à Rome, puisque, dans un de ses sermons, adressant sa parole aux personnes mariées, il leur dit : Lorsque vous voudrez recevoir le sacrement de Jésus-Christ : *Ante dies plures castitatem servate* (*Serm. de Temp. serm.* 244), gardez la chasteté plusieurs jours auparavant. Saint Eloi, évêque de Noyon, a prêché la même doctrine en France, et voici la raison qu'il donne de cette continence qu'il faut garder : *Ut possitis mundo corde et casto corpore ad missam Domini accedere, et corpus ejus et sanguinem sine judicio damnationis accipere* (*Apoc.* XXII, 15), afin que vous puissiez assister au saint sacrifice de la messe avec un cœur pur et un corps chaste, et ne pas recevoir le corps et le sang du Seigneur à votre jugement et à votre condamnation. Concluons donc avec plus de justice : *Foris canes, impudici*, hors de l'Eglise, hors de l'autel, loin de la sainte table, ces vilains, ces chiens, ces impudiques; Jésus-Christ ne fait la pâque qu'avec ses disciples, qu'avec ses amis, qu'avec des vierges, ou qu'avec des hommes qui se sont séparés de leurs femmes et qui ont renoncé à toutes les amitiés de la chair et du sang. Oui,

voilà ceux avec lesquels Jésus-Christ contracte une véritable amitié au saint sacrement de l'autel, puisque c'est là qu'il établit entre eux et lui, non-seulement une égalité de condition, par la participation d'une même nature, mais encore une conformité de volonté, par la participation d'un même esprit. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il y a ce rapport entre l'âme qui anime le corps et l'amitié qui anime le cœur, en ce que, comme l'âme entretient dans un juste concert et dans une parfaite harmonie les humeurs qui composent nos corps, quoiqu'elles soient aussi contraires que les éléments qui composent le monde, de même l'amitié entretient un parfait accord et une bonne intelligence entre les volontés et les inclinations des hommes, quoiqu'elles soient souvent aussi différentes que leurs visages. C'est pour cette raison, si je ne me trompe, que les premiers Pères de l'Eglise et les auteurs qui ont écrit dans les premiers siècles, pour animer les chrétiens à l'union et à la concorde, comme Athenagoras, prêtre et philosophe chrétien; saint Justin, prêtre, philosophe et martyr; Tertullien, prêtre de Carthage, et Clément, prêtre d'Alexandrie, ont souvent parlé dans leurs écrits de l'opinion d'Empedocle, qui avait établi l'amitié pour principe universel de toutes choses (*Tertul.*, *l. de Anim.*, *cap.* 8; *Inst. orat. ad Græcos; Clem. Alex.*, *in Prot.*; *Athenag.*, *Legat. pro Christ.*) : *Summum ac principale quid amicitia est, ut Empedocles sensit*, dit le premier dans son excellente apologie, qu'il présenta à l'empereur Marc-Aurèle, pour la défense des chrétiens, et je crois que c'est dans cette pensée que Sinesius, philosophe platonicien, et ensuite évêque de Ptolémaïde en Cyrène, parlant de l'amitié, l'appelle : *Sacra Geometria*, une sacrée géométrie, qui observe toutes les mesures de la vie civile et qui met toutes les proportions dans la société humaine.

Si c'est là l'effet ordinaire que l'amitié produit dans le monde naturel entre les éléments, et dans le monde civil entre les hommes, avouons, messieurs, que c'est là aussi le grand effet, par excellence, que l'amitié divine produit dans l'Eucharistie entre Jésus-Christ et le chrétien; puisque, non contente de mettre, entre l'un et l'autre, l'égalité de condition par la participation d'une même nature, elle y met encore la conformité de volonté par la participation d'un même esprit. Oui, messieurs, le Fils de Dieu, nous voulant traiter comme ses véritables amis, a institué le sacrement de l'autel, pour n'avoir plus avec nous qu'un même cœur, un même esprit et une même volonté. Il est vrai que l'Apôtre attribue cet effet particulier à l'Incarnation, quand il dit que le Père éternel ayant envoyé son Fils dans le monde pour nous adopter pour ses enfants : *Misit spiritum Filii sui in corda nostra* (*Galat.*, IV, 6), il répandit en même temps l'esprit de son Fils dans nos cœurs, afin que, comme les enfants ne vivent que de l'esprit de leur père, qu'aussi les chrétiens ne vécussent que de l'esprit de Jésus-Christ. Or, quoique cela soit véritable, disons pourtant que cette promesse s'est faite à la vérité dans l'Incarnation; mais qu'elle ne s'est proprement accomplie que dans l'Eucharistie, puisqu'il est certain que c'est particulièrement par la communion que nous entrons avec Jésus-Christ dans l'unité d'un même esprit, aussi bien que dans l'unité d'un même corps. Ou bien, disons que cet esprit du Fils de Dieu a été donné à tous les hommes en général, au mystère de l'Incarnation, en la personne de Jésus-Christ : *Requiescet super eum spiritus Domini* (*Isa.*, XI, 2); mais qu'il est distribué à tous les chrétiens particuliers, qui sont ses membres, au saint sacrement de l'autel.

C'est ici, messieurs, où l'amitié du Fils de Dieu a été aussi ingénieuse qu'efficace, pour trouver le secret de nous donner son esprit aussi bien que sa chair. Voici comment : L'homme, par sa génération corporelle, ayant reçu la chair corrompue et l'esprit gâté d'Adam, avait besoin d'un remède pour sanctifier l'un et l'autre; le Fils de Dieu a pourvu à l'un et à l'autre, par l'institution du baptême, dans lequel notre chair est purifiée et notre esprit sanctifié, *Caro abluitur ut anima emaculetur* (*Lib. de Resur. car.*), dit Tertullien. Mais, dans le fond, c'est toujours la chair d'Adam et l'esprit du vieil homme, qui, se sentant encore du foyer du péché et de la corruption d'origine, ne conservent pas long-temps la pureté de leur seconde naissance et l'innocence de leur régénération. Qu'a donc fait le Fils de Dieu, pour perfectionner l'ouvrage de notre sanctification? Le voici : Il a institué l'Eucharistie, pour être le supplément ou la consommation du baptême, puisqu'il nous rend, dans cet auguste sacrement, non plus la chair corrompue et l'esprit du vieil homme, mais l'esprit divin qu'il avait reçu de son Père, et la chair virginale qu'il avait prise de sa mère, dans le mystère de l'Incarnation. *Manat aliquid ex uberibus virginis, et in sanguinem vertitur salvatoris, et illud nunc de sacro altari percipimus, et in sacramentum nostræ redemptionis haurimus* (*Serm.* 45), sont les belles paroles du dévot cardinal Pierre Damien, évêque d'Ostie, le lait qui a coulé des chastes mamelles de Marie s'est changé en la chair de Jésus-Christ, et c'est cette chair que nous mangeons maintenant à la sainte table, et ce sang que nous buvons dans le sacrement de notre rédemption. Or, comme cette chair n'a point été réduite en pourriture par la mort, mais qu'elle a été ressuscitée par la puissance de Dieu, et qu'elle est toujours vivante dans le ciel, *semper vivens*, dit saint Paul (*Hebr.*, VII, 25), elle ne nous donne pas seulement un esprit vivant, mais encore un esprit vivifiant. C'est cette essentielle différence que l'Apôtre met entre le premier et le second Adam, lorsqu'il dit : *Factus est primus homo Adam in animam viventem, novissimus Adam in spiritum vivificantem* (I *Cor.*, XV, 45), le premier Adam a été créé avec une âme vi-

vante, et le second Adam a été rempli d'un esprit vivifiant, d'où j'infère que comme Jésus-Christ nous donne dans l'eucharistie sa chair vivante et son esprit vivifiant, nous ne devenons plus qu'un même corps et qu'un même esprit avec lui. Et c'est de ce puissant motif, dont se sert saint Augustin, pour exhorter les fidèles à la fréquente communion : *Fiant corpus Christi*, dit-il, *qui volunt vivere de spiritu Christi* (*Tract.* 26 *in Joan.*, *post medium*), Que ceux qui veulent vivre de l'esprit de Jésus-Christ, deviennent le corps de Jésus-Christ, parce que, dit-il, il n'y a que le corps de Jésus-Christ qui vive de son esprit, comme votre corps ne vit que de son esprit. *O sacramentum pietatis, o signum unitatis, o vinculum charitatis!* O sacrement de piété! ô signe d'alliance! ô lien d'amitié! *qui vult vivere, habet unde vivat*, celui qui veut vivre trouvera ici le principe de la vie; *accedat, credat, incorporetur ut vivificetur*, qu'il s'approche, qu'il croie, qu'il mange, qu'il s'unisse au corps de Jésus-Christ, pour être vivifié de son esprit.

Il me semble, messieurs, que ce seul raisonnement suffit pour vous convaincre qu'un chrétien qui communie avec toutes les dispositions que demande la grandeur et la sainteté de ce sacrement, quitte l'esprit du vieil homme, l'esprit d'Adam, qui est un esprit de superbe, un esprit d'avarice, un esprit de luxure, un esprit de colère et de vengeance, un esprit de mensonge et d'erreur, et reçoit en échange l'esprit de Jésus-Christ et l'esprit du nouvel homme qui est régénéré en grâce, en justice et en sainteté, c'est-à-dire un esprit d'humilité et de charité, un esprit de patience et de miséricorde, un esprit d'amour et de douceur, un esprit de pureté et d'innocence. Tellement que comme la communion nous fait entrer dans l'unité d'un même corps avec Jésus-Christ, elle nous fait entrer aussi dans l'unité d'un même esprit avec lui. Saint Paul en donne la raison, quand il dit : *Qui adhæret Domino unus spiritus est cum eo* (I *Cor.*, VI, 17), celui qui demeure attaché au Seigneur, devient un même esprit avec lui. Or, comme Dieu est tout esprit, celui qui s'unit à lui par la communion devient tout esprit comme lui; il ne pense qu'à lui, il pense comme lui, c'est-à-dire qu'il n'a que des pensées dignes de lui. Arrière donc de notre esprit, après la sainte communion, toutes les pensées du monde, de la terre, des plaisirs, des divertissements, des biens, des richesses et des honneurs; ces sortes de pensées ne sont propres qu'à un esprit du monde, qu'à un esprit du vieil homme, encore enseveli dans la chair et dans le sang, et non pas l'esprit d'un chrétien, qui, par la vertu de l'eucharistie, ne vit plus que de l'esprit de Jésus-Christ. Voilà ce qui me donne l'assurance d'appliquer à cet esprit du Fils de Dieu, répandu dans tous les fidèles, ce que le poëte a dit de l'âme du monde, répandue dans tout l'univers :

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
(*Virgil.*)

Voilà, messieurs, ce qui me fait croire, que ce n'est proprement que dans le sacrement de l'autel, que la demande du Fils de Dieu s'est accomplie. Cet aimable sauveur, étant à la veille de sa mort, et de sortir du monde, adressa cette amoureuse prière à son Père, non-seulement pour ses apôtres, mais encore pour tous ceux qui croiraient un jour en lui. *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* (*Joan.*, XVII, 21). Je vous prie qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous. Je sais bien, messieurs, que cette prière a été exaucée, et cette demande accomplie par la charité que le Saint-Esprit a répandue dans nos cœurs : c'est la pensée de saint Bernard, qui l'a expliquée de la sorte : *Undique inhærent sibi homo et Deus, intima mutuaque dilectione inviscerati alter utrum sibi* (*Serm.* 71, *in Cantica*) : Dieu et l'homme ne sont plus qu'une même chose, lorsqu'ils sont intimement unis par un amour mutuel et réciproque; mais il me semble que cette prière n'a eu son plein et entier effet que dans l'eucharistie; puisque comme le Père et le Fils ne sont qu'un par l'unité d'essence, Jésus-Christ et le chrétien ne sont aussi qu'un, par l'unité de corps et par l'unité d'esprit qu'ils tirent de ce sacrement. Et pour vous faire voir que cette pensée s'accorde avec le dessein du Fils de Dieu, voici ce qu'il ajoute à sa prière : *Et ego claritatem quam dedisti mihi dedi eis, ut sint unum, sicut et nos unum sumus*, Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme vous et moi ne sommes qu'un. Or, quelle est cette gloire que Jésus-Christ a reçue de son Père, et qu'il a communiquée aux hommes? Saint Cyrille et saint Hilaire répondent (*Cyrill.*, *de Trin.*, *l.* XI, *c.* 26; *Hilar.*, *lib.* VIII *de Trinit.*), que c'est la Divinité unie hypostatiquement à notre nature, et qu'il a reçue, comme homme au moment de l'incarnation. Et où est-ce qu'il nous a communiqué cette gloire, c'est-à-dire sa Divinité unie à notre chair? je réponds avec de savants expositeurs (Leont. Ribera. Tolet. apud Cornel. à Lap. Ibi.), que ce n'est que dans l'eucharistie : non, messieurs, il n'y a ni grâce, ni vertus, ni sacrement, ni mystère dans sa vie, où il nous ait fait, ou pu faire une si véritable et parfaite communication de lui-même, qu'au saint sacrement de l'autel; voilà pourquoi il ajoute que la fin de cette communication n'était autre, sinon, *ut sint consummati in unum*, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, entre eux et nous, comme nous y sommes consommés vous et moi. D'où je conclus, que comme le Père et le Fils n'étant qu'un par l'unité de leur essence, n'ont aussi qu'un seul esprit, par lequel ils s'aiment, et qu'une seule volonté, par laquelle ils produisent cet esprit d'amour; de même le chrétien n'étant plus qu'une même chose avec Jésus-Christ par la communication qui lui est faite de son corps, de son

âme et de sa divinité il ne doit avoir par conséquent qu'une même volonté avec lui, non plus qu'un même esprit.

L'amour étant, selon Platon, l'inventeur de la musique, et le père des plus douces harmonies, il fait un si juste accord de volonté entre les amis, que le proverbe a eu raison, de dire, qu'ils n'en ont qu'une seule pour choisir, ou rejeter les mêmes choses. *Amicorum idem velle, idem nolle*. Or, comme le Fils de Dieu a voulu contracter avec les hommes une véritable amitié, il ne pouvait pas trouver un moyen plus efficace que la sainte eucharistie, pour établir solidement avec eux une parfaite conformité de volonté. Mais pour vous convaincre de la vérité de ma proposition, et faire croître dans votre cœur l'amour de ce mystère; il faut reprendre la chose un peu plus haut, et remarquer pour cet effet que le Fils de Dieu ne s'étant fait homme que pour faire la volonté de son Père, comme il l'a dit lui-même, *descendi ut faciam voluntatem ejus* (*Joan.* VI, 30), il n'a eu rien tant à cœur que de nous porter à une soumission aveugle, et à une entière conformité en toutes choses à la volonté de ce Père céleste; et afin de réussir dans ce noble dessein auquel notre sanctification est attachée, il a fait trois choses considérables : il nous en a fait un commandement dans la promulgation de son Evangile, en qualité de législateur; il nous en a donné l'exemple dans tous les mystères de sa vie, en qualité de maître; et il nous en a donné la vertu même dans le sacrement de l'autel, en qualité d'ami. Il nous en a fait un commandement comme législateur, puisqu'il est si exact à l'exiger de nous, et si jaloux à se la faire rendre, que toute la loi de son Evangile ne nous prêche autre chose que cette soumission; et en cela, il ne nous a rien demandé de nouveau, puisqu'il déclara autrefois qu'il préférait l'obéissance à tous les sacrifices qu'on pourrait offrir en son nom, à toutes les victimes qu'on pourrait immoler à sa gloire, et à tout l'encens qu'on pourrait brûler sur ses autels. *Melior est obedientia quam victima* (I *Reg.*, XV, 22). Il nous a donné de plus des exemples de cette parfaite soumission aux volontés de son Père, dans tous les mystères de sa vie; car si vous le considérez depuis sa naissance jusqu'à sa mort, depuis la crèche jusque sur le Calvaire; vous verrez qu'il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, et qu'il a mieux aimé perdre la vie, que de manquer à l'obéissance : *Maluit vitam perdere quam obedientiam non implere*, dit saint Bernard. Mais comme il était difficile d'obéir à tous les commandements de l'Evangile de ce législateur, et de suivre les exemples de soumission que ce divin maître nous a donnés dans tous les mystères de sa vie; ce fidèle ami nous a donné toute sa conformité aux volontés de son Père dans le sacrement de l'autel.

Examinez, je vous prie, messieurs, quelle a été cette conformité de volonté en Jésus-Christ, avec celle de son Père, vous la trouverez si intime et admirable que les monothélites ne pouvant pas faire le discernement de l'une et de l'autre, les ont confondues ensemble, et ne lui ont donné qu'une seule volonté, et une seule opération. Théodore, évêque de Pharan, a été l'auteur et le chef de ces hérétiques; le poison de son erreur passa dans l'esprit de Cyrus, évêque de Placide, et dans celui de Sergius, patriarche de Constantinople, qui fut assez méchant et adroit pour en infecter l'empereur Héraclius, et lui faire autoriser cette hérésie par un édit public qui fut appelé *Ecthesis*, c'est-à-dire, exposition de foi (S. *Jean de Damas*, *lib.* I *de Hæres.*; *Baron. ad an.* 681). Mais cette erreur fut condamnée dans le sixième concile général, tenu l'an 681. Quoi qu'il en soit, la foi nous apprend que comme il y avait deux natures distinctes en Jésus-Christ, la divine et l'humaine, il y avait aussi deux différentes volontés, quoiqu'il n'y eût en lui qu'une seule personne; il avait une volonté humaine comme vrai homme, et une volonté divine comme vrai Dieu; mais cette volonté humaine était si parfaitement conforme, absorbée et anéantie, pour ainsi dire, dans la divine, qu'elle semblait ne faire qu'une seule volonté. Or, comme Jésus-Christ nous communique, au saint sacrement de l'autel, son corps et son âme avec toutes ses perfections et ses vertus, quand il trouve une âme bien disposée à le recevoir, il fait de si heureuses impressions sur sa volonté qu'il lui donne toute la soumission de la sienne aux ordres de Dieu; non cette âme ne veut plus que ce que Dieu veut, elle n'aime plus que ce que Dieu aime, et méprise tout ce que Dieu méprise; et c'est pour cette raison, si je ne me trompe, que saint Cyrille appelle la communion, *Incordatio*, Incordation, c'est-à-dire, une transfusion du cœur et de la volonté de Jésus-Christ dans le cœur et dans la volonté de celui qui le reçoit dans l'eucharistie. Car, comme selon la doctrine de l'Apôtre, *qui operatur in vobis velle et perficere pro bona voluntate* (*Philip.*, II, 13), qui opère et produit en vous le vouloir, et le faire, selon son bon plaisir; il est certain qu'il ne produira jamais en vous plus efficacement cette volonté parfaitement conforme et soumise à la sienne, que dans le sacrement de l'autel, puisque c'est là qu'il agit immédiatement par soi-même, afin que comme un bon ami vous n'ayez plus qu'un même esprit et qu'une même volonté avec lui. *Nostra enim et ipsius conjunctio nec miscet personas, neque unit substantias, sed affectus consociat et confœderat voluntates*, dit S. Cyprien (*Serm. de cœna Dom.*), notre union avec le Fils de Dieu au saint sacrement de l'autel, ne mêle point nos personnes, et ne confond point nos substances, mais elle fait une alliance de nos esprits et un accord de nos volontés.

Ne croyez pas, messieurs, que ce ne soit ici qu'une idée, ou une méditation de contemplatif, je suis persuadé que c'est la pensée même du Fils de Dieu. Car pourquoi croyez vous que dans la forme d'oraison

qu'il nous a prescrite dans l'Evangile, il a joint ces deux demandes l'une après l'autre : Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel, Donnez-nous notre pain quotidien, qui est celui de l'eucharistie. En voici le mystère. Hugues de saint Victor, qui, par la malice des protestants, avait été soupçonné d'avoir des sentiments peu orthodoxes de la présence réelle de Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, et dont il se purgea si hautement à l'heure de la mort en le recevant en forme de viatique, donne cette belle raison de l'union de ces deux demandes. *Quia*, dit-il, parlant à Dieu, *voluntati tuæ per omnia obedire non possemus, nisi viaticum istud haberemus ;* C'est parce que nous ne pourrions pas accomplir la volonté de Dieu en terre, avec autant de perfection que les anges l'accomplissent dans le ciel, si nous n'avions ce pain de vie, pour nous servir de viatique dans la voie de ses commandements. Voyez, je vous prie, une preuve incontestable de cette vérité en Jésus-Christ même; car quoique sa vie n'ait été qu'un continuel sacrifice de sa volonté à celle de son Père, si est-ce pourtant qu'il n'en donna jamais un exemple plus héroïque qu'après avoir institué ce sacrement, et s'être communié lui-même; car pour faire connaître à ses apôtres la consommation de son obéissance et le fruit de sa communion, il leur dit ces belles paroles : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, surgite, eamus hinc* (*Joan.*, XIV, 31) : Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que j'accomplis le commandement qu'il m'a fait, levez-vous, sortons d'ici, sortons de Jérusalem, allons au Calvaire, allons à la mort. Ne diriez-vous pas, messieurs, à voir cette noble saillie du Fils de Dieu, que sa volonté absorbée plus parfaitement dans celle de son Père, par la vertu de sa communion, s'en va au-devant de ses bourreaux, et court à son supplice dans l'impatience de mourir?

Voilà, messieurs, l'effet qu'une bonne communion doit produire dans une âme chrétienne ; parmi les plus fâcheux événements de la vie, s'il lui arrive une perte de biens, de procès, de charge, d'office, de bénéfice, la mort d'un ami, d'un patron, d'un mari, d'une femme, d'un enfant, vous voyez en même temps ce chrétien demeurer ferme, calme, tranquille, avec une volonté parfaitement anéantie dans celle de Dieu. Mais si vous le voyez au contraire dans des impatiences, dans des emportements et des murmures contre la conduite de Dieu, et contre les ordres de sa providence, comme si elle était une aveugle ou une cruelle ; dites et pensez ce qu'il vous plaira de ses communions, pour moi je juge qu'elles ne sont pas bonnes, ou que du moins elles lui sont inutiles. Car si ce sacrement, selon la fin de son institution, avait établi une véritable amitié entre lui et Jésus-Christ, il n'aurait qu'un même esprit, et une même volonté avec lui. C'est pourquoi je remarque que dans l'Eglise primitive on communiait les chrétiens avant que de les exposer aux tyrans et à la mort, afin d'affermir leur volonté et leur courage contre la terreur des supplices, et les rendre des victimes obéissantes jusqu'à la mort. Tant il est véritable que ce divin sacrement établit une parfaite amitié entre le chrétien et Jésus-Christ, puisqu'il met entre l'un et l'autre une égalité de condition, par la participation d'une même nature ; une conformité de volonté, par la participation d'un même esprit, et enfin une société de biens par la participation des mêmes grâces. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Partout où l'amour a établi son empire, il y a établi en même temps une société de biens. Comme le Fils de Dieu et son Père ne sont qu'un par amour aussi bien que par nature, ils ont aussi toutes choses en commun : *Omnia mea tua sunt, et tua omnia mea sunt*, dit Jésus-Christ à son Père (*Joan.*, XVII, 10) : Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi. Comme Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son propre Fils, il nous a donné aussi toutes choses avec lui : *Cum illo omnia nobis donavit* (*Rom.*, VIII, 32). Comme l'amour n'avait mis entre les premiers chrétiens qu'un même cœur et qu'une même âme, il avait aussi établi parmi eux la communauté de biens : *Habebant omnia communia* (*Act.*, II, 44). Tellement que comme le Fils de Dieu a voulu contracter, dans la sainte eucharistie, une sincère amitié avec les hommes, il fallait par conséquent qu'il les fît entrer avec lui en société de grâces et de biens. La raison est que si vous demandez aux maîtres de la philosophie et de la théologie en quoi consiste l'essence de la véritable amitié, ils vous répondront : *In redamatione cum mutua communicatione*, dans un amour mutuel, avec une communication réciproque de ses biens (*Arist.*, *l.* VIII. *Ethic.*, *c.* 9 ; *S. Th.* 1-2, *q.* 65, *a.* 50). Or, il est certain que le Fils de Dieu nous a témoigné l'amour le plus fort, et le plus tendre du monde, dans l'institution du sacrement de l'autel, et qu'à moins d'une extrême ingratitude et perfidie, nous sommes obligés d'avoir du retour pour lui, et de payer l'amour par l'amour. Quant à la société, il est vrai qu'elle a commencé par l'incarnation, et que par les mérites de sa mort, nous avons été appelés à sa société aussi bien qu'à son alliance : *Vocati estis in societatem Filii ejus*, dit l'Apôtre (I *Cor.*, I, 9). Mais c'est par l'eucharistie, que nous sommes entrés effectivement dans sa société; l'incarnation nous en a donné le droit, mais l'eucharistie nous en donne les fruits. Le bienfait de la création nous fait entrer avec lui en société des biens de la nature ; celui de la justification nous fait entrer en société des biens de la grâce ; celui de la rédemption nous fait entrer en société des biens de sa mort ; celui de la prédestination nous fait entrer en société des biens de la gloire : mais celui de l'eucharistie nous fait entrer en société avec lui de toutes ces sortes de biens ensemble, puisqu'il ne s'est rien réservé. Biens de na-

ture, de grâce, de gloire, de rédemption, de justification, de prédestination : *Omnia vestra sunt, sive præsentia, sive futura*, dit saint Paul (I *Cor.*, III, 12), tout est à vous, tous les biens de la vie présente et tous ceux de la vie future.

Entre tous les Pères de l'Eglise qui ont parlé des avantages que nous tirions de cette divine société, saint Augustin les a mieux approfondis, lorsqu'il dit que Dieu a épuisé ses trois plus grandes perfections, pour enrichir l'homme, savoir sa puissance, sa sagesse et sa libéralité : *Cum sit omnipotens, plus dare non potuit;* étant tout-puissant, il n'a pu nous donner davantage que ce qu'il nous a donné au saint sacrement de l'autel, puisqu'il nous y donne tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, et tout ce qu'il a reçu du Père éternel, du Saint-Esprit et de la sainte Vierge. Il a reçu de son Père sa nature divine et toutes ses perfections, avec tous les trésors de sa science et de sa sagesse ; il a reçu du Saint-Esprit la plénitude de toutes les grâces et de tous les dons célestes ; il a reçu de la sainte Vierge sa chair humaine, dont il a fait la victime de nos péchés, le prix de notre rédemption, et l'instrument de tous ses mérites ; et voilà, messieurs, ce que Tertullien appelle *censum divinitatis :* le fonds et les revenus des richesses infinies de la divinité, que Jésus-Christ nous donne au saint sacrement de l'autel. En vérité, je puis bien dire de lui, avec justice, ce que Pline a dit d'Alexandre, avec flatterie : *Sæpe majora tribuens quam a diis sperantur* · Que les présents que ce prince faisait à ses amis, étaient si grands et si magnifiques, que les hommes n'en auraient jamais osé espérer de semblables de la libéralité des dieux. Non, messieurs, nous ne devons rien attendre de plus grand que ce que Jésus-Christ nous donne au sacrement de l'autel ; non-seulement parce qu'il ne le peut pas avec sa toute-puissance, mais encore parce qu'il n'en sait pas le moyen avec toute sa sagesse : *cum sit sapientissimus, plus dare nescivit.*

L'Eglise, qui chante et qui honore incessamment toutes les perfections de son chef et de son époux, le remercie de quatre manières admirables, que sa sagesse a inventées pour se donner lui-même aux hommes : *Se nascens dedit socium ;* il s'est donné lui-même à sa naissance, pour être le compagnon de nos misères : *Se moriens in pretium ;* il s'est donné encore lui-même à sa mort, pour être le prix de notre rédemption : *Se regnans dat in præmium* (*S. Th.*, *in Hymn. S. Sacram.*); et se donne enfin lui-même dans le ciel, pour être la récompense de nos mérites. Mais certes, il faut avouer que la manière avec laquelle il se donne lui-même dans l'eucharistie est plus admirable et amoureuse que toutes les autres, puisqu'il s'y donne en nourriture et en aliment : *convescens in edulium.* Oui, cette manière de se donner est plus intime et plus parfaite que les autres, parce que dans les trois précédentes il demeure distinct et séparé de nous ; mais dans le sacrement de l'autel il est si intimement uni à nous, que nous ne sommes plus qu'une même chose avec lui : ainsi tous ses biens, ses vertus et ses mérites deviennent les nôtres, et que nous y avons un droit incontestable, par titre d'alliance aussi bien que de société.

Enfin, disons que si le Fils de Dieu a épuisé sa puissance et sa sagesse pour nous enrichir au saint sacrement de l'autel, il y a encore épuisé sa libéralité pour mettre toutes ses richesses en commun : *Cum sit ditissimus, plus dare non habuit.* Tellement, que je puis dire que Jésus-Christ a réuni dans ce mystère les trois sortes d'amitiés que les philosophes distinguent dans le monde, savoir : l'amitié honnête, la délectable et l'utile (*Arist.*, *lib.* VIII *Ethic.*, *cap.* 3). L'honnête, puisqu'il nous y fait part de tout l'honneur et de toute la gloire qu'il a reçus de son Père : *Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis.* Il y a réuni la délectable, puisqu'il nous y donne un avant-goût des délices des bienheureux : *Futuræ jucunditatis amabile præludium.* Enfin il y a réuni tous les avantages de l'amitié utile, puisque nous y trouvons le secours dans toutes nos nécessités, le remède à tous nos maux, la consolation dans la tristesse, le fruit de vie et d'immortalité, contre la crainte de la mort ; et enfin des richesses infinies, qui surpassent même notre attente et tous nos désirs : *Quæ omne desiderium superant*, chante l'Eglise.

Mais il est temps, messieurs, que je vous fasse faire ici un retour sur vous-mêmes, en vous faisant tomber d'accord que, puisque le Fils de Dieu a satisfait de son côté à tous les devoirs de la véritable amitié, en mettant tous ses biens en commun avec vous, vous êtes obligés de votre part, à moins que de renoncer à l'amitié et à la justice, à mettre aussi tous vos biens en commun avec lui. Cependant, comment le traitez-vous ? soit dans le saint sacrement de l'autel, soit dans la personne des pauvres, qui sont les deux endroits où il s'est laissé présent, pour recevoir, dans l'un et dans l'autre, les témoignages de votre amour réciproque et les fruits de votre société. La raison est que l'amitié utile étant fondée sur la justice, dit Aristote (*Lib.* VIII *Ethic.*, *cap.* 9), on a droit de la rompre, lorsque l'un des deux amis refuse de partager ses biens avec l'autre. Ça donc, je parle à vous, princes, comtes, marquis, seigneurs de village, ecclésiastiques, abbés commendataires, bénéficiers décimants, curés, messieurs et mesdames, qui avez du bien à la campagne ; visitez Jésus-Christ dans vos églises paroissiales, approchez-vous de ses autels : hélas ! à peine y trouverez-vous une nappe qui ne soit toute rompue et déchirée, ou si sale et si malpropre, que vous ne la souffririez qu'avec horreur sur votre table ; cependant, mon Dieu, il faut vous en contenter ! on ne vous estime pas assez grand seigneur pour en avoir de plus blanches, et ces chrétiens ne sont pas assez vos amis pour vous en prêter dans votre besoin ! Ouvrez ce tabernacle, voyez ce

ciboire et ces calices, vous les verrez composés du plus vil de tous les métaux ; cependant qu'on voit sur vos buffets et sur votre table, et jusque sous vos lits, l'argent prostitué à des vases d'immondices, ou à des ornements de vanité ; mais, mon Dieu ! il faut vous contenter de ce pauvre équipage ! ces chrétiens ne vous estiment pas assez grand seigneur pour être servi en vaisselle d'argent, et ils ne sont pas assez de vos amis pour vous donner, non pas de leur nécessaire, mais même de leur superflu ! Voyez le pavillon qui couvre ce tabernacle, il est de quelque vieille étoffe, si usée par le temps et si mangée par la poussière, qu'on n'en peut plus distinguer la couleur ; on se souvient pourtant que c'est une vieille jupe de la dame du village, qui, après l'avoir traînée dix ou douze ans, et ayant honte de la porter, parce qu'elle n'était plus à la mode, en fait un habit de parade et de cérémonie, pour servir à Jésus-Christ aux jours de ses bonnes fêtes : mais, mon Dieu, encore bienheureux de l'avoir ! car on ne vous estime pas assez grand seigneur pour avoir des habits à changer dans toutes les solennités de l'Eglise, et ces chrétiens ne sont pas assez de vos amis pour vous en donner quelqu'un de ceux qu'ils ont à changer pour toutes les saisons de l'année. Entrez dans la sacristie, vous verrez sur une perche un surplis tout déchiré, une aube toute rompue, si étroite et de si grosse toile que vous auriez honte d'en faire des chemises à vos laquais : mais, mon Dieu, il faut que vos ministres se contentent de ces pauvres ornements ! On ne vous estime pas assez grand seigneur pour avoir un train plus magnifique, et ces chrétiens ne sont pas assez de vos amis pour contribuer à l'entretien de vos prêtres et à la décoration de vos autels. Jetez, en un mot, les yeux sur la plupart des églises de campagne, vous remarquerez que dans l'une il n'y a point de lambris, que dans l'autre il n'y a point de pavé. Vos écuries et vos remises de carosses sont souvent plus propres que les temples du Dieu vivant. Quoi donc ! messieurs, est-ce ainsi que vous entretenez le commerce d'amitié avec Jésus-Christ? est-ce ainsi que vous le faites entrer en société de biens avec vous? est-ce là la part que vous lui donnez dans ceux que vous tenez de sa main libérale et magnifique? Vous voyez sa maison qui va par terre, et vous ne daignez pas contribuer à sa réparation ! vous le voyez tout nu dans ses membres, et vous n'avez ni assez de foi, ni assez de charité pour l'habiller ! vous le voyez souffrir la faim et la soif dans toute une famille honteuse, et vous n'avez ni assez de compassion ni assez de miséricorde pour lui envoyer l'un de ces plats superflus qu'on sert sur votre table. Ah ! amis, amis de table et d'intérêt, que vous répondez mal à l'amitié de Jésus-Christ ! vous voulez bien entretenir avec lui un commerce d'amitié, pour avoir l'honneur de manger à sa table, et vous lui refusez les restes qu'on lève de dessus la vôtre !

Ah ! mon Dieu, il faut que je vous décharge aujourd'hui mon cœur, et que, dans un juste transport de ma douleur et de mon zèle, il me soit permis de vous dire que vous êtes le plus malheureux et le plus infortuné de tous les amis : vous donnez tous les jours tout ce que vous avez de plus précieux dans vos trésors, et vous le donnez si libéralement qu'il ne nous en coûte pas une obole. J'entends votre voix qui nous invite et qui nous crie : *Venite, properate, emite et comedite* (*Isa.*, LV, 1) : Venez tous à moi, hâtez-vous, achetez et mangez ; et, afin que la dépense ne vous rebute point : *Emite absque argento et absque ulla commutatione vinum et lac ;* achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait. Cependant personne n'use de retour. Ah ! âmes vénales, amis ingrats, n'aurez-vous jamais de reconnaissance? Dieu ne vous demande pas tous les revenus de votre bénéfice, de votre domaine, de vos terres, de votre charge, de votre travail et de votre industrie, mais seulement *quod superest*, votre reste et votre superflu, afin qu'étant entrés ici-bas en société des biens de la grâce, vous entriez aussi avec lui en société des biens de la gloire dans le ciel. *Amen.*

VÊTURES ET PROFESSIONS.

SERMON PREMIER.

Pour la vêture d'un religieux.

Plantaverat Dominus Deus Paradisum voluptatis a principio : in quo posuit hominem quem formaverat.

Le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé (*Gen.*, *ch.* II, 8).

Jamais l'esprit humain ne s'expose à tomber en de plus grandes erreurs, que quand il se veut mêler de juger des ouvrages de Dieu, ou d'expliquer ses divines Ecritures par la seule lumière de la raison. C'est dans cet égarement où sont tombés ceux qui, parlant du paradis terrestre, n'ont pris que pour une simple allégorie la description que Moïse en fait dans son histoire de la création du monde. Le premier auteur d'une imagination si pernicieuse dans ses conséquences, a été Philon, qui, expliquant l'Ecriture avec la perfidie d'un Juif et la présomption d'un philosophe, a fait passer pour une parabole ce que l'historien sacré a dit de ce jardin de délices. C'est pourquoi saint Jérôme, saint Epiphane, et particulièrement saint Augustin (*Lib. de Hæresib.*, *hær.* 43), considérant l'extrême péril auquel un sentiment si contraire à la vérité exposerait toute l'Eglise, ont mis cette opinion entre les hérésies attribuées à ceux qu'on appelait origénistes. Il est vrai que le même saint Augustin avoue qu'on peut donner un sens spirituel et allégorique à ce qui est dit du paradis terrestre, pourvu néanmoins, ajoute-t-il, qu'on croie en même temps que tout ce que Moïse en a écrit est arrivé très-réellement et que rien n'est plus constant que la vérité de cette histoire : *Paradisus spiritualiter, nemine prohibente, intelligatur, dum tamen et illius historiæ veritas, fidelissima rerum gestarum narratione commendata credatur* (*Lib.* XIII *de Civit. Dei*, *cap.* 21)

Que si l'on demande où était ce jardin délicieux, les anciens docteurs de l'Eglise ont répondu très-sagement à cette question, en disant qu'on ne le savait point du tout, et que Dieu nous en avait voulu faire un mystère pour réprimer notre curiosité. Tertullien dit que c'était un lieu d'une beauté divine et délicieuse, entièrement ignoré et éloigné de ce monde où nous habitons : *Locus divinæ amœnitatis a notitia orbis communis segregatus* (*Apolog.*, c. 47). Il est vrai que quelques interprètes ont cru que l'opinion qui semble s'accorder le mieux avec l'Ecriture est celle qui place le paradis terrestre dans la Mésopotamie; mais la règle la plus assurée que nous devons suivre en ces questions où les hommes devinent plutôt qu'ils ne raisonnent, est celle que saint Augustin nous a marquée par ces paroles : Il vaut mieux douter des choses obscures que disputer de celles qui sont et seront toujours incertaines : *Melius est dubitare de occultis quam litigare de incertis* (*Lib.* VIII *de Genes. ad litt.*, *cap.* 5).

Mais, mon cher frère, tout ce que je puis vous dire pour votre consolation; c'est de vous assurer que si Dieu, qui avait planté l'ancien paradis terrestre pour servir de demeure à l'homme innocent, l'a détruit par les eaux du déluge pour châtier l'homme coupable, il en a planté un nouveau dans le cloître pour servir d'asile à l'homme religieux. C'est dans ce paradis de la religion où Dieu vous introduit aujourd'hui pour vous y sanctifier, ainsi qu'il mit Adam dans le paradis terrestre, afin de le cultiver : *Ut operaretur et custodiret illum* (*Genes.*, II, 15). C'est ce que je prétends vous faire voir dans ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par les prières de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Quand j'examine, dans l'Ecriture, la conduite de Dieu sur le premier homme, j'y découvre que la sagesse éternelle du Créateur avait marqué deux différentes voies pour le faire passer de la félicité temporelle dans laquelle il l'avait créé en ce monde, à la félicité éternelle qu'il lui avait préparée dans le ciel. Savoir, ou par la voie douce et tranquille de l'innocence, s'il s'abstenait de manger du fruit dont il lui devait défendre l'usage, ou par la voie pénible et laborieuse de la pénitence, s'il était si aveugle et insensé de violer son commandement. C'est en ce sens que quelques saints Pères ont entendu ces paroles du Sage : *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui; adjecit mandata et præcepta sua* (*Eccli.*, XV, 14, 15). Dieu, dès le commencement, a créé l'homme, et il l'a laissé dans la main de son conseil; il lui a donné de plus ses ordonnances et ses préceptes. Ces paroles en effet sont claires du premier homme, car Dieu le laissa proprement dans la main de son conseil, et mit devant lui l'eau et le feu, la vie et la mort, le bien et le mal; parce que Dieu l'ayant créé tout pur, et ne lui ayant donné la loi de s'abstenir d'un fruit que pour lui marquer l'obéissance qu'il devait à celui qui l'avait rendu si heureux, il laissa toutes les créatures, et la grâce même dont il avait orné son âme dans une dépendance absolue de sa volonté, afin qu'il se portât au bien ou au mal avec une liberté tout entière, sans que rien le déterminât plutôt à l'un qu'à l'autre, que l'inclination que son cœur se donnerait à lui-même, et l'empire qu'il avait sur ses mouvements. Mais cet homme ne sut pas profiter de tous les avantages de nature et de grâce qu'il avait reçus du Créateur, la complaisance qu'il eut pour sa femme lui fit oublier ce qu'il devait à Dieu, à lui-même, et à sa postérité, et ayant mangé du fruit défendu, il devint malheureux et criminel tout ensemble, il fut chassé du paradis terrestre, et Dieu mit un chérubin à la porte pour lui en fermer l'entrée et pour lui en interdire le retour (*Genes.*, II, 24). Mais réjouissez-vous, mon cher frère, ce chérubin, armé d'un glaive de feu, qui chassa nos premiers parents du paradis terrestre, ne vous disputera pas l'entrée de celui de la religion; puisque c'est Dieu même qui vous y appelle par les attraits de sa grâce et par la force de son amour, afin de vous y faire goûter les chastes plaisirs dont nos premiers parents auraient joui dans l'état de la justice originelle, et un commencement de ceux dont les anges jouissent dans le ciel. En effet, mon cher frère, si vous demandez à saint Bernard qu'est-ce que la religion : il vous répondra, après une longue expérience, qu'elle est véritablement un paradis de plaisirs et de délices intérieures : *Paradisus internæ voluptatis.* Oui, le cloître est un ciel ou un paradis en terre; car, comme le ciel des bienheureux est le lieu d'un repos éternel, le séjour de la sainteté consommée et la région des purs esprits, ainsi j'ose dire que le cloître est, par rapport au religieux, le centre du repos, l'asile de l'innocence et la région des purs esprits. C'est le centre du vrai repos où rien ne trouble le sommeil de l'âme; c'est l'asile de l'innocence réparée, où rien ne souille la pureté du cœur; c'est la région des purs esprits où rien ne flatte la corruption de la chair. Voilà les trois parallèles que je rencontre entre le ciel et le cloître, entre l'état des anges et celui des religieux, et que vous verrez dans les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Le cloître est le centre du vrai repos où rien ne trouble le sommeil d'une âme religieuse.

Lorsque je considère toutes les créatures tant vivantes qu'inanimées, tant raisonnables qu'irraisonnables, je remarque qu'elles ont un lieu propre, un élément particulier et un centre naturel hors duquel elles sont dans un certain état de violence, et dans lequel seul, elles trouvent leur repos et terminent leurs mouvements. C'est ainsi que dans l'ordre naturel, l'air est l'élément et le centre des oiseaux; l'eau est l'élément et le centre des poissons, et la terre est l'élément des autres animaux, et où toutes les choses pesantes se portent par leur propre poids, comme au centre de leur repos. Dans l'ordre

moral, le monde est comme le centre et le propre élément des impies où ils reposent dans la nature et dans les plaisirs des sens; l'Eglise est le centre et l'élément des âmes fidèles qui servent, qui aiment et qui adorent le Père céleste en esprit et en vérité, et où elles trouvent la tranquillité de leur esprit et le repos de leur conscience, selon cette promesse de Jésus-Christ : *Et invenietis requiem animabus vestris* (*Matth.* XI, 29). Le ciel est comme le centre et le propre élément des âmes bienheureuses, puisque c'est là où elles trouvent un repos éternel qui n'est plus troublé d'aucune inquiétude, et qui est la fin et la récompense de tous leurs travaux passés. Heureux sont les morts qui meurent au Seigneur, parce que l'esprit de Dieu les assure qu'ils se reposeront après leurs fatigues: *Amodo jam dicit spiritus, ut requiescant a laboribus suis* (*Apocal.*, XIV, 13). Ainsi je puis dire que le cloître est le centre et l'élément des âmes religieuses, puisque c'est là où elles reposent heureusement en Dieu, et où elles jouissent d'un délicieux sommeil qui n'est plus interrompu ni par le tumulte des passions, ni par les affaires du siècle, ni par les soucis de la vie présente. C'est de ce doux sommeil dont parle l'épouse du Cantique, dit saint Ambroise, lorsqu'étant enivrée des divins mystères, et comme assoupie par le vin céleste du banquet de son époux, elle s'écrie dans le transport où elle était : Je dors et mon cœur veille (*Cant.*, V, 2). *Hausit anima fidelis mysteriorum ebrietatem cœlestium : et velut soporata a vino, et quasi in excessu vel stupore posita, dicit : Ego dormio et cor meum vigilat* (*lib. de Isaac.*, *t.* I, *c.* 6) : Le corps de cette chaste amante était assoupi, mais son cœur veillait toujours, parce qu'il était continuellement occupé de l'amour de son bien-aimé. Heureux sommeil qui n'empêche point une âme religieuse de penser et d'aimer son Dieu sans relâche et sans interruption.

Mais afin de vous bien expliquer la nature et les propriétés de ce sommeil mystique par rapport à la nature et aux propriétés du sommeil naturel, il faut remarquer que les philosophes nous ont défini diversement celui-ci. Les Stoïciens l'appellent, une réparation de la vigueur de nos sens affaiblie par les veilles. Epicure dit qu'il n'est autre chose qu'une diminution de l'esprit animal. Anaxagore et Xénophon l'appellent une défaillance de nos sens languissants et perclus par de certaines vapeurs qui leur causent une espèce de paralysie. Parménie a cru que c'était une tiédeur ou refroidissement de la chaleur naturelle (*Apud Tertul. redivivum*, *cap.* 43 *de Anima*, *in schol. et observat.*). Tertullien le prend pour un essor ou pour une saillie de l'âme qui se rend en quelque façon fugitive de son corps, sans pourtant l'abandonner ou le laisser mourir : *Licentia animæ sine morte fugitivæ* (*Lib. de Anima*, *c.* 44). Aristote l'appelle une suspension des sens extérieurs qui lie leurs organes et qui leur interdit l'usage de leurs opérations. Ou bien, disons avec Platon, que le sommeil n'est autre chose qu'une profonde retraite de l'âme, au dedans d'elle-même, qui ayant été contrainte d'en sortir pendant la veille pour donner ordre aux affaires ou aux nécessités de la vie qui la pressent d'agir au dehors, elle fait revenir ensuite toutes ses puissances distraites et égarées, et les recueille à la faveur du sommeil. Voilà, mon cher frère, une naïve description du sommeil naturel du corps; mais voici l'application que j'en fais au sommeil mystique d'une âme religieuse. Car il est certain, que comme le cloître est un lieu de repos aussi bien que le ciel, éloigné du bruit et du tumulte du monde, la vie des saints qui y habitent est un sommeil ou une privation de toutes les voluptés qui peuvent souiller le corps, et de toutes les inquiétudes qui peuvent dissiper l'esprit : *Somnus sanctorum*, dit saint Ambroise, *est feriatio ab omnibus corporis voluptatibus, et perturbatione animi* (*Ep.* 60, *ad Anisium*). Le sommeil des saints est une espèce de férie, s'il est permis d'user de ce terme, ou une sainte oisiveté par laquelle ils renoncent à tous les plaisirs des sens, et retiennent dans le calme toutes les passions de l'âme, pour la laisser jouir d'un profond repos.

Mais remarquez, mon cher frère, que quelque rapport qu'il y ait entre le sommeil naturel et le sommeil mystique, il y a néanmoins une grande différence entre l'un et l'autre, soit dans leur cause, soit dans leurs effets. Le premier est commun à tous les hommes, et vient d'une nécessité de la nature, qui en a besoin pour rétablir les forces du corps, et pour conserver sa santé et sa vie; mais le second n'est propre qu'à de certaines personnes particulières et à des âmes choisies, et Dieu seul, qui est l'auteur de ce sommeil, ne le donne qu'à ses amis, par un bienfait de sa grâce et par un privilége de son amour : *Cum dederit dilectis suis somnum* (*Ps.* CXXVI, 4): c'est-à-dire que notre vocation à la vie religieuse, figurée par ce sommeil mystique, dépend plus du choix de Dieu que de celui de l'homme, et vient d'une impression de la grâce, plutôt que d'un mouvement de la nature. Puisqu'il n'appartient qu'à celui qui nous a faits hommes par le bienfait de la création, et qui nous a faits chrétiens par le sacrement de baptême, de nous faire religieux par la grâce de son élection; grâce qui, nous séparant du commerce des hommes et des embarras du siècle, nous introduit dans le cloître, comme dans un lieu de repos et de tranquillité.

C'est de cette grâce, si je ne me trompe, dont Moïse parlant en figure, dit qu'après que Dieu eut créé Adam dans l'innocence, il le mit dans le paradis terrestre, et répandit un doux sommeil dans tous ses sens : *Immisit Dominus Deus soporem in Adam* (*Genes.* II, 21). Remarquez, mon cher frère, que ce sommeil n'était point naturel, puisque ce premier homme ne fut point créé dans un état d'enfance, mais de perfection, et qu'il commença de raisonner aussitôt que de vivre; de plus ce sommeil ne pouvait procéder ni de la fumée des aliments, puisqu'il n'avait

point encore mangé, ni de lassitude de corps, puisqu'il n'avait point encore travaillé, ni d'aucun ennui d'esprit, puisqu'il était dans l'affluence de toutes sortes de plaisirs. C'est ce que Tertullien a observé : *Ille fons generis humani*, dit-il, *ante ebibit soporem, quam sitiit quietem, ante dormivit quam laboravit* (*lib. de Anima, cap.* 43). Tellement que comme ce sommeil n'eut aucune cause naturelle, il faut conclure qu'il fut tout surnaturel, mystérieux et divin; c'est pourquoi il l'appelle un sommeil extatique, un ravissement, un transport de son esprit hors de lui-même, ou au-dessus de lui-même : *somnus cum extasi dedicatus* (*Ibid., cap.* 45). Et saint Augustin ajoute que ce sommeil ne lui fut envoyé qu'afin qu'étant en la compagnie des saints anges, il entrât dans le sanctuaire de Dieu, et qu'il y apprit le grand mystère de l'incarnation du Verbe qui se devait accomplir dans la plénitude des temps : *Illa extasis quam Deus immisit in Adam, recte intelligitur ad hoc immissa, et ut ipsius mens per extasim particeps fieret tanquam angelicæ curiæ, et intrans in sanctuarium Dei intelligeret novissima* (*Lib.* IX. *de Genes. ad litt., cap.* 19).

Voilà l'image d'un jeune homme qui entre dans le cloître : sa retraite hors du monde et la nouvelle vie qui va commencer dans ce paradis, est une espèce de sommeil extatique qui l'élève au-dessus de lui-même, qui de la terre le transporte au ciel, qui l'éloigne des créatures, et qui l'approche du Créateur, qui lui fait rompre tout commerce avec les hommes, et qui le fait entrer en société avec les anges. Mais il n'y a que Dieu seul qui soit l'auteur de ce doux sommeil, c'est-à-dire de ce généreux dessein qui, lui faisant fermer les yeux à toutes les vanités du siècle, et renoncer à toutes les raisons humaines et à tous les plaisirs des sens, l'endort agréablement au Seigneur, et lui fait dire avec David : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (*Psal.* IV) : Pour moi, je dormirai en paix et je jouirai d'un parfait repos. C'est ainsi qu'un vrai religieux, à l'exemple de ce bon prince, laisse courir les pécheurs et se troubler vainement dans la recherche de tout ce qui peut satisfaire leur cupidité, pendant qu'il ne pense qu'à cette paix souveraine éloignée du tumulte du monde, dont il goûte dès à présent les prémices, lorsqu'étant renfermé dans son intérieur, *In idipsum, id est, in seipsum coactus et conversus* (*S. Chrys., S. August.*), il ne songe qu'à s'unir à Dieu, vrai centre du repos de toutes les créatures raisonnables.

Il n'y a donc que Dieu seul qui soit l'auteur de ce sommeil mystique, c'est-à-dire de notre vocation à l'état religieux. Les hommes, les parents, les amis peuvent bien par artifice, par caresses ou par menaces nous forcer d'aller chercher dans le cloître un asile contre leurs persécutions; mais à quoi se terminent toutes ces violences? sinon à changer la sainteté d'un monastère en l'horreur d'une prison : au lieu de faire un bon religieux, elle ne font qu'un malheureux esclave, et font que leurs vœux, qui devaient être libres, deviennent, par une injuste contrainte, des chaînes si dures et si pesantes qu'il n'a ni la force de les porter, ni le pouvoir de les rompre. Ainsi il est impossible qu'un religieux qui n'a qu'une vocation humaine puisse jouir pendant toute sa vie d'une heure de sommeil bien tranquille et de véritable repos. Il n'appartient qu'à la grâce d'adoucir le joug de la religion, et de procurer à une âme consacrée à Dieu ce sommeil mystique. Tous les secrets de la médecine, tous les simples de la nature et le suc de tous les pavots ne pourraient former un narcotique capable de produire ce sommeil si salutaire à une âme religieuse, il n'y a que Dieu qui le donne, et prend encore soin lui-même de le conserver. Écoutez, je vous prie, comme parle l'époux du Cantique : *Adjuro vos filiæ Jerusalem ne suscitetis neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit* (*Cant.*, II, 7) : Filles de Jérusalem, je vous conjure de ne point réveiller celle que j'aime, et de ne la point tirer de son repos, jusqu'à ce qu'elle s'éveille elle-même. Cela nous apprend, messieurs, que lorsqu'une âme religieuse devenue l'épouse de Jésus-Christ se repose sur son sein et entre ses bras, comme faisait saint Jean, et qu'elle y dort d'un sommeil tout spirituel et mystique, les parents la viennent troubler quelquefois à contre-temps et la veulent embarrasser dans les affaires du monde et de famille. Mais c'est à ces sortes de personnes charnelles que l'époux défend d'éveiller son épouse : c'est-à-dire de l'inquiéter dans son repos et dans sa solitude, et de lui dérober ces précieux moments auxquels elle s'applique tout entière à Dieu et aux exercices d'une piété intérieure. On ne lui défend pas néanmoins le soin charitable qu'elle doit avoir pour le prochain dans la nécessité. Mais on laisse à sa volonté de s'éveiller d'elle-même, *donec ipsa velit*, parce qu'il est bon de laisser aux âmes parfaites le discernement des temps différents où elles doivent, soit s'appliquer à Dieu par la contemplation, soit s'occuper pour le prochain par l'action.

Vous pouvez inférer de là, mon cher frère, que se sommeil mystique dont jouit une âme religieuse dans le cloître, ne l'entretient point dans la paresse ou dans l'oisiveté; puisqu'elle peut dire, aussi bien que l'épouse, que son cœur veille, lors même que son corps repose. C'est ce qui m'est facile de prouver par la même raison dont se sert Tertullien pour prouver l'immortalité de l'âme. L'homme, dit-il, s'apprivoise à la nécessité de mourir par la nécessité de dormir, car quand il dort, son âme est tellement dans son corps, *Ut alibi agere videatur dissimulatione præsentiæ futuram absentiam ediscens* (*Lib. de Anima, cap.* 43): Elle agit de telle sorte en son corps, qu'il semble qu'elle en soit éloignée, ou qu'elle feigne de n'y être plus présente, en faisant, par cette espèce d'absence, un coup d'essai de sa séparation future. Cependant, dit-il, cette âme qui semble assoupie avec son corps, n'est point tout à fait dans le repos ni dans l'inaction, et sa nature immortelle n'est point soumise aux lois ni à l'em-

pire du sommeil : *Interim somniat, nec quiescit, nec ignavescit omnino, nec naturam immortalitatis servam sopori addicit.* Que fait-elle donc dans cet état? Elle prouve, répond ce docte Africain, qu'elle est dans une action continuelle et dans un mouvement infatigable; elle court la mer et la terre, elle s'élève jusqu'au ciel, elle descend dans le fond des abîmes, *peregrinatur, negotiatur, agitatur, laborat, ludit, dolet, gaudet, ostendit quod sine corpore etiam plurimum possit* (*Idem, ibid.*) : elle se promène, elle se meut, elle s'occupe, elle travaille, elle se joue, elle s'afflige, elle se réjouit et fait voir qu'elle peut faire beaucoup de choses sans le secours des organes de son corps.

Si le sommeil naturel n'empêche point ces sortes d'opérations de l'âme raisonnable, le sommeil mystique empêche encore moins celles d'une âme religieuse. Elle ne demeure pas oisive dans son repos, elle prie, elle médite, elle travaille, elle s'élève jusqu'au ciel et jusqu'au trône de Dieu par la contemplation, elle descend en terre et s'abaisse pour le service du prochain par des œuvres de charité et de miséricorde; et, s'il arrive qu'elle tombe dans quelques faiblesses ou dans le relâchement de sa première ferveur par ces occupations extérieures, elle rentre aussitôt en elle-même, elle recueille ses puissances distraites et ses sens dissipés, et c'est dans cette profonde retraite et dans ce silence de toutes ses passions qu'elle retrouve son premier repos, et reprend ses premières forces. C'est ce que nous veut dire l'Apôtre par ces paroles : *Qui ingressus est in requiem ejus; etiam ipse requievit ab operibus suis, sicut a suis Deus* (*Hebrœ.*, IV). Celui qui est entré dans le repos de Dieu se repose aussi lui-même en cessant de travailler, comme Dieu s'est reposé après avoir achevé ses ouvrages. Dieu était en quelque façon sorti de lui-même par la création du monde, mais après avoir fini ce grand ouvrage, il y rentra par son repos, en se rapportant toute la gloire de la production des créatures, en se séparant de leurs défauts et en leur faisant trouver en lui-même leur fin, leur perfection et leur consommation. Ainsi le repos de Dieu est le principe, la cause et le modèle du repos de l'homme vraiment chrétien et religieux; quiconque le cherche ailleurs ne trouvera qu'inquiétude et que travail; mais quiconque sera assez heureux que de le trouver en Dieu, n'aura plus d'autre occupation que de le posséder sans fin, de l'aimer sans dégoût et de le louer sans fatigues. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute : *Festinemus ergo ingredi in illam requiem* (*Ibid.*, 11) : efforçons-nous d'entrer promptement dans ce repos du Seigneur; car, hélas! peut-on se trop hâter d'aller à ce bienheureux repos, où l'homme sera si parfaitement consacré à Dieu, si parfaitement uni, sanctifié et consommé en Dieu, qu'il n'aura plus rien à souhaiter pour sa souveraine béatitude.

Je sais bien que l'Apôtre parle ici du repos du ciel. Mais souvenez-vous, mon cher frère, que je vous ai dit que nous en goûtions les prémices dans l'état religieux, puisque le cloître est un ciel et un paradis en terre. Et, à dire le vrai, ceux qui en ont parlé par expérience assurent que ce repos mystique produit dans les âmes, d'une manière spirituelle, les mêmes effets que le sommeil naturel produit dans les corps. Faisons ici, je vous prie, un parallèle d'un religieux mort au monde avec un homme accablé de sommeil, et remarquons, en même temps, les rapports qui se rencontrent entre l'un et l'autre. Voici la description que Tertullien nous fait de ce dernier. La nature, dit-il, *Proponit tibi corpus amica vi soporis elisum, blanda quietis necessitate prostratum, immobile situ, quale ante vitam jacuit et quale post mortem jacebit, exspectans animam quasi nondum collatam, aut quasi jam ereptam* (*Lib. de Anima, cap.* 43) : la nature, dis-je, vous présente le corps de cet homme abattu par la douce violence du sommeil, et couché par une agréable nécessité de nature, il est immobile dans sa situation, sans mouvement, sans sentiment, sans connaissance, sans aucun usage de ses sens, tel qu'il était avant sa vie, tel qu'il sera après sa mort, tel qu'il était avant l'infusion de son âme, tel qu'il sera après sa séparation. Or, ce premier effet que le sommeil naturel produit dans le corps de l'homme, est le symbole de celui que le sommeil mystique produit dans celui du religieux. Il doit être immobile de lui-même et n'avoir d'autre mouvement que celui qu'il doit recevoir de l'impression et de la volonté de son supérieur, qui est son intelligence motrice, il doit être privé de l'usage de ses sens, plus d'yeux pour voir les pompes du monde, plus d'oreilles pour entendre les discours du monde, plus de langue pour parler le langage du monde, plus de goût pour les plaisirs du monde, plus de mains que pour faire les œuvres que l'obéissance lui impose, plus de pieds que pour aller où son devoir l'appelle, en un mot plus de ressentiment des mépris, ni plus de complaisance pour les louanges non plus qu'un homme mort ou endormi.

Que si ce sommeil mystique produit de si admirables effets dans le corps du religieux, il n'en produit pas de moins admirables dans son âme, dont le principal est le renouvellement de toute sa vigueur dans les exercices de la religion. Expliquons encore ce second effet par rapport à celui que le sommeil naturel produit dans le corps de l'homme. Le sommeil, dit Tertullien, est si agréable, si utile et si nécessaire, qu'il est impossible à l'homme de vivre sans son secours : c'est pourquoi il l'appelle le restaurateur des corps, le réparateur des forces, le conservateur de la santé, la cessation de ses œuvres, la fin de ses fatigues, et le médecin de tous ses maux : *Recreatorem corporum, redintegratorem virium, probatorem valetudinum, pacatorem operum, medicum laborum* (*Ibid.*, *c.* 4). Or, ce que le sommeil fait dans le corps, la grâce de la vocation à la vie religieuse le fait d'une manière encore plus excellente dans une âme séparée du monde et qui repose

tranquillement entre les bras de Dieu. Et, certes, n'est-ce pas ce sommeil mystique qui répare ses forces lorsqu'elles sont affaiblies, qui rallume sa ferveur lorsqu'elle est languissante, qui relève son courage lorsqu'il est abattu, qui affermit sa foi lorsqu'elle est chancelante, qui relève son espérance lorsqu'elle est ébranlée, qui réchauffe sa charité lorsqu'elle est refroidie, qui purifie ses vertus lorsqu'elles sont défectueuses, qui redresse ses intentions lorsqu'elles ne sont pas droites, qui réforme sa conduite lorsqu'elle n'est pas bien réglée, qui lui procure la persévérance dans le bien, qui consomme l'ouvrage de sa sanctification, et qui rend enfin sa mort précieuse aux yeux de Dieu. C'est pour cela que la mort des saints est appelée, dans l'Ecriture, du nom de sommeil, et qu'il est dit, lorsqu'ils meurent, qu'ils s'endorment au Seigneur : *Obdormivit in Domino* (*Act.*, VII, 60). Voilà une admirable façon de parler, et un style qui n'est propre qu'au Saint-Esprit. Saint Luc, décrivant la mort et le martyre de saint Etienne, qui fut tué et assommé à coups de pierre, dit qu'il s'endormit au Seigneur : *Obdormivit :* comme si mourir et s'endormir n'étaient qu'une même chose, ou comme si les pierres qu'on lui jetait à la tête se fussent converties en pavots pour lui procurer un plus doux sommeil : *Felix somnus cum requie,* dit un saint cardinal, *requies cum voluptate, voluptas cum æternitate* (*Petr. Damian.*, *de S. Steph.*) ; ce sommeil fut accompagné de repos, ce repos fut mêlé de plaisir, ce plaisir fut suivi de l'éternité.

Tellement donc qu'en même temps que Dieu appelle une âme au repos de la vie religieuse, il la sépare du monde, il l'attire dans la solitude, il lui parle au cœur et fait couler dans ses sens cet assoupissement sacré qui la met dans un état de mort. Et voilà en même temps son corps assujetti aux lois de l'esprit, et toutes ses passions soumises à l'empire de la raison. Ainsi cette âme revenue de ses égarements recueille toutes ses puissances distraites, et se dérobe à tout ce qui n'est pas Dieu. Je me souviens à ce propos, qu'Hypocrate remarque une grande différence dans les opérations de l'âme, lorsque son corps dort ou qu'il veille. Pendant la veille, dit-il, l'âme, étant partagée en mille soucis nécessaires ou superflus, et attentive à se partager et à s'appliquer aux fonctions des sens, à voir par les yeux, à entendre par les oreilles, à s'expliquer par la langue, à agir par les mains, et à se mouvoir par tout son corps, ne ressemble pas tant à une reine qui est sur son trône et qui gouverne son Etat, qu'à une pauvre servante privée de sa liberté, ou à une belle captive qui gémit dans sa prison : *Anima cum corpori inservit, in multas partes distributa, non est sui juris* (*lib. de Insomniis*). Mais quand le corps est accablé de sommeil, et que tous ses sens sont assoupis, c'est pour lors que, comme elle semble moins attachée à la matière, et plus independante des puissances organiques dans ses opérations, elle les fait toute seule avec plus de liberté et plus de perfection, et gouverne toute seule sa maison et sa petite république sans le ministère de ses sens. *Cum autem corpus quiescit,* dit ce prince de la médecine, *totam domum gubernat et se sola omnes corporis actiones perficit.*

Or, ce qu'Hippocrate a dit du sommeil naturel, se peut dire encore avec plus de vérité du sommeil mystique ; car il est constant que pendant que l'on veille, c'est-à-dire, pendant que l'homme est occupé aux fonctions de la vie mondaine, son âme est divisée en elle-même, elle se sent dissipée et déchirée de mille soucis, et contrainte de s'abaisser à des actions qui lui sont communes avec les bêtes ; tantôt la chair se soulève contre son esprit, tantôt les passions se révoltent contre sa raison, tantôt les richesses excitent sa cupidité, tantôt l'honneur réveille son ambition, tantôt le plaisir tente sa continence ; et voilà la cause des veilles, des chagrins et des insomnies qui travaillent les personnes engagées dans les affaires du monde ; nulle paix, nul repos, nulle tranquillité, nul sommeil bien paisible pour ces esclaves de leurs appétits. Mais quand il plaît à Dieu d'appeler une âme au bienheureux repos de la vie religieuse, elle se trouve tout d'un coup affranchie de la servitude de son corps, des illusions de ses sens, et de la tyrannie de ses passions : les soins de la vie, les embarras du siècle, les affaires d'une famille, d'une femme, des enfants, le désir d'élever sa fortune ou d'amasser du bien n'inquiètent plus son esprit, ne le dissipent plus dans ses prières, ni ne le troublent plus pendant son sommeil. Et par conséquent, il faut, mon cher frère, que vous vous figuriez que dès le moment que vous êtes entré dans ce couvent, vous êtes entré dans un paradis terrestre ou dans un nouveau monde, dont les habitants ont des coutumes plus saintes, des mœurs plus réglées, une conduite plus innocente, des maximes plus raisonnables, une conversation tout angélique et un langage tout divin. Je ne sais point si ce n'est pas de ce genre de vie solitaire dont un ancien philosophe avait goûté les douceurs, lorsqu'il disait : Pendant que nous veillons, nous sommes tous habitants d'un même monde, nous sommes éclairés d'un même soleil, nous sommes favorisés des mêmes influences, nous usons de la même nourriture, nous nous habillons de la même façon, nous respirons un même air, nous nous réglons par les mêmes coutumes, et nous avons l'usage des mêmes éléments. Mais pendant que nous dormons, ajoutait-il, nos âmes sont transportées dans un nouveau pays, et dans un autre monde où elles voient d'autres choses qui ne sont point vues ni connues en celui-ci ; nouveau ciel, nouvelle terre, nouveaux astres, nouveaux éléments, nouveau peuple, nouveau langage, nouveaux habits, nouvelle vie, enfin tout y est nouveau, parce que ce sont de nouveaux hommes qui sont les hôtes de ce monde fortuné.

Je viens, mon cher frère, de vous tracer, presque sans y penser, le plan de ce nouveau monde de la religion, selon l'idée de ce philosophe, ou bien ne pourrais-je pas dire que c'est ce nouveau monde qui nous est figuré par le troisième ciel où saint Paul fut élevé pendant son ravissement, ou son sommeil extatique, et pendant lequel il ouït de certaines paroles, ou secrets si profonds et si sublimes, qu'ils ont été ineffables à une langue mortelle. Ou bien ne pourrions-nous pas dire que le cloître est une image de ce nouveau monde où Hénoc et Elie ont été transportés, et où ils vivent d'une vie qui est plus semblable à celle des anges et des esprits bienheureux, qu'à celle des hommes mortels. Quoi qu'il en soit, il est toujours véritable de dire que le cloître est un paradis un ciel terrestre et un lieu de repos, et que la vie des religieux est un sommeil mystique qui produit le recueillement intérieur de toutes les puissances de leurs âmes, et la privation volontaire de tous les sens de leurs corps, et que c'est dans ce bienheureux état que, devenus habitants d'un nouveau pays, ils sont tous de nouveaux hommes et de nouvelles créatures créés en grâce, en justice et en sainteté. Mais sous quelque idée que vous considériez le cloître, vous devez toujours vous le représenter, non-seulement comme un lieu de repos pour un religieux, où rien ne peut troubler le sommeil de son âme; mais encore comme l'asile de l'innocence, où rien ne peut souiller la pureté de son cœur. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Le cloître est pour le religieux l'asile de l'innocence, où rien ne souille la pureté de son cœur.

Comme l'innocence ou la pureté de la vie est le plus précieux ornement de la nature, la plus riche production de la grâce et une participation de la vie, ou de la nature de Dieu même, pour parler avec le prince des apôtres; j'en distingue de trois sortes dans le monde, par rapport à trois différents états de l'homme : une innocence originelle, une innocence baptismale, une innocence religieuse; la première fut donnée à Adam dans sa création; la seconde est donnée aux chrétiens dans leur régénération; la troisième est donnée aux religieux dans leur profession. L'innocence originelle fut le privilége d'Adam, puisqu'il fut créé, aussi bien que les anges, dans la grâce aussitôt que dans la nature : *Simul in eis condens naturam et largiens gratiam*, dit saint Augustin (*lib.* XII *de Civit. Dei*, *cap.* 9); l'innocence baptismale est le privilége des chrétiens, puisqu'ils la reçoivent dans le baptême, qui est le sacrement de leur nouvelle naissance, selon l'esprit, et par lequel ils deviennent de nouvelles créatures en Jésus-Christ : *In Christo nova creatura* (II *Cor.*, V, 17); l'innocence religieuse est le privilége des Nazaréens, c'est-à-dire des personnes qui, s'étant séparées du monde et consacrées à Dieu par les vœux solennels de religion, se dépouillent du vieil homme et se revêtent du nouveau : *Expoliantes veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum, eum qui renovatur in agnitionem secundum imaginem ejus qui creavit illum.* (*Coloss.*, III, 9, 10).

Il y a pourtant cette différence entre ces trois sortes d'innocence, quant à leur durée, en ce qu'Adam ne conserva l'innocence originelle que fort peu de temps, puisque, si nous en croyons à nos interprètes, il fut créé à neuf heures du matin, et fut chassé à trois heures après midi du paradis terrestre pour châtiment de son péché. Les chrétiens, devenus peu sages par la chute et par l'exemple de nos premiers parents, ne conservent pas guère plus longtemps l'innocence baptismale, puisqu'ils ne la conservent que dans le berceau, et pendant leur enfance, et qu'ils commencent de devenir criminels presque aussitôt qu'ils deviennent raisonnables. C'est ce que saint Augustin a éprouvé en lui-même, en confessant que, n'étant encore qu'un petit enfant, il était déjà néanmoins un grand pécheur : *Tantillus puer, et tantus peccator.* L'innocence religieuse a seule ce privilége, qu'elle se conserve heureusement pendant toute la vie dans le cloître, parce qu'elle y trouve un asile assuré contre les ennemis visibles et invisibles qui la peuvent ravir. Je sais bien, mes frères, que le ciel et le paradis terrestre n'ont pas été des asiles inaccessibles au péché, puisque Lucifer a perdu la grâce dans celui-là par son orgueil, et qu'Adam a perdu sa justice dans celui-ci par sa désobéissance : mais j'ose dire que le cloître est devenu un asile plus assuré pour l'innocence religieuse, puisqu'elle s'y conserve plus longtemps par la rédemption abondante, et par la grâce médicinale de Jésus-Christ. C'est pourquoi il me semble que je puis appliquer particulièment à la grâce qui nous est donnée dans l'état religieux, ces belles paroles que dit saint Augustin, de celle qui est donnée à tous les hommes dans l'état de la nature corrompue : *Subventum est infirmitati voluntatis humanæ, ut divina gratia indeclinabiliter et insuperabiliter ageretur* (*lib. de Corrept. et Gratia, cap.* 12). Dieu a pourvu si à propos à l'infirmité de la volonté humaine, que cette volonté, soutenue par la grâce qu'il lui donne, combat et résiste invinciblement et insurmontablement à tous les mouvements de la concupiscence; en sorte que, toute faible et infirme qu'elle est, elle se trouve fortifiée d'une vertu si divine, qu'elle n'est ni vaincue par les tentations, ni abattue par les adversités. Ainsi j'ai raison de dire que le cloître est l'asile assuré de l'innocence religieuse, puisqu'elle n'y est plus exposée à ces grands périls, et à ces funestes écueils contre lesquels celle des chrétiens fait souvent naufrage dans le monde.

Pour prouver cette proposition par la raison et par l'expérience, il faut supposer, selon les lumières que nous donne l'Ecriture, que le démon, ayant résolu de ravir à nos premiers parents la justice originelle

dans laquelle ils avaient été créés, il fit couler le poison du péché dans leurs âmes par trois différents canaux, par les yeux, par la langue et par le goût. Il le savait bien, cet ennemi rusé, que l'innocence du cœur humain se pouvait facilement corrompre par ces trois sens. Les yeux la souillent par des regards curieux le goût la souille par des viandes défendues, la langue la souille par des entretiens indiscrets. Sa conjecture ne fut ni fausse, ni inutile, puisqu'ayant attaqué Eve par ces trois endroits, il la fit tomber dans le péché, et lui ravit l'innocence, après qu'elle eut rendu son mari complice de son crime. C'est ce que l'Ecriture a pris soin de nous marquer pour notre instruction; car elle dit que, après l'entretien qu'eut cette femme avec le serpent, elle considéra que le fruit de cet arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à la vue, et, en ayant pris, elle en mangea, et en donna à son mari qui en mangea comme elle : *Vidit mulier quod bonum esset lignum ad vescendum : et pulchrum oculis, aspectuque delectabile : et tulit de fructu illius, et comedit : deditque viro suo, qui comedit* (*Gen.*, III, 6); voilà les funestes canaux par lesquels le poison du péché est coulé dans l'âme de nos premiers parents, leur a donné la mort, et leur a ravi l'innocence originelle qui devait être l'héritage de leurs enfants.

Mais qu'a fait Jésus-Christ pour réparer cette innocence dans les religieux? Il ne s'est pas contenté de leur faire un paradis de leur cloître et de leur solitude, mais il a mis encore un chérubin à la porte de ce paradis pour en fermer toutes les avenues aux vains objets du monde, et empêcher que leurs espèces venant à entrer par les sens de leurs corps, n'aillent souiller la pureté de leurs cœurs. C'est-à-dire qu'il leur a donné la loi de la mortification de leurs sens, mais particulièrement des yeux, de la langue et du goût, puisque ce sont eux qui ont été les premiers corrupteurs de l'innocence. En effet, cette mortification des sens, qui est une mort mystique, doit causer aux religieux un aveuglement volontaire, pour ne plus voir des objets illicites; elle les doit retenir dans un silence perpétuel, pour ne plus s'entretenir des affaires séculières; elle leur doit imposer une abstinence rigoureuse, pour ne plus manger des viandes délicates.

Ainsi, cette mortification est le contre-poison du péché; c'est un remède qui va guérir le mal dans sa cause, et conserver efficacement l'innocence de la vie et la pureté du cœur. Faisons voir tout ceci dans le détail et par expérience.

Vous savez, messieurs, qu'il y a une si grande subordination et une dépendance si nécessaire entre les puissances de l'âme et les sens du corps, que rien n'entre dans celle-là que par le ministère de ceux-ci. Et comme la vue est le plus subtil de tous les sens, il ne faut pas s'étonner si tous les objets qui peuvent s'attirer notre amour ou enflammer notre convoitise, éblouissent d'abord nos yeux pour s'insinuer plus promptement au cœur. C'est pourquoi les yeux sont appelés les larrons de l'âme, et Tertullien dit que la concupiscence s'en sert comme de de ses ministres : *Concupiscentia oculis arbitris utitur* (*lib. de Anima, cap.* 38). Mais quel remède Jésus-Christ nous a-t-il donné pour conserver la pureté de notre cœur contre la curiosité de nos yeux, et la malignité de nos regards? l'aveuglement volontaire. Si votre œil vous scandalise, dit-il, *erue eum* (*Matth.*, XVIII, 18), arrachez-le. Car il vaut mieux aller juste et aveugle en paradis, que d'aller en enfer clairvoyant et impie. Or, quoique cette loi soit pour tous les chrétiens, elle s'adresse néanmoins particulièrement aux religieux qui font une profession plus particulière de la mortification de leurs sens et de leurs passions. Comme ils ont renoncé au monde, il ne leur est plus permis de voir ce qu'il ne leur est pas permis de désirer. C'est de ce raisonnement dont Tertullien se servit autrefois pour détourner les chrétiens de son temps d'assister aux spectacles publics. S'il ne nous est pas permis, disait-il, de souiller notre goût en mangeant des viandes qui ont été consacrées aux idoles, il nous est encore moins permis de souiller notre vue en assistant à ces sortes de fêtes instituées à l'honneur des faux dieux : *Si ventrem et gulam ab inquinamentis liberamus, quanto magis oculos ab idolothytis voluptatibus abstinemus* (*lib. de Spectac., cap.* 24).

Mais voulez-vous, mon cher frère, que je vous fasse voir, dans les maximes de l'ancienne philosophie, une ébauche de cette perfection évangélique et de cette mortification des yeux que Jésus-Christ demande de nous? Clément d'Alexandrie nous assure que quelques disciples de Platon établissaient la souveraine perfection de l'homme sage dans la mortification des yeux, et dans une ferme et constante résolution de se priver de la vue de tous les objets du monde, afin que l'âme moins distraite et plus recueillie en elle-même, ne se nourrît que de la contemplation des divines idées et de l'étude des vérités éternelles (*lib.* II *Strom., cap.* 11). Démocrite poussa encore plus loin l'austérité de sa morale, puisqu'il se creva effectivement les yeux, pour que la vue d'aucun objet illicite ne pût exciter sa cupidité ou tenter sa continence. Je ne prétends pas, mon cher frère, de vous porter à exercer cette cruauté sur vous. Ce n'est point l'intention de Jésus-Christ que vous arrachiez vos yeux, mais que vous les fermiez à toutes les pompes du monde, auxquelles vous allez renoncer d'une manière encore plus solennelle que vous n'avez pas fait dans votre baptême. Vos parrains y ont renoncé pour vous au sacrement de votre régénération, mais il faudra que vous y renonciez vous-même au jour de votre profession. Cependant ce serait un grand sujet de honte et de reproche à un religieux de se laisser vaincre en vertu, en mortification des yeux et en désir de perfection par des philosophes païens. Il faut donc, mon cher frère, que vous fassiez une généreuse résolution de vous rendre

volontairement aveugle le reste de vos jours, et de vous priver de la vue d'une infinité d'objets, dont les espèces peuvent troubler votre imagination et souiller votre cœur. Mais comme la fragilité humaine a peine de résister à la curiosité des yeux, élevez votre esprit à Dieu, et, prosterné comme vous êtes au pied de ce saint autel, adressez-lui cette belle prière avec le saint prophète : *Averte oculos meos, ne videant vanitatem* (*Psalm.* CXVIII, 37) : Seigneur, détournez mes yeux et les empêchez de regarder la vanité. Ces yeux, dont parle David, sont ceux du corps et de l'âme. Car les premiers sont une porte très-dangereuse pour faire entrer au dedans la mort du péché. Ce bon prince demande donc à Dieu qu'il lui fasse la grâce que ses yeux ne s'arrêtent jamais à regarder avec plaisir les pompes et la vanité du siècle; mais qu'au contraire il élève sa vue sur la gloire et sur la grandeur de sa divine majesté. Il sent bien qu'il n'a pas la force de détourner par lui-même ses yeux de tous ces objets de l'orgueil et de la complaisance des hommes; c'est pourquoi il lui demande qu'il les détourne par sa grâce. Et comme il reconnaît que la vanité dont il parle, opposée à la vérité de Dieu, est une vraie mort pour ceux qui l'aiment et qui la regardent avec plaisir, il ajoute aussitôt : *In via tua vivifica me* (*Ib.*). Faites-moi vivre, Seigneur, dans votre voie; voulant dire : Je ne puis vivre dans votre voie, qui est celle de la vérité, si vous ne me préservez de la mort qui se rencontre dans la voie de la vanité et du mensonge.

C'est cette grâce, mon cher frère, qui est réservée aux religieux, puisque le cloître est l'asile de l'innocence réparée, où rien n'entre qui puisse souiller la pureté de leurs cœurs. La mortification leur ferme non-seulement les yeux et les rend volontairement aveugles pour ne plus voir les pompes du monde, mais elle leur ferme encore la bouche, et les rend volontairement muets, pour ne plus parler le langage du siècle.

Si la corruption de l'innocence commence par les yeux, on peut bien dire qu'elle s'augmente par la langue, et il ne faut souvent qu'une parole pour consommer un mystère d'iniquité qui a été ébauché par une œillade. C'est ce point de morale chrétienne que saint Paul nous a appris et qu'il a bien voulu nous expliquer, au rapport de saint Jérôme, par un vers du poète Ménandre : *Nolite seduci*, dit-il, *corrumpunt mores bonos colloquia mala* (I *Cor.*, XV). Ne vous laissez pas séduire, les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. Il y a des entretiens et des conversations qui, sous le voile trompeur d'une honnêteté mondaine, cachent un venin mortel pour la foi et pour les mœurs. Oh! combien de chrétiens et de chrétiennes a-t-on vus périr pour s'être crus follement à l'épreuve de quelques paroles artificieuses et engageantes, et toutes propres ou à inspirer de l'amour, ou à insinuer l'erreur, ou à flatter l'orgueil, ou à allumer la convoitise, ou à offenser la pudeur, ou à amollir la vertu, ou enfin à faire goûter le vice, le libertinage et la débauche. Toutes les histoires saintes et profanes ne nous en fournissent que trop de preuves et d'exemples; mais n'en cherchons point d'autre que celui que nous fournit la chute de nos premiers parents. N'est-ce pas le funeste entretien de la femme avec le serpent qui a commencé de bannir l'innocence du monde et d'infecter tout le genre humain? Etrange aventure! Eve quitte la compagnie d'Adam qui, après Dieu, lui devait tenir lieu de toutes choses, puisqu'elle le devait regarder comme son père, son frère et son époux, et qu'elle était effectivement sa fille, sa sœur et son épouse; elle s'éloigne de lui néanmoins comme peu contente de son entretien, elle se va promener dans le paradis terrestre, elle s'arrête auprès de l'arbre de la science du bien et du mal, elle contemple son fruit, elle est charmée de sa beauté : *Pulchrum oculis, aspectuque delectabile.* Voilà la tentation des yeux, voici celle de la langue. A peine le serpent lui eut-il demandé la raison pour laquelle elle et son mari ne mangeaient point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, elle répondit d'abord par un mensonge et par un doute : c'est, dit-elle, parce que Dieu nous a commandé de n'en point manger, et même de ne le point toucher, de peur que nous ne nous mettions peut-être en danger de mourir. Elle commet deux péchés en ce peu de paroles, l'un contre la vérité, en disant que Dieu leur avait défendu de toucher le fruit de cet arbre; c'est un mensonge, car Dieu n'avait pas défendu de le toucher, mais d'en manger. L'autre est un péché contre la foi, en doutant de la certitude de la parole de Dieu et de la peine de mort dont ils avaient été menacés s'ils violaient son commandement. C'est ce qui a fait dire à saint Bernard : *Deus affirmat, mulier dubitat, Satan negat* (*De diversis, serm.* 22, *n.* 3). Dieu assure qu'ils mourront s'ils mangent de ce fruit, Satan le nie, la femme en doute, mais du doute elle tombe bientôt dans l'infidélité, puisqu'elle croit le démon qui l'assure qu'elle ne mourra point, et ne croit point Dieu qui l'avait assurée qu'elle mourrait. Mais pourquoi ajouta-t-elle foi à l'esprit de mensonge? sinon parce que le diable flatta sa vanité par la vaine espérance qu'il lui fit concevoir que ce fruit avait la vertu de la changer en déesse et son mari en dieu.

Voilà le premier entretien qui s'est fait dans le monde entre une femme et un serpent, et c'est ce malheureux entretien qui a causé la perte de l'innocence et la corruption de tout le genre humain. C'est ce qui doit nous persuader que c'est avec raison qu'un apôtre a dit que la langue de l'homme et de la femme était remplie d'un venin mortel : *Plena veneno mortifero* (*Jacob.*, III, 8) et qu'elle était l'instrument universel de tous les crimes de l'un et de l'autre sexe, en tant qu'elle était l'interprète de toutes les mauvaises pensées de l'esprit et de tous les désirs criminels du cœur. Mais grâces immortelles à la miséricorde de Dieu qui, pour rendre les maisons religieuses un asile as-

suré de l'innocence reparée contre tous ses ennemis, nous y a donné la loi du silence perpetuel pour conserver la pureté du cœur contre les péchés de la langue. Car, en effet, l'Ecriture nous dit que celui-là est un homme parfait, c'est-à-dire juste, saint et irrepréhensible, qui n'offense point Dieu ni le prochain par ses paroles (*Jac.* III, 2); comme au contraire, elle déclare que si quelqu'un se croit religieux et ne retient point sa langue par le frein du silence, sa religion est vaine et inutile (*ibid.*, I, 26), parce que son intempérance à parler est un indice que sa piété n'est point véritablement ni chretienne, ni religieuse. C'est pourquoi elle ajoute cet avis important pour tous ceux qui ont un désir sincère de se sanctifier dans leur état : *Sit omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum* (*ibid.*, 19); que tout homme, de quelque condition qu'il puisse être, chrétien, ecclésiastique ou religieux, soit prompt à écouter et lent à parler, c'est là la principale maxime que les maîtres de la vie spirituelle nous ont toujours prescrite pour arriver bientôt à la perfection que Dieu demande de nous : *Ecouter beaucoup et parler peu.*

Je remarque aussi que tous les fondateurs des ordres religieux ont recommandé le silence en de certains temps et en de certains lieux auxquels il n'est jamais permis de le rompre. Ainsi, mon cher frère, il faut que vous fassiez aujourd'hui cette ferme résolution de vous rendre désormais non-seulement aveugle pour ne plus voir les objets du monde, mais encore muet, pour ne plus parler le langage du siècle. Souvenez-vous, pour cela, que le Saint-Esprit fut donné autrefois aux apôtres pour leur apprendre à parler, mais qu'il est donné maintenant aux religieux pour leur apprendre à se taire. Les apôtres devaient parler le langage de toutes les nations pour les instruire des vérités de l'Evangile, mais les religieux doivent apprendre à se taire pour en pratiquer les maximes de perfection. Un sage païen semble avoir compris la nécessité du silence pour rendre un homme non-seulement bon philosophe, mais encore vraiment religieux, lorsqu'il disait à ses disciples que *c'est des hommes que nous apprenons à parler, mais que c'est des dieux que nous devons apprendre à nous taire* (*Pythagore*). Cette maxime de perfection est fondée sur notre théologie et sur notre Ecriture, puisque celle-là nous dit que Dieu a demeuré dans silence éternel, et que celle-ci nous assure qu'il n'a parlé qu'une seule fois : *Semel locutus est Deus* (*Ps.* LXI, 11), et qu'il n'a prononcé qu'une seule parole interieure et subsistante, qui est son Verbe divin, et le terme de toutes ses pensées. C'est dans cette vue, si je ne me trompe, que saint Denys dit que l'ange dont le langage est tout spirituel, est une vive image de Dieu et un miroir très-pur et très-resplendissant qui exprime en lui-même non pas l'éclat de sa grandeur et de sa majesté, mais la beauté et la sainteté de son silence : *Angelus est imago Dei, et speculum clarissimum resplendere faciens in se bonitatem silentii* (*lib. de cœl. Hierarch.*); tellement que comme le silence est l'une des premières perfections de Dieu et des anges dans le ciel, il doit être aussi l'une des principales vertus des religieux dans le cloître; et certainement comme ce silence est la marque du plaisir infini que Dieu trouve dans sa pensée, et un témoignage de la souveraine félicité que les anges trouvent dans la contemplation de la divine essence : il est aussi un indice assuré de la profonde paix qu'un bon religieux goûte dans sa solitude, ou séparé du commerce des hommes, il ne s'entretient qu'avec Dieu seul. C'est en cette manière que le cloître deviendra pour lui un vrai paradis en terre, c'est-à-dire l'asile de son innocence, où rien ne souillera la pureté de son cœur, ni par l'immortification de ses yeux, ni par le déréglement de sa langue, encore moins par l'intempérance de son goût.

C'est ici, mon cher frère, le troisième canal par où le poison de la mort et du péché est entré dans le monde, et a ravi l'immortalité aussi bien que l'innocence à nos premiers parents. Si Eve se fût contentée de regarder avec quelque complaisance la beauté du fruit défendu, et de prêter l'oreille aux promesses trompeuses du serpent, elle pouvait éviter de tomber dans le piége que le démon avait tendu à sa sainteté et à son bonheur. Mais ayant succombé à la tentation du goût, elle mangea de ce fruit, et en fit manger à son mari, et ce fut par ce morceau fatal qu'il avala le poison de la mort et du péché, qu'il se perdit avec sa femme, et qu'il fit périr toute sa postérité : *Manducavit et periit*, dit Tertullien (*Lib. de Jejun., cap.* 3). Cette première ruse ayant si bien réussi au démon contre nos premiers parents dans le paradis terrestre pour leur ravir leur innocence, il s'en servit encore avec succès contre les enfants d'Israël dans le désert, pour leur faire perdre la sainteté avec l'amitié de Dieu. Il leur inspira premièrement un grand dégoût pour la manne, et leur ayant fait naître ensuite un grand désir de la chair qu'ils mangeaient en Egypte, ils s'emportèrent en de grands murmures contre Dieu et contre Moïse, et s'étant enfin abandonnés au péché de gourmandise, ce premier peuple, dit Tertullien, renouvela en soi le péché du premier homme par l'intempérance du goût, aimant mieux contenter son ventre, que d'obéir à Dieu : *Primus populus, primi hominis resculpserat crimen : pronior ventri quam Deo* (*Ibid., cap.* 5).

Mais quel remède Dieu a-t-il opposé à ce mal? sinon le jeûne, l'abstinence et la mortification du goût, afin d'expier les restes du péché d'origine, et de réparer l'innocence perdue par une vertu toute contraire au crime qui nous l'avait fait perdre, et de satisfaire en nous-mêmes par la privation de plusieurs sortes de viandes permises à l'usage que nous avions fait en Adam d'une seule qui lui avait été défendue : *Ut ita salutem æmulo modo redaccenderet inedia, sicut extinxerat sagina, pro uno illicito, plura licita contemnens* (*Ibid., cap.* 3). Or, quoique cette loi du

l'abstinence et de la mortification du goût soit générale pour tous les chrétiens, il est certain qu'elle regarde encore plus particulièrement les religieux, et entre autres ceux qui font profession d'une règle plus austère, et d'une vie plus pénitente et plus conforme à celle de Jésus-Christ et des apôtres. Car comme leur vie est une espèce de martyre non sanglant, il faut qu'ils crucifient continuellement leur chair avec toutes ses concupiscences, qu'ils se crèvent les yeux par un aveuglement volontaire, qu'ils se coupent la langue par un silence perpétuel, et qu'ils se privent de tous les plaisirs du goût par une abstinence si rigoureuse qu'ils ne prennent jamais de la nourriture que pour la nécessité, et non point pour la sensualité, et qu'autant qu'il en faut au corps, non pas tant pour le faire vivre, que pour l'empêcher de mourir. La raison est, qu'entre toutes les vertus, il n'y en a point de plus propre à conserver la pureté du cœur, que la mortification du goût.

Les païens mêmes sont tombés d'accord de cette vérité, lorsqu'ils ont avoué de bonne foi que Vénus était toute de glace, sans Bacchus et sans Cérès. C'est-à-dire que la chasteté se conservait plus facilement dans un corps maigre et exténué par le jeûne, que dans un corps bien gras et nourri de bonnes viandes. Mais qu'est-ce que les Pères de l'Eglise n'ont pas dit à ce propos? Je me contente ici du seul témoignage de saint Ambroise. Ce grand archevêque assure que c'est par le jeûne que l'âme s'engraisse et que sa pureté augmente: *Jejuniis anima puritate pinguescit* (*In serm. feriæ* 5, *post Domi.* 1 *Quadrag.*). Et il ajoute que comme c'est par la gourmandise que nos parents ont perdu leur innocence et ont été chassés du paradis terrestre, que c'est aussi par le jeûne et par la mortification du goût, que nous recouvrons notre innocence perdue, et que nous rentrons dans un nouveau paradis. Je crois après cela, mon cher frère, que vous devez être convaincu, que c'est en entrant dans ce couvent, que vous êtes entré dans un nouveau paradis terrestre, dans le lieu de votre repos, et dans l'asile de votre innocence, puisque c'est dans cette sainte retraite que vous la conserverez avec beaucoup de facilité par la mortification de vos sens, et particulièrement de celui du goût. L'Eglise n'ordonne qu'un carême au chrétiens, mais notre règle en ordonne plusieurs aux religieux, et ces carêmes durent presque toute l'année vous trouverez néanmoins par expérience que ce qui affaiblit la chair fortifie l'esprit. Et si Adam en mangeant du fruit défendu devint, non pas semblable à Dieu, comme le diable l'avait faussement promis, mais semblable aux bêtes pour châtiment de sa désobéissance et de sa gourmandise, pour moi je puis vous promettre avec vérité, qu'en vous abstenant de manger beaucoup de viandes permises aux autres, vous vous élèverez au-dessus de la condition d'un homme, et entrerez, dit Tertullien, dans une espèce d'égalité avec Dieu : *Tanta est circumscripti victus prærogativa, ut Deum præstet homini contubernalem, parem revera pari* (*Lib. de Jejun.*, *cap.* 6). Le privilége du jeûne est si grand qu'il fait entrer Dieu même en société avec l'homme, et l'homme en commerce avec Dieu. La raison est, ajoute ce docte Africain, que si Dieu éternel n'a jamais faim, comme la foi nous l'apprend, viendra un temps auquel l'homme sera participant de la nature divine, et ce sera alors qu'il conservera sa vie sans le secours des aliments : *Hoc erit tempus quo homo Deo adæquetur, cum sine pabulo vivit.* La pensée de cet auteur me paraît un peu hardie et outrée, ou elle ne doit s'entendre que de l'homme bienheureux dans l'état de la gloire et après la résurrection des corps. Quoi qu'il en soit, il est toujours véritable de dire que l'état religieux est un état tout angélique et divin, que la vie de ceux qui y sont engagés par des vœux solennels est plus spirituelle et céleste, que terrestre et humaine, et que le cloître est non-seulement le lieu d'un doux repos où rien ne trouble le sommeil de l'âme ; et l'asile de l'innocence, où rien ne souille la pureté du cœur ; mais encore la région des purs esprits, où rien ne flatte la corruption de la chair et les inclinations de la nature. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Le cloître est la région des purs esprits, où rien ne flatte la corruption de la chair.

Il y a cette différence entre l'âme des bêtes et celle des hommes, que celle-là étant tirée du sein de la matière, elle est mortelle et corruptible comme son corps, et se résout par la mort aux éléments qui la composent. Il n'en est pas de même de l'âme de l'homme, comme elle est une substance toute spirituelle, elle subsiste et demeure toujours la même, après que la mort a rompu la prison de son corps qui la retenait captive et qui la retardait dans ses plus nobles opérations. Elle est si libre et si dégagée de la matière qu'elle se trouve dans un état semblable à celui des anges, puisqu'elle est autant disposée à faire ses opérations intellectuelles au premier moment de sa séparation, que le furent ces esprits bienheureux au premier instant de leur création. Or, mon cher frère, comme le cloître est un paradis en terre, où les religieux doivent mener la vie des pures intelligences qui n'ont nul commerce avec la chair, il faut que vous vous persuadiez fortement que votre âme sort du monde, qu'elle quitte son corps, et que vous allez entrer dans la région des purs esprits, où rien ne flatte le corps, ni les inclinations de la nature corrompue.

Mais pour expliquer clairement ma pensée sur un sujet dont la philosophie païenne n'a parlé qu'avec incertitude et obscurité, je découvre avec les lumières de la foi plusieurs propriétés dans l'âme raisonnable séparée de son corps. Tantôt j'y remarque la simplicité de sa nature, tantôt j'y admire son détachement de toutes choses ; et d'autrefois je la félicite de son indépendance dans ses opéra-

tions. Quant à la simplicité de sa nature, comme elle est un pur esprit, elle subsiste sans aucun mélange ou composition des parties. Et quoiqu'elle conserve cette simplicité dans son corps, il est certain néanmoins que comme elle est partie essentielle d'un composé corruptible, elle participe à toutes les faiblesses de la chair : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam*, dit le sage, *et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem* (*Sap.*, IX, 5) : Le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit dans la multiplicité des soins qui l'agitent. La raison est que la concupiscence qui est en nous une source de corruption, obscurcit l'âme par les vapeurs et les ténèbres des passions ; ainsi tant qu'elle est dans ce corps mortel, elle devient comme terrestre par la contagion de la terre ; et comme les différentes nécessités de cette vie malheureuse la rendent esclave de ses sens, il semble qu'elle soit réduite dans la condition de celles des bêtes. C'est ce qui a fait, si je ne me trompe, que quelques anciens philosophes ont été des juges si peu équitables de la noblesse de l'âme raisonnable, qu'ils ont cru avec Epicure, qu'elle était un composé d'atomes ; d'autres, au rapport de Lactance, se sont imaginé qu'elle était une harmonie des qualités élémentaires (*Lib.* I *de Opif. Dei, c.* 17) ; Pythagore dit qu'elle n'est qu'une quintessence ou portion de l'air le plus épuré ; Cicéron s'est persuadé qu'elle était de la nature du feu céleste : *Animus datus est ex illis sempiternis ignibus quos sidera vocant.* Mais la philosophie chrétienne mieux éclairée que la profane, soutient qu'elle est une substance toute spirituelle, et que quand elle est séparée de son corps que Trismegiste appelle un cadavre animé et un sépulcre mobile, elle est comme une prisonnière qui a rompu ses chaînes et qui a recouvré sa liberté ; quelques-uns même ont cru qu'elle avait tant de complaisance dans cet état de séparation, qu'elle n'avait nul désir empressé de se réunir à son corps.

Quoi qu'il en soit, voilà, mon cher frère, l'état où vous devez être en religion. Il faut que votre esprit en quittant son corps par une mort mystique et par une séparation volontaire, rentre dans sa pureté originelle et dans son innocence baptismale. C'est-à-dire qu'en quittant le monde, il faut encore quitter la moitié de vous-même, il faut vous dégager de cette chair corrompue, il faut sortir de cette prison terrestre et vous affranchir de cette dure captivité, persuadé que vous devez être que les maisons religieuses sont les tombeaux des corps, le paradis des âmes et la région des purs esprits. Et comme la foi vous apprend que les corps des saints demeurent maintenant en terre, et qu'il n'y a que les âmes bienheureuses qui ont le privilége d'entrer dans le ciel, ainsi, mon cher frère, je vous avertis de bonne heure qu'il faut que votre corps demeure en terre par la mortification de vos sens, et que votre esprit seul entre dans le paradis de la religion. Car c'est particulièrement aux religieux que s'adresse cette parole de saint Paul : *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (*Colos.*, III, 3) : Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Jésus-Christ. Que veut dire l'Apôtre par ces paroles, qui semblent un vrai paradoxe ? Si nous sommes morts, comment vivons-nous ? Et si nous vivons, comment sommes-nous morts ? Quel moyen d'accorder la mort avec la vie ? Mais cet accord est un ouvrage de la grâce, et non pas de la nature. Saint Paul ne veut dire autre chose, sinon qu'il faut mourir au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu, il faut mourir à la vie du corps pour ne plus vivre que de la vie de l'esprit ; mais cette vie doit être invisible aux yeux des hommes, parce qu'elle doit être cachée en Dieu. Qu'avons-nous à faire que le monde et que les hommes nous voient, puisque nous n'avons plus rien de commun avec les hommes ni avec le monde ? Nous ne sommes plus habitants du monde visible et corporel, mais d'un monde invisible et spirituel. Laissons donc nos corps en terre, et entrons, par notre retraite, dans la région des purs esprits, et séparés de la contagion de la chair et de tout commerce avec les créatures.

Voici, mon cher frère, la seconde propriété de l'âme raisonnable séparée de son corps. Elle est dans un si parfait dégagement de toutes les choses de la terre, que comme elle n'a plus besoin de quoi que ce soit de mortel et de périssable pour se conserver et pour se soutenir, elle n'a aussi que du mépris pour tout ce qui peut exciter l'amour, l'ambition ou la convoitise des vivants. Tandis que cette âme est unie avec son corps, elle a un compagnon qui ne l'abandonne jamais, avec lequel elle est obligée de vivre en communauté de biens et de maux, elle s'intéresse à toutes ses nécessités, elle se ressent de toutes ses faiblesses, vous diriez qu'elle souffre avec lui la faim, la soif, le froid, le chaud, les injures des saisons et toutes les incommodités de la vie, et qu'elle a besoin soit de nourriture pour se soutenir dans ses défaillances, soit de remèdes pour guérir ses infirmités. Quoique à la vérité étant toute spirituelle et incorruptible, elle n'est point sujette à toutes ces sortes de nécessités, qui ne regardent que son corps. Mais lorsqu'elle est séparée de cette chère moitié, elle se trouve tout d'un coup affranchie de toutes ces misères, elle est dans un si parfait dégagement de toutes choses, que soutenue par la seule puissance du Créateur, elle n'a plus besoin du secours de toutes les créatures ; elle n'a plus besoin du soleil ni des astres, parce que leurs lumières et leurs influences ne lui sont plus nécessaires ; elle n'a plus besoin de la terre, son appui et ses productions lui sont inutiles ; elle n'a plus besoin de l'air pour se rafraîchir et pour respirer, ni des autres éléments dont elle n'a plus d'usage, ni de toutes les autres créatures, dont sa conservation ne dépend plus ; elle n'a plus que du mépris soit pour les biens de la terre dont elle n'est plus empressée, soit pour les honneurs du monde dont le faux éclat ne la peut plus éblouir,

soit pour les plaisirs sensibles dont elle n'est plus capable. Enfin elle est dans un si grand dénûment de toutes les choses, et si absolument dépouillée de toutes ces marques de grandeur et de vanité qui la distinguaient autrefois dans son corps, qu'elle se trouve sans pays, sans sexe, sans nation, sans charge, sans emploi, sans dignité, sans caractère de sa gloire passée et sans faire même ni nombre, ni figure dans tout cet univers. Peut-on voir un plus grand dépouillement de tout ce qui peut flatter l'orgueil naturel de l'homme?

Voilà, mon cher frère, l'état où vous devez vous réduire en expirant au monde et en remettant votre esprit entre les mains de Dieu. Il faut rompre tous les liens et vous détacher absolument de toutes les créatures, il ne faut plus conserver de liaison avec tous les gens que vous laissez dans le siècle, il faut renoncer à votre père, à votre mère, à vos frères, à vos sœurs, à vos parents, à vos amis, et laisser les morts ensevelir leurs morts. Vous ne devez plus rien avoir de commun avec les pompes du siècle, qui ne sont que pour les amoureux du siècle et pour les esclaves du démon. Vous devez, en un mot, renoncer si absolument à toutes les attaches que vous pouvez avoir dans le monde, que vous n'en preniez pas de nouvelles, même dans la religion. C'est la belle instruction que Tertullien donnait aux martyrs de Carthage, quand il leur disait : *Christianus in carcere, etiam renuntiavit carceri* (*Lib. ad Martyres*, c. 2). Un chrétien qui est mis en prison pour la querelle de Jésus-Christ, doit être si parfaitement détaché de toutes choses, qu'il faut qu'il renonce même à la gloire, à l'amour, à la joie et à la complaisance qu'il trouve dans sa prison. Il est vrai qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de se passer de toutes les créatures, puisque trouvant en lui-même la source de sa gloire et de sa félicité infinie, il n'a besoin ni de notre compagnie, ni de nos biens. Il faut néanmoins qu'une âme religieuse imite ce souverain dégagement de toutes choses en étouffant dans son cœur les moindres petites attaches, non-seulement aux emplois et aux personnes, mais encore à un lieu et à un couvent plutôt qu'à un autre : c'est ce que le même Tertullien disait encore à ces généreux défenseurs de la foi, lorsque, les exhortant à l'union et à la patience dans leurs chaînes, il les y anime par ces belles paroles : Consolez-vous, mes chers frères, dans cet affreux cachot où vous vivez tranquillement dans l'attente du dernier supplice, une prison ou un palais vous doivent être indifférents dans l'état où vous êtes : que vous importe en quelque lieu du monde que vous soyez, puisque vous êtes déjà hors du monde : *Nihil interest ubi sitis in sæculo, qui extra sæculum estis* (*Ibid.*). C'est dans cet heureux détachement que doit être un bon religieux. S'il vivait selon les inclinations de la chair, il prendrait des attachements pour de certains couvents, pour de certains emplois, pour de certaines personnes, et ces attachements, tout innocents qu'ils pourraient être, deviendraient des obstacles à sa perfection ou à son repos, et seraient des marques assurées qu'il n'est pas tout à fait mort à lui-même, à la nature, à ses passions et à son amour-propre. Souvenez-vous donc, mon cher frère, qu'en vous dépouillant de vos habits séculiers, vous devez vous dépouiller entièrement du vieil homme pour ne plus vivre que de la vie de l'esprit et non point de celle de la chair et des sens.

C'est ce qui me conduit à la troisième propriété de l'âme raisonnable séparée de son corps, et de l'âme religieuse séparée du monde. Quelle est cette dernière perfection? sinon l'indépendance des organes des sens pour faire les plus nobles opérations de sa vie toute spirituelle. Tandis que notre âme est unie avec son corps, elle est dans une si grande dépendance de ses sens, qu'au lieu de leur commander en maîtresse, elle leur est assujettie comme une servante, elle ne peut se passer de leur ministère dans les fonctions de la vie naturelle et civile, et dans le commerce de la société humaine; et quoiqu'elle sache, par mille expériences, qu'ils sont souvent de mauvais juges de leurs propres objets et des témoins faciles à corrompre et à suborner, elle ne peut néanmoins s'empêcher de les consulter dans ses doutes et dans ses affaires extérieures, et se trouve souvent contrainte de n'agir que sur les rapports qu'ils lui font. C'est par eux qu'elle fait paraître ses passions, qu'elle montre sa colère, qu'elle témoigne son amour, qu'elle fait éclater sa haine, qu'elle donne des marques de sa joie ou de sa tristesse, de son espérance ou de son désespoir; c'est par eux qu'elle explique les pensées les plus secrètes de son esprit, et qu'elle découvre les mouvements les plus cachés de son cœur; c'est par eux, en un mot, qu'elle acquiert les arts et les sciences, parce que c'est par eux qu'elle reçoit les espèces des objets sensibles, dont se forment les images et les fantômes que l'entendement doit contempler pour la perfection de son raisonnement.

Voilà l'état de servitude et de dépendance où une âme spirituelle et immortelle est réduite, lorsqu'elle est unie à son corps, et qu'elle lui donne le mouvement, le sentiment et la vie. Mais, lorsqu'elle en est séparée, je la regarde comme une reine qui prend possession de son empire, et qui ne reçoit plus la loi de ses sujets; elle agit avec une parfaite liberté et une souveraine indépendance de ses sens, elle ne connaît plus les choses par des espèces étrangères, par des crayons confus et par des images trompeuses; mais elle connaît les choses en elles-mêmes, ou par de nouvelles espèces que Dieu produit dans son entendement. N'est-ce point de cet état d'une âme séparée de son corps dont voulait parler le prophète, quand il disait : *Exibit spiritus ejus et revertetur in terram suam : in illa die peribunt omnes cogitationes eorum* (*Psal.* CXLV, 3) : L'âme étant sortie de son corps, la chair retourne dans la terre d'où elle est sortie, et dès ce jour-là même, toutes les vaines pen-

sées de l'esprit, les desseins orgueilleux et les grands projets qu'on avait formés pour s'élever sur la terre, se dissiperont comme un éclair et s'évanouiront comme une ombre. C'est là où se termine toute la gloire et le bonheur des grands du monde et des monarques de la terre; leur vie a été un admirable songe dans lequel ils se voyaient élevés sur les têtes des autres hommes; mais à l'heure de la mort, et à ce jour fatal qui décidera de leur éternité, *peribunt omnes cogitationes eorum* : toutes leurs entreprises, aussi bien que leurs pensées s'en iront en fumée. Oui, dit saint Dorothée : *Omnes cogitationes hujus sæculi, velut ædificationis, agrorum, parentum, filiorum, et omnis commercii, peribunt* : Toutes ces pensées et ces projets de bâtiments, de maison, d'agrandissement, d'établissement, de mari, de femme, d'enfants, d'amis, de liaison, d'acquisition, de commerce, tout cela s'évaporera de l'esprit, et il ne restera dans l'âme, qu'une vive appréhension de la grandeur de Dieu, qu'un faible souvenir des biens passés, et qu'une forte idée de l'avenir. Tellement que ce sera pour lors que, faisant sans préoccupation un juste parallèle des choses du temps avec celles de l'éternité, l'âme donnera le juste prix à chacune, reconnaîtra ses anciennes erreurs, et réformera ses mauvais jugements passés.

Voici, mon cher frère, ce qui doit faire le bonheur et la sainteté de l'état que vous venez d'embrasser. Comme le cloître, aussi bien que le ciel, est la région des purs esprits, il faut vous résoudre à n'y plus vivre qu'à la façon des esprits; c'est-à-dire indépendemment de votre corps et de vos sens. Il est vrai que, comme l'état religieux ne vous affranchit pas des nécessités de la vie animale, il ne vous prive pas absolument de l'usage de vos sens, de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher; non, la grâce ne détruit point la nature, et le religieux, pour être religieux, ne cesse pas d'être homme, et homme sujet à toutes les infirmités humaines, au moins selon le corps. Mais cette grâce se contente de mortifier les sens, de crucifier la chair, et de faire mourir tous les désirs du cœur, afin que le religieux, ne vivant plus dans son cloître que de la vie de l'esprit, ne se conduise plus aussi, selon le conseil de l'Apôtre, que par les mouvements de l'esprit : *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (*Galat.*, V, 25). Que si sa vie est toute spirituelle, les sens seront en quelque façon tout spiritualisés : c'est-à-dire qu'ils ne se porteront à leurs objets que par la nécessité, et non point par le plaisir; il verra Dieu dans toutes les créatures, il entendra sa voix dans celle de ses supérieurs, son esprit se nourrira de ses vérités éternelles dans l'oraison, son cœur goûtera ses ineffables délices dans la retraite, son âme attirée, comme celle de l'Epouse, à l'odeur des parfums célestes, courra dans la voie de ses commandements. Enfin, se trouvant tout d'un coup désabusée des vanités de la terre, ce qui était autrefois le sujet de son estime deviendra celui de son mépris, ce qui était l'objet de son amour deviendra celui de sa haine, et ce qui était l'objet de ses recherches et de ses empressements, deviendra celui de sa fuite ou de son indifférence; ainsi elle agira comme ces saintes intelligences qui sont dégagées de la matière, et qui n'ont nul commerce avec la chair et les sens.

Souffrez donc, mon cher frère, que puisque vous ne devez plus vivre désormais que de la vie des purs esprits, ou des âmes séparées de leurs corps, j'accompagne votre entrée dans la religion avec les mêmes paroles dont l'Eglise accompagne une âme chrétienne à sa sortie du monde : *Proficiscere anima christiana de hoc mundo* : Allez, ô âme religieuse, sortez en paix de la prison de votre corps, puisque le ciel vous offre votre liberté : *proficiscere*, sortez de cette chair corrompue qui vous fait dégénérer de l'excellence de votre nature et de la noblesse de votre extraction; et comme votre origine est divine, allez et retournez promptement à Dieu. *Proficiscere* : sortez et cessez d'animer ces yeux et tous ces autres sens qui ont été les funestes canaux par où la mort et le péché sont entrés dans le monde et ont infecté tout le genre humain. *Proficiscere* : sortez de la maison de votre père et de votre mère, et souvenez-vous que vous n'avez plus que Dieu pour Père dans le ciel, et que la religion pour mère en terre. Enfin, *Proficiscere de hoc mundo*, sortez de ce monde, de cette Babylone de désordre et de confusion, où la félicité n'est qu'en idée, et où toutes les misères sont en réalité. Mais sortez en joie : *In nomine Patris qui te creavit, in nomine Filii qui te redemit, in nomine Spiritus sancti qui in te effusus est* : Oui, sortez sans crainte au nom du Père qui vous a créé à son image, au nom du Fils qui vous a racheté de son sang, au nom du Saint-Esprit qui vous a régénéré dans le baptême. *Subvenite sancti Dei, occurrite angeli Domini, suscipientes animam ejus, et offerentes eam in conspectu altissimi* : Accourez, ô saints du paradis à ce religieux spectacle, venez esprits bienheureux à la cérémonie de ce sacrifice pour recevoir cette âme comme une innocente victime, et pour l'offrir à Dieu aux pieds de ces saints autels, afin qu'étant entrée dans ce cloître comme dans un paradis en terre, elle y trouve, et le lieu du vrai repos, où rien ne trouble le sommeil de l'âme, et l'asile de l'innocence réparée où rien ne souille la pureté du cœur, et la région des purs esprits où rien ne flatte la corruption de la chair et les inclinations de la nature. C'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON II

Pour une profession religieuse.

Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.

Etant maintenant affranchis de la servitude du péché, et devenus serviteurs de Dieu, vous recevez pour fruit de cet assujettissement la sanctification de vos âmes, et la vie éternelle en sera la fin (*Rom.*, ch. VI, 22).

Il me semble, si j'ai bien pénétré le sens

de ces paroles, que saint Paul a eu dessein de nous faire voir, par une juste opposition, les maux que nous avons hérités d'Adam, et les biens que nous avons hérités de Jésus-Christ. Qu'est-ce que nous pouvions attendre d'Adam notre père pécheur, esclave et mortel? sinon d'en tirer pour tout héritage, le péché, la servitude et la mort. Et qu'est-ce que nous avons à espérer de Jésus-Christ notre rédempteur juste, libre et immortel, sinon d'hériter de sa justice, de sa liberté et de son immortalité? Il est vrai que Dieu avait créé Adam dans une si grande sainteté, qu'il fut juste aussitôt que raisonnable, enfant de Dieu aussitôt qu'enfant de la terre, et parfait dans l'état de la grâce aussitôt que dans celui de la nature : *Fecit Deus hominem rectum* (*Eccl.*, VII, 30) : Dieu créa l'homme droit et juste, dit le Sage, et cet homme pouvait conserver facilement cette droiture et cette justice, s'il eût voulu, mais il s'est embarrassé lui-même dans une infinité de misères et de contradictions, qui font voir en lui une alliance monstrueuse de qualités toutes contraires, de grandeur et de bassesses, d'ignorance et d'intelligence, de raison et de folie, qui en ont fait un malheureux aussitôt qu'un pécheur. Il est vrai aussi que Dieu avait créé cet homme si parfaitement libre, que rien ne gênait sa liberté: soumis à Dieu seul, il était le maître de lui-même et de ses passions, aussi bien que de toutes les créatures. C'est ce que l'Ecriture nous apprend, quand elle dit que Dieu le laissa dans la main de son conseil : *in manu consilii sui;* parce que l'ayant créé tout pur, il laissa toutes choses, et la grâce même dont il avait orné son âme, dans une dépendance absolue de sa volonté, afin qu'il se portât au bien ou au mal avec une liberté tout entière, sans que rien le déterminât à l'un plutôt qu'à l'autre, que l'inclination que son cœur se donnerait à lui-même, et que l'empire qu'il avait sur tous ses mouvements. Mais le mauvais usage qu'il fit de sa liberté le rendit esclave de sa femme et du monde : de celle-là par sa complaisance, et de celui-ci par son péché. Enfin Dieu avait créé Adam immortel aussi bien que libre et innocent, et avait uni en sa personne la justice avec l'immortalité; et cet homme en effet ne serait jamais mort et selon le corps et selon l'âme, s'il n'eût point péché; et c'est en cela même qu'il était l'image non-seulement de la bonté de Dieu, mais encore de son éternité : *Creavit Deus hominem inexterminabilem, et ad imaginem similitudinis illius fecit illum* (*Sap.*, II, 23). Voilà l'abîme de malheurs où Adam s'est précipité, et dans lequel il a enseveli tout le genre humain avec lui, en faisant passer à ses enfants, comme un funeste héritage, le péché, la servitude et la mort. Mais rendez, mes chères sœurs, des actions de grâces immortelles à Jésus-Christ, puisque étant affranchies de la servitude du peché, vous êtes devenues les servantes de Dieu, et avez reçu pour fruit de votre engagement à son service, la sanctification de vos âmes, et la vie éternelle pour fin et pour récompense de ce saint assujettissement : *Nunc liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam.* Vous avez reçu un droit à toutes ces grâces par le sacrement de baptême, mais vous y allez être confirmées par les vœux de religion. C'est ce que je prétends vous faire voir par ce discours, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par les prières de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Si l'impiété de Luther avait été soutenue de la puissance de tous les princes, on aurait bientôt vu non-seulement en Allemagne, mais encore dans toute l'Europe, les monastères détruits, aussi bien que les églises ruinées, et les ordres religieux supprimés, aussi bien que la religion chrétienne abolie. En effet ce cruel hérésiarque, voulant donner quelque ombre de justice à son apostasie, la couvrit d'abord de l'apparence d'une réforme (*Lib. de Captiv. Babylon. in prælu.*) ; il déclara la guerre aux vœux solennels de religion, et exhorta les prélats de l'Eglise à employer l'autorité de leur ministère, et les princes de la terre à se servir de la force de leurs armes et de leurs édits pour en interdire l'usage dans tous leurs royaumes et parmi leurs sujets, sous ce faux prétexte que les vœux, disait-il, étaient contraires à l'esprit de la foi, et à la liberté de l'Evangile. Et afin d'engager encore plus efficacement les puissances séculières et ecclésiastiques dans sa révolte, il soutenait avec autant d'ignorance que de témérité et de malice, que les actions qui sont faites sans vœu étaient incomparablement plus nobles, plus saintes et plus méritoires, que celles qui se faisaient par un engagement volontaire qui imposait à l'homme une espèce de contrainte et de nécessité. J'avoue, messieurs, que si j'avais à prêcher aujourd'hui dans la ville de Genève, ou dans les cantons de Berne et de Zurich, je prendrais plaisir à réfuter le dogme impie de ce réformateur, qu'un poëte chrétien appelle fort à propos, le rebut du cloître et l'écume de l'enfer : *Spuma erebi et vomica claustri;* mais comme par la grâce de Dieu nous vivons sous le règne d'un grand monarque, qui n'a pas moins de zèle de faire fleurir la religion que l'Etat, et que d'ailleurs je dois parler devant des auditeurs qui ne sont pas moins bons catholiques que bons Français, il suffit de poser en fait que c'est une vérité constante et soutenue des Pères et des théologiens, que les actions qui se font par vœu, sont plus excellentes et plus parfaites que celles qui procèdent d'une détermination simple et passagère de la volonté (*Javellus, tract. unic. de Operib. Christ.*). La raison est, disent-ils, que comme l'action qui procède d'une volonté obstinée dans le vice par une longue habitude, est plus méchante et plus criminelle que celle qui ne vient que d'une mauvaise disposition d'ignorance ou de faiblesse, ainsi l'action qui procède d'une volonté affermie dans le bien par habitude et par engagement, est plus noble et plus parfaite que toutes les autres particulières qui

ne se font que par choix et discrétion. Or, voilà l'heureux effet que produit le vœu ; il communique à la volonté humaine une espèce d'immutabilité dans le bien, qui donne par conséquent à toutes nos œuvres un certain caractère de bonté et de mérite : qui fait qu'elles surpassent en perfection toutes celles qui procèdent d'une volonté encore inconstante et volage. Tellement, ma chère sœur, que ces vœux que vous allez faire avec une pleine liberté, influeront une vertu secrète et un mérite presque infini qui se répandra sur toutes les actions de votre vie, et qui les rendra d'un prix inestimable devant Dieu. C'est cette grande vérité que je veux établir aujourd'hui dans votre esprit, par les raisons mêmes dont nos ennemis prétendent la détruire, afin que notre victoire soit d'autant plus signalée, que nous ne les aurons battus que de leurs propres armes et confondus par leurs propres raisons. J'avoue donc avec eux que la profession religieuse est un combat continuel contre les ennemis de la sainteté ; qu'elle est une longue servitude contre les inclinations de la nature, et une mort anticipée contre l'amour de la vie. Oui, voilà ce que je confesse avec eux ; mais voici d'autres choses dont ils doivent tomber d'accord avec moi. Savoir que ce combat n'est point sanglant ; que cette servitude n'est point honteuse, et que cette mort n'est point terrible. C'est un combat continuel, je l'avoue, mais qui est suivi de la victoire ; c'est une longue servitude, il est vrai, mais qui est accompagnée de liberté ; c'est une mort anticipée, d'accord, mais qui est toute pleine de vie. C'est ce que vous verrez dans les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La profession religieuse est un combat continuel, mais qui est suivi de la victoire.

Entre les diverses raisons dont se servent les hérétiques pour décrier l'état religieux, et pour en inspirer du dégoût aux fidèles, c'est qu'il est, disent-ils, un état dangereux, plein de piéges et d'écueils pour les âmes, et un combat continuel dans lequel il n'y a ni paix, ni trêve à espérer, mais où il faut avoir sans cesse les armes à la main pour se faire la guerre à soi-même, à ses passions et aux plus douces inclinations de la nature. Et c'est de là que Luther tire cette conséquence, que la passion déréglée de faire des vœux augmente tous les jours les perils où les âmes s'exposent témérairement de se perdre par ces sortes d'engagements : *Infanda animarum pericula vovendi libido, inconsultaque temeritas quotidie auget* (*Apud Javellum*). Mais peut-on voir un plus pitoyable raisonnement que celui de ce méchant philosophe? puisque c'est en cela même que la vie du religieux n'est pas différente ni de celle du chrétien, ni de celle d'un homme considéré selon les conditions de sa nature. Car si vous demandez à Job, qu'est-ce que la vie de l'homme? il vous répondra, qu'elle est une guerre perpétuelle sur la terre : *Militia est vita hominis super terram :* voulant dire que nous naissons hommes et soldats tout ensemble, et que vivre et combattre, ne nous est qu'une même chose. Et si vous demandez à saint Paul, qu'est-ce que la vie du chrétien? il vous répondra que la vie du chrétien, sous la loi de grâce, n'est pas plus privilégiée en ce point que celle de l'homme sous la loi de nature ; puisqu'elle n'est qu'un combat continuel qu'il est obligé de soutenir non-seulement contre la chair et le sang, mais encore contre les principautés et les puissances, contre le prince du monde et des ténèbres, et contre tous les esprits de malice qui sont répandus dans l'air pour nous séduire et pour nous tenter : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem ; sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus* (*Ephes.*, VI, 12).

Or, si vous demandez après cela aux maîtres de la vie spirituelle, qu'est-ce que la vie religieuse? ils vous répondront sans façon, et sans crainte d'offenser sa sainteté : qu'il est vrai qu'elle est une guerre continuelle contre le péché et contre tous les ennemis de la grâce et du salut, mais que c'est en cela même qu'elle n'est pas de pire condition que la vie chrétienne, que les congrégations des religieux ne sont pas plus dangereuses que les assemblées des fidèles, et que le cloître n'est pas plus redoutable que l'Eglise, qui est appelée terrible comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata* (*Cant.*, VI, 3). Et à dire le vrai, je remarque que la fin de notre vocation à la vie religieuse, n'est pas bien différente de la fin de notre vocation à la vie chrétienne. Je ne sais pas, messieurs, si vous avez jamais bien compris à quelle condition Dieu vous a appelés par votre baptême. Mais je sais bien qu'on a dû vous apprendre que vous n'étiez point appelés ni à la condition des philosophes pour rechercher les secrets de la nature, ni à la condition des princes temporels pour gouverner les empires du monde, ni à la condition molle et voluptueuse des hommes du siècle dont toute la vie se passe dans le plaisir ou dans l'oisiveté : *Sed vocati sumus*, dit Tertullien, *ad militiam Dei vivi, jam tunc cum in Sacramenti verba respondimus* (*Lib. ad Martyr.*, *cap.* 3) : Mais que nous sommes appelés à la condition de soldats, et à la milice du Dieu vivant et que nous nous y sommes engagés par les vœux que nous avons faits au sacrement de baptême, et lorsque nous avons promis par la bouche de nos parrains de renoncer au monde et à toutes ses pompes, au diable et à toutes ses œuvres.

Voilà, ma chère sœur, la fin de votre vocation à la vie chrétienne, et la fin de votre vocation à la vie religieuse. Car comme la profession que vous allez faire, est une espèce de second baptême que vous allez recevoir, dit saint Bernard, il ne faut pas s'étonner si vous vous allez engager par des vœux solennels à une sainte milice où l'on observe une sévère discipline, où l'occupation est de combattre, et où l'obligation est

de vaincre les mêmes ennemis auxquels vous avez déjà déclaré la guerre dans le sacrement de votre régénération; c'est pourquoi je puis dire à un religieux ces paroles que saint Chrysostome adresse à un chrétien pour l'instruire de son devoir : *Delicatus es miles si putas te posse sine pugna vincere, sine certamine triumphare* (*Serm. de SS. Martyr.*) : Vous êtes, mon cher frère, un soldat ou bien lâche, ou bien abusé, si vous vous imaginez de pouvoir vaincre sans peine, et de pouvoir triompher sans combat. Ce n'est point de la façon qu'on remporte des victoires. Entrez donc dans le champ de bataille, montrez vos forces, signalez votre courage, ne craignez point vos ennemis; et afin de vous animer vous même à bien attaquer et à bien soutenir, *considera pactum quod spopondisti, conditionem qua accessisti, militiam cui nomen dedisti :* Faites attention à l'engagement que vous avez pris, à la condition avec laquelle vous êtes venu et à la milice à laquelle vous vous êtes enrôlé. Toutes ces vues vous feront souvenir qu'étant engagé dans l'Eglise militante, qui est comme le camp du Dieu des armées, il ne faut point cesser de combattre que quand vous cesserez de vivre et de respirer.

Mais comme les ordres religieux sont appelés les troupes auxiliaires de l'Eglise militante c'est, ma chère sœur, dans cette sainte milice où vous allez vous engager et prêter serment de fidélité à Dieu par vos vœux solennels. Cette proposition ne vous doit point surprendre. Car si l'histoire profane nous représente des amazones, des Thomiris et des Semiramis qui ont conduit des armées et donné des batailles, et si l'histoire sainte de l'ancien Testament vante les exploits guerriers des Judith, des Jaël et des Débora qui ont battu, défait et dissipé les armées formidables des ennemis du peuple de Dieu, l'histoire sainte du nouveau ne nous raconte-t-elle pas les combats et les victoires d'une infinité de jeunes héroïnes, des Barbe, des Catherine, des Cécile, des Agathe et des Agnès qui ont bravé les tyrans, qui ont confondu les empereurs et vaincu les vainqueurs de la terre, avec une grandeur d'âme et une intrépidité de courage qui donnait autant d'admiration que de fureur à leurs plus grands ennemis ? C'est ce grand spectacle que saint Cyprien nous propose, lorsque pour encourager tous les chrétiens de l'un et de l'autre sexe à déclarer la guerre à tous les ennemis de la vertu, il leur dit, considérez tout ce qui s'est passé dans les premiers siècles de l'Eglise, vous y verrez des femmes généreuses, et des filles incomparables suivre l'exemple et disputer même du courage avec les plus grands hommes, et qui, par une fermeté supérieure à l'âge et à la nature, ont triomphé de l'infirmité de leur sexe et de toutes les puissances du monde et de l'enfer: *Cum triumphantibus viris, et feminæ veniunt quæ cum sæculo dimicantes, sexum quoque vicerunt* (*Serm. de Lapsis*).

C'est ce spectacle, ma chère sœur, que vous allez renouveler aujourd'hui à nos yeux d'une manière moins cruelle et sanglante, mais qui n'est pas moins digne de l'admiration des anges et de la complaisance de Dieu même. Car qui n'admirera la force de la grâce de Jésus-Christ dans une jeune fille qui, à l'âge de dix-huit ans, est entrée dans ce monastère avec autant de joie et de fermeté que les martyrs entraient autrefois dans les prisons et dans les amphitéâtres pour insulter la cruauté des tyrans, et pour provoquer la fureur des lions ? Qui est le cœur si peu sensible à la piété qui ne se sentira pas touché de voir une jeune demoiselle qui, dans un âge si tendre et avec un corps si délicat, a passé son année de probation dans l'observation la plus exacte de tout ce que la règle de sainte Thérèse a de plus rigoureux et de plus austère? Qui ne sera saisi d'étonnement de voir une jeune novice joyeuse, contente, tranquille, dont rien ne trouble la joie ni n'ébranle la fermeté au moment de faire une action si importante que d'elle dépend le repos de toute sa vie, aussi bien que le salut de toute l'éternité? Qui n'avouera en un mot que Dieu n'ait renouvelé en elle la merveille qu'il fit autrefois dans la mère des Machabées, lorsqu'il renferma, comme dit l'Ecriture, un courage mâle dans le corps d'une femme : *Feminæ cogitationi masculinum animum inserens* (II *Mach.*, VII, 21). Il faut en effet un courage mâle et une vertu héroïque pour faire un divorce général avec tout ce qui peut plaire et flatter la nature : pour renoncer à tous les honneurs du monde par l'humilité, à tous les plaisirs de la chair par la chasteté, à tous les biens de fortune par la pauvreté, à toutes les inclinations de sa propre volonté par l'obéissance, aux douceurs de la liberté par la clôture, aux charmes de la conversation par le silence, et à toutes les commodités de la vie par la mortification du corps et des sens.

Mais que les hérétiques ne s'avisent plus de nous reprocher ces croix, ces mortifications et ces austérités pour déshonorer notre profession, et pour nous faire des crimes de toutes nos vertus. Nous convenons avec saint Laurent Justinien qu'une maison religieuse peut être appelée *Statio Bellatorum*, un champ de bataille où les soldats sont soldats toujours préparés à combattre, à vaincre, ou à mourir. Mais il est vrai de dire aussi que si la vie de ces bienheureux soldats est un combat continuel, c'est un combat qui est toujours suivi de la victoire, par le triomphe de la grâce sur le péché, et des vertus sur les vices. Il me semble que Platon a reconnu cette vérité avec les seules lumières de la raison, lorsqu'il a dit que la première et la plus signalée de toutes les victoires consistait à se vaincre soi-même : *Vincere seipsum omnium victoriarum prima et optima* (*Lib. de Legibus*). Si vous ne voulez pas ajouter foi à la parole de ce philosophe, croyez au moins à l'autorité du Saint-Esprit qui vous dit par la bouche du Sage : que l'homme patient vaut mieux que le courageux, et que celui qui est maître de son esprit et de ses passions, est plus digne de

gloire que celui qui force les villes (*Prov.*, XVI, 32), et à parler franchement, je ne trouve pas une gloire fort solide dans les plus fameuses victoires qui se puissent remporter par la force des armes. Un démon seul à qui Dieu aura permis d'user de toute sa malice et de son pouvoir forcera sans peine les villes les plus imprenables, et fera fuir en se jouant les armées les plus formidables du monde; mais se vaincre soi-même, dompter sa propre volonté, assujettir ses sens et soumettre son esprit et sa raison par une foi humble, par une obéissance aveugle, et par une souffrance paisible des injures et des maux, c'est l'ouvrage non des hommes ni des anges, mais de l'esprit de Dieu et de la grâce toute-puissante de Jésus-Christ. C'est là le courage véritablement héroïque. Ce sont là les victoires que les martyrs et les saints ont remportées. C'est là la gloire que le monde ignore, que les superbes méprisent, et que Dieu approuve.

Si cela est vrai, comme il n'en faut point douter, ne pouvons-nous pas dès ce moment couronner la vertu de cette jeune héroïne et lui décerner l'honneur d'un triomphe religieux, puisque dans l'acte de sa profession, elle se va vaincre elle-même, surmonter la nature et soumettre toutes ses passions à l'empire de la grâce, et sous le joug de Jésus-Christ, auquel servir, c'est régner, et sous lequel combattre, c'est vaincre. C'est en cela, messieurs, que je puis dire que la profession d'un religieux a quelque rapport avec la passion du Fils de Dieu. Quand les Pères de l'Eglise ont parlé de la passion de ce divin Sauveur, ils ne l'ont représentée que sous des idées magnifiques, pour nous en inspirer plus de vénération que de pitié. Cassiodore l'appelle le grand jour de la guerre ou de la bataille du Seigneur : *Magna dies belli :* puisque ce fut en ce jour qu'après s'être vaincu lui-même au jardin des Oliviers, et soumis à la volonté de son Père, son appétit sensitif qui refusait de boire le calice de sa passion, il alla consommer sa victoire sur la croix, et y achever son triomphe par la destruction de l'empire du prince des ténèbres et de toutes les puissances du monde et de l'enfer : *Expolians principatus et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso* (*Coloss.*, V, 15). C'est sous cette même idée qu'un grand pape se représentait la passion de Jésus-Christ, lorsque recherchant les raisons pour lesquelles ce Dieu souffrant défendit aux femmes de Jérusalem de ne point pleurer sur lui, dit que c'est parce que leur tristesse ne convenait point à sa victoire, ni leurs larmes à son triomphe : *Quia non decebat luctus victoriam, nec lamenta triumphum* (*Serm. de Pass.*).

Or, comme la profession religieuse est ou une image, ou une imitation, ou une continuation de la Passion de Jésus-Christ, puisqu'elle est un martyre invisible et non sanglant, ceux qui sont éclairés des lumières de la foi, et qui regardent cet état, non pas avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'esprit, le doivent considérer non pas tant comme un combat que comme un triomphe; car il est vrai qu'un bon religieux et une bonne religieuse peuvent dire hautement, en insultant à leurs ennemis, ces belles paroles que les martyrs disaient chez Tertullien en insultant à leurs bourreaux : *Hic est habitus victoriæ nostræ; hæc palmata vestis, tali curru triomphamus, nam et vincimus cum occidimur* (*Apol., cap. ultimo*) : Ces fagots de sarment dont vous nous couvrez pour nous brûler à petit feu, ne sont pas les instruments du supplice des coupables, mais un habit de palmes et de lauriers dont vous nous parez au jour de notre victoire, et ces bûchers ardents sur lesquels vous nous réduisez en cendres, sont des arcs de triomphe sur lesquels vous nous élevez comme des conquérants, puisque mourir pour Jésus-Christ, c'est vaincre, et souffrir pour son amour, c'est triompher. Ainsi, ma chère sœur, vous pouvez dire que ce voile qui va couvrir votre visage, et que cet habit d'humilité, d'austerité et de penitence, dont vous êtes revêtue, n'est pas tant l'habit d'une fille morte au monde, que d'une fille victorieuse du monde; les vœux que vous allez faire ne sont pas tant des promesses que vous allez faire de combattre sous l'etendard de la croix de Jésus-Christ, que des marques de l'heureuse nécessité que vous vous imposez de mourir ou de vaincre pour sa gloire; que le cloître où vous êtes entrée, n'est pas tant pour vous une prison, un tombeau, ou un champ de bataille, qu'un arc de triomphe que vous vous êtes dressé à vous-même, d'une manière plus humble et plus modeste, que ne fit Saül, roi d'Israël : *Erexit sibi fornicem triumphalem* (I *Reg.*, XV, 12); que ces heures canoniales et que cette divine psalmodie à laquelle vous vous allez engager, n'est pas tant un cantique lugubre, qu'un chant de victoire, tel que celui que Moïse et Marie sa sœur chantèrent à deux chœurs après la déroute de Pharaon et la défaite de toute son armée, et que saint Ambroise a appelé *Carmen triumphale*, un chant de triomphe. Vous devez, en un mot, considérer que toute cette illustre assemblée de messieurs vos parents n'est pas venue ici pour assister à votre pompe funèbre, mais à celle du monde que vous avez vaincu et que vous allez ensevelir.

C'est pourquoi il me semble que vous avez droit de leur adresser ces belles paroles que Judith dit autrefois après avoir coupé la tête à Holopherne : *Non cecidit potens eorum a juvenibus, nec filii Titan percusserunt eum, nec excelsi gigantes opposuerunt se illi, sed Judith filia Merari in specie faciei suæ dissolvit eum* (*Judith*, XVI, 8) : Ce redoutable général des Assyriens n'a point été vaincu par les mains des jeunes hommes, il n'a point été frappé par les Titans, et des géants monstrueux ne se sont point opposés au cours rapide de ses victoires; mais Judith, fille de Merari, l'a abattu par la beauté de son visage et par la force de son bras. Oui, ma chère sœur, vous pouvez entrer dans les

sentiments de cette sainte femme, et, ne vous regardant que comme un faible instrument dont Dieu s'est servi pour remporter une fameuse victoire sur le monde, sur la chair et sur le démon, vous devez lui en renvoyer toute la gloire comme elle. Mais il faut ensuite imiter l'action qu'elle fit après qu'elle fut rentrée dans sa maison; car l'Ecriture remarque qu'elle quitta ses habits magnifiques, et qu'elle reprit ceux qui convenaient à sa modestie et à son état. Et c'est en cela qu'elle fit paraître, dit saint Ambroise, qu'elle n'aima point tous ces vains ornements qui pouvaient la faire souvenir de son triomphe, et qu'elle estimait beaucoup plus ceux qui lui servaient à vaincre les vices du corps que ceux qu'elle avait employés pour surmonter les armées des Barbares : *Nec triumphorum suorum amavit ornatus, illos existimans esse meliores, quibus vitia corporis, quam quibus hostium arma vincuntur* (*Lib. de Viduis, tom.* IV).

C'est, ma chère sœur, ce que vous avez fait au jour de votre vêture. Vous vous dépouillâtes de tous ces riches habits qui ne sont propres qu'à nourrir la vanité des filles du siècle, et ce fut aussi en ce jour que, revêtue d'un habit grossier et austère, vous ébauchâtes cette grande victoire dont vous allez faire la consommation par votre profession. Quels seront les sentiments de messieurs vos parents après que, par cette action généreuse, vous aurez vaincu le monde et coupé la tête à cet Holopherne? Pour moi, il me semble, s'il m'est permis d'être leur interprète, qu'ils vous vont faire le même compliment que le grand pontife de Jérusalem fit à Judith à son retour du camp des Assyriens, et à son entrée triomphante dans la ville de Béthulie : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple. *Fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris... ideo et manus Domini confortavit te, et eris benedicta in æternum* (*Judith*, XV, 10, 11) : Vous avez agi avec un courage mâle, et votre cœur s'est affermi; et parce que vous avez aimé la chasteté, la main du Seigneur vous a fortifiée, et vous serez bénie éternellement. C'est à vous, ma chère sœur, que s'adresse ce même compliment; nous vous considérons comme la gloire de votre sexe, comme la joie de ce saint monastère, et comme l'honneur de votre illustre famille. C'est l'amour que vous avez eu pour la chasteté qui vous a attiré cette grandeur d'âme et cette fermeté de courage avec lequel vous renoncez à toutes les vanités du monde et à tous les plaisirs des sens; et c'est encore ce même amour qui vous attirera toutes les bénédictions du ciel, les applaudissements des anges et les louanges des hommes. Je ne doute point aussi que l'action que vous allez faire ne persuade efficacement tous mes auditeurs, que si la profession religieuse est un combat continuel, c'est un combat qui est toujours suivi de la victoire, et que si elle est une longue servitude, c'est une servitude qui est toujours accompagnée de liberté. C'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La profession religieuse est une longue servitude, mais qui est accompagnée de liberté.

Si les hérétiques n'ont pas été heureux dans la première attaque qu'ils nous ont livrées, ils ne l'ont pas été davantage dans la seconde. De quelque raison dont ils se soient servis pour décrier les religieux dans le monde, il sera toujours véritable de dire que si leur vie est un combat continuel, comme ils le prétendent, c'est un combat qui est toujours suivi d'une victoire assurée, et que si elle est une longue servitude, comme ils nous en font le reproche, c'est une servitude accompagnée d'une glorieuse liberté. C'est ce qui fait que je puis dire de nos liens spirituels qui nous attachent dans nos cloîtres, ce que saint Paul a dit des chaînes matérielles qui l'attachaient autrefois dans sa prison. Ce grand apôtre étant retenu prisonnier à Rome par l'ordre de Néron, écrit aux fidèles de l'église de Philippes en Macédoine, et leur marque avec beaucoup de confiance et de fermeté que ses chaînes sont devenues célèbres à la cour de l'empereur, et dans tout l'empire romain; mais qu'il y avait en ce pays-là de certains docteurs qui se mêlaient de prêcher Jésus-Christ par de différents motifs. Les uns, dit-il, le prêchent par un bon zèle et avec une bonne intention, mais il y en a d'autres qui le prêchent par un esprit de contention et de jalousie, se persuadant qu'ils augmenteront la pesanteur de mes fers, et qu'ils ajouteront une affliction nouvelle à celle de mes liens : *Existimantes pressuram se suscitare vinculis meis* (*Philip.*, I, 17). Mais que m'importe, ajoute-t-il, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, de quelque manière que cela se fasse, soit avec une piété apparente, soit avec une piété véritable, j'en aurai toujours de la joie, et j'en glorifierai toujours Jésus-Christ en toute liberté, soit dans la vie, soit dans la mort. Or, je puis me servir contre les hérétiques du temps de ces mêmes paroles dont saint Paul se servait autrefois contre les faux apôtres de son siècle, et dire hardiment que quoique les prétendus réformés s'efforcent d'appesantir notre joug par leurs calomnies, et de rendre notre servitude odieuse au monde par les reproches qu'ils nous en font, il est constant, néanmoins, que nos vœux, qui sont les chaînes amoureuses qui nous engagent au service de Dieu, sont devenues sacrées et célèbres non-seulement dans toute l'Église de Jésus-Christ, mais encore dans toutes les cours des princes chrétiens. Elles nous sont en effet si chères et si aimables, ces précieuses chaînes, qu'il n'y a point de religieux qui ne fasse gloire de s'appeler, avec saint Paul, le prisonnier de Jésus-Christ : *Vinctus Christi Jesu* (*Ad Philemon.*, 1).

Mais, afin de vous mieux faire connaître les méchantes raisons de nos ennemis et la véritable liberté qui accompagne notre servitude volontaire, il faut prendre la chose de plus haut et poser pour principe que Dieu

ayant créé l'homme dans la grâce aussitôt que dans la nature, il le créa aussi dans une si parfaite liberté et dans une si souveraine indépendance, qu'étant maître de toutes les créatures, il n'était uniquement soumis qu'à son Créateur par une sujétion naturelle et indispensable. D'où il faut conclure que la servitude humaine est contraire aux droits de sa nature et au privilége de sa première condition. C'est ce que les jurisconsultes mêmes ont bien reconnu, lorsque, parlant de la servitude, ils l'ont définie une constitution du droit des gens par laquelle une personne est soumise à la puissance d'une autre, contre l'institution de la nature : *Servitus est constitutio juris gentium, qua quis contra naturam alieno dominio subjicitur* (*Instit. de Jure pers.*, § *serv.*). Saint Augustin même tombe d'accord que le nom de serviteur ne vient que de la peine du péché, et non pas de la condition de la nature : *Nomen servi culpa meruit, non natura* (*Lib.* XIX *de Civit.*, *cap.* 15). Et c'est de ce principe mal entendu que Luther infère que la profession religieuse est entièrement contraire à la dignité de l'homme et à la dignité du chrétien. Car le vœu, disait-il, étant un joug insupportable et une loi tyrannique, toutes les fois que nous multiplions nos vœux nous multiplions nos chaînes, et nous renonçons par un même acte, et à la liberté de l'Evangile et au droit de notre première condition : *Cum votum sit lex quædam et exactio, necessario multiplicatis votis christiana libertas captivatur* (*Apud Javell.*, *p.* 6, *Phil. Chri.*, *tract. unico*, *cap.* 4). Ainsi le chrétien, à son sens, devient plus esclave que le juif, puisqu'en faisant des vœux, il agit formellement contre l'intention de Jésus-Christ, qui est venu pour nous affranchir par sa loi, ajoutaient les anabaptistes, de toute sorte de servitude, tant dans les choses spirituelles que dans les temporelles.

Que vous semble, messieurs, d'un si pitoyable raisonnement? et peut-on tomber dans un plus grand égarement non-seulement contre la foi, mais encore contre le bon sens, que de raisonner de la sorte (*Suarez*, *lib.* III *de Legib.*, *cap.* 5)? C'est pourquoi, comme un déserteur de milice ne doit pas être écouté quand il condamne la discipline et les lois de la guerre, ainsi un religieux apostat ne doit pas être ouï quand il condamne les vœux de religion. J'avoue donc que la profession religieuse est une espèce de servitude, mais tout amoureuse et volontaire, de laquelle je puis dire ce que saint Augustin a dit de la servitude chrétienne : *Libera servitus est apud Deum, ubi non necessitas, sed charitas servit* (*Enarr. in ps.* XCIX, *tom.* VIII, *edit. Ben.*) : Ce qui parait un pur esclavage aux yeux des hommes est une libre servitude devant Dieu, lorsqu'on sert non point par nécessité et par contrainte, mais par amour et de bonne volonté.

Vous n'aurez pas peine à tomber d'accord de la vérité de ma proposition, lorque je l'aurai réduite dans les principes de la jurisprudence et de la théologie. L'empereur Justinien, aussi recommandable par ses lois que redoutable par ses armes, distingue, après Aristote, deux sortes d'esclaves : les uns naissent esclaves, les autres le deviennent : *Servi nascuntur, aut fiunt* (*Arist.*, *lib.* I *Polit.*). Les premiers sont des esclaves de naissance, qui naissent de parents esclaves, dans un lieu de captivité et sous la domination d'un tyran : telle fut la malheureuse condition des enfants d'Israël en Egypte pendant la servitude de leurs pères sous le règne de Pharaon. Les seconds sont des esclaves du hasard et de la fortune, et ceux-ci le deviennent en deux façons : ou par le sort des armes, tels que sont les prisonniers de guerre, ou par un engagement de bonne volonté, tels qu'étaient les anciens esclaves, qui, après avoir recouvré leur liberté ou par la disposition de la loi, ou par l'indulgence de leurs maîtres, s'engageaient de nouveau volontairement à leur service. Voilà, messieurs, dans cette dernière espèce de servitude civile, une image de la servitude religieuse. Nous sommes tous nés esclaves du diable, parce que nous avons tous été conçus dans le péché. Jésus-Christ a rompu par sa mort les fers et les chaînes qui nous faisaient gémir dans cette dure captivité, et tous ceux qui par la grâce du baptême ont été établis dans la liberté des enfants de Dieu lui doivent dire avec le Prophète : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* (*Ps.* CXXV, 7) : Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louange. C'est là le sacrifice d'action de grâces que lui doivent offrir tous les chrétiens. Mais comme les religieux se sont formé de nouvelles chaînes par leurs vœux, et qu'ils lui ont consacré leur liberté par une servitude amoureuse et par un engagement tout volontaire, ils doivent entrer dans les sentiments de David, et ajouter les paroles qui suivent, pour marque de leur fidélité : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domus Domini, in medio tui, Jerusalem* (*Ibid.*, 8) : Je rendrai mes vœux au Seigneur en présence de tout son peuple, à l'entrée de la maison du Seigneur, et au milieu de vous, ô Jérusalem.

Il les faut donc rendre ces vœux, et avoir cette humble et ferme confiance, que celui qui nous a donné le courage de les faire nous donnera encore la force de les accomplir. C'est pourquoi nous ne rougissons point de nos chaînes, parce qu'elles sont honorables; nous n'avons point de honte de nos liens, parce qu'ils nous attachent plus fortement à Dieu; nous ne cachons point nos cordes et nos ceintures, parce qu'elles sont les marques précieuses de notre captivité; enfin nul homme n'est si impie et si sacrilége que d'oser entreprendre de briser vos grilles de fer; car, quoiqu'elles semblent aux yeux des libertins plus propres à des prisons qu'à des cloîtres, elles sont néanmoins consacrées dans leur usage, destinées à conserver les vierges de Jésus-Christ, que saint Cyprien appelle la plus illustre portion de son troupeau, et à éloigner les personnes profanes

d'un lieu si saint et si sacré (*lib. de Discipl. et Habitu virg.*). De quoi donc s'avisent les hérétiques de nous faire des sujets de honte et de confusion de ce qui est le sujet de notre plus grande gloire? Nous avons renoncé à notre liberté, il est vrai ; nous nous sommes imposé la nécessité de bien vivre, je l'avoue; et nous nous sommes engagés dans une bienheureuse impuissance de pécher, d'accord. Mais dites-moi, je vous prie, messieurs, le baptême et la qualité de chrétien ne vous ont-ils pas mis dans une pareille servitude et imposé une semblable nécessité? Quoi! mes frères, si pour être chrétiens, vous ne cessez pas d'être libres, pourquoi voulez-vous que nous ne soyons plus libres parce que nous sommes religieux? *Vinculis pressi, et liberi sumus*, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. contra Julian.*), en parlant de ceux de son temps : les chrétiens et les martyrs sont chargés de liens, et cependant ils sont libres. Ainsi les vœux n'affaiblissent point la liberté, mais ils la fortifient, dit saint Thomas (2-2, *qu.* 88, *art.* 4). Car, comme l'impuissance de pécher, qui est un effet de la béatitude des saints qui sont dans le ciel, ne détruit pas la liberté, mais l'ennoblit et l'affermit davantage dans le bien, ainsi cette sainte impuissance de faire le mal, qui est un effet des vœux que les religieux font dans le cloître, ne détruit pas leur liberté, mais leur donne une espèce de confirmation en grâce et d'immutabilité dans la vertu. C'est ce qui fait que saint Augustin s'écrie : *O felix necessitas quæ ad meliora compellit* (*Epist. ad Paulinam*)! O heureuse nécessité qui nous porte à une plus grande perfection et qui nous met dans un état si saint et si tranquille, que j'ose dire qu'il est mitoyen entre celui des hommes et des anges, puisqu'il participe à la fragilité de ceux-là et à l'impeccabilité de ceux-ci. Cette espèce d'impeccabilité que j'attribue aux religieux ne vous doit pas surprendre, puisque saint Jean en fait le caractère du vrai chrétien. Quiconque est né de Dieu, dit-il, ne commet point de péché : *Et non potest peccare* (I *Joan.*, III, 9); et ne peut pas même pécher, parce qu'il est né de Dieu, et que sa divine semence, qui est la grâce et la charité, demeure en lui. Que si le religieux jouit de l'impeccabilité dans la chair même du péché, pourquoi ne jouira-t-il pas de la vraie liberté parmi les liens mêmes de la servitude?

C'est ce qui vous doit obliger, ma chère sœur, d'établir votre plus grande gloire en ce monde à vous appeler l'esclave du Seigneur, puisque la sainte Vierge se fit un grand honneur de s'appeler sa servante : *Ancilla Domini* (*Luc.*, I, 38) : c'est dans cette vue que saint Paul, écrivant aux Romains, ne prend point la qualité de docteur des gentils, ni celle de vase d'élection, que Jésus-Christ même lui avait donnée; mais il se contente, sans crainte d'offenser la liberté de l'Evangile, ni de déshonorer la dignité de l'apostolat, de prendre l'humble qualité d'esclave et de serviteur de Jésus-Christ : *Paulus servus Jesu-Christi* (*Rom.*, I, 1). Mais quoi ! grand Apôtre, à quoi pensez-vous? ne fallait-il pas en quittant la loi de Moïse, qui était la loi des esclaves, quitter encore la qualité de serviteur ; et, ayant été appelé à la liberté des enfants de Dieu par votre vocation au christianisme, ne fallait-il pas tirer votre plus grande gloire de votre affranchissement, plutôt que de votre servitude? Non, non, sages du monde, vous vous trompez : saint Paul jugeait plus sagement que vous de la liberté et de la servitude de ceux qui se consacrent au culte de Dieu, et qui se font des lois et des commandements des conseils de son Evangile. Ils sont serviteurs et libres tout ensemble, et leur servitude vaut un empire : *Servit ergo Christo*, dit Origène, en parlant de saint Paul et de tous les religieux en sa personne, *non in spiritu servitutis, sed in spiritu adoptionis* (*In Ep. ad Rom.*, *cap.* I); cet apôtre sert donc Jésus-Christ, non pas dans un esprit de crainte et de servitude, qui n'est que pour les esclaves, mais avec un esprit d'amour et d'adoption, qui est pour les enfants : *Quia omni libertate nobilior est servitus Christi :* Parce que cette servitude volontaire qui nous engage au service de Jésus-Christ, qui est le meilleur de tous les maîtres, est plus noble et plus honorable que toute la liberté dont jouissent les plus grands princes du monde.

Mais, afin de vous mieux convaincre de cette vérité, faisons, je vous prie, une comparaison familière de la douce liberté dont jouit une âme religieuse consacrée au service de Dieu, avec le dur esclavage dans lequel gémit une personne séculière engagée au service du monde. Une bonne religieuse peut dire hardiment avec l'Epouse du Cantique : *Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi* (*Cantic.*, VI, 9) : peu de gens, sans doute, peuvent dire cette parole, puisqu'il y en a beaucoup à qui le Fils de Dieu ne suffit pas, quoique toutes choses soient renfermées en lui. Ce riche de l'Evangile à qui il fut dit de vendre tous ses biens et de les donner aux pauvres, s'il voulait être parfait, ne jugea pas que Dieu lui suffît, puisqu'il fut saisi de tristesse, comme si ce qu'on lui ordonnait de quitter eût été plus considérable que ce qu'on lui voulait faire choisir. Celui-là donc peut dire sincèrement à Dieu, je suis tout à vous, qui peut dire avec saint Pierre, nous avons quitté toutes choses, et nous vous avons suivi (*Matth.*, XIX, 27). Mais hélas! une personne qui est attachée au siècle, un marchand qui est engagé dans le négoce, un courtisan qui est esclave de sa fortune au service d'un prince, ne peut pas tenir ce langage, puisqu'il a encore plusieurs maîtres qui le tiennent dans une honteuse servitude.

C'est ce que saint Ambroise nous décrit parfaitement bien, lorsque, expliquant ce verset du Prophète qui dit à Dieu : *Tuus sum ego, salvum me fac :* Sauvez-moi, Seigneur, parce que je suis tout à vous; ce Père, dis-je, paraphrasant ces paroles, leur donne ce beau tour : un mondain ne peut pas dire à Dieu avec vérité : Seigneur, je suis à vous :

Plures enim dominos habet, car il a plusieurs maîtres auxquels il sert en esclave. La volupté lui vient dire : Vous n'êtes point à Dieu, mais à moi, parce que vous vous êtes livré à l'amour des plaisirs sensuels en vous prostituant à une telle créature. L'avarice lui vient dire : Vous êtes à moi, et non point à Dieu, parce que tout cet argent que vous avez amassé, est le prix infâme dont vous avez acheté votre servitude et vendu votre liberté. L'ambition vient à son tour et lui dit : Vous n'êtes point le serviteur de Dieu, mais le mien; car je ne vous ai fait commander aux autres, qu'à condition que vous me serviriez vous même. Enfin tous les vices viennent en foule accabler ce misérable, et lui dire d'un ton impérieux : Vous n'appartenez point à Jésus-Christ, mais à nous, parce que vous vous êtes mis volontairement à notre service et engagé dans nos fers. Comment donc voulez-vous que ce vil esclave de tant de passions déréglées et de tant de tyrans domestiques ose dire à Jésus-Christ, qu'il est tout à lui. Non, messieurs, je ne sais pas avec quelle hardiesse il le pourra dire; mais je sais bien, au moins, que Jésus-Christ aura droit de lui répondre, selon le même saint Ambroise : *Nolo ego habere servum plurimis dominis servientem* : Et moi, je ne veux point d'un serviteur qui sert à tant de maîtres (*Serm.* 12. *in Ps.* CXVIII; *Act.* XII, 5). Voilà une réponse digne de la majesté de Dieu, et digne de la grandeur d'un souverain, qui, étant jaloux de son honneur, ne peut souffrir qu'on serve un autre maître que lui.

Ainsi il n'appartient pas à toute sorte de personnes de dire, comme l'Epouse : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui;* mais à ceux-là seuls qui ont le cœur détaché de la terre et uni à Jésus-Christ; c'est-à-dire à des âmes religieuses qui travaillent sans cesse à se purifier de telle sorte de tout ce qui est naturel et terrestre, qu'elles deviennent toutes spirituelles, et comme de vives images de la beauté de celui qui est leur divin original. C'est ce que saint Paul nous fait voir en sa personne, lorsqu'il disait : Que ce n'était plus lui qui vivait, mais Jésus-Christ même qui vivait en lui (*Galat.*, II, 20). C'est-à-dire, que nulle des passions humaines et terrestres ne vivait en lui, ni ne dominait en son cœur; ni la volupté, ni la tristesse, ni la colère, ni la crainte, ni l'orgueil, ni l'envie, ni la vengeance, ni l'avarice, ni l'ambition, ni rien de ce qui peut souiller une âme, ou la rendre captive sous la loi du péché; mais que celui-là seul était sa vie, dont la sainteté l'éloignait infiniment de la contagion de toutes les créatures, et auquel il servait par le culte intérieur de son esprit dans l'Evangile de son Fils : *Cui servio in spiritu meo in Evangelio Filii ejus* (*Rom.*, I, 9).

Voilà les images des deux sortes de servitudes qui se rencontrent parmi les hommes, c'est-à-dire, parmi les séculiers et parmi les religieux ; de ceux-là qui sont les esclaves du monde, et de ceux-ci qui sont les serviteurs de Dieu. Or, qui sont ceux qui, à votre avis, jouissent d'une plus parfaite liberté dans leur condition? Hélas! que je déplore le malheur des gens du monde, et la vanité des enfants d'Adam : ils sont esclaves et ne le connaissent pas; ils se vantent, comme les Juifs, de n'avoir jamais été esclaves de personne : *Nemini servivimus unquam Joan.* VIII, 33), cependant ils sont esclaves de naissance par le péché d'origine; esclaves de guerre, parce qu'ils se sont laissé vaincre par leurs passions; esclaves volontaires, parce qu'ils se sont vendus eux-mêmes au diable; qu'ils aiment leur servitude, qu'ils fuient leur libérateur, et qu'ils avouent eux-mêmes, avec saint Augustin, que c'est leur volonté propre qui leur a forgé des chaînes si pesantes, qu'ils n'ont ni la force de les porter, ni le courage de les rompre.

Il n'y a donc point de vraie liberté que par la grâce de Jésus-Christ, qui seule affranchit la volonté du pécheur de la domination de sa cupidité. C'est en vain qu'on cherche par le moyen des richesses, du crédit, de l'autorité et des dignités, de s'affranchir de toute servitude et d'avoir quelque ombre de liberté; on ne travaille qu'à se faire de nouvelles chaînes, au lieu de rompre les premières, et ces chaînes, fussent-elles d'or, ne rendent pas moins esclaves que celles de fer. Il n'y a donc que les religieux qui soient véritablement libres, puisqu'après avoir rompu tous les liens qui les attachaient au monde, ils jouissent de la vraie liberté que Jésus-Christ leur a méritée : *Qua libertate Christus nos liberavit* (*Galat.*, IV, 31). Et ne vous persuadez pas, messieurs, par un esprit d'ignorance ou d'erreur, que nos vœux, qui sont nos chaînes amoureuses, détruisent ou diminuent le mérite de nos actions, sous prétexte qu'ils nous mettent dans une sainte nécessité de les accomplir. Rien moins que cela. Je soutiens, au contraire, que les actions qui procèdent de cet engagement sont plus méritoires et plus parfaites que celles qui procèdent d'une volonté libre et qui agit sans obligation. C'est ce que saint Thomas prouve par des raisons si fortes, que les hérétiques n'ont pas le petit mot à répondre : (2-2, *quæst.* 88, *art.* 6, *in corp.*). Premièrement, dit-il, une action est d'autant plus louable et plus méritoire qu'elle procède d'une vertu plus noble et plus excellente; or, comme les actions qui se font par vœu procèdent de la vertu de religion, qui est la principale et la plus excellente de toutes les vertus morales, puisqu'elle honore Dieu du souverain culte de lâtrie, il faut dire, par conséquent, que les actions qui empruntent leur dignité de ce principe, sont d'un plus grand mérite et d'un prix plus relevé. C'est ce qui est confirmé par l'autorité de saint Augustin, lorsqu'il dit que la virginité n'emprunte pas son mérite d'elle-même, mais du sacrifice volontaire qui la consacre à Dieu : *Neque ipsa virginitas est, sed quia Deo dicata est, honoratur* (*Lib. de Virginit. cap.* 8). Secondement, les actions qui se font par vœu sont plus parfaites que celles qui se font

sans vœu, parce que, dit cet ange de l'école, celui qui agit en vertu de la promesse qu'il a faite à Dieu, lui consacre, non-seulement ses actions, mais encore ses puissances : ainsi, il se soumet à lui d'une manière plus parfaite, et lui offre, par un même sacrifice, et l'arbre et les fruits, et l'acte et la puissance ; c'est, si je ne me trompe, ce qu'un prophète a prédit près de huit cents ans avant la venue de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : Il y aura en ce temps-là (il parle de la loi de grâce) un autel du Seigneur au milieu de l'Egypte, et alors les Egyptiens connaîtront le Seigneur, ils l'honoreront avec des hosties et des oblations, ils lui feront des vœux et les lui rendront : *Et colent eum in hostiis et muneribus, et vota vovebunt et solvent* (*Isai.* XIX, 19, 21). Saint Jérôme dit que ces paroles nous font voir visiblement l'établissement de l'Eglise, et que dès ces premiers siècles, les déserts de Syrie, d'Egypte et de la Thébaïde étaient peuplés d'un nombre infini de moines et de solitaires consacrés au service de Dieu par un genre de vie plus austère que celui du commun des chrétiens (*Comment. in hunc locum*).

Enfin, saint Thomas ajoute que les actions qui se font par vœu sont plus parfaites que les autres, parce qu'elles procèdent, dit-il, d'une volonté constante et mieux affermie dans le bien, et qui semble s'être réduite dans une bienheureuse impossibilité de n'être plus inconstante et volage (*Lib.* II *Ethic. c.* 4). Or, faire le bien avec une volonté ferme et constante, est une marque, dit Aristote, d'une vertu parfaite et consommée. Sénèque a suivi le sentiment de ce philosophe, quand il a dit : *Non minus vult, qui non potest nolle; imo magnum argumentum est firmæ voluntatis, ne mutare quidem posse :* Celui-là ne veut pas moins une chose qui ne peut ne la pas vouloir; c'est, au contraire un grand argument d'une volonté ferme et constante de ne pouvoir changer ; et c'est ce que nous voyons dans les anges et dans les bienheureux. Or, ce que la gloire, qui est une grâce consommée, fait dans ceux-là, la grâce, qui est une gloire commencée, le fait dans les religieux. Les premiers sont immuables, parce qu'ils sont attachés à Dieu par un amour nécessaire ; les seconds sont aussi immuables, parce qu'ils lui sont attachés par une amoureuse nécessité. La différence qu'il y a entre les uns et les autres, c'est que les anges servent Dieu sans plus rien mériter, parce qu'ils sont dans la patrie, et que les religieux le servent toujours avec augmentation de mérite, parce qu'ils sont toujours dans la voie. C'est pourquoi je leur puis adresser cette parole que saint Paul disait aux premiers chrétiens : Demeurez toujours fermes et inébranlables, et travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense en Notre-Seigneur : *Stabiles estote, et immobiles : abundantes in opere Domini semper, scientes quod labor vester non est inanis in Domino* (I *Cor.*, XV, 58).

Baissez donc la tête, ma chère sœur, sous le joug amoureux de Jésus-Christ, ne regrettez point la perte de votre liberté sous le doux empire de l'obéissance, et ayez tant d'estime de votre sainte servitude, et tant de vénération pour vos chaînes, que vous les préfériez à des colliers ou fils de perles, et à des bracelets de diamants puisque ces liens, par un bonheur que vous n'aviez pas mérité, vous sont tombés en sort et en partage, comme disait un saint prophète : *Funes ceciderunt mihi in præclaris* (*Psal.* XV, 6). Ainsi si l'état religieux se peut appeler une servitude, nous ne ferons point difficulté de lui donner ce nom ; mais nous nous vanterons aussi, avec sainte Agathe, que la servitude chrétienne et religieuse est plus noble et plus honorable que tout l'éclat de la gloire et de la grandeur des princes du monde : *Multo præstantior est*, disait cette sainte au préfet Quintien, *christiana humilitas et servitus, regum opibus et superbia.* En effet qu'est-ce que la dignité royale, au sentiment même des païens, sinon un spécieux esclavage, et une pompeuse captivité? Il faut donc que nos ennemis avouent malgré eux, que la profession religieuse est un combat continuel, mais qui est suivi du triomphe ; qu'elle est une longue servitude, mais qui est accompagnée de liberté, et qu'elle est enfin une mort volontaire, mais qui est toute pleine de vie. C'est la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

La profession religieuse est une mort volontaire, mais qui est toute pleine de vie.

Que notre profession soit une mort, que nos habits nous servent de suaires, que nos cloîtres soient nos tombeaux, et que les solennités de nos vœux soient les cérémonies de notre pompe funèbre, rien de tout cela ne nous peut effrayer. Nous courons à cette mort comme au principe d'une nouvelle vie; nous nous couvrons de ces suaires, comme des trophées de notre mortalité, nous nous ensevelissons dans ces tombeaux comme dans les berceaux d'une seconde naissance, et nous considérons enfin les cérémonies de nos funérailles comme l'appareil de notre résurrection. Mais pour que l'esprit humain ait toutes ces vues, il faut qu'il soit éclairé d'une lumière céleste, qui lui dessille les yeux de l'âme, et qui lui fasse voir toutes choses dans le grand jour de la vérité de Dieu. La sagesse du siècle n'a pas assez de pénétration pour découvrir tous ces mystères, et son goût n'est pas assez fin pour juger des douceurs d'une mâne cachée, que nul ne peut connaître que celui qui la reçoit. Comme le monde ne juge que des apparences trompeuses des objets, et qu'il n'en peut sonder l'intérieur dans lequel leur essence et toutes leurs perfections sont renfermées, il regarde les religieux comme des gens qui sont morts au siècle, qui sont ensevelis dans leurs sépulcres, qui sont séparés du commerce des vivants, qui sont retranchés de la société civile, et qui ne sont plus propres à rien. Mais ceux qu'il a plu à Dieu d'éclairer de ses lu-

mières et d'animer de son esprit, en jugent, par ce qu'ils sont en eux-mêmes, et non par ce qui paraît au dehors ; ils voient à la vérité dans tout leur extérieur l'image d'une mort volontaire, mais ils découvrent en même temps dans tout leur intérieur le principe d'une nouvelle vie, qui leur fait dire avec l'Apôtre : *Quasi morientes et ecce vivimus* (I *Cor.* VI, 9) : Nous sommes toujours mourants, et cependant nous sommes toujours pleins de vie, mais d'une vie qui est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

J'avoue donc, avec les maîtres de la vie spirituelle, que la profession religieuse est une mort mystique, qui a beaucoup de rapport avec la mort naturelle. C'est ce qui est facile à démontrer par la comparaison de l'une avec l'autre. Comme la mort naturelle est la rupture de l'alliance de l'âme et du corps, par laquelle l'âme étant séparée de cette chère moitié, elle subsiste toujours elle-même, parce qu'étant une substance spirituelle et incorruptible, elle ne perd rien de son être et de ses puissances, toujours libre, toujours raisonnable, et toujours douée d'entendement et de volonté ; mais elle laisse son corps sans mouvement, sans sentiment et sans vie : il a des yeux et ne voit point, il a des oreilles et n'entend point, il a une langue et ne parle point, il a des mains et ne s'en sert point, il a des des pieds et ne se soutient point; ce n'est, en un mot, qu'un cadavre qui n'est plus propre qu'à être renfermé dans un sépulcre, qu'un prophète appelle la maison de l'homme pour jamais : *Sepulcra eorum domus illorum in æternum* (*Ps.* XLVIII, 10); ainsi ma chère sœur, la profession religieuse n'est pas seulement une séparation du commerce du monde, et de la compagnie des vivants, mais c'est de plus une séparation innocente et mystique de l'âme et du corps, par laquelle nous entrons dans un nouveau monde où l'on ne vit que comme les pures intelligences, d'une vie toute d'esprit. C'est de cette sorte de vie dont parlait saint Paul, si je ne me trompe, quand il disait aux premiers chrétiens de Rome : Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez de la vie de l'esprit (*Rom.*, VIII, 13). Or, lequel croirons nous, ou le monde, qui nous dit que ce n'est pas vivre que de mortifier sa chair et de se renoncer continuellement soi-même, ou l'esprit de Dieu, qui nous assure que la vraie vie consiste dans la mortification de tous nos désirs déréglés ? Mais il n'y a pas à hésiter, puisque la foi nous apprend qu'il n'appartient qu'à l'esprit de Dieu, c'est-à-dire à l'esprit d'amour ou à la grâce de Jésus-Christ de faire mourir les passions dans le cœur et de lui donner une nouvelle vie. Et c'est cette grâce qui nous est donnée par la miséricorde de Dieu au jour de notre profession, et par laquelle nous mourons à nous-mêmes et au monde, pour ne plus vivre qu'en celui qui nous a appelés dès le berceau, et qui nous a séparés dès le ventre de nos mères, comme dit l'Apôtre, pour nous mettre au rang de ces bienheureux morts qui meurent au Seigneur et qui vivent éternellement en lui.

Vous n'aurez pas peine à comprendre ce mystère, si vous faites réflexion que la profession religieuse se peut appeler une espèce de sacrement, en tant que le mot de sacrement n'est autre chose sinon un signe visible d'une grâce invisible. Je trouve en effet que les vœux que nous faisons à Dieu au jour de notre profession, produisent dans les religieux des effets tout semblables à ceux que les sacrements de baptême, de pénitence et d'eucharistie produisent dans les chrétiens.

Quel effet, à votre avis, le sacrement de baptême produit-il dans le chrétien? Je ne sais pas, messieurs, si vous avez jamais bien compris la doctrine de saint Paul sur la grâce de ce premier sacrement, mais je sais bien au moins que bien peu de ceux qui enseignent les premiers principes du christianisme, prennent assez de soin d'en former dans l'esprit de la jeunesse une idée bien juste. Voici donc comme en parle l'Apôtre : *An ignoratis quia quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus; consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem* (*Rom.* VI, 3, 4) : Ne savez-vous pas, mes frères, dit-il, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour mourir au péché. Saint Paul nous marque dans ces paroles les principaux effets du baptême, qui sont de nous faire mourir avec Jésus-Christ; de nous ensevelir avec Jésus-Christ; et de nous ressusciter avec Jésus-Christ. Premièrement, le baptême nous fait mourir au péché, en sorte que notre esprit, notre cœur et nos sens n'aient non plus de vie pour le péché, que ceux d'un mort pour les choses du monde. Secondement, nous sommes ensevelis dans les eaux du baptême, afin que nous vivions dans l'oubli de toutes les créatures, et séparés de la corruption du siècle comme des morts ensevelis dans leur suaire. Enfin le baptême, qui est appelé un sacrement des morts, nous communique une grâce de résurrection, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie. *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (*Idem, ut supra*). C'est ce que le même apôtre nous explique par une comparaison familière : Si nous sommes entés en Jésus-Christ, dit-il, par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi entés par la ressemblance de sa résurrection : *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus : simul et resurrectionis erimus* (*Ibid.*, 5). Il fait allusion à une greffe qui, étant entée sur un arbre, ne devient plus qu'un même arbre. Ainsi étant entés en Jésus-Christ par le baptême, nous ne sommes plus qu'un même corps et un même esprit avec lui, morts avec lui, ensevelis avec lui, et ressuscités avec lui : car qu'est-ce que cette nouvelle vie du chrétien, sinon la vie d'un homme ressuscité?

Voilà, ma chère sœur, ce que la grâce du baptême fait dans le chrétien : et voici ce que la grâce de notre profession fait dans le religieux. Elle le fait mourir avec Jésus-Christ, puisqu'elle est une mort mystique qui lui fait renoncer à la vie du vieil homme ; elle l'ensevelit avec Jésus-Christ, puisqu'elle nous rend invisibles au monde, qu'elle est une espèce de sépulture, et que nos cloîtres sont nos tombeaux. Enfin elle ressuscite le religieux avec Jésus-Christ, puisqu'étant enté de nouveau en lui par ses vœux, il en tire l'esprit de sa vie ressuscitée, qui n'est plus sujette en quelque façon au peché, à la mort, et à la corruption. Saint Bernard avait fait toutes ces réflexions avant moi, lorsqu'il disait que nous étions baptisés une seconde fois par la profession religieuse, en ce que comme c'est par elle que nous mourons au monde, et que nous mortifions nos corps et nos sens, nous nous revêtons du nouvel homme, et nous sommes entés de nouveau en Jésus-Christ en ressemblance de sa mort, pour ressusciter aussi avec lui en ressemblance de sa nouvelle vie : *Quasi secundo baptizamur, dum per id quod mortificamus membra nostra quæ sunt super terram, rursum Christum induimus complantati denuo similitudini mortis ejus* (*lib. de diligendo Deo*). Cette doctrine ne vous doit point paraître nouvelle : car si le Fils de Dieu parlant un jour de sa passion à ses apôtres, l'appela en termes figurés du nom de baptême, et leur témoigna qu'il avait une extrême impatience de se voir baptisé dans son sang (*Luc.* XII, 50), pourquoi n'appellerons-nous pas la profession religieuse du nom de baptême, non pas sanglant comme celui de Jésus-Christ, mais pénible et laborieux, puisque nos vœux nous obligent à nous mortifier continuellement nous-mêmes, et à faire mourir toutes les passions de notre âme et tous les sens de notre corps par conformité, et par imitation de la mort de Jésus-Christ? Mais, courage, ma chère sœur, n'ayez point d'horreur de cette mort, elle n'a rien de terrible pour vous : parce qu'elle porte avec elle l'esprit d'une vie toute céleste qui n'a plus rien de commun avec la chair et le sang. C'est donc avec raison que j'ai dit que la profession religieuse était une espèce de sacrement, c'est-à-dire qu'elle était un signe visible de la grâce invisible qui nous y est communiquée. Grâce pareille non-seulement à celle que nous recevons dans le sacrement de baptême, mais encore à celle que nous recevons dans celui de pénitence.

Vous le savez, ma chère sœur, que la pénitence est le second sacrement des morts, puisque Jésus-Christ l'a institué pour rendre la vie aux pécheurs qui sont véritablement morts par le péché, c'est-à-dire par la perte de la grâce et de la charité qui vivifie les âmes. Quoique la plupart des jeunes garçons et des jeunes filles qui se consacrent à Dieu par les vœux de religion, portent dans le cloître leur innocence baptismale, je remarque pourtant que leur vie est peu différente de celle des pénitents de l'Église primitive. Ce genre de vie néanmoins n'est pas une marque assurée des déréglements de leur vie passée. L'Évangile nous en donne une preuve bien convaincante en la personne de saint Jean-Baptiste. Vous savez que ce divin précurseur du Messie avait été sanctifié dans le sein de sa mère ; cependant il a joint l'innocence avec la pénitence, et sa pénitence a été si terrible et si rigoureuse, qu'elle a surpassé celle des pénitents des premiers siècles, soit par l'austérité de son jeûne, soit par l'âpreté de ses vêtements. Exemple fameux qui nous apprend que la pénitence n'a pas moins de vertu pour conserver l'innocence en ceux qui l'ont reçue, que pour la réparer en ceux qui l'ont perdue. Or, que fait la pénitence dans l'homme pécheur ? elle le met en état de mort, et, après l'avoir fait mourir à lui-même, à ses passions, aux mauvais désirs de son cœur, et à toutes les inclinations de la nature corrompue, elle lui rend la vie de la grâce, vie toute sainte, toute pure, et telle qu'elle convient à un nouvel homme devenu nouvelle créature en Jésus-Christ. C'est pourquoi, saint Paul parlant aux pécheurs convertis, comme à des morts ressuscités, leur dit : Que le péché ne règne plus dans votre corps mortel ; *Sed exhibete vos Deo tanquam ex mortuis viventes* (*Rom.*, VI, 13) : mais donnez-vous à Dieu comme étant ressuscités à une nouvelle vie.

Si la pénitence a tant de vertu pour les plus grands pécheurs, qu'elle les fait revivre par le même coup qu'elle les a fait mourir, que ne fera pas la profession religieuse dans une bonne âme, dans un jeune homme encore chaste, et dans une vierge pure et innocente, sinon de faire mourir l'un et l'autre au reste des faiblesses humaines, de guérir les langueurs d'Adam dans celui-là, et les infirmités d'Ève dans celle-ci, et de les offrir tous deux à Dieu comme des hosties vivantes, saintes et agréables aux yeux de sa divine majesté qui agrée l'odeur de leur encens et la fumée de leur sacrifice (*Ibidem.*, XII, 1) ?

Il me semble, messieurs, que je pourrais dire à ce propos que l'Église ayant établi l'usage des pénitences publiques par la compassion qu'elle a eue de la faiblesse de ses enfants et de la lâcheté des pécheurs, elle n'a point voulu néanmoins se relâcher de ses droits, ni rien perdre de la sévérité de son ancienne discipline, puisque pour en conserver une vive image aux yeux des fidèles, elle a approuvé les différentes sortes de religions instituées par divers patriarches, afin de représenter dans les religieux des derniers temps, les pénitents des premiers siècles, et faire voir dans l'austérité des règles que ceux-là observent, la sévérité des canons auxquels ceux-ci étaient soumis. Et, certes, si vous examinez les différentes sortes de mortifications qui se pratiquent dans tous les ordres religieux, vous aurez bien raison de dire qu'on y fait un rude apprentissage du martyre, et un sacrifice perpétuel de corps et d'esprit. Quoi de plus rude à la nature que de jeûner toute sa vie, ne

manger jamais chair, coucher sur la dure, couvrir son corps d'un sac et d'un cilice, demeurer en clôture comme en une prison, prier tout le jour, veiller une partie de la nuit, déchirer sa chair à coups de discipline, beaucoup de travail et peu de repos, souffrir toutes les injures de la pauvreté, se priver de toutes les douceurs de la vie, renoncer sans cesse à sa propre volonté, et mourir enfin tous les jours en plusieurs manières, pour apprendre à bien mourir une seule fois? Il ne faut pas néanmoins, ma chère sœur, que ces divers genres de mort que les religieux souffrent en esprit de pénitence vous fassent peur, puisqu'ils ne meurent à eux-mêmes et au monde que pour vivre en Dieu. N'est-ce point d'eux dont le Sage a dit : Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera point : *Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace* (*Sapient.*, III, 1 *et seqq.*): ils ont paru morts aux yeux des insensés, leur sortie du monde a passé pour un comble d'affliction; cependant ils sont en paix : s'ils ont souffert des croix et des tourments devant les hommes, leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise. Leurs souffrances ont été de peu de durée, mais leur récompense n'aura point de fin. Voilà comme Salomon, portant ses yeux dans l'avenir, parlait en prophète aussi bien qu'en roi des martyrs ou des religieux de la loi de grâce; puisqu'il dit positivement que Dieu les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, et qu'il les a reçus comme une hostie d'holocauste qui a été entièrement consumée à sa gloire : *Quasi holocausti hostiam accepit illos* (*Ibid.*, 6). Ainsi, j'ai eu raison de dire que la profession religieuse est une espèce de sacrement, ou de signe visible d'une grâce invisible qui crucifie le vieil homme avec Jésus-Christ, afin qu'en donnant à l'esprit la vie de la grâce, le corps du péché soit détruit : *Vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati* (*Rom.*, VI, 6).

Mais ce n'est pas assez de dire que la profession religieuse est un sacrement qui a du rapport avec ceux du baptême et de la pénitence, j'ajoute encore qu'elle en a un particulier avec celui de l'eucharistie. Dites-moi, je vous prie, messieurs, que font les paroles de la consécration lorsque le prêtre les prononce sur une hostie qu'il tient entre ses mains? c'est une vérité de foi qu'elles changent la substance du pain en la substance du corps de Jésus-Christ, et qu'elles le mettent en état de mort, comme une victime immolée. Oui, mes frères, les paroles sacramentelles mettent Jésus-Christ en état de mort, tout vivant qu'il est d'une vie immortelle et glorieuse. La raison est que son corps réduit sous les accidents du pain, ne peut faire aucune fonction de sa vie naturelle, ni aucune opération de ses sens, parce que les organes n'ayant pas au dehors toute leur étendue nécessaire, ils sont dans l'impuissance d'agir : c'est-à-dire que le corps de Jésus-Christ ne peut naturellement ni voir, ni entendre, ni parler, ni se mouvoir. Voilà, ma chère sœur, une image de l'état où vous allez être réduite par vos vœux, les paroles de votre profession sont des paroles de consécration, elles ont une espèce de vertu surnaturelle, elles vous vont mettre en état de mort et en esprit de sacrifice comme une victime immolée au Seigneur. Cet effet ne vous doit pas surprendre, parce que la mort, la destruction et le changement de la victime sont de l'essence du sacrifice. C'est pourquoi je puis appliquer aux paroles dont vous allez exprimer vos vœux, celles que saint Paul a dites de la parole de Dieu : *Vivus est enim sermo Dei, et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti : et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis* (*Hebr.*, IV, 12) : La parole de Dieu est vivante et efficace, il n'y a point d'épée à deux tranchants qui pénètre si avant qu'elle, elle s'insinue dans tous les replis de l'âme et de l'esprit, elle va jusque dans les jointures et dans les moelles des os, elle démêle enfin les pensées les plus secrètes et les intentions les plus cachées du cœur.

Les paroles, ma chère sœur, avec lesquelles vous allez prononcer vos vœux, participent à la vertu de la parole de Dieu; elles sont vivantes et efficaces pour vous faire vivre et pour vous faire mourir, pour faire une innocente séparation de votre âme et de votre corps; c'est-à-dire que sans ôter la vie naturelle, elles vous mettront en état de mort mystique; vous serez aveugle, sourde et muette, pour ne plus voir les vains objets du monde, pour ne plus entendre les discours des choses de la terre et pour ne plus parler le langage du siècle; vous serez insensible aux louanges aussi bien qu'aux mépris, vous serez indifférente pour être dans un lieu ou dans un autre, pour faire un office bas et ravalé, ou pour en faire un plus relevé et plus honorable; vous serez en un mot immobile, parce que vous n'aurez d'autres mouvements que ceux qui vous seront imprimés par la volonté de votre supérieure. Ainsi vous serez morte et vivante en même temps, et ce sera par votre profession que vous participerez à la mort et à la vie sacramentelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Et c'est ce qui donne droit aux religieux de dire avec l'Apôtre, qu'ils portent toujours dans leurs corps l'image de la mort de Jésus-Christ, afin que la vie de Jésus-Christ même paraisse aussi dans leurs corps : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II *Cor.*, IV, 10).

Il y a néanmoins cette différence entre les paroles de la profession qu'un religieux prononce en faisant ses vœux, et celles de la consécration qu'un prêtre prononce en consacrant une hostie, que celles-ci produisent sur-le-champ par leur propre vertu l'effet qu'elles signifient; c'est-à-dire qu'elles changent au moment qu'elles sont prononcées la substance du pain en la substance du corps de Jésus-Christ; mais les paroles de notre

consécration, par lesquelles nous nous offrons à Dieu en victimes d'holocauste, ne produisent leur effet en nous que dans la suite des temps, par la grâce de Jésus-Christ, et par notre fidélité à lui rendre nos vœux. Il est vrai qu'aussitôt que ces paroles sont prononcées elles nous imposent une amoureuse nécessité et une obligation indispensable d'être pauvres, d'être chastes et d'être obéissants tout le reste de notre vie; mais elles ne nous donnent pas par leur propre vertu les habitudes de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, comme le baptême nous donne celles de la foi, de l'espérance et de la charité. Les habitudes néanmoins de ces vertus morales que nous promettons à Dieu, s'acquièrent facilement par les actes que nous en produisons avec le puissant secours des grâces actuelles, auxquelles j'ose dire que nous avons un certain droit légitime en vertu de nos vœux.

Ajoutez à cela, qu'étant rétablis par notre profession dans notre première innocence, nous recevons avec elle de la bonté de Dieu une certaine grâce, que je pourrais appeler un foyer de vertus : *Fomitem virtutum*, ou bien une semence divine : *Semen Dei*, comme l'appelle saint Jean, qui produira en nous dans le temps et dans les occasions des fruits de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Et ce sont, ma chère sœur, les actes de ces vertus qui font mourir continuellement en nous le vieil homme avec toutes ses convoitises, en étouffant dans notre cœur l'amour des plaisirs de la chair par la pratique de la chasteté, le désir des richesses de la terre par la pratique de la pauvreté, et l'attachement à notre propre volonté par la pratique de l'obéissance. Tellement qu'ayant arraché de notre cœur, comme d'un fond tout gâté et corrompu ces funestes racines du péché, nous mourons au monde et à nous-mêmes, et étant devenus de nouvelles créatures en Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, nous ne vivons plus que d'une vie toute céleste et divine. Saint Bernard était pénétré d'une si haute estime de la profession religieuse, qu'il s'écrie dans un saint enthousiasme : *O religio, sepultura Dominicæ passionis !* O religion, vous êtes une image de la passion et de la sépulture de Jésus-Christ, puisque vous faites que le religieux est mort et enseveli avec lui ; mais votre vertu ne se termine pas là; puisque après l'avoir enseveli, vous le ressuscitez, et qu'après lui avoir donné la mort, vous lui rendez une nouvelle vie : *O religio gloriosa et mirabilis, quæ miserante Deo vitam de interitu revocat* (*Homil. super illud Matth.* XIII, *Simile est regn. cœl. homini quærenti bonas margarit.*) !

Mourez donc, ma chère sœur, de cette mort des justes; persuadez-vous que vous allez rendre votre esprit à Dieu, au moment que vous ferez vos vœux , et que toutes les paroles que vous allez prononcer sont comme des paroles sacramentelles et de consécration: c'est-à-dire des paroles vivantes et efficaces qui auront la vertu de vous donner la mort en sacrifice, et de vous rendre la vie en sacrement. Car si le sacrement, comme je vous disais tantôt, est un signe visible d'une grâce invisible, les paroles de votre profession que vous allez prononcer , vous donnant la mort aux yeux du monde, seront le signe extérieur et sensible de la vie intérieure et invisible dont vous allez recevoir l'esprit. Réunissez donc toutes vos pensées, toutes vos affections et toute la ferveur de votre dévotion. Entrez dans l'esprit de Jésus-Christ immolé dans la sainte eucharistie, afin de vous offrir à lui dans ce cloître avec la même charité qu'il s'est offert à son Père sur la croix, et qu'il s'offre tous les jours à l'autel , afin que votre sacrifice soit une continuation du sien, que votre mort soit une imitation de la sienne, et que la nouvelle vie de grâce que vous mènerez désormais en terre soit un gage infaillible de la vie de gloire qu'il vous prépare dans le ciel. C'est ce que je vous souhaite. *Amen.*

NOTICE
SUR RICHARD L'AVOCAT.

RICHARD (Jean), né à Verdun, en Lorraine, après avoir fait ses études dans le collége de Pont-à-Mousson, vint à Paris pour y étudier en même temps en droit et en théologie. Il se fit ensuite recevoir avocat ; mais ce fut plus pour avoir un titre que pour en exercer les fonctions, et on ne l'a pas vu suivre le barreau, ni désirer d'y briller. Quoique laïque et marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend rarement dans cet état. Il prêcha toute sa vie, non pas dans les chaires, où son état ne lui permettait pas de monter, mais par écrit ; et il eut le plaisir de s'entendre prêcher. Dès 1685, devenu non-seulement prédicateur dans le sens que l'on vient de dire, mais en quelque sorte le directeur ou le précepteur des prédicateurs, il publia : I. *Discours moraux sur les évangiles de tous les dimanches de l'année*, 5 vol. in-12, qui furent bientôt suivis de cinq autres, en forme de prônes, et de deux sur les mystères de Notre Seigneur et sur les fêtes de la Vierge. II. *Eloges historiques des saints*, 1716, 4 vol. in-12. Il dédia ce recueil à Mgr. de

Noailles, archevêque de Paris, qui loua son travail et son goût pour ce genre d'occupation. III. *Dictionnaire moral*, ou *la Science universelle de la chaire*, 6 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, espagnols, italiens, allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différents sujets. IV. *Discours pour le jubilé*, qui a été imprimé séparément de ses autres ouvrages. V. Il est l'éditeur des *Sermons de Fromentière*, des *Prônes de Joly*, des *Discours de l'abbé Boileau*. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos ; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans. Ses discours sont raisonnés et solides, mais ils manquent de chaleur et de pathétique.

DISCOURS MORAUX,

SUR LES ÉVANGILES DES DIMANCHES DE L'ANNÉE.

COMPOSÉS SUR LES IDÉES, PRINCIPES, RAISONNEMENTS, EXEMPLES, COMPARAISONS, FIGURES, PAROLES DE L'ÉCRITURE SAINTE ET DES PÈRES,

PAR RICHARD L'AVOCAT.

SERMON PREMIER.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

Du jugement dernier.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté (*S. Luc, ch.* XXI).

Quand les prophètes annonçaient de la part de Dieu quelque grand malheur à son peuple, ils s'expliquaient toujours par de tristes et affligeantes paroles, et souvent, afin de donner plus de force à leurs discours, ils paraissaient au milieu d'une grande multitude de peuple, avec de lugubres, mais mystérieux vêtements ; leurs postures, leurs cris, leurs consternations, tout parlait en eux, et étaient comme autant d'images sensibles des épouvantables maux dont ils les menaçaient.

Ainsi, quand Jérémie prédit aux Juifs qu'ils tomberaient entre les mains de Nabuchodonosor, il parut comme un esclave portant un carcan au cou, symbole naturel de leur captivité future (*Jer.*, XXVII) : et quand Ezéchiel leur annonça qu'ils seraient bientôt chassés de leur patrie, il fit emporter à la hâte les meubles de sa maison, et marchant par les rues la face voilée en présence du peuple, leur fit entendre que le roi et eux seraient traînés encore plus honteusement à Babylone (*Ezech.*, XII).

Que ne m'est-il permis d'imiter aujourd'hui en quelque chose ces saints prophètes ! Ayant à vous entretenir de ce jour terrible du Seigneur, où il chassera du monde les hommes qui seront alors en vie, et forcera les morts à sortir de leurs tombeaux, afin qu'ils paraissent tous en personne devant lui, et qu'ils reçoivent de sa bouche leur dernier arrêt, que ne puis-je, ou par la force de mes paroles, ou par quelques marques sensibles vous faire connaître le trouble intérieur de mon âme, et la triste matière qui en est la cause !

Mais quand je me servirais de ces innocents artifices pour vous toucher, faibles secours, vous ne représenteriez jamais ce que j'en pense, encore moins ce qui en est. Le carcan que portait Jérémie était un carcan de bois, comme pour dire aux Juifs que leur captivité ne durerait pas longtemps ; et quand Ezechiel parut en leur presence, dans l'équipage d'un pèlerin, ce fut pour leur témoigner par ce signe extérieur que comme un voyageur revient enfin après de longues courses dans sa patrie, ils retourneraient dans soixante-dix ans à Jérusalem.

Bien loin que je puisse aujourd'hui vous flatter de cette espérance, je viens ici pour vous l'ôter, si par malheur vous l'aviez conçue. Dans ce second avénement de Jésus-Christ, le siècle sera fermé, il n'y aura plus ni saison, ni années, ni temps ; le soleil dont le cours régulier fait nos jours, sera éclipsé, la lune couverte de sang, les étoiles détachées du ciel, les mers desséchées, les éléments en confusion, tout le monde en feu, et parmi cette multitude innombrable de réprouvés, il n'y en aura aucun qui ne soit condamné à une captivité éternelle, qui ne porte dans les enfers des chaînes qui ne pourront jamais se rompre, qui n'y descende avec un corps ressuscité, fécond en peines, et miraculeusement immortel.

Quelle impression ces premières vérités ont-elles déjà faite sur vos esprits ? Les saints n'y pensaient jamais qu'ils ne se sentissent extraordinairement effrayés, et saint Jérôme proteste que soit qu'il fût seul ou en compagnie, dans les villes ou dans les deserts, il lui semblait entendre partout l'ange du Seigneur s'écrier : Levez-vous morts, venez au

jugement; que cette voix pénétrait jusque dans le fond de sa grotte, et que tous les échos d'alentour se renvoyaient ces tristes et désolantes paroles : *Surgite, mortui, venite ad judicium.*

Comme ces fréquentes réflexions ont produit d'admirables effets dans ces saints, il y va de votre intérêt et du mien d'entrer dans leurs sentiments, de peur de tomber dans un malheur aussi grand que celui dont ce jugement dernier nous menace. Allons pour cet effet au trône de la grâce de ce Juge, et afin de nous rendre favorable ce Fils de l'homme quand il paraîtra sur une nuée avec toute sa puissance et toute sa majesté, représentons-lui humblement qu'il n'a pris cette qualité que par un excès de cette miséricorde infinie, qui le fit descendre dans le sein d'une Vierge, quand un ange lui dit : *Ave*

Heureux celui qui craint le Seigneur, et qui se sent troublé par la terreur de ses jugements; heureux et prudent celui qu'une émotion si salutaire oblige de veiller et de se tenir sans cesse sur ses gardes; mais heureux, prudent et saint tout à la fois, celui que cette crainte et cette précaution mettent en état d'avoir part à la résurrection première, et qui disposant ses comptes de bonne heure, attend avec impatience ce dernier jour, qui tout mauvais qu'il sera pour les autres, doit être le commencement de sa liberté (*Ps.* III; *Ps.* LXXXVII; *Luc.*, XII, *Apoc.*, XX; *Ps.* XL).

Ces trois dispositions que le Saint-Esprit semble nous avoir inspirées à part en plusieurs endroits de l'Écriture, se trouvent aujourd'hui toutes ramassées dans ce qui précède et dans ce qui suit les paroles de mon texte, afin que ces trois sentiments de crainte, de précaution, de désir, dont nous n'avions que des notions partagées, venant à se réunir, produisent tout l'effet qui leur est propre, tant pour l'instruction de nos esprits que pour la règle de notre conduite et la sanctification de nos âmes.

Jésus-Christ nous parle de la première de ces dispositions qui est la crainte. Il y aura, dit-il, des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; les flots de la mer s'entrechoquant feront un bruit terrible; les Vertus des cieux s'ébranleront, et alors le Fils de l'homme paraîtra sur une nuée avec tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté. Eh! bon Dieu, en faut-il davantage pour nous faire sécher de crainte, aussi bien que ces hommes qui se trouveront dans cette dernière agonie de la nature, attendant avec tremblement les tristes choses qui arriveront au monde : *Arescentibus hominibus præ timore.*

La seconde de ces dispositions nous est aussi marquée par Jésus-Christ qui de peur que cette crainte ne nous laisse dans une inaction criminelle, nous avertit de prendre garde à nous : *Attendite autem vobis :* de ne point appesantir nos cœurs par les soins excessifs de cette vie, ni par un engagement sordide à ses plaisirs : *Ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate et curis hujus vitæ:* de veiller et de prier en tout temps, afin de nous précautionner contre de si terribles maux, et d'être jugés dignes de comparaître devant le Fils de l'homme, éclairé et sévère examinateur de nos actions : *Vigilate itaque omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia, et stare ante filium hominis* (*Luc.*, XXI).

Enfin il nous laisse un grand fonds de consolation pour la dernière. Il veut que chargés de nos bonnes œuvres, fruits que la crainte et la vigilance auront fait pousser, nous regardions le royaume des cieux comme un héritage qui nous appartiendra bientôt, et que nous levions hardiment nos têtes, parce que notre rédemption est proche : *Respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* Tant il est vrai que craindre la sévérité du jugement dernier, prévenir les maux dont il menace, aspirer après les récompenses qu'il promet, sont les trois dispositions dans lesquelles il veut que nous soyons. Je les trouve toutes dans mon Evangile, et je suivrai par ordre les circonstances qui y sont marquées, si je vous représente le jugement comme l'objet de vos craintes, de vos précautions, de vos désirs, dans les trois parties de l'homélie que je me propose de vous en faire.

PREMIER POINT.

La crainte du jugement dernier est d'un si grand secours aux hommes, que si nous regardons ou ce que Dieu fait pour la leur inspirer, ou ce que le démon emploie pour la leur ravir, nous trouverons, selon saint Basile de Séleucie, que comme ce Père de miséricorde ne leur propose les choses les plus terribles qu'afin d'arrêter leur entendement et leur mémoire à la considération de ce triste jour ; cet esprit de malice, aguerri depuis tant de siècles, ne travaille qu'à leur en ôter peu à peu la frayeur, persuadé qu'il les rendra aisément prévaricateurs de la loi, s'il peut par ses artifices emporter ces dehors qui la défendent. *Furtim demit terrorem ut legis munimenta deprædetur.*

Le prophète roi en reconnaissait bien la nécessité, quand il demandait à Dieu qu'il perçât sa chair de sa crainte, parce qu'il avait appréhendé ses jugements ; comme s'il voulait dire qu'étant obligés de nous attacher au service du Seigneur, et à la pratique de ses commandements, nous n'y tenons pas d'abord par ces clous d'or qui se fabriquent dans la fournaise de l'amour, mais souvent par ces clous de fer que forge en nous la crainte du châtiment ; trop heureux si blessés de ce trait nous nous sentons retenus dans notre devoir, jusqu'à ce qu'une charité parfaite le pousse dehors pour nous y attacher d'une manière et plus ferme et plus honorable : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui.*

De là vient que Tertullien appelle cette crainte le premier bien d'un homme qui est dans les classes de la pénitence. Le baptême lave en nous le péché d'origine, et nous ensevelit avec Jésus-Christ, mais la crainte

procure aux pécheurs un avantage qui a quelque rapport. S'ils sont dans l'erreur, c'est elle qui les en délivre, parce qu'elle est le commencement de la sagesse (*Ps.* CX) : s'ils sont dans les ombres de la mort, c'est elle qui les aide à en sortir, parce qu'elle est une fontaine de vie (*Ps.* XIV) : s'ils ont du penchant au mal, c'est elle qui l'arrête, parce qu'elle a la vertu de chasser le péché (*Eccl.*, I), d'en interrompre le cours par la digue du châtiment, principalement quand elle est entière et parfaite, telle que cet Africain la demande : *Prima audientium intinctio*, *metus integer*.

Elle n'a à proprement parler cette qualité que quand elle a Dieu pour objet, et surtout Dieu dans l'exercice de ses plus terribles vengeances. Craignez-vous les hommes? cette crainte ne peut être que partagée, parce que leur pouvoir ne s'étend que sur le corps : raison principale pour laquelle Jésus-Christ nous défend de les appréhender. Craignez-vous Dieu? cette crainte a plus d'étendue, parce qu'il peut perdre le corps et l'âme, et vous envoyer dans la géhenne du feu. Mais craignez-vous de tomber entre les mains de ce Dieu vivant, qui se satisfera par lui-même des réprouvés au jugement dernier? le craignez-vous comme dépouillé de tous les attributs bienfaisants, et revêtu de sa justice au jour de sa colère? votre crainte est parfaite, parce que comme elle a le mal pour objet, plus le mal est grand, pressant, inévitable, plus la crainte qui le regarde est grande; et plus elle est grande, plus elle est entière et parfaite : *Metus integer*.

Tel est celui qu'il se prépare de faire souffrir aux méchants au jugement dernier. Quand il récompense ici-bas les élus, ou qu'il punit les réprouvés, ces bienfaits et ces châtiments ont quelque chose de considérable, mais ils sont plus grands après la mort que pendant la vie, dit Tertullien, et s'il y a un jugement universel à attendre, comme la foi nous l'enseigne, il faut croire qu'ils seront plus grands dans l'examen qui s'y fera de la vie, que dans l'emploi qu'on en a fait, parce que Jésus-Christ y jugeant les hommes pour la dernière fois, il n'y aura rien de plus plein que ce jugement, comme il n'y aura rien de plus divin : *Si quod judicium animas manet, gravius debet credi in dispunctione vitæ, quam in administratione; quia nihil plenius quam quod extremius, nihil autem extremius quam quod divinius* (*lib. de Anima*, *c.* 33).

Ces termes si expressifs, mais si obscurs ne peuvent recevoir un plus beau sens que celui qu'il leur a donné lui-même ailleurs. Quand est-ce, dit-il, que Dieu paraît tel qu'il est? quand est-ce qu'il fait une action digne de lui, et par laquelle on connaisse toute la plénitude de sa divinité? Est-ce pendant cette vie? Quelle apparence, puisque les pécheurs ne s'y font qu'un Dieu monstrueux, sans science pour connaître leurs désordres, sans justice pour les condamner, sans puissance pour les punir? tant il fait de tort à ses autres perfections par la patience qu'il a à les attendre. Est-ce à l'instant de la mort d'un réprouvé? à la vérité ce dernier moment est terrible, et Dieu, par l'application de ses attributs rigoureux et par le refus de ses qualités bienfaisantes, lui fait ressentir ce qu'il est et ce qu'il sera à son égard pendant une éternité entière; mais après tout, c'est un jugement qui se passe en secret entre le Créateur qui juge, et la conscience de la créature qui est jugée; celui qui le souffre connaît seul celui qui le rend, le reste des êtres semble n'y avoir point de part. Mais dans le jugement dernier les choses se passeront avec plus de pompe. Comme après ce jour il n'y en aura point d'autre, comme Dieu l'aura choisi exprès pour se satisfaire, ce sera un jugement digne de lui : jugement plein et parfait, où il sera connu de toutes les créatures dans l'élévation de sa divinité qui se découvrira et se déploiera (pour me servir des termes de Tertullien) par la manifestation de ces attributs infinis, que nous distinguons dans la simplicité de sa nature : *In sublimitate divinitatis exertæ*.

Sa puissance y paraîtra, il ressuscitera tous les hommes; ceux qui auront été écartelés par les bourreaux, comme ceux qui seront morts dans leur lit par une simple défaillance de nature; ceux qui auront été consumés par les flammes, et dont les cendres auront été jetées aux vents, comme ceux dont les corps auront été précieusement embaumés et conservés avec honneur; ceux dont les ossements seront pourris, et les membres rongés de vers depuis plus de cinq mille ans, comme ceux qui ne viendront que de mourir, afin qu'ils reprennent tous depuis Adam jusqu'au dernier homme, le plus petit de leurs cheveux, et que dans une chair immortelle et avec des yeux miraculeusement réparés, ils voient en la personne de Jésus-Christ, leur ami ou leur ennemi, leur salut ou leur ruine, leur rémunérateur ou leur vengeur, mais toujours leur commun juge.

Son immensité y paraîtra, il se rendra présent dans tous les lieux : son éternité, il rappellera tous les temps : son indépendance, il commandera à toute la nature sans obéir à personne : sa sainteté, il séparera les boucs d'avec les agneaux : sa colère, il se vengera des méchants : sa sagesse et sa vérité, il ouvrira tous les cœurs, il pénétrera dans les replis les plus cachés des consciences, et comme sa justice inexorable ne souffrira rien d'impuni, son intelligence infinie ne laissera rien de caché.

Que diras-tu alors, hypocrite malin, qui sous des apparences de dévotion, de charité, de zèle couvrais tes abominations; toi qui ne parlais que de Dieu, afin qu'on se défiât moins de tant de péchés honteux que tu commettais en secret; toi qui assaisonnais de tes soupirs ou de tes larmes les médisances les plus atroces, afin qu'elles fussent mieux goûtées; qui par une piété pharisaïque faisais le réformateur des autres, pendant que tu vivais dans tes ordures; qui par une compassion feinte plaignais ton frère d'une disgrâce dont tu avais une joie réelle; qui par un extérieur mortifié imposais aux juges

et aux grands de la terre pour autoriser tes usures, dépouiller ton prochain en le baisant, et piller avec honneur la veuve et le pupille? Que diras-tu quand on te produira tant de crimes horribles que tu auras commis, que l'on découvrira tes commerces infâmes avec cette femme, tes envies, tes trahisons secrètes; quand Dieu éclairant tes fausses justices et tes vraies injustices, fera voir aux yeux des anges et des hommes l'esprit qui t'a fait agir, les intrigues dont tu t'es servi, les pensées que tu as eues, et que, semblable à un habile chirurgien qui montre les os, les nerfs, les cartilages, et les moindres fibres d'un cadavre, il fera l'anatomie de ce qu'il y a de plus impénétrable dans ton âme, et de plus caché dans ton corps, pour exposer à la face du ciel et de la terre ton orgueil, tes médisances, tes fourberies, tes simonies, tes parjures, tes violences, tes impuretés, tes sacriléges.

Quelle étrange confusion! le Saint-Esprit l'avait bien dit, que ceux qui haïssent Dieu en seraient revêtus. *Qui oderunt te induentur confusione.* Prophétie, qui, selon saint Grégoire, s'accomplira pleinement au jugement dernier. Tandis que les pécheurs vivent sur la terre, ils semblent avoir perdu la raison et le bon sens, dit ce saint pape. Bien loin d'appréhender les suites funestes de leurs péchés, ils se réjouissent quand ils les commettent: bien loin d'en rougir, souvent ils s'en glorifient, souvent ils sont ravis qu'on leur en parle, et qu'on leur en fasse compliment: mais la justice de Dieu aura son tour, un jour viendra qu'ils ne seront plus environnés de cette troupe de valets, témoins irréprochables de leurs concussions, ou pitoyables objets de leur dureté; un jour viendra qu'ils ne seront plus couverts d'or, ni brillants de pierreries, mais qu'ils n'auront pour toute suite et pour tout vêtement que le mal qu'ils auront fait, qu'ils seront habillés de leurs iniquités, que leur mémoire les appliquera sans relâche à considérer ces horibles ornements; et en cet état combien grande sera leur confusion, quand au dehors ils verront un juge éternel, déterminé à les punir sans miséricorde, et qu'au dedans ils sentiront les remords d'une conscience qui leur mettra devant les yeux tant de détestables actions qu'ils auront faites et qu'ils ne pourront s'empêcher de voir! *Iniquorum confusio quanta tunc erit, quando et foris æternus judex cernitur, et intus ante oculos culpa versatur* (*Greg.*, *l.* VIII *Mor. c.* 40)!

Quelque grande que soit la frayeur que ces vérités jettent dans vos âmes, ce n'est encore rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire. Ce qui doit vous faire appréhender le jugement dernier, n'est pas simplement parce que Dieu y paraîtra tout Dieu, mais parce qu'il y paraîtra Dieu et homme tout ensemble, et que par cette union de la nature humaine à la divine, il se rendra terrible au-dessus de tous les dieux, *Terribilis super omnes deos.*

Les faux dieux que le paganisme a adorés ne sont pas des dieux terribles: ni Neptune avec son trident, ni Jupiter avec ses foudres, ni Pluton avec son enfer, ni Minos et Radamanthe avec leurs arrêts ne doivent pas être appréhendés; ils ont des yeux, mais ils ne s'ouvriront jamais; une bouche, mais elle ne parlera jamais; des mains, mais elles ne frapperont jamais; des oreilles, mais elles n'entendront jamais, également insensibles aux mépris et aux prières, aux adorations et aux outrages. Ces divinités ridicules que j'ai en horreur, étaient des hommes et non pas des dieux. Le Père éternel est vrai Dieu, mais il n'est pas homme, il n'y a que la seconde personne de la Trinité qui soit Dieu et homme tout ensemble, et quoiqu'il soit un avec le Père et le Saint-Esprit, cependant on peut dire qu'il est le seul Dieu terrible, parce qu'outre la divinité qui lui est commune avec ces deux personnes, il trouve dans l'humanité qui lui est propre la matière de ses plus redoutables vengeances.

Quel a été, messieurs, l'amour que ce Dieu fait homme a eu pour les hommes? que de biens leur a-t-il apportés par son incarnation, par son Evangile, par ses exemples, par sa mort? Non content de dissimuler leurs péchés, il en a porté la peine; non content de les souffrir avec patience, jusqu'à paraître insensible à leurs outrages, il les a prévenus de ses grâces, rachetés de son sang, nourris de sa chair, n'y ayant ni grandeur, ni abaissement, ni puissance, ni faiblesse, ni gloire, ni ignominie, ni vie, ni mort qu'il n'ait consacrés à leurs usages.

Oserais-je vous dire, ô mon Dieu, qu'il leur en vaudrait mieux si vous n'aviez rien fait de toutes ces choses pour eux? vous ne trouveriez pas dans une nature humaine de quoi allumer votre colère pour les perdre: mais comme vous les avez aimés jusqu'à l'excès, vous réglerez vos vengeances sur votre amour: vous proportionnerez la sévérité de votre jugement aux douceurs de votre miséricorde, et pour donner toute l'étendue à votre colère, vous ne ferez qu'imiter votre charité.

Il est, dit-on, souvent arrivé que quand des juges ont exposé un cadavre devant son assassin, ses plaies se sont rouvertes, comme pour leur demander vengeance, et leur dire par autant de bouches: Voilà le barbare qui m'a donné le coup, ne cherchez point d'autres preuves de sa cruauté, je l'abandonne à la sévérité de vos lois. Quoi qu'il en soit, il est certain, disent les Pères, que Jésus-Christ se confrontera lui-même aux réprouvés avec ses plaies, qu'il fera voir sa croix, ce signe du Fils de l'homme, se comportant en cette occasion, dit saint Chrysostome (*Hom.*, XXXVII *in Matth.*), à peu près comme un homme qui ayant été blessé d'une pierre, ou percé d'un poignard, apporterait en témoignage cette pierre ou ses vêtements encore teints de son sang, pour ôter à son ennemi toute espérance et toute excuse. Voilà ce que Jésus-Christ fera, il assemblera tous les réprouvés: Voyez, impitoyables, leur dira-t-il, les marques de votre cruauté. C'est toi, dira-t-il à cet ambitieux, qui m'as enfoncé

cette couronne d'épines dans la tête; c'est toi, dira-t-il à cet avare, qui as cramponné ces mains et ces pieds à la croix; c'est toi, dira-t-il à ce médisant, qui m'as abreuvé du fiel, qui as flétri mon visage de crachats; c'est toi, dira-t-il à ce vindicatif, qui as crié qu'on me crucifiât, et qui as percé mon côté d'une lance. A ces paroles les yeux de tous les hommes se tourneront vers ce sanglant objet, et sur tous ceux qui l'auront cruellement blessé. *Videbit eum omnis oculus, et qui pupugerunt.* Les prédestinés le regarderont, et cette vue les enflammera de colère : les réprouvés qui l'auront si inhumainement traité le regarderont, et cette vue jettera un frisson mortel dans tous leurs membres, un trouble général dans toutes les puissances de leur âme les fera sécher de désespoir. Hélas! qui de ces malheureux pourra porter tout le poids de la fureur d'un Dieu, qui sera en même temps juge, témoin, accusateur, partie, vengeur? Avec quelle assurance ce déserteur comparaîtra-il devant son juge? ce misérable perdu par sa faute, devant le prix de sa rançon? avec quel front osera-t-il demander miséricorde, lui qui sera jugé avant toutes choses sur le mépris qu'il en aura fait.

Intelligite hæc qui obliviscimini Dominum. O vous qui demeurez dans un aveuglement volontaire, qui effacez Dieu de votre mémoire par un oubli stupide et malin, après l'avoir crucifié dans vos cœurs par vos péchés; qui vivez comme s'il n'y en avait point, comme si vous n'aviez ni récompense à attendre, ni châtiment à craindre, comprenez-vous bien ces terribles vérités? Si le bruit de la trompette qui fera sortir les morts de leurs tombeaux ne vous éveille, qui vous éveillera? Si l'idée de tant de malheurs ne vous épouvante et ne vous trouble, qui vous épouvantera, qui vous troublera? Qu'y a-t-il dans ce jugement que vous ne deviez pas craindre? ce n'est peut-être qu'une fable inventée exprès pour vous effrayer : vous le voudriez bien; mais la chose ne dépend ni de vous ni de moi. C'est peut-être que ce jugement, quoique certain, ne sera pas sévère; vous devez en être désabusés par les choses que je viens de vous dire. C'est peut-être que quelque certain et sévère qu'il soit, il est encore éloigné de vous : Erreur, répond saint Chrysostome (*Homil.* X *in Matth.*), il est à votre porte : ne vous embarrassez pas de savoir quand le monde finira, et quand il sera jugé; la fin de votre vie sera pour vous ce que sera pour tous les hommes celle de l'univers. La première maladie mortelle que vous aurez, le premier accident qui vous arrivera, sera comme la trompette de l'Ange qui vous citera pour répondre à Dieu dans le jugement particulier, de tout le bien ou de tout le mal que vous aurez fait. D'où vient donc que vous ne craignez pas ce dernier jour? d'où vient même que vous ne voulez pas y penser? je n'en vois qu'une raison. Vous êtes, dit le même Père, dans un profond sommeil; vous faites de beaux songes, vous vous y entretenez avec plaisir, et quand pour le salut de vos âmes, nous voulons, par nos exhortations et par nos menaces, troubler ce repos fatal, vous faire ouvrir les yeux et dissiper ces agréables fantômes, vous vous méfiez, vous vous éloignez de nous, vous nous priez à peu près comme l'époux des Cantiques, de ne pas interrompre votre sommeil, jusqu'à ce que vous vous éveilliez de vous-mêmes (*Cant.* II).

Il n'en sera pas ainsi. Bon gré, mal gré que vous en ayez, nous insisterons toujours fortement sur l'immortalité de l'âme, sur les suites funestes du péché, sur les rigueurs du jugement ou particulier ou général; nous vous parlerons toujours de la figure du monde qui passe, et de la vérité des peines de l'enfer qui ne passeront pas; nous vous prierons, nous vous presserons toujours de sortir du sommeil de cette méchante nuit, afin que vous ouvriez les yeux aux lumières du soleil de justice qui vient vous éclairer; nous crierons sans cesse, à temps, à contretemps, à vos oreilles pour troubler ce repos léthargique, trop content du fruit de notre ministère, si nos discours vous obligent de rentrer en vous-mêmes et de prévenir de bonne heure par de salutaires précautions les malheurs d'un jugement si terrible.

SECOND POINT.

Il n'en est pas de Dieu comme des hommes. Il est inouï, dit saint Augustin, que ceux-ci, voulant faire du mal à d'autres, les avertissent; peut-être craignent-ils de ne pouvoir exécuter leur dessein, s'ils le découvrent; peut-être appréhendent-ils d'en être repris après l'avoir exécuté; peut-être sont-ils absolument résolus de se venger, quelque chose qui arrive, sans vouloir entendre à aucune proposition de paix : quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils emploient ordinairement le secret et la trahison, et qu'autant qu'ils ont eu de la malignité pour concevoir la pensée de perdre leurs frères, autant ils ont de ruse et de lâcheté pour la cacher. *Nemo volens ferire dicit : observa* (*August. serm.* 109, *de tempore*).

N'appréhendons pas que Dieu qui n'est ni faible, ni injuste, ni inflexible, traite les pécheurs d'une manière aussi secrète dans les châtiments qu'il leur réserve. Soit qu'il veuille, parce qu'il est juste, se justifier dans ses jugements, afin qu'ils ne soient pas reçus à dire qu'il ne leur a pas donné le temps de se reconnaître; soit qu'il sache, parce qu'il est puissant, que tôt ou tard ils tomberont entre ses mains vengeresses s'ils ne rentrent dans leur devoir; soit enfin qu'il souhaite, parce qu'il est miséricordieux, qu'ils se convertissent et qu'ils vivent, l'Ecriture nous apprend que, quand il bande son arc pour les frapper, il leur donne le signal pour s'enfuir, c'est-à-dire, selon saint Augustin (*Ibid.*), qu'il dissimule, qu'il diffère, qu'il les flatte, qu'il les exhorte, qu'il les intimide, comme s'il leur disait par toutes ces marques sensibles de son amour, qu'il les menace de sa venue, afin qu'il ne trouve rien à punir en eux quand il viendra; que leur sentence est écrite, mais qu'elle ne leur est pas pronon-

cée; que quelques gouttes de larmes pourront effacer un arrêt qui n'est encore que légèrement tracé sur le sable, non plus que celui de la femme adultère.

N'avez-vous jamais admiré sa conduite du temps de Noé? voyant les hommes abandonnés aux derniers excès, il résolut de retirer son esprit d'eux et de les punir; mais avant qu'il exécute ce dessein, il est plus de cent ans à les avertir, l'arche qu'il ordonne à Noé de bâtir leur servant d'exhortation publique : *Prædicante illis publica arcæ fabricatura* (*Orat.* V), et ce bel ouvrier de cette machine flottante, comme Basile de Séleucie l'appelle, ne prolongeant le temps que pour les porter à la pénitence par un si long délai du supplice.

Le déluge du feu qui doit être le dernier baptême du monde, comme celui de l'eau, selon l'expression de Tertullien, en fut le premier, a des signes et plus certains et plus efficaces. Je ne parle pas seulement de ceux qui paraîtront dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, signes alors inutiles aux réprouvés; je parle de ces exhortations fréquentes que tous les prophètes nous ont faites presque dans toutes les pages de l'Ancien Testament, et singulièrement de ces avis importants que Jésus-Christ nous donne aujourd'hui dans le Nouveau.

J'en trouve trois : la fuite, le dégagement, la vigilance. Quand vous verrez Jérusalem assiégée, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes, que ceux qui sont dans le sein de cette ville se dépêchent d'en sortir, que ceux qui sont dans le pays circonvoisin n'aient pas la témérité d'y entrer. Voilà la fuite. Prenez garde à vous, continue Jésus-Christ, de peur que peut-être vos cœurs ne s'appesantissent dans la crapule et qu'ils ne s'abattent sous le pesant fardeau des soins de cette vie. Voilà le dégagement de la cupidité du siècle. Enfin, veillez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, afin de paraître devant le Fils de l'homme. Voilà la vigilance.

Il me semble que vous me dites d'abord que le premier de ces avis paraît fort inutile. Si le jugement se faisait d'hommes à hommes, peut-être trouverait-on son salut dans la fuite; mais comme il se passera entre Dieu juge et les hommes jugés, et que Dieu est partout, quelle apparence de fuir? Saint Grégoire, qui avait prévu cette objection, y a solidement répondu. Dieu est partout, il est vrai, cependant comme il s'apaise par les larmes que l'on verse, et par les sévérités que l'on exerce sur soi, on peut trouver ici-bas le secret d'une heureuse fuite, quand, après avoir commis quelques fautes, on sait se cacher sous l'asile de la pénitence qui les expie.

En quoi (pour vous découvrir toute la beauté du principe de ce Père) je trouve que le jugement dernier et la pénitence se rendent en faveur de l'homme des secours réciproques, et que, comme rien ne nous fait mieux connaître de quelle manière nous devons faire pénitence que la considération de ce jugement, rien aussi n'est plus efficace pour nous garantir des rigueurs de ce grand jour, que la pratique de cette vertu, accompagnée de toutes les conditions qui la rendent bonne.

Que faut-il pour la perfection de la pénitence? connaître l'énormité du péché, pénétrer, s'il se peut, dans toute l'étendue du châtiment qu'il mérite, et concevoir une douleur qui aille jusqu'au frémissement et au trouble. Il n'en faut pas sans doute davantage, et c'est ce que la considération du jugement dernier lui donne. Quand une âme, dit saint Grégoire (*lib.* XVI *Mor.*, *c.* 14), fait une réflexion sérieuse sur les choses qui lui arriveront en ce dernier jour, mille différentes pensées se succédant les unes aux autres n'y laissent qu'une triste, mais salutaire confusion : elle se dilate d'autant plus dans ses pensées, qu'elle songe aux terribles maux qui l'assiégent; tantôt elle se présente les péchés qu'elle a faits, tantôt le bien qu'elle a négligé de faire. Ici ce sont les vices dont elle se sent remplie, là ce sont les vertus dont elle se connaît être vide : ainsi partagée, emportée, ravie, elle tremble, elle poursuit ses fautes par ses pleurs, elle persécute avec d'autant moins de compassion qu'elle se souvient d'avoir plus commis de crimes. Elle dit à Dieu avec Job dans l'humilité d'un cœur contrit : Ce ne sera pas devant les hommes que je me citerai, je puis leur celer quelque chose, et ils ne peuvent pleinement m'absoudre; ce sera devant vous à qui je ne puis rien cacher, et de qui seul j'attends miséricorde (*Job.*, XIII). Bien loin d'ouvrir ma bouche pour m'excuser dans ce jugement, je ne la remplirai que de blâmes et de reproches; bien loin de me flatter et de me traiter avec mollesse, je me châtierai avec d'autant plus de sévérité, que je suis persuadé que vous êtes terrible dans vos vengeances.

Voilà comme la considération du jugement dernier contribue à la perfection de la pénitence; mais voici ce que la pénitence fait réciproquement pour ce jugement; elle en fait connaître à une âme toute la sévérité. Nous n'avons ici-bas que des faibles idées des rigueurs de ce dernier jour, soit parce que nous ne pouvons bien les comprendre, soit parce qu'une molle indulgence et une certaine prévention d'amour-propre nous empêchent de nous y appliquer. Mais sommes-nous dans les exercices de la pénitence? nous commençons à apprendre quelle est l'exactitude avec laquelle Dieu examinera les fautes que nous pleurons. Ainsi, messieurs, si d'un côté la vue du jugement dernier fait que nous examinons nos péchés avec plus de circonspection, que nous les recherchons avec plus d'inquiétude, que nous les pleurons avec plus de douleur; d'un autre, cette circonspection, cette recherche, cette douleur servent admirablement à nous faire connaître les peines dont Dieu dans sa colère menace les pécheurs, les reproches implacables qu'il leur fera, les opprobres et les

confusions éternelles dont il les couvrira : en un mot, l'idée du jugement dernier devient la règle de notre pénitence, et cette pénitence, en qualité de jugement personnel que nous prononçons contre nous en cette vie, nous donne, par une application sensible, un affligeant préjugé de la rigueur de celui de Dieu dans l'autre, et c'en est assez pour nous le faire éviter; car l'un étant comme formé sur l'autre (c'est la conclusion que saint Grégoire tire de ce principe), Dieu, sans user de nouvelles formalités, aura assez de bonté pour confirmer dans son jugement celui que nous aurions fait de nous pour la pénitence, vu qu'il ne juge jamais deux fois une même chose, c'est-à-dire (comme ce grand pape l'explique) qu'il ne juge que ce qu'il examine, qu'il n'examine que ce qu'il recherche, et qu'il ne recherche jamais ce qu'il pardonne et ce qu'il veut laisser impuni dans son jugement, parce qu'il ne l'a pas été dans celui de l'homme.

Le second avis que Jésus-Christ nous donne est le dégagement des choses de la terre. Car, si pour faciliter sa fuite dans un pressant danger, bien loin de s'embarrasser d'aucune chose, on met bas le fardeau que l'on porte; à plus forte raison, pour éviter les malheurs du jugement dernier, il faut une certaine liberté, qui consiste non-seulement à ne se pas charger des péchés grossiers, non-seulement à ne point appesantir son cœur par les soins immodérés de cette vie, mais à se dépouiller des affections qui paraissent les plus naturelles et les plus permises.

Je n'avance rien qui ne soit tiré de mon Evangile. Prenez garde, dit Jésus-Christ, que les excès dans le manger ne vous rendent pesants quand vous serez obligés de fuir; prenez garde que les inquiétudes des choses temporelles ne vous retardent. Si vous êtes sortis de Jérusalem, n'y rentrez pas pour reprendre vos habits, courez vite aux montagnes, nus et dégagés de tout embarras.

Que penseriez-vous d'un homme qui, étant averti que le feu est chez lui, et que, s'il n'y met ordre, il va bientôt être brûlé dans sa chambre, s'amuserait à rire, à danser, à boire, à se divertir? Que ce fou périsse, diriez-vous, il n'aura que ce qu'il mérite. Mais en faisant ce jugement n'appréhendez-vous pas de vous condamner vous-mêmes? *Transit omne quod agitis, et ad extremum judicium sine ulla momenti interpositione volentes nolentesque properatis* (*Greg., homil.* 13 *in Evang.*) : Tout ce que vous faites passe, soit que vous le vouliez, soit que vous ne le vouliez pas; vous courez sans relâche au jugement dernier; tout ce qui est passé de votre vie vous y entraîne. Quelle folie donc si au lieu de songer à votre salut, si au lieu de sortir de cette Jérusalem maudite de cette habitude qui vous retient dans le péché, de cette occasion prochaine, de ces excès de bouche si contraires à la tempérance chrétienne, de cet amour désordonné des biens opposé à la pauvreté évangélique, vous êtes toujours sensuels, ambitieux, emportés, amateurs du monde, idolâtres de ses honneurs, de ses plaisirs et de ses vanités comme auparavant.

Mais ces péchés sont trop grossiers; en voici d'une autre espèce, auxquels on doit faire d'autant plus de reflexion qu'on ne les regarde pas comme des péchés, ni conséquemment comme des obstacles à cette liberté nécessaire pour éviter la colère de Dieu dans son jugement. Que diriez-vous de deux pauvres femmes qui, se voyant tout d'un coup environnées de feux ou investies d'eau, périraient, l'une parce qu'étant grosse elle n'aurait pu courir assez vite, l'autre parce qu'ayant un enfant au berceau, elle l'aurait pris entre ses bras, au lieu de s'enfuir avec précipitation et de se sauver seule? Vous les plaindriez, et Jésus-Christ, dans notre Evangile, par un sentiment tout contraire, les croit dignes de malédiction : *Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.*

Saint Chrysostome tire de ces paroles une admirable instruction (*Hom.* 77 *in Matth.*). Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ, parlant du jour du jugement, dit que malheureuses seront les femmes grosses et celles qui nourriront leurs enfants! C'est, répond-il, qu'elles périront dans ce déluge de la colère de Dieu : les premières, parce qu'étant retardées par le fardeau qu'elles portent, elles ne pourront aisément s'enfuir; les secondes, parce qu'aimant naturellement leurs nourrissons, elles voudront les sauver avec elles, ou plutôt parce que les unes et les autres sont les figures de ceux qui ne se seront pas dégagés des fautes qui paraissent légères, et qui cependant ne le sont pas aux yeux de Dieu : qui n'auront eu ni assez de fidélité, ni assez de courage pour renoncer à certaines affections qui, dans la corruption du siècle, passent ordinairement pour très-légitimes. Ce ne seront pas seulement ces pécheurs gros et lourds d'iniquité, comme l'Ecriture les appelle, ni ces misérables autant attachés à leurs vices que les mères le sont à leurs enfants, qui se trouveront surpris de la tempête : ce seront ceux qui n'auront eu qu'une volonté inefficace de se convertir, toujours pleins de bons désirs sans les pousser au-dehors, de peur de souffrir les tranchées d'un si douloureux enfantement; toujours embarrassés des affaires du siècle, sans travailler au seul nécessaire par un recueillement intérieur et une libre application au service de Dieu : *Væ prægnantibus.* Ce seront ceux qui, ayant mis la main à la charrue, auront regardé derrière, soit en se relâchant de leurs bonnes œuvres, soit en s'y cherchant au lieu de les rapporter à Dieu : ceux qui n'auront pas vécu dans une désappropriation entière; qui, au lieu d'attribuer à la grâce du Rédempteur leur peu de vertus, les auront regardées comme leur production, par un retour criminel sur eux-mêmes; ceux qui n'auront aimé la piété qu'autant qu'elle leur aura été utile, fait l'aumône qu'autant qu'elle leur aura procuré de la gloire, et qui, enfin,

soit dans leurs mortifications ou dans leur zèle, dans leur sévérité ou dans leur mollesse, dans leurs confessions ou dans leurs communions, dans leurs prières ou dans leurs jeûnes, n'auront fait que nourrir et engraisser leur volonté, à laquelle ils doivent renoncer pour s'enfuir avec plus de liberté : *Et nutrientibus in illis diebus.* Ou si vous voulez que je descende à une morale plus sensible, ce seront ceux qui auront eu un amour déréglé pour eux-mêmes, pour leurs amis, pour leurs proches, pour leurs enfants, et à qui cet amour aura fait négliger les devoirs essentiels de leur salut.

On abandonne aisément ses richesses et ses vêtements, dit saint Jean Chrysostome ; mais quand ce sont des affections que la nature inspire et que la raison autorise, il est très-difficile de les arracher de son cœur pour aller à Dieu avec plus de liberté. Cependant la morale de l'Evangile va jusqu'à ce dépouillement. Pères et mères, si vous pouvez vous sauver en aimant vos enfants et en procurant leur établissement, à la bonne heure; mais si l'amour que vous avez pour eux ne peut compatir avec celui que vous devez à Dieu, si l'affection que vous leur portez va jusqu'à vous faire oublier le Créateur, si l'empressement de leur amasser du bien et de les élever à de grandes charges vous fait employer des moyens obliques, où votre conscience soit engagée; laissez ces enfants, abandonnez-en le soin à la Providence. S'ils veulent se damner, ne vous damnez pas avec eux, il vaut mieux qu'ils périssent seuls que si vous périssiez en leur compagnie : *Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.*

Enfin, outre cette fuite, outre ce dégagement, il faut veiller à toute heure, prier et se précautionner : *Vigilate itaque omni tempore orantes*, parce que le jour du Seigneur est proche, et qu'il n'y a aucun moment où il ne puisse nous surprendre.

Quand Noé travaillait à l'arche, les enfants des hommes, dit saint Basile de Séleucie, se raillaient de la peine qu'il se donnait à construire ce vaste bâtiment, et des précautions qu'il prenait de peur que l'eau n'y entrât; mais quand ils virent les rivières s'enfler de toutes parts, ils commencèrent inutilement à reconnaître leur faute. Les uns tâchaient de s'enfuir dans l'arche qu'ils voyaient encore de loin, et se précipitaient inconsidérément dans les eaux dont ils étaient aussitôt enveloppés. Les autres, perdant l'espérance d'y entrer, montaient sur les arbres et se tenaient au plus haut de leurs branches, et la plupart grimpaient sur les sommets des montagnes, témoignant par cette fuite précipitée, mais hors de saison, l'inutilité de leur crainte. Qu'ils eussent bien voulu avoir usé de toute la vigilance, et pris toutes les précautions nécessaires pour éviter, comme Noé, un si triste naufrage! mais il n'était plus temps, les eaux s'étaient élevées de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, ce qui pouvait leur rester de salut était de n'en point espérer.

Que cet exemple, chrétiens, vous fasse rentrer en vous-mêmes. On ne vous donne plus, comme dans ce premier âge du monde, un terme de cent ans. Vous devez être assurés que vous n'irez pas jusque-là : je ne puis même vous dire de la part de Dieu ce qu'il dit à Noé, qu'il y a encore sept jours jusqu'au déluge. Qui suis-je, pour oser vous promettre un seul instant? et cette incertitude d'une mort prochaine, et du jugement qui la doit suivre, ne suffit-elle pas pour vous obliger à veiller et à vous tenir sur vos gardes? Puisque Dieu par sa miséricorde infinie nous a encore laissé quelque petit intervalle, employons-le à l'oraison, à la pénitence, à la fuite du péché, à la pratique des bonnes œuvres : faisons de notre côté ce que nous pourrons, et abandonnons le reste à la charité de notre Rédempteur : *Boni simus, et securi judicium expectemus.* Soyons gens de bien, rien ne nous empêche de l'être : et si nous le sommes, nous attendrons le jugement avec confiance, nous le désirerons même avec impatience, et lèverons hardiment nos têtes, parce que notre rédemption est proche.

TROISIÈME POINT.

Il est aisé de juger de cette dernière disposition dans laquelle on doit être à l'égard du jugement, si l'on remarque avec saint Augustin et saint Grégoire, qu'à force d'y penser on le craint, qu'à force de le craindre on s'y prépare, et qu'enfin, quand on s'y est préparé, on le désire ; en sorte qu'un homme qui, engagé dans ses désordres, appréhendait la venue de son Juge, soupire après l'héritage du Seigneur quand il se sent délivré de l'amour du monde et de l'esclavage du péché.

Représentez-vous deux hommes retenus dans les prisons, dont l'un est coupable et l'autre innocent, qui n'attendent que l'heure qu'on les en tire pour être conduits devant leur commun juge. Celui-là tremble à la seule pensée de ce triste jour, et quoique sa sentence ne soit pas encore prononcée, sa conscience qui l'accuse lui fait tout appréhender. Celui-ci au contraire n'aspire qu'après le moment de sa délivrance; le témoignage qu'il se rend à lui-même, ou de son innocence, ou de la grâce qu'il a reçue du prince le remplit de joie, et d'autant plus qu'il sent n'avoir rien à craindre, d'autant plus tout ce qu'il voit autour de lui, lui paraît favorable, appuyé sur la bonté de sa cause, et sur l'équité de celui à qui il appartient de la décider.

Voilà, dit saint Grégoire, les différents sentiments des pécheurs et des justes au sujet du jugement dernier : ceux-là tremblent, ceux-ci s'assurent, ceux là sèchent de crainte dans l'attente inquiète des choses qui leur arriveront, ceux-ci au contraire lèvent hardiment la tête dans l'espérance que leur rédemption est proche.

A Dieu ne plaise, cependant, que je croie qu'un homme doive soupirer après ce dernier jour, comme s'il était assuré qu'il lui sera favorable ; car, qui peut savoir s'il est

digne d'amour ou de haine; mais ce que je prétends est de dire après saint Augustin, que tout chrétien qui vit selon l'esprit de sa religion, doit préparer son cœur à la vie future; que l'y ayant préparé il méprise aisément la présente, et que c'est par le mépris de cette vie présente qu'il attend avec une espèce d'assurance ce grand jour du Seigneur.

En effet, qu'est-ce qu'un vrai chrétien? c'est un homme qui ayant par les vœux de son baptême renoncé à la chair, au démon, au monde, s'ennuie de vivre, et demande tous les jours à Dieu s'il demeurera encore longtemps avec les habitants de Cédar? un homme qui, comme un cerf altéré, brûle d'une soif ardente de jouir de Dieu, fontaine d'eau vive, et de paraître devant lui; qui compte tous les jours de son pèlerinage, qui ne se console que dans la pensée de l'avénement du Seigneur qu'il espère. Ce sont les expressions de l'Ecriture; ou, si vous voulez que je me serve de celles de Tertullien: Qu'est-ce qu'un chrétien? c'est un homme dont les vœux ne soupirent qu'après le déclin du siècle et la fin du monde; un homme toujours disposé à la mort en quelque lieu, et de quelque manière qu'elle lui arrive; un homme qui pour mépriser plus facilement la vie, coupe peu à peu, par un refus opiniâtre qu'il se fait de ses plaisirs, les liens qui l'y retiennent; un homme à qui la charité comme un feu sacré procure une plus favorable liberté, qu'une flamme profane ne rendait à ces oiseaux attachés aux bûchers des empereurs romains, c'est-à-dire, qui le détache insensiblement du siècle maudit, dont il désire d'être délivré, pour être reçu dans le sein de Dieu, non par une apothéose fabuleuse, mais par une entière transformation de lui-même, et une pleine jouissance du souverain bien.

Qu'est-ce encore qu'un chrétien? c'est, dit le même Africain, un homme qui demande tous les jours à son Père céleste, que son royaume lui arrive, et qui par cette fameuse prière, dont Jésus-Christ a eu la bonté de lui prescrire la forme, ne souhaite que la fin du monde, ce royaume ne pouvant lui arriver qu'à la consommation des siècles, hâtant ainsi par ses désirs le jugement dernier, afin de régner plus tôt et de ne pas servir davantage: *Maturius regnare, et non diutius servire* (*lib. de Orat.*, *c.* 5). Expressions d'autant plus naturelles et énergiques, que Jésus-Christ dans l'Evangile veut que nous levions nos têtes, parce que le jour de notre rédemption est proche.

Que ce mot de rédemption comprend de choses! car, si l'Ecriture fait mention de trois ou quatre sortes de servitudes: de celle des créatures, de celle du péché, de celle de la mort et de la corruption qui la suit, les élus recevront au jugement dernier une rédemption pleine et entière par rapport à tous ces esclavages. Ils gémissent pendant la vie sous la dure domination des hommes et l'inclémence des autres créatures. Ici, c'est un usurpateur puissant qui enlève leur bien; là, c'est un médisant cruel qui déchire leur réputation; tantôt c'est un faux ami qui le trahit; tantôt c'est un ennemi déclaré qui conspire leur perte. Les péchés leur livrent encore une fâcheuse guerre. Souvent, ou emportés par la force de la concupiscence, ou gagnés par les attraits de la volupté, ou agités par la diversité des passions, ou engagés par la présence des objets, ou entraînés par le torrent de la coutume, ils font le mal qu'ils ne voudraient pas faire, et trouvent tous les jours de nouveaux obstacles qui les détournent du bien, vers lequel ils ont de fortes et de saintes inclinations. Enfin, la mort sépare leurs âmes de leurs corps, et tandis qu'une partie d'eux-mêmes jouit de la vue de Dieu, l'autre est condamnée à la corruption et à la pourriture.

Le temps de leur rédemption ne viendra-t-il jamais? oui, chrétiens, mais elle ne sera copieuse, ainsi que l'appelle David, qu'au jugement dernier. Jour heureux, où ils se verront délivrés de toutes ces servitudes, par la résurrection d'un corps agile, glorieux, immortel, impassible, réuni à une âme bienheureuse pour vivre ensemble de la vie de Dieu, posséder sa vérité, brûler de sa charité, et subsister dans son éternité.

Avantage inestimable qui les console dans les misères de cette vie, qui les oblige à supporter avec patience les persécutions des hommes, qui les rend paisibles et joyeux dans l'attente du changement bienheureux qui se doit faire en leurs personnes, qui leur fait mépriser leurs disgrâces présentes, et oublier celles qui sont passées; semblables à ces bons Israélites qui ne se souvenaient des maux qu'ils avaient soufferts des Egyptiens, que pour s'animer avec plus de vigueur à la conquête de la terre promise: ou à ces gens qui, étant battus de l'orage et exposés à l'inconstance d'un élément furieux, ne demandent qu'un vent favorable, ne soupirent qu'après leur chère patrie, où ils goûteront à loisir le plaisir qu'il y a de se voir tirés de leurs égarements et délivrés des dangers qui les menaçaient. *Fide quietis stationem inquirunt, liberatos se periculis, absolutos erroribus gratulantes* (*Ambr. l. de bono Mort. et l.* IX *in Luc.*).

Occupés de cette pensée, soutenus de cette espérance, ils ne regardent plus la terre que comme le lieu de leur exil: ils se hâtent de sortir de ce tabernacle incommode, où ils sont arrêtés par les ordres de la Providence; ils cherchent à se revêtir de ce qu'ils n'ont point encore, bien loin de se dépouiller de ce qu'ils ont; ils veulent que ce qui est mortel en eux soit absorbé par une vie qui les délivre du corps de la mort où ils souffrent, ils soupirent après ce jour, auquel ils doivent entrer avec une chair glorieuse dans le paradis, que David a si bien appelé le port de leur volonté: *Deduxit eos in portum voluntatis eorum.*

Sont-ce là vos sentiments? attendez-vous avec quelque espèce d'assurance le jugement dernier? le regardez-vous comme le jour de votre rédemption? la gloire éter-

nelle est-elle le port de votre volonté? jugez-en par cette idée du grand saint Augustin. Il y a, dit-il, une sûreté funeste qui ne se termine qu'à un triste désespoir, et c'est celle par laquelle les pécheurs, qui ne devraient s'assurer que sur la pratique de la pénitence et de la mortification chrétienne, s'imaginent vainement qu'ils passeront des biens et des plaisirs de cette vie en ceux de l'autre : ils sont sans inquiétude, je le veux ; mais ils sont hors de l'arche, dit saint Augustin, qu'ils se donnent de garde du déluge. Si par malheur vous étiez de ce nombre, tremblez et appréhendez ce jour terrible. (*In Psal.* CXLVII).

Mais il y a une autre espèce de sûreté raisonnable et bien fondée, et c'est celle des justes qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas, qui ont des femmes comme s'ils n'en avaient pas, qui sont dans les honneurs comme s'ils n'y étaient pas, qui règlent si bien leur joie et leur tristesse dans les choses séculières, qu'ils ne se laissent ni corrompre par la félicité du monde, quand il leur est favorable, ni abattre par ses adversités quand il leur est contraire. Si vous êtes de ce nombre, levez, levez hardiment vos têtes, votre rédemption est proche. Vous êtes dans l'arche, vous êtes comme ce bois incorruptible dont elle est bâtie. Si les eaux de la tribulation s'élèvent, élevez-vous encore davantage par la constance : si un doux, mais dangereux zéphir rend ces eaux paisibles, ne jouissez de la bonace qu'autant qu'elle vous est utile pour avancer au port; toujours soumis à Dieu dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, toujours disposés à la mort, et occupés de l'immortalité qui la suit.

Soupire donc après le ciel, ô âme chrétienne, et réjouis-toi quand on te dit que tu iras à la maison du Seigneur; mais souviens-toi que tu es encore sur la terre, et que tu dois ici-bas te préparer cette demeure. Pour cet effet, tâche d'être sainte et agréable aux yeux de Dieu par la participation de sa sainteté et de sa justice, *de formæ iustitiæ formosa :* d'être vigilante et circonspecte par la connaissance de ses jugements, *de judiciorum notitia cauta :* d'être chaste par le désir de sa présence et de sa gloire, *de desiderio præsentiæ et gloriæ casta.* Ce désir ne sera pas conçu en vain : tu entendras ton juge te dire et à tous les prédestinés : Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde. Amen.

SERMON II.

POUR LE II DIMANCHE DE L'AVENT

Du double scandale.

Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis. Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur; et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, on prêche aux pauvres les vérités de l'Evangile; et bienheureux est celui à qui je ne serai pas un sujet de scandale (*S. Matth., ch.* XI).

Voici, chrétiens, une étrange précaution que Jésus-Christ prend dans notre Evangile, et une conséquence apparemment irrégulière qu'il tire de la grandeur de ses miracles, de l'efficace et de la vérité de sa mission. Qu'il propose aux députés de Jean-Baptiste toutes les raisons capables de les convaincre qu'il est le véritable messie; qu'il leur dise de rapporter à leur maître les choses qu'ils ont entendues et vues, il n'y a rien dans cette conduite qui ne m'édifie, qui ne me console, qui ne m'affermisse dans la créance. Mais que ce même Dieu ne demande pour le fruit de tant de miracles, sinon qu'on ne se scandalise pas de lui, qu'il ne serve de pierre d'achoppement, et ne soit occasion de chute à personne, c'est ce que j'ai de la peine à concevoir. Quelle apparence, dis-je en moi-même, que des actions si saintes, si héroïques, si charitables, si propres à inspirer la foi et le respect dans les esprits, puissent produire des effets si contraires? que le malade méprise son médecin, que l'aveugle, le sourd, le lépreux, le mort s'irrite contre son bienfaiteur, que l'ignorant qui est éclairé des plus pures lumières de l'Evangile, rougisse de suivre celui dont il les a reçues!

Cependant c'est un Dieu qui parle ; un Dieu dont les actions et les souffrances, les miracles et les paroles sont vérité et vie ; un Dieu qui, connaissant où se termine l'aveuglement de notre esprit, et la malignité de notre cœur, juge qu'il est important de nous avertir pour notre bien, de ne nous pas servir de lui contre lui-même ; mais d'imiter ces bienheureux qui ne tirent ni de sa conduite, ni de sa doctrine, ni de son état, ni de sa personne aucun sujet de chute et de scandale : *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.* Neuvième béatitude qu'il nous découvre aujourd'hui, et qui a des rapports singuliers avec ces huit autres, dont il avait déjà parlé à ces troupes fidèles qui l'avaient suivi sur la montagne.

En effet, si sa vie est un exemple d'humilité, de douceur, de mortification, de miséricorde, de pureté, de paix, d'amour de la justice, de persécutions souffertes pour elle, n'est-il pas vrai que celui qui ne se scandalise pas de lui se fait un honneur de l'imiter? que l'imitant, il est ce pauvre volontaire qui s'humilie, ce doux qui possède la terre, cet affligé qui pleure, ce famélique qui a faim et soif de la justice, ce charitable qui fait et qui reçoit miséricorde, ce pur de cœur en qui nul péché habite, ce tranquille qui a la paix au-dedans et qui la procure au-dehors, ce persécuté qui souffre pour les intérêts de la vertu, et que par conséquent il est, pour ainsi dire, éminemment bienheureux, ayant, par cette dernière béatitude, dont il est aujourd'hui fait mention, la gloire et le mérite de tous les autres: *Beatus qui non fuerit,* etc. Demandons au Saint-Esprit qu'il nous donne

les lumières nécessaires pour comprendre une vérité si importante. *Ave*, etc.

L'idée la plus naturelle qui se présente d'abord à l'esprit serait de montrer aux chrétiens l'injustice et l'énormité du scandale qu'ils tirent pour l'ordinaire de la personne et de la doctrine de Jésus-Christ, puisque c'est de ce péché qu'il semble uniquement parler dans notre Evangile en déclarant bienheureux ceux en qui il ne se trouvera pas scandalisé: *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.*

Mais à embrasser toute l'histoire de la vie de cet Homme-Dieu on tombera aisément dans le sens de saint Augustin et de saint Chrysostome, qui remarquent qu'il est difficile de dire ce à quoi il s'est plus particulièrement appliqué, ou à détruire ce scandale qu'on appelle passif et dont il est aujourd'hui parlé, ou à combattre cet autre qu'on nomme actif et dont il a fait une mention expresse en plusieurs endroits de son Evangile.

C'est dans ce dessein, disent-ils, qu'il a voulu faire de sa vie un argument contre les conséquences malicieuses qu'on pourrait tirer de ses actions, et une règle de mœurs pour nous empêcher de ne point donner sujet à nos frères d'en tirer de mauvaises des nôtres, nous apprenant par là deux grandes vérités: la première, que si tout est saint et innocent dans sa personne, c'est un grand péché de nous scandaliser de lui; la seconde, que s'il veut que notre vie soit exemplaire et édifiante comme la sienne, ce n'est pas un moindre péché de donner à nos frères des occasions de scandale.

Je m'arrête d'autant plus volontiers à ce sentiment, que si les prédicateurs doivent faire pour le salut des hommes ce que les anges exterminateurs feront un jour pour leur perte, il faut que ces interprètes des volontés de Dieu s'efforcent de purger le monde de tous ces scandales, de même que ces ministres de sa justice les arracheront de son royaume à la fin des siècles: *Colligent de regno ejus omnia scandala* (*Matth.*, XIII).

C'est pourquoi, pour ne pas diviser une matière si importante, je prétends vous montrer, dans la première partie de ce discours, qu'il est injuste de se scandaliser de Jésus-Christ, et dans la seconde, qu'il est cruel de donner occasion de scandale à ses frères; scandale pris, scandale donné, voilà le sujet de cet entretien. Ce dessein est commun et simple, je l'avoue, mais outre qu'il faut prêcher les vérités chrétiennes nûment, vous trouverez dans la simplicité de celles-ci un fonds de religion pour l'esprit, et de morale pour le cœur, et, si vous voulez que je vous en découvre d'abord quelque chose, permettez-moi de reprendre mes deux propositions et de vous dire: ne vous scandalisez pas de Jésus-Christ, il y a toujours de l'orgueil, de l'infidélité et de la lâcheté dans ce scandale, ce seront les preuves de mon premier point. Ne scandalisez pas vos frères, ce scandale est toujours contagieux dans sa nature, cruel dans ses effets, irréparable dans ses suites; ce seront les preuves du second, et tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne puis vous faire mieux comprendre la malignité de ce premier scandale, qu'en vous expliquant avant toutes choses sa nature, et en quoi il consiste. Saint Augustin, qui semble avoir connu à fond le cœur humain, et distingué tous les différents caractères de ses vices, dit que celui-ci est une espèce de désertion quelquefois publique, mais souvent secrète de Jésus-Christ ou de son Eglise, une confusion tacite que l'on a d'embrasser son parti, une opposition à sa vie, à ses actions, à ses lois, une honte criminelle de l'avoir suivi, et une résolution opiniâtre de ne le plus suivre, comme si sa personne, ses discours, ses souffrances étaient autant de sujets de mauvais exemples.

Se scandaliser de Jésus-Christ, c'est dans son sentiment faire une espèce de schisme et se retrancher de son corps ou de son esprit; c'est le suivre quand il se transfigure sur le Thabor, et le quitter quand il monte sur le Calvaire; c'est approuver sa doctrine quand elle ne contient que des vérités indifférentes et lumineuses, et la rejeter quand elle n'en propose que de sévères et de crucifiantes; c'est aller à lui quand il éclaire et qu'il échauffe, et s'en retirer quand ses lumières découvrent trop palpablement les désordres d'une vie corrompue, et que son ardeur consume de trop près les passions du vieil homme: à peu près, dit saint Augustin, comme ces gens qui tantôt s'approchent et tantôt s'éloignent du soleil, qui s'exposent à ses rayons quand il les échauffe doucement, mais qui ne sauraient les souffrir quand, par une impression violente de chaleur, ils les incommodent ou les brûlent.

Telle est la nature de ce péché, qui, comme vous jugez d'abord à la description que je viens de vous en faire après saint Augustin, est toujours accompagné d'orgueil, d'infidélité, de lâcheté, péché par lequel on devient le déserteur secret de Jésus-Christ au milieu du christianisme, par lequel, en sauvant les dehors de la religion, on se sépare volontairement de cette troupe choisie, dont la béatitude consiste à ne se point scandaliser de lui: *Beatus qui non fuerit*, etc.

Les trois caractères de ce péché nous sont clairement expliqués dans l'Evangile par le partage qui y est fait de trois sortes de gens qui se sont scandalisés de Jésus-Christ, des pharisiens, des capharnaïtes et des disciples mêmes. Dans les pharisiens, c'est l'orgueil, dans les capharnaïtes, c'est l'infidélité, dans les disciples et les apôtres, c'est la lâcheté et la faiblesse. Jésus-Christ donne aux pharisiens, aux scribes et à tous les Juifs des preuves plus que suffisantes de sa mission et de sa divinité; il leur fait visiblement connaître qu'il est le Messie attendu depuis tant de siècles, il se trouve à l'âge de douze ans au milieu d'eux dans le temple, il leur explique les Ecritures, il prêche dans les synagogues, il fait du bien et guérit tous les malades par où il passe, et nonobstant tant de témoignages, tous les Evangélistes remarquent

qu'ils ne prennent que le parti d'un injuste et malicieux scandale.

D'où pourrait venir une prévention si mal fondée, si contraire à la raison et à la bonne foi ? Serait-ce de leur ignorance? ils sont habiles dans les Ecritures, ils savent les prophètes, et, malgré qu'ils en aient, ils distinguent en Jésus-Christ tous les caractères du Messie. Serait-ce du défaut de preuves? les différents miracles qu'il fait en toute occasion, en faveur de toute sorte de gens, leur sautent pour ainsi dire aux yeux. Serait-ce du peu de rapport qu'ils trouvent entre ses actions et sa doctrine ? Il s'expose à leurs plus rigoureuses censures; ce qu'il dit, il le dit en public; ce qu'il fait, il le fait à la vue de tout le monde, et, assuré de son innocence, il demande à ses ennemis qui d'eux l'accusera de péché? Quelle pourrait donc être la cause d'un si injuste scandale? n'en cherchons point d'autre que leur orgueil. Jésus-Christ a beau faire des actions qu'il n'appartient qu'à un Dieu de faire, ils nient impudemment celles qu'ils ne voient pas, ils disent qu'il fait par la vertu du prince des démons celles qu'ils voient, ils prennent même à partie et persécutent ceux qu'il guérit et qu'il ressuscite ; et enfin comme ils reconnaissent que toutes ces voies ne peuvent leur réussir, ils ne répondent à tant de choses qu'une seule : C'est le fils d'un charpentier, nous connaissons son père et sa mère, ses frères et ses sœurs sont parmi nous.

Je ne vous parlerais pas de ces malheureux, si je n'apprenais de saint Jérôme que leurs péchés sont passés d'eux à nous, et que ce qui faisait le sujet de leur scandale fait encore aujourd'hui la matière du nôtre. Ces orgueilleux espéraient que le Messie viendrait les tirer de la honte et de la misère de leur servitude; ils se flattaient de la qualité de peuple choisi, ils se disaient les dépositaires de la loi, méprisaient et outrageaient les autres nations de la terre. Quel hommage ne lui auraient-ils pas rendu, s'il était venu dans l'éclat de sa royauté? Quel plaisir ne se seraient-ils pas fait de le suivre? Mais parce qu'il est né dans la bassesse et dans la pauvreté, ils envoient des rois à sa crèche, et ils ne veulent point y aller; parce qu'il vit dans l'obscurité, qu'il ne fait rien de ce qu'ils s'étaient promis, ils le méprisent, ils empoisonnent ses actions, ils se scandalisent de tout ce qu'il dit.

Examinons là-dessus nos consciences et rendons-nous justice. Jésus-Christ n'est-il pas encore à notre égard une pierre d'achoppement? Ne prenons-nous pas de sa vie humble et pauvre un sujet de scandale et de chute? et quand saint Augustin cherche la raison d'une si étrange contradiction entre lui et nous, n'est-il pas bien fondé de l'attribuer à l'orgueil, qui fait que l'humilité de ce Dieu paraît vile et méprisable à ceux qui aiment la grandeur et l'excellence de ce siècle : *Per superbiam factum est, ut Christi humilitas vilescat iis qui hujus sæculi diligunt excellentiam.*

En effet, si nous pouvions trouver dans la vie de ce Dieu de quoi justifier notre ambition, notre mollesse, l'amour de nous-mêmes, ce désir insatiable que nous avons de l'honneur et de l'indépendance : ou s'il voulait nous conduire par des chemins beaux et doux, dussent-ils se terminer à de funestes précipices, ne le suivrions-nous pas avec joie? ne voudrions-nous pas le faire notre roi? mais parce que nous trouvons dans sa personne et dans sa conduite, toutes les vertus opposées à nos péchés, il nous est un sujet de scandale. Nous ne pouvons, non plus que les pharisiens, le souffrir, et nous lui dirions volontiers ce que lui dirent ces démons par les bouches de ceux qu'ils possédaient, que nous n'avons rien de commun avec lui, qu'il vient nous tourmenter avant le temps.

C'est par là, ce semble, que notre orgueil s'est particulièrement efforcé de se venger de son humilité (je dois cette réflexion au dévot saint Bernard). Une des fins que Jésus-Christ s'est proposée en venant au monde, a été d'en condamner les pernicieuses maximes. Ce monde aimait les honneurs et les dignités, et il a voulu naître dans une étable, vivre dans la boutique d'un artisan, mener une vie obscure et abjecte. Que c'eût été un agréable spectacle de le voir couvert de pourpre, assis sur le trône de ses pères, jouissant de tous les droits de sa naissance ! il serait venu avec cette puissance, cette dignité, cette gloire, cette majesté, s'il ne les avait jugées indignes de lui et des siens. C'est pourquoi il les a rejetées, les rejetant, il les a condamnées, les condamnant, il les a jugées plus propres au démon qu'à ceux qui sont animés de l'esprit de Dieu.

Mais qu'a fait le monde? il a voulu pour se venger de Jésus-Christ, corriger ce jugement, le renverser, le confondre. Ce Dieu, a-t-il dit, a attaché un caractère d'ignominie à mes biens, à mes grandeurs, à mes plaisirs : je l'attacherai à sa pauvreté, à son humilité, à sa pénitence. Il a rejeté ce que j'aimais, je rejetterai ce qu'il aime; il a condamné ce que j'estimais, j'estimerai ce qu'il condamne ; il n'a point voulu me suivre, je me ferai une loi de ne le point imiter.

Que l'énormité de ce scandale est grande ! le remède de l'orgueil de l'homme, dit saint Augustin, a été l'humilité de Jésus-Christ : il a fallu opposer un commencement de toute justice à un commencement de tout péché, et comme la superbe est la source funeste de tous les vices, il a fallu, pour guérir cette enflure, qu'un Dieu se soit anéanti. Après cet exemple, qui n'eût cru avec saint Léon que l'humilité ne devait plus être méprisée par aucun riche, ni devenir un sujet de confusion à aucun grand de la terre? la félicité humaine ne pouvant monter à un si haut point d'honneur, qu'elle jugeât digne d'opprobre et de mépris ce qu'un Dieu demeurant en la forme d'un Dieu sous celle d'un esclave, n'avait pas cru indigne de sa grandeur.

Ce serait toutefois avoir trop bonne opinion du cœur humain que d'en juger par cette règle.

Il se roidit contre Dieu par un second orgueil encore plus opiniâtre que le premier. L'homme voulait ravir la divinité à un Dieu glorieux, et il avait perdu son bonheur : après que ce Dieu est venu au monde pour guérir sa superbe et pour le réparer, il s'est fait par une nouvelle superbe un sujet de scandale et de mépris d'une divinité anéantie. Il voulait devenir semblable à Dieu, dont la gloire lui plaisait, et quand ce Dieu a pris la forme d'un esclave, il s'est soulevé contre cette figure étrangère qui ne lui plaisait pas. Sa pauvreté lui a paru une véritable misère ; son humilité, une bassesse d'âme; sa douceur, une pusillanimité; la soumission à ses vérités et à ses maximes, une faiblesse et une simplicité d'esprit, tombant par là insensiblement en une infidélité secrète, inséparable de ce péché dont je parle, et que j'ai appelé le scandale des capharnaïtes.

Vous savez que Jésus-Christ, enseignant à Capharnaum, et exposant ce grand mystère de la réalité de son corps, vrai pain de vie descendu du ciel, ceux qui l'entendirent trouvèrent ces paroles dures, et se dirent les uns aux autres : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? ce qui fut cause que la plus grande partie l'abandonna et sortit incrédule et scandalisée. Je joins ces deux choses, puisque le Sauveur, pour exprimer cette incrédulité, ne se sert que du terme de scandale : *Hoc vos scandalizat ?*

La raison en est assez évidente. L'infidélité volontaire et le scandale ont un rapport presque nécessaire. Le scandale produit l'infidélité, l'infidélité augmente le scandale. Se scandaliser, selon saint Jérôme, c'est trébucher, rencontrer une pierre plus élevée que les autres, qui fait faire un faux pas et tomber. Cette chute va quelquefois jusqu'au schisme et à l'hérésie, jusqu'à une séparation entière de Jésus-Christ et de son Eglise. Ainsi les hérétiques se sont scandalisés de Jésus-Christ, ainsi ils ont heurté contre cette pierre angulaire et sont tombés; mais comme, outre les vérités spéculatives qui regardent les matières de foi, il y en a de pratiques, établies pour la conduite des mœurs, souvent, hélas! que trop souvent! au milieu du christianisme, il y a des capharnaïtes, des déserteurs de Jésus-Christ qui se séparent, sinon de la pureté de sa doctrine, sinon de la sainteté de sa morale. Ce que j'appelle, avec saint Augustin, faire un schisme, et avec Tertullien, le partager par un odieux mensonge, bien qu'il soit tout vérité.

Tu le partages de la sorte, âme mondaine, quand tu consens à quelques propositions qui ne t'offensent pas, et que tu t'élèves contre celles qui t'obligent à te faire quelque violence. Que Jésus-Christ te dise, c'est pour toi que je suis mort en croix, tu t'en fais volontiers un point de religion. Mais qu'il ajoute, que celui qui ne porte pas sa croix et ne le suit pas, n'est pas digne de lui, cette parole te paraît dure et te scandalise : *Durus est hic sermo.* Qu'il dise : je t'ai remis tes péchés, je t'ai prévenu par mes bienfaits ; tu rends grâce à ce Dieu miséricordieux : mais qu'il ajoute : ce que j'ai fait a été pour te donner exemple, pour t'obliger à pardonner à ceux qui t'ont offensé : *Durus est hic sermo,* cette obligation te paraît extrêmement dure. En un mot, tandis que l'on trouve son compte à la doctrine et à la morale de Jésus-Christ, on se fait un plaisir de s'y attacher. Tandis qu'il rassasie cinq mille hommes de cinq pains et de deux poissons, on ne se scandalise pas de lui (ainsi qu'il le reprochait à ces âmes infidèles qui l'avaient suivi sur la montagne); mais quand il propose quelque vérité qui blesse l'amour-propre, et qui combat les inclinations du vieil Adam, on quitte aussitôt le parti du nouveau.

Il semble que ces différentes dispositions font dans la morale la principale différence des âmes véritablement fidèles d'avec celles qui ne le sont pas. Donnez-moi une âme véritablement fidèle, non-seulement elle captivera son entendement, elle domptera encore la rébellion de sa volonté, elle marchera toujours sur une même ligne, humble dans la prospérité, tranquille dans l'adversité, toujours égale à elle-même dans l'un et dans l'autre de ces états, toujours ardente à courir dans la voie des commandements, sans que les difficultés que les autres y trouvent la rebutent. A-t-elle des richesses? elle n'y attache pas son cœur; n'en a-t-elle point? elle bénit la Providence. A-t-elle des ennemis? elle les gagne par sa douceur, ou elle souffre leurs outrages pour Jésus-Christ; n'en a-t-elle point? elle se déclare ennemie d'elle-même, portant sa croix comme pour détacher son Sauveur de la sienne et s'y mettre à sa place; toujours indépendante des respects humains, toujours portée à se conformer à l'exemple d'un Dieu, toujours déterminée, malgré les railleries et les persécutions du monde, à s'acquitter de son devoir.

Mais donnez-moi une âme mondaine, tout la rebute, tout la scandalise, tout lui fait de la peine et de la confusion. En vain lui dit-on, bienheureux sont les pauvres d'esprit. Elle attache la honte à l'humilité chrétienne et la gloire à l'orgueil. En vain lui dit-on, bienheureux sont ceux qui gémissent, parce qu'ils seront consolés, elle s'imagine qu'il est ridicule de s'attendre à une consolation future, quand on peut jouir d'une joie présente. En vain lui dit-on, bienheureux ceux qui sont miséricordieux, paisibles, zélés pour la justice, ravis d'être persécutés pour sa défense; prévenue d'un sentiment contraire, elle estime tous ces gens malheureux ; ou si elle ne les croit pas tels, elle refuse d'en être du nombre, trop contente d'elle-même, pourvu qu'elle admire ces belles vertus dans les autres, pourvu qu'elle loue le Dieu qui a fait de si saintes lois, quoique son estime, sa louange, sa surprise, ne viennent souvent, comme remarque l'Ecriture, que d'un fonds d'incrédulité.

Disons donc aujourd'hui avec saint Pierre, qui parlait au nom et par la bouche des apôtres : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (*Joan.*, VI). Que ces âmes or-

gueilleuses et infidèles vous abandonnent, nous ne vous quitterons jamais. Où pourrions-nous aller pour être mieux! vos paroles sont des paroles de vie et d'une vie éternelle.

Mais quelque protestation que nous paraissions faire à Dieu, le scandale est si naturel à un homme abandonné à lui-même, que ceux qui semblent les plus dévots et les plus ardents à suivre Jésus-Christ, le quittent aussitôt par une lâcheté blâmable, et depuis que ce Dieu a prévenu et prié les siens de ne se pas scandaliser de lui, depuis qu'il a prédit à Pierre qu'il le renoncerait par trois fois, fausses vertus des hommes, ne vous flattez pas d'être exemptes de ce renoncement et de ce scandale.

Y eût-il jamais homme plus résolu à défendre son maître que cet apôtre? Jésus-Christ à la sortie de la cène et aux approches de la mort, lui avait dit et à ses confrères : Vous serez tous scandalisés de moi cette nuit, parce qu'il est écrit, je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais que lui répondit-il? Quand tout le monde se scandaliserait de vous, à mon égard je ne m'en scandaliserai pas; quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point. En effet il le suit, il tire l'épée pour le défendre, il coupe l'oreille à un valet; et toutefois cet homme si hardi et si zélé, voyant son maître trahi, abandonné, pris, accusé, conduit de tribunal en tribunal, le suit de loin pour voir la fin de cette tragédie : *Sequebatur a longe;* le renonce lâchement aux premières paroles d'une servante, et jure qu'il ne le connaît pas : *Negavit cum juramento, quia non novi hominem.*

Je sais que saint Ambroise tâche de l'excuser, comme s'il eût voulu dire par là qu'il ne le connaissait pas pour un Galiléen et pour un pur homme; mais il faut avouer avec les autres Pères qu'il représente par sa conduite cette apostasie secrète par laquelle nous nous séparons souvent de Jésus-Christ. Nous nous sentons d'abord portés à soutenir la querelle de ce divin maître, à rendre à sa faveur ce témoignage sincère d'une âme naturellement chrétienne; mais une petite persécution s'élève-t-elle? un railleur malin se déclare-t-il contre la vertu? fait-il passer l'Ecriture sainte pour un roman, la vie et les actions des saints pour des fables, les révélations pour des visions, les cérémonies de la religion pour des badineries, le fréquent usage des sacrements pour un abus, les indulgences pour des grâces mal fondées, les confréries et les assemblées de piété pour des superstitions grossières et des restes du judaïsme? nous suivons de loin Jésus-Christ moqué, baffoué dans ses mystères et dans ses saints : *Sequebatur a longe* (*Matth.*, XXVI). Au lieu d'employer notre autorité et notre science pour réprimer l'insolence de cet athée, si nous sommes en pouvoir de le faire, ou au lieu de témoigner par notre silence l'aversion que nous avons de ses impiétés, si nous ne pouvons nous opposer à lui par d'autres voies, nous l'écoutons froidement, nous voulons voir ce que la compagnie en dira, résolus de soutenir l'intérêt de Dieu et de son Eglise, si le parti qui les défend est le plus fort; mais déterminés à désavouer et à renoncer l'un et l'autre, si par malheur il est le plus faible.

Quand les premiers fidèles expliquaient leurs sentiments par la bouche de Tertullien, ils protestaient qu'ils faisaient gloire de suivre Jésus-Christ partout, bien loin de rougir de lui; qu'ils étaient ravis de paraître infâmes et d'être condamnés à mort pour sa défense, parce qu'ils savaient, dit ce savant Africain, que quiconque rougit de son Dieu, le renoncera bientôt, que tout l'homme est dans le visage, que l'état intérieur de son âme se produit au dehors sur son front, et qu'avant de faire aucune plaie sur son corps, il faut en faire à sa pudeur : *Sciebant a confusione maxime formari negationem, mentis statum in fronte consistere, priorem esse pudoris quam corporis plagam.*

Confusion criminelle, que tu perds aujourd'hui de chrétiens! Depuis que le démon a trouvé l'adresse de rendre les maximes de la religion humiliantes pour l'esprit et austères pour le cœur; depuis que changeant de conduite il a répandu le sang sur le visage par la honte, au lieu qu'il le tirait des veines par le martyre, il a si bien réussi dans ce dernier genre de combat, qu'il a presque toujours fait des lâches et des apostats.

Quand on confessait hautement Jésus-Christ sur les échafauds, le sang des martyrs était la semence des chrétiens. Plus on coupait des têtes, plus les fidèles croissaient en nombre et en force; mais depuis que la peine de la mort a été changée en une marque d'infamie, où est l'homme qui s'oppose, je ne dis pas à un tyran, mais à un libertin qui se moque de la religion et de ses plus vénérables mystères? Où est l'homme qui se tienne heureux d'être persécuté pour la justice? qui se réjouisse d'être trouvé digne de souffrir un affront pour le nom de Jésus-Christ, qui, au contraire, ne se scandalise de lui, qui ne rougisse de paraître dévot, qui ne cède lâchement à la première raillerie, qui ne préfère les vains et les injustes jugements des hommes à ceux de son Dieu, qui souvent ne se vante d'avoir fait plus de mal qu'il n'en a fait, de peur de passer pour un trop religieux observateur de la loi? Circonstance qui fait autant de lâches déserteurs, n'étant permis à personne de mentir, de se partager, de se cacher, ni de se tenir indifférent en fait de religion : *Nulli fas est de sua religione mentiri* (*Apol.*, XXI).

Je m'étendrais à l'infini si je voulais vous faire voir l'énormité et les suites effroyables de ce scandale. Je vous dirais avec le même Tertullien, quoiqu'il l'ait dit en une autre rencontre pour appuyer une mauvaise cause, que c'est renoncer Jésus-Christ que de mener une vie opposée à la sienne, et que ce renoncement a même quelque chose de moins excusable que celui de certains chrétiens qui le désavouaient, pressés par la violence du

mal que les tyrans leur faisaient souffrir; que dans les uns c'était une désertion forcée, que dans les autres c'est une apostasie volontaire; que ceux-ci pleuraient en quittant leur Dieu, que ceux-là se réjouissent en le perdant : *Quis magis negavit, qui Christum vexatus, an qui delectatus amisit : qui cum averteret, doluit, an qui cum amitteret, lusit* (*libro de Pudic.* XXIII).

J'ajouterais que ce scandale est une des marques les plus certaines de la réprobation d'un homme, puisqu'il ne peut être sauvé s'il n'appartient à Jésus-Christ, et si ce Dieu ne le mène hardiment à son Père, et que d'ailleurs il proteste que quand il viendra dans sa gloire, il rougira en présence de ce Père céleste et de ses anges, de celui qui aura rougi de lui devant les hommes (*Luc.*, IX).

Voilà, messieurs, le grand péché du siècle, et le principal article sur lequel vous devez vous examiner tous les jours. Quand il a été question de suivre Jésus-Christ, de vous déclarer de son parti, de défendre sa cause ou celle de son Église, ne l'avez-vous pas abandonné, ne vous êtes-vous point séparé de lui? ne vous a-t-il pas été un sujet de chute et de scandale? si cela est, avec quel front osez-vous vous dire chrétiens et vous flatter d'être avec Jésus-Christ, vous qui avez appréhendé ou eu honte de lui appartenir? Quelle apparence qu'il puisse s'apaiser aisément après que vous l'avez si lâchement renoncé et si honteusement trahi? qu'il ait pitié de vous après que vous lui avez préféré vos plaisirs ou vos biens, après que vous avez violé son temple par vos sacriléges, après que vous avez dit par votre orgueil, par votre infidélité, par vos blasphèmes, que vous n'etiez pas à lui ni à vous: *Putas ne Dominum posse placari quem verbis perfidis abnuisti? Cui patrimonium præponere maluisti? Cujus templum sacrilega contagione violasti? Facile eum misereri tui, quem tuum non esse dixisti* (*Cypr. l. de Lapsis*)?

Que si au contraire vous vous êtes fait un devoir et une règle de salut de ne vous pas confondre de lui; si, bien loin de trouver aucune matière de honte dans ses plus humiliants mystères, vous les avez regardés comme les sacrements de votre réparation; si vous avez cru que tout ce qui est indigne de lui vous est avantageux et nécessaire; si par le mépris des maximes du monde vous avez été saintement impudent et heureusement fou; si enfin (pour ne rien omettre de mon Évangile) vous n'avez pas été, non plus que Jean-Baptiste, un roseau mobile à tout vent; si par une conduite constante et uniforme vous vous êtes généreusement attachés à Jésus-Christ, sacrifiant à sa véritable gloire la fausse qu'on a voulu vous rendre, recourant à lui dans vos adversités, confessant qu'il est venu pour vous sauver, et que vous n'attendez point d'autre rédempteur que lui; si cela est, j'ose dire que vous êtes bienheureux : *Beatus est, qui non fuerit scandalizatus in me*, pourvu toutefois qu'après avoir évité ce premier scandale, vous ne soyez pas la cause d'un autre par rapport à vos frères.

SECOND POINT.

Après que Jésus-Christ, parlant de lui-même, a témoigné qu'il fallait par bienséance qu'il accomplît toute justice, ce serait, dit saint Ambroise, donner des bornes trop étroites à la perfection chrétienne, que de la faire consister dans une sainteté intérieure et stérile : cette justice, dans sa pensée, ne pouvant avoir toute la plénitude qui lui est nécessaire, à moins que ceux qui la possèdent ne soient non-seulement saints et innocents en leurs personnes, mais encore dans le commerce de la vie civile des modèles de sainteté et des règles de vertus à l'égard de leurs frères.

Aussi quand David fait le portrait d'un homme véritablement bienheureux : *Beatus vir* (*Psal.* I), il ne se contente pas de dire qu'il n'a pas suivi le conseil des impies, et qu'il ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs : *Non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit*; mais persuadé qu'il ne doit être une occasion de chute à personne, il ne le juge digne d'un solide bonheur, que parce qu'il ne s'est pas assis dans une chaire de pestilence, pour inspirer le vice et le libertinage aux autres par la contagion de ses mauvais exemples : *et in cathedra pestilentiæ non sedit.*

Odieuse, mais naturelle figure du scandale, puisque, selon la remarque de saint Thomas et de saint Pierre Chrysologue, c'est un péché si contagieux, qu'au lieu que les autres renferment toute leur corruption au dedans, il la répand malicieusement au dehors : qu'au lieu que les autres aiment le secret, le silence et les ténèbres, il fait audacieusement en plein jour des leçons publiques d'iniquité, qu'il tente les saints, qu'il lasse les inconstants, qu'il trompe les simples, qu'il confond les choses les mieux ordonnées, qu'il trouble et infecte généralement tout le monde : *Sanctos tentat, fatigat incertos, incautos decipit, confundit omnia, conturbat omnes.* Deux sortes de tombeaux, dont l'Écriture sainte fait mention, dont les uns sont fermés, et les autres ouverts, nous représentent assez cette grande différence de péchés. Malheur à vous, hypocrites, dit Jésus-Christ aux scribes et aux pharisiens, parce que vous ressemblez à des tombeaux blanchis qui paraissent beaux au dehors, et qui ne sont pleins que d'ossements de morts, d'ordure et d'infection au dedans. Voilà des sépulcres fermés, et ce sont les pécheurs secrets, mais il y en a d'autres qui ne le sont pas : il y a des pécheurs dont le gosier est un sépulcre ouvert, et ce sont ces pécheurs publics et scandaleux, qui portent le mal et la contagion dans tous les endroits où ils se trouvent.

Quand un tombeau est fermé, quelque infection qu'il y ait au dedans, elle ne se fait pas sentir au dehors : mais est-il ouvert, la fleur qui en exhale n'engendre dans les lieux d'alentour que la corruption et la peste.

La même chose se passe à l'égard des pécheurs secrets et des pécheurs scandaleux. Tous deux à la vérité sont corrompus et puants : tous deux sont également frappés de malédiction, *Væ vobis hypocritæ* : hypocrites, pécheurs cachés, malheur à vous : *Væ homini illi per quem scandalum venit;* libertin, homme qui es cause de scandale, malheur à toi. Mais ils ne sont pas tous deux également principe de mal et semences d'iniquité. L'hypocrite et le pécheur caché est ce tombeau fermé. Souvent il produit dans les autres des vertus qu'il n'a pas, souvent de bons effets sortent de cette mauvaise cause; souvent maigre, affaibli, défait par une disette intérieure de bonnes œuvres qui le dessèche, il fournit de salutaires aliments aux autres, à peu près, dit saint Isidore, comme ce corbeau qui, tout famélique, apportait à Elie du pain dont il ne se nourrissait pas lui-même.

Mais les pécheurs scandaleux sont ces tombeaux ouverts : viciés dans leur substance, ils gâtent tout ce qui s'approche d'eux. Leurs vices, dit un père, communiquant par les oreilles, par les yeux, par tous les sens, ne font qu'un même corps de péchés où entrent les libertins qui les commettent, et les malheureux qui les voient. *Unum faciunt et agentium et aspicientium crimen;* et comme les gens de bien s'efforcent à monter en compagnie au sommet de toutes les vertus en y attirant leur prochain, et les faisant courir à l'odeur d'une vie sainte et exemplaire, ces méchants par un renversement de conduite s'étudient à corrompre leurs frères, à leur être une odeur de mort à la mort, à les engager avec eux dans toute sorte de crimes, ravis de se couronner de leurs iniquités personnelles et des étrangères, de s'attribuer l'honneur d'une si funeste et si triste victoire : *Et sicut impii cupiunt virtutum universarum culmen ascendere, sic pessimi optant palmas sibi universorum scelerum vindicare.*

Ne croyez pas qu'il leur soit fort difficile de remporter cette victoire. Considérez seulement quelle est la pente des hommes vers le mal, principalement quand ils s'y sentent attirés par quelque chose qui les flatte, et qu'ils peuvent facilement imiter.

Les hommes sont naturellement portés à s'imiter les uns les autres, et soit que persuadés de leur insuffisance ils cherchent à suppléer par l'adresse d'autrui, à ce qui manque à leur propre industrie, soit que piqués d'une noble émulation ils tâchent de copier ce qu'il y a de plus parfait, pour devenir des modèles à leur tour, il est certain, comme remarque saint Thomas après le philosophe, que l'homme est de tous les animaux le plus curieux et le plus imitatif.

Quelque louable que soit en lui cette imitation, elle est cependant une marque de sa faiblesse. Car pourquoi prendrait-il cette voie, si ce n'était pas parce qu'il trouve dans les exemples qui ont quelque chose de plus précis et de plus singulier, un chemin court et aisé qu'il ne rencontrerait pas dans les préceptes qui sont ordinairement longs, difficiles, généraux, embarrassés ?

Cette faiblesse de l'homme paraît encore plus dans la morale que dans la nature, parce que la pesanteur et l'infirmité de son cœur semble plus grande que celle de son esprit; de là vient aussi qu'il s'attache toujours à ce qu'il y a de plus aisé à imiter, à ce qui est plus proportionné à son état, à ce qui paraît plus conforme à son génie, à ce qui se présente plus souvent à ses yeux, à ce qui frappe plus vivement son imagination; et, comme par le péché originel le vice est devenu plus commun et plus familier que la vertu, l'on s'y attache davantage; cette peste gâte et corrompt insensiblement toute chose; l'on pèche comme les autres, et l'on engage ensuite les autres à pécher; on tombe comme les autres, et l'on entraîne ensuite les autres par la chute; en un mot on reçoit le mal et on le donne, et, si l'on demande d'où vient la désolation de cette belle cité que Dieu avait bâtie, l'on trouvera avec le Sage que la corruption des hommes contagieux en a fait sortir confusément et en désordre tous les habitants : *Homines pestilentes dissipant civitatem* (*Proverb.*, XXIX).

Car, hélas! à moins d'une prompte et sage précaution, qu'il est difficile de ne pas gagner un mal si subtil, qui symbolise tant avec notre tempérament, et qui s'insinue par tant de voies !

La peste, dit-on, se communique par la proximité, par les choses qui servent aux usages ordinaires, et par la respiration. Si l'on demeure avec un homme qui a la peste, si l'on développe des marchandises, si l'on se sert des habits, des livres, des papiers qui viennent des lieux qui en sont infectés, ou que l'on respire cet air malsain, on gagne presque toujours cette pernicieuse maladie. Justice redoutable de mon Dieu, ne vous vengez pas de nos crimes par ce terrible fléau, mais miséricorde infinie, ouvrez nos yeux pour nous faire voir sous ce triste symbole, une autre contagion spirituelle infiniment plus dangereuse.

Oui, chrétiens, ce sont là les trois canaux empoisonnés par où la contagion du scandale coule insensiblement dans les âmes. Cette peste se communique par la proximité, je veux dire par la conversation. Vous serez saint si vous fréquentez un homme saint, et si vous en écoutez les instructions; mais vous serez bientôt perverti si vous demeurez et si vous liez amitié avec un scandaleux. On paraît pour l'ordinaire avec les caractères et les impressions de malice que l'on reçoit, de même que les brebis de Jacob qui mettaient au monde des agneaux de la couleur qu'étaient les baguettes que ce pasteur leur avait mises devant les yeux. Ici, l'on verra un homme teint de sang et le visage en feu, parce qu'il aura fréquenté un emporté et un vindicatif. Là, un autre paraîtra tout noir d'avarice et d'impureté, parce qu'il aura eu commerce avec un avare et un impur. Souvent on en verra plusieurs

de toutes couleurs, parce qu'ils se seront formés sur le modèle des fourbes et des imposteurs avec lesquels ils auront conversé. Tant l'imagination de l'homme est susceptible de mauvaises idées dans les moments de cette conception malheureuse : tant la malignité du scandale a de force sur son esprit et sur son cœur.

Ce mal se communique aussi comme la peste par les choses qui servent à entretenir la société, par les romans, par les écrits défendus des hérétiques et des libertins, par la nudité, par le luxe, qui sont ces lèpres contagieuses d'habits, de maisons, de meubles, dont il est parlé dans l'Écriture, par les billets d'amour, par les paroles équivoques, par les postures immodestes, par les blasphèmes, par les jeux, par les comédies, par les assemblées, par les tableaux lascifs : témoin ce jeune débauché dont parle saint Augustin, qui se glorifiait de ses impuretés, parce que dans un coin de sa salle il voyait celle de Jupiter dépeinte, qui n'avait que cette réponse pour éluder tous les reproches qu'on lui pouvait faire : petit homme que je suis, rougirais-je de faire ce que fait le Maître du ciel et de la terre ? s'entretenant de la sorte dans ses infamies par la vue de cet objet et par l'autorité d'un tel exemple.

Enfin il se communique par l'air du monde. A présent, dit Tertullien, la vertu ne vient ni de la naissance, ni de l'instruction, ni de la violence. Elle ne vient pas de la naissance, tant les principes qui y contribuent sont viciés : elle ne vient pas de l'instruction, tant les leçons que l'on fait sont dépravées : elle ne vient pas non plus de la violence, tant l'autorité des lois est affaiblie. Reste donc, que le vice et l'iniquité règnent dans le monde, que tout y soit contagieux, que l'air en étant empesté ne communique partout qu'une corruption générale. Ce qui fait dire au Saint-Esprit, que comme l'on prend les oiseaux niais au filet, on dresse partout des embûches et des piéges à l'innocence, et que comme une baleine puante qui vient d'un estomac gâté, corrompt ce qu'il y a de plus sain : *Sicut eructant præcordia fœtentium*, les vapeurs malignes qui sortent du cœur d'un superbe, c'est-à-dire d'un scandaleux qui se vante de son péché, change en mal ce qu'il y a de meilleur : *Sic et cor superborum bona in mala convertens insidiatur*, et que par conséquent il faut se donner autant de garde de lui, que l'on fait dans le commerce d'un homme qui a la peste : *Attende tibi a pestifero* (*ibid.*). Pourquoi ? parce qu'il fait beaucoup de maux : *Fabricat enim mala.* Seconde malignité du scandale qui se tire de sa cruauté.

Non-seulement il est contagieux, il est encore cruel, c'est un malheureux principe de quantité de maux, qui pour fabriquer le corps du démon et du péché, *fabricat*, fait ce que la charité et le bon exemple font pour édifier celui de Jésus-Christ.

L'Eglise, dit saint Grégoire pape, est composée de plusieurs fidèles qui sont un même corps mystique, comme le corps naturel l'est de plusieurs parties qui font un même tout. Dans ce corps il y en a pour recevoir la lumière, d'autres pour donner le mouvement à cette pesante machine, quelques-unes pour travailler et toucher, certaines pour entendre, respirer, nourrir. Afin d'unir toutes ces parties, il faut une même âme qui les informe, et quand elles agissent de concert, quand chacune d'elles fait ses fonctions, elles se maintiennent, elles s'entre-aident et se fortifient par ces actions naturelles et réciproques. Disons-en de même du corps de l'Église. Il y a des gens de tout sexe, de tout âge, de toutes mœurs, de toute profession ; il faut une âme commune pour les unir, et cette âme n'est autre que la grâce de Jésus-Christ, la charité, le bon exemple. C'est par là que ce corps mystique subsiste, que les vertus se communiquent, que l'on se plaît à faire le bien comme à l'envi, que ce qu'il y a de plus faible est aidé par ce qu'il y a de plus fort, que ce qu'il y a de chancelant est soutenu par ce qu'il y a de ferme. C'est par là qu'on se renvoie pour ainsi dire la lumière et l'innocence par l'éclat d'une vie exemplaire, et que dans cette admirable union les uns font part aux autres de leurs mérites, et recueillent comme pour récompense de leurs propres œuvres, le fruit de ce qu'ils ne peuvent quelquefois faire par eux-mêmes.

C'est ce qui se fait par cette communion des saints dont ils est parlé dans le Symbole. Mais il y a une autre communion funeste, qui est celle des pécheurs. Il y a un autre corps tout opposé, et si je demande à Tertullien ce qui le forme et ce qui l'édifie, il me répondra que c'est le scandale et le mauvais exemple : *Ædificans ad delictum.* C'est ce qui lui donne cet accroissement monstrueux et cette beauté trompeuse dont il se pare, c'est ce qui endurcit les pécheurs dans le vice : c'est ce qui décourage les pénitents dans leurs austérités, c'est ce qui tente et ébranle les justes dans leurs voies : c'est cette pierre d'achoppement mise au milieu des routes publiques pour faire tomber les voyageurs et leur casser la tête. C'est cette nuit qui enseigne une science d'iniquité à une autre nuit, pour répandre partout des ténèbres universelles, à la faveur desquelles les libertins, comme des voleurs de grands chemins, entraînent, frappent, dépouillent, égorgent les malheureux et les simples qui y passent.

Que dis-je, voleurs de grands chemins ? cette comparaison, au sentiment de saint Grégoire, est trop faible pour expliquer les cruels effets du scandale et la barbarie des libertins qui le causent. Ceux-là tâchent de s'emparer de ce qui est au-dehors de nous ; ceux-ci de nous enlever ce qui est au-dedans. *Illi ea quæ nobis extra sunt invadere ambiunt, isti nos prædari interius quærunt.* Ceux-là par une cupidité déréglée des choses temporelles nous envient ce que nous avons ; ceux-ci par une détestable haine des vertus spirituelles enragent de ce que nous vivons : *Illi amore rerum, isti non cessant odiis sæ-*

vire virtutum. Illi invident quod habemus, isti quod vivimus. Ceux-là s'efforcent de nous ravir des biens extérieurs, parce qu'ils leur plaisent ; ceux-ci s'étudient à nous faire dissiper des biens intérieurs, parce qu'ils leur déplaisent : *Illi student rapere bona exteriora quia placent, isti satagunt interiora bona dissipare quia displicent* (*L.* XXVI, *in Job*, *c.* 9). D'où il s'ensuit qu'autant que l'âme l'emporte sur le corps, les bonnes œuvres sur des richesses périssables, la grâce, la présence de Dieu, la possession du Saint-Esprit sur l'or, l'argent, la liberté, la vie : autant la cruauté d'un scandaleux qui nous ravit par ses mauvais exemples ces précieux trésors, l'emporte sur celle d'un voleur, qui par ses violences nous dépouille et nous assassine.

J'avais toujours cru jusqu'ici qu'il n'y avait que le démon qui nous tendît des piéges pour nous perdre, qu'il était seul ce lion qui rôde pour nous dévorer, ce voleur des solitudes, et ce fameux homicide dès le commencement des siècles; mais peu s'en faut que je ne lui fasse aujourd'hui publiquement réparation d'honneur pour tant de péchés dont on le regarde comme l'unique cause. Non, non, il ne fait pas toujours par lui-même tout le mal qu'on lui attribue ; si l'on succombe à ses tentations, si l'on se rend à ses attaques, si la vigueur chrétienne se ralentit, si la parole de Dieu n'est plus écoutée, si la vérité de la morale de l'Evangile est tournée en ridicule, si l'ancienne discipline de l'Eglise n'est plus en usage, si l'on se raille des choses les plus saintes, si l'immodestie, l'effronterie, le libertinage, l'impénitence triomphent, c'est toi, suppôt du démon, c'est toi, impie déclaré, c'est toi, blasphémateur, voluptueux, impudent, athée, c'est toi femme débauchée qui en est la cause. Ce n'est pas toi, ô démon, qui as creusé ce précipice dans lequel tant d'âmes tombent; c'est cette infâme prostituée, dit le Sage, qui, comme une fosse profonde, engloutit tous ces misérables qu'elle engage dans le vice, qui, semblable à un voleur, dresse des embûches sur le chemin à leur simplicité, qui prend son temps pour les égorger quand ils ne se tiennent pas sur leurs gardes : *Fovea profunda est meretrix, insidiatur in via quasi latro, et quos incautos viderit, interficiet* (*Prov.*, XXIII).

En quoi, selon saint Ambroise, la cruauté du scandale est plus odieuse que celle des autres péchés. Conduire un homme vigoureux par des détours raboteux et difficiles, quelle imprudence! mais mener une personne débile et fébricitante par un chemin entrecoupé de précipices, quelle inhumanité! engager une personne âgée et de bon sens à faire un meurtre, quel crime! mais montrer une épée à un esprit faible, et lui persuader de se couper la gorge, quelle cruauté! Creuser de tout côté de grandes fosses pour y faire tomber indifféremment toute sorte de gens, quelle malice! mais surprendre de petits enfants, ou des aveugles et les y pousser quelle fureur!

Le scandale a, par-dessus tous les autres péchés, ce caractère particulier de barbarie. Ce ne sont pas ordinairement les personnes d'une vertu consommée qu'il pervertit; ces gens forts, éclairés, qui aiment votre loi, ô mon Dieu, et qui courent avec ardeur dans la voie de vos commandements, ne sont, ni troublés dans leur paix, ni arrêtés dans leur course par le scandale : *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum.* Ce ne sont que des esprits faibles, chancelants, étourdis, fébricitants, ce ne sont que des gens agités par le vent de leur inconstance, attirés par leur concupiscence propre, charmés par la fausse beauté des objets, aveuglés par les fumées de leurs passions. En un mot, ce ne sont que des enfants, selon le témoignage même de Jésus-Christ, que ce cruel péché attaque. Comme donc il n'y a point de crime plus odieux, ni qui mérite de plus rigoureux supplice, que d'engager des simples, des étourdis, des enfants au mal, jugez par là de l'énormité et de la fureur du scandale.

Encore, si ce péché, nonobstant tous ces caractères de malignité et de barbarie pouvait être facilement détruit, mais l'expérience nous convainc qu'il n'est pas moins opiniâtre et irréparable, qu'il est contagieux et cruel.

Je sais que la grâce de Dieu est toute-puissante, qu'elle peut ôter de son royaume tous les scandales, et rendre aux âmes une innocence parfaite, malgré leur ancienne dépravation; mais je sais aussi que pour y réussir elle se sert ordinairement de la crainte et de la honte, comme des moyens les plus efficaces, moyens cependant que ce péché dont je parle rend inutiles. A l'égard de la crainte, le scandale la diminue ou l'étouffe entièrement. Quand un particulier commet un homicide, dit saint Cyprien, c'est un grand crime; mais quand les pernicieux exemples de plusieurs l'autorisent, c'est une espèce de vertu et de générosité. Un péché charnel qui se fait en secret n'a guère de suites; mais quand la coutume le souffre, on l'apprend en le voyant, et le mal de l'autorité, lui donnant un nouvel attrait, fait qu'on le commet sans scrupule et sans crainte. L'induction que je pourrais faire des autres vices serait ennuyeuse ; mais ce que ce grand homme conclut n'est que trop vrai, que ce n'est pas le mérite de l'innocence, mais la malignité du scandale, et la multitude des pécheurs publics, qui donnent cette fatale impunité à toute sorte de crimes : *Impunitatem sceleribus acquirit, non innocentiæ ratio, sed sævitiæ magnitudo* (*Epist.* 1, *ad Don.*).

A l'égard de la honte, comme elle procède de deux causes, selon l'Ange de l'école, je veux dire, non-seulement de l'action qui est mauvaise et infâme par elle-même, mais encore de la connaissance particulière que l'on a de l'infamie qui y est attachée : que fait le scandale? ne pouvant détruire la loi éternelle, ni faire que ce qui est péché ne le soit pas, il efface des esprits cette idée d'ignominie qu'ils en avaient conçue, il le tolère, il le justifie,

il l'érige en coutume, en bienséance, en loi; ainsi l'iniquité s'augmente, se fortifie, devient même honnête, vénérable, immortelle : ainsi quoique les hérétiques meurent, les maux que leurs hérésies ont causés ne meurent pas; ainsi quoique les scandaleux meurent, ils laissent toujours une funeste et abominable postérité qui leur survit : *Nunquam ævi senio delicta moriuntur, nunquam temporibus crimen obruitur, nunquam scelus oblivione sepelitur; exempla fiunt quæ esse jam facinora desiterunt* (*Cypr., ibid.*). Jamais les péchés ne meurent par la caducité de l'âge, jamais le crime n'est accablé sous la longue succession des années, jamais il n'est enseveli dans les ténèbres de l'oubli. Le temps qui entraîne par sa rapidité, et qui fait cesser par sa volubilité toutes choses, semble le respecter; et ce qui était un péché actuel dans ces pères, abominables auteurs des scandales, devient un exemple, et si j'ose m'expliquer ainsi, un péché originel dans les enfants malheureux qui leur succèdent.

Qui s'étonnera après cela d'entendre prononcer à Jésus-Christ dans l'Evangile de si fréquents et de si formidables anathèmes contre les scandaleux, jusqu'à dire qu'il vaudrait mieux qu'on pendît une meule à leur cou, et qu'on les jetât au fond de la mer, que de ce qu'ils fussent des occasions de chute au moindre des petits enfants qu'il avait fait amener devant lui?

Que ne vous en pendait-on une au cou, pères barbares, avant que vous eussiez inspiré le vice à vos enfants, avant que vous les eussiez rendus vindicatifs, avares, concussionaires, libertins, débauchés, blasphémateurs, impies, athées comme vous!

Que ne vous en pendait-on une au cou, mères cruelles, avant que vous eussiez laissé ces contagieux exemples de vanité, de coquetterie, d'impureté à vos filles, avant que vous les eussiez rendues fainéantes, superbes, joueuses, emportées, médisantes, envieuses, insupportables comme vous!

Que n'en pendait-on à vos cous, poëtes lascifs, comédiens effrontés, profanateurs publics des saints mystères, railleurs insolents des cérémonies de notre religion, avant que vous eussiez perverti tant de gens! vous souffririez moins dans les enfers, et une infinité de misérables que vous avez entraînés avec vous dans l'abîme béniraient peut-être à jamais Dieu dans la gloire avec ses saints.

Arrêtons nos imprécations. Dieu souffre les scandaleux, ne précipitons pas leur mort par nos souhaits; songeons seulement à fuir leurs compagnies, à ne faire aucune action qui n'inspire la vertu, et à réparer le tort que nous aurons fait à notre prochain, si par malheur nous lui avons donné de mauvais exemples. Avis importants sur cette matière que j'ai tirés de l'Ecriture expliquée par saint Jean Chrysostome.

Il faut fuir la compagnie des méchants, et quand ils nous seraient liés par les liens de la chair, du sang et de la plus étroite amitié, il faut nous séparer d'eux, s'ils nous sont des occasions de scandale. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous, dit Jésus-Christ. Si votre main droite vous scandalise, coupez-la, et la jetez loin de vous : c'est-à-dire, ainsi que ce Père l'explique, si vous aimez une personne autant que vous aimez votre œil droit, si elle vous est autant utile, et qu'elle vous rende autant de service que vous pourriez en retirer de votre main droite, quand toute votre fortune en dépendrait, séparez-vous d'elle; ce n'est pas assez, arrachez-la, jetez-la si loin que jamais vous ne vous rengagiez avec elle, supposé qu'elle vous détourne de la voie de Dieu, et qu'elle vous empêche de faire votre salut. Ne vaut-il pas mieux sauver tout le corps par la perte d'une de ses parties, que non pas qu'on le jette tout entier dans les flammes? Et si vous étiez contraints d'accepter l'une de ces conditions, ou d'être précipité dans un profond abîme avec vos deux yeux, ou d'en donner un d'eux pour vous préserver de cette mort certaine, n'est-il pas vrai que vous arracheriez cette partie, et que vous la jetteriez loin de vous pour sauver tout le reste? Faites-en de même pour le salut de votre âme. Cette personne vous est chère, mais elle est libertine; vous recevez de grands avantages de sa protection et de son amitié, mais elle vous porte au mal; arrachez cet œil, coupez cette main; peut-être confuse de ce que vous l'aurez abandonnée à cause de sa mauvaise vie, se convertira-t-elle; mais quand elle ne se convertirait pas, il est sans doute plus expédient qu'elle se damne seule, que non pas que vous vous damniez avec elle. Ne m'accusez pas de trop de sévérité, c'est l'Ecriture toute pure expliquée par les Pères.

Mais autant qu'il y a d'obligation à fuir les scandaleux, autant doit-on appréhender d'être soi-même une occasion de scandale; autant doit-on prendre de précaution, non-seulement pour ne faire jamais d'actions mauvaises qui soient des sujets de chute et de ruine, mais pour s'abstenir même quelquefois, à l'exemple de Jésus-Christ, de celles qui sont indifférentes et permises, à cause de l'infirmité de ses frères; et enfin, si l'on s'est rendu coupable de quelques scandales, autant doit-on travailler dans un esprit de pénitence à les réparer par une vie édifiante et irrépréhensible.

C'est là, ô mon Dieu! la satisfaction que je suis résolu de vous faire et à mon prochain. Après avoir donné des leçons d'erreur, de débauche, de libertinage à mes frères, je leur enseignerai vos voies, et ceux que j'avais rendus impies, par mes mauvais exemples, se convertiront à vous : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.* Mais pour cet effet j'ai besoin, comme ce roi pénitent, que vous créiez en moi un cœur pur, et que vous me donniez un esprit droit et nouveau : *Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova*; sans cela mes résolutions seraient inutiles, et l'un sans l'autre ne me servirait de rien. Car si vous ne me donnez un cœur et un esprit nouveau, avec quel front oserais-je travailler à la conver-

sion des autres, n'ayant pas commencé la mienne? Avec quel succès leur prêcherais-je votre loi en étant encore le prévaricateur! Par quel droit entreprendrais-je de leur donner de salutaires avis, ne me les appliquant pas pour ma propre sanctification? Toute ma prétendue conversion ne consisterait qu'à passer d'un péché à un autre, du libertinage d'un scandaleux à la malignité d'un hypocrite. Si même en créant en moi ce cœur pur, vous ne me fortifiiez pas de cet esprit de zèle et de hardiesse qui me fît réparer par une sainte impudence le tort que j'aurais fait par une effronterie criminelle, quelle satisfaction vous rendrais-je pour tant de péchés publics? par quelle voie vous ramènerais-je tant de gens que j'ai entraînés dans le précipice? Mais si, par un excès de votre infinie miséricorde, vous me donnez un cœur pur à la place de ce cœur corrompu et principe de corruption; si à la place de cet esprit déréglé et timide, vous me donnez un esprit droit et intrépide que je ne puis recevoir que de vous: *Docebo iniquos vias tuas.* J'enseignerai vos voies à ceux que j'ai pervertis, persuadé que quelque pureté d'intention que j'aie, quelque humiliation que je sente au-dedans de moi, je ne serai jamais sauvé, à moins que par mes actions, par mes paroles, par tout ce qui est en moi, je ne montre à mon prochain le bon chemin dont je l'ai détourné, et que m'élevant au dessus des vains respects du monde, je ne lui donne par une vie pénitente et exemplaire des leçons contraires à celles que je lui ai données par mes scandales. S'il faut m'humilier, je m'humilierai, s'il faut avouer que j'ai vécu en libertin, je l'avouerai; s'il faut me rétracter, je me rétracterai, ne pouvant faire trop de choses pour expier mes péchés passés, et jouir de cette béatitude qui m'est promise dans l'Evangile. *Amen.*

SERMON III.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la connaissance de soi-même.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum: Tu quis es?

Les Juifs députèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean-Baptiste pour lui demander: Qui êtes-vous? (*Joan.*, *ch.* I.)

Quelque obligation que les ministres du Seigneur aient de vous faire la même proposition que les prêtres et les lévites font à Jean-Baptiste dans l'évangile de ce jour, en lui demandant, *qui il est*, il faut avouer cependant qu'ils sont dans des sentiments entièrement opposés à l'esprit et à la fin qui font parler ces malins ou ces stupides députés de la synagogue.

Jean-Baptiste n'était pas un homme qui leur fût inconnu, dit saint Chrysostome. La maison du grand prêtre dont il était sorti, le miracle arrivé au jour de sa circoncision, sa fameuse retraite au désert, le concours des peuples qui se présentaient à lui en foule sur les bords du Jourdain pour être baptisés, le nombre et la qualité de ses disciples, le profond respect que sa prodigieuse pénitence lui avait attiré de tous les pays circonvoisins, étaient autant de témoignages sensibles qui ne le leur découvraient que trop.

Mais, ô vertu des saints que tu es sujette à de dangereuses épreuves! Malice des hommes que tu es ingénieuse à la persécuter! l'Eglise nous proposa il y a huit jours celle de ce généreux défenseur de la vérité, attaquée par tout ce que la rage et l'orgueil peuvent inspirer de plus cruel à un prince irrité, et à une femme déterminée à vivre dans les derniers désordres.

Comme ce lion furieux ne put rien contre la liberté intrépide d'un martyr chargé de chaînes; aujourd'hui des serpents séducteurs viennent à lui avec des discours empoisonnés, et se servant de la sainteté de leur caractère pour se rendre moins suspects, et de l'honneur de leur ambassade pour se faire plus favorablement écouter, lui disent d'un air caressant et respectueux: Qui êtes-vous? vous honorerons-nous comme le Christ? êtes-vous Elie ou quelqu'un des prophètes?

Il eût été aisé à ce saint de faire son éloge: il n'était même pas besoin qu'il le fît. Sa haute réputation, la prévention des peuples en sa faveur, les prodiges qu'on disait de lui le mettaient au rang du Messie, ou du moins le plaçaient parmi ces hommes rares qui l'avaient précédé. N'appréhendons toutefois aucun mauvais succès d'une tentation si délicate: si sa patience l'a fait triompher de la cruauté d'un tyran dans les ténèbres d'un cachot, son humilité le fait triompher de lui-même au milieu de ce jour trompeur de la gloire dont il se sent environné: et si cette voix qui n'a pu être liée s'est fait entendre du fond de sa prison, par l'organe de ses disciples à Jésus-Christ, parole incréée, en lui faisant demander, si c'était lui qui devait venir, ou s'il fallait en attendre un autre; aujourd'hui cette même voix qui connaît ce qu'elle est elle-même, répond d'un ton d'indignation à ces députés ennemis de sa modestie: Non, je ne suis ni le Christ, ni Elie, ni aucun des prophètes.

Quoique les prédicateurs tiennent en quelque manière la place de ces ambassadeurs pour vous faire la même demande, je crois qu'il est inutile de vous dire que ce n'est pas avec la même intention. Bien loin de vous interroger d'un air propre à vous inspirer de l'orgueil, ils ne sont députés de Dieu vers vous que pour graver dans vos âmes des profonds sentiments d'une humilité raisonnable et chrétienne, et que par conséquent pour vous demander qui vous êtes, *tu quis es?* puis qu'on ne peut être véritablement humble, dit saint Bernard, si l'on ne se connaît, et que cette vertu qui est le fondement de toutes les autres, en suppose nécessairement une autre, je veux dire le retour et la réflexion sur soi-même: *Si nos ignorantia nostri tenet, quomodo humiles erimus.*

Car, messieurs, l'humilité d'un chrétien n'est ni une bassesse d'âme, ni une vertu aveugle et stupide. Elle doit être, selon l'expression de saint Grégoire, pape, lumineuse et pleine d'yeux, éclairée de toute part, et, par conséquent, fondée sur la connaissance

qu'il a de soi-même, comme sur une chose de laquelle elle dépend, et dont elle tire son mérite et son prix. Arrêtons-nous donc à une science si importante; et puisque notre cœur est un abîme plein de ténèbres, prions le Saint-Esprit d'y répandre ses lumières, lui qui survint en Marie, et qui fut le principe de cette connaissance qu'elle eut de sa qualité de servante du Seigneur, quand l'ange lui annonça qu'elle en était la mère, en lui disant: *Ave.*

S'empresser à connaître toute chose, et négliger de se connaître soi-même, c'est être déréglé et peu sensé; surmonter courageusement les difficultés que l'on trouve dans l'acquisition des autres connaissances et se rebuter des peines que l'on se figure dans celle de soi-même, c'est être lâche et injuste: tirer des conséquences certaines des principes des autres sciences auxquelles on s'applique, et se tromper à l'égard de la principale, et où l'on a plus d'intérêt de ne point errer, c'est être criminel et malheureux, dit saint Bernard.

La connaissance de nous-mêmes doit être, et quant à l'ordre et quant aux avantages qui nous reviennent, la première de toutes les connaissances, dit ce Père, puisqu'il est de notre honneur de nous préférer à toutes les choses qui nous sont inférieures, et à nous considérer avant elles. Quel est donc notre aveuglement et notre désordre, quand nous nous mettons les derniers, comme si ce qui est en nous méritait moins l'application de notre esprit, que ce qui est hors de nous?

Cette connaissance est la plus aisée à acquérir. Il ne faut qu'un peu de réflexion et de retour sur ce qui nous est intérieur et domestique. Quelle est donc notre lâcheté et notre injustice, si attachés à des études pénibles, nous méprisons celle par laquelle nous pouvons nous chercher et nous trouver avec tant de facilité?

Enfin, cette connaissance, quelque nécessaire et familière qu'elle soit, est sujette à mille sortes d'égarements par la corruption de notre nature, et par les illusions de notre amour-propre. Quel est donc notre malheur et notre crime, si nous venons à y tomber?

La demande que font les prêtres et les lévites, ou plutôt celles que nous vous faisons aujourd'hui, et que nous vous répétons comme eux par trois fois, corrigera, si vous voulez, ces désordres, animera cette lâcheté et préviendra de si grands malheurs. *Tu quis es?* Qui êtes-vous? rentrez en vous-même et ne vous dissipez pas tellement que vous ne travailliez à vous connaître. *Quis es ut responsum demus?* Qui êtes-vous, afin que nous rendions réponse à Dieu de votre part? Il vous est aisé d'y faire réflexion et de nous assurer de quelque parole que nous lui portions. *Quis es, et quid dicis de te ipso?* Qui êtes-vous, et que dites-vous de vous-même? prenez garde de répondre juste, et de ne pas tomber dans un égarement aussi funeste que serait celui de vous prendre pour un autre. Ces trois propositions vont faire tout le fondement de notre morale dans les trois parties de ce discours. La connaissance de nous-mêmes est de toutes les sciences celle à laquelle il nous importe le plus de nous appliquer: ce sera le sujet de la première. La connaissance de nous-mêmes est de toutes les sciences celle que nous pouvons acquérir avec moins de peine: ce sera le sujet de la seconde. La connaissance de nous-mêmes est cependant de toutes les sciences, celle qui est sujette à de plus fréquents et à de plus dangereux égarements: ce sera le sujet de la troisième.

PREMIER POINT.

La créature raisonnable ayant une avidité naturelle de tout savoir; et la science, dans la pensée de Tertullien, étant donnée à l'âme, comme la dot qu'on donne à une fille pour la marier, ce serait une erreur grossière de croire que toute curiosité fût criminelle, et que l'homme, investi de tant d'objets qui se présentent à son esprit, fût contraint de se mettre le voile sur les yeux, et de ne prendre que le parti ou de l'ignorance ou du doute.

Il est vrai qu'il y a certaines choses qui sont pour lui des fruits défendus: l'unité de la nature divine et la pluralité de ses personnes, la profondeur de ses jugements, la conduite de la grâce, en un mot tous les mystères où la foi seule doit lui servir de guide, sont de cette nature; mais à la réserve de cette hauteur des richesses de la sagesse de Dieu, où il lui est impossible de s'élever, toutes les sciences naturelles sont des fruits auxquels il lui est permis de porter la main: il peut sûrement s'y appliquer, pourvu qu'il les rapporte à leur premier principe; et comme elles sont indifférentes d'elles-mêmes, il ne devient innocent ou vicieux que par le bon ou le mauvais usage qu'il en fait.

Cependant comme il était à craindre qu'il ne fût ou trop téméraire, en voulant pénétrer des choses qu'il doit simplement croire, ou trop dissipé en ne s'appliquant qu'à l'étude de celles qui lui sont seulement permises, la Providence, dit saint Augustin, lui a proposé deux objets qu'il est indispensablement obligé de connaître, Dieu et lui-même; en sorte que, si dans certaines choses sa curiosité est criminelle et défendue, si elle est indifférente et tolérée en d'autres, elle est d'obligation et de précepte dans ces dernières. Aussi ce Père appelle cette double connaissance l'aliment de l'âme, et dans ses plus ferventes prières il ne demande à Dieu qu'une grâce, et rien davantage, celle de le connaître, et de se connaître soi-même: *Deum et animam scire cupio. Nihilne plus? nihil omnino.*

Laissons cette connaissance que nous sommes obligés d'avoir de Dieu pour nous arrêter à celle qui nous regarde nous-mêmes, ou, pour mieux dire, afin de prouver invinciblement la nécessité de celle-ci, prenons-la jusque dans sa source par les rapports essentiels qu'elle a avec la première, en vous montrant que, comme il est impossible d'être sauvé sans connaître Dieu, il est aussi

impossible d'arriver au salut sans se connaître soi-même.

C'est à quoi se réduit le raisonnement de saint Augustin, et, après lui, de saint Bernard, qui tantôt nous disent que ces deux connaissances sont comme les deux mamelles de l'épouse, qui entretiennent en nous la vie spirituelle, tantôt qu'elles sont comme les deux yeux de notre âme qui nous servent de guide dans la voie de la perfection, tantôt qu'elles sont comme ce soir et ce matin, dont il est parlé dans l'Ecriture, et dont il ne se fit qu'un jour : *Factum est vespere et mane dies unus.*

Nous sommes obligés de connaître Dieu, et tout le monde est d'accord que nul, ayant l'usage de la raison, ne peut prétendre au salut sans cette connaissance : mais par où peut-on y arriver ? le chemin le plus court, et la voie la plus droite est de nous regarder nous-mêmes, d'autant que cette connaissance forme insensiblement dans nos âmes celle de Dieu, et que quand nous venons à le louer et à l'aimer après l'avoir connu, il se fait comme un cercle de lumière qui retourne à son matin, et qui produit le plus beau et le plus précieux de tous les jours : *In cognitione sui ipsius dies unus est, et cum ad laudandum et amandum refertur creatorem, recurrit in mane.*

A la vérité, si l'homme pouvait connaître Dieu sans s'arrêter en lui-même, sa connaissance serait parfaite comme celle des bienheureux ; mais relégué qu'il est dans cette terre d'exil et d'obscurité, il faut qu'il se connaisse auparavant, il faut que ce soir précède ce matin, *Vespere et mane;* et s'il veut regarder ce soleil, il faut qu'il retourne dans la familiarité de ses ténèbres, non pas par le choix qu'il en fasse, mais par sa propre lassitude, et par l'extrême disproportion qu'il y a entre le néant de la créature et la grandeur de cet être infini, à laquelle il prétend de s'élever.

Mais a-t-il fait ce chemin? alors il se trouve dans Dieu, et, par une naturelle révolution, il trouve Dieu dans lui-même; alors cette image se reconnaît dans son original, cet effet se répare dans sa cause; et comme ce puissant ouvrier se fait un plaisir de se regarder dans son ouvrage, aussi réciproquement ce chef-d'œuvre commence à voir ce qu'il est dans cette sagesse divine, comme dans l'art par lequel il a été fait : alors il entrevoit quelque lueur de cette lumière éternelle qui l'environne, et son âme également éclairée et enflammée de ces splendeurs, commence à aimer Dieu et à s'y attacher : alors il regarde les choses du monde comme si elles n'étaient pas, et il renonce à toute affection séparée de celle qu'il doit à son Créateur : alors il considère d'où il est venu et où il va, ce qu'il est, et ce qu'il n'est pas, ce qu'il gagne et ce qu'il perd; combien il se perfectionne, ou combien il se relâche tous les jours, étant assuré qu'autant qu'il profite dans sa connaissance, autant il s'élève pour arriver à celle de Dieu : *Quantum quotidie in cognitione sui proficit, tantum ad altiora semper tendit.*

En vain, sans cette connaissance, se sert-il des yeux de son cœur pour voir Dieu, s'il n'est pas encore assez éclairé pour se voir ; en vain s'efforce-t-il de pénétrer dans les choses invisibles du Créateur, s'il n'est pas capable de connaître celles de son esprit ; en vain s'il ne sait ce qu'il y a au-dedans de lui, espère-t-il de comprendre ce qui est au-dessus, puisque le premier et le plus fidèle miroir qui lui représente Dieu, est l'âme raisonnable qui se cherche, qui se trouve, qui se possède.

De ces principes des Pères, dont je n'ai presque fait que traduire les paroles, vous jugez aisément, messieurs, de quelle importance il est de nous connaître, puisque, d'un côté, la connaissance de Dieu est d'une obligation indispensable, et que de l'autre, celle de nous-mêmes étant la voie qui nous en approche, elle est quasi d'une égale nécessité, nul ne pouvant arriver à la fin que par les moyens qui sont destinés pour l'y conduire.

Permettez, messieurs, que j'approfondisse encore davantage cette matière, et que je je vous montre l'obligation que vous avez de vous connaître, non-seulement par rapport à Dieu, mais encore par rapport à vous-mêmes, en ce que cette connaissance est le principe de la vie spirituelle, le fondement de toutes les maximes de la religion, et une règle si nécessaire à votre conduite, que, sans elle, il est impossible que vous ne tombiez dans des fautes qui, moralement parlant, sont irréparables.

Je dis qu'elle est le principe de toute la vie spirituelle. Il en est de cette vie, dit un Père, comme de la naturelle : l'une, aussi bien que l'autre, a sa santé et ses maladies, sa vigueur et ses infirmités, son accroissement et son déclin, sa force et ses langueurs. Pour conserver celle-ci, nous avons besoin de beaucoup de choses : d'aliments, afin de réparer en nous les ruines que la chaleur naturelle y fait ; d'habits et de maisons, afin de nous défendre contre l'intempérie de l'air; de diète et de médicaments, afin de chasser de nos corps les humeurs vicieuses ; mais par-dessus tant de choses nous avons besoin d'une qui est le fondement de toutes les autres, je veux dire du sentiment, sans lequel ni ces nourritures, ni ces vêtements, ni ces remèdes ne nous serviraient de rien. Si nous n'avions point de sentiment, où serait notre douleur dans nos maux? Si nous n'avions point de douleur, quel serait notre empressement pour nous guérir ? et sans cet empressement notre mort ne serait-elle pas inévitable?

Ce que le sentiment est au corps, la connaissance l'est à l'âme, et autant que la stupidité et l'indolence sont des marques d'une santé presque désespérée, autant l'ignorance et l'oubli de soi-même sont de tristes mais en quelque manière infaillibles présages de notre réprobation. Oui, cette âme, toute spirituelle, tout impassible et tout immor-

telle qu'elle est, a besoin de nourriture, d'habits et de médicaments. La parole de Dieu, l'usage des sacrements, la fuite des occasions, la pratique des bonnes œuvres, empêchent qu'elle ne se corrompe, qu'elle ne s'altère, qu'elle ne meure : mais si elle ne se sent pas elle-même, si, par une malheureuse habitude à ne jamais rentrer dans soi, elle ne veut faire aucune revue sérieuse sur sa conduite, si, par une négligence criminelle elle s'est engagée dans un état dont elle ne peut remplir les fonctions, faute d'avoir auparavant examiné ce à quoi elle était propre, si enfin elle est malade sans le savoir, si cette ignorance l'empêche de courir aux remèdes spécifiques de sa guérison : sacrements, paroles de Dieu, pénitence, aumônes, vous êtes inutiles, il faut qu'elle périsse et qu'elle meure : *Non est populus sapiens, propterea non miserebitur ejus qui fecit eum, et qui formavit eum non parcet* (*Isaia*, XXVII); Ce peuple n'est pas sage, dit Isaïe, c'est pour cela que celui qui l'a fait n'en aura point de compassion, et que le Dieu qui l'a formé ne lui pardonnera pas. Quoi! la miséricorde divine ne tend-elle pas les bras à toute sorte de pécheurs? oui, répond un savant cardinal, mais c'est à condition qu'il se connaisse, autrement ses chutes sont mortelles et sa perte inévitable. Pourquoi? parce qu'il a péché dans les premiers principes, qu'il a renversé les maximes de la religion et de la politique, maximes fondées sur la connaissance qu'on doit avoir de soi, et sur l'expérience de ses forces.

Pourquoi encore? parce que se souciant peu de se connaître, il néglige de s'instruire de ses devoirs; et comme il faut qu'il ait l'esprit appliqué à quelque chose, sa connaissance le porte aux objets extérieurs; il les voit, il les désire; de cette convoitise naît le consentement; de ce consentement l'habitude, de cette habitude le mépris, de ce mépris la malice et l'obstination dans le péché. La négligence le retarde, la curiosité l'empêche, la concupiscence le lie, le consentement l'entraîne, le mépris le précipite, la malice et l'obstination le désespèrent.

Que je te plains donc, pauvre aveugle, qu'une affaire manquée a précipité par désespoir dans un cloître, ou qu'un intérêt sordide a fait entrer dans l'Eglise par des voies honteuses, que je te plains! il est très-difficile que tu remplisses les devoirs essentiels de ton état, soit parce que tu n'en auras pas prévu les difficultés faute de t'être auparavant connu, soit parce que les grâces particulières et immédiates sont attachées à certaines conditions, et non pas à d'autres, et si tu ne les remplis, quelle apparence que tu te sauves! Petit présomptueux, qui sans capacité, sans mérite, t'es ingéré témérairement dans les grandes charges, parce que ton argent t'en facilitait l'accès, qui, pour satisfaire ton ambition ou celle de tes parents, as voulu monter aux premiers rangs, présumant de les pouvoir dignement occuper, parce qu'une troupe intéressée de flatteurs te le faisait croire, que je te plains! il est impossible, moralement parlant, que tu y fasses ton devoir, que tu rendes à ton prochain la justice avec toute la diligence, l'exactitude et l'équité nécessaires, et si tu y manques, t'imagines-tu que ton ignorance t'excuse, elle qui fera le point capital de ta condamnation? Non, non, tu n'es pas sage non plus que le peuple Juif: *Non est populus sapiens*; c'est pour cela que Dieu qui t'a créé ne te pardonnera pas, et quand tu occuperais les dignités les plus éminentes de l'Eglise ou de l'État, fusses-tu même assis sur le trône de saint Pierre saint Bernard serait en droit de te dire : *Ante debueras æstimasse opus, metiri vires, ponderasse sapientiam, merita comparasse, sumptus computasse virtutum*; Tu devais t'être examiné auparavant, tu devais avoir considéré l'emploi dont tu allais te charger, tu devais avoir mesuré tes forces, pesé ta sagesse, amassé quantité de mérites, compté les progrès et les gains que tu avais faits dans la vertu; mais parce que tu as négligé de le faire, parce que le moindre de tes soins a été de te connaître, il n'y a plus de pardon à espérer pour toi, tu n'es pas sage, tes égarements sont infinis et tes fautes irréparables : *Non est populus sapiens, propterea*, etc.

Qui est donc le vrai sage? celui qui l'est pour soi, dit ce Père, quand même il ne le serait pas pour les autres; celui qui commence et qui finit par la considération de soi-même; qui étant obligé de la partager à des soins temporels, la rappelle aussitôt à soi avec un gain considérable de mérites; qui à son égard est toujours le premier et le dernier; qui, se formant sur le modèle du Père Eternel qui envoie son Verbe hors de soi, et qui le retient, ne donne jamais la licence à sa pensée de se promener parmi les créatures, qu'il ne la fasse retourner avec fruit dans sa propre source.

Si cela est de la sorte, me direz-vous, il y a donc peu de vrais sages dans le monde, puisqu'il y en a si peu qu'on puisse distinguer par tous ces caractères? Je vous l'avoue, chrétiens, et en vous l'avouant, que ne puis-je verser des larmes de sang sur l'aveuglement des hommes, et sur la misère de tant d'insensés dont le Saint-Esprit assure que le nombre est infini!

J'appelle insensés ces esprits forts et ces beaux génies, si, au lieu de se considérer eux-mêmes pour mettre ordre à leur conscience, ils s'embarrassent de mille difficultés inutiles; s'ils pâlissent sur leurs livres, pour trouver un misérable être de raison : s'ils donnent de belles instructions aux autres, et s'ils n'en prennent point pour eux : semblables à ces lampes qu'on mettait sur les mausolees des anciens, propres à eclairer les curieux, mais incapables de rendre aucun secours à ces morts; si enfin, comme dit l'Ecriture, ils portent des yeux et une imagination égarée sur les extrémités de la terre, pour tout voir et pour tout connaître, à la différence de l'homme prudent, dont la sagesse paraît sur le visage, et qui *a ses yeux dans sa tête* pour s'éclairer lui même et se

conduire. *In facie prudentis lucet sapientia, oculi stultorum in finibus terræ* (*Prov.*, XVII).

J'appelle insensés ces riches et ces puissants du siècle, si, au lieu de considérer qu'ils sont nés pour le ciel et non pas pour la terre, ils ne songent qu'à établir une fortune chancelante que la première disgrâce peut renverser; si, au lieu d'amasser des trésors de vertus, ils ne travaillent que pour des biens périssables, conservant des choses qu'ils doivent abandonner tôt ou tard, et, par la dernière de toutes les folies, ayant beaucoup de richesses et ne pouvant acheter la plus précieuse de toutes, qui est la sagesse; à peu près comme ces malheureux condamnés aux mines, qui tout environnés qu'ils sont de monceaux d'or ou d'argent ne peuvent s'en servir pour se procurer la liberté : *Quid prodest stulto habere divitias, cum sapientiam emere non possit?*

J'appelle insensés tous ces gens qui, comme dit l'Ecriture, ont des yeux et ne voient pas, qui sont tout lumineux pour les autres et tout ténébreux pour eux-mêmes (*Isa.*, IV); curieux de regarder ce qui est au dehors sans se réfléchir sur ce qui se passe dans leur conscience, distinguant une paille dans les yeux de leurs frères, et ne voyant pas une poutre qui crève les leurs; sévères censeurs des actions les plus indifférentes de leur prochain; négligents ou lâches examinateurs de leur propre conduite; toujours occupés des affaires étrangères, et toujours fugitifs de leur propre cœur.

C'est à vous, Père des lumières, à dissiper de si générales et de si dangereuses ténèbres. A mon égard, je ne vous demande avec Salomon qu'une chose, c'est de me donner cette sagesse qui est assise à vos côtés (*Sap.*, IX); sagesse qui me représentera moi-même à moi-même; sagesse qui me fera connaître ce que je suis par mon péché, ce que je pouvais être par mon industrie, ce que je puis encore être par la grâce; sagesse qui me dira qu'il ne me sert de rien de disputer si le soleil tourne ou la terre, ne pouvant fixer l'un s'il est mobile, ni faire rouler l'autre si elle est fixe; mais qu'il m'est de la dernière importance de faire présider ma raison, ce soleil de mon âme, sur toutes les actions de ma vie, et de tenir mon corps, cette partie terrestre, dans une même assiette, dans une continuelle dépendance des lois de l'esprit et de la grâce; sagesse qui me dira qu'en vain je me tourmente de vouloir connaître l'origine des vents ou la cause du flux et reflux de la mer (*Job.*, XX); mais qu'il est impossible que je me sauve, à moins que je n'arrête les saillies de ma vanité, que je ne donne un poids à la légèreté de ce vent, et que je ne recherche le principe du soulèvement de mes passions, afin d'y apporter un efficace et prompt remède.

C'est cette sagesse, ô mon Dieu! que je vous demande, et que je vous demande avec d'autant plus de confiance, que vous m'assurez, dans vos saintes Ecritures, que ceux qui la cherchent la trouvent sans peine, et qu'elle se montre aisément à ceux qui l'aiment : *Facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quærunt illam* (*Sap.*, VI). Je n'ai besoin que d'elle pour me connaître; et si elle se donne si librement, n'ai-je pas raison de dire que la connaissance de moi-même est de toutes les sciences celle que je puis acquérir avec moins de peine?

SECOND POINT.

L'idée que le Sage vient de nous donner de la sagesse seule nécessaire pour nous bien connaître, est si propre à mon sujet, qu'il suffit de vous la développer, pour vous faire concevoir d'abord la vérité de la proposition que j'ai avancée. Comme quelque nécessaire que soit une chose, souvent le libertinage nous porte à la négliger quand nous y trouvons de grandes difficultés, au même temps que l'Esprit de Dieu montre à l'homme l'obligation qu'il a de s'appliquer à la connaissance de la sagesse, il ne manque pas de l'y engager par la grande facilité qu'il a de l'acquérir. Etant tous créés pour jouir du royaume éternel, nous sommes obligés de faire nos efforts pour y arriver et de ne laisser échapper aucun moyen capable de nous y conduire; or, le désir de la sagesse produit cet admirable effet, parce que le désir de cette sagesse consiste dans l'amour que nous avons pour elle; cet amour nous fait observer ses lois; cette fidélité à observer ses lois est la consommation de l'incorruption; cette incorruption nous approche de Dieu, et c'est cette proximité et cette union avec Dieu qui fait le royaume éternel; par conséquent, c'est le désir de cette sagesse qui nous y conduit.

De tant de vérités enchaînées les unes dans les autres, je conclus qu'une chose m'est très-nécessaire, quand la possession du royaume éternel en dépend; mais qu'elle m'est bien facile, quand pour l'avoir je n'ai pas d'autres frais à faire que ceux d'un simple désir. Ce n'est pas assez; j'infère encore de ces vérités que la même sagesse qui suffit pour me rendre possesseur du royaume éternel, suffit aussi pour me connaître, n'ayant pas besoin de plus de choses, pour arriver à la connaissance de moi-même, que pour jouir de Dieu dont la possession fait ce royaume : Or, cette sagesse dépend de ma volonté, (c'est-à-dire qu'elle me sera donnée si je veux effectivement l'avoir, et je la demande avec humilité et confiance, si je me dispose à la recevoir, ou plutôt si je ne mets aucun obstacle à l'effusion de ses lumières, et par conséquent la connaissance de moi-même dépend de moi, et, dépendant de moi, je trouve une admirable facilité qui me rend absolument inexcusable, si je ne travaille à me connaître.

Vous voudriez bien, sages du siècle, qu'il en fût de même des autres sciences; mais, malgré vos préoccupations et vos désirs, elles ne sont ni absolument nécessaires en elles-mêmes, ni faciles dans leur acquisition; on peut s'en passer, et on ne saurait les acquérir sans un opiniâtre travail. Que de peine pour graver quelque misérable idée sur cette table d'attente de l'esprit humain! pour défricher par une méthode pénible ou pleine de

mille preceptes fautifs, une terre souvent ingrate, qui ne donne pendant cette vie que ronces à ceux qui l'ont cultivée à la sueur de leur front, et ne leur laisse dans l'autre qu'un cruel désespoir, et une rage éternelle d'avoir marché dans des voies si difficiles, et ignoré celle de Dieu (*Sap.* V)!

La connaissance de nous-mêmes n'a pas ce désavantage. C'est une science, dit saint Bernard, que l'on retire avec plus de fruit, et que l'on acquiert avec plus de promptitude que les autres, soit parce qu'il n'y a rien de plus proche ni de plus familier à l'homme que l'homme même; qu'il n'a que faire de chercher bien loin l'objet dont il veut s'occuper, cet objet n'étant autre que son esprit, qui lui est toujours présent, avec lequel il traite et parle toujours; soit parce que la Providence divine est intéressée à ne pas souffrir que des âmes pieuses, qui apportent toute la diligence et la pureté nécessaire pour se chercher, ne se trouvent et ne se connaissent pas: *Fieri non potest, quadam divina Providentia, ut inveniendi facultas desit religiosis animis seipsos pie, caste, ac diligenter quærentibus.*

C'est par une condescendance de cette Providence que la sagesse, comme dit le Saint-Esprit, vient au-devant de ceux qui la demandent pour se connaître. Ils n'ont nulle peine à la rencontrer quand ils la cherchent de bonne heure; elle les environne de ses lumières, et se présente à eux dans leurs voies, quand ils ne s'en rendent pas indignes; et, afin de se faire voir la première à ceux qui la désirent, elle est si obligeante et si officieuse, qu'elle s'empresse à les prévenir: *Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat; dignos se ipsa circuit quærens, et in viis ostendit se illis hilariter, et in omni Providentia occurrit illis* (*Sap.* VI).

Ces saintes et vénérables expressions ont donné lieu aux Pères de faire une réflexion importante, à savoir, que la Providence, pour nous rendre la connaissance de nous-mêmes familière et aisée, nous a donné la raison, la loi et la conscience, comme trois voies qu'elle nous a ouvertes, ou, si vous voulez, comme trois miroirs dans lesquels nous pouvons nous regarder à toute heure; traitant à peu près notre esprit comme notre œil, qui peut bien voir tous les objets extérieurs et en considérer la beauté, mais qui ne se verrait jamais lui-même sans le secours d'une glace fidèle qui le représentât tel qu'il est.

Adorable Providence, soyez donc à jamais bénie d'avoir fait dépendre de moyens si commodes et si aisés une connaissance si importante! Parce que je suis homme, il faut que je me connaisse dans mon être naturel et raisonnable, et c'est ce que ma raison me montre; parce que je suis chrétien, il faut que je me connaisse dans mon être surnaturel et divin, et c'est ce que votre loi m'enseigne; et parce que, comme homme et comme chrétien, je suis capable de bonté et de malice, il faut que je me connaisse dans mon être moral et c'est ce que ma conscience me fait voir.

La raison me dit: Voilà ce que tu es; la loi me dit: Voilà ce que tu dois faire; la conscience me dit: Voilà ce que tu es, ou ce que tu n'es pas, ce que tu as ou ce que tu n'as pas fait. Or, comme il n'en faut pas davantage pour me bien connaître, et que je me consulte quand je veux dans ces trois miroirs, n'ai-je pas raison de conclure que de toutes les connaissances, celle de moi-même est la plus familière et la plus aisée?

Je dis que le premier miroir qui nous est présenté pour nous connaître, est notre raison, parce que, dans le sentiment de Hugues de Saint-Victor, elle n'est autre chose que le regard de l'esprit, qui voit par lui-même le vrai et le réel, et qui se sert du raisonnement pour le discerner d'avec le faux et l'apparent, la raison étant nécessaire pour contempler la vérité, et le raisonnement pour la chercher.

Ce qui rend la connaissance de nous-mêmes ou vicieuse ou difficile, vient tantôt de notre chair, tantôt de notre curiosité, tantôt de notre orgueil, dit saint Bernard. Notre chair nous flatte, et par ses cruelles caresses nous empêche de voir la dignité de notre âme. Notre curiosité nous dissipe; elle nous promène sans cesse par tous les coins de l'univers, sans jamais nous donner le loisir de nous arrêter chez nous. Notre ambition nous trouble, et, par de ridicules, mais ordinaires prestiges, elle nous montre cruels, et non pas qui nous sommes; elle nous fait considérer par rapport à nos dignités et à nos emplois, et non pas par rapport à notre nature, et à ce qui est inséparable de nos personnes.

Voulons-nous revenir de tous ces égarements? le remède n'est ni difficile ni éloigné de nous: il suffit de consulter notre raison. Elle nous dira, pour dompter notre chair, que nous sommes destinés à quelque chose de plus grand qu'à être les esclaves de nos corps, et qu'il est injuste de soumettre à la tyrannie de nos passions la plus noble partie de nous-mêmes, qui n'est faite que pour régner par la possession du souverain bien. Elle nous dira, pour arrêter notre curiosité, que comme le soleil éclaire les parties qui lui sont voisines, avant que de répandre sa lumière sur les plus éloignées, nous devons ramasser ce que nous avons de connaissances pour nous considérer, et qu'il est ridicule de se dissiper à des choses inutiles et se négliger soi-même. Elle nous dira, pour écarter les nuages de notre ambition, que nous confondons notre essence avec notre dignité, que tous les avantages de la nature, de la naissance et de la fortune, ne sont que de faibles accidents ajoutés à notre substance; accidents que nous avons empruntés, mais qui ne peuvent être changés en nous, ni nous en eux. Elle nous demandera si nous sommes sortis du ventre de nos mères avec la mitre ou le mortier sur la tête, couverts d'or ou brillants de pierreries? Et, si nous voulons nous donner la peine de l'écouter, si nous voulons rompre le voile de ces feuilles qui cachent notre ignominie et qui ne guéris-

sent pas nos plaies, alors nous verrons ce que nous sommes : et quand nous aurons effacé ce fard d'une gloire fragile et dissipé ces brouillards du matin qui ne font que passer, alors ces beaux fantômes, ces illustres néants s'évanouiront, et il ne restera plus devant nos yeux qu'un homme nu, pauvre, misérable ; un homme qui se plaint de ce qu'il est homme, qui rougit de ce qu'il est nu, qui pleure de ce qu'il est né, qui murmure de ce qu'il est : *Occurret tibi homo nudus, et pauper et miserabilis : homo dolens quod homo sit, erubescens quod nudus sit, plorans quod natus sit, murmurans quod sit.*

Philosophes, vous êtes venus jusque-là pour vous connaître. Mais, chrétiens, voici un second miroir encore plus fidèle que Dieu vous présente et que ces idolâtres, ou par un effet de leur orgueil, ou par le malheur de leur aveuglement, n'ont pas consulté : c'est la loi.

Quand je dis la loi, je dis ce que la miséricorde divine nous a laissé de plus sensible et de plus propre pour l'instruction de nos esprits et la réformation de nos mœurs. Je dis ces saintes Ecritures, ces vérités contenues dans les deux Testaments, qui doivent faire nos plus chères délices, comme elles faisaient celles d'Augustin qui, à ce qu'il témoigne, ne pouvaient le tromper ni lui servir d'instrument pour tromper les autres. Je dis ces livres que Dieu nous a ouverts pour être les sujets de nos méditations continuelles, dans lesquels il n'y a rien qui ne nous instruise, si nous sommes ignorants ; qui ne nous reprenne, si nous sommes vicieux ; qui ne nous encourage, si nous sommes pénitents ; qui ne nous effraie, si nous sommes capables de crainte ; qui ne nous attendrisse, si nous sommes sensibles à l'amour ; qui ne nous montre la vertu avec sa beauté et ses récompenses, si nous voulons la suivre ; qui ne nous fasse voir le péché avec sa difformité et ses châtiments, si nous avons dessein de le quitter. Je dis ces glaces fidèles où ce même Père voulait se regarder toujours pour se voir tel qu'il était ou tel qu'il devait être, pour confesser à Dieu sa science et son ignorance, les heureux commencements de son illumination, et les misérables restes de ses ténèbres : ces miroirs qui sont présentés à tous ceux qui sont venus à la connaissance de la vérité, et où il n'y a ni dogme, ni moralité, ni histoire, ni allégorie, ni comparaison, ni miracle, ni consolation, ni invective, ni naissance, ni mort, ni précepte, ni conseil, ni énigme, ni parabole qui n'enseigne ce que l'on doit faire ou fuir, haïr ou aimer, pratiquer ou omettre, ajouter ou retrancher, croire ou désavouer, imiter ou détester ; rien n'étant écrit en vain dans les secrets obscurs de ces saintes et mystérieuses pages.

Or, cette loi est-elle éloignée de nous ? ces vérités sont-elles difficiles à entendre, ces livres à ouvrir, ces Ecritures à lire, ces miroirs à consulter ? Dieu s'en est expliqué en des termes trop formels : *Mandatum quod ego præcipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum, nec in cœlo situm,* etc. (*Deut.*, XXX) ; La loi que je vous donne n'est ni éloignée, ni au-dessus de vous. Si elle était dans le ciel, vous pourriez dire : Qui de nous y montera ? qui de nous l'écoutera, qui de nous la verra et lui obéira de si loin ? Si elle était au delà des mers vous pourriez dire : Qui de nous traversera une si vaste étendue d'eau pour l'apporter, afin que nous puissions l'entendre et faire ce qui nous y est commandé ? Non, non, ma parole est à tes côtés, elle est dans ta bouche, elle est même dans ton cœur afin que tu la consultes, et que tu la suives : *Juxta te est sermo valde, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum.*

Oui, c'est dans le cœur qu'est la loi de Dieu, parce que c'est la conscience qui applique cette loi, et que par cette application il se fait une réflexion de lumière qui nous découvre ce que nous avons, ou ce que nous n'avons pas fait. Si pour nous bien connaître il ne s'agissait que d'une considération générale et spéculative, la conscience nous serait inutile, comme elle ne nous est d'aucun secours dans l'acquisition des autres sciences ; mais parce qu'il s'agit d'une connaissance pratique, qui descende dans le détail, qui dirige nos actions, qui règle nos affections, qui corrige les effets de nos passions, ce sont les paroles de saint Bernard : l'âme, dit ce saint Père, qui serait sans miroir ne se connaîtrait jamais, et ce miroir pur et clair de toute la religion, n'est autre que la bonne conscience : *Speculum mundum, clarum et purum totius religionis bona conscientia.* C'est dans ce miroir qu'on connaît l'état de l'homme extérieur et intérieur, que l'âme, soit qu'elle obéisse à la loi, soit qu'elle la viole, voit à découvert le bien qu'elle fait ou qu'elle néglige, le mal qu'elle commet ou qu'elle évite, les tentations auxquelles elle résiste ou auxquelles elle succombe, les articles de foi ou les points de morale dans lesquels elle s'éloigne ou elle s'approche de l'image de la vérité première, à la ressemblance de laquelle elle a été faite : *Anima in quibus ab imagine veritatis discedit, vel in quibus vestigia creatricis imaginis recipit, in conscientia relegit et intelligit.*

Prévaricateur, retourne donc à ton cœur pour te connaître, le chemin qu'il y a à faire est court et aisé ; ta conscience te fera un rapport fidèle de ce que tu es, il se fera en toi, dit saint Jean Chrysostome, une espèce d'argument que la foi, la raison et la loi commenceront, mais que ta sinderèse achèvera. Celles-là te diront ce que saint Jean-Baptiste dit à Hérode, *non licet*, orgueil, avarice, concussion, adultère, gourmandise, parjure, sacrilége, *non licet;* et celle-ci reprenant la proposition, et venant à l'hypothèse, te fera toucher au doigt, comme Nathan à David, que tu es cependant cet avare, ce superbe, ce concussionnaire, ce blasphémateur, cet impur : *Tu es ille vir.*

Mais, hélas ! c'est par là même que je ne suis que trop convaincu de ce que dit saint Grégoire, pape, que l'œil du cœur appréhende de se considérer, parce qu'il est ma-

lade, qu'il se flatte avec plaisir, et que l'infirmité humaine a cela de propre de regarder plus volontiers ce qui lui plaît que ce qui lui déplaît : *Habet hoc humana infirmitas proprium, ut plus ei intueri libeat quod sibi in se placet, quam quod sibi in se displicet.* D'où il arrive que quelque nécessaire et quelque facile que soit la connaissance de nous-mêmes, elle est cependant sujette à de fréquents et à de dangereux égarements.

TROISIÈME POINT.

Je ne veux point d'autres preuves, pour établir cette dernière proposition, que celles dont je me suis servi pour vous faire voir la facilité que l'homme a de se connaître, puisque par là vous jugerez plus sensiblement de ses illusions et de ses ténèbres. La providence lui a donné la raison, la loi, la conscience; et c'est contre ces trois principes qu'il pèche presque toujours. Il éteint les lumières de la première, il altère la force de la seconde, il étouffe les remords de la dernière; après cela, quelle apparence qu'il se connaisse, ou, pour me servir de termes plus expressifs, puisque ce sont ceux de l'Ecriture, quand ces lumières qui sont en lui se changent en ténèbres par l'abus qu'il en fait, combien grandes sont ces ténèbres, et dans quels malheurs ne le précipitent-elles pas?

Le premier de ces malheurs est qu'il se prend pour tout autre qu'il n'est; parce qu'ayant perdu cette raison droite, dont le propre est de discerner le principal d'avec l'accessoire, l'ombre d'avec le corps, l'accident d'avec la substance, il se regarde non plus selon la nature, mais selon la qualité, non plus selon ce qu'il est par lui-même, mais selon ce qu'il est par une naissance illustre ou par sa propre industrie, se mesurant sur les dignités qui lui sont étrangères, s'imaginant être quelque chose de grand, parce qu'il vit dans une circulation continuelle d'affaires, de visites, de courses, oubliant ce qu'il est et ce qu'il a été à force d'être enseveli dans ses passions et occupé des formes sensibles, et enfin croyant qu'il n'est lui-même autre chose que ce qu'il voit au dehors, et sur lequel il a acquis quelque espèce de droit : *Corporeis passionibus consepultus per sensibiles formas extra semetipsum abductus, oblitus est quid sit et quid fuit : et quia nihil aliud se fuisse meminit, nihil præter id quod videtur, esse credit.*

A ce compte, quelque petit qu'il soit en lui-même, il est toujours grand devant ses yeux; ne pouvant se donner une hauteur réelle, ni ajouter une coudée à sa taille, il s'en forge plusieurs imaginaires, afin de donner ou plus d'éclat ou plus d'étendue à son être, il y fait entrer sa puissance, ses richesses, ses terres, ses ameublements, et généralement tout ce qu'il possède. Faites-lui en cet état la même proposition que les députés de la Synagogue font à Jean-Baptiste; demandez-lui ce qu'il pense, et ce qu'il dit de lui? *Quid dicis de te ipso?* Je suis un grand Seigneur, dira celui-ci; je suis à la vérité sorti d'une maison obscure, dira cet autre, mais mes intrigues et mon assiduité aux affaires m'ont élevé aux premières charges. Je suis pauvre, dira cette femme, mais je suis belle : j'ai peu de bien, mais je ne manque pas d'esprit. Si je ne suis pas belle, dira un autre, je suis bien faite; si je n'ai pas un esprit vif, j'ai un jugement solide : si je n'ai pas assez de charmes pour gagner les cœurs, j'ai assez d'enjouement pour leur plaire.

N'est-ce pas là le langage le plus ordinaire des hommes, ou si l'on n'ose s'expliquer en ces termes, ne se flatte-t-on pas de ces pensées? ne se nourrit-on pas de ces erreurs? On étend l'idée de soi autant que l'on peut, on renverse les premiers principes de la raison, on en éteint les lumières; et cet œil de l'entendement étant une fois fermé, il faut que l'âme vagabonde et captive aille se perdre dans mille désirs inutiles, qu'elle se laisse aveuglément conduire par ses passions, semblable à ce pauvre Nazaréen, qui ne servit plus que d'un triste jouet aux philistins qui lui avaient crevé les yeux, tournant autour d'une meule, et contraint de suivre l'impression d'un mouvement étranger, sans pouvoir avancer ni savoir où il allait. O état déplorable, ô illusion fatale! et cependant combien voyons-nous de gens qui y tombent!

Le second malheur est que la plupart pour se cacher à eux-mêmes, et rendre leurs ténèbres plus épaisses, profanent la sainteté de la loi, en diminuent les obligations, en pervertissent l'esprit, en ruinent tous les desseins. Quel est l'esprit et le dessein de la loi? que nous soyons des exacts observateurs de nos devoirs, tant généraux que particuliers; que nous fassions tout le bien dont nous sommes capables, et que nous évitions tout le mal qu'elle nous défend; que nous embrassions la vertu indépendamment de ce que les autres font; que nous tâchions d'imiter les gens de bien, ou quelquefois même de les surpasser; qu'au reste nous ne prétendions pas d'être excusés devant Dieu de nos péchés, si d'autres y tombent, ou si nous ne sommes pas dans un aussi grand déréglement qu'eux. Se considérer de la sorte par rapport à la loi, c'est se connaître véritablement, c'est se mettre devant soi, c'est se rencontrer dans le plus beau jour de la vérité, dit saint Bernard; c'est se disposer à réformer ses actions, si elles sont mauvaises, ou à les rendre plus parfaites si elles sont bonnes; mais se regarder autrement, c'est s'imposer à plaisir, c'est vouloir vivre dans un esprit d'illusion et de mensonge, c'est corrompre la loi, et s'engager dans des désordres dont les suites sont d'autant plus dangereuses, qu'il est presque impossible d'en sortir. Cependant combien en voyons-nous qui par là veulent se distinguer des autres, qui se flattent d'une innocence prétendue, à cause qu'ils ne se croient pas si vicieux que quelques-uns de leurs frères? au lieu que ceux qui ont une vraie sainteté se persuadent n'être rien en comparaison de la perfection de la loi, et de l'éminente vertu de ceux qui l'accomplissent.

Jean-Baptiste dans notre Evangile et l'or-

gueilleux pharisien, dont Jésus-Christ nous propose la parabole en saint Luc, nous feront aisément distinguer ces deux génies. On ne voit d'abord que les mêmes sentiments, l'un et l'autre ne s'expliquent que par des négations. Que dit saint Jean aux députés de la synagogue : *Non sum* : Je ne suis pas. Que dit le pharisien à Dieu : *Non sum:* Je ne suis pas, la différence néanmoins est infinie. Jean-Baptiste est ce juste qui se met dans le jour nécessaire pour se connaître : quelque grand qu'il soit entre les enfants des hommes, il sait qu'il est homme et que sa grandeur n'approche pas de celle d'un Dieu : *Je ne suis rien*, *croissez, divin enfant, et faites que je diminue, je ne suis pas digne de dénouer les cordons de vos souliers.* Quelque saint et innocent qu'il soit, quand on le compare à Elie et aux autres prophètes qui l'ont précédé, son humilité lui fait distinguer en eux des vertus qu'il s'imagine ne point avoir. Mais le pharisien est ce pécheur qui s'aveugle à plaisir et qui se cache à lui-même ; il a la loi qui lui marque ce qu'il doit faire, il a les prophètes et les gens de bien, dont il est obligé de suivre les exemples. S'il consultait cette loi, en combien de circonstances reconnaîtrait-il qu'il aurait péché contre elle? S'il considérait ces prophètes et ces gens de bien, quelle différence ne remarquerait-il pas entre leur vie et la sienne? entre la sincérité de leur adoration et l'hypocrisie de son culte, entre leur désintéressement parfait et son insatiable cupidité, entre la pureté de leur cœur et les secrètes ordures du sien? Par là il aurait une vraie connaissance de lui-même, cette connaissance l'humilierait, le porterait à la componction et à la pénitence ; mais il s'est fait une voie plus courte et plus commode, il se considère par rapport à ceux qu'il croit plus méchants que lui : Je ne suis pas comme les autres ; ils sont voleurs et je ne le suis pas, ils commettent d'effroyables injustices, ils s'abrutissent par d'infâmes voluptés, et grâces à vous, ô mon Dieu, je n'ai aucun de ces péchés : *Non sum sicut cæteri ;* par là il viole la loi sans scrupule, se persuadant qu'il lui suffit d'éviter le mal, sans être obligé de faire le bien ; par là il répond à tous les reproches qu'on peut lui faire, se flattant que les autres en méritent de plus sanglants ; par là il nourrit son orgueil, faisant le panégyrique de ses fausses vertus et l'apologie de ses désordres effectifs ; par là il s'érige en censeur impudent de son prochain, sans qu'il croie qu'il puisse avoir le même droit sur lui ; par là il étouffe tous les remords de sa conscience, dernière circonstance inséparable de cet aveuglement funeste, n'ayant plus ni crainte ni honte, perdant l'horreur de ses péchés par l'insolence de ses outrages : *Horrorem sui per insolentiam opprobrii amittens.*

Le même partage se fait encore aujourd'hui entre les justes et les pécheurs, plût à Dieu qu'il se fît avec quelque égalité ! je ne dirais plus que la connaissance de nous-mêmes est sujette à de fréquents et à de dangereux égarements, quelque facilité qu'il y ait à les prévenir ; mais le parti n'est pas égal, pour un chrétien qui imitera Jean-Baptiste, combien en voyons-nous remplis de cet esprit pharisaïque ? où est le juste qui consulte la loi et qui interroge sa conscience pour se connaître? Cette loi est sainte, dit David, qui de nous se règle sur elle pour le devenir ? cette loi convertit les âmes, elle fait d'un pécheur aveugle un pénitent éclairé, qui de nous se plaît à se voir dans sa lumière et à changer de vie ? cette conscience rend un témoignage fidèle : qui de nous ne s'efforce pas de le corrompre, bien loin de l'écouter ? cette conscience donne de la sagesse aux humbles, afin qu'ils se voient toujours petits comme des enfants, et de la manière que Jean-Baptiste se connaissait par rapport à Jésus-Christ et aux prophètes, auxquels on voulait l'égaler : qui de nous veut recevoir cette sagesse? qui de nous veut jeter les yeux sur ces rares modèles de vertu, pour juger par leur haute perfection de ses défauts personnels.

Nous sommes donc ces pécheurs qui ne nous connaissons pas, et qui ne voulons pas nous connaître : nous sommes aveugles, et nous aimons notre aveuglement ; non-seulement nous écoutons avec plaisir les louanges que l'on nous donne, sans prendre garde que nous n'en recevrions point, si nous n'avions de quoi les payer; nous travaillons encore à nous tromper nous-mêmes, nous sommes nos plus dangereux séducteurs : si nous pouvons cacher nos vices à nos frères, nous les leur cachons, ou par une délicate hypocrisie, nous leur disons quelque petit mal de nous, afin qu'ils en disent beaucoup de bien; si nous ne pouvons les cacher, souvent nous les justifions et nous les défendons ; si nous ne pouvons ni les cacher, ni les justifier, ni les défendre, nous les diminuons dans notre pensée, nous flattant que plusieurs tombent encore en de plus grands et en de plus pernicieux désordres : *Non sum sicut cæteri.*

Ainsi une femme mondaine qui prend des libertés peu honnêtes, s'estime innocente en croyant que la loi ne les défend pas, ou étouffe les remords de sa conscience, en se disant qu'elle n'est pas comme beaucoup d'autres qui mènent une vie dissolue et scandaleuse. Ainsi un marchand qui vend à un prix excessif, ou qui donne une marchandise pour une autre, croit ne point faire de mal, ou se console intérieurement qu'il ne tombe pas dans ces injustices et ces friponneries qui sont si ordinaires à ses voisins. Ainsi un chrétien qui pendant le carême retranche quelques mets de sa table le soir, croit n'être pas obligé au jeûne, ou s'imagine qu'il se mortifie assez en comparaison de tant d'autres qui mangent de la viande et qui font grande chère : *Non sum sicut cæteri.*

Ne tombez jamais, messieurs, dans des égarements aussi funestes ; ou si, par malheur, vous y êtes tombés, servez-vous de tous les secours que la miséricorde de Dieu vous offre pour en sortir. Tenez-vous dans les justes bornes où vous devez être, dit saint Bernard, ne vous abaissez, ne vous élevez, ne vous avancez, ne vous dilatez pas

trop pour vous connaître. La bassesse décourage, l'élévation enfle, le progrès engage, la dilatation dissipe. Si l'on s'abaisse trop, on n'a qu'une dangereuse pusillanimité et une timide nonchalance qui fait négliger ses principaux devoirs ; si l'on s'élève trop, on présume vainement de soi ; si l'on s'avance trop, on entreprend au delà de ses forces ; si l'on se dilate trop, on s'embarrasse de soins superflus, et tombant en la moindre de ces extrémités vicieuses, on ne se connaît plus. Prenez donc des règles sûres, et si la connaissance de vous-mêmes est, de toutes les sciences, la plus nécessaire et la plus facile, rendez-la la plus heureuse, en vous servant d'elle pour aplanir les voies du Seigneur qui vient à vous en cette vie par sa grâce, et qui vous fera venir en lui en l'autre par sa gloire. *Amen.*

SERMON IV.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la pénitence.

Venit Joannes in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ.

Jean-Baptiste vint dans tout le pays qui est proche du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence (*Luc.*, *c.* III).

Autant que la nouvelle de la paix est agréable, et que ceux qui l'annoncent paraissent, selon les termes d'Isaïe, avoir jusque dans leurs pieds certains charmes de beauté qui les font suivre et admirer : autant celle de la pénitence et de cette guerre domestique où les hommes doivent toujours être en colère contre eux-mêmes, semble fâcheuse, et ne laisse pour l'ordinaire que des impressions malignes de rebut ou de mépris, de défiance ou d'aversion dans l'esprit de ceux qui l'entendent.

Pour arrêter le cours d'une prévention si injuste, il ne fallait rien moins que l'exemple du saint et de l'austère précurseur de Jésus-Christ, il fallait que ce héraut de la pénitence, pour en rendre la nouvelle moins odieuse, et la pratique plus supportable, fût innocent et mortifié tout ensemble ; que, soutenant par la force de ses exemples celle de ses discours, il s'acquît toute l'autorité d'un maître et se rendît des auditeurs d'autant plus dociles, qu'il faisait le premier par vertu ce qu'il leur enseignait à faire par nécessité.

C'est pour cette raison, disent les Pères, qu'après que l'Ecriture nous a insinué que Jean-Baptiste avait été promis par un ange, conçu par miracle, et sanctifié dans le ventre de sa mère, elle ajoute qu'il a reçu dans le désert sa mission de Dieu, qu'il est venu prêcher la pénitence, mais la prêcher avec tant d'efficace, qu'il n'y avait rien en lui qui ne la persuadât, étant comme tout formé de cette vertu, soit dans ses habits, puisqu'il n'était couvert que de poils de chameaux, soit dans sa nourriture, puisqu'il ne vivait que de sauterelles et de miel sauvage ; soit dans sa demeure, puisqu'il n'habitait que les solitudes, séparé de la compagnie et des plaisirs du monde, ennemi de ses vices et de ses désordres : *Vestitu, victu, loco, totus pœnitentia formatus* (*Chrysol.*, *ser.* CLXVII).

Qu'il serait à souhaiter, chrétiens, que nous fussions les fidèles échos de cette voix ! que menant une vie irréprochable et mortifiée, nous vous exhortassions de preparer les voies du Seigneur par la pénitence, achevant ainsi par nos exemples ce qui manquerait à nos paroles ; mais si nous n'avons pas assez de vertu ni de courage pour aller jusque-là ; croyez-vous que nos imperfections vous dispensent de vos devoirs ? puisqu'indépendamment de l'exemple de Jean Baptiste et du nôtre, les mêmes motifs par lesquels il pressait les Juifs d'embrasser cette vertu, subsistent encore aujourd'hui pour vous y engager d'une manière contre laquelle l'ingénieuse délicatesse du siècle ne saurait se défendre.

Race de vipères, leur disait-il, *qui vous a appris le secret d'éviter la colère de Dieu qui vous menace? en vain vous flattez-vous d'avoir Abraham pour père : la cognée est déjà à la racine de l'arbre, songez donc à faire de dignes fruits d'une prompte et sévère pénitence : Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.*

Ces mêmes raisons ont-elles depuis ce temps perdu quelque chose de leur force ? avez-vous trouvé quelque nouveau moyen de vous mettre à couvert de l'indignation divine ? l'heure de votre mort est-elle plus certaine ? la qualité d'enfants de Dieu vous dispense-t-elle de faire pénitence, ou pour mieux dire, l'exemple de Jésus-Christ qui a consacré cette vertu en sa personne, en venant au monde comme un pénitent public, n'augmente-t-il pas vos obligations ? n'ajoute-t-il pas à votre mollesse un nouveau degré de malice et d'apostasie ?

Esprit-Saint, qui vous portâtes autrefois sur les eaux pour les rendre fécondes (*Ps.* XLVII), produisez les mêmes effets sur celles des pénitents. Le baptême qu'ils sont obligés de recevoir sera parfait, si vous ajoutez aux paroles que vous m'inspirerez, la force de votre grâce, et ces eaux ne manqueront pas de couler pour leur sanctification, pourvu que vous les agitiez par votre souffle. C'est ce que j'attends de votre miséricorde après, etc. *Ave.*

S'il est vrai que trois choses nous engagent ordinairement à la pratique d'une vertu : sa nécessité, sa facilité, ses récompenses, je ne désespérerai pas de vous porter à faire pénitence, pourvu que je puisse vous prouver que ces trois raisons vous la persuadent ; je veux dire que l'obligation de la faire est indispensable, que les difficultés que l'on s'y figure sont légères, que les récompenses qui y sont attachées sont grandes.

Ne sortons pas de notre évangile pour en être convaincus. La première est un baptême, saint Jean nous la prêche sous cette idée, *prædicans baptismum pœninentiæ.* Elle est donc nécessaire pour expier les péchés des adultes, comme ce premier de nos sacrements l'est pour effacer l'originel des enfants, et par conséquent l'obligation en est indispensable. On nous assure que quand nous l'aurons embrassée, les vallées se rempliront, que les montagnes s'abaisseront, que

ce qui était tortu et rude sera droit et doux : *Omnis vallis implebitur, et omnis mons humiliabitur, et erunt plana in directa, et aspera in vias planas :* par conséquent, les difficultés que l'on y trouve sont légères. Enfin, après qu'on aura reçu ce baptême, la chair qui avait corrompu sa voie verra le salut de Dieu : *Videbit omnis caro salutare Dei;* par conséquent, les récompenses attachées à cette vertu sont grandes.

Ce furent les raisons que saint Jean employa autrefois pour exhorter les Juifs à faire pénitence, ce sont aussi celles dont les prédicateurs doivent se servir pour y engager les chrétiens : et parce qu'il y en a de trois sortes : des libertins qui croient pouvoir se dispenser de faire pénitence, ou être en droit de la remettre jusqu'à la fin de leurs jours; des délicats; qui se rebutent sous prétexte des difficultés qu'ils y trouvent; et des intéressés qui ne se proposent pour la fin de leurs actions que l'utilité; il faut prêcher aux uns et aux autres un baptême si nécessaire, si facile et si avantageux : *Prædicans baptismum pœnitentiæ.* Libertins, l'obligation en est indispensable. Délicats, les difficultés y sont légères. Intéressés, la récompense en est grande. Ces trois raisons vont faire tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est étrange de voir qu'il faille employer tant de raisons pour exhorter les pécheurs à la pénitence, que pour leur faire du bien on soit obligé de les poursuivre dans tous les lieux où leur orgueil et leur amour-propre se retranchent; qu'il faille les avertir, les prier, les reprendre, user de mille précautions, pour les remettre par la pratique de cette vertu dans l'ordre dont ils se sont malicieusement éloignés par le crime.

Telle est la dépravation du cœur de l'homme. Comme il est méchant, il faut le corriger par la peine, mais comme l'on ne peut pénétrer ses inclinations, on ne sait comment la lui imposer : le menace-t-on? il se rebute : le flatte-t-on? il se relâche : ne lui parle-t-on que des sévérités de la justice de Dieu? il s'abat par le désespoir : ne lui met-on devant les yeux que la patience de sa miséricorde? il s'élève par sa présomption : joint-on ces deux attributs ensemble? il ramasse ce qu'il a d'artifice et de malignité pour se défendre, s'imaginant avoir beaucoup gagné s'il ne lui en coûte rien, ou pour éluder de telles menaces, ou pour profiter de si favorables indulgences.

En effet, si pour jouir des fruits du baptême de pénitence, il n'était pas obligé de se faire plus de violence que pour recevoir ce premier de nos sacrements, volontiers il emprunterait des pieds et des mains qui le porteraient dans nos temples, des langues qui s'accuseraient pour lui, des cœurs qui répondraient de sa douleur, comme saint Augustin assure qu'il arrive aux enfants auxquels l'Eglise prête des pieds aux uns pour marcher, les mains des autres pour s'aider, la langue de ceux-ci pour protester, le cœur de ceux-là pour croire, afin que n'ayant péché que par une volonté étrangère, ils satisfassent aussi à Dieu par autrui, mais parce qu'il faut qu'il fasse tous les frais de ce baptême laborieux, qu'il achète aux dépens de son repos et de ses plaisirs la grâce que la miséricorde divine veut lui accorder; parce qu'étant lui-même le véritable pécheur, le secours d'autrui ne lui servirait de rien sans sa coopération; parce qu'il faut qu'il s'avoue coupable et que non content de montrer sa plaie, il confesse que c'est lui qui se l'est faite : il arrive qu'au lieu qu'il se glorifiait auparavant de sa blessure, il rougit d'en porter la ligature; qu'au lieu qu'il se roulait auparavant sans honte dans la fange de ses iniquités, il est confus d'en faire pénitence; toujours porté de lui-même à se blesser comme un furieux, mais toujours indocile ou négligent à chercher le remède comme un superbe : *Inverecundus ad obscœnitatem culpæ erubescit agere pœnitentiam; male pronus in vulnera, pejus in remedia verecundus.*

Cependant il suffit d'être homme, dit saint Augustin, pour connaître qu'on a besoin du baptême de pénitence, pour avouer même avec Tertullien qu'on n'est né que pour elle : *Nulli rei nisi pœnitentiæ natus;* comme si ces deux Africains voulaient nous insinuer que l'homme et la pénitence ont une relation nécessaire, et que si, entre les créatures qui ont péché, l'homme seul a été reçu à pénitence, il n'y a eu aussi que cette vertu qui ait été destinée pour faire le bonheur, et en même temps l'obligation de cet homme.

Je ne puis vous expliquer mieux leurs pensées, ni établir plus solidement la nécessité de cette vertu que par un beau principe de saint Grégoire, qui remarque qu'il y a des pécheurs que Dieu cherche sans qu'il les appelle, et qu'il y en a d'autres qu'il cherche et qu'il appelle en même temps. L'ange a péché, Dieu le cherche, mais il ne l'appelle pas : Adam a péché, Dieu le cherche et il l'appelle : que signifie une si différente conduite? Si tu avais été appelé de Dieu, ô ange, il t'aurait pardonné ta rébellion, il t'aurait ouvert le port de la pénitence; mais parce qu'il t'a seulement cherché, tu périras sans espérance de miséricorde ni de remède. Il t'appelle, ô homme, parce qu'il veut te donner le loisir de te reconnaître : mais aussi il te cherche, parce qu'il ne veut pas que ton péché demeure impuni. Dieu, dit ce pape, tire vengeance de ce qu'il cherche, il conduit au salut ce qu'il appelle; s'il avait appelé l'homme sans le chercher, il y aurait eu surabondance de bonté, sans aucun engagement à la peine; s'il l'avait cherché sans l'appeler, il y aurait eu plénitude de sévérité sans pénitence et sans retour; mais parce qu'il l'a appelé et qu'il l'a cherché, il y a eu un tempérament de miséricorde et de justice; de miséricorde par la grâce du pardon, de justice par l'assujettissement à la peine : Dieu se comportant à peu près comme ces magistrats qui punissent quelques misérables, et qui, ayant pitié des autres, les cherchent afin d'obéir aux lois, mais les font secrètement avertir de se procurer auprès du prince de puissants média-

teurs qui obtiennent de sa bonté la rémission de leurs crimes.

Ce médiateur auprès de Dieu, quel est-il, messieurs? On peut dire que c'est Jésus-Christ qui plaide pour nous et que nous avons pour avocat : on peut dire que c'est le Saint-Esprit qui nous aide dans nos faiblesses et qui prie en notre faveur par des gémissements ineffables; mais on peut dire avec saint Cyprien que la pénitence nous rend aussi en quelque manière ce bon office, pénitence qui consiste dans un pacte qui se fait entre Dieu et l'homme, par lequel Dieu s'engage de pardonner, et l'homme s'oblige de se châtier; par lequel Dieu change sa sentence, mais à condition, dit saint Jérôme, que le pécheur change de mœurs; par lequel Dieu sans perdre ses droits, les confie à l'homme, voulant qu'il tienne sa place, et que sa pénitence fasse l'office de son indignation.

Il faut donc une fidélité réciproque dans ce pacte. Si tu découvres ton péché, dit Dieu, je le couvrirai; si tu le reconnais, je le pardonnerai; si tu t'en accuses, je t'en excuserai; si tu le juges et que tu le condamnes, je ne le jugerai et ne le condamnerai pas. Voilà à quoi Dieu s'engage, dit Pierre Damien; mais ne voyons-nous pas que sa promesse est conditionnelle; que quand de notre côté nous manquons à nous accuser, à nous juger, à nous punir, la condition cessant, il reprend ces fonctions terribles d'accusateur, de juge, de vengeur; qu'enfin il rentre dans ses premiers droits, si nous nous acquittons ou mollement ou négligemment de notre devoir?

Je dis mollement, car si l'homme est ainsi le juge délégué de Dieu, il s'ensuit qu'il doit imiter en quelque manière dans sa pénitence ce que Dieu ferait dans l'exercice de sa justice; que pour cet effet il doit, selon les termes de saint Ambroise, renoncer au siècle, prier, veiller, gémir, interrompre son sommeil par ses soupirs, le troubler par ses oraisons, mourir à l'usage de la vie par un changement universel, et un entier renoncement à lui-même.

Que l'on ne s'y trompe pas, dit saint Cyprien; il faut pleurer autant de temps que l'on a péché, apporter un long et diligent remède à une plaie profonde, faire que sa pénitence ne soit pas moindre que sa faute, passer les jours dans le deuil, et les nuits dans les veilles, occuper le temps à s'affliger, se couvrir de cendres, se rouler dans l'ordure, ne vouloir plus avoir d'autres habits que le cilice, après avoir perdu celui de Jésus-Christ.

Il faut, dit Tertullien, que quand Dieu nous pardonne, nous nous imposions une loi de ne nous point pardonner, que nous réglions, s'il est possible, la sévérité de notre pénitence sur l'excès de sa miséricorde; que notre âme et notre corps ayant offensé le Seigneur, nous employions un remède commun et également sévère : persuadés que la pénitence qui nous délivre des peines éternelles, ne les élude pas tellement qu'elle ne laisse dans nous, par une impression d'une douleur violente, quoique disproportionnée, certaines images de leur rigueur.

Si cela est ainsi, hélas! quel rapport y a-t-il entre ce que nous faisons dans nos pénitences, et ce que Dieu ferait contre nous dans les enfers par sa justice! Il nous y tourmenterait sans pitié, et nous nous épargnons, il nous arracherait des compagnies et des voluptés du monde, et nous ne voulons les quitter que quand elles nous quittent; il nous condamnerait à des flammes dévorantes, et une légère indisposition nous fait murmurer; il nous précipiterait dans des ténèbres extérieures où il n'y a que pleurs et que grincements de dents, et à peine pouvons-nous verser une larme, à peine pouvons-nous souffrir un petit mal, bien loin de nous en faire.

J'ai ajouté que l'homme dans l'obligation qu'il a de faire pénitence ne doit pas s'acquitter négligemment de ce devoir, la rejetant sur le déclin de l'âge, croyant qu'il peut jouir des voluptés présentes, pourvu qu'il se figure une conversion future; qu'il lui est permis de faire servir à ses crimes les biens qu'il possède, si à l'article de la mort il en abandonne une partie aux pauvres; que Dieu se tiendra toujours assez satisfait de ces restes de ses iniquités; qu'en un mot il peut se soustraire à ses vengeances, non pas à cause qu'il est bon, mais à cause qu'il est riche, comme si ce juge, à l'exemple de ceux de la terre, qui souvent se laissent corrompre, cherchait le bien des hommes et non leur vie, qu'il demandât de l'argent pour absoudre des criminels et vendre la justice : *Corruptorum judicum more argentum exigat, ut peccata vendat.*

O étrange aveuglement! ô déplorable fascination! Ne faut-il pas avoir perdu l'esprit pour rejeter une obligation certaine sur un avenir incertain? La mort qui vient comme un voleur ne surprend-elle pas toujours les pécheurs, soit qu'ils vivent peu, soit qu'ils vivent longtemps? Voyez comme ce riche infortuné de l'Evangile a été surpris. Il songeait aux grandes provisions qu'il avait faites, et il trouva l'enfer qu'il ne prévoyait pas, et il abandonna ses biens temporels qui étaient les objets de ses complaisances, et il trouva des maux éternels auxquels il s'attendait le moins. Cependant il devait s'y attendre : ne l'avait-on pas averti qu'on lui demanderait son âme durant la nuit? Ne lui fut-elle pas ôtée en ce temps, puisqu'il la perdit dans l'obscurité de son cœur, et que n'ayant pas voulu ouvrir les yeux aux lumières de la grâce pendant sa vie, il ne prévit pas ce qu'il pouvait souffrir après sa mort?

N'appréhendez-vous pas de tomber dans un même malheur? car qui vous a répondu de l'heure, du genre, du lieu de votre mort? Voluptueux qui cours de plaisirs en plaisirs, qui t'a dit que la mort ne te poursuivait pas; que tu ne périrais pas à la sortie de cette table et de cette maison de débauche? barbare qui pilles la veuve et l'orphelin, qui t'a dit que la mort ne te pillerait pas à son tour? tu vois ceux que tu dépouilles, mais tu ne vois pas celle qui va te dépouiller : *Auferet violentum absque manu.* Peut-être cette nuit sentiras-

tu une main qui t'entraînera dans le précipice sans la voir, peut-être à une heure d'ici descendras-tu chargé de tes iniquités dans les enfers.

Il ne tient cependant qu'à toi de prévenir un si funeste accident, et tu le feras si tu demandes à Dieu avec sincérité et confiance la grâce de la pénitence; si tu le conjures de se convertir à toi, afin que tu te convertisses à lui, si tu lui représentes que cette vie est courte, et qu'il n'y a plus de pénitence à faire en l'autre : *Memento quia ventus est vita mea, nec revertetur oculus meus ut videat bona, nec aspiciet me visus hominis*; Souvenez-vous, Dieu de bonté, que notre vie passe avec la rapidité du vent; que ce souffle étant passé, nous ne tournerons plus nos yeux pour voir le bien que nous pouvions faire et que nous aurons négligé; que la miséricorde du Rédempteur ne nous regardera plus, miséricorde dont une seule œillade eût amolli la dureté de nos cœurs pour les faire distiller en larmes.

Je me trompe, ce n'est pas assez de dire ces paroles à Dieu, il faut que nous nous les disions à nous-mêmes. *Memento*, etc., il faut que nous nous souvenions que notre vie n'est qu'un vent, que le temps présent est un temps de miséricorde et de pénitence, qu'étant écoulé l'on ne pourra plus regarder derrière soi pour voir le bien et redemander la grâce : car de là nous conclurons qu'il faut faire une bonne pénitence, et la faire de bonne heure sans la rejeter sur un temps, où, selon toutes les apparences, nous ne pourrons nous rendre de secours utiles, ni attirer la miséricorde du ciel par nos satisfactions et nos bonnes œuvres.

A Dieu ne plaise, dit Salvien, que je désespère de la pénitence d'un homme qui la fait au lit de la mort; mais à Dieu ne plaise aussi que je réponde de sa validité! Il serait dur et impie de lui refuser le dernier remède ; mais il serait téméraire de l'assurer de l'effet d'une guérison si tardive. Comment voulez-vous qu'il expie alors son péché? qu'il gémisse, ayant laissé écouler les jours des pleurs ; qu'il satisfasse ayant perdu le temps de la satisfaction ? priera-t-il ? jeûnera-t-il ? se mortifiera-t-il ? endossera-t-il la haire ? il devrait expier de la sorte ses voluptés passées par la dureté des peines présentes, et toutefois quelle apparence qu'il fasse des choses si pénibles en un temps où il ne peut faire les plus aisées ? sur quelle partie du corps son esprit vengeur appliquera-t-il les châtiments, quand ses forces sont toutes épuisées, un juge ne pouvant faire ressentir à un criminel toute l'étendue de la peine qu'il souhaiterait, quand il est tellement affaibli qu'il ne peut plus la supporter : *Fatiscente jam corpore ubi exercebit districtionis officium censor animus? ubi enim severitatis arbitrio judex non potest, quando reus jam non sustinet judicari.*

Exerçons donc contre nous toutes les rigueurs de la pénitence, pendant que nous y sommes encore sensibles, ayons une honte et une douleur extrêmes de nos péchés, et relevons-nous avec tant de promptitude qu'à peine l'on s'aperçoive que nous sommes tombés : *Tam velox sit remedium resurgentis, ut vix possit vestigium apparere collapsi.* La chose n'est pas si difficile que nous nous l'imaginons, Dieu ménage tellement notre salut, que s'il nous commande de faire pénitence il en adoucit toutes les difficultés : vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Si, dans le sentiment de saint Basile (*Basil., præf. in reg. fus. disp.*), il est toujours dangereux de ne connaître Dieu qu'à moitié, et, si j'ose dire, par une partie de lui-même, il faut avouer que dans la morale cette erreur est particulièrement très-préjudiciable à l'égard de la pénitence, ces vues partagées ne faisant pour l'ordinaire ou que des libertins, ou que des lâches qui s'épouvantent des difficultés qu'ils y trouvent.

Comme elle est, à ce que vous venez d'entendre, un effet de la miséricorde et de la justice de Dieu tout ensemble, ne la regarder que par rapport à l'un de ces attributs, c'est la détruire; au lieu que quand on la considère par rapport à tous les deux, on se voit d'un côté indispensablement engagé à sa pratique, et de l'autre on trouve dans sa nécessité et dans sa difficulté même je ne sais quels charmes qui en lèvent les obstacles et en adoucissent toute l'amertume.

C'est par ce tempérament que, pour ne rien avancer de contraire à ce que j'ai établi avec les Pères dans mon premier point touchant la sévérité de la pénitence, je soutiens que, toute sévère et difficile qu'elle est, bien loin de nous rebuter par ses rigueurs et de nous décourager par ses difficultés, elle n'a rien que de raisonnable par rapport à ses obligations essentielles, rien que de supportable par rapport aux grâces que Dieu y attache, rien même que de doux et de consolant par rapport aux avantages singuliers que l'on y trouve. Trois raisons qui prouvent sa facilité et qui sont enfermées dans mon évangile : *Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur; et erunt plana in directa, et aspera in vias planas.* Je m'explique.

Pour faire une pénitence véritable, efficace et qui nous justifie devant Dieu, que faut-il? descendre dans les vallées, grimper sur des montagnes, changer des sentiers détournés et raboteux en des voies droites et plaines, c'est-à-dire, selon le sens que les Pères donnent à ces paroles, se mettre en un état d'humiliation, de souffrances, d'anéantissement, de renoncement à soi-même ; pratiquer des actions contraires aux péchés que l'on a commis, et faire tous ses efforts pour monter à ces lieux élevés où la vertu a établi sa demeure; faire de ses passions et de ses péchés mêmes autant d'instruments de sa justification et de matières de son salut. Voilà tout ce que la justice de Dieu exige de l'homme; voilà aussi, pécheur, ce qui te décourage et qui te fait regarder la pénitence non-seulement comme difficile, mais souvent comme impossible.

Veux-tu corriger une erreur si préjudiciable à ton salut? *Attende justitiam, implora misericordiam*, dit saint Augustin, ne sépare jamais ces deux attributs. La profondeur de ces vallées, la hauteur de ces montagnes, les difficultés de ces voies t'épouvantent-elles? *Attende justitiam;* considère que c'est une loi immuable de la justice qui en a ordonné de la sorte, mais en même temps *implora misericordiam*. Jette les yeux sur la miséricorde, implore son secours, et je t'assure qu'elle remplira les uns, qu'elle abaissera les autres et qu'elle aplanira les dernières : *Omnis*, etc.

L'homme ayant audacieusement entrepris de s'élever par son péché, il est de la justice de Dieu, dit saint Thomas, de l'abattre par la pénitence; il faut qu'il descende après avoir voulu monter, et qu'ayant été par son orgueil le prévaricateur de la loi, il répare les outrages qu'il lui a faits par des satisfactions pénibles et humiliantes.

Qu'il fasse tout ce qu'il voudra, dit saint Augustin, qu'il quitte ses anciennes habitudes, qu'il propose de bonne foi de se convertir et de changer de vie, *non sufficit;* ces résolutions ni ces changements ne suffisent pas; il faut qu'il satisfasse à Dieu pour les péchés qu'il a commis par la douleur de sa pénitence, par les gémissements de son humilité, par le sacrifice d'un cœur contrit, tantôt satisfaisant exemplairement, si les prélats le jugent nécessaire pour l'édification de ceux qu'il a scandalisés, tantôt gémissant dans le secret de son cœur, tantôt se prosternant aux pieds des prêtres du Seigneur, leur demandant la grâce de la réconciliation, ou recevant d'eux la manière et la mesure de sa pénitence avec la docilité d'un enfant et l'humiliation d'un coupable.

Ces satisfactions sont rigoureuses et mortifiantes, je l'avoue; cependant, dit saint Augustin, elles n'ont rien que de raisonnable, rien à quoi le bon sens ne nous engage. Il est question d'obtenir le pardon de Dieu qu'on a offensé mortellement, et pour se le procurer, il faut pleurer, jeûner, gémir, avouer sa faute, réparer ses scandales, s'abattre de douleur, se séparer des compagnies, restituer le bien mal acquis, abandonner aux pauvres une partie de celui que l'on possède par des voies légitimes : quoi de plus raisonnable? quand un homme a commis un crime, il tente toutes les voies possibles pour en obtenir la rémission. Faut-il employer de puissants intercesseurs auprès du Prince? il les emploie; engager tout son bien? il l'engage; corrompre des témoins? il les corrompt; se séparer de ses proches? il s'en sépare; passer les mers? il les passe, et peu s'en faut que, pensant fuir la mort qu'il mérite, il ne trouve celle à laquelle il s'expose. Toutes ces choses ne sont elles pas difficiles et rebutantes? oui, répond ce Père, mais tout difficiles et rebutantes qu'elles sont, on les fait sans hésiter, on y trouve de la facilité; on s'y condamne avec joie, et l'on ne croit point acheter trop cher par la perte de ses biens, de son repos, de sa liberté, un pardon quoique incertain que l'on sollicite : *Sine dubitatione fiunt ista, cum sit dubium quo fine perveniant :* et à l'égard de vous, ô mon Dieu, qui êtes toujours prêt de faire miséricorde aux pécheurs, à l'égard de vous dont les clefs de l'Eglise ouvrent plus assurément le cœur, que les prières ne font ceux des rois, ne serait-il pas bien étrange qu'on se rebutât de quelques peines qui sont beaucoup plus légères, et par lesquelles, sans s'exposer au danger d'une mort temporelle, on en évite infailliblement une éternelle!

Ajoutez à cela qu'il semble que Dieu, pour rendre cette pénitence plus aisée, s'intéresse à remplir ces vallées, je veux dire à épargner au pénitent l'humiliation dont il veut se couvrir : ou bien en adoucissant ses blessures par l'huile de sa miséricorde dans les commencements de sa conversion, afin, dit saint Bernard, qu'il ne connaisse pas plus qu'il ne lui est expédient, la grandeur de son mal, et la difficulté de sa guérison; ou bien en se contentant de la préparation de son cœur, épargnant sa honte, le renvoyant absous, prenant sa défense, et, pour faciliter son retour, lui donnant toutes les marques de sa protection et de ses tendresses. Les exemples des publicains avec lesquels Jésus-Christ converse et mange; de la Madeleine dont il loue la charité pour la défendre contre les calomnies du pharisien; de la femme surprise en adultère dont il écrit le péché sur le sable, en sont autant de preuves que les Pères ont fait infiniment valoir par la force de leur éloquence, pour empêcher que les pénitents ne se décourageassent dans la considération des peines et des humiliations qu'il leur faut souffrir.

Ce n'est pas tout, non-seulement il faut descendre pour faire pénitence, il faut encore monter : non-seulement il faut expier ses péchés, il faut encore embrasser la vertu, grimper, s'il se peut, au sommet de la perfection : mais que la hauteur de cette montagne ne vous épouvante pas, elle s'abaissera, elle se courbera, elle s'humiliera, elle s'approchera de vous, expressions figurées, je l'avoue, mais toutes tirées de l'Ecriture sainte, et qui enferment de grands sens.

Que ne fendez-vous les cieux, et que n'en descendez-vous, disait Isaïe à Dieu, les montagnes s'écouleraient en votre présence! Il est descendu, chrétiens, et ces montagnes autrefois inaccessibles se sont courbées, *incurvati sunt colles*, ces rochers de difficultés se sont fondus comme de la cire; et si dans l'ancienne loi le feu du ciel descendit à la place d'Elie, pour punir l'insolence de ces deux officiers qui voulaient faire descendre ce prophète de la montagne : dans la nouvelle le Dieu d'Elie oubliant sa propre grandeur descend vers l'humilité des pénitents, il les prévient, il se penche sur eux; et s'il fait marcher le feu devant lui, c'est le feu de son amour et de sa grâce, afin de les animer à la vertu, et de leur rendre agréable la violence même qu'ils sont obligés de se faire pour l'embrasser.

Car je soutiens qu'un vrai pénitent ne doit jamais se rebuter de la pratique de la vertu, quelque difficile qu'elle soit en elle-même ou qu'elle paraisse aux autres; parce qu'un

vrai pénitent est un homme rempli de l'amour de Dieu, un homme qui doit être dans une disposition courageuse de tout entreprendre, de tout mépriser, de tout souffrir pour lui; un homme qui doit préférer son salut et la grâce du Rédempteur à toutes choses, avec une résolution constante de perdre plutôt biens, repos, plaisirs, honneur, vie, que de commettre un seul péché mortel, et de se relâcher de son devoir en des choses essentielles : or, un homme de ce caractère trouve-t-il la vertu difficile? ou plutôt s'il y trouve de la peine, n'a-t-il pas la joie de voir que Dieu a la bonté de l'accepter pour la réparation de ses fautes et pour sa plus grande perfection?

Ce n'est pas que je veuille qu'un pénitent soit insensible à ses maux, et que la pratique des commandements ou des conseils ne lui coûte rien : le sentiment de la douleur et la violence qu'il doit se faire sont absolument nécessaires à la validité ou à la perfection de sa pénitence. Ainsi cet homme qui a coutume de passer la plus grande partie du jour sans boire ni manger, ou qui est riche et naturellement libéral, croit-il faire pénitence en observant quelques jeûnes *dans lesquels*, comme dit l'Ecriture, *sa volonté se trouve*, ou en donnant quelques aumônes qu'il donnerait sans y être engagé? Ainsi cette femme qui se fait un plaisir de demeurer des deux et trois heures dans une église, ou qui, pour entretenir un orgueil secret, s'érige en charitable et en dévote; se gêne-t-elle en marmottant quelques prières, en visitant les hôpitaux, en prenant le soin des pauvres, choses dont peut-être elle se trouverait mortifiée si on les lui défendait?

Non, non, la pénitence n'est véritable que quand elle oblige l'homme à monter avec contention et à perte d'haleine, à ces saintes montagnes où la vertu a posé ses fondements; que quand elle crucifie en lui le vieil Adam avec ses vices et ses concupiscences; que quand elle lui fait quitter ce qu'il aimait, et aimer ce qu'il haïssait le plus, égorger Agag, cette passion grasse qu'il épargne pendant qu'il sacrifie un petit peuple de péchés; que quand enfin elle lui fait souffrir une espèce de martyre semblable à celui de saint Pierre, à qui Jésus-Christ prédit qu'on lui lierait les mains, et qu'on le mènerait où il ne voudrait pas aller. Si cet apôtre, dit saint Grégoire, avait absolument résisté, il n'aurait pu souffrir pour Jésus-Christ; mais comme il aima, par la force de son esprit, le martyre qu'il ne voulait pas par l'infirmité de sa chair, et que craignant la peine par un amour charnel, il la désira par un amour divin, cette soumission respectueuse suivie de cette répugnance naturelle, fit et son mérite et sa gloire. Il en est ainsi de nous, chrétiens : si nous n'aimons pas la vertu, ou si nous ne voulons pratiquer que celles qui sont conformes à notre génie, à l'exclusion des autres, nous ne pouvons entrer dans la voie de la pénitence; mais si, malgré les obstacles que le monde, le démon, la chair nous opposent, nous ne laissons pas de les embrasser, c'est en cela que consiste notre mérite et l'efficace de votre grâce, ô mon Dieu, vous qui abaissez ces montagnes, et qui faites que ce qui est dur et insupportable à une créature qui ne vous aime pas devient facile et doux à celle qui vous aime : *Amanti suave est, non amanti durum est.*

C'est aussi par l'artifice de ce même amour que vous changez les voies obliques et sales par où les pécheurs ont marché en des sentiers droits et agréables par où les âmes converties vont à vous : *Erunt prava*, etc. Car, si l'on a cru autrefois que l'amour profane était l'auteur de toutes les métamorphoses, saint Augustin et saint Clément Alexandrin, qui ont rendu cette pensée chrétienne, disent qu'il n'appartient qu'à l'amour divin de faire ces changements fortunés, où les fautes des pécheurs leur deviennent heureuses et leur apostasie favorable, où tout coopère à leur bien, jusqu'à leurs passions et à leurs péchés mêmes.

Je ne m'arrête pas à vous expliquer comment et pourquoi Dieu en a disposé de la sorte. Je pourrais vous dire, avec saint Ambroise, que c'est parce que les pénitents trouvent dans leurs désordres passés et dans la négligence qu'ils ont apportée à travailler à leur salut de quoi s'animer à courir avec plus de force et de chaleur dans la voie des commandements de Dieu : semblables à des voyageurs qui, s'étant amusés pendant le chemin à considérer quelques bagatelles indignes d'une application sérieuse, rachètent le temps perdu, redoublant le pas, d'autant plus actifs qu'ils ont été paresseux, d'autant plus empressés d'aller au terme où ils aspirent qu'ils ont de honte d'avoir négligé d'y arriver.

Je pourrais vous dire avec saint Cyprien que c'est parce qu'ils trouvent dans leur lâcheté et dans leur rébellion la matière de leur courage et de leur fidélité : ce sont des soldats qui ont lâché le pied ou trahi leur prince, mais, confus de leurs crimes, ils reviendront dans le champ de bataille, ils provoqueront l'ennemi qui espérait profiter de leur lâcheté, ils recommenceront l'attaque, non plus avec une fougue téméraire et mal soutenue, mais avec une fermeté réglée et intrépide, à qui la douleur d'avoir malheureusement succombé donnera de nouvelles forces : *Repetet certamen suum miles, iterabit aciem, provocabit hostem, factus ad prælium fortior per dolorem.*

Mais, de quelque manière que la chose se fasse, telle est la condition des pénitents, telle est, ô mon Dieu, l'économie de votre sagesse et de votre miséricorde. Vous pourriez ruiner entièrement leurs voies, mais vous vous contentez de les redresser, et de raboteuses qu'elles étaient de les rendre unies. Vous pourriez arracher ces plantes venimeuses ou inutiles, mais vous vous contentez de les transplanter et de changer en bonté la malignité de leur suc. Ils auront toujours le même cœur, le même esprit, les mêmes passions, le même corps; mais ces anciens et malheureux sujets où le péché a fait sa de-

meure seront employés, par une admirable invention de votre grâce, à leur propre justification. Ce cœur était une sentine du vice par un attachement sordide à la créature, et, sans le détruire, vous vous contenterez de le vider et de le remplir de votre amour. Cet esprit était aveuglé par l'erreur; sans en créer un autre, vous ne ferez que le renouveler, l'éclairer et le rendre droit, d'obscurci et de tortu qu'il était. Ces passions étaient déréglées et fougueuses; et, sans éteindre leurs feux, vous vous contenterez de les modérer et de leur faire changer d'objet. Les membres de ce corps servaient à l'impureté et à l'injustice pour l'iniquité, et ils serviront à la sainteté et à la justice pour la sanctification. Ils seront et toujours libres et toujours esclaves; libres dans la servitude qui les assujettit à la vertu, comme ils étaient esclaves dans le libertinage qui les engageait au vice.

Que les Pères sont donc bien fondés de dire que les chutes des saints leur sont utiles, que les malheureux qui sont tombés sont quelquefois plus heureux que ceux qui ont toujours été debout; que la chair de ces lépreux qui sortent des eaux de la pénitence est aussi belle et aussi saine que celle d'un enfant; et qu'enfin personne ne peut trouver des difficultés rebutantes dans la pratique d'une vertu où l'on acquiert de nouveaux degrés de mérite, où l'on apprend à devenir d'autant plus humble, prudent, zélé, vigoureux, attaché à Dieu, qu'on a été orgueilleux, étourdi, languissant, infirme, esclave des créatures et du péché.

Si cela est, d'où vient donc, me direz-vous, que la pénitence a toujours paru, et qu'elle paraît encore aujourd'hui si difficile? Je pourrais vous répondre que cela vient du démon, qui nous impose et qui nous y fait trouver des peines insurmontables. J'ajouterais bien que cela vient du monde, qui vit dans un esprit de pénitence, qui, par une révolte scandaleuse que l'Église a toujours condamnée, crie contre les œuvres pénibles et satisfactoires, croyant pouvoir s'en dispenser par quelques prières ou quelques aumônes; mais sans m'arrêter à ces deux réponses, je dis qu'il vient de nous-mêmes, d'un fonds d'incrédulité et d'amour-propre.

En effet, si nous avions un peu de foi et de bon sens, ne nous en rapporterions-nous pas, ou à ce que l'Écriture nous en dit, ou aux exemples de tant de saints, qui, ayant mis comme nous la pénitence au nombre des choses impossibles, l'ont trouvée supportable et douce quand ils l'ont courageusement embrassée? Mais, parce que, par une prévention artificieuse, nous nous défions de ces témoignages, ou que, par une molle timidité, nous ne voulons pas nous donner la peine d'en faire l'expérience, nous nous épouvantons, nous nous formons mille chimères, nous nous emportons jusqu'à blâmer les ministres de Dieu, et les accuser de cruauté.

A cela je n'ai qu'une chose à dire, avec saint Bernard : voyez ce qui en est, instruisez-vous-en par vous-mêmes ou par les sentiments et les exemples des autres; je me contente d'un seul, c'est celui de saint Augustin : Je croyais, dit-il, qu'on ne pouvait se passer de femmes, ni vivre sans se laisser aller à tous les dérèglements de la vie; mais depuis que vous avez, ô Dieu de miséricorde! vidé du fond de mon cœur cet abîme de corruption où il était, depuis que vous avez fait ployer en un moment ma liberté sous votre joug, que j'ai trouvé de satisfaction de me voir privé de ces fausses douceurs des badineries du siècle, ressentant d'autant plus de joie de les avoir abandonnées, que j'avais eu de crainte de les perdre!

Ainsi parlait cet illustre pénitent, dont le témoignage est d'autant plus irréprochable, que dans l'état de son péché il croyait ce que vous croyez dans le vôtre, qu'il regardait le changement de ses mœurs, la séparation du monde et de ses maximes corrompues, la dissolution des liens qui l'y retenaient, le renoncement à soi-même, le crucifiement de ses passions, la nouveauté de la vie chrétienne, comme autant de choses dures et insupportables; mais qui désabusé dans la suite, a reconnu que ce n'étaient que des difficultés imaginaires, que ce qui est impossible à l'homme terrestre né de la chair, sujet à toutes sortes de péchés, ne l'est pas, comme dit un autre Père, à l'homme céleste que le Saint-Esprit anime; qu'au reste si l'on marche d'un pas ferme et égal dans la voie de l'innocence et de la justice; si, en s'attachant à Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces, on est seulement ce qu'on a commencé d'être, on peut autant avancer dans la pratique du bien qu'on reçoit d'augmentation de grâces qui se répandent sans cesse et abondamment dans un cœur, à proportion qu'il a soif et qu'il s'ouvre pour les recevoir.

Voyez donc et expérimentez ce qui en est. Vous ne connaîtrez jamais la douceur ni la condescendance de Dieu, si vous ne l'éprouvez : c'est une manne cachée, celui-là seul qui la reçoit en connaît les délices. L'onction et la conscience sont en cette occasion de plus habiles et de plus sincères maîtresses que l'érudition et la science. Que ne vous disposez-vous donc à les écouter? Vous voulez bien vous éclaircir sur des choses d'une moindre conséquence, ou pour corriger vos erreurs si vous y êtes tombés, ou pour rejeter les avis des autres, s'ils vous ont imposé : celle-ci ne le mérite-t-elle pas infiniment davantage? êtes-vous engagés dans de plus grands vices que ne l'était Augustin manichéen et impur? Pardonnez-moi, grand saint, si pour confondre la lâcheté de tant de pécheurs, je leur mets devant les yeux des désordres dont votre humilité a rendu la confession publique, désordres que vous vous représentiez sans cesse, afin, disiez-vous, que votre cœur ne s'abattît pas par le désespoir et par une impuissance prétendue, mais qu'il s'éveillât de son assoupissement par la

considération de la miséricorde de Dieu et de la douceur de sa grâce, qui ne manque jamais de soutenir et de rendre forts tous les infirmes qui ont recours à elle, et qui reconnaissent par eux-mêmes l'infirmité dans laquelle ils sont malheureusement réduits.

Mais j'accorde ce qui pourtant n'est pas au point que l'on croit : je suppose qu'il faille agir, suer, veiller, souffrir, se faire violence pour embrasser la pénitence; quand cela serait, dit saint Cyprien, est-il aisé de monter à un lieu élevé? Si pour atteindre au sommet d'une montagne, on travaille, on sue, on se fatigue, que ne doit-on pas faire pour monter au ciel? et quelque fâcheuse que soit cette peine, qu'est-elle en comparaison de la récompense qu'on en attend? récompense si grande, qu'on ne promet rien moins qu'une vie éternellement heureuse aux pénitents auxquels on dit que toute chair purifiée dans les eaux de ce baptême verra le salut de Dieu. *Videbit omnis caro salutare Dei.*

TROISIÈME POINT.

Trois états font le bonheur de l'homme, dit saint Cyprien, dont le premier est celui de l'homme innocent qui conserve la grâce de son baptême, le second, celui du pécheur qui commence à connaître l'énormité des péchés qui la lui ont fait perdre, et le troisième, celui du pénitent qui les expie par des satisfactions pénibles, et qui les efface par l'abondance de ses larmes. *Primus felicitatis gradus est non delinquere, secundus delicta cognoscere, tertius commissa diluere.* Le premier se couronne des plus chastes fleurs d'une grâce qui n'a pas encore été souillée, le second connaît par les misères présentes de son état les avantages de celui dont il est déchu; le troisième applique le remède au mal, et s'efforce de guérir la blessure qu'il s'est faite. Par ce moyen ils sont tous trois, quoique différemment, heureux, l'un par la beauté d'une innocence entière, l'autre par les réflexions d'une sage résipiscence, et le dernier par le recouvrement de sa santé et les fruits qu'il recueille de sa guérison.

Quelque juste et régulier que soit ce partage, saint Bernard semble l'étendre encore davantage en nous découvrant un quatrième bonheur de l'homme, qui consiste à s'élever au-dessus de lui-même par les ailes de l'espérance et de la grâce après les commencements amers de sa conversion; à recevoir dès cette vie la récompense des peines temporelles qu'il s'est imposées; en un mot à jouir de la vue du Seigneur au même temps qu'il goûte et qu'il reconnaît par une expérience sensible combien il lui est miséricordieux et doux.

C'est le sens qu'il donne à ces paroles de notre Evangile, que toute chair verra le salut de Dieu, et bien qu'à les prendre à la lettre, je sache que Jean-Baptiste a prétendu parler en cet endroit du Messie, et annoncer aux Juifs qu'ils verraient de leurs yeux corporels le Sauveur envoyé de Dieu et fait chair pour leur rédemption, sa pensée ne laisse pas d'être très-bien fondée, en l'appliquant aux véritables pénitents, qui s'étant cherchés, trouvés, abandonnés à la douleur et aux larmes, méritent de jouir par avance de la vue de Dieu qui se rend comme sensible aux yeux de leur foi par l'abondance de ses bienfaits, je veux dire avec lui par la rémission de leurs péchés, par l'infusion de la grâce sanctifiante, par l'espérance et le droit qu'il leur donne sur le paradis.

Renfermons ces trois choses sous une même idée : c'est celle qu'un père nous donne de l'enfant prodigue. Ce débauché s'en était allé en un pays éloigné où il avait dissipé tout son bien; pressé par la faim il rentra en lui-même, et marri d'avoir offensé son père, prit la résolution de lui aller demander pardon et de lui faire telle satisfaction qu'il lui plairait : ce père qui le vit venir de loin le reçut avec joie, et pour lui donner toutes les marques de sa bonté courut au devant de lui, se jeta à son cou, lui rendit sa première robe, lui mit un anneau au doigt, et fit tuer un veau gras dont il le régala. Que toutes ces circonstances sont d'une grande consolation pour les pénitents, dont cet enfant qui a reconnu sa faute est la figure! Que fait ce père de miséricorde, quand il voit les pécheurs contrits venir à lui? il les prévient pour témoigner qu'il veut se réconcilier avec eux, il se hâte même de les absoudre pour leur épargner, si je l'ose dire, les troubles de leur conscience : comme si la compassion qu'il a pour eux le tourmentait plus que l'extrême misère qu'ils endurent. Il ne se contente pas de ce pardon, il les revêt de leur première robe, c'est-à-dire qu'il leur rend la sanctification de l'esprit qu'ils avaient reçue dans leur baptême, il leur met l'anneau de la foi au doigt, il les nourrit, non pas d'une substance étrangère, mais de sa propre chair, il les rétablit dans leurs premiers droits, et leur promet son héritage.

Pouvait-il en faire davantage; s'il les embrasse, s'il les baise, c'est pour s'insinuer en eux et eux en lui, afin qu'ils ne deviennent plus qu'un même esprit avec ce chaste époux, comme en s'attachant aux créatures par des commerces infâmes, ils étaient devenus un même corps avec elles. C'était peu de chose à cette miséricorde infinie de n'avoir pas fermé ses entrailles à ces misérables, il veut les ouvrir pour les y recevoir et les unir à soi, mais d'une union si étroite, que sa charité et sa toute-puissance n'en peuvent trouver de plus grande, puisqu'elle consiste dans un mélange et une transfusion d'un même corps et d'un même esprit. Que si cette prévention, cette réconciliation, cette sanctification, cette union sont les faveurs que Dieu accorde à ces misérables pour les consoler dans les exercices de leur pénitence, quelle sera la gloire dont ils jouiront quand ils régneront avec lui : *Qui hoc protegat in via, quid servat in patria!* Et serait-il possible que cette chair réconciliée, sanctifiée, unie à Dieu en ce monde, ne verrait pas son Sauveur en l'autre? non sans doute. *Et videbit omnis caro salutare Dei.*

En vérité, chrétiens, n'avons-nous pas grand sujet de rendre des grâces immortelles à la miséricorde infinie de Dieu, de ce qu'après tant de désordres et de crimes, de

ce qu'après tant de mépris et de rébellions, après tant d'infidélités et de rechutes, elle nous promet de si grandes récompenses si nous voulons nous convertir et faire de dignes fruits de pénitence?

Il est remarqué dans la suite de mon évangile, que les Juifs ayant entendu saint Jean leur parler avec tant de force sur l'obligation qu'ils avaient de faire pénitence, sur les avantages qui leur en reviendraient, sur la facilité qu'ils y trouveraient, se présentèrent à lui pour être baptisés, et s'informèrent de ce qu'ils devaient faire : *Magister quid faciemus?* Que celui d'entre vous, leur répondit-il, qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, que celui qui a du pain et de la viande en fasse part au misérable qui en a besoin. Si vous êtes engagés dans les affaires publiques, n'exigez pas au-delà de vos droits; si vous portez les armes pour le service de votre prince, ne faites tort ni violence à personne, contentez-vous de votre paye; enfin qui que vous soyez, fuyez le mal et faites le bien.

Je m'imagine, messieurs, vous entendre me demander avec le même empressement ce que vous devez faire pour recevoir un baptême si nécessaire, si facile, si avantageux, dont je viens de vous parler. Je n'ai point d'autre réponse à vous faire que celle de ce saint Précurseur : Rachetez vos péchés par vos aumônes; n'usez de fraude ni de concussion envers personne, ne vous servez ni de votre puissance ni de l'impunité que votre crédit et vos charges vous promettent pour opprimer vos frères. En un mot, faites par une vie sainte devant Dieu et irrépréhensible devant les hommes, de dignes fruits de pénitence, et, si vous voulez que je vous explique encore plus distinctement en quoi ils consistent, voici ce qu'en dit saint Jean Chrysostome : Avez-vous ravi le bien d'autrui? commencez à donner celui qui vous appartient; avez-vous longtemps vécu dans des commerces défendus? abstenez-vous de ceux qui sont légitimes, et qu'il vous est permis d'avoir avec vos femmes; avez-vous offensé quelqu'un, ou par vos actions, ou par vos discours? rendez des bénédictions à ceux qui vous diront des injures, et efforcez-vous d'apaiser par vos services ou par vos bienfaits ceux qui vous outragent; avez-vous aimé à faire bonne chère? expiez ces excès par le jeûne, contentez-vous de pain et d'eau. Si vous suivez ces avis, je vous réponds que vous verrez le salut de Dieu qui consiste dans la participation de sa grâce en ce monde, et dans la possession de sa gloire en l'autre. *Amen.*

SERMON V.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE NOEL.

Du mystère de la prédestination et de la réprobation.

Erant pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo, et benedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.

Le père et la mère de Jésus s'étonnaient de ce que l'on disait de lui. Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère : Cet enfant est né pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être en butte aux contradictions des hommes (S. Luc, ch. II).

Quand saint Luc ne nous le dirait pas, il ne serait pas fort difficile de juger que Joseph et Marie ne pouvaient entendre froidement et sans être surpris, ce que l'on disait de l'enfant Jésus sur tant de prodigieuses nouveautés, dont ils étaient, ou les premiers témoins, ou les plus heureux instruments.

L'Homme-Dieu est un si excellent chef-d'œuvre, dit saint Bernard, que soit que l'on considère en lui ce qu'il y a de nouveau, soit que l'on regarde ce qu'il y a d'ancien, ou ce qu'il y a d'éternel, tout surprend dans ce sacrement admirable. L'âme que l'on croit avoir été créée quand elle a été infuse; la chair qui est passée du premier homme jusqu'à lui sans en contracter la corruption; le Verbe divin qui est consubstantiel au Père et au Saint-Esprit; l'union de cette âme, de cette chair et de ce Verbe qui ne font qu'une personne sans confusion d'essence, et qui, sans préjudice de l'unité personnelle, demeurent dans leur nombre pour nous laisser sur la terre une image de la Trinité que nous adorons dans le ciel : toutes choses, dis-je, sont pour nous autant d'énigmes, et nous semblent presque également incompréhensibles.

Le seul état de ce divin enfant ne nous donne pas la liberté de lui refuser ou de suspendre nos admirations. Il n'est pas ce qu'il paraît, et il ne paraît pas ce qu'il est; il crie comme un enfant, et il est la Parole incréée; il est enveloppé de langes, et il est le bras de son Père; il n'a ni armes ni force, et il trouble Hérode et sa cour; il est couché dans une étable, et il se fait adorer par des rois; riche et pauvre, puissant et faible, immortel et passible, mais toujours admirable soit par l'abondance, la joie, la grandeur, la sainteté qu'il a de son fonds; soit par la disette, la tristesse, l'humiliation, l'apparence du péché qu'il prend de nous.

Toutefois croiriez-vous bien que ce n'est à aucune de ces merveilles que je m'arrête? je trouve dans la suite des paroles de mon texte un autre sujet d'admiration et de trouble, qui en un certain sens m'importe davantage que ce que je viens de vous dire : puisque j'y regarde Jésus-Christ, non pas tant par rapport à lui-même, que par rapport à moi; non pas tant par ce qu'il est, que par ce qu'il fait, étant né, selon la prophétie de Siméon, pour la ruine et la résurrection de plusieurs, et pour être en butte à leurs contradictions : *Ecce hic positus est,* etc.

Quel moyen d'accorder des qualités aussi opposées que sont celles de rédempteur, d'ennemi et de victime des hommes? S'il est venu les sauver, pourquoi est-il né pour leur ruine? s'il s'expose à leur cruauté, comment peut-il être le principe de leur résurrection? s'il les réprouve, comment les aime-t-il? s'il les prédestine, pourquoi en souffre-

t-il? Il n'appartient qu'au Saint-Esprit de nous prescrire ce que nous devons croire touchant un si impénétrable mystère. Implorons son secours par, etc. *Ave.*

Après que les apôtres, à qui, selon le témoignage de Jésus-Christ, il a été accordé de connaître les mystères du royaume de Dieu, ont avoué que celui de la prédestination leur a été caché; après que le plus éclairé d'entre eux, qui avait appris dans le ciel ce qu'il devait dire aux hommes sur la terre, ne s'est expliqué que par de fréquentes exclamations sur cette hauteur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, ne serait-il pas étrange qu'une faible et aveugle créature se flattât de pouvoir découvrir ce secret du Roi des rois, secret qu'il est également téméraire de vouloir connaître, et dangereux de révéler? Un silence respectueux rendrait sans doute plus d'hommage au Dieu de Sion, et l'on témoignerait un plus profond respect à l'Enfant Jésus dont on dit tant de choses, si on s'en tenait à l'admiration, pauvre, mais nécessaire asile de notre ignorance : *Erant pater ejus et mater mirantes*, etc.

J'en demeurerais là, (que dis-je? j'y demeurerai toujours, après ce que je vous en aurai dit), si je n'apprenais de saint Augustin que Dieu n'a pas couvert ce mystère de ténèbres si épaisses, qu'il n'y ait répandu assez de lumières pour pouvoir, et même pour être obligé en certaines rencontres d'en parler au peuple, pourvu qu'on le traite si délicatement, que la grâce ne perde rien de ses droits, l'homme de sa liberté, les exhortations de leur vigueur, la morale chrétienne de sa sainte sévérité.

Ce mystère, mal expliqué ou mal entendu, ne fait pour l'ordinaire que des superbes, des libertins ou des désespérés; mais étant éclairci par les principes de la doctrine catholique, ne peut-il pas produire des effets contraires? et s'il est quelquefois de la prudence de n'en rien dire devant des gens qui pourraient en tirer de pernicieuses conséquences, n'est-il pas de la justice de ne les pas cacher à ceux qui ne le sachant pas, ont besoin d'être instruits de ce qu'ils en doivent croire, ou qui, le sachant mal, ont encore un plus grand besoin de sa connaissance, pour sortir de ces abîmes d'erreurs dans lesquels ils sont tombés?

Il s'agit seulement de savoir quel tempérament il faut apporter dans de si importantes et si périlleuses instructions. Saint Augustin nous en propose un admirable, quand il répond à saint Hilaire et à saint Prosper qui l'avaient consulté sur cette matière, qu'on peut hardiment parler du mystère de la prédestination, pourvu qu'on ne le prêche pas d'une manière qui serve ou à allumer le feu de l'orgueil dans les gens de bien, ou à éteindre les restes mourants de la prière dans les tièdes et dans les méchants, ou à diminuer quelque chose de la force de l'exhortation et de la correction chrétienne à l'égard de ceux qui en ont besoin : *Cavendum est ne tepescat exhortatio, extinguatur oratio, accendatur elatio.*

J'ai trouvé heureusement dans l'Evangile de ce jour, de quoi m'empêcher de heurter contre aucun de ces écueils. Je n'ai qu'à vous expliquer les paroles de mon texte, et à leur simple exposition, vous verrez trois choses qui y sont renfermées : comme Jésus-Christ est le principe du salut des prédestinés, *positus est in resurrectionem;* c'est la première : comme il est l'occasion de la ruine des réprouvés, *in ruinam multorum;* c'est la seconde : comme il est en butte aux contradictions des pécheurs, *et in signum cui contradicetur;* c'est la troisième. Or, en m'arrêtant à cette idée, je ne tomberai dans aucune de ces fâcheuses extrémités que saint Augustin veut que l'on évite : je dirai aux justes, ne vous élevez pas, votre prédestination vient de la pure miséricorde de Dieu, c'est lui qui est le principe de votre résurrection. Je dirai aux méchants : ne vous désespérez pas, priez, veillez, tandis que vous êtes en cette vie, croyez que Jésus-Christ ne sera pas votre ruine, et que s'il l'est, c'est parce que vous l'aurez bien voulu. Enfin, je serai en droit d'exhorter tous les hommes coupables de changer de vie, en leur apprenant que s'ils sont réprouvés, c'est parce qu'ils auront fait du même Dieu qui voulait les sauver, l'objet de leurs contradictions et de leur malice. Voilà en abrégé ce que l'on peut savoir sur ce mystère, voilà les conséquences les plus justes qu'il en faut tirer : et j'aurai embrassé toute ma matière, si je puis vous montrer dans les trois parties de ce discours de quelle manière Dieu est le principe du salut des hommes, l'occasion de leur perte, l'objet de leurs contradictions.

PREMIER POINT.

Je le disais, messieurs, que j'embrasserais toute ma matière, si je pouvais vous montrer les trois choses que je viens de vous proposer; mais je me sens d'abord arrêté à la première, et quand je considère que je dois vous parler de ce que Jésus-Christ fait en faveur de ces hommes heureux, pour la résurrection desquels il est venu au monde, je me trouve en un même état que le prophète Ezéchiel, effrayé par la hauteur et la profondeur d'un mystère que saint Augustin nous défend de sonder avec trop de curiosité, de peur de nous engager dans des labyrinthes d'erreurs, et de périr dans cette mer de difficultés, déjà si fameuse par tant de naufrages.

Je vis un jour un homme qui m'obligea de le suivre, dit ce prophète, et qui avec un cordeau qu'il tenait, mesura par quatre fois mille coudées. A la première fois qu'il les mesura, il me mena aux bords d'un torrent, où j'eus de l'eau jusqu'aux talons; à la seconde, étant obligé d'avancer avec lui, j'en eus jusqu'aux genoux; à la troisième, il me conduisit encore plus loin, et j'en eus jusqu'aux reins; et à la quatrième, je me trouvai tellement investi des eaux de ce torrent qui s'enflait de toute part, qu'il me fut impossible de le passer.

Je l'avoue de bonne foi, la même chose m'arrive aujourd'hui : mais comme cette vi-

sion est pleine d'un grand sens, je ne désespérerai pas de vous donner par son moyen quelque idée du sujet que je traite : un mystère aussi caché que celui de la prédestination ne pouvant être expliqué que par d'autres énigmes, par des songes, des révélations et des extases.

Voilà donc la vision d'Ezéchiel, mais voici le mystère de la prédestination développé par saint Paul. Ce prophète n'a rien vu qu'en figure ou en songe, et cet apôtre va nous en découvrir quelque chose, sinon avec évidence, du moins avec certitude : il est vrai que ce seront toujours des visions et des mystères, mais nous pourrons par là nous instruire de nos principaux devoirs et de l'obligation que nous avons de nous humilier devant Dieu, qui est le premier fruit que je prétends tirer avec saint Augustin.

Qui est cet homme qui mesure mille coudées, sinon Dieu, principe, auteur, règle, modèle du salut des hommes? il les mesure par quatre fois, je veux dire qu'il l'opère en quatre manières. Par la première il les connaît dans sa prescience, et il les prédestine pour être conformes à l'image de son Fils. *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* Par la seconde, il appelle ceux qu'il a prédestinés; *Quos autem prædestinavit, hos et vocavit.* Par la troisième, il justifie ceux qu'il a appelés; *Quos vocavit, hos et justificavit.* Par la quatrième et la dernière, il glorifie ceux qu'il a justifiés; *Quos autem justificavit, illos et glorificavit.*

Que dit ensuite cet homme à ce prophète? quatre choses. La première, que les eaux qu'il voit entreront dans la mer, qu'elles en sortiront et qu'elles seront purifiées : expressions qui nous marquent le principe et la nature de la prédestination, d'où elle vient et ce qu'elle est, de quelle manière elle sort, comme ces eaux du sanctuaire, du côté de l'orient, je veux dire, du cœur de Dieu, qui nous a choisis en Jésus-Christ avant la création du monde par l'amour qu'il nous a porté, et ce décret éternel par lequel il se propose de nous sauver.

La seconde, qu'il y aura plusieurs pêcheurs sur ces eaux, une prodigieuse abondance de poissons de toute espèce et d'une grandeur demesurée. Qu'est-ce que cela nous marque sinon la vocation divine, par laquelle une infinité de gens sont comme des poissons régénérés dans les eaux du baptême, appelés à la foi et à la connaissance de la vérité par les Apôtres, ces pêcheurs des hommes, et dans la succession des temps par les prédicateurs de l'Evangile.

La troisième, que toute âme qui traîne une vie languissante vivra quand le torrent passera sur elle, parce que ses eaux lui donneront la vie et la santé. Belle figure de la justification, quand Dieu, nous ayant prédestinés selon le bon propos de sa volonté, nous rend saints et sans tache devant ses yeux, selon les richesses de sa grâce qu'il verse sur nous avec surabondance.

La quatrième, que les arbres qui sont des deux côtés du rivage de ce torrent ne perdront aucunes de leurs feuilles, qu'ils donneront tous les mois les prémices de leurs fruits, parce que les eaux qui les arroseront sortiront du sanctuaire; que ces fruits seront bons à manger et se trouveront mûrs pour l'éternité : dernière et fidèle image de la persévérance finale et de la glorification des élus, qui, scellés du sceau de l'Esprit-Saint, qui est le gage de leur héritage, connaissent quelle était l'espérance de leur vocation, et combien grandes sont les richesses de la gloire dont ils jouissent.

Je viens de vous dire en peu de mots tout ce que l'Ecriture, les Pères et les théologiens nous ont appris du mystère de la prédestination. En êtes-vous plus savants? en suis-je moins surpris? Soit qu'Ezéchiel nous parlât par vision, soit que saint Paul nous en expliquât le sens; à chaque fois que Dieu nous a paru jeter son cordeau, n'avons-nous pas vu ces eaux s'enfler et nous empêcher de sonder un si rapide et si profond torrent?

Tâchons donc d'entrer en un détail encore plus familier, instruisons-nous, autant que notre faiblesse le pourra permettre, de ce que Dieu fait pour le salut et la résurrection des siens; prions-le qu'il nous donne cet esprit de sagesse et de révélation que saint Paul lui demandait pour les chrétiens d'Ephèse, afin d'en être plus humbles en nous-mêmes, plus fervents dans l'espérance de notre vocation, plus reconnaissants envers sa grâce.

La première chose qui se présente à mon esprit est la prédestination divine, prédestination qui consiste dans une connaissance puissante, féconde, immuable que Dieu a des siens; dans un acte invariable, éternel, miséricordieux de sa volonté; dans un décret fixe de celui qui fait toutes choses selon son bon plaisir, pour manifester à ceux qu'il aime le sacrement de son cœur, et les richesses de sa grâce, dans une préparation d'une infinité de bienfaits et généraux et particuliers, par lesquels, sans détruire leur liberté, il les sauve d'une manière très-sûre et très-infaillible.

Quand je dis donc la prédestination, je dis la première et la plus grande de toutes les grâces. Elle est la première par rapport au temps, puisqu'elle est éternelle, et que les prédestinés sont élus avant la constitution du monde; elle est la première par rapport à son indépendance, puisqu'elle est gratuite, et que c'est par une bonté spéciale, et non par une espèce de dette qu'un prédestiné se reconnaît tiré du nombre des méchants avec lesquels sa peine eût été commune si Dieu avait exercé sur lui les mêmes rigueurs de sa justice.

Elle est aussi par cette raison et par plusieurs autres, une grâce grande et infinie, soit par rapport à son principe, soit par rapport à son modèle, soit par rapport à son prix, soit par rapport à ses suites. Par rapport à son principe, la prédestination vient de Dieu, non-seulement juste, non-seulement libéral, mais miséricordieux et magnifique, d'un Dieu dont la miséricorde rend aux siens un honneur qui ne leur est dû ni

par la prérogative du mérite, comme les pélagiens l'ont cru, ni par la nécessité du destin, comme les stoïciens se le sont imaginé, ni par le hasard d'une fortune aveugle, comme les athées se le persuadent, mais par la hauteur des richesses de sa sagesse et de sa science : *Honorem donat indebitum misericordia, non meriti prærogativa, non fati necessitate, non temeritate fortunæ, sed altitudine divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei.*

Par rapport à son modèle, Dieu les prédestine pour être conformes à son Fils, dans lequel il rétablit toutes choses pour en faire ses copies vivantes, les membres de ce chef, les images de ce premier-né d'entre plusieurs frères.

Par rapport à son prix, cette grâce a coûté tout le sang de Jésus-Christ, afin que nous fussions, non des hôtes et des étrangers, mais les citoyens des saints et les domestiques de Dieu, bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes, fondement dont Jésus-Christ est la pierre angulaire, et sur lequel s'élève tout cet édifice spirituel.

Par rapport à ses suites, elle est la source de toutes les autres, et par là on peut dire qu'elle est la plus grande, Dieu s'étant comme engagé par elle à donner à un homme qui est élu pour la gloire tous les secours nécessaires pour y arriver infailliblement, ne commençant ce mystérieux bâtiment qu'à dessein de le couronner et de le rendre parfait.

C'est pourquoi, dit saint Paul, Dieu a appelé ceux qu'il a prédestinés, et il a justifié ceux qu'il a appelés; il les a prédestinés de toute éternité, reprend saint Bernard, et il les appelle dans le temps, il les glorifiera pour l'éternité, et il les justifie dans le temps; la prédestination n'a point de commencement, la glorification n'aura jamais de fin; mais entre ces deux bienheureuses éternités il y a deux grâces qui sont dans le temps; celle de la vocation et celle de la justification; ainsi, à la première pointe de ce soleil de justice, ce mystère caché des prédestinés et des bienheureux commence à sortir comme de l'abîme de l'éternité, pour entrer ensuite dans une autre, pendant que la sagesse de Dieu s'occupe à tirer dans le temps par sa bonté et par sa puissance le cœur méchant et impénétrable de l'homme, des ténèbres où il est, pour l'appeler à son admirable lumière.

Quand je dis appeler, je ne prétends pas simplement parler d'une vocation générale à la foi, à la participation des sacrements, à la connaissance de la vérité. j'entends, par rapport aux prédestinés, une vocation spéciale que saint Augustin nomme congrue, par laquelle ceux qui sont appelés obéissent à la voix, et suivent le mouvement de la grâce. Dieu, étant mort pour tous les hommes, leur donne à tous des secours généraux ; comme ils ne peuvent aller à lui, que leurs efforts sont inutiles, que leur volonté seule est trop faible, il les prévient, il les aide dans leur faiblesse, il les appelle ; mais quoiqu'il en appelle plusieurs, dit ce Père, quoiqu'il ait pitié d'eux, il a, outre cette vocation et cette compassion générale, une miséricorde particulière et efficace pour les élus qu'il appelle d'une manière convenable et propre à se faire suivre.

Je ne veux pas dire par là qu'ils ne puissent résister à la voix de Dieu, et que souvent ils n'y résistent. Combien y en a-t-il, qui, retenus par l'amour du siècle et de leur chair, portant encore l'image de l'homme terrestre, attachés à la terre, indifférents pour les biens du ciel, remplis de ténèbres, paraissent assis dans la même ombre de la mort que les réprouvés? Mais je dis que, comme ils sont du nombre des élus, on les voit tôt ou tard sortir de l'abîme profond et ténébreux de leur ignorance quand Dieu les appelle à soi, qu'il leur donne un esprit de componction pour les obliger à changer de vie, à aimer leur prochain, à dompter leur chair, à renoncer au monde, à vivre de sa grâce. Et tout cela, dit saint Augustin, parce que Dieu n'a pitié de personne en vain, et qu'il appelle celui dont il a pitié, d'une manière qu'il connaît propre à n'en être pas rebuté : *Nullius enim Deus frustra miseretur, cujus autem miseretur, sic eum vocat quomodo scit ei congruere ut vocantem non respuat.*

Cette soumission à la voix de Dieu, et cette coopération fidèle est ce qui rend l'homme juste, et qui vérifie ces autres paroles de l'Apôtre: *Que Dieu justifie ceux qu'il a appelés* ; d'autant que la grâce de la justification consiste, dit saint Ambroise, dans une certaine préparation de la volonté humaine qui doit lui obéir et recevoir ses dons : *Primam sibi receptricem et famulam donorum suorum præparat voluntatem.*

Si Dieu agissait avec toute l'autorité d'un maître et tout l'empire d'un souverain, il entraînerait nécessairement et par force le consentement de cette volonté, il lui donnerait tel mouvement et telle pente qu'il lui plairait ; mais parce que, bien qu'il ait fait l'homme sans lui, il ne veut pas le sauver sans lui, parce qu'il l'a mis entre les mains de son conseil, parce qu'il prétend que ses actions soient méritoires, parce que souvent il permet qu'il tombe, afin de ne pas détruire ce droit de liberté avec laquelle il vient au monde, quand même l'usage qu'il en fait serait injurieux à sa gloire , il prépare son cœur quand il le veut justifier, il ouvre les yeux de sa volonté, il observe ses inclinations, il cherche le lieu, le temps, les occasions propres pour le toucher, résolu, à la vérité, d'atteindre fortement d'un bout de l'éternité à l'autre, puisqu'il l'a prédestiné avant les temps et élu pour la gloire éternelle ; mais déterminé aussi à disposer toutes choses avec douceur et condescendance, parce qu'il l'a créé libre, et qu'il ne le juge digne de récompense que pour n'avoir pas fait le mal qu'il pouvait faire, et s'être adonné au bien qu'il pouvait rejeter. Que faut-il donc pour rendre son décret efficace, et pour ménager en même temps la liberté de l'homme : *Volentem prævenit ut velit, volentem subsequitur ne frustra velit*; il le prévient afin qu'il veuille le bien qu'il lui inspire, il l'accompa-

gne, il le soutient, il le suit afin qu'il ne le veuille pas en vain. Tantôt il le conseille par des exhortations, tantôt il l'avertit par des exemples; ici, il l'intimide par des dangers, là, il l'encourage par des miracles; est-il irrésolu? il lui donne un esprit de discernement, de peur qu'il ne se relâche; est-il présomptueux? il lui en donne un de crainte, de peur qu'il ne s'élève; est-il chancelant? il lui en donne un de fermeté, de peur qu'il ne retombe; est-il méfiant? il lui en donne un d'espérance, de peur qu'il ne s'abatte; en un mot, il se soumet la volonté humaine en se l'unissant, afin qu'elle veuille le bien par sa soumission, et qu'elle ne le veuille pas en vain par son union, afin qu'aidée par tant de secours, elle coopère librement à son ouvrage, qu'elle commence à faire profiter pour son mérite la semence céleste qu'elle a reçue pour son salut, imputant à sa faiblesse et à son inconstance le défaut de sa coopération si elle tombe, parce qu'elle est indifférente; à la conduite et à la force de la grâce, sa fidélité et ses progrès, si elle avance, parce qu'elle est prédestinée.

Heureux donc, ô mon Dieu, et mille fois heureux celui que vous avez élu, appelé, justifié jusqu'au point de l'attacher infailliblement à vous; *Beatus quem elegisti et assumpsisti.* Prévenu, éclairé, aidé, animé, ou il ne tombera pas, ou s'il tombe, ce sera sans se briser, parce que vous mettrez la main sous lui pour le soutenir, ou que vous le relèverez de sa chute plus humble, plus fervent et plus circonspect qu'il n'était. Pourquoi : *Inhabitabit in atriis tuis;* d'autant qu'il est destiné pour demeurer avec vous dans la gloire.

Dernier effet de la prédestination, et auquel les autres se terminent. Un prédestiné meurt comme Moïse dans le baiser du Seigneur, c'est une brebis que Dieu connaît et qu'il appelle; elle connaît Dieu, et elle le suit : mais assuré qu'il est que personne ne la ravira de ses mains, ni le monde avec ses faux attraits, ni la chair avec sa corruption, ni le démon avec toute sa malice et sa violence, il dit en le connaissant et en le prédestinant, qu'il lui donne déjà la vie éternelle, quoique l'exécution de cet arrêt ne se doive faire que dans la suite des temps : et c'est, dit saint Bernard, ce qui fait comme la liaison de deux éternités, de la glorification des saints et de leur prédestination, dont celle là n'aura jamais de bornes qui la terminent, comme celle-ci n'a jamais eu de moment qui l'ait commencée : *Connexio veluti cujusdam æternitatis ad æternitatem, magnificationis ad prædestinationem, quarum sicut prædestinatio nullo est præcisa principio, sic et magnificatio nullo unquam fine claudenda.*

Serez-vous de la sorte, adorable Jésus, le principe de mon bonheur et la cause de ma résurrection? c'est vous seul qui le savez. Quelque violence que je me fasse pour pratiquer le bien et pour fuir le mal, quelque bon exemple que je donne à mon prochain, quelque favorable témoignage que ma conscience me rende, je puis espérer être du nombre des prédestinés, mais je n'ai aucune raison convaincante pour m'en assurer, ma bonne et ma mauvaise fortune sont entre vos mains. Si mon nom est écrit dans le livre de vie, c'est par votre bonté, ô mon Dieu, et la grâce de la persévérance pouvait être donnée à d'autres plutôt qu'à moi. Présomption humaine, brise donc ici tes flots! car qui peut plus efficacement arrêter les saillies impétueuses d'un orgueil criminel, ou la témérité d'une confiance mal fondée, qu'une prédestination expliquée de la sorte, et comme saint Augustin voulait qu'on la prêchât? *Ne accendatur elatio.*

La prédestination vient de Dieu, c'est un pur effet de sa grâce : quel sujet de dépendance? Il faut pourtant que je coopère à ses desseins, que je suive la voix qui m'appelle, que je me laisse aller à l'esprit qui me pousse, moi dont l'entendement est aveuglé par la passion et par l'erreur, dont le cœur est infirme, porté au mal et rempli de péchés, dont la chair entreprend sans cesse contre l'esprit et l'esprit contre la chair; moi qui, quand j'aurais toujours été fidèle aux grâces que Dieu m'a données, ne puis m'assurer de la finale, quel plus juste motif d'humiliation et de crainte!

Il est vrai, dit saint Ambroise (*Lib.* II *de Voc. gent. c.* 2), que ceux qui viennent à Dieu y sont conduits par amour : Dieu les aime, et ils aiment Dieu; Dieu les cherche, et ils cherchent Dieu; Dieu leur fait connaître sa volonté, et ils s'attachent à cette volonté connue. Mais il est également vrai que Dieu leur donne tellement la volonté par laquelle ils lui obéissent, que quand ils devraient avoir la grâce de la persévérance finale, il ne leur ôte pas cette indifférence par laquelle ils peuvent vouloir ne lui pas obéir. Si cela n'était pas, nous ne verrions, dit-il, aucun prédestiné que la concupiscence surmontât, que la tristesse abattît, que la colère emportât, aucun dont la charité se refroidît, dont la patience se lassât, dont la grâce se perdît pour un temps par négligence : si donc mille exemples nous convainquent du contraire, s'il n'y a point de cèdre au Liban qui ne puisse être ébranlé, point de colonne dans l'Eglise qui ne puisse être renversée, point de saint qui après avoir vieilli sou le joug du Seigneur ne puisse s'abattre je vous le demande, quel fonds d'humiliation? quel sujet de tremblement et de défiance de ses forces?

Soyons donc devant Dieu dans la même posture qu'étaient les chérubins dont nous parle Isaïe, et dont saint Bernard fait une application très-propre à mon sujet. Ce Père remarque qu'il est très-difficile de distinguer dans le texte hébreu, si c'étaient leurs têtes et leurs pieds, ou bien si c'était la tête et les pieds de Dieu que ces chérubins cachaient de leurs ailes : mais prenant la chose dans ce premier sens, il dit que c'est l'état où nous devons nous mettre par rapport au mystère de la prédestination. Il y a dans ce mystère un commencement, un milieu, une fin. Le commencement vient de la seule grâce de Dieu; on ne peut rien s'attribuer dans la prédestination sans la vocation : O homme, cache donc ta tête, adore les profonds juge-

ments de Dieu, reconnais de bonne foi et confesse humblement que sa seule miséricorde t'a prévenu. Il y a la fin et la consommation de l'ouvrage, elle dépend encore de la seule grâce, personne ne peut se glorifier d'y avoir part comme s'il l'avait aidée, et qu'il eût coopéré ou avec elle, ou sans elle : O homme cache donc tes pieds ! Prosterne-toi devant le Seigneur, n'oublie pas que tu es redevable de ton bonheur à cette miséricorde, et n'en sois jamais méconnaissant. Il y a le milieu qui est l'ouvrage de la justification, elle dépend de Dieu et de l'homme, de Dieu qui éclaire, de l'homme qui se conduit par sa lumière; de Dieu qui meut, de l'homme qui obéit à son mouvement : O homme, que ce milieu ne paraisse donc qu'à moitié ! étends seulement comme ces chérubins tes deux ailes pour voler à Dieu, par la connaissance et par l'amour : tu ne peux rien faire sans la grâce, la grâce ne peut non plus rien faire sans toi; demande-la donc humblement si tu ne l'as pas, coopères-y fidèlement, si tu l'as reçue, de peur que Jésus-Christ, au lieu d'être le principe de ta résurrection, ne soit l'occasion de ta ruine : *Positus est in ruinam.*

SECOND POINT.

La réprobation étant un acte de l'entendement et de la volonté de Dieu, par lequel en vue de l'abus que quelques-uns font de ses grâces et de leur mort dans le péché, il se propose de toute éternité de les exclure pour jamais de sa gloire et de les punir dans les enfers, il est aisé de voir que trois choses y entrent, quoique d'une manière différente, les grâces de Dieu dont les réprouvés abusent ; la soustraction de plusieurs autres grâces, suivie de l'impénitence finale, dont il les châtie; et enfin la damnation éternelle qui est la consommation de leur perte.

Je laisse ce dernier effet de la réprobation qui n'entrerait qu'indirectement dans le sujet que je me suis proposé, pour m'arrêter aux autres considérations, et dire que Jésus-Christ est l'occasion de la ruine de plusieurs en ces deux premiers sens, et par les grâces qu'il leur donne, et par celles qu'il leur refuse. En sorte que le bien qu'il leur fait et celui qu'il ne leur fait pas, les secours dont il les prévient par sa miséricorde, et ceux qu'il leur ôte par sa justice, entrent dans la malheureuse masse de leur réprobation, quand on la considère dans toute son étendue; je veux dire et par rapport à Dieu, et par rapport à la créature. Cette matière est trop délicate pour ne pas avoir besoin de quelques éclaircissements, si toutefois on peut éclaircir un sujet qui, de quelque côté qu'on le regarde, a des difficultés insurmontables, et où l'on réussit assez quand on peut séparer le vrai d'avec le faux.

Quand je dis que Dieu est l'occasion de la ruine des hommes par les grâces qu'il leur donne, ne croyez pas que cette proposition ait quelque liaison avec cet exécrable blasphème de Calvin qui nous représente Dieu, non-seulement déterminé de toute éternité à damner un homme sans autre raison que parce qu'il le veut, mais encore résolu de lui rendre la pratique de certains commandements absolument impossible, précisément afin qu'il soit averti de son infirmité, et inexcusable dans son jugement (*Lib.* II *Instit.* 5). Ne croyez pas non plus que je prétends que l'abus de ces grâces vienne de Dieu comme de sa cause, puisque c'est un péché, et qu'il est certain que Dieu ne peut être la cause du péché comme il l'est des autres effets de la réprobation : mais supposant ce que les docteurs catholiques avancent avec saint Augustin, que Dieu n'a jamais pu rien commander d'impossible à l'homme, parce qu'il est juste, et qu'il ne le damnera jamais pour ce qu'il n'a pu éviter, parce qu'il est bon (*August. serm.* LXVII, *de Temp.*); je dis qu'il lui donne des grâces qu'on appelle suffisantes pour accomplir ses commandements, et avec lesquelles il peut se porter au bien; mais comme par le défaut de sa libre coopération, elles n'ont pas leur effet, j'infère de là que parce qu'il en a abusé, le mépris de ces grâces dont il pouvait se servir sera la matière de sa réprobation, et que Jésus-Christ qui les lui a méritées le rendra inexcusable et deviendra par ses propres bienfaits l'occasion de sa ruine : *Positus est in ruinam multorum.*

Ces deux vérités ont une liaison nécessaire. Ce qui fait la malice de l'homme fonde le droit de la justice de Dieu : s'il ne donnait au pécheur les secours nécessaires pour accomplir sa loi, voudrait-il lui imputer à faute une chose qu'il n'aurait pu faire? mais aussi en lui donnant ces secours, n'est-il pas de sa justice de lui reprocher son ingratitude, de venger le mépris de ses grâces, de le vaincre et de lui ôter toute excuse quand il le jugera? Comme le pécheur n'a pas voulu obéir à Dieu par sa très-méchante volonté, dit saint Augustin, la justice de Dieu lui doit une plus rude damnation, parce qu'on exige davantage de celui à qui l'on a plus donné, et que les effets de la plus grande réprobation se mesurent sur le plus grand abus des grâces.

Par cette règle Jésus-Christ est l'occasion d'une plus grande ruine pour les Juifs que pour les infidèles, et pour les chrétiens réprouvés que pour ces infidèles et pour ces Juifs. Infidèles, vous avez péché sans loi, vous périrez sans loi; vous avez pu connaître les choses invisibles de Dieu par celles qu'il a faites au dehors, et cependant vous n'avez pas voulu obéir à la vérité; vous avez vécu dans une impiété et un endurcissement de cœur, c'est assez pour vous réprouver. Juifs, vous avez connu et vous avez enseigné aux autres ce à quoi cette loi les obligeait, vous leur avez dit qu'il fallait s'abstenir de vols, de blasphèmes, d'adultères, et cependant vous êtes tombé dans ces crimes : outre ce péché de la loi connue et violée, vous avez eu celui de l'infidélité, et c'est à l'occasion de celui-là que Jésus-Christ sera votre ruine, puisqu'il proteste lui-même que s'il n'était pas venu et s'il ne vous avait point parlé, vous n'auriez pas ce péché, mais que sa venue et ses paroles vous ôteront toute excuse. Vous étiez remplis de mille autres crimes,

mais celui de votre infidélité y a mis le comble : ce Dieu a paru sur la terre, mais il a paru pour votre ruine, parce que vous n'êtes plus reçus à dire : Nous ne l'avons pas entendu, et par conséquent nous n'avons pas cru.

Pour toi, chrétien, pour qui Jésus-Christ non-seulement est né et mort, mais qui as reçu les premiers fruits de sa naissance et de sa passion dans ton baptême, pour toi qu'il a appellé à la foi, qu'il a fait naître dans le sein de la vraie Eglise, qu'il a élevé dans son école, muni de ses sacrements, fortifié de ses grâces : si par ta méchante volonté tu viens à ne pas profiter de tant de secours, Jésus, ce Jésus que tu devais attendre comme ta résurrection, que tu devais écouter comme ton maître, en qui tu devais espérer comme en ta vie, deviendra par ta faute ton juge, ton ennemi, ta ruine : *Ecce hic positus est in ruinam*. Tant il est vrai, selon saint Bernard, qu'il n'est rien de plus à craindre que la grâce qu'on a reçue de la miséricorde de Dieu, et que l'on a malheureusement perdue par le défaut de sa coopération.

Ce n'est pas seulement en ce premier sens que Jésus-Christ est la ruine de plusieurs, il l'est encore d'une manière plus singulière par la rémission du péché, par la soustraction de ses grâces, par l'endurcissement indirect du réprouvé, par un abandonnement négatif, par l'impénitence finale et le désespoir qui sont les propres effets de la réprobation, les malheurs dans lesquels il tombe et qui vérifient ces terribles paroles de mon texte : *Ecce hic, etc.*

Est-il possible, ô mon Dieu, qu'il y ait des gens réprouvés de cette manière? S'il est possible? demandez-le à Pharaon, dont non-seulement Dieu a dit qu'il endurcirait le cœur, mais dont il assure précisément qu'il le lui a endurci (*Exod.* IV, 7, 8, 9, 10, etc.). S'il est possible? Demandez-le aux Juifs qui, selon saint Jean, ne crurent pas aux miracles que Jésus-Christ faisait, parce que, selon Isaïe, Dieu les avait aveuglés et endurcis (*Joan.* XII). S'il est possible? demandez-le à saint Paul, qui dit que Dieu, voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, a souffert dans une grande patience des vases de colère propres pour la mort (*Rom.* IX). Demandez-le à Jésus-Christ qui proteste qu'il s'en va, qu'on le cherchera et que l'on mourra dans son péché.

Que si cette conduite de Dieu vous paraît un peu trop sévère, c'est, dit saint Augustin, que vous ne prenez pas garde que cette soustraction de grâces et cet endurcissement sont des peines qui sont dues et que Dieu rend au réprouvé, au lieu que l'abondance de ses secours est un pur don qu'il ne doit pas et qu'il donne au prédestiné : *Parum attendunt quod debita reddatur pœna damnato, indebita gratia liberato.* Il n'y a point en elle d'injustice en Dieu, ni acception de personnes. Il a compassion de celui dont il en veut avoir. Il endurcit aussi celui qu'il lui plaît d'endurcir, sa miséricorde et sa justice sont les voies par où il marche ; et comme toute la masse du genre humain a été perdue, au lieu que cette justice ne devait faire que des vases d'ignominie, cette miséricorde en a fait quelques-uns d'honneur. Heureux ceux qui sont employés à ces premiers usages, malheureux ceux qui servent aux seconds : mais toujours à quelques usages qu'ils servent, ils sont hors de droit de se plaindre, puisque s'ils sont réprouvés, ils se trouvent, comme ils le devaient être, enveloppés dans une masse commune de damnation et d'offense ; et s'ils sont prédestinés, ils doivent apprendre par le malheur de ceux qui ne reçoivent pas ce bienfait, que le même supplice leur était dû, si la grâce ne les avait aidés et regardés en pitié : *Ibi acceptio nulla fit personarum ubi una eademque massa damnationis et offensionis involvit, ut liberatus de non liberato discat quod etiam sibi supplicium conveniret, nisi gratia subveniret* (*Aug. ib.*) : il est juste, continue ce Père, que Dieu en agisse ainsi, il faut que l'on connaisse ce qui est dû à sa justice, et ce que peut sa miséricorde : et le moyen le plus propre est le partage qui se fait entre ces deux adorables perfections. Si tous les hommes étaient sauvés, comment saurait-on ce qui est dû à la justice pour le péché? si tous les hommes étaient réprouvés, quelle idée aurait-on de la force et de l'empire de la grâce : *Si enim omnis homo liberaretur, utique lateret quid peccato per justitiam debeatur ; si nemo, quid gratia largiretur.*

Cependant comme la terre est pleine de la miséricorde du Seigneur, et que ses misérations sont au-dessus de toutes ses œuvres, adoucissons un peu par quelque tempérament pris de saint Augustin même et des autres Pères, ce que nous pourrions trouver de rude en cet endroit et dans plusieurs autres, où il s'explique d'une manière étrange sur la soustraction des grâces, l'endurcissement et la réprobation des hommes.

Posons donc pour principe, que quoique Dieu puisse, sans faire tort aux hommes, leur ôter généralement toutes sortes de grâces, il ne fait pas toutefois par un sentiment de bonté et de miséricorde ce qu'il pourrait faire par puissance et par justice. Soit que les hommes se trouvent dans le nombre des prédestinés ou dans celui des réprouvés, il les appelle tous à la source de sa sagesse, il leur promet à tous sa rédemption, afin que personne ne tremble et ne se désespère, où il ne fait exception de personne, mais où toute âme est invitée à la grâce, afin qu'elle soit gratuitement rachetée de son crime, et qu'elle reçoive le fruit de la vie éternelle. (C'est la pure traduction des paroles de saint Ambroise [*Ps.* XLII] : mais il y a cette différence, que quand ils sont prédestinés ils ont des grâces immédiates, particulières, efficaces, victorieuses, congrues, choisies ; grâces qui emporteront infailliblement, quoique librement leur volonté, et avec lesquelles ils auront la dernière qui est celle de la persévérance finale, au lieu que s'ils sont réprouvés ils ne répondront pas jusqu'à la fin aux ins-

pirations de l'Esprit-Saint, ou bien Dieu se contentera de leur donner des grâces générales, médiates, éloignées, communes; grâces qui les éclaireront dans l'obscurité d'une nuit profonde et dans les dangers d'un chemin glissant où l'ange du Seigneur les poursuit, mais qui ne leur rendront guères plus de service que le ciel en feu en rend par ses éclairs à de pauvres voyageurs égarés dans les voies pleines de difficultés et entrecoupées de précipices.

Je m'explique mal : si toute comparaison est vicieuse par elle-même, celle-ci l'est par plusieurs différences qu'on y peut remarquer. Les éclairs conduisent quelquefois un homme où il souhaite d'arriver, et ces sortes de secours suffisants et inefficaces par le mauvais usage qu'en fait la volonté du réprouvé n'aboutissent jamais à la persévérance finale. Quoi qu'il en soit et de quelque manière que ce mystère terrible s'accomplisse, il est constant que si les prédestinés reçoivent certains bienfaits de Dieu, par lesquels ils sont très-certainement délivrés, ces autres malheureux dont le nombre est plus grand, sont abandonnés à sa justice, qui les laisse où les Tyriens et les Sidoniens ont été laissés.

D'où vient cela? nous n'en savons rien; mais voici ce qu'en dit saint Augustin : *Ex traduce mortalitatis, et assiduitate voluptatis, vel reatu originis, vel additamento etiam propriæ voluntatis* (*l.* II *de Dono persever. c.* 14). Ou du péché originel, comme peut-être ce Père l'a cru à l'égard des enfants morts sans baptême, ou d'autres péchés ajoutés à ce premier par une pure détermination de la volonté et une longue habitude dans le vice. Car comme nous faisons une espèce de violence à Dieu, et que nos péchés l'aigrissent tellement qu'il est contraint de se fâcher contre nous, quoique par sa nature il soit incapable de colère, il arrive que dans la liberté qu'il a de punir notre ingratitude et notre rébellion à ses premières grâces par des châtiments temporels ou par des peines spirituelles, puisque le Dieu des vengeances agit librement, souvent, hélas! que trop souvent il choisit ces dernières, qui consistent non pas dans une privation générale de toutes sortes de grâces, mais dans la soustraction des efficaces ou dans le refus de la finale qui couronne les autres.

O Dieu, quel coup de foudre! si vous avez à me châtier pour mes péchés, frappez, frappez sur ce corps, mais ayez la bonté de ne pas toucher à mon âme; aveuglez les yeux de ma chair, mais éclairez ceux de mon esprit; ne répandez jamais ces ténèbres qui sont les plus terribles effets de vos vengeances sur mes cupidités illicites; châtiez mes rébellions par telle autre peine qu'il vous plaira; endurcissez ce cœur trop sensible aux plaisirs du siècle, et amollissez ce cœur de pierre inflexible à vos saints mouvements.

Mais que dis-je? si je suis du nombre des réprouvés, c'est en vain que je parle. Quoi que je fasse, il n'en sera que ce que Dieu a prévu et déterminé de toute éternité; que j'aie des grâces suffisantes ou que je n'en aie pas, de quoi me serviront-elles si, pouvant y coopérer, je n'y coopérerai jamais? que je veille, que je prie, que je fasse pénitence, Dieu ne changera pas son arrêt, nulle grâce ne dépend de moi, et encore moins la finale; laissons donc agir ce maître des cœurs; notre sort est entre ses mains, il nous conduit où il lui plaît.

Tel est le raisonnement des impies : si je leur prête mes paroles, à Dieu ne plaise que je tombe dans leur aveuglement, je n'ai recueilli leurs raisons que pour vous en faire connaître la faiblesse et vous convaincre, que bien loin que le mystère de la prédestination et de la réprobation éteigne dans les pécheurs l'exercice de la prière et des bonnes œuvres, il ne peut servir qu'à l'y allumer davantage : *Ne extinguatur oratio.* Laissons la foi à part pour un moment et conduisons-nous par le bon sens.

Pour proférer de tels blasphèmes, et tirer des conséquences aussi erronées et aussi impies, il faut, ou être assuré que l'on est du nombre des réprouvés, ou n'en être pas assuré, et vivre dans l'incertitude de son sort. Dire qu'on en est assuré, quelle apparence? si les grands saints ont appréhendé d'être réprouvés, ils ne l'ont pas cru; si les grands pécheurs ne l'ont pas appréhendé, ils ne l'ont pas cru non plus. De tous les gens que nous pouvons appeler véritablement misérables et abandonnés aux dernières extrémités de la misère, il n'y a que ceux qui s'excluent eux-mêmes du bienfait général de la rédemption : *Miseri* (n'oubliez jamais ces paroles de saint Bernard), *miseri qui excludunt semetipsos et excipiunt a beneficio generali* (*Ber. de Vita et Mor. cler.*, c. 20); que ceux qui meurent enragés, que ceux qui par désespoir vomissent leurs âmes dans les enfers, après avoir opiniâtrément rejeté les secours de la pénitence pendant leur vie.

Seriez-vous de ce nombre? croiriez-vous positivement, et auriez-vous cette maudite assurance que vous êtes dans cette masse de réprouvés? qui vous l'aurait dit? serait-ce vous, divin Enfant? serait-ce votre étable, vos larmes, votre crèche, vos langes? ces instruments de votre misère ont leurs voix et leurs cris, dit saint Bernard, mais ce sont des cris de miséricorde et des voix de grâce. Cette étable vous dit qu'il est venu vous guérir, vous qui étiez tombé entre les mains des voleurs; cette crèche vous dit qu'il est venu chercher et sauver ce qui était perdu; ces larmes vous disent qu'il est venu appliquer ses souffrances et l'onction de sa miséricorde à ceux qui ont le cœur contrit; ces langes enfin vous disent qu'il est venu vous unir à lui et vous faire les cohéritiers de son royaume.

Mais je ne m'aperçois pas que, pensant fermer une plaie, j'en ouvre peut-être une autre; je voulais guérir un cruel désespoir, et je me mets en danger d'exciter une vaine et fatale présomption : demeurez donc, chrétiens, dans le juste milieu où vous devez être, ne croyez pas que vous soyez réprouvés, ne vous flattez pas aussi de ne pas l'être; vivez

dans l'incertitude de votre sort entre l'éternité bienheureuse et la malheureuse, et si vous êtes dans ce sentiment, quelle conséquence cette incertitude doit-elle vous faire tirer? vous persuadera-t-elle de rejeter tout sur la prescience divine? de dire que quelque crime que vous commettiez vous serez sauvés, si Dieu vous a prédestinés, et que quelque bonne action que vous fassiez, vous n'éviterez jamais la damnation éternelle si vous êtes réprouvés?

De bonne foi, raisonnez-vous si mal dans les choses qui sont infiniment moins importantes? quand vous avez une affaire de la dernière conséquence, vous contentez-vous de dire : il en sera ce qu'il plaira à Dieu ; si je dois gagner mon procès, je le gagnerai malgré les sollicitations de mes ennemis ; si je dois le perdre, je le perdrai nonobstant les poursuites que je fais, et le crédit d'autrui que j'emploie? cette incertitude ne vous rend-elle pas actifs, vigilants, inquiets, incommodes, jusqu'à lasser la patience de vos juges? quand vous êtes attaqués d'une maladie où il y a plus à craindre qu'à espérer, négligez-vous pour cela les remèdes, quelque fâcheux qu'ils soient? alléguez-vous que Dieu a prévu votre convalescence ou votre mort malgré tous vos soins, pour vous dispenser de faire venir des médecins, de suivre leurs ordonnances, de prendre ce qui répugne davantage à la délicatesse de votre goût? pourquoi donc, dans la seule chose où vous êtes principalement intéressés, cherchez-vous des prétextes dans la prescience de Dieu, dans la nécessité des grâces efficaces, dans l'inutilité des suffisantes? Saint Paul raisonnait-il de la sorte, quand il disait qu'il châtiait son corps et qu'il le réduisait en servitude, de peur que peut-être ayant prêché aux autres il ne fût réprouvé lui-même? Saint Pierre raisonnait-il de la sorte, quand il nous avertissait de travailler à rendre notre vocation et notre élection certaine par nos bonnes œuvres? ces deux grands hommes étant persuadés que si nous sommes prédestinés, nous le sommes en vue de nos saintes actions, et que si nous sommes réprouvés, nous ne le serons qu'à cause de nos mauvaises.

J'ai beau jeûner, me direz-vous, j'ai beau veiller, prier, si je suis réprouvé, ces jeûnes, ces veilles me seront inutiles, cette oraison même comme celle de Judas me tournera en péché. Malheureux qui parlez ainsi, est-ce là ce que Jésus-Christ vous a promis, lui qui vous assure que ce que vous demanderez à son Père en son nom vous sera donné, et que si vous frappez à sa porte, elle vous sera ouverte? Quand vous apportez l'exemple de Judas, êtes-vous dans son espèce? si cela est, je n'ai rien à vous répondre ; le désespoir est ce péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre ; mais si cela n'est pas, quand vous auriez commis des crimes plus énormes que le sien, vous ne seriez pas encore exclus de la grâce du Rédempteur, puisque, selon saint Ambroise, son désespoir a fait sa réprobation, et que si, au lieu de s'aller pendre, il avait fait pénitence, il n'aurait pas été privé des secours de la miséricorde.

Mais cette prière est une grâce : étant une grâce elle dépend de Dieu, et je n'y ai nul droit. La prière est une grâce, il est vrai, mais toute grâce qu'elle est, Dieu s'est fait comme une espèce d'engagement de vous la donner, et après qu'il vous a accordé la première de toutes les grâces, après qu'il est mort pour vous sur une croix, après que vous avez été ensevelis avec lui dans cette mort par le baptême, croyez-vous qu'il vous refuse celle qui en est la suite?

Je dis plus, quand l'Ecriture et les Pères ne vous auraient laissé aucune consolation sur cette matière, quand Jésus-Christ pour vous encourager ne vous aurait pas donné sa parole et son sang, je ne voudrais que l'exemple du démon pour vous en faire tirer des conséquences toutes contraires. Voyez ce à quoi vous me réduisez de vous proposer la conduite du démon pour la règle de la vôtre, et de vouloir que vous corrigiez vos sentiments par les siens? raisonne-t-il comme vous? dit-il, si cet homme est prédestiné, c'est en vain que je lui tends des piéges, je ne le ravirai jamais des mains de Dieu; s'il est réprouvé, il est inutile que je me donne tant de peine, il ne m'échappera pas? de quels stratagèmes ne se sert-il point pour faire tomber le juste? quelle occasion néglige-t-il pour engager davantage le pécheur dans ses désordres? combien de nouveaux commerces usuraires suggère-t-il à cet avare? combien de nouvelles intrigues criminelles à cet impudique? combien de nouveaux moyens de satisfaire sa fureur à ce vindicatif? Ah! du moins, dit Tertullien, reconnaissez le génie du démon, et prenez autant de précaution pour travailler à votre salut, qu'il en prend pour consommer votre réprobation. Embrassez la pénitence, renoncez aux œuvres du péché, implorez la miséricorde de Dieu pour le passé, prenez des mesures salutaires pour le futur, et cessez de persécuter Jésus-Christ, et d'en faire l'objet de vos contradictions.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, chrétiens, je ne vous ai parlé que faiblement de la cause de la réprobation des hommes; je vous les ai représentés plutôt comme des malheureux qui étaient à plaindre que comme des criminels qui méritaient d'être punis; plutôt comme des malades qui manquaient des secours absolument nécessaires pour être guéris, que comme des furieux qui avaient tué leur médecin, et qui avaient rendu leur mal incurable en se plongeant eux-mêmes l'épée dans le sein. Mais hélas! il n'est que trop vrai que *ta perdition vient de toi, ô Israel*, si tu es réprouvé, comme ton salut vient de Dieu, si tu es prédestiné : la miséricorde et la justice sortent à la vérité d'une même source, mais d'une manière très-différente, puisque celle-là sort proprement du cœur de Dieu, qui, selon les termes de saint Bernard, trouve un fonds de miséricorde en lui-même; que

celle-ci au contraire prend sa matière hors de lui dans nos propres déréglements.

Aussi quand Siméon représente Jésus-Christ comme une occasion de ruine, il le propose comme un triste et commun objet des contradictions humaines, pour nous apprendre qu'il est par lui-même le père des miséricordes, parce qu'il les sent naître de son fond, et qu'il y est plus porté qu'au châtiment; mais qu'à l'égard des vengeances il n'en est appelé que le Seigneur, parce que c'est un ouvrage éloigné de lui, et dont il trouve un principe extérieur dans les contradictions et la malice des hommes, *et in signum cui contradicetur*.

De tous les états nul ne me paraît plus fâcheux que celui de Jésus-Christ. Du côté du ciel il est exposé à ce que la justice de Dieu a de plus sévère et de moins consolant; du côté de la terre, à ce que la malice des hommes a de plus opiniâtre et de plus cruel. A peine est-il sorti du sein de Marie, que son Dieu (car il n'ose l'appeler son Père) l'abandonne aux infirmités de l'âge, aux misères de la pauvreté, à la rigueur des éléments, à la barbarie des hommes, à l'inclémence du ciel : *In te projectus sum ex utero* (*Ps.* XI, *al. expositilius factus sum*). Comme s'il voulait dire que son malheur est peu différent de celui de ces enfants qui ne sont pas sitôt venus au monde, que celles qui les y ont mis les exposent sans compassion sur le seuil d'une porte, et les abandonnent inhumainement à la charité des passants. Il n'a pas été mieux reçu pendant sa vie : sa fuite en Egypte, sa pauvreté, ses persécutions, l'envie et la rage de ses ennemis, les renoncements ou les trahisons des siens, le délaissement de son Père sur une croix, ne nous le disent que trop. Mais pourquoi nous arrêter à ce détail? outre que tous ces maux devaient être les sacrements de notre salut, et qu'il les a acceptés avec joie pour faire l'office de rédempteur, ils ont fini avec sa vie, et la colère du ciel a été apaisée par le sang et la mort de cette précieuse victime.

Que n'avez-vous fini de même, contradictions de la terre? la justice de Dieu étant satisfaite, cruauté des hommes, que ne l'es-tu? c'est en vain que je parle. Père éternel, votre Fils est mort et règne assis à votre droite; mais vous vivez, ô pécheurs, vous vivez, ô enfants et pères des pécheurs, et il n'en faut pas davantage, dit saint Augustin, pour mettre à mort Jésus-Christ immortel, et attacher par vos crimes à la croix, celui qui ne peut plus être crucifié : il n'en faut pas davantage pour l'exposer aux contradictions de toutes les nations et de tous les siècles, et donner ainsi à la prophétie de Siméon toute l'étendue du triste sens qu'elle renferme, *et in signum cui contradicetur*.

N'attendez pas que je vous fasse un long dénombrement de ce qu'il a souffert et de ce qu'il souffrira des athées, des idolâtres, des hérétiques et des libertins; ce détail serait trop embarrassant, et apparemment inutile : je descends à quelque chose de plus sensible en vous montrant que vous êtes ceux que cette prophétie regarde, qui vivez peut-être dans une contradiction perpétuelle à la vie, aux maximes, à l'esprit, aux desseins, à l'amour, aux pensées de Jésus-Christ.

Il s'est proposé deux fins principales dans son incarnation, dit saint Augustin : la première, de sauver les hommes, la seconde de les réformer; ou pour mieux dire sa grande fin a été le salut des hommes, et principalement de ceux qui ne s'opposeraient pas au dessein qu'il s'était proposé de les réformer. C'est pour cela qu'il a fait de sa vie une discipline et une règle de mœurs; ils aimaient excessivement les richesses, et il a voulu être pauvre afin qu'ils cessassent de les aimer; ils aspiraient aux honneurs et aux empires, et il a refusé d'être roi, afin qu'ils ne les souhaitassent plus; ils avaient en horreur les mépris et les injures, et il n'y en a pas une qu'il n'ait soufferte, afin de les leur rendre plus supportables; ils haïssaient la mort, et principalement la mort de la croix qui est la plus ignominieuse de toutes, et il a voulu y être attaché pour en ôter ou pour en modérer la haine.

Sondez, chrétiens, sondez là-dessus vos cœurs; Jésus-Christ n'a-t-il pas été combattu dans ses desseins? depuis qu'il est venu au monde, ambitieux, n'as-tu plus couru après les dignités et les honneurs? impudique, après tes sales plaisirs? avare, après ton or et ton argent? avez-vous souffert les injures avec plus de patience, accepté les adversités avec plus de résignation, regardé les humiliations et les souffrances avec plus de joie? si cela est, je me dédis; Siméon, ta prophétie ne s'étend pas jusqu'à ce siècle; mais parce que j'ai la douleur de voir que cela n'est pas, il faut, divin Enfant, que je pleure ton infortune, et que je te voie comme en butte aux contradictions de toute la terre. *Et in signum cui contradicetur*.

Mais, vive Dieu! cette contradiction sera suivie d'une autre; Jésus-Christ est venu au monde comme l'ami des hommes pour porter sur sa chair toutes les peines dues à leurs péchés; mais il est aussi venu pour contredire aux hommes comme un ennemi irréconciliable de leurs désordres. *Amicus ad pœnam, contradictor ad culpam*. Il y est venu comme leur médiateur, et comme leur modèle : comme un médiateur, il s'est opposé à la justice de son Père, afin qu'il frappât sur l'innocent, et qu'il épargnât les coupables; mais comme modèle il a donné aux hommes des exemples de vertu, résolu de leur opposer sa sainteté pour les reprendre et les punir au cas qu'ils ne s'y conforment pas. Pécheurs, il vous a proposé ses vertus pour exemples, et vous les avez combattues : il a voulu vous sauver, et vous lui avez contredit : il vous contredira éternellement, et sa volonté antécédente n'ayant pas eu son effet, il faut nécessairement que sa volonté conséquente l'ait : je ne me servirais pas de ces termes de l'Ecole, si je n'en trouvais l'origine dans les Pères, et principalement dans saint Jean Chrysostome et saint Grégoire, pape

Il y a, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 1 *in Ep. ad Ephes.*), une volonté première en Dieu, par laquelle il veut que ceux qui ont péché ne périssent pas (*Greg. l.* 1 *Reg. c.* 2); mais il y a une volonté seconde, par laquelle il veut que ceux qui persistent dans leurs péchés, qui vivent dans une contradiction et une rébellion opiniâtre à ses desseins, périssent. Saint Grégoire semble rendre cette vérité plus sensible par l'exemple qu'il apporte des juges qui voudraient que personne ne fît mal, afin de ne punir personne; mais qui châtient volontairement ceux qu'ils auraient mieux aimé ne pas châtier, quand ils sont accusés et convaincus d'avoir commis les derniers crimes. Que prétendent par là ces deux Pères, et saint Thomas après eux (*D. Thom.* 1 *part. quæst.* 22, *art.* 1)? sinon de vous faire connaître, ô pécheurs, qu'après avoir combattu les premiers desseins de Jésus-Christ, vous ne pouvez éviter les effets du second? Vous avez voulu vous séparer de lui dans le temps, il se séparera de vous dans l'éternité; vous n'avez pas voulu qu'il régnât sur vous par sa loi, il régnera malgré vous par ses vengeances; vous vous êtes opposés à lui, vous lui avez contredit, il s'opposera à vous, et il vous contredira.

Voulons-nous que ces contradictions dont nous sommes menacés n'arrivent pas? faisons en sorte que les nôtres cessent (*Rom.* I), changeons de vie, et soyons assurés que ce Dieu de bonté qui étend toujours ses mains sur un peuple incrédule et contredisant, afin de se réconcilier avec lui, changera bientôt ses arrêts. Au lieu de faire sur le sujet de la prédestination et de la réprobation des hommes, des questions inutiles, qui n'aboutissent le plus souvent ou qu'à une vaine confiance, ou qu'à un cruel désespoir, prenons avec saint Augustin le parti le plus sûr, qui est de rendre grâces au Sauveur, de ce qu'étant enveloppés dans une masse commune de perdition, sa miséricorde ne nous a pas rendu ce que nous connaissions nous être dû dans la perte et dans la damnation de tant d'autres: *Agamus ergo gratias Salvatori, dum nobis redditum non cernimus, quod in damnatione similium etiam nobis debitum fuisse cognoscimus* (*August. epist.* 165).

Soyez donc à jamais béni, adorable Sauveur, et quoique votre grandeur soit indépendante de nos louanges, souffrez qu'une petite portion de votre créature vous loue: souffrez que prosternés aux pieds de votre crèche nous rendions nos hommages à votre sainte enfance, que nous y découvrions les prémices de notre rédemption, et qu'à l'exemple d'Anne la prophétesse, dont il est fait mention dans notre Evangile, nous parlions vous à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël. Adorez à jamais cet enfant, dirons-nous aux prédestinés, et reconnaissez que vous n'avez rien que vous n'ayez reçu de lui; faites pénitence, dirons-nous aux méchants, quelque endurcis que vous soyez, peut-être vous fera-t-il miséricorde, et, si vous avez le malheur d'être du nombre des réprouvés, n'en attribuez la cause qu'à vous-mêmes; fuyez le péché, embrassez la vertu, dirons-nous généralement à tous les hommes; mettez Jésus-Christ à couvert de vos contradictions, ne ruinez pas les desseins que sa miséricorde a formés sur vous; ne vous opposez pas à sa volonté, qui, selon l'Apôtre (I *Tim.*, II), est de vous sauver tous, de vous appeler à la connaissance de sa vérité et à la participation de sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

POUR LE PREMIER DIMANCHE D'APRÈS LES ROIS.

Dixit Mater ejus ad Filium: Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce Pater tuus et ego dolentes quærebamus te.

Marie Mère de Jésus lui dit: Mon Fils, pourquoi nous avez-vous ainsi quittés? Votre Père et moi vous cherchions, affligés de votre absence (*S. Luc, ch.* II).

Il est naturel à une âme de se plaindre de l'absence de l'objet qu'elle aime, de trouver dans son éloignement autant de matière d'inquiétude et de chagrin, qu'elle a goûté de consolation et de douceur dans sa compagnie: et à considérer la durée de ces mouvements tristes et affligeants auxquels elle s'abandonne, on dirait qu'elle doit toujours mesurer sa douleur sur la grandeur de sa perte, et sur la violence de son amour, ou plutôt qu'elle ne doit y mettre aucune borne quand elle le chérit sans mesure.

Si la nature inspire ces sentiments, ne croyons pas que la loi du Seigneur les autorise, loi qui retranche absolument toutes les passions qui se tournent vers des choses défendues, et qui en veut toujours corriger les excès quand elles se portent avec trop de chaleur à celles qui sont indifférentes et permises; loi qui ne peut souffrir, ni que l'on s'afflige extraordinairement de la perte de ceux que l'on aime, ni que l'on pousse l'amour que l'on a pour eux au delà des limites qu'elle a marquées, réservant pour Dieu, quand on l'a malheureusement perdu, cette bienheureuse tristesse qui opère le salut, comme elle veut que, pour le posséder et se conserver dans sa grâce, on l'aime de tout son cœur, de tout son esprit, de toutes ses forces.

Quel est donc le bonheur d'une créature, lorsque aimant un objet profane elle sait tenir son amour et sa douleur, ces deux passions naturellement impétueuses, dans les justes termes que l'Evangile lui prescrit! Mais quel serait l'avantage et la perfection de celle qui, aimant un Homme Dieu, sentirait la nature et la grâce concourir ensemble, non pour tempérer l'ardeur de sa charité, mais pour l'augmenter dans la possession d'un objet tout divin; non pour corriger l'excès de sa douleur, mais pour la lui rendre plus sensible et plus vive dans la perte qu'elle en aurait faite?

Ce dernier privilége n'a été que pour Joseph et pour Marie: ces deux saintes et heureuses personnes, étant entrées dans l'ordre de l'union hypostatique, n'ont pu trop aimer le divin Jésus, quand elles ont joui des douceur de sa présence, ni trop le pleurer et le

regretter quand, par une fâcheuse absence, elles en ont été privées.

Joseph pouvait-il trop aimer un Homme-Dieu qui l'avait choisi pour être son protecteur dans ses persécutions, comme le Père éternel l'avait destiné pour être le ministre de sa providence, et le Saint-Esprit le coopérateur fidèle de ses desseins? Et si son amour ne devait point garder de mesure, devait-il y en avoir dans sa douleur? A l'égard de Marie, comme elle en est véritablement la mère, l'amour maternel et divin semblables à deux feux qui, joints ensemble, font un plus grand incendie, s'étaient unis en elle, disent les Pères, pour l'attacher davantage à son Fils; aussi, cet enfant lui appartenant encore plus qu'à Joseph, ne remarquez-vous pas qu'elle prend seule la parole, et qu'elle lui dit après qu'il s'est éloigné d'eux : *Mon Fils, pourquoi nous avez-vous ainsi quittés? Votre père et moi vous cherchions, affligés de votre absence.*

Je me trompe, messieurs, quelque particulier que soit en un sens cet avantage de Joseph et de Marie, nous sommes obligés en un autre d'en prendre tous les sentiments. Nous ne pouvons trop aimer Jésus-Christ, ni trop estimer sa grâce, mais nous ne pouvons trop nous affliger de l'absence de ce Dieu, quand nos péchés l'ont contraint de nous quitter, ni faire trop d'effort pour recouvrer ce grand bienfait par lequel il se communique à nous, si nous l'avons perdu. Etudions donc, dans ce que l'Evangile d'aujourd'hui nous en dit, la conduite de la grâce et les dispositions dans lesquelles nous devons être à son égard. Pour nous mettre en cet état, elle nous est elle-même absolument nécessaire : demandons-la au Saint-Esprit : *Ave.*

Il y a des choses dans la grâce que nous ne sommes pas obligés de savoir, dit saint Bernard, mais il y en a d'autres que nous ne pouvons ignorer sans nous mettre en un très-grand danger de nous perdre. Si nous ne savons pas d'où elle vient et où elle va, ne nous en faisons pas un scrupule de conscience; mais si nous ignorons et si nous n'observons pas avec diligence quand elle vient et quand elle s'éloigne de nous, croyons que nous serons responsables devant Dieu d'une ignorance si dangereuse dans laquelle nous aurons vécu.

D'où vient cette différence? elle vient, dit ce Père, de deux différents desseins que Dieu a sur l'homme. D'un côté, il veut qu'il soit fidèle et soumis; de l'autre, qu'il soit vigilant et reconnaissant : pour éprouver sa soumission, il y a dans la grâce des mystères dont il s'est réservé la connaissance : soumets-toi donc, ô homme, et captive ton entendement sous l'autorité de la foi; pour exciter sa vigilance et sa reconnaissance, il y a dans cette grâce une vicissitude de présence et d'absence qu'il lui est important de connaître, applique-toi donc, ô homme, à observer ces heureux et ces malheureux moments par lesquels elle s'approche, et par lesquels elle s'éloigne de toi, sans cela tu ne désireras jamais de la recouvrer après que tu l'auras perdue; sans cela tu ne l'estimeras et ne l'honoreras jamais quand tu l'auras reçue. Ne prends-tu pas garde à l'éloignement de la grâce? l'erreur et la présomption t'aveuglent, *pates seductioni*, et de toutes les erreurs il n'en est point de plus dangereuse que celle par laquelle on se flatte que Dieu est présent quand il est éloigné, et qu'on le suit quand on se suit soi-même. Mais n'observes-tu pas le temps et les circonstances du retour de cette grâce? tu es ingrat à ses bienfaits et indifférent à la recouvrer, *ingratus es visitationi*, et de tous les péchés cette ingratitude et cette indifférence sont les deux plus grands obstacles du salut.

Laissons ces mystères de la grâce qu'il nous importe peu de connaître, et attachons-nous à cette conduite dont la connaissance nous est absolument nécessaire. Elle consiste à ce que je vous ai dit, en une certaine vicissitude de présence et d'absence, d'éloignement et de retour. Mais comment nous en instruire? nous n'avons qu'à examiner toutes les circonstances de notre évangile : la conduite de Jésus-Christ qui permet que Joseph et Marie le perdent et qu'ils le retrouvent, nous en donnera une parfaite idée. Car de là nous apprendrons deux vérités morales qui sont de la dernière conséquence; comment on perd la grâce, c'est la première : comment on la recouvre, c'est la seconde : elles feront tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Tout le monde est suffisamment persuadé qu'il n'y a que le péché mortel qui puisse faire perdre la grâce aux justes : mais sans doute tout le monde ne sait pas de quelle manière ce péché s'insinue dans leurs âmes pour la leur ravir, ni comment un homme qui avait auparavant le bonheur de marcher à la compagnie de Jésus-Christ, contraint ce Dieu de l'abandonner et de se retirer de lui, soit pour un temps, soit pour toujours.

Nous pouvons trouver dans notre évangile quelques éclaircissements pour résoudre une question si difficile, pourvu que nous en en examinions sérieusement les principales circonstances, que nous jugions de l'absence spirituelle de Jésus-Christ par rapport à son éloignement corporel, et de la perte que nous faisons de sa grâce, par celle que Joseph et Marie firent durant trois jours de ce divin enfant.

Ils furent avec lui de compagnie à Jérusalem, dit saint Luc, ils s'imaginaient jouir du même bonheur à leur retour : Cependant cet enfant y demeura, *remansit puer in Jerusalem*, et ils croyaient si bien qu'il était toujours avec eux, que cet évangéliste se contente de dire qu'ils ne s'en aperçurent pas. *Et non cognoverunt parentes ejus.*

Ce qui n'était qu'une innocente inadvertance dans ces deux saintes personnes, ou un oubli qui ne pouvait leur être imputé à faute, est à notre égard le principe de notre malheur; ces paroles si mystérieuses nous faisant comprendre non-seulement que nous perdons souvent la grâce dans l'obscurité de

notre esprit et l'endurcissement de notre cœur, sans y faire de réflexion ; mais même que sa perte vient du peu de connaissance que nous avons des choses principales qui la regardent, je veux dire ou de sa nécessité ou de sa fragilité. Nous ne pouvons rien sans la grâce, voilà la première chose que nous devons connaître. Quelque nécessaire que soit cette grâce pour opérer le bien, elle est libre, indépendante, si tendre et si délicate, que ce qui nous paraît être de peu de conséquence, est capable de la rebuter : voilà la seconde. Si nous étions fortement persadés de ces deux vérités, la connaissance que nous aurions de la nécessité de la grâce nous rendrait humbles, celle de sa fragilité vigilants et circonspects; mais parce que nous nous aveuglons volontairement pour ne pas entrer dans le détail de toutes ces choses, ou que la connaissance que nous en avons est si légère, qu'elle ne nous inspire ni assez d'humilité pour en connaître le besoin, ni assez de crainte pour en appréhender l'éloignement, elle se venge par son abandonnement d'une ignorance si criminelle, et l'esprit de Jésus-Christ demeure ailleurs que chez nous sans que nous nous en apercevions : *Remansit puer in Jerusalem, et non cognoverunt.*

Prenons les choses dans leur source, et instruisons-nous sur une matière de cette importance. S'il y a quelque chose qui puisse nous représenter l'union de la grâce avec la liberté humaine pour porter l'homme à Dieu, c'est assurément celle de Jésus avec Joseph et avec Marie pour aller ensemble à Jérusalem. Ils vont tous de compagnie, tous prennent le même chemin pour arriver au même terme, image véritable de ce qui se passe au dedans de nous pour notre salut, quand, par la communication de Dieu qui éclaire l'homme, et de l'homme qui est éclairé de Dieu qui justifie l'homme, et de l'homme qui est justifié de Dieu qui gouverne l'homme, et de l'homme qui se soumet à sa conduite, toute l'action se rapporte à une même fin, quoique deux causes y concourent, je veux dire le Créateur et la créature, puisqu'on ne peut ôter du Créateur les secours qu'il a donnés pour opérer le bien, ni de la créature la liberté qu'elle a reçue pour y consentir : *Dum per communionem illuminantis et illuminati*, (belles paroles de saint Ambroise) *justificantis et justificati, regentis et subditi, omnis actio ad unum refertur, et quod ad unum refertur utriusque est, quia nec a Deo alienari potest quod dedit, nec ab homine quod accepit.*

L'union de ces deux choses est si nécessaire, dit saint Bernard, que séparer l'un d'avec l'autre, c'est ruiner tout l'ouvrage du salut Otez le libre arbitre, il n'y a rien dans l'homme sur quoi le salut s'applique : *Tolle liberum arbitrium, non erit quod salvetur.* Par cette raison l'esprit des animaux (c'est ainsi que ce Père parle) est incapable de ce salut, parce qu'ils n'ont pas ce consentement de la volonté nécessaire pour obéir à Dieu en acquiesçant à ses commandements, en ajoutant foi à ses promesses, ou en le remerciant de ses bienfaits. Otez la grâce, l'homme n'aura pas ce par quoi il doit être sauvé : *Tolle gratiam, non erit unde salvetur.* Cet ouvrage dépend nécessairement de deux choses, de l'une qui est le principe, de l'autre qui en est le sujet. Dieu est l'auteur du salut, le libre arbitre est capable de le recevoir. Ainsi ce qui ne vient que de Dieu et n'est donné qu'au libre arbitre ne peut s'accomplir, ni sans le consentement de celui qui reçoit ce bien, ni sans la grâce de celui qui le donne. Dieu prévient, l'homme coopère, en sorte que ce que la grâce a commencé seule, a dans la suite sa perfection par le concours du Créateur et de la créature, qui travaillent non séparément, successivement et en partie, mais conjointement, au même temps, et par une opération indivise, l'économie du salut étant toute dans l'homme et venant toute de Dieu.

Parler ainsi et avoir ces sentiments, c'est bien former une idée véritable de la conduite de la grâce, mais c'est ne la connaître encore qu'à demi, c'est même ne l'envisager que du côté qui flatte plus notre orgueil, et qui par conséquent serait capable de nous la faire perdre.

Ne se serait-on pas lourdement trompé, si, en voyant Jésus marcher avec Joseph et avec Marie, on avait cru que cet Enfant de douze ans dépendît plûtot de ses parents pour sa conduite, que ces personnes éclairées et robustes ne pouvaient avoir besoin de ses avis et de son secours dans la faiblesse et le peu d'expérience de son âge? Disons de la grâce qui nous est donnée par Jésus-Christ, ce que nous venons de dire de Jésus-Christ même : ce serait sans doute tomber dans une erreur beaucoup plus dangereuse, si en considérant cette qualité surnaturelle jointe à nous et nous à elle pour arriver au même terme, on attribuait à la force de notre volonté et à la bonté de nos œuvres ce qui ne vient que d'un don d'en haut; ou si l'on regardait comme une obligation que Dieu eût de nous donner sa grâce pour notre conduite spirituelle, ce qui n'est qu'un pur effet de cette miséricorde gratuite, par laquelle il a pitié d'une créature, qui, abandonnée à elle-même, ne pourrait faire la moindre démarche pour son salut.

En effet, comment en ferait-elle aucune, si ce n'était par une première grâce? Mais quelle part et quel droit pourrait-elle y avoir? serait-ce en produisant cette grâce? elle est d'un ordre supérieur ; serait-ce en la méritant? mais elle est le principe du mérite, et comme telle elle ne peut être méritée : serait-ce en se disposant à la recevoir? ce ne pourrait être qu'en faisant quelque action naturelle que Dieu fût obligé de récompenser, ou de la grâce habituelle, ou d'une grâce actuelle qui fit faire une œuvre digne de cette grâce habituelle ; mais ne serait-ce pas détruire la grâce prévenante, et renouveler les blasphèmes des pélagiens et des demi-pélagiens ? Reste donc que la volonté humaine ne puisse par elle-même se déter-

miner au bien dans les choses qui regardent le salut, qu'elle soit dans une dépendance nécessaire de l'infusion de la grâce sanctifiante, des lumières et des ardeurs de la prévenante, des secours et des mouvements de l'actuelle.

Il y a, dit saint Bernard, trois sortes de libertés ; une liberté de nature, une liberté de grâce, une liberté de vie et de gloire. La première consiste dans une exemption de nécessité, et il l'appelle une liberté d'arbitre ; la seconde dans une exemption de péché, et il l'appelle une liberté de conseil ; la troisième dans une exemption de misère, et il l'appelle une liberté de complaisance. Par l'une l'homme est élevé au-dessus des animaux, par l'autre au-dessus de la chair, par la dernière au-dessus de la mort. Notre premier père avait reçu ces trois libertés dans le paradis : il avait celle de la nature dans toute sa plénitude, parce qu'il avait été créé indifférent au bien et au mal ; il avait celle de la grâce, non pas à la vérité dans un degré supérieur, qui consiste à ne pouvoir pas pécher, mais dans un degré inférieur, qui consiste à pouvoir ne pas pécher ; il avait de même la liberté de la gloire, non pas à la vérité qui le rendît incapable d'être troublé dans son bonheur, mais avec laquelle il pouvait n'y être pas troublé (tout ceci est de S. Bernard) ; mais quand, par une détermination libre de sa volonté, il s'est oublié de son devoir, et qu'il a transgressé la loi de Dieu, qu'est-il arrivé ? il a toujours conservé la liberté de la nature, je veux dire l'indifférence entière au bien ou au mal, parce qu'elle est essentielle à sa volonté, mais il a perdu les deux autres, qui n'étaient que des accidents ajoutés, et qui ne devaient subsister qu'au cas qu'il demeurât attaché au service de Dieu. Il est donc tombé de cet état heureux, où il pouvait n'être pas misérable, dans la dure nécessité d'être troublé, assujetti à la douleur et à la mort ; il est tombé du pouvoir qu'il avait de ne pas pécher, dans la servitude honteuse du peché, et semble comme avoir perdu toute la liberté de son conseil.

Depuis cette chute qui a été volontaire en Adam, et qui sans cette condition n'eût pas été criminelle, il n'a pas eu la liberté de se relever, parce qu'encore bien qu'il ait reçu le pouvoir de se tenir debout pour ne pas tomber, il n'a pas reçu la même facilité de se relever après être tombé. Se tire-t-on aussi aisément d'un précipice qu'on s'y est jeté ? Trouve-t-on dans soi la même force pour appliquer le remède sur une plaie mortelle, que l'on a eue pour se la faire ? Il faut donc une main charitable qui nous relève, un médecin céleste qui nous guérisse, et qui nous délivre du corps de cette mort (*Ambros. lib.* I *de Voc. gent.*, c. 2). Nous avons une volonté, mais c'est une volonté vague, volage, inconstante, aveuglée par la concupiscence, enflée par les honneurs, embarrassée par ses soins, inquiète par ses soupçons, plus misérable en possédant ce qu'elle souhaite, qu'elle ne le serait si elle en était privée, n'ayant pour toute force que la facilité du danger et l'impossibilité d'en sortir. Se porte-t-elle au mal ? c'est par elle-même : se tourne-t-elle vers le bien ? ce ne peut être que par la grâce : c'est cette grâce qui excite sa liberté quand elle lui donne de bonnes pensées, c'est cette grâce qui la guérit quand elle change ses affections déréglées, c'est cette grâce qui la fortifie quand elle la porte à l'action, c'est cette grâce qui la conserve de peur qu'elle ne languisse et qu'elle ne se décourage : *Ipsa liberum excitat arbitrium cum seminat cogitatum, sanat cum immutat affectum, roborat ut perducat ad actum, servat ne sentiat defectum* (*Bern. de Gratia et libero Arbitrio*, c. 24).

Voilà, chrétiens, la vérité fondamentale sur laquelle saint Paul, les conciles de Carthage, de Milan, de Rome, de Trente, les Pères de l'une et de l'autre Eglise, et tous les théologiens ont fortement insisté. Voilà ce que saint Augustin, saint Prosper, saint Hilaire, saint Bernard, prouvaient contre les pélagiens et les mauvais chrétiens, avec tant de solidité et d'éloquence, persuadés que de toutes les choses qui nous font perdre la grâce, l'ignorance et l'oubli de sa nécessité en est une des principales.

Jésus-Christ était dans le monde, *in mundo erat*, et ce monde ne l'a pas connu, ce monde n'a pas su le besoin qu'il avait de ce divin réparateur, *et mundus eum non cognovit*. Voilà la cause de sa réprobation. *Le bœuf et l'âne connaissent leur maître*, dit Dieu chez Isaïe, *et Israël ne m'a pas connu*, ce peuple aveugle et superbe n'a pas compris les mystères de ma miséricorde, *c'est pour cela qu'il n'y a point de santé en lui, depuis les pieds jusqu'à la tête; qu'il n'y a eu ni ligature ni aucun remède appliqué sur la plaie qu'il s'est faite par son orgueil.* Plaga tumens non est circumligata, nec curata medicamine. *C'est pour cela que sa terre est déserte, que les étrangers dévorent son bien en sa présence, qu'il sera abandonné comme une vigne en friche, comme une méchante cabane et une ville qui est mise au pillage.* Etrange figure qui nous représente l'état d'une âme privée de la grâce, et qui n'en est privée que pour avoir ignoré le besoin qu'elle en a, que pour avoir perdu, par cette ignorance, l'estime qu'elle en a dû faire ; car comment la conserver, si on ne l'estime? comment l'estimer, si, quelque précieuse et nécessaire qu'elle soit, on la regarde comme dépendante de soi, comme un bien dont on peut, par ses propres forces, réparer la perte, parce qu'on y a toujours quelque droit?

Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'a laissé les hommes, durant tant de siècles, dans l'attente de sa venue, qu'afin que, convaincus par leur misère du besoin qu'ils avaient du Messie, destiné pour les en délivrer, ils le désirassent avec plus d'ardeur, et le reçussent avec plus de respect et de reconnaissance ; si, pendant tout ce temps, il les a abandonnés, ou à la faiblesse de leur nature, ou aux éléments de la loi, ce n'a été qu'afin qu'ils implorassent la grâce de ce divin libérateur. Ils avouaient que cette loi était bonne ; mais

en même temps ils reconnaissaient qu'elle était impuissante ; ils voyaient le bien, parce qu'elle le montrait, mais ils ne pouvaient presque l'embrasser, parce qu'ils étaient surmontés par leur concupiscence ; ainsi embarrassés dans les piéges du démon et de leur propre cupidité, ils étaient avertis de se tourner, par une piété humble et soumise, vers celui qui seul pouvait leur donner la grâce de pratiquer, dans toute sa perfection, une vertu à laquelle ils ne pouvaient se porter par les simples efforts de leur volonté. *Non ut impleat homo justitiam cum voluerit, sed ut se simplici pietate convertat ad eum cujus dono eam possit implere* (*Ad Simplic., lib.* I, *qu.* 1). Si donc Jésus-Christ, pour l'honneur de sa grâce, veut qu'elle soit reçue par des âmes humbles et convaincues de leur pauvreté, n'est-il pas contraint de la retirer, quand ceux à qui il l'a donnée sont, pour me servir des expressions de ce même Père, riches d'eux-mêmes par leur orgueil, mais pauvres et vides de Dieu en effet, par la juste soustraction de ses secours? *Divites sui*, *indigentes Deo.*

Je ne sais si vous avez jamais fait sur l'Evangile de ce jour une réflexion qui est très-propre à mon sujet. Jésus-Christ, qui jusqu'ici s'est tû et est demeuré dans les ténèbres et dans le silence d'une vie cachée, ne donne qu'aujourd'hui des preuves de sa divinité et de sa science : encore ne les donne-t-il qu'après qu'il s'est éloigné de la compagnie de Joseph et de Marie. On nous avait bien parlé des circonstances de sa naissance et des prodiges qui y étaient arrivés, mais on ne nous avait encore rien dit de ses actions ou de ses paroles, pour pouvoir, par elles, juger de ce qu'il est ; et dans toute la suite du texte sacré, nous n'en aurons plus aucun témoignage que quand, après une longue et mystérieuse solitude, il commencera à se produire pendant les trois années de sa vie publique. Ce n'est qu'après une absence de trois jours qu'on le trouve dans le temple, disputant avec les docteurs qui admirent sa sagesse, qui sont surpris de sa prudence et de ses réponses : ce n'est qu'après cet éloignement qu'il témoigne à Joseph et à Marie qu'il est véritablement Dieu, en leur disant qu'il est occupé des affaires de son Père : *Nesciebatis quia in his, quæ patris mei sunt, oportet me esse?*

Je ne veux pas croire qu'il leur ait ainsi parlé afin de leur témoigner qu'ils ne l'avaient pas encore bien connu et que la raison pour laquelle il s'était absenté d'eux, était afin qu'ils eussent dans la suite une connaissance plus parfaite de sa divinité, que cette connaissance les tînt dans un plus profond respect et une plus grande appréhension de le perdre : ne faisons pas cet outrage à ces deux âmes justes, auxquelles le mystère de l'incarnation avait été révélé, mais instruisons-nous par là, et croyons que souvent il se retire de nous pour l'intérêt de sa grâce, pour punir cet orgueil secret qui nous cache notre pauvreté, qui nous fait méconnaître le besoin que nous avons du secours de ce divin libérateur, ou qui diminue en nous l'estime que nous en devons faire. *J'ai toujours ma pauvreté devant les yeux*, disait Jérémie, *et je la vois à toute heure : Ego vir videns paupertatem meam* (*Thren.*, III). Voilà, chrétiens, ce que vous devez dire tous les jours : de quelque côté que je me regarde, je me reconnais pauvre et dénué de toutes choses : pauvre dans mon être naturel, je ne saurais marcher, remuer les mains, jeter une œillade, parler, respirer, sans le concours de la cause première : pauvre dans mon être surnaturel, je ne saurais produire aucune œuvre méritoire du salut, dire aucune parole, former aucune pensée, si elle ne vient de Dieu, si Dieu n'agit, ne parle, ne pense avec moi. Le sarment ne peut porter de fruit s'il n'est uni à la vigne : je puis encore moins faire une bonne action par moi-même, si je ne demeure en Dieu et Dieu en moi. Quand donc j'aurai quelque bonne pensée, quand je me sentirai porté à faire quelque œuvre de miséricorde, quand ayant pitié de mon âme, je me jetterai aux pieds d'un prêtre pour recevoir le pardon de mes péchés : quand j'aurai résisté aux charmes d'une tentation imprévue, ou aux dangers d'une occasion prochaine, quand étouffant tous les ressentiments d'une vengeance qui me paraissait juste, j'aurai pardonné à mon ennemi, quand j'aurai fait quelques efforts pour embrasser la pénitence, quand malgré la tiédeur de mon âme, la contagion du scandale, la corruption publique des mœurs, le torrent de la coutume, j'aurai prié, jeûné, quitté les compagnies, les jeux, les spectacles, c'est à votre grâce, ô mon Dieu, que j'en rendrai toute la gloire ; si j'ai quelque mérite devant vous, j'avouerai que je l'ai reçu, et cet aveu m'empêchera de m'en glorifier ; je vous remercierai d'avoir éclairé par la splendeur de vos lumières les ténèbres de mon entendement, d'avoir échauffé par l'ardeur de votre charité la glace de mon cœur, d'avoir daigné être par votre miséricorde le compagnon de mon voyage, pendant que vous laissez tant d'autres marcher seuls dans la voie de perdition par un redoutable effet de votre justice. Tandis que j'aurai ces sentiments, je serai toujours humble et reconnaissant, je me défierai de moi-même, j'opérerai mon salut avec crainte, je serai circonspect et exact à m'acquitter de mes plus petits devoirs, j'appréhenderai jusqu'aux moindres choses qui pourraient blesser la délicatesse et la fragilité de la grâce.

Car, messieurs, et voici ma seconde considération, ce qui nous fait perdre la grâce, c'est que nous n'en craignons pas assez la fragilité, que nous ne répondons pas assez à ses inspirations, que nous n'observons pas assez les moments auxquels elle nous appelle. C'est que nous nous soucions peu de nous défaire de certaines imperfections qui la rebutent, nous partageant entre les grandes et les petites obligations, nous relâchant dans celles-ci, pourvu que nous paraissions exacts observateurs de celles-là, disputant entre le précepte et la dispense, ne voulant faire

précisément que ce qui nous est ordonné en rigueur, et encore le faisant mal, venant insensiblement à mépriser les choses les plus importantes par la négligence de celles qui nous semblent légères : et nonobstant toutes ces choses, nous aveuglant par une vaine confiance, et nous persuadant aussi bien que les parents de Jésus-Christ, qu'il est avec nous, quoiqu'effectivement il n'y soit pas. *Remansit puer in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus.*

Pardon, Joseph et Marie, j'avoue de bonne foi que la comparaison n'est pas juste. Vierge sainte, bien loin de croire que vous ayez commis aucun péché qui ait obligé ce divin enfant de se séparer de vous, je me fais un plaisir de publier hautement que vous n'avez jamais contracté celui d'origine : si Jésus-Christ vous quitte aujourd'hui, c'est afin de revenir dans trois jours ; ces saintes tromperies de l'amour ne font qu'enflammer davantage le vôtre et ne servent qu'à l'augmenter par ces innocentes évasions. *Istæ amoris fallaciæ ipsum amorem magis inflammant, ad ejus cumulum proficiunt dum sic decipiunt* (*Gilbertus in Cant. serm.* 40, *n.* 3). Il s'échappe quand on pense le tenir, il vient et il se retire en cachette, pour tempérer par ses vicissitudes mystérieuses les douceurs d'une présence agréable et les ennuis d'une fâcheuse absence: *Cum putatur teneri, quasi furatur præsentiam gratam, furtim accedens, et furtim recedens.*

Mais après cette précaution, s'il est permis de juger de l'absence spirituelle de Jésus-Christ par rapport à son éloignement corporel, voici ce que j'en pense avec les Pères et les intreprètes.

La coutume des Juifs était d'aller tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques ; on y venait de toutes les parties du monde et l'on y faisait de grandes réjouissances. Pour célébrer plus religieusement cette sainte solennité, les hommes allaient à part et les femmes à part ; les enfants suivaient tantôt leurs pères et tantôt leurs mères : et cette division fut cause que Marie, ne voyant pas son fils, crut qu'il était avec Joseph, et Joseph qu'il était en la compagnie de sa mère, se reposant ainsi l'un sur l'autre et ne se persuadant pas qu'il les eût quittés.

Que je pourrais faire là-dessus de belles et solides réflexions ! Je pourrais vous dire que c'est souvent dans les réjouissances et les fêtes publiques, quand même l'institution en serait légitime, qu'on perd la grâce ; que souvent ce ne sont pas les fêtes de Dieu que l'on célèbre, mais les siennes, par certains dérèglements qui s'y glissent, par des joies excessives, par de trop grandes affectations de paraître dévot, ou par des immodesties scandaleuses, par des observations trop scrupuleuses des choses légères, pendant qu'on néglige les essentielles, par certains retours sur soi-même, péchés qui sont cause que Dieu a ces solennités en aversion, et que son âme les hait : *Solemnitates vestras odit anima mea* (*Isai.*, 1). Si c'étaient mes solennités que vous célébrassiez, je les approuverais, et vous vous sanctifieriez dans ces saintes pratiques; mais parce que ce sont les vôtres, parce que votre volonté s'y trouve, parce que vous en faites des occasions de relâchement, d'indévotion, de tiédeur, d'hypocrisie, d'amour-propre, d'assemblées criminelles : je les déteste, et bien loin de les récompenser, je me vengerai de la profanation que vous en faites.

Je pourrais ajouter qu'on perd souvent la grâce quand on rejette sur les plus parfaits l'obligation d'éviter les péchés véniels, pendant qu'on en conserve une habitude dont on ne se fait pas même un scrupule de conscience, quand on laisse aller Jésus à Jérusalem avec les personnes d'une vertu éminente qui pratiquent les conseils évangéliques, tandis qu'on veut précisément demeurer dans les termes du précepte; que l'on se croit assez saint de ne pas tomber dans les péchés mortels, et que l'on se soucie très-peu de faire aucune œuvre de surérogation pour Dieu.

Ames chrétiennes, cette morale vous regarde, vous qui n'avez jamais peut-être connu la délicatesse ni la fragilité de la grâce. Vous vous imaginez qu'il n'y a que le péché mortel qui la détruise, j'en demeure d'accord avec vous, mais avouez aussi que le véniel est une très-grande disposition au mortel, et par conséquent à la perte de cette grâce. En effet, dit saint Thomas (1-2, *q.* 88, *art.* 3). Celui qui pèche véniellement en parlant en général, s'éloigne volontairement de quelque ordre ; et dès là qu'il s'habitue à ne se pas soumettre en des choses, quoique légères, à l'ordre où il doit être, il a un grand penchant à enfreindre l'ordre de la fin dernière, en choisissant ce qui est un péché mortel dans son genre.

Voilà les réflexions que je pourrais faire, et dont je trouve le fondement dans les circonstances de mon Evangile, mais je les passe pour m'arrêter à une supposition qui est encore plus importante : n'est-il pas vrai que si Joseph et Marie avaient toujours eu les yeux sur Jésus, que s'ils avaient diligemment observé ce moment auquel il les quitta, ils l'auraient retenu auprès d'eux, et par conséquent faute d'avoir connu cet instant, faute d'avoir eu cette circonspection, ils l'ont perdu : *Et non cognoverunt parentes ejus.* Mais cette évasion est un mystère : la Providence et la miséricorde de Dieu l'ont ménagée pour notre instruction, afin de nous apprendre que la grâce a ses jours, ses heures, ses moments; que toute la science d'un chrétien consiste à les bien observer, et que le défaut de cette prévoyance est pour l'ordinaire la cause de sa réprobation.

Si tu avais connu, dit Jésus-Christ pleurant sur Jérusalem, *la paix qu'on te venait apporter*, si tu avais su observer ce jour heureux, tu ne tomberais pas entre les mains de tes ennemis : *Mais ces choses te sont à présent cachées : des jours de guerre succèderont à ces jours de paix : tu seras assiégée, pressée de toutes parts ; on te renversera par terre toi et tes enfants; on ne laissera pas pierre sur pierre :*

pourquoi? *Parce que tu n'as pas connu le temps auquel le Seigneur t'a visitée : Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* (*Luc.*, IX). Qui ne pleurerait, qui ne tremblerait sur le malheur de cette ville; mais qui ne frémirait, qui ne se troublerait sur le pitoyable état d'une âme, dont Jérusalem est la figure, et sur la cause qui lui attire de si épouvantables maux?

Juifs, Jésus-Christ était venu chez vous, et vous ne l'avez pas connu, il était au milieu de vous, et vous ne l'avez pas su; vous tomberez en ce monde entre les mains des Romains, et entre celles d'un Dieu vengeur en l'autre. Pour vous, chrétiens, si vous êtes aussi aveugles qu'eux, si par l'ignorance de ces heureux moments, auxquels Dieu vient à vous, si par le refus de ces grâces comptées et limitées, vous remplissez la mesure de vos péchés et n'observez pas les jours et les heures de sa visite, ces choses vous seront cachées, les démons vous assiégeront et vous serreront de si près qu'ils vous entraîneront avec eux dans les enfers. Sera-ce après plusieurs péchés? je n'en sais rien; sera-ce après que vous vous serez longtemps aveuglés? je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que la grâce est extrêmement délicate, et que peu de chose la rebute. La curiosité de Saül, pour avoir consulté Pythonisse sur une affaire où il s'agissait de la perte de son royaume et de sa vie, fut la cause de sa réprobation : la négligence de l'épouse des Cantiques et le peu de soin qu'elle eut de courir à la porte à l'instant que son époux y frappait, sous prétexte qu'elle salirait ses pieds, obligea cet époux de se retirer. Dieu se retira pour jamais de Saül, mais l'époux revint après les recherches de son épouse. Dans laquelle de ces deux espèces vous considérerai-je, chrétiens? j'aime mieux pour votre consolation m'arrêter à ce dernier exemple : cette amante, pensant encore trouver son époux à sa porte, reconnut sa faute, et elle le chercha : avez-vous perdu Jésus-Christ et sa grâce? faites tous vos efforts pour le trouver, je vais vous en montrer les moyens dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT

S'il est vrai ce que disent les Pères, que la conduite de Joseph et de Marie dans la recherche de Jésus nous doit servir de règle, et que nous ne pouvons employer des moyens plus sûrs ni plus efficaces pour recouvrer la grâce que ceux dont ils se servirent pour retrouver ce divin Enfant; il est assurément de notre devoir de nous instruire soigneusement par leur exemple, de ce que nous sommes obligés de faire dans une perte si importante.

Du moment qu'ils s'aperçurent qu'il n'était plus avec eux, ils le cherchèrent dans l'amertume et la tristesse de leur cœur, et après l'avoir inutilement cherché parmi ceux de leur famille, ils retournèrent à Jérusalem s'informant de lui pendant trois jours, et allèrent enfin au Temple, où ils le trouvèrent assis au milieu des docteurs. Ne perdons aucune de ces circonstances, puisque, selon saint Bonaventure, elles sont toutes essentielles, et qu'elles nous apprennent que si nous voulons retrouver la grâce perdue, nous devons observer ces trois choses dans sa recherche, je veux dire, le temps, la manière et le lieu : le temps, il faut la chercher avec empressement et sans délai; la manière, il faut la chercher avec inquiétude et avec douleur; le lieu, il faut la chercher dans le temple à la faveur des prières et des bonnes œuvres.

Quand faut-il chercher Jésus-Christ? aussitôt qu'on l'a perdu; pendant quel temps? jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé? C'est l'avertissement que Dieu nous donne chez Isaïe. *Cherchez le Seigneur pendant qu'il se peut trouver, appelez-le à vous tandis qu'il est encore proche.*

Il y a cette différence, dit saint Ambroise, entre les choses mortes et les choses animées que nous perdons, que celles-ci s'éloignent et s'égarent, à la différence de celles-là qui restent toujours au même lieu où on les a laissées. Si vous avez perdu un diamant, il restera toujours où il est tombé, à moins qu'on ne le prenne; mais si vous avez perdu un enfant, plus vous attendez à le chercher, plus il avance, plus il s'éloigne de vous et vous de lui.

Nous pouvons, avec l'Ecriture et les Pères, distinguer en Dieu et en sa grâce, qui est son esprit, certains mouvements figurés par lesquels il s'approche ou s'éloigne de nous, et nous réciproquement de lui. Quand nous l'avons volontairement perdu par notre péché, il se retire de nous et nous nous retirons de lui; mais, comme il ne nous quitte qu'après que nous l'avons quitté, nous nous éloignons et, il s'éloigne, si j'ose dire de la sorte, après saint Cyrille et saint Augustin, comme par degrés. Plus nous demeurons dans le péché, plus aussi nous tournons vers la créature; et plus notre cœur se tourne vers cette créature, plus il se détourne du créateur. Tels sont les degrés de notre éloignement; mais comme Dieu n'est pas un être inanimé, il s'éloigne aussi de son côté, et prenant une route toute contraire, nous en sommes séparés par un chaos presque insurmontable : en sorte que si, touchés de nos misères et prévenus de sa grâce, nous implorons son secours, c'est du profond de l'abîme que nous crions, étant obligés de faire des efforts extraordinaires pour en être écoutés, *De profundis clamavi* (*Ps.* CXXIX). Le moyen le plus sûr est donc de l'appeler à nous quand il en est encore proche : *Invocate eum dum prope est* (*Greg. in Evang. hom.* 25), de le chercher dès qu'il s'est éloigné, afin, disent les Pères, que nous le retrouvions si promptement, qu'à peine l'on s'aperçoive que nous l'ayons perdu.

Mais si, nonobstant nos diligences, nous ne le rencontrons pas si tôt, faut-il nous décourager? Reglons-nous sur la conduite de Joseph et de Marie : ils le cherchent partout sans se rebuter : ils vont pendant trois jours de familles en familles, de maisons en maisons, et ne le retrouvent que le troisième. Ce

nombre, dans la pensée des Saint Pères, est tout à fait mystérieux (*Euch. ad Laurent.*, *c.* 98). Il y a trois temps, dit saint Augustin, qui ont fait les trois différents états de l'homme ; le premier est avant la loi, le second est celui de la loi, le troisième est celui de la grâce. Pendant le temps qui précède la loi, cherchez Jésus-Christ, à peine le trouverez-vous ; vous demeurerez dans votre péché sans que vous vous en aperceviez, vous serez tentés et vaincus sans que vous le sentiez. Pendant le temps de la loi, cherchez Jésus-Christ, vous serez plus disposés à le rencontrer, cette loi vous le montrera de loin ; mais si vous vous arrêtez à elle, vous ne le trouverez pas ; elle vous fera voir le bien et le mal, mais elle n'aidera pas votre faiblesse. Ce n'est qu'au troisième jour, qui est celui de la grâce, que l'on trouve Jésus-Christ, et, si vous attendez jusqu'au quatrième, vous ne le chercherez et ne le trouverez plus, puisque ce sera le grand jour de l'éternité.

Epouse affligée des Cantiques, tu nous en fournis une belle preuve ; tu cherchas ton époux dans ton lit pendant la nuit, mais tu ne le trouvas pas (*Cant.* III). Comment l'auras-tu rencontré dans la nuit profonde de la nature corrompue, accablée d'un sommeil léthargique, endormie dans le sein de la concupiscence? *Quæsivi illum, et non inveni.* Tu te levas, tu allas dans les places publiques, tu t'informas des gardes de la ville s'ils ne l'avaient pas vu, et nonobstant cette recherche, tu ne le trouvas pas : *Quæsivi illum, et non inveni.* Comment l'aurais-tu rencontré sous une loi qui pouvait bien te dire : j'en ai appris quelques nouvelles par les prophètes, mais il n'est pas avec moi ; qui pouvait bien te faire des blessures comme ces gardes qui te maltraitèrent, mais qui était incapable de les guérir. Ne perds pas toutefois courage, traverse ces gardes, tu rencontreras au troisième jour celui que tu aimes ; tu le retiendras auprès de toi, c'est le jour de la grâce : *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam.*

Ne parlons pas en figures, quand nous avons perdu Jésus-Christ, ne nous lassons pas de le chercher, il se cache quelquefois quand on le cherche, afin que ne le trouvant pas on le cherche encore avec plus d'ardeur. *Abscondit se cum quæritur, ut non inventus ardentius quæratur* (*l.* V *Mor. c.* 3). C'est ainsi qu'il augmente nos désirs lorsqu'il en diffère l'accomplissement, les nourrissant afin qu'ils croissent, et voulant que nous soyons à son égard comme ces gens qui cherchent un trésor, c'est la belle comparaison de saint Grégoire (*Greg.*, *ibid.*), qui ayant commencé à creuser dans la terre s'animent encore avec plus de courage au travail, parce qu'à mesure qu'ils se flattent d'approcher de l'endroit où il est, ils s'efforcent avec une nouvelle contention de fouiller encore plus avant pour le trouver.

Madeleine a perdu son cher maître, elle demeure tout éplorée aux pieds de son tombeau, et se penche à tout moment pour voir s'il n'y est pas. Elle s'était déja plainte qu'on l'en avait ôté ; cependant elle regarde de tous côtés, parce que ce n'est pas assez à une amante de regarder une fois : il faut que la force de la douleur redouble sans cesse ses empressements dans la recherche du bien qu'on a perdu. Madeleine a déja cherché Jésus-Christ, et elle ne l'a pas trouvé ; elle a persévéré à le chercher et elle l'a rencontré. Le délai de l'exécution de ses désirs les a fait croître, et étant arrivés à leur perfection, ils ont heureusement possédé l'objet qui les avait fait naître : *Quæsivit prius et non invenit. Perseveravit ut quæreret, unde et contigit ut inveniret, actumque est ut desideria dilata crescerent, et crescentia caperent quod invenissent* (*Gregor.*, *hom.* 15).

Profitons de l'exemple de cette pénitente, redoublons nos efforts pour retrouver la grâce que nous avons malheureusement perdue, ne négligeons rien de ce qui pourra nous en faciliter la possession. Relégués en Egypte, accablés sous la dure domination, non de Pharaon, mais de Satan, disons, comme ces pauvres Israélites : *Nous avons entendu la voix du Dieu des Hébreux qui nous a appelé ; nous marcherons pendant trois jours dans la solitude, afin de lui offrir nos sacrifices : Dominus Deus Hebræorum vocavit nos, ibimus viam trium dierum in solitudine ut immolemus Domino Deo nostro* (*Exod.*, III). Nous ne pouvons aller à Dieu sans qu'il nous appelle, mais nous obéirons aussitôt à sa voix ; nous nous éloignerons du monde corrompu, sinon de corps, du moins de cœur ; nous nous ferons un désert intérieur, nous y marcherons durant trois jours, par le moyen de la contrition, de la confession et de la satisfaction, qui sont les trois parties de la pénitence ; nous y offrirons à Dieu un sacrifice qu'il ne rebutera pas, et qui, selon l'idée que David nous en donne, n'est autre qu'un esprit affligé, qu'un cœur humilié et contrit.

Comment le rebuterait-il, puisque la seconde chose nécessaire pour le trouver, c'est de le chercher comme Joseph et Marie avec douleur : *Dolentes quærebamus te.* L'attachement au plaisir, à la créature, à la joie, nous a ravi ce souverain bien ; il faut que la mortification, l'abattement, la tristesse nous le restituent.

David a perdu son Dieu : toutes les fois qu'il y pense (et quand est-ce qu'il n'y pense pas ?), toutes les fois que ses ennemis, insultant fièrement à son malheur, lui demandant : Où est-il ? il s'afflige, il languit, il se trouble, et mourrait dans ces convulsions de son âme, s'il ne s'entretenait de sa propre douleur, et ne se nourrissait de ses larmes.

Tobie a perdu la vue : quelle joie, dit-il, puis-je avoir, moi qui ne vois pas la lumière du ciel ? Lui et Anne sa femme n'ont plus leur cher enfant avec eux ; ils sèchent de douleur et pleurent nuit et jour ; cette mère désolée tantôt court sur une haute montagne pour voir s'il ne revient pas. *Ne le reverrai-je jamais ?* Tantôt elle accuse son mari d'avarice : *Tu nous a ôté le bâton de notre vieillesse*

pour un intérêt sordide. Tantôt elle maudit l'argent qui a été la cause de son voyage. *Nunquam fuisset ista pecunia pro qua misisti eum.* Tantôt elle s'irrite contre sa propre dureté. *Je possédais toutes choses en vous possédant. O mon fils, devais-je être si dénaturée que de vous laisser aller ?* Tantôt elle est inquiète de ce qu'il est devenu : *Eh! où êtes-vous, la lumière de mes yeux, la consolation de notre vie, l'espérance de notre postérité* (*Tob.*, I *et* V) ? Et enfin après les étranges révolutions que ces passions différentes font dans son cœur, elle verse des larmes si abondantes et si amères, que l'Ecriture dit qu'elles sont *sans adoucissement et sans remède.*

Ah ! chrétiens, perdons-nous moins que David en perdant la grâce ? Ne perdons-nous pas infiniment plus que Tobie et Anne ? D'où vient donc que nous sommes si insensibles à une telle perte ? Si nous avons perdu un ami, un procès, un enfant, nous sommes inconsolables, et quand nous avons perdu l'unique et le souverain bien, nous demeurons indifférents et tranquilles ? O aveuglement, ô insensibilité digne de toutes les peines de l'enfer !

De tous les maux qui peuvent nous arriver, l'éloignement de Dieu et la soustraction de ses grâces sont les plus grands : tous les autres séparés de ceux-ci sont plutôt des faveurs de sa miséricorde que des effets de sa justice ; ceux-ci sans les autres sont toujours des marques infaillibles de son indignation. Qu'on nous ôte tous les biens de la nature et de la fortune, si nous avons ceux de la grâce, nous serons toujours riches et heureux ; qu'on nous ôte ceux de la grâce, fussions-nous d'ailleurs les maîtres de l'univers, nous sommes les plus pauvres et les plus misérables de tous les hommes : cependant sommes-nous également sensibles à ces pertes?

Toutes les autres douleurs, hors celle d'avoir offensé Dieu, nous sont inutiles pour nous dédommager des pertes que nous avons souffertes ; celle d'avoir offensé Dieu, séparée de toutes les autres, est souverainement capable de nous rétablir en la jouissance de ce souverain bien. Pleurons-nous un enfant mort? nos larmes ne le ressusciteront pas : pleurons-nous notre mort? nos pleurs nous feront revivre. Nous affligeons-nous d'un aveuglement ou d'une surdité arrivée par une fâcheuse maladie? notre affliction ne nous rendra jamais le premier usage de ces sens ; sommes nous véritablement marris d'avoir fermé les yeux aux lumières de la grâce, d'avoir bouché les oreilles à ses inspirations? nous recouvrerons ces yeux spirituels et ces oreilles du cœur. Cependant ces malheurs nous touchent-ils également? sommes-nous à l'égard des uns et des autres dans les mêmes dispositions?

Ne nous y trompons pas, cette douleur d'un cœur contrit, cette amertume de la pénitence, est, dit saint Grégoire, nécessaire pour recouvrer la grâce, et nous faire marcher de compagnie avec Jésus-Christ. C'est elle qui nous représente quelquefois avec importunité les péchés que nous avons commis : c'est elle qui nous effraie par la considération des peines qu'ils méritent, qui nous confond de honte par l'idée de nos désordres, qui trouble par ses cris et par ses reproches le malheureux repos de notre conscience, qui nous arrache des plaisirs défendus, et même de ceux qui sont permis (*Greg.*, *l.* VIII *Mor.*, *c.* 16). Emotions fâcheuses, mais salutaires, puisque ce n'est que par ces reproches, par ces menaces, par cette honte, par cette crainte, par ce trouble, par ce recueillement intérieur, par cette séparation des choses de la terre, que nous trouvons Dieu, dit ce saint pape, et qu'ensuite nous vivons avec plus de circonspection afin de ne le plus perdre.

Ajoutons une dernière circonstance par rapport au lieu où l'on doit chercher la grâce. On peut la perdre partout : anges, vous l'avez perdue dans le ciel ; Adam, tu l'as perdue dans le paradis terrestre ; mais on ne la trouve point partout. La cherchez-vous dans les palais des grands? dans ces maisons où l'on mène une vie molle et délicieuse? ce n'est pas là qu'elle se trouve : *Non invenitur in terra suaviter viventium.* La cherchez-vous dans les places publiques, dans les boutiques des marchands, dans les cabinets des avares, dans les ruelles des dames, dans les académies de jeux, dans les lieux destinés aux spectacles et aux danses? Ce sont des abîmes de péchés, qui vous disent : *Ce n'est pas ici qu'on la trouve. Abyssus dicit : non est in hic* (*Job.*, XXVIII). La cherchez-vous dans les promenades, dans ces joies dissolues des mondains, qui, portés, comme les Egyptiens sur le dos d'une eau tranquille, chantent, rient, se divertissent avec toutes sortes d'instruments de musique? Cet élément vous dit : *Elle n'est pas avec moi. Mare dicit : non est mecum.* Où la trouvera-t-on donc? où Joseph et Marie ont trouvé Jésus-Christ, dans le temple. C'est au milieu de ce temple, ô mon Dieu, que nous recevons votre grâce et votre miséricorde : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui.* C'est dans ce temple que vous avez établi votre demeure, afin que nous vous y cherchions après vous avoir perdu ; c'est dans ce temple que nous voyons la croix, l'autel, la chaire, les tribunaux de la pénitence, monuments augustes de votre bonté paternelle, qui nous disent que c'est là où vous êtes. Si nous nous sommes éloignés de vous, c'est du haut de cette croix que vous nous appelez, et que vous tendez les bras pour nous recevoir. Si notre ignorance a été cause que nous vous avons perdu, c'est de cette chaire que nous entendons vos paroles, paroles de vie éternelle pour nous instruire. Si nos péchés vous ont contraint de nous quitter, c'est dans les tribunaux que vous vous rapprochez de nous par le pardon que vous nous y accordez ; et, afin d'être non-seulement le compagnon de notre voyage, mais de demeurer en nous par une présence réelle, vous avez trouvé le secret de vous donner en qualité de nourriture aux pieds de ces autels.

Ne me serait-il pas permis d'ajouter à toutes ces circonstances que j'ai tirées de mon Evangile, une petite réflexion qui peut-être ne sera pas entièrement inutile? Où trouve t-on Jésus-Christ? dans Jérusalem; en quel endroit? dans le temple; en quelle posture? assis; en quelle place? au milieu des docteurs. Pourquoi cela? pour vous faire connaître que si vous voulez trouver la grâce, vous devez la chercher dans la paix, l'union et la charité fraternelle. Jérusalem signifie vision de paix; la séance est une marque de repos, le temple est un lieu de réconciliation, le milieu est un symbole de réunion.

Esprits du premier ordre, souffrez qu'avec le respect que je vous dois, je vous conjure par les entrailles de la miséricorde de votre Dieu commun, de vous appliquer ces circonstances, et de profiter de l'exemple de deux grands hommes que vous avez toujours eus en une vénération singulière, c'est saint Augustin et saint Jérôme.

Saint Augustin disait à saint Jérôme qu'il n'avait pas bien traduit un mot du prophète Jonas, qu'il avait aussi mal expliqué un endroit de l'épître de saint Paul aux Galates, et que, chez un homme de son poids, ces choses tiraient à grande conséquence (*August.*, *epist.* 8, *cap.* 3). Saint Jérôme lui répondit : Vous avez tort de me reprendre, c'est vous-même qui avez manqué : vous avez avancé certaines choses dans votre livre, qui, à mon sens, pourraient passer pour hérétiques.

Voilà une grande dispute, cependant à quoi aboutit-elle? ils étaient tous deux savants, mais ils étaient tous deux saints. Dites-moi librement votre sentiment sur cette épître, dit saint Jérôme à saint Augustin, afin que, sans aucune animosité particulière, nous nous exercions sur la version de l'Ecriture, que nous conférions ensemble, que nous corrigions nos erreurs, si nous y sommes tombés, ou que nous montrions que c'est sans sujet qu'on nous a repris. On a voulu me persuader que vous m'aviez attaqué exprès dans mon honneur, qu'étant jeune, vous croyiez profiter de la faiblesse d'un vieillard; mais, outre que je n'ai pas voulu croire que vous fussiez dans ce sentiment, et que cet écrit vînt de vous, j'ai eu peur de répondre avec trop de chaleur à un évêque de ma communion, et de corriger dans l'ouvrage de celui qui me reprenait, quelques points qui ne me paraissaient pas trop orthodoxes.

Saint Augustin eut d'abord un peu de peine à comprendre ce que voulait dire saint Jérôme. Comment puis-je, lui manda-t-il, disputer contre vous sans aigreur, si vous vous préparez à m'offenser? Mais saint Jérôme l'ayant prié d'étouffer dans la suite toutes ces questions, ayant témoigné qu'il souhaiterait fort de l'embrasser, et qu'il ne fallait plus s'entr'envoyer que des lettres de charité : ce grand homme le conjura de son côté de lui pardonner, s'il l'avait offensé, protesta par tout ce qu'il y a de plus saint que ce qu'il avait dit avec un peu d'inadvertance, n'avait été que pour sa justification, et qu'Augustin, tout évêque qu'il fût, était inférieur en beaucoup de choses à Jérôme, quoiqu'il ne fût que prêtre.

Je ne descends pas à un plus grand détail, jugez-vous seulement sur cet exemple. Mais quoi qu'il arrive, chrétiens, tenez le certain, et abandonnez ce qui ne l'est pas; c'est à Dieu à juger du fond de leurs cœurs, et à ceux qui sont revêtus de son autorité de prononcer souverainement sur leur doctrine et sur leur conduite; mais c'est à vous à vous corriger, c'est à vous à ne vous séparer jamais du centre de la vérité pour embrasser témérairement en des choses essentielles aucun parti; c'est à vous à dire avec saint Jérôme que vous ne connaissez ni Vital, ni Mélèce, ni Paulin; qu'ils ne sont ni les uns ni les autres les règles de votre foi; que vous vous attachez uniquement à Jésus-Christ, que vous voulez vivre et mourir dans la communion de la chaire de saint Pierre. Vous ne serez pas condamnés au jugement de Dieu pour n'avoir pas connu la conduite de sa grâce, puisque vous ne deviez et ne pouviez pas en connaître les secrets; mais vous le serez, si vous avez rejeté ses inspirations, puisqu'il était en votre pouvoir d'y obéir. On ne vous demandera pas si vous avez su bien expliquer la différence de la grâce suffisante d'avec l'efficace, ni si vous avez raisonné juste sur la science moyenne, sur la prédétermination physique, etc. Mais on vous demandera compte des conséquences bonnes ou mauvaises que vous aurez tirées de ce mystère, sur ce qu'il vous aura rendus humbles ou orgueilleux, fervents ou lâches, saints ou libertins, soumis ou rebelles à l'Eglise.

Croyez-moi, la grâce ne demande pas des questions, elle ne demande que de la dévotion, disait un grand homme. Elle ne veut pas servir de matière à irriter les langues et à échauffer les esprits : elle veut seulement leur donner de quoi les exciter à la paix, à l'édification des fidèles, à la fuite du péché, à la pratique des bonnes œuvres; vertus absolument nécessaires pour trouver Jésus-Christ en ce monde, et le posséder éternellement en l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON VII

POUR LE SECOND DIMANCHE D'APRÈS LES ROIS.

Du mariage.

Vocatus est Jesus et discipuli ejus ad nuptias

On invita Jésus et ses disciples aux noces (*S. Luc*, *ch.* II).

Il est autant dangereux, dans la pensée de Tertullien, de profaner la sainteté du mariage, que d'en condamner l'usage; et la continence hypocrite des hérétiques qui n'usent pas de ce sacrement par un principe d'erreur, et la passion effrénée des mauvais chrétiens qui en abusent par leurs désordres, sont également blâmables, puisque, si l'une blasphème impudemment, l'autre se licencie criminellement; que si celle-là détruit Dieu, auteur des noces, celle-ci l'outrage et le con-

fond : *Illa blasphemat, ista luxuriat; illa destruit nuptiarum Deum, ista confundit* (*Tertul.*, *lib. de Manich.*, *cap.* 2).

Soit que nous considérions cette erreur, ou ces désordres, nous en trouvons une condamnation formelle dans notre Evangile. On fait des noces à Cana en Galilée, et Jésus-Christ, qui y est invité, y assiste avec sa Mère et ses disciples. Manichéens, eucratites, hiérarchites, arrêtez donc vos blasphèmes, et ne traitez plus d'invention diabolique et d'ouvrage d'impudicité une conjonction innocente que le Père éternel a bénie dans le paradis terrestre pour la propagation du genre humain, et que le Verbe incarné daigne honorer de sa présence, afin de l'approuver. On dit, dans ces noces, qu'il faut faire tout ce que Jésus-Christ ordonnera : chrétiens, ne prenez donc plus de libertés déshonnêtes et scandaleuses; si vous vous engagez dans le mariage, observez fidèlement toutes les choses qui vous y sont prescrites, vivez-y comme des saints sous les yeux de Dieu, et rendez-vous avec modération et bienséance ces devoirs réciproques du sexe, que la nécessité d'une nature infirme exige : *Ut penes sanctos officia sexus cum honore ipsius necessitatis, tanquam sub oculis Dei modeste et moderate transfigantur.*

Il est inutile de réfuter les erreurs de ces hérétiques, mais il ne l'est pas d'arrêter les désordres des chrétiens ; je vais l'entreprendre en tirant de ces deux circonstances de notre Evangile deux instructions morales qui feront le partage de ce discours, dont la première est qu'il ne faut jamais embrasser aucun état, et principalement celui du mariage, sans y avoir appelé Jésus-Christ, sans lui avoir demandé quelque signe de sa volonté sur nous, *vocatus est Jesus ;* et la seconde, que quand on l'a embrassé, il faut s'y sanctifier en faisant tout ce qu'il dit, en s'acquittant fidèlement de toutes les obligations qu'il y impose. *Quodcumque dixerit vobis facite.*

Ce point de morale regarde toutes sortes de personnes, celles qui sont libres et celles qui ne le sont pas. Il regarde les premiers parce qu'ils ont de sérieuses réflexions à faire avant que de s'engager; il regarde les seconds parce qu'ils ont de pressants devoirs à accomplir quand ils y sont engagés. Que dirons-nous donc aux premiers? appelez Jésus-Christ à votre mariage; que dirons-nous aux seconds? obéissez à Jésus-Christ quand vous l'aurez appelé; ou si vous voulez que je m'explique encore plus clairement, voici mes deux propositions : êtes-vous libres? demandez à Dieu qu'il vous fasse connaître si c'est sa volonté que vous vous engagiez dans le mariage, c'est la première; êtes-vous déjà engagés? acquittez-vous exactement des obligations de cet état, et faites sa volonté en toutes choses, c'est la seconde. Pour l'une et pour l'autre, demandons à la sainte Vierge qu'elle nous obtienne un miracle de son Fils (*Joan.* II), et si le vin de sa grâce nous manque, prions-la d'intercéder en notre faveur, lui représentant que ce fut dans son sein que se fit le mariage de la nature divine avec l'humaine, quand un ange lui dit : *Ave.*

PREMIER POINT.

Il n'y aurait point de condition plus misérable que celle de l'homme, si après les ténèbres que le péché a répandues dans son esprit, et la corruption qu'il a laissée dans son cœur, il ne pouvait trouver de remède à ces deux grands maux, ou si, malgré l'expérience qu'il en fait tous les jours, il croyait avoir dans sa volonté des semences de vertus capables de le sanctifier, et dans son entendement des lumières assez vives et assez étendues pour se conduire.

Dieu, disait Saint Augustin, qui avait créé la nature de l'homme droite et innocente, a voulu qu'après que ce malheureux en a corrompu les inclinations les plus saintes, il trouvât dans son malheur même le moyen d'en sortir : jusque là, que s'il a permis qu'il perdît ces premiers avantages, ce n'a été que pour lui faire connaître la différence qu'il y a entre le bien d'une soumission juste et le mal d'une liberté et d'une déférence criminelle; afin que convaincu de sa faiblesse et de son ignorance, il eût recours à un être supérieur qui lui montrât le juste choix qu'il doit faire des choses, et qu'il ne peut faire par lui-même.

Cette secrète dispensation de la Providence et de la miséricorde, ainsi que l'appelle ce Père, est, dans son sentiment, ce qui fait la gloire du Créateur, la sainteté et la perfection de la créature. Le Créateur commande et dirige, la créature obéit et implore ses lumières; et comme il est du bon ordre que ce qui est immuable et infaillible détermine et conduise ce qui est muable et sujet à l'erreur, il s'ensuit, dit saint Augustin, que la misère de l'homme lui est même utile et son ignorance avantageuse, quand il s'attache amoureusement au service de Dieu; quand, se défiant de lui-même sur le choix qu'il doit faire des choses, il a recours à la vérité première, qu'il interroge sa volonté, qu'il la prend pour sa règle, sa loi et son conseil.

Si cette obligation regarde généralement tous les hommes dans tous les lieux, dans tous les temps, et dans toutes les occasions où ils se trouvent, on peut dire en quelque manière qu'elle est par certaines raisons particulières plus étroite et plus indispensable quand il s'agit de s'engager dans un état dont les liens sont indissolubles, les charges pesantes, et les dangers presque infinis : dans un état où les grâces spéciales de Dieu ont rapport à une première, où les passions d'ailleurs sont plus violentes et les illusions plus dangereuses, où enfin les moindres égarements aboutissent pour l'ordinaire à de funestes précipices.

Je ne vous donne par toutes ces circonstances qu'une légère idée de l'état du mariage; mais je vous en dis sans doute assez pour vous convaincre de la nécessité où vous êtes de consulter la volonté de Dieu sur une affaire si importante, dont non seulement le bonheur ou le malheur temporel, mais souvent le salut ou la réprobation dépendent.

De quoi s'agit-il, dit saint Ambroise, quand il est question de se marier? De perdre sa première liberté; de se lier, pour toute sa vie, d'habitation, de biens, de conversation, d'amitié avec une personne auparavant ou inconnue, ou indifférente; de ne pouvoir plus être continent et chaste quand on voudrait l'être, parce qu'il faut obéir à l'incontinence d'autrui; de se charger de tout le soin d'une famille, de la nourriture et de l'éducation des enfants; de s'exposer non-seulement à toutes les disgrâces de la fortune, mais à toutes les peines inséparables d'un état qui est un enfer, s'il est malheureux, et qui, quand même il serait heureux, est toujours une vraie servitude.

Savez-vous bien, dit saint Jérôme, après un ancien dont il rapporte les paroles (*Lib*, 1. *advers. Jovin.*), ce que vous faites quand vous prenez une femme? vous vous rendez presque toujours nécessairement malheureux. Est-elle pauvre? il est difficile de la nourrir. Est-elle riche? c'est un supplice de la souffrir. Si elle est folle, superbe, emportée, malfaite, on ne le reconnaît que dans la suite, et au lieu qu'on éprouve les autres choses avant qu'on les achète, le mariage se contracte sans épreuve, et il n'y a que la femme qui se cache et qui se déguise, de peur qu'elle ne déplaise avant qu'on l'épouse. Afin de lui ôter la pensée qu'elle pourrait avoir qu'on la méprise, si on en regardait d'autres, il faut avoir sans cesse les yeux sur elle, louer sa beauté, flatter son orgueil, célébrer le jour de sa naissance, faire des vœux pour sa santé, haïr ce qu'elle hait, aimer ce qu'elle aime, sa nourrice, son serviteur, son eunuque, peut-être son galant et son corrupteur? Lui abandonnez-vous le soin du domestique? il faut vous résoudre à être son valet; vous réservez-vous quelque chose dans la conduite de votre maison? elle croira que vous vous méfiez d'elle, ce ne seront que querelles et que haines, et si vous n'y mettez ordre, elle vous préparera le fer ou le poison. Lui permettez-vous de voir ceux qui servent à sa curiosité, à sa vanité, à ses divertissements? il est à craindre qu'elle ne se corrompe; lui défendez-vous de leur parler? elle s'irrite de vos soupçons. Mais que sert-il de veiller sur sa conduite? Si elle est impudique, les précautions que l'on prend sont inutiles, et elles lui sont injurieuses, si elle est chaste. Est-elle belle? elle inspirera de l'amour; est-elle laide, elle en brûlera. Ainsi l'on est toujours inquiet ou malheureux: inquiet, parce qu'il est difficile de conserver ce qui plaît à plusieurs; malheureux, parce qu'il est fâcheux de posséder ce que d'autres ne voudraient point avoir. En vérité la chose ne mérite-t-elle pas bien que l'on y pense? et si dans les affaires d'une moindre conséquence on se défie de soi-même, et si l'on prend le conseil des plus sages, dans celle-ci qui est de la dernière importance ne doit-on pas par intérêt et par justice consulter le Père des lumières, sans se laisser aller au torrent d'une passion furieuse et précipitée?

Vous me direz sans doute, que les femmes ne sont pas toutes de ce caractère, et que le même saint Jérôme qui vient de se servir de si dures expressions contre elles, a loué en mille rencontres Célance, Marcelle, Paule, Blésine, Pauline et tant d'autres dames dont les belles et les rares qualités lui étaient connues. Je l'avoue avec vous, mais c'est par là même que je conclus qu'il importe extrêmement de demander à Dieu si c'est sa volonté que vous vous engagiez dans le mariage, et, supposé qu'il vous y appelle, de le prier de ne pas souffrir que vous fassiez un mauvais choix, et que vous vous laissiez tromper.

Si toutes les femmes étaient bizarres, fougueuses, superbes, vicieuses, insupportables, qui ne les fuirait? Si elles étaient toutes modérées, humbles, sages, paisibles, parfaites, qui appréhenderait de mal choisir? Mais parce que, pour une qui aura toutes les perfections requises, il s'en rencontrera cent autres sujettes à plusieurs vices; parce que même souvent les plus vertueuses ne sont pas celles sur lesquelles on jette les yeux; qu'une fille enjouée, adroite, ajustée, bien faite, qui saura ménager les bons et les mauvais moments, qui fera servir à propos ses rebuts et ses complaisances, qui, pour parvenir plus sûrement à ses fins, fera tantôt la fière, tantôt l'agréable, est celle qui plaît davantage, après laquelle on soupire avec plus de folie et de fureur: l'important est de se défier de ces pièges, de ne se pas précipiter témérairement, ni de se laisser aveugler par une passion brutale, dont on rachète si chèrement dans la suite le funeste plaisir: en un mot, de prendre toutes les précautions nécessaires avant que de s'engager servitude dont on ne peut être dans une délivré que par la mort de l'un des deux conjoints.

Elles sont inutiles, ces précautions nécessaires, à moins qu'on ne consulte avant toutes choses l'oracle divin, sans quoi tout autre conseil ne peut être que dangereux et fatal. L'amour nous aveugle, nos amis nous trompent, les objets extérieurs enlèvent comme malgré nous notre consentement, il se peut même faire que nos pères et nos mères soient les causes de notre malheur, et quand ils contribueraient en quelque chose à notre félicité, ce ne serait, dit le Saint-Esprit, *qu'en nous donnant des maisons et des richesses, au lieu qu'il n'appartient proprement qu'au Seigneur de nous donner une femme sage*, et que pour la recevoir telle de ses mains, notre premier devoir est de la lui demander. Nécessité dont les païens même ont été convaincus, qui, selon la remarque de saint Jérôme, avaient choisi Pasithe, (c'est-à-dire toute déesse) pour présider à leurs mariages, comme s'ils eussent voulu nous dire par là, que dans les autres affaires le conseil d'une divinité suffisait, mais que dans celle-ci il fallait qu'elles se réunissent toutes en une seule, pour rendre des réponses certaines, faire la paix et le bonheur des alliances.

Ces superstitions des siècles idolâtres ne laissent pas de nous instruire de nos obliga-

tions, elles ont même un fonds de religion dont le christianisme n'a fait que purger les erreurs, substituant la vraie divinité à tant de fausses, et nous faisant connaître que dans une affaire aussi importante qu'est celle du mariage, notre premier soin doit être d'appeler Dieu à notre secours, et de tâcher de savoir si c'est sa volonté que nous nous engagions dans cet état.

N'est-ce pas pour cette raison que Dieu a toujours voulu présider et avoir la meilleure part dans tous ceux dont l'Ecriture fait une mention plus expresse? N'est-ce pas lui qui a donné Eve à Adam, voulant bien être l'auteur, le paranymphe et le consécrateur de cette alliance? N'est-ce pas lui qui a commandé à l'ange de conduire Tobie dans la recherche de Sara, et de la lui donner pour femme? Si Isaac épousa Rébecca, ne s'intéressa-t-il pas dans cette union? ne lui donna-t-il pas toutes les marques nécessaires pour la reconnaître? Aussi, ayant présidé à tous ces mariages, que de bénédictions et de grâces y a-t-il versées! Comme au contraire en combien de manières a-t-il puni ceux où il n'a pas été appelé, telles que furent ces alliances impures et abominables des enfants de Seth avec les filles de la race de Caïn, contractées sans sa participation; et tout cela pour nous apprendre, dit Tertullien, que la grâce de Dieu sanctifie ce qui se présente à elle, que ce qui ne s'y présente pas ne peut être sanctifié; que ce qui ne peut être sanctifié est nécessairement immonde; que ce qui est immonde n'a point de part avec ce qui est saint, qu'au contraire ce n'est qu'un principe d'ordures, une source de réprobation et de mort.

Ce que l'Ecriture remarque des sept maris de Sara, tués successivement par le démon quand ils voulaient s'approcher d'elle pour consommer leur mariage, nous en est un triste exemple : mais quelque tragique que soit cette mort, sa cause doit encore nous effrayer davantage. L'ange le découvre à Tobie, en lui montrant par la triste fin de ces malheureux, les précautions qu'il était obligé de prendre. Ecoutez-moi, lui dit-il, et je vous dirai qui sont ceux qui servent de victimes à la rage du démon qui a étouffé ces sept maris : *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini vacent, habet potestatem dæmonium super eos.* Ceux qui s'engagent dans le mariage sans la participation de Dieu, qui le bannissent de leur pensée et de leur cœur, qui ne songent qu'à satisfaire leur brutalité, sont ces misérables sur qui le démon a pouvoir.

Il ne l'exerce plus, grâces à Dieu, d'une manière extérieure et sensible. Que dis-je grâces à Dieu : il serait à souhaiter qu'il le fît quelquefois; la mort précipitée et funeste de quelques misérables rendrait sans doute les autres plus sages : mais il ne manque jamais, disent les Pères, de le faire d'une manière intérieure et invisible, s'emparant par une espèce de droit de ceux qui ne sont plus à Dieu, et qui n'ont pas voulu y être, parce qu'ils se sont peu souciés de le consulter dans la plus difficile et la plus importante de toutes les affaires.

Vous qui êtes encore libres, vous-mêmes qui ne l'êtes plus, appliquez-vous à ce point de morale. Dieu refuse ses bénédictions temporelles et spirituelles, sa protection et ses grâces; Dieu livre entre les mains du démon ceux qui ne pensent point à lui, qui ne songent qu'à assouvir leurs passions, qui s'engagent dans le mariage sans sa participation et sans son conseil; et, hélas! qui ne s'y engage pas?

Dirons-nous que c'est par la participation et par le conseil de Dieu que se font ces mariages clandestins, ces mariages, dit-on, de conscience, qui dans le fond ne sont que des concubinages scandaleux, ces alliances furtives, ces conjonctions sacriléges contractées contre le consentement des parents, sans les formalités requises, condamnées par tous les conciles et par tous les Pères?

Dirons-nous que c'est par la participation et par le conseil de Dieu que se font ces mariages qui ont commencé par le péché, par un long et criminel commerce de folles et de sales amours, où une effrontée, par ses afféteries et ses ajustements, un jeune étourdi par ses belles protestations et ses complaisances, vivent dans une débauche honteuse; où une misérable, pour sauver son honneur devant les hommes, se soucie peu de perdre son âme et sa liberté? Ces mariages où l'ambition et l'argent ont plus de part que la raison et la grâce; où une fille vaine et intéressée s'informe moins de la vie et des mœurs de son futur époux, que de son bien et de ses charges; où un homme, sans examiner si celle qu'on lui propose est coquette, emportée, joueuse, indocile, libertine, s'engage avec elle, pourvu qu'elle soit riche, belle, noble, agréable, bien faite.

Dirons-nous que c'est par la participation et par le conseil de Dieu que se font les mariages de ces veuves (ce que je dis des femmes, je dois le dire à plus forte raison des hommes) qui ou par une légèreté d'esprit, ou par un long usage d'intempérance et un reste des flammes déshonnêtes qui les brûle, se remarient sans aucune nécessité (remarquez bien ces circonstances) que celle que leur incontinence leur suggère? qui, après tant de témoignages d'amitié qu'elles auront reçus d'un pauvre mari, qui se sera peut-être damné pour les mettre à leur aise; après tant de larmes versées par hypocrisie ou par coutume, se parent de leur deuil, font servir à leur vanité les marques de leur douleur, exprès pour attirer quelque jeune fou; qui, chargées d'enfants, au lieu de songer à leur éducation, au lieu de se sanctifier elles-mêmes dans leur veuvage et de rendre au prochain les offices de charité qu'elles lui doivent, renouent de seconds, de troisièmes et de quatrièmes liens, non pas pour mettre au monde des enfants qu'elles ont, dit saint Ambroise, mais pour se rengager dans une servitude qu'elles n'ont pas; qui par une brutalité odieuse, courent comme des bêtes en

chaleur, sacrifiant à leurs infâmes passions le sang d'un petit orphelin ou d'une pauvre fille qui apprend plutôt à craindre le mari de sa mère que celui qu'on lui destine, qui rougit d'aller aux noces d'une marâtre qui l'abandonne, la dépouille, l'égorge, lui refuse et les devoirs d'une pitié naturelle, et la part qu'elle a dans l'héritage.

S'engager en quelqu'une de ces manières dans le mariage, c'est bannir Dieu de sa pensée, c'est le contracter sans sa participation, c'est s'abandonner aux mouvements d'une passion aveugle, se priver de ses bénédictions et de ses grâces, se rendre esclave du démon, lui donner un pouvoir sur soi et en ce monde et en l'autre.

Car d'où pensez-vous que viennent ces froideurs, ces indifférences, ces rebuts, ces mépris, ces défiances, ces querelles, ces jalousies, ces mauvais traitements, ces procès, ces emportements, ces furies, ces adultères, ces divorces, ces pertes de biens, ces libertinages d'enfants, ces ruines de familles où rien ne réussit, et où tout vient à contretemps? *Habes causam qua non dubites nullum hujusmodi matrimonium prospere decurri*, dit Tertullien : *a malo conciliatur*, *a Domino damnatur* (*Lib.* II, *ad Val. c.* 7.) En voici la cause, on appelle le démon à ces mariages; c'est lui qui les a conseillés, c'est lui qui y a présidé, et non le Seigneur qui les condamne et qui les réprouve.

Je passe plus avant : je veux que ces mariages soient heureux selon le monde : je dis que sans la grâce de la vocation ils sont presque toujours funestes devant Dieu, presque toujours des sources de perte et de malédiction. Pourquoi? parce qu'il y a dans le mariage des voies obliques et mauvaises qu'il faut éviter, et qu'il y en a de droites et de bonnes qu'il faut prendre; que, pour éviter les unes et prendre les autres, il faut un sage discernement, que ce discernement a besoin de certaines grâces propres à cet état ; que ces grâces ont relation à une première qui est celle de la vocation; que cette première grâce consiste à être dans l'ordre et dans l'état que Dieu a prescrit, et que quand on est sorti de cet ordre, Dieu est comme obligé de refuser ses secours particuliers pour l'intérêt de sa gloire, et pour se venger de l'outrage qu'on lui fait.

Qu'il y a de fâcheuses extrémités à éviter dans le mariage! qu'il est difficile d'y tenir le juste milieu! Il faut se précautionner également et contre les passions douces et contre les violentes; si l'on a des enfants vicieux, il faut haïr leurs vices sans haïr leurs personnes; si l'on en a de parfaits, il faut se partager entre Dieu et eux ; si l'on a une femme sage et vertueuse, la trop aimer c'est se perdre; si elle est incommode, fâcheuse, insupportable, la haïr c'est se damner. Il faut savoir trouver ce tempérament de satisfaire à Dieu, à soi-même, à sa famille; travailler à son salut comme si l'on n'avait que cette affaire, sans toutefois abandonner son domestique; employer tout ce qui peut contribuer à l'avancement de sa famille, comme si l'on ne devait songer qu'à elle, sans toutefois négliger aucun devoir essentiel de piété et de religion ; conserver les siens avec autant de soin que si l'on n'était né que pour eux; souffrir leur perte avec autant de résignation que si on l'avait demandée à Dieu; être doux sans être lâche, sévère sans être cruel, flexible sans être changeant, constant sans être opiniâtre, ardent sans être étourdi, vigilant sans être dissipé, grave sans orgueil, affable sans bassesse, sérieux sans dédain, complaisant sans pusillanimité; en un mot, être en toutes choses un modèle de vertus, et croire que si par ses instructions et ses bons exemples on ne mène au ciel ceux dont on est chargé, l'on ne sera sauvé qu'à moitié, ou qu'on ne le sera pas du tout.

Toutes sortes de grâces peuvent-elles nous mettre dans ce juste milieu, nous détourner de ces extrémités fâcheuses, nous faire acquitter de ces devoirs? non sans doute · autres sont les grâces des ecclésiastiques, autres celles des religieux, autres celles des vierges, autres celles des mariés. Il en faut d'immédiates, de spéciales, de propres à ce dernier état, et elles dépendent d'une première qui est la grâce de la vocation, grâce par laquelle Dieu nous appelle et nous l'appelons; grâce par laquelle nous sommes dans la voie que nous lui avons demandé de nous montrer, grâce enfin qui a comme une influence générale sur toutes les autres. Si donc faute d'avoir pris à propos le point de notre vocation, nous avons embrassé un genre de vie où Dieu ne voulait pas que nous fussions; si au lieu de lui avoir demandé dans nos prières et dans nos retraites, qu'il nous fît connaître sa volonté, nous avons suivi la nôtre et nous sommes rendus les arbitres de notre état; où en sommes-nous? Il nous donnera bien des secours généraux, des grâces médiates et éloignées, ne privant personne du bienfait général de la rédemption; mais, pour ces grâces immédiates, pour ces grâces spéciales, pour ces grâces propres à nous faire éviter ces voies mauvaises, dans lesquelles nous nous jetons de nous-mêmes, il est de sa justice de nous les refuser, ne s'assujettissant jamais, dit saint Cyprien, à les donner selon notre caprice, mais selon l'ordre qu'il a prescrit. *Si stetissent in consilio meo, avertissem eos a vita sua mala et a cogitationibus suis pessimis* (*Jer.* III). Si ces misérables avaient demandé mon conseil, dit Dieu par son prophète, j'aurais écarté leurs mauvaises pensées, je les aurais détournés de ces chemins dangereux où ils se sont engagés; mais, parce qu'ils ne m'ont pas appelé à eux, parce qu'indépendamment de moi il se sont fait des maîtres et des conseillers à leur fantaisie, qu'ils gouvernent comme il leur plaira, qu'ils s'égarent, qu'ils se perdent, qu'ils tombent dans les précipices qu'ils se sont creusés. Abandon terrible, je l'avoue, mais qui toutefois n'a rien que de juste et de raisonnable. Pères et mères, si un enfant s'est marié contre votre consentement, ou sans vous en avoir demandé avis, ne vous moquez-vous pas de son malheur? ne dites-vous pas : il s'est marié

sans ma participation, il n'a que ce qu'il mérite; s'il m'avait rendu le respect qu'il me doit, s'il avait épousé la personne que je lui avais destinée, il serait heureux; ce dénaturé m'a méprisé et désobéi, je l'abandonne, je le déshérite, et autant que j'aurais eu d'affection et de tendresse pour lui, autant j'ai d'indifférence et de haine. Si les hommes en agissent ainsi, croyons-nous, ô mon Dieu, que vous soyez moins jaloux de votre honneur, moins sensible à l'injure qu'on vous fait de ne vous pas consulter, moins disposé à vous venger de nos outrages, à nous déshériter, je veux dire, à nous ôter vos grâces spéciales qui sont votre bien?

Il me semble, messieurs, que, convaincus de cette vérité, vous êtes dans l'impatience de savoir ce qu'il faut faire pour appeler Jésus-Christ à votre mariage, et connaître ce qu'il veut de vous. Voici en trois mots quelques règles principales que je vous laisse.

Dieu, dans le sentiment de saint Bernard et de Cassien, nous fait connaître sa volonté en trois manières : par lui-même, quand il agit immédiatement sur notre esprit qu'il éclaire de ses lumières; par les hommes à qui il donne ou l'autorité, ou les connaissances requises pour nous conduire; par quelque accident extraordinaire qu'il permet exprès pour nous tirer de nos mauvaises voies, et nous mettre dans celles où il nous veut.

Comme cette troisième manière, par laquelle Dieu appelle une âme, n'a jamais tant de lieu dans les mariages que dans les autres états, je m'arrête aux deux premières. Voulez-vous connaître la volonté de Dieu? Priez-le *qu'il vous parle, parce que vous êtes résolus de l'écouter;* disposez-vous-y par de ferventes prières, par de fréquentes aumônes et mortifications, par ce renoncement à vos passions, par une mûre délibération sur toutes choses, par une expérience de vos inclinations, par les talents que vous avez reçus du ciel; êtes-vous capables de former une sainte société, d'élever des enfants dans la crainte de Dieu, de donner par vos soins des prédestinés au ciel? Quand vous vous serez interrogés de cette manière sans légèreté, et sans préoccupation, quand Dieu vous parlant intérieurement par quelques-uns de ces signes, vous aura fait connaître qu'il vous veut dans le mariage, demandez-lui qu'il vous montre celle qu'il vous a destinée.

Il le fait ordinairement par trois choses, par l'égalité dans la condition, par l'honnêteté dans l'éducation, et par une conformité d'humeur. Je dis par l'égalité dans la condition, les alliances étant pour l'ordinaire heureuses et saintes, quand les deux conjoints ont une même naissance et de mêmes biens; l'inégalité étant presque toujours la cause des divisions; une femme de qualité traitant avec mépris et laissant dans le malheur un homme de la lie du peuple, qui s'est elevé en une nuit tout hérissé de pointes avec lesquelles il a tiré le sang d'une infinité de misérables, et pour m'expliquer par la comparaison de l'Ecriture, le cèdre orgueilleux se moquant du chardon que les bêtes foulent aux pieds, et qui avait eu la témérité de demander sa fille en mariage.

Je dis par l'honnêteté dans l'éducation, étant rare de voir qu'une fille qui vient d'une famille vicieuse, ou qui a été mal élevée, et qui a désobéi à ses père et mère, vive paisiblement avec un homme vertueux qui craint le Seigneur et qui a du respect pour ses parents. Quand Abraham envoya le plus ancien de ses serviteurs chercher une épouse à son fils, il lui défendit sur toute chose de lui en amener aucune qui fût de la race de Chanaan, pour nous apprendre, dit saint Ambroise, que le vice des parents passe par une funeste succession dans leurs descendants, qu'une fille mal instruite qui se moque de ses père et mère, n'aura jamais la soumission qu'elle doit avoir pour un mari, ni réciproquement un mari qui a mené une vie libertine, l'amitié et la complaisance qu'il est obligé d'avoir pour une femme.

Je dis par la conformité d'humeur: la grâce du sacrement, comme nous verrons dans la suite, consistant dans l'union, et cette union ayant, par rapport à la nature, son fondement dans la sympathie des humeurs. C'est pour cet effet, disent les Pères, que Dieu voulut tirer Eve du côté d'Adam, afin qu'elle lui fût conforme en toutes choses, l'os de ses os, la chair de sa chair; qu'ils fussent tous deux animés d'un même souffle, vivifiés d'un même esprit.

Outre ces inspirations intérieures de la grâce et cette vocation divine, il y a une vocation humaine, étant certain que Dieu nous appelle au mariage par le conseil de nos directeurs et de nos parents, qu'il s'explique le plus souvent par leurs bouches, et qu'en faisant leur volonté nous faisons la sienne.

Quand l'Ange eut conseillé à Tobie de prendre Sara pour épouse, demandez-la à son père, lui dit-il, *pete eam a patre :* et cette fille respectueuse ne consentit à son mariage qu'après que Raguel eut pris sa main, qu'il l'eut mise dans celle de Tobie, et leur eut donné sa bénédiction: *Apprehendens dextram filiæ suæ dexteræ Tobiæ tradidit.* (*Tob.* VII.) Pères et mères, n'engagez jamais vos enfants dans le mariage sans que vous sachiez s'ils y sont portés. Laban et Bathuel s'aperçurent bien que le ciel avait destiné Rebecca à Isaac; cependant ne dirent-ils pas qu'il fallait la faire venir pour savoir d'elle si c'était sa volonté? *Vocemus puellam et quæramus ipsius voluntatem.* (*Gen.*, XXIV.) Mais aussi, ô enfants, ne vous engagez jamais sans la participation de vos parents. Rebecca, sans s'arrêter aux propositions du serviteur d'Abraham, ne courut-elle pas avec précipitation vers son père? et ne vous montre-t-elle pas par là, ô filles, que vous devez vous rapporter du choix d'un mari à ceux qui vous ont mises au monde? que la pudeur virginale ne peut souffrir que vous en preniez à votre fantaisie, et que vous êtes obligées de les consulter, de peur que vous ne paraissiez trop ardentes en vous rendant les maîtresses et les arbitres de vos noces? C'est en toutes ces

manières que vous devez appeler Jésus-Christ à vos mariages, si vous êtes libres; mais si vous êtes engagées, comment devez-vous y vivre? *Quæcumque dixerit vobis facite.* Je vais vous l'expliquer dans mon second point.

SECOND POINT.

Quelque charnel que le mariage paraisse en lui-même, dit le Maître des Sentences après saint Augustin, et l'Ange de l'école après ces deux grands hommes, cependant considéré par rapport à Jésus-Christ qui en a fait un de nos sacrements, il doit devenir en quelque manière spirituel, et bien qu'il se consomme dans la chair, il doit suivre en toutes choses les règles d'un esprit supérieur qui y préside.

La nature l'avait inspiré aux idolâtres, la loi ancienne l'avait conseillé aux Juifs, la nouvelle y porte encore les chrétiens. Chez les premiers, c'était à la vérité une alliance légitime de l'homme avec la femme, assujettie à des lois communes; mais parce que ces lois étaient toutes profanes, cette conjonction n'avait rien que de brutal et de charnel. Parmi les Juifs, c'était une alliance sainte, consacrée, dépendante de plusieurs préceptes que Dieu y avait imposés lui-même; mais dans le fond ce n'était que de pauvres et de vides éléments, et les bénédictions spirituelles y ont toujours été rares jusqu'à ce temps de la correction de la loi qui a été suivie d'une plus parfaite.

Ce temps, chrétiens, c'est celui dans lequel nous vivons, où le mariage est une source de grâces pour ceux qui le contractent, un grand sacrement en Jésus-Christ et en l'Eglise signifié par ce miracle arrivé aux noces de Cana, où selon l'ingénieuse pensée d'un Père, ce Dieu changea l'eau dont les urnes étaient pleines en vin pur, aimant mieux changer entièrement la nature que d'altérer des substances, afin qu'il ne restât dans les alliances du Nouveau Testament aucune chose des vieilles et imparfaites cérémonies de l'Ancien. *Ne quid in sancto conjugio vilitatis Judaicæ remaneret, maluit naturam vertere quam adulterare substantiam.*

Quand je vous parle de miracle, ne vous figurez pas un de ces chefs-d'œuvre de Dieu qui fait seul toutes choses absolument par lui-même, sans qu'il en coûte rien à la créature : la sainte Vierge en demande aujourd'hui un à Jésus-Christ, mais je remarque qu'elle n'en sépare pas la condition nécessaire pour l'obtenir; que d'un côté elle représente à ce Fils que les conviés n'ont plus de vin; elle ne manque pas, de l'autre, de les avertir de faire exactement tout ce qu'il leur commandera; comme pour nous dire que si le mariage a acquis successivement quelque nouvelle perfection dans les états par où il a passé, il a aussi reçu comme par degrés une nouvelle servitude qui rend dans ces derniers temps ceux qui le contractent plus dépendants des lois et des commandements de Dieu, qu'ils ne l'eussent été dans ces premiers âges du monde.

Nous en serons convaincus si nous nous arrêtons à toutes les circonstances marquées dans notre Evangile. Pour continuer la joie du festin, il faut du vin et il en manque; Marie le dit à Jésus : *Vinum non habent. Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* lui répondit-il, *mon heure n'est pas encore venue.* Cette mère, entrant dans sa pensée, avertit ceux qui servaient à table de faire ce que son Fils leur ordonnerait. *Emplissez ces urnes d'eau,* leur dit Jésus, *et portez les au maître d'hôtel;* ils lui obéirent. Le maître d'hôtel en goûta, et se plaignant agréablement de la surprise qu'on venait de lui faire, dit à l'époux : *On sert d'abord le bon vin, et quand on est échauffé à boire, on donne le moindre; vous, au contraire, avez réservé le meilleur pour le dernier.*

Ne passons pas légèrement sur tant de choses, et instruisons-nous par elles de nos devoirs. Afin que les alliances soient saintes, elles ont besoin de vin, je veux dire de la grâce de Dieu, exprimée si souvent dans les saintes Ecritures sous ce symbole. Il vient de manquer aux noces de Cana, parce que la loi ancienne vient de finir. Jésus-Christ qui est venu pour l'accomplir, et non pour la détruire, fait emplir d'eau les urnes, qui servaient aux purifications des Juifs, pour témoigner que leur loi n'était pas mauvaise; mais aussi pour montrer qu'elle ressemblait à cet élément froid, ou que le vin de ses sacrements était moindre que celui des mariages chrétiens, il change cette eau, il se trouve que ce vin miraculeusement produit est incomparablement plus agréable et plus fort que le premier.

Mais quand fait-il ce premier miracle? je veux dire quand donne-t-il au mariés ce vin et cette grâce? c'est quand ils font ce qu'il leur dit. Sans cela, il n'y a rien à prétendre pour eux, sans cela son heure n'est pas encore venue : et elle ne viendra, selon le sens que saint Jean Chrysostome donne à ces paroles, que quand il sera connu, honoré, obéi; que quand les chrétiens engagés dans le mariage feront sa volonté en toutes choses, qu'ils pratiqueront exactement tous les commandements qu'il leur impose.

Saint Paul et les Pères réduisent ces commandements à trois principaux, à l'union, à la fidélité, à la sainteté : obligations essentielles, et auxquelles se rapportent toutes les autres.

L'union est la première, et elle consiste en une affection réciproque qui doit-être entre les personnes mariées, rapportante en quelque manière à celle que Jésus-Christ a eue pour son Eglise, ou à celle que l'on a pour son propre corps. Voici ce qu'en dit cet apôtre dans le chapitre cinquième de son Epître aux chrétiens d'Ephèse : *Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime son Eglise et s'est livré pour elle afin de la sanctifier, et de se la représenter glorieuse, sans tache, sans ride, sainte et chaste en toutes choses. Les hommes,* continue-t-il dans le même endroit, *doivent aimer leurs femmes comme ils aiment leurs propres corps. Celui qui aime sa femme s'aime soi-même, car personne n'a jamais haï sa chair, au contraire il la nourrit et l'entretient comme Jésus-Christ a fait son Eglise.*

Permettez-moi de tirer de ces augustes paroles trois ou quatre conséquences importantes, qui serviront comme autant de règles aux personnes engagées dans le mariage. J'infère donc de là, 1° que quoique les mariages des chrétiens et ceux des Juifs conviennent ensemble dans la notion générale de sacrement, cependant celui des chrétiens est la copie de Jésus-Christ déjà uni à l'Eglise, à la différence de celui des Juifs qui n'était qu'un signe anticipé de cette union qu'ils attendaient ; et, par conséquent, de cette nouveauté qui a succédé à l'antiquité, de cette vérité qui a chassé l'ombre, coulent des grâces plus abondantes dans la loi nouvelle que dans l'ancienne; grâces dont le propre est d'unir les deux conjoints par des liens plus serrés et une affection plus parfaite.

J'infère en second lieu, que le propre caractère du sacrement de mariage est d'être un sacrement d'union et de société, à la différence des autres de la loi nouvelle, qui se confèrent avec singularité et séparation. Si je suis baptisé, confirmé, élevé au sacré ministère, reconcilié avec Dieu, nourri de sa chair et de son sang, je reçois les grâces de ces sacrements, seul et sans relation à une autre compagnie ; il n'en est pas ainsi quand on me marie, ce sacrement a rapport à deux ; on me joint avec une personne qui m'était étrangère et que je dois, après les paroles prononcées, considérer comme une moitié de moi-même, aimer, défendre, entretenir comme je ferais mon propre corps.

J'infère en troisième lieu, que comme Jésus-Christ n'a jamais abandonné l'Eglise, qu'il l'a rendue belle, sans tache, qu'elle lui a toujours paru agréable, qu'il l'a défendue jusqu'à perdre la vie pour elle ; que cette Eglise, de son côté, ne s'est jamais séparée de Jésus-Christ, qu'il n'y a jamais eu de divorce ni de haine entre lui et elle ; les personnes mariées étant obligées de régler leur union et leur amitié sur ce modèle, bien loin de vivre dans un esprit de discorde et d'inimitié, doivent se consoler, s'entr'aider, supporter leurs infirmités, se rendre des services, et avoir des complaisances mutuelles, en sorte qu'une femme, pour vivre en bonne intelligence dans son ménage, doit, selon Tertullien, se persuader en quelque manière qu'il n'y a point de mari plus sage ni plus parfait que le sien, et réciproquement un mari se mettre en tête qu'il n'y a point de femme plus digne de lui que la sienne : une femme, dit ce Père, ne devant jamais paraître laide à un mari, à qui, soit pour sa beauté, soit pour ses bonnes mœurs, elle a agréé quand il l'a choisie.

J'infère en dernier lieu, que comme l'ordre qui est entre toutes les parties du corps entretient leur union, que tout y est en bonne intelligence, quand chacune d'elles tient sa place et qu'elle y fait sa fonction, quand la tête commande, que le cœur est un principe de vie et de mouvement, que les yeux éclairent, que les pieds et les mains servent, de même le véritable moyen d'entretenir l'affection conjugale est de donner l'autorité au mari comme au chef, en sorte néanmoins que comme un homme qui aurait quelque partie du corps malade ne laisse pas de l'aimer et de s'empresser à la guérir, bien loin de l'arracher et de l'avoir en aversion, aussi ce mari n'abuse pas de son autorité, et ne traite pas celle qui lui est conjointe en étrangère et en esclave, puisqu'elle est sa chair, une partie de lui-même, et que *personne*, ainsi que dit saint Paul, *ne hait son propre corps*.

Je sais que tout le monde trouve ces règles belles et admirables dans la spéculation, mais je doute fort si tout le monde les réduit volontiers en pratique. Pourquoi m'arrêter au doute ? Eh ! si cela était, verrions-nous tant de haines ou secrètes ou publiques, tant de bizarreries et d'indocilités dans les femmes, tant de cruautés et de brutalités dans les maris ? En un mot, pour m'expliquer avec saint Grégoire de Nazianze, verrions-nous tant de tragédies dans les mariages, tant de croix où deux misérables victimes s'attachent tour à tour par leurs impatiences, leurs murmures, leurs emportements, leur désespoir ?

Revenons au passage de saint Paul : les mariages des chrétiens doivent être semblables à celui de Jésus-Christ avec l'Eglise ; les deux conjoints, selon le même apôtre, doivent avoir entre eux les mêmes égards qu'ils ont pour leurs propres corps : par conséquent, conclut saint Cyprien, il faut qu'il y ait entre eux une fidélité réciproque. Jésus-Christ a-t-il jamais été infidèle à l'Eglise ? l'Eglise a-t-elle jamais manqué de foi à Jésus-Christ ?

C'est pourquoi il remarque que les lois de la chasteté conjugale sont des lois anciennes, et qu'elles sont d'une même date que le monde. Le mari, dit-il, appartient à sa femme, afin qu'elle n'en connaisse point d'autres que lui La femme est donnée à son mari, afin que, possédant ce qui lui est propre, elle ne se licencie pas à en chercher d'étrangers. Par ce moyen ils sont deux dans une même chair, afin qu'en ce qui était un centre dans l'unité, il n'y ait séparation ni de cœur, ni de lit : et si saint Paul regarde le mari comme la tête de la femme, ce n'est que pour faire voir, par cette union, la chasteté réciproque qu'ils se doivent, le chef étant fait pour ses membres, les membres pour leur chef, et la conjonction illégitime parmi les chrétiens étant plus monstrueuse dans l'ordre de la grâce, que ne le serait dans celui de la nature l'union des membres à un chef étranger, ou d'un chef à des membres qui ne lui appartiendraient pas.

Aussi je vous avoue que rien ne m'a paru plus beau ni plus édifiant que d'entendre les premiers chrétiens se vanter de la fidélité réciproque qu'ils se gardaient, l'opposer aux fornications et aux bestialités des idolâtres. Si nous comparons notre vie avec la vôtre, leur disaient-ils, on nous trouvera incomparablement meilleurs et plus chastes que vous. Vous défendez l'adultère et l'in-

ceste, et vous y tombez tous les jours impunément ; vous violez les lois du mariage, ou pour mieux dire, vous êtes si brutaux que vous n'en reconnaissez aucune : chez les Perses, les enfants se mêlent, par une conjonction abominable, avec leurs mères; chez les Egyptiens et les Athéniens, les alliances des sœurs et des frères sont permis : aucun de ces désordres n'a lieu parmi nous. *Unius matrimonii vinculo libenter inhæremus. Cupiditatem procreandi aut unam scimus, aut nullam, et tantum abest incesti cupido, ut nonnullis rubori sit etiam pudica conjunctio.* Nous nous engageons par les liens d'un saint mariage à une seule personne à qui nous gardons la foi. Ou nous étouffons en nous le désir d'avoir des enfants, ou nous n'en voulons avoir que de celle que nous avons choisie pour épouse ; et tant s'en faut que nous commettions des incestes, il y en a même parmi nous qu'un commerce chaste et permis fait rougir comme s'il était honteux et défendu.

Parmi nous il n'y a point de fille qui n'aime mieux donner sa vie à un tyran que sa virginité à un corrupteur; il n'y en a point qui, étant malheureusement tombée, empêche de naître par un homicide avancé le fruit de son péché : ce crime au contraire est très-fréquent parmi les vôtres : les unes exposent aux bêtes farouches les enfants qu'elles ont mis au monde, les autres les étranglent et leur brisent la tête, et plusieurs, pour sauver les apparences d'un honneur qu'elles prostituent en secret, étouffent dans leurs entrailles par des breuvages l'origine d'un homme futur, et font un parricide avancé, de peur de le mettre au jour. *In ipsis visceribus medicaminibus epotis originem futuri hominis exstinguunt, et parricidium faciunt antequam exoriatur.*

Parmi nous il n'y a point de mari qui ne se croie né pour une seule femme, parmi nous il n'y a point de femme qui ne garde la foi qu'elle a promise à son mari, et tous deux celle qu'ils doivent à Dieu; au lieu que par une débauche vague vous semez partout des fruits malheureux de vos adultères, et que souvent vous abandonnez à la miséricorde des étrangers, ceux qui vous appartiennent.

Puissiez-vous, messieurs et mesdames, dire encore la même chose, opposer votre continence et votre fidélité à ces abominations des païens, rendre ainsi l'honneur que vous devez à la religion et à la sainteté du sacrement! Mais les choses ont bien changé de face, dit un Père, il y a souvent dans les mariages des chrétiens des prostitutions plus scandaleuses et plus horribles qu'il n'y en a eu dans ceux des idolâtres. Combien voyons-nous de femmes qui se parent et qui s'ajustent pour plaire à d'autres qu'à leurs maris! qui, après des paroles équivoques, des complaisances étudiées, des attouchements déshonnêtes, des évasions ménagées, des rendez-vous et des promenades concertées! lient des commerces infâmes! qui, pour entretenir leur vanité et leur jeu, pour assouvir leur gourmandise ou leur brutalité, violent presque sans scrupule la foi qu'elles doivent à Dieu et à leur époux à qui elles donnent des enfants qui ne leur appartiennent pas, et pour le dire avec saint Cyprien : *Expugnant sanguinis et familiæ fidem, alienis affectibus suos inserunt liberos, in aliena testamenta sobolem ignoti et corrupti generis inducunt*

Peut-être que cette infidélité est plus rare parmi les hommes ; au contraire, le désordre y est encore plus universel, principalement parmi ceux qui sont un peu à leur aise, qui vivent dans l'oisiveté et la bonne chère : à peine en trouverons-nous aucun parmi eux que la fureur d'une incontinence effrénée ne porte aux derniers excès, qui ne coure aveuglément et ne se précipite vers tous les objets où la chaleur de la convoitise l'entraîne. *Quotusquisque enim est divitum, quem non libidinis furor rapiat in præceps? qui non in quamcumque personam cupiditatis improbæ calor traxerit, mentis sequatur insania?* Jusques-là que souvent c'est une espèce de chasteté chez eux de se contenter de peu de femmes, que celui-là est le plus retenu et le plus fidèle qui en connaît moins, qui sait donner des bornes à sa passion par un nombre limité de concubines : *Quasi genus est castitatis uxoribus paucis esse contentum, et intra certum conjugum numerum fræna libidinum continere.* O abominations qui font rougir le ciel! Elles se font dans le sein de l'Église par des chrétiens et par des chrétiennes : vous les voyez, juste Dieu, et vous les souffrez.

Dispensez-moi de m'expliquer davantage : le détail en serait odieux, et indigne de la chaste parole de Dieu; mais puisque nous avons honte de révéler ces turpitudes, pourquoi n'a-t-on point d'horreur de les commettre? Je passe donc à une réflexion encore plus importante qui regarde la sainteté du mariage, et qui est la troisième loi que Jésus-Christ nous y impose.

Le mariage est saint, de quelque côté qu'on le regarde. Du côté de son principe, c'est Dieu qui l'a institué, et qui plus est, qui l'a institué par lui-même. Par rapport au lieu, ç'a été dans le paradis terrestre. Par rapport au temps, ç'a été dans l'état d'innocence. Par rapport à sa fin, ç'a été pour donner des élus au ciel : mais prenez garde que toutes ces circonstances extérieures sont autant de marques de la sainteté qu'il doit avoir, par rapport aux personnes qui le contractent. *Que votre mariage soit traité avec honneur et révérence en toutes choses,* dit saint Paul : *Que votre lit soit chaste et sans tache; car Dieu condamne les fornicateurs et les adultères.* Mais en quoi pensez-vous que ces fornications et ces adultères, si opposés à la sainteté du mariage, consistent? Est-ce seulement dans ces conjonctions défendues et ces péchés infâmes, dont cet apôtre ne veut pas que l'on parle? C'est encore, selon les Pères, dans un amour trop ardent, dans un désir déréglé de satisfaire sa passion, dans un usage trop fréquent d'un commerce licite, dans un mouvement de cupidité à contre-temps, et dans plusieurs autres désordres desquels il

est très-important de se corriger : chose si vraie que le même saint Paul après avoir dit aux Thessaloniciens *que la volonté de Dieu est qu'ils se sanctifient*, ne se contente pas de les avertir qu'ils aient à s'abstenir des fornications, mais ajoute, *qu'ils doivent posséder saintement et honnêtement le vase de leur corps, sans s'abandonner à leurs passions et à leurs désirs, comme les Gentils qui ne connaissent point Dieu, parce que celui qu'ils adorent les a appelés, non pour être impurs, mais pour être saints.*

Comment saints ? peut-être, selon saint Jérôme, en se séparant de leurs femmes, et leurs femmes d'eux pendant le temps de leur grossesse; continence qui regarde les parfaits, et que les bêtes mêmes, et les terres qu'on ne cultive plus quand elles sont ensemencées, nous apprennent. Peut-être en ne voulant, pas dans un esprit de pénitence, user souvent d'un pouvoir accordé, et ceux qui ont des femmes étant, afin de satisfaire à Dieu, pour leurs péchés et lui plaire d'avantage, comme s'ils n'en avaient pas: mais toujours saints en trois ou quatre manières.

1° Par la retenue qu'ils doivent avoir, en ne faisant aucune action indigne ni en secret, ni en présence de leurs enfants ou des étrangers. Il en pensa coûter la vie à Isaac, pour avoir caressé Rébecca, et à cette femme la perte de son honneur. 2° En usant avec modestie et tempérance, dit saint Augustin, des devoirs permis, en donnant des freins à leurs cupidités, en s'honorant et se traitant avec respect à cause du sacrement, parce qu'ils sont tous deux membres de Jésus-Christ, tous deux rachetés par son sang, tous deux obligés de marcher dans la voie étroite. 3. En demeurant en continence aux fêtes solennelles, aux jours de dimanche, de confession et de communion, pratique religieusement observée parmi les Juifs, qui, selon Joseph, n'approchaient pas de leurs femmes durant les grandes fêtes, ainsi qu'il leur est défendu dans l'Exode: jusque-là que si Oza fut frappé de mort, ce ne fut pas tant pour avoir touché l'arche, que parce que ses mains étaient impures, dit la Glose, ayant connu le jour précédent sa femme. Enfin, pour ne rien dire des autres obligations que l'honnêteté veut que j'omette, en menant, à l'exemple de Zacharie et d'Elizabeth une vie irréprochable, *étant tous deux justes devant Dieu, marchant tous deux dans ses commandements et ses adorables lois.*

Tertullien nous fait une riche description de la sainteté de cet état, dans le chapitre neuvième du livre second qu'il adresse à sa femme. Quand est-ce que le mariage est saint? c'est, répond-il, quand les deux conjoints, comme deux frères et deux serviteurs de Dieu, n'ont qu'une même espérance, un même désir, une même règle de vie, un même engagement à la loi du Seigneur; quand ils prient ensemble, qu'ils se roulent ensemble dans la cendre de la pénitence, qu'ils passent ensemble les jours de jeûne ; quand ils vivent en vrais chrétiens dans les fonctions de l'état qu'ils ont embrassé, qu'ils se consolent dans leurs adversités, qu'ils se rendent des assistances réciproques dans leurs besoins, que l'un ne se cache, n'est suspect ni incommode à l'autre. S'il est question de visiter un malade et d'assister un pauvre, ces devoirs de charité se rendent de part et d'autre avec une égale liberté; ils font des aumônes sans gêne, ils offrent des sacrifices sans scrupule, ils marchent avec vitesse dans la voie des commandements, rien ne les retarde dans leur course, ils ne font ni des signes de croix, ni des prières, ni des bénédictions en cachette; ils se renvoient tour à tour les hymnes et les psaumes qu'ils récitent, et s'il y a quelque émulation entre eux, c'est à qui chantera mieux les louanges de son Dieu.

Ainsi vivaient les premiers chrétiens, pourquoi ne vivrez-vous pas encore aujourd'hui de même ? Si vous le faites, j'ose vous promettre avec le même Africain, que Jésus-Christ prendra plaisir à vous voir et à vous entendre, qu'il vous donnera sa paix, qu'il sera toujours présent à vos mariages, que les honorant par une présence continuelle, l'esprit malin en sera banni, que cet esprit séducteur étant chassé, vous ne ressentirez aucune de ces tentations auxquelles tant de pécheurs succombent; ou bien si vous en êtes attaqués, vous en triompherez sans peine, assistés des grâces du ciel pour entrer avec la robbe nuptiale dans la salle du festin qu'il prépare à ses élus dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE D'APRÈS LES ROIS.

De la confession.

Extendens Jesus manum tetigit eum dicens : Volo, mundare, et confestim mundata est lepra ejus ; et ait illi Jesus : Vide, nemini dixeris, sed vade, ostende te sacerdoti.

Jésus-Christ étendant sa main sur un lépreux, le toucha et lui dit : Je le veux, soyez guéri. Il le fut aussitôt, et alors Jésus-Christ lui dit : Gardez vous bien de parler de ceci à personne; allez seulement vous montrer au prêtre (S. *Matth.*, ch. VIII).

De toutes les maladies qui affligent le corps, la lèpre, dans la pensée des Pères, est l'image la plus sensible de celles qui ôtent la beauté et la santé à l'âme ; et rien ne nous représente mieux les trois caractères du péché, qui consistent dans la facilité avec laquelle il se communique, dans la laideur qui en est inséparable, et dans la difficulté qu'il y a de le quitter, qu'une maladie, qui, à la différence des autres, est toujours contagieuse, infâme et presque incurable.

C'est pour cette raison, dit saint Jean Chrysostome, que Jésus-Christ étant descendu de la montagne, où il venait de donner aux peuples les règles de morale les plus importantes et les plus étendues qu'il y ait dans toute l'Ecriture, a permis que le premier malade qui s'est présenté à lui fût un lépreux, tant pour nous faire connaître sous la figure de la lèpre la malignité du péché, qu'afin de nous apprendre par les choses qu'il a faites et qu'il a ordonnées pour sa guérison, celles qui contribuent essentiellement à la conversion et à la justification des pécheurs.

En effet, ce que je trouve de plus remarquable, c'est que s'il y a de si grands rapports entre le péché et la lèpre dans leur nature et dans leurs effets, il n'y en a pas moins dans les circonstances de leur guérison ; que quelque invétérés et opiniâtres que soient ces deux maux, non-seulement ils cèdent à la force du souverain Médecin qui est venu les ôter du monde, mais que, par une mystérieuse convenance, tout ce qui est spécifié dans notre évangile à l'égard du lépreux guéri et purifié, doit nécessairement concourir à la santé spirituelle que les pécheurs absous reçoivent dans le tribunal de la confession.

Une matière si importante mérite toutes vos attentions, et l'idée que je vais vous en donner vous paraîtra d'autant plus naturelle qu'elle sera tirée de mon évangile, et des Pères.

Le lépreux dont il y est fait mention se jette contre terre pour adorer Jésus-Christ, il lui montre son mal, il lui en demande, et il en espère la guérison : *In faciem procidit, ostendit vulnus, remedium postulat*, dit saint Ambroise. Ce Dieu plein de miséricorde, ému de pitié, étend sa main sur lui, le touche, le guérit, l'envoie aux prêtres ; il veut qu'il se montre à eux, et lui commande d'offrir le présent ordonné par la loi, afin que cela leur serve de témoignage : *Vade ostende te sacerdoti, et offer munus quod præcepit Moyses in testimonium illis.*

Il n'est plus question, chrétiens, de rendre ce témoignage aux ministres de la loi ancienne, ce droit est passé d'eux aux prêtres de la nouvelle ; c'est à eux que Jésus-Christ envoie les pécheurs comme autant de lépreux qui ne peuvent être guéris, à moins qu'ils ne montrent toute l'infamie de leur lèpre à ces médecins spirituels qui ont reçu le pouvoir de les nettoyer. C'est aussi ce que fait le vrai pénitent, dit saint Grégoire, il confesse ses péchés au prêtre à qui il découvre sa plaie, il pense à ses péchés afin de s'en affliger et de les punir ; enfin persuadé de l'infaillibilité du remède, il cherche avec une parfaite confiance en la miséricorde de Dieu, et trouve heureusement la guérison de son mal dans la force et dans l'étendue de sa douleur : *Culpas loquens, vulnus aperit, culpas ad correptionem cogitans, salutem vulneris ex medicamine mœroris quærit.*

Telles sont, Chrétiens, les conditions requises à la validité de la confession sacramentelle, tels en sont les effets, et les avantages. Il faut découvrir tous ses péchés aux prêtres, il faut les détester, il faut en obtenir le pardon. L'intégrité d'une accusation sincère les découvre, l'étendue d'une vive douleur les déteste, l'efficace de l'absolution sacramentelle les remet, c'est tout mon dessein. Pour vous expliquer ces trois grandes vérités j'ai besoin des lumières du Saint-Esprit : je les lui demande par l'intercession de la plus innocente de toutes les créatures que je salue avec l'ange. *Ave.*

PREMIER POINT.

Il paraît d'abord assez difficile de concilier deux choses dont notre évangile fait mention au sujet du lépreux, et de comprendre pourquoi d'un côté le Fils de Dieu le touche et le guérit, et pourquoi de l'autre il l'envoye au prêtre, afin qu'il se montre à lui, et qu'il offre le présent ordinaire prescrit par la loi de Moïse. Si Jésus-Christ est supérieur à cette loi, pourquoi engager cet homme à ce devoir, puisqu'il est seul l'auteur du miracle? s'il y est soumis, pourquoi le toucher, puisqu'elle le défend? s'il est guéri, à quoi bon l'envoyer à des ministres, afin qu'ils déclarent qu'il n'est plus immonde? s'il n'est pas guéri, comment pourront-ils lui rendre ce témoignage?

Reconnaissons, chrétiens, dans cette conduite de Jésus-Christ un des grands mystères de notre religion : ce qui s'observe dans la guérison de ce lépreux, étant une image fidèle, disent les Pères, de ce qui fait la justification du pécheur. Le Sauveur du monde le touche, et il lui parle, il étend sa main sur lui et déclare que sa volonté est qu'il soit guéri, et sa lèpre est guérie au même instant.

C'est Dieu qui parle à l'oreille du cœur, qui éclaire, qui touche, qui justifie, qui absout le pécheur. Car, *qui remet les péchés si ce n'est lui seul?* Mais de même que ce lépreux guéri et nettoyé doit aller se montrer au prêtre, et que cette grâce ne lui est pas conférée indépendamment de toute condition, il y a aussi dans l'Eglise des hommes revêtus de l'autorité du Seigneur, des juges délégués, des médecins établis pour connaître la lèpre spirituelle, dit saint Ambroise, des ministres à qui Dieu a donné tout pouvoir de lier et de délier, vers lesquels il envoye les pécheurs, qui sans cela, à moins d'une nécessité pressante, ne peuvent être justifiés.

A la vérité ils souhaiteraient souvent d'être exempts de cette obligation. Ces lépreux voudraient bien ne se pas montrer au prêtre, ni faire ce sacrifice de leurs lèvres établi pour leur guérison : à la vérité ces morts seraient ravis de ressusciter avec honneur, sans montrer aux autres leurs liens et leur suaire, sans leur faire sentir la puanteur qui s'exhale de leurs entrailles : mais la chose ne dépend pas d'eux, c'est un ordre établi de Dieu auquel ils doivent s'assujettir ; ils sont peut-être déjà tirés du sépulcre par la grâce du Sauveur, mais ils sont encore liés, et il n'appartient qu'à des hommes qui ont succédé aux apôtres de les délier. Qu'aurait-il servi au Lazare, dit saint Augustin, d'être sorti de son tombeau, si Jésus-Christ, qui lui avait rendu la vie par ses cris et par ses frémissements, n'avait commandé qu'on le déliât et qu'on le laissât aller? quand vous entendez un homme se repentir de ses péchés, il est déjà ressuscité, quand par une confession humble et sincère il découvre sa conscience, il est déjà sorti de son tombeau : mais il n'est pas encore délié, et il ne le peut être que par le secours de ceux à qui Dieu en a donné une commission et une autorité expresse.

Saint Grégoire semble passer encore plus avant. Jésus-Christ, dans son sentiment, ne dit pas au Lazare, reprends la vie, mais il lui

dit, *sors dehors*, pour vous faire voir qu'un homme qui est mort à la grâce, enseveli, couvert de la pierre d'une habitude criminelle, et enveloppé par sa malice dans les replis de sa conscience, doit sortir de lui par la confession, et que Dieu ne l'appelle qu'afin qu'il s'accuse lui-même par sa propre bouche, sans qu'il cache ou qu'il excuse ses péchés. *Et qui intra conscientiam suam absconsus jacet per nequitiam, a seipso foras exeat per confessionem. Mortuo enim foras venire dicitur, ut ab occultatione atque excusatione peccati ad accusationem suam ore proprio exire provocetur.*

Avez-vous bien compris tout le sens de ces paroles? pour recevoir le pardon de ses péchés il faut s'en accuser, mais pour s'en accuser, il ne faut ni les cacher, ni les défendre : les cacher, c'est honte ou ignorance; les défendre, c'est orgueil et sacrilége; les cacher, c'est se taire; les défendre, c'est mentir; et soit silence, soit mensonge, c'est toujours un obstacle essentiel à la justification. Tâchons de nous instruire sur des vérités si importantes, et de connaître, par les choses qui rendent si souvent les confessions mauvaises, quelles sont les conditions essentielles qui les rendent bonnes.

On cache donc ses péchés ou parce que l'on n'ose les découvrir, ou parce qu'on ne les connaît pas. Dans les premiers c'est honte, dans les seconds c'est ignorance; mais dans les uns et dans les autres ce sont toujours de grands crimes qui anéantissent la vertu du sacrement.

Il ne me serait pas difficile de combattre une honte si mal fondée, et si par malheur une pudeur indiscrète et criminelle empêchait quelqu'un d'approcher des tribunaux de la pénitence, à quoi penses-tu, mon frère, lui dirais-je? que prétends-tu? cacher tes péchés à Dieu; il est la lumière même : te soustraire à ses vengeances? il est la puissance et l'immensité même : tromper ses ministres? c'est te tromper toi-même : vivre avec tes blessures? c'est te résoudre à mourir impénitent. Apprehendes-tu que le juge devant qui tu t'avoues coupable ne te condamne à mort? il est établi pour t'absoudre; qu'il ne découvre à d'autres ce que tu lui dis? les lois divines et humaines l'en empêchent. Que ferais-tu donc si la discipline de l'Eglise primitive était encore en usage, où par la nature, le temps, l'ordre, et les autres circonstances des pénitences publiques l'on pouvait tirer quelques conjectures des péchés que l'on avait commis en secret? Encore si ceux que la honte t'empêche d'avouer, ne devaient jamais être révélés, si, pour ne les pas dire au prêtre, ils demeuraient dans les ténèbres d'un oubli éternel, si pour couvrir ta lèpre sous de beaux habits tu en étais guéri, peut-être condescendrais-je à ton infirmité : mais par les principes de la religion tu sais que ces espérances te sont ôtées, que si tu peux ne pas dire à l'Eglise ta vie dissolue et infâme, il est impossible que, couvert des feuilles d'une honte téméraire, tu te caches aux yeux d'un Dieu qui voit, qui entend, qui écrit tout. Au reste quelle consolation n'auras-tu pas après que tu te seras accusé? A l'égard de Dieu, tes péchés seront comme si tu ne les avais pas commis, il les jettera derrière son dos afin de ne les pas voir; à l'égard des hommes à qui tu les confesses, ils feront aussi peu d'impression sur leur mémoire que si tu ne t'en étais jamais accusé; tu as un abcès dans ta conscience, il s'est fait un amas d'humeurs vicieuses, s'il vient à crever tu en seras étouffé; il ne s'agit que de montrer en secret ton mal à un médecin, qui ne manque ni d'expérience, ni de capacité pour te guérir, un petit sacrifice et quelques incisions légères te rendront la vie et le repos.

Ainsi parlerais-je à un pécheur que la honte empêcherait de se confesser : mais pourquoi flatter un malade qui ne s'est rendu tel que parce qu'il s'est trop flatté? pourquoi vouloir ôter à un homme une honte qui doit faire une des principales parties de sa pénitence? Je veux donc qu'un pécheur ait une confusion et une horreur intérieure de son péché : sans cela, pénitence, serais-tu l'art d'abattre et d'humilier l'homme; sans cela, ô homme, avec quelle tristesse expierais-tu les fautes dans lesquelles tu es tombé; par quel frein serais-tu retenu pour n'en plus commettre de nouvelles? mais je prétends que bien loin que cette honte doive l'empêcher de découvrir sa lèpre, elle est et une disposition prochaine à sa guérison, et un sacrifice volontaire que Dieu exige particulièrement de lui : je prétends que la vue de sa maladie le confonde, et que cette confusion serve à le guérir, qu'il satisfasse par une impudence humiliante pour une autre impudence criminelle, qu'il croye ne pouvoir approcher avec trop de honte de nos tribunaux, et que ne rougissant pas de recourir au remède, il tremble, il rougisse, il frémisse de s'être mis en état d'en avoir besoin. Alexandre de Alès et saint Ambroise en apportent deux excellentes raisons.

La confession auriculaire, dit ce savant maître de deux grands disciples, ne porte pas moins les caractères de la justice de Dieu, qu'elle porte ceux de sa miséricorde. Une des marques les plus sensibles de la miséricorde divine est d'avoir choisi des hommes pour réconcilier leurs frères, des gens capables de tomber dans les mêmes péchés qu'eux, pour leur donner l'absolution de ceux qu'ils confesseraient, d'avoir voulu qu'ils reconnussent en une même personne et les faiblesses d'une nature commune, et l'autorité d'un Dieu qui leur est communiquée : les faiblesses d'une nature commune, afin d'épargner leur pudeur et de ne les pas faire rougir de découvrir leurs infirmités à des médecins qui sont peut-être encore plus malades qu'eux : l'autorité d'un Dieu, afin d'animer leur courage par l'espérance d'une guérison qui dépend de leur charité et de leur pouvoir.

Mais regardons la chose d'un autre sens, nous y trouverons tous les caractères de la justice. Si pour être absous de ses péchés il ne s'agissait que de les dire à Dieu, quelle confusion y aurait-il dans une confession si

secrète? et n'est-ce pas pour se l'épargner que cette race libertine de Calvin tourne en ridicule celle que nous faisons aux prêtres? Mais parce qu'il s'agit de se prosterner aux pieds d'un homme qui d'ailleurs n'a nulle autorité sur nous, de lui dire ce qu'il ne peut savoir par d'autres voies, de lui faire tout le récit d'une vie sale, odieuse, abominable, de gémir devant lui, d'attendre avec frayeur son jugement : c'est sans doute ce qu'il y a de plus rude dans notre religion, au sentiment des Pères, dont l'un des plus éclairés d'entre eux a dit qu'il était très assuré que souvent il y a de plus grandes difficultés à surmonter pour confesser les péchés que l'on a commis, à cause de l'infirmité et de la honte qui en empêchent, qu'il n'y en a de ne les pas commettre; et qu'encore bien qu'il faille plus de force et de vertu pour éviter le mal, il y a toujours plus d'humilité à le produire. *Scias quod, per infirmitatis verecundiam, plerumque gravioris est certaminis commissa peccata prodere quam non admissa vitare, et unumquodque malum quamvis robustius vitetur, tamen humilius proditur.* C'est en quoi paraît la justice de Dieu qui veut par là humilier le pécheur en l'obligeant de faire ce qui lui déplaît davantage, en voulant qu'il sacrifie ses mouvements les plus naturels, qu'il surmonte cette honte par la crainte du juge qu'il a offensé, que le sacrifice de cette passion le dispose à la réconciliation, afin que ce qui était criminel dans l'action et digne d'un suplice éternel, soit pardonnable (ce sont ses termes) et soit même effectivement pardonné par la confession qu'il en fait.

Saint Ambroise rapporte une autre raison qu'il tire de la disposition dans laquelle un pénitent doit être. Un homme, dit-il, qui s'approche du tribunal de la pénitence, doit sentir son péché : pour le sentir, il faut qu'il y pense toujours, que cette pensée fasse impression sur toutes les puissances de son âme, qu'elle brise son cœur, qu'elle afflige son esprit, qu'elle trouble son imagination, qu'elle lui représente sans cesse la rigueur des jugements de Dieu, qu'elle lui donne de l'horreur de sa chute, qu'elle le fasse rougir de son erreur, qu'elle laisse une crainte et une frayeur continuelle dans sa mémoire, qu'elle le rende insupportable à ses yeux, qu'elle l'oblige à prendre les précautions nécessaires pour ne point pécher à l'avenir : or, une des principales est d'avoir toujours cette honte et cette confusion, celui qui rougit de ses désordres passés ne sachant presque plus dans la suite en commettre de nouveaux qui le fassent rougir une seconde fois : *Quem commissi pudet, nescit postea, tale aliquid committere unde similiter erubescat.*

Que si un pénitent doit continuellement penser à ses péchés, et se les représenter, il s'ensuit que l'ignorance n'est pas un obstacle moins dangereux à la vérité, et à l'intégrité de la confession que la honte, et que, soit qu'on rougisse de déclarer ses péchés à un prêtre, soit qu'on ne les connaisse pas pour s'en accuser, on se rend toujours indigne de la grâce du sacrement.

Il est vrai qu'il y a une ignorance qui excuse le pécheur, et qui n'anéantit pas la vertu de l'absolution sacramentelle ; c'est celle qu'on appelle invincible, c'est-à-dire qui, humainement parlant, n'a pu être surmontée. Mais il est vrai aussi qu'il y en a une autre qui le rend inexcusable, et c'est celle qu'on nomme crasse et affectée. Distinction qui me fait trembler pour les pénitents toutes les fois que j'y pense, puisqu'ils sont presque toujours coupables de la seconde, et que par ce moyen leurs confessions n'étant pas entières sont incapables de les justifier.

Appellerai-je, par exemple, une ignorance invincible celle d'un homme qui étant circonspect et scrupuleux en mille choses, ne veut pas l'être en la principale de toutes ; qui, s'informant par une vaine curiosité des affaires étrangères, ne veut presque jamais s'occuper de celles de sa conscience ; qui ayant un compte de conséquence à rendre, voit et revoit ses livres, repasse sept ou huit fois sur les mêmes articles ; tâche de rappeler sa mémoire, de crainte qu'il n'en ait oublié quelques-uns, et qui, dans le compte le plus difficile qu'il ait à rendre, ne fait que des revues superficielles, ne s'embarrasse de rien, ne songe à s'examiner que quelques demi-quarts d'heure avant que d'aller à confesse ?

Appellerai-je une ignorance invincible celle d'un homme qui ayant une légère indisposition court aussitôt au médecin, lui fait un détail exact de son mal, lui découvre toutes les causes qui apparemment le lui ont attiré, et qui étant blessé à mort, et en état de descendre bientôt, s'il n'y met ordre, dans les enfers, laisse écouler les mois et les années entières sans se confesser, s'engage dans de nouveaux péchés ou persévère dans les anciens, et, à force d'avoir entassé crimes sur crimes, ne se souvient presque plus qu'en gros qu'il a été criminel ?

Appellerai-je une ignorance invincible celle d'un autre, qui, ne manquant ni de directeurs charitables, ni de prédicateurs zélés, ni de théologiens habiles, ni de confesseurs judicieux auxquels il appartient de discerner entre la lèpre et la lèpre, vit en un profond et volontaire oubli de ses fautes, s'érige lui-même en casuiste, et ne se confesse pas de plusieurs péchés comme s'ils cessaient de l'être, parce qu'il ne les croit pas tels ? chez qui une simonie passe pour une reconnaissance honnête ; une friponnerie pour une récompense, une intempérance pour une réfection permise, une parole si elle est déshonnête pour une galanterie, si elle est oisive pour une bagatelle ; une médisance piquante pour une raillerie adroite, une haine invétérée pour un ressentiment raisonnable, une négligence à s'acquitter de sa charge pour un relâchement innocent, une fraude insigne pour un détour agréable, une complaisance criminelle pour une civilité, un amour désordonné de soi-même et du monde pour une infirmité pardonnable ?

Mais si ces ignorances ne sont pas invincibles, et si un pécheur ne s'accuse pas de quelques péchés mortels parce qu'il sera

tombé en quelqu'un de ces chefs, que deviendront toutes ces confessions mutilées? n'ayant pas l'intégrité qui leur est nécessaire, ne seront-ce pas autant de sacriléges? Car que devrait-il faire afin que son ignorance ne lui fût pas imputée à faute? il devrait, selon la sévère morale des Pères, s'éclaircir sur tous les articles dont il pourrait raisonnablement douter, ne négliger aucune des instructions qu'on lui donne, soit dans les catéchismes, soit dans les prônes, soit dans les prédications régulières; consulter les personnes savantes dans les points difficiles, aller à confesse presque aussitôt qu'il a péché, examiner tous les soirs sa conscience, faire une revue exacte sur ses devoirs et sur ses transgressions, appréhender autant de celer par sa faute quelque péché au prêtre, qu'il appréhenderait de cacher quelqu'une de ses infirmités à un médecin, prendre autant de peine pour son salut qu'il en prend pour régler ses comptes, n'étant pas moins important de se sauver que de gagner du bien, ni de recouvrer la santé de son âme que de réparer celle de son corps.

S'il en agissait de la sorte, et qu'après ces discussions scrupuleuses, il oubliât de s'accuser de quelques péchés mortels, je ne doute pas que Dieu n'eût assez de miséricorde pour ne se pas ressouvenir, ainsi que David l'en priait, de ses ignorances. Mais si par une négligence affectée de ne s'examiner jamais, si par une habitude criminelle à passer une, deux, ou plusieurs années sans aller à confesse, il oublie des péchés considérables et des circonstances aggravantes; si, pour avoir souvent étouffé la voix de sa conscience, il s'est fait une fausse tranquillité, se disant paix, quand il n'y avait point de paix: si, de peur de s'éclaircir sur beaucoup de chefs qui l'obligeraient à de fâcheuses réparations de biens ou d'honneur, il se flatte qu'il n'y a point de péché où il y en a, si tout autre conseil que le sien lui est suspect, si, parmi les confesseurs, il cherche les plus relâchés et les moins appliqués à examiner les différentes espèces des vices, n'ai-je pas sujet de craindre que, ne s'acquittant pas de l'obligation qu'il a de montrer toute sa lèpre au prêtre, il ne fasse que se laver sans se nettoyer, ainsi que dit un prophète, ou, selon les termes d'un autre, qu'il ne demeure dans ses fers comme auparavant, quoi qu'il paraisse demander et obtenir sa liberté? toujours esclave du démon et de ses vices, pour n'avoir pas eu cette science absolument nécessaire à son salut.

Que dirons-nous après cela d'un autre qui passerait de l'ignorance à l'orgueil, et qui, non content de faire de légères réflexions sur ses péchés, défendrait même ceux qu'il connaît, et qui se présentent à sa mémoire? Quelque miséricorde qu'il y ait en Dieu, il y a cependant, dit S. Augustin, un certain péché dont il ne se peut faire qu'il accorde le pardon à celui qui y tombe. *Est quædam iniquitas quam qui operatur, non potest fieri* (paroles terribles) *ut misereatur ei Deus*. Quel est-il? Est-ce le blasphème, l'adultère, le sacrilége, l'inceste, le meurtre? Tant de blasphémateurs, de fornicateurs, d'impies, d'homicides, d'incestueux convertis et sauvés nous convainquent du contraire. Quel est donc ce grand péché? *defensio peccatorum;* la défense et l'apologie que l'on fait de ceux qu'on a commis, s'attribuant tout le bien qu'on a pratiqué, imputant à Dieu ou à d'autres tout le mal dont on est coupable. Voilà la grande iniquité que Dieu ne pardonne jamais, et qui se termine toujours à un endurcissement funeste, et à une impénitence malheureuse: *Quoniam tacui inveteraverunt ossa mea, dum clamarem tota die;* parce que je me suis tû, disait le prophète-roi, mes os ont vieilli quand je criais pendant tout le jour. S'il a crié, comment s'est-il tû, demande S. Augustin, et s'il s'est tû, comment se peut-il faire qu'il ait crié? c'est qu'il a crié, répond ce Père, quand il devait se taire, et qu'il s'est tû quand il était nécessaire qu'il criât. Il avait commis de grands péchés, c'était là qu'il fallait qu'il parlât, et il a voulu s'en excuser. Il avait de fausses vertus, c'était là qu'il devait se taire, et il a affecté de les publier. Qu'est-il arrivé? il n'y a plus eu de moelle dans ses os, elle s'est toute desséchée, et la miséricorde de Dieu qui faisait toute sa force s'est retirée. S'il avait caché ses prétendus mérites et découvert ses véritables imperfections, ses os se seraient renouvelés; mais parce qu'il a renversé cet ordre, qu'il qu'il a voulu paraître fort par lui-même, et accuser Dieu, la fortune, les astres ou son prochain de son infirmité, il est demeuré infirme, et est tombé dans une vieillesse et une caducité mortelle, pour n'avoir pas aimé la nouveauté qu'il aurait trouvée dans une confession humble et sincère. Chose si vraie, que dès le moment qu'il dit qu'il confessera contre lui-même sa propre injustice, il s'assure en même temps qu'il en a déjà reçu le pardon.

C'est pour ce sujet, selon la remarque de saint Ambroise, que Jésus-Christ dit au lépreux: *Ostende te sacerdoti*. Montre-toi au prêtre, afin de nous apprendre que dans la confession que nous faisons de nos péchés, nous devons nous représenter, nous citer, nous condamner nous-mêmes, dire que nous sommes les véritables criminels, ne point produire d'autres coupables à notre place, ni substituer des victimes étrangères en ce sacrifice personnel que nous sommes obligés de faire: *Non ut alium deferat, sed ut seipsum Deo offerat, ut actus præteriti colluvione detersa, placitura Deo hostia consecretur* (*Comm. in Luc. c.* 5).

Ne dis donc plus, homme d'épée: J'ai blasphémé le nom de Dieu, mais c'est ma profession; l'on jure si impunément et si glorieusement dans la guerre, que pour être brave soldat il faut être hardi blasphémateur. Ne dis donc plus, marchand voleur et usurier: J'ai vendu à faux poids et à fausse mesure, je le confesse, j'ai survendu à des gens qui ne payaient pas comptant, j'ai donné une marchandise pour une autre, mais le temps est si mauvais et les gains que l'on fait si

petits, qu a moins d'avoir un peu d'industrie, on est en danger de faire banqueroute et de se ruiner. Ne dis donc plus, intendant de maison et solliciteur de procès : J'ai lié des intrigues, j'ai fait prêter à usure de l'argent, j'ai gagné sur les baux, j'ai compté les choses plus qu'elles ne m'ont coûté, mais à présent les gens de qualité sont si épargnants, qu'on a même de la peine à tirer ses gages, et qu'à moins qu'en faisant leurs affaires on ne fasse les siennes, il faut vivre esclave et mourir gueux. Ne dis donc plus, femme emportée: Je me suis souvent abandonnée à de si violents transports que je ne me connaissais plus, amis j'ai un mari fâcheux, des enfants si insolents à me répondre, des domestiques si fainéants, qu'il faudrait être sainte pour étouffer ces mouvements. Ne dis donc plus, fille débauchée : je l'avoue et j'en demande pardon à Dieu, je me suis malheureusement prostituée; mais comment faire ? je suis de famille, et incommodée, jeune et pauvre, il faut donc que je fasse une triste figure dans le monde, ou que je m'abandonne, quoique sans scandale, à cet homme qui m'entretient.

Est-ce là en vérité, est-ce là s'accuser de ses péchés ? est-ce là l'humilité d'un pénitent et la confession d'un criminel ? A vous entendre vous êtes coupables et vous ne l'êtes pas. Vous avez péché, mais c'est le malheur de votre tempérament, de votre profession, de votre état, c'est la misère du temps, c'est ce mari, c'est cette pauvreté, c'est cette occasion, c'est Dieu même qui a fait et disposé toutes ces choses, qui vous y a engagés. Si vous n'avez pas assez de front pour le dire à découvert, vous avez assez de malice pour le penser, ou assez d'aveuglement pour croire que vous en êtes en cela moins coupables. Que voulez-vous donc que l'on vous fasse ? où peut-on appliquer le remède qu'à la partie qui s'avoue malade ? Que diriez-vous (c'est la réflexion d'un grand Saint) si l'on changeait les applications et la forme des absolutions que l'on vous donne ? Que dirais-tu, impudique, si l'on te disait : J'absous de ces fornications et de ces adultères non pas toi, mais la constellation sous laquelle tu es né ! Que dirais-tu, femme emportée, si l'on te disait : J'absous de ces violences et de ces emportements non pas toi, mais ce mari et cette servante que tu accuses. Que dirais-tu, homme d'épée, si l'on te disait : J'absous de tant de blasphèmes, de tant de duels, non pas toi, mais ce divin Mars, mais cette profession des armes dans laquelle tu es engagé. Que diriez-vous, marchands trompeurs, filles débauchées, domestiques fripons, si l'on disait : J'absous de ces fraudes, de ces fornications, de ces vols, non pas vous qui êtes tombés ; mais toi, grand Dieu, qui es la cause de ce mauvais temps, de ces misères publiques et particulières, de ces conditions, de ces occasions, qui ont fait tomber tant de misérables ?

Que ces pécheurs aient tels sentiments qu'ils voudront, pour vous, âmes fidèles, gardez-vous bien de blasphémer de la sorte contre Dieu. Dites-lui au contraire avec ce bon Roi : *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ;* je repasserai dans ma mémoire toutes les années de ma vie criminelle pour vous les représenter dans l'amertume de mon âme, *Recogitabo*. Je n'y ferai pas de revues superficielles, je ne les regarderai pas à la hâte, je ne cèlerai et ne vous déguiserai rien, *Tibi*. Ce sera devant vous, grand Dieu, que je me citerai moi-même, et parce que vous avez établi les prêtres en votre place, et que, revêtus de votre autorité, ils représentent votre adorable Majesté, j'irai me prosterner à leurs pieds, et leur dirai avec autant de sincérité et d'humilité que si c'était à vous. Hé quoi ! *omnes annos meos;* tout ce que j'ai fait, et tout ce que j'ai négligé de faire, les ignorances de mon enfance, les débauches de ma jeunesse, les ordures d'un âge plus avancé, les scandales que j'ai donnés, les pensées que j'ai eues, les paroles que j'ai proférées, le peu de soin que j'ai apporté à me sanctifier dans mon état, et afin de ne rien omettre, je m'examinerai sur vos commandements et sur les sept péchés mortels, sur les différentes conditions que j'aurai embrassées, sur les différents événements de ma vie, ma prospérité et mon adversité, ma santé et mes maladies ; sur les lieux où j'aurai été, sur les compagnies que j'aurai fréquentées, sur les discours que j'y aurai tenus. Je tâcherai de me ressouvenir de la qualité et du nombre de mes péchés, des endroits, des personnes, des temps, des causes qui les ont produits, des grâces auxquelles j'aurai resisté, des occasions dangereuses que j'aurai volontairement cherchées, et tout cela dans la douleur et dans l'amertume de mon âme : *In amaritudine animæ meæ.* Je me regarderai comme un homme qui sans une grâce spéciale brûlerait, il y a peut-être plus de trente et de quarante ans dans les enfers, et en vue de votre bonté infinie, je m'efforcerai de former un acte de contrition, persuadé que ce n'est pas assez de confesser ses péchés, *culpas loquens vulnus aperit*, mais qu'il faut les détester et être véritablement marri de vous avoir offensé : *Culpas ad correptionem cogitans salutem vulneris ex medicamine mœroris quærit.*

SECOND POINT.

Puisque le Lépreux dont il est parlé dans notre Evangile, est la véritable image du pécheur, on ne peut, ce me semble, lui faire mieux comprendre la disposition avec laquelle il doit se présenter au tribunal de la confession devant le prêtre de la loi nouvelle, qu'en lui faisant connaître l'état humiliant avec lequel ceux qui étaient infectés de lèpre devaient paraître devant les ministres de l'ancienne, afin d'en être nettoyés et guéris. Rien de plus formel ni de plus exactement distingué par toutes ses circonstances, que ce que nous lisons dans le Lévitique à leur sujet. Car, sans parler de la différence des lèpres, dont il y est fait mention, de celles qui s'attachent aux personnes, aux vêtements, aux maisons ; de leurs couleurs, de leurs symptômes, des signes qui les précèdent et qui les accompagnent, qu'y a-t-il dans

toute l'Ecriture ne plus scrupuleusement marqué que leurs séparations, leurs habits, leurs purifications, leurs sacrifices? *Quicumque maculatus fuerit lepra, et separatus est ad arbitrium sacerdotis, habebit vestimenta dissuta, caput nudum, os veste contectum, contaminatum, ac sordidum se clamabit.* Celui qui sera infecté de lèpre, et séparé de la manière que le prêtre l'aura jugé à propos, portera des habits décousus, aura la tête nue, le visage couvert, et criera assez haut pour se faire entendre, qu'il est souillé et impur.

Ces cérémonies légales et humiliantes sont passées, dit l'abbé Rupert, mais la vérité qu'elles représentaient subsiste toujours, et même dans sa pensée, Dieu n'a voulu qu'on prît autrefois tant de précautions mystérieuses à l'égard de ces malheureux, qu'afin de montrer plus sensiblement aux pécheurs en quel état ils doivent être quand ils se présentent devant ses ministres au tribunal de la pénitence. Si cela est, ce n'est donc pas assez qu'ils s'avouent coupables, ce n'est donc pas assez qu'ils aient la tête nue par la sincérité et l'humilité de leurs accusations, il faut que véritablement marris d'avoir offensé Dieu, ils se cachent le visage, qu'ils paraissent non plus avec des habits décousus, mais avec un cœur déchiré, affligé, ému par les salutaires efforts d'une douleur surnaturelle et d'une componction efficace.

Toute douleur n'est pas une bonne disposition à la grâce du sacrement dans le tribunal de la confession, il faut qu'elle soit surnaturelle, et elle ne peut avoir de vertu pour la rémission du péché, à moins que Dieu ne l'inspire au pécheur. Sans m'arrêter aux raisons que les Pères et les théologiens en apportent, voulez-vous bien que, puisque je m'attache à suivre de point en point les principales circonstances des évangiles que je traite, je vous découvre dans celle de ce jour une preuve naturelle et sensible de cette grande vérité?

Il est expressément remarqué que Jésus-Christ étant descendu de la montagne s'approcha du lépreux, qu'il étendit sa main sur lui, et qu'il le toucha. Quoi? ce malade ne pouvait-il pas aller trouver son médecin, et pressé par la violence de son mal, en chercher promptement la guérison? d'où vient donc que le Sauveur le prévient, si ce n'est pour nous apprendre que la vraie douleur et la détestation du péché viennent de Dieu, que c'est lui qui, étant descendu du ciel par son incarnation pour s'abaisser jusqu'à la misère de l'homme, étend la main de sa miséricorde sur sa lèpre, lui touche le cœur, le baise, le guérit, le vivifie : *Extendens Jesus manum tetigit eum, et confestim mundata est lepra ejus.*

Voilà de quelle manière la douleur du péché est surnaturelle dans son principe; mais ce ne serait pas assez pour l'entière justification du pécheur si elle ne l'était encore dans son motif. L'âme du pécheur, dit saint Grégoire, est une âme aveugle et malade, son cœur est un cœur insensible et endurci. Dans cet état funeste d'aveuglement et d'insensibilité, il ne voit pas Dieu, il ne cherche pas même à le voir; toutes ses inclinations l'entraînent vers les créatures, et il ne sent presque aucun mouvement qui le porte à ce bien infini et souverainement aimable. Pour être justifié, il faut qu'il prenne une pente toute contraire, qu'il commence à ressentir les misères de son exil, qu'il songe à Dieu, qu'il désire de retourner à lui, et qu'il quitte cette méchante voie par laquelle il s'en est éloigné. Sans cela, je veux dire s'il ne déteste le péché que par des motifs purement mondains et terrestres; si, conservant dans son cœur l'amour criminel des créatures, il ne le quitte que par une crainte servilement servile dans la vue de l'enfer, à peu près comme un homme, qui appréhendant de faire naufrage, jette dans la mer des marchandises qu'il aime et qui pourraient le faire périr. S'il ne vient qu'avec ces dispositions au tribunal de la pénitence, il est toujours malade, dit ce saint pape, et indigne de la grâce de sa conversion. Grâce qui dans son sentiment ne consiste pas seulement dans l'humilité de la confession, mais dans le renouvellement de l'homme intérieur, quand touché par une inspiration divine il commence à se déplaire dans la vue des péchés qu'il a commis, et à se plaire dans la pratique de la vertu qu'il a négligée. Grâce qui vient du Saint-Esprit qui le visite, qui change le cœur, qui lui fait haïr ce qu'il aimait, et aimer ce qu'il haïssait, qui le fait intérieurement gémir pour avoir eu autrefois en aversion le bien auquel il s'attache, et s'être autrefois criminellement porté au mal qui fait le plus juste sujet de son aversion présente : *Facit eum statim odisse quod amabat, et quod odio habuerat ardenter diligere, atque in utroque valde ingemiscere, quia et mala quæ odit, se damnabiliter amasse recolit, et bona quæ diligit, odisse.*

Que dis-je ne m'accusez-vous pas de porter trop loin les choses en ne proposant que l'amour de la justice pour le motif de la douleur d'un pénitent, et rejetant, ce semble, tous les autres qui ont plus de rapport à son infirmité; il faut que le même Père dont je viens de vous expliquer le sentiment, lève cette difficulté par la distinction qu'il fait de deux sortes de componctions dans le chapitre 22 de son livre second sur Ezechiel. Il y a une componction que la crainte produit, il y en a une autre que l'amour fait naître. Ces deux différents mouvements du cœur humain nous sont, dit-il, représentés par les deux autels qui étaient dans le tabernacle, dont l'un était au dehors, et l'autre au dedans, l'un dans le vestibule, l'autre devant l'arche, l'un couvert d'airain, l'autre revêtu d'or. Quand l'amour de la justice fait gémir les pénitents, quand la douleur d'avoir offensé un Dieu souverainement bon leur brise le cœur, ce sont des parfums que le feu de la charité brûle sur un autel d'or. Déjà dégagés des vices charnels, ou comme assurés de la force et de la durée de leurs larmes, ils se sentent embrasés au dedans par les flammes que l'amour divin y a allumées. Déjà ennuyés de la longueur de leur pèleri-

nage et de la dureté de leur servitude, ils se détachent des créatures qu'ils ont aimées, et ne soupirent plus qu'après les biens et les récompenses éternelles : *A carnalibus vitiis liberi, aut longis jam fletibus securi amoris flamma in compunctionis lacrymis inardescunt, supernis jam civibus interesse concupiscunt, dura eis apparet servitus et longitudo peregrinationis suæ.* Allez, âmes chastes, allez devant l'arche vous offrir à Dieu en odeur de suavité. Allez, flammes impatientes, faites-vous jour de toute part pour vous élever droit vers votre centre. Mais tout autre sacrifice que celui-là vous sera-t-il désagréable, ô Dieu de bonté? non, chrétiens, il y en a où l'on brûle les chairs des victimes, et c'est quand les âmes pénitentes songeant aux effroyables maux auxquels elles se sont exposées, pleurent et détestent les péchés qu'elles ont commis; quand par des mouvements de crainte qui ont rapport à l'imperfection de leur état, elles jettent leurs vices dont elles souffrent encore de fâcheuses atteintes, dans les flammes de la componction pour y être consumés : *Plangunt mala quæ fecerunt, et incenduntur vitia igne compunctionis, quorum adhuc suggestiones in corde patiuntur.* Allez cependant vous immoler, pauvres victimes, vous n'êtes encore que dans le vestibule; mais demandez la grâce de pouvoir bientôt vous présenter devant l'arche. L'autel sur lequel vous faites vos sacrifices n'est que d'airain, mais le Seigneur ne les réprouvera pas pour cela. Ce sont des œuvres charnelles encore toutes fumantes, qui ne forment qu'une vapeur grossière, mais elles sont disposées à recevoir une forme plus pure, et à se changer en parfums quand le feu du ciel y descendra par la grâce du sacrement. Comment ce changement se fait-il, et jusqu'où cette douleur et cette componction doivent-elles aller? Il n'appartient proprement qu'à Dieu de le savoir. Ce qu'on en peut dire de plus certain est, 1° Qu'il n'est pas nécessaire qu'elle se produise par les larmes, et que l'on témoigne extérieurement autant de tristesse de la grâce perdue que de la mort d'un ami ou d'un enfant. 2° Qu'il n'est pas non plus nécessaire qu'elle procède de l'amour divin; qu'une crainte servile avec le sacrement suffit, *et que la voix de Dieu peut préparer des cerfs timides pour paraître ensuite dans sa vertu et dans sa magnificence. Vox Domini præparantis cervos : Vox Domini in magnificentia.* 3° Que toute crainte servile n'est pas suffisante, qu'il y en a une purement servile qui vient de notre amour-propre, qui nous fait regarder la peine comme le plus grand mal qui puisse nous arriver, et par laquelle retenant une affection secrète au péché, nous nous arrêtons à notre bien personnel comme à notre dernière fin, et que cette crainte est un obstacle à la justification.

Je n'en dis pas davantage, je passe à l'autre condition de cette douleur, qui est d'être vengeresse et efficace, qui est d'aller jusqu'à l'action, à la séparation, au sacrifice, jusqu'à ce déchirement, *non des vêtements, mais de cœur*, comme parle le prophète Joël, jusqu'à cette purification et cette circoncision spirituelle, qu'on peut dire être la marque la moins suspecte d'une véritable disposition à recevoir la grâce du sacrement. Ne disons rien qui décourage entièrement les pénitents, mais n'avançons rien aussi qui les flatte trop.

Quelle est la douleur nécessaire avant que de se présenter au prêtre; c'est une douleur, dit le saint concile de Trente, qui doit exclure toute affection au péché, douleur qui doit remonter vers le péché pour connaître l'énormité de ceux que l'on a commis, s'en affliger, et en demander pardon à Dieu, douleur qui doit s'étendre vers le futur pour prévenir ceux dans lesquels on pourrait tomber et faire une ferme résolution de n'en plus commettre. Comment peut-on savoir si cette douleur va jusque là? S'en rapportera-t-on à son esprit, à sa bouche, à son cœur même? Eh! que cet esprit forme de projets de contrition qu'il prend pour des contritions véritables! Qu'il y a de belles paroles dans cette bouche! de velléités et de résolutions inefficaces dans ce cœur! Tous ces signes sont équivoques, en voici cependant un qui paraît l'être moins que les autres; c'est, dit saint Grégoire, de voir ce que cette douleur produit dans une âme, quelles en sont les opérations et les suites. Est-ce une douleur stérile et oisive? Se contente-t-on de dire qu'on est marri d'avoir offensé Dieu? et avec cette disposition vient-on réciter froidement ses péchés, dans le dessein de ne rien rabattre de ses divertissements, de sa vanité, de son sommeil, de son avarice, de ses plaisirs? Ce n'est qu'une douleur imaginaire et fausse, ce n'est que montrer au prêtre les feuilles d'un méchant arbre, dont on conserve encore de profondes racines dans le cœur; c'est se moquer de Dieu, en retenant au dedans par un amour habituel les vices que l'on fait sortir au dehors par la parole : *Quod loquendo ejiciunt, amando introducunt, et velut malæ arboris folia ostendunt, cujus altas radices figunt in corde.* Mais est-ce une douleur mortifiante et vengeresse? va-t-elle jusqu'à la fuite des occasions du péché, jusqu'à la séparation des objets défendus? On peut dire que c'est une douleur véritable, que ses suites répondent en quelque manière de sa validité; qu'à l'égard du passé, elles font connaître par une impression actuelle *combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur*, et qu'à l'égard du futur, elles apprennent par la violence que l'on se fait, comme par une instruction sensible, à ne plus commettre ce qu'il faudrait encore détester.

D'où pensez-vous, messieurs, que viennent ces rechutes fréquentes, et ces confessions qui ne sont que les copies les unes des autres? Je sais que la nature a ses faiblesses, et que nous ne sommes pas impeccables en ce monde; mais après tout elles viennent aussi d'une mollesse artificieuse, et d'une négligence criminelle à se séparer des occasions du péché. Si la séparation et le retran-

chement de mille choses dangereuses étaient les suites de la douleur que l'on a de ses péchés, on verrait d'admirables changements. Tel était impur, qui serait continent, tel était avare qui serait libéral, l'intempérant deviendrait sobre, l'impudent modeste, le médisant retenu. Mais parce qu'on se contente d'un fantôme de douleur, qu'on est assez satisfait de soi pourvu qu'on se munisse de chapelets, qu'on frappe sa poitrine, qu'on s'enrôle dans des confréries, et que l'on cherche un asile à son amour-propre dans les indulgences, sans se séparer des objets défendus, et quitter de bonne foi ses habitudes criminelles, qu'arrive-t-il? il arrive que l'on retourne à son vomissement, que les occasions toutes fumantes reprennent feu, que le péché se glisse insensiblement dans une place où il a encore beaucoup d'intelligence, qu'il profite de ses pertes, qu'il se ressuscite, pour ainsi dire, et recueille ses débris, semblable en quelque manière à ces serpents tronçonnés qui, avec un reste chancelant de vie dans quelqu'unes de leurs parties, se réparent eux-mêmes, donnent de plus rudes et de plus dangereux combats : *Devicta culpa ad delectationem rursum inserpere nititur, atque in antiquo certamine rediviva pulsatione reparatur.*

Quand je parle de chapelets, de confréries, d'indulgences, à Dieu ne plaise que je blâme ces anciennes et religieuses pratiques; j'approuve ces dévotions, je loue ces sociétés, j'honore et estime infiniment les indulgences qui y sont attachées. Malheur à ceux qui doutent que l'Eglise n'ait de grands trésors qu'elle peut ouvrir aux fidèles, et fasse le ciel que ces louables institutions ne soient ni si négligées, ni si méprisées qu'elles le sont à présent. Mais (après cette précaution) s'arrêter là, et à cause que l'on est d'une confrérie, que l'on dit son chapelet, qu'on frappe sa poitrine, croire que l'on s'est disposé à recevoir la grâce du sacrement, sans se faire aucune violence pour se séparer des occasions prochaines du péché, et sans ôter de soi mille divinités étrangères auxquelles on a tant de fois sacrifié : abus, messieurs, encore une fois abus. Un petit trait de l'Ecriture vous expliquera peut-être ma pensée.

Les enfants d'Israël, voulant se délivrer des continuelles insultes qu'ils souffraient des Philistins, résolurent de les attaquer; mais, au lieu de se préparer tout de bon à une action de cette importance, ils se contentèrent, dit l'Ecriture, de faire venir de Silo l'Arche de l'alliance, de se réjouir en la voyant dans leur camp, de jeter de si grands cris que les lieux d'alentour en retentirent, comme s'ils avaient déjà remporté la victoire. Ces cris extraordinaires épouvantèrent d'abord les Philistins, mais ils combattirent ensuite avec tant de courage et d'adresse, que les Israélites furent défaits, qu'il en demeura trente mille sur la place, et que cette Arche dans laquelle ils mettaient leur unique force fut prise.

Vous me prévenez. Quelquefois un chrétien, porté par un mouvement naturel et une frayeur passagère de l'enfer, prend la résolution d'aller attaquer le démon et ses péchés, mais le lâche et l'imprudent qu'il est, au lieu de se disposer à ce combat par une douleur chrétienne, et une généreuse séparation de tout ce qui lui est défendu par la loi, il se contente de frapper sa poitrine, de marmotter quelques prières, de s'écrier qu'il a péché, et de faire venir Jésus-Christ, cette Arche vivante de l'alliance nouvelle, dans son cœur. A cet appareil et à ces cris les démons s'effrayent, on dirait à le voir qu'il est converti, que cette armée terrible d'iniquités est défaite, et cependant, parce qu'il conserve encore une affection intérieure pour les objets de son péché, parce qu'au lieu de s'acquitter des devoirs essentiels de la pénitence dont la pratique l'incommoderait, il se contente de beaux projets, de quelques prières dites sans attention, d'un fantôme d'attrition, choses qui ne lui coûtent rien, il est honteusement vaincu et réduit en un esclavage dont il lui est d'autant plus difficile de sortir qu'il ajoute à ses anciens péchés de nouveaux sacriléges.

Il peut toutefois s'en délivrer, et ce sera par des moyens analogues en quelque manière à ce qui arriva à ces mêmes enfants d'Israël, avant que de triompher des Philistins. Je ne vous dis pas que ce qui précéda cette victoire fut la chute d'Héli, qui affligé de la prise de l'Arche et de la perte de ses deux fils, tomba de son siége et se cassa la tête : que ce fut aussi la douleur de sa belle-fille qui accoucha aux premières nouvelles de la mort de son mari, et du malheur d'Israël qui avait perdu sa gloire. Si je voulais entrer dans ce détail, je pourrais vous faire connaître par ces figures l'état d'un vrai pénitent qui doit s'affliger et s'abattre, sinon dans la vue qu'il a offensé et perdu un Dieu infiniment bon, ce qui serait un acte parfait, mais qui n'est pas absolument nécessaire, du moins dans la considération de ses propres intérêts et de la perte de son âme, qu'il expose à un danger évident de souffrir des peines éternelles; considération assez forte pour le faire accoucher, si j'ose le dire, de crainte et de douleur, afin d'enfanter un esprit de salut et de devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ Mais, sans m'arrêter à ces circonstances, je dis que la disposition prochaine à cette victoire fut le retour des Israélites à Dieu, la préparation de leur cœur, leur promptitude à lui obéir, et à ôter les divinités étrangères qui étaient au milieu d'eux ; disposition dans laquelle nous devons être, toutes les fois que nous nous approchons du tribunal de la confession. Nous voulons y triompher du démon et du péché; mais pour y réussir il faut préparer nos cœurs au Seigneur, retourner à lui de bonne foi, éloigner de nous ces pensées impures, quitter ces créatures et ces passions auxquelles nous avons dressé des autels au dedans de nous-mêmes. Si cela est, présentons-nous aux prêtres avec confiance, quelques péchés que nous ayons commis, l'absolution sacramentelle a assez de vertu pour les remettre.

TROISIÈME POINT.

C'est ouvrir une grande source de consola-

tion aux hommes de leur dire que Dieu est toujours prêt à leur accorder le pardon de leurs péchés quand ils les confessent dans l'amertume de leur cœur : et, si nous en croyons saint Augustin, et saint Grégoire, ce qui est plus capable non-seulement de les faire rougir intérieurement, mais de leur inspirer de justes sentiments d'une humble confiance, c'est de leur représenter qu'il est plus mal aisé de convertir les pécheurs à Dieu, que de convertir Dieu vers les pécheurs.

Rien de plus difficile que la conversion des pécheurs à Dieu. Il faut que pour retourner à lui, ils combattent toutes les inclinations de la nature corrompue, qu'ils surmontent la honte, la crainte, les respects humains, l'amour-propre. Aussi que de peines ! que de combats ! que de délais ! que d'évasions pour s'éloigner de Dieu ! pour se cacher sous les feuilles d'une pudeur indiscrète et d'une mollesse criminelle, à l'exemple de leur père, ou comme ces gens de mauvaise foi qui s'engagent de tout côté, et qui, bien loin de s'acquitter de leurs dettes, ne travaillent qu'aux moyens d'éluder les poursuites de leurs créanciers, et qu'à se rendre enfin malicieusement insolvables.

Quel serait leur malheur, s'il en était ainsi de Dieu ? Rien de plus aisé que sa conversion vers ces misérables ; il n'y a qu'à suivre les mouvements de sa miséricorde. Plus touché de leur pitoyable état qu'ils n'y sont sensibles eux-mêmes, il les appelle, il les cherche, il les invite, il entend les préparations de leur cœur, pour peu de disposition qu'il trouve en eux à lui demander grâce, et comme s'il appréhendait qu'ils ne se méfiassent de lui, son pardon prévient leur confession. Avant qu'ils ouvrent la bouche pour déclarer leurs péchés, il leur ouvre son cœur pour se réconcilier avec eux ; et, se contentant de la promesse qu'ils lui font de confesser leurs injustices, il leur assure qu'elles leur sont déjà remises. *Quanta indulgentia vitalis velocitas ! quanta misericordiæ Dei commendatio, ut confitentis desiderium comitetur venia antequam ad cruciatum perveniat pœnitentia ; ante remissio ad cor perveniat quam confessio in vocem erumpat !*

Qu'en coûta-t-il au lépreux de notre Evangile pour être guéri ? Trois paroles qui marquaient sa confiance. *Si vis, potes me mundare.* Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Il ne distingue pas, dit saint Ambroise, la puissance de Dieu d'avec sa volonté : et bien qu'il semble douter de celle-ci, ce n'est que dans la vue de sa propre indignité, et non dans un esprit d'infidélité et de méfiance : Aussi au même instant, *confestim*, sa lèpre est guérie, *mundata est lepra ejus.* Nul intervalle entre sa confession pleine de foi, et la guérison qui la suit ; nul milieu entre la volonté de Jésus-Christ, et l'effet qui en résulte : et comme dire et faire en Dieu est la même chose, il est assez miséricordieux pour daigner le toucher, et assez assuré de son pouvoir pour ne se pas défier de l'efficace de sa parole. *Tangit non dedignatus, imperat non diffisus.*

O grande et ineffable miséricorde de mon Dieu ! ô siècle d'or, où Jésus-Christ étendait sa main sur les pécheurs, et touchait ces lépreux pour guérir leur lèpre spirituelle, leur accordant si facilement et si abondamment par lui-même le pardon de leurs péchés ! Ces temps fortunés sont passés, chrétiens, mais n'estimons pas pour cela le notre malheureux. Il a établi dans l'Eglise des ministres auxquels il a communiqué son autorité, qu'il a choisis non seulement pour discerner entre la lèpre et la lèpre, mais encore pour la nettoyer entièrement : des prêtres qui par une vertu invisible attachée à leur caractère, sont les dépositaires de son pouvoir, les dispensateurs de ses grâces, qui prononcent sur la terre ce qu'il confirme dans le ciel ; qui semblables à l'ange de l'Apocalypse ont les clefs de l'abîme qu'ils peuvent ouvrir et fermer, et des chaînes assez fortes pour lier le démon ce serpent ancien, malgré la rage qu'il a de se voir arrêté par la simple parole d'un homme, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Sur quoi je vous prie de remarquer en passant, une preuve de la nécessité de la confession que nous appellons auriculaire, de la vertu et des effets de l'absolution sacramentelle ; en ce que Dieu a voulu que l'entière justification des pécheurs dépendît d'un certain commerce de paroles qui se lie, non seulement entre lui et les hommes, mais encore entre ces hommes et leurs semblables.

Quand un enfant vient au monde, il est actuellement sous la possession du démon : et ce qui enchaîne ce dragon, ce qui en délivre cet enfant, ce qui l'élève à la gloire de l'adoption divine, semble se faire par un commerce de paroles. Renoncez-vous au monde, à la chair, à satan, lui demande le prêtre ? Cet enfant qui n'a nul usage de sa raison ni de sa langue, trouve des gens qui répondent pour lui, et ce ministre lui dit aussitôt : *Et moi je vous baptise, Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Quand un adultère se rengage par sa volonté dépravée sous l'esclavage de cet esprit malin, il n'en sort que par un autre commerce de paroles, il faut que son cœur parle à Dieu, qu'il lui demande pardon, qu'il implore sa miséricorde : mais cette parole intérieure ne suffit pas ; si l'on croit de cœur pour être justifié, il faut une confession de bouche pour être sauvé. Il faut que ce lépreux expose sa turpitude au prêtre, qu'il lui dise, c'est par ma faute, et ma très-grande faute que je me suis fait ce mal ; qu'il lui en explique toutes les circonstances dans l'amertume de son âme, et aussitôt, *confestim*, aussitôt la lèpre est guérie, aussitôt ce ministre usant de son autorité, lui impose les mains, et lui dit : *Et moi je vous absous, Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Peut-on, à votre avis, parler avec plus d'empire ? Jamais juge a-t-il donné tant d'amnisties au nom de son prince ? Jamais prince même jaloux de faire paraître sa bonté ou son pouvoir, a-t-il accordé avec tant de promptitude et de facilité des grâces si abondantes,

et conçues en des termes si précis?

J'en serais surpris si je ne savais que Jésus-Christ a dit aux prêtres en parlant à ses apôtres, que *les péchés seront remis à ceux à qui ils les auront remis, et retenus à ceux à qui ils les auront retenus*, si depuis une si ample et si honorable commission je ne les regardais avec saint Jean-Chrysostome, comme des divinités terrestres, qui reçoivent le Saint-Esprit par un souffle mystérieux, ou du moins avec saint Augustin, comme d'autres Moïses choisis de Dieu, pour délivrer de la tyrannie de Pharaon *les vrais Israélites qui sont sans fraude*, les faire sortir de l'Egypte, et les conduire au travers de la mer Rouge pour noyer leurs péchés sous ces flots empourprés et fumants du sang précieux de son Fils.

Que dit ce ministre de Dieu aux enfants d'Israël : *Ægyptios quos nunc videtis nequaquam ultra videbitis usque in sempiternum.* Vous vous effrayez de ce que les Egyptiens vous poursuivent, tournez la tête, je vous le permets ; considérez ces peuples en désordre qui se précipitent les uns sur les autres pour vous perdre : dans peu la mer repliera ses flots, elle les engloutira tous, et vous n'en verrez plus paraître aucun.

Les prêtres de Jésus-Christ ont le même pouvoir, et disent la même chose dans le tribunal de la confession. C'est là où ils sont entre les pénitents dans une mer Rouge composée de ses larmes, de ses mérites, et de ses souffrances : c'est là où, par la vertu du sacrement, ils leur remettent leurs péchés : c'est là où *ils noyent les têtes de ces dragons sous ces eaux :* c'est là enfin, où plus assurés que Moïse de l'effet de leurs paroles, ils leur disent en leur donnant l'absolution : Les Egyptiens vous poursuivaient, mais ne vous effrayez pas, les voilà tous submergés et ensevelis sous les flots. *Ingredere ergo intrepidus viam per mare rubrum. Noli esse de peccato præterito tanquam de Egyptio sequente sollicitus;* Entre donc, mon frère, entre sans crainte dans cette mer : pourvu que de ton côté tu accomplisses ce que tu es obligé de faire, ne sois pas plus en peine de tes péchés passés que des Egyptiens qui sont derrière toi. Ces péchés t'accablaient sous le dur poids d'un honteux esclavage, mais tu étais encore en Egypte, tu aimais encore le siècle : sors de cette terre maudite, et dégagé de cet amour criminel qui ne t'appliquait qu'aux œuvres de la chair et du monde, viens avec confiance au baptême de la pénitence. *Usque ad aquam hostis loqui poterit, sed ibi morietur;* Ton ennemi pourra te poursuivre jusqu'au bord de l'eau, mais du moment qu'il y sera entré, du moment que le prêtre t'aura dit : Je t'absous, *ibi morietur*, il mourra, il ne paraîtra plus.

Mais, me dis-tu, cette voie est difficile, elle est dangereuse, qui en sait l'issue? Quand j'aurai passé la mer Rouge je ne serai pas pour cela dans la terre de promission. De quoi t'embarrasses-tu, mon frère, répond le même saint Augustin, songe seulement à sortir de l'Egypte, travaille efficacement avec la grâce à te tirer de la servitude sous laquelle tu gémis. Penses-tu que celui qui t'en a déjà délivré manquera de te secourir dans le chemin? que celui qui t'a arraché d'entre les mains de tes ennemis anciens, ne te donnera pas la force de résister aux nouveaux qui voudraient t'attaquer? *Tantum intrepidus transi, intrepidus ambula, obediens esto. Noli amaricari Moisi.* Passe, et marche seulement sans crainte, obéis au prêtre aux pieds duquel tu t'accuses, n'attriste et ne fâche pas ce Moïse; fais ce qu'il t'ordonnera, et repose-toi du reste sur la miséricorde infinie de ton Sauveur.

C'est sur elle, ô grand Dieu, que nous fondons toutes nos espérances. Si vous voulez, vous pouvez nous guérir, étendez votre main sur nous, daignez nous toucher, et notre lèpre sera aussitôt guérie. Dieu de bonté, qu'il nous suffise d'avoir jusqu'ici commis tant de crimes contre votre adorable majesté, de vous avoir méprisé avec tant d'ingratitude, d'avoir préféré les sales voluptés de la chair à vos chastes plaisirs : touchés d'une véritable douleur dont vous êtes seul le principe, et prosternés aux pieds de vos prêtres, nous vous promettons de nous convertir, de fuir le péché que nous détestons de tout notre cœur, d'embrasser la vertu que nous voulons pratiquer malgré nos anciens engagements. Regardez-nous donc, misérables pécheurs que nous sommes, ô piété immense, jetez les yeux sur nous, cruels que nous sommes, ô miséricorde publique! *Aspice infelices pietas immensa. Respice crudeles misericordia publica.* Désespérés par notre propre état, car, hélas! quel fond pourrions-nous faire sur notre misère? nous venons au Tout-Puissant, blessés à mort nous courons au médecin. *Serva pietatem mansuetudinis, qui tamdiu suspendisti gladium ultionis, dele numerositatem criminum multitudine miserationum ;* Mettez-nous sous votre protection; après avoir si longtemps différé à vous venger de nos iniquités, effacez le nombre de nos crimes par une miséricorde encore plus abondante qui n'aura toute sa plénitude que dans le ciel, où elle couronnera ses propres dons par la gloire. *Amen.*

SERMON IX.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE D'APRÈS LES ROIS.

De la confiance en Dieu.

Ipse vero dormiebat, et accesserunt ad eum discipuli ejus, et suscitaverunt eum dicentes : Domine, salva nos, perimus. Et dicit eis Jesus : Quid timidi estis modicæ fidei? Tunc surgens imperavit ventis et mari.

Jésus-Christ dormait dans le vaisseau. Ses disciples s'approchèrent de lui, l'éveillèrent, et lui dirent : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus-Christ leur répondit : Que craignez-vous, gens de peu de foi? Alors se levant il commanda aux vents et à la mer (S. Matth., ch. VIII).

Que veut donc dire le roi-prophète quand il assure que *celui qui regarde Israël ne dormira, et ne sommeillera pas?* quel autre protecteur d'Israël que le Dieu que nous adorons, Dieu toutefois que l'évangéliste nous représente dormant pendant un furieux orage? sans nous arrêter à distinguer ce qu'il y a de Dieu et de l'homme dans cet adorable composé, faisons de ce paradoxe un grand mystère, et pour laisser toute la force à l'ex-

pression de David, et toute la vérité au fait historique de saint Matthieu, cherchons dans ces contradictions apparentes un fond d'instruction et de consolation tout ensemble.

Il y a des créatures, disent les Pères, dans lesquelles Dieu veille toujours, il y en a dans lesquelles il dort toujours : il y en a dans lesquelles il dort, quoiqu'il semble veiller, et il y en a dans lesquelles il veille quoiqu'il semble dormir. Avez-vous une foi vive et une pleine confiance en Dieu, dit saint Augustin? Jésus-Christ veille en vous. Etes-vous semblables aux païens qui n'ont ni cette foi ni cette espérance? Jésus-Christ dort en vous. Vous faites-vous un bras de chair, et la prospérité dont vous jouissez donne-t-elle sujet à votre prochain de croire que vous êtes sous l'asile de la miséricorde de Dieu? Jésus-Christ paraît veiller pour vous, mais à parler plus juste, il dort. Enfin soit que vous soyez privé pour quelque temps des consolations spirituelles, soit que les persécutions et les disgrâces vous attaquent, vous jetez-vous entre les bras du Seigneur? marchez-vous toujours dans ses voies? vous résignez-vous à ses ordres? soyez assuré que Jésus-Christ veille en vous, quoique extérieurement il semble n'en prendre pas plus de soin que s'il dormait.

Nous verrons dans la suite de ce discours quel était l'état des disciples dont il est parlé dans notre Evangile, et ce que ce sommeil de Jésus-Christ signifie : mais dans quelque rang que nous les mettions, il est certain, disent les Pères, que, soit que nous considérions ou leur danger, ou leur conduite, ou le reproche que Jésus-Christ leur fait, ou le secours qu'il leur rend, la conséquence la plus naturelle que nous ayons à tirer, est de nous jeter entre les bras de Dieu dans les disgrâces, tant spirituelles que temporelles qui nous arrivent, et de mettre toute notre confiance en lui.

Cette matière est si importante qu'elle mérite toutes vos réflexions; mais il est si difficile de la bien traiter qu'il faut que je vous fasse avant toutes choses la même prière que saint Paul faisait aux chrétiens d'Ephèse : Priez le Seigneur pour moi, leur disait-il, afin qu'il ouvre ma bouche, qu'il y mette des paroles de vérité et de consolation, et que, plein de confiance, je vous découvre ce grand mystère de son Evangile. Ou si vous voulez, unissons tous nos prières, puisqu'elles ne tendent qu'à une même fin, allons nous prosterner avec confiance devant le trône de la grâce de Dieu, nous y trouverons Marie notre avocate, et celui de ces esprits bienheureux qui la salua, etc. *Ave.*

Je ne m'étonnerais pas d'entendre dire à saint Paul que tout ce qui est écrit dans les livres saints est écrit pour notre instruction, si je ne remarquais qu'il ajoute immédiatement après, *que cette instruction est pour exciter notre constance par la patience et la consolation*, comme si tout ce qui est contenu dans ces pages mystérieuses était uniquement destiné à cette fin. Ne serait-ce point à cause que nous ne voyons ni dans l'ancien ni dans le nouveau Testament aucune vérité conçue en des termes plus formels, prouvée par des témoignages plus sensibles, expliquée par plus de comparaisons que la protection de Dieu envers ceux qui se confient en lui? Noë sur les eaux du déluge, Abraham chez les Egyptiens, Agar dans le désert, Loth parmi les Sodomites, Joseph au fond de son cachot, Job sur son fumier, Tobie frappé d'aveuglement, Elie errant dans la solitude, David persécuté par ses ennemis et par son fils en seraient autant de monuments éternels, si nous n'en trouvions des preuves encore plus fortes dans les promesses que Jésus-Christ nous fait en son Evangile, dans les paraboles qu'il y apporte, dans les miracles qu'il opère, dans ses fatigues, dans ses sueurs, dans ses prédications, dans ses souffrances, dans sa mort.

Peut-être est-ce là la raison qui a fait dire ces paroles à l'Apôtre; mais celle qu'en donne saint Ambroise et que je n'ai trouvée que chez ce Père, me paraît encore plus solide. Toutes les instructions qui nous sont données dans l'Ecriture, sont pour exciter notre confiance, dit ce Père, parce que cette confiance est comme une vertu dominante qui a une influence universelle sur toutes les autres. La foi, l'espérance, la charité, la patience, l'humilité et toutes ces vertus héroïques dont nous trouvons le mérite, la nécessité, les règles, les récompenses dans les livres saints semblent relever d'elle, non pas à la vérité pour en tirer leur essence, mais pour en prendre toute leur force. La patience est sans épreuve, si la foi lui manque, la foi sans fondement, si l'espérance n'en est la racine, et l'espérance sans soutien, si la confiance n'en est la force, et si elle ne donne à une âme chrétienne un certain droit et une certaine autorité d'espérer.

C'est de cette vertu prise dans toute son étendue, soit en ce qui regarde le spirituel, soit en ce qui concerne le temporel, que je veux vous entretenir aujourd'hui, et j'en trouve une occasion si favorable dans l'Evangile de ce jour, qu'à peine pourrait-on sans faire violence au sens littéral, se déterminer à parler d'une autre matière.

Nous voyons des disciples qui, battus de la tempête et effrayés du danger qui les menace, éveillent Jésus-Christ, et lui disent : *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr.* A ces paroles Jésus-Christ s'éveille, il se plaint de leur timidité et de leur peu de confiance, et toutefois, après ce doux reproche, il écoute leurs prières, commande aux vents et à la mer, et apaise aussitôt l'orage.

Voilà le texte de l'Evangile : mais si tout ce qui est dans l'Ecriture sainte est écrit pour notre instruction afin d'exciter notre confiance; et, si en particulier cet endroit que nous avons à traiter nous donne de si belles leçons de cette vertu, voici à peu près les réflexions que nous y devons faire. Apprenons des disciples qui s'approchent de Jésus-Christ, et qui le prient de les tirer du péril, quels sont les motifs de notre confiance

Suscitaverunt eum dicentes : Domine salva nos, perimus. Ce sera mon premier point. Apprenons de Jésus-Christ qui leur reproche leur timidité et leur peu de foi, quelles doivent être les conditions de notre confiance ; *Quid timidi estis modicæ fidei?* Ce sera mon second. Apprenons du miracle que fait ce Dieu en apaisant la tempête, quelle est la douceur et la tranquillité de notre confiance, *Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.* Ce sera mon troisième.

PREMIER POINT.

Ce que Dieu est à notre égard, ce que nous sommes par rapport à Dieu, ce que nous souffrons du côté des tentations et des misères humaines, sont les trois motifs de notre confiance : motifs qui, dans la pensée de saint Jean Chrysostome, sont renfermés dans ces trois paroles des disciples à Jésus-Christ : *Domine, salva nos, perimus.* Je ne m'attacherais pas si scrupuleusement à subdiviser, comme il m'arrive quelquefois, les points qui composent mes discours, si cette méthode qui peut-être n'est pas universellement bien reçue dans les autres pièces d'éloquence, n'était souvent absolument nécessaire dans les homélies où l'on est obligé de descendre avec quelque ordre dans le détail, afin de fixer les esprits, et de ne laisser échapper aucun mot essentiel des évangiles. Celle que je traite nous propose dans ces trois motifs de notre confiance, la toute-puissance et la souveraineté de Dieu, *Domine:* c'est le premier : notre dépendance, et les disgrâces générales de notre état, *Salva nos,* c'est le second ; nos malheurs personnels et les pressants dangers auxquels nous nous trouvons exposés, *Perimus;* c'est le troisième.

Dieu prend des noms à notre égard, et veut bien que nonobstant la simplicité de son essence nous distinguions en lui des perfections qui servent à exciter notre confiance. Celle de Souverain et de Seigneur est la première, *Domine;* et c'est pour cette raison, dit Tertullien, que Dieu dans l'Ecriture ne prend la qualité de Seigneur qu'après la production de l'homme, comme s'il n'avait acquis ce nouveau domaine que quand il a formé de ses mains cette créature qui est l'abrégé de toutes les autres (*Tertul. l. adversus Hermog. et l.* XL, *advers. Marc.*). Quand il a créé les cieux, la terre, les animaux, Moïse se contente de lui donner le nom de Dieu : mais du moment qu'il a fait l'homme à son image, et qu'il a mis en lui un souffle de vie, il ajoute à cette première qualité celle de Seigneur, *Dominus Deus*, noms de majesté et de piété, noms de toute-puissance et de douceur, noms de souveraineté et de miséricorde tout ensemble : noms, dit ce savant Africain, par lesquels Dieu devient le père et le pourvoyeur de la créature raisonnable au même temps qu'il est le maître et le souverain : le père, puisqu'il l'a fait sortir de ses mains ; le pourvoyeur, puisque, par un effet singulier de sa puissance, il lui donne non-seulement le nécessaire, mais le superflu même et le délectable : noms qui, séparés l'un de l'autre, ne pourraient laisser que des sentiments de terreur et de consternation dans l'homme, mais qui, réunis, lui inspirent tout à la fois le respect et la confiance, le font craindre et le font espérer, le font trembler et le rassurent ; resserrent son cœur par la considération d'une majesté infinie, et le dilatent tout ensemble par la vue d'une souveraineté miséricordieuse qui veut bien le prendre sous sa protection, se charger de sa conduite, le nourrir dans sa faim, le vêtir dans sa nudité, l'assister dans ses misères, le faire revenir de ses égarements, le relever de ses chutes, ou empêcher qu'il ne tombe. Plusieurs de mes ennemis s'élèvent insolemment contre moi, dit David, plusieurs disent à mon âme qu'il n'y a point de salut à espérer pour elle en son Dieu ; *Non est salus ipsi in Deo ejus* (*Psal.* III) : mais, les malheureux qu'ils sont, ils ne savent pas que si vous êtes mon Dieu, vous êtes en même temps mon Seigneur, que si ce nom redoutable vous sépare infiniment de moi, l'autre semble vous en approcher davantage ; que de vous à moi il y a une relation de souverain et de sujet ; qu'étant mon Seigneur, je suis votre vassal, que c'est sur cette qualité que je fonde mon salut, *Domini est salus;* ou pour mieux dire, que ces deux perfections jointes ensemble me montrent votre toute-puissance et votre miséricorde ; votre toute-puissance, puisque j'ai le bonheur d'avoir pour Seigneur, non pas des hommes faibles, quoique peut-être pleins de bonne volonté, mais un Dieu tout-puissant à qui rien n'est impossible : votre miséricorde, puisque tout Dieu que vous êtes, vous êtes mon Seigneur qui me regardez non pas avec un œil de mépris ou d'indifférence comme un ouvrage de rebut, mais qui vous intéressez à ma défense, qui vous faites une espèce de plaisir et d'honneur de me protéger, et qui en quelque état que je me trouve, pourvu que je me repose sur vous, êtes prêt de me secourir et de me porter entre vos bras : *Tu autem, Domine, susceptor meus es tu.*

Excellentes paroles, dit saint Bernard. Toutes les créatures peuvent dire à Dieu : c'est vous qui nous avez créés : les animaux peuvent lui dire : c'est vous qui nous nourrissez ; tous les hommes peuvent lui dire : c'est vous qui nous avez rachetés et qui nous jugerez ; mais les âmes justes qui se confient en lui peuvent seules lui dire : c'est vous qui me soutenez, c'est vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. Oui, le mien, car vous êtes tellement à moi, que si je suis en danger de tomber ou de m'égarer, vous me prenez entre vos bras et me relevez avec tant de promptitude et de soin, qu'il semble que vous abandonnez tout le reste pour vous appliquer uniquement à moi. Oui, le mien, car vous avez les yeux toujours ouverts sur ma misère pour m'en délivrer, comme s'il n'y avait point d'autre créature qui dût ressentir les mêmes effets de votre providence et de votre miséricorde. Oui, le mien, car rien ne vous est ni difficile ni impossible, vous pouvez tout faire d'une seule parole, et rien de plus aisé que de la dire : si vous avez résolu de me sauver, vous me sauverez, si

vous avez résolu de me vivifier, ma vie dépend de votre volonté, si vous avez résolu de me donner des récompenses éternelles, vous pouvez faire tout ce que vous voulez, *vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.*

Mais comment connaître, ajoute saint Bernard, ces qualités de Dieu et de Seigneur, qui sont les premiers motifs de la confiance d'un chrétien, que par une persuasion de sa misère, et par un aveu de sa dépendance? rien dans son sentiment, ne rendant la toute-puissance et la souveraineté de Dieu plus éclatante que l'espérance qu'on a en elle.

Si l'homme pouvait se suffire, et qu'il trouvât dans son propre fond de quoi entretenir son bonheur, ou de quoi éviter les malheurs qui le menacent, jamais il ne songerait à Dieu : occupé de sa plénitude il tournerait toutes ses pensées, toute son attention, toute son adoration vers soi-même, semblable à ces laboureurs égyptiens qui ne regardent jamais le ciel, parce que le débordement du Nil fait leur unique espérance et l'abondance de leur récolte. Mais les misères générales dont il se voit assiégé lui donnent d'autres sentiments, les disgrâces inséparables de sa nature sont autant de convictions sensibles de sa dépendance, autant de motifs par conséquent qui l'engagent à avoir recours à un être souverain dans lequel il met sa conscience: il veut être heureux, il se sent misérable, il tâche de sortir de sa misère, et il s'aperçoit que quoi qu'il fasse, une puissance supérieure le tient sous son joug : par là, après avoir fait mille efforts inutiles, il commence à se défier de lui-même et à se mettre bien avec Dieu : par là il ne fait plus fond ni sur sa naissance, ni sur son éducation, ni sur son esprit, ni sur son tempérament, ni sur ses amis, moyens ingrats dont il reconnaît la faiblesse ; il compte sur Dieu dont il se remplit par son humilité, et, imitant le prophète roi, il lève les yeux vers ces montagnes éternelles d'où il espère que le secours lui viendra, secours qu'il attend de son Seigneur, maître du ciel et de la terre.

Les païens mêmes sont entrés dans ces sentiments, les disgrâces générales de la nature les ont obligés de recourir à des divinités, à la vérité fausses et impuissantes, mais telles qui dans leur pensée avaient assez de pouvoir et de bonté, ou pour adoucir leurs maux, ou pour les en délivrer. C'était à elles que, prosternés contre terre, ils répresentaient leurs misères, c'était à elles qu'ils s'adressaient dans les calamités publiques, comme à des maîtres qui présidaient également sur le bien et sur le mal; ils les multipliaient selon la diversité de leurs besoins, il les liaient, ils les enchaînaient de peur qu'elles ne les quittassent et qu'ils ne ressentissent en particulier, si elles les abandonnaient, tout le poids des misères auxquelles la nature en générale est sujette. Or, si les disgrâces de la vie ont fait que des idolâtres ont eu recours à de fausses divinités, le vrai Dieu, dit saint Chrysostome, se sert de ces moyens que les démons ont usurpés, pour humilier les chrétiens sous sa main toute-puissante, pour les convaincre de leur faiblesse et de leur dépendance, en leur donnant par la misère qui est inséparable de leur nature, un maître qui les avertit sans cesse d'implorer son secours, et de mettre leur espérance en sa protection.

Nous lisons dans le chapitre trentième du prophète Isaïe, que Dieu, pour porter son peuple à l'invoquer et à se confier en lui, l'y engage par toutes sortes de motifs. « Heureux, dit-il, sont ceux qui attendent le Seigneur. Peuple de Sion, tu ne pleureras plus, si tu t'adresses à lui, il aura pitié de toi dans sa grande miséricorde, du moment qu'il entendra tes cris il te répondra, à peine auras-tu ouvert la bouche pour lui représenter ta misère, à peine te seras-tu jeté entre ses bras, qu'il te donnera un prompt secours. »

A ces paroles je me figurais déjà ce peuple riche, puissant, délivré des mains des Assyriens, victorieux de tous ses ennemis; je m'imaginais déjà voir le miel et le lait couler de toute part, ses vignes chargées de raisins, ses campagnes jaunissantes et prêtes à rendre une ample récolte: mais que les lumières des hommes sont courtes! Après que Dieu a excité la confiance des Juifs par tous ces motifs, il leur en propose un autre qui peut-être n'est pas moins engageant pour la créature, ni moins glorieux au Créateur; et ce motif est celui de leur misère. « Je vous donnerai, leur dit-il, un peu de vin et un peu d'eau, et cette petite quantité sera comme un maître fidèle que vous aurez auprès de vous » : maître que vous pourrez voir et consulter, maître qui vous avertira de vos devoirs, qui vous apprendra à vous humilier sous la main du Seigneur, qui vous représentera sans cesse votre dépendance, qui vous dira de ne point aller chercher de secours ni à droite ni à gauche, mais d'en attendre uniquement de celui qui peut vous soulager, et qui ne permet les maux qui vous arrivent qu'afin que vous vous jetiez entre ses bras.

Quelque puissant que soit ce motif, j'en découvre encore un troisième, qui nous porte à cette confiance d'une manière plus pressante et plus efficace: ce sont les périls auxquels nous nous voyons exposés, et les misères particulières que nous souffrons actuellement, qui regardent ou nos personnes ou nos biens.

Les disgrâces générales font pour l'ordinaire peu d'impression sur nous. Soit que nous soyons accoutumés aux infirmités de la nature, et comme endurcis au mal, soit que nous nous consolions que ces fléaux de la justice divine tombent sur d'autres aussi bien que sur nous, toutes ces peines du péché nous font rarement songer à Dieu : et, comme ces maîtres qu'il nous envoie pour nous faire connaître le besoin que nous avons de son assistance, ne nous parlent que de loin, souvent nous n'écoutons que froidement ces leçons vagues et universelles, qui ne nous touchent pas encore d'assez près.

Il n'en est pas ainsi de nos afflictions personnelles, et des dangers évidents dont nous nous voyons assiégés. Quand ces maîtres

nous parlent à l'oreille, nous réunissons toutes les forces de notre âme, et toute l'application de notre esprit pour les écouter; le funeste sort qui va tomber sur nous, nous rend vigilants et soumis; le mal que nous sentons avec une application plus intime, et par conséquent avec plus de persuasion, nous rappelle et nous fait comme naturellement lever les yeux au ciel; et, si nous avons laissé endormir Jésus-Christ par notre faute pendant que la mer était calme, la tempête qui s'élève et qui va couler à fond le vaisseau où nous sommes, nous oblige de l'éveiller et de lui dire : *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr.*

N'avançons rien sans fondement, et ne sortons pas, s'il est possible, de notre évangile : tout y est mystérieux, la tempête qui s'élève, le sommeil de Jésus-Christ, l'inquiétude des apôtres, le miracle qui s'y fait, tout y est sagement ménagé par la Providence, pour nous apprendre la confiance que nous devons avoir en elle. Jésus-Christ, afin de l'inspirer à ses apôtres et de nous enseigner par leur conduite quelle doit être la nôtre, que fait-il? il congédie les troupes qui le suivent, et ne retient que ses disciples, il les fait entrer dans le vaisseau où il est; les vents s'élèvent, le ciel se couvre, et la mer agitée pousse ses flots; le vaisseau en est déjà couvert : tremblants et à deux doigts de la mort, ils éveillent leur Maître, et le conjurent de les sauver. O Dieu, que de mystères! mais il n'en fallait pas moins, dit saint Jean-Chrysostome (*Hom.* 29, *in Matth.*), pour les empêcher de tomber dans trois grands péchés : dans la présomption, dans la lâcheté et dans la défiance.

Ils pouvaient se flatter de l'honneur qu'ils recevaient d'être seuls en compagnie de Jésus-Christ, par le choix qu'il avait fait d'eux à l'exclusion des autres; mais pour réprimer cet esprit de vaine gloire, il permet qu'ils soient battus de l'orage, et leur apprend par là qu'en vain ils se flattent d'un honneur qui, outre qu'il n'est qu'un pur effet de sa miséricorde, n'est pas pour eux une sauve-garde particulière contre les accidents communs qui peuvent arriver à tout le monde.

D'ailleurs ils devaient un jour faire tête aux puissances du siècle (continue saint Jean-Chrysostome); ils devaient un jour s'opposer à la rage des hommes et de l'enfer, pour porter la gloire du nom de Dieu par toute la terre, et publier l'Évangile de son Fils; c'est pourquoi il les tire à l'écart, et pour les rendre intrépides déjà par avance, il les expose à l'inconstance d'un élément traître et cruel, image des persécutions qu'ils auraient à souffrir. Quand il ne s'agit que de donner aux hommes des marques de sa puissance, il reçoit en sa compagnie indifféremment toutes sortes de personnes, mais quand il est question de chasser des âmes la lâcheté et la crainte, il n'y admet que ceux qu'il doit envoyer aux dangers, afin de leur apprendre qu'il peut aussi bien faire des miracles pour les délivrer des mains des tyrans, qu'il en fait pour les tirer de la pêche où ils se voient exposés dans une barque prête à périr, et déjà couverte de flots.

Enfin comme toute la force de ses disciples devait consister dans la confiance qu'ils auraient en Dieu, Jésus-Christ permet que l'orage s'élève; il dort même pendant la tempête, afin que ce danger et ce sommeil les obligent à recourir à lui, et à mettre uniquement leur espérance dans le secours qu'ils attendent de sa bonté. Jusqu'ici ils avaient vu les prodiges que Jésus-Christ avait opérés en faveur des autres, mais ils n'avaient encore vu aucun danger dont il les eût délivrés. Les autres miracles étaient grands, mais quelque grands qu'ils fussent, ils leur paraissaient étrangers : et comme il fallait établir en eux non-seulement une confiance vague et générale, mais particulière et personnelle, il fallait aussi qu'après avoir été les témoins oculaires de tant de miracles que Jésus-Christ avait faits, ils ressentissent les effets de quelques-uns en leurs personnes. Ils n'étaient ni aveugles, ni boiteux, ni malades : il excite donc l'orage, et il l'apaise : il l'excite, afin que le pressant danger les oblige de recourir à lui; et il l'apaise, afin que ce miracle entretienne en eux cette espérance conçue : prévenant d'un seul coup trois grands maux, la présomption, la lâcheté, la défiance, les rendant humbles nonobstant l'honneur qu'ils reçoivent, forts contre les persécutions futures, et vigilants à implorer le secours de sa bonté et de sa puissance, par la vue du péril où ils se trouvent.

Chrétiens, que de belles et d'importantes leçons! Fallait il, grand Dieu, que vous employassiez tant de motifs pour nous porter à une vertu qui nous est si nécessaire et si utile? Quelle joie pour nous, de savoir que les périls mêmes qui nous assiègent, et les maux qui nous tourmentent, sont des moyens que votre providence et votre miséricorde ménagent pour nous faire recourir à vous! Quel fond de consolation, dit l'abbé Rupert, de savoir que vous ne dormez qu'afin que nous vous éveillions, qu'il dépend de nous que vous ne dormiez pas (expressions hardies, mais elles sont de ce Père); qu'un de vos plus grands plaisirs est que nous vous inquiétions, que nous vous importunions, que nous troublions votre sommeil par nos prières et par nos cris! Enfin quel plus juste motif de confiance, que de savoir que vous êtes notre Dieu, notre Seigneur, notre Sauveur, notre époux, notre bien, notre père, tout consacré et tout voué à nos usages! que vous avez donné de tout temps des marques visibles de votre protection à ceux qui se sont jetés entre vos bras, et qu'il n'y a aucun de nous qui, en certaines rencontres, n'ait reçu des secours qui ne pouvaient venir que de vous.

Je ne parle pas ici seulement de tant de maux que nous avons évités, que nous ne savons pas, et que Dieu seul sait : tel a passé par une forêt qui y eût été égorgé, si le Seigneur ne l'avait pris sous sa protection; tel serait tombé dans un piége que son ennemi lui avait tendu, si son bon ange, ministre de

la volonté divine, ne l'avait détourné ; tel se serait engagé dans une méchante affaire, si la Providence ne lui en avait ôté l'occasion et le moyen. Je parle de ces effets sensibles de la protection de Dieu sur nous, dont il n'y a presque personne qui ne puisse rendre un assuré témoignage ; car où est l'homme qui par sa propre expérience ne reconnaît avoir reçu certaines grâces de Dieu, qui absolument ne pouvaient venir que de lui? Pauvre plaideur, qui n'avais aucune habitude auprès de ce juge, qui, selon toutes les apparences, devais être opprimé par les chicanes et le crédit de cet homme puissant, tu n'as pas laissé de gagner ton procès ; mais à qui en es-tu redevable qu'à Dieu seul, qui a inspiré à ce magistrat de te rendre justice ? Pauvre homme, qu'on accusait d'un crime capital, contre qui on avait suscité de faux témoins, qui étais en un danger évident de perdre la liberté ou la vie, tu as été renvoyé absous : à qui en as-tu l'obligation qu'à Dieu seul, dont tu as imploré le secours, dont *l'oreille a écouté la préparation de ton cœur* du fond de ton cachot? Or, en faut-il davantage pour nous obliger tous à nous jeter entre ses bras et à lui dire dans nos besoins, soit spirituels, soit temporels, ce que nos disciples lui disent: *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr*. Mais je ne m'aperçois pas que Jésus-Christ les reprend, et qu'il les accuse de peu de confiance: reproche qui doit nous instruire qu'afin que la nôtre ne soit pas réprouvée de Dieu, elle doit être sainte, bien réglée, et avoir toutes les conditions nécessaires qui concourent à sa perfection.

SECOND POINT.

Le dévot saint Bernard nous enseigne quelles doivent être les conditions d'une confiance chrétienne, par la distinction qu'il fait de trois sortes de gens, dont les uns n'espèrent pas, dont les autres espèrent en vain et dont les troisièmes désespèrent.

Les premiers sont ceux qui se fient tellement sur la providence et sur la miséricorde de Dieu, qu'ils se le figurent toujours prêt à les écouter, nonobstant leurs désordres, qui, sans sortir de leurs péchés, sans mortifier aucune de leurs passions, se flattent qu'il ne leur manquera pas dans le besoin, quoique l'innocence et la charité leur manquent. Les seconds sont ceux qui comptent sur la protection de Dieu, comme sur un fond qui les exempte de travail, qui, sans agir, se persuadent que le Seigneur fera tout, qui, ou par un mépris secret, ou par une molle oisiveté négligent de le chercher quand ils peuvent le trouver, et de l'invoquer quand il est proche. Les troisièmes sont ceux qui, occupés de leur propre faiblesse, perdent courage, et habitent dans leur chair, qui bien loin d'ouvrir leur bouche pour demander du secours, ne l'ouvrent que pour se plaindre ; qui, ennuyés d'attendre, s'agitent et se tourmentent par une impatience inquiète, ou languissent et se laissent accabler par une pusillanimité froide et mortelle.

Ces trois sortes de gens, dit saint Bernard, ne sont pas sous l'asile du Très-Haut. Les premiers, parce qu'ils demeurent dans le vice ; les seconds, parce qu'ils demeurent dans l'oisiveté ; les troisièmes, parce qu'ils demeurent dans l'abattement et dans la peine. La demeure des premiers est, dit ce Père, une demeure immonde ; celle des seconds est une demeure ridicule ; celle des troisièmes est une demeure inquiète. La confiance des premiers est une confiance criminelle, ils n'espèrent pas comme il faut; celle des seconds est une confiance inutile, ils espèrent en vain; celle des troisièmes est une confiance inquiète, ils désespèrent.

Je ne veux pas dire que Jésus-Christ reprochant à ses disciples leur peu de confiance, on doive inférer de là qu'elle a été vicieuse en ces trois chefs : il suffit qu'ils aient été coupables de quelques-uns de ces vices, ou qu'étant hommes, ils aient pu tomber dans tous les trois pour s'attirer ce reproche : *quid timidi estis modicæ fidei?* Ou plutôt pour nous apprendre que nous ne devons espérer aucun secours de Dieu, à moins que la confiance que nous avons en lui n'ait trois conditions opposées a ces trois maux, je veux dire, qu'elle ne soit sainte, et innocente contre ce déréglement, agissante et courageuse contre cette langueur, patiente et persévérante contre ce désespoir.

Comme l'espérance est une vertu théologale dont la confiance est l'âme et la force, il s'ensuit que cette confiance doit être sainte et innocente. Les vertus théologales, dit saint Thomas, regardent directement Dieu ; la foi le regarde par rapport à sa vérité, la charité par rapport à sa bonté, l'espérance par rapport à sa miséricorde et à sa toute-puissance: ce sont là les liens qui attachent la créature au Créateur, mais qui ne l'y attachent que par une forme de convention et de pacte: *Si vous écoutez ma parole, ma vérité vous éclairera et vous délivrera*, dit Dieu, *mais si vous ne croyez pas en elle, vous ne connaîtrez et ne comprendrez pas :* voilà le premier pacte de la créature avec le Créateur. *Si vous êtes tout à moi, je serai tout à vous ; je vous aimerai sans réserve, mais il faut réciproquement que vous m'aimiez*; voilà le second. Si vous espérez en moi, je ne vous abandonnerai pas ; mais voulez-vous y espérer comme il faut? embrassez la vertu et exercez-vous dans la pratique des bonnes œuvres: *Spera in Domino, et fac bonitatem*, voilà la troisième condition si essentielle à l'espérance chrétienne, que quand Dieu ne s'en serait pas expliqué en ces termes, nous le concevrions par les choses mêmes qui se passent entre nous. Si nous avions un serviteur qui demandât notre protection, qui, attaqué par ses ennemis ou accablé d'une misère subite, eût recours à nous, et qu'il attendît quelque grâce de notre bonté ; si d'ailleurs ce serviteur était lâche, peu soigneux à nous rendre service, indifférent à tout ce qui regarde nos intérêts, vicieux, infidèle, opiniâtre, rebelle, nous ne manquerions jamais de lui dire: Par quel droit prétends-tu que nous t'assistions ? quand

nous aurions quelque bonne volonté pour toi, tes méchantes actions seraient capables de nous l'ôter ; fais bien, montre-toi ardent, docile, vigilant, zélé, et nous ne te délaisserons pas. Or, si nous traitons de la sorte nos serviteurs, si nous refusons de les assister à cause qu'ils nous servent mal, pouvons-nous croire, ô mon Dieu, que vous en agirez autrement, dit Salvien? Est-il raisonnable qu'après vous avoir désobéi en tant de rencontres, vous nous obéissiez vous-même en condescendant à nos prières? qu'après avoir secoué l'aimable joug de votre loi, vous vous rendiez l'esclave de nos passions? qu'après vous avoir dit intérieurement que nous ne voulons plus être à vous, vous soyez à nous, quand un malheur pressant nous contraindra de vous invoquer.

Je dis plus, si nous avions un serviteur qui, après avoir tenté toutes sortes de moyens pour sortir de sa misère ou pour faire réussir ses desseins, mît enfin sa confiance en nous, voyant qu'il a inutilement cherché tout autre secours; si même la chose en laquelle il espère que nous l'assisterons allait à notre perte, et qu'il voulût de force extorquer des grâces qui nous seraient préjudiciables et à lui, ne le chasserions-nous pas avec injure? ne lui dirions-nous pas: Va, misérable, que ceux dont tu t'es fait fort indépendamment de moi, t'assistent; tu viens les armes à la main pour implorer mon assistance, mais sache que, bien loin de seconder tes entreprises criminelles, je m'attacherai à les détruire et à te punir.

Il est rare, dit Salvien, de trouver des serviteurs assez étourdis ou assez barbares pour en agir de la sorte; mais il n'est que trop ordinaire de trouver des chrétiens qui traitent Dieu avec ces outrages, et qui mettent criminellement leur confiance en lui. Combien en voyons-nous, par exemple, qui ayant *dressé une table à la fortune*, après lui avoir donné leurs soins, leurs prières, leurs vœux, leurs âmes, persuadés qu'elle est aveugle et capricieuse, ont recours à Dieu, et n'y ont recours que parce que tout autre secours leur a manqué? combien qui, après avoir mis leur confiance en l'ombre de l'Egypte, après avoir compté sur leur crédit, sur leurs biens, sur leurs amis, voyant enfin que leurs mesures prises et reprises sont rompues, que les grands sont ingrats, que les amis sont perfides, que les biens passent, que le crédit n'est rien, se présentent au Seigneur avec des mains encore fumantes de péché et de sang, et ne s'y présenteraient pas, si ces idoles qu'ils se sont forgées pouvaient les assister? combien en voyons-nous, qui, après avoir employé sollicitations, assiduités, détours, chicanes, délais, parjures, falsifications, pour gagner un procès injuste: combien qui, après s'être servi de médicaments, de diètes, de consultations, de superstitions, de sortiléges dans une maladie dangereuse; ou qui, après avoir vainement usé d'intrigues, de bassesses, de meurtres, pour acquérir des biens et de l'honneur, combien en voyons-nous, dis-je, qui, après s'être consumés en tant de choses, lèvent les yeux au ciel pour en recevoir le secours qu'ils n'attendent plus de la terre; qui, gros d'iniquités, mettent en Dieu les restes d'une espérance trompée, qui, soit pour obtenir le recouvrement de leur santé, ou le gain d'un procès, soit pour parvenir aux fins que leur ambition et leur avarice leur suggèrent, invoquent les saints, font dire des messes (pratiques que je loue d'ailleurs infiniment) et obligent les ministres du Seigneur d'offrir Jésus-Christ, oserais-je le dire? contre Jésus-Christ même.

Que ces malheureux espèrent en Dieu tant qu'il leur plaira, leur espérance sera confondue, et je ne m'en étonne pas, elle est criminelle, et vous n'êtes bon, ô Seigneur, qu'à ceux qui espèrent en vous comme il y faut espérer, qu'à l'âme qui vous cherche avec la pureté d'intention et d'innocence nécessaires pour vous bien chercher : *Bonus es, Domine, sperantibus in te, animæ quærenti te.*

Quand les Hébreux, las de courber leurs épaules sous ces fardeaux humiliants de tuile et de mortier que la tyrannie de Pharaon leur imposait, mirent leur espérance au Seigneur, la miséricorde divine, dit saint Ambroise (*in Ps.* CXVIII, *ser.* 22), descendit du ciel au même temps que leur piété et leur confiance y montaient; mais quand, après leur sortie de l'Égypte, ils adorèrent le veau d'or, qu'ils se dégoûtèrent du service de Dieu aussi bien que de la manne, en vain espérèrent-ils en sa bonté, il s'irrita contre eux, il leur dit qu'ils l'outrageaient, et qu'il était résolu de les abandonner, tant il est vrai qu'inutilement nous nous reposons sur Dieu, si nous conservons en nous des divinités secrètes : tant il est vrai que l'innocence est une condition si essentielle à notre confiance, qu'à moins que la justice, la sagesse, la dévotion, la foi, la pureté ne l'élèvent au ciel, elle n'en fera pas descendre les grâces que nous en attendons.

Si c'est là la première condition nécessaire à la confiance chrétienne, ne croyez pas que ce soit la seule; j'ai ajouté qu'elle devait être agissante et vigoureuse, et je l'ai ajouté avec d'autant plus de fondement que, dans la pensée de ce saint docteur, la négligence et la langueur que Jésus-Christ remarqua dans ses disciples, firent qu'il s'endormit et qu'il leur reprocha qu'ils avaient peu de confiance. Jésus-Christ, dit saint Ambroise, les fait entrer dans le vaisseau où il est; enflés peut-être de l'honneur qu'il leur fait, ou ravis de recevoir ce témoignage d'amitié, mais toujours assurés de sa présence ils demeurent oisifs : la tempête s'élève, et quoique la Providence et la sagesse de Dieu qui l'a excitée, veille pour eux, toutefois, choqué de leur langueur il se met en état de dormir pour leur faire comprendre et à nous en leurs personnes, qu'inutilement nous nous confions au Seigneur, si nous ne mettons la main à l'œuvre, si nous ne travaillons avec lui pour nous tirer de la misère, si de notre côté nous ne faisons provision d'avis salutaires qui nous servent dans

le besoin (*In psalmum* XLVIII).

La Providence qui détermine le travail des hommes, et qui règle tous leurs états, ne veut pas qu'on se méfie d'elle, elle ne veut pas aussi qu'on la tente. Elle ne veut pas qu'on s'abatte par un chagrin mortel, qu'on s'abandonne à la défiance, à la crainte, ni à aucun de ces soins inquiets des choses temporelles qui troublent la sérénité d'une âme, et qui l'empêchent de recourir au Seigneur : elle ne veut pas non plus qu'on demeure sans rien faire dans une langueur et une pusillanimité déraisonnable : il faut travailler, il faut agir, et, si l'on doit être exempt de ces peines accablantes et de ces inquiétudes mortelles, qui selon les termes de Jérémie, *mettent si souvent du bois dans notre pain*, on doit avoir un juste empressement à se tirer de la misère, songer à ses affaires, se conformer aux ordres, mais coopérer aussi aux desseins de la Providence.

Nous en avons un bel exemple dans le chapitre XXII de la Genèse. Agar est dans une vaste solitude avec Ismaël qu'une cruelle soif a réduit à la dernière extrémité; l'eau qu'elle avait emportée lui manque : soit lassitude, soit désespoir, soit paresse, elle met cet enfant sous un arbre et se retire pour s'épargner la douleur de le voir mourir. Un ange se présente à elle et lui dit : N'appréhende pas, Agar; lève-toi, prends Ismaël par la main, voilà un puits, tire de l'eau et lui en donne.

Dieu tient la même conduite à votre égard. Le grand nombre d'enfants, les misères publiques, votre pauvreté particulière vous mettent-elles en danger de manquer du nécessaire? *nolite timere :* vivez en bons chrétiens, et ne craignez pas : quand est-il arrivé, demande saint Cyprien, que ceux qui se sont confiés en Dieu ont manqué de secours, lui qui a dit qu'il ne laisserait jamais périr de faim l'âme du juste? Il assiste Daniel dans la fosse aux lions : il fait apporter à manger à Elie dans le désert, et vous appréhendez qu'il ne vous donne pas le nécessaire, à vous, dis-je, qui observez sa loi et qui l'engagez par votre confiance à vous secourir ? non, non, *nolite timere, ne craignez rien.* Que cette assurance toutefois que je vous donne ne vous fasse pas tomber dans une froide pusillanimité, *surge, tolle puerum*, levez-vous, songez à l'établissement de vos enfants, prenez selon Dieu toutes les mesures nécessaires à leur avancement, occupez-vous de la profession que vous avez embrassée, songez au présent, travaillez en silence, comme l'Apôtre vous l'ordonne, pour le futur.

J'applique aux besoins de l'âme ce que je viens de dire de ceux du corps. Désespérer de son salut, c'est commettre ce péché contre le Saint-Esprit qui ne se remet ni en ce monde ni en l'autre; mais se confier tellement en la miséricorde de Dieu, que l'on prétende qu'il fasse seul la justification de l'homme, attendre l'heureux moment auquel il nous appelle et il nous touche, sans que nous répondions de notre côté à ses desseins, c'est la tenter, c'est tomber en une autre extrémité qui ne nous est pas moins fatale, et qui lui fait autant d'outrage. Le désespoir, dit saint Ambroise, n'inspire que la paresse, la vraie et la solide espérance n'est qu'un engagement au travail : *Desperare, segnitiei materia : sperare, incentivum laboris est* (*In Psal.* CXVIII *serm.* 3). Qui est l'athlète qui veuille descendre au champ de bataille s'il désespère de remporter la couronne ? mais qui est le prince qui veuille la lui donner s'il n'y descend? l'épreuve, l'action, le travail font donc l'espérance, et cette espérance fait la confiance : confiance d'autant mieux fondée qu'on a affaire à un Dieu juste, généreux, et qui n'abandonne jamais les siens ; à un Dieu qui ne veut pas qu'on ait une espérance orgueilleuse, parce que l'on est sa créature et son vassal, mais qui souffre et qui souhaite qu'on se repose sur lui, qu'on lui demande comme par une espèce d'autorité ses grâces, quand on a le témoignage d'une conscience pure, et qu'on lui représente son travail pour en être récompensé. J'ai cherché Dieu au jour de ma tribulation, dit David (*Psal.* LXXVI), je l'ai cherché de mes mains pendant la nuit de mes disgrâces, et je ne me suis pas trompé. Si je ne l'avais cherché que par mes désirs, si je m'étais contenté de vouloir qu'il m'assistât sans renoncer à ma vie scandaleuse, sans répondre à ses grâces, sans travailler aux moyens de ma conversion, inutilement aurais-je espéré en lui : mais je l'ai cherché par mes mains durant le temps de mon adversité, j'ai veillé, je me suis exercé jusqu'à la défaillance, je me suis souvenu de ses ouvrages, j'ai reconnu que le changement qui commençait à s'opérer en moi venait de lui, j'ai imploré son secours, et je n'ai pas été trompé.

Il me semble entendre ici certaines personnes me dire que la même chose ne leur est pas arrivée, qu'il y a longtemps qu'elles attendent la protection du Seigneur, qu'il y a longtemps qu'elles gémissent en secret, et qu'elles demandent à Dieu la délivrance de leurs maux, et que cependant leur espérance est toujours frustrée. Erreur, chrétiens, erreur : appelez-vous espérance un mouvement inquiet d'une âme qui s'agite, qui voudrait, comme dit Judith dans l'Ecriture, *marquer à Dieu précisément le temps auquel il doit la secourir ?* Non, non, la troisième condition de l'espérance est d'être patiente et persévérante ; sans cela, fût-elle d'ailleurs humble et courageuse, eût-elle toutes les autres qualités nécessaires, elle cesse d'être une vertu chrétienne.

Jamais spectacle ne fut plus beau, dit saint Ambroise (*De fide, serm.* 97), que de voir saint Pierre marchant courageusement sur les eaux, et foulant aux pieds cet élément fluide pour aller à Jésus-Christ son maître : mais quand s'apercevant qu'il en était encore éloigné, la consternation et la peur se saisirent de son âme, quand étonné de son entreprise il desespéra de pouvoir le joindre, ce Dieu ne manqua pas de le reprendre, de l'accuser de peu de confiance, et de permettre même que l'eau ne le portât plus sur son

dos, pour lui faire connaître l'injustice de son abattement et de sa crainte.

La même chose, dit ce grand docteur, nous arrive souvent. D'abord nous paraissons fervents, zélés, résignés à la volonté de Dieu ; d'abord l'espérance nous élève sur les flots des tribulations; mais quand nous voyons que le secours est éloigné, nous nous décourageons, nous demeurons languissants et froids, et par conséquent indignes que nous recevions un secours qui n'est attaché qu'à une longue et ferme persévérance.

Pour corriger un mal qui est si ordinaire parmi les chrétiens, disons à Dieu ce que David lui disait : Mon âme s'est assoupie d'ennui, fortifiez-moi par la considération de votre fidélité dans vos promesses. Ma confiance s'est refroidie, excitez-la en moi par les paroles que je tiens déjà, et par le souvenir des grâces que j'ai reçues de vous (*Aug. in Psal.* CXVIII).

Quand Dieu ne nous aurait jamais donné aucune marque de sa protection, nous devrions toujours espérer en lui, et être persuadés qu'il ne nous a pas mis au monde pour nous abandonner ; mais comme il n'y a aucun de nous, et c'est ce que je viens de vous dire, qui, dans ses grandes adversités, n'ait éprouvé le secours du Ciel, quel crime ne commettons-nous pas quand nous perdons courage pendant la tempête et à l'entrée du port, où nous tenons déjà par les grâces que nous avons reçues comme par autant de cordages qui nous y attachent? *Quanti est periculi si in hac procella tribulationum desperationis naufragio frangimur, qui ad portum spei velut immensis funibus, prœteritis donis ligamur?* Je parle juste, quand je dis le ports de l'espérance, puisque quand elle a toutes ces conditions, elle est toujours accompagnée de douceur et de paix, *et facta est tranquillitas magna.*

TROISIÈME POINT.

La créature raisonnable qui a une inclination secrète pour la paix, n'a jamais le bonheur d'en jouir quand elle la cherche chez elle. Quoiqu'elle aime naturellement le repos et l'union, elle est toutefois le triste théâtre des guerres et des séditions intérieures qui la tourmentent. *Ses domestiques*, j'entends ses passions, *sont ses plus cruels ennemis.* Amollie par l'amour, endurcie par la haine, resserrée par la tristesse, dilatée par la joie, emportée par la témérité, retenue par la crainte, enflée par l'ambition, desséchée par l'avarice, enlevée par le désir, abaissée par le désespoir, elle n'est pas d'accord avec elle, et semblable, selon les termes de l'Écriture, *à une mer qui bouillonne toujours, et qui ne peut être en repos*, elle sent former dans son sein ces furieux orages qui l'agitent, et fournit de son propre fonds la matière de ses tempêtes.

Il semble que les objets extérieurs sur lesquels elle s'appuie lui donnent quelquefois plus de satisfaction et de repos : elle le croit peut-être ainsi, et c'est pour cette raison, dit le savant Zénon de Vérone, qu'après avoir perdu le souverain bien qui faisait toute sa paix, elle s'attache tantôt à un objet et tantôt à un autre, comme pour se consoler de cette perte par son inconstance, en sorte qu'au lieu que les autres créatures demeurent immuablement attachées à l'état qui leur a été marqué par la main de la Providence, l'homme seul précipité, bizarre, impatient, se plaît à des changements criminels, n'aime que la variété, et par un étrange aveuglement se croit misérable, s'il est toujours le même : *Solus homo præceps; solus impatiens pravis quotidie mobilitatibus gaudet, varietatibus studet, miserum se putat si ipse sit.*

Pauvre âme, que tu es toutefois abusée et mal satisfaite ? Occupée de tant de formes sensibles, environnée de tant de fantômes, partagée par tant de désirs, tu ne peux trouver ce que tu as perdu et ce que tu cherches : un bien infini qui remplisse ta vaste capacité est seul capable de te mettre en repos, et ces créatures bornées et misérables ne peuvent te rassasier, *non satiant :* tu ne peux avoir de paix que dans la jouissance d'un bien stable et permanent, et ces créatures emportées par la rapidité des années ne font que passer, *non permanent.* Ont-elles fait leur figure sur le théâtre du monde ? elles disparaissent aussitôt, et en disparaissant elles t'abandonnent, et ne laissent à leur place qu'erreurs dans ton esprit, que troubles dans ton cœur ; que la folie de les avoir désirées, que la peine de t'y être attachée, que le désespoir de n'en plus jouir : *Cum ordinem suum peragit pulchra mutabilitas temporum, deserit amantem species concupita, et per cruciatum sentientis discedit à sensibus, torquet doloribus, et erroribus agitat.* Ainsi abusée par ces beaux fantômes auxquels tu t'étais attachée comme à quelque chose de réel, tu n'y trouves qu'une source de tourments, et soutenue par de si faibles appuis, tu tombes dans une abondance pénible, ou si on le peut dire de la sorte, dans une indigence abondante et féconde en peines, courant d'objet en objet, et ne pouvant te reposer sur aucun d'eux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit permanent et solide.

Funeste condition de la créature raisonnable, ou plutôt fascination déplorable de l'esprit et du cœur humain ! n'en reviendrons-nous jamais, chrétiens ? battus de tant d'orages, assiégés de tant de maux, dormirons-nous comme Jonas dans le fond du vaisseau, accablés d'un assoupissement mortel, ne nous adresserons-nous pas comme ces disciples à Jésus-Christ ? ne chercherons-nous pas dans ce Dieu le repos que nous ne pouvons trouver ni chez nous ni dans les objets extérieurs ? ne lui représenterons-nous pas que nous allons périr, à moins qu'il ne nous sauve ? ne l'éveillerons-nous pas en excitant en nous notre confiance endormie ? appuyés sur sa puissance et sur sa miséricorde, ne le prierons-nous pas qu'il commande à nos passions, qu'il *donne un poids à ces vents impétueux : Qui dedit ventis pondus*, qu'il tienne notre cœur, cette mer orageuse, dans ses bornes, qu'il y ramène la bonace et le calme

Ce n'est que par ce moyen, dit saint Augustin, dont je viens de vous débiter les pensées, que la paix que l'homme aime naturellement et qu'il cherche si inutilement ailleurs peut lui être rendue. Il ne veut être ni misérable ni troublé, et il s'attache à tout ce qui cause le trouble et la misère. Son inclination est bonne puisqu'il a la paix et la félicité pour fin, mais les voies par où il marche pour la chercher sont trompeuses et mauvaises : la diversité des choses temporelles et finies avait multiplié et divisé ses affections, il faut que l'unité d'un bien éternel et infini les rappelle et les réunisse ; il avait mis son espérance en des créatures qu'il ne pouvait ni désirer sans crime, ni posséder sans chagrin ; il faut que par une humble et ferme confiance il s'attache à une nature immuable et singulière, dont le désir le rende saint et la possession heureux. C'est alors qu'attaché à la volonté de Dieu il participe en quelque manière à son immutabilité ; c'est alors qu'abandonné à la conduite du Tout-Puissant qui a un empire absolu sur ses passions, il voit ces flots écumants se briser à ses pieds ; c'est alors que comparant ce dernier état avec le premier, le calme et la sérénité dont il jouit, avec les troubles et les tempêtes dont il se sentait agité, surpris de ce changement subit il s'écrie dans la joie de son cœur, aussi bien que ces gens dont il est parlé dans notre évangile : *Qui est ce souverain de la nature à qui les vents et la mer obéissent?* C'est alors que jouissant de son propre bien qu'on ne peut lui ravir contre sa volonté, il est véritablement invincible, qu'il ne craint rien, qu'il ne s'étonne de rien, que regardant avec une noble indifférence et un fier mépris la révolution des choses humaines, il dort et il se repose dans sa paix, comme le bon Jacob au pied de l'échelle par où les anges montent pour porter au ciel ses prières et ses désirs, et par où ils descendent pour lui faire goûter les fruits de sa confiance, et lui donner des marques assurées de la protection de Dieu.

O protection divine, qui surpasses tout ce qu'on peut en dire et penser, que tu me ravis ! Paix délicieuse, que l'on peut mieux ressentir que l'on ne peut l'exprimer, que tu me charmes ! Mais confiance chrétienne qui la produis, que tu me ravis et que tu me charmes encore davantage !

N'attendez pas que je vous en marque les caractères et les effets. Je pourrais vous dire avec saint Augustin, qu'une âme qui se confie en Dieu vit contente, parce qu'au lieu qu'elle se perdait et s'écoulait dans l'amour des choses temporelles qui sont passagères, elle se fortifie et elle demeure ferme dans l'attachement qu'elle a au souverain bien qui est essentiellement permanent, qu'elle obtient le bonheur qu'elle souhaitait, qu'elle évite la misère qu'elle appréhendait, que rien ne la peut troubler dans sa possession ; au lieu qu'attachée par son espérance et son affection à la roue des êtres fugitifs, elle obéissait à la rapidité de leur mouvement, sans trouver chez elle de repos, ni en eux de consistance.

Je pourrais ajouter avec saint Grégoire, que la confiance en Dieu produit la paix, parce qu'elle ôte de l'esprit et du cœur de l'homme le principe de son malheur et la source de ses agitations : qu'un chrétien ne peut se reposer sur Dieu qu'il ne lui soumette ses passions, qu'il ne le prie de les régler, de leur faire changer d'objet, et de ne pas souffrir qu'elles se portent à des excès criminels. Qu'il ne peut regarder comme son protecteur celui qui veille sur Israël, à moins qu'il ne se vide de lui-même, qu'il ne se mette en état de rendre ses voies agréables au Seigneur, et que, selon le Sage, il n'est jamais dans ces saintes dispositions, si ses passions qui étaient auparavant ses plus redoutables ennemis, ne contribuent par leur soumission à son repos, et ne deviennent, par une disposition secrète de la sagesse divine, les instruments de sa paix : *Cum placuerint Domino viæ hominis, tunc inimicos ejus convertet ad pacem* (*Prov.*, XVIII).

Enfin, je pourrais vous dire avec saint Bernard et l'abbé Rupert (*Rupert.*, *lib.* I, *in Genes.*), que la confiance en Dieu et la paix sont inséparables, parce qu'un homme fugitif de lui-même et des créatures, mérite que Dieu jette les yeux de sa miséricorde sur lui, qu'il se répande paisiblement comme un fleuve de bénédictions et de grâces sur une âme qui va à lui avec simplicité et droiture ; que d'ailleurs cette confiance met le chrétien dans l'ordre où il doit être, qu'elle le place dans son centre, qu'elle ne fait du Créateur et de la créature qu'un même esprit, que dans l'un et dans l'autre c'est un même amour et une même haine, un même concours de pensées, un même flux et reflux de fuites et de désirs, une union étroite et un mariage indissoluble de volonté.

Mais dispensez-moi de m'étendre davantage sur ces preuves : je m'arrête à quelque chose de plus singulier, et je veux que vous suppléiez à la faiblesse de mes expressions par l'expérience que vous en avez déjà faite, ou par celle que vous en pourrez aisément faire : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus, beatus vir qui sperat in eo. Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux, quel est le bonheur de l'homme qui espère en lui.* On connaît les viandes avant qu'on les goûte, et, à moins que l'on ne sache ce que c'est, souvent la prudence veut qu'on ne mange pas ; mais pour les délices dont la Providence remplit ceux qui s'y confient, il faut les goûter avant que de les voir. Ainsi firent les Israélites qui connurent la manne par le goût, et qui éprouvèrent ses douceurs de la bonté paternelle du Seigneur par la suavité de ce mets délicieux, qui, pendant quarante ans leur fût fournie en abondance dans le désert. *Datum per quadraginta annos astris quotidie famulantibus cibum, rorantes desuper escis dulcibus polos, non ad victum tantum, sed etiam ad delicias profluentes,* dit un Père.

Ainsi, ferez-vous si vous vous adressez au Seigneur avec simplicité et innocence, si dans tous vos besoins vous recourez sincèrement

à lui, et le priez qu'il vous tire des mains de ce Pharaon qui vous opprime, ou qu'il vous donne la grâce de supporter avec patience les pesantes charges qu'il vous impose. Vous verrez ce que vous n'avez pas encore vu, parce que vous ne l'avez pas encore goûté. Il vous tirera comme son peuple de l'Egypte, vous dépouillerez vos ennemis, vous sacrifierez avec liberté au Seigneur, vous passerez à pieds secs les eaux de la mer rouge, eaux qui se rejoindront pour engloutir les méchants, pendant que vous aurez la consolation de les voir suspendues à droite et à gauche sans qu'elles vous touchent. Durant les jours de votre prospérité vous aurez sur vos têtes une colonne de nue pour tempérer l'ardeur de vos passions, de peur qu'elles ne vous brûlent, et durant la nuit de votre adversité, une colonne de feu qui vous conduira parmi ces ténèbres, de peur que vous ne vous égariez, et qui vous échauffera au même temps dans cet abattement froid que la misère produit, de peur que vous ne vous relâchiez dans le service du Seigneur. Il ouvrira les veines des rochers pour vous désaltérer, et fera pleuvoir sa manne autant pour contribuer à vos plaisirs que pour remplir vos besoins, et vous faire connaître qu'il ne s'intéresse pas moins à vous donner le doux et l'agréable que le nécessaire et l'utile. Peut-être ne sachant pas encore ce que c'est que ce mets nouveau, direz-vous comme son peuple : *Quid est hoc?* mais recueillez-le soigneusement; goûtez-le, *gustate*, et vous verrez que dans sa petitesse il contient le goût de tout ce que vous pouvez souhaiter, *et videte.*

Pauvres veuves à qui peut-être il reste encore moins de farine qu'à cette femme de l'Ecriture, pauvres enfants qui êtes peut-être autant abandonnés qu'Ismaël dans le désert, pauvres vierges qui êtes peut-être autant en danger que Suzanne, de perdre la vie de l'âme où celle du corps, vous me tirez les larmes des yeux : j'ai toujours un puissant secours à vous donner : jetez-vous entre les bras du Seigneur, vous y trouverez la liberté, la force, la patience, la soumission, la résignation qui sont autant de principes de félicité et de paix : et si vous avez cette paix, ayez du pain, n'en ayez pas; soyez malade, ne le soyez pas; possédez du bien, n'en possédez pas; soyez ruinés par les guerres, ne le soyez pas, vous aurez toutes choses, vous jouirez d'un bien qu'on ne pourra vous ravir, et sans lequel tout ce que l'on appelle bien n'est qu'un véritable mal.

Si je mets mon espérance dans les hommes, dit saint Augustin (*In Ps.* XXV), ces hommes venant à chanceler, cette espérance chancellera; ces hommes venant à changer de sentiment pour moi, mon espérance me trompera; ces hommes venant à tomber, mon espérance tombera; mais comme le Dieu que j'adore ne chancelle, ne change et ne tombe jamais, comme les vues qu'il a sur moi sont aussi immuables que son être, mon espérance est toujours ferme, toujours intrépide, toujours invincible, et par conséquent toujours tranquille, toujours pleine de douceurs et d'onctions intérieures.

Tu l'avais bien dit, chaste époux, que les mamelles de ton épouse étaient meilleures que le vin : *Meliora sunt ubera tua vino.* Quand je m'attache à la prospérité, aux richesses, aux plaisirs, à la fortune, au crédit, aux honneurs du siècle, je prends du vin qui m'enivre, qui me fait faire de beaux rêves, qui me fait passer devant les yeux d'agréables fantômes, et qui, après m'avoir fait perdre la raison, me fait malheureusement tomber en défaillance, et vomir une espérance indigeste et témérairement conçue. Mais quand je me repose sur vous, ô mon Dieu, quand après m'avoir pris sur vos genoux, m'avoir caressé et couché sur votre sein, car vous avez dit que vous le ferez, et vous êtes fidèle dans vos paroles, je m'attache à vos deux mamelles, à votre miséricorde et à votre providence, dont l'une est pour les nécessités de mon âme, et l'autre pour les besoins de mon corps : j'éprouve alors qu'elles sont meilleures que le vin, qu'il en coule un lait infiniment plus doux et en plus grande abondance que tout ce que je pourrais attendre des consolations humaines. Les hommes *ne sont que des consolateurs onéreux*, leurs lèvres distillent plus de myrrhe que de miel : Dieu est un consolateur charmant, son esprit n'est que douceur et que paix : les secours des hommes sont limités, ils vont jusqu'à un certain point qu'ils ne peuvent passer, semblables à des grappes de raisins qui ne rendent plus de vin après qu'on en a exprimé la substance : ceux de Dieu au contraire sont infinis, ils viennent des entrailles de sa charité, qui est comme une source intarissable, toujours pleine pour couler toujours; ou comme des mamelles toujours remplies de lait pour la nourriture et la consolation de ceux qui s'en approchent, sans que le grand nombre de ses chers nourrissons les épuise : *Uva semel expressa non habet quod denuo fundat, ubera cum exhausta fuerint, rursum de fonte materni pectoris sumunt quod propinent sugentibus : nullo lactantium numero arefiunt, sed semper abundant de visceribus charitatis, ut iterum fluant.*

Qui que vous soyez, courez à cette source, et attachez-vous à ces mamelles. Mettez, dit saint Augustin, toute votre espérance en un Dieu si sage, si miséricordieux, si puissant (*L. de vera Relig., c. ult.*) : en un Dieu dont vous vous êtes éloignés tant de fois, et qui n'a pas permis que vous périssiez; en un Dieu qui est le principe de votre être, auquel vous devez recourir, le modèle de votre sainteté que vous êtes obligés d'imiter, l'auteur de la grâce par laquelle vous avez été réconciliés : en un Dieu qui vous a créés à sa ressemblance, qui vous a réformés à son unité, qui vous attache à lui par sa paix : en un Dieu qui par le bienfait de la création vous fait vivre, qui par la grâce de la réparation vous fait vivre saintement, et qui par la communication de sa gloire vous fera vivre heureusement. *Amen.*

SERMON X.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE D'APRÈS LES ROIS.

De la prospérité des méchants.

Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? unde ergo habet zizania?

Seigneur, n'avez-vous pas mis de bonne semence dans votre champ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie (*S. Matth., ch.* XIII).

Que la créature ait l'insolence d'ouvrir sa bouche contre le ciel pour blâmer le Dieu qui y règne, ou qu'elle ait la témérité de raisonner sur sa conduite pour tâcher d'en pénétrer les desseins, c'est, chrétiens, ce qui me surprend. Est-ce à la boue, dit Isaïe, à demander au potier ce qu'il fait? Est-ce à elle à lui dire que son ouvrage est sans mains? Mais que ce Dieu, soit pour arrêter les blasphèmes de sa créature, soit pour en contenter la curiosité, soit pour en déterminer les devoirs, daigne la faire entrer dans ses conseils et se justifier auprès d'elle, c'est, je vous l'avoue, ce que je ne puis comprendre : le souverain doit-il rendre raison de ce qu'il fait à ses sujets, le père de famille à ses serviteurs, le seigneur à ses esclaves?

Il n'y a rien cependant de plus commun dans les divines Ecritures, et sans m'engager d'abord à une induction qui serait peut-être ennuyeuse, ce qui se passe dans notre Evangile et le sens que Jésus-Christ lui-même donne à la parabole qu'il y propose, nous convainquent évidemment de l'un et de l'autre. Un homme a semé du bon grain dans son champ; ses serviteurs, y trouvant ensuite de l'ivraie, et comme doutant ou de la prévoyance de leur maître, ou de la bonté de la semence, lui demandent : D'où vient donc qu'il porte ces mauvaises herbes? Et impatients de les laisser croître les arracheraient, s'il ne leur commandait d'attendre au temps de la moisson, où ils pourront alors les recueillir, les lier en bottes et les brûler.

Tels sont les sentiments que nous concevons encore aujourd'hui : si le monde est un champ, et si les enfants du royaume et les gens de bien sont le bon grain, d'où vient donc, disons-nous, qu'il y a des méchants? S'ils viennent de Dieu, comment sont-ils méchants? s'ils sont méchants, pourquoi les laisse-t-il prospérer? Une punition exemplaire dès ce monde ne lui rendrait-elle pas plus de gloire? et le zèle des bonnes âmes peut-il souffrir qu'ils s'avancent impunément, et qu'ils croissent? Adorable Sauveur, une matière si délicate ne nous serait sans doute qu'une occasion de chute et de scandale, si nous suivions d'autres lumières que les vôtres. Nous espérons de les recevoir par le moyen de votre sainte Mère, pourvu que nous lui disions dévotement avec l'ange: *Ave.*

Trois choses spécifiées dans notre Evangile font de la peine, non-seulement aux athées et aux libertins, mais même aux fidèles et aux gens de bien, sur la prospérité des méchants : leur malice et les persécutions qu'ils en souffrent, leur longue et heureuse vie, leur prétendue impunité. Dans la première de ces choses, ils semblent se plaindre de la providence et de la sagesse de Dieu. N'avez-vous pas vu tout ce que vous avez fait; et tout ce que vous avez vu et fait n'est-il pas bon? d'où vient donc qu'il y a des méchants? Dans la seconde, ils offensent sa patience et sa miséricorde; pourquoi les laissez-vous croître? voulez-vous que nous les exterminions? Dans la troisième, ils paraissent douter de sa puissance et de sa justice; n'arracherez-vous jamais ces herbes inutiles et mauvaises? et, au temps de la moisson, les renfermerez-vous comme le bon grain dans votre grenier?

Je viens de vous le dire : Jésus-Christ, soit pour arrêter vos murmures, soit pour régler vos devoirs, a la miséricorde de vous satisfaire sur tous ces points. Ne vous plaignez pas de ce qu'il y a des méchants qui vous persécutent; il est de la gloire de la providence de Dieu qu'il y en ait : le démon qui leur inspire sa malice, et eux qui en sont les ministres, l'ivraie confondue avec le bon grain, aussi bien que l'homme ennemi qui l'a semé, servent également aux desseins de sa sagesse : *Inimicus homo hoc fecit.* Ne précipitez pas par un zèle indiscret leur châtiment, il est de la bonté et de la patience de Dieu de les attendre; laissez-les croître, de peur que cueillant cette ivraie, vous n'arrachiez en même temps avec elle le bon grain. *Et ait : Ne forte colligentes zizania eradicetis simul cum eis et triticum.* Mais ne vous figurez pas un Dieu impuissant et insensible soit aux outrages que les méchants lui font, soit aux maux que vous en souffrez : il est de sa puissance et de sa justice de les punir, viendra le temps de sa moisson, où il dira à ses anges de cueillir cette ivraie et de la lier en bottes pour être brûlée : *In tempore messis dicam messoribus : Colligite primum zizania, et alligate in fasciculos ad comburendum.*

Je vais faire de toutes ces circonstances renfermées dans mon Evangile le sujet de ce discours, où je prétends, en vous les expliquant, vous montrer que bien loin, que la prospérité des méchants nous doive être une occasion de scandale, elle nous donne plus que toute autre chose sujet d'adorer la providence, la patience et la justice de Dieu qui y paraissent dans toute l'étendue de leurs fonctions, puisque c'est sa providence qui les souffre, sa patience qui les attend, et enfin sa justice qui s'en venge.

PREMIER POINT.

Croire et dire que c'est par un effet de la faiblesse de Dieu, ou du peu de prévoyance et de soin qu'il prend des créatures, que les méchants sont mêlés avec les gens de bien comme l'ivraie que l'homme ennemi a semée durant la nuit, l'est avec le bon grain, ce serait renouveler l'horrible et l'extravagant blasphème des manichéens. Ces hérétiques s'imaginaient qu'il s'était fait un sanglant combat entre Dieu et une nation de ténèbres avant la production du monde; que

les chefs de cette nation avaient mangé et dévoré le parti de Dieu qui étant entré dans leurs entrailles les avait rendus meilleurs; que le monde ayant été créé quelque temps après, n'a été composé que de ces gens qui, étant à moitié méchants et à moitié bons, méchants par leur propre nature, bons par celle du parti de Dieu qui avait été incorporé à la leur, ont produit des enfants dont les uns sont bons, les autres méchants, et laissé conséquemment par ce mélange de bonté et de malice des semences d'une guerre opiniâtre et cruelle, où les justes sont contraints de céder à la violence et aux persécutions des méchants.

Je ne m'arrête pas à réfuter avec saint Augustin une erreur si grossière, et une extravagance si palpable : sans apporter aucune des raisons dont il se sert pour combattre ces hérétiques, je me contente seulement de vous dire que, bien loin que la prospérité des impies doive nous faire douter de la force et de la providence de Dieu, rien ne l'établit davantage, ce mélange des bons et des méchants faisant la beauté de l'univers, la gloire de sa sagesse, le salut et la perfection de ses élus.

Car, messieurs, qu'est-ce qui fait la beauté de cet univers, et par conséquent la gloire du Dieu qui y préside? c'est, répond saint Augustin, la variété, le nombre, la contrariété et la succession des créatures nécessaires dans l'ordre de la nature, la bonne et la mauvaise disposition, l'innocence et le crime de celles qui sont libres dans l'ordre de la grâce, et par-dessus tout, l'usage et le rapport des unes et des autres à une même et commune fin.

Pour entendre cette vérité, il faut supposer avec lui que quoique toutes les créatures que Dieu a créées soient bonnes, il s'est cependant contenté de faire ce qu'il y a de meilleur, sans vouloir ce qui est absolument bon et dans sa dernière perfection. Je m'explique avec saint Bernard et saint Thomas, qui ont développé ce principe. L'homme est bon par sa nature, il est meilleur par sa liberté, mais il est absolument parfait autant qu'il le peut être, par son impeccabilité. Il a une bonté générale et physique, qui est la bonté de l'être; il a une bonté spécifique et morale qu'il trouve dans son indifférence au bien ou au mal; et quand après sa mort il est bienheureux, il a une bonté surnaturelle et parfaite qui consiste dans la détermination au bien, et le pouvoir de ne plus pécher.

Dieu ne pouvait-il pas d'abord donner à l'homme cette bonté dernière et cette perfection consommée? Oui, sans doute, et pour lors il n'y eût point eu de méchants: pour lors son ennemi n'eût jamais semé d'ivraie parmi le bon grain : pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? Pourquoi a-t-il permis que l'homme ait été, puisque même il savait qu'il succomberait à la tentation du serpent? Et pourquoi aujourd'hui souffre-t-il que les méchants persécutent et tourmentent les bons, vu qu'il pouvait et qu'il peut encore tourner immuablement au bien toutes les volontés des hommes? Est-ce à la créature, répond saint Augustin, à vouloir entrer dans les conseils du Créateur? Pour moi, dit-il, je ne puis pénétrer cette conduite qui est infiniment au-dessus de mes forces : mais autant que ma faiblesse me permet de raisonner, il me semble que ce n'eût été ni une grande gloire à Dieu, ni une grande beauté à l'univers, si l'homme n'avait bien vécu qu'à cause qu'il n'y aurait eu personne propre à le porter au mal, s'il n'avait loué son Créateur qu'à cause qu'il n'aurait pu faire autrement, trouvant dans le fond de sa nature un plein et indispensable attachement au souverain bien.

Qu'est-ce qui fait donc cette gloire et cette beauté? La diversité et le nombre de ces bontés dont je viens de vous parler. Car comme tous les biens ne sont pas égaux, qu'il y en a un supérieur qui trouve sa perfection dans l'impeccabilité, un inférieur qui se sert de sa liberté, cette subordination et cette multitude relèvent la gloire du Créateur, qui quoique indépendante de la sainteté des justes, et de la perversité des méchants, se fait cependant admirer et honorer davantage par la variété de ses biens ; en sorte que s'il ne produisait que des créatures très-excellentes, le nombre de ces biens étant moindre, il n'en recevrait pas tant de gloire.

De là vient que comme dans la nature les dragons et les ténèbres, quoique moins bonnes que la lumière et les autres animaux, ne laissent pas de bénir Dieu et de servir à la beauté de l'univers, qui consiste dans l'ordre des créatures différentes, lesquelles, en qualité de parties, concourent à faire un tout par leur rapport et leur rang; de même dans la grâce, les créatures libres qui sont inférieures aux bienheureux, ne laissent pas de faire paraître la sagesse et la grandeur de Dieu, parce qu'au même temps qu'il en prévoit le péché, il connaît le bien qu'il en retirera, les abandonnant à elles-mêmes pour faire ce qu'elles voudront; mais assuré que quelque mauvais choix qu'elles fassent, elles travailleront toujours à sa gloire. Pourquoi? parce qu'ayant reçu une nature bonne, et ayant d'elles-mêmes une volonté mauvaise, elles remplissent, par un juste châtiment, la place qui leur est due, et que, la remplissant, elles mettent l'ordre dans le désordre même, pour faire l'apologie de Dieu.

C'est par ce moyen que l'univers a sa beauté, non pas en ce sens que l'iniquité et la misère soient nécessaires à sa perfection, puisqu'elles ne sont que des affections de nature, dont l'une est volontaire, l'autre contrainte; mais en ce qu'il est composé d'âmes raisonnables et libres, qui peuvent pécher si elles veulent, mais qui sont nécessairement misérables si elles pèchent, et qui, soit qu'elles demeurent dans la justice, soit qu'elles s'en éloignent, ne peuvent jamais sortir du lieu que la Providence a marqué par rapport à l'état où elles se trouveront.

Si cela n'était ainsi, il y aurait sans doute

lieu de s'étonner que Dieu souffrît des méchants dans le monde, et de lui demander pourquoi il y a de l'ivraie dans son champ : *Ut quid ergo habet zizania?* puisque leur prospérité, dit saint Augustin, bien loin de contribuer à la volonté et à la perfection de l'univers, en troublerait entièrement l'économie : mais quand Dieu qui, en qualité de cause première et universelle, peut seul tirer le bien du mal même, réserve en l'autre vie, comme nous verrons tantôt, une misère éternelle au péché, et un bonheur sans fin à la vertu ; cette considération ne doit-elle pas nous fermer la bouche, et nous obliger à le bénir de ce qu'il a tellement disposé les choses, que les méchants servent même d'ornement au monde, et font qu'il n'y a rien qui n'y soit plein et parfait? *Cum ipsæ non desunt animæ quas vel peccantes sequitur miseria, vel recte facientes beatitudo, semper naturis omnibus universitas plena atque perfecta est.*

Ce n'est pas seulement pour cette raison qu'il est de la gloire de la Providence de souffrir des méchants, elle permet encore qu'ils vivent et qu'ils prospèrent, afin qu'ils contribuent au salut et au bonheur des gens de bien, soit en éprouvant leurs vertus, soit en perfectionnant leur sainteté.

Vous comprendrez mieux cette raison qui est du même saint Augustin, si vous supposez un autre principe que j'ai recueilli de deux ou trois différents endroits de ses écrits, à savoir qu'à parler exactement il n'y a de bonté souveraine et parfaite qu'en Dieu ; que celle qui se rencontre dans les créatures n'est qu'une bonté participée, dépendante, imparfaite, capable de diminution et d'accroissement ; une bonté par laquelle ils ne sont jamais autant bons qu'ils peuvent et qu'ils doivent l'être ; que par conséquent ils sont obligés de se perfectionner davantage, et que presque toujours ces progrès spirituels, selon l'ordre de Dieu, sont attachés aux épreuves, aux persécutions, et aux tentations auxquelles leur vertu est comme nécessairement exposée.

Cela étant, par qui cette vertu sera-t-elle éprouvée, persécutée, tentée? Dire que les bons les persécutent, ils cesseraient d'être bons. Dire que Dieu les éprouve, il peut à la vérité le faire seul, mais il se sert très-souvent des méchants à cette fin, et ainsi quelque inutiles qu'ils paraissent dans le monde, ils ne le sont jamais au dessein que la Providence a d'exercer et de perfectionner les siens. Voici comment.

La volonté de Dieu, dit saint Augustin, est toujours immuable, et quoi que fassent les anges et les hommes, soit qu'ils fassent ce que Dieu leur commande, soit qu'ils fassent ce que Dieu leur défend, ils sont toujours ce qu'il veut, parce que bon gré ou malgré eux il arrive par leur moyen fortement et invinciblement à la fin qu'il se propose. Je dis par leur moyen : car quoique sa volonté soit indépendante de l'action des causes secondes, il se sert toutefois souvent d'elles pour accomplir ses desseins, et ce qui est admirable, c'est qu'il ne s'en sert pas toujours d'une même manière.

Quelquefois ce que les hommes veulent par une bonne volonté, Dieu ne le veut pas par une volonté qui est meilleure. Tu voudrais bien, ô enfant, que ce père qui t'aime tant, vécût ; ta volonté est bonne, mais Dieu par la sienne, qui est infiniment meilleure, veut qu'il meure. la volonté divine se fait donc quelquefois contre la bonne volonté de l'homme. Mais d'autrefois aussi ce que les hommes veulent par une méchante volonté, Dieu le veut avec eux non pas en devenant le principe de cette volonté mauvaise, ni en l'approuvant, mais en réglant tellement les choses qu'il se sert pour le bien des élus de ce que leurs ennemis ont médité de plus propre pour leur perte.

Nous en avons un bel exemple dans la conduite qu'il a tenue sur saint Paul. (C'est toujours saint Augustin.) D'un côté les fidèles que cet apôtre a engendrés en Jésus-Christ ne veulent pas qu'il aille à Jérusalem, de peur qu'il n'y souffre les maux qu'on lui a prédits. De l'autre, les Juifs qui ont dessein de perdre ceux qui prêchent le nom de Jésus, souhaiteraient qu'il tombât entre leurs mains. Voilà deux volontés très-opposées. Que fait Dieu? Quelque bonne et louable que soit celle des fidèles, ce n'est pas cependant la sienne : Paul, tu iras à Jérusalem, tu y endureras les maux qu'on t'a annoncés. Quelque méchante que soit la volonté des Juifs, c'est celle dont Dieu se sert pour accomplir la sienne : Paul, tu seras lié, battu, et peu s'en faudra que tu ne perdes la vie. *Voluntatem suam implet non per Christianorum voluntates bonas, sed per Judæorum malas.*

Si Dieu en était demeuré là, il aurait plutôt obéi à la malignité des Juifs, qu'il n'aurait appliqué leur volonté déréglée comme un instrument propre à perfectionner son ouvrage : mais voici ce qui est arrivé, et ce qui arrive à proportion tous les jours aux gens de bien persécutés par les méchants. Après que Dieu s'est ainsi servi de la volonté de ces aveugles et de ces barbares, il a fait par eux-mêmes ce qu'il a voulu contre leurs desseins, et employant les moyens qu'ils souhaitaient, il les a appliqués à une fin directement contraire à celle qu'ils s'étaient proposée. Quelle était la fin des Juifs? que Paul fût un grand saint? qu'il devînt plus glorieux par ses souffrances? que le nombre des fidèles augmentât? rien moins que cela ; c'était toutefois celle que Dieu se proposait en leur permettant d'éprouver si rigoureusement son martyr, se servant par ce moyen de leur mauvaise volonté contre leur volonté même.

Tels sont ces grands ouvrages, ouvrages réglés, ainsi que dit le Prophète roi, *selon toutes ses volontés.* Les méchants qui persécutent les gens de bien font d'un côté ce que Dieu ne veut pas, mais d'un autre, ils font ce qu'ils ne veulent pas eux-mêmes, et ce que veut ce Dieu souverainement bon, qui sait user bien du mal pour réprouver ceux qu'il a justement réservés à la peine, sanctifier et couronner ceux qu'il a miséricordieusement prédestinés à la grâce : *Bene utens et malis, tanquam summe bonus, ad eorum*

damnationem quos juste prædestinavit ad pœnam, et ad eorum salutem quos benigne prædestinavit ad gratiam.

Fatal et infâme ministère des méchants, mais glorieux et nécessaire aux gens de bien! puisqu'à quelque degré que leur ambition et leur cruauté les élèvent, ils sont comme des forçats de la Providence pour travailler à ses desseins, ou, selon les termes de Salomon, comme des insensés qui servent malgré eux et sont soumis aux véritables sages : *Qui stultus est serviet sapienti.*

Comment cette parole peut-elle s'accomplir, demande saint Grégoire, puisque nous voyons cet ordre renversé, que souvent ceux qui ont plus de capacité et de mérite sont contraints par le sort d'une fortune aveugle, ou par le malheur de leur condition, de souffrir toutes choses du caprice et de la violence de plusieurs qui n'ont de talents que ceux que le crédit et les richesses leur donnent? N'importe, répond-il, cet oracle se vérifie toujours. Car quand les méchants se servant de l'autorité qu'ils ont en main, troublent le repos des justes, qu'il les chargent de malédictions et d'injures, qu'ils les accablent de travail, qu'ils les ruinent, qu'ils les dépouillent, que font-ils? que les purifier dans la fournaise de la tribulation, pour les rendre plus éclatants et plus purs? que les détacher du monde pour les attacher plus intimement à Dieu, que les séparer des choses visibles pour les unir plus fortement aux invisibles? qu'ôter les imperfections qui leur restent? qu'augmenter et perfectionner les vertus qu'ils possèdent? Et faire toutes ces choses, qu'est-ce, sinon servir en insensé et en esclave, au sage qu'on rend meilleur par ses persécutions? *Qui stultus est serviet*, etc.

Ne voyons-nous pas quelquefois, c'est la comparaison que ce saint docteur apporte, des serviteurs dans une maison, épouvanter, menacer, frapper des enfants de qualité, qui sont en bas âge, et toutefois changent-ils pour cela de condition; ne sont-ils pas toujours serviteurs comme ils étaient? les gens de bien sont des enfants de qualité, puisqu'ils ont l'honneur d'avoir Dieu pour père, mais tandis qu'ils sont en cette vie, ce sont des pupilles qui ont besoin d'être gouvernés, corrigés, retenus dans le devoir, et ils ne le peuvent être plus salutairement qu'en vivant sous la domination des méchants, qui, étant réduits par leurs péchés en un état incomparablement plus vil que n'est celui des serviteurs et des esclaves, font du bien à leurs maîtres en les frappant, les purifient en les tourmentant, et combattent en leur faveur quand ils semblent s'opposer davantage à leur perfection : *Ad hoc ipsum ordinati sunt, ut proficientibus Dominis etiam faciendo famuletur, et quia mala reproborum, bonos dum cruciant, purgant, utilitati justorum militat etiam potestas iniquorum.*

Les frères de Joseph n'étaient-ils pas ces insensés et ces esclaves, quand ils le jetèrent dans une citerne, qu'ils le vendirent aux Ismaélites? car quels biens ne lui firent-ils pas? quels honneurs ne lui procurèrent-ils pas? sans cela l'Ecriture nous aurait-elle parlé de son humilité dans sa servitude, de sa chasteté dans la maison de Putiphar, de sa patience dans sa prison? Sans cela serait-il monté sur le second degré du trône de Pharaon? aurait-il commandé à toute l'Egypte, aurait il vu ces frères barbares se prosterner devant lui comme onze étoiles pour l'adorer, accomplissant ainsi malgré eux ce songe qui lui avait attiré leur persécution et leur envie?

La femme de Job n'était-elle pas cette insensée? C'est aussi de la sorte que ce saint homme la traite, quand, sollicitée par le démon pour le faire murmurer contre Dieu, elle ne servit qu'à le rendre plus soumis aux ordres du ciel, et selon les termes de saint Augustin, plus victorieux sur son fumier qu'Adam tenté par une autre femme ne l'avait été dans le paradis de délices.

Goliath n'était-il pas insensé, quand il s'arma d'une épée pour perdre le petit David, ne sachant pas qu'il portait lui même l'instrument de sa mort, et que ce jeune berger s'en servirait pour lui couper la tête? tant il est vrai que mille bons effets sortent souvent d'une mauvaise cause, que les méchants contre leur volonté servent à la perfection et à la gloire des justes dont la vertu, dit Lactance, serait comme une eau paisible et mal saine si elle n'était troublée jusque dans son fond par les vents de la tribulation, agitée par les orages que les agents extérieurs y excitent, et poussée à prendre son cours vers l'océan et aller se perdre dans le sein de Dieu.

La conséquence que je veux tirer de ces principes est si naturelle, que je présume que vous l'avez déja tirée avant moi : car si les méchants servent par leurs persécutions à manifester davantage la gloire de Dieu, à justifier sa Providence, à faire admirer le bel ordre qui est dans le monde, à éprouver et perfectionner les gens de bien: n'est-il pas juste de les traiter avec douceur, et bien loin de murmurer de ce qu'il y en a, d'adorer les desseins de la sagesse divine, d'user avec patience de si fâcheux, mais de si salutaires remèdes pour sa guérison et son salut?

N'eût-ce pas été un grand crime aux enfants d'Israël de vouloir perdre Barlaam, qui, pensant leur donner des malédictions ne put s'empêcher de les bénir et de les assurer de leur prospérité future, malgré les desseins de l'esprit malin qui les possédait, les sollicitations et la rage d'un roi impie, son avarice et sa propre malignité? *Benedictionem prohibere non valeo.* Cet ennemi qui vous ravit votre bien par ses chicanes, cet autre qui vous ôte votre honneur par ses calomnies, celui-ci qui vous opprime sous le poids de son autorité, celui-là qui vous réduit à la mendicité et à la servitude, sont autant d'instruments dont le démon se sert pour vous perdre; mais il ne tient qu'à vous qu'ils ne vous donnent des bénédictions, au lieu des imprécations qu'ils vomissent, et des maux qu'ils vous font souffrir. Un peu de douceur, de patience, de soumission à la volonté de Dieu

fera qu'ils vous béniront malgré eux ; et que lors même qu'ils penseront vous nuire davantage par leur méchante volonté, ils ne pourront s'empêcher, si vous le voulez, que leurs malédictions ne tournent à votre satisfaction, et leurs outrages à votre gloire.

Eusèbe Emissène parlant de la patience et de la charité de saint Etienne, dit un beau mot. On l'accable de tous côtés de pierres, et bien loin de se fâcher contre ses bourreaux, il lève les yeux au ciel, et emploie les derniers moments de sa vie pour demander leur grâce à Dieu. Il ne faut pas s'en étonner, dit ce Père : quelle apparence qu'il se fâche contre des gens qui lui ouvrent les portes du ciel, qui ne servent qu'à le consacrer et à le couronner pour toute une éternité par leurs supplices ? *Nec mirum si eis nescit irasci, per quos sibi videt aulam regni cœlestis aperiri, per quos se æternis sæculis intelligit consecrari.* Que serait devenu Saul, si ce diacre n'avait prié pour lui, ou si les premiers fidèles, ramassant les pierres que ses persécuteurs avaient jetées contre ce martyr, en avaient écrasé la tête de ce faux zélateur de la loi qui gardait leurs habits ? Autre considération importante qui doit nous obliger à traiter les méchants avec douceur et à souhaiter leur conversion, au lieu de demander à Dieu s'il veut que nous les perdions. *Vis imus ?*

Tandis qu'un homme est en ce monde, on ne peut savoir, dit saint Augustin, ce qu'il deviendra un jour. Comme il peut devenir bon, quelque méchant qu'il soit, il n'y a point de chrétien qui ne doive souffrir avec humilité ces impies sans prévenir le temps de leur mort : *Ne cum malos conatur interficere, bonos interficiat, quod forte futuri sunt, aut bonis obsit quibus et inviti forte utiles sunt;* ou de peur qu'il ne nuise aux gens de bien auxquels ils sont peut-être utiles malgré eux (c'est ce que vous venez de voir dans cette première partie), ou de peur qu'en pensant tuer des méchants, il ne fasse mourir des justes, puisqu'ils peuvent le devenir, et que c'est la raison pour laquelle la miséricorde de Dieu les attend avec patience jusqu'au temps de la moisson. *Sinite utraque crescere usque ad messem.* C'est de quoi je tâcherai de vous convaincre dans la seconde.

SECOND POINT.

Autant que la prospérité mondaine est un dangereux attrait au crime, autant ce crime impuni est une remarque de réprobation : et à parler le langage de saint Grégoire, plus un homme vient heureusement à bout de ce qu'il souhaite par sa méchante volonté, plus il est exposé aux terribles vengeances de l'indignation divine. Dieu pourrait perdre et anéantir tout d'un coup les efforts naissants de sa malice, mais par un secret jugement de sa justice il se soucie peu de le faire, et comme il est résolu de s'en venger après sa mort, il le conserve en cette vie comme une victime qu'il engraisse, et qu'il veut se sacrifier en l'autre : *Tunc fortioris iræ periculis subjacet, cum prospere peragit quod nequiter concupiscit : quia vindicta superni judicii ad futurum eum supplicium reservando deserit, cui hic in malo obviare contemnit.*

En effet, les méchants qui persécutent les gens de bien en ce monde, semblent n'y pas faire une meilleure figure que celle que le misérable Caïn y fit après avoir tué son frère Abel. La justice de Dieu le prit sous sa protection comme un criminel qui est en assurance entre les mains de son juge, et non contente d'avoir dit que celui qui le tuerait serait puni sept fois plus rigoureusement que s'il en avait fait mourir un autre, elle le marqua de son sceau, afin, dit l'abbé Rupert, que comme l'on n'ose rompre le sceau du prince ni lever le scellé d'un lieu où il est appliqué, ce caractère, quoique invisible, inspirât de la terreur et retînt les mains de ceux qui le rencontreraient, jusqu'à ce triste jour destiné pour finir sa méchante vie et commencer sa malheureuse.

N'est-ce pas à peu près ce qui arrive aux méchants ? Ils veulent tout le mal dont ils sont capables, parce qu'ils ont une volonté déréglée : ils font tout le mal qu'ils veulent, parce qu'ils jouissent d'une prospérité impunie. Marqués au sceau de Dieu, rangés sous le formidable asile de sa justice, il n'y a fraude, usure, vol, rapine, trahison, blasphème, violence, sacrilége, meurtre, qu'ils ne commettent : hosties cependant malheureuses qui lui appartiennent, et qu'il réserve au jour de ses vengeances ; étant juste qu'après avoir vécu comme des barbares et des athées, sans humanité, sans conscience, ils meurent réprouvés, sans pénitence, sans pitié, sans componction.

Je le croirais ainsi, Messieurs, si je n'apprenais de l'Ecriture et des Pères, que quelque désespéré que paraisse un pécheur, vous ne voulez pas, ô Dieu de bonté, son endurcissement et sa mort, mais plutôt sa conversion et sa vie : que tandis qu'il est en ce monde, votre patience l'attend toujours, *que là où le péché abonde, votre grâce est surabondante; qu'étant le juge de tous les hommes, vous en êtes aussi le sauveur; qu'étant venu appeler, non les justes, mais les pécheurs ; les malades ayant besoin de médecin et non ceux qui jouissent d'une pleine santé*, vous fournissez aux impies heureux dans l'état même de leur félicité des remèdes salutaires à leurs maux, et de puissants moyens à leur conversion.

Pour l'opérer il ne faut que deux choses. Du côté de Dieu, qu'il leur donne le temps et et sa grâce, qu'il les attende, qu'il les cherche, qu'il les justifie : de leur côté qu'ils répondent à sa voix, *qu'ils rachètent le temps parce que leurs jours ont été mauvais*, qu'ils ne soient plus ce qu'ils étaient, qu'ils fassent pénitence et changent de vie.

Toutes ces choses sont difficiles, il est vrai, mais elles ne sont pas impossibles. Ces impies heureux ne se lassent pas d'offenser Dieu; mais Dieu quelquefois ne se lasse pas de les attendre; ils ont une volonté attachée au mal, mais cette volonté étant indifférente peut se porter au bien ; ils sont comme la neige, la grêle et le cristal, froids, congelés, endurcis;

mais la miséricorde a des trésors cachés sous cette neige, cette grêle, ce cristal, et nul, pour continuer la pensée de saint Grégoire, ne doit desespérer de leur salut, à moins qu'il n'aille (ce qui ne se peut faire) jusque dans le fond de ses trésors. *Nemo desperet eos quos adhuc frigidos videt, quia thesauros Dei in nive et in grandine non videt.*

Je dis que Dieu les attend, et qu'il leur offre ses grâces. Si cela n'était, d'où viendraient ces remords de conscience, ces desseins de faire pénitence, ces résolutions de bien vivre, ces prédications qui les touchent, ces songes qui les effrayent, ces accidents qui les troublent, ces orages secrets qui les agitent dans leur plus grand calme, ces changements inespérés qui leur font embrasser la vertu ? Les secours extérieurs et intérieurs leur manquent-ils ? La parole de Dieu, les exemples, les exhortations, les inspirations, les sacrements, ne sont-ce pas des grâces qui leur sont communes avec les justes ? Combien de fois les démons plus impatients que les serviteurs de ce bon maître de notre Evangile, disent-ils à Dieu : Voulez-vous que nous allions cueillir, lier en bottes, brûler cette ivraie ? *Vis imus* ? Mais combien de fois aussi ce Dieu patient leur commande-t-il d'attendre à la moisson, pour voir si ces herbes malignes ne se changeront pas en de bonnes plantes ? *Sinite utraque crescere usque ad messem.* Combien de fois la justice trouvant ces figuiers stériles qui s'engraissent inutilement du suc de la terre (pardonnez-moi ces expressions figurées, elles sont de l'Ecriture et des Pères) veut-elle qu'on les arrache ? Mais combien de fois aussi la miséricorde veut-elle qu'on les laisse encore, non-seulement une année, mais plusieurs, assurant qu'elle en prendra un si grand soin, que peut-être à la fin ils produiront des fruits qui l'indemniseront du dommage qu'elle a souffert de leur première stérilité.

Elle prend ce soin avec patience, et Dieu ne néglige rien pour cultiver ces arbres infructueux. Il se fâche contre eux afin de les amener à leur devoir, ému de colère au dehors, mais rempli de bonté au dedans. *Cum aperte iram gerat, occulte clementiam demonstrat.* Il les encourage, et de peur que le nombre et l'énormité de leurs péchés, ou les dangers inséparables de leur condition ne les désespèrent, il leur montre la vraie joie des justes, la beauté du Paradis, la légèreté de de son joug. Ainsi comme il n'abandonne pas l'ouvrage qu'il a fait, il se sert de mille différents moyens pour le conserver. Quelquefois il souffre leurs péchés par sa patience, quelquefois il les leur remet par une pleine conversion. Tantôt s'ils sont durs, il les adoucit par ses regards ; tantôt s'ils sont inflexibles, il les frappe et les courbe par quelque adversité. Tantôt s'ils sont insensibles et assoupis, il les excite et les épouvante par ses révélations, afin qu'après s'être endurcis par une fausse et criminelle assurance, ils s'amollissent par une crainte salutaire, qu'ils rentrent, quoique tard, en eux-mêmes, et que du moins ils rougissent, de ce que nonobstant leurs désordres, la miséricorde divine les a si longtemps attendus : *Ut qui pessima securitate duruerant, salubri timore mollescant, quatenus vel sero redeant, et hoc ipsum saltem quod diu exspectati sunt, erubescant.*

Vous diriez même qu'il y va de l'intérêt et de l'honneur de cet attribut divin d'en user de la sorte, la conversion des grands pécheurs qui, pour avoir joui d'une longue prospérité, ont apporté plus d'obstacle à leur salut, justifiant d'une manière toute singulière cette grande parole de Jésus-Christ qui dit *n'avoir été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israel.*

Je dois cette pensée à l'abbé Rupert, qui remarque que Jésus-Christ a toujours disposé les choses en telle sorte, que tout a concouru aux deux plus grands desseins de sa mission, qui ont été d'établir la foi et l'espérance, par la manifestation de sa puissance, et de sa miséricorde. Pour réussir dans le premier, il fallait des miracles : toute-puissance de mon Dieu, voilà ton ouvrage. Pour réussir dans le second, il fallait des conversions exemplaires : miséricorde de mon Dieu, voilà le tien. Mais remarquez que pour l'un et pour l'autre de ces desseins, il avait besoin de certaines personnes qui fussent comme des témoignages publics et extraordinaires exposés aux yeux de tout le monde, pour prouver l'efficace et l'étendue de ces deux attributs : *Certis personis ad experimenta capienda opus habebat.* Afin de faire connaître sa puissance, qu'a-t-il fait? il a guéri des malades, il a changé les éléments, il a apaisé des tempêtes, il a éclairé des aveugles, il a rendu aux sourds et aux muets l'usage de leurs sens, aux paralytiques celui de leurs membres. Etait-ce assez? Non. Il fallait qu'un Lazare mourût corporellement, qu'il fût enseveli depuis quatre jours, lié, accablé d'une grosse pierre, afin de rendre plus de gloire à Dieu par une plus grande difficulté de sa résurrection, et un empire plus opiniâtre de sa mort. Puissance de mon Dieu, c'est particulièrement dans le miracle fait en faveur de ce mort ressuscité que je t'adore, et que je reconnais la vérité de cette parole, *que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui entendront, vivront.*

Afin de laisser des preuves incontestables de sa miséricorde, et de fortifier l'espérance des pécheurs, qu'a-t-il fait? Tantôt il a écrit leurs péchés sur le sable, tantôt il leur a dit : *Vous êtes guéris, ne retombez plus dans vos premières fautes ;* tantôt, *ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis.* Etait-ce assez? Non. Il fallait qu'une Madeleine engagée dans le monde par les liens que forment la naissance, la beauté, la volupté ; qu'un Zachée jouissant paisiblement et sans trouble du fruit de ses injustices, mourussent spirituellement, afin que plus une iniquité impunie s'opposait à leur conversion, plus ils rendissent de gloire à la patience de Dieu qui les attendait, et à sa bonté qui les avait prédestinés. Miséricorde de mon Sauveur, c'est ce qui me console et qui me fait avouer que vous avez eu raison de dire, *que vous n'a-*

vez été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israel, que ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin pour être guéris, mais ceux qui sont dangereusement malades.

Lorsqu'un habile médecin entre dans un hôpital (c'est la comparaison dont saint Augustin se sert), il court d'abord au plus malade, afin qu'après lui avoir rendu la santé, les autres se consolent de leurs maux, et se disent : Si cet homme désespéré a été guéri, pourquoi désespérerais-je? *Si a tanto medico tantus desperatus æger sanatus est, ego quare despero?* De la guérison de qui peut-on plus désespérer, si ce n'est de celle d'un pécheur heureux? Tout s'y oppose, la voie spatieuse dans laquelle il marche, l'étroite de laquelle il s'éloigne ; le crucifiement de ses passions qu'il ne veut pas, l'assujettissement à ses appétits déréglés qu'il satisfait ; les pauvres qu'il dépouille, ceux qu'il refuse de soulager ; les plaisirs qu'il aime, la pénitence qu'il rejette ; l'oubli de Dieu qu'il méprise, l'attachement à la créature qu'il adore, sont autant d'obstacles apparemment insurmontables. Plus il est malade, plus il croit se bien porter. Plus on le plaint, moins il est sensible à son mal; d'autant plus misérable qu'il prend sa misère pour une véritable félicité, qu'il s'y attache si fortement et qu'il s'y enfonce si avant qu'il en est comme enveloppé, ou pour mieux dire englouti. *Eo ipso infelicior, quo vehementius ipsam pro felicitate amplectitur infelicitatem, aut magis immergitur ei et absorbetur ab ea.*

Cependant c'est à un pécheur de cette nature que la miséricorde de Dieu court d'abord pour rendre, dit ce Père, son art recommandable; pour faire voir que ce qui est impossible à un homme abandonné à lui-même, ne l'est pas au souverain médecin, que quelque surdité qu'il ait eue, il peut entendre la voix de Dieu et y obéir : et afin qu'après une si belle cure ceux qui sont ou moins, ou autant malades que lui, aient sujet de tout espérer, pourvu que de leur part ils reçoivent le remède, qu'ils fassent pénitence, et changent de vie.

Tous nos livres sont pleins de ces exemples : mais je me contente d'un seul qui est celui de saint Cyprien. Voici ce que dit ce grand homme en parlant de sa conversion à son ami Donat, et l'illustre témoignage qu'il rend par reconnaissance à la patience de Dieu qui l'avait longtemps attendu, à la miséricorde et à la force de sa grâce qui l'avait converti.

Quand je croupissais dans les ténèbres d'une nuit profonde, irrésolu, chancelant, ennemi de la vérité et de la lumière, battu des orages du siècle, tout ce que la miséricorde divine me promettait pour mon salut, me paraissait difficile et dur. J'avais de la peine à me persuader qu'un homme pût cesser d'être ce qu'il était, et devenir par une seconde naissance ce qu'il n'était pas, tout différent de lui-même, dépouillé des sentiments qui lui avaient été inspirés par la nature, qui s'étaient fortifiés et avaient jeté de profondes racines dans son cœur par un long usage. Comment, me disais-je, un homme accoutumé à la bonne chère apprendra-t-il à être tempérant? Comment après avoir été couvert de pourpre, brillant d'or et de pierreries, s'abaissera-t-il à ne porter que des habits simples? Comment ayant recherché avec passion et reçu avec joie toutes les marques d'honneur, mènera-t-il une vie privée et sans gloire? Celui qui s'est vu assiégé d'une foule officieuse de clients occupés à lui rendre civilité, regardera sans doute la solitude comme un supplice, accoutumé aux délices du siècle, aux commodités et aux charmes de la vie, il retombera de nécessité dans le doux esclavage de ses passions, porté comme auparavant aux excès de bouche, bouffi d'orgueil, enflammé de colère, tourmenté par son avarice, irrité par sa cruauté, flatté par son ambition, entraîné par l'amour du plaisir à ses anciens désordres qu'il n'avait quittés que pour un temps. C'est ce que je me disais; mais depuis que mon cœur purifié par les eaux du baptême et de la pénitence, a été éclairé d'une lumière d'en haut, depuis que ma seconde naissance m'a fait une créature nouvelle, par l'esprit céleste que j'ai reçu, ce qui était fermé s'est ouvert, ce qui me paraissait difficile m'est devenu aisé, ce que je croyais impossible m'a semblé pouvoir se faire. Vous savez, mon cher Donat, et vous le reconnaissez aussi bien que moi, combien d'imperfections et d'obstacles cette mort à nos péchés a éloigné de nous, combien cette vie de vertus que nous avons reçue nous a procuré d'avantages, et de dispositions pour le bien.

Riches, puissants du siècle, tel sera, si vous le voulez, votre sort. Autant qu'une prospérité criminelle a apporté d'obstacles à votre salut, autant elle peut par la miséricorde de Dieu contribuer à votre perfection. Dieu emploie deux sortes de moyens, dit saint Grégoire, pour opérer le salut des pécheurs. Quelquefois il les frappe au dehors, afin de guérir les blessures de leurs péchés au dedans. Quelquefois au contraire, sans toucher au dehors, il se contente de guérir le dedans. Il leur laisse la jouissance de leurs biens, de leurs honneurs, de leurs charges; mais s'ils sont exempts de ces fléaux extérieurs, il ne manque pas de les blesser jusqu'au cœur. Ménageant la prospérité et l'adversité, la santé et la maladie, la bonne et la mauvaise fortune comme il lui plaît, il sait toucher et amollir la dureté de leurs âmes, les rappeler à leur bon sens, les percer d'une salutaire crainte lors même qu'ils paraissent au dehors sains et entiers; à peu près comme le feu du ciel qui pénètre un vaisseau, et dessèche la liqueur qu'il renferme, sans toutefois toucher au bois qui la couvre.

De quelque manière que Dieu en use, répondez aux desseins de sa miséricorde. S'il vous afflige par quelques adversités; si par des infirmités corporelles il renverse le lit de votre repos; si par un changement de fortune, un procès, une disgrâce imprévue, la

perte d'un puissant ami, il trouble ce funeste calme d'une vie criminelle et oisive : remerciez-le de vous avoir arraché des mains, comme à des furieux, les armes que vous aviez prises pour perdre vos frères, et vous faire mourir vous-mêmes Rendez-lui grâces de ce qu'il a appliqué à vos maux un si rigoureux, mais si avantageux remède, et représentez-vous avec saint Bernard que quelques afflictions qu'il vous envoie, elles ne sont rien en comparaison, ni des péchés que vous avez commis et qu'elles expient, ni de la grâce qui doit vous sanctifier et qu'elles vous confèrent, ni de la gloire que vous attendez et qu'elles vous promettent, pourvu que vous en fassiez un bon usage.

Que si au contraire, il vous laisse dans la même prospérité, n'abusez plus de vos biens, de vos honneurs, de vos emplois. Après avoir gémi dans le fond de votre cœur sur votre faiblesse et vos désordres passés, sur les péchés que vous avez commis et les vertus que vous avec omises, sur la vie sensuelle et animale des mondains, opposée à la vie crucifiée et spirituelle des vrais enfants de Dieu, ayez comme Judith vos habits de deuil et vos habits de réjouissance : si vous êtes comme Esther dans la bonne chère, ayez comme elle ces délices en abomination; si les biens vous viennent en abondance, servez-vous-en avec la modestie et la retenue d'un prédestiné qui en use, et non pas avec l'affection et l'attachement d'un réprouvé qui en jouit. Si vous n'avez pas la générosité de rendre comme Zachée à ceux que vous avez trompés, quatre fois plus que vous n'avez pris, ayez assez de justice pour leur restituer ce qui leur appartient. Rachetez à son exemple vos péchés par vos jeûnes, vos prières, vos mortifications, vos aumônes, et ne vous flattez pas de pouvoir aller au ciel, à moins que les pauvres nourris, les orphelins et les veuves protégés, les malades assistés, les captifs tirés de la prison et de la misère, ne vous reçoivent quand vous viendrez à mourir, dans ces tabernacles éternels.

Levez donc les yeux vers ces montagnes, et espérez que le secours vous en viendra, que le Seigneur qui a fait le ciel et la terre vous y attend depuis si longtemps, y en ayant plusieurs, dit saint Augustin, qui ont été d'abord de l'ivraie, et qui ensuite sont devenus de bons grains, et dans qui toutefois ces heureux changements ne se seraient pas faits si Dieu ne les avait soufferts et attendus avec patience quand ils ont été mauvais. Surtout ne vous faites jamais de la condition où vous êtes, et de la difficulté que vous trouvez à vous sauver un prétexte d'endurcissement et d'impiété : *Si innocentiæ, si justitiæ viam teneas, si in Deum viribus totis et toto corde suspensus hoc sis tantum quod esse cœpisti, tantum tibi ad licentiam datur, quantum gratiæ spiritualis augetur.* Ces difficultés sont grandes, je l'avoue, mais si vous marchez dans la voie de la justice, si vous attachant de toutes vos forces et de tout votre cœur à Dieu, vous êtes seulement ce que vous avez été dans les premières années de votre innocence; vous pourrez faire autant de progrès dans le chemin de la vertu que vous recevrez d'augmentation de grâces. Et afin que vous ne croyiez pas qu'elles vous soient refusées ou données avec réserve, souvenez-vous qu'il n'en est pas d'elles comme des présents des hommes; que si ceux-ci ont leur mesure et leurs bornes, celles-là, considérées par rapport à l'esprit divin qui en est le principe, n'en ont point : *Profluens largiter spiritus nullis finibus premitur, nec coercentibus claustris intra certa metarum spatia frenatur. Manat jugiter, exuberat affluenter. Nostrum tantum sitiat pectus et pateat, quantum illuc fidei capacis afferimus, tantum gratiæ inundantis haurimus.* Courez comme des cerfs altérés à ces eaux salutaires, ouvrez vos cœurs, elles y couleront en abondance. Autant que vous apporterez de fidélité à ces grâces, autant en concevrez-vous pour votre sanctification. Mais si nonobstant tant de secours et d'avantages vous voulez toujours être de l'ivraie, qu'arrivera-t-il ? Dieu commandera qu'on vous cueille, qu'on vous lie en bottes, qu'on vous brûle. Expressions terribles qui vous apprennent qu'après que sa providence se sera lassée de vous souffrir, et sa patience de vous attendre, sa justice ne manquera jamais de vous punir.

TROISIÈME POINT.

L'ange de l'Ecole, et les théologiens après lui parlant de la volonté de Dieu, en distinguent ordinairement de deux sortes, l'une qu'ils appellent de signe, et l'autre qu'ils nomment absolue. La première est une volonté comme dépendante, conditionnelle, et dont les effets ont relation à l'état de la créature. La seconde est une volonté absolue, efficace et indépendante. Par la première Dieu tout maître et tout souverain qu'il est, dispose les choses avec douceur, agit librement avec les causes libres, et sans les appliquer par nécessité ou par contrainte au bien et au mal, leur donne son concours pour l'un et pour l'autre. Par la seconde il parle en roi, il atteint fortement d'une fin à une autre : si sa volonté, dit saint Augustin, ne se fait par l'homme, elle se fait de l'homme, *aut ab illo*, *aut certè de illo*, changeant quelquefois son ouvrage, mais ne changeant pas pour cela son dessein, ravi de pardonner aux pécheurs s'ils se convertissent, mais résolu de les punir s'ils vivent et s'ils meurent dans un esprit d'endurcissement et d'impénitence.

C'est par cette première volonté qu'il veut que Pharaon écoute Moïse, et qu'il mette son peuple en liberté : les grenouilles, les sauterelles, les ténèbres, les rivières de sang, la mort des premiers-nés de l'Egypte, sont autant de marques extérieures par lesquelles il leur déclare ses intentions que nous appelons pour cette raison volonté de signe. Mais c'est par la seconde qu'il veut que Pharaon endurci fasse voir en sa personne, par les peines qu'il souffre, la puissance d'un si grand roi que lui, qu'il porte par toute la terre les redoutables arrêts de sa justice : et, pour reprendre mon Evangile,

si Dieu par cette première volonté veut laisser croître l'ivraie, et s'il attend que les enfants du malin esprit fassent pénitence; il veut par la seconde que les anges arrachent ces herbes mauvaises, et les lient en bottes pour les brûler : *Colligite primum zizania.*

Quoique cet arrêt de la justice de Dieu ne doive être exécuté pleinement qu'au temps de la moisson, c'est-à-dire, en l'autre vie, il arrive toutefois souvent qu'il l'est encore par avance dans celle-ci, qu'avant qu'elle précipite les méchants dans un étang de feu, elle en fait couler quelques gouttes sur eux dès ce monde, les faisant passer d'un enfer à un autre, et pour me servir des termes du prophète-roi, préparant des voies à sa colère future et des sentiers à ses vengeances. *Viam fecit semitæ iræ suæ.*

J'appelle ainsi ces inquiétudes, ces chagrins, ces embarras d'esprit, ces difficultés d'amasser du bien, ces craintes de le perdre, ces désirs violents de s'avancer, ce désespoir de ne l'être pas assez, ces défiances, ces troubles intérieurs, ces furies, ces vengeances, ces fréquents soulèvements de passions, ces traverses extérieures et domestiques, peines presque inséparables d'une prospérité criminelle, et par lesquelles la justice divine se fait comme un chemin à son indignation dernière. *Viam fecit semitæ, etc.*

Tel possède de grands biens qui ne mange et ne dort jamais en assurance. Avalât-il des pierres précieuses et de l'or, il soupire au milieu de ses festins. *Non cibus securo somnusve contingit, bibat licet gemmas.* Fût-il couché après avoir fait bonne chère, dans un lit magnifique, il veille néanmoins sur le duvet, sans prendre garde, le misérable qu'il est, que ce sont d'agréables, mais toujours de véritables supplices, que sa cupidité, son ambition, sa crainte, son avarice, et ses autres passions sont autant d'instruments que la justice de Dieu emploie ici-bas pour les punir.

Tel est couvert de pourpre qui serait plus content s'il portait la bure. Hélas! que cet éclat trompeur lui a peut-être coûté de bassesses! combien d'affronts, de rebuffades, d'injures ne lui a-t-il pas fallu souffrir? combien de fois s'est-il morfondu les matins à la porte d'un grand pour courir après ce vain fantôme d'honneur qu'il s'imagine avoir arrêté : *Quibus hic sordibus emit, ut fulgeat? quos arrogantium fastus prius pertulit? quas superbas fores matutinus salutator obsedit?* Après tout que gagne-t-il, dans quelle estime est-il parmi les honnêtes gens? si on lui rend civilité, c'est par grimace; si on le sert, c'est par intérêt : ses supérieurs se moquent de lui, ses égaux le trahissent, ses inférieurs le maudissent, ses plus fidèles amis en apparence le trompent, résolus de se retirer comme ces oiseaux de passage, quand un changement de fortune aura amené une saison nébuleuse et froide. Ses héritiers mêmes et ses enfants, chose horrible, haïssent jusqu'à son nom s'il ne s'est tiré de la misère que par des voies contraires aux lois divines et humaines : et bien différents de Cham qui découvrit la nudité de son père, ils ne s'étudient qu'à cacher la première pauvreté et roture de celui qui les a mis au monde. Et tout cela, ô grand Dieu, par un arrêt de votre justice qui commence à s'exécuter dès cette vie, qui veut que l'anathème paraisse, et qui pour tirer une vengeance exemplaire des méchants, prépare ces voies à son indignation future. *Viam fecit, etc.*

Enviez après cela une prospérité si fatale, et estimez heureux ceux qui en jouissent. Pour moi, dit Eliphas chez Job, j'en conçois d'autres sentiments. *J'ai vu l'insensé jeter de profondes racines en terre, et j'ai incontinent maudit son faux éclat.* Peut-être en aurais-je été ébloui s'il avait été réel et durable : mais parce qu'il est imaginaire, inconstant, fragile; parce qu'après que cet impie aura persécuté les gens de bien, il servira éternellement de victime à la justice de Dieu; parce qu'après ces funestes moments d'une félicité temporelle le temps de la moisson viendra, où le Seigneur commandera à ses serviteurs d'amasser cette ivraie, de la mettre en bottes et de la brûler : *colligite primum zizania, et alligate eam in fasciculos ad comburendum;* je plains ce misérable, je le déteste, je le maudis.

Etranges circonstances qui font l'apologie de la justice divine, par la dernière et la plus terrible de toutes les vengeances : je n'en dis qu'un mot. On ramasse les impies et on les discerne d'avec les bons, comme on cueille l'ivraie et qu'on la sépare d'avec le bon grain. Premier effet de la colère de Dieu, qui met ces malheureux à part, qui les range à gauche et les rejette d'autant plus loin de sa vue pour une éternité, qu'il leur permet de tourmenter les siens dans le temps. *Tanto eos intima veritas à se foras ejicit, quanto contra suos temporaliter quod volunt, posse permittit.*

On les lie en bottes, c'est-à-dire selon le sens que saint Augustin et saint Grégoire donnent à ces paroles de notre Evangile, on les punit non pas confusément, mais par rapport aux circonstances de leur malice. On les attache les uns avec les autres. Ont-ils été superbes? on les lie avec les superbes. Ont-ils été avares? on les lie avec les avares. Ont-ils été impurs? on les lie avec les impurs. *Ut quos similis culpa inquinat, par etiam pœna constringat, et nequaquam dispari tormento crucientur, etc.* Afin qu'une même société dans la peine réponde à une même affection au péché, et que ceux qui se sont unis pour commettre les mêmes crimes, ne soient jamais séparés dans le lieu de leur tourment.

Enfin si l'on sépare les méchants d'avec les bons, si on les lie ensemble, ce n'est que pour les jeter dans le feu : feu allumé par le souffle de la colère de Dieu, feu cruel et sage qui répare toujours ce qu'il dévore toujours, qui nourrit la victime qu'il consume, qui lui donne par les choses mêmes

qui devraient terminer son supplice une immortalité funeste et un aliment miraculeux pour de nouvelles peines. Ah! séparation terrible de Dieu et de ses élus! union fatale dans les mêmes tourments. Eternité d feux, que vous me faites trembler! Voilà donc, misérable, tout le fruit de tes injustices? voilà donc où ta fausse et barbare prospérité devait aboutir. Pendant que des enfants et des héritiers ingrats mangent en paix le bien que tu leur as amassé, que ton corps est en proie aux vers et ta mémoire en abomination sur la terre, ton âme, hélas! cette âme sortie de la main de Dieu et faite pour jouir de lui, est emportée par les démons, précipitée dans une fournaise de feu où il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents. En vérité, messieurs, en vérité, y a-t-il homme de bon sens qui méditant sérieusement sur ces grandes vérités, voulût jamais s'engager dans le péché, et payer pendant toute une éternité une félicité traversée de tant de disgrâces en ce monde, et destinée à de si épouvantables supplices en l'autre?

Finissons avec ces trois paroles de saint Augustin, *exspectate messem, crescite in messem, zizania tolerate usque ad messem.* Vous venez d'entendre les principales raisons pour lesquelles Dieu permet qu'il y ait des méchants, et que l'homme ennemi sème de l'ivraie parmi le bon grain. Je vous ai dit que la Providence les souffre pour sa gloire, pour la beauté de l'univers, pour la perfection des élus. Unissez-vous donc à ses desseins, bénissez et adorez sa conduite, et ravis de ce qu'il vous offre de si avantageux moyens pour votre salut, croissez pour la moisson parmi ces mauvaises herbes. *Crescite in messem.*

Vous avez vu que la miséricorde de Dieu les attend à pénitence. Demandez-lui par conséquent qu'elle leur touche le cœur, qu'elle leur inspire de bons sentiments, qu'elle les retire de leurs méchantes voies. Quelle gloire ne lui rendez-vous, et quel fonds de mérites n'acquerrez-vous pas vous-mêmes, si par vos prières, vos sollicitations, votre patience, cette ivraie que vous avez soufferte jusqu'à la moisson, se change enfin en bon grain? *Zizania tolerate usque ad messem.*

Enfin si leur endurcissement est si grand qu'ils ne veuillent pas se convertir, attendez la moisson, attendez que Dieu venge sa cause et la vôtre, *exspectate messem.* Quelle plus rigoureuse satisfaction pourriez-vous espérer, que celle que sa redoutable justice vous rendra, quand prenant le van en main, elle séparera la paille et l'ivraie d'avec le bon grain, pour jeter celles-là dans le feu, amasser celui-ci dans son grenier, précipiter les méchants dans les enfers, récompenser et couronner les bons dans le ciel? Ainsi soit-il.

SERMON XI.

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE D'APRÈS LES ROIS.

De la Foi.

Aliam autem parabolam proposuit eis dicens : Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo.

Jésus-Christ leur proposa une autre parabole, et leur dit : Le royaume du ciel est semblable à un grain de moutarde qu'un homme reçoit, et qu'il sème en son champ (S. Matth., ch. VIII).

C'est une remarque fort judicieuse du grand Augustin, qu'il y a dans les divines Ecritures de profonds mystères que Dieu nous cache, afin de nous les rendre plus vénérables par les ténèbres dont il les couvre; qu'il y en a qu'il propose à notre curiosité pour l'exercer, et nous obliger à les chercher avec plus d'empressement; qu'il y en a enfin dont il nous développe le sens pour nous en nourrir, comme d'une viande propre à l'instruction de nos esprits, et à la sanctification de nos cœurs.

Ce que nous lisons dans l'Evangile de ce jour, et dans celui des deux dimanches suivants, nous en est une preuve manifeste. Dimanche prochain on nous proposera la parabole d'un père de famille, qui loue plusieurs vignerons pour aller en sa vigne, qui y envoie de grand matin, vers le midi, et sur le soir, et auxquels il donne une même récompense quoiqu'ils y soient venus à différentes heures du jour. Voilà de profonds mystères qui méritent bien que nous nous donnions la peine d'en chercher le véritable sens. *Ad hoc quæruntur ut exerceant.* Ensuite on nous parlera d'une semence, dont une partie tombe sur le grand chemin, une autre sur les pierres, une troisième sur les épines, et une quatrième dans une bonne terre; et au même temps on nous dira que cette semence c'est la parole de Dieu qui est étouffée ou qui porte du fruit selon les mauvaises ou les bonnes dispositions des sujets qui la reçoivent : voilà d'autres mystères qu'on nous découvre, pour nous obliger d'en faire la nourriture de nos âmes. *Ad hoc aperiuntur ut pascant.* Mais que nous dit-on dans l'Evangile de ce jour? On y compare le royaume du ciel à un grain de moutarde, qui étant reçu et semé en un bon champ devient de petit qu'il est, un grand arbre où les oiseaux du ciel se reposent : voilà sans doute une troisième espèce de mystères que l'on nous cache, de peur qu'une intelligence prompte et aisée ne nous les rende vils et méprisables. *Ad hoc absconduntur ne vilescant.*

Par cette règle puis-je, sans être accusé de témérité, vous expliquer un mystère si profond, vu même que Jésus-Christ ne parlait qu'en paraboles aux troupes qui le suivaient, selon la remarque expresse que saint Matthieu en fait dans mon Evangile? Mais, messieurs, défaites-vous seulement de cette prévention injuste, par laquelle vous méprisez pour l'ordinaire les choses qui vous coûtent peu à acquérir ou à connaître; et j'oserai, après les Pères, vous apprendre ce que c'est que ce petit grain également mystérieux et par sa petitesse et par sa hauteur. Que dis-je, vous l'apprendre? Je demeurerai toujours dans les termes et sous les voiles de la parabole même : car quand je vous aurai appris que ce grain de mou-

tarde n'est autre que la foi; quand je vous aurai dit que des cinq endroits de l'Évangile où il est parlé de ce grain, il y en a deux où il est expressément comparé à cette première vertu théologale, comme saint Chrysostome l'a judicieusement observé; quand je vous aurai fait voir les rapports de l'une et de l'autre, qu'aurai-je fait que répandre des ténèbres encore plus épaisses dans vos esprits, que vous expliquer une énigme par une autre énigme encore plus obscure?

Verbe adorable que *nous regardons comme l'auteur et le consommateur de notre foi*, donnez-nous de vives lumières qui nous en fassent connaître les décisions et les maximes; de profonds sentiments de respect qui nous en fassent estimer l'excellence et la grandeur; de pures et d'innocentes affections qui nous en fassent faire un bon et fidèle usage. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de votre mère que la foi a rendue bienheureuse, et en qui toutes les choses qu'on avait dites d'elle ont été accomplies, pour avoir cru contre toute apparence aux paroles d'un ange qui lui dit, *Ave.*

La matière dont j'entreprends de parler est si vaste et si importante, qu'à quelque circonstance que je m'arrête j'y trouve un fonds presque inépuisable de vérités sublimes pour l'esprit, et de maximes édifiantes pour le cœur. Si je considère la nécessité de la foi, je reconnais d'abord que sans elle il est impossible d'aller à Dieu, impossible de lui plaire, impossible de le posséder. Si j'en examine l'excellence et le prix, je remarque qu'en qualité d'enfants de Dieu, c'est la foi qui est le gage de notre adoption; qu'en qualité de serviteurs de Dieu, c'est la foi qui est la marque de notre dépendance, qu'en qualité d'héritiers de la gloire de Dieu, c'est la foi qui est le fondement de notre béatitude. Si j'en examine la force, je trouve que c'est cette même foi qui nous fait résister à nos ennemis avec courage, qui nous les fait attaquer avec confiance, qui nous en fait triompher avec gloire.

Je m'arrêterais à quelqu'une de ces idées si je n'avais des vérités encore plus importantes ou plus précises à vous dire sur un si beau sujet. Je me borne aux termes de ma parabole, et afin de vous en expliquer les circonstances, j'avance trois propositions qui partageront ce discours; la première, qu'il n'y a rien de plus bas ni de plus humiliant que la foi, et cependant qu'il n'y a rien de plus haut ni de plus sublime qu'elle; la seconde, qu'il n'y a rien de plus simple ni de plus réduit à l'unité que la foi, et cependant qu'il n'y a rien de plus fécond ni de plus étendu qu'elle; la troisième, qu'il n'y a rien de plus faible en apparence que la foi, et cependant qu'il n'y a rien de plus fort en effet, ni de plus immuable qu'elle.

D'où tirerai-je ces trois paradoxes? Du fond de mon Évangile expliqué par saint Ambroise et saint Jean Chrysostome. Le grain de moutarde est de toutes les semences la plus petite, mais étant crû, il est plus grand que les autres légumes, dit Jésus-Christ : la foi, expliquent ces Pères, est de toutes les vertus celle qui réduit l'âme, si j'ose parler ainsi, en un état plus ravalé de petitesse et de puérilité; mais quand elle y a pris racine, elle l'élève au-dessus de ce qu'il y a de plus grand et de plus noble. C'est un seul grain presque imperceptible, et il devient un grand arbre qui étend bien loin ses branches, dit Jésus-Christ : cette vertu, expliquent ces Pères, est essentiellement simple, une, et indivisible; et cependant elle se répand par toute la terre, elle croît et elle se fortifie par les bonnes œuvres. Enfin de ce petit grain reçu et semé sortent des branches assez fortes pour soutenir les oiseaux du ciel qui y viennent et qui s'y reposent, dit Jésus-Christ : et c'est de la foi toute faible et infirme qu'elle paraît, ajoutent ces Pères, que vient cette constance et cette immutabilité, sur laquelle les âmes les plus élevées s'appuient.

Voyez, continuent-ils, ce qui s'est passé à l'égard des Apôtres et des premiers chrétiens. Ils paraissent petits, misérables, infirmes; mais du moment que la foi a été reçue et semée dans leur esprit et dans leur cœur comme dans un bon champ, quelle gloire ne se sont-ils pas acquise, quelles vertus n'ont-ils pas pratiquées, quelle force et quelle grandeur d'âme n'ont-ils pas fait paraître? Or, ce que la foi a produit en eux, elle peut et elle doit en quelque manière le produire en nous : comment cela? Voici ma pensée, et en même temps l'éclaircissement de notre parabole. C'est que la foi est un principe d'élévation et de gloire dans le chrétien qui s'humilie sous elle, ce sera mon premier point. C'est que la foi est un principe de mérites et de bonnes œuvres dans le juste qui vit d'elle, ce sera mon second. C'est que la foi est un principe de force et de fermeté dans le parfait qui se repose sur elle, ce sera mon troisième

PREMIER POINT

L'apôtre saint Paul ne pouvait employer des termes plus expressifs pour nous faire connaître la souveraine autorité que la foi prétend avoir sur nous, et le profond hommage que nous sommes obligés de lui rendre, qu'en disant : *que nous devons réduire notre entendement en servitude et le captiver sous son empire.*

Rien de plus soumis ni de plus humilié que les esclaves. Depuis que le sort des armes ou le malheur de la naissance leur a donné un maître, ils sont tout à lui, rien à eux-mêmes : ils lui doivent une obéissance prompte, il faut qu'ils soient attentifs à sa voix et disposés à lui obéir au premier commandement qu'il leur fait, sans qu'aucune difficulté les arrête; ils lui doivent une obéissance aveugle, bien loin de consulter ce que leurs propres lumières pourraient leur suggérer; souvent ils se contentent d'un signe extérieur pour savoir sa volonté, ravis s'ils l'accomplissent, vigilants, ardents, inquiets dans la crainte de ne la pas connaître ou de lui déplaire; ils lui doivent une obéissance uni-

verselle; il faut qu'ils approuvent ou qu'ils condamnent généralement tout ce qu'il trouvera être bon ou mauvais, qu'ils vivent à son gré, qu'ils se consacrent en toutes choses à lui, sans se licencier à en excepter une seule.

Telle est à peu près la captivité de nos entendements sous la foi. Du moment que nous l'avons reçue, nous devons nous soumettre à elle : soit que nous ayons des miracles pour garants, soit que nous n'en ayons pas, soit que nous trouvions quelque probabilité dans ce qu'elle nous propose, soit que nous n'en trouvions pas, nous sommes également obligés de lui obéir, de ne juger des choses que par ses principes, de corriger sur elle nos connaissances si elles sont défectueuses, de les fixer en elles si elles sont changeantes, de les sanctifier par elles si elles sont profanes, de les rejeter absolument si elles lui sont contraires. Dès que l'on s'est engagé de croire les vérités que l'Eglise annonce, pénétration d'esprit, curiosité, raisonnement, subtilité, tout appartient à la foi, et doit lui être sacrifié par la religion de ce serment. La recevoir, dit saint Jean Chrysostome, c'est agir simplement par elle, c'est la rendre l'arbitre de sa conduite et la règle de ses pensées, c'est se soumettre en toutes choses à elle sans lui contredire en aucune, c'est démentir ses sens, suspendre ou arrêter ses propres lumières, avouer son ignorance, se retracter; c'est faire hommage à son autorité par la plus prompte, la plus aveugle et la plus universelle dépendance; en un mot, c'est attacher son entendement comme un esclave au char de son triomphe.

Par ce mot d'esclave, ne vous figurez pas toutefois un esprit malheureusement ou injustement soumis à une domination tyrannique. Dieu a droit d'exiger cet hommage par plusieurs titres, et soit que par là il veuille nous faire connaître l'autorité souveraine qu'il a sur nous, soit qu'il veuille se venger de notre orgueil, il est si vrai qu'il se sert de cette voie humiliante, que se former une autre idée de la foi, c'est la méconnaître et la détruire.

Je dis que Dieu exige cette captivité de nos esprits sous la foi, afin de nous convaincre de l'autorité souveraine qu'il a sur nous. Il n'y a rien dans la créature raisonnable qui ne doive être soumis au Créateur, et en recevoir la loi par une manière de dépendance qui lui soit propre. Dans cette créature, dit saint Augustin, il y a un corps, il y a une âme, et au-dessus de cette âme et de ce corps il y a Dieu et la vérité première; ce corps est un bien inférieur, Dieu est un bien supérieur; cette âme est un bien qui tient le milieu entre son corps qui est au-dessous d'elle, et entre Dieu qui est au-dessus. Pour conserver l'ordre des choses, il faut que le corps obéisse à l'âme, il faut que ce corps et cette âme obéissent à Dieu d'une manière qui leur soit propre, je veux dire ce corps par ses vertus corporelles, cette âme par ses vertus spirituelles, ce corps, comme nous le verrons tantôt, en sacrifiant ses plaisirs par la pénitence, cette âme en sacrifiant sa raison par la foi. Car comme Dieu est esprit et souverain esprit, il veut que tout esprit créé lui soit soumis; comme il est vérité et vérité première, infaillible, immuable, il veut que toute vérité se rapporte à lui; en un mot, il veut *qu'on l'adore en esprit et en vérité*, ainsi que Jésus-Christ s'en est expliqué à la Samaritaine. Or, comment l'esprit peut-il rendre cette adoration à l'esprit divin, si ce n'est par une soumission aveugle et respectueuse à tout ce qu'il dit et à tout ce qu'il a révélé? si ce n'est par une humiliation sincère et entière qui arrête l'avidité naturelle qu'il a de tout connaître et de tout critiquer, pour offrir par un culte spirituel toutes ses lumières à cette lumière primitive, et être, par la foi, la victime du grand sacrifice de la religion, indépendamment de sa raison et contre le consentement de ses sens.

Quand Abraham alla sur la montagne à dessein d'immoler son fils, il se sépara de ses domestiques, et leur commanda de se tenir au bas jusqu'à ce qu'il en descendît et qu'il les reprît. Quelques Pères, comme Origène et saint Jérôme, disent que cette action était trop héroïque pour souffrir que des serviteurs en fussent les spectateurs. Quelques autres, comme saint Augustin et saint Ambroise, croient que ce fut pour nous montrer déjà de loin la différence des juifs et des chrétiens; pour dire que ceux-là se tiendraient au bas de la montagne chargés de commandements onéreux; que ceux-ci plus heureux et plus hardis monteraient avec Jésus-Christ sur le Calvaire, pour unir, par la pénitence ou par le martyre leurs sacrifices à celui de cet Homme-Dieu. Mais saint Grégoire de Nysse assure que ce fut de peur que ces domestiques affectionnés pour Isaac, ou saisis d'horreur à la vue d'un tel spectacle, ne détournassent Abraham de son dessein, et que par des raisons apparentes ils ne l'empêchassent d'exécuter l'ordre du Ciel. Qu'allez-vous faire? auraient-ils pu lui dire : vous allez sacrifier le meilleur de tous les enfants, et être par une cruauté inouïe le bourreau d'un fils unique qui vous a été donné par miracle. Ainsi résolu d'obéir aveuglément à Dieu aux dépens de ce qu'il avait de plus cher, et de s'immoler lui-même en la personne d'Isaac, il laissa ses domestiques et leur commanda de l'attendre au pied de la montagne.

Il me semble que le chrétien fait la même chose à l'égard de son esprit et de sa raison. Il n'a que ce fils qu'il a reçu du ciel, et Dieu qui le lui a donné veut qu'il l'immole à sa souveraineté. Il va donc sur la montagne avec ce cher Isaac, il l'attache à son bûcher par les liens de la foi : mais afin que rien ne s'oppose à un si grand dessein, il laisse au bas de ses conjectures, sa curiosité, ses propres lumières, le rapport de ses sens. Car que ne lui diraient pas ces domestiques intéressés s'il les écoutait? ils lui diraient ce qu'ils ont dit aux hérétiques de tous les siècles : quelle simplicité de penser les choses autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes et qu'elles ne

paraissent? Dieu a-t-il donné un esprit à l'homme, afin qu'il le sacrifiât, qu'il s'attachât servilement à une autorité chimérique, qu'il se précipitât comme un esclave dans les ténèbres d'une honteuse prison? Nous voyons du pain dans l'eucharistie, diraient les yeux, et l'on veut nous persuader que c'est le corps d'un Dieu; nous y trouvons le goût du vin, et l'on nous dit que c'est son sang; serviteurs dangereux et rebelles, demeurez au bas de la montagne: chrétien, sacrifie ton esprit avec ses lumières et ses conjectures à la foi, et rends même, quand il sera nécessaire, un hommage parfait à la vérité première par l'immolation de tes sens. Ce ne sera qu'après ce sacrifice que tu recevras, aussi bien qu'Abraham, ce témoignage favorable de la part du Ciel: « Je reconnais à présent que tu m'obéis et que tu me crains, parce que tu n'as pas épargné ton fils unique pour moi. »

En effet, sans cela Dieu aurait-il sur les esprits cet empire souverain qu'il doit avoir? ces esprits s'humilieraient-ils véritablement sous lui? sans cela l'écouterait-on comme un maître, le respecterait-on comme un père, le craindrait-on comme un juge? sans cela se gênerait-on? se contraindrait-on? et en disposant à son gré de sa liberté et de sa servitude, satisferait-on à Dieu pour son orgueil?

Je dis bien pour son orgueil: car c'est par l'humilité et la servitude de la foi que Dieu veut se venger de la fierté et de l'imprudence de l'esprit de l homme. Je trouve chez saint Paul trois servitudes destinées pour humilier l'homme en trois manières, je veux dire pour punir la convoitise de ses yeux, la convoitise de sa chair, et l'orgueil de sa vie: une servitude du cœur, une servitude du corps, et une servitude de l'esprit. J'appelle une servitude du cœur la loi et la justice qui le retiennent dans le devoir: vous voudriez courir après tous ces objets charmants qui se présentent à vos yeux; semblables à des animaux indomptés, vous voudriez aller où vos passions vous emportent: mais souvenez-vous que vous êtes les *serviteurs de la justice et les esclaves de la loi*: justice et loi qui sont comme autant de freins et de barrières qui vous arrêtent: convoitise déréglée du cœur humain, te voilà étrangement humiliée. J'appelle servitude du corps la pénitence et la mortification: *la chair convoite contre l'esprit, cet esprit convoite contre cette chair.* La volupté énerve toutes les forces de mon âme, et me rend rebelle à Dieu; mais pour venger Dieu de cette sensualité et de cette mollesse, *je châtie mon corps et je le réduis en servitude, je porte toujours sur moi la mortification de Jésus-Christ, et, afin de lui appartenir, je crucifie ma chair avec ses vices et ses concupiscences*: convoitise de la chair, te voilà honteusement affaiblie. Mais pour l'orgueil de la vie qui règne dans l'esprit; pour cette démangeaison de savoir le bien et le mal; pour cette liberté que l'on prend de juger des choses divines qu'il faut simplement croire; foi impérieuse et inflexible, venez vous venger d'elle, réduisez en servitude cette faculté rebelle, et guérissez cette tumeur par un remède d'autant plus efficace qu'il est fâcheux et humiliant. C'est ce qu'elle fait; car ce que la loi est au cœur pour châtier l'abus qu'il fait de sa liberté; ce que la pénitence est au corps pour venger Dieu de sa sensualité et de sa mollesse, la foi l'est à l'esprit pour arrêter les saillies précipitées et impétueuses de son orgueil.

Oserai-je vous expliquer ma pensée par une comparaison familière? pourquoi n'oserais-je pas, puisque quelque basse qu'elle paraisse, elle est toute mystérieuse depuis que Jésus-Christ s'en est servi dans notre Evangile, et que les Pères de l'Eglise l'ont mise dans son jour? Il y a certains maux de tête, dit saint Augustin après saint Ambroise, qui se guérissent en y appliquant de la moutarde; mais, afin qu'elle ait son effet, il faut qu'elle conserve son acrimonie, que l'on rase tous les cheveux, qu'on ôte tous les excréments de la tête, et que cette partie nue ressente toute la violence de ce remède.

La grande maladie de l'esprit de l'homme c'est l'orgueil, et ce désir déréglé de porter la main sur le fruit défendu pour savoir le bien et le mal. Cet homme voudrait tout voir et tout pénétrer, juger et prononcer sur toutes choses par rapport à ses lumières, ou du moins, s'il se rend à quelque vérité, il voudrait auparavant la connaître. Dieu pourrait lui laisser cette liberté à l'égard des choses naturelles, comme il laisse à ses sens le pouvoir de juger de celles qui ne sont pas au-delà de leur sphère: mais il n'en est pas ainsi; s'il juge sans crime des couleurs par ses yeux, des sons par ses oreilles, de la qualité des aliments par son goût, il ne lui est pas permis de juger de nos mystères par son entendement: c'est une tête malade où le péché d'orgueil a laissé une dangereuse tumeur, il faut un remède humiliant et amer pour la guérir, il faut que la foi s'applique sur cette partie nue, que les doutes, les conjectures, les expériences, les vraisemblances, comme autant d'excréments ou dangereux, ou inutiles, en soient ôtés; il faut que ce remède agisse avec toute son acrimonie, qu'on rase jusqu'au dernier cheveu; je veux dire jusqu'à la moindre curiosité, si elle est nuisible: sans cela jamais cette partie ne sera guérie, jamais l'entendement ne sera éclairé, l'arrêt y est formel, *Si vous ne croyez, vous ne connaîtrez et ne comprendrez pas.*

Mais si je crois, me direz-vous, je connaîtrai donc et je comprendrai? Oui, chrétiens, et c'est ici que je veux bien vous exhorter à conserver ou à augmenter votre foi par la considération même de la gloire qui y est attachée. Jusqu'ici je vous ai instruits de vos devoirs, il faut à présent que je vous anime en vous faisant jeter les yeux sur vos avantages: jusqu'ici la foi ne vous a paru que comme un grain plus petit que toutes les autres semences; il est temps que vous voyiez de quelle manière elle croît, et devient un grand arbre qui porte sa cime dans les cieux, à proportion que ses racines sont enfoncées dans la terre: jusqu'ici vous avez considéré cette vertu occupée à humilier vos esprits, et

à les captiver sous son joug; il est temps que je vous la montre élevant ces mêmes esprits, fixant et perfectionnant leurs connaissances.

Quand je dis que la foi élève et perfectionne l'esprit humain, je le dis non-seulement par cette raison générale, qui est que la foi étant un acte d'une humilité profonde, comme nous venons de voir, et cette humilité élevant l'homme à proportion qu'il s'abaisse, il s'ensuit que cette vertu est en lui un principe d'élévation et de gloire : mais par une raison particulière que je tire, après saint Augustin, de la conduite que Dieu tient pour nous faire aller à lui, et nous donner la connaissance de ses plus hauts mystères.

Dieu, dit ce Père, se sert de l'autorité et de la raison pour faire monter l'homme jusqu'à la vérité première. Il se sert de l'autorité, parce que cet homme est une créature faible, aveugle, dépendante : il se sert de la raison, parce que cet homme est une créature raisonnable, intelligente, capable de grandes connaissances. Il se sert de l'autorité, parce que s'il faut une crédulité pieuse dans les choses humaines, elle est encore plus nécessaire dans les divines : il se sert de la raison, parce que si nos mystères sont au delà de la faible portée de nos esprits, ils ne sont pas contraires aux principes généraux qui leur servent de règle. Il se sert de l'autorité, parce qu'il demande une soumission entière et un service respectueux : il se sert de la raison, parce qu'il veut que cette soumission soit juste, et *ce service raisonnable*, ainsi que dit l'Apôtre; si Dieu n'avait employé que l'autorité pour obliger l'homme à croire ce qu'il dit, cette servitude aurait été en quelque manière contraire à sa providence et à sa sagesse; si d'un autre côté il ne s'était fait connaître à l'homme que par la raison, la vérité, dit saint Augustin, n'aurait délivré que très-peu de gens de l'ignorance et de l'erreur, et le corps de la religion n'aurait été formé que de quelques âmes spirituelles et privilégiées : comme donc il a voulu choisir une voie générale pour tirer de l'aveuglement la créature raisonnable, il est descendu à elle par sa parole, et il l'a fait monter à lui par la foi; il lui a parlé au commencement des siècles en plusieurs manières par ses prophètes, il lui a parlé dans la plénitude des temps par son Fils, conservant en même temps son autorité, et ménageant la gloire de son ouvrage; révélant aux hommes les mystères de son royaume sans cesser pour cela d'en être le législateur et le souverain; confondant les sages qui se sont évanouis dans leurs pensées, et leur faisant avouer leur ignorance, mais réjouissant les simples, consolant les humbles et les petits, leur montrant, quoique d'un lieu ténébreux, les choses les plus incompréhensibles, et les leur montrant comme elles sont en effet, et comme elles seront éternellement; ou si vous voulez que je m'explique par les termes de l'Écriture, *les épousant par la foi*, se les unissant et les élevant aux plus hautes connaissances en vertu de cette sainte et mystérieuse alliance.

Telle est la perfection de l'esprit quand il se soumet à la foi; perfection qu'il ne peut trouver dans lui-même, et qu'il ne reçoit que quand il s'humilie sous cette vertu. De quelque côté que l'on considère l'âme, soit dans les opérations de sa volonté, soit dans celles de son entendement, il est aisé de remarquer que c'est une âme pauvre et nécessiteuse qui ne travaille qu'à se tirer de l'indigence et de la roture, dit Saint Augustin. Ses mouvements, ses désirs, ses inclinations sont des recherches par lesquelles sa volonté se porte vers les objets extérieurs : heureuse si elle recouvre dans l'unité du Créateur ce qu'elle a perdu dans la diversité des créatures; mais malheureuse si elle cherche dans des citernes crevées les eaux des consolations humaines qui peuvent exciter sa soif, et qui ne peuvent jamais l'éteindre. Ses connaissances, ses conjectures, ses raisonnements sont autant de recherches par lesquelles elle tâche d'arriver à la vérité : heureuse si elle la cherche dans le lieu où elle réside, et si elle prend les voies qui y conduisent; mais malheureuse si elle prétend la trouver chez elle, la tirer, par ses veilles et par ses études, de ce puits où ce philosophe ridicule disait qu'elle s'était cachée. Non, non, la perfection de l'esprit n'est pas de demeurer en lui-même, il n'est pas fait pour se connaître, non plus que le cœur n'est pas fait pour s'aimer : il sait qu'il y a une vérité première et subsistante qui se présente à lui dans ses voies pour l'éclairer, et qui le fait sortir de ses égarements quand il se conforme à ses principes. Il sait qu'outre que ses lumières sont bornées, elles sont toujours vagues et incertaines, et que toutes les sciences humaines, de quelque nature qu'elles soient, ont ce défaut d'être ou trompeuses et fausses dans leurs maximes, ou contraintes et resserrées dans leurs conjectures, ou difficiles et embarrassées dans leurs arguments. Il sait qu'il est encore moins parfait quand il s'arrête au rapport des sens, que ce sont des interprètes aveugles et téméraires de la nature divine, et que, s'ils se trompent tous les jours en des choses où ils semblent devoir moins errer, ils ne pourront le rendre parfait et content dans celles qui sont infiniment au-dessus d'eux. Quand est-ce donc qu'il a sa perfection? c'est, ajoute saint Augustin, quand agissant par la foi et se soumettant à elle, il s'oublie, il se méconnaît, il se méprise, il s'anéantit. C'est alors qu'il entre dans l'esprit de Dieu et qu'il se remplit de ses lumières : c'est alors qu'il se nourrit de la vérité, qu'il se la rend intime, familière, aisée : enfin, c'est alors que Jésus-Christ daigne bien le visiter par ses grâces, le conseiller dans ses doutes, le déterminer dans ses irrésolutions, le rassurer dans ses craintes, fixer ses pensées, éclairer ses ténèbres, l'instruire et demeurer en lui. Peut-on s'imaginer une perfection plus grande? c'est cependant celle que je reçois de ma foi, qui, tout aveugle et ignorant que je sois dans les mystères du royaume de Dieu, me rend plus savant que ne l'ont été les plus grands génies des siècles idolâtres.

Par elle je pénètre les secrets de la Divinité; élevé au-dessus de toute la nature, je cherche dans le ciel ce qu'il y a de plus caché et de plus ineffable, l'unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité, l'innascibilité du Père, la génération du Fils, la procession du Saint-Esprit, la consubstantialité de ces trois personnes. Par elle je descends dans les abîmes pour y voir avec des yeux spirituels, aussi certainement que je le verrais avec ceux de mon corps, non-seulement la rigueur et l'éternité des maux que souffrent les damnés dans l'enfer, mais les peines qu'endurent dans le purgatoire tant d'âmes prédestinées, et cependant encore impures que la main de la justice de Dieu y retient pour un temps. Par elle en un mot *j'entre dans la toute-puissance du Seigneur, et j'y entre parce que je n'ai aucun commerce avec les lettres profanes*, ou que j'immole les connaissances que j'en tire à l'infaillibilité de sa parole.

C'est cette foi qui par sa plénitude embrasse ce que mon esprit ne pourrait jamais comprendre avec toutes ses études et ses recherches. C'est elle qui, aussi étendue que l'éternité de Dieu, enferme dans son vaste sein le passé, le présent, le futur. Y a-t-il des vérités passées à croire? c'est la foi qui me les découvre, et comme je puis compter les astres, en distinguer les regards, les situations, les mouvements, quand le soleil s'est retiré : de même, quand la lumière de ma raison a fait place à la foi, je puis connaître au vrai tous les mystères et marquer tous les mouvements de l'Homme-Dieu. C'est dans le sein de cette Vierge, puis-je dire, qu'il est descendu, c'est dans la boutique de cet artisan qu'il s'est caché: en cet endroit il a éclairé un aveugle, en cet autre il a ressuscité un mort : voyez-vous cette montagne? c'est là où il a été crucifié pour nos péchés: ce tombeau? c'est de là qu'il est sorti pour notre justification : cette autre colline? c'est par là qu'il est monté au ciel pour notre consolation. Y a-t-il des vérités présentes à soutenir? c'est la foi qui me les montre, la propagation du péché d'origine, la nécessité et la vérité des sacrements, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, la puissance et l'infaillibilité de l'Eglise, la communion des Saints, et tant d'autres mystères ne nous sont découverts que par elle. Y a-t-il des vérités futures à attendre? *Ce corps*, me dit-elle, *ressuscitera un jour, tu verras un jour de ces mêmes yeux ton Sauveur et ton juge*, et une gloire éternelle t'est destinée dans l'autre vie, si tu finis celle-ci dans la grâce.

Bénissons Dieu, chrétiens, bénissons Dieu, et remercions-le d'avoir mis dans nos âmes une si petite, mais si belle et si précieuse semence; de nous avoir fait naître dans le sein de son Eglise, d'avoir voulu que nous fussions élevés dans ses maximes, que nous reçussions avec le lait une foi qui a été annoncée par tant de bouches, scellée par tant d'oracles, confirmée par tant de miracles, signée par une si grande effusion de sang. Peut-être sans ce don de la foi nous adorerions le bois et le marbre comme les païens, les serpents et les crocodiles, comme les Egyptiens; peut-être nous nous contenterions de figures et de cérémonies légales, comme les Juifs ; peut-être aurions-nous des mosquées, comme les Turcs, des temples et des assemblées d'iniquité, comme les calvinistes et les luthériens. Puis donc que Dieu par sa miséricorde infinie nous a manifesté ses jugements, et qu'il nous a donné la connaissance de ses mystères, grâce qu'il n'a pas faite à tant d'autres nations, humilions-nous en toutes choses sous cette foi, ne nous conduisons que par elle, quelque fâcheux que soit le joug qu'elle nous impose, recevons-le avec joie, et faisons-nous un point d'honneur d'en être sans distinction et sans réserve les esclaves.

Car, hélas! que serait-ce si nous recevions humblement quelques articles de notre créance, et que nous refusassions cette même soumission aux autres ; si nous prenions ce qui nous semblerait moins répugner à notre raison, et que nous rejetassions le reste? La belle obéissance que l'obéissance d'un esclave, qui entre les lois que son maître lui impose, choisirait celles qui ont plus de rapport à son génie, et qui se soucierait peu d'enfreindre les autres; qui ferait simplement ce que son caprice lui suggérerait de faire, qui mépriserait ce qu'il croirait devoir attirer son mépris: *Qui jussiones domini ex parte audiat, et ex parte contemnat*, dit Salvien, *et pro libidine sua, quæ putaverit facienda, faciat; et quæ putaverit conculcanda, conculcet!* Le beau sacrifice que le sacrifice d'une raison qui se licencierait à rejeter, et à approuver ce qu'elle voudrait; qui toujours curieuse, pénétrante, vaine, pointilleuse, se rapporterait de sa créance à ses conjectures et à ses sens! En quoi se combattrait-elle? comment obéirait-elle à la foi en toutes choses, ainsi que veut l'Apôtre? quelle violence se ferait-elle? sur quoi pourrait-elle se fonder pour dire à Dieu que c'est à cause de lui qu'elle s'est mortifiée et contredite?

Voilà la cause de la chute et de la réprobation de tant d'hérétiques : ils n'ont pas combattu tous les articles de notre créance, il y en a eu qui n'en ont attaqué qu'un seul et qui, pour avoir rejeté ce seul article, sont morts hors de la communion de l'Eglise. Ils étaient avec moi qui m'attache à la vraie doctrine, dit Saint Augustin ; mais ils n'y étaient pas entièrement ; ils étaient avec moi en plusieurs chefs, il y en avait peu où ils n'étaient pas avec moi : et dans ce peu où ils étaient différents de ma créance, tous ces autres articles dont ils demeuraient d'accord avec moi ne leur ont servi de rien.

Dieu de vérité, qui nous avez rachetés, ne permettez pas que nous fassions jamais un si injuste partage. Faites qu'il n'y ait rien dans nous qui n'obéisse à la foi, et qui n'en reçoive généralement les ordres, que nous acquiescions sans réserve aux vérités spéculatives, et que nous accomplissions les morales ; que cette foi non-seulement éclaire nos esprits, mais qu'elle purifie nos cœurs;

que non-seulement nous n'écoutions qu'elle, mais que nous ne vivions que d'elle, afin qu'elle s'étende et qu'elle croisse par la pratique des bonnes œuvres dont elle est le principe.

Dire que la foi se contente d'exercer son empire sur l'esprit seul qu'elle enchaîne comme un esclave, et que pour être sauvé il suffit de la recevoir et de s'en faire honneur, c'est parler le langage des hérétiques, c'est condescendre aux souhaits des libertins : mais c'est traverser toute l'Ecriture, détruire les premiers principes de notre créance, et les plus belles règles de morale que les conciles et les Pères nous ont laissées. Après que Jésus-Christ nous a fait connaître quels sont les caractères de la foi qui nous justifie et qui nous sauve; après que saint Paul instruit de ce divin maître, nous a fait voir les surprenants effets qu'elle a produits dans les patriarches, dans les prophètes, et dans tous les justes de l'ancien Testament; après que saint Jacques s'en est expliqué si clairement dans son Epître canonique; peut-on sans préoccupation, sans aveuglement, sans blasphème, considérer cette vertu comme une vertu stérile; regarder cet arbre étendre ses branches par toute la terre, et ne pas dire qu'il a une fécondité merveilleuse; que les bonnes œuvres sont comme autant de fruits qu'il porte, et qu'il fait heureusement mûrir pour l'éternité?

Sans la foi point de bonnes œuvres, sans les bonnes œuvres point de foi, sans les bonnes œuvres et sans la foi point de salut. C'est par un défaut de foi que tant de belles actions que nous lisons dans ces faux sages et ces faux héros du paganisme, ont été, si non criminelles, du moins infructueuses et rejetées : c'est par un défaut de bonnes œuvres, que la foi dans tant de chrétiens est ou éteinte ou inutile : et c'est par un défaut de bonnes œuvres et de foi, qu'on ne peut ni aller à Dieu comme vérité, ni lui plaire comme justice, ni l'attendre comme récompense.

Si l'on pratique les vertus chrétiennes, c'est par la foi; si l'on s'affermit dans la foi, c'est par la pratique de ces vertus, et ce n'est que par l'union de toutes ces choses qu'on peut espérer le royaume de Dieu, dit saint Grégoire. La charité vient de la foi, l'espérance vient de la charité, ajoute ce grand pape ; mais ces trois vertus forment comme un cercle lumineux et saint qu'elles commencent, qu'elles continuent et qu'elles achèvent pour se retrouver enfin toutes dans la souveraine bonté et dans la vérité première: la foi opère par la charité, et la charité cependant la suppose; la foi s'élève par l'espérance, et cependant l'espérance en procède; c'est de la foi que sortent mille bonnes œuvres, et cependant elle est elle-même consommée et affermie par ces œuvres.

Telles sont les vertus du vrai chrétien : telle est aussi la foi de celui que Dieu appelle *son juste*. C'est une foi véritable qu'il montre et qu'il produit au dehors, un roi héroïque qu'il honore et qu'il rend vénérable aux autres, une foi opérante, par laquelle il s'anime, et de laquelle il vit. Or, toutes ces choses ont une relation nécessaire avec les bonnes œuvres. pourquoi? parce que les bonnes œuvres sont autant de témoins qui confirment la vérité de la foi, autant d'ornements qui en augmentent la gloire, autant de secours qui en conservent la vie.

Le grain dont il est parlé dans notre évangile, non-seulement est de toutes les semences la plus petite, ce qui le rend presque imperceptible, il est encore couvert de terre dans le champ où il est semé, ce qui fait qu'on ne le voit pas. Il en est de même de la foi : outre qu'elle rend très-petits les hommes qu'elle humilie sous son joug, elle est une vertu infuse, qui ne vient que de Dieu, et qui est cachée dans nos âmes, ce qui fait qu'on ne peut presque la découvrir. Cependant comme elle est le fondement de la religion et d'un culte non-seulement intérieur, mais extérieur, il faut de nécessité qu'elle paraisse ; et de même que ce grain, sortant de la terre, se manifeste par les branches qu'il pousse, par les fleurs et les fruits qu'il porte, cette foi doit se produire par de certaines marques qui témoignent au dehors qu'elle est véritablement au dedans. Quelles sont ces marques? Ce sont les bonnes œuvres, dit saint Jacques. Bonnes œuvres qui sont les cautions, les témoins, les garants et les répondants de notre foi, ajoute Salvien ; bonnes œuvres dont Dieu, en ces derniers temps, a substitué le témoignage aux miracles, au martyre et à l'innocence des fidèles des premiers siècles.

Demandait-on quelque preuve de la vérité de notre religion aux premiers chrétiens? Tantôt ils s'offraient de la prouver par des miracles : Donnez-nous, disaient-ils, des malades, nous les guérirons; des aveugles, nous leur rendrons la vue; des paralytiques, nous les ferons marcher; des possédés, nous chasserons les démons de leurs corps; des morts, nous les ferons sortir de leurs tombeaux. Tantôt, n'osant tenter la Providence, ils demandaient qu'on tentât et qu'on interrogeât leur foi par le martyre. On voyait des personnes de tout âge, de tout sexe, de tout pays, de toute condition, aller en foule affronter les tyrans, leur dire, avec une constance qui répandait la terreur dans l'âme, ou la confusion sur les visages le plus barbares : Nous sommes chrétiens, faites-nous mourir. Or, toutes ces choses étaient autant de témoignages de la vérité de la foi.

A l'égard des miracles, il faut, de deux choses l'une, ou qu'il y en ait eu, ou qu'il n'y en ait point eu. S'il n'y en a point eu, il faut accuser d'imposture la plupart des auteurs profanes, ou plutôt dire, avec saint Augustin, que de voir tout le monde recevoir la foi de Jésus-Christ sans miracles, c'est un plus grand miracle que le miracle même. Mais s'il y en a eu, ils n'ont pu avoir ou que la nature, ou que le démon, ou que Dieu pour principe. Dire que la nature y ait eu part, c'est renverser les premières maximes de la philosophie. Nul ne peut rendre la vue à un aveugle, ni la vie à un mort : point

de retour de ces privations à ces habitudes. Dire que le démon y ait travaillé, quelle apparence? Aurait-il fait des prodiges pour détruire son culte? aurait-il obéi à des bouches sacriléges? serait-il sorti des corps et des statues, par la force des exorcismes de l'Eglise? Reste donc que Dieu en ait été l'auteur. Et voilà la vérité de la foi chrétienne prouvée; car, s'il en a été l'auteur, a-t-il pu appuyer un mensonge, mettre, par des effets extraordinaires, l'erreur et la superstition en crédit?

A l'égard du martyre, ce mot suffit pour vous faire entendre que c'est proprement un témoignage; mais de quoi? d'une créance fabuleuse et erronée? Je sais que les païens ont ainsi traité la nôtre; je sais qu'ils ont pris nos martyrs pour des fous, des furieux et des désespérés. Ainsi les traita Arius Antonin, qui, effrayé de voir tous les habitants d'une grande ville de l'Asie se présenter à lui sans délateurs, pour lui dire qu'ils étaient chrétiens, et lui demander la mort par grâce, les renvoya avec outrage : Allez, misérables, leur dit-il, si vous cherchez la mort avec tant de fureur, vous avez des précipices, que ne vous y jetez-vous, des cordes, que ne vous étranglez-vous? Mais qui ne voit que ce n'est ni fureur, ni désespoir? Entre nos martyrs, combien y en a-t-il à qui les païens n'ont pu refuser le nom de sages! combien qui ont passé pour avoir eu une modération et une vertu achevée! combien qui ont eu de grands biens, de grandes charges, et encore un plus grand sens! Ainsi, s'ils ont mieux aimé perdre leur vie, leurs richesses, leurs honneurs, que de perdre Jésus-Christ, et de le renoncer, n'est-ce pas une marque de la vérité et de la pureté de la foi qu'ils professaient? Voilà, dit saint Ambroise, voilà les cautions et les répondants que j'ai de ma religion. Si je regarde à ma droite, je vois une foule de miracles; si je regarde à ma gauche, j'y trouve une infinité de martyrs, et ce sont là autant de défenseurs et de garants de la vérité de ma foi.

A présent que ces miracles sont rares, et que la paix dont l'Eglise jouit ne fournit presque plus d'occasion du martyre, cette foi demeurera-t-elle sans preuves? Elle en aura une sur laquelle elle s'est toujours appuyée, et sur laquelle elle s'appuiera jusqu'à la consommation des siècles, et cette preuve, c'est la pratique des bonnes œuvres; en sorte que de ces trois témoignages dont je vous ai parlé, je veux dire des miracles, du martyre et de l'innocence des premiers chrétiens, Dieu semble ne demander plus de nous que le dernier : *Actus boni christiani fidei testes sunt;* les bonnes œuvres sont les témoins de la vraie foi, dit Salvien. Si un chrétien n'en fait aucunes, il ne peut pas prouver sa foi; ne la pouvant prouver, il n'est plus fidèle qu'en idée; et se mettant hors d'état, par le défaut de ses saintes actions, de montrer ce qu'il est, on a droit de le regarder comme s'il n'était effectivement rien : *Tu te flattes d'avoir la foi; veux-tu que je te croie? montre-la moi par tes œuvres,* dit saint Jacques. Que tes bonnes œuvres répondent de ta créance, ajoute cet évêque de Marseille; c'est à elles que je m'en rapporte. Marches-tu dans la voie des commandements de Dieu? je dis que tu as la foi; n'y marches-tu pas? je ne crois pas que tu l'aies; et il vaut mieux, même pour l'honneur de la foi, dire que tu ne l'as pas.

Est-ce qu'à parler à la rigueur, la vérité de la foi dépend absolument du témoignage des bonnes œuvres? non, chrétiens, si elle en dépendait, où serait-elle? que deviendrait-elle? Mais, étant destituée de charité et de saintes actions, ce n'est qu'une foi oisive, vide, inutile, informe, dit saint Thomas, et avoir une foi de cette nature, c'est comme si on n'en avait pas; c'est la cacher, la déshonorer et la rendre infâme, elle qui tire sa principale gloire et son plus bel ornement des bonnes œuvres.

Seconde raison que cet ange de l'école explique, en remarquant que la foi n'a sa gloire et son ornement que quand elle est une vertu, et qu'elle n'est une vertu, que quand elle est informée de la charité, et soutenue des bonnes œuvres. La foi, dit-il, considérée comme une habitude par laquelle on croit, est tantôt une vertu, et tantôt elle ne l'est pas. Quand est-ce qu'elle n'est pas une vertu? quand elle est destituée de la charité, parce que la vertu est le principe d'un acte parfait, et qu'un acte qui dépend de deux principes ne peut être parfait, quand l'un des deux n'a pas sa perfection. Or, comme l'acte de la foi dépend de deux principes, je veux dire de l'entendement et de la volonté, il ne peut être parfait, si l'une et l'autre de ces puissances ne sont parfaites, la volonté, par l'habitude de la charité, et l'entendement, par celle de la foi; et par conséquent, la charité ne s'y trouvant pas, la foi n'est pas une vertu, et n'étant pas une vertu, elle est sans gloire et sans éclat. Mais quand est-ce qu'elle a la gloire et l'ornement qu'elle désire? Quand la charité y est jointe, parce qu'encore bien que la substance de la foi ne change pas, soit que la charité survienne, soit qu'elle s'en retire, puis qu'elle n'est pas de son essence, cependant elle passe d'un état informe et imparfait à un état de perfection et de vertu, et c'est en quoi sa gloire consiste.

Oui, sa gloire; car la foi sainte et parfaite demande l'homme entier. L'esprit, le cœur, la langue, doivent travailler de concert pour la faire paraître. Dès que l'une de ces choses manque, si l'on ne cesse pas d'être fidèles, on cesse d'honorer sa foi, et du moment qu'on néglige de pratiquer les maximes du christianisme, on expose sa religion à la raillerie la plus piquante et au plus sanglant mépris.

Quand Dieu me prenait sous sa protection, dit le saint homme Job, quand sa lumière brillait sur ma tête, et qu'à sa faveur, je marchais dans les ténèbres; quand je servais de temple au Tout-Puissant, et que je voyais autour de moi les sages et les vertueux enfants qu'il m'avait donnés, les jeunes

gens me considéraient et se cachaient de honte, et ceux qui étaient plus avancés en âge se levaient pour m'admirer. Les princes de la terre, quelque ennemis qu'ils fussent de ma gloire, se taisaient malgré eux, et se mettaient le doigt sur la bouche, pour arrêter leurs blasphèmes. Ceux qui m'écoutaient m'estimaient bienheureux, et attendaient avec impatience mes oracles; ceux qui me voyaient rendaient témoignage à mon innocence, et les uns et les autres, couverts de confusion ou pleins de respect, n'osaient rien ajouter à mes paroles, et quoique souvent leur cœur combattît leurs pensées, ils ne laissaient pas de me donner les premières places d'honneur dans leur esprit.

Voilà, dans la pensée de saint Grégoire, l'état de la primitive Eglise, et le sort heureux de la foi que nos pères honoraient, et qu'ils rendaient vénérable aux autres par leur sainteté et leurs bonnes œuvres. Voilà comme ils se faisaient honneur de leur religion, et comme, en donnant le défi à leurs ennemis de leur reprocher le moindre crime, ils répondaient à tous les arguments que leur malice leur pouvait suggérer contre la foi. Jugez, leur disaient-ils, de la vérité de notre créance et de la pureté de notre morale par notre conduite. On ne voit parmi nous ni blasphémateurs, ni adultères, ni incestueux, ni meurtriers. Nous ne vendons point la justice, nous ne retenons le salaire de personne. Bien loin de ravir le bien d'autrui, nous donnons le nôtre; bien loin de venger les injures qu'on nous fait, nous prions pour nos ennemis, et nous baisons la main qui nous frappe. Bien loin de nous ruiner en procès, nous disputons entre nous qui sera le plus pauvre. Nous sommes humbles sans affectation, dévots sans hypocrisie, réguliers sans sévérité, doux sans lâcheté, si détachés des plaisirs de la vie, que nous faisons, par une pénitence continuelle, un apprentissage de la mort, à laquelle nous nous offrons sans être accusés, pour l'intérêt de la foi que nous professons.

Ainsi parlaient les premiers chrétiens par la bouche de ceux qui prenaient leur défense. Mais qu' était-il besoin qu'ils parlassent? au défaut de leurs paroles et de leur apologie, leur vie parlait pour eux. Leur conduite, leurs regards, leurs habits, dit Tertullien, faisaient connaître ce qu'ils étaient. Leurs plus cruels ennemis ne pouvaient s'empêcher de louer leur vertu, et, en la louant, de faire honneur à leur foi, de dire qu'il y avait quelque chose de divin dans leur religion: témoignage que Pline rendit en leur faveur à Trajan, quand, pressé par cet empereur de lui mander au vrai ce que c'était que des chrétiens, il lui écrivit que c'était une certaine secte d'hommes charitables, doux, sobres, désintéressés, ennemis du faste et de la grandeur, constants dans l'adversité, humbles dans la prospérité, religieux envers Dieu, fidèles à leurs princes, gens enfin dont la vie était pure, innocente et irrépréhensible.

Quand reviendront ces jours heureux, où l'on nous distinguera ainsi des infidèles et des hérétiques par les différents caractères de nos vertus! Quand est-ce que les ennemis de Jésus-Christ se diront les uns aux autres: Voyez-vous comme les chrétiens vivent? admirez le respect qu'ils portent au Dieu qu'ils adorent, la douceur qu'ils ont pour leurs égaux, la soumission qu'ils témoignent à leurs supérieurs, les prières et les sacrifices qu'ils offrent pour ceux qui les haïssent, les aumônes qu'ils font aux pauvres, la justice qu'ils rendent à tout le monde. Si l'on pouvait dire aujourd'hui de nous ce que l'on disait de nos pères, nous honorerions notre foi; l'Eglise catholique dans laquelle nous avons le bonheur de vivre, porterait ses fruits et ses branches dans toutes les extrémités de la terre. Elle paraîtrait aux yeux de ses ennemis belle, agréable, ou du moins *terrible comme une armée rangée en bataille.* Mais parce, que quoi que nous disions des merveilles de notre religion, nous la renonçons par nos vices; parce qu'encore que nous nous flattions d'être le peuple choisi, nous vivons comme si nous ne l'étions pas; parce que, tout marqués que nous soyons par la foi au sceau de Jésus-Christ, nous commettons plus de péchés que les idolâtres qui ne le portent pas: *Derident me juniores tempore, quorum non dignabar patres ponere cum canibus gregis mei;* les libertins et les hérétiques, ces gens nouvellement sortis d'un pays de ténèbres et d'erreur, dont l'Eglise catholique ne daignait pas mettre les pères avec ses chiens, tant elle avait de mépris pour eux; ces misérables, qu'elle croyait indignes de vivre, se servent de notre ministère pour se moquer d'elle, pour la tourner en ridicule, pour dire: Où est la foi qu'ils professent? où sont les lois et les préceptes de piété et de chasteté qu'ils apprennent? Ils lisent l'Evangile qui leur commande de mener une vie pure, et ils sont impudiques. Ils écoutent les apôtres qui leur prêchent la tempérance, et ils s'enivrent. Ils suivent Jésus-Christ charitable et désintéressé, et ils ravissent le bien de leurs frères. Ils disent qu'ils ont une loi sainte, et ils mènent une vie mauvaise. Voilà quels sont ceux qui adorent Jésus-Christ. Il faut de nécessité que ce qu'ils croient soit faux, qu'on leur donne de méchante leçons, qu'on leur inspire une pernicieuse doctrine, autrement feraient-ils ce qu'ils font? Tel maître, tels disciples. Il paraît donc que les prophètes qu'ils ont, enseignent le vice, puis qu'ils s'y abandonnent; que les apôtres qu'ils lisent ont des sentiments criminels et impies, puis qu'ils vivent sans religion et sans aucun respect pour les choses saintes. C'est ce que Salvien faisait dire aux païens à la confusion des catholiques qui font injure à leur foi par leurs mauvaises actions, et exposent à une sanglante raillerie la Divinité qu'ils adorent.

Bien vous en prend, ô mon Dieu, de ne rien craindre pour votre état, de ce que nous ne sommes ni les arbitres, ni les témoins nécessaires des vérités chrétiennes. Il parut assez que vous vous souciiez peu de nous, quand, irrité de la lâche désertion de la plupart de

vos disciples qui se séparèrent de vous, vous dîtes aux douze qui restèrent : *Numquid et vos vultis ire!* ne voulez-vous pas aussi les suivre? de peur qu'ils ne crussent vous rendre service, et vous faire un grand honneur en s'attachant à votre personne.

Mais s'il est vrai que les idolâtres, les hérétiques et les libertins jugent de notre créance et du Dieu que nous servons par nos bonnes ou par nos mauvaises actions, quel outrage ne faisons-nous pas à Jésus-Christ et à la foi que nous professons? Quoique ce Dieu soit la vérité et la beauté essentielle, incapable d'être altérée et défigurée par nos crimes, ne peut-il pas se plaindre qu'étant abandonné, déshonoré, désavoué par ceux dont sa miséricorde infinie l'a fait le chef, *les rides de ses membres*, je veux dire le mépris des bonnes œuvres, l'oubli des pratiques saintes, les profanations des sacrements *passent sur son visage, et rendent témoignage contre lui? Rugœ meœ testimonium dicunt contra me.*

Ce n'est pas encore tout: j'avance pour une troisième maxime, que non-seulement les bonnes œuvres rendent témoignage de la vérité de la foi, que non-seulement elles l'honorent et la rendent vénérable à ses ennemis, mais qu'elles l'entretiennent en nous, qu'elles la conservent, qu'elles la font vivre : en sorte que, comme elle est vivante et animée par elles, il est vrai de dire que sans elles elle languit, elle se perd, elle meurt, *fides sine operibus mortua est.*

L'Ange de l'école, qui a expliqué ces paroles de saint Jacques, dit que la foi destituée de bonnes œuvres est une foi morte en deux ou trois manières: 1° parce qu'elle n'accomplit pas ce qu'elle promet, et qu'elle ne donne à l'extérieur aucune marque que l'homme vit d'elle; 2° parce qu'elle n'est pas unie au principe de la vie, et comme l'on dit qu'un corps est mort quand il n'a ni sentiment ni mouvement, on peut dire que la foi est morte quand elle n'a pas ce sentiment qui vient de la charité surnaturelle, ni ce mouvement qu'elle reçoit des bonnes œuvres qui l'excitent; 3° parce que comme de tous les péchés l'infidélité est proprement le seul qui détruit et fait mourir la foi, la cessation des bonnes œuvres conduit insensiblement un homme à cette infidélité, et le démon ne désespère pas de rendre une âme infidèle quand il la voit oisive, stérile et engagée dans le péché.

Dieu, qui connaît tous les artifices de cet esprit malin, nous en avertit assez quand, faisant à Job le portrait de Béhémoth, il lui dit qu'*il absorbera des fleuves entiers sans qu'il s'en étonne, et qu'il espère même de faire passer le Jourdain par sa bouche.* C'est peu de chose pour le démon, dit saint Grégoire expliquant ces paroles, d'avoir perdu presque tout le genre humain depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ; il compte comme rien tant de nations infidèles par lesquelles il s'est fait adorer, et quoiqu'il ait englouti presque toute la terre qu'il a rendue idolâtre, cela lui paraît si peu considérable qu'il ne s'en étonne pas. Son avidité et son audace vont plus loin, il se promet d'absorber le Jourdain, de faire entrer dans son corps ce fleuve consacré par le baptême de Jésus-Christ, de faire passer par sa bouche béante tant d'âmes rachetées par le sang de ce Dieu et devenues fidèles par la vertu du premier de nos sacrements. Mais d'où lui vient cette assurance? elle lui vient de ce qu'il ne voit autour de lui que de faux arbres, beaux en apparence, arbres sous lesquels on se repose à son aise, arbres qui, tout arrachés qu'ils sont, conservent leur verdure, mais arbres stériles, réprouvés, maudits; arbres ornés de feuilles inutiles, et jamais chargés de fruits.

Voilà quel est notre malheur, dit ce saint pape, et de quelle manière la cessation des bonnes œuvres fournit au démon le moyen d'arracher de nos cœurs la vie de la foi, pour n'y laisser que de vaines et de trompeuses apparences de religion. Nous voit-il dans l'exercice de ces œuvres? il désespère de nous rendre infidèles, il ne peut presque rien contre une foi animée et soutenue par de saintes actions. Mais nous trouve-t-il oisifs et languissants, il nous fera bientôt tomber dans une infidélité d'autant plus dangereuse qu'elle nous est inconnue. Pourvu que nous nous contentions de conserver les feuilles du christianisme sans en avoir les fruits, il nous rendra bientôt apostats et déserteurs secrets de notre foi; pourvu qu'afin qu'il se réconcilie avec nous et qu'il nous laisse en repos, nous souffrions, comme ce roi des Ammonites, qu'il nous crève un œil, il nous crèvera et nous arrachera bientôt l'autre; pourvu qu'endormis dans le sein de Dalila, nous nous laissions, comme Samson, couper ces cheveux dans lesquels consiste notre force, il fera bientôt de nous son jouet, il nous liera, il nous aveuglera, il nous attachera à la meule du siècle corrompu, il nous fera obéir non-seulement aux déréglements et aux amours du monde, mais encore à son infidélité et à ses erreurs.

Pauvre Nazaréen, c'est ainsi qu'on t'ôte et ta gloire et ta vie; c'est, chrétiens, par ce mépris des bonnes œuvres que vous perdez insensiblement la foi; et soit que Dieu veuille par là se venger de votre négligence, soit que le démon s'en serve pour vous aveugler, soit qu'un méchant homme peu accoutumé aux mystères de piété les ignore et qu'une volonté ténébreuse ne puisse discerner la vraie lumière d'avec la fausse, il est certain que la langueur et la mort de notre foi, pour m'expliquer avec Tertullien, viennent le plus souvent de cette inaction criminelle qui laisse en nous un esprit de rébellion et d'infidélité. Nous nous soucions peu de remplir nos devoirs; à force de négliger les choses qui nous les feraient accomplir, nous en perdons l'habitude; cette habitude étant perdue, nous ne nous acquittons plus de nos obligations que par caprice et par bienséance; n'y ayant plus que du caprice et de la bienséance, nous secouons sans peine ce joug que la foi nous impose; n'étant plus sous ce joug, nous nous licencions à critiquer, à contrôler, à disputer, à douter de certains articles, à souhaiter

qu'ils ne soient pas vrais comme ils le sont, et, à force de le souhaiter, nous y trouvons des contradictions qui nous les font désapprouver et nier.

Voulons-nous éviter de si grands malheurs? éloignons de notre foi tout ce qui peut l'altérer et la corrompre : donnons à notre foi tout ce qui peut rendre témoignage d'elle, l'honorer et la faire vivre. Exerçons-nous dans la pratique de toutes les œuvres chrétiennes qui en font paraître la vérité, qui en relèvent la gloire, qui en entretiennent la vie. Enfin disons avec saint Paul : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus. Quod autem nunc vivo in carne, in fide vivo Filii Dei*. Je vis, non, je ne vis pas, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; et si je vis à présent dans la chair, c'est dans la foi de ce Fils de Dieu que je vis.

Pour tirer de ces paroles toute l'instruction qui nous est nécessaire, donnons-leur deux beaux sens après l'Ange de l'école (*Lect.* 6 *in cap.* II *ad Galatas*). L'âme de Paul était entre Dieu et son corps, son corps était vivifié et mû par son âme, son âme était vivifiée et mue par Jésus-Christ. Paul, par rapport à son corps, vivait de la vie de la chair; mais, par rapport à Dieu, Jésus-Christ vivait dans Paul; et comme les actions naturelles se rapportent à l'âme, les bonnes œuvres de saint Paul se rapportaient à Jésus-Christ qui en était le principe, et cet apôtre vivait dans la foi de ce Fils de Dieu, parce que c'était par cette foi qu'il demeurait en lui et qu'il l'aimait. Admirable usage que nous devons faire de notre foi en lui rapportant toutes nos actions, en les réglant sur ses maximes, en les faisant sortir d'elle comme d'un principe vital, en attirant par elle Jésus-Christ, et l'obligeant à faire de nos âmes ses demeures et ses temples.

Ajoutons à ce premier sens un second que saint Thomas donne encore à ces mêmes paroles : Vivre de la foi, dit-il, c'est la goûter, c'est y mettre son affection, c'est en faire son bonheur et son plaisir. Si je me plais à la chasse ou à l'étude, on dit que c'est ma vie; si je ne cherche qu'à m'établir, qu'à me produire dans le monde, on dit que je ne vis que pour moi; si je fais la fortune et que je travaille au bien des autres, on dit que je vis pour eux : or, c'est en ce sens que saint Paul vivait de la foi; c'est aussi en ce sens que nous devons vivre d'elle, la goûter, l'aimer, nous en glorifier, la préférer à toutes choses, en faire notre félicité et nos délices, dire comme cet apôtre : *Je suis mort à la loi pour vivre à Dieu; je suis mort au monde pour m'attacher à la croix de Jésus-Christ;* ce n'est plus le vieil Adam qui vit en moi, c'est le nouveau; c'est à sa foi que je sacrifie toutes mes lumières; c'est par sa foi que je me sens vivifié et animé; c'est dans sa foi que je trouve mon bonheur et mon repos : foi qui fait toute ma gloire, quand je m'humilie sous elle; foi qui fait tout mon mérite, quand je vis d'elle; foi qui fait toute ma force et toute ma fermeté, quand je me repose sur elle.

TROISIÈME POINT.

Reprenons pour une dernière fois notre parabole, et continuons à nous instruire des vérités qu'elle renferme. Ce petit grain dont il y est parlé devient un grand arbre dont les branches servent de soutien aux oiseaux du ciel qui s'y reposent. Image naturelle de la foi qui, toute faible qu'elle paraît, s'est répandue par tout le monde, a servi d'appui et de fondement à tant d'âmes élevées, qui n'ont trouvé leur force et leur fermeté qu'en elle. Saint Augustin rend cette vérité sensible par une supposition qu'il fait dans les chapitres troisième et quatrième du livre de la vraie religion.

Si quelque prophète contemporain de Platon lui avait dit que d'une petite et presque inconnue bourgade sortirait un jour un homme encore plus petit et plus obscur qui, accompagné de douze pauvres pêcheurs, sans lettres, sans argent, sans autorité, publierait une doctrine nouvelle dont les principes combattraient la raison et confondraient toutes les sciences humaines, et que cet homme destitué de secours se ferait écouter de toute la terre; que ce qu'il y a de plus grand, de plus sage et de plus puissant lui ferait hommage, recevrait aveuglément sa doctrine, plierait sous le poids de son autorité, embrasserait sans discussion son Evangile, et serait si persuadé de sa bonne foi, qu'il soutiendrait aux dépens de sa vie et mourrait généreusement pour signer de son sang toutes les vérités qu'il aurait dites, précisément parce qu'il les aurait dites; si quelqu'un, dit saint Augustin, avait prédit ces choses à Platon : Il n'en sera jamais rien, aurait, répondu ce philosophe : moi-même qui n'avance que des maximes qui sont très-certaines, ou du moins vraisemblables; moi qui ai quelque crédit dans le monde, qui m'attache à donner une morale aisée, qui ne m'expose à rien dire qui soit contraire à la raison et au bon sens, à peine pourrai-je trouver quelque esprit docile qui m'écoute, à peine ma doctrine sera reçue dans quelque province; et vous voulez que l'on jure sur les paroles d'un homme inconnu, sur le témoignage de gens sans aveu, et qu'on s'arrête tellement à leurs décisions qu'on les croie infailliblement et que ni l'infamie, ni la mort ne puisse pas en faire changer un seul article; encore un coup la chose est impossible par elle-même. Cependant, reprend saint Augustin, cette chose impossible est arrivée. La foi de Jésus-Christ s'est répandue par toute la terre : pendant que les écrits de Platon sont rejetés, que ceux d'Aristote demeurent dans la poussière, il n'y a aucun endroit du monde où l'on ne lise l'Evangile, où l'on ne reçoive aveuglément les vérités spéculatives et pratiques qu'il contient. Plus ce petit grain de moutarde a été broyé, plus il a fait sentir son odeur et sa force. Les empereurs païens et les ministres de leur cruauté en ont été entêtés, mais les vrais fidèles en ont été fortifiés; et si Platon revenait à présent au monde, il verrait encore plus qu'on ne lui aurait dit, ni qu'il aurait

pu s'imaginer : il verrait de jeunes filles qui ont sacrifié à leur foi biens, espérances, vie; des enfants de qualité, des seigneurs, des princes, qui ont couru au martyre comme l'on court aux festins; des gens de tous les ordres, habiles, prudents, sages, puissants, qui sont demeurés inébranlables dans leur confession, et qui, appuyés sur l'autorité de Dieu et sur l'infaillibilité de l'Eglise, dépositaire de ses oracles, ont confondu les vains raisonnements des philosophes, affronté les tyrans, et mieux aimé être bannis, privés de leurs honneurs et de leurs charges, jetés dans des cachots, battus de verges, brûlés, écartelés, écorchés, que d'offrir un grain d'encens aux idoles, que de changer une seule lettre dans les termes de leur créance; tant est grande, nonobstant la petitesse de ce grain, la force qu'il contient et qu'il communique à ceux qui le mangent, dit saint Augustin, tant est grande, nonobstant la faiblesse apparente de cette jeune plante, la solidité des branches sur lesquelles ces oiseaux du ciel s'appuient; tant est grande, nonobstant la légèreté de l'esprit humain, la stabilité de la foi et la fermeté de cette pierre sur laquelle l'Eglise est bâtie, et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Mais d'où peuvent venir, me demandez-vous, cette force, cette fermeté et cette immutabilité qu'ont les parfaits qui reçoivent la foi et qui se reposent sur elle? je laisse à part les raisons communes que l'on peut lire chez les scholastiques et les Pères, pour m'arrêter à une particulière et vous dire que cette fermeté de la foi vient de ce *qu'elle est la substance des choses que nous espérons, l'argument et la conviction de celles qui ne paraissent pas.* Idée que le grand apôtre nous donne dans le onzième chapitre de son Epître aux Hébreux, et que l'Ange de l'école, expliquant cet endroit, développe avec sa délicatesse et sa solidité ordinaires.

La force et la fermeté de la foi viennent de ce qu'il y a en apparence de plus faible et de plus capable de nous rebuter, je veux dire des choses que nous espérons, et qui, par conséquent, ne sont pas encore; des choses qui ne paraissent pas, et sur lesquelles, par conséquent, nous ne devrions pas fixer nos connaissances, ni appuyer nos jugements. Cette foi nous montre des biens futurs et éloignés, n'est-ce pas là de quoi nous décourager? mais, pour nous rassurer et nous rendre inébranlables dans notre espérance, elle en est elle-même la substance : *Substantia sperandarum.* Cette foi nous propose des vérités qui ne tombent pas sous nos sens, et auxquelles il est si essentiel de ne se pas découvrir aux simples lumières de la raison, que si elles lui paraissaient évidentes, elles ne seraient plus des vérités de foi. N'est-ce pas là de quoi nous rebuter, ou du moins de quoi nous faire chanceler et suspendre notre consentement? mais, pour nous y faire trouver notre fermeté et notre repos, elle en est elle-même l'argument, et, selon la force du grec, la persuasion et la conviction : *Argumentum non apparentium.* Je m'explique avec saint Thomas.

La foi, à proprement parler, est une substance : 1° parce qu'elle fait subsister en nous, c'est-à-dire qu'elle nous fait comme posséder par avance les choses que nous n'avons pas, qu'elle nous donne la connaissance de celles qui ne paraissent pas. Car comme elle a rapport à l'entendement et à la volonté, elle est à l'égard de l'une la substance des choses qu'elle espère, parce qu'elle lui donne le droit d'en jouir, et, à l'égard de l'autre, le fondement de celles qui ne paraissent pas encore, parce qu'en captivant l'entendement sous son joug, elle le rend digne de voir ce qu'il espère dans la vie future, et qu'il ne voit pas dans la présente.

2° Elle est la substance de ces choses, parce qu'elle en est l'essence, et, pour me servir après saint Thomas du terme grec, qu'elle en est l'hypostase. Car quelle est l'essence des choses éternelles et futures, sinon la vision de Dieu? vision qu'on nous promet un jour, mais vision à laquelle nous conduit la foi, qui renferme la connaissance des mystères du royaume de Dieu, comme le principe contient les conclusions qu'on en tire. Quand nous voulons apprendre quelque science, nous sommes obligés de nous attacher d'abord aux principes, d'écouter avec soumission et respect le maître qui nous les propose, et c'est aussi dans ces principes que toute la science est contenue, comme les effets dans leurs causes. Or notre béatitude et les choses que nous espérons, consistent dans la vue de Dieu, dans la connaissance de ses mystères : mais le principe de ces connaissances, c'est la foi, et par conséquent qui a cette foi, a la substance des choses qu'il espère; en sorte que s'il y a cette différence entre lui et les autres bienheureux, qu'il ne voit les choses de Dieu qu'en énigme, au lieu qu'ils les voient à découvert, il y a ce rapport, qu'il en a comme eux la certitude et la substance.

C'est ce que le même Apôtre appelle un argument, mais argument bien différent de ceux qui se trouvent dans les choses humaines, puisqu'il porte persuasion et conviction : circonstance qui rend l'esprit inébranlable, et qui en fixe les connaissances. Il y a certaines habitudes de l'entendement qui portent une entière évidence des objets, telle est l'habitude des premiers principes. Il y en a qui ne portent ni certitude ni évidence, tels sont le doute et l'opinion. Il y en a enfin qui, quoiqu'elles ne soient pas acquises par des démonstrations, sont cependant certaines, et telle est l'habitude de la foi. Notre entendement donne son consentement aux premières, parce qu'il y est porté par la connaissance claire et distincte des objets. Il suspend son jugement dans les secondes, parce que ces objets ne sont ni assez évidents, ni assez certains, et qu'ainsi il n'en est pas assez touché. C'est pourquoi ou il doute s'il n'a pas plus de raison de nier que d'affirmer; ou il opine s'il découvre plus de pro-

babilité d'un côté que d'un autre, toujours cependant chancelant et inquiet dans la crainte qu'il a de se tromper. Mais pour les troisièmes, si les choses ne se montrent pas avec évidence à l'entendement humain, leur certitude le fixe et le détermine. Il ne voit pas clairement nos mystères, parce que la foi a pour matière les choses qui ne se voient pas ; mais il n'opine et ne doute de rien, parce qu'il s'appuie sur un fondement inébranlable, qui l'élève au-dessus des rapports de ses sens, des lumières des philosophes, des extravagances des païens, des fables des poëtes, des figures de la Synagogue, des contradictions des hérétiques. Il n'a pas une connaissance évidente des choses de Dieu, mais il se fonde sur la vérité de sa parole, sur l'infaillibilité de son Eglise, et il est assuré qu'il ne peut se tromper, l'acte de sa foi étant une ferme et courageuse détermination à croire, que saint Paul, prenant la cause pour l'effet, appelle un argument ; ou, comme je viens de vous dire, une conviction de ce qui ne paraît pas : *Argumentum non apparentium*.

Oiseaux du ciel, reposez-vous donc sur ces branches, tandis que les ennemis de la foi, comme des animaux terrestres appuyés sur de faibles roseaux, tombent nécessairement et font tomber ceux qui les suivent. Ames fidèles et parfaites, demeurez donc tranquilles et inébranlables dans votre foi. Car quel plus grand repos pour votre cœur, que d'avoir ici-bas la substance, l'essence, l'hypostase de ce que vous espérez et de ce qui fera un jour votre bonheur? quel plus solide appui et quelle plus douce assurance pour votre esprit, que d'avoir ici-bas la persuasion, la certitude, la conviction de ce qui ne paraît pas et de ce qui en effet est tel que vous le croyez, puisqu'il est fondé sur la vérité de la parole de Dieu et sur la fidélité de ses promesses.

Les hérétiques chancellent, varient, se contredisent toujours, ils ne sont jamais d'accord ni avec les autres hérétiques ni avec eux-mêmes, et je ne m'en étonne pas : ces animaux de gloire ne se tiennent pas sur les branches de l'arbre sur lesquelles je me tiens ; ils ont des règles fautives, chacun s'appuie sur son caprice ou sur la rêverie d'autrui, chacun dit les choses comme il les conçoit : et, comme il n'est capable que de concevoir des erreurs et des mensonges, il est toujours trompé, toujours vacillant, inquiet et contraire à lui-même. Mais pour moi qui ai une foi véritable, une foi droite, une foi catholique qui m'est tombée heureusement en partage, non pas par une présomption douteuse, mais par le témoignage de l'Ecriture, non pas fondée sur la témérité et l'extravagance d'un esprit factieux, mais sur la vérité des apôtres et des hommes éclairés de l'esprit de Dieu : moi qui ai la tradition des siècles passés, la coutume de l'Eglise universelle, l'Ecriture, la nature et toute la discipline ecclésiastique pour base, je ne puis douter, chanceler, errer, puisque c'est dans toutes ces choses, dit Tertullien, que consiste la défense de ma créance, la force et la fermeté de ma foi. Il est impossible que les hérétiques et les libertins ne tombent dans des abîmes effroyables d'erreurs et de contradictions, puisqu'ils se proposent diverses règles qui se combattent et qui se détruisent elles-mêmes ; il est aussi impossible qu'on ait une entière conviction de ce qu'ils disent, puisque leurs paroles ne sont que des paroles d'hommes sujets à caution : mais pour moi qui n'ai qu'une règle de foi, règle inflexible, règle toujours égale à elle-même ; pour moi qui n'ai qu'un motif de ma créance, qui m'attache à Jésus-Christ, qui fais uniquement fond sur sa parole, il est impossible que je varie, que je me contredise : il est impossible que je n'aie une persuasion et une conviction entière de ce que je crois, puisque la parole de Dieu, différente de celles des hommes qui ont besoin de preuves et de témoins, est à elle-même sa preuve et son témoin ; parce que toutes les paroles d'une vérité infaillible, dit Salvien, sont autant de témoignages incontestables de la vérité : *Humana dicta argumentis ac testibus egent. Dei sermo ipse sibi testis est, quia necesse est quidquid incorrupta veritas loquitur, incorruptum sit testimonium veritatis* (*Salvianus, lib.* III *de Gub. Dei, ab initio*).

C'est à cette vérité que je m'attache, c'est dans cette foi qui, par la miséricorde du Seigneur, est venue de mes pères à moi par le canal d'une pure tradition, que je veux vivre et mourir, c'est d'elle que je prétends tirer ma gloire, en me captivant sous son joug. Quelques raisons que la corruption du monde, l'amour de la nouveauté, le désir de la singularité, l'orgueil et l'indépendance du vieil Adam m'opposent, je ne rougirai jamais de l'Evangile, où la force et la sagesse de Dieu sont renfermées. C'est elle que je ferai agir avec le secours de la grâce, elle fera dans mon âme ce que mon âme fait dans mon corps, elle la vivifiera, elle sera en elle un principe intérieur d'actions surnaturelles, elle sera un remède général à tous mes maux. Si la prospérité m'enfle, elle m'abaissera ; si l'adversité m'abat, elle me relèvera ; si l'usage du superflu me corrompt, elle le retranchera ; si j'ai les vertus qui sont nécessaires à ma perfection, elle les conservera ; si les désordres de ma concupiscence font quelques ruines dans mon âme, elle les réparera : si mes imperfections me souillent, elle les corrigera : *O medicinam omnibus consulentem, omnia tumentia comprimentem, omnia tabescentia reficientem, omnia superflua resecantem, omnia necessaria custodientem, omnia perdita reparantem, omnia depravata corrigentem !* Enfin cette foi me servira de toutes choses, elle me servira d'appui dans ma faiblesse pour me soutenir, de trésor dans mon indigence pour m'enrichir, de feu dans ma langueur pour m'animer, de rosée dans les ardeurs de mes passions pour les tempérer, d'épée dans les combats pour me défendre, de bouclier dans mes persécutions pour me

couvrir en cette vie, et me couronner en l'autre. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Egressus circa horam tertiam vidit alios stantes in foro otiosos, et Dixit illis : Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit, dabo vobis.

Le père de famille étant sorti sur la troisième heure du jour, vit des gens debout et oisifs dans la place publique, et leur dit : Allez aussi vous autres en ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera de justice (*Matth.* XX).

A examiner les principales circonstances de la parabole que l'Eglise nous propose dans l'évangile de ce jour, ne dirait-on pas, messieurs, que Dieu, qui est ce père de famille dont il est parlé, semble s'être oublié de cette ancienne sévérité dont il avait usé envers le premier homme, et qu'agissant par les mouvements de sa miséricorde, il traite les enfants d'une manière entièrement opposée à celle dont il avait traité le père dans l'exercice de sa justice.

Quand Adam eut péché, il le condamna, pour punir sa désobéissance, à un travail également pénible, malheureux et ingrat : pénible en l'assujettissant *à manger son pain à la sueur de son visage;* malheureux, en lui disant *que la terre qu'il cultivera sera maudite dans son travail;* ingrat et inutile, *qu'elle ne lui donnera que des ronces et des épines*, et que, pour toute récompense, *il vivra de l'herbe qu'elle poussera.*

Les ouvriers dont il est parlé dans notre évangile semblent être traités plus favorablement : outre que ce maître de la vigne qui les loue, les y appelle à différentes heures du jour, ce qui nous montre la grande miséricorde de Dieu dans la vocation des hommes, outre qu'il leur fait donner une égale récompense, nonobstant l'inégalité de leur travail, ce qui nous fait connaître les richesses de sa magnificence et le droit absolu qu'il a sur la grâce et sur la gloire, c'est messieurs, qu'il les invite au travail par tous les motifs qui sont capables de les y engager. Il y emploie la douceur, et, bien loin d'user de son autorité pour les y chasser par force comme des esclaves, il les engage par des caresses. *Ite*, allez. Il les y invite par la beauté du lieu qu'ils doivent cultiver; ce n'est plus une terre maudite, c'est sa vigne qui, par l'appropriation qu'il s'en fait, semble entrer comme dans une espèce de consécration : *In vineam meam.* Enfin il les encourage par la récompense, et, bien loin de leur dire qu'ils ne trouveront que des ronces et des épines, il assure qu'il leur donnera tout ce qui sera de justice : *Et quod justum fuerit, dabo vobis.*

Je sais que l'on pourrait faire d'autres réflexions sur cette parabole; qu'il y aurait lieu de traiter du mystère de la prédestination et de la réprobation des hommes, de la conduite de la grâce et de son indépendance, de la liberté que Dieu a de donner une égale récompense à ceux qui se convertissent à lui dans la caducité de l'âge, comme à ceux qui lui ont consacré la fleur de leurs plus belles années, sans que ceux-ci aient droit de se plaindre, qu'ayant porté tout le poids du jour et de la chaleur, ils ne reçoivent pas néanmoins davantage que les autres qui n'ont travaillé qu'une heure : mais quand je m'arrêterais à ces circonstances, comment pourrais-je vous expliquer des mystères qu'il n'est permis à aucun homme de sonder avec trop de curiosité ? et quand, sans m'éloigner des principes de la foi, je vous en donnerais quelque notion, quels fruits ces vérités produiraient-elles dans vos esprits et dans vos cœurs?

Le sujet que j'ai choisi m'a paru et plus naturel et plus édifiant : et comme de toutes les professions, celle des vignerons est la plus laborieuse, j'ai cru, avec les Pères, que Jésus-Christ ne nous en a proposé la parabole qu'afin de nous obliger à fuir l'oisiveté et à embrasser le travail. Cette matière est d'autant plus importante, que cette obligation est le fondement de la vie civile et chrétienne, mais elle est d'autant plus inconnue, que non-seulement les gens du grand monde, mais ceux même qui paraissent mener une vie plus régulière et plus innocente, n'y font presque pas de réflexion. Demandez au Saint-Esprit les grâces nécessaires pour en parler avec fruit, etc. *Ave.*

Il arriva du temps de saint Augustin une opiniâtre contestation entre deux célèbres monastères, qui commençait déjà à faire de mauvaises impressions dans l'esprit des laïques, dont souvent le propre est d'embrasser avec chaleur le parti qui flatte davantage leurs désordres et leur amour-propre. Les religieux de l'un voulaient vivre dans une molle oisiveté et une entière cessation de tout travail corporel, et, pour cet effet, alléguaient la défense de Jésus-Christ qui ne veut pas qu'on se mette en peine de ce que l'on boira ou de ce que l'on mangera, les chrétiens étant obligés de vivre comme les oiseaux qui ne sèment, ne moissonnent et n'amassent rien, et comme les lis des champs qui, quoiqu'ils ne travaillent et ne filent point, sont revêtus d'une blancheur plus belle et plus riche que les vêtements de Salomon même dans toute sa gloire. Les autres au contraire s'arrêtant à la décision de l'apôtre saint Paul, soutenaient qu'ils étaient indispensablement obligés à un travail même corporel, et qu'au reste si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne faut pas non plus qu'il mange.

Cette contestation donna occasion à Aurèle, alors évêque de Carthage, de prier saint Augustin d'y apporter quelque remède par l'éclaircissement du doute qui faisait le sujet de leur division. Il le fit, et, afin de désabuser les premiers dont la cause était mauvaise : Ne vous y trompez pas, leur dit-il, vous qui autorisez la paresse comme la gardienne de l'Evangile : *tanquam conservatricem Evangelii prædicantes pigritiam;* ne croyez pas que la vie religieuse soit une vie oisive et fainéante : comme il faut entretenir sa vie par le boire et par le manger, il faut aussi s'exercer par le travail, et sans doute il serait de très-mauvaise grâce que, tandis qu'on

voit des magistrats et des gens de qualité si laborieux dans le siècle, on trouvât dans la religion des ouvriers oisifs, qui y étant entrés par un généreux abandon de leurs biens voulussent y vivre dans la délicatesse, la langueur et la nonchalance : *Nullo modo enim decet ut in ea vita ubi fiunt senatores laboriosi, ibi fiant opifices otiosi, et quo veniunt relictis divitiis suis qui fuerant prædiorum domini, ibi sint rustici delicati.*

Mais parce que l'opinion contraire, quoi qu'elle fût la meilleure, avait besoin de quelque éclaircissement : Vous avez raison, dit-il aux autres, de louer le travail et d'en publier la nécessité : mais ne vous imaginez pas que tout travail soit commandé ou permis, ne croyez pas même que les emplois qui sont les plus innocents ou les plus honnêtes, doivent occuper l'homme tout entier : il ne peut en exercer les fonctions en tout temps, ni s'abandonner excessivement au soin des choses temporelles, et se fatiguer jusqu'à l'empressement et au trouble.

Cette sage décision de saint Augustin me semble d'autant plus nécessaire, qu'il y a encore aujourd'hui dans le monde des chrétiens qui se partagent entre ces deux opinions, dont les uns se croient, à cause de leur qualité, ou par d'autres vains prétextes, dispensés de l'obligation de travailler, et les autres, tout convaincus qu'ils sont du contraire, et actuellement engagés dans une profession laborieuse, ne songent qu'à l'accessoire, et abandonnent le principal. Les premiers ne veulent rien faire, les seconds font mal ce qu'ils font, et tous deux, quoique pour des raisons différentes, sont privés des bénédictions que Dieu verse sur le travail : ceux-là parce qu'ils ne veulent pas s'y assujettir, ceux-ci parce qu'ils ne s'y assujettissent pas dans un esprit chrétien, selon les principes et les règles de l'Evangile.

Nous trouvons dans celle que nous avons à traiter aujourd'hui un fond de morale capable de corriger des désordres si communs, et toutefois si peu connus. Qu'est-ce que Jésus-Christ dit aux premiers qui veulent mener une vie molle et oisive? *Ite, Allez*, de quelque condition que vous soyez, le travail est d'une nécessité absolue. Que dit-il aux seconds qui, tout actifs qu'ils sont, n'embrassent pas le travail selon son esprit? *Ite in vineam meam. Travaillez en ma vigne*, et sanctifiez-vous dans votre travail. Mais que dit-il enfin aux uns et aux autres? *Quod justum fuerit dabo vobis ;* Votre peine ne sera pas inutile, *je vous donnerai tout ce qui sera de justice.* Voilà le sens de notre parabole au sujet du travail. Dieu le commande, Dieu le règle, Dieu le bénit.

PREMIER POINT.

Le travail que Dieu n'a pas cru indigne de sa grandeur, fait la perfection de ses créatures. Plus elles s'approchent de lui, plus elles sont actives et laborieuses ; plus elles s'en éloignent, plus elles sont languissantes et oisives. Ainsi les anges qui n'étant composés que d'acte et de puissance, ont plus de rapport avec Dieu, sont dans un mouvement perpétuel : et quand l'Ecriture nous en parle, elle nous les représente comme des esprits de feu, d'opération, de ministère, occupés tantôt à monter et à descendre, tantôt à conduire les hommes dans leurs voyages, ou à les soulager dans leurs misères ; mais toujours infatigables et ardents à exécuter les ordres de celui qui les envoie.

Ainsi Adam qui venait d'être fait à son image et à sa ressemblance, fut mis dans le paradis terrestre pour y travailler ; et quoiqu'il n'eût besoin d'aucun exercice manuel dans ce lieu de délices, où la terre par sa fécondité naturelle lui fournissait le nécessaire et le délectable, cependant, dit saint Ambroise après Philon Juif, dont il loue le sentiment, Dieu ne voulut pas l'en exempter entièrement, parce que, devant être le grand modèle d'une longue et presque infinie postérité, il fallait qu'il lui donnât l'exemple d'un travail légitime, qu'il l'engageât à l'opération et à l'accomplissement d'un devoir qui lui venait comme d'une succession héréditaire: *Quamvis operibus ruralibus non egeret, legitimi etiam in paradiso specimen suscepit laboris, ut nos ad operationem, ad custodiam debiti officii, et hæreditariæ successionis munus astringeret* (*Ambr. lib. de Paradiso*).

Il nous eût été bien glorieux et bien doux de suivre cette loi et de nous conformer à cette règle, notre travail n'eût été qu'un exercice commode et un divertissement honorable : mais depuis que ce premier homme a cessé par sa désobéissance d'avoir Dieu pour modèle de son action, nous avons commencé de l'avoir lui-même pour l'exemple de notre travail, héritiers malheureux de la peine aussi bien que de sa nature, condamnés comme lui à ne manger notre pain qu'à la sueur de notre front, soit pour nous faire ressentir la peine due à notre péché, soit pour nous faire prévenir ceux que nous pourrions commettre, et arrêter par un frein si salutaire le cours de tant de vices, dans lesquels nos passions ou languissantes ou emportées, ou molles ou impétueuses nous entraînent. Remarquez bien ces deux raisons, puisque c'est sur elles que la nécessité du travail est établie.

Je dis donc que Dieu nous y engage pour nous obliger à satisfaire à notre péché, et nous faire ressentir la peine qui lui est due. Tandis que le premier homme a conservé son innocence, il a été sous la conduite de la bonté de Dieu, sous les soins et les caresses de sa providence : non content de lui avoir donné l'empire du monde, il a voulu, dit Tertullien, qu'il le possédât avec gloire et avec délices, afin qu'il demeurât dans le plus agréable séjour de la terre, quoi qu'il en fût universellement le maître. Mais quand ce malheureux eut péché, Dieu, qui était bon dans le commencement, ajoute-t-il, fut sévère dans la suite ; il était son père, et il devint son juge ; il l'invitait au travail comme à une occupation agréable, et il l'y condamna comme à une peine honteuse ; il lui fournissait les aliments sans qu'il se mît en peine

de se les procurer, et il jura que lui et nous les achèterions aux dépens de notre repos et de notre liberté.

Depuis un arrêt si universel et si fatal, quelque figure que nous fassions dans le monde, à quelque travail que nous soyons appelés, il n'est pas à notre choix de travailler ou de demeurer oisifs. Il est vrai que cette nécessité se produit par des marques et plus sensibles et plus honteuses dans les uns que dans les autres; et c'est en quoi consiste la différence de cette peine d'avec celles que la justice de Dieu a ordonnées pour châtier la désobéissance du premier homme. Les pertes, les accidents, les infirmités, les périls sont pour les grands aussi bien que pour les petits. Quelque riche et puissante que soit une dame, elle est souvent exposée à de plus dangereuses douleurs de l'enfantement que la plus vile et la plus méprisée de toutes les femmes; souvent les personnes de qualité sont tourmentées de plus fréquentes et de plus cruelles maladies que les artisans et le petit peuple; et enfin la mort, qui est le dernier et le plus visible de ces châtiments, n'en a jamais épargné aucun, et ceux que les emplois ont distingués si glorieusement pendant la vie, sont tous réduits confusément à une même humiliation dans le tombeau.

Il n'en est pas à la vérité de même du travail, il semble n'être fait que pour les misérables. Est-on un peu à son aise? on croit que sa naissance ou ses richesses autorisent une honnête fainéantise, que c'est par elle qu'il faut se tirer de la lie du peuple, qu'en vain on aurait du bien, si ce n'était pour profiter des douceurs qu'il procure, et jouir en paix des commodités de la vie.

Mais ne vous y trompez pas, la distinction que le libertinage et la mollesse ont introduite ne préjudicie en rien à la sévérité de la loi. Le travail est une peine imposée sans exception à tous les hommes, ordonnée de Dieu qui les y condamne pour leur faire sentir le poids de sa justice qui s'est appesantie sur eux, et leur apprendre, par une expérience rigoureuse et inséparable de leur nature, *combien il est amer de l'avoir abandonné.* Jusque-là que le travail, qui est généralement pour toutes les créatures, est enjoint aux hommes seuls en qualité de peine. Celles qui sont sensibles ou insensibles travaillent, mais parce qu'elles sont incapables de réflexion, et que d'ailleurs elles sont innocentes, le travail n'est pas pour elles une peine. Les intellectuelles et celles qui sont dégagées de la matière, commes les anges, travaillent, mais parce qu'elles ont toujours été fidèles à Dieu, quelque réflexion qu'elles fassent sur leurs opérations, elles ne leur semblent jamais pénibles. Il n'y a que l'homme qui, étant tout ensemble et criminel et raisonnable, souffre toute la rigueur de cet arrêt : *In sudore vultus tui vescere pane tuo*, condamné au travail afin de satisfaire pour son péché; mais usant de réflexion et des lumières de la raison, afin d'en ressentir toute la peine.

De là je tire deux conséquences importantes qui sortent naturellement de ce principe, et qui vous apprendront dans quel esprit vous êtes obligés de travailler. La première, qu'étant tous condamnés au travail comme à une peine nécessaire pour expier nos péchés, nous ne pouvons sans une rébellion manifeste nous en dispenser, et que dans la liberté que Dieu nous laisse quelquefois d'être les exécuteurs de son arrêt, et de nous en appliquer toute la rigueur, nous nous opposons ouvertement à ses desseins, et renversons entièrement l'ordre de notre prédestination, si nous nous rebutons du travail par les peines et les contradictions que nous y rencontrons.

La seconde, que de quelque profession que nous soyons, nous ne laissons pas d'être hommes, héritiers du péché d'Adam, conçus dans l'iniquité, coupables de mille désordres; que par conséquent nous devons embrasser le travail qui est la satisfaction que Dieu en exige de nous, dans un esprit de pénitence comme une amende honorable que nous faisons à sa justice : que plus nous sommes pécheurs et engagés dans le monde, plus nous sommes obligés d'aimer dans nos occupations les amertumes et les contradictions que nous y ressentons, bien loin de ne nous y assujettir qu'à cause de l'honneur et du profit qui nous en reviennent; abus qu'une mollesse artificieuse a introduit presque dans toutes les conditions, où l'on sépare le glorieux et l'utile d'avec le servile et le pénible, où, pour me servir de la comparaison de Clément Alexandrin, on crible le plaisir, *voluptatem excribrantes*, en rejetant la paille, je veux dire ce qu'il y a de sordide et d'incommode dans le travail, pour ne prendre que le bon grain, j'entends ce qu'il y a de lucratif et de délectable.

Passons plus avant. Non-seulement le travail nous est nécessaire, pour nous faire ressentir la peine de notre péché; il l'est encore pour nous précautionner contre ceux dans lesquels nous pourrions tomber, l'oisiveté étant une disposition prochaine à une infinité de vices, et par conséquent le travail qui lui est opposé, étant un préservatif salutaire dont Dieu nous commande d'user pour prévenir ceux que nous serions en état de commettre.

Le Saint-Esprit, au livre de l'Ecclésiastique, nous donne un avis, dont nous ne saurions jamais assez pénétrer l'importance : « Si vous avez un serviteur rebelle et méchant, mettez-le à la question, chargez-le de chaînes, faites-le travailler, ne souffrez pas qu'il soit oisif, car l'oisiveté a appris beaucoup de malice. »

Ce serviteur malin et indompté n'est autre que notre corps, disent les Pères; serviteur qui plus on l'épargne, on le flatte, on le met à son aise, plus il s'oublie de sa condition et de son devoir, plus il abrutit l'âme, plus il entreprend sur la liberté de sa maîtresse, la réduisant à une servitude infâme, et après l'avoir honteusement soumise à ses lois, la faisant servir à ces pernicieux desseins pour mépriser insolemment celles de Dieu. De là

vient, c'est la remarque de saint Chrysostome, que Jésus-Christ ne nous recommande rien avec plus d'exactitude que de ceindre nos reins, que d'imiter la diligence de ces serviteurs actifs et vigilants qui attendent leur maître, qui, sans s'abattre ni par la fainéantise, ni par le sommeil, sont prêts, à quelque heure qu'il revienne des noces, de lui ouvrir la porte aussitôt qu'il aura frappé. La ceinture est, à proprement parler, une marque de servitude, et comme c'est dans les reins que les soulèvements de la chair se forment; comme c'est d'eux que vient toute l'occasion de la fragilité et de la chute des hommes; comme les noires vapeurs qui s'élèvent de cette partie animale leur ôtent la connaissance de la vertu, qu'elles les rendent ou aveugles afin de ne la plus voir, ou paresseux afin de ne la point pratiquer, ce sont ces reins qu'il faut ceindre; c'est à cet endroit du mal qu'il faut appliquer le remède, si l'on veut en ôter la cause; c'est ce corps malin et endormi qu'il faut faire agir, travailler, marcher, qu'il faut ceindre, occuper, charger, afin d'empêcher qu'il ne soit oisif, et que dans la cessation de toute occupation honnête et chrétienne, il n'apprenne beaucoup de malice.

Croyez-moi, l'oisiveté est une dangereuse maîtresse, et si son école est l'école presque de tout le monde, on peut dire qu'on s'y instruit dans l art de commettre presque toute sorte de péchés.

Là, le fils de famille apprend, de même que l'enfant prodigue, à dissiper son bien en débauches, à mépriser les belles-lettres, à se moquer des avis et s'endurcir aux menaces de ses parents, à sacrifier à son sommeil et à son plaisir la noble ardeur dont il devrait être animé de remplir dignement la place à laquelle on le destine, à vivre en infâme, à rôder en libertin, à mourir gueux.

Là, la fille, si elle est pauvre, apprend à vivre sans honneur, à se prostituer honteusement pour gagner du pain, ou à attendre de la miséricorde d'autrui le secours qu'elle pourrait se rendre par son travail; et, si elle est riche, à dormir, à s'ajuster, se friser, donner des rendez-vous, jouer, danser, folâtrer, mentir, inspirer de l'amour, et peut-être en recevoir.

Là, l'homme de qualité apprend à négliger ses principaux devoirs, à se soucier peu de son domestique, à ruiner sa maison en folles dépenses, à entretenir des filles perdues, nourrir des chevaux et des chiens, boire et manger en Sardanapale, et si j'ose le dire, s'engraisser comme un animal impur dans le repos et la bonne chère.

Là, le bourgeois, le soldat, l'artisan apprennent à s'abrutir dans le vin, à être violents, blasphémateurs, perfides, voleurs, adultères, meurtriers, et, après avoir mené une vie si contraire aux lois divines et humaines, la finir souvent dans un coin d'hôpital ou sur un gibet.

Là, la femme mondaine apprend à courir de spectacles en spectacles, à lire des romans, dire des chansons, entretenir de longues conversations, où l'envie, la trahison, l'afféterie, la médisance règnent; à consumer son temps en visites, en promenades, en bagatelles, en ornements, en entretiens ridicules, en actions indignes et que l'Apôtre nous défend de nommer, tant elles sont infâmes devant les hommes et exécrables aux yeux de Dieu.

Là, ô honte du christianisme! les ecclésiastiques et les religieux apprennent, ceux-là à se nourrir délicieusement du patrimoine de Jésus-Christ, à laisser aux plus zélés la conversion des âmes, pendant qu'ils mangent sans scrupule les péchés des peuples, et qu'ils portent sans embarras un fardeau qui ferait peur aux anges, s'il pouvait leur être imposé; ceux-ci à aller de provinces en provinces comme des troupes errantes sans mission, à alléguer de vains prétextes pour adoucir un peu par des promenades et des visites de parents, un joug qu'ils n'oseraient honnêtement secouer. Désordres qui régnaient déjà du temps de saint Augustin, et que la pureté de la discipline ecclésiastique et régulière n'a jamais pu souffrir.

Voilà les leçons qu'on apprend dans cette école, et les péchés les plus ordinaires que l'oisiveté produit; leçons d'autant plus funestes à l'innocence que nous, les oublions rarement, parce qu'elles s'insinuent dans nous par l'endroit qui nous flatte davantage; péchés dont les engagements sont d'autant plus difficiles à rompre, que nous ne voulons faire aucun effort sur nous pour les quitter, parce que le propre de celui qui en est le principe, est de nous réduire en une langueur léthargique, et de nous ôter l'action et le mouvement.

Béhemot, dit saint Grégoire, veille et rôde avec inquiétude autour des âmes laborieuses et appliquées à leurs devoirs; mais il dort avec assurance dans celles qui sont oisives et froides; il repose tranquillement à l'ombre de leur mollesse, *sub umbra dormit in secreto thalami* (*Gregor. lib.* XXXV, *Moral. c.* 3), et, si quelquefois on le contraint de s'éveiller et d'en sortir, il se flatte de l'espérance d'y rentrer bientôt, et de rendre leur état pire qu'il n'était auparavant. Jésus-Christ chasse un démon du corps d'un possédé qu'il avait rendu sourd et muet, mais malgré l'affront qu'il vient de recevoir, il a l'insolence de dire qu'il y retournera : il entre en effet, et la raison que l'évangéliste en rend, c'est qu'il *trouva la maison vide*, c'est-à-dire, dans le sens des Pères, qu'il n'y trouva personne qui fût occupé, que ceux qui l'habitaient étaient oisifs : ce qui lui donna lieu d'y mener sept autres esprits plus méchants que lui, dont il était cependant le chef.

Etrange figure d'une vérité encore plus terrible! l'oisiveté ne va jamais seule, c'est un démon de légion : l'orgueil, la gourmandise, l'impureté, la bizarrerie des pensées, la malignité des paroles, l'endurcissement du cœur, l'impiété sont les sept péchés qui se joignent à elle, et comme autant de démons qui la suivent. Je n'avance rien de mon chef, écoutez ce que David en pense.

Les méchants, dit-il, veulent vivre dans l'oisiveté, tout hommes qu'ils sont, ils se retirent du travail des autres, et ne veulent pas être châtiés avec eux. Qu'est-il arrivé? *Ideo*, c'est pour cette raison, *ideo tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate et impietate sua, prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum; transierunt in affectum cordis. Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam : iniquitatem in excelso locuti sunt* (*Ps.* LXXII). Quelle effroyable suite de péchés!

Le premier, qui est à la tête des autres, c'est l'orgueil. Ils n'ont pas voulu travailler, *ideo*, c'est pour cette raison qu'ils sont devenus fiers, orgueilleux, insolents : l'oisiveté non-seulement ayant cela de commun avec les autres péchés d'être une espèce d'orgueil, parce qu'elle est comme eux une rébellion à la loi; mais encore, par un effet qui lui est propre, persuadant principalement aux grands et aux riches que le travail est indigne d'eux, et qu'ils sont en droit d'imposer aux autres des fardeaux insupportables qu'ils ne doivent pas même toucher du bout du doigt.

La gourmandise et l'impureté sortent en suite comme de la graisse de ces pécheurs oisifs; *prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*, ces deux péchés, qui ont leur siége dans la partie animale, s'emparant bientôt, dit un Père, d'un homme fainéant : témoin ce brutal de l'Evangile, qui croyant son âme charnelle, lui disait : *Tu as de grandes provisions pour beaucoup d'années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère.*

La bizarrerie des pensées et la malignité des paroles sont encore d'autres suites de l'oisiveté : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam. Les désirs tuent le paresseux* (*Prov.* XIII), il s'épuise en souhaits inutiles, tandis que ses mains ne veulent rien faire; lâche, chagrin, irrésolu, pensif, il veut et il ne veut pas : et de cette confusion de pensées et d'opposition de désirs naissent les inquiétudes, les murmures, les impatiences, les blasphèmes contre Dieu, les médisances et les calomnies contre le prochain.

Enfin l'endurcissement du cœur et l'impiété sont encore d'autres démons qui achèvent son malheur : *Transierunt in affectum cordis, operti sunt iniquitate et impietate sua.* Un homme oisif est un homme abruti qui ne se soucie de rien, qui s'entretient dans son libertinage, qui s'ensevelit dans son repos, qui ne peut y faire que des œuvres de la chair, s'oubliant de ses devoirs et de ses péchés, attristant et étouffant l'esprit de Dieu. Lui parle-t-on de régler ses mœurs? il ne songe pas même qu'elles aient été déréglées; de racheter le temps? il ne croit pas qu'il l'ait perdu; de donner bon exemple à son prochain? il se met peu en peine s'il le scandalise. Le reprend-on? ou il s'endort aux reproches par une négligence stupide, ou il s'en irrite par un emportement furieux. Vient-il à l'Eglise? Son corps y est, mais son esprit et son cœur en sont bien loin. Semble-t-il y prier? ce n'est que distraction, les exercices spirituels lui deviennent insipides, son cœur se soulève contre cette viande des bonnes âmes, il s'assoupit d'ennui, il ne peut faire ni oraison, ni lecture, ni méditation, ni souvent aucun ouvrage de ses mains.

Chrétiens qui écoutez des vérités si terribles, et pour lesquelles vous devez avoir d'autant plus de respect que l'esprit de Dieu les a inspirées à ces prophètes et aux Pères de son Eglise, tremblez, ou soyez du moins convaincus de la nécessité d'une vertu seule directement opposée à un péché capital si fécond en tant d'autres.

Ecclésiastiques, qui voudriez peut-être croupir dans une douce et longue fainéantise, seriez-vous après cela reçus à dire que votre caractère vous dispense du travail, et que quiconque sert à l'autel a part aux oblations de l'autel? Je n'oserais vous dire d'imiter saint Paul, qui, bien qu'il eût le pouvoir d'emmener avec soi des dames, et d'appliquer à sa nourriture et à son entretien les aumônes qu'elles faisaient, n'a cependant jamais voulu en user, aimant mieux travailler de ses mains : mais je suis en droit de vous dire qu'il faut donc servir à l'autel pour vivre des oblations qui s'y font, qu'il faut travailler au salut des âmes, tirer de la lecture et de l'oraison les lumières nécessaires pour les instruire, que, quelquefois même, après que vous vous êtes acquittés de vos plus essentiels devoirs, il serait bon de vous occuper à quelques exercices corporels, pour ne point avoir l'esprit distrait, pendant que la chair serait en repos, et que pour cette raison, selon la remarque de saint Augustin, saint Paul conseilla à Timothée de chercher quelque occupation qui le divertît, puisqu'il ne pouvait supporter les fatigues d'un métier pénible, à cause de la débilité de son estomac.

Grands de la terre, magistrats, hommes d'affaires et de lettres, je n'oserais vous dire avec un Père, que jamais spectacle ne fut plus beau que de voir les chefs de la république romaine quitter la charrue pour aller prendre les premières places dans le sénat; partager leur temps entre l'agriculture et la décision des affaires les plus importantes; moites de sueur et pleins de poudre, s'essuyer peut-être avec ces robes de consuls dont ils allaient être revêtus : *Cum ab aratro arcesserentur ad fasces, et illustrandi habitu consulari, illis fortasse ipsis quas assumpturi erant imperialibus togis madidum sudore pulverem detergerent.* Mais je suis en droit de vous dire avec saint Bernard que vos charges ne sont que des servitudes honorables, que vous n'avez pour ainsi parler qu'un être relatif, que vous êtes tout aux autres, soit pour les protéger contre l'oppression, soit pour les soulager dans leurs misères, soit pour leur rendre prompte et bonne justice dans les tribunaux; que votre temps n'est pas à vous, mais à eux; qu'autant de réjouissances excessives que vous prenez, sont autant de larcins que vous leur faites; que votre salut est attaché à l'accomplissement de vos devoirs, que faire toute autre chose et négliger les fonctions de votre charge, c'est ne

rien faire, qu'en un mot vous êtes comme ces sources publiques où tout le monde va puiser, comme ces asiles ouverts à toute heure dont l'entrée ne peut être, sans une espèce de cruauté, fermée à aucun des misérables qui s'y réfugient.

Femmes mondaines qui demandez, que vous servirait d'être riches si ce n'était pour mener une vie tranquille et délicieuse, je n'oserais vous dire, avec saint Augustin, que beaucoup de personnes illustres, après s'être dépouillées de leurs biens en faveur des monastères et des pauvres, se sont occupées à plusieurs petits travaux, rougissant de manger gratuitement un pain qui leur était devenu commun avec les membres de Jésus-Christ : mais je suis en droit de vous dire qu'il n'y a pas encore un demi-siècle que les dames de la première qualité, semblables à la femme forte dont parle le Sage, travaillaient aux ouvrages de laine et de fil, prenaient l'aiguille et le fuseau, veillaient sur leurs domestiques, nourrissaient, couchaient, levaient leurs enfants, et ne mangeaient jamais leur pain oisives : et cela étant, *quid hoc ignavia est? aliis nocte et die cura pervigili festinantibus redimere tempus, quoniam dies mali sunt, vos et longas noctes dormitando consumitis, et dies fabulando ducitis otiosos?* dit saint Bernard (*Bern. de Vita relig. c.* 8).

Enfin, hommes de négoce, bourgeois, laboureurs, artisans, qui que vous soyez, souvenez-vous que le travail est d'une obligation indispensable, je ne dis pas seulement pour vous tirer de la misère, mais pour satisfaire à Dieu pour les péchés que vous avez commis, et prévenir ceux dans lesquels vous pourriez tomber : je ne dis pas seulement pour établir votre famille, et laisser de quoi vivre à vos enfants; mais pour marcher vous-mêmes dans la loi du Seigneur, et ne point perdre, par une lâche fainéantise, un temps si précieux qui s'écoule avec tant de rapidité, et que vous ne pourrez plus rappeler quand il sera passé.

Adorable Sauveur, qui avez consacré le vôtre à notre salut, et qui, pour nous donner un parfait exemple d'un travail innocent, l'avez embrassé dès vos premières années, dites-nous aujourd'hui ce que vous dîtes à ce misérable qui ne pouvait travailler, parce qu'il avait la main desséchée : *Levez-vous, étendez votre main :* ou faites sur nous le même miracle que vous fîtes sur cette femme courbée depuis dix-huit ans, sans qu'elle pût regarder le ciel; vous lui imposâtes les mains, et lui dîtes qu'elle était guérie. L'infirmité dans laquelle nous sommes est encore plus dangereuse, la langueur et la nonchalance ont désséché nos mains, l'oisiveté ou le déréglement dans nos occupations nous a courbés contre terre, redressez-nous donc, et, afin qu'il n'y ait rien de vicieux dans notre travail, après l'avoir commandé, ayez la bonté de le régler. Il le fait, vous l'allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

L'obligation au travail est une leçon que la nature fait aux bêtes, la politique aux hommes, et la grâce aux chrétiens; avec cette différence néanmoins, que si les premières n'agissent que par la nécessité de l'instinct qui les pousse, les seconds que par les principes de la raison qui les gouverne, les troisièmes ne doivent se conduire que par le mouvement de l'esprit de Dieu qui les dirige.

Si nous n'avions que l'être et le sentiment avec les bêtes et les autres créatures, il suffirait que la nature nous appliquât comme elles au travail : nous agirions sans réflexion, obéissant aveuglément aux ordres de la cause première qui ne laisse oisif aucun de ses effets, qui veut que les insensibles même agissent, les uns par l'accroissement, comme les herbes et les plantes; les autres par le mouvement et l'influence, comme le soleil et les astres.

Si nous n'avions que l'intelligence et le bon sens, il suffirait que la morale païenne réglât nos actions, qu'elle nous envoyât tantôt à l'école des fourmis pour y apprendre, par leur exemple, à y amasser, pendant les beaux jours de l'été, de quoi nous nourrir, durant les rigueurs de l'hiver, tantôt à celle des serpents pour nous instruire, par l'imitation de leur prudence, des moyens de parvenir plus sûrement à nos fins : nous agirions en raisonnables et en politiques; assez heureux, si nous faisions une belle figure dans le monde, ou assez contents, si nous y vivions moralement bien.

Mais le caractère de chrétien qui nous élève à un degré plus éminent, nous impose d'autres devoirs, et nous assujettit à d'autres règles. Depuis que le péché a corrompu toute la nature, que la concupiscence et les différents intérêts des passions ont obscurci l'œil de notre raison, nos occupations sont devenues vicieuses et déréglées : et par conséquent, conclut Salvien, elles ne peuvent être mises dans l'ordre et rendues innocentes que par la conformité qu'elles ont à une raison supérieure, droite, immuable, éternelle, qui n'est autre que Dieu à qui seul appartient non-seulement de nous appliquer au travail en qualité de créateur et de juge, mais encore à nous en marquer toutes les circonstances, en qualité de législateur et de règle.

Les divers emplois qu'il a établis dans la vie civile, les lois générales et particulières qu'il a faites pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent, pour les grands et pour les petits, pour les riches et pour les pauvres, pour les libres et pour les esclaves, les différents préceptes qu'il a voulu qu'on observât, et qu'il nous a laissés dans les deux Testaments, le partage qu'il y a fait entre les jours destinés au travail, et entre ceux qui doivent être consacrés à son culte, en sont autant de preuves : et si, dans notre évangile il veut bien se représenter à nous sous la figure de ce père de famille qui loue des vignerons oisifs à qui il marque précisément d'aller en sa vigne : *Ite et vos in vineam meam*, c'est, disent les Pères, non-seulement pour nous montrer la nécessité, mais

encore pour régler la nature et la fin de notre travail

C'est à quoi se réduisent toutes les règles qui le regardent, et dont saint Paul, rempli de l'Esprit de Dieu, a fait une mention expresse en deux différents endroits de ses épîtres. Ce détail de morale vous rendra la chose sensible, et sera peut-être plus capable de vous instruire qu'une confusion de recherches curieuses et souvent inutiles.

Il nous donne la première dans le chapitre troisième de sa seconde épître aux Thessaloniciens : Nous avons appris, dit-il, qu'il y en a parmi vous qui sont inquiets, oisifs, curieux, occupés de choses qui ne les regardent pas; cela étant, nous leur ordonnons et nous les conjurons de manger leur pain en travaillant paisiblement et en silence. *His autem qui ejusmodi sunt præcipimus et obsecramus, ut cum silentio panem suum manducent.*

Il faut donc manger son pain, *panem suum*, c'est-à-dire selon saint Bernard, un pain que l'on a gagné par un travail honnête, personne ne pouvant le manger comme sien, s'il ne se le rend propre en travaillant, autant qu'il le peut faire, sous le témoignage de Dieu et de sa conscience. Vous l'aviez, grand Apôtre, ce double témoignage, et vous vouliez que les chrétiens de Thessalonique vous en rendissent encore un troisième. Vous savez, leur disiez-vous, que nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, que nous n'avons pas voulu user du pouvoir que nous avions de vous en demander; que de peur d'être à charge à aucun de vous, nous avons travaillé de nos mains nuit et jour, afin que vous nous imitiez, et que vous ne viviez que du fruit de votre travail.

Ne me demandez pas après cela, dit saint Augustin, de quel métier était saint Paul, et comment il pouvait prêcher l'Evangile et avoir le temps de s'occuper à d'autres ouvrages : je ne sais qu'une chose, *unum scio*; il n'était ni voleur, ni comédien, ni bouffon, il ne gagnait sa vie par aucun emploi infâme, il ne menait personne ni aux spectacles, ni à la chasse, ni aux jeux publics, ni à aucun de ces divertissemens cruels où les hommes servent de victimes aux bêtes, ou à leurs semblables. Que faisait-il donc? il avait un métier honnête, il s'appliquait innocemment à des choses qui servent aux usages communs, telles que sont les ouvrages des tailleurs, des charpentiers, des laboureurs et autres de cette nature. Que ces noms ne vous rebutent pas : *Neque enim honestas ipsa reprehendit quod reprehendit superbia eorum qui vocari honesti amant, sed esse non amant*; de quelque infamie que l'ambition du siècle ait tâché de les noircir, l'honnêteté ne blâmera jamais ce que l'orgueil de ceux qui veulent paraître honnêtes, et qui seraient fâchés de l'être, ne peut souffrir. Les patriarches de l'Ancien Testament ont presque tous été pasteurs, et entre les rois d'Israël il s'en est trouvé qui ont manié la houlette avant que orter le sceptre. Dans les premiers siècles du monde les plus grands hommes ont été de différents métiers. Joseph, époux de la Vierge, et réputé père de Jésus-Christ, était charpentier : il est probable même que cet Homme-Dieu, durant les trente années de sa vie cachée, s'est abaissé jusqu'à cette profession, et nous lisons dans les Actes, que saint Paul faisait des tentes à Corinthe où il demeura quelque temps avec Aquila et Priscille.

O vous qui briguez des emplois dangereux et criminels, qui amassez de grands biens par des voies obliques et défendues, qui affectez d'être du nombre de ces honnêtes gens, et qui dans le fond ne voudriez pas le devenir, qui du haut du pinacle où le démon de l'injustice et les efforts précipités de votre ambition vous ont portés, ne regardez qu'avec mépris ces occupations chrétiennes; quelle étrange morale! que de matières de justes scrupules!

Ce pain que vous mangez n'est pas à vous : c'est mon pain, dit l'orphelin à l'usurier; tu as profité du malheur où mon bas âge et ma simplicité m'ont jeté; tu m'as prêté quelques sommes modiques pour en tirer d'excessives; tu m'as engagé à de folles dépenses, tu as embrouillé mes affaires, tu m'as perdu.

Ces vins exquis que vous buvez ne sont pas à vous, c'est mon vin, dit le misérable Naboth à ce grand seigneur : je n'avais qu'une vigne, tu me l'as ravie; abusant de ton pouvoir, tu as joint mon héritage aux tiens; ma faiblesse m'a contraint de céder à la force, la crainte de perdre ou la vie ou la liberté m'a fait succomber sous tes oppressions.

Ces maisons à la ville et à la campagne ne sont pas à vous, elles nous appartiennent, dit une multitude confuse de plaideurs aux juges, aux avocats, aux procureurs, aux officiers de justice : vous nous avez ruinés en frais par vos chicanes ou par votre négligence : vous avez exigé le double de votre travail, vous avez rendu nos affaires obscures, et nos contestations infinies par des procédures longues et embarrassées; vous nous avez trahis, vendus, dévorés, réduits à la mendicité et au désespoir.

Ces sommes immenses, ces carrosses magnifiques, ces ameublements d'or et d'argent ne sont pas à vous, tout cela nous appartient, disent tant de misérables à ces hommes qui, nouvellement tirés du sein de la pauvreté, s'avancent à grands pas dans les temps malheureux, et font de monstrueuses acquisitions. Et cela est si vrai, que si on avait les yeux aussi perçants que ceux que Dieu donna autrefois à Jérémie, et qu'on perçât leurs habits, on verrait sortir de ces ailes par lesquelles ils s'élèvent aux plus hautes dignités, *le sang des âmes des pauvres et des innocents* (*Jerem.*, XXV).

Voilà toutefois les honnêtes gens du siècle, ou plutôt voilà ceux qui affectent de paraître tels, et qui n'aiment pas à le devenir: qui à peine ayant un morceau de pain en propre, ravissent et dévorent celui d'un million d'autres; qui ne savent qu'un métier, celui d'amasser en peu de temps de

grands trésors, sans se donner beaucoup de peine.

Que leur dirons-nous, et quel conseil pourrons-nous leur donner? celui du même Apôtre. *Qui furabatur, jam non furetur, magis autem laboret manibus suis bonum, ut habeat unde tribuat cui opus est.* Que celui qui volait auparavant ne vole plus; que celui qui abusait de son pouvoir n'en abuse plus; que celui qui donnait son argent à usure ne le donne plus; que celui qui dépouillait son prochain ne le dépouille plus; qu'ils quittent tous leurs emplois, s'ils ne peuvent absolument les exercer sans blesser leur conscience; qu'ils regardent parmi leurs biens et leurs troupeaux, à l'exemple de Tobie, s'il n'y en a point d'injustement acquis; qu'ils les rendent aussitôt à ceux à qui ils appartiennent; qu'ils ne rougissent pas de travailler de leurs mains pour se procurer le nécessaire, et pour avoir même de quoi faire du bien à ceux qui en ont besoin.

Mais comme les choses ne vont pas toujours à cette extrémité, que souvent ceux qui sont dans ces professions, et qui exercent ces emplois dont je viens de vous découvrir quelques désordres, vivent selon les maximes de l'Evangile, et demeurent dans les termes de saint Paul, qui veut que l'on mange son pain, *panem suum*, voici une seconde règle qu'il nous donne; règle d'autant plus importante qu'elle regarde généralement tout le monde, et par laquelle il veut que soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions d'autres choses, nous les fassions toutes pour la gloire de Dieu

Il y a, dit saint Bernard, un travail accablant et tuant, il y a un travail profane et inutile, il y a un travail saint et innocent. Le premier, c'est quand on est esclave du péché, et que l'on porte le malheureux fardeau de l'Egypte. Le second, c'est quand on s'attache aux choses de la terre, qu'on ne travaille que pour la figure du monde qui passe, que pour l'entretien de sa vie et de celle des siens. Le troisième, c'est quand on rapporte tout à la gloire de Dieu, quand on cherche, avant toutes choses, son royaume et sa justice.

Le premier ne peut recevoir aucune règle: dans quelque esprit qu'on y agisse, quelque motif qu'on s'y propose, il ne peut être sanctifié, parce qu'il est essentiellement criminel et réprouvé. Le second peut et doit en recevoir: il le peut, parcequ'il est indifférent, et qu'il ne mérite pas de lui-même la damnation éternelle; il le doit, parce qu'il est profane, et qu'il n'appartient point encore au salut. *Etsi non ad damnationem, minime tamen pertinet ad salutem.* Mais qu'est-ce qui le règlera? Ce sera la fin et l'intention du troisième, ce sera l'esprit avec lequel on l'embrassera. Le démon dit aux réprouvés: travaillez aux œuvres du péché; mais Dieu, ajoute saint Bernard, dit à ses amis: *Travaillez, non pour une viande qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle* (*Bern. serm. 27. de diversis*): non pour le péché ou pour le monde, mais pour moi, vous occupant de votre travail en ma présence, et le rapportant à ma gloire. Vous pouvez opérer pour cette viande quand même vous travaillez à des ouvrages temporels, et que vous êtes actuellement appliqués aux fonctions de votre état: c'est un même travail, mais ce n'est pas une même fin: c'est un même arbre, mais les fruits qu'il porte sont différents, parce que la racine n'est pas la même: *Dissimili radice inhærens labor similis.*

O l'admirable secret de travailler pour Dieu, et sous les yeux de Dieu! de commencer son travail après avoir fait sa prière, après avoir entendu, s'il se peut, la messe! de l'entreprendre avec courage, de l'offrir au Seigneur, et de lui faire un sacrifice de ce que l'on y trouve de rebutant! de s'élever à lui au milieu de ses occupations, tantôt par une oraison jaculatoire, tantôt par un acte d'amour et de résignation à sa volonté, tantôt par quelques petits soupirs vers cette bienheureuse patrie. Travailler de la sorte, c'est pratiquer toutes les vertus, disent les Pères; c'est avoir une foi vive, on adore le domaine de Dieu; une espérance courageuse, on se repose en sa miséricorde; une charité ardente, on l'aime dans la peine; une reconnaissance filiale, on lui rend souffrances pour souffrances. C'est prier, c'est s'humilier, c'est faire pénitence, c'est tenir, comme les Israélites, la truelle d'une main, et les armes d'une autre; c'est, comme Moïse, soutenir ses bras abattus de lassitude, et défaire les Amalécites dans la plaine; en un mot, c'est trouver dans le châtiment de son péché le moyen de devenir un grand saint.

Cette pratique n'a rien de difficile, et elle est toutefois d'un mérite infini. On peut aisément, dit saint Augustin, s'occuper de Dieu et chanter de temps en temps ses louanges pendant les heures de son travail, se consoler par là dans sa peine, à peu près comme les matelots qui, conduisant leurs vaisseaux en pleine mer au milieu des orages, charment leurs ennuis par des chansons qu'ils ont apprises: *Ipsum laborem tanquam divino celeumate consolari.* Combien entendons-nous d'artisans dire de paroles oisives, et souvent des airs dissolus, sans que leurs mains se retirent du travail! Qui les empêcherait donc de faire pour Dieu ce qu'ils font pour la vanité, de méditer dans la loi du Seigneur, de lui faire un sacrifice de leurs peines, et de chanter quelquefois ses louanges?

Ainsi parlait saint Augustin, ainsi agissaient les premiers chrétiens, et en cela consistait la sainteté de leur travail. Ils ne s'éloignaient jamais de la vue de Dieu, ils s'élevaient sans cesse vers lui, ils travaillaient pour lui, se proposant Jésus-Christ pour exemple, se le représentant comme agissant avec eux, et leur prescrivant des règles sûres pour se sanctifier dans leurs professions.

Cultivaient-ils un jardin? ils se disaient dans le secret de leur cœur: Ce fut sous la figure d'un jardinier que Jésus-Christ apparut à Madeleine. Allaient-ils puiser de l'eau

aux bords d'une fontaine? C'est ainsi, disaient-ils, que Jésus-Christ était assis sur les bords de celle de Sichar, fatigué du chemin et altéré du salut de la Samaritaine. Etaient-ils dans leurs comptoirs et dans leurs banques? Matthieu y était quand il l'appela, et qu'il le convertit. Leur profession les engageait-elle à faire des courses et des voyages? Jésus-Christ, disaient-ils, apparut aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, et leur cœur se sentit enflammé quand il les entretenait pendant le chemin. Cherchaient-ils par de longues veilles le sens des Ecritures? Jésus-Christ, disaient-ils, le découvrit aux docteurs de la loi quand il s'assit au milieu d'eux. Etaient-ils à table plus par nécessité que par volupté? Jésus-Christ mangeait avec les publicains et les pécheurs. Y servaient-ils les autres? Jésus-Christ, disaient-ils, lava les pieds à ses apôtres, et leur fit entendre qu'il était *venu pour servir, et non pas pour être servi*. Les assistaient-ils dans leurs maladies? Jésus-Christ, disaient-ils, qui pouvait guérir les maladies par un simple acte de sa volonté, se transporta lui-même dans la maison du centenier, appliqua de ses propres mains de la boue sur les yeux de l'aveugle-né, toucha le cercueil où était enfermée la fille du prince de la Synagogue, pleura, frémit, se troubla pour ressusciter le Lazare.

Ne pouvez-vous pas, chrétiens, faire ce que faisaient vos pères dans les premiers siècles, et ce que tant d'âmes fidèles font encore aujourd'hui, malgré la corruption de celui-ci, et le poids de leur travail? Ne pouvez-vous pas, sans le quitter, le consacrer à Dieu, lui en faire un sacrifice, l'assaisonner de vos oraisons (ce sont les termes des saints Pères), vous représenter Jésus-Christ travaillant avec vous, vous tenir en sa présence, lui demander ses grâces, afin de ne vous point abattre par le chagrin et le murmure? C'est en cela, dit saint Bernard, que consiste la piété solide; c'est là ce qui fait le mérite et la sainteté du travail, parce que, par là, l'âme sans être distraite, s'applique à Dieu, et d'autant plus qu'elle s'y applique, d'autant plus elle s'anime à travailler avec une nouvelle fidélité et une ardeur extraordinaire, élevant son esprit, et lui soumettant la servitude de tout son corps : *Quo in quantum verius innititur, in tantum etiam ferventius operatur, totius sibi corporis sui subjiciens servitutem* (*Bern.*, *de vita sol.*, *cap.* 8).

C'est le beau sens qu'un grand pape, dans le livre sixième de ses Morales, donne à ces paroles de Job : *Homo ad laborem nascitur, avis ad volatum*. A les prendre selon la lettre, on n'y trouvera rien de mystérieux : quoi de plus propre à un oiseau que le vol, à un homme que le travail? Saint Grégoire cependant en tire un grand principe de morale, et en fait le sujet d'une admirable instruction. Si un chrétien veut travailler d'une manière innocente et agréable à Dieu, il faut, dit-il, qu'il se courbe sous le poids du travail comme un homme, mais il faut aussi qu'il s'élève au-dessus de son travail par une généreuse liberté, comme un oiseau. Un animal terrestre s'abat sous le faix qu'on lui impose, mais un aigle ou un autre oiseau indocile à porter ce fardeau, le secoue aisément, ou l'enlève avec soi dans les airs, sans être retardé par la pesanteur de sa charge. Un véritable chrétien fait la même chose, il prend son vol d'autant plus haut qu'il travaille avec plus de peine; bien loin que son travail le retarde, il le porte à Dieu, comme il lui consacre les deux parties dont il est composé, son corps par ses peines et par ses fatigues, son esprit par son union et son élévation : il lui plaît infiniment, et en attire toute sorte de bénédictions, Dieu s'étant engagé de bénir le travail qu'il commande et qu'il règle : *Et quod justum fuerit dabo vobis*.

TROISIÈME POINT.

Ce qu'un serviteur qui n'a fait que ce qu'il a dû faire, n'a pas la présomption de se promettre, un maître charitable et libéral le lui accorde quelquefois par grâce : en sorte que, sans y être porté par d'autres motifs que par ceux qu'il trouve dans le fond de son propre cœur, il se fait une espèce d'engagement et de dette, de ce qui n'est qu'un effet de sa bonté.

Qu'il en soit ce qu'il vous plaira des maîtres de la terre, celui du ciel que nous avons l'honneur de servir, semble s'être fait une loi de nous rendre par reconnaissance ce qui n'est, absolument parlant, qu'un présent de sa justice : et soit que par là il veuille épargner la honte de ses créatures qui rougiraient de recevoir gratuitement son bienfait; soit qu'il se plaise à couronner ses propres dons quand il couronne leur mérite dont il est le principe, il est certain qu'il ne leur commande jamais de travailler, qu'il n'ajoute aussitôt la récompense qui les attend, et qu'il ne s'engage *à leur donner tout ce qui sera de justice*.

Vous appelez ainsi, ô mon Dieu, la récompense que vous daignez nous accorder par miséricorde, comme à ces vignerons que que vous avez envoyés en votre vigne. D'un côté, pour nous faire entendre que nous sommes des serviteurs inutiles, que vous pouvez disposer selon votre sainte volonté de vos grâces, et que notre œil ne doit pas être mauvais si vous êtes bon, vous voulez que ceux qui sont venus les derniers reçoivent, comme les premiers, leur salaire : mais, comme aussi, d'un autre côté, pour nous encourager au travail, vous nous permettez d'être intéressés, et, quoique nous n'ayons nul droit d'exiger de vous la moindre chose, puisque nous n'avons fait que ce que nous avons dû faire, vous vous engagez toutefois à nous donner ce qui sera juste et dont vous serez convenu avec nous : *Et quod justum fuerit, dabo vobis*.

Quelle étrange espèce de justice! quelle nouvelle manière de convention! nous nous engageons à Dieu, et Dieu réciproquement s'engage à nous. A quoi nous engageons-nous envers Dieu? à travailler chacun selon notre état et nos emplois, conformément aux ordres de sa providence et de sa justice, et ce tra-

vail nécessaire de profane qu'il était, commence à devenir volontaire et saint. Mais à quoi Dieu s'engage-t-il envers nous? à nous récompenser après que nous aurons travaillé, se démettant, pour ainsi dire, du droit qu'il a de disposer absolument et souverainement de ses grâces, se faisant une loi de nous rendre comme par justice ce qui nous appartiendra, de faire profiter et de bénir notre travail.

Il le bénit en plusieurs manières : 1° en répandant une certaine onction et suavité intérieure sur le travail des justes, les visitant, les consolant, les animant à la patience, leur faisant trouver non-seulement supportables, mais encore délicieux, les emplois les plus pénibles ; charmant, si j'ose m'expliquer ainsi, leurs maux par la douceur de son esprit ou par la force de la charité qu'il verse abondamment dans leurs cœurs.

C'est la pensée de saint Bernard, qui, après avoir distingué l'homme en animal, en raisonnable et en spirituel, dit qu'ils s'assujettissent au travail et portent leur joug avec ces dispositions très-différentes. L'homme animal ne le porte qu'avec répugnance et par contrainte, car quels efforts ne fait-il pas pour le secouer! que d'inquiétudes! que d'impatiences! que de murmures! que de blasphèmes! Il va au travail comme au supplice, il le quitte le plus tôt, et il le reprend le plus tard qu'il peut. L'homme raisonnable s'accoutume insensiblement à le porter, l'habitude fait en lui ce que la nature ne pourrait faire; une action qui lui aura mérité quelque gloire le presse à en faire une autre; le désir d'établir sa réputation ou la passion d'amasser du bien, l'endurcit à la peine, l'engage, presque sans avoir le temps d'y faire réflexion, à un exercice dont il se fait une loi de ne pas sortir. Mais l'homme spirituel, et qui use spirituellement de son corps : *Vir spiritualis, et corpore suo spiritualiter utens*, embrasse par une affection qui lui est comme naturelle la servitude à laquelle l'homme animal ne s'assujettit que par contrainte, et le raisonnable par coutume : *Servitutem ejus quam habet animalis homo per vim coactam, rationalis per consuetudinem subactam, accipere meretur quasi naturaliter affectam* (*Bern. de vita sol. cap.* 14). Si l'un obéit par nécessité, l'autre s'y soumet par amour; si l'un trouve dans son travail des vertus pleines de difficultés, l'autre les pratique comme si elles étaient changées en sa nature : tant elles lui deviennent aisées, commodes, délicieuses; tant elles le rendent joyeux dans son travail, ardent après son interruption, et empressé à le rependre : *Coguntur enim in unum sensus ad disciplinam bonæ voluntatis, nec lascivire eis vacat a pondere laboris, sed subacti in obsequium spiritus docentur conformari ei et in laboris participatione, et in consolationis exspectatione.* Excellente raison de ce Père. Le travail paraît insupportable aux pécheurs, parce qu'ils obéissent à leurs sens dont le propre est de se plaire dans l'oisiveté et de rejeter les emplois pénibles qui fatiguent le corps, ou qui tiennent l'esprit bandé; mais il est doux aux justes, parce que les sens, qui n'aimeraient que le repos d'une vie molle, sont contraints de se soumettre aux ordres d'une volonté bonne et bien réglée; qu'ils n'ont pas le loisir de se retirer du travail ou d'en sentir le poids, et qu'étant assujettis à l'obéissance de l'esprit, ils apprennent à se conformer à lui, en partageant la même peine et en attendant aussi la même consolation.

Vous ne leur refusez pas cette consolation, ô mon Dieu! vous qui avez dit : *Venez à moi, et je vous soulagerai;* vous, qui avez appelé leur joug le vôtre, *jugum meum*, soit pour leur témoigner que vous vous l'imposiez afin qu'ils en soient délivrés; soit pour leur faire entendre que, comme un joug se tire à deux, vous daignez bien être avec eux le compagnon de leur travail, afin d'en prendre la moitié de la peine.

La seconde bénédiction que Dieu y répand, c'est d'en multiplier quelquefois visiblement les fruits. Rien de plus formel dans l'Ecriture, que d'y voir Dieu rendre inutile et ingrat le travail qu'on entreprend lâchement et contre ses ordres, s'intéresser au contraire à combler de grâces, non-seulement spirituelles, mais temporelles, celui qu'il conduit et qu'il règle. En vain travaillez-vous à bâtir une maison, elle tombera si le Seigneur ne l'édifie; en vain veillez-vous à garder ce que vous avez acquis, si le Seigneur n'a la bonté de le conserver; en vain vous empressez-vous, si Dieu ne préside à votre travail, si vous ne l'embrassez selon son esprit, si vous ne le priez de le bénir, vous sèmerez beaucoup et vous recueillerez peu; vous boirez, et vous ne serez pas désaltérés; vous vous couvrirez, et vous ne serez pas échauffés; vous ferez quelque récolte, mais tout cela passera par les trous d'un sac percé, sans qu'il vous en reste pour votre nourriture. *Vous avez formé de grandes entreprises, et vous avez trouvé moins que ce que vous vous étiez promis; vous avez cru amasser du bon grain, et ce n'a été qu'un peu de poussière et de paille que j'ai soufflé*, dit Dieu. *J'ai empêché le ciel de donner sa rosée et la terre de pousser son germe; j'ai appelé la sécheresse sur les campagnes, sur les montagnes, sur le blé, sur le vin, sur l'huile, sur les hommes, sur les animaux, et sur tout le travail de vos mains.* Expressions de l'Ecriture confirmées par l'expérience de tous les siècles, où nous voyons que tôt ou tard le travail des pécheurs périt, comme au contraire celui des justes leur réussit : *Et leur donne des fruits en son temps, et en grande abondance, parce que Dieu y répand sa bénédiction, qu'il couronne leurs années, qu'il engraisse les solitudes les plus stériles, qu'il rend leurs champs fertiles, leurs collines fécondes, leurs troupeaux chargés de laine, leurs vallées abondantes en froment. Ils marchent et pleurent en jetant leurs semences*, c'est-à-dire, en s'assujettissant au travail par un esprit de pénitence sous les yeux et la conduite de Dieu; mais ils dorment en repos, abandonnant tout aux soins charitables

de sa providence, qui fait veiller les éléments pour eux, qui donne une fécondité extraordinaire à leurs terres, qui favorise leurs entreprises, et qui veut qu'*ils reviennent avec joie recueillir les fruits de leurs fatigues et de leurs peines. Vous êtes donc heureux, et tout vous tournera en bien, quand vous mangerez le travail de vos mains. Bénédictions sur votre femme, qui, comme une vigne abondante, fera la joie et la fécondité de votre maison; bénédiction sur vos enfants, qui, comme de jeunes olives, seront à l'entour de votre table*, apprenant de vous ce que vous avez appris de Dieu, accoutumés comme vous à se sanctifier dans leur travail, et heureux de le voir profiter au centuple. *Ainsi sera béni l'homme qui craint le Seigneur; il verra les biens de Jérusalem pendant tous les jours de sa vie, les enfants de ses enfants, et la paix sur Israël.*

Mais, parce que Dieu, soit pour éprouver la fidélité des saintes âmes, soit pour les rendre plus parfaites, leur refuse quelquefois ces onctions spirituelles, et souvent des biens temporels; voici une troisième bénédiction qu'il ne manque jamais d'accorder à leur travail, qui est de les récompenser en l'autre vie, après qu'elles ont assidûment et saintement travaillé en celle-ci, de s'engager à leur donner à chacune d'elles le denier dont il est convenu, par la participation d'une même félicité considérée dans son essence, quoiqu'elle doive être plus ou moins grande dans ses circonstances accidentelles, par rapport à la perfection plus ou moins grande dans laquelle elles se trouveront à la fin de la journée.

C'est par ce tempérament que sa miséricorde modère ce que sa justice semble avoir attaché de fâcheux et de rebutant dans le travail, y animant les hommes par la vue des biens éternels et inestimables qui leur en reviennent. S'il refuse l'entrée dans la salle des noces aux cinq vierges folles qui sont venues trop tard, il l'ouvre aux sages qui sont allées au-devant de lui; s'il commande qu'on jette dans les ténèbres extérieures ce serviteur méchant et paresseux qui a enfoui son talent, il approuve, il loue, il récompense les deux autres qui ont fait profiter ceux qu'ils avaient reçus. Quand il parle du royaume du ciel, à quoi le compare-t-il? sinon tantôt à un marchand qui cherche des pierres précieuses, tantôt à un laboureur qui sème une bonne semence dans son champ; tantôt, ainsi qu'il est remarqué dans notre évangile, à un père de famille, qui se lève de grand matin pour agir et envoyer des vignerons en sa vigne; et tout cela, afin de nous apprendre que, comme l'enfer est le juste châtiment d'une vie languissante, assoupie, oisive, le ciel est la récompense assurée de ces âmes actives, laborieuses, vigilantes; qui, après avoir, comme saint Paul, généreusement combattu, conservé leur foi, achevé leur course, attendent cette couronne de justice, que Dieu, juste juge, leur rendra dans le dernier jour.

C'est là, dit un Père, ce qui les encourage; et si rien dans sa pensée n'afflige davantage un homme à l'article de la mort, que de voir qu'il a passé toute sa vie dans l'oisiveté, rien ne le console et ne le réjouit plus, que quand il reconnaît qu'il a bien employé le temps, que ses jours se trouvent pleins, qu'il a tâché, autant qu'il lui a été possible, de s'acquitter de son devoir et de plaire à Dieu dans les fonctions de son état. C'est alors que, par une espèce de sainte présomption, il lève hardiment les yeux aux ciel; c'est alors qu'il hâte par ses désirs la récompense qui lui est promise; semblable à un serviteur qui souhaite de se reposer à l'ombre, après avoir porté le poids du jour et de la chaleur; ou à un mercenaire qui compte toutes les heures de son travail, qui attend la fin et la récompense de son ouvrage.

Pour avoir cette consolation dans ce dernier moment, profitons, chrétiens, profitons de ceux qui le précèdent, et appliquons-nous pour notre instruction ces belles et mystérieuses paroles du Sage: *J'ai passé*, disait-il, *par le champ du paresseux et par la vigne de l'insensé, je n'y ai trouvé que des orties, des épines et une muraille renversée; c'est pourquoi j'ai fait cette réflexion dans le secret de mon cœur, et voulant me corriger aux dépens de ces malheureux, j'ai dit en moi-même: Tu dormiras peu, tu sommeilleras peu, tu croiseras peu tes bras pour te reposer, de peur qu'une pauvreté imprévue ne t'accable et ne te dépouille.*

Eh! bon Dieu, n'ai-je pas été jusqu'ici ce paresseux et cet insensé? quelque convaincu que je fusse de l'obligation de travailler, et d'éviter un aussi grand péché que celui de la paresse, en ai-je été plus actif, plus vigilant? moins attaché au repos, au plaisir, à la mollesse? ai-je retranché, pour satisfaire à mes péchés passés et me précautionner contre les futurs, quelques moments de mon divertissement et de mon sommeil? quoique je susse que si je ne me sanctifiais dans mon travail en l'offrant à Dieu, en m'y engageant avec un esprit innocent et libre, je n'amasserais qu'un tas de pierres qui se renverseraient d'elles-mêmes; n'ai-je pas été l'insensé dont la vigne ne s'est trouvée remplie que d'orties et d'épines: je veux dire, dont le cœur n'a été plein que d'inquiétudes piquantes, que de soins déchirants, que d'œuvres et d'empressements inutiles?

Il faut donc que je m'instruise, non pas tant par l'exemple des autres que par le mien, que je m'oppose moi-même à moi-même: moi-même, laborieux et vigilant, à moi-même, fainéant et endormi; moi-même, innocent et appliqué à Dieu, à moi-même, pécheur et rongé de chagrin; moi-même, travaillant pour la gloire du Seigneur et pour le ciel, à moi-même, occupé à la terre et me fatiguant pour n'ourdir que de frêles toiles d'araignée.

Si donc jusqu'ici, ô mon Dieu! je me suis rendu coupable de tant de désordres, si, à cause de ma condition ou de mon infirmité,

j'ai mené une vie oisive, il faut qu'avec un grand saint je me prosterne humblement à vos pieds, que j'implore votre miséricorde, et que je vous conjure de me pardonner. Nous pouvons bien tromper les hommes, mais ne permettez pas que, voulant vous tromper, nous nous trompions nous-mêmes. Avouons la vérité, nous ne travaillons pas, ou parce que nous ne pouvons, ou parce que nous croyons ne pouvoir travailler, ou parce que nous sommes réduits malicieusement dans cette impuissance par une longue habitude de repos et de délices. Nous ne travaillons pas, ou peut-être à cause que nous ne voulons pas efficacement et sincèrement travailler; comme nous voulons les autres choses, ou parce que, faute de l'avoir voulu quand nous le pouvions, la chose n'est plus en notre pouvoir quand nous la voulons. Quoi qu'il en soit, pleurons amèrement, et et craignons vos redoutables jugements. Si c'est ou malice ou un simple désir inefficace, animez-nous de cet esprit de vigilance et de feu que vous donnez à ceux qui se convertissent à vous; si c'est infirmité, confondons-nous en votre présence, pleurons amèrement; et si nous ne pouvons manger notre pain à la sueur de notre visage, détrempons-le du moins de nos pleurs, et faites que nous le mangions dans la douleur de notre cœur : *Que nos larmes nous servent de nourriture jour et nuit, tandis qu'on nous demandera où vous êtes?* et qu'elles ne cessent de couler que quand nous sortirons de cette terre de misère pour jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

De la parole de Dieu.

Est autem hæc parabola : semen est verbum Dei.

Or, voici ce que signifie cette parabole : la semence, c'est la parole de Dieu (*S. Luc, ch.* VIII).

Toutes les fois que le Fils de Dieu a la bonté de nous développer, le sens des paroles contenues dans les livres saints, rendons-lui grâce de ce qu'il nous fait connaître les mystères de son royaume, pendant qu'il ne s'explique aux autres qu'en paraboles : et surtout n'ayons jamais la témérité d'en corrompre la vérité, où d'en affaiblir la vertu par des interprétations forcées.

Tout ce qui est contenu dans les deux Testaments, les cérémonies, les aventures, les dogmes, les figures, les allégories, les comparaisons, les sacrements, les paroles, sont, dit saint Ambroise (*In Psal.* XLI), comme des ordres scellés, comme des livres ou des lettres cachetées qui nous sont envoyées du Ciel : l'Agneau de Dieu qui possède tous les trésors de sa sagesse et de sa science, est seul capable de les ouvrir et d'en lever le sceau : mais l'a-t-il une fois levé? si nous pouvons y lire hardiment pour nous y instruire de nos devoirs, il est de notre soumission de recevoir aveuglément ce qu'il nous explique, et ce que nous ne concevions pas, jusqu'à nous faire un sujet de religion et de scrupule de nous attacher à la moindre des choses dont il nous donne l'intelligence.

Comme de toutes les paraboles il n'y en a point de plus éclaircie, ni dont les différentes circonstances soient plus particularisées, que celle dont il est fait mention dans l'Évangile de ce jour : un prédicateur, par cette règle, s'acquitterait, ce semble, mal de son ministère s'il prétendait en détourner le sens par quelque effort de son imagination. Jésus-Christ nous y parle d'une semence que l'on sème dans un champ, et quand les apôtres lui demandent ce que cette parabole veut dire, il leur apprend que cette *semence, c'est la parole de Dieu* reçue dans le cœur de l'homme : beaux et admirables rapports de l'une avec l'autre, et qui pourraient servir de fondement à un grand discours, si mon divin maître en était demeuré là. C'est cette parole, vous dirais-je, qui ayant été semée sur le néant, en a tiré tous les êtres : *Dixit et facta sunt*, qui ayant été semée dans le ciel, en a fait toute la beauté et toute la consistance : *Verbo Domini cœli firmati sunt;* qui ayant été semée sur les eaux, les a rendues fécondes; qui ayant été semée sur les tombeaux, en a fait sortir les morts. Il n'y a rien dans les semences, ajouterais-je, que nous ne trouvions dans la parole de Dieu. S'il y a des semences qui purgent, s'il y en a qui échauffent, s'il y en a qui nourrissent, la parole de Dieu n'a-t-elle pas ces trois propriétés? ne nous guérit-elle pas quand nous sommes malades? ne nous anime-t-elle pas quand nous sommes tièdes? ne nous rassasie-t-elle pas quand nous sommes faméliques? Si l'on cache la semence dans la terre, ne doit-on pas cacher la parole de Dieu dans son cœur? Si celle-là a besoin des influences du ciel pour pousser et pour croître, celle-ci n'est-elle pas encore plus dépendante de la grâce pour avoir son effet? et si l'une produit un grain qui lui est semblable, l'autre ne nous donne-t-elle pas de nouveaux traits de ressemblance avec Dieu qui en est le principe?

Voilà, chrétiens, ce à quoi je me bornerais si Jésus-Christ s'était contenté de dire que cette semence n'est autre que la parole de Dieu; mais comme par la différence des terres sur lesquelles cette semence tombe, il nous a instruits dans le détail, du bon ou du mauvais usage que l'on en fait, c'est à nous à en observer soigneusement toutes les circonstances, afin que par là nous prévenions le mal dans sa source, et que nous sachions d'où vient que l'on profite aujourd'hui si peu de la parole de Dieu : parole cependant qui étant écoutée, conservée, et réduite en pratique, rend, au sentiment de Jésus-Christ même, les hommes aussi heureux que le sein qui l'a porté et les mamelles qui l'ont allaité, le Verbe créé s'incarnant dans une âme fidèle, à peu près comme le Verbe incréé s'incarna dans Marie, quand un ange lui dit : *Ave.*

D'où vient donc que la parole de Dieu, qui n'a peut-être jamais été semée par tant de

mains, annoncée par tant de bouches, prêchée avec tant de force et d'éloquence qu'elle l'est aujourd'hui, fait cependant si peu de fruit dans ceux qui l'entendent : et au lieu qu'autrefois, selon le témoignage de Jésus-Christ, la moisson était grande, quoiqu'il n'y eût guère d'ouvriers, aujourd'hui que les ouvriers sont en si grand nombre, la moisson est si petite?

Une si notable différence ne peut venir que de l'une de ces trois choses : ou de Dieu, ou des prédicateurs, ou des auditeurs. Quelle apparence de croire qu'elle vienne de Dieu? Outre qu'il fait de sa parole le principal instrument de notre salut, est-il dit dans notre évangile que si la semence ne rapporte point de fruit, c'est parce que les influences du ciel lui ont manqué? au contraire, n'en a-t-elle pas eu assez pour pousser et pour croître? Pourquoi rejeter aussi simplement cette stérilité sur les prédicateurs? Ils peuvent, à la vérité, en être quelquefois la cause éloignée; mais la parole de Dieu n'a-t-elle pas toute sa force par elle-même, et celui qui sème est-il blâmé dans notre évangile de l'avoir mal et inconsidérément jetée? Reste donc que tout le défaut vienne du côté des auditeurs, et des différentes dispositions de la terre sur laquelle elle tombe : elles nous sont marquées dans notre évangile, et il est non seulement de notre curiosité, mais de notre devoir de nous en instruire.

Une partie de cette semence tombe le long du chemin, elle est foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangent. L'autre tombe sur un endroit qui ne porte que des épines, et ces épines confondues avec elle l'étouffent. La troisième tombe sur des pierres, et à peine a-t-elle poussé qu'elle se sèche, parce qu'elle n'a point d'humidité.

Tel est le sort de la parole de Dieu. Elle est, dit Jésus-Christ, une semence qui tombe tantôt le long du chemin, c'est-à-dire, qui tombe à l'écart, et qui n'étant écoutée que d'une manière vague et universelle, n'est pas reçue dans l'âme de ceux à qui on la prêche : tantôt sur des épines, c'est-à-dire, qui y étant reçue, est étouffée par les inquiétudes, les richesses et les plaisirs de la vie : et tantôt sur des pierres, c'est-à-dire, qui étant reçue même avec joie, pousse sa racine, ne subsiste que pour un temps, et se sèche à la moindre tentation qui survient.

Voilà mon évangile; mais voici mon dessein, et les trois raisons naturelles pour lesquelles on profite aujourd'hui si peu de la parole de Dieu. La première de ces raisons, c'est que parmi ceux qui l'écoutent, il y en a peu qui s'appliquent à eux-mêmes les vérités qu'on leur prêche. La seconde, que parmi ceux qui s'appliquent ces vérités, il y en a très-peu qui les goûtent, et qui les aiment. La troisième, que parmi ceux qui se les appliquent et qui les aiment, il y en a encore moins qui les conservent. Dans les premiers, c'est distraction et dissipation d'esprit; cette semence divine tombe le long du chemin, *secus viam*. Dans les seconds, c'est convoitise et amour déréglé du monde; elle est étouffée dans les épines; *exortæ spinæ suffocaverunt illud*. Dans les troisièmes, c'est endurcissement et inconstance; elle pousse, mais elle meurt, parce que l'humidité lui manque; *natum aruit, quia non habebat humorem*. Examinons bien ces choses, car par là nous connaîtrons en quoi nous sommes coupables de l'abus que nous faisons de la parole de Dieu; par là nous nous instruirons des dispositions avec lesquelles nous devons la recevoir. Quelles sont donc les causes du peu de profit que l'on en fait aujourd'hui? Elles se réduisent toutes à ces trois, à la distraction, à la convoitise, à l'endurcissement : la distraction empêche la parole de Dieu de tomber dans nos âmes, la convoitise d'y faire aucun fruit, l'endurcissement d'y prendre racine. C'est tout mon dessein.

PREMIER POINT.

Une des plus grandes grâces que Dieu ait faites aux hommes, a été de leur avoir autrefois parlé en plusieurs manières par les prophètes, par Jésus-Christ son Fils, et par les apôtres dans la plénitude des temps, et de leur parler encore aujourd'hui par les hommes apostoliques, par les prédicateurs et les ministres de son Evangile. Cette grâce est si nécessaire au salut, qu'elle en est comme le fondement et le principe, dit saint Thomas après saint Paul, puisque pour être sauvé il faut invoquer le nom de Dieu; que pour l'invoquer il faut croire en lui, que pour croire en lui il faut l'écouter, que pour l'écouter il faut que des prédicateurs envoyés de sa part et remplis de son esprit nous parlent.

Autant que cette grâce nous est nécessaire, autant elle nous est libéralement distribuée, autant elle a de vertu et d'efficace en elle-même. C'est une grâce extérieure que le Gentil comme le Juif reçoit de Dieu qui est leur maître commun. Ce ne sont ni les richesses, ni l'esprit, ni le crédit, ni la prospérité, ni la faveur qui nous y donnent accès : elle est aussi bien que la lumière pour tout le monde, pour les pauvres comme pour les riches, pour les ignorants comme pour les savants, pour les esclaves comme pour les libres, pour les sujets comme pour les souverains. L'école de Jésus-Christ est ouverte à toutes les nations; parce que ceux qui y enseignent, sont redevables aux Grecs et aux Barbares, aux habiles et à ceux qui ne le sont pas, aux justes et aux pécheurs, aux excommuniés, aux hérétiques, aux infidèles qui sont invités à recevoir cette grâce de la parole, quoique d'ailleurs ils soient privés de l'usage de nos sacrements, ou exclus de la participation de nos autres mystères. Comment en effet n'y seraient-ils pas invités; puisque, quand ils seraient aussi froids que de la neige, aussi durs que la glace, aussi inflexibles que du cristal; la parole de Dieu, dit saint Augustin, est capable de les échauffer, de les amollir, de les résoudre en eau? puisque c'est elle, ajoute saint Bernard, qui les trouble dans leur sommeil, qui les juge dans leur ignorance, qui les épouvante dans leur repos, qui les

vivifie quand ils sont morts, qui les amollit quand ils sont endurcis, qui les éclaire quand ils sont aveugles, qui les purifie et qui leur donne une admirable beauté, quand le péché, la stupidité, l'erreur les ont défigurés. *Conturbat*, *adjudicat*, *terret*, *vivificat*, *liquefacit*, *calefacit*, *illuminat*, *mundat*.

Quelque vertu cependant que cette parole si nécessaire ait en elle-même, elle exige certaines dispositions sans lesquelles elle ne peut produire ces effets, et la première de ces dispositions, c'est de la recueillir avec soin, et de la faire entrer dans le fond de son âme; étant impossible que l'on profite des vérités que l'on entend, si on les éloigne de soi, si on les écoute d'une manière abstraite sans se les appliquer, et (pour me réduire aux termes de ma parabole) si l'on souffre que cette semence tombe le long du chemin, sans que la terre pour laquelle elle est destinée la reçoive : *Secus viam.*

Cette proposition, si claire par elle-même, vous paraîtra encore dans un plus grand jour, si vous remarquez après le savant Origène, que Dieu fait pour le salut et pour la félicité de notre âme, ce qu'il fait pour le bon ordre de l'univers, pour la santé et la perfection de notre corps. Nous pouvons, dit ce Père, distinguer deux sortes d'opérations dans la conduite que la providence de Dieu tient sur le monde, et sur le corps de l'homme. La première de ces opérations est naturelle, la seconde est volontaire. Par l'opération naturelle, Dieu donne lui-même l'accroissement à toutes choses. Par l'opération que j'appelle volontaire, il emploie dans ses desseins le ministère des anges ou des hommes. C'est par cette première opération que les corps célestes sont en haut, et les terrestres en bas; que le soleil, la lune et les étoiles nous éclairent, que les jours et les nuits se succèdent, que les animaux conçoivent, que les arbres croissent, s'élèvent, se fortifient et meurent; mais c'est par la seconde qu'on cultive et qu'on ensemence les terres, qu'on orne les jardins de fleurs, qu'on lie les sociétés, qu'on exerce les arts.

C'est par cette première opération que l'âme dans la nature vit, sent, se meut; mais c'est par la seconde qu'elle apprend, qu'elle s'instruit, et qu'elle s'applique les vérités qu'on lui dit : de sorte que, comme le laboureur travaillant au dehors fait que ce qui est au dedans profite, que comme la médecine aide extérieurement la nature qui agit intérieurement, de même dans l'ordre de la grâce, la doctrine qu'on enseigne à l'âme, les paroles de vie qu'on lui dit, les sentiments qu'on lui inspire, font qu'elle se rend intérieurement bien heureuse par sa docilité et par l'application qu'elle s'en fait.

Dieu pouvait en user autrement, il pouvait seul nous parler, nous instruire, nous conseiller, nous reprendre, nous encourager, nous conduire par lui-même : mais, outre les mouvements de sa grâce qui opère au dedans, il met sa parole dans la bouche de ses ministres, et, par cette opération en partie naturelle et en partie volontaire, il prétend travailler efficacement à notre salut : Heureux si nous nous appliquons les vérités qu'il nous enseigne, si nous nous rendons attentifs et dociles à ses oracles, si nous prenons ce que, sans préoccupation, nous croyons nous appartenir, et ne laissons tomber aucun grain de cette semence par notre faute : mais malheureux, ou si nous négligeons de nous instruire, ou si, dans les autres choses, nous appliquant ce que l'on nous dit, nous nous soucions peu dans celle-ci de nous rendre propres les leçons qu'on nous fait; si, ne venant aux sermons qu'avec un esprit égaré, prévenu, dissipé, malin, nous sommes les derniers à prendre part aux avis salutaires que nous recevons, comme s'ils nous étaient ou indifférents ou suspects. Car de là (pour continner la pensée de ce grand homme) qu'arrive-t-il? Il arrive que ce que produit une humeur inutile dans un arbre, ou la négligence à le cultiver, ce que produisent dans un corps des aliments nuisibles et le peu de soin de le purger; la paresse de se faire instruire et l'inapplication aux vérités que l'on entend, le font d'une manière incomparablement plus funeste dans une âme pour l'aveugler et pour la perdre.

Aussi n'est-ce que de l'union de la parole à l'élément et au sujet que résultent ces grands et ces surprenants effets de nos sacrements. Otez, par exemple, la parole dans le Baptême, qu'est-ce que l'eau, si non de l'eau; ôtez l'eau, qu'est-ce que la parole, sinon un son qui passe? Otez l'application de cette eau sur l'enfant qui doit la recevoir quand on prononce les paroles sacramentelles, qu'est-ce que cet enfant, si non le même qu'il était auparavant : enfant de colère, esclave du démon et du péché? La même chose arrive avec quelque proportion à l'égard de la grâce intérieure, de la parole extérieure, et de l'application que l'on doit s'en faire. Séparez l'une de ces trois choses, il n'y a point de conversion ni de salut pour le pécheur qui l'entend : et comme pour l'incarnation du Verbe incréé dans le sein de Marie, l'opération du Saint-Esprit et le consentement de cette Vierge furent nécessaires, de même, si j'ose le dire, pour l'incarnation de sa parole intelligible, l'application que l'homme s'en fait et l'opération invisible de la grâce sont d'une nécessité indispensable : sans cela, parole de Dieu, si vive, si pénétrante, si efficace que tu sois, tu n'auras jamais ton effet.

Si cela est de la sorte, et si l'on ne peut espérer de conversion, à moins que l'on n'ait à l'égard de la parole de Dieu cette droiture d'intention, cette simplicité d'âme et cette humble docilité par lesquelles on s'applique les vérités que l'on entend : il n'est plus question que de savoir dans quel esprit on l'écoute aujourd'hui, afin de donner tout le sens à l'oracle de Jésus-Christ, et de conclure que cette semence ne fait point de fruit, parce qu'une partie tombe le long du chemin et non pas sur la terre où elle devrait pousser et croître : *Secus viam*.

Pour peu que l'on connaisse le monde, il

n'est pas difficile de savoir à quel dessein on vient aux sermons, avec quel esprit on les écoute, quelles conséquences l'on en tire. Tantôt c'est la curiosité qui y mène; tantôt c'est la rencontre; tantôt c'est une illusion d'amour-propre, quelquefois même hypocrisie et envie. Les uns y viennent pour se satisfaire l'esprit et se remplir de belles idées, pour cueillir dans le jardin de l'épouse, non pas ces plantes médicinales propres à guérir les maux les plus désespérés, mais les fleurs inutiles d'une éloquence mondaine; non pas pour régler leurs actions, mais pour observer celle des prédicateurs, soit à dessein de s'en railler et de les mépriser, comme ces misérables qui se moquaient des ministres et des prophètes que Dieu leur envoyait; *subsannabant nuntios Dei* : soit à dessein de les estimer et de les louer, s'ils sont plus sincères, ou prévenus en leur faveur; mais toujours semblables aux Juifs, qui admiraient Jésus-Christ quand ils l'entendaient parler, et qui, après ces surprises et ces exclamations inutiles, se retiraient et le quittaient sans se regarder eux-mêmes: *Audientes mirati sunt, et relicto eo abierunt.*

Les autres y viennent pour faire des discours qu'ils entendent des sujets de médisance, des jugements, ou téméraires, ou mal appliqués. Si un prédicateur parle contre le luxe, la vanité, la détraction, l'envie, l'orgueil, la paresse : que cette femme, dit-on, n'était-elle au sermon? on y a si bien fait son portrait qu'elle ne se serait pas méconnue. S'il invective en une autre occasion contre l'impureté, l'emportement, la vengeance, l'impiété, le blasphème : que cet homme ne se trouvait-il à la prédication? il y aurait été ou converti, ou confondu.

C'est ainsi que l'on entend la parole de Dieu. Tel condamnera dans les autres des vices dont il est lui-même coupable et dont ils sont peut-être exempts; et quoique la grâce lui dise dans le fond du cœur ce que Nathan dit à David : c'est de toi impur, avare, vindicatif, impie, que l'on parle : bien loin de se reconnaître, il s'arrête à la proposition générale, et sans en faire une application personnelle, il prononce hardiment que tous ceux qui commettent ces péchés dont on parle sont dignes de mort. Avec cela il se console, il vit dans ses anciennes habitudes, il s'endurcit dans le crime, il s'endort dans un faux calme de conscience, et laissant tomber cette semence le long du chemin, *secus viam*, il fait du moyen de son salut le sujet de sa réprobation.

O Dieu, quelle funeste diversion d'esprit! si des flatteurs adroits glissent quelques bons mots dans une compagnie, l'on s'en fait aussitôt honneur; on rougit, on sourit, on se défend avec une modestie hypocrite, et, par un orgueil secret, on arrache souvent les lauriers de leur main pour se les mettre sur la tête, soient-ils destinés pour en couronner d'autres. Si une parole équivoque échappe de la bouche d'un autre dans la conversation, on s'applique aussitôt ce qui n'est dit qu'en termes généraux : de là viennent les soupçons, les froideurs, les emportements, les injures, les inimitiés; de là les excuses, les éclaircissements et les satisfactions que l'on demande. Il n'y a que votre parole, ô mon Dieu, qu'on laisse échapper sans y faire réflexion; il n'y a qu'elle qu'on éloigne de soi, comme si l'on n'y avait point de part; il n'y a qu'elle qu'on écoute froidement sans rentrer dans son cœur, sans examiner sa vie, sans y penser même, de peur que ce que l'on a entendu n'ait été dit pour soi.

Mais comme souvent la parole de Dieu se porte partout où il veut, indépendamment de celui qui parle, si l'on invective ouvertement contre des vices dont on se sent coupable, que fait-on? on dissimule, on détourne les yeux de son cœur, on pallie par quelque adresse que ce soit son péché; on se précautionne contre cette parole; on appréhende de l'entendre, de peur qu'on n'en soit trop touché; on se bouche les oreilles comme l'aspic, de peur de se laisser charmer par ces divins enchantements; on se trompe malheureusement soi-même, ou en venant rarement aux sermons, ou à force d'en entendre, en s'accoutumant aux menaces qui s'y font, ou enfin en doutant même des vérités que l'on prêche : et, soit timidité, soit malice, soit infidélité, cet oracle s'accomplit toujours, et il est vrai de dire qu'une partie de cette semence ne tombe que le long du chemin : *Secus viam.*

Que devient-elle donc étant si malicieusement détournée? *Venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum* (c'est la suite de notre parabole), *ne credentes salvi fiant.* Le démon vient la recueillir, et il l'arrache du cœur des hommes, de peur qu'ils ne soient sauvés en se l'appliquant ingénument et de bonne foi.

Ne vous représentez-vous pas déjà le démon fondant avec impétuosité, comme un oiseau carnassier sur sa proie, pour lui arracher le cœur, ou comme cet aigle du Liban qui fend le cèdre et qui en tire la moelle? Ne vous imaginez-vous pas déjà le voir descendre sur un pauvre pécheur qu'il dessèche et qu'il fait mourir, comme le feu du ciel qui quelquefois consume ce qu'il pénètre, sans toucher à sa surface; ou faire par un artifice que sa malice lui inspire, ce que font par un instinct de la nature, ces petits animaux qui, pour empêcher que les grains qu'ils enlèvent et qu'ils cachent en terre ne poussent, ont l'adresse d'en ôter le germe ?

Il y a deux choses dans un grain, il y a l'écorce et la tunique extérieure qui le couvre, il y a la substance et le germe qui le fait pousser. Il y a de même dans la parole de Dieu le son de cette parole, il y a la force de cette même parole : il y a la lettre qui tue, il y a l'esprit qui vivifie. Or, que fait le démon ? il laisse ce qu'il y a de grossier et de sensible dans la parole, mais il enlève ce qu'il y a de vif et de substantiel : il consent à ce que les pécheurs et les libertins aillent au sermon, c'est quelquefois même par sa persuasion qu'ils s'y invitent: témoin ces gens qui

se disaient les uns aux autres : Allons entendre Ezéchiel, il nous prêchera demain ; voyons ce qu'il nous dira de nouveau. Mais ce voleur et ce corrupteur de la vérité, comme Tertullien l'appelle, ôte la force et le germe de cette parole : il détourne d'eux cette semence et en enlève la vertu; et quand cette substance et ce principe de fécondité n'y sont plus, cette parole qui a converti tant de nations idolâtres, qui a amolli tant de cœurs durs, qui a troublé tant de consciences criminellement paisibles, qui a échauffé tant d'âmes froides, qui en a ressuscité tant d'insensibles et de mortes, qui en a rassasié tant de faméliques et de languissantes, ne les convertit, ne les amollit, ne les trouble, ne les échauffe, ne les ressuscite, ne les nourrit et ne les rassasie plus. Qui le dit? le Saint-Esprit presque dans toutes les pages de l'Ecriture; les Pères et les Docteurs de l'Eglise, dont je fais gloire de n'être que l'interprète.

Si vous vous détournez de la voie que je vous montre, dit Dieu à son peuple, si vous ne voulez pas m'écouter avec cette application et cette attention respectueuse que vous devez à ma parole, je vous donnerai un ciel de fer et une terre d'airain, tout votre travail sera inutile; je vous châtierai par le glaive, vengeur impitoyable, du mépris que vous aurez fait de mon alliance ; les bêtes sauvages vous dévoreront; vous et vos troupeaux tomberez devant vos ennemis , et votre frayeur sera si grande, que vous fuirez sans que personne vous poursuive. Est-ce assez ? non. Je vous poursuivrai moi-même sans miséricorde, je mettrai la faim et la peste au milieu de vous ; je briserai le bâton de votre pain: dix femmes en cuiront dant un même four, qui auront tous le poids qu'ils doivent avoir, vous en mangerez , et vous n'en serez pas rassasiés. *Postquam confregero baculum panis vestri, ita ut decem mulieres in uno clibano coquant panes, et reddant eos ad pondus ; et comedetis, et non saturabimini.*

Appliquons-nous avec frayeur à la considération d'un mystère si terrible, qui s'est accompli en la personne des Juifs, et qui s'accomplit encore tous les jours en la plupart des chrétiens. Dieu pourrait se venger de nous par un refus général de sa parole, qui est ce pain dont Jésus Christ nous a parlé dans l'Evangile : il pourrait nous l'ôter entièrement, c'est une pluie volontaire qui dépend de sa miséricorde ; il pourrait commander aux nuées de ne pas pleuvoir, et alors fermant le ciel par un effet plus redoutable de sa justice, qu'il ne fit du temps d'Elie, la famine serait générale par le refus de cet aliment : mais grâces lui soient rendues, il ne s'est pas encore vengé par là de notre désobéissance et de notre malice. Cependant quand nous détournons de nous cette parole, quand une partie de cette semence tombe sur les grands chemins par notre négligence, ou par notre distraction, Dieu permet que le démon ôte la vertu et la substance de ce pain : *il brise lui-même le bâton de ce pain*, bâton qui nous aurait consolés comme il consolait le roi prophète, bâton qui aurait été notre guide et notre soutien dans notre voyage pour passer le fleuve des misères et des tentations humaines, comme il servit autrefois d'appui au bon Jacob pour passer le Jourdain ; mais bâton qui ne nous console, qui ne nous conduit, qui ne nous soutient plus, parce qu'il est brisé, et qu'étant une fois rompu, nous manquons de force, toujours fuyant et toujours tombant en langueur, toujours avides d'entendre quelques vérités passagères, mais toujours rebelles et indociles à les suivre, toujours mangeant et toujours tourmentés de la faim. Encore si c'était que nous manquassions de pain; mais il nous est distribué avec profusion. Encore si c'était que ce pain n'eût pas assez de vertu pour nous nourrir; mais il a tout son poids, les grâces suffisantes, et les secours généraux ne sont refusés à personne, et ce pain n'a peut-être pas eu plus de poids pour un million d'autres qui en ont été nourris, qu'il en a pour nous. Encore si c'était que les prédicateurs ne tirassent pas leurs pensées des mêmes Ecritures saintes, *mais ce pain est cuit dans un même four*. Encore si c'était qu'ils ne parlassent pas de tous les dix commandements de Dieu ; mais on se sert du ministère *de dix femmes* pour le cuire. Encore si c'était que nous ne le mangeassions pas; mais *nous le mangeons, et nous n'en sommes pas rassasiés*; mais nous entendons cette parole, et nous n'en sommes pas convertis. *Postquam confregero baculum panis vestri.*

Appréhendons, chrétiens, un si terrible châtiment, et afin que Dieu ne permette pas au démon d'enlever sa parole de nos cœurs, disons-lui avec humilité et respect : *Parlez, Seigneur, parlez parce que votre serviteur écoute.* Jusqu'ici, il est vrai, j'ai été ce malheureux qui ai mangé ce pain sans m'en nourrir, et qui ai détourné de moi cette semence, dans laquelle est tout le fruit de mon salut. Jusqu'ici pouvant profiter de tant de vérités qui m'ont été annoncées, je me suis rendu sourd à vos divins oracles, et n'ai pas voulu me les appliquer : mais j'espère avec le secours de votre grâce, d'en faire à l'avenir un meilleur usage. J'écouterai avec docilité et avec application ce que vous me direz vous-même, et ce que vos ministres me diront de votre part; et je m'accoutumerai insensiblement à me recueillir après tant de dissipations volontaires. Me voici donc, ô Dieu de bonté, me voici; je suis avec vous, parce que je suis au dedans de moi. Tandis que j'ai été occupé aux choses du dehors, je n'ai pu entendre votre voix : maintenant que je suis revenu à moi, je commence à entrer en vous, pour pouvoir vous écouter, goûter et aimer ce que vous me direz; persuadé qu'à moins que je ne me débarrasse des objets extérieurs, je ne profiterai jamais de votre parole, et que quand cette semence tomberait sur moi, ma convoitise et les soins superflus des choses de la terre seraient comme autant d'épines qui, s'élevant du fond de mon cœur, l'étoufferaient, *exortæ spinæ suffocaverunt illud.*

SECOND POINT.

Si, pour profiter de la parole de Dieu, il n'était question que de s'appliquer les vérités que l'on entend, quelque grand que soit le nombre de ceux qui détournent cette semence, elle pourrait toutefois tomber dans plusieurs terres et y produire ses fruits; mais parce qu'il est important de goûter cette parole et de la faire passer de l'oreille au cœur; c'est ici que je trouve des inquiétudes, des embarras, des amours déréglés, des agitations furieuses, des passions immortifiées, qui comme autant d'épines la déchirent et la suffoquent, *exortæ spinæ suffocaverunt illud.*

J'entre d'abord dans la preuve de cette proposition, par un grand principe de morale que j'abrégerai et rendrai autant intelligible que la matière me le permettra. Pour recevoir avec amour et avec joie les vérités que l'on entend, il faut et l'application de l'esprit, et le consentement de la volonté; il faut y penser et y acquiescer, en être convaincu et en être persuadé, les croire *et les goûter*, dit saint Paul, (*Hebr.*, V) ,c'est-à-dire, les recevoir non-seulement comme des choses vraies, mais encore comme des choses qui nous sont bonnes, convenables et utiles. Or, cette disposition intérieure, cet amour, cette affection, ce goût appartiennent proprement à la volonté et au cœur; car quoique le bien et la vérité, considérés dans leur substance, soient la même chose, cependant il y a une grande différence par rapport à leur ordre. Quand l'entendement connaît simplement une vérité qu'on lui prêche, et ce qu'elle renferme, cette vérité est en même temps un bien, mais ce bien n'est consideré que sous l'image du vrai; au contraire quand la volonté agit, ce bien est non-seulement vrai, mais ce vrai est connu sous l'idée du bien. Ainsi si, pour connaître, l'esprit va le premier, pour mouvoir le cœur a l'avantage, et comme l'entendement est déterminé à recevoir une vérité par le commandement de la volonté, c'est cette volonté qui est la première dans l'ordre de la motion, et qui fait que non-seulement nous recevons indifféremment ce que l'on nous dit, mais que nous le goûtons et que nous nous en laissons toucher.

Heureuse alliance de l'esprit et du cœur, quand ils agissent de concert pour recevoir la parole de Dieu! C'est alors qu'une âme fidèle non-seulement connaît la vérité, mais qu'elle la trouve belle et charmante, que non-seulement elle l'admire et l'applique à ses différents besoins, mais qu'elle s'y attache avec amour : et c'est en cela, dit saint Grégoire, que consiste le vrai caractère des élus qui goûtent par un agréable attachement et une affection spirituelle, l'aliment extérieur de la sagesse qu'on leur présente : *Cibum sapientiæ sic audiunt ut degustent, quia hoc quod audiunt, eis per amorem medullitus sapit.* C'est alors que cette âme n'a plus cette première dureté et inflexibilité qu'elle avait, qu'elle se soumet d'autant plus humblement à la loi de Dieu, qu'elle s'était licenciée à se soulever contre elle, qu'elle souffre patiemment les injures sans en rendre de réciproques comme elle faisait auparavant, qu'empressée autrefois à ravir le bien du prochain, elle donne libéralement le sien, qu'elle mortifie sa chair et la réduit en servitude, elle qui mettait tous ses soins à la satisfaire et à en assouvir les passions; qu'elle aime ses ennemis et ceux qui la persécutent, elle qui a peine à vouloir donner quelques marques de sa tendresse à ceux qui l'aiment : et tout cela parce que le cœur est d'accord avec l'esprit, que l'un et l'autre sont pénétrés et touchés des maximes évangéliques, et que la volonté par une certaine affection pieuse, que saint Thomas appelle une inclination de cœur, porte l'entendement non-seulement à connaître la vérité, mais à l'aimer comme un bien qu'il juge lui être convenable, non-seulement à croire Dieu et ses ministres, mais à goûter sa bonne parole : *Gustaverunt bonum Dei verbum.*

Depuis le funeste divorce que le péché d'origine a mis entre ces deux facultés, divorce que nos péchés actuels et nos passions séditieuses entretiennent encore tous les jours, les choses ont bien changé de face. Du moment que l'esprit agit seul, et que le cœur demeure oisif, on n'entend que froidement la parole de Dieu sans la goûter, on se contente de la regarder comme une parole de vérité et de vie, sans que l'on se sente déterminé à s'y attacher comme à un bien nécessaire et utile. On est fidèle, parce que le pays, le temps, la coutume le veulent ainsi; on écoute par bienséance les vérités de l'Evangile, on sait même l'obligation qu'il y a de les aimer : mais la passion l'emporte sur la grâce, le vice sur la vertu : et étourdis de la voix importune de nos péchés, ou accablés de leurs poids, nous retombons dans nos premières habitudes par ce chargement fatal attaché à notre nature. *Ad consueta nostra ex ipsa mortalitatis hujus conditione relabimur, et imminentium peccatorum mole sedula importunitate tentamur.*

Que l'on dise, par exemple, à cet avare, qu'il n'est que l'économe des pauvres, que la veuve et l'orphelin sont abandonnés à ses soins, qu'il ne peut faire son salut s'il ne distribue largement ce que la Providence lui a mis entre les mains, que cet excessif empressement qu'il a d'amasser du bien est une idolâtrie et un puissant obstacle à son bonheur éternel, il écoute cette vérité, il en est peut-être convaincu; mais cette connaissance s'arrête à son entendement, assez forte pour lui faire voir la nécessité de la miséricorde chrétienne, mais trop faible pour l'obliger à l'embrasser et la goûter : tant il a le cœur froid et glacé par l'avarice qui lui est contraire.

Que l'on dise à cet ambitieux, qu'il ne peut arriver à la solide gloire que par les humiliations de Jésus-Christ, et que depuis qu'un Dieu s'est anéanti, un homme ne peut sans crime aimer une élévation combattue par un tel exemple, il en demeure d'accord; mais comme la passion qu'il a de s'agrandir est extrême, et que d'ailleurs elle est fortifiée par l'éclat trompeur d'une dignité qui l'éblouit, par la confusion que la malignité du

siècle a répandue sur la modestie et sur l'humilité chrétienne, sa convoitise l'emporte sur la parole de Dieu qu'il méprise, et comme le premier mobile entraîne avec soi par sa rapidité les autres cieux, quoiqu'ils aient un mouvement contraire, aussi la volonté gagnée et séduite attire toutes les forces de l'âme du côté où elle se porte, jusqu'à obliger souvent l'esprit à chercher contre ses propres lumières de nouvelles raisons pour approuver et soutenir ce qu'elle désire.

Que l'on dise à ce voluptueux qu'il doit porter toujours sur son corps la mortification de Jésus-Christ; que bien loin que les délicats et les efféminés entrent jamais dans le royaume des cieux, ils souffriront autant de douleurs et de tourments qu'ils auront été dans les délices; il écoute ces vérités contenues dans les livres saints : mais comme les plaisirs qu'il a goûtés et l'affection qu'il y a encore viennent le tirer par la robe de sa chair (ce sont les termes dont saint Augustin se sert), et lui disent à l'oreille avec des accents plaintifs : Nous abandonnerez-vous après que nous vous avons toujours été si fidèles? ces voix flatteuses lui font oublier son devoir, il ne veut le bien qu'à moitié; ne le voulant que d'une manière imparfaite, il le rejette, et se souvenant encore des oignons de l'Egypte, il ne peut goûter la bonne parole de Dieu, cette manne du ciel lui fait soulever le cœur.

Tâchons de rendre cette vérité encore plus sensible, par l'idée que ce même Père nous en donne. Pour goûter une viande qui est bonne en elle-même, trois choses sont nécessaires, l'appétit, la réflexion, la santé. C'est l'appétit qui l'assaisonne; c'est la réflexion qui y fait trouver du plaisir; c'est la santé et la bonne constitution qui la rend agréable et délicieuse. Sans la faim et sans l'appétit, les mets les plus exquis sont insipides; sans la réflexion, on les prend comme les animaux par nécessité et par instinct; sans la santé, les viandes les plus délicates sont amères et dégoûtantes.

La parole de Dieu est bonne en elle-même, *bonum Dei verbum;* mais pour y trouver du goût, ces trois choses sont encore à proportion plus nécessaires, dit saint Augustin. Il faut la dévorer par une faim et une avidité spirituelle à l'entendre : il faut la ruminer par des réflexions fréquentes d'un esprit qui s'y plaise : il faut la digérer par une foi et une affection pieuse, dans lesquelles consiste la véritable santé de l'âme. Or, que font la concupiscence, l'amour du monde, l'embarras des affaires séculières, les passions déréglées de l'appétit sensitif? Elles produisent trois effets directement opposés, la satiété, le trouble, la maladie. La satiété; elles remplissent une âme et lui ôtent cette avidité spirituelle. Le trouble; elles l'agitent, elles la tourmentent, et lui ôtent cette réflexion nécessaire. La maladie; elles la déchirent, elles lui ôtent cette première santé, et produisent en elle une langueur, ou plutôt une horreur pour la parole de Dieu, *qui la fait approcher des portes de la mort.* Or, une âme remplie, troublée, languissante, et en etat de mort, peut-elle goûter cette bonne parole? Semence divine, c'est donc ainsi que tu tombes sur des terres pleines d'épines, où tu es étouffée par les inquiétudes du siècle, par le soulèvement des affections criminelles, par les passions immortifiées, par l'éclat trompeur des grandeurs du monde, ou par le poids de ses richesses, *exortæ spinæ suffocaverunt illud.*

Il en est de notre cœur, disent les Pères, comme du lit de l'épouse, où le chaste époux veut prendre ses délices; comme d'un vase, ou d'un estomac que Dieu veut remplir de sa sagesse et de sa grâce; comme d'une terre qu'il veut ensemencer et cultiver de ses propres mains. A moins que l'on ne chasse de ce lit l'amour du monde, corrupteur de la virginité de l'âme, il est trop étroit pour contenir l'esprit de Dieu. *Lectulus noster angustus est, et duos capere non potest.* A moins que l'on ne vide ce vase et cet estomac, sa capacité est trop petite pour renfermer la charité et la convoitise, la vérité et les passions. S'il dévore avec avidité les plaisirs, si l'ambition et les autres affections déréglées le surchargent, il rejette aussitôt et vomit, soit par langueur, soit par dégoût la nourriture que Dieu lui présente. *Quasi acceptus cibus stomacho languente rejicitur.* A moins que cette terre ne soit vierge et vide, comme elle l'était au commencement du monde, ou à moins que l'on n'en arrache les inquiétudes temporelles et les soins excessifs qui sont ces chardons et ces épines qu'elle produit d'elle-même, la semence de la parole divine est incontinent étouffée, et les vérités nouvelles du second Adam ne peuvent ni naître, ni croître, ni se fortifier tandis qu'on y laisse les maximes anciennes et pernicieuses du premier. *Eversa et evulsa nondum sunt vetera : nova superædificari non valent, non geminare, non gigni.*

Qu'il faisait beau entendre saint Augustin dire à son peuple : Mes chers enfants, je ne vous vois jamais las de m'écouter; plusieurs d'entre vous me pressent de leur donner le fruit de mes veilles et de mes travaux, qui (à ce que j'espère de la miséricorde du Seigneur) ne leur sera pas inutile : et l'un des justes sujets de ma joie est de ce que vous trouvez tant de plaisir dans la vérité de sa parole, que votre bon et saint empressement à vous assembler en cette église pour la recueillir de ma bouche, est plus grand que celui de ces fous qui courent à l'amphithéâtre et aux divertissements publics.

Puissiez-vous, ministres de Jésus-Christ, avoir la consolation d'en dire autant des fidèles de nos jours ! Vous l'auriez, si l'on venait vous entendre avec les mêmes dispositions d'esprit et de cœur. Ces chrétiens, dont parle saint Augustin, n'apportaient à ses discours qu'un esprit libre, débarrassé des affaires du siècle, uniquement appliqués au Seigneur; qu'un cœur vide de convoitise, de l'amour d'eux-mêmes, et du monde : aussi avec quelle avidité ne les devoraient-ils pas ! Avec quelle patience ne se tenaient-ils pas

debout pour s'en nourrir! Quelle consolation et quelle douceur n'y trouvaient-ils pas! Que l'on y vienne aujourd'hui avec les mêmes sentiments, la parole de Dieu produira les mêmes effets. Mais comme on ne l'entend qu'avec un esprit rempli d'un fatras d'affaires, pour ne pas dire de pensées déshonnêtes et de desseins criminels, qu'avec un cœur plein d'ordures et de péchés, qu'avec une âme sensuelle et abrutie par le plaisir: comme celui-ci a ses procès et ses chicanes dans la tête, celui-là ses intrigues et ses commerces infâmes; que l'un ne songe qu'à son négoce et aux moyens de faire subsister sa famille, que l'autre ne respire que la vengeance, ou ne s'entretient que de sa ridicule grandeur, toujours plein de bile et de fiel, ou toujours bouffi d'orgueil : je ne m'étonne pas si aucun d'eux n'est avide de la parole de Dieu; au contraire, un de mes plus grands étonnements serait, s'ils s'empressaient à l'entendre, ou plutôt si, supposé même qu'ils en fussent avides, ils y trouvaient quelque goût, et en remportaient quelque fruit.

D'où vient cela? (seconde proposition) d'un autre effet que la concupiscence et les passions produisent, qui est l'agitation et le trouble; obstacles essentiels à la réflexion nécessaire pour goûter et aimer la parole de Dieu. Souvent, dit saint Augustin, on dévore avec appétit les vérités de l'Evangile, sans que toutefois on les trouve agréables, parce que ce sont des aliments que la chaleur démesurée des passions, semblable à une fièvre étique, absorbe, engloutit et consume, en sorte qu'on ne s'en souvient plus, et qu'il n'en paraît pas la moindre parcelle. Si l'on veut y trouver du plaisir, il faut les appeler dans l'occasion : ce sont *ces trésors précieux* dont nous parle Salomon, *qui doivent reposer et être toujours dans la bouche du sage;* il faut que l'âme fidèle s'en souvienne, parce que s'en souvenant elle y pense, qu'en y pensant elle les rumine, et qu'en les ruminant elle s'y plaît.

Or, qu'est-ce qui nous détourne de cette réflexion? qu'est-ce qui nous empêche davantage de penser aux vérités chrétiennes, de les rappeler et de les ruminer, sinon le murmure de nos passions séditieuses, les soins de cette vie, le bruit du monde, la servitude des richesses, l'engagement au plaisir, l'embarras et le trouble où toutes ces choses nous jettent? Ce sont là les épines qui étouffent en nous la semence de la parole. Plus nous avons de biens, plus nous sommes occupés de notre grandeur et de nos affaires; plus nous sommes engagés dans le siècle, plus aussi nous avons de soins et de chagrins; et plus ces chagrins s'augmentent, plus nous perdons ce repos intérieur de l'âme et cette bienheureuse liberté, si nécessaire pour écouter la voix de Dieu, et pour nous laisser toucher aux importantes vérités qu'il nous propose.

Car enfin, pour chercher plus aisément la parole de Dieu, pour la trouver plus tôt, pour la retenir et la posséder plus sûrement, il faut que l'âme jouisse d'un repos intérieur et d'une paix secrète. Est-elle paisible et dégagée? elle s'attache à l'objet qu'elle aime, et qu'elle doit aimer : perd-elle cette tranquillité et cette liberté? elle n'a plus cet attachement ni cet amour. Créatures, passions, n'interrompez donc pas le repos de cette bien-aimée de l'époux, ne l'éveillez et ne la troublez pas dans un si doux et si agréable sommeil.

Je pensais parler aux filles de Jérusalem, et je ne vois pas que je m'adresse à celles de Babylone : ainsi c'est en vain que je les en prie; les soins continuels et excessifs du monde, la servitude des emplois, la nécessité d'être tout à autrui sans pouvoir être quelquefois à soi, la guerre domestique des passions qui ne s'accordent entre elles que pour partager et agiter l'âme par plus d'endroits, ne peuvent souffrir qu'elle soit libre et tranquille. Par ce moyen elles la rendent insensible aux choses de Dieu, et à celles de son salut. Par ce moyen elles l'endurcissent à la voix du Seigneur, sans qu'elle en soit attendrie : et comme le repos, la liberté et le plaisir sont inséparables, du moment qu'elle n'a plus les deux premiers, elle ne peut ressentir le dernier qui en est le fruit.

Gens du monde, j'en appelle ici à votre expérience: rentrez en vous-mêmes pour rendre témoignage à la vérité que j'avance; pourvu toutefois que vos affaires et vos passions vous permettent d'y rentrer. Car si les âmes les plus saintes se plaignent, que quand on leur ôte la meilleure part de Madeleine pour les engager aux fréquents ministères de Marthe, que quand ayant servi pour Rachel, on les arrache de ses chastes embrassements, et qu'on ne leur donne qu'une chassieuse Lia, quelque désir qu'elles aient d'aller à Dieu, et de se nourrir de sa parole, elles en sont détournées par mille objets extérieurs, par mille pensées, et mille fantômes qui s'opposent à leurs plus violentes inclinations; si elles gémissent intérieurement de voir, que tantôt elles sont trompées par l'idée d'une fausse félicité, tantôt troublées d'une misère sensible, et presque toujours hors d'état de ruminer la parole de Dieu, que ces agitations domestiques s'efforcent d'étouffer : que dirai-je, et que penserai-je de vous qui tenez à la terre comme par autant de fibres que vous y avez d'engagements, qui ne refusez à vos passions que ce que vous ne pouvez leur accorder, qui, bien loin de vous faire une habitude d'en apaiser le murmure, et de porter une solitude intérieure, comme on le disait de saint Bernard, dans vos occupations les plus embarrassantes, à peine êtes-vous les maîtres de vous-mêmes dans les plus doux moments de votre loisir? Croirai-je que vous rappellerez, ruminerez, goûterez, aimerez la parole de Dieu? toujours esclaves que vous êtes des autres par la nécessité de vos emplois, ou fugitifs de vous-mêmes par vos propres dérèglements, et éloignés de Dieu par l'aversion secrète que vous avez de sa vérité. Dernier effet des passions immortifiées, qui non-seulement remplissent l'âme, non-seulement la troublent, mais la rendent malade de cette maladie dont parle le prophète, par laquelle *elle a en horreur toutes*

les viandes salutaires ; et qui ne la sépare de la mort éternelle, que par un petit intervalle d'une vie languissante, et presque désespérée.

Nous sommes sujets à plusieurs sortes de tentations, dit saint Augustin ; à une tentation d'erreur, à une tentation de convoitise, à une tentation de dégoût et d'aversion de la parole de Dieu. Ces tentations sont effectivement autant de justes matières de nos craintes ; mais la dernière l'est encore plus que les deux autres. Appréhendons de tomber de la vérité dans l'erreur, appréhendons de nous laisser vaincre par notre convoitise, mais appréhendons plus que tout cela de nous dégoûter de la parole de Dieu et de l'avoir en horreur. Si nous tombons de la vérité dans l'erreur, notre chute est fâcheuse, mais elle n'est pas mortelle, nous trouvons dans la parole divine tout le secours nécessaire pour nous relever : c'est une lumière à nos pieds pour les conduire, c'est une loi chaste à nos âmes pour les convertir, c'est un témoignage fidèle à nos consciences qui nous rendra la vraie sagesse, pourvu que nous l'écoutions avec la simplicité et la soumission d'un enfant. Si nous nous abandonnons à notre convoitise, et que nous nous laissions entraîner par le torrent de nos passions, gémissons, mais ne désespérons pas encore ; la parole de Dieu est un remède et un baume qui en ôtera les tumeurs, une rosée qui en tempérera les ardeurs, un frein et une digue qui en arrêtera les saillies. Mais si malheureusement pour nous, la parole de Dieu est une viande que ayons en horreur : hélas ! nous sommes aux portes de la mort, nous tombons dans l'erreur sans nous en relever ; nous nous laissons surmonter par notre concupiscence sans la vaincre ; le péché s'insinue, habite et règne dans nous sans que nous le détruisions. En effet, comment nous relèverions-nous de notre chute ? comment surmonterions-nous notre concupiscence ? comment détruirions-nous le péché ? Par nos propres forces ? l'ignorance et l'infirmité, peines auxquelles notre nature est assujettie, nous en empêchent. Par la foi ? elle vient de l'ouïe, et c'est par ce sens que la parole de Dieu entre. Par la grâce intérieure ? Dieu a coutume d'y joindre l'extérieure de sa parole. Que ce malheur est donc à craindre ! et toutefois c'est celui où l'esprit du monde et les passions nous jettent comme pour se venger des persécutions continuelles qu'elles souffrent de la parole de Dieu.

De tous les ennemis qui combattent les passions et les vices, il n'y en a point de plus sévère, ni de plus inexorable que cette parole : c'est un adversaire inflexible qui les attaque de toutes parts, qui ne veut ni paix ni accommodement. La tempérance n'attaque directement que la gourmandise, l'humilité que l'orgueil, la douceur que l'emportement, la pureté que le péché qui lui est opposé : mais la parole de Dieu est un ennemi universel qui les attaque tous sans distinction, s'opposant à tous les dérèglements des passions, et voulant, sans rien relâcher de ses droits, ramener tous les pécheurs à leurs devoirs. Soient-ils autant élevés par leur ambition au-dessus des autres hommes, que les cèdres le sont au-dessus de l'hysope, cette parole fière et impérieuse veut les humilier sous la main toute-puissante du Seigneur, les renverser et les briser : *Vox Domini confringentis cedros.* Soient-ils consumés des ardeurs impures d'une passion invétérée, elle coupe ces dangereuses flammes et veut que ce qui brûlait pour la créature, brûle pour le Créateur. *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* Soient-ils aussi peu traitables et aussi farouches que les bêtes sauvages le sont dans les déserts, elle veut les ébranler dans les replis les plus secrets de leurs consciences, pour les apprivoiser insensiblement, et les rendre dociles aux lois de l'Évangile. *Vox Domini concutientis desertum.* Soient-ils timides comme des cerfs, lâches à exécuter les résolutions qu'ils ont tant de fois prises de se donner tout de bon à Dieu ; elle détruit en eux tous les obstacles de cette crainte ou de cette honte imaginaire, elle les prépare, elle les aide, et leur fait enfanter un esprit de salut : *Vox Domini præparantis cervos.*

Il n'en faut pas davantage pour vous faire connaître l'intérêt que tant de passions attaquées ont de s'unir pour s'opposer toutes à cet ennemi commun. Elles le font, et hélas ! souvent elles n'y réussissent que trop : indociles à souffrir un joug incommode qu'on leur impose, et impatientes de le secouer, elles traitent la parole de Dieu comme les Juifs ont traité son Fils. Ils lui demandent par trois fois chez David, *qu'il se montre à eux ;* ils lui disent avec l'épouse, *qu'il est beau et que sa voix est douce ;* mais quand ils le voient de près, quand il leur parle, quand il condamne leurs pernicieuses maximes, quand il se déclare l'ennemi irréconciliable de leurs péchés, ils en ont horreur comme d'un lépreux, ils disent que *ses mains distillent la myrrhe première ;* ils le traitent de *séducteur, de perturbateur, de Samaritain, de démoniaque.*

Les passions n'ont pas une moindre aversion de sa parole, que les Juifs en ont eu de sa personne. Ces passions disent tantôt qu'elles haïssent ceux qui la prêchent, parce que ce ne sont que des prophètes de mauvais augure ; tantôt elles les regardent comme des imposteurs, et soutiennent qu'ils avancent de purs mensonges, ou du moins, si elles n'osent le dire, elles demandent toutes à capituler : nous consentons que l'on nous parle, parlez-nous, prédicateurs doux et condescendants, nous vous écouterons ; mais *que le Seigneur ne nous parle pas*, car il serait à craindre que nous ne mourussions : *Loquere tu nobis et audiemus : non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.*

Il n'en sera pas ainsi : mourez, cruelles ennemies de mon salut, mourez, à la bonne heure : ce n'est que par votre mort que l'on peut vivre à la grâce, et avoir cette avidité, cette reflexion, ce repos, ce goût, cette affection pieuse auxquelles sa prédestination est attachée. Mourez, à la bonne heure, mourez : ce n'est qu'en s'opposant à vos mouvements

déréglés, que mon âme peut recevoir avec douceur cette parole qui est le principe de sa justification. *Quærat anima verbum cui consentiat ad correctionem, quo illuminetur ad cognitionem, cui innitatur ad virtutem, cui maritetur ad fœcunditatem.* Vous la rendiez incorrigible, aveugle, infirme, stérile en bonnes œuvres; et elle va chercher la parole de Dieu comme un censeur sévère, mais charitable, qu'elle écoutera afin qu'elle se corrige : comme une lumière meurtrière, mais fidèle, qu'elle regardera afin qu'elle s'instruise de son devoir; comme une colonne mal polie, mais ferme, sur laquelle elle demeurera afin qu'elle se soutienne dans sa faiblesse; comme un époux de sang, mais fécond, auquel elle s'attachera afin qu'il lui donne des enfants qui fassent son bonheur et sa gloire. Enfin mon âme resolue de se sauver, n'aura ni distraction volontaire qui éloigne d'elle la semence de la parole, ni convoitise et inquiétudes déréglées qui l'étouffent, ni inconstance et endurcissement de cœur qui l'empêchent d'y prendre racine: elle se l'appliquera, elle l'aimera, elle la conservera et la réduira en pratique.

TROISIÈME POINT.

Il y a tant de rapport entre la parole de Dieu que l'on distribue aux chrétiens dans la loi nouvelle, et entre la manne qui fut donnée aux Juifs dans l'ancienne; que je les confondrais ensemble, si je ne remarquais après les Pères la différence essentielle qu'il y a entre l'une et l'autre dans la garde et l'usage que l'on en doit faire. La manne tombait le matin avec la rosée; la parole de Dieu tombe dans les ames dès l'orient de sa miséricorde avec la douceur de ses grâces; les Juifs reçurent celle-là après leur sortie de l'Egypte, et ne la recueillirent que dans la solitude; celle-ci ne demande que des cœurs solitaires, débarrassés des soins du monde, dégagés de toute affection au péché: celle-là avait dans sa simplicité le goût de toutes les viandes que l'on pouvait souhaiter; et celle-ci toute simple qu'elle paraisse, se change en toutes choses pour notre justification, dit saint Ambroise.

Jusque là l'une et l'autre ont de grands rapports, soit dans leur principe, soit dans leur nature, soit dans leurs propriétés : mais il faut demeurer d'accord qu'elles sont bien différentes dans leur usage. Car sans vous dire que l'on ne trouvait point de manne le jour du sabbat qui était un jour de repos, et qu'au contraire c'est dans la paix intérieure qu'on trouve la parole de Dieu; sans vous dire que ceux que l'avidité portait à amasser plus de manne, n'en avaient pas davantage dans leur mesure que ceux qui en avaient moins recueilli, et qu'au contraire, plus l'amas que l'on fait des vérités chrétiennes est grand, plus aussi le profit qu'on en retire est considérable; il est certain que si Moïse ne voulait pas qu'on réservât la moindre parcelle de la manne pour le lendemain, et si d'un jour à un autre elle était toute corrompue et pleine de vers; bien loin que Jésus-Christ défende aux Chrétiens de conserver sa parole, il leur commande expressément de s'en fournir pendant les beaux jours de l'été, afin de s'en servir pendant l'hiver de la tribulation, et il déclare bienheureux ceux qui la recueillent en l'écoutant, et qui la gardent par l'ample provision et le bon usage qu'ils en font : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

Il est inutile d'employer beaucoup de temps à vous prouver une vérité si claire : l'important seulement est de connaître les moyens nécessaires pour pratiquer et conserver cette divine parole, ou plutôt de savoir ce qui nous empêche d'en faire cette garde et cet usage. Je reviens pour cet effet à mon évangile, c'est Jésus-Christ même qui doit vous en instruire par le sens qu'il donne à la parabole de la semence qu'il y propose. Cette semence tombe sur des pierres, mais elle se sèche, parce qu'elle n'a point d'humidité : cette parole tombe sur des cœurs aussi durs que la pierre, on la reçoit d'abord avec joie, mais ce n'est qu'une joie passagère, et comme elle n'a point de racine, le vent de la tentation l'agite, la renverse, l'emporte.

De ce sens mystérieux j'infère après les Pères et les Interprètes, que l'inconstance de nos âmes, ou la dureté de nos cœurs, ou pour mieux dire toutes ces deux causes ensemble, anéantissent en nous le fruit de la parole de Dieu, en telle sorte qu'encore bien que nous l'écoutions et que nous l'aimions, nous ne la conservons et la réduisons presque jamais en pratique.

Je commence par l'inconstance. Il en est souvent de nos âmes comme de ces terres minces et sablonneuses, où les plantes salutaires ne peuvent prendre racine ; elles y poussent d'abord quelques petites pointes, mais comme le terroir est mauvais de lui-même, et qu'il n'est ni fort ni gras, elles se sèchent aussitôt, ou se laissent entraîner avec le sable par le premier orage qui les enlève. C'est souvent sur des âmes volages et inconstantes que la parole de Dieu tombe. L'on dirait d'abord qu'elle y va produire des fruits mûrs pour l'éternité, tant est grande la joie avec laquelle elle y est reçue, mais parce qu'elles ne sont pas engraissées du suc de la piété chrétienne, qui est cette humidité dont il est parlé dans notre Evangile; parce qu'elles ne sont pas arrosées des eaux de la pénitence ; parce qu'elles n'ont pas la charité divine qui donne la fermeté et la force nécessaire pour résister au mal; parce qu'elles sont d'elles-mêmes légères, arides, et comme des sables mouvants : à peine cette parole y est-elle semée, qu'elle cède au premier orage, et soit un respect humain, et la crainte d'un mépris ou d'une raillerie piquante; soit la difficulté d'embrasser la vertu, et la répugnance naturelle à se faire violence; soit l'air contagieux du monde, et la force du mauvais exemple; il est toujours vrai de dire que cette semence se sèche, et que le vent de la tribulation l'emporte avec les petites fibres de ses vérités naissantes.

C'est la comparaison de saint Augustin, ou si vous aimez mieux que je me serve de celle

de saint Jacques expliquée par saint Thomas, celui qui écoute la parole de Dieu sans qu'il l'observe et qu'il la réduise en pratique, *est semblable à un homme qui voit son visage dans un miroir, qui après s'être considéré s'en va, et oublie quel il était.* Ce serait une étrange illusion, dit saint Thomas, si l'on croyait voir un objet réel au lieu de son image, en se regardant dans un miroir; ou si l'on se contentait d'examiner dans une belle glace les taches de son visage sans se mettre en peine de les ôter. La nôtre est encore moins supportable; car enfin, si nous ne conservons la parole de Dieu dans nos cœurs afin de nous en servir dans l'occasion ; si nous nous retirons après avoir fait quelques réflexions superficielles sur l'état de notre âme, à la faveur d'une lueur passagère; si nous négligeons de réduire en pratique ce qui nous est enseigné, trop contents de nous, pourvu que nous l'ayons entendu et goûté, ne sommes-nous pas nos premiers séducteurs ? ne nous apercevons-nous pas que nous avons seulement l'ombre des paroles, et non pas le corps de l'ouvrage? que semblables aux fontaines qui reçoivent les figures des objets, et qui les effacent aussitôt, nous perdons l'idée de ce que nous étions, et qu'en vain nous nous regarderons dans ce bassin mystérieux, comme dit l'Ecriture, qui était composé de miroirs de femmes, et que Moïse avait fait mettre à l'entrée du tabernacle, si nous ne nous jetons dans l'eau dont il est plein, pour nous y laver, nous dépouillant du vieil Adam afin de nous revêtir de nouveau.

Voilà quelle est notre illusion et notre misère : l'inconstance qui nous est si naturelle ne nous fait regarder les vérités de l'Evangile qu'en passant; nous sommes curieux de les voir, mais nous nous retirons du moment qu'il faut les réduire en pratique; nous nous faisons un plaisir d'y considérer notre image, mais quand il est question de la réformer, l'orage de la tentation fait disparaître ces objets, et efface en nous toutes ces idées.

Encore si par un effet de cette inconstance nous passions du mal au bien, ce qui fait le sujet de notre déréglement servirait de matière à notre vertu : mais nous ne sommes presque inconstants que pour nous rendre coupables, et si nous avons quelque état permanent, ce n'est que dans le mal qui nous endurcit. Second état encore plus funeste que le premier, puisque la semence de la parole divine, venant à tomber sur ce cœur de pierre, se sèche aussitôt et n'y jette point de racine.

Il y a mille innocents artifices dans la parole de Dieu pour nous engager à pratiquer le bien qu'il nous propose, et à fuir le mal qu'il nous défend. Par elle, il nous donne des sentiments de componction en vue de nos péchés, des mouvements de piété, de tendresse et de zèle pour l'accomplissement de nos devoirs. Par elle, tantôt il nous excite en nous priant, tantôt il nous intimide en nous menaçant, tantôt il nous corrige en nous frappant. Par elle, il nous représente ses bienfaits, afin que nous nous en souvenions, il nous instruit par ses avis, afin que nous les suivions, il nous parle de ses jugements, afin que nous les appréhendions. Par elle, les vices nous paraissent avec toute leur difformité, les dangers avec les malheurs qui les suivent, les choses divines avec les attraits qui nous y portent. Par elle, il fait revenir le passé pour nous obliger à le regretter, il nous montre le présent pour nous engager à en faire un bon usage, il nous fait jeter les yeux sur le futur pour nous y préparer par de sages et de salutaires précautions.

Mais, ô dureté du cœur humain, que tu es terrible! Un cœur dur, dit saint Bernard, combat tous ces artifices de la parole de Dieu, et rend toutes ces grâces inutiles. C'est un cœur qui n'est ni déchiré par cette componction, ni amolli par cette piété, ni touché par ces prières, ni ébranlé par ces menaces, ni abattu par ces vengeances. Il est ingrat à ces bienfaits, infidèle à ces avis, sourd à ces jugements, insensible à ces vices, intrépide à ces dangers, inflexible à ces divins attraits. En vain rappelle-t-on le passé, il ne s'en souvient pas; en vain lui met-on le présent devant les yeux, il le néglige ; en vain lui parle-t-on du futur, jamais il ne veut efficacement le prévoir. Tel était, dit ce Père, le cœur de Pharaon, que ni les rivières changées en sang, ni la terre couverte de grenouilles, ni la peste, ni la grêle, ni la mort des premiers-nés des Egyptiens, ni toutes ces effroyables plaies dont il est parlé dans l'Ecriture, ne purent fléchir, et obliger à faire ce qu'il avait promis. Tel serait aussi le vôtre, chrétiens, si comme lui, vous vous faisiez un front d'airain contre la parole de Dieu , et si la seule peinture que je viens de vous faire de ce cœur dur, ne vous donnait point d'horreur.

Ne trempons pas davantage notre pinceau dans ces tristes et funèbres couleurs, employons-en de plus belles et de plus vives pour faire un plus agréable portrait : et puisque Jésus-Christ, après nous avoir dit qu'une partie de la semence tomba le long du chemin, une autre sur des épines, une autre sur des pierres, ajoute qu'il y en eut une quatrième qui tomba dans une bonne terre où elle porta des fruits et rendit au centuple : puisque ce même Dieu, après nous avoir insinué que la distraction, l'inapplication à ses vérités, la convoitise, les affections criminelles, les soins superflus de la vie, l'inconstance et l'endurcissement empêchent sa parole de profiter, nous parle *d'un cœur bon et très-bon*, qui l'écoute, qui la retient, qui la goûte, qui la conserve, et qui porte du fruit avec patience; tâchons, autant pour notre instruction que pour notre consolation, d'en découvrir toute la bonté, et d'en remarquer tous les traits.

J'appelle un cœur bon, un cœur qui s'applique les vérités importantes qu'il entend, et n'en laisse tomber aucune à l'écart par sa faute : un cœur qui, se considérant en état de mort, ne se contente pas d'être frappé du bâton du serviteur auquel on est pour l'ordinaire insensible, mais cherche la parole et

la grâce du maître même, souhaitant que Dieu le regarde en pitié comme ce prophète qui ressuscita l'enfant de la veuve, qu'il se proportionne à sa faiblesse, qu'il colle sa bouche sur la sienne, et qu'il lui inspire un souffle de vie qui le ranime.

J'appelle un cœur encore meilleur, un cœur libre, tranquille, sain, qui n'est ni amolli par la volupté, ni déchiré par les épines des inquiétudes séculières, ni partagé et agité par le soulèvement de ses passions. Un cœur qui possédant des richesses et des honneurs sans en être possédé, *cherche avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice*, *aime sa bonne parole*, la dévore avec avidité, la rumine avec réflexion, la digère par une affection pieuse, et s'en laisse tellement toucher qu'il avoue *que rien n'est plus doux qu'elle à sa bouche.*

Enfin, j'appelle un cœur très-bon, un cœur qui par ses saintes œuvres fait connaître qu'il s'applique la parole de Dieu, et qu'il l'aime ; un cœur qui se sert de cette parole comme d'une règle pour corriger ses méchantes voies, qui s'exerce dans l'accomplissement des choses qu'elle lui propose : un cœur qui, semblable à celui de Marie conserve ce qu'on lui dit de Jésus, et le confère avec ses sentiments les plus secrets, qui se plaît dans le témoignage que cette parole fidèle lui rend, qui en fait un saint amas comme les mondains font des richesses, qui demande à Dieu sa sagesse et sa charité pour comprendre ce qu'il doit aimer et ce qu'il doit haïr, qui cache cette précieuse semence afin de ne point pécher, qui s'applique à considérer les merveilles qu'elle renferme, et plus encore à lui faire porter des fruits dignes d'elles, avec patience.

Fasse le ciel que tel soit le vôtre : ô Dieu de miséricorde, c'est de vous que nous attendons cette grâce. Je vous ôterai, avez-vous dit, ce cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair : opérez ce miracle en notre faveur, gravez vos lois dans ce cœur docile et amolli, écrivez-y des paroles d'une vie éternelle, afin que nous ne suivions et que nous n'écoutions que vous. Jetez cette semence dans cette bonne terre, afin qu'elle y produise des fruits de toutes les vertus qui nous seront propres ; qu'elle soit dans nos langueurs, dans nos maladies, dans nos combats, notre pain, notre remède, notre force. Nous ferons ce que faisaient les premiers chrétiens, ils emportaient dans leurs maisons, au temps de la persécution, la sainte eucharistie, pour se fortifier par cette nourriture contre la rage de leurs ennemis, quand ils en seraient attaqués : nous emporterons chez nous votre parole qui n'est pas moindre que votre corps ; nous la conserverons dans nos cœurs avec patience, pour nous en nourrir dans le besoin. Par elle nous résisterons à toutes les puissances de l'enfer. Si le démon nous attaque par la faim, nous lui dirons : *Ce n'est pas du pain seul que l'homme vit, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu.* S'il nous tente du côté de l'avarice ou dans la vaine gloire, nous lui dirons : *Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans les filets de Satan ; toute notre gloire est en Jésus-Christ.* S'il veut éloigner de nous l'esprit de la pénitence et de la mortification chrétienne, nous lui dirons : *Plus je suis infirme, plus je suis fort.* Enfin, s'il nous menace de mort, nous lui dirons : *Je désire de sortir de cette vie et d'être avec Jésus-Christ dans sa gloire. Ainsi soit-il.*

SERMON XIV.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Des débauches du carnaval.

Ipse vero multo magis clamabat : Fili David, miserere mei. Stans autem Jesus, jussit illum adduci ad se, et cum appropinquasset, interrogavit illum, dicens : Quid tibi vis faciam? At ille dixit : Domine, ut videam.

Un aveugle ayant appris que Jésus de Nazareth passait, s'écria encore avec plus de force qu'auparavant : Fils de David, ayez pitié de moi. Jésus-Christ s'arrêta, se le fit amener, lui demanda ce qu'il voulait qu'il lui fît : Seigneur, lui répondit-il, faites que je voie (*S. Luc, ch.* XVIII).

Le pécheur aveuglé par son péché, le pécheur implorant la miséricorde de Dieu pour la guérison de son péché, le pécheur éclairé par ce même Dieu, et tiré des ténèbres de son péché, est le grand spectacle que l'Eglise nous expose aujourd'hui en la personne d'un aveugle assis le long du chemin de Jéricho, criant avec contention, et enfin miraculeusement guéri. Dans le premier de ces états nous voyons ce que les ténèbres produites par une cause aussi maligne qu'est le péché, ont de plus funeste. Dans le second, ce que l'empressement d'en sortir a de plus raisonnable. Dans le troisième, ce que les remèdes de la grâce ont de plus salutaire et de plus efficace.

Je ne sais toutefois si la vérité s'accorde ici entièrement avec la figure, et si les différents états dans lesquels cet aveugle de notre Evangile s'est successivement rencontré, sont les images fidèles et parfaites de tous ceux où les hommes se trouvent, principalement durant ces jours. Car quand je fais réflexion sur les désordres de ce temps malheureux, si je vois partout des troupes d'aveugles errant confusément et sans ordre, où sont ceux sur qui Jésus-Christ étend sa main paternelle pour les guérir? Où sont ceux qui, marchant ou assis dans ces ténèbres publiques, observant le moment favorable auquel ce Dieu passe, ont recours à sa miséricorde, le conjurent avec clameur, persévérance, importunité, d'avoir compassion d'eux? *Fili David, miserere nostri.*

Mais ce que je sais, c'est qu'au sentiment de saint Augustin dont l'admirable pensée servira de fondement à tout ce discours, le seul parti que ces gens ont à prendre, est de prier la miséricorde de Dieu qu'il leur donne assez de lumières pour leur faire condamner les horribles excès de ces jours ; des affections assez saintes pour les obliger à les fuir, et qu'il ait lui-même assez de bonté pour les leur pardonner. *Deprecanda est misericordia Dei, ut donet intellectum ad ista damnanda, affectum ad fugienda, misericordiam ad ignoscenda.*

L'Evangile que nous lisons, et la sage con-

duite que l'Eglise tient en ce temps-ci, nous inspirent tous ces sentiments. En effet, pourquoi tantôt nous représenterait-elle la misère d'un aveugle, ou celle des Apôtres qui *ne comprennent rien de ce que Jésus-Christ leur dit?* Pourquoi tantôt nous parlerait-elle du récit que ce Dieu leur fait des circonstances de sa mort prochaine? Pourquoi prendrait-elle ses habits de deuil, et ordonnerait-elle des prières de quarante heures, si ce n'était pour nous apprendre que c'est principalement en ces jours que les pécheurs s'aveuglent, qu'ils crucifient derechef Dieu, qu'ils affligent et désolent leur mère ?

Mais d'un autre côté, pourquoi cette Epouse charitable et sage nous représenterait-elle cet aveugle éclairé ? pourquoi rappellerait-elle par avance la passion perpétuée de son Epoux? Pourquoi enfin l'exposerait-elle pendant ces trois jours sur nos autels, si ce n'était, chrétiens, pour vous tirer de ces ténèbres générales répandues sur toute la face du christianisme, afin que vous les condamniez? si ce n'était pour vous dire que ces excès sont autant de persécutions qu'on renouvelle contre Jésus-Chrit, afin que vous les fuyiez ; si ce n'était pour vous assembler dans nos temples, afin que vous conjuriez ce Dieu de miséricorde de les pardonner à ceux qui en sont coupables.

Ainsi je ne m'éloignerai ni de l'intention de l'Eglise, ni de la règle que je me suis prescrite de réduire en homélies les Evangiles que je traite, si je m'arrête à ces trois vérités morales. Ces jours de carnaval sont des jours ténébreux, où les pécheurs s'aveuglent par une vie animale et dissipée : des jours mauvais, où ils renouvellent la passion de Jésus-Christ par une vie molle et sensuelle : des jours lugubres, où ils affligent l'Eglise par une vie impie et libertine.

Voilà le mal, mais où est le remède? Le voici. Durant ces jours où ces excès criminels répandent tant de ténèbres sur les pécheurs, priez Dieu qu'il vous remplisse de ses lumières, afin que vous puissiez les reconnaître et les condamner, *deprecanda est misericordia Dei, ut donet intellectum ad ista damnanda;* ce sera mon premier point. Durant ces jours où ces excès criminels renouvellent la passion du Sauveur, priez Dieu qu'il vous donne de saintes affections, afin que vous puissiez les fuir et les détester, *affectum ad fugienda*, ce sera mon second. Durant ces jours où ces excès criminels causent tant de douleur a l'Eglise, priez Jésus-Christ qu'elle expose sur ses autels, qu'il ait la bonté de vous les pardonner, *misericordiam ad ignoscenda*, ce sera mon troisième. Ces considérations sont si vastes, et enferment des devoirs si importants, que chacune d'elles mériterait un discours : si donc je suis obligé de les traiter toutes trois dans celui-ci, n'ai-je pas besoin plus que jamais des lumières du Saint-Esprit, que je lui demande par l'intercession de celle qui en reçut la plénitude quand, etc. *Ave.*

PREMIER POINT.

De toutes les afflictions qui peuvent arriver à un homme, je n'en connais point de plus sensible ni qui attire après elle de plus grands maux que la perte de la vue. Qui dit un aveugle dit un misérable qui, ayant perdu l'usage du principal de ses sens, est sujet à faire autant de chutes qu'il fait de pas; pour qui tous les objets visibles sont comme s'ils étaient anéantis; à qui le soleil ne rend pas plus de secours que s'il était éteint, et qui, privé en son particuli r de ce bien commun, répond avec Tobie à ceux qui l'invitent à se réjouir: *Quelle joie puis-je avoir, moi qui ne vois pas la lumière du ciel?*

Cette misère si déplorable par elle-même l'est encore davantage quand d'autres maux l'accompagnent : quand un aveugle, par un égarement dangereux, quitte la bonne voie et se jette dans les sentiers détournés : quand la pauvreté l'accable et que son mal devient incurable par le repos et la satisfaction qu'il paraît y prendre.

Telle est la malheureuse condition de l'aveugle de notre Evangile. J'y trouve le repos, l'égarement, la pauvreté : Le repos, il est assis ; *sedebat*. L'égarement, il est le long du chemin de Jéricho; *secus viam*. La pauvreté, il demande l'aumône, *mendicans*. Et cela étant, peut-on trouver un état plus funeste et plus misérable que le sien?

Oui, sans doute, il s'en peut trouver, il ne s'en trouve même que trop, et c'est celui d'une troupe effrénée de pécheurs durant ces jours de débauche. Car enfin à Dieu ne plaise, qu'ému d'une fausse pitié, je tombe dans cette erreur dont parle saint Augustin, par laquelle on croit que Dieu se serait visiblement vengé d'un méchant homme, s'il l'avait aveuglé au moment qu'il a commis quelque crime, pendant que l'on compte pour rien la perte de ses yeux spirituels et la fatale obscurité de son cœur. Je viens de vous exposer la misère d'un homme qui n'est accablé de tant de maux que malgré lui; qui ne s'agite, ne crie, ne se tourmente que pour recouvrer la vue, qu'il a perdue. Eh ! quel rapport y a-t-il avec tant de malheureux qui s'aveuglent à plaisir; qui (sans parler de leur pauvreté, puisqu'ils ont perdu le vrai bien) s'égarent dans une vie animale et dissipée, et qui, s'y reposant pour ainsi dire à leur aise, multiplient leurs ténèbres et ne travaillent qu'à consommer leur réprobation?

Toutefois, quelque différence qu'il y ait entre ces ténèbres, dont les unes, selon saint Augustin, se répandent sur les yeux extérieurs, par lesquels on discerne le blanc d'avec le noir, et les autres sur les yeux intérieurs, par lesquels on discerne le juste d'avec l'injuste, celles-là, dans sa pensée, peuvent servir d'images et de figures à celles-ci : en sorte que, comme un homme qui a perdu l'usage de ses yeux corporels est toujours à plaindre, soit qu'il marche, soit qu'il se repose, de même les malheureux que la justice de Dieu a frappés d'un aveuglement secret se trouvent, et dans leur égarement et dans leur repos, en un état également déplorable.

Je commence par leur égarement, que ce pauvre aveugle qui est le long du chemin de

Jéricho nous représente. Il n'est pas que vous ne sachiez que Jéricho signifie lune, changement de mois, inconstance, et que, selon les termes de l'Ecriture, le propre du péché c'est de laisser dans ceux qui le commettent, quelquefois une sensible aliénation d'esprit et de conduite, mais toujours une légèreté secrète et une malheureuse inconstance. *Jérusalem a péché*, dit Jérémie, *c'est pour cela qu'elle est devenue inconstante.* Du moment qu'on s'éloigne de la loi éternelle et de la droite raison, on ne fait que des démarches chancelantes et peu sûres. Soit-on exposé au grand jour, on va à tâtons en plein midi, parce qu'on n'a plus pour guide cette vérité première, qui punit d'aveuglement ceux qui lui ferment les yeux, comme elle réjouit par sa lumière ceux qui se tournent vers elle; et soit-on sur le bord du chemin, il est toujours vrai de dire que l'on s'égare, parce que pour ne pas s'égarer, il faut être dans la voie de Dieu, et *que ceux qui commettent l'iniquité n'y marchent pas. Non enim qui operantur iniquitatem, in viis ejus ambulaverunt.*

Si le péché, en général, cause cet égarement et cette légèreté, les désordres de ces jours produisent encore plus sensiblement ce triste effet. De quelque côté que je me tourne, je ne vois presque que des aveugles le long du chemin de Jéricho. J'en trouve dans les rues, dans les maisons, dans les académies, dans les salles, dans les places publiques; je ne rencontre que des chrétiens égarés; que dis-je, des chrétiens? à peine vois-je des hommes, tant sont effacés en eux les traits par lesquels on les distingue d'avec les bêtes, tant ils pèchent, non-seulement contre les maximes de la religion, mais contre les principes de la raison.

En effet, quelle plus déplorable aliénation d'esprit que celle de la plupart des hommes, qui, s'oubliant durant ces jours, je ne dis pas des devoirs essentiels du christianisme, choses dont ils ne s'embarrassent guère, mais de leur propre état ou de leur rang, vivent dans une dissipation furieuse, passent la meilleure partie de la nuit en jeux, en bals, en comédies, en festins; qui, car il faut parler à tout le monde, consument quelquefois en trois et quatre jours le travail de plusieurs semaines; qui, soit pressés par leurs créanciers, soit chargés d'enfants ou de subsides, ne songent qu'à se divertir et à passer le temps; qui souvent déclament hautement contre les désordres de ces jours, ou en désapprouvant intérieurement les abus, ne laissent pas de s'en rendre coupables et d'y engager les autres; qui enfin, se plaignant des misères tant particulières que publiques, sont les premiers à lier des sociétés, à danser, à se déguiser, à prendre par excès des viandes ou du vin.

Chose étrange! on se plaint que le temps est mauvais, et on ne retranche rien de ses plaisirs; on dit qu'on est misérable, et cependant les folies et les badineries du siècle ne cessent pas : *Miseri jam sumus, et necdum nugaces esse cessamus.* On crie contre la corruption de ces jours, et presque personne ne veut corriger cet abus par son exemple particulier; on regarde les professions de comédien, de bateleur, de bouffon comme des professions indignes, et avec tout cela on est ravi de les voir et de les entendre. Accordez-vous, disait Tertullien aux païens : si ces métiers vous paraissent infâmes, comment louez-vous et comment aimez-vous ceux qui les exercent? ou si vous les louez et les aimez, comment n'approuvez-vous pas leur métier? Quelle étrange perversité de jugement! vous suivez ces gens, vous courez après eux, et cependant vous ne souffrez pas qu'ils entrent dans les charges publiques; vos princes les ont autrefois chassés de Rome, vos lois les privent des droits et des honneurs qu'elles accordent aux autres, vous seriez fâchés qu'aucun d'eux vous fût allié : c'est donc là la récompense de la peine qu'ils prennent à vous divertir, ou plutôt c'est là l'aveu forcé que vous faites, qu'il n'y a ni religion, ni bienséance dans ces métiers, ni conscience, ni honneur dans ceux qui les exercent; et si cela est ainsi, par quelle nouvelle espèce de raison voulez-vous les voir, les écouter, les entretenir?

Or, ce que ce grand homme disait à des idolâtres, nous pouvons le dire encore avec plus de justice à des fidèles; car sans examiner, comme nous ferons tantôt, si ces plaisirs sont permis à des chrétiens, il est constant que, quand ils le seraient, ils sont toujours indignes par eux-mêmes, qu'il y a toujours je ne sais quoi qui répugne à la droite raison, que la morale des philosophes et des sages du paganisme n'a jamais pu autoriser.

Que si ces considérations ne produisent pas ces sentiments dans vos esprits, c'est par là que votre égarement me paraît encore plus grand, en ce que vous péchez dans le principe; que vous vous imaginez qu'il y a des plaisirs de saison; que ces jours-ci sont particulièrement consacrés aux divertissements, aux assemblées, aux masques, à la bonne chère, aux spectacles, comme ceux qui les suivront seront des jours de recueillement, de solitude, de modestie, de mortification, de pénitence : illusion dangereuse du démon, qui me ferait croire, si vous en étiez capable, que vous n'êtes pas encore dans la voie où vous devez être : *Secus viam.*

Saint Chrysostome remarque très-judicieusement que le démon, pour faire croire aux peuples que la lune était la cause de la possession des lunatiques, les tourmentait furieusement en un temps et leur donnait plus de repos en un autre. Quand la lune était pleine, il les agitait horriblement, il leur faisait faire des hurlements épouvantables; au lieu que quand elle était dans son déclin, ils paraissaient plus tranquilles : et tout cela, dit-il, afin d'imprimer un certain caractère de malignité dans cet astre, et de persuader que ces différents, mais toujours funestes effets, venaient de la variété et de l'inégalité de son cours.

Ce que le démon ne fait plus sur les corps, il tâche de le faire encore sur les esprits.

Tous les jours sont innocents, c'est Dieu qui en est l'auteur, c'est à lui seul qu'ils appartiennent, *c'est par les ordres de sa providence qu'ils durent et qu'ils se succèdent ;* toutefois ce cruel ennemi des hommes, et cet ambitieux usurpateur de la gloire du Créateur veut partager son temps avec lui ; il prétend avoir ses jours comme il a les siens. Pour cet effet, il persuade aux chrétiens que ce sont des jours gras, jours où ce serait un crime de n'en point commettre ; jours où le luxe, la gourmandise, les emportements, les spectacles, les folies, les masques, les impuretés sont des péchés de saison ; jours, par conséquent, où il agite extraordinairement les hommes, tantôt les faisant courir de maisons en maisons, tantôt leur donnant de la force pour sauter et danser, nonobstant leur âge et leur rang ; entraînant les uns dans les comédies, transformant les autres en bêtes, tourmentant ceux-là comme des furieux dans le jeu, soûlant ceux-ci comme des animaux impurs dans la bonne chère. En un mot : *Una est secularitas, non levitas. Simul omnia luxus, potationes, perditiones, cuncta omnes pariter agunt. Ludunt, ebriantur, enecantur, lasciviunt in conviviis vetuli et honorati, ad vivendum prope jam imbecilles, ad vinum prævalidissimi, infirmi ad ambulandum, robusti ad bibendum, ad gressum nutabundi, ad saltandum expediti.*

Quand j'en demeurerais là, n'auriez-vous point de compassion de l'égarement de ces pauvres aveugles répandus le long du chemin de Jéricho : *Secus viam?* Mais je passe plus avant, et c'est ici que j'ai besoin de recourir à la miséricorde de Dieu, afin qu'il me donne des lumières assez vives pour découvrir les excès criminels de ces jours, et des expressions assez fortes pour vous les faire condamner, *deprecanda est*, etc. Je parle d'un repos fatal que les chrétiens prennent en ce temps, repos qui, par une union monstrueuse dans la nature, mais trop commune dans la morale, s'accorde avec l'égarement, et où il est vrai de dire que quelque agités, égarés, dissipés que soient ces aveugles, ils sont cependant tranquilles, assis, endormis dans le sein de la volupté : *Sedebat.*

C'est peut-être pour cette raison que, quand l'Ecriture nous parle des pécheurs, elle nous dit, tantôt *qu'ils marchent dans les ténèbres*, et tantôt *qu'ils y sont assis ;* tantôt *qu'ils y chancellent et qu'ils y crient*, tantôt *qu'ils y sont liés par troupes et qu'ils s'y taisent :* obéissant ainsi à la volonté du démon, qui les tient captifs, et qui, ne pouvant être à leur égard ce que l'âme est au corps, devient du moins à son gré comme une forme assistante le principe de leur mouvement et de leur repos.

Ces différentes révolutions servent, à cet esprit malin, pour établir davantage son empire sur les pécheurs ; mais il est certain que c'est principalement durant ces jours qu'il emploie ce dangereux artifice. Je sais que ce repos peut venir d'une longue habitude au mal ; que l'on marche de ténèbres en ténèbres par les ténèbres mêmes (pour me servir des termes de saint Augustin ou de ceux de saint Grégoire) ; qu'un péché, par son poids, en entraîne un autre, et qu'un même aveuglement peut être péché, peine de péché, et cause de péché tout ensemble. Mais, pour m'arrêter à quelque chose de plus singulier, je dis que le repos de ces aveugles, assis et endormis durant ces jours, vient de la coutume et du mauvais exemple : coutume que je puis appeler la tradition du démon ; exemple que je puis nommer la loi des libertins : coutume et exemple qui, ramassant ces eaux empoisonnées que chaque siècle a apportées, s'unissent ensemble pour faire ce déluge d'iniquités qui inonde presque toute la terre ; coutume et exemple moins détestables pour faire périr par troupe les mondains, qui, poussés par ceux qui les suivent, poussent ceux qui les devancent, et vont par compagnie se précipiter brusquement dans l'abîme, de même que ces Egyptiens, qui, sans appréhender que les flots de la mer Rouge ne se repliassent sur eux, suivaient inconsidérément ceux qui étaient entrés les premiers, et, se sentant pressés par d'autres, s'embarrassèrent tellement, que personne ne se sauva du naufrage ; enfin coutumes et exemples, artifices dangereux, dont le démon se sert pour surprendre et aveugler les chrétiens. Comme il veut partager ses jours et ses conquêtes avec Jésus-Christ, il emploie mille voies pour y réussir ; il a sa tradition, ses prédicateurs, ses sacrements, ses cérémonies, ses autels, ses mystères, ses prêtres ; il se fonde sur l'antiquité ; il rappelle les débauches des païens et sollicite à les imiter. Appréhendez-vous, dit-il, d'aller aux spectacles ? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils sont en usage : les Grecs et les Romains les ont inventés pour faire honneur à leurs divinités. De vous déguiser ? Hercule se déguisa, et prit l'habit d'une femme pour jouir d'Omphale, qu'il aimait. De danser et de faire bonne chère ? les paysans ont trouvé les premiers l'art de danser dans les vignes et de se réjouir, pour faire honneur à Bacchus, qui leur avait montré une si agréable liqueur.

Je me trompe, je connais mal les desseins du démon, il n'a garde de se fonder sur de telles coutumes ni sur de tels exemples : il a bien d'autres artifices, il tend bien d'autres piéges à la simplicité et à l'innocence. Quelquefois, à la vérité, il entraîne les pécheurs au mal en leur proposant la vie dissolue des libertins : mais pour l'ordinaire il se sert de l'exemple même de ceux qui semblent les plus vertueux, pour séduire et engager les simples.

Il est assez étrange de voir dans notre Evangile que ceux qui suivent Jésus-Christ sont les premiers à faire taire notre pauvre aveugle, à empêcher qu'il ne crie, qu'il n'implore la miséricorde de ce Dieu, et qu'il ne recouvre la vue ; mais il est encore plus étrange de voir, que souvent les chrétiens qui mènent en apparence une vie regulière sont ceux qui entretiennent les débauches et le libertinage ; qui étouffent la voix des consciences un peu timides ; qui paraissant être de la compagnie de Jésus-Christ, trompent leurs frères

et leur disent : Pourquoi craignez-vous de vous réjouir ? si nous reconnaissions quelque mal dans ces divertissements, croyez-vous que nous voulussions les prendre ? Voilà les Eves dont le démon se sert pour tenter Adam : voilà les gens qu'il emploie pour parvenir plus adroitement à ses fins. Car par là on demeure assis dans les ténèbres, on se repose dans son péché, on se fait une idée de paix et un fantôme de régularité. Par là on se laisse empêtrer dans des filets, où l'on se jette d'autant plus volontiers, *qu'ils sont tendus sur le Thabor*, que la chair et l'amour-propre y trouvent leur compte, je veux dire qu'on s'abandonne à des plaisirs qu'on aime naturellement, et qu'on s'y abandonne sans scrupule, parce que l'on se conforme à ceux qui, dans leur relâchement même, se flattent de mener une vie chrétienne et irrépréhensible.

Ne vous laissez jamais surprendre de la sorte, et si par malheur l'exemple des libertins et des faux chrétiens vous a jetés dans cet égarement, et dans ce repos dont je viens de vous parler, implorez la miséricorde de Dieu, et demandez-lui qu'il vous donne les lumières nécessaires pour voir l'énormité de ces péchés, afin que vous les condamniez. Imitez l'aveugle de notre Evangile pour le recouvrement de vos yeux spirituels : aveugle qu'il est, il vous donnera des règles sûres pour sortir de votre aveuglement, si malheureusement vous en êtes frappés.

Que fait ce pauvre homme ? il entend une foule de gens qui font du bruit, il demande ce que c'est, et, *ayant appris que c'est Jésus de Nazareth qui passe, Jésus fils de David*, lui dit-il, *ayez pitié de moi ;* mais comme cette troupe indiscrète ou cruelle veut le faire taire, impatient de recouvrer la vue, et résolu de se moquer de tous les reproches qu'on peut lui faire, il crie encore plus fort : *Fils de David, ayez pitié de moi.*

Appliquez-vous, dit saint Augustin, à considérer attentivement l'ordre et la suite de toutes ces choses ; il n'y a aucune circonstance qui ne serve à votre instruction. Cet aveugle s'écrie quand Jésus-Christ passe, afin d'attirer sa compassion ; on l'empêche de crier, mais plus on veut le faire taire, plus il fait d'effort pour se faire entendre : ce Dieu s'arrête, et il le guérit. Quand vous voulez vous séparer des ténèbres du monde ; quand vous méprisez ses fausses et ses ridicules voluptés ; quand vous regardez comme de la boue les vanités, les plaisirs, les badineries que les hommes aiment, c'est alors, dit saint Augustin, que vous commencez à crier à Jésus-Christ : mais c'est alors aussi que vos compagnons, vos parents, vos amis se soulèvent contre vous, et s'efforcent de vous faire taire. Quelle folie, vous disent-ils, de faire les critiques et les solitaires pendant ces jours ? les autres ne sont-ils pas chrétiens aussi bien que vous ? n'ont-ils pas un Dieu à servir, des lois à garder, une âme à sauver comme vous ? pourquoi donc ne se pas ranger du côté des plus forts, et ne pas faire comme les autres ?

Voilà, continue saint Augustin, ce qu'ils vous disent ; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont vos frères, et que le nombre en est presque infini. Mais n'importe, ce sont des chrétiens tièdes qui veulent vous engager dans leur libertinage ; ils vont aux théâtres, ils courent aux spectacles, et même les Juifs et les païens rougiraient d'y aller, ou ils en sortiraient de honte (c'est toujours saint Augustin), si les chrétiens ne s'y trouvaient en foule, et ne portaient dans ces lieux infâmes un saint nom pour leur réprobation. C'est aussi par cette raison que vous devez vous séparer d'eux, que vous devez vous faire un front d'airain contre leurs railleries, que vous devez encore crier plus fort quand Jésus-Christ passe. Hélas ! ce sera pour eux qu'il passera sans s'arrêter. En vain le chercheront-ils à l'article de la mort, ils ne le trouveront pas, parce qu'il sera passé : mais si, malgré les reproches, les calomnies, la malignité du siècle vous ne cessez pas de crier pendant ce moment favorable auquel ce Dieu passe, il s'arrêtera pour vous, il vous guérira, il vous donnera de nouveaux yeux pour vous faire condamner ces folies, *intellectum ad ista damnanda*, et un nouveau cœur pour les fuir et les détester, comme autant de persécutions qu'on lui suscite, *affectum ad fugiendia.*

SECOND POINT.

Quelque réflexion que l'on fasse sur la conduite des apôtres auxquels Jésus-Christ annonce dans notre Evangile sa mort prochaine, on ne peut qu'on ne s'étonne de leur aveuglement ou de leur indifférence. Aux premières paroles de ce Dieu, qui leur déclare qu'il va bientôt monter à Jérusalem ; que là tout ce qui a été dit du Fils de l'homme sera accompli, qu'il y sera livré aux gentils, moqué, bafoué, battu de verges, mis à mort : je m'imaginais déjà entendre ces hommes zélés pour la gloire et la vie d'un si bon maître, lui demander avec inquiétude les circonstances d'un événement si tragique, et les voir chercher avec empressement les moyens nécessaires à la conservation de son honneur, et à la sûreté de sa personne.

Toutefois ce qui suit immédiatement après ce récit, m'empêche d'avoir si bonne opinion d'eux. Ils écoutent indifféremment et sans s'émouvoir ce que Jésus-Christ leur dit de sa passion, et comme si les ténèbres de leur esprit devaient précéder celles de la nature, l'évangéliste assure par trois fois qu'ils ne connaissent aucune des choses que leur maître leur dit, que ses paroles leur sont cachées, que ce sont autant de mystères, auxquels ils ne comprennent rien.

Cet aveuglement et cette indifférence sont étranges, je l'avoue ; mais il y a de quoi les en excuser, et dire que les chrétiens semblent en être uniquement coupables. Trois choses, dans le sentiment d'un savant interprète, firent que les apôtres n'entendirent rien de ce que Jésus-Christ leur disait de sa passion: l'affection qu'ils lui portaient, puisqu'il est naturel d'effacer de son imagination les disgrâces qui peuvent arriver à un ami ; la pensée qu'ils avaient qu'il se servait de ter-

mes figurés, puisque souvent il ne parlait qu'en paraboles, et enfin l'idée qu'ils avaient conçue de sa divinité, puisque par là ils ne se persuadaient pas qu'il pût mourir.

De ces trois raisons que le vénérable Bède rapporte, il n'y a plus que les deux dernières qui nous regardent. On nous dit pendant toute l'année, mais principalement durant ces jours, que Jésus-Christ va monter à Jérusalem, que *nous le crucifions derechef en nous, que nous sommes les ennemis de sa croix, en faisant un Dieu de notre ventre ;* et cependant nous n'entendons aucune de ces vérités, et ne voulons pas même y faire la moindre réflexion. Est-ce par un sentiment d'amour que nous avons pour Jésus-Christ, ou plutôt n'est-ce pas par un principe de rébellion, que nous détournons ces pensées de nos esprits ? Ou bien ne doit-on pas dire, que c'est que nous croyons qu'un Dieu glorieux et impassible n'est pas offensé de ces excès, qu'ils ne sont pas si criminels qu'on les fait, et qu'ainsi quand on nous les représente comme de nouvelles persécutions, nous prenons ces vérités pour des métaphores, et pour des expressions outrées ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce mal règne dans l'Eglise : dès les premiers siècles, au rapport de Tertullien, on trouvait extrêmement rude la défense que l'on faisait de se réjouir dans les festins, d'assister aux jeux publics, aux danses, et aux spectacles. N'est-ce pas assez, disait-on, de s'abstenir de ce qui est défendu dans le Décalogue ? pourquoi faire sans fondement de nouvelles lois ? Quand on se réjouirait, Dieu en serait-il pour cela offensé ? Est-il dans le Décalogue : Vous ne vous divertirez pas, vous n'irez pas aux spectacles, vous ne courrez pas aux jeux, vous ne vous empresserez pas de savoir qui a emporté le prix de la course ?

Objection que les libertins nous font encore aujourd'hui. Quand on invective contre les débauches du carnaval, contre les festins, les bals, les assemblées, la vie voluptueuse et molle de ces jours, on ne manque jamais de demander : Mais est-ce un péché mortel que se divertir et faire bonne chère? Il est important de satisfaire à cette demande, car si les réjouissances du carnaval sont des péchés mortels, il s'ensuit évidemment qu'on renouvelle la mort de Jésus-Christ, qu'on se moque de lui, qu'on le crucifie derechef, c'est-à-dire qu'on fait derechef ce pourquoi il est mort : en sorte que si sa gloire ne le rendait impassible, et si sa passion n'avait pas été assez efficace pour étendre sa vertu dans tous les siècles, sur les péchés qui sont commis et qui se commettront, il faudrait qu'il fût attaché à la croix autant de fois que les hommes se rendent coupables, de même qu'autant de fois que les Juifs péchaient, il fallait dans le sacrifice d'Aaron autant d'immolations de victimes.

Les réjouissances de ces jours sont-elles donc des péchés mortels? demandez-le à Tertullien et à saint Cyprien : ils vous diront que ce sont de grands crimes, qui, au mépris de l'Eglise, réparent le culte des idoles ; que les assemblées, les festins, les jeux, les spectacles viennent du génie de Satan ; que, soit qu'on emploie peu, soit qu'on emploie beaucoup d'argent pour jouer et pour se divertir, c'est toujours une espèce d'idolâtrie énorme par la qualité de son crime.

Si ce sont des péchés mortels? demandez-le à saint Jérôme, à saint Chrysostome et à saint Basile: ils vous diront que faire des festins magnifiques où l'on se fait un plaisir et un honneur de bien boire, c'est non-seulement noyer sa raison, se rendre ridicule à ses ennemis, insupportable à ses amis, digne du mépris de tout le monde, mais avoir le démon pour auteur de son intempérance, et remporter pour tout prix de la victoire sa perte et sa damnation.

Si ce sont des péchés mortels? demandez-le aux autres Pères, ils vous diront que si ces débauches pouvaient passer pour des fautes légères chez des païens, dont la religion était une religion de fous et de pourceaux, ce sont des sacriléges horribles parmi les chrétiens, autant d'apostasies de la foi, autant de prévarications contre la sainteté des sacrements et la sévérité de la discipline.

Si ce sont des péchés mortels? demandez-le à saint Paul, il vous dira que ceux qui aiment leur chair ne peuvent plaire à Dieu ; que vivre selon elle, c'est mourir; que ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les ivrognes ne posséderont jamais le royaume de Dieu. Ce qu'il ne dirait pas, si tous ces péchés n'étaient mortels.

O Dieu, que de maximes sévères qui combattent la vanité, la curiosité, le jeu, la sensualité, les débauches, les danses ! Mais comme ces vérités sont générales, qu'elles demandent quelque éclaircissement, et que, selon le même apôtre, il faut traiter humainement nos frères à cause de leur infirmité, je ne veux pas pousser les choses trop loin, je veux au contraire y apporter tout le tempérament qu'elles sont capables de recevoir.

J'avoue donc qu'il y a des plaisirs permis, que l'Eglise, comme une bonne mère, accorde quelques récréations honnêtes, ou à la faiblesse de ses enfants, ou à la dureté de leurs cœurs; mais demeurez aussi d'accord avec moi que ce doit être toujours avec cette condition que Salvien apporte, qui est de se réjouir sans crime, de ne point passer de la dispense à la transgression, du nécessaire au superflu, du juste milieu à l'excès. Réjouissez-vous, divertissez-vous, à la bonne heure, dit-il, pourvu que vous vous réjouissiez et que vous vous divertissiez innocemment. Car quelle lâcheté et quelle fureur serait-ce de ne prendre vos divertissements qu'aux dépens de Dieu, de ne rire que pour lui faire outrage, de ne vous pas contenter des plaisirs que l'on tolère, s'ils ne sont assaisonnés d'iniquités? Comme si une simple joie était stérile et insipide, à moins que le péché ne lui donnât son prix, son attrait, son goût. *Quod, rogo, hoc malum est, aut quis furor? An forte infructuosum putamus gaudium simplex, nec delectat ridere sine crimine? Lætemur, quæso, quamlibet jugiter,*

dummodo innocenter (*Lib.* VI *de Gubern. Dei*).

Mais je vois bien que je ne satisfais pas encore à ce que vous souhaitez de moi. S'il y a des plaisirs permis, me dites-vous, comment les distinguerons-nous d'avec ceux qui ne le sont pas? comment connaîtrons-nous que nous nous divertissons sans péché, ou que nous sortons des termes de notre devoir? Le voici, et par là vous jugerez si les réjouissances de ces jours-ci ne sont pas de grands péchés et de nouveaux outrages que l'on fait à Jésus-Christ, outrages que vous devez fuir et détester : *Affectum ad fugienda*.

J'établis pour cet effet quelques principes dont je ferai autant d'applications morales et tirerai des conséquences qui peut-être vous effrayeront, mais qui sont très-solides, fondées sur l'Ecriture et les Pères.

Premier principe. Tout plaisir que nous ne pouvons rapporter en aucune manière à la gloire de Dieu, qui nous détourne de lui, bien loin de nous y conduire, est un plaisir criminel et absolument défendu.

Second principe. Tout plaisir qui est une occasion prochaine au péché, qui nous y a fait tomber souvent, et qui est à notre frère un sujet de chute et de scandale, est un plaisir criminel et absolument défendu.

Troisième principe. Tout plaisir qui va à un grand excès est un plaisir criminel, et, en certaines circonstances, quand il ne nous détournerait pas de Dieu, quand il ne nous porterait pas directement au mal, quand il n'irait pas à un grand excès, il peut être vicieux et déréglé, s'il est pris par des pécheurs qualifiés, qui ont absolument besoin des remèdes amers et humiliants de la pénitence.

De ces principes il s'ensuit qu'afin que les plaisirs que vous goûtez durant ces jours ne fussent pas criminels, il faudrait que vous pussiez les rapporter à Dieu, qu'ils ne fussent dangereux ni pour vous ni pour les autres, que vous n'allassiez pas à l'excès, que vous fussiez exempts de ces péchés qui ne peuvent être expiés que par une longue et rude pénitence. Si cela était ainsi, réjouissez-vous, divertissez-vous, vous dirais-je; mais parce que les saints Pères et l'expérience m'apprennent que les réjouissances du carnaval n'ont souvent aucune de ces conditions, soit par rapport à la fin générale qu'on doit s'y proposer, soit par rapport aux dangers qu'il y faut éviter, soit par rapport à l'esprit de tempérance ou de pénitence qu'il y faut garder, je conclus que ce sont autant de péchés mortels, et par conséquent autant de persécutions que vous faites souffrir à Jésus-Christ.

Premier principe ou première application de ce principe. Il faut rapporter toutes ses actions à Dieu : Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu, dit saint Paul. Or, reprend Salvien, peut-on rapporter à la gloire de Dieu ces danses lascives, ces comédies, ces masques, ces assemblées nocturnes, ces monstrueuses dépenses que l'on fait dans les festins? Qu'il ferait beau entendre un homme dire à Jésus-Christ : C'est pour vous que je me divertis tous les jours, que je danse, que je vais aux spectacles; c'est pour aller à vous et pour vous honorer que je fais bonne chère, que je me réjouis, que j'éloigne de moi tout ce qui peut m'incommoder. C'est pour vous remercier de vos bienfaits, obéir à votre Evangile, me conformer à votre état et à vos maximes, que je me déguise, que je vous offre ces bateleurs et ces bouffons, que j'accorde tout à mes plaisirs. Oui assurément, continue Salvien en poussant toujours l'ironie (*Salvianus, lib.* VI *de Gub. Dei*), c'est là ce que notre Sauveur nous a enseigné dans sa chair passible, c'est là ce qu'il nous a prêché, c'est pour cela qu'il a pris sur soi les hontes et les misères de notre nature, c'est pour cela qu'il a été couché dans une étable, qu'il a voulu être enveloppé de langes, qu'il s'est fait pauvre, qu'il a été moqué, battu de verges, couronné d'épines, attaché à une croix. Le beau secret de reconnaître et d'adorer la pauvreté d'un Dieu par notre abondance, ses larmes par nos ris, sa nudité par notre luxe, ses fatigues par nos danses, son obscurité et son silence par nos spectacles et nos assemblées, sa faim par notre intempérance, sa passion par nos plaisirs. Par conséquent, si parmi les réjouissances de ces jours il y en a quelques-unes qui ne se puissent, du moins indirectement, rapporter à Dieu, si au contraire elles nous éloignent de lui, si elles éteignent en nous l'esprit du christianisme, si elles sont manifestement opposées à l'état et à l'exemple de Jésus-Christ, je conclus qu'elles sont absolument défendues et que ce sont autant de péchés mortels.

Je dis la même chose, et voici une seconde application d'un autre principe : si elles sont des occasions prochaines de chute, et si elles nous exposent à un danger évident de péché. Je me contente de l'exemple d'Alipe, rapporté par saint Augustin (*Lib.* VI, *c.* 8). Ce jeune homme, sollicité par ses amis à aller voir les gladiateurs, fit d'abord beaucoup de résistance; mais, comme la compagnie engage, il se rendit à leur importunité, avec une pleine confiance qu'il aurait assez de pouvoir sur soi pour empêcher que ces objets cruels ne fissent impression sur son esprit. Vous traînez mon corps à l'amphithéâtre, leur dit-il, mais pouvez-vous faire la même violence à mon âme? Je ne regarderai pas ces spectacles, j'y serai comme si je n'y étais pas, ainsi je me moquerai de vous et d'eux. Il alla donc de compagnie, il prit sa place avec les autres; mais que la suite en fut funeste! Quelque horreur qu'il eût de ces jeux, quelque soin qu'il apportât de fermer ses yeux, un grand cri s'éleva de toute l'assemblée, qui admirait l'adresse d'un gladiateur qui venait de tuer son adversaire : curieux de savoir la cause de ces huées populaires, il ouvrit les yeux, se flattant toujours de mépriser et de detester ce qu'il verrait. Il reçut cependant, dit saint Augustin, un coup plus dangereux dans son âme que ce misérable renversé par terre n'en reçut dans son

corps. Il le vit baignant dans son sang, il s'arrêta avec plaisir à considérer ce triste objet; la cruauté passa de ses yeux dans son cœur, il s'enivra sans s'en apercevoir de cette satisfaction cruelle; et, sortant de l'amphithéâtre autre qu'il n'y était entré, il fut dans la suite le premier à inviter ses compagnons à venir prendre ces divertissements barbares.

A combien de gens apparemment bien intentionnés, arrive-t-il tous les jours quelque chose de semblable? Combien voyons-nous de filles et de femmes qui se flattent vainement que quoi qu'il arrive, elles ne feront jamais de fausses démarches; qui se croient si insensibles aux douceurs qu'on leur dit dans les bals, et aux civilités qu'on leur rend, qu'elles prétendent n'y pas faire même de réflexion? Combien en voyons-nous, dis-je, qui, plus téméraires que fortes, succombent enfin à la tentation, inspirent de l'amour, et n'en reçoivent souvent que de tristes et honteuses marques?

Mais quand on n'en viendrait pas toujours à ces derniers désordres, cela n'empêche pas que je ne soutienne avec les Pères, qu'aller aux bals et aux spectacles, c'est s'exposer à un danger évident de périr; que nul n'en est jamais sorti tel qu'il y était entré, que personne ne passe dans le camp des ennemis sans avoir changé les livrées et quitté les drapeaux de son prince; que ces lieux sont les consistoires du démon où il a droit de s'emparer de ceux qu'il trouve; que le culte de Dieu en est banni; que ce sont des écueils où la vertu fait naufrage: que quoiqu'on ne s'en aperçoive pas, on y avale de ces poisons lents qui ne se terminent qu'à une mort malheureuse.

D'ailleurs, quand on serait innocent en sa personne, compte-t-on pour rien les péchés que l'on fait faire aux autres, les âmes que l'on ravit à Dieu, que l'on tue, et que l'on précipite dans l'abîme par ses scandales? Quand vous seriez chaste, madame, répondriez-vous de la chasteté de ceux qui vous voient avec ces ornements immodestes? Si vous avez assez de retenue, monsieur, pour ne pas vous emporter dans le jeu, quand vous perdez votre argent, ceux qui perdent le leur ont-ils la même modération? et si vous contribuez à leurs imprécations et à leurs blasphèmes, vous croyez-vous irrepréhensible? Vous devez être saint, et pour vous et pour les autres, et toutefois souvent vous ne le pouvez être dans ces lieux sans un miracle de la grâce; miracle que vous ne méritez pas, et qui ne se fera peut-être jamais.

Je dis plus. Je veux que l'on prenne assez de précautions pour éviter les dangers qui accompagnent ces divertissements: je soutiens que dès qu'il y a un grand excès, on pèche mortellement; ou pour mieux dire, supposant ce troisième principe et venant à l'application, je demande si l'on ne tombe pas dans ces excès durant ces jours? Hélas! on ne voit qu'excès partout. Excès dans les dépenses que l'on fait pour les bals, excès dans les habits, excès dans les jeux, excès dans les festins. La nature se contente de peu, mais la passion est insatiable: et si aujourd'hui le désordre n'est ni si grand, ni si universel qu'il a été autrefois, grâces aux misères du temps; car comme dit un saint évêque: *Quantum ad votum nostræ libidinis atque impurissimæ voluptatis, optaremus ad hoc tantummodo plus habere, ut possemus in hoc turpitudinis lutum plura convertere.* Tous nos vœux ne tendent qu'à entretenir la volupté. Nous voudrions avoir plus de biens que nous n'en avons, afin d'être plus vicieux, et mettre davantage dans cette masse infâme de nos divertissements: et la grande marque que nous sommes dans cette disposition, c'est que quelque misérables que nous soyons, nous ne laissons pas d'aller à la prodigalité et à l'excès: *Et res probat quanta pro digere vellemus si opulenti essemus ac splendidi, cum prodigamus tanta mendici.*

Que serait-ce si j'ajoutais à toutes ces considérations une autre qui est très-ordinaire chez les Pères, à savoir que les divertissements ne sont que pour les âmes innocentes; que les plaisirs les plus permis ne le sont pas aux pécheurs (*Chrysol.*, *ser.* CLXXI); que plus les crimes sont grands, plus ils doivent être expiés par de grandes mortifications et de longues larmes; que les viandes qu'on permet à ceux qui jouissent d'une pleine santé, sont défendues aux malades, qu'un furieux qui s'est dangereusement blessé doit se résoudre à faire diète, à souffrir (ce sont leurs termes), le feu de la douleur, la fomentation de ses soupirs, le fer de la componction? Que serait-ce, si, poussant encore plus loin cette morale, je vous disais qu'un vrai chrétien est un homme mort au monde, un homme qui, par son baptême, a renoncé à ses pompes et à ses délices; un homme qui doit *crucifier sa chair avec ses vices et ses concupiscences?* Si je vous disais que la voie qui doit le conduire à la vie, est une voie étroite, *que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il faut qu'il se la fasse s'il veut le ravir;* que Jésus-Christ que nous lisons avoir pleuré, et que nous ne lisons pas avoir ri, a déclaré bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils riront, et malheureux les autres qui rient, parce qu'ils auront un jour tout le temps de pleurer.

Je laisse ces considérations, ou plutôt en les réunissant toutes, je tire cette conséquence. Si d'un côté il est certain que les plaisirs qui sont ou des occasions prochaines de chute et de scandale, ou qui détournent de Dieu, et qu'on ne peut rapporter à sa gloire, ou qui sont pris avec excès, sont autant de péchés mortels, et qu'il n'y a point de péché mortel qui n'attaque Jésus-Christ, et qui ne le crucifie: si d'un autre côté il est pareillement certain, que presque tous les plaisirs que l'on prend durant ces jours, ont quelqu'un de ces malheureux caractères, ou les ont tous ensemble, nous sommes indispensablement obligés de les fuir, et de prier Dieu qu'il nous donne des affections assez saintes pour les détester: *Affectum ad fugienda.*

Que ne puis-je vous faire monter en esprit

à Jérusalem, et vous montrer par un détail sensible la triste consommation de tout ce qui a été dit du Fils de l'Homme? Voyez-vous bien, vous dirais-je, ces dames qui sont venues le matin à la communion, et qui iront le soir au bal et à la comédie ? ce sont celles qui le livreront par un baiser, *tradetur*. Voyez-vous ces libertins qui se déguisent, ces voluptueux dans cette salle de festin, qui nagent dans le vin et dans les délices? ce sont ceux qui lui voilent la face, qui lui donnent des soufflets, et se moquent de lui, *illudetur*. Ces gens qui vous paraissent acharnés au jeu, sont ceux qui partagent sa robe, et qui la jouent au hasard. Ces autres qui sont si superbement habillés, qui tiennent ces discours de médisance, et d'impureté dans cette assemblée, sont les barbares qui le déchirent à coups de verges, et qui lui crachent au visage, *flagellabitur et illudetur*. Ces troupes confuses qui suivent ce Dieu bafoué partout où on le conduit, sont celles qui, après lui avoir fait souffrir toutes les indignités que leur malice leur a suggérées vont l'attacher à la croix et le faire mourir.

Filles de Jérusalem, la vue de cet Homme d'ignominie et de douleur, n'est-elle pas capable de vous tirer les larmes des yeux? Toutefois si vous êtes sensibles à ses maux, j'ai à vous dire de sa part *de ne pas pleurer sur lui, mais sur vous ?* d'arrêter, si vous pouvez, les désordres publics, de gémir intérieurement sur tant de péchés qui se commettent en ces jours si vous ne pouvez les réprimer; et surtout de réformer votre vie en vous séparant absolument et pour jamais des plaisirs qui sont défendus, et en retranchant par la tempérance les excès de ceux qui peuvent vous être permis. On peut donner quelque chose à son âge, à sa condition, à son tempérament; mais il faut que ce soit avec cette restriction, que si l'on ne refuse pas les plaisirs quand ils se présentent, on ne les cherche pas aussi avec chaleur quand ils sont absents, et que l'on soit même disposé à s'en priver, s'il le faut, pour toujours. C'est ce que saint Augustin faisait au sujet des plaisirs de l'odorat, ainsi qu'il le dit lui-même; mais c'est à plus forte raison ce que l'on doit faire à l'égard de ceux qui flattent les oreilles, les yeux, ou le goût, comme étant moins innocents et plus dangereux. Les danses qui servent à former la taille à la jeunesse, les sociétés, les jeux, les récréations qui se font entre amis et parents, sont des choses que l'Eglise ne loue pas, mais qu'elle ne condamne pas aussi, pourvu qu'on y garde les règles qu'elle y prescrit: qu'il n'y ait dans ces danses ni affectation, ni scandale, ni amour-propre ; dans ces jeux, ni fraudes, ni habitude, ni perte d'un temps considérable qu'on doit donner à Dieu, à son prochain, ou à sa profession ; dans ces récréations ni empressement, ni superfluité, ni une délicatesse trop exquise.

Les premiers chrétiens se traitaient aux fêtes solennelles, et bien loin que Tertullien blâme leurs festins, il se sert de leur sobriété et des vertus qui assaisonnaient leurs mets pour faire leur apologie contre les calomnies des idolâtres. Ils ne se mettent pas, dit-il, à table qu'ils n'aient auparavant élevé leurs cœurs à Dieu : chacun y mange selon sa faim, chacun y boit autant qu'il est nécessaire à des gens sobres et chastes. Ils prennent leur réfection avec tant de frugalité, qu'ils se représentent qu'ils doivent se relever la nuit pour adorer Dieu : ils se réjouissent avec tant de modération , qu'ils savent que le Seigneur voit ce qui se passe, et qu'il entend ce qui se dit pendant leur repas. Comme ils ont fait leurs prières avant que de se mettre à table, ils en sortent en priant Dieu, et en lui rendant des actions de grâce. De là, ils ne courent pas comme des fous par les rues , ils ne vont pas par troupes comme des ivrognes, maltraitant ceux qu'ils rencontrent, ou comme des brutaux qui cherchent à satisfaire leurs passions. Ils ont tous le même soin de conserver leur chasteté et leur modestie, et de faire voir qu'ils n'ont pas tant pris leurs plaisirs dans leurs repas, qu'ils se sont donné à eux-mêmes des règles de tempérance et de sagesse. Si vous vous réjouissiez de la sorte, vous ne vous aveugleriez pas, vous ne feriez pas souffrir Jésus-Christ, vous ne causeriez pas à l'Eglise la douleur que vous lui causez. Prenez donc des sentiments contraires. Priez le Sauveur qu'il vous éclaire dans ces ténèbres, qu'il règle vos passions dans ces désordres, et joignez vos prières à celles de l'Église, afin que par sa miséricorde il vous pardonne ces excès : *Misericordiam ad ignoscenda.*

TROISIÈME POINT.

Ce ne serait que trop pour vous faire comprendre la douleur extrême d'une mère, de vous dire que ses enfants sont malheureusement devenus aveugles, et que son cher époux a été impitoyablement mis à mort : mais il semble que ce ne serait pas assez pour vous faire connaître le juste ressentiment de l'Église, de dire que les chrétiens sont frappés d'aveuglement, et que Jésus-Christ est attaché en croix, si l'on n'ajoutait en même temps qu'ils se sont malicieusement aveuglés eux-mêmes, et que par une conspiration publique ils sont devenus, en portant leurs mains sacriléges sur leur père, les auteurs de cet épouvantable déicide.

Après cela, je vous l'avoue, je ne vois point de douleur pareille à celle de cette mère infortunée. Car si ce que je viens de vous dire dans les deux premières parties de ce discours est vrai ; s'il est vrai que les ténèbres répandues durant ces jours malheureux, viennent de ces débauches auxquelles les fidèles s'abandonnent sans scrupule; s'il est vrai qu'ils ne prennent aucun plaisir criminel, qu'ils ne crucifient derechef Jésus-Christ, et qu'ils ne l'exposent à un sanglant mépris : combien grand est l'abattement de l'Eglise qui aime ses enfants et qui honore son époux, et à quelles extrémités ne se voit-elle pas réduite ! Défendra-t-elle la cause de ses enfants ? mais ce sont des parricides. Les abandonnera-t-elle à la sévérité de sa justice ? mais ce sont ses enfants. Si elle prend leurs intérêts, quelle considération a-t-elle pour

son époux ? si elle les quitte, quelle affection a-t-elle pour son sang ? Ainsi de quelque côté qu'elle se tourne, elle est toujours à plaindre, elle doit toujours porter le deuil : et ce que je puis dire d'elle dans ce triste état, est qu'elle se nourrit de ses larmes, et que son affliction semble lui tenir lieu d'enfants et d'époux tout ensemble.

Le premier sentiment qu'elle pourrait avoir, serait de demander à Dieu la ruine de ces misérables. Père Eternel, c'est votre Fils, jugez sa cause, vengez sa mort. Ainsi fit Elie qui, zélé pour le Seigneur Dieu des armées, ferma le ciel pendant trois ans, en fit descendre le feu pour réduire en cendres ces officiers insolents qui le méprisaient, et commanda qu'on mît à mort tous les idolâtres et tous les prophètes de Baal. Mais ce temps de rigueur n'est plus, l'esprit de Jésus-Christ dont elle est remplie, lui inspire d'autres pensées, et semble dans ces désordres publics la partager comme Moïse entre la miséricorde et la justice.

Ce grand homme étant descendu de la montagne trouve le peuple assis, buvant, mangeant, jouant, chantant, et offrant des sacrifices à un veau d'or qu'il s'était fait. D'abord sa colère l'emporte, il jette les tables de la loi qu'il venait de recevoir et les brise ; il brûle ce veau d'or, en met la cendre dans de l'eau qu'il fait boire aux enfants d'Israël, et prenant la tribu de Lévi qui s'était assemblée autour de lui, commande à ces fidèles serviteurs de Dieu de passer au fil de l'épée la plupart de ces idolâtres, fussent-ils leurs amis, leurs alliés, leurs frères. Mais après une exécution si sanglante, il est lui-même, chose étrange, le premier à demander pardon à Dieu pour les enfants d'Israël. Vous avez commis un grand crime, leur dit-il, mais je ferai en sorte que Dieu vous le pardonne. En effet, il prie pour eux, et après avoir représenté au Seigneur l'énormité de cette idolâtrie, il le presse si fort, qu'il semble lui donner l'alternative, ou de remettre ce péché à ce peuple, ou de l'effacer lui-même de ce livre de vie où il est écrit.

N'admirez-vous pas, dit saint Grégoire, la conduite de ce sage médiateur de Dieu, et des hommes (*Greg. lib.* XX. *Mor. c.* 6.)? Au dedans il brûle d'amour pour ses frères : au dehors le zèle de la sévérité l'enflamme. Il a tant de bonté qu'il ne feint pas de se sacrifier pour eux : il a tant de justice qu'il frappe ceux qu'il appréhende que Dieu ne perde. Il prend par le glaive les intérêts de Dieu contre le peuple, il plaide par ses prières la cause du peuple auprès de Dieu, et si par un châtiment extérieur il venge le Seigneur du péché de ces idolâtres, par un amour intérieur, il s'oppose humblement aux plus terribles effets de sa colère.

Vous voyez l'application que je veux faire de ce bel endroit de l'Écriture. Le libertinage de ces jours n'est qu'une vraie idolâtrie : ces masques, ces danses, ces comédies viennent toutes, dit Tertullien, du magasin de Satan qui les a inventées pour se faire adorer : et, selon l'Apôtre, aimer la bonne chère, vivre mollement et délicatement, c'est faire un dieu de son ventre. L'Eglise qui voit les chrétiens occupés à boire, à manger, à rire, à danser, à jouer, à chanter, se sent d'abord emportée de colère, elle brise la loi de Dieu, ou pour mieux dire, elle la trouve brisée par la transgression qu'on en fait. Elle prend ce misérable veau d'or, cette idole publique fabriquée de l'or et des pierreries que chacun y a apportées, elle le brûle (nous en verrons dans trois jours les cendres), et tirant à part la tribu de Lévi qu'elle assemble aujourd'hui dans nos temples, elle veut que ces enfants fidèles vengent la querelle de Dieu, et prend elle-même le glaive de son autorité, ou pour arrêter ces idolâtres, ou pour les perdre : que dis-je les perdre? la comparaison n'est pas juste en toute chose. Moïse fit passer près de vingt-trois mille hommes au fil de l'épée ; et l'Eglise ne souhaite et ne procure la mort à aucun de ses enfants. Moïse perdit les péchés et les pécheurs tout ensemble, et l'Eglise se contente de détruire l'iniquité, sans faire mourir ceux qui en sont coupables. Disons donc qu'elle n'a pas toute la sévérité de ce médiateur, mais qu'elle en a toute la miséricorde. C'est elle qui durant ces jours parle à Dieu pour ses enfants, ordonne des prières publiques, ouvre ses trésors, distribue ses indulgences. C'est elle qui, durant la persécution des libertins, gémit, plaide, intercède pour eux, assemble dans les lieux saints sa chère tribu de Lévi, non pour perdre ces libertins, mais pour obtenir de Dieu leur grâce. C'est elle enfin qui, par un innocent artifice, interpose l'autorité de Jésus-Christ même, exposant sur nos autels en état de mort et de victime ce premier-né d'entre plusieurs frères, afin d'impétrer plus efficacement le pardon du crime que ses cadets ont commis en sa personne.

Ici, messieurs, je me représente l'Eglise aux pieds de Dieu, en un état pareil à celui de cette pauvre veuve dont il est parlé dans le second livre des Rois, aux pieds de David. Cette femme quitte ses habits de joie, n'en prend que de lugubres, et prosternée contre terre : Il m'est arrivé un grand malheur, dit-elle à ce prince : j'avais deux enfants, le cadet a tué son aîné, on veut que je l'abandonne à la sévérité de la justice, et l'on cherche à éteindre cette petite étincelle qui m'est demeurée, afin qu'il ne reste rien de mon mari ni de moi sur la terre ; faites grâce, ô mon Seigneur et mon Roi, à ce misérable, et ne permettez pas qu'il périsse.

A comparer l'état du christianisme en ces derniers temps avec celui des premiers siècles, ce n'est qu'une petite étincelle qui est restée de ce grand feu que la vertu et la charité entretenaient. Le démon ennemi du genre humain tâche de l'éteindre entièrement, et après avoir inspiré aux chrétiens tant de péchés qui font mourir Jésus-Christ, il poursuit la vengeance de ce fratricide pour les perdre. Mais que fait l'Eglise : elle s'habille de deuil, prosternée aux pieds de Dieu, elle lui demande grâce pour ces malheureux, elle le prie que cette petite étincelle se con-

serve dans nos temples, comme Noé, selon saint Basile de Séleucie, conserva dans l'Arche les semences d'un monde nouveau; qu'elle y trouve un favorable asile contre la fureur de ses ennemis, l'indignation du ciel, et le déluge du péché.

Ce n'est pas assez, elle fait plus que cette mère, elle emploie l'autorité de Jésus-Christ, et, voulant opposer une voix de miséricorde à faire taire d'autres qui crient vengeance, elle prend non-seulement son sang qui a une clameur différente de celui d'Abel; mais son corps adorable, tant pour arrêter la fureur des libertins contre Dieu, que pour apaiser Dieu en leur faveur; tant pour leur dire comme saint Bernard à Guillaume d'Aquitaine : Voilà, barbares, celui que vous persécutez, que pour dire à Dieu avec David : *Tournez vos yeux sur votre fils;* si vous ne trouvez point au dehors de matière de pardon, cherchez-en dans vous-même; si vous ne voyez parmi les hommes que des coupables à punir, regardez dans votre Verbe un homme impeccable qui satisfait pour eux, qui se met en un état d'holocauste continuel, qui vous apaise sans cesse par sa sainteté et son innocence qu'il vous représente. *Sine intermissione pro nobis holocaustum Redemptor immolat, sine cessatione Patri suam pro nobis innocentiam demonstrat.*

C'est là ce qui se passe durant ces jours, c'est là ce que ces prières publiques, ces indulgences, ces sacrifices, cette exposition du très-saint Sacrement signifient. L'Eglise par toutes ces choses prétend apaiser Dieu en faveur des hommes, arrêter les sacriléges et la barbarie de ces hommes contre Dieu. Comme vous êtes les membres de cet auguste corps et les enfants de cette mère, ne contribuerez-vous pas à ses desseins? ne la consolerez-vous pas dans sa douleur? ne joindrez-vous pas vos prières, vos mortifications, vos bonnes œuvres à celles qui se font dans tout le monde chrétien, afin d'obtenir plus efficacement de Dieu qu'il pardonne par sa miséricorde ces horibles excès à ceux qui en sont coupables? *misericordiam ad ignoscenda.*

Que c'est un beau sacrifice que de se faire anathème pour ses frères, de venger Dieu sur soi pour les autres! que c'est une sainte tristesse, dit saint Augustin (*Ep.* 45.), et une heureuse misère de s'affliger pour les péchés de son prochain, d'en être touché au vif comme de son mal propre, de faire sa douleur de celle de l'Église, de s'interdire l'usage des plaisirs permis, afin de satisfaire pour tant d'excès criminels qui crucifieraient Jésus-Christ tous les jours, s'il pouvait être une seconde fois crucifié!

Il est rapporté dans l'histoire ecclésiastique, qu'Epiphane, évêque d'une ville de Syrie, s'étant informé du sujet d'un bruit extraordinaire qu'il entendait dans les rues, et ayant appris que cette joie publique venait de ce qu'on allait mettre l'idole de Bacchus dans son église, en fut si vivement touché qu'il mourut au même moment, ne pouvant pas survivre à une telle abomination dans un lieu saint.

Grâces au Seigneur, le siècle de Julien l'Apostat est passé. Nous avons le bonheur de vivre sous un prince que la piété et le zèle pour la religion, rendent aussi terrible aux ennemis de Dieu, que sa sagesse et ses conquêtes le rendent redoutable à ceux de son Etat. Mais quelque soin que ce grand monarque, et les magistrats, revêtus de son autorité, apportent pour arrêter les désordres publics, il n'y en a encore que trop pour nous obliger à nous plaindre qu'on redresse durant ces jours les statues renversées du paganisme, qu'on renouvelle les abominations anciennes, que sous un nom de sainteté on fait les derniers outrages à l'Eglise, et que par des intempérances monstrueuses, on érige l'idole de Bacchus dans des corps que l'Apôtre appelle *des temples saints, et des demeures de Dieu.*

Serions-nous insensibles à ces profanations scandaleuses? serions-nous indifférents dans la cause de Dieu, et dans la nôtre? que ne fondons-nous donc en larmes? que ne mourons-nous de douleur à la vue de tant de péchés? cette mort, à la vérité, serait précieuse aux yeux du Seigneur; mais on ne nous demande pas ce dernier effort de notre charité. Ce que nous avons à faire, c'est de nous réunir tous pour un même dessein, de crier tous pour rendre nos prières plus efficaces, et de dire à Jésus-Christ : *Jesu fili David, miserere nostri*, Jésus fils de David, ayez pitié de nous. Donnez-nous un esprit de sagesse et une science de salut, qui nous fasse connaître l'énormité des péchés que nous avons commis : mettez dans nos cœurs de saintes affections qui nous les fassent éviter à l'avenir, et faites-nous vous-même ressentir les effets de votre miséricorde qui nous les pardonne.

Mais, me direz-vous, tout le monde n'est pas coupable de ces péchés dont vous nous avez parlé; n'importe, répond saint Augustin, tout le monde est obligé de prier Jésus-Christ dans les calamités publiques. Il faut que ce médecin impose la main de sa miséricorde sur les petits et sur les grands, *Tangat medicus pusillos et magnos :* sur les petits, de peur qu'ils ne deviennent encore plus aveugles, et qu'ils ne consomment leur réprobation : sur les grands, de peur que ces débauches universelles ne leur soient des occasions de chute et de scandale. Sur les petits, parce qu'ils sont infirmes ou que l'habitude au péché les a rendus muets : sur les grands, parce qu'ils doivent compatir aux misères de leurs frères et se charger de leur cause. *Loquimini ergo pro tacentibus*, dirai-je aux âmes justes avec ce Père, *si non frustra estis majores, estote tutores : tuimini eos qui adhuc causam suam agere non possunt.* Parlez donc pour ces misérables qui se taisent; si vous n'êtes pas inutilement leurs frères aînés, soyez leurs tuteurs. Assistez-les de vos prières, retirez-les du vice ou par votre autorité, ou par vos bons exemples. Ce sont des enfants qui s'amusent à des badineries et à des puérilités; demandez à Dieu qu'il leur donne un cœur pur et un esprit

nouveau. Ce sont des furieux qu'il faut mettre en tutelle, ayez soin d'eux, et prenez leurs intérêts. *Simul perieramus, simul inveniamur in Christo :* Nous étions tous enveloppés dans une même masse de perdition, si Dieu ne nous avait fait la grâce de nous en tirer par sa pure miséricorde; ne refusons pas aux autres les devoirs de la charité fraternelle, tâchons de les ramener dans le bon chemin, afin qu'un jour nous nous retrouvions tous dans Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

De la tentation.

Tunc ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Alors Jésus-Christ fut conduit au désert par le Saint-Esprit pour y être tenté par le démon (*S. Matth., ch.* IV).

Ce fut autrefois un juste sujet de consolation et de joie aux Israélites, lorsque allant à la conquête de la terre promise, ils virent que non-seulement leurs ennemis, saisis de frayeur, leur abandonnaient lâchement leur pays, mais que le Jourdain même, comme par un profond hommage qu'il rendait à l'arche du Seigneur qu'ils avaient dans leur camp, se séparait en deux, suspendant miraculeusement ses eaux en forme de montagne pour leur faire passage au milieu de son sein.

Quelque persuadés que ces peuples fussent déjà de la toute-puissance de Dieu, dont ils avaient eu de si sensibles marques en tant de différentes occasions, ils se sentirent extraordinairement animés à la vue de ce nouveau spectacle. Le miracle de l'arche portée en triomphe au milieu d'un fleuve naturellement impétueux qui par une officieuse patience, comme dit un Père, repliait ses flots de peur qu'ils ne la touchassent, leur fit croire qu'ils seraient invincibles sous un tel asile, ou que du moins si leurs ennemis avaient la hardiesse de leur faire tête, ils n'auraient jamais l'insolence d'attaquer ce précieux gage de l'alliance de Dieu avec les hommes.

Les chrétiens que cette figure regardait de loin devaient, ce semble, avoir la même consolation et jouir des mêmes avantages. Etant tous obligés de passer le Jourdain des misères humaines avant que d'entrer dans le ciel, il y avait quelque apparence qu'ils franchiraient sans peine les obstacles qui s'opposeraient à leur passage, ou du moins que les eaux de la tentation, qui se précipitent avec tant de rapidité pour nous perdre, s'arrêteraient par respect aux approches de Jésus-Christ, arche vivante du Nouveau Testament, infiniment plus sainte et plus vénérable que celle de l'Ancien.

David l'avait ainsi prédit : *Non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo;* et nous l'eussions toujours cru de la sorte, si l'Evangile ne nous avait fait voir Jésus-Christ conduit du Jourdain à la solitude, et du baptême au désert, afin d'y être tenté par le démon. *Tunc ductus est Jesus,* etc. Une si surprenante nouveauté renferme sans doute de grands mystères, et comme selon les Pères, ce fameux combat de Jésus-Christ et du démon n'a été livré que pour nous, il est de notre intérêt d'en bien observer la disposition, et de demander au Saint-Esprit par l'intercession de Marie, qu'il nous en donne l'intelligence.

Si cette Vierge ne se trouve pas avec Jésus-Christ dans le désert quand le démon l'attaque, comme Eve s'était rencontrée dans le paradis terrestre lorsque Adam fut tenté par le serpent, ce n'est pas sans un grand mystère, dit saint Ambroise : *Adhibetur mulier prima fraudis illecebra; hic per Virginem natus errori obnoxiam non habet.* Cette mère bénie entre toutes les femmes n'était pas un instrument propre au démon, comme le fut cette femme de malédiction dont il se servit pour nous perdre. Ainsi espérons tout de sa protection; et pour nous l'attirer plus efficacement, disons-lui avec respect : *Ave.*

Dans le dessein que j'ai formé de réduire en homélies régulières les évangiles que je traite, j'ai cru que pour vous expliquer celle de ce jour, je ne pouvais me servir d'un meilleur interprète que de saint Ambroise, qui en a soigneusement recueilli toutes les circonstances.

Il considère Jésus-Christ conduit jeûnant et victorieux dans le désert, et il l'y considère non pas comme un homme particulier, mais comme un homme universel, qui représente tous les hommes en sa personne ; comme un homme qui en cette qualité se soumet aux tentations auxquelles nous sommes ordinairement sujets, afin que nous trouvions dans sa conduite un maître qui nous instruise et qui nous prépare au combat, *instruit :* qui nous exerce et qui nous anime dans le temps du combat, *exercet :* qui nous dresse à la victoire et qui nous couronne après le combat, *informat.* Arrêtez-vous, je vous prie, au détail que fait ce Père (*Ambr. lib.* IV *in Luc. c.* 4) ; j'en vais faire tout le fondement de ce discours.

Trois choses pour l'ordinaire nous font succomber sous les efforts du démon qui nous tente. La témérité ou la négligence qui nous donnent une pernicieuse sécurité, et qui nous précipitent dans la tentation, c'est la première. La mollesse et l'attachement aux plaisirs qui nous y abattent, c'est la seconde. Une certaine irréligion et infidélité secrète qui nous y font périr, c'est la troisième. Dans cet état général de corruption et de misères, il fallait opposer à ces trois maux autant de remèdes ; et comme dans le monde il n'y a presque que des téméraires, des voluptueux, ou des infidèles ; comme dans le monde parmi ceux qui sont opposés aux tentations, il y en a peu qui les craignent et qui les fuient; que parmi ceux qui les craignent et qui les fuient, il y en a peu qui se fassent assez de violence pour les combattre; et que parmi ceux qui les fuient et qui les combattent, il y en a encore moins qui usent des moyens nécessaires pour les vaincre : dans cet état, dis-je, où cette témérité, cette mollesse et cette irréli-

gion nous jettent, il fallait que le Fils de Dieu nous redressât par ses conseils, nous instruisît par ses mystères et nous fortifiât par ses exemples. Or, c'est ce que nous trouvons dans la conduite qu'il a tenue lorsqu'il s'est retiré au désert pour être tenté, lorsqu'il y a jeûné quarante jours et quarante nuits, et enfin lorsqu'il en est sorti victorieux. Car, que fait cet Homme-Dieu dans toutes ces admirables circonstances, si ce n'est, dit saint Ambroise, qu'il nous donne des conseils que nous ne connaissions pas, qu'il nous révèle des mystères que nous n'entendions pas; et qu'il expose à nos yeux des exemples que nous ne voyions pas?

La crainte, la vigilance et la fuite étaient pour nous des conseils de la dernière importance, conseils cependant qui nous étaient inconnus. Ainsi bien loin de nous tenir sur nos gardes, de craindre et de fuir les tentations, nous nous y précipitions brusquement; mais Jésus-Christ conduit par le Saint-Esprit dans le désert, *ductus est Jesus in desertum a Spiritu*, Jésus-Chrits tenté par le démon dans ce lieu solitaire et inhabité, *ut tentaretur à diabolo*, nous fait prendre d'autres sentiments : et ce sont là les importants conseils qu'il nous donne, *instruit consilio*. Le jeûne et la mortification de la chair étaient pour nous de salutaires mystères; mystères cependant qui nous étaient cachés. Ainsi, bien loin de faire tête à notre ennemi par une rigoureuse abstinence, nous lui donnions lieu de profiter de nos ruines par notre mollesse et notre gourmandise : mais Jésus-Christ jeûnant quarante jours et quarante nuits : *Cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus;* Jésus-Christ résistant avec un corps affaibli et atténué à toutes les attaques du démon, nous découvre un mystère que nous ignorons, mystère d'abstinence et de mortification, qui nous exerce et nous fortifie dans nos combats: *Exercet mysterio*. Enfin une fidélité inviolable et un immuable attachement à la loi de Dieu étaient pour nous des exemples nécessaires; exemples cependant rares et inusités : de sorte qu'étant attaqués de toutes parts, si nous triomphions d'un côté, nous succombions d'un autre; et une seule de nos pertes anéantissait le fruit de nos victoires : mais Jésus-Christ recourant à la loi, *scriptum est ;* Jésus-Christ invinciblement attaché à l'adoration et au service qu'on doit rendre à Dieu, *Dominum Deum tuum adorabis*, nous montre un exemple que nous ne voyions pas; exemple de piété et de religion par lesquelles nous triomphons de toutes les tentations, de quelque nature qu'elles puissent être : *Informat exemplo*.

Voilà mon Evangile, examinons-en seulement les circonstances : nous y trouverons dans Jésus-Christ conduit au désert pour y être tenté, un conseil et une leçon de sagesse, pour nous préparer à la tentation contre une orgueilleuse intrépidité qui nous aveugle, ce sera mon premier point. Nous trouverons dans Jésus-Christ jeûnant et mortifié un mystère de force et de tempérance pour nous exercer et nous animer au temps de la tentation contre la mollesse de la chair qui nous abat, ce sera mon second point. Enfin nous trouverons dans Jésus-Christ recourant à la loi un exemple de fidélité et d'attachement au service de Dieu, pour nous faire sortir victorieux de la tentation contre l'irréligion et l'infidélité qui nous y font périr; ce sera mon troisième point. Si dans ce discours et dans quelques autres il m'arrive de passer au delà des bornes qu'on a coutume de se prescrire, c'est que je crois que dans les matières importantes comme est celle-ci, il faut donner toute l'étendue à la morale des Pères, et mettre les grandes vérités du christianisme dans tout leur jour.

PREMIER POINT.

La tentation à laquelle Jésus-Christ comme Dieu ne pouvait être exposé, et qui semblait lui être inutile en qualité d'homme, lui est devenue nécessaire en un sens, disent les Pères, en qualité de chef, de maître, et de rédempteur des hommes.

Infidèles que nous sommes aux épreuves que Dieu veut faire quelquefois de notre cœur, portés de nous-mêmes à nous jeter aveuglément dans les piéges de Satan, séduits par mille agréables, mais funestes objets qui nous assiégent de toutes parts, soutenus d'une vaine et fausse confiance contre nos plus redoutables ennemis, esclaves de la loi de nos membres, qui se soulèvent contre celle de notre esprit, emportés par la présomption et la témérité qui nous précipitent dans toutes sortes de dangers : attaqués, dis-je, par tant d'endroits, nous avions besoin d'un Dieu qui tout impeccable qu'il est, condamnât le péché par le péché même, qui tout grand et tout puissant qu'il est, se soumît volontairement aux rudes et humiliantes épreuves du tentateur : trop content, si étant notre règle, notre chef, notre conseil, il nous apprend à nous tenir sur nos gardes, à nous défier des ruses et de la malice du démon, à nous sauver dans le port d'une sainte et heureuse retraite : en un mot, trop content, si, tenté par un effet de sa liberté et de son amour, il nous rend dans nos tentations, victorieux par le bon usage de ses conseils : *Instruit consilio :* Je veux dire s'il vous instruit dans l'art de veiller, de craindre, de fuir, s'il nous prépare au combat par la vigilance, s'il nous retient dans le devoir par la crainte, s'il nous inspire par sa conduite une sage et prudente retraite.

Pour nous appliquer utilement de si importants avis, arrêtons-nous aux premières paroles de notre Evangile, et tâchons d'en pénétrer tout le sens: *Jésus-Christ fut conduit au désert par le Saint-Esprit, afin d'y être tenté par le démon: Ductus est Jesus*, etc. Paroles, qui, étant bien entendues, vous vont expliquer clairement ce que je viens de vous dire. Car si Jésus-Christ est conduit par le Saint-Esprit pour être tenté, je conclus qu'il y a donc des tentations divines, qui nous viennent de la part de Dieu. Si Jésus-Christ est conduit par le Saint-Esprit pour être tenté par le démon, je conclus qu'il y a donc des

tentations malignes, dont le démon est l'instrument et le principe ; et si Jésus-Christ pour être tenté par ce démon est conduit dans un désert, je conclus qu'il y a donc des tentations qui sont comme universelles, et nécessaires à ceux mêmes qui par le choix qu'ils ont fait d'une vie régulière et retirée, se croient plus en assurance.

Or, qu'est-ce que cela nous montre, sinon que nous devons veiller et nous tenir sans cesse sur nos gardes, afin d'être trouvés fidèles dans ces tentations divines : que nous devons craindre ces tentations malignes, afin de fuir tout ce qui peut nous perdre : enfin, que nous devons nous recueillir en nous-mêmes, et nous cacher au tentateur, persuadés que quelque retirés que nous soyons, nous ne le serons jamais trop pour mettre notre vertu et notre innocence hors de danger.

En effet, pour appliquer ces principes et ces conséquences au sujet particulier de notre Evangile, si Jésus-Christ comme chef et pleige des hommes a été conduit par le Saint-Esprit pour être tenté, quelle doit être la vigilance d'un homme que Dieu éprouve souvent par des tentations extérieures, dit saint Thomas, afin qu'il connaisse s'il lui est fidèle ? Si le démon n'ayant nul droit sur Jésus-Christ, le tente d'une si étrange manière, que ne doit pas craindre un homme abandonné à la faiblesse et à la corruption de sa nature, entre les mains d'un si redoutable ennemi ? Si les déserts et les lieux les plus retirés ne sont pas des ports assez sûrs contre les vents de la tentation : quelle doit être la circonspection et la frayeur de ceux, qui, portés sur le dos du traître et inconstant élément du monde, sont à toute heure battus de l'orage, heurtent à toute heure contre les écueils, et cherchent les occasions de périr ?

La vigilance, la crainte, la retraite sont donc les trois choses que nous inspire cet esprit de conseil qui doit nous mener au combat, et qui conduit Jésus-Christ dans ses tentations, véritables figures des nôtres. Aussi est-ce l'important avis qu'il nous donne dans le livre de l'Ecclésiastique, quand il nous dit : *Mon fils, dès que tu t'approcheras du Dieu que tu sers, tiens-toi debout en fidélité et en crainte, et par cette sage prévoyance, prépare ton âme à la tentation: Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem* (*Eccli.*, II).

Il est remarqué dans notre Evangile, que le Fils de Dieu n'eut pas sitôt reçu le baptême des mains de saint Jean, qu'il fut exposé au combat, et même qu'il y fut conduit par le Saint-Esprit : *Tunc ductus est Jesus a Spiritu.* Dès qu'il fut sorti des eaux du Jourdain, ce fut alors, *tunc*, que l'Esprit de Dieu le mena au champ de bataille : presque point d'intervalle entre le baptême et la tentation, entre le sacrement et l'épreuve.

Inférer de là que le Père éternel a voulu tenter son Fils, soit pour lui faire connaître sa fidélité, soit pour exercer sa vertu, ce serait un horrible blasphème ; mais inférer de là que la tentation du Fils a été permise par le Père ; que le Fils s'est offert lui-même, et parce qu'il l'a ainsi voulu, à la tentation : inférer de là, que comme Jésus-Christ, pour ne pas frustrer le monde de la grâce de la rédemption, a empêché que la gloire de sa Divinité ne rejaillit sur son corps, *parce que si les Juifs l'avaient connu pour un roi de gloire, ils ne l'eussent jamais crucifié* (*I Cor.*, II) ; de même, afin de ne pas rebuter le démon qui ne l'eût jamais tenté, s'il avait su au vrai qu'il fût Fils de Dieu, il lui a caché sa sainteté et la force de sa divinité, et par là, l'a attiré adroitement au combat : inférer, dis-je, toutes ces choses, c'est avancer des vérités très orthodoxes, et capables de servir infiniment à notre instruction.

Car, pourquoi le Père éternel a-t-il permis que son Fils fût tenté ? pourquoi ce Fils poussé par son propre esprit, s'est-il livré à la tentation, si ce n'est, dit saint Paul, à cause de la ressemblance qu'il a voulu avoir avec nous, et de celle qu'il prétend que nous ayons avec lui ? *Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato* (*Hebr.*, IV). C'est dans cette vue, que non content d'être né d'une femme, *factum ex muliere*, et par cette naissance de s'être soumis à la loi, *factum sub lege* (*Gal.*, IV) ; non content d'avoir commencé d'être par une nature étrangère le serviteur d'un Père auquel il est parfaitement égal, il a voulu être tenté en toutes choses, par les agréables et par les fâcheuses : en tout lieu ; dans le désert, sur le haut du temple, et sur la montagne : en toutes manières; par ruses, puisque le tentateur s'approche adroitement de lui, *accessit ad eum:* par violence, puisqu'il l'emporta, *assumpsit :* par promesses, puisqu'il lui montre tous les états du monde, *tentatum per omnia pro similitude*

C'est dans cette vue que ce Fils naturel du Père éternel a voulu, en qualité de son libre et digne serviteur, passer du Jourdain au désert, et des mains de saint Jean entre celles du démon, non-seulement *afin que nous eussions en sa personne un pontife qui sût compâtir à nos infirmités après les avoir ressenties* (*Hebr.*, IV) ; mais encore afin qu'il nous apprît, que dès que nous sommes sortis des eaux du baptême, nous sommes par le titre de serviteurs du Seigneur et de gens enrôlés dans sa milice, exposés aux épreuves que veut faire de notre cœur ce Dieu, et ce Seigneur *qui nous tente*, dit le Sage, *et qui nous éprouve comme on éprouve l'or dans la fournaise, afin qu'il nous trouve dignes de lui et qu'il nous récompense : Deus tentavit eos et invenit illos dignos se: tamquam aurum in fornace probavit illos* (*Sap.*, VI).

Or, pour répondre à cette tentation divine, il faut de la fidélité et de la justice, et pour avoir cette fidélité et cette justice, on a besoin de circonspection, de vigilance, d'attention sur tout ce que l'on dit et sur tout ce que l'on fait. *Fili accedens ad servitutem Dei, sta in justitia et præpara animam tuam ad tentationem.*

Admirons ici la conduite de Dieu sur nous

et tâchons de nous instruire de nos devoirs. Il nous tente pour plusieurs raisons, dit saint Grégoire pape (*Greg. l.*, XX, *Mor. c.* 3). Il nous tente 1° pour nous faire sentir notre dépendance, pour nous faire connaître que nous sommes ses serviteurs ; que par notre baptême nous lui sommes voués et consacrés ; que nonobstant la liberté que nous avons de nous porter au bien ou au mal, nous devons fidèlement servir celui qui nous a créés et rachetés, et que par conséquent, nous devons être éprouvés, afin que nous connaissions le fond de notre âme, et que nous attendions la récompense qu'il accorde à ceux qui l'aiment.

2° Il nous tente pour nous empêcher de tomber, ou dans une vaine confiance, ou dans un fatal et pernicieux orgueil (*Lib.* X, *Mor.*, *c.* 32). Mais 3° il nous tente afin de nous rendre vigilants et appliqués à tous nos devoirs, afin de nous obliger de dire comme ce Prophète : *Je me tiendrai sur mes gardes*, de peur que, quittant ces fatigues auxquelles nous engage la servitude que nous avons contractée envers Dieu, et que, nous reposant mollement dans nos vaines et ridicules pensées, nous ne nous abandonnions par ce relâchement et cette négligence au démon qui veut corrompre notre fidélité, étant vrai, ce que dit ce saint Pape, qu'un homme tenté ne connaît pas seulement quelles sont les forces que Dieu qui l'éprouve lui donne ; mais quelle est la vigilance avec laquelle il doit les ménager, puisque souvent celui que la violence de la tentation n'a pu surmonter, l'imprudence, la langueur, et une fausse intrépidité le renversent. *Tentatus non solum vires a quo accipiat discit, sed quanta eas vigilantia servet intelligit : sæpe enim quem tentationis certamen superare non valuit, sua deterius securitas stravit* (*Greg. l.* II, *Mor.*, *c.* 37).

En un mot, du côté de Dieu, il ne nous tente que pour nous éprouver, il ne nous éprouve que *pour nous trouver dignes de lui*, et quand il nous trouve dignes de lui, c'est pour nous récompenser, dit saint Thomas. Et en cela quelle doit être notre fidélité et notre vigilance ! Mais du côté du démon, quand le malin esprit se met de la partie, il ne nous tente que pour nous séduire, il ne nous séduit que pour nous corrompre, et il ne nous corrompt que pour nous perdre ; et pour lors, outre la vigilance et l'attention que nous sommes obligés d'avoir sur toutes nos actions, quelle doit être notre frayeur !

Si tout le combat se passait entre vous et moi, ô mon Dieu, *éprouvez-moi*, vous dirais-je, *et faites-moi connaître le fond de mon cœur* (*Psal.* CXXXII), parce que, sachant que vous n'êtes pas capable de me porter au mal, j'aurais la consolation que cette épreuve se terminerait à un plus grand bien : *Bienheureux l'homme qui souffre la tentation*, ajouterais-je, *parce que, après avoir été éprouvé, il recevra une couronne de vie que vous avez promise à ceux qui vous aiment* ; mais quand je considère que le démon se met de la partie, que ce tentateur ne cherche que ma perte, saisi de crainte, je m'écrie : *Seigneur, prévenez cet esprit malin et le supplantez : tirez mon âme des mains de cet impie : Domine, præveni eum, et supplanta eum, eripe animam meam ab impio* (*Psal.* XVI) ; et comme cette crainte serait inutile si, en la concevant, je ne méditais aussi ma suite, je m'écrie avec votre même prophète : *Qui me donnera les ailes de la colombe, afin que je trouve mon repos et mon salut dans ma retraite ?*

Ces sentiments sont d'autant plus raisonnables, qu'il n'est rien que nous devions tant appréhender que le démon, non pas à la vérité par lui-même, puisque tout artificieux et enragé qu'il soit, il n'est pas un digne objet de notre crainte ; mais par rapport au péché, puisque c'est la fin qu'il se propose dans les tentations qu'il nous livre, que c'est à cette fin qu'il rapporte les ruses, les violences et tous les autres moyens dont il se sert, qu'il n'y a rien dont il n'use pour nous inspirer le péché, que ce péché est ce qui tue notre âme, et que selon Jésus-Christ même *nous devons craindre tous ceux qui sont capables de la tuer*.

Il n'est rien de plus insolent, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 10 *in Matth.*), que Satan, dans le récit qu'il fait des victoires qu'il a remportées depuis le commencement du monde, comme il n'est rien de plus capable de nous inspirer de la vigilance et de la crainte que de voir les machines qu'il remue, les promesses, les menaces, les subterfuges, les assiduités, les ruses et les violences qu'il emploie pour étendre et perpétuer ses conquêtes.

Enragé de ce qu'une créature formée de boue doit occuper dans le ciel la place d'où son orgueil l'a chassé, il déploie toute sa fureur contre elle, et ne pouvant nuire à Dieu, il vomit tout le venin de sa malice sur l'ouvrage qu'il a fait à sa ressemblance.

Le petit nombre des troupes qui affaiblit les plus grandes puissances après quelques défaites, n'affaiblit pas celles de l'enfer. La multitude des démons est presque innombrable, dit Cassien, il y en a plus dans l'air qu'il n'y a d'atomes ; et, puisqu'une légion entière entra autrefois dans le corps d'un seul homme, il est aisé de concevoir que leur nombre va presque à l'infini (*Cassian. collat.* 8, *c.* 26 *et* 12).

L'épuisement de forces, qui lasse les ennemis les plus enragés, ne lasse jamais ceux-ci, qui sont de purs esprits : *Ce n'est ni contre la chair ni contre le sang*, dit saint Paul, *c'est contre les princes et les puissances des ténèbres, contre les maîtres du monde, à qui la spiritualité de l'être donne une malice consommée et opiniâtre, que nous avons à combattre.*

La honte d'avoir été souvent vaincu, qui humilie les autres ennemis, n'humilie jamais ceux-ci : ce qu'ils n'ont pu encore gagner après plusieurs vains efforts, ils espèrent l'emporter dans la suite, et ils se servent même de leur défaite pour triompher de leurs vainqueurs par les sentiments d'orgueil qu'ils leur inspirent.

L'extrême difficulté de réussir dans une entreprise qui désespère les autres ennemis, ne désespère jamais ceux-ci : ils connaissaient la vertu de Job, et Dieu leur en avait fait l'éloge; et cependant, avec quelle malignité ne s'acharnèrent-ils pas sur lui, dit saint Jean Chrysostome? S'ils ne savaient pas au vrai que Jésus-Christ fût Fils de Dieu, ils savaient au moins que c'était un homme d'un mérite et d'une sainteté extraordinaire; et cependant, de quelles ruses et de quelles violences ne se sert pas celui qui le tente dans le désert? Dans le désert, dis-je, si fameux par les grands prodiges de la toute-puissance et de la miséricorde divine; désert où la pierre d'Horeb, frappée par la baguette de Moïse, fut changée en une source d'eau vive, et où les Israélites, réduits à une espèce d'immortalité pendant quarante ans, reçurent de si grandes et de si surprenantes marques de la protection de Dieu; désert où l'ange avait lié le démon qui allait étouffer le jeune Tobie, où Elie avait trouvé un asile contre la persécution de Jézabel, où saint Jean avait prêché le Baptême de la pénitence pour la rémission des péchés; désert cependant où le démon ne désespère pas de faire tomber Jésus-Christ, qu'il tente de gourmandise, d'orgueil et d'idolâtrie; où même, après que ce Dieu lui a par trois fois si courageusement résisté, il ne perd pas l'espérance de le vaincre une quatrième, ne se retirant que pour un temps, et remettant le combat à une plus favorable occasion : *Usque ad tempus recedit, differens magis tentationem quam auferens*, dit saint Jérôme, tant il est malin et rusé dans les moyens qu'il emploie pour nous perdre : infatigable dans ses combats, insolent après ses défaites, opiniâtre dans ses résolutions, endurci dans son crime, implacable dans ses haines.

Sommes-nous timides? il nous effraie; hardis? il nous engage; lâches? il nous abat; téméraires? il nous précipite; inconstants? il nous agite; fermes? il nous reverse; tristes? il nous trouble; joyeux? il nous dissipe; simples? il nous trompe; adroits? il nous amuse; vigilants? il nous lasse; paresseux? il nous endort. Et après cela, conclut saint Jérôme, après cela pourrons-nous être en repos, assiégés par de si puissants, de si rusés, de si entreprenants, de si cruels et de si inexorables ennemis? ou plutôt animés du même esprit qui conduisit Jésus-Christ au désert, ne cherchons-nous pas notre salut dans une sainte et heureuse retraite?

A ce mot de retraite, ne vous figurez pas ces retraites chagrines et forcées, où une âme, rebutée de l'inconstance et de la perfidie du monde, se jette par dépit pour se mettre à l'abri des disgrâces humaines, ou lassée de porter le mortier et la tuile sous la dure domination de Pharaon, elle cherche de quoi charmer son ennui dans les ténèbres d'une vie cachée, ne faisant que changer de lieu sans changer d'esprit, s'agitant sans cesse par une continuelle révolution de pensées et de désirs; souvent même se trouvant encore plus mal dans la solitude que dans le monde, et préférant à la manne du ciel les aulx et les oignons d'Egypte. Je ne parle pas de ces retraites et de ces solitudes où un chrétien et une chrétienne s'égarent, et murmurent contre Dieu comme les Israélites; où une fille, immolée par la barbare piété de ses parents, pleure, comme Jephté, le sacrifice qu'ils ont fait d'elle; où, enlevée de Sodôme avec une espèce de violence, elle regarde derrière elle comme la femme de Loth le monde qu'elle quitte, et qu'elle ne quitterait pas, si les misères publiques et particulières n'y avaient mis le feu; où, chassée par l'envie et la persécution des siens, elle porte, comme Agar, le fruit de son péché, c'est-à-dire qu'elle traîne après elle les maudits restes de la concupiscence séculière; concupiscence souvent cachée par politique et par bienséance; mais toujours vivante au milieu du cœur où elle jette de profondes racines.

Ce n'est pas de ces fuites et de ces retraites que je parle : *Malheur à celui qui n'est retiré et solitaire* qu'en ce sens, *parce que s'il vient à tomber* (et quelle apparence qu'il ne tombe pas!) *il n'a personne qui le relève.* Hélas! de quelle utilité sera à une pauvre âme cette retraite du corps, si le cœur n'y a point de part, dit saint Augustin? si elle se trouve seule, comme Eve après son péché, séparée de Dieu, qu'elle fuit et qu'elle hait? Quel avantage tirera-t-elle de la sainteté de sa profession, si elle jette du poison sur le remède qui la devrait guérir? du silence de ses compagnes, si au milieu d'un paisible désert elle s'étourdit elle-même par le brüit de ses passions : semblable à un malade qui a la fièvre dans la tête, et qui se fait mourir par ses agitations et ses clameurs, quand ceux qui sont dans sa chambre le regardent en pitié et se taisent? *Quid conferunt frenetico silentia circumstantium, quem statim suus clamor, occidit? aut quid prodesse poterit antidotum cui super infunditur et venenum* (*Salvian., lib.* V *de Gubern. Dei*).

Je ne parle pas non plus de charmantes et honorables retraites que choisit une âme pour se consacrer tout entière à Dieu, sans se partager entre lui et le monde; renonçant par une sainte fierté au siècle, comme étant indigne d'elle, ou s'en séparant par une sage défiance, comme étant corrompu, et principe de corruption; de ces retraites où une âme quitte biens, plaisirs, liberté pour suivre Jésus-Christ, résolue, non-seulement de lui obéir par la pratique de ses commandements, mais de lui plaire, et, si j'ose me servir de l'expression de Tertullien, le flatter par l'accomplissement de ses conseils. Béni soit celui qui se retire de la sorte : *Cet heureux solitaire s'assiéra par* la stabilité de son état, *et se taira : Sedebit solitarius et tacebit* (*Thren.*, III), dit Jérémie; afin d'être plus attentif à la voix de Dieu, de posséder en paix le souverain bien et, selon saint Jérôme, de renfermer dans une étroite cellule la vaste étendue du paradis.

Je ne parle d'aucune de ces retraites : l'une

est inutile et même criminelle; l'autre est trop parfaite et trop rare. Je parle donc d'une fuite et d'une retraite spirituelle, où le cœur se resserre en lui-même, pendant que le corps se porte vers les objets extérieurs par la servitude des emplois civils; d'une fuite et d'une retraite où une âme persuadée de sa faiblesse et de son néant, convaincue des forces et de la malignité de ses ennemis, toute tournée vers Dieu en qui elle espère, fait de sérieuses revues sur ses actions et sur ses pensées, *veille et prie*, (qui sont les deux conditions que Jésus-Christ demande) *afin qu'on n'entre pas en tentation;* c'est-à-dire qu'on n'y succombe pas : d'une fuite et d'une retraite par lesquelles on évite le péril, de peur qu'on n'y périsse; par lesquelles on se défie, comme la colombe, de l'ombre même de l'oiseau carnassier; par lesquelles on résiste au mal dès le commencement, de peur qu'étant invétéré il ne devienne incurable. Je parle d'une fuite et d'une retraite qui consiste non-seulement dans l'éloignement du péché, mais des occasions prochaines qui y conduisent; non-seulement dans une véritable séparation des choses évidemment criminelles, mais encore de celles qui, selon les termes du prophète, *sont des voies d'iniquité;* en un mot, d'une fuite et d'une retraite par lesquelles on se cache au démon à peu près comme Jésus-Christ s'en est caché, en ne lui donnant pas à connaître ce qu'il était : par lesquelles on se précautionne autant contre les ruses de ce malin esprit, qu'il s'applique à sonder les inclinations des hommes, et à s'insinuer en eux par l'endroit qu'il croit le plus faible; ce qui s'appelle, au langage de l'Écriture et des Pères, ne donner aucun lieu à la tentation du diable : *Nolite locum dare diabolo* (*Ter. lib. de Exhort. castit. c.* 2). Voici comment.

La grande, ou pour mieux dire, l'unique occupation du démon, *diaboli opus unum*, c'est de nous éprouver de tous côtés, d'observer ce que nous voulons ou ce que nous ne voulons pas, et de suivre notre penchant, afin de nous faire insensiblement vouloir ce qu'il veut, non pas en nous contraignant, puisqu'il ne peut nous donner une méchante volonté; mais en ménageant si adroitement les occasions, et les faisant rencontrer si à propos, qu'il ne manque presque jamais son coup : *Non operatus voluntatem, sed nactus occasionem voluntatis.*

C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle nous apprennent qu'il y a des démons pour tout sexe, pour tout âge, pour toute profession : des démons qui nous portent à toute sorte de crimes; à ceux même qu'ils ne sauraient commettre : des démons qui sont pour certains péchés particuliers qu'ils inspirent, en se conformant au génie de ceux qui y ont déjà quelque penchant, *certis quibusdam vitiis obsequi credendi sunt* (*Greg. l.* XV *Mor. c.* 16).

Ainsi, pour les fougueux et les emportés, il y a des démons violents et cruels, dont l'occupation est de présenter à ceux qu'ils obsèdent tous les objets capables de les mettre en fureur. Tels étaient ces démons dont parle saint Grégoire de Nazianze, qui possédaient Saul et Julien l'Apostat; tels sont ceux qui portent encore aujourd'hui tant de brutaux aux inimitiés, aux vengeances et aux meurtres. Ainsi, pour les hérétiques et les schismatiques, il y a des démons menteurs et séditieux, dont le propre est de semer l'erreur et la discorde · tel était celui qui s'offrit de tromper Achab, tels étaient ceux qui se flattaient publiquement d'avoir Eunomius et Arius pour eux : et tels sont ceux qui suggèrent encore aujourd'hui à tant de gens de si pernicieuses maximes, afin qu'ils se distinguent des autres par une prétendue force d'esprit. Ainsi pour les mélancoliques et les chagrins, il y a des démons de solitude; et tel était celui dont parle saint Marc, *qui ne faisait sa demeure que dans les sépulcres et sur les montagnes* (*Marc.*, V). Pour les fornicateurs et les adultères, il y a des démons d'impureté : et tel était celui qui ayant été chassé par Jésus-Christ, *se promettait de rentrer dans sa maison avec sept autres esprits encore plus méchants que lui.* Pour les hommes et les femmes de belle humeur qui aiment la coquetterie, les compagnies, les jeux, les spectacles, il y a des démons agréables, complaisants, enjoués : tel était celui dont parle saint Augustin, et qu'il appelle le compagnon de ses voluptés, *collegam amoris mei dæmonem.*

Or, toute l'application de ces démons, c'est d'observer les inclinations des hommes, de rôder à l'entour d'eux pour connaître leur faible, de leur présenter des objets proportionnés à leurs humeurs, de leur fournir des occasions où probablement ils se rendront aux attraits du vice, de les engager dans de grands péchés par de petites fautes, de gagner leurs sens, de surprendre leur imagination, d'obéir à leurs passions : *Certis quibusdam vitiis obsequi*, afin de les porter de l'occasion au plaisir, du plaisir au consentement, du consentement à l'action, de l'action à l'habitude, de l'habitude à la nécessité, de la nécessité au désespoir.

Officieuse, mais cruelle condescendance du démon, contre laquelle nous ne pouvons jamais prendre assez de précautions; condescendance cependant que nous pouvons rendre inutile. Et ce sera, chrétiens, ce sera quand nous ne lui donnerons pas lieu de nous attaquer, quand, par un scrupuleux examen de nos actions et de nos pensées, nous tâcherons de ne lui pas donner à connaître qui nous sommes : ce sera quand au lieu de nous exposer à des dangers évidents, nous fuirons même l'apparence du péril; quand, sans trop critiquer sur la différence qu'il y a entre les péchés mortels et les véniels, nous éviterons ceux-ci, de peur de tomber dans ceux-là; quand, sans distinguer entre le précepte et la dispense, nous nous priverons quelquefois de ce qui est toléré, pour ne nous pas engager dans ce qui est défendu : ce sera quand, persuadés de notre faiblesse et des ruses de notre ennemi, nous prendrons autant de précaution pour conserver à Dieu la virginité de notre âme, que nous en prendrions, dit saint Jean Chrysostome, si nous avions une fille jeune

et bien faite, pour lui faire conserver celle de son corps, la retenant soigneusement auprès de nous, l'éloignant des compagnies, ne donnant nul lieu à des libertins de l'aborder, dans la crainte que, quelque sage et vertueuse qu'elle soit, elle ne vienne enfin à se corrompre.

Voilà les conseils que Jésus-Christ nous donne pour nous préparer à des tentations qui nous assiégent de toutes parts : conseils, dit saint Grégoire, dont profitent les justes qui s'appliquent avec d'autant plus de soin et de vigilance à la garde de leur cœur, qu'ils savent que, soit qu'ils se retirent dans les solitudes, soit qu'ils vivent dans le grand monde, le siècle et le désert, les villes et les montagnes, les temples et leurs maisons sont autant de champs de bataille où ils se trouvent continuellement aux prises avec leurs ennemis : *Ad cordis sui custodiam tanto solertius invigilant, quanto se contra adversarium stare semper se in acie tentationum vident* (*Greg. l.* I *Mor. c.* 32).

Ce sont là aussi, ô mon Dieu, les conseils que je veux suivre, et c'est là l'heureuse fuite que j'ose déjà vous annoncer par avance : à vous, dis-je, qui me l'avez conseillé, et qui m'en avez donné un si bel exemple; *Fugam meam annuntiavi tibi.* Car quel serait mon malheur, si, après que le premier homme a été tenté et vaincu dans le paradis terrestre, si, après que les cèdres du Liban ont été renversés par le souffle du tentateur; si, après que vous, ô justice et sainteté essentielle, avez été attaqué en toutes manières dans votre désert, je me croyais ou exempt de tentations, ou capable d'en triompher, sans user de ces précautions que vous me marquez? Quel serait mon malheur, si, au lieu que vous avez caché au démon ce que vous étiez, afin qu'il ne sût par quel endroit vous prendre, je lui montrais ce que je suis, me précipitant sans crainte dans les premières occasions, me découvrant à lui par mes paroles, par mes actions, par mes intrigues et mes dangereux commerces? Enfin quel serait mon malheur, si, pendant que tant d'âmes attachées à votre service dans les exercices d'une vie retirée et sainte, se cachent à l'ennemi et le fuient pour ne lui donner aucune prise sur elles, je me faisais un faux repos de conscience au milieu du grand monde où souvent je suis tombé sans que je m'en aperçusse ; si je me jetais de moi-même dans les piéges de satan, et lui donnais le temps de se fortifier, au lieu de le tuer quand il est encore faible ; au lieu d'arracher l'ivraie avant qu'elle croisse ; au lieu de résister aux pensées criminelles et encore naissantes; de perdre ces maudits enfants, quand ils sont encore jeunes, et de leur briser la tête contre vous qui êtes la pierre angulaire de l'Église ?

Il n'en sera donc pas ainsi, ô mon Dieu, et prévenu par votre grâce que vous donnez à ceux qui vous la demandent avec humilité et ferveur, j'ose déjà vous annoncer ma fuite : *Fugam meam annuntiavi tibi.* Encore après avoir conçu ces sentiments, je reviendrai toujours à ma crainte, et à ma salutaire défiance de moi-même : je dirai à mon âme de se réjouir afin qu'elle craigne, *lætetur cor meum ut timeat* (*Greg. l.* X *Mor. c.* 4), et de craindre afin qu'elle se réjouisse. Si ma joie se terminait à me rendre intrépide au milieu de tant de dangers, cette pernicieuse sécurité me damnerait, et si je ne craignais que pour m'abattre par une mortelle langueur, ce cruel désespoir serait pour moi un autre principe de réprobation : mais, corrigeant les défauts de ces deux passions, je ferai servir l'une et l'autre à mon salut; je me réjouirai pour craindre, veiller, prier, me recueillir intérieurement, parce que c'est le conseil que vous me donnez pour me préparer à la tentation, *instruis consilio ;* mais d'un autre côté je craindrai pour me réjouir, parce que cette crainte et cette vigilance m'obligeraient à me mortifier, et que je résisterai à la tentation par ce nouveau mystère de force que vous me découvrez dans votre jeûne : *Exerces mysterio.*

SECOND POINT.

Que l'homme puisse faire tête au démon, c'est un mystère qu'on ne saurait presque comprendre ; après ce que je viens de vous dire, vous jugez aisément qu'il n'est rien de plus difficile que de résister à des puissances aussi nombreuses, aussi malignes, aussi aguerries, aussi infatigables que sont celles de l'enfer; mais que cet homme ne résiste au démon que par sa faiblesse même, que pour combattre les princes des ténèbres il faille qu'il s'affaiblisse par la mortification et par le jeûne, c'est un mystère encore plus difficile à entendre et qui tient en quelque manière du paradoxe.

C'est aussi ce qui a scandalisé les hérétiques des premiers siècles, dit saint Ambroise, ce qui les a obligés de traiter le jeûne de superstition et de folie, et d'appeler manichéens les catholiques qui l'observaient. C'est ce qui, dans les derniers temps, a fait dire à Calvin et aux ministres des prétendus réformés : *qu'ils tiennent pour une illusion sortie de la boutique de Satan l'observance du carême.* Ces monstres d'intempérance et d'impureté, sachant bien qu'ils attireraient les libertins à leur parti, et qu'ils grossiraient ce qu'ils appellent leur petit troupeau, d'un grand nombre de scélérats, s'ils tournaient en ridicule les deux choses les plus fâcheuses de notre religion, je veux dire la confession auriculaire, qui est la mortification de l'esprit, l'abstinence et le jeûne, qui sont la pénitence et la croix de la chair.

A leur compte, toute l'Église est dans l'erreur, et a eu besoin des salutaires avis de leur saint patriarche, de cet apôtre commode et de ce nouveau réformateur des désordres dans lesquels ils disent qu'elle est tombée. Comme ils ne peuvent nier que toute la discipline ancienne et moderne ne soit contre eux, que les Juifs n'aient eu leurs jours de jeûne et des temps consacrés à une rigoureuse abstinence; que Jésus-Christ n'ait jeûné quarante jours et quarante nuits; que les apôtres et les Pères des premiers siècles n'aient ou jeûné autant de temps, ou institué la sainte quarantaine, en sorte que

ce qui est d'institution divine dans sa substance a été réglé quant à sa manière par le droit positif ecclésiastique ; comme ils ne peuvent nier que les premiers chrétiens, durant le carême, ne se soient abstenus de viandes, ne mangeant même qu'une fois le jour ; que les conciles n'aient fait des canons exprès sur ce point ; que cette sainte pratique du jeûne, observée par tous les fidèles dans les villes aussi bien que dans les déserts, et dans les cours des princes aussi bien que dans les monastères, n'ait passé d'eux à nous par le pur canal d'une tradition qu'ils n'osent contester, que disent-ils? *Nous tenons pour une illusion sortie de la boutique de Satan, l'observance du carême et du jeûne.* Ainsi, à leur compte, les jeûnes des Juifs n'étaient que des observations légales et de vaines cérémonies, propres à assujettir les esclaves, mais abrogées comme contraires à la douce liberté des enfants : et le jeûne de Jésus-Christ étant un jeûne miraculeux, ne faisait pas plus de loi pour les chrétiens que ses autres miracles qu'on ne peut imiter. Ainsi, à leur compte, les apôtres et les Pères qui composaient les premiers conciles, étaient ou de bonnes gens qui voulaient faire la voie du ciel plus étroite qu'elle n'est, ou de barbares tyrans, qui voulaient appesantir le joug que le Sauveur du monde a dit être léger. Les fidèles de la primitive Eglise étaient des ridicules et des fous qui s'arrêtaient superstitieusement à un nombre déterminé de jours, et enfin le démon même qui tenta Jésus-Christ de gourmandise dans sa faim, savait mal son métier; cette superstition du jeûne étant sortie de sa boutique, il était inutile qu'il lui dît de changer des pierres en pain, puisque ce Dieu favorisait son parti ; car voilà les étranges contradictions et les fâcheuses extrémités où il faut de nécessité, que ces prétendus réformés se jettent.

Laissons-les dans leur sens reprouvé ; aussi bien est-ce en leurs personnes que s'accomplit la vérité de ces paroles du roi-prophète : *Ils ne sont pas avec les autres hommes dans le travail de la pénitence; ils ne veulent pas se mortifier avec eux* par le jeûne *: de là vient que l'orgueil s'est emparé de leur esprit, qu'ils sont couverts de leur impiété, qu'ils ont blasphémé contre le ciel et la terre, que leur iniquité est comme sortie de leur graisse ;* mais par malheur pour eux, c'est que ces faux et malicieux *témoins se sont inutilement soulevés contre leur mère, et que leur iniquité s'est démentie* (*Psalm.* LXXII).

Pour vous, chrétiens, *qui connaissez les mystères du règne de Dieu sur votre conduite*, en voici un que Jésus-Christ vous découvre dans le jeûne, et principalement dans le jeûne de la sainte quarantaine.

Je ne veux pas dire seulement par là que ce nombre de quarante jours est mystérieux en lui-même ; et cependant si je m'arrêtais à cette circonstance, que de belles instructions ne vous donnerais-je pas avec les Pères ? Le déluge, dura quarante jours, vous dirais-je, et ce ne fut qu'après tou ce temps quet Dieu s'apaisa et que la colombe apporta dans son bec un rameau d'olivier, symbole de réconciliation et de paix, pour vous faire entendre que, quand vous avez employé la sainte quarantaine à vous élever dans l'arche de l'Eglise sur les eaux de vos pénitences et de vos larmes, vous pourrez espérer la rémission de vos péchés. Moïse jeûna quarante jours, ajouterais-je, et Elie marcha autant de temps avant que d'arriver à la montagne d'Oreb, pour vous montrer que si vous voulez recevoir la loi de Dieu, et arriver de la voie où vous êtes à ces montagnes éternelles, qui sont le terme de vos souhaits, il faut que durant la sainte quarantaine vous imitiez quelque chose du jeûne de ces deux grands hommes, qui, selon l'expression de Tertullien, ne furent, pendant ce long intervalle, nourris et rassasiés que de Dieu. Si ceux qui furent envoyés dans la terre de promission employent quarante jours pour la reconnaître, et si les femmes accouchées étaient obligées de rester autant de temps renfermées chez elles afin d'offrir ensuite leur premier-né au Seigneur, vous devez apprendre de ceux-là que la sainte quarantaine est établie pour vous éprouver vous-mêmes, et voir si vous avez assez de force pour conquérir le ciel par vos abstinences et par vos jeûnes : et de la conduite de celle-ci, vous devez inférer, qu'afin que dans la cérémonie pascale vous offriez dignements à Dieu votre cœur, cet enfant mâle et ce premier-né, il faut que vous vous fassiez une espèce de retraite où, non-seulement vous affligiez votre corps en lui refusant l'usage de la viande, mais où vous le mortifiiez par la privation des plaisirs et des divertissements des autres jours. Enfin, si Ezéchiel se coucha pendant quarante jours sur le côté droit ; si pour lors il ne mangea qu'un peu de pain d'orge cuit sous la cendre, et ne but que de temps en temps un peu d'eau, selon l'ordre exprès qu'il en avait reçu, et si Jonas ne donna aux Ninivites que le terme de quarante jours pour faire pénitence, au delà desquels leur ville aurait été détruite s'ils ne l'eussent faite, qu'est-ce que tout cela vous enseigne, si ce n'est qu'il y a un pareil temps déterminé par l'Eglise, où vous devez vous mortifier dans votre repos et dans vos repas: repos que vous devez interrompre par vos prières, en élevant à Dieu votre cœur, signifié par ce côté droit d'Ezéchiel ; repas dont il faut bannir l'exquise délicatesse à l'exemple de ce même prophète, qui ne mange que des viandes mal et, si j'ose le dire, sordidement apprêtées, si ce n'est que le terme de quarante jours, marqué aux Ninivites, doit vous faire craindre que si vous laissez écouler la sainte quarantaine sans vous convertir à Dieu de tout votre cœur, ces jours de salut étant passés, il n'en reviendra plus d'autres et que ce sera pour vous la dernière quarantaine?

Je pousserais plus loin ces réflexions morales tirées de ce nombre mystérieux de jours, si je n'avais à vous découvrir un autre mystère qui me paraît ou plus important, ou

plus propre au sujet que je traite : je veux dire un mystère de force pour résister aux ennemis de notre salut, qui ne sont jamais plus faibles que quand nous nous affaiblissons nous-mêmes : qui n'ont jamais point de prise sur nous, que quand nous nous abattons sous le joug de la discipline de l'Eglise, que quand nous recourons au jeûne du carême que cette bonne mère a institué, et qu'elle regarde comme une puissante digue qu'elle oppose au torrent du vice et à l'impétuosité des passions : comme un moyen efficace dont elle se sert pour donner à l'esprit l'empire qu'il doit avoir sur le corps, enfin comme un pur canal par où coulent sur ses enfants les grâces et les récompenses de Jésus-Christ, qui leur ordonne ce jeûne pour ces trois raisons, et qui les exerce au combat par ce mystère : *Exercet mysterio.*

Vous comprendrez aisément cette mystérieuse propriété du jeûne, si vous supposez deux choses. La première, que ce déluge de péché qui inonde presque toute la terre, vient d'une chair rebelle et indomptée qui captive l'esprit, et le réduit comme malgré lui sous son joug. La seconde, que le jeûne est principalement institué pour mortifier cette chair, la traiter comme le Sage dit qu'on traite un animal qu'on veut dompter, *et auquel on donne peu de nourriture*, *mais beaucoup de charge et de coups.* Car, cela supposé, il s'ensuit que le jeûne, et particulièrement le jeûne du carême, étant établi pour macérer la chair, lui retrancher ce qui la flatte, lui procurer ce qui l'incommode, et se venger pendant quarante jours de sa rébellion, il lui apprend insensiblement à ne se plus révolter, il arrête le feu et l'impétuosité de ses passions, et donne à un chrétien tant de force dans ces combats, que son esprit étant par son moyen soumis à Dieu et le corps à l'esprit, il ne fait que se purifier davantage dans la fournaise des tentations où sa concupiscence et le démon le jettent.

Nous lisons chez Daniel que Nabuchodonosor irrité contre Sidrach, Misach et Abdenago, les fit jeter pieds et mains liés dans une fournaise ardente, et qu'afin que le feu agît sur eux avec toute sa violence, les ministres de la fureur de ce prince barbare n'étaient occupés qu'à y verser de l'huile et de la poix : mais nous lisons aussi qu'il parut au milieu de ces trois enfants un quatrième semblable au fils de Dieu, qui, étant descendu avec eux dans la fournaise, détourna la flamme, sépara son ardeur d'avec sa lumière, la changea en rosée et en un si doux zéphir, qu'ils se promenaient au milieu du feu, et chantaient les louanges du Seigneur, sans que ce respectueux élément les incommodât en la moindre chose.

Belle figure, dit un Père, de ce qui se passe dans nos tentations (*Hieron. in Dan.*). Le démon nous jette dans cette fournaise ardente, afin de nous y faire périr, il se sert de la chaleur de nos passions, de l'ardeur de notre concupiscence, et de la graisse de notre chair, comme d'autant d'aliments qui entretiennent une flamme secrète, ou comme d'autant de traits qui nous blessent et nous brûlent en même temps : *Ignita jacula simul vulnerant et inflammant.* Mais quand, à l'exemple de ces trois enfants qui ne vivaient que de légumes et d'un peu d'eau, pendant que toute la cour faisait bonne chère, et buvait du vin du roi, nous nous armons d'une rigoureuse abstinence, nous trouvons dans le soulèvement de nos passions le même secours : je veux dire que le fils de Dieu entre avec nous dans la fournaise de la tentation, qu'il se sert de la sorte de son jeûne et du nôtre pour éteindre l'ardeur de notre concupiscence, pour empêcher que nos passions ne se soulèvent, pour couper et écarter ces dangereuses flammes, afin que, bien loin de nous nuire, elles nous couronnent, et que dans un corps mortel nous participions aux avantages et soyons honorés de la compagnie des anges : *Sicut immensos mitigavit ardores, et inter camini æstuantis incendium docuit flammas calorem amittere, sic et in anima virginali, rore cœlesti et jejuniorum rigore calor puellaris extinguitur, et in humano corpore angelorum conversatio impetratur.*

Ces riches expressions me donnent lieu de mettre cette vérité dans un nouveau jour, par une réflexion qui vous paraîtra d'autant plus naturelle qu'elle est tirée du fond de mon Evangile, à l'occasion du jeûne de Jésus-Christ.

Il est assez difficile de comprendre comment Jésus-Christ, avec un corps mortel et sujet aux mêmes besoins que les nôtres, a demeuré pendant quarante jours et quarante nuits dans le désert sans prendre d'aliments. Quatre choses peuvent soutenir un corps sans qu'il mange. La première, c'est la communication de la gloire : tel fut le corps de Jésus-Christ après sa résurrection, et tels seront ceux des bienheureux au jugement dernier : *non esurient neque sitient.* La seconde, c'est la qualité de la nourriture que l'on prend, quand, après qu'elle est digérée et consommée, elle laisse, par une vertu naturelle ou surnaturelle, une certaine force qui entretient le corps dans sa première vigueur; tel fut le pain que l'ange apporta à Élie puisque l'Ecriture dit qu'après en avoir mangé *il marcha quarante jours et quarante nuits fortifié par ces miraculeux aliments.*

La troisième, c'est la suspension de la chaleur naturelle, ou pour mieux dire l'interruption de son action sur l'humide radical, quand cette chaleur, étant comme liée et suspendue, cesse d'agir pour quelque temps.

La quatrième, c'est le ravissement de l'âme, quand, pleine de Dieu dans ses contemplations et dans ses extases, elle ressent une si grande joie, que l'abondance du plaisir qu'elle goûte passe jusque sur le corps et le soutient dans sa langueur : tel fut l'état de Moïse sur la montagne, nourri de Dieu seul, dit Tertullien, pour justifier par avance ce fameux oracle de Jésus-Christ : *Que l'homme ne vit pas seulement du pain*, *mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu.*

Saint Augustin et saint Cyrille croient que ce fut en ces deux derniers sens que Jésus-Christ demeura quarante jours et qua-

rante nuits sans manger dans la solitude. Comme il avait une puissance absolue sur son âme et sur son corps, il suspendit pendant tout ce temps l'action de la chaleur naturelle sur l'humide radical : et comme non-seulement il était uni à Dieu, son Père, mais qu'il est un avec lui, son âme élevée et ravie laissa couler quelques gouttes du plaisir dont elle était enivrée, sur le corps, afin de l'empêcher de tomber en défaillance.

Or, le jeûne a, avec quelque proportion, ces deux avantages ; et c'est à peu près ce qu'il opère en nous d'une manière spirituelle et invisible. Il est vrai qu'il ne suspend pas l'action de la chaleur naturelle sur l'humide radical, au contraire, il la laisse agir, et il faut que le corps en soit affaibli : mais il se sert (ou plutôt Dieu par son moyen), de la faiblesse même du corps pour opérer un autre effet, qui en un sens a quelque chose de plus miraculeux, je veux dire qu'il suspend l'action des passions et des vices, qu'il lie et qu'il détourne ces malheureuses flammes de peur qu'elles ne nous consument, *vitia comprimit.* Il est vrai que le jeûne n'unit pas l'âme à Dieu d'une manière si étroite, que l'abondance du plaisir qu'elle goûte rejaillisse sur le corps pour y faire ce que l'aliment corporel y ferait; mais il a la propriété d'élever cette âme, *mentem elevat,* de la séparer insensiblement du corps, en rompant les liens de la volupté et de la mollesse qui l'y retiennent; il a la propriété d'abattre la chair et de la réduire en servitude, afin que les forces qui sont dans la partie inférieure et animale passent dans la partie supérieure et spirituelle : *ut debilitatis artubus vires corporum in virtutes transferantur animarum.* Et pour lors qu'arrive-t-il? il arrive, dit saint Jean Chrysostome, que les flammes impures qui consumaient l'âme, ne la consument plus ; que la cupidité qui, par ses sombres et noires vapeurs, obscurcissait la raison, ne l'obscurcit plus, que les sens, occupés à chercher toujours de nouveaux plaisirs qui la dissipaient et la corrompaient, ne la dissipent et ne la corrompent plus, mais que cette âme libre et affranchie de cette honteuse servitude se réjouit de la faiblesse à laquelle elle a réduit son corps, comme un dangereux ennemi qu'elle a dompté : *Non turpibus flammis medullæ æstuant, non malesanam mentem latentia incentiva succendunt, non vagi sensus per varia oblectamenta lasciviunt : sed sola exsultat anima libera corpore male effecto quasi adversario subjugato.*

Et de là vient le troisième avantage du jeûne, qui est que Dieu s'en sert comme d'un canal par où il répand ses grâces et ses bénédictions sur les chrétiens. 1° Parce que le jeûne fait à Dieu une espèce de réparation d'honneur pour le péché du premier homme et pour ceux de ses descendants, dit Tertullien. La gourmandise avait perdu toute la nature, et c'est l'abstinence qui la répare : en sorte que comme les hommes avaient attiré sur eux la colère du ciel par une fatale intempérance, ils en attirent la miséricorde par la pratique de la vertu qui lui est contraire.

2° Parce que c'est par le jeûne et non pas par la mollesse que Jésus-Christ a opéré notre salut, dit saint Ambroise; et comme il s'est fait pauvre pour nous enrichir, humble pour nous élever, obéissant pour nous tirer de l'esclavage du démon, il a voulu jeûner et s'affaiblir pour nous donner de la force contre les tentations de Satan.

3° Parce que c'est pendant le jeûne du carême, dit saint Augustin, que tout le corps des fidèles se met en prière, qu'il se prépare à manger l'agneau pascal, et que ce que l'on ne pourrait obtenir par ses jeûnes particuliers pour la rémission de ses péchés, on l'obtient en commun, quand on s'unit à ceux de toute l'Eglise, qui, par les abstinences qu'elle impose à ses enfants, tâche d'imiter quelque chose du jeûne miraculeux de son époux, les dressant par là au combat, et par un aliment que ce Père appelle un aliment d'athlètes, *cibus agnosticus*, leur inspirant une vigueur martiale, et les rendant redoutables au démon.

Oui, redoutables au démon; car saint Pierre Chrysologue m'apprend que cet esprit de malice ne craint rien tant dans un chrétien que le jeûne. Pendant celui de Jésus-Christ, il n'osa l'attaquer; ce fut seulement quand il s'aperçut qu'il avait faim qu'il s'approcha de lui : encore de quelle manière s'en approcha-t-il? et qu'est-ce qu'il lui demanda ? Il ne lui dit pas : arrêtez le soleil, guérissez les malades, ressuscitez les morts; il se contenta de lui dire : *Si vous voulez que je croie que vous êtes le Fils de Dieu, faites que ces pierres se changent en pain ;* ce malin consolateur espérant de faire succomber Jésus-Christ, si, par un miracle que ce Père appelle *signum panis*, il lui faisait rompre son jeûne qu'il appréhendait d'autant plus, que c'était un des grands moyens dont il se servait pour le vaincre.

Hélas, n'est-ce pas ce fatal miracle que le démon nous demande encore aujourd'hui pour nous perdre? Et où est le chrétien et la chrétienne à qui il ne dise pas intérieurement de changer en pain la dureté de leurs abstinences : *Dic ut lapides isti panes fiant?* Ce miracle, ô riches, ne vous coûtera pas beaucoup à faire, leur-dit-il; vous avez de belles terres, de grands revenus, de quoi vous procurer tout ce qui fait la douceur de la vie, employez tous ces dons du ciel pour vivre contents, sans avancer vos jours par un jeûne qui vous rendrait homicide de vous-mêmes.

Ce miracle, mesdames, ne vous coûtera pas beaucoup à faire; vous êtes jeunes et belles, votre famille a besoin que vous viviez longtemps ; pourquoi ruiner à plaisir votre santé? Dites un mot, vos domestiques n'attendent que vos ordres: *Dic ut lapides isti panes fiant,* changez de si rudes pierres en pain, ces mortifications indiscrètes en une vie plus honnête et plus commode, vous vous en trouverez mieux, et Jésus-Christ en sera aussi bien servi. Ce n'est pas dans des entrailles vides, dans des poumons affaiblis et desséchés qu'il a mis votre perfection ; aimez-

le seulement et votre prochain; la loi et les prophètes ne consistent qu'en ces deux préceptes, accomplissez-les et vous serez de grands saints.

Funeste tentation du démon, que tu perds de chrétiens ! Car combien y en a-t-il, ou qui disent ou qui le pensent ainsi ? combien qui se laissent aller à ses dangereuses sugestions qui les flattent ? combien même qui portent les autres à l'intempérance, et ne leur donnent que de pernicieuses leçons de délicatesse et de gourmandise ?

De là vient cette scandaleuse infraction de l'une des plus saintes lois que nous ayons, et ce mépris que l'on fait de l'abstinence du carême que les libertins, encore plus dangereux que les hérétiques, traitent de superstition et de bigoterie. De là ces débauches énormes, où, à la honte de notre religion on vit en Sardanapale pendant les jours consacrés à la mortification, où l'on mange impunément de la viande, ou sur une même table on sert chair et poisson, comme pour se moquer du jeûne de Jésus-Christ, et opposer une intempérance monstrueuse à la vie austère et pénitente des premiers chrétiens. De là, pour ne rien dire davantage de ces libertins que nous devons regarder comme des païens et des publicains, puisque Jésus-Christ veut *que ceux qui n'écoutent pas l'Eglise leur mère, soient traités de la sorte*, de là ces honteux ménagements, et ces dispenses que l'on demande avec tant de hardiesse et que l'on accorde avec tant de condescendance. Qu'une dame de qualité, qu'une petite bourgeoise se sente légèrement indisposée, ou qu'elle s'imagine l'être, elle demandera à son médecin avis de ce qu'elle doit faire ; ravie s'il lui défend de faire abstinence, et pour étouffer les remords de sa conscience, se reposant sur la prétendue bonne volonté qu'elle aurait de jeûner si elle n'était pas indisposée : car c'est ainsi que le démon se joue pour la plupart des chrétiens et des chrétiennes, qu'il engage doucement sous d'apparentes nécessités dans une véritable et honteuse transgression de la loi de Dieu. Qu'une dame de ce caractère ait un dégoût, une indigestion, un petit mal d'estomac ou de tête, que son visage ne soit pas aussi bon qu'à l'ordinaire, et que le jeûne l'empêche de dormir aussi tranquillement qu'elle dormait les autres jours, elle viendra sans autre titre que le prétendu besoin d'entretenir son embonpoint, demander la permission de manger de la viande ou des œufs, comme si la maigreur déplaisait à Dieu, dit Tertullien; comme s'il nous avait donné des âmes au poids, comme si la porte du ciel qui est si étroite pour tout le monde, ne l'était pas pour un corps bien nourri, ou qu'elle dût s'élargir pour recevoir une masse de chair, à qui la viande et le sommeil auraient donné une extraordinaire grosseur.

Qu'un homme s'imagine être nécessaire au public, et n'avoir pas assez de force pour accomplir la loi de Jésus-Christ, et satisfaire en même temps aux devoirs de sa profession ; qu'une dame à cause de sa qualité croie avoir plus besoin des conseils d'Hippocrate que des salutaires préceptes de l'Evangile ; les uns et les autres viendront hardiment demander à leurs confesseurs et à leurs pasteurs une grâce que je doute fort que Dieu leur accorde. A la vérité l'Eglise, qui est une bonne mère et qui ne juge pas de l'intérieur de ses enfants, leur donne la permission qu'ils lui demandent : mais qui me répondra que Dieu, qui sonde le fond des cœurs aura la même condescendance ? que ce que l'on regarde comme une pure nécessité, il ne l'improuvera pas comme une délicatesse criminelle? que ce que ses ministres prennent pour de bonnes raisons, il ne le condamnera pas comme de vains prétextes ? Hélas ! que j'appréhende qu'on ne se trouve fort éloigné de son compte, quand, à l'heure de la mort on sera interrogé sur cet article, et que Dieu ne dise à tant d'âmes réprouvées : Par quelle témérité avez-vous enfreint ma loi, et vous êtes-vous licenciées de rompre l'abstinence du carême ! Vous vous plaignez de l'austérité du jeûne, mais l'avais-je établi afin que vous n'en fussiez pas incommodées ? Ne saviez-vous pas qu'il n'y aurait que ceux qui se feraient violence qui entreraient dans mon royaume ? Que, pour expier tant de péchés que vous aviez commis, il fallait un remède amer, de longues et de pénibles satisfactions? Qui vous avait dit que votre prétendue qualité vous exemptait de vos devoirs ? Que, pour avoir du bien et du crédit, vous deviez en être moins chrétiens et moins soumis à l'Église ? Que par vos charges et votre argent vous pouviez acheter le droit de m'offenser, moi devant qui toutes les puissances de la terre ne sont qu'une petite vapeur qui se dissipe d'elle-même, qu'une fleur qui croît et qui sèche presque dans le même moment? Qui vouliez-vous qui jeûnât quand vous avez prétendu en être dispensées ? Si vous vous croyiez bien fondées de dire que vous étiez nécessaires à votre famille, qui n'aurait pas droit de se servir du même prétexte ? Et cela étant, que deviendrait ma loi, et à quoi se réduirait-elle ? Combien de fois vous avait-on dit qu'il n'y a qu'un seul nécessaire, et que pour sauver son âme il faut la perdre? Combien de fois vous avait-on averties de ne vous pas flatter sur un point où, sous de prétendus besoins on donne tout à la délicatesse et à l'amour déréglé de soi-même? Combien de votre connaissance y a-t-il eu de gens, qui, étant d'une complexion plus délicate, ayant moins de force et de santé, mais plus de fidélité et de religion que vous, ont jeûné pendant plusieurs carêmes et fait des mortifications que vous avez sues et qui vous ont surprises? Du moins vous deviez éprouver vos forces, et voir si ce que faisaient ces âmes fidèles dans une chair infirme, vous ne pourriez pas le faire dans un corps robuste, vous qui aviez la même loi, qui participiez aux mêmes sacrements, qui écoutiez la même parole, qui attendiez le même juge (*Amb. Sat.* 34). Si, pour avoir l'amitié d'un grand, et réussir dans une affaire de conséquence, il vous eût fallu passer quelque temps sans

manger, jusqu'à vous réduire à l'abattement et à la défaillance, ne l'auriez-vous pas fait avec plaisir? Et moi dont vous deviez préférer l'amitié à toutes choses ; moi qui ne vous demandais d'abstinences et de mortifications qu'autant que vous en pourriez supporter sans incommoder notablement votre santé, à peine ai-je pu obtenir un jour de jeûne pendant plusieurs quarantaines.

Plaise au ciel que de semblables reproches ne nous soient jamais faits, et, afin de les éviter, défions-nous toujours de cette tentation du démon, comme de l'une des plus dangereuses qu'il y ait, comme de celle à laquelle non-seulement les libertins succombent, mais encore quelquefois ceux qui s'imaginent jeûner, et dont cependant il est vrai de dire qu'ils changent en pain les pierres et la dureté de leur jeûne.

C'est ainsi qu'il faut juger de ces gens qui, comme dit Tertullien, n'ayant qu'une foi animale tout occupée à flatter leur intempérance, dédaignent les aliments grossiers et communs, pour ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de plus rare et de plus délicatement apprêté; de ces gens qui font un si bon repas, qu'ils n'ont nul besoin d'en faire un second, qui, comme pour demander pardon à leur corps de ce qu'ils le mortifient, le dédommagent, dit saint Ambroise, par un long repos, par des divertissements, des visites, des jeux, des parties de chasse et de promenades, le dédommagent, dis-je, du tort qu'ils prétendent lui faire par le jeûne; de ces gens qui, quoique légitimement dispensés de jeûner, ne cherchent et n'aiment que le plaisir dans l'usage de la viande qu'on leur permet : au lieu, dit saint Augustin, de gémir intérieurement de ce que leur faiblesse et leur maladie leur ôtent le moyen d'obéir aux lois de l'Eglise, de se mettre au nombre des pénitents, et de racheter leurs péchés. Encore un coup, c'est ainsi qu'il faut juger de tous ceux qui tombent dans ces désordres, et dire que quoiqu'ils se flattent de jeûner ils changent souvent en pain les pierres de leur jeûne, et ne font rien moins par leurs prétendues mortifications que ce qui s'appelle abstinence et jeûne.

Car pour bien jeûner que faudrait-il qu'ils fissent? il faudrait qu'ils observassent le jeûne du carême dans un esprit de pénitence, qu'ils le prissent comme une médecine annuelle ordonnée par l'Eglise pour purger les mauvaises humeurs qu'ils ont amassées ; qu'il se regardassent comme des gens qui offrent à Dieu la dîme de leur année, et qui lui payent de leur propre substances le tribut qu'ils lui doivent, puisque c'est dans ces vues, dit saint Léon, que le jeûne du carême était établi. Que faudrait-il encore qu'ils fissent ? Il faudrait qu'ils accompagnassent leur jeûne de prières et d'aumônes selon leur état : que bien loin de maltraiter ceux qui manquent à flatter leur sensualité, ils ne s'embarrassassent pas de quelle manière on apprête ce qu'on leur donne ; qu'ils n'allassent pas au-delà de ce dont le corps à qui il faut peu de chose, a besoin ; que dans la vue de leurs péchés ils se privassent quelquefois de certains mets auxquels leur appétit les porte, qu'ils retranchassent de leur table ce qu'il y a de somptueux et de superflu ; qu'ils corrigeassent et, pour me servir de l'expression de Tertullien, qu'ils châtiassent leur nourriture pour Dieu et dans le dessein de lui plaire, puisque c'est en cela que consiste le jeûne : *Cibus a Deo castigatus, et propter Deum castigandus*. Si donc ces chrétiens dont je viens de vous parler ne font rien de ces choses, ne doit-on pas dire qu'ils succombent à la tentation du démon, et que souvent, quand ils se flattent même de jeûner, ils n'ont rien de ce qui fait l'esprit et l'essence du jeûne ?

Que faudrait-il encore qu'ils fissent? (n'omettons rien s'il est possible de cette importante matière) il faudrait que non-seulement leur bouche, mais principalement leur âme jeûnât : que non-seulement ils s'abstinssent de viandes, mais qu'ils s'abstinssent encore de péchés : que, pendant que leur corps est maigre et abattu, leur esprit et leur cœur s'engraissassent du suc des vertus chrétiennes : sans cela, dit saint Ambroise, c'est en vain qu'on châtie son corps par une rude abstinence, et que l'on se flatte d'accomplir le commandement de l'Eglise : sans cela c'est se mortifier non pas pour Dieu, mais pour son avarice ou pour le démon aux tentations duquel on ne manque jamais de succomber, et dont on triompherait, si on ajoutait à sa retraite et son jeûne un fidèle attachement à la loi de Dieu.

TROISIÈME POINT.

C'est là l'exemple que Jésus-Christ nous donne, *informat exemplo ;* et si nous voyons qu'il souffre avec tant d'humilité, et qu'il repousse par plusieurs passages de l'Ecriture les tentations du démon, c'est, dit saint Léon, qu'il veut nous apprendre non-seulement à nous préparer à la tentation, non-seulement à y résister, mais encore à la vaincre.

Il s'agissait de deux choses : il fallait affaiblir la puissance du démon; et il fallait aussi apprendre aux chrétiens l'art d'en triompher : or ç'a été pour ces deux raisons, dit ce savant pape, que Jésus-Christ a voulu souffrir la tentation, la repousser par les témoignages de l'Ecriture, descendre dans le champ de bataille, et s'en rendre le maître.

En effet quoique Jésus-Christ pût ôter de force et de pleine autorité au démon la domination qu'il exerçait depuis tant de siècles sur les hommes, il n'a voulu cependant le faire qu'en prenant de certaines mesures qui fissent connaître et sa sagesse et sa justice. Ce principe est vaste, je me contente de vous le proposer en peu de paroles. Adam par son péché s'étant volontairement donné au démon, et par une suite nécessaire nous ayant enveloppés dans son malheur, il fallait ôter au démon cet ancien droit par un autre droit; et comme les lois veulent qu'on perde son autorité quand on en abuse en des choses essentielles, Jésus-Christ a permis qu'il abusât de la sienne : il lui a caché sa nature divine, et en ne lui exposant que l'hu-

maine sur laquelle il n'avait point de droit, il l'a attiré au combat : le démon a donné dans ces piéges, il a eu l'insolence d'attaquer un Homme-Dieu, et de le porter au péché; et comme par là il a abusé de son autorité, puisque l'Homme-Dieu n'était et ne pouvait être son sujet, il a perdu celle qu'il avait sur les autres hommes.

Il était donc au pouvoir de Jésus-Christ de dépouiller entièrement le démon, mais parce qu'il voulait que nous eussions la gloire de le vaincre nous-mêmes, qu'a-t-il fait? il s'est contenté de l'affaiblir, et il nous a laissé le moyen d'en triompher et de le confondre. Admirable tempérament de la sagesse et de la miséricorde de notre rédempteur! S'il avait entièrement détruit la puissance du démon, et qu'il ne lui eût pas permis de nous tenter, quelle gloire eussions-nous eue, puisque la gloire vient du mérite, le mérite de la vertu, et que la vertu s'éprouve et se purifie dans la tentation? mais aussi, si dans le pouvoir qu'il a laissé au démon de le tenter, il ne l'avait pas affaibli et terrassé, quelle eût été notre disgrâce et notre confusion, ayant affaire à un si redoutable adversaire? mais depuis qu'il a affaibli la puissance du démon afin qu'il n'agît pas contre nous de toute sa force; depuis qu'il nous a appris le secret de le vaincre : quelle doit être notre consolation et notre joie? en sorte que quand nous le voyons disputer si longtemps avec Satan, réfuter par des passages de l'Ecriture ce corrupteur de la loi qui en abuse pour le tenter, nous devons nous le figurer à peu près comme un grand capitaine qui, voulant montrer à ses soldats l'art de bien attaquer et de se défendre encore mieux, vient aux prises avec un téméraire agresseur, pare adroitement les coups qu'il lui porte, l'amuse et le trompe afin de le tuer ou de l'obliger de rendre les armes, donnant plus de joie aux siens par ces feintes ménagées à propos, et leur apprenant le secret de terrasser leurs ennemis par ces règles de combat et par l'usage des mêmes armes.

Quelles sont-elles ces armes? c'est la loi : *scriptum est;* il est écrit, voilà les armes du chrétien, n'y ayant rien de plus efficace pour triompher des tentations, que de recourir à cette loi, que de l'avoir devant les yeux, que de la porter dans son cœur, que de se dire, quand on sera tenté de quelque péché que ce soit, *scriptum est*, il est écrit. On veut me faire entrer dans ce parti pour gagner du pain et amasser du bien par des voies injustes; mais *scriptum est*, doit se dire cet homme d'affaires : il est écrit, ce n'est pas du pain seul que l'homme vit, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu. On veut m'engager dans cette compagnie dangereuse pour y être vue et cajolée; mais *scriptum est*, doit se dire cette fille. Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, et n'est-ce pas le tenter, que de s'exposer au péril dans l'espérance qu'on ne succombera pas aux discours et aux promesses d'un riche et rusé corrupteur? On veut m'élever sur le haut du temple, et me donner des bénéfices d'un grand revenu, pourvu que j'adore la fortune, et que par des bassesses criminelles je me prosterne aux pieds de ce grand; mais *scriptum est*, doit se dire cet ecclésiastique : il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui.

Voilà, encore un coup, les armes du chrétien, et, pour m'expliquer avec David, voilà le bouclier dont il doit se couvrir, et à l'ombre duquel il sera invincible, parce qu'il l'environnera de toutes parts : *Scuto circumdabit te veritas ejus.* Pour lors les fantômes qui épouvantent les autres pendant la nuit, ne l'épouvanteront pas; les flèches qui, pendant le jour font de mortelles blessures aux autres ne lui en feront pas; les affaires douteuses et embarrassantes, qui, pendant les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, engagent les autres au péché, ne l'y engageront pas; le démon du midi qui, dans l'ardeur de sa rage, entraîne les autres dans l'abîme, ne l'y entraînera pas : *Non timebis a timore nocturno; a sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.*

Richard de Saint-Victor, qui a si bien écrit de la vie spirituelle, a donné à ces paroles un beau sens qui vous fera mieux entrer dans ma pensée (*Part.* 13, *annotat. in Ps.* XC). Toutes les tentations du démon, de quelque nature qu'elles puissent être, se réduisent à cinq principales renfermées dans ce passage de David; et le grand moyen d'en triompher, c'est de s'attacher à la loi de Dieu, et de la prendre comme un bouclier dont on se couvre.

La première est une tentation importune, dont nous ne pouvons presque nous débarrasser, qui revient toujours à la charge, quand même nous tâchons de l'éloigner de nous, et qui, malgré les précautions que nous prenons, ne laisse pas de nous tourmenter presque à toute heure. Ce sont des spectres, des fantômes et des visions nocturnes qui nous effraient ou nous lassent.

La seconde est une tentation imprévue qui nous attaque quand nous y pensons le moins, qui prévient notre raison, et par laquelle souvent nous nous sentons portés à des actions criminelles, avant que nous ayons le temps de nous tenir sur nos gardes. C'est une flèche volante lancée avec tant de furie, qu'elle ne nous laisse presque pas le loisir de la prévoir.

La troisième est une tentation cachée et frauduleuse, par laquelle nous nous sentons portés à nous précautionner contre mille choses inutiles, et à négliger celles qui sont de conséquence, à avoir de vains scrupules sur des bagatelles qui nous amusent, et à ne point faire de réflexion à nos devoirs essentiels. C'est une dangereuse affaire qui se passe dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur par laquelle nous tombons dans l'illusion, jusqu'à prendre le bien pour le mal, et le mal pour le bien, jusqu'à nous flatter de certaines actions mauvaises en elles-mêmes comme si elles étaient ver-

tueuses, et attendre peut-être la récompense d'une chose qui est capable de nous attirer les derniers châtiments.

La quatrième est une tentation violente, tentation qui nous emporte presque malgré nous, tentation qui semble surpasser les forces de notre nature, et à laquelle très-difficilement et très-rarement nous résistons. C'est une course et une irruption de notre ennemi qui vient à force ouverte enlever à nos yeux nos propres biens : tant ses attaques sont furieuses, tant il s'efforce d'ébranler la fermeté de notre conscience, de nous égorger et de nous perdre.

La cinquième est une tentation embarrassante, et, si j'ose m'expliquer ainsi, c'est une tentation compliquée, par laquelle nous nous sentons comme contraints de tomber dans un péché ou dans un autre, par laquelle, en pensant éviter un mal, nous en faisons un autre, nous sauvant d'un premier écueil pour heurter contre un second ou un troisième qui est encore plus dangereux. C'est là ce démon du midi, qui s'arme de ce qu'il a d'adresse et de malignité pour nous perdre : et comme à l'heure de midi la lumière et la chaleur sont plus grandes que dans le reste du jour, de même dans cette tentation il y a plus d'artifice et de fureur que dans les autres. La première nous fatigue, la seconde nous prévient, la troisième nous trompe, la quatrième nous violente, mais celle-ci nous embarrasse et nous entraîne.

Or, que faire dans toutes ces tentations? Je vous l'ai dit, il faut recourir à la loi et s'attacher à elle en toutes choses, faire comme David, prendre dans ce torrent cinq pierres contre autant d'attaques que le démon nous livre, et, tenant d'une main la houlette de la croix, et de l'autre la fronde, marcher hardiment contre ce Philistin.

Que ce fut un beau spectacle, digne de l'admiration des hommes et des anges, de voir ce petit berger aux prises avec Goliath, ôter, par son combat, l'opprobre d'Israël, défendre en même temps sa vie, sauver sa patrie, et mériter un royaume. Ce géant, d'une stature énorme, et armé depuis les pieds jusqu'à la tête, se présentait le matin et le soir au combat (ce qui dura pendant quarante jours), et insultant au peuple de Dieu : *Choisissez*, leur disait-il, *un homme d'entre vous, qui vienne se battre contre moi. S'il a l'avantage, nous serons vos esclaves ; mais aussi si je l'emporte, vous nous serez assujettis. Oui, oui*, répond David, *je me battrai contre toi, colosse d'impureté et d'orgueil ; tu te présentes avec l'épée, la lance et le bouclier, et je viens à toi, au nom de mon Dieu, Seigneur des armées, qui te livrera entre mes mains ; je te couperai la tête, et je donnerai aujourd'hui ton corps mort et ceux des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël.* Le Philistin s'avance, David le prévient : des cinq pierres qu'il avait, il en prend une, la met dans sa fronde, la lance avec impétuosité, en frappe Goliath au front, le renverse, court sur lui, met la main sur son épée, la tire du fourreau, et lui en coupe la tête.

Jamais figure ne fut plus propre ni mieux circonstanciée que celle-là, pour vous expliquer ma pensée. Quand les Pères parlent de ce fameux combat, ils le regardent comme une véritable image de ce qui se passe entre nous et le démon ; car que nous représentent le casque, la cuirasse, le bâton, l'épée et la lance de Goliath, sinon les cinq tentations dont je viens de vous parler, et dont le démon se sert pour nous vaincre? Mais que cet avantage qu'il paraît avoir sur nous, qui ne sommes que de faibles créatures, ne nous épouvante pas. Nous ne manquerons jamais, disent les Pères, d'humilier l'orgueil de cet insolent Philistin, si, à l'exemple de David, nous prenons cinq pierres, bien rondes et bien polies, contre autant d'attaques qu'il nous livre.

Nous les trouverons, ces pierres, dans la pure source de la loi qui nous donne de si salutaires préceptes, et qui nous fournit de si beaux exemples : exemples de confiance contre les tentations importantes, de diligence contre les imprévues, de discernement contre les frauduleuses, de fermeté contre les violentes, et d'attachement aux volontés du Seigneur contre les embarrassantes.

Je dis des leçons et des exemples de confiance en Dieu contre les tentations importunes, ou pour mieux dire, contre toute sorte de tentations ; et j'ajoute qu'on les trouve dans la loi, puisque c'est elle qui nous conduit à Dieu, et qui nous avertit de nous confier en lui, la loi, dit saint Augustin, étant donnée pour chercher la grâce, comme la grâce est accordée pour accomplir la loi, et le propre de l'une et de l'autre étant d'humilier l'homme, et de lui faire mettre toute son espérance en Dieu.

Saül veut donner ses armes à David, mais David, après les avoir essayées, les refuse, s'excusant sur ce qu'il n'est pas accoutumé d'en porter ; il ne se charge ni de cuirasse, ni d'épée, il confie seulement aux soins d'un homme le peu de vivres qu'il avait apportés au camp, et court au lieu du défi, trop content d'avoir Dieu pour soi, de combattre sous ses yeux et pour les intérêts de sa gloire. En vain son frère aîné se met en colère contre lui, l'accuse d'orgueil et se rit de sa témérité, en vain Saül lui représente qu'il était fort jeune, et que ce géant d'ailleurs si formidable par sa taille et par ses armes est aguerri dès ses premières années. *Ce n'est pas d'aujourd'hui*, leur répond David, *que j'ai reçu des marques de la protection de Dieu. Quand un lion ou un ours emportaient quelques-unes des brebis que je gardais, je courais après eux, je les arrachais d'entre leurs dents, et je les étranglais quand ils se jetaient sur moi. Ce géant est-il plus redoutable que ces bêtes carnassières? et si le Seigneur m'a tiré des griffes du lion et de la gueule d'un ours, souffrira-t-il que je périsse sous les cruels efforts de ce Philistin?*

Voilà ce que nous devons dire quand nous

nous sentons attaqués du démon. Ni la prudence ni la force humaine ne peuvent nous donner du secours contre lui ; il faut quitter ces armes comme n'y étant pas accoutumés, et sans que les vaines difficultés qui se présentent dans le chemin de la vertu nous fassent peur, il faut seulement mettre notre confiance en Dieu, et animés tant par les promesses qu'il nous fait dans les Ecritures, que par ce que nous avons déjà éprouvé autrefois, espérer que quelque importunes que soient nos tentations, il nous en délivrera si nous voulons lui être fidèles.

Je dis en second lieu, que la loi nous donne des leçons et des exemples de diligence contre les tentations imprévues. Le Philistin s'avance, mais David court à lui, et sans attendre qu'il l'ait joint, tournant sa fronde, il lui lance la pierre, non pas dans l'estomac ou au bras, mais à la tête, et le jette par terre dès le premier coup. Belle figure de ce que nous devons faire. *Nos ennemis*, dit un prophète, *courent à nous avec plus de rapidité que des aigles qui fondent sur la proie*; mais nous devons, s'il est possible, être encore plus diligents qu'eux, et profitant des sages avis que la loi nous donne, prévenir le démon, lui porter le coup à la tête, résister au commencement de la tentation, et mortifier en nous la passion qui nous empêche davantage de songer à ce que nous avons à faire.

J'ai ajouté en troisième lieu que la méditation et l'accomplissement de la loi nous donnent un esprit de discernement et de conseil contre les tentations frauduleuses. Pourquoi? parce que cette loi est la vérité même : *Et lex tua veritas.* Et pourvu qu'à l'exemple de David, qui d'abord se fournit de pierres, afin d'avoir le loisir de les choisir et d'en prendre de propres pour tuer le géant, nous ramassions dans la pure source de l'Ecriture ces pierres et ces armes qui y sont; pourvu que nous les conservions dans notre mémoire et dans notre cœur, afin de nous en servir au temps du combat, soyons assurés qu'il n'y aura rien de caché que nous ne développions, rien d'obscur que nous ne démêlions, et que malgré l'épaisseur du casque et de la cuirasse du géant, nous percerons jusqu'au fond de sa malignité, et découvrirons toutes ses ruses.

Cette même loi nous sera encore d'un grand secours contre les tentations violentes, parce que la méditant et l'accomplissant, nous y trouverons une admirable fermeté qui nous rendra victorieux et, en quelque manière, invincibles. Car qu'est-ce qui fait la victoire de l'homme? c'est sa force. Qu'est-ce qui fait sa force? (appliquez-vous ce beau principe de saint Augustin), c'est son union à l'auteur de la force même. Plus les êtres sont unis, plus ils sont forts; plus ils sont divisés, plus ils sont faibles. Or quel est le principe de la force? c'est Dieu. Et qu'est-ce qui en fait l'union, c'est la loi. Et de là vient que l'homme, qui est la faiblesse même, recourant à la loi et l'accomplissant par la grâce, peut tout dans celui qui le fortifie : *Je viens à toi au nom de Dieu, Seigneur des armées*, dit David à Goliath, et aussitôt il se jette sur lui, et le trouvant déjà renversé par la force de cette arme invisible, il achève de le tuer, et met tous les Philistins en fuite.

J'en dis de même des tentations embarrassantes. Rien de plus efficace que cette arme pour en triompher. Le petit David est, pour ainsi dire, tout ouvert aux coups de Goliath, qui peut l'attaquer par tel endroit qu'il voudra, qui peut lui faire plusieurs feintes, afin que pensant parer un coup, il en reçoive un autre qui soit mortel; mais comme il résiste à ce géant au nom de Dieu dans lequel il met toute sa force, il n'en reçoit pas un seul coup : et, quand il en aurait reçu, que ces coups eussent été faibles contre un homme armé de la loi du Seigneur, et couvert de ce bouclier qui l'environnait de toutes parts !

Chrétiens, si vous voulez, vous trouverez les mêmes secours dans vos tentations. Soyez fidèles à Dieu, servez-le, adorez-le, et ne vous mettez pas en peine du reste. Malgré les perplexités d'esprit, les scrupules et les embarras de conscience où le démon vous jette, vous trouverez dans sa loi une lumière fidèle qui vous éclairera, et un guide sûr qui vous conduira dans la voie du salut, sans que vous vous détourniez ni à droite ni à gauche.

Jésus-Christ qui y a recours vous en donne aujourd'hui un si bel exemple : et de même que David montra aux Israélites le cadavre de l'insolent Goliath couché par terre, il vous montre aussi le démon renversé à ses pieds, et le glaive qui lui a coupé la tête. Ne cherchez point d'autres armes que celle-là; car quand pressés par quelque tentation, vous demanderez au Seigneur quelque secours contre Satan, comme David en une autre rencontre en demanda à Abimelech, il ne vous répondrait que ce que ce grand prêtre dit à ce prince : *Nous n'avons point d'armes dans la maison du Seigneur, il n'y a que le glaive qui a tranché la tête à Goliath, prenez-le si vous le voulez* (II *Reg.*, I). Toute votre armure, vous dira Jésus-Christ, n'est que ma loi, je m'en suis servi pour combattre le démon, servez-vous en à mon exemple. Oui, grand Dieu, nous nous en servirons, donnez-nous-la, il n'y a point d'épée qui la vaille : *Non est huic alter similis, da mihi eum.* Si vous êtes dans cette disposition, le démon se retirera, comme il se retira confus d'avoir inutilement tenté Jésus-Christ : *Recessit tentator.* Et alors non-seulement les anges vous serviront à table, mais le Dieu des anges sera lui-même votre mets ; et comme il aura été votre force pendant cette vie par sa grâce, il sera dans l'autre votre couronne par la gloire. *Amen.*

—

SERMON XVI.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

Du paradis et des voies qui y conduisent.

Dixit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos : et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum eo loquentes. Respondens autem Petrus dixit, Domine, bonum est nos hic esse.

Jésus-Christ tira à l'écart trois de ses disciples qu'il mena sur une haute montagne, et là il se transfigura en leur présence. Au même temps ils virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui; et Pierre prenant la parole dit à Jésus-Christ : Seigneur, nous sommes bien ici (*S. Matth., ch.* XVII).

Jamais spectacle ne fut plus beau ni plus propre, soit à satisfaire notre curiosité, soit à entretenir notre piété, que celui du Thabor. Rien ne manque à sa magnificence ni à sa nouveauté, et si autrefois on conseilla à Achas de *demander à Dieu quelque signe de sa puissance, ou dans les enfers ou sur la terre, ou dans le ciel* (*Isa.* III), on peut dire hardiment que ces signes nous étaient réservés dans cette sainte et pompeuse cérémonie, où tout concourt pour rendre également charmante et auguste la transfiguration de Jésus-Christ.

Ce qu'il y a de plus caché et de plus vénérable dans les limbes s'y trouve; et c'est l'âme de Moïse, qui, rappelée de ces lieux souterrains où elle était retenue, prend un corps étranger et l'informe. Ce qu'il y a d'admirable sur la terre y paraît, et c'est Elie qui, de ce lieu de délices où il doit demeurer jusqu'à la consommation des siècles, se sent tout à coup transporté sur le Thabor. Ce qu'il y a d'auguste et d'adorable dans le ciel s'y rencontre, et c'est toute la Trinité qui s'y manifeste, dit l'Ange de l'école : le Père, dans la voix qu'il fait entendre; le Saint-Esprit, dans une nuée claire et brillante qui lui sert de trône; et le Fils, dans la gloire de son humanité, gloire qui, ayant été jusqu'ici renfermée dans l'âme de l'Homme-Dieu sans qu'elle rejaillît sur son corps, se répand sur son visage et sur ses habits; gloire dont l'effusion produit une si vive et si éclatante lumière sur toute la montagne, que les trois disciples qui y sont conduits tombent par terre saisis d'une sainte frayeur à la vue de ce nouveau spectacle, et peu accoutumés à soutenir l'éclat d'un si grand jour.

De vous rapporter ici les raisons que les Pères et les interprètes donnent d'un si grand concours de prodiges dans un seul mystère, ce serait trop entreprendre et vouloir renfermer trop de choses dans les bornes d'un petit discours. Laissant donc à part plusieurs considérations quoiqu'importantes, je me contente de vous dire, avec saint Léon, que Jésus-Christ dans sa transfiguration a prétendu préparer ici-bas nos esprits à la connaissance, et nos cœurs à la recherche de la gloire que nous attendons en l'autre vie, en établissant par avance dans l'économie de ce mystère l'espérance de son Eglise, et lui découvrant à quelle participation de gloire pouvaient aspirer des membres qui en voyaient déjà de si illustres marques dans leur chef.

La réflexion de ce grand pape, qui est celle à laquelle je m'arrête, me servira à établir plusieurs vérités morales tirées du fond même de mon évangile. Car, si j'entreprends de vous dire aujourd'hui quelque chose de la gloire du paradis par rapport au Thabor, ce ne sera qu'afin de vous découvrir par les merveilles qui se passent dans l'un, les moyens nécessaires pour arriver à l'autre; qu'afin que la beauté de la récompense excite votre langueur, et que les puissants secours que la miséricorde de Dieu vous offre, anéantissent tous les prétextes dont votre ignorance ou votre infirmité pourraient se couvrir.

Une nuée dont Moïse et Elie furent enveloppés, déroba aux disciples une partie de cet agréable spectacle; et pour lors ils apprirent à ne s'adresser plus qu'à Jésus-Christ, parce qu'ils ne virent plus que lui sur la montagne. C'est aussi à vous seul, divin Sauveur, que nous avons recours dans une si difficile entreprise : c'est vous seul que nous adorons dans cette nuée mystique qui vous reçut, je veux dire la divine Marie, lorsqu'un ange lui dit : *Ave.*

Nous sommes presque toujours sujets à trois grandes erreurs touchant la gloire dont les saints jouissent dans le ciel. Nous nous trompons dans l'idée que nous nous en formons; et cette erreur vient de notre ignorance. Nous ne connaissons pas les moyens nécessaires pour y arriver; et cette erreur vient de notre amour-propre. Nous voulons encore moins connaître ce qui nous en éloigne, et nous nous décourageons à la vue des difficultés qu'il faut surmonter pour nous la procurer; et cette erreur vient de notre lâcheté.

Je ne sais si je serais bien fondé de dire que saint Pierre et les deux autres disciples dont il est parlé dans notre évangile, tombèrent effectivement dans ces erreurs : mais ce que je sais, c'est que par leurs discours ou par leur état, il est aisé de juger de celles dans lesquelles nous tombons nous-mêmes. Pierre, se voyant sur le Thabor, dit à Jésus-Christ : *Seigneur, il fait bon ici;* et, quoique apparemment il n'y eût rien de déraisonnable dans ces paroles, l'évangéliste remarque qu'il *ne savait ce qu'il disait.* Etrange circonstance qui nous découvre cette première erreur qui vient de notre ignorance. Pierre se trouvait si bien dans ce lieu de délices, qu'il crut qu'il fallait demander à Jésus-Christ la grâce d'y demeurer; et quoique dans cette demande il n'y eût, ce semble, rien d'injuste, l'évangéliste dit *qu'il ne savait ce qu'il disait.* Seconde circonstance qui nous découvre une autre erreur qui vient de notre amour-propre. Enfin, ces trois apôtres ayant entendu ces paroles : *C'est là mon Fils bien-aimé, écoutez-le*, tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande crainte. Dernière circonstance qui nous découvre une troisième erreur qui vient de notre lâcheté : je m'explique.

Nous comparons la gloire des saints aux biens et aux plaisirs de cette vie : première erreur qui vient de notre ignorance qui nous

aveugle; et quand nous nous arrêtons à cette idée, il est vrai de dire que nous ne savons ce que nous disons. Nous prétendons que cette gloire se trouve sur le Thabor de cette vie; que nous pouvons passer des biens et des plaisirs de la terre à ceux du ciel : seconde erreur qui vient de notre amour-propre qui nous séduit, et, quand nous prenons ce chemin, il est vrai de dire que nous ne savons où nous allons. Nous tombons contre terre quand Jésus-Christ, que le Père éternel nous commande d'écouter, nous parle de la violence qu'il faut se faire pour arriver à cette gloire, et nous croyons n'avoir pas assez de force pour surmonter tant d'obstacles : troisième erreur qui vient de notre lâcheté qui nous abat; et quand nous en demeurerons là, il est vrai de dire que nous ne savons ce que nous faisons.

Si nous avions assez de force d'esprit et de cœur pour corriger ces trois erreurs, je veux dire pour nous former quelque juste idée du bonheur des saints dans le ciel, nous instruire des moyens capables de nous le procurer, et nous animer à la vue des difficultés qui nous en éloignent, nous serions heureux autant que nous le pouvons être en cette vie. Or c'est là le sens qui, selon les Pères, est renfermé dans le mystère de ce jour, dont je n'ai qu'à vous expliquer les circonstances pour vous le faire comprendre.

Ce qu'il y a dans notre évangile se réduit à trois choses, à la personne de Jésus-Christ qui se transfigure sur le Thabor; à l'état de Moïse et d'Elie qui s'entretiennent avec Jésus-Christ; et à l'abattement des disciples qui étaient tombés la face contre terre, auxquels il ordonne de se lever et de ne rien craindre.

Sur cela voici ma pensée. Je dis premièrement que notre ignorance nous empêche de juger sainement de la gloire des saints; nous en trouvons l'idée la plus parfaite dans Jésus-Christ, qui se transfigure. Je dis en second lieu, que si notre amour-propre nous éloigne des voies qui conduisent à cette gloire, nous trouvons dans l'état et dans les entretiens de Moïse et d'Élie avec Jésus-Christ, les moyens les plus sûrs pour y arriver. Enfin je dis que si par notre lâcheté nous nous rebutons de la violence que nous devons nous faire pour jouir de cette gloire, nous trouvons dans Jésus-Christ, qui relève et encourage ses disciples, la nullité des prétextes qui en détournent. Ainsi apprenons à connaître et à estimer le bonheur qu'il y a de jouir de Dieu dans le paradis, par la gloire de Jésus-Christ qui se transfigure sur le Thabor, ce sera mon premier point. Apprenons à chercher et à nous procurer ce bonheur par l'état de Moïse et d'Élie qui paraissent sur cette montagne, ce sera mon second point. Enfin apprenons à tout entreprendre et à tout souffrir pour jouir de ce bonheur, par rapport à la bonté de Jésus-Christ qui en ôte les difficultés, ce sera mon troisième et tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez surprenant que les philosophes païens, qui nous ont découvert tant de belles vérités sur plusieurs différentes matières, se soient malheureusement trompés dans la principale; et qu'avec toutes leurs belles spéculations, bien loin de nous avoir dit au vrai en quoi consiste l'essence de la béatitude, ils se soient partagés en tant d'opinions, que saint Augustin, qui en compte jusqu'à deux cent vingt-huit, témoigne ne pouvoir assez, ou se plaindre ou se rire de leur aveuglement.

Mais il est encore plus étrange que des chrétiens que *Dieu a tirés des ténèbres du paganisme pour les appeler à son admirable lumière*, que des gens qui n'étant nés que pour le ciel doivent par les principes mêmes de leur religion faire de la gloire qui leur est réservée dans ce lieu de leur repos, le principal objet de leurs études, soient cependant presque toujours aveugles et ignorants en cette importante matière; et que, faute d'apporter à leurs recherches les précautions nécessaires, ils s'égarent très-souvent dans leurs pensées.

Cette erreur, qui dans le fond est incomparablement plus honteuse et plus criminelle dans les uns et dans les autres, vient toutefois, ce semble, d'un même principe. Si les sages des siècles idolâtres avaient su s'élever au-dessus des choses de la terre, pour adorer celui qui les a faites, et établir leur bonheur dans la jouissance de ce souverain bien, qui par sa plénitude efface tous les autres : si les chrétiens, se servant des lumières de leur foi, se débarrassaient de tant de vains fantômes auxquels ils s'arrêtent comme si c'était leur dernière fin, ceux-là auraient trouvé, et ceux-ci trouveraient encore tous les jours ce que l'on cherche inutilement dans une félicité passagère et trompeuse : mais parce que les uns et les autres, soit par ignorance et aveuglement, soit par stupidité et brutalité, jugent du ciel par rapport à la terre, et de la vie future sur le pied de ceux de la présente, il y a si peu d'apparence qu'ils se forment de justes idées de la béatitude, que je m'étonnerais s'ils n'en concevaient toujours de défectueuses et de fausses.

Adorable Sauveur, qui êtes la voie, la vérité et la vie, il n'appartenait qu'à vous de nous empêcher d'errer comme ces prétendus sages et tant de chrétiens charnels, dans une matière de cette importance. Car, soit que je vous considère prenant trois de vos disciples en particulier, et les conduisant sur le Thabor; soit qu'avec les yeux de ma foi je vous regarde transfiguré sur cette montagne, je commence déjà à comprendre ce qu'il faut que je fasse pour juger sainement de la gloire des élus, et ce que cette gloire est en elle-même. Si vous les avez tirés à l'écart pour les rendre, dans un lieu éloigné du commerce du monde, les témoins de votre transfiguration, vous, qui jusqu'ici avez souffert que toutes sortes de gens aient vu les miracles que vous opériez, n'est-ce pas pour me dire, par cette mystérieuse conduite, qu'à moins qu'intérieurement re-

cueilli je ne m'éloigne du bruit des créatures, je ne connaîtrai pas cette gloire, *l'homme animal ne comprenant jamais ce que c'est que Dieu.* D'un autre côté, si vous avez dit à un de vos disciples, *que celui qui vous voit, voit votre père;* vous voyant ainsi, dans la majesté de votre triomphe, effaçant par votre transfiguration les humiliations passées de votre vie, ne puis-je pas me flatter que vous me donnez par là une juste idée de la félicité des saints? que *je vois déjà la sainte Jérusalem descendue du ciel, parée comme une épouse et honorée de la compagnie de son époux.*

Oui, quelque misérable créature que je sois, je trace déjà dans mon esprit l'image du ciel, par rapport à ce qui se passe sur le Thabor. Je vois déjà, ô mon Dieu! en votre personne ce que la gloire des bienheureux est en elle-même et ce qu'elle est par rapport à moi. Je tire déjà une conséquence de la grandeur de la récompense des élus, et des droits particuliers que j'ai de jouir de leur bonheur. Et comme il ne m'en faut pas davantage pour connaître cette gloire des saints, d'une manière qui m'instruise et qui me console, dès que je trouve ces deux choses dans votre transfiguration, je ne puis plus m'excuser sur mon ignorance, ni me former de fausses et de ridicules idées de cette gloire.

Entrons donc dans le sens de ce mystère, et, considérant Jésus-Christ sur le Thabor, qui efface par sa lumière toutes les beautés des créatures, voyons, comme dit Tertullien, dans cette image les vérités qui nous y sont représentées; et, pour me servir de l'expression de ce Père, faisons-nous une espèce de vue et d'odorat par le pressentiment d'une béatitude future, que l'état de ce Dieu nous marque *: Filius supra nubem micat : si tales imagines in visione, quales in repræsentatione? Illas aspiciamus, illas odoremur* (*Tert., lib. de Cor. milit., c.* 15).

Qu'appelons-nous transfiguration dans Jésus-Christ? c'est un certain état de ce Dieu qui, demeurant le même dans sa nature, paraît tout autre au dehors : état par lequel la gloire qui naturellement devait passer de son âme sur son corps, ayant été retenue, se répand non-seulement sur son visage qui devient plus brillant que le soleil, mais encore sur ses vêtements qui sont plus blancs que la neige : état par lequel Jésus-Christ, après avoir paru faible, esclave des disgrâces et des infirmités humaines, abandonné à toutes les misères de la pauvreté, et couvert des apparences du péché, commence à paraître ce qu'il est, ôte de dessus son humanité le voile qui le cachait, et effaçant ses humiliations passées, quitte la forme d'esclave qu'il avait prise, pour paraître dans celle de Dieu qui lui est naturelle.

Car ce serait une erreur fort grossière de croire que Jésus-Christ dans sa transfiguration eût perdu la vérité de son corps pour en prendre un autre, ou spirituel, ou composé des plus pures parties de l'air. Il ne s'est pas transfiguré de cette manière; son état extérieur n'a fait que changer, sans aucune altération de la substance : par une transfusion de gloire de la partie supérieure à l'inférieure il a paru tel qu'il était; et, au lieu qu'auparavant son humanité n'avait contribué qu'à cacher et à défigurer sa divinité, aujourd'hui anéantissant sur le Thabor ses misères et ses humiliations précédentes, il veut que son humanité soit transfigurée par sa divinité, et qu'elle entre en société de ses droits.

Or voilà à peu près ce que les saints sont dans le ciel, et, si nous en croyons le grand Augustin, pour bien concevoir leur gloire, il faut se la représenter comme une transformation et une espèce de transfiguration de ces bienheureuses créatures en Dieu. Dès qu'une âme juste est dans le ciel, elle reçoit, dit ce Père, un être nouveau, non pas par la perte de sa substance, mais par le changement de son état : non pas par une destruction de sa nature, mais par un surcroît de perfection; en ce que, dépouillée de la concupiscence du siècle, elle est semblable à Dieu, comme une forme immuable et souveraine sur laquelle elle se réforme.

Dans le ciel, les saints ont la même âme et ils reprendront le même corps qu'ils avaient sur la terre; mais l'état de cette âme et de ce corps ne sera plus de même. Cette âme sur la terre était défigurée par la concupiscence du siècle, dit saint Augustin : la forme divine qu'elle avait en qualité de prédestinée dans les idées de Dieu, paraissait biffée et comme anéantie sous les traits du péché : ce n'était qu'ignorance ou que doute dans son esprit, que froideur ou que trouble dans son cœur, qu'illusion ou que crainte dans sa mémoire. Te voilà donc, pauvre âme, étrangement défigurée; mais dans le ciel tu changeras d'état sans changer de nature : tu paraîtras dans ta véritable forme exempte de péché, confirmée en grâce, semblable à Dieu et devenue, par privilége, ce que Jésus-Christ est par sa nature, et ce qu'il paraît être dans sa transfiguration.

L'état du corps suivra celui de l'âme. Ce corps était corruptible, et il sera revêtu d'incorruption; infirme, et il sera vigoureux animal, et il recevra par l'union avec son âme un être spirituel; méprisable, et il ressuscitera dans la gloire, et il sera plus éclatant que le soleil.

C'est aussi proprement cette gloire des corps bienheureux que Jésus-Christ a voulu faire connaître dans sa transfiguration. Car comme la clarté que ce mystère nous représente est la seule qualité de la personne considérée en elle-même, dit saint Thomas, au lieu que l'impassibilité, la subtilité et l'agilité ne lui appartiennent que par rapport à son action et à son mouvement, Jésus-Christ a voulu nous donner une idée de cette perfection des corps glorieux par cette adorable clarté, qu'il a reçue dans le sien sur le Thabor. Il a fait paraître sa subtilité en sortant du sein de sa mère, son agilité en marchant sur les eaux, son impassibilité en s'échappant des mains de ses ennemis : il ne restait plus qu'à nous découvrir sa clarté, qui est cette

seule qualité attachée à la personne, et c'est ce qu'il fait dans sa transfiguration, où il peut dire à son Père qu'il nous communique celle qu'il avait reçue de lui : *Claritatem quam dedisti mihi dedi eis* (*D. Th.* 3 *p. q.* 45. *art.* 2).

Il est vrai qu'il y a une grande différence à faire entre ces deux clartés : je veux dire entre celle de Jésus-Christ dans sa transfiguration, et celle des bienheureux dans le ciel : mais il est vrai aussi qu'il y a entre l'une et l'autre certains rapports qui les rendent très-semblables. La gloire de Jésus-Christ transfiguré est dans son essence la même que celle des bienheureux, mais elle en est différente quant à sa manière, dit cet ange de l'école. 1° En ce que la clarté de la gloire des saints est plus grande que celle de la transfiguration de Jésus-Christ, autrement les apôtres n'eussent pu voir ce Dieu transfiguré sans une forme intelligible qui les rendît capables de recevoir immédiatement les impressions de la divinité, de même que les bienheureux ne peuvent voir Dieu dans le ciel sans que la lumière de gloire fortifie leur entendement, sans qu'une qualité nouvelle les élève à la vision de son essence.

2° La clarté de la gloire des saints est différente de celle de Jésus-Christ transfiguré, en ce que celle-là est dans un corps bienheureux comme une qualité permanente, et que celle-ci n'est dans le corps de Jésus-Christ que comme une qualité passagère ; que l'une est dans un sujet immortel et glorifié, l'autre dans une chair mortelle et passible : en quoi il y a dans la transfiguration un miracle qui ne se rencontre pas dans la gloire des saints.

En ce que dans le ciel la clarté des corps bienheureux vient de la clarté de leurs âmes, comme dit saint Augustin dans son épître à Dioscore, au lieu que celle de la transfiguration vient de la divinité de Jésus-Christ ; que la clarté de ce Dieu sur le Thabor représente celle qu'il doit recevoir quand il sera dans le ciel, et que la clarté de ses vêtements marque la gloire future des saints dans le paradis, comme nous l'enseigne saint Denis écrivant à Caïus.

Mais si la transfiguration de Jésus-Christ et la gloire des saints sont différentes en toutes ces manières quand on les regarde, soit du côté de leur nature, soit du côté de leur sujet, soit du côté de leurs avantages, elles ont entre elles de si grands rapports, qu'il est vrai de dire que l'on ne peut se former ici-bas une plus parfaite idée de la gloire des saints, que celle que l'on tire de ce mystère. Du côté de leur nature, l'une et l'autre sont réelles : du côté de leur sujet, l'une et l'autre se trouvent dans un corps humain : du côté de leurs avantages, l'une et l'autre surpassent ce qu'il y a de plus beau, de plus excellent et de plus rare dans tous les êtres.

Mais à quoi m'arrêterai-je ? Descendons de ces profondes spéculations à quelque chose de plus sensible, et je consens que vous oubliiez ce que je viens de vous dire, pourvu que vous considériez avec plus d'attention certains autres traits de convenance que ces mystères ont entre eux, et qui en un sens vous regardent encore de plus près.

Non-seulement la transfiguration de Jésus-Christ nous fait connaître ce que la gloire des saints est en elle-même, elle nous fait encore connaître ce que cette gloire est par rapport à nous ; ou, si vous voulez que je m'explique plus clairement, non-seulement la transfiguration de Jésus-Christ est une image de la gloire des saints, elle en est encore un gage ; et en considérant un Dieu-Homme transfiguré sur le Thabor, nous découvrons en lui tous les droits que nous avons sur le ciel. Où trouverai-je la preuve de cette vérité ? dans notre Evangile.

Car si Jésus-Christ a voulu que Moïse, Elie, Pierre et Jean aient été les témoins de sa transfiguration, ne les prenez pas pour des spectateurs indifférents d'une cérémonie où ils n'avaient point de part. Il n'y a pas voulu appeler les anges, disent les Pères, parce que ce mystère n'était pas proprement pour eux, il y a seulement fait venir des hommes, afin que nous vissions dans sa personne les droits que nous avons sur le ciel ; que, calmant par là nos défiances, nous tirassions de la transfiguration d'un Dieu-Homme un favorable augure de celle qui se fera un jour de nous dans le ciel ; que nous vécussions par là dans une ferme et vive espérance des biens futurs ; que dans une humanité semblable à la nôtre, mais glorifiée, nous apprissions ce que nous pouvons devenir, et que les membres se flattassent d'être un jour participants d'une gloire qui avait précédé dans leur chef, *ut ejus sibi honoris consortium membra promitterent qui in capite præcessisset*.

Permettez-moi de vous expliquer ces paroles de saint Léon par une délicate réflexion d'un autre Père. Il dit que Dieu, pour faire connaître à Adam que c'était lui qui l'avait créé, tira Eve d'une partie de sa substance, la lui amena et voulut qu'il fût spectateur et témoin d'une nature semblable à la sienne ; afin que, regardant en elle comme dans un miroir fidèle ce qui était à ses côtés, il commençât à connaître ce qu'il était lui-même, et à apprendre par les choses qu'il voyait, toutes les autres qu'il ne voyait pas : *Similis naturæ spectatorem fecit, ut in illa quæ circa se erant velut in speculo contemplatus ex visis invisa cognosceret.*

Quelque idée qu'Adam avant la formation d'Eve eût conçue de la puissance de Dieu, et de ce qu'il était à son égard, ce ne pouvait être, ce semble, qu'une idée imparfaite. Dieu en lui montrant les créatures, pouvait bien lui dire : Vois-tu ce soleil qui t'éclaire, cette terre qui te soutient, ces animaux et ces oiseaux que j'amène devant toi ; c'est moi qui ai fait toutes ces choses, c'est moi qui t'en ai donné l'usage, et qui t'ai créé toi-même. Dieu pouvait bien dire toutes ces choses à Adam ; mais comme cet homme ne l'avait pas vu travailler à ces ouvrages, et que d'ailleurs il ne pouvait distinctement connaître dans des créatures qui étaient d'une autre espèce que lui, ce qu'il avait fait à son égard en le créant,

que fit Dieu, soit pour condescendre à la faiblesse de cet homme, soit afin qu'il lui fît remarquer de plus près dans ce qu'il était, un ouvrage qui lui était semblable, il lui présenta Eve nouvellement formée d'une de ses côtes, et aussitôt Adam, qui avait froidement regardé les animaux et les oiseaux, à chacun desquels il avait imposé des noms, s'écria en le voyant : *Je connais à présent ô mon Dieu, ce que vous êtes, et ce que je suis ; voici l'os de mes os et la chair de ma chair : Hoc nunc os de ossibus meis et caro de carne mea.*

Il se passe aujourd'hui quelque chose de semblable sur le Thabor. Toutes les pages de l'Ecriture étaient pleines de promesses que Dieu avait faites aux hommes, de leur donner sa gloire. Tantôt il leur disait : *Vous êtes mon peuple, et je suis votre roi; mes enfants, et je serai votre père; les observateurs de ma loi, et je serai votre récompense.* Tantôt il leur disait de tout espérer de lui, de ne se point laisser abattre, et qu'il se montrerait à eux; mais c'étaient des promesses, et nous n'avions de toutes ces paroles consolantes presque aucun gage qui nous assurât contre nos craintes. C'est pourquoi les prophètes s'écriaient : *Envoyez celui que vous devez envoyer, que le salut d'Israël ne tarde pas à venir, que la terre produise un Sauveur, et que nous voyions de nos yeux notre maître, notre chef, l'auteur de notre grâce et le consommateur de notre gloire.*

La justice de Dieu, fidèle à garder sa parole, a daigné condescendre à leurs vœux ; et quand je me représente Moïse, Elie, Pierre, Jacques et Jean, qui considèrent sur le Thabor Jésus-Christ transfiguré, il me semble que le Père éternel leur a voulu faire voir, dans l'humanité glorifiée de son Verbe, une nature semblable à la leur, *similis naturæ spectatores fecit*, afin qu'ils vissent en elle ce qu'ils n'avaient pas encore vu, le médiateur de Dieu et des hommes dans sa gloire, un Dieu-Homme qui est leur souverain bien en qualité de Dieu, qui leur appartient en qualité d'homme, et qui, dans ces deux natures, remplit, par sa présence et par la vérité, ce qui n'avait encore été accordé qu'en figure ; car c'est pour lors que nous pouvons nous écrier : *Voilà l'os de mes os, voilà la chair de ma chair.* Notre chef, étant tout brillant de gloire, pourra-t-il laisser ses membres dans l'ignominie et dans la poussière; c'est pour lors que, voyant Jésus dans la majesté de son triomphe, nous devons nous consoler, *dans l'espérance de notre vocation*, nous regarder *comme les enfants de Dieu, et les cohéritiers de son Fils.*

Ne prenez pas ceci, je vous prie, pour un effet de mon imagination ; il y a plus de solidité que vous ne pensez, et, pour vous en convaincre, je n'ai qu'à m'arrêter à une belle circonstance de notre Evangile, et prendre saint Thomas pour interprète.

Pourquoi croyez-vous que le Père éternel, dans le mystère de la transfiguration de Jésus-Christ, dit du haut de la nuée : *C'est là mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances, écoutez-le?* Je sais bien que c'était pour rendre un témoignage exprès de la divinité de Jésus-Christ; et, par ce principe, saint Hilaire, saint Athanase et les autres Pères, écrivant contre les ariens, ont infiniment fait valoir ce passage, et s'en sont servi comme d'un argument invincible pour trouver la consubstantialité du Verbe. Je sais bien que c'était pour désigner Jésus-Christ en particulier, afin qu'on ne crût pas qu'il fût semblable à Moïse, qui n'était que le ministre de la loi, et qu'on ne le prît pas aussi pour Elie, à qui on l'avait comparé. Mais outre ces raisons, en voici une autre de cet Ange de l'école, qui dit que Jésus-Christ étant le principe de la grâce et de la gloire des hommes, le Père éternel a voulu le reconnaître pour son fils, en deux différentes rencontres : sur les eaux du Jourdain, quand il fut baptisé par saint Jean, et sur le Thabor, quand il s'y est transfiguré, afin que, dans ces deux états, nous vissions ce que Jésus-Christ était à notre égard, et ce que nous étions à l'égard de Jésus-Christ; ce que Jésus-Christ nous donnait, et ce que nous devions attendre de Jésus-Christ (*D. Th.* III, *p. q.* 39, *art.* 8). Car comme la filiation adoptive se forme sur le modèle de la filiation naturelle, le Père éternel, en reconnaissant son Verbe pour son Fils naturel, semble nous assurer en même temps que nous sommes ses enfants adoptifs; et comme cette conformité se commence ici-bas par la grâce, et qu'elle se consommera dans la gloire, nous recevons la première dans notre baptême, que celui de Jésus-Christ représente, et dans le ciel, nous jouirons de l'autre, que l'état de ce Dieu transfiguré sur le Thabor nous montre. Voilà pourquoi toute la Trinité se rencontre dans l'un et dans l'autre; elle se rencontre sur le Jourdain, parce que le baptême de Jésus-Christ étant le modèle du nôtre, il a fallu montrer dans celui-là ce qui devait s'accomplir dans celui-ci; et comme nous ne sommes baptisés qu'au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ces trois personnes s'y sont trouvées, le Fils dans sa nature humaine, le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et le Père éternel dans la voix qu'il y a fait entendre. Elle se rencontre sur le Thabor, parce que la transfiguration étant, dit saint Thomas, le sacrement d'une seconde régénération, il était à propos que les trois personnes par lesquelles elles s'opèrent s'y trouvassent; c'est pourquoi le Fils y a paru dans son humanité glorieuse, le Père dans sa voix qu'il a fait entendre, et le Saint-Esprit dans la nuée où il s'est fait connaître, nous donnant par là toutes trois des droits particuliers sur la gloire, et voulant nous apprendre qu'elles consommeront un jour dans le ciel les priviléges de notre adoption.

C'est là, ô mon Dieu! ce que nous attendons de votre miséricorde; et c'est aussi pour toutes ces raisons que nous devons vous rendre d'éternelles actions de grâces. Vous avez voulu changer pour nous, tout immuable que vous êtes, et paraître sous plusieurs formes, quoique vous demeuriez tou-

jours dans la même, qui est celle de votre majesté et de votre grandeur : *Qui tibi nunquam, toties nobis immutaris, propter nos varias monstraris in formas qui manes unica tuæ majestatis in forma.* Transformez-nous donc en vous-même, adorable Jésus, détruisez insensiblement en nous cette forme irrégulière et monstrueuse de la concupiscence du siècle, pour n'y laisser que celle de votre grâce, que vous consommerez par votre gloire. C'est là la grande, mais la seule faveur que je vous demande avec un de vos prophètes : *Unam petii a Domino.* Que les autres fassent des vœux aux pieds de vos autels, pour leur prospérité, leur santé, le succès de leurs affaires, l'avancement de leur famille, à mon égard, je borne là toutes mes prières, ou les rapporte à cette fin. Pour tout le reste, disposez de moi, selon votre sainte volonté, dépouillez-moi, frappez-moi, humiliez-moi, accablez-moi de maladie et de persécution, rien ne sera comparable à mon bonheur, si vous m'accordez la grâce que je vous demande, qui est *de demeurer dans votre maison pendant tous les jours de ma vie : Ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.* Mais parce que, pour entrer dans votre gloire, il faut que j'y coopère, *hanc requiram,* ce sera cette gloire que je rechercherai, et comme mon amour-propre m'éloigne des voies qui y conduisent, je m'efforcerai de le combattre et de trouver sur le Thabor les moyens les plus sûrs pour y arriver.

SECOND POINT.

Les sentiments de saint Pierre, qui demande qu'on lui permette de dresser trois tentes sur le Thabor, paraissent si raisonnables, qu'il serait très-difficile de croire qu'il eût mal parlé, si l'Esprit de Dieu, ne nous disait, par la bouche de deux évangélistes, *qu'il ne savait ce qu'il disait.*

Il n'y avait pas longtemps que ce disciple, prenant la parole pour ses confrères, avait rendu à la divinité de son maître un témoignage d'autant plus considérable, que, selon ce Dieu même, *la chair et le sang n'y avaient eu nulle part, mais une pure révélation d'en haut.* Et il semble que, Jésus-Christ l'ayant dès lors déclaré bienheureux, il pouvait raisonnablement demander la jouissance de ce bonheur attaché à cette confession, que le Père éternel, en disant : *Voilà mon Fils bien-aimé,* voulait comme approuver et confirmer sur le Thabor.

D'ailleurs ses paroles marquent un si bon fond d'âme, et ce qu'il demande est si souhaitable par lui-même, que, selon les apparences, il n'en peut être blâmé. S'il faut que Jésus-Christ, Moïse et Elie, demeurent en quelque lieu, où peuvent-ils mieux être que sur une montagne, puisque c'est sur des montagnes qu'ils ont opéré leurs plus grands prodiges! Ce fut sur celle de Sinaï que Moïse conversa avec Dieu et en reçut la loi; ce fut sur celle d'Horeb et du Carmel qu'Elie se retira et prophétisa; ce fut sur une autre montagne que Jésus-Christ proposa les huit béatitudes et donna aux hommes les règles les plus importantes que renferme la morale de l'Evangile.

Pierre dit qu'il fait bon sur le Thabor, il est vrai; mais il ne parle que de ce qu'il aime et de ce qu'il estime. Il ne souhaite que la jouissance d'une vie bienheureuse, dont il voit une image sur cette montagne; et ce désir est si juste, qu'il cesserait de l'être, s'il se proposait quelqu'autre objet. Pierre veut y dresser trois tentes, il est vrai, mais il en demande la permission à Jésus-Christ, *si vis, faciamus;* et, bien loin que cette disposition d'âme qui ne veut que ce que son maître voudra, soit blâmable, son obéissance semble devoir être la règle et le modèle de la nôtre. Pierre prétend que Jésus-Christ, Moïse et Elie demeureront sous ces tentes, il est vrai; mais c'est un disciple qui aime son maître, un homme qui croit ne pouvoir rendre assez d'honneur au législateur du peuple juif et aux chefs des prophètes, qui se persuade qu'il leur témoignera sa reconnaissance, s'il demande qu'ils reçoivent la récompense de tant de belles actions qu'ils ont faites.

Je l'avais toujours ainsi cru, mais comme le Saint-Esprit ne peut se tromper dans ses expressions, et que, selon saint Augustin, rien n'est écrit sans dessein dans les sacrées et mystérieuses pages de l'Evangile, je commence à reconnaître quelques défauts dans les sentiments de ce disciple, puisque saint Marc et saint Luc nous avertissent *qu'il ne savait ce qu'il disait.*

N'est-ce point parce qu'il parle de faire trois tabernacles sur le Thabor, au lieu qu'il n'en faut qu'un qui est l'Eglise universelle, et l'Evangile qui comprend la loi et les prophètes. Ou bien n'est-ce point parce qu'il confond ensemble le maître et les serviteurs? Que s'il y a quelque trône à préparer, ce doit être pour le Père, pour le Fils et pour le Saint-Esprit, et même que ces trois étant un, il ne faut aussi qu'un seul trône, c'est en quoi saint Jérôme et saint Chrysostome disent que saint Pierre s'est trompé.

N'est-ce point en ce qu'il veut que Moïse, Elie et Jésus-Christ demeurent en un lieu qui ne leur est pas propre, puisque la demeure de Moïse est dans les limbes, celle d'Elie au paradis terrestre, et que Jésus-Christ a choisi le Calvaire pour la sienne.

N'est-ce point en ce qu'il se persuade que Jésus-Christ se trouvera bien en ce monde, lui qui dit que *son royaume n'est pas de ce monde,* que le Thabor sera une demeure agréable à Moïse et à Elie, dont l'un doit monter au ciel avec le Fils de Dieu, et l'autre venger sa gloire à la fin des temps; ou qu'il doit y avoir des tentes et des maisons dans le ciel, au lieu que saint Jean, dans ses extases, remarque expressément qu'il n'y a vu ni maison ni temple : *Templum non vidi in ea.*

On pourrait avec quelques interprètes expliquer de la sorte ces paroles de saint Pierre: *Si vis faciamus hic tria tabernacula.* Mais la plupart des Pères y ont donné un autre sens et ont découvert dans les sentiments de ce disciple tous les raffinements de l'amour-propre,

qui nous éloignent du ciel et des voies qui y conduisent. Voici ce qu'en pense un grand pape et un des premiers archevêques de notre France.

Le souhait de saint Pierre était juste, disent-ils, mais il était à contre-temps. Ce qu'il désirait était bon, mais il ne le desirait pas de la manière qu'il devait le désirer. Il se trompait quant au lieu : il croyait que le royaume des élus et la félicité des bienheureux pouvaient se trouver sur la terre, quoique Dieu ne les promette que dans le ciel. Il se trompait quant aux moyens : il avait oublié ce que ses compagnons étaient, et ce qu'il était lui-même, et en souhaitant de voir Dieu sans avoir passé par les mains de la mort, il ne se souvenait pas qu'il était mortel. Il se persuadait qu'on pouvait passer des plaisirs et des honneurs de cette vie à ceux de l'autre, qu'on pouvait jouir d'un repos éternel, quoiqu'on n'eût pas beaucoup travaillé, et que le royaume des cieux étant un héritage, on pouvait y entrer sans se faire de violence.

Que saint Pierre ait eu ces vues, ou qu'il en ait eu d'autres, il est toujours certain, disent les Pères, que nous pouvons par là juger de la disposition secrète de nos cœurs, nous reconnaître à ces traits tels que nous sommes, et nous en faire autant de matières de confusion et de reproche. Car, hélas! s'écrie saint Bernard, qu'il y a de chrétiens mercenaires et efféminés, qui, ravis de vous voir dans votre gloire, ô divin Jésus! y portent inutilement leurs désirs sans vouloir vous suivre quand vous montez sur le Calvaire, chargé du bois de votre sacrifice! Qu'il y en a qui, attirés par l'odeur des parfums de votre sagesse et de votre béatitude, veulent vous suivre; mais qui, voyant ces traces de sang que vous avez laissées dans le chemin qui conduit au ciel, ne peuvent se résoudre à marcher dans de si pénibles voies, quoiqu'ils se flattent malheureusement d'arriver un jour à leur terme! Qu'il y en a qui, se trouvant bien dans le repos d'une vie molle, espèrent de passer du paradis de ce monde à celui que vous avez préparé à vos élus, qui vous disent comme Pierre : *Il fait bon ici, faisons-y notre demeure*, sans prendre garde que ces sentiments ne viennent que d'un fonds d'amour-propre; sentiments toutefois dont ils peuvent corriger les désordres et prévenir les funestes effets, en réfléchissant ou sur l'état ou sur les entretiens de ceux que Jésus-Christ fait venir sur le Thabor, quand il s'y transfigure.

Oui, sans doute, il suffit de jeter les yeux sur Moïse et sur Elie : il suffit de faire une réflexion sérieuse sur leurs actions et sur leurs entretiens, pour revenir d'une si pernicieuse erreur, et ne se pas laisser surprendre à ces malheureux artifices de l'amour-propre.

En effet, que nous demande-t-on pour monter sur le Thabor de la gloire, et y être transfiguré? deux choses : renoncer à soi-même, porter sa croix : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me* (*Matt.* X, *Luc.* IX). Pour être heureux il faut posséder Jésus-Christ dans le ciel, et aller où il est allé; pour le posséder et aller où il est allé, il faut le suivre et marcher après lui; on le suit et on marche après lui quand on renonce à soi-même et qu'on porte sa croix; et, par conséquent pour jouir de Jésus-Christ dans la gloire, la renonciation à soi-même et le joug de la croix suffisent; ou, pour mieux dire, ces deux conditions sont si nécessaires, que sans elles, quoi que l'amour-propre nous suggère, il est impossible d'arriver à la gloire. Or ces deux conditions si nécessaires pour gagner le ciel nous sont marquées dans les actions et dans les entretiens de Moïse et d'Elie; et, par conséquent, pour ne pas nous laisser surprendre aux illusions de l'amour-propre, nous n'avons qu'à former notre vie sur celle de ces deux grands amis de Dieu : chercher, soit dans leurs personnes, soit dans leurs discours, des règles sûres et des voies infaillibles pour arriver à la gloire.

Quel est leur état? c'est un état de séparation des choses de la terre et de renonciation à soi-même. Quelle est la matière de leurs entretiens avec Jésus-Christ? c'est l'excès des douleurs et des ignominies qu'il doit souffrir à Jérusalem : Moïse et Elie ne sont plus du monde, quoiqu'ils paraissent sur le Thabor. Elie a été enlevé dans le paradis terrestre où il est, pour me servir des termes de saint Clément Alexandrin (*Strom.*), dans les confins d'une nature mortelle et immortelle, je veux dire ni entièrement mort, ni entièrement vivant; aussi séparé des conversations des hommes, aussi peu sensible aux mouvements de la concupiscence que s'il était effectivement mort. Moïse est encore plus séparé du monde et de soi-même. Son âme est dans les limbes, qui attend avec impatience que Jésus-Christ monte au ciel, et s'il paraît sur le Thabor, ce n'est que dans un corps emprunté. Rien de ce qui est sur la terre ne le touche. Ses désirs ne se portent plus que vers leur véritable objet; et, s'il se trouve sur la montagne, c'est pour y contempler la majesté du Seigneur, et y goûter par avance quelques effets de sa promesse.

J'aurais sans doute de belles moralités à tirer de l'état de ces deux grands hommes; et, sans m'éloigner de mon Evangile, je pourrais vous dire que, pour aller plus promptement ou plus noblement au ciel, il faut quitter les biens de la terre, suivre nu Jésus-Christ nu, laisser dans le siècle jusqu'à ses vêtements qui sont comme les dépouilles de la concupiscence, de même qu'Elie laissa tomber son manteau, de peur qu'il ne l'embarrassât dans l'empressement qu'il avait de quitter le monde et d'aller au paradis terrestre. *Ad cœlorum regna festinans non potuit ire cum pallio, sed mundi in mundo vestimenta dimisit* (*Hieron. Ep.* 34 *ad Jul.*).

La conduite de Moïse me fournirait de quoi vous instruire sur le mépris et la haine que vous devez avoir des vanités du siècle, à l'exemple de ce législateur qui se jouant pendant son enfance, comme dit Philon Juif,

avec le sceptre et le diadème de Pharaon, les jetait contre terre et les foulait aux pieds, pour témoigner le peu d'estime qu'il en faisait.

Si je parlais à des âmes consacrées à Dieu par les vœux de la religion, je pourrais m'arrêter à cette morale : mais quand je considère que je parle à des chrétiens qui vivent et qui doivent se sauver dans le monde, il faut que je leur dise quelque chose qui ait plus de rapport à leur état ou à leur infirmité. *Humanum dico propter infirmitatem, fratres* (*Rom.* VI). Ainsi je ne prétends pas les mettre ici en parallèle avec Moïse et Elie, mais ce que je prétends, c'est que comme Moïse *aima mieux autrefois être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter de fatales douceurs d'un péché mortel* (*Hebr.* I); comme Elie se retira dans la solitude pour fuir la persécution de Jezabel, et que l'un et l'autre renoncèrent entièrement à eux-mêmes, nous sommes obligés de nous détacher des biens de la terre; de faire un éternel divorce avec les vanités et les richesses du monde, quand elles nous sont des occasions de péché, de nous séparer de cœur des honneurs et des voluptés criminelles dont Jézabel est la figure; en un mot, si nous ne voulons pas pratiquer ce qui est de surérogation, de nous tenir du moins dans les termes de notre devoir.

Quels sont-ils? c'est de renoncer à nous-mêmes: *si quis vult venire post me, abneget semetipsum;* renonciation qui regarde tous les âges, tous les sexes et tous les états, dit saint Augustin. Renonciation qui n'est pas un conseil dont on puisse se dispenser, mais un précepte dont l'accomplissement est absolument nécessaire pour le salut. Renonciation dont Jésus-Christ, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, a parlé à tous ceux qui le suivaient : *Dicebat autem ad omnes*, pour montrer qu'elle les regardait tous. Enfin renonciation dont l'obligation, imposée par ce Dieu, a immédiatement précédé le mystère de la transfiguration, afin de nous apprendre que le vrai et l'infaillible moyen pour arriver à la gloire dont le Thabor est l'image, c'est de renoncer à soi-même. Pourquoi? pour plusieurs raisons.

La première, parce qu'avec cette renonciation à soi-même non-seulement on fait tout ce qui est de précepte, mais on se sent encore disposé à faire ce qui est de conseil, et que par là on mérite le ciel. La seconde, parce que sans cette renonciation, quoique souvent on paraisse accomplir ce qui est de conseil, on n'accomplit pas même ce qui est de precepte, et que par conséquent on se prive soi-même de la gloire, et l'on perd tous les droits qu'on y pourrait avoir. La troisième, parce que cette renonciation donne le prix et achève le mérite des vertus, qu'elle nous fait connaître si nous sommes ou de Babylone, ou de Jérusalem, si nous sommes ou les esclaves du démon, ou les sujets de Jésus-Christ.

Aussi les Pères ont toujours regardé cette renonciation à soi-même comme la forme des vertus, et celle qui mérite la dernière récompense, de même qu'ils ont regardé la cupidité qui lui est opposée, comme la source de tous les péchés et la voie qui conduit aux enfers. Quitter ses biens et ses honneurs, dit saint Bernard, ce n'est qu'une partie du martyre, mais se quitter soi-même, c'est le martyre tout entier. Pratiquer les exercices de piété, et s'y chercher par un amour propre et délicat, en ne choisissant que ceux qui plaisent et rejetant le reste, c'est faire des choses qui ne sont ni agréables à Dieu, ni fructueuses et méritoires à ceux qui les font : mais se contredire, se combattre, se faire violence, se traiter même comme un sage médecin fait un malade qui lui est recommandé, auquel il refuse ce à quoi son appétit le porte, pour ne lui donner que des potions amères qu'il n'aime pas; c'est être, dit saint Augustin, dans la voie qui mène au ciel : c'est marcher après Jésus-Christ qu'on suivra un jour sur le Thabor de sa gloire : c'est être du nombre des prédestinés héritiers de Dieu, cohéritiers de son Fils, citoyen de Jérusalem, dont on fait en cette vie la dédicace pour en être les paisibles possesseurs en l'autre.

Quoique cette renonciation à soi-même soit la grande voie pour aller au ciel, elle n'est pas toutefois la seule; et si en considérant de près les actions de Moïse et d'Elie, nous avons compris cette première condition que Jésus-Christ exige de nous, et que ces hommes évangéliques, avant la naissance de l'Evangile ont si dignement accomplie : en voici une seconde, qui est de porter sa croix; condition qui, quoiqu'elle soit une suite de la première, n'est pas cependant moins nécessaire pour aller après Jésus-Christ, comme il le dit lui-même, et dont nous trouvons une parfaite idée dans les entretiens de ces deux grands hommes avec ce Dieu transfiguré sur le Thabor.

Ils y parlent avec Jésus-Christ de l'excès des choses qui doivent s'accomplir à Jérusalem : excès d'ingratitude, de malice, de perfidie, dans les hommes qui l'attacheront à la croix; excès de justice, de sévérité, de délaissement dans le Père éternel qui abandonnera son Fils à la volonté de ses ennemis; excès de résignation et d'amour, mais principalement et plus littéralement, excès de patience et de souffrance en un genre de mort où tout est également ignominieux et cruel : *Loquebatur de excessu.*

Qu'il faisait beau entendre Moïse et Elise s'entretenir avec Jésus-Christ de cet excès! et que ces conférences avaient de grâce et de poids dans la bouche de ces deux hommes qui, par leurs jeûnes, leurs fuites, leurs persécutions, leur demeure dans les déserts, leur vie austère et pénitente, pouvaient se vanter qu'avant que Jésus-Christ eût obligé ceux qui veulent le suivre à porter leurs croix, ils avaient déjà accompli ce grand précepte! *Si quis vult venire post me, tollat crucem suam et sequatur me.*

Après un oracle conçu en des termes si clairs, et, après l'autorité de tels exemples, je ne vois pas comment on peut espérer d'aller au ciel, sans embrasser une vie mortifiée et pénitente, qui est à proprement parler ce qui s'appelle porter son croix.

Parmi plusieurs raisons qui en font voir la nécessité, je me contente de m'attacher aux plus solides, et de ne vous rapporter que les principes des Pères, que vous pourrez étendre par de plus sérieuses et de plus délicates réflexions.

La première de ces raisons qui prouvent la nécessité de porter sa croix pour aller au ciel, c'est que Jésus-Christ l'a ainsi ordonné, et qu'il n'a voulu donner sa gloire que sous cette condition. Elle est formelle : *Voulez-vous venir après moi? portez votre croix :* et comme ajoute saint Luc, *portez-la tous les jours.* Il est permis à un roi de donner les premières charges de son royaume, qui dépendent de sa pure munificence, à telles personnes et sous telles conditions qu'il lui plaît; et un homme peut mettre dans son testament telle clause raisonnable qu'il voudra pour instituer un héritier : par conséquent, à l'égard de Dieu qui ne doit rien à la créature, et à qui la créature se doit tout entière, il lui est encore plus libre de donner sa gloire sous des conditions qu'il sait être les plus propres à l'état des hommes et à l'ordre de sa providence et de sa justice. Or, cette condition, c'est de porter sa croix, de mener une vie pénitente et disciplinée de quelque profession que l'on soit.

La seconde raison, c'est que la grâce qui nous doit conduire au ciel est une grâce donnée à l'homme réparé par un Dieu réparateur, et par conséquent une grâce austère et crucifiante. Ce n'est ni la grâce accordée au premier homme dans l'état d'innocence, ni celle qui fut donnée aux anges au commencement des temps, c'est une grâce qui tire son origine du Calvaire, qui a pour principe et pour modèle un Dieu crucifié, accablé de douleurs et d'opprobres ; une grâce par laquelle, selon saint Paul, nous devons accomplir, non pas dans les vains et stériles projets de l'esprit, mais dans la vérité de la chair, non pas dans une chair empruntée et étrangère, mais dans la nôtre, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ (*Coloss.*, I), par rapport aux mérites qui doivent nous en être appliqués; une grâce, par conséquent, dit saint Bernard, qui nous engage de porter notre croix, de la charger sur nos épaules, de mortifier nos membres, de châtier notre corps, de le traiter comme un ennemi domestique, et de l'immoler comme un traître à la sainte sévérité de l'Evangile.

La troisième raison, c'est que la transfiguration de nos corps dans le ciel se doit faire sur le modèle du corps glorieux de Jésus-Christ, parce que nous ne ferons tous qu'un même corps dans la gloire, comme nous n'en composons qu'un même sur la terre. Si donc le corps de Jésus-Christ a été défiguré sur l'arbre de la croix, avant que d'être configuré dans la gloire, comme dit saint Bernard dans ses pieuses sentences : je veux dire s'il a passé par les ignominies et les souffrances avant que d'avoir cette impassibilité et cette clarté qu'il a dans le paradis, et dont le Thabor est un symbole : il faut à plus forte raison que nos corps coupables, soient abattus sous le poids de la mortification; que la pénitence et les croix les défigurent, afin que Jésus-Christ, touché de leur humiliation, les réforme, et les rende en quelque manière semblables à la gloire du sien.

Oh! si nous comprenions bien ces importantes vérités, si nous écoutions les belles leçons que l'esprit de Dieu nous fait sur ce sujet dans les saintes Ecritures, que nous serions heureux, et que nous changerions bientôt de conduite! Mais hélas, l'amour-propre nous donne des sentiments tout opposés, nous ne voulons aucun de ces moyens desquels notre félicité dépend ; et par un funeste aveuglement, quelque désir que nous ayons de jouir de Dieu dans son paradis, nous nous éloignons criminellement des voies qui y conduisent.

Pour être heureux, il faut régner avec Jésus-Christ; pour régner avec Jésus-Christ, il faut lui appartenir; pour lui appartenir, il faut vivre à lui; et pour vivre à lui, il faut cesser de vivre à soi-même, porter sa croix et perdre son âme : ce sont là autant de principes de notre religion. Cependant combien en voyons-nous qui cessent de vivre à eux-mêmes, qui se combattent, qui se fassent violence, qui se renoncent, qui meurent à leurs plaisirs et à leurs affections déréglées? Combien au contraire n'en voyons-nous pas qui éloignent d'eux autant qu'ils peuvent l'idée de la sévérité chrétienne, et qui par un étrange abus, tout persuadés qu'ils sont de la nécessité de porter sa croix et de suivre Jésus-Christ, sont les plus grands ennemis de cette croix? Oui, je le dis avec saint Paul en pleurant, les plus grands ennemis de cette croix qu'ils effacent de leur esprit, et qu'ils arrachent de leur cœur pour jouir des douceurs de la vie : tant ils se trouvent bien sur le Thabor du monde, tant ils font d'empressement de prières pour y établir une longue et paisible demeure. *Bonum est nos hic esse, faciamus hic tria tabernacula* (*Homil.* 3, *in Matth.*).

Origène remarque que lorsque saint Pierre s'expliqua en ces termes, il voulut en proposant à Jésus-Christ un bien apparent, le détourner adroitement du dessein qu'il avait d'aller à Jérusalem, *seductorie voluit evertere Christum sub colore boni.* Se souvenant encore que son Maître l'avait depuis peu appelé scandaleux et satan, il appréhendait de s'attirer de plus sanglants reproches s'il s'opposait ouvertement au même dessein ; mais il crut que l'occasion du lieu et d'autres circonstances pourraient lui être plus favorables : c'est pourquoi comme il voyait qu'il n'y avait rien à appréhender, ni pour son Maître, ni pour soi sur le Thabor, il lui dit par l'effet d'un amour-propre plus spirituel et plus intelligent que le premier : *Seigneur, il fait bon ici, faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes.* Il faut, disait-il en lui-même, que je persuade à mon Maître de demeurer ici ; s'il y demeure, il n'ira pas à Jérusalem ; s'il n'y va pas, je serai dispensé de le suivre ; que ses ennemis viennent nous attaquer ici, que feront-ils contre nous? Voilà Moïse qui a résisté à Pharaon, qui l'a fait

périr avec toute son armée dans les eaux de la mer Rouge : voilà Elie qui a confondu Achab, et qui a envoyé le feu du ciel, pour réduire en cendres ces insolents officiers qui voulaient le faire descendre de la montagne. Il y va de mon intérêt de demeurer sur le Thabor, et d'y dresser des tentes, et quoique je n'en demande que trois, une pour mon Maître, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie, il y en aura assez pour me mettre à couvert, et vivre tranquillement sous de si puissants et de si glorieux asiles.

Je n'oserais dire que ç'aient été là précisément les vues de saint Pierre; et d'ailleurs quelle injustice de lui reprocher une faute qu'il a si abondamment lavée dans ses larmes et dans son sang? Mais ce que je puis et ce que je dois dire, c'est que nous découvrons dans ses sentiments tous les artifices de l'amour-propre qui veut se mettre en garde contre l'austérité et la mortification; en sorte que, s'il y a quelque différence entre Pierre et nous, elle semble consister en ce point : que ce disciple voulait empêcher le mystère de la rédemption et détourner du sacrifice la victime pour nos péchés, au lieu que, par un amour-propre, plus industrieux et plus malin, nous prétendons nous servir de l'accomplissement de ce mystère, pour nous dispenser des devoirs essentiels de la pénitence, nous mettre à notre aise sous l'asile et à l'ombre de la croix. Pierre ne voulait pas que Jésus-Christ souffrît, peut-être afin qu'il ne fût pas obligé de le suivre, et nous, par un autre motif, nous sommes ravis que Jésus-Christ ait enduré la mort de la croix, afin de nous dispenser de la nécessité de porter les nôtres, comme si celle de ce Dieu, seule et séparée de nos croix, était capable de nous sauver. Car voilà quel est notre aveuglement : sous prétexte que Jésus-Christ a souffert pour nous sur le Calvaire, nous nous tenons assurés de notre salut et exempts de toutes ces mortifications, dans lesquelles l'esprit du christianisme consiste, sans considérer, comme dit Théophilacte, que nos croix doivent servir à nous sauver en particulier, quand nous les portons avec amour, comme celle de Jésus-Christ a servi à racheter tout le monde en général, quand il est mort entre ses bras, sans prendre garde que le vieil homme doit être crucifié avec ce Dieu et que, pour entrer dans sa gloire, il faut de nécessité souffrir avec lui. Nous voulons nous reposer dans le sein de la volupté, nous mettre sous les tentes que nous dressons par une funeste illusion à Jésus-Christ, à Moïse et à Elie, je veux dire chercher dans des pratiques pieuses, en apparence, un asile à notre délicatesse, et dans la mort même du Rédempteur une sauvegarde à notre impénitence.

Tels sont les désordres dans lesquels l'amour-propre nous jette; si nous avions été à la place de saint Pierre: Gardez-vous bien, Maître, d'aller à Jérusalem, aurions-nous dit à Jésus-Christ, dans la crainte d'être obligés de le suivre : *absit hoc a te, absit*; mais comme ce mystère de notre rédemption est accompli, nous nous croyons être encore plus en droit que ce disciple, de lui demander à demeurer sur le Thabor, et à y dresser des tentes : nous nous imaginons que les larmes de ce Dieu doivent tarir les nôtres; que nous ayant rachetés, il ne nous a presque plus rien laissé à faire; qu'il se satisfait de notre bonne volonté, que pourvu que nous portions un scapulaire, ou que nous nous enrôlions dans une confrérie (pratiques d'ailleurs saintes et louables, mais inutiles quand elles sont séparées de l'esprit de pénitence), nous vivrons en repos sous la tente d'Elie; que, sans prendre la voie des martyrs et des pénitents, nous pouvons trouver un chemin plus doux et plus beau qui nous mène au ciel. De là viennent les fausses idées que nous nous formons d'une piété commode; de là ces relâchements et ces mollesses si indignes de notre profession, si contraires aux vœux de notre baptême; de là ces vains projets de nous donner à Dieu, projets dont on ne voit jamais l'exécution, projets cependant dont nous nous faisons honneur, et dont nous espérons que Dieu nous tiendra compte. Revenons, chrétiens, d'une si pernicieuse erreur, apprenons à renoncer à nous-mêmes et à porter nos croix dans l'esprit et à l'exemple de Jésus-Christ. La chose est difficile, il est vrai : mais, dit saint Augustin, elle ne paraît difficile qu'à ceux qui ne considèrent pas la récompense attachée à l'accomplissement de ces devoirs; et quand on songe à la beauté du lieu où l'on va, on foule courageusement aux pieds les épines qui se trouvent dans le chemin par où il faut passer : *Cum cogitatur quo itur, magna fortitudine calcatur qua itur* (*Aug. de divers. Serm.* 11). Pour aller au ciel on ne saurait ni trop faire ni trop souffrir, et même Jésus-Christ, afin de ne laisser aucun prétexte à notre lâcheté, a voulu lever ces difficultés en s'approchant de ses disciples abattus de frayeur, et leur disant de ne pas craindre.

TROISIÈME POINT.

Puisque ce qui est marqué dans notre évangile a été écrit pour notre instruction, recueillons-en soigneusement les dernières circonstances, afin que, dans un détail familier et aisé, nous nous instruisions pleinement de nos devoirs.

Au même temps que saint Pierre disait à Jésus-Christ : *Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y trois tentes, une pour vous, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie;* une nuée lumineuse les couvrit tous et on entendit le Père éternel dire : *c'est là mon Fils bien-aimé, l'objet de mon affection, écoutez-le.* A ces paroles, les disciples effrayés tombèrent le visage contre terre, mais Jésus-Christ, s'approchant d'eux, les toucha et leur dit : *Levez-vous, ne craignez point, et aussitôt levant les yeux, ils ne virent plus que lui sur la montagne.*

Les Pères ont tiré d'importantes moralités de ce fait historique que saint Matthieu rapporte. Ce qui épouvanta ces trois disciples, ne fut pas seulement la majesté de Jésus-Christ transfiguré, ni la présence de Moïse

et d'Elie, capable d'inspirer également le respect et la terreur; ce fut principalement, selon Matthieu, cette voix sortie de la nuée qui les obligeait d'écouter Jésus-Christ. Et comme la dernière leçon, que ce Fils du Père Eternel leur avait faite, avait été de renoncer à eux-mêmes, de porter leur croix et de perdre leur âme pour la sauver, de si fâcheuses obligations, et apparemment si élevées au-dessus des forces humaines, se présentèrent d'abord à leur esprit. Ainsi, d'un côté charmés d'un si beau spectacle, et d'un autre effrayés de si rudes paroles, partagés entre la joie, que produisait en eux le triomphe de leur Maître, et la crainte de ne pouvoir se faire la violence nécessaire pour aller au ciel, ils tombèrent le visage contre terre, et ne se rassurèrent qu'après que Jésus-Christ s'étant approché d'eux, leur eut dit d'un air gracieux et caressant tout ensemble: *Levez-vous, ne craignez pas;* qu'après que ce bon Maître, ayant fait disparaître Moïse, ministre d'une loi de rigueur, et Elie armé d'un zèle foudroyant pour le Seigneur, Dieu des armées, se fut montré sur le Thabor.

Je découvre d'abord dans cette conduite une image assez naturelle de ce qui se passe en nos personnes. Convaincus par les principes de notre religion, que pour posséder Jésus-Christ dans sa gloire, la renonciation à nous-mêmes, l'austérité et la mortification en sont les grands et les nécessaires moyens, nous tombons contre terre par une froide pusillanimité; et soit que nous nous mettions peu en peine de distinguer, dans la dévotion, ce qui en fait l'essence d'avec ce qui n'en est que l'accessoire, soit que l'assujettissement à une vie disciplinée et pénitente nous paraisse impossible, soit que la violence que nous devons nous faire nous rebute, nous nous décourageons à la vue de tant de choses, et attirés par la fausse beauté de mille autres objets qui se présentent à nos yeux, nous secouons le joug du Seigneur et tombons dans les derniers désordres.

Cependant, que ces difficultés imaginaires ne nous épouvantent pas, jetons encore une fois les yeux sur le Thabor, pour détruire, par la considération des choses qui se passent, ces faibles et ridicules ouvrages d'une imagination blessée, pour ôter à notre lâcheté tous les prétextes dont elle se couvre.

Car je prétends (et c'est ma dernière proposition) que ces circonstances des disciples abattus et relevés, prosternés contre terre et consolés par la présence et par les paroles de Jésus-Christ, sont autant de moyens que la miséricorde de Dieu a ménagés pour notre instruction, et que quelques raisons que la lâcheté humaine apporte, toutes ses considérations en font voir la nullité. Je prétends que Jésus-Christ, faisant invisiblement pour nous ce qu'il fait visiblement pour ses disciples, je veux dire, nous relevant par sa grâce, nous encourageant par ses promesses, se montrant à nous dans sa gloire, il n'y a rien que nous ne devions souffrir et entreprendre à la vue de tant de choses, rien, pour difficile et rebutant qu'il paraisse, qui soit comparable *à la gloire future qui se manifestera en nous*, à la beauté et à la grandeur de cette abondante récompense que nous attendons dans le ciel.

La première chose que Jésus-Christ fait, c'est de s'approcher de ses disciples, et de les toucher. La première chose que Jésus-Christ fait, c'est de venir à nous; à nous, dis-je, qui ne pourrions jamais aller à lui, et de nous toucher par sa grâce. Ce Dieu *qui nous mortifie* par les dures obligations qu'il nous impose, est le même *qui nous vivifie* par les puissants secours qu'il nous donne. Ce Dieu qui nous humilie sous le poids de la pénitence, est le même qui nous relève par le courage qu'il nous inspire. Renoncer à soi-même et porter sa croix, voilà de quoi s'abattre: mais trouver de la douceur dans sa charge, et porter son joug à deux, voilà de quoi nous relever. Perdre son âme et se haïr soi-même, voilà de quoi s'affliger: mais retrouver cette âme que l'on perd, et se haïr soi-même, par un principe d'une charité parfaite, abondamment récompensée, voilà de quoi se consoler.

La seconde chose que Jésus-Christ fait, c'est de dire à ses disciples: *Levez-vous, ne craignez pas.* Et c'est aussi ce qu'il nous dit si souvent, et même quelquefois d'un ton si haut, que, malgré le bruit confus de nos passions, il ne laisse pas de se faire entendre; quand, rebutés des difficultés qu'il y a de faire son salut, il nous exhorte par ses prédicateurs, par la voix de son sang, par les paroles qu'il nous a données dans ses saintes Ecritures, par les mouvements de sa grâce, par sa fidélité à garder ses promesses, et sa diligence même à les accomplir: quand, dis-je, il nous exhorte à ne nous point abattre, et qu'il nous dit à l'oreille du cœur d'une manière aussi intelligible, que s'il le disait à celle de nos corps: *Levez-vous et ne craignez pas.*

La troisième chose que Jésus-Christ fait, c'est de se montrer seul à ses disciples. Moïse et Elie disparaissent, et on ne voit sur la montagne que Jésus seul: *Neminem viderunt nisi Jesum solum.* O le beau et charmant spectacle que Jésus, l'asile des misérables, la consolation des affligés, la force des faibles, la rédemption des pécheurs, la couronne de tous les saints! que Jésus et Jésus seul, que Jésus et Jésus transfiguré!

Mais, ô le grand et le puissant engagement pour embrasser avec ardeur et avec joie ce qu'il y a de plus rebutant dans la religion chrétienne, que de s'appliquer à la considération d'un tel objet! C'est alors que s'évanouit tout ce qui nous fait tant de peine dans l'accomplissement de nos devoirs, que se dissipent ces prétendues difficultés qui nous arrêtent dans le chemin de la vertu: c'est alors que ces images d'une pénitence affreuse et d'une sainteté apparemment inimitable gravées sur le visage d'Elie atténué de jeûnes; que ces tables d'une loi sévère entre les mains de Moïse, qui les a reçues de Dieu parmi les foudres et les éclairs: c'est alors que tous ces objets, dont

nous nous faisons autant de prétextes pour justifier notre lâcheté, disparaissent peu à peu pour nous animer à la pratique du bien et à la fuite du mal, par l'attente de la récompense, et à la considération de Jésus, et de Jésus transfiguré sur la montagne.

Pendant la marche des enfants d'Israël, l'arche de l'alliance était couverte de peaux, qui empêchaient qu'on ne la vît : mais afin de les encourager dans leur voyage, et de soulager ceux qui portaient cette pesante, quoique vénérable charge, on la découvrait à la vue de tout le peuple, quand on était arrivé au lieu où l'on devait camper. Alors, dit Origène, il sortait un si vif éclat de cette arche, par la réverbération des rayons du soleil sur les deux chérubins d'or qui étaient à ses côtés, que les Israélites, éblouis et consolés en même temps, oubliaient leurs fatigues et leurs misères passées, se sentaient animés à continuer leur marche avec plus de courage qu'auparavant, et à combattre tous les ennemis qui s'opposeraient à leur passage.

Jusqu'au mystère de ce jour, l'arche vivante de la nouvelle alliance avait été comme couverte de peaux. L'humanité sainte avait ôté aux disciples la consolation de voir la gloire et la majesté de ce Dieu *en qui toute la plénitude de la divinité habite corporellement.* Il n'avait encore entretenu les siens que de pauvreté, d'injures, de persécutions, de mépris; il n'y avait que six jours qu'il leur avait témoigné que, s'ils voulaient le suivre, il fallait qu'ils renonçassent à eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils cessassent d'être ce qu'ils avaient commencé d'être : fâcheuse et dure nécessité, capable de rebuter les mieux intentionnés, fardeaux insupportables à la nature humaine abandonnée à ses faiblesses, si l'espérance d'un avenir incertain n'avait été soutenue par quelque consolation présente. Ainsi, que fait Jésus-Christ ? il se fait voir à eux dans toute la majesté de sa gloire. Ce qu'il y a de faible et d'humain en lui semble disparaître pour faire place à ce qu'il y a de fort et de divin ; et il ôte, pour ainsi dire, de dessus soi le voile de son humanité, afin que ses apôtres, auxquels il n'avait prédit que de tristes aventures, se sentent encouragés à la vue d'un si auguste et d'un si charmant objet.

Et certes, il était en quelque façon nécessaire que ce bon maître en agît de la sorte. Car, comme ses disciples, auxquels il avait promis un royaume, n'avaient que des pensées et des résolutions flottantes fondées sur l'attente d'un bien invisible et absent, il ne fallait rien moins que le mystère glorieux de la transfiguration, pour leur rendre agréable la perte des biens présents, par le gain infaillible des futurs : *Cum opinionem spei ambiguæ incertæque sequerentur, opus erat veri ac manifesti exempli auctoritate, ut contra vim sensumque judicii, optabile fieret præsentium damnum lucro deinceps non ambiguo futurorum* ; Il ne fallait rien moins que l'autorité d'un aussi grand et d'un aussi évident exemple, pour les détacher de l'amour du monde, pour leur faire aimer les persécutions et les croix, pour corriger en eux cette funeste prévention d'un jugement corrompu, par laquelle on préfère ce que l'on voit et ce que l'on possède à un bien qui est inconnu, incertain, et qu'on ne tient pas encore.

C'est pourquoi, comme Dieu qui avait animé les Israélites à la conquête de la terre de promission, ne laissa pas, quoiqu'il leur en eût déjà dit de si avantageuses choses, de vouloir qu'on leur découvrît de temps en temps l'arche de l'alliance, pendant leur séjour au désert, afin qu'ils ne se rebutassent d'aucune peine dans l'attente de la dernière récompense, dont cette arche était le gage ; de même, quoique Jésus-Christ eût promis aux siens la possession de son royaume, il ne laissa pas de prendre Pierre, Jacques et Jean, de leur faire voir cette arche vivante de la nouvelle alliance, dans l'éclat de sa majesté sur le Thabor, afin qu'à la vue de la gloire qu'il s'était engagé de donner à ceux qui le suivraient, ils fissent de nouveaux efforts pour l'acquérir ; qu'ils surmontassent tous les obstacles qui retarderaient et affaibliraient leur zèle ; qu'ils se réjouissent même dans leurs maux, parce qu'une grande récompense leur est reservée dans le ciel.

C'est aussi ce qu'ont fait ces trois chers et fidèles compagnons des travaux de Jésus-Christ. Jean l'a suivi sur le Calvaire, pour être le témoin et, si j'ose dire, l'associé de son sacrifice. Jacques entre les apôtres est mort le premier pour lui : Pierre a tiré l'épée pour le défendre, s'est présenté hardiment devant les empereurs de Rome, et a été attaché à une croix la tête en bas, comme voulant marquer par cette posture que c'est pour son Père et pour son Maître qui est au ciel, qu'il perd son âme : que c'est de ce ciel, qu'il regarde avec joie dans cette situation renversée, que vient sa patience et son courage.

Telles ont été les actions et les généreuses résolutions de ces grands hommes. Animés par les admirables choses qu'ils avaient vues, ils se représentaient dans les persécutions qu'on leur suscitait, la glorieuse transfiguration de leur maître : *Nous avons des promesses plus solides que ne sont celles que les prophètes ont faites à nos pères*, dit ce chef des apôtres parlant au nom de tous les autres. *Quand nous étions avec notre Maître sur la sainte montagne, nous avons entendu sa voix qui nous a animés à tout entreprendre et à tout souffrir pour posséder sa gloire* (II *Petr.*, I).

Belle et pressante considération, et qui doit faire sur nous la même impression qu'elle a faite sur ces grands hommes. Car enfin, n'avons-nous pas le même Dieu qu'eux pour garant de sa parole ? la même espérance ne repose-t-elle pas dans notre sein ? la même couronne de justice ne nous sera-t-elle pas rendue par le juste juge ? Et y a-t-il quelqu'un de nous qui, renonçant à soi-même et portant sa croix, ne puisse dire en un sens avec ce chef du collège apostolique : *Speculatores facti sumus illius magnitudinis...*

et hanc vocem nos audivimus de cœlo allatam cum essemus cum ipso in monte sancto, et habemus firmiorem propheticum sermonem cui benefacitis, attendentes, donec dies elucescat et lucifer oriatur in cordibus vestris.

De quels prétextes pourrons-nous après cela couvrir notre lâcheté, si ayant la même loi à accomplir, le même maître à servir, le même ciel à mériter que les apôtres, et tant d'âmes chrétiennes qui ont fait et souffert pour Dieu des choses qui semblent être au de là des forces de la nature, nous prenons, je ne dis point les mêmes voies, mais d'autres qui leur sont directement opposées; si nous cherchons de prétendues dispenses à la sévérité de l'Evangile dans nos conditions, dans notre âge, dans notre sexe, ou dans nos emplois? comme si le chemin du ciel, qui est étroit pour tout le monde, était large pour nous seuls : comme si Jésus-Christ, par une nouvelle et extraordinaire indulgence, nous avait exemptés de la renonciation à nous-mêmes et de cet esprit de mortification sans lesquelles sa morale ne serait pas ce qu'elle est, je veux dire un dépouillement du vieil homme, une séparation du monde corrompu et un inviolable attachement à Dieu, pour le posséder dans son royaume.

Quel sujet de reproche pour nous, et, afin de me confondre le premier devant vous, ô mon Dieu, quel sujet de reproche pour moi; si, tout pécheur que je suis, je ne veux faire aucun effort pour racheter mes péchés, et vous posséder dans votre gloire! Moi qui sais que tant de chastes vierges, tant de solitaires, qui n'ont jamais perdu la grâce du baptême, ont fait et souffert de si grandes choses dans la vue de la même couronne que j'attends.

Ainsi, ô mon Dieu, je m'encouragerai dorénavant à vous servir et à vous suivre dans la vue de votre récompense; je serai fidèle et intéressé tout à la fois, puisque vous me permettez d'être l'un et l'autre. J'aimerai vos consolations, et je vous aimerai aussi, ô Dieu de consolation; et, puisque jusqu'ici je ne vous ai cherché que dans la nuit de mon ignorance, je vous demanderai *où vous prenez vos repas et votre repos à l'heure de midi*, je tâcherai de vous chercher dans le midi de votre gloire, et vous conjurerai avec l'épouse des Cantiques (*Cant.* I), de m'indiquer cet agréable séjour. Puisque jusqu'ici *je vous ai cherché dans mon lit*, dans le faux calme d'une vie molle et lâche, et que ce n'est pas dans ce lit qu'on vous trouve, je m'éloignerai du monde, je passerai au travers des gardes de la ville, dussent-ils me blesser, m'ôter mon manteau et mes biens, pour aller à vous qui êtes mon espérance, ma force et le bien-aimé de mon cœur.

Si je prends ces sentiments, en vain le monde m'attirera par ses caresses, et m'empêchera par ses persécutions et ses menaces, d'aller à mon souverain et unique bien. Je me dirai avec saint Jérôme : Tu crains la pauvreté, mais Jésus-Christ ne dit-il pas que *bienheureux sont les pauvres de cœur* (*Hier. Epist.*)? Les travaux d'une vie austère t'épouvantent, mais à quelles gênes ne se réduit pas un homme qui veut mériter une couronne? Les plaisirs de la vie te charment, mais tu es trop délicat, si tu veux te réjouir ici avec le siècle, et régner éternellement avec ton Dieu dans le paradis. Tu te mets en peine de ce qui te manquera, mais ne sais-tu pas que la foi n'appréhende pas la faim? tu répugnes de coucher à la plate terre, mais *ton roi n'a pas eu où reposer sa tête*. La dureté de tes mortifications t'effraie; mais songe au paradis, et je m'assure que tu trouveras *légère et courte une tribulation qui produit un poids éternel d'une gloire* pour laquelle on ne peut trop faire, ni trop souffrir. *Amen.*

SERMON XVII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

De l'envie.

Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem et non inveniens.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il marche par des lieux arides, cherchant du repos sans qu'il en trouve (*S. Luc.*, *ch.* XI).

Ce n'était pas sans raison qu'un saint vieillard avait autrefois prophétisé à Marie que l'enfant qu'elle tenait entre ses bras *serait en butte aux contradictions des hommes* (*Luc.*, II); et quand d'ailleurs les évangélistes ne nous auraient rien dit en particulier de la haine des Juifs contre Jésus-Christ, et de leur opiniâtre malignité à le persécuter, ce que saint Luc nous apprend dans l'Evangile de ce jour suffirait pour nous faire voir en sa personne le triste accomplissement de cet oracle.

Quoi que Jésus-Christ fasse, quoi que Jésus-Christ dise, il n'y a rien que ces esprits mal faits ne condamnent. S'il mange, c'est, disent-ils, un homme de bonne chère, qui ne lie de société qu'avec des personnes de mauvaise vie. S'il jeûne, c'est, lui reprochent-ils, un hypocrite et un séducteur. Parle-t-il? ils tâchent de le surprendre dans ses paroles. Se tait-il? ils l'accusent d'orgueil. Ses plus importantes vérités, ils les rejettent; ses plus belles actions, ils les noircissent; ses plus éclatants miracles, ils les attribuent à la communication qu'il a avec Belzébuth, prince des démons : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia.*

Ne vous est-il jamais arrivé de rechercher la cause d'une haine si injuste et d'une si cruelle persécution? Pour peu que vous y ayez réfléchi, je me persuade que vous aurez conclu, après l'Ecriture et les Pères, que c'est l'envie qui a attiré sur Jésus-Christ tout cet orage; que c'est elle qui a présidé à ces assemblées d'iniquité que les scribes et les pharisiens ont tenues contre lui; que c'est elle qui a été l'âme de tous leurs conseils; que c'est elle enfin qui l'a livré entre les mains de ses ennemis pour le faire mourir sur une croix.

Si jamais j'ai eu lieu d'attaquer ce péché qui cause tant de désordres dans la vie civile et chrétienne, c'est, ce me semble, dans l'Evangile de ce jour, dont toutes les circon-

stances et les paroles me portent à vous en faire voir l'énormité.

Mais comme l'envie est, selon saint Jean Chrysostome, un mal opiniâtre qui ne cède pas facilement aux remèdes dont on se sert pour le guérir, il faut, divin Sauveur, que vous employiez toute la puissance de votre grâce, pour chasser des âmes ce péché rebelle qui les agite avec plus de violence, que ce démon sourd ne tourmentait le corps de ce malheureux dont il est parlé dans notre évangile; en reconnaissance d'un si grand bienfait, nous vous dirons avec cette femme qui s'écria du milieu des troupes qui vous environnaient : *Bienheureux est le sein qui vous a porté*, c'est celui de Marie qui vous conçut, quand un ange, etc. *Ave.*

Les paroles dont Jésus-Christ se sert dans l'Evangile de ce jour, et les comparaisons qu'il y apporte, nous font toutes un si fidèle portrait de l'envie, que je ne sais à quoi me déterminer précisément pour vous en représenter mieux la difformité, et vous en faire concevoir plus d'horreur.

Vous dirai-je que l'âme d'un chrétien étant un royaume, puisque, selon saint Paul, *le royaume de Dieu est au dedans de vous*, c'est cependant un royaume que l'envie divise, elle dont le propre est d'armer l'homme contre lui-même, contre Dieu, contre ses frères ? Vous dirai-je que ce royaume, divisé par ce péché, ne peut subsister, parce que quand l'envie y domine, il n'y a plus, ni de paix qui fasse le bonheur de l'homme par rapport à lui-même, ni d'amitié qui lie la société de l'homme avec ses frères, ni de grâce qui entretienne le commerce de ce même homme avec son Dieu? Ce sont les conséquences que je pourrais tirer de ces paroles de Jésus-Christ : *Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit.*

Vous dirai-je que par l'envie nous devenons les plus cruels ennemis de Jésus-Christ, et que ce détestable péché nous fait perdre plus qu'aucun autre les biens surnaturels que nous en devrions attendre? C'est la moralité que je pourrais tirer de ces autres paroles : *Quiconque n'est pas avec moi est contre moi, quiconque n'amasse pas avec moi dissipe;* car si n'être pas avec Jésus-Christ c'est être contre lui, il s'ensuit que, comme on ne peut être avec lui que par la charité, on est contre lui quand on commet un péché qui est directement opposé à cette vertu. Si ne point amasser avec Jésus-Christ c'est dissiper, il s'ensuit que, comme on ne peut amasser avec lui que par la communion des saints, on dissipe et on perd tout, quand on se retranche de cette communion, qui sont les deux effets particuliers de l'envie.

Je ne m'éloignerais pas de ces idées, tirées du fond de mon évangile, pour vous marquer les vrais caractères de ce péché, si je n'y trouvais certains traits encore plus particuliers et plus suivis dans les paroles que j'ai choisies pour mon texte : *Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem et non inveniens.* Car quel est cet esprit sordide et inquiet qui marche par des lieux arides, qui cherche du repos et qui n'en trouve point, si ce n'est l'envie qui semble renfermer toute seule ce qu'il y a de bas, de furieux et de stérile dans les autres péchés? Si l'honneur fait la satisfaction de l'homme par rapport à la société civile, si le repos fait sa consolation par rapport aux biens de la nature ; si la grâce fait sa perfection par rapport à la sainteté de la religion, l'envie seule le dépouille de tous ces glorieux avantages, le réduisant à une condition plus ravalée que n'est celle des bêtes, et même (comme vous verrez dans la suite) plus maligne en un sens que n'est celle des démons. C'est elle qui ôte l'honneur à l'homme dans la société civile, *spiritus immundus* ; le repos à l'homme, dans l'ordre de la nature : *Quærens requiem, et non inveniens*; les grâces à l'homme dans l'état de la religion : *Ambulat per loca inaquosa.* Et, pour vous faire en raccourci le portrait d'un envieux, je crois qu'il suffit de vous dire que c'est un malheureux qui vit sans honneur, sans repos et presque sans apparence de conversion.

PREMIER POINT.

Il y a de certains péchés, dit saint Cyprien, avec lesquels la nature corrompue n'a presque point de peine à s'apprivoiser, tant ils flattent les passions, tant ils ont d'adresse pour s'insinuer dans une âme et l'entraîner agréablement, par de beaux chemins, dans le précipice.

Mais aussi il y a d'autres péchés si infâmes par eux-mêmes, qu'il suffit de les nommer pour en faire concevoir de l'horreur. péchés auxquels la nature ne peut s'accoutumer, à moins qu'elle ne soit viciée jusque dans le fond de sa substance; péchés qui, pour peu qu'on ait d'éducation et d'honneur, paraissent odieux et énormes, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la sainte sévérité de l'Evangile, si ce n'est pour faire d'une action morale une vertu chrétienne, et achever d'étouffer, par la force de la grâce de Jésus-Christ, des monstres que le relâchement même des païens n'a pu souffrir.

C'est dans cette dernière espèce que je mets l'envie, que je regarde non-seulement comme un péché capital dont plusieurs autres tirent leur origine, mais comme un péché si odieux et si infâme par lui-même, *spiritus immundus*, qu'il faut de nécessité que celui qui en est coupable passe pour un homme sans honneur dans l'esprit des autres.

En effet, à laisser ici les sentiments de la religion à part, l'honneur dépend de trois vertus : de la générosité, de l'humanité et de la bonne foi. De la générosité, qui est le caractère d'une âme noble qui ne veut rien faire de lâche; de l'humanité, qui rend les hommes affables, doux, traitables, reconnaissants; de la bonne foi, qui fait le lien, la sûreté et la perfection de la société civile. Or, quoi qu'un envieux puisse dire ou penser, je soutiens qu'il n'est ni généreux, ni humain, ni sincère, et qu'au lieu qu'on distingue quelque vestige d'honneur dans un

homme, nonobstant les autres péchés auxquels il peut être sujet, on ne trouve que lâcheté, qu'inhumanité et que perfidie dans celui-ci.

Je dis qu'il n'y a que lâcheté dans le péché de l'envie : lâcheté dans son principe, lâcheté dans son objet. Dans son principe, c'est la pauvreté qui la fait naître; dans son objet, c'est des maux et des disgrâces d'autrui qu'elle se repaît.

Quelque riche que soit l'envieux, il est toujours pauvre; quelque grand qu'il paraisse aux yeux des hommes par les places éminentes qu'il occupe, ou par les richesses qu'il possède, il est toujours, dans sa pensée, inférieur à ceux qui sont les objets de sa passion. Autrement, s'il ne s'imaginait être au-dessous d'eux, et s'il ne se dégradait lui-même par les sentiments bas et ravalés que son péché lui inspire, il n'envierait pas ce qu'il croirait posséder, dit saint Bernard, et c'est par là que Dieu le veut convaincre, non-seulement de l'injustice, mais encore de la lâcheté de son crime.

Dieu, dit saint Augustin (*Tractatu* I *in Evang. Joan.*), couvrit toute la terre d'Egypte de grenouilles, de sauterelles et de mouches qui n'y laissèrent qu'ordures et infection, pour humilier davantage, par la puanteur de ces insectes, Pharaon et les Egyptiens. Il pouvait les faire périr par le feu, ou les exposer à la cruauté des bêtes les plus féroces; mais il y eût eu, dit ce Père, quelque chose de trop honorable dans ces instruments de la justice divine, et ce qu'il y a de plus vil, de plus sale et de plus sordide, ne l'était pas encore assez pour leur faire ressentir l'infamie et l'énormité de leur crime.

Ce que saint Augustin a dit du péché d'orgueil, je le dis de l'envie, qui en est la fille. Dieu veut que l'envieux sente par lui-même la pauvreté et la misère où il se réduit. Il pourrait humilier ce grand seigneur par quelques fâcheux accidents, par un incendie, par une perte considérable de biens, par un exil; mais il veut qu'il s'anéantisse et qu'il s'humilie lui-même, en ne pouvant souffrir, comme Achab, que de misérables vassaux qui dépendent de lui aient quelques vignes et quelques maisons contiguës aux siennes. Dieu pourrait humilier ce courtisan en rompant ses mesures, en rendant ses assiduités auprès de son prince ou ridicules ou incommodes; mais cette voie serait trop honorable, il faut qu'il trouve sa confusion dans son sein, et que, quoiqu'il soit considéré à la cour, il s'estime, comme Aman, moins qu'un pauvre Mardochée, qui n'y a qu'un petit accès. Il faut qu'il soit convaincu de sa lâcheté, qu'il se réduise à une pauvreté et à une nudité honteuse; que son envie, comme les grenouilles, les sauterelles et les mouches de l'Egypte, ne laissent chez lui que de l'ordure et de l'infection, et, pour me servir des termes de saint Basile (*Hom. de Inv.*), qu'il ne se nourrisse que des misères et des disgrâces de ses frères : autres caractères de lâcheté que je distingue dans ce péché, non-seulement par rapport à son principe, mais encore par rapport à son objet.

Comme l'envie, selon ce Père, est, à proprement parler, une douleur que l'on conçoit de la prospérité de son prochain, et une joie que l'on ressent de son adversité, il est certain que les maux qui arrivent à autrui sont les objets, ou, pour mieux dire avec ce Père, la nourriture de ce péché. Si un homme est tombé dans quelque disgrâce, c'est alors qu'un envieux se réjouit de son malheur, qu'il lui fait amitié, qu'il lui donne plus volontiers sa compassion dans son adversité que des témoignages de sa joie dans sa prospérité, *pereuntibus rebus amicus ac misericors, præsentibus ac salvis inimicus*. Si un homme a quelque infirmité corporelle, c'est alors qu'un envieux se réjouit. Il avait, dit-il, beaucoup de santé, de force et de vivacité avant sa maladie; mais il est tellement affaibli d'esprit et de corps, qu'il n'est plus capable d'aucune affaire. Si un père a perdu son enfant, qui promettait beaucoup, c'est alors qu'un envieux loue cet enfant; qu'il dit qu'il était bien né, habile, affable, propre aux plus grands emplois; c'est alors qu'il s'érige volontiers en orateur funèbre pour faire son éloge après sa mort, lui qui souvent ne pouvait souffrir les témoignages d'amitié et d'estime qu'on rendait à son mérite pendant sa vie : *Pereuntibus rebus amicus ac misericors, præsentibus ac salvis inimicus*. C'est donc du malheur d'autrui que l'envieux se réjouit, c'est donc des disgrâces de ses frères qu'il se nourrit : *Malis alienis pascitur*. Et en tout cela peut-on distinguer le moindre trait d'un homme d'honneur, peut-on même y reconnaître quelque chose de l'homme?

Un envieux, dit saint Bernard, renverse toutes les lois de l'humanité et de la société civile, son véritable caractère étant de vouloir être singulier et de se distinguer des autres. Est-il savant? il ne peut point avoir de compagnon. Est-il habile, intelligent dans les affaires du monde? il souhaiterait qu'il n'y eût personne qui eût la même habileté que lui. Est-il courageux et bien fait? si vous lui en donnez un qui ait les mêmes avantages, il sèche de chagrin, il veut être seul, et il approche plus de la férocité des animaux que de l'humeur sociable des hommes. Vous diriez que c'est un second Caïn, qui porte partout avec soi la confusion due à son péché, et que Dieu relègue seul comme en exil : de même qu'il traita ce malheureux, qui, s'étant dépouillé de la douceur naturelle aux hommes pour prendre la férocité et la cruauté des bêtes, mérita d'être éloigné, non-seulement de la présence du Seigneur, mais de la compagnie même de ses parents : *Repulit a facie sua et a parentibus abdicatum separatæ habitationis quodam relegavit exilio, eo quod ab humanitatis mansuetudine transisset ad sævitiam bestiarum* (*Ambr.*, *l.* II *de Caïn. et Abel*).

Je dis plus : si entre les hommes et les bêtes il pouvait y avoir quelque société, ces bêtes en rempliraient mieux les devoirs que les envieux ne s'en acquittent. On apprivoise

les lions, et l'on rend les ours traitables, dit saint Basile; *le bœuf et l'âne*, selon l'expression de l'Ecriture, *connaissent leur maître;* les chiens flattent et défendent ceux qui leur donnent du pain; mais, par un renversement d'esprit qu'on ne peut assez comprendre, plus vous vous efforcez de rendre de bons offices à un envieux, plus il devient farouche; et comme si son chagrin devait augmenter à proportion que croît votre fortune, comme s'il avait droit de se plaindre de ce que vous trouvez de quoi le soulager, bien loin de prier Dieu de vous fournir les moyens de l'assister dans ses besoins, il murmure contre votre élévation; et, soit que vous interposiez votre autorité pour lui procurer quelque emploi, soit que vous l'assistiez par vous-même, souvent, et, hélas! que trop souvent, il attribue à une restitution que vous lui faites, ou à des actes préjudiciables au public, ce qu'il ne doit qu'à votre charité et qu'à la compassion que vous avez de sa misère : tant ce péché jette de ténèbres dans l'esprit et répand de poison dans le cœur; tant est énorme la malignité qu'il inspire à une âme, malignité dont ne se trouvent pas coupables les démons, qui sont la malice même.

Quand Jésus-Christ, dans l'Evangile de ce jour, veut faire connaître aux Juifs que c'est injustement qu'ils croient qu'il chasse les démons par l'autorité de Belzébuth, qui en est le prince, il ne se sert que de cette raison : Si ce que vous dites était vrai, les démons seraient divisés les uns des autres, et se feraient la guerre; et, s'ils étaient divisés, comment leur règne subsisterait-il, puisque tout royaume divisé contre lui-même sera détruit? Les démons donc, conclut saint Jean Chrysostome, ne se font pas la guerre, et quelque impitoyables qu'ils soient, ce n'est pas contre les autres démons, mais contre une nature étrangère, dont ils ne peuvent souffrir le bonheur, qu'ils exercent leur cruauté. On ne peut pas dire la même chose des envieux, et les justifier d'une noire inhumanité que Jésus-Christ n'impute pas même aux plus cruels de tous les esprits. Ni les liens de la chair et du sang, ni les devoirs d'une amitié réciproque, ni la reconnaissance pour les bienfaits, ne sont capables de faire rentrer un envieux en lui-même, et de lui représenter qu'il est homme, quand il a oublié qu'il est chrétien. Voisins, confrères, amis, parents, ceux qu'il voit, qu'il connaît, qui sont d'une même profession que lui, auxquels il est allié, avec lesquels il boit et il mange, sont les principaux ou presque les seuls objets de son envie. Ce n'est pas un étranger inconnu que les enfants de Jacob s'efforcent de perdre, c'est Joseph, leur frère, et le plus petit de leurs frères. Ce n'est pas par quelque motif raisonnable (si pourtant il peut jamais y en avoir) qu'ils tâchent de le faire périr : ce n'est que pour un songe. Un songe les alarme, le récit d'une illusion nocturne leur renverse l'esprit, et leur envie, irritée par un si faible sujet, porte des hommes d'un même sang à exercer toute leur fureur contre une partie d'eux-mêmes, *natura in seipsam insanire persuadet.*

Jésus-Christ fait du bien partout où il passe, et partout où il passe, l'envie, ne cherche qu'à lui faire du mal : il guérit tous les malades qui se présentent à lui, et la maladie des princes de la synagogue en devient plus incurable; il chasse des corps les démons, et d'autres démons entrent dans les âmes de ses ennemis; il rend la vie aux morts, et les pharisiens s'assemblent afin de lui faire perdre la sienne.

David venge l'honneur d'Israël et assure la couronne à Saül, et Saül chasse David de sa cour; il lui fausse sa parole, il le poursuit dans les déserts et ne néglige aucun des moyens nécessaires pour le perdre. En vain David fait ce qu'il peut pour gagner ses bonnes grâces et lui donner des marques de sa fidélité; en vain charme-t-il par sa harpe l'esprit malin qui le tourmente; Saül, tout guéri qu'il est, le poursuit encore avec plus de fureur, comme s'il n'avait reçu la liberté de son esprit que pour oublier derechef qu'il est homme, ou plutôt que pour le perdre par une envie rendue ingénieuse à former des projets plus suivis et mieux concertés : *Quod si ad mentem sobriam ideo se recepisset, ut iterum serviret invidiæ.*

Car voici le dernier artifice d'un envieux, qui, pour sauver les apparences et couvrir cette lâcheté et cette inhumanité qui le rendaient trop visiblement infâme, emploie un troisième moyen, mais qui, dans le fond, ne sert qu'à le rendre encore plus odieux : et ce troisième moyen, c'est la perfidie.

Résolu qu'il est de parvenir à ses fins par quelque voie que ce soit, et persuadé que les plus honnêtes en apparence lui seront les plus avantageuses, il a l'adresse de se contrefaire et de marcher sur les mêmes pas que l'honnête homme. Il fait le patient, le doux, le condescendant, le pitoyable. S'il arrive quelque disgrâce à un de ses amis, il le plaint, ravi néanmoins dans son âme de l'occasion qui lui attire ses plaintes; s'il lui arrive du bien, il l'en félicite, non pas qu'il en conçoive une véritable joie, mais afin qu'il soit moins suspect, et qu'on ne l'accuse pas d'un péché qui porte sa turpitude et sa condamnation sur le front.

De là viennent ces réconciliations feintes avec des ennemis que l'on craint, afin de pouvoir entrer dans le secret de leurs affaires et de les perdre à coup sûr; de là ces rapports malins sur des paroles qu'on interprète mal et que l'on empoisonne; ces révoltes et ces séditions contre les puissances ecclésiastiques et séculières, dont on ne peut souffrir l'autorité; de là ces pièges tendus à l'innocence, ces procès suscités, ces faux témoignages, ces mauvaises impressions que l'on donne aux grands contre ceux qui, avec toutes leurs belles qualités, n'ont pas celle de plaire; de là ces plaintes, ces impatiences et ces murmures, ces mesures rompues et reprises, ces intrigues secrètes, ces assemblées d'iniquité, ces acclamations simulées

ou ces artificieux silences; de là ces intelligences criminelles et ces factions horribles avec des gens d'ailleurs divisés d'intérêt et de religion, ces occasions ménagées et l'exécution de ses desseins remise à un temps plus favorable; de là ces salutations contraintes, ces services rendus en de petites choses, afin de pouvoir nuire en de grandes, ces civilités forcées, ces témoignages extérieurs de fidélité, ces caresses, ces baisers. Tant il est vrai que l'envie n'épargne rien pour venir à bout de ses desseins; que les bassesses, les contraintes, les trahisons sont autant de honteux moyens dont elle se sert : *Les envieux*, dit saint Paul, *étant querelleurs, perfides, dissimulés, détracteurs, homicides, odieux à Dieu et au monde, superbes, changeants, malins, gens sans respect pour leurs parents, sans reconnaissance pour leurs bienfaiteurs, sans égards pour leurs amis, sans affection, sans foi, sans miséricorde pour leurs frères.*

Comme un envieux ne fait rien par précipitation, mais par une froide, lente et artificieuse malignité, il étudie toutes ses actions, toutes ses paroles, toutes ses démarches; il joue toutes sortes de personnages, et prend toutes sortes de figures pour tromper et surprendre les autres. Je n'avance rien dont je ne trouve des preuves dans l'Ecriture. Faut-il se réconcilier avec ses ennemis? un envieux s'y réconcilie : témoin Saül, qui fait amitié avec David, et qui au même temps cherche les moyens de le perdre. Faut-il faire des ligues et des partis, rendre l'autorité des grands ridicule ou leur fidélité suspecte? il le fait : témoin les seigneurs du roi Achis contre David, et les ministres de Nabuchodonosor contre Daniel. Si on ne peut réussir par des voies ordinaires, faut-il remuer le ciel et l'enfer? il le fait : témoin Marie et Aaron, qui murmurent contre Moïse; témoin les enchanteurs de l'Egypte, qui se servent de leur magie contre lui. Faut-il dissimuler, patienter, laisser passer des occasions désavantageuses et profiter des favorables? il le fait : témoin les scribes et pharisiens, qui n'osent rien dire contre Jésus-Christ en présence du peuple, mais qui s'assemblent entre eux et qui tiennent conseil pour le perdre; témoin Esaü, qui dit qu'il attend que son père soit mort pour sacrifier à son envie Jacob, son frère : *Venient dies luctus patris mei*, etc. Faut-il renouer des sociétés, conférer, embrasser, baiser son ennemi? il le fait : témoin Hérode et Pilate, qui ne se réconcilient que pour faire périr Jésus-Christ; témoin le perfide Judas, qui ne s'approche de son maître que pour le livrer par un baiser.

O Dieu! que de bassesses, que de lâchetés, que d'inhumanités, que de perfidies, que de crimes! Qui ne s'étonnera de ce qu'un seul péché, outre l'infamie qui lui est propre, reçoit encore celle de tant d'autres vices, dont il est le principe?

S'il y a des inimitiés parmi les frères, des querelles et des haines entre les artisans et les marchands, des divisions dans les Etats, des procès dans les familles, des hérésies ou des schismes dans l'Eglise, c'est presque de la seule envie que viennent tous ces désordres, dit saint Jean Chrysostome (*Hom.* 4). C'est elle qui trouble la paix des mariages, qui divise les alliances les mieux cimentées, qui fait tout le mal qu'elle peut faire, et qui souhaite celui qu'elle ne fait pas. Elle passe des pères aux enfants, des maîtres aux domestiques, des seigneurs à leurs vassaux, des chefs de communautés à leurs membres. Elle est même, dit ce Père, la racine des péchés dont elle est le fruit; et si, pour l'ordinaire, on l'appelle la fille de l'orgueil et de l'avarice, elle est, en un sens, leur mère : ces crimes, par une monstrueuse réaction, naissant tout ensemble et se produisant à leur tour : *Hæc enim utraque mala alterutrum sese producere solent.*

Plût à Dieu, chrétiens, que ce que je dis ne fût pas vrai! mais il ne l'est que trop. L'envie est de tous les péchés le plus honteux, et cependant l'envie est de tous les péchés le plus universel. D'où vient ce désordre? Est-ce que l'homme serait si peu sensible à son honneur, que, pourvu qu'il trouvât quelque satisfaction dans ce péché, il se soucierait peu de passer pour infâme? Nulle apparence que cela soit, puisque la même envie, qui ôte l'honneur à l'homme dans la société civile, *spiritus immundus*, ôte à l'homme dans l'état naturel le repos qu'il cherche et qu'il ne peut jamais trouver : *Quærens requiem et non inveniens.*

SECOND POINT.

C'est un grand avantage à l'homme, dit saint Jean Chrysostome, de n'être malheureux que quand il le veut être, et de pouvoir trouver au dedans de lui une paix intérieure et une véritable joie, que ni la honte de la pauvreté, ni les traits envenimés de la médisance, ni l'infidélité de ses amis, ni les orages des persécutions que ses ennemis lui suscitent ne sauraient troubler : *Nemo lædi potest ab alio nisi a semetipso*, dit ce savant Père, dans une belle et longue homélie qu'il a faite sur ce sujet.

Mais aussi c'est un juste sujet de confusion et de reproche à ce même homme, lorsque, pouvant se procurer ce bonheur et jouir d'un si doux repos, il est lui-même l'auteur des troubles et des séditions intérieures qu'il ressent; quand, au lieu de posséder un bien dont il semble être le maître, et arrêter par la paix de son âme les injustes efforts des créatures, il s'expose comme en butte à tous les traits; et, soit qu'il entre au dedans de soi, soit qu'il se répande au dehors, il ne trouve que des sujets d'abattement et de désespoir.

Tel est, en un sens, l'état des pécheurs en général; mais tel est, en un autre sens, l'état particulier des envieux. Il n'y a point de péché, de quelque espèce qu'il puisse être, qui n'ôte à une âme la vraie et solide paix, parce que cette paix n'étant autre chose que la tranquillité de l'ordre, dès qu'une âme se retire de cet ordre, elle devient à elle-même son supplice : et, en quelque état

qu'un homme se trouve, il n'est jamais bien avec soi tandis qu'il est mal avec Dieu.

Toutefois, comme l'homme ne peut aimer le mal en tant que mal, et qu'on ne commettrait jamais de péché si l'on n'y trouvait quelque bien apparent, souvent les pécheurs se font une malheureuse idée d'une funeste paix; souvent *ils se réjouissent*, dit l'Ecriture, *quand ils font mal*, et, semblables à ces voluptueux dont il est parlé dans la Sagesse, *ils se couronnent de roses, et laissent partout de tristes marques de leur plaisir et de leur joie.*

C'est par ce principe qu'un ambitieux entretient son luxe, un impudique ses commerces infâmes, et que l'un et l'autre cesseraient bientôt d'être ce qu'ils sont, s'ils ne se trouvaient retenus dans leur péché par un faux plaisir. C'est par ce principe que, quoique la gourmandise et la paresse soient sales et honteuses par elles-mêmes, cependant l'homme sensuel et animal s'y engage agréablement, et, si l'on voulait l'en tirer, ce serait employer un faible moyen de lui représenter qu'il n'y trouve ni satisfaction ni repos.

Il y a donc une véritable paix, dont nul homme en état de péché ne peut jouir, et c'est, en ce sens, le malheureux sort des envieux, aussi bien que des autres pécheurs : *Non est pax impiis, dicit Dominus.* Mais il y a une fausse et trompeuse paix, qui, quelque fausse et trompeuse qu'elle soit, n'est pas même pour certains pécheurs, et c'est là, en un sens plus propre, l'état et le supplice particulier d'un envieux. En vain cherche-t-il quelque repos, par un désir qui lui est naturel, *quærens requiem;* il n'en trouve point, parce que l'inquiétude et le trouble sont des châtiments inséparables de son péché : *et non inveniens.* Quoi qu'il fasse, il est incommode aux autres et insupportable à lui-même; en quelque lieu qu'il aille, il porte toujours sa peine dans laquelle il se tourne et il se retourne, blessé *par une épine qu'il ne saurait arracher et qui l'a piqué jusqu'au cœur : Conversus sum in ærumna mea dum configitur spina.* Le mouvement circulaire est un mouvement qui tient quelque chose de l'infini, disent les philosophes, parce qu'il revient toujours au même point par où il a commencé, et qu'il dure autant de temps que l'impression qu'on lui a donnée subsiste. Le mouvement que l'envie donne à un envieux est un mouvement circulaire : *Conversus sum in ærumna mea.* Elle le fait toujours tourner et retourner dans la peine, soit qu'il se répande vers les créatures, soit qu'il se resserre dans son cœur. Cette cruelle passion fait toujours revenir au même point une épine qui pénètre jusque dans la substance de son âme, lui cause d'horribles douleurs; et autant que sont grandes ses craintes et ses agitations au dehors, autant sont cuisantes et terribles les peines et les contradictions qu'il ressent au dedans : *Intus pugnæ, foris timores.*

Ce fut par ce principe, dit saint Jean Chrysostome, que Dieu défendit expressément qu'on ne tuât point Caïn, pour lui laisser le temps de se consumer par ses inquiétudes, de se déchirer par ses remords, d'être son tyran et son propre bourreau. Il est vrai que quand il serait mort immédiatement après son péché, il aurait toujours porté dans les enfers la peine qui lui était due; mais cette peine aurait été cachée; c'est pourquoi, comme si ce n'eût pas été assez à Dieu de se venger de lui *dans ce lieu de tourments*, par les démons, ministres de sa justice, il voulut que Caïn prévînt lui-même leurs offices par les funestes sujets de son envie; il voulut que les remords de conscience, les tremblements, les soupirs, les embarras d'esprit, les douleurs et les convulsions du corps fussent, dès ce monde, les malheureux commencements et les tristes gages des effroyables supplices qui lui étaient préparés en l'autre.

Les envieux sont à peu près condamnés à ces mêmes peines. Dieu permet qu'ils vivent, et qu'ils vivent sans repos, qu'ils languissent, qu'ils s'abattent de chagrin, *que l'envie pourrisse leurs os, qu'ils n'aient point de santé depuis les pieds jusqu'à la tête, que leurs plaies soient sans adoucissement et sans remède* (*Prov.*, IV); et, qui plus est, l'on dirait que c'est principalement sur eux que tombe cette malédiction qu'il fulmine contre tous les pécheurs en général, quand il assure *il affligera d'une fièvre interne et persécutera ses ennemis jusqu'à ce qu'ils périssent* (*Deut.*, XXVIII).

Je me représente ici un envieux sous la figure d'un pauvre malade tourmenté d'une fièvre lente qui le dévore, puisque je trouve dans l'un et dans l'autre les mêmes causes et les mêmes signes. Dans ce malade, c'est l'humide radical qui s'échauffe, qui diminue et qui enfin se consume. Une chaleur âcre et mordicante le mine, son pouls est fréquent et petit, son corps pesant, ses yeux abattus, sa peau sèche, son visage pâle et maigre : dans l'envieux la paix de l'esprit (qu'on peut appeler l'humide radical de l'homme) se dissipe insensiblement, et enfin se perd. Une passion cruelle qui dérègle tout son tempérament, et qui trouble toute la sérénité de son âme, le tourmente; ses yeux enfoncés, sa face livide, son extérieur négligé, ses démarches languissantes et contraintes, font assez juger du trouble et de la misère où il est réduit. Dans ce malade, tourmenté d'une fièvre lente, on ne remarque que crainte, qu'inquiétude, que tristesse; il s'ennuie de vivre, quoiqu'il n'appréhende rien tant que de mourir; il aime les ténèbres et la solitude, et, pour charmer son ennui, il cherche les compagnies, les jeux, les concerts, les spectacles; pressé par la violence du mal intérieur qu'il ressent, il se dégoûte de tous ces vains amusements qu'il a souhaités; ne sachant ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas, toujours contraire aux autres et insupportable à lui-même. Dans un envieux on ne distingue aussi que chagrin, dégoût, tristesse, abattement, épuisement de forces, insomnie; tout lui est incommode ou suspect. S'il respire un peu, sa passion l'abat aussitôt; et comme d'un côté il n'oserait

découvrir son mal, et que d'un autre il ne trouve pas l'accomplissement de ses désirs, il tombe dans un engourdissement d'esprit, et, se consumant lentement, il ne fait plus que traîner une vie languissante et malheureuse : *Jactatio animi non invenientis exitum subrepit : cunctatio vitæ parum se explicantis, et inter destituta vota torpentis animi situs.*

Car, s'il pouvait trouver quelque consolation au dehors, par la vue de quelque objet qui le réjouît, ou par l'épanchement de son cœur dans le sein d'un ami ; quoiqu'il fût malheureux, selon Dieu, comme les autres pécheurs, il ne paraîtrait pas tout à fait malheureux selon le monde; quoiqu'il ne possédât pas le vrai bien de l'homme chrétien, il aurait le repos de l'homme naturel, et il jouirait de ce faux calme qui fait que tant de gens trouvent du plaisir même dans leur péché.

De tous les remèdes que nous pouvons, selon le monde, appliquer aux blessures de notre âme, il n'en est point de plus salutaire ni de plus efficace que d'avoir quelqu'un dans le sein duquel nous puissions sûrement répandre les secrets de notre âme, afin que, par une affection sincère, il nous suive également dans notre bonne et notre mauvaise fortune, qu'il nous soulage, par sa compassion, dans nos disgrâces, et que, par sa joie, il augmente la nôtre dans nos heureux succès : *Validior non est nec efficacior vulneribus nostris medicina, quam habere qui omni incommodo occurrat compatiens, omni commodo occurrat congratulans* ; *ut juncti humeris suis onera sua invicem tolerent, et quod unusquisque propriam levius quam amici ferat injuriam.*

Si, selon Cassiodore, dont j'ai tiré ces belles paroles (*Lib. de Amicitia, cap.* 6), c'est là tout ce qui fait le bonheur de la société, la douceur et le repos de la vie ; ce bonheur, cette douceur, ce repos ne sont pas pour l'envieux : il n'a presque jamais d'amis, ou s'il en a, il n'est jamais véritablement ami de personne; il se défie de tous ceux qui s'approchent de lui, il se précautionne et, pour ainsi dire, il se met en garde contre eux, il les interroge, il les examine et cherche dans leurs réponses s'il y a quelque chose de vrai ou de faux ; en un mot : *Non habet cui vota et affectus suos communicet, cui conscientiæ suæ sinum, cui solatium suum aut aliquid de molestiis irruentibus evaporet.*

Ces expressions sont nobles et pleines d'un grand sens. Il en est des douleurs de l'âme comme des maladies du corps. Si nous souffrons quelque oppression d'estomac, nous ne sommes soulagés que quand nous avons la respiration libre, en sorte que, si le mal se renferme au dedans, il nous cause d'étranges convulsions, et enfin nous étouffe. De même dans les grands maux qui nous arrivent, et les afflictions qui nous abattent, nous ne recevons de consolation que quand nous les découvrons à nos amis, que quand, si j'ose m'expliquer ainsi, nous les exhalons et les évaporons par nos soupirs, nos cris ou nos paroles interprètes de nos pensées ; sans cela nous souffrons comme des misérables, et ne pouvons trouver aucun repos (*Homilia de Invidia*). Or, c'est cette liberté d'expliquer son mal que l'envieux n'a pas, et, par conséquent, c'est ce repos et cette satisfaction qu'il ne peut trouver. Ce n'est pas qu'il ne veuille bien recevoir ce soulagement, ce n'est pas qu il ne le désire et qu'il ne le cherche, *quærens requiem*, mais il ne le trouve pas, *non inveniens* ; car comme il juge des autres par lui-même, comme il les croit aussi dissimulés, aussi hypocrites, aussi lâches, aussi malins que lui, il ne veut ou n'ose leur rien dire ; comme d'ailleurs il n'y a rien que de bas et d'odieux dans sa passion, il la cache le plus qu'il peut, en faisant paraître une joie feinte et un visage enjoué ; et de là vient, dit saint Basile, que ce mal caché déchire et fait un terrible dégât dans son âme : *Cum mutire nihil audeat aut possit, secum tacite rumpitur.* De là vient que tout ce qu'il y a au dehors et au dedans lui fait de la peine, que le passé le tourmente, que le présent l'afflige, que le futur l'inquiète, que ses yeux même et ses oreilles semblent ne servir qu'à entretenir sa douleur et à l'augmenter.

Je ne puis oublier sur ce sujet une belle pensée de saint Bernard (*Bern. serm.* L, *in Can.*), qui dit que Dieu, dans la chute des anges rebelles, en précipita quelques-uns dans les enfers, qu'il en condamna d'autres à demeurer dans les forêts et dans des lieux inhabités; mais qu'il mit la plus grande partie de ces esprits malheureux dans l'air, entre le ciel et la terre, afin que, voyant d'un côté le lieu d'où ils sont tombés, et leurs places remplies par les élus, et que considérant d'un autre le repos et la félicité commencée des justes sur la terre, ils fussent cruellement et universellement tourmentés par leur propre envie : *In pœnam suam locum in aere medium cœlum inter et terram sortiti sunt, ut videant et invideant, ipsaque invidia torqueantur.*

Dieu fait encore tous les jours la même chose à l'égard des envieux. Il permet, par exemple, que ce courtisan demeure à la cour, qu'il entende les témoignages d'estime que l'on rend et les récompenses que l'on donne à ceux dont il ne peut souffrir l'élévation, afin qu'il soit tourmenté par ses yeux et par ses oreilles. Il permet que ce marchand soit placé entre plusieurs autres, afin qu'autant de personnes qu'il verra entrer dans les boutiques de ses confrères, qu'autant de fois qu'il entendra dire qu'ils réussissent dans le négoce, ses sens deviennent ses propres bourreaux, et qu'il se sente cruellement déchiré par son envie. Il permet que cet ecclésiastique soit témoin des compliments qu'on fait aux autres sur leur science, leur éloquence ou leur vertu ; que cette femme entende louer celles de sa qualité pour leur beauté ou leur esprit, afin que l'envie des uns et des autres s'irrite davantage, qu'elle les bourrèle impitoyablement, et qu'elle ne leur donne point de repos : *Ut videant et invideant, ipsaque invidia torqueantur.*

A qui comparerons-nous donc ce péché,

si ce n'est à ce démon dont il est parlé dans le chap. VIII de saint Luc, qui tourmentait si cruellement un misérable dans le corps duquel il était entré, que quoi qu'on lui eût mis des fers aux pieds et aux mains, il lui faisait souffrir d'effroyables supplices, l'entraînant dans les déserts, et le contraignant de se retirer dans les sépulcres. Voilà déjà une figure assez sensible de la férocité et de la cruauté de l'envie, mais ce n'est pas tout. Ce même démon, contraint de sortir du corps de ce malheureux, et ayant demandé à Jésus Christ qu'il entrât lui et les siens dans un troupeau de pourceaux qui paissaient sur une montagne voisine, n'y fut pas sitôt entré que ces animaux, extraordinairement tourmentés, coururent avec violence se précipiter du haut du rocher dans le lac où ils se noyèrent. Voilà ce que ce détestable péché produit, et à quoi se termine le malheureux sort d'un envieux. Voilà comme l'envie le met hors d'état de recevoir les grâces de Dieu, comme elle le conduit insensiblement à l'impénitence finale et au désespoir ; en sorte que souvent il meurt sans conversion comme il a vécu sans honneur et sans repos, *ambulat per loca inaquosa :* c'est mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

Quand je dirais que les grâces que la miséricorde de Dieu donne aux pécheurs sont refusées aux envieux, je ne parlerais, ce semble, qu'après tous les Pères qui soutiennent que s'il y a quelque péché qui empêche que ces rosées célestes ne tombent sur nous, c'est particulièrement celui-ci pour trois raisons qu'ils en apportent.

La première, c'est parce que l'envie est un péché de pure malice, où rien ne flatte ni n'excuse le pécheur. Un homme emporté s'excuse sur la violence de sa passion; un impudique sur l'attrait de la volupté; un voleur sur ses nécessités pressantes ; tantôt, c'est une infirmité humaine, tantôt c'est la tyrannie de la coutume; ici c'est l'ignorance, là c'est la présence de l'objet : froides, à la vérité, et inutiles excuses, dit saint Jean Chrysostome (*Hom. 44, ad populum*); mais excuses dont les pécheurs se croient être en droit de se servir, ou pour justifier leurs désordres, ou pour en diminuer l'énormité; excuses cependant que ne peuvent pas même apporter les envieux, qui n'espérant de retirer aucun bien de leur envie, se fâchent de ce que les autres en ont; qui n'étant ni emportés par la passion, ni attirés par le plaisir, aiment, ce semble, le mal même, et par là se privent de toute sorte de grâces : c'est la raison de ce Père.

La seconde, c'est parce que l'envie combat les premières lois de la nature, et qu'elle étouffe l'esprit du christianisme. La nature nous donne un cœur tendre et sensible pour compatir aux maux que nous voyons souffrir aux autres, et nous réjouir du bien qui leur arrive, parce que ce sont nos frères. Le christianisme qui lie une société encore plus étroite (puisqu'il fait de nous tous un même corps dont Jésus-Christ est le chef) nous donne un cœur que le Saint-Esprit forme pour nous faire aimer notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, pour nous obliger à regarder ses intérêts comme les nôtres, pour lui souhaiter le bien que nous nous souhaitons, et prendre part à sa bonne et à sa mauvaise fortune. Mais que fait l'envieux ? Il détruit ces sentiments naturels, il renverse toutes ces maximes de la religion, il n'est ni homme ni chrétien, et, selon les termes de saint Paul, *il fait un schisme dans le corps;* et de là il s'ensuit que, comme les grâces qui coulent de Jésus Christ ne se répandent que dans le corps dont il est le chef, un envieux s'en séparant se met hors d'état de les recevoir, et s'excommunie lui-même : c'est la raison de saint Grégoire et de saint Basile.

La troisième, c'est parce que l'envie, haïssant et combattant toute sorte de biens, dépouille aussi un homme de tout bien : *Spoliat hominem omni bono, quia odit et impugnat omne bonum ;* ou même parce qu'étant un blasphème contre le Saint-Esprit, qui est un esprit de charité, elle est ce péché qui conduit à la mort dont il est parlé en saint Jean. Ce sont les raisons de saint Bonaventure, de saint Ambroise et de saint Augustin (*Bonav., in Diæta salutis, tom.* I, *c.* 4 ; *Ambr., lib.* IV, *in Lucam; Aug., lib.* XI, *de Sermone Domini in monte, c.* 22).

Voilà ce que je pourrais dire; mais parce que ces propositions examinées à la rigueur ont, ce semble, quelque chose de dur, et que *la perte d'Israël vient d'Israël même,* si je ne dis pas que les grâces manquent tout à fait à l'envieux, je dis du moins que l'envieux manque aux grâces; et, afin d'ajouter encore quelque chose de plus terrible, je soutiens, après tous les Pères, que, si Dieu touche le cœur d'un envieux comme il touche celui des autres pécheurs, il ne tirera pour l'ordinaire aucun avantage de ces motions divines, et qu'ainsi il marchera toujours dans les lieux arides et sans eau : *Ambulat per loca inaquosa.* Pourquoi? parce que ce qui convertit les autres ne le convertira pas, que ce qui ramène les autres à Dieu ne l'y ramènera pas. En voici les raisons :

Afin qu'un envieux se convertisse, trois choses sont nécessaires : il faut qu'il connaisse son péché, qu'il cesse de commettre son péché, et qu'il satisfasse pour son péché. Or, le propre de l'envie est d'aveugler l'envieux, afin qu'il ne connaisse pas son péché; le propre de l'envie est d'endurcir l'envieux, afin qu'il ne cesse pas de commettre son péché; le propre de l'envie est d'empêtrer ou de lier l'envieux par plusieurs autres engagements, afin que, moralement parlant, il ne puisse satisfaire à Dieu pour son péché. Ces propositions, toutes dures qu'elles paraissent, ont leur fondement dans l'Ecriture expliquée par les Pères. Voici ce que saint Jean Chrysostome en pense :

Il n'y a point de péché, dit ce grand homme, qui n'aveugle le pécheur; mais je n'en connais point qui forme de si épais nuages que l'envie, et qui ôte davantage à ceux qui

y tombent la connaissance et le retour sur eux-mêmes. En quoi cette funeste maladie de l'âme est bien differente de celle du corps. Dans celle-ci on croit toujours être plus malade que les autres : est-on tourmenté d'une colique ou d'un mal de dents, on se persuade qu'il n'y a point de mal pareil à celui que l'on souffre, parce que c'est un mal personnel et dont on ressent toute la violence en soi-même. Dans celle-là au contraire on perd la connaissance et le sentiment : un envieux se persuade que son péché n'est pas un grand péché; que, n'étant ni voleur, ni blasphémateur, ni adultère, il n'est sujet qu'à une passion et à une faiblesse humaine, ou indifférente ou pardonnable, dont souvent il ne se fait pas le moindre scrupule, pendant que par une fausse dévotion il s'accuse de mille péchés véniels, même de plusieurs fautes imaginaires : ce qui marque le pitoyable aveuglement où ce péché le jette.

Que si un envieux ne se connaît pas lui-même ni son péché, comment peut-il cesser d'être ce qu'il est et ne le pas commettre? Second effet de l'envie, qui est d'endurcir l'envieux qu'elle aveugle, et de le conduire insensiblement à l'impénitence finale.

La raison que le même saint Chrysostome en apporte, c'est que l'envie est insatiable par elle-même. Les belles paroles et les soumissions apaisent la colère; la caducité de l'âge, l'heureuse débilité d'un corps usé, les misères publiques et les disgrâces particulières, les dégoûts, les fréquentes et longues maladies arrêtent le cours de l'intempérance, de la vanité et de l'attachement aux femmes. Il n'en est pas de même de l'envie; c'est une passion furieuse et indomptable que rien n'arrête : civilités, complaisances, santé, maladie, âge, sexe, prospérité, présents, rien ne la retient. Si un homme est riche, un envieux se désespère; s'il est pauvre, un envieux veut qu'il soit encore plus pauvre. S'il ne lui reste plus de bien, et qu'il ait un peu d'honneur, c'est à quoi un envieux s'attache; et s'il n'a ni l'un ni l'autre, souvent il en veut à sa vie, et non content de l'avoir, par ses détestables artifices, jeté dans le dernier malheur, il avance et précipite sa mort, de peur qu'un changement de fortune ne le mette en état de lui nuire.

Ce qui s'est passé dès le commencement du monde et ce qui se passe encore aujourd'hui ne le confirme que trop. Que n'a pas fait le démon, père de l'envie, dès la naissance du monde, dit saint Jean Chrysostome? Jaloux de la gloire du premier homme, qui avait reçu un empire absolu sur toutes les créatures et qui était destiné pour posséder Dieu éternellement dans le ciel, il s'efforça de lui ravir tous ces avantages, et il y a réussi si bien, qu'il les lui fit perdre. Une si malheureuse dégradation devait, ce semble, le satisfaire; cependant ni la condamnation de l'homme à la mort, ni l'obligation de labourer une terre ingrate à la sueur de son visage, ni plusieurs autres peines ne le contentèrent pas. Impatient de voir dès le même jour l'exécution de ce formidable arrêt : *Tu mourras*, il transpira, dit saint Chrysostome, son envie dans Caïn et lui communiqua son esprit. Il voulut qu'un frère envieux portât sa cruauté au plus haut point où elle pouvait aller, et, quoiqu'il eût déjà obtenu de Dieu contre l'homme qu'il mourrait dès le jour qu'il aurait péché, comme l'exécution ne s'en faisait pas à la lettre, il voulut qu'une mort violente précédât la naturelle et qu'Abel fût la première victime de l'envie de Caïn : comme si pour le satisfaire il eût fallu repaître ses yeux d'un spectacle aussi tragique qu'est celui d'un homme innocent tué par son propre frère.

Telle est l'insatiable cruauté de l'envieux. Quoiqu'il sache que ceux dont il envie le bonheur ne soient pas immortels, il s'efforce cependant d'avancer l'arrêt de leur mort; quoiqu'il sache qu'ils quitteront bientôt les biens qu'ils possèdent, il veut les leur arracher; quoiqu'il sache que la gloire ne descendra pas avec eux dans le tombeau, il cherche tous les moyens de la ternir, et au lieu que leurs disgrâces devraient le toucher, il s'opiniâtre encore davantage à les perdre. Voyez, et je me contente de cet exemple, voyez le pauvre Daniel : ses ennemis, qui ne peuvent souffrir son élévation, lui suscitent de méchantes affaires auprès du roi, son maître, ils le font consentir qu'on le jette dans une fosse pleine de lions affamés; et comme ils appréhendaient que ces bêtes féroces n'eussent plus d'humanité qu'eux, ou qu'il ne se sauvât de cette obscure et profonde prison, ils en font sceller la pierre de l'anneau du roi, commettant par là deux grands crimes, je veux dire perdant un innocent, et interposant la justice et l'autorité du prince pour le perdre.

Mais je suppose (et c'est ici ma dernière considération), je suppose qu'un envieux connaît son péché, je suppose qu'il forme le dessein de quitter son péché, je dis que, moralement parlant, il ne le quittera pas pour toujours, qu'il ne l'expiera jamais comme il faut, et ainsi qu'il y mourra. Pourquoi? parce que, dit saint Chrysostome, l'envie l'empêtrera dans des liens et l'embarrassera dans une certaine suite de péchés dont il lui sera presque impossible de se débarrasser. Reprenons notre évangile pour mettre cette dernière vérité dans tout son jour.

Il y est parlé d'un démon qui se promet de rentrer dans un corps d'où il a été chassé, et qui, pour ne point avoir la honte d'en sortir une seconde fois, *amène sept autres esprits plus méchants et plus opiniâtres que lui.* Or, voilà ce que fait l'envie, une prédication, un événement extraordinaire, l'infamie même et le trouble attachés à ce péché pourront toucher un envieux; mais comme cette passion est fourbe et maligne, elle s'irrite ensuite avec plus de fureur et prend sept autres esprits qu'on peut dire en un sens pires qu'elle, puisqu'ils consomment sa malice, mais qui en un autre sens ne sont pas si énormes, puisque, comme dit saint Thomas, elle en est le principe.

Ces sept esprits sont la médisance, le blas-

phème, la haine, le larcin, le meurtre, le murmure contre Dieu, le désespoir : esprits qui servent d'escorte à l'envie, qui forment son corps, qui en sont les membres et qui la rendent comme invincible. Elle parle par la médisance et par le blasphème, elle éclate par le larcin et par le meurtre, elle s'endurcit par le murmure et par la haine, elle se précipite enfin et elle est incurable par le désespoir.

Ce monstre, caché dans l'âme qui le conçoit, commence à paraître au jour quand ses membres sont formés; et de même que toutes les vertus servent aux desseins de la charité, on peut dire que tous les péchés favorisent ceux de l'envie. La médisance et le blasphème lui donnent une langue, le larcin et le meurtre lui donnent des mains et des pieds, l'inhumanité et la haine lui forment des entrailles, le murmure contre Dieu et le désespoir en sont comme la tête et le cœur : et voilà ce que j'appelle avec saint Thomas les filles de l'envie, et avec saint Chrysostome les liens dont ce péché embarrasse un pécheur, afin qu'il ne l'expie jamais et qu'il n'en fasse ni satisfaction à Dieu ni réparation au prochain.

En effet, dit saint Jean Chrysostome, quelque grand et énorme que soit ce péché, dites-moi si jamais quelqu'un de votre connaissance a pleuré amèrement et a imploré la grâce du Rédempteur pour en sortir; dites-moi si vous avez vu plusieurs envieux faire leurs efforts pour attirer par leurs larmes et par leur pénitence le pardon de leur crime; dites-moi si vous en avez vu plusieurs qui aient réparé le tort qu'ils avaient fait à leur prochain par leur envie, qui se soient véritablement réconciliés avec lui, qui se soient de bonne foi réjouis de la prospérité de leurs frères et affligés de leurs misères? Des publicains, des voluptueux, des voleurs, des femmes pécheresses et prostituées se convertissent, nous en trouvons assez d'exemples dans l'Ecriture; mais nous n'y rencontrons pas la conversion d'un seul pharisien, dont l'envie était le grand péché et la passion prédominante.

Quoi donc, me direz-vous, faut-il désespérer du salut d'un envieux ? Si ce que je viens de vous dire est vrai, tirez-en vous-même la conséquence ; cependant comme ces conversions, quoique rares, ne sont pas impossibles, ne leur refusons pas les remèdes et les secours nécessaires que la miséricorde de Dieu et les Pères leur prescrivent : quels sont-ils ?

Le premier est de saint Chrysostome, *Unam pro talibus vocem emittamus tanquam pro energumenis :* Il faut faire pour eux les mêmes prières que l'Eglise fait pour les possédés, implorer la miséricorde du ciel, se servir d'aspersions, d'oraisons, d'exorcismes, conjurer ce démon opiniâtre, employer sacrifices, invocations des saints, menaces, malédictions pour le faire sortir.

Le second, c'est de traiter les envieux comme on traite les furieux et les fous. On dit que quand la manie et la rage sont formées, elles sont incurables, mais qu'on peut en arrêter le cours quand on les prévient de bonne heure : et c'est là presque la seule différence que je trouve entre l'envie des réprouvés qui est consommée dans les enfers, et l'envie des pécheurs qui approche de sa consommation, si on ne l'arrête par quelque voie.

Comme la manie et la fureur viennent d'une humeur atrabilaire qui enfle les esprits du cerveau; le grand secret, disent les médecins, c'est de transporter cette humeur dans quelque partie moins considérable, de l'évacuer par les saignées, de l'affaiblir peu à peu, en tempérant par le bain l'ardeur du sang, de tâcher de faire rentrer insensiblement ces malades en eux-mêmes quand ils ont quelques bons moments, et de détourner leurs pensées par quelque objet qui les réjouisse ou qui les touche.

Voilà le grand et le spécifique remède contre l'envie. N'attendons pas que le mal empire, et même, quelque invétéré qu'il soit, espérons avec la miséricorde de Dieu d'en guérir, si nous nous servons des mêmes moyens. Nous ne pourrons pas, dès le premier effort, terrasser ce monstre; il est de la nature de ces démons qui, selon Jésus-Christ, *ne peuvent être chassés que par la prière et par le jeûne;* prière qui attire les grâces du ciel et fait obtenir de bons intervalles pour se reconnaître; jeûne qui sert à modérer les passions, à tempérer la chaleur du sang et arrêter la cupidité, source unique et véritable de l'envie.

Mais encore, quels sont les objets dont il faut qu'un envieux s'occupe afin de quitter peu à peu son péché? je n'en veux point d'autre que la considération des malheurs que l'envie attire après elle. Tout ceci est de pratique.

C'est une prudente conduite de la justice humaine de laisser expirer sous des roues les insignes meurtriers et les voleurs de grands chemins, et de les mettre après leur mort à l'entrée des voies publiques, afin que les passants, informés de la cause de leur supplice, appréhendent de commettre les mêmes crimes, de peur d'encourir les mêmes peines.

Dieu, selon saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome, en a usé de la sorte pour arrêter le cours de l'envie; il a fait promener par le monde Caïn, père des envieux, portant avec lui son supplice et son enfer, et il l'a exposé aux yeux des hommes comme une colonne animée de sa justice et un exemple terrible de ses vengeances: *Tanquam justitiæ divinæ animatam columnam.* C'est pour cette raison qu'il a voulu qu'il vécût longtemps et qu'il parcourût beaucoup de pays, afin que ceux qui le rencontreraient, le voyant pâle, défait, abattu, inquiet, troublé, appréhendassent par la vue de si étranges peines de tomber dans les mêmes crimes : *Obvios omnes ipso aspectu vacillationeque carnis exhortatum, nequando similia auderent, ne similia paterentur.*

Or, c'est à la considération de ces objets que je veux que vous vous appliquiez pour

résister à cette furieuse passion; et de toutes les raisons qu'on peut apporter pour la combattre, je n'en connais point de plus forte. Car, afin de reprendre en peu de mots ce que je viens de vous dire, si vous êtes sensible à l'honneur, vous abandonnez-vous à un vice dont la lâcheté, l'inhumanité et la perfidie sont inséparables? Si vous aimez le repos, serez-vous si cruels à vous-mêmes que de ne vouloir jamais avoir ni paix au dedans de vous, ni consolation au dehors? Et s'il vous reste encore un peu de religion et de conscience, voudriez-vous bien vous damner à plaisir, en vous séparant du corps de Jésus-Christ, vous excommuniant vous-mêmes et arrêtant le cours des grâces et des bénédictions divines?

De quelle plus grande infamie voudriez-vous couvrir votre ennemi, que de le faire passer pour un homme qui n'a ni humanité, ni générosité, ni bonne foi? et cependant ne voyez-vous pas que c'est cette même infamie que vous vous attirez? Quel plus fâcheux supplice voudriez-vous faire souffrir à un homme que vous haïriez que de lui laisser à ses côtés un bourreau qui le tourmentât nuit et jour? Et cependant ne voyez-vous pas que vous vous condamnez à ce supplice? Enfin, si vous étiez absolument déterminés à vous perdre pour jamais, chercheriez-vous d'autres moyens que de vous aveugler dans votre péché pour ne le pas connaître, que de vous endurcir dans votre péché pour ne le pas quitter, que de vous empêtrer et de vous lier dans votre péché pour ne le pas expier? et cependant c'est ce que vous faites par votre envie. Considérez donc l'infamie, le trouble et les malédictions que ce péché entraîne après lui, ou afin que vous n'y tombiez pas, ou afin que vous cessiez de le commettre. Considérez qu'il y a d'autres biens que les faux biens de la terre, qu'on ne peut pas jouir longtemps de ceux-ci, mais que ceux-là sont immortels. Ainsi, dit saint Jean Chrysostome, si vous souhaitez des plaisirs, des honneurs et des richesses, enviez la félicité des saints, levez les yeux au ciel et portez-y tous vos désirs; c'est là que vous trouverez la solide gloire, le parfait repos et des biens qui ne finiront jamais. *Amen.*

SERMON XVIII

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

De la Providence.

Dixit Jesus ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi? Hoc autem dicebat tentans eum, ipse enim sciebat quid esset facturus.

Jésus-Christ dit à Philippe : Où pourrons-nous trouver assez de pains pour donner à manger à tout ce monde? Or, il disait ceci pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il allait faire (*Joan.*, *ch.* VI).

Croire et dire qu'il n'y a point de Providence qui veille sur les besoins de ce monde, ni de perfection dans un être supérieur qui se charge de la conduite des créatures, c'est n'avoir ni foi ni raison; mais, ne pas inférer de cette grande vérité qu'on doit se reposer sur les soins de cette Providence, demeurer dans l'état qu'elle a marqué, et reconnaître tous les biens qu'on en reçoit, c'est n'avoir ni jugement ni bon sens.

Cependant s'il est rare de voir des gens qui ne soient pas persuadés de cette première vérité, il n'est que trop ordinaire d'en voir qui en tirent des conséquences toutes contraires, puisqu'à examiner ce qui se passe dans le monde, on n'y rencontre presque, ou que des misérables qui défient de la Providence, ou que des ambitieux qui tâchent d'en renverser l'ordre, ou que des ingrats qui en oublient les bienfaits.

Pour vous tirer d'un égarement et d'un oubli aussi criminel, si par malheur vous en étiez coupables, il suffit, ce semble, de vous tracer l'idée que vous devez vous former de la providence de Dieu, et vous marquer par là les obligations que vous contractez envers elle, et pour faire l'un et l'autre, je n'ai qu'à m'arrêter précisément aux circonstances de mon évangile.

J'y découvre trois choses : un Dieu qui voyant une grande foule de peuple venir à lui, *demande à Philippe où l'on pourra acheter assez de pain pour leur donner à manger;* un Dieu qui ne faisant cette proposition à Philippe que *pour le tenter, sait pourtant ce qu'il va faire*, et qui, sûr du miracle qui dépend de lui, commande qu'on distribue cinq pains d'orge et deux poissons à ces peuples qu'il a déjà fait asseoir sur l'herbe; enfin un Dieu qui, par une miraculeuse multiplication de ces pains, non-seulement en rassasie cinq mille hommes, mais même *fait emplir douze corbeilles des morceaux qui sont restés après que tous en ont mangé.*

Voilà ce que je trouve du côté de Jésus-Christ; mais comme Dieu ne veut pas que le moindre de ces fragments soit perdu : *colligite fragmenta, ne pereant;* aussi pour ne rien perdre des importantes moralités qu'on peut tirer de notre évangile, voici ce que je remarque du côté de ces peuples : J'y vois des gens qui oublient maisons, femmes, enfants, affaires, pour suivre Jésus-Christ; des gens qui, sans disputer entre eux à qui aura la première ou la dernière place, prennent celle que Dieu ou ses disciples par son ordre leur marquent; des gens qui, sensibles au secours qu'ils viennent de recevoir, louent, bénissent et veulent couronner leur bienfaiteur.

Or de toutes ces circonstances, j'infère : 1° Qu'il y a en Dieu une prévoyance miséricordieuse qui préside à nos maux, qui nous les envoie pour éprouver notre fidélité et qui dans nos plus grandes misères a compassion de nous; 2° qu'il y a dans Dieu un décret immuable et une puissance invincible, par laquelle, malgré nous, il fait ce qu'il veut faire; 3° qu'il y a dans Dieu une plénitude et une libéralité infinie qui va même souvent au-delà de nos besoins.

Je dis plus, car, après avoir tiré ces conséquences qui regardent la providence de Dieu, en voici d'autres qui ont rapport à nos devoirs et qui vont faire tout le sujet de ce discours, car si ce que je viens d'avancer est vrai, j'ai droit de dire aux misérables : ne

vous défiez pas de la providence de Dieu, si elle vous envoie quelque disgrâce, c'est pour éprouver votre fidélité, pour vous obliger de recourir à elle dans vos plus pressants besoins. J'ai droit de dire aux ambitieux : ne vous révoltez pas contre la Providence, et ne prétendez pas vous élever malgré ses ordres, rien n'arrivera contre ce qui a été résolu, et quelques efforts que vous fassiez, Dieu, qui veut vous éprouver, sait bien ce qu'il doit faire. J'ai droit de dire aux ingrats : n'oubliez pas ce que vous devez à la Providence, prenez Jésus-Christ pour roi comme ces peuples pleins de reconnaissance. Tout ce que vous avez, vient de lui, et souvent il vous donne beaucoup plus qu'il ne vous en faut, afin que vous vous sanctifiiez en le lui rapportant.

C'est là, chrétiens, ce que j'ai cru de plus propre à cet entretien et de plus conforme à mon Evangile. Je veux donc aujourd'hui travailler à corriger le scandale des premiers, en leur montrant qu'il n'est rien de plus consolant que de mettre toute sa confiance dans une Providence si miséricordieuse et si prompte à les soulager. Je veux confondre l'ambition des seconds, en leur faisant voir qu'il n'est rien de plus sage que de ne se pas raidir contre les ordres d'une Providence si puissante et si immuablement déterminée à leur résister. Je veux enfin prévenir l'ingratitude des troisièmes, en leur faisant connaître qu'il n'est rien de plus juste que de rendre grâces à une Providence si magnifique et si disposée à leur donner des biens en abondance.

En un mot, je veux faire voir aux uns et aux autres que la seule considération de la Providence est capable de corriger en eux ces trois sortes de maux, comme étant un remède efficace à la défiance et à l'abattement des misérables, ce sera mon premier point; à la témérité et à la rébellion des ambitieux, ce sera mon second point; à l'oubli et à l'apostasie des ingrats, ce sera mon troisième point après que, etc. *Ave*.

PREMIER POINT.

Il y a une providence en Dieu, et c'est ce que je suppose, persuadé qu'il serait inutile de prouver à des chrétiens une vérité que les seules lumières de la raison leur découvrent. Mais de cette vérité établie, je tire d'abord cette conséquence : qu'il faut que tout homme de bon sens qui se conduit selon les règles de la justice et de la prudence, mette toute sa confiance en cette Providence, qu'il se repose sur ses soins, qu'il compte sur elle, qu'il la fasse l'arbitre et la maîtresse de ses actions et de ses pensées.

En effet, s'il y a une providence en Dieu, il ne faut pas qu'elle méprise ses ouvrages, qu'elle soit ou oisive et stérile, ou bornée et limitée pour quelques-uns ; il faut, dit Salvien, qu'elle fasse, pour la conservation de tout le monde, ce qu'un prince fait dans son Etat, un père de famille dans sa maison, un pilote sur son vaisseau. Et comme un Etat serait bientôt sur le penchant de sa ruine, si un roi n'en prenait le soin; comme une maison périrait bientôt, si un père de famille n'avait les yeux sur ses besoins ; comme un vaisseau abandonné au gré des vents ferait bientôt naufrage, si un pilote adroit ne le conduisait selon toutes les règles de son art, de même, si la providence de Dieu ne se chargeait de la conduite de tout le monde, il faudrait qu'il retournât dans le néant dont il a été tiré, tant il y a de dépendance des causes secondes à la première, non-seulement quant à leur formation, mais quant à leur conservation et au bon ordre qui doit y être.

S'il y a une providence en Dieu, il faut, à moins qu'on ne se figure un Dieu monstrueux, que cette providence préside à tous ses ouvrages, qu'elle les connaisse tous, qu'elle les gouverne tous ; qu'elle les juge tous, qu'elle les discerne tous; que dans la distribution du bien et du mal, dans l'inégalité des conditions et des fortunes, elle ait toujours une même vue, et qu'elle applique toutes les créatures à leurs fonctions particulières, pour entretenir ce bel ordre qui fait l'ornement de l'univers.

Enfin, s'il y a une providence, il faut qu'elle soit bienfaisante, et, si j'ose le dire, officieuse à tout le monde, afin que les heureux selon le siècle lui rendent hommage de leur bonheur, et que les malheureux recourent à elle dans leurs besoins, soit pour être délivrés de leurs maux, soit pour trouver dans ses soins et dans ses secrets certains charmes qui rendent leurs disgrâces légères et supportables.

Je sais que les Epicuriens, pour ouvrir la porte au libertinage, ont mieux aimé se former un Dieu ignorant ou injuste que de quitter leurs infâmes voluptés ; qu'ils lui ont ôté le droit de punir le vice et de récompenser la vertu, et qu'en lui donnant une molle indifférence pour toutes les créatures, ils se sont contentés de lui laisser l'honneur de les avoir faites. Mais je sais aussi ce que saint Ambroise a dit, que ces philosophes en croyant faire injure à Dieu, s'ils lui laissaient le gouvernement de ce monde, lui en ont fait encore une plus grande de lui en ôter le soin, sous prétexte de l'honorer ; que supposé, comme ils l'ont cru, qu'il a produit les créatures, ils n'ont pu, sans blasphème, dire qu'il ne prend nul intérêt dans leur conduite ; qu'au reste il n'y a point d'injustice à ne pas faire ce à quoi on n'est pas obligé, mais que c'est une extrême dureté de ne se pas soucier de ce que l'on a fait. *Si injuria est regere, nonne major est injuria fecisse ? cum aliquid non fecisse nulla injustitia sit, non curare quod fecerit, summa inclementia.*

Je sais qu'Aristote a voulu se partager sur ce point, et que, donnant à la Providence le soin des êtres supérieurs et celestes, il en a borné l'activité à la sphère de la lune, au-dessous de laquelle il a dit que Dieu ne s'intéressait pas dans les choses humaines. Mais je sais aussi que les Pères, les philosophes païens et ses disciples mêmes l'ont condamné de folie, comme s'il y avait

une plus grande étendue dans l'ouvrage que dans l'ouvrier; comme si Dieu avait fait quelque chose qui fût au-dessus de lui, qu'il ne pût ni connaître ni gouverner; comme si, étant l'auteur de toutes les créatures tant inférieures que célestes, il en ignorât le mérite, et qu'il ne sût pas en discerner les affections et les pensées? *Altius ergo profundum in opere quam in auctore; et fecit aliquid quod supra se esset, cujus meritum ignoraret artifex, cujus affectum arbiter nesciret?*

Je sais que les manichéens établissant deux premiers principes, l'un du bien, l'autre du mal, ont dit que les commodités de la vie venaient du Dieu bon; que les malheurs et les adversités qui la traversent venaient du Dieu mauvais, et que comme il y avait une Providence douce et bienfaisante, il y en avait aussi une autre dure et impitoyable. Mais saint Augustin ne leur a-t-il pas fait visiblement connaître leur extravagance? ne leur a-t-il pas montré qu'ils péchaient contre le bon sens, et que pour raisonner d'une manière aussi impertinente, il fallait qu'ils ne sussent ni ce que c'est que Dieu, ni ce qu'ils étaient eux-mêmes? Ainsi, supposez qu'il y ait une Providence, vérité qu'on ne saurait nier, il faut demeurer d'accord qu'elle est présente à tous ses ouvrages, qu'elle les voit et qu'elle les connaît; qu'elle juge tous ses ouvrages, qu'elle les met dans tel ordre et telle situation qu'il lui plaît; qu'elle aime tous ses ouvrages, qu'elle a pour eux une piété officieuse, et que rien ne se passe indépendamment de ses ordres. *Curam humanarum rerum pietas divina non despicit, si non despicit regit, si regit hoc ipso judicat, quia regimen esse non potest, nisi fuerit jugiter in rectore judicium.*

Il y va de même de notre honneur et de notre intérêt de nous former cette idée de la providence de Dieu, et nous devons, ce semble, pour notre consolation particulière, nous la représenter comme revêtue de toutes ces perfections.

Si dans la nécessité de dépendre de quelqu'un on nous laissait la liberté de nous choisir et de nous faire à nous-mêmes un maître, ne le ferions-nous pas le plus parfait que nous pourrions? Ne voudrions-nous pas avoir le plus intelligent, le plus juste et le meilleur de tous les maîtres? Si donc nous pouvons nous former quelque idée de la providence de Dieu, n'avons-nous pas intérêt de nous la figurer comme connaissant, ordonnant, gouvernant, jugeant, aimant nous ses ouvrages? Et si cela est, n'avons-nous pas un intérêt encore plus grand de mettre toute notre confiance en cette Providence qui, indépendamment de nos idées, a essentiellement et par elle-même tous ces avantages; de calmer par cette considération nos soupçons et nos craintes, de ne nous point abattre sous la pesanteur de nos croix, et, à l'exemple des peuples de notre évangile, d'oublier nos intérêts personnels? et les besoins même du boire et du manger pour nous abandonner à sa conduite?

Je prévois déjà ce que vous allez m'objecter: que ces vérités sont belles dans la spéculation, mais qu'il est très-difficile de les réduire en pratique. Il est doux, dites-vous, d'adorer une Providence bienfaisante, et de baiser sa main quand elle nous caresse; mais quand elle détourne de dessus nous ses regards favorables, qui font la félicité de ceux qu'elle aime; quand elle semble endormie pour nous, tandis qu'elle veille sur les autres, il est un peu dur de se confier en elle, et c'est trop demander à une créature naturellement faible et impatiente dans ses maux, que de s'assujettir à ce devoir. Et moi, tout au contraire, je prétends que les disgrâces que la Providence nous envoie, doivent animer et, si j'ose parler ainsi, ressusciter notre fidélité et notre confiance; et, supposé ce que je viens de dire, que ce maître connaît, juge, ordonne, aime tous ses ouvrages, je prétends que par le titre même de nos misères nous devons nous confier à ses soins, et que sa conduite, toute rigoureuse qu'elle nous paraît, est un des plus puissants motifs qui nous oblige à nous jeter entre ses bras. Pourquoi? parce que c'est par-là que Dieu nous éprouve, et que, quoiqu'il sache ce qui doit arriver, il veut nous faire voir et même faire connaître aux autres hommes jusqu'où va notre amour et notre confiance: c'est la première raison. Parce que c'est à notre fidélité dans ces épreuves qu'il a attaché les secours extérieurs qu'il veut nous rendre, ou les consolations intérieures qu'il répand sur nos maux: c'est la seconde raison. D'un côté nous répondons par notre fidélité dans ses épreuves aux desseins de sa Providence, et nous lui rendons tout l'hommage qu'elle attend de nous; mais d'un autre côté nous engageons, par cette même fidélité, la Providence dans nos desseins, et nous l'obligeons à nous rendre ces secours qu'elle a promis à ceux qui mettent leur confiance en elle. Deux raisons dont nous trouvons la preuve dans notre évangile.

Car ce n'est pas sans mystère que saint Jean remarque que quand Jésus-Christ demanda à Philippe *où l'on pourrait trouver du pain*, ce fut *pour le tenter*: *Hoc autem dicebat tentans eum.* Il pouvait faire la même demande à plusieurs riches qui l'avaient suivi; mais il s'adressa exprès à Philippe dont il connaissait l'extrême pauvreté, afin, disent les Pères, qu'il lui répondît aussi ingénument qu'il le fit: *Quand nous aurions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun un petit morceau.* Comme s'il lui eût dit: je suis pauvre, vous le savez; à peine pourrais-je trouver quelques deniers; mais quand j'en aurais deux cents, que serait-ce pour acheter de quoi nourrir un si grand monde? Jésus-Christ parle à Philippe, disent les Pères, comme Dieu parla autrefois à Adam quand il lui demanda où il était, ou à Abraham, quand il lui dit de lui offrir son fils, c'est-à-dire qu'il lui parla afin qu'il le fît réfléchir sur

sa misère, et qu'il fût persuadé, lui et les autres, du besoin où ils se trouvaient ; afin que ce disciple rentrât en lui-même, qu'il connût jusqu'où irait sa fidélité, que non-seulement il eût plus de reconnaissance pour le miracle quand il serait arrivé, mais même qu'il attendît ce miracle avec plus de confiance, en s'appliquant davantage à la considération de sa nécessité présente.

Pauvre veuve chargée d'enfants et qui n'as pas le moyen de les nourrir, pauvre homme qu'un procès a réduit à la dernière misère, ou qui, travaillé d'une longue maladie, te sens épuisé de forces et d'argent, c'est ainsi que Dieu te parle. Il te demande, ou il veut que tu te demandes : où achèterai-je du pain pour nourrir mes enfants ? où trouverai-je du secours dans mon malheur? quelle sera la main charitable qui me tirera de l'oppression que je souffre ? Mais que cette épreuve, toute dure qu'elle est, te sera salutaire, si, conformément aux desseins de Dieu qui te fournit l'occasion d'honorer sa providence, tu te sanctifies par ta propre vertu dans tes disgrâces, et si tu remportes la gloire d'avoir résisté par ta soumission à une des plus délicates tentations qu'il y ait.

Dieu et le démon nous tentent, mais pour des fins bien différentes, dit saint Augustin. Le démon nous tente pour nous faire murmurer contre la Providence, Dieu nous tente pour nous y assujettir davantage. Le démon afin de nous inspirer un esprit de défiance et de rébellion contre la Providence, nous cache tout le bien et nous montre tout le mal qu'elle nous fait. Il nous représente la vertu dans l'abjection et dans la misère, le vice dans la gloire et dans l'abondance, se servant d'une si monstrueuse inégalité, en apparence pour nous persuader que cette Providence est ou aveugle, ou injuste, ou faible, et que, par conséquent, nous ne devons pas nous confier en elle. Au contraire, Dieu qui veut nous y rendre plus soumis, nous montre et le bien et le mal qu'elle nous envoie. Il nous fait ressouvenir des biens passés que nous avons reçus d'elle, afin que nous sachions qu'elle n'abandonne jamais, ou par négligence, ou par indifférence ses ouvrages ; et il nous applique à la considération des maux présents dont elle nous afflige, afin que nous nous tournions vers elle dans nos disgrâces, et que nous nous jetions entre ses bras. En un mot, il nous éprouve dans l'adversité, et pour notre bien et pour sa propre gloire: pour notre bien, afin que par une expérience sensible nous soyons convaincus des misères de notre exil et des infidélités du monde ; pour sa propre gloire, afin que nous justifiions sa providence, que nous entrions par notre confiance dans ses desseins, que nous fassions sa volonté d'une manière libre et méritoire, et que nous contribuions à faire honorer cette adorable perfection par les autres hommes.

Je sais qu'à prendre les choses à la rigueur, la providence de Dieu sait se justifier et se faire honorer indépendamment de nous; que, comme en lui résistant nous pouvons, dit saint Augustin, avoir la volonté et non pas le pouvoir de lui nuire; de même en nous soumettant à elle, nous pouvons désirer qu'elle soit louée, sans que nous en augmentions la gloire qu'elle a de son fonds. Mais je sais aussi ce que dit ce Père, que Dieu ayant créé les natures qui sont bonnes et les volontés qui peuvent se tourner au bien ou au mal, il est l'auteur des natures et le juge des volontés (*Lib. de Liber. Arb.*); que si ces volontés, qu'il laisse agir selon leur mouvement sont mauvaises et rebelles à ses ordres, il sait venger en elles et malgré elles l'honneur de sa Providence; mais que cependant il est plus ravi de les trouver fidèles et soumises, aimant mieux justifier et faire honorer cette perfection bienfaisante par le ministère des hommes, que d'en faire paraître la gloire, ou sans la coopération, ou même contre les efforts de leur volonté.

Cela supposé, quand est-ce que Dieu a la satisfaction de voir sa Providence ainsi honorée par la créature? C'est quand cette créature s'élève par sa confiance au-dessus des eaux des tribulations, et qu'elle ne regarde que Dieu dont elle attend tout son secours, semblable à l'arche qui s'élevait à proportion que les eaux du déluge montaient, et qui, selon la remarque des rabbins, n'avait qu'une fenêtre qu'on ouvrait du côté de l'Orient. C'est quand cette créature passe au travers du Jourdain des misères humaines, sans s'étourdir ni s'abattre au bruit de ses flots, uniquement appliquée à se jeter dans le sein de Dieu comme dans son port; semblable à un homme qui, se trouvant au milieu d'un fleuve rapide, ne regarde pas tant les eaux contre lesquelles il combat, qu'il regarde le ciel ou le rivage qu'il prétend gagner. Parlons sans figure, c'est quand un homme tenté de murmurer contre la conduite que Dieu tient à son égard, ou d'employer comme les autres toutes sortes de perfidies, de concussions et de sacriléges pour se tirer de la misère, se détermine plutôt à être toujours misérable qu'à n'être plus soumis à la Providence qu'il adore. C'est quand cette fille tentée par une passion déshonnête et plus encore par sa pauvreté, de se prostituer honteusement, aime mieux faire à Dieu un sacrifice de sa virginité que de l'abandonner à ceux qui tâchent de la corrompre. C'est quand ce magistrat qui pourrait impunément par ses injustices travailler à l'établissement de sa famille, choisit plutôt de vivre dans une médiocre fortune que de s'élever par des voies injustes. C'est quand ce marchand, ce soldat, cet artisan, qui pourraient gagner du bien par leur infidélité, leurs vols et leurs parjures, résistent par la confiance qu'ils ont en Dieu, à la tentation qui les presse de prévenir l'extrême pauvreté qui les menace. Ah! c'est pour lors que la Providence se tient honorée des uns et des autres, qu'elle les propose comme autant de modèles de vertus

et qu'elle les regarde comme ses vrais et fidèles adorateurs.

Oh! si nous comprenions comme il faut ce mystère d'épreuves, que nous serions savants dans l'art de profiter de nos maux! Que nous serions heureux de pouvoir les faire servir à la gloire de Dieu et à la nôtre, en conservant en même temps notre innocence et en rendant à la Providence l'hommage qu'elle attend de notre soumission! Nous verrons un Dieu qui ne nous tente qu'afin que nous nous jetions entre ses bras, et qui ne permet au démon de nous tenter qu'afin que nous augmentions sa confusion par notre constance. Un Dieu qui nous afflige, non pas pour être assuré de notre obéissance par cette épreuve, puisque rien ne lui est caché, mais pour la faire connaître aux hommes, puisqu'ils ont besoin de bons exemples qui les édifient : *Ut pia cordis obedientia probetur, sæculis in notitiam proferenda non sibi.* Un Dieu qui veut nous faire voir jusqu'où nos forces peuvent aller en l'aimant véritablement dans l'adversité, et jusqu'où s'étendent les soins amoureux de sa Providence, qui ne manque jamais de nous donner les consolations et les secours nécessaires dans nos disgrâces. Seconde raison qui nous oblige de nous confier en elle par le titre même de nos misères.

Je ne prétends pas que Dieu tire toujours de la pauvreté, de la bassesse, de l'oppression et des autres disgrâces, ceux qui se jettent entre ses bras ; plusieurs raisons, que je ne rapporte pas ici, font que souvent il leur refuse ces secours extérieurs. Mais je prétends que de quelque manière que Dieu en use, ou il les tire des eaux de la tribulation dans lesquelles il les a jetés pour les éprouver, ou bien il leur fait goûter dans l'amertume même de ces eaux, des douceurs et des consolations sensibles : *Ad aquas contradictionis probavit te, exaudivit te in abscondito tempestatis* (*Psal.* LXXX) ; les écoutant toujours et les mettant à l'abri de la tempête, soit en les délivrant des maux qu'ils souffrent, soit en faisant même changer de nature à ces maux. Je m'explique avec le savant évêque de Marseille.

Quoique les maux de la vie soient regardés comme des orages qui en troublent le calme, ils ne font pas cependant toujours des malheureux, comme la prospérité trompeuse qui enchante et qui endort le vulgaire, ne fait pas toujours des gens véritablement heureux. Nul n'est heureux précisément par le jugement d'autrui, dit Salvien; nul aussi n'est précisément malheureux par le sentiment et l'opinion que l'on a de son malheur : *Inter quælibet dura, nulli beatiores sunt quam qui hoc volunt. Labor itaque, jejunium et paupertas non omnibus sunt onerosa tolerantibus, sed tolerare nolentibus* (*De Gubern. Dei*). Croyez-moi heureux tant qu'il vous plaira, à cause de ces revenus et de ces dignités que je possède; si dans ce prétendu bonheur que vous estimez et que vous enviez tant, je ne suis bien ni avec Dieu ni avec moi-même; si je n'ai que de l'inquiétude, du chagrin, de l'ennui, du trouble, je ne suis pas ce que vous croyez. Aussi, estimez-moi malheureux tant qu'il vous plaira à cause de cette pauvreté, de ce mépris et de ces persécutions que je souffre; si, dans ce prétendu malheur, je me crois heureux, et si je le crois par un jugement sain et droit, parce que j'ai le repos et le témoignage d'une bonne conscience dans lesquels la félicité de cette vie consiste, je ne suis pas ce que vous vous imaginez. Comme mon bonheur ne dépend pas de vos fausses conjectures, mais du sentiment que j'en ai, mon malheur en dépend encore moins. Je suis pauvre, je veux bien être pauvre, on a du mépris pour moi, je ne suis pas fâché qu'on en ait; on me persécute et on me contredit, mais *les eaux de ces contradictions n'entrent pas jusque dans mon âme*, où je ressens une paix et une joie intérieure qui me rendent supportable et doux, ce qui paraît si dur et si insupportable aux autres.

Or, ce sont là les effets que produit dans un chrétien l'amoureuse confiance qu'il a en la Providence. La première pensée qui lui vient, c'est que Dieu ne lui envoie pas plus de maux qu'il n'en peut supporter; que quelques mauvais traitements qu'il reçoive des hommes, ce bon père en a marqué les lieux, les moments, les degrés, et, à mesure qu'il se nourrit de cette pensée, non-seulement il souffre ses disgrâces avec patience, il y trouve même une paix et une joie intérieure que Dieu peut bien suspendre pour un temps, afin de l'éprouver davantage, mais qu'il ne peut, tout Dieu qu'il est, lui refuser absolument pour toujours.

1° Parce que Dieu lui a promis sa protection; or, de quelque manière qu'il s'acquitte de cette promesse, il faut absolument qu'il s'en acquitte en Dieu, dit saint Paul, ne pouvant ni se démentir, ni oublier ce qu'il est : *Se ipsum negare non potest.* Et la vérité de la parole étant aussi essentielle à Dieu, ajoutent les théologiens, comme la vérité de la connaissance et de l'être. Autrement que pourrait penser une âme fidèle et soumise si elle en était abandonnée entièrement et pour toujours? Ne pourrait-elle pas prendre autant de liberté que Josué pour lui dire : Que diront les Chananéens et les peuples incirconcis? Que ferez-vous pour justifier votre Providence, et sauver la gloire de votre auguste nom? *Quid facies magno nomini tuo?*

2° Parce qu'une âme qui se jette entre les bras de la Providence fait ce que Dieu demande d'elle, et par ce moyen elle engage Dieu à faire ce qu'elle attend de lui. Dieu l'a éprouvée et il l'a trouvée fidèle; elle éprouve Dieu à son tour, si j'ose le dire ainsi, et elle lui demande quelque témoignage de sa fidélité. Dieu l'a interrogée par la perte de ses biens ou de son honneur, par la pauvreté ou par la maladie qui sont autant de questions de Dieu, comme les appelle saint Cyprien (*Lib. de Mortalit.*), il faut qu'elle interroge

Dieu à son tour, et que, pleine d'une humble confiance, elle lui demande qu'il s'acquitte de sa promesse : *Vous avez éprouvé mon cœur pendant la nuit de mes afflictions, vous m'avez examiné par le feu de votre justice*, disait David à Dieu : *Probasti cor meum et visitasti nocte, igne me examinasti. Mais je vous ai été fidèle dans ces épreuves, et je vous ai répondu; il faut que je vous parle, et que vous m'écoutiez. Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras, inclina aurem tuam mihi et exaudi verba mea.* Je ne vous demanderai que ce que vous m'avez promis. *Mirifica misericordias tuas qui salvos facis sperantes in te. Grand Dieu, qui protégez et qui sauvez ceux qui espèrent en vous, faites paraître en moi les prodiges de votre miséricorde* (*Psal.* XVI).

Il ne nous refuse pas ces prodiges quand nous lui sommes fidèles, soit qu'il nous tire de la cendre et de la poussière pour nous élever par de certains moyens que nous reconnaissons ne pouvoir venir que de lui, soit qu'en nous laissant dans la misère, il nous donne des consolations intérieures qui nous la rendent douce, ce qui est encore un plus grand miracle de sa bonté.

Voulez-vous bien que je vous fasse ici, avec l'Ecriture et les Pères, l'anatomie de deux cœurs affligés des mêmes maux, et qui cependant ne goûtent pas les mêmes consolations à cause des différentes dispositions dans lesquelles ils se trouvent? L'impie qui se défie de Dieu et qui se soulève contre les ordres de la Providence est inconsolable dans ses disgrâces. De quelque côté qu'il se tourne il ne trouve que des sujets d'une morne tristesse et d'une douleur désespérante. Regarde-t-il la terre? il n'y voit que des projets rompus, que des mesures prises et brisées, que calamité, que nudité, que mépris. Ses ennemis le persécutent, ses proches le dépouillent, ses faux amis le trahissent, et ceux qui lui sont étrangers ne le regardent pas. Rentre-t-il dans lui-même? ce n'est que guerre, qu'agitation, que trouble. Se répand-t-il au dehors? ce n'est que crainte, abattement, détresse. Ce qui lui resterait de consolation, serait de lever les yeux au ciel et d'y adorer la Providence; mais comme il n'y pense jamais, il y trouve un Dieu en colère, résolu de punir par le trouble qu'il laisse dans son âme, tous les outrages qu'il lui fait; un Dieu qui retire de dessus lui cette protection spéciale et ce soin paternel qu'il en devait attendre; un Dieu qui l'abandonne à ses passions et à ce prétendu soin de tant de divinités ridicules dans lesquelles il a mis sa confiance. Va, malheureux qui m'as méprisé, *je ne serai plus ton roi, et tu ne seras plus mon peuple, que tout ce qui doit mourir meure, que tout ce qui doit être arraché le soit : Quod moritur moriatur, quod succiditur succidatur* (*Zach.*, XI). Plaisir, honneur, satisfaction intérieure, repos de conscience, que tout cela te soit ôté; que toi et tous ceux qui me méprisent périssent, dévorez-vous les uns les autres, et entremangez-vous de rage et de désespoir : *Et reliqui devorent unusquisque carnem suam.*

Il n'en est pas de même du juste qui s'abandonne à la conduite de la Providence, et si nous avions les yeux assez bons pour voir ce qui se passe dans le fond de son âme, que nous y trouverions de consolation et de joie! Nous verrions un homme tranquille, joyeux, toujours égal à lui-même et toujours satisfait de Dieu, un homme persécuté au dehors, mais patient au dedans, pauvre au dehors, mais riche au dedans, abandonné au dehors, mais protégé au dedans; toujours appliqué à regarder le Seigneur principe et motif de sa patience, et toujours regardé du Seigneur, *Père des miséricordes et Dieu de toute consolation*. Un homme qui, relégué en un coin de village, se tient plus heureux que ceux qui sont élevés aux premières charges des royaumes; qui sous la bure est plus content que les autres ne le sont sous la pourpre et le lin; qui obligé de gagner tous les jours son pain à la sueur de son front, le mangera avec plus de plaisir au milieu de sa petite famille, qu'un riche voluptueux n'en a dans ses monstrueuses débauches; un homme qu'on peut dépouiller de tout son bien, mais à qui on ne peut ôter le véritable; qu'on peut enchaîner et jeter dans un cachot, mais à qui on ne peut ôter la solide et parfaite liberté; qu'on peut faire tomber de la haute fortune dans la dernière mendicité, mais qu'on ne saurait briser, parce que *Dieu met sa main sous lui, et qu'il le soutient* (*Psal.* XXXVI). Un homme qui, nonobstant la pauvreté, la faim, la nudité, les mépris, la maladie, les prisons et autres disgrâces de la vie dont il est investi comme d'un fâcheux déluge, *goûte au milieu de ces eaux amères la douceur du lait* (*Deut.* XXIII), je veux dire la paix et la joie qui sont les fruits du Saint-Esprit.

Qu'il t'est donc avantageux, chrétien, de te jeter entre les bras d'une si miséricordieuse Providence! Mais aussi que tu es sage de te soumettre à sa conduite! Si elle t'envoie quelque disgrâce, c'est pour éprouver ta fidélité; c'est pourquoi, mets toute ta confiance en elle : *Confide in Deo* (*Eccles.*, I). Mais de quelque manière qu'elle en use à ton égard, demeure dans la place qu'elle t'a marquée; *et mane in loco tuo*. Car elle sait ce qu'elle a à faire, elle est toute-puissante et immuablement determinée à confondre ceux qui lui résistent.

SECOND POINT.

Par quelle étrange fatalité, ou plutôt par quelle déplorable bizarrerie de l'esprit et du cœur humain, arrive-t-il que nous ne voulons être presque jamais ce que nous sommes, et que nous voulons presque toujours être ce que nous ne sommes pas? Que nous nous plaignons de nos conditions et que nous portons envie à celle des autres, tandis que les autres se tiennent peu satisfaits de la place qu'ils occupent, et qu'ils se croiraient contents s'ils remplissaient celle où nous nous trouvons si mal.

Soit que ce dérèglement vienne de l'inconstance et de la vanité des choses humaines, dont le propre est de ne laisser après

elles que du chagrin, parce qu'elles ne peuvent par un état durable et par une vraie félicité, satisfaire ceux qui s'y attachent; soit qu'il vienne du péché originel, qui, après nous avoir fait perdre le souverain bien, nous amuse successivement, et nous dissipe dans la diversité des créatures; il est certain, que nous ne nous trouvons presque jamais bien dans nos emplois, et que semblables à ces malades qui s'impatientent et qui se retournent de tous côtés dans leur lit, se flattant qu'une autre place sera meilleure que celle où ils sont, nous voulons rarement demeurer dans notre condition, nous imaginant vainement que nous trouverons dans les autres, des commodités et du repos que ne goûtent pas même ceux qui y sont.

Ainsi, un avocat se plaint de la servitude de sa profession, de ce qu'il est comme voué à tous les besoins et à toutes les passions de ses parties, obligé de se charger la tête de mille affaires, et d'en reprendre tous les jours de nouvelles; s'estimant plus heureux de mener une vie tranquille comme plusieurs particuliers que d'épuiser ses forces et user ses poumons dans un barreau : tandis que ces hommes oisifs envient le bonheur de cet avocat, assiégé d'une troupe officieuse de clients, qui confient à ses soins et à son intégrité leurs biens et leur honneur, qui le regardent comme leur ange tutélaire, ou, si j'ose le dire, comme leur dieu.

Ainsi, un ecclésiastique ou un religieux se sent souvent tenté de changer d'état, s'imaginant qu'il serait plus propre pour le monde que pour le cloître, qu'il réglerait mieux une famille selon les maximes de l'Evangile, qu'il ne s'acquitte dans l'Eglise des fonctions de son état; et que dans le mariage, il y a des avantages et des douceurs qui ne se trouvent pas dans une vie retirée : au lieu qu'un homme marié estime infiniment le bonheur d'un religieux, ou d'un ecclésiastique, qui dans sa condition trouve un asile à son innocence, et qui, même selon le monde, se met à couvert des soins du ménage et des embarras qui l'accompagnent; tant est grande la bizarrerie de l'homme, tant il lui est ordinaire (sans m'arrêter à une plus longue déduction), de s'égarer dans ses pensées, et de flotter dans ses désirs, n'estimant pas ce qu'il est et ce que les autres estiment; voulant être ce qu'il n'est pas et ce que les autres souhaiteraient de ne pas être.

Mais à quelques fâcheuses et différentes extrémités que cette bizarrerie nous porte, il est cependant vrai de dire, que dans cette agitation continuelle qui nous répand sur tant d'objets, nous nous proposons presque toujours une même fin, qui est de nous élever et de nous agrandir. Nous voudrions presque toujours changer d'état, et par là, nous sommes bizarres et inconstants : mais nous n'en voudrions changer, que parce que nous ne nous trouvons pas bien dans la place où nous sommes, et que, selon notre jugement, nous serions mieux dans une autre, et c'est ce que notre orgueil et notre ambition nous suggèrent. Nous nous imaginons être mal placés, et de là viennent les efforts que nous faisons pour sortir de notre poste; nous croyons qu'au premier pas nous serons satisfaits, parce que nous bornons là ce nous semble, notre petite fortune : notre cupidité toujours insatiable va, montant de degrés en degrés, et nous pousse d'emplois en emplois; aveuglés par notre amour propre qui nous séduit, nous nous regardons toujours comme serrés dans des bornes étroites, et sans considérer que tant de gens qui nous sont inférieurs s'estimeraient heureux d'occuper les places que nous avons quittées, nous portons envie à ceux qui en ont de plus éminentes, et par des mouvements précipités de notre orgueil, nous nous efforçons d'y atteindre et de les remplir.

Pour arrêter ces vains et ridicules, mais funestes et détestables projets de l'ambition mondaine, je me contente d'une seule raison que je tire de la conduite d'une Providence absolument déterminée à résister à ceux qui se soulèvent contre elle : et afin de leur faire connaître leur aveuglement, il me suffit de leur dire ce que leur dit Dieu chez Job : *Rendras-tu mon jugement inutile, et me condamneras-tu pour te justifier? Si ton bras est comme le bras de Dieu, et si ta voix ressemble à son tonnerre, élève-toi le plus haut, habille-toi le plus magnifiquement, attire-toi le plus d'honneurs que tu pourras, perds, humilie, confonds les orgueilleux, fais porter à tous ceux qui s'opposeront à tes desseins, des marques de ta fureur : et pour lors, j'avouerai que tu n'es redevable qu'à toi-même de ton élévation, et que dans quelque malheur que tu sois engagé, tu pourras t'en délivrer par la force de ton bras.*

Excellente raison, qui, étant bien méditée, peut toute seule arrêter l'ambition qui se porte aux plus dangereux excès. C'est comme si Dieu disait à ces esprits orgueilleux : Si vous pouvez vous procurer un établissement solide que rien ne renverse, une vie longue et heureuse dont ni les maladies, ni les adversités ne troublent pas le repos; si après avoir supplanté les uns, dépouillé les autres, humilié ceux-ci, fait mourir ceux-là, vous êtes assurés de n'être pas traités de même à votre tour; si vous pouvez porter votre bras sur tel objet qu'il vous plaira, comme j'étends le mien sur toutes les créatures, si comme moi par un *je le veux*, vous pouvez dérégler la nature, changer les saisons, tonner, foudroyer, mettre en poudre, anéantir; si, par quelque nouveau secret jusqu'ici inconnu à ceux qui vous ont précédé, vous savez le moyen de vous rendre immortel et toujours heureux, donnez à votre ambition quelle étendue qu'il vous plaira; abattez, renversez, saccagez tout ce qui arrêtera le torrent de votre passion, pillez, humiliez, confondez vos frères pour vous élever sur leurs ruines, et dites hardiment qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. Mais parce que vous ne pouvez rien sans moi, que souvent je ne permets votre élévation que pour rendre votre chute plus hon-

teuse, parce que tout hauts et puissants seigneurs que vous vous dites être, je suis infiniment plus haut et plus tout-puissant que vous, que je me ris de vos projets, que je renverse ce que vous bâtissez, que je réduis en cendre ce que vous élevez, que je vous arrache des mains ce que vous aimez, que je vous afflige de maladies, de pertes, de procès, d'incendies, de mort, et que je me venge de vous en tel temps, en tel lieu et de telle manière qu'il me plaît ; parce que même tout rois que vous êtes, je suis un plus grand roi que vous, *que vous ne sauriez ajouter une coudée à votre taille*, prolonger votre vie d'un seul instant, agrandir votre royaume d'un pouce de terre si je ne le veux : apprenez, qui que vous soyez, apprenez à vous humilier sous ma main, à attendre avec tremblement les ordres de ma Providence, à recevoir humblement des décrets que vous ne sauriez changer, et à vous soumettre avec respect à un jugement dont il vous est impossible d'éluder l'exécution.

Et certes, c'est là la plus juste, et même la seule conséquence qu'on peut tirer de ce principe : c'est là, l'hommage ou volontaire ou forcé, que se fait rendre une Providence, qui, quoiqu'elle tente notre fidélité, est cependant assurée de ce qu'elle doit faire.

Car, qu'est-ce que la Providence, sinon une raison divine dans le premier de tous les êtres, qui dispose de toutes choses selon ses desseins et ses vues, qui ramène ou librement ou nécessairement, mais toujours infailliblement les créatures à leur fin ; qui, soit qu'il les gouverne immédiatement par lui-même, soit qu'il se serve du ministère des causes secondes, soit qu'il change ses ouvrages, soit qu'il ne les change pas, ne change jamais de conseil, et fait toujours invinciblement ce qu'il veut faire ? Qu'est-ce que la Providence, sinon un absolu et immuable décret dans un souverain principe, qui a autant de force pour atteindre d'un bout du monde à l'autre, qu'il a de sagesse pour conduire les moyens à leur fin, et de bonté pour disposer toutes choses avec douceur : qui, indépendant des influences des astres, des projets des causes libres, et des efforts des nécessaires, assigne à chaque être son lieu, son temps et ses emplois ; qui sans être ni divisé par la distance des lieux, ni partagé par la diversité de ses opérations, ni arrêté par d'autres gens qui contrebalancent son autorité, marque à chaque chose une certaine heure et un certain point fixe, que les puissances de la terre, du ciel et de l'enfer, jointes ensemble, ne peuvent ni prévenir, ni passer, ni avancer, ni retarder d'un seul moment ! Qu'est-ce que la Providence ? sinon une raison juste et inflexible en Dieu, qui remue, tourne, penche les cœurs et les esprit des hommes de tel côté qu'il lui plaît ; qui, dans des choses apparemment impossibles, réunit à propos les lieux, les temps, les occasions, et les autres circonstances qu'elles réussissent, et qui, dans d'autres moralement immanquables, renverse tout d'un coup ce qu'on regardait comme fait, dissipe les conseils des sages, et déconcerte leur vaine prudence, par ces voies que nous ne reconnaissons pas, mais dont les effets nous paraissent.

Ainsi, quand les desseins d'un homme ne se trouvent pas conformes à cette raison souveraine et à cet immuable décret, il a beau dire comme disait l'insolent Adonias : *je régnerai*, Dieu, d'un ton plus ferme et plus assuré, dit : tu ne régneras pas, tu mourras aussi bien que Joab et Abiathar qui t'ont mal conseillé. Un vindicatif envieux a beau dire qu'il perdra son ennemi, comme Aman se flattait de perdre Mardochée, Dieu, qui est la vérité et la puissance même, dit : Tu ne le perdras pas, tu seras toi-même attaché au gibet que tu lui as fait dresser. Un grand qui a l'oreille et l'amitié de son prince, a beau dire, quoique dans un autre sens que David : Je ne changerai jamais d'état ; Dieu qui se moque de lui, dit : Tu en changeras, tu perdras ou la tête sur un échafaud, ou tes grâces et tes biens par une disgrâce imprévue, ou ton honneur et ta liberté par un exil. Un homme qui, par ses sollicitations, ses intrigues, ses fourberies, voit son procès sur le point d'être jugé, a beau dire : Je gagnerai mon affaire ; Dieu dont il a outragé la providence, dit : Tu ne la gagneras pas ; quoique tous les suffrages te paraissent favorables, un tour d'imagination, ou un scrupule de conscience dans un seul de tes juges, te la fera perdre : il se formera des doutes sur ton affaire, il appréhendera que la plupart de ceux de sa compagnie n'aient été gagnés, il demandera qu'on lui représente toutes les pièces du procès, il rappellera des circonstances ou déguisées, ou oubliées, et tout d'un coup fera revenir les autres juges, et te condamnera avec eux.

Cela est-il vrai, ne l'est-il pas ? sans consulter les divines Ecritures sur ce point, il suffit de considérer la face et l'état du monde, de rappeler ou ce que nous avons lu dans les histoires, ou ce que nous avons vu de nos jours. Mais si cela est vrai, quelle est donc notre témérité, de former tant de vains projets que la Providence détruit en un moment, ou dont elle permet le succès pour notre malheur ? de nous éventrer comme des araignées pour ourdir une toile qu'un tour de balai défait, pour perdre dans quelques jours le fruit de tant de concussions et de peines ?

Si les riches et les puissants du siècle (et ce que je dis d'eux je dois le dire à proportion de tous ceux qui, dans une condition médiocre, cherchent à s'agrandir contre les ordres de la Providence), si ces gens avaient les yeux assez bons pour pénétrer jusque dans le futur ; ou si Dieu, par un effet particulier de sa miséricorde, leur envoyait quelque prophète qui leur dit : Aveugles qui vous tourmentez tant pour amasser du bien et établir votre maison, savez-vous bien ce que vous faites et ce que vous deviendrez ? Vous ne jouirez de ce bien que durant quelques années : encore pendant ce temps les longues veilles, les défiances, les inquiétudes, les procès, les maladies troubleront votre repos : après tant d'embarras,

de chagrin, de crainte, vous mourrez à tel jour et à telle heure. A la première nouvelle de votre mort les particuliers dont vous avez pris le bien s'en réjouiront, et demanderont justice à Dieu : votre nom si célèbre par ses concussions sera en exécration à tout le monde ; on dira hautement vos lâchetés, vos hypocrisies, vos perfidies : votre fortune comme la statue de Nabuchodonosor, tombera par pièces ; celui-ci en emportera un morceau, celui-là un autre ; un tel s'emparera de votre charge et ruinera votre veuve, cet autre que vous regardiez comme votre créature, et qui est entré dans le secret de vos affaires, trahira vos enfants et les dépouillera. Voilà quel sera votre sort et celui de votre famille : vos enfants dans la pauvreté ou dans la débauche, votre femme dans la misère ou dans le mépris, vos alliés haïs, vos parents persécutés, votre corps grouillant de vers dans le tombeau, votre âme entre les mains des démons dans les enfers : et tout cela parce que vous avez oublié Dieu, parce que malgré ses ordres vous avez voulu vous élever, et que dans le règne de la Providence rien ne peut être impuni, y ayant un décret fixe par lequel tôt ou tard on rentre dans l'ordre dont on a eu la témérité de vouloir se soustraire. Si, dis-je, un prophète envoyé de la part de Dieu, si un homme de la sainteté et de la vérité duquel on fût pleinement convaincu, révélait toutes ces circonstances à quelqu'un de ces ambitieux, n'est-il pas vrai que quelque violente que fût la passion qu'il a de s'agrandir, il tirerait cette conséquence, qu'il doit s'humilier sous la main de Dieu, demeurer dans l'état où il veut qu'il soit, se soumettre humblement aux ordres de sa providence, et ne jamais rien entreprendre contre une puissance souveraine qui, tôt ou tard, bon gré ou malgré les créatures fait immuablement et invinciblement sa volonté.

Or, ce que les hommes n'osent et ne peuvent dire précisément à d'autres hommes, c'est ce que la raison, l'expérience et la foi leur disent, c'est ce qu'ils apprennent par la vicissitude des choses humaines, par le renversement des fortunes qui paraissent inébranlables, et par les disgraces qui arrivent dans tous les temps et dans tous les états de la vie. Ainsi puisque le même principe subsiste toujours, et qu'ils en ont une conviction aussi certaine, doivent-ils en tirer une autre conséquence ? croient-ils que le bras de Dieu soit raccourci ? qu'il souffrira dans leur personne ce qu'il a toujours puni si rigoureusement dans les autres ? qu'après avoir juré qu'il *perdra les ambitieux, qu'il les humiliera, qu'il les confondra, qu'il les réduira en poussière, que des gens affamés dévoreront leurs moissons, et que leurs biens ne passeront pas à une quatrième génération*, il aura d'autres considérations pour eux, et qu'il gardera d'autres mesures ? Et par conséquent que doivent-ils inférer de cette conduite de la Providence qui fait ce qu'elle doit faire, sinon qu'il faut qu'ils s'abandonnent à ses soins, et qu'ils lui rendent l'hommage qu'elle exige d'eux ?

A ce mot d'hommage ne vous figurez pas une soumission vague spéculative, superficielle, où la bouche a plus de part que le cœur : une soumission partagée, conditionnelle, imaginaire qui est plutôt une illusion de l'esprit humain qu'un effet de la grâce : car enfin l'amour propre a trouvé le secret de raffiner sur cet article aussi bien que sur les autres. Il y a peu de gens qui soient assez ridicules et assez insolents pour dire qu'ils ne connaissent point de Dieu, qu'ils s'élèveront indépendamment de lui, et que soit qu'il le veuille, soit qu'il ne le veuille pas, ils travailleront à l'établissement de leur fortune. Mais on n'en voit que trop qui, quoi qu'ils n'aient pas les mêmes sentiments, imitent cependant ceux qui les ont; qui, non contents de détourner par une sage prévoyance les disgrâces qui les menacent, et de mettre ordre à leurs affaires, chose que Dieu ne défend pas, ont autant de cupidité, font autant d'injustices, vivent avec autant d'inquiétude et de trouble que s'il n'y avait point de Dieu. On n'en voit que trop qui voudraient courber la règle de la Providence divine pour l'ajuster à leurs règles fautives ; au lieu, dit saint Augustin, que ces règles tortues doivent être redressées, sur celle de la Providence qui est droite : qui, sans examiner s'ils sont propres aux emplois auxquels leur vanité ou celle de leurs parents les appelle, sans prendre garde qu'ils sont responsables de toutes les fautes qu'ils font en s'acquittant mal de leur ministère, ne songeant qu'à passer de charges en charges, en quittant de médiocres pour en prendre de plus honorables, et qui, comptant toujours sur les dernières d'où ils sont sortis, et jamais sur les premières où ils sont entrés, montent insolemment de degrés en degrés, et ne prennent point d'autres leçons dans leur établissement que celles de leur première témérité. On n'en voit, dis-je, que trop de ce caractère, et le grand mal que j'y trouve, c'est que ceux mêmes qui tombent dans ces désordres ne s'en croient pas coupables, parce que, se figurant une Providence complaisante, officieuse prête à faire réussir tout ce que leur ambition leur suggérera, ils se persuadent agir sous ses ordres, et coopérer à ses desseins.

Quand je parle donc de l'hommage que nous sommes obligés de rendre à la Providence, ne croyez pas que je parle d'un hommage aussi ridicule en lui-même, et aussi injurieux à Dieu : malheur à ceux qui s'arrêtent à ces fausses soumissions, et à ces illusions de respect si solennellement réprouvées dans l'Ecriture. Je parle d'un hommage entier, sincère, universel ; hommage qui consiste à ne point choisir d'état qu'on n'ait interrogé la volonté du Seigneur, à se défier toujours des emplois honorables, et à ne s'en charger qu'avec peine, dans la juste crainte qu'on ne suive plutôt son ambition que les ordres du ciel ; d'un hommage parfait tel que le Saint-Esprit l'exige de notre fidélité, et dont selon la remarque d'Origène, nous avons une belle figure dans la conduite que Dieu a autrefois tenue sur son peuple (*Orig. comm. in lib. Num.*).

Il est assez surprenant de voir dans le livre des Nombres la description exacte que Dieu y fait de son peuple, et le soin qu'il y prend de les ranger par tribus, par familles, par maisons, et de marquer l'ordre qu'il leur commande de garder quand ils marcheront en bataille (*Num.*, XX). Il nomme les chefs des quatre principales tribus, et les pères dont ils sont sortis. Il veut que la tribu de Juda, avec celle d'Issachar et de Zabulon, se poste du côté de l'Orient, la tribu de Ruben, avec celles de Siméon et de Gad du côté du midi; la tribu d'Ephraïm, avec celles de Manassès et de Benjamin, du côté de l'Occident; la tribu de Dan avec celles d'Aser et de Néphtali, du côté du Septentrion. Voilà déjà en partie l'image de la conduite de la Providence qui nous distingue par noms et par surnoms, qui nous fait naître d'une famille plutôt que d'une autre, qui dans ses décrets éternels marque nos pères, et tous nos ancêtres : voilà déjà, en partie, l'idée que nous pouvons nous former de la soumission que nous devons rendre à cette Providence, en nous tenant dans le poste qu'elle nous assigne, soit qu'elle nous place du côté de l'Occident, comme pour laisser éteindre en nos personnes l'ancienne splendeur de notre maison, ou du côté de l'Orient, afin que nous la tirions de l'obscurité, et que nous la fassions comme paraître dans un jour naissant, mais toujours dépendamment de ses ordres; soit qu'elle nous mette du côté du Midi, par les biens, les honneurs et les dignités qu'elle nous donne, ou du côté du septentrion, par les maux et les adversités dont elle nous afflige.

Entrons encore davantage dans le détail, pour nous instruire de nos devoirs par la suite de cette mystérieuse figure. Dieu veut que de six cent trois mille cinq cent cinquante combattants, il n'y en ait aucun qui ne regarde son poste, qui ne suive sa tribu, qui ne demeure dans sa famille, qui ne se range sous son étendard : il ordonne de choisir ceux de la tribu de Lévi pour être les gardiens du Tabernacle, des vases, et de tout ce qui sert au sacrifice, et si quelqu'autre qu'eux s'ingère dans cet emploi, il veut qu'on le fasse mourir. Ce n'est pas assez : comme son peuple qui marchait dans le désert était obligé de porter le Tabernacle partout où il allait, il veut qu'Aaron et ses enfants se couvrent d'un voile dont il marque la couleur; qu'ils donnent ce Tabernacle qui se démontait aux enfants des familles qu'il spécifie, afin que chacun en porte quelque pièce, sans qu'il leur soit permis de regarder ce qu'ils portent. On donnait les encensoirs aux uns, les chandeliers aux autres; ceux ci prenaient l'autel, ceux-là la table des pains de proposition ; il y en avait qui portaient les voiles et les courtines, d'autres qui se chargaient des cordages et des colonnes avec leurs pieds : et il leur était défendu à tous, sous peine de mort, de regarder leur fardeau, ni de choisir à leur fantaisie celui qu'ils trouvaient le plus commode.

Que signifient à votre avis ces sages et mystérieuses précautions, si ce n'est qu'elles nous apprennent quatre grandes et importantes vérités? La première, que la Providence marque de toute éternité nos fonctions et nos emplois, qu'elle veut que nous gardions fidèlement le poste où elle nous met, et que nous ne le quittions jamais sans ses ordres. La seconde, que pour choisir un état, ou changer de condition, il faut que nous consultions des gens vertueux et éclairés; à qui Dieu donne les lumières et les qualités nécessaires pour nous conduire, et nous imposer le fardeau que nous devons porter. La troisième, que quoiqu'il nous soit permis d'examiner ce qu'il y a de doux et de rebutant, de glorieux et d'humiliant dans chaque emploi, quand nous savons que c'est la volonté de Dieu que nous en embrassions un plutôt qu'un autre, nous n'avons plus la liberté de le regarder avec ces yeux curieux qui jugent de tout, qui pointillent sur tout, qui nous portent à une rébellion, ouverte, ou à un abattement mortel, quand nous ne rencontrons pas dans notre état ce que notre cupidité et notre ambition voudraient que nous y rencontrassions. La quatrième, que c'est renverser l'ordre de la société, et par conséquent faire le dernier outrage à la Providence, que de vouloir, dans la diversité des emplois, s'attacher à celui auquel nos passions et le dérèglement de notre nature nous porte davantage.

Quel eût été le désordre des enfants d'Israël, s'ils avaient eu la liberté de choisir telle pièce du Tabernacle et tel meuble sacré qu'ils auraient souhaité? Mais quel plus grand désordre serait-ce, si chacun prenait un emploi au goût de sa passion? L'avare se chargerait du plus lucratif, le lâche du plus léger, l'ambitieux du plus magnifique, l'impudique et le sensuel du plus agréable. Le zélé en prendrait trop, et le paresseux en prendrait trop peu; il y en aurait qui ne s'en chargeraient que pour un temps, et d'autres qui ne s'en chargeraient point du tout : les uns le jetteraient par mépris, les autres s'abattraient sous sa pesanteur, et tous généralement n'en voudraient point s'il n'était honorable et ne flattait leur passion. Or, c'est pour empêcher cette confusion et arrêter cette vanité que la providence de Dieu, forte et invincible dans ses conseils, règle, dispose, gouverne, détermine tous les emplois : Providence dont on peut frustrer les premières intentions qui regardent ce qu'il y a de temporel, et que saint Thomas appelle la volonté de signe (*D. Tho.* I. *p. q.* 19. *art.* 11 *et* 12); mais dont on ne peut éluder ce qu'il y a d'éternel, et qu'il nomme volonté absolue; Providence qui souffre quelquefois que les ambitieux se soulèvent contre elle; mais qui, du haut du ciel, se rit de leurs vains projets, résolue ou de les abattre même de ce monde quand ils se croient les plus élevés, ou de les laisser s'aveugler et se perdre dans leurs desseins, afin de s'en venger éternellement dans l'autre.

Vous devez avoir d'autant plus de respect pour ces expressions qu'elles sont tirées des

livres saints. Que font sur la terre ces prétendus sages, ces riches, ces puissants du siècle et à qui les comparerons-nous? Ils ressemblent, dit le Saint-Esprit, *à des enfants qui font de petits vaisseaux de papier qu'ils mettent sur l'eau*, comme s'ils voulaient faire une longue navigation. Quiconque voit ces enfants suer, se tourmenter, pleurer, s'entre-battre à qui aura ce morceau de papier, a sans doute pitié d'eux, ou du moins il s'en rit. C'est ainsi que la Providence regarde ces ambitieux; ils s'empressent à avoir aujourd'hui une charge, demain une maison; aujourd'hui de grandes sommes d'argent, demain de belles terres; et, en tout cela qui sont-ils? *Vasa papyri in aquis* (*Isa.*, XVIII): des petits vaisseaux de papier qu'ils font flotter sur la mer inconstante du monde, qui n'y sont pas plutôt que le premier vent les renverse et que l'eau même, toute paisible qu'elle est, les dissout. C'est alors que la Providence les méprise et qu'elle se rit d'eux, c'est alors, ô mon Dieu, que, parce qu'ils n'ont suivi que leur ambition et qu'ils ont voulu s'élever malgré vous, vous les avez abattus au moment qu'ils prétendaient avoir une plus longue et plus glorieuse course à faire : *Dejecisti eos dum allevarentur* (*Psal.* XXII).

Qu'ils seraient sages si la considération d'une Providence souveraine, maîtresse de toutes les conditions et contre les ordres de laquelle on ne peut rien faire, les obligeait de rentrer en eux-mêmes, de s'abandonner à sa conduite, de se tenir dans le poste où elle les met! Mais qu'ils seraient justes et heureux s'ils lui rendaient grâces des biens qu'ils reçoivent d'elle, et s'ils les lui renvoyaient par une humble et fidèle reconnaissance! C'est ce qu'ils sont obligés de faire, comme vous allez voir dans ce qui me reste à vous dire sur ce sujet.

TROISIÈME POINT.

S'il est permis à la créature raisonnable d'être, en quelque manière, intéressée dans l'hommage qu'elle rend à la Providence, il lui est absolument défendu d'être méconnaissante quand elle en a reçu quelque faveur, et, autant que Dieu, touché de la misère des hommes, a de bonté pour souffrir qu'ils regardent leur propre avantage quand ils s'adressent à lui, autant il a de droit d'exiger d'eux un tribut de reconnaissance, lorsque, touché de leur confiance, il leur donne des marques de sa protection et de son amour dans leurs besoins.

Si Dieu est avec moi, disait autrefois le bon Jacob, *s'il me donne du pain et des habits, et que je retourne dans la maison de mon père, je jure et je m'y engage par un vœu solennel, que je le reconnaîtrai pour mon Dieu, et que je lui offrirai les dîmes de tous les biens qu'il m'aura donnés* (*Gen.*, XXVIII).

Dieu qui, par la conduite qu'il tint sur Jacob, parut avoir approuvé ce pacte, lui accorda ce qu'il souhaitait; mais aussi Jacob, fidèle à son vœu, rendit à Dieu ce qu'il lui avait promis. Il lui dressa un autel pour servir de monument à sa gratitude, pour éterniser en quelque manière sa piété, et pour nous apprendre que, quand Dieu nous donne non-seulement du pain et des habits qui marquent le nécessaire, mais encore le commode et le délectable, nous devons nous ressouvenir de ses bienfaits, en laisser, s'il est possible, des marques à la postérité et lui payer le tribut qu'il a droit d'exiger de nous, pour les biens qu'il nous a mis entre les mains.

Tels furent les sentiments de ces troupes de notre évangile qui, sensibles au secours qu'elles venaient de recevoir de Jésus-Christ, voulurent le faire leur roi, et tel est aussi l'exemple de reconnaissance et de piété qu'elles nous laissent.

Car, enfin, les faveurs que nous recevons tous les jours de la Providence ne cèdent en rien, disent les Pères, au miracle de la multiplication des pains. De quelque manière qu'elle ait été faite, soit que Jésus-Christ ait multiplié ces pains par la bénédiction qu'il y donna, comme Dieu au commencement du monde en bénissant les créatures, leur communiqua une vertu naturelle de croître et de s'augmenter, ainsi que le prétend saint Jérôme; soit qu'au sentiment de saint Chrysostôme et de saint Hilaire, à mesure que les disciples rompaient les pains par morceaux, il se soit fait entre leurs mains je ne sais quelle création de ces fragments; soit que, dans la pensée du Maître des Sentences (*Lib.* II, *dist.* 18), la substance du pain ait été augmentée en elle-même, sans qu'aucune autre substance y ait été ajoutée; de quelque manière, dis-je, que cette multiplication ait été faite, il faut avouer avec saint Augustin que ce miracle se renouvelle presque tous les jours en notre faveur, en sorte que toute la différence que nous y trouvons, ne vient que d'une certaine faiblesse de l'esprit humain, qui ne s'arrête qu'aux événements extraordinaires et qui, par l'habitude de voir de continuels miracles, les méprise ou du moins n'y fait pas de réflexion : *Eis quotidiana Dei miracula, ex assiduitate viluerunt* (*Greg.*, *homil.* XXVI *in Evang.*).

Combien de fois avons nous trouvé dans nos misères et dans nos persécutions des secours auxquels nous nous attendions le moins, et dans certaines conjonctures fâcheuses et embarrassantes, des ressources auxquelles nous ne pensions pas? Combien de fois, par une bénédiction que Dieu a répandue sur nos personnes et sur nos biens, avons-nous vu notre famille prospérer, nos affaires réussir, nos revenus augmenter nonobstant nos dépenses et nos aumônes. Or, comment appellerons-nous cela, sinon une multiplication miraculeuse, une certaine création de biens, d'emplois, de charges, une augmentation qui se fait entre nos mains des morceaux de pain, à mesure que nous les rompons à nos enfants et que nous les distribuons aux pauvres : *Quædam fragmentorum procurationes?* Multiplication, création, augmentation dont nous ressentons les effets, dit saint Hilaire, quoique la manière avec laquelle ils opèrent, nous soit inconnue et que la conduite d'une

Providence si libérale ne tombe pas sous nos sens.

Ne sont-ce pas donc là autant d'engagements à une humble et fidèle reconnaissance, autant de puissants motifs qui nous portent à louer, à suivre et à choisir Jésus-Christ pour notre roi, comme ces peuples de notre évangile? C'est-à-dire, à avoir pour la Providence une reconnaissance de louanges, d'affection et d'action, qui sont les trois caractères que Cassiodore y a judicieusement distingués et qui en remplissent tous les devoirs.

J'appelle avec lui une reconnaissance de louanges celle par laquelle nous avouons humblement que tout ce que nous avons, santé, commodités, crédit, biens, honneur, aliment! tout cela vient de Dieu : par laquelle *nous lui demandons* dans l'Oraison Dominicale *notre pain de chaque jour*, non pas tant afin qu'il nous le donne, puisque souvent nous sommes comme assurés de l'avoir, qu'afin de retracer continuellement dans notre mémoire l'obligation que nous lui avons de ce qu'il ne permet pas que nous en manquions : reconnaissance dont nous trouvons un si bel exemple dans la conduite de Jésus-Christ qui ne distribue au peuple ce pain miraculeux, qu'après avoir levé les yeux au ciel et rendu grâces à son Père, *Cùm gratias egisset distribuit* : nous apprenant par là, dit saint Cyrille, à remercier de temps en temps la Providence, de ce que souvent elle nous nourrit avec tant de délicatesse, pendant qu'une infinité de gens meurent de faim, à nous jeter entre ses bras, à lui faire des sacrifices de louange, et à le prier de donner sa sainte bénédiction à ce que nous mangeons.

J'appelle avec Cassiodore une reconnaissance d'affection celle qui de l'esprit et de la bouche descend au cœur, par laquelle on s'unit à Dieu, on aime le bienfait par rapport au bienfaiteur, on se conforme à son bon plaisir, et l'on s'abandonne à sa sainte volonté dans l'une et dans l'autre fortune.

Enfin, j'appelle une reconnaissance d'action, celle qui de l'esprit, de la bouche et du cœur descend jusqu'aux mains ; par laquelle on devient comme le canal des bienfaits de Dieu, et le ministre de sa Providence après en avoir été l'enfant ; par laquelle on justifie sa conduite, dans le soulagement des pauvres, et on lui rend dans ses membres, par des aumônes et des secours effectifs, une partie des biens qu'on en a reçus : reconnaissance que Dieu exige de nous par une infinité de titres, mais principalement par celui de souverain et de maître absolu de tout ce que nous possédons, nous traitant à peu près comme Joseph traita les Egyptiens et les Cananéens, à qui dans un temps de famine, il ne donna des grains pour ensemencer leurs terres qu'à condition que le fond demeurerait au roi, qu'ils lui donneraient la cinquième partie de la récolte, leur laissant la liberté de se servir du reste pour la nourriture de leur famille (*Genes.*, XLVII).

Voilà, chrétiens, ce que la Providence attend de nous, mais est-ce là ce que vous lui rendez? (*Salvian.*, *l.* VI, *de Gubern. Dei.*) Toutes les fois que vous êtes en danger de perdre vos biens ou votre liberté, qu'un procès ou une guerre vous menacent d'une ruine prochaine, que vos affaires sont en mauvais état, vous recourez à Dieu, vous implorez sa miséricorde, vous faites des vœux aux pieds de ses autels, vous intéressez ses ministres et les gens de bien dans votre cause ; mais lorsque vous avez obtenu de lui ce que vous souhaitiez, que l'orage s'est détourné de dessus vos têtes, courez-vous à nos Eglises pour le remercier? chargez-vous ses autels de présents? renoncez-vous à vos désordres passés, assistez-vous les pauvres, des biens que vous avez reçus? et pour engager Dieu à vous prendre toujours sous sa protection, lui présentez-vous en sacrifice une sainte et innocente vie?

Ce serait là ce que vous devriez faire, et c'est ce que vous ne faites pas. Insensibles aux bienfaits de Dieu, vous les regardez plutôt comme des effets de sa justice que comme de purs dons de sa Providence. Souvent bien loin de faire des richesses qu'il vous a mises entre les mains, les instruments de votre sanctification, vous les employez à des usages tout contraires ; et soit en les dissipant par le luxe, et des dépenses excessives qui absorbent le patrimoine des pauvres, soit en les retenant par une avarice et une dureté encore plus cruelle, vous ne vous en servez que pour vous corrompre et vous aveugler davantage. Souvent quand une importante affaire a réussi, bien loin de rendre grâces à la Providence qui en a ménagé le succès, vous en remerciez les hommes, ou vous vous en félicitez vous-mêmes, semblables à ces ingrats qui, après avoir obtenu de Dieu par les prières des chrétiens ce qu'ils demandaient dans leurs plus pressants besoins, allaient adorer et en remercier leur Jupiter : *Et cum misericordiam extorserimus, Jupiter adoratur.*

Que ce reproche que Tertullien faisait avec tant de justice aux idolâtres de son siècle ne tombe jamais sur nous! Qu'il ne soit pas dit, ô mon Dieu, qu'un chrétien qui par les principes de sa religion reconnaît que tout ce qu'il a vient de vous, soit assez aveuglé et assez dénaturé que de se faire de fausses divinités, au mépris de votre Providence à laquelle il doit tout ce qu'il est! Qu'il ne soit pas dit que, par une noire ingratitude et une honteuse apostasie, il fasse des vœux et rende grâces à d'autres qu'à vous qui le prenez sous votre protection en cette vie, et qui voulez être sa récompense en l'autre. *Amen.*

SERMON XIX.

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE DE CARÊME

De l'intention chrétienne, et de l'intention pharisaïque.

Ego gloriam meam non quæro : est qui quærat (*Joan.*, *cap.* VIII).

Je ne recherche pas ma gloire, dit Jésus-Christ, dans les paroles de mon texte, et cependant à qui appartiendrait-il de la recher-

cher si ce n'est à lui? à lui dis-je, qui peut, sans commettre d'injustice, faire tout pour elle, se la procurer par des voies naturelles et aisées, et en jouir paisiblement sans appréhender de la perdre. *Les autres recherchent leur gloire*, ajoute Jésus-Christ, et cependant qui des hommes a droit sur elle? Eux qui ne peuvent ni la posséder longtemps, puisque l'être en est fragile, ni se l'attirer sans peine, puisque l'acquisition en est pénible, ni même la souhaiter sans péché, puisque le désir en est criminel.

Ainsi quel étrange et quel déplorable renversement! la gloire qui appartient à Jésus-Christ en propriété n'est pas l'objet de ses désirs; et la gloire qui n'est nullement due aux hommes est le fantôme après lequel ils courent tous. Jésus-Christ prend une nature essentiellement soumise pour sacrifier sa propre gloire à celle de Dieu, et rendre à sa souveraineté l'hommage qu'il attend de lui: quelle humilité! Et les hommes s'oublient de leur nature, et tachent de sortir de leur néant pour travailler à leur propre gloire, quelle injustice! Tout ce que Jésus-Christ fait, il le fait par rapport à son Père, comme s'il n'avait qu'un être relatif et dépendant. Tout ce que font les Pharisiens et les Juifs, ils ne le font que par rapport à eux-mêmes, comme s'ils n'étaient nés que pour eux; comme s'ils étaient leur propre félicité et leur dernière fin. Tout ce que fait Jésus-Christ est dans la vue d'honorer par ses humiliations un Dieu dont il se dit serviteur. Tout ce que font les Pharisiens et les Juifs est dans la vue de se rendre recommandables, de se distinguer des autres, et de se faire remarquer par une prétendue exactitude à accomplir dans les plus petites circonstances, une loi qu'ils n'observent que par des bienséances humaines. Etranges différences marquées dans les paroles de mon texte selon le sens que la plupart des Pères leur donnent: *Je ne cherche pas ma gloire, et les autres recherchent la leur. Ego gloriam meam non quæro: est qui quærat.*

Je m'arrête à ces deux différences pour établir la nécessité d'un acte de religion qui renferme nos plus essentiels devoirs, et vous inspirer en même temps une horreur éternelle du plus grand de tous les déréglements qui pervertit ce qu'il y a de plus saint dans la morale de l'Evangile. L'intention simple et chrétienne par laquelle on va droit à Dieu, par laquelle on rapporte ses actions à sa gloire; c'est ce que j'appelle l'acte le plus universel et le plus nécessaire de notre religion, puisqu'elle est comme la forme et l'âme de toutes les vertus. L'intention double, pharisaïque, par laquelle on se regarde comme sa fin dernière, par laquelle on fait tout par rapport à soi, c'est ce que j'appelle le plus grand de tous les déréglements puisque c'est une espèce d'idolâtrie qui n'a pour but que de rendre à la créature un culte qui n'était dû qu'à Dieu.

Où trouverai je l'idée d'un acte si élevé et si saint? Je la trouve dans la personne de Jésus-Christ même qui, dans tout le cours de sa vie, nous a fait évidemment connaître par ses œuvres et ses paroles, qu'il n'a jamais recherché sa gloire, mais uniquement celle de son Père? Où trouverai-je l'exemple de ce pernicieux déréglement? je le trouve dans la conduite des Scribes et des Pharisiens qui, soit dans leurs fausses vertus, soit dans leurs véritables désordres ont toujours été à eux-mêmes, ou leurs seuls ou leurs premiers objets: qui n'ont rien fait par rapport à leurs intérêts personnels, que pour s'attirer l'estime et les respects des hommes.

Le même partage se fait encore aujourd'hui entre les vrais et les faux chrétiens: Et ce qu'il y a de plus déplorable, dit saint Basile; c'est que hors un petit nombre d'âmes fidèles qui auront une intention pure et droite, tous les autres, et ceux même qui paraissent vivre dans une plus grande régularité, n'ont qu'une intention double et pharisaïque.

Comme le mal est universel, les importantes vérités que j'ai à établir dans la suite, regarderont tout le monde, et ceux même qui croient y avoir moins de part. Ainsi pour ne point perdre de temps, voici mes deux propositions que j'ai tirées de ce Père, conformément aux paroles de mon texte: Entre les obligations d'un chrétien une des plus essentielles, c'est de rapporter ses actions à la gloire de Dieu; et cependant de toutes les obligations c'est celle qu'il néglige le plus. Voilà ma première proposition. Entre les péchés d'un chrétien un des plus odieux et des plus énormes, c'est de rechercher sa propre gloire; et cependant de tous les péchés c'est celui qui est le plus commun et le plus universel, voilà ma seconde proposition. Appliquez-vous donc à ces deux importantes vérités. Rien de plus nécessaire à la créature ni de plus agréable au Créateur, qu'une intention pure et simple par laquelle on va droit à Dieu: et cependant rien de plus rare. Rien de plus funeste à la créature ni plus injurieux au Créateur qu'une intention double et pharisaïque, par laquelle on se recherche soi-même: et cependant rien de plus ordinaire. Voilà tout le partage de ce discours qui, à ce que j'espère, vous sera d'une grande utilité, pourvu que le Saint-Esprit, à qui il appartient d'épurer et d'élever les cœurs des hommes, me fasse part de ses grâces, etc. *Ave.*

PREMIER POINT

Ce que l'homme est par sa nature, ce qu'il doit être pour accomplir la loi, et ce qu'il est obligé de faire pour acquérir la béatitude à laquelle il aspire, tout cela, dis-je, l'oblige indispensablement de rapporter toutes ses actions à la gloire de Dieu, de lui faire comme à son souverain un hommage sincère de ce qu'il pense, de ce qu'il entreprend, de ce qu'il désire, et de ce qu'il dit.

La nature le porte à agir pour une fin, et cette fin pour être légitime, ne peut être autre que la gloire de Dieu, à laquelle il faut que toutes les autres fins se rapportent. La loi veut qu'il observe tous les commandements du Seigneur, non-seulement quant à leur substance, mais quant à leur esprit; et cet

hommage spirituel consiste dans une intention pure et simple qui va droit à Dieu. Pour acquérir la béatitude, il faut qu'il retourne par la récompense de ses bonnes œuvres au même principe dont il est sorti par le bienfait de la création ; et ces œuvres n'ont de bonté, de mérite et d'efficace qu'autant qu'il les fait dans la vue de le glorifier et de lui plaire. Ainsi pour peu que l'homme s'applique à considérer ce qu'il est, ou comme raisonnable, ou comme chrétien, ou comme prédestiné : il se verra obligé de dire à l'exemple de Jésus-Christ : *Ce n'est pas ma gloire que je cherche, c'est celle de Dieu.*

La première qualité que je distingue dans l'homme, c'est celle de raisonnable : et je dis que cette qualité l'engage à se proposer la gloire de Dieu pour fin. Je tire cette proposition d'un beau principe de morale, développé par saint Augustin et saint Thomas, qui semblent s'être surpassés dans cette matière.

Un des plus grands avantages de l'homme dans sa création, c'est d'avoir reçu de son Créateur une ame raisonnable, libre, intelligente, capable de se porter par choix et par délibération à tel objet qu'il lui plaît : Dieu voulant par là le former à son image, et le distinguer du reste des animaux qui, n'ayant ni raison, ni liberté, semblent n'être dans l'ordre des créatures que des ouvrages de rebut et des sujets de mépris.

Quelque glorieuse que lui soit cette indifférence, il est toutefois obligé de se fixer à quelque chose ; il doit pour ne pas s'égarer dans ses recherches, ni flotter dans ses désirs, former un certain décret qui préside sur toutes les actions de sa vie : et de même qu'un habile ouvrier se forme une idée de ce qu'il doit faire avant qu'il travaille à un ouvrage considérable, afin qu'il lui donne toutes les proportions nécessaires ; un homme qui veut se conduire par raison, est obligé de se proposer quelque dessein général qui arrête les irrésolutions de son esprit, la légèreté et l'inconstance naturelle de son cœur. (*Aug., ep.* 20. *lib.* 83. *q. q.* 37. *lib.* 1 *de lib. arb. c.* 8; *Lib. de vera Relig., et ep.* 81.)

C'est-là ce que nous appelons intention qui à proprement parler est un acte par lequel nous nous portons à un objet en qualité de fin par des moyens qui lui sont propres ; acte qui procède de l'entendement et de la volonté : de l'entendement, puisqu'il suppose la connaissance de l'objet ; le choix et le discernement des moyens, de la volonté, puisqu'elle en est le principe immédiat, que par son intention comme par son poids elle tend à ce qu'elle aime.

Si dans cette necessité où l'homme se trouve de former ce décret, et de se proposer une fin, il pouvait aveuglement et par caprice la choisir telle qu'il lui plairait, à la vérité il ferait par là connaître sa liberté, ou pour mieux dire, avec saint Augustin, une indifférence mal ordonnee ; mais il montrerait aussi sa corruption et son dereglement, Ainsi il faut dit ce Père, qu'il se conduise dans ce choix selon les règles d'une droite raison, et cette droite raison demande qu'il ne se propose que ce à quoi il est le plus obligé de tendre, que ce qu'il connaît mériter mieux l'application de son esprit, les désirs et les mouvements de son cœur. Cette droite raison demande que comme entre les biens il y en a de meilleurs et de plus excellents les uns que les autres, il y mette de l'ordre pour régler son affection : que comme entre ces biens qui sont différents en bonté et en mérite, il y en a un souverain auquel ils se rapportent tous, et au rapport duquel ils sont tous plus ou moins considérables, à mesure qu'ils s'en approchent ou qu'ils s'en éloignent ; cette raison demande que l'homme distingue, choisisse, examine, pèse les différents mérites des uns et des autres, que par cette distinction et cet examen, non-seulement il préfère ce qui est plus grand, à ce qui est moindre; ce qui est vivant à ce qui ne l'est pas; ce qui est animé à ce qui est inanimé ; ce qui est spirituel à ce qui est corporel : mais que, même après avoir parcouru tous les ordres des créatures, il les passe toutes pour venir au Créateur ; que quittant ce qu'il y a de créé et de dépendant, il s'élève à ce qu'il y a d'indépendant et d'incréé ; qu'il rende hommage à son auteur, qu'il le regarde comme sa fin dernière et son souverain bien, résolu de lui rapporter toutes ses actions, et d'en étudier les volontés, afin de les accomplir et de les suivre.

Car comme l'homme non-seulement est dans le rang des autres créatures, et que par là il est obligé de se rapporter à son Créateur, mais comme il est doué de raison et capable de la vie éternelle, comme il doit agir et bien agir, qu'il peut donner à ses actions certains caractères de bonté et de mérite : il doit entrer dans les desseins de son Créateur, et se proposer la même fin qu'il se propose, tant pour s'acquitter de son devoir, que pour acquérir la perfection qui lui est propre.

Je dis pour s'acquitter de son devoir : parce que, selon la doctrine de saint Thomas, tout être dépendant et défectueux doit se rapporter à un être indépendant et souverainement parfait : ainsi comme la raison de l'homme est une raison dépendante et défectueuse, il doit se conformer à la vérité première ; et comme sa volonté est une volonte déréglée et injuste, il doit se proposer pour règle une volonté essentiellement droite et juste, qui ne peut être autre que celle de Dieu.

Je dis pour acquérir la perfection qui lui est propre : parce que comme l'homme ne peut trouver ce qui peut le rendre parfait et bienheureux quand il demeure en lui-même, il faut qu'il le cherche au dehors dans un être supérieur, indépendant, principe et règle de toute perfection : il faut par conséquent qu'autant que sa faiblesse le lui peut permettre, il tâche de suivre les mouvements de Dieu, d'entrer dans ses desseins, de se conformer à ses pensées, d'avoir une même volonté, un même desir et un même amour que lui.

Or, quelle est la volonté de Dieu, et sur quel objet porte-t-il son amour ? Il s'en est

expliqué fort clairement dans l'Ecriture sainte, où il dit *qu'il a fait toutes choses pour sa gloire :* que c'est pour vous la procurer qu'il a tiré les créatures du néant; qu'il veut qu'elles le louent et qu'elles le bénissent ; car c'est particulièrement ainsi qu'il l'a témoigné à Moïse dans le Deutéronome, et qu'il s'en est expliqué chez David et chez Isaïe : par conséquent l'homme étant obligé d'entrer par choix et par réflexion dans les desseins de son Créateur, et de se conformer à sa volonté, il s'ensuit nécessairement que c'est la gloire de ce Créateur qu'il doit se proposer pour fin, et lui rapporter tout ce qu'il fait et tout ce qu'il désire.

Concevoir les choses d'une autre manière, c'est ne pas savoir que l'on est homme ; c'est tomber dans un aveuglement auquel les païens mêmes n'ont pas été sujets : tant ces obligations sont essentielles et primitives ; tant elles sont nécessaires en elles-mêmes, avantageuses à la créature raisonnable, et agréables à Dieu, *à qui seul l'honneur et la gloire appartiennent.*

Je me suis peut-être déjà trop étendu sur cette matière, mais si l'on considère que c'est dans cette intention droite et simple de plaire à Dieu, que tout l'esprit de la religion consiste, comme saint Augustin et saint Thomas me l'apprennent, on avouera qu'on ne peut trop représenter aux fidèles la nécessité de cette vertu ni employer trop de temps pour leur faire part des plus belles, et des plus solides maximes de ces deux Pères.

Ainsi, pour reprendre en moins de paroles ce que je viens de dire, il y a dans l'homme deux choses, quelque chose de commun avec le reste des êtres, et quelque chose qui lui est particulier. Ce qu'il y a de commun c'est la qualité de créature, ce qu'il a de particulier c'est la qualité de raisonnable. Comme créature il doit se rapporter à son Créateur, comme créature raisonnable il doit s'y porter avec choix ; il doit par ce choix arrêter son inconstance, et s'attacher à ce qu'il y a de plus parfait, afin qu'il soit parfait lui-même, et comme il n'y a rien de plus parfait que Dieu qui seul est la souveraine perfection, c'est Dieu qu'il doit se proposer pour sa fin dernière. Or, il ne peut se le proposer sous cette idée, qu'il ne veuille, ce qu'il veut, et qu'il n'entre, pour ainsi dire, dans son esprit et dans ses desseins ; et par conséquent comme l'esprit, les desseins et la volonté de Dieu tendent uniquement à sa gloire, gloire qu'il reçoit au dedans de lui-même indépendamment de l'homme, et gloire qu'il veut recevoir hors de lui par le ministère de cet homme, il faut, ô mon Dieu, conclut saint Augustin, que cette petite portion de votre créature rapporte tout à cette fin, et que par une intention droite elle ne se plaise qu'à vous louer et à vous glorifier: *Et laudare te delectet aliqua portio creaturæ tuæ.*

Ce n'est pas encore assez, la même gloire de Dieu, que l'homme comme raisonnable doit se proposer pour fin, l'homme comme chrétien doit la regarder pour s'acquitter de ses devoirs. Seconde proposition qui vous fera connaître la nécessité de cette intention dont je vous parle. Car quels sont les devoirs d'un chrétien ? D'observer toute la loi, je veux dire, de l'accomplir non-seulement dans tous ses chefs, en sorte que si l'on pèche en un article, on est censé coupable de la transgression de tous les autres ; ce qui marque son indivisibilité et son universalité ; mais encore de l'accomplir selon son esprit et sa fin ; ce qui montre évidemment la pureté, la simplicité et la droiture de l'intention chrétienne.

Il y a deux choses dans la loi, le corps de la loi et l'âme de la loi ; l'extérieur de la loi, et l'intérieur de la loi ; sa matière et sa forme, sa nature et sa cause, ce que l'on fait et le motif pour lequel on le fait. Les hommes qui font des lois ne s'arrêtent qu'à la partie la moins considérable, leurs lumières étant trop courtes, et leur domination trop resserrée pour aller plus loin ; mais Dieu dont les vues sont infinies et qui, par la grandeur et la souveraineté de son être, veut avoir l'homme tout entier, prétend qu'il s'acquitte de tous ces devoirs, qu'il fasse ce qu'il est obligé de faire ; et qu'il le fasse par un bon motif. Les hommes, dit saint Augustin ne s'arrêtent qu'à l'office des vertus, mais Dieu *qui sonde les cœurs et les reins*, va chercher quelle est la fin de ces vertus. Si cet homme s'abstient de vols, de meurtres, d'adultères; si cet autre est prudent, tempérant, mortifié, libéral, ses actions sont bonnes, mais ni les uns, ni les autres n'accompliront jamais par elles toute la loi, si elles ne sont revêtues de l'intention qu'elles doivent avoir, si la charité, la piété et la religion ne les dirigent à Dieu d'une manière du moins générale et interprétative, comme l'on dit dans l'école : *Officium nostrum non officio, sed fine pensandum est, ut non tantum si bonum est quod facimus, sed præcipue si bonum est propter quod facimus cogitemus* (*Aug.*, *Ps.* CXVIII, *Conc.* 12).

Il en est à peu près de l'intention et des actions humaines comme de la foi et des œuvres. Ayez la foi et ne faites pas de bonnes œuvres, c'est une foi morte ; faites de bonnes œuvres et n'ayez pas la foi, ce sont des œuvres inutiles, dit saint Augustin. Jeûnez, priez, mortifiez-vous, donnez l'aumône ; renoncez aux plaisirs et aux divertissements du siècle, si vous n'avez la foi, vous recevrez peut-être quelque gloire devant les hommes, mais vous n'en recevrez pas devant Dieu, parce qu'il ne loue que les œuvres pleines et parfaites et que les vôtres n'ont ni cette plénitude, ni cette perfection. De même ayez la foi, si vous ne faites des actions dignes d'un fidèle, vous n'êtes pas non plus justifiés devant Dieu. Vous êtes dans la voie, mais vous n'y marchez pas : vous avez le fondement et la racine, mais vous ne faites rien porter ni à ce fondement ni à cette racine (*In Ps.* XXXI). Les œuvres et la foi jointes ensemble font donc le caractère d'un vrai chrétien. C'est pour lors, dit saint Augustin, que je loue l'élévation de l'édifice, parce que j'y vois le fondement de la foi ; c'est pour lors que j'admire des œuvres qui sont gran-

des, parce que j'admire encore plus le principe d'où elles sortent, ou, pour mieux dire, c'est pour lors que j'admire les fruits, la racine, les feuilles, les branches et le tronc de ce bel arbre.

Disons-en de même de l'intention et des œuvres, puisque, selon ce Père, l'intention est ce qui rend ces œuvres bonnes et que la foi est ce qui règle et ce qui dirige l'intention; si l'une de ces deux choses manque, on n'accomplit pas toute la loi et, ne l'accomplissant pas toute, on peut dire qu'on ne l'accomplit pas. Celui qui a une intention autre que celle de plaire à Dieu et de l'honorer par sa soumission à la loi, quoiqu'il fasse ce que cette loi commande, c'est cependant un superbe qui est hors de la voie, et celui qui, se formant une intention imaginaire de glorifier Dieu et de sanctifier son nom, ne fait point d'actions qui répondent à cette fin, c'est, dit ce même Père, un paresseux qui est dans la voie. L'un ressemble à un homme vigoureux qui s'agite, se tourmente et qui court à perte d'haleine, mais qui, n'étant pas dans le bon chemin se trouve, au bout de sa course, ou inutilement épuisé de force, ou entouré de précipices dans lesquels il se jette; l'autre ressemble à un homme qui, à la vérité, est dans le bon chemin, mais qui n'y marche pas, et qui, par une paresse affectée et une langueur volontaire y demeure sans s'avancer vers son terme. Que faut-il donc pour accomplir toute la loi? Il faut que celui qui était hors de la voie y retourne et que celui qui était dans la voie y marche : *Si se deviasse invenerit, redeat ut in via ambulet; si se in via invenerit, ambulet ut perveniat.* Il faut que celui qui avait une intention mauvaise et pharisaïque, embrasse sa loi dans le dessein de plaire à Dieu, de l'honorer et de le faire honorer par les autres; il faut que celui qui avait une bonne intention de plaire à Dieu fasse des actions conformes à cette fin; que l'un prenne la route qu'il doit tenir, que l'autre reçoive les forces qui lui manquent; que nul ne soit superbe hors de la voie, que nul aussi ne soit paresseux dans la voie : *Nemo sit superbus extra viam, nemo sit piger in via.* Que l'intention droite et les bonnes œuvres empêchent que l'un ne s'égare et que l'autre ne tombe dans une langueur préjudiciable à son salut.

De là s'ensuit évidemment (et c'est ma troisième proposition et comme la conséquence des deux autres) que, n'avoir pas cette intention chrétienne, c'est être dans une disposition contraire à la gloire et à la récompense que Dieu promet à ceux qui le servent, et, qu'au contraire, avoir cette intention, c'est être en état de recevoir cette gloire et cette récompense. Pourquoi? parce qu'on ne peut arriver à la gloire que par le mérite, que ce mérite suppose les bonnes œuvres et que ces œuvres ne sont bonnes que quand elles sont revêtues de l'intention chrétienne.

Je ne veux pas dire par là que l'intention chrétienne rende bon ce qui est mauvais; mais je dis qu'elle rend bon et méritoire de la vie éternelle ce qui est indifférent de sa nature et moralement bon. Je dis que, comme ce qui est mauvais de soi ne peut être rectifié ni récompensé dans le ciel sous prétexte de telle intention que ce soit, aussi ce qui est bon, dans son genre reçoit un nouveau degré de bonté et de mérite quand une bonne intention l'accompagne. Revêtir un pauvre quand on est en état de péché mortel n'est pas un péché, dit saint Augustin dans son livre IV, contre les Pélagiens; mais, le revêtir sans se proposer en aucune manière la gloire de Dieu, ou plutôt, le revêtir en se proposant sa propre gloire, c'est faire un péché. Ce que l'on fait est bon, mais il n'est pas fait par un homme de bien; on ne sera pas puni de Dieu pour l'action, mais on le sera pour la mauvaise intention; le fruit est bon, mais il n'est pas encore mûr pour l'éternité; cette œuvre de miséricorde est bonne, mais la volonté qui l'a faite n'est pas bonne. Car, quand est-ce que cette volonté est bonne? c'est quand elle est religieuse et fidèle; est-elle infidèle et impie? elle n'est pas bonne. Or, elle n'est fidèle et religieuse que quand elle a une bonne intention, qui est la vraie piété envers Dieu et le dessein de le glorifier; cette piété n'est-elle pas dans cette volonté? elle n'est ni religieuse ni fidèle et, par conséquent, elle n'est pas bonne, et, n'étant pas bonne, ce qu'elle produit est du moins infructueux et inutile.

Prenez bien, je vous prie, cette proposition et ne croyez pas qu'elle tende à porter les hommes au libertinage ou au désespoir. Si je vous disais que les actions moralement bonnes que vous faites sans être encore sorti de l'état du péché, ou sans former aucun dessein de plaire à Dieu, sont autant de péchés; que les prières que vous faites, les messes que vous entendez, les aumônes que vous donnez, les visites que vous rendez aux malades et aux prisonniers, sont de nouveaux péchés que vous ajoutez aux anciens, parce que vous n'êtes pas en état de grâce et que toutes ces choses sont viciées dans leurs racines; vous croiriez avoir raison de dire que vous ne voulez donc plus les faire afin de ne pas commettre de nouveaux péchés, que vous ne voulez donc plus ni assister au sacrifice de la messe, ni rendre aucun devoir de charité à vos frères, couvrant, par ce détestable prétexte, votre libertinage, ou tombant insensiblement dans le désespoir. Mais quand je vous dis que les actions que vous faites en état de péché et que vous ne rapportez pas à Dieu de la manière que je l'expliquerai tantôt, sont autant d'actions mortes et inutiles, quand je vous dis que ces jeûnes, ces prières, ces aumônes, ces visites d'hôpitaux et de prisons sont des œuvres stériles et de nul mérite, bien loin de vous persuader de ne les pas faire, je vous y exhorte et je vous y invite, pourquoi? Parce que, par là, je vous dis avec saint Augustin : Attachez-vous à l'amour du bien et accomplissez vos devoirs; ayez une volonté religieuse et fidèle, et si vous l'avez, le peu de bien que vous ferez sera d'un prix infini devant Dieu. Ne missiez-vous que deux oboles dans le tronc; si vous

les y mettez pour Dieu et dans les dispositions qu'il demande, vous rachetez vos péchés. Ne donnassiez-vous qu'un morceau de pain, ou un verre d'eau froide à un pauvre, si vous le donnez pour Dieu vous méritez le ciel. Or, est-il si difficile de faire les actions que vous faites dans cette vue? La peine que vous vous donnez dans ces exercices de charité, la grandeur de la récompense qui y est attachée, la bonté de Dieu qui se laisse fléchir par ces œuvres, voilà autant de raisons qui vous portent à avoir cette intention droite et pure, intention sans laquelle vos actions sont inutiles, quelque nombreuses et quelque héroïques qu'elles paraissent, intention avec laquelle elles sont infiniment méritoires, quelque communes et petites qu'elles soient aux yeux des hommes.

Car, qu'est-ce que j'appelle une intention droite et pure, sinon un acte d'une âme juste qui regarde Dieu, qui se propose pour fin la sanctification de son nom, qui cherche les moyens propres pour l'honorer elle-même et pour le faire honorer par les autres? sinon un désir sincère qu'un homme de bonne volonté conçoit de benir et de louer Dieu en toutes choses; de lui offrir ce qu'il est et ce qu'il a, de faire des œuvres bonnes dans leur genre, par lesquelles il soit glorifié et adoré? sinon un noble effort d'une créature qui, persuadée de sa bassesse et de sa dépendance, pénétrée d'un vif sentiment de reconnaissance envers cet Etre souverain, fait ce qu'elle doit faire par le mouvement du Saint-Esprit qui l'anime et qui rapporte ce qu'elle fait à l'objet auquel elle doit le rapporter; qui, pour plaire à son bien-aimé, veut se déplaire à elle-même et aimerait mieux mourir que de l'offenser; qui, par un noble mépris des créatures, dont elle se soucie peu d'être honorée ou blâmée, va jusqu'au Créateur, dont elle se propose la vérité pour règle; qui, comme parle saint Augustin, désirant de régner avec Dieu, s'attache à Dieu et, souhaitant de mettre de l'ordre dans son action, aime moins ce qui mérite d'être moins aimé, et porte ses mouvements, ses pensées, ses désirs, vers ce qui mérite d'être plus ou d'être uniquement aimé (*Aug. de ver. Relig.*, c. 48).

Un chrétien est-il dans cette disposition? ses œuvres quelque communes qu'elles paraissent, sont élevées dans un ordre surnaturel; en sorte que si elles étaient plus éclatantes, et que cette intention ne fût pas si pure, elles auraient moins de mérite : au lieu que cette intention étant réduite à toute sa simplicité et à toute sa pureté, quand ces actions seraient moins considérables et moins fréquentes, elles ne laisseraient pas d'être plus méritoires et récompensées d'un plus grand degré de gloire dans le ciel.

Voilà la nécessité, et en même temps les grands avantages de l'intention chrétienne : voilà ce que l'Ecriture et les Pères nous ont dit de plus solide et de plus instructif sur une matière de cette importance dont dépend le salut et la perfection d'une âme.

Rentrons à présent en nous-mêmes pour nous examiner sérieusement sur tous ces principes, et, convaincus de tant de vérités, voyons si une intention si nécessaire est fort rare ou si elle est fort commune dans le christianisme, si parmi les fidèles il y en a peu ou beaucoup qui se proposent pour fin la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté.

Avant que de tirer la conséquence que j'en veux inférer et de vous convaincre que très-peu de gens ont une intention chrétienne, distinguons ce qui est absolument nécessaire, d'avec ce qui ne l'est que pour une plus grande perfection; et supposons qu'il y a trois sortes d'intentions : l'une actuelle, l'autre habituelle et la troisième virtuelle; ce sont les termes dont on se sert dans l'école, et que je vais vous expliquer d'une manière moins barbare.

La première est une intention qui est unie à l'action, qui l'accompagne et qui est produite conjointement avec elle : intention par laquelle on pense actuellement à la fin dernière quand on agit; par laquelle on dit à Dieu ou de bouche ou de cœur, que c'est pour sa gloire que l'on s'applique à une bonne œuvre que l'on fait; par laquelle on se propose toujours la souveraine vérité et la souveraine bonté pour règle : ou, si vous voulez que je me serve des termes du roi prophète, par laquelle *on a toujours son âme entre ses mains* : *Anima mea in manibus meis semper* (*Ps.* CXVIII).

La seconde est celle qui étant formée par plusieurs actes réitérés subsiste longtemps pendant même l'inaction et le sommeil : intention par laquelle on paraît plutôt faire des actions d'homme que des actions humaines, parce que souvent on les fait sans réflexion, sans retour sur soi, sans que la raison et la liberté y aient part; à peu près comme les opérations naturelles que l'on fait sans délibérer et même sans y penser.

La troisième est une intention qui demeure quelque temps dans l'âme par la vertu qu'elle y laisse après que l'actuelle a été formée, semblable à l'odeur qui reste durant quelques jours dans un vase, le corps du parfum n'y étant plus, ou à la vigueur que l'on ressent dans son estomac quand l'aliment est consommé et changé en une autre substance; intention par laquelle on peut dire que quoi que l'actuelle ne dure plus, elle ne périt pas toutefois entièrement, laissant après elle un germe qui produit beaucoup de bons fruits.

Il serait à souhaiter que nous eussions cette première intention que nous avons appelée actuelle, qu'à chaque action que nous faisons nous nous proposassions la gloire de Dieu, que comme il n'y a point d'heure ni de moment où il ne concourt avec nous dans nos opérations, il n'y eût presque point aussi de temps où nous ne retournassions à lui par un mouvement de reconnaissance et un désir sincère de lui plaire : mais, soit ignorance, soit inconstance, soit faiblesse, soit amour-propre, soit distraction, soit attachement à mille nécessités corporelles, nous n'avons jamais cette intention, cette application, cette

intention toujours présente, heureux seulement dans notre malheur, ô mon Dieu! de ce que vous ne l'exigez pas de nous comme un acte de religion absolument nécessaire, vous qui ne nous commandez rien qui aille au delà de nos forces; plus heureux encore si, malgré les embarras du siècle, la violence des tentations, la dissipation de notre esprit et la corruption de notre cœur, nous nous élevons jusqu'à vous le plus fréquemment et le plus purement qu'il nous est possible pendant les jours de notre pèlerinage et les heures de notre misérable exil.

Il arrive assez souvent que plusieurs chrétiens ont la seconde intention; qu'il s'en trouve plusieurs qui, après en avoir formé de fréquents actes peut-être sans réflexion et sans jugement, en ont contracté l'habitude, mais le malheur est que cette habitude n'est pas d'une grande considération aux yeux de Dieu, qui ne se satisfait pas de ce que l'on dit et de ce que l'on fait par un mouvement où la charité et la religion n'ont point de part : le malheur est que ces gens ne sont pas par là censés s'acquitter de tout leur devoir, puis qu'ils n'agissent que comme des enfants qui par un instinct naturel se jettent entre les bras de leur nourrice ou comme des gens qui durant les accès d'une fièvre qui leur est montée à la tête, parlent de Dieu et de la gloire de ses saints, sans que ces pensées et ses paroles quoique louables par elles-mêmes, doivent leur être tenues à compte par un défaut de raison et de liberté.

Mais si la première intention qui est la plus parfaite n'est pas nécessaire; si la seconde qui est la plus imparfaite n'est pas suffisante : la troisième qui est entre l'une et l'autre est d'une nécessité indispensable. Ce serait trop demander à un chrétien que d'exiger qu'il rapportât actuellement toutes ses actions particulières à Dieu, et qu'il songeât toujours à sa fin dernière, de même que l'on demanderait trop à un voyageur, si l'on voulait qu'à chaque pas qu'il fait, il pensât actuellement au terme de son voyage, dit saint Thomas. Ce serait aussi demander trop peu de chose à un chrétien, que de se contenter d'un mouvement inconsidéré où il agirait moins par réflexion que par coutume; et où il ne se porterait à Dieu que par un demi effort que la nature abandonnée à ses premiers sentiments s'attribuerait plutôt, que la raison et l'application à la fin pour laquelle il est obligé d'agir.

L'intention virtuelle est donc celle qui est absolument nécessaire pour produire avec raison et avec mérite les actions que nous devons faire et c'est de là que j'infère qu'il y a très-peu de chrétiens qui l'aient, et que par conséquent il y en a très-peu qui cherchent et qui se proposent la gloire de Dieu.

Car que faudrait-il faire pour avoir cette intention? il faudrait s'exercer dans la pratique des bonnes œuvres, n'en point faire de mauvaises, ou, après en avoir fait, rentrer en soi pour en demander pardon à Dieu, et renouveler la résolution qu'on a formée de l'honorer et de le servir. Il faudrait lui consacrer de temps en temps sa personne et ses biens : pratiquer des vertus qui par leur bonté le glorifient et se rapportent d'elles-mêmes à lui : il faudrait que, si on ne l'aime pas aussi tendrement et aussi sensiblement qu'on aime les créatures, on préférât dans son cœur sa gloire à toutes autres choses et que l'on fût dans la disposition de la lui procurer aux dépens de ce que l'on a de plus cher. Il faudrait lui offrir, sinon tous les matins, au moins toutes les semaines, ses actions, ses pensées, ses bons mouvements, les œuvres de miséricorde desquelles on s'acquitte envers le prochain, les opérations même naturelles du boire et du manger, comme saint Paul s'en est expliqué, afin que cette offrande subsistant moralement communiquât sa vertu aux actions particulières et qu'un chrétien marchât par là dans la voie de Dieu comme Elie (III *Reg.*, XIX) qui, quoiqu'il n'eût pas toujours dans son estomac le pain que l'ange lui avait apporté, arriva néanmoins par la force de cet aliment jusqu'à la montagne d'Horeb après quarante jours et quarante nuits de chemin : *Dare Deo aliquid temporis vitæ nostræ, ne tam diu infelix ista vanitas et miseranda confirmat*, etc. (*Chrysol. ser.* XXI).

Si les chrétiens étaient dans ces dispositions, on pourrait dire véritablement qu'ils chercheraient la gloire de Dieu; mais qu'ils y en a peu qui dans leurs exercices élèvent de temps en temps leurs cœurs à Dieu, qui fassent de bonnes œuvres, et qui le regardent dans les indifférentes? Combien y en a-t-il au contraire qui passeront les jours et les semaines, ce n'est pas assez, les mois et les années sans rentrer en eux-mêmes, sans se demander pourquoi ils font ce qu'ils font, et qui, tout chrétiens qu'ils paraissent, n'ont rien moins que l'esprit de chrétiens? Les uns vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, et ce sont les libertins; les autres actuellement attachés à leurs péchés ne font rien pour la gloire de Dieu, et ce sont généralement tous les pécheurs. Ceux-là ne le servent qu'autant que leur prétendue piété leur est utile, et ce sont les mercenaires; ceux-ci cherchent d'autre gloire que la sienne, et ce sont les hypocrites. Il s'en trouve qui dirigent d'abord leur intention, mais qui se relâchent dans la suite, et ce sont les tièdes et les inconstants, on en voit qui aiment la vertu pour la vertu, et ce sont les païens, je veux dire dans le christianisme ces honnêtes gens selon le monde, qui par une inclination stoïcienne ne font le bien que parce qu'ils s'y sentent naturellement portés. Or nul de ceux dont je viens de parler ne cherchent la gloire de Dieu : et comme ces sortes de gens font presque tout le corps de l'Eglise, il est vrai de dire avec le prophète, que parmi tant d'hommes il n'y a personne qui donne à ses actions un véritable caractère de bonté : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (*Psal.* XIII). Pourquoi? il en rend la raison, *Dominus de cœlo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens aut requirens Deum; omnes declinaverunt, simul inutiles*

facti sunt. Non est qui faciat, etc.; parmi les enfants des hommes on ne trouve que des libertins et des pécheurs, on ne trouve que des gens qui sont ou hors de la voie qu'ils doivent tenir, où paresseux et inutiles dans la voie où ils sont. Les uns disent dans leur cœur: *Il n'y a point de Dieu;* les autres sont abominables dans leurs désirs, et parmi ce grand nombre des enfants des hommes, Dieu qui les considère du ciel n'en trouve aucun qui le regarde et qui le cherche. Que regardent-ils donc? ils se regardent eux-mêmes dans leurs actions : que cherchent-ils? ils cherchent leur propre gloire. Péché qu'on peut dire en un sens être le plus grand et en même temps le plus commun de tous les péchés.

SECOND POINT.

Comme l'homme agit toujours pour une fin, quand il ne se propose pas celle à laquelle il est obligé de tendre, il s'en propose, ou directement ou indirectement, de contraires ; et, comme il ne peut être indifférent dans l'affaire de son salut ni se partager, en fait de religion et de morale, il faut que, quand il ne cherche pas la gloire de Dieu, il forme d'autres desseins, et qu'aveuglé par sa conduite, il travaille à sa propre gloire.

Je sais qu'il peut avoir d'autres vues dans ses actions, et qu'outre cette recherche d'un faux honneur, il peut se proposer, ou l'acquisition du bien ou la jouissance du plaisir. Je sais que c'est ainsi qu'il *change la gloire de Dieu en celle des oiseaux*, *des animaux et des serpents* (*Rom.*, I); c'est-à-dire, selon le sens que saint Bernard a donné à ces paroles de l'Apôtre, qu'il travaille, ou pour les plaisirs de la chair représentés par ces animaux, ou pour les richesses de la terre marquées par ces serpents, ou pour une gloire passagère et fragile, dont ces oiseaux sont les symboles.

Je sais tout cela, et ce qui se passe dans le monde ne nous rend que trop savants sur cette matière. Mais, sans m'arrêter à vous marquer en particulier les désordres de chacune de ces intentions, je me contente seulement d'attaquer la principale, à laquelle les autres semblent se rapporter : intention que j'appelle païenne et pharisaïque, par laquelle, au lieu de s'élever à Dieu et de le glorifier, on se tourne vers soi-même pour travailler à sa propre gloire ; intention que je dis avoir un certain caractère de malignité qui ne se trouve pas dans les autres péchés, et que je considère comme la plus opposée à la vie et à la perfection chrétienne.

Car, pour reprendre quelque chose des principes que j'ai déjà établis dans ma première partie, ou plutôt pour en tirer des conséquences qui aient quelque rapport, je remarque que la sainteté et la perfection d'un chrétien consiste en trois choses : dans l'esprit qui le fait agir, dans le modèle qu'il se propose, et dans la fin à laquelle il tend. La grâce doit l'animer, et c'est là son esprit ; il doit imiter Jésus-Christ, et c'est là son modèle ; il doit arriver au ciel par la pratique des bonnes œuvres, et c'est là sa fin. Or, je dis, après saint Augustin, que l'intention pharisaïque et la recherche de sa propre gloire est, entre les péchés, celui qui étouffe davantage en nous l'esprit de la grâce qui doit nous faire agir ; celui qui efface davantage en nous les traits de conformité que nous devons avoir avec Jésus-Christ, qui est notre modèle, et celui qui anéantit davantage en nous le fruit et le mérite des bonnes œuvres qui doivent nous conduire au ciel : et de là je conclus qu'entre les péchés c'est un des plus énormes et des plus opposés à la vie chrétienne.

En effet, pour commencer par la première considération, le véritable caractère de la grâce et son principal dessein, c'est, disent les Pères, d'élever l'homme jusqu'à Dieu et de crucifier en lui le vieil Adam avec son orgueil, pour y faire vivre le nouveau avec son humilité ; de le combattre dans toutes ses inclinations déréglées, mais singulièrement dans la principale, qui est cette démangeaison qu'il a de se chercher dans ses actions ; et de se regarder comme le centre de toutes choses. C'est cette grâce qui rend le chrétien froid et comme de glace, selon l'expression de Tertullien, pour les honneurs du siècle et pour les louanges humaines. C'est elle, dit Richard de saint Victor (*Prat.* I, *tract.* 1, *c.* 5, 6 *et* 15), qui, par l'indifférence dans laquelle elle veut que l'homme soit pour toutes sortes de biens créés, le dispose à ne pas chercher ceux qui peuvent entretenir son orgueil, et qui, par le mépris du monde qu'elle lui inspire, lui apprend à se mépriser lui-même. C'est elle, ajoute-t-il, qui, par un amour modéré qu'elle veut qu'il ait pour la gloire, le prépare à ne s'en plus soucier ; qui prescrit à cet amour certaines bornes qu'il lui défend de passer ; qui en arrête les impétueuses saillies, qui en détourne enfin le cours, et qui fait remonter cet amour vers son principe, je veux dire vers Dieu même, qui fait tout pour sa gloire.

Par tous ces différents caractères et ces admirables effets de la grâce, vous jugez assez combien est grande l'opposition qu'il y a entre elle et l'intention pharisaïque ; car, si ce sont là les vues et les opérations de la grâce, ce ne sont pas celles d'une âme entêtée de ses prétendus mérites ; occupée qu'elle est de sa fausse grandeur, elle aime le siècle elle voudrait y tenir les premières places ; elle étend dans son esprit, ou aux yeux du prochain, l'idée d'elle-même autant qu'elle peut ; tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, elle le regarde avec une secrète complaisance ; ravie, si les autres ont les mêmes sentiments qu'elle ; impatiente, inquiète, emportée, s'ils en ont de contraires.

Par ce principe, si un chrétien qui suit les mouvements de la grâce se regarde inférieur à ses frères, et voudrait être le dernier dans la société civile, s'il pouvait y choisir sa place ; un homme tourné vers lui-même ambitionne toujours les premiers rangs, et s'élève autant qu'il peut sur les ruines des autres, ou du moins il se regarde par de cer-

tains endroits qui lui font croire qu'il est en quelque chose plus qu'eux. Par ce principe, si un chrétien bien intentionné aime la gloire de Dieu, et n'aime que cette gloire, disposé à la lui rendre, ou par les humiliations qu'il souffrira, ou par les louanges qu'il lui renverra; un homme tourné vers lui-même fait de ses intérêts personnels son idole et sa divinité, à laquelle il voudrait que tous les autres vinssent faire des sacrifices de confiance et de respect. En un mot, celui-là se défie toujours des hommes dans les favorables témoignages qu'ils lui rendent; et regarde l'estime qu'on a pour lui, plutôt comme un sujet de s'humilier davantage devant Dieu, que comme une récompense dont on honore sa vertu. Celui-ci au contraire, par un esprit tout opposé, se gêne et se contrefait en mille occasions, afin de plaire aux hommes; s'insinue dans les compagnies par ses civilités, pour s'en attirer à son tour; et, s'il fait quelques actions extérieurement bonnes, ce n'est pas pour en nourrir son âme, dit saint Grégoire, mais pour jouir de la fatale louange qu'il presse les autres, ou par artifice ou par force, de lui rendre : *Non pascitur bono quod facit, sed laude boni qua cæteros premit.* Circonstances qui nous font assez connaître combien la recherche de sa propre gloire est opposée à l'esprit du chrétien ; mais qui vont nous découvrir encore davantage de quelle manière elle est, plus que tout autre péché, opposée au modèle qu'il faut que le chrétien se propose.

Pour prouver solidement cette seconde vérité, établissons en peu de mots un grand principe de saint Augustin qui remarque que l'orgueil et la recherche de sa propre gloire étant la plus dangereuse maladie de l'homme, il a fallu employer pour la guérir le plus efficace de tous les remèdes. Comme son œil était malade par une habitude invétérée à se considérer dans un faux jour, et à s'éloigner de la véritable lumière, il fallait ou purifier ou fermer cet œil, afin qu'il ne regardât plus ses prétendus avantages. Comme son cœur était corrompu par un attachement criminel à ses intérêts, il fallait ôter la malice de ce cœur, afin qu'il cessât de s'aimer et de se reposer dans sa gloire comme dans son propre bien. L'entreprise était grande, elle était difficile, et il eût été comme impossible d'y réussir, si la sagesse de Dieu n'avait trouvé un moyen de nous guérir en condescendant même à notre infirmité, et en nous donnant un modèle d'humilité et d'anéantissement, non pas dans une nature étrangère, puisque notre amour-propre aurait pu par là trouver de spécieux prétextes pour se dispenser de le suivre, mais dans notre nature même : *Quod fieri non posset, nisi ipsa sapientia tantæ etiam nostræ infirmitati congrue dignaretur, et vivendi nobis præberet exemplum, non aliter quam in homine, quoniam et nos homines sumus* (*Lib. de Doct. chr. c.* X).

Dans cette vue le Fils de Dieu s'est incliné, et, s'incarnant, il a fait deux choses; je veux dire avec ce Père, qu'il a guéri quelques-uns de nos maux par des remèdes qui leur étaient semblables et qu'il en a guéri d'autres par ceux qui leur étaient contraires. Une femme avait trompé et perdu le premier Adam, et le second Adam est né d'une autre femme ; nous sommes hommes, nous sommes mortels, et nous mourrons effectivement, et Jésus-Christ s'est fait homme, Jésus-Christ s'est fait homme mortel, et est effectivement mort : *Homo homines per feminam deceptos, per feminam natus, mortalis mortales, mortuus mortuos liberavit* : Voilà comme il a guéri les semblables par leurs semblables. Nous aimons les plaisirs, et il a paru dans le monde comme un pénitent public ; les biens, et il a vécu pauvre et dépouillé de toutes choses : les honneurs, et il a refusé la couronne qu'on lui a offerte: il s'est rassasié d'opprobres, et est mort sur une croix. Voilà comme il a guéri les contraires par leurs contraires. En un mot, dit saint Augustin, parce que l'homme était tombé par son orgueil, il a employé son humilité pour le guérir: *Quia per superbiam homo lapsus est, humilitatem adhibuit ad sanandum*: parce que l'homme ne recherchait que sa gloire, il n'a travaillé qu'à cacher la sienne pour manifester celle de son Père; parce que de toutes les tentations il n'y en a point de plus délicate que celle de sa propre estime, il a voulu par ses anéantissements donner à l'homme l'exemple et le moyen d'y résister.

De là vient que toutes les actions, toutes les paroles, toutes les maximes de Jésus-Christ semblent uniquement tendre à réprimer en nous cette vaine gloire ; que comme il eût été très-difficile que nous remportassions sur nos esprits et sur nos cœurs cette victoire, s'il ne nous en avait donné le premier l'exemple, il n'a voulu faire de sa vie qu'une suite d'anéantissements, et un sacrifice continuel de tous ses droits; que pour nous obliger à porter notre croix, à ne pas nous soucier de ce que le monde pensera ou dira de nous, à renoncer à nous-mêmes, et à nous faire petits comme des enfants, il a fait le premier toutes ces choses, ajoutant par là un nouveau degré de mérite au mépris des louanges humaines, et en même temps un nouveau caractère de malice et d'énormité à la recherche de notre propre gloire.

Car de là il s'ensuit que comme rapporter tout à la gloire de Dieu, c'est imiter Jésus-Christ, pratiquer une des vertus les plus nécessaires, et les plus belles qu'il y ait dans le Christianisme : aussi raporter tout à sa propre gloire, c'est désavouer Jésus-Christ et le renoncer. Il s'ensuit que c'est s'opposer au grand dessein de son incarnation, c'est se rendre coupable d'une nouvelle apostasie, et se moquer de lui. En effet, quelle plus lâche apostasie et quel mépris plus outrageant que de se vanter d'un petit brillant d'esprit, pendant qu'il dit *que sa doctrine n'est pas la sienne, mais celle de son Père qui l'a envoyé?* que de s'élever quand il s'anéantit, que de s'estimer quelque chose de grand, quand il se dit *ver de terre et opprobre des hommes*, que

de lui ravir par un monstrueux attentat la gloire qui appartient au Seigneur en propriété pendant qu'il fait tout par rapport à elle? que d'oublier qu'on est homme pour vouloir devenir Dieu pendant qu'un Dieu se fait homme, afin que dans une nature étrangère, il trouve un nouveau secret de renoncer à sa propre gloire et de travailler à celle de son Père. Je m'explique.

Dieu se propose tellement sa propre gloire dans toutes ses actions, qu'il est impossible qu'il ait une autre fin que celle-là; et en voici la raison. Dieu se connaît, se connaissant il s'aime, s'aimant il se veut du bien, se voulant du bien il se le procure, parce qu'il est tout ensemble vérité, bonté, justice, puissance, et que ces attributs que nous distinguons dans la simplicité de sa nature, ne sont autre chose que son être même : ainsi Dieu se connaissant, s'aimant, se voulant du bien et se le procurant, il jouit nécessairement de tout ce qu'il y a de meilleur, ou, pour parler plus juste, de ce qui est souverainement, uniquement et absolument bon. De là vient que comme il n'y a rien de meilleur que de posséder l'être en propriété, que de le posséder sans qu'il soit borné par les lieux ou fini par les temps. Dieu est nécessairement indépendant, infini, éternel : que comme il n'y a rien de meilleur que de remplir toutes choses sans être contenu par aucune, de comprendre toutes choses sans être compris d'aucune, de rapporter à soi toutes choses sans être rapporté à aucune; Dieu est nécessairement infini, très-simple, ineffable, premier principe et dernière fin.

Voilà l'état du Verbe divin avant l'incarnation. Il rapportait tout à soi, il jouissait des mêmes droits que son Père à qui il est substantiel : et il en jouissait si nécessairement, qu'il ne pouvait rapporter sa gloire à cette première personne aux dépens de la sienne. Mais, ô prodige d'humilité, qui surpasse tout ce qu'on en peut dire et penser! Ce Dieu qui recevait les sacrifices et les hommages des hommes avec son Père, a trouvé le moyen pour rendre hommage à ce Dieu, d'être lui-même la victime du sacrifice qu'il lui offre. Ce qu'il ne pouvait faire par sa nature divine, il l'a fait par une nature empruntée : comme homme, il s'est reconnu serviteur de son Père, et fils de sa servante : comme homme il a protesté que, dès le ventre de sa mère, il était son Dieu dont il voulait chercher la gloire par l'anéantissement de sa personne.

Or, reprend saint Augustin, quelle est l'énormité de mon péché, ô mon Dieu, si, bien loin de vous imiter dans les mystères de vos abaissements, je viens à les combattre ouvertement par mon orgueil? Si, tout humilié que je suis par les misères inséparables de ma nature, bien loin de vouloir être humble par choix et par vertu, je veux m'élever et tâcher de paraître quelque chose, forcer les ordres de votre providence, et me moquer de vos anéantissements? Quelle est l'énormité de mon péché, si tout misérable que je suis, j'aime à être estimé et loué, à cause de quelque bien qui ne vient que de vous; si, malgré mes faiblesses et mes désordres qui devraient me couvrir de confusion, j'ai une secrète complaisance pour certaines perfections que mon amour-propre me fait distinguer en moi; et si je conserve une haine immortelle contre ceux qui me rabaissent ou qui me méprisent? Quels supplices ne mériterais-je pas, si je voulais m'attirer les hommages qui ne sont dus qu'à mon souverain, ou si, en lui voyant mettre bas sa couronne par humilité, je la mettais insolemment sur ma tête? Or, êtes-vous, ô mon Dieu, moins jaloux de votre gloire que les rois de la terre ne le sont de la leur? ou plutôt, quand je vous vois anéanti, suis-je moins excusable de vouloir m'élever et de tâcher de sortir de mon néant?

Je crois après cela que je ne dois pas m'arrêter à vous dire que s'il y a quelque péché qui éloigne un homme du ciel, et qui mette un obstacle formel à son salut, c'est le péché dont je parle; cette vérité étant établie en tant d'endroits de l'Ecriture, confirmée par tant d'exemples, et appuyée sur tant de solides raisonnements des Pères, qu'il est inutile que j'emploie du temps à vous en convaincre.

Je passe donc toutes ces raisons, pour descendre à une seconde considération qui m'a toujours paru très-importante, à savoir que quoique la recherche de sa propre gloire soit un des péchés les plus opposés à l'esprit, au modèle et à la félicité surnaturelle du chrétien, cependant c'est le plus commun et le plus ordinaire de tous les péchés.

Voilà, chrétiens, ce qui doit faire le sujet de notre douleur, et ce qui a toujours fait trembler les plus parfaits. Si le désir de la vaine gloire était un de ces péchés que nous appelons véniels, et une de ces fautes pour l'expiation desquelles on peut trouver aisément des remèdes dans les saints exercices de sa religion, encore la chute en serait-elle moins fâcheuse, puisque dans l'Ecriture il est dit que le *juste tombe sept fois le jour* : Si même ce péché, qui est si énorme, était dans la nature des autres, dont la turpitude est visiblement connue, on pourrait au moins espérer que si c'était le crime des grands pécheurs, tant d'âmes qui mènent une vie honnête et apparemment régulière, en seraient exemptes : mais ce qui doit nous effrayer davantage, c'est que d'un côté la recherche de sa propre gloire, tout abominable qu'elle est aux yeux de Dieu, symbolise tellement avec notre nature, et trouve chez nous un si grand penchant, qu'il n'y a presque point de chrétien (je dis même ceux qui croyent la combattre) qui s'en défende.

Je ne parle pas ici seulement de cet amour désordonné de la gloire et de la domination, de cet orgueil grossier, par lequel on veut que tout obéisse, que tout se range, que tout plie sous soi, par lequel on s'attire toutes les civilités, toutes les dignités, tous les respects, toutes les soumissions que l'on peut; je parle d'un péché qui, comme dit Cassien, nous assiége de toutes parts, qui nous prend par tous les endroits, et par les choses mêmes qui semblent l'affaiblir et l'étouffer en nous; d'un péché qui attaque celui qui est bien et

mal vêtu ; celui qui fait bonne chère et celui qui se mortifie ; celui qui porte le cilice et celui qui se couvre de pourpre : d'un péché qui perd le solitaire dans son désert, comme le grand seigneur dans la cour, le charitable comme l'avare, le sobre aussi bien que le voluptueux, le dévot aussi bien que l'impie, celui qui a triomphé de ses vices comme celui qui s'en est laissé vaincre, celui qui dans des actions publiques et éclatantes déclame contre ce désordre, comme celui qui demeure dans la solitude et le silence.

Je parle d'un péché qui sort de la vertu à peu près comme un ver qui naît de son fruit et qui le ronge; qui fait mourir cette vertu à laquelle il s'attache comme le lierre qui dessèche l'arbre qu'il embrasse, qui s'élève avec cet arbre et en tire toute la substance : d'un péché dont le démon se sert pour ruiner la sainteté par la sainteté; comme souvent les plus grands saints, semblables à Eléazar qui mourut sous l'eléphant qu'il avait tué, après avoir triomphé de cent autres vices grossiers, se trouvent accablés du poids de leurs victoires, et ensevelis par leur orgueil dans le triomphe : *Quos sua victoria opprimit, qui vitia superant, sed sub ipsis quæ subjiciunt superbiendo succumbunt.*

Car, hélas! combien y en a-t-il qui, après avoir résisté à la gourmandise, à l'impureté, à la vengeance, à l'attachement au plaisir, et au désir des richesses, n'ont su se mettre en garde contre leur amour-propre? qui, ne se proposant d'abord que la gloire de Dieu, se sont ensuite imaginé être quelque chose, par rapport à l'estime et aux louanges qu'ils recevaient de la part des hommes, qui, préoccupés de leurs mérites, n'ont ensuite aimé la piété que comme un gain et une espèce de commerce, où en servant Dieu ils ont, sous un faux titre de dévotion, affecté de se distinguer des autres?

Combien, qui ayant quelque talent naturel, ne l'ont employé que pour se faire remarquer, se réjouissant plus, dit saint Augustin (*in S. Marc. hom.* 2), d'être loués, que d'avoir reçu ce qui leur attirait ces louanges; et la réputation, qui est le présent des hommes, leur agréant davantage que le bel esprit qui est un don du ciel! Combien qui, au lieu d'imiter le brave Joab qui, quoiqu'il eût réduit une ville ennemie à l'extrémité; et qu'il fût en état d'y entrer, voulut en avertir David, afin qu'il recueillît lui-même tout le fruit de la victoire, puisqu'il ne l'avait soumise que par la force de ses armes : combien, dis-je, qui au lieu d'imiter cette sage et humble conduite, au lieu de renvoyer à Dieu tout le bien qu'ils ont fait, et qu'ils n'auraient pu faire sans lui; au lieu de lui rendre des actions de grâces pour la victoire qu'ils ont remportée sur le péché et qu'ils n'eussent jamais remportée sans lui, prennent insolemment la couronne pour se la mettre sur la tête, et se reposent agréablement sous l'ombre des lauriers qu'ils s'imaginent leur être dus !

Mais, me direz-vous, est-ce un péché de vouloir être loué d'une belle action que l'on aura faite ; et est-on obligé en conscience de fuir les louanges et les applaudissements des hommes? Ce n'est pas ce que je prétends. Les louanges des hommes sont bonnes, dit saint Augustin, et souvent elles nous animent à la pratique de la vertu, souvent sans elle notre piété languirait; et comme Dieu veut quelquefois faire connaître aux siens, dès ce monde, combien il est avantageux de le servir, il les prépare à une récompense éternelle, par une gloire qu'il oblige les hommes de leur rendre dans le temps : mais prenez garde à deux ou trois choses qui sont de la dernière importance.

La première, que s'il est permis aux gens de bien de recevoir des louanges, il ne leur est pas permis de s'y attacher. La seconde, que si chercher la gloire afin que Dieu en soit plus honoré et mieux servi, c'est une marque d'un saint zèle, parce que c'est aimer Dieu plus que la gloire; chercher cette gloire pour elle-même sans la rapporter à Dieu, c'est une véritable idolâtrie, parce que c'est la retenir pour soi, et en faire sa dernière fin. La troisième, que la tentation de sa propre estime étant une tentation très-délicate, il est plus avantageux de la combattre que de lui céder : *Huic cupiditati melius resistitur quam creditur*; que dans une occasion si dangereuse il faut du moins que l'amour de la gloire soit surmonté par l'amour de la justice; *saltem cupiditas gloriæ superetur amore justitiæ* (*Aug. lib. de Civ. Dei, c.* 41); et que dans les bonnes actions que l'on fait, on rougisse en quelque manière d'en recevoir de la louange : les intérêts de la vérité devant toujours être préférés aux témoignages d'approbation et d'estime que l'on rend à la vertu : *Si bona, si recta sunt, ipse amor humanæ laudis erubescat et cedat amori veritatis.*

Or, il est rare de trouver des gens qui entrent dans ces sentiments. Il est rare d'en trouver qui, faisant une sérieuse réflexion sur la fin qu'ils se proposent, puissent dire à Dieu avec autant de sincérité et de confiance que le bon Ezéchias lui disait : *Obsecro Domine; memento, quæso, quomodo ambulaverim coram te in veritate et in corde perfecto, et quod bonum est in oculis tuis fecerim. Seigneur, ayez pitié de moi, souvenez-vous que mon cœur a toujours été tourné véritablement vers vous et que vous avez toujours été le témoin des bonnes actions que j'ai faites.* Encore un coup, il y en a peu qui puissent se rendre ce favorable témoignage de la droiture de leur cœur, et de la pureté de leur intention. Il y en a peu qui dans leurs actions morales et chrétiennes, n'aient laissé entrer par quelque brèche l'amour de la gloire, et la complaisance pour les louanges; et si cela est, où en sommes-nous? que deviendront notre religion et nos vertus?

Que sert-il à une ville ceinte de bonnes murailles, fortifiée régulièrement, remplie de vaillants soldats qui veillent jour et nuit pour la défendre contre les troupes qui l'assiégent, si dans cette ville il y a quelque brèche qu'on néglige de réparer, et par où entre l'ennemi.

dit saint Grégoire ? De même que nous servira-t-il de nous être mis en garde contre les péchés les plus grossiers, d'avoir vaincu la gourmandise par l'abstinence, l'avarice par la libéralité, la paresse par l'assiduité au travail, la colère par la douceur, les persécutions par la patience, les autres vices par les vertus qui leur sont contraires, si nous négligeons de réparer dans notre âme une brèche par où entre la vaine gloire, qui est le plus rusé et le plus dangereux de nos ennemis? Que nous servira cette exactitude et cette vigilance à observer la loi de Dieu en tous les autres points, si nous négligeons celui-ci? nonobstant tant de précautions ne nous ferons-nous pas éternellement des reproches, et ne nous dirons-nous pas: *C'est donc en vain que j'ai travaillé, c'est donc en vain que j'ai épuisé mes forces* ?

Mais non, chrétiens, ce ne sera pas en vain, pourvu que vous vous appliquiez cet important avis du Sage, qui veut *que vous gardiez soigneusement votre cœur*: *Omni custodia serva cor tuum* (*Prov.*), comme étant le principe, non seulement de votre vie naturelle, mais encore de votre vie surnaturelle et chrétienne, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire (*Lib.* I *Mor.*, *c.* 32 *et seq.*), pourvu que de temps en temps vous entriez dans les secrets replis de ce cœur; que vous voyiez si ce que vous désirez et ce que vous fuyez, ce que vous aimez et ce que vous haïssez, ce qui vous réjouit et ce qui vous afflige, vient ou d'un amour-propre, éclairé et adroit, ou d'un désir sincère de glorifier Dieu et de lui plaire : pourvu qu'à l'exemple de Job qui se levait de grand matin pour offrir à Dieu des holocaustes qui expiassent les fautes dans lesquelles ses enfants auraient pu tomber, vous vous mettiez en la présence du Seigneur dès le commencement de la journée, que vous lui offriez un sacrifice de louange, et que vous le priiez de diriger votre intention, afin que rien ne manque à vos bonnes œuvres.

Ce n'est pas sans raison, dit ce saint Pape, que l'Ecriture nous marque cette circonstance de la piété de Job ; puisque par là elle nous fournit l'un des plus aisés et des plus sûrs moyens de bien vivre. Ce bon père, appliqué à entretenir la paix et l'union parmi ses enfants, voulait qu'ils se traitassent tour à tour : mais d'un autre côté appréhendant que Dieu ne fût offensé dans ces réjouissances, il offrait pour eux tous les jours des sacrifices; et les sanctifiait par cet acte de religion. Notre grand soin, dit saint Grégoire, doit être de concilier ensemble les vertus qui nous sont nécessaires, et de faire en sorte qu'elles se traitent tour à tour, et qu'elles ne se séparent pas, de peur que par la désunion de quelques-unes nous ne perdions le mérite des autres : mais comme il peut y avoir du désordre dans cette belle société, il faut que, dès le matin, autant qu'il se peut faire, nous offrions des sacrifices pour ces vertus, et que nous les sanctifiions par la droiture et la simplicité de notre intention. Il faut que nous les parcourions toutes, dit saint Grégoire ; que nous voyions si notre esprit ne s'est point perdu dans ses pensées, si notre prudence ne s'est point confondue dans ses conseils, si notre force n'est point dégénérée en témérité, si notre science ne nous a point enflés, si notre crainte par ses excès ne nous a point jetés dans le désespoir; si notre piété par un faux zèle ne s'est point détournée de l'objet qu'elle doit se proposer : en un mot, il faut que nous prévenions ces maux, ou que nous les réparions par une offrande que nous ferons tous les jours à Dieu de nos personnes. Il faut qu'à l'exemple du Prophète-roi nous nous présentions à lui tous les matins : *Mane astabo tibi et videbo* (*Ps.* V); et que recueillis intérieurement, nous le priions de détourner nos yeux, de peur qu'ils ne voient la vanité: *Averte oculos meos ne videant vanitatem.*

Grand Dieu, c'est là la prière que nous vous faisons. Si nous vous demandions que vous fermassiez entièrement nos yeux à la vanité, nous pourrions passer pour des téméraires, puisque c'est le partage des bienheureux qui ne peuvent voir d'autre objet que vous, ni chercher d'autre gloire que la vôtre; mais ce dont nous vous prions, c'est de détourner nos yeux, afin que nous ne voyions les choses qu'à demi ; que nous séparions nos dignités et nos emplois d'avec mille fausses lueurs qui d'ordinaire les accompagnent; que faisant de bonnes actions, nous n'attendions pas d'en être loués; qu'en nous proposant comme des modèles de vertu à nos frères, nous n'en mendiions pas les suffrages, ce qui serait regarder la vanité avec complaisance, et avoir un attachement criminel pour le mensonge (*Aug. in Ps.* CXVIII).

Ce que nous vous demandons, ô mon Dieu, c'est que vous détourniez ces yeux de tant d'objets qui les occupent, et de tant de vanités qui les charment, ou que vous ne nous laissiez que ce seul œil qui, comme celui de votre chaste épouse, a blessé votre cœur. C'est cet œil simple et comme réduit à l'unité, qui, selon vous, rendra lumineux tout le corps de nos actions et dont vous ne vous lassez jamais d'être blessé. C'est pour recevoir ces traits perçants que vous vous êtes mis comme en butte; et plus nous ferons de plaies à ce cœur amoureux par cet œil simple, plus il en sortira de grâces. *Si plures ergo habemus oculos, alios claude, ut hoc uno utamur quo solo dilectus videri solet et quo solo valet:* Si donc nous avons plusieurs yeux; si les uns regardent le plaisir, les autres la vanité et la gloire, fermez-les tous pour ne laisser libre que cet œil droit qui seul peut, et a coutume de se tourner vers vous : il sera réduit à l'unité s'il est pur, s'il ne s'étend pas sur plusieurs objets qui en affaiblissent, ou qui en détournent les regards. *Unus erit si purus est, unus erit si ad plura non est, unus erit si strictus et directus in unum est, non diffusus aut sparsus in multo*: Il sera réduit à l'unité si notre intention est pure, droite, serrée et tournée vers notre souverain et unique bien, si nous disons sincèrement après Jésus-Christ : ce n'est pas ma gloire que je

cherche, c'est celle de mon Père qui règne dans les cieux, et où j'espère de le posséder un jour. *Amen.*

SERMON XX.

POUR LE JOUR DES RAMEAUX

Des dispositions à la communion pascale.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam et pullum filium subjugalis.

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous dans un esprit de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug (*S. Matth.*, ch XXI).

Voici, chrétiens, un des plus beaux triomphes qu'il y ait jamais eu, et tout ensemble un des mystères qui regarde l'action la plus importante et la plus sainte de la religion que nous professons. Un Dieu qui jusqu'ici comme injurieux à soi-même, dit Tertullien, avait rejeté les honneurs que les Juifs s'étaient empressés de lui rendre, semble changer aujourd'hui de conduite : et, au lieu qu'il s'était enfui seul sur une montagne quand ils voulurent le faire leur roi, il règle aujourd'hui lui-même, étant près d'une autre montagne, l'appareil de son triomphe, ravi de se voir environné de ces troupes fidèles qui le mènent de leur propre mouvement dans la capitale de la Judée, et qui font retentir les lieux d'alentour des bénédictions qu'ils lui donnent. Quoi de plus beau et de plus surprenant!

Dans les triomphes des autres conquérants, l'injustice, l'intérêt, la cruauté, l'orgueil étaient comme les quatre roues du char sur lesquels ils étaient montés pour aller au Capitole. Ce n'étaient souvent que d'illustres usurpateurs dont on couronnait les injustices, et qui n'avaient que des vues intéressées, sans se mettre en peine du bien public : souvent c'étaient des tyrans qui n'usaient de leur pouvoir que pour accabler leurs sujets sous une dure domination : ou s'ils n'étaient coupables d'aucun de ces vices, du moins ils ne s'occupaient que de leur prétendue grandeur, et par la pompe avec laquelle ils affectaient d'être reçus au dehors, donnaient assez à connaître quelle était l'enflure de leur cœur, et la violence de la passion qui les dominait au dedans.

Aucun de ces défauts ne se trouve dans le triomphe de Jésus-Christ, au contraire la justice, la magnificence, la douceur, l'humilité sont les quatre roues du char qui le mène au temple de la gloire; et de peur que tu ne t'y trompes, ô fille de Sion, j'ai à te dire d'abord de sa part, *dicite filiæ Sion* : Voici ton Roi, et le plus juste de tous les rois dans ses conquêtes, *ecce rex tuus;* le plus détaché de ses intérêts dans ces communications, *venit tibi;* le plus doux dans l'exercice de son autorité, *mansuetus*; le plus humble dans l'appareil de son triomphe, *sedens super asinam et pullum filium subjugalis.*

Mais autant que ce triomphe est beau et surprenant, autant il renferme de mystères. Car, sans vous dire que j'y découvre un mystère d'amour par rapport à Jésus Christ qui va se sacrifier pour vous; un mystère de vanité par rapport aux grandeurs humaines qui vont être ensevelies dans un éternel oubli après un éclat de quelques moments ; un mystère d'infidélité par rapport aux hommes qui dans peu de jours maudiront, et attacheront à la croix le même Dieu, auquel ils rendent aujourd'hui tant d'honneurs : je dis que ce triomphe et ce mystère ne sont en quelque manière destinés que pour vous, et que l'Eglise semble ne parler de cette entrée de triomphe de Jésus-Christ dans Jérusalem, qu'afin de vous avertir de lui en faire encore un plus honorable dans votre cœur, de vous disposer à le porter et à le glorifier dans vos corps.

Les triomphes des héros ne durent que pendant quelques heures; mais celui de Jésus-Christ doit être en quelque manière, par rapport à vous, un triomphe éternel; et comme son règne est *un règne de tous les siècles*, il prétend qu'il subsistera autant de temps qu'il y aura de saintes âmes qui le recevront dans la vérité de sa chair, par la réception de l'adorable eucharistie, principalement dans cette quinzaine de Pâques, où l'obligation de communier est, à moins qu'il ne s'y trouve de puissantes raisons, absolument indispensable.

Convaincus de l'importance de cette grande action et de la nécessité que vous avez de vous y préparer, vous me demandez, ce me semble, quelles règles vous y devez garder : et c'est à quoi je tâcherai de satisfaire dans la suite de ce discours. Pour y réussir adressons-nous à ce Dieu fait homme, par l'entremise de celle qui l'a porté dans son sein ; et, comme dans les triomphes et les jours de cérémonie, après avoir rendu ses hommages au prince, on vient féliciter sa mère pour avoir plus d'accès auprès de lui : de même après avoir adoré Jésus-Christ, et lui avoir ce matin répété plusieurs fois ces paroles des troupes de notre Evangile : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur;* disons à Marie *: Bénie soyez-vous entre les femmes*, vous qui le conçûtes au moment qu'un ange vous dit : *Ave.*

Comme il s'agit ici de la plus grande et de la plus sainte action qu'il y ait dans le christianisme, je veux dire de recevoir Jésus-Christ, et de lui faire dans nos cœurs par la communion pascale, une entrée qui lui soit agréable : il me semble que nous ne saurions mieux faire, que de chercher dans la conduite que tiennent ces troupes fidèles qui le reçoivent aujourd'hui les dispositions nécessaires pour nous approcher de la sainte table : ou plutôt, que dans un devoir de cette importance, nous devons régler nos préparations intérieures, sur les sentiments de Jésus-Christ même, qui donne à ses disciples les ordres nécessaires pour l'appareil de son triomphe.

Sur cette idée qui est celle que l'Eglise me fournit dans l'Evangile et dans l'Epître de ce jour, je trouve trois choses dans Jésus-Christ. J'y trouve de grands empressements : *J'ai désiré, mais d'un ardent désir*, dit-il à ses disciples, *de faire la pâque avec vous; il faut que l'oracle du prophète s'accomplisse, allez, dites à la fille de Sion : voici ton roi qui vient;* une grande sincérité : *Fille de Sion, ce Roi vient*

à toi et pour toi; de grands desseins : *Ce Roi qui vient à toi et pour toi, n'y vient que pour l'engager à lui par sa douceur*, et l'obliger à lui être éternellement fidèle.

Heureux le chrétien qui durant ces jours s'approchera de la sainte eucharistie avec ces dispositions, et qui, à l'exemple des enfants et des disciples qui reçoivent Jésus-Christ triomphant, entrera en quelque manière dans les sentiments de son Dieu! Mais, que le nombre en est petit! Car, à la réserve de quelques âmes fidèles qui se préparent à faire chez elles cette entrée à Jésus-Christ, combien y en a-t-il qui, semblables aux Romains, aux Pharisiens et aux Juifs, le traiteront avec indignité et sacrilége! combien d'impies et de libertins qui, au lieu de répondre à cet empressement de Jésus-Christ par la ferveur de leurs désirs, après avoir passé le reste de l'année sans s'approcher de la sainte table, pourront à peine se résoudre à la faire pendant la quinzaine de Pâques! Combien de mauvais politiques et de faux dévots, qui, au lieu de répondre à cette sincérité de Jésus-Christ par leur bonne foi, ne communieront durant ce temps qu'afin de n'être point regardés comme des athées et des gens visiblement excommuniés! Combien d'inconstants et de perfides, qui, au lieu de répondre à ces desseins de Jésus-Christ par une fidèle persévérance dans le bien, l'abandonneront et le trahiront dans peu de jours par des rechutes habituelles dans leurs anciens désordres!

Dans les premiers, c'est irréligion et endurcissement : ce sont des Romains qui ne veulent pas recevoir Jésus-Christ, quoiqu'on leur dise que *c'est leur Roi : ecce Rex tuus.* Dans les seconds, c'est politique et hypocrisie : ce sont des Scribes et des Pharisiens qui ne le reçoivent qu'afin de ne se point attirer la haine du peuple, quoiqu'on leur dise que c'est chez eux et pour leur intérêt qu'il vient, *venit tibi.* Dans les derniers, c'est inconstance et perfidie : ce sont des Juifs et des Judas qui, peut-être bien intentionnés d'abord, l'abandonnent cependant dans la suite, et le livrent entre les mains de ses ennemis, quoiqu'on leur dise qu'il vient avec une douceur capable de les engager pour toujours à son service : *Venit tibi mansuetus.*

J'ai à parler aujourd'hui contre ces trois sortes de gens, ou plutôt j'ai à chercher de quoi consoler les âmes saintes, et donner aux uns et aux autres quelques règles sûres pour bien recevoir Jésus-Christ dans la communion pascale : et, pour cet effet, je me contente de leur expliquer dans le détail les paroles de mon texte, et de leur dire avec l'Apôtre dans l'Epître de ce jour, qu'il faut qu'ils aient pour Jésus-Christ les mêmes sentiments que ce Dieu a témoigné avoir pour eux : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

Oui, chrétiens, et voici mon dessein : si vous voulez communier dignement, ayez en vous-mêmes un empressement d'aller au-devant de Jésus-Christ, le rapportant en quelque manière à celui qu'il a de faire la pâque avec vous, c'est la première disposition que je demande, et la première partie de ce discours. Approchez-vous de Jésus-Christ avec autant de sincérité et de bonne foi qu'il en a quand il vient à vous, et pour vous, c'est la seconde disposition et la seconde partie de ce discours. Formez la résolution de demeurer avec Jésus-Christ autant de temps qu'il veut demeurer avec vous c'est la troisième disposition et la troisième partie de ce discours, où par les applications morales que je ferai des circonstances de mon évangile, je découvrirai ce triomphe et ce mystère que je vous ai promis.

PREMIER POINT.

L'Eglise, qui dans quelque temps que ce soit ne peut souffrir l'indifférence qu'ont les chrétiens pour la sainte eucharistie, semble s'appliquer principalement durant ces jours à combattre cette mortelle langueur, en les obligeant sous peine d'excommunication de recevoir Jésus-Christ pendant la quinzaine de Pâques, en les menant par autorité, et, si j'ose parler ainsi, par menace et par force à la table de son époux, et, sans souffrir qu'ils disputent davantage entre eux s'il faut communier souvent ou rarement, en les avertissant que ce devoir commun les regarde tous, et que c'est précisément en ce temps que la charité de Jésus-Christ les presse : *Charitas Christi urget nos.*

Peut-on s'imaginer une charité plus grande et plus empressée que celle de ce Dieu? C'était peu pour lui, dit saint Athanase (*D. Ath. serm. in Domin. palm.*), d'être descendu dans le sein d'une vierge et de s'y être fait chair pour demeurer parmi nous : c'était peu à ce géant d'avoir couru avec joie du plus haut des cieux pour s'abaisser jusqu'à nos infirmités et nos misères; d'être venu au devant de nous; de nous, dis-je, qui ne pouvions pas aller à lui : sa charité n'a pas été satisfaite à moins qu'il ne nous donnât non-seulement sa grâce et son esprit, mais sa chair, son sang, sa divinité, et son humanité; et qu'il ne nous les donnât en nous découvrant les plus cachés mouvements de son cœur, en nous disant comme à ses apôtres : *J'ai désiré, mais d'un grand désir, de faire cette pâque avec vous : Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.*

Or, je dis, après saint Augustin, que cette disposition de Jésus-Christ pour se donner à nous est la règle de celle que nous devons ressentir pour le recevoir : qu'il faut que nous répondions à ce désir par des désirs réciproques, et que nous lui fassions une sainte violence de demeurer avec nous. Je dis que nous devons lui donner ferveur pour ferveur, empressement pour empressement, joindre notre amour au sien, et reconnaître par des efforts d'une charité impatiente, cette grande grâce qu'il nous fait de vouloir faire la pâque avec nous.

Quelque gratuite que soit l'incarnation de Jésus-Christ, il est pourtant vrai de dire avec les Pères qu'il a voulu qu'elle ait été précédée des vœux, des prières, des soupirs et des larmes des âmes saintes qui ont vécu dans l'Ancien Testament. Soit que Dieu par là ait

voulu que les hommes achetassent en quelque manière cette grande grâce; soit qu'il leur ait fait sentir le besoin qu'ils avaient d'un libérateur, par la dureté de leur servitude; soit enfin qu'il ait voulu rendre ce grand bienfait plus précieux par une longue attente; il est certain que tous les vœux et toutes les espérances de ces âmes justes étaient tournées vers le Messie, et que si, sa venue ne pouvait être méritée d'un mérite de condignité, leurs empressements et leurs désirs sont entrés dans l'économie de ce mystère.

De là sont venues, dit saint Bernard, ces prières affectueuses et inquiètes : *Récompensez, Seigneur, ceux qui attendent vos miséricordes, afin que vos prophètes*, qui ont dit que le Messie viendrait, *soient trouvés fidèles* (*Bern. in Cant. serm.* 2. *Ezec.* 36). De là ces humbles aveux des misères humaines, et cet empressement d'en sortir : *envoyez celui que vous devez envoyer*. De là ces paroles pleines de consolation et de confiance : *Le Seigneur paraîtra et dégagera sa parole, s'il ne vient pas sitôt, attendez, il ne tardera pas, son temps est proche, et les jours de sa descente ne sont pas encore fort éloignés* (*Luc.*, II). Admirables préparations du cœur, que Dieu avait regardées comme nécessaires à l'incarnation de son Fils, et qu'il avait sagement ménagées, tant pour les intérêts de sa gloire, que pour la sanctification de ses créatures.

Comme l'eucharistie a de très-particuliers rapports avec l'incarnation, il s'ensuit aussi qu'elle demande ces empressements et ces désirs, et même qu'elle les demande par de nouveaux titres, et par des motifs encore plus pressants. 1° Parce que Jésus-Christ, ne s'est incarné qu'une fois, et que l'Eucharistie est un mystère qui se renouvelle tous les jours, je ne dis pas d'une manière figurée et équivoque; mais d'une manière réelle et physique; et ainsi, se perpétuant, et étant tous les jours à notre égard un mystère ancien et nouveau tout ensemble, elle demande aussi de nouvelles et de continuelles préparations de nos cœurs pour y être reçue.

2° Parce que dans l'incarnation du Verbe, la communication de cette personne divine à la nature humaine n'a été, à l'égard de chaque particulier, qu'une communication médiate; mais dans la sainte eucharistie l'avantage y est plus grand, puisqu'il se communique immédiatement à chaque particulier qui la reçoit; qu'il lui donne sa divinité, son humanité, son corps, son âme, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a : *Et que celui qui mange sa chair et qui boit son sang, demeure en lui, vit en lui et pour lui*. Circonstances particulières qui nous marquent assez quels doivent être nos désirs pour recevoir ce précieux don, et avec quel empressement nous le devons inviter de venir en nous par cette espèce d'incarnation étendue et perpétuée qui se fait dans la communion; à peu près comme la sainte Vierge l'invita de descendre dans son sein par son humilité, son consentement, ses vœux, sa pureté, ses désirs, la ferveur et l'impatience de son amour.

3° Parce que l'incarnation s'est faite indépendamment de nous, au lieu que nous pouvons en quelque manière contribuer à la production de l'eucharistie; vous, prêtres du Seigneur, par les paroles sacramentales, vous, laïques, par votre charité et vos désirs.

Car, quoique Jésus-Christ dans la communion se donne à une âme par un excès de son infinie bonté, quoique par ce désir et cette charité qui le pressent, il veuille faire la Pâque avec elle et la nourrir de sa propre substance, toutefois, il prétend que cette âme, si j'ose le dire ainsi, fournisse quelque chose du sien aux frais de ce festin, et que, comme il a de grands désirs de demeurer en elle, et de lui communiquer sa vie par le moyen de cet aliment céleste, elle ait aussi de la faim, de l'appétit et de l'avidité de se nourrir de lui. Sentiments qui dépendent en partie d'elle, et qui sont les premières dispositions pour le recevoir.

Quand le démon voulut faire manger du fruit défendu à nos premiers parents, il le leur montra, et par les belles quoique fausses propriétés qu'il leur en dit, les porta à le désirer et à le goûter; ce fourbe, sachant bien que sans leur consentement et leur désir, toutes ses tentations se réduiraient à rien. Il semble que Jésus-Christ par sa conduite veut opposer une sainte ruse à la malignité de ce serpent. Il nous invite pendant cette quinzaine à manger le fruit de vie, et à nous enivrer de ce vin qui réjouit et fortifie le cœur de l'homme : *Venite, amici;* et il redouble, pendant ces jours de salut, ses charitables empressements : *C'est avec vous*, nous dit-il, *que je désire de faire la Pâque* (*Hom.* 7, *de Pasc.*). Mais quand il nous parle ainsi, dit Eusèbe Emissène, il nous insinue en même temps, que si nous voulons nous approcher de la sainte table, nous devons regarder son corps et son sang avec les yeux de notre foi, le toucher par la pureté et l'innocence de nos âmes, l'honorer par l'admiration et les hommages de notre esprit, l'attirer par les pieuses affections de notre cœur, le recevoir avec une grande faim, une sainte et intérieure avidité : *Fide respice, mente continge, honore mirare, cordis manu suscipe*, et *maximo haustu interiori assume.*

Quand il nous parle ainsi, il nous apprend que nous devons nous hâter de manger, non plus l'agneau pascal que Dieu voulait que les Juifs mangeassent à la hâte : *Comedetis festinanter* (*Exod.* XII), mais *l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*, et le manger avec une sainte avidité, comme des gens qui sont pressés de partir, dont les reins sont déjà ceints, et qui tiennent déjà en main leur bâton pour faire le grand voyage du temps à l'éternité, tout le fruit de ce sacrement dépendant de la foi, des désirs, des empressements de la charité, de la piété et des autres dispositions intérieures d'une âme qui s'en approche.

Ajoutons à cette première raison qui doit vous avoir déjà convaincus de l'obligation que vous avez, d'aller au devant de Jésus-

Christ par l'impatience de vos désirs, afin de répondre à l'empressement qu'il a de faire la Pâque avec vous; ajoutons, dis-je, à cette première raison une seconde qui la fortifiera merveilleusement, et qui condamnera cette criminelle indifférence qu'ont la plupart des chrétiens pour la communion, même durant ces jours où ils sont indispensablement obligés de communier.

Cette seconde raison, je la tire de la conduite de Jésus-Christ, qui non-seulement veut qu'on dise à la fille de Sion, que c'est son roi qui vient à elle : *Ecce rex tuus venit*, afin que cet avertissement excite en elle le désir de le recevoir, mais qui use de tous les droits de sa royauté, et interpose toute sa puissance pour se faire obéir, qui dans le dessein qu'il a d'être reçu chez elle, semble ne rien ménager, commande en souverain, lève tous les obstacles, ôte tous les vains prétextes par lesquels elles prétendait s'éloigner de la communion pascale. Arrêtons-nous pour cet effet à notre Evangile; car à mon sens, rien ne nous apprend mieux le fond de la religion et les importants devoirs du christianisme, que les sérieuses méditations que l'on fait après les Pères sur les commandements, les conseils, les actions, les exemples, les paroles et les figures renfermées dans l'Ecriture.

Considérez la vie de Jésus-Christ de tel sens qu'il vous plaira, vous trouverez qu'il n'a jamais plus parlé en maître qu'à l'occasion du triomphe et du mystère que je traite. Soit que je considère le sacrement de l'eucharistie dans son institution, soit que je le regarde dans la plus belle figure qui le représente, je veux dire dans l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, j'y remarque un certain caractère d'autorité qui ne paraît pas dans les autres actions du Fils de Dieu.

1. Quand il veut instituer ce sacrement : *Allez*, dit-il à ces disciples, *vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le, et en quelque lieu qu'il entre, dites au maître de la maison que mon temps est proche, que je viens faire la Pâque chez lui, et aussitôt il vous montrera une grande salle toute meublée, où vous préparerez ce qu'il nous faut.*

Quelle étrange conduite! il n'y a point de lieu pour recevoir Jésus-Christ quand il vient au monde; ce roi du ciel et de la terre est contraint de loger dans une étable découverte et empruntée ; il demeure pendant trente ans dans la boutique d'un artisan, il se nourrit du travail de ses mains, et enfin, pendant tout le reste de sa vie publique, il souffre qu'on le méprise et qu'on le rebute; il n'y a que quand il institue l'adorable sacrement de son corps et de son sang, qu'il fait paraître ce qu'il est, et qu'il donne des marques évidentes de son pouvoir. Pourquoi cela, si ce n'est pour nous apprendre que, quand il nous avertit par ses ministres qu'il veut faire la Pâque chez nous, nul prétexte ne peut nous dispenser de le recevoir; que, bien loin de résister à une autorité qui nous est si avantageuse, nous devons nous réjouir de sa venue, lui offrir de bonne heure notre âme, afin qu'il en dispose comme il lui plaira, et dans la vue que son temps est proche, la lui montrer déjà meublée, je veux dire ornée des vertus chrétiennes, avide et impatiente de le recevoir.

2. Quand il fait son entrée en Jérusalem, entrée qui est la figure de celle qu'il veut faire dans nos âmes par la communion, il parle et il agit encore en maître : *Allez*, dit-il à deux de ses disciples, *à ce village voisin, vous y trouverez en entrant une ânesse liée et son ânon auprès d'elle, déliez-les et me les amenez ; et, au cas que quelqu'un s'y oppose, dites-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il vous permettra de les emmener.*

Les Pères et les interprètes ont fait d'admirables réflexions sur cet endroit de notre évangile. Tantôt, ils nous ont dit que cette conduite de Jésus-Christ était une preuve évidente de la toute-puissance de la grâce par laquelle Dieu se fait obéir par des volontés rebelles, soit qu'elles aient déjà reçu le joug de la loi, soit qu'elles ne l'aient pas encore reçu; par laquelle il parle en maître et en souverain, attire puissamment à soi ceux qu'il a prédestinés, et qu'il a regardés comme plus propres à ses desseins pour remplir le nombre de ses élus.

Tantôt ils nous ont dit que ces deux disciples étaient comme les deux Testaments ; que cette ânesse, qui avait déjà porté le joug, était la figure du peuple juif chargé de mille préceptes onéreux; que cet ânon encore jeune, qui n'était point fait au travail, représentait les gentils qui n'avaient presque point de loi; qu'ils étaient liés, l'un par les cérémonies légales, l'autre au culte des idoles, et tous deux, par leurs propres péchés; que les uns et les autres ont été déliés par ceux qui ont reçu le pouvoir de lier et de délier ; que les uns et les autres ont été délivrés par la grâce du Libérateur ; que quelque obstacle que les puissances séculières aient apporté à la publication de l'Evangile, ceux dont Jésus-Christ a témoigné avoir eu besoin, lui ont été amenés; qu'il les a domptés, qu'il s'est assis sur eux, qu'il les a conduits où il a voulu, à peu près comme un écuyer fort et adroit tourne l'animal qu'il monte de tel côté qu'il lui plaît.

Mais la principale réflexion qu'ils ont faite sur cet endroit de notre évangile, c'est que Jésus-Christ, par cette figure, a voulu anéantir tous les vains prétextes qui pouvaient nous empêcher de le recevoir dans la communion; n'ayant parlé avec tant d'autorité, et n'ayant paru si visiblement agir en maître, que pour nous obliger de venir à lui, de ne pas endurcir nos cœurs quand il nous témoigne qu'il a besoin de nous. Saint Athanase, Pierre Damien, Guillaume de Paris et Gerson vont vous expliquer cette belle vérité.

L'homme, disent-ils, ayant été fait à l'image de Dieu, placé dans le paradis terrestre, créé innocent, libre, maître des créatu-

res et de lui-même, avait par son péché perdu tous ces glorieux avantages : bien loin d'avoir conservé les traits de cette belle image, il ne portait plus que ceux du démon : du paradis de délices il était relégué dans une terre ingrate; et au lieu de cette liberté et de cette innocence originelles qui faisaient sa principale différence d'avec les animaux, il se voyait semblable à eux, lié par les chaînes qu'il s'était forgées, esclave de satan et de son appétit.

O étrange et humiliante dégradation ! ç'a été, toutefois, de l'homme réduit en cet état que Jésus-Christ a eu pitié. Pour cet effet il est descendu du ciel en terre, il s'est fait homme, et en prenant la nature humaine, il a attiré en elle le Saint-Esprit. Non content de cela, il a voulu s'unir à cet homme par le sacrement de l'Eucharistie; et parce que ce sacrement demande ou l'innocence baptismale, ou une innocence réparée par la pénitence, qu'a-t-il fait ? il a envoyé ses disciples vers cet homme et a donné aux prêtres le pouvoir de le délier; mais, parce que la honte et la crainte sont les deux liens qui retiennent les pécheurs, que par la honte ils cachent leurs péchés, que par la crainte ils appréhendent de satisfaire pour leurs péchés, et que par l'un et l'autre de ces motifs ils refusent d'aller à Dieu : *Allez*, dit-il à ses disciples, *déliez ces animaux et me les amenez*, et, *si quelqu'un s'y oppose, dites-lui que le Seigneur en a besoin: Solvite et adducite mihi*, et, *si quis vobis aliquid dixerit, dicite quia Dominus his opus habet*, *et confestim dimittet eos.*

Après cela de quels prétextes pourront se servir tant de gens qui, comme dit saint Chrysostome, s'approchent avec une si froide, mais si dangereuse langueur de l'Eucharistie? Diront-ils que Jésus-Christ ne les regarde pas en pitié, qu'il fait miséricorde et qu'il la refuse à qui il veut? damnable prétexte dont tant de libertins se servent, pour s'éloigner des sacrements ; comme si Jésus-Christ n'était pas descendu du ciel pour eux, comme s'il n'était pas mort en croix pour eux, comme s'ils étaient privés du bienfait général de la rédemption, et exceptés du nombre de ceux à qui il a dit, *j'ai désiré de faire la Pâque avec vous*. Diront-ils qu'ils n'ont pas été avertis du dessein que Jésus-Christ a de faire son entrée chez eux ? mais l'Eglise leur a fait savoir son intention dès le commencement de la quarantaine, qui, selon les Pères, a été principalement instituée comme une disposition nécessaire à la communion de Pâques ? apporteront-ils pour excuse le nombre et la qualité de leurs péchés ? mais n'ont-ils pas des ministres charitables qui ont reçu le pouvoir de les délier ? Diront-ils que la honte et la crainte les retiennent ? mais ces deux passions, qui sont autant de liens que leur mauvaise volonté se forme, ne doivent-elles pas céder à la bonté d'un Dieu, qui, pendant ces jours de salut veut s'approcher d'eux pour les guérir par sa grâce, les réconcilier par la pénitence, et les unir à soi par l'eucharistie, dit saint Bonaventure? Allègueront-ils leur indignité ? mais est-ce celle qui vient de leur nature ? Si cela est, ils ne communieront jamais, parce qu'ils ne seront jamais dignes de communier, eussent ils la pureté des anges, l'innocence et les vertus de tous les saints. Est-ce celle qu'ils contractent par l'état de péché où ils sont ? mais ne peuvent-ils pas en sortir? puisque encore bien que la plus grande partie des jours destinés au jeûne, aux prières, à la pénitence et à la crainte soit écoulée, Jésus-Christ ne laisse pas de leur faire dire : *Ecce rex tuus venit : Voici ton roi qui vient*. Est-ce une indignité qui reste en eux à cause de leurs péchés passés et pardonnés? mais tout indignes qu'ils paraissent en ce sens, Jésus-Christ envoie ses ministres leur dire de sa part que c'est d'eux qu'il a besoin : *Dicite quia Dominus his opus habet.*

Quel fonds de consolation pour les pécheurs, j'entends pour les pécheurs justifiés et convertis, de savoir que tout indignes qu'ils sont, Jésus-Christ témoigne avoir besoin d'eux ; ou plutôt quel engagement à désirer de recevoir dans la communion un Dieu, qui, sans considérer ce qu'ils ont été et ce qu'il est, leur fait dire qu'il veut faire la pâque avec eux ; qui même commande qu'on les lui amène, comme s'il se faisait un plaisir singulier, et qu'il se tînt fort honoré d'en être bien reçu.

Il y a des choses où Dieu agit indépendamment de ses créatures, et par lesquelles tirant toute sa gloire de son propre fond, il témoigne qu'il n'a nul besoin d'elles (*Bern. lib. de Grat. et lib. arb.*). Il y en a d'autres où il agit contre la volonté de ses créatures, et où non-seulement indépendamment d'elles, mais contre elles-mêmes il trouve le moyen de se glorifier. Mais il y en a de troisièmes, où Dieu tout absolu et tout indépendant qu'il est, a besoin de la coopération de ses créatures, entre les mains desquelles il semble confier le dépôt de sa gloire. C'est là, disent les Pères, selon notre manière de concevoir, le partage qui se fait entre la puissance, la justice et la bonté de Dieu. Dieu crée le monde, tire les êtres du néant, les ordonne et les conserve. Dans tout cela, créatures, telles que vous soyez, vous lui êtes inutiles : il agit pour vous, mais sans vous; et c'est là l'ouvrage de sa puissance. Dieu punit les réprouvés dans les enfers et par le châtiment du péché, il met dans le lieu même du désordre, un ordre qui le glorifie : dans tout cela, créatures, vous lui êtes inutiles, il agit non-seulement sans vous, mais contre vous, et c'est là l'ouvrage de sa justice. Dieu attend les pécheurs à pénitence, il les touche, il leur donne ses grâces, il les délie, il les invite à la participation de son corps et de son sang; mais en tout cela, quelque indépendant qu'il soit, créatures, il a besoin de votre coopération : quoiqu'il vous ait créées sans vous, il ne vous justifiera et ne vous sauvera jamais sans vous; quoique par son infinie charité il vous prévienne pour se donner à vous, c'est toutefois dépendamment de vous et avec vous, *vobiscum*, qu'il désire de faire cette pâque, et c'est là l'ouvrage de sa bonté.

Mais aussi voilà de votre côté un puissant engagement pour le recevoir, et le prévenir même par vos désirs. Car quel plus pressant motif pour aller au devant de lui, que de savoir qu'il a besoin de vous, et pour vos intérêts particuliers, et pour sa propre gloire? Pour vos intérêts particuliers, afin de vous sanctifier davantage ; pour sa propre gloire, afin que vous l'honoriez davantage; pour vos intérêts particuliers, afin que sa grâce croisse et s'augmente en vous; pour sa propre gloire, afin que vous augmentiez sa joie et que vous lui rendiez plus d'honneur. En effet, il y a longtemps que j'ai appris de saint Bonaventure (*Serm.* 3, *in illud Cant.* Egredimini, *et serm.* 1 *et* 2, *in Dom. palm.*), que quatre choses contribuent principalement à honorer Jésus-Christ : la conversion d'un pécheur, c'est la première; la pratique des bonnes œuvres, c'est la seconde; l'accroissement spirituel, c'est la troisième, et la bonne communion, c'est la dernière, et qui cependant, dans ce dernier ordre, semble renfermer toutes les autres, puisque cette communion ne peut être bonne, que le pécheur ne soit converti et qu'il ne fasse des œuvres chrétiennes; et que d'ailleurs, quand il est dans cette disposition, le propre effet de l'Eucharistie est de fortifier la grâce qu'il a reçue, de le conduire de vertus en vertus, et de le faire marcher à grands pas dans la loi du Seigneur.

Or, en faut-il davantage, ô mon Dieu, ou, pour mieux dire, n'est-ce pas trop pour vous inviter de venir en moi? pour m'obliger à me plaindre amoureusement de ce que vous ne venez pas sitôt que je voudrais, et à vivre dans une sainte impatience, jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous recevoir? *Qu'est-ce que l'homme*, ô mon Dieu, *pour être l'objet de votre souvenir, et qu'est-ce que le fils de l'homme pour être honoré d'une telle visite?* N'était-ce pas assez de me donner votre grâce et de me pardonner mes péchés, fallait-il que vous fussiez vous-même ma nourrice? Quand vous m'auriez simplement permis de toucher le bas de votre robe, comme fit cette femme de l'Evangile; quand vous vous seriez contenté de vous appliquer sur moi comme un autre Elisée pour me ressusciter, ou même de m'envoyer quelqu'un de vos serviteurs avec le bâton de votre loi (IV *Reg.* IV), quel n'eût pas dû être mon empressement à profiter de tant de grâces? Mais que ne dois-je pas faire quand je vois que vous voulez vous donner vous-même à la plus misérable de toutes les créatures; que vous faites tous les jours entre les mains des prêtres de nouveaux miracles pour satisfaire ce désir qui vous presse; que vous m'envoyez des ministres pour me délier, et que vous me faites dire que vous avez besoin de moi, afin que je ne trouve plus de prétexte pour me dispenser de venir à vous?

Puisque cela est ainsi, ô mon Dieu, il faut que la vérité de votre parole s'accomplisse en toutes choses. Vous dîtes aux deux disciples que vous envoyâtes : *Allez, déliez les deux animaux que vous trouverez et me les amenez; et, si quelqu'un s'y oppose, dès que vous lui aurez dit que j'en ai besoin, il les laissera emmener* : *Et confestim dimittet eos.* Je viens, ô mon Dieu, d'apprendre votre volonté : voici donc ces animaux que je consens qu'on vous amène. Si jusqu'ici il y a eu de l'indocilité dans cet esprit, qui ne voudrait croire que ce qu'il voit et que ce que sa faible raison lui dicte, rendez-le si soumis aux vérités de la foi, qu'il apprenne, non-seulement à arrêter sa curiosité, mais à démentir ses sens, quand leur témoignage sera contraire à l'infaillibilité de votre parole. Si jusqu'ici il y a eu de la partialité dans ce cœur, qui voudrait vous aimer sans cesser d'aimer le monde, qui, dans ses haines, a toujours suivi le penchant d'une nature corrompue; combattez ses inclinations déréglées, mettez votre charité à la place de la cupidité et donnez à ce cœur tel mouvement qu'il vous plaira. Si dans cet appétit il y a eu des passions fougueuses et indomptées, arrêtez-en les saillies et marquez-leur jusqu'où elles doivent aller, afin qu'elles ne vous offensent pas, et que même, par un heureux changement, elles servent aux desseins de votre grâce.

Enfin, si jusqu'ici il y a eu de la dissimulation et de la duplicité dans cette âme, qui peut-être ne vous a reçu que par de certaines bienséances humaines, sans se corriger véritablement de ce qui vous déplaisait, ôtez d'elle cet esprit pharisaïque, afin que, par son innocence et sa bonne foi, elle réponde à cette sincérité avec laquelle vous venez à elle et pour elle, *Venit tibi*; c'est mon second point.

SECOND POINT.

De tous les points de morale, l'un des plus délicats et des plus difficiles à traiter est celui qui regarde la communion pascale, à cause des fâcheuses extrémités où l'on se jette très-souvent, quelque précaution que l'on prenne pour les éviter et les faire éviter aux autres. Refusera-t-on l'Eucharistie aux pécheurs pendant ce temps? Mais l'obligation de communier les presse. Dans la vue de cette obligation, leur donnera-t-on sans discernement le corps et le sang de Jésus-Christ? Mais, combien y en a-t-il qui s'en rendent indignes par leur impénitence ou par leur fausse pénitence, et que cette pernicieuse fatalité damnerait! Ne participeront-ils pas à l'autel pendant cette quinzaine? S'ils s'en retirent, l'Eglise les excommuniera. S'en approcheront-ils en quelque état qu'ils soient? ils s'excommunieront eux-mêmes. Or, quel grand malheur est-ce, ou d'être retranché du corps des fidèles par les censures ecclésiastiques, ou de s'en retrancher soi-même par ses sacriléges; ou de ne recevoir ni le sacrement ni la grâce du sacrement, ou de recevoir le sacrement sans en recevoir la grâce; ou de mourir parce qu'on ne veut pas manger la chair du Fils de Dieu, ou de manger son jugement en la mangeant indignement; ou de refuser, comme les Romains, de reconnaître Jésus-Christ pour roi, ou de le recevoir

par politique, comme les Scribes et les Pharisiens !

Quoique de ces deux péchés l'un soit beaucoup plus grand que l'autre et que Jésus-Christ se tienne moins outragé du dégoût des libertins qui refusent de le recevoir, que de la mauvaise foi des hypocrites, qui ne le reçoivent que par des respects humains; cependant, il est vrai de dire qu'il y en a plus des uns que des autres, et que, si l'on ne voit guère de chrétiens s'éloigner à Pâques de la sainte table, on n'en trouve que trop qui ne s'en approchent que pour sauver simplement les apparences, et afin de n'être pas des sujets de scandale à leurs frères. On n'en trouve que trop qui, n'osant pas désobéir à l'Eglise, qui veut qu'on communie à Pâques, n'ont rien moins que l'esprit de l'Eglise, qui veut que l'on communie dignement. On n'en trouve enfin que trop qui, au lieu de confesser leurs péchés dans l'amertume de leur cœur, de demander à Dieu la grâce d'une conversion parfaite, et de faire de leur part ce qui est nécessaire pour l'obtenir, ne reçoivent Jésus-Christ que par politique, apportant au plus saint et au plus redoutable de tous nos mystères une âme pharisaïque au dehors, mais remplie d'ordures et d'abominations au dedans.

Or, c'est contre ce désordre, que je puis dire être tout ensemble le plus pernicieux et le plus commun de tous les désordres, que je parle aujourd'hui; et pour tâcher d'en arrêter le cours et laisser en même temps quelques règles importantes aux âmes chrétiennes qui veulent recevoir Jésus-Christ durant ces jours, je dis qu'il faut bannir de soi cet esprit pharisaïque et aller à lui de bonne foi; et j'ajoute que, pour être dans cette disposition, il faut se régler, et sur les sentiments de Jésus-Christ, et sur ceux qu'il inspire à ces troupes fidèles qui l'accompagnent dans son triomphe. Je m'explique.

Les sentiments et les pensées de ce Dieu sont de venir à nous et pour nous dans la communion, de se consacrer tout entier à nos usages, d'oublier sa grandeur et nos bassesses, sa majesté et nos indignités pour demeurer en nous; de nous donner, si nous n'apportons pas d'obstacles à ses charitables desseins, sa grâce et ses mérites avec sa divinité et son humanité, et, outre ces rares dons, celui qui doit les couronner tous, je veux dire la gloire dont il nous laisse des gages et des assurances dans l'Eucharistie; car voilà, selon les Pères, ce que veulent dire ces paroles de notre évangile : *Ecce rex tuus venit tibi.*

Or, à quoi nous engagent ces sentiments et ces desseins de Jésus-Christ, sinon à une candeur d'âme, à une bonne foi et à une ingénuité chrétienne par lesquelles nous nous efforcions de lui plaire, de détruire en nous, quoi qu'il arrive et qu'il nous en coûte, ce qui est capable de l'offenser mortellement : en un mot, à une disposition telle que l'exige l'apôtre, qui est *d'être sincère et sans péché* pour cette fête de Pâques qui est, à proprement parler, *le jour de Jésus-Christ? Ut sitis sinceri et sine offensa in diem Christi* (*Philip.*, X).

Ce furent les sentiments qu'il inspira à ces troupes fidèles qui l'accompagnèrent dans son triomphe, et ce sont par conséquent ceux que nous devons avoir, afin de lui dresser au dedans de nous une autre espèce de triomphe qui l'honorera encore davantage. J'espère qu'une idée aussi familière et aussi naturelle qu'est celle-là ne servira pas peu pour votre instruction dans une si importante matière.

Je remarque donc trois choses dans notre Evangile. La première, que ce sont des enfants, des disciples, le petit peuple, et des pauvres qui reçoivent Jésus-Christ, qui lui donnent des bénédictions et des louanges. La seconde, que ces gens se dépouillent de leurs vêtements et les jettent par terre. La troisième, qu'ils montent sur des palmiers et des oliviers, qu'ils en coupent les branches, qu'ils en tiennent une partie dans leurs mains, que du reste ils en couvrent le chemin par où il doit passer. Or, par toutes ces circonstances, il est aisé de découvrir, non-seulement quelle est cette sincérité que nous devons apporter pour recevoir Jésus-Christ dans la communion, mais encore quelles sont les conditions que cette sincérité exige. Quelles sont-elles? De nous préparer à la communion par une foi respectueuse, par une pauvreté chrétienne et une sainte simplicité d'esprit; c'est la première figurée par ces disciples et par ces enfants; de nous préparer à la communion par une renonciation au péché et au dépouillement du vieil homme; c'est la seconde signifiée par ces gens qui jettent leurs vêtements par terre; de nous préparer à la communion par la pratique des œuvres chrétiennes, par la paix d'une bonne conscience et par la victoire de nos affections corrompues; c'est la troisième représentée par ces branches de palmiers et d'oliviers, dont ces gens couvrent le chemin par où Jésus-Christ doit passer.

Ce sont des enfants et des disciples qui accompagnent Jésus-Christ. Ce triomphe semble n'être ni pour les riches, ni pour les sages, ni pour les puissants du siècle. Il y en avait alors un assez grand nombre à Jérusalem, et cependant à peine trouverons-nous un Zachée, un centenier et un Nicodème qui soient à la suite de Jésus-Christ; et si quelque Pharisien s'y trouve, c'est la curiosité ou la crainte de quelque sédition populaire qui l'y mène.

Je ne m'en étonne pas, messieurs : il n'y a que les *enfants et les âmes innocentes dont le cœur est pur, qui s'attachent à Jésus-Christ.* Ce n'est que de ces gens réduits à une espèce de simplicité et d'enfance qu'il dit : *Laissez-les venir à moi.* Les pauvres évangéliques sont ceux qui mangent le pain des anges et qui s'en rassasient : *Edent pauperes et saturabuntur.* La grandeur, la sagesse, la puissance et la prétendue force d'esprit, sont souvent de grands obstacles à la participation de l'Eucharistie, non pas que ce sacrement ne soit pour les grands comme pour les petits, et pour les sages comme pour les ignorants, mais parce qu'il faut oublier

qu'on est grand et qu'on est sage quand on veut s'en approcher; ainsi, comme l'on entre rarement dans ces sentiments, on se contente seulement de faire par cérémonie et par coutume ce que les autres font, sans apporter au plus saint de nos mystères cette innocence d'esprit et cette droiture de cœur si nécessaires pour en recueillir les fruits.

Ce sont donc des enfants et des disciples qui accompagnent Jésus-Christ; enfants qui, malgré l'indévotion des libertins et les blasphèmes des hérétiques, croient fermement à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et qui s'en approchent avec cette vive foi des premiers chrétiens qui, étant près de la recevoir, étendaient leurs bras en forme de croix, et s'écriaient : *Credo, credo, credo*; enfants qui, méprisant la figure du monde qui passe, reçoivent avec une humble résignation l'adversité comme la prospérité, les humiliations comme la gloire, la pauvreté comme l'abondance; souhaitent sans déguisement le corps adorable de Jésus-Christ, qui leur tient lieu de toutes choses, et que la sagesse divine a, selon l'expression de saint Augustin, converti en lait, afin de s'accommoder à la faiblesse de leur tempérament; enfants qui, après quelques petits amusements pardonnables à l'infirmité de leur nature, reviennent toujours par une inclination que la grâce leur inspire à Jésus-Christ, dont ils préfèrent les mamelles à ce vin de la sagesse et de la force mondaine, qui fait tourner la tête, perdre le jugement et le ciel à ceux qui s'en enivrent.

Mais, enfants et disciples tout ensemble, qui, comme enfants, croient pieusement ce que Jésus-Christ et l'Eglise leur disent, touchant la divine eucharistie; et qui, comme disciples, le croient, appuyés sur de justes et de raisonnables motifs : qui, comme enfants, ne sont pas des disciples pointilleux, approuvant et niant ce qui revient ou ce qui ne revient pas à leur génie; et qui, comme disciples, ne sont pas des enfants faiblement et imprudemment crédules, ou, selon les termes de saint Paul, *des enfants par leurs sens : Pueri sensibus*. Enfants et disciples tout ensemble, qui se partageant entre l'autorité et la raison, puisque la foi, comme a judicieusement remarqué saint Augustin, tient de l'un et de l'autre, soumettent leur esprit à cette habitude surnaturelle, par un principe même de bon sens; qui, après avoir goûté combien le Seigneur est doux, combien il est fidèle dans ses promesses, et infaillible dans ses paroles, veulent se nourrir de ce lait raisonnable, afin de croître en mérites et en force. Enfants et disciples tout ensemble, qui, éclairés des pures lumières de leur foi, convaincus de la miséricorde infinie de Jésus-Christ, et ravis de ce qu'il daigne venir en eux, s'écrient par reconnaissance et par zèle : *Béni soit le fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. En vain les hérétiques et les libertins tâchent de leur insinuer en secret, qu'il ne vient à eux qu'en figure, que c'est un signe trompeur auquel ils rendent aveuglément leurs adorations: Retirez-vous, imposteurs, leur disent-ils, nous sommes dans le grand jour de la vérité; nous tenons véritablement le corps, nous tenons véritablement le sang de Jésus-Christ : *Jam nos in luce sumus, tenemus corpus Christi, tenemus sanguinem Christi*. Notre foi qui est celle de toute l'Eglise, nous l'avons reçue par le canal d'une tradition non suspecte, sans qu'elle nous soit tombée fortuitement en partage, par des conjectures et des vraisemblances; nous la tenons de Jésus-Christ, des apôtres, des Pères de l'Eglise, des conciles, des plus savants hommes de tous les siècles, et d'une infinité de martyrs qui sont morts pour sa défense. Ainsi, grâces, louanges et bénédictions éternelles vous soient rendues, *ô fils de David, vous qui venez au nom du Seigneur : Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini*.

2. Ces troupes fidèles qui vont au-devant de Jésus-Christ se dépouillent de leurs vêtements, et les jettent par terre. Seconde circonstance qui nous marque cette sincérité, cette innocence, et ce dépouillement spirituel; si nécessaire pour recevoir Jésus-Christ dans la communion. *Deponentes omnem malitiam et omnem dolum, et simulationes, et invidias, et detractiones, sicut modo geniti infantes*, etc. (I *Petr.*, II.) C'est le prince des apôtres qui parle, et qui semble avoir renfermé dans ces paroles toutes les dispositions nécessaires pour s'approcher de l'eucharistie. Il faut la désirer, ce n'est pas assez, il faut se réduire en un certain état de simplicité et d'enfance; ce n'est pas assez, il faut encore se dépouiller des habits du vieil homme, il faut renoncer à ses œuvres, quitter cet esprit d'hypocrisie et de dissimulation; en un mot, toute la malice dont il se couvre, de quelque nature qu'elle puisse être.

Comme dans l'homme il y a deux hommes, dit saint Thomas, après l'apôtre, *l'ancien et le nouveau, l'homme intérieur et caché, l'homme extérieur et qui paraît*, aussi dans ce même homme il y a des vêtements qui appartiennent à l'un et à l'autre de ces hommes. La colère, l'emportement, la malice, les blasphèmes, la fornication, l'avarice, les mensonges, les paroles impures et scandaleuses, les injustices, les violences, l'orgueil, l'amour déréglé de la créature; voilà, dit saint Paul, quels sont les vêtements du vieil homme. La miséricorde, l'humilité, la modestie, la patience, l'oubli des injures, la douceur, la chasteté, la libéralité, la charité qui est le lien de la perfection; voilà quels sont les habits du nouveau. Or, c'est de ces vêtements du vieil homme, et de toutes ses œuvres *qu'il faut se dépouiller pour se revêtir du nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Thomas, pour recevoir un esprit et un cœur intérieurement renouvelé par la grâce de Jésus-Christ, et séparé de tout attachement au péché.

Ce n'est qu'avec ces dispositions qu'on peut s'approcher de l'eucharistie en n'ayant plus rien, et ne voulant plus rien avoir du vieil homme, se dépouillant des vêtements d'ini-

quité, et non-seulement s'en dépouillant, mais, à l'exemple des troupes fidèles de notre évangile, les jetant par terre et loin de soi: *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, induentes novum.*

Remarquez bien ces paroles. On ne dit pas que pour recevoir Jésus-Christ dans la communion, il faille n'avoir jamais eu les vêtements du vieil homme; mais on dit qu'il faut n'en être plus revêtu quand on communie (*Origen., hom.* 5 *in Levit.*). On ne dit pas que ceux qui ont été emportés, blasphémateurs, sensuels, avares, attachés aux biens et aux plaisirs, vindicatifs, orgueilleux, voleurs, médisants, impies, ne s'approchent pas du sacrement; mais on dit qu'ils cessent d'être ce qu'ils étaient pour s'en approcher; qu'ils ne vivent plus comme ils vivaient dans la vanité de leurs pensées, dans l'éloignement des voies de Dieu, dans l'ignorance de leurs devoirs, et dans l'aveuglement de leur cœur. On leur dit qu'au lieu qu'auparavant ils s'abandonnaient, par libertinage ou par désespoir, à toute sorte d'impuretés, ils s'instruisent dans l'école de Jésus-Christ; qu'ils y apprennent à quitter cette première vie qu'ils menaient, *à ne plus suivre leurs désirs corrompus, et que s'ils se mettent en colère, ils ne donnent plus chez eux d'entrée au démon.* On leur dit *que s'ils étaient sujets au larcin, cette passion basse ne les domine plus; que, si on n'entendait sortir que de mauvaises paroles de leur bouche, il n'en sorte plus que de saintes et édifiantes; que toute aigreur, colère, aversion, crierie, blasphème, enfin toute sorte de malice soit bannie de leur esprit et de leur cœur, afin d'être doux, miséricordieux, bienfaisants, humbles, chastes, et de s'entre-pardonner leurs défauts comme Jésus-Christ leur pardonne leurs péchés.* Car voilà comme saint Paul s'en explique dans le chapitre IV de son Epître aux Ephésiens; voilà les vêtements dont il veut que nous nous dépouillions, et ceux dont il nous oblige de nous revêtir pour faire honneur à Jésus-Christ, et augmenter la gloire de son triomphe.

Quand Jéhu eut reçu des mains du prophète l'onction royale, ceux qui avaient l'honneur de l'approcher, mirent bas leurs manteaux, et les étendirent sur des gazons, où ce prince s'étant assis, tout le peuple s'écria: *Regnavit Jehu; c'est Jéhu qui est notre roi* (IV *Reg.*, IX). Les troupes fidèles, dont il est parlé dans notre évangile, font la même chose; et les uns et les autres nous marquent ce que nous sommes obligés de faire pour recevoir Jésus-Christ, le reconnaître et l'adorer comme notre roi, en portant ses livrées, et voulant qu'il foule aux pieds celles de son ennemi.

Mais le grand mal que j'y trouve, c'est que souvent, hélas! que trop souvent on paraît ce que l'on n'est pas, et on ne paraît pas ce que l'on est; on paraît revêtu de Jésus-Christ, et l'on ne vit pas selon l'esprit de Jésus-Christ. On paraît ne plus avoir les péchés du vieil homme, mais c'est parce que l'hypocrisie, la fourberie, et la mauvaise foi les couvrent; quoique ce soient d'elles que saint Pierre veut que nous nous dépouillions avec toutes choses: *Deponentes omnem malitiam, omnem dolum et simulationes.*

Il semble que le démon, durant ces jours, donne à la plupart des chrétiens le même conseil pour tromper les ministres de Dieu, que Jéroboam donna à sa femme, pour tromper le prophète Abias: *Lève-toi*, lui dit-il, *change d'habits, afin que tu ne sois pas reconnue pour ma femme* (III *Reg.*, XIV). Levez-vous, leur dit le démon, changez d'habit afin que vous ne paraissiez pas m'appartenir. Cachez ce luxe, cette ambition, cette vengeance, cet attachement aux plaisirs, ces commerces usuraires sous de belles apparences de modestie, d'humilité, de douceur, de pénitence, de charité envers les pauvres; et au lieu que Rebecca donna à Jacob les habits d'Esaü pour surprendre la bénédiction d'Isaac, le démon donne aux libertins, véritables Esaüs, les habits de Jacob pour surprendre l'absolution des prêtres. Ou, si vous voulez que je m'explique autrement avec l'abbé Rupert; comme il faut faire des œuvres de piété pour s'approcher de Jésus-Christ dans la communion, qu'il n'y a que des Esaüs, accoutumés à la fatigue, et dont le genre de vie est extrêmement rude, qui puissent espérer de recevoir la bénédiction de Jésus-Christ, le démon, comme Rebecca, prend des peaux de boucs pour en couvrir les mains de Jacob; je veux dire qu'il couvre de quelques satisfactions extérieures et trompeuses une chair délicate, une vie sensuelle et un corps de péché, avec lesquels tant de gens s'approchent de la sainte table, ne recevant Jésus-Christ que par politique et par hypocrisie, comme les pharisiens, de peur que la populace, irritée de leur mépris, ne se soulevât contre eux.

J'appelle ainsi ceux qui, sans être touchés d'aucun motif surnaturel, ne communient à Pâques que parce que c'est la coutume de communier, et qui ne communieraient jamais si Pâques ne venait jamais; ceux qui font simplement ce que les autres font, de peur que l'Eglise ne soit scandalisée de leur impiété, de peur que leurs frères ne les regardent comme des athées, qu'ils ne les ayent en horreur, ou que du moins ils ne se défient de leur conduite.

J'appelle ainsi ceux qui, après avoir mené pendant toute l'année une vie libertine, scandaleuse, animale, tout occupée des plaisirs et des affaires du siècle; une vie oisive, inutile et stérile en bonnes œuvres, se jettent brusquement à Pâques aux pieds d'un confesseur, lui récitent à la hâte, sans douleur, sans examen, et presque sans réflexion, des péchés dont, après plusieurs vaines protestations, ils ne se sont jamais corrigés; et qui, par le seul titre d'une apparente conversion, veulent extorquer d'un prêtre l'absolution sacramentelle, jusqu'à murmurer contre lui, le menacer, et se plaindre insolemment de sa prétendue sévérité; désordre qui régnait déjà du temps de saint Cyprien, et que ce Père a combattu avec toute la vigueur de son zèle, désordre qui règne encore avec plus de licence dans notre siècle, où tant de li-

bertins se croyant déjà convertis, parce qu'ils ont dit à Dieu qu'ils l'aiment, quoiqu'ils soient actuellement attachés à leurs péchés, se fâchent de ce qu'on ne leur donne pas aussitôt le corps et le sang de Jésus-Christ, de ce que, par un prudent délai, on détourne d'eux la colère de Dieu, et qu'on implore sa miséricorde afin qu'il les convertisse.

J'appelle ainsi ceux qui, obligés à des restitutions, à des réparations d'honneur, à de sincères réconciliations avec leurs ennemis, à une prudente fuite des occasions prochaines du péché, se font un faux calme de conscience, cherchent exprès des confesseurs ignorants ou relâchés, qui se contentent de couvrir leurs plaies sans y appliquer le fer et le feu; ceux qui, après avoir lu quelques formules de contrition qu'ils trouvent dans leurs livres, et se sentant un peu attendris, se font une pénitence de désirs et de lèvres, promettant à Dieu de lui tenir des paroles qu'ils ne lui ont jamais tenues, et qu'ils seraient fâchés dans le fond de lui tenir, s'approchent de Jésus-Christ avec cette fausse et hypocrite disposition, comme pour le tromper, lui bander les yeux et lui faire deviner qui l'a frappé.

J'appelle ainsi ceux qui n'ont qu'une demi-volonté de retourner à Dieu, à moitié chrétiens, à moitié païens, qui renoncent à quelques péchés dont la séparation ne leur coûte pas beaucoup; mais qui retiennent les principaux qu'ils conservent chèrement dans le fond de leur cœur; ceux qui, comme Michol, mettent la statue de David à la place du véritable David; qui, comme Pilate, voudraient bien ne pas condamner Jésus-Christ à mort, parce qu'ils ont encore quelques faibles restes d'équité et de conscience, mais qui consentent à la fin qu'il meure, parce qu'ils perdraient les bonnes grâces de César, qu'ils ne seraient plus riches, puissants et honorés comme ils sont dans le monde; ceux enfin qui, sans satisfaire à Dieu pour leurs péchés, sans attendre avec patience le recouvrement de leur santé, sans avoir l'esprit de pénitence ni en faire les œuvres, toujours esclaves des mêmes passions, et adorateurs secrets des mêmes idoles, se jettent par une horrible invasion sur le corps de Jésus-Christ, trop contents d'eux-mêmes, pourvu qu'ils sauvent les dehors sans prendre garde qu'ils augmentent leur réprobation, qu'ils font violence à Dieu, et qu'ils l'offensent plus par ce nouvel attentat, que quand ils l'ont renoncé par leurs péchés et l'apostasie de leur cœur: *A diaboli aris revertentes ad sanctum Domini, sordidis et infectis nidore manibus accedunt, mortiferos idolorum cibos adhuc pene eructantes, exhalantibus etiam nunc scelus suum faucibus, et contagia funesta redolentibus, dominicum corpus invadunt; et plus modo in Deum manibus atque ore delinquunt, quam cum Dominum negaverunt* (*Cypr.*, *lib. de Lapsis*).

Une si vaste matière me conduirait trop loin, et certaines raisons particulières m'empêchent même de descendre à un détail de morale où je pourrais vous découvrir d'autres abus que l'amour-propre et la corruption du siècle tâchent en vain de justifier. Fasse le ciel que vous ne tombiez jamais en aucun de ces désordres; et, si par malheur vous vous en trouvez coupables, fasse le ciel que vous vous appliquiez utilement les vérités importantes que je viens d'établir. Au reste comme la pratique des commandements divins et ecclésiastiques n'est pas impossible, comme tout homme peut s'examiner sérieusement et s'éprouver soi-même, aussi tout homme peut avoir cette sincérité que je demande. Et, si cela est, je veux dire, s'il entre dans une sainte et spirituelle enfance, et s'il se dépouille du vieil Adam, quelque grand pécheur qu'il ait été, il communiera dignement et pourra devenir un très-grand saint.

Ce sera toutefois quand, victorieux de ses affections corrompues, il fera son offrande à Jésus-Christ, et qu'en le recevant il lui présentera les bonnes œuvres qu'il aura faites par le secours de sa grâce: troisième circonstance qui nous est représentée par les branches de palmiers et d'oliviers dont il est parlé dans notre Evangile.

C'était une coutume assez religieusement observée parmi les Juifs de prendre des branches de palmiers et d'oliviers aux jours de triomphe et dans les grandes cérémonies. Ils en prirent pour accompagner Simon leur chef (I *Mach.*, XV), quand il entra victorieux à Jérusalem; et Dieu même leur avait ordonné de célébrer leur plus grande fête, en lui offrant les fruits du plus bel arbre qu'ils pourraient trouver (*Levit.*, XXIII). Cela n'empêche pas toutefois, que quand je me représente les troupes de notre évangile paraître avec des branches de palmiers et d'oliviers, je n'y découvre, après les Pères, un grand mystère, qui est que, quand il s'agit de recevoir Jésus-Christ dans la communion, il faut aller au-devant de lui avec les fruits de ses bonnes œuvres; et que si Dieu dans l'ancienne loi avait expressément défendu *qu'on ne se présentât pas devant lui les mains vides*, il le défend encore plus expressément dans la nouvelle par rapport à un sacrifice infiniment plus saint.

En quoi Jésus-Christ ne nous demande que ce qu'il nous a donné et que ce que nous sommes obligés de lui rendre. Notre âme, dit Richard de Saint-Victor, est un jardin que Jésus-Christ cultive, et où il met plusieurs bons arbres dont il prétend que nous lui apportions des fruits. Quand l'Epouse des Cantiques invite son Epoux de venir chez elle: *Veniat dilectus meus in hortum suum*, lui dit-elle, *ut comedat fructus pomorum suorum* (*In Cantic. serm.* 32), elle appelle son époux son bien-aimé, comme s'il était à elle seule, mais ce qui lui donne cette confiance, c'est qu'elle sait qu'elle lui a préparé une demeure qui ne lui déplaira pas. Elle ne lui dit pas: Entrez dans mon jardin; mais *entrez dans votre jardin;* persuadée que c'est lui qui l'a cultivé, qui l'a fermé de murs; qu'il n'appartient *ni à celui qui plante, ni à celui qui arrose, mais à Dieu qui donne l'accroissement*

à toutes choses. Elle ne lui dit pas aussi qu'il vienne dans son jardin pour voir les feuilles ou les fleurs de ses arbres, elle l'invite d'y entrer, afin qu'il en mange les fruits, et qu'il ait la consolation de voir que ses soins et ses sueurs ne lui ont pas été inutiles.

Ame fidèle, c'est là ce que tu dois faire pour recevoir Jésus-Christ; invite-le de venir chez toi pour y voir, non pas les feuilles d'un figuier stérile et maudit, non pas des fleurs qui s'ouvrent et qui tombent presque dès le même jour, mais pour y recueillir les fruits de ces bons mouvements, de ces pensées pieuses et de ces saintes affections qu'il t'aura inspirées. Présente-toi à lui avec des branches d'olivier et de palmier, je veux dire avec le témoignage d'une conscience tranquille et fidèle par l'assujettissement des affections corrompues et une victoire sur le péché. Amasse autant de bonnes œuvres que tu pourras pour une si sainte cérémonie; et si, semblable à Zachée qui monta sur un sycomore pour voir Jésus-Christ, parce qu'une foule de peuples qui étaient d'une taille plus élevée que la sienne l'en empêchait, monte sur le sycomore de la croix, et élève-toi par tes propres vertus : *Fac sis Zachæus, omnia ad Christi recollige ingressum, ut magnus appareas* (*Luc.*, XIX). Sers-toi de cet innocent artifice pour paraître véritablement grand; donne l'aumône en abondance si tu es riche, et au lieu que les autres tombent sous le pesant fardeau de leur or et de leur argent par l'attachement criminel qu'ils y ont, mets tes richesses sous tes pieds par un généreux mépris, et t'en fais autant de degrés pour monter : élève-toi par tes abaissements mêmes, puisqu'il est dit *que celui qui s'humiliera sera élevé* (*Matth.*, XXIII). Joins tes actions à tes paroles, puisqu'il est dit que *celui qui fera ce qu'il enseigne sera grand dans le royaume des cieux* (*Matth.*, V); enfin sois juste et fidèle à Dieu dans l'accomplissement de tous tes devoirs, puisqu'il est dit *que c'est la justice qui élève les peuples* (*Prov.*, XV). Pour lors Jésus-Christ connaissant l'empressement que tu auras eu de le posséder, et te voyant élevé au-dessus du monde et de tes passions, il te dira comme à Zachée, que *c'est chez toi qu'il veux loger :* c'est trop peu, il te dira que c'est chez toi qu'il veut demeurer : *Hodie in domo tua oportet me manere.* Dernière circonstance qui oblige une âme d'être toujours fidèle à Jésus-Christ, et de former une résolution constante de demeurer avec lui par la grâce du sacrement, autant de temps qu'il souhaite de demeurer avec elle.

TROISIÈME POINT.

Nous ne pouvons pas douter de la fin que Jésus-Christ s'est proposée dans l'institution de l'adorable eucharistie, ni du dessein de l'Eglise, quand elle presse ses enfants de communier pendant cette quinzaine. Soit que nous considérions ce que ce divin Sauveur a dit au sujet de ce mystère, soit que nous regardions ce qu'il y fait en notre faveur, ces deux circonstances nous obligent de lui être fidèles, et condamnent ces funestes rechutes de tant de pécheurs qui, après s'être approchés de nos autels, retourneront presque aussitôt dans leurs premiers désordres.

Quand saint Jean parle de cet auguste mystère, il dit que *Jésus-Christ sachant que son heure approchait pour passer de ce monde vers son Père, après avoir toujours aimé les siens qui étaient avec lui sur la terre, voulut leur donner une dernière marque de sa charité,* et leur témoigner par l'institution de ce sacrement, *qu'il les aimait jusqu'à la fin.* Quand même Jésus-Christ parle de son sang, il en parle, non pas comme d'un sang d'un testament passager et figuratif, mais comme d'un *sang d'un testament éternel,* et témoigne à ses apôtres *qu'il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles :* vérité qui ne s'accomplit à la lettre que dans l'auguste sacrement de nos autels, où il est tout ensemble dans le ciel et sur la terre, où il satisfait en même temps les deux Eglises par un admirable artifice de son amour, se donnant à l'une et à l'autre dans la réalité de son corps sans se diviser; à la triomphante sans aucun voile, pour être l'objet de sa béatitude; à la militante, sous les accidents du pain et du vin, non-seulement pour exercer sa foi, mais pour être le vrai modèle de sa fidélité.

Oui, de sa fidélité, car telle est l'intention de Jésus-Christ : cette union qu'il a avec son Eglise par une présence corporelle et permanente, étant la figure, ce n'est pas assez, étant l'idée et le principe d'une union morale et indissoluble qu'il veut avoir par la grâce avec ceux qui le reçoivent. Aussi toutes les fois qu'ils s'approchent de la sainte table, je m'imagine qu'il leur fait cette importante leçon : *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam. Travaillez à vous procurer et à vous rendre utile une viande qui ne périt pas, mais qui demeure pour la vie éternelle.* Ce n'est pas pour quelques jours, pour quelques mois, ni pour quelques années que je veux demeurer avec vous, c'est pour toujours; et quoique les accidents qui me couvrent périssent, je ne péris pas avec eux : et lorsque je ne demeure plus avec vous par la présence réelle de mon corps, je veux y demeurer par la vérité de ma grâce. Travaillez donc à vous rendre salutaire cette viande immortelle; la chose dépend de vous aussi bien que de moi. Elle dépend de moi qui vous donne ma propre substance, et avec elle les grâces nécessaires à votre persévérance; puisque mon corps n'est pas comme la manne des Juifs qui sont morts après l'avoir mangée, mais un pain descendu du ciel, qui fait vivre éternellement celui qui le mange. Elle dépend aussi de vous qui devez répondre à ces grâces par votre fidélité, qui devez remplir votre âme des dons de mon esprit quand votre chair se nourrit de la mienne; et vivre de ma vie qui étant affranchie des lois de la mort, se retirera de vous, dès que vous retournerez dans vos péchés.

La seconde raison qui nous oblige de per-

sévérer dans la grâce, et de demeurer avec Jésus-Christ autant de temps qu'il veut demeurer avec nous, c'est que ce divin Sauveur a confirmé par ses actions tout ce qu'il a dit, et qu'il nous a donné dans le sacrement de son corps, les grâces nécessaires pour acquérir cette persévérance.

Il n'y a rien de plus faible, de plus changeant, ni de plus inconstant que l'homme abandonné à sa propre nature; mais il n'y a rien de plus fort, de plus stable et de plus invincible que ce même homme, quand il est uni à Dieu. Or, cette union de l'homme à Dieu est parfaite et consommée dans l'eucharistie, et quand un chrétien s'en approche dignement, il peut se vanter de vivre pour Jésus-Christ, comme Jésus-Christ vit pour son Père : *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem; et qui manducat me, et ipse vivet propter me.* D'où saint Hilaire infère deux choses : la première, que comme Jésus-Christ est dans son Père par la nature divine, que comme nous sommes dans Jésus-Christ par celle qu'il a prise de nous dans l'incarnation, ce même Dieu est derechef en nous par l'auguste sacrement de son corps et de son sang; la seconde, que Jésus-Christ étant en nous et nous en lui, il nous donne par le moyen de son corps sa nature éternelle; qu'il devient le principe de notre vie par sa chair, qu'il demeure en nous qui sommes charnels, et qu'il nous accorde toutes les grâces nécessaires pour notre sanctification : étant vrai de dire que quand nous le recevons dignement, *nous pouvons tout dans celui qui nous fortifie : Ille in Patre per naturam divinitatis, nos in eo per corporalem ejus nativitatem, et ille rursus in nobis per sacramenti mysterium* (*v.* 8 *de Trin.*). *Naturam carnis suæ ad naturam æternitatis sub sacramento nobis communicandæ carnis admiscuit; hæc vero vitæ nostræ causa est, quod in nobis carnalibus manentem per carnem Christum habemus, victuris nobis per eum ea conditione qua vivit ille per Patrem* (*Ibid., et Cyrillus Alex., apol. ad Orien. de sens.* 5, *refut.* 3). Faut-il dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur? nous les dissipons, parce que c'est un sacrement de lumière; perdre cette langueur mortelle et ce dégoût que nous avons pour les choses de Dieu? nous les perdons, parce que c'est un sacrement de piété et d'amour; résister aux attraits de la volupté? nous y résistons, parce que c'est un sacrement de pureté; arrêter les passions qui nous portent à l'ambition et à la vengeance? nous les arrêtons, parce que c'est un sacrement d'humilité et de douceur; fixer cette malheureuse inconstance par laquelle nous passons si souvent du bien au mal? nous la fixons, parce que c'est un sacrement de stabilité et de persévérance, et que si le mystère de la croix nous délivre de la dure domination du péché, le mystère de l'eucharistie nous ôte même la volonté de pécher : *Mysterium crucis eripit nos a potestate peccati, mysterium eucharistiæ eripit nos a voluntate peccandi.*

Je sais qu'il faut entendre avec beaucoup de modification ces parole d'Innocent III, et dans le sens que ce savant pape les a entendues, mais je sais aussi que ce sacrement est appelé le sacrement des âmes fortes : que si les autres confèrent la grâce, celui-ci la suppose et l'augmente, que si dans les autres on reçoit le bienfait, dans celui-ci on reçoit le bienfaiteur qui nous y donne en se donnant lui-même, toutes les richesses de son amour, qui nous reconnaissant faibles, chancelants, et incapables de résister aux tentations de la chair et du démon, nous unit à lui, et nous rend en quelque manière invincibles par cette union; à peu près comme de jeunes plantes qui pouvant être renversées et arrachées par un premier tourbillon, résistent aux plus furieux orages, quand un jardinier, qui veut les conserver, les attache à quelque gros arbre qui les défend.

Voilà, mon Dieu, ce que vous faites pour moi, et c'est cette douceur paternelle et royale tout ensemble qu'éprouvent ceux qui vous reçoivent comme il faut, quand vous entrez chez eux par la communion : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Voilà les grâces que vous donnez à ces vrais Israélites qui vous accompagnent dans votre triomphe; grâces fortes et choisies qui les soutiennent dans leur faiblesse, qui les encouragent dans leur langueur, qui les consolent dans leurs disgrâces, qui les instruisent dans leurs doutes, qui les animent dans leurs combats, qui les conduisent jusqu'à leur terme par la force de cet aliment : grâces qui leur inspirent la haine du mal, et leur ôtent la volonté de pécher, je veux dire, grâces qui leur font former une résolution constante de ne plus retomber dans leurs premiers désordres; d'avoir plus de prudence et de précaution qu'ils n'en ont eu, de fuir toutes les occasions du péché, et de vous être éternellement fidèles, ô mon Dieu, afin que cette prophétie s'accomplisse en leurs personnes, et qu'il soit vrai de dire que c'est non-seulement en eux, mais pour eux, non-seulement pour un temps, mais pour toujours que vous êtes venu.

Que dirons-nous après cela de ces chrétiens inconstants, qui, après tant de confessions et de communions, reprennent les péchés qu'ils semblaient avoir éloignés d'eux, qui se rengagent dans les mêmes habitudes criminelles, qui sont aussi indifférents pour leur salut, aussi attachés au plaisir et à la vanité du monde, aussi vindicatifs, impurs, orgueilleux, avares, querelleurs, médisants, envieux, débauchés, libertins, qu'ils étaient auparavant.

Quand je dirais que ces fréquentes rechutes marquent une corruption intérieure, et qu'ils ne se sont jamais véritablement repentis de leurs péchés; quand je dirais que leurs confessions et leurs communions ont été autant de confessions et de communions sacriléges; que quand ils se sont approchés des tribunaux de la pénitence et de la sainte table, bien loin d'avoir reçu un jugement favorable par l'absolution de leurs péchés et une augmentation de grâces, ils n'y ont reçu qu'un jugement de condamnation de mort,

je n'en dirais peut-être pas trop : mais parce qu'il ne faut pas pousser les choses trop loin, et que ces rechutes fréquentes ne sont pas des marques infaillibles d'une fausse conversion, que dirons-nous d'eux, sinon que ce sont autant de juifs qui, peut-être bien intentionnés d'abord, après avoir accompagné Jésus-Christ dans son triomphe, l'ont abandonné ensuite au jour de ses humiliations ; qui, après avoir jeté leurs vêtements par terre, ont joué les siens au sort ; qui, après lui avoir présenté des branches de palmiers et d'oliviers, lui ont mis un roseau en main, et une couronne d'épines sur la tête : qui après lui avoir dit : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, ont crié qu'on le crucifie, et lui ont dit par dérision que, *s'il est ce qu'il se dit être, qu'il se sauve et descende de la croix* (*August. Enar.* 2 *in Ps.* LX)? Enfin que dirons-nous d'eux, sinon que ce sont des disciples ingrats et des Judas perfides, qui, aveuglés par leurs passions, esclaves de leurs plaisirs ou de leur avarice, ont renoncé, vendu, trahi, livré leur maître par un baiser?

Pour ne nous pas rendre coupables d'un si énorme péché, voici un excellent moyen que je vous propose. Représentez-vous sans cesse l'importante action à laquelle l'Eglise vous invite, lorsque pendant cette quinzaine elle vous presse de communier. Imaginez-vous toujours entendre ces paroles qu'elle met dans la bouche de ses ministres : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Ayez toujours cette pensée présente, et tirez-en par avance les résolutions nécessaires, non-seulement pour sortir du péché, mais pour vous conserver dans la grâce que vous espérez de recevoir.

Quand Dieu voulut faire sortir son peuple de l'Egypte, il commanda à chacune famille de prendre un agneau, et de le garder dans sa maison quatre jours auparavant qu'il fût immolé. Ne semble-t-il pas que c'eût été assez de le prendre, sinon le même jour qu'on devait l'offrir et le manger, du moins un jour ou deux auparavant?

Le bienheureux Alger qui s'est proposé cette difficulté, y a solidement répondu. Il fallait, dit-il, que les Juifs sortissent de l'Egypte, qu'ils traversassent la mer Rouge, et qu'ils se délivrassent de la servitude de Pharaon : et parce que peut-être ils n'auraient pas pris toutes les précautions qu'ils devaient prendre, que la crainte, ou l'habitude même à demeurer dans un pays, quoique ennemi, aurait pu les y retenir, Dieu voulut qu'ils gardassent chez eux, pendant quatre jours, l'agneau destiné pour célébrer la fête de leur passage, afin qu'en le voyant et en l'entendant ils prissent de fermes résolutions ; qu'à chaque bêlement ils se souvinssent qu'ils devaient partir; qu'il n'y avait pas trop de temps pour une si grande entreprise, qu'il ne fallait être ni étourdi, ni négligent, mais ménager prudemment sa fuite, et résister avec courage aux ennemis qui voudraient les remettre en servitude.

Les figures sont passées, mais la vérité qu'elles représentent demeure toujours. Il ne s'agit plus de secouer le joug de Pharaon. Il s'agit de se délivrer de la tyrannie de Satan : il ne s'agit plus de passer au travers de la mer Rouge, il s'agit de noyer ses péchés dans le sang de Jésus-Christ : il ne s'agit plus de manger l'Agneau pascal, mais il s'agit de recevoir l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Or, c'est pour nous disposer à toutes ces choses, que l'Église veut que nous conservions cet Agneau chez nous longtemps auparavant qu'il soit immolé et reçu dans nos poitrines, c'est-à-dire que l'Eglise veut que nous nous représentions sans cesse que nous devons communier, afin que cette pensée nous fasse entrer en nous-mêmes, qu'elle nous oblige à examiner sérieusement nos consciences, à concevoir une véritable douleur de nos péchés, à rompre ces liaisons criminelles que nous avons avec les créatures, et à nous dépouiller de ce vieil homme, sans jamais en reprendre les vêtements. L'Eglise veut que nous nous imaginions entendre la voix de cet Agneau, et ce n'est que pour rendre cette voix plus sensible qu'elle nous dit aujourd'hui par la bouche de ses ministres : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus;* voilà ton roi qui vient à toi plein de douceur. Il n'est plus question de délibérer, *Ecce.* Le temps presse, le voilà. Il ne s'agit plus de demander du délai, c'est ton roi, il veut que tu le reçoives, *Rex tuus.* Tu n'as plus de droit de dire qu'il faut que d'autres qui sont plus saints que toi jouissent de ce bonheur; c'est pour toi qu'il vient, *venit tibi.* En vain allèguerais-tu que tu es indigne de le recevoir? Fais en sorte par tes désirs, par ta sincérité, par ton innocence, par une résolution de ne l'offenser jamais, que tu n'en sois plus indigne; c'est un roi plein de douceur, *mansuetus ;* un roi qui veut te pardonner tes péchés, te sauver et te recevoir dans son royaume. *Amen.*

SERMON XXI.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Surrexit, non est hic ; ecce locus ubi posuerunt eum : sed ite, dicite discipulis ejus et Petro : quia præcedit vos in Galilæam.

Jésus de Nazareth que vous cherchez, est ressuscité, il n'est pas ici ; voilà le lieu où on l'avait mis : mais allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il s'en va devant vous en Galilée (*S. Marc, ch.* XVI).

Jésus-Christ est ressuscité, je le répète, chrétiens, Jésus-Christ est ressuscité. Les prophètes, les figures, les paroles de ce Dieu qui, pour preuve de sa puissance et de sa divinité, *avait donné le signe de Jonas, et s'était engagé de rétablir le temple de son corps trois jours après qu'il aurait été détruit* (*Matth.* II), sont heureusement accomplis. Dans ce fameux combat où la vie et la mort ont été aux prises, et du succès duquel dépendaient, selon l'Apôtre, la prédication de l'Evangile et l'établissement de la foi (I *Cor.*, XV), le maître de la vie, qui l'avait volontairement perdue, a triomphé de la mort : et, au lieu que la gloire qui paraît accompagner les grands hommes pendant leur vie, les abandonne au tombeau, sans descendre avec eux

dans ce triste séjour d'humiliation et de faiblesse (*Ps.* XLVIII), cette gloire qui semblait avoir quitté le Fils de Dieu dans les mystères de sa vie temporelle, l'a suivi dans celui de sa résurrection, et est descendue avec lui dans le sépulcre.

Voilà, chrétiens, la nouvelle que je vous annonce: *Jésus-Christ est ressuscité, Surrexit.* Que l'enfer tremble, que la synagogue se confonde, que l'infidélité et l'athéisme se désespèrent, mais que le ciel et les limbes s'ouvrent, que l'Eglise demeure éternellement en possession de la vérité, et que tous les fidèles se réjouissent.

Quand Adonias, étonné du bruit qu'excitait le peuple, eut appris que le sujet de cette joie était le couronnement de Salomon qui allait monter sur le trône d'Israël (II *Reg.*, *c.* X), cette nouvelle l'affligea d'autant plus, qu'au préjudice de ses prétentions il aurait pour roi un puissant ennemi, qui se servirait de toute son autorité pour le perdre.

La consternation des Juifs et des démons fut encore plus grande, lorsqu'après avoir attaché Jésus-Christ à la croix, après l'avoir vu de cette croix réduit dans un tombeau, ils apprirent qu'il était ressuscité comme il l'avait prédit, et qu'il avait acquis une nouvelle puissance, quand même ils se flattaient davantage que la corruption de son corps jointe à la honte de sa mort ferait aisément croire que ce n'était qu'un séducteur.

Mais que les puissances profanes et infernales, ennemies de Jésus-Christ, se troublent: c'est pour cela même que nous devons nous réjouir en un jour que Dieu a marqué de toute éternité, comme le jour de la gloire de son Fils, de la liberté et du salut de tous les hommes.

Annoncez donc, femmes pieuses, annoncez cette nouvelle à Pierre et aux disciples: *Dicite discipulis ejus et Petro;* et par cette même raison annoncez-la à la meilleure de toutes les mères, qui, plus sage et plus affectionnée que Bersabée, a contribué à mettre le diadème sur la tête de ce nouveau Salomon au jour de son triomphe (I *Pet.*, *c.* V); mais non, il n'appartenait qu'à Jésus-Christ, disent les Pères, de faire savoir à Marie qu'il était ressuscité. Ainsi, pour obtenir par son moyen les grâces que nous espérons de son Fils, représentons-lui quelle fut sa joie quand il s'apparut à elle, et disons lui avec l'Eglise, *Regina cœli, lætare.*

Ce que les trois Maries dirent par l'ordre de l'ange à Pierre et aux disciples, c'est ce que ce prince des apôtres nous a dit dans la première de ses épîtres, où, après nous avoir montré que *Jésus-Christ est mort pour nos péchés*, il nous apprend que nous sommes redevables d'une si grande grâce à la miséricorde de ce Dieu, *qui a détruit la mort, et qui nous demande le témoignage d'une bonne conscience, afin que nous soyons les héritiers de la vie éternelle qu'il nous a méritée par la résurrection : Conscientiæ bonæ interrogatio in Deum, per resurrectionem Jesu Christi qui est in dextera Dei, deglutiens mortem, ut vitæ æternæ hæredes efficeremur.*

Je remarque trois choses dans ces paroles: j'y remarque la gloire de Jésus-Christ ressuscité qui triomphe de la mort : la miséricorde de Jésus-Christ ressuscité qui nous rend participants de sa vie, et l'intention de Jésus-Christ ressuscité, qui veut que nous fassions paraître en nous cette grâce et cette miséricorde par le témoignage d'une conscience pure et sans tache.

Ou, si vous voulez que j'explique saint Pierre par Richard de Saint-Victor : A prendre la résurrection de Jésus-Christ dans toute son étendue, dans sa substance et dans ses suites, on y trouvera des vérités, des remèdes, et des figures (*Rich. a S. Victore de gemino Paschate*). Car pourquoi Jésus-Christ est-il ressuscité, si ce n'est pour sa gloire particulière? c'est la première raison : pour notre justification, c'est la seconde : pour notre exemple, c'est la troisième. Il fallait que Jésus-Christ anéantît tous les opprobres de sa vie mortelle, et qu'il prouvât sa divinité par un témoignage non suspect, et il ne pouvait mieux faire l'un et l'autre qu'en se ressuscitant soi-même, et détruisant la mort par sa propre vertu. Il fallait qu'il nous tirât de la servitude du démon, qu'il nous sauvât du déluge du péché, et qu'il nous donnât des droits sur la vie éternelle : et il ne pouvait mieux le faire qu'en devenant par sa résurrection le principe de notre justification, comme il a été par sa mort la victime pour nos péchés. Il fallait que de notre côté nous donnassions, par le témoignage d'une bonne conscience, des marques de cette justification, et que nous marchassions dans une vie nouvelle : et, pour faire toutes ces choses, nous avions besoin d'un modèle aussi parfait et d'un guide aussi sûr qu'est Jésus-Christ ressuscité.

C'est par ce moyen, continue Richard de Saint-Victor, que le mystère de la résurrection, considéré par rapport à Jésus-Christ et à nous, est vérité, remède et figure, tout ensemble : *Veritas, remedium, figura.* Un Dieu ressuscité par sa propre vertu, voilà la vérité; un Dieu ressuscité pour notre justification, voilà le remède ; un Dieu ressuscité à une vie nouvelle, pour être la règle de la nôtre, voilà la figure et tout le dessein que je me suis proposé.

Par là, je renfermerai sous une même idée toutes les circonstances de mon Evangile, et, m'arrêtant aux paroles de mon texte, je vous dirai, dans le sens littéral : Ne cherchez pas davantage dans le sépulcre Jésus de Nazareth, il n'y est plus, il est ressuscité : *Surrexit, non est hic.* Je vous dirai, dans un sens allégorique : Ne cherchez pas davantage le chrétien dans le tombeau de ses péchés ; voilà le lieu où on l'avait mis, il n'y est plus, il est justifié : *Ecce locus ubi posuerunt eum.* Enfin je vous dirai, dans un sens moral : Ne cherchez plus le même chrétien marchant dans des voies d'erreur et d'iniquité, il n'y marche plus, il suit Jésus-Christ ressuscité, qui va devant en Galilée, *Præcedit vos in Galilæam.*

PREMIER POINT.

N'attendez pas, chrétiens, que je m'attache à vous convaincre, par plusieurs preuves, de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ. Depuis qu'il a lui-même rendu, pendant les jours de sa vie mortelle, des témoignages incontestables de sa résurrection future, depuis qu'il a dit à ses apôtres, *que ce qui avait été prédit du Fils de l'homme serait accompli, que non-seulement il serait livré entre les mains des gentils, moqué, outragé, crucifié, mais qu'il ressusciterait le troisième jour;* depuis que toutes choses ont été accomplies à la lettre, que les apôtres, qui alors ne comprenaient rien, en ont été pleinement persuadés; depuis que le plus opiniâtre d'entre eux, qui ne voulait croire ce mystère que dépendamment de ses sens, a vu et touché ce qu'il s'imaginait faussement ne pouvoir être; depuis que non-seulement Thomas, mais les autres apôtres, qui se sont nommés *les témoins de la résurrection* de Jésus-Christ (*Act.*, V), l'ont prêchée par toute la terre, et sont morts pour sa défense, il semble être inutile d'employer beaucoup de temps à prouver une vérité à des chrétiens qui en font un des premiers points de leur créance.

Il est donc constant que Jésus-Christ est véritablement ressuscité, *surrexit;* mais ce principe supposé, je dis que sa résurrection a été la principale et la plus forte preuve qu'il nous ait jamais donnée de sa divinité. En voici la raison, qui vous fera en même temps entrer dans l'esprit de cette grande fête.

Il n'appartient qu'à Dieu de ressusciter les morts, et quoi qu'en aient dit certains platoniciens, qui ont cru qu'après trente-six mille ans, tous les êtres reviendraient au même état où ils s'étaient trouvés autrefois, parce que, pour lors, les corps célestes retournant naturellement dans un même point, les effets sublunaires, dont ils sont les causes, seraient aussi les mêmes. Quoi que ces philosophes en aient dit, il est certain, comme saint Augustin l'a remarqué (*Lib.* XII, *de Civ. Dei*, c. 13), que cette révolution des siècles est chimérique, que les effets naturels et nécessaires, et encore plus les libres, en sont indépendants, qu'il n'appartient qu'à une cause infinie de faire passer les créatures de la mort, qui est une espèce d'anéantissement, à la vie, comme il n'appartient qu'à elle de les faire passer, par la création, du néant à l'être qu'il leur donne, où, de l'un à l'autre, il y a une distance infinie.

Si cela est vrai, et s'il n'appartient qu'à Dieu de ressusciter les morts, il n'appartenait qu'à un Homme-Dieu de se ressusciter soi-même. Dieu ne pouvait mourir, ni par conséquent ressusciter, à moins qu'il ne fût homme; un homme mort ne pouvait aussi se ressusciter, à moins qu'il ne fût Dieu; et c'est par cette admirable union que Jésus-Christ a seul eu droit de dire : *Je me suis endormi, mais aussi je me suis éveillé; si je quitte la vie, je la quitte de moi-même; et comme j'ai le pouvoir de la quitter, j'ai aussi le pouvoir de la reprendre* (*D. Damas*, *lib.* III, *c.* 18). En un mot, l'humanité unie à la divinité a rendu l'Homme-Dieu mortel et passible, et la divinité, unie à l'humanité, l'a rendu, dans le sein même de la mort, incorruptible. Si, pour opérer la rédemption du genre humain, il a laissé agir sur soi les causes extérieures, pour ressusciter, il a agi lui-même, mais comme une cause principale, non pas sur un sujet étranger, mais sur soi-même; avantages qui ne peuvent appartenir qu'à un Dieu.

Ne vous étonnez donc pas si, parmi tant de témoignages, par lesquels il pouvait insinuer dans l'esprit des hommes la foi de sa divinité, il a principalement choisi celui de sa résurrection. Ne vous étonnez pas s'il a préféré ce témoignage à tous les autres; si souvent, lorsqu'il a fait des miracles, il a voulu qu'on n'en dît rien, et si, dans sa transfiguration, où la vérité et la gloire de sa divinité s'étaient manifestées, il a défendu à ses disciples de parler de ce mystère, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité.

Est-ce que, par la guérison des malades, par le changement des éléments, par la vue rendue aux aveugles et la vie aux morts, et même par les merveilles qui s'étaient passées sur le Thabor, on ne pouvait pas inférer qu'il était Dieu? On le pouvait assurément; mais comme si ces témoignages, tout convaincants qu'ils étaient, ne l'eussent pas encore été assez, comme s'il eut manqué quelque chose à ces preuves sensibles, auxquelles les plus opiniâtres devaient se rendre, il a voulu qu'on tût la plupart de ses miracles, ou plutôt, selon la belle réflexion de saint Augustin, il a voulu qu'on ne dît rien, ni de la plupart de ses admirables actions, ni de ce qui s'était passé sur le Thabor, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité : *Nemini dixeritis visionem, donec filius hominis a mortuis resurgat* (*In psal.* CXVIII), jusqu'à ce qu'il eût remporté sur la mort la victoire qui devait confirmer tous ses autres miracles, et sans laquelle ils eussent été suspects, victoire qui devait confondre et désespérer ses ennemis; victoire, preuve incontestable de la divinité qu'il voulait, pour ainsi dire, exposer au jugement et à la censure de tous les hommes : *Istud intra certi temporis statuta præscribit, donec ejiciat victoriam ad judicium, et sublata mortis potestate, claritatis suæ reditu introducat.* Ces expressions sont nobles et dignes de ce grand docteur.

Il semble que jusqu'au jour de la résurrection de Jésus-Christ, on ne savait pas encore ce qu'il était. Est-ce un Dieu? est-ce un homme? il vient au monde comme les autres enfants des hommes, et même plus pauvre et plus abandonné qu'eux : et cependant les mages accourent d'un pays fort éloigné pour l'adorer. Il crie et il pleure comme les autres enfants des hommes : et cependant ses cris sont comme consacrés par les chants des anges, dont retentit l'air d'alentour: *Per magos cunarum sordes adorantur, vagitus per angelorum divina gaudia honoran-*

tur. Ce que l'on conçoit de lui n'est pas ce que l'on y voit; et ce que l'on y voit, n'est pas ce que l'on y conçoit: *Aliud intelligitur, aliud videtur, aliud oculis, aliud animo conspicitur:* Les sens et l'esprit ne peuvent presque être d'accord à l'égard de Jésus-Christ; et, sans parcourir ses autres mystères, où paraissent successivement la faiblesse d'un homme et la force d'un Dieu, on sait si peu ce qu'il est, que lui-même qui connaît le fond des cœurs, demande à Pierre ce que les hommes disent et pensent de lui, tant son état est incertain par rapport aux différents jugements qu'ils en font.

Toutefois il était nécessaire qu'il leur découvrît ce qu'il est, et sans cette connaissance, la foi n'aurait pu être établie, ni l'Evangile être prêché. C'est pourquoi, afin de montrer qu'il était Dieu, à des gens qu'une alternative de miracles et de faiblesses, d'opérations divines et de misères humaines, laissait dans le doute, il a fait ce qu'il a promis, il est ressuscité comme il avait dit, et, après avoir vaincu la mort, il a exposé cette victoire au jugement et à la censure des hommes: *Ejicit victoriam ad judicium.* Et, parce que la Divinité couverte du voile de l'humanité sainte n'avait point paru dans ce grand jour où le prophète dit qu'elle a mis son trône, qu'a-t-il fait? il a rappelé cette splendeur éclipsée pour se faire admirer dans toute sa gloire, à peu près comme le soleil qui, perçant un épais nuage qui le dérobait à nos yeux, commence à leur fournir un charmant spectacle par le pur et vif éclat des rayons qui le couronnent: *Et claritatis suæ reditu introducit.*

En quoi je remarque une grande différence entre le mystère de Jésus-Christ ressuscité et ses autres mystères. Jésus-Christ dans sa naissance expose son humanité à l'épreuve de tous nos sens, et il veut bien que nous nous rapportions à eux pour savoir s'il est homme: *Omnes sensus ad experientiam provocat.* C'est pourquoi un de ses disciples, qui parle au nom de tous les autres, dit *qu'ils n'annoncent que ce que leurs yeux ont vu, que ce qu'ils ont entendu de leurs oreilles, et que ce que leurs mains ont touché de ce Verbe de vie* (*I Joan.* I). Mais dans sa résurrection il expose sa victoire et, pour ainsi dire, l'état de sa divinité à notre jugement, en ressuscitant comme il l'avait prédit, à la confusion de ses ennemis. En vain l'enferme-t-on et l'enveloppe-t-on d'un suaire; en vain scelle-t-on son sépulcre; en vain prépose-t-on des soldats pour le garder, ce seul libre d'entre les morts triomphe de la mort; il ressuscite, il reprend sa gloire dont il n'avait ménagé la suspension que pour notre salut, et par cette évidente marque de sa divinité, il donne le défi à ses ennemis, les confond et les perd: *Hos disperdit Dei veritas, cum ad resumendam gloriæ paternæ majestatem resurgens, absolutam in se divinitatis probat veritatem* (*In Psal.* LIII).

Chose nouvelle et admirable, s'écrie saint Maxime (*Maximus, hom.* 5)! Car, sans parler des oracles des prophètes, du ministère des anges, de l'ouverture des tombeaux: sans parler des fréquentes et des longues conversations que ce Dieu ressuscité a eues avec ses apôtres: Je ne veux, dit-il, que la seule impiété des Juifs pour les confondre et pour établir ma créance. Leur cruelle prévoyance me suffit pour me fortifier dans ma foi: plus ils ont apporté d'exactitude à faire garder son tombeau, plus ils me donnent d'évidentes preuves qu'il en est sorti: plus ils ont mis de gardes, plus ils m'ont laissé de témoins; la providence divine ménageant leur soin, leur vigilance, leur crainte, afin que non-seulement les anges, non-seulement ses disciples, mais, qui plus est, ses ennemis rendissent malgré eux d'invincibles témoignages de la résurrection de son Fils. Oui, continue ce Père, nous nous faisons une joie particulière d'avoir pour preuve de ce mystère, ce qu'ils ont employé pour nous empêcher de le croire: nous nous persuaderons naturellement qu'il était plus aisé à Jésus-Christ de sortir par sa propre vertu d'un tombeau investi par une si puissante garde, qu'il ne l'était à des disciples pauvres, abattus, rebutés, persécutés, de l'enlever secrètement et de le dérober. Ces ministres dévoués à toutes les passions des Juifs avaient si bien pris leurs mesures, pour s'acquitter de la commission qu'on leur avait donnée, qu'à moins que la puissance infinie d'un Dieu n'eût agi en cette rencontre, toute l'adresse des hommes n'aurait jamais pu y résister. S'ils se sont retirés en désordre, et si, au lieu de garder un mort, ils sont eux-mêmes tombés à demi morts, il n'en faut point chercher d'autre raison que la présence de l'ange qui avait fait trembler la terre voisine, et ébranlé jusqu'aux fondements du tombeau. Ils n'ont pu, avec une âme toute remplie de crimes, en voir sortir Jésus-Christ, ni supporter l'éclat de la divinité de ce Dieu ressuscité. D'un autre côté les pharisiens avaient pris toutes les précautions nécessaires, et avaient fait garder avec plus de soin Jésus-Christ mort qu'ils ne l'avaient persécuté vivant. Aussi, y étaient-ils plus intéressés, puisqu'ils pouvaient plus aisément le faire mourir quand il prêchait en public, que non pas après sa résurrection, où il était immortel. C'est pourquoi ils avaient apporté, pour garder son tombeau, toutes les précautions nécessaires, précautions cependant inutiles à leur dessein, mais très-utiles à celui de Dieu, qui voulait par là faire reconnaître la divinité de son Fils.

Elle a été reconnue, cette divinité, et elle a été si évidemment manifestée, qu'au lieu que dans les autres mystères de la vie temporelle de Jésus-Christ, il a fallu recourir aux miracles pour faire voir qu'il était Dieu, afin qu'on ne crût pas qu'il ne fût qu'un homme; dans celui de sa résurrection, il faut que, par des actions communes, il condescende à l'infirmité de l'esprit humain, pour faire voir qu'il est homme, de peur qu'on ne croie qu'il est seulement Dieu.

Je ne parle qu'après les Pères qui nous

disent, que quoique Jésus-Christ soit Dieu et homme tout ensemble, cependant sa divinité a été pendant sa vie comme abîmée dans les humiliations de son humanité; qu'au contraire, dans sa résurrection, quoiqu'il soit Dieu et homme tout ensemble, son humanité a été comme absorbée dans la gloire de sa divinité. La vérité de sa mort montre qu'il est homme, contre les marcionites : la vérité de sa résurrection montre qu'il est Dieu, contre les Juifs. Il meurt, voilà ce qui est de l'homme : il ressuscite, voilà ce qui est de Dieu; non pas en ce sens que celui qui est mort soit autre que celui par lequel ce mort ressuscite, puisque la même chair qui n'a plus de vie est Jésus-Christ mort; et que Jésus-Christ, qui s'est dépouillé de sa chair, est le même qui se ressuscite : en sorte que si on reconnaît l'état d'un homme dans sa mort, on reconnaît aussi la nature d'un Dieu dans sa résurrection : *Sentisne quod a se non differat caro spoliata, et carne se spoliet? in semetipso enim triumphat, id est in eam qua se carne spoliavit. Videsne ita Deum et hominem prædicari; ut mors homini, Deo vero carnis excitatio deputetur? Non tamen ut alius sit qui mortuus est, et alius per quem mortuus resurgit*, etc. (*Hilar., lib.* IX, *de Trin.*).

D'où il est aisé d'inférer que, quoique Jésus-Christ soit Dieu et homme dans tous ses états, il paraît tout Dieu dans sa résurrection; et même, de crainte que les marques de sa divinité ne préjudicient, par rapport à nous, à celles de son humanité, il veut, tout ressucité qu'il est, faire ce que font les hommes. Si les hommes parlent pour se faire connaître, il s'entretient avec ses disciples; si les hommes éclaircissent les difficultés qu'on leur propose, il explique les Ecritures à ses disciples; si les hommes, pour témoignage d'une plus grande familiarité, mangent ensemble, il mange avec ses disciples, il les encourage, il leur fait mettre les doigts dans ses plaies. Et tout cela pour montrer la vérité de son humanité et la gloire d'une chair qui, unie hypostatiquement au Verbe, se reproduit, et, pour m'expliquer avec le prophète, commence à refleurir : *Refloruit caro mea* (*Psal.* XXVII).

Il est assez surprenant de voir dans la nature les merveilleuses reproductions qui s'y font tous les ans. Quand l'oignon d'un lis ou de quelque autre plante est tiré de la terre où il tenait par ses petites fibres, qui ne dirait, en le voyant desséché et arraché du lieu d'où il prenait sa nourriture, qu'il ne repoussera pas davantage? Cependant ceux qui en connaissent la nature raisonnent tout autrement; et quand ce lis, au retour de la saison, commence à se revêtir de sa première beauté, on comprend aussitôt qu'il y a une vertu et une substance intérieure qui n'était que cachée et qui se développe dans le temps qui lui est propre : *Hoc germen efflorescens cum a stirpe detentæ humi radicis evellitur, naturæ suæ virtutem, licet aruisse putetur, occultat et redeunte tempore rursus lilii sui honore vestitur.*

A voir le corps de Jésus-Christ réduit dans un tombeau, et séparé de son âme par la violence des tourments, qui n'aurait cru que cette chair morte serait d'une même condition que les autres, et qu'elle ne refleurirait plus? les ennemis de Jésus-Christ le croyaient ainsi, et c'était l'espérance dont ils se flattaient cependant, si dans cette chair il n'y a point eu de vie naturelle pendant trois jours, puisque la dissolution de l'âme et du corps a été réelle, il y a eu une personne divine, je veux dire celle du Verbe, qui ne l'a jamais quittée : Verbe, germe et principe de vie; Verbe qui a ranimé cette chair à laquelle il était hypostatiquement uni, et qui l'a fait refleurir.

Ce n'est pas tout, car (pour continuer cette comparaison avec saint Maxime, quand ce lis reprend sa première beauté, on peut dire qu'il refleurit par lui-même; il ne doit ce qu'il est ni à la racine, ni, la terre; son suc à comme un principe intérieur, le fait pousser, croître et fleurir, venant en quelque manière uniquement de lui : *Ex se efflorescit ac redditur ; quod est nec radici debet, nec terræ, cum ille qui subit succus, ex se sit, et ex eo tantum quod infra se acceptum habet, alatur in florem;* de même, quand Jésus-Christ ressuscite, il n'est redevable qu'à soi de sa résurrection. Ce n'est ni par la puissance d'aucune cause extérieure, ni même par la vertu de son âme et de son humanité considérées séparément du Verbe, qu'il sort de son tombeau, c'est seulement ce verbe qui tient lieu d'une substance vivifiante à la chair adorable de mon Sauveur, qui la fait refleurir : et parce que ce verbe est uni hypostatiquement et inséparablement à cette chair, il est vrai de dire en ce sens, que malgré la rage des Juifs qui ont arraché et coupé cette belle fleur, elle refleurit par elle-même, *Reflorescit cum succiso per Judæos corporis flore, rediviva de sepulcro resurrectionis gloria germinat* (*Maxim. hom.* 8. *in festo Paschæ*). Il est même vrai de dire avec ce Père, qu'au même temps qu'elle paraît pour son intérêt particulier dans toute la gloire de la Divinité, elle répand au dehors pour notre bien une agréable odeur d'immortalité et de bonnes œuvres. *In floris modum cunctis hominibus immortalitatis afflat odorem, bonorum operum suavitatem circumferens, et in corruptelam perpetuæ divinitatis ostendens;* en un mot, Jésus-Christ est ressuscité pour sa propre gloire et pour montrer qu'il est véritablement Dieu, *veritas;* voilà la vérité : mais il est ressuscité pour notre salut et pour notre justification : *remedium*, voilà le remède. C'est ce que je vais vous expliquer dans ce second point.

SECOND POINT.

Comme nous avions reçu de grandes plaies, nous avions besoin de grands remèdes, et ce sont ces remèdes que nous avons trouvés dans la résurrection de Jésus-Christ, disent les Pères. L'homme, pour me servir de leurs expressions, était mort selon le corps; l'arrêt lui fut prononcé par Dieu même : *Dès que tu auras mangé le fruit dont je t'ai défendu l'usage, tu mourras.* Il était mort selon

l'âme, et cette mort de l'âme avait précédé celle de son corps. Et dans l'un et l'autre de ces états il avait besoin d'un grand médecin qui le ressuscitât. Or il ne pouvait attendre ce secours que de la miséricorde de Jésus-Christ mort et ressuscité, de Jésus-Christ, dis-je, qui par sa mort devait détruire celle de sa créature, et être le principe de sa vie nouvelle par sa résurrection. Je m'explique avec saint Paul, qui a fait de ces deux vérités la meilleure partie de sa doctrine.

Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, nous ressuscitera avec Jésus-Christ: Qui suscitavit Jesum a mortuis, et nos cum Jesu suscitabit (I *Cor.*, IV) : voilà le remède pour la mort du corps. *Jésus-Christ qui s'est livré pour nos péchés, est ressuscité pour notre justification: Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram;* voilà le remède pour la mort de l'âme. Ces deux choses, dit saint Thomas, ont entre elles une liaison et une subordination comme nécessaire.

Afin que Jésus-Christ parût dans toute sa gloire au jour de sa résurrection, et qu'il reçût de nous tout l'hommage et toute la reconnaissance qu'il en attendait, il fallait qu'il établît, non-seulement notre foi, mais encore notre espérance, dit cet Ange de l'école. Il fallait que non-seulement il nous fît connaître sa puissance en se ressuscitant, mais qu'il nous laissât d'éternelles marques de sa miséricorde et de sa fécondité, en nous ressuscitant avec lui. En un mot, il fallait que nous crussions qu'il est Dieu, et, pour nous le faire croire, il est ressuscité ; mais il fallait de plus que nous crussions que la même divinité, par la vertu de laquelle il était ressuscité, nous ressusciterait; et, pour fonder en nous cette espérance, qu'a-t-il fait? Il est ressuscité, ce n'est pas assez, plusieurs corps ont encore ressuscité avec lui, et ont paru après sa résurrection pour augmenter la gloire de son triomphe. Qu'a-t-il fait? Après avoir dit aux saducéens, qui niaient la résurrection des corps, ces mystérieuses paroles : *Que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants*, il a voulu, dit saint Jean Chrysostome (*In c.* XXII *Matth.*), nous en convaincre pleinement dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui. Il est descendu pour cet effet dans les limbes, où les justes de l'ancienne loi étaient retenus ; il les a tirés de ces lieux souterrains, et a amené après soi la captivité captive.

Comprenez-vous bien ce premier bienfait? Comme les morts ne pouvaient venir à Jésus-Christ, c'est la pensée de l'abbé Rupert (*Rupert., lib.* III *de Operibus Spir. sancti*, *c.* 10), Jésus-Christ qui voulait les tirer de leur esclavage, est descendu avec eux, et voici la conduite qu'il a tenue. Comme la mort n'est que la séparation de l'âme et du corps, Jésus-Christ a voulu que cette séparation se fît en sa personne, son corps est descendu dans le tombeau, et son âme dans les limbes ; mais comme la résurrection consiste dans la réunion de ces deux parties, qu'est-il arrivé? Le Verbe qui n'a jamais quitté ni l'âme, ni le corps de Jésus-Christ, les a d'abord réunis, et parce que la résurrection des corps n'est qu'une suite de la sienne, il a voulu nous en donner des marques en voulant que plusieurs corps ressuscitassent avec lui : *Multa corpora cum eo surrexerunt*, afin de fonder déjà par avance, dans ces signes et ces augures de la résurrection, comme les appelle Tertullien : *Auspicia resurrectionis*, celle que nous attendons.

Quelque grand que soit déjà ce premier bienfait de la résurrection des corps, cependant il ne nous serait d'aucune utilité sans celle de nos âmes. Que dis-je? cette résurrection toute seule ne nous serait que très-funeste, un corps réuni à une âme criminelle ne pouvant servir qu'à augmenter sa honte et sa douleur (*Lib. de Resur.*, c. 5) : il fallait donc que non-seulement nous ressuscitassions, mais que nous fussions changés en ressuscitant, deux choses que l'Apôtre a très-judicieusement distinguées. Il fallait même que notre âme ressuscitât avant le corps, celui-là seul étant *véritablement bienheureux qui a part à cette première résurrection: Beatus qui habet partem in resurrectione prima* (*Apoc.*, XX). Or, c'est cette résurrection spirituelle que Jésus-Christ opère en nous dans ce mystère, c'est à lui que nous sommes redevables de cette vie nouvelle, à lui, dis-je, *qui s'étant livré pour nos péchés*, *est ressuscité pour notre justification.*

Pour nous faire connaître de quelle efficace et de quelle nécessité pour nous est un si puissant remède, je n'ai qu'à vous rapporter les pensées de saint Ambroise et de saint Grégoire de Nysse, qui ne seront pas indignes de votre application.

La mort, disent ces Pères, semble n'avoir été destinée que pour purifier la nature et finir les maux qui l'accompagnent. Si un Dieu juste et saint y a condamné l'homme comme à une peine qu'il s'était attirée par son péché, un Dieu sage et miséricordieux l'a donnée à cet homme comme un remède qui devait terminer ses disgrâces : voici comment.

La nature avait été créée, disent-ils (*Amb. lib. de Fide resurr.*), comme un vase qui ne devait être rempli que de bonnes et de précieuses liqueurs ; mais comme le démon, jaloux de nos avantages, avait mis dans ce vase le poison du péché qui l'a infecté, qu'a fait Dieu? Ne pouvant souffrir que ce péché se perpétuât, qu'il fût immortel et qu'il laissât éternellement une odeur empestée dans cette nature, il a brisé ce vase par la mort, il l'a mis en pièces, afin que, par la dissolution de ses parties, le poison s'écoulât, résolu de réunir ces pièces divisées dans la résurrection générale, où cette nature serait réformée, purifiée et comme toute différente d'elle-même.

Toutefois, si les choses en étaient demeurées là, la résurrection n'eût été qu'un état éternel de péché et de damnation ; et si la miséricorde de Jésus-Christ ne s'était éten-

due sur nous, cette immortalité nous eût été plus funeste qu'avantageuse : *Immortalitas ista oneri potius, quam usui fuisset, si non aspirasset gratia*, puisque le corps n'aurait été réuni à l'âme que pour en augmenter la confusion et le désespoir, et que cette âme n'aurait ranimé ce corps que pour le rendre miraculeusement, mais malheureusement immortel.

Ainsi, qu'est-il arrivé? La même nature qui avait été corrompue par Adam a été renouvelée et purifiée par Jésus-Christ : *Comme la mort était entrée par un seul homme dans le monde, la vie y est entrée par un autre homme.* Jésus-Christ, par sa mort, a ôté le péché de nature, et, par sa résurrection, il a rétabli cette nature dans son entier. Si ce vase a été purifié de ce poison, si nos dettes ont été libéralement acquittées, grâces en soient rendues à la mort de Jésus-Christ, aux mérites de sa passion et de sa croix, *où il a attaché et entièrement effacé la cédule qui nous était contraire.* Mais, si nous sommes rétablis en un état d'innocence, si nous sommes devenus de nouvelles créatures, grâces en soient rendues au mystère de sa résurrection; *Il s'est livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification.* Par l'un de ces mystères, il a vaincu les puissances des ténèbres et les a désarmées; par l'autre, il les a menées publiquement en triomphe. Par l'un, dit saint Thomas (*D. Thom.*, *q.* 56, *art.* 2), il a remis nos offenses et les peines que nous méritions; par l'autre, il nous a ménagé, mérité et donné des grâces que nous ne méritions pas. Dans l'un, nous trouvons la cause de notre réconciliation; dans l'autre, l'idée de la vie éternelle que nous devons mener, et, dans tous les deux, nous voyons en Jésus-Christ le principe et le modèle, le médiateur et le consommateur de notre salut.

En effet, c'est par rapport à ce mystère que nous sentons, pour ainsi dire, la grâce de la résurrection agir en nous; et si Jésus-Christ a été trois jours dans le tombeau, s'il n'y est demeuré ni plus ni moins de temps, et s'il est ressuscité le troisième, cette conduite même regarde, et le principe, et la matière de notre justification. Je m'explique.

Le principe de notre justification, c'est toute la sainte Trinité, dont les opérations au dehors sont indivises; c'est à toute la sainte Trinité que nous sommes redevables de la rémission de nos péchés, et c'est aussi pour nous inspirer ce sentiment, qu'il était convenable que Jésus-Christ restât trois jours dans le sépulcre, et qu'il ressuscitât le troisième, afin de nous marquer que c'est par l'infinie miséricorde des trois personnes divines que nous sommes justifiés. Lorsque nous recevons dans le baptême la première de toutes les grâces, on nous plonge trois fois dans l'eau, dit saint Grégoire de Nazianze, on nous baptise *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; nous sommes régénérés à la ressemblance de la mort de ce fils, et ensevelis avec lui par ce sacrement, afin que comme il est ressuscité des morts, nous marchions dans une vie nouvelle* (*Orat. in sanctum lavacrum*) ; et voilà ce que représente cette trinité de jours et cet intervalle qui se trouve entre la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Mais d'ailleurs comme Jésus-Christ voulait nous faire connaître que c'était lui qui devait effacer les péchés des hommes, dans quelque temps qu'ils se rencontrent, et qu'on peut considérer ces hommes ou avant la loi, ou sous la loi, ou au temps de la grâce, qu'a-t-il fait? il a été trois jours dans le tombeau, et le troisième n'étant pas encore achevé, il en est sorti ; et par un empressement d'une grâce réparatrice, il a voulu ressusciter, comme impatient d'achever son ouvrage : *Mira velocitas, mirabilis illæ salvatricis gratiæ cursus et recursus, ut in triduo, trium temporum sæculi peccata deleret; omnes qui ante legem fuerant, omnes qui sub lege erant, cunctos qui sub gratia venturi erant, una morte pariter salvaret, pro singulis temporibus singulos dies ejusdem mortis appendens.*

C'est ainsi *que Jésus-Christ livré pour les péchés des hommes, est ressuscité pour leur justification.* Et c'est sans doute pour nous convaincre de cette vérité qu'il a voulu immédiatement après sa résurrection se communiquer d'abord, non pas à ceux qui lui avaient été fidèles, mais à ceux qui l'avaient renoncé par leurs lâchetés, et outragé par leurs scandales.

Ne semble-t-il pas que les choses devaient se passer autrement? Si Jesus-Christ voulait se faire voir à ses disciples avec un corps glorieux et immortel, qui méritait mieux de recevoir le premier cet honneur, que Jean, son bien-aimé, qui avait eu la douleur de le voir avec un corps meurtri, ensanglanté et tout couvert de plaies? Et s'il voulait consoler les siens par le charmant spectacle d'un Dieu vivant, de qui devait-il plutôt essuyer les larmes, que de celui qui en avait versé sur un Dieu mort?

Mais loin d'ici ces presomptions humaines; la conduite de Dieu est bien différente de celle des hommes. C'est à Madeleine qui a été pécheresse, que l'ange annonce le mystère de la résurrection, avec ordre d'en porter la nouvelle aux autres disciples, et singulièrement à Pierre : *Dicite discipulis ejus et Petro :* à Pierre, dis-je, qui doit être le premier ou l'un des plus fidèles témoins de ce mystère, puisque l'Écriture sainte voulant nous marquer que Jésus-Christ est véritablement ressuscité, dit expressément que c'est à Simon qu'il a apparu : *Surrexit Dominus vere, et apparuit Simoni.* C'est à cette pécheresse et à ce pécheur, mais à cette pécheresse convertie et à ce pécheur justifié que Jésus-Christ apparaît. Pourquoi? pour nous apprendre que c'est pour notre avantage et notre justification qu'il est ressuscité.

En effet la sagesse et la miséricorde de Dieu dispose tellement les choses, disent les Pères, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse servir à ses desseins. Or le dessein de Jésus-Christ a été de mourir et de ressusciter pour le salut des pécheurs; et par conséquent il a fallu

qu'il se fit voir d'abord, non pas à Jean, son ami fidèle, mais à Pierre et à Madeleine, afin de nous faire connaître qu'il venait accomplir son dessein, consommer son ouvrage et vérifier cette grande parole : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.*

Ici, chrétiens, ouvrons nos cœurs à la reconnaissance et à la joie : *Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous tous,* puisque c'est le jour de notre réconciliation et de notre liberté. C'est aujourd'hui, dit saint Grégoire de Nazianze, que le monde et visible et invisible a été sauvé : c'est aujourd'hui que Jésus-Christ est ressuscité. Eveillons-nous donc, et ressuscitons avec lui. C'est aujourd'hui que Jésus-Christ, après être comme sorti hors de lui-même par les humiliations et les douleurs qui ne lui étaient pas dues, est rentré en lui-même par l'immortalité et la gloire, qui lui appartiennent en propriété. Rentrons aussi de nous-mêmes en nous-mêmes : de nous-mêmes, vendus et engagés au démon, en nous-mêmes, justifiés et acquis à Dieu. Si les portes des limbes se sont ouvertes quand il y est descendu, ouvrons notre âme aux grâces qu'il nous a procurées dans ce favorable mystère; et tirés de la servitude du péché, attachons-nous à notre charitable médiateur. Si Jésus-Christ n'est plus le même, quoiqu'il soit toujours le même; s'il n'est plus le même par ses qualités glorieuses, quoiqu'il soit toujours le même dans sa nature, demandons-lui qu'il fasse par sa grâce un autre changement en nos personnes; qu'il nous rende comme tout différents de nous-mêmes, afin que dans une même âme et un même corps, nous ne soyons plus ce que nous étions : *Voilà le lieu où l'on avait mis Jésus de Nazareth que vous cherchez,* dit l'ange aux trois Maries, *mais il n'y est plus, il est ressuscité.* Qu'on dise de nous, quoiqu'en un autre sens, quelque chose de semblable; voilà le lieu où était ce pécheur, mais il n'y est plus : voilà la maison où il allait, mais il n'y va plus : voilà le cabinet où se faisaient ces assemblées d'impudicité, de médisances, d'usures, mais elles ne s'y font plus : *Vetus quidem videtur domicilium, sed novus inquilinus exultat novitate morum, nativitatis suæ nobilitatem incredulis variis virtutibus probaturus.* C'est la même maison, mais ce n'est pas le même hôte; celui qui habitait ce vieux domicile, a des pensées et des inclinations toutes nouvelles, et est prêt à justifier, par les différentes vertus qu'il est résolu de pratiquer, il est, dis-je, prêt à justifier à ceux qui ne croient pas qu'il soit converti, l'heureux changement qui s'est fait en sa personne. Ce sera, chrétiens, si après avoir suivi tant de guides infidèles, qui le conduisaient dans les voies de l'erreur et de l'iniquité, il ne suit plus que Jésus-Christ qui va devant lui : *Præcedit vos in Galilæam.* En un mot, ce sera, s'il tire des principales circonstances de la résurrection de son Sauveur, les règles nécessaires pour bien vivre; et si, dans la vie nouvelle où il doit marcher, il prend pour modèle le même Dieu qui est ressuscité pour sa justification.

TROISIÈME POINT

Je remarque trois choses dans la résurrection de Jésus-Christ : sa prompte sortie du tombeau, les dépouilles de la mort qu'il y laisse, et la vie nouvelle qu'il mène après qu'il en est sorti : et je dis que c'est principalement en ces trois choses qu'il doit nous servir de modèle dans notre résurrection spirituelle. Car pourquoi Jésus-Christ sort-il, si j'ose le dire ainsi, avec tant de précipitation de son tombeau? c'est pour nous apprendre que nous devons nous hâter de sortir du péché. Pourquoi laisse-t-il dans son tombeau les dépouilles de la mort? c'est pour nous apprendre que nous devons nous débarrasser de tout ce qui nous retient dans le péché. Enfin, pourquoi, après qu'il est sorti de ce tombeau, n'apparaît-il à ses disciples que pendant quelques moments, et que dans les témoignages qu'il leur donne d'une grande familiarité, il garde tant de réserve avec eux? c'est pour nous apprendre qu'un chrétien justifié est un homme tout changé; que quoiqu'il soit obligé de demeurer dans le monde, il n'est plus esclave de la corruption du monde, qu'il n'a plus de goût et d'affection pour les choses de la terre, et qu'il recherche et aime uniquement celles du ciel. Trois belles instructions que nous devons tirer de ce mystère; trois grandes idées de notre résurrection spirituelle par rapport à la corporelle de Jésus-Christ.

La résurrection de Jésus-Christ a été si prompte qu'il n'a pas voulu rester trois jours entiers dans le tombeau. Pourquoi cela? je laisse à part plusieurs belles raisons que les Pères et les interprètes en rapportent, pour vous dire avec le pape saint Grégoire, que ç'a été afin de nous apprendre que si nous voulons ressusciter avec Jésus-Christ, nous devons nous empresser de sortir du péché, et nous tirer, avec une sainte précipitation, de cette région de mort, où il nous retient. Ah ! si nous voulions faire quelque réflexion sur le déplorable état d'une âme pécheresse, sur l'injure qu'elle fait à la grâce qu'elle méprise, au sang et à la mort de Jésus-Christ dont elle anéantit les fruits, à la patience de Dieu qu'elle lasse, et à toutes ses infinies perfections qu'elle outrage; si, à la faveur des lumières de la foi, nous pouvions percer ces affreuses ténèbres dans lesquelles un pécheur est assis, et entrer dans ce lieu de sa corruption, je m'assure que nous aurions pitié de nous-mêmes, et que nous demanderions aussitôt à Dieu la grâce de retourner à lui. Mais quelque puissantes que soient ces considérations pour produire un si bon effet, je me contente aujourd'hui de l'exemple de Jésus-Christ, qui, soit pour accomplir ce qu'il avait dit par son prophète : *Je ressusciterai de grand matin : Surgam diluculo*, soit pour restituer à son adorable corps la gloire qui paraissait lui avoir été ravie pour toujours, n'a jamais permis que ce saint par excellence, et ce principe de toute sainteté ait vu la corruption et en ait porté les honteuses marques.

Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Augustin et de saint Jean Damascène, n'a pris des infirmités et des misères humaines que celles qu'il a crues nécessaires pour accomplir l'ouvrage de notre rédemption; et comme la longue sépulture n'était pas nécessaire à ce dessein, qu'au contraire l'humanité sainte en eût été déshonorée par l'empire que la mort aurait eu sur elle; il est ressuscité de bonne heure, disent-ils, et n'a voulu être enseveli que dans un tombeau emprunté, pour marquer qu'il ne prétendait pas y faire un long séjour.

Qu'Abraham n'ait pas souffert que sa femme ait été mise dans un tombeau qu'on lui avait libéralement offert, sans qu'il eût acheté d'Ephron, non-seulement ce tombeau, mais le champ où il était, je ne m'en étonne pas : il fallait qu'il s'assurât un droit de sépulture dans la pensée qu'il avait que Sara y resterait longtemps, et qu'elle n'en sortirait qu'à la fin des siècles. Mais pour Jésus-Christ qui sait que sa mort est plutôt un sommeil qu'une mort, il ne veut point faire de pacte pour la sépulture de l'humanité

sainte qui est son épouse, il veut qu'elle soit mise dans un tombeau emprunté, assuré d'en sortir bientôt et de n'y pas faire un plus long séjour, que fait dans une terre étrangère un voyageur endormi et impatient de retourner à sa patrie.

Or, c'est à cet exemple de Jésus-Christ que je vous renvoie. Ne faites jamais de pacte avec la mort, je veux dire avec cette mauvaise mort, qui vous sépare de Dieu, véritable vie de votre âme, comme Jésus-Christ n'en a point voulu faire avec cette mort corporelle, dont le long empire eût déshonoré sa sainte humanité. Votre âme est par elle-même immortelle, et incorruptible qu'elle est par sa nature, elle meurt et elle se corrompt par le péché. Ainsi, faites pour elle, avec la grâce du Seigneur, quelque chose de semblable à ce que Jésus-Christ a fait pour son corps; ne la laissez pas longtemps dans le tombeau où vous l'avez mise, n'en fermez pas l'entrée par de vicieuses habitudes qui vous ôtent la liberté d'en sortir, et gardez-vous bien de faire avec le démon aucune convention qui vous y retienne. Si vous êtes malheureusement endormis dans le sein de la volupté, comme Samson dans celui de Dalila, brisez les cordes dont les Philistins vous ont lié : et de même qu'un homme que le sommeil abat dans une terre ennemie, se fâche contre lui-même, et, s'éveillant comme en colère, se hâte d'en sortir, accusez-vous devant Dieu de vos péchés, faites-vous-en de justes sujets de reproches, et tâchez de vous tirer promptement d'une si dangereuse captivité.

Car, hélas! que serait-ce, si une fausse crainte, quelques respects humains ou certaines liaisons que vous avez avec le siècle et avec vos passions vous empêchaient de sortir du tombeau de vos péchés; ou bien si, par une perversité de jugement et une corruption de cœur encore plus dangereuses, vous prétendiez en ressuscitant, emporter avec vous les restes de vos désordres, et, si j'ose le dire ainsi, les dépouilles et les ornements de votre mort? Que serait-ce, ô avare! si tu prétendais ressusciter avec Jésus-Christ, et conserver encore, je ne dis pas seulement ces richesses, fruits de tes injustices, mais cette affection pour les biens et cette insensibilité pour les pauvres; si tu prétendais, je ne dis pas seulement continuer ces commerces usuraires, mais avoir encore cet attachement secret à tes intérêts, qui a fait si souvent oublier ce que tu devais à ton prochain? que serait-ce, impudique, si tu prétendais ressusciter avec Jésus-Christ, et garder encore chez toi, je ne dis pas seulement cette Agar avec son Ismaël, cette femme scandaleuse avec son enfant; mais ces billets, ces bijoux, ces tableaux lascifs; si tu prétendais encore lier les mêmes sociétés, rendre les mêmes visites, assister aux mêmes spectacles, sociétés, visites, spectacles si funestes à ton innocence?

Quand le Lazare sort de son tombeau, il en sort avec ses draps mortuaires et paraît avec un visage encore enveloppé d'un linge, triste figure de tant de gens qui conservent dans leur prétendue résurrection ce qu'ils doivent laisser et ce qui leur est dans la suite un engagement à une seconde mort. Ce n'est pas avec ces dépouilles funèbres que Jésus-Christ ressuscite, et ce n'est pas aussi l'idée qu'il nous donne de notre résurrection. Ses mains et ses pieds ne sont pas liés comme les mains et les pieds du Lazare; et s'il souffre que la mort l'arrête, il se débarrasse d'elle, en lui laissant comme Joseph son manteau, je veux dire avec les Pères, le suaire et les linges dont il était enveloppé : belle image des vrais chrétiens dont le cœur n'est plus esclave de la cupidité, dont les mains ne sont plus liées par les injustices, dont les pieds ne sont plus retenus par les affections déréglées; mais qui brisent généreusement ces liens de la mort, qui laissent au monde corrompu ce qui les a fait mourir avec le monde, et dont l'âme, victorieuse des plaisirs défendus, ne porte avec elle aucune de ces fatales dépouilles qui l'empêcheraient de suivre Jésus-Christ ressuscité : *Ne quas anima exuvias secum vehat carnalis illecebræ et concupiscentiæ sæcularis*, dit saint Ambroise (*lib. de Isaac et Anima*, c. 6).

C'est l'importante instruction que saint Paul nous laisse dans l'épître de ce jour : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio, sicut estis azymi; etenim Pascha nostrum immolatus est Christus : Otez de vous le vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle comme vous êtes des azymes; parce que Jésus-Christ, notre agneau pascal, a été immolé pour nous.* Ne semble-t-il pas qu'il y ait de la contradiction dans ces paroles de l'Apôtre? S'il considère les Corinthiens comme *des azymes*, c'est-à-dire *des pains sans levain : sicut estis azymi*, comment peut-il les exhorter à se purifier de ce levain qu'ils n'ont pas? *Expurgate vetus fermentum*. Et d'ailleurs, si dans ces fidèles il y a du levain, comment peut-il dire qu'ils sont déjà des azymes? Mais cette apparente contradiction ne servirait qu'à établir davantage, non-seulement la promptitude, mais principalement l'intégrité de cette résurrection spirituelle dont je parle. Que veut donc dire l'Apôtre? Richard de Saint-Victor écrivant à saint Bernard qui lui avait demandé l'éclaircissement de cette difficulté, va nous l'apprendre.

L'expérience, dit-il, nous fait connaître que pour peu qu'il y ait de levain dans une pâte, il l'aigrit toute : et par ce symbole nous devons juger combien le péché, pour petit qu'il paraisse, et pour peu qu'il demeure dans une âme, laisse chez elle de corruption (*In declarat. ad D. Bern.*). Il y a des gens dans lesquels ce levain du péché est tout entier, et dont par conséquent toute la substance est corrompue; l'esprit, par un levain d'erreur et d'infidélité, le cœur par un levain d'iniquité et d'affections criminelles. Il y en a d'autres dans lesquels il n'y a qu'une partie de ce levain, dont l'esprit n'est pas gâté, mais dont le cœur est corrompu. Ils n'ont point de mauvais sentiments de Dieu, et par là on peut dire qu'ils sont purifiés du levain de l'erreur; mais ils vivent encore mal, et par là on peut dire qu'ils n'ont pas encore mérité d'être purifiés du levain de leur iniquité; ils n'ont point de mauvais sentiments de Dieu, parce qu'ils en jugent selon les règles de sa vérité, mais ils ont de mauvaises affections, parce qu'ils ne veulent pas vivre selon les règles de sa justice; ils ont la pureté de la foi, mais ils n'ont pas encore la pureté de la conscience : et ainsi l'on peut dire que quoique du côté de leur esprit ils soient déjà des azymes, il faut qu'ils travaillent encore à ôter de leur cœur le vieux levain qui y est, s'ils veulent devenir une nouvelle pâte, et célébrer dignement la fête de l'agneau pascal qui s'est immolé pour eux : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio, sicut estis azymi æterni; pascha nostrum immolatus est Christus.* Car, c'est comme si saint Paul leur disait : Voulez-vous ressembler à Jésus-Christ ressuscité, et vous appliquer les mérites de ce grand mystère? purifiez-vous en toutes choses; ôtez la malice et la corruption de vos cœurs, comme vous avez ôté l'erreur et l'infidélité de vos esprits : l'un sans l'autre est inutile, et l'un joint à l'autre fait cette pâte nouvelle et cette intégrité de votre résurrection spirituelle; car si nonobstant la pureté de votre foi il restait encore quelque mauvais désir dans vos âmes, si vous y conserviez encore quelque idole que vous adorassiez en secret; si, au lieu de sortir libres de vos tombeaux, vous vouliez emporter les dépouilles de votre mort; si quelque passion vous dominait, et vous faisait soulever contre la loi de Jésus-Christ, si, quoique justifiés, vous négligiez de reprendre une odeur de vie par une sainteté exemplaire, et contraire à cette odeur de mort que vous avez laissée par vos mauvais exemples; si, contents d'avoir arraché votre œil gauche par la détestation de quelques péchés, vous ne vouliez pas jeter loin de vous cet œil droit qui a été un sujet de chute à vos frères, sachez que votre résurrection ne serait qu'une résurrection imaginaire, parce qu'elle n'aurait pas pour modèle celle de Jésus-Christ qui est ressuscité tout entier, et *libre d'entre les morts*. C'est pourquoi ôtez de vous ce vieux levain : *Expurgate vetus fermentum*; que votre cœur soit aussi pur que votre esprit; et puisque Jésus-Christ, votre agneau pascal, a été immolé pour vous, célébrez cette fête avec des pains sans levain, soyez des azymes de sincérité comme vous êtes déjà des azymes de vérité : *Sicut estis azymi*.

Enfin, non-seulement Jésus-Christ sort promptement de son tombeau, non seulement il y laisse des dépouilles de la mort; mais, après qu'il en est sorti, il mène une vie nouvelle et comme toute différente de la première, pour nous apprendre une troisième vérité, qui n'est pas moins essentielle à notre salut que les deux autres, à savoir qu'il ne suffit pas de se purifier du vieux levain, qu'il faut être une pâte nouvelle : *Ut sitis nova conspersio*; qu'il ne suffit pas d'être enseveli dans la mort avec Jésus-Christ, qu'il faut marcher dans la nouveauté de la vie; qu'il ne suffit pas d'oublier les choses de la terre, qu'il faut travailler pour celles du ciel; qu'il ne suffit pas de laisser au monde et au péché ses dépouilles, qu'il faut vivre à Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, et comme Jésus-Christ. Etablissons cette dernière vérité sur un excellent principe de saint Paul.

Si un seul est mort pour tous, par conséquent tous sont morts, dit cet Apôtre. *Or, Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus désormais pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux : Si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt, et pro omnibus mortuus est Christus, ut qui vivunt ita non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est, et resurrexit.*

Saint Augustin et saint Thomas infèrent trois grandes vérités de ces paroles. La première, que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes; non-seulement pour tous les prédestinés, mais pour tous les réprouvés; puisque tous les hommes, tant prédestinés que réprouvés sont morts en Adam par le péché, et que, si tous n'étaient pas morts en ce sens, il n'eût pas été nécessaire que Jésus-Christ mourût pour tous.

La seconde que tous les hommes doivent mourir à la vie ancienne, qui est celle du péché, comme Jésus-Christ est mort à la ressemblance de cette vie, que nous devons représenter la mort de ce Dieu en nos personnes, en mourant véritablement à la vérité du péché, dit saint Augustin (*lib.* VI, *contra Julian.*, c. 6); comme Jésus-Christ dans son corps naturel et véritable est effectivement mort, non pas à la vérité, mais à la figure du péché. Vous voyez que je passe légèrement sur ce grand principe.

La troisième, que cette mort au péché doit se terminer à une vie nouvelle, que nous devons par justice et par reconnaissance, renoncer et mourir à nous-mêmes pour ne vivre qu'en Jésus-Christ, et ne tendre qu'à lui; que nous devons représenter sa vie dans la nôtre, et régler tellement notre conduite sur la sienne, que notre résurrection spirituelle soit une image de l'état où il se trouve dans sa résurrection corporelle.

Or, quel est cet état? c'est un état de séparation et d'union; état de séparation des créatures, il n'est plus du monde, quoiqu'il soit dans le monde; état d'union et d'attachement à Dieu, il vit de la vie de son Père, et ne songe qu'à retourner à lui. De là vient que, dans ses plus grandes familiarités et dans les témoignages de l'amitié la plus parfaite, il fait voir qu'il n'est pas ce qu'il était auparavant. Quoiqu'il soit au milieu des deux disciples qui vont à Emmaüs, quoiqu'il marche et qu'il s'entretienne avec eux, cependant il se fait si peu connaître, qu'ils le prennent pour un étranger : *Tu solus peregrinus*. Quoiqu'il paraisse à Madeleine, elle s'imagine voir un jardinier; et quoiqu'il l'appelle par son nom, *Marie, Marie*, il la rebute quand elle veut le toucher : faisant deux choses en même temps, dit saint Thomas, prouvant la vérité de sa résurrection par des apparitions fréquentes, et montrant l'état de cette résurrection, ou plutôt l'état de la nôtre, formée sur le modèle de la sienne, par ces ménagements et ces réserves qu'il a pour ceux mêmes avec lesquels il a la bonté de converser.

Depuis qu'il est ressuscité, il est méconnaissable ; il détrompe et trompe, pour ainsi dire, en même temps par ses familiarités et par ses évasions, ses disciples et Madeleine. Les pèlerins d'Emmaüs le reconnaissent dans la fraction du pain, mais ils ne le connaissent pas assez ; ils se flattent qu'ils retiendront toujours auprès d'eux ce cher Maître qui les a faits les confidents de ses secrets et les témoins de ses miracles; et toutefois il disparaît de devant eux : *Evanuit ab oculis eorum*, de peur qu'ils ne croient, dit saint Thomas, que la vie nouvelle qu'il a prise ne soit semblable à la mortelle qu'il a quittée.

Madeleine, cette fidèle, mais cette indiscrète amante, pense toucher Jésus-Christ ressuscité et embrasser ses pieds qu'elle avait arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux dans la salle du pharisien; mais tout assurée qu'elle est que c'est son Maître qu'elle voit, elle ne le connaît pas encore bien : *Femme, prenez garde de ne me pas toucher*, lui dit-il, *parce que je ne suis pas encore monté vers mon Père.* Admirable conduite de notre divin Sauveur qui, par toutes ces circonstances, nous donne une parfaite idée de la vie nouvelle dans laquelle nous devons marcher quand nous sommes ressuscités.

Nous devons nous considérer tout autres que nous n'étions, *nous croire morts au péché et vivants à Dieu*, séparés par nos pensées et par nos actions d'un monde auquel nous tenons encore par nos nécessités corporelles, esclaves des misères du premier Adam, mais éloignés de ses vices par la grâce et la résurrection du second; obligés de nous procurer les commodités de la vie, mais plus obligés encore de *chercher le règne de Dieu et sa justice*; assujettis à rendre à nos frères avec lesquels nous vivons les marques d'amitié et les devoirs de charité qu'ils attendent de nous, mais engagés à préférer à toutes choses la gloire du Seigneur et le désir de le posséder.

Voilà, chrétiens, ce que Jésus-Christ ressuscité nous enseigne, l'idée que nous devons nous former de cette vie nouvelle qu'il nous découvre dans ce mystère. Vivons à la bonne heure avec nos semblables, mangeons avec nos frères, conservons tous les droits de la société, partageons ensemble le même pain qui est le symbole de la paix, nous ferons en cela ce que Jésus-Christ ressuscité a fait; mais si nos frères nous prennent pour des gens attachés au siècle et à ses vices comme eux, apprenons-leur qu'ils ne nous connaissent pas; que si nous vivons, c'est Dieu qui vit en nous, et non plus le vieil Adam; que depuis que nous *sommes ressuscités*, *nous ne cherchons et nous ne goûtons plus que les choses du ciel.* Si les créatures qui nous ont autrefois portés au libertinage, veulent nous y porter encore; si à cause des égards criminels que nous avons eus pour elles en d'autres rencontres, elles se prévalent de cette première facilité pour nous rendre voluptueux et ennemis de la mortification chrétienne, ne manquons pas de leur faire de sanglants reproches et de leur dire : *Oh! insensés qui avez le cœur si pesant, ne savez-vous pas qu'il faut que le chrétien souffre, à l'exemple de Jésus-Christ qui est entré dans la gloire par ses souffrances ?* Expliquons-leur les Écritures, et enseignons-leur ce qu'elles sont obligées de savoir et de faire. Peut-être, par la miséricorde du Seigneur, profiteront-elles de nos instructions et de nos bons exemples; mais si elles n'en profitent pas, disparaissons de devant elles; et si, en nous tirant encore par la robe de notre chair, comme dit saint Augustin, elles nous disent à l'oreille, pourquoi nous quittez-vous? souffrez que nous vous retenions; disons-leur : *Ne me touchez pas, parce que je ne suis pas encore monté vers Dieu*, qui est *mon Père.*

Il y a une étrange parole chez saint Paul, et je ne sais si vous y avez jamais fait les réflexions que les Pères y ont faites, après que ce grand apôtre a dit *que ceux qui vivent ne doivent plus vivre pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux;* voici ce qu'il ajoute : *Depuis que Jésus-Christ est ressuscité, ex hoc,* depuis l'accomplissement de ce mystère, *neminem novimus secundum carnem, nous ne connaissons plus personne selon la chair, et si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus, et si jusqu'ici nous avons connu Jésus-Christ selon cette chair, à présent nous ne le connaissons plus.*

Il veut dire, messieurs, qu'après notre résurrection spirituelle, nous ne devons plus avoir pour les créatures les mêmes considérations que nous avons pour elles dans l'état de notre corruption et de notre mort; que nous ne devons plus voir en elles ce qui nous y avait autrefois criminellement engagé; que nous sommes obligés de les méconnaître et de les oublier, de ne plus considérer avec plaisir la vanité des unes, la beauté des autres, la pompe mondaine dans celle-ci, l'éclat de l'or et de l'argent dans celle-là; enfin que nous ne devons plus avoir d'yeux pour toutes ces choses, ou, si nous en avons, qu'il ne les faut ouvrir que pour regarder avec mépris la figure du monde qui passe.

Il y a encore plus : il veut dire que quelque alliance que l'on ait dans le monde par la chair et par le sang, on doit en sacrifier les vues temporelles à l'union que l'on a avec Dieu lorsqu'on est justifié; que dès qu'on a reçu une vie nouvelle, on est mort à soi et aux siens; qu'il faut dire à son père, à sa mère et à ses frères : *Je ne vous connais point, nescio vos.* Supposez que l'attachement que l'on a à leurs personnes empêche de garder la loi du Seigneur et la promesse qu'on lui a faite de vivre en lui et pour lui; mais c'est mon père, c'est ma mère, ce sont mes frères : n'importe, je les honore et je les aime comme homme; mais en qualité de chrétien justifié, je les oublie et les méconnais s'ils veulent m'éloigner de Dieu, parce que depuis que je suis ressuscité, je ne connais personne selon la chair : *Neminem novimus secundum carnem.* Depuis ce temps, *ex hoc*, ces considérations purement terrestres et contraires à mon salut me sont défendues, à moi, dis-je, qui ne connais plus même Jésus-Christ selon la chair, depuis qu'il est ressuscité. *Et si cognovimus secundum carnem Christum, sed jam non cognovimus.* Pourquoi? c'est parce que je suis une créature renouvelée; que tout ce qu'il y avait de vieux en moi est passé, et qu'à présent tout y est nouveau : *In Christo nova creatura, vetera transierunt, et facta sunt omnia nova.*

Fasse le ciel que la vérité de ces paroles s'accomplisse en toute manière; qu'à la place de ce cœur, de cet esprit, de ces sentiments et de ces désirs du vieil homme, nous ayons le cœur, l'esprit, les sentiments et les désirs du nouveau, afin que, délivrés des misères de cette terre ancienne, dont la figure passe, nous entrions dans cette terre nouvelle dont la félicité ne passera jamais. *Amen.*

TABLE

DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

